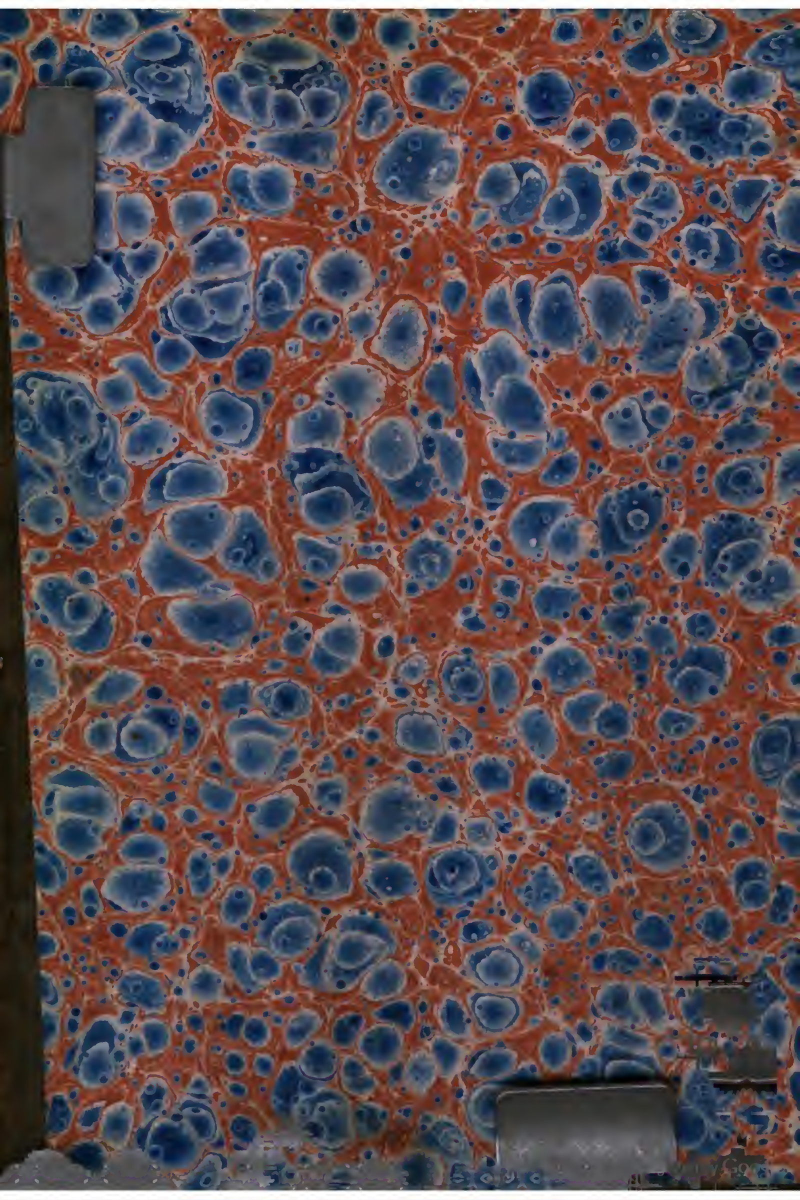
BIOGRAPHIE UNIVERSELLE OU DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES HOMMES QUI SE...

François-Xavier Feller







BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.



BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM

PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES;

PAR F.-X. DE FELLER.

Édition revue et continuée jusqu'en 1848.

SOUS LA DIRECTION

DE M. CH. WEISS,

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BESANÇON, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES,

ET DE M. L'ABBÉ BUSSON,

ANCIEN SECRÉTAIRE DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ECCLÉSIASTIQUES

ET VICAIRE-GÉNÉRAL HONORAIRE DE MONTAUBAN.

TOME VII.







PARIS,

J. LEROUX, JOUBY ET Ce, LIBRAIRES, Rue des Grands-Augustins, 9.

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES, Rue Cassette, 4.

OUTHENIN CHALANDRE, rue de Savoie, 5.

LILLE. L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

BESANÇON. OUTHENIN CHALANDRE FILS.

1849.



BIOGRAPHIE



UNIVERSELLE.

PONA (Jean-Baptiste), mort à Vérone sa patrie en 1588, à la fleur de son âge, est auteur d'un ouvrage critique qui a pour titre : *Diatribe de rebus philosophicis*, Venise, 1590 ; de *Poésies* latines ; d'une pastorale intitulée *il Terrino*, etc. — Il ne faut pas le confondre avec Jean PONA, son frère, habile botaniste, apothicaire de Vérone, dont on a : *Plantæ quæ in Baldo monte et in via a Verona ad Baldum reperiuntur*, Vérone, 1595, in-4 ; et dans l'*Historia rariorum stirpium* de Charles de l'Eclnse, Anvers, 1601, in-fol. Cet ouvrage a été traduit en italien, et a paru sous le titre de *Monte Baldo descritto*, Venise, 1617, in-4 ; *Del vero balsamo degli antichi*, Venise, 1623, in-4.

PONA (François), né à Vérone en 1594, y exerça la médecine, et mourut vers 1652. On a de lui : *Medicinæ anima, sive rationalis praxis epitome*, etc., 1629, in-4 ; *La Lucerna di Eureta Misoscolo*, 1627, in-4. C'est un entretien qu'il a avec sa lampe, laquelle, suivant les principes des pythagoriciens, était animée d'une âme qui avait passé par plusieurs corps ; *Saturnalia*, 1632, in-8 ; l'*Ormondo*, 1635, in-4 : c'est un roman ; *La Messalina*, in-4, autre roman ; des *Tragédies* et des *Comédies*; *La Galeria delle donne celebri*, 1641, in-12 ; l'*Adamo, poema*, 1664, in-16 ; *Della contraria forza di due begli occhi*, in-4, etc.

* PONCE (Pierre de), moine bénédictin, à Ona, en Espagne, né vers 1520 à Valladolid, est le premier inventeur connu de l'art d'instruire et de faire parler les sourds-muets. Voici à quelle occasion lui vint l'idée de s'occuper de ce soin. Un certain Gaspard Burgos n'ayant pu entrer dans un couvent qu'en qualité de frère convers, parce qu'il était sourd-muet, Pierre Ponce se chargea de l'instruire, trouva le secret de le faire parler, en sorte que le frère put se confesser, et d'après l'assertion d'Ambroise Moralès (*Description de l'Espagne*, page 38), il devint habile dans les lettres, et composa plusieurs ouvrages. Le même historien Moralès prétend que Ponce avait instruit les deux frères et une sœur du connétable, ainsi qu'un fils du grand juge d'Aragon, tous quatre sourds-muets de naissance, et il dit que non-seulement ces élèves écrivaient très-bien une lettre ou toute chose, mais qu'ils répondaient de *vive voix* aux questions que leur instituteur leur adressait par signes ou par écrit. Aussi Moralès, qui dit avoir été témoin du fait, ajoute que ce cénobite a porté à sa perfection l'art d'enseigner les sourds-muets. Au reste, nous n'avons aucun détail sur sa méthode, si ce n'est que, selon Vallès ou Valesio (*voy.* ce nom), il traçait d'abord les lettres de l'alphabet, en montrait la prononciation par le mouvement des lèvres et de la langue, et, après avoir formé des mots, il faisait voir à ses élèves les objets qu'ils désignent. Ses successeurs ne lui sont redevables que de la certitude qu'on peut apprendre aux sourds-muets les langues, les lettres et les sciences. Car il enseignait, dit-on, tout cela à ses élèves. (*Voy.* SICARD). Ce religieux mourut en 1584, sans avoir rien écrit sur la méthode d'instruire les sourds-muets. Jean-Paul Bonet est le premier qui ait publié un ouvrage sur ce sujet, intitulé : *Reduccion de las letras, y arte para ensenar a hablar los mudos*, 1620, in-4. On peut lire sur la dispute que, dans les temps modernes, la question de la priorité de l'invention a fait naître le 4e tome des *Cartas eruditas y curiosas* du père Feijoo, et la dissertation du père Andrès : *Dell' origine e delle vicende dell' arte d'insegnar a parlare ai sordi-muti*, Vienne, 1793.

PONCE (Paul), sculpteur florentin, se distingua en France sous les règnes de François II et de Charles IX. Il y avait plusieurs de ses ouvrages aux Célestins de Paris, qui attiraient les curieux dans cette église, qui n'existe plus, et dont les beaux monuments sépulcraux ont été défaits et dispersés.

PONCE DE LAZARE, gentilhomme du diocèse de Lodève, dans le XIIe siècle, fut longtemps le fléau de sa province par ses brigandages et ses violences. Touché de la grâce, il prit la résolution de faire une pénitence aussi éclatante que ses crimes avaient été publics. Sa femme, charmée de son dessein, lui en facilita l'exécution en entrant dans un monastère. Après avoir vendu tous ses biens et ses meubles, payé ses créanciers et tous ceux à qui il avait fait tort, et donné des exemples singuliers d'humilité et de pénitence, il alla à Saint-Jacques en Galice, avec six compagnons de ses débauches qu'il avait gagnés à Dieu, et fit, selon la coutume de ce temps-là, divers autres pèlerinages. Il s'arrêta ensuite, avec ses compagnons, dans un lieu appelé *Salvanes*, qu'Arnauld du Pont, seigneur

de cet endroit, lui donna. Ils y bâtirent des cabanes, et le nombre des disciples de Ponce s'étant augmenté, ils embrassèrent la règle de Cîteaux en 1136. Pierre, abbé de Mazan, leur donna l'habit, et choisit Adémare, l'un d'entre eux, pour leur abbé. Ponce ne voulut d'autre rang que celui de frère convers, et mourut quelque temps après en odeur de sainteté.

PONCE DE LA FUENTE (Constantin), *Pontius Fontius*, chanoine de Séville, et docteur en théologie de la faculté de cette ville, fut prédicateur de l'empereur Charles-Quint; mais s'étant laissé fasciner par les nouveautés du protestantisme, il apostasia et embrassa ce parti, dont il devint un des plus ardents sectateurs. Il fut arrêté par ordre du saint Office, et n'échappa au supplice que par la mort, qu'il fut même accusé de s'être procurée en 1559 : son effigie fut livrée aux flammes. Ponce avait composé en latin des *Commentaires* sur l'Ecclésiaste, les Proverbes, le Cantique des cantiques, et d'autres ouvrages.

PONCE DE LÉON (Basile), canoniste et théologien de Grenade, d'une famille illustre, prit l'habit religieux de l'ordre des ermites de Saint-Augustin. Après avoir brillé dans ses études, il professa la théologie et le droit canon à Alcala et à Salamanque, avec une grande réputation. Ses principaux ouvrages sont: *De confirmatione*, in-4; *De matrimonio*, in-fol.; *De impedimentis matrimonii*, in-4; *Diverses questions tirées de la théologie scolastique et de la positive*, en latin, ouvrage plein d'érudition, etc. Ce savant et pieux religieux mourut en 1629 à Salamanque, où il avait été chancelier de l'université. On lui a reproché des décisions trop peu sévères; mais ceux qui lui ont fait ce reproche n'ont pas été les hommes les plus rigides dans la pratique. *Voy.* Escobar (Antoine).

PONCE DE LÉON (Gonsalve-Marie), écrivain de Séville, contemporain du précédent, très-habile dans la langue grecque, a traduit en latin les *Œuvres* de Théophane, archevêque de Nicée, et le *Physiologue* de saint Epiphane. Ses traductions sont aussi élégantes que fidèles. On a encore de lui d'autres ouvrages.

PONCE PILATE. *Voy.* Pilate.

** PONCELET (François-Frédéric), jurisconsulte, né en 1790 à Mouzay (Meuse), vint très-jeune à Paris suivre les cours de droit, et ne se sentant aucun goût pour la profession d'avocat, tourna ses vues vers l'enseignement. Nommé professeur suppléant en 1820, il fut pourvu en 1826 de la chaire de l'histoire du droit, nouvellement créée. Il se livra dès lors à des travaux excessifs qui altérèrent sa santé, et il mourut en chrétien résigné, le 24 mars 1843, à un âge où il pouvait espérer encore une longue carrière. Indépendamment de quelques *Thèses* et d'une *notice* sur Bellart (*voy.* ce nom) dans les *Annales du droit français*, dont il fut un collaborateur, on lui doit une édition des *Maximes* de la Rochefoucauld, 1812, in-8, et des *Commentaires* de Pigeau sur *le code de Procédure*. (Voy. Pigeau). On a de lui : *Histoire du droit romain*, Paris, 1821 ,in-8, et il a traduit de l'allemand de Mackeldey l'*Histoire des sources du droit romain*, 1829, in-12. Enfin il a fourni des articles à la *Biographie universelle*.

* PONCELIN de la ROCHE-TILLAC (Jean-Charles), né en 1746 à Dissais, bourg du Poitou, embrassa l'état ecclésiastique, fut fait chanoine de Montreuil-Bellay en Anjou, et acheta une charge de conseiller à la table de marbre. Venu à Paris, il s'occupa de littérature, ou plutôt de spéculations de librairie. Dès le commencement de la révolution, il concourut à la rédaction d'un journal intitulé *Courrier de l'Assemblée nationale*, et qui prit ensuite le titre de *Courrier français*. Après le 10 août ce journal devint le *Courrier républicain*, mais n'en fut pas moins modéré. Lorsque la mort de Robespierre permit d'écrire avec un peu plus de liberté, Poncelin fonda la *Gazette française*, où il attaqua la Convention avec si peu de mesure, qu'après le 13 vendémaire il fut proscrit et obligé de se cacher quelque temps. Il n'en continua pas moins la lutte contre le Directoire, et en particulier contre Barras qui, par un abus d'autorité, dont les républicains au pouvoir ne se font jamais faute, le fit un jour arrêter dans la rue par ses agents et fustiger jusqu'au sang. Il se plaignit de cette indignité, mais inutilement. Arriva peu de temps après le 18 fructidor, et le malheureux Poncelin ne fut point oublié sur la liste des proscrits. Condamné sans jugement à la déportation, il parvint à s'y soustraire; mais son journal fut supprimé, et son imprimerie fut brisée et jetée dans la rue. Le 18 brumaire lui rendit la liberté; mais sa feuille resta supprimée, et il ne lui fut pas permis d'en créer une autre. Dès lors il ne s'occupa plus que de son commerce de librairie, mais il n'y réussit pas, et en 1805, poursuivi par ses créanciers, il fut obligé de renoncer aux affaires. Il quitta Paris en 1811, pour aller habiter une maison de campagne à Ouarville, près de Chartres. Il y vivait retiré du monde et livré à la lecture des auteurs grecs dont il faisait ses délices, lorsqu'il est mort le 1er novembre 1828, âgé de 82 ans. Comme auteur, comme libraire et comme éditeur il a publié un très-grand nombre d'ouvrages parmi lesquels : on citera *Bibliothèque politique, ecclésiastique, physique et littéraire de la France*, 1781, tome 1er, in 8; *Description historique de Paris, et de ses plus beaux monuments*, 1781, 3 vol. in-4 (le 1er est de Beguillet); l'*Art de nager, avec les instructions pour se baigner utilement*, 1781, in-8; *Tableau du commerce et des possessions des Européens en Asie et en Afrique, selon les conditions des préliminaires de paix signés le 20 janvier* 1783, 2 vol. in-12; *Histoire philosophique de la naissance, des progrès et de la décadence d'un grand royaume* ou *Révolution de Taïti*, 1782, 2 vol. in-12; *Tableau politique de l'année* 1781, in-12; *Histoire des enseignes et des étendards des anciennes nations*, 1782, in-12; *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, 1783-85, 6 vol. in-fol. C'est une reproduction des estampes de Bern. Picart avec un texte encore plus mauvais que celui des éditions précédentes (*Voy.* Picart ci-dessus, 507); *Chefs-d'œuvre de l'antiquité sur les beaux-arts, et monuments précieux de la religion des Grecs et des Romains, de leurs sciences*, etc., 1784, 2 vol. in-fol.; *Œuvres d'Ovide* (traduction de divers auteurs), 1798, 7 vol. in-8.

* **PONCET** (Pierre ou plutôt Maurice) (1), appelé vulgairement *Saint-Per,* fut un des prédicateurs séditieux du temps de la ligue. Né à Melun, il embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Saint-Pierre de cette ville, et fit ses cours de théologie à l'université de Paris, où il reçut le bonnet de docteur. Il avait du talent pour la chaire, c'est-à-dire le talent de ce temps, qui consistait en beaucoup de hardiesse et en une élocution facile. Il déclamait avec force et véhémence contre la cour de Henri III. S'étant permis un discours fougueux et indécent à propos de la *confrérie des pénitents*, instituée par ce prince, et de la *procession* de cette confrérie le 25 mars 1583, jour de l'Annonciation : « Pourquoi » le roi, sans vouloir parler à lui, disant que c'était » un vieux fol, le fit conduire dans son coche, par » le chevalier du guet, en son abbaye de Saint-» Pierre à Melun, sans lui faire autre mal que la » peur qu'il eut, en y allant, qu'on le jetât dans la » rivière (2); » il en fut quitte pour demeurer quelque temps en retraite dans ce monastère. Il devint ensuite curé de Saint-Pierre-des-Arcis, et n'en fut ni plus modéré ni moins satirique, à quoi le portait son caractère, ayant la riposte prompte et piquante (3). Il mourut de frayeur le 23 novembre 1586, ayant appris le supplice d'un avocat nommé François Le Breton, condamné à mort pour avoir composé une satire contre le roi et le parlement. On a de lui les ouvrages suivants : *Livre de l'oraison ecclésiastique, avec une explication de l'Oraison dominicale*, Paris, 1568, in-8; *Remontrance à la noblesse de France, de l'utilité et repos que le roi apporte à son peuple, et de l'instruction qu'il avait pour bien gouverner.* Paris, 1572, in-8; *Oraison funèbre prononcée aux funérailles d'Eustache de Conflans, vicomte d'Auchy,* Paris, 1574, in-8; *Discours de l'avis donné à Pierre de Gondi, évêque de Paris, sur la proposition qu'il fit aux théologiens, touchant la traduction de la première Bible en langue vulgaire,* Paris, 1578, in-8; *Méditations familières sur l'histoire de l'incarnation du Fils de Dieu*, Reims, in-8; enfin *Instructions pour aimer Dieu*, Paris, 1584, in-8.

* **PONCET** (dom Maurice), bénédictin, né vers 1690 à Limoges, de parents pieux, résolut de se consacrer à Dieu, et suivit l'exemple de son frère qui était entré dans la congrégation de St.-Maur. Après avoir fait son noviciat dans l'abbaye de Marmoutiers, où il prononca ses vœux le 27 mai 1705, il fut attaché à l'académie bénédictine établie à Saint-Florent de Saumur, pour le perfectionnement de l'instruction des jeunes religieux. Il s'y livra à l'étude de l'Écriture sainte et des antiquités ecclésiastiques, recueillit beaucoup de matériaux, et composa plusieurs *Dissertations.* Une seule a été publiée par les soins de dom François Clément, sous ce titre : *Nouveaux éclaircissements sur l'origine et le Pentateuque des Samaritains*, Paris, 1760, in-8. Les journalistes de Trévoux en ont parlé avec éloge. Dom Poncet partagea de 1723 à 1732 le travail de dom Rivet sur l'*Histoire littéraire de France.* Il fut utile aux auteurs du nouveau *Traité de diplomatique*, et ce ne fut que par la reconnaissance qu'ils lui en témoignèrent qu'on l'apprit. Il mourut à l'abbaye de Coulombs, diocèse de Chartres, le 2 décembre 1764.

PONCET DE LA RIVIÈRE (Matthias), évêque de Troyes, né à Paris en 1707, mort en 1780, s'est distingué par son zèle, ses vertus et ses talents oratoires. Il fut aumônier de Stanislas, roi de Pologne, et fut exposé aux plus violentes contradictions dans un diocèse où les jansénistes avaient longtemps dominé. Son opposition à leur doctrine lui mérita l'exil, et le força, en 1758, à donner la démission de son siége. La lecture de ses *Oraisons funèbres* donne une haute idée de l'effet que devait produire sa parole. Le caractère de son éloquence, sans être du premier genre, a un mérite qui lui est particulier. « On voit, dit un critique, par cer» tains morceaux de ses discours pleins de chaleur » et de dignité, que plus de sobriété dans l'usage » de son esprit, plus de retenue à sacrifier au » goût des contrastes et de l'antithèse, l'auraient » encore plus approché de nos vrais modèles en ce » genre. » On a encore de ce prélat une *Instruction pastorale sur le schisme*, et un *Discours sur le goût*, estimé pour la délicatesse des pensées et l'élégance de l'expression.

PONCHARD (Julien), né en Basse-Normandie, près la ville de Domfront, eut la principale direction du *Journal des savants.* Habile dans l'étude de l'hébreu, du grec et du latin, ainsi qu'en celle de la philosophie et de la théologie, il obtint en 1701 une place dans l'académie des inscriptions, et trois ans après la chaire de professeur en grec au collége royal. Il mourut en 1705, âgé de 40 ans. On a de lui : *Discours sur l'antiquité des Egyptiens ;* un autre *sur les libéralités du peuple romain*, dans les Mémoires de l'académie; *Histoire universelle*, depuis la création du monde jusqu'à la mort de Cléopâtre, en manuscrit.

PONCHER (Etienne), fils d'un grainetier au grenier à sel de Tours, naquit dans cette ville en 1446. Il fut d'abord chanoine de Saint-Gatien et de Saint-Martin de la même ville, puis évêque de Paris en 1503. Son mérite lui procura les places de garde-des-sceaux en 1512; d'ambassadeur de France à la cour d'Espagne en 1517, puis à celle d'Angleterre en 1518, avec l'amiral de Bonnivet; enfin l'archevêché de Sens en 1519. Egalement ferme et prudent, il soutint en présence de Louis XII et de la reine son épouse, qui n'aimait pas à être contredite, le parti des Vénitiens qu'on avait abandonnés; mais la passion du roi contre ces républicains et l'autorité de la reine l'emportèrent sur ses sages conseils. Poncher était aussi recommandable par son intelligence dans les affaires que par les vertus épisco-

(1) Voy. le *Journal des choses mémorables advenues durant le regne de Henri III, roi de France et de Pologne*, etc.; tom. 2, pag. 203.

(2) Ibid., tom. 1, page 60.

(3) A propos du sermon qui fit arrêter Poncet, le duc d'Epernon voulut le voir, et lui dit : « Monsieur nostre maistre, on dit que » vous faites rire les gens à votre sermon. — Monsieur, répondit » Poncet, sans s'étonner autrement, je veux bien que vous sa» chiez que je ne presche que la parole de Dieu, et qu'il ne vient » point à mon sermon de gens pour rire, s'ils ne sont méchants » ou athéistes ; et aussi n'en ai-je autant fait rire en ma vie » comme vous en avez fait pleurer. » Ibid.

pales. Il mourut à Lyon en 1524, à 78 ans. On a de lui des *Constitutions synodales*, publiées en 1514, où il entre dans un grand détail sur la manière d'administrer les sacrements.

PONCHER (François), neveu du précédent, succéda à son oncle dans l'évêché de Paris en 1519. Il se brouilla avec la duchesse d'Angoulême, mère du roi François Ier, qui le fit renfermer à Vincennes, où il finit ses jours en 1532, sans que les délits qu'on lui attribue aient jamais été prouvés. On l'avait d'abord accusé de simonie, et ensuite d'avoir intrigué en Espagne, cherchant à prolonger la captivité de François Ier. Il a composé des *Commentaires sur le droit civil*.

PONÇOL (Henri-Simon-Joseph Ansquer de), jésuite, né à Quimper-Corentin en 1730, mort au château de Bardy dans l'Orléanais, en 1783, a publié deux ouvrages très-bien accueillis du public : le premier est l'*Analyse des traités des bienfaits et de la Clémence de Sénèque, précédée de la Vie de ce philosophe*, Paris, 1776, in-12. Cette vie est surtout fort bien faite, remplie d'observations judicieuses et de discussions approfondies. Diderot en parle lui-même avec éloge dans son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*. Il faut convenir cependant que le portrait de Sénèque est flatté, et son éloge exagéré. L'autre ouvrage a pour titre : *Code de la raison*, Paris, 1778. C'est un recueil de sentences et de faits propres à faire aimer les mœurs et à donner de la justesse à l'esprit. L'auteur y a mis du choix et de l'intérêt, mais on ne peut s'empêcher de souhaiter qu'il eût mis un peu plus d'ordre et de suite dans les matières. On a encore de l'abbé de Ponçol diverses pièces fugitives insérées dans les journaux, et des manuscrits considérables, entre autres, une traduction de Martial, digne d'être imprimée. *Voy.* Londres (Ansquer de).

PONCY de Neuville (Jean-Baptiste), né à Paris, mort en 1737, âgé de 39 ans, prit l'habit de jésuite, qu'il quitta après s'être distingué dans cette compagnie. Se trouvant dans le monde sans ressources, il cultiva le talent de la chaire et celui de la poésie. Il remporta jusqu'à sept fois le prix à l'académie des Jeux Floraux de Toulouse. Nous avons aussi de lui plusieurs autres pièces de poésie, imprimées la plupart dans les *Mercures*. L'abbé de Poncy a encore composé un drame intitulé *Damoclès*, représenté au collége des jésuites de Mâcon, où il professait : on le trouve dans le *Cours de sciences* du père Buffier. De tous ses discours, le plus connu est le *Panégyrique de saint Louis*, prononcé en présence de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

PONIATOWSKI (Stanislas-Auguste). *Voy.* Stanislas.

* PONIATOWSKI (le prince Joseph), surnommé le *Bayard Polonais*, né à Varsovie, le 7 mai 1763, était fils d'André Poniatowski, général d'artillerie au service de l'impératrice Marie-Thérèse, et neveu de Stanislas, dernier roi de Pologne. Il fit ses premières armes dans l'armée autrichienne où il obtint un avancement rapide. En 1787, lorsque la guerre éclata entre l'Autriche et la Porte, il était colonel des dragons de l'empereur et aide-de-camp de Joseph II, sous les yeux duquel il fut dangereusement blessé à la prise de Sabacz. Rappelé dans sa patrie en 1789, et chargé en 1792 du commandement de l'armée destinée à agir contre les Russes, il remporta des avantages signalés à Zielenca et à Dubienka. Lorsque Stanislas eut accédé à la confédération de Targowitz, il donna sa démission, avec tous les officiers les plus distingués par leurs talents. Ses compagnons d'armes lui offrirent avant son départ une médaille qu'ils avaient fait frapper à son effigie avec ces mots, *Miles imperatori*. Lors de l'insurrection de 1794, il revint se ranger sous les drapeaux de Kosciuszko, qui lui donna le commandement d'une division, et rendit d'importants services. Après le partage définitif de la Pologne, il se retira dans ses terres et ensuite à Vienne, refusant toutes les offres que Catherine II et son fils Paul Ier lui firent pour l'attacher à la cour de Russie. La paix de Tilsitt le ramena sur la scène politique (1806); et Napoléon, après l'érection du duché de Varsovie, nomma Poniatowski ministre de la guerre. Il organisa l'armée polonaise avec une habileté qui mérita les éloges de tous les généraux français. Les Autrichiens ayant attaqué la Pologne en 1809 avec 60,000 hommes, il marcha contre eux avec des forces inférieures, eut le talent de rendre cette guerre une guerre nationale, et par son intelligence et ses exploits il établit sa gloire militaire. Il servit sous Napoléon dans les funestes campagnes de 1812 et 1813, et se couvrit de nouveaux lauriers. Nommé maréchal de France, le 16 octobre, sur le champ de bataille de Leipsig, il ne jouit pas longtemps de cet honneur. Le 18, chargé de protéger la retraite de l'armée française, n'ayant avec lui que 700 hommes d'infanterie et 60 de cavalerie, il s'efforce de contenir les colonnes ennemies, reçoit une blessure, et, malgré sa faiblesse, parvient à traverser la Pleisse à la nage; mais, par une méprise funeste, le pont sur l'Elster avait été coupé par les Français eux-mêmes. Arrivé sur les bords escarpés de cette rivière plus profonde que la première, Poniatowski s'arrête un instant : l'ennemi lui criait de se rendre; se trouvant trop faible pour se battre, il se jeta dans les flots et disparut; ainsi périt ce héros aux yeux de l'armée, dont il fut sincèrement regretté. Le prince Poniatowki avait le caractère noble et bienfaisant : on a retrouvé dans son testament toute la bonté de son cœur. Ses principales dispositions étaient en faveur de ses compagnons d'armes. Il n'avait point été marié.

PONS (Jean-François de), issu d'une ancienne noblesse de Champagne, naquit en 1683 à Marly, près de Paris. Il vint dans cette ville en 1699, et y prit des leçons de théologie en Sorbonne; mais la faiblesse de sa santé le détermina à renoncer au bonnet de docteur. L'abbé de Pons fut nommé, peu de temps après, à un canonicat de la collégiale de Chaumont. Ce bénéfice lui ayant été disputé, il composa un *Mémoire* ingénieux, solide et bien écrit, qui lui fit gagner son procès en 1709. Ce succès fut suivi peu de temps après de la démission volontaire de son canonicat, qu'il quitta pour se fixer à Paris. Les liens de l'amitié et les plaisirs de la littérature le retenaient dans la capitale.

Parmi les amis qu'il se fit, il se lia surtout avec Houdard de la Motte, qu'il défendit contre Madame Dacier. Il traita cette savante avec la même vivacité que celle-ci avait montrée contre la Motte. On l'appelait le *Bossu de la Motte*, sobriquet dont il ne faisait que rire. Son tempérament était très-vif et très-faible, ce qui l'épuisa bientôt. Se sentant dépérir, il se retira à Chaumont, dans le sein de sa famille, et y mourut en 1733. A un esprit orné il joignait un cœur excellent et de grands sentiments de religion. On a imprimé à Paris, en 1728, les *Œuvres de l'abbé de Pons*, in-12. On trouve dans ce recueil, outre le *Factum* dont nous avons parlé, un nouveau *Système d'éducation*, et quatre *Dissertations sur les langues, et sur la langue française en particulier*. On voit de l'esprit et du brillant dans les écrits de l'abbé de Pons, mais un style affecté.

** PONS dit de *Verdun* (Robert), né dans cette ville en 1749, s'étant fait recevoir avocat, vint à Paris où inscrit au tableau en 1780, il plaida plusieurs causes importantes avec succès; mais son goût pour les lettres nuisit à sa réputation comme jurisconsulte; et il était bien moins connu comme avocat que comme auteur de pièces de vers et d'épigrammes très-jolies qu'il publiait chaque année dans l'*Almanach des muses*, dont il était un des plus féconds pourvoyeurs. Arriva la révolution, il s'en déclara le partisan, et fut nommé juge au tribunal du 1er arrondissement de Paris. Après le 10 août 1792, désigné pour remplir provisoirement les fonctions d'accusateur public, il fut élu député de son département (la Meuse) à la convention. Dans le procès du roi, il vota pour la mort, contre l'appel et le sursis. Après le rapport de Cavaignac sur la reddition de Verdun (*Voy.* Cavaignac, II, 463), il demanda que la convention déclarât que les habitants de cette malheureuse ville n'avaient point *démérité de la patrie*. D'un caractère timide jusqu'à la faiblesse, il ne joua d'ailleurs qu'un rôle très-secondaire dans cette terrible assemblée, se contentant le plus souvent d'appuyer de son vote les mesures qu'il n'osait pas combattre. Après les événements de vendémiaire (novembre 1795), il fut secrétaire, puis membre de la commission des cinq, chargée de présenter des mesures de salut public. Il devint membre du conseil des cinq-cents, travailla beaucoup dans le comité de législation, et fut porté à la présidence le 22 mars 1799. Après le 18 brumaire, il fut nommé commissaire près le tribunal d'appel du département de la Seine; et sous l'empire, substitut, puis avocat-général près la cour de cassation. En 1814 il donna son adhésion à la déchéance de Bonaparte, et fut réintégré après le 20 mars 1815. A la seconde rentrée du roi, banni comme régicide, il se réfugia à Bruxelles, fut autorisé en 1819 à rentrer en France, et mourut à Paris, le 16 mai 1844. On a de lui : *Mes loisirs, ou contes et poésies diverses*, Londres et Paris, 1778, 1781, in 12; 1783, 1807, in-8; *Portrait du général Suwarow*, 1795, in-8; *Dialogue sur le congrès de Rastadt*; *Duel entre un royaliste et un anarchiste, etc.* Pons avait le projet de publier la *Bibliothèque des livres singuliers*; il n'en a donné qu'une partie à la suite des *Questions illustres*, ou *bibliothèque des livres singuliers en droit*, de F.-M. Dufour, Paris, 1813, in-12. On a promis à diverses reprises une édition complète de ses *Œuvres*.

PONT (Louis du), jésuite espagnol, célèbre parmi les maîtres de la vie spirituelle, naquit à Valladolid, le 11 novembre 1554, d'une famille noble. Il entra dans la société en 1575, à l'âge de 21 ans, après avoir fait son cours de philosophie et en partie celui de théologie. Il balança longtemps entre l'institut de saint Dominique et celui des jésuites, et crut que Dieu l'appelait à ce dernier. Il fit son noviciat à Medina del Campo, étudia ensuite les lettres par ordre de ses supérieurs, et y fit de grands progrès. Une faible santé ne lui ayant pas permis de continuer l'emploi de l'enseignement, il se voua à la direction et à la composition d'ouvrages pieux. Pendant une peste, dans une partie de l'Espagne, touché du délaissement de ceux qui en étaient attaqués, il sollicita vivement de ses supérieurs et obtint la permission d'aller à leur secours, et les soigna avec beaucoup de zèle et de charité. Après une vie passée dans les bonnes œuvres et la pénitence, il mourut à Valladolid, le 16 février 1624, âgé de soixante-dix ans, après en avoir passé 50 dans la société. Sa vie a été écrite en espagnol par le père Cachupin, jésuite. On a de lui : *Exposition morale du Cantique des cantiques*, en latin, 2 vol. in-fol., 1622, réimprimée à Séville, en espagnol, 1625, in-8; *Méditations sur les mystères*, Cologne, 1612, in-8, livre plein d'onction et d'instruction; *le Directeur spirituel*, Cologne, 1613, in-8. L'auteur y traite en détail de tout ce qui concerne la vie ascétique. La plus grande partie de ces ouvrages a été traduite en latin par le père Trévinnio, jésuite; *De la perfection chrétienne*, Cologne, 4 vol. : les 2 premiers en 1616, les derniers en 1617; *Vie du père Balthasar Alvarez*, jésuite, ibid., 1614, in-8; *Directoire spirituel pour la confession, la communion et la célébration du sacrifice de la messe*, ou *du bon usage des sacrements*; *Traité du sacerdoce, et de l'épiscopat*. Cet ouvrage et les *Méditations* ont été traduits en arabe par le père Fromage, de la même société. Le père Jean Brignon, aussi jésuite, a traduit les ouvrages ascétiques en français. Cette traduction a été publiée à Paris, 1689, 1700, 1703, in-8. Le père Nicolas Frison en a fait un *Abrégé*, 1712, 4 vol. in-12. (*Voy.* Fromage et Brignon.)

PONT (le chevalier de), maréchal-de-camp, né vers 1760, entra jeune au service, et sorti de France avec la plupart de ses camarades en 1790, fit avec distinction les campagnes de l'armée de Condé. Il passa ensuite en Angleterre et se trouvait dans St.-Jean d'Acre assiégé par Bonaparte qui fut forcé d'en lever le siége. Etonné de l'héroïque résistance que lui opposait la garnison, Bonaparte dit un jour : *Il y a donc des Français là-dedans*, et l'on voit qu'il ne se trompait pas, car de Pont n'était pas le seul. Il fit là son devoir comme partout. Rentré en France il n'obtint qu'à la restauration la récompense de ses longs services. Monsieur, remis en possession de la Bibliothèque de l'*Arsenal*, l'en nomma l'un des conservateurs. Il mourut à Paris, en 1830, à 70 ans, entouré des secours de la religion.

PONT (Pierre du). *Voy.* Pontanus.

PONT (du) Jacques-Léandre, et François. *Voy.* Passan.

PONT-DE-VEYLE (Antoine de Ferriol, comte de), gouverneur de la ville de Pont-de-Veyle en Bresse, intendant-général des classes de la marine, né le 1er octobre 1697 d'un président à mortier au parlement de Metz, et d'une sœur du cardinal de Tencin, mourut à Paris le 3 septembre 1774. Ses parents le destinaient à la robe; mais il ne voulut embrasser aucun état qui pût gêner son goût pour les plaisirs. Il passa une partie de sa vie dans l'inaction, et à faire quelques comédies, quelques chansons et pièces fugitives, et accepta en quelque sorte malgré lui la charge d'intendant-général des classes de la marine, qu'il abandonna ensuite. Il était neveu de M. Ferriol, ambassadeur à Constantinople, qui fit peindre les figures des Levantins. Il en fit graver cent estampes avec l'explication, 1715, in-fol. Les tableaux originaux étaient chez le comte de Pont-de-Veyle, d'où ils passèrent chez le prince de Conti. Les comédies de Pont-de-Veyle sont : le *Complaisant*, comédie en cinq actes et en prose, 1733, in-8; pièce froide et sans intrigue, dit Laharpe. Le principal caractère est outré jusqu'à l'excès : le dialogue n'est que de l'esprit apprêté. Le *Fat puni*, comédie en un acte et en prose, 1738, in-8, à laquelle Laharpe reproche l'invraisemblance; et le *Somnambule*, comédie en un acte et en prose, que Laharpe assure être de Sallé et du comte de Caylus. Mais Pont-de-Veyle paraît y avoir eu beaucoup de part. Pont-de-Veyle, dès l'âge de 22 ans (en 1719), avait fait connaissance de madame du Deffant (*voy.* ce nom). Quand il mourut, leur amitié comptait plus de cinquante-six ans; mais, au dire de Grimm, cette amitié n'était que pure habitude, de sorte que madame du Deffant se montra fort indifférente à la perte de son ancien ami. Il était du conseil littéraire de Voltaire, et formait, avec son frère d'Argental, et Thiriot, ce que ce philosophe appelait son triumvirat. *Voy.* le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, tom. 10, année 1775. Pont de Veyle s'était composé une bibliothèque riche en pièces de théâtre, qui après avoir appartenu au général Valence, mort en 1822, était passée à M. de Soleinne. Elle a été vendue publiquement en 1848. La bibliophile Jacob (Paul de Lacroix) en a dressé le catalogue.

PONTAC (Arnaud de), évêque de Bazas, natif de Bordeaux, d'une famille illustre, fut choisi par l'assemblée du clergé, tenue à Melun l'an 1579, pour faire au roi Henri III des remontrances : commission dont il s'acquitta avec dignité. On les trouve dans les *Mémoires du clergé*. Ce prélat mourut au château de Jouberthes en 1605, ayant la réputation d'un homme qui possédait les langues orientales. Les occupations de l'épiscopat ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût pour l'étude. On a de lui : des *Commentaires* sur Abdias, 1566, in-4; des *Notes* sur la Chronique d'Eusèbe; un *Traité* contre du Plessis-Mornai.

PONTANUS (Octavius), théologien et jurisconsulte, né à Cerreto, bourg de l'Ombrie, se fit un nom par son esprit. Pie II l'envoya en 1459 en qualité de nonce pour régler les différends de Ferdinand, roi de Naples, et de Pandolfe Malatesta, seigneur de Rimini. Il fut ensuite envoyé à Bâle, et nommé à la pourpre; mais il mourut dans ce voyage, sans pouvoir profiter de cet honneur. On a de lui un volume d'*Epîtres*, et un autre de *Réponses* à des consultations de droit.

PONTANUS ou PONTANO (Joannes-Jovianus), né à Cerreto en 1426, se retira à Naples, où son mérite lui acquit d'illustres amis. Il devint précepteur d'Alphonse le Jeune, roi d'Aragon, duquel il fut ensuite secrétaire et conseiller d'état. Ce prince s'étant révolté contre son père, Jovianus les réconcilia. Ferdinand le combla d'honneurs, lui fit épouser une héritière fort riche, et lui conféra deux charges très-lucratives, outre celles dont il était déjà revêtu. En 1482, il pacifia l'Italie, que troublaient les différends du duc de Ferrare avec son beau-père, le roi Ferdinand. Il se rendit en 1492 auprès du pape Innocent VIII, et termina les discussions qui existaient entre le saint Siége et le roi de Naples. A son retour, il fut nommé premier ministre, charge qu'il remplit auprès d'Alphonse, successeur de Ferdinand. Dans sa vieillesse, il se retira des affaires; et quand Louis XII eut de nouveau conquis le royaume de Naples (qu'il perdit peu de temps après), il offrit à Pontanus de le rétablir dans ses dignités; mais il préféra sa studieuse tranquillité. Pontanus mourut en 1503. Il ternit sa grande réputation par des *Poésies* obscènes, et *Cinq dialogues* contre les ecclésiastiques. Ses autres ouvrages sont : *De Obedientia*; *De Fortitudine*; *De Liberalitate*; *De Splendore*; *de Aspiratione*; *De Sermone*, etc.; l'*Histoire des guerres de Ferdinand Ier et de Jean d'Anjou*, et un grand nombre d'autres ouvrages en vers ou en prose, tous écrits en latin assez purement, et recueillis à Bâle en 1556; ils forment 4 vol. in-8. On a séparément ses ouvrages en prose, à Venise, 1518 et 1519, 3 vol. in-4; et ses productions poétiques recueillies dans la même ville, 1533, in-8. Les *Histoires* de Pontanus manquent de fidélité, et le reste n'est que médiocrement bon. Le style, quoique élégant, est souvent obscur et enflé. Robert de Sarno, oratorien, a publié la *vie de Pontanus* en latin, Naples, 1761, in-4 : elle a été abrégée par Suard dans ses *Variétés littéraires* tome 1er.

PONTANUS ou du PONTE (Pierre), grammairien de Bruges, fut surnommé l'*Aveugle*, parce qu'il perdit la vue à l'âge de 3 ans. Cette disgrace de la nature ne l'empêcha pas de devenir savant. Il enseigna les belles-lettres à Paris avec réputation, et publia plusieurs écrits qui lui firent honneur. Les principaux sont : une *Rhétorique*, et un traité de l'*Art de faire des vers*. Il y attaque Despautère en quelques endroits. Il est auteur de plusieurs poèmes qui ne montrent pas qu'il ait excellé dans ce genre. Pontanus était un philosophe tranquille, ennemi de la bassesse et de la flatterie, ami de la vertu, de la franchise et de la vérité. Il dit lui-même qu'il a toujours déclaré la guerre aux voluptés, et recommandé la piété et l'amour de la religion. Il florissait vers le commencement du XVIe siècle.

PONTANUS (Roverus), carme, né à Bruxelles,

mort en 1567, est connu par un ouvrage intitulé : *Rerum memorabilium ab ann. 1500 ad ann. 1560, in republ. christiana gestarum, libri V*, Cologne, 1559, in-fol. Cette histoire est en forme d'annales avec des notes. L'auteur paraît l'avoir entreprise pour démontrer la mauvaise foi de Sleidan, qui a défiguré toute l'histoire de son temps pour calomnier les catholiques.

PONTANUS (Jacques), jésuite de Bohême, enseigna longtemps en Allemagne les belles-lettres avec un succès distingué. Il mourut à Augsbourg en 1626, à 84 ans. On a de lui en latin : des *Institutions poétiques*, 1602, in-8 ; des *Commentaires* sur les livres de *Ponto* et les *Tristes* d'Ovide, Ingolstadt, 1610, in-fol.; des *Commentaires* très-amples sur Virgile, Augsbourg, 1699, in-fol.; des *Traductions* de divers auteurs grecs, et plusieurs autres ouvrages en prose et en vers. Ceux-ci sont faibles, et il était plus capable de commenter les poëtes que de l'être lui-même. *Voy.* PHILIPPE *le Solitaire*.

PONTANUS (Jacques), né à Hermalle, village sur la Meuse entre Liége et Maëstricht, mort en 1668, fut censeur des livres à Louvain, et approuva avec beaucoup d'éloges l'*Augustinus* de Jansénius. Cela lui suscita quelques difficultés ; mais il déclara qu'il n'avait approuvé cet ouvrage qu'à cause de la réputation de l'auteur et à la sollicitation des éditeurs, et qu'il était éloigné des sentiments qu'il renfermait. Il donna lieu de soupçonner que sa déclaration n'était pas sincère, puisqu'il approuva dans la suite différents livres pour la défense de Jansénius et la fameuse version du nouveau Testament de Mons ; ce qui fit que l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, et le nonce du pape, le suspendirent de ses fonctions. On a de lui : *Laudatio funebris Joannis Mafii, monasterii parcensis abbatis*, Louvain, 1648, in-8.

PONTANUS (Jean-Isaac), historiographe du roi de Danemarck et de la province de Gueldre, était originaire de Harlem. Il naquit en 1571, à Elseneur, où ses parents étaient allés pour quelques affaires, et mourut à Harderwick, en 1640, à 69 ans, après y avoir enseigné la philosophie et les mathématiques. Des différents ouvrages dont il a enrichi la littérature, on n'estime que ceux d'érudition. Il se mêlait de poésie ; mais il versifiait en dépit d'Apollon, et ses vers, imprimés en 1634, in-12, à Amsterdam, n'étaient que de la prose mesurée. Il avait fait sur un trou l'énigme suivante, qu'il proposa aux savants :

Dic mihi quid majus fiat, quo plurima demas.

Scriverius répondit sur-le-champ :

Pontano demas carmina, major erit.

Ses écrits en prose sont : *Historia urbis et rerum amstelodamensium*, 1611, in-fol. ; ouvrage qui déplus à tous les bons critiques ; il y a une infinité de hors-d'œuvre qui montrent sa haine contre tout ce qui tient à l'antique religion, qui était autrefois florissante dans sa patrie ; *Itinerarium Galliæ narbonnensis*, 1606, Leyde, in-12 ; *Rerum danicarum historia, una cum chorographica ejusdem regni urbiumque descriptione*, Amsterdam, 1631, in-fol. Cette histoire estimée va jusqu'en 1548. M. de Westphal, chancelier dans le Holstein, en a fait imprimer la suite dans le second tome de ses *Monumenta inedita rerum germanicarum*, etc., Leipsig, 1740. Cette suite de Pontanus comprend les règnes de Christiern I[er] et des cinq rois suivants : l'éditeur rapporte dans sa préface plusieurs traits particuliers de la vie de Pontanus ; *Disceptationes chorographicæ de Rheni divortiis atque ostiis et accolis populis adversus Ch. Cluverium*, 1617, in-8 : livre savant et judicieux ; *Observationes in tractatum de globis cœlesti et terrestri, auctore Roberto Huesio*, Amsterdam, 1617, in-4 ; *Discussiones historicæ*, Amsterdam, 1617, in-8. Il y traite principalement de la manière qu'il faut entendre ces mots, la *mer libre* et la *mer fermée*, contre Jean Selden, Anglais ; *Historia geldrica*, Amsterdam, 1639, in-fol., avec une description chorographique de cette province. Cet ouvrage estimé a été traduit en flamand par Arnold Schlistenhorst, Arnheim, 1654, in-fol. ; *Origines franciæ*, in-4, pleines d'érudition ; *Historia ulrica*, in-fol. exacte ; la *Vie de Frédéric II, roi de Danemarck et de Norwége*, publiée en 1737, par Georges Kyrsing, docteur en médecine à Flensbourg.

PONTAS (Jean), célèbre casuiste, naquit à Saint-Hilaire de Harcourt, au diocèse d'Avranches, en 1638. Il vint achever ses études à Paris, et reçut les ordres sacrés à Toul, en 1653. Trois ans après, il fut reçu docteur en droit canon et en droit civil. Péréfixe, archevêque de Paris, instruit de son mérite, le fit vicaire de la paroisse de Sainte-Geneviève-des-Ardens à Paris. Il remplit cette place avec zèle pendant 25 ans, et fut ensuite nommé à celle de sous-pénitencier de l'église de Paris. Ses lumières n'éclatèrent pas moins dans cette place que l'ardeur de sa charité. Il mourut en 1728, à 90 ans. Parmi les ouvrages qui font honneur à sa mémoire, on distingue : *Scriptura sacra ubique sibi constans*, in-4. Il y concilie les contradictions apparentes du Pentateuque. Un grand *Dictionnaire des cas de conscience*, dont la plus ample édition est en 3 vol. in-fol. Il tient un juste milieu entre le rigorisme et le relâchement. On y trouve quelques décisions contradictoires, que son abréviateur, l'abbé Collet, a tâché de concilier dans l'*Abrégé* qu'il en a donné, 1764 et 1770, 2 vol. in-4. On ne saurait approuver qu'un ouvrage fait pour les pasteurs et directeurs des âmes soit écrit en langue vulgaire. Ce détail de péchés et d'opinions opposées sur leur nature et leur grièveté ne convient pas au simple peuple, et ne peut produire des fruits de piété. En traitant ces matières en français, on n'a que trop réussi à faire de la théologie une espèce de commune où tout le monde, jusqu'aux femmes, prétend labourer, récolter, arracher et couper. Des *Entretiens spirituels, pour instruire, exhorter et consoler les malades*, pleins d'onction et bien propres à ce charitable mystère ; traduits en flamand par Jean-Charles Dierxsens, curé de l'hôpital à Anvers, 1763 ; un grand nombre d'autres *livres de piété* qui prouvent qu'il était très-versé dans la lecture de l'Ecriture et des Pères.

PONTAULT de BEAULIEU. *Voy.* BEAULIEU.

PONTBRIAND (René-François du BRIEL de), Breton, abbé de Saint-Marien d'Auxerre, né vers la fin

du XVIIe siècle, mort à Paris en 1767, avait occupé les moments de loisir que lui accordaient les devoirs de son état à écrire particulièrement contre les erreurs qui déshonorent le XVIIIe siècle. Il est surtout connu par son zèle pour instruire et soulager les pauvres Savoyards qui se trouvent à Paris. Il fit paraître, de 1737 à 1743, quatre petits écrits, pour engager à prendre part à cette bonne œuvre, à laquelle il consacra son temps et sa fortune. Nous avons de lui : *l'Incrédule détrompé et le chrétien affermi dans la foi*, 1752, gr. in-8 : ouvrage écrit d'un style pur et simple, renfermant beaucoup de témoignages en faveur de la religion, pris dans les auteurs païens : *Pèlerinage du Calvaire sur le Mont Valérien*, 1751, in-18. — Son frère, abbé de Lanvaux, chanoine et grand-chantre de Rennes, est auteur des ouvrages suivants : *Nouvelles vues sur le système de l'univers*, 1751, in-8 ; *Essai de grammaire française*, 1754, in-8 ; *Poème sur l'abus de la poésie*, couronné aux Jeux Floraux, en 1722. — Un troisième frère des précédents, sacré évêque de Quebec en 1741, mourut à Mont-Réal en 1760, pendant le siége de cette ville par les Anglais.

PONTCHARTRAIN (Paul Phelypeaux, seigneur de), 4e fils de Louis Phelypeaux, seigneur de la Vrillière, naquit à Blois, en 1569. La famille de Phelypeaux, dont l'ancienneté remonte jusqu'au XIIIe siècle, est également distinguée par les hommes illustres qu'elle a produits, et par les charges dont ils ont été revêtus. Paul Phelypeaux, dont il est question dans cet article, joignant à la facilité d'un heureux génie toutes les lumières d'une excellente éducation, entra dans les affaires dès 1788. Il se perfectionna sous Villeroi, et fut pourvu par Henri IV de la charge de secrétaire des commandements de Marie de Médicis. Cette princesse satisfaite de son zèle, lui procura celle de secrétaire d'état en 1610, peu de temps avant la mort déplorable de Henri IV. Dans les temps orageux de la régence, il aida la reine à maintenir le pouvoir du trône et la tranquillité des peuples. Les mouvements des huguenots furent réprimés par ses soins. Enfin, le roi ayant été obligé d'armer contre eux, il le suivit en Guienne en 1621. Il tomba malade au siége de Montauban, et alla mourir à Castel-Sarrasin, le 21 octobre de la même année, âgé de 52 ans. Ses travaux avaient épuisé ses forces et hâté sa mort. On a de lui des *Mémoires* intéressants, la Haye, 1720, 2 vol. in-8.

PONTCHARTRAIN (Louis Phelypeaux, comte de), petit-fils du précédent, naquit en 1643. Conseiller au parlement à l'âge de 17 ans, en 1661, il fut nommé, en 1667, premier président au parlement de Bretagne. Ayant contribué par son génie conciliant à calmer les agitations de cette province, il obtint la place de contrôleur-général en 1689, après la retraite de Le Pelletier ; devint ministre et secrétaire d'état en 1690. On reprocha à Pontchartrain d'avoir spéculé sur la vanité française, en vendant des charges nouvelles, et des lettres de noblesse ; mais à cette époque toutes les caisses étaient épuisées, il fallait subvenir à des besoins urgents, et il crut préférable d'avoir recours aux deniers des riches, en contentant leur amour-propre, que d'aggraver le peuple déjà par trop surchargé. Il fut nommé chancelier en 1699, et lorsqu'il prêta serment le 9 septembre de la même année, le roi lui dit : « Monsieur, je voudrais avoir une charge encore plus éminente à vous donner, pour vous marquer mon estime de vos talents, et ma reconnaissance de vos services. » Il protégea les sciences, et donna une nouvelle forme aux académies des sciences et des belles-lettres, qui eurent en lui un protecteur zélé. Après avoir rendu de longs services à l'état, il se retira en 1714 à l'institution de l'Oratoire où il se montra aussi grand par ses vertus, qu'il l'avait été par ses places. Louis XIV l'honora d'une de ses visites. Il mourut à Pontchartrain en 1727, à 34 ans, et fut enseveli sans pompe comme il l'avait désiré. « Il fut plus grand encore, dit le président Hénault, par sa généreuse retraite, que par les importants emplois qu'il remplit avec des talents supérieurs. » Son petit-fils, le comte de Maurepas, né en 1701, est mort sans postérité en 1781, à l'âge de 80 ans. Il avait été élevé au ministère, et occupa ce poste sous Louis XV. Disgracié pour une épigramme contre madame de Pompadour, il ne reparut au ministère qu'à l'avément de Louis XVI au trône. Une disgrace de vingt-cinq ans n'apporta aucun changement dane le caractère du comte de Maurepas ; toujours léger, faible, indolent, incapable d'une application profonde et sérieuse, il entraîna le monarque dans des démarches qui lui devinrent funestes. L'abbé Guyot et le marquis de Condorcet ont fait son *éloge*, mais ils n'ont pas tout dit. Des juges plus sévères, témoins de la révolution de France, l'ont regardé comme une des causes assez immédiates de cette grande catastrophe. La légèreté et l'indolence qui caractérisent son dernier ministère, les mauvais conseils qu'il donna au jeune roi, surtout pour le rappel des parlements, le retour et le triomphe de Voltaire à Paris, la guerre en faveur de la rébellion des colonies anglaises, etc., viennent à l'appui de ce jugement. L'abbé Soulavie a publié sous le titre de *Mémoires du comte de Maurepas*, Paris, 1792, 4 vol. in-8, un recueil de pièces que son secrétaire nommé *Sallé* est supposé avoir rassemblées par ses ordres, pendant son séjour à Pontchartrain. Elles ne peuvent être d'aucune utilité pour l'histoire.

PONTCHASTEAU (Sébastien-Joseph du Cambout de), né en 1634 d'une famille illustre et ancienne, était parent du cardinal de Richelieu. Singlin, directeur des religieuses de Port-Royal, l'attira dans cette maison, mais il n'y resta guère. Après divers voyages en Allemagne, en Italie et dans les différentes parties de la France, et après plusieurs aventures, il rentra de nouveau à Port-Royal, et s'y chargea, en 1668, de l'office de jardinier, dont il fit pendant six ans toutes les fonctions. Obligé de sortir de sa retraite en 1679, il alla à Rome, où il agit en faveur du parti. Il y demeurait sous un nom emprunté, lorsque la cour de France le découvrit et obtint son expulsion. Pontchasteau se retira dans l'abbaye de la Haute-Fontaine, en Champagne, puis dans celle d'Orval, où il vécut pendant cinq ans. Quelques affaires l'ayant rappelé à Paris, il y tomba malade et y mourut en 1690, à 56 ans. On a de lui : *La manière de cultiver les arbres frui-*

tiers, Paris, 1652, in-12, sous le nom de *Le Gendre;* les deux premiers volumes de la *Morale pratique des jésuites*, dont Arnauld a fait les six autres : ouvrage que le parlement de Paris condamna à être brûlé et lacéré par la main du bourreau, et que Rome défendit, sous peine d'excommunication, par un décret publié le 27 mai 1687. On prétend que Pontchasteau fit exprès, et même à pied, le voyage d'Espagne pour y acheter le *Teatro jesuitico*; une *Lettre à M. de Péréfixe*, en 1666, en faveur de M. de Saci, qui avait été mis à la Bastille : il a traduit en français les *Soliloques* de Hamon sur le *Psaume CXVIII*.

PONTCOURLAY. *Voy.* WIGNEROD.

PONTE (Jean-François de), chevalier napolitain, né en 1571, sous le règne de Philippe II, roi d'Espagne, dont il était sujet. Il apprit les lois et fut successivement avocat, conseiller, et régent du grand conseil d'Italie. Il a publié : *Consiliorum*, 2 vol.; *Repetitiones feudales, juris responsum super censura veneta*, Rome, 1607, in-4; *Decisiones supremi itali concilii, regiæ cancellariæ, et regiæ cameræ summariæ*, Naples, 1612, in-fol.; *De potestate pro regis neapolitani, et collateralis concilii, regnique regimine*, ibid., 1621, in-fol. Jean-Baptiste Ton réimprima cet ouvrage avec des additions. Ponte passait pour un jurisconsulte profond, et mourut dans sa patrie en 1635.

PONTE (Laurent de), de l'ordre des clercs mineurs, né à Naples le 24 septembre 1575, est auteur de *Commentaires sur le livre de la Sagesse*, et d'une *Explication de l'Evangile de saint Matthieu*, qui devait être composé de 4 vol.; mais il mourut après en avoir achevé deux, et ce livre est resté incomplet. Il a laissé néanmoins un grand nombre d'ouvrages qui eurent de la célébrité, et furent honorés de l'estime des savants. On cite surtout une *Vie de David*, qui fut très-bien accueillie du public. Le P. de Ponte mourut au collége d'Alcala le 26 octobre 1639.

PONTE (Louis de), jésuite plus connu parmi nous sous le nom de DU PONT. *Voy.* PONT (Louis-du).

PONTE. *Voy.* PONTANUS.

PONTEDERA (Jules), né à Vicence en 1688, fut professeur de botanique à Padoue, au commencement du XVIIIe siècle. Il fit paraître : *Compendium tabularum botanicarum, in quo plantæ 272 ab eo in Italia nuper detectæ recensentur*, 1718, in-4; *De florum natura*, 1720, in-4; *Antiquitatum latinarum græcarumque enarrationes et emundationes*, Padoue, 1740, in-4. Il est mort à sa terre de Lonigo, en 1757. Un *Recueil de ses lettres familières et de dissertations* sur la botanique, l'agriculture, etc., a été publié par Jos. Ant. Bonati, Padoue, 1791, in-4, 2 vol., dont le premier est précédé de la *Vie* de Pontedera par Fabroni, tirée des *Vitæ Italorum*, tom. XII.

PONTEVÈS. *Voy.* FLASSANS.

PONTHIEU (Adélaïde ou Adèle, comtesse de), a été célèbre dans le temps des croisades. Injustement condamnée par son père, arrachée à son mari, vendue à un soudan, reconnue longtemps après, elle fut ramenée triomphante dans sa patrie. Ses aventures ont fourni au commandeur de Vignacourt le sujet de son roman d'*Adèle de Ponthieu*, imprimé en 1723; peut-être cette histoire même n'était-elle, dans sa totalité, qu'un roman. De la Place a fait sur ce sujet une mauvaise *Tragédie*, et M. de Saint-Marc un *Opéra*, représenté en 1772.

PONTIEN (saint), placé sur la chaire de saint Pierre, après la mort de saint Urbain I[er], arrivée en 230, siégea cinq ans, selon le calendrier de Tibère; il souffrit beaucoup pour la foi de J.-C. sous l'empereur Maximin, et mourut l'an 235, dans l'île de Sardaigne, où il avait été exilé. S'il ne termina pas sa vie par le glaive, il ne fut pas moins martyr de la foi, en mourant de misère et d'abandon dans le pays où il avait été relégué. Son corps fut rapporté dans le cimetière de Callixte à Rome, et l'on croit communément que ce fut le pape saint Fabien qui fit cette translation. On lui attribue deux *Epîtres*; mais elles sont d'un temps postérieur à son pontificat.

PONTIER (Gédéon), naquit vers 1640. Il était protestant; mais jeune encore il se fit catholique, étudia les sciences sacrées, prit les ordres et devint protonotaire apostolique. Il mena toujours une vie régulière, et mourut en 1709. On a de lui : *Le Cabinet des grands*, Paris, 1680-1689, 3 vol. in-12; *Questions de la princesse Henriette de la Guiche, duchesse d'Angoulême, sur toutes sortes de sujets, avec les réponses*, Paris, 1688, in-12. Le président Cousin a fait dans le *Journal des savants* des éloges, peut-être un peu exagérés, des ouvrages de Pontier.

* PONTIER (Augustin), médecin et bibliographe, né à Aix en Provence, le 28 décembre 1756, devint libraire par goût et dirigea une imprimerie qui existe dans cette ville depuis 1574. Il a publié des *Notices sur des provençaux trop peu connus*; continué la *Collection des pièces piquantes et facétieuses de Caron* et réimprimé des *mystères*, qui, tirés à un petit nombre d'exemplaires, sont demeurés fort rares. Retiré sur la fin de sa vie à Marseille, il y mourut le 19 septembre 1833.

PONTIS (Louis de), seigneur de la terre de Pontis, dans le diocèse d'Embrun, naquit en 1583. Son père s'était distingué par sa valeur, et lui-même entra jeune dans le régiment des gardes, sous Henri IV, et s'éleva par son mérite à divers emplois militaires. Louis XIII, instruit de sa valeur, lui donna une lieutenance dans les gardes, et ensuite une compagnie dans le régiment de Bresse. Ce prince l'engagea à acheter la charge de commissaire-général des Suisses; mais mille obstacles s'opposèrent à sa fortune. Pontis, las de rouler sans cesse dans ce tourbillon, et n'ayant pas voulu s'attacher au cardinal de Richelieu, fut contraint de quitter la cour. Il s'enferma dans Port-Royal-des-Champs et y mourut en 1670, à 87 ans, après avoir servi 50 ans sous trois rois, et avoir reçu 17 blessures. Nous avons sous son nom des *Mémoires*, imprimés à Paris en 1676, en 2 vol. in-12. On y trouve les circonstances les plus remarquables des guerres de son temps, des intrigues de la cour, et du gouvernement des princes sous lesquels il a servi. Les mécontentements que l'auteur essuya à la cour rendent sa narration suspecte, surtout lorsqu'il parle du cardinal de Richelieu et de quelques autres mi-



nistres. « Je suis attachée, » dit dans une de ses lettres madame de Sévigné, « à des *Mémoires* de » M. de Pontis, qui conte sa vie et le temps de » Louis XIII avec tant de vérité, de naïveté et de » bon sens, que je ne puis m'en tirer. Ce livre a » bien des approbateurs, et d'autres qui ne le » peuvent souffrir. On on l'aime, ou on le hait, il » n'y a pas de milieu. » Le père d'Avrigny et Voltaire ont cru que ce Pontis n'a point existé, et que c'est un être supposé. Il est vrai néanmoins que la famille de Pontis était très-connue en Provence, et qu'elle passait ordinairement l'été à la terre de Pontis et l'hiver à Digne. Quant à Pontis lui-même, les solitaires de Port-Royal ne l'ont jamais regardé comme un personnage romanesque; mais leur témoignage peut paraître suspect. C'est un de leurs affidés, Thomas du Fossé, qui prétend avoir recueilli ces *Mémoires* des conversations de ce guerrier, source qui, quand elle serait véritable, supposerait, pour mériter de la confiance, une mémoire extraordinairement exacte et fidèle. Ce qu'en dit madame de Sévigné marque assez que c'est un ouvrage de parti, et qu'elle le juge d'après celui auquel elle fut attachée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces *Mémoires* sont remplis de faits absolument faux, qui n'ont pu être rapportés par un auteur contemporain et instruit.

PONTIUS. *Voy.* PONCE.

PONTIUS ou DUPONT (Paul), graveur des Pays-Bas, né à Anvers en 1596, mort au commencement du XVIIe siècle. C'était un dessinateur correct et savant. On a de lui un grand nombre d'estampes, d'après Rubens, van Dick et Jordaens. Elles sont très-estimées. Son chef-d'œuvre est le *Saint-Roch*, d'après Rubens, dont l'original fait partie du musée du Louvre. On admire et on recherche également la belle estampe de *Tomyris faisant plonger la tête de Cyrus dans un vase de sang.*

PONTOPPIDAN (Eric-Ericson), docteur en théologie et évêque luthérien, né en 1616 à Biergegard, dans l'île de Fionie en Norwége, mort en 1678, âgé de 62 ans, a publié divers ouvrages, entr'autres: *Grammatica linguæ danicæ*, 1666; *Bucolica sacra*, Leyde, 1643; *Theologiæ practicæ, seu Ethicæ sacræ synopsis*, 1656; *Epigrammatum latinorum centuriæ variæ.* — Eric PONTOPIDDAN, son petit-neveu, ou fils de son neveu, Louis Pontoppidan, prédicateur du roi de Danemarck en 1744, a donné une *Histoire de la réformation du Danemarck*; et une *Histoire ecclésiastique de ce pays*, pleine des préjugés de sa communion. Ce qui lui a fait plus d'honneur est *Marmora danica, seu inscriptionum per Daniam universam sylloge*, 1739-41, 2 vol. in-fol. Devenu évêque de Berghen, en Norwége, il publia l'*Histoire naturelle* de cette province, d'une manière très-intéressante et avec de solides réflexions. On en trouve un extrait en français dans le tome IV, des *Voyageurs modernes* de Puisieux. On a encore de lui une *Instruction pastorale* sur les merveilles de la Providence, et les bienfaits répartis dans les climats les plus âpres et les plus froids.

PONTORMO (Jacopo CARRUCCI da), célèbre peintre, né à Florence en 1493, mourut dans la même ville en 1558. Ses premiers ouvrages annoncèrent un talent supérieur; Raphaël et Michel-Ange, en les voyant, dirent que « ce maître porterait la pein- » ture à son plus haut degré. » Pontormo ne remplit point toute l'étendue de cette prophétie; mais on ne peut nier qu'il n'eût d'abord un pinceau vigoureux, un beau coloris, et qu'il ne mît de l'invention dans ses ouvrages. Sa manière était grande, quoique un peu dure. Il sortit de son genre, où il acquérait beaucoup de réputation, pour prendre le goût allemand. C'est à cette bizarrerie qu'il faut attribuer la grande différence qui est entre ses premiers ouvrages, fort estimés, et les derniers dont on ne fait point cas. Il voulut revenir à sa première manière; mais ses efforts furent inutiles. Ce peintre avait quelques singularités dans sa façon de vivre: il avait fait construire dans sa maison un escalier de bois, qu'il retirait en haut par une poulie lorsqu'il était monté à son atelier: « Expédient, dit un » auteur, que les gens appliqués et ennemis des » conversations inutiles ne feraient pas mal d'em- » ployer pour tromper les oisifs et s'assurer du » calme nécessaire à leur travail. » Par la même raison, il se servait lui-même, et se délivrait de tout l'embarras que donne la dépendance d'un secours étranger. Le musée de Paris possède deux tableaux de ce peintre: le *Portrait présumé de Giovanni delle Corniole*, fameux graveur; *Le vœu de Florence*, ou *la Vierge assise sur les genoux de sainte Anne, soulevant l'enfant Jésus*, tandis qu'à leurs côtés, se voient d'autres saints.

PONTUS. *Voy.* GARDIE.

* PONZ (don Antonio), peintre et littérateur espagnol, né en 1725 à Bexis, dans le royaume de Valence. Après avoir achevé ses études classiques avec succès, il s'attacha malgré ses parents à la peinture, vint à Madrid pour se perfectionner dans son art, et se rendit à Rome pour y étudier les chefs-d'œuvres des grands maîtres. La vue des antiquités qu'on y rencontre à chaque pas, le rendit archéologue, et sans négliger la peinture, il acquit des connaissances très-étendues sur les monuments des anciens. De retour à Madrid, il fut chargé de parcourir l'Espagne pour recueillir parmi les tableaux qui avaient appartenu aux jésuites, ceux qui lui paraîtraient dignes d'entrer dans le musée de Saint-Ferdinand. Ce fut l'origine de son *Voyage en Espagne*, Madrid, 1772-94, 18 vol. in-8, ouvrage dont les premiers volumes ont été traduits en allemand et en italien et qui a été d'un grand secours à la Borde, pour son *Itinéraire*. Ponz mourut à Madrid le 4 décembre 1792, avant d'avoir terminé cet ouvrage dont le dernier vol. publié par son neveu, est précédé d'une *Vie* de l'auteur. On doit encore à Ponz: *Voyage hors d'Espagne*, Madrid, 1785, 2 vol. in-8. C'est le fruit de ses observations dans ses excursions à Rome et à Naples. On y remarque des aperçus justes, de l'impartialité, et une saine critique. Ponz était membre de la plupart des académies des beaux arts. On a de lui quelques tableaux estimés à l'Escurial.

PONZETA (Ferdinand), né à Florence de parents nobles et originaires de Naples, parvint à l'office de trésorier du pape Léon X, qui lui donna l'évêché de Melfi, puis celui de Grosseto, et enfin le fit car-

dinal en 1517. Ce prélat se fit estimer par sa prudence et par la pureté de ses mœurs et rendit de grands services au saint Siége. Lors de la prise de Rome, les allemands parmi lesquels se trouvaient beaucoup d'hérétiques, le traitèrent indignement, et le traînèrent par les rues de la ville avec barbarie. Ces violences furent cause de sa mort, qui arriva le 2 septembre 1527, dans la 90e année de son âge. Son corps fut enterré dans l'église de Notre-Dame de la paix, où l'on voit son épitaphe, que lui fit faire Jacques Ponzeta, évêque de Malfi, son neveu.

PONZIO (Flamino), célèbre architecte, né près de Côme, dans la Lombardie, vers 1565. Il étudia à Rome, et s'y distingua dans son art. La belle chapelle de la famille Borghèse, à Sainte-Marie Majeure, est de son exécution, ainsi que celle appelée *Pauline*, où l'on remarque autant la richesse des pierres que le fini de la sculpture. La sacristie de cette basilique fut élevée sous sa direction, ainsi que le bel escalier double qui orne le palais Quirinal. Il présida à la construction de la basilique de Saint-Sébastien. Cependant son meilleur ouvrage est la superbe façade du palais de Sciara Colonna, dont la porte principale est d'un seul morceau et fut construite d'après les principes de l'architecte Vignole. Ponzio mourut à Rome, âgé de 45 ans, et sous le pontificat de Paul V. Cet artiste aimait beaucoup le grandiose, et on remarque dans tous ses ouvrages beaucoup de goût, et une exacte proportion dans toutes les parties.

POOL. *Voy*. Polus.

POOT (Hubert), poète hollandais, né au hameau d'Abstwoude, près de Delft, le 20 janvier 1689, d'un paysan, n'abandonna presque point la charrue, et trouva néanmoins assez de loisir pour s'exercer et exceller dans la poésie flamande. Il a mérité d'être appelé par plusieurs l'*Hésiode de la Hollande*. Poot mourut à l'âge de 45 ans, le 31 décembre 1733. Ses poésies ont été recueillies en 3 vol. in-4, Delft, 1726, 1728 et 1735, enrichis de son portrait, de vignettes et de fleurons.

POPE (Alexandre), vit le jour à Londres le 22 mai 1688. Il était d'une ancienne famille noble du comté d'Oxford. Les auteurs de sa naissance, catholiques romains, ne lui laissèrent qu'une médiocre fortune. Faible de santé, mal conformé, bossu même, il fut l'objet des plus tendres soins de sa mère, et reçut dans la maison paternelle une éducation digne des dons heureux que lui avait faits la nature. A 6 ans il lisait déjà les poètes grecs et latins chez un vieux prêtre catholique où il était en pension : depuis il termina ses premières études à Londres; là, ayant été au spectacle, il avait improvisé au bout de quelques jours une pièce sur un sujet grec. Rappelé à 12 ans dans la maison paternelle, il étudia les Eglogues de Virgile avec passion. Cette étude et l'aspect des champs l'entraînèrent à la composition de ses *Pastorales*. Il écrivit aussi une *Ode sur la vie champêtre* et plus tard il composa un poème intitulé la *Forêt de Windsor*, puis une *Eglogue sur la naissance du Messie*. On trouve dans cette dernière pièce des idées sublimes et une poésie fort élevée. L'*Essai sur la critique* parut en 1709, et mit le jeune poète au rang des plus beaux génies de l'Angleterre, quoiqu'il n'y eût pas d'ordre dans le plan, et que l'imagination n'y soit pas toujours bien réglée. L'abbé du Resnel en a donné une traduction estimée. Le *Temple de la Renommée*, poème qui parut en 1710, offre encore moins d'ordre que l'*Essai sur la critique;* tout y est confus; il y a cependant des morceaux d'une grande beauté, et qui décèlent l'homme de génie. *La Boucle de cheveux enlevée*, petit poème en cinq chants, publié en 1712. Cette bagatelle ne respire que la galanterie, elle a été trad. en franç. par Marmontel, et en italien par Pignotti; mais l'*Epître d'Héloïse à Abailard* paraît dictée par tout ce que l'amour le plus violent peut inspirer. Le poète y peint les combats de la nature et de la grâce d'une manière où la piété et la paix des âmes pures n'ont rien à gagner. Un travail plus considérable occupait Pope, lorsqu'il enfanta cette épître : il préparait une traduction en vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Toute l'Angleterre souscrivit pour cet ouvrage, et l'on prétend que l'auteur, qui n'était rien moins que désintéressé, y gagna près de cent mille écus. Quand l'*Homère* anglais vit le jour, il parut fort au-dessous du grec, quoiqu'on y trouvât de l'abondance et de la force. Ses ennemis ou ses rivaux en profitèrent pour l'accabler de sarcasmes. Ils allèrent jusqu'à ridiculiser sa figure et sa taille, qui en effet n'étaient pas avantageuses; ils lui reprochèrent d'être *puant*, *laid* et *bossu*. Pope répondit par une satire intitulée la *Dunciade*, c'est-à-dire l'*Hébétiade* ou la *Sottisiade*. Il y passait en revue les auteurs et les libraires. Cette satire basse et indécente respire la fureur. L'auteur eut honte dans la suite de l'avoir enfantée; il n'hésita point à la jeter au feu, en présence du docteur Swift, qui la retira promptement, et lui rendit le mauvais office de la conserver. Non contents de le traiter dans vingt libelles d'*ignorant*, de *fou*, de *monstre*, d'*homicide*, et d'*empoisonneur*, ses adversaires firent courir dans les rues de Londres une relation d'une flagellation ignominieuse. Cette satire, où il y avait quelques traits perçants, et qui ne tombaient pas absolument à faux, remplit d'amertume le cœur de Pope. Il ne se contenta pas de faire écrire un *Avis au public*, où il attestait qu'il n'était pas sorti de sa maison le jour marqué par la relation, il voulut encore ajouter de nouveaux traits à la *Dunciade*. Ses amis lui conseillèrent de ne répondre à ses adversaires que par des ouvrages louables, et il enfanta l'*Essai sur l'homme*. L'auteur embellit les matières les plus sèches par une élocution noble, facile, énergique, variée avec art. Il y a pourtant des descriptions trop étendues et des pensées répétées; on y trouve peu de solidité dans quelques assertions, peu d'ordre et de liaison entre les idées, et, ce qui fait l'objet d'une critique plus grave, des principes favorables à l'irréligion, une morale vague et sans autorité, une métaphysique imaginaire et illusoire. Il est vrai que Ramsay a tenté de faire l'apologie de ses sentiments, dans une lettre écrite à Racine le fils, auquel Pope écrivit lui-même; mais il est bien difficile à qui-

éonque a lu les ouvrages et a connu les amis de Pope, de n'avoir pas quelques doutes sur ses sentiments. « Après avoir lu ce poème dans l'anglais, » dit Racine, loin d'en être le défenseur, je re» connais qu'il ne peut être justifié que par des » explications forcées, et que le système qu'il pré» sente d'abord est celui du déisme. » Plusieurs écrivains l'ont traduit en français. La version de l'abbé du Resnel, en vers, n'est pas assez littérale, et celle de M. Silhouette, en prose, l'est trop. L'abbé Millot en a donné une en 1761, qui ne vaut aucune des deux précédentes. On trouve à la suite de sa traduction une épître morale de Pope sur la connaissance des hommes. C'est un tissu de réflexions où le génie anglais se montre dans tout son éclat et avec tous ses défauts. Cette épître tient par son sujet à l'*Essai sur l'homme*, et on peut la regarder comme une carte particulière, où est tracé en détail ce qu'une carte générale ne présente qu'en gros. (*voy.* Delille et Fontanes). Pope a encore composé des *Odes*, des *Fables*, des *Epitaphes*, des *Prologues*, et des *Epilogues*, il passe pour le poète le plus élégant et le plus correct, et, ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les sifflements aigres de la trompette anglaise au son doux de la flûte. Nous ne parlerons point de ses *Lettres*, dont on a un recueil assez ample. S'il y en a deux ou trois qui puissent intéresser le public, toutes les autres ne sont presque d'aucun prix; et il en est ainsi de presque toutes les collections de ce genre. Ses différents ouvrages ont été recueillis à Londres en 1751, 20 vol. in-8, 1769, 5 vol. in-4, 1797, 9 vol. in-8, 1806, 10 vol., et 1824, 10 vol. gr. in-8, une des meilleures éditions des œuvres de ce poète célèbre. Sa *Traduction* d'Homère ne se trouve pas dans toutes les éditions de Pope; mais comme elle a été imprimée plusieurs fois séparément, on peut l'y réunir. Les *OEuvres diverses de Pope, traduites de l'anglais*, 1767, 8 vol. in-12, sont un livre médiocre et qui n'a presque aucune valeur; mais les amateurs recherchent l'édition plus complète et surtout beaucoup plus belle, de Paris, 1779, 8 vol. in-8, fig. Cependant la plupart des traductions insérées dans ce recueil sont lourdes, maussades, pesantes. « Pope, dit un critique, avait plus de subtilité dans » l'esprit, que de vérité et de jugement. Il n'a ni le » génie de Milton, ni le goût épuré d'Addison. Son » talent principal était d'imiter et de s'approprier » les idées d'autrui; le talent qui lui manquait était » l'invention et l'ordre. Il entassait beaucoup de » parties brillantes, dont il ne savait pas faire un » tout bien proportionné. La plupart de ses détails, » pris séparément, sont bien; mais malgré son » système le *tout n'est pas bien.* » On a souvent cité de lui ce morceau sur la mort, qui est effectivement d'une grande beauté « O Mort, je te bénis! » C'est toi qui frappes les tyrans, qui en purges la » terre, qui mets un frein à la cruauté et à l'am» bition. C'est toi qui confonds dans la poussière » ceux que le monde avait flattés, et qui regar» daient les hommes avec mépris. Ils tombent, et » nous respirons. Sans toi, nos malheurs seraient » éternels. O Mort, qui tiens en respect les hommes » durs et heureux, qui jettes l'effroi dans les cœurs » coupables, espoir des infortunés, achève d'étendre » ton bras sur les scélérats puissants et respectés! » Il ne reste plus qu'à faire connaître l'homme, après avoir fait connaître l'écrivain. Pope était bon parent et bon ami; il avait de la philosophie, mais surtout de celle qui est de mode dans ce siècle, qui est beaucoup plus dans l'esprit que dans le caractère. Il était vain, railleur, colère, envieux; sacrifiant tout à sa réputation, d'une sensibilité puérile sur la critique, et capable des plus grandes violences pour la repousser. Il allait souvent chez son libraire, et il donnait de temps en temps des scènes de fureur, que sa figure, sa taille et la singularité de ses mouvements rendaient comiques. On l'accusait aussi d'avarice. Sa santé fut toujours chancelante, et l'art fut souvent appelé au secours de la nature. Il mourut d'une hydropisie de poitrine en 1774 à 56 ans.

POPE *Voy.* Blount.

POPELINIÈRE (Lancelot Voesin, seigneur de la), gentilhomme du Bas-Poitou, né vers 1540, était calviniste. Il servit dans la guerre des protestants, contre le gouvernement, soit à Toulouse (1562), soit dans le Poitou. En 1575, il prit Tonnay-Boutonne, et fit une descente dans l'île de Ré. Envoyé par le prince de Condé aux états de Blois, en 1576, il y rédigea la protestation de ses coréligionnaires. L'année suivante, il voulut défendre La Rochelle avec peu de forces, et il eut une vive querelle avec un de ses officiers, qui lui représentait l'impossibilité de l'entreprise. L'officier lui donna un coup d'épée au travers du corps, et sa blessure, dont il se rétablit avec beaucoup de peine, l'empêcha de continuer la guerre. Peu de temps après, il fit son abjuration, et mourut en 1608, au faubourg St.-Germain, presque dans la misère. C'était un homme d'une imagination vive, mais mal réglée. On a de lui: une *Histoire de France*, depuis 1550 jusqu'en 1577, en 4 vol. in-8. Quoique la matière soit vaste, il pouvait se renfermer dans des bornes plus étroites. Il narre avec assez de netteté. Il est sincère et exact dans beaucoup d'endroits, et, s'il ne l'est pas en tout, c'est par zèle pour le calvinisme. Un ouvrage intitulé *Les Trois Mondes*, 1582, in-4; l'*Histoire des histoires*, 1599, in-8, etc. Ce n'est qu'un recueil de bruits populaires. *Histoire des derniers troubles*, etc., depuis 1562, Cologne, 1571; l'*Amiral de France*, 1584.

* POPHAM (sir Home Riggs), amiral anglais, né en 1762 à Gibraltar d'une famille originaire d'Irlande, fut le 21e fils de sa mère qui mourut en lui donnant le jour. Son père, consul à Tétuan, dans le Maroc, n'eut pas moins de 44 enfants de ses différentes femmes. Elevé par les soins de l'un de ses frères, jurisconsulte à Madras, il passa de l'université de Cambridge au service de mer comme simple matelot, dans l'escadre de sir Thomson; et plus tard suivit ce commodore sur la côte d'Afrique comme intendant maritime. De retour en Angleterre après la mort de son patron, il offrit ses services à la compagnie des Indes, qui le chargea de diverses commissions. En 1788, il fut un des commissaires envoyés pour visiter New-Harbour, qui

avait été représenté comme très-propre à devenir un arsenal maritime. En 1791, il commandait dans l'Inde un bâtiment du pays, avec lequel il se rendit à Bombay; mais il éprouva de violentes tempêtes qui le forcèrent de jeter l'ancre à Poulo-Pinang, appelé maintenant l'île du prince de Galles. Cet accident le conduisit à la découverte du passage du Sud, dont une carte fut publiée la même année avec la permission du gouvernement. La guerre ayant éclaté entre l'Angleterre et la France, il fut attaché à l'armée du duc d'York, et se fit remarquer en 1795 à la défense de Nieuport et de Nimègue. La valeur dont il avait fait preuve fut récompensée par le rang de capitaine. Il eut de 1798 à 1800, le commandement d'une compagnie de marins qu'on avait organisés pour défendre les côtes de l'Angleterre, contre toute invasion des Français. A la fin de 1800, envoyé dans les Indes avec une escadre de quatre vaisseaux de ligne, il fut ensuite chargé par le gouverneur-général Wellesley, de différentes missions auprès du shérif de la Mecque et d'autres chefs de l'Arabie. De retour en Angleterre, il trouva le ministère changé, et les wighs à la tête des affaires. Ce parti désapprouva sa conduite et le laissa sans emploi; mais élu au parlement par le bourg d'Yarmouth, il profita de sa position pour censuser à son tour l'administration, et le nouveau changement de cabinet en 1804 le fit remettre en activité. Il obtint alors le commandement de l'*Antilope*, de 50 canons, et fut chargé de faire l'essai d'un nouveau moyen de destruction des flottes. Il commanda l'expédition qui s'empara du cap de Bonne-Espérance en janvier 1806 : de là, il se porta sur Buenos-Ayres; mais ayant fait sans autorisation cette entreprise, il fut à son retour traduit devant une cour martiale et sévèrement admonesté. Il fut employé de nouveau dans l'expédition contre Copenhague, puis à l'attaque de l'île de Walcheren. Durant la guerre de la péninsule, il commanda le *Vénérable*, vaisseau de 74 canons, sur la côte d'Espagne. Elevé, en 1814, au grade de contre-amiral du pavillon blanc, il s'occupa de la confection d'un télégraphe nommé *Sémaphore*, qui fut adopté par le gouvernement, et employé, en 1815, sur la côte depuis Bridport jusqu'à l'extrémité du comté de Cornouailles. En 1819, il eut le commandement de la station de la Jamaïque, et peu après, celle des Antilles, et fit de vains efforts pour ménager un accommodement entre le roi noir Christophe et le général Boyer. De retour en Angleterre en 1820, il mourut à Cheltenham le 11 septembre de la même année. Il était membre de la société royale de Londres, etc. Il a publié : *Exposé succinct des faits relatifs au traitement éprouvé par lui, depuis son retour de la mer Rouge*, 1805, in-8; *Description de l'île du Prince de Galles*, 1805, in-8; *Principes et règlements à observer sur les vaisseaux de Sa Majesté*, 1805, in-4.

POPIEL Ier, roi de Pologne, fils de Lesek ou Lechus III, et selon d'autres IV, lui succéda vers 815, et mourut cinq ans après. Son fils, Popiel II, qui lui succéda, est célèbre dans les annales polonaises par sa mort tragique et extraordinaire. Les historiens rapportent qu'il fut mangé par des rats avec sa femme et ses enfants vers 840. (*Voy.* Othon ou Hatton.) Piast lui succéda après un interrègne d'un an ou deux.

POPILIUS (C.), de l'illustre famille des Popiliens, qui donna plusieurs grands hommes à la république romaine. Il fut député vers Antiochus, roi de Syrie, pour l'empêcher d'attaquer Ptolémée, roi d'Egypte, et allié du peuple romain. Le monarque syrien chercha à éluder par adresse la demande des Romains; mais Popilius aperçut son dessein, et traçant, avec sa baguette, un cercle autour de lui, il lui ordonna de n'en point sortir, sans lui donner une réponse décisive ou de paix ou de guerre. Cette action intimida tellement Antiochus qu'il renonça à son projet, l'an 168 avant Jésus-Christ, et évacua toutes les villes de l'Egypte où il avait garnison. — Il ne faut pas confondre C. Popilius avec un autre Popilius, scélérat obscur, qui tua Cicéron, quoique ce grand orateur lui eût conservé la vie par son éloquence.

POPILIUS NEPOTIANUS. *Voy.* Népotien.

POPPÉE (Poppea Sabina), fille de Titus Ollius, qui avait été questeur, prit le nom de son aïeul maternel Poppeus Sabinus, qui avait illustré sa famille par les honneurs du triomphe. Elle fut mariée à un chevalier romain, nommé Rufus Crispinus, et elle en avait un fils, lorsque Othon, qui fut depuis empereur et alors favori de Néron, l'enleva à son mari et l'épousa. Il ne cessa de la louer devant Néron, qui en devint amoureux, répudia sa femme Octavie, qui fut bientôt sacrifiée à sa rivale, et épousa Poppée. Comme Poppée n'espérait pas monter sur le trône pendant la vie d'Agrippine, elle irritait sans cesse Néron contre sa mère, qui fut enfin sacrifiée. Ce ne fut qu'après la mort d'Agrippine, qu'Octavie fut répudiée. Néron eut une fille de Poppée. La naissance de cet enfant lui causa des transports de joie violents. Il lui donna le nom d'Auguste, ainsi qu'à sa mère. Poppée ne jouit pas longtemps de sa faveur, sous un prince cruel et bizarre. Elle mourut d'un coup de pied que lui donna Néron, lorsqu'elle était enceinte, l'an 65 de Jésus-Christ. Elle s'était permis de railler l'empereur. Il la regretta ensuite, rendit à ses restes de grands honneurs et prononça lui-même son oraison funèbre. Les soins que Poppée prenait de sa beauté sont célèbres : elle se baignait tous les jours dans du lait d'ânesse.

POQUELIN. *Voy.* Molière.

POQUET. *Voy.* Livonière.

PORBUS. *Voy.* Pourbus.

PORCACCHI (Thomas), écrivain toscan, né vers 1530 à Castiglione-Aretino, mourut à Venise en 1585. Il traduisit en italien *Justin*, *Dion*, *Plutarque*, et d'autres auteurs grecs et latins. On a de lui d'autres ouvrages, dont le plus curieux est intitulé : *Funerali antichi di diversi popoli e nazioni, con figure del Porro*, Venise, 1574, in-4. Il cultiva aussi les muses italiennes et latines; mais il eut moins de succès en vers que dans les recherches d'érudition. On cite encore de lui : *Le Isole più famose del mundo*, Venise, 1572, in-fol.; 4e édit., 1604, aussi in-fol.

PORCAIRE (saint) ou PORCHAIRE, abbé de Lérius en 731, était à la tête de 500 moines, lorsque

les Sarrasins ou Maures d'Espagne vinrent fondre sur cette île, au retour du siége d'Arles. Ces barbares massacrèrent tous ces saints religieux, à l'exception de quatre, qu'ils emmenèrent avec eux. Ceux-ci, s'étant sauvés, revinrent à Lérins, et n'y trouvèrent qu'un vieillard appelé *Eleuthère*, qui s'était caché dans une grotte pendant cette horrible boucherie. Ils l'élurent pour abbé, après avoir fait revenir d'Italie 36 religieux que saint Porcaire y avait envoyés à la première nouvelle des incursions des Sarrasins en Provence. Les habitants de Monverdan, près du Lignon en Forez, croient que saint Porcaire se retira chez eux, et qu'il y fut depuis martyrisé par les Sarrasins. Mais si le saint de ce nom qu'ils honorent est le même que l'abbé de Lérins, ce sera quelque translation de ses reliques, qui aura donné lieu au culte qu'ils lui rendent.

PORCELLETS (Guillaume des), seigneur en partie de la ville d'Arles, suivit en 1265 Charles Ier, roi de Naples, dans son royaume de Sicile. Il se signala à la conquête de Naples, et mérita le titre de chevalier et le gouvernement de la ville de Pouzzoles. Sa probité et sa douceur le firent épargner seul à Palerme pendant le massacre terrible des Vêpres siciliennes.

PORCELLUS ou PORCELIUS (Pierre), écrivain de Naples, fut ainsi appelé parce qu'il garda, à ce que l'on croit, les pourceaux dans sa jeunesse. On ne sait comment il sortit de l'obscurité : ce qu'il y a de constant, c'est qu'il se qualifie *Secrétaire du roi de Naples*. Ses talents lui procurèrent l'amitié et l'estime de Frédéric, duc d'Urbin et célèbre général, mort en 1482. Il se trouva en 1452 dans l'armée des Vénitiens, qui étaient en guerre avec les Milanais. Porcellus y était, non comme guerrier, mais comme témoin des belles actions du comte Jacques Piccinino, qui combattait à ses frais pour les Vénitiens. Ce héros l'honorait de son estime, le logeait avec lui, et l'admettait tous les jours à sa table. Porcellus écrivit l'histoire de ce général, et l'adressa à Alphonse d'Aragon, sous ce titre : *Commentaires du comte Jacques Piccinino, appelé Scipion Emilien*. Ce morceau d'histoire, qui fut publié en 1731, par Muratori, dans le tome 20 de ses Ecrivains d'Italie, plaît par les agréments du style. Son ouvrage est en 9 livres ; il avait fait une suite de cette histoire, mais elle est demeurée manuscrite. On a encore de Porcellus des *Epigrammes*, d'un style simple et naturel. On les trouve dans un Recueil de poésies italiennes, 1539, in-8.

* PORCHER DE LISSONAY (Gilles), comte de RICHEBOURG, né en 1753, à la Châtre, y remplissait les fonctions de subdélégué et de procureur du roi. Au commencement de la révolution, il fut nommé successivement maire, commissaire du roi près le tribunal du district, et député suppléant du département de l'Indre à l'assemblée Législative, où il ne siégea point. Réélu député à la Convention, dans le procès du roi, il vota pour la détention et le bannissement à la paix, déclarant qu'il votait non comme juge, n'en ayant pas le droit, mais comme représentant chargé de prendre des mesures de sûreté générale; il se déclara aussi pour l'appel au peuple et pour le sursis. Depuis, il se fit peu remarquer dans l'assemblée, et ce ne fut qu'après le 9 thermidor qu'on le vit agir avec beaucoup d'activité, tant au comité de législation, au nom duquel il fit de fréquents rapports, entr'autres celui qui amena, le 26 mai 1795, la suppression du tribunal révolutionnaire que dans les départements où il fut envoyé en mission. Il s'y conduisit d'une manière très-modérée; néanmoins, aux approches de vendémiaire, se trouvant dans le Calvados, il dénonça les manœuvres des royalistes. Après la session il fut élu au conseil des Anciens par les deux départements de la province de Berry et continua de se montrer favorable au système républicain, quoiqu'il fût souvent en opposition avec le Directoire. En 1796, il fut réélu au même conseil par le département du Gard; mais son élection ayant été annulée, il devint membre de la commission administrative des hospices civils de Paris. Il perdit cet emploi en 1799, à la suite d'un renouvellement général; mais il fut réélu au conseil des Anciens, et dans le mois de novembre, il se prononça en faveur de la révolution de Saint-Cloud, qui mit le pouvoir aux mains de Bonaparte. Alors il fit partie de la commission intermédiaire du conseil, et enfin il entra au sénat conservateur. Il en était secrétaire à l'époque de la chute de Bonaparte (1814), et il signa, en cette qualité, la création d'un gouvernement provisoire et la déchéance de l'empereur. Le roi le nomma pair de France le 4 juin. N'ayant pas été appelé à la chambre des cent-jours, il conserva cette dignité jusqu'à sa mort, arrivée le 12 avril 1824.

PORCHERES d'ARBAUD (François de), né à Saint-Maximin en Provence, fut un des élèves de Malherbe, qui lui légua la moitié de sa bibliothèque. Porchères obtint une place parmi les premiers membres de l'académie française, et mourut l'an 1640, en Bourgogne, où il s'était marié. Ses poésies sont : une *Paraphrase des psaumes graduels;* des *Poésies diverses* sur différents sujets, Paris, 1633, in-8 ; et plusieurs autres pièces, insérées dans les recueils de son temps; une *Ode* au cardinal de Richelieu. On lui attribue un *Sonnet sur les yeux de la belle Gabrielle d'Estrées;* sonnet qui lui valut, dit-on, une pension de 1,400 liv., de la part de Henri IV, souvent plus généreux en fait de galanterie qu'économe de la richesse publique (1). Porchères avait un frère, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, qui cultivait aussi la poésie, et dont on a les *Psaumes de la pénitence de David*, trad. en vers, Grenoble, 1651, in-12, et Marseille, 1683. Cette seconde édition est plus ample. Franç. Porchères, admis le 6e à l'acad. française, y eut pour successeur le célèbre avocat Patru (*voy.* ce nom).

PORCHERON (dom David-Placide), bénédictin et bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, naquit à Châteauroux en Berri l'an 1652. Les langues, l'histoire, la géographie, les généalogies et les médailles entraient dans la sphère de ses con-

(1) Le Sonnet est imprimé dans un recueil de 1607, intitulé : *Le Parnasse des plus excellents poètes de ce temps ou les Muses françaises ralliées de diverses parts ;* mais le fruit de la pension qu'il lui aurait valu, pourrait bien être apocryphe; car Porchères, dans la préface de ses *Psaumes*, se plaint de la rigueur de sa fortune.

naissances. Ce pieux et savant religieux mourut à Paris dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, en 1691, à 42 ans. On a de lui : une édition des *Maximes pour l'éducation d'un jeune seigneur*, laquelle il publia en 1690, après en avoir réformé le style. Il y ajouta une traduction des *Instructions* de l'empereur Basile le Macédonien pour Léon son fils, et la *Vie* de ces deux princes. Une *Edition* de la *Géographie de l'Anonyme de Ravenne*, qu'il publia en 1688, in-8, avec des notes curieuses et savantes : ouvrage très-utile pour la géographie du moyen-âge; il contribua à la nouvelle *Edition* de saint Hilaire, et à quelques autres éditions publiées par ses confrères.

PORCHETTI SALVAGIO, en latin de SILVATICIS, savant et pieux chartreux génois, qui mourut vers 1315, s'occupa dans sa solitude à réfuter les Juifs dans un livre intitulé : *Victoria adversus impios Hebræos ex sacris litteris, tum ex dictis Talmud, ac cabalistarum, et aliorum omnium authorum quos Hebræi recipiunt; monstratur veritas catholicæ fidei;* cet écrit dont la publication est due à Augustin Justiniani, évêque de Nebbio, qui eut beaucoup de peine à le mettre en ordre, parut à Paris, 1520, in-fol., gothique, assez rare. Cet ouvrage, dont Raimond Martin lui avait fourni le modèle, et qui depuis fut copié par Pierre Galatin, renferme de fort bonnes choses, mais aussi quelques raisonnements peu concluants; son zèle parait quelquefois plus avantageusement que sa logique. (*Voy.* JUSTINIANI Augustin.)

PORCIE, fille de Caton d'Utique, et femme, en premières noces, de Bibulus, puis de Brutus, se rendit célèbre par son esprit et par son courage. Dans le temps que Brutus devait exécuter contre César la conjuration qu'on lui cachait, elle se fit elle-même une grande blessure. Son mari demanda la raison d'une si étrange conduite. « C'est, répon- » dit-elle, pour vous faire connaître avec quelle » constance je me donnerais la mort, si l'affaire que » vous allez entreprendre venait à échouer et causer » votre perte. » Brutus ayant perdu la vie quelques années après, elle ne voulut point lui survivre. Ses parents s'opposèrent à ce funeste dessein, et lui ôtèrent toutes les armes avec lesquelles elle pouvait se nuire; mais elle avala des charbons ardents, dont elle mourut l'an 42 avant J.-C.—Il y a eu une autre Porcie, sœur de Caton d'Utique, de laquelle Cicéron parle avec éloge.

PORCQ (Jean le), prêtre de l'oratoire, né dans le diocèse de Boulogne, professa, pendant cinquante ans, la théologie à Saumur, dans l'école célèbre qu'y avait formée la congrégation de l'oratoire, et qui a produit plusieurs sujets distingués. Le Porcq était très-opposé à la doctrine de Jansénius, et il la combattit dans le livre suivant : *Les sentiments de saint Augustin sur la grâce, opposés à ceux de Jansénius*, 1682, in-4. Cet ouvrage, tout dogmatique, est divisé en deux parties : l'une, des preuves; l'autre, des objections : il est dédié au roi, et muni de l'approbation d'un évêque et de plusieurs docteurs. En 1700, Le Porcq en donna une seconde édition augmentée; il rend compte de ces augmentations dans la préface, et répond à quelques reproches de ses adversaires. Ceux-ci ne l'ont pas ménagé, et ils parlent avec beaucoup de mépris de son livre, qui ne nous a point paru mériter un jugement si sévère. C'est un ouvrage de controverse sans aucune personnalité; l'auteur s'occupe même très-peu des personnes, et se borne à traiter le fond des questions, et à montrer que Jansénius a mal entendu saint Augustin, et que la doctrine du saint docteur est entièrement opposée à celle du théologien moderne. Le P. Le Porcq mourut à Saumur, le 5 avril 1722, dans sa 86e année. « C'était, dit Goujet lui-même, un homme de » beaucoup de piété. » Le même Goujet raconte de Le Porcq des choses assez ridicules, mais très-peu vraisemblables; *voy. la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du* XVIIe *siècle*, II. p. 385. Il est vrai que le livre du P. Le Porcq lui suscita des ennemis dans sa congrégation; mais ce livre, qui n'offre qu'une discussion modérée, ne devait pas blesser des gens sages et de bonne foi. Le ton seul dont l'auteur parle d'un de ses critiques, dans la préface de l'édition de 1700, annonce un homme qui voulait éviter tout ce qui ressent l'esprit de parti. On ne sait pourquoi Dupin n'a pas cité Le Porcq dans sa table des ouvrages, à la fin du IVe vol. de son *Histoire ecclésiastique du* XVIIe *siècle*.

PORDENONE (Jean-Antoine LICINIO REGILLO, dit le), peintre, né en 1483 au bourg de Pordenone, dans le Frioul, à 8 lieues d'Udine, mourut à Ferrare en 1540. Ce fut dans l'école du Giorgion, qu'il étudia les effets piquants de la nature, pour les transporter dans ses ouvrages. Charles-Quint combla ce peintre de biens, et le décora du titre de chevalier. Le Pordenone a beaucoup peint à fresque; il y a plusieurs villes d'Italie enrichies de ses ouvrages. Son tableau de *saint Augustin*, et deux chapelles qu'il a peintes à fresque à Vicence, sont particulièrement admirés. Il existait une rivalité ou plutôt une véritable inimitié entre le Pordenone et le Titien. Il est considéré comme le second maître de l'école vénitienne. — Son neveu Jules-Licinio le PORDENONE, né en 1500 à Venise, mort à Augsbourg en 1561, fut son élève, et réussissait dans la peinture à fresque. Il a peint à Venise et dans plusieurs autres endroits de l'Italie. Les magistrats d'Augsbourg, charmés des ouvrages qu'il y a faits, ont cru devoir honorer sa mémoire par une inscription particulière.

PORÉE. *Voy.* PORRÉE.

PORÉE (Charles), jésuite, né en 1675 à Vendes, près de Caen, entra dans la société des jésuites en 1692. Il professa d'abord les humanités en province, et se fit une grande réputation. Appelé à Paris pour y faire sa théologie, il fut chargé en même temps de la direction de quelques pensionnaires. Les progrès qu'ils firent sous un tel maître, l'idée que ses supérieurs avaient de ses talents, le firent nommer, en 1708, professeur de rhétorique au collége de Louis le Grand, emploi qu'il n'accepta qu'à regret. Si l'on n'eût écouté que ses inclinations et ses instances, il se serait consacré pour toujours aux missions contre les infidèles. Le père Porée, choisi immédiatement après le père Jouvenel, le remplaça dignement. Même zèle, même piété, même appli-

cation; mais plus d'esprit, plus de génie, plus d'élévation dans le successeur. Une latinité moins élégante et moins pure, mais un style plus vif, plus ingénieux, un style que Sénèque et Pline auraient peut-être envié. On lui a reproché de n'avoir point l'éloquence nombreuse et périodique de Cicéron; mais il ne voulait pas l'avoir. Le style coupé, pressé, vif, lui paraissait plus convenable pour des discours académiques, tels que ceux qu'il prononçait à l'ouverture des classes, et plus propre à aiguiser l'esprit des jeunes gens et à exercer leur imagination. Le père Porée forma des élèves dignes de lui, pendant les 33 années qu'il occupa la place de professeur, jusqu'à sa mort, arrivée en 1741. Il aimait ses disciples, et avait l'art de s'en faire aimer. Il les rappelait à leur devoir par la douceur, et à la vertu par ses exemples. Occupé uniquement de son emploi, il était presque aussi solitaire au milieu de Paris que dans un désert. On a de lui un *Recueil de harangues*, publié à Paris en 1735, en 2 vol. in-12. On ne peut nier qu'il n'y ait dans ses discours un grand nombre de tours ingénieux, de pensées fines, d'expressions vives et saillantes; mais on y trouve en même temps des jeux de mots, des antithèses, et en général un tour tout différent de celui de l'éloquence romaine. On raconte à ce sujet l'anecdote suivante. Le père Thoulier (depuis l'abbé d'Olivet), lui parla un jour de cette différence. Le père Porée répondit : *Après tout, que trouvez-vous de si beau dans Cicéron? — Je vous promets là-dessus le secret, votre vie durant*, reprit le père Thoulier, un des plus zélés partisans de l'orateur de Rome. Un second *Recueil de harangues*, Paris, 1747, in-12. Il y en a quelques-unes sur des sujets pieux, dans lesquels il est plus simple que dans ses discours d'apparat. Il ne pense qu'à éclairer l'esprit et à toucher le cœur, et il réussit. Six *Tragédies* latines, publiées en 1745, in-12, par le père Griffet, qui les a ornées d'une *Vie* de l'auteur. Il y a plusieurs morceaux pleins d'élévation, de noblesse et de pathétique; mais tout n'est pas égal. Cinq *Comédies* latines en prose, en 1749, in-12, qui ont vu le jour par les soins du même éditeur. Le comique du père Porée est gracieux et toujours décent. Il n'a ni le *vis comica* de Plaute, ni l'élégante simplicité de Térence; mais on admire la flexibilité de son esprit et surtout l'attention d'amener une morale exacte à la portée des jeunes gens. Le père Porée a fait d'autres pièces fugitives, telle que celle qu'il composa sur la dernière maladie du père Commire, où l'on remarque beaucoup d'imagination et de poésie. On a gravé son portrait, avec ces mots au bas, qui renferment un éloge d'autant plus flatteur qu'il est fondé sur la plus exacte vérité : *Pietate an ingenio, poesi an eloquentia, modestia major an fama?* L'abbé Ladvocat blâme l'usage de faire représenter aux écoliers des comédies, et prétend qu'on devrait leur préférer les exercices en forme de plaidoyers, dont on se sert, dit-il, depuis le père Porée dans le collége Louis-le-Grand. Cet habile jésuite avait effectivement employé ce moyen établi par le père le Jay, et on convient qu'il l'avait porté à toute la perfection dont il est susceptible; mais il croyait le théâtre plus propre à corriger le ridicule des jeunes gens, et à leur donner de la hardiesse pour les actions publiques auxquelles on les destine. Ce sentiment est incontestable et sensiblement vrai dans ses effets; mais le théâtre en général est aujourd'hui si corrompu, est devenu une source si vaste et si sûre de corruption, que dans la crainte de nuancer le bien avec le mal, il est convenable de sacrifier les avantages d'un théâtre honnête et innocent aux dangers du théâtre devenu l'école des vices et des abominations humaines.

PORÉE (Charles-Gabriel), frère du précédent, naquit à Caen, en 1685. Le dégoût que ses premiers maîtres lui firent prendre pour l'étude, dura jusqu'à 25 ans, qu'il se cassa la jambe. La lecture, sa ressource contre l'ennui pendant la guérison de cet accident, devint une passion qui ne le quitta qu'avec la vie. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire d'où son frère le fit sortir bientôt après, pour le placer auprès de l'illustre Fénélon, en qualité de bibliothécaire. Ensuite, il fut curé dans l'Auvergne jusqu'en 1728, que le roi lui donna, dans la cathédrale de Bayeux, un canonicat qu'il résigna deux ans après. On le contraignit encore d'accepter la cure de Louvigny, près Caen; il la garda vingt ans. Retiré dans cette ville au sein de sa famille, il partagea son temps entre la prière et l'étude jusqu'au 17 juin 1770, qu'il mourut. Il était gai, franc, charitable, chéri de tous les honnêtes gens. Nous avons de lui : *Examen de la prétendue possession des filles de Landes*, et *Réfutation d'un mémoire où l'on s'efforce de l'établir*, Antioche (Rouen), 1738, in-8. Il fit cet ouvrage conjointement avec M. Dudonet, médecin à Caen. *La Mandarinade*, ou *Histoire du mandarinat de l'abbé de Saint-Martin*, connu dans le XVIIe siècle par ses ridicules : cette histoire en 3 vol. in-12 renferme beaucoup d'anecdotes amusantes sur l'abbé qui en est le héros. Ses extravagances fournirent, dit-on, à Molière l'idée du *Bourgeois gentilhomme*. Quatre *Lettres sur les sépultures dans les Eglises*, 1745. Cet ouvrage fut attaqué; il répondit par un petit écrit, sous le titre d'*Observations*. *Nouvelles littéraires de Caen*, 2 vol. in-8. Il les commença en 1742 et les continua jusqu'à la fin de 1744. C'est un recueil de pièces, en prose et en vers, des académiciens de cette ville. Quarante-quatre *Dissertations sur différents sujets*, lues à l'académie de Caen, dont M. Porée a été pendant 30 années un des principaux ornements. Onze de ces dissertations ont été imprimées dans les *Mémoires* de cette académie, et dans les *Nouvelles littéraires*. Un grand nombre de *Corrections* et d'*Additions*, pour une nouvelle édition du *Dictionnaire de Trévoux*, restées manuscrites.

* PORION (Pierre-Joseph), évêque constitutionnel, né en 1743 à Thièvres, diocèse de Saint-Omer, fut professeur à la Flèche, puis à Arras, et devint en 1780 curé de Saint-Nicolas-des-Fossés dans cette ville. Elu le 30 mars 1791 évêque du Pas-de-Calais, en 1793 il renonça à ses fonctions, ainsi que la plupart des prêtres qu'il avait ordonnés; se fit défenseur officieux, et fut quelque temps président de l'administration municipale de Saint-Omer. Il s'était marié à la fille d'un officier irlandais. En 1802, il vint se fixer à Paris où il vécut dans l'ob-

scurité, et mourut le 20 mars 1830. Il a composé un *Commentaire de Lhomond*, et des *Corrigés de thèmes*. Il faisait des vers latins et français qui ne lui ont pas fait grande réputation, quoiqu'il ait chanté successivement les chefs des divers gouvernements qui se sont succédé pendant la révolution. On lui a donné une *Notice* dans la *Gazett. des cultes* du 8 avril 1830.

PORLIER (Pierre), seigneur de Goupillières en Normandie, fut maître des comptes à Paris, et rendit un service important à l'ordre de Malte, en 1714. Les Turcs, sachant qu'il n'y avait pas de poudre dans l'île, résolurent d'en faire le siége. Porlier, sensible aux malheurs dont la religion était menacée, les prévint, en vendant sa vaisselle d'argent et d'autres effets précieux, pour acheter une grande provision de poudre, qu'il fit passer dans cette île, et les Turcs renoncèrent à leur projet. Le grand maître, Perellos de Rocafull, pénétré d'estime et de reconnaissance pour une action aussi généreuse, envoya à Porlier la croix de l'ordre. Il mourut à Paris dans un âge fort avancé.

* PORLIER (don Juan Diaz), surnommé *El Marquesito*, maréchal-de-camp, capitaine général des Asturies, né vers 1775 à Carthagène en Amérique, était encore très-jeune lorsqu'il entra au service comme garde-marine. Il assista au désastreux combat de Trafalgar. Lorsque les Français envahirent la Péninsule, il entra dans un régiment d'infanterie et se distingua dans plusieurs occasions. Parvenu en peu de temps au grade de colonel, il se fit autoriser à lever un corps de *guérillas*, et mérita par d'éclatants services le grade de maréchal-de-camp et la capitainerie générale des Asturies. Ferdinand VII, replacé sur le trône, en 1814, l'accueillit avec distinction; mais Porlier qu'avaient séduit les idées libérales proclamées par les Cortès dans leur constitution, se montra peu favorable à la marche du gouvernement : il laissa même échapper des plaintes dans sa correspondance ainsi que dans ses entretiens. La police intercepta une de ses lettres, et bientôt après (10 août 1814) il fut enfermé dans le château de San-Antonio, d'où il ne sortit qu'au bout de plusieurs mois pour aller prendre les eaux d'Arteyro. C'est là que fut ourdi le fameux complot qui éclata dans la nuit du 18 au 19 septembre 1815, par la prise de Sainte-Lucie. Après y avoir réinstallé les anciennes autorités, il publia une proclamation dans laquelle il appelait aux armes ses concitoyens jaloux de reconquérir *une liberté qu'ils avaient déjà payée au prix de tant d'efforts*. Une junte provinciale de Galice s'institua sous sa présidence : elle lui décerna le titre de commandant général de l'intérieur du royaume. Il partit ensuite pour Santiago, où il comptait sur la coopération des troupes formant la garnison. Le gouverneur de la ville paralysa leurs dispositions, en payant la solde arriérée et en répandant l'or à pleines mains. Porlier arrivé à trois lieues de Santiago, épuisé de fatigues, s'était endormi, lorsque deux de ses sous-officiers, séduits à force d'argent et de promesses, livrèrent leur général. Conduit à la Corogne, il fut livré à une commission militaire, et pendu comme traître le 3 octobre 1815. Les restes de Porlier reçurent en 1820 une éphémère apothéose.

* PORMORANT (Alexandre-Colas de), né à Orléans au XVIIe siècle, embrassa l'état ecclésiastique et se consacra tout entier à l'instruction de la jeunesse et au soulagement des pauvres. Les services qu'il rendait furent récompensés par l'abbaye de la Madeleine de Pleine-Selve, diocèse de Bordeaux, dont les revenus ne lui servirent qu'à soulager un plus grand nombre d'infortunés. Il était depuis 1640 curé de Notre-Dame à Calais, et il administra cette paroisse pendant 35 ans avec un zèle que l'âge ne ralentit pas. Il mourut le 18 septembre 1675, pleuré de ses paroissiens et des pauvres dont il était le père. On a de lui : le *Triomphe de la Charité*, Paris, 1640; *Idée de la famille de Saint-Joseph, établie au faubourg Saint-Victor de Paris*, Paris, 1644, in-12, censurée par la Sorbonne; *Factum pour l'abbé de Pormorant, contre Réné Radique*, au sujet de l'administration de l'hôtel-Dieu de Checi, en 1654, que nous ne citons que parce qu'il est écrit en vers. Il a publié plusieurs autres ouvrages de piété, et des réponses apologétiques à la censure de la Sorbonne.

PORPHYRE, philosophe platonicien, né près de Tyr, dans le bourg de Batanée, l'an de J.-C. 233, portait d'abord le nom de *Malchus*, qui signifie roi dans la langue syriaque; celui de *Porphyre, Purpuratus*, lui fut donné par Longin. Il étudia d'abord l'éloquence et la philosophie à Athènes sous ce rhéteur. De là il passa à Rome, où il prit Plotin pour maître. Après la mort de ce philosophe, il enseigna avec succès, et eut un grand nombre de disciples. On dit qu'il épousa la veuve d'un de ses amis, pour être plus à portée de faire du bien à sa femme et à ses enfants. Il paraît certain qu'il avait embrassé le christianisme, et que, par une inconstance très-peu philosophique, il le quitta pour un sujet fort mince. L'historien Socrate dit formellement que le platonicien de Batanée abandonna le christianisme, pour avoir été maltraité par quelques chrétiens de Césarée en Palestine. Il mourut sous le règne de Dioclétien, après s'être fait un grand nom par ses talents et par sa manière de vivre. Son génie était vif, entreprenant, passionné pour la nouveauté et les choses extraordinaires. « On voit, dit un critique, dans » tous ses ouvrages un esprit imbu de cette mystérieuse théurgie, qui consistait dans divers moyens » de purifier l'âme, de la préparer à la communication la plus intime avec les esprits, de l'élever à » la connaissance des plus sublimes vérités, et même » en quelque manière, de la déifier. C'est là ce qu'il » s'efforce d'expliquer, et ce qu'il prétend démontrer par les *Vies* de Pythagore et de Plotin qu'il a » données, et qui sont toutes des miracles, des » prodiges, qu'il présente comme bien supérieurs à » ceux des chrétiens. Il est vrai qu'on n'en a point » d'autre garant que la parole de Porphyre lui-même. Cette théurgie n'était au fond que la sœur » de la magie, qu'une espèce de commerce avec les » esprits séducteurs, qu'un ramas d'illusions subtiles par lesquelles ces hommes orgueilleux et » présomptueux étaient souvent aveuglés eux-mêmes, et séduisaient ensuite les autres. » Le plus célèbre de ses ouvrages est celui qu'il composa contre les chrétiens. Nous ne l'avons plus; mais il fallait qu'il fût bien répandu, puisqu'il a été réfuté

par saint Méthodius, évêque de Tyr; par Eusèbe, de *Præp. evang.*; par Apollinaire, saint Augustin, saint Jérôme, saint Cyrille et Théodoret. Ce philosophe avait lu l'Ecriture sainte pour la combattre; et en comparant avec les historiens profanes les prophéties du livre de Daniel, il les trouva si claires, si détaillées et si conformes à l'histoire, qu'il s'imagina que Daniel n'en avait pu être l'auteur, mais qu'elles avaient été composées par un écrivain qui avait vécu depuis Antiochus Epiphanes, et qui avait emprunté le nom de Daniel. On lui démontra le contraire, en exposant la tradition constante des Juifs et la manière dont s'est formé le canon des livres saints. Mais cette imagination de Porphyre est une excellente preuve de la clarté et de l'évidence frappante des prophéties. On vit ici les Juifs combattre pour les chrétiens, et la religion de Jésus-Christ avoir pour défenseurs ses plus cruels ennemis. Théodose le Grand fit brûler les ouvrages de Porphyre en 388. Ses traités *De abstinentia ab animalibus necandis*, et *De vita Pythagoræ*, parurent à Cambridge, 1655, in-8, avec des notes de Luc Holstenius; et Utrecht, 1767, in-8. On a encore de lui : *De antro nympharum*, Utrecht, 1765, in-4. On a imprimé sous son nom, *Porphyrii Isagoge latine*, Ingolstadt, 1492, in-fol. rare. Le *Traité sur l'abstinence des viandes* a été traduit en français par Maussac, Paris, 1622, in-8, et par de Burigny, 1747, in-12. On doit au savant cardinal Mai un ouvrage inédit de Porphyre, adressé par ce philosophe à Marcelle sa femme, avec une trad. latine et des notes, Milan, 1816, in-8. Les *Œuvres choisies* de Porphyre ont été trad. en anglais par Th. Taylor, Londres, 1823, in-8.

PORPHYRE (Publius-Optatianus), poète latin, florissait sous l'empire de Constantin le Grand. Il composa en vers le *Panégyrique* de ce prince, vers l'an 379. Ce poème, présenté à l'empereur valut à l'auteur le rappel de l'exil où il était alors. Il fut imprimé à Augsbourg, en 1595, in-fol., de 28 feuillets. Rien n'est si ridicule que les difficultés que le poète a recherchées dans la confection de cet ouvrage. Ce sont des acrostiches au commencement et au milieu des vers, des chiffres entrelacés, des figures de mathématiques, etc., sur chaque page.

PORPHYROGÉNÈTE. *Voy.* CONSTANTIN.

* PORPORATI (Charles-Antoine), habile graveur, né à Turin, en 1741, vint jeune à Paris, où il reçut des leçons de J. G. Wille, de Chevillet et de Beauvarlet. Il fut reçu à l'académie des beaux-arts en 1773, sur la présentation de sa *Suzanne au bain*, d'après Santerre. L'amour de la patrie le rappela quelques années après à Turin; et le roi, qui avait encouragé ses dispositions, le nomma professeur de gravure. Il forma un grand nombre de bons élèves et mourut à Turin le 16 juin 1816. Ses principales estampes sont: *Agar renvoyée*, d'après Van Dick; le *Devoir naturel*, d'après Cignani; la *Mort d'Abel*, *Pâris*, et *Œnone*, d'après Van der Werff; *Vénus et l'Amour*, *La Prêtresse compatissante*, *Le Coucher*, etc. Son burin, léger, donne beaucoup de moelleux aux chairs et de grace aux draperies.

* PORQUET (Pierre-Charles-François), né à Vire en 1728, de parents pauvres, fit de bonnes études au collége de sa ville natale. Entré dans les ordres il vint à Paris, où, sur la recommandation de l'abbé Asselin son compatriote, il obtint la place de précepteur du chevalier ou l'abbé de Boufflers. Il se fit aimer de son élève et lui inspira le goût de la poésie qu'il cultivait lui-même en amateur. La protection de madame de Boufflers lui valut ensuite le titre d'aumônier du roi Stanislas, et il vécut à la cour de Lunéville bien vu de tout le monde. Après la mort de Stanislas, il revint à Paris où jusqu'à la révolution il passa la vie la plus douce au milieu des cercles les plus brillants, où ses talents et son caractère le faisaient chérir. La tempête dispersa ses amis et lui enleva toute sa fortune, c'est-à-dire les économies qu'il avait placées en rentes sur l'état. Le chagrin et la misère abrégèrent ses jours. On le trouva mort dans son lit le 22 novembre 1796, âgé de 68 ans. L'abbé Porquet s'était composé cette épitaphe :

D'un écrivain soigneux il eut tous les scrupules;
Il approfondit l'art des points et des virgules;
Il pesa, calcula tout le fin du métier,
Et sur le laconisme il fit un tome entier.

Ses vers sont dispersés dans l'*Almanach des Muses* et dans quelques autres recueils. On distingue dans le nombre une *Ode sur le bonheur*, et des *Stances sur l'espérance*. On a encore de lui son *Discours de réception* à l'académie de Nancy, en 1746, et des *Réflexions sur l'usure*. On trouve une *notice* sur cet homme aimable, et quelques-unes de ses pièces de vers dans le *Magasin encyclopédique*, 1807, tomes 2 et 3.

PORRÉE (Gilbert de la), né à Poitiers, fut chanoine, puis évêque de cette ville, après avoir enseigné la philosophie et la théologie avec une réputation extraordinaire. Le goût de son siècle était, en logique et en théologie, d'analyser tout, et de donner des noms différents aux différentes qualités des objets. Gilbert de la Porrée le suivit. Il avait composé plusieurs ouvrages théologiques, et avait traité les dogmes de la religion, plutôt selon les maximes d'Aristote que suivant le langage de l'Ecriture et des saints Pères. Ainsi, par exemple, en parlant de la Trinité, il avait examiné la nature des personnes divines, leurs attributs, leurs propriétés. Il avait examiné quelle différence il y avait entre l'essence des personnes et leurs propriétés, entre la nature divine et Dieu, entre la nature et les attributs de Dieu. Comme tous ces objets avaient des définitions diverses, Gilbert jugea qu'ils étaient différents, que l'essence ou la nature de Dieu, sa divinité, sa sagesse, sa bonté, sa grandeur, n'étaient pas Dieu, mais la forme par laquelle il est Dieu. Ainsi, par une métaphysique aussi vaine et fausse qu'hétérodoxe, il regardait les attributs de Dieu et la Divinité comme de formes différentes; et Dieu, ou l'Etre souverainement parfait, comme la collection de ces formes. C'est là l'erreur fondamentale de Gilbert de la Porrée. Il en avait conclu que les propriétés des personnes divines n'étaient pas ces personnes, que la nature divine ne s'était pas incarnée. Gilbert de la Porrée conserva tous ces principes, lorsqu'il fut élu évêque de Poitiers, et les expliqua dans un discours qu'il fit à son clergé. Arnauld et

Calon, ses archidiacres, le déférèrent au pape Eugène III, qui était alors à Sienne sur le point de passer en France. Lorsqu'il y fut arrivé, il fit examiner l'accusation qu'on avait portée contre l'évêque de Poitiers. Gilbert fut appelé à une assemblée qui se tint à Paris, en 1147, et ensuite au concile de Reims, tenu l'année suivante, et dans lequel on condamna les sentiments de Gilbert. Ce prélat rétracta ses erreurs, et se réconcilia sincèrement avec ses dénonciateurs. Il mourut en septembre 1154. Quelques-uns de ses disciples persévérèrent dans leurs sentiments, mais ils ne formèrent point un parti.

PORRETE (Marguerite), femme du Hainaut, vint à Paris, où elle composa un livre rempli des erreurs renouvelées par quelques quiétistes modernes. (*Voy.* MOLINOS). Elle y disait, entre autres choses, « qu'une » personne anéantie dans l'amour de son créateur » peut satisfaire librement tous les désirs de la na» ture, sans crainte d'offenser Dieu. » Elle soutint opiniâtrement cette doctrine, qui la fit condamner à être brûlée en 1310.

** PORRETTI (Ferdinand), littérateur, né à Padoue, fit ses études au séminaire de cette ville, où il remplit ensuite avec distinction la chaire d'humanités. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il reçut le laurier doctoral dans la faculté de théologie; cependant il continua de se livrer à l'enseignement des lettres, et les talents qu'il montrait décidèrent les magistrats de Padoue à l'enlever au séminaire pour le placer à la tête de leur école, où ses leçons et ses exemples contribuèrent à former un grand nombre de bons élèves. Il mourut au mois de février 1741, vivement regretté de ses compatriotes, et fut enterré dans l'église dite *il Torresino*, avec une épitaphe rapportée dans les *Vitæ virorum illustrium seminarii Patavini*, p. 101. On a de lui: une *Grammaire latine*, qui a eu deux éditions, des *Oraisons funèbres*, des *Discours d'apparat*, etc.; et il a laissé manuscrits plusieurs ouvrages en vers et en prose. Il était membre d'une congrégation de théologiens, connus sous le nom de *Ricovrati*.

PORRO (François-Daniel), algébriste, naquit à Besançon, en 1729. Après avoir terminé ses études, il embrassa la règle de Saint-Benoît, dans la congrégation de Saint-Vannes, et reçut alors le nom de Donat. Il obtint de ses supérieurs la permission de se livrer à son goût pour les sciences abstraites, et fut même dispensé de toutes les pratiques qui auraient pu le distraire de ses méditations. La révolution l'enleva à la vie paisible du cloître: il prit un modeste appartement non loin de l'abbaye de Saint-Vincent, où il avait passé des jours si heureux; et seul, au milieu de ses livres, il continua de s'appliquer à l'étude des mathématiques. Ce modeste religieux, presque inconnu, même dans sa ville natale, y mourut, le 26 janvier 1795, à 66 ans. Il a publié en gardant l'anonyme : *Jeu de cartes harmonique et récréatif*. C'est un jeu au moyen duquel on peut composer de petits airs, par la simple distribution des cartes et leur arrangement dans la progression numérique. *Exposition du calcul des quantités négatives*, Avignon (Besançon), 1784, in-8; l'*Algèbre selon les vrais principes*, Londres (Besançon), 1789, 2 vol. in-8. L'auteur adressa ce dernier ouvrage à Bernardin de Saint-Pierre, qui lui répondit : « J'ai lu quelques-unes de vos définitions, qui m'ont paru très-précises, et votre récapitulation dont les conséquences me semblent très-justes. Je ne saurais, non plus que vous, admettre que — + — = +. Quelques amis de la vérité, auxquels j'ai communiqué vos observations, sont de votre avis. La maxime des géomètres a cependant force d'axiome. Partout les corps aiment à s'entourer de mystères, et à en subjuguer la raison des hommes; c'est aussi la faute du commun des hommes, qui n'admirent que ce qu'ils ne comprennent pas. Pour moi, j'applaudis à votre noble courage en faveur de la vérité. Quoique vos *Principes d'algèbre* ne soient point à mon usage, je tâcherai de vous faire des partisans, en les communiquant à ceux de mes amis qui aiment les sciences abstraites, etc. » On voit que les principes de D. Porro étaient opposés à ceux qui sont admis par les géomètres; ce qui explique l'oubli où sont tombés ses ouvrages.

* PORRU (l'abbé Vincent), né en 1768 à Cagliari, dans l'isle de Sardaigne, se consacra à l'étude de la grammaire et de la rhétorique au collége de Sainte-Thérèse, où il fut préfet des études et membre de l'université royale. Outre un livre sur la *necessità della preghiera*, on lui doit une curieuse dissertation sur le patois *logudurese*, le *gallarese* et le *meridionale*, dialectes qu'on parle dans l'île, et qui se sont formés au XIIIe siècle de la corruption du latin et de l'allemand. Il en a publié le *lexique*, sous ce titre : *Dizionario univarsali sardu-italianu*, 1832, pet. in-fol. Ce savant mourut à Cagliari, le 25 mars 1836. Son dictionnaire de dialecte sarde est très-rare en France.

PORSENNA, roi d'Etrurie, dont la capitale était *Clusium* (aujourd'hui *Chiusi* en Toscane), alla assiéger Rome, l'an 507 avant J.-C., pour rétablir Tarquin le Superbe. Ce siége réduisit les Romains à la dernière extrémité; mais le courage de Clélie, d'Horatius Coclès et de Mutius Scævola (*voy. ces trois articles*), obligea Porsenna de le lever. Il mourut peu de temps après.

PORTA (Simon), *Portius*, Napolitain, fut disciple de Pomponace, dont il embrassa les opinions. Après avoir fait quelque bruit dans différentes villes d'Italie, il professa la philosophie à Pise, et mourut à Naples en 1554, à 57 ans. On a de lui divers Traités de philosophie, recueillis à Florence en 1551, in-4. Cette collection renferme ses Traités *De mente humana; An homo bonus vel malus volens, fiat*, mauvais ouvrages; *De dolore; De coloribus oculorum*, etc. On a encore de lui : *De rerum naturalium principiis libri duo*, 1553, in-4, pleins de vues fausses ou hasardées; *De conflagratione agri puteolani*, Florence, 1551, in-4; *Opus physiologicum, in quo tractatur num ars chimica verum aurum efficere queat?* Messine, 1618, in-4. — Il y a eu un Simon PORTIUS, Romain, auteur d'un *Lexicon græco-barbarum et græco-litteratum*, 1635, in-4; et d'une *Grammaire* de la langue grecque vulgaire, 1638, in-4. Elle a été réimprimée dans la glossaire grec de Du Cange.

PORTA (Joseph), prit le surnom de *Salviati*, parce qu'il fut disciple du peintre de ce nom. Il naquit à Castel-Nuovo, dans la Garfagnana, en 1520, et mourut à Venise en 1585. Il se fit une manière qui tenait du goût romain et du vénitien. Porta excellait également à peindre à fresque et à l'huile. Le pape Pie IV et le sénat de Venise exercèrent longtemps son pinceau. Cependant ses occupations ne l'empêchèrent point de s'attacher aux sciences, et principalement à la chimie, dont il tira plusieurs secrets pour son art. Ce maître avait un dessin correct, un bon goût de couleur : il inventait facilement; mais on remarque dans ses ouvrages trop d'affectation à exprimer les muscles du corps humain. Le musée du Louvre conserve un tableau de cet habile maître : *Adam chassé du Paradis terrestre* ; son *Enlèvement des Sabines* a longtemps fait partie de la galerie du Palais-Royal.

* PORTA (Jacques della), architecte, né à Milan vers 1530, s'occupa d'abord à faire des bas-reliefs de stuc; il étudia ensuite l'architecture sous Vignole. Ses talents lui méritèrent la place d'architecte de Saint-Pierre de Rome. La voûte de la coupole fut faite par ses soins et ceux de Dominique Fontana, d'après les plans de Michel-Ange, du temps de Sixte-Quint que les embellissements de Rome ont immortalisé. Six cents hommes y travaillèrent constamment, et l'ouvrage fut achevé au bout de vingt-huit mois en novembre 1590. Della Porta continua également les travaux du Capitole d'après les dessins de Michel-Ange, et acheva aussi la construction de la belle église de *Jésus* sur le plan de Vignole. Il entreprit ensuite d'autres travaux qui font honneur à ses talents, et mourut à Rome, d'une colique, âgé de 65 ans.

PORTA (Jean-Baptiste), gentilhomme napolitain, et physicien célèbre, né à Naples, vers 1545, s'adonna à l'étude des mathématiques, de la médecine et de l'histoire naturelle. Il parcourut l'Italie, la France et l'Espagne, en observateur, et, de retour à Naples, il y établit l'académie des *Otiosi*. Son penchant l'entraînait vers les sciences occultes. Il tenait souvent chez lui des assemblées d'hommes versés dans l'astrologie, dans lesquelles on traitait des secrets de la magie, et cette réunion prit le nom d'académie *de' Secreti*. La cour de Rome, instruite de l'objet qui occupait cette petite académie, lui défendit de la tenir. Il se consacra aux muses et composa des *Tragédies* et des *Comédies* qui eurent quelque succès. Il mourut en 1615, à 70 ans. On a de lui : un *Traité de la magie naturelle*, en latin, Amsterdam, 1664, in-12; traduit en français par Meissonnier, Lyon, 1688, in-12 : livre plein d'idées chimériques et extravagantes. On assure que l'auteur avait composé les premiers livres de cet ouvrage à l'âge de quinze ans. Un autre *Traité de la physionomie*, composé dans le même esprit que le précédent. L'auteur, entêté de l'astrologie judiciaire, l'a rempli d'inepties. Cet ouvrage, imprimé à Leyde en latin, 1645, in-12, fut traduit en français par Rault, Rouen, 1665, in-8. On l'a aussi en italien, Venise, 1652, in 8, édition extrêmement rare. *De occultis litterarum notis*, réimprimé à Strasbourg en 1606, avec des augmentations. C'est un traité sur la manière de cacher sa pensée dans l'écriture, et de découvrir celle des autres. Il y donne plus de 180 manières de se cacher, et il en laisse encore une infinité d'autres à deviner, qu'il est aisé d'inventer sur celles qu'il propose. Ainsi il a surpassé de beaucoup tout ce qu'avait fait Trithème sur ce point, particulièrement dans sa *Polygraphie*, soit par sa diligence et son exactitude, soit par son abondance et sa diversité, soit enfin par sa netteté et par sa méthode. *Phytognomonica*, *seu Methodus cognoscendi ex inspectione vires abditas cujuscumque rei*, Naples, 1583, in-fol.; *De distillationibus*, Rome, 1608, in-4. C'est à J.-B. Porta que nous devons l'invention de la chambre obscure, perfectionnée depuis par s'Gravesande. Il avait conçu le projet d'une *Encyclopédie*, que Bacon a proposé ensuite d'une manière plus développée, et qui, exécuté enfin d'une façon pitoyable par des hommes inconséquents et dirigés uniquement par l'esprit d'intérêt, a produit une masse informe, fatale à toutes les branches des sciences. C'était du reste un esprit empirique et faux, auquel on a trouvé plus d'un trait de ressemblance avec Corneille Agrippa, Cardan, Paracelse, et autres partisans d'une physique occulte et condamnable. M. H.-Gabr. Duchesne a publié une *notice historique par J.-B. Porta*, Paris, 1801, in-8. *Voyez* sur Porta *la Storia della letteratura* de Tiraboschi.

* PORTA (Charles), poète milanais, né en 1776, commença ses études à Mouza et les acheva à Milan. La lecture qu'il entendit faire de quelques pièces de vers, lui inspira l'envie d'en composer à son tour dans le patois Milanais. Ses premiers essais, qu'il dirigea vers la satire, lui attirèrent des désagréments, et il se contenta, quelque temps, d'insérer ses productions fugitives dans des almanachs. Les événements du jour fournirent des sujets à sa verve caustique, et Porta obtint un succès populaire. Quoique ses écrits portent l'empreinte d'un caractère malin et plaisant, l'auteur était sombre et mélancolique. Il mourut d'une attaque de goutte, à Milan, le 5 janvier 1821. Porta avait entrepris de traduire en milanais l'*Enfer* de Dante : mais il n'en a laissé que des fragments. Une partie des *Poésies* de Porta a été publiée à Milan, 1821, 2 vol. in-12.

PORTAL (Paul), chirurgien, naquit à Montpellier vers 1630, vint à Paris, où il termina ses études et se distingua dans la pratique des accouchements. Il a laissé : *Discours anatomiques sur le sujet d'un enfant d'une figure extraordinaire*, Paris, 1671, in-12; *La pratique des accouchements soutenue d'un grand nombre d'observations*, Paris, 1685, in-8; Amsterdam, 1690, in-8. Portal mourut à Paris, le 1er juillet 1703. Quoique nous croyions qu'il répugne à la décence de recourir à un chirurgien, excepté dans les cas dangereux, pour assister à de semblables opérations, on ne peut refuser à Portal beaucoup d'habileté dans la partie qu'il avait entreprise.

* PORTAL (Antoine), premier médecin consultant du roi, était né en 1742 à Gaillac (Tarn), d'une famille qui de tout temps cultivait avec succès les

différentes branches de l'art de guérir. A 18 ans il alla étudier la médecine à Montpellier et il n'en avait pas 20 lorsque l'académie de cette ville l'admit au nombre de ses correspondants sur un mémoire qu'il lui avait présenté et qui servit de base à sa thèse pour le doctorat. Encouragé par ce début, il donna des leçons d'anatomie; mais il ne tarda pas à sentir que Paris était le seul théâtre qui lui convint. Arrivé dans cette ville en 1766, il y lut des mémoires à l'acad. des sciences, et s'y mit en rapport avec les médecins les plus célèbres, notamment Sénac et Lieutaud (*voy.* ces noms) dont la bienveillance lui fut très-utile. Grâces à ses talents et aussi à la sagesse de sa conduite, son avancement fut rapide; membre de l'acad. des sciences en 1768, il remplaça deux ans après Ferrein (*voy.* ce nom) dans la chaire de médecine au collége de France, et la remplit pendant 60 ans avec un succès qui ne s'est pas démenti; chose assez rare pour mériter d'être remarquée. En 1777 il dut à l'amitié de Buffon la place de professeur-d'anatomie au jardin des plantes. Dès lors il fut un des médecins les plus accrédités de Paris; mais sa nombreuse clientelle ne l'empêcha pas de continuer de fournir fréquemment à l'académie d'importantes observations, et de publier des ouvrages qui chaque année accroissaient sa réputation déjà si bien établie. Arriva la révolution, « sa vie fut menacée comme celle de ses amis qui périssaient sous la hache du bourreau. L'académie elle-même fut détruite, avec les écoles, avec les chaires, avec tout l'enseignement. Pour s'étourdir sur tant de calamités Portal se jeta dans le travail avec une sorte de frénésie. » En 1814 Louis XVIII se ressouvint que Portal avait été son médecin, et l'attacha de nouveau à sa personne. Il mit à profit l'estime dont l'honorait son auguste client pour fonder l'académie de médecine. A la mort de ce prince il fut premir médecin de Charles X. Portal mourut le 22 juillet 1842 dans sa 91e année; il a légué à l'académie de médecine le fonds d'un prix annuel de 600 fr. Ses principaux ouvrages sont : *Précis de la chirurgie pratique*, Paris, 1768, 2 vol. in-8, fig.; *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, 1770, 7 vol. in-8. C'est le résultat d'un immense travail : *Observations sur les effets des vapeurs méphitiques sur le corps de l'homme, etc.*, 1776, in-8. Cet ouvrage a été réimprimé un grand nombre de fois, par ordre du gouvernement. *Observations sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire*, 1792, in-8, Paris, 1809, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, riche d'une multitude de faits pratiques, présente un tableau fidèle de toutes les variétés de cette maladie, divisées d'après les causes qui la peuvent produire, et soumises pour le traitement aux principes qui résultent de la connaissance approfondie de leurs caractères. *Mémoire sur la nature et le traitement de plusieurs maladies*, Paris, 1800-1825, 5 vol. in-8; *Cours d'anatomie médicale*, 1804, 5 vol. in-8. Cet ouvrage a été mentionné dans le rapport du jury sur les prix décennaux. *Observations sur la nature et le traitement de l'apoplexie et sur les moyens de la prévenir*, 1811, 1 vol. in-8; *Observations sur la nature et le traitement des maladies du foie*, 1813, 1 vol. in-8; *Observations sur la nature et le traitement de l'épilepsie*, 1827, in-8. Tous ces ouvrages sont analysés et appréciés dans l'*Eloge de Portal* par Pariset. (*Voy.* Lieutaud et Petit Ant.)

** PORTAL (Pierre-Barthélemy, baron de), ministre de la marine, né en 1765 à Albarèdes, près de Montauban, d'une famille protestante, ses études terminées, s'établit à Bordeaux, et jeta les fondements de sa fortune dans les armements maritimes. Un *Mémoire*, qu'il avait rédigé sur le traité de commerce conclu en 1786 avec l'Angleterre, fut présenté en 1802 au Ier Consul, qui plus tard se souvint de l'auteur et l'employa dans diverses circonstances. Adjoint du maire de Bordeaux, il remit l'ordre dans les finances de cette ville, en avançant sans intérêt les sommes nécessaires au rétablissement du crédit. En 1811, délégué au conseil-général du commerce, il fut, peu de temps après, nommé maître des requêtes. Maintenu par le roi au conseil d'état, il fit partie de la commission chargée de pourvoir au service de l'armée des alliés, puis l'un des négociateurs de la paix générale, et fut, en 1817, élevé aux fonctions de directeur supérieur des colonies. Au mois d'octobre 1818, il présida le collége électoral de Tarn-et-Garonne, et fut nommé député de Montauban. Le 29 décembre suivant il reçut le portefeuille de la marine et des colonies. Les trois années qu'il le conserva lui suffirent pour relever notre marine trop négligée sous l'empire, et la rétablir dans le rang qu'elle doit tenir en Europe. Elevé à la dignité de pair en 1821, et plus tard grand-croix de la légion-d'honneur, ses travaux dans la chambre, dans le conseil supérieur du commerce et des colonies, ou comme président de la commission mixte des travaux publics, ont laissé de profonds souvenirs. Retiré à Bordeaux, il y mourut, le 11 janvier 1845, dans sa 80e année. Son *Eloge* a été prononcé à la chambre des pairs, par M. le comte Portalis (27 juin 1846). Ses *Mémoires*, publiés en 1846, in-8, contiennent des renseignements importants sur son ministère et seront toujours utilement consultés par les hommes d'état.

* PORTALIS (Jean-Etienne-Marie), ministre des cultes, né en 1746, au Beausset en Provence, d'une famille de robe qui depuis longtemps jouissait de l'estime générale, fut reçu avocat au parlement d'Aix à l'âge de 21 ans, et dès son début se plaça parmi les jurisconsultes et les orateurs les plus distingués. Plusieurs *Mémoires* remarquables et notamment celui qu'il fit imprimer en 1770, sous le titre de *Consultations sur la validité des mariages des protestants en France*, contribuèrent à le faire connaître. Deux causes qu'il eut à soutenir contre deux adversaires célèbres, Mirabeau et Beaumarchais, augmentèrent encore sa réputation. Portalis, chargé des intérêts de madame de Mirabeau, parvint à obtenir une séparation utile à sa cliente. (*Voy.* Mirabeau.) Moins heureux en défendant le comte de la Blache contre Beaumarchais, il ne put gagner sa cause déjà perdue devant le public; mais sa défense fut digne de son talent. Portalis placé, malgré sa jeunesse, à la tête de l'administration de sa province, justifia par sa capacité, dans les fonc-

tions administratives, le choix qu'on avait fait de lui. La modération de son caractère l'éloigna du rôle auquel l'auraient appelé ses talents à l'époque de la révolution, et dès 1790 il se retira à la campagne. Les troubles du Midi et les persécutions dont il était menacé, lui firent chercher un asile à Lyon, qu'il fut bientôt encore obligé de quitter. Arrivé à Paris dans les derniers mois de 1793, il ne tarda pas à y être arrêté, et ne recouvra sa liberté que plusieurs mois après la chute de Robespierre. En 1795, nommé député de la Seine au conseil des Anciens, il s'y montra opposé au Directoire dont la politique ambiguë luttait contre la faiblesse de son institution. Il sollicita l'abrogation de plusieurs lois révolutionnaires, repoussa toutes les mesures violentes proposées contre les prêtres et les émigrés, se prononça contre le rétablissement des sociétés populaires foyer perpétuel des troubles, appuya celui de la contrainte par corps en matière civile et présenta un rapport lumineux sur le divorce. Au 18 fructidor, condamné à la déportation, il se réfugia en Allemagne. La révolution du 18 brumaire lui rouvrit les portes de la France. Le 3 avril 1800, nommé commissaire du gouvernement près du conseil des prises, il entra peu de temps après au conseil d'état. Il fut chargé de défendre différents projets de lois et notamment celui qui était relatif à l'établissement de tribunaux spéciaux, qui éprouva une forte opposition. Membre de la commission chargée de préparer le Code civil, il prit une part active aux principales discussions et développa les motifs des différents titres devant le corps législatif. Mis au mois d'août 1801 à la tête de toutes les affaires concernant les cultes, il s'empressa de faire reconduire à Rome le corps de Pie VI. Il ordonna d'effacer les inscriptions païennes qui restaient sur le frontispice des temples, et rappela les évêques démissionnaires exilés depuis tant d'années. Cette mesure ne fut que le prélude d'un autre acte que réclamaient depuis longtemps la justice et l'humanité, le rappel des émigrés, objets si malheureux de la haine révolutionnaire, et sur lesquels la barbarie s'était appesantie au point qu'il suffisait d'être de cette classe proscrite, pour être envoyé à l'échafaud sans autre formalité. Le 5 avril 1802, il donna communication au corps législatif du concordat du 15 juillet qui fut approuvé après quelques discussions. Il l'avait fait précéder d'une exposé des motifs qui avaient amené la convention faite entre le saint Siége et le gouvernement français. Dans un discours grave, décent, et qui contrastait avec le langage inhumain et farouche dont cette même tribune avait retenti tant de fois, il y établit quelques principes fort sages; mais on croit s'apercevoir que l'orateur craignait de paraître trop favorable à la religion catholique et qu'il redoutait les sarcasmes de la philosophie, à moins qu'on ne veuille l'excuser sur les préventions que l'esprit révolutionnaire avait encore laissées chez beaucoup de gens en place contre la religion; préventions telles, que le gouvernement pouvait craindre que leur concordat ne fût pas adopté, si on heurtait trop leurs opinions. En 1803, il fut élu candidat au sénat conservateur; en juillet de l'année suivante il fut nommé définitivement ministre des cultes. Le 1er février 1805, il fut créé grand officier de la légion-d'honneur. Lors de la réorganisation de l'institut, admis à l'académie française, il y lut, le 2 janvier 1806, l'*Eloge* d'Ant.-Louis Séguier (*voy.* ce nom), avocat-général au parlement de Paris. A son ophthalmie qui le tourmentait continuellement, se joignit une infirmité assez grave qui le conduisit au tombeau le 25 août 1807. Il eut pour successeur à l'académie Laujon. Une statue lui a été élevée dans la salle du conseil d'état. Portalis a laissé: *Traité sur l'usage et l'abus de l'esprit philosophique pendant le* XVIIIe *siècle*, Paris, 1820, 2 vol. in-8. Dans cet ouvrage très-remarquable par la noblesse et l'élégance du style, il réfute avec chaleur les désolantes doctrines des philosophes modernes, et montre que la religion, seule base de la société, est l'unique source du bonheur que les hommes peuvent goûter sur la terre.

* PORTALLIER (Claude-Joseph), né en 1788 à Meximieux, diocèse de Lyon, mort le 22 juillet 1831, appartenait à une famille aisée qui s'opposa longtemps au vœu qu'il manifestait d'entrer dans la carrière ecclésiastique. Il exerça le ministère à Poncin, et fut employé dans les séminaires de Meximieux, d'Alix, de l'Argentière et de Saint-Irénée à Lyon. Chargé par M. l'évêque de Belley de la formation du grand séminaire de Brou, il s'en acquitta avec zèle et intelligence: sa santé ne lui permettant pas de supporter les austérités de la vie de séminaire, il fut chargé de diriger le noviciat des sœurs de Saint-Joseph à Bourg. Cette congrégation qui se consacre à tous les genres de bonnes œuvres, dessert sept hôpitaux, et a 80 établissements dans le diocèse. Parmi les ouvrages dont l'abbé Portallier est auteur, on distingue le *Manuel des cérémonies lyonnaises* et le *Mois de Marie*. On a aussi de lui une nouvelle édition de l'*Histoire de l'Eglise de Brou*. M. l'évêque de Bourg l'avait nommé chanoine d'honneur de sa cathédrale.

PORTE (Maurice de la), littérateur, né à Paris en 1530, d'un imprimeur, mort en 1571, à 40 ans, est le premier auteur qui ait rassemblé les *Epithètes françaises*. Le P. Daire, qui a fait un ouvrage sous le même titre, paraît n'avoir pas connu celui de *La Porte*. Il fut imprimé à Paris en 1571, in-8. Le but de ce compilateur est de faciliter l'intelligence des poètes. Mais ce livre n'a pu être utile qu'à des écoliers, et ne peut servir tout au plus aujourd'hui qu'à faire connaître que La Porte avait beaucoup lu nos anciens auteurs français, et que son livre est un fruit de ses lectures.

PORTE (Charles de la), duc de la Meilleraye, s'éleva aux premiers honneurs militaires par son courage, et surtout par la faveur du cardinal de Richelieu, son parent. Après s'être distingué dans plusieurs siéges, il obtint le gouvernement de la ville et du château de Nantes, en 1632. Il fut fait chevalier des ordres en 1633, et grand-maître de l'artillerie en 1634. Il servit ensuite à la bataille d'Avent (et non pas Avein), dans le pays de Liége, à 2 lieues de Huy; aux siéges de Louvain, de Dôle, etc.; et après la prise d'Hesdin, il reçut des mains de Louis XIII le bâton de maréchal de France, sur la brèche de cette place, le 30 juin 1639. Le

nouveau maréchal défit les troupes du marquis de Fuentès, le 2 août suivant, et contribua beaucoup à la prise d'Arras en 1640. Il prit, les années suivantes, quelques autres places, et emporta Gravelines en 1644, conjointement avec Gassion. (*Voy.* ce nom.) En 1646, il commanda l'armée en Italie, où il prit Piombino et Porto-Longone. Le roi érigea en sa faveur la Meilleraye en duché-pairie, en 1663. Ce maréchal mourut à l'Arsenal à Paris, en 1664, âgé de 62 ans. Il passait pour l'homme de son temps qui entendait le mieux les siéges. Son fils épousa Hortense Mancini, et succéda au nom de Mazarin. *Voy.* ce nom.

* PORTE (Pierre de la), premier valet de chambre de Louis XIV, né en 1603, entra dès l'âge de 18 ans au service d'Anne d'Autriche, comme porte-manteau. Dévoué entièrement aux intérêts et aux vues de cette princesse, il devint l'agent de la correspondance qu'elle entretenait avec le roi d'Espagne et la gouvernante des Pays-Bas. Il fut enveloppé en 1625 dans la disgrace de la maison de la reine; et entra dans la compagnie des gendarmes commandés par le comte d'Estaing. Six ans après, le roi lui permit de reprendre ses premières fonctions. Mais devenu suspect, et non sans raison, au cardinal de Richelieu, ce ministre le fit arrêter au mois d'août 1637, conduire à la Bastille, et enfermer dans un cachot, naguère occupé par un certain Dubois, qui avait été exécuté pour avoir trompé le roi et le cardinal à qui il avait permis de *faire de l'or.* Il subit plusieurs interrogatoires en présence du cardinal lui-même. On força la reine à lui écrire qu'elle avait tout avoué, et qu'elle l'engageait à tout dire; mais ce moyen, les promesses, les menaces de la torture et du dernier supplice, rien ne put lui arracher un mot qui compromît sa souveraine. Cependant La Porte était sûr qu'on n'aurait jamais pu lui apporter des preuves convaincantes sur le délit dont on l'accusait. On s'était emparé de ses papiers; mais ceux qui pouvaient déposer contre lui étaient cachés dans un trou de sa chambre, et ne furent pas trouvés. Pendant ce temps, le roi, par les conseils de mademoiselle de Lafayette, qui avait abandonné la cour pour embrasser la vie religieuse, s'était rapproché de la reine qui devint enceinte. Cet événement lui rendit quelqu'autorité. A sa médiation, La Porte sortit de la Bastille le 12 mai 1638, et fut exilé à Saumur. Le cardinal de Richelieu, témoin de la fidélité et la discrétion peu communes de La Porte, chercha à l'attacher à son service; mais toutes ses démarches furent inutiles. Après l'accouchement de la reine, ayant obtenu la liberté de se promener dans les environs de Saumur, La Porte en profita pour faire secrètement plusieurs voyages. Le cardinal mourut en 1642, et Louis XIII en 1643. Anne d'Autriche, devenue régente, reprit La Porte à son service, et en le revoyant pour la première fois dit : « Voilà ce pauvre garçon, qui a tant souffert pour » moi, et à qui je dois ce que je suis à présent. » Elle lui donna cent mille francs pour acheter la charge de premier valet de chambre du jeune roi, et le présenta au cardinal Mazarin, qui jouissait d'un grand crédit auprès de la reine. Celui de La Porte ne dura pas longtemps, ce qu'on a attribué à un excès de zèle ou de franchise. Disgracié en 1653, il ne fut rappelé à la cour qu'après la mort d'Anne d'Autriche en 1666. Louis XIV, qui connaissait son innocence, lui fit l'accueil le plus favorable; on ne lui rendit cependant pas ce qu'il avait perdu. Il mourut le 13 septembre 1680, âgé de 77 ans. Il avait écrit les principaux événements de sa vie, qui ont été publiés sous le titre de *Mémoires de M. de La Porte, premier valet de chambre de Louis XIV*, etc., Genève, 1755, petit in-12, et réimprimés dans la 2ᵉ série de la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, par MM. Petitot et Montmerqué, tom. 59. On y trouve des détails assez curieux : l'auteur s'y montre très-attaché à ses maîtres; mais on ne peut louer en lui son dévouement servile pour Anne d'Autriche, aux ordres de laquelle il aurait tout sacrifié.

PORTE (l'abbé Joseph de la), né à Belfort en Alsace, en 1718, embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir débuté dans la carrière des lettres par des journaux et d'autres ouvrages critiques, il s'occupa de diverses compilations, parmi lesquelles on a distingué le *Voyageur français*, dont il a publié 24 vol. in-12. Il mourut à Paris le 19 septembre 1779, dans de grands sentiments de piété et de résignation, qu'on peut regarder comme une rétractation de ce qu'il y a de répréhensible dans ses écrits, quoiqu'on ait de la peine à accorder cette disposition du mourant avec les deux tomes du *Voyageur français* qui parurent immédiatement après sa mort, et qui sont beaucoup plus répréhensibles que les précédents. On publia, en 1780, dans le *Mercure de France*, une critique amère des ouvrages de l'abbé de la Porte. La fin chrétienne de cet abbé lui a attiré des sarcasmes de tout genre de la part des philosophes, avec lesquels il avait paru s'entendre assez bien. Mais s'il y a de l'exagération et de l'imposture dans la critique ou plutôt la satire insérée dans le *Mercure*, il n'y en a pas moins dans l'apologie insérée dans l'*Année littéraire*, 1780, nº 2, p. 109, où l'on n'hésite point à élever jusqu'aux nues le *Voyageur français*, qu'on dit avoir *réuni les suffrages de tout le monde.* A Dieu ne plaise que *tout le monde* accorde son suffrage à une compilation aussi informe, aussi fausse et mal vue quant à son objet principal, aussi remplie de contes et d'observations lubriques, indécentes, irréligieuses quant à l'accessoire. L'abbé de Fontenai a continué cet ouvrage; malgré la sagesse reconnue de ses principes, il ne s'est peut-être pas assez écarté des défauts de l'abbé de la Porte. Domairon (*voy.* ce nom) lui a succédé : les 33ᵉ et 34ᵉ volumes ont paru en 1790. (*Voy. le Journ. hist. et litt.*, 1ᵉʳ août 1791, p. 490.) On a encore de de la Porte : *Observations sur l'Esprit des lois*, 1755, in-12; *Voyage au séjour des ombres*; le *Calendrier historique des théâtres de Paris*, pendant 28 ans; *Dictionnaire dramatique*, 1776, in-8, avec Chamfort qui n'a fait que la partie didactique; *Anecdotes dramatiques*, avec Clément, 1775, 3 vol. in-8; les *Pensées de Massillon*; l'*Esprit de J.-J. Rousseau*; l'*Ecole de la littérature*; *Observations sur la littérature moderne*, 1749 et ann. suiv., 9 vol. in-12; l'*Observateur littéraire*, 1758 et ann. suiv., 18 vol. in-12; *Tableau de l'empire otto-*

man, 1757, in-12; l'*Antiquaire*, comédie imitée de Goldoni.

* PORTE (Sébastien de la), conventionnel, neveu du précédent, était avocat à Belfort. Député du Haut-Rhin à l'Assemblée législative, il s'y fit remarquer par l'exagération de ses principes. Réélu à la Convention, il y vota la mort du roi, et fut envoyé commissaire à l'armée des Ardennes. Les habitants de Philippeville, refusant d'accepter les assignats en paiement des denrées que consommait la garnison, La Porte menaça de placer sur les remparts une potence où seraient attachés sur-le-champ ceux qui s'obstineraient dans leur résolution : la menace produisit son effet, et les soldats furent pourvus de vivres. Lors du siége de Lyon, il proposa de partager entre les sans-culottes les biens de ceux qu'il appelait des rebelles. Cependant, de retour à Paris, il concourut à la révolution du 9 thermidor et rejeta sur les terroristes toutes les atrocités qui avaient été commises. Il fut élu secrétaire de la Convention, le 22 septembre 1794, et plus tard il fit partie des comités de sûreté générale et de salut public. Il s'opposa de tous ses efforts aux diverses tentatives du parti démagogique, et le 13 vendémiaire, fut adjoint à Barras, nommé commandant de la force armée contre les sections insurgées. Après la session il entra au conseil des Cinq-cents, où il s'occupa de finances, et proposa divers projets pour l'établissement des impôts. N'ayant exercé aucun emploi sous le gouvernement impérial, il ne fut pas atteint par la loi contre les régicides. Il est mort au commencement de 1823. L'*Ami de la religion et du roi* dit que : « Touché de Dieu, il a eu » recours aux consolations de la religion, et qu'il » a témoigné son regret des actes publics qu'il » avait à se reprocher, notamment dans son vote » pour le procès du roi, et qu'il a reçu avec beau- » coup d'édification les sacrements des mourants, » » (tom. 35, pag. 391).

* PORTE (Barthélemy de la), théologien, né vers 1699, à la Ciotat, n'ayant pas voulu signer le *formulaire*, fut accueilli par M. Colbert, évêque de Montpellier, qui lui conféra les ordres et l'employa dans son diocèse. A la mort de ce prélat, n'ayant pas trouvé les mêmes sentiments dans son successeur, il s'en plaignit indiscrètement, et prit part à différentes intrigues qui firent juger son éloignement nécessaire. Exilé en 1741 à Auxerre, deux ans après il fut envoyé à Bordeaux. Il mourut en 1786, après avoir publié divers ouvrages sous le voile de l'anonyme. Nous citerons : *Lettre d'un Bordelais sur la vie et les mystères de la Sainte Vierge*, par Lafitau, 1759, in-12, de concert avec le père Eymar. (*Voy.* Lafitau.) *Lettres philosophiques et théologiques, avec la réfutation d'une instruction pastorale de M. de Beaumont*, 1760; *Inscription en faux* contre le texte cité sous le nom de Bossuet, dans la réclamation de l'assemblée du clergé de 1760, 1761, in-12; *Principes théologiques, canoniques et civils sur l'usure*, 1763, 3 vol. in-12. Dans l'*Introduction* l'auteur passe en revue les écrits pour et contre le prêt. Un quatrième vol. publié en 1772, est spécialement dirigé contre le *Traité des prêts* de Mignot. *Lettre instructive d'un théologien romain sur la nouvelle dévotion au sacré Cœur*, 1773 (c'est la traduction d'un écrit en italien, qui avait paru à Rome); *Le Défenseur de l'usure confondu*, ou *Réfutation de la théorie de l'intérêt de l'argent*, 1782, in-12, avec un recueil d'ordonnances, par Maultrot. Il est à regretter que la Porte, homme d'ailleurs instruit et régulier, ait à de fort bonnes raisons mêlé des expressions dures contre ses adversaires.

* PORTE-DUTHEIL (François-Jean-Gabriel de la), savant littérateur, né à Paris en 1742, suivit d'abord la carrière des armes, servit plusieurs années avec distinction, et obtint la décoration de St-Louis. Retiré du service à la paix de 1763, il se livra tout entier à la culture des lettres qui avaient constamment charmé ses loisirs, même au milieu des hasards et des fatigues de la guerre. En 1770 il fit paraître une traduction de l'*Oreste* d'Eschyle qu'il accompagna de notes judicieuses; et ce travail le fit admettre la même année à l'académie des inscriptions. En 1775 il donna la traduction des *Hymnes* de Callimaque, et l'année suivante il partit avec l'autorisation du gouvernement en qualité de membre du *comité des chartes*, établi pour la recherche des monuments historiques. Après un séjour de plusieurs années en Italie, il en rapporta 17 ou 18 mille pièces, dont la plupart sont propres à jeter un nouveau jour sur l'histoire générale de l'Europe dans les XIIIe et XIVe siècles. Un grand nombre de ces pièces sont imprimées dans le *Recueil des chartes, actes et diplômes relatifs à l'histoire de France*, 1791, 3 vol. in-fol. Le premier est de Bréquigny (*voy.* ce nom, II, 210), et les deux autres de Dutheil. Une grande partie des exemplaires de ce précieux recueil ont été détruits pendant les orages de la révolution; mais M. Pardessus en prépare une édition augmentée dont le 1er vol. a paru en 1843. Dutheil, après ces excursions dans le domaine de l'histoire, revenait avec empressement à la littérature grecque. C'est ainsi qu'il concourut à une nouvelle édit. du *Théâtre des Grecs*, du P. Brumoy (*voy.* ce nom, II, 254), dans laquelle il inséra sa traduction complète d'Eschyle. Membre de la commission chargée du dépouillement des manuscrits de la bibliothèque du roi, il en devint plus tard l'un des conservateurs. Si la révolution l'épargna dans sa personne, il eut à souffrir dans ses amis, dans ses proches, et garda de cette funeste époque une impression de tristesse que rien ne put dissiper. Il était occupé de traduire la *Géographie* de Strabon (*voy.* ce nom), quand une maladie de lenteur le força d'interrompre ce travail, et il mourut le 28 mai 1815, dans les sentiments de résignation que donne une piété solide et éclairée (1). Outre les ouvrages déjà cités on a de lui : *Traité de Plutarque sur la manière de discerner un flatteur d'avec un ami*, en grec et en français, 1772, in-8; le *Théâtre d'Es-*

(1) C'est à ce sentiment qu'il faut rapporter le courage qu'il eut de brûler l'édition entière d'une Traduction de Pétrone, qu'il avait fait imprimer en l'accompagnant d'un savant Commentaire. Il était sur le point de publier cet ouvrage (1800), lorsque son ami et collègue Sainte-Croix lui représenta que le scandale et le mal que ce livre produirait, ne seraient pas compensés par le léger avantage que l'érudition en pourrait retirer. Dutheil en convint, et ne balança pas à détruire tous les exemplaires.

chyle, en grec et en français, avec des notes, 1794, 2 vol. in-8; une édition du *Liber ignium* ou *Traité des feux propres à détruire les ennemis*, de Marcus Græcus, 1804, in-4. Ses manuscrits, qui consistent dans un *Commentaire* sur Athénée; dans un nouveau recueil de *Fragments* de Ménandre, etc., ont été déposés par sa sœur à la bibliothèque du roi. Dacier a fait son *éloge*; il est imprimé dans le *Recueil* de l'académie des inscriptions.

PORTE. *Voy.* Delaporte et Laporte.

PORTER (François), né en Irlande, dans le comté de Meath, fut récollet et professeur en théologie dans le couvent de Saint-Isidore à Rome. Plusieurs cardinaux l'honorèrent du titre de leur théologien, et Jacques II lui donna celui de son historiographe. Il mourut à Rome le 7 avril 1702. On a de lui : *Securis evangelica ad hæresis radices posita*, 1674; *Palinodia religionis prætensæ reformatæ*, 1679; *Compendium Annalium ecclesiasticorum regni Hiberniæ*, 1690, in-4; *Systema decretorum dogmaticorum ab initio nascentis Ecclesiæ per summos pontifices, concilia generalia et particularia hucusque editorum*, 1698.

** PORTER (Robert Ker), célèbre voyageur, de la même famille que le précédent, né vers 1775, à Durham, annonça dès son enfance de remarquables dispositions pour le dessin. Son père, officier de dragons, étant mort, laissant sa famille dans un extrême besoin, il put cependant, grâces aux bienfaits de la cour, faire ses études classiques à Edimbourg sous un habile maître dont les leçons lui profitèrent. Envoyé à Londres à l'académie de peinture, il ne tarda pas à se faire remarquer parmi les meilleurs élèves de West (*voy.* ce nom) qui le chargea de peindre différents tableaux pour les chapelles de Londres et des villes voisines. Il n'avait alors que 17 ans; mais le talent comme la valeur n'attend pas le nombre des années. Quelques tableaux dans le genre des *Panorama*, représentant des sujets faits pour flatter l'orgueil de ses compatriotes, commencèrent sa réputation; mais, chose rare en Angleterre, il fut peu récompensé. Attaché à l'ambassade anglaise en Russie, il fut accueilli par l'empereur Alexandre qui lui commanda des travaux importants et le combla des témoignages de sa satisfaction. Il put alors se livrer à son goût pour les voyages; de 1805 à 1808, il parcourut les différentes provinces de la Russie et de la Suède, décrivant et dessinant ce qu'elles offrent de plus curieux. En 1809 on le retrouve en Espagne à la suite de l'armée anglaise, qui devait finir par repousser les Français de la Péninsule. Il retourna en Russie, et fut témoin de la campagne de 1812 dont il écrivit la relation. A la paix, il alla visiter l'Asie; il était de retour en 1821 de ce voyage dans lequel il s'appliqua surtout à rechercher les ruines de Babylone. L'âge arrivait et le besoin du repos commençait à se faire sentir. Tout en courant le monde, il avait fait en Russie un mariage fort avantageux; il passa les dernières années de sa vie occupé de son intérieur, préparant l'avenir de ses enfants et cultivant toujours les arts, ces amis de tous les temps. Il mourut en 1842, à 77 ans. Nous citerons de lui : *Esquisses d'un voyageur en Russie et en Suède dans les années* 1805-1808, Londres, 1809, gr. in-4, avec 41 pl.; *Lettres écrites de Portugal et de l'Espagne en* 1809; *Histoire de la campagne de Russie en* 1812, Londres, 1813, in-4. C'est le seul de ses ouvrages qui ait été traduit en français. *Voyages dans la Georgie, la Perse et l'ancienne Babylone de* 1817 *à* 1820, Londres, 1821, 2 vol. grand in-4, avec cartes et fig. Il est curieux surtout à cause des monuments antiques dont on y trouve la vue et la description.

* PORTER (mis Anna-Maria), née vers 1780, sœur du précédent, profita comme lui des bienfaits de la famille royale, et reçut une excellente éducation. Douée d'un esprit précoce, elle composait à douze ans de petits ouvrages en vers et en prose, dictés par une raison fort au-dessus de son âge et empreints de préceptes religieux dont sa vie fut la constante application. Cette femme angélique mourut à Bristol en 1832. On lui doit : *Contes sans art*, 1793, 2 vol. in-12; *Octavie*, 1798, 3 vol. in-12; *le lac de Killarney*, 1804, 3 vol. in-12; *l'Amitié du marin et l'amour du soldat*, 1805, 2 vol. in-12; *Les frères Hongrois*, 1807, 7 vol. in-12, traduits en français; *Dom Sébastien ou la maison de Bragance*, 1809, 4 vol. in-12; *Le Reclus de Norwège*, 1814, 4 vol. in-12, traduit en français par Mme Elizabeth de Bon, 1816, 4 vol. in-12; *Ballades, romances et autres poëmes*, 1811, in-8, etc.

PORTES (Philippe des), né à Chartres, en 1546, vint à Paris et s'y attacha à un évêque avec lequel il alla à Rome où il apprit la langue italienne. De retour en France, il se livra à la poésie française, qu'il cultiva avec un succès distingué. Peu de poètes ont été aussi bien payés de leurs vers. Henri III lui donna 10,000 écus pour le mettre en état de publier ses premiers ouvrages, et Charles IX lui avait donné 800 écus d'or pour son *Rodomont*. L'amiral de Joyeuse fit avoir à l'abbé des Portes une abbaye pour un sonnet. Enfin, il réunit sur sa tête plusieurs bénéfices, qui tous ensemble lui produisaient plus de 10,000 écus de rentes. Henri III faisait aussi l'honneur à des Portes de l'appeler dans son conseil, et de le consulter sur les affaires les plus importantes du royaume. On prétend qu'il refusa plusieurs évêchés, et même l'archevêché de Bordeaux. Après la mort de Henri III, il embrassa le parti de la ligue, et contribua à enlever la Normandie à Henri IV; il travailla ensuite à la faire rentrer sous son obéissance, et obtint l'amitié et l'estime de ce monarque. Des Portes mourut en 1606, à 60 ans. Nous avons de lui : des *Sonnets*; des *Stances*; des *Elégies*; des *Chansons*; des *Imitations de l'Arioste*; la *Traduction des Psaumes*, en vers français, 1598, in-8; d'autres *Poésies*, qui virent le jour pour la première fois en 1573, in-4. La muse de des Portes a une naïveté et une simplicité aimables; il est le premier parmi les poètes français qui ait possédé l'inutile et souvent dangereux talent de mettre de l'agrément et de la délicatesse dans les vers érotiques. La plupart de ses pièces en ce genre ne sont que des traductions de Tibulle, d'Ovide, de Properce, de Sannazar. Il possédait tous les poètes anciens et modernes, et il les imitait souvent. Malherbe a beaucoup critiqué ses ouvrages. Des Portes

était neveu de Mathurin Regnier, et avait un frère, Joachim des Portes, auteur d'un *Abrégé de la vie du roi Charles IX*.

PORTES. *Voy.* Desportes.

PORTEUS (Beilby), lord évêque de Londres, né à York en 1731, mort en 1808, fut d'abord chapelain du roi, puis curé de Lambeth, et ensuite évêque de Chester, d'où il fut transféré sur le siége de Londres, à la mort du savant Lowth (*voy.* ce nom). Il se rendit célèbre par ses talents et ses succès dans la prédication. On a de lui : *Courte réfutation des erreurs de l'Eglise romaine, extraite des cinq sermons de Thomas Secker, archevêque de Cantorbéry*, 1781, in-12; des *Discours* prêchés par lui (Porteus) à Lambeth, 1783, in-8. Il y établit l'évidence morale et naturelle d'une vie future indépendamment de la révélation. A ce volume il en ajouta un second en 1794. *The beneficial effects of christianity on the temporal concern of mankind, proved from history and from facts*, London, 1806, in-8, traduit en français par les soins des éditeurs du *Monthly repertory*, sous ce titre: *Heureux effets du christianisme sur la félicité temporelle du genre humain, prouvés par l'histoire et les faits*, suivi des *Principales preuves de la vérité et de la divine origine de la religion chrétienne*, Paris, 1808, petit in-8. Cet ouvrage, d'ailleurs assez court, est fait dans le meilleur esprit, et comme l'a remarqué un critique, « il faut que le mot de *papisme* ait échappé au bon et respectable évêque, pour qu'on ait pu deviner que l'auteur de cette production, qui annonce une plume véritablement chrétienne, appartenait à une communion dissidente. » Porteus cependant était très-attaché à l'Eglise établie, ce qui rend sa modération encore plus louable. On dit qu'il avait la confiance de Georges III, et l'on croit qu'il ne fut point étranger aux dispositions favorables de ce monarque pour les catholiques. Outre les ouvrages ci-dessus mentionnés, il a laissé plusieurs *Mandements*, dont quelques-uns *sur l'incrédulité*. Ses *Œuvres* ont été recueillies, Londres, 1811, 6 vol. in-8; précédés d'une *Notice* sur l'auteur. En 1815 on a publié en anglais *Beautés du docteur Porteus*, et en 1817, *Sermons tirés des leçons de l'évêque Porteus*.

* PORTICELLI (l'abbé Louis), savant littérateur, né en 1774 à Lonato-Pozzolo, fut, en 1803, nommé professeur d'éloquence au collége de cette ville, et devint en 1819, à la nouvelle organisation de l'instruction publique, censeur et préfet de l'université de Brera à Milan, charge qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 30 janvier 1838. Porticelli a laissé un *Traité sur les règles poétiques*, et publié dans le recueil des classiques italiens des notes très-lumineuses sur *Dante*, *Sannazar* et *Lippi*.

* PORTIEZ de l'OISE (Louis), député à la Convention par le département dont il prit le nom, né en 1765 à Beauvais, était clerc de procureur à Paris et membre de la *basoche*, lorsque la révolution éclata. Ainsi que la plupart de ses camarades, il se trouvait à la prise de la Bastille. De retour à Beauvais avec le titre d'avocat et l'insigne dont on avait décoré les vainqueurs de cette forteresse, il organisa les clubs dans son département; et, en récompense de son patriotisme, il fut envoyé à la Convention continuer l'œuvre d'anarchie, commencée par les deux assemblées précédentes. Il s'y fit d'abord connaître par sa modération; mais il ne tarda pas à changer de système, et dans le procès du roi, il vota contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis, quoiqu'il eût demandé quelques jours auparavant que ce malheureux prince fût renvoyé devant le tribunal criminel de Paris. Après le 9 thermidor, il prit part à toutes les mesures réparatrices, et fit décréter, le 8 juillet 1795, qu'il ne serait plus fait d'exécution sur la place Louis XV, qu'on appelait alors *place de la révolution*. Envoyé la même année en Belgique, il s'occupa d'assurer la réunion de ce pays à la France. Il fut ensuite élu député au conseil des cinq-cents, puis membre du tribunat; et, à la dissolution de ce corps, il devint professeur et directeur des écoles de droit de Paris. Il n'était guères en état de remplir cette place; aussi ses leçons furent-elles souvent l'objet de la critique et même de la risée de ses élèves. Portiez mourut le 5 mars 1810. On a de lui : *Code diplomatique, contenant le texte de tous les traités conclus avec la république française jusqu'à la paix d'Amiens*, 1802-1803, 4 vol. in-8, loué par certains journaux. Ce n'est cependant qu'une maigre et sèche compilation de diverses pièces tirées du *Moniteur*. *Essai sur Boileau*, 1804, in-8, l'institut avait proposé l'éloge de ce grand poète; et Portiez se mit sur les rangs pour disputer le prix qui fut remporté par Auger (*voy.* ce nom); *Cours de législation administrative*, 1808, 2 vol. in-8, et quelques autres écrits moins importants.

PORTIUS (Grégoire), Italien de nation, s'est rendu célèbre vers l'an 1630 par son talent pour la poésie latine et pour la poésie grecque. Il a composé dans ces deux langues des *Odes*, des *Elégies*, des *Epigrammes*. On admire surtout la facilité et le naturel de ses vers latins : qualités d'autant plus estimables dans ce poète, que ceux de sa nation semblent ordinairement affecter l'enflure et l'hyperbole, soit dans leurs pensées, soit dans leurs expressions.

PORTIUS ou PORZIO (Luc-Antoine), né à Naples en 1639, enseigna la médecine à Rome vers 1672, passa de là à Venise, puis à Vienne en Autriche, où il exerça son art avec succès. Il termina ses jours dans sa patrie après l'an 1711. On a de lui : *De militis in castris sanitate tuenda*, Vienne, 1685, Leyde, 1741, in-8; en français, sous le titre de *Médecine militaire*, Paris, 1744. Ce traité est estimé. On a encore plusieurs ouvrages du même auteur, réunis sous ce titre : *Opera medica philosophica et mathematica in unum collecta*, Naples, 1736, 2 vol. in-4.

PORTIUS (Simon). *Voy.* Porta.

* PORTLAND (William-Henri Cavendish-Bentinck, 3e duc de), pair et ministre d'état anglais, était arrière-petit fils du premier comte de Portland, favori de Guillaume III. Né en 1738, sa naissance l'appelait à la chambre des pairs, il y fut admis en 1762, et longtemps il s'y distingua dans les rangs de l'opposition. Nommé successivement à plusieurs charges importantes, il devint en 1783 premier lord de la trésorerie. Son ministère, ap-

pelé de la *coalition*, ayant été renversé la même année, il retourna sur les bancs de l'opposition; mais le 22 décembre 1792 il déclara « que dans la » crise où se trouvait la Grande-Bretagne, par suite » de la révolution française, il se croyait obligé » de prêter son concours au ministère et d'appuyer » toutes ses demandes. » En effet il l'appuya depuis constamment, et il parla plusieurs fois pour la continuation de la guerre avec la France. En 1794 il fut revêtu de la place de secrétaire d'état au département des affaires intérieures; et ensuite nommé vice-roi d'Irlande; il passa en 1805 aux fonctions de président du conseil-d'état du royaume uni de la Grande-Bretagne, qu'il garda jusqu'à la mort de Pitt, époque à laquelle il quitta le ministère; il y rentra en 1807, comme premier lord de la trésorerie, fut de nouveau remplacé en 1809, et mourut le 30 octobre de la même année, des suites de l'opération de la pierre. Il est un des nombreux écrivains auxquels on a successivement attribué les *Lettres de Junius*, et l'on a publié pour établir ce système un volume intitulé : *Letters to a nobleman, proving a late prime minister, the late Duke of Portland, to have been Junius. Voy. le Monthly Review* de septembre 1816, pag. 111.

* PORTO (Antoine, comte da), né en 1786 à Vicence, remplit successivement les fonctions de *podesta*, d'inspecteur des écoles, et de député de sa province près le gouvernement de Milan. On lui doit une traduction italienne de *Pindare* et de la *Batrachomyomachie* d'Homère. Agriculteur, non-seulement théoricien, mais plus spécialement praticien, il a écrit sur la *Culture des muriers* et l'*Education des vers à soie*. Le comte da Porto mourut à Vicence vers la fin de mars 1838.

* PORTO-MAURIZIO (le B. Léonard de), frère mineur, né le 20 décembre 1676 à Port-Maurice, ville ducale de l'état de Gênes, dont il prit le nom, était de l'illustre famille de *Casa nuova*. A l'âge de 12 ans, envoyé à Rome chez un oncle qui se chargea de son éducation, il fut mis sous la direction d'un prêtre pieux qui lui enseigna les premiers éléments des sciences : il fit ensuite ses humanités et sa philosophie au collége romain tenu par les jésuites. A l'âge de 21 ans, il résolut de quitter le monde, et prit le 2 octobre 1697 l'habit monastique chez les religieux réformés franciscains. Ordonné prêtre en 1712, il se dévoua à l'œuvre des missions, et pendant 40 ans, parcourut l'état de Gênes, la Toscane, la Corse, les Etats romains, laissant partout des fruits de son apostolat. Il établit au Colisée, si souvent arrosé du sang des martyrs, la sainte pratique connue sous le nom de *Chemin de la Croix*, et mourut à Rome au couvent de Saint-Bonaventure, le 26 novembre 1751, à 75 ans. Il fut regretté de Benoît XIV, qui souvent était allé l'entendre, et qui rendit un témoignage public à ses vertus. On a du père Léonard : *Il tesoro nascoto, owero pregi ed eccellenze della santa messa*, Rome, 1737. L'ouvrage est dédié à Clément XII; *Manuale sacro, owero raccoltà di varj documenti spirituali per le monache*, Venise, 1734; *Direttorio della confessione generale*, Rome, 1739; *La via del paradiso, considerazioni sopra le massime eterne, è sopra la passione del Signore*, Bergame, etc. Après sa mort on a publié son *Quaresimale*, 4 vol.; *Esercizi spirituali e piccoli discorsi per la comunione*, 3 vol., et ses *Opere morali*, 2 vol. La réputation toujours croissante de ses vertus décida la cour de Rome à faire faire l'instruction qui a lieu en pareil cas. Le 16 février 1792, il fut déclaré que le P. Léonard avait porté les vertus chrétiennes jusqu'à l'héroïsme, et le 2 août 1795, que des miracles s'étaient opérés par son intercession. Enfin le 25 février 1796, la congrégation prononça qu'il méritait d'être inscrit parmi les bienheureux, et par un décret du 19 mars suivant, que l'on pouvait procéder à sa béatification. Le P. Raphaël de Rome, du même ordre, a écrit sa *Vie*, 1755.

PORTUS (François), célèbre philologue, né dans l'île de Candie en 1511, devint directeur de l'école des *Jeunes Grecs* à Venise. L'indécence avec laquelle il parlait des cérémonies de la religion, lui fit perdre cette place honorable. Il se rendit, en 1536, à Modène, et remplit avec distinction, dans cette ville, pendant six années, la chaire de langue grecque. Il se rendit ensuite à Ferrare, où la duchesse Renée de France lui confia l'éducation de ses enfants, et le chargea de la correspondance qu'elle entretenait avec Calvin, dont elle professait en secret les principes. Après la mort de cette princesse, il passa à Genève où il mourut en 1581, à 70 ans. On a de lui : des *Additions* au *Dictionnaire grec* de Constantin, Genève, 1593, in-fol.; des *Commentaires* sur Pindare, sur Thucydide, sur Longin, et sur plusieurs auteurs grecs.—Son fils, Emilius PORTUS, fut habile dans la langue grecque, l'enseigna à Lausanne et à Heidelberg, où il mourut en 1610. On a de lui : *Dictionarium ionicum et doricum, græcolatinum, quod indicem in omnes Herodoti libros continet*, Francfort, 1603, 2 vol. in-8; une *Traduction* de Suidas, et d'autres ouvrages.

PORUS, roi d'une partie des Indes, entre les fleuves Hydaspe et Acesine, possédait un empire considérable, dont on croit que La-Hor, autrefois Lo-Pore, était la capitale. Alexandre, vainqueur de Darius, le fit sommer par ses ambassadeurs, l'an 328 avant J.-C., de lui faire hommage de ses états. Le monarque indien, surpris d'une telle proposition, lui fit dire « qu'il irait sur les frontières de son » royaume le recevoir les armes à la main » Il s'approcha en effet avec son armée des bords de l'Hydaspe pour en défendre le passage au conquérant macédonien. Ce torrent était une barrière en quelque sorte insurmontable. Cependant Alexandre passa ce fleuve à la faveur des ténèbres et battit le fils aîné de Porus. Ce prince livra un second combat, où il fut de nouveau vaincu, quoiqu'il eût montré dans la bataille la conduite d'un général et la bravoure d'un soldat. Enfin, percé de coups, il se retirait sur son éléphant. On l'atteignit, et Alexandre, admirateur de son courage, envoya un prince indien pour l'engager à se rendre. « N'entends-je point, » lui dit Porus, la voix de ce traître à la patrie? » et il se saisit en même temps d'un dard pour le percer. Alexandre le fit de nouveau solliciter par ses amis, qui le déterminèrent à se rendre, mais non pas à rabattre de sa fierté. *Comment*, lui demanda le vain-

queur, *veux-tu que je te traite? — En roi*, répondit le vaincu. Charmé de cette réponse généreuse, Alexandre ordonna qu'on prît grand soin de sa personne; il lui rendit ses états, et y ajouta de nouvelles provinces. Porus, pénétré de reconnaissance, suivit son bienfaiteur dans toutes ses conquêtes, après lui avoir juré une fidélité qu'il ne viola jamais.

POSADAS (François), dominicain, naquit en 1644, à Cordoue dans l'Andalousie, de parents pauvres mais vertueux (1). Il se signala dans son ordre par le talent d'instruire les pauvres de la campagne, et de ramener à une vie exemplaire les personnes du grand monde. Son mérite le fit nommer à un évêché; mais son humilité le porta à le refuser. Tout ce qu'il y avait de grand en Espagne avait pour lui une considération singulière. On le consultait comme un oracle. Le P. Posadas mourut à Cordoue le 20 septembre 1713, après une longue vie passée dans les bonnes œuvres et les austérités. La voix publique l'a déjà canonisé, et on a commencé à faire les informations pour procéder un jour à la canonisation authentique de ce serviteur de Dieu (2). Un savant religieux de son ordre a écrit sa *Vie*, et l'a publiée en 1 gros vol. in-4. Vincent de Castro en a donné un abrégé, Rome, 1818, in-12. On a du P. Posadas plusieurs ouvrages qui respirent la plus haute piété : *Le Triomphe de la chasteté contre les erreurs de Molinos*, in-4; La *Vie de saint Dominique de Gusman*, in-4; *Sermons doctrinaux*, 2 vol. in-4; *Sermons de la Sainte Vierge Marie*, in-4. On a encore de lui divers *Traités de théologie* mystique, qui pourraient former 6 vol. in-4. Ils sont restés manuscrits.

POSIDONIUS. *Voy.* POSSIDONIUS.

POSSEL (Jean), savant philologue, naquit en 1528, à Parchim, dans le duché de Mecklembourg. Après avoir terminé ses études, il fut admis au saint ministère, et, peu de temps après, pourvu de la chaire de littérature grecque à l'académie de Rostock; il la remplit avec beaucoup de distinction, et mourut le 15 août 1591. Outre une *Paraphrase* en vers grecs, des Evangiles, on a de Possel : *Syntaxis græca*, Wittemberg, 1560, in-8. On en connaît au moins 28 éditions, jusqu'à celle de Leipsig, 1693. *Calligraphia oratoria linguæ græcæ*, Francfort, 1582, in-8. C'est un choix d'exemples tirés des meilleurs auteurs, avec des explications. L'ouvrage n'eut pas d'abord tout le succès qu'il méritait; et les libraires chargés de la vente furent obligés de renouveler plusieurs fois le frontispice avant d'avoir vu s'écouler la première édition. Il a été réimprimé, depuis la mort de l'auteur, augmenté d'une troisième partie, et de deux tables ou *index*, l'un grec, l'autre latin, pour faciliter les recherches; et les catalogues en citent des éditions de Francfort, Hanau, Paris, Genève, etc., enfin de Padoue, 1692, in-8. L'abbé Giacometti, professeur à l'université de Padoue, à qui l'on doit cette dernière édition, ayant supprimé du frontispice le nom de Possel, mutilé la préface, et retouché toutes les pièces préliminaires, s'est fait accuser, peut-être injustement, de plagiat. *Familiarium colloquiorum libellus*, *gr. et lat.*, 1586, in-8; Londres, 1652, in-12; et au moins dix autres éditions imprimées en Allemagne. — POSSEL (Jean), fils du précédent, et que l'identité de nom a fait confondre souvent avec son père, était né en 1565 à Rostock; il professa la littérature grecque à l'académie de cette ville, et mourut, le 21 juin 1633. Outre des éditions augmentées de la *Calligraphia*, on lui doit : *Apophthegmata ex Plutarcho et aliis selecta, inque locos communes redacta*, *gr. et lat.*, Wittemberg, 1595, in-8; *Hesiodi opera omnia*, *gr. et lat.*, Francfort et Leipsig, 1601, 1603, 1615, in-8. C'est probablement à Possel le fils qu'il faut attribuer l'*Oratio de Reimondi Pellisonis et urbis Camberici laudibus*, dont ni Moller ni Roterman ne disent rien.

* POSSELT (Ernest-Louis), historien et publiciste allemand, né à Bade en 1763, fils d'un conseiller-aulique de Dourlach, acheva ses études classiques à Gœttingue, fit ensuite ses cours de droit à Strasbourg, et après y avoir reçu le doctorat, revint dans sa patrie exercer la profession d'avocat. Bientôt dégoûté de cette carrière, il sollicita et obtint la chaire de droit et d'éloquence au gymnase de Carlsruhe, et reçut le titre de secrétaire privé du margrave. Nourri des auteurs anciens, il conçut l'idée de reproduire leur éloquence oratoire en l'appliquant aux intérêts de sa patrie. Les discours qu'il prononça dans les solennités du gymnase commencèrent sa réputation. En 1791 il obtint une place de bailli à Gernsbach, près de Rastadt, qui lui donnant peu d'occupation, lui permit de fixer son attention sur les grands événements qui se passaient en France. Il se déclara chaudement le partisan de la révolution, et écrivit en latin l'*Histoire des premières guerres des Français contre les coalisés*, et commença l'*Almanach de l'histoire de nos jours*, qu'il continua de 1792-1800, et qui eut un grand succès en Allemagne; ce succès lui fit entreprendre les *Annales européennes*, 1795, 1804, l'un des meilleurs ouvrages périodiques que l'on puisse consulter pour cette époque. En 1796, il se démit de sa chaire, se réservant la moitié de son traitement, sous la promesse qu'il n'a pu remplir d'écrire l'*Histoire de Bade*. Cette même année il fit la connaissance du général Moreau, qu'il revit en 1801 après la fameuse retraite de Bavière, dont il inséra l'histoire dans les *Annales Européennes*. On en fit à Strasbourg une traduction française avec des notes. Posselt continua de correspondre avec Moreau; mais lorsque ce général fut accusé de trahison en 1804, il craignit d'être impliqué dans la procédure, quitta Bade, erra de ville en ville, ne se croyant nulle part en sûreté; enfin son imagination se troubla à un tel point qu'étant arrivé le 11 juin à Heidelberg, il s'élança d'un troisième étage sur le pavé et expira quelques heures après. On a de cet écrivain un grand nombre d'ouvrages, où l'on trouve beaucoup de facilité, mais trop de penchant à l'enthousiasme. Les principaux sont : *Histoire des ligues des princes allemands*,

(1) Moreri fait naître le père Posadas en 1639, et mourir en 1720. Les dates que nous employons, et qui paraissent plus sûres, sont celles qu'a adoptées l'*Ami de la religion*. (Voyez ce journal, tome 2e, page 211.)

(2) Béatifié le 20 septembre 1817, le père Posadas a été canonisé en 1818.

Leipsig, 1787; cet ouvrage fut fait à l'occasion de la ligue de la Prusse et des petits états d'Allemagne pour protéger la Bavière contre les projets de l'Autriche; *Histoire des Allemands*, Leipsig, 1789-90, 2 vol. Posselt n'a pas continué cette histoire; mais Pœlitz y a ajouté un 3ᵉ vol. en 1805; *Remarques sur l'histoire secrète de la cour de Berlin, par Mirabeau,* Carlsruhe, 1789, in-8; *Archives de l'histoire, de la politique et de la géographie ancienne et moderne, surtout de l'Allemagne*, Memmingen, 1790, 1792, 2 vol.; *Histoire de Gustave III, roi de Suède*, Carlsruhe, 1792, Giessen, 1805, trad. en franç., Genève, 1807, in-8. C'est un des meilleurs ouvrages de Posselt; mais le temps a depuis mis au jour des documents qui lui manquaient; *Histoire impartiale, complète et authentique du procès de Louis XVI,* Bâle, tome 1 et 2. Cette édition n'a pas été mise en circulation; une seconde fut commencée à Nuremberg en 1802, mais elle n'a point été terminée; *Annales Européennes,* Tubingue, 1795-1804, 10 années; *Dictionnaire de la révolution française* ou *Recueil de notices biographiques*, Nuremberg, 1802.

POSSEVIN (Antoine), né à Mantoue en 1534, fut d'abord précepteur de François et de Scipion de Gonzague, entra ensuite dans la compagnie de Jésus en 1559. Il prêcha en Italie et en France avec un succès distingué, et fut fait successivement recteur des colléges d'Avignon et de Lyon. Evrard Mercurin, général de son ordre, l'appela à Rome en 1573, et le fit son secrétaire. Son génie pour les langues étrangères et pour les négociations le fit choisir par le pape Grégoire XIII pour être envoyé en qualité de nonce à la cour de Suède; Maximien II, empereur d'Allemagne, le décora du titre d'ambassadeur. Il travailla beaucoup en Suède pour les intérêts de la religion catholique, et parvint à engager le roi Jean à abjurer le luthéranisme le 16 mai 1578. Mais ce succès ne fut point de longue durée. Il fut encore envoyé en qualité de nonce en Pologne et en Russie, en 1581, rétablit la bonne intelligence entre Jean III, roi de Pologne, et le czar Basilowitz, et consacra tous ses soins à la réunion des Russes à l'Eglise romaine. On peut voir le succès de cette entreprise dans son ouvrage intitulé *Moscovia*. De retour en Italie en 1586, il demeura pendant quatre ans à Padoue, où il dirigea la conscience de saint François de Sales. Il travailla à Rome à la réconciliation de Henri IV avec le saint Siége. Ce zèle ne plut pas aux Espagnols, qui se défiaient de la conversion de ce prince, et qui firent donner ordre à Possevin de sortir de cette ville. Il mourut à Ferrare le 26 février 1611, âgé de 77 ans. Nous avons de lui divers ouvrages. Les plus importants sont: sa *Bibliothèque choisie,* Rome, 1593, in-fol., pleine d'érudition et de recherches; mais l'auteur ne fait pas toujours un assez bon choix des écrivains qu'il consulte, il en censure d'autres avec trop peu de ménagement: il y a d'ailleurs des négligences et des inexactitudes; *Apparatus sacer ad scriptores veteris et novi Testamenti*, en 3 vol. in-fol.; ouvrage qui a eu beaucoup de cours; *Moscovia*, Cologne, 1587, in-fol. C'est une description fort étendue de l'état des Moscovites, de leurs mœurs, de leur religion, etc.; *Judicium de Nuœ* (la Noue), *Joannis Bodini*, *Philippi Mornœi et Nicolai Machiavelli quibusdam scriptis*, Rome, 1572, et Lyon, 1593, ouvrage fait par ordre d'Innocent IX; *Confutatio ministrorum Transylvaniæ et Francisci Davidis*, *de Trinitate*; *Miles christianus*; quelques *Opuscules* en italien, dont on peut voir le titre dans le *Dictionnaire typographique*. Le père Dorigny, jésuite, a donné la *Vie* de cet habile négociateur, en 1712, in-12. Elle est curieuse et intéressante. — Il ne faut pas le confondre avec Antoine Possevin, son neveu, natif de Mantoue, dont on a *Gonzagarum Mantuæ et Montisferrati ducum historia*, Mantoue, 1628, in-4.

POSSIDIUS, élu en 397 évêque de Calame en Numidie, et disciple de saint Augustin, recueillit les derniers soupirs du saint docteur en 430. On a de lui la *Vie* de son maître, écrite d'un style assez simple; mais il y a beaucoup d'exactitude et de vérité dans les faits. Il y a joint le catalogue des ouvrages de ce Père, avec lequel il avait eu le bonheur de vivre pendant près de 40 ans. Cette *Vie* a paru à Naples, avec de savantes notes, 1731, et à Augsbourg, 1764, avec une dissertation critique: *De variis gestis*, *dictis ac visionibus sancto Augustino falsò aut minus solidè attributis.*

POSSIDONIUS ou POSIDONIUS, astronome et mathématicien d'Alexandrie, naquit à Apamée en Syrie et vivait après Eratosthène et avant Ptolémée. Il mesura la circonférence de la terre, et la trouva de 30,000 stades (environ 5,600,090 mètres, ou un peu plus du 8ᵉ de la circonférence terrestre); mais comme les plus habiles astronomes modernes n'ont pu encore s'accorder sur cette mesure, il ne faut pas s'étonner si Possidonius ne fit pas un calcul bien juste. — Il ne faut pas le confondre avec Possidonius d'Apamée, célèbre philosophe stoïcien, qui tenait son école à Rhodes. Celui-ci florissait vers l'an 30 avant J.-C. Pompée, à son retour de Syrie, après avoir heureusement achevé la guerre contre Mithridate, vint exprès à Rhodes pour profiter en passant de ses leçons. On lui apprit qu'il était fort malade d'un accès de goutte, qui lui faisait souffrir de cruels tourments. Il voulut du moins voir celui qu'il s'était flatté d'entendre raisonner sur des sujets philosophiques. Il alla chez lui, le salua, et lui témoigna la peine qu'il avait de ne pouvoir l'entendre. « Il ne tiendra qu'à vous, » repartit-il, et il ne sera pas dit qu'à cause de ma » maladie, un si grand homme soit venu me voir » inutilement. » Il commença donc dans son lit un long et grave discours sur ce dogme des stoïciens: « Qu'il n'y avait rien de bon que ce qui est hon» nête: » sentiment que les seuls épicuriens s'avisent de contester. Et comme la douleur se faisait sentir vivement, il répéta souvent: « Tu ne gagne» ras rien, ô douleur! quelque incommode et vio» lente que tu puisses être, je n'avouerai jamais » que tu sois un mal. » Bravades philosophiques, froides et pauvres ressources contre les malheurs et les souffrances de l'humanité. Un savant allemand, Jean Bake, a recueilli les *Fragments* qui nous restent de Possidonien et les a publiés, Leyde, 1810, in-8.

POSSIN. *Voy.* Poussines.

POSTEL (Guillaume) savant et célèbre visionnaire, né le 25 mars 1510, à la Dolerie, hameau de la paroisse de Baranton en Normandie, perdit à 8 ans son père et sa mère, qui moururent de la peste. La misère l'ayant chassé de son village, il se fit maître d'école, âgé seulement de 14 ans, dans un autre village près de Pontoise. Dès qu'il eut ramassé une petite somme, il vint continuer ses études à Paris. Pour éviter la dépense, il s'associa avec quelques écoliers; mais il ne fut pas longtemps à s'en repentir: dès la première nuit on lui vola son argent et ses habits. Le froid qu'il endura lui causa une maladie qui le réduisit à souffrir pendant deux ans dans un hôpital. Sorti de cet asile de la misère, il alla glaner en Beauce. Son industrie laborieuse lui ayant procuré un habit, il vint continuer ses études au collége de Sainte-Barbe, où il s'engagea à servir quelques régents. Ses progrès furent si rapides, qu'en peu de temps il acquit une science universelle. François Ier, touché de tant de mérite uni à tant d'indigence, l'envoya en Orient, d'où il rapporta plusieurs manuscrits précieux. Ce voyage lui mérita la chaire de professeur royal de mathématiques et de langues, avec des appointements considérables. Sa façon d'enseigner, et surtout sa façon de vivre, lui suscitèrent divers ennemis. La reine de Navarre, irritée de son attachement au chancelier Poyet, lui fit perdre ses places. Obligé de quitter la France, il passa à Vienne, s'en fit chasser; se rendit à Rome, se fit jésuite, fut exclu de l'ordre, et mis en prison l'an 1545, pour avoir commencé à répandre des erreurs. Après une année de captivité, il se retira à Venise, où une vieille fille s'empara de son cœur et de son esprit. Il s'oublia jusqu'à soutenir que la rédemption des femmes n'était pas achevée, et que la *Mère Jeanne* (c'était le nom de sa Vénitienne) devait terminer ce grand ouvrage: c'est sur cette enthousiaste qu'il publia son livre extravagant: *Des très-merveilleuses victoires des femmes du Nouveau-Monde, et comment elles doivent par raison à tout le monde commander, et même à ceux qui auront la monarchie du Monde-Vieil,* Paris, 1553, in-16. Ses rêveries le firent enfermer; mais on le relâcha ensuite comme un insensé. De retour à Paris dès 1552, il continua à débiter ses extravagances. Contraint de fuir en Allemagne, il se retira à la cour de Ferdinand, qui l'accueillit assez bien, et il professa quelque temps dans l'université de Vienne en Autriche. L'amour de la patrie le sollicitant de retourner en France, il adressa une rétractation à la reine, qui le rétablit dans sa chaire du Collége royal. Son changement n'était pas sincère. Il chercha à répandre ses folies, et fut relégué au monastère de Saint-Martin-des-Champs, où il fit pénitence, et où il mourut le 6 septembre 1581, âgé de 71 ans. Postel se faisait beaucoup plus vieux; il attribuait sa constante santé et sa longue vie à l'avantage de n'avoir jamais approché d'aucune femme. Il voulait persuader aussi qu'il était ressuscité, et, pour prouver ce miracle à ceux qui l'avaient vu autrefois avec un visage pâle, des cheveux gris et une barbe blanche, il se fardait secrètement et se peignait la barbe et les cheveux. C'est pourquoi, dans la plupart de ses ouvrages, il s'appelait *Postellus Restitutus.* Quelques auteurs ont écrit qu'il a vécu cent ans, qu'à la fin de ses jours il rajeunit, et que ses cheveux blancs devinrent tout noirs. Postel était, malgré ses rêveries, un des génies les plus étendus de son siècle. Il avait une vivacité, une pénétration, une mémoire qui allaient jusqu'au prodige. Il connaissait parfaitement les langues orientales, une partie des langues mortes, et presque toutes les vivantes; il se vantait de pouvoir faire le tour du monde sans truchement. François Ier et la reine de Navarre le regardaient comme *la merveille de leur siècle.* Charles IX l'appelait *son philosophe.* On assure que quand il enseignait à Paris dans le collége des Lombards, il y avait une si grande foule d'auditeurs, que la salle de ce collége ne pouvant les contenir, il les faisait descendre dans la cour et leur parlait d'une fenêtre. On ne peut nier qu'il n'eût fait beaucoup d'honneur aux lettres, si, à force de lire les rabbins et de contempler les astres, il n'avait pas perdu la tête. Ses principales chimères étaient que les femmes domineraient un jour sur les hommes; que toutes les sectes seraient sauvées par J.-C.; que la plupart des mystères du christianisme pouvaient se démontrer par la raison; que l'ange Raziel lui avait révélé les secrets divins, et que ses écrits étaient les écrits de J.-C. même; enfin, que l'âme d'Adam était entrée dans son corps. Ces folles idées étaient plus dignes de compassion que de châtiment, et Postel était un de ces hommes qui sont moins méchants que fous. Dans la foule d'écrits dont il surchargea l'univers littéraire, on ne citera que les principaux: *Clavis absconditorum à constitutione mundi,* Paris, 1547, in-16, et Amsterdam, 1646, in-12. Cette dernière édition est très-commune, la première est fort rare. Quelques-uns ont comparé à cet ouvrage extravagant celui de Court de Gébelin, *Le Monde primitif analysé et considéré dans son génie allégorique, et dans les allégories auxquelles conduit ce génie;* mais il faut convenir que, malgré quelques rapports du côté de l'imagination, le parallèle dans sa généralité est peu exact; *De ultimo judicio,* sans nom de ville ni d'imprimeur, et sans date, in-16. C'est un des plus rares ouvrages de Postel. *Apologie contre les détracteurs de la Gaule,* qui renferme des choses singulières; l'*Unique moyen de l'accord des protestants et des catholiques;* les *Premiers éléments d'Euclide chrétien pour la raison de la divine et éternelle vérité démontrée, traduits du latin,* Paris, 1579, in-16; la *Divina ordinazione,* 1556, in-8, où est comprise la raison de la restitution de toutes choses; *Merveilles des Indes,* 1553, in-16; *Description et carte de la Terre-Sainte,* 1553; *Les Raisons de la monarchie,* Paris, 1551, in-8; *Histoire des Gaulois depuis le déluge,* Paris, 1552, 1 vol. in-16; *La Loi salique,* 1552; *De Phœnicum litteris,* Paris, 1552, in-8, petit format; *Liber de causis naturæ,* 1552, in-16; *De originibus nationum,* 1553, in-8; *Le prime nuove dell' altro mondo, cioè la Vergine venitiana,* 1555, in-8; *Traité de l'origine de l'Etrurie; Epistola ad Shwenfeldium de Virgine venitiana,* 1556, in-8; *Recueil des prophéties les plus célèbres du*

monde, par lequel il se voit que le roi François Ier doit tenir la monarchie de tout le monde; Alcorani et Evangelii concordia, Paris, 1543, in-8; *De rationibus Spiritûs sancti*, ibidem; *De nativitate Mediatoris ultima*, 1547, in-4; *Proto-Evangelium*, 1552, in-8; *De linguæ phœnicis, seu hebraicæ excellentia*, Vienne en Autriche, 1554, in-4, inséré depuis dans la Bibliothèque de Brême, très-rare. Il fit aussi l'apologie de Servet. *De Orbis concordia*, Bâle, 1544, in-fol. Le but de l'auteur est de ramener l'univers à la religion chrétienne. Cette production bizarre est divisée en quatre livres. Le premier contient les preuves de la religion; le deuxième, la réfutation de la doctrine de l'*Alcoran*; le troisième, un traité de l'origine des fausses religions et de l'idolâtrie, et le quatrième, de la manière de ramener les mahométans, les païens et les juifs. Ces écrits sont aussi rares que singuliers. Il y en a encore d'autres que les curieux recherchent, quoique leur rareté en fasse tout le mérite. Consultez les *Nouveaux Eclaircissements sur la vie et les ouvrages de Guillaume Postel*, par le père Desbillons, Liége, 1773. On voit par cet ouvrage que la folie s'était emparée de l'esprit de Postel longtemps avant qu'il eût la réputation d'en être atteint; c'est un germe qui s'étendait et qui croissait jusqu'à la maturité de ses fruits. Il en est ainsi de presque toutes les folies : elles s'annoncent par des écarts isolés, qu'on ne remarque presque point, et finissent par des délires constants et des extravagances suivies. C'est à tort qu'on a attribué à Postel le livre *De tribus Impostoribus*. *Voy.* la MONNOYE *et* VIGNES (Pierre des).

POSTEL (Henri), jésuite, né le 28 mai 1707, à Binche, petite ville de Hainaut, mourut le 7 novembre 1788 à Douai où il avait professé la philosophie et la théologie pendant un grand nombre d'années. On a remarqué dans ses leçons une solidité, une précision, une clarté qui en ont fait désirer la publication. Il en a donné une partie sous le titre de *l'Incrédule conduit à la religion par la voie de la démonstration*, Tournai, 1772, 2 vol. in-8, dont le premier est dirigé contre les athées et autres incrédules, et le second n'est qu'un précis de controverses contre les sectaires. L'élégance et la légèreté du style n'égalent pas la force de raisonnement répandue dans cet ouvrage. L'auteur, en l'annonçant par la voie des périodistes, a donné le défi formel de faire voir quelque défaut de logique dans les divers arguments qu'il opposait aux erreurs dominantes. Ce défi n'a point été accepté, et l'ouvrage est demeuré sans réponse.

POSTHUME (Marcus-Cassianus-Latinius), l'un des 30 tyrans qui se disputèrent l'empire sous le règne de Gallien, fut proclamé empereur par une partie de l'armée, après l'assassinat de Valérien, en 261. Il commandait les légions stationnées dans les Gaules, et Gallien, fils de Valérien, dut en partie à ses conseils les victoires qu'il remporta sur les Germains. Mais le jeune Salonius, fils de Gallien, que son père avait nommé gouverneur des Gaules, ayant réclamé le butin fait sur l'ennemi, les soldats se révoltèrent, et élurent pour empereur Posthume (257); Saloninus et son gouverneur Sylvanus furent tués. Posthume, toujours cher aux soldats, repoussa les Germains, et sut pendant plusieurs années se maintenir dans sa dignité, quoique Gallien, fils de Valérien, fit des efforts extraordinaires pour le détruire. Posthume avait un fils qu'il associa à l'empire; il était digne de son père par ses grandes qualités, et lui était supérieur en éloquence. On lui a attribué dix-neuf *Déclamations*, qui ont paru sous le nom de *Quintilien*. Les deux Posthumes furent tués aussi par leurs soldats en 267, près de Mayence où ils venaient de vaincre le tyran Lélien.

POSTHUMIUS (Lucius), fut nommé consul après la bataille de Cannes (217 avant J.-C.), et partit pour les Gaules avec une armée; les Boïens, qui habitaient le Bourbonnais, le battirent complétement. Posthumius, couvert de blessures, expira sur le champ de bataille; les Gaulois lui ayant coupé la tête, la portèrent en triomphe dans leur temple, et le crâne du général romain devint un vase sacré, dans lequel ils offraient des libations à leurs dieux. Ces exemples de superstition atroce étaient assez communs parmi ces peuples barbares.

POTAMON, philosophe d'Alexandrie, contemporain d'Auguste, prit un milieu entre l'incertitude des pyrrhoniens et la présomption des dogmatiques. Il emprunta de chaque école de philosophie ce qu'il croyait pouvoir perfectionner sa raison. Il ne paraît pas que ce philosophe ait présidé une école, ni qu'il ait donné naissance à une secte : mais sa manière de philosopher se répandit dans le monde savant. Ceux qui l'embrassèrent, soit à Alexandrie, soit à Rome, furent nommés *Eclectiques*, d'ἐκλέγω, *choisir*, parce qu'ils choisissaient les opinions qui leur paraissaient les plus convenables.

POTEMKIN (le prince Grégoire Alexandrovitch), *le Taurique*, descendant d'une famille polonaise, naquit près de Smolensk en 1736. Il entra au service de la Russie, et se distingua par sa bravoure et son intelligence dans l'art militaire. Il remporta de grands avantages contre les Turcs, auxquels il enleva, le 17 décembre 1788, l'importante forteresse d'Oczakow, qu'il prit d'assaut, à la faveur d'un hiver très-rude, qui avait glacé le Borysthène et la mer Noire. Il s'empara d'autres places, occupa la Bessaride, la Moldavie, et réduisit les infidèles à de grandes extrémités. L'impératrice récompensa ses services, en accumulant sur lui une multitude de dignités lucratives et honorifiques; elle le nomma feld-maréchal et commandant en chef de toute l'armée russe, chef des flottes de la mer d'Azof, de la mer Caspienne et de la mer Noire, sénateur et président du collége de guerre, gouverneur-général de Catharinoslaw, de la Tauride; adjudant-général, chambellan de S. M. I., inspecteur-général de toute l'armée, colonel des gardes du corps de Préobaschinski, chef du corps des chevaliers et d'un régiment de cuirassiers de son nom, chef des dragons de Pétersbourg et des grenadiers de Catharinoslaw, chef de toutes les manufactures d'armes et de fonderies de canons, grand-hetman des cosaques russes et de ceux de Catharinoslaw et des environs de la mer Noire, chevalier de l'ordre impérial russe de Saint-André, etc., etc. Il était sur le point, dit-on, de devenir prince souverain de quel-

ques places démembrées de la Pologne, lorsqu'il mourut le 16 octobre 1791, dans la 55e année de son âge. Croyant que l'air de Jassy, où il s'était rendu pour entrer en conférence avec les plénipotentiaires ottomans, et conclure une pacification entre la Porte et la Russie, lui était contraire, il quitta cette ville le 15, et se mit en route pour Nikolaefka sur le Bog; mais à peine eut-il fait 35 werstes sur le chemin de Bender, qu'il se plaignit de violentes douleurs dans le bas-ventre, descendit de la voiture; et comme il n'y avait point d'habitation à l'entour, il se coucha par terre sur le ventre, et expira quelques minutes après. Ainsi finit, dans un désert et un abandon total, un homme qui avait fait tant de bruit dans le monde, et joui de toutes les faveurs que l'on peut recevoir des puissances de la terre. On a prétendu depuis qu'il allait se soulever contre l'impératrice, et que c'est elle qui s'en est défait. Quoi qu'il en soit, quelles réflexions une telle mort ne fait-elle pas faire sur les grandeurs humaines!.... Que la vraie philosophie se fortifie et se nourrit par de tels spectacles! Du reste, le prince Potemkin était aussi homme de bien qu'on pouvait l'être au faîte des grandeurs, dans le sein d'une cour. Il avait de la probité, de la religion; les catholiques ont toujours trouvé en lui un protecteur; c'est lui qui est la cause principale de ce que certaines imitations n'ont pas eu lieu en Russie. On a cru que sa mort avait été l'effet du poison; mais il semble plus naturel de l'attribuer, avec les écrivains russes, à une décomposition de sang, préparée par son intempérance et hâtée par ses derniers chagrins. Il faut lire dans les *Mémoires de M. le Comte de Ségur,* le portrait moral de Potemkin, de cet homme dont le caractère offrait le mélange d'une ardeur très-martiale, de l'activité et de la paresse, d'une piété extrême avec beaucoup de superstition et des mœurs déréglées; de l'avarice avec la prodigalité; fier avec ses égaux, affable avec ses inférieurs, il fit peu de bien à ses amis, peu de mal à ses ennemis, et contribua sans contredit à la gloire du règne de Catherine et à la prospérité de la Russie. Sa *Vie* a été écrite plusieurs fois en russe et en allemand. L'une des meilleures qui ait été donnée en russe est anonyme et a été imprimée à Saint-Pétersbourg en 1811. On en a une en français, par Laverne, publiée à Paris en 1807, in-8.

POTER ou plutôt POTTER (Paul), peintre, né à Enckhuysen en 1625, mort à Amsterdam en 1654, a excellé dans le paysage. On admire surtout l'art avec lequel il a rendu les différents effets que peut faire sur la campagne l'ardeur et l'éclat d'un soleil vif et brillant. Ses sites ne sont pas des plus riches, n'ayant exécuté que des vues de la Hollande, qui sont plates et peu variées. Son talent n'était point pour la figure; aussi il n'en peignait guère plus de deux, encore avait-il soin de les cacher ensuite. Pour les animaux, on ne peut les rendre avec plus de vérité que ce maître. Du Jardin, un de ses élèves, a imité sa manière.

POTHIER (Robert-Joseph), célèbre jurisconsulte, conseiller au présidial d'Orléans sa patrie, et professeur en droit de l'université de cette ville, naquit en janvier 1699, et mourut au mois de février 1772, après avoir consacré toute sa vie à la jurisprudence. Un goût particulier le porta d'abord vers le droit romain; il s'attacha ensuite au droit français, et nous avons de lui un très-grand nombre d'ouvrages, qui prouvent qu'il possédait l'un et l'autre. Les principaux sont : *Pandectæ Justinianeæ*, 1748 et 1782, 3 vol. in-fol.; *Traité des obligations*, 1761, 2 vol. in-12, et réimprimé en 1765, avec des augmentations; *Traité du contrat de vente*, 1765, in-12; *Traité du contrat de rente*, 1763, in-12; *Traité du contrat de louage*, 1764, in-12; *Traité du contrat de société*; in-12; *Traité des contrats maritimes*, in-12; *Traité des contrats de bienfaisance*, 1766, 2 vol. in-12; *Traité du contrat de mariage*, 1768, in-12. Tout n'y est pas exact; quoiqu'il s'éloigne de l'erreur de Launoy, et qu'il reconnaisse dans l'Eglise le pouvoir de mettre des empêchements dirimants, il n'est pas toujours d'accord avec les plus sages jurisconsultes, ni avec lui-même : on peut consulter là-dessus l'excellent traité : *Apologie du mariage chrétien*, Liége, 1788, in-12; et le *Journ. hist. et littér.*, 15 février 1791, p. 247. (*Voy.* DOMINIS, GERBAIS, GIBERT, LAUNOY.) *Coutume du duché d'Orléans*, 1740, 2 vol. in-12, et 1773, in-4; *Traité de la possession et de la prescription*, 1772, in-12, etc., etc. Ces nombreux ouvrages ont été recueillis en 1774 ou 1781, en 4 vol. in-4, à l'exception des *Pandectæ Justinianeæ*. En 1777 et 1778 ont paru 3 vol. d'*Œuvres posthumes*, publiées par M. Guyot. Les différents ouvrages de Pothier existent aussi en 28 vol. in-12. Ils ont été imprimés plusieurs fois. L'édition de Bernardi, 1806 et années suiv., 23 vol. in-8, eut peu de succès. On n'y trouve ni le traité de la Procédure civile, ni ceux des Fiefs et de la Garde noble, ni la Coutume d'Orléans. Celle de 1817-20, 13 vol. in-8, est plus complète; nous citerons encore l'édition de M. Siffrein, Paris, 1820-24, 20 vol. in-8; de 1825 publiée sous la direction de M. Dupin, 11 vol. in-8, et de 1826-27; de MM. Rogron et Firbach, gr. in-8, en 2 colonnes avec une table de concordance, et enfin de M. Bugnet, professeur à l'école de droit de Paris, avec des notes, 1845-48, 10 vol. in-8. L'auteur joignait à beaucoup de mémoire une grande facilité de travail; mais son jugement n'égalait pas ces avantages : il est souvent obscur et embarrassé dans ses raisonnements; ses preuves sont incohérentes, quelquefois contradictoires, et presque toujours d'un faible résultat. Son amour pour la jurisprudence l'engagea à faire chez lui des conférences de droit, qui s'y tenaient toutes les semaines. Nommé par le chancelier d'Aguesseau à la place de professeur en droit français, en 1749, sans l'avoir demandée, il établit des prix pour exciter l'émulation parmi les étudiants. C'était un homme doué de toutes les vertus morales et chrétiennes, charitable, bienfaisant, utile à sa patrie par son savoir et par son esprit de conciliation. On lit dans l'épitaphe que la ville d'Orléans fit mettre sur son tombeau dans le grand cimetière, l'éloge suivant :

Vir juris peritia, æqui studio,
Scriptis, concilioque,
Animi candore, simplicitate morum,
Vitæ sanctitate
Præclarus.
Civibus singulis, probis omnibus,

Studiosæ juventuti,
Ac maxime pauperibus,
Quorum gratia pauper ipse vixit,
Æternum sui desiderium reliquit.

POTHIER (Remi), curé de Bétheniville, et chanoine de l'église de Laon, naquit à Reims, en 1717, et mourut dans cette ville, le 23 juin 1812. A des idées très-originales, il joignait un caractère opiniâtre. Ergoteur intrépide, il était la terreur de tous les ecclésiastiques, qu'il traitait d'ignorants lorsqu'ils n'étaient pas de son sentiment. Les plus célèbres traducteurs de l'Ecriture sainte avaient, suivant lui, mal entendu et mal rendu la bible. Bossuet lui-même n'était pas épargné. Il se fit connaître par un ouvrage intitulé : *Explication sur l'Apocalypse*, dont il fit paraître le *plan*, en 1773. L'avocat-général Séguier dénonça aussitôt au parlement cet ouvrage, comme capable d'ébranler les empires; et dans son réquisitoire, il qualifie ce livre de chef-d'œuvre de l'extravagance humaine : le parlement ordonna qu'il serait lacéré et brûlé par la main de l'exécuteur de la Haute-Justice. Pothier répondit au réquisitoire du magistrat, dans la préface de son livre, qu'il fit imprimer clandestinement à Douai, en 1773, 2 vol. in-12. Obligé de quitter la France pour se soustraire aux fureurs révolutionnaires, il le fit réimprimer à Liége, en 1793. L'ayant traduit en latin, il en donna une troisième édition dans cette langue, et une à Augsbourg, en 1797, 2 vol. Une quatrième parut dans la même ville, en 1798, en un gros vol. in-12. De cette dernière édition, Pothier fit un extrait, qu'il intitula : *Les trois dernières plaies dans lesquelles la colère de Dieu est consommée*, in-12 de 177 pag. Dans cet ouvrage, qui fut traduit en entier en allemand, Pothier prétend que saint Jean a prédit tout ce qui est arrivé, et ce qui doit arriver à l'Eglise, depuis Jésus-Christ, jusqu'au règne de l'antechrist, et que ce règne n'est pas éloigné : il regardait Bonaparte comme son précurseur. En 1802, il fit imprimer à Augsbourg, en latin, une *explication* des psaumes de David; et il se proposait de donner aussi l'explication de toutes les prophéties. En 1809, il livra au public une petite brochure intitulée : *Eclaircissement sur le prêt, l'usure et le trafic de l'argent*; cet opuscule, où il combat l'opinion commune des théologiens, lui attira quelques disgraces. En 1810 et en 1812, Pothier fit imprimer à Reims, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, deux autres brochures contre les quatre articles de l'église gallicane : ces deux ouvrages furent dénoncés au ministère public; et le gouvernement ombrageux de ce temps-là en fit saisir tous les exemplaires qui se trouvaient chez la sœur de l'auteur.

POTHIN (saint), 1er évêque de Lyon, était disciple de saint Polycarpe, qui l'envoya dans les Gaules. Il a pu l'être aussi de saint Jean, puisqu'il avait 13 ans quand cet apôtre mourut. Pothin était âgé de 90 ans, lorsqu'une persécution cruelle s'éleva sous l'empire de ce doucereux Marc-Aurèle, que nos philosophistes nous donnent comme un modèle de bienfaisance, l'an 177 de Jésus-Christ. Il fut conduit devant les magistrats de Lyon, à la vue d'une multitude de païens qui criaient contre lui. Le gouverneur lui demanda alors quel était le Dieu des chrétiens : *Vous le connaîtrez*, répondit saint Pothin, *si vous en êtes digne*. Cette réponse irrita le tyran. On le maltraita cruellement, et on le traîna en prison, où il mourut deux jours après. Saint Irénée fut son successeur. *Voy.* les Actes de son martyre dans la Lettre des églises de Vienne et de Lyon aux fidèles d'Asie et de Phrygie, qu'on trouve en grande partie dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, *lib.* 5. C'est un des plus précieux monuments des premiers siècles de l'Eglise.

POTIER (Nicolas), seigneur de Blancmesnil, président au parlement de Paris, d'une noble et ancienne famille, naquit en 1541 dans cette ville. N'ayant pu sortir de Paris lorsque cette capitale se déclara pour la ligue catholique contre la protestante, il fut arrêté prisonnier au Louvre, avec ceux qui semblaient favoriser la première. La faction des Seize lui fit faire son procès dans les formes, parce qu'il entretenait une correspondance secrète avec les protestants. Il aurait subi le même sort que le président Brisson, si le duc de Mayenne ne fût allé le délivrer de sa prison. « Monseigneur, lui dit Blancmesnil en se jetant à ses pieds, je vous ai obligation de la vie; mais j'ose vous demander un plus grand bienfait : c'est de me permettre de me retirer auprès de mon légitime roi, ne pouvant vous servir comme mon maître. » Le duc, touché de cette fermeté, le laissa aller vers Henri IV. Il mourut en 1635, âgé de 94 ans. — Louis POTIER, son frère puîné, seigneur de Gesvres, secrétaire d'état, s'acquit la confiance de Henri III, qui voulut l'avoir auprès de lui après la journée des Barricades, en 1588. Il ne fut pas moins attaché à Henri IV et à Louis XIII, auxquels il rendit de grands services durant les guerres civiles. Il mourut en 1630, laissant René POTIER, comte de Tresmes en Valais, capitaine des gardes du corps, gouverneur de Châlons, etc., dont la terre de Tresmes fut érigée en duché-pairie, l'an 1648, sous le nom de Gesvres.

POTIER (Charles), acteur comique, né à Paris en 1775, d'une ancienne famille de robe. Destiné à l'état militaire, il sortit de l'école au commencement de la révolution; mais ce fut comme simple soldat que la réquisition de 1793 l'envoya servir aux frontières. Réformé pour cause de santé, il revint à Paris, et entraîné vers la scène, par un penchant irrésistible il débuta successivement sur plusieurs théâtres secondaires où il ne tarda pas à être connu avantageusement. Toutefois ce fut en province que son talent prit un plus grand essor. Sa réputation le fit rappeler, en 1809, à Paris, où il débuta au théâtre des Variétés d'une manière qui lui mérita l'accueil le plus flatteur. La vérité de sa pantomime, son débit naturel, plein d'esprit et de verve, la flexibilité de son talent qui savait nuancer les caractères les plus opposés firent, pendant plusieurs années, la fortune de ce théâtre. Quelques discussions d'intérêt le déterminèrent en 1817, à passer à la Porte-Saint-Martin; mais il revint en 1822 aux Variétés. Potier est mort à Paris le 20 mai 1838. On peut le mettre au rang des plus habiles et des plus grands acteurs comiques de son époque. Dans un genre où devaient se rétrécir ses idées, il sut allier l'esprit au

naturel, et passer tour à tour de la charge à la vérité, du comique au sentiment avec une souplesse admirable.

** POTIER *des Laurières* (Laurent), l'un des mathématiciens qui ont perdu leur temps à chercher la solution du problème de la quadrature du cercle, et qui se sont flattés de l'avoir découverte. Né au Mans vers 1740, il embrassa l'état ecclésiastique, et après avoir rempli quelque temps différentes fonctions subalternes, fut nommé curé de Périgué, gros bourg au diocèse de Poitiers. Dans les loisirs que lui laissait l'exercice du ministère, il continuait d'étudier les mathématiques, et de chercher l'explication de problèmes que les vrais savants ont depuis longtemps déclarés sans solution raisonnable; mais son entêtement ou la vanité l'aveuglait au point qu'il se flattait d'y parvenir. Il avait plus de 50 ans, quand il se hasarda de publier la *Nouvelle découverte sur le mouvement continuel de la mer*, 1798, in-8. Cet ouvrage, qu'il reproduisit sous le titre de *Nouvelle découverte sur le flux et le reflux de la mer* (1806), fut à peine remarqué. Ce mauvais succès ne l'empêcha pas de donner son *Identité géométrique du cercle et du carré*, qui, selon lui, devait reculer les bornes de l'esprit humain. Il en adressa des exemplaires à l'institut, au ministre de l'intérieur et aux principales autorités, réclamant pour prix de cette chimérique découverte une récompense de 150,000 francs; l'institut ne daigna pas même lui répondre; mais il est probable que ce curé mathématicien n'était pas encore désabusé lorsqu'il mourut en 1810.

* POTOCKI (Stanislas-Félix, comte), né à Cracovie en 1750, d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Pologne, embrassa le parti de la Saxe, à l'époque des troubles qui désolèrent son pays. Il s'exila ensuite volontairement dans la Gallicie, fit bâtir plusieurs villages dans les déserts de l'Ukraine dont il cherchait à civiliser les habitants, puis fut rappelé par ses compatriotes et devint un moment l'idole du peuple; mais sa fidélité ayant été, non sans motif, soupçonnée à la cour, il la quitta de nouveau et alla chercher un emploi dans l'armée russe; il seconda même les vues de la Russie, qui voulait tenir la Pologne dans l'abaissement. En mai 1792, il publia, de concert avec Rezwuski et Braniski, le fameux *manifeste* de Targowitz, auquel Stanislas-Auguste accéda et qui amena le partage de la Pologne. Plusieurs écrivains prétendent que Potocki fut trompé sur le résultat de ses démarches qui n'avaient pour but que d'obtenir la protection de la Russie, et qu'il quitta l'armée russe avec le double regret de voir son pays opprimé, et d'avoir combattu dans les rangs de ses oppresseurs. Quoi qu'il en soit, lors de la révolution qui éclata en 1794, à Varsovie, il fut déclaré *traître à la patrie;* condamné à mort et ses biens confisqués. Potocki, retiré alors en Amérique, fut indigné d'un pareil jugement, et se croyant quitte envers ses compatriotes, redemanda du service à la Russie. L'impératrice Catherine le nomma lieutenant-général, et il revint en Europe jouir des bienfaits dont son souverain se plut à le combler. Il mourut en juillet 1805, à peine âgé de 55 ans.

— POTOCKI (Ignace, comte), grand-maréchal de Lithuanie, cousin du précédent, né en 1751, fut employé de bonne heure dans les affaires et se montra disposé à ranimer la culture des lettres dans sa patrie. Nommé membre de la commission de l'instruction publique, il réorganisa l'enseignement dans les colléges, traduisit lui-même en polonais la *Logique* de Condillac, et fit voyager à ses frais plusieurs savants. Lors de l'envahissement de la Pologne par les Russes, il fut obligé de se réfugier en Saxe: la victoire de Praçlawice, remportée par Koscinsko, lui permit de revenir à Varsovie; il fut chargé d'organiser un nouveau gouvernement, et se conserva le ministère des affaires étrangères. Mais ce triomphe fut de courte durée: fait prisonnier au sac de Varsovie, il fut détenu dans la forteresse de Schlusselbourg jusqu'à la mort de l'impératrice Catherine II. Il vécut ensuite en Gallicie dans la plus grande retraite; à l'approche des Français en 1808, il fut arrêté de nouveau; mais après une détention de quelques mois à Cracovie, il obtint la permission de retourner dans ses terres, où il mourut en 1809.

* POTOCKI (Jean, comte), historien polonais, né vers 1750, après d'excellentes études, perfectionna son éducation par les voyages. En 1784 il visita la Turquie et l'Egypte; ce fut alors qu'il grava sur les pyramides du Caire ce vers de Delille:

Leur masse indestructible a fatigué le temps.

Il fit partie, en 1805, de la grande ambassade russe à la Chine, et en rapporta de nombreux matériaux qu'il s'occupait de mettre en ordre, lorsqu'il mourut en Ukraine à la fin de 1815. Ses principaux ouvrages sont: *Voyage en Egypte*, Paris, 1788, in-12; *Essai sur l'histoire universelle et Recherches sur celle de Sarmatie,* Varsovie, 1789, in-4, ou 2 vol. in-8; *Chroniques, mémoires et recherches pour servir à l'histoire de tous les peuples Slaves*, Varsovie, 1793, in-4; *Voyage en Basse-Saxe*, 1795, in-4; *Fragments historiques et géographiques sur la Scythie, la Sarmatie et les Slaves*, Brunswick, 1795, 4 vol. in-4; *Histoire primitive des peuples de la Russie*, Saint-Pétersbourg, 1802, in-4; *Atlas archéologique,* 1803, in-fol.; *Voyage en Russie et dans le Caucase,* publié par Klaproth, Paris, 1830, 2 vol. in-8.

POTOCKI (Stanislas, comte), publiciste, littérateur et homme d'état, né en 1757 à Varsovie, se consacra de bonne heure aux affaires publiques, et trois fois élu nonce dans les diètes de 1776, de 1786 et de 1788, y donna des preuves d'un ardent patriotisme. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la fameuse constitution du 3 mai 1791. Après le second partage de la Pologne, il se rendit à Carlsbad pour y rétablir sa santé; mais il y fut arrêté par ordre du gouvernement autrichien, et envoyé dans la forteresse de Josephstadt. Après une captivité de huit mois, il obtint sa liberté; et dès lors éloigné des emplois publics, il ne s'occupa plus que des arts, des sciences et de la littérature. A l'organisation du grand duché de Varsovie, il fut créé sénateur palatin, et chef du conseil d'état et des ministres. Plus tard nommé ministre des cultes et de l'instruction publique, il justifia ce choix par les

nombreux établissements dont il dota la Pologne, université, observatoire, jardin botanique, cabinet d'histoire naturelle, bibliothèque, etc., tout fut organisé par ses soins et le tout sur des bases solides. En 1818 il fut nommé président du sénat. Il mourut trois ans après, le 24 septembre 1821, emportant les regrets universels. Il avait formé dans son palais de Willanow, près de Varsovie, une magnifique collection de tableaux, de vases étrusques, d'estampes, etc. Outre un assez grand nombre d'*opuscules académiques*, on a de lui : *Le Winkelman* polonais, précédé d'un *Discours sur l'art chez les anciens*, 1815, 4 vol. in-8; ce n'est point une simple traduction de Winkelman; *De l'éloquence et du style*, 1815, 4 vol. in-8; *Voyage à Ciemnogrod*, roman satirique, en 4 vol. et les *Eloges de quelques grands hommes contemporains et des braves Polonais tués à la bataille de Raszyn en* 1809. Il a laissé manuscrits des ouvrages relatifs à la politique, à l'instruction publique et à la discipline ecclésiastique.

POTON. *Voy.* Saintrailles.

POTT (Jean-Henri), habile chimiste allemand, né en 1692 à Halberstadt, mort le 20 mars 1777, recula les bornes de la science qu'il cultivait. On a de lui : *De sulphuribus metallorum*, 1738, in-4; *Observationes circa sal*, Berlin, 1739 et 1741, 2 vol. in-4. Ces ouvrages sont très-estimés, à cause d'un grand nombre d'observations nouvelles. C'est à lui que la Prusse doit la découverte d'une terre, aux environs de Berlin, propre à faire la pâte des porcelaines.

POTT (Percival), habile chirurgien anglais, naquit à Londres en 1713, fut élève du célèbre Nousse, chirurgien en chef de l'hôpital de Saint-Barthélemy, et fut lui-même attaché à cet hôpital jusqu'en 1787. Il s'appliqua à écarter les anciennes pratiques barbares, qu'il remplaça par d'autres moins douloureuses ou plus promptes, et il eut la satisfaction de voir adopter sa nouvelle méthode. Une chute de cheval qu'il fit en 1756, et dans laquelle il se fracassa une jambe, lui donna le loisir de composer le plan pour son *Traité des hernies*. Ses leçons étaient très-suivies, et on remarquait en lui beaucoup de précision dans les idées, de pureté dans le style, et de grâce dans les expressions. La société royale de Londres l'admit parmi ses membres en 1764, et il mourut au mois de décembre 1788, âgé de 75 ans. Ses principaux ouvrages sont : un *Mémoire sur les tumeurs qui ramollissent les os*, dans les *Transactions philosophiques*, 1741, n° 459; *Traité des hernies*, 1756-1763, in-8; *Mémoire sur une espèce de hernie particulière dans les enfants nouveau-nés, qui se présente quelquefois dans les adultes*, 1756, in-8; *Observations sur la fistule lacrymale*, 1758, in-8; *Observations sur les blessures et les contusions de la tête*, 1760; avec des additions, 1768; *Remarques pratiques sur l'hydrocèle*; *Méthode pour guérir l'hydrocèle à l'aide d'un séton*, 1772, in-8; *Observations sur la cataracte, le polype du nez, le cancer du scrotum, et sur différentes especes de hernies, etc. etc.* Les *Œuvres chirurgicales* de Pott, recueillies et publiées par lui en un vol. in-4, ont été réimprimées avec la vie de l'auteur, Londres, 1790, 3 vol. in-8; elles avaient été trad. en français par Lemoine, 1777, 3 vol. in-8. Pott était doué d'un jugement sain, et avait une grande dextérité de la main. Tous ses ouvrages sont écrits d'un style correct et élégant.

POTTER (Christophe), né en 1591, fut élevé à Oxford. Il devint chapelain du roi Charles Ier, doyen de Worcester, et vice-chancelier de l'université d'Oxford. Dans sa jeunesse, il fut puritain zélé. Dans un âge plus avancé, il s'attacha au parti du roi et fut maltraité dans les troubles qui agitaient l'Angleterre. On a de cet auteur quelques *Traités* sur la *prédestination* et sur la *grâce*. On ne doit point s'attendre à y trouver de la justesse ni de l'orthodoxie. Il a aussi traduit de l'italien en anglais, et publié l'*Histoire du différend du Pape Paul V avec les Vénitiens*. Il mourut en 1646.

POTTER (François), curé de Kilmanton en Angleterre. Son goût pour la peinture et les mécaniques allait jusqu'à la passion. Une machine pour l'eau, qu'il présenta à la société royale de Londres, lui valut l'honneur d'être admis au nombre de ses membres. Potter mourut aveugle en 1678. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue l'*Explication du nombre* 666 *de la Bête de l'Apocalypse*, chap. 13. Il pousse le fanatisme jusqu'à prétendre trouver dans le nombre de la bête, Rome, le pape, les cardinaux et toute la hiérarchie de l'Eglise catholique. Ce livre, imprimé à Oxford, 1642, in-4, a été traduit en latin, Amsterdam, 1677, in-8.

POTTER (Jean), né à Wakefield, dans le comté d'York, en 1674, se rendit très-habile dans la langue grecque, fut nommé à l'archevêché de Cantorbéry et mourut en 1745. On a de lui : *Archæologia græca, sive antiquitatum Græciæ corpus absolutissimum* : cet ouvrage, ordinairement en anglais, a été publié à Oxford et a eu au moins treize éditions jusqu'en 1713. Les meilleures en anglais sont de 1699, 2 vol. in-8, Edimbourg, 1813, 1824, aussi en 2 vol. in-8, revues et corrigées par G. Dunbard, en latin; de Leyde, 1702, in-fol. et dans Gronovius; de Venise, 1734, 2 vol. in-4; une *Edition* de saint Clément d'Alexandrie avec des annotations, Oxford, 1736, 2 vol. in-fol.; une *Edition* de Lycophron, 1702; des *Ouvrages théologiques*, Oxford, 1753, 3 vol. in-8.

* POTTER (Robert), théologien anglican, né vers 1721, fit ses études à Cambridge, au collége d'Emmanuel, et y prit le degré de maître-ès-arts. Il obtint, en 1788, la cure de Lowesteft, au comté de Suffolk, et fut ensuite nommé à un canonicat de Norwich. Il paraît qu'il s'occupa beaucoup plus de littérature que de théologie; du moins on ne trouve cité de lui aucun ouvrage du dernier genre; mais il acquit de la célébrité par ses *Traductions*, en anglais, de *Sophocle*, d'*Euripide* et d'*Eschyle*. Il mourut le 9 août 1804, dans la 83e année de son âge.

POTTER (Paul), peintre. *Voy.* Poter.

POTTIER (François), né à Loches en Touraine, fut élevé au séminaire du Saint-Esprit, à Paris. Il partit, vers la fin de 1753, pour les missions de la Chine. Après qu'il eut travaillé plusieurs années dans la province du Sse.-Tchouan, souffrant cruel-

lement pour la foi, mais ne cessant de prêcher, de catéchiser, de courir partout, dans l'espoir d'augmenter le nombre des chrétiens; il fut nommé vicaire apostolique de cette province, sous le titre d'évêque d'Agathopolis. Il fut sacré, en 1769, par l'évêque, vicaire apostolique de Chen-Si. A dater de cette époque, la mission du Sse.-Tchouan devint plus florissante, le clergé national y prit des accroissements plus sensibles, et l'Evangile y multiplia ses conquêtes. Pottier mourut le 28 septembre 1792. On peut voir son éloge dans une lettre de M. de Saint-Martin, évêque de Caradre, qui fut son successeur au vicariat du Sse.-Tchouan. *Voy.* Saint-Martin (Jean-Didier de). On peut voir des détails étendus sur les travaux de ce prélat, dans les *Nouvelles lettres édifiantes*, Paris, 1818, tom. 1, 2, 3; cet ouvrage renferme même plusieurs lettres du courageux missionnaire.

POUCHARD (Julien) naquit en 1656, près de Domfront, en basse Normandie. Il étudia la philosophie, l'histoire, les antiquités, et possédait l'hébreu, le grec et le latin. Il fut reçu, en 1701, à l'académie des inscriptions et belles-lettres, et il obtint, en 1704, la chaire de langue grecque au collége royal. Il mourut l'année suivante à l'âge de 49 ans. On a de lui : *Discours sur l'antiquité des Egyptiens*; un autre *sur les libéralités du peuple romain*. On les trouve dans les *Mémoires* de l'académie. Il a laissé en manuscrit une *Histoire universelle, depuis la création du monde jusqu'à la mort de Cléopâtre*. Il aurait mieux valu dire jusqu'au règne d'Auguste.

POUFFIER (Hector-Bernard), né à Dijon en 1658, suivit le barreau, et fut doyen du parlement de sa ville natale. Il fonda par son testament (imprimé en 1736) l'académie de Dijon, et lui légua des fonds nécessaires pour les prix et les exercices. Il mourut en 1752.

POUGATSCHEW. *Voy.* Pugatschew.

* POUGENS (Marie-Charles-Joseph de), littérateur, né à Paris le 15 août 1755, fut, dès son enfance, entouré des maîtres les plus habiles et fit de rapides progrès dans les arts. Destiné à la diplomatie à 19 ans, il fut envoyé à Rome avec des lettres de recommandation pour le cardinal de Bernis, qui l'accueillit avec bienveillance. Mais la diplomatie avait peu d'attraits pour lui, et il profita de son séjour à Rome pour se perfectionner dans la peinture; il se fit même recevoir à l'académie de Saint-Luc sur la présentation d'un tableau, ayant pour sujet un *Marchand d'esclaves*. Ce fut à la même époque qu'il conçut l'idée de son *Trésor des origines de la langue française*, et d'un *Dictionnaire* sur le plan de celui que Johnson a exécuté pour la langue anglaise. Mais au milieu de ses travaux, il fut attaqué de la petite vérole, et, après de longues souffrances, perdit la vue à 24 ans. Il supporta ce malheur avec résignation; ne pouvant plus désormais vivre pour le monde, il résolut de ne vivre que pour la science, et continua de se livrer à l'étude avec une ardeur presque incroyable. De retour en France, il fut chargé d'une mission en Angleterre, et tout en continuant ses recherches au British-Muséum, contribua très-efficacement au traité de commerce de 1786. La révolution lui enleva sa fortune; il soutint cette nouvelle perte avec le même courage qu'il avait fait celle de sa vue, et cherchant une ressource dans les lettres, vécut quelque temps du produit de ses ouvrages. Ses traductions du *Voyage en Allemagne*, de Forster (*voy.* ce nom, III, 588), de John-White, *à la Nouvelle Galles*, etc., furent bien accueillies. Admis à l'institut (classe d'hist. et de littérat.) en 1799, il fonda vers le même temps une maison de librairie et de commission qui, malgré une faillite considérable qu'il eut à essuyer, lui laissa au bout de quelques années d'assez beaux bénéfices. Ayant épousé en 1805 une demoiselle anglaise, il quitta le commerce et vint habiter Vauxbuin, près Soissons; il y vécut entouré de ses amis, dictant et écoutant des lectures quinze heures par jour, et s'occupant sans cesse de ses écrits. A la restauration il fut présenté au roi qui le reçut avec distinction. Pougens mourut le 19 décembre 1833, dans un âge très-avancé. Il a eu pour successeur à l'acad. des inscriptions M. Victor Leclerc. Ses ouvrages sont très-nombreux; mais la plupart sont maintenant oubliés; on doit donc se contenter de rappeler ici les titres de ceux qui peuvent encore être consultés utilement. *Vocabulaire de nouveaux privatifs français*, Paris, 1794, 2 part. in-8; *Essai sur les antiquités du Nord et les anciennes langues septentrionales*, Paris, 1799, in-8; *Doutes et conjectures sur la déesse Nehalennia, révérée en Zélande*, Paris, 1810, in-8; *Trésor des origines ou dictionnaire grammatical et raisonné de la langue française* (specimen), Paris, 1819, gr. in-4; *Archéologie française*, ou *Vocabulaire de mots anciens tombés en désuétude*, Paris, 1821-1825, 2 vol. in-8; *Bibliothèque française*, ouvrage périodique, 1800-1805, 52 vol. in-12; il fut l'éditeur des *Lettres* originales de Rousseau à Mme *** (de Luxembourg), de Malesherbes et d'Alembert, Paris, an 8, in-12.

POUGET (François-Aimé), prêtre de l'Oratoire, docteur de Sorbonne et abbé de Chambon, naquit à Montpellier, le 28 août 1666. Il fut fait vicaire de la paroisse de Saint-Roch à Paris en 1692, et ce fut en cette qualité qu'il eut part à la conversion du célèbre La Fontaine, dont il donna une relation curieuse et détaillée, dans une *Lettre* publiée par le père Desmolets. Pouget avait fait sa licence avec Colbert, évêque de Montpellier, qui le mit à la tête de son séminaire. Après avoir rempli avec zèle les fonctions attachées à cette place, il alla mourir à Paris dans la maison de Saint-Magloire, le 14 avril 1723, à 57 ans. Il avait fait dans cette ville des *Conférences* publiques sur les cas de conscience, et fut choisi par le cardinal de Noailles pour être membre de la commission chargée de travailler à la réforme de la liturgie de Paris. Son principal ouvrage est le livre connu sous le nom de *Catéchisme de Montpellier*, dont l'édition la plus recherchée est celle de Paris, 1702, in-4, ou 5 vol. in-12. Il a été traduit en italien, en espagnol et en anglais. Pouget avait lui-même traduit cet ouvrage en latin, et il voulait le publier avec les passages entiers qui ne sont que cités dans l'original français; la mort l'empêcha d'exécuter ce dessein. Le père Desmolets, son confrère, acheva ce travail,

et le mit au jour en 1725, sous le titre d'*Institutiones catholicæ*, 2 vol. in-fol., Louvain, 1774, également in-fol. et en 14 vol. in-8. Cet ouvrage solide peut tenir lieu d'une théologie entière. Il y a peu de productions de ce genre où les dogmes de la religion, la morale chrétienne, les sacrements, les prières, les cérémonies et les usages de l'Eglise soient exposés d'une manière plus claire et avec une simplicité plus élégante. Il y a cependant quelques endroits qui ont essuyé des difficultés, et qui firent condamner l'ouvrage à Rome en 1721. L'auteur cite toujours en preuve de ce qu'il avance, les livres saints, les conciles et les Pères; mais l'on remarque dans quelques citations, non-seulement une prédilection qui semble tenir à l'esprit de parti, mais encore des applications qui ne tiennent pas au sens littéral, ce qui est cependant essentiel dans un catéchisme. Charancy, successeur de Colbert, le fit imprimer avec des corrections qui firent disparaître ce qui se ressentait des préventions de l'auteur, et paraissait favoriser les opinions condamnées par l'Eglise, et c'est de cette édition qu'il faut entendre les éloges que les catholiques ont fait de l'ouvrage. On doit encore au père Pouget : *Instruction chrétienne sur les devoirs des chevaliers de Malte*, 1712, in-12. Il ne fut guère que l'éditeur et le réviseur de cet ouvrage. Il a eu part au *Bréviaire de Narbonne*.

* POUILLARD (Jacques-Gabriel), sacristain de la chapelle royale des Tuileries, mort à Paris le 8 octobre 1823, était né à Aix en Provence, en 1751. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique; mais entraîné par son goût vers la peinture et les antiquités, il prit des leçons de dessin et étudia les éléments de l'archéologie; mais, sincèrement attaché à ses devoirs de religion, il prit en 1780 l'habit du Mont-Carmel, dans la maison d'Aix. Après y avoir passé quelques années, il sollicita de ses supérieurs la permission d'aller à Rome. Il s'y attacha à l'étude des médailles et des autres monuments antiques; l'histoire religieuse du moyen âge devint ensuite l'objet particulier de ses travaux. Il remplissait en même temps les fonctions de sacristain de l'église de Saint-Martin-des-Monts, et lorsque les Français y établirent un hôpital, il en devint l'aumônier, place dans laquelle il montra beaucoup de zèle pour ses malheureux compatriotes. Plus tard le cardinal Fesch l'appela à Paris pour le mettre à la tête de sa riche galerie de tableaux, et d'une bibliothèque religieuse qu'il se proposait de former; mais avant que Pouillard vînt occuper cette place, le cardinal l'envoya remplir les fonctions de directeur dans un séminaire qu'il avait fondé dans le Bugey. En 1814, le cardinal de Talleyrand, devenu grand-aumônier, lui donna la place de sacristain du château des Tuileries. On a de ce savant archéologue des *Dissertations* dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, *Sur une inscription trouvée à Rome*, *dans le jardin de Saint-Martin-des-Monts*, 1806; *sur le sceau de la basoche de Dijon*, 1809; *sur une question de chronologie*, 1809; *sur un ancien as romain*, 1809; *sur un vase chrétien de terre cuite, trouvé à Paris*, 1810; *sur une médaille de Siris et sur les médailles incuses*, 1815; *Dissertazione sopra l'anteriorita del bacio de piedi de' sommi Pontefici, all' introduzione della croce sulle loro scarpe*, Rome, 1807, in-4. Il a laissé manuscrits : un *Voyage littéraire dans l'intérieur de Rome*; un *Mémoire sur l'état des arts en Provence, au temps du roi René*; une *Instruction chrétienne à l'usage des soldats*; un *Traité des droits spirituels du grand aumônier de France*, *etc.* Son compatriote Emeric-David lui a consacré une *notice* dans le *Moniteur* du 25 août 1823.

POUILLY (Jean-Simon). *Voy.* LEVESQUE.

POULAIN. *Voy.* POULLAIN et SAINT-FOIX.

* POULARD (Thomas-Just), évêque constitutionnel, né à Dieppe en 1754, vint en 1772 à Paris, au séminaire des Trente-Trois, où il acheva ses études. Il ne tarda pas à se faire connaître par son talent comme prédicateur; et quoique pourvu d'une cure au diocèse de Lisieux, il n'en continua pas moins de suivre à Paris la carrière de la chaire. Ayant en 1791 prêté le serment exigé des ecclésiastiques, il fut nommé vicaire épiscopal de Seez. Forcé de cesser ses fonctions à la fermeture des églises en 1793, il les reprit après la terreur et devint curé d'Aubervilliers près de Paris. Il assista au concile national de 1797 comme député de la Haute-Marne, et fut un des signataires de l'adresse de ce prétendu concile de France à tous les ecclésiastiques, dont le but était d'opérer une réunion entre les membres du clergé. En suivant les formes *constitutionnelles*, il fut sacré le 14 juin 1800, évêque de Saône-et-Loire, et tint à Châlons un synode pour arriver aux moyens de réorganiser son diocèse. Il assista au concile national de 1801, donna sa démission quand elle lui fut demandée, et vécut depuis à Paris dans la retraite. Quoique lié avec Grégoire (*voy.* ce nom), dont il partageait les principes et qu'il dut aider dans ses publications, on n'entendit parler de lui ni sous l'empire ni sous la restauration. En 1830, peu avant la révolution, il publia : *Moyen de nationaliser le clergé de France*. (*Voy.* sur cet ouvrage l'*Ami de la religion*, t. 66, n° 10 et 131.) Vers le même temps, il prêta son ministère épiscopal pour les actes les plus irréguliers et les plus condamnables : ainsi, il conféra les ordres sacrés à plusieurs jeunes gens, sans examen, sans préparation, sans dispense. Il en ordonna deux avant la révolution de juillet; et l'année suivante trois dans la chapelle de Châtel, dont l'un était l'abbé Auzou, qui depuis a eu le bonheur de reconnaître ses erreurs; il n'en fut pas de même de Poulard. Il mourut le 9 mars 1833 en persévérant dans ses vieux principes. Comme il avait refusé le ministère du curé de sa paroisse qui s'était présenté deux fois chez lui, son corps fut porté directement au cimetière, sans prière, et sans que rien servît à indiquer le caractère ecclésiastique dont il avait été revêtu. On lui attribue des *Ephémérides religieuses pour servir à l'histoire ecclésiastique de la fin du* XVIII*e* *siècle et du commencement du* XIX*e*, ainsi qu'un ouvrage intitulé : *Sur l'état actuel de la religion en France*.

POULIN (Amable-Fidèle), théologien, né vers 1740 au Bief-du-Fourg, bailliage de Salins, fit de bonnes études, et embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir professé quelque temps la philosophie,

il fut pourvu de la chaire de théologie au collége de Besançon, qu'il remplit d'une manière distinguée. L'évêque de Lausanne le nomma l'un de ses vicaires-généraux, et l'abbé de Saint-Gall, en lui donnant le titre de professeur honoraire de physique et de mathématiques, lui assigna une pension. A l'époque de la révolution, l'abbé Poulin suivit Mgr. de Durfort, archevêque de Besançon, forcé d'abandonner son siége, et lui prodigua les soins et les consolations qui dépendaient de son ministère. Après la mort de ce prélat, il continua de rester en Suisse, donnant à l'étude tous les loisirs que lui laissaient les devoirs de son état. Ayant obtenu, en 1799, la permission de rentrer en France, il vint habiter au milieu de sa famille; et il mourut au Bief-du-Fourg, en 1801, à 61 ans. Outre quelques *Dissertations* dans les *Recueils de l'académie de Besançon,* dont il était membre, on a de l'abbé Poulin : *De Deo revelante prælectiones theologicæ,* Besançon, 1787-88, 3 tom. en 4 vol. in-12. C'est la première partie d'un cours de théologie, que les circonstances ne lui ont pas permis de terminer.

* POULLAIN ou POULAIN du PARC (Augustin-Marie), jurisconsulte, frère du littérateur Poullain de Saint-Foix (*voy.* ce nom), né à Rennes en 1701, embrassa la même profession que son père Poullain de Bélair, avocat, auteur d'une traduction abrégée du *Commentaire de d'Argentré sur la coutume de Bretagne.* Après s'être distingué au barreau, il n'y parut plus que dans des occasions d'éclat, et se consacra à l'enseignement du droit. Emule du célèbre Pothier, comme professeur, s'il est moins connu par ses ouvrages, c'est qu'il s'est borné à éclaircir les coutumes de sa province. Il mourut dans sa patrie en 1782. On a de lui : *Journal des audiences et des arrêts du parlement de Bretagne,* 1737-78, 5 vol. in-4; *Coutumes de Bretagne,* 1745, 3 vol. in-4. On les connait plus généralement sous le nom de *Grande coutume,* pour les distinguer de l'ouvrage suivant : *La coutume et la jurisprudence coutumière de Bretagne dans leur ordre naturel,* 1759, in-8, réimprimé plusieurs fois; *Principes du droit français suivant les maximes de Bretagne,* 1767-71, 12 vol. in-12; cet ouvrage a été très-utile à Toullier (*voy.* ce nom); *Observations sur les ouvrages de Perchambault de la Bigotière,* 1776, in-12.

POULLAIN-GRANDPREY (Joseph-Clément), conventionnel, né le 23 décembre 1744 à Ligneville, près Mirecourt, était d'une constitution si délicate, que ses parents ne lui firent apprendre à lire et à écrire qu'à 9 ans; il acquit les premières notions de la langue latine dans la maison paternelle et termina ses études avec succès chez les jésuites de Pont-à-Mousson. D'abord avocat à Mirecourt, il fut en 1770 pourvu de l'office de procureur du roi près de ce bailliage, et l'année suivante il obtint la place de prévôt de Bulgneville, qu'il occupait à la révolution. L'un des commissaires chargés de rédiger les cahiers de doléances du tiers-état de la Lorraine, il fut élu procureur syndic du département des Vosges, et montra dans les circonstances difficiles où l'on se trouvait, une modération qui lui acquit la confiance générale. Il présida les assemblées électorales de 1791 et de 1792, et dans cette dernière fut nommé député à la Convention. Désigné par le sort l'un des commissaires chargés de communiquer à Louis XVI les pièces trouvées aux Tuileries que l'on prétendait être à sa charge, afin qu'il pût y répondre, ses égards pour ce malheureux prince déplurent à Drouet et à Legendre, qui firent décréter qu'*il ne lui serait plus fait de communication à l'avenir.* Il s'opposa d'abord à ce que la Convention jugeât le roi; et forcé de prendre part à ce jugement inique, il se prononça pour la ratification du peuple et vota pour la mort, mais avec la réserve du sursis inséparable de son vote, ce qui le fit comprendre dans la minorité, c'est-à-dire, parmi ceux qui avaient voté la réclusion et le bannissement. Après la session, il passa au conseil des Anciens, en fut élu secrétaire, puis président, et occupa fréquemment la tribune. Sorti par la voie du sort, en 1797 il fut réélu au conseil des cinq-cents, prit une part active à la journée du 18 fructidor, et continua dans les sessions suivantes à servir le Directoire. Cependant en 1799 il changea de conduite, attaqua fortement les directeurs qu'il avait jusqu'alors défendus, et finit par se ranger dans le parti des démagogues qui plus tard voulurent s'opposer au 18 brumaire. Compris parmi les députés qui furent momentanément relégués dans le département de la Charente, il accepta un asile chez Montgolfier, pour se soustraire aux premières poursuites, et bientôt put revenir dans sa famille. Il s'y occupa d'essais agricoles, notamment de la culture du sainfoin qu'il introduisit dans son département, ce qui lui valut une médaille de la société d'encouragement. En 1800 nommé président du tribunal civil de Neufchâteau, il devint en 1811 président de la cour d'appel à Trèves, où il se concilia l'estime générale. Les événements de 1814 le ramenèrent dans ses foyers. Dans les cent-jours député à la chambre des représentants, à la seconde restauration il fut exilé comme régicide; mais le roi, s'étant fait rendre compte de la nature de son vote, il fut autorisé, par une ordonnance du 13 février 1818, à rentrer en France. Depuis il ne s'occupa plus que d'agriculture, et il mourut dans sa terre de Graux le 6 février 1826.

POULLAIN. *Voy.* BARRE, POLLUX et SAINT-FOIX.

* POULLE (l'abbé Louis), célèbre prédicateur, né en 1703 à Avignon, d'une famille distinguée dans la robe, suivit d'abord son goût pour la poésie, et deux années de suite obtint le prix aux Jeux-floraux de Toulouse; mais ayant embrassé l'état ecclésiastique, il renonça à la poésie pour ne plus s'occuper que de l'étude des divines Ecritures. Quelques sermons qu'il eut l'occasion de prononcer annonçant un véritable talent pour la chaire, il se rendit à Paris pour se perfectionner, et dès son début s'y fit remarquer. Sa réputation s'accroissant de jour en jour, le roi lui accorda une pension; et ayant en 1748 prêché le panégyrique de saint Louis en présence de l'académie française, ce corps, si juste appréciateur du mérite, sollicita pour lui un bénéfice; l'abbaye de Notre-Dame de Nogent lui fut alors accordée. Depuis, il ne cessa de prê-

cher, soit à Paris, soit à la cour, avec les mêmes applaudissements. En 1770, ayant pris la résolution de se retirer dans sa famille, il prit congé de ses auditeurs par son sermon sur la *Vigilance chrétienne*, où l'on remarqua ce passage dans lequel il prédit les malheurs que devait produire l'irréligion, affichée partout sous le nom de *Philosophie*. « Hélas! mes très-chers frères, depuis 35 ans que » nous exerçons le ministère de la parole dans » cette capitale, nous n'avons cessé de vous an- » noncer tous ces malheurs et de vous en montrer » le principe.. Sentinelle vigilante, du haut de la » montagne où nous étions placés, nous avons » sonné l'alarme au moment où la Babylone mau- » dite, après avoir préparé son poison, vous offrit » en souriant la coupe de l'impiété..., nous vous » criâmes : Arrêtez.......! Qu'allez-vous faire? Loin » de vos lèvres cette coupe empoisonnée...! Vous » buvez la mort. Tout est perdu, la religion, les » mœurs, l'Etat. Vous ne regardiez alors nos pro- » phéties que comme l'exagération d'un zèle outré, » nous-même nous ne comptions pas qu'elles fus- » sent sitôt accomplies..... Que nous reste-t-il donc » à vous prédire en descendant de la montagne? » Nous le disons en gémissant : les *Vengeances du » ciel!* Quel héritage...! » A ces dernières paroles, tout son auditoire parut si consterné, qu'il y fut sensible lui-même. Retiré dans sa patrie, il ne cessa de l'édifier par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il mourut le 8 novembre 1781, à 79 ans, à Avignon où sa famille lui avait fait élever dans l'église de Notre-Dame un monument qui a été détruit par les vandales de la révolution. L'abbé Poulle n'avait point écrit ses *Sermons*; en 1776, cédant aux instances de son neveu, vicaire-général à Saint-Malo, il consentit à lui en dicter onze conservés dans sa mémoire depuis 40 ans : imprimés à Paris en 1778, 2 vol. in-12, ils y ont été reproduits en 1781 et à Lyon en 1818. Ces sermons écrits d'un style élégant et nerveux, souvent sublime, rempli de grandes images et de nobles pensées, sont défigurés par la recherche et l'enluminure académique. Laharpe, Chateaubriand, Fontanes, ont rendu justice aux talents de l'abbé Poulle, mais sans dissimuler ses défauts. Son *Eloge* a été publié par Sainte-Croix, Avignon, 1783, in-8.

* POULLE (l'abbé Louis de), neveu du précédent, né à Avignon le 10 mai 1743, ordonné prêtre à l'âge de 24 ans, fut presque aussitôt nommé par le pape, avec l'agrément du roi, prévôt de la cathédrale d'Orange. En même temps, l'évêque de Saint-Malo, son oncle, lui envoya des lettres de grand-vicaire, et à la mort du célèbre prédicateur, le roi lui accorda une pension. En 1789, député suppléant aux états-généraux par le clergé d'Orange, il y remplaça l'évêque de ce diocèse, et s'y distingua parmi les défenseurs des droits de la religion et du trône. A la mort de l'évêque d'Orange, le pape Pie VI le nomma pour administrer ce diocèse pendant la vacance; mais les troubles toujours croissants de la révolution l'obligèrent bientôt de s'éloigner. S'étant rendu en Italie, il fut accueilli favorablement de Mesdames, à Rome, et de Louis XVIII, à Vérone. Rentré en France à la restauration, il fut créé chevalier de Malte, nommé vicaire-général de Saint-Flour, puis d'Avignon, et il eût sans doute obtenu un évêché, dont ses talents et ses vertus le rendaient digne, si son âge avancé, ses infirmités et un tremblement convulsif dans les mains ne l'eussent empêché de remplir les fonctions de cette place importante. Nommé, le 10 octobre 1824, chanoine honoraire du chapitre royal de Saint-Denys, il ne jouit que peu de jours de cet honneur, étant mort le 23 novembre de la même année, à 81 ans.

* POULLETIER de la SALLE (François-Paul-Lyon), médecin, né en 1719, fils de l'intendant de la généralité de Lyon, fut tenu sur les fonts de baptême au nom de la ville, ce qui explique pourquoi il en portait le nom. Envoyé à Paris pour y faire son droit, ce fut à l'étude de la médecine qu'il se livra. Il apprenait l'art de guérir dans des vues de bienfaisance, peu touché des vues de sa famille qui voulait qu'il devînt magistrat. « Non, » disait-il, je n'ai point assez médité sur des de- » voirs que je crois au-dessus de mes forces, et » je n'ai point assez vécu pour inspirer la con- » fiance qui est nécessaire au succès. » Par égard cependant pour les auteurs de ses jours, il accepta la charge de maître des requêtes; mais il exerçait en même temps la médecine en faveur des pauvres. Il établit dans les faubourgs de Paris trois hospices, où les malheureux furent reçus et traités à ses dépens par les médecins et les chirurgiens les plus habiles, sous lesquels il apprit à connaître la nature et les diverses périodes des maladies. Intime ami de Macquer, il partagea ses travaux et lui fournit plusieurs articles pour son *Dictionnaire de chimie*. Uniquement occupé à faire le bien, il ne connut d'autres délassements que la musique. Né avec une constitution faible, il succomba au mois de mars 1788, regretté de tous les amis des sciences et de l'humanité. Il a laissé une bonne traduction de la *Pharmacopée du collége royal des médecins de Londres*, Paris, 1761-1771, 2 vol. in-4. Vicq-d'Azyr prononça l'*Eloge* de Poulletier à la société de médecine.

· POULLIN de LUMINA (Etienne-Joseph), négociant à Lyon, né à Orléans, mort en 1772, s'est fait connaître : par son *Histoire de la guerre contre les Anglais, depuis 1745 jusqu'à présent*, 1759-60, 2 vol. in-8; *Abrégé chronologique de l'histoire de Lyon*, 1767, in-4; *Histoire de l'Eglise de Lyon*, 1770, in-4; *Les mœurs et coutumes des Français*, 1769, 2 vol. in-8. Ces ouvrages sont écrits d'un style languissant et peu propre à attacher le lecteur. Dans son *Histoire de l'Eglise de Lyon*, on a cru remarquer un esprit de parti qui lui attira des désagréments.

* POULTIER D'ELMOTTE (François-Martin), militaire, religieux, législateur et écrivain, né à Montreuil-sur-Mer, en 1753, d'une famille estimée et considérée dans le pays, quitta ses études pour entrer dans la carrière des armes, et servit d'abord dans la maison du roi, puis dans le régiment de Flandre, où il était sous-lieutenant en 1770. Deux ans après il renonça à l'état militaire, et fut successivement professeur de littérature française à Londres, et commis dans les bureaux de l'inten-

dance de Paris; mais s'étant servi du contre-seing de l'intendant pour faire circuler des nouvelles à la main, il perdit son emploi. Alors il entra au théâtre des élèves de l'opéra, et il y joua les rôles de Jannot. En quittant ce théâtre, il fut admis chez les bénédictins; mais il se borna à en porter l'habit, et fut professeur au collége de Compiègne. Dès le commencement de la révolution, il en embrassa la cause avec chaleur; il reprit les armes, s'enrôla comme volontaire, et devint chef de bataillon. Député du Nord à la Convention, il y vota la mort du roi et son exécution dans les 24 heures. Au 9 thermidor, il se déclara contre Robespierre, et il attaqua son compatriote Lebon et les jacobins avec autant de véhémence que s'il n'eut jamais figuré dans leurs rangs. Envoyé en mission dans le Midi, il se montra l'ennemi prononcé des terroristes; mais, après le 13 vendémiaire, renvoyé dans la Haute-Loire, il y sévit contre les royalistes. Poultier passa au conseil des Anciens, et se voua aux intérêts du Directoire, qu'il défendit dans son journal de l'*Ami des lois*; il y tonna contre les prêtres, les parents d'émigrés et le *modérantisme*, et contribua au 18 fructidor. Cependant plus tard il combattit dans le même journal le projet de Boulay de la Meurthe qui demandait la déportation des nobles, et contribua à faire rejeter cette atroce mesure. Sorti du conseil en 1798, il fut nommé par le Directoire chef de brigade de gendarmerie dans les départements réunis. Réélu l'année suivante au conseil des cinq-cents, il y parla en faveur de la liberté de la presse, et se prononça pour la révolution du 18 brumaire. En 1802, il rentra au service avec le grade de colonel, et nommé commandant de place à Montreuil, sa patrie, y resta jusqu'à la restauration. Ayant siégé pendant les cents-jours à la chambre des représentants, il fut obligé comme régicide de quitter la France en 1816, et mourut à Tournay en 1827. On a de lui: *Lettres sur le partage de la Pologne*; *Galatée*, scène lyrique; plusieurs *Epîtres* en vers et plusieurs morceaux sur la métaphysique, la logique, la littérature, etc. La vie de Poultier fut agitée par des vicissitudes de tout genre : il porta tour à tour les habits les plus disparates et fit les métiers les plus opposés; mais il n'est pas le seul que la révolution ait soumis à ces changements de conduite comme d'opinions.

POUPART (François), né au Mans, vint de bonne heure à Paris, où il s'appliqua à l'étude de la chirurgie. L'académie des sciences se l'associa en 1699, et le perdit en 1708. On a de lui : une *Description de la sangsue*, dans le *Journal des savants*; un *Mémoire sur les insectes hermaphrodites*; l'*Histoire du formica-leo et du formica-pulex*; des *Observations sur les moules*, et d'autres écrits dans les Mémoires de l'académie des sciences. On croit aussi qu'il fut l'éditeur du livre intitulé *La Chirurgie complète*. C'est un Recueil de plusieurs *Traités* curieux et utiles.

POUPART (l'abbé Vincent), né en 1729 à Leveroux, dans le Berri, était curé de Sancerre à l'époque de la révolution. Il en adopta les principes, fut député aux états-généraux en 1789, et prêta, l'année suivante, le serment exigé des ecclésiastiques. Poupart fut en conséquence élu évêque constitutionnel du département du Cher; mais il refusa, à cause de la faiblesse de sa santé. Pendant la terreur il se tint à l'écart; et, quand le calme fut un peu rétabli, il revint à Sancerre où il reprit l'exercice de ses fonctions, et mourut en 1796. On a de lui une *Histoire de la ville de Sancerre*, Paris, 1777, in-12; 2ᵉ édit., Bourges, 1838, in-8, augmentée d'une notice sur l'auteur. — POUPART, chantre du chapitre de Saint-Maur, a publié, sous le voile de l'anonyme, une *Dissertation sur ce qu'on doit penser des esprits à l'occasion de l'aventure de Saint-Maur*, Paris, 1707, in-12; réimprimée dans les *Dissertations sur les apparitions* de dom Calmet; et dans le *Recueil de dissertations* sur le même sujet de Lenglet-Dufresnoy.— POUPART (le P. Spiridion), religieux du tiers-ordre de saint-François de Picpus: est auteur d'une *Dissertation sur deux tombeaux antiques qui se voient dans l'église de Notre-Dame de Soissons*, 1710, in-12.— POUPART (Jean-Baptiste), littérateur, né en 1768 à St.-Dié, mort en 1827, bibliothécaire et membre de l'académie de Lyon, a laissé une traduction de *l'art poétique* d'Horace, en vers français, dont le manuscrit était conservé dans les portefeuilles de l'académie de Lyon. Cette traduction imprimée en 1828 a fait accuser Poupart de plagiat. *Voy.* ST.

POUPLINIÈRE (de la). *Voy.* POPELINIÈRE.

POUPPÉE. *Voy.* DESPORTES.

** POUQUEVILLE (François-Charles-Hugues-Laurent), historien, né en 1770 à Merlerault (Orne), reçut les premières leçons de l'abbé Lecomte, vicaire de sa paroisse, et acheva ses études avec succès au collége de Caen. Destiné à l'état ecclésiastique, il entra en 1791 au séminaire de Lisieux; il venait d'y prendre le sous-diaconat, quand les événements de la révolution le déterminèrent à suivre une autre carrière. Il se rendit alors à Paris pour y étudier la médecine, sous le célèbre Dubois (*voy.* ce nom, III, 288), dont il devint l'ami, et auquel il dut la faveur d'être admis comme médecin à faire partie de l'expédition d'Egypte. A son retour, pris par un corsaire barbaresque, il fut déposé sur les rivages de la Morée, et tomba dans les mains des Turcs, qui l'emmenèrent prisonnier à Tripolitza, où il passa le rigoureux hiver de 1799. Au printemps suivant conduit à Constantinople, il y fut renfermé au château des Sept-Tours, où il trouva notre consul Ruffin (*voy.* ce nom) auquel il eut plus tard l'occasion de rendre d'importants services. Il y passa deux ans qu'il eut le bon esprit d'employer à étudier le grec moderne, qu'il parvint à parler et à écrire avec élégance et facilité. Mis en liberté sur la réclamation du gouvernement français, il arriva en 1801 à Paris, et, la même année, présenta pour recevoir le doctorat une thèse latine sur *La peste de l'Orient*, qui fut remarquée et qui a été mentionnée dans le *rapport* du concours pour les prix décennaux. En 1805, il publia son *Voyage en Morée, à Constantinople et en Albanie*, 3 vol. in-8, dont le succès fixa sur lui l'attention du gouvernement. Nommé consul à Janina, il y résida jusqu'en 1815 près du fameux Ali-Pacha, et sut mériter la con-

fiance de cet homme extraordinaire. Ce consulat ayant été supprimé, il fut envoyé, en 1816, consul à Patras; mais fatigué de cette vie isolée, et désirant mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis, il obtint d'être remplacé par son frère (M. Hugues Pouqueville) et revint en France. Accueilli par tous les savants avec les égards que méritaient ses talents et ses services, il publia son *Voyage de la Grèce*, Paris, 1820-1822, 5 vol. in-8 (réimprimé en 1826-27, 6 vol. in-8). Cet ouvrage, qui dut une partie de sa vogue aux circonstances, offre de bonnes descriptions, des aperçus utiles et méritera toujours d'être consulté par ceux qui voudront se faire une idée exacte de l'état actuel d'un pays si intéressant sous tous les rapports. Il l'a refondu en partie dans son *Histoire de la régénération de la Grèce, comprenant le précis des événements depuis* 1740, Paris, 1824, 2e édit. 1825, 4 vol. in-8. Nommé correspondant de l'académie des inscriptions depuis 1819, il y remplaça Laujuinais (*voy.* ce nom) comme membre titulaire en 1825. Il y lut depuis cette époque différents *Mémoires* sur le commerce du Levant, sur l'Illyrie, sur les colonies Valaques établies en Grèce, qui ont déjà trouvé ou qui trouveront place dans les recueils de cette savante compagnie. L'affaiblissement de sa santé l'avertit dès 1835 de sa fin prochaine; il s'y prépara avec la résignation d'un chrétien, et mourut, le 20 décembre 1838, à 68 ans. Indépendamment des ouvrages cités dans le corps de cet article, Pouqueville a publié dans *l'Univers pittoresque : la Grèce*, Paris, 1835, in-8, et dans les *Journaux* de 1821 à 1830 un si grand nombre d'articles, presque tous relatifs à la Grèce, que leur réunion formerait, dit-on, 8 volumes. La *Vie d'Ali-Pacha*, attribuée à Pouqueville, est de Julien Bessières (*voy.* ce nom, I, 609).

POURBUS, ou plutôt PORBUS (François), peintre, né à Burges, mort à Anvers en 1580, âgé d'environ 40 ans, était fils de Pierre, peintre habile, dont le chef-d'œuvre est un *saint Hubert*, qu'on voyait dans la grande église de Gouda. Il s'attacha surtout à peindre des animaux et des paysages; mais il a excellé dans le portrait. Il donnait à ses têtes beaucoup de ressemblance, et saisissait avec sagacité ces traits délicats dans lesquels l'esprit et la caractère d'une personne se font en quelque sorte connaître. Son ton de couleur est excellent; on aurait souhaité plus de force de dessin dans ses ouvrages. — Son fils, François POURBUS dit le *Jeune*, né à Anvers en 1570, mort à Paris en 1622, a paru surpasser son père et son maître. Il a fait beaucoup de portraits estimés. On lui doit aussi quelques sujets d'histoire, qui prouvent l'excellence de ses talents dans ce genre.

POURCHOT (Edme), célèbre professeur de philosophie, né au village de Poilli près d'Auxerre, en 1651, de parents obscurs, vint à Paris pour y achever ses études. Il s'y distingua, et devint professeur de philosophie au collége des Grassins, puis à celui de Mazarin. Il fut sept fois recteur de l'université; il l'eût été plus souvent encore, si l'on eût pu forcer davantage sa modestie. Pendant 40 ans qu'il en fut syndic, il servit ce corps avec le zèle le plus ardent, et ses membres avec l'amitié la plus agissante. Il n'était pas seulement connu dans l'université, il l'était encore dans le monde, et l'était avantageusement. Racine, Despréaux, Mabillon, du Pin, Baillet, Montfaucon, Santeuil, le recherchèrent comme un homme dont le caractère et la conversation avaient des charmes. Bossuet et Fénélon l'honoraient d'une estime particulière. Ce dernier lui offrit plusieurs fois d'employer son crédit, pour le mettre au nombre des instituteurs des enfants de France; mais Pourchot aima mieux se dévouer au service de l'université qu'à celui de la cour. Cet homme estimable mourut à Paris en 1734. On trouve son caractère en peu de mots dans ces vers faits par M. Martin, son élève :

Ille est Purchotius, quo se schola principe jactat,
Spretis certa sequi dogmata quisquiliis.
Relligionis amans, idem sophiæque magister
Egregius, mores format et ingenium.

On a de lui *Institutiones philosophicæ*, dont la 4e édit. fut donnée en 1734, in-4, ou 5 vol. in-12. Ce *Cours de philosophie*, n'étant pas conforme aux systèmes modernes, est moins consulté qu'il ne l'a été; mais il est mieux rédigé et plus plein de choses vraies et utiles que la plupart des ouvrages qu'on écrit, ou plutôt qu'on compile aujourd'hui dans ce genre. Pourchot a travaillé, pour le style, aux *Prolégomènes*, et à la composition des *Méthodes hébraïque, chaldaïque et samaritaine* de Masclef son ami, lesquelles il contribua beaucoup à répandre. On a encore de lui des *Mémoires* sur différents droits de l'université. Pourchot était très-lié avec Port-Royal.

POURFOUR (François du PETIT), médecin de Paris sa patrie, né en 1664, plus connu sous le nom de *Petit*, fit des progrès rapides dans son art. Il s'acquit une grande réputation, surtout pour la cure des maladies des yeux. Il avait imaginé et fait construire un *ophthalmomètre*, instrument destiné à mesurer les parties de l'œil, et plusieurs autres machines, pour constater ce qu'il avançait sur toute cette matière, ou pour diriger la main de ceux qui ont à opérer sur cet organe délicat. Une des plus importantes était un globe de verre creux, représentant au naturel un œil dont le cristallin est cataracté. Cet habile homme mourut à Paris en 1741, après avoir publié quelques écrits, dont le style est négligé et sans aucun agrément. Renfermé dans les faits et dans les expériences, il s'embarrassait fort peu des phrases. Ses écrits ne sont que des brochures. Les principales sont : *Trois lettres sur un nouveau système du cerveau*, Namur, 1710, in-4; une *Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'opération de la cataracte*, 1727, in-12; *Lettre dans laquelle il est démontré que le cristallin est fort près de l'uvée*, Paris, 1729, in-4; une autre *Lettre contenant des réflexions sur ce que Hecquet a fait imprimer touchant la maladie des yeux*, 1729, in-4; une troisième *Lettre contenant des réflexions sur les découvertes oculaires*, 1732, in-4. Il a orné aussi les Mémoires de l'académie des sciences de plusieurs observations curieuses. On trouva, à sa mort, un herbier de 30 gros vol. in-fol., qui ne contenait aucune plante qu'il n'eût desséchée lui-même, et dont il ne connût la vertu. Il est encore auteur d'une Dissertation qui est rare, où il critique quelques en-

droits des Eléments de botanique de Tournefort.

* POURTALÈS (Jacques-Louis de), négociant distingué, né le 9 août 1722, à Neuchâtel, où sa famille, d'origine française, était établie depuis la révocation de l'édit de Nantes, se voua dès sa première jeunesse au commerce. En 1779 il fonda un établissement dont le siége principal était à Neuchâtel, et qui avait des comptoirs dans toutes les grandes places de l'Europe. Il intéressa un grand nombre d'hommes de talents à ses vastes affaires, et, plein de droiture, de simplicité, de probité, il eut le rare privilége d'acquérir une fortune immense, sans faire des envieux, qu'il aurait d'ailleurs désarmés par le noble usage auquel il l'employa. Pourtalès développait l'industrie de son pays natal, créait la prospérité d'une population nombreuse, et fondait à Neuchâtel un hôpital, où les malades sont reçus sans distinction de religion et de patrie. (*Voy.* son *Testament* dans la *Conservateur Suisse*, t. 8, pag. 174 et 328.) Cet honorable négociant mourut le 20 mars 1814. La même année ses trois fils reçurent du roi de Prusse le titre de comte. L'un deux était en (1834) à la tête des affaires du canton de Neufchâtel, où on lui doit l'établissement d'une chapelle catholique.

** POUSCHKIN (Alexandre), poète russe distingué, né en 1799 à Saint-Pétersbourg, fit ses études au lycée de Tzar-Koëselo, d'où il fut exclu en 1817, pour avoir composé des vers qui n'annonçaient rien moins que des sentiments monarchiques. D'autres vers probablement lui rendirent la faveur de la cour, puisqu'il fut admis peu de temps après au collége des affaires étrangères, et quoiqu'il continuât de flatter les instincts et les passions populaires dans la plupart de ses ouvrages, il fut assez habile pour se ménager la faveur de l'empereur Alexandre, dont il reçut plusieurs bienfaits et qui le nomma gentilhomme de sa chambre. En 1820, il fut attaché à la chancellerie du gouverneur de la Bessarabie, et plus tard à celle d'Odessa, dans un emploi qui lui laissa tout le temps de cultiver son talent poétique. Sa réputation en grandissant ne pouvait manquer de lui faire des ennemis; mais Alexandre, qui l'aimait, se contenta de l'exiler dans une maison de campagne, et l'on peut croire que cette retraite un peu forcée ne fit que développer encore ses talents. Au reste elle ne fut pas longue, car l'empereur Nicolas, à son arrivée au trône (1825), se hâta de le rappeler à Moscou pour la solennité de son couronnement, et ne cessa depuis de le combler de faveurs. Avec de l'esprit, du talent et tout ce qui suivant le monde fait le bonheur, Pouschkin ne sut pas être heureux. Marié à une femme qu'il aimait et qui le payait de retour, il crut avoir des motifs de soupçonner sa fidélité. Dans son aveuglement, il provoqua son rival prétendu et reçut une blessure dont il mourut, le 4 février 1837, après avoir reconnu l'innocence de sa femme qu'il recommanda aux bontés de l'empereur qui lui assigna une pension considérable, et se chargea du sort de ses enfants. Pouschkin eut aussi le temps de reconnaître les erreurs dans lesquelles il avait vécu; il les désavoua publiquement et donna des marques d'un sincère repentir. Comme poète la critique n'a trouvé que des éloges à lui donner. Doué du talent le plus flexible, il a tour à tour imité l'Arioste, Byron, Shakespear, sans se montrer trop inférieur à ses modèles. Ses *Œuvres* ont été publiées aux frais de la couronne, St.-Pétersbourg, 1837, et trad. en francais par H. Dupont, Paris, 1846, 2 vol. gr. in-8. On y distingue : *Rouslan et Ludmila*, poème en 6 chants, dont le sujet tiré des annales russes est traité dans le genre du *Roland furieux* de l'Arioste, avec une grâce et un charme inexprimables. M. Dupré de St.-Maur en a traduit un fragment en vers dans l'*Anthologie Russe.* — *Les Bohémiens*, petit poème que les Russes regardent comme sa meilleure production, et *Boris Godounoff*, tragédie, jouée en 1827 à St.-Pétersbourg, et qui suffit pour assigner à l'auteur une des premières places parmi les auteurs dramatiques de son pays.

POUSSIN (Nicolas le), peintre célèbre, et considéré comme le *Raphaël de la France*, naquit aux Andelys en Normandie en 1594, d'une famille noble, mais très-pauvre, alla à Rome pour s'instruire dans l'art de la peinture, et y fit des progrès rapides. Lorsqu'il fut de retour en France, Louis XIII le nomma son premier peintre. Un jour que cet artiste venait à Fontainebleau, le roi envoya ses carrosses au devant de lui, et lui fit l'honneur d'aller jusqu'à la porte de sa chambre pour le recevoir. On avait chargé le Poussin de décorer la grande galerie du Louvre; mais ayant été traversé par plusieurs envieux, il retourna à Rome, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1665, à 71 ans. Il y avait quelque temps qu'il était à moitié paralytique. Il vécut toujours dans la médiocrité, quoique Louis XIV lui eût conservé sa qualité et ses pensions. Sa maison était montée sur le ton le plus modeste. Un jour qu'il reconduisait lui-même, la lampe à la main, l'abbé Massimi, depuis cardinal, ce prélat ne put s'empêcher de lui dire : « Je vous plains beaucoup, » M. Poussin, de n'avoir pas seulement un valet. » — Et moi, répondit le Poussin, je vous plains » beaucoup plus, monseigneur, d'en avoir un si » grand nombre. » La gloire était son seul mobile. Il ne faisait jamais de prix pour ses tableaux; il marquait derrière la somme qu'il en voulait, et renvoyait ce qu'on lui présentait en sus de son estimation. Il était encore dans l'usage d'accompagner son ouvrage d'une lettre, pour en rendre un compte détaillé et raisonné. Le Poussin a montré un grand jugement dans tout qu'il a fait : il dessinait avec beaucoup de correction; sa composition est sage, et en même temps pleine de noblesse. On ne peut lui rien reprocher contre l'érudition et la convenance. Ses inventions sont ingénieuses, son style grand et héroïque. On voit à Rome plusieurs ouvrages du Poussin, mais la plus grande partie est en France, dans la collection des tableaux du roi. Celle-ci offre entre autres les *Sept sacrements*, suite très-précieuse. Le tableau du mariage est plus faible que les autres; ce qui fit dire plaisamment à un poète, dans une épigramme, qu'*un bon mariage était difficile à faire même en peinture*. Le Poussin a peint en outre le *Déluge*, *Rébecca*, les *Bergers de l'Arcadie*, la *Femme adultère*, *Eurydice*, l'*Echo* ou les *Effets de la frayeur*; *Pyrame et Thisbé*, plusieurs *Madones* et

Saintes familles, etc. Le Bellori, qui a écrit la *Vie* du Poussin en italien, composa ces quatre vers latins en son honneur :

Parce piis lacrymis, vivit Pussinus in urna,
Vivere qui dederat, nescius ipse mori,
Hic tamen ipse silet, si vis audire loquentem
Mirum est, in tabulis vivit et eloquitur.

Une *Collection de lettres du Poussin* a été publiée par M. Quatremère de Quincy, Paris, 1824, in-8. L'éditeur y a joint un avertissement et des notes qui font bien connaître l'état des arts en France et en Italie dans le XVIIe siècle.

POUSSINES (Pierre), en latin *Possinus*, jésuite, né en 1609 à Lauran, bourg du diocèse de Narbonne, demeura longtemps à Rome, où la reine Christine de Suède, le cardinal Barberin, et plusieurs autres personnes illustres lui donnèrent des marques de l'estime qu'ils faisaient de son mérite. Il mourut en 1686, à 77 ans, également recommandable par son savoir et par sa piété. On a de lui : des *Traductions* d'un grand nombre d'écrivains grecs avec des notes; une *Chaine des Pères grecs sur saint Marc*, Rome, 1673, in-fol.; *Spicilegium evangelicum*; *Explanatio in Apocalypsim*; des *Harangues*, des pièces de vers, et d'autres ouvrages qui prouvent beaucoup en faveur de son érudition. L'*Eloge* du P. Poussines par le P. Théodore Lombard a été inséré dans les *Mémoires de Trévoux*, novembre 1750, et dans le *Dictionnaire de Moréri*, (édition de 1759.) *Voy.* POLÉMON.

POUTEAU (Claude), docteur en médecine, né à Lyon, en 1725, commença sa carrière dans l'Hôtel-Dieu de Lyon; les cures éclatantes qu'il fit dans cet hôpital prouvèrent bientôt que son génie savait s'élever au-dessus des préjugés reçus. Il mourut à la fleur de son âge, en 1775. Il a publié plusieurs écrits très-précieux pour l'art de guérir, tels que *Mélanges de chirurgie*, 1760, in-8; *Essai sur la rage*, 1763, in-8; la *Taille au niveau*, 1765, in-8. On a trouvé en outre à sa mort une ample collection de pièces intéressantes, qui ont été arrangées et publiées à Paris en 1783, 3 vol. in-8, avec des notes par M. Colombier.

POUZOL (Marie de), fille illustre, célébrée par Pétrarque comme un prodige de force, de valeur, de vertu et de chasteté. *Voyez* les *Œuvres* de ce poëte.

POVODOVIUS (Jérôme), archidiacre de Cracovie, issu d'une famille noble, se distingua par son érudition et par ses talents pour la chaire. On a de lui une *Instruction des confesseurs*, un *Traité* de la *Cène*, un autre de la *Résurrection*, et des *Ecrits polémiques*, contre les ariens, etc. Ils sont en latin, et virent le jour à Cracovie, 1610, in-4. Povodovius mourut 3 ans après, en 1613.

POWEL (Edouard), savant ecclésiastique catholique, né en Angleterre vers la fin du XVe siècle, fut élevé à l'université d'Oxford, dont il était regardé comme l'un des ornements. Sa réputation était si grande, que le roi Henri VIII le chargea d'écrire contre Luther; ce qu'il fit dans un ouvrage intitulé : *Propugnaculum summi sacerdotii evangelici, ac septenarii sacramentorum numeri adversus M. Lutherum, fratrem famosum, et Wickleffistam insignem*, Londres, 1523, in-4. Cet ouvrage, dit Dodd, dans son *Histoire de l'église*, est regardé généralement comme ce qui a été publié de mieux sur ce sujet. Il existe deux lettres écrites par l'université d'Oxford, l'une au roi, l'autre à Audeley, évêque de Salisbury, pour applaudir au choix qui avait été fait d'une personne si capable de bien défendre la cause de l'Église; elle l'appelle la gloire de leur établissement, et le recommande, comme un ecclésiastique digne du poste le plus élevé. Mais tous ces éloges, quelque mérités qu'ils fussent, ne purent le mettre à couvert du ressentiment de Henri VIII, qui ne lui pardonna point d'avoir eu le courage d'écrire en faveur de la reine Catherine et de la suprématie du siége de Rome. Powel fut poursuivi, comme auteur de ces ouvrages, pendu, et ensuite écartelé à Smithfield, le 30 juin 1540, avec les docteurs Thomas Abel et Richard Fotherstone, auxquels on n'avait pas autre chose à reprocher. L'ouvrage qu'il avait écrit pour défendre la reine Catherine, était intitulé : *Tractatus de non dissolvendo Henrici regis cum Catharinâ matrimonio*; mais il n'est pas certain qu'il ait été imprimé, quoique Stow prétende en avoir vu un exemplaire in-4: on n'en connait pas de copie. On attribue à Powel des *Sermons* latins, écrits dans un style élégant.

* POWEL (Georges), acteur et auteur dramatique anglais, né vers 1650, excellait dans le haut tragique, et réussissait surtout dans les pièces de Dryden : rival heureux, comme acteur, du fameux Belliston, il mérite, selon le poëte Cibber, d'être comparé à Wilks. Les critiques anglais le placent parmi les poëtes du second ordre. Il a laissé : *Alphonse, roi de Naples*, tragédie, 1691, in-4; *Les Frères traîtres*, tragédie, 1696, in-4; *La véritable bonne Epouse*, comédie, 1693; *L'Imposture dévoilée*, 1698, etc. Il mourut en 1714, après avoir mené une conduite régulière, qui formait un contraste avec celle que tenait son confrère Belliston.

POWELL (David), savant ecclésiastique et historien Gallois, naquit dans le comté de Denbigh, vers 1552. Après avoir fait ses études dans un des colléges dépendant de l'université d'Oxford, il prit les ordres, en 1576, et obtint divers bénéfices; il exerça, en 1582, les fonctions de chapelain de sir Henri Sidney, président du pays de Galles, et mourut en 1598. On a de lui : *Historia Cambriæ nunc Walliæ dictæ*. Cette histoire du pays de Galles, composée en latin par Caradoc, et qui s'étend de l'an 680 à 1282, avait été traduite en anglais, par Humphrey Lloyd; mais, à sa mort, la version n'était pas terminée. Powell corrigea et augmenta le manuscrit, continua l'histoire jusqu'au règne d'Elisabeth, et publia le tout avec des notes, Londres, 1584, in-4; 1697, 1774, in-8. Il en existe une traduction allemande, Cobourg, 1725, in-8; des *Notes* sur *l'itinerarium Cambriæ de Giraldus Cambrensis*, Londres, 1585; *De Britannicâ historiâ rectè intelligendâ, epistola ad Gul. Fleetwodum*, imprimée avec l'ouvrage précédent; *Pontici Virannici historia Britannica*, Londres, 1585, in-8. Wood dit que Powell prit beaucoup de peine à compiler un dictionnaire Gallois, mais qu'il mourut avant que l'ouvrage fût terminé.

POWELL (Gabriel), fils du précédent, né à Ruabon, dans le comté de Denbigh, en 1575, et mort vicaire de Northall, dans le Middlesex, en 1611, se fit une grande réputation parmi les puritains, par les ouvrages de controverse qu'il publia contre les catholiques. Wood, qui en donne la liste, prétend que Gabriel, quoique mort à 36 ans, était un prodige de science. Il reconnaît qu'il avait un zèle outré, et qu'il était puritain fanatique. Le titre d'un de ses ouvrages : *Illégitimité et danger de tolérer plusieurs religions, et de permettre un autre culte dans une monarchie, etc.*, ferait croire qu'il écrivait contre la tolérance, en même temps qu'il la demandait pour lui-même et pour ses frères les puritains.

* POWNALL (Jean), antiquaire anglais, né en 1725, à Lincoln, d'une famille distinguée, fit de bonnes études à l'université d'Oxford, et accompagna son frère (dont l'art. suit) en Amérique où il passa plusieurs années, employé dans les bureaux de l'administration des colonies. De retour en Angleterre, il se livra entièrement à l'étude de l'archéologie et fut admis dans la société des antiquaires de Londres. Il vint en France en 1787, et passa quelques mois à Lyon, où il fit imprimer une savante *Dissertation* sur l'arc de triomphe d'Orange. A la révolution il regagna l'Angleterre, où il continua de se livrer à ses goûts studieux, et mourut en 1795, à 70 ans. L'*Archéologie britannique* contient un grand nombre de *Dissertations* de cet écrivain laborieux. Il a en outre laissé un ouvrage très-estimé *sur les antiquités anglaises*.

* POWNALL (Thomas), frère du précédent, et comme lui antiquaire distingué, né à Lincoln en 1722, fut nommé en 1745 secrétaire de la commission pour le commerce et les colonies. En 1753 il se rendit en Amérique, et il y devint en 1757 gouverneur de la province de Massachussett's-Bay, puis de la province de New-Jersey en 1759, et l'année suivante gouverneur, capitaine général et vice-amiral de la Caroline méridionale. Dès 1754 il avait appelé l'attention des ministres sur les conséquences du congrès d'Albany qu'il prévoyait devoir être funeste à la mère-patrie, et qui servit de précédent et de modèle à cet autre congrès, plus remarquable, de 1775. Rappelé, en 1761, suivant ses désirs, en Angleterre, il y obtint l'emploi de payeur-général de l'armée sous les ordres du prince Ferdinand. A la paix, élu membre du parlement, il se montra fort opposé aux mesures qui amenèrent la guerre avec les colonies. Il renonça dès 1781 à la carrière parlementaire pour ne plus s'occuper que d'économie politique et d'antiquités. Etant allé aux eaux de Bath, il y mourut le 25 février 1804. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Administration des colonies anglaises*, 5ᵉ éd., Londres, 1774, 2 vol. in-8; *Description topographique d'une partie du nord de l'Amérique anglaise*, 1776, in-fol., avec une carte; *Mémoire adressé aux souverains de l'Europe et de l'Atlantique*, 1780, in-8, trad. en français par Needham, 1781, in-8; *Notices et descriptions des antiquités de la province romaine de la Gaule*, 1787, in-4, ouvrage curieux.

POYET (Guillaume), chancelier de France, né vers 1474, était fils de l'échevin perpétuel d'Angers; il étudia dans les plus célèbres universités du royaume, et vint ensuite à Paris, où il parut avec éclat dans le barreau. Louise de Savoie, mère de François Iᵉʳ, le choisit pour soutenir les prétentions qu'elle avait contre le connétable de Bourbon. Poyet ayant plaidé cette cause avec succès, la princesse lui obtint du roi la charge d'avocat-général. Ce ne fut pas là le terme de son élévation. Il devint président à mortier, puis chancelier de France en 1538. Mais ayant déplu à la reine de Navarre et à la duchesse d'Etampes, il fut arrêté en 1542, privé en 1545, par arrêt du parlement, de toutes ses dignités, déclaré inhabile à tenir aucune charge, condamné à 100,000 liv. d'amende, et enfermé pour cinq ans dans l'endroit que le roi ordonnerait. Péculat, altération de jugement, faussetés commises et protégées, concussions, créations et dispositions d'offices, évocations vexatoires, violences, abus de pouvoir, etc., tels furent les crimes dont on l'accusa suivant l'auteur de l'*Histoire du procès du chancelier Poyet*, Londres, 1776, in-8 : ouvrage d'ailleurs peu exact et plein de fiel, où l'on a moins cherché la vérité que les allusions propres à servir l'esprit de faction. On l'envoya dans la grosse tour de Bourges, d'où il ne sortit qu'après avoir cédé tous ses biens à François Iᵉʳ. Poyet mourut en 1548, à 74 ans, d'une rétention d'urine. Bien des auteurs ont paru justifier sa mémoire, et regarder sa condamnation comme une intrigue de cour et une vengeance de femme. Il est certain que la reine de Navarre, sœur de François Iᵉʳ, et la duchesse d'Etampes, maîtresse de ce prince, eurent plus de part à sa disgrace que ses prévarications. Ce chancelier ayant reçu un ordre du roi de sceller des lettres, qu'il avait d'abord rejetées, quoiqu'accompagnées d'une recommandation de la duchesse, se rencontra avec la reine de Navarre, qui lui demandait aussi une grâce. Le chancelier lui dit d'un ton chagrin : « Voilà le bien que les dames font à » la cour. Non contentes d'y exercer un empire des» potique, elles veulent encore dominer sur les » magistrats les plus consommés, pour leur faire » violer les lois les mieux établies. » La reine de Navarre prit pour elle ces paroles, qui ne regardaient que la duchesse. Elle concerta avec elle le moyen de perdre le chancelier; et qui a jamais résisté à deux femmes en crédit chez un roi faible? Cependant l'impartialité nous oblige de dire que plusieurs des accusations dirigées contre Poyet étaient fondées. Afin de remplir les coffres du roi, il se procura de l'argent par des moyens vexatoires. Dans les divisions qui existaient entre le connétable de Montmorency et l'amiral Chabot, il prit le parti du premier; et dans le procès de Chabot, dont il devint l'accusateur, il présida le tribunal, dont lui-même avait nommé les commissaires. Comme les juges ne rendirent pas l'arrêt qu'il aurait souhaité, il ajouta dans la copie qu'il en fit faire, différentes dispositions aggravantes; mais la falsification fut reconnue; l'amiral fut rétabli dans toutes ses dignités et Poyet puni : le roi lui-même déposa contre le chancelier. Après avoir payé 100,000 livres d'amende, il recouvra sa liberté. Il jouissait encore,

selon la réponse qu'il fit aux interrogatoires, de 10 mille livres de rente et de deux abbayes.

POYET (François), docteur de Sorbonne, de l'ordre de St.-Dominique, naquit à Angers vers le commencement du XVI[e] siècle. Il était prieur d'Angoulême, lorsque l'amiral de Coligni s'empara de cette ville. Les hérétiques n'ayant pu l'entraîner dans leur parti, le mirent en prison avec Jean Chauveau, âgé de 70 ans, qui y mourut mangé des vers. Ensuite, ayant tâché de vaincre le père Poyet dans la dispute et par des conférences réitérées, ils n'en remportèrent que la confusion. Ils le tirèrent de prison, le promenèrent par la ville, en lui faisant déchirer le dos et la poitrine avec des tenailles ardentes, l'habillèrent ensuite de haillons en forme de chasuble, lui mirent des brides au cou et aux bras en forme d'étole et de manipule, et le précipitèrent dans la Charente, où ils achevèrent de le tuer à coups de fusil. Tels furent les exploits qu'exerça sur une infinité de gens de bien, surtout sur les ministres du Seigneur, une secte qui a joué un si grand rôle dans la révolution sanglante qui avait détruit la religion en France.

* POYET (Bernard), architecte, né à Dijon le 3 mai 1742, reçut les leçons de Vailly, sous lequel il fit de grands progrès. Envoyé pensionnaire à Rome, il y perfectionna ses talents par la vue des monuments antiques et modernes. Dans un voyage qu'il fit à Naples, il fut chargé par l'ambassadeur de France de la direction des fêtes brillantes données à l'ambassade. De retour à Paris, il devint successivement architecte du duc d'Orléans, de la ville de Paris et de l'archevêché. Quoique étranger à tous les mouvements politiques qui agitèrent la France, il fut employé par les différents gouvernements. Membre de l'académie d'architecture et du conseil des bâtiments civils, c'est lui qui fit transporter au milieu du marché des Innocents la belle fontaine de J. Goujon (*voy.* IV, 169); et c'est à son goût et à sa persévérance que l'on dut la démolition des maisons qui obstruaient les ponts. Parmi les édifices qu'il a construits, on remarque les écuries du duc d'Orléans et le superbe frontispice qui décore la chambre des députés; cependant on reproche à cette œuvre capitale de Poyet de n'offrir qu'une imitation commune de l'antique, et d'être dénuée de grâce et d'effets pittoresques. Cet architecte avait une fécondité et une fougue d'imagination étonnante, mais en voulant paraître original, il donna souvent dans la bizarrerie, et il présenta plusieurs projets ingénieux mais inexécutables. Il est mort le 6 décembre 1824. Parmi les écrits qu'il a publiés, on remarque : *Mémoire sur la nécessité de transférer et de reconstruire l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1785, in-4. C'était l'île des Cignes qu'il avait choisi. Il reproduisit ce projet en 1807, en 1822 et en 1824; *Projet pour employer dix mille personnes, tant artistes qu'ouvriers, à la construction d'une place dédiée à la nation*, etc., 1791, in-8; *Projet de cirque national et de fêtes annuelles*, 1792, in-8; *Projet d'un monument à la gloire de Napoléon I[er]*, 1806, in-8; *Hommage national destiné à consacrer l'époque fortunée du retour de Sa Majesté Louis XVIII*, etc., Paris, 1816, in-4; *Mémoire sur le projet d'un édifice à construire au centre du grand carré des Champs-Elysées, pour les réunions de la garde royale et de la garde nationale, ainsi que pour servir aux fêtes publiques*, Paris, 1816, in-4; *Nouveau système de ponts en bois et en fer forgé... comparé avec les ponts ordinaires pour la durée, la solidité et l'économie*, Paris, 1822, in-fol. Voy. l'*Annuaire nécrologique*, tome V.

* POYNTER (Guillaume), vicaire apostolique de Londres, fut élevé au collége anglais de Douai, où il était professeur au commencement de la révolution. Enfermé avec plusieurs de ses compatriotes au château de Doullens, il ne recouvra sa liberté qu'après plus d'un an. De retour dans sa patrie, il se fit bientôt distinguer par son mérite. En 1803, il devint coadjuteur de M. Douglas, évêque et vicaire apostolique du district de Londres, et fut sacré évêque d'Halie *in partibus.* A la mort de ce prélat, en 1812, il prit possession de l'administration épiscopale. Dans les contestations, soit politiques, soit théologiques qu'il eut à soutenir, il se conduisit toujours avec réserve et modération. Son zèle éclairé, sa capacité pour les affaires, ses grandes connaissances, ses talents pour la controverse, lui donnèrent une grande influence sur les catholiques de son pays. Depuis la restauration, il vint à plusieurs reprises en France pour réclamer la restitution des biens qui appartenaient à sa nation; mais il échoua dans ses efforts. En 1815, il fit un voyage à Rome, pour l'intérêt des catholiques anglais : partout il se fit estimer par ses talents et sa sagesse. Ce prélat est mort le 26 novembre 1827 dans un âge peu avancé. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont un des plus remarquables est : le *Christianisme, ou Preuves et caractères de la religion chrétienne*, traduit par M. Taillefer, Paris, 1828, in-12, et réimpr. dans les *Démonstrations évangéliques* publiées par M. l'abbé Mignon, au Petit Mont-Rouge, 1843, in-4. Ses instructions ont contribué à faire rentrer dans le sein de l'Eglise catholique un assez grand nombre de protestants.

POZZO (André), né à Trente, en 1642, reçu frère jésuite à l'âge de 23 ans, était peintre et architecte; mais il se fit surtout une grande réputation dans la peinture. Il maniait le pinceau avec une vitesse et une facilité surprenante, et s'est distingué principalement dans la perspective. On estime beaucoup les peintures dont il a orné la voûte de l'église de St.-Ignace à Rome. Il ne réussit pas également dans l'architecture sur laquelle il a composé deux gros vol. in-fol., intitulés : *Traité de Perspective pour les peintres et les architectes*, Rome, 1693 et 1700, ouvrage d'un goût bizarre et contraire aux vrais principes de l'art. Tel est aussi le superbe autel de *saint Louis de Gonzague*, élevé sur ses dessins dans l'église de St.-Ignace, où la somptuosité et la magnificence brillent de toutes parts, mais ne dérobent pas aux yeux des artistes et des connaisseurs les défauts considérables qui règnent dans la composition. Frère Pozzo mourut le 31 août 1709 à Vienne, où ses talents l'avaient fait appeler par l'empereur.

POZZO (Cassien del), patricien de la ville de Bielle dans le Vercellais, seigneur de Reano, marquis de Romagnano, etc., né en 1498, était fils d'Antoine et de Marguerite della Torre. Jurisconsulte

sulte distingué, Cassien fut admis dans le collége des docteurs, à l'université de Turin, puis appelé à la magistrature en 1518. Il accompagna, comme conseiller intime, Charles III, duc de Savoie, dans la guerre que ce prince, à l'instigation de Charles-Quint, soutint contre les Français, qui envahirent la plus grande partie de ses états; et il se trouva avec lui à Nice, où le pape Paul III fit conclure, en 1538, une trève entre François Ier et Charles-Quint. Lorsque la trève fut rompue et que les hostilités recommencèrent, del Pozzo prouva qu'il unissait le talent du magistrat et la valeur guerrière. Le roi de France s'était allié avec le sultan Soliman, qui lui envoya, comme auxiliaire, le fameux Barberousse, vice-roi d'Alger, à la tête d'une flotte turque, pour se joindre à celle des Français, commandée par le comte d'Enghien. Les flottes combinées, ayant débarqué à Villefranche, se présentèrent devant Nice en juillet 1543; mais Cassien del Pozzo fit transporter des munitions et des vivres dans le château, où, secondé par le brave capitaine Simon de Balbe, il résista courageusement et lassa les assiégeants, qui se retirèrent après avoir pillé la ville. Dans la célèbre et dernière convocation des états généraux, tenue par le duc Emmanuel-Philibert à son retour en Piémont, afin de pourvoir à l'énorme dette publique dont l'intérêt montait jusqu'à 20 p. 100, del Pozzo opina pour la vente des biens domaniaux, inaliénables par la loi de l'état. Le duc Emmanuel-Philibert employa del Pozzo dans différentes missions importantes, et le nomma premier président du sénat de Turin, où il mourut en 1578. On a de lui : *Additiones ad communes doctorum opiniones*, Turin, 1548; *Additiones ad Bartolum*, 1577. La famille del Pozzo, prince de la Cisterna, doit à ce magistrat ses richesses et son illustration.

POZZO (Charles-Antoine del), archevêque de Pise, neveu du précédent, né en 1547, à Turin, fit ses études à Bologne, où il prit le doctorat; puis revenu à Turin, fut admis à proposer ses thèses, et à les défendre en public, pour obtenir l'agrégation au collége des docteurs de l'université ducale. Le cardinal Bobba, ayant été appelé à Rome en 1574, emmena avec lui le jeune abbé Charles-Antoine, qui, profitant des vastes connaissances de son protecteur, soit dans le droit-canon, soit dans la littérature grecque et latine, fut nommé auditeur de la Rote par le grand-duc de Florence; ensuite il devint juge du patrimoine, conseiller du grand-duché, et enfin il fut élu et sacré archevêque de Pise en 1582. Pendant les vingt-cinq ans de son épiscopat, il employa les revenus de son évêché à des œuvres de charité. Il érigea, en 1599, à Pise, une grande commanderie de l'ordre de St.-Etienne, avec le patronage de sa famille, laquelle commanderie fut assignée au chevalier Cassien del Pozzo, son neveu En 1600, il fit construire son tombeau dans le *Campo-Santo* de Pise, et il y allait souvent méditer sur la vanité des honneurs et des richesses humaines. En 1605, il fonda, près de l'université de cette ville, un collége où il régla l'admission de sept fils de familles vercellaises, à la nomination de sa famille, sous la seule condition que, si les élèves ne prenaient pas le degré de docteur dans l'une des facultés à leur choix, les parents seraient tenus de rembourser les frais de leur éducation. Sur la grande porte du palais du collége on lit l'inscription suivante : *Collegium Puteanum pietate et liberalitate Caroli Antonii Putei, archiepiscopi Pisani, fundatum et dotatum anno M. DC. V.* Par son testament il érigea un fidéi-commis en biens fonds très-considérables, auquel il appela les enfants du premier président Cassien, son oncle, ensuite les del Pozzo de Crémone, comme les seuls de l'agnation; car il faut noter que les *del Pozzo* d'Alexandrie sont un nom différent et d'une autre famille. Il mourut en 1606, dans son archevêché, au moment où le pape Paul V l'avait désigné cardinal. L'archevêque del Pozzo fut un des plus savants prélats de son temps. D'après l'historien Ughelli, il a laissé manuscrits les ouvrages suivants : *Tractatus de potestate principis*, qui existe dans la bibliothèque Laurentienne de Florence; *Tractatus de feudis in XIII libros digestum*, conservé dans les archives de Pise; *De communibus jurisconsult. opinionibus*, dans les archives du prince de le Cisterna, son neveu.

** POZZO DI BORGO (Charles-André, comte,) célèbre diplomate, né à Ajaccio, le 8 mars 1764, d'une famille déjà illustre au XIIe siècle, reçut l'éducation la plus soignée, et finit ses études à Pise, où il prit ses grades. De retour en Corse, à l'époque de 1789, il avait trop de talents et d'imagination pour ne pas vouloir prendre une part active aux événements qui se préparaient, mais dont personne encore ne pouvait prévoir l'importance et le résultat. D'abord secrétaire-délégué de la noblesse, il mérita la confiance du vieux Paoli (*voy.* ce nom) et fut un des députés que ce général envoya remercier l'assemblée Constituante d'avoir déclaré la Corse partie intégrante de la France. Dans le peu de temps qu'il fut à Paris, il y fit la connaissance des hommes qui avaient le plus d'influence sur la marche de la révolution. Un peu plus tard député de la Corse à l'assemblée Législative, il s'y fit remarquer dans le comité diplomatique. N'ayant point été réélu à la Convention, il revint en Corse et s'associa à Paoli pour soustraire son pays à l'anarchie qui pesait déjà sur la France. Il concourut à l'organisation d'un gouvernement indépendant, qui, sous la protection de l'Angleterre, put pendant trois ans braver les menaces de la *Montagne*, et comme président du conseil d'état, forma le recueil des lois qui devaient régir son pays. Quand la flotte française parut devant l'île de Corse, restée sans défense, il s'embarqua sur un bâtiment anglais, avec les débris du gouvernement déchu, et vint à Londres, où il trouva des émigrés français dont les conseils et l'appui lui facilitaient l'entrée de la carrière dans laquelle il devait s'illustrer un jour. En 1799, au moment de la campagne de Souwarow, il était à Vienne mêlé au mouvement diplomatique, qui eut une si grande influence sur les destinées du monde. Il entra, peu de temps après, au service de la Russie, avec le titre de conseiller d'état. Chargé presque aussitôt d'une mission pour la cour de Vienne, il ne passa dans cette capitale que quelques mois, et se rendit ensuite en qualité de commissaire près de l'armée anglo-russe et napoli-

taine, dont les opérations devaient commencer par le nord de l'Italie. Après la paix de Presbourg, Pozzo retourna à Vienne, puis de là à Saint-Pétersbourg, où de grandes scènes militaires se préparaient. Il dut accompagner l'empereur Alexandre dans la campagne de Prusse, et reçut à cette occasion le grade de colonel, emploi qui l'attachait à la personne même du souverain. Envoyé de nouveau à Vienne après la bataille d'Iéna, il ne put déterminer l'Autriche à reprendre les armes, et reçut alors la mission de se rendre aux Dardanelles comme ministre plénipotentiaire, pour traiter de la paix avec les Turcs. Il assista au combat du Mont-Athos, entre la flotte russe et celle du sultan, et il y gagna sa première décoration militaire. Après la paix de Tilsitt, voyant que le rapprochement qui avait lieu entre Napoléon et Alexandre rendait ses services inutiles, il demanda la permission de se retirer; mais le czar lui accorda seulement la permission de voyager. Il se trouvait, en 1808, à Vienne, où il demeura pendant toute la campagne de 1809, et ne fut pas sans influence sur le rôle équivoque de la Russie. Quand la paix fut encore imposée, Bonaparte, n'ignorant pas le rôle actif que Pozzo avait joué dans tous les mouvements diplomatiques d'Autriche et de Russie, exigea son extradition. Alexandre eut la faiblesse d'y consentir; et pour échapper au sort qui l'attendait, s'il tombait dans les mains de son ennemi, Pozzo prit le parti d'aller à Constantinople, seul point qui lui offrit une issue pour quitter l'Europe continentale et se retirer en Angleterre. Proscrit par la politique, il visita Smyrne, Malte, et de là se rendit à Londres, où il arriva en octobre 1810. Lord Castlereagh l'y accueillit avec une extrême bienveillance. Dans plusieurs conférences, Pozzo exposa aux ministres toutes les espérances qu'il avait encore d'un mouvement continental contre Bonaparte. Enfin la guerre éclata en 1812, et les Français entrèrent en Russie. A la suite de cette campagne, Pozzo resté à Londres fut rappelé par Alexandre qu'il rejoignit à Kalisch, cinq ans après l'avoir quitté. Dès ce moment, il s'occupa de rallier toutes les puissances contre Bonaparte, et concourut plus que personne à former cette terrible coalition qui devait, non sans peine, triompher de l'homme dont le pouvoir s'étendait sur la plus grande partie de l'Europe. Pendant la campagne de 1814, il fit rejeter toutes les propositions de Napoléon. Il était à la suite de l'empereur Alexandre lors de son entrée à Paris, et il fut chargé par les souverains alliés d'aller au-devant de Louis XVIII à Londres. Le roi l'accueillit avec beaucoup d'affabilité, et Pozzo ne quitta pas un instant ce prince pendant son voyage, préparant même, de concert avec lui, la déclaration de Saint-Ouen. Lorsque le gouvernement royal fut constitué, il resta à Paris comme représentant de la Russie, jusqu'au congrès de Vienne. Là il fit tous ses efforts pour décider les puissances à éloigner Bonaparte de l'Europe, et si son avis eût prévalu, il est certain qu'on n'aurait pas eu l'invasion des cent-jours. A cette époque, il rejoignit Louis XVIII à Gand, avec une mission auprès de l'armée anglo-prussienne des Pays-Bas. Il arrivait en Belgique lorsque Bonaparte tomba à l'improviste sur les frontières; il prit part aux opérations militaires des Anglais et des Prussiens, et reçut une blessure à la bataille de Waterloo. De retour à Paris, il reprit ses fonctions d'ambassadeur de Russie auprès de Louis XVIII, et fut l'un des signataires du traité de Paris. L'empereur Alexandre, en quittant la France, laissa plein pouvoir à son ambassadeur pour seconder le gouvernement de Louis XVIII. Pozzo remplit cette difficile mission avec une rare intelligence, et s'efforça, mais vainement, de diminuer les charges que la haine des Prussiens fit peser sur la France. Plus tard il contribua beaucoup à les alléger, et à délivrer le territoire de l'occupation étrangère. En récompense de ses services, le roi qui n'avait point oublié que Pozzo était né français, le nomma comte et pair de France, avec pouvoir de transporter ces titres en ligne collatérale. Charles X confirma cette double nomination. En 1823, quand Ferdinand VII (*voy.* ce nom) fut rétabli sur son trône, Pozzo reçut l'ordre de se rendre comme ambassadeur à Madrid, avec mission de pousser à un ministère de modération; il triompha, et revint prendre son poste à Paris, qu'il remplit avec le même zèle et le même talent jusqu'en 1839, époque à laquelle, par suite d'une sorte de disgrace, il reçut le titre d'ambassadeur extraordinaire à Londres. Ce changement l'affligea beaucoup; mais il ne tarda pas à revenir à Paris, où il mourut, le 18 février 1842, à 78 ans.

POZZO (Modesta). *Voy.* FONTE-MODERATA.

PRADES (Jean-Martin de), prêtre, bachelier de Sorbonne, né vers 1720 à Castel-Sarrasin, dans le diocèse de Montauban, fit ses premières études en province, passa de là à Paris, et demeura dans plusieurs séminaires, entre autres dans celui de St.-Sulpice. Ses progrès dans la théologie ne furent pas brillants; mais il sut se tirer de la foule et se faire une réputation par une *thèse* qu'il soutint en 1751, et qui fut approuvée par le syndic de la sacrée faculté, qui sans doute ne l'avait pas lue. Elle contenait les propositions les plus fausses sur l'essence de l'âme, sur les notions du bien et du mal, sur l'origine de la société, sur la loi naturelle et la religion révélée, sur les marques de la véritable religion, sur la certitude des faits historiques, sur la chronologie et l'économie des lois de Moïse, sur la force des miracles pour prouver la révélation divine, sur le respect dû aux saints Pères; mais ce qui indignait surtout, c'était le parallèle impie des guérisons d'Esculape et des guérisons miraculeuses de J.-C. Tous les gens de bien réclamèrent contre ce premier essai public de la philosophie irréligieuse. Le parlement de Paris sévit contre cette production grossière et dégoûtante. La Sorbonne l'imita, et publia une censure le 27 janvier 1752. (*Voy.* HOOKE). La thèse fut également condamnée par l'archevêque de Paris et par Benoît XIV. De Prades, craignant que l'on ne s'en tînt pas à la condamnation de son livre, se retira à Berlin, et eut quelque temps après un canonicat de Breslaw. Alors il publia une Apologie, et fut aidé dans son travail par Diderot, qui lui avait prêté la main pour sa thèse, en reconnaissance des articles que l'abbé

avait fournis à l'Encyclopédie. Dans cette Apologie, de Prades se répandit en invectives contre ses censeurs, et les accabla d'injures; mais dès que sa bile fut soulagée, il rougit de ses excès, et songea à se réconcilier avec l'Eglise. L'évêque de Breslaw fut le principal moteur dont se servit la Providence pour ménager cette réconciliation. Il rendit compte à Benoît XIV des dispositions de de Prades; et cet abbé signa, le 6 avril 1754, une rétractation solennelle, où il dit, entre autres choses, « qu'il n'avait pas » assez d'une vie pour pleurer sa conduite passée » et pour remercier le Seigneur de la grâce qu'il lui » accordait. » Il en envoya des exemplaires au pape, à l'évêque de Montauban et à la faculté de Paris. Benoît XIV obtint de la Sorbonne qu'il fût rétabli dans ses degrés. Il fut fait ensuite archidiacre d'Oppelen, et mourut à Glogau, en 1782, après avoir été renfermé quelque temps au château de Magdebourg, pour des indiscrétions et des correspondances suspectes (1). Nous avons donné quelque étendue à cet article, parce que la Thèse de cet abbé fait époque dans la révolution arrivée de nos jours à l'égard de la religion. Avant cela, on ne l'attaquait qu'en se couvrant du manteau de l'anonyme, par des moyens obscurs, par de petites brochures clandestines : la Thèse fut le premier signal d'une attaque ouverte. Depuis ce temps, l'impiété, sous le masque de la philosophie, a marché tête levée, et ses partisans n'ont point rougi de mettre leurs noms à la tête des productions les plus infâmes, et de signer leur honte avec leurs blasphèmes. Entre les écrits que l'on a publiés contre l'abbé de Prades, on distingue celui du P. Brotier, le célèbre commentateur de Tacite, intitulé : *Examen de l'Apologie de l'abbé de Prades*, avec cette épigraphe : *Bis peccat qui crimen negat*, 1753. On a remarqué, lors du système de l'égalité établi en France en 1791, que dès l'an 1751 l'abbé de Prades l'avait mis formellement dans sa thèse : *Jus illud inæqualitatis barbarum, quod vocant æquius, quia validius*. Voy. *le Journ. hist. et litt.*, 1er octobre 1791, pag. 192.

PRADO (Jérôme), jésuite espagnol, natif de Baëça, enseigna la philosophie à Cordoue avec un succès peu commun. Il finit ses jours à Rome en 1595, à 48 ans. Il s'était rendu dans cette ville pour y faire imprimer ses *Commentaires* sur l'Ecriture sainte. Il travailla pendant 16 ans avec le père Villalpande, autre jésuite, par ordre de Philippe II, roi d'Espagne, à expliquer les vingt-six premiers et les trois derniers chapitres d'Ezéchiel, qui concernent le temple. Leur production est imprimée en trois volumes in-fol., Rome, 1596. C'est un des livres les plus profondément savants qu'on ait faits sur les prophètes. On en estime surtout la description du temple et de la ville de Jérusalem : cette matière s'y trouve épuisée. Les figures sont un des mérites de cet ouvrage. On a encore de Prado des *Commentaires* sur les prophètes Isaïe, Michée, Zacharie, sur les Epîtres de saint Paul aux Galates, aux Ephésiens, aux Colossiens et aux Hébreux.

PRADO. *Voy.* MARTINEZ del PRADO.

PRADON (Nicolas), poète français, natif de Rouen, en 1632, mourut à Paris au mois de janvier 1698. Les tragédies de Pradon eurent, à leurs premières représentations, beaucoup d'admirateurs et d'illustres partisans. Ce poète se montra le concurrent de Racine, en traitant le même sujet que lui ; en effet, sa tragédie de *Phèdre et d'Hippolyte* parut avec plus d'éclat que celle de son rival, et sembla balancer quelque temps sa réputation; mais elle tomba ensuite dans un oubli dont elle n'a pu se tirer. Despréaux, intime ami de Racine, n'a pas peu contribué à ridiculiser Pradon. Cependant il faut avouer qu'il y a dans ses tragédies des morceaux qui satisfont l'homme judicieux. On jouait encore, il y a quelques années, son *Régulus ;* celui de Dorat (*voy.* ce nom) ne l'a pas fait oublier. Ses autres pièces sont : *La Troade*, *Statira*, *Scipion l'Africain*, *Tamerlan*, et *Pyrame et Thisbé*, qui fut sa première pièce. On les a recueillies à Paris, 1744, 2 vol. in-12. Il faudrait supposer que Pradon n'avait presque aucune étude, si l'anecdote suivante est vraie. Le prince de Conti, sortant de la première représentation de *Tamerlan*, lui fit observer qu'il plaçait en Europe une ville d'Asie : « Je prie Votre Altesse, répondit-il, de m'excuser; » car je ne sais pas trop bien la *Chronologie*. »

PRADOVENTURA. *Voy.* VENTURA.

PRADT (Dominique DUFOUR de), ancien archevêque de Malines, naquit en 1759 à Allanches en Auvergne, d'une famille de la haute bourgeoisie. Après avoir terminé ses études avec succès, il embrassa l'état ecclésiastique et profita de sa position dans le monde pour apprendre une foule de choses qui ne se trouvent pas dans les livres, et qui lui furent très-utiles dans la suite. En même temps il étudia l'histoire, la politique, et comme s'il eut deviné le rôle qu'il devait jouer un jour, se mit au courant des alliances et des intérêts des différentes puissances de l'Europe. Cependant il ne négligeait pas les connaissances nécessaires dans son état; et il se fit recevoir docteur en théologie en 1786. Grand-vicaire du cardinal de la Rochefoucauld, archevêque de Rouen, et pourvu de l'archidiaconé de Grand-Court, il fut député par le clergé de Normandie aux états-généraux de 1789. Il défendit avec courage à l'assemblée constituante les principes religieux et monarchiques, et signa toutes les protestations du côté droit. Après la session il se retira en Allemagne avec le cardinal de la Rochefoucauld, et s'établit à Munster, où il publia en 1798 un écrit remarquable : *Antidote au congrès de Rastadt*. Cet ouvrage, qui révélait un talent prodigieux et une grande connaissance des intérêts des différents états de l'Europe, fut suivi de *La Prusse et sa neutralité*, qui n'eut pas moins de succès. Le cardinal de la Rochefoucauld étant mort en 1799, et l'état de la France étant devenu plus calme, l'abbé de Pradt obtint sa radiation de la liste des émigrés, et, de retour à Paris, fut présenté par le général Duroc, son parent, au

(1) Il était véritablement entré dans une conspiration, non contre le roi de Prusse, mais contre la monarchie prussienne, en faveur de la France, avec laquelle il voulait se réconcilier de gré ou de force. Frédéric lui pardonna, pour ne pas paraître inconséquent, après avoir reçu l'abbé de Prades, couvert du manteau d'une philosophie qui n'a jamais empêché les gens de conspirer au besoin contre l'ordre public.

1er consul qui l'accueillit avec bienveillance. Plus tard Napoléon le nomma son aumônier, et le fit évêque de Poitiers en 1805. Il accompagna la même année Napoléon à Milan, où il officia dans la cérémonie de son couronnement comme roi d'Italie. Il le suivit en 1808 à Bayonne, et parut prendre quelque part aux négociations qui amenèrent la chute des Bourbons en Espagne. Nommé en 1809 archevêque de Malines, son chapitre refusa de le reconnaître. Il fut du nombre des évêques qui écrivirent en 1810 à Pie VII pour solliciter les dispenses de mariage que demandait Napoléon. En 1811 il fit partie de la commission chargée de préparer les objets qui devaient être soumis au concile, et fut nommé par l'empereur membre de la députation envoyée près du pape à Savone, au mois d'août de la même année. A son retour de Savone, il fut chargé par Napoléon, mécontent du cardinal Fesch, de remplir les fonctions de grand-aumônier. Nommé en 1812 ambassadeur à Varsovie, il arriva dans cette ville au mois de juin, et ouvrit la diète polonaise par un discours qui ne satisfit personne. Napoléon ne tarda pas à se repentir du choix qu'il avait fait de lui pour cette mission. L'archevêque de Malines fut rappelé. Une disgrace complète suivit la conférence qu'il eut à son retour avec l'empereur. La grande-aumônerie lui fut retirée, et il reçut l'ordre de se rendre dans son diocèse avec défense d'en sortir. Il profita de l'entrée des alliés en France pour revenir à Paris, et publia plusieurs brochures en faveur des Bourbons, dans lesquelles il se flatta d'avoir beaucoup contribué pour sa part à la restauration. Nommé chancelier de la légion-d'honneur, il ne conserva pas longtemps cette dignité, qui convenait plus à un militaire qu'à un évêque, et se retira dans les montagnes de l'Auvergne, d'où il ne revint à Paris qu'après les *cent-jours*. En 1816 il donna sa démission de l'archevêché de Malines, moyennant une pension de 12,000 fr. qui lui fut assurée par le roi Guillaume; il en obtint une autre de Louis XVIII comme ex-chancelier de la légion-d'honneur. Mais humilié de la nullité politique dans laquelle on le laissait, il se jeta dans l'opposition libérale, et publia pour occuper ses loisirs une foule d'écrits, empreints de l'esprit de parti et semés d'erreurs grossières, mais dans lesquelles on est forcé de reconnaître une étonnante fécondité d'idées, un style brillant et plein d'images, et des rapprochements très-ingénieux. Traduit en 1820 devant la cour d'assises, pour un pamphlet très-violent contre la loi sur les élections, il fut défendu par M. Dupin et acquitté. Après deux tentatives infructueuses pour arriver à la députation, il fut enfin élu en 1827 par ses compatriotes du Puy-du-Dome, et vint prendre place à la chambre à l'extrême gauche. Il espérait y exercer une grande influence; mais il trouva trop froids et trop méticuleux les libéraux sur lesquels il avait compté pour faire triompher ses opinions, et il donna sa démission en 1828. Après la révolution de juillet ses opinions se modifièrent encore. Il fit imprimer à Clermont en 1833 une brochure *sur la presse et le journalisme*, dans laquelle il appelle la royauté la sauvegarde des sociétés, et le journalisme l'auxiliaire de tous les perturbateurs. La même année il fit paraître un écrit intitulé : *De l'esprit actuel du clergé*, qui peut être regardé comme une sorte de rétractation de ses anciens principes. L'abbé de Pradt, de retour à Paris, s'occupait à réunir des matériaux pour une *Histoire de la restauration*, lorsqu'il mourut d'apoplexie, le 18 mars 1837. Il avait publié quelques semaines auparavant une brochure intitulée : *Régnicide et Régicide*, dans laquelle il montre la liaison intime qui existe entre le désordre religieux et le désordre politique. Parmi ses nombreux ouvrages ou pamphlets, dont un grand nombre ont perdu l'intérêt que leur donnaient les circonstances, on distingue : *Antidote au congrès de Rastadt*, 1798, in-8; — *La Prusse et sa neutralité*, 1802, in-8; — *Les trois âges des colonies, ou de leur état passé, présent et à venir*, 1801, 3 vol. in-8; — *De l'état de la culture en France, et des améliorations dont elle est susceptible*, 1802, 2 vol. in-8; — *Histoire de l'ambassade dans le grand-duché de Varsovie*, 1815, in-8; — *Du congrès de Vienne*, 1815, 2 vol. in-8; — *Mémoires historiques sur la révolution d'Espagne*, 3e édit., 1816, in-8; — *Les quatre concordats, suivis de quelques considérations sur le gouvernement en général et sur l'église en particulier*, 1818, 3 vol. in-8; — *Suite des quatre concordats*, 1820, in-8; *Du jésuitisme ancien et moderne*, 2e édit., 1827, in-8.

PRAGEMANN (Nicolas), docteur en philosophie à Iéna, où il mourut à la fleur de son âge, en 1719, était né à Strade en 1690. On a de lui une bonne dissertation *De meritis Germanorum in jurisprudentia naturali*; un ouvrage latin sur le *Droit Canon*, etc.

* PRAM (Chrétien), poète danois, né dans la Norwége en 1756, mort en 1821, à St.-Thomas, l'une des Antilles, où il remplissait avec le titre de conseiller d'état un emploi lucratif, remporta dans sa jeunesse plusieurs prix à l'académie de Copenhague; en 1785, il fit imprimer un poème en 15 chants, intitulé : *Staerkadder*, dont le sujet est tiré de l'histoire fabuleuse des Scandinaves. On y a relevé des inégalités; mais il renferme de très-beaux passages. On lui doit encore trois tragédies : *Damon et Pythias*, 1789; *Frode et Fingal*, 1790, et *Olinde et Sophronie*, imprimées dans le recueil dramatique de Rahbek, et qui se sont mieux soutenues à la lecture qu'au théâtre : trois *Comédies*, inédites, et un opéra intitulé : *Lagertha*, inséré dans la *Minerva*, recueil périodique auquel il a longtemps coopéré. La verve, la vigueur, le feu de l'imagination, caractérisent spécialement le talent de ce poète. Il a fourni plusieurs morceaux intéressants aux *Mémoires de la société de littérature scandinave*, dont il était membre.

PRASLIN. *Voy.* CHOISEUL.

PRAT (Antoine du), archevêque et cardinal, né en 1463 d'une famille noble d'Issoire en Auvergne, parut d'abord au barreau de Paris. Il fut fait ensuite lieutenant-général au bailliage de Mont-Ferrant, puis avocat-général au parlement de Toulouse. Elevé de charge en charge, il devint premier président du parlement de Paris en 1507, et

chancelier de France en 1515. Pour donner plus d'activité et de promptitude à la justice, il crut devoir suggérer au roi de créer une nouvelle chambre au parlement de Paris. Cette chambre, composée de vingt conseillers, forma ce qu'on appelait *la Tournelle.* François Ier ayant toujours besoin d'argent, le chancelier fut obligé de se prêter à des moyens qui répugnaient à son caractère. Les tailles furent augmentées, et de nouveaux impôts établis sans attendre l'octroi des états contre l'ordre ancien du royaume. Ayant suivi en Italie François Ier, il persuada à ce prince d'abolir la pragmatique-sanction, et de faire le concordat, par lequel le pape remit au roi le droit de nommer aux bénéfices de France et le roi accorda au pape les annates des grands bénéfices sur le pied du revenu courant. (*Voy.* FRANÇOIS Ier et LÉON X.) Ce concordat finit heureusement les longues contestations qui avaient subsisté entre les papes et les rois de France. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, du Prat fut élevé successivement aux évêchés de Meaux, d'Albi, de Valence, de Die, de Gap; à l'archevêché de Sens, enfin à la pourpre en 1527. Nommé légat *à latere* en France, il couronna la reine Eléonore d'Autriche. Un auteur italien prétend qu'il voulut se faire pape en 1534, après la mort de Clément VII, et ajoute qu'il le proposa au roi, auquel il promit de contribuer jusqu'à 400,000 écus; mais que ce monarque se moqua de son ambition, et retint son argent. Ce fait n'a aucune vraisemblance : car, outre que Paul III obtint la tiare vingt-huit jours après la mort de Clément VII, il n'est point apparent que du Prat, qui était âgé et incommodé, songeât à quitter la tranquillité de sa maison pour les agitations du trône pontifical. Il se retira, sur la fin de ses jours, au château de Nantouillet, où il mourut en 1535, à 70 ans. On accuse ce ministre d'avoir suggéré au roi l'idée de vendre les charges de judicature. M. Le marquis d'Argenson, ministre d'état, prétend, dans ses *Loisirs*, le justifier de ce reproche, et dit que ce fut d'Amboise qui commença à rendre les charges vénales; mais cette assertion paraît moins bien prouvée que la première. — Son fils, Guillaume du PRAT, évêque de Clermont, assista au concile de Trente, sous le pape Paul III, fonda le collége de Clermont à Paris pour les jésuites, et mourut en 1560, à 53 ans, avec la réputation d'un prélat zélé et éclairé.

PRATELLI ou PRATILLI (François-Marie), chanoine de Capoue, où il naquit vers 1700. Il fut considéré comme un des hommes les plus érudits de son siècle. Il a publié : *Historia principum Longobardorum, quæ continet antiqua aliquot opuscula de rebus Longobardorum Beneventanæ olim provinciæ, quæ modo regnum fere est Neapolitanum*, Naples, 1751, 5 vol. in-4. Cette même histoire avait été publiée en 1643 par Camille Pellegrini le jeune, de Capoue; elle comprend depuis 720 jusqu'en 1137, et a été insérée dans les collections historiques de Burmann et de Muratori. Pratelli l'augmenta considérablement, l'enrichit de plusieurs dissertations et de la vie de Pellegrini. *De consolari della provincia della Campania, dissertazione*, Naples, 1757; *La via Appia riconosciuta e descritta di Roma a Brindisi*, Naples, 1747, in-fol., fig. Pratelli mourut en 1786.

PRATEOLUS (Gabriel), autrement *du Préau*, naquit en 1511 à Marcoussi, et mourut en 1588, docteur de Sorbonne. Son jugement n'égalait pas son érudition. Il mit au jour et augmenta la *Géomance* de Cattan, travail au moins inutile. Ses traités de doctrine et d'histoire ecclésiastique, tels que son *Elenchus hæreticorum*, Cologne, 1605, in-4, firent honneur à son zèle; mais l'*Elenchus* comprend bien des gens qui ne doivent pas être placés parmi les hérétiques. Les ouvrages de du Préau peuvent se diviser en quatre classes, théologie, traductions, grammaire et histoire. *Voy.* la *Bibliothèque* de la Croix-du-Maine.

* PRATI (Alessio), compositeur, né en 1736 à Ferrare, où il mourut le 2 février 1788, est particulièrement connu par son opéra d'*Ifigenia*, qui fut tellement goûté, qu'après la première représentation, l'archiduc acheta l'ouvrage, et le retira pour en demeurer seul possesseur; et par son *Armida abbandonata*, qui obtint un succès prodigieux, et lui valut la place de maître de chapelle de l'électeur palatin.

PRATINAS, ancien poète tragique de Philonte, ville du Péloponèse, voisine de Sicyone, florissait vers l'an 500 avant J.-C. Ce poète était contemporain d'Eschyle et de Chérile, qui écrivit dans le même genre, et dont il fut le concurrent. Il composa jusqu'à 50 poëmes dramatiques, parmi lesquels on comprend 32 farces connues sous le nom de *Satires*. On en trouve quelques fragments dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

* PRATO (Jérôme da), prêtre de la congrégation de l'Oratoire d'Italie, né à Vérone vers 1710, mort en 1782, était un savant philologue. On a de lui : *De chronicis libris ab Eusebio cæsariensi scriptis et editis; accedunt græca fragmenta ex libro primo, olim excerpta a Georgio Syncello*, Vérone, 1750, in-8; *Sulpicii Severi opera ad mss. codices emendata, notis, observationibus et dissertationibus illustrata*, Vérone, 1754, 2 vol. in-4. — Casimir Oudin, *De scriptoribus ecclesiast.*, tom. 2, pag. 568, fait mention d'après Barthélemi Albizzi, auteur des *Conformités de saint François*, d'un PRATO (Arlotto), frère mineur, élu en 1225 général de son ordre, auquel il attribue les *Concordantiæ bibliorum sacrorum*, contre l'opinion qui les donne à Hugues de Saint-Cher (*voy.* ce nom, IV, 466); sur quoi on peut consulter Echard, *De scriptoribus ordinis prædicatorum*, tom. 1er, p. 203; et Wadding, *Scriptores ordinis minorum*, p. 40, qui cite, en faveur de *Prato*, Trithème et d'autres.

PRATO (Hugues de). *Voy.* HUGUES.

PRATOVENTURA. *Voy.* VENTURA.

* PRATT (Charles), comte CAMDEN, chancelier d'Angleterre, né en 1713, fit ses études à Eton et à Cambridge, et exerça ensuite la profession d'avocat, mais avec si peu de succès, qu'il fut tenté d'y renoncer. En 1754, il fut nommé au parlement par le bourg de Downton, dans le Wilsthire. Cinq ans plus tard il obtint la place de juge assesseur de Bath,

et la même année celle de procureur-général du roi. En 1761, il présida la cour des plaids-communs et reçut le titre de chevalier, puis le grade d'avocat du roi. Pratt montra dans l'exercice de ses fonctions l'impartialité du magistrat et une profonde connaissance de la législation civile et politique de son pays. Sa conduite dans l'affaire de Jean Wilkes et dans celle des imprimeurs de North-Briton lui valut une grande popularité. Le lord-maire de Londres et le conseil de la ville lui adressèrent, dans une boîte d'or, l'acte de participation à leurs franchises, et lui décernèrent d'autres honneurs. En 1765, il fut créé pair de la Grande-Bretagne, avec le titre de baron Camden, et en 1766, il remplaça lord Northington, en qualité de grand-chancelier. Il conserva toujours son indépendance; sa constante opposition à toutes les mesures contre les Américains lui fit perdre sa charge en 1770. En 1782, l'issue de la guerre d'Amérique ayant confirmé les vues de Camden, il fut nommé président du conseil. Le ministère, dit de la *coalition*, l'expulsa un moment de ce poste, mais il y rentra ensuite définitivement, et obtint, au mois de mai 1786, le titre de comte. A l'égard de la révolution française, il se rangea du parti de Pitt. Il mourut le 18 avril 1794. On lui attribue *Recherches sur la nature et les effets de la loi* d'habeas corpus, *le grand boulevard de la liberté anglaise*, etc. Camden avait épousé une fille de Nic. Jeffreys.

PRAXAGORAS d'Athènes vivait vers l'an 345 de J.-C. Il publia, âgé seulement de 19 ans, l'*Histoire des rois d'Athènes*, et à 22 ans, la *Vie de Constantin le Grand*. Photius nous en a conservé des fragments. Quoique païen, il y parle très-avantageusement de ce prince : témoignage qui vaut certainement mieux, et qui a plus d'autorité et de force que toutes les satires des prétendus philosophes du XVIII[e] siècle contre le premier empereur chrétien. (*Voy.* CONSTANTIN.) Il avait aussi écrit l'*Histoire d'Alexandre le Grand*.

PRAXEAS, hérésiarque du II[e] siècle, était phrygien. Il alla à Rome du temps du pape Eleuthère, s'y déclara contre les montanistes, et engagea le pape à révoquer les lettres de communion qu'il leur avait accordées sur de faux exposés. Il connaissait d'autant mieux leurs erreurs, qu'il avait quitté leur secte; mais il tomba ensuite dans une autre hérésie; ne reconnaissant qu'une seule personne dans la Trinité, et disant même que le Père avait été crucifié comme le Fils, ce qui fut depuis suivi par les hérétiques noëtiens, par les sabelliens et par les patripassiens. Tertullien écrivit avec une extrême véhémence contre Praxéas, qui avait passé de Rome en Afrique. Il revint deux ou trois fois dans le sein de l'Eglise, qui, comme une bonne mère, le reçut avec une très-grande douceur; mais il retomba toujours et mourut dans l'hérésie.

PRAXILLA, dame de Sicyone, florissait vers l'an 450 avant J.-C. Elle inventa, dit-on, une espèce de vers, qui de son nom fut appelée *praxilléenne*. Mais tout cela est fort incertain; et l'on peut douter aussi que les poésies imprimées sous son nom avec celles de quelques autres poètes lyriques, Hambourg, 1734, in-4, soient effectivement de cette ancienne muse.

PAXITÈLE, sculpteur grec, vers l'an 364 avant J.-C. réussissait tellement à travailler le marbre, qu'il semblait l'animer par son art. Tous ses ouvrages étaient, dit-on, d'une grande beauté : on ne savait auquel donner la préférence; il fallait être lui-même, pour juger des différents degrés de perfection. La fameuse courtisane Phryné ayant obtenu de Praxitèle la permission de choisir son plus bel ouvrage, se servit d'un stratagème pour le connaître. Elle fit annoncer à ce célèbre artiste que le feu était à son atelier; alors, tout hors de lui-même, il s'écria : « Je suis perdu, si les flammes n'ont point épargné mon *Satyre* et mon *Cupidon*. » Phryné, sachant le secret de Praxitèle, lui déroba le *Cupidon*. Les anciens auteurs ont beaucoup vanté une autre statue de l'*Amour* faite par ce sculpteur, une statue de *Phryné*, une entre autres, dont les habitants de Gnide furent possesseurs, mais que Pline dit avoir été inférieure à celle de Scopas. (*Voy.* ce nom.) On voit que Praxitèle, ainsi que la plupart des artistes du paganisme, choisissait de préférence des sujets assortis à la corruption des mœurs et au goût d'un peuple voluptueux. L'opinion commune est qu'un des deux chevaux qu'on voit au Monte-Cavallo à Rome, est de Praxitèle.

PRÉ (Claude du), sieur de Vau-Plaisaint, naquit à Lyon vers l'an 1545. Ses ancêtres y avaient été distingués dans la robe et dans la littérature. Il fit ses études dans sa patrie, et prit ses grades dans l'université de Toulouse, en 1565. Quatre ans après, il fut pourvu d'une charge de conseiller en la sénéchaussée et siége présidial de Lyon, laquelle il exerça avec beaucoup d'honneur. Il a fait un petit poème intitulé : *Dialogus Belli tumulus sive Pandora*, Lyon, 1569, in-4, très-rare; un *Abrégé fidèle de la vraie origine et généalogie des Français*, 1601, in-8, où il adopte la fable qui les font descendre des Troyens, et un recueil intitulé *Pratum Claudii Prati*, Paris, 1614, in-8. C'est dans ce dernier ouvrage, divisé en 4 livres, qu'il établit l'utilité de la philosophie pour étudier la jurisprudence, et (ce qu'il a moins bien prouvé) la nécessité de traiter la philosophie et les sciences en français. C'est peut-être à cet usage qui a prévalu que nous devons cette fourmilière de faux savants qui dégradent les lettres en même temps qu'ils dévastent la religion et les mœurs. Cl. du Pré mourut après 1614, et fut vraisemblablement inhumé dans l'église des jacobins de Lyon, où sa famille avait sa sépulture. (*Voy.* FRANÇOIS I[er], FERNEL.)

PRÉ (Jean du), célèbre ermite dans le canton de Fribourg en Suisse, s'est signalé par un ouvrage unique en son genre, qui fait l'admiration de tous les voyageurs. C'est un monastère taillé dans le roc, auquel il travailla avec son valet durant 25 ans. (*Voyez-en la description à l'article* FRIBOURG, ermitage, dans le Dict. géog.) Il était né à Gruyères, et périt malheureusement dans la Sane en 1708, avec des écoliers de Fribourg, qui l'étaient venus voir le jour de la fête de son église : il les reconduisait à l'autre rive, dans une nacelle qui chavira.

PRÉ d'AULNAY (Louis du), Parisien, né en 1670, mourut en 1768, après avoir été commissaire des

guerres, directeur général des vivres, et chevalier de l'ordre du Christ. Nous avons de lui : *Lettres sur la génération des animaux*; *Traité des subsistances militaires*, 1744, 2 vol. in-4; *Réception du docteur Hecquet aux enfers*, 1748, in-12; *Réflexions sur la transfusion du sang*, 1749, in-12. (*Voy.* LIBAVIUS, DENYS Jean-Baptiste et MERKLIN). *Aventures du faux chevalier de Warwick*, 1750, 2 vol.

PRÉ de SAINT-MAUR (Nicolas-François du), maître des comptes, à Paris, où il était né en 1695, y mourut en 1774. Il a donné : la *Traduction* du *Paradis perdu de Milton*, 3 vol. in-12, qui comprennent le *Paradis reconquis*, traduit par un jésuite, et les remarques d'Addison sur le *Paradis perdu*. Cette version, où l'on a fait disparaître les principaux défauts de l'original, en y faisant des retranchements, est écrite d'un style vif, énergique et brillant. Cependant on reproche à Pré ou Dupré d'avoir mutilé sans ménagement l'ouvrage de Milton. *Essai sur les monnaies ou Réflexions sur le rapport entre l'argent et les denrées*, Paris, 1746, in-4, ouvrage plein de recherches curieuses, et justement estimées; il est peu commun; *Recherches sur la valeur des monnaies et le prix des grains*, 1762, in-12; estimables et utiles; *Tables de la durée de la vie des hommes*, dans l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon.

PRÉAMENEU (Félix-Julien-Jean BIGOT de). *Voy.* BIGOT.

PRÉAU (du). *Voy.* PRATEOLUS.

PRÉAUX (des). *Voy.* BOILEAU (Nicolas).

PRECIPIANO (Humbert-Guillaume, comte de), l'un des plus vertueux et des plus zélés évêques du XVIIe siècle, naquit à Besançon en 1626, d'une ancienne famille originaire de Gênes, alliée aux Doria et aux Spinola. Successivement chanoine, archidiacre et doyen de l'église de Besançon, abbé de Bellevaux, il brilla de tant d'excellentes qualités dans l'exercice de ces emplois, qu'il s'attira l'estime et la confiance de son souverain. Philippe IV, roi d'Espagne, le nomma conseiller ecclésiastique de la cour souveraine de Bourgogne, et en 1667 il fut choisi pour être envoyé, de la part des états de cette province, à la diète d'empire. Son habileté dans les négociations le fit élever en 1672 à la dignité de conseiller suprême pour les affaires des Pays-Bas et de Bourgogne, auprès de Charles II; emploi qui demandait sa présence à Madrid. Dix ans après, il fut nommé évêque de Bruges. Sa piété et son zèle, qui ne s'étaient point ralentis pendant ses négociations, se manifestèrent avec un nouvel éclat après sa promotion. Il consacra tous ses soins à remplir les devoirs d'un pasteur vigilant, et s'attacha surtout à démêler la zizanie du bon grain pour l'arracher du champ qui lui était confié. Nommé à l'archevêché de Malines, il montra beaucoup de répugnance à quitter son troupeau; il fallut des ordres exprès du pape Alexandre VIII pour lui faire accepter cette nouvelle dignité. Les Pays-Bas se souviennent encore du zèle qu'il déploya pour maintenir la pureté de la foi et l'autorité du siége de Rome, pour soutenir les décrets de cette mère Eglise, la discipline et la juridiction ecclésiastique. Sa charité envers les pauvres, sa piété et la douceur de ses mœurs lui attirèrent l'amour et la confiance de ses véritables ouailles; mais il eut beaucoup à souffrir de la part de ceux qui montraient peu de soumission à l'autorité du saint Siége. Enfin, accablé sous le poids des années et des infirmités, il mourut à Bruxelles en 1711, à l'âge de 85 ans. Besançon, Bruges, Bruxelles, Malines, l'abbaye de Bellevaux, possèdent des monuments et de sa munificence et de sa piété. On voit son mausolée excellemment exécuté dans l'église métropolitaine de Malines, et accolé à celui de son frère Prosper-Ambroise Precipiano, lieutenant-général des armées d'Espagne, mort à Bruxelles en 1707. Ce dernier monument est hors du sanctuaire, quoiqu'il tienne à l'autre. On y voit ces paroles *Quomodo in vita dilexerunt se, ita et in morte non sunt separati.*

* PRÉCY (Louis-François PERRIN, comte de), général royaliste, né à Semur, le 15 janvier 1742, d'une famille originaire du Dauphiné, à 20 ans entra dans le régiment de Picardie dont un de ses oncles était colonel, fit en Allemagne les campagnes de 1755 à 1762, à la paix devint aide major et fit en cette qualité la campagne de Corse en 1774. Lors de la formation des bataillons de chasseurs (en 1783), il fut nommé commandant de celui des Vosges qui se fit remarquer par sa bonne discipline au commencement de la révolution, et apaisa les désordres dans les villes de Collioure, Lunel, Perpignan et Montpellier. Il refusa en 1791 le grade de colonel du régiment d'Aquitaine pour se rapprocher du roi, et entra lieutenant-colonel dans la garde constitutionnelle. Ce corps ayant été licencié le 19 mai 1792, Précy sans titre apparent continua de veiller à la sûreté de Louis XVI, et de son auguste famille. Au 10 août il combattit de sa personne dans les rangs des Suisses. C'est là que le roi, quittant son palais pour ne plus y rentrer, apercevant ce serviteur dévoué, s'écria... « *Ah! fidèle » Précy!....* » ces mots historiques sont devenus la devise de sa famille en vertu d'une autorisation de Louis XVIII en 1825. Après l'attentat du 21 janvier, Précy retiré dans sa famille à Semur, y attendait l'occasion de se dévouer pour la cause de la monarchie, quand les Lyonnais vinrent lui offrir le commandement de l'armée fédérale qu'ils organisaient contre la Convention. Il accepta et se rendit à Lyon; mais la défection de ses soldats le réduisit bientôt à la perspective de soutenir un siége pour lequel rien n'avait été prévu. En vain il se hâta de chercher des secours au dehors. L'armée républicaine, forte de 40,000 hommes, était déjà devant Lyon, avant même qu'on eût pu dresser une seule batterie. L'attaque de la place commença le 8 août. Instruits dès les premières rencontres de ce que pouvait la valeur des assiégés, et n'espérant plus d'en venir à bout, comme ils s'en étaient flattés, par un coup de main, les conventionnels qui dirigeaient le siége, adressèrent le 17 aux autorités lyonnaises un message par lequel ils promettaient clémence et protection aux habitants, pourvu que dans une heure la ville ouvrît ses portes et livrât ses chefs. Ce message est remis à Précy qui s'empresse d'en donner connaissance au conseil de la cité; et dans quelques heures vingt milles signatures repous-

sent cette proposition. Cependant aux masses toujours croissantes des assiégeants, Précy ne peut opposer que 4,500 hommes dont un tiers est toujours hors des murs pour protéger les arrivages. L'intérieur réclamait la surveillance la plus active pour contenir vingt mille ouvriers, tous jacobins. Le siége durait depuis deux mois, et la troupe de Précy se trouvait réduite à 1,500 hommes. Voyant l'impossibilité de prolonger la résistance, il se décide à effectuer une sortie avec 700 hommes, qu'il divise en trois corps : et l'exécute en plein jour, le 9 octobre. Les deux premiers corps traversèrent les lignes sous le feu des assiégeants ; mais le troisième que conduisait le comte de Virieu, fut taillé en pièces. Trahi par le sort, Précy fut obligé de chercher son salut dans la fuite. Il resta caché pendant huit mois dans un souterrain ; et ce ne fut qu'après la chute de Robespierre qu'il put enfin sortir de France. Arrivé à Turin, le roi Victor-Amédée l'attacha à son état-major avec le grade de colonel d'infanterie. Il s'occupait de la levée d'un corps franc, lorsqu'il fut appelé à Vérone par Louis XVIII, qui l'accueillit de la manière la plus flatteuse. Dans la première audience, comme il s'était incliné pour baiser la main de son souverain..... « Non, s'écria » Louis XVIII, le défenseur de Lyon doit embrasser » son roi... » Un autre jour, invité à dîner chez ce prince : « M. le comte de Précy, lui dit le roi, vous » ne trouverez aujourd'hui que du maigre ; il faut » être observateur zélé des lois de l'Eglise, pour » mériter de Dieu un serviteur aussi fidèle que » vous. » Admis à tous les plans de restauration monarchique, Précy fut chargé de plusieurs missions diplomatiques dont il s'acquitta avec tout le zèle dont il était capable. Il se rendit en Angleterre en 1796, chargé d'une mission auprès du comte d'Artois, qui le mit en rapport avec le gouvernement anglais, et il put ainsi devenir utile à plusieurs émigrés. Il visita ensuite la cour de Vienne, où il reçut un bienveillant accueil de la duchesse d'Angoulême, et de l'archiduc Charles. Retiré en Suisse, il fut contraint de s'en éloigner à l'approche de l'armée française. Les intérêts de la cause royale l'ayant appelé à Augsbourg, il fut également forcé de quitter cette ville après la défaite des Russes. Habitant à Bareuth, sous la protection du roi de Prusse, il y fut arrêté à la demande du consul Bonaparte, et enfermé dans un château fort, d'où il ne sortit qu'au bout de dix-huit mois. Le duc de Brunswick lui donna asile dans ses états. La bataille d'Iéna laissant les états de Brunswick ouverts aux armées françaises, il se rendit avec sa famille à Hambourg, puis à Francfort, et obtint enfin en 1810 la permission de rentrer en France. Mis d'abord en surveillance à Dijon, il put ensuite habiter Marcigny-sur-Loire, où il vécut dans la retraite au sein de sa famille jusqu'à la restauration. Venu à Paris en 1814, il fut nommé lieutenant-général et décoré du cordon rouge ; quelques mois après il reçut le commandement de la garde nationale de Lyon qui l'accueillit avec le plus vif enthousiasme. Au retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, en 1815, il voulait essayer de défendre encore cette ville ; mais les dispositions de la garnison firent avorter ce projet, et il ne lui resta d'autre parti que de suivre le comte d'Artois à Paris. Il y fut d'abord arrêté, puis relâché sous la surveillance de la police. Le retour du roi lui rendit le commandement de la garde nationale de Lyon, qu'il garda jusqu'en 1816, qu'il en fut nommé inspecteur-général honoraire. Revenu à Marcigny, il y fut attaqué d'une longue maladie, et y mourut le 25 août 1820, dans de grands sentiments de piété, âgé de 78 ans. Il écrivit dans son testament : *Je recommande aux bontés du roi madame de Précy, ma digne épouse, dont l'âge et la modique fortune pourront paraître à S. M. dignes de sa munificence.* Ses restes furent transportés à Lyon et déposés le 29 septembre 1821, dans la chapelle *expiatoire*, bâtie en l'honneur des victimes du siége.

* PREGLIASCO (Jacques), architecte italien, né en 1757, se distingua par son talent pour l'architecture théâtrale et l'art de former les jardins suivant le goût anglais. On remarque parmi ses ouvrages le parc de la princesse de Lorène Carignano ; la restauration du grand théâtre de la Conobiana à Milan ; la plupart des décorations pour les ballets mythologiques de Vigano et de Gioja ; la nouvelle construction du grand théâtre de Naples et de celui de la cour de Milan à Monza. On cite enfin plusieurs jardins et théâtres qu'il a dessinés ou bâtis en Piémont. Pregliasco est mort à Turin, le 25 décembre 1825, à 68 ans.

PREIGNEY (Luc-Joseph Matherot, plus connu sous le nom de l'abbé de), ingénieux physicien à qui l'on doit plusieurs découvertes utiles, était né vers le commencement du XVIII[e] siècle, à Dole, d'une famille patricienne. Pourvu de bonne heure d'un canonicat, il employa ses loisirs à l'étude de la physique et fit un grand nombre d'expériences, principalement sur la lumière. En 1744 il soumit à l'académie des sciences le modèle d'une lanterne à réverbères qu'il proposait de substituer à celles dont on se servait alors pour éclairer les rues de Paris. L'académie déclara que les lanternes de l'abbé de Preigney étaient très-supérieures à tout ce que l'on connaissait en ce genre ; mais il ne put pas déterminer l'administration de la ville de Paris à faire l'essai des réverbères. Cependant les nouvelles lanternes occupèrent quelque temps les parisiens. Valois d'Orville les célébra dans un poème, 1746, in-8 ; et Dreux du Radier, érudit laborieux qui avait le tort de se croire plaisant, profita de cet engouement passager pour publier son *Essai sur les lanternes*, Dole, Lucnophile, 1755, in-8. Dans cette facétie assez triste, quoique l'auteur ait tâché de la rendre gaie, l'inventeur des lanternes à réverbères est traité d'une manière peu décente. Au lieu des encouragements qu'il méritait, on propose de l'établir *grand-lanternier* de la calotte. L'abbé de Preigney, poursuivant ses utiles travaux, avait, dès 1748, présenté à l'académie des sciences son *Chandelier à l'huile* ; il le perfectionna depuis et en donna la description, accompagnée de deux planches, dans le *Recueil des machines approuvées par l'académie*, VII, 395. Ce chandelier n'est autre chose que la *lampe à pompe* dont l'usage est devenu si commun, sans que personne se soit encore occupé

d'en restituer l'invention à son auteur. Le gouvernement avait récompensé l'abbé de Preigney en lui donnant l'abbaye de Saint-Chéron; mais il jouit peu de ce bénéfice qui devait le mettre à même de tenter de nouveaux essais. Une mort prématurée l'enleva en 1758.

PRÉMARE (le P. Joseph-Henri), savant jésuite français, est celui des missionnaires envoyés à la Chine, qui a fait le plus de progrès dans la littérature de cet empire, et qui a le mieux apprécié la théorie de la langue et des antiquités chinoises. Tous les renseignements que l'on a sur sa vie se trouvent dans des *Lettres édifiantes* et se bornent à très-peu de détail. Parti de la Rochelle, le 7 mars 1698, pour aller prêcher l'évangile à la Chine, à son arrrivée dans le céleste empire il en étudia la langue et les usages, pour se mettre à même de remplir ses utiles fonctions. Encouragé par ses supérieurs il poussa plus loin ses recherches; et il avait composé plusieurs ouvrages importants sur la langue et lés antiquités de la Chine, lorsqu'il mourut vers 1734 ou 1735. On a de lui : *Recherches sur les temps antérieurs à ceux dont parle le Chou-King, et sur la mythologie chinoise*, insérées par De Guignes, sous la forme d'un discours préliminaire, à la tête du Chou-King trad. par le P. Gaubil. Le P. Amiot a traité avec beaucoup de sévérité cet ouvrage, le seul, avec les courts extraits donnés par Deshautesrayes, où les personnes qui ne savent pas le chinois puissent chercher quelques extraits des plus anciens livres sur les traditions fabuleuses de la Chine. *Notitia linguæ sinicæ*, Malacca, 1831, gr. in-4. Cette grammaire, composée à la Chine en 1728, n'était connue que par l'analyse de M. Abel Rémusat. *Journal des savants*, septembre 1831. C'est la plus remarquable et la plus importante production du P. Prémare; ce n'est ni une simple grammaire, ni une rhétorique, c'est un traité de littérature presque complet, où l'auteur n'a pas seulement réuni tout ce qu'il avait recueilli sur l'usage des particules et les règles grammaticales des Chinois, mais où il a fait entrer aussi un grand nombre d'observations sur le style, les locutions particulières à la langue antique et à l'idiome commun, les proverbes, les signes les plus usités; le tout appuyé d'une foule d'exemples cités textuellement, traduits et commentés quand cela était nécessaire. Outre cette grammaire, il avait encore fait, en compagnie avec le P. Hervieu, un *Dictionnaire latin-chinois*, qui formait 1 gros vol. in 4. On ignore s'il a été envoyé en Europe. Le P. Prémare a traduit du chinois un drame intitulé : *Tchao-chi-cou-eulh*, ou l'*Orphelin de la maison de Tchao*, Péking, 1755, in-12; et l'on connait de lui trois ouvrages écrits en chinois : *La vie de S. Joseph*, qu'il avait composée en 1718 ou 1719; le *Lou-chou chi-i*, ou véritable sens des six classes de caractères; enfin un petit *Traité sur les attributs de Dieu*, qu'il a inséré dans sa *Notitia linguæ sinicæ*, comme un exemple de la manière dont on peut écrire en chinois sur les matières de religion. La bibliothèque du roi possède quelques *Traités* en latin et en français du P. Prémare, qui tous ont pour objet d'établir, de développer et de justifier les systèmes d'explication des caractères et des antiquités de la Chine, et les originaux de plusieurs *Lettres*, adressées au confesseur de Louis XV, et à d'autres personnes; trois ont été publiées dans le recueil des *Lettres édifiantes* et une quatrième adressée à Fourmont, dans les *Annales encyclopédiques*, 1717, vol. in-8, p. 13.

PRÉMONTVAL (André-Pierre le GUAY de), de l'académie des sciences de Berlin, naquit à Charenton, en 1716. Son goût pour les mathématiques lui fit ouvrir à Paris, en 1740, une école gratuite pour cette science. La causticité orgueilleuse de son caractère lui fit beaucoup d'ennemis; ayant été déshérité par son père, il quitta la France. Prémontval, accablé de dettes, reçut de Fontenelle un secours de 1200 livres, et il se rendit à pied à Genève, avec une demoiselle qu'il avait enlevée. Il l'épousa à Fribourg, passa un an ou deux à Bâle, erra dans quelques villes d'Allemagne, et se fixa ensuite à Berlin, où il eut des succès et des querelles. Ce fut alors qu'il se mit au rang des auteurs, et il travailla pour les libraires. Nous avons de lui : La *Monogamie*, ou l'*Unité dans le mariage*, 1751, 3 vol. in-8, ouvrage mauvais, bizarre et ennuyeux; *Le Diogène de d'Alembert*, in-12. D'Alembert souhaitait à chaque siècle, on ne sait trop pourquoi, un Diogène, mais plus retenu, plus sage, plus décent que le cynique d'Athènes. D'après ce vœu, Prémontval composa ce livre, où l'esprit d'indépendance, la haine de la société et du christianisme forment un délire perpétuel. *Préservatifs contre la corruption de la langue française en Allemagne*, 1761, in-8; c'est le meilleur de tous ses livres; plusieurs *Mémoires*. Il mourut à Berlin le 3 septembre 1764, avec la réputation d'un homme savant, mais qui faisait haïr ses connaissances par son caractère bizarre, difficile et emporté. Rien n'était moins décidé chez lui que la religion. Dans plusieurs passages de ses écrits, il se déclare pour le socinianisme, dans d'autres, il affiche le déisme : il a même donné, en faveur des atomes d'Epicure, de creuses spéculations sur les chances, solidement réfutées par les abbés Nonotte et Bergier, et même par Voltaire, dont le suffrage en pareille matière ne peut être suspect. On trouve cependant dans ses ouvrages des témoignages bien honorables au christianisme, et en particulier aux religieux, qu'il regarde comme les sauveurs des sciences, des arts et des lettres, dans les temps d'ignorance et de barbarie.

PRÉVORD (Charles-Léonard), ancien chapelain du roi Charles X, grand-vicaire de Strasbourg et de Quimper, naquit à Honfleur le 10 juillet 1760 de parents recommandables par leurs vertus, et jouissant de la considération publique. Après avoir terminé ses études avec distinction à Paris au séminaire de Saint-Magloire, il remplit les fonctions de catéchiste dans quelques paroisses, et sur la résignation d'un de ses oncles fut pourvu le 7 janvier 1789, d'un canonicat du chapitre de Saint-Honoré. La révolution, qui ne l'en laissa pas jouir longtemps, le força de chercher, en 1792, un asile en pays étranger. Retiré en Angleterre et dépouillé de tout, comme ses confrères, il n'eut d'abord

d'autre ressource que de donner des leçons de français. Nommé ensuite chapelain des bénédictines anglaises venues de France sous la conduite de Mme de Lévis-Mirepoix et établies à Cannington-Court, il dirigea cette communauté jusqu'en 1816. A cette époque, la plupart des ecclésiastiques exilés étant rentrés dans leur patrie, l'abbé Prémord les suivit, et se fixa définitivement à Paris où Mgr. le cardinal de Talleyrand-Périgord le nomma chanoine-honoraire de Notre-Dame. M. Asseline, évêque de Boulogne, prélat si distingué dans les derniers temps par son savoir et sa piété, avait laissé en mourant ses manuscrits à l'abbé Du Bréau, son grand-vicaire, et celui-ci, mort peu après la restauration, les avait confiés à l'abbé Prémord, son ami. Pour se conformer à leurs intentions, ce dernier publia en 1823 une édition des *Œuvres choisies de M. Asseline*, Paris, 6 vol. in-12, précédée d'une notice, malheureusement incomplète, sur le célèbre prélat dont la vie privée eût offert tant de détails d'un puissant intérêt. Nommé en 1825 chapelain du roi, l'abbé Prémord occupa cette place jusqu'en 1830, sans cesser d'exercer le ministère et de se rendre utile à plusieurs communautés. Les événements qui signalèrent la fin de cette année l'engagèrent à quitter la France; il alla rejoindre à Cannington-Court les bénédictines qu'il avait dirigées lors de son premier séjour en Angleterre. Ces religieuses ayant changé de résidence en 1836, l'abbé Prémord, quoique affaibli par l'âge et les infirmités n'hésita pas à les suivre à Mount-Pavilion, près Lichtfield dans le Staffordshire. Il y était à peine arrivé, qu'il se vit, non sans regret, et quoique malade, obligé de défendre quelques-uns de leurs droits contestés par l'autorité spirituelle du lieu; mais il le fit avec tant de mesure et de raison, qu'il gagna sa cause sans offenser personne. Il termina ses jours bientôt après dans les sentiments de la plus vive piété, et laissant tout ce qu'il possédait aux religieuses et aux pauvres de la paroisse. Il mourut le 26 août 1837. Indépendamment de l'ouvrage déjà cité, on a de ce pieux ecclésiastique : *Rules of a christian life*, ou *Règles de la vie chrétienne*, tirées des écrivains les plus estimés sur les matières spirituelles. C'est une série de lettres adressées à une protestante convertie. La deuxième édition (1836) est augmentée de lettres sur le mariage, sur le choix d'un état de vie, de réflexions sur les institutions monastiques, etc. Cet ouvrage a été traduit en français par M. l'abbé Busson, Paris, 1838-41, 3 vol. in-12; 2e édit., 1848. *La Vie de la princesse Louise*, trad. par l'abbé Proyard, Salisbury, 1808, 2 vol. in-12. Dans la préface de la seconde édition, le traducteur dit que, « depuis la première, il a reçu » des *documents authentiques* qui le mettent à même, » non-seulement d'ajouter à la nouvelle d'intéressantes additions, et de faire des corrections de » dates, etc.; mais encore de transposer des faits qui » n'étaient pas à leur place. » *L'Imitation de la sainte Vierge*, traduite en anglais, 1816, in-18. L'abbé Busson a mis à la tête des *Règles*, etc., un discours sur vie et les écrits de ce saint ecclésiastique.

PRENESTINUS, préteur dans l'armée de Papirius Cursor, vers l'an 320 avant J.-C., n'imita point la valeur de son général. Saisi d'une lâche frayeur, il mena sa troupe à un combat avec la lenteur d'un homme qui craint la mort. Le consul Papirius après la victoire le fit venir, et se promenant devant sa tente, commanda au licteur de lever la hache. A cet ordre, Prénestinus fut glacé d'effroi : *Çà donc, licteur*, ajouta le consul, *coupez cette racine qui nuit au passage*. Il le renvoya ainsi, troublé par la crainte du dernier supplice, et lui donna une bonne leçon pour l'avenir.

PREPOSITIVUS (Pierre), théologien scolastique de l'université de Paris, au commencement du XIIIe siècle, a laissé une *Somme de théologie*, qui n'a point encore été imprimée.

PRESLES (Raoul de), fils naturel du fondateur du collége de Presles, avocat-général au parlement de Paris, puis maître des requêtes de l'hôtel du roi Charles V, fut historien et poète de ce prince. Ce fut par son ordre qu'il traduisit en français *La Cité de Dieu* de saint Augustin. Sa traduction a été imprimée à Abbeville, en 1486, 2 vol. in-fol. Elle est rare. Elle fut aussi imprimée à Paris en 1531. C'est la première version française de ce savant traité. Cette traduction de la *Cité de Dieu* est accompagnée d'un commentaire chargé d'une érudition très-remarquable pour le temps, et dans lequel on trouve quelques notions précieuses pour notre histoire. On a encore de Raoul un *Traité des puissances ecclésiastique et séculière*, que Goldast a fait imprimer dans le 1er tome de sa *Monarchie*, comme favorable aux principes protestants. C'est un abrégé du *Songe du Vergier*, que fit de Presles, à la sollicitation du roi Charles V. Il y a de fortes raisons de croire qu'il a été aussi l'auteur du *Songe du Vergier*, 1491, in-fol., et qu'on trouve encore dans les *Libertés de l'église gallicane*, 1731, 4 vol. in-fol. (*Voy.* LOUVIERS.) On a de lui un traité intitulé *Musa*, mêlé de prose et de vers. C'est une fiction contre les mœurs de son temps. La traduction française de la Bible, qu'il a laissée manuscrite, est une copie de celle de Guyard des Moulins. De Presles mourut en 1382.

PRESSIGNY. *Voy.* CORTOIS DE PRESSIGNY.

* PRESSY (François-Joseph-Gaston de PARTZ de), évêque de Boulogne, né en 1712 au château d'Esquires, acheva ses études avec la plus grande distinction à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice. Nommé évêque de Boulogne le 24 décembre 1742, il fut sacré le 15 septembre de l'année suivante, et gouverna son diocèse pendant 46 ans avec un zèle qui ne se démentit jamais. Il y fit des établissements utiles, maintint la discipline ecclésiastique parmi son clergé, l'affermit par des statuts synodaux, institua des retraites qu'il présidait lui-même, fonda un petit séminaire, veilla à l'instruction des jeunes clercs qu'on y admettait, et ne laissa jamais manquer ses ouailles de l'enseignement qui leur était nécessaire. Sa charité n'avait point de bornes, ses libéralités s'étendaient au loin. Il entretenait des catéchistes dans les missions étrangères, il fournissait des sommes considérables pour la rédemption des captifs; en un mot, il n'était aucune bonne œuvre à laquelle il ne s'empressa de coopérer. En 1752, il adhéra à la lettre de 21 évêques, en date du

11 juin, adressée au roi en plainte des usurpations du parlement sur l'autorité ecclésiastique. Il s'exprima sur le même sujet avec énergie dans un de ses *Mandements* qui fut supprimé. Membre de l'assemblée générale du clergé de 1760, il partagea ses efforts pour arrêter les progrès de l'incrédulité, et publia différents mandements pour en préserver son diocèse. Entr'autres institutions pieuses, il établit la fête du *sacré Cœur* et l'adoration perpétuelle du saint Sacrement; il procéda aussi à des informations sur la vie du vénérable Benoît-Joseph Labre (*voy.* ce nom) né dans le diocèse de Boulogne, et dont on sollicitait la béatification. Ce digne prélat mourut au mois d'octobre 1789, et eut pour successeur l'abbé Asseline (*voy.* ce nom, I, 320), que la révolution força bientôt de quitter la France. Parmi les nombreux *Mandements* de M. de Pressy, on distingue les suivants: *Mandement pour le renouvellement public et annuel des vœux du baptême*, 1758; *sur les conférences ecclésiastiques*, 1765; *sur l'obligation d'instruire, et sur la fête du sacré Cœur*, 1766; *pour l'Adoration perpétuelle du saint Sacrement*, 1775; *pour la pratique du souvenir de la mort de J.-C.*, 1776. On doit encore à ce prélat: des *Statuts synodaux*, 1746; un *Rituel*, 1780, in-4; des *Instructions pastorales et des dissertations théologiques sur l'accord de la foi et de la raison dans les mystères, considérés en général et en particulier*, 2 vol. in-4. Dans ces instructions répandues à diverses dates, il est traité des *Mystères en général et de chacun en particulier, de la grâce, de l'eucharistie, de la création*, etc. Les matières y sont discutées avec soin, et les preuves établies d'une manière solide. Une critique sévère pourrait y trouver de la diffusion, et quelquefois une métaphysique un peu obscure; mais l'un de ces défauts tient à la nature du sujet, et l'on est quelquefois obligé d'être diffus afin de se faire entendre, surtout du peuple, pour qui cet excellent évêque écrivait. On ne peut pas aussi facilement excuser quelques opinions erronées ou inexactes, que l'auteur aurait pu se dispenser de soutenir.

PRESTET (Jean), prêtre de l'Oratoire, était fils d'un huissier de Châlons-sur-Saône; il vint jeune à Paris, et entra au service du père Malebranche, qui, lui trouvant des dispositions pour les sciences, lui apprit les mathématiques. Le disciple y fit en peu de temps de si grands progrès, qu'à l'âge de 27 ans, en 1675, il donna la 2e édition de ses *Eléments de mathématiques*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1689, en 2 vol. in-4. On y trouve un très-grand nombre de problèmes curieux, dont les jeunes mathématiciens peuvent se servir comme d'exemples pour s'exercer. Le père Prestet trouve par l'art des combinaisons que ce vers latin:

Tot tibi sunt dotes, Virgo, quot sidera cœlo.

peut être varié en 3376 manières, sans cesser d'être vers: ce qui paraîtrait incroyable, si on ne savait pas que ces combinaisons sont en raison du nombre des mots, multiplié par le nombre précédent, aussi multiplié par celui qui précède, et cela en remontant jusqu'à l'unité, de manière que si les huit mots de ce vers étaient absolument disponibles dans tous les sens, on pourrait le changer 40320 fois. (*V.* SESSA). Lorsqu'il publia cet ouvrage, il n'était pas encore de l'Oratoire: il y entra la même année, et après avoir professé les mathématiques avec distinction, surtout à Angers, il mourut à Malines en 1690, laissant une mémoire chère au public et à ses confrères.

PRESTRE (Claude le), conseiller au parlement de Paris, sur la fin du XVIIe siècle, était un magistrat recommandable par sa piété et par son intégrité. On a de lui un recueil fort estimé sous le titre de *Questions de droit*, avec 200 arrêts et des observations. La meilleure édition de ce recueil est celle de 1676, par Guéret, qui l'a enrichie de notes et de cent autres arrêts. Un *Traité des mariages clandestins*, et les *Arrêtés* de la 5e chambre des enquêtes. Ces ouvrages sont recherchés par les jurisconsultes.

PRESTRE (Sébastien le), plus connu sous le nom de VAUBAN, fils d'Urbain le Prestre, seigneur de Vauban, naquit en 1633. Il commença à porter les armes dès l'âge de 17 ans. Ses talents et son génie extraordinaire pour les fortifications se firent aussitôt connaître, et parurent avec éclat au siége de Sainte-Menehould en 1652. Vauban avait servi jusqu'alors sous le prince de Condé, général des armées espagnoles, contre la France. Il fut pris par un parti français, et le cardinal Mazarin l'engagea au service du roi. Cette même année Vauban servit d'ingénieur au second siége de Saint-Menehould, qui fut reprise par l'armée royale. Il fit ensuite les fonctions d'ingénieur au siége de Stenay en 1654, de Landrecies en 1655, de Valenciennes en 1656, et de Montmédi en 1657. L'année d'après il conduisit en chef les siéges de Gravelines, d'Ypres et d'Oudenarde. Après la paix des Pyrénées, le jeune ingénieur s'occupa à démolir des places ou à en construire. Quand la guerre se ralluma en 1667, il eut la principale conduite des siéges que le roi fit en personne. Il reçut au siége de Douai un coup de mousquet à la joue, et continua de servir. Il fut occupé, en 1668, à faire des projets de fortification pour les places de la Franche-Comté, de la Flandre et de l'Artois. Le roi lui donna le gouvernement de la citadelle de Lille, qu'il venait de construire; et ce fut le premier gouvernement de cette nature en France. La paix ayant été conclue à Aix-la-Chapelle, il n'en travailla pas moins que pendant la guerre. Il alla en Piémont avec Louvois, donna au duc de Savoie des dessins pour Verue, Verceil, Turin, et reçut de ce prince son portrait enrichi de diamans. La guerre de 1672 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son génie. Il conduisit tous les siéges auxquels le roi se trouva. Ce fut à celui de Maëstricht, en 1673, qu'il commença à se servir d'une méthode singulière pour l'attaque des places. Il fit changer de face à cette terrible et importante partie de la guerre. Les fameuses *parallèles*, connues depuis le siége de Candie en 1669, et les *places d'armes* furent mises en exécution. Depuis lors il ne cessa d'inventer, tantôt les *cavaliers* de tranchées, tantôt un nouvel usage des *sapes* et des *demi-sapes*, tantôt les *batteries en ricochet*; et par ces inventions nouvelles, il satisfit à ses vues principales, la conservation des hommes. En 1677, Valenciennes fut prise d'assaut, et l'attaque de cette place fut faite en plein jour.

Ce fut Vauban qui donna ce conseil, pour empêcher qu'une partie des assiégeants ne tirât sur l'autre, et que la nuit ne favorisât la pusillanimité des lâches. L'usage ancien était que les attaques se fissent pendant la nuit. La paix de Nimègue lui ôta le pénible emploi de prendre des places; mais il en eut un plus grand nombre à fortifier. Il fit le fameux port de Dunkerque, son chef-d'œuvre, et par conséquent celui de l'art. Strasbourg et Casal furent ensuite ses travaux les plus considérables. La guerre, qui recommença en 1683, lui donna l'année suivante l'occasion de prendre Luxembourg, place forte par sa situation, mais qui alors n'avait presque aucun des ouvrages extérieurs qui la rendent aujourd'hui si vaste et si redoutable. En 1688, il fit, sous les ordres du dauphin, les siéges de Philisbourg, de Manheim et de Frankenthal. Ce prince le récompensa de ses services, en lui donnant quatre pièces de canon à son choix pour mettre à son château de Bazoche : privilége unique jusqu'alors. Une maladie l'ayant mis hors d'état d'agir en 1690, il répara cette oisiveté involontaire par la prise de Mons en 1691, de Namur en 1692; par le siége de Charleroi en 1693; par la défense de la Basse-Bretagne contre les desseins des Anglais, en 1694 et 1695; enfin par le siége d'Ath en 1697. La succession d'Espagne ayant fait renaître la guerre, il était à Namur en 1703 lorsqu'il reçut le bâton de maréchal de France. Il prit à la fin de cette année le Vieux-Brisach, et mourut en 1707, d'une fluxion de poitrine, à 74 ans, après avoir travaillé à 300 places anciennes, et en avoir construit 33 nouvelles; et après s'être trouvé à 140 actions de vigueur et avoir conduit 53 siéges. Le maréchal de Vauban était un ancien Romain sous les traits d'un Français. Sujet plein de fidélité et nullement courtisan, il aimait mieux servir que plaire. Il méprisait cette politesse superficielle, qui couvre souvent tant de dureté; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité, lui composaient une autre politesse plus rare, qui était dans son cœur. Dans ses voyages, il s'informait avec soin de tous les détails de l'agriculture et du commerce. Il avait recueilli le prodigieux nombre d'idées qui s'étaient présentées à son esprit pour le bien public. De toutes ces différentes vues, il avait composé 12 gros volumes manuscrits, qu'il intitula *ses Oisivetés*. Fortifications, détail des places, discipline militaire, campements, manœuvres, courses par mer en temps de guerre, finances, culture des forêts, colonies françaises, il embrasse tout; mais ses vues ne sont pas toutes praticables. L'académie des sciences se l'associa en 1699, comme un homme qui ferait autant d'honneur à son corps qu'il en faisait à la France. Outre les *Oisivetés*, il y a encore plusieurs ouvrages qu'il a faits, ou qu'on lui attribue, ou que l'on dit avoir été composés sur ses idées. *Manière de fortifier, par M. de Vauban, mise en ordre par M. le chevalier de Cambrai*. Amsterdam, 1689 et 1692, in-8 et in-12; Paris, in-8, sous ce titre, l'*Ingénieur français*.... Hébert, professeur de mathématiques, a joint ses notes à cet ouvrage. Coignard le réimprima à Paris en 1691, in-12, avec les notes de l'abbé du Fay. Cette édition fut contrefaite à Amsterdam, en 1702 et 1727, en 2 vol. in-4. *Nouveau Traité de l'attaque et de la défense des places, suivant le système de M. de Vauban*, par M. Desprez de Saint-Savin, Paris, 1736, in-8, excellent; *Essais sur la fortification*, par M. de Vauban, Paris, 1740, in-12. Ses *Œuvres militaires* contenant l'attaque et la défense des places avec le traité des mines, ont été publiées, La Haye, 1737-42, 2 vol. in-4, et plusieurs fois depuis. Ceux qui ont considéré cet homme célèbre comme l'inventeur de la fortification moderne ne font pas attention au grand nombre de places antérieurement construites selon les mêmes idées en général. Cependant on ne peut contester à cet habile ingénieur d'avoir construit des places dont on respecte encore les fortifications, et d'y avoir ménagé une défense plus solide et plus facile que celle qu'offraient, au moins en France, les anciennes fortifications. *Projet d'une dîme royale*, supprimant la taille, les aides, les décimes du clergé, et tous les autres impôts. Projet romanesque, qui a paru inexécutable, et contraire à plus d'un principe, Rouen, 1707, in-4. Il a été réimprimé dans le recueil des *Economistes financiers du* XVIII[e] *siècle*, Paris, 1843, gr. in-8. Le *Testament politique de M. de Vauban*, imprimé en 1708, in-12, est de Pierre Le Pesant, sieur de Bois-Guillebert, lieutenant-général au bailliage de Rouen, mort en 1714. Cet écrit avait d'abord paru sous le titre de *Détail de la France*.

PRESTRE (Antoine le), parent du précédent, après s'être signalé en 1703 au siége de Brisach, et en 1714 à celui de Barcelonne, fut fait lieutenant-général, et obtint l'érection de sa terre de Saint-Sernin en comté, sous le nom de Vauban. Il mourut dans son gouvernement de Béthune, en 1731, à 77 ans. Il avait alors 58 ans de service, et s'était trouvé à 44 siéges, et avait reçu 18 blessures considérables.

* PRESTRE (Anne-Joseph le), comte de VAUBAN, arrière-petit-neveu du maréchal, né à Dijon en 1547, entra, en 1770, sous-lieutenant dans les dragons de La Rochefoucault, et passa bientôt dans le régiment de Chartres, avec le grade de capitaine. Il suivit comme aide-de-camp Rochambeau dans la guerre d'Amérique, et revint en France en 1782, avec des dépêches de son général; deux ans après il fut fait colonel du régiment d'Orléans infanterie. Lors du départ de Louis XVI pour Varennes, il sortit de France, et fit la campagne de 1792 comme aide-de-camp du comte d'Artois. Il accompagna ce prince en Russie, passa ensuite en Angleterre, et fit partie, en 1795, de l'expédition de Quiberon, où il pensa périr. Après avoir cherché de nouveau un asile en Angleterre, puis en Russie, il profita de la permission de rentrer en France, et s'établit à Paris, où il vivait très-retiré. Néanmoins il fut arrêté en 1806, et resta longtemps prisonnier au Temple. Ses papiers ayant été saisis, on y trouva le manuscrit de ses *Mémoires historiques pour servir à l'histoire de la guerre de la Vendée*. Comme il y accusait avec beaucoup d'amertume la plupart de ses compagnons d'armes à Quiberon, et même ses anciens maîtres, le gouvernement s'empressa de les publier. On crut alors assez généralement qu'il n'en était pas l'auteur; cependant

l'ouvrage ayant été reproduit avec affectation au retour des Bourbons, et réimprimé dans les cent-jours, l'auteur n'a pas réclamé. Alph. de Beauchamp (*voy.* ce nom, I, 497), en a réfuté quelques passages, dans la préface de la 4e édit. de son *Histoire de la Vendée.* Le comte de Vauban, mis en liberté peu après la publication de ses *Mémoires*, s'était retiré dans le Charolais, où une partie de ses biens lui avait été rendue. Lors de la restauration, il s'empressa de venir à Paris présenter ses hommages aux princes qu'il avait longtemps servis; mais n'ayant pu être admis à cet honneur, il en conçut un tel chagrin, qu'il retourna malade dans son pays, et y mourut le 20 avril 1816.

PRÉTEXTAT (saint), évêque de Rouen, craignant les suites d'un commerce scandaleux, maria en 576 Mérovée, fils de Childéric, avec Brunehaut sa tante, persuadé que le cas était assez pressant pour autoriser une telle dispense; mais le concile de Paris, en 577, en jugea tout autrement, et le condamna; le roi l'exila dans une petite île de la Basse-Normandie. Quelques auteurs prétendent que Prétextat ne donna pas cette dispense; mais que le mariage s'étant fait à Rouen, il parut être en faute. En tout cas, la dispense était nulle, puisque les évêques ne peuvent dispenser à volonté dans les lois de l'Eglise universelle; et c'est vainement que quelques novateurs ont cité cet exemple pour renverser les règles établies : car si la dispense a été donnée, Prétextat en a été puni, et ce n'est pas par le délit, mais par la punition qu'il faut juger des principes alors reçus dans l'Eglise. On peut voir sur cette matière divers Traités publiés dans ces dernières années : *Véritable état du différend élevé entre le nonce apostolique résidant à Cologne et les trois électeurs ecclésiastiques*, 1787; *Coup d'œil sur le congrès d'Ems*, 1787; *Réflexions sur les 73 art. du* pro Memoria *de l'archevêque de Cologne,* 1788. (*Voy.* Collet.) Prétextat, de retour dans son diocèse, continua de veiller avec soin à la garde de son troupeau. Il tâcha par ses exhortations d'ouvrir les yeux à Frédégonde sur l'énormité de ses crimes; mais cette princesse, au lieu de profiter de ses exhortations, le fit assassiner le 25 février 588.

PRÉTI (Jérome), natif de Toscane, mort à Barcelonne en 1626, s'est fait un nom parmi les poètes d'Italie. De toutes les poésies de son recueil, imprimé en 1666, in-12, la pièce dont on fait le plus de cas est l'idylle de *Salmacis.*

PRÉTI (Mathias). *Voy.* Calabrois.

PREUSCHEN (Augustin-Théophile), né en 1734 à Diethart en Basse-Hesse, mort le 24 mars 1803, entra dans l'état ecclésiastique, et eut la charge de diacre, d'abord à Grunstadt, puis à Carlsruhe, où, en 1792, il fut promu au rang de conseiller ecclésiastique. On a de lui plusieurs écrits sur la théologie, l'histoire et la politique; entre autres : *Monuments des anciennes révolutions physiques et politiques en Allemagne, surtout dans les contrées du Rhin,* Francfort, 1787, in-8, et *Précis des principales révolutions des contrées du Rhin, sous les Romains et les Germains*, 1788, in-8; mais ce qui a fait sa réputation, c'est son invention de la typométrie ou l'art d'imprimer des plans à l'aide de types mobiles, dont il a rendu compte en allemand, dans son *Précis de l'histoire typométrique*, Bâle, 1778, in-8, et dans un autre ouvrage intitulé : *Monument consistant en une carte typométrique de la province de Sausenberg*, 1783; il en avait donné le premier aperçu en français, sous ce titre : *Essais préalables sur la typométrie, ou le moyen de dresser les cartes géographiques à la façon des imprimeurs,* Carlsruhe, 1776, in-8.

* PRÉVILLE (Pierre-Louis Dubus dit), célèbre comédien, né à Paris en 1721 d'une famille honnête, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais ayant quitté la maison paternelle pour des étourderies, il fut quelque temps obligé de servir d'aide à des maçons. Retrouvé et ramené chez ses parents, il fut placé chez un procureur; il ne tarda pas à quitter l'étude de son patron pour s'enrôler dans une troupe de comédiens de campagne, et joua successivement à Dijon, Rouen, Strasbourg, etc. Il était directeur du théâtre de Lyon, lorsqu'il fut appelé à Paris, où il débuta le 20 novembre 1753, à la comédie française dans les rôles de Poisson (*voy.* ce nom), qu'il imitait à s'y méprendre et qu'il fit bientôt oublier. Pendant 33 ans il fit les délices des connaisseurs et prit sa retraite en 1786. Il reparut encore deux fois sur le théâtre, la première en 1791 et la seconde en 1794, à la prière de ses anciens camarades ruinés par les événements politiques, et fut reçu du public avec le même enthousiasme, quoiqu'à sa seconde rentrée on ne retrouvât plus en lui que les débris d'un grand talent. Il mourut à Beauvais le 18 décembre 1799. Un monument y a été élevé à sa mémoire. Préville était membre associé de l'institut, depuis sa formation. Ses *Mémoires* rédigés par Cahaïsse, Paris, 1812, in-8, ont été réimprimés en 1823, avec une *Notice* par Ourry, dans la *Collection des mémoires sur l'art dramatique.*

PRÉVOST (René), curé de Saint-Maurice, près Amiens, né en 1664 à Doullens, mort le 21 décembre 1736, a donné les *Fables de Phèdre,* trad. en franc. avec le latin en regard, 1702, 1728, et 1776, in-12, et a laissé une traduction des *comédies* de *Térence.* — Prévost (Claude), chanoine régulier et bibliothécaire de Sainte-Geneviève à Paris, né en 1693 à Auxerre, mort le 15 octobre 1752, n'a rien publié, et cependant il avait fait d'abondantes collections : une *Bibliothèque des chanoines réguliers*; un recueil des *Vies des saints chanoines, tant séculiers que réguliers*, par ordre chronologique; *Histoire de toutes les maisons de chanoines réguliers.* Il avait même à peu près fini une *Histoire de l'abbaye de Ste.-Geneviève*; et presque tout ce qui se trouve sur cette maison dans le tom. VII du nouveau *Gallia christiana*, en a été tiré. Il avait fourni des matériaux à l'abbé Lebeuf, pour le catalogue des écrivains Auxerrois, qui fait partie de l'*Histoire d'Auxerre.*

PRÉVOST D'EXMES (François le), naquit à Caen le 29 septembre 1729. Il passa en Lorraine, et entra dans les gardes-du-corps de Stanislas, roi de Pologne. Il cultivait les lettres avec succès, et se fit connaître à la cour de Lunéville par une *Ode* qui obtint une mention honorable à l'académie de

Nancy. Il donna aussi quelques *Comédies* qui furent bien reçues du public. Encouragé par ses essais, il quitta le service militaire pour se fixer à Paris, et donna aux Italiens *Les Thessaliennes*. Peu de temps après, il obtint une place qui réparait en partie la perte de sa fortune, qu'avaient engloutie plusieurs faillites. La révolution le priva de cette seule ressource, et le plongea dans la plus affreuse misère. Naturellement timide, et n'osant confier sa détresse à ses plus chers amis, il se vit contraint, en 1793, de se retirer à l'hospice de la Charité, à Paris, où il mourut vers 1799. Il a laissé : *Les trois Rivaux*, opéra comique; *La Nouvelle réconciliation*, comédie en un acte jouée sur le théâtre de Lunéville; *Les Thessaliennes*, comédie en 3 actes, 1752; *Rosel*, ou *l'Homme heureux*. On trouve dans cet ouvrage, d'ailleurs très-bien écrit, de sages conseils qu'un père donne à son fils; Les *Vies de Lulli et de Julienne-le-Roi*, dans le Nécrologe des hommes de lettres; Les *Etrennes du Parnasse*, qu'il rédigea pendant plusieurs années; *Trésor de la littérature étrangère*, qui eut beaucoup de succès, et dont on aurait souhaité la continuation. Le Prévost a travaillé au Journal des spectacles, et a fait les paroles de quelques *Oratorio* pour les concerts spirituels. Il a laissé manuscrite une *Histoire* de la dernière guerre (1779) de l'empereur d'Autriche contre les Turcs.

* PRÉVOST de SAINT-LUCIEN (Roch-Henri), avocat, né à Paris en 1740, mort en 1808, a publié plusieurs *Mémoires* dans des causes importantes et composé plusieurs ouvrages utiles : *Principes élémentaires de la grammaire française, mis à la portée des enfants du premier âge*; *l'Arithmétique simple démontrée en six leçons*; *l'Arithmétique composée rapprochant l'ancienne et la nouvelle manière de compter*; *Moyens d'extirper l'usure*, ou *projet d'établissement d'une caisse de prêt public sur tous les biens des hommes*. Il a eu part à l'*Art du peintre, doreur et vernisseur*, de Watin, et a travaillé au *Journal encyclopédique*.

* PRÉVOST (Isaac Bénédict), physicien et naturaliste, né à Genève en 1755, nommé professeur à la faculté de théologie protestante de Montauban, fut un des fondateurs de l'académie de cette ville où il mourut le 18 juin 1819. Il était membre de plusieurs sociétés savantes. On lui doit un ouvrage estimé, intitulé : *Mémoire sur la cause immédiate de la carie ou du charbon des blés et de plusieurs autres maladies des plantes*, Paris, 1807, in-8; et un grand nombre de *Mémoires* dans divers recueils scientifiques, notamment dans les *Annales de chimie*.

* PRÉVOST (Pierre), peintre, né en 1764 à Montigni près Châteaudun, avait déjà passé sa première jeunesse lorsque ses parents consentirent à l'envoyer à Paris cultiver les dispositions qu'il annonçait pour les arts. Admis dans l'atelier de Valenciennes, il y fit de rapides progrès et ne tarda pas d'exposer au salon diverses compositions qui lui méritèrent les suffrages des connaisseurs et des artistes. A cette époque, Fulton (*voy.* ce nom), étant venu à Paris donner le spectacle d'un *Panorama*, Prévost s'adonna dès lors à ce genre de peinture, et le porta à un tel degré de perfection, qu'il peut à ce titre en être regardé comme le véritable créateur. Le tableau *de Paris*, dont tout le monde put juger de la fidélité, fut le premier qui le fit connaître. Il en donna depuis 17 autres, parmi lesquels on distingue ceux de *Rome*, *Naples*, *Amsterdam*, *Boulogne*, *Tilsitt*, *Wagram*, *Anvers*, *Londres*, *Calais*, *Jérusalem*, *et Athènes*. Il eut pour collaborateurs Bouton, Daguerre et Cochereau, son neveu, mort en 1817. Cette perte empoisonna ses derniers jours; une maladie de langueur l'enleva le 9 janvier 1823. Peu de peintres ont su rendre avec autant de talent les différents aspects de la campagne, et reproduire sur la toile, avec une vérité aussi frappante, la nature dans tous ses détails et sous toutes ses formes. Prévost réussissait également bien à exécuter à l'huile des compositions dans la dimension la plus réduite, et qui sont précieuses par le charme du coloris et la légèreté du dessin. Il excellait aussi dans la *gouache*, et réunissait aux talents d'un grand artiste toutes les qualités de l'honnête homme.

PRÉVOT (Jean), fameux par ses prestiges, dans le XIVe siècle. Un abbé de l'ordre de Cîteaux, ayant perdu une somme considérable d'argent, il entreprit de la lui faire recouvrer par ses sortiléges. Mais ayant été découvert dans le temps de l'opération, il fut condamné à être brûlé vif avec Jean Persant, qui passait pour un grand maître dans l'art des sortiléges. Les complices, qui étaient un moine apostat de l'ordre de Cîteaux, disciple de Persant, l'abbé de Sarcoucelles, du même ordre, et quelques chanoines réguliers, furent dégradés et condamnés à une prison perpétuelle. Ces faits, tout extraordinaires qu'ils paraissent, ne sont point d'une autre nature que ceux sur lesquels le parlement de Paris portait des jugements bien réfléchis à la fin du XVIIe siècle (1688). *Voy.* BRUN (le) dans ce Dictionnaire, et PACY dans le Dictionnaire géographique.

PRÉVOT (Jean), *Præpositus*, savant médecin, né à Dilsberg, dans le diocèse de Bâle, en 1585, exerça son art avec succès à Padoue. On a de lui : *Opera medica*, 1656, in-12; *De morbosis uteri passionibus*, 1669, in-8; *De urinis*, 1667, in-12. Il mourut à Padoue en 1631.

PRÉVOT (Pierre-Robert le), chanoine de l'église de Chartres, né à Rouen, en 1675, montra dès sa jeunesse un goût décidé pour l'éloquence de la chaire. La ville où il avait reçu le jour applaudit à ses premiers essais. Il vint à Paris pour s'y former sur le modèle des grands maîtres; et bientôt il fut recherché avec empressement, et toujours écouté avec un nouveau plaisir. Il ne fut pas moins goûté à la cour, où il prêcha les Avents de 1714 et de 1727, et le carême de 1721. Il mourut à Paris, en 1736. On a de lui un *Panégyrique de saint Louis*, et quatre *Oraisons funèbres*; la plus belle est celle du duc de Berry. Elles ont été imprimées à Paris, en 1765, in-12.

PRÉVOT (Claude-Joseph), avocat au parlement de Paris, mort en 1753, à 81 ans, se fit un nom par ses consultations et par ses livres. Nous avons de lui *Règlement des scellés et inventaires*, 1734, in-4; *La manière de poursuivre les crimes*, ou *Lois criminelles*, 1739, 2 vol. in-4; *Principes de jurisprudence sur les visites et rapports des médecins, chirurgiens, accoucheurs et sages-femmes*, 1753, in-12.

PRÉVOT plutôt PRÉVOST d'EXILES (Antoine-François), écrivain fécond du XVIII[e] siècle, naquit en 1697, à Hesdin, petite ville de l'Artois, d'un procureur du roi au bailliage. Après avoir fait de bonnes études chez les jésuites, il prit l'habit de cette société, et le quitta quelques mois après pour porter les armes. Il s'enrôla en qualité de simple volontaire; mais fâché de ne point avancer dans cette carrière, il retourna chez les jésuites, d'où il sortit encore quelque temps après. Son goût pour le service militaire s'étant réveillé dans le cloître, il reprit les armes. Quelques années s'écoulèrent dans les plaisirs frivoles de la vie dissipée d'un officier. La malheureuse fin d'un engagement trop tendre le fit entrer chez les bénédictins de Saint-Maur. Il se livra d'abord à l'enseignement, et puis à la prédication, où il obtint beaucoup de succès. Envoyé à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il travailla à la *Gallia-christiana*, dont il composa un volume presque entier. L'étude amortit un peu ses passions, mais son cœur brûlait sous la cendre. Tourmenté par le souvenir des faux appâts du monde, il prit occasion d'un petit mécontentement pour quitter sa congrégation et son habit. Il avait obtenu de Rome d'être transféré à l'abbaye de Cluni; mais l'évêque d'Amiens exigea, pour le lui permettre, de meilleures raisons que l'instabilité de son caractère; Prévôt était déjà sorti de son monastère, et ayant appris la résolution de l'évêque, il crut prudent de s'éloigner de la France. Il passa en Hollande, en 1729. Se trouvant sans fortune, il chercha des ressources dans ses talents. Il avait composé à Saint-Germain les deux premières parties de ses *Mémoires d'un homme de qualité* : il les mit au jour, et le succès de cet ouvrage fut aussi utile à sa bourse qu'à sa réputation. Fixé à la Haye, il lia connaissance avec une femme, et leur liaison donna lieu à des bruits désagréables. Diverses raisons l'ayant obligé de passer en Angleterre, à la fin de 1733, cette femme l'y suivit. Londres aurait pu être pour lui un séjour délicieux; mais la qualité de *moine apostat* et de *littérateur vagabond* était de grandes taches. Il avait entrepris un Journal sous le titre de *Le Pour et le Contre*. Quelque soin qu'il eût de ménager l'amour-propre des auteurs, il déplaisait toujours à quelqu'un : on l'accablait de brocards; on rappelait ses aventures, on prédisait « qu'il irait à Constantinople se faire circoncire, et » que de là il pourrait gagner le Japon pour y fixer » ses courses et sa religion. » Las de lutter contre ses folies et celles des autres, il sollicita son retour en France. Ses ouvrages lui avaient fait des protecteurs qui lui obtinrent cette permission. Il repassa à Paris, dans l'automne de 1734, y prit le petit-collet, et vécut tranquillement sous la protection du prince de Conti, qui l'honora des titres de son aumônier et de son secrétaire. Le choix que le chancelier d'Aguesseau fit de lui, en 1745, pour l'*Histoire générale des voyages*, lui donna une nouvelle considération. Sa mort fut accompagnée d'une circonstance tragique. Il fut frappé le 23 octobre 1763, dans la forêt de Chantilly, d'une attaque d'apoplexie, à la 66[e] année de son âge. On le crut mort, et on le porta chez le curé du village le plus voisin. La justice fit procéder à l'ouverture du corps. Un cri fit connaître au chirurgien que l'abbé était encore en vie : mais c'était trop tard, le coup mortel était porté. Accident tragique qui rappelle celui du cardinal d'Espinosa, dont les circonstances sont exactement les mêmes. L'abbé ne mourut cependant pas tout de suite; on le transporta à Paris, et l'on appela le fameux chirurgien M. Louis : c'est à cette occasion qu'on lit dans le *Journal général*, par M. de Fontenai, 1792, n° 188, cette anecdote, digne de la philosophie du jour : « Ancien ami de M. L'abbé » Prévôt, M. Louis l'abandonna, par cette seule » raison, que, chrétien éclairé, mais longtemps » égaré, il avait jugé devoir consacrer à la religion » ses derniers moments. » Ses ouvrages sont : *Mémoires d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*, 1729, en 6 vol. in-12. Ce roman renferme plusieurs récits intéressants, des réflexions fines et délicates, et des historiettes assez agréables. La morale qui y règne est noble et utile, mais quelquefois déplacée, et presque toujours trop longue; *Histoire de M. Cléveland, fils naturel de Cromwell*, 1732, 6 vol. in-12. L'auteur s'appesantit sur les détails; il invente mal; quoique les récits soient honnêtes et circonspects, l'impression générale de l'ouvrage n'est pas en faveur des bonnes mœurs; *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, 1733, in-12. Le héros de ce roman est un jeune homme vertueux et vicieux tout ensemble, pensant bien et agissant mal, aimable par ses sentiments, et détestable par ses actions : on sait que ces sortes de tableaux ne servent guère à multiplier et à renforcer les vertus; *Le Pour et le Contre, ouvrage périodique, dans lequel on s'explique librement en matière de sciences, d'arts, de livres*, etc., 1733 et années suivantes, 20 vol. in-12. Ce journal eut moins de succès que les feuilles de l'abbé Desfontaines : on y trouve cependant des morceaux intéressants et une littérature variée; *Histoire universelle de M. de Thou, traduite en français*, 1733, in-4. Il n'en a paru que le premier volume, parce que l'abbé Desfontaines travaillait dans le même temps à une traduction de cette Histoire. Celle de l'abbé Prévôt est assez négligée, et le texte s'y trouve noyé dans un long commentaire; *Tout pour l'amour, et le monde bien perdu*, ou *la Mort d'Antoine et de Cléopâtre*, tragédie traduite de l'anglais (de Dryden), 1735, in-12. Le style de cet ouvrage est vif, nombreux, élégant, sans affectation, et la version est assez fidèle; *Le doyen de Killerine, histoire morale*, 1735, en 6 vol. in-12 : roman verbeux et assez mal imaginé; *Histoire de Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, contenant les guerres de la maison de Lancastre contre la ma son d'York*, 1740, 2 vol. in-12. Quoique cet ouvrage doive être rangé autant dans la classe des romans que dans celle des histoires, on le lut avec avidité. La narration en est agréable et les faits singuliers; *Histoire d'une Grecque moderne*, 1741, 2 vol. in-18 : roman qui a eu du succès; *Campagnes philosophiques*, ou *Mémoires de M. de Montcalm, aide-de-camp de M. le maréchal de Schomberg, contenant l'Histoire de la guerre d'Irlande*, 1741, 2 vol. in-12. C'est un mélange de fictions et de vérités quelquefois mal assorties, mais toujours rendues avec beau-

coup d'agrément; *Mémoires pour servir à l'histoire de Malte*, ou *Histoire du commandeur de* ***, 1742, 2 vol. in-12; *Histoire de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre*, 1742, 2 vol. in-12. Il y a trop d'intrigues de cabinet et de galanterie, trop de ressorts de politique, et point assez de cette simplicité noble qui est le véritable ornement de l'histoire; *Voyage du capitaine Robert Lade en différentes parties de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique, contenant l'histoire de sa fortune, et ses observations sur les colonies et le commerce des Espagnols, des Anglais, des Hollandais*, etc., *ouvrage traduit de l'anglais*, 1744, 2 vol. in-12 : relation intéressante et curieuse; *Lettres de Cicéron à Brutus traduites en français, avec des notes*, 1744, in-12; *Histoire de la vie de Cicéron, tirée de ses écrits et des monuments de son siècle, avec les preuves et des éclaircissements, composée sur l'ouvrage anglais de M. Middleton*, 1743, 4 vol. in-12. Cet ouvrage, fait à la hâte, aurait demandé plus de soin, de méthode, de précision et de goût; *Mémoires d'un honnête homme*, 1745; roman qui a peu réussi; *Histoire générale des voyages depuis le commencement du* XVe *siècle, contenant ce qu'il y a de plus curieux, de plus utile et de mieux vérifié dans toutes les relations des différentes nations du monde; ouvrage traduit d'abord de l'anglais, et continué depuis l'interruption des premiers auteurs par ordre de monseigneur le chancelier de France*, 1745 et années suivantes, 16 vol. in-4, et 64 vol. in-12. La table des matières a été composée par M. Chompré. Cette Histoire a été continuée par Querlon, et ensuite par Deleyre, Paris, 1768-1770, 12 volumes in-12. Laharpe en a donné un *Abrégé* en 21 vol. in-8, Paris, 1780, et un vol. de cartes, in-4. (C'est M. l'abbé du Tems qui en a fait la plus grande partie.) *Lettres de Cicéron, qu'on nomme vulgairement familières, trad. en français sur les éditions de Grévius et de l'abbé d'Olivet, avec des notes*, 1746, 5 vol. in-12. Cette version ressemble à un excellent original écrit en français; *Manuel lexique*, ou *Dictionnaire portatif des mots français dont la signification n'est pas familière à tout le monde; ouvrage utile aux personnes qui veulent écrire et parler juste*, 1751, 1 vol. in-8, 1754; *nouvelle édition, augmentée d'un abrégé de la grammaire française*, 2 vol. in-8. C'est un des meilleurs dictionnaires qui aient été donnés dans ces derniers temps. Il renferme des définitions claires et précises. M. de Boille, chanoine régulier d'Eaucourt, en a donné une édition augmentée à Liége, 1788; mais n'ayant pu surveiller par lui-même l'impression, il a vu son travail défiguré par un grand nombre de fautes typographiques; *Lettres de miss Clarisse Harlowe*, en 12 parties, 1751 : ce roman est traduit de l'anglais de Richardson; *Histoire de sir Charles Grandisson, contenue dans une suite de lettres, publiées sur les originaux, par l'éditeur de Paméla et de Clarisse; ouvrage traduit de l'anglais*, 1755, 8 parties in-12; *Mémoires pour servir à l'histoire du cœur humain*, 1760, 4 vol. in-12; *Histoire de la maison de Stuart sur le trône d'Angleterre, traduite de l'anglais de M. Hume*, 1760, 3 vol. in-4, ou 6 vol. in-12. L'original est, comme l'on sait, le fruit de l'esprit protestant et philosophique; à ce défaut, la traduction joint un air étranger, un style souvent embarrassé, semé d'anglicismes, d'expressions peu françaises, de tours durs, de phrases louches et mal construites; *Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu*, 1762, 4 vol. in-12; *Almoran et Hamet*, 1762, 2 vol. in-12; *Lettres de Mentor à un jeune seigneur*, 1764, in-12. Ces trois ouvrages, dont le dernier est posthume, ont été traduits de l'anglais. L'abbé Prévôt était un écrivain d'une imagination belle et riche. On doit déplorer qu'un homme capable des productions les plus utiles ait consacré la moitié de sa vie à un genre pernicieux, l'écueil de la vertu, l'opprobre de la raison, et le délire de l'imagination. Ce n'est pas qu'on veuille proscrire les romans qui ne blessent point l'honnêteté des mœurs, qui ne roulent point sur une fade galanterie, et qui mènent à la vertu par l'agrément. Il faudrait être de bien mauvaise humeur pour désapprouver *Télémaque*, *Séthos*, et quelques autres ouvrages qui ne sont, pour ainsi dire, que des cours de morale; mais il faudrait être aussi bien indulgent pour ne pas condamner ces écrits frivoles, qui, par la vivacité des situations, la tendresse des sentiments, amollissent l'âme et lui inspirent les passions les plus funestes. Ceux de l'abbé Prévôt, qui ont été réunis en 54 vol. sont presque tous dans ce dernier genre. Il est vrai que la morale suit partout ses héros, et jusque dans les plaisirs; mais la vertu n'y est qu'en maximes, et le vice y est mis en action; et s'ils parlent comme Sénèque, ils agissent comme Pétrone. On a donné les *Pensées de l'abbé Prévôt*, 1764, in-12, et ses *OEuvres choisies*, en 1783, 39 vol. in-8.

PREYSIUS (Christophe), né en Hongrie, professa la philosophie dans l'université de Francfort. Mélanchthon loue sa science, son érudition, sa sagacité, et son attachement à ce qu'il appelait la vérité, c'est-à-dire aux erreurs de son temps, que Preysius soutint avec opiniâtreté; il lui donne, suivant l'usage de son siècle, le nom de *Christophorus Pannonius*. Preysius a fait en latin une *Vie de Cicéron* que l'on estime. Il y entre dans le détail des études et des actions de cet excellent orateur; détail puisé dans ses écrits, ou dans ceux des auteurs contemporains. Cette *Histoire* de Cicéron parut à Bâle en 1555, in-8, avec un Traité ou Discours, *De imitatione Ciceroniana*, qui est aussi de Christophe Preysius. Gaspard Peucer estimait beaucoup ces deux ouvrages.

PRIAM, roi de Troie, fils de Laomédon, fut emmené en Grèce avec sa sœur Hésione, lorsque Hercule renversa le royaume de Troie; mais il se racheta, vint relever les murs de cette ville, et rendit son royaume le plus florissant de l'Asie-Mineure, pendant douze ans qu'il le gouverna. Il épousa Hécube dont il eut plusieurs fils et plusieurs filles. Pâris, l'un de ses enfants, ayant enlevé Hélène, les Grecs vinrent assiéger cette ville, et la saccagèrent après dix ans de siége. Priam fut massacré par Pyrrhus au pied d'un autel qu'il tenait embrassé, environ l'an 1240 avant J.-C.

PRIAPE, dieu des jardins, fils de Bacchus et de Vénus, présidait aux Jardins, où l'on mettait ordinairement sa figure pour servir d'épouvantail. Il

était regardé comme le dieu le plus infâme du paganisme, et comme le père de la débauche. Ce sont de tels objets que l'homme corrompu transforme en divinité, pour se cacher sa turpitude, et trouver dans le ciel des exemples d'infamies punies dans les enfers.

PRICE (Jean), *Pricœus*, né à Londres en 1600, se retira à Florence, où il embrassa la religion catholique, et mourut à Rome dans le couvent des Augustins en 1676. Il embrassait le sacré et le profane, et joignait à beaucoup de mémoire le jugement qui ne l'accompagne pas toujours. On a de lui, des *Notes* sur les Psaumes, sur saint Matthieu, sur les Actes des apôtres, et sur quelques autres livres. On les trouve dans les *Critici sacri* de Pearson. On lui attribue encore un *Traité des hérésies*. Tous ces écrits sont savants.

PRICE (Charles), aventurier anglais, fils d'un fripier, naquit à Londres en 1723, et mourut en 1787. Jeune encore, il fit mourir son père de chagrin. Déjà trop connu dans sa patrie, il prit le parti de voyager incognito sous le nom de Johnson. Revenu en Angleterre, il fut mis en prison. Le désir de recouvrer sa liberté le rendit auteur. Il composa un pamphlet pour la sœur du roi contre celui de Danemarck. Le livre va jusqu'au roi, et Price sort de prison, plus fripon que jamais. Il se fit buraliste, et contrefit des billets. Après avoir fait une multitude de dupes, il est condamné à être pendu; et, dès que sa destinée lui est connue, il se détruit lui-même. Six éditions faites en Angleterre et une traduction française de la vie d'un escroc, sous le titre d'*Histoire de Charles Price*, Paris, 1787, 2 vol. in-12, suffisent pour faire juger du goût et des graves occupations de ce siècle. Il est vrai que Cartouche et Mandrin ont eu aussi leurs historiens; mais leurs vies étaient remplies de traits singuliers, et avaient un air romanesque, qui semblait justifier l'empressement de la curiosité; au lieu que celle de Price ne présente guère que des scènes d'une scélératesse ordinaire, mais féconde en fourberies et en malice.

* PRICE (Richard), écrivain politique, né en 1723, à Tynton, au pays de Galles, fit marcher de front l'étude des mathématiques et de la théologie, et ayant reçu les ordres, remplit 13 ans les fonctions de chapelain, employant ses loisirs à l'examen de diverses questions philosophiques. Ses talents l'ayant fait connaître, il fut admis en 1765 à la société royale de Londres. Quatre ans après ses amis lui firent conférer le grade de docteur en théologie à l'université de Glascow dans le but de lui ouvrir la carrière des dignités ecclésiastiques; mais il se la ferma lui-même par la liberté avec laquelle il soutint les opinions les plus dangereuses en religion et en politique. Partisan de tous les changements, après avoir défendu avec succès l'émancipation des colonies américaines, il embrassa avec la même chaleur la défense de la révolution française. Mais il faut croire qu'il n'en prévoyait pas les excès. Ses sophismes furent anéantis par le chef-d'œuvre de Burke (*voy.* ce nom); et le célèbre John Adams (*voy.* ce nom), avec lequel il était en correspondance intime, après lui avoir démontré, ce qui n'était pas difficile, qu'on ne pouvait attendre aucun bien d'une révolution dont les chefs étaient la plupart des hommes irréligieux, lui prédit que l'événement dont il se constituait l'apologiste et le défenseur, coûterait la vie à plus d'un million d'êtres humains sans procurer aucun avantage solide et réel à l'humanité. Price aurait sans doute modifié ses opinions d'après cet avertissement salutaire; mais à cette époque, atteint déjà d'une maladie cruelle, contre laquelle la médecine n'offre que d'impuissants palliatifs, il y succomba le 19 mars 1791, à 68 ans. Lié intimement avec Priestley (*voy.* ce nom), quoiqu'ils différassent d'opinions sur plusieurs points et qu'ils écrivissent souvent l'un contre l'autre, ils ne cessèrent jamais d'être amis. La plupart des pamphlets politiques de Price, quoiqu'ayant eu dans le temps beaucoup de succès et même d'influence, sont maintenant à peu près oubliés. Il en faut excepter ceux qu'il publia sur des questions de finances; ce fut lui qui, l'un des premiers, appela l'attention des hommes d'état sur la nécessité de rétablir la caisse d'amortissement qui a tant contribué à rétablir le crédit public en Angleterre (*voy.* PITT). Son ouvrage sur les tontines, les annuités, les placements calculés sur les probabilités de la vie humaine (*Observations on reversionnary paymenti*) continue de jouir d'un grand succès en Angleterre; l'édition la plus complète est celle de Londres, 1812, 2 vol. in-8. Parmi les ouvrages utiles de Price, il faut compter son *Essai sur la Providence*, dans lequel il réfute avec autant de force que d'éloquence les paradoxes impies de son ami Priestley (*voy* ce nom); il a été trad. en français par Ch. de Loys, Yverdun, 1776, in-8. On ne portera pas le même jugement de son *Nouveau plan d'éducation pour toutes les classes de citoyens*, trad. en français en 1790, in-8, qui est impraticable. Les *Mémoires* de sa vie ont été publiés par son neveu Vill. Morgan, Londres, 1815, in-8.

PRIDEAUX (Jean), né en 1578, à Stafford, dans le Devonshire, obtint la chaire de théologie et le rectorat du collége d'Exeter. Il s'acquit dans ces places beaucoup de réputation, et fit paraître un grand zèle pour les intérêts du roi et de l'église anglicane. Ce zèle lui mérita l'évêché de Worcester en 1641. Il mourut en 1650, à 72 ans. On a de lui : une *Apologie pour Casaubon*, contre Eudæmon Jean, en latin, 1614, in-8; des *Leçons de théologie*, Oxford, 1648, in-fol., et d'autres ouvrages inconnus aujourd'hui.

PRIDEAUX (Humphrey) naquit à Padstow dans le comté de Cornouailles, en 1648, d'une bonne famille. Il fit ses études à Westminster, ensuite à Oxford, et se signala dans ces deux endroits par l'étendue de sa mémoire. La mort d'Edouard Pococke ayant fait vaquer la chaire d'hébreu, on l'offrit à Prideaux, qui la refusa. Il fut pourvu du doyenné de Norwich en 1704, et mourut dans cette ville le 1er novembre 1724. Ses mœurs étaient celles d'un savant, toujours enfermé dans son cabinet. Il n'avait pas les dehors imposants de cette politesse légère de nos littérateurs français; mais il se distinguait par un grand fonds de franchise et de vertu.

Nous avons de lui plusieurs ouvrages pleins de recherches, dont le principal regarde les marbres d'Arundel (*voy.* ce mot), et est intitulé : *Marmora oxoniensia, ex Arundellianis, Seldenianis, aliisque conflata, cum Græcorum versione latina, et lacunis suppletis, ac figuris æneis*, Oxford, 1676, in-fol. Selden avait entrepris cet ouvrage, et en avait fait imprimer une partie en 1627; mais il n'avait expliqué que vingt-neuf inscriptions grecques et dix latines; Prideaux a expliqué les deux cent soixante autres. Depuis quelque temps, les marbres (appelés de Paros ou d'Arundel) ont perdu beaucoup de leur considération : de savants critiques sont parvenus à les rendre suspects et à les faire considérer comme une chronique postiche et d'un temps infiniment postérieur à celui dont elle prétend tracer les événements. (*Voy.* Paros dans le *Dictionn. géogr.*) Il a donné aussi la *Vie de Mahomet*, en anglais. Elle a été traduite en français, et imprimée à Amsterdam en 1698, in-8. M. Savary, dans une *Vie* de Mahomet, qui est à la tête de la traduction du *Coran* (Paris, 1782, 2 vol. in-8), attaque Prideaux sur ce qu'il a dit du moine Sergius, et il faut convenir que Prideaux ne s'est pas exprimé avec assez d'exactitude sur ce sujet; mais il n'en est pas moins incontestable que Mahomet a eu de longues conférences avec Sergius, moine du Hauran, et que c'est auprès de lui qu'il a étudié les Livres saints, d'où est emprunté ce qu'il y a de beautés dans le Coran (1). Savary, en contredisant ce fait, cherchait moins la vérité que la gloire de Mahomet, dont il voudrait faire un homme de génie. *L'ancien et le nouveau Testament accordés avec l'histoire des juifs*, en anglais, 2 vol. in fol., Londres, 1720; *Histoire des Juifs et des peuples voisins, depuis la décadence des royaumes d'Israël et de Juda jusqu'à la mort de Jésus-Christ.* Ce savant ouvrage, écrit en anglais, a eu un succès extraordinaire. On en a fait beaucoup d'éditions. Deux écrivains anonymes, Brutel de la Rivière et Du Soul ont donné la traduction française de cette histoire, Amsterdam, 1722, 5 vol. in-12. A la place des cartes de l'édition de Hollande, qui étaient simplement des copies de Cellarius, peu estimées des connaisseurs, on en a fait graver de nouvelles, qui ont été dessinées sur celles de de Lisle. Quant au corps de l'ouvrage de Prideaux, on n'y a fait aucun changement; le peu de retranchements qu'il y a roulent uniquement sur quelques expressions peu mesurées, que l'on a cru devoir adoucir, et que l'auteur n'aurait pas dû se permettre pour son propre honneur. A cela près, on a laissé l'ouvrage tel qu'il était. On aurait tort de vouloir que Prideaux parlât en catholique sur le canon de l'Ecriture, par exemple; on s'est donc contenté d'ajouter des dissertations sur les points où il s'écarte de la verité. Le père Tournemine les a fournies; elles serviront de préservatif, et l'on ne doit pas craindre que ce que dit Prideaux sur ces articles puisse induire personne en erreur.

(1) Un fait cité dans l'histoire des Sarrasins vient à l'appui de ce que l'on avance ici : Epargnez les hommes du Très-Haut (les moines), et frappez sans pitié sur les gens à tonsure (les prêtres séculiers), telle était la devise des premiers musulmans. Même encore aujourd'hui, les moines grecs et latins jouissent parmi les Turcs d'une sorte de considération.

PRIERIO. *Voy.* Mozzolino.

* PRIESTLEY (Joseph), ministre unitaire et physicien, né en 1733 à Fieldhead, près de Leeds, ne s'est pas moins rendu célèbre par ses opinions religieuses et politiques, que par ses découvertes dans les sciences. Il composa un grand nombre d'ouvrages où le savoir ne manque pas, mais qui ne sont pas toujours d'accord les uns avec les autres. Zélé pour l'*unitarianisme*, il rejetait les dogmes et les mystères opposés à ce système. Ainsi, pour lui, il n'y avait ni Trinité, ni Incarnation, ni par conséquent divinité de Jésus-Christ. Il voulait néanmoins un culte, des prières, une liturgie, et il donna tout cela de sa façon au petit troupeau qu'il gouvernait. Il eut des démêlés avec presque tous les écrivains de son temps, avec Horsley, au sujet de la Trinité et de la divinité de Jésus-Christ, avec Newcome (*voy.* ce nom), sur la durée du ministère du Sauveur; avec Witaker, Parkhurst (*voy.* ce nom), David Levi, Wakefield, etc ; puis avec Gibbon, les disciples de Swedenborg, Thomas Payne, Volney, etc. Il se déclara pour les principes de la révolution française; et comme son ami Price essaya de réfuter le célèbre ouvrage dans lequel Burke n'avait que trop bien prédit les suites de cette révolution. Soupçonné, mais à tort, d'être le promoteur d'un banquet qui eut lieu à Birmingham le jour anniversaire de la prise de la Bastille, la population ouvrière, après avoir dispersé les convives, mit le feu à la maison de Priestley, qui perdit dans cette circonstance, avec une riche bibliothèque et un précieux cabinet de physique, tous ses manuscrits, fruits de longues recherches. L'académie des sciences de Paris, dont il était associé depuis 1784, chargea Condorcet son secrétaire de lui témoigner la part qu'elle prenait à la perte qu'il venait d'éprouver; et Priestley l'en remercia par une lettre qui fut imprimée dans les journaux des deux pays. Priestley fut le premier des savants étrangers à qui l'assemblée législative, sur la proposition de Guadet, décerna le titre de citoyen français; et quelques semaines après il fut élu par le département de l'Orne député à la convention. Priestley s'excusa d'accepter sur ce qu'il ne parlait pas facilement le français. En quittant Birmingham qu'il avait habité pendant onze ans, il était revenu à Londres où il espérait jouir de plus de tranquillité; mais sans cesse harcelé à tort ou à raison, il prit le parti d'abandonner l'Angleterre pour se réfugier aux Etats-Unis; et il mourut à Northumberland le 6 février 1804. Comme théologien, on a de lui : *Histoire des corruptions du christianisme*, 1782. Il y expose les altérations qu'il prétend avoir été faites à la doctrine primitive. *Lettres à un philosophe incrédule*, et beaucoup d'autres écrits dans lesquels il se montre inconséquent, bâtissant d'un côté, puis détruisant l'édifice qu'il avait élevé, rarement d'accord avec le bon sens, et plus rarement encore avec lui-même, faisant abus de son talent, et ne sachant le plus souvent ni où il voulait aller, ni où il fallait s'arrêter. Le Recueil de ses *Œuvres théologiques* a été imprimé en 1824, à Londres, en 25 vol. in-8. Comme savant, Priestley ne mérite que des éloges. Ses talents comme physicien et

comme chimiste, l'ont placé au rang des premiers hommes de l'Europe. Parmi ses ouvrages scientifiques, nous citerons : l'*Histoire de l'électricité*, 1767, trad. en franç. par Brisson, 1771, 3 vol. in-12; l'*Histoire et l'état actuel des découvertes relatives à la vision, à la lumière et aux couleurs*, 1772, in-4; *Expériences sur les différentes espèces d'air*, trad. par Gibelin, Paris, 1777, 9 vol. in-12; *Essai sur le phlogistique*, trad. en français par Adet, Paris, 1798, in-8, etc. La collection de ses *Œuvres* forme 70 vol. in-8. Ses *Mémoires*, continués par son fils, ont été publiés en anglais 1806, 2 vol. in-8. Sa *Vie* par J. Corry a paru en 1805, in-8, et son *Eloge* a été lu la même année à l'institut par Cuvier.

PRIEUR (Philippe le), *Priorius*, né à St.-Vaast (pays de Caux) en Normandie, professa avec un succès peu ordinaire les belles-lettres dans l'université de Paris, et mourut en 1680. On a de lui : une *Edition* de Tertullien, 1664, in-fol. qu'il accompagna de notes, tant de son propre fonds que de celles qu'il avait compilées, particulièrement de l'édition de Rigault. Il donna dans le même goût une *Edition* de saint Cyprien, de Minutius-Félix, d'Arnobe, de Firmicus-Maternus et de Commodianus-Gazæus, 1666, in-fol.; une *Edition* d'Optat de Milève, 1679; un bon Traité des formules des lettres ecclésiastiques, sous ce titre : *Dissertatio de litteris canonicis, cum appendice de tractoriis et synodicis*, 1675, in-8; un Traité latin, sous le nom d'*Eusèbe Romain*, contre le livre des préadamites de la Peyrère. Ce Traité est intitulé : *Animadversiones in librum præadamitarum, in quibus confutatur nuperus scriptor, et primum omnium hominum fuisse Adamum defenditur*, Paris, 1656, in-8; *Epistola gratulatoria ad Peyrerium de ejus conversione ad romanam fidem*, 1658, in-8. *Voy.* PEYRÈRE (Isaac de la).

* PRIEUR de la MARNE, conventionnel, né vers 1768 à Châlons-sur-Marne, était avocat et jouissait d'une assez grande réputation d'habileté dans son voisinage. Elu député aux états-généraux, il s'y fit remarquer dès les premières séances parmi les membres les plus exagérés du côté gauche. Il prenait souvent la parole; mais quoiqu'il ne craignît pas d'aborder la tribune, comme il le prouva plus tard, au commencement de la session, il se contentait de lancer de sa place des phrases moins piquantes qu'hostiles contre les prêtres, les aristocrates et les ennemis de la révolution. Il se prononça pour le séquestre des biens du clergé; et, lorsque les évêques offrirent, au nom de cet ordre, de remplir un emprunt de quatre-cent millions, il leur fit observer que, ne possédant plus rien, ils ne pouvaient rien offrir. Il demanda la destruction des *emblèmes* qui décoraient le piédestal de la statue de Louis XIV sur la place des Victoires, et provoqua des mesures sévères contre les émigrants. Après le départ du roi pour Varennes, il accusa ce prince de perfidie, attaqua son inviolabilité, et fit décréter l'arrestation de tous ceux qui avaient concouru à ce fatal voyage. Envoyé dans le Finistère, pour y comprimer les troubles qui avaient éclaté à l'occasion de cet événement, il se hâta de revenir appuyer toutes les mesures extrêmes. A la fin de la session, il fut élu vice-président du tribunal criminel de Paris. Député par son département à la Convention, il fut un des commissaires envoyés à l'armée de Dumouriez et qui traitèrent avec le roi de Prusse pour l'évacuation du territoire. Dans le procès du roi il vota pour la mort *avec regret*, contre l'appel au peuple et le sursis. Devenu membre du *comité de salut public* à son organisation, il fut successivement envoyé commissaire aux armées du Nord, des Ardennes, de la Moselle et du Rhin, puis dans la Vendée où il fit exécuter toutes les mesures décrétées contre les habitants de ce malheureux pays. Rentré au comité de *salut public* en octobre 1794, le même mois il fut nommé président de la Convention. Lors de l'insurrection de germinal (1er avril 1795), s'étant montré favorable aux prétentions des insurgés, André Dumont l'accusa d'être leur complice; mais il parvint à se disculper. Moins heureux lors de la révolte de prairial (20 mai), il fut décrété d'arrestation; mais il parvint à s'évader, et profita de l'amnistie de brumaire. Dès lors il n'eut aucune part aux affaires publiques. Banni en 1816, comme régicide, il se retira dans les Pays-Bas, et mourut à Bruxelles en 1827, dans un état voisin de l'indigence. On a de lui : *Rapport fait à l'assemblée nationale sur l'établissement des sourds-muets*, 1791, in-4.

* PRIEUR-DUVERNOIS, dit PRIEUR de la COTE-D'OR (Claude-Antoine), conventionnel, né en 1763 à Auxonne, fils du receveur des finances de cette ville, entra de bonne heure dans l'arme du génie. Député en 1791 à l'assemblée Législative, il ne s'y fit point remarquer. Après le 10 août, il fut chargé d'aller annoncer à l'armée du Rhin les changements qui venaient d'arriver et de recevoir le serment des troupes (*voy.* ROUGET-DELISLE). Réélu à la Convention, il vota la mort du roi sans appel ni sursis. Les girondins vaincus au 31 mai, s'étant réfugiés dans la Normandie, il fut envoyé pour les poursuivre, mais il fut arrêté, ainsi que son collègue Romme (*voy.* ce nom), et retenu prisonnier à Caen. Revenu à la Convention, il fut nommé membre du comité de salut public, avec Carnot son ami, et fut spécialement chargé de surveiller la fabrication de la poudre et des armes de guerre. Après le 9 thermidor, il eut beaucoup de peine à se défendre de complicité avec les chefs de ce terrible comité qui avait couvert la France de prisons et d'échafauds. Il concourut alors avec Carnot à l'établissement de l'école polytechnique. Après la session, il passa par le sort au conseil des cinq-cents où il s'occupa beaucoup du nouveau système des poids et mesures. Il en sortit en 1798 et revint en Bourgogne où il établit une manufacture de papiers peints qui prospéra. N'ayant rempli aucune fonction publique sous l'empire ni pendant les cent-jours, il ne fut point atteint par la loi de 1816 contre les régicides, et mourut à Dijon le 11 août 1832. On lui doit : *Mémoire sur la nécessité et les moyens de rendre uniformes dans le royaume toutes les mesures d'étendue et de pesanteur*, 1790, in-8; *Instruction sur le calcul décimal*, 1795, in-8; *Rapport sur la loi du 18 germinal an 4*, 1795, in-8; *Rapport sur les moyens préparés pour établir l'uniformité des poids et mesures*, 1796, in-8; plusieurs

Mémoires, rapports et instructions dans le *Journal de l'école polytechnique* et dans les *Annales de chimie.*

PRIÉZAC (Daniel de), né au château de Priézac en Limousin, en 1590, mort à Paris en 1662, prit le bonnet de docteur en droit à Bordeaux, y fréquenta le barreau, s'y maria, et y enseigna pendant dix ans la jurisprudence avec distinction. Le chancelier Séguier, protecteur des gens de mérite, le fit venir à Paris. Il y devint, peu de temps après, conseiller d'état ordinaire, et membre de l'académie française en 1639 (1). Ses principaux ouvrages sont : *Vindiciæ gallicæ adversus Alexandrum patricium Armachanum*, Paris, 1638, in-8, traduites en français par Beaudouin, 1639, in-8. C'est une réponse qu'il fit par ordre de la cour au *Mars gallicus* du fameux Jansénius. *Discours politiques* assez mal écrits, 2 vol. in-4; deux livres de *Melanges* en latin, in-4; une *Paraphrase* de cinq *Psaumes*; les *Priviléges de la Vierge Marie*; le *Chemin de la Gloire*, et des *Poésies*, 1650, in-8. — Salomon de Priézac, son fils, a fait une *Dissertation sur le Nil*, 1664, in-8, et l'*Histoire des éléphants*, 1650, in-12.

PRILESZKY (Jean-Baptiste), savant jésuite, né en 1709 à Prilevz, en Hongrie, fut docteur en théologie, puis professeur de philosophie à l'université de Tyrnau, et enfin directeur du collége de Cassovic, ou Caschau. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'histoire ecclésiastique, entre autres : *Acta sanctorum Hungariæ ex J. Bollandi continuatoribus, etc.*, Tyrnau, 1744; — *Notitia SS. Patrum, qui duobus primis ecclesiæ seculis floruerunt*, 1753, in-8; — *S. Cypriani Carthaginiensis acta, et scripta omnia in summam redacta, etc.*, 1761, in-fol.; — *Acta et scripta S. Theophili patriarchæ Antiocheni, et M. Minutii Felicis in summam redacta, etc.*, 1764, in-8; — *S. Justini acta et scripta annotationibus illustrata*, Caschau, 1765, in-4; — *Acta et scripta SS. Gregorii Neocæsariensis, Dionysii Alexandrini et Methodii Lycii illustrata*, 1766. On connait de lui plusieurs autres ouvrages de moindre importance.

PRIMASE, évêque d'Adrumète en Afrique, se trouva, l'an 553, au 5e synode général tenu à Constantinople, où il s'opposa à la condamnation des trois chapitres. (*Voy.* Vigile, pape.) Nous avons de lui, dans la Bibliothèque des Pères, des *Commentaires* sur les Epitres de saint Paul et sur l'Apocalypse. C'est un recueil des passages de saint Augustin et des autres Pères sur les livres saints. Ils ont été imprimés à Lyon en 1543. On lui a attribué aussi un *Traité des hérésies.*

PRIMAT (Claude-François-Marie), né en 1747 à Lyon, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et lorsque la révolution éclata, il en embrassa les principes. Il fut élu, en 1791, évêque constitutionnel du département du Nord dont le siége était à Cambrai, assista au concile des évêques constitutionnels tenu à Paris, et fut transféré à l'évêché du Rhône et Loire. Après le concordat, il passa sur le siége archiépiscopal de Toulouse. Sa conduite lui donna des remords et il regretta de s'être laissé aller à de mauvais exemples; mais il n'eut pas le courage de se rétracter, comme il en avait l'intention en 1798. Il devint membre du sénat en 1806, et mourut, le 10 octobre 1816, à Toulouse, regretté pour sa piété et sa bienfaisance. Il était membre de l'académie de cette ville, et de celle des Jeux-Floraux.

(1) Il y fut reçu à la place d'Auger de Mauléon de Granier; et il y eut pour successeur Michel le Clerc, avocat au parlement.

PRIMATICE ou PRIMATICCIO (François le), peintre et architecte, né à Bologne en 1490, fut employé à Mantoue dans le château du T. Les beaux ouvrages de stuc qu'il y fit donnaient une haute idée de ses talents, lorsqu'il fut appelé en France par François Ier. Le roi le chargea, en 1540, d'acheter en Italie des figures antiques, et de faire faire les moules des plus fameuses figures, qui furent jetées en bronze et placées à Fontainebleau. Le Primatice a embelli ce château par ses peintures. Il a aussi donné le plan du château de Meudon, et le dessin du tombeau de François Ier à Saint-Denys (1). Le Primatice mérita la bienveillance des successeurs de ce roi, Henri II et François II. Ce dernier le nomma commissaire général des bâtiments de l'état dans toute l'étendue du royaume. Le Primatice était très-envieux : il fit abattre plusieurs constructions de le Rosso ou Maître-Roux, qui l'avait précédé en France d'une année. Il mourut à Paris, en 1570. Cet artiste était bon coloriste, il composait avec esprit : les attitudes de ses figures sont d'un beau choix, mais on lui reproche d'avoir pressé l'ouvrage, et d'avoir peint de pratique. On a beaucoup gravé d'après ce maître. Son meilleur élève fut Nicolo de Modène.

* PRIMAUDAYE (Pierre, seigneur de la), né en 1546 dans l'Anjou, suivit de bonne heure la carrière des armes, et cultiva en même temps l'étude de la morale et des antiquités. Son courage et ses talents lui méritèrent la bienveillance de Henri III, qui le nomma gentilhomme de sa chambre. En 1577, il dédia au roi, l'*Académie française, en laquelle est traité de l'institution des mœurs et de ce qui concerne le bien et heureusement vivre en tous états*, 2 part. in-fol. Cet ouvrage, presque oublié aujourd'hui, eut beaucoup de succès et fut réimpr. de format in-8, et en 1613, in-4. On n'y trouve ni la profondeur ni l'énergie des *Essais* de Montaigne, mais de bons principes de morale et de politique, sagement appliqués par plusieurs traits historiques. Indépendamment de ces qualités, on y remarque de la facilité dans le style et beaucoup d'érudition. On doit en outre à la Primaudaye *Cent quatrains consolatoires*, qui ne sont pas sans mérite. Ils ont été imprimés plusieurs fois. L'édition la plus recherchée est celle de Lyon, B. Rigaud, 1582, in-8.

PRIMEROSE (Gilbert) naquit en Ecosse vers la fin du xvie siècle, et fut ministre de l'église française à Londres. Par la suite, il devint chapelain du roi et chanoine de Windsor. Il est auteur de plusieurs ouvrages théologiques, parmi lesquels on distingue : *Le Vœu de Jacob*, ou *Opposition aux*

(1) Des documents tirés des archives de la Chambre des comptes, prouvent que la France n'avait pas besoin de recourir à des étrangers, pour élever ce monument. Philibert de Lorme en donna les plans : Germain Pilon et d'autres artistes également français furent chargés de l'exécution.

vœux des moines et religieux, 4 vol. in-4, en français; *La trompette de Sion*. C'est un recueil de 18 sermons. D'autres *Opuscules*, etc. Il mourut en 1642.

PRIMEROSE (Jacques), médecin de Paris dans le XVIIe siècle, natif de Bordeaux, et selon quelques-uns, de Saint-Jean-d'Angely en Saintonge, fils d'un ministre écossais, exerça son art avec distinction en Angleterre. On a de lui : *De mulierum morbis*, Rotterdam, 1655, in-4; *Academia Monspeliensis descripta*, Oxford, 1631, in-8, rare; *Enchiridion medicopracticum*, Amsterdam, 1654, in-8; *Ars pharmaceutica*, ibid., 1651, in-8; *De vulgi erroribus in medicinâ*, Leyde, 1664, in-8, et en français par de Rostagny, Lyon, 1689, in-8; *De morbis puerorum partes duæ*, Rotterdam, 1659, in-12; plusieurs *Dissertations* pleines de raisonnements captieux, qu'il opposa à la démonstration que Harvey venait de faire de la circulation du sang.

PRINCE (Thomas-Nicolas le), né en 1730, et mort à Ligny le 31 décembre 1818, a publié : *Essai historique sur la bibliothèque du roi*, 1782, petit in-12; avec Nougaret, *Anecdotes des beaux-arts;* avec Baudrais, la *Petite bibliothèque des théâtres*, 7831-89, 80 vol. in-18, avec des *Notices* sur les auteurs, et des catalogues très-détaillés de leurs ouvrages. L'éditeur, après avoir changé la distribution des vol. de ce recueil, le fit reparaître en 1791, sous le titre de *Chefs-d'œuvre dramatiques*, 100 vol. petit in-18; mais cette seconde collection ne contient guère que 70 vol. de la première. On a donné depuis une suite en 11 volumes.

PRINCE (le). *Voy*. Beaumont et Le Prince.

PRINGLE (Jean), chevalier baronnet, médecin du roi George III et de la reine d'Angleterre, né en 1707 à Stikel-House, dans le comté de Roxburg. Il se distingua par ses connaissances médicales, et par le zèle qu'il eut pour les soldats malades et blessés, auxquels il donna les plus grands soins durant la guerre de 1741, étant à la suite des armées d'Angleterre en Allemagne, jusqu'en 1745; il fut alors nommé médecin en chef des armées britanniques, place qu'il remplit près des troupes destinées à combattre le prince Edouard. C'est durant ces travaux qu'il prépara un ouvrage sur les maladies des armées, qui a été très-bien accueilli et traduit en plusieurs langues; entre autres en français par Larcher sous ce titre : *Observations sur les maladies des armées dans les corps et dans les garnisons*, Paris, 1755, 1771, 2 vol. in-12; la seconde édition est augmentée de sept *Mémoires sur les substances septiques et antiseptiques*, que Pringle avait présentés à la société royale de Londres depuis 1750 jusqu'en 1752, et qui ont été récompensés par des médailles. Il servit encore dans les armées d'Allemagne durant les trois premières campagnes de la guerre de 1755, et se fixa à Londres en 1758, partageant son temps entre la pratique de la médecine et la société royale, dont il devint président en 1772. Il quitta cette place en 1778, chagriné d'une espèce de schisme que l'usage des conducteurs électriques avait occasionné dans cette savante compagnie. Il vit avec peine que la méthode de Franklin avait perdu de son crédit, en conséquence de plusieurs accidents qui en étaient résultés. Ami de Franklin, il soutint d'abord sa cause avec chaleur; mais il résolut ensuite de préférer sa tranquillité à ces contestations : son esprit juste et calme lui aura sans doute persuadé que, dans des empirismes de cette nature, tous les systèmes sont également vains et dangereux, et que ce n'est pas tant dans la manière que dans la chose même qu'on s'égare. (*Voy* Kirchman.) Il quitta Londres pour aller finir ses jours à Edimbourg; mais la rigueur du climat le força de revenir à Londres, où il mourut le 18 janvier 1782. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : *Observations sur la nature et le traitement des fièvres des hôpitaux et des prisons*, adressées à M. Méad, 1750, in-8, en anglais; une *Dissertation sur les différentes espèces d'air*, prononcée à la société royale en 1774, et d'autres écrits où il y a d'excellentes choses, et quelquefois des idées systématiques et hasardées; en médecine cependant il ne voulait rien de ce genre. Il était ennemi des méthodes fondées sur la théorie, qu'il regardait comme trop vague et trop peu avancée. Il paraissait envisager l'empirisme, c'est-à-dire la pratique appuyée sur la seule observation, comme la meilleure méthode. *Il faut du moins que cet empirisme soit raisonné*, lui disait un de ses confrères. *Le moins qu'il se pourra*, répondit Pringle; *c'est en raisonnant que nous avons tout gâté.*

PRIOLO (Benjamin), né à Saint-Jean d'Angely, en 1602, descendait de l'illustre famille des Priuli ou Priolo, qui a donné quelques doges à la république de Venise. Après avoir étudié sous Heinsius et sous Vossius, il s'appliqua à Leyde, pendant trois ans, à l'étude des poètes et des historiens grecs et latins. De là il vint à Paris, pour voir et pour consulter Grotius. Il passa ensuite à Padoue, pour apprendre à fond, sous Crémonius et sous Licetus, les sentiments des philosophes de l'antiquité. Quelque temps après, il s'attacha au duc de Rohan, et en devint le plus intime confident. Après la mort de ce général en 1638, Priolo se retira dans une terre qu'il avait achetée près de Genève, d'où le duc de Longueville, qui allait à Munster en qualité de plénipotentiaire pour la paix, lui proposa de le suivre; ce qu'il accepta. Au retour de Munster, Priolo alla à Genève, dans le dessein de conduire sa famille à Paris, pour s'y établir. Quand il passa par Lyon, le cardinal François Barberin eut la consolation de le convaincre de la vérité de la religion catholique, et de recevoir son abjuration et celle de toute sa famille et de ses domestiques. Il mourut à Lyon en 1667, comme il allait à Venise, par ordre de la cour de France, pour une affaire secrète. On a de lui une *Histoire de France*, en latin, depuis la mort de Louis XIII jusqu'en 1664, dont la meilleure édition est de 1686, in-4. Elle est dédiée au doge et au sénat de Venise, qui le reconnurent pour noble chevalier vénitien.

PRIOR (Matthieu), poète et diplomate anglais, naquit à Londres (1) en 1664 d'un menuisier qui, en mourant, le laissa sous la conduite d'un oncle,

(1) A Winburn, dans le Middlesex, suivant le docteur Johnson, et à Winborne, dans le comté de Dorset, suivant d'autres écrivains.

lequel était cabaretier. Prior fit ses études avec succès dans l'école de Westminster. Le comte de Dorset fut si charmé de sa conversation sur Horace, qu'il le prit sous sa protection et l'envoya au collége de Saint-Jean à Cambridge. Prior y fut fait bachelier en 1686, et fut mis ensuite au nombre des associés. Ce fut pendant son séjour dans cette université qu'il lia une amitié intime avec Charles de Montagu, depuis comte de Halifax. Guillaume d'Orange ayant usurpé le trône de son beau-père, Prior fut conduit à la cour par le comte de Dorset, et fut nommé en 1690 secrétaire du comte de Berkley, plénipotentiaire à La Haye. Il eut le même emploi auprès des ambassadeurs et des plénipotentiaires au traité de Ryswick en 1697. Il accompagna, l'année suivante, le comte de Portland dans son ambassade à la cour de France. Il y retourna de nouveau en 1711 en qualité de plénipotentiaire, et présenta en 1714 un écrit à la cour pour la démolition du canal de Mardick. Ce fut à lui, et non pas à milord Staires, comme le dit le président Hénault, que Louis XIV répondit : « J'ai toujours » été maître chez moi, quelquefois chez les autres; » ne m'en faites pas souvenir. » Prior, de retour dans sa patrie, y trouva des ennemis qui le perdirent à la cour d'Angleterre. On lui intenta un procès criminel, à la poursuite du chevalier Walpole. Il se justifia, et la liberté lui fut rendue en 1717. Il mourut à Wimple en 1721, et fut enterré à l'abbaye de Westminster, où on lui dressa un monument. On a de lui un grand nombre de *Poésies anglaises*, Londres, 1779, 2 vol. in-8, dans lesquelles on remarque de l'esprit et de l'imagination. Ses *Odes* ont été traduites en français par l'abbé Yart, et son poème de *Salomon* par Perrin du Lac.

PRIORIUS. *Voy.* PRIEUR.

PRISCIEN, *Priscianus*, était grammairien de Césarée au VIe siècle; on a de lui divers ouvrages imprimés à Venise par Alde Manuce en 1525, et à Paris par Badius en 1517, in-fol.; ils avaient paru pour la 1re fois à Venise en 1470, in-fol., et il en existe plusieurs autres éditions du XVIe siècle. On les trouve aussi dans le *Recueil des grammairiens latins*, Hanau, 1605, in-4. Une édition complète de Priscien a été publiée par les soins de M. Krehl sous le titre de *Prisciani Cæsariensis opera*, Leipsig, 1819-20, 2 vol. in-8.

PRISCILLE ou PRISQUE, *Priscilla*, *Prisca*, chrétienne, femme d'Aquila, est fort connue par les Actes des apôtres et par les Epitres de saint Paul. Le zèle de ces deux époux pour le progrès de l'Evangile les rendit célèbres : ils s'établirent d'abord à Rome; mais l'édit de bannissement que l'empereur Claude porta contre les juifs les obligea de se retirer à Corinthe, où ils exercèrent l'art de faire des tapisseries, et où ils eurent l'un et l'autre l'avantage de recevoir saint Paul chez eux. Ils risquèrent leur vie pour sauver celle de l'apôtre, qu'ils conduisirent jusqu'à Ephèse, quand il fut obligé de quitter Corinthe; c'est le témoignage que ce grand homme leur rend lui-même : *Qui pro animâ mea suos cervices supposuerunt.* De là ils retournèrent à Rome, où ils étaient lorsque saint Paul écrivit son Epitre aux Romains, l'an 58 de J.-C.; ils revinrent ensuite à Ephèse quelque temps après; ils y demeuraient lorsque saint Paul écrivit la seconde Epître à Timothée. Les grecs et les Latins célébraient leurs fêtes. (*Voy.* AQUILA.) La tradition de Rome est que saint Pierre a consacré un autel dans la maison de sainte Prisque. Ces paroles du XVIe chap. de l'Epître aux Romains, *Salutate Priscum et Aquilam et domesticam ecclesiam eorum*, viennent à l'appui de cette tradition.

PRISCILLE. *Voy.* MONTAN.

PRISCILLIEN, hérésiarque du IVe siècle, né en Espagne, était un homme considérable par sa fortune, par sa naissance et par son mérite. A une grande facilité de parler il joignait un extérieur humble, un visage composé, des mœurs austères et un grand désintéressement. Ces qualités étaient ternies par une curiosité téméraire, par un caractère ardent et inquiet, qui le jetèrent d'abord dans les folles et vaines recherches de la magie, et ensuite dans les erreurs des gnostiques et des manichéens. Son hérésie commença à éclater en 379, et se répandit rapidement dans l'Espagne sa patrie. Il confondait, comme Sabellius, les trois personnes de la Trinité, et s'exprimait sur ce sujet en termes nouveaux et extraordinaires. Il enseignait que Dieu avait plusieurs fils, que J.-C. n'avait pris la nature humaine, n'était né et n'avait souffert qu'en apparence. Il condamnait le mariage et en rompait les liens; il autorisait les plus grandes obscénités. Aux livres du nouveau Testament ses disciples joignaient de faux actes et deux ouvrages remplis de blasphèmes, l'un intitulé : *Memoria apostolorum*, écrit par Priscillien; l'autre appelé *Libra*, attribué à Dictinius. Les priscillianistes formèrent un parti considérable en Espagne. Hygin, évêque de Cordoue, et Ithace, évêque d'Ossobona, les poursuivirent avec beaucoup de vivacité; mais Hygin se laissa depuis gagner, et fut lui-même excommunié. Après plusieurs disputes, les évêques d'Espagne et d'Aquitaine tinrent un concile à Saragosse en 381, où les nouvelles erreurs furent anathématisées. Instance et Salvien, deux évêques priscillianistes, loin de se soumettre au jugement du concile, ordonnèrent Priscillien évêque. Cette ordination souleva tout l'épiscopat contre lui. L'empereur Gratien ordonna de les bannir. Priscillien, Instance et Salvien s'adressèrent au pape Damase, qui refusa de les voir. Salvien mourut à Rome; les deux autres se retirèrent à Milan, où saint Ambroise refusa de communiquer avec eux. On assembla un concile à Bordeaux en 384; mais Priscillien ne voulut point répondre devant les évêques. Il en appela à Maxime, usurpateur de l'empire. Les évêques Ithace et Idace l'accusèrent devant le prince, malgré les sollicitations de saint Martin de Tours, qui, dans la crainte qu'on n'usât de trop de rigueur, conjura ces évêques de se désister de leur accusation; il pria également Maxime de laisser la vie aux coupables, alléguant pour raison qu'il suffisait qu'ils eussent été déclarés hérétiques et excommuniés par les évêques. L'empereur fit attention aux remontrances de saint Martin, et promit même que les personnes accusées ne seraient point condamnées à mort. Mais à peine saint Martin était-il parti de

Trèves, que Maxime, instruit que Priscillien était convaincu, de son propre aveu, de plusieurs crimes contraires à l'ordre public, le condamna à mort avec ceux qui l'accompagnaient. Le supplice de Priscillien rendit Ithace et Idace odieux. On voit l'impression que leur conduite fit sur les esprits, par le panégyrique de Théodose, que Pacatus prononça à Rome l'an 389, en présence même de Théodose, et un an après la mort de Maxime. Mais il ne faut pas prendre à la lettre ce que dit l'orateur, qui voudrait faire croire à l'innocence de ces hérétiques, qui, dans le fond, étaient très-coupables. L'autorité de la justice, et la protection de l'empereur, empêchèrent qu'on ne poursuivît ceux qui avaient traité les priscillianistes avec tant de rigueur, et qu'on appela *ithaciens*. Saint Ambroise et plusieurs autres prélats se séparèrent de leur communion; parce que, quoique ces hérétiques eussent été punis justement et selon les lois, il était révoltant que leur sang eût été répandu à la sollicitation des évêques. Saint Martin refusa d'abord de communiquer avec eux; mais il s'y détermina ensuite, pour sauver la vie à quelques priscillianistes et à quelques partisans de l'empereur Gratien. Honorius porta des lois sévères contre les priscillianistes d'Espagne. Cette secte fut en grande partie détruite par le zèle de saint Léon, pape. *Voy.* saint Augustin, *Epist.* 237, n° 3. *Dissertatio critica de priscillianistis, eorumque factis, doctrinis et moribus*, par Simonis de Uries, Utrecht, 1745, in-4; *Historia priscillianistarum*, par François Girvesius, évêque d'Urgel, Rome, 1749, in-8.

PRISCUS, fameux ingénieur, qui florissait après le milieu du second siècle de l'Eglise, sous l'empire de Septime-Sévère. Il était très-habile dans son art; et ce prince respecta son mérite, lorsqu'en l'an 196 de J.-C. la ville de Byzance, la plus considérable de la Thrace, eut été prise. On fit mourir, par ordre de Sévère, tous les magistrats et tous les soldats. La ville fut ruinée, ses murailles furent rasées, ses théâtres, ses bains et tous ses ornements furent abattus. On vendit ensuite tous les biens des habitants, et Byzance, privée de la liberté, fut soumise, comme un simple bourg, à la ville de Périnthe. Priscus seul fut épargné, dans sa personne, dans sa liberté et dans ses biens. L'empereur Sévère lui donna même des marques d'affection, et se servit très-avantageusement de lui dans la suite.

PRISCUS, frère de l'empereur Philippe, gouverneur de Syrie, puis de Macédoine, s'attira la haine des peuples par ses exactions. Cela ne l'empêcha pas de prendre la pourpre dans cette dernière province, l'an 249, à la nouvelle de la mort de son frère; mais il en fut bientôt privé, ainsi que de la vie, par Dèce, le meurtrier et le successeur de Philippe.

PRITZ (Jean-Georges), en latin *Pritzius* ou *Pritius*, célèbre théologien de la confession d'Augsbourg, naquit à Leipsig en 1662, et se dévoua au ministère évangélique. Il avait du savoir et du talent. Son mérite le fit choisir en 1707 pour professer la théologie à Gripswald. Il y remplissait en même temps les fonctions de conseiller ecclésiastique et de pasteur. En 1711 il fut appelé à Francfort pour y exercer la surintendance du ministère ecclésiastique. Il est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages; on lui doit: des *Sermons* en allemand; une *Introduction* latine *à la lecture du nouveau Testament*, laquelle eut plusieurs éditions: la meilleure est celle de 1724, in-8; *De immortalitate hominis*, contre Asgill, avocat anglais, qui avait fait un livre dans lequel il établissait qu'un homme pouvait, sans passer par la mort, être transféré de cette vie mortelle à la vie éternelle (*voy.* ASGILL); une édition des *Œuvres de saint Macaire*, en grec et en latin, Leipsig, 1698 et 1699, 2 vol. in-8; une édition du *nouveau Testament grec*, avec les diverses leçons, et des cartes géographiques, Leipsig, 1709, et 1724, in-12; une édition des *Lettres de Milton*; *De statu religionis christianæ in regno sinensi*; *De usu rationis*; *De causis finalibus, in rerum essentiis explicandis, attendendis*; *De amore Dei puro in causa Fenelonii, etc.* Pritz fut un des auteurs du Journal de Leipsig, depuis 1687 jusqu'en 1698. Il mourut le 24 août 1732.

PRIVAT DE FONTANILLES, littérateur, né vers 1710 à Tarascon, fut élevé à Toulouse par les soins de son oncle, grand prieur de l'ordre de Malte. Employé dans la diplomatie il était en 1760 à Madrid, où il publia la relation des fêtes qui furent données par l'ambassade française à l'occasion de l'avénement au trône du roi Charles III (*voy.* ce nom). On lui doit en outre: *Malte ou L'isle-Adam*, Paris, 1749, in-8. Ce poëme dans lequel l'auteur a fait entrer différents traits héroïques des chevaliers de Rhodes et de Malte, lui fut inspiré par la reconnaissance. Le plan en est bien conçu, et les épisodes y sont liées assez naturellement; mais le style, qui seul fait vivre les ouvrages d'imagination, en est très-faible; et dans ce genre, comme l'a dit Boileau:

Il n'est point de degré du médiocre au pire.

PRIVAT. *Voy.* MOLIÈRES.

PROBA-FALCONIA, femme d'Anicius Probus au IVe siècle, mérita les éloges de saint Jérôme, de saint Augustin et de saint Jean Chrysostome. (*Voy.* ANICIUS PROBUS.) On lui attribue la *Vie de Jésus-Christ*, composée de divers fragments de Virgile, assemblés en centons, Francfort, 1546; mais cet ouvrage est de la femme du proconsul Adelphius.

PROBUS (Marcus-Aurélius-Valérius), empereur romain, naquit à Sirmium dans l'Illyrie, pays qui donna le jour aux empereurs Claude II et Aurélien. Probus fut élevé dès sa jeunesse aux premières dignités militaires. Son père avait été jardinier; mais s'étant mis dans la milice, il parvint au grade de tribun. Son fils obtint de l'empereur Valérien le même titre dès l'âge de vingt-deux ans. Plus il s'éloignait de sa jeunesse, plus son mérite augmentait. Vainqueur des Sarmates, il se signala successivement en Afrique, dans le Pont, sur le Rhin, près du Danube, du Nil, de l'Euphrate: il conquit l'Egypte pour Aurélien, et Tacite lui confia le commandement de l'Orient. Enfin, il parvint, de dignité en dignité, jusqu'au trône. Après la mort de l'empereur Tacite, en 276, Florence son frère vou-

lut se saisir du sceptre impérial; mais les troupes d'Orient le donnèrent à Probus, comme le prix de sa valeur, de son intégrité et de sa clémence. Reconnu par le sénat et par les provinces de l'empire, il marcha vers les Gaules, où les Francs, les Bourguignons, les Goths et les Vandales exerçaient les plus cruels brigandages. Il les défit dans plusieurs batailles, leur tua plus de 400,000 hommes, et les força à demander la paix et à payer un tribut. Vainqueur des Gaulois, il passa en Illyrie contre les Sarmates et leur enleva tout ce qu'ils avaient usurpé. Il défit ensuite les Blemmys, peuple féroce dans le voisinage de l'Egypte. La victoire qu'il remporta sur eux épouvanta tellement Varanane II, roi de Perse, qu'il lui envoya des ambassadeurs avec des présents, pour lui demander la paix. Ces ambassadeurs le rencontrèrent sur de hautes montagnes proches de la Perse, au milieu de ses soldats, mangeant des pois cuits depuis longtemps et du porc salé. Probus, sans se détourner, dit aux envoyés du roi de Perse, que « si leur maître ne faisait une » entière satisfaction aux Romains, il rendrait les » campagnes de la Perse aussi rases que sa tête » l'était. » Il ôta en même temps son bonnet, pour leur montrer une tête parfaitement chauve. Il les invita ensuite à manger avec lui s'ils avaient faim, sinon de se retirer. Varanane, toujours plus épouvanté, vint lui-même trouver Probus, qui lui accorda tout ce qu'il voulut. Les ennemis du dehors vaincus, il s'en éleva au dedans. Jules Saturnin, Proculus et Bonose se firent tous les trois proclamer empereurs, l'un à Alexandrie, l'autre à Cologne, et le troisième dans les Gaules; mais leur révolte n'eut point de suite. L'empire romain jouit d'une paix générale. Ce fut pendant cette paix que Probus orna ou rebâtit plus de soixante-dix villes. Il occupa ses soldats à divers travaux utiles, et donna une permission générale de planter des vignes dans les Gaules et dans l'Illyrie; ce qui n'avait point été permis universellement, depuis que Domitien avait marqué les endroits où il accordait d'en planter. Crevier le regarde comme le fondateur des vignes de Tokai, de Champagne, de Bourgogne, et ajoute : « Ce » prince eût été sans doute célébré par les buveurs, » si les buveurs étaient savants. » Probus faisait des préparatifs de guerre contre les Perses qui avaient repris les armes, lorsqu'il fut massacré par ses soldats, las des travaux qu'il leur faisait entreprendre, à Sirmich, en 282, à 50 ans, après avoir régné 6 ans et 4 mois. Le seul défaut de Probus fut de n'avoir pas su mêler prudemment la fermeté avec la douceur. Sa mort inspira des regrets par tout l'empire. « Grands Dieux, disait le peuple, que vous a fait la » république romaine, pour lui enlever un si bon » prince! »

PROBUS (M. Valérius), grammairien latin, dans le IIe siècle, composa plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste que des fragments, publiés dans le *Corps des anciens grammairiens* de Putschius, 1605, in-4.

PROCACCINI (Camille), peintre, né à Bologne en 1546, mort à Milan en 1626, reçut de son père Hercule, aussi peintre distingué, les premières leçons de son art, et en reçut en outre à Rome, si l'on en doit croire quelques-uns de ses historiens, de Michel-Ange et de Raphael. Mais ce fut surtout le Parmesan qu'il s'efforça d'imiter. Ce peintre avait un beau génie : il peignait avec une liberté surprenante. Ses draperies sont bien jetées, ses airs de tête sont admirables. Il donnait beaucoup d'expression et de mouvement à ses figures; son coloris est frais. Ses principaux ouvrages sont à Bologne, à Reggio et à Milan. — Son frère, Jules-César PROCACCINI, né à Bologne en 1548, et mort à Milan en 1626, avait un coloris vigoureux, un goût de dessin sévère et très-correct. Son génie était grand, vif, et facile; il étudiait la nature. Sa réputation le fit nommer chef de l'académie de peinture à Milan. Il eut une école nombreuse, et acquit une fortune considérable. — CHARLES-ANTOINE, son frère, plus jeune que lui, quitta la musique pour la peinture. Son talent était le paysage; il réussissait principalement à peindre les fleurs et les fruits, et laissa un fils, HERCULE JEUNE, mort en 1676, âgé de 80 ans, qui s'adonna aussi à peindre des fleurs; mais Jules-César, son oncle, lui donna des leçons et étendit ses talents. Il fit beaucoup de tableaux d'histoire pour la ville de Turin.

PROCHITA ou PROCIDA (Jean de), principal auteur des *Vêpres Siciliennes*, ainsi nommé parce qu'il était seigneur de l'île de Prochita (Procita ou Procida), dans le royaume de Naples, naquit vers l'an 1225 et s'adonna d'abord à la médecine. Les succès qu'il obtint lui valurent la faveur de l'empereur Frédéric II et celle de son fils Conrad IV. Il eut beaucoup d'autorité dans la Sicile, sous le règne de Mainfroi, porta les armes en faveur de Conradin, compétiteur de Charles d'Anjou, et fut dépouillé de ses biens et de ses charges par ce prince devenu roi de Sicile, qui abusa, dit-on, de la femme de Procida. « Les Français, ajoute M. de Lalande » (*Voyage d'Italie*, t. 6, p. 98), n'ont que trop » souvent donné prise en ce genre aux plaintes des » étrangers. » Animé par l'esprit de vengeance, et profitant du mécontentement que les Français avaient fait naître (*voy.* CHARLES de France, comte d'Anjou, et CONRADIN), il entreprit de faire révolter la Sicile contre ce prince, et de la réduire sous la puissance de Pierre, roi d'Aragon. Pour tramer ce complot plus secrètement, il se déguisa en cordelier l'an 1280, et après avoir parcouru toute la Sicile sous cet habit, il alla à Constantinople traiter avec Michel Paléologue, et en obtint un secours d'argent. Après avoir ourdi sa conspiration pendant deux ans, avec des soins infatigables, elle fut exécutée en 1282. (*Voy.* PIERRE d'ARAGON, et PHILIPPE III, roi de France.) Procida fut depuis le conseiller fidèle des princes aragonais qui se succédèrent en Sicile, et parvint à une vieillesse avancée. *Voyez* les *Eclaircissements sur les Vêpres Siciliennes* par Bréquigny, dans le *Magasin encyclopédique*, 1re année, t. 2, p. 499-513. Procida est le personnage principal de la tragédie des *Vêpres Siciliennes* de M. Casimir Delavigne.

PROCLUS (saint), célèbre patriarche de Constantinople, disciple de saint Jean Chrysostome, s'opposa avec une force mêlée de douceur au progrès du nestorianisme, et contribua beaucoup par ses vertus au triomphe de la vérité. Il nous reste de

lui des *Homélies*, *des Epîtres*, entre lesquelles on distingue celle qui est adressée aux Arméniens sur *la foi;* et d'*autres écrits* en grec, publiés par Riccardi, Rome, 1630, in-4. On les trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères. Son style est semé de pointes et d'antithèses. Cet illustre prélat mourut en 447, après 13 ans et 3 mois d'épiscopat. Saint Cyrille dit « que c'était un homme rempli de piété, » parfaitement versé dans la connaissance de la » discipline ecclésiastique, et un observateur exact » des canons. »

PROCLUS (Eutychius), grammairien célèbre du IIe siècle, était de Sicca en Afrique. L'empereur Antonin, dont il avait été précepteur, le fit proconsul. Trébellius Pollion cite un livre de Proclus sur ce qu'il y avait de plus curieux dans les pays étrangers; mais cet ouvrage est perdu.

PROCLUS DIADOCUS, philosophe platonicien du Ve siècle, était natif de Lycie, ou, selon d'autres, de Constantinople. Il eut beaucoup de part à l'estime et à l'amitié de l'empereur Anastase. On dit que dans le temps que Vitalien assiégeait Constantinople, Proclus brûla ses vaisseaux avec de grands miroirs d'airain : c'est une fable sans fondement. Proclus mourut à Athènes vers l'an 487. Chacun sait qu'il écrivit contre la religion chrétienne. Il nous reste de lui des *Commentaires* sur quelques livres de Platon, et plusieurs autres ouvrages écrits en grec. Ils ont été imprimés à la suite de l'édition de *Jamblique*, Venise, 1497, in-fol. Allatius a donné: *Proclus in Ptolemæi Tetrabiblos*, grec et latin, Leyde, 1635, in-8. On trouve ses *Hymnes* dans le recueil de Maittaire. Proclus était un des plus fanatiques partisans du paganisme, et en même temps un de ceux qui, parmi les anciens philosophes, ont le plus clairement reconnu la création de la matière; il dit que *la matière, qui est le sujet de toutes choses, est elle-même produite par l'auteur de toutes choses.* Il attribue le même sentiment à Platon, qui s'en explique en effet fort distinctement; et dans son commentaire sur le *Timée*, Proclus appelle Dieu l'*Auteur ineffable de la matière.* (*Voy.* HIÉROCLÈS.) Marinus de Naples a écrit sa *Vie*, dont M. Boissonnade a donné une savante édition en 1814, in-8. Les divers ouvrages de Proclus ont été réunis et publiés par M. Victor Cousin avec des commentaires, sous ce titre : *Procli philosophi platonici opera è cod. MSS. Bibliothecæ regiæ Parisiensis*, etc., Paris, 1820-27, 6 vol. in-8. A ces volumes il faut joindre celui qu'on doit aux recherches de M. Boissonnade, Leipsig, 1820, sous le titre d'*Extraits des scolies de Proclus sur le* Cratyle *de Platon*.

PROCOPE (saint) était né à Jérusalem; mais il se retira à Bethsan, autrement appelée Scythopolis, où il fut ordonné lecteur et exorciste. Il fut aussi chargé d'expliquer la langue grecque en syro-chaldaïque. C'était, au rapport de l'auteur de ses actes, un homme d'une vertu sublime, qui avait toujours vécu dans une chasteté perpétuelle, dans la patience et dans la pratique des plus grandes austérités. Il possédait parfaitement les sciences des Grecs, mais il était encore plus versé dans la connaissance des saintes Ecritures, dont il nourrissait et fortifiait son âme. Les édits de Dioclétien contre le christianisme étant arrivés en Palestine au mois d'avril de l'année 303, Procope fut le premier des fidèles du pays qui versa son sang pour Jésus-Christ. Il fut arrêté à Bethsan et conduit à Césarée avec plusieurs autres chrétiens, où ayant refusé de sacrifier aux empereurs, se disant dieux, le gouverneur le condamna à être décapité. Saint Procope est honoré chez les Grecs avec le titre de *grand martyr*. Eusèbe a écrit les *Actes* de son martyre, et a été témoin oculaire de tout ce qu'il y rapporte.

PROCOPE, empereur d'Orient, d'une famille illustre de Cilicie et parent de l'empereur Julien, était d'un caractère sombre, inquiet, ardent et ambitieux. Après avoir rendu des services à l'état sous Julien et sous Jovien, il se retira chez les barbares de la Chersonèse Taurique jusqu'au règne de Valens, époque à laquelle il vint se cacher à Chalcédoine. Cet empereur étant parti pour la Syrie, Procope se rendit à Constantinople, et se fit déclarer empereur le 28 septembre 365. Il marcha ensuite contre Valens. Le succès de ses armes fut si rapide, que ce prince aurait abdiqué l'empire, si ses amis ne l'en avaient détourné. L'année suivante, les choses changèrent de face. Procope fut défait dans une campagne de Phrygie, nommée *Salutaire;* et ayant été abandonné par ses soldats, il fut conduit à Valens, qui lui fit trancher la tête à la fin de mai 366. Il n'était âgé que de 32 ans.

PROCOPE, *Procopius*, fameux historien grec, fut longtemps professeur d'éloquence à Césarée, où il naquit au commencement du VIe siècle. Il alla à Constantinople, où il gagna la confiance de Bélisaire, qui le prit pour son secrétaire, et le mena avec lui lorsqu'il était à la tête des troupes en Asie, en Afrique et en Italie. Justinien l'honora du titre d'*illustre* et lui donna la place de préfet de Constantinople. Il mourut vers la fin du règne de ce prince. Nous avons de lui : une *Histoire* en huit livres. Les deux premiers contiennent la guerre des Perses, depuis la fin du règne d'Arcadius jusqu'à la 33e année du règne de Justinien. Les deux suivants décrivent la guerre des Vandales, depuis l'irruption de ces peuples dans l'Afrique en 395, jusqu'à l'an 545, qu'ils furent entièrement soumis aux Romains. Dans les quatre derniers, il raconte les guerres d'Italie contre les Ostrogoths, jusqu'à la mort de Taïas, leur dernier roi (487-522). Cette histoire est pleine de faits curieux et vrais. Le caractère des nations barbares qui inondèrent l'empire romain y est bien peint. Le style de Procope, sans être toujours pur, ne manque pas d'élégance. *Histoire secrète*. Ce sont des Anecdotes pour servir à la grande histoire. Procope, qui avait dit dans celle-ci tant de bien de Justinien et de Bélisaire, les couvre d'opprobre dans celle-là : c'est une satire dictée par la noirceur; et, quoique la méchanceté puisse dire vrai, cet ouvrage renferme des faits si atroces, qu'il est difficile d'y ajouter foi. L'impératrice Théodora y est surtout traitée d'une manière si affreuse, que les éditeurs de ces anecdotes se sont crus obligés d'en omettre plusieurs traits. Le P. Maltret, jésuite, qui dirigea, en 1662 et 1663, l'édition des ouvrages de Procope, donnée au Louvre en 2 vol. in-folio, grec et latin, en retrancha sagement plu-

sieurs passages ; mais La Monnoye les a publiés dans le 1er volume du *Menagiana*. Nous avons diverses traductions latines de l'*Histoire* de Procope, et une en français par le président Cousin. Procope est encore auteur d'un *Traité des édifices*, qu'on trouve dans l'édition du Louvre. Marmontel a voulu prouver, à la tête de son *Bélisaire*, que l'*Histoire secrète* n'est point de Procope; mais ses preuves n'ont pas eu l'approbation des savants. Martin Fumée a traduit l'*Histoire* de Procope et son *Traité des édifices*, Paris, 1587, in-fol. On trouve aussi plusieurs morceaux de cet historien dans l'*Histoire de Constantinople* par le président Cousin, Paris, 1672, in-4 et in-12.

PROCOPE de GAZA, rhéteur et sophiste grec, vers l'an 560, a composé : une *Chaîne des Pères grecs et latins sur l'Octateuque*, c'est-à-dire les premiers livres de la Bible; elle parut en latin, Zurich, 1555, in-fol.; cette version est peu estimée; des *Commentaires* sur les Livres des Rois et sur les Paralipomènes, que Meursius a publiés en grec et en latin, Leyde, 1620, in-4; des *Commentaires* sur Isaïe, imprimés en grec et en latin, Paris, 1580, in-fol., dans lesquels il ne s'attache pas assez au sens littéral, et est diffus.

PROCOPE-RASE ou le RASÉ. C'était un gentilhomme bohémien qui, après avoir voyagé en Allemagne, en France, en Italie, en Espagne et dans la Terre-Sainte, reçut la tonsure, ce qui lui fit donner le nom de *Rase* ou de *Rasé*. Il fut même ordonné prêtre; mais, dégoûté de l'état ecclésiastique, qu'il déshonorait par ses vices et ses erreurs, il s'attacha à Zisca, chef des hussites, qui eut pour lui une confiance toute particulière. Il succéda à cet aventurier en 1424, fit de grands ravages dans la Moravie, dans l'Autriche, dans le Brandebourg, la Silésie et la Saxe; se rendit maître de plusieurs places, et d'une grande partie de la Bohême. Sigismond, l'ayant vainement combattu, crut que ses négociations seraient plus heureuses que ses armes : il eut une entrevue avec Procope, qui lui demanda beaucoup, et n'obtint rien. Ce rebelle, déterminé à continuer la guerre, écrivit une longue lettre en mauvais latin, pour solliciter les princes chrétiens d'envoyer au concile de Bâle, indiqué en 1431, leurs évêques et leurs docteurs, pour disputer avec les docteurs des hussites, à condition de ne prendre pour fondement de leurs disputes que le texte seul de l'Ecriture : moyen sûr d'engendrer et de propager toutes sortes d'erreurs, en substituant des explications arbitraires à l'autorité de la tradition des saints Pères et de l'Eglise catholique. Il écrivit une autre lettre à l'empereur Sigismond, le 22 mai 1432, pour l'engager à se trouver au concile de Bâle. Procope se rendit au concile avec ses fauteurs, au commencement de 1433; mais voyant que les affaires ne tournaient pas selon ses désirs, il en repartit fort irrité, et continua ses courses et ses ravages. Procope mourut en 1434, des blessures qu'il avait reçues dans un combat. Ses deux *Lettres* se trouvent dans le dernier volume de la grande *Collection des Pères Martène et Durand*. — Il ne faut pas le confondre avec PROCOPE, surnommé *le Petit*, chef d'une partie de l'armée des hussites, qui accompagna Procope le Rasé, et fut tué en 1434, dans la même action où cet aventurier fut blessé à mort.

PROCOPE-COUTEAU (Michel COLTELLI, plus connu sous le nom de), médecin de Paris, sa patrie, naquit en 1684. Il était fils de François Procope, noble palermitain, qui, se trouvant sans fortune, vint à Paris, et le premier établit en France un café où se réunirent bientôt les nouvellistes et les littérateurs, et qui fut connu sous le nom de *Café Procope*. Michel Couteau avait été ecclésiastique avant de se consacrer à la médecine, que la frivolité et les plaisirs ne lui permirent guère de pratiquer. Il mourut à Chaillot en 1733. Un esprit vif, un caractère complaisant, faisaient oublier qu'il était petit, laid et bossu. On a de lui beaucoup de poésies fugitives, répandues dans différents recueils. Il a donné comme médecin : l'*Analyse du Système de la trituration de M. Hecquet*, 1712, in-12 : il y attaque assez lestement ce médecin célèbre, dont il n'avait pas à beaucoup près les connaissances et le jugement; l'*Art de faire des garçons*, in-12; ouvrage frivole et indigne d'un physicien instruit. Il a aussi écrit des comédies ou des farces, telles que la *Gageure*, avec Lagrange, 1741; *Arlequin Balourd*, comédie en cinq actes, et en prose, jouée à Londres, en 1719, etc.

PROCOPIUS-ANTHEMIUS. *Voy.* ANTHÉMIUS.

PROCULEIUS, chevalier romain, ami de l'empereur Auguste, se signala par sa tendresse envers ses parents. Après la mort de son père, il avait partagé également l'héritage avec ses deux frères, Muréna et Scipion; mais ils furent totalement dépouillés par la guerre civile. Proculéius, pour les soulager dans leur malheur, partagea une seconde fois les biens qui lui étaient échus. Horace l'a célébré dans sa belle Ode *Nullus argento color est*.

Vivet extento Proculeius ævo,
Notus in fratres animi paterni.

PROCULUS (Titius-Ælius), né à Albenga, ville de la côte de Gênes, homme fameux par son audace et son courage, avait acquis de grandes richesses dans le vil métier de pirate. Il servit avec distinction dans les conquêtes d'Aurélien et de Probus. Son ambition lui fit prendre le titre d'empereur, l'an 280, à la sollicitation de sa femme Viturgie et des Lyonnais. Le prétexte de sa révolte fut qu'on l'avait salué du nom de *César* dans un divertissement, et que Probus ne lui pardonnerait pas d'avoir souffert cette flatterie. Cet empereur marcha en effet contre lui. Proculus fut trahi par les Francs, auxquels il s'était confié, et fut livré à l'empereur, qui lui fit subir à Cologne le dernier supplice. Ce rebelle était adonné aux femmes et livré à la débauche la plus outrée.

PRODICUS, sophiste et rhéteur de l'île de Céos, vers 396 avant J.-C., disciple de Protagoras, fut maître d'Euripide, de Socrate, de Théramène et d'Isocrate. Il enseigna publiquement l'éloquence à Athènes, quoiqu'il y résidât en qualité d'ambassadeur de sa patrie. Une cupidité sordide le faisait aller de ville en ville, pour y étaler son éloquence, et mettre à contribution ses nombreux élèves Ce

charlatan amassa de l'argent, et acquit de la gloire. Thèbes, Lacédémone, lui rendirent des honneurs distingués. Prodicus avait ses pièces d'éclat comme les baladins de profession. Les anciens ont beaucoup parlé de sa *Harangue à 50 dragmes*, parce que personne ne pouvait y assister qu'en payant cette somme. Les Athéniens le firent mourir comme corrupteur de la jeunesse. Il eut le secret pendant quelques années d'échapper à ses ennemis; mais Aristophane l'ayant tourné en ridicule dans les *Nuées* et les *Oiseaux*, il fut enfin traduit devant la justice et condamné à boire la ciguë.

PRODICUS, chef des hérétiques appelés *Adamites*, se fit connaître dans le XIe siècle par ses extravagances. La principale, et celle qui a donné le nom d'*adamites* à ses sectateurs, fut que l'homme devait être nu; du moins dans la prière, parce qu'Adam avait toujours été tel dans le temps d'innocence. (*Voy.* PICARD.) L'abus que les hérétiques ont fait dans tous les temps de la sainte Ecriture, quand ils ont voulu en être les seuls interprètes, prouve la nécessité d'un tribunal suprême pour l'expliquer, et montre de plus, contre ceux qui en conseillent la lecture à tout le monde, que ce livre divin peut devenir une source d'erreurs dans les esprits faibles ou corrompus. Gerson remarque que c'est de là « que sont venues les erreurs des bé» guards, des pauvres de Lyon et de tous leurs » semblables, dont il y a beaucoup de laïcs qui » font une traduction de la Bible dans leur langue » vulgaire, au grand préjudice et scandale de la » vérité catholique. C'est ce qu'on a proposé de » retrancher par le projet de réformation. » *Tractat. de comm. laic. sub utraque specie.* « C'est, dit-il » ailleurs, une chose trop périlleuse que de donner » aux hommes simples qui ne sont pas savants les » livres de la sainte Ecriture traduits en français, » parce qu'ils peuvent, en les expliquant mal, » tomber d'abord dans des erreurs; ils doivent » écouter cette parole dans la bouche des prédica» teurs, autrement on prêcherait en vain. » *Serm. de Nativ. Dom.* Il se fonde sur la réflexion suivante : « Comme on peut tirer quelque bien d'une bonne » et fidèle version de la Bible en français, si le lec» teur l'entend avec sobriété, au contraire il arri» vera des erreurs et des maux innombrables si » elle est mal traduite ou expliquée avec présomp» tion, en rejetant les sens et les explications des » saints docteurs. » *Serm. contra adulat. Voy.* ALGASIE, ARUNDEL, EUSTOCHIUM, HARNEY, MALLET, MARCELLE.

PROENESTINUS. *Voy.* PRENESTINUS.

PROEPOSITIVUS. *Voy.* PREPOSITIVUS.

PROGNÉ, fille de Pandion roi d'Athènes, et sœur de Philomèle, épousa Térée roi de Thrace dont elle eut un fils nommé *Itys*. Elle fut métamorphosée en hirondelle, Philomèle en rossignol, et Itys en faisan. Voy. *Térée*.

PROMÉTHÉE, fils de Japet et de Clymène, et frère d'Epiméthée. (Voy. ce *nom*.) Ce fut lui qui forma les premiers hommes de terre et d'eau. Il monta au ciel avec le secours de Pallas, et y déroba du feu pour les animer. Jupiter, irrité de ce vol, ordonna à Vulcain de l'attacher sur le mont Caucase, où un vautour mangeait son foie à mesure qu'il renaissait : supplice symbolique qui exprime les remords rongeurs, les agitations et les tourments intérieurs des méchants. (Voy. *Tithyus*.) Des savants tirent de l'histoire plusieurs conjectures sur l'origine de cette fable. Le docte Bochart, en particulier (dans son *Phaleg.*, livre 1er, chap. 2), s'efforce de prouver que Prométhée est le même que Magog, fils de Japhet, dont il est parlé chap. 10 de la Genèse; mais ce Magog est si peu caractérisé, qu'il est difficile de lui trouver les rapports propres à constater cette identité.

PRONAPIDE d'Athènes, ancien poète grec, qui, selon Diodore de Sicile, dit-on, fut le maître d'Homère. Ce fut lui qui commença à écrire de gauche à droite, au lieu que les Grecs écrivaient avant lui de droite à gauche, à la manière des Orientaux. On a attribué à ce poète une production en vers intitulée : *Le premier monde.*

** PRONY (Gaspard-Claire-François-Marie RICHE, baron de), célèbre ingénieur, né en 1755 à Chamelet dans le Lyonnais, fut admis en 1776 à l'école des ponts-et-chaussées, et y remporta plusieurs prix. Nommé sous-ingénieur en 1780, après en avoir rempli les fonctions dans différentes généralités, il fut appelé à Paris pour seconder Perronet et Chezy, trop avancés en âge pour suffire à leurs nombreux travaux. Un *Mémoire* sur la poussée des voûtes, dans lequel il réfuta solidement les injustes critiques du pont de Neuilly (*Voy.* PERRONET), lui mérita l'estime des savants, entre autres de Monge, qui voulut devenir son maître dans les parties les plus élevées de l'analyse. En 1785, il concourut, avec Perronet, à la restauration du port de Dunkerque, et en 1787 à la construction du pont Louis XVI. Il fut, en 1791, nommé ingénieur en chef à Perpignan; mais il désirait ne pas s'éloigner de Paris, et ses amis vinrent à bout de l'y fixer en le faisant nommer directeur du cadastre général qui venait d'être décrété par l'assemblée constituante. Peu de temps après il fut chargé de dresser, d'après le nouveau système métrique, des tables logarithmiques et trigonométriques adaptées aux services de l'astronomie et de la géodésie. Ce travail gigantesque, pour lequel la vie d'un homme eût été insuffisante, il le termina, grâce à l'application ingénieuse de la division du travail, dans l'espace de quelques années, et les 17 vol. in-fol. qui renferment ses calculs, déposés à l'observatoire, sont utilement consultés. A la création de l'école polytechnique en 1794, il fut chargé d'y professer la mécanique, et il y donna le modèle de cette clarté d'exposition qui depuis a tant contribué à populariser les sciences. L'institut, lors de sa formation, s'empressa de l'admettre au nombre de ses membres. Bonaparte, à son retour d'Italie, voulut connaître Prony, et lui témoigna le désir de l'emmener en Egypte; mais Prony ne voulut pas courir les chances de cette expédition aventureuse, et le vainqueur de l'Italie, devenu maître de la France, ne lui pardonna pas son refus, il l'employa souvent, mais ne lui donna jamais aucune marque de faveur. En 1798, il remplaça Chezy (*voy.* ce nom, II, 598) comme directeur général

des ponts-et-chaussées. De 1805 à 1812, il fut envoyé trois fois en Italie, où il eut à s'occuper successivement de régulariser le cours du Pô, d'améliorer le port de Gênes et le Golfe de la Spezzia, puis les ports d'Ancône, de Venise, de Pola, et enfin de l'assainissement des marais Pontins. A la restauration Prony, à qui l'âge commençait à rendre pénibles les fonctions de professeur, échangea sa chaire contre la place d'examinateur à l'école polytechnique. Il fut fait en même temps officier de la légion-d'honneur et chevalier de St.-Michel. Chargé de différents travaux importants dans plusieurs parties du royaume, les projets qu'il présenta en 1827 pour régulariser le cours du Rhône furent récompensés par le titre de baron. La révolution de 1830 ne changea rien à la position qu'il devait à ses talents, il fut fait pair en 1835 et mourut à Paris, le 29 juillet 1839. Il était membre des principales académies et sociétés scientifiques de l'Europe. Indépendamment d'un grand nombre de *Mémoires* dans les recueils de ces académies ou dans les journaux, on lui doit : *Nouvelle architecture hydraulique*, 1790-96, 2 vol. gr. in-4; *Mécanique philosophique, ou analyse raisonnée des diverses parties de la science de l'équilibre et du mouvement*, 1800, in-4; cet ouvrage imprimé dans le *Journal de l'école polytechnique*, a été tiré à part; *Analyse de l'exposition du système du monde par Laplace*, 1801, in-8; *Recherches sur la poussée des terres*, 1802, in-4; *Recherches physico-mécaniques sur la théorie des eaux courantes*, 1804, in-4; *Cours de mécanique concernant les corps solides*, 1815, 2 vol. in-4; *Description hydrographique et historique des marais Pontins, etc*, 1822-23, in-4, et atlas de 93 pl. in-fol. L'opinion des Romains sur cet important ouvrage s'est manifestée d'une manière bien honorable dans une lettre adressée à Prony par le pape Léon XII, avec une médaille d'or. *Nouvelle méthode de nivellement trigonométrique*, 1823, in-4; *Résumé de la théorie et des formules relatives au mouvement de l'eau dans les tuyaux et les canaux*, Paris, 1825, in-4; *Note sur les moyens de perfectionner le compas de réduction, en donnant à son usage plus d'étendue et plus de précision*, 1835, in-8. L'*Eloge* de Prony a été prononcé à la chambre des pairs, par M. Charles Dupin (2 avril 1840). M. Robert a été son successeur à l'académie des sciences.

PROPERCE (Sextius-Aurelius-Propertius), poète latin, naquit l'an 52 avant J.-C., à Mevania, ville d'Ombrie, aujourd'hui Bevagna, dans le duché de Spolette, et mourut douze ans avant J.-C. Son père, chevalier romain, avait été mis à mort par ordre d'Auguste, pour avoir suivi le parti d'Antoine pendant le triumvirat. Le fils vint à Rome, et son talent pour la poésie lui mérita la protection de l'empereur, et l'estime de Mécène et de Cornélius Gallus. Ovide, Tibulle, Bassus, et les autres beaux esprits de son temps, se tirent un honneur et un plaisir d'être lié avec lui. Il nous reste de Properce quatre livres d'*Elégies*. Une dame, appelée *Hostia* ou *Hostilia*, à laquelle il donne le nom de *Cynthie*, et qui possédait son cœur, est le sujet de ses complaintes amoureuses. Ce poète manie très-heureusement la fable. Il a su allier la pureté de l'expression à la délicatesse du sentiment. Ses Elégies accompagnent ordinairement celles de Catulle (*voy.* ce nom), et méritent le même reproche de licence. Elles ont cependant été imprimées séparément dès le XVe siècle. Les bibliographes en citent une édition in-4 qu'ils croient sortie des presses de Th. Ferrand, imprimeur à Brescia, vers 1473. L'édition de Bologne, 1487, in-fol., est accompagnée du comment. de Ph. Beroald. Les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1702 ou 1727, in-4, de Padoue, avec les notes de Vulpi, 1755, 2 vol. in-4; les élégies de Properce ont été traduites en prose par de Lonchamps (*voy.* ce nom, v, 285) et en vers par Denne-Baron, 2e édit., 1825; par Mollevant, 2e édit., 1821, gr. in-18, etc.

PROPERTIA de ROSSI florissait à Bologne sous le pontificat de Clément VII; elle s'adonna particulièrement à la sculpture et décora la façade de l'église de Ste.-Pétrone de plusieurs statues de marbre, qui lui méritèrent les éloges des connaisseurs. La sculpture n'était point son seul talent, elle possédait tous ceux qui ont rapport au dessin : elle peignit quelques tableaux, et grava plusieurs morceaux sur le cuivre.

* PROPIAC (Catherine-Joseph-Ferdinand GERARD de), traducteur et compilateur infatigable, né vers 1760 à Dijon d'une famille noble, entra fort jeune au service en qualité d'officier. Il émigra en 1791, servit dans l'armée des princes, habita longtemps Hambourg, et rentra en France après le 18 brumaire. Il obtint peu de temps après l'emploi d'archiviste du département de la Seine. Ces fonctions lui laissant beaucoup de loisir, il travailla pour le théâtre de la Gaîté, et pendant 20 ans il fit la musique de la plupart des mélodrames qui y furent joués. En même temps il travaillait aussi pour les libraires, et donna successivement un grand nombre de traductions de livres élémentaires et d'abrégés, très-superficiels, qui ne sont pas toujours exempts de reproches relativement à la morale et à la vérité de l'histoire. Il mourut le 1er novembre 1823. Outre quelques traductions de l'allemand, on a de lui : *Plutarque* ou *Abrégé des hommes illustres de ce célèbre écrivain, avec des leçons explicatives*, etc., 1805, 2 vol. in-12, 4e édition, 1823; *Histoire de France*, 1807, 2 vol. in-12, fig., 5e édit., 1822; *Histoire d'Angleterre*, 1818, 2 vol. in-12, fig., 2e édit. 1823; *Histoire sainte*, 1810, 2 vol. in-12; *le Plutarque des jeunes demoiselles*, ou *Abrégé des vies des femmes illustres*, 1810, in-12, fig., 3e édit., 1821, 2 vol. in-12; *Beautés de l'histoire sainte*, 3e édition, 1825, in-12; *le Plutarque français*, 1813, 2 vol. in-12, 2e édit., 1825; *Beautés de l'histoire militaire ancienne et moderne*, 1814, in-12; *Beautés de l'histoire de la Suisse*, 1817, in-12, 2e édit., 1823; *Dictionnaire d'émulation*, Paris, 1820, in-12; les *Merveilles du monde*, ou *les plus beaux ouvrages de la nature et des hommes répandus sur toute la surface de la terre*, 1820, 2 vol. in-12, 2e édit., 1823. Cet ouvrage est traduit de l'anglais. *Petit Tableau de Paris et des Français aux principales époques de la monarchie*, reproduit l'année suivante sous le titre de *Beautés historiques de la ville de Paris*, 1821,

2 vol. in-12; le *Laharpe de la jeunesse*, 1822, 4 vol. in-12; *Beautés de la morale chrétienne*; *Beautés de l'histoire du Pérou*, etc., Paris, 1825, in-12.

PROPTEIDES, filles qui soutenaient que Vénus n'était pas déesse. Pour les punir, elle leur fit perdre toute honte et toute pudeur, sans considérer que cette perte les rapprochait de sa divinité; elles furent changées en rochers, expression de la stupeur et de la dureté que produit la luxure.

PROSE, divinité du paganisme assez inconnue. On dit qu'elle présidait aux accouchements. *Prosa*, mot latin fort ancien, signifie *droit* : de là vient *Prose*, en latin *recta oratio*, discours uni; c'est le contraire de la Poésie, qu'on appelle en latin *versa oratio*, discours tourné, et de là vient le mot de vers.

PROSERPINE, fille de Jupiter et de Cérès, fut enlevée par Pluton, pendant qu'elle cueillait des fleurs dans les campagnes de la Sicile. Cérès, sa mère, s'en plaignit à Jupiter, qui lui permit de la ramener des enfers, pourvu qu'elle n'y eût rien mangé. Mais Proserpine y avait goûté quelques grains de grenade : ainsi elle demeura dans l'empire infernal, en qualité d'épouse de Pluton, et de reine de ces lieux ténébreux. Cérès obtint depuis de Jupiter que sa fille passerait six mois dans les enfers avec Pluton, et les six autres mois sur la terre avec sa mère. On croit que c'est la même déesse appelée Diane sur la terre, la lune dans le ciel, Hécate dans les enfers.

PROSPER (saint) naquit dans l'Aquitaine au commencement du ve siècle. Il passa sa jeunesse dans les plaisirs et la débauche; mais les malheurs dont les peuples étaient accablés par les ravages des barbares lui firent ouvrir les yeux. Après avoir expié les fautes de sa vie passée, par ses larmes et par ses austérités, il voulut engager les peuples à l'imiter dans sa pénitence. Il se nourrit des livres de saint Augustin, auquel il s'unit pour la défense de la grâce contre les semi-pélagiens. Lorsque ces hérétiques répandirent leurs erreurs dans les Gaules, Prosper les dénonça à cet illustre évêque. Après la mort du maître, le disciple n'en fut pas moins ardent à défendre sa doctrine. Il refuta les prêtres de Marseille et Cassien. (*Voy.* CASSIEN, Jean). Ses écrits ayant excité quelques rumeurs, il alla à Rome avec un pieux laïque, nommé *Hilaire*, pour porter de concert leurs plaintes au pape. Célestin était sur la chaire de St.-Pierre; il écrivit en leur faveur aux évêques des Gaules. Saint Léon, successeur de Célestin, ne témoigna pas moins d'estime à Prosper; il le fit venir à Rome, le fit son secrétaire, et se servit de lui dans les affaires les plus importantes. Ce saint vivait encore, selon la Chronique de Marcellin, en 463, mais on ignore en quelle année il mourut, et s'il était évêque ou laïque. La plus commune opinion est qu'il n'était point engagé dans le ministère ecclésiastique. Les écrits qui nous restent de saint Prosper sont : une *Lettre à saint Augustin* et une à *Rufin*; le *Poème contre les ingrats*. Il donne cette dénomination aux pélagiens et semi-pélagiens qu'il regarde comme des ingrats envers la grâce de J.-C. Deux *Epigrammes*, contre un censeur de saint Augustin; cent seize autres *Epigrammes*, avec une préface; la *Réponse aux objections de Vincent*; le *Livre sur la grâce et le libre arbitre*, contre le Collateur, c'est-à-dire Cassien; le *Commentaire sur les psaumes*, qui n'est qu'un abrégé de celui de saint Augustin; nous n'en avons qu'une partie; le Recueil de 392 *Sentences tirées des ouvrages de saint Augustin*, en prose, et traduites en vers latins; deux *Chroniques*, l'une depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 455, publiée par le père Labbe, dans sa Bibliothèque des manuscrits; l'autre, nommée *Chronique consulaire*, publiée par Du Chesne dans le 1er vol. des Historiens de France. On a attribué à saint Prosper les *Livres de la vocation des gentils*, qui appartiennent avec plus de vraisemblance à saint Léon (*voy.* ce nom et ANTHELMI, et les art. suivants), ainsi que d'autres ouvrages qui ne sont pas de lui. Cet illustre défenseur de la *grâce* a réuni le rare talent d'écrire avec élégance en vers et en prose. Ses poésies ont de la douceur, de l'onction et du feu. La diction en est pure et le tour aisé. S'il n'y a point répandu certains agréments, comme les poètes profanes, c'est qu'il ne cherchait qu'à édifier et non à plaire; la matière d'ailleurs ne le permettait pas. Ses ouvrages en prose sont d'un style concis, nerveux, naturel, sans affectation ni de termes ni de figures. Dans l'un et dans l'autre genre d'écrire, il traite son sujet avec beaucoup de force et de netteté. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Paris, 1711, in-fol., par Mangeant. Jean Salinas en a publié une partie avec des notes, à Rome en 1732, in-8. Ses *Œuvres* sur *la grâce* ont été insérées par le savant prélat Foggini (*voy.* ce nom, III, 365), dans le tome trois de sa collection des écrits des SS. Pères latins sur cette matière; et elles ont été traduites en français par Lequeux, 1762, in-12. Le Maistre de Sacy a donné une traduction en vers français de son *Poème contre les ingrats*, Paris, 1646, in-12.

PROSPER (saint), évêque d'Orléans, se signala par ses vertus et ses lumières. Il était contemporain de saint Prosper d'Aquitaine; il succéda vers l'an 454 à saint Aignan, sur le siége d'Orléans. Quelques auteurs l'ont pris, mais sans fondement, pour l'évêque de ce nom qui assista aux conciles qui se tinrent à Vaison et à Carpentras dans le sixième siècle. On ignore en quelle année il mourut. Il est nommé dans le *Martyrologe* le 29 juillet.

PROSPER, écrivain ecclésiastique du ve siècle, qui, pour éviter la persécution des Vandales, avait passé d'Afrique, sa patrie, en Italie. Quelques critiques prétendent que c'est ce Prosper qui est auteur du *Traité de la vocation des gentils*, et de l'*Epître à la vierge Démétriade*, dans l'*Appendix augustiniana*, Anvers, 1703, in-fol. Quelques-uns lui attribuent aussi l'ouvrage intitulé : *De Prædictionibus et promissionibus Dei*, qui se trouve dans la collection des ouvrages de saint Prosper d'Aquitaine. C'est une explication de plusieurs prophéties relatives au Sauveur, à l'Antechrist, etc.; mais plusieurs savants ne regardent pas la distinction de Prosper l'Africain et de Prosper d'Aquitaine comme suffisamment fondée. — Quelques-uns distinguent un PROSPER TYRO, de qui on a une Chronique appelée en latin *Chronicon pithæenum* et *imperatorium*, dont

Henri Noris a corrigé les erreurs dans l'*Histoire pélagienne*, tome II, chapitre 15. D'autres croient que cette chronique est la même que celle de saint Prosper d'Aquitaine, mais falsifiée par un pélagien.

PROSPER ALPINI. *Voy.* ALPINI.

PROSPER MARCHAND. *Voy.* MARCHAND.

PROST (Jean-Claude), surnommé le *capitaine Lacuson*, né à Longchaumois près de St.-Claude, entra au service de l'Espagne, et de 1635 à 1659 fit dans sa province la guerre de partisan. La terreur qu'il avait inspirée aux habitants de la Bresse était si grande qu'on le redoutait comme la fièvre si commune dans cette contrée, et que dans une oraison, qui s'est perpétuée jusqu'à nous, ils demandaient à Dieu de les préserver de ces deux fléaux, Lacuson et la fièvre. On lui attribuait les crimes les plus atroces, et la tradition dépose encore contre lui. Mais le parlement de Dole, après une enquête sur sa conduite, le justifia de tous les attentats qu'on lui imputait. Lacuson défendit successivement contre les armées de Louis XIV les principaux châteaux du premier plateau du Jura. Sa principale demeure était le manoir de Saint-Laurent-la-Roche, près de Lons-le-Saunier, dont les ruines dominent les vastes plaines de la Bresse et le duché de Bourgogne. C'est de là qu'il partait pour s'emparer des convois faiblement escortés, et pour rançonner les petites villes environnantes. On remarque encore à Cuiseaux, sur l'un des panneaux de la boiserie en chêne de l'église paroissiale, un renard dans une chaire prêchant des poules qui ouvrent un large bec : les habitants de ce lieu voulurent rappeler par cette allégorie qu'un soldat de Lacuson, déguisé en capucin, entra dans cette ville et y introduisit par surprise ses camarades qui la pillèrent. Cet aventurier mourut au siége de Milan dans les rangs espagnols.

PROST DE ROYER (Antoine-François), avocat et ancien lieutenant-général de police de Lyon, né dans cette ville le 5 septembre 1729, s'acquitta de cette place avec beaucoup de zèle et d'intelligence. Il ne remplit pas avec moins d'honneur les fonctions d'administrateur des hôpitaux, d'échevin, de président du tribunal de commerce, de lieutenant provincial des monnaies. A des talents et des connaissances étendues qui le rendaient propre à tous les emplois, il joignait une âme généreuse et un cœur sensible. Il était de son temps le seul homme à Lyon qui connût le droit public. Après avoir mérité l'estime de ses concitoyens par ses vertus et son dévouement à leurs intérêts, il mourut dans l'indigence le 21 septembre 1784. On a de lui une *Lettre à M. l'archevêque de Lyon sur le prêt à intérêt*, 1763, in-8; un *Mémoire* estimable sur les hôpitaux, et un autre sur la conservation des enfants trouvés, 1778, in-8; une *lettre* sur l'administration de la municipalité de Lyon, remplie de vues grandes et utiles, 1765, in-12; un *Mémoire* très-bien écrit sur l'allaitement des enfants et l'établissement des bureaux de nourrices. Il avait entrepris une nouvelle édition entièrement refondue du *Dictionnaire des arrêts*, de Brillon, 1778, in-8; mais il n'a publié que les quatre premiers volumes de cet important ouvrage; le cinquième allait paraître lorsque Prost de Royer mourut. Son *Eloge*, par Barou du Soleil, a été imprimé, 1785, in-8. On a son portrait gravé par Boily.

PROTADE (saint). *Voy.* PROTHADE.

PROTAGORAS, célèbre sophiste grec, naquit vers l'an 488 avant J.-C., à Abdère, et exerça d'abord le métier de crocheteur. Démocrite l'ayant rencontré chargé de fagots arrangés dans un équilibre géométrique, conçut une idée avantageuse de son esprit et le mit au nombre de ses disciples. Protagoras, tiré de la misère, ouvrit bientôt son cœur à un orgueil insupportable. Il osa attaquer la Divinité, et nia l'existence d'un être suprême, ou du moins la mit en problème. Ses écrits impies furent condamnés aux flammes par les magistrats d'Athènes, qui chassèrent l'auteur comme une peste publique, persuadés qu'une bête féroce est moins à craindre qu'un homme sans religion. Le blasphémateur parcourut alors les îles de la Méditerranée, et mourut en allant en Sicile, dans un âge très-avancé, vers l'an 400 avant J.-C. Il fut, dit-on, le premier qui déshonora la philosophie, en donnant ses leçons pour de l'argent. Il trouva un imitateur dans Prodicus, aussi sophiste, qui fut son élève. Protagoras amassa de grandes richesses. Il écrivit un *Traité de la Nature* : le précis de la doctrine de ce philosophe se trouve dans le *Théétète* de Platon. Protagoras avait l'esprit moins solide que subtil. Il raisonnait ou plutôt il déraisonnait en dilemme. Il s'appliquait de préférence à fournir des arguments captieux, pour faire gagner une mauvaise cause : on lui a quelquefois comparé Bayle, et il y a quelques rapports entre ces deux sophistes et sceptiques. Une de ses opinions était que l'*âme n'était pas différente des sens*, et que *tout ce qu'ils représentaient était véritable*.

PROTAIN (Jean-Constantin), peintre, né à Paris en 1769, élève de Chalgrin, fut en 1794 nommé professeur de dessin à l'école des mines; il cessa ses fonctions au commencement de l'année suivante pour suivre l'ambassade de Constantinople. En 1798, attaché comme architecte à l'expédition d'Egypte, il fit partie de l'institut du Caire, et prit une part active aux travaux de cette savante compagnie. Il se trouvait près de Kléber (*voy.* ce nom) au moment où cet illustre général tomba sous le poignard d'un assassin, et fut lui-même dangereusement blessé. De retour en France, il fut peu de temps après nommé contrôleur des bâtiments de Versailles. A la restauration, il fut décoré de la Légion-d'honneur. En 1836 il exposa le projet d'un monument à élever à Kléber, à Strasbourg, et celui d'un d'édifice destiné à l'exposition des produits de l'industrie et à la décoration de la place Louis XV. Il mourut le 24 décembre 1837.

PROTAIS (saint). *Protasius.* Voy. GERVAIS.

PROTHADE (saint), évêque de Besançon dans le VII[e] siècle, était fils ou du moins très-proche parent de Prothade, maire du palais de Bourgogne, et se consacra de bonne heure au service des autels. Ses lumières, sa vive piété lui gagnèrent l'affection de l'évêque Nicet auquel il succéda en 612 ou 613 sur le siége de Besançon. Prothade maintint la discipline, chassa les simoniaques et préserva les fidèles de son

diocèse des erreurs qui infestaient les pays voisins. Le roi Clotaire II avait pour ce prélat une grande vénération, et le consultait souvent. Pour fixer les cérémonies, Prothade composa un *Rituel*, qui continue d'être cité sous son nom, malgré les nombreux changements qui y ont été apportés depuis et qui en ont fait un ouvrage entièrement neuf. Dunod l'a publié dans les *preuves* de l'*Histoire de l'Eglise de Besançon*, pages 28-61, à la suite de l'*Histoire du premier royaume de Bourgogne*. Prothade mourut en 624, le 10 février, jour où l'Eglise honore sa mémoire. La plus grande partie de ses reliques est conservée dans l'église St.-Pierre de Besançon, où il fut inhumé. Sa *Vie*, par P.-Fr. Chifflet, est insérée dans les *Acta Sanctorum*, et dom Rivet lui a consacré une *Notice* dans l'*Histoire litt. de la France*, t. III, pag. 551.

PROTHÉE ou PROTÉE, dieu marin, fils de l'Océan et de Thétis, suivant quelques mythologistes, et de Neptune et de Phœnice, suivant d'autres, était chargé de conduire et faire paître les troupeaux marins du dieu des eaux. Il avait reçu en naissant la connaissance de l'avenir avec le pouvoir de changer de corps, et de prendre toutes les formes qu'il voudrait. Comme on accourait de toutes parts pour le consulter, il se dérobait aux yeux, et quand il était découvert, il avait recours à mille métamorphoses pour éviter l'importunité pressante des curieux. Plus il était léger, souple et versatile, pour éblouir ou effrayer, plus on devait redoubler d'efforts et de fermeté pour le retenir. Alors, épuisé de fatigues, il revenait à sa première figure, et satisfaisait le désir des consultants. Les métamorphoses de Prothée font un des beaux morceaux du 4e livre des *Géorgiques*. On a donné à cette fable diverses explications dont aucune n'est satisfaisante.

PROTHÉE. *Voy.* PÉRÉGRIN.

PROTOGÈNES, peintre de Caune, ville de Carie soumise aux Rhodiens, florissait l'an 336 avant J.-C. Il fut réduit par son indigence à peindre des vaisseaux. Aristote, avec qui il était lié d'amitié, lui proposa les batailles d'Alexandre; mais Protogènes crut ce travail au-dessus de ses forces. Apelles, étant venu voir ce peintre, fut étonné de la grandeur de son talent, vraiment rare pour ce temps-là, et, indigné de ce que les Rhodiens n'en connaissaient point le prix, il offrit d'acheter ses tableaux; mais cette proposition s'étant répandue dans le public, les compatriotes de Protogènes ouvrirent les yeux sur son mérite, et payèrent ses ouvrages comme ils le méritaient. Démétrius ayant assiégé Rhodes, ne voulut point mettre le feu à un quartier de la place, quoique ce fût le seul moyen de s'en emparer, parce qu'il apprit que c'était en cet endroit que Protogènes avait son atelier. Le tableau le plus célèbre de ce peintre était l'*Ialyse*, chasseur fameux, qui passait pour être un petit-fils du Soleil et le fondateur de Rhodes. Il employa sept années à ce morceau; et pendant tout ce temps il prit un régime de vie extrêmement sobre, afin d'être plus capable de réussir. Cependant tant de précaution pensa lui être inutile. Il s'agissait de représenter dans ce tableau un chien tout haletant et la gueule pleine d'écume; depuis longtemps il y travaillait, et n'en était jamais content. Enfin, de dépit il jette sur l'ouvrage l'éponge dont il s'était servi pour l'effacer. Le hasard fit, dit-on, ce que l'art n'avait pu faire; l'écume fut représentée parfaitement, et l'animal, ainsi rendu, fit l'admiration des connaisseurs (1). Apelles, arrivé à Rhodes, alla chez ce peintre, et traça chez lui quelques traits, que Protogènes trouva si supérieurs aux siens, que, sans s'amuser inutilement à joûter contre un si redoutable rival, il contracta depuis avec lui l'amitié la plus intime. On a trouvé des *fresques* à *Herculanum*, tirées des peintres grecs; on les admire encore, et les peintres *modernes* se sont empressés de les imiter. On dit que quelques-unes appartiennent à l'école ou au style de Protogènes. *Voy.* APELLES.

PROTO-SPATHARIUS. *Voy.* THÉOPHILE.

PROU (Claude), religieux célestin, né à Orléans, entra dans cet ordre, et y fit profession de la vie monastique le 15 novembre 1666. Il s'y distingua par sa piété, sa régularité, et la composition d'ouvrages édifiants et estimés, dont voici les titres : *Les Regrets d'une âme touchée d'avoir abusé longtemps de la sainteté du* Pater, Orléans, 1691, in-12 : livre plein d'onction, qui fut bien accueilli des personnes pieuses, et qu'on recherche encore; *La Vie de saint Lyé, solitaire de Beausse*, Orléans, 1694, in-8; *Réflexions chrétiennes sur la virginité*, 1695, in-8. Elles furent réimprimées en 1700, avec une augmentation de sept chapitres, et reparurent sous ce titre : *Réflexions importantes sur la virginité*; *Le Guide des pèlerins de N.-D. de Verdelays*, Bordeaux, 1700, in-8. Verdelays (*Viridis Lucus*) est un monastère du diocèse de Bordeaux, célèbre par son pèlerinage et la dévotion des fidèles; *Dispositions nécessaires pour le jubilé de l'année sainte*, Bordeaux, 1700; *Instructions morales touchant l'obligation de sanctifier les dimanches et fêtes*, Bordeaux, 1703, in-8, etc. Le P. Prou mourut au monastère de Verdelays, le 20 décembre 1722. L'auteur de l'*Histoire des Célestins de France*, le nomme *Proust*; c'est mal à propos.

** PROUDHON (Jean-Baptiste-Victor), savant jurisconsulte, né en 1758 au village de Chanans (Doubs), fit ses premières études chez le maître d'école de Nods, et vint, à l'âge de 19 ans, étudier la philosophie au collége de Besançon; puis il prit la soutane et fit quatre ans et demi d'études théologiques au séminaire. Au moment de s'engager dans les ordres, il y renonça tout-à-coup; mais les connaissances qu'il avait acquises en théologie eurent la plus heureuse influence sur tout le cours de sa vie; il conserva des sentiments religieux, resta l'ami de ceux dont il avait été près de partager les engagements, leur offrit un asile dans des temps malheureux, et ne craignit pas d'élever la voix pour les défendre. Après avoir étudié le droit à l'université de Besançon pendant six ans, il fut reçu docteur en 1789. L'année suivante, il fut élu l'un des administrateurs du département du Doubs, et peu après nommé simultanément, et

(1) Le même trait a été attribué à Apelles, pour l'écume d'un cheval.

par voie d'élection, juge dans les tribunaux de quatre districts. Il opta pour celui de Pontarlier, qu'il quitta bientôt pour venir à Nods remplir les modestes fonctions de juge de paix du canton. Après le 9 thermidor, il fut appelé au directoire du département. En l'an IV, élu membre du tribunal, il en présidait la seconde section, lorsqu'on lui offrit la chaire de législation à l'école centrale. Il la remplit avec un talent qui bientôt attira de nombreux élèves à ses leçons; et lors de la suppression des écoles centrales, il les continua gratuitement. A lui seul il tenait lieu de toute une faculté; il avait établi un registre destiné à recevoir, aussi régulièrement qu'on peut le faire aujourd'hui, les inscriptions de ses élèves, qui les firent servir plus tard pour obtenir leurs grades. A l'organisation des écoles de droit, il ne pouvait être oublié. Le 17 janvier 1806, il fut nommé professeur de la première chaire de code civil à Dijon, puis directeur de cette école, titre qu'il changea bientôt après contre celui de doyen, qu'il a toujours conservé. Il mourut dans cette ville, le 20 novembre 1838, après 42 ans de professorat non interrompu, offrant l'exemple peut-être unique d'un professeur, n'ayant été et n'ayant voulu être que professeur, mettant toute son ambition dans son devoir, et préférant une seule fonction bien remplie à plusieurs auxquelles il n'aurait peut-être pas suffi complétement. C'est pour cela qu'il a excellé comme professeur; c'est par là surtout qu'il mérite la reconnaissance des hommes de bien. Il était membre des académies de Besançon et Dijon, et correspondant de l'institut (académie des sciences morales et politiques). Après le 18 fructidor, au moment où le directoire faisait exécuter les lois de sang contre les ecclésiastiques, Proudhon publia un *Mémoire sur la question de savoir si un prêtre inscrit sur la liste des émigrés, dans le cours de sa déportation, peut être considéré et traité comme émigré* (1798, in-8), et prouva que c'était par une fausse application de la loi que les prêtres arrêtés étaient traduits devant des commissions militaires. Ce mémoire sauva la vie à plusieurs ecclésiastiques. On a de ce savant professeur : *Cours de législation et de jurisprudence française sur l'état des personnes*, Besançon, 1799, 2 vol. in-8. Il est à regretter que l'auteur n'y ait pas parlé plus exactement sur les vœux religieux. Plus tard, après la publication du nouveau code civil, l'auteur refondit cet ouvrage et le donna sous le titre de *Cours de droit français*, Dijon, 1809, 2ᵉ édit. 1810, et 3ᵉ édit. 1842, 2 vol. in-8, considérablement augmentée par M. Valette. *Traité des droits d'usufruit, d'usage, d'habitation et de superficie*, 1823-25, 9 vol. in-8; 2ᵉ édit. 1836, 8 vol. in-8, augmentée de commentaires sur les droits d'usage (*voy.* CURASSON, III, 108). Ce traité, son chef-d'œuvre, est considéré par tous les jurisconsultes comme un des plus beaux monuments de la science du droit. Un juge compétent, Toullier (*voy.* ce nom), devenu l'ami de Proudhon sans l'avoir jamais vu, lui écrivait dès l'apparition du premier volume : « C'est un ouvrage consommé, qu'on ne surpassera point, et qui surpasse tous ceux qui ont paru sur la même matière. » — *Du domaine public, ou de la distinction des biens considérés principalement par rapport au domaine public*, 1833, 5 vol. in-8. — *Du domaine de propriété, ou de la distinction des biens considérés principalement par rapport au domaine privé*, 1839, 3 vol. in-8, publié par les soins d'un des fils de l'auteur. L'*éloge de Proudhon a été* lu en 1840 à l'académie de Besançon, par Curasson, l'un de ses élèves les plus distingués, et par M. Firmin Lagier, à la conférence de l'ordre des avocats de Dijon. *Voy.* SEGUIN (Ch.-Ant.).

* PROUSTEAU (Guillaume), jurisconsulte, né à Tours le 26 mai 1626, d'un marchand, fit ses premières études chez les jésuites de cette ville et les continua à la Flèche, où il remporta tous les prix. Il fit ensuite sa philosophie à Paris au collége de Clermont; et après avoir suivi les leçons des plus habiles professeurs d'Orléans et de Poitiers, se fit recevoir, en 1656, docteur en droit à Orléans; il y exerça quatre ans la profession d'avocat; et résolu de se consacrer à l'enseignement du droit, visita les principales universités de l'Europe dans le but de se former par l'exemple des grands maîtres. De retour à Orléans, il y obtint en 1668 une chaire qu'il remplit pendant près de 50 ans avec un zèle et un constant succès. Il aimait ses élèves comme un père tendre ses enfants, les visitait dans leurs maladies et les aidait de ses livres et de sa bourse. Ses vertus égalaient son savoir; il regardait, dit le P. Fabre, les pauvres comme faisant partie de sa famille et leur distribuait de fréquentes aumônes. Il assistait tous les jours à la messe qu'il entendait à genoux; toutes les lois de l'Eglise lui étaient sacrées; jamais il ne se dispensa de celle du jeûne, même dans un âge avancé. Il mourut sans maladie le 19 mars 1715, à l'âge de 79 ans. Ayant acquis, en 1679, la précieuse Bibliothèque de H. de Valois (*voy.* ce nom), avec les manuscrits de ce savant, il l'enrichit des meilleurs ouvrages; et voulant en faire jouir le public la déposa, en 1694, dans le monastère de *Bonne-Nouvelle* avec un fonds pour l'entretenir. Le catalogue en a été publié en 1721 par Léon Méry, conservateur de cette Bibliothèque, et réimprimé en 1777 avec des additions par le P. Fabre (*voy.* ce nom), précédé d'un *mémoire historique* sur cet utile établissement. On a de Prousteau : *Recitatio ad legem 23 contractûs, ff. de regulis juris*, Orléans, 1684, in-4 : livre qui établit justement sa réputation, réimprimé par Meermann dans son *Novus thesaurus juris*, tom. 3; *De verborum significatione*; *Institutes du droit canon*; des *Commentaires sur différents titres du Digeste et du Code*, conservés manuscrits dans la bibliothèque d'Orléans, etc.

PROVENZALI (Jérôme), médecin de Clément VIII, puis archevêque de Sorrento, était de Naples. Il fit honneur à sa patrie par ses connaissances. Il mourut en 1612, après avoir gouverné son diocèse avec sagesse. On a de lui un *Traité des sens*, en latin, Rome, 1597, in-4, qui dément la mauvaise idée qu'on s'est faite de la physique de son siècle.

PROVIDENCE. Elle avait un temple dans l'île

de Délos. On la trouve représentée sous la figure d'une femme âgée et vénérable, tenant une corne d'abondance d'une main, et les yeux fixés sur un globe, vers lequel elle étend une baguette qu'elle tient de l'autre main. Les Romains en avaient aussi fait une divinité, séparant ainsi Dieu de lui-même, et livrant aux délires du polythéisme la notion de cet être simple, immense, magnifique, dont émanent tous les biens, et qui est la seule sauve-garde contre tous les maux.

PROVINS (le P. *Pacifique* de). *Voy.* PACIFIQUE.

* PROYART (Liévain-Bonaventure), historien, né dans l'Artois vers 1743, fit ses premières études au collége de St.-Quentin, et les acheva au séminaire de Saint-Louis à Paris. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se consacra à l'éducation de la jeunesse. Appelé au collége de Louis-le-Grand après l'expulsion des jésuites, il s'efforça d'y maintenir l'esprit religieux qui y régnait sous les célèbres maîtres que la persécution venait d'arracher à l'enseignement. De Louis-le-Grand il passa principal du collége au Puy en Velay dont il fit une des écoles les plus florissantes du royaume. Quelques ouvrages qu'il publia l'ayant fait connaître avantageusement, il fut pourvu d'un canonicat du chapitre d'Arras. Lorsque la révolution éclata, il se réunit au petit nombre d'écrivains restés fidèles aux saines doctrines, et défendit avec plus de zèle que de succès les principes éternels d'ordre et de morale. Condamné à la déportation pour avoir refusé le serment, il se retira d'abord en Flandre, où il eut une conversation avec Dumouriez, qui le sollicita vainement d'accepter un évêché constitutionnel. En 1794, il complimenta l'empereur François II à Bruxelles, au nom des prêtres français, et reçut de ce prince les éloges dus à sa fidélité. La guerre l'ayant obligé de se retirer en Allemagne, il fut accueilli avec une extrême bienveillance par le prince Hohenlohe-Bartenstein, qui le fit son conseiller ecclésiastique. Il ne rentra en France qu'après le Concordat, et s'établit à Saint-Germain. Son ouvrage intitulé : *Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle*, l'exposa à de nouvelles persécutions. Enfermé à Bicêtre, le chagrin, la privation des choses les plus nécessaires et la rigueur du froid, eurent sur sa santé la plus funeste influence : atteint d'une hydropisie de poitrine, il obtint, grâce aux démarches de ses amis, d'être transféré à Arras où il mourut le 22 mars 1808, à 65 ans. L'abbé Proyart était un prêtre édifiant, à qui les choses de piété étaient familières, et un écrivain laborieux, animé des intentions les plus pures, et fortement prononcé pour le bien; mais on ne peut pas dire qu'il fut toujours un écrivain modéré et judicieux. Son style est quelquefois diffus, son ton vif et ses jugements hasardés et sévères, surtout dans ses derniers ouvrages. Les principaux sont : l'*Ecolier vertueux*, ou *Vie édifiante de Décalogne, écolier de l'université de Paris*, 1772 : petit livre très-répandu dans les colléges et maisons d'éducation, et très-propre à inspirer le goût de la piété et de la vertu; *Le modèle des jeunes gens*, ou *Vie de Claude le Peletier de Souzi*, 1789, in-18; ouvrage aussi répandu que le précédent; à la fin est une *Notice* sur le frère de Souzi, supérieur-général de Saint-Sulpice; *Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique*, 1776, in-12, rédigée sur les Mémoires des missionnaires français; *Vie du Dauphin, père de Louis XVI*, 1777, 1780, 2 vol. in-12, et réimprimée un grand nombre de fois. L'édition la plus récente est de Lyon, 1831, en un seul vol. in-12; *Eloge du même prince*, envoyé au concours proposé par l'académie française, 1780, in-12; *De l'Education publique*, 1785, in-12, ouvrage rédigé d'après les vues de l'assemblée du clergé de 1780; *Vie du Dauphin, père de Louis XV*, 1782, 2 vol. in-12. L'auteur fait très-bien connaître le caractère et le mérite de ce prince; il le montre à la cour, à l'armée, dans le silence du cabinet et dans les détails de la vie privée, toujours égal, bon, laborieux, réglé dans sa conduite. Cette *Vie*, outre l'intérêt du héros, l'élève de Fénélon, qui donnait de si grandes espérances, nous paraît une des meilleures productions de l'abbé Proyart; l'*Histoire de Stanislas, roi de Pologne*, 1784, 2 vol. in-12; *Vie de M. de la Mothe d'Orléans, évêque d'Amiens*, 1788, in-12; *Vie de madame Louise de France, fille de Louis XV, carmélite à Saint-Denys*; *Vie de Marie Leczinska, reine de France*; *Vie et crimes de Robespierre.* Ces trois ouvrages, publiés en pays étrangers, sont intéressants, mais il y a parfois des longueurs. *Louis XVI détrôné avant d'être roi*, Londres, 1800, in-8; *Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle*, Paris, 1803, 3 vol. in-8. Nous allons rapporter sur ces deux ouvrages le jugement d'un écrivain distingué. « Il y a dans ces livres, dit-il, des réflexions très-justes et des faits malheureusement très-vrais; mais on désirerait souvent plus de précision, de mesure et de critique. Les digressions sont fréquentes et ne sont pas toujours assez motivées. Il y a dans le dernier ouvrage des détails sur Clément XIV qui ne paraissent ni exacts ni présentés avec la mesure convenable. Ce livre renferme des anecdotes qui supposent beaucoup de recherches; deux volumes presque entiers roulent sur les philosophes modernes, les illuminés, les francs-maçons, et sur quelques charlatans qui firent du bruit à Paris vers la fin du dernier siècle. L'auteur fait bien connaître l'esprit du temps, et les extraits des écrits philosophiques qu'il rapporte mettent à découvert leurs vues et leurs projets. Si quelquefois les tableaux sont un peu chargés, les expressions fortes, le ton vif, il faut le pardonner à celui qui avait vu les sinistres effets des doctrines anti-religieuses, et dont l'imagination vive avait été frappée du spectacle de tant d'excès et de tant de fureurs. » On attribue aussi à l'abbé Proyart quelques brochures de circonstance à l'époque de la révolution, et une continuation de l'*Histoire abrégée de l'Eglise* par Lhomond, qu'on a remplacée, dans les nouvelles éditions, par une autre de M. l'abbé Ganilh la Gravière, plus conforme à l'esprit de l'auteur. Les *Œuvres complètes* de l'abbé Proyart ont été publiées à Paris, en 1819, 17 vol. in-8, ou in-12.

PRUDENCE (Aurelius-Prudentius-Clemens), poète chrétien, né à Calahorra dans la Vieille-Castille,

l'an 348, fut successivement avocat, magistrat, homme de guerre, gouverneur de Saragosse, et se distingua dans toutes ces professions. Son mérite lui procura un emploi honorable à la cour d'Honorius; mais on ne sait rien de plus particulier sur sa vie ou sur sa mort. On sait seulement que le préfet Symmaque ayant demandé à Valentinien II, au nom du sénat, le rétablissement de l'autel de la Victoire, et les revenus des temples païens que Gratien avait confisqués, Prudence fit contre lui deux livres qui nous restent encore. Les meilleures éditions de ses *Poésies* sont celle d'Elzévir, Amsterdam, 1667, in-12, avec les notes de Nicolas Heinsius; de Paris, 1687, in-4, *ad usum Delphini*, par les soins du P. Chamillard, jésuite, et de Parme, Bodoni, 1789, 2 vol. in-8. La *Vie* de Prudence est dans la plupart des éditions; on l'a omise dans celle de 1667; elle est dans les *Mémoires* de Tillemont, tom. 7. Ses poèmes sont : *Psychomachia*, ou *Combat de l'esprit contre le vice; Cathemerinon*; c'est un recueil d'hymnes pour certains temps de la journée et quelques solennités; *Apotheosis*; c'est une défense de la foi contre les païens et les hérétiques; *Hamartigenia*, de l'origine des péchés; *Enchiridion*; c'est un abrégé de l'histoire sainte; *Peri Stephanôn*, ou *Des couronnes des Martyrs*, composé de quatorze hymnes. Le Clerc, fameux critique protestant, fait sur ce livre l'observation suivante : « Il paraît clairement par plusieurs » endroits de ces hymnes, que depuis ce temps-là » on invoquait les martyrs, et qu'on croyait qu'ils » avaient été établis de Dieu patrons de certains » lieux. Quelques protestants, qui se sont imaginé » que l'on doit joindre à l'Ecriture la tradition des » quatre ou cinq premiers siècles, ont nié que l'on » invoquât les saints dans le quatrième siècle, mais » ils ont eu tort de se former un système en idée, » avant que d'être bien instruits des faits, puisqu'on » peut les convaincre de celui-ci par divers endroits » de Prudence. » *Biblioth. univ. et hist.*, t. 12. Prudence est plus estimable encore par son zèle pour la religion que par la beauté de ses poésies. Il y a dans ses vers des fautes de quantité; ses phrases se ressentent de la décadence des lettres et de la bonne latinité. Mais il faut convenir qu'on rencontre dans ses ouvrages plusieurs morceaux où il règne du goût et de la délicatesse. Ses stances sur les Innocents, *Salvete, flores martyrum*, sont de ce nombre. Il mérite, suivant Erasme, par la sainteté et par l'érudition sacrée qui éclatent dans ses écrits, d'avoir une place parmi les plus grands docteurs de l'Eglise. Des auteurs ecclésiastiques et quelques hagiographes lui ont donné le titre de saint; mais on ne lit point son nom dans les Martyrologes.

PRUDENCE (saint), surnommé *le Jeune*, quitta son nom de Galindo, pour prendre celui de *Prudence*, peut-être en mémoire du précédent. Il était né en Espagne, et passa en France pour se soustraire à la fureur des infidèles. Son rare mérite le fit élever en 840 ou 845 sur le siége épiscopal de Troyes. Il s'y distingua par ses lumières et son zèle, surtout dans l'affaire de Gotescalc : il signa les articles de la doctrine catholique, établis au concile de Querci, contre ce moine opiniâtre, et se tint en même temps armé contre les hérésies opposées et les illusions des pélagiens et semi-pélagiens. Quelques savants prétendent qu'il poussa la précaution trop loin, et qu'il enveloppa la vérité dans la proscription de l'erreur. Mais il est à croire que c'est l'effet de la dispute; sa parfaite soumission à l'autorité de l'Eglise prouve qu'il ne cherchait et n'aimait que la croyance catholique; il travailla ensuite avec saint Loup de Ferrières à la réforme des monastères de France, et mourut le 6 avril 861. On a de lui quelques écrits, insérés dans la *Bibliothèque des Pères*, t. 15. M. Breyer, chanoine de Troyes, a écrit sa *Vie*, 1725, in-12.

PRUDENT (Joseph-Hippolyte-Aug. Vauchot, connu sous le nom de père). *Voy.* Vauchot.

PRUDHOMME de la Boussinière des Vallée (Jacques-Guillaume-René-François), évêque constitutionnel, né en 1728 à Saint-Christophe, diocèse du Mans, acheva ses études à Paris, fit sa licence en 1750 en Sorbonne, et reçu docteur en 1760, fut curé de la paroisse du Crucifix au Mans. Le 23 mars 1767 il prononça dans l'église de l'hôpital l'*Eloge* de M. Froulay de Lessé, dont le cœur y a été déposé. Un passage dans lequel l'orateur désigna les jansénistes, comme des *esprits inquiets et turbulents*, fit traiter son discours de *rapsodie fanatique*, par les rédacteurs des *Nouvelles ecclésiastiques*, n° du 15 juillet 1767. Ce pasteur jouissait de l'estime et de la considération générales lorsque les événements de la révolution apportèrent quelque modification à ses principes. L'abbé Grégoire (*voy.* ce nom), nommé évêque au Mans et à Blois, ayant opté pour ce dernier siége : Prudhomme qui s'offrit pour le remplacer, fut sacré à Paris le 11 mars 1791, et installé le 10 avril suivant : le *Mandement* qu'il publia, en prenant possession de son siége, déplut à la majorité des fidèles restés dans la communion de l'ancien prélat (M. Jouffroy de Gonsans), et lui attira une solide réfutation sous ce titre : *Mon petit mot à M. Prudhomme*. Il n'en persista pas moins dans la voie où il était entré, et le 5 janvier 1792 parut sa *Lettre pastorale*, intitulée le *Catholicisme de l'assemblée constituante, démontré par la discipline des premiers siècles et les procès-verbaux du clergé, ou instruction pastorale dogmatique de M. l'évêque de la Sarthe sur les contestations qui divisent l'Eglise de France*, in-8; L'*Ami de la religion*, (n° 1660, 7 juillet 1830), ne pense pas que cette diatribe contre le clergé ait été rédigée par Prudhomme; les traces de jansénisme qu'il y trouve lui font croire que quelque avocat de la secte a tenu la plume pour lui. Il est juste de dire qu'il ne fut jamais partisan des excès révolutionnaires. On le vit s'opposer au mariage d'un de ses grands-vicaires, ancien bénédictin qui plus tard reçut d'un de ses confrères la bénédiction nuptiale dans la cathédrale même du Mans. Après avoir cessé momentanément ses fonctions, Prudhomme les reprit, adhéra aux deux *encycliques* publiées par les *Réunis* en 1795, assista aux conciles dits nationaux de 1797 et de 1801, et tint lui-même en 1800 au Mans un synode dont les *Actes* ont été imprimés. Il se rendit ensuite au comité métropolitain que Lecoz avait convoqué à Rennes, et donna sa démission en 1801.

Prudhomme mourut au Mans le 9 février 1812, à l'âge de 83 ans, et fut assisté dans ses derniers moments par un chanoine. Il passait la plus grande partie de l'année à sa campagne de Baine où il a été inhumé : l'inscription placée sur son tombeau ne rappelle en aucune manière son titre épiscopal. Voy. pour plus de détails la *Notice* sur cet évêque dans l'*Ami de la religion*, nº cité.

* PRUDHOMME (Louis), journaliste, né à Lyon en 1752, mort à Paris le 22 avril 1830, fut d'abord garçon de magasin chez un libraire de Lyon, puis relieur au Mans. Il vint habiter Paris peu de temps avant la révolution, et dès le commencement des troubles, il fit paraître un grand nombre de pamphlets dont selon lui-même, au 14 juillet 1789, le chiffre s'élevait à plus de quinze cents, et qui tous se faisaient remarquer par leur exagération. Ses *Litanies du tiers état*, et son *Avis aux gens de livrée sur leurs droits politiques*, furent distribués à plus de cent mille exemplaires; son *Résumé des cahiers et doléances des bailliages pour les députés des trois ordres aux états-généraux*, en 3 vol. in-8, parut tellement séditieux, qu'il fut saisi par la police dans un temps où les plus audacieux écrits circulaient librement. Dès le lendemain de la prise de la Bastille, parut le premier numéro de son journal des *Révolutions de Paris* (1789-1793, 18 vol. in-8), avec cette épigraphe : *Les grands ne nous paraissent grands que parce que nous sommes à genoux....... Levons-nous.....!* Dès lors il ne garda plus de mesure; dénonçant indistinctement tous les partis, il harcelait sans cesse tous les agents de l'autorité, et attaquait toutes les institutions. Mais parmi les pamphlets qui parurent à cette époque, quelques-uns lui ont été attribués à tort. On vit Prudhomme presser le jugement de Louis XVI, sommer le gouvernement de faire chaque année, au 14 juillet, la fête des piques, en ordonnant que cette arme fût arborée ce jour-là à toutes les fenêtres. Cependant il fut emprisonné en 1793 comme royaliste, et il eut besoin de ses anciens amis pour se tirer d'affaire. Il était, en 1799, directeur des hôpitaux de Paris, et il y devint ensuite imprimeur-libraire. Ayant acheté, en 1810, de Chaudon (*voy.* ce nom), le droit de faire une édition de son *Dictionnaire*, il attaqua les éditeurs de la *Biographie universelle* en contrefaçon, mais il perdit ce procès. On citera de lui comme auteur : *Géographie de la république française en 120 départements*, 1791, in-8; *Histoire générale et impartiale des erreurs, des fautes et des crimes commis pendant la révolution*, 1798, 7 vol. in-8. En tête du 1er vol. est une note qui finit par ces mots : Que l'homme impassible lise, il sera convaincu de *la nécessité de ne plus révolutionner*; *Dictionnaire universel de la France*, 1805, 5 vol. in-4; *Miroir de l'ancien et du nouveau Paris*, 1804, 6 vol. petit in-12; *Voyage descriptif et philosophique de l'ancien et du nouveau Paris*, 1814, 1821, 1825, 2 vol. in-18; L'*Enfer des hommes d'état et le Purgatoire des peuples*, Paris, 1815, 2 vol. in-12; *L'Europe tourmentée par la révolution en France, ébranlée par dix-huit années de promenades meurtrières de Napoléon Bonaparte*, 1816, 2 vol. in-12. Prudhomme professe dans cet ouvrage le plus profond mépris pour le gouvernement de Napoléon, et pour la noblesse qu'il a créée. *Histoire impartiale des révolutions de France, depuis la mort de Louis XV*, Paris, 1824, 12 vol. in-12; *Répertoire universel, historique et biographique des femmes célèbres mortes ou vivantes*, Paris, 1826-1827, 4 vol. in-8. Prudhomme a été l'éditeur des *Cérémonies religieuses*, par B. Picard. (*voy.* PICARD), 1810, 13 vol. in-fol., et de l'*Art de connaître les hommes par la physionomie*, de Lavater, 1805-1809, 10 vol. in-4 et in-8.

* PRUDHON (Pierre-Paul), peintre, membre de l'institut, né le 6 avril 1760 à Cluny, d'un maître maçon dont il était le 13e enfant, perdit son père, étant encore en bas âge, et fut admis comme orphelin à l'école que tenaient les moines de Cluny. Sa bonne conduite et ses dispositions lui méritèrent la protection de l'évêque de Mâcon (M. Moreau), qui l'envoya à l'école de dessin de Dijon, sous Devosges (*voy.* ce nom). Ses progrès justifièrent les espérances qu'il avait fait concevoir; mais aussi l'ardeur et la vivacité d'une imagination qu'il ne chercha point à réprimer le précipitèrent dans des écarts qui eurent sur le reste de sa vie une influence bien funeste, et le tinrent dans un état de gêne qui l'empêcha de se livrer à des travaux de longue haleine. A peine âgé de 18 ans, et avant d'avoir obtenu le prix de peinture fondé par les états de Bourgogne, il s'était épris d'une passion violente pour une femme qui de sa maîtresse devint son épouse. Cette union mal assortie fut pour lui une source de chagrins continuels : l'humeur et l'inconduite de sa femme le forcèrent à s'en séparer par un divorce. Quelque temps après une demoiselle Mayer, son élève, le fit renoncer au projet qu'il avait formé de vivre dans la solitude; mais cette alliance criminelle fut pour tous les deux une source de regrets et de remords. Dans un accès de jalousie elle mit elle-même fin à ses jours. Le chagrin que Prudhon en éprouva le conduisit au tombeau le 16 février 1823. M. Voyart a publié une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, Paris, Didot, 1824, in-8. Ses principales productions sont : le plafond du musée, représentant *Diane implorant Jupiter*; *Le crime poursuivi par la justice et la vengeance céleste*, allégorie, où le peintre s'est élevé très-haut, principalement dans la partie poétique et morale de son art. Ce tableau, gravé par M. Roger, est au Louvre; L'*Enlèvement de Psyché par les zéphyrs*, gravé par Muller; *Zéphyre se balançant sur la surface des eaux*, lithographié par M. Grevedon; l'*Assomption de la Vierge*, dans la chapelle des Tuileries. Enfin un *Christ mourant sur la Croix*, qui a été acheté par le ministre de la maison du roi. On reproche à cet artiste de l'incorrection dans le dessin et une constante ressemblance dans les têtes de ses personnages; mais il avait une couleur suave et brillante, et un charme de pinceau que personne ne peut lui contester.

PRUSIAS, fils de Prusias le *Boiteux*, et petit-fils de Ziélas, succéda à son père dans le royaume de Bithynie. Il était sur le point d'entrer dans la ligue d'Antiochus contre les Romains, auxquels sa politique l'avait rendu redoutable, lorsque le sénat l'en

détacha par ses ambassadeurs. Il tourna ses armes contre Eumène, roi de Pergame, et le vainquit en plusieurs occasions, par l'adresse et le courage d'Annibal qui s'était réfugié chez lui. Il ternit l'éclat de ses victoires par l'ingratitude dont il paya celui qui les avait remportées. Les Romains lui ayant proposé de leur livrer ce héros, il était près de le faire, lorsque Annibal s'empoisonna, lui épargnant ce crime, 183 ans avant J.-C. Ce lâche monarque se rendit à Rome l'an 167, et y fut reçu magnifiquement; mais ce fut par des bassesses d'esclave qu'il obtint ces honneurs. Il alla au devant des députés envoyés pour le recevoir, la tête rasée, avec le bonnet, l'habit et la chaussure des affranchis. « Voici, leur dit-il, un de vos serviteurs, » prêt à tout faire et à tout entreprendre pour vous. » Lorsqu'il parut devant le sénat assemblé, il baisa le seuil de la porte. De retour dans ses états, il déclara la guerre à Attale, roi de Pergame, le vainquit, s'empara de la capitale de ses états, et fut contraint par les Romains à rendre tout et à faire des réparations au vaincu. Cette paix conclue, l'an 154 avant J.-C., et l'extrême cruauté de Prusias, le rendirent l'exécration et le mépris de ses sujets. « Ce n'était, dit un historien, par la taille qu'une » moitié d'homme, par le courage qu'une femme. » Les peuples révoltés mirent sur le trône son fils Nicomède. Prusias, dès le premier moment de la révolte, avait mis son espérance dans les Romains; mais, désespéré de ce qu'ils n'envoyaient que des ambassadeurs au lieu de soldats, il s'enfuit à Nicomédie, où il fut tué près de l'autel de Jupiter, l'an 148 avant l'ère chrétienne : ce fut son fils lui-même, si l'on en croit Tite-Live, qui fut son meurtrier.

PRYNNE ou PRYNN (William), jurisconsulte anglais, naquit en 1600 à Swanswick dans le comté de Sommerset. Il s'éleva avec violence contre les épiscopaux, dans un écrit intitulé : *Du violement du sabbat et de l'état des évêques*. Cet écrit, qui lui valut une condamnation humiliante, lui suscita beaucoup d'ennemis, qui n'attendaient qu'une occasion pour le perdre. Elle arriva en 1663, lorsqu'il publia l'*Histrio-mastix* ou *le Fouet des comédiens*, écrit dans lequel il s'élevait contre les femmes qui se livrent au théâtre. La reine avait joué dans une pièce, et devant la cour; l'on persuada au roi que Prynne avait voulu insulter la reine dans son ouvrage, et, bien qu'il fût constant que la publication du livre avait précédé de dix semaines le divertissement royal, il fut condamné à payer une amende de cinq mille livres, à sortir de l'université, à être attaché au pilori en deux endroits différents, en perdant une oreille à chaque station, et à une prison perpétuelle. La révolution de 1640 le rendit à la liberté. La persécution qu'il avait soufferte le fit regarder par les puritains comme un martyr de la bonne cause. On le choisit pour être un des membres de la chambre des communes, dans le parlement assemblé contre le roi. Prynne insista pour qu'on acceptât les propositions de Charles Ier, et fut de nouveau mis en prison. Il y composa un petit livre pour détourner le parlement de faire le procès au roi. Il fut poursuivi sous Cromwell, et mourut à Lincoln's-Inn, le 24 octobre 1669, à 69 ans. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, et qui se trouve dans le *Sylloge variorum tractatuum*, imprimé en 1649, on a de Prynne : la *Vie des rois Jean II, Henri III et Edouard Ier*, in-fol., en anglais. Il y défend le pouvoir suprême des rois, après l'avoir attaqué longtemps. *Histoire de Guillaume Laud*, archevêque de Cantorbéry, in-fol. en anglais; *Antiquæ constitutiones regni anglici sub Joanne II, Henrico III et Eduardo I, circa jurisdictionem ecclesiasticam*, Londres, 1672, 2 vol. in-fol., recueil qui n'est pas commun; plusieurs ouvrages de théologie et de controverse, où il y a quelque érudition et peu de jugement. Voltaire traite assez mal cet auteur.

PRZIBRAM (Jean), pasteur de la paroisse de Saint-Gilles de Prague, et professeur en théologie de cette ville, mort l'an 1447, eut un grand crédit parmi les hussites. Ayant abjuré leurs erreurs, il écrivit contre eux un Traité; mais dans la *Profession de Foi* qu'il dressa depuis sur la Trinité, à la tête de l'université, il montra que, pour avoir abjuré le hussitisme, il n'en était pas plus catholique, et qu'il n'avait paru quitter ses erreurs que pour les reprendre. On trouve ses ouvrages dans l'*Histoire des hussites*, de Cochlée.

PRZIPCOVIUS (Samuel), l'un des plus ardents défenseurs du socinianisme, fut chassé de Pologne avec les unitaires en 1658, et se réfugia chez l'électeur de Brandebourg, qui le mit au rang de ses conseillers. Il a laissé en faveur de sa secte un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns ont été imprimés dans la *Bibliothèque des Frères Polonais*, 1656, 9 vol. in-fol. Il termina sa carrière en Prusse, en 1670, à 80 ans.

* PRZYBYLSKI (Hyacinthe), traducteur et poète polonais, naquit en 1756 à Cracovie et fut successivement professeur et bibliothécaire à l'université de cette ville, où il mourut en 1819. Il a traduit : *La mort d'Abel*, de Gessner, 1787; *Les Lusiades* de Camoëns, 1790; *Les Œuvres d'Hésiode*, 1790, in-8; *l'Iliade*, 2 vol.; *le Paradis perdu et le Paradis retrouvé*, de Milton, 1791; les *Œuvres d'Ovide*, écrites dans l'exil, 1802; *les Œuvres de Quintus-Calaber; les Lamentations de Jérémie*, 1803, in-4; *l'Art poétique d'Horace*, 1803, in-8; *l'Odyssée*, 2 vol.; *la Batracomyomachie; les Géorgiques* de Virgile, 1813, in-8; *l'Enéide; La clef de l'ancien monde, pour l'intelligence d'Homère et de Quintus-Calaber*, 1816, in-8.

* PSALMANAZAR (Georges), est le nom supposé d'un savant dont la vie fut partagée en deux parties qui, par l'étrange contraste qu'elles présentent au lecteur, ne semblerait point avoir appartenu à un même personnage. La première moitié de sa carrière fut avilie par la bassesse de ses actions, et il consacra l'autre à des travaux littéraires et à des actes de vertu. Lui-même nous apprend dans les Mémoires qu'il a laissés, que c'est par respect pour ses parents, qu'il caché le nom de sa famille et le lieu de sa naissance, qui sont en effet restés inconnus jusqu'à ce jour. Né dans le midi de la France en 1679, il reçut une éducation distinguée, et rampa successivement dans les conditions les plus abjectes. Il prit le masque

du mensonge et de l'hypocrisie, pour jouer tour-à-tour, dans diverses contrées de l'Europe, le rôle d'un jeune catholique persécuté par un père protestant, celui d'un Irlandais poursuivi par ses compatriotes, celui d'un Japonais converti à la religion chrétienne. Pour mieux accréditer cette dernière imposture, il imagina un alphabet, une grammaire, une nouvelle religion, s'habitua à écrire avec les caractères qu'il avait inventés, et publia à Londres une *Relation de l'île de Formose,* où il prétendait avoir reçu le jour. Cette relation dont l'authenticité ne faisait naître aucun doute, et qu'on citait comme autorité, eut un grand nombre d'éditions et fut traduite en plusieurs langues. L'auteur, devenu l'objet d'un intérêt presque général, reçut de nombreux bienfaits, et vécut encore longtemps du fruit de ses mensonges. Quelques livres religieux qu'il lut, lorsqu'il était déjà parvenu à l'âge de trente-deux ans, commencèrent à lui inspirer une conviction entière de la vérité du christianisme, puis une piété fervente, qui fit naître en lui le désir, et bientôt après la ferme volonté de travailler à sa conversion. Il renonça d'abord aux bienfaits dont il avait abusé, et, pour se mettre à même de vivre de son travail, il apprit l'hébreu; après quoi il annonça aux libraires qu'il traduirait, pour un juste salaire, tous les livres qu'ils désireraient, pourvu qu'ils ne présentassent rien de contraire à la religion et à la morale. Il s'éloigna dès lors des plaisirs et des sociétés et vécut dans la solitude, partageant son temps entre le travail et la prière. Le célèbre Johnson, qui le fréquentait à cette époque, dit qu'il n'a point connu d'homme plus modeste, plus doux, plus simple, plus excellent. Après avoir longtemps hésité entre les catholiques et les anglicans, il fut décidé en faveur des derniers, par un écrit de Charles Lesley, sur cette matière. Psalmanazar devint un des principaux collaborateurs de l'*Histoire universelle*, publiée en Angleterre, en 58 vol. in-8, « ouvrage informe, » dit l'abbé Feller, dans l'article que nous remplaçons par celui-ci, et qui n'a pu être accueilli » que dans un siècle de frivolité et d'insouciance » pour toutes sortes de vérités (voyez *le Journal » historique et littéraire* (1), 15 janvier 1781, p. 9). Psalmanazar mourut à Londres en 1763, à l'âge de 83 ans, léguant tout ce qu'il possédait à une dame, nommée Sarah Rewalling, que, dans son testament, il appelle son amie. Ses mémoires qu'il avait écrits, à l'âge de 73 ans, pour être publiés après sa mort, l'ont été par elle sous ce titre : *Mémoires de***, communément connu sous le nom de Georges Psalmanazar* (en anglais), Londres, 1764, in-8, avec le portrait de l'auteur assez mal gravé. — Sa relation intitulée : *Description de l'île de Formose, en Asie, etc., dressée sur les Mémoires de Georges Psalmanazar*, parut en anglais, en 1704, in-4; elle eut ensuite trois éditions en français dans le format in-12, 1705, 1708, et 1712. Plus tard, il composa pour un traité de géographie qui parut en 1747, (*Complete System of geography*), l'article *Formose*, uniquement pour avoir occasion de rétablir la vérité sur ce qui concernait cette île. Mais la *Relation* n'en a pas moins continué d'être citée comme autorité, et Boucher de la Richarderie en a donné de longs extraits dans sa *Bibliothèque universelle des Voyages*, 1808, t. 5, page 289). Les parties de l'*Histoire universelle*, dont Psalmanazar est auteur, sont : l'*Histoire des Juifs, depuis Abraham jusqu'à la captivité de Babylone*. L'*Histoire des Celtes et des Scythes*. L'*Histoire ancienne de la Grèce durant les temps fabuleux ou historiques*. La *Suite de l'Histoire des Juifs, depuis leur retour de la captivité de Babylone jusqu'à la destruction du temple de Jérusalem par Titus*. L'*Histoire des anciens empires de Nicée et de Trébizonde*. L'*Histoire ancienne de l'Espagne*. Celle des *Gaulois*, des *Germains*. Et dans la seconde édition : La *Suite de l'Histoire de Thèbes et de celle de Corinthe*; La *Retraite des Dix-mille*. La suite de l'*Histoire des Juifs* (jusqu'à l'époque où l'auteur écrivait).

(1) Observons que Psalmanazar ne consentit à coopérer à cette entreprise, qu'à condition que l'ouvrage serait rédigé dans un tout autre esprit que celui qui avait présidé à son début, et qu'on y prendrait pour base les saintes Écritures.

PSAMMÉNITE fut le 479e et dernier roi d'Egypte de la dynastie des Séites, la 26e des races royales qui gouvernèrent ce pays. Psamménite monta, dit-on, sur le trône après Amasis, son père, vers l'an 526 avant J.-C. Cambyse lui déclara la guerre, et l'attaqua devant Péluse, mit son armée en fuite, et s'empara de la ville. Le vainqueur, profitant de la superstition des Egyptiens, avait mis à la tête de son armée les animaux que ce peuple honorait comme ses dieux; ce qui empêcha les Egyptiens de se défendre comme ils auraient pu. Le roi d'Egypte fut envoyé à Suse, après avoir vu égorger son fils aîné et ses filles traitées en esclaves. Il mourut empoisonné par ordre de Cambyse, qui l'accusait d'avoir voulu soulever les Egyptiens. Psamménite est le seul des anciens rois d'Egypte sur lequel l'histoire profane nous apprend quelque chose de positif. Tout ce qui précède, dans Hérodote, n'est que mêlé de fables. On prétend même que cet Amasis qu'on lui donne pour père est le roi d'Assyrie Nabuchodonosor (*voy.* ce nom). Après Psamménite, l'Egypte est restée aux rois de Perse jusqu'à Alexandre le Grand.

PSAMMITIQUE, roi d'Egypte, né à Saïs, capitale de la Basse-Egypte, était fils de Bocchoris, qui fut tué par Sabacos, roi d'Ethiopie, lorsque celui-ci s'empara de l'Egypte. L'Egypte avait alors douze rois (l'an 667 avant J.-C.). Psammitique ouvrit ses états aux Grecs, qui l'aidèrent à triompher de ses rivaux, et il demeura seul souverain de l'Egypte. Tout ce qu'on en a raconté appartient aux temps fabuleux, ainsi que l'histoire de Sabacos, par lequel on le fait tuer. *Voy.* SABACOS.

PSAPHON, Libyen, qui, voulant se faire reconnaître comme dieu, amassa un grand nombre d'oiseaux. Il leur apprit à répéter ces mots *Psaphon est un grand dieu*. Quand il les crut assez instruits, il les lâcha sur les montagnes, qu'ils firent retentir de ces mêmes mots. Les habitants de la Libye, frappés de ce prétendu prodige, regardèrent Psaphon comme un dieu, et lui décernèrent les honneurs divins.

PSEAUME (Nicolas), en latin *Psalmeus*, fils d'un simple laboureur de Chaumont-sur-Aire, village du diocèse de Verdun, dut son éducation à un de ses oncles, l'abbé de Saint-Paul de Verdun, qui l'éleva avec soin, et lui résigna son abbaye en 1538. Il se fit prémontré en 1540, et l'année d'après il fut fait docteur de Sorbonne. Il fut pourvu de l'évêché de Verdun en 1548, par la résignation que lui en fit le cardinal Jean de Lorraine. Il assista en cette qualité au concile de Trente, et s'y signala par son éloquence. On a de lui : un Journal de ce qui s'est fait au concile de Trente ; ouvrage curieux, qui a été donné au public par le père Hugo, prémontré, dans son recueil intitulé : *Sacræ antiquitatis Monumenta*, tom. 1er ; un écrit intitulé : *Préservatif contre le changement de religion*, Verdun, 1563, in-8 : ouvrage qui conserva à l'Eglise quelques-uns de ses enfants, disposés à s'en séparer. Pseaume mourut le 10 août 1575, dans sa ville épiscopale, emportant avec lui les regrets de ses ouailles.

PSELLUS (Michel), auteur grec, sous le règne de l'empereur Constantin Ducas, qui le fit précepteur de son fils Michel Parapinace, laissa quelques ouvrages : *De quatuor mathematicis*, Bâle, 1556, in-8 ; *De Lapidum virtutibus*, grec et latin, Toulouse, 1615, avec les notes de Philippe-Jacques Maussac, et Leyde, 1745, in-8, avec celles de Maussac et de Jean-Etienne Bernard ; *De operatione dæmonum*, grec et latin, Paris, 1625, in-8; première édition donnée par Gaulmin, avec des notes et la trad. latine de Pierre Morel ou Moreau, de Tours, Kiell, 1688, in-12; et dans la *Bibliothèque des Pères;* M. Boissonade en a donné une nouvelle édit., Nuremberg, 1838, in-8, augmentée de quelques opuscules inédits de Psellus; *De victûs ratione libri duo*, Bâle, 1529, in-8, traduit par Georges Valla; *Synopsis legum versibus græcis edita, cum latina interpretatione Fr. Bosqueti*, Paris, 1632, in-8, réimprimé dans le *Novus Thesaurus juris* de Meermann, et depuis séparément, Leipsig, 1789 ou 1796, in-8. Psellus fut enveloppé dans la disgrace de Michel Parapinace, qui fut détrôné par Nicéphore Botoniate en 1078. On le dépouilla de ses biens, et on le relégua dans un monastère, où il mourut la même année.

PSYCHÉ. C'est un mot grec qui signifie *Ame*. Les païens en avaient fait une divinité, dont on a raconté bien des fables absurdes et obscènes, dignes de l'aveugle gentilité.

PTOLÉMÉE-LAGUS ou **SOTER**, roi d'Egypte, fut le fondateur de la dynastie macédonienne qui rétablit la monarchie égyptienne détruite par Cambyse. (*Voy.* Psamménite.) Il naquit dans l'Eordée, province de la Mygdonie, l'an 360 avant J.-C., et était fils d'Arsinoé, concubine de Philippe de Macédoine. Ce prince la maria, dès qu'elle fut enceinte, à Lagus, homme de basse extraction, qui fut depuis l'un des gardes d'Alexandre le Grand. Ptolémée, élevé à la cour de ce conquérant, devint l'un de ses plus intimes favoris et eut une grande part à ses conquêtes. Après la mort d'Alexandre, Ptolémée eut l'Egypte en partage, dans la distribution qui fut faite de ses états, l'an 323 avant J.-C. Quoiqu'il ne prît point encore le titre de *roi*, c'est toutefois de ce temps qu'il faut compter les années de l'empire des nouveaux rois d'Egypte surnommés *Lagides*. Le premier soin de Ptolémée fut de profiter des troubles de Cyrénaïque en Libye pour s'en rendre maître. Perdiccas, régent du royaume de Macédoine, se préparait à marcher contre lui ; mais la réputation que Ptolémée s'était faite par sa douceur, son équité, sa sagesse et sa modération, attira beaucoup de monde dans son parti. Perdiccas fut vaincu, et massacré par sa propre armée, qui offrit la régence de l'empire à son rival. Ptolémée refusa ce titre, qu'il regardait comme plus dangereux qu'utile à ses intérêts. Pour s'assurer la possession de l'Egypte par les conquêtes des provinces voisines, il se rendit maître de la Célésyrie et de la Phénicie par ses généraux, entra dans la Judée, prit Jérusalem, et emmena plus de 100,000 captifs en Egypte, du nombre desquels il choisit 30,000, à qui il donna la garde des places les plus importantes de ses états. Il invita aussi les Juifs à venir s'établir dans Alexandrie, pour achever de la peupler, et il leur accorda le droit de bourgeoisie. Ptolémée passa ensuite dans l'île de Chypre, et s'en rendit maître. De là il alla mettre le siége devant Gaza, défendue par Démétrius, sur lequel il remporta une victoire signalée. Le vainqueur, non-seulement donna au vaincu la permission de faire enterrer ses morts, mais il ne garda aucun prisonnier, et lui renvoya tous ses bagages sans rançon. Cette victoire mit Ptolémée en possession de la Phénicie et de la Syrie, Tyr et Sidon rentrèrent sous son obéissance. Cependant Démétrius lève de nouvelles troupes, et, de concert avec son père Antigone, il porte la guerre en Egypte, qu'il fut forcé d'abandonner. Désespéré d'avoir manqué son coup, il assiégea Rhodes que Ptolémée secourut. Les Rhodiens, pénétrés de reconnaissance, donnèrent à leur libérateur le surnom de *Soter* ou de *Sauveur*. Après plusieurs autres tentatives de Démétrius, Ptolémée resta paisible possesseur d'un grand nombre d'états, et nomma pour son successeur Ptolémée Philadelphe, qu'il plaça lui-même sur le trône. Il mourut quelque temps après, l'an 285 avant J.-C., à 75 ans, après en avoir régné 40. Ce roi avait établi à Alexandrie une académie appelée le *Musée ;* modèle ou cause occasionnelle des académies qui se sont successivement formées en divers pays, et dont l'Europe est aujourd'hui couverte : dans l'état de dégradation où sont les sciences, ce sont autant de foyers d'ignorance et de sottise, qui ne tendent qu'à la subversion des idées saines. Sous le règne de ce prince fut élevée la fameuse tour du fanal de l'île de Pharos, mis au nombre des sept merveilles du monde. Cette tour était construite de marbre blanc, où, selon Pline, de pierres blanches, et l'on y entretenait continuellement du feu pour servir de guide aux matelots.

PTOLÉMÉE II ou **PHILADELPHE**, fils du précédent, né dans l'île de Cos, vers l'an 309 avant J.-C., succéda l'an 285 avant J.-C. à son père, qui de son vivant l'avait déjà associé à l'empire. Il fut surnommé *Philadelphe*, amateur de ses frères, par antiphrase ou contre-vérité, parce qu'il en avait fait mourir deux. Ptolémée rechercha l'amitié des

Romains, qui lui envoyèrent des ambassadeurs pour conclure un traité d'alliance. Il distribua à chacun des députés une couronne d'or; ils en ornèrent ses statues. Flatté de cette politesse généreuse, Philadelphe leur fit de magnifiques présents, qu'ils portèrent au trésor public, à leur retour à Rome. Cependant il s'élevait plusieurs rebelles en Egypte. Magès, son frère utérin, trama une conspiration contre lui; mais elle fut bientôt éteinte par la mort du coupable. Quatre mille Gaulois méditaient la conquête de l'Egypte. Ptolémée sut conduire les conjurés dans une ile du Nil où ces barbares, investis de tous côtés, périrent par leur propre fureur ou par la faim. Tranquille après ces agitations passagères, il travailla à attirer dans son royaume le commerce maritime. Dans ce dessein, il bâtit, sur la côte occidentale de la mer Rouge, une ville à laquelle il donna le nom de sa mère *Bérénice*; mais ce port n'étant pas commode, on se servait de celui de Myos-Hormos, qui n'en était pas éloigné. C'était là que venaient aborder les richesses de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse et de l'Ethiopie; et, pour faciliter le transport des marchandises, on construisit un canal, depuis le Nil, dont il tirait ses eaux, jusqu'au port de Myos-Hormos. Ptolémée fit équiper deux flottes, l'une dans la mer Rouge, et l'autre dans la Méditerranée, et par ce moyen, il s'assura tout le commerce du levant et du couchant. Antiochus *Theos*, ou le *Dieu*, roi de Syrie, marcha contre Ptolémée, avec toutes les forces de Babylone et de l'Orient; mais les troubles élevés dans ses états le forcèrent à faire la paix. Les conditions du traité furent, que le roi de Syrie répudierait Laodice, sa femme et sa sœur; qu'il épouserait Bérénice, fille de Ptolémée, et que déshéritant les enfants du premier lit, il assurerait la couronne à ceux qui naîtraient de ce mariage. Conditions barbares et contre la nature, qui prouvent, autant que l'assassinat de ses frères, que Ptolémée, pour aimer les sciences, n'en était ni plus juste ni plus humain. L'alliance des deux rois fut conclue à ces conditions, et Ptolémée, malgré son grand âge et ses infirmités, conduisit lui-même la princesse jusqu'à Séleucie, port de mer proche l'embouchure de l'Oronte, rivière de Syrie, où Antiochus la vint recevoir. Ptolémée, dans le séjour qu'il fit en Syrie, fut frappé d'admiration pour une statue de Diane, et l'obtint d'Antiochus; mais à peine cette statue fut-elle transportée à Alexandrie, qu'Arsinoé, femme de Ptolémée, tomba malade. Cette reine crut voir en songe Diane elle-même, qui se plaignait d'avoir été ainsi enlevée de son temple. Quoi qu'il en soit de ce rêve, il est certain, par une multitude d'exemples, que Dieu réprouve la révolution des temples, même païens, faite par ceux qui n'ont pas d'autre culte, parce que c'est une insulte faite à la religion en général, et l'effet de l'impiété est partout détestable. (*Voy.* BRENNUS.) « J'ai vu, dit un auteur de ce siècle, des » chrétiens se scandaliser de ces observations; *comme* » *si Dieu*, disaient-ils, *s'intéressait aux idoles et* » *aux cultes superstitieux*. Mais il s'intéresse moins » encore à une impiété absolue, le plus funeste » comme le plus punissable des crimes. Démolir des » pagodes, pour élever sur leurs débris des temples » au vrai Dieu, c'est la plus sainte des œuvres: » mais attaquer les faux cultes parce qu'on n'en veut » aucun, c'est la disposition d'esprit la plus détestable. Aussi toutes les histoires sont-elles rem» plies d'événements qui châtient l'impiété, quel » qu'en soit l'objet. *Voy.* le traité *de Sacrilegiorum* » *vindictis et pœnis*, *ex christianis et gentilibus* » *historicis collectus*, qui peut servir de pendant à » celui de Spelman. » Le roi, voulant guérir l'esprit inquiet de la reine, renvoya la statue en Syrie. La mort de cette princesse, arrivée peu de temps après, accabla Ptolémée de douleur : ce monarque l'avait aimée constamment. Il donna son nom à plusieurs villes qu'il fit bâtir, et lui rendit, après sa mort, tous les honneurs qu'il put imaginer. Il avait, entre autres, formé le projet d'élever à sa mémoire un temple, dont la voûte devait être revêtue de pierres d'aimant, pour y tenir la statue d'Arsinoé suspendue en l'air; mais la mort de Dinocrate, fameux architecte, qui avait donné le dessin de ce temple, empêcha l'exécution de ce projet ridicule et insensé. Ptolémée Philadelphe ne survécut pas longtemps à Arsinoé; il mourut dans la 64e année de son âge, et l'an 246 avant J.-C. Ce prince enrichit la bibliothèque d'Alexandrie des livres les plus rares et les plus curieux qu'il put trouver dans toutes les parties du monde connu. Lorsqu'il mourut, elle était composée de 200,000 volumes, et ses successeurs l'augmentèrent jusqu'au nombre de 700,000. (*Voy.* DÉMÉTRIUS de Phalère.) « Il ne faut pas croire, au reste, dit un » auteur morderne, que cette fameuse bibliothèque » surpassât celles de l'empereur à Vienne, et du » roi de France, qui n'ont que 300, 000 volumes, » ni même la plupart de nos bibliothèques un peu » considérables. Ces volumes étaient des rouleaux » qui contenaient très-peu de choses. Un ouvrage » divisé en 50 livres donnait autant de rouleaux, » et ces livres, comme l'on sait, n'avaient jamais » beaucoup d'étendue; on en peut réduire cent et » plus en un de nos *in-folio*. Il faut observer encore » que tous ces livres étaient écrits à la main, et ne » pouvaient concentrer dans le même espace au» tant de choses que des livres imprimés, et enfin » qu'ils n'étaient écrits que d'un côté, comme en» core aujourd'hui les livres chinois; c'est pour » cela que saint Jean parle, comme d'un livre ex» traordinaire, de celui qui était *scriptus intus et fo*» *ris*. » On sait que c'est Ptolémée Philadelphe qui a fait traduire en grec les livres sacrés des Juifs; et c'est sans doute la plus sage et la plus utile des opérations faites sous son règne. *Voy.* ARISTÉE, ÉLÉAZAR, MASCLEF.

PTOLÉMÉE III ou ÉVERGÈTE, *le Bienfaisant*, fils et successeur du précédent, monta sur le trône 246 ans avant J.-C. Il entreprit de venger la mort de Bérénice sa sœur, mariée à Antiochus le Dieu. Il se rendit maître de la Syrie et de la Cilicie, passa l'Euphrate et soumit tout jusqu'au Tigre. Il était sur le point de faire d'autres conquêtes, lorsqu'une révolte l'obligea de revenir dans ses états. Le vainqueur emporta avec lui des richesses immenses, et plus de 2,500 statues, dont la plus grande partie avaient

été enlevée dans les temples d'Egypte lorsque Cambyse en avait fait la conquête. Les Egyptiens, charmés de revoir leurs dieux, depuis longtemps captifs chez une nation étrangère, lui donnèrent par reconnaissance le nom d'*Evergète*, c'est-à-dire *Bienfaisant*. Il eut ensuite un démêlé avec les Juifs. La fin du règne de Ptolémée fournit peu d'événements. Ce prince, profitant des douceurs de la paix, s'occupa à faire fleurir les sciences, et à augmenter la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Il mourut l'an 221 avant J.-C., après un règne de 27 ans. *Voy.* ONIAS II.

PTOLÉMÉE IV ou PHILOPATOR, roi d'Egypte, ainsi nommé par dérision, parce qu'on l'accusa d'avoir empoisonné son père, auquel il succéda l'an 221 avant J.-C., fut un monstre de cruauté. Il se défit de sa mère, de son frère, de sa sœur et de sa femme. Adonné aux passions les plus brutales, il fit régner avec lui la licence et la débauche ; ce qui lui fit donner le surnom mérité de *Tryphon*. Antiochus le Grand, roi de Syrie, lui ayant déclaré la guerre, Ptolémée marcha contre son agresseur à la tête d'une puissante armée, et alla camper dans les plaines de Raphia. Théodote, officier du monarque syrien, voulant terminer la guerre par un coup hardi, pénètre dans le camp des Egyptiens, entre dans la tente de Ptolémée, tue son médecin, qu'il prend pour ce prince. Cette hardiesse hâta la bataille. Antiochus fut vaincu, et obtint la paix; mais sa défaite fit rentrer la Célésyrie et la Palestine sous la domination de Ptolémée. Le vainqueur parcourut alors les provinces conquises par ses armes. Il entra dans Jérusalem et alla au temple ; mais voulant pénétrer jusque dans le sanctuaire, malgré l'opposition des Juifs, il fut arrêté par la main de Dieu. De retour en Egypte, il voulut se venger de cet affront. Il ordonna qu'on exposât un grand nombre de Juifs dans la place destinée à la course des éléphants, pour les faire écraser sous les pieds de ces animaux, qui tournèrent leur fureur contre les spectateurs. Ce prodige calma la colère de Ptolémée, et depuis il combla la nation juive de bienfaits. Il signala ensuite sa magnificence envers les Rhodiens, désolés par un horrible tremblement de terre. Les dernières années de son règne furent marquées par une ambassade de la part des Athéniens, et par le renouvellement de l'alliance avec les Romains. Il mourut l'an 204 avant J.-C., usé de débauches et comblé de malédictions, après un règne licencieux et cruel de 17 ans. Les femmes tinrent le sceptre pendant tout ce règne, et l'état n'en fut pas gouverné avec plus de douceur.

PTOLÉMÉE V ou ÉPIPHANES, monta sur le trône d'Egypte à l'âge de quatre ans, après la mort de son père, Ptolémée Philopator, l'an 204 avant J.-C. Il fut en danger d'être mis à mort durant sa minorité, par ceux qui avaient le soin de sa tutelle, et fut redevable de sa couronne à la fidélité de ses sujets et à la protection des Romains, car Antiochus le Grand, voulant profiter de la faiblesse de l'âge de ce prince pour s'emparer de ses états, envahit la Syrie et la Palestine, que les généraux de Ptolémée reprirent quelque temps après. Mais l'année suivante le roi de Syrie, ayant battu l'armée des Egyptiens, conquit de nouveau la Célésyrie et la Palestine. Les Juifs, s'empressant de lui porter les clefs de leurs villes, l'aidèrent encore à chasser les garnisons des Egyptiens. Ils lui demeurèrent attachés, jusqu'à ce qu'ils retournèrent sous l'obéissance du roi d'Egypte, par le mariage de ce prince avec Cléopâtre, fille d'Antiochus, qui céda les provinces contestées pour la dot de la princesse. Ptolémée ayant été déclaré majeur, fut placé sur le trône avec beaucoup de magnificence, et honoré du surnom d'*Epiphanes*, c'est-à-dire illustre, surnom qu'il ne mérita pas longtemps. Dès qu'il fut maître, il s'abandonna aux déréglements les plus infâmes. A des rois corrompus il faut des ministres qui leur ressemblent. Aristomène, son tuteur, son conseil et son soutien, homme d'un esprit éclairé, d'une âme pleine de noblesse, fut empoisonné par ses ordres. L'Egypte ne fut plus qu'un chaos. L'humeur féroce du roi souleva plusieurs villes. Celle de Lycopolis éclata la première, et fut forcée de se rendre. Ptolémée chargea Polycrate, grand ministre et grand général, de réduire les autres rebelles, et ce héros les eut bientôt fait rentrer dans le devoir. Quatre des principaux conjurés furent chargés d'aller renouveler à Alexandrie leur serment de fidélité. Le roi avait promis de leur pardonner ; mais à peine furent-ils arrivés, qu'il les fit attacher nus à son char, et après les avoir traînés dans toute la ville, il les envoya au supplice. Ce monstre ne survécut pas longtemps à cette barbarie. Comme il avait le dessein de faire la guerre au roi de Syrie, on lui demanda où il prendrait l'argent nécessaire pour cette expédition? Il répondit que *ses amis étaient son argent*. Les principaux de la cour conclurent, de cette réponse ambiguë, que le roi en voulait à leurs biens, et même à leurs personnes, et ils le firent empoisonner l'an 180 avant Jésus-Christ, la 28ᵉ année de sa vie, et la 24ᵉ de son règne

PTOLÉMÉE VI ou PHILOMÉTOR, ainsi nommé par ironie, parce qu'il détestait Cléopâtre, sa mère, monta sur le trône d'Egypte après la mort de Ptolémée Epiphanes, son père, l'an 180 avant J.-C. C'est sous le règne de ce prince que fut bâti par Onias III, dans la préfecture d'Héliopolis, le temple surnommé *Onion*. (*Voy.* ONIAS III.) Ptolémée mourut entre les mains des médecins, qui voulaient faire sur lui l'opération du trépan, pour le guérir d'une blessure qu'il avait reçue à la tête, dans une bataille contre Alexandre Bala, roi de Syrie. Il fut vainqueur; mais la victoire lui coûta cher. On place sa mort l'an 146 avant J.-C.

PTOLÉMÉE-PHYSCON ou *le Ventru*, avait d'abord régné quelque temps avec son frère Philométor. Il s'empara, après sa mort, du trône d'Egypte, l'an 146 avant J.-C., au préjudice de la veuve et du fils de son frère. Ceux-ci, soutenus par une petite armée de Juifs, marchèrent à Alexandrie pour disputer la couronne à l'usurpateur ; mais un ambassadeur romain qui se trouvait à Alexandrie amena les choses à un accommodement. On convint que Physcon épouserait Cléopâtre, veuve de son frère, dont le fils serait déclaré héritier de la couronne, et

qu'en attendant, Physcon en jouirait toute sa vie. Leur mariage ayant été conclu, Physcon fut reconnu roi, et le jour même des noces il tua le jeune prince entre les bras de sa mère. Ses vices et ses cruautés excitèrent une indignation générale. On conspira contre lui, et il eût été détrôné sans la prudence d'Hyéras, son premier ministre. Enfin, sa tyrannie monta à un tel point, que les habitants d'Alexandrie se réfugièrent dans les pays étrangers, et laissèrent la ville presque déserte. Pour repeupler cette ville, il fallut accorder de grands priviléges à ceux qui voulurent s'y établir; mais peu d'hommes eurent ce courage. Parmi les réfugiés d'Alexandrie, il y eut beaucoup de grammairiens, de philosophes, de géomètres, de médecins, de musiciens et d'artistes, qui portèrent le goût des sciences et des beaux-arts dans l'Asie mineure et dans les îles voisines. Les nouveaux habitants d'Alexandrie y brisèrent ses statues. Ptolémée croyant que Cléopâtre, qu'il venait de répudier, était auteur de cette action, fit tuer Memphitis, son fils et le sien, jeune prince de grande espérance; il ordonna qu'on rompît son corps par morceaux, et envoya ce fatal présent à Cléopâtre, le jour même de la naissance de cette princesse. Un si affreux spectacle inspira l'horreur qu'il méritait. On leva contre le tyran une armée, dont la reine donna le commandement à Marcias, mais elle fut vaincue. Ptolémée, après cette victoire, voulut assurer la couronne à l'aîné de ses fils, qu'il avait eu de sa dernière femme, et, dans ce dessein, il le maria à Cléopâtre sa fille, suivant l'infâme coutume du pays, où le roi et la reine étaient souvent frère et sœur, mari et femme. Il mourut l'année d'après, l'an 116 avant J.-C., souillé de tous les vices de l'esprit et du cœur, et surnommé *Cacourgète*, c'est-à-dire Malfaisant; surnom bien digne d'un tyran.

PTOLÉMÉE-LATHYRE, ainsi appelé à cause d'un poireau qu'il avait au nez, eut à peine succédé à son père Physcon l'an 116 avant J.-C. que Cléopâtre sa mère, soutenue des forces d'Alexandre Jannée, roi des Juifs, le chassa du trône pour mettre à sa place Ptolémée son frère, et le força de se retirer à Chypre. Lathyre, pour se venger du monarque juif, entra dans son royaume, et après avoir emporté Azot, il livra bataille à ce prince, qu'il rencontra près d'Azoph sur le Jourdain. La victoire fut longtemps disputée; mais enfin Lathyre rompit l'armée des Juifs, et en fit un grand carnage; 30000 restèrent sur la place, et le vainqueur s'étant répandu dans les bourgs, fit égorger les femmes et les enfants, et les fit jeter dans des chaudières d'eau bouillante, pour inspirer plus de terreur à l'ennemi. Lathyre ayant tenté en vain de rentrer en Egypte, se retira dans l'île de Chypre; mais il fut rappelé après la mort de Ptolémée-Alexandre, qui fut tué par un pilote, l'an 88 de J.-C. Il mourut environ 8 ans après.

PTOLÉMÉE-AULETES, c'est-à-dire *Joueur de flûte*, fils naturel de Ptolémée-Lathyre, monta sur le trône d'Egypte, l'an 73 avant J. C., après Alexandre III. Pour s'y affermir, il donna à César 6000 talents; mais les levées extraordinaires dont il surchargeait son peuple, la lâche indifférence avec laquelle il laissa le peuple romain s'emparer de l'île de Chypre, ses crimes et ses débauches, irritèrent les Alexandrins à un tel point, qu'on déclara Bérénice, l'aînée de ses enfants, reine à sa place. Aulètes aborda à l'île de Rhodes, où Caton était depuis plusieurs jours. Le roi le fit avertir de son arrivée; mais le fier sénateur attendit qu'il vint le trouver; et, sans daigner se lever il blâma ouvertement Ptolémée de ce qu'il abandonnait son royaume pour devenir le client et le jouet des grands de Rome : il lui conseilla de retourner en Egypte et offrit de l'accompagner pour être médiateur entre lui et ses sujets. Ptolémée méprisa ces sages conseils, et continua sa route vers Rome, où il comptait trouver du secours pour rentrer dans son royaume. Les Alexandrins, craignant que le séjour de Ptolémée auprès des Romains n'eût pour eux des suites funestes, envoyèrent cent des plus notables de la ville afin de justifier dans le sénat leur conduite, et d'exposer les excès et les vexations de Ptolémée. Mais ce prince fit égorger la plus grande partie de ces citoyens députés, et gagna les autres par des présents. Cependant les affaires de Ptolémée traînaient en longueur. Ses ennemis, et un prétendu oracle de la Sibylle, directement contraire à ses intérêts, lui ôtèrent l'espérance de régner de nouveau en Egypte. Il se retira à Ephèse, dans le temple de Diane. Bérénice, sa fille, avait épousé Archélaüs, prêtre d'une ville de Pont, avec lequel elle partageait son trône; mais Ptolémée, ayant été rétabli par Gabinius, lieutenant de Pompée, il fit mourir sa fille, et mourut lui-même peu de temps après, l'an 51 avant J.-C., fit un testament par lequel il donnait la couronne aux aînés des deux sexes, et ordonnait le mariage entre le frère et la sœur, suivant la coutume incestueuse du pays; et, comme l'un et l'autre étaient fort jeunes, il les mit sous la protection du sénat romain.

PTOLÉMÉE ou DENYS, surnommé BACCHUS, roi d'Egypte, succéda à son père Aulètes, avec Cléopâtre, l'an 51 avant J.-C. C'est lui qui eut la lâche cruauté de faire mourir Pompée son bienfaiteur, après la bataille de Pharsale. Il ne fut pas plus fidèle à César, car il lui dressa des embûches à Alexandrie; mais ce héros en sortit victorieux. Ptolémée avait eu plusieurs différends avec sa sœur Cléopâtre, qui était son aînée. Leurs flottes allaient se livrer bataille lorsque César arriva en Egypte. Il prit le parti de Cléopâtre, retint le roi prisonnier, et soutint dans Alexandrie plusieurs combats contre les Egyptiens, commandés par Achillas et Arsinoë, sœur puînée de Cléopâtre. C'est pendant cette guerre qu'un incendie consuma la bibliothèque d'Alexandrie fondée par Ptolémée Philadelphe, qui contenait 400,000 volumes. César, ayant reçu des secours de Rome, rendit la liberté à Ptolémée, qui recommença la guerre. Les soldats de Ptolémée furent vaincus par Mithridate de Pergame, fils du grand Mithridate, qui était uni d'une étroite amitié avec César, et il se retrancha auprès du Nil. César vint l'attaquer, culbuta ses troupes, et, dans sa fuite, Ptolémée se noya dans le Nil, l'an 47 avant Jésus-Christ.

PTOLÉMÉE-MENNÉUS, roi de Chalcide, vers l'an

30 avant J.-C., fit alliance avec Alexandre, fils d'Aristobule, prince des Juifs. Après la mort de son allié, occasionnée par Scipion, il envoya Philippion son fils offrir à Alexandra, sœur du malheureux Alexandre, une retraite honorable dans ses états. Mais s'étant aperçu que Phillipion avait conçu de l'amour pour la princesse, il le tua de sa propre main, et força Alexandra à recevoir aux pieds des autels sa main fumante encore du sang de son fils.

PTOLÉMÉE-MACRON, fils de Borymène, avait reçu de Philométor le gouvernement de l'île de Chypre. Il livra ensuite cette île à Antiochus Epiphanes, qui lui donna le commandement des troupes qu'il avait dans la Phénicie et la Célésyrie. Il se laissa corrompre par argent, et fit déclarer innocent l'impie Ménélaüs par Antiochus (II. *Mach.*, 4). Après la mort d'Epiphanes, ses ennemis le noircirent dans l'esprit du jeune Eupator, en le représentant comme le protecteur des Juifs, et ils le forcèrent de s'empoisonner.

PTOLÉMÉE, fils d'Abobi, gendre de Simon Machabée, gouverneur du château de Doch et de la plaine de Jéricho, conçut le barbare dessein de se défaire de son beau-père et de son fils, pour s'emparer seul du gouvernement de la Judée. Simon, qui était alors occupé à visiter les places de son état, arriva à Jéricho, l'an 135 avant Jésus-Christ, avec sa femme et ses fils, Mathatias et Judas, et alla loger chez son gendre au château de Doch. Ptolémée leur fit un grand festin, et, au milieu du repas, des gens qu'il avait apostés entrèrent dans la salle, tuèrent Simon et quelques-uns des siens, et retinrent prisonniers sa belle-mère et ses deux fils. Aussitôt il manda à Antiochus Sidètes ce qu'il avait fait, et le pria de lui envoyer du secours pour délivrer le pays du joug des Machabées. Il envoya en même temps des gens à Gazara pour tuer Jean Hircan, dernier fils de Simon, et d'autres à Jérusalem, avec ordre de se saisir de la montagne du temple; mais Dieu fit échouer les projets de cet ambitieux. Hyrcan, averti à temps, se mit en défense, et se sauva à Jérusalem; il quitta ensuite cette ville, dont il fit fermer les portes, et vint assiéger Ptolémée dans son château. Ce barbare lui fit lever le siége, en faisant déchirer à coups de fouet sa mère et ses frères. Il les fit ensuite mourir, et s'enfuit auprès de Zénon, tyran de Philadelphie. (I *Mach.* 16.)

PTOLÉMÉE (Claude), mathématicien de Péluse (1), surnommé par les Grecs *très-divin* et *très-sage*, florissait à Canope, près d'Alexandrie, sous l'empire d'Adrien et de Marc-Aurèle, vers l'an 138 de Jésus-Christ. Il est célèbre par son *Système du monde*, dans lequel il place la terre au centre de l'univers. Sa *Géographie* est un ouvrage nécessaire pour la connaissance du monde ancien. La 1re édition latine est de Vicence, 1475, in-fol., et la meilleure celle de Bertius, 1619, in-fol. On fait cas aussi de celle de Servet, Lyon, 1535, in-fol. réimprimée avec des changements et des retranchements en 1541. Outre sa *Géographie*, Ptolémée a donné plusieurs savants ouvrages sur l'astronomie, publiés à Bâle, 1551, in-fol. Les principaux sont : l'*Almageste* ou *Compositio magna*; on trouve dans ce livre un catalogue des étoiles fixes, formé d'après les observations de l'auteur et celles d'Hipparque. On y compte 1022 étoiles, dont les longitudes et les latitudes sont déterminées. (*Voy.* HIPPARQUE, FLAM-TÉED.) Enfin cet ouvrage est singulièrement estimable par la démonstration que Ptolémée y donne du mouvement des étoiles fixes sur le centre de l'écliptique. La *grande Composition et la Composition mathématique* de Ptolémée a été traduite pour la 1re fois du grec en français par l'abbé Halena (*voy.* ce nom). *De judiciis astrologicis*; *Planisphærium*; *Harmonicorum libri tres*, Oxford, 1682, in-4. Son système du monde a été adopté pendant plusieurs siècles par les philosophes et par les astronomes. Tycho l'a perfectionné et dégagé de divers embarras. Les savants d'aujourd'hui l'ont abandonné pour suivre le système de Copernic : reste à savoir si cette préférence n'aura pas le sort général des opinions humaines.

PTOLÉMÉE, dit *de Lucques*, parce que, selon quelques écrivains, il était né dans cette ville au XIVe siècle, et que, selon d'autres, il y avait fait un long séjour, embrassa l'ordre de Saint-Dominique. Il s'appliqua particulièrement à l'étude de l'histoire sacrée et profane; mais, voulant pénétrer trop avant dans la mysticité, et en dire plus que ce que nous dit l'Ecriture sainte sur l'incarnation du Verbe, il s'égara. Il osa avancer dans un sermon prêché à Mantoue que Jésus-Christ avait été formé dans le cœur de la sainte Vierge, et non dans ses entrailles. Une proposition aussi singulière obligea ses supérieurs à lui imposer silence. Il se tut en chaire, et il parla par ses livres, qui ne valent guère mieux que ses sermons. Les principaux sont : des *Annales* en latin, depuis 1060 jusqu'en 1303. On les trouve dans la Bibliothèque des Pères. Une *Chronique des papes et des empereurs* dans la même langue, réimprimée à Lyon en 1619, in-4.

PTOLOMÉI (Jean-Baptiste), ou TOLOMEI, né à Pistole en Toscane, entra chez les jésuites, et fut fait, malgré lui, cardinal par Clément XI. Cette dignité ne changea rien dans sa manière de vivre. Il continua de demeurer au Collége romain, se contentant de deux petites chambres, et mangeant à la table commune. Il mourut le 18 janvier 1726. Il passait pour un des plus savants hommes de l'Europe; et les ouvrages qu'il a donnés au public soutiennent cette opinion, surtout son *Cours de philosophie*, où l'on découvre des vues vastes et hardies, qui donnent des explications, aussi neuves que simples et finies.

PUBLICI (Aymon de), des comtes de Plosasci, docteur en droit, co-seigneur de Publici (*Publicigarum*), près de Turin, après avoir rempli divers emplois, devint conseiller du grand conseil de Charles II, duc de Savoie. Ce prince l'envoya comme ministre en différentes cours, à Rome et en France. Ce fut lui qu'il chargea, en 1529, d'aller à Venise revendiquer ses droits à la couronne de Chypre. Il

(1) L'opinion qui place la naissance de Ptolémée à Péluse, quoiqu'elle soit devenue générale, est erronée. On ne sait pas d'une manière précise où naquit cet astronome. Selon Théodore Méliteniote, Grec du moyen âge, dont on a une *Introduction à l'astronomie*, publiée par Boulliau, ce serait en Thébaïde, dans la ville grecque nommée *Ptolémée d'Hermius*, métropole de cette province, que Ptolémée aurait reçu le jour.

assista, avec le duc de Savoie, à Bologne, au couronnement de Charles-Quint ; l'année suivante, il fut nommé président du sénat de Chambéry, et il conserva cette place jusqu'aux troubles de l'année 1536, qui l'obligèrent de se retirer chez lui. Accusé d'être favorable au parti du duc de Savoie, il fut arrêté et conduit dans le château de Turin, en 1542. Son procès fut instruit, et il fut relégué à Montferrand en Auvergne. Après y avoir fait venir sa femme, ses enfants et sa bibliothèque, il exerça sa profession de jurisconsulte dans les siéges de Riom, de Clermont et de Montferrand. Il s'appliqua particulièrement à composer une *Conférence du droit écrit avec les Coutumes d'Auvergne*, ouvrage plein d'érudition, qui est peu lu aujourd'hui.

PUBLIUS-SYRUS, poëte mimique latin, natif de Syrie, florissait à Rome l'an 44 avant J.-C. Il fut amené esclave, et tomba entre les mains d'un maître qui l'éleva avec soin et l'affranchit fort jeune. Syrus se distingua dans la poésie mimique, c'est-à-dire dans des satires mises en actions sur le théâtre. (*Voy.* LABÉRIUS). On a de cet auteur des *Sentences* en vers ïambes libres, rangées dans l'ordre alphabétique. Les meilleures éditions sont celles de Tanneguy Le Fèvre ; d'Havercamp, ornée de remarques, Leyde, 1708, in-8, avec les *Sentences* de Sénèque; de Padoue, Comino, 1740, in-8, et de J.-C. Orelli, Leipsig, 1822, in-8, à laquelle il faut joindre un *Supplément* imprimé en 1824. Les *Sentences de Publius Syrus* ont été traduites en français par Accarias de Serione, Paris, 1736, in-12, à la suite de sa traduction de l'*Etna*, poème du P. Corn. Severus ; et par M. Levasseur, 2e édit., Paris, 1825, gr. in-32.

PUBLIUS, un des principaux habitants de l'île de Malte, reçut saint Paul et le défraya avec toute sa suite durant trois jours. Saint Paul guérit de la fièvre le père de Publius (*Act.* 38). On assure qu'il se fit chrétien, et fut le premier évêque de cette île. Quelques auteurs croient qu'il était gouverneur de l'île pour les Romains, parce qu'il est nommé *princeps insulæ*; mais dans l'Ecriture sainte ce mot se prend souvent pour un homme puissant et distingué.

* PUCCI (Antoine), poëte italien, né à Florence vers 1460, fils d'un fondeur de cloches, exerça lui-même cet état pendant plusieurs années. En même temps qu'il travaillait avec son père, il allait dans un couvent voisin prendre des leçons de grammaire latine et de rhétorique. Quelques *Poésies légères* qu'il publia lui acquirent une certaine réputation. Il quitta son premier état, et, à l'aide d'un puissant Mécène, dont il avait su gagner la bienveillance, il occupa plusieurs places dont les émoluments le mirent à portée de se livrer à son goût pour les lettres. Il fut un des premiers qui introduisirent dans la poésie italienne ce genre burlesque adopté par d'autres poëtes, et notamment par Berni, qui le rendit plus général par son *Orlando innamorato*, et dont il a reçu le nom de *Bernesco*. L'Arioste, Lippi dans son *Malmantile racquistato*, Tassoni dans sa *Secchia rapita*, Fortiguerra dans le *Ricciardetto*, portèrent ensuite ce genre au point de perfection dont il était susceptible. On aurait souhaité qu'en l'adoptant ils se fussent bornés à ridiculiser les vices et les travers des hommes, sans employer d'expressions trop libres, sans tomber dans ces équivoques indécentes qui insultent à la morale et souvent même à la religion. Les compositions de Pucci sont insérées dans plusieurs recueils, et notamment dans la *Scelta di varie poesie*. Il mourut au commencement du XVIe siècle.

* PUCCI (François), controversiste, né dans le XVIe siècle à Florence, après y avoir terminé ses études vint à Lyon suivre la carrière du commerce. Mais les liaisons qu'il forma avec quelques protestants, l'ayant porté à embrasser du moins en partie leurs opinions, il alla étudier la théologie à Oxford. Il y reçut en 1574 le degré de maître-ès-arts, et publia peu de temps après un traité : *De fide in Deum, quæ et qualis sit*, dans lequel il combat les dogmes du parti calviniste qui dominait dans cette université. Cet écrit lui ayant suscité de nombreux ennemis, il fut obligé de quitter Oxford; il se rendit à Bâle, où il se lia avec Faust Socin dont il embrassa les opinions ; mais les théologiens de cette ville l'en firent bannir à cause de son sentiment sur la grâce universelle. Pucci revint à Londres : ses opinions manifestées avec trop de licence le firent mettre en prison. Lorsqu'il eut recouvré la liberté, il passa en Hollande, d'où il entretint avec Socin une correspondance active; cependant il le combat sur certains points dans un traité : *De immortalitate naturali primi hominis ante peccatum*. Il habita ensuite Anvers et Cracovie, puis se fixa quelque temps à Prague, où après avoir eu quelques conférences avec le nonce du pape, il fit entre ses mains une rétractation publique de ses erreurs en 1595. Trois ans auparavant, il avait dédié au pape Clément VIII un ouvrage intitulé : *De Christi Salvatoris efficacitate omnibus et singulis hominibus quatenus homines sunt, assertio catholica*, Gouda, 1592, in-8. Après sa rétractation, Pucci fut ordonné prêtre et devint secrétaire du cardinal Pompée d'Aragon, chez lequel il mourut en 1600. Une dissertation de J. B. de Gaspari, *De vita, fatis, operibus et opinionibus Fr. Puccii Florentini*; est insérée dans la *Nuova raccolta Calogerana*, tom. 30, Venise, 1776.

PUCELLE (l'abbé René) naquit à Paris, en 1655, de Claude Pucelle, avocat au parlement, et de Françoise de Catinat, sœur du maréchal du même nom. Il se consacra d'abord à l'état ecclésiastique; mais, peu de temps après, le goût des armes l'emporta sur cette première destination. Après avoir fait quelques campagnes en qualité de volontaire, il voyagea en Italie et en Allemagne De retour à Paris, il reprit l'habit ecclésiastique, se fit ordonner sous-diacre, étudia en droit, et fut reçu conseiller clerc au parlement de Paris, en 1684, s'escrima, en 1713, contre l'*Histoire des jésuites de Jouvenci*, et en 1714 il se déchaina contre la bulle *Unigenitus*. Après la mort de Louis XIV, en 1715, il eut une place dans le conseil de conscience, établi par le duc d'Orléans, régent du royaume. La vivacité avec laquelle il continua de favoriser la cause des anticonstitutionnaires le fit exiler dans son abbaye de Saint-Léonard de Corbigni, dont il avait été

pourvu en 1694. Il mourut à Paris en 1745, à 90 ans.

PUCELLE d'Orléans. (*Voy.* JEANNE D'ARC.)

* PUCKERIDGE (B.), Irlandais, né en 1730, est l'inventeur de l'*harmonica.* Le son produit par le frottement d'un doigt mouillé sur les bords d'un verre à boire éveilla son attention (en 1760). Après plusieurs expériences, en plaçant sur une table un certain nombre de verres de différentes grandeurs, et diversement remplis d'eau, il en tira des sons variés, et put jouer un morceau tout entier. Cette invention fut connue de Franklin, qui la perfectionna, et l'*harmonica* devint un instrument à la mode dans toute l'Europe. Puckeridge mourut à la fleur de son âge. *Voy.* le *Traité* de *Physique expérimentale* de Biot.

PUFENDORF (Samuel), publiciste et historien, né à Chemnitz, village de Misnie, en 1632, d'une famille luthérienne, était fils du ministre de ce village. Après avoir étudié à Leipsig, il devint en 1658 gouverneur du fils de Coyet, ambassadeur du roi de Suède à la cour de Danemarck. Il se rendit avec son élève à Copenhague; mais à peine y fut-il arrivé, que la guerre s'étant allumée entre le Danemarck et la Suède, il fut arrêté avec toute la maison de l'ambassadeur. Pufendorf, pendant sa prison, qui dura 8 mois, réfléchit sur ce qu'il avait lu dans les ouvrages de Grotius, mit ses réflexions en ordre, et les publia à La Haye en 1660, sous le titre d'*Eléments de la Jurisprudence universelle.* Ce premier essai lui acquit une telle réputation, que Charles-Louis, électeur palatin, fonda en sa faveur une chaire de droit naturel dans l'université d'Heidelberg. Pufendorf demeura dans cette ville jusqu'en 1670, que Charles XI, roi de Suède, le fit son historiographe. Il s'attacha ensuite à l'électeur de Brandebourg, qui le fit conseiller d'état, et le chargea d'écrire l'histoire de l'électeur Guillaume le Grand. Il mourut à Berlin en 1694, à 62 ans. Parmi les ouvrages qui lui ont fait un nom, on distingue : *Histoire de Suède, depuis l'expédition de Gustave-Adolphe en Allemagne jusqu'à l'abdication de Christine*, c'est-à-dire depuis 1628 jusqu'en 1654, Utrecht, 1686, in-fol.; *Histoire de Charles Gustave*, en 2 tomes in-fol., Nuremberg, 1696, en latin, et imprimée en français dans la même ville, 1698, in-fol.; *Histoire de Frédéric-Guillaume le Grand, électeur de Brandebourg*, Berlin, 1695, 2 vol. in-fol. en latin. Cette histoire, tirée des archives de la maison de Brandebourg, essuya plusieurs retranchements pendant le cours de l'impression; il est rare de trouver des exemplaires sans corrections; *Elementorum jurisprudentiæ universalis libri duo*, La Haye, 1660; Iéna, 1669, avec un appendix *de Sphæra morali*, qui est d'une autre main; une édition des *Miscellanea laconica Joannis Meursii*, Amsterdam, 1661, in-4, et de la *Grèce ancienne*, de Jean Lauremberg, 1661, in-4; *Severini de Monzambano, de statu imperii germanici*, Genève, 1667, in-12, souvent réimprimé depuis, et traduit en plusieurs langues, quoique vivement censuré par plusieurs savants. Pufendorf, déguisé sous les noms de *Monzambano*, veut y prouver que l'Allemagne est un corps de républiques, dont les membres mal assortis font un tout monstrueux. La traduction française est de Savinien d'Alquier, Amsterdam, 1669, in-12 : Un recueil de *dissertations académiques*, en latin, 1668, in-8; une *Description historique et politique de l'empire du pape*, en allemand, production partiale, que les fanatiques du parti protestant ont traduite en flamand et en latin. On la trouve dans l'ouvrage suivant, édition de 1742; *Introduction à l'Histoire des principaux Etats qui sont aujourd'hui dans l'Europe*, en allemand, 1682, avec une suite en 1686, et une addition contre Varillas en 1722. Ce livre fut traduit en français par Claude Rouxel; et en 1722, un anonyme rectifia cette traduction, continua l'ouvrage, l'enrichit de notes, et publia le tout à Trévoux, sous le titre d'Amsterdam, 7 vol. in-12. (*Voy.* BRUZEN DE LA MARTINIÈRE.) M. de Grace en a donné depuis une nouvelle édition, considérablement augmentée, en 8 vol. in-4. Quelque mérite qu'ait cet ouvrage, il faut convenir qu'il est fort au-dessous de la réputation dont il a joui, et sur laquelle on revient tous les jours. « La narration de Pufendorf, dit un critique, est maigre; on n'en peut supporter la lecture sans ennui, et partant sans profit pour le commun des hommes. Son histoire est un squelette, où il *manque*, comme le disait Lucien, *la chair et les couleurs*; » *Traité du droit naturel et des gens*, imprimé, pour la 1re fois, en 1672, à Leyde, en allemand. En 1684, il en fit faire une seconde édition à Francfort, augmentée d'un quart. Ce traité fut traduit en français par Jean Barbeyrac, avec des notes, et imprimé à Amsterdam en 1734, 2 vol. in-4. On l'a réimprimé en latin à Francfort, 1744, 2 vol. in-4. Il publia un abrégé de cet ouvrage sous le titre de *Devoirs de l'homme et du citoyen*, traduit en latin à Edimbourg, in-8, et en français, par Barbeyrac, 1718, 2 vol. in-8. Si Pufendorf eut des approbateurs, il ne manqua pas de critiques, contre lesquels il n'oublia pas aussi de se défendre. Le recueil de ce qui fut dit de part et d'autre forme un livre, imprimé, dès l'an 1686, à Francfort, sous le titre d'*Eris scandica.* Quelque chose qu'on ait dit des traités de Pufendorf, il est certain qu'il a rectifié et étendu quelques principes de Grotius; mais son protestantisme est moins modéré et moins équitable envers les catholiques que celui du jurisconsulte hollandais. Le compilateur Fébronius a fort mal à propos transcrit un grand nombre de passages de Pufendorf, pour rendre l'Eglise romaine odieuse; de tels témoignages ne prouveront jamais rien dans l'esprit des gens équitables. Les éditions de Pufendorf, publiées en France dans ces derniers temps, doivent être prises avec précaution. Les éditeurs ont encore donné de l'extension aux principes libéraux de l'auteur. La liste des ouvrages de Pufendorf, se trouve dans son *Eloge* par M. Ienisch, de Berlin, éloge qui remporta, en 1797, le prix proposé par l'académie de belles-lettres et d'histoire de Stockholm, et dans les *Mémoires* de la même académie, 1802.

PUFENDORF (Isaïe), frère de Samuel, naquit à Chemnitz, en Misnie, en 1628, fit ses études avec tant de succès, qu'avant même qu'il les eût terminées on lui offrit des places aussi honorables que

lucratives. Il les remplit, dès sa première jeunesse, dans son propre pays, fut ensuite chargé de plusieurs missions importantes auprès de diverses cours, et il demeura dans quelques-unes en qualité de résident. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Anecdotes de Suède, ou Histoire secrète de Charles XI*, 1716, in-8, et d'un autre qui a pour titre : *Opuscula juvenilia*, 1669, in-8, qui contiennent différentes dissertations sur les druides, les lois saliques, la théologie de Platon. Pufendorf mourut à Ratisbonne en 1689.

PUGATSCHEW ou POUGATSCHEW, (Yemelka), fameux rebelle et imposteur, né en 1726, à Simoreisk, sur le Don, se fit passer pour le fils de Pierre II, empereur de Russie, et excita de grands troubles dans quelques provinces de Russie, particulièrement dans celles d'Astracan et d'Orembourg. Il fut pris et exécuté à Moscou, le 10 janvier 1775. « Les » progrès rapides et effrayants de cette révolte ont » été, suivant l'observation d'un politique, la suite » de la faute grossière que fit Pierre I[er] de transférer » sa résidence et de placer la métropole de l'empire » sur les bords de la Baltique. » (*Voy.* Moscou dans le *Dict. géogr.*)

PUGET (Pierre), sculpteur, peintre et architecte, né à Marseille en 1622, mort dans la même ville le 2 décembre 1694, appartenait à une famille distinguée; un de ses ancêtres, Jean Puget, fut quatre fois premier consul d'Aix, en 1541, 1550, 1559, et 1570. Simon, arrière-petit-fils de Jean, et père de celui qui forme le sujet de cet article, était architecte. Pierre annonça dès l'enfance ce qu'il devait être un jour. Il construisit une galère, n'étant âgé que de seize ans. Il séjourna à Florence et à Rome. De retour dans sa patrie, à 21 ans, il inventa, pour orner les vaisseaux, ces belles galeries que les étrangers ont imitées. Puget se faisait aussi un grand nom par ses tableaux; mais une maladie lui fit abandonner cet art, pour ne plus se livrer qu'à la sculpture. Foucquet le chargea d'aller choisir en Italie de beaux blocs de marbre. Ce ministre ayant été disgracié, ce fut un obstacle au retour de Puget. Il fit plusieurs grands morceaux à Gênes, et, pour le duc de Mantoue, ce magnifique bas-relief de l'Assomption, auquel le chevalier Bernin ne put refuser ses éloges. Colbert le rappela, et lui fit donner une pension de 1200 écus. Ses morceaux de sculpture pourraient être comparés à ceux de l'antiquité, pour le grand goût et la correction du dessin, pour la noblesse et l'expression de ses caractères, pour la beauté de ses idées, et l'heureuse fécondité de son génie. Puget a dessiné sur le vélin des *marines*, morceaux précieux pour le goût et l'exécution. Il peignit plusieurs tableaux pour différentes villes de Provence; l'*Annonciation* et la *Visitation*, pour la ville d'Aix, dont les figures sont grandes comme nature; le *Sauveur du monde*, de la même proportion; le *Baptême de Constantin*, celui *de Clovis*, qui sont au musée de Marseille, etc. Son bas-relief d'*Andromède* fut placé dans le parc de Versailles, avec le groupe de Milon. La dernière production de ce grand-maître est le bas-relief représentant la *Peste de Milan*, qui se voit à Marseille, dans la salle du conseil de Santé. Son *Éloge*, par Éméric David, a été couronné par l'académie de Marseille en 1807.

** PUGET (Louis du), physicien et naturaliste, né en 1629 à Lyon, fils du procureur du roi au présidial, annonça de bonne heure de grandes dispositions pour les sciences; sa fortune lui permit de se former un cabinet de physique, chose fort rare à cette époque et qui commença sa réputation. Ses expériences sur l'aimant le firent connaître des savants : il fut en 1700 l'un des sept fondateurs de l'académie de Lyon qui tient un rang distingué parmi les sociétés littéraires de France. Du Puget était très-charitable; au commencement du rigoureux hiver de 1709, il vendit sa vaisselle pour pouvoir procurer du bois et des vêtements à un plus grand nombre de malheureux. Il mourut au mois de décembre de la même année, léguant sa bibliothèque au petit collège des jésuites, et les raretés de son cabinet à ses amis, parmi lesquels il comptait Brossette et Boileau, le P. Lami, etc. On a de lui des *Lettres sur l'aimant et les microscopes*, qui ne peuvent plus offrir d'intérêt; mais les curieux recherchent toujours ses *Observations sur la structure des yeux de divers insectes, et sur la trompe des papillons*, Lyon, 1706, in-8, fig., rare. Son *Eloge*, par l'abbé Tricaud, est inséré dans le *Journal de Trévoux*, sept. 1710, p. 1575-1589.

PUGET BARBANTANE. *Voy.* BARBANTANE.

PUGIN (Auguste), né en 1769 en France, passa la plus grande partie de sa vie en Angleterre, où il se fit distinguer par son talent pour le dessin. Employé pendant longtemps par l'architecte Nash et par le libraire Ackermann, il s'occupa exclusivement de reproduire par le crayon les monuments d'architecture. Il eut une part considérable aux dessins du *Microcosme de Londres*, 1808-1811, 3 vol. in-4. Il publia en 1819 une *suite de vues d'Islington et Pentonville*, avec un texte par Brayley. Ensuite parurent les *Echantillons* (*specimens*) *d'architecture gothique*, *choisis parmi les vieux édifices de l'Angleterre, etc.*, avec des textes de divers auteurs, mais principalement d'E.-F. Wilson, 1821-23, 2 vol. in-4, le 1[er] de 60 planches, le 2[e] de 54. Ce bel ouvrage, presque indispensable pour bien connaître les différents styles de l'architecture du moyen âge en Angleterre, contient des plans, des hauteurs, des coupes; presque tous les sujets sont empruntés au comté de Lincoln. L'année 1824 vit paraître 2 nouv. vol. non moins remarquables d'Aug. Pugin, intitulés : *Illustrations architecturales des monuments publics de Londres. Les échantillons des antiquités d'architecture normande* suivirent de près, 1825, in-4. S'il n'exécuta pas tous les dessins, il en dirigea l'exécution. Enfin le livre intitulé *Paris et ses environs*, Londres, 1828-31, 2 vol. pet. in-4, signala encore son infatigable activité. Le texte de tous ces ouvrages est en anglais. Pugin préparait une nouvelle série de dessins pour illustrer Sleaford et le pays aux alentours, lorsqu'il mourut à Bloomsbury, le 19 décembre 1832. Il était membre honoraire de la société des antiquaires de Normandie.

* PUGLIOLA (Barthélemi de la), historien italien, né à Bologne le 15 octobre 1378, à 15 ans, entra dans l'ordre des mineurs conventuels, et s'étant rendu fort habile en philosophie et en théolo-

gie, professa ces deux sciences dans diverses villes d'Italie. Il se fit connaître aussi, notamment à Rome, par son talent pour la prédication, et devint vicaire-général de son ordre, qu'il gouverna avec sagesse. Il mourut le 10 février 1436, âgé de 58 ans. Il est le principal auteur d'une *Chronique* de Bologne, extraite en partie des manuscrits de Jacques Bianchini, et qui s'étend de 1362 à 1407. Elle a été continuée jusqu'à l'année 1471 par différents écrivains, et publiée par Muratori, dans ses *Scriptores Italicæ*, tome 18, pag. 239.

* PUGNANI (Gaetano), célèbre violoniste, né à Turin en 1728, reçut dès sa plus tendre jeunesse des leçons de J.-B. Somir, l'un des élèves les plus distingués de Sorelli. Après avoir parcouru une partie de l'Europe, il revint dans sa patrie, où il fonda une école de violon, qui a produit de très-bons exécutants. Devenu chef d'orchestre du théâtre royal de Turin, il composa la musique de plusieurs pièces qui obtinrent du succès : *Issea*, 1771 ; *Tamas-Kouli-Kan*, 1772; *Achille in Sciro*, 1788; *Demofonte e Demetrio a Rodi*, 1789. Il mourut en 1798. Peu d'artistes ont su mériter comme lui l'admiration pour leur talent et l'estime pour leur personne. Jamais il ne paraissait en public, sans être somptueusement paré. Il conservait aussi dans son maintien beaucoup de dignité. Le grandiose de son exécution répondait parfaitement à cet extérieur qui frappait tous les yeux.

PUIRAVAUX. *Voy.* LECOINTE PUIRAVAUX.

** PUIBUSQUE (M.-L.-G., vicomte de), ancien sous-intendant militaire, fit preuve de sang-froid dans les désastres de la retraite de Moscou, et reçut à Smolensk, de Napoléon, les félicitations que méritait sa conduite intelligente et courageuse. Chevalier de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur, il fut aussi décoré des ordres de Sainte-Anne de 1re classe, et de Léopold de Pologne. Il mourut le 18 août 1841, dans un âge avancé. Outre plusieurs écrits remplis d'excellentes vues sur l'organisation des haras, la remonte de la cavalerie et les subsistances militaires, on a de lui : *Lettres sur la guerre de Russie, en 1812, sur la ville de Saint-Pétersbourg, les mœurs et les usages des habitants de la Russie et de la Pologne*, Paris, 1816, in-8; elles eurent, dès l'année suivante, une 2e édition. — *Les Souvenirs d'un invalide*, qu'il publia peu de temps avant sa mort, servent de complément à ses *Lettres*. — M. Adolphe de PUIBUSQUE, de la même famille, déjà connu par plusieurs pièces de vers qui ont remporté des prix dans différentes académies, est auteur de l'*Histoire comparée des littératures espagnole et française*. Paris, 1844, 2 vol. in-8, ouvrage couronné par l'académie française au concours extraordinaire de 1842.

* PUISAYE (Joseph, comte de), lieutenant-général des armées royales, grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, naquit vers 1755 à Mortagne, d'une famille dans laquelle la charge de grand-bailli du Perche était héréditaire. Le plus jeune de quatre frères et destiné à l'état ecclésiastique, il fut envoyé au séminaire St-Sulpice pour y faire ses études; mais son goût l'entraînait vers les armes, et à 18 ans il obtint une sous-lieutenance dans Conti (cavalerie), et passa ensuite capitaine dans les dragons de Lanans. Mais son ambition n'étant point satisfaite, il se retira dans sa famille. A la mort de son père, il recueillit sa part de la succession et acheta la charge de colonel des Cent-Suisses. Nommé, en 1789, député de la noblesse du Perche aux états-généraux; après avoir signé la protestation contre le décret du 19 juin, prononçant l'abolition de la noblesse, il n'en vota pas moins toutes les réformes propres à établir en France un gouvernement modèle sur celui de l'Angleterre dont il se montra partisan. La session terminée, il fut fait maréchal-de-camp ; plus tard nommé commandant de la garde nationale d'Evreux, il se fit adjoindre en 1793 au général Wimpfen, comme chef de son état-major, et commanda l'avant-garde de l'armée de l'Eure que les troupes de la Convention écrasèrent à Pacy-sur-Eure (au mois de juin). Sa tête ayant été mise à prix, Puisaye se rendit en Bretagne où il rallia et réorganisa les débris de la *chouannerie*, se mit en rapport avec d'autres chefs royalistes, créa un conseil militaire, et, revêtu des pleins pouvoirs du comte d'Artois, entra en relation avec le cabinet de Londres. Persuadé que les royalistes ne pourraient réussir dans leurs tentatives sans l'appui des Anglais, il subordonna toutes ses opérations aux volontés du gouvernement britannique, et plus d'un Vendéen rougit de cette humiliation à laquelle il condamnait son parti. Venu secrètement en Angleterre au mois de septembre 1794, il y fut mal accueilli par les émigrés, et il ne fallut rien moins que toute son adresse pour vaincre les difficultés qu'on lui suscita. Il parvint à déterminer le ministère anglais à armer cette expédition de Quiberon, dont on connaît la funeste issue. La division des chefs royalistes (*voy.* HERVILLY), et l'habileté de Hoche (*voy.* ce nom), rendaient ce désastre inévitable. On fit peser sur Puisaye la responsabilité d'une expédition qu'il avait provoquée; et regardé par les uns comme un traître, par d'autres comme manquant de courage, il retourna en Angleterre. Il obtint des ministres anglais un établissement dans le Canada, et s'y rendit accompagné de ceux d'entre ses officiers qui lui étaient restés attachés. A l'époque du traité d'Amiens, il revint à Londres où il trouva les mêmes préventions ; la publication de ses *Mémoires* qui parurent de 1803 à 1808, 6 vol. in-8, ne parvint pas à les dissiper. Cette justification, dans laquelle il traitait avec beaucoup de hauteur et de dureté plusieurs ministres et agents royalistes, fut réfutée dans plusieurs brochures. Sa disgrace fut complète. Il se fit naturaliser anglais, obtint une pension, et mourut le 13 octobre 1827 à Hammersmith près de Londres, après avoir reçu les secours de la religion d'un pieux prélat, M. Weld, évêque d'Amiclée. Puisaye se plaignait souvent de l'ingratitude des hommes; il est à regretter qu'il ait mis dans sa défense une amertume qui n'a pu qu'accroître les préventions formées contre lui. Ses *Mémoires* contiennent du reste des faits curieux et sont nécessaires pour quiconque veut connaître l'*Histoire du parti royaliste* pendant la révolution. *Voy.* l'*Histoire de la Vendée* par Beauchamp, les *Lettres sur la chouannerie* et les autres écrits relatifs à cette époque. Outre

les *Mémoires* du comte de Puisaye, on connaît de lui : *Réfutation du libelle diffamatoire publié par M. d'Avaray, sous le titre de* Rapport à sa Majesté très-chrétienne, publié avec sa permission, suivi d'une Réponse au comte Joseph de Puisaye, Londres, 1809, in-8.

PUISIEUX (Philippe-Florent de), né à Meaux en 1713, mort à Paris en 1772, était avocat au parlement de Paris. Il cultiva moins la jurisprudence que la littérature. Nous avons de lui un grand nombre de traductions de livres anglais, dont quelques-unes sont utiles. Telles sont celles de la *Grammaire géographique de Gordon*, 1748, in-8; de l'*Histoire navale d'Angleterre*, 1751, en 3 vol. in-4; de la *Grammaire des Sciences philosophiques*; des *Eléments des sciences et des arts*, etc., etc. Il a aussi traduit quelques romans et quelques autres brochures anglaises, dont la plupart ne méritaient pas de passer la mer.

PUISIEUX. *Voy.* Brulart.

** PUISSANT (Louis), habile géomètre, né en 1769 à la ferme de la Gastellerie, près du Châtelet, en Champagne, placé fort jeune chez un arpenteur, sentit bientôt le besoin d'étudier la géométrie pour comprendre les principes de son art. Il y fit de rapides progrès, et après avoir travaillé quelque temps dans les bureaux, et sous la direction d'un ingénieur des ponts-et-chaussées, devint réellement très-habile. Lors des premières guerres de la révolution, il fut appelé au dépôt de la guerre; et la même année nommé ingénieur-géographe à l'armée des Pyrénées orientales. Quatre à cinq ans s'écoulèrent ainsi pour lui; en 1795, il obtint une place de professeur de mathématiques à l'école centrale de Lot-et-Garonne. Le *Recueil de propositions de géométrie* qu'il publia en 1801, le fit remarquer des mathématiciens; et l'année suivante, placé de nouveau au bureau de la guerre, il fut envoyé à l'île d'Elbe pour en lever la carte, et à Milan, pour y travailler à la triangulation de la république Cisalpine. La manière dont il s'acquitta de ces diverses missions lui valut le grade de chef d'escadron au corps des ingénieurs-géographes avec la permission de rentrer en France. Mais l'organisation de ce corps n'étant encore rien moins que définitive, il eut la chaire de mathématiques à l'école militaire de Fontainebleau (1804). Au bout de cinq ans, il put revenir à Paris, et le corps des ingénieurs-géographes ayant été reconstitué militairement, il y rentra, toujours avec l'épaulette de chef d'escadron, et fut nommé professeur de géodésie et chef des études à l'école d'application, fonctions qu'il exerça plus de vingt années, soit avec ce grade, soit avec celui de lieutenant-colonel. Admis en 1828 à l'académie des sciences, où il succédait à Laplace, il devint peu de temps après membre et secrétaire du comité du dépôt de la guerre et de la commission royale de la nouvelle carte de France. En 1836 il eut un vif débat avec le secrétaire de l'académie (M. Arago), au sujet de la mesure du méridien de Paris à Formentera, et il fut reconnu qu'il fallait en effet ajouter 100 toises à la mesure, et par suite changer le chiffre adopté pour la longueur du méridien, ainsi que pour le mètre. Puissant mourut le 11 janvier 1843. Il était chevalier de St.-Louis et officier de la légion-d'honneur. Il fut remplacé à l'académie par Lamé. Outre de nombreux *Mémoires* et divers *articles* et *notices* dans le *Journal de l'école polytechnique*, (tom. x), les *Recueils de l'académie des sciences*, le *Bulletin de la société philomatique*, et la *Connaissance des temps*, on a de lui : *Traité de géodésie*, Paris, 1805, in-4; 2ᵉ édit., 1819, 2 vol. in-4, 13 pl. avec un supplément, 1827, in-4. Cet ouvrage est demeuré le manuel de tous ceux qui s'occupent de la science dont l'auteur expose et coordonne les principes; *Traité de topographie, d'arpentage et de nivellement, avec un supplément*, Paris, 1807-1810, 3 vol. in-4; 2ᵉ édit., 1820, in-4, 9 pl.; *Recueil de diverses propositions de géométrie, résolues et démontrées par l'analyse algébrique*, 1801; 3ᵉ édit., 1824, in-8, 6 pl. C'est ce que l'on appelle vulgairement la *géométrie* de Puissant; *Cours de mathématiques*, 3ᵉ édit., 1832, in-8. C'est en 1809 que ce cours fut rédigé, et c'est encore un des traités élémentaires que l'on étudie avec le plus de fruit; *Trigonométrie appliquée au lever des plans, etc.*, 1809, in-8, 6 pl.; *Description géométrique de la France*, 3 vol. in-4, formant les tom. VI, VII et VII *bis* du *Mémorial du dépôt de la guerre*. Ce travail peut être regardé comme l'expression la plus complète des travaux de la science géodésique en France. Indépendamment de ses ouvrages, on doit encore à Puissant un instrument de perspective, le *Panorographe*, dont on trouve une description dans le tom. IV du *Bulletin de la société de géographie*.

PUJOS (André), né à Toulouse en 1730, et peintre de l'académie de cette ville, se distingua dans le dessein et la peinture en miniature, puis s'attacha aux portraits, genre où il excella. Il peignit presque tous les hommes qui avaient quelque célébrité en France.

* PUJOULX (Jean-Baptiste), littérateur, né à St.-Macaire, (Gironde), en 1762, mort à Paris le 17 avril 1821, concourut à la rédaction de différents journaux, auxquels il fournit des articles qui annonçent du goût, de la facilité et des connaissances; dans le même temps il publia différents ouvrages et fit représenter plusieurs pièces dont aucune n'est restée au théâtre. Parmi ses ouvrages on distingue : *Paris à la fin du* XVIIIᵉ *siècle, ou Esquisse historique et morale des monuments et des ruines de cette capitale*, 1800 et 1801, in-8; *Promenades au Jardin des Plantes, à la Ménagerie et dans les galeries du muséum d'histoire naturelle*, 1804, 2 vol. in-18; *Leçons de physique de l'école polytechnique sur les propriétés générales des corps*, précédées d'une introduction, 1805, in-8; *La Botanique des jeunes gens*, 1810, 2 vol. in-8; *Minéralogie à l'usage des gens du monde*, 1813, in-8; *Louis XVI peint par lui-même*, ou *Correspondance et autres écrits de ce monarque*, 1817, in-8. Pujoulx regardait cette *Correspondance* comme authentique, mais on sait maintenant qu'elle est supposée.

PULCHÉRIE (Ælia-Pulcheria-Augusta, sainte), impératrice, fille de l'empereur Arcadius, et sœur de Théodose le Jeune, naquit l'an 399 à Constantinople, fut créée Auguste en 414, et partagea avec son frère la puissance impériale. Après la mort de

Théodose, arrivée en 450, sainte Pulchérie fit élire Marcien et l'épousa, plutôt pour avoir un soutien qui l'aidât à porter le poids de la couronne, que pour avoir un époux. Elle lui fit promettre qu'il garderait la continence avec elle. Le concile de Chalcédoine assemblé en 457, par Marcien, à la prière de saint Léon, la combla d'éloges. Elle les méritait par sa piété et par son zèle. Cette princesse aimait les lettres et les cultivait. Elle mourut en 454, à 55 ans. Voltaire ménage peu cette princesse dans la préface de son commentaire sur la *Pulchérie* de Corneille.

PULCHRE (François Le), seigneur de la Mothe Messemé, était originaire d'Angleterre, et son père avait la charge de surintendant auprès de Marguerite, reine de Navarre, qui demeurait ordinairement à Mont-de-Marsan. Le Pulchre y naquit vers l'an 1540, suivit, dès sa première jeunesse, la carrière des armes, et se trouva à la bataille de Dreux (1562). Il fut envoyé par Charles IX à la reine sa mère, Catherine de Médicis, pour apprendre de ses nouvelles, et lui en demander de la paix, dont cette princesse s'occupait dans ce moment. Le Pulchre resta toujours attaché à la cour, et la suivit à Paris, à Saint-Germain, etc. Il se distingua dans toutes les guerres qui eurent lieu à cette époque, et, en récompense, Charles IX le nomma gentilhomme ordinaire de sa chambre. Le Pulchre mourut dans un âge très-avancé; il a laissé un ouvrage assez singulier par le titre, et par la bizarrerie du style, mais qui contient plusieurs faits historiques assez curieux et intéressants; cet ouvrage a pour titre : *Les sept livres des honnêtes plaisirs de M. de la Mothe-Messemé, chevalier de l'ordre du roi, et capitaine de cinquante hommes d'armes de sa Majesté. Chaque livre est intitulé du nom d'une des planètes, qui est un discours en forme de chronologie, où sera véritablement discouru des plus notables occurrences de nos guerres civiles et de divers accidents de l'auteur, dédié au roi; plus un mélange de divers poëmes, d'élégies, stances et sonnets*, etc., Paris, 1587.

PULCI (Louis), poète italien, né à Florence en 1432 d'une famille noble, et chanoine de cette ville, est auteur d'un long poëme intitulé : *Morgante maggiore*, espèce de poëme épique, où il y a quelque imagination, mais peu de jugement, encore moins de goût, et où l'auteur fait un mélange bizarre du sérieux et du comique le plus bas. Il se permet d'ailleurs des plaisanteries révoltantes sur des matières sacrées, et même des obscénités grossières. Quelques critiques italiens, Varchi, entre autres, ont mis Pulci au-dessus de l'Arioste. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il existe entre eux beaucoup de rapport quant à la monstruosité et la bizarrerie des idées. L'académie *della Crusca* a cité *Morgante* comme un ouvrage classique, non pour la composition, mais sous le rapport du style, qui est le plus pur toscan. Pulci publia en outre le *Credo*, in-4, et la *Confession à la Vierge*, petit poëme en tercets, suivi de quelques poésies pieuses, Florence, 1597, in-4. On ignore l'année de sa mort. Zilioli, auteur d'une histoire manuscrite des *Vies des poëtes italiens*, a dit, mais sans preuves, que ce poëte était mort à Padoue, et qu'on lui avait refusé la sépulture comme à un excommunié. — Luc et Bernard PULCI, frères de Louis, se distinguèrent aussi dans la poésie. Le premier est principalement connu par deux poëmes : *Il Ciriffo calvaneo*, dont la meilleure édition est celle de Venise, 1518, in-8; *Il Driadeo*, Florence, 1479, in-4. Le second a composé un *Poëme* sur la passion de J.-C., et une Traduction en vers des *Bucoliques* de Virgile.

* PULGAR (Ferdinand de), surnommé le *Plutarque espagnol*, né en 1436 à Pulgar près de Tolède, d'une ancienne et illustre famille; il fut élevé à la cour où son père occupait un emploi. Son éducation fut digne de sa naissance; mais il s'attacha particulièrement à la culture des lettres qui refleurissaient en Espagne, par les soins et la protection du monarque. Dans les différends qui eurent lieu entre Henri IV et sa sœur Isabelle de Castille, il suivit le parti de cette princesse; et quand elle s'assit sur le trône avec Ferdinand le Catholique, les deux augustes époux le nommèrent leur secrétaire intime. Peu de temps après, chargé d'une mission difficile auprès de la cour de France, il s'en acquitta avec honneur. A son retour, il fut créé conseiller d'état. Pour se livrer plus tranquillement à l'étude, il sollicita la permission de quitter la cour. Ferdinand et Isabelle l'y rappelèrent en 1482, et le nommèrent leur historiographe. Il les suivit dans leurs voyages, leurs expéditions, et fut témoin oculaire des faits qu'il raconte dans sa *Chronique*, d'abord publiée en latin par Sanche de Lebrixa (Grenade, 1545, in-fol.,) qui sur le frontispice attribua l'ouvrage à son père, le célèbre Antoine de Lebrixa ou Nebrissensis (*voy.* ce nom, I, 282,) qui n'en est que le traducteur; et en espagnol à Valladolid en 1565, in-fol., toujours sous le nom de Lebrixa; mais elle fut enfin rendue à son véritable auteur dans l'édition de Saragosse, 1567, in-fol. Toutes ces éditions sont fort rares. Celle de Valence, 1789, in-fol. est de beaucoup meilleure. Cet ouvrage, écrit d'un style simple, mais noble, est surtout remarquable par la concision et l'exactitude des faits. On cite encore de Pulgar : *Los claros Varones de Espana*, (*Les hommes célèbres de la Castille*), Séville, 1500, in-4, 1re et rare édition. Il en existe plusieurs autres; à celle de Madrid, 1789, in-8, on a réuni ses *Lettres à la reine Isabelle*, imprimées séparément, Alcala, 1528, Madrid, 1775, in-8. « Ces deux ouvrages, dit le savant Capmani, » apprennent plus à connaître les hommes que la » plus grande partie des histoires. » Cet écrivain mourut vers 1486. D. Martinez de la Rosa a publié un Essai (*Bosquejo*), sur la vie et les écrits de Ferd. de Pulgar, avec un ouvrage très-rare du même auteur : *Breve parte de las hazanas del escelente nunbrado el gran capitan*, (Le Cid), Madrid, 1834, gr. in-8. Nicolas Antonio attribue cette vie du *grand capitaine*, à un autre Ferd. de Pulgar, comte de Salar.

PULLUS ou POULLAIN (Robert), théologien anglais, fit ses études à Paris avec distinction. A son retour en Angleterre, vers 1130, il rétablit l'académie d'Oxford, et fut pourvu de l'archidiaconé de Rochester. Quelque temps après, le pape Innocent II l'appela à Rome, où il fut fait cardinal par le

pape Célestin II, en 1144, et chancelier de l'Eglise romaine par Luce II. Le P. Mathou, bénédictin, publia en 1655 ses trois livres des *Sentences*, in-fol. Il est encore auteur de *Commentaires* sur les Psaumes et sur l'Apocalypse, et d'autres ouvrages. Il mourut vers 1150. (*Voy*. PIERRE de Poitiers.)

PULMANN (Théodore POELMANN, plus connu sous le nom de), né à Cranenbourg, dans le duché de Clèves, vers 1510. Quoique d'une condition obscure et obligé de vivre du travail de ses mains, il se rendit habile dans les belles-lettres et dans la critique grammaticale. Son application principale fut de corriger les poètes latins sur d'anciens manuscrits, et d'en donner de bonnes éditions chez Plantin, à Anvers; il y servit de correcteur d'imprimerie pendant 16 ans. On a de lui des éditions d'*Arator*, de *saint Paulin*, de *Virgile*, de *Lucain*, de *Juvénal*, d'*Horace*, d'*Ausone*, de *Claudien*, d'*Esope*, de *Térence*, de *Suétone*, etc. Il mourut à Salamanque en Espagne.

* PULTENEY (William), comte de Bath, né en 1682, d'une ancienne famille du comté de Leicester, fut nommé jeune à la chambre des communes, et se prononça fortement contre le ministère que la reine Anne avait en 1710 choisi parmi les torys. Georges Ier, à son avénement au trône (1714), récompensa Pulteney en l'admettant dans son conseil privé; ce monarque le nomma en même temps secrétaire de la guerre, et ensuite trésorier de l'épargne. Il vécut d'abord en bonne intelligence avec Robert-Walpole et partagea toutes ses chances de fortune; mais ayant cru s'apercevoir que le premier ministre ne rendait pas justice à ses talents, Pulteney conçut contre Walpole une telle haine, combattit ses projets avec un tel acharnement, qu'en 1731 le roi irrité le dépouilla de toutes les commissions dont il avait été chargé, et raya son nom de la liste des conseillers privés. Cette disgrace ne fit qu'accroître sa popularité; mais il la perdit lorsqu'en 1742, après la retraite de Robert Walpole, qu'il n'avait cessé de poursuivre de sa haine, il fut replacé sur la liste du conseil privé, et créé pair avec le titre de comte de Bath. L'influence dont il jouit le reste de sa vie à la cour le dédommagea, sans doute, des applaudissements qu'il ne pouvait plus obtenir et qu'il affectait de dédaigner. Il mourut le 8 juin 1764, à l'âge de 82 ans, emportant la réputation d'un homme habile, mais non désintéressé. Outre de nombreux pamphlets politiques, et des articles dans le journal *The Crafstman* (l'Artisan), on a de lui des *Poésies* assez estimées.

* PULTENEY (Richard), médecin et botaniste, né en 1730 à Loughborough, ayant achevé ses études en médecine, vint exercer sa profession à Leicester. Quoiqu'instruit et laborieux, ne pouvant réussir à se faire une clientelle, il employa ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle et des antiquités, et communiqua ses observations au *Gentleman's Magazine*. Sur ses ouvrages la société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres en 1762; et deux ans après, l'université d'Edimbourg lui expédia des lettres de docteur en médecine. Ces témoignages d'estime de deux corps respectables attirèrent l'attention sur le médecin de Leicester. Le vieux comte de Bath (*voy*. l'art. précéd.) le reconnut pour son parent et voulut l'avoir près de lui. A la mort du comte, Pulteney s'établit à Blandfort, dans le comté de Dorset, il y acquit une grande réputation et une clientelle très-étendue, et mourut le 13 octobre 1801. Ses principaux ouvrages sont : *Revue générale des écrits de Linnée*, 1782, in-8; *Essais sur les progrès de la botanique en Angleterre*, 1790, 2 vol. in-8, traduits en français, le premier par Millin, 1788, et le second par Boulard, 1809. Pulteney a enrichi de ses recherches l'*Histoire de Leicester*, par Nichols, et celle du *comté de Dorset*, de Hutchins, édition de Gough. Il était l'un des premiers membres de la société linnéenne anglaise à laquelle il légua son riche musée d'histoire naturelle.

PUNT (Jean), graveur, acteur et peintre hollandais, naquit à Amsterdam en 1711. Il s'était déjà fait connaître avantageusement dans la gravure, lorsque, s'étant marié en 1733 à une fameuse comédienne, Anne-Marie Bruin, il embrassa son art, et devint lui-même un acteur célèbre, rival de Duim; il excellait dans les grands rôles tragiques. La mort prématurée de sa femme le dégoûta de la scène, et il reprit alors le burin. Il s'occupa à graver les 36 plafonds peints par Rubens pour les quatre galeries de l'église des jésuites d'Anvers. Jacob de Witt les avaient dessinés six ans avant que ce magnifique édifice fût consumé par les flammes. Cédant aux instances de ses amis, il reparut sur la scène en 1753, et deux ans après il obtint la place lucrative de concierge du théâtre, équivalente à celle de directeur. Dans sa première jeunesse, il avait pris des leçons de peinture, il la cultiva et peignit le portrait, le paysage, et même l'histoire, et son travail assidu contribuait à le faire vivre dans l'aisance. Il s'était remarié, en 1748, avec Anne-Marie Chicot, fille d'un marchand de tableaux, qui avait réveillé en lui le goût de la peinture. Devenu veuf une seconde fois, en 1771, il prit encore une troisième femme, Catherine Fokke, tragédienne renommée. Punt, d'un caractère modeste et doux, avait une bonne réputation, et, lié avec les personnes les plus distinguées, il jouissait du bonheur domestique, quand un accident funeste vint le troubler. La salle de spectacle dont il était concierge fut réduite en cendres; il y perdit plusieurs tableaux, une partie de sa fortune, et lui et son épouse purent à peine se sauver de la fureur des flammes. Cet accident influa sur sa santé; peu de temps après il tomba malade, et mourut en 1779 Il aurait mieux valu pour ce peintre acteur de n'avoir jamais recherché les applaudissements de la scène, et de s'être entièrement consacré à la peinture, art propre à contribuer à sa tranquillité et à sa gloire.

PUPIEN (Marcus-Claudius-Maximus-Pupienus), empereur romain, né vers l'an 164 d'un forgeron, prit le parti des armes, et parvint par son mérite aux premiers emplois de l'armée et du sénat. Il fut préteur, consul, préfet de Rome, et gouverneur de plusieurs provinces, où il se conduisit avec autant d'intégrité que d'intelligence. Après la mort

des Gordiens en 237, le sénat le déclara Auguste avec Balbin, pour délivrer l'empire de la tyrannie des Maximins. Il marchait contre eux avec une armée formidable, lorsqu'il apprit qu'ils avaient été massacrés devant Aquilée. Il fut alors reconnu par tout l'empire, et vint jouir à Rome de la paix procurée par le meurtre des Maximins. Il se préparait à porter ses armes victorieuses dans la Perse; mais les soldats du prétoire s'étant révoltés, il fut massacré par Balbin, le 15 juillet 238. Ce prince, digne d'un meilleur sort, avait la taille élevée, le maintien grave, la figure noble. La mélancolie dominait dans son caractère, il était sévère sans rudesse, humain sans faiblesse, et d'une douceur admirable. Il régna un an et quelques jours, et mourut âgé de 74 ans.

PURBACH, PEURBACH ou BURBACH (Georges), *Purbachius*, né en 1423, au village de Purbach, entre la Bavière et l'Autriche, enseigna la philosophie et la théologie à Vienne. Il prit un goût particulier pour l'astronomie, et fit plusieurs voyages en Italie, afin d'acquérir des connaissances plus étendues dans cette science. On voulut le fixer à Bologne; mais l'empereur Frédéric III l'engagea par tant de bienfaits à retourner à Vienne, qu'il en reprit le chemin. Purbach s'attacha alors uniquement à l'observation des astres; et après avoir rectifié les instruments des anciens astronomes, il en imagina de nouveaux. Il forma des tables astronomiques, et perfectionna la trigonométrie et la gnomonique. Au milieu de ses travaux, il désirait toujours avoir une traduction fidèle de *l'Almageste* de Ptolémée. Cet ouvrage était écrit en grec, et il ignorait cette langue. Le cardinal Bessarion, grec d'origine, étant venu à Vienne, lui conseilla de retourner en Italie pour apprendre la langue grecque. Il travaillait à un abrégé de ce grand ouvrage, et il en était au sixième livre. Il se disposait cependant à suivre le conseil de Bessarion, lorsqu'une maladie l'enleva le 8 avril, en 1462, à 39 ans. Ses ouvrages sont : *Theoricæ novæ planetarum*; *Observationes hassiacæ*; *Tabulæ eclipsium*, pour le méridien de Vienne. Muller a publié une partie de ces ouvrages.

PURCHAS (Samuel), savant anglais, né dans le comté d'Essex en 1577, mort en 1628, a donné un *Recueil* des voyages faits par ceux de sa nation, Londres, 1625-26, 5 vol. in-fol.; cette Collection, fort estimée, est rarement complète. Il était lui-même très-habile navigateur, et a donné son nom à une pointe de terre découverte à l'extrémité du Spitzberg, à 82 degrés de latitude septentrionale.

PURE (Michel, abbé de), écrivain français du XVII[e] siècle, né à Lyon en 1634, est auteur de quelques pièces de théâtre, qu'on n'a pu ni jouer ni lire. On a encore de lui des *traductions* : des *Institutions* de Quintilien, 1663, in-4, très-inférieure à celle de l'abbé Gedoyn; de *l'Histoire des Indes orientales*, de Maffée, 1665, in-4; de l'*Histoire africaine*, de J.-B. Birago, 1666, in-12. Son ouvrage le plus recherché est sa *Vie du maréchal de Gassion*, Paris, 1673, 4 vol. in-12. Mais il est plus connu par le ridicule dont Boileau l'a couvert dans ses satires que par les ouvrages qu'il a publiés. Il mourut à Paris en 1680. L'abbé de Pure était l'ami de Pierre Corneille qui lui a écrit quatre lettres de 1659 à 1662.

* PURICELLI (Jean-Pierre), né en 1589 à Gallarate, fit ses études chez les jésuites de Milan, d'où il passa au séminaire. Ses connaissances l'avaient rendu cher au cardinal Frédéric Borromée, qui le chargea de commissions honorables dont il s'acquitta si bien, que, pour l'en récompenser, ce prélat, en 1629, l'éleva à la dignité d'archiprêtre de l'église de Saint-Laurent. La peste qui désola Milan l'année suivante lui fournit l'occasion de signaler son zèle et sa charité : seul de tous les chanoines il se dévoua au service des pestiférés, et fut le seul que la contagion épargna. Puricelli faisait son occupation principale de la recherche des anciens manuscrits, et il eut le bonheur d'en découvrir plusieurs d'inédits. Il fut aussi l'un des premiers qui portèrent dans les travaux de ce genre le flambeau de la critique, exemple que suivirent avec tant d'avantage les Muratori, les Maffei, etc. Il mourut en 1659, à l'âge de 70 ans. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on distingue : *Ambrosianæ Mediolani basilicæ monumenta*, 1648, in-fol., ouvrage important pour l'histoire ecclésiastique en général, et en particulier pour celle de l'église de Milan; *Satyri confessoris et SS. Ambrosii et Marcellinæ tumulus luci restitutus*, Milan, 1658, in-4; *SS. martyrum Gervasii et Protasii, Nazarii et Celsi, Arialdi et Erlembaldi, dissertatio*; *Vita Laurentii Littæ archiepiscopi Mediolani*, etc. Mais Puricelli n'a publié qu'une tres-petite partie de ses *OEuvres*. La bibliothèque ambrosienne renferme un grand nombre de ses productions restées inédites, et qui n'ont pas moins d'intérêt. On s'étonne qu'il ait pu suffire à rassembler tous les monuments anciens, les chartes, les diplômes, les inscriptions, qui composent ses recueils. On croit, et c'est l'opinion de l'*Argelati*, qu'on lui doit la *Storia degli Umigliati*. Il est certain du moins qu'il a tiré des archives de Milan, et de plusieurs autres villes d'Italie, une grande quantité de pièces concernant cet ordre; Tiraboschi en a profité pour ses *Vetera Humiliatorum monumenta*, Milan, 1768, 3 vol. in-4. *L'Argelati* a donné, dans sa *Bibliotheca scriptorum mediolanensium*, la liste détaillée des ouvrages de Puricelli, précédée de la *Notice de sa vie*.

PUSCULO (Hubert), célèbre poète latin, né à Brescia vers l'an 1440, fut un des hommes les plus instruits de son temps. Il se distingua surtout dans la poésie latine, et on remarque dans ses ouvrages une connaissance profonde de cette langue : il paraît nourri de la lecture de Virgile, et souvent il offre une imitation heureuse de son modèle. Il est auteur de deux poëmes : *La chute de Constantinople*, en 4 livres; cet ouvrage n'a pas été achevé; *Le martyre du jeune Simon*, mis à mort par les Hébreux, Aost, 1511, in-4. Pusculo fut employé par la république vénitienne dans plusieurs missions importantes. Il entendait fort bien les affaires, et était en outre un excellent helléniste. Il mourut dans un âge avancé, vers l'an 1522.

PUTEANUS (*Erycius*), ou Henri du Puy, ou plutôt Vande-Putte, né à Venloo dans la Gueldre, en 1574, fut disciple de Juste-Lipse. Il voyagea en Italie, et obtint une chaire d'éloquence à Milan.

Sa réputation le fit choisir par Philippe III, roi d'Espagne, pour son historiographe. L'archiduc Albert, désirant le posséder dans les Pays-Bas, lui donna la place de professeur qu'avait Juste-Lipse, le gouvernement de la citadelle de Louvain, et une charge de conseiller d'état. Ces récompenses étaient dues au mérite de Puteanus, et aux qualités de son cœur. Il avait autant de modestie que de savoir; c'était un philosophe chrétien, qui, pendant plus de 40 ans, s'appliqua avec beaucoup de zèle à former aux belles-lettres, et encore plus à la vertu, les élèves qui lui étaient confiés. Son style n'était pas celui des anciens, c'était celui de Juste-Lipse, son maître. Il mourut à Louvain, en 1646, à 72 ans. On a de lui un grand nombre de traités d'histoire, de rhétorique, de mathématiques, d'antiquités romaines, des poésies. Les principaux sont : *Statera belli et pacis*, 1633, in-4, dans lequel il veut persuader aux Espagnols de faire la paix. On prétend que ses principes pacifiques, et la façon dont il les exposa, faillirent l'exposer à des affaires fâcheuses. *Historia insubrica*, Leipsig, 1678, in-fol. Il reçut en récompense un collier d'or de l'archiduchesse Isabelle. *Theatrum heroicum imperatorum austriacorum*, etc., Bruxelles, 1644, in-fol. : ouvrage superficiel; *Comus*, *seu de Luxu*, traduit en français par Nicolas Pelloquin, sous le titre de *Comus*, ou *le Banquet dissolu des Cimmériens*, Paris, 1613, in-12, et une infinité d'autres ouvrages dont plusieurs ont trouvé place dans le *Trésor des antiquités romaines*. *Voy.* Niceron, tom. 16.

PUTHERBÆUS. *Voy.* Puy-Herbault.

PUTIPHAR. *Voy.* Joseph.

PUTSCHIUS (Elie, né à Anvers, en 1580, d'une famille originaire d'Augsbourg, n'avait que 21 ans lorsqu'il mit au jour *Salluste*, Leyde, 1601, in-12, avec des fragments et de bonnes notes. Il donna ensuite un *Recueil* de 33 anciens grammairiens, avec des notes, Hanau, 1605, in-4. Ce savant préparait d'autres ouvrages, lorsqu'il mourut à Stade, en 1606, à 26 ans.

* PUTTER (Jean-Etienne), publiciste allemand, né en 1725 à Iserlohn, fit ses études aux universités de Marbourg, Halle, Iéna, et fut nommé en 1746 professeur de droit public à Gœttingue. Mais avant d'entrer en fonctions, le gouvernement hanovrien l'envoya étudier à Wetzlar, Ratisbonne et Vienne, l'organisation des tribunaux suprêmes et de la diète de l'empire. Pendant plus de cinquante années, il fit avec succès des cours sur le droit public, la procédure des tribunaux suprêmes et l'histoire de l'empire. Il trouvait encore du temps pour donner des leçons particulières et pour prendre part aux travaux de la faculté, dont il devint le doyen en 1797, à la mort de Boehmer. Ses consultations qui le mirent en rapport avec des personnages marquants, accrurent sa renommée. Il mourut à Gœttingue, le 12 août 1807. Ses *Consultations* ont été recueillies sous le titre de *Causes choisies de droit*, Gœttingue, 1767-1809, 16 vol. in-fol. et sous celui de *Beytrage*, etc., Gœttingue, 1777-1779, 2 vol. Putter fait époque dans l'histoire du droit public d'Allemagne. Aussi érudit que Moser, il a plus de méthode et de clarté. Ses ouvrages, écrits en allemand et en latin, embrassent des questions de droit civil et de procédure devant les cours suprêmes. Les plus remarquables sont : *Essai d'une histoire académique des savants de l'université de Gœttingue*, 1768-1788; *Manuel de l'histoire d'Allemagne*, Gœttingue, 2e édit., 1772, 2 vol.; *Littérature du droit public allemand*, ibidem, 1781-1783, 3 vol. Kluber en a donné un 4e en 1791. *Nova epitome processûs imperii supremorum tribunalium*, ibid., 1796, in-8; *Développement historique de la constitution de l'empire germanique*, ibid., 1798, 3e éd. 3 vol.; sa *Biographie* écrite par lui-même, 1798, 2 vol.; *Institutiones juris publici germanici*, ibid., 6e édit., 1802. Les écrits de Putter ont beaucoup perdu de leur valeur à raison des changements politiques survenus depuis leur publication. Mais ses facultés morales s'étant affaiblies dans ses dernières années, il n'eut point le chagrin de connaître les causes qui pouvaient diminuer l'utilité de ses travaux et le prix de sa gloire littéraire. On a aussi de lui plusieurs ouvrages de piété et de morale.

PUY (Raimond du), *De Podio*, 2e grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, succéda en 1120 à Gérard, instituteur de cet ordre. Il était du Dauphiné ou peut-être du Languedoc. Beaucoup de gentilshommes capables de manier les armes s'étant rangés sous sa bannière, il établit une milice pour défendre la religion contre ses ennemis. Il assembla le premier chapitre général, et y fit de nouvelles constitutions, confirmées en 1123 par le pape Callixte II et en 1130 par Innocent II. Ayant rassemblé des troupes, il offrit ses services à Baudouin, roi de Jérusalem, qu'il accompagna au siége d'Ascalon, où il signala son courage. La ville se rendit en peu de jours. Anastase IV, ayant appris cette conquête, accorda, l'an 1154, de grands priviléges à son ordre. C'est depuis cette époque, quoi qu'en dise l'abbé de Vertot, que l'ordre fut partagé en trois classes : de chevaliers, de sergents d'armes, et de chapelains. Auparavant, il n'y avait que deux classes de frères, celle des clercs et celle des laïques. Raimond mourut en 1160. Quoique nous ayons dit qu'il était le second grand-maître de l'ordre, il est certain qu'il prit le premier ce titre, Gerard n'ayant eu que celui de recteur de l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem. Le brave Montbrun était de la même famille. (*Voy.* son article.)

PUY ou VANDE-PUTTE (Henri du). *Voy.* Puteanus.

PUY (Claude du), né à Paris d'un avocat au parlement, apprit les belles-lettres sous Turnèbe, et le droit sous Cujas. Après avoir fait un voyage en Italie, il fut reçu conseiller au parlement, et employé dans plusieurs affaires importantes. Il mourut à Paris, en 1594, à 49 ans.

PUY (Christophe du), fils aîné du précédent, naquit à Paris vers 1580, fit ses études à Tours, et suivit à Rome le cardinal de Joyeuse, en qualité de son protonotaire. Il s'y trouva dans le temps que la congrégation de l'*Index* voulait mettre au nombre des livres défendus la 1re partie de l'*Histoire* du président de Thou, à raison de la grande inclination que l'auteur témoigne pour les protestants, et de la passion qu'il montre contre les catholiques. Du Puy

travailla vainement à empêcher le décret, qui fut donné le 7 novembre 1609. De retour en France, il se fit chartreux à Bourg-Fontaine, et devint procureur-général de son ordre à Rome, où il mourut en 1654, à 74 ans, prieur de la Chartreuse de cette ville. Pendant qu'il était aumônier du roi, et auprès du cardinal du Perron, il fit le *Perroniana*, recueil plein de choses hasardées, imprimé in-12, en 1669, par les soins de Daillé le fils. Ce livre et quelques autres anecdotes semblent prouver qu'il n'avait pas parfaitement l'esprit de son état.

PUY (Pierre du), frère du précédent, et troisième fils de Claude du Puy, né à Paris, en 1582, travailla avec ardeur à la recherche des droits du roi et à l'inventaire du trésor des chartres. Tant de pièces rares qui avaient passé sous ses yeux lui donnèrent une si grande connaissance de toutes les parties de l'histoire de France, que peu de personnes y ont fait d'aussi heureuses découvertes. Le roi croyant avoir des droits à faire valoir sur les évêchés de Metz, Toul et Verdun, du Puy fut chargé de cette commission avec Le Bret et de Lorme. Il en porta lui seul tout le poids, et dressa toutes les pièces nécessaires pour cette affaire, qui dans le fond fut mieux éclaircie par la puissance et l'humeur conquérante de Louis XIV, que par les lumières des savants. Reçu conseiller au parlement et garde de la bibliothèque du roi, il se signala dans ces deux charges par son amour pour les lettres, et il mourut à Paris en 1651, à 69 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Traité touchant les droits du roi sur plusieurs états et seigneuries*, 1655, in-fol. Le cardinal de Richelieu chargea de cet ouvrage intéressant pour le pouvoir et le trésor royal, Théodore Godefroy, qui y travailla de concert avec du Puy. *Recherches pour montrer que plusieurs provinces et villes du royaume sont aux domaines du roi* : livre écrit dans l'esprit et le but du précédent; *Preuves des libertés de l'Eglise gallicane*, dans le *Traité sur les libertés*, Paris, 1731, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage ne déplut pas seulement à la cour de Rome, mais vingt-deux évêques ou archevêques de l'Eglise gallicane le censurèrent avec autant de force que de raison. « Il fallut, dit un critique, recourir » à d'autres mains pour le corriger; mais la matière » a été brouillée depuis si longtemps par les mains » séculières, qu'on n'a pas encore réussi, et qu'on ne » réussira vraisemblablement jamais à la débrouil- » ler parfaitement. » *Histoire véritable de la condamnation de l'ordre des Templiers,* Bruxelles, 1751, in-4, et 2 vol. in-12 : collection très-curieuse et très-intéressante. Il résulte de ce recueil, que l'ordre méritait la suppression, quoiqu'on ne puisse croire toutes les horreurs qu'on lui attribue, ni approuver le supplice horrible du grand-maître et de tant d'autres chevaliers. (*Voy.* Clément V, molay, Philippe le Bel, et *Journal hist. et litt.*, 1er oct. 1790, pag. 163.) *Histoire générale du schisme qui a été dans l'Eglise depuis* 1378 *jusqu'en* 1428, in-4, 1654; *Mémoire de la provision aux prélatures de l'Eglise; Différends entre le saint Siége et les empereurs pour les investitures; Histoire du différend entre le pape Boniface VIII et le roi Philippe le Bel*, 1655, in-fol.; *Traité de la loi salique; Histoire des favoris,* in-4, et en 3 vol. in-12; *Du Concordat de Bologne entre le pape Léon X et le roi François Ier*; *Traité des régences et majorité des rois de France*, in-4, ou 2 vol. in-8; *Traité des contributions que les ecclésiastiques doivent au roi en cas de nécessité; Mémoire du droit d'aubaine; Traité de l'interdit ecclésiastique; Mémoire et instruction pour servir à justifier l'innocence de messire François-Auguste de Thou; Apologie de l'Histoire de M. le président de Thou,* etc., dans le recueil des *Pièces historiques,* Delft, 1717, in-12 : deux fruits de l'amitié et peut-être de la prévention. Du Puy s'est appliqué dans presque tous ses ouvrages à réprimer l'autorité ecclésiastique; mais il faut avouer aussi que la force de la vérité lui a arraché des témoignages d'autant plus précieux, qu'il s'en était montré grand adversaire. Tel est celui-ci : « Ce qui regarde la religion et les affaires de l'E- » glise doit être examiné et décidé par les ecclé- » siastiques, et non par les séculiers; ce principe » est reconnu des deux partis. » Il apporte en preuve le concile de Sardique, les paroles d'Osius à Constance (*voy.* Osius de Cordoue), et les plaintes de saint Hilaire au même empereur. Il poursuit : « Comme il y a deux sortes d'état dans le monde, » celui des ecclésiastiques ou des prêtres, et celui » des séculiers, il y a aussi deux puissances qui ont » droit de faire des lois, et de punir ceux qui les » violent, l'ecclésiastique et la séculière. » (*Libertés de l'église gallicane*, tom. I, p. 13 et 21, édition, de 1731.) Nicolas Rigault, son ami, a écrit sa *Vie.*

PUY (Jacques du), frère du précédent, et cinquième fils de Claude du Puy, devint prieur de St.-Sauveur, et garde de la bibliothèque du roi. Il continua de tenir dans cette bibliothèque les conférences qui avaient procuré tant de gloire à son frère et tant d'avantages aux gens de lettres. Il mourut en 1656, après avoir publié le plus grand nombre des ouvrages de son frère.

PUY (Claude-Thomas du), fils d'un négociant de Paris, où il était né, s'éleva par son mérite. Il fut conseiller du roi, d'état, maître des requêtes honoraire, intendant de la Nouvelle-France en Canada, et avocat-général au grand conseil pendant 12 ans. Il s'était acquis l'estime des savants par ses talents pour les sciences et les beaux-arts, et surtout pour la mécanique. Il est le premier qui ait fait des sphères mobiles suivant le système de Copernic. Les machines hydrauliques de son invention ont mérité l'attention des savants de Paris et des étrangers. Il mourut en 1738, à 58 ans.

PUY (Jean Cochon du), médecin de la marine à Rochefort, né à Niort en Poitou, l'an 1674, mort en 1757, publia en 1698 une brochure curieuse, intitulée : *Histoire d'une enflure du bas-ventre très-particulière.* C'était un homme fort habile dans sa profession, qu'il a exercée longtemps avec le plus grand zèle.

PUY-GULLON. *Voy.* Pingolan.

PUY-HERBAULT (Gabriel du), *Putherbæus*, religieux de l'ordre de Fontevrault et docteur de Sorbonne, natif de Touraine, fut l'un des plus célèbres prédicateurs et des plus habiles controversistes de son temps. Les protestants le regardaient comme leur fléau. Il mourut en 1566, au monastère de Notre-

Dame de Colignance, en Picardie. On a de lui plusieurs ouvrages; les plus connus sont : *Evangelicæ Tetranomon*; *Theotimus, de tollendis et expurgandis malis libris*, Paris, 1549, in-8.

PUYS (Benoît), docteur en théologie, chanoine et secrétaire de l'église de St.-Nizier de Lyon, passa dans sa jeunesse quatre ou cinq mois chez les chartreux, et en sortit pour cause de santé. Il se mêla vivement à une discussion sur l'assistance à la messe paroissiale et les priviléges des ordres religieux en ce qui concernait ce point de discipline ecclésiastique. Il traduisit donc le *Théophile paroissial de la messe de paroisse*, par le R. P. B. B. C. P. (le Bonaventure Basséan ou de la Bassée, capucin prédicateur), Lyon, 1649, in-8. Le P. Albi, jésuite, combattit le chanoine dans un livre intitulé : l'*Anti-Théophile paroissial*, Lyon, 1649, in-12 de 94 pag. Benoît Puys publia alors sa *Response chrétienne à l'Anti-Théophile*, Lyon, 1649, in-8, dédiée au clergé de France. Le P. Albi revint à la charge, et fit paraître son *Apologie pour l'Anti-Théophile paroissial contre la réplique injurieuse et les plaintes injustes de M. Benoît Puys*, Lyon, 1649, in-12. Cet ouvrage parut sous le pseudonyme de *Paul de Cabriac, prêtre séculier*. On a encore de Benoît Puys : *la Science du salut*, etc., Lyon, 1634, in-8.

PUYSÉGUR (Jacques de Chastenet, seigneur de), colonel du régiment de Piémont, et lieutenant-général des armées du roi, sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, descendait d'une famille illustre de l'Armagnac. Il porta les armes pendant 43 ans sans discontinuation, et se trouva à plus de 120 siéges, à plus de 30 combats, batailles ou rencontres, et passa par tous les degrés militaires, sans avoir été malade, ni avoir reçu aucune blessure. Il a laissé des *Mémoires*, qui s'étendent depuis 1617 jusqu'en 1658. Ils ont vu le jour à Paris et à Amsterdam en 1660, 2 vol. in-12, par les soins de Duchêne, historiographe de France. M. Petitot les a compris dans sa *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*. On y voit divers événements remarquables sur les campements où il s'est trouvé, et il y a à la fin des instructions militaires assez utiles. L'auteur raconte avec hardiesse et avec un ton de vérité. Il mourut à l'âge de 82 ans, vers l'an 1670.

PUYSÉGUR (Jacques-François de Chastenet, marquis de), fils du précédent, naquit à Paris en 1655. Il s'éleva de grade en grade, fut du nombre de ceux qui entrèrent au conseil de guerre établi après la mort de Louis XIV en 1715, et parvint enfin à être nommé maréchal de France. Le bâton lui fut accordé en 1734, et en 1739 il fut reçu chevalier des ordres du roi. Il mourut à Paris en 1743, à 88 ans, après s'être signalé par son esprit et par son courage. En 1703 il avait précédé en Espagne le maréchal de Berwick sous les ordres duquel il devait servir comme directeur-général des troupes. Il eut une grande influence dans les affaires politiques de ce royaume, et contribua à raffermir le trône de Philippe V. On a de lui un ouvrage estimé sur l'*Art de la guerre*, 1748, in-fol., et 2 vol. in-4.

* PUYSÉGUR (Jacques-François-Marie de Chastenet, marquis de), fils du précédent, né à Paris en 1716, mort en 1782, parvint jeune encore au grade de lieutenant-général. On a de lui : *Discussion intéressante sur la prétention du clergé d'être le premier ordre d'un état*, 1767, in-8; cet opuscule, qui faillit faire mettre l'auteur à la Bastille, fut supprimé par arrêt du conseil, du 12 février 1768, et l'évêque d'Orléans, alors chargé de la feuille, dans son indignation, déclara que jamais aucun Puységur n'aurait de bénéfice. « Cet ouvrage, » est imprégné des désolantes doctrines qui don» naient cette célébrité fâcheuse trop ambitionnée » alors par ceux-là même qui plus tard en ont si » cruellement éprouvé les effets : aussi à l'assemblée » Constituante, les révolutionnaires ne manquè» rent-ils pas de le citer avec éloge. » Lors de la discussion sur les biens du clergé, Dupont de Nemours exprima le regret qu'on n'eut pas suivi, dans le temps, le plan proposé par M. de Puységur; *Analyse et Abrégé du Spectacle de la nature* de Pluche, 1772, 1786, in-12; *Etat actuel de l'art et de la science militaire à la Chine*, 1773, in-12, etc.

* PUYSÉGUR (Amand-Marie-Jacques de Chastenet, marquis de), petit-fils du maréchal, né en 1751, à 16 ans entra dans l'artillerie, où son nom et son mérite lui valurent un rapide avancement. A 27 ans, il eut le brevet de colonel, sous la condition qu'il passerait un certain nombre d'années à compléter son instruction dans tous les emplois et grades militaires. Il fit la campagne d'Espagne en 1782, et remplit, au siége de Gibraltar, les fonctions de major de tranchée. En 1786, il fut nommé commandant du régiment de Strasbourg. Ayant adopté les principes de la révolution, il devint commandant de l'école de la Fère, avec le grade de maréchal-de-camp; mais lorsqu'il vit la marche des événements, il donna sa démission. Accusé de correspondre avec ses frères émigrés, il fut arrêté et détenu pendant deux ans à Soissons. Après le 9 thermidor, retiré dans sa terre de Buzancy, il fit tout ce qui dépendait de lui pour être utile aux victimes de nos dissensions. Après avoir racheté les biens de sa famille, il s'empressa de les partager avec ses parents. Sous le consulat, nommé maire de Soissons, il donna sa démission en 1805, et continua dans ses loisirs de se livrer avec beaucoup d'ardeur à l'étude du magnétisme, dont il avait été dès l'origine le partisan. Il mourut dans son château de Buzancy le 1er août 1825. Il a publié : *Mémoire pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal*, Paris, 1784, 1788, 1809, in-8; *Du magnétisme animal considéré dans ses rapports avec diverses branches de la physique*, 1807-1809, in-8; *Recherches, expériences et observations physiques sur l'homme, dans l'état de somnambulisme naturel et dans le somnambulisme provoqué par l'acte magnétique*, 1811, in-8; *les Vérités cheminent, tôt ou tard elles arrivent*, 1814, in-8; ouvrage aussi relatif au magnétisme. Puységur a coopéré, de 1814 à 1825, aux : *Annales du magnétisme*, à la *Bibliothèque magnétique* et aux *Archives du magnétisme*. On lui doit en outre : l'*Intérieur d'un ménage républicain*, vaudeville représenté le 15 nivôse an 11, et le *Juge bienfaisant*, comédie jouée avec succès

en 1799, dont le sujet est un trait de la vie de M. Angran-d'Alleray (*voy.* ce nom, I, 213) (1).

* PUYSÉGUR (Pierre-Louis de CHASTENET, comte de), de la même famille que les précédents, mais d'une autre branche, né en 1727, suivit comme ses ancêtres la carrière des armes, avec distinction, fut nommé lieutenant-général et en 1780 remplaça le prince de Montbarrey au ministère de la guerre. Il conserva ce poste jusqu'en 1789, et lors de sa retraite l'assemblée Constituante déclara qu'il emportait l'estime et les regrets de la nation. Dévoué à la monarchie, il fut du nombre des gentilshommes qui, dans la journée du 10 août, accoururent aux Tuileries pour défendre le roi et sa famille. Après la mort de son malheureux maître il passa dans les pays étrangers, revint en France à l'époque du consulat et mourut à Rabasteins en 1807. Millin lui attribue un ouvrage sur le *magnétisme animal*, publié avec des notes de d'Epréménil. (*Magasin encyclop.*, octobre 1807, p. 418.)

* PUYSÉGUR (Jean-Auguste de CHASTENET de), frère du précédent, né en 1740, à Rabasteins, fut nommé à 34 ans évêque de Saint-Omer, puis de Carcassonne, et enfin en 1787 archevêque de Bourges. Député aux états-généraux, il signa toutes les protestations du côté droit, et fut un des trente évêques qui souscrivirent l'*Exposition des principes*. (*Voy.* BOISGELIN). Obligé de s'expatrier, il fut aussi un des signataires de l'*Instruction sur les atteintes portées à la Religion*, publiée en 1798 par les évêques français émigrés. En 1801, sur la demande du souverain pontife, il donna la démission de son siége, revint en France, où il vécut dans la retraite, et mourut à Rabasteins en 1815.

* PUYSÉGUR (Antoine-Hyacinthe-Anne DE CHASTENET de), neveu du précédent, né en 1752, annonça dès ses plus jeunes années des dispositions pour les sciences; et entré dans la marine s'y fit remarquer par ses talents. Dans un voyage qu'il fit aux îles Canaries en 1772, il sollicita et obtint du roi d'Espagne la permission de pénétrer dans les catacombes servant à la sépulture des Guanches, peuple qui habitait autrefois l'île de Ténériffe, mais dont l'origine est encore ignorée. Il parvint, à travers mille dangers, à en extraire des momies très-bien conservées, qui enrichissent les cabinets d'histoire naturelle de Paris et de Madrid, où on les voit encore. Il fut, en 1774, chargé d'aller dresser les cartes de tous les débouquements de l'île de St.-Domingue, pour guider la navigation dans ces parages, et qui sont encore d'une grande utilité. Emigré au commencement de la révolution, il fit plusieurs campagnes dans l'armée de Condé, passa ensuite au service de l'Angleterre, puis du Portugal. Promu au grade de contre-amiral il reçut la croix de l'ordre du Christ, et fut envoyé dans la Méditerranée pour protéger le roi de Naples, Ferdinand IV, dont les états étaient menacés par les Français; et il eut l'avantage de conduire ce prince et sa famille, en Sicile sur le vaisseau qu'il commandait. De retour en France en 1803, il ne voulut point reprendre de service; consacra ses dernières années à l'étude, et mourut le 20 janvier 1809, laissant la réputation d'un homme instruit, bienfaisant, très-attaché à la religion.

* PUYVALLÉE (Philippe-Jacques BENGY de), agronome, né en 1743 à Bourges, entra sous-lieutenant dans le régiment de la Vieille-marine et fit la campagne de Corse. Il donna sa démission en 1790, pour se livrer exclusivement à ses goûts pour l'agriculture. Député de la noblesse du Berry à l'assemblée Constituante, il y vota constamment avec le côté droit, combattit le projet de diviser le royaume en départements, et parla plusieurs fois en faveur du *Veto* et des prérogatives de la couronne. Après la session il quitta la France, et y rentra dès 1792; mais contraint de passer de nouveau à l'étranger, il courut les plus grands dangers. Sous le gouvernement consulaire, il revint à Bourges, mais il ne voulut accepter d'autre place que celle de membre de la commission administrative des hospices. A la restauration, membre du conseil-général du département du Cher, il en obtint cinq fois la présidence, et mourut à Bourges le 3 octobre 1823. Outre des *Réflexions politiques* sur le *cadastre*, in-8, on lui doit *Essai sur la Société religieuse en France, et sur ses rapports avec la société politique, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à nos jours*, Paris, 1820, in-8. Son *Eloge*, prononcé par M. de Villesaison à la société d'agriculture, a été publié par extrait dans le *Moniteur* du 21 août 1824.

PUYVERT (Bernard-Emmanuel-Jacques, marquis de), lieutenant-général, né vers 1770 d'une ancienne famille du Languedoc, entré au service à 16 ans, était en 1789 major en second du régiment de Guyenne; il émigra vers la fin de l'année suivante et fut choisi par M. le comte d'Artois pour un de ses aides-de-camp. Dévoué à la monarchie, il était muni des pouvoirs de Louis XVIII pour le midi de la France, lorsqu'il fut arrêté à Belleville près de Paris, le 12 mars 1804. A peine sorti de prison en 1812, Puyvert prit part à la conspiration de Mallet; arrêté de nouveau, il fut enfermé à Vincennes, puis transféré au château d'Angers, où il resta jusqu'à la restauration. Elevé successivement au grade de maréchal de camp et de lieutenant-général, il reçut en 1814 le commandement de Vincennes. Au 20 mars, sommé de rendre le château dont le roi lui avait confié la garde, il ne le quitta qu'après une capitulation dont il dicta lui-même les conditions. Pendant les cent-jours, il organisa des volontaires royaux dans les départements de l'Eure, d'Eure-et-Loire et de la Seine-Inférieure, et reprit, au retour du roi, ses fonctions de commandant de Vincennes. En 1815 il fut nommé par le département de l'Aude membre de la chambre des députés, et désigné questeur il abandonna la moitié du traitement qui lui était alloué en cette qualité. Il ne fut point réélu après l'ordonnance du 5 septembre, mais il conserva le commandement de Vincennes jusqu'en 1830. Il mourut à Paris en janvier 1832, et fut inhumé dans le château où il avait été tour à tour prisonnier et gouverneur.

PUZOS (Nicolas), accoucheur, né à Paris en

(1) Cet homme respectable, obligé comme juge d'envoyer en prison un père de famille insolvable, alla sous un déguisement payer lui-même la dette de ce malheureux.



1686, devint en 1745 directeur de l'académie de chirurgie. Il mourut le 7 juin 1753. Sa charité pour les pauvres ne se bornait pas à secourir gratuitement ceux qui avaient recours à lui ; il y en avait un grand nombre dont il était le trésorier. Il laissa quelques notes sur l'art qu'il avait pratiqué. M. Morissot-Deslandes en forma un *Traité des accouchements*, 1759, in-4, qui parut inférieur au nom que Puzos s'était fait, et qui prouve assez bien la vérité des réflexions de M. Roussel sur l'espèce de charlatanerie attachée à une opération simple. *Voy.* HECQUET *et* HIÉROPHILE.

PUZY. *Voy.* BUREAUX de Puzy.

PYGMALION, fameux sculpteur, qui aima tellement une statue de Vénus qu'il avait faite en ivoire, qu'il demanda à cette déesse que la statue fût animée. Il obtint sa demande. Alors il épousa l'objet de son amour, et il en eut Paphus. Délires du lubrique et luxurieux paganisme, que la fureur histrionique de ce siècle a reproduits sur le théâtre.

PYGMALION, roi de Tyr, vers l'an 900 avant J.-C., fit mourir Sichée, mari de Didon, qui se sauva en Afrique avec tous ses trésors, et y fonda la ville de Carthage. Virgile, qui rapporte cet événement dans le premier livre de l'Enéide, l'appelle :

Scelere ante alios immanior omnes.

Astarbé, sa femme, l'empoisonna, et voyant qu'il ne mourait pas assez promptement, elle l'étrangla.

PYGMÉES, peuple de Lybie, célèbre dans la fable, n'avaient qu'une coudée de hauteur ; leur vie était de huit ans ; les femmes engendraient à cinq, et cachaient leurs enfants dans des trous, de peur que les grues, avec lesquelles cette nation était toujours en guerre, ne vinssent les enlever. Ils osèrent attaquer Hercule, qui avait tué leur roi, appelé Antée. Un jour, l'ayant trouvé endormi dans un grand chemin, ils sortirent des sables de Lybie, et le couvrirent comme une fourmilière. Ce héros s'étant éveillé, les enferma dans sa peau de lion, et les porta à Eurysthée. Quelques savants ont cru faussement qu'il y avait eu une nation de pygmées ou d'hommes très-petits. Mais ces prétendus hommes étaient des singes qui se battaient avec les grues pour conserver leurs petits, qu'elles voulaient leur enlever. Cette observation de Pluche est adoptée par M. de Buffon. « Ce singe, dit le célèbre naturaliste, (le *picthecos* des Grecs, le *simia* des Latins), eût-il encore été plus ressemblant à l'homme, les anciens auraient eu raison de ne le regarder que comme un *homoncule*, un nain manqué, un pygmée capable tout au plus de combattre contre les grues, tandis que l'homme sait dompter l'éléphant et vaincre le lion. » Les poètes plaçaient les Pygmées dans la Thrace, où les hommes sont très-bien faits. Pline les met tantôt dans la Thrace, tantôt dans l'Ethiopie, près du lac d'où sort le Nil; Aristote et Pomponius-Mela leur assignent aussi cette dernière région ; Aulu-Gelle les porte sur les frontières des Indes. Tant d'incertitudes et de contradictions suffisent pour nous convaincre que ce menu peuple est imaginaire. Aujourd'hui qu'on a parcouru toute la terre, on n'a trouvé de pygmées nulle part. Les Lapons et les Samoïèdes, déjà bien supérieurs aux prétendus Pygmées, lorsqu'ils sont transplantés dans les climats méridionaux, atteignent à la taille ordinaire de l'homme.

PYLADE, pantomime de Cilicie, parut à Rome du temps d'Auguste. Il inventa une danse où, par des gestes et par les divers mouvements du corps, des doigts et des yeux, les acteurs exprimaient, sans parler, les sujets tragiques ou comiques. Ces acteurs étaient proprement appelés *mimes*, et les autres *histrions*, quoique ces deux mots se confondent souvent. (*Voy.* BATHILLE.) Il ne faut pas confondre les mimes avec les poètes mimiques. *Voy.* PUBLIUS-SYRUS *et* LABERIUS.

** PYOT (Jean-Jacques-Richard), médecin, né en 1792 à Isomes-sous-Mont-Saugeon (Haute-Marne), de parents originaires de Franche-Comté, n'avait point encore terminé ses études médicales, lorsqu'il fut appelé au service comme chirurgien sous-aide. Il fit en cette qualité la désastreuse campagne de Russie, et continua d'être employé dans les hôpitaux jusqu'au licenciement de l'armée. Il reprit alors ses études, et s'étant fait recevoir docteur en 1818 à la faculté de Strasbourg, il vint exercer la médecine dans le Jura, d'abord à Lons-le-Saunier et ensuite à Clairvaux. Dans les loisirs que lui laissait sa clientelle assez nombreuse, il s'occupait de recherches sur l'histoire locale, et chaque année en adressait le résultat à la *Société d'émulation* qui l'avait admis au nombre de ses membres. Cet homme estimable est mort à Clairvaux en 1841, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. On a de lui : *Recherches philosophiques et critiques sur l'état actuel de la vaccine*, 1831, in-8; *Histoire du choléra-morbus*, 1831, in-8 ; — *Statistique du canton de Clairvaux*, Lons-le-Saunier, 1835, in-8 ; *Tablettes jurassiennes, ou histoire abrégée des ducs et comtes palatins de Bourgogne, etc.*, Dole, 1836, in-18; *La Franche-Comté, ses souverains, ses hommes illustres et sa géographie*, 1836, in-12 ; *Statistique générale du Jura*, Lons-le-Saunier, 1838, in-8, imprimé aux frais de la société d'émulation qui décerna pour ce travail une médaille d'or à l'auteur; le *Recueil de cette société* pour 1843 contient une notice étendue sur le docteur Pyot, par M. Houry, qui était l'un de ses membres les plus distingués.

PYLADE. Voy. *Oreste.*

PYRAME, jeune Assyrien, célèbre par sa passion pour Thisbé. Comme ses parents et ceux de Thisbé les gênaient extrêmement, ils se donnèrent un rendez-vous pour partir ensemble et se retirer dans un pays éloigné. Thisbé arriva la première au rendez-vous, et ayant aperçu une lionne qui avait la gueule tout ensanglantée, elle se sauva, et laissa tomber son voile, que la lionne déchira et teignit de son sang. Pyrame étant arrivé, ramassa le voile, et croyant que sa maîtresse était dévorée, il se perça de son épée. Thisbé revint un moment après, trouva Pyrame expirant, et connaissant son erreur, elle se perça aussi avec la même épée. Telles étaient les fables d'amour et de désespoir dont se repaissait l'antiquité profane.

PYREICUS, peintre grec, mieux connu de nos

jours par ses tableaux découverts dans les ruines d'Herculanum. Selon Pline, il ne fut pas inférieur aux plus grands peintres de la Grèce. Il peignait en miniature, et on remarque dans ses ouvrages que sa manière se rapproche beaucoup de l'école hollandaise, d'où on peut conclure que les Grecs ne manquaient ni de couleur ni d'exécution. Il rendait en miniature des boutiques de barbiers et de cordonniers, des animaux, des fleurs, des légumes, objets dont l'effet consiste principalement dans l'exactitude et dans les diverses nuances de couleur. Suivant ce que Pline rapporte, on achetait ses ouvrages beaucoup plus cher que les plus belles productions. Cela provenait encore de ce que ce genre de peinture n'était pas assez commun parmi les Grecs, et que peut-être Pyreicus en avait été l'inventeur. Il vivait au temps de Pline, c'est-à-dire vers l'an 70 de J.-C.

PYRÉNÉE, roi de Thrace, ayant un jour enfermé chez lui les Muses, qui s'y étaient arrêtées en retournant au Parnasse, et n'ayant pas voulu les laisser sortir, elles s'attachèrent des ailes et s'envolèrent. Pyrénée monta sur une haute tour d'où il se jeta en l'air pour voler après elle; mais il tomba et se cassa la tête. Fable qui exprime assez bien la destinée de ceux qui veulent cultiver les muses sans en avoir les talents.

PYRGOTÈLES, graveur sous Alexandre le Grand, avait le droit exclusif de graver ce fameux conquérant, de même que le sculpteur Lysippe était seul autorisé à faire ses statues. Ce privilége montre bien la vanité de l'original. Elizabeth, reine d'Angleterre, a renouvelé et porté même plus loin cet égoïsme de figure. *Voy.* son article.

PYRRHA. *Voy.* DEUCALION.

PYRRHON, fameux philosophe grec, né à Elis dans le Péloponèse, florissait vers l'an 336 avant J.-C. Il avait exercé la profession de peintre avant que de s'attacher à l'étude de la philosophie. Anaxarque fut son maître. Pyrrhon flottait dans un doute éternel; il trouvait partout des raisons d'affirmer et des raisons de nier, et après avoir bien examiné le pour et le contre, il suspendait son consentement, et se réduisait à dire : *Non liquet*, cela n'est pas évident. Ainsi il chercha toute sa vie la vérité, et ne voulut jamais tomber d'accord qu'il l'eût trouvée. C'est cet art de disputer sur toutes choses, sans prendre d'autre parti que de suspendre son jugement, que l'on appela le *septicisme* ou le *pyrrhonisme*. Quoique Pyrrhon n'en soit pas l'inventeur, il le mit néanmoins tellement en vogue de son temps, que depuis il a porté son nom. Cette opinion n'était pas la plus dangereuse de celles qu'il avançait. Il enseignait que « l'honneur » et l'infamie des actions, leur justice et leur in- » justice, dépendent uniquement des lois humaines » et de la coutume. » Son indifférence était si étonnante, ou, si l'on veut, si brutale, qu'Anaxarque son maître, étant un jour tombé dans un fossé, il passa outre sans daigner lui tendre la main. Pyrrhon soutenait que *vivre et mourir étaient la même chose*. Un de ses disciples, choqué de cette extravagance, lui ayant dit : « Pourquoi donc ne mou- » rez-vous pas? — C'est précisément, répondit-il, » parce qu'il n'y a aucune différence entre la mort » et la vie. » Etant sur le point de faire naufrage, il fut le seul que la tempête n'étonna point, et comme il vit les autres saisis de frayeur, il les pria d'un air tranquille de regarder un pourceau qui était à bord, et qui mangeait à son ordinaire : « Voilà, leur dit-il, quelle doit être l'insensibilité » du sage. » Il faut convenir qu'il choisissait bien son modèle : c'est là effectivement où conduit l'insensibilité et le cynisme philosophique. Quand il parlait, il se mettait peu en peine si on l'écoutait ou si on ne l'écoutait pas, et il continuait ses discours, quoique ses auditeurs s'en allassent. Il tenait ménage avec sa sœur, et partageait avec elle les plus petits soins domestiques. Il balayait la maison, il engraissait des poulets, des cochons, et allait les vendre au marché. Il se fâcha un jour contre elle pour un sujet assez léger; et comme on lui remontra que son chagrin ne s'accordait pas avec l'indifférence dont il faisait profession : « Pen- » sez-vous, répondit-il, que je veuille mettre cette » vertu en pratique pour une femme? » On sait que les philosophes ne tâchent de paraître vertueux que dans les occasions d'éclat. Les anciens nous apprennent que Pyrrhon allait toujours devant lui, sans se détourner ni reculer, même à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice, et que ses amis, qui le suivaient, lui sauvèrent souvent la vie. Ce philosophe vivait du temps d'Epicure et de Théophraste, et mourut à quatre-vingt-dix ans, sans avoir laissé aucun écrit. On trouve sa Vie dans *Sextus Empiricus*. Les philosophes modernes, que l'irréligion a réduits à un triste scepticisme, ont fait de grands efforts pour réhabiliter la mémoire et la doctrine de Pyrrhon; Bayle surtout s'est signalé dans ce vain et pernicieux travail; mais un doute perpétuel sur les plus importantes et les plus consolantes vérités est un état violent, que la nature de l'esprit humain ne comporte pas. « L'opinion des pyrrho- » niens, dit un écrivain judicieux, n'a jamais subsisté que dans les discours, les disputes ou les » écrits, et personne n'en a jamais été sérieuse- » ment persuadé. Ils prétendaient qu'on ne peut » distinguer le sommeil de la veille, ni la folie du » bon sens : malgré toutes leurs raisons pouvaient- » ils douter qu'ils ne dormaient point, et qu'ils » avaient l'esprit sain? Mais s'il se trouvait quel- » qu'un capable de former ce doute, au moins per- » sonne ne saurait douter, comme dit saint Au- » gustin, s'il est, s'il pense, s'il vit; car, soit qu'il » dorme ou qu'il veille, soit qu'il ait l'esprit sain » ou malade, soit qu'il se trompe ou qu'il ne se » trompe pas, il est certain au moins, puisqu'il » pense, qu'il est et qu'il vit, étant impossible de » séparer l'être et la vie de la pensée, et de croire » que ce qui pense n'est pas et ne vit pas. » (*Voy.* ARCÉSILAUS.) On peut consulter *l'Histoire comparée des systèmes de philosophie considérés relativement aux principes des connaissances humaines*, par Degérando, deuxième édition, 1822, 4 vol. in-8.

PYRRHUS, fils d'Achille et de Déidamie, fille de Lycomède, roi de Scyros, naquit dans cette île un peu avant la guerre de Troie, et y fut élevé jusqu'à la mort d'Achille. Alors Ulysse et Phénix furent

envoyés par les Grecs vers Pyrrhus, pour l'emmener au siége de Troie, parce qu'on leur avait prédit que c'était le seul moyen de prendre cette fameuse ville. Pyrrhus y alla malgré sa grande jeunesse : ce qui lui fit donner le nom de *Néoptolème*, comme la couleur de ses cheveux l'avait fait appeler Pyrrhus. Il se montra digne du sang d'Achille; il fut, comme lui, brave, féroce, inhumain. Il combattit contre Eurypile, fils de Télèphe, et le tua. Cette victoire lui plut si fort, qu'il institua à cette occasion la danse qu'on nomma *Pyrrhique*, dans laquelle les danseurs devaient être armés de toutes pièces. Il entra le premier dans le fameux cheval de bois; et la nuit de la prise de Troie, il fit un carnage épouvantable, et massacra le roi Priam d'une manière barbare. Ce fut lui aussi qui précipita du haut d'une tour le petit Astyanax, fils d'Hector, et qui immola Polyxène sur le tombeau d'Achille. Après le sac de Troie, il eut Andromaque en partage, et il en fit sa femme ou sa concubine. Il alla ensuite en Epire où il fonda un royaume. Quelque temps après, il épousa Hermione, fille de Ménélas et d'Hélène, et fut tué par Oreste furieux au pied des autels. Tous ces détails, du reste, appartiennent aux temps fabuleux, plutôt qu'à l'histoire, s'il est vrai que le siége de Troie même en fasse partie.

PYRRHUS, roi des Epirotes, après que les Molosses eurent tué son père, fut enlevé, par quelques serviteurs fidèles, à la fureur des révoltés qui le poursuivaient pour l'égorger. Cassandre, roi de Macédoine, voulut acheter la mort de cet enfant; mais Glaucias, roi d'Illyrie, à la cour duquel il s'était retiré, eut horreur d'une telle inhumanité : il le fit élever comme son propre fils, et lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans, il le rétablit dans son royaume. Pyrrhus fut d'abord obligé de le partager avec Néoptolème, qui l'avait usurpé; mais il se défit peu de temps après de ce rebelle, et régna seul en grand roi. Alexandre Balas, roi de Syrie, l'ayant appelé à son secours contre Démétrius, roi de Macédoine, il lui demanda pour prix de ses services quelques provinces dont il s'empara. Il s'y établissait lorsque Démétrius le força de se retirer. Ce prince ravagea l'Epire, et Pyrrhus se vengea sur l'Italie, où il remporta une victoire signalée. La nouvelle d'une maladie de Démétrius le rappela dans la Macédoine l'année d'après, l'an 290 avant Jésus-Christ. Tout céda à la force de ses armes, jusqu'à ce que Démétrius, étant un peu remis, le repoussa. Pyrrhus fit de nouvelles tentatives, qui eurent un succès heureux : il s'empara de la Macédoine, et la partagea avec Lysimaque; mais il n'en jouit pas longtemps. Les Macédoniens le chassèrent sept mois après, et ne voulurent reconnaître pour leur souverain que son collègue. Une guerre plus importante vint bientôt l'occuper. Les Tarentins l'ayant appelé à leur secours, il courut à Tarente, livra bataille au consul Lavinus, près d'Héraclée, et remporta une victoire complète. Ce prince avait amené des éléphans armés en guerre. La vue, l'odeur extraordinaire, les cris de ces monstrueux animaux, effarouchèrent les chevaux de l'armée romaine, et causèrent leur déroute. Le combat fut meurtrier, et le nombre des morts fut à peu près égal des deux côtés. Le vainqueur disait après la bataille : « Hélas! si j'en gagne une semblable, il » faudra que je retourne en Epire presque sans » suite. » Il souhaitait beaucoup la paix, et il envoya à Rome le philosophe Cynéas pour la proposer. Cynéas harangua le sénat avec beaucoup d'éloquence; mais on lui répondit que « si Pyrrhus sou» haitait l'amitié du peuple romain, il ne devait en » faire la proposition que quand il serait hors de » l'Italie. » Il se donna une seconde bataille près d'Ascoli, dans la Pouille, où la victoire fut balancée, et si douteuse, que les historiens se contredisent sur ce qu'ils en racontent. Pyrrhus continuait la guerre avec assez peu de succès, lorsque les Siciliens l'appelèrent dans leur île pour les délivrer du joug des Carthaginois, et de celui de plusieurs petits tyrans. Il y passa, gagna deux batailles sur les Carthaginois en 276 et 277 avant J.-C., et prit Eryx avec quelques autres places. Cependant l'insolence de ses troupes et son envie de dominer commencèrent à le rendre odieux aux Siciliens. On fut charmé de le voir partir. Dès qu'il eut disparu, il perdit presque toutes les villes qui avaient embrassé son parti. Les Tarentins le rappelèrent; mais sa flotte fut battue dans le détroit de Sicile par celle des Carthaginois. De 200 galères, il n'en ramena que 12 en Italie. Il châtia en passant les Locriens, et pilla le trésor consacré à la déesse Proserpine. Il y eut une nouvelle bataille à Bénévent entre lui et les Romains. Le consul Curius Dentatus eut la gloire de le vaincre; il n'avait que 20,000 hommes, et son adversaire en avait plus de 80,000. Pyrrhus, honteux de sa défaite, retourna précipitamment dans son royaume. Il implora le secours d'Antiochus, roi de Syrie, et d'Antigone, roi de Macédoine; mais n'en ayant reçu que des lettres d'excuses, il ravagea les états du dernier, s'empara de plusieurs places frontières et de toutes les villes de la haute Macédoine et de la Thessalie. Enivré de l'orgueil de ses triomphes, et oubliant ses défaites, il affecta d'humilier les Macédoniens par des inscriptions infamantes. Cléonyme, prince du sang royal de Sparte, l'ayant appelé à son secours, il entra dans le Péloponèse et forma le siége de Sparte; mais il fut bientôt contraint de l'abandonner. De là il se jeta dans Argos, où il s'était élevé une faction entre Aristippe et Aristias. Les Argiens lui envoyèrent des ambassadeurs pour le prier de se retirer. Il le promit; mais il entra la nuit dans leur ville, dont Aristias lui avait facilité l'ouverture. Pyrrhus eut l'imprudence d'y faire entrer ses éléphans, qui, trop resserrés, nuisirent beaucoup à l'action. Abandonné des siens et prêt à tomber entre les mains de l'ennemi, il se fait jour par sa valeur, après avoir quitté son aigrette pour n'être pas reconnu. Un Argien l'attaque, et lui porte un coup de javeline, qui fut paré par l'épaisseur de sa cuirasse. Le prince, plein de fureur, était près de le frapper, lorsque la mère de cet Argien, qui voyait le combat de son toit, lança une tuile sur la tête du roi et le renversa sans connaissance. Un soldat d'Antigone survint et lui coupa la tête. C'est ainsi que mourut, l'an 272 avant J.-C., ce prince, également

célèbre par de grandes qualités et de grands défauts. Son caractère était affable, son accès facile. Il était reconnaissant des services qu'on lui rendait, et prompt à les récompenser. Il pardonnait aisément les fautes que l'on commettait à son égard, et ne punissait qu'à regret. De jeunes officiers, pris de vin, avaient fait de lui des plaisanteries offensantes : l'ayant su, il les fit venir, et leur demanda s'il était vrai qu'ils eussent ainsi parlé? « Oui, seigneur (ré» pondit l'un d'entre eux), et nous en aurions dit » davantage si le vin ne nous eût manqué. » Cette repartie le fit rire, et il les renvoya..... Le témoignage glorieux qu'on dit lui avoir été rendu par Annibal, l'homme du monde le plus capable de juger sainement du mérite guerrier, ne permet pas de refuser à Pyrrhus le titre de grand capitaine. Personne, en effet, ne savait mieux que lui prendre ses postes, ranger ses troupes, gagner le cœur des hommes et se les attacher. On pourrait à quelques égards le ranger aussi parmi les législateurs, par les sages règlements qu'il fit en plus d'une occasion. « Dès que Pyrrhus, dit un historien, eut été » reçu dans Tarente aux acclamations de tout un » peuple, il s'appliqua à en connaître les mœurs. Il » leur trouva le goût du luxe et de la bagatelle, et » il entreprit d'en réformer les désordres. Le théâtre » était le lieu où les gens oisifs allaient perdre le » temps, et où les brouillons fomentaient des divi» sions et des partis; il le fit fermer. Tous les jours » on s'assemblait dans le parc et sous des portiques, » où, en se promenant, on parlait de la guerre et » de la paix, et l'on réglait l'état selon ses caprices; » il en défendit l'entrée. Les festins, les masca» rades, les comédies, occupaient le jour et la nuit » ces hommes désœuvrés et voluptueux; il en in» terdit l'usage. Le maniement des armes et les » exercices militaires étaient presque entièrement » bannis de Tarente; il les rétablit. » Pyrrhus n'avait aucune règle dans ses entreprises, et il s'y livrait presque toujours par tempérament, par passion et par impuissance de se tenir en repos. Violent, inquiet, impétueux, ne respectant ni les traités ni sa parole, il fallait qu'il fût toujours en mouvement et qu'il y mît les autres; toujours errant, et allant chercher de contrée en contrée un bonheur qui le fuyait, et qu'il ne rencontrait nulle part. On connait le bon mot de Cynéas. Pyrrhus lui étalant un jour les conquêtes qu'il avait faites en imagination, de toute l'Italie, de la Sicile, de Carthage et de la Grèce, ce prince ajouta : « Ce sera alors, » mon ami, que nous rirons, et que nous nous re» poserons à l'aise. » — « Mais, seigneur, repartit » Cynéas, qui nous empêche de le faire dès à pré» sent ? » Pyrrhus descendait du héros grec de ce nom, fils d'Achille. Il était le douzième des rois Pyrrhides dans les listes chronologiques. Il existe une *Histoire de Pyrrhus, roi d'Epire*, en français, par J.-B. Jourdan, Amsterdam, 1749, 2 vol. in-12.

PYTHAGORE, chef et fondateur de l'école philosophique, dite *école d'Italie*, naquit à Samos, d'un sculpteur, vers l'an 600 avant J.-C. Il exerça d'abord le métier d'athlète; mais s'étant trouvé aux leçons de Phérécyde sur l'immortalité de l'âme, il se consacra à la philosophie (*voy.* PHÉRÉCYDE), abandonna sa patrie, ses parents, ses biens, et parcourut l'Egypte, la Chaldée et l'Asie mineure. De retour à Samos, il trouva que Polycrate avait usurpé le gouvernement de sa patrie; cela le détermina à aller s'établir dans cette partie de l'Italie qui a été appelée la Grande-Grèce. Il fit sa demeure ordinaire à Héraclée, à Tarente, et surtout à Crotone, dans la maison du fameux athlète Milon. C'est de là que sa secte a été appelée *Italique*. Sa réputation se répandit bientôt dans toute l'Italie. On accourait de toutes parts pour l'entendre, et dans peu de temps il eut quatre ou cinq cents disciples. Avant que de les admettre à ce rang, il leur faisait subir un noviciat de silence, qui durait deux ans pour les taciturnes, et qu'il faisait durer au moins cinq années pour ceux qu'il jugeait les plus enclins à parler. « Loi tyrannique, dit un auteur judicieux : il » n'était pas possible que durant cet espace de » temps il ne se formât dans l'esprit de ses disciples » des difficultés sur lesquelles leur maître ne pou» vait être consulté, et qu'ils ne courussent le » risque de ne pouvoir jamais les éclaircir. » Il leur recommandait aussi fortement de ne jamais manger des fèves, et de tenir les oreilles toujours attentives aux concerts des sphères célestes. On dit que, pour donner plus de poids à ses leçons, il s'enferma dans un lieu souterrain où il demeura pendant un certain temps. Sa mère lui communiqua en secret tout ce qui se passait pendant son absence. Pythagore sortit enfin de sa caverne avec un visage pâle et défait; il assembla le peuple, et assura qu'il venait des enfers. (*Voy.* COLLIUS, LUCIEN, J.-J. ROUSSEAU, ZÉNON, etc.) Pythagore forma des disciples qui devinrent des législateurs fameux, tels que Zaleucus, Charondas et quelques autres. La science des mœurs et des lois n'était pas la seule que ce philosophe professât; il était, dit-on, savant en astronomie et en géométrie. On prétend qu'il inventa cette fameuse démonstration du *carré de l'hypothénuse*, qui est d'un si grand usage dans les traités de mathématiques. « Il fit lui-même, dit un » écrivain, des découvertes importantes dans les » mathématiques, et leur donna une forme métho» dique.... Outre la démonstration du carré de l'hy» pothénuse, il détermina les rapports mathéma» tiques des intervalles musicaux. Les sons des mar» teaux d'un forgeron le convainquirent qu'ils for» maient la quarte, la quinte et l'octave, et les poids » de ces marteaux étaient dans les rapports de 3/4, » 2/3 et de 1/2. Un grand nombre de ses élèves » furent appelés aux plus grands emplois dans les » villes de la Grande-Grèce........ » On ajoute qu'il en sentit lui-même l'utilité, tellement qu'il immola à Dieu, par reconnaissance, une hécatombe ou sacrifice de 100 bœufs : sacrifice contradictoire avec la défense qu'il fit à ses disciples de tuer les animaux, et d'en manger les viandes; mais l'on se tromperait beaucoup, si l'on prétendait trouver de la conséquence ou de la consistance dans les idées des anciens sages (1). Cette défense au reste était une suite de son système de la métempsycose,

(1) On pourrait objecter que lorsque Pythagore offrit ce sacrifice, il n'avait pas encore établi sa doctrine, ni son école, et qu'il ne s'occupait encore que des sciences abstraites.

c'est-à-dire à la transmigration des âmes d'un corps dans un autre. C'était le dogme principal de sa philosophie; il l'avait emprunté ou des Egyptiens ou des Brachmanes. Cette chimère lui tenait si fort au cœur, qu'il se vantait de se souvenir dans quel corps il avait été avant que d'être Pythagore. Sa généalogie ne remontait que jusqu'au siége de Troie. Il avait été d'abord Ethalides, fils putatif de Mercure; ensuite Euphorbe, le même qui fut blessé par Ménélas. Son âme passa du corps d'Euphorbe dans celui d'Hermotime; de celui-ci dans le corps d'un pêcheur; enfin, dans celui de Pythagore. Quelques autres parties de son système étaient moins ridicules : il admettait dans le monde une intelligence suprême, une force motrice, une matière sans intelligence, sans mouvement. « Tous les phéno» mènes, selon Pythagore, supposaient ces trois prin» cipes; mais il avait observé dans les phénomènes » une liaison de rapports, une fin générale, et il » attribuait l'enchaînement des phénomènes, la for» mation de toutes les parties du monde et leurs » rapports à l'Intelligence suprême, qui seule avait » pu diriger la force motrice, et établir des rap» ports et des liaisons entre toutes les parties de la » nature; il ne donna donc aucune part aux génies » dans la formation du monde. Pythagore avait dé» couvert, entre les parties du monde, des rap» ports, des proportions. Il avait aperçu que l'har» monie ou la beauté était la fin que l'Intelligence » suprême s'était proposée dans la formation du » monde, et que les rapports qu'elle avait mis entre » les parties de l'univers étaient le moyen qu'elle » avait employé pour arriver à cette fin. Ces rapports » s'exprimaient par des nombres. Parce qu'une pla» nète est, par exemple, éloignée du soleil plus ou » moins qu'une autre, un certain nombre de fois, » Pythagore conclut que c'était la connaissance de » ces nombres qui avait dirigé l'Intelligence su» prême. L'âme de l'homme était, selon Pythagore, » une portion de cette Intelligence suprême, que » son union avec le corps en tenait séparée, et qui » s'y réunissait lorsqu'elle s'était dégagée de toute » affection aux choses corporelles. La mort, qui sé» parait l'âme du corps, ne lui ôtait point ses af» fections; il n'appartenait qu'à la philosophie d'en » guérir l'âme, et c'était l'objet de toute la morale » de Pythagore. » (*Mémoires pour servir à l'histoire des égarements de l'esprit humain*, ou *Dictionnaire des hérésies*, discours préliminaire, pag. 72 et 73. Pluquet, auteur de cet ouvrage estimable, renvoie le lecteur à l'*Examen du fatalisme*, t. 1er, et à la *Vie* de ce philosophe par Dacier.) Notre soin principal devait être, selon Pythagore, de nous rendre semblables à la Divinité. Le seul moyen d'y parvenir était de posséder la vérité, et pour la posséder, il fallait la chercher avec une âme pure. « Il faut, di» sait-il souvent, ne faire la guerre qu'à cinq choses : » aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, » aux passions du cœur, aux séditions des villes, » et à la discorde des familles. Telles sont les cinq » choses, s'écriait-il, qu'il faut combattre de toutes » ses forces, même par le fer et par le feu. Il disait » que le spectacle de ce monde ressemble à celui » des jeux olympiques : les uns y tiennent boutique » et ne songent qu'à leurs intérêts; les autres y » paient de leur personne et ne cherchent que la » gloire; d'autres ne font que regarder tout cela, » et leur condition n'est pas la pire. Interrogé par » les magistrats des villes de la Grande-Grèce, il » leur recommanda la bonne foi, la justice; leur » représenta l'anarchie comme le plus grand des » maux, l'éducation des enfants comme le moyen » le plus efficace d'assurer un jour d'heureuses des» tinées à l'état. » Ce philosophe se plaisait à débiter ses préceptes sous le voile des énigmes; mais ce voile était si épais que les interprètes y ont trouvé une ample matière à leurs conjectures. On ne sait rien de certain sur le lieu et sur le temps de la mort de ce philosophe. Les uns disent qu'il mourut à Métaponte, vers l'an 497 avant J.-C.; d'autres le font brûler à Crotone; d'autres disent qu'arrêté dans un champ de fèves, pour lesquelles il avait toujours eu une extrême vénération, il aima mieux se laisser tuer que de gâter ces plantes. Sa maison fut changée en un temple, et on l'honora comme un dieu. Il était en si grande vénération, qu'on lui fit faire pendant sa vie et après sa mort une foule de prodiges. On disait qu'il écrivait avec du sang sur un miroir ce que bon lui semblait, et qu'opposant ces lettres à la face de la lune quand elle était pleine, il voyait dans le rond de cet astre tout ce qu'il avait écrit dans la glace de son miroir; qu'il parut avec une cuisse d'or aux jeux olympiques; qu'il se fit saluer du fleuve de Nessus; qu'il arrêta le vol d'un aigle, apprivoisa un ours, fit mourir un serpent, et chassa par la vertu de certaines paroles un bœuf qui gâtait un champ de fèves; qu'il se fit voir au même jour et à la même heure dans la ville de Crotone et dans celle de Métaponte; qu'il avait des secrets magiques; qu'il prédisait les choses futures, etc. Ces contes absurdes prouvent mieux que tout le reste qu'une grande partie de ses admirateurs étaient les plus stupides des hommes, qui se laissaient persuader les plus grandes extravagances à la faveur de l'αὐτὸς ἔφα (*c'est lui qui l'a dit*). Cette observation tenait lieu à ses disciples de tout raisonnement; après qu'on l'avait faite, il n'était plus permis de douter ni de ses opinions ni de ses assertions quelconques. Nous avons, sous le nom de Pythagore, un ouvrage en grec, commenté par Hiéroclès, et intitulé *les Vers dorés*; mais il est constant que ce livre n'est point de lui. On les a imprimés en latin, dès le XVe siècle, avec le commentaire de Hiéroclès (*voy.* ce nom, IV, 403). Ils l'ont été pour la première fois en grec à la suite de la *Grammaire* de Lascaris, édit. Aldine de 1495 .... — Diogène Laerce, Porphyre, Jamblique, un anonyme dont Photius donne l'extrait, ont écrit la *Vie* de ce philosophe avec une crédulité puérile et sans discernement; il est certain que les légendaires les plus décriés n'ont jamais poussé la bonhomie à ce point. On a réuni leurs écrits à Amsterdam, 1707, in-4. Dacier a mis plus de critique dans celle qu'il a publiée en français, avec les *Vers dorés* et le Commentaire d'Hiéroclès, Paris, 1706 et 1771, 2 vol. in-12. Mais Dacier est si prévenu pour les vieilles choses, qu'il faut toujours beaucoup rabattre de ce qu'il en dit. Il va jusqu'à ad-

mirer des choses extravagantes; il se met l'esprit à la torture pour expliquer les énigmes de Pythagore, et il y trouve des sens auxquels le philosophe n'a vraisemblablement jamais pensé. (*Voy.* FABRE D'OLIVET.) Lucien, en parlant de Pythagore dans son dialogue de Gallus, l'a peint au naturel. Si ce que dit Jamblique dans sa *Vie* est vrai, on ne peut s'empêcher de le mettre au nombre des plus grands scélérats. On trouve d'autres vues sur Pythagore dans l'*Histoire des temps fabuleux*, par Guérin du Rocher, et dans *Hérodote, historien du peuple hébreu sans le savoir*, par l'abbé Bonnaud. « Tous les disciples de Pythagore mettaient leurs biens en commun, avec la faculté de les reprendre quand ils voudraient quitter la société; ils habitaient tous ensemble avec leurs familles dans un vaste édifice appelé *Emachion* : ils y suivaient une règle dont l'austérité était tempérée par la promenade, le chant, la danse, et la lecture des poëtes : le vin, la viande et le poisson y étaient interdits. » *Voyez* l'*Hist. comparée des systèmes de philosophie, considérés relativement aux principes des connaissances humaines*, par Degérando, 2e édit., 1822, 4 vol. in-8.

PYTHAGORE de Reggio, sculpteur, contemporain de Polyclète d'Argos, 432 ans avant J.-C., est, selon Pline, un des trois fameux statuaires de ce nom, qui vivaient à la même époque. Mais il paraît qu'il le confond avec Pythagoras de Samos; car Pausanias lui donne pour maître Cléarque, élève d'Enchir le Corinthien, qui vivait dans un temps plus reculé. On voyait de cet artiste, à Olympie, une statue qui représentait Pancratiaste Léonticus, qui était d'un beau fini, ainsi qu'un monument de bronze, représentant *Cratistène sur le char de la victoire; Europe assise sur le taureau*; *le combat d'Etéocle et de Polynice*. Ces morceaux remarquables conservaient toute leur réputation du temps de Pausanias.

PYTHÉAS, philosophe contemporain d'Aristote, naquit à Marseille, colonie des Phocéens, et se rendit habile dans la philosophie, l'astronomie, les mathématiques et la géographie. On conjecture que ses concitoyens, prévenus en faveur de ses connaissances et de ses talents, et dans la vue d'étendre leur commerce, lui fournirent les moyens d'aller tenter dans le Nord de nouvelles découvertes, tandis qu'ils employaient Euthymènes à découvrir les pays du Sud. Pythéas parcourut, dit-on, une partie des côtes de l'Océan, et s'avança jusqu'à l'île de Thulé (l'Islande); il pénétra ensuite dans la mer Baltique, jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomma mal à propos Tanaïs (car le Tanaïs se décharge dans la mer Noire), et qui est peut-être la Vistule. Il observa qu'à mesure qu'il s'avançait vers le pôle arctique, les jours s'alongeaient au solstice d'été, et qu'à l'île de Thulé le soleil se levait presque aussitôt qu'il s'était couché : ce qui arrive en Islande et dans les parties septentrionales de la Norwège. La relation des voyages de Pythéas a paru fabuleuse à Polybe et à Strabon; mais Gassendi, Sanson et Rudbeck ont été du sentiment d'Hipparque et d'Eratosthène, en prenant la défense de cet ancien géographe. Strabon nous a conservé une autre observation que Pythéas fit dans sa patrie au temps du solstice. Ce Marseillais est le premier et le plus ancien des écrivains gaulois qui nous soit connu. Le plus célèbre de ses ouvrage était intitulé *Le tour de la terre*; mais ni cet ouvrage ni aucun des autres de Pythéas ne sont parvenus jusqu'à nous, quoique quelques-uns existassent encore à la fin du IVe siècle. Ils étaient écrits en grec, qui était alors la langue des Marseillais.

PYTHIAS *Voy.* DAMON.

PYTHON. Ce mot signifie proprement le dieu Apollon, appelé Python ou Pythius, à cause du serpent Python qu'il tua. Ce fut en mémoire de cette victoire, qu'il institua les jeux pythiens. Il mit la peau de cet animal sur le trépied, où lui, ses prêtres et ses prêtresses s'asseyaient pour rendre ses oracles. — On appelait aussi *pythons* des génies qui entraient dans le corps des hommes, surtout des femmes, pour leur découvrir ce qui devait arriver; et ces femmes s'appelaient *pythonisses*. Il y avait chez les Hébreux des magiciennes, que Saül chassa de ses états avant qu'il eût désobéi à Dieu. Mais après son péché, loin de mettre sa confiance en lui, il alla consulter une pythonisse, et la somma de lui faire voir Samuel, qui parut en effet, et lui prédit qu'il mourrait avec ses fils dans la bataille de Gelboé. Saint Eustache d'Antioche a écrit un *Traité sur la pythonisse*, publié par Allatius en 1629. Il y prétend, contre le texte exprès de l'Ecriture, que Samuel n'apparut pas réellement, mais que le démon agit sur l'imagination de cette femme et de Saül (voyez *Samuel*). Dans le paganisme, la pythonisse était une prêtresse d'Apollon, qui rendait ses oracles à Delphes, dans le temple de ce Dieu. Elle se plaçait sur un trépied couvert de la peau du serpent Python. Lorsqu'elle voulait prédire l'avenir, elle entrait en fureur, parlait d'une voix étouffée, grêle et inarticulée, s'abandonnait à des convulsions horribles, et évoquait, quand elle voulait, les mânes des morts.

Q

QUADRAT (saint), *Quadratus*, disciple des Apôtres, et, selon quelques-uns, l'ange de Philadelphie, à qui J.-C. parla dans l'Apocalypse, était déjà célèbre dans l'Eglise du temps de Trajan, et répandait partout la semence de la parole évangélique. On prétend qu'il fut élevé sur le siége d'Athènes vers l'an 126. Quadratus est le premier qui ait composé une *Apologie* de la religion chrétienne, qu'il présenta à Adrien vers l'an 131. Cet ouvrage, plein de raisonnements forts et solides, est digne d'un disciple

des apôtres. Il paraît par un passage de Lampride dans la *Vie d'Alexandre Sévère*, qu'Adrien en fut frappé au point de reconnaître la divinité de J.-C. « Alexandre, » dit-il, « forma le dessein d'élever » un temple à J.-C., et de le placer parmi les dieux » de l'empire. Adrien avait déjà conçu le même » projet en ordonnant qu'on bâtît dans toutes les » villes des temples sans images. Ces temples, qui » ne sont consacrés à aucune divinité particulière, » se nomment *Adriannées*, ou *temples d'Adrien.* » Quoi qu'il en soit, l'écrit de Quadratus arrêta le feu de la persécution, qui était alors allumé contre les chrétiens. Il ne nous en reste qu'un fragment conservé par Eusèbe. On y lit, entre autres choses, cette distinction solide des miracles de J.-C. des impostures des magiciens : « Les miracles du Sauveur » subsistent toujours, parce qu'ils étaient réels et » véritables. Les malades qu'il a guéris, les morts » qu'il a ressuscités, n'ont pas seulement paru un » instant; ils sont restés sur la terre avec lui ; quel- » ques-uns mêmes ont vécu jusqu'à notre temps, » et par conséquent bien après l'ascension du Sei- » gneur. »

QUADRI (Jean-Louis), architecte, peintre de perspective, graveur et mécanicien, naquit en 1681 à Bologne, d'une ancienne famille bourgeoise. Il exerça ces trois arts avec succès, et on voit en Italie et dans son pays natal plusieurs de ses ouvrages qui obtiennent encore l'approbation des connaisseurs. On a de lui : *Tavole* ou *Tables gnomoniques pour dessiner des cadrans solaires, qui indiquent les heures comme les horloges ordinaires, et autres tables pour la construction de ceux-ci*, etc., Bologne, 1733; *Tables gnomoniques pour régler pendant le jour les horloges à roues*, ibid., 1736; *Règles pour les cinq ordres d'architecture de M. Jacques Barozzi di Vignola, dernièrement gravées sur le premier original de l'auteur*, ibid., 1736; *Règles pour la perspective pratique, dessinées suivant la seconde règle de J. Barozzi*, ibid., 1744. Plusieurs manuscrits de Quadri se conservent dans la bibliothèque de l'institut de Bologne (*La Specola*); ils passent pour être très-utiles aux arts, et l'on prétend qu'ils gagneraient à être connus. Cet artiste mourut dans sa patrie en 1748.

QUADRIO (François-Xavier), littérateur italien, né à Ponte, dans la Valteline le 1er décembre 1695, se fit jésuite, et se distingua par son application; mais sa mélancolie et son inconstance lui firent abandonner cet état en 1744 : il se retira à Zurich, d'où il sollicita auprès du souverain pontife la permission de rester dans l'état de prêtre séculier. Benoît XIV, qui avait pour lui de la bienveillance, acquiesça à sa demande, et lui donna un canonicat. Quadrio vint à Paris en 1744, y passa trois ans, et fut bien accueilli par le cardinal de Tencin. Après avoir visité encore une fois Rome, il retourna à Milan, et vers la fin de sa carrière, il se retira chez les barnabites, où il mourut le 21 novembre 1756. On a de lui : Un *Traité de la poésie italienne*, sous le nom de Joseph-Marie Andrucci; *Histoire de la poésie*, (*Della storia e della ragione d'ogni poesia*), Venise, 1739-59, 7 vol. in-4; *Dissertations sur la Valteline*, pleines d'érudition, 1755-56, 3 vol. pet. in-fol.

QUAGLIA ou QUAYE (Gian-Genèflo), religieux cordelier, nommé quelquefois aussi *frère Jean de Parme*, était contemporain de Pétrarque. Il alla faire sa théologie en Angleterre, d'où il revint en 1391, très-versé dans cette science qu'il professa plusieurs années à Pise. Il mourut dans sa patrie en 1398. On a de lui : *Liber de civitate Christi compilatus*, Reggio, 1501, Rome, 1523, in-4; *Rosarium*; c'est un traité de philosophie morale; il en existe des copies dans plusieurs bibliothèques d'Italie; *De incarnatione Christi, seu de secretis philosophiæ*, ouvrage savant, conservé dans la bibliothèque du Vatican, sous le n° 5129. *Voy.* le P. Affò, (*Memorie degli scrittori parmigiani*, vol. 2, p. 97.) Suivant Wadding (*voy.* ce nom), Genèflo, qu'il nomme aussi *Jean de Parme*, serait né dans le Bolonais. Après avoir professé à Paris, Innocent IV le fit venir à Rome. Elu supérieur général de son ordre l'an 1247, il fut envoyé en Orient vers l'empereur des Grecs et vers Manuel, patriarche de Constantinople; s'étant démis du généralat, il eut pour successeur saint Bonaventure; il se retira dans une cabane de la vallée de Rieti, bâtie par saint François, où il vécut d'une manière pénitente; Jean XXI l'avait en grande estime; Nicolas IV l'envoya une seconde fois vers les Grecs, et s'étant mis en chemin, il mourut à Camerino, en 1289, c'est-à-dire au moins cent ans avant l'époque fixée par le P. Affò, et fut enterré dans le couvent de St.-François de cette ville. Wadding lui attribue les traités suivants : *In libros Magistri sententiarum*; *De conversatione religiosorum libri duo*; *De beneficiis Creatoris*; *De civitate Christi*; *Sacrum commercium sancti Francisci cum domina paupertate*; *Officium passionis Christi*, qui commence par ces mots : *Regem Christum crucifixum.* Wadding ajoute que quelques-uns distinguent Jean-Genèflo de Quaglia, de Jean de Parme; mais il assure que c'est la même personne : *Idem prorsus est Joannes hic cum Joanne parmensi.*

QUAINI (Louis), peintre, né à Ravenne en 1643, mort à Bologne en 1717. Le Cignani lui apprit les éléments de son art. Bientôt il eut tant de confiance dans les talents de cet illustre élève, qu'il lui remit ses principaux ouvrages, conjointement avec Franceschini, qui était devenu, dans la même école, son rival et son ami. Leurs pinceaux réunis semblent n'en faire qu'un. Les parties principales de Quaini étaient l'architecture, le paysage et les autres ornements. Franceschini se chargeait pour l'ordinaire de peindre les figures. Ils ont principalement travaillé à Parme et à Bologne.

* QUAINO (Jérôme), religieux servite, né à Padoue au XVIe siècle, y remplit plusieurs années une chaire à l'université avec une rare distinction. Savant théologien, il fut en même temps un grand prédicateur, et mourut en 1582. Il a laissé des *Commentaires* sur quelques livres de la Bible, et des *Traités* de théologie estimés. Plusieurs de ses sermons ont été recueillis par le P. Tommaso Porcachi dans *Le Prediche di diversi illustri theologi*, Venise, 1566, in-8, 1re partie. On voit la statue en marbre du P. Quaino dans l'église de son monastère, à Padoue.

QUANTIRAN de BOIRIE (Jean-Bernard-Eugène), auteur dramatique, né à Paris en 1785, était fils d'un ancien secrétaire général de l'intendance. Ayant à la révolution perdu la plus grande partie d'une fortune considérable, il se livra dès lors entièrement à la littérature, et fit jouer une grande quantité de drames qui annoncent de l'imagination et une grande connaissance de la scène. Les plus remarquables sont : *la Bataille de Pultawa; l'Homme de la forêt noire; Le maréchal de Luxembourg; l'Abbaye de Grasville; Catinat; la Caverne de Souabe; La jeunesse de Frédéric; Stanislas; Henri IV; Jean-sans-Peur; La marquise de Ganges; Duguesclin; le Château de Palluzzi*, etc. Dans toutes les circonstances il donna des preuves de son attachement à la famille des Bourbons; aussi fut-il exposé souvent aux tracasseries ruineuses de la police impériale ; on dit même qu'elle le dépouilla de la propriété du théâtre des jeunes artistes. Il mourut en 1838.

* **QUANZ** (Jean-Joachim), musicien, né en 1697 au village d'Oberscheden près de Goettingue, était fils d'un maréchal ferrant qui le destinait au même métier : mais son goût pour la musique se révéla dès son enfance, et à 10 ans son père le mit en apprentissage chez un oncle, musicien pensionnaire à Mersbourg. Ses progrès furent très-rapides. Après avoir été attaché à l'orchestre des ducs de Mersbourg et de Dresde, il fut admis comme hautbois au théâtre de Varsovie, et fit en 1724, avec l'ambassadeur de Pologne, le voyage de Naples, où il se concilia l'amitié de Hasse et de Scarlatti. Il parcourut ensuite la France et l'Angleterre, en donnant des concerts. De retour en Allemagne, il eut l'honneur de donner des leçons de flûte à Frédéric II, alors prince royal de Prusse, qui, monté sur le trône, le fit venir à Berlin, lui assura une pension considérable et ne cessa de lui témoigner le plus vif intérêt. Ce prince exécutait souvent avec lui des duo de flûte. Quanz perfectionna cet instrument. En 1726, il y ajouta une *languette*, et en 1752, il inventa le *bouchon*, qui sert à baisser la flûte, et hausser le ton sans toucher au corps de *rechange*. Il établit, pour la fabrication de ses instruments, un atelier qui devint très-utile à sa fortune. Il composa pour son royal élève 299 concertos, et 200 solos. Son *Instruction pour jouer de la flûte*, Berlin, 1752, in-4, souvent réimprimée, a été traduite en français et en hollandais. Quanz mourut à Postdam, le 12 juillet 1773, âgé de 76 ans. Frédéric le soigna lui-même pendant sa maladie, et lui fit élever un monument magnifique.

* **QUARANTA** (Etienne), clerc régulier, né à Naples au commencement du XVIIe siècle, se distingua dans sa congrégation par ses vertus et ses lumières, et devint en 1650 évêque d'Amalfi. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *De concilio provinciali et auctoritate episcopi in suffraganeos, eorumque subditos in tota provincia; Summa bullarii omniumque summorum pontificum constitutionum.*— QUARANTA (Orazio) est auteur de divers opuscules, dont Cinelli rapporte les titres dans sa *Bibliothèque volante*, tome, 4, p. 107.

QUARESME (François) naquit à Lodi dans le Milanais, se fit cordelier, fut employé aux missions du Levant, et mourut vers 1640. Il a laissé quelques ouvrages théologiques, et une *Description de la Terre-Sainte,* qui contient plusieurs particularités assez curieuses.

***QUARIN** (Joseph), premier médecin de l'empereur Joseph II, né à Vienne le 19 novembre 1733, d'un médecin distingué de cette ville, reçut une excellente éducation. Docteur en philosophie à 15 ans, et de médecine à 18, il se livra dès lors à l'enseignement et fit à l'université de Vienne des cours d'anatomie et de matière médicale qui eurent du succès. En 1756, nommé conseiller aulique et médecin inspecteur de la Basse-Autriche, l'emploi que son maître Storck (*voy.* ce nom) faisait de la ciguë contre les maladies cancéreuses, lui fournit l'occasion de différents essais de ce médicament dont il publia les résultats, et son ouvrage fut favorablement accueilli. L'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie, étant tombé malade en 1777, Quarin fut envoyé à Milan par l'impératrice Marie-Thérèse, et ayant été assez heureux pour rétablir la santé de ce prince, il en reçut le titre de son premier médecin. De retour à Vienne, l'empereur Joseph II lui donna le même titre, après l'avoir nommé premier médecin de l'hôpital général. Il profita de sa position pour améliorer l'instruction médicale, établit des cours de clinique qui ont servi de modèle à ceux de France et d'Italie, fit construire de nouveaux hôpitaux mieux distribués que les anciens, et rendit à l'humanité tous les services qui dépendaient de lui. Ses nombreuses occupations le forcèrent de se démettre de sa place de médecin à l'hôpital général, mais son zèle pour l'instruction resta le même. Joseph II, dans sa dernière maladie, lui demanda s'il pouvait guérir; Quarin lui répondit, avec une noble franchise, qu'il ne restait à Sa Majesté que peu de jours à vivre. L'empereur lui sut gré de sa franchise, le créa baron, et lui fit présent de mille souverains d'or (20,000 liv. environ). Fait comte en 1797, il obtint, en 1808, le cordon de l'ordre de Saint-Léopold, et mourut le 19 mars 1814, âgé de 81 ans. Depuis 1802, son buste en marbre avait été placé solennellement dans la grande salle de l'université. Il était membre des sociétés de médecine de Copenhague, de Londres, de Venise et de Vienne. On a de lui : *Tentamina de cicuta*, Vienne, 1761, in-8; *Methodus medendarum febrium*, ibid., 1772, in-8; *Methodus medendi inflammationes*, ibid., 1774, in-8; Ces deux traités réimprimés à Vienne, sous ce titre : *De curandis febribus et inflammationibus commentatio,* 1781, ont été traduits et publiés en français, 1800, par Emonnot; *Tractatus de morbis oculorum; De Entomia noxa et utili physico-medicè considerata* (en allemand); *Considérations sur les hôpitaux de Vienne*, 1784; *Animadversiones practicæ, in diversos morbos,* 1786, in-8, traduit en français par Sainte-Marie, sous le titre d'*Observations pratiques sur les maladies chroniques*, 1807, in-8. Les ouvrages de cet estimable médecin renferment des vues pratiques très-sages, mais aussi quelques théories erronées sur les fièvres, et des divisions peu exactes;

au reste, on les consulte toujours avec profit.

QUARRÉ ou QUARREY (Jean-Hugues), docteur de Sorbonne, né à Poligny dans la Franche-Comté, en 1580. Il fut nommé chanoine-théologal dans la collégiale de Poligny, et se démit de cette prébende pour entrer, en 1617, dans la congrégation naissante de l'Oratoire. Ses *Sermons*, ses ouvrages et ses vertus lui firent une grande réputation. Il devint prédicateur de l'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas : il demeurait à Bruxelles, où il était prévôt de la congrégation belgique de son ordre. Le père Quarré mourut le 26 mai 1656. Par son testament il légua tous ses biens à la maison de l'oratoire de Poligny, dont il était un des fondateurs. Ses principaux ouvrages sont : *La Vie de la bienheureuse mère Angèle, première fondatrice des mères de Sainte-Ursule*, in-12 ; *Traité de la pénitence chrétienne*, in-12 ; *Trésor spirituel, contenant les excellences du christianisme et les adresses pour arriver à la perfection chrétienne par les voies de la grâce et d'un entier abandonnement à la conduite de Jésus-Christ*, in-8. Il y a eu six éditions de cet ouvrage, qu'une critique trop subtile a vainement attaqué. *Direction spirituelle pour les âmes qui veulent se renouveler en la piété, avec des Méditations*, in-8. Le style de ces ouvrages est suranné; mais ils respirent une piété douce et tendre.

QUARTIERI (Lorenzo), jurisconsulte, né à Bagnone, petit château de la Lunégiane, en 1763, fit ses études à Pise, et fut reçu docteur en 1787. Il avait commencé l'exercice de la profession d'avocat, lorsqu'en 1791 il fut pourvu de la chaire de droit à l'université. Son premier ouvrage intitulé : *Traité sur les améliorations qu'on pourrait faire aux lois* (de son pays), lui acquit une juste renommée. Sous la domination française, l'université ayant été réorganisée, il fut fait conseiller académique et chargé d'expliquer le *Code Napoléon*. Ses nouvelles fonctions donnèrent naissance à sa *Jurisprudence comparée*. Ferdinand III, duc de Toscane, ayant été rétabli, et avec lui les anciennes formes universitaires, Quartieri expliqua les Pandectes, et pour rendre ses leçons plus profitables à ses auditeurs il publia son *Traité d'herméneutique légale*. Chargé en 1815 d'enseigner les éléments de la législation au fils du grand duc, lorsque ce prince succéda à son père en 1825, il lui conféra diverses distinctions lucratives et honorifiques. Quartieri mourut le 1er mars 1834.

QUATREMAIRE (dom Jean-Robert), bénédictin, né à Courzeraux, au diocèse de Séez en 1611, se signala par son ardeur contre Naudé, qui soutenait que Gersen n'était pas l'auteur de l'*Imitation*. Dom Quatremaire publia deux *Ecrits* très-vifs en latin à cette occasion, l'un et l'autre in-8, Paris, 1649 et 1650. (*Voy.* NAUDÉ, AMORT, KEMPIS, FRONTEAU, GERSEN.) On a encore de lui : deux *Dissertations* pour prouver, contre Launoy, le privilége qu'a l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, d'être immédiatement soumise au saint Siége. La première vit le jour en 1657, in-8 ; la deuxième en 1668, in-4 ; une autre *Dissertation* publiée en 1659 pour autoriser de pareils droits de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons. Quelques-uns lui attribuent le *Recueil* des ouvrages sur la grâce et la prédestination, qui a paru sous le nom de *Guilbert Mauguin*, 1650, en 2 vol. in-4 ; mais l'abbé d'Olivet donne le 2e vol. de ce recueil à l'abbé de Bourzéis. Ce bénédictin étant en l'abbaye de Ferrières en Gatinais pour y prendre les bains, se noya dans la rivière, le 7 juillet 1671.

QUATRESOUX de PARCTELAINE (Antoine), né à Epernay en 1786, et mort à Mandres (Seine-et-Oise) le 19 mai 1835. D'abord grenadier, puis lieutenant dans les vélites de la garde impériale, il devint en 1824 directeur des postes militaires à Figuières (Espagne), et fut admis en 1825 à l'intendance de la maison de Charles X. Dans ces positions si diverses il cultiva toujours la littérature. On lui doit une *Histoire de la guerre contre les Albigeois*, 1833, in-8. Il a laissé en manuscrit : *Règles de la tragédie*; *Sept tragédies en cinq actes et en vers*; *Ephémérides françaises*; *Atlas historique et départemental de la France*; *Histoire de France*, qui s'arrête à Charles VII.

* QUATTRO-FRATI (François-Marie), jésuite, né à Modène en 1646, cultiva l'art oratoire et la poésie avec succès, et devint membre de l'académie de Parme, dite des *innominati*. Il mourut à Plaisance le 16 février 1704, à 58 ans. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Relazione delle essequie ed orazioni in morte del' padre Francesco Bordoni*, Parme, 1671 et 1676, in-4. Bordoni était de Parme, et théologien distingué de l'ordre de Saint-François; *Discorso funebre sopra le virtu di mgr. Ettore Molza, vescovo di Modena*, 1679; *Relazione delle essequie del padre Paolo Rosini, min. conventuale, coll' orazione funebre*, Parme, 1683; *Prediche, panegiriche, co' sermoni per le otto feste principali di Maria Vergine*, Plaisance, 1698, in-12; *Le Lamentazioni di Geremia, volgarizzate*, Plaisance, 1701, in-12; *Prosæ et carmina*, Modène, 1706, in-4. On lui doit en outre, les *Vies* de quelques bienheureux et des opuscules ascétiques. — QUATTRO FRATI (Nicolas), poète latin du XVe siècle, de la même famille que le précédent, était en relation avec les plus célèbres poètes de son temps, le Guarini de Vérone, qui n'est point l'auteur du *Pastor fido*, et l'Arioste, probablement l'un des ancêtres de l'auteur de *Roland furieux*. Il leur adressa quelques *Epigrammes*, consignées dans un beau manuscrit de la bibliothèque du marquis Bevilacqua, à Ferrare. Hylas de Prato dans une élégie que l'on trouve dans le même recueil et dont Tiraboschi a publié un assez long fragment dans la *Bibliot. modenese*, IV, 237, le nomme

Italica splendor, gloria et urbis honos,

et nous apprend que Nicolas avait composé plusieurs poèmes d'une assez grande étendue, dont un sur les guerres de Modène et un autre contre Dante, que Hylas de Prato appelle *Mira dulcedine librum*.

QUATTROMANI (Sertorio), né à Cosenza, dans le royaume de Naples, vers 1541, d'une famille honnête, mourut vers 1606. La littérature et la poésie remplirent toute sa vie. Le recueil de ses *Œuvres*, publié à Naples, en 1714, in-8, renferme des vers latins et italiens, des lettres, etc. On y trouve certaines pièces, mais en petit nombre, dignes de quelque attention. Sannazar, son compa-

triote et presque son contemporain, avait été son modèle, et le copiste lui est inférieur. *Voyez* la liste de ses ouvrages dans le *Dictionnaire historique et critique*, en 4 vol. in-8, publié à Lyon en 1771, sous le nom de *Bonnegarde*; et dans le tome 11 des *Mémoires* de Nicéron.

QUAUHTEMOTZIN. *Voy.* Guatimozin.

* QUECCIUS (Grégoire), médecin, né à Altorf en 1596, fut reçu docteur à Bâle, en 1620, et occupa pendant plusieurs années la chaire de philosophie dans sa ville natale. Il a laissé un ouvrage qui établit sa réputation, et qui a pour titre : *Anatomia philologica, continens discursus de notabilitate et præstantia hominis, contra iniquos conditionis humanæ æstimatores*, imprimé en 1632, in-4, à Nuremberg. Il mourut la même année dans cette ville, à 36 ans.

** QUELEN (Hyacinthe-Louis de), archevêque de Paris, né dans cette ville en 1778, d'une illustre famille de Bretagne, commença ses études au collége de Navarre, et reçut la tonsure en 1790, au moment où la religion et le trône étaient si vivement menacés. Persistant dans sa vocation pour l'état ecclésiastique, sous le règne affreux de la terreur, il continua de se préparer au saint ministère par la prière et l'étude ; et lorsque le séminaire de St.-Sulpice fut rouvert en 1801 par l'abbé Emery (*voy.* ce nom), il en devint un des premiers élèves, et ne tarda pas à se faire remarquer dans les fonctions de catéchiste. Il alla en 1807 recevoir les ordres à Saint-Brieuc, obtint peu après le titre de grand-vicaire de ce diocèse, et, de retour à Paris, fut attaché, sans titre particulier, au cardinal Fesch, qui lui témoigna beaucoup d'affection, et pour lequel il conserva tout sa vie une sincère reconnaissance. Lors du rétablissement des Bourbons sur le trône, attaché d'abord à la grande-aumônerie de France en qualité de vicaire-général, il fut en 1817 nommé suffragant de l'archevêque de Paris avec le titre d'évêque de Samosate *in partibus*, et succéda sur ce siége en 1821 à M. de Talleyrand-Périgord (*voy.* ce nom). L'année précédente, il avait prononcé à Saint-Denis l'oraison funèbre du duc de Berry (*voy.* ce nom), tombé sous le poignard d'un assassin. A peine établi sur son siége, il commença la visite générale de son diocèse et, appliquant le remède où était le mal, il favorisa les missions et ouvrit dans différentes églises des conférences religieuses qui, malgré les efforts d'une opposition coupable, réalisèrent en peu de temps un bien immense. Il fut élevé en 1822 à la pairie, et en 1824 son opposition au projet de remboursement des rentes contribua beaucoup à le faire rejeter. Dans cette circonstance, il reçut les éloges les plus exagérés des mêmes journaux qui depuis lui furent presque continuellement hostiles. Sa santé, que ses travaux avaient gravement compromise, lui fit entreprendre en 1825 un voyage en Italie. Il fut accueilli à Rome avec distinction par Léon XII, qu'il avait connu personnellement pendant sa nonciature en France ; et à son départ il reçut du pontife deux bustes de Saint-Pierre et de Saint-Paul semblables à ceux qui ornent l'église de Saint-Jean de Latran, et qui furent confiés à la garde du chapitre dans le trésor de Notre-Dame de Paris. De retour dans son diocèse, il continua de s'appliquer aux devoirs de l'épiscopat, sans se mêler désormais des questions ardentes de la politique. Les événements de 1830 ne firent que donner un nouveau relief à sa grandeur d'âme et à ses vertus épiscopales. Pendant que l'insurrection éclatait à Paris, et que son palais était livré au pillage, l'archevêque était à Conflans, bien éloigné de soupçonner le danger qu'il courait. Dès qu'il le connut, au lieu de fuir comme on le lui conseillait, il voulut revenir à Paris, où il fut obligé de chercher un asile à l'hospice de la Salpêtrière. Mais n'y étant pas en sûreté, il fut successivement recueilli par des hommes chers à la science, et dont la noble conduite dans cette circonstance mérite d'être signalée : ce sont MM. Caillard, Serres, Lisfranc et Geoffroy-Saint-Hilaire. Le danger passé, ce prélat était revenu s'établir à l'archevêché, lorsqu'une terrible émeute, dirigée principalement contre sa personne, le força de fuir une seconde fois au mois de février 1831. Les insurgés envahirent sa demeure, jetèrent les meubles du prélat dans la Seine, y précipitèrent sa bibliothèque, et ne se retirèrent qu'après avoir dévasté son palais. Cette épreuve le trouva soumis. L'année suivante, époque où le choléra affligeait Paris, il offrit son château de Conflans pour les malades, et, bravant le danger, prodigua lui-même les secours de la religion à ceux qui étaient atteints du redoutable fléau. Sa noble conduite dans cette circonstance (1) força l'admiration même de ses ennemis, qui depuis n'osèrent plus troubler une vie entièrement consacrée aux bonnes œuvres ; les circulaires, les mandements, les lettres pastorales qu'il publia pour exciter la charité publique en faveur des orphelins du choléra resteront comme un monument durable de son éloquence et de son active charité. Ce vertueux prélat mourut à Paris, le 31 décembre 1839, à 61 ans, regretté des pauvres dont il avait été le père et l'appui. En 1824, il avait remplacé le cardinal de Bausset à l'académie française, et le discours qu'il prononça dans cette circonstance fut remarqué. Il a eu pour successeur, M. le comte Molé, qui l'a dignement loué. Outre des *Mandements*, dont le recueil a été imprimé en 2 vol. in-4, on a de ce prélat l'*Oraison funèbre de Louis XVI*, prononcée en 1814, et celle du duc de Berry, en 1820. M. Bellemare fit paraître quelques jours après sa mort un écrit intitulé : *M. de Quelen pendant dix ans*, in-8, et M. Henrion a publié *la Vie et les travaux apostoliques de M. de Quelen*. Cette vie est très-exacte et donne une juste idée du caractère élevé de l'archevêque, de ses vertus aimables, de sa douceur, de sa piété, de son tact, et de l'esprit qui a dirigé son administration.

QUELEN. *Voy.* Vauguyon.

QUELLIN (Érasme), *Quellinus*, peintre, né à Anvers en 1607, mort dans cette ville l'an 1678, s'adonna dans sa jeunesse à l'étude des belles-lettres. Il professa même quelque temps la philosophie ; mais son goût pour la peinture l'ayant entièrement dominé, il fréquenta l'école de Rubens,

(1) Elle a été retracée avec éloquence par M. Molé, dans son *Discours de réception* à l'académie française.

et donna des preuves de l'excellence de son génie. Ses compositions font honneur à son goût. Son coloris se ressent des leçons de son illustre maître; sa touche est ferme et vigoureuse. Il y a peu de peintres qui aient fait de plus grands tableaux ; celui du *Paralytique*, qu'on voit dans l'église de l'abbaye de Saint-Michel à Anvers, occupe tout le fond de la croisée. On voit aussi deux de ses plus grandes compositions dans le réfectoire de l'abbaye de Tongerloo. Son imagination vaste, hardie, gigantesque et luxuriante, à force d'ornements et d'incidents, embrouillait quelquefois les sujets, de manière que du premier abord il n'est pas toujours aisé de les saisir. Il s'est beaucoup attaché à l'architecture et aux figures d'optique. Dans la *Description des principaux ouvrages de peinture, sculpture, etc., de la ville d'Anvers*, imprimée à Anvers, 1774, il est toujours nommé *Quillin*; mais on voit *Quellinus* écrit de sa main sur un dessin qui exprime pittoresquement cette vérité eucharistique : *Visus, gustus, tactus in te fallitur, sed auditu solo, tutò creditur.* Il eut un fils, nommé Jean-Erasme QUELLIN, qui n'eut point les talents de son père. On voit pourtant de lui dans différentes villes de l'Italie, quelques tableaux qui lui font honneur. — Son neveu, Artus QUELLIN, a fait à Anvers, sa patrie, des morceaux de sculpture qui le font regarder comme un excellent artiste. C'est lui qui a exécuté les belles sculptures de l'hôtel de ville d'Amsterdam, gravées par Hubert QUELLIN.

* QUELLMALTZ (Samuel-Théodore), savant médecin, né en 1679, à Friedberg en Misnie, s'étant établi à Leipsig, y fut successivement professeur d'anatomie, de chirurgie, de physiologie et de pathologie, et y mourut en 1758. On a de lui des thèses recueillies par Haller dans ses *Dissertationes ad morborum historiam*, etc., et qui étaient dignes de cet honneur. Ce sont : *De ptyalismo febrili*, Leipsig, 1748; *De narium, eorumque septi incurvatione*, 1750; *De musculorum capitis extensorum paralysi*, 1757; *De viribus electricis medicis*, 1753; *Programma quo frigoris acrioris in corpore humano effectus expendit*, 1755.

* QUENON (J.), lexicographe, né vers 1767, mort professeur de seconde au collége de Louis-le-Grand, le 23 juillet 1821, à 54 ans, avait publié, en société avec M. Thory, 1er employé à la bibliothèque du roi, un *Dictionnaire grec-français*, Paris, 1807, 2 vol. in-8, ouvrage adopté par l'université, mais qui a été surpassé par les dictionnaires de Planche et de C. Alexandre. Quenon a laissé des matériaux pour un *Dictionnaire français-grec.*

QUENSTEDT (Jean-André), théologien luthérien, né en 1617 à Quedlinbourg, mort en 1688, à 71 ans, a laissé : un *Traité*, en forme de dialogue, *touchant la naissance et la patrie des hommes de lettres*, depuis Adam jusqu'en 1600, in-4; cet ouvrage, superficiel et inexact, parut à Wittemberg en 1654, in-4; un savant traité *De sepultura veterum, sive de ritibus sepulcralibus Græcorum, Romanorum, Judæorum et Christianorum*, in-8 et in-4; c'est son meilleur écrit; Un *Système de la théologie de ceux qui suivent la confession d'Augsbourg*, en 4 vol. in-folio, 1685. On en diminuerait le nombre si on en ôtait ce qu'il a écrit en pure perte contre les catholiques. Du reste, l'ouvrage est très-bien intitulé : dès qu'on se détache une fois de la doctrine de l'Eglise catholique, tout ce que l'on disserte en théologie n'est que *système*, qu'un ensemble d'opinions éphémères et arbitraires ; plusieurs autres *ouvrages* remplis d'érudition, mais quelquefois dénués de critique, d'exactitude et de goût.

QUENTAL (Barthélemi), né dans l'île de Saint-Michel, une des Açores, en 1626, donna dès son enfance des marques d'une piété singulière. Devenu confesseur de la chapelle du roi de Portugal, et l'un de ses prédicateurs ordinaires, il profita de son crédit pour fonder la congrégation de l'Oratoire du Portugal, l'an 1668. Il refusa l'évêché de Lamego, et mourut saintement en 1698 à 72 ans. On a de lui : des *Méditations sur les mystères*; des *Sermons* en portugais, qui sont pleins d'onction. Le pape Clément XI lui donna le titre de *Vénérable.*

QUENTIN (saint), martyr dans le IIIe siècle, était romain, si l'on en croit ses Actes publiés par Surius, et descendait d'une famille sénatorienne. Rempli d'ardeur pour la propagation de l'Evangile, il quitta son pays, renonça à toutes les espérances qu'il avait dans le monde, et partit pour les Gaules avec saint Lucien. Il pénétra jusqu'à la ville d'Amiens, qu'il choisit pour y exercer son zèle apostolique, et ce zèle lui procura la couronne du martyre au commencement du règne de Maximien-Hercule, que Dioclétien associa à l'empire en 286. Après avoir souffert dans les tortures tous les raffinements que la cruauté peut inventer, il fut conduit par ordre de Riccius Varus, préfet du prétoire dans les Gaules, d'Amiens à Augusta, capitale du Vermandois. Il y persista généreusement dans la confession de la foi ; et, après avoir été percé de broches et de clous, il eut la tête tranchée le 31 octobre 287. Saint Eloi, évêque de Noyon et de Vermandois, ayant fait chercher ses saintes reliques en 641, on les trouva avec les clous dont le corps du saint avait été percé et on les plaça dans l'église derrière l'autel. On en fit une nouvelle translation le 25 octobre 825. Ces reliques sont conservées chez les chanoines de Saint-Quentin, qui prend son nom de celui du saint martyr. Cependant quelques savants prétendent que Saint-Quentin n'est pas exactement l'*Augusta Veromanduorum*. *Voy.* le *Dictionnaire géog.*, 1793.

QUERINI (Angelo-Maria). *Voy.* QUIRINI.

* QUER-Y-MARTINEZ (Joseph), botaniste espagnol, né en 1695, à Perpignan, étudia la médecine à Valence, puis à Barcelonne et à Madrid. Attaché, en qualité de chirurgien-major, à un régiment, il profita de ses différents voyages, dans plusieurs provinces de l'Espagne, sur les côtes de l'Afrique et ailleurs, pour recueillir un grand nombre de plantes et de graines, dont il forma dans la suite un jardin botanique où il réunit en peu d'années plus de deux mille espèces. Cet établissement, le premier de ce genre en Espagne, donna l'idée à Charles III d'en créer un semblable dans le Prado ; mais ce projet ne fut mis à exécution qu'en 1755, sous Ferdinand VI. Quer fut désigné pour y remplir la chaire de botanique, et les succès qu'obtinrent ses leçons lui méritèrent la place de

directeur. Il mourut à Madrid le 19 mars 1764, avant d'avoir pu terminer l'ouvrage auquel il doit sa réputation, c'est la *Flore espagnole*, ou *Histoire des plantes d'Espagne*, 1762, 4 vol. in-4, avec une petite *Carte de la péninsule* et 188 planches. Ortega (*voy.* ce nom, VI, 309), en a publié les deux derniers vol. en 1784 et a fait précéder le 5e de l'*Eloge historique de Quer*. Ce botaniste est le premier Espagnol qui ait publié un travail sur les plantes de son pays. On regrette qu'il n'ait tenu aucun compte de la réforme opérée dans l'étude de l'histoire naturelle par Linnée, envers lequel d'ailleurs il se montre injuste.

QUERAS (Mathurin), docteur de Sorbonne, naquit à Sens, l'an 1614, d'une famille obscure. M. de Gondrin, archevêque de cette ville, le mit à la tête de son séminaire, et le fit un de ses grands-vicaires. Cet ecclésiastique avait été exclu de Sorbonne pour avoir refusé de signer le formulaire, et de souscrire à la censure contre le docteur Arnauld. Il mourut à Troyes en 1695, âgé de 81 ans. Nous avons de lui un *Eclaircissement* de cette question : « Si le concile de Trente a décidé ou déclaré que » l'*attrition*, conçue par les seules peines de l'enfer » et sans amour de Dieu, soit une disposition suf- » fisante pour recevoir la rémission des péchés et la » grâce de la justification au sacrement de péni- » tence? 1685, in-8. Il défend la négative. » *Voy.* NEERCASSEL.

* QUERBEUF ou QUERBŒUF (Yves-Mathurin-Marie de), jésuite, né à Landernau en 1726, entra fort jeune dans la société de Jésus, où il se distingua par ses talents, et occupa divers emplois. A la suppression de l'ordre en France, il se retira dans les Pays-Bas. De retour à Paris, il habita d'abord chez la duchesse de Nivernois, puis chez le duc de la Vauguyon qui lui confia l'éducation de son fils. Ses lumières et ses vertus lui méritèrent la confiance de plusieurs personnes de distinction qui le choisirent pour directeur. A la révolution il quitta une seconde fois la France, et se réfugia avec la comtesse de Marsan à Brunswick, où il mourut vers 1799. Ses productions sont peu nombreuses et il n'a attaché son nom à aucun ouvrage remarquable : on connaît seulement de lui une *Ode sur la naissance du duc de Berri*, la *Vie de Fénélon*, à la tête de l'édition qu'il a donnée des *Œuvres* de cet illustre prélat, et la traduct. de l'*Oraison funèbre du duc de Bourgogne*, composée en latin par son confrère le P. Willermet. Mais on lui doit, comme éditeur : *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis, Dauphin de France*, recueillis par le père Griffet, Paris, 1777, 2 vol. in-12; *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la compagnie de Jésus*, Paris, 1780-83, 26 vol. in-12. Les relations des divers pays étaient placées confusément dans la première édition. Querbeuf les divisa en quatre parties, le Levant, l'Amérique, les Indes et la Chine avec les royaumes adjacents; il réunit les lettres qui avaient rapport à la même mission et au même pays, et y en ajouta de nouvelles ainsi que des mémoires inédits, et des Notes du savant père Brotier; *Œuvres de Fénélon*, 1787-92, 9 vol. in-4. Cette édition, entreprise sous les auspices du clergé de France, fut d'abord confiée à l'abbé Gallard; mais il mit tant de lenteur à s'acquitter de ce travail, qu'il fallut songer à le remplacer, et on lui substitua le père Querbeuf. L'abbé Gallard n'avait laissé que peu de matériaux, et Querbeuf, dont les occupations étaient très-multipliées, ne pouvant apporter à ce travail les soins nécessaires, a laissé échapper des erreurs. On les a fait disparaître des éditions plus récentes des *Œuvres* de l'illustre archevêque de Cambrai (*voy.* FÉNÉLON); *Sermons du* P. de Neuville, Paris, 1776, 8 vol. in-12. Querbeuf fut secondé dans cette édition par le père Mars, son ancien confrère; les *Observations sur le Contrat social de J.-J. Rousseau, et les réflexions sur les Psaumes et sur Isaïe*, par le P. Berthier. Ce dernier ouvrage, publié avec beaucoup de négligence, fourmille de fautes; elles ont été corrigées dans une édition postérieure, publiée sous le titre plus convenable d'*Œuvres spirituelles* du père Berthier. Querbeuf était recommandable par sa haute piété, par sa modestie et sa simplicité : il était oncle de l'abbé Legris-Duval.

* QUERCIA (Jacques della), sculpteur, né en 1358 à Sienne, était déjà connu par plusieurs ouvrages remarquables lorsqu'il fut chargé de la construction de la belle fontaine de marbre qui orne la place del Consiglio, dans sa ville natale. C'est de ce monument, l'un des plus beaux que l'on connaisse en ce genre, qu'il a été nommé Jacques, *della Fontana*. Il eut la surintendance des travaux de la cathédrale de Sienne, construite sur le plan du *Duomo* de Florence, et mourut dans sa patrie en 1420.

QUERENGHI (Antoine), poète italien et latin, naquit à Padoue en 1546. Il eut un talent précoce : à l'âge de 14 ans, il expliquait les passages les plus difficiles des auteurs grecs et latins, et possédait déjà plusieurs langues modernes. Il obtint les mêmes succès dans les sciences, et avant d'avoir atteint sa 25e année, il savait la philosophie, la jurisprudence, la théologie, et avait acquis une grande réputation comme poète. Son aptitude pour les affaires le fit appeler à la cour de Rome, où il prit les ordres et fut secrétaire du sacré collége, sous cinq papes, qui l'envoyèrent dans plusieurs missions importantes auprès des cours de France, d'Espagne, de la république de Venise, etc. Henri IV voulut l'attirer auprès de lui; Querenghi préféra demeurer attaché au saint Siége. Clément VIII le fit chanoine à Padoue. Paul V le rappela à Rome, le nomma son camérier secret, référendaire de l'une et de l'autre signature, et prélat ordinaire. Grégoire XV et Urbain VIII le conservèrent dans ces mêmes places; et il mourut à Rome le 1er septembre 1633, âgé de 87 ans. Il a laissé des *Poésies latines*, Rome, 1629, in-8, et *italiennes*, ibid., 1616, in-8. La plupart de celles-ci sont des sujets sacrés, où l'on trouve de la facilité et une grande pureté de langage. Ces mêmes qualités distinguent ses *Poésies latines*, qui sont écrites avec plus de verve et de chaleur que les premières, étant composées dans une langue à laquelle Querenghi s'était plus particulièrement livré. On y trouve aussi plusieurs heureuses imitations d'*Horace*.

* QUERENGHI (Flavio), neveu du précédent, né à Padoue en 1580. Après avoir achevé ses études dans sa ville natale d'une manière brillante, il se perfectionna dans toutes les sciences cultivées à cette époque en suivant les leçons des plus habiles professeurs, à Rome, à Parme et enfin à Pérouse. Nommé par Grégoire XV son *camérier* d'honneur, il fut choisi plus tard pour le siége épiscopal de Veglia; à cette dignité il préféra le modeste canonicat de Padoue dont il était pourvu. Il excellait surtout dans la philosophie morale. En 1624 le sénat de Venise lui en offrit une chaire qu'il accepta. Il mourut dans cet emploi en 1646. Il a publié : *Epitome institutionum moralium. De genere dicendi philosophorum*; *Introductio in philosophiam moralem Aristotelis*. Cette philosophie était le sujet principal de ses leçons, la destination de la chaire qu'il occupait étant de l'expliquer, *De honore libri V*; *De consiliariis principum*; *Alchimia delle passioni dell' anima*, etc.; *Raggionamento a nome dello studio di Padova ad Ottaviano Bon.*, *podesta*; *Discorsi varj curiosi ed eruditi*. Par son testament Querenghi partagea sa bibliothèque entre les dominicains de Padoue et les religieux d'une chartreuse voisine où il avait choisi sa sépulture. Il était lié d'amitié avec François Rémond, jésuite, qui lui adressa plusieurs épigrammes, dans lesquelles il le loue de son goût pour la poésie, et de ses connaissances profondes en jurisprudence. (*Voy.* Rémond, François).

QUERINI (Angelo-Maria). *Voy.* Quirini.

* QUERIOLET (Pierre de), né le 14 juillet 1602, dans la ville d'Aurai, en Bretagne, était fils d'un conseiller au parlement qui lui fit donner une éducation religieuse, dont il profita peu. Il se laissa entraîner au libertinage, et sa débauche l'entraîna dans d'autres crimes. Il avait achevé son cours de droit, lorsqu'il s'enfuit de la maison paternelle emportant une somme considérable. L'ayant bientôt dissipée, il eut recours à toute sorte d'expédients pour se procurer de l'argent. Habile à manier l'épée, il provoquait en duel tous ceux qui avaient le malheur de lui déplaire et fit de nombreuses victimes. A la mort de son père il revint à Rennes et acheta une charge de conseiller au parlement. Cette place honorable ne le rendit pas plus sage, son impiété surtout s'accrut encore. Sa corruption alla si loin, qu'il entrait dans ses vœux de pouvoir séduire des religieuses. On eut dit cependant que Dieu épuisait pour lui toutes les ressources de sa miséricorde. La foudre brûla un jour une partie du lit où il était couché, et une autre fois l'abattit de son cheval. Enfin une espèce de vision qui dura cinq ou six heures, et pendant laquelle il se crut plongé dans l'enfer, produisit sur son esprit une profonde impression. Il donna quelques signes de conversion et entra même chez les chartreux pour y faire pénitence. Mais peu après il retourna au vice et il continua ses désordres et ses blasphèmes. Au milieu de ses déplorables égarements il avait néanmoins conservé un reste de dévotion pour la sainte Vierge, et, lors même qu'il blasphémait le nom de Dieu, par une contradiction inexplicable, il invoquait sa mère. Aussi plus tard il attribua sa conversion à l'intercession de Marie. Elle s'opéra à Loudun où il s'était rendu pour tenter de corrompre une demoiselle huguenote. Un des moyens de séduction qu'il voulait employer était d'abjurer le catholicisme. Mais avant d'exécuter ce projet, il voulut être témoin de l'exorcisme de jeunes filles possédées du démon. Frappé de cette sainte cérémonie, la lumière entra dans son esprit, et il résolut de mener une vie chrétienne. Après avoir vendu sa charge de conseiller, il fit un pélerinage à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle à Rennes, et là il se confirma dans sa résolution. Il se soumit à plusieurs épreuves, et se décida ensuite, de l'avis de son directeur, à prendre les ordres sacrés; Queriolet fut ordonné le 28 mars 1637. Dès lors sa vie ne présente qu'une suite de mortifications. Il serait trop long de détailler tous les genres de privations qu'il s'imposa; il prit à tâche de maltraiter son corps, et jusqu'à sa mort ce fut une pénitence continuelle. Sa fortune tout entière fut consacrée au soulagement des pauvres : souvent il visitait les hospices et les prisons. Autant ses premières années avaient donné de scandale, autant les dernières furent édifiantes. Sa mort qui fut celle d'un saint arriva le 8 octobre 1660. Plusieurs personnes malades, dit-on, furent guéries en l'invoquant ou en venant visiter son tombeau. Sa vie a été écrite sous ce titre : *Le grand Pécheur converti, représenté dans deux états de la vie de M. de Queriolet, prêtre, conseiller au parlement de Rennes, par le P. Dominique de Sainte-Catherine, religieux Carme de la province de Touraine et observance de Rennes*, 3e édit., augmentée, Paris, 1671, in-12. On la trouve aussi dans les *Vies, gestes, mort et miracles des saints de la Bretagne-Armorique*, par Albert-le-Grand.

QUERK (Ignace), jésuite, né en Autriche, passa sa vie dans l'instruction du peuple, surtout dans les campagnes, et fut regardé des grands et des petits comme le modèle des hommes apostoliques. Vieux et infirme, retiré dans la maison de Sainte-Anne, qui était le noviciat des jésuites à Vienne, il exhortait les novices qui le servaient dans sa maladie à se pourvoir d'une vertu ferme et résistante, parce qu'il arriverait bientôt des temps où ils en auraient besoin, et leur disait souvent : *Advenient tempora magnæ tribulationis, quibus absque solida virtute succumbetis. Gaudebitis si quis vobis micas de mensa suppeditaverit; sanguis a capitibus vestris defluet* : prédiction accomplie à l'égard de la société, et à l'égard du clergé en général. Il mourut en 1743, à l'âge de 84 ans.

QUERLON (Anne-Garbriel Meusnier de), né à Nantes en 1702, mort à Paris, le 22 avril 1780, s'était fait recevoir avocat; mais il renonça à cette profession pour se livrer à la littérature. L'abbé Sallier l'attacha à la garde des manuscrits de la bibliothèque du roi. Il occupa cette place huit années, et dans cet espace de temps il lut les meilleurs ouvrages dans tous les genres. N'ayant rien mis en réserve pour sa vieillesse, il serait peut-être tombé dans la misère, si l'abbé Mercier de Saint-Léger ne l'eût fait entrer, comme bibliothécaire, chez Beaujon, riche financier, qui consacrait une grande partie de sa fortune à protéger les lettres et

les arts. M. de Maurepas lui fit aussi accorder une pension. Querlon a donné un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Testament littéraire de l'abbé des Fontaines*, 1746, in-12; le *Code lyrique*, ou *Règlement pour l'Opéra de Paris*, 1743, in-12; une *Edition* de Lucrèce, 1744, in-12, accompagnée de notes très-estimées; une *Edition* de Phèdre, avec des notes; une *Edition* des poésies d'Anacréon; *Collection historique* ou *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle en* 1748, Paris, 1757, in-12; *Continuation* de *l'Histoire des voyages*, de l'abbé Prévôt; elle forme le 17e vol. de l'édit. in-4; des *Romans*, fades moins et moins ennuyeux que la plupart des productions de ce genre; *Traduction* du poème de la Peinture, de l'abbé de Marsy; elle est fidèle et élégante; la préface des *Dons de Comus*, ouvrage plein de gaieté et de finesse. Il a rédigé, pendant 22 ans, la feuille périodique intitulée : *Annonces et Affiches*, le *Mercure*, la *Gazette* et autres journaux. Critique éclairé, sage, profond, il eut le mérite rare de bien apprécier les talents, de faire valoir les ouvrages essentiels, de ne traiter que légèrement les objets frivoles, d'être ferme et invariable sur les principes du devoir, de la décence, de la religion, des mœurs, du bien public et du vrai goût en matière d'art et de littérature. Dans les douleurs de sa dernière maladie, il a joui des adoucissements que les lettres et la religion peuvent seules procurer. Heureux d'avoir su éviter, au milieu de l'égoïsme et des factions, tout esprit de brigue et de parti, d'avoir vécu sans faste et sans ambition !

* QUERNO (Camille), improvisateur, né vers 1482, à Monopoli, dans le royaume de Naples, dut à son humeur enjouée et à ses talents de puissants protecteurs. Venu en 1514, à Rome, il y reçut un accueil très-favorable de Léon X, qui l'admit à sa table, et le combla de bienfaits. Après la mort de ce pontife (1521), il retourna dans sa patrie; comme il était dissipateur et ami du vin, il eut bientôt consommé ce qu'il avait amassé à la cour de Rome. Malade et réduit à l'indigence, il fut contraint de se réfugier dans un hôpital où il mourut en 1530. Il avait composé un poème de 20 mille vers intitulé l'*Axiade*, qu'il récitait par cœur.

QUESNAY (François), chef de la secte des économistes, premier médecin ordinaire de Louis XV, membre de l'académie des sciences de Paris et de la société royale de Londres, né à Merey, près de Monfort-l'Amaury, en 1694, d'un laboureur, s'occupa des travaux de la campagne jusqu'à 16 ans. Il apprit alors à lire et à écrire, et fit ses délices de la lecture de la *Maison rustique* de Liébault. Le chirurgien du village d'Ecquevilli lui donna quelque teinture de grec et de latin, et des premiers principes de son art. Ayant pris la maîtrise en chirurgie, il alla l'exercer à Mantes. M. de la Peyronie le trouvant déplacé dans une petite ville, l'appela à Paris pour être secrétaire de l'académie de chirurgie qu'il voulait établir. Quesnay orna le premier recueil des Mémoires de cette compagnie d'une préface qui donne une idée favorable de ses talents. La goutte qui le tourmentait lui fit abandonner la chirurgie pour la médecine; mais son ancien goût pour l'économie rurale et politique se réveilla à la fin de ses jours, et il fut regardé comme un des patriarches de la secte des économistes, qui le perdit au mois de décembre 1774. Elle fit son oraison funèbre; et bien qu'on ne puisse en approuver l'enthousiasme et les exagérations, on doit cependant reconnaître à Quesnay des qualités patriotiques et sociales, quoique son génie égaré par une imagination inquiète et exaltée ait toujours eu quelque chose d'exotique et de romanesque. (*Voy.* Mirabeau, vi, 28). Ses ouvrages sont : *Observations sur les effets de la saignée*, 1730, in-12, réimprimé en 1750; *Essai physique sur l'économie animale*, 1747, 3 vol. in-12; où il développe, suivant sa manière de voir, l'origine et les progrès, les excès et les remèdes des passions. Si on excepte les idées fausses de Quesnay, ce n'est qu'une suite de plagiats et d'endroits copiés dans Boerhaave; L'*Art de guérir par la saignée*, 1736, in-12. Ce livre, réimprimé en 1750, offre des raisonnements et des principes qui ont été contredits avec raison; *Traité des fièvres continues*, 1752, 2 volumes in-12, bon ouvrage; *Traité de la gangrène*, 1749, in-12; *De la suppuration*, 1749, in-12; *Physiocratie*, ou *Du gouvernement le plus avantageux au genre humain*, 1768, in-8 : livre dont les idées sont aussi singulières que le style ridiculement recherché, ampoulé et amphibologique; divers *Opuscules* sur la science économique, où il y a quelques bonnes vues, mais encore plus de spéculations fausses, inutiles ou même dangereuses; quelques articles de l'*Encyclopédie* relatifs à la même matière. Depuis sa mort, la secte des économistes a beaucoup perdu de son crédit : le public, d'abord engoué des grands mots d'*humanité, de bienfaisance*, d'*amour des hommes*, etc., a ouvert les yeux sur cette espèce de charlatanerie, comme sur les autres, qu'il ne connaît pour l'ordinaire qu'après en avoir été dupe. *Voy.* Turgot. L'éloge de Quesnay par Grand-Jean de Fouchy a été inséré dans le *recueil de l'académie des sciences*. Le marquis de Mirabeau, l'un des plus grands admirateurs de Quesnay, et qui, dit-on, l'avait aidé dans la rédaction de quelques-uns de ses ouvrages, a composé aussi son *éloge*; mais il est d'un ridicule si rare que, s'il faut en croire Laharpe, les curieux l'ont conservé comme un modèle de galimatias. Il existe un troisième *Eloge de Quesnay* par le comte d'Albon, Paris, 1775, in-8. Il a été inséré dans le *Nécrologe* des hommes célèbres de France. Le *portrait de Quesnay* a été gravé par Will, in-8 et in-fol., et par J. Ch. François, à la manière noire : l'un et l'autre sont également recherchés.

QUESNE (Abraham, marquis du), né en Normandie en 1610, apprit le métier de la guerre sur mer sous son père, capitaine habile. En 1637, il se trouva à l'attaque des îles de Sainte-Marguerite, et l'année d'après, il contribua beaucoup à la défaite de l'armée navale d'Espagne devant Cattari. Il se signala devant Tarragone en 1641, devant Barcelonne en 1642, et l'an 1643 dans la bataille qui se donna au cap de Gates contre l'armée espagnole. L'année suivante, 1644, il alla servir en Suède, où son nom était déjà connu avantageusement. Il

y fut fait major de l'armée navale, puis vice-amiral. Il avait ce dernier titre dans la bataille où les Danois furent entièrement défaits, et il aurait fait prisonnier le roi de Danemarck lui-même, si ce prince n'avait été obligé, la veille de la bataille, par suite d'une blessure dangereuse, de sortir du vaisseau qu'il montait. Du Quesne, rappelé en France en 1647, fut destiné à commander l'escadre envoyée à l'expédition de Naples. Comme la marine de France était fort déchue de son premier lustre, il arma plusieurs navires à ses dépens en 1650. Ce fut avec sa petite flotte qu'il obligea Bordeaux, révolté contre son roi, à se rendre. Ce qui a le plus contribué à son éclatante réputation, ce sont les guerres de Sicile. Ce fut là qu'il eut à combattre le grand Ruyter, et qu'il résista dans trois batailles, avec un succès presque égal, aux flottes réunies de Hollande et d'Espagne, le 8 janvier, le 22 avril et le 2 juin 1676. Le général hollandais fut tué dans le second combat. Les vaisseaux de Tripoli, qui étaient en guerre avec la France, se retirèrent dans le port de Chio. Du Quesne alla les foudroyer avec une escadre de six vaisseaux; et après les avoir tenus bloqués pendant longtemps, il les obligea à demander la paix. Alger et Gênes furent forcés de même à implorer la clémence de Louis XIV. Du Quesne mourut à Paris en 1688, à l'âge de 78 ans, dans le calvinisme où il avait été élevé, laissant quatre fils, dont le plus connu est Henri, marquis du Quesne, qui se distingua par son habileté dans la guerre dans la marine. Il mourut à Genève en 1722, à 71 ans. On a de lui des *Réflexions anciennes et nouvelles sur l'Eucharistie*, 1717, in-4, dont les protestants font un cas singulier, parce qu'elles renferment toutes les erreurs de la secte touchant cet auguste mystère des chrétiens.

QUESNÉ (François-Alexandre), botaniste-cultivateur, naquit en 1742 à Rouen. Il renonça au commerce qu'il avait embrassé pour plaire à ses parents, et se livra tout entier à la culture des plantes et à l'étude raisonnée de la botanique. Quesné acclimata dans son jardin de Bois-Guillaume, près de Rouen, plusieurs plantes exotiques, telles que les mélèzes, les cèdres du Liban, et le *ginkgo biloba*. Il a publié divers *Mémoires* et *Notices* sur la botanique, la plupart insérés dans le *Recueil* de la Société d'émulation de sa ville natale. Quesné traduisit l'excellent *Discours* que M. A.-L. de Jussieu avait placé en tête de son *Genera plantarum*; mais malheureusement ce dernier ouvrage est encore inédit. Le travail qui fait le plus d'honneur à Quesné, comme écrivain, est la traduction française de la *Philosophie botanique de Linnée*, Rouen, 1788, in-8, et qui eut beaucoup de succès. Quesné mourut dans sa patrie le 17 avril 1820, âgé de 78 ans.

QUESNEL (Pasquier), né à Paris le 14 juillet 1634 d'une famille honnête, fit son cours de théologie en Sorbonne avec beaucoup de distinction. Après l'avoir achevé, il entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1657. Consacré tout entier à l'étude de l'Ecriture et des Pères, il composa de bonne heure des livres de piété, qui lui méritèrent, dès l'âge de 28 ans, la place de premier directeur de l'institution de Paris. Ce fut pour l'usage des jeunes élèves confiés à ses soins qu'il composa ses *Réflexions morales*. Ce n'étaient d'abord que quelques pensées sur les plus belles maximes de l'Evangile. Le marquis de Laigue ayant goûté cet essai, en fit un grand éloge à Félix Vialart, évêque de Châlons-sur-Marne, qui résolut de l'adopter pour son diocèse. L'oratorien, flatté de ce suffrage, augmenta beaucoup son livre : il fut imprimé à Paris en 1671, avec un mandement de l'évêque de Châlons et l'approbation des docteurs. Quesnel travaillait alors à une nouvelle édition des *Œuvres* de saint Léon, pape, sur un ancien manuscrit apporté de Venise, qui avait appartenu au cardinal de Grimani. Elle parut à Paris en 1675, en 2 vol. in-4, fut réimprimée à Lyon en 1700, in-fol., et l'a été depuis à Rome en 3 vol. in-fol. avec des augmentations et des changements. Quelque éloge qu'en fasse M. du Pin, l'oratorien semble ne l'avoir entreprise que pour attaquer les prérogatives du saint Siége : d'ailleurs il s'est donné des peines inutiles pour prouver que saint Léon est auteur de la lettre à Démétriade et du livre de la *Vocation des gentils*. Le repos dont il avait joui jusqu'alors fut troublé peu de temps après. L'archevêque de Paris (M. de Harlay), instruit de son attachement aux nouveaux disciples de saint Augustin, et de son opposition à la bulle d'Alexandre VII, l'obligea de quitter la capitale et de se retirer à Orléans en 1681; mais il n'y resta pas longtemps. On avait dressé dans l'assemblée générale de l'Oratoire, tenue à Paris en 1678, un formulaire de doctrine qui défendait à tous les membres de la congrégation d'enseigner le jansénisme et quelques nouvelles opinions en philosophie, dont on se défiait alors, parce qu'elles n'étaient pas encore bien éclaircies. Dans l'assemblée de 1684, il fallut quitter ce corps ou signer ce formulaire. Quelques membres de la congrégation en sortirent: Quesnel fut de ce nombre. Il se retira aux Pays-Bas en 1685, et alla se consoler auprès de M. Arnauld à Bruxelles. C'est alors qu'il commença à jouer un rôle. Ayant un talent singulier pour écrire facilement, avec onction et élégance, jouissant d'une santé robuste, que ni l'étude, ni les voyages, ni les peines continuelles d'esprit n'altérèrent jamais; joignant à l'étude le désir de diriger les consciences, personne n'était plus en état que lui de remplacer Arnauld. Il en avait recueilli les derniers soupirs. Un auteur prétend « qu'Arnauld mourant l'avait » désigné chef d'une faction malheureuse. Aussi » les jansénistes, à la mort de leur *pape*, de leur » *père abbé*, mirent-ils Quesnel à la tête du parti. » L'ex-oratorien méprisa des titres si fastueux, et » ne porta que celui de *père prieur*. Il avait choisi » Bruxelles pour sa retraite. Le savant bénédictin » Gerberon, un prêtre nommé Brigode, et trois » ou quatre autres personnes de confiance com» posaient sa société. Tous les ressorts qu'on peut » mettre en mouvement, il les faisait agir en » digne chef du parti. Soutenir le courage des élus » persécutés, leur conserver les anciens amis et » protecteurs ou leur en faire de nouveaux, rendre » neutres les personnes puissantes qu'il ne pouvait » se concilier; entretenir sourdement des corres» pondances partout, dans les cloîtres, dans le

» clergé, dans les parlements, dans plusieurs cours » de l'Europe : voilà quelles étaient ses occupations » continuelles. Il eut la gloire de traiter par am- » bassadeur avec Rome. Hennebel y alla, chargé » des affaires des jansénistes. Ils firent de leurs » aumônes un fonds qui le mit en état d'y repré- » senter. Il y figura quelque temps : il y parut » d'égal à égal avec les envoyés des têtes cou- » ronnées; mais les charités venant à baisser, son » train baissa de même. Hennebel revint de Rome » dans les Pays-Bas en vrai pèlerin mendiant. » Quesnel en fut au désespoir; mais, réduit lui- » même à vivre d'aumônes, comment eût-il pu » fournir au luxe de ses députés? » Ce fut à Bruxelles qu'il acheva ses *Réflexions morales sur les actes et les épîtres des apôtres*. Il les joignit aux *Réflexions sur les quatre Evangiles*, auxquelles il donna plus d'étendue : l'ouvrage ainsi complet parut en 1693 et 1694. Le cardinal de Noailles, alors évêque de Châlons, successeur de Vialart, invita par un mandement, en 1695, son clergé et son peuple à le lire. Il le proposa aux fidèles comme le *pain des forts et le lait des faibles*. Les jésuites, voyant qu'on multipliait les éditions de ce livre, y soupçonnèrent un poison caché. Le signal de la guerre se donna en 1696. Noailles, devenu archevêque de Paris, publia une instruction pastorale sur la *prédestination*, qui occasionna *le Problème ecclésiastique*. (*Voy.* NOAILLES.) Cette brochure roulait presque entièrement sur les *Réflexions morales*. Elle donna lieu à examiner ce livre. Le cardinal de Noailles convint que la critique était fondée, et fit faire des corrections; l'ouvrage ainsi corrigé parut à Paris en 1696. La retraite de Quesnel à Bruxelles ayant été découverte, Philippe V donna un ordre pour l'arrêter : l'archevêque de Malines, Humbert de Précipiano, le fit exécuter. On le trouva au refuge de Forêt, caché derrière un tonneau. « Comme on avait de » la peine à le reconnaître, dit l'abbé Bérault, sous » l'habit séculier qu'il portait, on lui demanda » s'il n'était pas le père Quesnel. Il répondit avec » simplicité qu'il s'appelait de Rebecq. *De Fresnes*, » *de Rebecq, le père Prieur* : c'étaient là pour lui » autant de noms de guerre, et de pieux expédients, » pour éviter les restrictions mentales et l'abomi- » nable équivoque. » On ne laissa pas de saisir de Rebecq, et on le conduisit dans les prisons de l'archevêché, d'où il fut tiré par une voie inespérée, le 13 septembre 1703. Sa délivrance fut l'ouvrage d'un gentilhomme espagnol réduit à la misère, qui, plein d'espoir en la boîte qui vaut la pierre philosophale, perça les murs de la prison et brisa ses chaînes. En l'arrêtant, on s'était saisi de ses papiers, et de ceux qu'il avait d'Arnauld : le jésuite Le Tellier en fit des extraits, dont madame de Maintenon lisait tous les soirs quelque chose à Louis XIV pendant les dernières années de sa vie. Le monarque y trouva des motifs nouveaux de ne pas se repentir des efforts qu'il avait faits pour abattre cette secte naissante. Quesnel, remis en liberté, s'enfuit en Hollande, d'où il décocha plusieurs brochures contre l'archevêque de Malines, un des plus sages et des plus zélés prélats qu'eût alors l'Eglise catholique. (*Voy.* son article.) Cependant, dès le 15 octobre de cette année, Foresta de Cologne, évêque d'Apt, proscrivit les *Réflexions morales*. L'année suivante, on dénonça l'auteur au public, comme *hérétique* et *comme séditieux*. Il était effectivement l'un et l'autre. Le père Quesnel se défendit; mais ses apologies n'empêchèrent pas que ses *Réflexions morales* ne fussent condamnées par un décret de Clément XI en 1708, supprimées par un arrêt du conseil en 1711, proscrites par le cardinal de Noailles en 1713, enfin solennellement anathématisées par la constitution *Unigenitus*, publiée à Rome le 8 septembre de la même année, sur les instances de Louis XIV. Cette bulle fut acceptée, le 25 janvier 1714, par les évêques assemblés à Paris, enregistrée en Sorbonne le 5 mars, et reçue ensuite par le corps épiscopal, à l'exception de quelques évêques français qui en appelèrent au futur concile. De ce nombre était le cardinal de Noailles, qui dans la suite abandonna le parti avec éclat. Quesnel survécut peu à ces événements. Après avoir employé sa vieillesse à former à Amsterdam quelques églises jansénistes, il mourut dans cette ville en 1719, à 85 ans. (*Voy. Causa quesnelliana*, Bruxelles, 1704, in-4, et *Historia Ecclesiæ ultrajectinæ a tempore mutatæ religionis*, par Hoynck van Papen Drecht, Malines, 1725, in-folio.) La manière dont il s'expliqua dans ses derniers moments est remarquable. Il déclara dans une profession de foi : « Qu'il voulait mourir comme » il avait toujours vécu, dans le sein de l'Eglise » catholique; qu'il croyait toutes les vérités qu'elle » enseigne, qu'il condamnait toutes les erreurs » qu'elle condamne; qu'il reconnaissait le sou- » verain pontife pour le premier vicaire de J.-C., » et le siége apostolique pour le centre de l'unité. » Dans le cours de la même maladie, il rappela à une personne qui était auprès de lui les accusations qu'on avait formées contre lui à Louvain touchant ses mœurs, et assura qu'elles étaient mal fondées. Quelque temps auparavant, son neveu Pinson lui ayant demandé conseil sur le parti à prendre dans les disputes qui l'avaient occupé, il lui recommanda de rester attaché à l'Eglise : « Les manières » outrageantes des jésuites, ajouta-t-il, m'ont » engagé à soutenir avec opiniâtreté ce que je sou- » tiens aujourd'hui. » Ce détail se trouve dans une lettre de M. Pinson, sculpteur, à M. Poncet de la Rivière, évêque d'Angers. On a de Quesnel : *Lettres contre les nudités, adressées aux religieuses qui ont soin de l'éducation des filles*, 1686, in-12; *L'Idée du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ*, dont la seconde partie est du père de Gondren, deuxième supérieur-général de l'Oratoire. On a plusieurs éditions de cet ouvrage, qui est in-12. *Les trois consécrations, la consécration baptismale, la consécration sacerdotale, et la consécration religieuse*, in-12, avec l'ouvrage précédent; *Elévations à N.-S. J.-C. sur sa passion et sa mort*, etc., in-16; *Jésus pénitent*, in-18; *Du bonheur de la mort chrétienne*, in-12; *Prières chrétiennes, avec des pratiques de piété*, 2 vol. in-12; *Office de Jésus, avec des réflexions*, in-12; *Prières à N.-S. J.-C. au nom des jeunes gens, et de ceux qui désirent de lire la parole de Dieu, et surtout l'Evangile*, brochure

in-12; *Eloge historique de M. Desmahis*, chanoine d'Orléans, à la tête de *Vérité de la religion catholique*, etc., de ce chanoine. Tous ces ouvrages ont été souvent réimprimés. *Recueil de Lettres spirituelles sur divers sujets de morale et de piété*, Paris, 1721, 3 vol. in-12; *Tradition de l'Eglise romaine sur la prédestination des saints et sur la grâce efficace*, Cologne, 1687, 4 vol. in-12, sous le nom du *Sr. Germain*, docteur en théologie. La matière y est traitée conformément aux maximes adoptées par l'auteur; *La discipline de l'Eglise, tirée du nouveau Testament et de quelques anciens conciles*, Lyon, 1689, 2 vol. in-4,. Ce ne sont que des mémoires imparfaits, fruits des conférences sur la discipline qu'il avait été engagé de faire par ses supérieurs. *Cause arnaldine*, 1699, in-8, en Hollande. On voit dans cet ouvrage tout ce que l'esprit de parti peut inspirer d'ardeur pour la défense du chef. Il le fit entrer en partie dans la *Justification* de M. Arnauld, 1702, 3 vol. in-12. *Entretiens sur le décret de Rome, contre le nouveau Testament de Châlons, accompagnés de réflexions morales*; sept *Mémoires* en 7 vol. in-12, pour servir à l'examen de la constitution *Unigenitus*; une grande quantité d'ouvrages sur les contestations dans lesquelles il s'était engagé, dont il est inutile de donner la liste, depuis que la secte dont il fut le coryphée a professé ouvertement le déisme et l'athéisme, comme on l'a pu voir dans la révolution de France en 1789 et années suiv. M. Valery a publié les *Lettres inédites* de Quesnel à Maggliabichi à la suite de la *Correspondance de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie.*

QUESNEL (Pierre), surnommé *Bénard*, mort à la Haye vers 1774, âgé de 75 ans, est connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages, et principalement par l'*Histoire de la compagnie de Jésus*, dont les quatre premiers volumes ont été imprimés à Utrecht en 1741. Cet écrivain, qui avait achevé, trois mois avant sa mort, cette *Histoire*, à laquelle il avait employé la plus grande partie de sa vie, s'est déterminé, peu d'heures avant de rendre le dernier soupir, et à la persuasion de certaines personnes qui lui en ont fait un cas de conscience, à en faire brûler le manuscrit, qui aurait formé 20 vol. in-12.

QUESNOY (François du), connu sous le nom de *Flamand*, sculpteur, natif de Bruxelles, mort à Livourne en 1644, âgé de 52 ans, travailla principalement en Italie et dans les Pays-Bas. Les compositions de cet ingénieux artiste sont d'un goût et d'une élégance admirables. Il a fait beaucoup de petits bas-reliefs en bronze, en marbre, en ivoire, etc., et de petites figures en cire, qui représentent, la plupart, des jeux d'enfants, des bacchanales et autres sujets gais, traités avec un art et un esprit exquis. Ils sont fort recherchés des curieux.

QUESNOY (Jérôme du), frère du précédent, excella comme lui dans la sculpture. On voit les chefs-d'œuvre de cet artiste aux Pays-Bas. On admire surtout le mausolée de Triest, évêque de Gand, dans l'église cathédrale de cette ville. C'est un des plus beaux ouvrages de sculpture qui soient dans ce pays; il est composé d'une manière grande, exécuté avec correction et finesse. Jérôme, dont les vices égalaient les talents, fut surpris en finissant ce mausolée dans le crime de pédérastie, et brûlé dans la même ville le 24 octobre 1654. Plusieurs de ses ouvrages se ressentent de la corruption de son cœur.

QUETIF (Jacques), né à Paris en 1618, prit l'habit de Saint-Dominique, fut bibliothécaire du couvent des dominicains de la rue Saint-Honoré, et mourut le 2 mars 1698, à 80 ans. On a de lui: une *Edition* des opuscules et des lettres de Pierre Morin; une nouvelle *Edition* du concile de Trente, in-12; une nouvelle *Edition* de la Somme de saint Thomas, en 3 vol. in-fol.; les *Lettres de Savonarole*, et sa *Vie* par Jean-François Pic de la Mirandole; il préparait une *Bibliothèque des auteurs* de son ordre, qui fut finie par le P. Echard (*voy.* III, 345), son confrère. Toutes ses productions sont des témoignages avantageux de son érudition. Sa vertu égalait son savoir, et son savoir était très-étendu.

QUEUX (Claude le), chapelain de Saint-Yves à Paris, mort en 1768, a donné des *Traductions* de plusieurs traités de saint Augustin et de saint Prosper sur la grâce et sur le petit nombre des élus. De plus, il a composé: *Les dignes fruits de pénitence*, 1742, in-12; *Le Chrétien fidèle à sa vocation*, 1748 et 1761, in-12; *Le Verbe incarné*, 1759, in-12; *Tableau d'un vrai chrétien*, 1748, in-12; *Mémoires justificatifs* de l'*Exposition de la doctrine chrétienne* de Mesenguy; un *Traité du petit nombre des élus*, traduit du latin de Foggini. Il a travaillé aussi avec l'abbé Le Roi, ex-oratorien, à une édition de l'*Histoire des variations* par Bossuet, 1772, 5 vol. in-12, avec la *Défense*, les *Avertissements aux protestants*, etc.; mais ce qui l'a fait le plus connaître, est le *Prospectus* de la nouvelle édition des *Œuvres* de ce prélat, abandonnée ensuite à dom Déforis et autres bénédictins: édition proscrite par le clergé de France, et entreprise précisément pour corrompre les écrits de ce grand homme, et rendre sa foi suspecte. On raconte au sujet de l'abbé Le Queux l'anecdote suivante, que nous transcrivons telle qu'elle nous a été communiquée. « Feu M. Riballier, syndic de la faculté de Paris, parlant à M. l'abbé Le Queux du petit ouvrage qu'avait fait Bossuet sur le formulaire d'Alexandre VII, lui dit que *sûrement il avait dû le trouver parmi ses manuscrits*. L'abbé répondit qu'*effectivement il l'avait trouvé, mais qu'il l'avait jeté au feu*. M. Riballier lui fit à ce sujet une réprimande convenable. » Nous pouvons citer les personnes les plus respectables qui vivent encore, et à qui M. Riballier a fait part de cette anecdote. Il n'en revenait pas toutes les fois qu'il racontait cette impertinente réponse. *Voy.* SOARDI.

QUEVEDO de VILLEGAS (D. François), né à Madrid en 1580 d'une famille noble, étudia à Alcala, où il fit de rapides progrès dans toutes les sciences, sans excepter la médecine, la jurisprudence et la théologie. Il possédait en outre le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, l'italien et le français. Un duel qu'il eut en Espagne, pour défendre une dame, l'obligea de passer à Palerme, où le duc d'Ossone le nomma inspecteur général des finances. Ce même

seigneur lui ayant obtenu sa grâce, il revint en Espagne, et fut employé à diverses négociations auprès de plusieurs cabinets. La disgrace du duc d'Ossone entraîna la sienne ; il fut arrêté en 1620 et transporté dans une de ses terres, où on le retint trois ans. Ayant recouvré sa liberté, il demanda les arrérages de sa pension, et il fut exilé. Rappelé à Madrid, le duc d'Alvarès l'investit de la charge de secrétaire du roi, et il lui offrit l'ambassade de Gênes, qu'il ne voulut pas accepter. Il se maria à l'âge de 54 ans, après avoir renoncé à plusieurs bénéfices ecclésiastiques qu'il possédait. Il fut bientôt accusé d'un libelle contre le ministère, ses biens furent saisis, et il se vit jeté dans un cachot, et réduit à vivre d'aumônes. On trouva enfin le véritable auteur du libelle, et Quevedo sortit de la prison. Il se retira dans sa terre de la Torre de Juan Abad, où il mourut en 1645, âgé de 65 ans. Il était chevalier de Saint-Jacques. Cet auteur est mis au rang des plus célèbres écrivains de sa nation. Malheureusement en évitant l'enflure et l'exagération qu'il reprochait aux disciples de Gongora, il n'a pas su se garantir de l'affectation de l'esprit ; et ce défaut est chez lui poussé à l'excès. Il s'est exercé dans plusieurs genres de poésie. On a de lui : des *Pièces héroïques* ; des *lyriques* ; de *facétieuses*. Il publia ses différentes poésies sous le titre de *Parnasse espagnol*, Madrid, 1650, in-4; des *Traductions*; l'*Aventurier Buscon* ; mauvais roman traduit en français, 1775, in-12; les *Visions*. A ces ouvrages il faut ajouter la *Politique de Dieu* ; la *Vie de saint Paul* ; *Conte des contes* ; des *Comédies*, des *Satires*, etc., etc. Ses *Ouvrages* en vers et en prose ne manquent ni d'imagination ni d'agrément. Ils ont été recueillis et réimprimés un grand nombre de fois. La meilleure édition est celle de Madrid, 1790-94, 11 vol. in-8; on fait encore quelques cas de celle d'Ibarra, 1772, 6 vol. in-4. Don Paul-Antoine de Tarsia a donné la vie de Quevedo en espagnol, Madrid, 1663, in-8. On peut consulter sur cet écrivain l'*Histoire de la littérature du Midi* par M. de Sismondi, et l'*Histoire de la littérature espagnole* par M. Bouterweck.

* QUEVEDO-Y-QUINSANO (Pierre d'ALCANTARA de), prélat espagnol, naquit le 12 janvier 1736 à Villa-Nova-di-Fresno, dans l'Estramadure, d'une famille recommandable par ses vertus et par sa noblesse. Après avoir achevé ses études à l'université de Salamanque, il y reçut le grade de docteur, et ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut bientôt pourvu de divers bénéfices qu'il devait moins à sa naissance qu'à ses talents et à ses vertus. Il n'avait pas 40 ans lorsqu'il fut élevé à la dignité d'évêque d'Orense en Galice. Ce n'était point un poste brillant ; son humble troupeau n'en eut que plus de droit à son intérêt. Il prêchait assidûment, répandait d'abondantes aumônes, maintenait la discipline parmi son clergé, et faisait de fréquentes visites à pied dans son diocèse pour s'assurer du bien à faire, et des abus à réprimer. La mort du cardinal Delgado en 1782, ayant laissé vacant le siége de Séville, Charles III y nomma Quevedo; mais aussi désintéressé que modeste, il supplia le roi de le dispenser d'accepter cette place, et de le laisser à sa première épouse. Lorsque la persécution obligea les ecclésiastiques français de quitter leur patrie, il accueillit honorablement tous ceux qui cherchèrent un asile dans son diocèse, et fournit à tous leurs besoins. Plus il s'en présentait, plus la Providence semblait multiplier les ressources dans ses mains charitables. Il aidait également des familles d'émigrés retirées en Galice. On a évalué à plus de 80,000 f. ce qu'il consacrait par an à cette bonne œuvre, qui lui donne des droits à la reconnaissance de toutes les âmes généreuses. Quand les Français envahirent l'Espagne, fidèle à son souverain, il ne voulut reconnaître ni un maître étranger, ni le pouvoir que s'arrogeaient les cortès. Proscrit, il se retira en Portugal, et y demeura jusqu'au retour de Ferdinand VII, en 1814. Ce prince lui offrit l'archevêché de Séville, qui se trouvait de nouveau vacant, et pour la seconde fois, il refusa ce riche bénéfice. La lettre qu'il écrivit à ce sujet au ministre secrétaire d'état est un modèle de désintéressement et de modestie. *Voy.* l'*Ami de la religion*, tom. 1, p. 831. Ferdinand voulut bien agréer ses excuses ; et, pour lui donner du moins une marque de son estime, il lui envoya le grand cordon de l'ordre de Charles III. Quelque temps après, il le présenta au cardinalat. Pie VII l'éleva à cette dignité dans le consistoire du 8 mars 1816; mais il ne fut déclaré que le 23 septembre suivant. Sa modestie et ses autres vertus apostoliques ne reçurent aucune atteinte des honneurs dont il fut comblé malgré lui. Le vénérable pasteur mourut presque subitement, la nuit du 27 au 28 mars 1818, regretté de son clergé et de son peuple. Il commençait sa 83e année. En 1801, les prêtres français firent graver son portrait à Madrid, avec cette inscription : *Consolatus est lugentes in Sion*; *eleemosynas ejus enarrabit omnis Ecclesia sanctorum.*

* QUEYSEN (Guillaume), homme d'état, né à Zwolle, le 31 mai 1754, suivit avec succès la carrière du barreau. Nommé membre du conseil de sa ville natale, il fit partie, en 1795, des états de la province, qui l'élurent député aux états-généraux. Membre de la première Convention de la république batave, il y déploya de grands talents oratoires, et fit partie du comité de constitution. Réélu à la seconde Convention, il devint membre du comité des affaires étrangères. Opposé à toutes les mesures violentes, le parti démagogique ayant pris le dessus, il fut enfermé comme prisonnier d'état, à Horn, où il demeura jusqu'au mois de juin 1798. En recouvrant sa liberté, il déclara qu'il voulait renoncer aux affaires publiques. Cependant cédant aux vœux de ses concitoyens, il accepta la place de membre du directoire exécutif qu'il conserva jusqu'en 1805, époque de sa dissolution. Lorsque la Hollande fut érigée en royaume, il fut nommé conseiller d'état et directeur général des postes. A la réunion de ce pays à l'empire français, il devint membre du corps législatif. La chute de Napoléon le ramena en Belgique, et lors de la création du royaume des Pays-Bas, il conserva son titre de conseiller d'état, et fut créé chevalier de l'ordre du Lion-Belgique. Il fit partie de la commission instituée pour vérifier les lois fondamentales de l'état,

et s'y prononça pour la liberté de la presse et la publicité des délibérations; malgré l'opposition la plus vive, l'opinion de Queysen prévalut Sa santé s'étant visiblement altérée, il se retira à Zorgvliet, village près de la Haye, où il mourut le 11 avril 1817, âgé de 63 ans.

QUIEN de la NEUFVILLE (Jacques le), né à Paris en 1647, capitaine de cavalerie, d'une ancienne famille du Boulonnais, fit une campagne en qualité de cadet dans le régiment des gardes françaises, et quitta ensuite le service pour le barreau. Il était sur le point d'être pourvu de la charge d'avocat-général de la cour des monnaies, lorsqu'une banqueroute considérable faite à son père dérangea ses projets, et le réduisit à chercher une ressource dans la littérature. Après avoir appris l'espagnol et le portugais, il donna, en 1700, en 2 vol. in 4°, l'*Histoire génerale de Portugal*; ouvrage qui lui mérita une place à l'académie des inscriptions, en 1706. Le Quien n'a conduit cette histoire que jusqu'en 1521, à la mort d'Emmanuel Ier; et outre que son ouvrage n'est pas fini, il a plusieurs autres défauts. La Clède, secrétaire du maréchal de Coigni, qui donna, en 1735, en 2 vol. in 4°, et en 8 in-12, une *Nouvelle Histoire de Portugal*, conduite jusqu'à nos jours, prétend que le Quien a supprimé dans la sienne un grand nombre de faits importants, et a passé légèrement sur beaucoup d'autres; mais, malgré sa critique, l'ouvrage de Le Quien est avec raison préféré au sien. Son traité *De l'usage des postes chez les anciens et les modernes*, Paris, 1734, in-12, lui fit donner la direction d'une partie de celles de la Flandre française. Il alla s'établir au Quesnoy, et il y demeura jusqu'en 1713, que l'abbé de Mornay, ambassadeur en Portugal, l'emmena avec lui, comme un homme intelligent et un confident sûr. Ce voyage lui fut aussi avantageux qu'honorable. Le roi de Portugal lui donna une pension de 1,500 livres, payables en quelque lieu qu'il fût, et le nomma chevalier de l'ordre du Christ. Le Quien crut ne pouvoir mieux le remercier qu'en travaillant à finir son *Histoire de Portugal*; mais sa trop grande application lui causa une maladie dont il mourut à Lisbonne, en 1728, à 81 ans, laissant deux fils.

QUIEN (Michel le), dominicain, naquit à Boulogne en 1661, d'un marchand. Etant venu achever ses études à Paris, il s'y rendit habile dans les langues, dans la théologie et dans l'antiquité ecclésiastique. Il fut aimé par ses confrères et consulté par les savants, qui trouvaient en lui un critique habile et un littérateur poli, toujours prêt à communiquer ses lumières. Ce pieux et savant dominicain mourut à Paris, en 1733, à 72 ans. Ses principaux ouvrages sont : la *Défense du texte hébreu* contre le père Pezron, avec une réponse au même père, qui avait réfuté cette Défense, in-12. (*Voy.* MORIN, Jean *et* CAPPEL.) Une *Edition* des *Œuvres* de saint Jean Damascène, en grec et en latin, 1712, 3 vol. in-fol.; un traité contre le schisme des Grecs, qu'il a intitulé : *Panoplia contra schisma Græcorum*, in-4, sous le nom d'*Etienne de Altimura*; *Nullité des ordinations anglicanes*, contre le père Le Courayer, 4 vol. in-12; plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de littérature et d'histoire*, recueillis par le père Desmolets; *Oriens christianus, in quatuor patriarchatus digestus, in quo exhibentur Ecclesiæ patriarchæ; cæterique præsules Orientis*, Paris, 1740, 3 vol. in-fol., de l'imprimerie royale. Ouvrage qui renferme toutes les Eglises orientales, sous les quatre grands patriarchats de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. L'auteur y donne la description géographique de chaque diocèse des villes épiscopales. Il rapporte l'origine et l'établissement des églises, leur étendue, leur juridiction, leurs droits, leurs prérogatives, leurs prétentions, la succession et la suite de leurs évêques, le gouvernement politique, les changements qui y sont arrivés, etc. La *Gallia christiana* de Sainte-Marthe lui a servi de modèle, et il l'a très-bien imitée.

QUIETUS (Fulvius), second fils de Macrien, se distingua dans les armes, et fut fait tribun par Valérien. Son père ayant été déclaré empereur en 261 par l'armée d'Orient, lui donna le titre d'Auguste, et partagea son autorité avec lui et Macrien le jeune. Macrien le père voulut aller se faire reconnaître en Occident où Gallien régnait; il laissa à Quiétus le soin de défendre l'Orient contre les Perses. Quietus signala dans cette occasion ses talents militaires. Mais son père et son frère ayant été tués, Odénat, qui l'avait très-bien servi jusqu'alors, lui enleva une partie de ses troupes, et mit le siége devant Emèse, où l'infortuné prince s'était renfermé. Les habitants le sacrifièrent à leur sûreté, et après lui avoir donné la mort, ils jetèrent son cadavre dans les fossés de la ville. Ce fut à la fin de juillet de l'an 262. Son règne ne fut que d'environ 17 mois; mais dans un si court espace, il parut très-capable de bien gouverner un empire.

QUIGNONEZ (François de), cardinal, était fils du comte de Luna, et naquit à Léon vers la fin du XVe siècle. Il fut page du cardinal Ximenès, et quitta cet homme célèbre pour entrer chez les cordeliers. Quignonez parvint par ses talents à la place de général de son ordre en 1522. L'empereur Charles-Quint, qui l'aimait autant qu'il l'estimait, le fit membre de son conseil de conscience. Lorsque Clément VII eut été fait prisonnier, en 1527, par les troupes de ce prince, Quignonez fut chargé par ce pontife de négocier la paix et d'obtenir sa liberté. Ses soins lui ayant réussi, il fut honoré de la pourpre, envoyé légat en Espagne et à Naples, fait évêque de Coria, et mourut à Veruli en 1540, après avoir donné une grande idée des lumières de son esprit et des qualités de son cœur. On a de lui un Bréviaire (*Breviarium romanum e sacra potissimum Scriptura et probatis sanctorum historiis confectum*), imprimé à Rome, en 1535, in-8, aujourd'hui assez rare. La préface en est belle et mérite d'être lue. On a suivi en partie, dans les nouveaux Bréviaires de France, le plan proposé par ce cardinal; et si celui de Paris était pendant toute l'année comme il est au temps pascal, il y serait entièrement conforme. Les Heures canoniales sont réduites à trois psaumes, et les Matines à trois leçons : le Psautier y est distribué de façon qu'on peut le réciter en entier dans chaque semaine : mais les psaumes y sont morcelés, ce

qui fait un défaut essentiel par la confusion qu'il y a dans les idées, relativement au nombre, à la nature et à l'objet de ces divins cantiques, par l'extinction de l'enthousiasme poétique qui en a dessiné les liaisons et fixé l'ensemble de la manière la plus inviolable. (*Voyez Journ. hist. et littér.*, 1er novembre 1786, pag. 471, 1er octobre 1792, pag. 196; avantages de l'ancien et du nouveau Bréviaire comparés, *ibid.* 1er septembre 1792, pag. 13.) Pie V, ne voulant d'ailleurs pas autoriser par son silence la circulation d'un ouvrage liturgique qui n'avait aucune sanction, le supprima. On le réimprima à Paris, in-8, en l'an 1679 : il est recherché des savants, surtout des liturgistes. *Voy.* Robinet (Urbain).

QUIGNONEZ (Jean de), médecin espagnol, de la même famille que le précédent, naquit vers 1600. Il exerçait la médecine par goût et non par intérêt. Ses amis, à qui il portait généreusement du secours dans leurs maladies, éprouvèrent plus d'une fois combien il était instruit dans l'art des guérisons. Il nous reste de lui, *sur les langoustes* ou *sauterelles*, un traité écrit en espagnol, et qui est curieux et peu commun. Il fut imprimé à Madrid, in-4, en 1620. Quignonez est encore auteur d'un Traité assez recherché, imprimé à Madrid, en 1632, in-4, sous ce titre : *El monte Vesuvio.* Il est curieux. Cet auteur, comme on voit, avait embrassé plus d'une science. Outre celle de l'histoire naturelle, à qui nous devons les deux traités précédents, il cultiva aussi celle des antiquités. Il a laissé un *Traité*, en espagnol, *sur quelques monnaies des Romains*, imprimé à Madrid, en 1620, in-4 : il est peu commun. Un *Discours sur la cloche miraculeuse de Villilu*, 1625, in-4, plus rare que recherché, et un autre *contre les gitanos* (les Bohémiens), 1631, in-4, ouvrage singulier et curieux.

QUILLARD (Pierre-Antoine), peintre, né à Paris vers 1700, fut élève de Watteau, dont il suivit le style. Son dessin était parfait, et dès l'âge de 11 ans, il donnait de si belles espérances, que le cardinal de Fleury présenta quelques-uns de ses ouvrages à Louis XV, et ce monarque le gratifia d'une pension. Un médecin suisse, attaché à la cour de Lisbonne, nommé Merveilleux, l'engagea à passer en Portugal pour dessiner les productions végétales de ce royaume, dont il voulait composer un herbier. Lorsque Quillard fut arrivé dans la capitale, le roi dom Joseph lui assigna une pension de 80 *cruzados* (400 fr.) par mois. Après avoir travaillé quelque temps à la Flore du médecin Merveilleux, il peignit les plafonds de l'appartement de la reine, et plusieurs tableaux, très-estimés, dans l'hôtel du duc de Cadaval. Il grava en outre, sur ses propres dessins, toutes les planches représentant la pompe funèbre du duc de Nunho, Olivarès Pereyra, Lisbonne, 1730, in-fol. Quillard est mort à Lisbonne en 1733.

QUILLET (Claude), poète latin moderne, né en 1602 à Chinon en Touraine, exerça d'abord la médecine. Il se trouva à Loudun, dans le temps que Laubardemont fut envoyé par le cardinal de Richelieu dans cette ville, pour prendre connaissance de la fameuse affaire de Grandier. On sait qu'il était question de sortilége. Le diable s'était emparé des religieuses de Loudun, par le ministère, à ce qu'on prétendait, du malheureux curé. (*Voy.* Grandier, Mesnardière.) Quillet laissa échapper quelques discours qui offensèrent le cardinal, et écrivit un traité où il se trouva plusieurs assertions propres à lui causer du désagrément. S'étant retiré en Italie, il y embrassa l'état ecclésiastique, et le maréchal d'Estrées, ambassadeur de France à Rome, le prit pour son secrétaire. Ce fut dans cette ville qu'il commença sa *Callipédie,* poème en quatre chants, qu'il termina à Paris, où il revint après la mort de Richelieu. La Callipédie fut imprimée à Leyde, en 1655, sous ce titre : *Calvidii Læti Callipædia, sive de pulchræ prolis habendæ ratione*, in-4. L'auteur le publia sous un nom étranger, parce qu'il y avait lancé plusieurs vers satiriques contre le cardinal Mazarin. Ce ministre le découvrit, et ne s'en vengea qu'en lui donnant un abbaye : *Apprenez*, lui dit-il, *à ménager davantage vos amis.* Quillet, pénétré de reconnaissance, donna une nouvelle édition de son poème à Paris, en 1656, in-8, la dédia au cardinal, et substitua l'éloge à la satire. Cet auteur mourut quelque temps après, à Paris, en 1661, à 59 ans. Son poème est intéressant par la juste distribution des parties, par l'ingénieux emploi de la fable, par la variété des épisodes; mais sa versification ne se soutient pas, la diction n'est pas toujours correcte, et la bonne latinité y est blessée en quelques endroits. La matière n'y est pas traitée avec solidité, et ne pouvait pas l'être; on y trouve quelques erreurs populaires : il y débite sérieusement les extravagances de l'astrologie judiciaire. Un défaut plus grave, c'est un grand nombre de peintures trop libres; il est vrai que le sujet semble les amener, mais où est la nécessité de traiter de tels sujets? Montenault d'Egly en a publié une traduction française, 1746, in-12, et Lancelin de Laval une en vers français avec le texte latin en 1774, in-8. Caillau, médecin de Bordeaux, en a publié, en 1799, une nouvelle traduction avec le texte latin et une notice sur Quillet. Ce qui est répréhensible dans le latin l'est bien davantage encore dans le français. Quillet avait écrit un *Poème* sur Henri IV; il en laissa par testament le manuscrit à Ménage avec cinq cents écus pour le faire imprimer; Ménage garda l'argent et oublia le poème qui s'est perdu.

QUILLIN. *Voy.* Quellin.

* QUILLOT (Claude), ecclésiastique, né vers 1630 à Arnai-le-Duc, d'une famille pauvre, fit ses premières études dans sa ville natale, et vint les continuer à Dijon. Un conseiller au parlement le choisit pour précepteur de ses enfants. Le désir de mener une vie pénitente lui fit prendre la résolution d'embrasser la règle des chartreux qu'il édifia par son zèle et sa régularité; mais il ne put soutenir l'austérité de cette vie. L'évêque de Langres lui conféra les ordres et l'attacha à la paroisse de Saint-Pierre de Dijon. Sa vie édifiante lui eut bientôt attiré la confiance des personnes les plus religieuses. On le consultait de toutes parts. Il devint célèbre, et cette célébrité, qu'il ne cherchait pas, lui fit des jaloux. Sa piété le portait à rechercher les ouvrages qu'il croyait les plus propres à la nourrir. Il lut le

mystiques, et même, dit-on, les écrits de Molinos, qui n'étaient pas encore condamnés. Il reçut chez lui, en 1686, madame Guyon et le P. Lacombe. Ses ennemis le dénoncèrent comme complice de *Philibert Robert*, alors accusé de *quiétisme*. Atteint par la sentence lancée le 17 juillet 1700, par l'official de Dijon, contre ce prêtre et ses sectateurs, Quillot, contumace, fut déclaré convaincu d'avoir tenu des discours remplis des erreurs du *quiétisme*, d'avoir distribué des livres qui contenaient lesdites erreurs, etc., et fut condamné à trois ans de prison dans un monastère, à y jeûner au pain et à l'eau tous les vendredis, et à faire certaines prières et aumônes : tout pouvoir d'entendre les confessions lui était retiré. Le parlement de Dijon crut devoir prendre connaissance d'une affaire dans laquelle plusieurs laïques se trouvaient impliqués. Quillot lui fit parvenir sa justification; et par arrêt du 27 août 1700, il fut mis *hors de cour*. Ce premier succès lui en fit espérer un plus complet. Il demanda la révision du procès instruit devant l'officialité, et se constitua prisonnier. Une nouvelle sentence le renvoya *à pur et à plein de l'accusation formée contre lui*; il sortit de prison le 21 avril 1701, et reprit ses fonctions, à l'exception de celles du confessionnal, dont ses supérieurs jugèrent qu'il devait s'abstenir. Cette justification authentique n'empêcha pas la publication d'un écrit intitulé : *Histoire du quillotisme, ou de ce qui s'est passé à Dijon au sujet du quiétisme*, etc., Zell, 1703, in-4. L'auteur est Hubert Mauparty, procureur du roi du bailliage et siége présidial de Langres : tout, dans cette histoire, respire et la haine et la passion. On veut absolument y faire croire à une nouvelle hérésie, dont Quillot serait l'auteur. M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Langres, ayant fait examiner cet ouvrage, le défendit par une *Lettre pastorale* du 21 avril de la même année; et le parlement de Dijon le condamna, le 9 juillet suivant, à être lacéré et brûlé par l'exécuteur de la haute justice, comme calomnieux et blessant également le sacerdoce et l'empire. Il est devenu très-rare. On ignore l'époque de la mort de Quillot.

* QUIN (Jacques), acteur anglais, naquit à Londres le 24 février 1693. Sa mère, mariée à un négociant qui, pour raison de commerce, passa aux Indes orientales, ne recevant point de ses nouvelles depuis plusieurs années, se crut veuve et se remaria. Quin, seul fruit de cette nouvelle union, était encore en bas âge lorsque le premier mari de sa mère reparut à Londres et réclama sa femme. Envoyé à Dublin pour y faire ses études, il n'avait que 17 ans lorsque son père, qui jusqu'alors avait pris de lui le plus grand soin, mourut subitement, le laissant sans appui et sans ressources. Poussé par le besoin, il s'engagea dans une troupe de comédiens. Quelques années après il vint à Londres, et admis au théâtre de Drury-Lane, il eut l'occasion d'y faire connaître ses talents dans le rôle de *Bajazet* de la tragédie de *Tamerlan*. Après avoir recueilli d'unanimes applaudissements sur plusieurs théâtres de l'Angleterre et de l'Irlande, il revint à Drury-Lane, au moment où les débuts de Garrick fixaient l'attention générale. Ils jouèrent ensemble dans la *Belle pénitente*, mais Quin ne pouvant soutenir la comparaison d'un rival trop supérieur, quitta brusquement le théâtre et se retira à Bath. Rappelé à Londres, pour contribuer à secourir plusieurs familles de Cornhill, qu'un incendie avait réduites à la misère, il reparut au théâtre et leur procura une abondante recette. A cette époque, le prince de Galles le chargea de donner des leçons de déclamation à ses enfants, auxquels il voulait faire jouer la tragédie de *Caton* d'Addison. En apprenant que Georges III, proclamé en 1760, avait prononcé son premier discours au parlement avec autant de grâce que de dignité, il s'écria d'un ton aussi insolent que ridicule. « Eh » bien! c'est encore moi qui ai formé ce jeune » homme. » Il mourut à Bath le 21 janvier 1766, à l'âge de 73 ans. Parmi les défauts de son caractère, il fit paraître quelques bonnes qualités. Il secourut plusieurs gens de lettres, notamment Thompson (*voy.* ce nom). Le célèbre Pope lui témoigna beaucoup d'amitié. Mais il avait un caractère vaniteux et querelleur. Il existe une *Vie de Quin*, 1766, in-8. Davies est entré dans de grands détails sur cet acteur dans la *Vie de Garrick*.

QUINAULT (Philippe), poète lyrique, naquit à Paris, le 3 juin 1635, d'une famille honnête, et non d'un boulanger, comme l'insinue Furetière dans son *Factum* contre l'académie. L'auteur de *Mariamne*, Tristan l'Ermite, dont il avait été, dit-on: le domestique, lui donna les premières leçons de poésie. Il se fit connaître avant l'âge de 20 ans par quelques pièces de théâtre, et avant l'âge de 30 ans il en donna 16, dont plusieurs obtinrent les suffrages du parterre. Elles furent jouées depuis 1654 jusqu'en 1666. Quinault, s'apercevant qu'une de ses tragédies était mal reçue, dit à un courtisan que la scène était en Cappadoce, qu'il fallait se transporter dans ce pays-là, et entrer dans le génie de la nation : *Vous avez raison*, répondit le courtisan, *franchement je crois qu'elle n'est bonne qu'à être jouée sur les lieux*. Boileau lui reprocha que dans ses pièces doucereuses, languissantes, *tout, jusqu'à* je vous hais, *se disait tendrement*. Il faut convenir que si le satirique n'épargna pas assez le jeune poète, son tort n'est que dans l'excès de sa critique; et, en jugeant Quinault précisémeut comme poète, il ne pouvait en porter un jugement bien favorable. D'ailleurs, et il est bon d'y faire attention, lorsque Boileau a traité sévèrement Quinault, ce dernier n'avait point encore donné ses meilleurs opéras. D'Alembert, lui-même, qui, à cette occasion, a dit bien du mal de Boileau, convient que sa critique n'était pas sans fondement. « La grande poésie, dit-» il, veut des images, de l'énergie, une harmonie » ferme et soutenue, un faire mâle et prononcé, » qu'on ne trouve que rarement dans Quinault. » Aussi dira-t-on de lui avec justice, que c'est un » poète charmant; mais personne ne dira que c'est » un grand poète, comme on le dira de Despréaux, » de Corneille, de Racine, de Rousseau. C'est à peu » près ainsi que le maréchal de Villars disait du » maréchal d'Uxelles. *J'ai toujours entendu dire que* » *c'était une bonne caboche; mais personne n'a jamais* » *osé dire que ce fut une bonne tête.* » Voltaire et Laharpe rendent plus de justice à Quinault. Cepen-

dant Quinault, qui avait mêlé l'étude du droit à celle de la rime, arrangea les comptes d'un riche marchand que ses associés inquiétaient. Après la mort de ce marchand, qui arriva quelque temps après, il épousa sa veuve. Devenu riche par ce mariage, il acheta, en 1671, une charge d'auditeur en la chambre des comptes. Sa nouvelle fortune ne l'empêcha pas de se plaindre en jolis vers de sa médiocrité.

C'est avec peu de bien un terrible devoir,
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père.
Quoi! cinq actes devant notaire!
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir!
O ciel! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire?

Il avait été reçu l'année d'auparavant à l'académie française : ses *Opéras* lui avaient mérité une place dans cette compagnie (1). Lulli le préféra à tous les autres poètes, parce qu'il trouvait en lui seul toutes les qualités qu'il cherchait : une oreille délicate, qui ne choisit que des paroles harmonieuses; un goût tourné à la tendresse, pour varier en cent manières les sentiments consacrés à cette espèce de tragédie. Ce poète eut l'honneur de haranguer le roi, au nom de l'académie française, au retour de ses campagnes de 1675 et 1677. Ayant appris la mort de Turenne au moment qu'il allait parler, il fit une digression, aussi ingénieuse que touchante, sur ce héros. Sur la fin de sa vie, il se repentit d'avoir consacré son temps à ses opéras, auxquels il a dû sa célébrité; et ces regrets étaient bien justes, car l'amour et la volupté y sont parés de tous les moyens de la séduction, et ne peuvent faire que des impressions dangereuses sur un jeune cœur, disons mieux, sur tous les cœurs. « Cette musique, » dit madame de Maintenon dans une de ses *Lettres*, » qui fait le seul plaisir du roi, et où l'on n'entend que » des maximes absolument contraires aux mœurs, » serait, ce me semble, bien convenable à re- » toucher ou à proscrire. Si l'on en dit un mot, le » roi répond aussitôt : *Mais cela a toujours été. La » reine, ma mère, qui avait de la piété, et la reine, » qui communiait trois fois la semaine, ont vu tout » cela comme moi*. Il est vrai que pour lui person- » nellement cela ne lui fait aucune impression, » qu'il n'est occupé que de la beauté de la musique, » des sons, des accords, et qu'il chante même ses » propres louanges comme si c'étaient les louanges » d'un autre, et seulement par goût pour les airs. » Mais il n'en est pas de même pour le reste des » spectateurs; il est impossible que, parmi tant de » jeunes cœurs, il n'y en ait de sensibles à ces » paroles pleines d'une morale qui fait consister le » bonheur dans le plaisir. Car mettez à l'alambic » tous les opéras, vous n'en retirerez jamais que » cette maxime retournée en mille façons diffé- » rentes. Le roi a pris autrefois un plaisir extrême » aux beaux cantiques d'*Esther* et d'*Athalie*; aujour- » d'hui il est presque honteux de les faire chanter, » parce qu'il sent qu'ils ennuient les courtisans, que » Quinault pourtant n'ennuie pas moins. N'est-il » pas déplorable que, parmi des chrétiens, et sous » un roi qui ne voudrait assurément pas offenser » Dieu, on ait des principes si contraires à tout le » système de religion? Si le roi cependant voulait » absolument qu'au lieu des maximes pernicieuses » semées dans les opéras, on ne chantât que des » choses saintes, ou du moins innocentes, les gens » d'esprit, dont la France abonde, s'empresse- » raient de travailler dans ce genre. Mais il craint » d'établir une nouveauté; il craint que les beaux » airs n'ennuient dès que les paroles en sont pures; » il craint de déplaire au public, de l'opinion du- » quel le prince dépend encore plus que le sujet. » Quelques-uns disent que *ce que l'on entend à » l'Opéra entre par une oreille et sort par l'autre*. » Oui, mais ils oublient que le cœur est entre deux. » Quinault mourut dans de grands sentiments de religion, le 26 novembre 1688, âgé de 53 ans, après avoir composé pour lui-même cette épitaphe, dont la simplicité est remarquable :

Passant, arrête ici pour prier un moment :
C'est ce que des vivants les morts peuvent attendre :
Quand tu seras au monument,
On aura soin de te le rendre.

Quinault est aussi auteur de quelques *Epigrammes*, dont la poésie est faible; de la *Description de la maison de Sceaux*, petit poème écrit avec délicatesse; de différentes pièces de poésie, répandues dans les recueils du temps. Ses *Œuvres* ont été imprimées avec sa *Vie* à Paris, 1739 et 1778, 5 vol. in-12; Paris, 1824, 2 vol. in-8, avec une *Notice* intéressante. Quinault avait aussi le dessein de faire un poème sur l'extinction de la religion réformée, qui commençait par ces vers :

Je n'ai que trop chanté les jeux et les amours :
Sur un ton plus sublime il faut me faire entendre.
Je vous dis adieu, muse tendre,
Je vous dis adieu pour toujours.

C'est une vraie cruauté d'avoir abandonné ses *opéras* à M. Marmontel, qui les a gâchés et *limousinés* d'une manière affligeante pour la littérature et pour la mémoire de ce célèbre lyrique. On a fait, à l'occasion de cette destructive réforme, l'épigramme suivante :

Quinault, par la douceur de ses aimables vers,
Suspendit le tourment des ombres malheureuses :
Cherchons, pour l'en punir, des peines rigoureuses,
S'écria le dieu des enfers.
Il invente aussitôt le mal le plus horrible
Dont au Tartare même on se fût avisé.
Je veux faire, dit-il, *un exemple terrible :
J'ordonne que Quinault soit* Marmontélisé.

Ce qui doit un peu consoler les vrais littérateurs de cette corruption, c'est que l'*opéra* en lui-même est un ouvrage défectueux, monstrueux même dans les règles du théâtre, qui n'appartient à aucun genre, et qui, dans la réalité, n'est qu'une farce sérieuse et parée. On connait le mot de J.-J. Rousseau, qu'un poète a rendu ainsi :

On peut faire un bon opéra;
Mais je ne sais trop quel suffrage
Aux mauvais on reservera,
Puisqu'un bon opéra n'est pas un bon ouvrage.

Les principaux opéras de Quinault sont les *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, *Amadis de Gaule*, *Armide*, *Cadmus*, *Alceste*, *Thésée*, *Atis*, *Isis*, *Persée*, *Roland*, *Proserpine*, etc.

(1) L'abbé Feller se trompe. A cette époque, Quinault n'avait pas encore composé un seul vers d'opéra.

* QUINAULT DUFRESNE (Jeanne-Françoise), sœur de Dufresne (*voyez* Fresne), naquit en 1701, à Paris, d'une famille dont plusieurs membres avaient suivi la carrière du théâtre. Elle suivit leur exemple, et débuta en 1718, par le rôle de *Phèdre*; mais le peu de talent qu'elle y déploya l'engagea à renoncer au cothurne, et elle fut reçue pour l'emploi des soubrettes. Elle s'essaya ensuite dans d'autres rôles, et toujours avec un égal succès. Cette actrice ne manquait pas d'une certaine instruction, et plusieurs auteurs lui demandaient ses conseils. Elle donna à La Chaussée l'idée de la comédie *le Préjugé à la mode*. Ce fut à elle aussi que Voltaire dut le sujet de l'*Enfant prodigue*, qu'elle avait voulu d'abord confier à Destouches; mais Voltaire la pria de lui donner la préférence. Elle présida au plan de la pièce, aux corrections, etc. Malgré ses nombreux défauts, cette comédie-parade eut du succès. Dans sa maison, qui était *à la mode*, comme celles de Mmes du Deffant, l'Espinasse et Geoffrin (*voyez* ces noms), Mlle Quinault réunissait la société, sinon la mieux choisie, du moins la plus brillante, et dont faisaient partie le grand-prieur d'Orléans, Caylus, d'Alembert, Voltaire, Destouches, Fagan, Duclos, Moncrif, Crébillon fils, Pont-de-Veyle, Voisenon, M. de Maurepas, le marquis d'Argenson, etc. On dînait deux fois par semaine, soit chez Mlle Quinault, soit chez le comte de Caylus; mais chaque convive devait payer sa *carte* en esprit, et par des productions en prose, vers, bons mots, saillies piquantes, petites médisances, etc., etc., ce qui formait à la vérité une réunion fort spirituelle, fort gaie, mais où la morale ne trouvait pas grand'chose à gagner. On ne sait pas à quel propos on appelait ces banquets *dîners du bout du banc ;* car ils n'étaient ni sobres ni courts. Mademoiselle Quinault se retira du théâtre en 1741, à l'âge de 40 ans. Sa bonne humeur et ses habitudes ne l'abandonnèrent pas dans sa vieillesse, et l'élégance de sa toilette formait un de ses principaux soins. Elle s'en occupait encore quand la mort vint la surprendre, presque subitement, en 1783, à l'âge de 82 ans. Elle laissa à d'Alembert des manuscrits et un diamant de prix. On trouve dans les *mémoires de Mad. d'Epinay* (*voy.* ce nom) des détails curieux sur cette actrice.

QUINAULT. *Voy.* Fresne (Du).

QUINCY (Charles Sevin, marquis de), lieutenant-général d'artillerie, né vers 1660, s'est distingué par son courage, et par son amour pour les lettres. On a de lui : l'*Histoire militaire du règne de Louis XIV*, Paris, 1726, 7 vol. in-4, qui se relient en 8, avec des cartes et des plans. Elle est très-utile pour ceux qui s'appliquent au métier de la guerre, et qui veulent suivre les marches, les campements et les autres opérations militaires. Le marquis de Quincy mourut vers 1729.

QUINCY (Jean), médecin anglais, exerçait sa profession au commencement du xviiie siècle à Londres. Il mourut dans cette ville en 1723, après avoir publié en anglais : un *Dictionnaire de physique*, 1719, in-8; une *Pharmacopée universelle*, 1721, in-8, traduite en français par Clausier, Paris, 1745, in-4. On y trouve la critique des principales préparations des apothicaires. *Pharmacopée chimique*, Londres, 1723, in-4.

* QUINETTE (Nicolas-Marie), conventionnel, né à Paris au mois de septembre 1762, avait reçu une éducation très-négligée. Il était nouvellement pourvu d'une charge de procureur à Soissons lorsque la révolution éclata; il en adopta les principes avec enthousiasme, et nommé, en 1790, l'un des administrateurs du département de l'Aisne, il fut député l'année suivante à l'assemblée législative. Après avoir brillé par la force de ses poumons et une loquacité infatigable dans les clubs, Quinette parut muet à la législative; cependant, lors des premières attaques contre les émigrés, il rompit le silence, demanda que tous leurs biens fussent séquestrés, et appuya la proposition de Lamarque, qui voulait que le décret du séquestre ne fût pas soumis à la sanction royale. Il s'unit ensuite à Chabot pour demander la mise en accusation du duc de Brissac, commandant de la garde constitutionnelle du roi. Depuis, jusqu'après le 10 août, époque de la chute du trône, on n'entendit plus parler de Quinette. Alors, nommé membre de la commission du nouveau gouvernement, il fit décréter, au nom de cette commission, que la famille royale serait logée à l'hôtel de la chancellerie, et entourée d'une nombreuse garde aux ordres du maire de Paris, et qu'il serait alloué pour ses dépenses un fonds annuel de cinq cent mille francs, payable par semaine, jusqu'à l'installation de la Convention. Envoyé à l'armée du Nord, à son retour, il fut nommé député à la Convention par le département de l'Aisne. Dès la première séance, l'abbé Grégoire et Collot-d'Herbois demandèrent l'abolition de la royauté. Quinette osa dire que c'était au peuple à choisir entre l'ancienne forme de gouvernement et la république; mais, effrayé lui-même de sa hardiesse, il tâcha de la faire oublier par les motions les plus violentes. Le 12 décembre 1792, il demanda que Louis XVI fût traduit à la barre de la Convention, pour être jugé sans désemparer, « et que ses défenseurs ne pussent dépasser, » dans leurs discours, les bornes qui leur seraient » prescrites. » Lors de ce jugement inique, il vota pour la *mort*, contre l'appel au peuple et le sursis, et fit le serment de traiter de même tous ceux qui usurperaient les droits du peuple, et prendraient le titre de roi. Devenu membre du *comité de salut public*, il fut un des quatre députés envoyés à l'armée de Dumouriez pour arrêter ce général, qui les fit saisir eux-mêmes et les livra au prince de Cobourg. Après deux ans de détention, il furent échangés (le 25 décembre 1795) contre Madame, fille de Louis XVI, enfermée alors au Temple. La Convention ayant été remplacée par le conseil des cinq-cents, Quinette fut présenté à cette assemblée, porté en triomphe jusqu'au fauteuil du président, et l'on déclara qu'il avait bien mérité de la patrie. En 1796, il en devint membre par la réélection des deux tiers de la Convention. Instruit par l'expérience, il s'y montra plus modéré, et demanda qu'on accordât des secours aux enfants des émigrés, qu'il avait tant persécutés. Il sortit du conseil avant la journée du 18 fructidor. Nommé ministre de l'Intérieur en juillet 1799, il ne figura point dans la journée du 18 brumaire. Nommé préfet de la Somme, il se fit aimer de ses administrés, qui le désignèrent candidat au

sénat conservateur; mais Napoléon n'accepta pas le candidat. Pour le dédommager, il le fit conseiller d'état, et créa pour lui la place de directeur général de la comptabilité des communes et des hospices. Quinette donna son adhésion à la déchéance de Bonaparte (le 11 avril 1814). A son retour de l'île d'Elbe, celui-ci le nomma commissaire dans les départements de la Somme et de la Loire, et le créa pair. Il l'avait déjà nommé baron, et Quinette avait pris le titre de baron de Rochemont, d'une terre qu'il avait près de Soissons. Il essaya, mais en vain, de faire adopter par les pairs la proposition de La Fayette à la chambre des députés, qui avait pour objet de faire déclarer traîtres à la patrie ceux qui chercheraient à dissoudre *la représentation nationale.* Après la seconde abdication de Bonaparte, Quinette fit partie de la commission qui gouverna jusqu'au retour de Louis XVIII. Exilé comme régicide, il se retira aux Etats-Unis, d'où il revint à Bruxelles avec sa famille. Il y vivait presque ignoré, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie le 14 juin 1821, à l'âge de 60 ans. On ne cite de lui qu'un *Rapport* sur la détention de Camus, Bancal, Quinette, Lamarque et Drouet, Paris, an IV (1796), in-8 de 206 pages.

QUINQUARBOREUS. *Voy.* CINQ-ARBRES (Jean).

QUINTE-CURCE (Curtius-Rufus), historien latin, probablement au premier siècle de l'ère vulgaire, était, selon quelques-uns, fils d'un gladiateur; au moins sa naissance était si peu illustre, que Tacite, par égard pour un homme devenu très-célèbre, n'a pas voulu en parler. Il s'attacha dans sa jeunesse au questeur d'Afrique, se fit des protecteurs, et après avoir rempli diverses dignités, il eut le gouvernement de l'Afrique. Tibère, en le lui donnant, essaya de couvrir en quelque sorte l'obscurité de sa naissance, en disant qu'il paraissait s'être fait lui-même. *Curtius Rufus videtur mihi ex se natus.* Tacite et Pline le Jeune racontent que son élévation lui fut prédite par un spectre qui apparut à Adrumète, sous la figure d'une femme. L'idée que le premier de ces auteurs donne de son caractère n'est rien moins que flatteuse. Quinte-Curce s'est immortalisé par son *Histoire d'Alexandre le Grand*, et il a immortalisé ce héros. Cet ouvrage était en dix livres, dont les deux premiers, la fin du cinquième et le commencement du sixième ne sont pas venus jusqu'à nous. Son style est noble, élégant, pur, mais trop fleuri. Ses pensées sont brillantes, ingénieuses et sensées. Le nom d'Alexandre ne lui en impose point : il dit le bien et le mal de ce héros, comme il l'aurait pu dire d'un homme ordinaire. Il est moins fidèle dans les discours qu'il prête à ce conquérant et aux personnages qu'il fait agir. La plupart sont trop longs, et le bel esprit y paraît plus que l'homme véritablement éloquent. On lui reproche encore d'avoir trop négligé la chronologie, les dates, et d'avoir fait des fautes essentielles en géographie. Les meilleures éditions sont celles du père Matthieu Raderus, Cologne, 1628, in-fol.; d'Elzévir, 1633, in-12; du père Le Tellier *ad usum Delphini*, Paris, 1677, in-4; de Cellarius, Leipsig, 1721. Les curieux recherchent aussi celles de Rome et de Venise, 1470, in-4, qui sont les deux premières. Nous citerons encore les éditions de Cunze, Helmstadt, 1795-1802, 3 vol. in-8, de Coker, Leipsig, 1818, gr. in-8. La traduction donnée par Vaugelas, 2 vol. in-12, est estimée et mérite de l'être. *Voy.* FAVRE, Claude, et FREINSHEMIUS.) Mais il en existe plusieurs autres, par Beauzée, 1781, 2 vol. in-12; par l'abbé Mignot, 1781, 2 vol. in-8, et par MM. Trognon, 1828, 3 vol. in-8; celle-ci fait partie de la *Biblioth. lat.-franç.* de Panckoucke.

QUINTIANUS-STOA. *Voy.* QUINZANO.

QUINTIEN (saint), né en Afrique sous la domination des Vandales, vint en France du temps du roi Clovis, et fut élu évêque de Rhodez; il assista, en cette qualité, au concile d'Agde en 506. Chassé de son siége par les Goths, il se retira en Auvergne, où il devint évêque, et où il mourut saintement en 527, après avoir sauvé par ses prières sa ville épiscopale, que le roi Thierri avait juré de démolir.

* QUINTILIA de la MIRANDE (Lucrèce), italienne célèbre par ses talents dans les lettres et la peinture, naquit vers 1520. On lui doit, entre autres ouvrages, une *Biographie* des peintres les plus célèbres, et des *poésies* où l'on remarque un style correct et des pensées neuves. Comme peintre, ses tableaux estimés en Italie, se distinguent par l'exactitude du dessin et la grâce dans les figures. Quintilia est morte vers 1585.

QUINTILIEN (Marcus-Fabius Quinctilianus) naquit la 2e année de l'empereur Claude, la 42e de Jésus-Christ. On dispute sur le lieu de sa naissance. Plusieurs le font Espagnol et de Calahorra; d'autres croient, avec assez de fondement, qu'il était né à Rome (1). Quintilien, pour se former à l'éloquence, se rendit le disciple des orateurs qui avaient le plus de réputation. Domitius Afer tenait alors parmi eux le premier rang. Quintilien ne se contentait pas d'entendre ses plaidoyers au barreau; il lui rendait de fréquentes visites. Au commencement de l'empire de Galba, Quintilien ouvrit à Rome une école de rhétorique. Il fut le premier qui l'y enseigna par autorité publique, et aux gages de l'état. Il dut ce privilége à Vespasien, « qui assigna sur le fisc, dit » Suétone, un revenu annuel aux professeurs d'é» loquence grecque et latine. » Ce revenu était considérable et équivalait à 20,000 livres, monnaie de France; mais c'était sans doute une somme à répartir entre tous. Quintilien remplit la chaire de rhétorique avec un applaudissement général. Il exerça en même temps, et avec un pareil succès, la fonction d'avocat, et se fit un grand nom dans le barreau. Après avoir employé 20 années à ces deux exercices, il obtint de l'empereur Domitien la permission de les quitter. Le loisir que se procura Quintilien par sa retraite ne fut pas un loisir de langueur et de paresse, mais d'ardeur et d'activité. Il commença par composer un *Traité sur les causes de la corruption de l'éloquence*, dont on ne saurait trop regretter la perte; nous ne le connaissons que par quelques passages et citations. Quelque temps après, pressé par les instantes prières de ses amis, il commença son ouvrage des *Institutions oratoires*

(1) Martial ne le désigne que comme romain dans ce distique :

Quinctiliane vagæ moderator summe juventæ
Gloria romanæ, Quinctiliane, togæ.

composé de 12 livres. Il en avait achevé les trois premiers, lorsque l'empereur Domitien lui confia le soin des deux jeunes princes ses petits-neveux, qu'il destinait à l'empire. Le plaisir que lui causa la composition de ce livre fut troublé par la perte de ses deux fils et de sa femme; il fut surtout sensible à la mort de l'aîné. « La fécondité de son génie, dit-il, n'en était pas demeurée aux boutons » et aux fleurs; dès l'âge de 10 ans il portait des » fruits. » C'était principalement pour ce cher fils, l'objet de ses complaisances et de ses soins, qu'il avait commencé ses *Institutions oratoires*. C'est la rhétorique la plus complète que l'antiquité nous ait laissée. Son dessein est de former un orateur parfait. Il le prend au berceau et le conduit jusqu'au tombeau. Dans le premier livre, il traite de la manière dont il faut élever les enfants dès l'âge le plus tendre, et prouve que c'est moins de leur propre caractère que des exemples de leurs précepteurs et de leurs parents, que naissent les défauts et les vices qui en font par la suite le fléau de la société. « Plût aux dieux, dit-il, que nous n'ayons » pas à nous imputer à nous-mêmes les vices de nos » enfants! Nous amollissons leur enfance par de » dangereuses délicatesses. Cette molle éducation » leur énerve l'esprit et le corps. Accoutumés à » fouler la pourpre, jusqu'où ne porteront-ils pas » leurs désirs, à mesure qu'ils avanceront en âge? » S'il leur échappe quelques termes trop libres, » nous nous en amusons, et ce que nous ne souf- » fririons pas dans la bouche des plus grands liber- » tins, nous le souffrons dans la bouche de nos en- » fants, nous en rions, nous les caressons. De qui » ont-ils appris ces mots licencieux? Hélas! ils ne » sont que les échos de ce qu'ils nous ont entendu » dire! Nous les rendons témoins de nos libertés » criminelles : il n'est point de repas qui ne reten- » tisse de chansons indécentes, et où l'on n'expose » à leurs yeux des choses qui font rougir la pudeur : » ils en contractent l'habitude, qui se change bien- » tôt en nature, et les malheureux enfants sont » déjà vicieux, sans savoir ce que c'est que le vice (1). » Dans le même livre, il traite de ce qui regarde la grammaire. Le second expose ce qui doit se pratiquer dans l'école de rhétorique, et plusieurs questions qui regardent la rhétorique même. On trouve dans les cinq livres suivants les préceptes de l'invention et de la disposition. Un des caractères particuliers de la rhétorique de Quintilien, est d'être écrite avec art et élégance. On y voit une grande richesse de pensées, d'expressions, d'images, et surtout de comparaisons, qu'une imagination vive et ornée lui fournit à propos. On y souhaiterait seulement plus de précision et plus de profondeur. Quintilien parle, mais il ne creuse pas assez son sujet. Ses *Institutions* demeurèrent inconnues jusqu'en 1415. Elles furent trouvées par le Pogge, dans l'abbaye de Saint-Gall, et non point dans la boutique d'un épicier allemand, comme quelques-uns l'ont écrit : c'est chez les moines qu'on a trouvé, à la renaissance des lettres, les anciens ouvrages que quelques savants croyaient perdus; et c'est à eux qu'on en doit la conservation, comme celle des sciences, dans des temps de barbarie et d'ignorance. C'est la justice qui leur a été rendue par des philosophes de ce siècle, leurs forcenés ennemis. L'abbé Gédoyn a traduit en français les *Institutions*, Paris, 4 vol. in-12; excellente traduction, souvent réimprimée en 4 ou 6 vol. in-12. L'édition de 1803, 4 vol. in-12, a été complétée par Adry. Une nouvelle traduction par M. C. V. Ouizille, Paris, 1829-33, 6 vol. in-8, fait partie de la *Biblioth. lat.-franç.* de Panckoucke. Les curieux recherchent deux éditions des *Institutions* données à Rome, en 1470, in-fol., l'une par Campanus, qui est la plus estimée, et l'autre par l'évêque d'Aleria. — Il ne faut pas confondre cet éloquent rhéteur avec QUINTILIEN, son aïeul. C'est de ce dernier qu'il nous reste 145 *Déclamations*. Ugolin de Parme publia les 136 premières dans le XVe siècle, Venise, 1481 et 1482, in-fol. Les 9 autres furent publiées en 1563 par Pierre Ayrauld, et ensuite par Pierre Pithou, en 1580. Il y a encore 19 autres *Déclamations* imprimées sous le nom de *Quintilien* l'orateur; mais Vossius pense qu'elles ne sont ni de lui ni de son grand-père. Il les attribue au jeune Posthume, qui prit, dit-on, le nom de César et d'Auguste dans les Gaules, avec Posthume son père, l'an 260 de J.-C. Elles ont été traduites en français, in-4, par Jean Nicole, père de l'auteur des *Essais de morale*. On a réuni les *Institutions* du petit-fils et les *Déclamations* de l'aïeul, dans l'édition *cum notis variorum*, 1665, 2 vol. in-8; et dans celle du savant et prolixe commentateur Burman, 1724, 2 tom. en 3 vol. in-4, moins estimée que l'autre.

QUINTILIUS-VARUS. *Voy.* VARUS.

QUINTILIUS (Marcus-Aurélius Claudius), empereur romain, né vers 230, se distingua dans la guerre contre les Goths. Il se fit proclamer Auguste par les troupes qu'il commandait, près d'Aquilée, afin de succéder à son frère Claude II; mais celui-ci, avant de mourir, avait recommandé à ses généraux d'élire Aurélien, comme le plus propre à porter la couronne. Les gardes prétoriennes, ainsi que les autres milices, qui aimaient Aurélien, fameux par plusieurs victoires, suivirent l'avis de Claude, et le proclamèrent empereur. Quintilius, se voyant à la veille d'être abandonné de ses propres soldats, et ne pouvant lutter contre un si puissant adversaire, quitta son camp, revint à Aquilée, où il se fit ouvrir les veines dans un bain, après un règne éphémère de dix-sept jours. Aurélien fit rendre à son rival tous les honneurs de l'*apothéose*, réservés aux empereurs, et souvent accordés sans avoir égard à leurs vices ou à leurs crimes. On ne connait point de médailles en argent de Quintilius. Celles en or sont fort rares, mais on en trouve beaucoup en petit bronze.

(1) Horace avait préludé à ce tableau de la dégénération des mœurs, dans sa belle ode : *Delicta majorum*, etc. La profanation du lit nuptial, les danses efféminées apprises aux jeunes filles, qui n'en sortaient que pour se nourrir le cœur de voluptés et l'esprit de pensées criminelles : tout semblait déjà conspirer de son temps à amener assez rapidement la dégradation de l'espèce, et promettre une génération encore plus vicieuse que la sienne :

Damnosa quid non imminuit dies?
Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorum.

* QUINTILLI (Jean-Paul), avocat, né à Rome en 1632, avait étudié la philosophie et les lettres en même temps que le droit, et s'était fait une telle réputation comme orateur, que quand il plaidait, la salle du tribunal ordinairement vide, pouvait à peine contenir la foule accourue pour l'entendre. Croyant que Venise était un lieu plus propre à y exercer ses talents, il s'y rendit, obtint un accueil favorable au barreau, et se concilia l'estime générale. Rappelé à Rome, il fut nommé auditeur général de Rote, et mourut en 1705. On cite de lui plusieurs *Traités de Jurisprudence; Dissertation médico-physique à l'occasion de la mort d'une dame qu'on croyait empoisonnée*, Rome, 1693; des *Oratorio*, etc.

QUINTIN (Jean), né à Autun en 1500, fut chevalier servant dans l'ordre de Malte, et accompagna le grand-maître dans cette île en qualité de domestique. De retour en France, il devint professeur en droit canon à Paris, l'an 1536, et s'y acquit beaucoup de réputation. Quintin mourut à Paris en 1561. On a de lui une *Description de l'île de Malte*, en latin, 1536, in-4, et d'autres ouvrages plus volumineux qu'exacts.

QUINTIN, tailleur d'habits, chef des hérétiques qu'on nommait *Libertins*, tient une place parmi les rêveurs et les blasphémateurs du XVIe siècle. Il soutenait que J.-C. était Satan, que tout l'Evangile était faux, et qu'il n'y avait dans l'univers qu'un seul Esprit, qui est Dieu; qu'on ne doit pas punir les méchants; qu'on peut professer toutes sortes de religions; enfin, qu'on peut, sans péché, se laisser aller à toutes ses passions. Cet impie factieux et turbulent fut brûlé à Tournai en 1530; mais la mort du maître n'empêcha pas les disciples de se répandre en France, en Hollande et dans les pays voisins.

QUINTIN. *Voy.* MESSIS.

QUINTINIE (Jean de la), auteur agronomique, naquit à Chabanais dans l'Angoumois, en 1626. Après son cours de philosophie, il prit quelques leçons de droit, et vint à Paris se faire recevoir avocat. Quoiqu'il eût peu de temps dont il pût disposer, il en trouvait suffisamment pour satisfaire la passion qu'il avait pour l'agriculture. Il lut Columelle, Varron, Virgile, et tous les auteurs anciens et modernes qui ont traité de cette matière. Il augmenta ses connaissances sur le jardinage dans un voyage qu'il fit en Italie. De retour à Paris, la Quintinie se livra tout entier à l'agriculture, et fit un grand nombre d'expériences curieuses et utiles. On dit communément qu'il a prouvé le premier qu'un arbre transplanté ne prend nourriture que par les racines qu'il a poussées depuis qu'il est replanté, et nullement par les petites racines qu'on lui a laissées, qu'on appelle ordinairement *le chevelu;* qu'ainsi loin de conserver ces anciennes petites racines, quand on transplante l'arbre, comme on faisait autrefois avec grand soin, il faut les couper. Cependant Roger de Schabol a prétendu prouver le contraire, et soutient que le chevelu est nécessaire. La manière vivace dont nous voyons reprendre des plantes (1), sans aucune de ces petites racines, est favorable à l'assertion de la Quintinie. C'est lui aussi qui a donné la méthode de bien tailler les arbres pour les contraindre à donner du fruit aux endroits où l'on veut qu'il vienne, et même à le répandre également sur toutes les branches. La Quintinie fait de vains efforts pour détruire le sentiment qui attribue de l'influence à la lune, autrefois généralement reconnue, puis rejetée comme une qualité occulte, aujourd'hui rétablie par les écrivains les plus célèbres (1). Il se déclara aussi contre la circulation de la sève dans les plantes; et ce qu'il disserte là-dessus prouve peut-être qu'il était meilleur cultivateur que bon physicien. La Quintinie mourut à Paris vers 1700. Louis XIV avait créé en sa faveur la place de directeur-général des jardins potagers et fruitiers des maisons royales. On a de lui un livre intitulé : *Instructions pour les jardins fruitiers et potagers*, Paris, 1725, 2 vol. in-4; et plusieurs *Lettres* sur la même matière.

QUINTUS-CALABER. *Voy.* CALABER.

* QUINZANO (Jean-François CONTI), en latin *Quintianus-Stoa*, poète latin, né en 1484, au village de Quinzano, dans le Brescian, étudia la rhétorique à Brescia; il y apprit en même temps la langue grecque, la philosophie, les mathématiques et même l'astrologie qui avait alors beaucoup de vogue. Dès sa première jeunesse, il montra une si étonnante facilité pour les vers latins, que ses condisciples l'appelèrent *Stoa*, d'un mot grec qui signifie *portique des muses*, et la sévérité avec laquelle il censurait leurs compositions, lui fit donner celui de *Quintianus*, l'ami et le censeur de Martial; c'est sous ce double nom de *Quintianus Stoa* qu'il était connu dans les écoles et parmi les savants. Il fit un cours de jurisprudence à Padoue, et s'adonna ensuite tout entier à la poésie. Etant venu en France, il y fut accueilli par le cardinal d'Amboise, qui le fit nommer précepteur du jeune duc d'Angoulême, depuis François Ier, auquel Quinzano inspira son goût pour les lettres. Reçu professeur à l'université de Paris, il en devint recteur. Louis XII le mena avec lui lorsqu'il alla conquérir le Milanais; et à peine s'en fut-il rendu maître qu'il lui donna la couronne poétique. Nommé par le sénat de Milan à la chaire de belles-lettres de l'université de Pavie, il y publia ses *Epographies* qu'il avait composées à l'âge de 20 ans. Lors de la retraite des Français, en 1513, il revint à Paris, où il fit imprimer plusieurs ouvrages. De retour à Milan en 1515, après la victoire de Marignan, il alla reprendre ses fonctions de professeur à Pavie. En 1522, il obtint le titre de citoyen de Brescia. Il passa ensuite

(1) Même des bois secs et des tronçons d'arbres, dans certaines espèces, comme l'olivier. Virgile a dit, et il a dit vrai :

Quin etiam caudicibus sectis, mirabile dictu!
Truditur è sicco radix oleagina ligno.

(1) On peut voir le *Dict. encyclop.* art. ASTROLOGIE, où les influences sont reconnues et expliquées autant que la matière le comporte. M. de Lalande observe que si la lune soulève deux fois par jour les eaux de l'Océan, elle doit bien produire d'autres effets encore. « Je voudrais, ajoute-t-il, que les médecins consultassent au moins l'expérience à cet égard, et qu'ils examinassent » si les crises et les paroxysmes des maladies n'ont pas quelque » correspondance avec les situations de la lune par rapport à l'é» quateur, aux *syzygies* et aux *apsides*. Plusieurs médecins habiles » m'en ont paru persuadés, et c'était pour les engager à s'en oc» cuper, que je donnai pendant quelques années, dans la *Gazette* » *de médecine*, les détails des circonstances astronomiques dont » on doit tenir compte. » *Abrégé d'astronomie*, *à Paris*, 1774. Derham, dans sa *Théologie astronomique*, pag. 150, établit les influences d'une manière plus positive encore.

à Venise, où le sénat lui conféra le titre de chevalier, et voulut le nommer président de l'université de Padoue, mais il n'accepta point cet honneur; et retiré d'abord à Villa Chiara, puis à Quinzano, son pays natal, il y mourut le 7 octobre 1557, âgé de 73 ans. On lui érigea, dans l'église paroissiale, un mausolée d'où ses restes furent retirés et transportés en 1580 dans le chœur de l'église Majeure *della Pieve*, où on éleva en son honneur un tombeau magnifique, orné des portraits de Louis XII, de François Ier, et de Jean et Domitien Conti, parents de Quinzano. Quinzano était à la fois grammairien, orateur, historien, philosophe et poète, les plus beaux esprits du temps en ont fait l'éloge dans leurs écrits. On conserve encore à Brescia, dans la bibliothèque Mazzuchelli, le diplôme que Louis XII remit à Quinzano lors de son couronnement poétique. Il a écrit et publié un grand nombre d'ouvrages dont nous citerons quelques-uns : *Grippi decem de omnibus numeris ad imitationem Ludicri Ausoniani*, Milan, 1512; *Lucernæ XX in totidem libr. Noctium atticarum, Aulu-Gellii*, ibid., 1531; Venise, 1542; *Odæ tres ad cardinalem de Roano* (d'Amboise, archevêque de Rouen), Paris, 1504; *Vita D. Quintiani Avernorum episcopi*, Venise, 1519; *Disticha in omnes fabulas Ovidii Metamorphoseon et elegia*, Pavie, 1506; Paris, 1514; Bâle, 1544; Brescia, 1563; *Tragedia de passione D. N. Jesu Christi*, Milan, 1508, in-4, Gand, 1518, in-8; *Paraclesis; ad Ludovicum XII elegia*, 1512; *Apologia pro poetis*; Cleopolis : *de laudibus celeberrimæ Parisiorum urbis; sylva et bacchantium elelodia post interfectum Orphea*, Paris, 1514; *De Figuris poeticis libri duo*, Venise, 1567; *De mulierum dignitate*, Milan, 1517; *Christianorum metamorphoseon* lib. 8, Pavie, 1511; *Citationes omnium poetarum, cum adnotamentis et scholiis* Milan, 1538; *Vita Ludovici XII, Galliarum regis*, etc., etc. Sa *vie* a été publiée à Brescia, 1664, par le P. Léonard Cozzando, et par Nember sous le titre de *Memorie* ou *Mémoires anecdotiques et critiques sur la vie et les écrits de J.-Fr. Quinzano Stoa*, etc., Brescia, 1777.

QUIQUERAN de BEAUJEU (Pierre de), naquit en 1526 d'une ancienne maison d'Arles en Provence. Après avoir appris la rhétorique et la poésie à Paris, il fit un voyage en Italie, où il s'appliqua à la musique. De retour à Paris, il étudia les mathématiques, l'histoire naturelle, la botanique et les belles-lettres. Sa naissance, soutenue par la réputation que lui avaient faite ses talents, lui mérita l'évêché de Senez, à l'âge de 18 ans. Il n'en jouit pas longtemps, étant mort à Paris en 1550, à 24 ans. Quiqueran fut le premier évêque nommé après le concordat de Léon X et de François Ier. On a de lui : un Eloge de la Provence, en vers latins, sous ce titre : *De laudibus Provinciæ*. On en a une version française, in-8, par François de Claret, archidiacre de l'église d'Arles. Un *Poëme* latin sur le passage d'Annibal dans les Gaules. Ces deux ouvrages offrent des images heureuses et de l'esprit; mais on voit que son génie n'avait pas encore acquis sa maturité. Ils ont été recueillis à Paris, en 1551, in-fol.

QUIQUERAN de BEAUJEU (Paul-Antoine de), célèbre marin de la même famille, chevalier de Malte, combattit souvent avec succès contre les Turcs. Mais, au mois de janvier 1660, une tempête l'ayant obligé de relâcher dans un fort mauvais port de l'Archipel, il y fut investi par 30 galères de Rhodes, que le capitan-pacha Mazamamet commandait en personne. Il en soutint le feu pendant un jour entier, et n'y succomba qu'après avoir épuisé ses munitions et perdu les trois quarts de son équipage. Il était chargé de fers, quand une seconde tempête, plus violente que la première, mit la flotte victorieuse en tel danger, que Mazamamet se vit réduit à implorer le secours du chevalier. Quiqueran la sauva par l'habileté de sa manœuvre. Le capitan, touché de reconnaissance pour ce service, voulut le sauver à son tour. Pour réussir plus facilement, il le confondit avec les plus vils esclaves. Mais le grand visir, qui le reconnut au portrait qu'on en avait fait, le fit mettre au château des Sept-Tours, sans espérance de rançon ni d'échange. Louis XIV le redemanda en vain, et les Vénitiens ne purent le faire comprendre dans le traité de Candie. Il fut délivré par la hardiesse et le zèle ingénieux de son neveu, Jacques de QUIQUERAN, et mourut commandant de Bordeaux. — Son autre neveu, Honoré de QUIQUERAN de BEAUJEU, frère de Jacques, naquit à Arles en 1655, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut envoyé dans les missions du Poitou et du pays d'Aunis, après la révocation de l'édit de Nantes, et devint évêque d'Oléron en 1705, et peu de temps après de Castres. Louis XIV étant mort en 1715, dans le temps de l'assemblée générale du clergé, l'évêque de Castres fut choisi pour prononcer à Saint-Denys l'*Oraison funèbre* de ce monarque : il s'en acquitta avec succès. Ce prélat mourut à Arles, où il était allé voir sa famille, en 1736, à 81 ans. On a un vol. in-4 des *Mandements*, des *Lettres*, des *Instructions pastorales* qu'il publia sur l'établissement de son séminaire, sur les maladies contagieuses de Provence et de Languedoc, sur l'incendie de Castres, et sur quelques objets qui décèlent son attachement aux nouveaux disciples de saint Augustin. Colbert et Soanen eurent en lui un ami zélé.

QUIRIN (saint), évêque de Sciscia, ville de la Pannonie, aujourd'hui *Sisseg*, souffrit la mort pour la foi à Sabaria, le 4 juin 303 ou 304. Saint Jérôme et Fortunat en parlent avec de grands éloges : Prudence a composé une Hymne en son honneur. Dom Ruinart a publié les Actes authentiques de son martyre.

QUIRINALIS (Claudius), ancien rhéteur, né à Arles, s'appliqua avec tant de succès à l'étude des belles-lettres, qu'il ne tarda pas à se trouver en état de les enseigner aux autres et de s'acquérir beaucoup de réputation dans cette profession. On croit qu'il commença à l'exercer dans la ville de Marseille, et qu'il fut, dans le Ier siècle de l'Eglise, un de ces illustres rhéteurs qui contribuèrent à rendre si célèbres les écoles de cette ville. Mais, selon saint Jérôme, il quitta les Gaules, et passa à Rome, où il professa publiquement la rhétorique avec une grande réputation.

QUIRINI ou QUERINI (Angelo-Maria), noble Vé-

nitien, cardinal et littérateur, né en 1680, avec un esprit vif, entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-Benoît. Il fit profession, le 1er janvier 1698, dans l'abbaye des bénédictins de Florence, et se livra aux sciences avec une application infatigable. Il fut aussi chargé de donner des leçons de théologie et de langue hébraïque aux novices de son ordre. Cependant, en 1709, ses études furent quelque temps traversées par une idée importune ; il s'imaginait qu'il avait la pierre. Il en fut détrompé par une diète sévère, qui, en guérissant son imagination, affaiblit excessivement ses forces : pour les rétablir, il prit le parti de voyager et de visiter les savants. Il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et la France, et fit connaissance avec plusieurs hommes distingués. De retour à Rome, il fut nommé en 1723 archevêque de Corfou, et s'attira par une conduite vraiment épiscopale, non-seulement la vénération de ses ouailles, mais encore celle des Grecs schismatiques. Honoré du chapeau de cardinal en 1727, il répara avec magnificence l'église de Saint-Marc, qui était son titre. L'église cathédrale de Brescia, dont il avait été fait évêque en 1726, est devenue par ses soins une des plus magnifiques d'Italie. Toute l'Europe sait combien il a contribué à la construction de l'église catholique de Berlin. Il augmenta la bibliothèque du Vatican par la donation de la sienne, qui était choisie, et si nombreuse, qu'il fallut, pour la placer, construire une nouvelle salle. Il acheta un grand nombre de livres, qu'il donna de même à la ville de Brescia, pour en faire une bibliothèque publique, à l'entretien de laquelle il assigna des fonds suffisants. On s'étonnera peut-être de toutes ses libéralités; mais il avait de grands revenus, et peu de besoins. Cet illustre prélat mourut subitement d'apoplexie à Brescia en 1755, à 75 ans. Lebeau fit en 1756 son *Eloge* à l'académie des inscriptions et belles-lettres, dont le cardinal était correspondant. Ses principaux ouvrages sont : *Primordia Corcyræ, ex antiquissimis monumentis illustrata*; ouvrage plein d'érudition et de critique, dont la meilleure édition est celle de Brescia en 1738, in-4 ; une *Edition* des ouvrages de quelques saints évêques de Brescia, qu'il publia en 1738, in fol., sous ce titre : *Veterum Brixiæ episcoporum, sancti Philastrii et sancti Gaudentii opera : nec non beati Ramperti et venerabilis Aldemani opuscula, etc.; Specimen variæ litteraturæ, quæ in urbe Brixia ejusque ditione paulo post typographiæ incunabula florebat*, etc., 1739, in-4 ; la *Relation* de ses voyages : elle renferme des anecdotes curieuses et intéressantes; une *Edition* des livres de l'office divin, à l'usage de l'église grecque; une de l'*Enchiridon Græcorum ; Gesta et epistolæ Francisci Barbari*; un recueil de ses *Lettres*, en dix livres, 1742-49, 6 part. in-4; la *Vie du pape Paul II*, contre Platine, Rome, 1740, in-4; une *Edition* des lettres du cardinal Polus; Quatre *Instructions pastorales*; un *Abrégé de sa Vie*, jusqu'à l'année 1740, Brescia, 1749-50, 3 vol. in-8. Etant bibliothécaire du Vatican, il procura la nouvelle *Edition* des *Œuvres* de saint Ephrem, 1742, 6 tom. in-fol., en grec, en syriaque et en latin ; une Harangue, *De mosaicæ historiæ præstantia*, pleine d'idées justes, et bien propre à faire apprécier la narration de Moïse.

QUIRINUS (Publius-Sulpitius), consul romain, natif de Lanuvium, rendit de grands services à sa patrie sous l'empire d'Auguste. Après son consulat il commanda une armée dans la Cilicie, et il soumit les Homonades, et mérita, par ses victoires sur ce peuple, l'honneur du triomphe. Auguste envoya Quirinus pour gouverner en Syrie, environ dix ans après la naissance de Jésus-Christ; ce qui forme une difficulté dans le passage de saint Luc, qui dit que ce fut sous Quirinus ou Cyrinus, que se fit le dénombrement qui obligea la sainte Vierge et Joseph d'aller à Bethléem pour s'y faire inscrire. Il est certain cependant que Quirinus ne fut nommé au gouvernement de Syrie que dix ans après la naissance de Jésus-Christ, qui vint au monde au temps de ce dénombrement. Ainsi quelques interprètes traduisent le passage de saint Luc : *Hæc descriptio prima facta est a præside Syriæ Cyrino*, de la manière suivante : « Ce dénombrement est le premier, » et s'est fait avant celui de Quirinus. » D'autres croient que ce dénombrement, qui avait été commencé dans le temps de la naissance de J.-C., avant l'arrivée de Quirinus en Syrie, fut continué et achevé par ce gouverneur, dont il porta le nom ; d'autres enfin supposent que Quirinus fit ce dénombrement en vertu d'une commission particulière avant d'être gouverneur de Syrie. Quirinus fut ensuite gouverneur de Caïus, petit-fils d'Auguste. Il épousa Æmilia-Lepida, arrière-petite-fille de Sylla et de Pompée; mais il la répudia dans la suite, et la fit bannir de Rome d'une manière honteuse. Il mourut l'an 22 de J.-C.

QUIROGA (Joseph), missionnaire espagnol, né le 14 mars 1707 à Lugo en Galice, d'une illustre famille de cette province, entra dans la société de Jésus à l'âge de 15 ans. Il avait étudié les mathématiques avec succès, et admis à l'école de la marine avait fait sur mer plusieurs voyages. Il sollicita de ses supérieurs la permission de passer en Amérique, pour y prêcher l'Evangile. Dans le même temps, il reçut du roi d'Espagne la commission de visiter la terre dite *Magellanique*, à l'extrémité de l'Amérique du sud, de s'assurer des ressources que le pays pouvait offrir, et de déterminer des points convenables à l'établissement de ports et de rades pour les bâtiments de commerce. Le résultat de ce voyage ne fut pas aussi important qu'on était en droit de l'attendre du zèle du P. Quiroga. De retour en Europe, il se rendit à Rome pour y exposer l'état des missions dans le Paraguay. Lors de la suppression de son ordre, il se fixa à Bologne, où il se lia avec les mathématiciens les plus renommés, comme Canterzoni, Palcani, etc. Il y mourut le 23 octobre 1784, à l'âge de 77 ans. On a de lui : *Tratado del arte verdadero de navegar por circulo paraleto a la equinozial*, Bologne, 1784, qui eut beaucoup de succès. Il a laissé plusieurs autres ouvrages manuscrits, conservés dans la bibliothèque de l'institut de Bologne, qui traitent de la manière de trouver la longitude en mer (en latin); de l'art de fabriquer les boussoles; des moyens de renouveler et purifier l'air dans un vaisseau; de l'art de con-

struire des barques et des ponts sur les fleuves et les rivières les plus rapides; de la construction d'oiseaux artificiels, etc. Le *Journal du voyage*, de Quiroga, rédigé sur ses observations et sur celles de ses compagnons, par le P. Loçano, a été imprimé dans les *Pièces justificatives de l'histoire du Paraguay*, par le P. de Charlevoix.

** QUIROGA (D. Antonio), général espagnol, de la même famille que le missionnaire, né en 1784 à Betauzol, dans la Galice, fut destiné au service de mer, et, après avoir achevé les études préliminaires, fut nommé garde-marine. A l'époque de l'invasion de la Péninsule (1808), il demanda à être employé dans l'armée de terre; nommé sous-lieutenant, puis lieutenant dans le régiment de la *Victoire*, qui prit plus tard le nom de *la Mort*, il passa bientôt capitaine dans le régiment de l'*Union*, organisé par Morillo (*voy.* ce nom, VI, p. 115), et, pendant toute la guerre de l'indépendance, servit comme officier d'état-major. Colonel en 1811, il se trouvait en 1815 à Santiago, lors de la tentative de Porlier pour rétablir la constitution des cortès. (*Voy.* PORTIER, VII, 17). Envoyé par son général à Madrid pour rendre compte de cette affaire, il devint suspect au ministre, qui le fit arrêter; traduit en 1819 devant un conseil de guerre, il fut acquitté faute de preuves et renvoyé à son régiment, qui faisait partie de l'armée destinée à passer en Amérique pour soumettre les colonies espagnoles. A la veille de l'embarquement, cette armée s'étant insurgée, Quiroga fut arrêté de nouveau; mais délivré par le régiment d'Espagne, il rejoignit Riégo (*voy.* ce nom), et, reconnu chef de l'armée insurrectionnelle, s'empara de l'île de Léon, où il proclama la constitution que le roi Ferdinand se vit contraint de jurer une seconde fois. Créé par le roi maréchal-de-camp, puis député de la Galice aux cortès de 1820, il fit preuve dans cette assemblée de talents oratoires remarquables, et montra de la modération dans les discussions orageuses que suscitaient les circonstances. Capitaine-général de la Galice en 1823, lors de l'entrée de l'armée française sous les ordres du duc d'Angoulême, il déploya du courage dans la défense de la Corogne, et fit tout ce qu'il put pour retarder la soumission de cette province. Quand les Français s'en furent rendus maîtres, il s'embarqua pour l'Angleterre, et revint à travers mille dangers à Cadix essayer de ranimer l'énergie des cortès. Mais, ayant perdu l'espoir de réussir dans ses projets, il retourna en Angleterre, et fixa sa résidence à Londres, où il consacra tout son temps à l'étude des sciences. Après la mort du roi Ferdinand, de retour en Espagne, il y fut accueilli d'abord avec enthousiasme; mais, trop sage, trop modéré pour ne pas déplaire aux exaltés de tous les partis, il cessa bientôt d'être employé, et, retiré dans la Galice, y mourut presque oublié, le 21 juin 1841.

QUIROS (Pedro-Fernandez de), célèbre navigateur espagnol, naquit à Bilbao, en 1562. Il avait fait plusieurs voyages en Amérique, en qualité de pilote, lorsque Philippe III le chargea, en 1604, de faire des découvertes dans la mer Pacifique. Quiros partit de Lima en décembre 1605, s'avança à 20 degrés de latitude et 240 de longitude, et découvrit les terres australes du Saint-Esprit, et les îles de la Société. Il écrivit ce *Voyage*, qui dans le temps fut imprimé en espagnol, et qui fut inséré ensuite dans le recueil des *Voyages*. Il a été d'une grande utilité au fameux Cook; et il rend cet hommage à Quiros, dans son *Voyage autour du monde*. Le navigateur espagnol obtint une pension de Philippe III, et mourut à Lima en 1630. Le *Mémoire* que Quiros adressa à Philippe III, pour lui demander des secours afin de continuer ses découvertes, fut imprimé à Séville, en 1610; traduit en latin, Amsterdam, 1613; en français, Paris, 1617; en anglais, Londres, 1625, dans la *Collection des Voyages* de Purchas.

QUIROS (Théodore de), missionnaire espagnol, naquit en 1599, à Vivero, dans la Galice. Après avoir terminé ses études avec beaucoup de succès, il prit l'habit de Saint-Dominique, et sollicita de ses supérieurs la permission d'aller prêcher l'évangile dans les Indes. Il s'embarqua pour les îles Philippines, en 1637; professa d'abord la philosophie à Manille, et se rendit ensuite dans l'île Formose, où il demeura dix ans, remplissant avec un zèle infatigable les fonctions de son ministère. Les Hollandais s'étant emparés de cette île, le P. Quiros fut fait prisonnier, et conduit à Jacatra, puis à Macassar. Il retourna, par l'ordre du roi d'Espagne, à Manille, et consacra le reste de sa vie à la conversion des Indiens, dont il parlait la langue aussi bien que les naturels du pays. Enfin, épuisé de fatigues, il mourut, le 4 décembre 1662, à 63 ans. Le P. Quiros avait composé la *Grammaire* et le *Dictionnaire* de la langue *Tagala*; de plus, il traduisit, dans cette langue, un *Catéchisme*, et plusieurs ouvrages ascétiques, entre autres un *Traité* de la dévotion au rosaire, imprimé plusieurs fois à Manille et à Mexico.

QUIROS (Augustin de), jésuite espagnol, natif d'Andujar, inspecteur des missions de la Nouvelle-Espagne, mort à Mexico, le 13 décembre 1622, à 56 ans, a laissé des *Commentaires* en latin, sur quelques livres de la Bible, Séville, 1622, in-fol., et une *Dissertation* en espagnol, contre les écrivains qui affectent de se servir d'expressions anciennes et inusitées.

QUIROS (Hyacinthe-Bernard de), dominicain espagnol, portait dans son ordre les noms d'Augustin-Thomas. Après avoir enseigné la théologie et le droit canonique à Rome, il apostasia, et se rendit à Berne, où il obtint une chaire d'histoire ecclésiastique à l'université de Lausanne. Il y mourut, le 6 novembre 1758 : sa bibliothèque a été donnée à cette université, par ordre de la république de Berne. On connaît de lui une *Histoire de l'Eglise*, en allemand, Lausanne, 1756, in-fol., et quelques *Dissertations* académiques, en latin. Sa *Vie* se trouve dans la collection de Simler, II. p. 359-64. (*Voy.* la Gazette littéraire de Gottingue, 1759, pag. 448.)

** QUIROT (Jean-Baptiste), conventionnel, né vers 1760 à Mantoche près de Gray, était en 1789, un des jeunes avocats du barreau de Besançon. Ayant embrassé la cause des innovations avec ardeur, il fut

élu en 1790 l'un des premiers administrateurs du département du Doubs, et concourut à y introduire les changements amenés par les nouvelles lois. Député à la convention, dans le procès du roi, il vota pour la réclusion de ce malheureux prince, tout en reconnaissant que la convention n'avait pas le droit de le juger; mais dans la crainte de la guerre civile, il vota contre l'appel au peuple et contre le sursis. Quoiqu'il se fût prononcé au 31 mai en faveur des Girondins, il échappa cependant aux proscriptions qui en furent la suite. Il concourut à renverser Robespierre au 9 thermidor, puis à réprimer la révolte de prairial. Membre de la commission des 21 chargés d'examiner la conduite de Jos. Lebon (*voy.* ce nom), c'est sur son rapport que ce député fut décrété d'accusation. Ennemi des excès, mais attaché franchement au régime républicain, il provoqua des mesures contre les sections de Paris au mois de vendémiaire; et réélu au conseil des 500, y combattit les projets des royalistes sans approuver la marche du Directoire. L'un des opposants à la journée du 18 brumaire, il fut arrêté et envoyé en surveillance dans le département de la Charente-Inférieure; mais il obtint bientôt la permission de revenir dans sa province. Retiré à Mantoche, il fut peu de temps après élu juge de paix du canton, et il en remplissait encore les fonctions lorsque les événements ramenèrent les Bourbons en France. Compris en 1816 sur la liste des régicides, malgré ses réclamations, il fut obligé de se retirer en Suisse. Mais dès l'année suivante, il obtint l'autorisation de revenir dans sa famille, où il mourut vers 1830, âgé d'un peu plus de 70 ans. Les biographies contemporaines ont confondu QUIROT le conventionnel, avec son frère, commissaire du Directoire à Besançon, et depuis membre de la municipalité de cette ville, mort le 5 janvier 1839.

QUISTORP (Jean), théologien luthérien, naquit à Rostock en 1584, et fut professeur de théologie dans cette ville. Il eut ensuite la surintendance des églises de sa communion. Il assista Grotius dans ses derniers moments. Il a composé divers ouvrages, savoir : *Articuli formulæ concordiæ illustrati; Manuductio ad studium theologicum;* des *Notes* latines sur tous les livres de la Bible; des *Commentaires* sur les Epîtres de saint Paul; des *Sermons*; des *Dissertations*. Il mourut en 1648. — QUISTORP (Jean), fils du précédent, naquit en 1624, et suivit la même carrière que son père. Il fit ses études à Gripswald, et visita les universités de Copenhague et de Leyde, pour en entendre les professeurs. Revenu à Rostock, il y obtint une chaire de théologie, et en même temps une place de pasteur. On a de lui : *Catechesis antipapistica*. Il y attaque le pape et l'Eglise romaine. *Pia desideria*; *Repetitiones decalogi antipapisticæ*; une *Lettre* allemande à la reine Christine de Suède, sans signature; le *Trésor dans le champ; Disputationes theologicæ*. Dans ses écrits, surtout dans ceux contre le pape, le fiel est mêlé à l'érudition. Il mourut en 1669.

QUISTORP (Jean-Nicolas), théologien luthérien, né à Rostock en 1651, fut pasteur dans cette ville, et y mourut le 9 août 1715. Il a laissé des *Explications* sur saint Jean, et plusieurs écrits de controverse et de théologie.

QUOD-VULT-DEUS (saint), était évêque de Carthage dans le temps que cette ville fut prise par Genseric, roi des Vandales, l'an 439. Ces barbares le mirent lui et la plupart de ses clercs dans de vieux navires qui faisaient eau de toutes parts, et qui étaient sans aucune provision. Dieu fut leur pilote et les fit aborder heureusement à Naples, où ils furent reçus comme de glorieux confesseurs de Jésus-Christ. *Voy.* DEO-GRATIAS.

R

RABACHE (Etienne), docteur de Sorbonne, de l'ordre des augustins, naquit à Voves, dans le diocèse de Chartres, en 1556. Il fit à Bourges la réforme des religieux de son ordre, et l'établissement de la congrégation de Saint-Guillaume, en 1594. Ce pieux réformateur finit sa vie à Angers, en 1616, à 60 ans.

RABAN-MAUR (Magnence) en latin *Hrabanus Magnentius*, naquit à Fulde en 788, de la meilleure noblesse du pays. Ses parents l'offrirent, à l'âge de dix ans, au monastère de Fulde, où il fut instruit dans la vertu et dans les lettres. On l'envoya ensuite à Tours, pour y étudier sous le fameux Alcuin. De retour à Fulde, il en fut élu abbé en 822, et réconcilia Louis le Débonnaire avec ses enfants. Raban écrivit une lettre pour consoler ce prince, que l'on avait déposé injustement, et publia un *Traité sur le respect* que doivent avoir les enfants envers leur père, et les sujets envers leur prince. Il est dans la *Concordia* de Marca, édition de Baluze. Raban-Maur obtint de riches possessions dont il dota diverses maisons naissantes, entr'autres l'abbaye d'Hirsauge. Il se démit ensuite de son titre pour aller vivre dans la solitude du Mont-Saint-Pierre. Devenu archevêque de Mayence en 847, il fit paraître beaucoup de zèle et de charité dans le gouvernement de son église. Après avoir examiné la doctrine de Gotescalc dans un concile tenu dans sa ville épiscopale en 848, il la condamna et envoya Gotescalc à Hincmar, archevêque de Reims, dans le diocèse duquel il avait été ordonné. (*Voy.* GOTESCALC.) Une famine qui désola le diocèse de Mayence en 850, lui fournit une occasion de montrer le zèle et la charité dont il était animé pour son troupeau : ses revenus furent distribués aux pauvres, et chaque jour il en avait 300 à sa propre table. Il présida ensuite le concile assemblé en 852, dans sa ville épiscopale, et assista l'année suivante

à celui de Francfort. Raban mourut dans sa terre de Winfeld, en 856, à 68 ans. Il légua ses livres aux abbayes de Fulde et de Saint-Alban. On a de lui beaucoup d'ouvrages recueillis à Cologne en 1627, 3 tom. in-fol., qui se relient en 3 vol. Ils contiennent : des *Commentaires* sur l'Ecriture, qui ne sont presque que de simples extraits des écrits des Pères : c'était la manière des théologiens de son temps ; un *Traité de l'Institution des clercs et des Cérémonies de l'Eglise ou des Offices divins*, divisé en trois livres. C'est un de ses plus importants ouvrages : il a eu plusieurs éditions dans le XVIe siècle. Un *Traité du Calendrier ecclésiastique*. Il y enseigne la manière de discerner les années bissextiles et de marquer les indictions. Un *Livre sur la vue de Dieu, sur la pureté du cœur, et la manière de faire pénitence*. Ce sont des extraits que l'auteur avait faits en lisant les Pères. *De universo, sive Etymologiarum opus*. Il contient la définition des noms propres qui se trouvent dans l'Ecriture sainte. Des *Homélies*; un *Martyrologe*. Le prologue de ce martyrologe a été publié par dom Mabillon, *Analect.*, page 419, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Gall ; le *Livre de la grammaire* ; ce n'est qu'un extrait de Priscien le grammairien ; *Traité des ordres sacrés, des sacrements et des habits sacerdotaux* ; *Traité de la discipline ecclésiastique*; un *Pénitentiel*; un *Traité de l'invention des langues* ; le *Traité des vices et des vertus*, qu'on lui attribue, est d'Halitgarius, évêque d'Orléans. On trouve dans le *Thesaurus* de Martenne, dans les *Miscellanea* de Baluze, et dans les *Œuvres* du père Sirmond, quelques traités qui ne sont point dans le recueil de ses *Œuvres* ; Raban cultivait aussi la poésie : témoin son *Poème* en l'honneur de la sainte croix, qui est dans le recueil de ses ouvrages, et dont il y a une assez belle édition particulière à Augsbourg, 1605, in-fol. Le père Brouwer a publié ses poésies à la suite de celles de Fortunat. On y trouve le *Veni Creator*, conservé dans les prières de l'Eglise. Quoique le style de Raban soit en général simple, clair et concis, cependant il a quelquefois besoin d'explication ; il écrit moins bien en vers qu'en prose ; il lui échappe même des fautes contre la prosodie, ce qui, dans ces siècles, n'a rien d'étonnant.

RABARDEAU (Michel), jésuite, né en 1572, à Orléans, mort à Paris, le 24 décembre 1649, à 77 ans, est connu par son *Optatus gallus de cavendo schismate benigna manu sectus*, Paris, 1641, in-4. Rabardeau, prétendant réfuter le livre intitulé : *Optati galli de cavendo schismate* de Charles Hersent qui paraissait craindre un schisme dans l'église de France, à l'occasion du patriarcat dont le cardinal de Richelieu semblait vouloir se revêtir, donna, aussi bien que son adversaire, dans diverses erreurs. Il avançait que la création d'un patriarche en France n'avait rien de schismatique, et que le consentement de Rome n'était pas plus nécessaire pour cela, qu'il ne l'avait été pour établir les patriarches de Jérusalem et de Constantinople. Ce dernier article en particulier montre combien l'auteur avait peu réfléchi. Les termes seuls de sa comparaison auraient dû lui ouvrir les yeux. Le pape, successeur du prince des apôtres et chef de l'Eglise universelle, est en même temps patriarche de l'Occident, mais il ne l'est pas de l'Orient. Ainsi l'érection des patriarcats de Jérusalem et de Constantinople n'avait rien pris sur sa juridiction patriarcale ; au lieu que la création d'un patriarche en France lui en ravissait une partie des plus considérables. Elle ne pouvait donc se faire malgré lui sans une injustice palpable. « Qu'elle pût » absolument avoir lieu sans schisme, dit un auteur » fort modéré, c'est là une de ces spéculations qui » égarent toujours dans les circonstances où on les » agite communément, et où l'on agitait celle-ci, » c'est-à-dire dans la chaleur du ressentiment, et » l'aveuglement du dépit, conduisent inévitable» ment au précipice, qu'on n'en sépare que par des » précisions idéales. » Son ouvrage fut condamné à Rome en 1643 ; l'assemblée du clergé de France reçut ce décret le 19 septembre 1645, et le fit enregistrer dans son procès-verbal.

RABAUDY (Bernard de), religieux de l'ordre des frères prêcheurs, né à Toulouse en 1631, professa la théologie avec éclat dans l'université de cette ville, où il mourut le 3 novembre 1731. On a de lui trois volumes in-8 d'un ouvrage estimé, et qui est intitulé : *Exercitationes theologicæ, ad singulas partes summæ S. Thomæ, doctoris angelici*. Le reste de cette composition conservé manuscrit dans la bibliothèque des dominicains de Toulouse, jusqu'à la révolution, se trouve aujourd'hui dans celle du collége de la même ville. La maison de Rabaudy était comptée au nombre des plus illustres de Toulouse, et la place de *Viguier*, c'est-à-dire vicaire du comte de Toulouse, fut toujours occupée par un de ses membres, depuis 1597 jusqu'en 1749, époque de la suppression de cette charge.

* RABAUT de SAINT-ÉTIENNE (Jean-Paul), né à Nîmes en avril 1743, était fils d'un pasteur de cette ville, qui se signala dans plusieurs circonstances par son zèle pour ses coréligionnaires. Son père, quoique condamné à errer d'asile en asile dans les montagnes des Cévennes, trouva le moyen de lui donner une première connaissance des lettres. Admis à jouir en Suisse des fondations faites par plusieurs souverains protestants, en faveur des jeunes Français qui se livraient aux études théologiques, il compta Court de Gébelin parmi ses maîtres. Devenu ministre de l'Evangile, il vint en France où ses discours furent remarqués. Alors il publia comme traduit de l'anglais d'un prétendu W. Jesterman, le *Vieux Cévenol*, 1784. Ce roman qui n'est qu'une censure des édits portés contre les protestants, depuis 1685, et une apologie des fanatiques des Cévennes (*voy.* CAVALIER), avait déjà paru à Londres, en 1779, sous le titre de *Triomphe de l'intolérance, ou Anecdotes*, etc. Plus tard il fit l'*Eloge de M. de Bec-de-Lièvre*, évêque de Nîmes, que sa charité avait fait aimer même des protestants, et ce discours mérita les éloges de Laharpe. Sectateur ardent du philosophisme et des innovations politiques, il disait « que tous les établissements anciens nui» saient au peuple ; qu'il fallait renouveler les » esprits, changer les idées, les lois, les usages, les » hommes, les mots, enfin tout détruire pour pou» voir tout recréer. » Nommé par la sénéchaussée de Nîmes, député du tiers aux états-généraux, il s'y

montra très-hostile au clergé, et, dès le mois d'août 1789, parvint, malgré l'opposition des évêques, à faire décider l'égalité des cultes religieux, comme une suite et une conséquence de tous les autres droits. Dans le cours de cette longue session, il présenta plusieurs projets de loi, demanda et obtint le décret que les ouvrages incendiaires seraient soumis à un jury *pour éviter l'inquisition contre la pensée.* Sans être grand orateur, il obtint une certaine réputation, due en partie à l'habitude qu'il avait de parler en public. Il devint président en 1790. En 1791, il s'éleva avec violence contre les troubles de Nîmes, qu'il attribua aux catholiques. Quelques mois après, il parla sur l'organisation des gardes nationales, et demanda ensuite la liberté indéfinie des cultes. Après la session, Rabaut put alors réfléchir sur les suites inévitables de la crise politique dans laquelle se trouvait la France, et, lorsqu'au mois de septembre 1792 il fut envoyé à la Convention par le département de l'Aube, il se montra l'ennemi déclaré de l'anarchie. Dans le procès du roi, il fut du petit nombre de ceux qui soutinrent que la Convention n'avait pas le droit de juger Louis XVI. « La nation vous a envoyés pour déléguer » les pouvoirs, non pour les exercer tous à la fois; » car il est impossible qu'elle n'ait voulu que changer de maitre... Si quelqu'un m'objecte que vous » avez jugé quelquefois, je lui répondrai que c'est » ce dont je me plains; quant à moi, je vous l'a» voue, *je suis las de ma portion de despotisme;* » je suis fatigué, harcelé, bourrelé de la tyrannie » que j'exerce pour ma part, et je soupire après le » moment où vous aurez créé un tribunal national » qui me fasse perdre les formes et les contenances » d'un tyran... On a dit que la politique demandait » que ce fût nous qui jugeassions Louis. La poli» tique! ah! c'est dans l'histoire que nous aurions » pu puiser d'utiles leçons! Elle nous aurait appris » que la vraie politique, c'est de donner de bonnes » lois... Vous auriez dû ériger un tribunal national, » et lui porter le décret d'accusation; mais vous ne » l'avez pas fait. Vous avez vu les preuves exposées » du délit; vous avez rédigé l'acte d'accusation; » vous avez entendu l'accusé; prononcez par *oui* ou » par *non* que Louis est ou n'est pas coupable, et » quant à la peine à appliquer, renvoyez au sou» verain dont vous êtes les mandataires. » Il ajouta « que la mort de Charles Ier avait amené en Angle» terre *la domination de Cromwell et le retour de la* » *royauté.* » Fidèle à ses nouveaux principes, et ne pouvant empêcher le jugement de Louis XVI par la Convention, il vota pour la détention de ce prince et son bannissement à la paix. Il vota également pour l'appel au peuple et pour le sursis. Au mois de février, les Girondins parvinrent à le faire nommer président de la Convention, et au mois de mars, il fit partie de la commission des *douze*, imaginée par les Girondins pour déjouer les complots de la municipalité de Paris. Chargé de faire un rapport sur ce sujet, sa voix fut étouffée pas les clameurs de la *montagne*, et il ne put parvenir à se faire entendre. Ce fut le signal de l'orage dont il devait être la victime. En effet, bientôt après les Girondins succombèrent, et Rabaut fut entraîné dans leur chute. Un premier décret, qu'il évita par la fuite, le mit en arrestation; un second le mit hors la loi. Alors il revint à Paris, chez un ami qui paya de sa tête le généreux asile qu'il lui avait accordé. Ayant été découvert par une indiscrétion, il fut livré au tribunal révolutionnaire et exécuté le 5 novembre 1793, à l'âge de 50 ans. Les connaissances de Rabaut étaient variées et assez étendues; mais, élevé par un père d'un caractère ardent et passionné, il puisa dans ses leçons un amour excessif d'indépendance et une ambition désordonnée qui causèrent sa perte. On citera de lui : *Sermon sur le mariage du dauphin* (depuis Louis XVI), 1770; *Sermon sur la mort de Louis XV*, 1774, in-8; *Hommage à la mémoire de M. Bec-de-Lièvre, évêque de Nîmes*, 1784, in-12; *Lettre sur la vie et les écrits de Court de Gébelin*, 1774, in-4; *Lettres à Bailly sur l'histoire primitive de la Grèce*, Paris, 1787, in-8. *A la nation française, sur les vices de son gouvernement, sur la nécessité d'établir une constitution*, etc., 1788, in-8; *Considérations sur les intérêts du tiers-état*, 1789; *Almanach historique de la révolution*, 1792, in-18, réimprimé par ordre de la Convention en 1794, et publié ensuite sous le titre de *Précis de l'histoire de la révolution.* M. Charles de Lacretelle a continué cet ouvrage, qui contient quelques détails curieux, mais qu'on doit lire avec circonspection. Nous n'en citerons qu'un passage qui fera connaitre suffisamment l'esprit dans lequel il a été composé. « Le clergé, dit-il, cherche » encore dans une religion, qu'on appelle de paix, » des prétextes et des moyens de discorde et de » guerre; il brouille les familles dans l'espoir de » diviser l'état : tant il est difficile à ce genre » d'hommes de savoir se passer de richesses et de » pouvoir! Mais les lumières, en se communiquant » bientôt aux dernières classes des citoyens, les af» franchiront de la plus dangereuse de toutes les » servitudes, l'esclavage de la pensée; alors, ou les » prêtres seront citoyens, ou l'on ne voudra plus de » prêtres. » Rabaut a coopéré à la rédaction de la *Feuille villageoise* avec Cerutti, et au *Moniteur* jusqu'à la fin de 1792. Une édition de ses *Œuvres*, précédée d'une *Notice biographique*, a été publiée par Collin de Plancy, 1826, 2 vol. in-8. Il en existe une seconde avec une *Notice* par le comte Boissy-d'Anglas, Paris, 1820-26, 6 vol. in-18.

* RABAUT-POMIER (Jacques-Antoine), frère puîné du précédent, né en 1744, à Nîmes, fut comme lui ministre de la religion réformée. Après avoir achevé ses études à Lausanne, il desservit successivement les églises de Nîmes, de Marseille et de Montpellier. Partisan des réformes politiques, il fut, en 1790, nommé membre de la municipalité de Montpellier, et, en 1792, député à la Convention par le département du Gard. Dans le procès du roi, il vota pour la mort, mais avec la condition expresse du sursis, en déclarant que son opinion était *indivisible.* Son vote ne fut donc point compté pour l'application de la peine. Il ne fut cependant point proscrit comme son frère; mais ayant signé les protestations contre la tyrannie de la montagne, il fut un des 73 députés mis en arrestation, et qui ne furent relâchés qu'après le 9 thermidor. Entré au

conseil des anciens, il en fut secrétaire, et y vota constamment avec les hommes les plus modérés. Sous le consulat, il fut nommé sous-préfet du Vigan; il quitta cette place en 1803, et devint l'un des pasteurs de l'église protestante de Paris. En 1815, on lui appliqua la loi contre les régicides; nonobstant ses réclamations, il fut obligé de sortir de France; mais il y rentra en 1818, et mourut à Paris le 16 mars 1820. Nous ne connaissons de lui que deux *Discours* religieux : *Napoléon libérateur*, 1810, in-8; *Sermon d'actions de grâces sur le retour de Louis XVIII*. — RABAUT-DUPUIS ou RABAUT jeune, frère des précédents, négociant à Nîmes, partagea les opinions de ses frères, et fut proscrit avec eux, en 1793, comme *fédéraliste*. Ayant pris la fuite, il fut porté sur la liste des émigrés; cette circonstance fit arrêter son père. Député du Gard, en 1797, au conseil des anciens, il écrivit en faveur du directoire, quoiqu'il n'en approuvât pas toutes les mesures. Il défendit à la tribune les émigrés du Bas-Rhin, ainsi que ceux d'Avignon et du comtat Venaissin. S'étant prononcé pour la révolution du 18 brumaire, il fit partie du corps législatif; c'est sous sa présidence, en 1802, que fut voté le consulat à vie. Envoyé en mission dans le Midi, à son arrivée à Toulouse, apprenant qu'un émigré (M. de Seguy) allait être fusillé en vertu du jugement d'un conseil de guerre, il prit sur lui d'en suspendre l'exécution et sauva cette victime. En 1803, il reçut la décoration de la Légion-d'Honneur, et, en cessant ses fonctions législatives, il devint conseiller de préfecture à Nîmes, charge qu'il exerçait encore lorsqu'il mourut, le 13 septembre 1808, d'une chute de cheval. On lui doit : *Détails historiques et recueil de pièces sur les divers projets qui ont été conçus depuis la réformation jusqu'à ce jour, pour la réunion de toutes les communions chrétiennes*, 1806, in-8; *Annuaire ou Répertoire ecclésiastique à l'usage des églises réformées*, Paris, 1807, in-8; ce recueil a été continué.

* RABBE (Alphonse), littérateur, né en 1786, à Riez, acheva ses études à Paris, à l'école des Quatre-Nations, et remporta, en 1803, le prix d'honneur. Un peu plus tard, il se rendit à l'armée d'Espagne, où il remplit pendant deux ans un emploi dans l'administration militaire. De retour à Paris, il s'y occupa quelque temps de littérature. Il revint en 1813 en Provence, et, en 1815, il se prononça fortement en faveur de la restauration. S'étant chargé d'une mission secrète en Espagne, il fut arrêté sur la frontière; mais, remis en liberté après la bataille de Waterloo, il se trouvait à Marseille lorsque le duc d'Angoulême y passa. Ne trouvant point assez importante une place que lui offrit le duc de Richelieu au ministère des affaires étrangères, il déserta la cause qu'il avait embrassée, et se fit recevoir avocat à Aix, où il plaida plusieurs affaires avec assez de succès. En 1819, il alla fonder à Marseille *le Phocéen*, feuille quotidienne, qu'il fit précéder d'une brochure intitulée : *De l'utilité des journaux politiques publiés dans les départements*. Dès les premiers numéros, *le Phocéen*, poursuivi par le procureur du roi, fut condamné successivement à plusieurs amendes. Rabbe revint à Paris en 1822, concourut à la rédaction de plusieurs journaux, tels que *l'Album*, *les Tablettes universelles*, et se chargea ensuite de la direction de la *Biographie universelle et portative des contemporains*, dont l'*Ami de la Religion* (tome LXII, page 330) porte ce jugement : « Il y » avait rivalité entre Rabbe et ses associés à qui » serait plus hardi, plus violent, plus insolent, à » qui défigurerait mieux l'histoire, à qui dirait plus » de mal des rois et des prêtres. » Rabbe souffrait depuis longtemps des suites d'une maladie qu'il avait contractée en Espagne, et il mourut le 1er janvier 1830, dans sa 44e année. Ses principaux ouvrages, écrits avec plus d'imagination que d'exactitude, sont : *Résumé de l'histoire d'Espagne*, Paris, 1823, in-18; 4e édit., 1828; *Résumé de l'histoire de Russie*, Paris, 1825, in-18; *Histoire d'Alexandre Ier, empereur de toutes les Russies*, Paris, 1826, 2 vol. in-8; *Géographie de l'empire de Russie*, Paris, 1828, 2 vol. in-18.

* RABBI (Charles-Constance), religieux Augustin, né à Bologne en 1678, avait étudié presque toutes les sciences. Il professa la philosophie et la théologie dans les couvents de son ordre à Bologne et à Rome, et mérita, par ses talents, l'estime du pape Benoît XIV; mais son extrême modestie le tint toujours écarté des dignités ecclésiastiques. Il mourut à Rome le 8 septembre 1746, laissant plusieurs ouvrages, comme *De mathematicarum disciplinarum ad theologiam utilitate, ipsarumque in ea usu dissertatio*, Faenza, 1729; Venise, 1743; *Sinonimi ed aggiunti italiani raccolti, con in fine un trattato de sinonimi, degli aggiunti e delle similitudini*, Bologne, 1732, nouv. édit. augmentée par le P. Bandiera, Venise, 1777, et Parme, 1778, in-4. La bibliothèque de l'institut de Bologne (*la Specola*), possède quelques-uns de ses manuscrits.

RABELAIS (François) naquit vers l'an 1483, à Chinon en Touraine, d'un apothicaire. Son père le mit chez les moines de l'abbaye de Seuillé, voisine de Chinon, puis dans un couvent d'Angers, où il connut du Bellay, depuis cardinal, et son protecteur. Il entra ensuite chez les cordeliers de Fontenay-le-Comte, dans le Bas-Poitou, et fut élevé aux ordres sacrés. Né avec une imagination vive et une mémoire heureuse, il se consacra à la chaire, et y réussit. Son couvent était dépourvu de livres : il employa les honoraires de ses sermons à se faire une petite bibliothèque. Sa réputation commençait à se former, lorsqu'une aventure scandaleuse le fit renfermer dans une prison monastique. Le jour de la fête du couvent, il avait ôté l'image de saint François d'une niche placée dans un lieu assez obscur, y avait substitué sa propre personne, et s'était ainsi offert à la vénération du peuple qui venait apporter des offrandes. Le savant Tiraqueau, lieutenant-général du bailliage de Fontenai-le-Comte, obtint sa liberté. Des personnes de la première qualité, à qui son esprit enjoué avait plu, secondèrent le penchant qui le portait à sortir de son cloître. Clément VII lui accorda, à leur sollicitation, la permission de passer dans l'ordre de Saint-Benoît, au monastère de Maillezais. Rabelais, ennemi de toute sorte de joug, quitta tout-à-fait l'habit religieux, et alla étudier en médecine à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur, et obtint une chaire dans cette

faculté en 1531. Il publia une édition latine de quelques écrits d'Hippocrate. Un arrêt, provoqué par le chancelier Duprat, avait aboli les priviléges de la faculté de Montpellier : cette faculté députa Rabelais auprès du chancelier pour plaider sa cause; il réussit, et, en reconnaissance de ce service, l'université décida que tout médecin appelé au doctorat se revêtirait de la robe de Rabelais. On dit que cet usage subsiste encore. Rabelais quitta bientôt Montpellier pour passer à Lyon. Il y exerça pendant quelque temps la médecine; mais Jean du Bellay l'ayant invité à le suivre dans son ambassade de Rome, il partit pour l'Italie. Ses saillies amusèrent beaucoup le pape et les cardinaux, et il obtint une autre bulle de translation dans l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, dont on allait faire un chapitre. De cordelier il était devenu bénédictin, de bénédictin chanoine; de chanoine il devint curé. On lui donna la cure de Meudon en 1545; mais il ne parut pas plus appelé à cet état qu'aux autres qu'il avait abandonnés. Ce fut vers ce temps-là qu'il mit la dernière main à son *Pantagruel*, satire atroce contre les moines, qui fut censurée par la Sorbonne et condamnée par le parlement. Dans cet extravagant livre, il a répandu une gaieté bouffonne, l'obscénité et l'ennui. S'il a voulu par là se venger de ses supérieurs qui l'avaient mis en prison, il n'a pas rempli son but, car rien ne prouve mieux combien il la méritait. Il mourut en 1553, à 70 ans. On raconte que près de mourir, il demanda son *domino*; et, comme on paraissait étonné de cette demande, il répondit : *Beati mortui qui in* Domino *moriuntur*. Mais cette anecdote, où la sottise marche à côté de l'impiété, n'est probablement pas plus vraie que tant d'autres qu'on raconte de lui, aussi extravagantes que son histoire de *Gargantua*. On prétend, par exemple, que n'ayant ni de quoi payer son auberge, ni de quoi faire son voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôtesse ces étiquettes sur de petits sachets : « Poison pour faire mourir le roi, poison » pour faire mourir la reine, etc. » Il usa, dit-on, de ce stratagème pour être conduit et nourri de Lyon jusqu'à Paris sans qu'il lui en coûtât rien, et pour faire rire le roi; mais une telle turlupinade, loin de faire rire, aurait pu faire pleurer celui qui en était l'auteur. Les *Œuvres* de Rabelais, dont les Elzévirs donnèrent une édition sans notes en 1663, en 2 vol. in-12, furent reproduites en Hollande en 5 vol. in-8, 1715, avec des figures et un commentaire, par Le Duchat. En 1741, Bernard, libraire à Amsterdam, en donna une édition in-4, 3 vol., avec des figures gravées par le fameux Bernard Picart. Elles ont été réimprimées un grand nombre de fois, notamment à Paris, 1823-1825, 8 vol. in-8, édit. *Variorum*, avec un *Commentaire historique et philosophique*, etc. On a encore de Rabelais des *Lettres* in-8, sur lesquelles M. de Sainte-Marthe a fait des notes, et quelques écrits de médecine. On a gravé 120 estampes en bois, sous le titre de *Songes drolatiques de Pantagruel*, 1565, in-8. On donna en 1752, sous le titre d'*Œuvres choisies de M. François Rabelais, Gargantua*, le *Pantagruel*, etc., dont on a retranché les endroits licencieux et les impiétés. On trouve à la fin une *Vie* de Rabelais. Cette édit., en 3 petits vol. in-12, est due aux soins de l'abbé Perau. Jean Bernier avait déjà publié : *Jugement et observations sur les œuvres de Rabelais*, ou *le Véritable Rabelais réformé*, Paris, 1697, in-12. Rabelais a fait imprimer à Lyon, en 1532 : *Testamentum Lucii Cupidii*; item, *Contractus venditionis antiquis Romanorum temporibus initus*, *cum præfatione*. Il croyait que ces deux pièces n'avaient jamais paru, et qu'elles étaient anciennes; mais il se trompait sur l'un et sur l'autre article. Ce testament et ce contrat de vente avaient été imprimés, et c'étaient deux pièces modernes. Un curé de Meudon, qui a publié tout ce qu'il a pu trouver à la louange de Rabelais, aurait pu employer son temps plus utilement. M. Astruc parle fort au long de ce médecin dans son *Histoire de la faculté de Montpellier*.

* RABENER (Théophile-Guillaume), littérateur allemand, né en 1714 à Wachau, près de Leipsig, termina ses études à l'université de cette ville, en soutenant une thèse de droit. Doué d'un esprit juste et propre aux affaires, habile financier et très-honnête homme, il obtint à 26 ans une place de contrôleur des contributions et la remplit toute sa vie avec une exactitude qui lui valut l'estime de ses chefs et une équité telle qu'il ne donna jamais lieu à la moindre plainte contre ses décisions. Mais ce qui est vraiment surprenant, c'est que son attachement à ses devoirs ne nuisit point au goût qu'il avait montré de bonne heure pour la poésie, et qu'au milieu des chiffres et des calculs il trouva toujours le loisir de cultiver la littérature. Il écrivait aussi bien en prose qu'en vers, et réussissait surtout dans la *satire*, talent qui lui fit des admirateurs et pas un ennemi, parce qu'en attaquant les vices il ménageait toujours les vicieux. Cet homme estimable mourut à Dresde le 22 mai 1771, à 57 ans. Ses *Œuvres* qu'il publia lui-même en 1755, ont été réimprimées plusieurs fois; la 11e édition, Leipsig 1777, 6 vol. in-8, avec la *Vie de l'auteur*, par M. C.-F. Weisse, est la meilleure; les *Satires de Rabener* ont été traduites librement par Boispréaux (Dujardin), Paris, 1754, 2 vol. in-12; et ses *Mélanges amusants, récréatifs et satiriques*, par M. N. L. F., ibid., 1776, 4 vol. in-12; ces traductions ne donnent qu'une idée bien imparfaite du mérite de cet écrivain, que nos voisins d'outre-Rhin mettent à côté, si non au-dessus des moralistes les plus estimés anciens et modernes. Rabener mettait en pratique les conseils qu'il donnait aux autres. Dans le bombardement de Dresde en 1760, il vit sa maison détruite et perdit son mobilier, ses manuscrits, sa bibliothèque, sans perdre le calme d'esprit que donne une résignation fondée sur une piété sincère. La lettre qu'il écrivit à un de ses amis pour lui annoncer ce désastre respire la plus douce sérénité. Il est même gai en parlant de la perte de ses ouvrages : « les manuscrits spirituels, dit-il, qui ne devaient être imprimés qu'après ma mort, sont tous consumés à la grande joie des sots des siècles à venir. Maintenant il ne vaut presque plus la peine que je meure, puisqu'on ne trouvera rien à imprimer après moi. »

* RABESANO (Livio) cordelier, né près de Vienne en 1605, après avoir professé la philosophie dans

plusieurs maisons de son ordre, y remplit des emplois importants et mourut à Vienne vers 1680. On a de lui : *Cursus philosophicus ad mentem doctoris subtilis pro tyronibus scotistis*, Venise, 1665, in-4; *Cursus philosophicus*, etc., *continens tres libros Aristotelis de anima*, ibid., 1665; *De cœlo et mundo*, ibid., 1672; *De generatione et corruptione*, ib., 1674.

RABIRIUS, célèbre architecte, vivait sous l'empire de Domitien, prince cruel, qui ne s'est pas moins rendu fameux par ses fureurs que par sa passion extraordinaire pour les bâtiments. Ce fut Rabirius qui construisit le palais de cet empereur, dont on voit encore des restes. Ce superbe édifice était d'une architecture excellente. — Il ne faut pas le confondre avec Caius Rabirius, qui fit sous Auguste un *Poeme* sur la guerre qui éclata entre cet empereur et Marc-Antoine. Maittaire en rapporte quelques fragments dans son *Corpus poetarum*.

* RABOTEAU (Pierre-Paul), littérateur, né en 1766 à La Rochelle, se fit connaître de bonne heure par quelques compositions qui lui ouvrirent, à 22 ans, les portes de l'académie de sa ville natale. Venu à Paris en 1797, il y fit jouer quelques *Vaudevilles* qui furent favorablement accueillis. Sous-chef au ministère de la police (1815-1820), il se démit de cette place et revint à la Rochelle, où il mourut le 21 octobre 1825. On cite de lui la *Prise de la Bastille*, ode, 1790, in-8; *L'avare et son ami*, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, 1801, in-8 (avec Radet); *Lasthénie* ou *une journée d'Alcibiade*, id. 1802, in-8 (avec Lachabeaussière); *La ville et le village*, divertissement, 1802, in-8. Les *Jeux de l'enfance*, poème, 1802 et 1803, in-8. Il y a du naturel et de la sensibilité. De tous ses ouvrages c'est celui qui a eu le plus de succès. Dans les séances de la *société philotechnique*, dont il était membre, il lut un *Poème* adressé aux *artistes*, une *Eglogue de Rebecca*, tirée de la Bible, une *Epître à l'ennui*, et des *Fables* pleines d'esprit et de naturel. Il a laissé en manuscrit un travail sur Plaute, qui, dit-on est, très-remarquable. Villenave lui a consacré une *Notice* dans la *Revue encycl.*, 1826, tom. 1, p. 340.

* RABUEL (Claude), jésuite, né à Pont-de-Veyle en 1669, entra dans la société à l'âge de 17 ans, cultiva les belles-lettres, et les enseigna; mais un goût particulier pour les sciences exactes lui avait fait donner à l'étude des mathématiques une partie de son temps, et il les possédait à un haut degré; il les professa pendant vingt ans dans le collége de la Trinité à Lyon, où il mourut le 12 avril 1728. Lorsque la *Géométrie de Descartes* parut, elle piqua sa curiosité, et il fit sur cet ouvrage un *Commentaire* que le père Lespinasse, son disciple, fit imprimer en 1730, à Lyon, in-4. Il avait laissé d'autres traités sur l'*Algèbre*, *les sections coniques*, le *calcul différentiel* et le *calcul intégral*, etc., qui sont restés manuscrits.

RABUSSON (dom Paul), né en 1634 à Gannat, ville du Bourbonnais, entra dans l'ordre de Cluny en 1655, et y occupa différentes places. Les deux chapitres de 1676 et 1678 le chargèrent de composer le fameux *Bréviaire* de son ordre, qui a servi de modèle à tant d'autres. On lui associa Claude de Vert, de l'ancienne observance, qui ne se chargea que des rubriques. D. Rabusson engagea Santeuil, de Saint-Victor à consacrer à des poésies plus dignes d'un chrétien le talent qu'il avait pour ce genre d'écrire; et le poète fit, à sa sollicitation, ces belles *Hymnes*, dont le Tourneux et Rabusson lui fournissaient les pensées. Dom Rabusson fut élu en 1693, supérieur général de la réforme; et pendant près de dix-huit ans qu'il gouverna de suite, il fit régner dans Cluny la paix et toutes les vertus religieuses. Les cardinaux de Bouillon et de Noailles faisaient beaucoup de cas de son mérite. Il mourut en 1717, à quatre-vingt-trois ans.

RABUTIN (François de Bussy), gentilhomme de la compagnie du duc de Nevers, d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Bourgogne, est célèbre par ses Mémoires militaires, qu'il fit imprimer à Paris, en 1574, sous ce titre : *Commentaire sur le fait des guerres en la Gaule belgique*, *entre Henri II et Charles-Quint*, in-8. Le style en est simple, ainsi que la narration, et il y règne un grand air de sincérité. Il vivait sous les règnes de Henri II et de Charles IX, qui eurent en lui un sujet fidèle et un guerrier habile.

RABUTIN (Roger, comte de Bussy), né à Epiry en Nivernais l'an 1618, petit-fils du précédent, servit dès l'âge de 12 ans dans le régiment de son père. Sa valeur parut avec éclat dans plusieurs siéges et batailles. Elle lui mérita les places de mestre-de-camp de la cavalerie légère, de lieutenant-général du Nivernais. Etant devenu veuf en 1648, il conçut une violente passion pour madame de Miramion; il l'enleva, mais inutilement. (*Voy.* Miramion.) Reçu à l'académie française en 1665, il y prononça une *harangue* pleine d'esprit et de fanfaronnades. Il courait alors sous son nom une histoire manuscrite des amours de deux dames puissantes à la cour (d'Olonne et de Châtillon). Ce manuscrit, intitulé *Histoire amoureuse des Gaules*, faisait beaucoup de bruit. Aux grâces du style, à la délicatesse des pensées, à la vivacité des saillies, l'auteur avait su joindre des portraits peints avec autant d'art que de vérité, de plusieurs personnes de la cour, et un ton de dépravation qui n'était pas ce qui plaisait le moins. Les personnes intéressées portèrent leurs plaintes au roi, qui, déjà mécontent de Bussy, le fit mettre à la Bastille. Les *Amours des Gaules* furent le prétexte de sa détention. Bussy avait déjà mérité cette punition par une chanson indécente contre le roi, et un livre en forme d'*Heures*, où il substituait aux images des saints quelques hommes de la cour, dont les femmes étaient soupçonnées de galanteries. Une maladie occasionnée par sa prison lui procura la liberté; mais avant de l'obtenir, il fallut qu'il donnât la démission de sa charge, et qu'il écrivit une lettre de satisfaction aux victimes de sa méchanceté; il ne sortit de la Bastille que pour aller en exil dans ses terres. Il fatigua pendant tout ce temps-là Louis XIV par une foule de lettres qui décèlent, si ce n'est une âme fausse, au moins un âme petite et faible. Il protestait au roi une tendresse qu'il n'avait pas, et il se donnait des éloges qu'on croyait beaucoup plus sincères que les protestations d'attachement dont il excédait le mo-

narque. Après dix-sept ans de sollicitations, il obtint enfin la permission de retourner à la cour; mais le roi évitant de le regarder, il se retira dans ses terres, partageant son temps entre les plaisirs de la campagne et ceux de la littérature. (*Voy.* RIVIÈRE, Henri-François.) Il mourut à Autun en 1693, à 75 ans. Il faut avouer qu'il avait de l'esprit, mais plus d'amour-propre encore; et il ne se servit guère de son esprit, que pour se faire des ennemis. Comme courtisan, comme guerrier, comme écrivain, comme homme à bonnes fortunes, il croyait n'avoir point d'égal. On a de lui : *Discours à ses enfants sur le bon usage des adversités, et sur les divers événements de sa vie*, Paris, 1694, in-12. On y trouve des réflexions utiles, mais communes. Ses *Mémoires*, Paris, 1696, 2 vol. in-4, réimprimés à Amsterdam, 3 vol. in-12, avec plusieurs pièces curieuses. Pour quelques faits vrais et intéressants, on y trouve cent particularités dont on ne se soucie pas; le style en fait le principal mérite : il est léger, pur et élégant. Des *Lettres*, Paris, 1720, en 7 vol. in-12, plusieurs fois réimprimées. Elles ont eu dans leur temps beaucoup de réputation, mais on y sent trop qu'elles ont été faites pour être publiques; et, quoique écrites avec noblesse et avec correction, elles ne plaisent guère aux personnes d'un goût véritablement délicat, qui préfèrent le naturel à toutes ces grâces contraintes. *Histoire abrégée de Louis le Grand*, Paris, 1699, in-12. Ce n'est presque qu'un panégyrique, et il révolte d'autant plus que l'auteur écrivait contre sa pensée. Des *Poésies*, répandues dans ses lettres et dans différents recueils; elles sont plutôt d'un bel esprit que d'un poète. On n'estime guère que ses *Maximes d'amour* et ses *Epigrammes* imitées de Martial. Les *Amours des Gaules* ont été imprimées en Hollande avec d'autres historiettes du temps, en 2 vol. in-12; et à Paris, sous le titre de Hollande, en 5 petits vol. in-12.

RABUTIN (Louise-Françoise de BUSSY), fille du précédent. *Voy.* BUSSY-RABUTIN.

* RACAGNI (Joseph-Marie), savant physicien, né en 1741, à la Tarraza, dans la province de Vogherra, prit à 19 ans l'habit religieux dans le collége des barnabites de Monza. Il y fut instruit dans les mathématiques, par le père Canterzani, et mérita par ses rapides progrès, d'être appelé, très-jeune encore, à Milan, pour en donner des leçons au collége de Saint-Alexandre. Son confrère le P. Frisi, (*voy.* ce nom) le proposa pour le suppléer dans la chaire de mathématiques transcendantes. Enfin nommé professeur de physique dans les écoles de Brera, il remplit cette chaire pendant trente ans, avec autant de zèle que de succès, car plusieurs de ses élèves sont devenus des hommes très-distingués. Le cabinet de physique de Bréra lui dut la plupart de ses machines et instruments nouveaux. Vers 1790, il vit Vienne, la Hongrie, Rome, Naples, pour se mettre en rapport avec les physiciens de ces pays. En 1801 il fut nommé membre de la société italienne, et, en 1812, de l'institut italien. Il mourut le 5 mars 1822, laissant le fonds d'un prix annuel de deux mille francs pour celui des élèves des sciences physiques qui s'y distinguerait le plus. On a de lui : *Théorie des Fluides*, imprimée en 1779. L'auteur y traite des fluides en général, et en particulier de l'eau, de l'air et de l'électricité; Un *Mémoire sur les translations*, où il examine les différentes formules proposées par Prony, Fossombroni et Bezuto; un *Mémoire sur la propriété des conducteurs électriques* inséré dans les *Actes de la société italienne*, tome 18, pag. 139; un *Mémoire sur les propriétés des nombres*, dans lequel il entreprend de généraliser la théorie de Kramp. On lui doit encore des expériences faites avec le père Pini, son collègue, sur le *bélier hydraulique*, dont ces deux savants expliquèrent, les premiers, les singuliers phénomènes. Le docteur Labus a fait l'Eloge du père Racagni.

RACAN (Honorat de BUEIL, marquis de), poète français, né en Touraine à la Roche-Racan, l'an 1589, d'un maréchal de camp des armées du roi, fut un des premiers membres de l'académie française. Il reçut une éducation toute militaire, et prit même une telle aversion pour la langue latine, qu'il ne put jamais, dit-on, retenir le *Confiteor*. A l'âge de 16 ans, il devint page de la chambre du roi, sous Bellegarde, qui avait pris Malherbe dans sa maison par l'ordre de Henri IV. Racan, cousin-germain de madame de Bellegarde, eut occasion de voir ce grand maître en poésie, et il se forma sous lui. Le jeune Racan quitta la cour pour porter les armes : mais il ne fit que deux ou trois campagnes, et il revint à Paris après le siége de Calais. Ce fut alors qu'il consulta Malherbe sur le genre de vie qu'il devait embrasser. Le poète, pour toute réponse, se contenta de lui réciter la *Fable du meunier, son fils et l'âne*; fable ingénieuse, inventée par le Pogge et imitée par la Fontaine. Le marquis de Racan continua quelque temps encore la carrière qu'il avait embrassée, parvint au grade de maréchal-de-camp, se maria et passa le reste de sa vie au milieu des plaisirs et du culte des muses. Ses *Bergeries* sont recommandables dans le genre pastoral. Celle qui commence ainsi : *Paissez, chères brebis, jouissez de la joie*, etc., passe pour son chef-d'œuvre. On a loué aussi ses *Stances* sur la fausseté des grandeurs humaines. (*Voy.* LOUISE DE FRANCE.) Sa traduction de la fameuse strophe d'Horace, *Pallida mors*, a été souvent comparée, mais toujours à son détriment, à celle de Malherbe. Voici la traduction de Racan :

Les lois de la mort sont fatales,
Aussi bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux Parques :
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.

Malherbe avait dit :

Le pauvre, en sa cabane, où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

Le mérite de Racan était d'exprimer d'une manière ingénue et touchante toutes sortes d'objets, ceux même qui appartenaient à la poésie sublime; mais il réussissait mieux dans ceux qui étaient proprement du ressort de la poésie simple et naturelle. Il mourut à la Roche-Racan, en 1670, à 81 ans. L'au-

teur de l'*Art poétique* a bien caractérisé Malherbe et Racan dans ces deux vers :

Malherbe, d'un héros peut vanter les exploits ;
Racan, chanter Philis, les bergers et les bois.

Les ouvrages de Racan sont : les *Bergeries*, Paris, 1628, in-8; *Lettres diverses*, dans le recueil des *Lettres nouvelles* de Faret, Paris, 1627, in-8; Les *Sept psaumes de la pénitence*, en 1631, in-8; *Poésies diverses*, dans les recueils de 1621, 1627, 1633; *Odes sacrées*, dont le sujet est pris des Psaumes de David, et qui sont accommodées au temps, avec un *Discours* contre les sciences, Paris, 1651, in-8; *Mémoires pour la vie de Malherbe*, 1 vol. in-12; *Dernières Œuvres et Poésies chrétiennes*, Paris, 1660. Constelier donna une édition de ses *Œuvres complètes*, Paris, 1724, 2 vol. in-12. Mais on n'y trouve point les *Mémoires sur la vie de Malherbe*, et il y manque en outre plusieurs pièces, entre autres une Ode à Richelieu.

* RACCAFORTE (Innocent), né à Palerme vers 1640, embrassa l'état ecclésiastique, obtint un canonicat de la cathédrale de Catane, et consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire de son pays. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Journal historique de la Sicile, depuis la création du monde jusqu'à l'année* 1700, 2 vol. in-fol. On joint ce journal aux *Eclaircissements historiques de la Sicile*, par Pierre Carrera, etc. Raccaforte a composé, dans le patois de son pays très-favorable à la poésie bucolique, quelques idylles, qui ont été insérées dans plusieurs recueils de *poésies siciliennes*.

RACHEL, seconde fille de Laban, épousa le patriarche Jacob, l'an 1752 avant J.-C. Elle en eut Joseph et Benjamin. Rachel mourut en accouchant de celui-ci. Elle fut enterrée sur le chemin qui conduit à Ephrata, où Jacob lui éleva un monument qui a substité pendant plusieurs siècles. On montre encore aujourd'hui, sur la route d'Ephrata, une espèce de dôme soutenu sur quatre piliers carrés, qui forment autant d'arcades, et l'on prétend que c'est le tombeau érigé à Rachel par Jacob. Mais comme ce monument est encore tout entier, il est difficile de croire que ce soit le même que le patriarche consacra à la mémoire de son épouse.

RACHEL (Joachim), né en Basse-Saxe, poète allemand, recteur de l'école de Norden, s'est attaché particulièrement à la poésie satirique dans le XVIIe siècle. Il n'a point écrit avec la même pureté et la même délicatesse que Despréaux; mais il est plus véhément, et partout il se montre l'ennemi implacable du vice et des ridicules. Son énergie lui a fait donner le nom de *Lucilius allemand*. Les satires de Rachel, peu connues en France, continuent de jouir d'une assez grande réputation au-delà du Rhin; elles ont été réimprimées avec des notes et des additions, Altona, 1828, in-8.

RACINE (Jean), un des plus beaux génies du siècle de Louis XIV, et peut-être le poète tragique le plus parfait qui ait jamais paru, naquit à la Ferté-Milon d'une famille noble, le 21 décembre 1639, l'année même où Corneille, âgé de 33 ans, faisait représenter *Horace et Cinna*. Orphelin de père et de mère dès l'âge de 3 ans, il fut élevé d'abord à Beauvais, puis à Paris, au collège d'Harcourt, et enfin à Port-Royal-des-Champs, où Marie des Moulins, sa grand'mère, s'était retirée. Son goût dominant était pour les poètes tragiques. Il allait souvent se perdre dans les bois de l'abbaye, un *Euripide* à la main : il cherchait dès lors à l'imiter. Il cachait des livres pour les dévorer à des heures indues. Le sacristain Claude Lancelot, son maître dans l'étude de la langue grecque, lui brûla consécutivement trois exemplaires des *Amours de Théagène et de Chariclée*, roman grec qu'il apprit par cœur à la troisième lecture. Après avoir terminé sa philosophie au collége d'Harcourt, il débuta par une *Ode* sur le mariage de Louis XIV. Cette pièce, intitulée *la Nymphe de la Seine*, lui valut une gratification de cent louis et une pension de 600 livres. Le ministre Colbert obtint pour lui l'une et l'autre de ces grâces. Racine composa, vers la fin de 1663, une autre ode, ayant pour objet de célébrer le rétablissement des trois académies, et intitulée la *Renommée aux Muses*, qui lui valut une nouvelle gratification et ce qui était pour lui d'un bien plus grand avantage, lui fournit l'occasion de se lier avec Boileau. Ces succès le décidèrent à se livrer à la poésie. En vain un de ses oncles, chanoine régulier et vicaire-général d'Uzès, l'appela dans cette ville pour lui résigner un riche bénéfice; la voix du talent le rappela à Paris. Il s'y retira vers 1664, époque de sa première pièce de théâtre, qui fut la *Thébaïde* ou *Les Frères ennemis*, suivie d'*Alexandre*, en 1666. Car Racine, quoique élevé dans les maximes sévères de Port-Royal, et portant l'habit ecclésiastique, n'en travaillait pas moins au profit des histrions; et ce n'est pas la première fois que l'on vit un partisan du rigorisme s'occuper des choses que les plus lâches probabilistes eussent cru ne s'accorder pas avec l'esprit du christianisme. Ce fut à peu près vers ce temps-là qu'il obtint le prieuré d'Epinay; mais il n'en jouit pas longtemps. Ce bénéfice lui fut disputé : il n'en retira pour tout fruit qu'un procès, *que ni lui ni ses juges n'entendirent jamais*; aussi abandonna-t-il et le bénéfice et le procès. Il eut bientôt un autre procès qui fit plus de bruit. Des Marets de Saint-Sorlin écrivit contre Nicole, qui, dans la première de ses *lettres*, traita les poètes dramatiques d'*empoisonneurs*, *non des corps, mais des âmes*. Racine prit ce trait pour lui; il lança d'abord une lettre contre ses anciens maîtres. Nicole négligea de répondre : mais Barbier d'Aucour et Dubois le firent pour lui. Racine leur répliqua par une lettre qui sentait l'homme piqué, et qui à tout prix voulait avoir raison. Boileau, à qui il la montra avant que de la rendre publique, l'engagea à la supprimer. *Alexandre* fut suivi d'*Andromaque*, jouée en 1668. La comédie des *Plaideurs*, jouée la même année, eut du succès, à raison des allusions où l'on reconnut divers personnages, et des anecdotes qui avaient été l'objet de la conversation des Parisiens; ce n'était du reste qu'une imitation des *Guêpes* d'Aristophane : cette pièce se joue encore au Théâtre-Français. *Britannicus* parut en 1670. *Bérénice*, jouée l'année d'après, n'est qu'une pastorale héroïque; elle manque de ce grand intérêt et de ce terrible, les deux grands ressorts de la tragédie. Racine prit un essor plus élevé, en

1672, dans *Bajazet*. *Mithridate*, joué en 1673, est plus dans le goût du grand Corneille, quoique l'amour soit encore le principal ressort de cet épithalame, et que cet amour y fasse faire des choses peu dignes de la tragédie. Mithridate s'y sert d'un artifice de comédie pour surprendre une jeune personne et lui faire dire son secret. Cette fureur de mettre de l'amour partout a dégradé presque tous les héros de Racine. Voltaire a eu raison de dire : « Les connaisseurs qui se plaisent plus à la douceur » élégante de Racine qu'à la force de Corneille, me » paraissent ressembler à ceux qui préfèrent les » nudités du Corrége au chaste et noble pinceau de » Raphaël. » *Iphigénie* ne parut que deux ans après (en 1675), et mérita le même reproche que les précédentes. *Phèdre* fut jouée en 1677 deux jours avant la représentation du même sujet traité par Pradon. Le plan des deux pièces est à peu près de la même contexture : mêmes personnages, mêmes situations, même fonds de sentiments et de pensées; mais c'est lorsque les deux auteurs se rencontrent de plus près, qu'on sent davantage la supériorité du talent. Cependant Pradon, soutenu par les ennemis de Racine, attira tout Paris à sa pièce, tandis que celle de son rival fut couverte de huées et de ridicule. Racine, dégoûté de la carrière du théâtre, semée de tant d'épines, résolut de se faire chartreux. Son directeur qui connaissait l'inconstance de son caractère, lui conseilla de s'arracher au monde et au théâtre, plutôt par un mariage chrétien que par une entière retraite. Il épousa, quelques mois après, la fille du trésorier de France d'Amiens. La même année de son mariage, en 1677, Racine fut chargé d'écrire l'histoire de Louis XIV, conjointement avec Boileau. Cette histoire n'a jamais paru; le manuscrit en a péri dans l'incendie de la bibliothèque de M. de Valincourt. Il en a échappé, dit-on, un fragment, qui a été publié en 1784. (*Voy. Journ. hist. et litt.*, 1er décembre 1784, p. 502.) Ce fragment ne donne pas une grande idée de l'ouvrage, et n'offre dans le fait qu'un *Eloge historique*, titre sous lequel il a paru On y admire tout, on y exalte tout. « Tant » il est vrai, dit un critique, qu'on ne peut jamais » écrire l'histoire pendant la vie des rois, surtout » lorsqu'ils sont venus à bout de subjuguer les es- » prits, comme avait fait Louis XIV. On doit se » borner alors à recueillir les faits par ordre chro- » nologique, et l'on n'est pas en droit d'en attendre » davantage des historiographes contemporains. » La religion ayant enlevé Racine à la poésie; la religion l'y ramena. Madame de Maintenon le pria de faire une pièce sainte, qui pût être jouée à Saint-Cyr : il en fit deux, *Esther* et *Athalie*; mais ces tragédies, quoique d'une grande beauté, et vrais chefs-d'œuvre de la scène française, ne furent pas reçues avec le même enthousiasme que les précédentes : nouvelle preuve des vrais motifs qui produisent l'attachement aux spectacles, toujours faible lorsque la corruption du cœur ne le fortifie pas. On disait « que c'était un sujet de dévotion, » propre à amuser des enfants. ».......... Racine jouissait alors de tous les agréments que peut avoir un bel esprit à la cour. Il était gentilhomme ordinaire du roi, qui le traitait en favori, et qui le faisait coucher dans sa chambre pendant ses maladies. Ce monarque aimait à l'entendre parler, lire, déclamer. Tout s'animait dans sa bouche, tout y prenait une âme, une vie. Sa faveur ne dura pas, et sa disgrace hâta sa mort. Madame de Maintenon, touchée de la misère du peuple, avait demandé à Racine un *Mémoire* sur ce sujet intéressant. Le roi le vit entre les mains de cette dame, et fâché de ce que son historien se mêlait de son administration, il lui défendit de le revoir, en lui disant : *Parce qu'il est poète, veut-il être ministre?* Des idées tristes, une fièvre violente, une maladie dangereuse, furent la suite de ces paroles. Racine mourut le 22 juin 1699, à 60 ans, d'un petit abcès dans le foie. Tant il y a de distance entre les ornements de l'esprit et la force de l'âme; entre la culture des lettres et les sentiments de la véritable grandeur, qui sent si vivement son indépendance des cours et des rois, et qui en jouit si bien! Racine était d'une taille médiocre, sa figure était agréable, son air ouvert, sa physionomie douce et vive. Il avait la politesse d'un courtisan et les saillies d'un bel-esprit. Son caractère était aimable, mais il passait pour faux; et, avec une douceur apparente, il était naturellement très-caustique. Plusieurs épigrammes, un grand nombre de couplets et de vers satiriques, qu'on brûla à sa mort, prouve la vérité de ce que répondit Despréaux à ceux qui le trouvaient trop malin : *Racine l'est bien plus que moi*. Les défauts de ce poète furent effacés en partie par de grandes qualités. La religion réprima souvent ses penchants. « La raison, disait Boileau à ce sujet, conduit or- » dinairement les autres à la foi; mais c'est la foi » qui a conduit Racine à la raison. » Avec cela, on remarquait un air de fluctuation dans sa conduite, et comme un état de dispute entre Dieu et le monde, entre sa conscience et les choses quelle réprouvait. Il eut sur la fin de ses jours une piété tendre, une probité austère; il condamna l'usage qu'il avait fait de ses talents en faveur d'un genre où les vertus chrétiennes ont si peu à gagner. Outre les tragédies de Racine, nous avons de lui : des *Cantiques*, qu'il fit à l'usage de Saint-Cyr. Ils sont pleins d'onction et de douceur. On en exécuta un devant le roi, qui, à ces vers :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Je te sois sans cesse fidelle;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me soulève contre ta loi.

dit à madame de Maintenon : « Ah! madame, voilà » deux hommes que je connais bien. » L'*Histoire de Port-Royal*, 1767, 2 parties in-12. Le style de cet ouvrage est coulant et historique, mais souvent négligé; on sent assez que l'historien est dans le cas de faire quelquefois l'apologiste et quelquefois le panégyriste. Clémencet nous a donné aussi une *Histoire* de cette maison chérie du parti. Il en a paru une nouvelle en 1786, Paris, 4 vol. in-12, réunis en 2 vol. Outre cela, nous avons encore les *Mémoires hist. et chron.* de Guilbert. Tant d'histoires d'une maison religieuse semblent dire qu'elle avait besoin de gens qui en contassent du bien. (*Voy.* CLÉMENCET.) Une *Idylle sur la paix*, pleine de grandes

images et de peintures riantes; quelques *Epigrammes :* genre qui n'était que trop dans son caractère, auquel il se fût livré peut-être davantage, si les remords n'en avaient affaibli le goût; des *Lettres* et quelques opuscules, publiés par son fils dans ses *Mémoires de la vie de Jean Racine*, 1747, 3 vol. in-12. On trouve les différents ouvrages de Racine dans l'édition de ses *Œuvres*, publiée en 1768, 7 vol. in-8, par Luneau de Boisjermain, qui l'a ornée de remarques. L'abbé d'Olivet a donné des *Remarques de grammaire sur Racine*, avec une *Lettre critique sur la rime*, adressée à M. le président Bouhier, Paris, 1738, in-12. L'année suivante, l'abbé des Fontaines opposa à cet écrit : *Racine vengé* ou *Examen des remarques grammaticales de l'abbé d'Olivet sur les Œuvres de Racine*, Avignon (Paris), in-12. Ces deux écrits méritent d'être lus. Celui de l'abbé d'Olivet a été réimprimé en 1766. (*Voy.* CORNEILLE.) Nous avons encore d'autres remarques et d'autres commentaires sur Racine; on doit les lire avec précaution et se défier de leurs louanges ; les plus connus sont ceux de Laharpe et de Geoffroy. On dit qu'il fit perdre à Louis XIV l'habitude de figurer dans les ballets qui se donnaient à la cour et sur un théâtre, par ces vers, de la tragédie de *Britannicus* :

« Pour toute ambition, pour vertu singulière,
» Il excelle à conduire un char dans la carrière,
» A disputer des prix indignes de ses mains,
» A se donner lui-même en spectacle aux Romains. »

Les éditions de son théâtre sont innombrables : nous indiquerons seulement celle de Bodoni, 1813, 3 vol. in-fol., et celle de Pierre Didot l'aîné, an 9 (1801-1805), 3 vol. in-fol., un des livres les plus magnifiques que la typographie ait produits. Parmi les éditions des *Œuvres complètes de Racine*, nous citerons celle de Germain Garnier, Paris, 1807, 7 vol. in-8, avec le *commentaire* de Laharpe et le portrait de l'auteur; et celles d'Aimé-Martin avec les notes de tous les commentateurs, Paris, 6 vol. in-8, 1820, 1822 et 1825, 7 vol. C'est l'édition la plus complète que nous ayons des œuvres de ce grand poète.

RACINE (Louis), fils du précédent, naquit à Paris, le 6 novembre 1692. Ayant perdu son père de bonne heure, il fut confié aux soins de Rollin, alors principal du collége de Beauvais. Il demanda des avis à Boileau, qui lui conseilla de ne pas s'appliquer à la poésie; mais son penchant pour les muses l'entraîna. Il donna, en 1720, le poème de la *Grâce*, écrit avec assez de pureté, et dans lequel on trouve plusieurs vers heureux. Il le composa chez les Pères de l'Oratoire de N. D. des Vertus, où il s'était retiré après avoir pris l'habit ecclésiastique. Les chagrins que son père avait essuyés à la cour lui faisaient redouter ce séjour; mais le chancelier d'Aguesseau réussit pendant son exil à Fresnes à le réconcilier avec le monde qu'il avait quitté. Il se fit des protecteurs, qui contribuèrent à sa fortune. Le cardinal de Fleury, qui avait connu son père, lui procura un emploi dans les finances, et il coula dès lors des jours tranquilles et fortunés avec une épouse qui faisait son bonheur. Un fils unique, fruit de leur union, jeune homme qui donnait de grandes espérances, périt malheureusement dans le tremblement de terre et l'inondation qui ravagèrent Cadix en 1755. Son père, vivement affligé de cette perte, ne traîna plus qu'une vie triste, et mourut dans de grands sentiments de religion, en 1763, à 71 ans. L'académie des inscriptions le comptait parmi ses membres dès l'an 1719. Ce poète faisait honneur à l'humanité : bon citoyen, bon époux, père tendre, fidèle à l'amitié, reconnaissant envers ses bienfaiteurs, la candeur régnait dans son caractère, et la politesse dans ses manières, malgré les distractions auxquelles il était sujet. Il s'était fait peindre les *Œuvres* de son père à la main, et le regard fixé sur ce vers de Phèdre :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père....

Pénétré de la vérité du christianisme, il en remplissait les devoirs avec exactitude. On a de lui des *Œuvres diverses*, en 6 vol. in-12. On trouve dans ce recueil : son poème sur la *Religion*, imprimé séparément in-8 et in-12, avec d'excellentes notes : cet ouvrage offre les grâces de la vérité et de la poésie. Il n'y a point de chant qui ne renferme des traits excellents et un grand nombre de vers admirables, mais il ne se soutient pas, et il y règne une monotomie qui le rend quelquefois languissant. Dans les dernières éditions on trouve des changements que l'auteur a cru devoir faire, surtout dans les notes, par déférence pour certaines critiques qui n'avaient pas la solidité qu'il leur supposait, et cette docilité mal entendue prend quelquefois un air de faiblesse et d'inconséquence. Ce poème, que Laharpe regarde comme un des meilleurs du deuxième ordre, a été réimprimé un grand nombre de fois, et traduit en vers anglais, en vers allemands, deux fois en vers italiens et plusieurs fois en vers latins. Son poème sur la *Grâce*, 1722, qu'on trouve à la suite du précédent. Il en a paru une critique, où l'on examine, 1° la marche et la versification; 2° la doctrine. Cette critique parut en 1723, sous le titre d'*Examen*, etc. Elle est quelquefois un peu sévère, mais il y a des observations raisonnables. Voltaire a adressé à l'auteur de ce poème les vers suivants :

Cher Racine, j'ai lu, dans tes vers didactiques,
De ton Jansénius les leçons fanatiques :
Quelquefois je t'admire, et ne te crois en rien;
Si ton style me plaît, ton Dieu n'est pas le mien;
Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il soit un pere.
Ton hommage est forcé, le mien est volontaire;
Mieux que toi de son sang je reconnais le prix :
Tu le sers en esclave, et je l'adore en fils.
Crois-moi, n'affecte plus une inutile audace,
Il faut comprendre Dieu pour comprendre la grâce.
Soumettons nos esprits, présentons-lui nos cœurs
Et soyons des chrétiens, et non pas des docteurs :

Des *Odes*, recommandables par la richesse des rimes, la noblesse des pensées et la justesse des expressions. Quoiqu'elles soient sur le vrai ton de ce genre, on souhaiterait d'y rencontrer plus souvent le feu de Rousseau. Des *Epîtres* qui renferment quelques réflexions judicieuses. Sa poésie est élégante; mais il n'y a aucun trait bien frappant, et elle manque en général de chaleur et de coloris. Des *Réflexions sur la poésie*, qu'on a lues avec plaisir, quoiqu'il n'y ait rien d'absolument neuf et de bien profond. Des *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, imprimés sépa-

ment en 2 vol. in-12. Ils sont curieux et intéressants pour ceux qui aiment l'histoire littéraire. S'il y a quelques minuties, on doit les pardonner à un fils qui parle de son père, et d'un père si célèbre. « Malheur à l'âme froide, dit un critique équitable, qui » ne sera pas attendrie en assistant à cette procession où l'auteur d'*Athalie* porte la croix, dont ses » filles composent le clergé, et que termine le jeune » Lionval (nom de Louis Racine dans sa jeunesse), » faisant gravement les fonctions respectables de » pasteur! Il faut l'avouer : nos mœurs sont si » corrompues, notre goût si frelaté, qu'en lisant » ces Mémoires, nous nous croyons transportés, je » ne dirai pas dans un autre siècle, mais dans un » autre monde. Cependant il est encore des âmes » honnêtes qui sentent tout le prix d'un hommage » rendu à l'amour paternel par la piété filiale; et » jamais, non jamais, notre fastueuse philanthropie » ne vaudra cette touchante naïveté. » Nous avons encore de cet auteur deux ouvrages médiocres : *Remarques sur les tragédies de J. Racine*, en 3 vol. in-12. C'est une critique volumineuse : on a reproché à l'auteur de manquer d'élévation, d'usage du théâtre, et de connaissance du cœur humain. Il y a pourtant de bonnes réflexions. Une *Traduction* du *Paradis perdu de Milton*, 3 vol. in-8, chargée de *notes*. Elle est plus fidèle que celle de Du Pré de Saint-Maur; mais on n'y sent point, comme dans celle-ci, l'enthousiasme de l'Homère anglais. On y rencontre quelquefois des alliances de mots qui choquent, un style heurté, des anglicismes, et c'est par là qu'elle a obtenu en Angleterre des suffrages qu'on lui refuse en France; car on sait que les Anglais se servent communément de cette traduction pour étudier la langue française. Les *Pièces fugitives* publiées sous son nom en 1784 ont été hautement désavouées par sa veuve et ses amis; et il est certain que c'est une imposture typographique, aujourd'hui si commune en fait d'ouvrages posthumes. *Voy.* la fin de l'article BROTIER. Les *Œuvres de Louis Racine* ont été recueillies en 1747 et en 1752, 6 vol. petit in-12. Une nouvelle édition en a été publiée, Paris, 1808, 6 vol. in-8, précédée de l'*Eloge* de l'auteur par Le Beau.

RACINE (Bonaventure), ecclésiastique, né à Chauny en 1708, vint achever ses études à Paris, au collége Mazarin, et s'y rendit habile dans les langues latine et grecque. La Croix-Castries, archevêque d'Alby, l'appela en 1729, pour rétablir le collége de Rabasteins, dont les habitants demandaient la restauration. Mais son zèle pour les nouvelles opinions l'obligea de se retirer à Montpellier auprès de Colbert, qui le chargea de la direction du collége de Lunel. Il en sortit secrètement peu de temps après, pour éviter des ordres rigoureux. Il passa à la Chaise-Dieu, afin d'y voir l'évêque de Senez, puis à Clermont, où il s'entretint avec la nièce de Pascal, et vint à Paris. Il s'y chargea de l'éducation de quelques jeunes gens au collége d'Harcourt. Il fut encore obligé d'en sortir en 1734, par ordre du cardinal de Fleury. Caylus, évêque d'Auxerre, attaché ainsi que lui aux intérêts du parti, le nomma à un canonicat de sa cathédrale, et lui conféra les ordres sacrés. Il mourut à Paris, en 1755, à 47 ans. L'abbé Racine fut recommandable par ses connaissances, par la bonté de son caractère, et dans son parti par la vivacité de son zèle. Ardent et inflexible dans ce qu'il croyait vrai, ou qu'il s'était engagé de défendre comme tel, il le soutenait avec une espèce de fanatisme. On a de lui : quatre *écrits* sur la dispute qui s'était élevée touchant la crainte et la confiance; un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1748-56, 13 vol. in-12. Cet ouvrage a eu le plus grand succès auprès des disciples de l'Augustin d'Ypres; mais ceux qui distinguent l'Eglise catholique des factions diverses qui de tout temps se sont élevées dans son sein, n'en ont pas porté le même jugement. « Ce n'est réellement, dit un critique, qu'un libelle diffamatoire » de tous les hommes illustres dont les noms ne se » trouvent pas dans les dyptiques du parti, et un » recueil d'éloges de tous les fanatiques qui en ont » porté les intérêts jusqu'à la démence. » (*Voy.* VINCENT DE PAUL.) L'auteur se proposait de pousser cet *Abrégé* au moins jusqu'en 1750; mais la mort ne lui en a pas donné le temps. On joint à cette histoire des *lettres* à Morénas, qui font le 14e vol. et une suite en 2 vol. formant les 15e et 16e vol. Les neuf premiers volumes ont moins de partialité et d'esprit de parti que les quatre suivants, où l'auteur prend un ton d'enthousiasme indigne de l'histoire. De simples religieux appelants ou apostats occupent 50 pages, tandis que des saints reconnus par l'Eglise, et les martyrs, les évêques, les solitaires, qui ont illustré la religion chrétienne dans les premiers temps, sont traités lestement et avec une sorte d'indifférence. Rondet en a donné une édition augmentée de notes et de suppléments, Cologne, 1762-66, 13 vol. in-4. L'*Histoire de l'Eglise* par l'abbé Bérault a entièrement effacé celle de Racine dans l'esprit des gens dont le jugement n'est asservi à aucun parti. Nous ne dirons rien des *Siècles chrétiens* de l'abbé du Creux, autre abrégé de l'Histoire ecclésiastique, ouvrage moitié philosophique, et qui, dans sa totalité, ne peut être envisagé que comme le fruit de la faiblesse et de l'inconséquence.

* RACLE (Léonard), architecte, né en 1736 à Dijon, acquit, presque sans maître, des connaissances assez étendues dans les mathématiques et les différentes branches de la physique. Il dirigea les travaux du canal qui joint la Reissouze à la Saône, et fit construire sur ce canal, à Pont-de-Vaux, un pont de fer, le premier qu'on ait vu en France, mais qui n'a subsisté que peu d'années; il bâtit Ferney, donna les plans de la ville et du port de Versoix, et établit près de cette ville, et ensuite à Pont-de-Vaux, une manufacture de faïence d'où sont sortis un grand nombre de beaux ouvrages que la révolution a détruits. On lui dut aussi le secret d'un enduit que Voltaire nommait argile-marbre, parce qu'il en a le poli et la dureté. Il mourut des suites d'un excès de travail, à Pont-de-Vaux, le 8 janvier 1791. Il a publié un *Mémoire sur la construction d'un pont de fer ou de bois d'une seule arche de 450 pieds d'ouverture*, couronné par l'acad. de Toulouse en 1786; et des *Réflexions s[ur] le cours de la rivière de l'Ain, et les moyens d[e]*

fixer, Bourg, 1790, in-8, de 41 pages, ouvrage plein d'idées lumineuses sur l'art hydraulique. Racle a laissé plusieurs manuscrits. Amanton lui a consacré une *Notice biographique*, Dijon, 1810, in-8.

* RACNITZ (Joseph-Frédéric, baron de), était âgé de 17 ans lorsqu'il entra au service de l'électeur de Saxe; il fit les campagnes de 1761 et 1762, et à la paix d'Hubertsbourg, reçut le grade de premier-lieutenant dans les grenadiers de la garde électorale. En 1763 il fut nommé gentilhomme de la chambre, quitta le service militaire en 1769, et devint successivement chambellan, directeur de la chapelle, grand-maître d'hôtel, et grand-maréchal du palais; il mourut en 1818. Racnitz s'est beaucoup occupé du progrès des sciences et des arts, et il a publié : *Lettre sur Carlsbad, et les productions naturelles de ses environs*, Dresde, 1780; *Lettres sur la basalte*, 1790; *Lettres sur les arts*, 1792, in-4; *Histoire du goût chez les principaux peuples, sous le rapport de l'architecture et l'ornement intérieur des appartements*, 1796, in-4, fig.; *Essai critique sur divers tableaux de la galerie royale de Dresde*, 1811, fig.; *Esquisse d'une histoire des beaux-arts en Saxe, particulièrement de la peinture*, 1812.

RACONIS (Charles-François d'Abra de), théologien, né en 1580, au château de Raconis, dans le diocèse de Chartres, professa la philosophie au collége du Plessis, et la théologie à celui de Navarre. La régularité de ses mœurs, jointe au succès de ses sermons et de ses ouvrages de controverse, lui méritèrent l'évêché de Lavaur en 1637. Il mourut en 1646, après avoir publié plusieurs écrits : *Traité pour se trouver en conférence avec les hérétiques*, Paris, 1618, in-12; *Théologie latine*, en plusieurs vol. in-8; la *Vie et la mort de madame de Luxembourg, duchesse de Mercœur*, Paris, 1625, in-12; *Réponse à la Tradition de l'Eglise sur la pénitence et la communion*, d'Arnauld, etc. C'est sans doute le souvenir de cette critique qui a engagé Boileau à comprendre Raconis parmi les mauvais auteurs qu'il immola à la risée publique dans le IVe chant de son *Lutrin*.

RADBERT. *Voy.* Paschase-Radbert.

RADBOD II, évêque de Noyon et de Tournai, mort l'an 1082, a écrit la *Vie de saint Médard*, publiée par les bollandistes.

* RADCLIFFE (Jean), médecin anglais, né en 1650 à Wakefield dans le comté d'York, acheva ses études à l'université d'Oxford, et ayant été reçu docteur en 1675 y commença la pratique de la médecine. En fondant avec aigreur les anciennes coutumes et traditions de son art, il se fit des ennemis de tous les vieux médecins; mais, soit habileté, soit par suite de ses censures, il acquit une grande réputation. Il vint s'établir à Londres en 1648, et devint le rival du docteur Lower, médecin alors fort en vogue, fut médecin de la princesse de Danemarck, et amassa en peu de temps des sommes considérables. Mais ses économies qu'il avait confiées à un armateur furent la proie d'un corsaire. Il allait réparer cette perte par un mariage avantageux, lorsqu'il apprit que celle qu'il devait épouser avait d'autres engagements. La mort de la reine Marie, qu'il avait traitée, fut attribuée à sa négligence. Il perdit la faveur du roi Guillaume qui s'était d'abord amusé de ses saillies. Un jour ce prince le consultant sur l'enflure de ses jambes : ma foi, reprit l'impertinent médecin, je ne voudrais pas avoir ces jambes-là, quand même vous me donneriez vos trois royaumes. Lorsque la princesse Anne parvint au trône, le comte de Godolphin chercha vainement à mettre Radcliffe dans ses bonnes grâces. « Il me dira toujours, » lui répondit-elle, « que tous mes maux ne sont que des » vapeurs. » La reine étant tombée dangereusement malade, le conseil, ou plutôt un message de lady Marsham, dame d'honneur de la princesse, fit appeler dans l'après-midi Radcliffe, qui, sans avoir égard à la gravité de la circonstance, ni à la dignité du malade, répondit brusquement « qu'il ne pou- » vait sortir, parce qu'il avait pris un remède ce » jour-là. » La reine mourut peu de jours après; et, comme il avait eu le bonheur de sauver lord Gower dans une maladie pareille, tout le monde attribua la mort de la reine à sa conduite bizarre. Se voyant en butte au ressentiment de toute la ville, il alla se cacher au village de Carshalton, où, craignant encore d'être assassiné par le peuple, la frayeur s'empara si fortement de lui, qu'il mourut trois jours après la reine, le 1er novembre 1714. Il avait vécu dans une dispute continuelle avec ses confrères, qui ne le considéraient que comme un empirique hardi. Les docteurs Atterbury et Mead rapportent plusieurs anecdotes de cet homme singulier. Au milieu des richesses, il était extrêmement avare; il l'avouait lui-même, et redoutait de changer une guinée. » Elle s'évapore, » disait-il, « aussitôt qu'elle est en petite monnaie. » Pour donner une idée des sommes qu'il avait amassées, il suffira de dire qu'il légua à l'université d'Oxford 40,000 livres sterling (près d'un million de francs), pour construire une bibliothèque, avec une rente annuelle de 100 livres pour l'entretenir, et de 150 pour le bibliothécaire. On a de lui : *Pratical disquisitiones containing a complet body of prescriptions sitled for all diseases internal and external*, Londres, 1718, in-8, plusieurs fois réimprimé et traduit en allemand.

* RADCLIFFE (Anne), romancière célèbre, dont la vie fut aussi obscure que la réputation de ses ouvrages a été brillante, naquit à Londres le 9 juillet 1764 de parents estimables, qui l'élevèrent avec soin. Mariée à William Radcliffe, gradué à l'université d'Oxford, elle se livra dès-lors à la culture des lettres. En 1794, elle fit un court voyage en Hollande, dont elle a donné la *Relation* (1795, in-4, trad. en franç. par Cantwel), et de retour en Angleterre reprit ses travaux littéraires. Le succès de ses romans en a fait publier sous son nom, qui sont indignes d'elle; et l'on croit que c'est pour se soustraire à ce désagrément qu'elle cessa tout-à-coup d'écrire. Elle mourut le 7 février 1823 à 62 ans. Ses principaux ouvrages, dont une partie a été traduite par l'abbé Morellet, sont : *Les mystères d'Udolphe*, Londres, 1794, 4 vol. in-12. C'est le meilleur de ses romans; l'*Italien* ou *le Confessionnal des pénitents noirs*, 1795, 3 vol. in-12. L'auteur, comme bon protestant, a la bonne foi d'y

attribuer à un moine toutes les horreurs dont serait capable le plus grand scélérat. *Julia* ou *les Souterrains du château de Mazzini*, c'est le plus faible de ses ouvrages. *La Forêt* ou *l'Abbaye de Saint-Clair*, 3 vol. in-12, que l'on place immédiatement après les *Mystères d'Udolphe*, etc. On peut dire de miss Radcliffe qu'elle avait la terreur dans son esprit et dans son cœur : elle a su la peindre avec toutes les couleurs qui lui sont propres. En général, ses romans peuvent intéresser les amateurs de ce genre de lecture. Le plan en est habilement conçu les événements bien conduits, et l'intérêt adroitement ménagé; mais ils frappent plutôt l'esprit qu'ils n'excitent la sensibilité. Les descriptions vraiment pittoresques, sont trop longues et trop prodiguées. Walter Scott a consacré un article à Anne Radcliffe dans sa *Biographie des romanciers célèbres*.

RADEGONDE (sainte), fille de Berthaire, roi de Thuringe, née en 519, fut élevée dans le paganisme jusqu'à l'âge de 10 ans, que le roi Clotaire Ier l'emmena et la fit instruire dans la religion chrétienne. Elle joignait aux charmes de la vertu ceux de la figure. Clotaire l'épousa, et lui permit, 6 ans après, de se faire religieuse. Elle prit le voile à Noyon, de la main de saint Médard, et fixa sa demeure à Poitiers, où elle mourut saintement, le 13 août 587, à 68 ans, dans l'abbaye de Sainte-Croix qu'elle avait fait bâtir. Nous avons son *Testament* dans le Recueil des Conciles; et sa *Vie*, Poitiers, 1527, in-4, traduite du latin par Jean Bouchet : il y en a une plus moderne, par le père de Monteil, Rodez, 1627, in-12.

RADEMAKER (Abraham), peintre hollandais, né en 1675 à Amsterdam, excella dans les paysages. Ses dessins sont d'un effet très-piquant, rares et des plus précieux. Le musée du Louvre possède de cet artiste un dessin à la plume, lavé à l'encre de la Chine, représentant l'*Hiver*. On a aussi de lui un recueil fort estimé des *Vues les plus intéressantes des monuments de l'antiquité répandus dans les Provinces-Unies*; il est composé de 300 estampes qu'il a dessinées et gravées, Amsterdam, 1751, 1 vol. in-4. Il mourut à Harlem, en 1735, âgé de 60 ans.

RADER (Matthieu), *Raderus*, jésuite, du Tyrol, né en 1561, mort à Munich en 1634, à 73 ans, se signala par son savoir, ses vertus et ses ouvrages. C'est lui qui publia, en 1615, la *Chronique d'Alexandrie*, Munich, in-4. On a encore de lui : *Viridarium sanctorum, ex Menæis Græcorum collectum, annotationibus et similibus historiis illustratum*, Augsbourg, 1604-1612, 3 parties in-8, où l'on désirerait plus de critique; des *Notes* sur plusieurs auteurs classiques, entre autres sur Quinte-Curce, Cologne, 1628, in-fol., et sur Martial : elles sont estimées; une bonne *Edition de saint Jean Climaque*, in-fol.; *Bavaria sancta et Bavaria pia*, 1615-24-27-28, 4 vol. in-fol., ouvrage très-recherché des amateurs, à cause des belles gravures de Sadeler dont il est orné.

* RADET (Etienne), général, né en 1762 à Varennes, était à la révolution garde-chasse du prince de Condé. Entré dans la gendarmerie en 1792, il en était colonel en 1799, dans le comtat d'Avignon. Consulté par Bonaparte sur l'organisation de cette arme, il lui adressa un *Mémoire* dont les vues plurent tellement au consul qu'il appela Radet à Paris et le fit général de brigade. Envoyé en Corse, puis en Piémont, à Gênes et en Toscane, pour y organiser la gendarmerie, ses services furent récompensés par le grade de général de division. C'est à lui qu'en 1809 fut confiée la triste mission d'enlever le pape Pie VII (*voy.* ce nom). Il dirigea en personne l'assaut qui fut livré au palais Quirinal dans la nuit du 5 au 6 juillet. Aidé d'un millier d'hommes, gendarmes, conscrits ou soldats de la garde civique de Rome, il fit appliquer des échelles vers deux heures du matin au palais où le pape se tenait renfermé; et après avoir fait enfoncer les fenêtres et les portes intérieures, il arriva suivi de ses hommes portant des armes et des torches jusqu'à la pièce qui précédait immédiatement la chambre à coucher du pape. Celle-ci fut ouverte par ordre de Sa Sainteté; alors Radet, le chapeau à la main, se présenta devant le Saint-Père et lui exposa l'objet de sa mission. Le pape, ayant refusé d'obéir à l'injonction qui lui était faite, Radet lui déclara qu'en ce cas il avait ordre de l'emmener (*voy.* Pacca). Il était 4 heures du matin lorsque le pape monta dans une voiture qui l'attendait à la porte extérieure du palais, et il sortit de Rome par la porte *del Popolo*. Le général demanda de nouveau au Saint-Père s'il voulait renoncer aux Etats de l'Eglise, et sur la réponse négative de Sa Sainteté, il fit prendre le chemin de Florence. Dans le trajet, Radet prit toutes les précautions imaginables pour soustraire son prisonnier à l'empressement et à la curiosité publique; il pressa même tellement les postillons, que la voiture où était renfermé le saint Pontife versa à Poggibonzi. Heureusement le pape ne se fit aucun mal; mais le général, qui était dans le cabriolet sur le devant de la voiture, fut jeté dans une mare d'eau bourbeuse; il continua néanmoins sa route jusqu'à Florence, et là il remit son vénérable prisonnier à un autre officier de gendarmerie. En 1814, Radet qui n'avait fait qu'obéir malgré lui à des ordres supérieurs et qui se flattait d'avoir eu pour le saint Pontife tous les égards compatibles avec ses devoirs, sollicita la permission de retourner à Rome, où, disait-il, le Pape ne refuserait pas de le revoir et peut-être même *de le remercier* ; mais il ne put obtenir cette faveur. A son retour de l'île d'Elbe, l'empereur le rétablit dans ses fonctions d'inspecteur-général de la gendarmerie et le créa grand prévôt de l'armée. Après Waterloo, il suivit l'armée sur les bords de la Loire. En 1816, il fut arrêté à Vincennes, où il s'était, réfugié et fut conduit à la citadelle de Besançon. Un jugement du conseil de guerre le condamna à neuf ans de détention; mais une ordonnance royale du mois de décembre 1818 lui rendit la liberté, et il se retira à Varennes, où il mourut le 28 septembre 1825.

RADONVILLIERS (Claude-François Lysarde de), littérateur, né à Paris en 1709, mort dans la même ville le 20 avril 1789, a joui de la confiance de Louis XV et de la famille royale; il fut sous-précepteur des enfants de France, conseiller d'état, etc.,

et donna dans ces différents emplois des preuves de ses talents et de sa vertu. On a de lui une *Idylle sur la convalescence du roi*, et une comédie en un acte, intitulée les *Talents inutiles*, pièce ingénieuse, et si sagement composée, qu'on ne fit pas de difficulté de la représenter au collége de Louis le Grand, en 1740; un *Traité de la manière d'apprendre les langues*, 1768, in-8. L'abbé de Radonvilliers avait été jésuite, et conserva toujours les maximes qui honorent l'état religieux, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût élu membre de l'académie française; mais il eut plus d'une fois lieu de s'apercevoir du mécontentement de ses confrères, particulièrement en 1779, lorsque, comme directeur de l'académie, dans sa réponse à Ducis, appelé au fauteuil de Voltaire, il s'exprima ainsi : « Heureux si, tenant dans le » siècle de Louis XV la place des beaux génies qui » ont illustré le siècle de Louis XIV, M. de Voltaire » eût conservé leurs principes et imité leurs exem- » ples! Corneille, Racine, Despréaux, satisfaits de » l'honneur légitime que procurent les talents, dé- » daignèrent cette triste célébrité qui s'acquiert » malheureusement par l'audace et par la licence : » ils abandonnaient aux écrivains sans génie ces » ressources déplorables. Pourquoi M. de Voltaire » a-t-il paru ne pas les croire indignes de lui? » En 1807, le cardinal Maury (*voy.* ce nom), nommé une seconde fois membre de l'académie, choisit pour sujet de son discours de réception, l'*éloge de* l'abbé de Radonvilliers à qui le malheur des temps n'avait pas encore permis de rendre des honneurs publics. Ce discours rappela l'attention sur cet homme de lettres si estimable et si peu connu. La même année parut une édition de ses *Œuvres*, revues et publiées par Noël, en 3 vol. in-8. Le premier, précédé de l'*Eloge* de l'auteur par le card. Maury, contient son traité de *la manière d'apprendre les langues*; le second divers *Opuscules* composés pour l'éducation des enfants de France et qui rappellent Fénélon, des fragments d'un ouvrage en forme de lettres, entrepris pour la défense de la religion, et la traduction des trois premiers livres de l'*Enéide*; et enfin le troisième, la traduction de *Cornélius-Nepos*, revue et terminée par Noël.

RADOSSANYI (Ladislas), né à Neytra en Hongrie, fit ses études avec succès à Presbourg, embrassa la règle des camaldules, et remplit plusieurs charges dans son ordre. On a de lui une *Histoire des saints ermites camaldules*, en latin, Neustadt, 1736, in-4. Elle est pleine de recherches, et renferme plusieurs vies intéressantes, même pour les gens du monde, entre autres celles de saint Romuald, de Paul Justinien, fondateur de la congrégation du Mont-Couronné, de saint Dominique l'Encuirassé, etc.

RADULPHE. *Voy.* Richard d'Armagh.

RADZIWIL (Nicolas), 4e du nom, palatin de Wilna, grand maréchal et chancelier de Lithuanie, voyagea dans la plupart des pays de l'Europe. Les grâces de son esprit et ses talents lui acquirent à son retour l'estime et l'amitié de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, qui le fit capitaine de ses gardes. Il commanda trois fois les armées polonaises dans la Livonie, et soumit cette province à la Pologne, après avoir remporté une victoire complète sur les Allemands. L'archevêque de Riga et le grand maître des chevaliers de Livonie y furent faits prisonniers. Quelque temps après, ayant embrassé publiquement la religion protestante, à la sollicitation de sa femme, il fit prêcher des ministres dans son palais de Wilna, et les chargea de traduire la Bible en langue polonaise. Radziwil fit imprimer cette traduction à ses dépens, en 1563, in-fol. : elle est très-rare. En vain le nonce du pape et tout ce qu'il y avait d'hommes respectables dans le royaume lui reprochèrent son apostasie; le palatin mourut opiniâtre dans la nouvelle hérésie en 1567, laissant quatre fils, qui rentrèrent dans le sein de l'Eglise catholique.

* RADZIWIL (Nicolas-Christophe), duc d'Olica et de Nieswitz, fils aîné du précédent, né en 1549, abjura le luthéranisme, et fit vœu, pendant une maladie grave dont il fut atteint à l'âge de 26 ans, d'aller en pèlerinage à la Terre-Sainte; mais la guerre qui éclata contre les Moscovites, ne lui permit d'accomplir ce vœu qu'en 1582. Ce pèlerinage dura deux ans. Il assista, en 1587, à la diète d'élection de Sigismond-Auguste III, devint maréchal de la cour, puis vaïvode de Trozka et de Wida, et mourut en 1616. Radziwil a laisé en polonais : *Voyage à Jérusalem.* Thomas Tretter, custode de l'église de Warmie, en a donné une traduction latine, Brunsberg, 1601, in-fol., Anvers, 1614, in-fol. fig. Cet ouvrage offre des détails curieux sur la Terre-Sainte, l'Egypte et les autres contrées que l'auteur avait visitées.

* RADZIWIL (Charles de), palatin de Wilna, de la même famille que les précédents, se trouva maître, à la mort de son père, d'une fortune de cinq millions de revenu. Elevé, dit Rhulière (*Hist. de l'anarchie de Pologne*), comme dans les temps barbares, il n'était presque jamais sorti des forêts de la Lithuanie; étranger à tous les arts, à toute politesse, à toute éducation, il avait une confiance féroce dans sa force corporelle, dans le nombre de ses amis, dans la valeur de ses soldats, et surtout dans la droiture de ses intentions, car il avait un sens droit, quand la passion du vin n'en obscurcissait pas la lueur. Il s'environnait de la jeune noblesse de Lithuanie qui lui composait une espèce de cour, et qui à son exemple se livrait à la débauche la plus effrénée. En 1762 il fut revêtu de la première dignité de la province (Palatin). Dès lors il combattit pour l'indépendance de son pays toujours menacée par la Russie. Il fut d'abord assez heureux; mais, après la mort de Frédéric-Auguste, il ne put empêcher l'élection de Poniatowski faite sous l'influence des baïonnettes russes. Néanmoins il continua de se battre; mais les revers qu'il essuya le déterminèrent à se retirer des affaires publiques, et il mourut dans ses domaines le 29 novembre 1792, laissant encore une succession très-opulente. — Le prince Dominique Radziwil, de la même famille, d'abord colonel d'un régiment de lanciers au service de France, se distingua dans les campagnes de 1812 et 1813, en qualité de major des chevau-légers polonais de la garde. A la bataille de Hanau un boulet lui enleva son schakos sans

lui faire aucune blessure apparente; mais il mourut peu de jours après, à peine âgé de 30 ans.

* RAEBURN (sir Henri), célèbre peintre de portraits, naquit en 1756, à Edimbourg, où les succès qu'il obtint le retinrent constamment. Le style de cet artiste lui est tout-à-fait propre, et son dessin a autant de hardiesse que de vigueur et de correction. Il prenait rang, parmi les peintres anglais, après Lawrence, pour la transparence de la couleur et la liberté de son pinceau. Son commerce était doux et facile, et les artistes trouvaient en lui un protecteur et un guide plein de délicatesse et de désintéressement. Il devint président de l'académie d'Edimbourg et membre de l'académie royale de Londres, et mourut le 6 juillet 1823, quelque temps après avoir été fait chevalier par Georges IV.

RÆMOND ou RÉMOND. *Voy.* FLORIMOND DE RÉMOND.

RAEMSDONK. *Voy.* GHESQUIÈRES.

* RAEPSAET (Jean-Joseph), membre de l'académie de Bruxelles et de l'institut des Pays-Bas, fut employé par les divers gouvernements qui se succédèrent dans son pays; mais il regrettait l'ancienne constitution belge. Il mourut dans un âge avancé, à Oudenarde, le 19 février 1832. On a de lui : une *Analyse des droits des Belges*, Gand, 1824-26, 3 vol. in-8, ouvrage important. Cette édition, n'ayant été tirée qu'à un petit nombre d'exemplaires, est très-rare ; des *Mémoires académiques*; des *Dissertations* insérées dans les *Annales*, puis dans le *Messager*, journal scientifique publié à Gand; de curieuses *Recherches* sur les droits seigneuriaux, en général, et sur celui de *marquette* en particulier; sur les *inaugurations des souverains belges*, sur *l'origine de l'art d'encaquer le hareng*, sur *l'origine du carnaval*, etc.; ces divers écrits font honneur à son érudition et à son jugement; les *Œuvres complètes* de Raepsaet ont été publiées à Gand, 1836-41, 6 vol. in-8.

RÆVARDUS (Jacques), jurisconsulte, né à Lisseweghe, près de Bruges, en 1534, professa le droit avec distinction à Douai, et mourut dans sa patrie, en 1568, dans un âge peu avancé. La connaissance qu'il avait des belles-lettres, des antiquités grecques et romaines, fait que ce qu'il a écrit sur la jurisprudence est lu avec plus de goût et de fruit par les antiquaires que par les jurisconsultes. Ses *Œuvres* ont été réunies en 2 vol. in-8, Lyon, 1623.

* RAFFEI (Etienne), philologue, poète et antiquaire, né en 1712 à Orbitello, dans la Toscane, entra jeune chez les jésuites, et, pendant 20 ans, y professa la rhétorique avec le plus grand succès. Il compta parmi ses élèves des sujets distingués, qui depuis occupèrent des places éminentes dans la diplomatie et dans l'Eglise. Après la suppression de son ordre, il continua de demeurer à Rome, où il mourut en janvier 1788, à l'âge de 76 ans. Il était de l'académie des Arcades, et d'autres sociétés littéraires de l'Italie. On a de lui : *Giovani Colonna*, 1765; *Flavio Clemente, e il Trionfo dell' amicizia*, ib., 1764. Ces deux tragédies jouées dans les colléges, et ensuite sur les théâtres publics, eurent un succès mérité; *Dissertazione sopra il Crise di Marco Pacuvio*, Rome, 1770. C'est l'examen d'une pièce de Pacuvius (*voy.* VI, 336), dont il reste des fragments; *Dissertazione sopra Apollo Pizio*, ibid., 1772; et six autres *Dissertations* sur divers monuments de Rome, qui d'abord imprimées séparément de 1772 à 1779, ont été réunies en 1821, dans un vol. in-fol. qui fait suite à l'édition des *Monumenti antichi inediti*, de Winkelmann, réimprimée la même année; des *Poésies*, sonnets, odes, épithalames, etc. La prose du P. Raffei est correcte et facile, et ses vers ont beaucoup d'harmonie et de concision.

* RAFFENEL (Claude-Denys), né vers 1797 dans le département du Jura, d'un officier de marine qui devint commandant à la Rochelle, fit ses études à Clermont en Auvergne, et fut placé en 1816 dans une maison de commerce. Il ne tarda pas à en sortir pour se livrer à des spéculations aventureuses dans les mers du Levant. Il avait déjà parcouru diverses contrées de l'Orient, et se trouvait au Sénégal à l'époque du naufrage de la *Méduse*. (*Voy.* GERICAULT, IV, 97.) Exalté par tout ce que cet événement avait de merveilleux et de terrible, il prit la résolution de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. En effet il visita quelques parties de ce continent; et les curieux détails qu'il donna de ce voyage à ses amis, font regretter qu'il n'en ait pas écrit la relation, comme il se l'était proposé. Attaché quelque temps à l'un des consulats du Levant, et témoin des premiers mouvements des Grecs, il embrassa leur cause avec chaleur. Il fonda à Smyrne, sous le titre de l'*Observateur oriental*, un journal, qu'il voulait consacrer à l'intérêt du commerce des Français, gravement compromis par suite de l'insurrection. Mais, ne pouvant le soutenir seul, il passa en Morée et prit part à la première campagne des Hellènes. Une maladie grave l'obligea de revenir en France où il fut bien accueilli par le général La Fayette, qui le chargea de diriger l'éducation de ses petits-fils. En 1826, il retourna combattre sous les drapeaux des Grecs et eut la tête emportée d'un boulet dans le château d'Athènes le 27 janvier 1827. Raffenel a publié : *Histoire des Grecs modernes depuis la prise de Constantinople par Mahomet II*, Paris, 1820, 3 vol. in-8; *Histoire complète des événements de la Grèce, depuis les premiers troubles*, 2ᵉ édit., 1825, 3 vol. in-8, avec carte et portraits; *Résumé de l'histoire de la Perse, etc.*, 1825, in-8; *Résumé de l'histoire du Bas-Empire*, 1826, in-18. Raffenel avait toutes les qualités qui pouvaient faire espérer un bon écrivain.

* RAFFLES (Thomas STAMFORD), fils d'un capitaine de marine marchande, naquit en 1781, à bord d'un navire en vue de l'île de la Jamaïque. Il reçut une éducation distinguée, fut en 1805 nommé sous-secrétaire du gouverneur de l'île du Prince-de-Galles, et profita de sa position pour se livrer à l'étude; mais il le fit avec si peu de ménagement, que sa santé en ayant été altérée, il fut forcé de se retirer à Malacca. En 1811 il obtint la place de gouverneur de Java et revint en 1816 en Angleterre. Il avait une parfaite connaissance de tous les dialectes Malais, et de toutes les annales de cette partie de l'Asie. En 1817 il publia son *Histoire de Java*, 2 vol. in-4, ouvrage curieux et instructif, trad. en franç. par M. Marchal, Bruxelles, 1824, in-4. A

la fin de la même année 1817, il fut envoyé à Bencoolen, dans l'île de Sumatra, avec le titre de gouverneur du fort Marlborough. En 1824, contraint, par raison de santé, de retourner en Angleterre, presqu'au sortir du port le feu prit au navire : l'équipage parvint à se sauver sur deux barques; mais Raffles perdit les matériaux qu'il avait amassés pour écrire une *Histoire de Sumatra*, de *Bornéo et des îles voisines*. Il mourut d'apoplexie à Highwood-Hill le 4 juillet 1826, âgé de 54 ans. Il a été l'éditeur de l'*Ambassade du Bengale à Siam et à Hoé, pendant les années* 1821-23, par Georges *Finlayson*, 1825, in-8. Les *Mémoires sur la vie et les services de Raffles, particulièrement à Java et à Bencoolen*, ont été publiés par sa veuve, Londres, 1830, in-4, et 1835, 2 vol. in-8.

* RAFFRON DU TROUILLET (Nicolas), conventionnel, né à Paris en 1709, quoique âgé de 80 ans à l'époque de la révolution, en embrassa les principes avec l'ardeur d'un jeune homme. Nommé député de Paris à la Convention, il pressa vivement le procès du malheureux Louis XVI, dont il vota la mort sans appel et sans sursis. Il appuya la création de l'armée révolutionnaire, demanda que les nobles fussent renvoyés des armées; et, afin d'accélérer la vente des biens des émigrés, il proposa de les adjuger par petits lots. Cependant, les jacobins ayant été vaincus au 9 thermidor, il songea à pourvoir à sa sûreté personnelle en se détachant de ce parti; il hâta le jugement de Carrier, puis se déclara contre Lebon et David. En 1795, député au conseil des cinq-cents par le départ. du Nord, il présida le premier cette assemblée comme doyen d'âge; il y présenta un plan de finances dans lequel il s'élève contre le luxe, les folles dépenses et les vêtements somptueux, disant que pour un citoyen la plus belle parure doit être la cocarde nationale. Sorti du conseil en 1797, il retomba dans l'obscurité, et mourut en 1800. Raffron, dans un discours qu'il lut à la tribune de la Convention, exprima des idées raisonnables sur l'instruction publique. Il osa dire que c'était surtout sous le rapport de la morale qu'il fallait la surveiller; que dans tous les cas elle devait rester *libre*; et même que l'éducation paternelle lui paraissait préférable.

* RAGOIS (L'abbé Le), était neveu de l'abbé Gobelin, docteur de Sorbonne, et confesseur de madame de Maintenon. Il devint, par le crédit de cette dame, précepteur du duc de Maine. C'est pour ce prince qu'il composa son *Instruction sur l'histoire de France et sur l'histoire romaine*, 1684, in-12, dans lequel on trouve en outre, des *Questions sur la géographie et sur la mythologie*. Ce livre, en vogue dans les maisons d'éducation, a été souvent réimprimé, et les instituteurs et institutrices le mettent encore dans les mains de leurs élèves. Il a été totalement refondu par Moustalon, Paris, 1820, 2 vol. in-12. Mais depuis plusieurs années l'ouvrage de ce Ragois a été remplacé par ceux du père Loriquet (*voy.* ce nom). L'auteur, qui serait entièrement oublié sans son livre, mourut vers l'an 1683.

RAGOTZKI ou plutôt RACOCZI (François), fils de Georges II, prince de Transylvanie, et de Sophie de Bathori, fut élevé par sa mère dans la religion catholique, passa sa vie dans les exercices de piété, mourut à Makowitz l'an 1676, et fut enterré à Cassovie dans l'église des jésuites, qu'il avait fait bâtir avec sa mère. C'est ce prince qui est le véritable auteur du livre de prières intitulé : *Officium ragotzianum*, dont on fait grand usage en Hongrie.

RAGOTZKI ou RACOCZI (François-Léopold), prince de Transylvanie, né en 1676, au château de Borshi, près de Patack, fut mis en prison à Neustadt, en avril 1701, accusé d'avoir voulu soulever la Hongrie contre l'empereur. Il trouva le moyen de se sauver, déguisé en dragon, le 7 novembre de la même année, à deux heures après midi. Il passa en Pologne, et alla joindre à Varsovie le comte de Bercheni, l'un des mécontents de Hongrie. Le 29 du même mois, on afficha dans la ville de Vienne des placards, par lesquels ce prince était proscrit, avec promesse de dix mille florins à ceux qui le livreraient vivant entre les mains des officiers de l'empereur, et de six mille à ceux qui apporteraient sa tête. Cette proscription le détermina à se faire chef des mécontents de Hongrie. Le conseil de l'empereur le condamna, en 1703, à avoir la tête tranchée, le dégrada de ses titres, et le priva de tous ses biens. Deux mois après, il prit le fort de Katto, et passa au fil de l'épée les Impériaux, qui n'avaient point fait de quartier aux Hongrois. Ayant fait la guerre avec succès, les états de Hongrie le déclarèrent protecteur du royaume, en attendant l'élection d'un nouveau roi, et le proclamèrent prince de Transylvanie, en août 1704. Les affaires ayant changé de face en 1713, et la Hongrie ayant fait sa paix avec l'empereur, Ragotzki vint en France, et passa de là à Constantinople. Il y demeura toujours depuis, estimé de la cour ottomane, et aimé de tous ceux qui connaissaient ses grandes qualités. Il était retiré à Rodosto, lieu situé sur les bords de la mer de Marmara, entre les Dardanelles et Constantinople, à 25 lieues de cette ville, lorsqu'il mourut le 8 avril 1735, âgé d'environ 59 ans. Si on excepte sa révolte, c'était un homme de bien, sage, réglé dans ses mœurs, et fort pieux; il s'était imaginé que les torts, vrais ou prétendus, faits à sa patrie, lui donnaient le droit de la venger. (*Voy.* ses *Mémoires*, *dans les Révolutions de Hongrie*, la Haye, 1739, 2 vol. in-4, ou 6 vol. in-12.) On a donné sous son nom, en 1751, un ouvrage intitulé : *Testament politique et moral du prince de Ragotzki*; mais on doute avec raison qu'il soit de lui. Lorsqu'il fut arrêté en 1701, il avait dans sa chambre un tigre qui le défendit longtemps contre les soldats.

RAGUEAU (François), professeur en droit dans l'université de Bourges, distingué par sa science, est auteur d'un *Commentaire* fort étendu sur les *Coutumes du Berry*, 1615, in-fol. Laurière fit réimprimer en 1704, 2 vol. in-4, un autre livre du même auteur, intitulé : *Indice des droits royaux*. Ragueau mourut en 1605.

RAGUEL, père de Sara. *Voy.* Tobie.

RAGUENET (François), littérateur, naquit à Rouen vers 1660, embrassa l'état ecclésiastique,

et s'appliqua à l'étude des belles-lettres et de l'histoire. Il remporta le prix de l'éloquence à l'académie française, en 1687. Son *Discours* roulait sur le mérite et la dignité du martyre. Ce petit succès l'encouragea, et il commença à jouer un rôle dans la république des lettres. Il donna, en 1704, un *Parallèle des Italiens et des Français*, en ce qui regarde la musique et les opéras : ce parallèle occasionna une guerre littéraire. La musique des Italiens est, suivant lui, fort supérieure à la française à tous égards, 1° par rapport à la langue, dont tous les mots et toutes les syllabes se prononcent distinctement ; 2° par rapport au génie des compositeurs, à l'enchantement des symphonies, à l'invention des machines. Lecerf de la Vieuville (*voy.* ce nom), garde des sceaux du parlement de Normandie, réfuta ce parallèle que l'abbé Raguenet défendit. La Vieuville écrivit de nouveau, et cette querelle finit, comme toutes celles de ce genre, par le dégoût des parties belligérantes et l'indifférence du public. L'abbé Raguenet mourut en 1722, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Les monuments de Rome*, ou *Description des plus beaux ouvrages de peinture, de sculpture et d'architecture de Rome*, *avec des observations*, Paris, 1700 et 1702, in-12. Ce petit ouvrage valut à son auteur des lettres de citoyen romain, dont il prit le titre depuis ce temps-là. L'*Histoire d'Olivier Cromwell*, Paris, 1691, in-4 ou 2 vol. in-12, très-supérieure, pour le fond, au roman de Gregorio Leti : elle est bien écrite ; il serait à souhaiter que quelques faits que l'on y trouve fussent mieux avérés, et que les autres fussent à leur place; *Histoire de l'ancien Testament*, in-12; *Histoire du vicomte de Turenne*, in-12. C'est une assez froide relation des actions militaires de ce général, qui y est peint comme héros, et non comme homme privé. Cet ouvrage a cependant été imprimé un grand nombre de fois. On attribue à Raguenet le *Voyage* romanesque de *Jacques Sadeur dans la terre Australe*, mais ce livre est de Gabriel Foigny, cordelier apostat.

RAGUET (Gilles-Bernard), né à Namur en 1668, se rendit fort jeune à Paris, où il embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé directeur spirituel de la compagnie des Indes. En 1722, le roi le nomma à l'abbaye de l'Aumône, dite le Petit-Citeaux, et l'année suivante au prieuré d'Argenteuil. Il fut du nombre des gens de lettres employés à l'éducation de Louis XV. Les auteurs du *Gallia christiana* le désignent sous le titre de *Regis antescholanus*. Il mourut à Paris le 20 juin 1748. Nous avons de lui : *Histoire des contestations sur la Diplomatique de dom Mabillon*, Paris, 1708, in-12. Il s'y décide en faveur des observations du père Germon contre le savant bénédictin. *Traduction de la nouvelle Atlantide de Bacon*, *avec des augmentations*, 1702, in-12, etc. Il a aussi travaillé au Journal des savants depuis 1705 jusqu'en 1721.

* RAGUSA (Jérôme), jésuite, né en 1665, à Modica dans la Sicile, cultiva l'éloquence, la théologie et l'histoire, surtout en ce qui concernait les antiquités et la biographie de son pays, et mourut vers 1720. Il est auteur des ouvrages suivants : *Elogia Siculorum, qui veteri memoria litteris floruerunt*, Lyon, 1690, in-12; cet ouvrage, réimprimé par un neveu de l'auteur sous le titre de *Siciliæ bibliotheca vetus*, Rome, 1700, in-4, a été inséré par Burmann dans le *Thesaurus antiquit. Italiæ*; *Fragmenta progymnasmatum diversorum*, Venise, 1706, in-8; *Raggionamenti*, *panegirici morali e misti*, ibid., 1706, in-12 ; il a laissé un grand nombre de manuscrits, entr'autres : *Quæstiones theologiæ morales de virtutibus theologicis et de sacramentis* ; *Theologia tripartita*, 3 vol.; *Passio Domini nostri Jesu Christi*, *cum commentario*; *Paraphrasis in Pentateuchum*; *Opuscula tria canonico-politica*, etc.

RAGUSE. *Voy.* Jean de Raguse.

** RAGUSIO (Pompée), religieux carme, florissait au XVIe siècle. Il était savant et fort estimé dans son ordre, parce qu'à un grand savoir il joignait d'autres bonnes qualités et beaucoup de vertus. Il fut lecteur de philosophie dans divers couvents de son institut, et laissa plusieurs ouvrages de philosophie et de théologie. On a aussi de lui un *Commentaire sur Jean Bacon*, imprimé sous un nom supposé. Le P. Ragusio mourut en 1600.

RAHAB, habitante de Jéricho, reçut chez elle et cacha les espions que Josué envoyait pour reconnaître la ville. Josué l'excepta, avec toute sa maison, de l'anathème qu'il prononça contre cette ville. Rahab épousa Salmon, prince de Juda, de qui elle eut Booz. Ce dernier fut père d'Obed, et celui-ci d'Isaï, de qui naquit David. Ainsi J.-C. a voulu descendre de cette Chananéenne. Le texte hébreu la nomme *Zonah*, qui signifie femme de mauvaise vie, *meretrix* ; ou hôtelière, *hospita*. Cette différente signification du même mot a donné lieu à plusieurs interprètes de justifier Rahab, et de la regarder simplement comme une femme qui logeait chez elle des étrangers. Ils ajoutent d'ailleurs qu'il n'est guère probable que Salmon, prince de la tribu de Juda, eût voulu épouser Rahab, si elle eût été accusée d'avoir fait un métier infâme, ni que les espions se fussent retirés chez une courtisane, dont les liaisons auraient dû leur inspirer de la défiance. Mais les autres, en plus grand nombre, se fondant sur l'autorité des Septante, sur saint Paul et saint Jacques, et sur la plupart des Pères, soutiennent que le mot hébreu doit se prendre ici pour une femme débauchée. Du reste, il n'y a pas lieu de douter que si Rahab a été dans ce cas, elle s'en est relevée pour mener une vie honnête ; et cette résipiscence date vraisemblablement de l'acte d'hospitalité qu'elle exerça envers les Israélites par la foi qu'elle eut en leur Dieu : *Fide Rahab meretrix non periit cum incredulis, excipiens exploratores cum pace*. Heb. 11.

RAIDEL (Georges-Martin), bibliographe, né à Nuremberg, le 26 août 1702, embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu de quelques bénéfices. Il parcourut l'Allemagne pour visiter les savants et les bibliothèques, et se fit connaître d'une manière avantageuse par la publication d'une savante dissertation, intitulée : *Commentatio critico-litteraria de Cl. Ptolemæi Geographiâ ejusque codicibus tam manuscriptis quàm typis expressis*, Nuremberg, 1737,

in-4. Quoique Murr y ait signalé quelques erreurs, cet ouvrage est très-estimé et renferme beaucoup d'érudition. On attendait de nouveaux fruits des travaux de l'auteur, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée, le 28 janvier 1741. On a encore de Raidel une édition d'une partie de la correspondance de Jean Gérard avec les érudits de son temps (*J. Gerardi, litterarium quod cum doctis habuit commercium ex parte editum*, Nuremberg, 1731, in-8), et la *Géographie du moyen âge*, publiée par J. D. Koehler, en 1737, dont il composa la seconde partie.

* RAIEVSKI (André), littérateur, mort à Koursk en Russie, le 13 mars 1822, est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Mémoires sur les campagnes des années* 1813 *et* 1814 (en russe), Moskow, 1822, 2 vol. in-8; des *poésies* dans différents recueils; le 1[er] vol. des *Principes de stratégie de l'archiduc Charles*, dont il n'a pu achever la traduction, Saint-Pétersbourg, 1818, in-8.

RAILLON (Jacques), né en 1762 à Bourgoing dans le Dauphiné. Attiré dans le diocèse de Luçon par M. de Mercy son compatriote, y fit son cours de théologie et professa plusieurs années au petit séminaire. Nommé à la cure de Montaigu, petite ville du diocèse, il y fut peu de temps après remplacé par un *intrus*, et vint à Paris où son évêque s'était déjà retiré. Il y publia en 1792 un *Appel au peuple catholique*, in-8, alla joindre M. de Mercy à Soleure, passa depuis en Italie et résida longtemps à Venise où il eut des relations avec les littérateurs, et dans ses loisirs il composa un recueil d'idylles dans le goût de Gessner (1). Rentré en France à l'époque du concordat, il se chargea de l'éducation d'un fils de M. Portalis, et en 1806 obtint un canonicat à Notre-Dame. Trois ans après, à l'organisation de la faculté de théologie, il y fut nommé professeur suppléant d'éloquence sacrée. Quelques discours prononcés dans des cérémonies d'apparat l'ayant mis en évidence, il fut nommé le 21 octobre 1810 à l'évêché d'Orléans (*voy.* MÉRAULT). Rappelé à Paris en 1816 par le grand aumônier, il s'occupa d'une *Vie de saint Ambroise* pour laquelle il fit de nombreuses recherches. Cet ouvrage, que d'autres travaux ne lui permirent pas de terminer, fait, dit-on, connaître parfaitement saint Ambroise, ses ouvrages et son siècle. Nommé en 1829 à l'évêché de Dijon, sa lettre pastorale du 30 novembre, pour sa prise de possession, parut d'un heureux augure; en effet son administration fut dirigée dans des vues de modération et de sagesse, et son bon esprit lui concilia l'estime générale. Transféré, le 14 décembre 1830, à l'archevêché d'Aix, différentes circonstances retardèrent l'expédition de ses bulles, et ce ne fut que le 24 février 1832 qu'il fut préconisé. Sa conduite fut la même à Aix qu'à Dijon. Toujours prêt à écouter les observations des membres de son clergé, il savait ménager toutes les opinions, et consacrait tout son temps à son diocèse. Parmi ses mandements, non moins remarquables par la sagesse et l'élévation des pensées que par le mérite d'un style toujours élégant et pur, on doit citer celui du 28 novembre 1833 pour le jubilé : c'est une profession de foi qui peut être comptée parmi les plus honorables témoignages de l'attachement inviolable de l'église gallicane au saint Siége. Affaibli depuis longtemps par un travail opiniâtre, Raillon est mort le 13 février 1835 à Hières, où il s'était retiré dans l'espoir d'améliorer sa santé.

(1) Elles ont été imprimées à Paris, 1803, in-16.

RAIMOND D'AGILES, chanoine de l'église cathédrale du Pui en Velai, fut de l'expédition de la première croisade, ainsi que l'évêque du Pui, le célèbre Adhémar ou Aymar de Monteil, qui en avait été déclaré le chef, avec le titre de légat du pape Urbain II. A son départ pour la Terre-Sainte, en 1096, il n'était encore tout au plus que diacre : il fut ordonné prêtre, lorsque l'armée était déjà en route, et fut attaché pendant la croisade, en qualité de chapelain, à Raimond, comte de Toulouse et de Saint-Gilles, l'un des chefs de l'armée croisée. C'était, suivant les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, un homme d'esprit, de piété et de mérite, en qui le comte de Saint-Gilles avait tant de confiance, qu'il l'admettait volontiers dans ses conseils. Ce qui prouve la considération dont il jouissait parmi les croisés, c'est qu'il fut du petit nombre qu'on choisit pour prendre part au recouvrement, dans l'église d'Antioche, de la Lance, l'un des instruments de la passion de J.-C. On ignore le lieu et l'époque de sa mort. Il écrivit l'histoire de la croisade; et son ouvrage, qui a pour titre : *Raimundi de Agiles historia Francorum qui ceperunt Iherusalem*, a été inséré par Jacques Bongars, dans les *Gesta Dei per Francos*, etc., et traduit en franç. dans la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, publié par M. Guizot, XXI.

RAIMOND VI, comte de Toulouse, dit *Vieux*, fils de Raimond V, né en 1156 d'une famille illustre par son ancienneté et par sa valeur, fut dépouillé de ses états dans la croisade contre les albigeois. Ce prince favorisait ouvertement ces hérétiques dont les chefs, Pierre de Bruys, Henri Olivier et autres, furent toujours vaincus dans les conférences qu'ils voulurent engager, et contre lesquels prêchèrent saint Bernard et saint Dominique. Le légat du saint Siége, Pierre de Castelnau, l'excommunia en 1207; Raimond parut alors vouloir changer de conduite. Il fit prier le légat de venir à Saint-Gilles, promettant d'accepter les conditions qu'il lui proposerait. Le prélat s'y rendit avec joie, mais Raimond, le plus fourbe et le plus cruel des hommes, le fit assassiner par ses gens. Les croisés s'avancèrent alors contre lui; craignant leur ressentiment, il fit tout ce qu'il put pour obtenir l'absolution des censures. Mais lorsqu'il eut échappé au danger, il recommença ses liaisons avec les albigeois, et fut excommunié de nouveau. Pierre II, roi d'Aragon, prit sa défense; mais ils furent vaincus l'un et l'autre à la bataille de Muret en 1213. L'année d'après il signala de nouveau sa cruauté et son irréligion, en faisant pendre son frère Baudoin, comte de Toulouse, sans lui laisser la liberté de recevoir les sacrements de l'église, quoiqu'il ne demandât que cette grâce. (Baudoin avait passé dans le parti de Montfort, comte de Leicester, après lui avoir livré le château de Montferrand qu'il défendait.) Le concile de Latran de l'an 1215 joignit en

vertu du concours de la puissance temporelle, aux censures ecclésiastiques contre Raimond, la privation des domaines qu'il possédait. Philippe-Auguste, de qui relevait le comté de Toulouse, avait renvoyé au souverain pontife le jugement de son vassal : ses ambassadeurs furent présents à ce jugement, et le prince le ratifia lui-même, par l'investiture qu'il donna du comté de Toulouse à Simon de Montfort; on ne laissa à Raimond qu'une pension viagère de 4,000 marcs d'argent, et à son fils, qu'une partie du marquisat de Provence. Les Toulousains s'étant révoltés, Raimond, appelé par eux de la frontière d'Espagne, où il s'était réfugié, soutint vaillamment le siége que Montfort vint mettre devant cette ville, et où ce dernier fut tué en 1218, d'un coup de pierre. Amauri, fils du comte de Leicester, fut repoussé par Raimond et son fils, qui recouvrèrent presque tous leurs états. Raimond mourut en 1222; il s'était marié cinq fois, et ne laissa que deux enfants légitimes, Raimond VII, qui lui succéda, et Constance, qui épousa d'abord Sanche VIII, roi de Navarre, et en secondes noces, Pierre Bermond de Sauve, seigneur d'Anduse. Comme il n'avait point été absous de l'excommunication, son corps resta sans sépulture. Raimond n'avait rien de médiocre dans ses bonnes ni dans ses mauvaises qualités. Il avait l'âme noble, le génie actif; l'adversité ne l'abattait point. Les siéges des villes qu'il soutint, les conquêtes qu'il fit, sont des preuves de son courage et de son habileté dans l'art de la guerre : mais ses défauts l'emportèrent sur ses bonnes qualités. Il poussa l'amour du plaisir jusqu'à l'inceste, et la colère, comme nous venons de le dire, jusqu'à tremper ses mains dans le sang d'un de ses frères et d'un légat du saint Siége. Il comptait pour rien la parole qu'il avait donnée. On le vit au pied de l'autel ordonner à ses bouffons de contrefaire les prêtres disant la messe. C'était lui faire sa cour que d'embrasser l'hérésie; et quelle hérésie! on sait que toutes les abominations se trouvaient réunies dans celle des albigeois. Il ruina les monastères, changea les églises en citadelles, chassa les évêques de leurs siéges, etc. Tel est le portrait que les historiens contemporains font de Raimond. Guillaume Catel en a rassemblé les témoignages dans son *Histoire des comtes de Toulouse*, et le père Langlois dans l'*Histoire des croisades contre les albigeois.* On sait que Voltaire a fait ses efforts pour disculper ce prince, et pour noircir Simon de Montfort; mais cela ne doit nullement surprendre : l'un a constamment soutenu les droits de la religion, et l'autre s'en est déclaré l'ennemi irréconciliable. L'abbé Millot, en fidèle disciple, a copié ce patriarche de la philosophie.

RAIMOND VII, comte de Toulouse, fils du précédent, né à Beauvais, en 1197, succéda à ses états et à ses querelles. Il combattit vivement Amauri de Montfort, fils du célèbre Simon, et le força à se retirer en France. Cependant la croisade subsistait contre lui, et il fut excommunié en 1226. Enfin, après avoir soutenu une longue guerre, il fit la paix avec les catholiques, et parut rentrer de bonne foi dans le sein de l'Eglise. En 1247, saint Louis l'engagea à se croiser pour la Terre-Sainte; mais le pape Innocent IV, qui voulait l'opposer aux partisans de l'empereur Frédéric II, l'empêcha de faire ce voyage. Il mourut deux ans après, en 1249, à Milhaud en Rouergue, âgé de 52 ans. Alphonse, comte de Poitou, frère de saint Louis, ayant épousé la fille et l'héritière de ce prince, et n'en ayant point eu d'enfants, tous les états de Raimond VII furent réunis à la couronne de France en 1361, par Philippe III.

RAIMOND, dit PENNAFORT ou PEGNAFORT (saint), naquit au château de Pegnafort en Catalogne, l'an 1175. Après avoir fait ses études à Barcelonne, il alla les perfectionner dans l'université de Bologne, et y enseigna le droit canon avec réputation. De chanoine de Barcelonne, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, qu'il illustra par ses vertus et son savoir. Le pape Grégoire IX l'employa l'an 1228 à la collection des *Décrétales,* et voulut l'élever à l'archevêché de Tarragone, qu'il refusa. Ce pontife voulait le retenir à sa cour; mais le saint homme préféra sa solitude de Barcelonne à tous les avantages qu'on lui faisait espérer. Il s'occupait dans le silence et la retraite, à l'étude et à la prière, lorsqu'il fut élu général de son ordre en 1238, dignité dont il se démit deux ans après. Il contribua beaucoup, par son zèle et par ses conseils, à l'établissement de l'ordre de la Mercy. (*Voy.* PIERRE DE NOLASQUE.) Ce fut aussi par son crédit que l'inquisition fut établie dans le royaume d'Aragon et dans le Languedoc. Les papes lui permirent de pourvoir aux offices de ce tribunal, et il le fit avec beaucoup de sagesse. Raimond mourut à Barcelonne, en 1275, dans la centième année de son âge. Le pape Clément VIII le canonisa en 1601. On peut voir le tableau de ses vertus dans *l'Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, par le père Touron qui a donné une vie très-exacte et très-circonstanciée de ce saint. On a de lui : la *Collection des Décrétales*, qui forme le second volume de *Droit canon.* Ce recueil est en cinq livres. L'auteur a joint divers décrets des conciles aux constitutions des papes. Une *Somme des cas de conscience*, autrefois très-consultée. La meilleure édition est celle du P. Laget, Lyon, 1728, in-fol., avec de savantes notes. On estime aussi celle de Vérone, 1744, in-fol.

RAIMOND (Pierre), *lou Prou*, c'est-à-dire *le Preux et le Vaillant,* né à Toulouse, suivit l'empereur Frédéric dans l'expédition de la Terre-Sainte, où il se signala par ses vers provençaux et par ses exploits. Ce poète mourut en 1225, pendant la guerre des comtes de Provence contre les albigeois : guerre qui servit à faire briller son courage. Il avait fait un *Poème* contre les erreurs des *Ariens*, et un autre où il blâmait les rois et les empereurs d'avoir laissé prendre trop de pouvoirs aux ecclésiastiques. Il ne songeait pas que, dans les siècles barbares, ce pouvoir avait beaucoup servi à adoucir les mœurs, à réprimer la violence des grands et des petits, et à tempérer le despotisme. Tout ce qui a suivi l'affaiblissement de leur considération au XVIIIe siècle, justifie cette observation.

RAIMOND-LULLE. *Voy.* LULLE.

RAIMOND-MARTIN. *Voy.* MARTIN.

RAIMONDI, graveur. *V.* MARC-ANTOINE RAIMONDI.

* RAIMONDI (Raphael), célèbre jurisconsulte, né vers la fin du xive siècle, à Côme, d'une famille illustre, après avoir suivi les leçons du savant Christophe Castiglione, à Padoue, y obtint, fort jeune encore, une chaire qu'il remplit avec la plus grande distinction. Son traitement, en 1422, s'élevait à 600 ducats, somme énorme pour le temps, et, dit Tiraboschi, dans son *Histoire de la littérature italienne*, preuve claire et sans réplique de la réputation à laquelle il était parvenu. Il fut appelé, en 1426, à Venise, pour les affaires de la république. De retour à Padoue, il y mourut l'année suivante, à l'âge de 40 ans, et fut inhumé dans l'église de Sainte-Justine, où son fils lui fit élever un tombeau magnifique. On a de lui des *Consultations* imprimées avec celles de Raphael Fulgose, son condisciple et son ami, Brescia, 1490, in-fol.; un *Commentaire sur la logique d'Aristote*, Paris, 1500, in-4, et des *Explications sur différentes parties de l'infortiat*, qui avaient servi de thèmes à ses leçons, Venise, 1500, in-fol.

* RAIMONDI (Annibal), mathématicien, né à Vérone en 1505, étudia non-seulement les sciences mathématiques, mais encore la physique et l'astronomie. Il avait un oncle général au service des Vénitiens, et il nous apprend lui-même, dans la préface de son *Traité du flux et reflux de la mer*, qu'il l'avait accompagné dans quelques-unes de ses expéditions. Ses talents lui méritèrent la protection de plusieurs princes d'Italie, et il jouissait d'une pension de la république de Venise. On prétend qu'il signala le premier la nouvelle étoile qui parut en 1575, dans la constellation de Cassiopée; mais cette découverte lui a été contestée avec beaucoup de vraisemblance. Ses travaux astronomiques, rapportés par Maffei (*Verona illustrata*), ne lui ont pas mérité l'honneur d'être mentionné par Delambre dans son *Histoire de l'astronomie*. Raimondi mourut en 1592. On a de lui plusieurs ouvrages, dont nous citerons les suivants : *Discorso della trepidazione delle stelle fisse; Paterne riprensioni a medici razionali ;* il leur reproche de ne pas faire plus souvent usage des simples dans le traitement des maladies. *Dell' antica*, etc., ou *De l'ancienne et honorable science de Nomancie ou Onomancie*, Venise, 1549, traduit en français; c'est un traité de la divination par les noms; elle était pratiquée par les anciens, et s'est conservée, comme on voit, assez tard chez les modernes. *Trattato*, etc., ou *Traité du flux et reflux de la mer*, Venise, 1589. Georges Jodocus lui donne de grands éloges dans un poème intitulé : *Benacus*.

* RAIMONDI (Jean-Baptiste), orientaliste, né à Crémone vers 1540, passa plusieurs années en Asie, où il fit une étude approfondie de l'arabe, de l'arménien, du syriaque et de l'hébreu. De retour en Italie, il étonna ses compatriotes par la variété et l'étendue de ses connaissances. Il fut placé, par le cardinal Ferdinand de Médicis, à la tête d'un vaste atelier de typographie orientale, qui a été comme le berceau de la célèbre imprimerie de la Propagande. C'est sous son inspection que furent gravés les caractères dont on se servit pour imprimer en 1591, in-fol., deux édit. des *quatre Evangiles*, tirées à 3,000 exemplaires, l'une en arabe, et l'autre avec une version latine. Il s'occupa longtemps de l'exécution d'une *Bible polyglotte*, plus complète que celles d'Alcala (*voy.* Ximenès) et d'Anvers (*voy.* Perrenot), puisqu'elle devait donner de plus les versions arabe, persane, égyptienne, éthiopienne et arménienne; mais la mort de Grégoire XIII l'obligea d'y renoncer. Raimondi, par le conseil du cardinal Du Perron, consacra les dernières années de sa vie à la publication d'une *Grammaire arabe* qu'il dédia, en 1610, au pape Paul V, par une longue *Epître* que le P. Lelong a réimprimée dans son *Discours sur les Bibles polyglottes* et dans sa *Bibliotheca sacra*. Il est probable que Raimondi, alors âgé de plus de 70 ans, ne survécut pas longtemps à cette publication.

* RAINALDI (Jérôme), architecte, né à Rome en 1570, élève de Dominique Fontana, s'acquit une réputation brillante dans son art, et fut chargé d'ouvrages importants, parmi lesquels on distingue le *palais ducal* de Parme, celui du prince Pamphili à Rome, l'*église* des carmes déchaussés à Caprarola, le *collège* des jésuites à Bologne, leur *maison professe* à Rome, etc. Cet artiste mourut en 1655, à Rome, et fut inhumé dans l'église de Saint-Martin. Quelques-uns de ses ouvrages ont été faussement attribués à Vignole, dont le nom est plus populaire.

* RAINALDI (Charles), architecte, fils du précédent, né en 1611, élève de son père, fut aussi un artiste distingué. Mais on lui reproche de manquer de correction et de s'écarter quelquefois des vrais principes. Il construisit ou répara plusieurs *églises*, entre autres celle de Sainte-Agnès, à la place Navone; mais son chef-d'œuvre est le *palais* qu'il construisit pour le duc de Nevers, et qui est aujourd'hui l'*Ecole de France*. Il concourut avec le cavalier Bernin aux travaux du Louvre, et Louis XIV, à cette occasion, lui envoya son portrait enrichi de diamants. Précédemment, le duc de Savoie lui avait fait remettre la croix de Saint-Maurice et Saint-Lazare, comme un témoignage de sa satisfaction pour les plans qu'il lui avait adressés de différents édifices. Pieux et charitable, il distribuait aux pauvres d'abondantes aumônes, et il fit don de ses pierreries à la confrérie des *Stygmates*, dont il était associé, pour décorer l'ostensoir dans les solennités. Rainaldi mourut en 1691.

RAINALDI (Oderic), né à Trévise, en 1595, d'une famille patricienne, entra chez les Philippiens ou prêtres de l'Oratoire, et s'appliqua au même genre d'étude que son confrère Baronius; mais il s'en faut bien que la *Continuation* soit aussi estimée que les *Annales* de ce cardinal. Il y a beaucoup de recherches et d'érudition, une manière de voir sage, équitable et parfaitement orthodoxe; mais sa critique n'est pas assez sévère et assez éclairée; sa narration n'est pas toujours exacte, ni en général fort intéressante. On en a cependant imprimé un *Abrégé* à Rome en 1669, in-fol., et 1670, 3 vol. in-4. Rainaldi mourut le 22 janvier 1671. Sa *Continuation*, imprimée à Rome, in-fol., 1646-77, en 9 vol., s'étend depuis 1199 jusqu'en 1569.

RAINIER, dominicain de Pise, vice-chancelier de l'Eglise romaine et évêque de Maguelone, mort en 1249, est auteur d'un *Dictionnaire théologique* qu'il a intitulé *Pantheologia*. La meilleure édition de cet

ouvrage est celle de Lyon, 1655, 3 vol. in-fol., avec les additions du P. Nicolaï, dominicain.

* RAISS (Arnould), savant agiographe, né à Douai vers 1580, y obtint un canonicat au chapitre de St.-Pierre, et consacra ses loisirs à recueillir tout ce qui pouvait avoir rapport aux saints des Pays-Bas, au culte dont on les honorait et à leurs reliques. Cette entreprise demandait du travail et beaucoup de recherches. Il n'épargna ni peines, ni frais, ni voyages. Il parcourut les diverses provinces belgiques, visita les églises et les monastères, fouilla leurs archives et les autres dépôts publics, et en tira une foule de renseignements. C'est dans ses utiles occupations que s'acheva sa vie; et il mourut à Douai le 6 septembre 1644. On a de lui : *Auctarium ad natales sanctorum Belgii Joannis Molani*, Douai, 1626, in-8; *Hierogazophylacium belgicum*, 1628, in-8. C'est l'indication des reliques conservées dans les Pays-Bas; *Peristromata sanctorum*, 1630, in-8; *Origines cartusiarum Belgii*, 1632, in-4; *Belgica christiana*, 1633, in-4 : c'est l'histoire des évêques et prélats des provinces flamandes. *Cœnobiarcha Crispiniensis*, Douai, 1642, in-4 : c'est l'histoire du monastère de Crépin, abbaye de l'ordre de Saint-Benoit en Hainaut, avec les *Vies* de saint Landelain son fondateur au VIIe siècle, et de saint Aybert qui en fut un des supérieurs, de la *Vie de la bienheureuse Marie*, religieuse du tiers ordre de St.-Dominique, née dans l'île de Chio, Douai 1636, et une édition augmentée de l'*Histoire* par Fr. Mosc *de l'abbaye d'Oignies* au diocèse de Namur. On lui doit en outre une traduction de l'espagnol en latin.

RAISSANT (Pierre), savant numismate, né à Reims, vers 1640, fut médecin, antiquaire et garde du cabinet des médailles de Louis XIV. On le trouva noyé dans le parc de Versailles, le 7 juin 1689. (*Voy.* Oudinet.) On a de lui : *Dissertation sur douze médailles des jeux séculaires de l'empereur Domitien*, Versailles, 1684, in-4; dissertation sur *l'origine de la figure des fleurs de lys*, Paris, 1687, in-4, etc.; le *Journal des savants* renferme en outre plusieurs dissertations de cet auteur.

RAISSON (François-Etienne-Jacques), né en 1760, à Paris, fils d'un limonadier, ayant fait d'assez bonnes études devint sous-secrétaire des commandements du prince de Condé. Cette place de confiance ne l'empêcha pas de se déclarer pour les principes de la révolution. Il fut nommé successivement électeur, secrétaire général de l'administration de la Seine, directeur de la fabrique des assignats, administrateur général des subsistances et enfin chef de division au ministère de la police. L'un des fondateurs du club des Jacobins, il fixa longtemps l'attention par les pétitions hardies qu'il présenta à la Convention au nom de cette société dont il était secrétaire, et par la surveillance qu'il exerça sur les représentants. Après le 9 thermidor, poursuivi comme terroriste, il fut enfermé quelques mois au château de Ham. Nommé électeur en 1798, il se montra plus ami de l'ordre et fut envoyé l'année suivante en mission à Turin; il ne s'y était point enrichi comme on l'a prétendu faussement, puisqu'à son retour il se trouva trop heureux d'accepter la place de rédacteur au bureau particulier du ministère de la police, place qu'il remplit plusieurs années. Retiré à Sens depuis 1820, il y mourut le 24 avril 1833, à 73 ans. Son fils (M. Horace Raisson) est connu par plusieurs productions qui ont obtenu un succès de vogue.

RAITSCH (Jean), archimandrite du couvent de Saint-Michel-Archange, à Kovila né en 1726 à Karlowitz, mort à Kovila, le 23 décembre 1801, étudia la théologie à Kiew, et entreprit plusieurs voyages dans les provinces turques, pour faire des recherches sur l'ancienne histoire de la Servie. Il prit des extraits des divers manuscrits qu'il trouva dans les couvents Serviens. C'est à ces savantes recherches que l'on doit l'important ouvrage intitulé : *Istorijà Pazyich Slavenskisch Narodow-Nœpatsche Bolgar*, etc. *Histoire des divers peuples Slaves, particulièrement des Bulgares, des Croates et des Serviens*, Vienne, 1794, 4 vol. in-8, fig. Cet auteur a laissé manuscrits une *Relation de ses voyages*, des *Fragments pour servir à l'histoire de la Servie*, etc.

RALEGH. *Voy.* Rawlegh.

* RALLIER (Louis-Antoine-Esprit), né vers 1749 à Fougère, entra dans le corps du génie et se fit remarquer par son activité et ses connaissances. Envoyé à Saint-Domingue, il y fit exécuter plusieurs travaux d'art. De retour en France il fut employé successivement dans différentes divisions et parvint au grade de capitaine. A la révolution, après avoir été officier municipal et administrateur du district de Fougères, il fut député en 1795 au conseil des anciens où il s'occupa spécialement des intérêts de Saint-Domingue. En 1798, à la suite de la crise de prairial, il passa au conseil des cinq-cents, et s'y fit remarquer par son opposition à toutes les mesures violentes; il combattit la loi des otages et demanda qu'elle ne fût appliquée qu'aux parents des assassins. S'étant montré favorable à la révolution du 18 brumaire, il fit partie du corps législatif où il siégea jusqu'au 20 mars 1815; mais il n'accepta aucune fonction pendant les cent-jours. Renvoyé par ses concitoyens à la chambre en 1827, il mourut deux ans après à Fougères à 80 ans. Rallier avait profité des loisirs que lui laissaient ses fonctions pour cultiver les lettres. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Recueil de chants moraux et patriotiques*, 1799, in-12; *Epître à la rime*, 1808, in-8; *OEuvres poétiques et morales*, 1813, 2 vol. in-12; 2e édit., 1822, 2 vol. in-8; augmentée de six *Tragédies* qui n'ont pas été représentées.

* RALPH (James), historien et poète, né dans l'Amérique anglaise de parents pauvres et obscurs, ne dut qu'à ses talents la considération dont il jouit. Il fut d'abord maître d'école à Philadelphie; mais cet état ne convenant guère ni à son activité naturelle ni à son génie, il vint à Londres au commencement du règne de Georges II. Le premier ouvrage qu'il publia fut la *Nuit*, poème qui eut peu de succès : Pope l'a mentionné dans sa *Dunciade*, mais ce n'est pas pour en faire l'éloge. Il donna ensuite quelques pièces de théâtre qui ne réussirent point. Plus heureux en prose, les *articles* qu'il pu-

blia dans plusieurs journaux furent goûtés du public : ses *pamphlets* politiques eurent aussi un grand succès, par la justesse de la critique et la finesse des aperçus. Son *Histoire d'Angleterre* (Londres, 1744-46, 2 vol. in-fol.) a mieux encore établi sa réputation. Le règne des Stuarts surtout est comparable à ce qu'ont produit de mieux les plus célèbres historiens modernes. La mort du prince de Galles, son protecteur, lui enleva toute espérance d'avancement, et il mourut de chagrin à Londres, en 1762.

RALPH. *Voy.* RICHARD d'ARMAGH.

RAMAZZINI (Bernardin), médecin italien, naquit à Carpi, dans le Modénais, en 1633. Après avoir exercé avec succès la médecine à Rome et à Carpi, il alla la pratiquer et la professer à Modène, puis à Padoue. Il mourut à Venise, en 1714, à 81 ans. Le sénat de Venise, quoiqu'il eût perdu la vue, le nomma à l'âge de 71 ans, président du collége de médecine de cette ville, et premier professeur de médecine-pratique. Son petit-fils lui servait de lecteur, et il continua encore ses cours pendant six ans. Son humeur était douce ; et quoique sérieux et réservé avec ceux qu'il ne connaissait pas, il était fort gai avec ses amis. Ses grandes lectures rendaient sa conversation fort utile. On a de lui : une *Dissertation* latine *sur les maladies des artisans,* trad. en franç. par de Fourcroy, Paris, 1777, in-12 ; un *Traité* latin *de la santé des princes*, et plusieurs autres ouvrages de médecine et de physique, dont le recueil a été imprimé à Londres en 1718, 1739, in-4. La meilleure édition est celle de 1742, ibid., 2 vol. in-4. Un de ses principes était que, pour conserver la santé, *il fallait varier ses occupations et ses exercices*. Sa vie est à la tête de ses *Œuvres*.

* RAMBALDI (Jean-François), poète latin, né dans le XVIIe siècle à Vérone, avait des connaissances étendues; mais une imagination trop vive et trop féconde nuisit souvent à ses succès. On cite de lui : *Physiologicorum libri duo*; *Meteorologicorum libri duo; De sensibus libri duo*; *De universo*; *De bona fortuna*, etc., tous en vers hexamètres. *Voy.* la *Verona illustrata*, de Maffei.

RAMBAM. *Voy.* MAIMONIDE.

* RAMBAUD de VACHÈRES, un des plus célèbres troubadours du XIIe siècle, était fils d'un pauvre chevalier provençal. Ses talents poétiques lui donnèrent accès auprès du prince Guillaume de Baux, prince d'Orange, qui le combla de bienfaits. Il eut un autre puissant protecteur dans le marquis de Monferrat, qu'il suivit en 1188 à la Terre-Sainte. Le marquis l'avait créé chevalier, et après avoir conquis Salonique sur les Turcs, il lui en donna le gouvernement. Le poète chanta cette croisade dans un *poème* dont les vers respirent l'ardeur guerrière du temps et l'enthousiasme de la gloire. Ses autres pièces les plus connues sont des *sirventes*, et un poème intitulé *la Caros*, qu'il avait composé pour Béatrix, sœur du marquis, dont il était épris. Ce poète est mentionné par Nostradamus. Raynouard a publié les principales pièces de Rambaud dans son *Choix des poésies originales des troubadours*, avec une notice d'un contemporain sur ce poète.

RAMBOUILLET (Catherine de VIVONNE, femme de Charles d'ANGENNES, marquis de), qu'elle avait épousée en 1600, fut une dame aussi distinguée par son esprit que par ses vertus. Un grand nombre de gens de lettres fréquentaient son hôtel, qui devint une petite académie. On y jugeait la prose et les vers, et ce n'était pas toujours le goût qui présidait à ses jugements. Des écrivains subalternes, protégés par madame de Rambouillet, ayant voulu être les émules des plus grands génies, cette rivalité ne contribua pas peu à décrier les décisions de ce tribunal même. Elle mourut en 1665, laissant trois filles religieuses, et une quatrième, Julie-Lucie d'Angennes mariée au duc de Montausier, et qui fut dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse, et gouvernante du grand Dauphin. Elle mourut en 1671, à 64 ans, et eut la vertu et l'esprit de sa mère. Le marquis de Rambouillet était mort à Paris en 1652, chevalier des ordres du roi, conseiller d'état et maréchal de camp. Il avait été envoyé l'an 1627 en ambassade à Turin, pour conclure la paix entre le roi d'Espagne et le duc de Savoie. *Voy.* SAINTE-MAURE.

RAMBOUILLET. *Voy.* ANGENNES.

RAMBOUTS (Théodore), peintre d'Anvers, mort en 1642, excellait dans le petit. On admire dans ses ouvrages la légèreté et la finesse de la touche. Ses figures sont bien dessinées et plaisantes. Il a représenté des *preneurs de tabac*, *des buveurs*, etc.

RAMBURES (David, sire de), chambellan du roi, et grand maître des arbalétriers de France en 1411, de l'illustre et ancienne maison de Rambures en Picardie, rendit des services signalés au roi Jean, à Charles V et à Charles VI. Il fut tué à la bataille d'Azincourt, avec trois de ses fils, en 1415.

RAMEAU (Jean-Philippe), célèbre musicien français, naquit à Dijon le 25 septembre 1683. Après avoir appris de son père, qui était organiste, les premiers éléments de la musique, il suivit les opéras ambulants de province. A l'âge de 17 à 18 ans, il commença ses essais; et, comme ils étaient déjà au-dessus de la portée de son siècle, ils ne réussirent pas, quoique exécutés dans Avignon, qui était alors en réputation à cet égard. Le dépit le fit sortir de cette ville, et après avoir parcouru une partie de l'Italie et de la France, il interrogea l'instrument le plus propre à lui rendre raison de ses idées sur la musique, c'est-à-dire le clavecin. L'étude qu'il fit de cet instrument le rendit habile dans son jeu, et presque le rival de Marchand. Il s'arrêta quelque temps à Dijon, sa patrie, et y toucha l'orgue de la Ste.-Chapelle. Il demeura beaucoup plus longtemps à Clermont, où on lui confia celui de la cathédrale. La réputation qu'il s'y était faite y attira Marchand, qui voulut l'entendre. « Rameau, dit ce célèbre musicien, a plus de main que moi, mais j'ai plus de tête que lui. » Ce discours rapporté à Rameau l'engagea à rendre la pareille à Marchand. Il fit le voyage de Paris dans cette vue, et n'eut pas de peine à reconnaître la supériorité de ce maître. Devenu son disciple, il apprit sous lui les principes les plus importants de l'harmonie, et presque toute la magie de son art. Quelque temps après, il concourut pour l'orgue de Saint-Paul, et

fut vaincu par le fameux Daquin. Dès ce moment, il abandonna un genre dans lequel il ne pouvait pas primer, pour s'ouvrir une carrière nouvelle en musique. C'est à ses méditations que nous devons la *Démonstration du principe de l'harmonie*, 2 vol. in-4 : ouvrage universellement estimé, qui porte sur un principe simple et unique, mais très-lumineux, la basse fondamentale. Cette idée si naturelle, dont cet auteur a fait un grand usage dans son *Code de la musique*, imprimé au Louvre, est la preuve du génie de Rameau. Dès que sa théorie lui eut fait un nom, il s'attacha à la pratique, et devint compositeur de la musique du cabinet du roi, qui lui accorda des lettres de noblesse en 1764. Il était désigné pour être décoré de l'ordre de Saint-Michel, lorsqu'il mourut le 12 septembre de la même année. Quoiqu'on l'accusât d'aimer l'argent, cette passion ne put jamais l'engager à plier pour quelque motif que ce fût. Il n'imposa silence à ses ennemis et à ses rivaux que par ses talents. « Quinault avait dit : » qu'il fallait que le musicien fût le très-humble » serviteur du poète. Qu'on me donne la gazette de » Hollande, dit Rameau, et je la mettrai en mu» sique. » Il disait vrai, s'il en faut juger par certains mauvais poèmes qu'il a mis au théâtre de l'Opéra, et qui eurent le plus grand succès. Quoiqu'il ait couru la même carrière que Lulli, il y a beaucoup de différence entre eux. Rameau a moins de ces beautés lâches et molles, qui sont si fatales aux bonnes mœurs, et est en général noble, majestueux et sublime, quoiqu'il ne soit pas exempt du reproche d'avoir aussi sacrifié à la licence et à la volupté. Outre la *Démonstration* dont nous avons parlé, on a de lui : *Code de musique*, 1760, in-4; plusieurs recueils de pièces de clavecin, admirées pour l'harmonie, et des opéras. On sait quel ridicule d'Alembert s'est donné en raisonnant froidement et gauchement sur les principes et les talents de Rameau. On peut voir là-dessus *Les bévues, erreurs et méprises de différents auteurs célèbres en matière musicale*, par M. Le Febvre, Paris, 1789. Il résulte des preuves de l'auteur, que M. d'Alembert n'était pas en état de distinguer une tierce majeure d'une tierce mineure; d'où il est aisé de conclure quel cas l'on doit faire de tout ce qu'il a écrit sur la musique : et il ne faut pas regarder comme outré le jugement d'un critique, qui a dit à cette occasion : « Bien des personnes ont apprécié l'immortel secré» taire de l'académie française, en le considérant » comme bel-esprit, comme écrivain, comme phi» losophe : mais ce que bien des gens ignorent, » c'est que dans cette volumineuse compilation de » toutes les connaissances humaines, dans ce fa» meux *Dictionnaire encyclopédique*, où les arts et » les sciences dorment pêle-mêle comme au fond » d'un vaste tombeau, la musique se trouve ense» velie de sa propre main. »

** RAMEAUX (Fr.-Alexis), vicaire apostolique dans la Chine, né en 1802 à Desnes, arrondissement de Dole (Jura), après avoir terminé ses études au grand-séminaire de Besançon, entraîné par un penchant irrésistible vers l'état ecclésiastique, obtint son admission dans la congrégation de Saint-Lazare, et fut à l'âge de 26 ans envoyé professeur d'histoire sacrée au séminaire de Montauban. En 1830, nommé principal du collége de Roye, il traversait Paris pour se rendre à sa destination lorsqu'éclata cette révolution qui précipita du trône trois générations de rois. Témoin du sac de l'archevêché et du peu d'empressement des Parisiens à sauver ce palais de leurs prélats, une telle indifférence en le navrant de douleur lui inspira la pensée de fuir une terre, d'où tous les sentiments religieux lui semblaient bannis. Il renonça au principalat de Roye, se présenta aux missions de Saint-Lazare, et l'année suivante il quittait Bordeaux pour se rendre à la destination que ses supérieurs lui avaient indiquée. Le 3 mars 1832 arrivé à Macao, il y étudie l'idiome et les mœurs des Chinois ; et ses progrès sont si rapides, que huit mois après il est jugé digne d'être mis à la tête de la chrétienté du Houpé. C'est là que pendant sept ans il eut à instruire, à consoler, à soulager une population misérable dont les ressources peuvent à peine suffire à ses besoins. En 1839, il était dans le Kiang-Si, lorsqu'il apprend que la persécution vient d'éclater dans le Houpé ; il se hâte d'y retourner, mais les chrétiens ses enfants sont dispersés, et sa propre tête est mise à prix. C'est dans ces circonstances, si terribles aux yeux des hommes du monde, que notre missionnaire, dont le mérite avait percé malgré sa modestie, fut nommé vicaire-apostolique des provinces du Kiang-Si et du Tché-Kiang réunies pour former un seul diocèse. Il fut sacré le 1er mars 1840, sous le titre d'évêque de Myre *in partibus*, et pendant deux années encore il fut obligé d'errer sans asyle pour se soustraire à la persécution. Quand elle fut apaisée, il entreprit des courses pastorales qui se terminèrent dans le Tcheou-Chan, où il eut le bonheur de prêcher le premier l'évangile, et d'élever dans la ville de Tin-Hay une église au Dieu qui est mort pour le salut de tous les hommes. En 1845, il revint à Macao pour s'entretenir avec l'ambassadeur de France, M. de Lagrenée, des intérêts de la religion ; il y arriva le 24 juin, exténué de fatigues, et portant sur son front déjà sillonné de rides la cicatrice d'une plaie que lui avait occasionnée la trop grande ardeur du soleil. Quelques jours de repos lui étaient nécessaires et il le sentit lui-même ; mais un médecin lui ayant conseillé un bain, il s'était rendu pour le prendre sous un rocher qui s'avance sur la mer, lorsqu'il fut saisi d'une douleur d'entrailles si violente qu'il expira le 14 juillet, à l'âge de 44 ans et quelques mois. Quelques jours après la jeunesse portugaise alla planter sur le rocher au pied duquel le prélat avait expiré, une croix qu'on aperçoit de tous les points du port de Macao; hommage vraiment digne du saint prélat dont le nom vivra dans les fastes de l'église en Chine.

* RAMEL (Jean-Pierre), maréchal de camp, né à Cahors en 1770, était chef de bataillon à l'armée des Pyrénées lorsque son frère aîné, officier-général, fut condamné à mort par une commission militaire et fusillé pour avoir, dans diverses circonstances, donné des preuves de modération et d'humanité. Il faillit éprouver le même sort ; rendu à la liberté après une captivité de seize mois, il obtint le grade d'adjudant-général, et fit la campagne

du Rhin sous Moreau. Nommé commandant du fort de Kehl, il le défendit vaillamment. En 1797 il fut fait chef de la garde des conseils. Compromis dans la conspiration de Brottier et Laville-Heurnois, il déclara qu'il n'y avait pris part que pour la dénoncer. Ce rôle indigne et qui démentait tout son passé, fut récompensé par un décret portant qu'*il avait bien mérité de la patrie*. Il n'en fut pas moins proscrit au 18 fructidor, et conduit à Caïenne avec les membres des deux conseils soupçonnés de royalisme, et ces mêmes Brottier et Laville-Heurnois (*voy.* ces noms), dont il avait trahi la confiance. Telle était la justice de cette époque. L'un des proscrits qui parvinrent à s'échapper de Sinnamari, en s'exposant aux plus grands dangers, à son arrivée en Allemagne, il fit paraître un *Journal contenant les faits relatifs à la journée du 18 fructidor, au transport, au séjour et à l'évasion des déportés*. Cet écrit, dont on attribue la rédaction au général Math. Dumas, eut un succès dont le Directoire punit Ramel en l'inscrivant sur la liste des émigrés. Il ne put donc rentrer en France qu'après le 18 brumaire. En 1806, il fut employé dans son grade d'adjudant général à l'état-major de l'armée de Portugal. A la restauration, fait maréchal de camp, il fut pendant les cents-jours nommé commandant de la ville de Toulouse; il conserva cette place après le second retour du roi et fit tout ce qui dépendait de lui pour rétablir la tranquillité parmi les habitants; mais il ne put en venir à bout. Le 15 août 1815, des forcenés s'introduisirent dans son hôtel et le percèrent de mille coups. Il mourut deux jours après de ses blessures, après avoir reçu avec piété les sacrements de l'Eglise et refusé constamment de nommer ses assassins.

RAMEL de NOGARET. *Voy.* NOGARET.

RAMELLI (Augustin), ingénieur et machiniste italien, né vers 1531, à Maranzana, dans le duché de Milan, allia l'étude des beaux arts avec le bruit des armes. Il servit avec distinction dans les armées de Charles-Quint, vint ensuite en France, et fut pensionné par Henri III. On admire quelques-unes de ses machines, et on s'en est servi quelquefois avec utilité. Le recueil où il les a rassemblées fut imprimé à Paris, en italien et en français, 1588, in-fol. sous ce titre : *Le diverse ed artificiose machine del Augustino Ramelli*. Plusieurs croient que ce n'est pas de lui, et qu'il a profité des inventions des autres. Quoi qu'il en soit, les amateurs d'inventions mécaniques recherchent beaucoup cet ouvrage rare, qui est enrichi de 195 figures. Cet habile ingénieur mourut en 1590.

RAMESSÈS ou RAMESÈS, RAMISÈS, RAMSÈS, RAMPSÈS et RAMESTÈS, nom commun à plusieurs rois des 18e et 19e dynasties égyptiennes, toutes deux appelées *Thébaines*, parce que les princes de ces dynasties résidaient à Thèbes dans la Haute-Egypte. Il paraît que celui qui régnait, quand Jacob y alla avec sa famille, portait ce nom. Plusieurs critiques le confondent avec Sésostris, qui est lui-même l'objet de beaucoup de conjectures. C'est à un de ces rois d'Egypte nommés Ramessès que l'on attribue (peut-être mal à propos), le magnifique obélisque de 115 pieds de haut que l'empereur Constantin fit transporter à Alexandrie en 334, et que Constance, son fils, fit élever à Rome 18 ans après. Les Goths, saccageant cette ville l'an 409, renversèrent cet obélisque, qui fut rompu en trois morceaux, et demeura enfoncé sous terre jusqu'au temps de Sixte V : ce pape fit redresser ce bel ouvrage dans la place de Saint-Jean de Latran. Il est chargé de quantité d'hiéroglyphes.

RAMEY (Claude), statuaire, né en 1754 à Dijon, reçut les leçons de Devosge, à l'école de cette ville, puis celles de Gois, à Paris. Ayant remporté le grand prix de sculpture, en 1782, il fut envoyé pensionnaire à Rome, où pendant trois ans il se perfectionna par l'étude de l'antique. De retour à Paris, il ne tarda pas à s'y faire connaître avantageusement, mais aussi modeste qu'habile et étranger à l'intrigue, il ne fut admis qu'en 1817 à l'institut dans la classe des beaux-arts. Il mourut à Paris en juin 1838 à 84 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Napoléon*, en costume impérial; *Sapho*, assise; *Le cardinal de Richelieu*, statue colossale placée au musée, puis sur le pont de la Concorde, et enfin dans la cour d'honneur du palais de Versailles; *Blaise Pascal; Cérès; Scipion l'africain*, à la chambre des pairs; les *Bustes* des sénateurs *Cousin, Durazzo* et *Praslin*; une *Statue du prince Eugène de Beauharnais*; une *Naïade*, au jardin du Luxembourg; un *Athlète phrygien*; plusieurs des *Bas-reliefs* de l'arc de triomphe du Carrousel, d'autres au Luxembourg, au Panthéon, etc.

* RAMLER (Charles-Guillaume), poète allemand, né en 1725 à Colberg en Poméranie, de parents pauvres, fut élevé dans la maison des Orphelins de Stettin, puis placé à celle de Halle, et termina ses études dans l'université de cette ville. Dominé par son goût pour la poésie, il n'y cultiva que la littérature. En 1746, il se rendit à Berlin, où Gleim, qui l'avait connu à Halle, lui procura une place de précepteur. Son mérite lui valut bientôt la chaire de logique et de belles-lettres au corps royal des cadets. Les belles odes dans lesquelles il célèbre les victoires de Frédéric furent à peine remarquées de son héros qui n'estimait que la littérature française; mais il fut dédommagé de l'indifférence de ce prince par l'accueil qu'elles reçurent du public allemand. Il devint membre de l'académie de Berlin, et en 1787, il eut avec Engel la direction du grand théâtre; mais il ne jouit pas longtemps des avantages de sa position; il se démit en 1790 de sa place de professeur, et ses infirmités l'obligèrent en 1796, de renoncer à celle de directeur de théâtre; mais il en conserva les appointements, et mourut le 11 avril 1798. Le *Recueil de ses poésies*, publié par son ami Gockingk, 1800-1801, 2 vol. in-8, est suivi d'une *notice biographique* très-intéressante. Il en parut en même temps une édit. format, in-4, et elles ont été réimprimées, Berlin, 1825, 2 part. in-12. On y distingue 17 *Odes sur le retour du roi; Prédiction de Glaucus; le Triomphe; Odes à la paix, à la concorde, à la muse, etc.* Quelques-unes des *Poésies lyriques* de Ramler ont été trad. en franç. (par Cacault), Berlin, 1777, in-8. Nourri de la lecture d'Horace, qu'il imite sans cesse, il a quelquefois sa noblesse; mais on y chercherait en vain

sa grâce et sa légèreté. Outre une traduction complète des *odes* d'Horace, Berlin, 1800, 2 vol. in-8, on lui doit celle des *Principes de littérature de l'abbé* Batteux, accompagnée de remarques, ouvrage qui pendant longtemps fut classique en Allemagne. La 1re édit. parut à Leipsig, 1758, 4 vol. in-8, et la 5e en 1803; *Chansons des Allemands et anthologie lyrique*, Berlin, 1776, 3 vol. in-8; *Recueil des meilleures épigrammes des poètes allemands*, Riga, 1766, in-8; *Extraits de Martial, en latin et en allemand*, Leipsig, 1787-91, 5 part. in-8; *Choix d'idylles*, 1787, in-8; et *Le premier navigateur*, de Gessner, mis en vers, Berlin, 1789; *Mythologie abrégée*, etc., Berlin, 1790, 2 vol. in-8; 2e édit., 1808; *Recueil de Fables*, Leipsig, 1790, 2 vol. in-8; *Extraits de Catulle*, en latin et en allemand, 1793, in-8; *Odes choisies d'Anacréon*, et les deux *Odes de Sapho*, avec des remarques. Il s'est occupé de revoir et de corriger les ouvrages de plusieurs poètes de sa nation; mais ses corrections n'ont pas toujours été heureuses.

RAMOLINO (Mad.) *Voy.* BONAPARTE.

* RAMOND de CARBONNIÈRES (le baron Louis-François-Elizabeth), naturaliste, né à Strasbourg en 1755, fut d'abord attaché au cardinal de Rohan, et en 1789 faisait partie de la maison du roi. Déjà connu comme savant par divers ouvrages et lié avec les hommes les plus distingués, à leur exemple il adopta l'espoir d'un meilleur ordre de choses. En 1791, nommé député de Paris à l'assemblée Législative, il s'y montra l'un des plus sages et des plus modérés. Il y prit la défense des prêtres insermentés, combattit les lois contre les émigrants et fit tout ce qu'il put, mais sans succès, pour démontrer à ses collègues que la violence n'était pas le meilleur moyen d'opérer cette conciliation qui pouvait seule affermir le trône constitutionnel et faire jouir la France de ce repos dont elle avait tant besoin. Au 20 juin où le palais des Tuileries fut envahi par la populace et le roi menacé (*voy.* PÉTION), il demanda que ceux qui s'étaient rendus coupables de cet attentat fussent désarmés, et quelques jours après appuyant Lafayette (*voy.* ce nom, v, 80), qui s'était rendu à l'assemblée pour demander la répression des factieux, il lui donna le titre de *Fils aîné de la liberté*. Après le 10 août, obligé de fuir pour échapper à la proscription, il se retira dans les Pyrénées; aux jours de la terreur, il y fut découvert et jeté dans les cachots de Tarbes, où heureusement pour lui, et grâces aussi à quelques amis, il resta jusqu'après le 9 thermidor. Ses ressources étaient épuisées, et lors de la création des écoles centrales, il sollicita la place de professeur d'histoire naturelle dans cette même ville de Tarbes où il était resté si longtemps prisonnier. Il l'occupa pendant quatre ans avec un succès qui eut un assez grand retentissement. Nommé correspondant de l'institut à sa création, il fut en 1800 appelé au corps législatif. En rendant justice à tout ce que faisait Bonaparte pour reconstituer en France la société si profondément ébranlée, il n'approuvait ni ses guerres incessantes ni ses mesures despotiques; aussi ne tarda-t-il pas à tomber dans la disgrace du maître; et en 1806 il fut obligé d'accepter la préfecture du Puy-de-Dôme. Il administra bien ce département; mais il sut en même temps l'étudier sous le double rapport de la géologie et de la botanique. En 1813, il lui fut permis de résigner sa préfecture, et il revint habiter les environs de Paris où il s'occupa de mettre en ordre les matériaux qu'il avait amassés depuis quarante ans; mais sa maison fut saccagée par les cosaques, et en quelques heures tous ses papiers furent détruits. Nommé maître des requêtes en 1815, trois ans après il fut fait conseiller d'état. Il est mort à Paris le 4 mai 1827. Il était depuis 1822 membre de l'académie des sciences, section de minéralogie. On a de lui : *Lettres de W. Coxe sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*, trad. de l'anglais, et augmentées des observations du traducteur, 1781, 2 vol. in-8; *Observations faites dans les Pyrénées, pour servir de suite à des observations sur les Alpes*, insérées dans une traduction des *Lettres de Coxe sur la Suisse*, 1789, 2 vol. in-8; *Voyage au Mont-Perdu et dans la partie adjacente des Hautes-Pyrénées*, 1801, in-8; *Mémoire sur la formule barométrique de la mécanique céleste*, 1812, in-4. Le recueil des mémoires de l'institut en contient plusieurs de Ramond, et le tome IX, son *éloge* par Cuvier.

* RAMOS PAREJA, et non PEREIRA (Barthélemi), réformateur de la musique, naquit à Salamanque vers 1535. Il était aussi habile dans la théorie que dans la pratique de cet art. Le pape Nicolas V ayant fondé à Bologne une chaire de musique, appela, en 1582, Pareja pour l'occuper. Malgré les nombreux partisans de Guido-Aretino, il eut le courage de démontrer à l'Italie la fausseté du système de celui-ci, et il publia, pour le prouver, son *Traité de la musique*, Bologne, 1595; malgré les efforts des *Guidistes*, ce livre fut généralement adopté, d'abord en Italie, et ensuite dans toute l'Europe. Pareja a composé plusieurs savants morceaux, comme des *motets*, des *psaumes*, des *cantiques*, etc., qui se conservent à la bibliothèque musicale du couvent de Saint-François, à Bologne. Pareja mourut dans cette ville vers 1610.

* RAMOS (don Henri), militaire et écrivain espagnol, né à Alicante en 1738, passa de l'artillerie dans la garde royale, où il parvint au grade de capitaine, avec le titre de colonel, et puis de brigadier. Il servit avec distinction dans les guerres d'Alger (1772), de Gibraltar (1780), et contre la république française (1793). Son instruction n'était pas moindre que sa bravoure, et il cultiva les sciences exactes et la poésie avec un égal succès. Il était surtout très-versé dans la géométrie, et plaçait cette science au premier rang des connaissances humaines. Il mourut à Madrid en 1801. Parmi ses ouvrages, les plus connus sont : *Eléments sur l'instruction et la discipline de l'infanterie*, Madrid, 1776, in-8; *Eléments de géométrie*, ibid., 1795, in-4; *Instructions pour les élèves d'artillerie*, ibid., 1788; *Eloge de Bayan, marquis de Santa-Cruz*, Madrid, 1780; *Gusman*, tragédie en 3 actes, Barcelonne, 1780, in-8; *Pélage*, tragédie en 3 actes, Madrid, 1784. Ces deux pièces obtinrent du succès. *Le Triomphe de la vérité*, poème plein de verve, qui a mérité les éloges des critiques espagnols.

RAMPALLE. *Voy.* PIERRE de SAINT-ANDRÉ.

RAMPEN (Henri), docteur en théologie, né à Huy, dans la principauté de Liége, vers 1572, enseigna le grec et la philosophie à Louvain, et y donna pendant plusieurs années des leçons d'Ecriture-Sainte. Il fut président du collége de Sainte-Anne et du grand collége. Il termina, le 4 mars 1641, sa vie, qui avait toujours été édifiante. Nous avons de lui un *Commentaire sur les quatre Evangiles,* qui contient d'excellentes remarques, à Louvain, 1631-33-34, 3 vol. in-4.

** RAMPON (Antoine-Guillaume), général, né en 1759 à Tournon, dans le Vivarais, entra, dès l'âge de seize ans, dans un régiment d'infanterie, où il fit un congé de huit ans. En 1791, enrôlé dans un des bataillons de volontaires de son département, il fit comme lieutenant la campagne de 1792 en Italie. Il passa l'année suivante à l'armée des Pyrénées, et, fait chef de bataillon sur le champ de bataille, fut peu de temps après nommé général de brigade. Tombé dans une embuscade au commencement de 1794, il ne recouvra sa liberté qu'à la paix avec l'Espagne. Renvoyé à l'armée d'Italie en 1796, il prit une part honorable aux principales actions de cette brillante campagne et de la suivante. L'un des généraux de l'avant-garde de l'armée qui pénétra dans les provinces Illyriennes, il vint ensuite combattre en Suisse. Il fit partie de l'expédition d'Egypte, se signala sur les grands champs de bataille, et promu au grade de général de division, fut chargé du commandement des provinces de Damiette et de Mansourah. Après la capitulation, il s'embarqua pour la France, où il n'arriva qu'à la fin de 1801. Avant son retour, nommé membre du sénat, peu de temps après il fut fait grand-officier de la légion-d'honneur. La sénatorerie de Rouen et le titre de comte lui échurent bientôt. En 1806, il eut le commandement des gardes nationales des départements de l'ancienne Picardie, de la Flandre et de la Belgique. Lorsqu'en 1809, les anglais débarqués dans l'île de Walcheren tentèrent de s'emparer d'Anvers, il concourut à leur expulsion. En 1813, après la campagne de Saxe, il fut renvoyé en Hollande; mais obligé de s'enfermer dans Gorcum, il ne capitula qu'après une vigoureuse résistance. Créé pair de France par le roi, il fut maintenu dans cette dignité par Bonaparte en 1815. Ce motif le fit rayer de la liste, au second retour du roi; mais il y fut rétabli en 1819. Dès lors il put jouir tranquillement du repos acheté par de glorieux services. Il mourut à Paris, le 4 mars 1842.

RAMSAY (Charles-Louis), gentilhomme écossais, est auteur d'un ouvrage latin intitulé *Tacheographia,* ou *l'Art d'écrire aussi vite qu'on parle*, dédié à Louis XIV. Il a été traduit en français, et publié dans ces deux langues à Paris, en 1681. L'auteur substitue aux lettres romaines des traits plus simples, représentés en six tables. *Voy.* TIRON.

RAMSAY (André-Michel de), chevalier-baronnet en Ecosse, et chevalier de Saint-Lazare en France, docteur de l'université d'Oxford, naquit à Ayr en Ecosse, en 1686, d'une branche cadette de l'ancienne maison de Ramsay. Il eut, dès sa plus tendre jeunesse, un goût décidé pour les sciences, surtout pour les mathématiques et pour la théologie. Il aperçut bientôt la fausseté de la religion anglicane. Après avoir longtemps hésité entre les diverses opinions philosophiques, il consulta les théologiens d'Angleterre et de Hollande, et ne fut pas moins embarrassé. Il ne trouva la vérité que dans les lumières de l'illustre Fénélon, archevêque de Cambrai, qui le fixa dans la religion catholique en 1709. Ramsay ne tarda pas à se faire connaître en France et dans les pays étrangers par des ouvrages qui, sans être d'une grande étendue, annonçaient d'heureuses dispositions. On lui confia l'éducation du duc de Château-Thierry, et ensuite celle du prince de Turenne. Le roi d'Angleterre, ou le prétendant Jacques III, l'appela en 1724 à Rome, où il était réfugié, pour lui confier une partie de l'éducation des princes ses enfants; mais des brouilleries de cour l'obligèrent de revenir en France. Ramsay fit, en 1730, un voyage en Angleterre, où il fut admis à la société royale de Londres, et reçu docteur à l'université d'Oxford. A son retour en France, il devint intendant du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon, et mourut à Saint-Germain-en-Laye en 1743, à 57 ans. Ramsay était un homme estimable; mais il prêtait beaucoup à la plaisanterie par ses airs empesés, par son affectation à faire parade de science et d'esprit dans la société. Ses ouvrages sont : l'*Histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fénélon, archevêque de Cambray,* La Haye, 1723, in-12, publiée aussi en anglais la même année : elle fait aimer ce digne évêque; *Essai philosophique sur le gouvernement civil*, Londres, 1721, in-12; ib., 1722, in-8; réimprimé depuis sous le titre d'*Essai de politique; le Psychomètre*, ou *Réflexions sur les différents caractères de l'esprit; les Voyages de Cyrus*, Paris et Londres, 1727, 2 vol. in-8; 1730, in-4, et 2 vol. in-12, écrits avec assez d'élégance, mais trop chargés d'érudition et de réflexions. L'auteur y a copié Bossuet, Fénélon et d'autres écrivains sans les citer. Il y a à la fin un *Discours sur la mythologie des anciens*, savant et estimé; *Plan d'éducation*, par l'auteur des *Voyages de Cyrus*, en anglais, Glascow, 1749, 2 vol. in-4, posthume; plusieurs petites pièces de poésie en anglais; *l'Histoire du maréchal de Turenne*, Paris, 1735, 2 vol. in-4, et Hollande, 4 vol. in-12. Il y a de l'ordre, de la précision, de l'élégance dans cet ouvrage : on y voit des portraits bien dessinés et des parallèles ingénieux; mais ses réflexions ont un air affecté et sont assez mal enchâssées. Un ouvrage posthume, imprimé en anglais à Glascow, sous ce titre : *Principes philosophiques de la religion naturelle et révélée, développés et expliqués dans l'ordre géométrique*, 1749, 2 vol. in-4. On trouve dans cet ouvrage des opinions pour le moins très-singulières, telles que la métempsycose, l'animation des brutes par les démons, la fin des peines de l'enfer, etc.; ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que Ramsay prétend qu'en tout cela il est parfaitement d'accord avec la croyance de Fénélon, et même *avec les décisions de l'Eglise*; par le second de ces accords, on peut juger du premier; il est de plus très-naturel de croire qu'un homme qui a la confiance de préconiser de telles opinions comme de grandes et importantes vérités, peut avoir celle de les attribuer à un homme célèbre; s'il les a trouvées

dans la doctrine de l'Eglise, rien n'empêche qu'il ne les ait découvertes dans celle de Fénélon. Du reste, il n'est pas inutile d'observer que quelques critiques regardent cet ouvrage comme faussement attribué à Ramsay, ou du moins comme essentiellement altéré. La qualité de *posthume* autorise ce sentiment. On sait que ces ouvrages servent souvent à déchirer la mémoire des gens de bien, qui n'ont plus de voix pour réclamer contre l'imposture. C'est un des artifices favoris de l'hérésie et de la philosophie. (*Voy.* Brotier, Racine.) Un *Discours sur le poème épique*, dans lequel l'auteur adopte le système de La Motte sur la versification. On le trouve à la tête du *Télémaque*, 1717, in-12, et plusieurs fois depuis.

* RAMSAY (Alain), poète écossais, naquit en 1696, dans la province de Peebles. Sa famille étant fort pauvre il ne put recevoir aucune éducation. Forcé de pourvoir à sa propre subsistance, il se mit au service d'un barbier. Mais comme il avait de l'esprit naturel, plusieurs de ses pratiques lui conseillèrent de faire quelques études et de se livrer à l'art dramatique. Avec leur secours, il put prendre des leçons de grammaire et de rhétorique, en même temps qu'il lisait les poètes classiques de sa nation. Ayant passé à Londres, il y débuta par quelques *poésies légères* qui furent bien reçues. Il donna ensuite des comédies qui réussirent également; la meilleure est une pastorale : *The gentle shepherd* (le gentil berger). On lui doit aussi *des poésies fugitives*, pleines de grâce et de facilité. L'édition la plus complète et la plus estimée est celle de Londres, 1800, 2 vol. in-8, accompagnée d'un glossaire et précédée de la vie de l'auteur par G. Chalmers. La première est d'Edimbourg, 1721-28, 2 vol. in-4. Sa *Pastorale* publiée en 1725 a été réimprimée maintes fois, notamment à Glascow, 1788, in-4, et à Edimbourg, 1808, 2 vol. in-8, avec un glossaire. Enfin on cite encore d'Alain un *Recueil des proverbes écossais*, 1737, in-12, souvent réimprimée.

RAMUS (Pierre la Ramée, plus connu sous le nom latin de), philosophe célèbre, naquit à Cuth, village de Vermandois, vers 1502. Ses ancêtres étaient nobles; mais les malheurs de la guerre réduisirent son aïeul, retiré en Picardie, à faire et à vendre du charbon pour subsister. Dans son enfance, Ramus fut attaqué deux fois de la peste. Après avoir été gardien de troupeaux, il vint à l'âge de 8 ans à Paris, d'où la misère le chassa. Il y revint une seconde fois, et ce second voyage ne fut pas plus heureux. Enfin, dans le troisième, il fut reçu comme domestique au collége de Navarre. Il employait le jour aux devoirs de son état, et la nuit à l'étude. Il acquit assez de connaissances pour aspirer au degré de maître-ès-arts. Il prit pour sujet de sa thèse que « tout ce qu'Aristote avait enseigné n'était » que fausseté et chimères : » assertion ridicule et plus extravagante dans sa généralité que toutes les erreurs qui se trouvent dans les écrits d'Aristote. L'université intenta contre Ramus un procès, et l'accusa d'énerver la philosophie, en décréditant le philosophe grec. L'affaire fut portée au grand conseil, qui lui défendit d'enseigner. L'arrêt fut rendu en 1543, et peu s'en fallut qu'on ne l'envoyât aux galères. Il fut bafoué, joué sur les tréteaux, et il souffrit tout sans murmurer. Cependant Ramus profita l'année d'après de l'occasion de la peste, qui ravageait Paris, pour recommencer ses leçons. Les colléges étaient fermés; les écoliers allèrent l'entendre par désœuvrement. La faculté de théologie présenta requête au parlement pour l'exclure du collége de Presles; mais le parlement le maintint dans son emploi. Les chaires d'éloquence et de philosophie ayant vaqué au Collége-Royal (collége de France), Ramus les obtint en 1551, par la protection du cardinal de Lorraine. Il professa tranquillement dans cette nouvelle place, et composa une *Grammaire* pour les langues latine et française. On prononçait alors en latin le *Q* comme le *K*, de façon qu'on disait *Kiskis*, *Kankan*, pour *Quisquis*, *Quanquam;* il eut bien des obstacles à surmonter pour réformer cette prononciation. « La lettre *Q*, disait » un mauvais plaisant à ce sujet, fait plus de *Kankan* » que toutes les autres lettres ensemble. » Ramus était protestant, et l'était jusqu'au fanatisme. Après l'enregistrement de l'édit qui permettait le libre exercice de la religion, il brisa les images du collége de Presles, disant qu'il *n'avait pas besoin d'auditeurs sourds et muets* : action contraire à l'ordre public et aux droits de la religion établie. Il déclama contre le discours de l'université opposante à l'enregistrement de l'édit, et désavoua le recteur. Tous ces excès le rendirent odieux. La guerre civile l'obligea de quitter Paris; l'université le destitua et déclara sa place vacante. Le roi lui donna un asile à Fontainebleau; tandis qu'il s'y tenait, les catholiques pillaient sa bibliothèque à Paris, et dévastaient son collége. Ils le poursuivirent dans son asile, où il ne cessait d'intriguer en faveur de sa secte. Il fut obligé de se sauver, et ne fut rétabli dans sa charge de principal du collége de Presles et dans sa chaire qu'après la mort du duc de Guise, en 1563. Ayant pris ouvertement les armes contre l'Etat, il se trouva en 1567 à la bataille de Saint-Denis, où il manqua périr. Cependant, à la paix, il fut encore rétabli dans ses fonctions. Il s'absenta pendant quelque temps pour aller visiter les universités d'Allemagne, et ses honoraires lui furent continués. Il avait demandé la chaire de théologie de Genève : Théodore de Bèze écrivit contre lui, et l'empêcha de l'obtenir. Ramus, d'un esprit toujours inquiet et tracassier, aussi mécontent des protestants que des catholiques, avait projeté une réforme dans le calvinisme. De retour à Paris, en 1571, il fut compris dans le massacre de la Saint-Barthélemi en 1572. Il s'était caché dans une cave; un de ses ennemis l'y découvrit au bout de deux jours. Ramus lui demande la vie : l'autre consent à la lui vendre, et, après lui avoir pris son argent, il le livre à ses satellites, qui l'égorgent et le jettent par les fenêtres. Les écoliers de l'université répandirent ses entrailles dans les rues, traînèrent son cadavre jusqu'à la place Maubert en le frappant de verges, et le jetèrent dans la rivière. Il était âgé de 69 ans. Ramus ne s'était point marié. On a de lui : trois livres d'*arithmétique*, Paris, 1555, in-4, et vingt-sept de *géométrie*, fort au-dessous de sa réputation; un traité *De militia Cæsaris*, ibid., 1559, in-8; un autre *De moribus*

veterum Gallorum, 1559 et 1562, in-8; *Grammaire grecque*, 1560, in-8, trad. en français par Michel de Castelnau; *Grammaire latine*, 1558, 1559 et 1564, in-8; *Grammaire française*, 1571, in-8, et un grand nombre d'autres ouvrages dont on trouvera les titres dans les *Mémoires* de Nicéron, t. XIII et XX. (*Voy.* d'OSSAT). Theoph. Banosius, Th. Freig, Nic. Nancel, Fred. Lenz et C. Waddington Kastus ont écrit la *Vie* de Ramus. Cette dernière, réimprimée en 1848, et dont l'auteur a profité des travaux de ses prédécesseurs, est intitulée : *De P. Rami vita, scriptis, philosophia*, in-8.

RAMUS (Jean), littérateur et jurisconsulte, né à Tergoes en Zélande, en 1535, enseigna la rhétorique et la langue grecque à Vienne en Autriche, le droit à Louvain et à Douai, et mourut le 25 novembre 1578, à Dole en Franche-Comté, où il était allé pour prendre possession d'une chaire de droit qu'on lui avait offerte. On a de lui une *Traduction* du grec en latin du *Bouclier d'Hercule*, poème attribué à Hésiode : cette traduction est insérée dans l'édition de ce poète, faite à Bâle; *Commentarii ad regulas juris utriusque*, Louvain, 1641, in-4, et quelques autres ouvrages de littérature et de jurisprudence. Ramus était éloquent et méthodique. En désapprouvant l'érection des nouveaux évêchés aux Pays-Bas, et en parlant avantageusement de la *Pacification de Gand*, il a fait naître des soupçons sur sa religion.

RAMUSIO ou RAMNUSIO (Jean-Baptiste), historien, secrétaire du conseil des Dix de la république de Venise, sa patrie, né en 1485, mort à Padoue en 1557, à 72 ans, fut envoyé en France, en Suisse et à Rome, et montra beaucoup de prudence et de sagacité dans ces différentes missions. Il est auteur d'un traité *de Nili incremento*; d'un *Recueil de voyages maritimes*, Venise, imprimé par les Juntes en 3 vol. in-fol., enrichis de *préfaces*, de *dissertations* et de *notes*. Cette collection est en italien. Le 1er volume est de 1550, le 2e de 1559, et le 3e de 1566, à Venise. L'auteur avait laissé les matériaux d'un 4e volume; mais ses notes ont péri dans l'incendie de l'imprimerie des Juntes, en 1557. Les biographes prétendent que, pour avoir un exemplaire bien complet du *Recueil* de Ramusio, il faut choisir le 1er volume de l'édition de 1563, le 2e de celle de 1583, et le 3e de celle de 1565, en ajoutant à ce dernier un supplément de trois pièces, qui sont de l'édition de 1566. Presque tous les morceaux composant les premiers volumes ont été traduits en français, et forment le *Recueil* de J. Temporal, intitulé : *Description de l'Afrique*, etc., Lyon, 1556, 2 vol. in-fol. Une nouvelle édition de *Recueil* de Ramusio a été commencée à Venise en 1835, in-4, à 2 colonnes.

RANCÉ (dom Armand-Jean le BOUTHILIER de), né à Paris en 1626, était neveu de Claude le Bouthilier de Chavigny, secrétaire-d'état et surintendant des finances (1). Rancé fit paraître, dès son enfance, de si heureuses dispositions pour les belles-lettres que, dès l'âge de 12 à 13 ans, à l'aide de son précepteur, il publia une nouvelle édition des *Poésies d'Anacréon*, en grec, avec des *notes*, 1639, in-8 (1). Il devint chanoine de Notre-Dame de Paris, et obtint plusieurs abbayes. Des belles-lettres il passa à la théologie, et prit ses degrés en Sorbonne avec la plus grande distinction. Il fut reçu docteur en 1654. Le cours de ses études fini, il entra dans le monde et s'y livra à toutes ses passions, et surtout à celle de l'amour. On veut même qu'elle ait occasionné sa conversion. On dit que l'abbé de Rancé, au retour d'un voyage, allant voir sa maîtresse, dont il ignorait la mort, monta par un escalier dérobé, et qu'étant entré dans l'appartement, il trouva sa tête dans un plat : on l'avait séparée du corps parce que le cercueil de plomb qu'on avait fait faire était trop petit. (*Voy.* les *Véritables motifs de la conversion de l'abbé de Rancé, par Daniel de Larroque*, Cologne, 1685, in-12.) D'autres prétendent que l'aversion de Rancé pour le monde fut causée par la mort ou par les disgraces de quelques-uns de ses amis, ou bien par le bonheur d'être sorti sans aucun mal de plusieurs grands périls : les balles d'un fusil, qui devaient naturellement le percer, donnèrent dans le fer de sa gibecière. Du moment qu'il projeta son changement de vie, il ne parut plus à la cour. Retiré dans sa terre de Veret, auprès de Tours, il consulta les évêques d'Aleth, de Pamiers et de Comminges. Leurs avis furent différents : celui du dernier fut qu'il embrassât l'état monastique. Le cloître ne lui plaisait point alors; mais, après de mûres réflexions, il se détermina à y entrer. Il vendit sa terre de Veret 300,000 livres, pour les donner à l'Hôtel-Dieu de Paris, et ne conserva de tous ses bénéfices que le prieuré de Boulogne, de l'ordre de Grammont, et son abbaye de la Trappe, de l'ordre de Cîteaux. Les religieux de ce monastère n'y vivaient pas selon leur règle primitive. L'abbé de Rancé, tout rempli de ses projets de retraite, demande au roi et obtient un brevet pour pouvoir y établir la réforme. Il prend ensuite l'habit régulier dans l'abbaye de Perseigne, est admis au noviciat en 1663, et fait profession l'année d'après, âgé de trente-huit ans. La cour de Rome lui ayant accordé des expéditions pour rétablir la règle dans son abbaye, il prêcha si vivement ses religieux, que la plupart embrassèrent la nouvelle réforme. L'abbé de Rancé eût bien voulu faire dans tous les monastères de l'ordre de Cîteaux ce qu'il avait fait dans le sien; mais ses soins furent inutiles. N'ayant pu étendre sa réforme, il s'appliqua à lui faire jeter de profondes racines à la Trappe. Ce monastère reprit en effet une nouvelle vie. Continuellement consacrés au travail des mains, à la prière et aux pratiques les plus austères, les religieux retracèrent l'image des anciens solitaires de la Thébaïde. Le réformateur les priva des amusements les plus permis. L'étude leur fut interdite; la lecture de l'Écriture sainte et de quelques traités de morale, voilà toute la science qu'il disait leur convenir. Pour appuyer son idée, il publia son *Traité de la sainteté et des devoirs de l'état monastique* : ouvrage qui causa une dispute entre l'austère réformateur et le doux et savant Mabillon (*voy.* ce nom). Cette guerre ayant été

(1) La famille des *Bouthilier* tenait son nom de la charge d'échanson qu'elle avait exercée près des ducs de Bretagne.

(1) Chardon de La Rochelle a publié une *Notice* sur cette édition d'*Anacréon*, *Mélanges de critique et de philologie*, I, 144.

calmée, il fallut qu'il en soutînt une autre avec les partisans d'Arnauld. Il écrivit sur la mort de cet homme fameux une lettre à l'abbé Nicaise, dans laquelle il s'exprimait de cette sorte : « Enfin, » voilà M. Arnauld mort! après avoir poussé sa » carrière aussi loin qu'il a pu, il a fallu qu'elle se » soit terminée. Quoi qu'on dise, voilà bien des » questions finies. Son érudition et son autorité » étaient d'un grand poids pour le parti. Heureux » qui n'en a point d'autre que celui de J.-C. ! » Ces quatre lignes produisirent vingt brochures contre lui, et les jansénistes ne lui pardonnèrent jamais. La part qu'il prit aux démêlés théologiques entre Bossuet et Fénélon, et qui se réduit à deux lettres très-courtes adressées à l'évêque de Meaux, publiées contre le gré de celui qui les avait écrites, lui attirèrent des vers très-piquants de la part du duc de Nevers (*voy.* ce nom). L'abbé de la Trappe, accablé d'infirmités, crut devoir se démettre de son abbaye. Le roi lui laissa le choix du sujet, et il nomma dom Zozime, qui mourut peu de temps après. Dom Gervaise, qui lui succéda, mit le trouble dans la maison de la Trappe. Il inspirait aux religieux un nouvel esprit, opposé à celui de l'ancien abbé, qui, ayant trouvé le moyen d'obtenir une démission, la fit remettre entre les mains du roi. Le nouvel abbé, surpris et irrité, courut à la cour noircir l'abbé de Rancé, l'accusa de jansénisme, de caprice, de hauteur; mais, malgré toutes ses manœuvres, dom Jacques de la Cour obtint sa place. La paix ayant été rendue à la Trappe, le pieux réformateur mourut tranquille, le 26 octobre 1600. Il expira couché sur la cendre et sur la paille, en présence de l'évêque de Séez et de toute sa communauté. L'abbé de Rancé possédait de grandes qualités, un zèle ardent, une piété éclairée, une facilité extrême à s'énoncer et à écrire. Son style est noble, pur, élégant; mais il n'est pas assez précis. Il ne prend souvent que la fleur des sujets, et ne s'arrête pas à les approfondir. « Sans rien ôter à sa piété, dit un écrivain très-impartial, ni à ses vrais talents, on peut dire que » c'est le feu, l'imagination, la facilité et l'élégance » qui dominent dans ses écrits; et que si personne » ne s'exprime avec plus de grâce, et ne tourne une » pensée en plus de manières intéressantes, il ne » pense pas toujours aussi parfaitement qu'il s'ex- » prime; il ne médite pas assez les choses, et ne » fait souvent qu'effleurer les matières. » Dans le temps qu'il était lié avec les jansénistes, il adopta plusieurs de leurs opinions sur parole, et avança des choses qui ne peuvent avoir été le résultat de son jugement propre. C'est ainsi qu'il attribuait aux décisions des casuistes les désordres de la plupart des pécheurs qui venaient se jeter entre ses bras : » Comme si les consciences cautérisées, dit l'abbé » Bérault, qui allaient chercher leur dernier re- » mède à la Trappe, s'étaient fort occupées aupa- » ravant de la lecture des moralistes. » Il y a toute apparence que l'abbé s'en était peu occupé lui-même, ou du moins n'avait pas étudié leurs sentiments dans les sources (*voy.* Busembaum, Escobar, Pascal). L'ambition avait été sa grande passion avant son changement de vie; il tourna ce feu qui le dévorait du côté de Dieu; mais il ne put pas se détacher entièrement de ses anciens amis. Il dirigeait un grand nombre de personnes de qualité, et les lettres qu'il écrivait continuellement en réponse aux leurs occupèrent une partie de sa vie. Voltaire a dit « qu'il s'était dispensé, comme législateur, de » la loi qui force ceux qui vivent dans le tombeau de » la Trappe d'ignorer ce qui se passe sur la terre. » Mais on peut dire, pour l'excuser, que sa place l'obligeait à ces relations, et qu'il s'en servait souvent pour ramener les personnes du monde dans la voie du salut. On ne peut cependant s'empêcher de reconnaître dans ses démarches les plus louables un air d'éclat et d'ostentation, que la sainteté chrétienne évite pour l'ordinaire avec tant de soin. On a de lui : une *Traduction* française des *Œuvres* attribuées à saint Dorothée : *Explication sur la règle de saint Benoît*, in-12; *Abrégé des obligations des chrétiens*; *Réflexions morales sur les quatre Evangiles*, 4 vol. in-12; et des *Conférences* sur le même sujet, aussi en 4 vol.; *Instructions et maximes*, in-12; *Conduite chrétienne*, composée pour mad. de Guise, in-12; *Lettres spirituelles*, 2 vol. in-12; plusieurs *Ecrits* au sujet des études monastiques; *Relation de la vie et de la mort de quelques religieux de la Trappe*, en 4 vol. in-12, auxquels on en a ensuite ajouté 2; les *Constitutions et les règlements de l'abbaye de la Trappe*, 1701, 2 vol. in-12; *De la sainteté des devoirs de l'état monastique*, 1683, 2 volumes in-4, avec des *Eclaircissements* sur ce livre, 1685, in-4; *Lettres* (inédites), 1846, in-8, publiées par B. Gonod, biblioth. de la ville de Clermont. *Voy.* les *Vies* de l'abbé de Rancé, par Maupeou, par Marsollier, et par dom Le Nain, et le *Genuinus character patris Armandi Joannis Rancœi*, par M. Inguimberti. On peut consulter aussi l'*Apologie de Rancé* par dom Gervaise, contre ce qu'en dit dom Vinc. Thuillier dans son *Histoire* de la contestation excitée au sujet des études monastiques, au tome 1er des *Œuvres* posthumes des PP. Thierri Ruinart et Jean Mabillon. Il y a d'excellentes réflexions dans cette apologie, mais trop de hauteur et de vivacité. A ce que Marsollier écrit dans la *Vie* de Rancé, livre 4, pag. 44-60, édit. de Paris, 1703, in-4, pour le disculper du soupçon de jansénisme, et la Lettre écrite à l'abbé Nicaise, dont nous avons parlé, il faut ajouter deux *Lettres* à mad. de Saint-Loup, publiées sur les originaux par le cardinal de Bissy, à la fin de sa Réponse aux jansénistes qui avaient attaqué son Mandement pastoral de l'an 1710. Rancé avait été favorable au parti, et avait contribué à répandre, avant sa conversion, les *Lettres provinciales*; mais dès qu'il connut la secte, il s'en détacha. Cependant quelques hommes sévères auraient voulu que, ayant connu l'erreur, il se fût appliqué à la démasquer, et que, non content de la repousser lui-même, il eût averti avec plus d'activité et d'éclat ceux qui pouvaient s'y être engagés à la faveur de son nom. « Sa réserve, dit un » historien très-orthodoxe, ne plut à aucun des » partis, ou plutôt elle les choqua l'un et l'autre, » et les lui mit presque également à dos. Tant la » neutralité en matière de foi, ne fût-elle qu'ap- » parente, fait de fâcheuses impressions dans les » esprits. Toujours elle répand sur les vertus même

» les plus éclatantes des ombres que les meilleurs » apologistes ensuite ne réussissent pas toujours à » dissiper. » M. de Chateaubriand a publié une nouvelle *Vie de l'abbé de Rancé*, Paris, 1844, in-8.

RANCHIN (Etienne), né vers 1500, mort en 1583, à Montpellier, où il professait le droit, se fit un nom parmi les jurisconsultes de son temps, par ses ouvrages sur la jurisprudence. Le principal est *Miscellanea decisionum juris*, traduit en français, à Genève, 1709, in-fol.

RANCHIN (Guillaume), parent du précédent, était avocat du roi à la cour des aides de Toulouse. On a de lui : *Révision du Concile de Trente*, Toulouse, in-8. Ce livre, imprimé en 1600, a inspiré des soupçons sur sa catholicité : plusieurs ont même assuré que Ranchin était réellement protestant. Il est certain que l'auteur a donné lieu à cette assertion, et que dans les prétendues nullités qu'il trouve dans ce concile œcuménique, il a emprunté le langage des novateurs de ce temps-là. — Il ne faut pas le confondre avec Henri Ranchin, conseiller à la cour des comptes de Montpellier, de la même famille que les précédents, auteur d'une assez mauvaise *Traduction des Psaumes* en vers français, 1697, in-12. — Un autre Ranchin, conseiller à la chambre de l'édit, et originaire de Montpellier, est connu par quelques *Poésies* écrites d'un style faible, mais facile.

RANÇONNET (Aimar de), fils d'un avocat de Bordeaux, se rendit très-habile dans le droit romain, dans les mathématiques et dans les antiquités. Il devint conseiller au parlement de Bordeaux, et ensuite président à celui de Paris. Le président de Rançonnet écrivait bien en grec et en latin; et, si l'on en croit Pithou, ce fut lui qui composa le *Dictionnaire* qui porte le nom de *Charles Etienne*. Pithou ajoute que le cardinal de Lorraine ayant fait assembler le parlement de Paris pour avoir son avis sur la punition des hérétiques, Rançonnet y porta les *Œuvres* de Sulpice-Sévère, et y lut l'endroit où il est parlé de Priscillien dans la *Vie* de saint Martin de Tours. L'application n'était pas juste : si les priscillianistes avaient porté, comme les protestants, le fer et le feu dans le sein de l'état, saint Martin en eût porté un jugement différent. Cette démarche ayant déplu au cardinal, qui connaissait mieux que lui les nouvelles sectes, Rançonnet fut renfermé à la Bastille, où il mourut de douleur en 1559, âgé de plus de 60 ans. Tous les maux à la fois l'avaient assailli et avaient rempli ses jours d'amertume : la misère le réduisit à être simple correcteur des Etienne; il vit mourir sa fille sur le fumier, exécuter son fils, et sa femme fut écrasée par le tonnerre. On a de lui le *Trésor de la langue française, tant ancienne que moderne*, qui servit beaucoup à Nicot et à Monet pour la composition de leurs Dictionnaires.

RANÇONNIER (Jean), missionnaire, né dans le comté de Bourgogne en 1600, fut conduit en Flandre par son père; il acheva ses études au collége de Malines, et y embrassa la règle de Saint-Ignace, à l'âge de dix-neuf ans. Ayant obtenu de ses supérieurs la permission d'aller prêcher l'évangile en Amérique, il partit, en 1625, pour le Paraguay, et se rendit, en 1632, chez les *Itatines*, qu'il eut le bonheur de convertir à la foi catholique. Il passa le reste de ses jours au milieu de cette peuplade, dont il fut l'apôtre et le législateur (voy. l'*Histoire du Paraguay*, par Charlevoix, livr. VIII); mais on ignore l'époque de sa mort, que les bibliothécaires de la société (qui l'appellent Jacques Ransonier) placent par inadvertance vers l'année 1630, deux ans avant son départ pour le pays des *Itatines*. On a du P. Rançonnier des *Lettres* sur l'état des missions dans le Paraguay, datées de 1626 et 1627 : elles ont été publiées à Anvers, 1636, in-8. Ce recueil ne peut être que fort rare, puisqu'il n'est cité dans aucun catalogue de bibliothèques. Léon Pinelo donne à entendre (*Epitome*, col. 662) que ce n'est qu'une version latine de l'état des missions du Paraguay, publié en italien par le P. Nic. Mastrillo, 1627, tiré du Mémorial du P. Fr. Purgis, et que le P. Duhalde a donné en français dans le 12e recueil des *Lettres édifiantes*.

RANDAN. *Voy.* Rochefoucauld, *et* Foix.

RANDOLPH (Thomas), poète anglais, né en 1695 dans la province de Northampton, mort vers 1635, est auteur de diverses *poésies* qui lui ont mérité la seconde ou troisième place sur le Parnasse britannique.

RANFAING (Marie-Elisabeth de), veuve d'un gouverneur d'Arches, nommé du Bois, s'étant retirée avec ses trois filles en Lorraine où elle était née, y fut l'objet de l'édification publique, et devint l'institutrice des religieuses de *Notre-Dame de Refuge*. Dans l'immense variété des ordres et des congrégations établis pour assortir les moyens du salut à tous les caractères et à toutes les dispositions, on avait oublié, jusque-là, comme perdues sans ressources, les femmes qui avaient trahi l'honneur le plus irréparable de leur sexe. La pieuse dame s'occupa de cet objet, établit un institut que le pape Urbain VIII approuva le 20 mars 1634. Jean de Porcelet, évêque de Toul; Eric de Lorraine, évêque de Verdun; le cardinal de Bérulle, et à leur exemple quantité d'ecclésiastiques et de laïques distingués, s'employèrent vivement pour consommer et cimenter cet établissement. Dès l'année 1627, le duc de Lorraine, Charles IV, donna ses lettres-patentes pour le refuge de Nancy. Deux ans après, le cardinal Nicolas-François de Lorraine, évêque de Toul, dont Nancy dépendait, établit cette maison en forme de monastère, lui donna la règle de saint Augustin, et fit dresser les constitutions, qui, approuvées d'abord par Urbain VIII, furent confirmées dans la suite par Alexandre VII. La fondatrice fut appelée en différentes villes de France pour y établir des maisons de son institut. De retour à sa maison de Nancy, et épuisée d'austérités, plus encore que de travaux, elle y mourut le 14 janvier 1649 en odeur de sainteté.

RANGIERUS, *Rangier*, cardinal et archevêque de Reggio en Calabre, naquit à Reims ou dans le diocèse, vers 1035. Après avoir étudié sous saint Bruno avec Eudes de Châtillon, chanoine de Reims, cardinal, et enfin Pape sous le nom d'Urbain II, Rangierus renonça au monde et se retira dans le monastère de Marmoutier. Il y mena une vie obscure jusqu'au temps d'un différend qu'eurent les reli-

gieux avec les archevêques de Tours. Bernard, abbé de cette maison, ayant confiance dans Bernard-Ponce, Rémois, prieur du monastère, et dans Rangierus, il les fit partir pour Rome, espérant qu'ayant été tous les deux condisciples du Pape, ils obtiendraient sans peine ce qu'il sollicitait. Ils l'obtinrent en effet : la bulle expédiée, Bernard-Ponce revint en France, mais Rangierus resta près du Saint-Père qui plus tard le fit cardinal. L'archevêché de Reggio étant devenu vacant par la mort d'Arnoul, Rangierus y fut promu en 1090. L'année suivante il souscrivit au privilége accordé par le Pape au monastère de Cave, rapporté par Baronius et par le bullaire du Mont-Cassin. Urbain II étant venu en France en 1095, ce prélat l'y suivit et assista au célèbre concile de Clermont, où la première croisade fut décidée. Le concile fini, Rangierus aida le souverain pontife pour la consécration de l'église de Marmoutier, et retourna ensuite à Reggio. En octobre 1106 il assista au concile de Guastalla avec le pape Pascal II. Ughelli parle de lui comme d'un homme de grande considération : *Vir magnæ existimationis,* mais il ne dit rien de sa mort.

* RANGONE (le marquis Jean-Baptiste), d'une famille illustre par son ancienneté, par les emplois qu'elle a remplis et surtout par la protection éclairée qu'elle a constamment accordée aux lettres, né à Modène en décembre 1715, était fils de l'ambassadeur du duc de Modène, mort en 1730 à Paris, où l'on voyait son mausolée, dans l'église Saint-Roch. A 12 ans, entré dans les gardes de son souverain, il fit ses premières armes en 1731, dans la guerre contre les Turcs. Il assista comme envoyé du duc de Modène au couronnement de Charles VII en 1742. Il servit ensuite dans la guerre de sept ans comme colonel de la garde. Lors de la prise de Velletri, où l'infant d'Espagne, don Carlos, faillit être fait prisonnier par les Autrichiens, il donna, de concert avec le comte Salinguerra Torelli, son parent, les ordres les plus sages pour rallier les troupes, et battit le corps d'Autrichiens commandé par le prince Lobkowitz. L'infant don Carlos, depuis roi de Naples, voulut l'attacher à son service; mais il ne put jamais le résoudre à quitter son souverain. Malgré son dévouement et ses services, il se vit en butte à la jalousie et aux persécutions du premier ministre Sabattini, et fut contraint de se retirer à Bologne. Il se lia avec les hommes les plus distingués de cette ville, le comte Savioli, le docteur Rosa, etc. Le marquis de Rangone était en outre en correspondance avec presque tous les savants de l'Italie, et fut uni d'une étroite amitié avec Muratori et Tiraboschi. Plusieurs académies l'avaient reçu dans leur sein. Le duc François III, ayant reconnu l'injustice de son ministre, rappela son ancien serviteur et compagnon d'armes, et le nomma successivement conseiller intime d'état, ministre des eaux, ponts et chaussées, et grand veneur. Il hérita des biens substitués de la famille du célèbre *Machiavel*, à la charge d'en relever le nom. A cette occasion il fit un voyage à Florence, où il demeura quelque temps, et mourut le 17 octobre 1793. Il a laissé manuscrits un *Poème burlesque* et des *Poésies légères* qui ne sont pas sans mérite.

RANNEQUIN SUALEM dont le vrai nom est SWALM RENKIN, célèbre machiniste, né à Liége en 1644 et non en 1648, était fils d'un charpentier, et suivit lui-même cette profession pendant plusieurs années. Il s'est immortalisé par la fameuse machine de Marly. Il s'agissait de donner de l'eau à Versailles, et pour cela il fallait la faire monter au sommet d'une montagne élevée de 502 pieds au-dessus du lit de la rivière. C'est à quoi parvint Rannequin, par une machine composée de 14 roues, qui ont toutes pour objet de faire agir deux pompes qui forcent l'eau à se rendre sur une tour élevée au sommet de la montagne. Cette machine donne 5258 tonneaux d'eau en 24 heures. On dit qu'elle a coûté plus de 8,000,000. Elle avait été commencée en 1682. L'abbé Delille l'a célébrée dans une épître poétique. (*Voy.* MARLY dans le *Dict. géog.*) Avant d'exécuter en grand cet ouvrage, il l'avait exécuté en petit au château de Modave dans le pays de Liége, où l'on en aperçoit encore des traces. Ce château appartenait à M. de Ville, gentilhomme liégeois. On a gravé le portrait de ce seigneur, avec une inscription qui lui attribue l'invention de la machine de Marly; mais on sait, à n'en point douter, qu'il n'en fut que l'entrepreneur, et qu'il se servit, pour l'exécuter, de Rannequin, dont il avait essayé les connaissances dans la mécanique à Modave. La machine de Marly a été décrite avec le plus grand soin dans un *Mémoire* publié en 1801 avec des planches; on en voit un petit modèle au conservatoire des arts et métiers. Cette machine merveilleuse pour l'époque a été détruite depuis peu, et remplacée par une pompe à feu. Rannequin mourut en 1708, âgé de 64 ans.

RANS (Bertrand de), imposteur célèbre, était un ermite né dans la ville de Reims. Il vécut longtemps fort religieusement dans la forêt de Parthenay, et dans celle de Glacon, près de Tournai. Las de sa solitude, il voulut se faire passer pour Baudouin Ier, empereur de Constantinople, comte de Flandre et de Hainaut. C'était environ 20 ans après la mort de ce prince, que le roi des Bulgares avait pris dans une bataille l'an 1205, et qu'il avait fait mourir en prison l'année suivante. Bertrand de Rans parut en Flandre pour jouer son personnage. Jeanne, fille aînée de l'empereur Baudouin, comtesse de Flandre et de Hainaut, ne voulant rien précipiter, envoya deux personnes de confiance en Grèce, et s'assura pleinement de la mort de l'empereur Baudouin. Cependant une bonne partie de la noblesse de Flandre reconnut l'imposteur pour son souverain, pour son comte, et pour l'empereur d'Orient. Jeanne fut obligée d'implorer le secours de Louis VIII, roi de France, contre cet usurpateur, qui fut pendu publiquement à Lille.

RANTZAW (Josias, comte de), maréchal de France, gouverneur de Dunkerque, lieutenant-général des armées du roi en Flandre, était de l'illustre maison de Rantzaw dans le duché de Holstein. Il porta les armes avec distinction dans l'armée suédoise, vint en 1635 en France avec Oxenstiern, chancelier de Suède, et fut retenu par le roi Louis XIII, qui le fit maréchal-de-camp, et colonel de deux régiments. Il alla servir l'an 1636 au siége de

Dôle, où il perdit un œil d'un coup de mousquet; et il défendit vaillamment St.-Jean-de-Lône en Bourgogne, contre le général Galas, qu'il obligea de lever le siége. En 1640, il servit à celui d'Arras, y perdit une jambe et fut estropié d'une main. L'année suivante, il se trouva au siége d'Aire, et fut fait prisonnier au combat d'Honnecour en 1642. Sa valeur se signala encore au siége de Gravelines en 1645 : il fut fait gouverneur de Dunkerque, et reçut le bâton de maréchal de France le 16 juillet par la faveur du cardinal Mazarin. L'assurance qu'il avait donnée d'abjurer le luthéranisme contribua beaucoup à son élévation : il se fit catholique la même année. Il servit les années suivantes en Flandre, et fut arrêté le 26 février 1649, sous quelques soupçons qu'on eut de sa fidélité. Mais s'en étant justifié, il sortit de prison le 22 janvier 1650 et mourut d'hydropisie le 4 septembre suivant, sans laisser d'enfants. Sa valeur était admirable dans les grandes actions ; mais elle dédaignait, pour ainsi dire, les petits périls, et il paraissait nonchalant dans les occasions ordinaires de la guerre. Il aimait le vin à l'excès, et cette passion déshonorante lui fit manquer quelques projets, et le livra à des emportements qui auraient pu lui être funestes. On dit qu'à sa mort il n'avait plus qu'un œil, qu'une oreille, qu'un bras, qu'une jambe, qu'un de tout ce que les hommes ont double, par les ravages que la guerre avait faits sur son corps. Ce qui donna lieu de lui faire cette épitaphe :

Du corps du grand RANTZAW tu n'as qu'une des parts :
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.
Il dispersa partout ses membres et sa gloire.
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur;
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

On a publié, *Relation de ce qui s'est passé à la mort de Josias, comte de Rantzau*, Paris, 1620, in-4.

* RAON (Jean), habile sculpteur parisien, né en 1630, alla se perfectionner à Rome, où ses ouvrages lui acquirent de la réputation. De retour en France il fut employé aux embellissements des jardins de Versailles, où l'on voit encore quelques statues de cet artiste, qui décèlent du goût et du talent. Il mourut à Paris, en 1707, âgé de 77 ans.

RAOUL Ier, duc de Normandie. *Voy.* ROLLON.

RAOUL L'ARDENT, prêtre du diocèse de Poitiers, ainsi surnommé à cause de la vivacité de son esprit et de l'ardeur de son zèle, suivit Guillaume IX, comte de Poitiers, à la croisade de 1101. On a de lui des *Homélies* latines, 1586, in-8, traduites en français, 1575, en 2 vol. in-8. On croit qu'il mourut dans la Palestine.

RAOUL de CAEN, surnom qu'il tient du lieu de sa naissance en Normandie, est célèbre par son *Histoire* ou *Gestes de Tancrède*, l'un des chefs de la première croisade, et auquel il s'était attaché. Il traite de supercherie et d'imposture la découverte de la sainte lance que Raimond d'Agiles, autre historien de cette croisade, tâche de faire passer pour un événement incontestable. L'Histoire de Raoul de Caen publiée pour la première fois par Martène, dans le 3e volume de ses *Anecdotes*, a reparu depuis dans la grande *Collection* de Muratori. Elle a été traduite dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, publié par M. Guizot sous le titre de : *Faits et Gestes du prince de Tancrède, pendant l'expédition de Jérusalem.* Raoul mourut vers 1115.

RAOUX (Jean), peintre, né à Montpellier en 1677, mort à Paris en 1734, fut reçu à l'académie en 1717. Bon Boullongne lui donna les premières instructions de son art, et son séjour en Italie le perfectionna. Il trouva, à son retour en France, un Mécène dans le grand-prieur de Vendôme, qui le logea dans son palais du temple, où l'on voyait quelques ouvrages de ce maître. Raoux était bon coloriste ; il a peint avec succès le portrait, l'histoire, et souvent des morceaux de caprice.

RAPHAEL de' SANTI ou SANZIO, l'Homère de la peinture, né à Urbin l'an 1483, le jour du Vendredi saint, est, de tous les peintres, celui qui a réuni le plus de parties. Son père, peintre fort médiocre, l'occupa d'abord à peindre sur la faïence, et le mit ensuite chez le Pérugin. L'élève devint bientôt égal au maître ; il puisa la beauté et les richesses de son art dans les chefs-d'œuvre des grands peintres. A Florence, il étudia les fameux cartons de Léonard de Vinci et de Michel-Ange, et à Rome, il sut s'introduire dans la chapelle que Michel-Ange peignait. Cette étude lui fit quitter la manière qu'il tenait du Pérugin, pour ne plus prendre que celle de la belle nature. Le pape Jules II fit travailler Raphaël dans le Vatican, sur la recommandation de Bramante, célèbre architecte, et son parent. Son premier ouvrage pour le pape fut l'*Ecole d'Athènes.* Sa réputation s'accrut par les autres morceaux qu'il peignit au Vatican, ou que ses disciples firent sur ses dessins. Enfin il se surpassa lui-même dans son tableau de la *Transfiguration,* qu'on regarde comme le chef-d'œuvre de ce peintre, j'ai presque dit de la peinture. On le voyait à Rome dans l'église de Saint-Pierre *in Montorio.* Ce grand artiste mourut le 7 avril 1520, à 37 ans, épuisé par la passion qu'il avait pour les femmes, et mal gouverné par les médecins, à qui il avait célé la cause de son mal (1). Un génie heureux, une imagination féconde, une composition simple, un beau choix, beaucoup de correction dans le dessin, de grâce et de noblesse dans les figures, de finesse dans les pensées, de naturel et d'expression dans les attitudes : tels sont les traits auxquels on peut reconnaître la plupart de ses ouvrages. Michel-Ange avait plus d'imagination et de génie que Raphaël, mais celui-ci avait plus de goût et d'esprit. Raphaël surpassait Michel-Ange en beauté, Michel-Ange surpassait Raphaël en énergie. Les productions de Michel-Ange ont un caractère fort, vaste et singulier ; elles semblent comme jetées en fonte dans ce génie riche et inépuisable, qui n'avait pas besoin ou avait honte d'emprunter aucun secours étranger. Raphaël au contraire tirait parti de tous les matériaux qu'il employait ; sa main y mettait de l'ordre et de la convenance. Les dessins de ce grand maître, qu'il faisait la plupart au crayon rouge, sont très-

(1) Cette opinion sur la mort de Raphaël n'est pas à l'abri de toute contestation ; certains biographes l'attribuent à un refroidissement subit qu'il éprouva dans les salles du Vatican. (*Voy.* la 2e édit. de la *Vie de Raphaël* par Quatremère de Quincy.)

recherchés pour la hardiesse de ses traits et les contours coulants de ses figures. On a beaucoup gravé d'après lui. On compte parmi ses disciples Jules Romain, Jean-François Penni, qu'il fit ses héritiers; Pellegrin de Modène, Perrin del Vaga, Polydore de Caravage, etc. On lui a fait cette épitaphe, attribuée au cardinal Bembo :

Hic situs est Raphaël : metuit quo sospite vinci
Magna parens rerum, quo moriente mori.

Les auteurs qui ont écrit sur Raphaël sont : Vasari (*Vita di piu eccellenti pittori*, etc.), Lanzi (*Storia pittorica*, Bassano), Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville (*Abrégé de la vie de quelques peintres célèbres*, etc.), De Piles (*Vie des peintres*), Mengs (*Opere*, etc). (*Voy.* tous ces noms), et Quatremère de Quincy, supérieur à tous ses dévanciers; *Histoire de la vie et des ouvrages de Raphaël*, 1824, 2e édit., Paris, 1833, in-8.

RAPHAEL D'AREZZO ou de REGGIO, mort en 1580, était fils d'un paysan qui l'occupait à garder des oies; sa forte inclination pour la peinture l'entraîna à Rome, où il se mit sous la discipline de Frédéric Zuccharo. On fait cas de plusieurs morceaux de lui, qui sont dans le Vatican, à Sainte-Marie-Majeure, et dans plusieurs autres lieux de Rome.

RAPHAEL DE COME. *Voy.* RAIMONDI.

RAPHELENGIUS ou RAVLENGHIEN (François), savant orientaliste, né à Lanoy près de Lille en 1539, vint de bonne heure à Paris, où il apprit le grec et l'hébreu. Les guerres civiles l'obligèrent de passer en Angleterre, où il enseigna le grec à Cambridge. De retour dans les Pays-Bas, il épousa, en 1565, la fille du célèbre imprimeur Christophe Plantin. Il le servit pour la correction de ses livres, qu'il enrichissait de notes et de préfaces, et travailla surtout à la *Bible polyglotte* d'Anvers, imprimée en 1569-1572, par ordre de Philippe II, roi d'Espagne. Raphelengius alla s'établir en 1585, à Leyde, où Plantin avait une imprimerie. Il y travailla avec son assiduité ordinaire, et mérita par son érudition d'être élu professeur en hébreu et en arabe dans l'université de cette ville. Ce savant mourut d'une maladie de langueur, causée par la perte de sa femme, en 1597, à 58 ans. Ses principaux ouvrages sont : des *Observations* et des *Corrections* sur la Paraphrase chaldaïque; une *Grammaire hébraïque*, un *Lexicon arabe*, 1613, in-4; un *Dictionnaire chaldaïque*, qu'on trouve dans l'*Apparat de la Polyglotte d'Anvers*, et d'autres ouvrages. — Un de ses fils, du même nom que lui, a publié des *Notes* sur les tragédies de Sénèque; et des *Eloges* en vers de 50 savants avec leurs portraits, Anvers, 1587, in-fol. Il était digne de son père par son érudition.

RAPICIUS, ou RAPICCIO. *Voy.* JOVITA.

RAPIN (Nicolas), littérateur, né vers 1540 à Fontenay-le-Comte en Poitou, fut vice-sénéchal de cette ville, et vint ensuite à Paris, où le roi Henri III lui donna la charge de grand-prévôt de la connétablie. Rapin, ne voulant point entrer dans la ligue des catholiques contre celle des protestants, fut chassé de Paris. Henri IV le rétablit dans sa charge. Il mourut à Poitiers en 1608 à 68 ans. Rapin a tenté de bannir la rime des vers français, et de les construire à la manière des Grecs et des Latins, sur la seule mesure des pieds; mais cette singularité, contraire au génie de la langue, n'a point été autorisée. Ses *Œuvres latines* furent imprimées en 1610, in-4. Ce sont des épigrammes, des odes, des élégies, etc. Ses vers ont de l'élégance, et l'on en trouve une bonne partie dans le 3e tome des *Délices des poëtes latins* de France. On estime particulièrement ses *épigrammes*, à cause de leur sel, et du tour aisé qu'il leur a donné. Parmi ses vers français, il y en a très-peu qui méritent d'être cités. Rapin travailla à la *Satire Ménippée*, et quelques auteurs lui attribuent tous les vers de cette pièce; d'autres disent qu'il fut aidé par Passerat : on ne comprend pas comment des écrivains, se disant catholiques, s'amusèrent à ridiculiser et à calomnier la ligue catholique, sans montrer la moindre humeur contre la ligue huguenote, qui depuis longtemps portait le feu et le fer dans toute la France, et qui tendait ouvertement à renverser du même coup le trône et l'autel. (*Voy.* DUCHAT, LE FÈVRE, Antoine, GILLOT, MONTGAILLARD, PITHOU.) Il ne faut donc pas être surpris si Rapin fut regardé par les catholiques comme un huguenot déguisé.

RAPIN (René), jésuite, né à Tours en 1621, mort à Paris en 1687, est célèbre par son talent pour la poésie latine. Il s'y était consacré de bonne heure, et il enseigna pendant neuf ans les belles-lettres avec un succès distingué. A un génie heureux, à un goût sûr, il joignait une probité exacte, un cœur droit, un caractère aimable et des mœurs douces. Parmi ses différentes poésies latines, on distingue le *Poëme des jardins*. C'est son chef-d'œuvre. « Il est digne du siècle d'Auguste, dit » l'abbé des Fontaines, pour l'élégance et la pu- » reté du langage, pour l'esprit et les grâces qui y » règnent. L'agrément des descriptions y fait dis- » paraître la sécheresse des préceptes, et l'imagi- » nation du poète sait délasser le lecteur par des » fables, qui, quoique trop fréquentes, sont presque » toujours riantes et bien choisies. » Plusieurs critiques ont prétendu que le père Rapin n'était que le père adoptif de cet ouvrage charmant, et qu'on le trouvait dans un ancien manuscrit lombard, qu'un prince de Naples conservait dans sa bibliothèque. Mais quels garants donne-t-on d'une anecdote aussi singulière? des ouï-dire sans fondement, et qui sont démentis par la facilité qu'il y aurait de vérifier le fait s'il était vrai.... En 1782, M. Delille a donné un poëme français sur les *jardins*, à l'occasion duquel il critique fortement celui du père Rapin. Mais l'année suivante l'on vit paraître un *Parallèle raisonné entre les deux poëmes*, etc. On y fait voir que « le plan du père Rapin est grand, » quoique simple; la marche en est aisée, quoi- » qu'on s'arrête un peu trop souvent pour cueillir » des fleurs; heureux défaut! Le style est élégant, » les détails pleins de délicatesse et de sensibilité; » enfin, les épisodes très-heureux, quoiqu'un peu » trop fréquents. Le poëme de M. l'abbé Delille n'a » aucun plan : tout y est dans le désordre et la » confusion; on est inondé de préceptes froids et

» sentencieux que rien n'égale; le cœur y est » d'une sécheresse qui l'attriste ; il n'y règne point » d'ensemble ; on n'y trouve que deux épisodes » bien faits et qui appartiennent au poète; et par- » dessus tout cela, on voit, en lisant le père Rapin » le premier, que M. Delille s'est approprié les » tournures les plus heureuses, les expressions les » plus poétiques de son rival; qu'il a imité les plus » beaux morceaux en les amaigrissant par la fu- » reur de créer un jargon précieux, un style ma- » niéré qui ne soit qu'à lui. » Cette critique est terminée par un dialogue en vers, intitulé *le Chou et le Navet*, dans lequel on trouve des vers fort heureux et des détails d'une gaieté piquante et naturelle. On ne fait pas moins de cas des églogues sacrées du père Rapin que de son poème. Si celui-ci est digne des Géorgiques de Virgile, celles-là méritent un rang distingué auprès des Bucoliques. Quoique le père Rapin fût bon poète, il n'était pas entêté de la poésie. Du Perrier et Santeuil parièrent un jour à qui ferait mieux des vers latins. Ménage n'ayant pas voulu être leur juge, ils convinrent de s'en rapporter au père Rapin. Ils le trouvèrent qui sortait de l'église. Ce jésuite, après leur avoir reproché vivement leur vanité, leur dit que les vers ne valaient rien, rentra dans l'église d'où il sortait, et jeta dans le tronc l'argent qu'ils lui avaient consigné. On a encore du père Rapin des *Œuvres diverses*, Amsterdam, 1709, 3 vol. in-12. On y trouve : des *Réflexions* sur l'éloquence, sur la poésie, sur l'histoire et sur la philosophie; les *Comparaisons de Virgile et d'Homère, de Démosthènes et de Cicéron, de Platon et d'Aristote, de Thucydide et de Tite-Live* : celle-ci et la pénultième sont moins estimées que les premières; plusieurs ouvrages de piété, entre autres *la Perfection du christianisme*, *l'Importance du salut*, *la Vie des prédestinés*, etc. On trouve dans ces *Œuvres* des réflexions judicieuses, des jugements sains, des idées et des vues : le style ne manque ni d'élégance, ni de précision ; mais on y souhaiterait plus de variété, plus de douceur, plus de grâce. Ces qualités se font surtout désirer dans les *Parallèles* des auteurs anciens. Le père Rapin publiait alternativement des ouvrages de littérature et de piété; cette variation fit dire à l'abbé de la Chambre, que *ce jésuite servait Dieu et le monde par semestre*. La meilleure édition de ses *poésies latines* est celle de Cramoisy, en 3 vol. in-12, 1681. On y trouve des églogues, les 4 livres des *Jardins* et les *poésies diverses*. Les *Jardins* ont été traduits en français par Gazon Dourxigné, Paris, 1772 : mais cette traduction prolixe et très-infidèle est semée de termes indécents qui ne se trouvent pas dans le poète latin; toujours fidèle aux bienséances de son état, jamais il ne chanta l'amour et ses transports, comme la traduction pourrait le faire soupçonner. On a donné une meilleure traduction avec le texte à côté, Paris, 1782, in-8 (*voy.* Gabiot); elle aurait cependant été plus exacte et plus complète si les traducteurs avaient eu sous les yeux la belle édition de l'original donnée par le père Brotier avec des additions, des notes lumineuses, et la Dissertation du père Rapin *De disciplina hortensis culturæ*, Paris, 1780.

RAPIN-THOIRAS (Paul de), historien, né à Castres en 1661, d'une ancienne famille originaire de Savoie, se fit recevoir avocat. La profession qu'il faisait du calvinisme étant un obstacle à son avancement dans la magistrature, il résolut de suivre le métier des armes; mais sa famille n'y voulut point consentir. La révocation de l'édit de Nantes en 1685, et la mort de son père, arrivée deux mois auparavant, le déterminèrent à passer en Angleterre, où il arriva en 1686. Peu de temps après, il repassa en Hollande et entra dans une compagnie de cadets français, qui était à Utrecht. Il suivit le prince d'Orange, depuis Guillaume III, en Angleterre en 1688 ; et l'année suivante, milord Kingston lui donna l'enseigne colonelle de son régiment, avec lequel il alla en Irlande. Il fut ensuite lieutenant, puis capitaine dans le même régiment, et se trouva à plusieurs siéges et combats où il ne fut pas spectateur oisif. Rapin céda sa compagnie, en 1693, à l'un de ses frères, pour être gouverneur de mylord Portland. Il suivit ce jeune seigneur en Hollande, en France, en Allemagne, en Italie et ailleurs. Lorsqu'il eut fini l'éducation du duc de Portland, il se retira à La Haye, où il se livra tout entier à l'étude des fortifications et de l'histoire. Il se transporta en 1707, avec sa famille, à Wesel. Ce fut alors qu'il travailla à son *Histoire d'Angleterre*. L'ouvrage qu'il publia sous ce nom a eu un grand succès, et il le mérite à bien des égards; mais il est rempli de faits faux ou hasardés. On voit d'ailleurs clairement que c'est en partie le chagrin, l'aigreur et la haine qui lui ont mis la plume à la main. Tout ce qui tient, de quelque manière que ce soit, à la religion catholique, est barbouillé de toutes les couleurs dont le fanatisme de secte a coutume de peindre l'antique mère des chrétiens. A ces défauts, fruits de la prévention ou de la passion, il en a ajouté d'autres. Il a avancé un grand nombre de faits sans les vérifier. Son style est naturel, assez net, quelquefois brillant. Sa narration est vive : ses portraits ont du coloris et de la force, mais ils sont peu réfléchis. Cet historien mourut à Wesel en 1725. Ses ouvrages sont : *Histoire d'Angleterre*, la Haye, 1724 et 1726, 9 vol. in-4; et réimprimée à Trévoux en 1728, en 10 aussi in-4 ; on ajouta à cette édition des *Extraits de Rymer*. On y joint ordinairement une continuation en 3 vol. in-4, par David Durand, et les remarques de Tindall en 2. L'édition la meilleure et la plus complète est celle de Lefèvre de St.-Marc, la Haye (Paris), 1749, et ann. suiv., 16 vol. in-4. On en a un *Abrégé* par Falaiseau, 3 vol. in-4, ou 10 vol. in-12, la Haye, 1730. Une bonne *Dissertation sur les Wighs et les Torys,* imprimée à la Haye, en 1717, in-8. Rapin-Thoyras était arrière-petit-fils de Philibert Rapin, maître-d'hôtel du prince de Condé, qui, ayant été envoyé au parlement de Toulouse pour y porter de la part du roi l'édit de purification en 1558, y fut arrêté par ordre de cette cour, qui lui fit son procès en 3 jours, et le fit décapiter, le 13 avril de cette année, comme un des principaux auteurs de la conjuration de Toulouse, malgré l'amnistie que le roi lui avait accordée.

RAPINE (Claude), célestin, né au diocèse d'Auxerre, et conventuel à Paris, fut envoyé en Italie pour réformer quelques monastères de son ordre. Le succès avec lequel il s'acquitta de cette commission le fit choisir par le chapitre général pour corriger les constitutions de son ordre, suivant les ordonnances des chapitres précédents. Ses principaux ouvrages sont : *De studiis philosophiæ ; De studiis monachorum*. Le P. Mabillon en a fait usage dans son *Traité des études monastiques*. Ce pieux et savant religieux mourut en 1493.

* RAPP (Jean), général de cavalerie et pair de France, né à Colmar en 1772, entra au service dès l'âge de 16 ans, se distingua dans les premières guerres de la révolution, et devenu aide-de-camp de Desaix, fit sous ses yeux, dans les campagnes d'Allemagne et d'Egypte (1796-99), diverses actions d'éclat qui lui valurent le grade de colonel. Après la mort de Desaix, Bonaparte attacha Rapp à sa personne, il lui confia en 1802 la mission délicate de signifier aux Suisses l'intervention de la France dans leurs troubles civils. Rapp exécuta cet ordre avec beaucoup d'intelligence, et reçut même à cette occasion des remercîments du sénat de Berne. Lors de la reprise des hostilités, il soutint sa réputation de valeur à Austerlitz où il mit en déroute la garde impériale Russe, et fit prisonnier le prince Repnin. Ce brillant succès, qu'il avait acheté par plusieurs blessures, lui valut le grade de général de division sur le champ de bataille. Toujours avide de gloire, il ne se distingua pas moins dans les campagnes suivantes, et notamment à la bataille de Golymin, où il eut le bras gauche fracassé ; il reçut le gouvernement de Thorn, pour se rétablir. Il se signala encore à la Moscowa et au combat de Malajaroslawitz. Après les désastres de cette campagne il alla reprendre le gouvernement de Dantzick, où il fut bientôt bloqué par les Russes ; il développa toutes les ressources du génie et du courage ; enfin, après avoir lutté contre la famine et une épidémie cruelle qui lui enleva les deux tiers de la garnison, obligé de capituler, il fut conduit prisonnier à Kiow en Russie. A son retour en France, il fut accueilli avec distinction par Louis XVIII qui lui confia en mars 1815 le commandement du premier corps d'armée destiné à arrêter la marche de Napoléon. Rapp ne put résister à l'ascendant de son ancien chef, qui le nomma commandant de la 5e division, membre de la chambre des pairs, et lui donna le commandement en chef de l'armée du Rhin. Après quelques engagements contre un ennemi bien supérieur en nombre, il se replia sur Strasbourg, et, après le licenciement de l'armée, il se retira dans l'Argovie, où il fit l'acquisition du château de Wildenstein. De retour à Paris en 1817, il fut placé sur le cadre de disponibilité, et nommé l'année suivante membre de la chambre des pairs où il vota constamment avec le côté droit. Cette conduite lui valut de nouveaux témoignages de la faveur royale. Rapp mourut le 2 novembre 1821, à Rheinwiller, dans le grand-duché de Bade. On a publié sous son nom des *Mémoires*, qui paraissent avoir été rédigés par M. Bulos, d'après des *notes* du général Belliard et de quelques autres amis de Rapp.

RASARIO (Jean-Baptiste), médecin, né à Valdugia dans le Novarais, en 1517, enseigna avec réputation à Venise la rhétorique et la langue grecque pendant 22 ans. Il fut de l'académie *degli Affidati* de Padoue, et mourut d'une fièvre maligne en 1578, à Pavie, à 61 ans. Quoiqu'il eût passé toute sa vie dans le célibat, il ne fut jamais soupçonné d'avoir manqué aux bonnes mœurs. Naturellement généreux, il traitait les malades gratuitement et nourrissait les nécessiteux, comme s'il eût été leur père. On a de lui des *Traductions* latines de Pachymère, d'Ammonius, de Xénocrate ; des *Commentaires* de Galien sur quelques livres d'Hippocrate, Saragosse, 1567, in-4 ; d'Oribase, 1557, in-8, publiés de nouveau à Leyde, 1735, in-4.

RASCHI. *Voy.* JARCHI.

RASCHID. *Voy.* AARON-RASCHID.

RASIS, RAZI, ou RHASÈS (Mohammed-Abou-Bekribn-Zacaria), fameux médecin arabe au xe siècle, connu sous le nom d'*Almansor* ou *le Grand*. C'était le Galien des Arabes. Il opérait avec fermeté, et jugeait avec circonspection. Il ne cessa jamais de lire ou d'écrire jusqu'à un âge avancé, qu'il devint aveugle. Il fut tué peu de temps après, vers l'an 935. Ses *Traités sur les maladies des enfants* sont encore estimés. Rasis est le premier qui ait écrit sur la petite vérole, qui peut-être n'est pas beaucoup plus ancienne que lui. *Voy.* PAULET. Il est certain que les Romains ne la connaissaient pas, et qu'il n'existe pas de nom latin pour la désigner. (*Voy.* CONDAMINE.) Robert Etienne donna, en 1548, en grec, le traité de ce médecin sur cette maladie funeste. On en a fait depuis à Londres une édition en arabe et en latin, 1767, in-8. Ses autres ouvrages se trouvent avec le *Trallien*, 1548, in-fol. Il tira son nom de *Rhases* ou *Arasi*, de Ray en Perse, célèbre par son académie : il y naquit vers l'an 860. Après s'être signalé par plusieurs guérisons, il eut la direction de plusieurs hôpitaux, et la place de médecin du calife Moktader Billah.

* RASK (Erasme-Christian), professeur d'histoire et de littérature et bibliothécaire de l'université de Copenhague, né en 1787 à Brandekilde, dans l'île de Fyen, après avoir achevé ses études fit plusieurs voyages en Suède, en Islande et en Russie, dans le but de rechercher les origines des peuples de ces contrées, encore mal connues. Doué d'une aptitude remarquable pour les langues, ses premiers travaux sur les dialectes du Nord fixèrent l'attention des savants et lui méritèrent du gouvernement Danois, des encouragements pécuniaires dont il profita pour faire de nouveaux voyages et acquérir de nouvelles connaissances. Un prix lui fut décerné en 1811 par l'université de Copenhague, pour ses *Recherches sur l'origine de la langue islandaise*. En 1817, muni d'un congé, il se rendit à Stockholm où il fit un cours public d'islandais, publia en suédois une *Grammaire anglo-saxonne*, et prépara de petites éditions des *Edda*. L'année suivante il se rendit à Pétersbourg pour y faire les préparatifs d'un voyage en Asie, d'où l'on suppose que sont venues les nations qui ont peuplé le nord de l'Europe. En 1819, il alla par le Caucase en Perse et dans l'Inde, et fut de retour en 1823 à Copen-

hague, rapportant cent treize manuscrits très-rares et très-précieux, en Zend, en Pali et autres langues anciennes de l'Orient. Nommé président de la société islandaise et de celle des antiquaires du Nord, qu'il avait contribué à former, il fut en 1826 pourvu d'une chaire de langues orientales créée pour lui; mais ses travaux sur les langues du Nord dont il continuait de s'occuper presque exclusivement, et une phthisie dont il avait rapporté le germe de ses voyages, ne lui permirent pas de la remplir avec cette supériorité qu'on attendait de ses incontestables talents et de sa profonde érudition. Il mourut à Copenhague, le 14 novembre 1832, à l'âge de 45 ans. Ses principaux ouvrages sont : les *Recherches sur la langue islandaise* (en danois), Copenhague, 1818, in-8; *Specimen litteraturæ islandicæ*, Stockholm, 1819, in-8; et sa *Grammaire anglo-saxonne*, publiée en suédois, 1817, in-8; elle a été réimprimée avec des additions et trad. en danois, Copenhague, 1830, in-8. Un *Recueil* de ses petites *Dissertations essais et traités*, a paru à Copenhague, 1834-38, 3 vol. in-8.

* RASORI (Jean), célèbre médecin, né à Parme, en 1767, étudia la médecine à Florence, à Pavie et en Angleterre. Il passa quelque temps à Paris, dans les commencements de la révolution, et revint dans sa patrie imbu des principes d'un affranchissement absolu, qu'il désirait propager. Il avait embrassé en Angleterre la doctrine médicale de Brown; et dans le dessein de la substituer à celle qu'on enseignait dans les écoles d'Italie, il publia une traduction italienne des ouvrages du médecin anglais. Nommé professeur de pathologie à Pavie, ses leçons, basées sur les mêmes principes, firent beaucoup de bruit dans les écoles; le professeur Vacca-Berlinghieri de Pise les refuta par de judicieuses observations. Rasori, qui avait promis d'y répondre, fut obligé de quitter sa chaire. A l'entrée des Français en Italie, en 1796, il se rendit à Milan, et y publia sous ce titre : *l'Amico dellà libertà e dell' uguaglianza*, un journal dans lequel il ne ménagea pas les professeurs de Pavie, ses anciens collègues, et en général tous ceux qui ne partageaient point ses opinions médicales et républicaines. Il devint secrétaire du ministère de l'intérieur de la république cisalpine, mais forcé de se démettre de son emploi en 1797, il retourna professer à Pavie la clinique interne et la médecine pratique; ses attaques violentes contre les médecins anciens et modernes, excitèrent des réclamations sans nombre, et le renvoi du professeur fut demandé par une députation d'étudiants au directoire cisalpin, qui l'accorda. Revenu à Milan, il y développa un nouveau système de médecine qui trouva de nombreux prosélytes parmi les jeunes gens. Quand l'armée austro-russe reconquit le Milanais en 1799, Rasori se retira à Gênes où commandait Masséna; et pendant l'épidémie de *typhus* qui se manifesta dans cette ville, il donna ses soins aux soldats français et à la population avec un zèle et une activité qui méritèrent des éloges. Après la bataille de Marengo, il revint à Milan, obtint la place de *proto-medico* (premier médecin) du gouvernement; celle de médecin en chef de l'hôpital militaire et de professeur de clinique au grand hospice de *Santa-Corona*; mais en 1812; sur la dénonciation des dangers du système médical de Rasori, il fut destitué de tous ses emplois par le ministre de l'intérieur. Vers la fin de 1814, arrêté comme *Carbonaro*, il fut renfermé dans la citadelle de Mantoue, et ne recouvra sa liberté qu'au bout de deux ans. Il reprit alors l'exercice de sa profession, et mourut à Milan, le 13 avril 1837. La doctrine de Rasori, nommée en Italie *Contro-Stimolo*, a été développée dans les *Annales de médecine*; elle a beaucoup de rapports avec celle de Broussais (*voy.* ce nom). Outre des traductions de l'anglais et de l'allemand, on a de Rasori un assez grand nombre d'opuscules; mais ses principaux ouvrages, sur lesquels se fonde sa réputation et les seuls que l'on doive citer ici sont : *Storia della febre petecchiale di Genova*, Milan, 1803, in-8, souvent réimprimée, et trad. en français par Fontaneilles, Paris, 1822, in-8, avec des *Notes*. *Opuscoli di medicina clinica*, ib., 1830, 2 vol. in-8; *Teoria della flogose*, ib., 1837, 2 vol. in-8; trad. en franç. par Sirus Pirondi, Marseille, 1839, 2 vol. in-8.

* RASPE (Rodolphe-Eric), savant antiquaire, né à Hanovre en 1737, fit ses études à Gœttingue et à Leipsig, et obtint la chaire d'archéologie à Cassel. Il devint ensuite inspecteur du cabinet des antiques et médailles du Landgrave. Enfin on créa pour lui une seconde place de bibliothécaire, et il fut chargé d'aller en Italie aux frais du gouvernement faire des recherches relatives à l'histoire et aux antiquités. Son goût excessif pour la dépense l'ayant portée à se rendre coupable d'un vol dans le cabinet confié à sa garde, il fut obligé de fuir en Angleterre où il donna des leçons de théologie et d'histoire et traduisit plusieurs ouvrages allemands. Là, comme en Allemagne, sa conduite privée le fit mépriser : et son nom fut rayé de la liste des membres de la société royale de Londres. Retiré en Irlande, il mourut à Mucross en 1794. Outre une éd. des *Œuvres philosophiques de Leibnitz*, Leipsig, 1765, in-4 (1), on lui doit : *Mémoires pour servir à la plus ancienne histoire de Hesse-Cassel*, 1774, in-8; *Voyage en Angleterre sous le rapport des manufactures, des arts, de l'industrie, etc.*, Berlin, 1785; *An account of some german volcanos and their productions*, Londres, 1776; *Essai critique sur les peintures à l'huile* (en anglais), Londres, 1781, in-4; cette dissertation curieuse est rare; *Catalogue raisonné d'une collection générale de pierres gravées, antiques et modernes, tirées des plus beaux cabinets de l'Europe*, en angl. et en franç., Londres, 1791, 2 vol. in-4, 57 pl., ouvrage rare et recherché.

RASPONI (dona Félicie), dame italienne, célèbre par son savoir, naquit à Ravenne en 1523, d'une illustre famille. Elle apprit la langue latine, étudia la philosophie de Platon et celle d'Aristote, l'Ecriture, les saints Pères, et soutint des thèses latines avec les hommes les plus savants de son époque. Douée d'une beauté rare et comblée des biens de la fortune, elle ne voulut cependant jamais se marier, et refusa les partis les plus avantageux. Félicie

(1) Ce vol. se joint à la collection des *OEuvres* de Leibnitz par Duteus. A l'art. Leibnitz, v, 192, où l'éditeur n'est indiqué que par ses prénoms, il faut lire Rud. Eric Raspe.

était extrêmement pieuse, et, voulant fuir tous les appâts des grandeurs, elle se retira dans un couvent de bénédictines, dans le monastère de Saint-André. Elle y fit sa profession, y mena une vie exemplaire, et mourut en 1579, à l'âge de 56 ans. Elle a laissé : *Della cognizione,* etc., ou *De la connaissance de Dieu*, *discours*, etc., Bologne, 1670; *Dialogo dell' eccellenza,* etc., ou *Dialogue sur l'excellence de l'état monacal et de plusieurs de ses exercices*, Bologne, 1672.

* RASPONI (César), cardinal, célèbre par sa piété et son talent pour les négociations, naquit en 1615 à Ravenne d'une famille alliée aux principales maisons de l'Italie. Sa mère, restée veuve fort jeune, ne voulut point se remarier, afin de soigner l'éducation de ses enfants et surtout celle de César, qui montrait déjà les plus heureuses dispositions; elle le conduisit à Rome où il fit ses études d'une manière distinguée. Il n'avait que quatorze ans quand il fut désigné pour réciter en public des harangues et des pièces de vers, suivant un usage qui se conserve en Italie. Sur les éloges qu'on faisait du jeune orateur, le pape Urbain VIII témoigna le désir de l'entendre. Il prononça dans la chapelle du Vatican le *Panégyrique* du B. Louis de Gonzague, en latin, puis en hébreu; et le pape, charmé non moins de son érudition que des grâces de son débit, lui donna une abbaye. Après avoir terminé ses premières études, la philosophie, les lettres, l'histoire et les antiquités l'occupèrent tour-à-tour; mais il fut obligé d'interrompre ses recherches numismatiques pour se livrer à l'étude du droit canonique, et bientôt après il reçut le laurier doctoral dans les deux facultés. Pourvu, dès l'âge de 21 ans, d'une prébende de la collégiale de Saint-Laurent *in Damaso*, il l'échangea dans la suite contre un canonicat de Saint-Jean-de-Latran, et il devint archiviste de ce chapitre. Ses talents joints aux avantages de sa naissance lui procurèrent des emplois importants; il les remplit avec tant de zèle et de prudence qu'il se maintint dans la faveur du pape Innocent X, quoique le pontife fût mal disposé pour les Barberins. César fit en 1649 le voyage de Paris pour travailler à la réconciliation du cardinal Fr. Barberin, son parent, avec la cour de Rome, et il eut le bonheur d'y contribuer. Il fut confirmé dans tous ses emplois par le pape Alexandre VII, dont il avait mérité depuis longtemps l'estime et la confiance. Il rendit des services signalés dans sa place, en préservant Rome de la peste et de la famine qui désolaient le royaume de Naples et menaçaient d'envahir les états de l'Eglise. Il eut la plus grande part aux négociations que nécessita l'insulte faite à l'ambassadeur de France par la garde Corse, et finit par terminer les différends qui s'étaient élevés à ce sujet. L'habileté qu'il avait montrée dans cette affaire lui mérita la *barette*, qu'il reçut en 1666. Clément IX, en arrivant au pontificat, nomma le cardinal Rasponi gouverneur du duché d'Urbin. L'affaiblissement de sa santé, qu'il crut occasionné par l'air de cette ville, l'ayant bientôt obligé de revenir à Rome, il allait donner sa démission de cette place; mais le pape la refusa dans l'espoir qu'il ne tarderait pas à se rétablir. Cependant son état ne fit qu'empirer, et après avoir supporté, pendant plusieurs années, de vives douleurs, il mourut, le 21 novembre 1675, à 60 ans. Le cardinal Rasponi fut inhumé dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, où l'on voit son tombeau près de celui qu'il avait élevé à sa mère, qui ne l'avait précédé que de cinq ans dans la tombe. C'est à son neveu, son héritier, qu'on doit la fondation de *l'hospice* des catéchumènes. Outre quelques opuscules, on a de ce prélat : *De basilica et Patriarchio lateranensi, libr. IV*, Rome, 1656, in-fol., fig., ouvrage curieux, mais pour la rédaction duquel l'auteur a beaucoup profité des recherches de Panvinio (*voy.* ce nom). Il a laissé en manuscrit des *Harangues*; un *Poème* qu'il adressa au pape Urbain VIII, pour le remercier du don qu'il lui avait fait d'une abbaye, intitulé : *Princeps hieropoliticus*; des *Rime serie e facete;* le *Journal* de son voyage en France en 1649; des *Mémoires* de sa vie; un *Recueil* de sentences extraites de la sainte écriture et des Pères, etc. On trouve des détails dans Ginanni, *Scrittori Ravennati, II*, 239-56.

* RAST DE MAUPAS (Jean-Louis), manufacturier et agronome, né en 1731, à La Voulte, dans le Vivarais, était fils d'un habile médecin, qui s'établit à Lyon où il ne tarda pas à se faire une clientelle très-lucrative. Son goût le portait à l'étude des sciences et particulièrement de l'histoire naturelle. Entré dans une maison de commerce il eut l'occasion de faire de fréquents voyages dans les différentes parties de l'Europe, et il en profita pour satisfaire son désir légitime de s'instruire. Etant à Naples pendant une éruption du Vésuve, il s'en approcha de très-près pour l'observer, et peu s'en fallut qu'il ne payât de sa vie son imprudente curiosité. La révolution lui enleva une grande partie de la fortune qu'il devait à son intelligence et à son travail soutenu; il ne craignit pas d'en compromettre le reste en garantissant par sa signature les bons de subsistances militaires des Lyonnais insurgés contre la convention. Après le siége, il fut proscrit et ne reparut à Lyon qu'au 9 thermidor. Depuis il fut porté par le suffrage de ses concitoyens au conseil général ainsi qu'à la *chambre du commerce*. En 1820 une médaille lui fut décernée pour les services qu'il avait rendus à l'agriculture. Il mourut à Lyon le 27 mai 1821. Cette ville lui doit l'établissement connu sous le nom de *condition des soies*, où par des procédés ingénieux on parvient à leur donner le degré convenable de dessiccation. Il a publié en 1800 des *Observations* à ce sujet, in-4. On lui doit encore un procédé propre à peindre et à dorer l'étoffe, à la manière des Chinois; le modèle d'un bateau insubmersible; un moulin propre à écraser le raisin qu'on veut jeter dans la cuve, et enfin une nouvelle greffe qui a conservé son nom; elle est du genre de la greffe *par scion*, c'est-à-dire qu'elle s'effectue avec de jeunes pousses boiseuses, telles que bourgeons, rameaux, racines, etc., qu'on sépare de leurs troncs pour les placer sur un autre, afin d'y vivre et d'y croitre à ses dépens. Thouin (*voy.* ce nom) l'a décrite dans son ouvrage relatif à la multiplica-

tion des végétaux. M. Grognier a publié une *Notice* sur Rast dans le *Compte rendu des travaux de la société d'agriculture de Lyon*, année 1821, t. 1er, 241-50.

RASTIGNAC. *Voy.* CHAPT DE RASTIGNAC.

RATALLER (Georges), né d'une famille noble à Leuwarden, en 1528, fut fait conseiller au grand conseil de Malines, en 1565, et président du conseil d'Utrecht, en 1569. Il y mourut le 6 octobre 1581, avec la réputation d'un magistrat laborieux et intègre, et d'un savant littérateur. Nous avons de lui : *Sophoclis tragœdiæ latino carmine redditæ*, Anvers, 1570, in-8; *Euripidis tragœdiæ*, 1581, in-8, en vers latins; *Hesiodi opera*, Francfort, 1546, en vers latins, etc.

RATBERT. *Voy.* PASCHASE RATBERT.

RATHÈRE ou RATHIER, moine de l'abbaye de Lobbes, suivit en Italie Hilduin, qui avait été dépouillé de l'évêché de Liége; Rathère y obtint l'évêché de Vérone, dont il fut dépossédé quelque temps après. Il remonta sur son siége épiscopal; mais il en fut encore chassé par Manassès, archevêque de Milan, qui, contre toutes les lois, avait été ordonné évêque de Vérone. Saint-Brunon, archevêque de Cologne, dont Rathère avait été précepteur, le fit nommer à l'évêché de Liége après la mort de Hilduin; mais il essuya le même sort qu'en Italie. S'étant élevé, peut-être avec trop de véhémence, contre les vices dominants, un parti puissant parvint à le faire déposer. Il repassa en Italie, et fut de nouveau rétabli par le crédit de l'empereur Othon sur le siége de Vérone : mais s'étant livré, comme à Liége, à toute l'ardeur de son zèle contre les désordres qui y régnaient, il en fut chassé une troisième fois, ce qui donna lieu à ce vers :

Veronæ præsul, sed ter Ratherius exul.

Il vint alors en France, y acheta des terres, et obtint les abbayes de Saint-Amand, d'Aumont et d'Alne. Selon plusieurs auteurs, il mourut à Alne, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, l'an 974; et son corps fut transporté à Lobbes. On a de lui : des *Apologies*, des *Ordonnances synodales*, des *Lettres* et des *Sermons*, qui se trouvent dans le tome 2e du *Spicilége* de dom Luc d'Achery; six livres de Discours (*Præloquiorum*) dans le tome 9 de *l'Amplissima collectio* des PP. Martenne et Durand. Pierre et Jérôme Ballerini, frères, ont donné une édition des *Œuvres* de Rathère, à Vérone, en 1765, in-fol.

RATHSAMHAUSEN (Casimir-Frédéric de), né à Strasbourg le 17 janvier 1698, dans le sein d'une famille noble, qui venait de rentrer au giron de l'Eglise, fit profession de la règle de Saint-Benoît, le 24 avril 1718, dans la célèbre abbaye princière de Murbach. D'abord grand-prieur de Lure, puis élu coadjuteur de Murbach le 26 août 1737, il succéda le 26 juin 1756, dans la dignité abbatiale, au cardinal François-Armand de Rohan-Soubise. Son abbaye, transférée, en 1759, à Gebwiler, fut sécularisée et changée en chapitre équestral le 11 août 1764, par le pape Clément XIII. C'est particulièrement aux soins de ce vertueux prélat que l'église de Gebwiller, un des plus beaux édifices de l'Alsace, doit son existence; elle justifie aux yeux de tous les connaisseurs l'inscription placée au haut du frontispice : *Opus namque grande est : neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo* (1 Par. 29).

* RATIER (le P. Vincent), prédicateur, né en 1634 à Langres, prit l'habit de Saint-Dominique à l'âge de seize ans, dans le couvent de Provins, et se distingua bientôt par son talent pour la chaire. Animé d'un zèle infatigable, il se fit entendre plusieurs fois dans les principales villes du royaume, et partout ses exemples et ses discours produisirent les plus heureux effets. Après avoir successivement rempli différents emplois, il fut élu en 1694 supérieur-général de l'ordre en France. Au bout de quatre ans, il se hâta de remettre les marques de sa dignité dans les mains de son successeur, et revint à Provins reprendre ses travaux évangéliques; mais, atteint d'un mal qu'il négligea de soigner, il y mourut, le 2 février 1699. On a de lui : *Discours sur le rétablissement de l'église royale de Saint-Quirian de Provins*, Orléans, 1666, in-12; *Octave angélique de Saint-François de Sales*, renfermée dans le discours du P. V. Ratier, son septième panégyriste, donnée au public par l'un de ses amis, ib., 1667, in-8 de 43 p. Cet opuscule est en vers de huit syllabes. L'avertissement est signé des initiales F.-P. — *Oraison funèbre de Mme Jeanne-Gabrielle Dauvet des Marets, abbesse du Mont-Notre-Dame près de Provins*, ib., 1690, in-4 de 27 p. Voy. *Bibl. ord. prædicat*, des PP. Quétif et Echard, II, 750.

RATKAI (Georges), historien, né en 1613 en Hongrie d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait chanoine de l'église de Zagrab. Il y mérita la confiance du vice-roi de la Croatie, Jean Draskovits, qui l'engagea à écrire l'histoire de cette province, et lui en facilita le moyen par le libre accès qu'il lui donna aux archives. Les fruits de ses recherches sont consignés dans *Memoria regum et bannorum regnorum Dalmatiæ, Croatiæ, Slavoniæ, inchoata ab origine sua usque ad annum* 1652, Vienne, 1652, in-fol. ouvrage qui a fixé les suffrages de ses compatriotes et des savants. Il a été réimprimé, Vienne, 1772, in-4.

RATRAMNE, moine de l'abbaye de Corbie en Picardie, florissait dans le IXe siècle. Il était contemporain d'Hincmar, contre lequel il publia deux *Livres sur la prédestination*, dans lesquels il montre que la doctrine de saint Augustin sur la grâce est la seule doctrine catholique. Ce qui doit s'entendre des assertions opposées aux erreurs des pélagiens, et point de diverses questions incidentes que l'Eglise, comme Célestin Ier et Innocent XII l'ont déclaré, n'a pas prétendu décider. On les trouve dans les *Vindiciæ prædestinationis* de Gilbert Mauguin, 1650, 2 vol. in-4. On a encore de lui plusieurs autres Traités : *De l'enfantement de J.-C.*, dans le *Spicilége* de D. d'Achéry : *de l'Ame*; un *Traité contre les Grecs*, en 4 livres, dans lequel il justifie les Latins : il se trouve dans le *Spicilége*; un *Traité du corps et du sang de J.-C., contre Paschase Ratbert*. Le docteur Boileau le publia en 1686, in-12, avec une traduction française et des notes. Le traducteur l'orna en même temps d'une

préface dans laquelle il démontre, contre les calvinistes, que le traité de Ratramne n'est nullement favorable à leurs opinions, comme ils le prétendent ordinairement. L'auteur de la *Perpétuité de la foi* a démontré également que cet ouvrage obscur est bien plus favorable aux catholiques qu'aux sacramentaires; mais Mabillon a porté cette preuve jusqu'à l'évidence dans la préface au IVe *Siècle des Annales des Bénédictins*. Ratramne entreprend d'y prouver deux choses : la première, que le corps et le sang de Jésus-Christ, qui sont reçus dans l'Eglise par la bouche des fidèles, sont des figures, si on les considère par l'apparence visible et extérieure du pain et du vin, quoiqu'ils soient véritablement le corps et le sang de J.-C., par la puissance du Verbe divin; la deuxième, que le corps de J.-C. dans l'eucharistie est différent, non en soi et quant à la substance, mais quant à la manière d'être du corps de J.-C. tel qu'il était sur la terre et tel qu'il est dans le ciel, sans voile et sans figure. Le *Traité du corps et du sang de J.-C.* fut imprimé en latin avec une *Défense*, en 1712, in-12. On trouve dans les *Ecrivains ecclésiastiques* d'Oudin, article RATRAMNE, une lettre curieuse de celui-ci sur les hommes qui ont une tête de chien. Il y a toute apparence que ces prétendus hommes étaient des singes; quoiqu'il soit possible que la partie inférieure du visage, devenue trop saillante, ait donné à quelques familles une espèce de physionomie canine, sans altérer essentiellement la figure de l'homme, ineffaçable dans ses grands traits, comme le remarque Buffon, la même sous tous les climats et l'influence de toutes les causes locales. Les monstruosités qu'elle essuie quelquefois ne sont qu'individuelles, et tiennent aux règles mêmes qui maintiennent l'uniformité générale.

* RATTE (Etienne-Hyacinthe de), astronome, né en 1722 à Montpellier, se livra de bonne heure à l'étude des sciences dans lesquelles il fit de si grands progrès, qu'à 19 ans admis à l'académie de cette ville, il en fut nommé l'année suivante secrétaire perpétuel, place qu'il remplit jusqu'à la suppression des académies. Le retour de la comète de 1759, prédit depuis longtemps, le décida pour l'astronomie. Il en observa d'autres, ainsi que le passage de Vénus, en 1761. Après la mort de son père, en 1770, il se fit recevoir conseiller à la cour des aides et il en exerça les fonctions jusqu'à sa suppression. Mis en prison pendant la terreur, après le 9 thermidor il s'empressa de reconstituer l'académie sous le titre de *Société libre*, et il en fut élu président. Nommé correspondant de l'institut à sa formation, il obtint, en 1804, la croix d'honneur, et mourut le 15 avril 1805, âgé de 83 ans. Outre un grand nombre d'articles dans le *Dictionnaire encyclopédique*, tels que *Froid*, *Glace*, *Gelée*, etc., il a publié deux vol. des *Mémoires* de l'académie de Montpellier qu'il a enrichis de plusieurs *Eloges*. Ses *Observations astronomiques* ont été recueillies par Flaugergues son neveu : on a son *Eloge* par Poitevin, Montpellier, 1805, in-4.

* RAUCOURT (Françoise-Marie-Antoinette SAUCEROTTE, plus connue sous le nom de Mlle), célèbre actrice, naquit en 1756 à Nancy d'un comédien, qui l'emmena en Espagne où elle fut applaudie, dès l'âge de 12 ans, dans plusieurs rôles tragiques. De retour en France, mandée à Paris, elle y prit des leçons de Brizard, et débuta à l'âge de 16 ans, dans le rôle de *Didon*. Son éclatante beauté, sa taille à la fois noble et gracieuse, enfin les dispositions qu'elle annonçait, attirèrent à ses débuts une foule extraordinaire. Elle se fit remarquer dans les rôles de *Rodogune*, d'*Athalie*, de *Sémiramis*, etc. L'envie ne pouvant attaquer ses talents, attaqua ses mœurs, et le même public qui l'avait accueillie avec enthousiasme lui fit subir l'affront des sifflets. Elle disparut en 1776, et parcourut plusieurs cours du nord. La protection de la reine la fit rentrer au Théâtre en 1779, et dès lors elle recouvra son ancienne faveur. La reconnaissance qu'elle devait, et chose rare qu'elle témoignait à la famille royale, la fit arrêter comme *suspecte* en 1794; le 9 thermidor lui rendit la liberté, et des débris de l'ancienne troupe, elle en forma une qui fut goûtée des amateurs. Son théâtre fut fermé par l'ordre du directoire en 1797. Elle rentra au Théâtre-Français après le 18 brumaire, et Bonaparte qui aimait son talent, la chargea d'organiser les troupes qui devaient renouveler l'art théâtral en Italie. De retour à Paris, peu de temps avant la rentrée des Bourbons, elle reçut de M. le comte d'Artois des marques de bonté qui la pénétrèrent de reconnaissance. Elle mourut le 15 janvier 1815, à 59 ans. Sa mort fut l'occasion d'une scène scandaleuse qui affligea profondément les amis de la religion. Le clergé de Saint-Roch ayant, conformément aux canons, refusé de lui rendre les honneurs religieux, l'église fut envahie par une multitude égarée qui se livra aux excès les plus condamnables. Triste fruit des idées prétendues philosophiques et du progrès des fausses lumières qui ont fait de Paris le foyer de l'anarchie dont les résultats seraient, dans un temps assez rapproché, l'anéantissement de la civilisation dans le monde, si Dieu lui-même ne nous avait pas donné l'assurance que les *portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre la vérité*. En 1782, Mlle Raucourt avait fait jouer *Henriette*, drame qui eut quelques représentations.

* RAUCOURT (Louis-Marie), dernier abbé de Clairvaux, né en 1743 à Reims, fils d'un contrôleur des guerres, commença ses études à l'université de sa ville natale. Un voyage qu'il fit à Clairvaux dont un de ses oncles était prieur, fixa sa vocation pour la vie religieuse. Admis au noviciat, il fut envoyé à l'abbaye des Trois-Fontaines, puis à Paris au collége des bernardins, où il fit ses cours de théologie. De retour à Clairvaux, il en devint procureur en 1768, et prieur en 1773. Deux ans après il retourna prendre ses grades en Sorbonne, et fut en 1780 nommé coadjuteur de l'abbé. Son administration répondit aux espérances que ses talents avaient fait concevoir. Il acheta 500,000 francs la belle bibliothèque du président Bouhier (1), et conçut le projet d'élever à saint Bernard un monument digne de cet illustre fondateur. L'une des statues qui représentait celle de la charité était déjà ar-

(1) Cette bibliothèque est aujourd'hui le fonds de celle de Troyes.

rivée et les marbres étaient en route; mais les troubles qui survinrent en empêchèrent l'érection. A la révolution, Clairvaux fut envahi; le mobilier, le trésor, tout fut enlevé hormis quelques reliques trouvées par l'abbé Raucourt. Expulsé de son palais, il se réfugia au petit village de Juvancourt à une lieue de là, où jusqu'en 1804, il vécut entouré de l'estime et du respect des habitants qui lui en donnèrent des preuves non équivoques pendant la terreur. Il mourut à Bar-sur-Aube, le 6 avril 1824. *L'Ami de la religion* lui a consacré une notice intéressante, (tome, 61, p. 78).

RAULLENGHIEN. *Voy.* RAPHELENGIUS.

RAULIN (Jean), prédicateur, naquit à Toul en 1443. Après avoir pris ses degrés dans l'université de Paris, il prêcha dans cette capitale avec beaucoup de succès. Il était entré dans l'ordre de Cluny en 1497, et il mourut à Paris en 1514, à 71 ans. En 1541, on recueillit ses *Sermons* in-8. Il se rendit autant recommandable par sa régularité que par les ouvrages ascétiques qu'il donna au public. On a encore de lui des *Lettres*, Paris, 1521, in-4, peu communes. Ses ouvrages furent recueillis à Anvers, 1612, 6 vol. in-4. La Fontaine a emprunté à Raulin le sujet de sa belle fable des *Animaux malades de la peste*, et Rabelais a tiré parti d'une histoire de cet auteur dans les chap. 9 et 17 de son *Pantagruel*.

RAULIN (Jean-Facond), Espagnol de nation, a donné, dans le cours du XVIIIe siècle, *Histoire ecclésiastique du Malabar*, imprimée à Rome, 1745, in-4. Elle est pleine de particularités qui semblent n'avoir d'existence que dans l'imagination de l'auteur.

* RAULIN (Joseph), médecin, né en 1708 à Ayguetinte, près d'Auch, exerça d'abord son art à Nérac avec peu de succès. Sur l'invitation de Montesquieu qui avait eu l'occasion d'apprécier son mérite, il vint en 1755 à Paris, où il fut bientôt aussi recherché qu'il avait été négligé en Gascogne. Ses talents furent récompensés par la considération et la fortune. Nommé médecin ordinaire du roi, et peu de temps après censeur royal, il fut chargé par le gouvernement de composer divers *Traités* élémentaires destinés à répandre dans les campagnes des notions plus saines d'hygiène et à prévenir les accidents qui sont la suite ordinaire de l'ignorance complète des lois de la nature. Cet habile médecin, qui joignait la théorie à la pratique, répondit aux vues du monarque, occupé du bonheur et de la santé de ses peuples; ses utiles écrits contribuèrent à dissiper bien des préjugés fâcheux, à prévenir bien des accidents, et à éloigner le retour de ces maladies meurtrières qui sévissent d'une manière si cruelle dans les campagnes. Raulin mourut à Paris le 12 avril 1784 à 76 ans. Il était membre des académies de Bordeaux, de Rouen, des Arcades de Rome, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Traité des maladies occasionnées par les promptes variations de l'air*, 1752, in-12; *Traité des maladies occasionnées par les excès de chaleur, de froid, d'humidité et autres intempéries de l'air*, Paris, 1756, in-12; *De la conservation des enfants, ou des moyens de les fortifier, et de les préserver et guérir des maladies*, ibid., 1768, 2 vol. in-12, et 1779, 3 vol. in-12; *Instruction succincte sur les accouchements*, 1769, 1770, in-12; *Traité des maladies des femmes en couche*, ib., 1771, in-12; *Traité de la phthisie pulmonaire*, 1782, in-8, 2e édit., 1784, 2 vol. in-8.

** RAUZAN (Jean-Baptiste), docteur en théologie, vicaire-général de Paris, supérieur des missions de France et fondateur de la société des prêtres de la Miséricorde, naquit à Bordeaux, le 5 décembre 1757. Il se fit remarquer de bonne heure par son talent pour la chaire. Il n'était encore que vicaire, que déjà, de toutes les parties de sa ville natale, on accourait à ses sermons. A la révolution, il refusa le serment et s'expatria. Il parcourut l'Angleterre et l'Allemagne, et se fixa plus particulièrement à Berlin. Dans tous les lieux où il eut occasion de prêcher, son éloquence fut admirée. De retour en France, après la tempête révolutionnaire, les chaires de la capitale retentirent de ses discours, et l'éclat de son talent, joint à ses autres qualités, fit penser à lui pour l'épiscopat; mais afin d'échapper à une dignité qui l'effrayait, il se hâta de quitter Paris et rentra dans son diocèse. Mgr. d'Aviau (*voy.* ce nom), alors archevêque de Bordeaux, le fit chanoine de sa métropole et le revêtit du titre de vicaire-général. Le cardinal Fesch (*voy.* ce nom), archevêque de Lyon, qui avait conçu le projet de rétablir les missions de France, jeta les yeux sur lui pour le réaliser; mais il ne fallut pas moins que l'intervention de l'empereur pour décider l'archevêque de Bordeaux à céder un sujet si distingué. Le succès répondit à l'attente du cardinal, et, dès le début, les missions eurent un retentissement qui offusqua bientôt le despote couronné. Elles furent défendues. Appelé à Paris par son neveu, Fesch y conduisit l'abbé Rauzan, dont il connaissait trop le mérite pour s'en séparer. L'empereur le fit son chapelain; à ce titre il lui fut permis de réveiller, pour ainsi dire, les échos sacrés de la chapelle des Tuileries, depuis longtemps endormis; il prêcha devant la cour, et il fut goûté. Louis XVIII le nomma son prédicateur ordinaire, et plus tard lui confia la direction des clercs de saint Denis. Cependant les missions ayant pu reprendre leur cours, il s'y consacra tout entier, avec l'abbé de Janson (*voy.* ce nom), son éloquent et pieux collaborateur. Il est peu de villes en France qui n'aient entendu sa voix et qui ne bénissent son nom. Chaque année, des personnes augustes allaient au Mont-Valérien, incliner leurs têtes devant la croix, attirées non moins par l'éloquence du missionnaire que par la célébrité du pèlerinage. Sainte-Geneviève, temple aujourd'hui désert et souillé par les restes mortels des ennemis de Dieu et de son Christ, vit plus d'une fois son enceinte se remplir d'une foule immense, désireuse de l'entendre. 1830 ayant dispersé sa communauté, il se retira à Rome, où, pendant un séjour de deux années, il consolida l'institution dont il était chef, en lui donnant un but nouveau, sous le nom de société des prêtres de la Miséricorde. Il en établit une maison à Rome même, une à Bordeaux, une à Orléans, une à New-York, indépendamment de la maison-mère qui est à Paris. C'est dans celle-ci qu'il mourut le 5 septembre 1847, à l'âge de 91 ans. La simplicité, l'onction, la véhémence étaient les

caractères de son éloquence, qui rappelait celle du P. Beauregard (*voy.* ce nom). « Prêtre modeste » et profondément humble, dit un écrivain, malgré » son savoir et son éloquence admirée de tous, il » refusa les honneurs de l'épiscopat, ne voulant que » le titre laborieusement conquis, de simple mis- » sionnaire apostolique..... Il a conservé jusqu'à la » fin son goût parfait pour les saines doctrines, » son aversion pour toutes les nouveautés, et par- » dessus tout cette piété et cette foi profonde qui » l'ont constamment placé dans le clergé de France » comme un véritable modèle. » Son *Eloge*, prononcé en 1848 à la distribution des prix du petit séminaire de Bordeaux, a été imprimé in-8.

* RAUTENSTRAUCH (Etienne de), abbé de Braunau, était savant en théologie, et avait professé cette science pendant plusieurs années dans son monastère. Adoptant la doctrine nouvellement introduite en Allemagne, qui rabaissait l'autorité spirituelle pour relever celle des princes, il l'enseignait dans ses leçons. Mandé par le consistoire archiépiscopal de Prague pour rendre compte de ses opinions, il ne put parvenir à les justifier et fut privé de sa chaire. Il appella de cette décision à la faculté de théologie de Vienne dont il n'avait fait que soutenir et développer les sentiments; et non-seulement il fut rétabli dans sa chaire, mais il fut nommé président des études à Prague où il avait été condamné. Là ne se borna point son triomphe. En 1774, l'impératrice Marie-Thérèse, abusée sur son compte, le nomma président de la faculté de théologie de Vienne. Investi de l'autorité nécessaire pour faire prévaloir les nouvelles idées, il dressa dans ce sens un *Plan de théologie*, qui malgré les réclamations du cardinal Migazzi, archevêque de Vienne, fut approuvée par le conseil des études ainsi qu'une *Introduction à la théologie*, dressée d'après les mêmes principes par Ferdinand Stoger, professeur d'histoire ecclésiastique. On n'employa plus que des professeurs imbus des opinions nouvelles; chaque jour la manie d'innover devenait plus hardie, et tandis que l'un d'eux osait proposer de se servir de la langue vulgaire dans la célébration des offices et dans l'administration des sacrements, Rautenstrauch faisait soutenir des *Thèses* où l'on prenait contre le pape le parti de l'Eglise d'Utrecht, et où l'on permettait une usure modérée. Il entreprit en 1785 un voyage en Hongrie pour y propager ces réformes; mais il mourut à Erlau le 30 septembre de la même année. Il avait publié en 1771 des *Prolégomènes sur le droit ecclésiastique universel, et sur le droit ecclésiastique d'Allemagne.*

RAUWOLF (Léonard), surnommé *Dasylycus*, médecin, natif d'Augsbourg, avait pour la botanique une forte passion, qui fit qu'il se rendit en Syrie en 1573. Il parcourut toute la Judée, l'Arabie, la Babylonie, l'Assyrie, l'Arménie, etc., amassa un grand nombre de plantes et de curiosités naturelles, et fit des observations sur les mœurs des peuples de ces contrées. Il revint dans sa patrie en 1576; mais les troubles qui l'agitaient l'obligèrent de se retirer en 1588 à Lintz, où il mourut en 1596 (1), avec le titre de médecin des archiducs d'Autriche. Il publia la *Relation* de son voyage en allemand, Francfort, 1582, in-4. Nicolas Staphorst l'a traduit en anglais, Londres, 1693. Le *Catalogue* des plantes que Rauwolf a observées au Levant, a été donné en latin par Jean-Frédéric Gronovius, sous le titre de *Flora orientalis*, Leyde, 1755, in-4. On voit encore dans la bibliothèque de Leyde les plantes sèches que Rauwolf a rapportées en Europe.

RAVAILLAC (François), le meurtrier d'Henri IV, né à Angoulême, en 1578 ou 1579, conçut l'exécrable dessein d'assassiner Henri IV, et il l'exécuta le 14 mai 1610. Ce monstre avait été d'abord valet de chambre d'un conseiller, puis praticien, ensuite maître d'école. Il fut mis en prison pour dettes, à Angoulême; et lorsqu'il recouvra la liberté, il protesta qu'il avait eu d'étranges visions dans sa prison. Dans un de ses nombreux voyages à Paris, il prit l'habit de frère convers chez les feuillants; mais il en fut chassé comme *visionnaire*. De retour à Angoulême, il entendit dire, chez un certain Belliard, que le pape avait menacé d'excommunier le roi, et que Henri IV avait répondu que si le pape l'excommuniait, il le déposerait. Dès lors Ravaillac conçut le projet d'assassiner le roi. Cependant, étant revenu à Paris, il se rendit au Louvre chez la duchesse d'Angoulême, pour qu'on le présentât au roi, afin, disait-il, de le prier de forcer les protestants d'embrasser la religion catholique; « car sans cela il avait l'intention de le tuer. » Cette assertion est consignée dans son procès, et l'on s'étonne qu'on n'ait point arrêté un fanatique qui témoignait de telles intentions. Il retourna encore dans son pays, y resta quelques mois, et avant de se rendre à Paris pour la dernière fois, il communia, fit dire une messe; quinze jours après être arrivé à Paris, il vola un couteau dans une hôtellerie, en aiguisa la pointe avec une pierre, et le jour suivant, se trouvant rue de la Ferronnerie, au moment ou un embarras de charrettes avait arrêté le carrosse du roi, Ravaillac monte sur une des roues de derrière, et avançant le corps dans le carrosse au moment que ce prince était tourné vers le duc d'Epernon assis à son côté, pour lui parler à l'oreille, il lui donna dans la poitrine deux coups de poignard. Le monstre eût pu se sauver sans être reconnu; mais étant demeuré à la même place, tenant à la main le couteau encore dégouttant de sang, le duc d'Epernon le fit arrêter. Son procès ayant été dressé, il fut écartelé à la place de Grève, le 27 mai 1610, âgé d'environ 32 ans, après avoir constamment persisté à dire dans tous ses interrogatoires, qu'*il n'avait point de complices*. Les deux docteurs de Sorbonne qui l'assistèrent à la mort, Filesac et Gamache, ne purent rien arracher de lui, peut-être parce qu'il n'avait rien à dire. On n'entrera point dans des détails et dans un amas de circonstances que personne n'ignore, sur le caractère des personnes auxquelles on a attribué ce détestable parricide; on dira seulement qu'il est très-difficile de décider si, parmi ces personnes, il y en eut quelqu'une qui trempa dans cet horrible

(1) Tob. Cober, médecin, qui le soigna dans sa dernière maladie, nous apprend que Rauwolf mourut dans la forteresse de Hatvan, située dans le comtat de Hevech, en Hongrie.

forfait. Le duc de Sully assure que le cri public désigne assez ceux qui ont armé le bras du monstre. Mais les *Mémoires* de ce ministre furent composés par ses secrétaires dans le temps qu'il était disgracié par Marie de Médicis. Il n'est pas étrange qu'on y laisse échapper quelques soupçons sur cette princesse que la mort de Henri IV rendait maîtresse du royaume, et sur le duc d'Epernon (1), qui avait servi à la faire déclarer régente. Les conjectures odieuses que les autres historiens ont recueillies ne sont pas plus fondées.

RAVANEL, chef des camisards, sachant que sa tête était mise à prix, eut la hardiesse de venir trouver le maréchal de Villars, et de lui demander les mille écus de récompense, en se découvrant. Le maréchal lui pardonna et lui fit compter la somme. Mais l'année suivante, ayant été reconnu pour le chef d'une conspiration tramée en Languedoc, et convaincu d'excès atroces, il fut brûlé vif, en juin 1705. « Ravanel et Catinat (dit M. de Berwick dans ses excellents et véridiques *Mémoires*), » qui avaient été grenadiers dans les troupes, » furent brûlés vifs, à cause des sacriléges horribles » qu'ils avaient commis. Billart et Jonquet furent » roués : le premier s'était chargé d'exécuter le » projet formé contre M. Basville et moi; il l'avoua, » et semblait s'en faire gloire. Le même jour que » j'entrai dans la province, l'on prit un nommé » Castanet, prédicant, lequel fut roué à Montpellier, » convaincu de toutes sortes de crimes énormes, » et non pour fait de religion, comme on a affecté » de le publier... Je sais qu'en beaucoup de pays » on a voulu noircir ce que nous avons fait contre » ces gens-là; mais je puis protester en homme » d'honneur qu'il n'y a sorte de crimes dont les » camisards ne fussent coupables. Ils joignaient à » la révolte, aux sacriléges, aux meurtres, aux » vols et aux débordements, des cruautés inouïes, » jusqu'à faire griller des prêtres, éventrer des » femmes grosses et rôtir les enfants. » Voilà les objets des apologies philosophiques et des déclamations les plus forcenées contre les catholiques!

RAVAUD. *Voy.* Remi.

* RAVENET (Simon-François), graveur, né à Paris en 1721, était déjà connu par quelques estampes qu'il avait gravées pour le recueil de Crozat (*voy.* ce nom, III, 101), lorsqu'il se rendit en Angleterre et s'établit à Londres, où il mourut avant 1788. Parmi les ouvrages de cet artiste, on distingue l'*Emblème de la vie humaine*, d'après le Titien; les *Bergers d'Arcadie*, d'après Poussin; et *Lucrèce déplorant son sort*, d'après Casali; on a de lui un grand nombre de beaux portraits.— Son fils, aussi graveur, né à Paris en 1749, s'établit à Parme, où il a exécuté plusieurs morceaux d'après le Corrége, *Jupiter et Antiope*, d'après Rubens, etc.

(1) Il est constant que le duc d'Epernon s'opposa avec une sorte de violence à ce que le régicide fût massacré sur-le-champ par les gens du roi; et pour peu qu'il eût été complice, il n'avait qu'à laisser faire. On avait monté la tête peu solide de Ravaillac, comme on a monté de nos jours celles plus mauvaises encore d'une partie des assassins de Louis XVI, à force de calomnies, et des plus dégoûtantes. Ce malheureux voyant le peuple fondre en larmes à la lecture de l'endroit de sa sentence où l'on retraçait son horrible action contre le bon roi, s'écria : « Ah! si j'avais » su qu'il fût tant aimé! »

RAVENNE (Marc de), ou *Ravignano*, célèbre graveur, né en 1500, fut élève de Marc-Antoine Raimondi (*voy.* v, 469), qu'il aida dans plusieurs de ses travaux; il grava pour son propre compte plusieurs des chefs-d'œuvre de Raphaël; tels que la *Sainte-Famille*; les *Douze Apôtres*; les *Trois grâces*; des *Danses d'enfants*, etc.; d'après Jules Romain, la *Bataille de Constantin*; et d'après Bandinelli le *Massacre des Innocents*. Il mourut vers 1570.

RAVESTEYN (Josse) ou *Judocus Tiletanus*, né à Thielt en Flandre vers 1506, professeur en théologie et chanoine de Saint-Pierre à Louvain, assista au concile de Trente, député de Charles-Quint, et au colloque de Voorst en 1557. Il mourut à Louvain le 7 février 1571. Ce docteur était habile controversiste, grand adversaire des erreurs de Baïus, qu'il dénonça à plusieurs évêques et universités, etc. Nous avons de lui : une *Réfutation de la Confession d'Anvers*, en latin, Louvain, 1567; *Apologie de cette réfutation*, 1567; *Apologie des décrets du concile de Trente touchant les sacrements*, Cologne, 1607, in-12.

* RAVESTEYN (Jean van), peintre, né à la Haye en 1580, se fit une grande réputation dans le genre de portrait, où il n'a d'égaux que Van-Dyck et quelques autres peintres hors ligne. On conserve de lui trois superbes tableaux, à la Haye, dans les salons du jardin de l'Arquebuse. C'est à lui que l'on doit également le tableau qui décore une des salles de l'Hôtel de Ville, où sont représentés les magistrats en exercice en 1636. Cet artiste est mort après 1655, dans un âge avancé.

* RAVESTEYN (Hubert), paysagiste, né à Dordrecht en 1647, acquit de la réputation en peignant des *Vues*, des *Foires*, des *Rassemblements du peuple*, etc. — Ravesteyn (Nicolas), peintre, né à Bommel en 1661, excella dans le portrait; il avait une grande facilité et continua de travailler dans un âge très-avancé sans que ses ouvrages se ressentissent de la vieillesse. Il mourut le 9 janvier 1750, à 89 ans, laissant avec une grande fortune la réputation d'un bon peintre et d'un homme d'esprit.

* RAVI (Jean), sculpteur, né vers l'an 1280, fut employé, aux travaux de l'église Notre-Dame de Paris. On n'a pas d'autres renseignements sur sa vie que ceux qu'indiquait l'inscription suivante, placée dans cette église, à côté d'une petite figure représentant cet artiste : « C'est maître Jean Ravi, » qui fut *maçon* de Notre-Dame par l'espace de 26 » ans, et commença ces *Nouvelles histoires*. Priez » Dieu pour l'âme de lui : et maître Jean Le Boutelier son neveu, les a parfaits, l'an 1352. » On n'ignore pas que dans ces temps on désignait les architectes par le nom de maîtres-maçons.

RAVISIUS TEXTOR *Voy.* Tixier.

RAVIUS ou RAVE (Christian), né à Berlin en 1613, voyagea en Orient, où il apprit les langues turque, persane et arabe, et d'où il rapporta des manuscrits précieux. De retour en Europe, il professa les langues orientales à Utrecht, d'abord sans appointements, et ensuite avec une pension de 600 florins que la ville lui décerna. Ravius fut un des savants de la cour de la reine Christine de Suède. Enfin il professa les langues orientales à Kiell,

puis à Francfort-sur-le-Mein, où il mourut en 1677, à 64 ans. On a de lui : un *Plan d'orthographe et d'étymologies hébraïques*; une *Grammaire hébraïque, chaldaïque, syriaque, arabe, samaritaine et anglaise*, Londres, 1640, in-8; une *Traduction* latine de l'arabe d'Apollonius de Perge. — Il ne faut pas le confondre avec Jean Ravius, son fils, bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, qui a laissé des *Commentaires* sur Cornélius Népos, des *Aphorismes militaires*, et d'autres écrits latins.

RAWLEGH ou RALEGH (Walter), d'une famille noble et ancienne, eut beaucoup de part aux expéditions maritimes du règne de la reine Elizabeth dont il avait gagné les bonnes grâces en étendant un beau manteau sous ses pieds dans un chemin boueux. C'était un génie audacieux et romanesque. Il naquit vers 1552 à Hayes, lieu obscur de la paroisse de Budley dans le Devonshire. Il vint en France avec les secours d'armes qu'Elizabeth envoya aux protestants. De retour en Angleterre, Rawlegh alla dans l'Amérique septentrionale en 1584, s'y rendit maître du pays de Mocosa, y introduisit la première colonie anglaise, et donna à ce pays le nom de *Virginie*. Elizabeth le choisit en 1592 pour commander la flotte destinée à s'opposer aux progrès des Espagnols dans l'Amérique. Rawlegh se mit en mer avec quinze vaisseaux de guerre. Il causa de grandes pertes aux Espagnols, et leur enleva une caraque estimée 2 millions de livres sterling. La reine le reçut à son retour comme un homme distingué, le nomma capitaine de sa garde, et lui fit épouser une de ses dames d'honneur. Rawlegh se rembarqua en 1595, alla attaquer les Espagnols dans l'île de la Trinité, brûla la ville de Saint-Joseph, et fit prisonnier le gouverneur. Il s'avança ensuite sur la rivière d'Orénoque, mais n'ayant pu aborder dans la Guiane, il réduisit en cendres la ville de Comana, et se conduisit, comme en toute occasion, avec autant de cruauté que de courage. Sous le règne de Jacques Ier, il fut accusé d'avoir voulu mettre sur le trône Arbelle Stuard, dame du sang royal, et condamné à perdre la tête; mais le roi se contenta de le faire renfermer à la tour de Londres, où il demeura 13 ans. Rawlegh profita de cette retraite pour composer une *Histoire du monde*. Il fut mis en liberté en 1616, pour aller sur la Castille d'or et sur les côtes de la Guiane; mais son expédition n'ayant pas été heureuse, il eut la tête tranchée à Westminster l'an 1618, en exécution de l'ancien arrêt qui n'avait pas été annulé, et à la sollicitation de l'ambassadeur d'Espagne, qui se plaignit de diverses atrocités exercées par Rawlegh sur les sujets de son maître. Le fanatisme de secte, qui entrait pour beaucoup dans sa bravoure, le rendait sanguinaire et cruel : l'auteur du *Plutarque anglais* s'est vainement efforcé d'en faire un homme de bien. On a de lui : son *Histoire du monde*, en anglais, in-8, 1614. L'auteur ne publia que la première partie, il jeta au feu la seconde. Cet ouvrage est confus et peu exact; l'auteur n'avait pas la tête assez calme pour écrire avec clarté, ordre et vérité. Une *Relation* de son premier voyage à l'Amérique, ou la *Découverte de la Guienne*, en latin, Nuremberg, 1599, in-4. Il y a des choses curieuses, mais toutes ne sont pas vraies.

* RAWLINSON (Thomas), bibliomane, né à Londres en 1681, à l'aide d'une immense fortune, rassembla la plus nombreuse collection de livres et de manuscrits qui existât de son temps chez un particulier. Il en remplit ses vastes appartements jusqu'à sa chambre à coucher, où il n'avait pas même laissé une place pour son lit qui était relégué dans un corridor. Il mangeait, dormait, s'habillait et recevait au milieu de cet énorme fatras de volumes. Sa manie n'échappa point à la plume piquante d'Addisson, qui l'eût, dit-on, en vue lorsqu'il fit dans le *Tatler* le portrait de *Tom Folio*. Rawlinson avait des connaissances étendues et était lié avec les hommes de lettres de son temps, et particulièrement avec Maittaire, qui lui dédia son édition de *Juvénal*. C'est d'après un de ses manuscrits qu'ont été imprimées les Annales d'*Albertus Beverlacensis*. Il mourut en 1725. On employa 32 vacations à la vente de ses manuscrits.

* RAWLINSON (Richard), savant antiquaire, frère cadet du précédent, né vers 1690, fit ses études à l'université d'Oxford, où il reçut en 1719 le bonnet de docteur en droit. Il cultiva de préférence les antiquités et la numismatique; ramassa d'immenses matériaux pour la continuation de l'*Atheniæ oxonienses* de Wood, (*voy.* ce nom), et concourut à la publication de plusieurs autres ouvrages. On lui doit une *Vie de Wood*, 1711, in-8; une traduction en anglais de la *Méthode d'étudier l'histoire*, de Lenglet-Dufresnoy, 1728, etc. Il mourut à Islington, le 6 avril 1755, léguant à l'université d'Oxford sa bibliothèque, ses médailles et ses manuscrits.

RAY (Jean ou John), en latin *Raius*, savant naturaliste, né dans le comté d'Essex en 1628 d'un forgeron, étudia à Cambridge et fut membre du collége de la Trinité. Après avoir pris les degrés académiques, il fut ordonné prêtre de l'église anglicane; mais son opposition aux sentiments des épiscopaux l'empêcha d'obtenir des bénéfices. Il se consola de la privation des biens ecclésiastiques par l'étude de la nature. Il avait tout ce qu'il fallait pour l'approfondir : un esprit actif, un zèle ardent, un courage infatigable. Il parcourut l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, la France et plusieurs autres pays dans lesquels il fit des recherches laborieuses. La société royale de Londres s'empressa de le posséder en 1667, et le perdit en 1706. Il était pour lors âgé de 78 ans. Ray passa sa vie en philosophe et la finit de même. Sa modestie, son affabilité, lui firent des amis illustres. Il n'était point, comme certains savants, avare de ses recherches; il les communiquait avec un plaisir infini. Il joignait aux connaissances d'un naturaliste celles d'un littérateur et d'un théologien. Ses ouvrages, dans lesquels on trouve beaucoup de solidité, de sagacité et d'érudition, sont : une *Histoire des plantes*, en 3 vol. in-fol., 1686-1688-1704; et les trois tomes ensemble, 1716, in-fol.; une *Nouvelle Méthode des plantes*, Londres, 1682, in-8; un *Catalogue des plantes d'Angleterre et des îles adjacentes*, Londres, 1677, in-8, avec un *supplément* en 1688,

et divers autres ouvrages de botanique. Son système diffère de celui de Tournefort. Celui-ci ne distribue les plantes qu'en 22 genres, au lieu que Ray en compte 28 : cependant d'habiles physiciens ont cru que cette multiplication des genres n'avait point formé une classification plus exacte que celle de Tournefort et de Linnée, et que les difficultés se compensaient dans ces systèmes divers (*Voy.* TOURNEFORT.) Un *Catalogue des plantes* des environs de Cambridge, 1660, in-8, avec un appendix de 1663, et un de 1685; *Stirpium europearum extra Britanniam nascentium sylloge*, Londres, 1694, in-8; *Synopsis methodica animalium quadrupedum et serpentini generis*, ibid., 1724, in-8; *Synopsis methodica avium et piscium*, ibid., 1613, in-8; *Historia insectorum cum Appendice Martini Listeri de scarabœis britannicis*, 1710, in-4; *Dictionariolum trilingue secundùm locos communes; De variis plantarum methodis dissertatio*, 1696, in-4. C'est une apologie de son système. Tous les ouvrages précédents sont en latin. Les principaux de ceux qu'il a écrits en anglais sont : l'*Existence et la sagesse de Dieu, manifestées dans les œuvres de la création*. Ce livre a été traduit en français, Utrecht, 1714, in-8. Il y a beaucoup de solidité et d'érudition. Trois *Dissertations sur le chaos et la création du monde, le déluge et l'embrasement futur du monde*, dont la plus ample édition est celle de Londres, en 1713, in-8. Une *Exhortation à la piété, le seul fondement du bonheur présent ou futur*. Ce discours est contre Bayle, qui niait qu'une république composée de chrétiens qui observeraient les préceptes de Jésus-Christ pût se soutenir. Divers *Discours* sur différentes matières théologiques imprimés à Londres en 1692, in-8; un *Recueil de lettres philosophiques*, 1718, in-8, qui ne sont pas dans leur totalité un recueil précieux; *Observations topographiques, morales et physiques*, sur les pays qu'il a parcourus, 1673 et 1746, in-8.— Il ne faut pas le confondre avec l'abbé Augustin-Fidèle RAY, dont on a une *Zoologie universelle, ou Histoire universelle de tous les quadrupèdes, cétacés et oiseaux connus*, etc. Paris, 1788, in-4; ouvrage savant et sagement écrit. *Voy.* le *Journal historique et littéraire* 15 octobre 1789, page 243.

RAYGER (Charles), né à Presbourg en 1641, étudia en médecine à Strasbourg, à Leyde et à Montpellier, pratiqua son art avec beaucoup de succès dans sa patrie, communiqua à l'académie impériale de Vienne un grand nombre d'observations, qui lui méritèrent, en 1694, une place dans cette société, et mourut à Presbourg le 14 janvier 1707. Ses *Observations* sur une infinité d'objets curieux et intéressants, qui ont rapport à la médecine et à l'histoire naturelle, ont trouvé place dans les *Miscellanea* de l'académie dont il était membre. On a encore de lui des *Observations* jointes à celles de Paul Sprindler avec des notes, Francfort, 1691, in-4.

RAYMOND. *Voy.* RAIMOND.

* RAYMOND (Jean-Arnaud), né en 1742 à Toulouse, était fils d'un entrepreneur de bâtiments, qui lui donna les premières notions d'architecture. Il vint en 1760, à Paris, où il suivit les leçons des plus habiles maîtres; et ayant obtenu le grand prix en 1767, alla se perfectionner à Rome par l'étude des chefs-d'œuvre. De retour à Paris en 1776, ses talents ne tardèrent pas d'être appréciés, il fut appelé à Montpellier pour y construire la belle place du Peyrou. Nommé architecte des états de Languedoc, il donna les plans de l'église collégiale de l'Ile-Jourdain, à quatre lieues de Toulouse. En 1784, admis comme professeur à l'académie d'architecture, il eut peu de temps après le titre d'architecte du roi. Calonne avait le projet de restaurer le cirque de Nîmes, et Raimond devait en être chargé; mais la révolution fit renoncer à ce projet comme à beaucoup d'autres. Entré à l'institut, lors de sa formation, il fut chargé des travaux du Louvre, du Muséum, de la Bibliothèque, de l'Opéra, du palais de Saint-Cloud, et, conjointement avec Chalgrin, de la construction de l'arc de l'Etoile. Attaqué d'une maladie grave, qui l'obligea, comme il le disait lui-même, à mettre un intervalle entre la vie et la mort, il y succomba le 28 février 1811. Cet artiste d'un caractère doux et bienfaisant est un de ceux qui ont contribué le plus à ramener en France le bon goût dans l'architecture.

RAYMOND (Jean-Michel), né en 1776, à Saint-Vallier (Drôme), se destina d'abord à la médecine, et, après avoir reçu le grade de docteur à Montpellier, revint en 1786 exercer son art dans sa ville natale. Mais, entraîné par un goût passionné pour la chimie, il ne tarda pas à se rendre à Paris pour y suivre les leçons de Fourcroy, de Vauquelin et de Bertholet, dont il fut l'ami. De retour à Saint-Vallier, il venait d'y fonder un établissement pour le blanchîment des toiles, lorsqu'un ordre du comité de salut public l'envoya dans les départements du Midi hâter et diriger, en qualité d'inspecteur-général, la fabrication des poudres et salpêtres. En 1795, il revint à Paris suivre les cours de l'école normale, et lors de la création de l'école polytechnique, il y fut attaché comme préparateur et répétiteur de chimie. Un *Mémoire* sur la nature et les propriétés de l'acide nitreux, qu'il publia dans le *Journal des mines*, obtint le suffrage des savants, et ses divers articles dans les *Annales de chimie* accrurent sa réputation. Il quitta l'école polytechnique pour recommencer ses expériences de blanchîment à Saint-Vallier. Forcé encore une fois d'y renoncer, il devint, en 1802, professeur de chimie à l'école centrale de l'Ardèche; et, bientôt après, il fut appelé, par le ministre de l'intérieur, à la chaire de chimie appliquée à la teinture que venait de fonder la ville de Lyon. En 1812, il reçut du gouvernement une gratification de 8,000 francs pour la découverte d'une couleur nouvelle, connue aujourd'hui sous le nom de bleu-Raymond. En 1815, il créait à Saint-Vallier une manufacture de produits chimiques; et, en 1818, il quitta sa chaire pour venir diriger lui-même cet établissement, dans lequel il introduisit de nombreux perfectionnements. Lors de l'exposition des produits de l'industrie, en 1819, il reçut une médaille d'or et la décoration de la Légion-d'honneur. Laissant à son fils le soin de continuer ses travaux, il alla vivre dans sa campagne d'Erioux, qu'il avait ornée avec goût. Il mourut à Saint-Vallier le 6 mai 1837. Outre un ouvrage sous le titre

de *Souvenirs d'un oisif*, 1836, 2 vol. in-8, fruit de ses premières études et de ses relations avec les savants et les artistes, il a publié un *Essai sur le jeu, considéré sous le rapport de la morale et du droit naturel*, in-8.

RAYMONDIS (Jean-Zacharie). *Voy.* PARADIS.

* RAYNAL (Guillaume-Thomas-François), l'un des philosophes les plus célèbres du XVIIIe siècle, né le 11 mars 1713, à Saint-Geniez, dans le Rouergue, entra fort jeune chez les jésuites, et y obtint des succès dans l'enseignement et dans la prédication. Mais se lassant d'un genre de vie qui ne s'accordait point avec son caractère, en 1747 il quitta la société et vint à Paris, où il fut attaché quelque temps à la paroisse de Saint-Sulpice en qualité de prêtre desservant; mais renonçant ensuite aux pratiques du saint ministère, il parut dans le monde et mendia l'appui des coryphées du parti philosophique, alors tout-puissant. N'ayant pas de fortune, il chercha des moyens d'existence dans la culture des lettres: ses premiers ouvrages, à peu près oubliés, fournirent à ses besoins. Son *Histoire du stathoudérat*, prônée par des amis intéressés, obtint un succès de vogue. Diderot et d'Alembert lui firent confier la rédaction du *Mercure*, et l'aidèrent de leur crédit pour lui assurer une existence indépendante. Cependant Raynal, que les occupations littéraires n'enrichissaient pas, se livra, dit-on, à des spéculations commerciales qui furent plus utiles à sa fortune. Ce fut au milieu des calculs de l'agiotage qu'il conçut et qu'il exécuta son *Histoire philosophique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Il fut aidé dans cet ouvrage par plusieurs de ses amis. Les comtes d'Aranda et de Souza lui fournirent des mémoires sur les colonies espagnoles et portugaises; et pour le dire en passant, c'est tout ce qu'il y a de vraiment utile dans l'ouvrage; d'Holbach, Pechmeja, Naigeon et surtout Diderot, rédigèrent les morceaux prétendus philosophiques, et Deleyre se chargea de réunir et de coordonner les matériaux. D'après les principes connus de tels collaborateurs, on ne doit pas être étonné de l'esprit de ce livre, qui parut en 1770, et obtint un succès prodigieux. Averti par les observations des Anglais sur ceut des défauts de son ouvrage, Raynal, avant de le réimprimer, visita les principales places de commerce de l'Europe pour recueillir de nouveaux renseignements. Il avait flatté l'amour-propre des Anglais sur leurs établissements dans l'Inde: aussi fut-il à Londres l'objet de distinctions très-flatteuses. A son retour, il s'arrêta à Genève pour y donner une éditiou définitive de son *Histoire*, c'est celle de 1780, 5 vol. in-4 ou 10 vol. in-8. Elle contient d'utiles corrections, des notices plus exactes sur la Chine, les Etats-Unis, et sur le commerce en général; mais, en revanche, sa haine contre la religion s'y montre encore plus à découvert. C'est seulement alors que la magistrature, dont le coupable silence ne peut s'expliquer, sévit contre l'ouvrage qui fut condamné par le réquisitoire de l'avocat-général Séguier dont nous rapportons un fragment à la fin de cet article. La Sorbonne déclara le livre *abominable*, et le qualifia de *délire d'une âme impie.* Décrété de prise de corps, Raynal averti quitta Courbevoie, où il demeurait alors, pour se rendre aux eaux de Spa. Il alla ensuite à Berlin, où Frédéric ne l'accueillit pas comme il l'espérait, et *promena* sa renommée dans la plupart des cours d'Allemagne. A sa rentrée en France, il demeura quelque temps dans les provinces méridionales. Usant libéralement de sa fortune, il donna 1200 livres de rente aux pauvres cultivateurs de Saint-Geniez; il fit, aux académies de Marseille et de Lyon, les fonds de plusieurs prix pour être distribués aux auteurs d'ouvrages dont il indiquait les sujets. Le plus remarquable est celui qui avait pour but de déterminer *si la découverte de l'Amérique avait été utile ou nuisible à l'Europe*. Mûri par l'âge, et moins dominé par l'effervescence des passions, il ne vit dans les innovations de l'assemblée constituante, dont il avait refusé de faire partie, que des attentats contre la propriété, et des encouragements à la licence. Le 31 mai 1791, il adressa au président Bureaux de Puzi une lettre où l'on remarque les passages suivants: « J'osai, dit-il, parler longtemps aux rois de leurs » devoirs; souffrez qu'aujourd'hui je parle au peuple » de ses erreurs. Serait-il donc vrai qu'il fallût me » rappeler avec effroi *que je suis un de ceux qui*, en » éprouvant une indignation généreuse contre le » pouvoir arbitraire, *ont peut-être donné des armes » à la licence...?* Près de descendre dans le tombeau, » que vois-je autour de moi? des troubles religieux, » des dissensions civiles, la consternation des uns, » l'audace des autres; un gouvernement esclave de » la tyrannie populaire, le sanctuaire des lois en» vironné d'hommes effrénés qui veulent alternati» vement ou les dicter ou les braver; des soldats » sans discipline, des chefs sans autorité, des mi» nistres sans moyens, la puissance publique n'exis» tant plus que dans les clubs...! Vous vous applau» dissez de toucher au terme de votre carrière, et » vous n'êtes entourés que de ruines, et ces ruines » sont souillées de sang et baignées de larmes; des » bruits sourds et vagues, une terre qui fume et » qui tremble de toutes parts, annoncent encore des » explosions nouvelles. Qui osa jamais rêver pour » un grand peuple une constitution fondée sur un » nivellement abstrait et chimérique? Ma pensée » va jusqu'à désirer que le tombeau se referme » promptement sur moi; vous recevrez d'un vieil» lard qui s'éteint la vérité qu'il vous doit. » Quand Raynal avait parlé le langage des passions, il avait trouvé un grand nombre d'admirateurs; il parlait une fois en homme sage, et ces mêmes admirateurs méprisaient ses avis, et allaient jusqu'à l'insulter. On ne fit aucun cas de sa lettre, et on le traita de vieux radoteur. Voyant la marche toujours plus violente de la révolution, il alla se fixer à Passy, où il vécut tout-à-fait ignoré, et où il eut le temps de regretter *d'avoir donné des armes à la licence.* Il demeurait depuis quelque temps à Montlhéri, lorsqu'étant allé voir un ami à Chaillot, il y mourut le 6 mars 1796, à 83 ans, dans un dénument presque absolu. Peu d'instants avant sa mort, il avait fait des observations critiques sur un journal qu'on lisait devant lui. On ne trouva, chez lui,

qu'un assignat de 50 livres, valant alors 5 sous. Raynal était de la société royale de Londres et de l'académie de Berlin. A l'organisation de l'institut, il avait été nommé membre de la classe d'histoire. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire du stathoudérat*, Paris, 1748, in-12; 1750, 2 vol., réimprimée en 1819. Il la fit imprimer à ses frais, la vendit lui-même, et en débita, dit-on, 6,000 exemplaires; *Histoire du parlement d'Angleterre*, ibid., 1750, 2 vol. in-12. Un spéculateur a réimprimé cet ouvrage sous le titre d'*Histoire du parlement anglais*, par Louis Bonaparte, avec des *Notes* de Napoléon. *Anecdotes littéraires, historiques, militaires et politiques*, ibid., 1753, 3 vol. in-12. Cet ouvrage présente des faits assez curieux et intéressants, et il est écrit d'un style naturel et rapide, qualités qu'on retrouve rarement dans ses autres productions, excepté la suivante, à laquelle on accorde le même mérite; *Histoire du divorce de Henri VIII*, ibid., 1763, in-12; le meilleur ouvrage de Raynal; *Ecole militaire*, 1762, 3 vol. in-12, recueil indigeste, et où les exemples de bravoure sont entassés pêle-mêle avec ceux de bassesse et de lâcheté; *Mémoires historiques de l'Europe*, 1772, 3 vol. in-12, où la critique et les faits ne sont pas toujours exacts; *Tableau et révolutions des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale*, 1781, 2 vol. in-12; *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Paris, 1770; Genève, 1780, 10 vol. in-8, réimprimée à Paris, en 1820. Le style en est parfois noble et élevé, mais l'auteur prend trop souvent le ton d'un charlatan monté sur un tréteau, pour débiter à la multitude des lieux communs, contre le *despotisme* et la superstition. Toute sa morale se fonde sur ce principe: *liberté de jouir*, qu'ont adopté les sectes anti-sociales et communistes, qui, après avoir désolé la France, menacent de s'étendre dans toute l'Europe. Nous terminerons par le passage suivant du réquisitoire de l'avocat général Séguier contre cet ouvrage qui fit tant de bruit à son apparition, mais qu'on ne lit plus guère depuis que les principes qu'il renferme, passés pour ainsi dire dans le domaine public, ont été poussés à un point que Raynal lui-même n'aurait jamais imaginé : « Par » une singularité bien étonnante, cette histoire, qui » ne devait être que philosophique et politique; qui » n'avait pour objet que l'établissement des Européens dans les deux Indes; qui ne devait avoir » d'autre but que l'accroissement et la facilité du » commerce; cette relation de faits arrivés sous différentes époques, est tellement entremêlée de déclamations impies, de reproches amers, de sarcasmes indécents, et d'impostures grossières sur » tout ce qui est relatif à la religion chrétienne, et » par là même absolument étrangères à la matière, » qu'on dirait que l'auteur n'a entrepris ce travail » que pour réunir sous un seul et même point de » vue, tous les genres d'impiétés... Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes les rêveries que » l'on débite dans ce livre sur la souveraineté. » L'auteur semble se joindre aux ennemis de la » France pour l'injurier, et ce patriote prétendu » s'exhale en invectives contre le gouvernement » même sous lequel il vit. A l'en croire, la religion » ne présente qu'une morale barbare, abjecte, extravagante, superstitieuse, puérile, indécente.... » L'impiété, l'audace, le mépris du souverain et l'esprit d'indépendance sont tellement empreints dans » cet ouvrage, qu'on peut dire que l'auteur n'a fait » qu'un code barbare, qui n'a d'autre but que de » renverser les fondements de l'ordre civil. En rapprochant toutes les parties du système répandu » dans la totalité de cette histoire, on pourrait » tracer le plan de subversion générale que renferme cette affreuse production. » Plusieurs auteurs entr'autres le savant card. Gerdil ont réfuté les assertions de Raynal. Honteux lui-même de ses égarements, il se proposait sur la fin de sa vie de donner une édition de son *Histoire*, purgée de toutes les déclamations qui lui avaient valu de si déplorables succès; mais la mort l'empêcha d'exécuter ce dessein.

RAYNAUD (Théophile), né à Sospello, au comté de Nice, en 1583, entra dans la société des jésuites en 1602, et y passa toute sa vie, quoique traversé par ses confrères et sollicité d'en sortir par les étrangers. Quelques auteurs l'ont cru Français, parce qu'il a toujours vécu en France. Après avoir enseigné les belles-lettres et la théologie dans différentes maisons de sa compagnie, il mourut dans celle de Lyon, en 1663, à 80 ans. Cet auteur avait l'esprit pénétrant, une imagination vive et une mémoire prodigieuse. Il avait embrassé tous les genres; mais on reconnaît à sa façon d'écrire qu'il avait trop négligé les auteurs de la belle latinité. Imitateur de différents styles, lorsqu'il a voulu s'en faire un propre, c'est celui de Tacite qu'il a rencontré. Il paraît très-souvent obscur, parce qu'il affecte de se servir de termes recherchés et de mots tirés du grec. Il voulait être original dans sa diction comme dans ses pensées. Ayant fait un chapitre sur la bonté de J.-C., il l'intitula : *Christus bonus, bona, bonum*. Quoiqu'il parût l'homme le plus doux dans le commerce de la vie, il était très-mordant la plume à la main. Malgré ses défauts, son érudition immense, et une sorte de singularité dans les sujets qu'il a choisis, ainsi que dans la manière de les traiter, feront toujours rechercher ses ouvrages. On distingue entre autres : *Erotemata de bonis et malis libris*, c'est-à-dire, Questions sur les bons et sur les mauvais livres; *Symbola antoniana*, Rome, 1648, in-8, relatif au feu Saint-Antoine; les *Heteroclita spiritualia*, où il traite des dévotions singulières et exotiques, que le goût de la solide piété semble ne pas comporter. On trouve dans les autres plusieurs questions qui sont d'une originalité sans exemple. Parmi les satires qui sont sorties de sa plume, il n'y en a point de plus vive que celle qu'il publia contre les dominicains, sous le nom de *Petrus à Valle clausa*. Les parlements d'Aix et de Toulouse condamnèrent cet ouvrage au feu; jugement où il y avait autant d'humeur que de rigueur. Il avait fait un livre en faveur du scapulaire, Paris, 1653, in-8; mais il désavoua ensuite ce traité, comme ayant été altéré par une main étrangère depuis le commencement jusqu'à la fin. Les carmes ne laissèrent pas de lui rendre des honneurs funèbres dans tous les couvents de l'ordre. Toutes ses

Œuvres, Lyon, 1665-69, 20 vol. in-fol., n'eurent pas d'abord beaucoup de débit, et Boissat, son imprimeur, mourut à l'hôpital. La plupart des livres du père Raynaud avaient déjà été imprimés séparément, et il avait eu la mortification d'en voir mettre quelques-uns à l'*Index*. Ceux-ci sont presque tous dans le tom. 20e, intitulé : *Apopompeius*, et imprimés avec la souscription masquée de Cracovie. (*Voy.* HURTADO, Thomas.) On trouve la liste des ouvrages de Raynaud dans le 26e vol. des *Mémoires* de Nicéron.

* RAYNAUD (le P. Paul), prédicateur, né à Hyères, entra dans la congrégation de l'oratoire, et après avoir enseigné dans divers colléges de l'institut y remplit différents emplois. Il était préfet des études à Soissons en 1732, lorsqu'il remporta le prix de poésie aux jeux floraux, et celui d'éloquence à l'académie de Marseille. En 1737 il fut couronné par l'académie française, pour un discours sur ce sujet : *Qu'il est avantageux de n'être ni pauvre ni riche;* et pour une ode intitulée : *Les progrès de l'art du génie sous le règne de Louis-le-Grand*, etc. Cette double couronne reçue le même jour aurait dû ce semble l'encourager à poursuivre la même carrière; mais par un sentiment de convenance, il y renonça et ne s'occupa plus que de loin à loin de littérature. Il se dévoua dès lors à la chaire et se fit une réputation par cette éloquence douce qui parle au cœur. Un de ses plus célèbres *sermons* est celui *contre les spectacles*. Sa modestie l'empêcha d'en publier aucun; il mourut en 1790, dans un âge avancé. Outre des *Vers au roi sur sa convalescence* en 1744, on cite de lui : La *Grandeur de Dieu dans ses moindres ouvrages*, ode, 1770, in-4.

RAYNAULD. *Voy.* RAINOLDS.

RAYNEVAL. *Voy.* GERARD DE RAYNEVAL.

* RAYNOUARD (François-Just-Marie), littérateur, né à Brignolles en 1761, se fit remarquer dès sa jeunesse par des qualités qui ne se rencontrent pas ordinairement dans le même homme, l'esprit des affaires et l'amour de la poésie. Entraîné de bonne heure vers la carrière littéraire, où il sentait qu'il trouverait la gloire, il eut le courage d'ajourner ses espérances poétiques pour se livrer à des travaux arides et obscurs. Il se fit avocat, dans le but de se procurer cette aisance qui assure au talent les loisirs dont il a besoin pour exécuter ses œuvres. La révolution le surprit avant qu'il eût accompli cette tâche. Il en embrassa la cause, mais en détestant tous les excès qui la souillèrent. Sa modération et la sympathie qu'il avait manifestée pour les girondins, le signalèrent aux terroristes comme un ennemi dont il fallait se défaire. Arrêté au fond de la Provence après le 31 mai, il fut conduit à Paris et jeté dans un cachot. Ayant en face une mort prochaine, il adressa dans un chant funèbre, ses adieux aux espérances qui avaient enchanté sa jeunesse. Les événements du 9 thermidor lui rendirent la liberté. Il retourna dans son pays, et reprit les travaux qui devaient assurer son indépendance. « Je » suis, » disait-il à un ami qui lui reprochait de sacrifier encore la gloire à l'intérêt, « je suis un phi» losophe, et je n'ai besoin que de la besace et du » manteau; mais encore faut-il que la besace soit » pleine, et que le manteau soit propre. » Lorsqu'il eut acquis l'indépendance, il se rendit à Paris en 1800, avec quelques ouvrages littéraires qu'il avait composés dans les moments qu'il avait pu dérober aux affaires. Sa tragédie des *Templiers*, jouée en 1805, obtint beaucoup de succès. On y admire surtout le récit de la mort des Templiers, terminé par un des traits les plus sublimes de la scène française. L'année précédente, son poëme intitulé : *Socrate dans le temple d'Aglaure*, avait été couronné par l'académie française. En 1806, il fut nommé membre du corps législatif. L'année suivante il remplaça le poète Lebrun à l'institut. Il fit jouer, en 1810, à Saint-Cloud, pendant les fêtes du mariage de Marie-Louise, sa tragédie intitulée : *Les Etats de Blois*. Cette pièce ne plut point à la cour. Bonaparte conseilla à l'auteur d'embellir le caractère d'Henri III, et de mettre tous les torts du côté des Guises. Raynouard ne tint aucun compte de cet avis, et ne put avoir l'avantage de voir jouer alors sa pièce à Paris. La même année l'institut, dans le rapport sur les prix décennaux, ayant indiqué *les Templiers*, comme la meilleure tragédie, la distribution de ces prix fut indéfiniment ajournée; mais Raynouard fut nommé dans le même temps membre de la Légion-d'honneur. Réélu au corps législatif en 1811, il fit partie de la commission chargée à la fin de 1813, de faire un rapport sur l'état de la France. Ce rapport, rédigé par Lainé (*voy.* ce nom) fut suivi de la dissolution de la chambre, qui ne put se réunir de nouveau qu'après la restauration. Raynouard s'y montra souvent opposé aux vues du gouvernement royal, notamment dans un rapport qu'il fit sur la répression des délits de la presse. Pendant les cent-jours, il fut nommé membre de la chambre des représentants, et conseiller de l'université; mais il refusa ces deux fonctions. Peu de mois auparavant, il avait remis au théâtre français sa tragédie *des Templiers*, à laquelle il avait fait de grands changements, et qui obtint encore un grand succès. Il fit aussi jouer ses *Etats de Blois;* mais cette pièce n'obtint que huit représentations. Maintenu à la réoganisation de l'institut sur la liste des membres de l'académie française, il fut nommé la même année membre de l'académie des inscriptions. A la mort de Suard en 1817, il le remplaca dans les fonctions de secrétaire perpétuel de l'académie française, et les remplit avec beaucoup de zèle. Raynouard, né dans la patrie des anciens troubadours, avait étudié à fond cette langue singulière qui a brillé un moment avec eux pour disparaître à jamais. De cet examen, il fut conduit à l'observation d'un grand événement intellectuel resté longtemps obscur, la formation des idiomes modernes. Aidé d'une érudition sûre, il observa ce phénomène historique avec la plus patiente curiosité. En 1827, il donna sa démission de la place de secrétaire perpétuel de l'académie française, pour se livrer plus assidûment à ses travaux philologiques. Raynouard est mort au commencement de 1837. Il a été remplacé à l'académie par M. Mignet. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Caton d'Utique*, tragédie tirée à un très-petit nombre d'exemplaires; *Monuments historiques relatifs à la*

condamnation des chevaliers du temple et à l'abolition de leur ordre, 1813, in-8; *Éléments de la grammaire de la langue romane avant l'an 1000, précédés de recherches sur l'origine et la formation de cette langue*, 1816, in-8; *Grammaire romane*, ou *Grammaire de la langue des troubadours*, 1816, in-8; *Choix de poésies originales des troubadours*, 1817-1822, 6 vol. gr. in-8; le 6e vol. a paru séparément, sous ce titre : *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine, dans leurs rapports avec la langue des troubadours*; *Lexique roman* ou Dictionnaire de la langue des troubadours, comparée avec les autres langues de l'Europe latine, 1836-44, 6 vol. in-8. Raynouard avait d'abord intitulé son ouvrage : *Nouveau choix des poésies originales des troubadours*; mais comme sur les six vol. dont il devait se composer, le lexique en comprenait cinq, il jugea convenable de lui donner ce nouveau titre; *Histoire du droit municipal en France*, 1819, 2 vol. in-8; différents morceaux de *poésies*, lus dans les séances publiques de l'académie, entr'autres une *ode sur le dévouement de Malesherbes*; des *rapports* à l'académie sur les concours et des *articles* très-importants dans le *journal des savants* dont il était, depuis 1816, un des rédacteurs.

RAZIAS, un des principaux d'entre les Juifs qu'on appelait même le *Père du peuple*, à cause de l'affection qu'il lui portait, fut sollicité par Nicanor (*voy.* ce nom) d'adorer les idoles. Ce général fit entourer la maison de Razias de cinq cents soldats. Celui-ci, voyant que la porte allait être enfoncée, se donna un coup d'épée pour ne point tomber entre les mains des idolâtres, et être l'occasion de leurs blasphèmes contre le Seigneur; mais parce qu'il n'était point blessé à mort, il se précipita du haut d'une muraille et tomba la tête la première; il se releva, monta une pierre escarpée, prit ses entrailles à pleines mains de son corps entr'ouvert, et les jeta sur le peuple, priant Dieu de le venger et de le ressusciter un jour (2 Mach. 14). Cette action a été diversement interprétée. Quelques Pères, entre autres saint Augustin, la condamnent; d'autres la regardent comme inspirée par le maître de la vie et de la mort, pour qui toutes les manières de disposer de nos jours sont saintes et légitimes. Ce qu'il y a de certain, c'est que, sans approuver l'action, on peut louer l'intention du courageux Israélite qui crut y voir un moyen d'affermir la foi et la constance de ses compatriotes. Un judicieux théologien remarque qu'il ne faut pas juger sur les règles communes de la morale chrétienne certaines actions extraordinaires auxquelles les saints se sont portés dans les transports d'une foi vive, d'une charité ardente, ou d'une douleur profonde à la vue de grands crimes, et d'outrages faits à Dieu. *Omnia sanctorum dicta vel facta ad accuratam normam exigenda non sunt*. *Voy.* APOLLINE.

RAZILLY (Marie de), morte à Paris en 1707, âgée de 83 ans, était d'une famille ancienne et noble de la province de Touraine. Son goût pour les vers alexandrins, qu'elle composait presque toujours sur des sujets héroïques, lui fit donner le nom de *Calliope*. Parmi ses poésies, répandues dans différents recueils, on distingue son *Placet au roi*, de plus de 120 vers, en 1667. Louis XIV lui accorda une pension de 2,000 liv.

* RAZZI (Sylvain), religieux camaldule, né en 1527, à Maradi, château dans la Romagne, dépendant de la Toscane. Il avait reçu au baptême le nom de Jérôme, qu'il changea contre celui de Sylvain, lorsqu'il entra dans l'ordre dont il devait être l'un des ornements. Au goût des lettres qu'il cultivait avec beaucoup de zèle, leur consacrant tout le temps dont il pouvait disposer, il joignait une grande piété et l'amour de ses devoirs. Il fut mis à la tête des plus illustres maisons de son ordre, notamment de celle de Pise, qu'il gouverna deux fois avec le titre d'abbé, donnant à ses frères l'exemple de toutes les vertus. Il mourut à Florence le 14 octobre 1611, à 84 ans, et fut inhumé dans l'église de son monastère, dit *des Anges*, non loin de son maître, Benoît Varchi (*voy.* ce nom), auquel il avait fait élever à ses frais un tombeau magnifique. Avant d'embrasser la vie religieuse, il avait composé plusieurs comédies : *La Cecca*, *la Balia*, *la Costanza*, et une tragédie : *La Gismonda*, qui furent jouées dans le temps avec succès. Depuis, il ne s'occupa plus que d'ouvrages en rapport avec son nouvel état, et parmi lesquels on distingue : *les Miracles de la sainte Vierge*, 1576, souvent réimprimé; *la Vie de la sainte Vierge et de saint Jean-Baptiste*, 1577; *les Vies des dames illustres par leur sainteté*, 1595-99, 4 vol.; celles *des saints de la Toscane*, 1601, 2 vol.; celles *d'Uberti, duc d'Athènes, de Silvestre et Côme de Médicis-le-Vieux, et de Gualtieri*, Florence, 1580; *La vita della contessa Matilda*, 1587, in-8; *la Vie de Pierre Soderini*, gonfalonier perpétuel de Florence, imprimée pour la première fois à Padoue en 1737.

* RAZZI (Séraphin), dominicain, frère du précédent, né à Florence en 1531, n'avait pas encore 18 ans lorsqu'il prit l'habit dans le couvent de Saint-Marc de cette ville. Il professa dans divers couvents de son ordre, et prêcha longtemps avec succès. A la piété, il joignait des mœurs douces, et du zèle pour la discipline. On lui confia la supériorité de diverses maisons, la surintendance des études, et, en 1587, il était vicaire-général de sa province. On ignore l'époque de sa mort; mais il vivait encore en 1613. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans les *Scriptor. ord. prædicat.*, du P. Echard, les principaux sont : *La Corona angelica, ovvero degli Angeli libri V*; *Cento casi di coscienza*, Florence, 1578 et 1585, réimprimés plusieurs fois à Venise et ailleurs; *Lezzioni sopra Tobia*, Foligno, 1569; des *Sermons*, 1575, 2e édit., 1590; *il Rosario della Madonna, in ottava rima*, Florence, 1583; *l'Innario dominicano, con le annotazioni in prosa*, Pérouse, 1587, in-4; *Vite de i santi del sacro ordine de predicatori*, Florence, 1577, in-4; ibid., 1588, in-4, avec beaucoup d'augmentations; traduites en français par Jean Blancon de Toulouse, de l'ordre des frères mineurs, Paris, 1616, in-4. Cet ouvrage demandait des recherches infinies. L'auteur rapporte que dans la seule année 1572, il parcourut à pied la Marche d'Ancône, la Romagne, la Lombardie, le Piémont, pour en visiter les archives des églises et des monastères, les bibliothèques et les dépôts publics.

* RÉ (le comte Philippe), célèbre agronome, né en 1763, à Reggio, cultiva de bonne heure l'agriculture et la botanique. La réputation qu'il s'acquit fit créer pour lui, en 1793, au lycée de Reggio, une chaire d'agriculture, qu'il remplit d'une manière brillante. Les événements qui changèrent la face de l'Italie ayant amené la division des propriétés, on sentit le besoin d'en augmenter le revenu. Il rendit un service important à ses compatriotes, en leur offrant dans ses *Eléments d'agriculture*, un traité complet d'économie rurale rédigé avec ordre et précision. Cet ouvrage, adopté par toutes les écoles d'Italie, accrut sa célébrité et le fit appeler à la chaire d'agriculture à Bologne. Il fonda dans le même temps un journal destiné à répandre les nouvelles découvertes en agriculture, et, pendant onze ans qu'il en fut le directeur, il y inséra un grand nombre d'articles intéressants. A la réorganisation de l'université de Modène, il fut invité par son souverain à venir y reprendre la chaire d'agriculture et de botanique, et ce prince l'obligea à se charger en même temps de la surintendance des jardins royaux. Cet homme respectable mourut le 26 mars 1817. Outre un grand nombre d'*Opuscules* sur l'agriculture, on a de lui : *Elementi di agricoltura*, Parme, 1798, 2 vol. in-8; Venise, 1802; 3ᵉ édit. revue et augmentée, ibid., 1816, 4 vol. in-8. C'est le premier ouvrage italien dans lequel les principes de la chimie aient été appliqués à l'agriculture pratique avec méthode et clarté. *Annali dell' agricoltura, del regno d' Italia*, Milan, 1803-1814, 22 vol. in-8; ce journal est très-estimé. *Elementi di giardinaggio*, Milan, 1806, in-8; *Elementi di economia campestre*, Milan, 1808, in-8; *Dizionario ragionato de' libri d'agricoltura veterinaria ed altri rami di economia campestre*, Venise, 1808, 4 vol. in-8; cette bibliographie comprend environ 1,400 articles sur autant d'ouvrages qu'il avait lus, et sur lesquels il donne des jugements précis et motivés. *Dei letami, e delle altre sostanze per migliorare i terreni*, Milan, 1810, in-8, trad. en franç. par M. Dupont sous ce titre : *Essais sur les engrais et sur les autres substances dont on fait usage en Italie pour améliorer les terres*, Paris, 1813, in-8, *Elogio di Pier de Crescenzi*, Bologne, 1812, in-8 (*voy.* CRESCENTIS); *Nuovi elementi di agricoltura*, Milan, 1815, 4 vol. in-8; 3ᵉ édition, 1837, 4 vol. in-8; *Saggio storico sullo stato dell' agricoltura antica*, etc., Milan, 1817, in-8. Les *Annales encyclopédiques*, d'août 1817, contiennent une *Notice* sur Philippe Ré, traduite du *Journal encyclopédique de Naples*.

RÉAL (César VICHARD de SAINT-), fils d'un conseiller au sénat de Chambéry, où il naquit en 1639, vint à Paris de bonne heure, et y prit la tonsure chez les jésuites. Depuis, il ne fut connu que sous le nom d'abbé de Saint-Réal. Varillas, auprès duquel il vécut quelque temps, l'accusa de lui avoir enlevé quelques papiers, et cette accusation n'a pas été éclaircie. De retour dans sa patrie en 1674, il fut chargé par Charles-Emmanuel II d'écrire l'histoire d'Emmanuel Iᵉʳ, son aïeul; on ignore s'il exécuta ce projet, on croit même qu'il ne reçut jamais cette mission. La duchesse Mancini, nièce du cardinal Mazarin, s'étant réfugiée en Savoie, goûta l'abbé de Saint-Réal, et l'emmena avec elle en Angleterre où il se lia avec le fameux Saint-Evremond. Ce voyage ayant dérangé ses études, il vint à Paris et y demeura jusqu'en 1692, qu'il se rendit à Chambéry, où il mourut vers la fin de cette année. Cet écrivain avait une imagination vive, une mémoire ornée; mais son goût n'était pas toujours sûr. On lui reproche d'avoir été d'une sensibilité puérile pour la critique, vif et impétueux à l'excès dans la dispute. Ses ouvrages parurent en 1745, Paris (Nyon), 3 vol. in-4, et 6 vol. in-12. Les principaux sont : sept *Discours sur l'usage de l'histoire*, Paris, 1671, pleins de réflexions judicieuses, mais écrits sans précision; *Histoire de la conjuration que les Espagnols formèrent en 1618 contre la république de Venise*, 1674. Ce morceau est certainement romanesque à plusieurs égards, et il est très-vraisemblable que le fonds même manque de vérité. (*Voy.* CUEVA, GROSLEY.) Il y règne un sens admirable dans les réflexions, un coloris vigoureux dans les portraits et un choix heureux dans les faits; c'est dommage que tout cela ne soit qu'un tableau d'imagination. *Don Carlos*, 1672, in-12, nouvelle historique, purement romanesque (*voy.* CARLOS, don); *Vie de Jésus-Christ*, Paris, 1689. Il y a à la fin des remarques qui sont estimées. *Discours de remercîment* prononcé le 13 mai 1680 à l'académie de Turin, dont il avait été reçu membre dans un voyage qu'il fit cette année en cette ville; *Relation de l'Apostasie de Genève*. Cet ouvrage, curieux et intéressant, est une nouvelle édition du livre intitulé : *Levain du calvinisme*, composé par Jeanne de Jussie, religieuse de Sainte-Claire, à Genève. L'abbé de Saint-Réal en retoucha le style, et le publia sous un autre titre : *Césarion*, ou *Divers entretiens curieux*; *Discours sur la valeur*, adressé à l'électeur de Bavière en 1688. C'est une des meilleures pièces de Saint-Réal. *Traité de la critique*; *Traduction des lettres de Cicéron à Atticus*, 2 vol. in-12. Cette traduction ne contient que les deux premiers livres des épîtres à Atticus, avec la deuxième lettre du premier livre à Quintus. Plusieurs *Lettres*. Les autres ouvrages de cet auteur sont : *la Conjuration des Gracques*, *celle de Pison*; des *Opuscules sur César*, *Affaires de Marius et de Sylla*, etc. Son style est plus dur que fort, et plus élégant que correct. En 1757, l'abbé Pérau donna une nouvelle et jolie édition de toutes les *Œuvres* de cet auteur, en 8 petits vol. in-12. Ce n'est qu'une réimpression de celle qu'il avait donnée en 1745. On a ses *Œuvres choisies*, *précédées d'une notice sur sa vie*, par Ch. Malo, Paris, 1819, in-8. De Neuville a donné l'*Esprit de Saint-Réal*, in-12.

RÉAL (Gaspard de), seigneur de Curban et grand sénéchal de Forcalquier, né à Sisteron en 1682, et mort à Paris en 1752, se distingua par ses talents pour la politique. On a de lui un *Traité de la science du gouvernement*, *ouvrage de morale*, *de droit et de politique*, Aix-la-Chapelle (Paris), 1762-63-64, 8 vol. in-4. Il contient les principes du commandement et de l'obéissance, où l'on réduit toutes les matières du gouvernement en un corps unique, entier dans chacune de ses parties, et où l'on explique les droits et les devoirs des souverains, ceux des sujets, ceux de tous les hommes en quelque si-

tuation qu'ils se trouvent. On n'y rencontre pas les paradoxes ni la morgue des philosophes du temps. —RÉAL, connu sous le nom d'abbé de *Burle*, neveu du précédent, né à Sisteron en 1701, mort en 1774, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Dissertation sur le nom de la famille qui règne en France*, 1762, in-12.

* RÉAL (Dominique-André), conventionnel, né à Grenoble en 1755, était, à la révolution, un des avocats les plus distingués du barreau de cette ville; les nouveaux principes eurent en lui un zélé partisan. Nommé président du directoire du district, il fut un des députés de l'Isère à la Convention. Dans le procès du roi, il se déclara contre la compétence de l'assemblée, et appuya ensuite la proposition de n'ouvrir la discussion que trois jours après l'impression et la distribution de la défense de ce prince. Lors de l'arrêt, il conclut, non comme *juge*, mais comme *législateur*, et par mesure de sûreté générale, à la détention provisoire, sauf à commuer cette peine, dans un temps plus calme, en un bannissement perpétuel. La peine de mort ayant prévalu, il vota contre le sursis à l'exécution (*voy.* QUIROT). Il fit plusieurs rapports au nom du comité des finances, défendit Buzot, un des principaux Girondins (*voy.* BUZOT), et cependant ne fut point proscrit au 31 mai. Envoyé en mission, il ne reparut à la Convention qu'après le 9 thermidor. Il s'unit alors aux députés qui voulaient effacer les traces de la terreur; il vota la suppression du *maximum* ainsi que la levée du séquestre des biens des étrangers, et appuya la proposition de restituer les biens des condamnés. Attaché en l'an 3 en qualité de commissaire à l'armée des Alpes, son premier soin fut de mettre en liberté les ecclésiastiques et les religieuses; mais à son arrivée à Nice, il signala les mouvements royalistes du Midi, et se mit en devoir, de concert avec Kellermann, de les comprimer. Réélu par son département au conseil des cinq-cents, il y combattit l'impôt en nature, démontrant que ce mode de perception était plus dispendieux, et conséquemment plus onéreux pour les contribuables, et présenta un projet sur le régime hypothécaire dont les principales dispositions furent consacrées par la loi du 11 brumaire an 11. Sorti du conseil, il fut nommé commissaire du directoire près le département de l'Isère; en 1801, il devint juge à la cour d'appel de Grenoble, puis président de chambre à la cour impériale, place dont il donna sa démission en 1815. Compris dans la liste des anciens conventionnels qui devaient sortir de France, une décision du 26 septembre 1819 déclara que la loi ne lui était pas applicable, et il jouit de son traitement de retraite jusqu'à sa mort. Il mourut à Grenoble le 19 octobre 1832, à 78 ans.

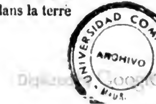
RÉAL (Pierre-François), préfet de police, né vers 1765 à Chatou, près de Paris, était à la révolution procureur au Châtelet. Après la session de l'assemblée Constituante, il se montra l'un des plus chauds partisans de Danton, qui le fit nommer accusateur public près le tribunal révolutionnaire créé le 17 août pour juger les vaincus. Substitut du procureur de la Commune, il se signala par son acharnement contre Brissot et les Girondins. Ce fut lui qui provoqua la pétition présentée à la barre de la convention, au nom des sections de Paris, pour demander leur expulsion. Dans l'exercice de ses fonctions à la Commune, il essaya cependant de modérer les violences révolutionnaires; mais il n'y réussit pas, et fut, après la chute de Danton, enfermé au Luxembourg. Délivré presque aussitôt après le 9 thermidor, il dévoila l'intérieur des prisons, et fit connaître les moyens qu'on employait pour trouver des crimes aux détenus. S'étant établi défenseur officieux, il se trouva en rapport avec les proscrits de tous les partis. Il défendit devant le tribunal révolutionnaire à Paris, Carrier et les membres du comité de Nantes, ensuite à la haute-cour de Vendôme, Babeuf et ses complices, et plus tard Tort de la Sonde qui, vers la fin de 1795, dénonça le ministre Merlin. Aux élections de 1798, les amis de Réal essayèrent de le faire nommer député; Merlin, alors directeur, rendit leurs efforts inutiles; mais celui-ci ayant succombé, Réal devint commissaire du gouvernement près le département de Paris. Partisan du 18 brumaire il devint conseiller d'état, et fut attaché à la section de la justice. En 1804 il était l'un des conseillers d'état adjoints au ministère de la police générale. A la première restauration, Réal cessa d'être employé. Nommé préfet de police lors du retour de Napoléon, il remplit cette place avec beaucoup de zèle jusqu'aux derniers jours de juin. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, il se retira d'abord dans les Pays-Bas, et passa ensuite dans les Etats-Unis où il établit une distillerie de liqueurs. Rentré en France depuis les événements de 1830, il mourut à Paris dans le mois de mai 1834. On a de lui : *Journal de l'opposition*, 1795, in-8; *Journal des patriotes de* 1789 (avec Méhée); *Essai sur les journées des 13 et 14 vendémiaire*, 1796, in-8; *Procès de Barthélemy Tort de la Sonde, accusé de conspiration contre l'état, et de complicité avec Dumouriez*, 1796, in-8.

RÉALINO (Bernardino), jésuite, né en 1530 à Carpi, mort à Lecce, le 2 juillet 1616, à 86 ans, en odeur de sainteté, avait publié dans sa jeunesse : *In nuptias Pelei et Thetidis Catullianas commentarius; item, adnotationes in varia scriptorum loca*, Bologne, 1551, in-4. On a de lui plusieurs autres écrits dont on trouvera la liste dans la *Bibl. soc. Jesu* et dans la *Bibl. modenese* de Tiraboschi. On a plusieurs *Vies* du P. B. Realino. La plus détaillée est celle qu'a publiée, en latin, le P. Leonardo di Sant-Anna, 1656, in-4. Tiraboschi préfère celle du P. Fuligati, Viterbe, 1644, in-8, en italien, et trad. en latin, par Baervoet, Anvers, 1645, in-12.

RÉAUMUR, (René-Antoine FERCHAULT, sieur de), naturaliste et physicien célèbre, né à La Rochelle en 1683 d'une famille de robe, quitta l'étude du droit pour s'appliquer à la physique. Il se rendit à Paris en 1703, et en 1708 il fut agrégé à l'académie des sciences. Depuis ce moment, il se livra tout entier à l'étude de l'histoire naturelle. Ses mémoires sur la formation des coquilles, sur les araignées, sur les filières, les moules, les puces marines, etc., lui firent un nom distingué. Mais il se rendit surtout utile par un ouvrage intitulé : *L'art de con-*

vertir le fer forgé en acier, et l'art d'adoucir le fer fondu et de faire des ouvrages de fer fondu aussi finis que le fer forgé, 1722, in-4. Le duc d'Orléans, régent, crut devoir récompenser ces services rendus à l'état par une pension de douze mille livres; Réaumur, voulant la rendre perpétuelle, ne l'accepta qu'en demandant qu'elle fût mise sous le nom de l'académie, qui en jouirait après sa mort. Ce fut à ses soins qu'on dut les manufactures de fer blanc établies en France; on le tirait autrefois de l'étranger. La patrie lui fut encore redevable de l'art de faire de la porcelaine. Ses premiers essais en ce genre réussirent parfaitement. Il contrefit même la porcelaine de Saxe, et transporta par ce moyen dans le royaume un art utile et une nouvelle branche de commerce. Un autre travail intéressant pour la physique est la construction d'un nouveau thermomètre, au moyen duquel on peut conserver toujours et dans toutes les expériences, des degrés égaux de chaud ou de froid. Ce thermomètre porte son nom et a fait oublier ceux de Drebbel, d'Amontons, de La Hire, etc. Celui de Fahrenheit, que les Allemands ont voulu lui substituer, n'en a ni la simplicité ni la sûreté (*voy.* FAHRENHEIT); de manière qu'on lui doit la perfection d'une découverte beaucoup plus utile et plus importante que tant d'autres dont on a fait beaucoup plus de bruit. « Car avant l'usage du thermo- » mètre, dit un physicien célèbre, comment pouvait- » on juger des différentes températures de l'air, de » celle des lieux où il nous importe qu'elle soit » d'un degré déterminé, de l'état d'un certain mé- » lange, de certaines compositions dont le succès » n'est sûr qu'autant qu'on y entretient telle ou » telle chaleur? Connaissait-on d'autres refroidis- » sements que ceux dont on s'apercevait par le » toucher, signe tout-à-fait équivoque? Savait-on » que dans les caves profondes et dans les antres » souterrains il ne fait ni plus chaud en hiver ni » plus froid en été que dans toutes les autres sai- » sons de l'année, et que s'il y a des différences, » elles sont très-peu considérables? Savait-on que » l'eau qui bout longtemps ne devient pas plus » chaude qu'après les premiers bouillons! Enfin, » sans le thermomètre, se serait-on jamais douté » que dans les pays les plus chauds, sous la ligne » équinoxiale, la plus grande chaleur n'excède pas » celle que nous éprouvons quelquefois dans nos » climats tempérés? Aurait-on su, et l'aurait-on » pu croire, qu'il y eût un pays habité par des » hommes où le froid devient en certaines années » deux fois aussi grand, et même davantage, que » celui qui causa tant de désordres en 1709 en » France et dans plusieurs autres parties de l'Eu- » rope? Le physicien, guidé par le thermomètre, » travaille avec plus de certitude et de succès; le » bon citoyen est mieux éclairé sur les variations » qui intéressent la santé des hommes et les pro- » ductions de la terre : et le particulier qui cherche » à se procurer les commodités de la vie est averti » de ce qu'il doit faire pour habiter pendant toute » l'année dans une température à peu près égale, » et éviter d'échauffer trop des appartements, afin » de ne pas s'exposer à des températures trop con- » traires, subites et dangereuses. C'est en l'obser- » vant qu'on donne à la chambre d'un malade, ou » à une serre, la température convenable. » L'illustre observateur composa l'*Histoire des rivières aurifères de France*, et donna le détail de cet art si simple qu'on emploie à retirer les paillettes d'or que les eaux roulent dans leur sable. Une tentative qu'on croyait d'abord beaucoup plus importante fut de nous donner l'art de faire éclore et d'élever les poulets et les oiseaux comme il se pratique en Egypte, sans faire couver des œufs; mais cette tentative fut infructueuse, et dans la pratique il n'a jamais été dédommagé de ses peines ni de ses dépenses. Une collection d'oiseaux desséchés, qu'il avait trouvé le secret de se procurer et de conserver, lui donna lieu de faire des expériences singulières sur la manière dont les oiseaux font la digestion de leur nourriture. Dans le cours de ses observations, il fit des remarques sur l'art avec lequel les différentes espèces d'oiseaux savent construire leurs nids. Il en fit part à l'académie en 1756, et ce fut le dernier ouvrage qu'il lui communiqua. Il mourut le 17 octobre 1757, âgé d'environ 75 ans, des suites d'une chute, en sa terre de la Bermondière dans le Maine, où il était allé passer les vacances. Réaumur était un physicien plus pratique que spéculatif; observateur infatigable, dont tout arrêtait l'attention, tout excitait l'activité, tout appliquait l'intelligence. Ses ouvrages font assez connaître l'étendue de son esprit. Il est peut-être trop diffus; mais ce défaut est une nécessité dans les ouvrages d'observation, et il a traité sa matière avec autant de soin que de clarté et d'agrément. Il est vrai qu'il a quelquefois trop généralisé le résultat et les conséquences de ses observations, et qu'il a trop précipitamment conclu la fausseté de quelques anciennes opinions fondées sur des expériences plus vraies et plus constantes que les siennes. Les qualités de son cœur le rendaient encore plus estimable que celles de son esprit. La douceur de son caractère, sa bonté, la pureté de ses mœurs et son exactitude à remplir les devoirs de la religion en faisaient un citoyen aussi respectable qu'aimable. Ses ouvrages sont : un très-grand nombre de *Mémoires* et d'*Observations* sur différents points d'histoire naturelle. Ils sont imprimés dans la collection de l'académie. L'*Histoire naturelle des insectes*, 1734-42, 6 vol. in-4. Tout n'y est pas exact, et quelques-unes de ses assertions ont été corrigées par des observations plus récentes; mais en général l'ouvrage est curieux, intéressant, et le fruit de beaucoup d'application. C'est Réaumur qui fournit à l'abbé de Lignac les raisonnements dont il a fait usage dans ses *Lettres américaines* (*voy.* LIGNAC).

RÉBECCA, fille de Bathuel et petite-fille de Nachor, frère d'Abraham. Eliézer, intendant de la maison de ce patriarche, étant allé en Mésopotamie chercher une femme pour le fils de son maître, aperçut Rébecca qui, étant venue à la fontaine, s'en retournait à Haran, portant sur son épaule sa cruche pleine d'eau. Le serviteur d'Abraham ayant reconnu que c'était celle que le Seigneur destinait à son maître, l'obtint de Bathuel, et l'amena à Isaac, qui demeurait alors à Bérsabée dans la terre



de Chanaan. Elle demeura vingt ans avec son mari sans en avoir d'enfants ; après ce temps, les prières d'Isaac lui obtinrent la vertu de concevoir, et elle devint mère de deux jumeaux, dont le premier fut surnommé Esaü et l'autre Jacob. Rébecca eut toujours plus d'inclination et de tendresse pour Jacob que pour Esaü, parce que, sachant les desseins de Dieu sur Jacob, elle réglait ses sentiments sur ceux de la souveraine et éternelle justice. Comme il lui avait été révélé que le plus jeune de ses enfants jouirait du droit de l'aîné, sa foi la tenait attentive à tous les événements. L'ouvrage commença par la cession que fit de ce droit Esaü pour un plat de lentilles ; mais il fallait faire confirmer cette cession par la bénédiction de son père, et c'est ce que fit Rébecca dans le temps. Quand elle sut qu'Isaac se préparait à bénir Esaü, elle fit couvrir Jacob des habits de ce dernier et le substitua à son frère. Esaü, désespéré de se voir supplanté par son cadet, jura de se venger quand Isaac serait mort; et Rébecca, le craignant, engagea Isaac à envoyer Jacob en Mésopotamie, pour y épouser une des filles de son oncle Laban. Depuis ce temps, l'Ecriture ne nous dit plus rien de Rébecca, sinon qu'Isaac fut mis dans le tombeau avec elle. Quoiqu'on ne puisse pas blâmer cette tendre et vertueuse mère d'avoir assuré à son fils les avantages de la primogéniture que son frère lui avait vendus, et qui dans les vues de la Providence lui étaient dévolus, l'on n'est pas obligé pour cela de justifier toutes les circonstances de cet événement et tous les moyens qu'elle y fit servir. (*Voy.* Jéhu.) Cependant saint Augustin l'excuse de mensonge, parce que son dessein ne fut pas de tromper Isaac, mais de lui faire faire ce qu'il fallait, et qu'il se fût trompé au contraire en donnant la première bénédiction à Jacob. Il est vrai aussi que, quoique aucune espèce de mensonge ne soit permise dans aucun cas, cette morale pure et sévère n'a pas toujours été également connue. On a pu se persuader innocemment, quoique faussement, que dans des affaires justes et louables il était permis de n'être pas toujours sincère. Si des saints Pères ont cru pouvoir adopter cette opinion avant que l'Eglise eût paru la rejeter, il ne faut pas s'étonner que dans les temps de la première simplicité on l'ait regardée comme véritable.

REBECQUE. *Voy.* Constant de Rebecque.

REBELLUS (Ferdinand), jésuite portugais, né à Prado en 1547, mort en 1608, est le premier théologien qui ait attaqué le probabilisme. (*Voy.* Gonzalez, Tyrse). Il enseigna longtemps la philosophie et la théologie à Evora. On a de lui un ouvrage ample et érudit sur les obligations de justice, de religion et de charité.

* REBOLLEDO (Bernardin comte de), poète espagnol, né en 1507 à Léon, d'une ancienne et illustre famille, embrassa fort jeune la profession des armes et servit quelque temps en Sicile. Nommé commandant d'une galère, il se distingua dans la guerre contre les Génois à la prise d'Oneille, de Port-Maurice et du château de Vintimille. Il reprit, en 1626, du service dans l'armée de terre, et donna de nouvelles preuves de valeur devant Nice et à la prise de Casal où il fut grièvement blessé. Il commandait en 1632 un corps de lanciers en Flandre. En 1636, il fut chargé de conduire des secours à l'empereur Ferdinand II et mérita l'estime de ce prince qui le nomma comte de l'empire, gouverneur du Bas-Palatinat et plus tard capitaine-général de l'artillerie en Allemagne. En 1649, il fut envoyé ambassadeur en Danemarck, et dans ce poste il se conduisit de manière à se concilier l'affection des Danois, et à mériter de plus en plus la confiance de son souverain. Rappelé dans sa patrie en 1691, il fut nommé président du conseil suprême de Castille, et mourut à Madrid en 1677, âgé de 80 ans. Ses différentes occupations ne l'empêchèrent pas de cultiver la littérature, et il aurait mérité un rang distingué parmi les bons poètes de sa nation, s'il n'eût pas sacrifié trop souvent au mauvais goût, mis à la mode par Gongora (*voy.* IV, 157). Ses ouvrages sont intitulés : *Selvas militares et politicas*, 1652, in-16 ; *Selvas Danicas*, 1655, in-4 ; c'est une histoire rimée du Danemarck. *Selvas sa gradas*, 1657, in-4 ; c'est une imitation des *Psaumes*, des *Lamentations* de Jérémie et du *Livre* de Job. Ce nom de *Selvas* (forêts) était nouveau, et fit fortune. Bouterweck (*voy.* II. 180,) dans son *Hist. de la littérature espagnole*, dit qu'on se trouve bien perdu dans ces *forêts* là, surtout quand on y entre avec le souvenir de l'ancienne poésie espagnole ; *Ocios* (Loisirs) 1660, in-4. La meilleure édition des *poésies* de Rebolledo est celle de Madrid, 1778, 4 vol. in-8.

** REBOUL (Henri), minéralogiste, né en 1762 à Pézénas, où il est mort, le 10 mars 1839, à 76 ans, membre correspondant de l'académie royale des sciences, dut cet honneur aux deux ouvrages suivants : *Géologie de la période quaternaire, et introduction à l'histoire ancienne*, Paris, 1833, in-8; *Essai de géologie descriptive et historique. Prolégomènes et Période primaire*, Strasbourg, 1835, in-8, avec une planche. Il est encore auteur de quelques opuscules moins importants.

REBOULET (Simon), historien, né à Avignon le 9 juin 1687, mort dans la même ville en 1752, fit de bonnes études chez les jésuites de sa patrie. Il prit du goût pour cet état, l'embrassa, et fut obligé de le quitter par défaut de santé. Il tourna alors ses études du côté de la jurisprudence, se fit recevoir avocat dans l'université d'Avignon et fréquenta assidûment le barreau. Il remplissait les fonctions d'avocat et de juge avec applaudissement, lorsque des vomissements de sang réitérés l'obligèrent d'abandonner l'une et l'autre. Peu de temps avant sa mort, l'université, dont il était membre, l'honora de la charge de primicier. Une étude plus ou moins sérieuse l'occupa toute sa vie; celle de l'histoire lui servait de délassement. Les ouvrages que nous avons de lui en ce genre sont : l'*Histoire de la congrégation des Filles de l'Enfance de Jésus-Christ*, 1734, 2 vol. in-12. Ses anciens confrères lui en fournirent les mémoires (1). Beaucoup de personnes ont dit que Reboulet n'était pas l'auteur de cette histoire, puisque, dit-on, le manuscrit avait été

(1) Cette congrégation, fondée à Toulouse en 1662 par madame de Mondonville, fut supprimée par ordre de la cour en 1686.

vu à Paris avant qu'il fût imprimé. La seconde partie de cette allégation peut être vraie; mais la première est absolument fausse. L'abbé Juliard attaqua cet ouvrage; Reboulet fit une *Réponse* pour en défendre la vérité; mais le marquis de Gardouche, neveu de madame de Mondonville, jugea que l'autorité valait mieux que les raisons, et obtint en 1738 un arrêt au parlement de Toulouse qui condamna cette *Réponse* et l'*Histoire* au feu : genre de réfutation qui n'affaiblit pas toujours la vogue d'un ouvrage, et qui fit rechercher davantage celui-ci, écrit avec art et d'une manière très-intéressante. L'on ne peut cependant s'empêcher de croire qu'il n'y ait de l'exagération dans quelques récits, et de regarder les moyens employés pour dévoiler les secrets de la maison comme peu conformes à la candeur et à la simplicité chrétienne. En vain diraiton qu'il est permis de combattre la fraude par la fraude, de découvrir par un mensonge utile et commandé des impostures funestes et odieuses; ce peut bien être là un principe de politique mondaine, mais ce ne sera jamais la morale de l'Evangile. (*Voy.* JULIARD et MONDONVILLE.); *Mémoires du chevalier de Forbin*, 2 vol. in-12, rédigés sur les manuscrits de ce célèbre marin : ils sont pleins de faits curieux dont quelques-uns sont hasardés; *Histoire de Louis XIV*, Avignon, 1742-44, en 3 vol. in-4, et en 9 vol. in-12, écrite avec trop de sécheresse. En beaucoup d'endroits, elle ressemble à une gazette; il y en a de plus ornés, et en général cette histoire se fait lire avec plus de plaisir que celle de Larrey et de La Martinière. On y trouve quelques faits altérés, parce que l'auteur écrit souvent d'après des mémoires peu sûrs, mais plus encore parce que l'esprit national a séduit l'impartialité de l'auteur. Les succès des Français sont toujours exagérés, et ceux des ennemis presque réduits à rien; *Histoire de Clément XI*, 2 vol. in-4, supprimée en France à la prière du roi de Sardaigne, dont le père (Victor-Amédée), y était maltraité. Ce prince avait persécuté les jésuites, et l'ex-jésuite Reboulet ne pouvait le peindre qu'avec des couleurs désagréables. Cette histoire est écrite d'ailleurs avec netteté et dans un assez grand détail. Lafitau a traité le même sujet, mais d'une manière moins développée. On trouve des détails sur Reboulet dans les *Mémoires de littérature* de l'abbé d'Artigny.

REBUFFE ou REBUFFI (Pierre), jurisconsulte, né à Baillargues, à deux lieues de Montpellier, en 1487, enseigna le droit avec beaucoup de réputation à Montpellier, à Toulouse, à Cahors, à Bourges, et enfin à Paris. Son mérite engagea le pape Paul III à lui offrir une place d'auditeur de rote à Rome. On voulut aussi lui faire accepter une charge de conseiller, puis de président au grand conseil et successivement une de conseiller aux parlements de Rouen, de Toulouse, de Bordeaux et de Paris; mais il préféra le repos à toutes les places. Son amour pour la vertu l'ayant engagé dans l'état ecclésiastique en 1547, il fut élevé au sacerdoce à l'âge de 60 ans. Cet habile homme mourut dix ans après, à Paris, en 1557. Il possédait le latin, le grec, l'hébreu. Sa modestie relevait son savoir. On a recueilli ses ouvrages à Lyon en 5 vol. in-fol., 1586 et années suivantes. Les principaux sont : *Praxis beneficiorum*; un *Traité de la bulle* In cœna Domini. (*Voy.* PIE V.) Des *Notes* sur les *règles de la chancellerie*; *Commentaires sur les édits des rois de France*, sur les *Pandectes*, etc. Tous ces ouvrages sont en latin, fort savants et sagement écrits, dans les bons principes de jurisprudence et de morale chrétienne.

RECARÈDE Ier, 17e roi des Visigoths en Espagne, succéda à Leuvigilde, son père, en 586. Il remporta quelques avantages sur Gontran, chef des Francs, près de Carcassonne, abjura l'arianisme à l'exemple d'Hermenigilde son frère, et fit embrasser la religion catholique à ses sujets. Ce n'est pas le seul service qu'il leur rendit; il en fut le bienfaiteur et le père. C'est par ses soins que fut assemblé le 3e concile de Tolède en 589, dont il appuya les décisions de l'autorité royale. Ce bon prince mourut en 601. Saint Léandre rend un beau témoignage à ses vertus et à son zèle. Recarède est le héros d'un poème latin de P.-J. Mayre de Salins.

RECCO (l'abbé Joseph), né en 1743 à Ripatransone, après avoir fait ses études dans sa ville natale, se rendit à Rome, et y embrassa l'état ecclésiastique. Elu, en 1794, membre de l'académie des *Forti*, il y lut la même année une dissertation intitulée : *Ercole latino*. Il dédia plusieurs ouvrages au pape Pie VI, qui avait pour lui une estime particulière. Sa santé ayant été gravement altérée par l'excès du travail, il quitta Rome, et se retira à Castelmadama; mais le changement d'air ne lui fut d'aucune utilité, et il mourut peu de temps après, en août 1801. Il avait publié : *Dell' esistenza d'una giurisdizione nella chiesa cattolica stabilita nell' autorità del Pontefice romano, e della sua sede*, Rome, 1791, in-8; *Dissertazione epistolare intorno alla celebre controversia del battesimo degli eretici fra S. Stefano et S. Cipriano*, Rome, 1791, in-8; *Discussione delle due podestà spirituale e temporale*, Rome, 1793, in-8; *Discorso politico intorno all' occultazione delle monete dello stato Pontificio, ed intorno ai modi di rimetterle in giro* (sans nom d'auteur), Rome, 1795, in-8; *Discorso sulla riprovazione della sinagoga, e sulla vocazione delle genti*, Rome, 1796, in-4. Mais les principaux ouvrages de l'abbé Recco, ceux qui devaient le placer parmi les philosophes et les publicistes, sont restés inédits, ce sont : *Analisi e confutazione de i Diritti dell' uomo, di Nicola Spedalieri*. L'impression de cet ouvrage en était déjà à la 208e page, lorsque la mort de l'auteur la fit suspendre, et elle n'a pas été reprise, bien que Recco en eût expressément chargé ses héritiers. *Dubbio se il pontifice romano possa dirsi successore nel trono de' SS. apostoli Petro e Paolo*; le plan d'un ouvrage intitulé *lo spirito della società*, et qui devait avoir cinq volumes.

RECEVEUR (Laurent), religieux de l'ordre des Minimes, fut du nombre de ceux qui accompagnèrent La Pérouse dans son voyage de découvertes. Le P. Receveur, physicien et botaniste, périt à la baie de Botanique, ainsi que dix-huit autres, notamment les frères de La Borde, qui furent massacrés par les naturels du pays. La Pérouse fit graver,

à l'endroit où son corps fut enterré, l'inscription suivante :

Hic jacet L. Receveur,
e FF. Minimis, Galliæ sacerdos Physicus,
In circum navigatione mundi;
Duce de La Pérouse.
Obiit die 17 februarii anno 1788.

(Voy. le *Journal de Paris*, du vendredi 26 juin 1789). C'était un savant très-distingué et qui avait déjà réuni d'immenses matériaux, lesquels malheureusement ont été perdus.

** RÉCHAC (le P. Jean de), dominicain, connu aussi sous le nom de Jean de Ste. Marie, né en 1604 dans un château près de Quillebeuf, de parents nobles originaires de l'Aquitaine, prit à 14 ans l'habit à Paris dans le couvent de l'Annonciation, et y termina ses études avec succès. Il enseigna le grec et l'hébreu dans la maison de son ordre à Bordeaux; et en 1630 ses supérieurs l'avaient désigné pour la première chaire de théologie à Toulouse; mais il obtint la permission de s'embarquer pour l'île de Chio d'où il se rendit à Constantinople, où il donna des preuves de son zèle pour la propagation des vérités chrétiennes. De retour à Paris, il fut attaché quelque temps au noviciat général, puis mis à la tête de différentes maisons dans lequelles il fit régner avec la régularité le goût des saintes lettres. Elu visiteur d'une partie des maisons de son ordre en France, il prêcha dans plusieurs provinces avec le plus grand fruit. Il venait de prêcher le carême à Saint-Symphorien près de Lyon, lorsqu'épuisé de fatigues, il y mourut, le 9 avril 1660, dans sa 56ᵉ année. Outre un assez grand nombre d'ouvrages manuscrits dont on trouve la liste dans Echard, II, 556, on a de ce religieux plusieurs ouvrages ascétiques et des vies de saints; mais on doit mentionner spécialement la *Vie de St. Dominique, avec la fondation de tous les couvents et monastères de son ordre en France et dans les Pays-Bas*, Paris, 1647, in-4. On y joint les *Vies des saints canonisés et des béatifiés de l'ordre des frères prêcheurs*; 1647-50, 2 vol. in-4. Cet ouvrage, devenu rare, peut être lu avec fruit par les personnes pieuses qui tiennent moins à la forme du style un peu vieilli, qu'au fond des choses. La *Vie de Ste. Catherine de Sienne*, 1647, in-12.

RECHENBERG (Adam), théologien protestant, né à Meissen dans la Haute-Saxe, en 1642, fut professeur en langues, en histoire, puis en théologie à Leipsig, où il mourut en 1721, après avoir été marié quatre fois. On a de lui : quelques *Livres de controverse*; des *Editions* d'Athénagore, des *Epîtres* de Roland des Marets, de l'*Obstetrix animarum* du docteur Edmond Richer, Leipsig, 1708, in-12, et de l'*Historiæ nummariæ scriptores*, ibid., 1692, ou 1695 2 vol. in-4; *Fundamenta religionis prudentium*, dans le *Syntagma dissertationum philologicarum*, Rotterdam, 1699, in-8, et 1708, in-12.

* RECHENBERG (Charles-Othon), fils du précédent, né à Leipsig en 1689, devint professeur en droit l'an 1711, fut décoré du titre de conseiller, et mourut en 1751. Ses ouvrages sont : *Institutiones jurisprudentiæ naturalis; Institutiones juris publici; Regulæ juris privati*.

* RECUPERO (Alexandre), savant numismate, naquit vers 1740, à Catane dans la Sicile, d'une famille noble. Un duel l'obligea de quitter son pays; ayant changé son nom contre celui d'Alexis Motta, il visita les principales villes d'Italie et s'établit à Rome, où il se livra entièrement à l'étude de la numismatique, et mourut en 1803. La riche collection de *médailles consulaires*, qu'il avait formée, a été acquise pour le cabinet du roi de Danemarck. On trouve des détails sur cette collection dans une lettre écrite par Recupero à M. de Saint-Vincens, imprimée dans le *Magasin encyclopédique*, 1797, tom. I, 340. Ce numismate a laissé en manuscrit divers ouvrages. — RECUPERO (dom Joseph), son frère, chanoine de Catane, avait fait une étude spéciale des phénomènes de l'Etna, dont il se proposait de publier l'histoire, lorsqu'il mourut en 1787. Ses manuscrits furent achetés par le prince de Biscari; mais les événements retardèrent l'impression d'un ouvrage impatiemment attendu par les savants; ce n'est qu'en 1815 qu'a paru la *Storia naturale e generale dell' Etna*, Catane, 2 vol. in-4, fig.

REDI (François), savant naturaliste, né à Arezzo en 1626, d'une famille noble, devint premier médecin des grands-ducs de Toscane, Ferdinand II et Côme III. Il travailla beaucoup au *Dictionnaire* de l'académie de la Crusca, dont il était membre; mais il se signala surtout par ses recherches dans la physique et dans l'histoire naturelle. Cet habile naturaliste fut trouvé mort dans son lit, le 1ᵉʳ mars 1697, à 71 ans. Quoiqu'il fût sujet à plusieurs maladies, entre autres à l'épilepsie, il ne voulut jamais abandonner l'étude. On a de lui : des *Poésies* estimées de ses compatriotes et d'excellents ouvrages de philosophie et d'histoire naturelle. Son *Bacco in Toscana* est un poëme agréable qu'il a accompagné de notes savantes. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Venise en 1712, 6 vol. in-8, et à Naples, 1741-42, 6 vol. in-4. L'édition de Milan, 1809-11, 9 vol. in-8, fait partie de la collection des classiques italiens. Une partie des ouvrages de Redi ont été traduits en latin et imprimés à Leyde, 1729, 3 vol. pet. in-12; ce sont ceux qui concernent l'histoire naturelle. On a imprimé séparément : ses *Expériences sur la génération des animaux*, Florence, 1668, in-4; en latin, à Amsterdam, 1688, 2 vol. in-12. Il y combat le faux système de la génération des insectes par la pourriture. *Observations sur les vipères*, 1664, et en latin, 1678; *Expériences sur les choses naturelles qu'on apporte des Indes*, 1671, in-4; en latin, Amsterdam, 1685. Il ne s'y montre guère prévenu en faveur des remèdes étrangers. Redi ne haïssait rien tant que la multitude des médicaments dont on accable ordinairement les malades; sa méthode était simple.

* REDING (Aloys, baron de), landamman suisse, né en 1755, entra dans sa jeunesse au service d'Espagne, et parvenu au grade de colonel prit sa retraite en 1788, et vint habiter le canton de Schwitz, dont sa famille était une des plus distinguées. Lors de l'invasion des Français en 1798, à la tête des milices de Schwitz, il osa leur livrer bataille le 2 mai, força leur ligne et parvint à les repousser de la plaine de Morgarten, déjà fameuse

par la victoire remportée par les Suisses en 1515 sur les Autrichiens, sous la conduite d'un de ses ancêtres Rodolphe Reding de Biberegg. Dans l'impossibilité de prolonger une lutte trop inégale, il conseilla d'accepter la capitulation honorable que proposait le général Schauenbourg. Il prit ensuite une part très-active aux troubles qui agitèrent son pays, et devint en 1801 chef du gouvernement central avec le titre de premier landamman de l'Helvétie. Pendant qu'il était le plus occupé de régler les intérêts de sa patrie, il fut destitué par suite des intrigues du parti qui lui était opposé. Il se remit alors à la tête des milices de Schwitz, et remporta plusieurs avantages sur ses adversaires. La France intervint dans cette guerre civile, et Reding, arrêté par ordre du général Ney, fut détenu dans la forteresse d'Arbourg jusqu'à la pacification. Elu, en 1801, landamman du canton de Schwitz, il assista, en cette qualité, à la diète de Fribourg en 1809. Après les désastres de la France en 1812 et 1813, il fut envoyé par les cantons près des souverains alliés. On croit qu'il ne fut point étranger au passage du Rhin, qui s'effectua peu après sur le territoire suisse. Reding mourut à Schwitz dans les premiers jours de février 1818.

* REDORTE (Maurice-Matthieu, comte de la), pair de France, grand-croix de la légion-d'honneur, né en 1769 à Saint-Affrique, département du Tarn, était à peine âgé de 16 ans, lorsque, nommé sous-lieutenant dans la légion de Luxembourg, il s'embarqua pour les Indes. De retour en France en 1789, il entra lieutenant au régiment royal-dragons, et devenu capitaine dans le même corps, fit, en cette qualité, les campagnes de 92 à 96 à l'armée du Rhin. Employé comme adjudant-général à l'armée du Nord, sous les ordres de Macdonald, il le suivit en Italie où il se distingua particulièrement à la prise de Terracine et d'Otricoli. En 1799, élevé au grade de général de division, il fit en cette qualité toutes les guerres de l'empire, et se signala sur les champs de bataille en Autriche, en Prusse et en Pologne. Envoyé en Espagne, il y soutint sa réputation et se couvrit de gloire à la bataille de Tudela. Rentré en France après les revers de nos armées, il fut nommé, en 1817, commandant de la 19e division militaire, où il laissa les plus honorables souvenirs. Ses services furent récompensés par la dignité de pair de France. Il est mort le 1er mars 1833.

** REDOUTÉ (Pierre-Joseph), célèbre peintre de fleurs, né en 1759 à St.-Hubert, dans le pays de Liége, reçut de son père, artiste distingué, les premières leçons de dessin, et en profita si bien, qu'à l'âge de quatre ans il crayonnait déjà de petits tableaux de genre. A treize ans, il quitta sa famille pour visiter la Flandre et la Hollande, et trouva dès lors dans son talent naissant des ressources suffisantes pour vivre honorablement. Arrivé à Paris pour s'y perfectionner par l'étude des modèles et la fréquentation des maîtres, il y connut le botaniste L'héritier (*voy.* ce nom, IV, 483), qui, frappé de sa facilité à peindre les fleurs, le décida sans peine à se consacrer exclusivement à ce genre dans lequel il devait obtenir une réputation si brillante. Il accompagna L'héritier à Londres, où il dessina une partie des figures du *Sertum anglicum*. La reine Marie-Antoinette venait de le nommer dessinateur de son cabinet, lorsque la révolution éclata. En 1792, il obtint le titre de dessinateur de l'académie des sciences. L'année suivante, après un brillant concours, il fut chargé de continuer la magnifique collection de plantes et d'animaux peints d'après nature sur vélin, et qui est déposée au musée d'histoire naturelle. A la création de l'institut, il en devint le dessinateur en titre. En 1805, peintre de fleurs de l'impératrice Joséphine, il obtint en 1831, le même emploi près de la reine Marie-Amélie. Il mourut à Paris, le 20 juin 1840. C'est à Redouté que l'on doit les figures de la plupart des beaux ouvrages de botanique publiés depuis quarante ans par Ventenat, Desfontaines, de Candolle, Michaux, Bonpland, etc.; mais il doit principalement sa réputation à sa belle *Collection de liliacées*, 1802-16, 8 vol. in-fol., contenant 486 pl., et à ses *Roses*, 1817-24, 3 vol. in-fol., 168 pl, sans compter le frontispice. M. Bouchard a publié une *Notice nécrologique sur Redouté*, in-8.

* RÉES (Abraham), savant anglais, né vers 1743 dans le nord du pays de Galles, d'un ministre de l'évangile, professa les mathématiques à l'institution d'Hoxton près de Londres où il avait terminé ses études, et après avoir rempli cette chaire pendant vingt ans, passa comme professeur de théologie au collége d'Hackney, où il demeura jusqu'en 1795. Rées, non moins recommandable par ses vertus que par son savoir, est mort le 9 juin 1825, avec la réputation d'un des savants les plus distingués de l'Angleterre. Son principal ouvrage et le plus connu a pour titre : *The new encyclopedia, or universal dictionnary of arts, sciences and litterature*, Londres, 1802-21, 45 vol. gr. in-4. Composé sur le plan de notre *encyclopédie* et du grand *dictionnaire de Chambers*, cet ouvrage qui jouit d'une haute estime en Angleterre, dénote un immense savoir. Rées était membre de la société royale de Londres, et de plusieurs autres corps savants.

REESENDE. *Voy.* RESENDE.

* REEVE (Clara), romancière anglaise, née vers 1725 à Ipswich, où elle mourut en 1803, était fille d'un ecclésiastique anglican, qui lui inspira de bonne heure le goût de l'étude des langues et de l'histoire. Sa mère, devenue veuve, alla se fixer à Colchester; miss Clara l'y suivit avec deux de ses sœurs. C'est là qu'elle commença à se faire connaître (1772) par une traduction anglaise de l'*Argenis* de Barclay, qu'elle publia sous ce titre le *Phœnix*. Elle composa ensuite des *romans*, dont le meilleur ou celui qui a eu le plus de vogue, est : *The champion of Virtute* qui parut en 1777, et fut réimprimé sous le titre de *The old english Baron* (le Vieux baron anglais); il a été traduit en français par La Place. Ce roman fut suivi d'un assez grand nombre d'autres, dont à part les *Deux mentors*, également traduits par La Place, aucun n'est connu en deçà de la Manche. Walter-Scott a consacré une *Notice* à miss Reeve, dans le tome 3 de sa *Biographie des romanciers célèbres*.

* REEVE (Joseph), prêtre catholique anglais,

entra fort jeune dans la société des jésuites, et y professa les humanités avec distinction. Renvoyé en Angleterre pour y exercer les fonctions de missionnaire, il devint chapelain de lord Clifford, et dès lors partagea son temps entre l'étude et les travaux du saint ministère, qu'il exerça avec le plus grand zèle jusqu'au moment où il perdit la vue. Il avait alors 75 ans, et il mourut le 20 mai 1820, à 87 ans. On lui doit : un *Abrégé de la Bible*, en 2 vol. in-12; c'était dans le principe une traduction libre de l'*Abrégé de Royaumont*, mais depuis il refondit entièrement l'ouvrage qui a été très-souvent réimprimé; des *Sermons*, 2 vol. plus recommandables pour la solidité que pour l'élocution; *Tableau abrégé de l'histoire de l'Eglise*, 3 vol. in-12. Reeve s'est attaché particulièrement à ce qui regarde l'église d'Angleterre, et à réfuter les assertions inexactes des protestants anglais. Des *Poésies latines et anglaises* sur divers sujets.

REGA (Henri-Joseph), docteur et professeur primaire de la faculté de médecine à Louvain sa patrie, où il naquit en 1690. Il s'est distingué autant par ses vertus chrétiennes, surtout par sa grande charité à secourir les pauvres, que par sa science. Lorsque ses occupations ne lui laissaient pas le loisir de visiter les malades indigents, il y envoyait d'autres médecins et se faisait rendre compte de l'état où ils les trouvaient. Il fut décoré deux fois du rectorat de l'université. Sa trop grande application le conduisit au tombeau l'an 1754, âgé de 64 ans. L'archiduchesse Marie-Elizabeth, gouvernante des Pays-Bas, l'avait honoré du titre de son médecin. On a de lui : *De sympathia, seu de consensu partium corporis humani*, Harlem, 1621, et Leipsig, 1762, in-12, ouvrage savant, et qui lui fit une grande réputation; *De urinis tractatus duo*, Louvain, 1732; Francfort, 1761, in-8; *Accurata methodus medendi per aphorismos proposita*, Louvain, 1737; Cologne, 1767, in-4; *Dissertatio medica de aquis mineralibus fontis marimontensis*, Louvain, 1740, etc.

* REGANHAC (Géraud Valet de), littérateur, né à Cahors en 1719, partagea sa vie entre l'étude et les soins qu'il devait à sa famille. Ayant remporté plusieurs prix à l'académie des *Jeux floraux*, cette société célèbre s'empressa de l'admettre au nombre de ses membres. Il s'est exercé particulièrement dans le genre lyrique, et quelquefois il l'a fait avec succès. Outre ses *Études lyriques*, *d'après Horace*, 1775, in-8, on lui doit une trad. des *Odes* du poète latin, 1781, 2 vol. in-12, à laquelle il a joint ses pièces couronnées aux jeux floraux. Reganhac est mort en 1784, à l'âge de 65 ans. Un de ses fils a publié un *Eloge* de Louis XII, 1782, et a été couronné en 1787, par l'académie de Montauban, pour un *Eloge* de *J. Lefranc de Pompignan*.

* REGEMORTES (Louis de), ingénieur, hollandais d'origine, fut employé sous Vauban aux fortifications de New-Brisach; chargé en 1719 des projets et de l'exécution du canal du Loing qu'il rendit navigable dès 1725, il obtint trois ans après la direction générale du canal d'Orléans auquel il fit de nombreuses améliorations. — Louis, son second fils, premier ingénieur des turcies et levées, entreprit, en 1753, la construction du pont de Moulins, remarquable par sa beauté, et qui lui fit d'autant plus d'honneur qu'il lui avait fallu vaincre de très-grandes difficultés pour le fonder solidement. Trois ponts de pierre et un de bois s'étaient écroulés à Moulins en moins de 40 ans, et aucun homme de l'art n'osait se charger de cette entreprise. Il a fait connaître le détail des moyens qu'il a employés dans sa *Description d'un nouveau pont de pierre construit sur la rivière d'Allier à Moulins*, Paris, 1771, in-fol. Cet habile ingénieur mourut en 1776.

RÉGILLIEN (Quintus-Nonius-Regillianus-Augustus), un des tyrans qui troublèrent l'empire sous Gallien, était Dace d'origine, et parent, à ce qu'on croit, du roi Décébale, vaincu par Trajan. Il s'éleva sous Valérien aux premiers emplois militaires. Il commanda en chef dans l'Illyrie, sous Gallien, et remporta en 260 des victoires signalées dans la Haute-Mœsie. Les peuples, mécontents de Gallien, l'élurent empereur. On prétend qu'il dut en partie son élévation au nom qu'il portait. Ce nom, qui en latin a des rapports avec celui de *roi*, parut d'un augure favorable à des officiers qui soupaient ensemble, et le lendemain ils le revêtirent de la pourpre. Régillien se préparait à marcher contre les Sarmates, lorsqu'à la fin d'août 263 il fut tué par ses soldats, de concert avec les peuples d'Illyrie, qui craignaient d'éprouver de nouveau la cruauté de Gallien. Ce prince avait du courage et de grandes qualités.

REGILLO. *Voy.* Pordenone.

REGINALD (Valère), jésuite, né en 1543, aux Usiés, dans la Franche-Comté, mort le 14 mars 1623, après avoir enseigné la philosophie à Bordeaux, à Pont-à-Mousson et à Paris, et la théologie à Dole. On a de lui : *Praxis fori*, Cologne, 1623. Saint François de Sales en recommande la lecture dans son *Avertissement aux confesseurs*.

REGINALD (Antoine), dominicain, mort à Toulouse en 1676, se distingua par ses ouvrages. Les principaux sont : un petit *Traité théologique sur la célèbre distinction du sens composé et du sens divisé*; un gros volume *De mente Concilii Tridentini, circa gratiam per se efficacem*, 1706. in-fol. Il s'y montre un des plus ardents défenseurs de la doctrine, qu'il regarde comme celle de saint Thomas et de saint Augustin.

REGINON, abbé de Prum, de l'ordre de Saint-Benoît, mort l'an 915 dans le monastère de Saint-Maximin à Trèves, comme il résulte de l'ouverture de son tombeau faite l'an 1581, a mérité par son savoir que son nom fût consacré dans les fastes de l'Eglise. On a de lui : une *Chronique*, utile pour l'Histoire de l'Allemagne, publiée pour la première fois à Mayence en 1521. On la trouve dans les *Historiens d'Allemagne*, de Pistorius, tome 1er, édition de Francfort, 1583. La chronique de Reginon commence à J.-C., et finit à l'an 907; elle a été continuée jusqu'à l'an 972. Un recueil de canons et de règlements ecclésiastiques, intitulé : *De disciplinis ecclesiasticis, et de religione christiana libri duo.* Il composa cet ouvrage à la sollicitation de Ratbode, archevêque de Trèves, dans la ville duquel il s'était retiré après avoir été obligé de quitter son abbaye en 899. Baluze a donné en 1671, in-8, une excel-

lente édition de ce recueil, avec des notes pleines d'érudition. On conserve dans la bibliothèque de Brême une *Lettre* de Réginon à Ratbode, sur l'institution du chant; à la suite de cette lettre il y a une partie de l'office divin avec les notes du chant de ce temps-là. On trouve la *Vie de Réginon* au tome 6 de l'*Hist. litter. de France.*

REGIO-MONTAN. *Voy.* MULLER (Jean).

REGIS (saint Jean-François), né d'une famille noble de Languedoc en 1597, entra chez les jésuites. Ayant demandé plusieurs fois inutilement la permission de passer chez les sauvages du Canada, il s'attacha à convertir les hérétiques, à ramener à Dieu les pécheurs et à diriger les âmes dans les voies du salut. Son zèle fut couronné des plus grands fruits dans le Languedoc et dans les provinces voisines, où il forma plusieurs établissements de piété. Consumé de travaux et d'austérités, il mourut à la Louvesc, village du Dauphiné, en 1640. Clément XII le canonisa en 1737. Sa *Vie* a été écrite en français par le père d'Aubenton, in-8. On trouve à la fin de la copie des témoignages authentiques qui réfutent la fable imaginée sur sa prétendue sortie de la société des jésuites. On peut consulter aussi *Les saints enlevés et restitués aux jésuites* (saint François-Xavier et saint François Régis), par Jean-Joseph Petit-Didier, Luxembourg, 1738, in-12.

REGIS (Pierre-Sylvain), philosophe cartésien, né à la Salvetat de Blanquefort dans le comté d'Agenois, en 1632, vint achever ses études à Paris, et fut disciple de Rohault. Il alla ensuite à Toulouse, où il établit des conférences publiques sur la philosophie. Il parlait avec facilité, et avait surtout le don de mettre les manières abstraites à la portée de ses auditeurs. L'ancienne philosophie fit bientôt place à la nouvelle, et les Toulousains, touchés des instructions et des lumières que Régis leur avait apportées, lui firent une pension. Le marquis de Vardes, exilé en Languedoc, passa de Toulouse à Montpellier en 1671. Régis qui avait en lui un disciple zélé, l'y accompagna et y fit des conférences qui obtinrent tous les suffrages. Régis vint à Paris en 1680, et y eut les mêmes applaudissements qu'à Montpellier et à Toulouse. Après avoir soutenu plusieurs combats pour Descartes, il entra dans l'académie des sciences en 1699, et mourut en 1707 chez le duc de Rohan, qui lui avait donné un appartement dans son hôtel. Ses ouvrages sont : *Système de philosophie, contenant la logique, la métaphysique et la morale*, 1690, 3 vol. in-4. C'est une compilation judicieuse de différentes idées de Descartes, que l'auteur a développées et liées; mais ces idées n'étant plus à la mode, cet ouvrage ne peut être aujourd'hui que d'un très-petit usage. Un livre intitulé : *Usage de la raison et de la foi*, in-4; une *Réponse* au livre du célèbre Huet, intitulé : *Censura philosophiæ cartesianæ*, in-12 (*voy.* Huet); une autre *Réponse* aux *Réflexions critiques* de du Hamel, 1691, in-12; des *Ecrits* contre le père Malebranche, pour montrer que la grandeur apparente d'un objet dépend uniquement de la grandeur de son image tracée sur la rétine; une *Dissertation* sur cette question : *Si le plaisir nous rend actuellement heureux?* 1694, in-4.

RÉGIS (Pierre), né à Montpellier en 1656, docteur en médecine dans l'université de cette ville, se rendit de bonne heure à Paris. Il s'y acquit l'estime de Du Verney, de Lemery, de Pellisson, de Despréaux, de Perrault, de Ménage, etc. De retour à Montpellier, il y pratiqua la médecine avec succès jusqu'en 1685, que la révocation de l'édit de Nantes l'obligea de se retirer avec sa famille à Amsterdam. Il y mourut d'un abcès dans l'estomac, en 1726, à 70 ans. Ses ouvrages sont : une *Edition* des *Œuvres posthumes* du savant Malpighi, 1698, in-4; des *Observations sur la peste de Provence*, 1721, in-12; il retoucha tous les articles de *médecine* et de *botanique* du *Dictionnaire* de Furetière, de l'édition de Basnage, sieur de Beauval. On peut voir la liste de ses ouvrages dans le tom. 3, pag. 8, des *Mémoires* de *Nicéron*.

RÉGIS (Jean-Baptiste), jésuite français, missionnaire à la Chine et habile géographe, travailla avec plusieurs de ses confrères à la carte générale de la Chine, et donna, sur la manière dont fut conduite cette importante opération, des détails qui nous ont été transmis par Duhalde, dans sa *Description de la Chine*. On a de Régis une traduction latine du *I-king*, à laquelle il a joint d'amples éclaircissements et de savantes *notes*. La bibliothèque du roi possède une copie de ce précieux ouvrage. On sait que le P. Régis prit part en 1724 aux discussions que les missionnaires eurent à soutenir devant l'empereur Young-Tching, relativement à la proscription du christianisme à la Chine; mais on ignore l'époque de sa mort, ainsi que celle de sa naissance.

RÉGIS (Joseph-Charles de), jésuite et neveu du précédent, né en 1718 à Istres, alla régenter en 1736 les basses classes au collége de Dole, enseigna ensuite la rhétorique à Marseille, et occupa cette chaire jusqu'à l'extinction de la société. Retiré depuis dans sa ville natale, avec un de ses frères, ex-jésuite comme lui, il y mourut, le 12 mars 1777. Il est auteur de quelques pièces de théâtre à l'usage des colléges (*le Lazare*, *Venance*, *Hercule*, *le Testament de l'avare*, *les fêtes Marseillaises*, etc.)

RÉGIS (l'abbé Pierre), né en 1747 à Roburento dans la province de Mondovi, porta de bonne heure l'habit ecclésiastique; et, après avoir fait ses études au séminaire de son diocèse, alla prendre ses degrés à Turin. Trois ans plus tard il fut admis au nombre des docteurs agrégés de la faculté de théologie, et nommé répétiteur au collége des Provinces. Il obtint ensuite la chaire d'écriture sainte et de langues orientales. L'université ayant été fermée en 1794, par suite des événements politiques, ne fut rouverte qu'en 1799; mais comme, dans la nouvelle organisation, les cours de théologie ne faisaient plus partie de l'enseignement universitaire, l'abbé Régis fut appelé d'abord à la chaire de philosophie, puis, en 1800, à celle de droit naturel et de droit des gens. Il obtint sa retraite en 1805, et mourut le 21 novembre 1820. On a de lui : *Moses legislator, seu de mosaïcarum legum præstantia*, Turin, 1799, in-4. Dans cet ouvrage l'auteur défend l'autorité des livres sacrés contre les attaques de Bolingbroke, de Boulanger, de Fréret, etc. *De Judæo cive libr. III.*

1793, 2 vol. in-8; *De re theologica, ad Subalpinos*, 1794, 3 vol. in-8. — REGIS (J.-G.), ecclésiastique allemand, mort en 1830, à Leipsig, fut un prédicateur très-distingué, et dont on a un grand nombre de *Sermons* imprimés.

RÉGIUS ou LE ROY (Urbain), né à Langenargen, sur le lac de Constance, étudia à Ingolstadt et y enseigna avec succès. Plusieurs gentilshommes lui confièrent la conduite de leurs enfants, sans en excepter le soin qui regardait la dépense; mais ces jeunes gens s'endettèrent. Comme Régius était leur caution, il fit une espèce de banqueroute, et fut obligé de s'enrôler. Son professeur Eckius le dégagea et le réconcilia avec les Muses. Il reçut à Ingolstadt la couronne d'orateur et de poète, de la main même de l'empereur Maximilien; quelque temps après, il fut fait professeur de rhétorique et de poésie. Son penchant pour le luthéranisme l'obligea de se retirer à Augsbourg, où il fonda une église protestante. Il fut quelque temps zuinglien, ensuite fougueux luthérien. Régius s'attacha en 1530 au duc de Brunswik, qui le fit surintendant des églises de Lunebourg. Il mourut à Zell en 1541. Ses *Ouvrages* ont été imprimés en 1562, 3 vol. in-fol. Les deux premiers sont consacrés aux écrits latins, et le dernier aux écrits allemands. Il y a de l'érudition dans les uns et dans les autres, mais peu de justesse et de modération.

REGIUS ou DU ROI (Henri), né à Utrecht en 1598, se rendit habile dans la médecine et en devint professeur à Utrecht en 1638. Sa passion pour le cartésianisme lui suscita de fâcheuses affaires de la part de Voëtius et des autres adversaires de Descartes, qui manquèrent de lui faire perdre sa chaire. Si Regius fut un des premiers sectateurs du cartésianisme, il en fut aussi l'un des premiers déserteurs. Descartes ayant refusé d'approuver quelques sentiments particulier de son disciple, celui-ci renonça aux opinions de son maître. Regius finit sa carrière en 1679. Ses principaux ouvrages sont : *Physiologia*, Utrecht, 1641, in-4; *Fundamenta physica*, 1646, in-4. Il en donna une nouvelle édition sous le titre de *Philosophia naturalis*, en 1661, in-4. Cet ouvrage a été traduit en français, Utrecht, 1686. On accusa Regius d'avoir dérobé à Descartes une copie de son *Traité des animaux*, et de l'avoir ensuite presque toute insérée dans cet ouvrage. *Praxis medica*, etc. 1657, in-4, c'est le meilleur de ses écrits; *Explicatio mentis humanæ*, Utrecht, 1659, in-4; *Hortus academicus ultrajectinus*. Tous ses ouvrages de médecine ont été réunis et imprimés à Utrecht en 1668, in-4.

REGNARD (Jean-François), poète comique, naquit à Paris en 1647, d'un marchand qui demeurait sous les pilliers des Halles, et qui cependant lui laissa une fortune assez considérable. Sa passion pour les voyages se déclara presque dès son enfance. Il parcourut d'abord l'Italie, y joua, et ses gains furent si considérables, que les frais de ses voyages payés, il lui resta encore dix mille écus. A son retour, il s'embarqua avec une femme nommée Elvire, à Gènes, sur un bâtiment anglais qui allait à Marseille, et qui fut pris par deux vaisseaux algériens; l'équipage fut conduit à Alger. Regnard avait du talent pour la cuisine, art qu'il avait exercé pour satisfaire son amour pour la bonne chère. Il fut fait cuisinier du maître dont il était devenu l'esclave. Il s'en fit aimer; mais sa bonne mine et ses manières prévenantes lui gagnèrent aussi le cœur des femmes favorites de son maître. Il écouta leur passion, fut découvert et livré à la justice. Il allait être puni selon les lois, qui veulent « qu'un chrétien trouvé avec une mahométane expie son crime par le feu, ou se fasse mahométan. » Le consul de la nation française, qui avait reçu depuis peu une somme considérable, s'en servit pour l'arracher au supplice et à l'esclavage. Regnard devenu libre, retourna en France, emportant avec lui la chaine avec laquelle il avait été attaché. Le 26 avril 1681, il partit de nouveau de Paris pour visiter la Flandre et la Hollande, d'où il passa en Danemarck et ensuite en Suède. Le roi de ce dernier pays lui conseilla de voir la Laponie. Notre voyageur s'embarqua à Stockholm, avec deux autres Français, passa jusqu'à Tornéo et pénétra jusqu'à la mer Glaciale. S'étant arrêté lorsqu'il ne put aller plus loin, il grava ces quatre vers sur une pierre et sur une pièce de bois.

> Gallia nos genuit : vidit nos Africa; Gangem
> Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem :
> Casibus et variis acti terrâque marique,
> Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis.

On trouve la traduction suivante de ces vers dans le Cours de littérature de Laharpe :

> Nés Français, éprouvés par cent périls divers,
> Le Gange nous a vus monter jusqu'à ses sources,
> L'Afrique affronter ses déserts,
> L'Europe parcourir ses climats et ses mers;
> Voici le terme de nos courses,
> Et nous nous arrêtons où finit l'univers.

De retour à Stockholm, Regnard en partit le 3 octobre 1581 pour aller en Pologne. Après avoir visité les principales villes de ce royaume, il passa à Vienne, d'où il revint à Paris après un voyage de deux années. Il y acheta une charge de trésorier de France au bureau des finances de Paris, et établit au bout de la rue de Richelieu sa demeure qui devint le rendez-vous des amateurs de la bonne chère : il eut souvent au nombre de ses convives les princes de Condé et de Conti. Il possédait la terre de Grillon près de Dourdan, à 11 lieues de Paris. C'est là que dans la belle saison, il s'abandonnait à une vie sensuelle et délicate, dans la compagnie de quelques épicuriens choisis; et à force de rechercher le plaisir, il en éprouva le plus désespérant dégoût. Ce philosophe voluptueux, cet homme en apparence si gai, mourut de chagrin en 1709, à 62 ans. On prétend même qu'il avança ses jours, et qu'il mourut d'une médecine prise à la suite d'une indigestion. La meilleure édition de ses *OEuvres*, est celle de Paris, 1770, 4 vol. in-12 (1). Le premier

(1) Depuis la publication de ce *Dictionnaire*, il a paru plusieurs éditions des *OEuvres* de Regnard, très-supérieures à celle que l'abbé Feller regardait comme la meilleure; nous citerons celles que préfèrent les amateurs, Paris, 1789-90, 6 vol. in-8, avec des avertissements et des remarques sur chaque pièce par Germ. Garnier; c'est la première édition complète de cet excellent comique—Paris, P. Didot, 1820, 4 vol. in-8, de la *Collection* des meilleurs ouvrages de la langue française—Paris, Crapelet, 1822, 6 vol. in-8, avec des variantes et des notes.

vol. contient la relation de ses *voyages* en Flandre, en Hollande, en Danemarck, en Suède, en Laponie, en Pologne et en Allemagne. Il n'y a que la relation de son voyage en Laponie qui mérite de l'attention; le reste est fort peu de chose. L'auteur n'avait composé ses relations que pour s'amuser; il ne comptait pas les publier. Le second vol. renferme les pièces suivantes : *La Provençale*, *œuvre posthume*. C'est une historiette où Regnard fait le récit des aventures qu'il eut dans le voyage sur mer où il fut pris et mené à Alger; il contient quelques particularités de sa vie. On trouve ensuite ses pièces de théâtre, qui l'ont mis dans la classe des meilleurs poëtes comiques. La plus connue de ses pièces et la plus souvent représentée, est *Le Joueur* (1). Ce poëte connaissait le caractère qu'il avait tracé. Il était joueur, et joueur heureux. La gaieté est le caractère dominant des comédies de Regnard; il excelle dans le comique noble ainsi que dans le familier : mais sa versification n'est pas toujours correcte; et ce qui fait la matière d'un reproche plus grave, quoique commun à presque tous les poëtes comiques, c'est que la bonne morale y est souvent blessée. « J'aurais trop d'avantage, dit un » philosophe célèbre (J.-J. Rousseau), si je vou» lais passer de l'examen de Molière à celui de » ses successeurs, qui n'ayant ni son génie, ni sa » probité, n'en ont que mieux suivi ses vues inté» ressées, en s'attachant à flatter une jeunesse dé» bauchée et des femmes sans mœurs.......... Re» gnard, plus modeste, n'en est pas moins dan» gereux. C'est une chose incroyable qu'avec l'a» grément de la police, on joue publiquement au » milieu de Paris une comédie où, dans l'appar» tement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, » son neveu, l'honnête homme de la pièce, s'oc» cupe, avec son digne cortége, de soins que les » lois paient de la corde :...... faux acte, supposi» tion, vol, fourberie, mensonge, inhumanité; tout » y est, et tout y est applaudi.... Belle instruction » pour les jeunes gens, *nescii auræ fallacis*, qu'on » envoie à cette école, où les hommes faits ont » bien de la peine à se défendre de la séduction du » vice....! Tous nos penchants y sont favorisés, et » ceux qui nous dominent y reçoivent un nouvel » ascendant. Les continuelles émotions qu'on y res» sent nous enivrent, nous affaiblissent, nous ren» dent plus incapables de résister à nos passions, » détruisent l'amour du travail, découragent l'in» dustrie, inspirent le goût de subsister sans rien » faire. On y apprend à ne couvrir que d'un vernis » de procédé la laideur du vice, à tourner la sa» gesse en ridicule, à substituer un jargon de » théâtre à la pratique des vertus, à mettre toute » la morale en métaphysique, à travestir les ci» toyens en beaux-esprits, les mères de famille en » petites-maîtresses, les filles en amoureuses de » comédies. » (*Voy.* MOLIÈRE.) On publia, en 1783, un *Supplément aux Œuvres de Regnard contenant les pièces qu'il a données à l'ancien théâtre italien*, 2 vol. in-12. Si on avait rejeté de ce recueil les inutilités et les niaiseries, il eût été réduit à une quarantaine de pages. Les principales pièces de Regnard sont avec le Joueur : *Le Légataire universel*, *Les Ménechmes*, *Les Folies amoureuses*, *Le Distrait*, *Le Retour imprévu*, etc.

REGNAULDIN (Thomas), sculpteur, natif de Moulins, mourut à Paris en 1706, âgé de 79 ans. Il était de l'académie royale de peinture et de sculpture. Cet illustre artiste a fait plusieurs morceaux estimés. On voit de lui, dans les jardins de Versailles, l'*Automne et Faustine*; et aux Tuileries, le beau groupe représentant l'*Enlèvement de Cybèle par Saturne*, sous la figure du *Temps*.

REGNAULT (Noël), jésuite, né à Arras en 1683, mourut à Paris en 1762. L'étude de la philosophie ancienne et moderne remplit ses soins et sa vie, après les devoirs de la piété. On a de lui : *Entretiens physiques*, d'abord en 3 vol. in-12, ensuite en 5. Les jeunes écoliers qui veulent savoir un peu plus de physique qu'on n'en apprend communément dans les colléges trouveront dans cet ouvrage de quoi se satisfaire. Il est écrit avec beaucoup d'ordre, de clarté, et tout l'intérêt que les matières comportent. *Origine ancienne de la physique nouvelle*, 1734, 3 vol. in-12. L'auteur, dans cet ouvrage, enlève à plusieurs physiciens fameux la gloire de beaucoup de découvertes et fait voir que, par une suffisance ingrate, nous nous parons des dépouilles de nos aïeux en les déprisant. Georges Paschius et M. Dutens ont démontré la même chose, l'un dans son traité *De novis inventis quarum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*, l'autre dans ses *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*; *Entretiens mathématiques*, 1747, 3 vol. in-12; *Logique en forme d'entretiens*, 1742, in-12. Elle n'a pas eu autant de succès que ses *Entretiens physiques*.

* REGNAULT (l'abbé Louis-Georges), prêtre du Diocèse de Paris, est auteur d'une *Instruction pour la première communion*, 1759, in-8, et d'une *Instruction pour la confirmation*, 1767, in-8, deux ouvrages utiles et souvent réimprimés à Paris et dans les provinces.

* REGNAULT (Nicolas-François), peintre, né à Paris, a publié : *La botanique mise à la portée de tout le monde*, ou *Collection des plantes d'usage dans la médecine, dans les aliments et dans les arts*, Paris, 1774, 3 vol. gr. in-fol., ornés de 467 pl. coloriées, et quelquefois 475; ouvrage rarement complet et d'un prix fort élevé; *Les écarts de la nature*, ou *Recueil des principales monstruosités que la nature produit dans le genre animal*, Paris, 1775, in-fol., fig. coloriées, ouvrage non terminé.

* REGNAULT (......), né à Paris en 1736, mort dans cette ville en 1818, a publié une *Nouvelle*

(1) Rivière du Fresny avant fait aussi, à peu près dans le même temps, une comédie sur ce sujet, les deux auteurs s'accusèrent réciproquement de plagiat, ce qui donna lieu à cette épigramme de Gacon :

Un jour Regnard et de Rivière,
En cherchant un sujet que l'on n'eût point traité,
Trouverent qu'un JOUEUR serait un caractere
Qui plairait par sa nouveauté.
Regnard le fit en vers, et de Rivière en prose;
Ainsi, pour dire au vrai la chose,
Chacun vola son compagnon.
Mais quiconque aujourd'hui voit l'un et l'autre ouvrage,
Dit que Regnard a l'avantage
D'avoir été le bon larron.

« Il faut, dit Voltaire, se connaître peu au génie des auteurs, » pour penser que Regnard ait dérobé cette pièce à du Fresny. »

grammaire renfermant la solution des difficultés de la langue française, 1808, in-12; elle a eu plusieurs éditions, la 5e est de 1816, in-12.

* REGNAULT-DE-SAINT-JEAN-D'ANGELY (Michel-Louis-Etienne comte), né à Saint-Jean d'Angely, en 1760, reçu avocat vers 1781, fut nommé l'année suivante lieutenant de la prévôté de la marine à Rochefort. Il se fit remarquer par ses talents, et député par le tiers-état de son bailliage aux états-généraux, apporta dans cette assemblée des opinions modérées. Doué d'une élocution facile et brillante, il réunissait tous les avantages propres à le faire réussir dans la carrière qui s'ouvrait devant lui. Le *Journal de Versailles* (1), qu'il fonda, tableau fidèle des opérations de l'assemblée, représente parfaitement ses propres opinions. Cette feuille cessa de paraître, lorsque l'assemblée Constituante vint tenir ses séances à Paris; alors Regnault donna des notes pour un petit journal intitulé : le *Postillon par Calais*, résumé très-succint de chaque séance. En 1790, il dénonça l'adresse des catholiques de Nîmes, et il vota pour la réduction des pensions qui n'étaient pas toutes, à la vérité, très-légitimement acquises. Il fut partisan très-prononcé des réformes ecclésiastiques, et demanda que les évêques et les curés qui refuseraient de prêter serment à la constitution civile du clergé, fussent à l'instant remplacés. Lors des débats sur la question du droit de faire la paix ou la guerre, il soutint avec Péthion et Barnave que le roi ne devait faire aucune entreprise hostile sans le consentement de la nation, qui, par ce système, aurait été mise à la merci de l'étranger, ou livrée à la disposition de quelques factieux de l'assemblée. Le 7 mai 1791, il se réunit à ceux qui demandaient que le droit de cité dans les colonies appartînt immédiatement aux affranchis, quelle que fût leur couleur, noire ou sang mêlé. Lors du départ de Louis XVI pour Montmédy, il fit décréter toutes les mesures nécessaires pour empêcher la famille royale de continuer sa route. Regnault se jeta ensuite dans le parti feuillant, qui paraissait vouloir le maintien de la constitution et la conservation de ce qui restait de la royauté, et devint capitaine de grenadiers nationaux. Pendant la session de l'assemblée Législative, il donna plusieurs articles au *Journal de Paris;* mais il travailla plus particulièrement à l'*Ami des Patriotes*, feuille dont la liste civile faisait les frais. Echappé à la proscription du 10 août, il se tint à l'écart; mais après le 31 mai 1793, il fut découvert. Mis sous la surveillance d'un gendarme, il lui échappa et s'enfuit; mais arrêté à Douai, et jeté dans les prisons, il n'en sortit qu'après le 9 thermidor. Nommé, peu de temps après, administrateur des hôpitaux de l'armée d'Italie, ce fut alors que commencèrent ses rapports avec Bonaparte, aux destinées duquel il s'attacha et qu'il servit depuis avec un très-grand zèle. Il fut un de ceux qui contribuèrent à la révolution du 18 brumaire. Nommé conseiller d'état, Regnault vit dès lors les honneurs s'accumuler sur sa tête. A la réorganisation de l'académie française en 1803, il en fut membre; lors de la création de la noblesse, il eut le titre de comte; enfin il fut nommé au mois de juillet 1804, procureur-général près de la haute-cour; en 1810, il devint secrétaire de l'état civil de la famille impériale. Défenseur obligé de tous les projets de l'empereur, Regnault était cependant fort éloigné de les approuver toujours. Dès l'ouverture de la campagne de Russie, il prévit la chute de Napoléon, mais il ne lui en resta pas moins fidèle. Une dame anglaise, nommée Bishop, chargé de lui faire des propositions pour embrasser la cause des Bourbons, en reçut cette réponse : *Si le temps amène la catastrophe dont le gouvernement impérial est menacé, libre alors de tout engagement, je me dévouerai aux intérêts de Louis XVIII, et lui offrirai pour garant de ma conduite, les proscriptions que j'ai essuyées, et l'alliance que j'ai contractée avec une famille dévouée à ce prince lui-même* (1). Nommé, le 8 janvier 1814, commandant d'une légion de la garde nationale parisienne, le 30 mars suivant, il rejoignit à Blois l'impératrice Marie-Louise, et ne quitta cette princesse qu'après l'arrivée du commissaire des puissances alliées. Au retour de Napoléon en 1815, il reprit ses fonctions; et nommé par son départ. à la chambre des représentants, il donna une dernière preuve de son attachement à l'empereur en faisant tout ce qui dépendait de lui pour faire proclamer Napoléon II. Ayant échoué dans ses propositions, il passa en Amérique, et n'obtint de revenir en France qu'après quatre ans d'exil. Il arriva mourant à Paris, où il expira quelque heures après, le 12 mars 1819. Ses *Discours* et ses *Rapports* qui sont très-bien écrits pourraient former un gros volume.

REGNAULT. *Voy.* GUISE (dom Claude).

REGNAUT (Charles-Douin), curé du village de Bezannes près de Reims, naquit dans cette ville sur la fin du XVIIe siècle, et y devint chanoine de la collégiale de Saint-Symphorien par nomination royale. On a de lui : *Histoire des sacres et couronnements de nos rois, faits à Reims, à commencer par Clovis jusqu'à Louis XV, avec le recueil du formulaire le plus moderne qui s'observe au sacre, etc.;* — Une *Dissertation historique touchant le pouvoir accordé aux rois de France de guérir des écrouelles, accompagnée de preuves touchant la vérité de la sainte Ampoule*, et une *Relation exacte de la cérémonie du sacre et couronnement du roi Louis XV*, Reims, 1722, in-12. Regnaut avait fait un recueil d'épitaphes des hommes qui se sont distingués dans l'état et dans la robe, ainsi que dans les arts libéraux et mécaniques, auquel il a joint un abrégé des faits qui les ont rendus recommandables. Il proposa l'impression de ce recueil aux imprimeurs et libraires, les laissant maîtres d'en fixer les conditions. Cette proposition, qui se trouve dans le *Journal historique* de Verdun, mai 1721, ne fut point acceptée. Il composa ainsi sa propre épitaphe :

Isto canonicus recubat sub marmore adroso
Qui scriptor studio, munere pastor erat.

REGNIER (Mathurin), poète satirique français, neveu de l'abbé Desportes, né à Chartres, le 21

(1) Plusieurs biographes ont confondu le *Journal de Versailles* avec le *Courrier de Versailles*, journal que rédigeait Gorsas (*voy.* ce nom). Ce fut le *Courrier* qui dénonça le fameux repas des gardes-du-corps aux révolutionnaires de Paris, et qui donna le signal de l'insurrection des 5 et 6 octobre.

(1) Regnault avait épousé Mlle de Bonneuil, dont le père avait été attaché au service de *Monsieur*.

décembre 1573, mort à Rouen le 22 octobre 1613, montra dès sa jeunesse son penchant pour la satire. Son père le châtia plusieurs fois pour le lui faire perdre : punitions, prières, tout fut inutile. Ce malheureux talent lui fit des amis illustres. Le cardinal François de Joyeuse le mena à Rome avec lui, et il fit une seconde fois ce voyage avec l'ambassadeur Philippe de Béthune. Ses protecteurs lui procurèrent plusieurs bénéfices, et une pension de 2,000 livres sur l'abbaye de Vaux-Cernai. Il dévolut en même temps un canonicat de l'église de Chartres, et ne se servit de tous ces biens sacrés que pour satisfaire son goût effréné pour le plaisir. Vieux à 30 ans, il mourut à 40, entièrement usé par les débauches. On assure que sa fin fut chrétienne. On trouve dans le recueil de ses *OEuvres* seize *Satires*, trois *Epîtres*, cinq *Elégies*, des *Stances*, des *Odes*, etc. Ses satires sont ce qui fixe le plus l'attention dans ce recueil. Régnier verse son fiel sur tous ceux qui lui déplaisent, et souvent avec une licence brutale. Il a cependant quelques vers heureux et originaux, quelques saillies fines, quelques bons mots piquants, quelques expressions naïves. Son style est souvent incorrect, ses plaisanteries basses; la pudeur y est blessée en plus d'un endroit, et c'est avec raison que Boileau a dit :

> Heureux ! si ses discours, craints du chaste lecteur,
> Ne se sentaient des lieux que fréquentait l'auteur,
> Et si du son hardi de ses rimes cyniques
> Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques.

Les meilleures éditions de Régnier sont celles qui ont été publiées par M. Viollet-le-Duc en 1821, in-8, et par M. Lequien en 1822, in-8, avec le *Commentaire* de Brossette.

* REGNIER (Jacques), médecin et poète latin, né à Beaune le 6 janvier 1589, reçut le bonnet de docteur à Cahors en 1624. Outre la médecine, il possédait les langues grecque et latine, l'histoire naturelle des animaux, des poissons, des plantes et des minéraux. Il était aussi versé dans l'histoire générale et ecclésiastique. Régnier avait fait ses études dans sa ville natale, puis à Dijon, où il fut répétiteur chez un de ses parents. De là il se rendit à Besançon, et ensuite à Lyon, en vivant de son travail; les épargnes qu'il fit dans cette dernière ville, où il demeura deux ans, lui servirent pour faire un voyage à Paris. Il y donna plusieurs comédies, entre autres l'*Amphitrion* de Plaute, qui fut joué sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. S'étant rendu à Bordeaux, il y étudia sous d'habiles professeurs la médecine théorique et pratique. Il quitta bientôt cette ville et alla à Saintes, où il exerça son art avec succès. Il retourna enfin dans sa patrie, après 15 ans d'absence, y suivit la profession de médecin, et obtint beaucoup de réputation. Régnier mourut le 16 juin 1653, âgé de 64 ans. Il a écrit plusieurs ouvrages, comme un *Poëme* latin à la louange d'une dame, plusieurs *Comédies;* mais l'ouvrage qui l'a fait connaître avantageusement est un recueil de fables, intitulé : *Apologi Phædrii ex ludicris J. Regnerii, belnensis doctoris medici*, janvier, 1643, in-12 de 125 pages. Ces fables sont divisées en deux parties : la première est de 40 fables, la seconde de 60 (100). On trouve ces fables dans plusieurs catalogues des *Fables de Phèdre*, et notamment dans le Phèdre de Coustellier, 1747, et dans celui du P. Brottier, 1783 : et cela par une erreur bien singulière; car au lieu d'entendre par *Apologi Phædrii*, « Apologues dans le genre de ceux de Phè» dre, on a cru que c'était une édition de Phèdre. » Vers la fin de ses jours, il composa un autre recueil de *Fables*, plus volumineux que le premier, quoiqu'il eût mis à la fin de celui-ci : *Hic cestus artemque repono.*

RÉGNIER-DESMARAIS ou plutôt DESMARETS (François-Séraphin), naquit à Paris, en 1632, d'une famille noble, originaire de Saintonge. Il fit sa philosophie avec distinction dans le collége de Montaigu. Ce fut pendant son cours qu'il traduisit en vers burlesques la *Batrachomyomachie* d'Homère, ouvrage qui parut un prodige dans un jeune homme de 15 ans. Le duc de Créqui, charmé de son esprit, le mena avec lui à Rome, en 1662. Le séjour de l'Italie lui fut utile; il apprit la langue italienne, dans laquelle il fit des vers dignes de Pétrarque. L'académie de la Crusca de Florence prit une de ses *odes* pour une production de l'amant de Laure, et lorsque cette société fut désabusée, elle ne se vengea de son erreur qu'en accordant une place dans son sein à celui qui l'avait causée. Ce fut en 1667 qu'on lui fit cet honneur, et trois ans après l'académie française se l'associa. Mézerai, secrétaire de cette compagnie, étant mort en 1684, sa place fut donnée à l'abbé Régnier. Il se signala dans les démêlés de l'académie contre Furetière, et composa tous les *Mémoires* qui ont paru au nom de ce corps. L'abbé Régnier eut plusieurs bénéfices, entre autres l'abbaye de Saint-Laon de Thouars. On prétend qu'il aurait été évêque, sans sa traduction d'une scène voluptueuse du *Pastor fido.* Il mourut à Paris, en 1713, à 81 ans. Ses talents étaient relevés par une probité, une droiture et un amour du vrai généralement reconnus. Son amitié faisait honneur à ceux qu'il appelait ses vrais amis, parce qu'il ne la leur donnait que quand il reconnaissait en eux les qualités qui formaient son caractère. Nous avons de lui : une *Grammaire française* imprimée en 1676, en 2 vol. in-12. La meilleure édition est celle de 1710, in-4. On trouve dans cet ouvrage, un peu diffus, le fond de ce qu'on a dit de mieux sur la langue. Une *Traduction* en vers italiens des odes d'Anacréon, in-8, qu'il dédia, en 1692, à l'académie de la Crusca : la simplicité et le naturel y sont joints à l'élégance et à la noblesse; des *Poésies françaises*, *latines*, *italiennes et espagnoles*, réunies, en 1708, en 2 vol. in-12. Ses vers français offrent de la variété, de la gaieté, des moralités heureusement exprimées : mais son style est plus noble que vif, et plus pur que brillant. Ses vers italiens et espagnols ont plus de coloris et plus de grâce. Les poésies françaises ont été augmentées dans les éditions de 1716 et de 1750, 2 vol. in-12. Une *Traduction* de la *Perfection chrétienne* de Rodriguez, entreprise à la prière des jésuites, et plusieurs fois réimprimée, en 3 vol. in-4, et en 4 in-8. Cette version, écrite avec moins de nerf que celle de Port-Royal, est d'un style plus pur et plus coulant; elle est aussi plus fidèle, car les traducteurs de Port-Royal font dire souvent à

l'auteur espagnol tout le contraire de ce qu'il dit en effet. (*Voy.* Rodriguez.) Une *Traduction* des 2 livres de la *Divination* de Cicéron, 1710, in-12; une autre *Version* des livres de cet auteur, *De finibus bonorum et malorum*, avec de bonnes remarques, in-12; l'*Histoire des démêlés de la France avec la cour de Rome, au sujet de l'affaire des Corses*, 1767, in-4.

* RÉGNIER (Claude-François), né en Auvergne, en 1718, vint achever ses études au séminaire de Saint-Sulpice, et embrassa l'état ecclésiastique. Reçu docteur en Sorbonne, il se fit agréger à la congrégation des sulpiciens, et devint un des directeurs du séminaire de Paris. On a de lui : *Certitude des principes de la religion contre les nouveaux efforts des incrédules*, Paris, 1778-82, 6 vol. in-12; *Tractatus de Ecclesia Christi*, Paris, 1789, 2 vol. in-8. Ces ouvrages sont estimés. L'abbé Régnier mourut en 1790. — Regnier (dom), bénédictin de de la congrégation des Exempts, a publié des *Sermons*, 1761, 3 vol. in-12.

RÉGNIER (Claude-Amboise), duc de Massa, ministre de la justice, né en 1736, à Blamont en Lorraine, était en 1789, un des avocats les plus distingués du barreau de Nancy. Député aux états-généraux par le bailliage de cette ville, il eut le rare mérite de ne s'occuper à la constituante que des questions qu'il connaissait le mieux, et concourut à l'organisation du nouvel ordre judiciaire. Echappé aux proscriptions du 10 août, il vécut ignoré pendant la *terreur*, et ne reparut sur la scène politique qu'après le 3 termidor. Nommé par son département (la Meurthe) au conseil des Anciens, il s'opposa au rappel de Job-Aymé au corps législatif, et à la rentrée des prêtres déportés ou exilés, et fut un des défenseurs de la loi du 3 brumaire. Secrétaire, puis président du conseil, il concourut à la révolution du 18 brumaire, et fut de la commission chargée de préparer la nouvelle constitution. Après l'établissement du régime consulaire, il devint conseiller d'état dans la section des finances, et fut chargé de divers rapports au corps législatif, entre autres de celui sur la loi qui rétablit la marque pour les crimes de faux. En 1802, il réunit, sous la dénomination de *grand juge*, le ministère de la justice et celui de la police générale; ce fut lui qui en 1804 dirigea toutes les poursuites contre Georges et Pichegru. Nommé grand-officier de la légion-d'honneur, il fut, en février 1805, créé duc de Massa. En novembre 1813, il remit le portefeuille de la justice, et devint président du corps législatif, place qu'il occupait encore à l'abdication de Bonaparte. Il écrivit, le 8 avril 1814, au gouvernement provisoire, pour savoir s'il serait continué dans ses fonctions, et ne reçut point de réponse. Aussi frappé de la chute de son maître que de sa propre disgrace, il mourut à Paris, le 24 juin 1814. Son fils fut nommé pair de France par Louis XVIII.

* RÉGNIER (Edme), mécanicien, né en 1751 à Semur, en Bourgogne, commençait ses études, lorsqu'ayant eu le malheur de perdre son père et restant l'aîné de douze enfants, il fut retiré du collége pour être mis en apprentissage chez un arquebusier de Dijon. Il fit de rapides progrès dans sa profession et se trouva bientôt en état de venir au secours de sa mère, puis d'élever et d'établir ses frères et ses sœurs. La première production de son esprit inventif fut une *éprouvette pour essayer la force des poudres de chasse*, qui le conduisit bientôt à imaginer le *dynamomètre*, pour mesurer la force et la résistance des machines. Il construisit le premier des *paratonnerres* en Bourgogne, et il en avait établi six à Semur et dans les environs, avant qu'il y en eût aucun à Paris. Francklin à qui il présenta des échantillons de conducteurs mobiles, qu'il avait imaginé de substituer à ceux que cet illustre physicien avait employés, applaudit à cette ingénieuse amélioration. Il fit aussi pour sa ville natale un *méridien sonnant*, dont il eut l'honneur d'offrir un modèle réduit à Louis XVI, qui l'admira et récompensa l'inventeur. En 1777, parut sa *serrure à combinaisons*, décrite dans l'*Encyclopédie méthodique*, et qu'il perfectionna depuis. On lui doit encore l'invention d'une *échelle à incendie* qui remporta le prix proposé, et le *sécateur*, instrument pour tailler les arbres. Cet homme utile, forcé de quitter sa ville natale pendant la révolution, vint à Paris, y fut employé dans la fabrication des armes portatives, et réunit les matériaux qui ont servi depuis à former le musée d'artillerie dont il devint le conservateur. Il mourut à Paris le 10 juin 1825. On a publié un *Mémoire explicatif du dynamomètre et autres machines inventées par le citoyen R.* (Régnier), 1798, in-4.

* RÉGNIER-DESTOURBET (François-Hippolyte), littérateur, né en 1804, à Langres, reçut une éducation religieuse et se disposa quelque temps à embrasser l'état ecclésiastique. Mais diverses circonstances l'empêchèrent de réaliser ce projet, et, après avoir achevé ses études classiques, il vint à Paris suivre les cours de la faculté de droit. Il était encore sur les bancs de l'école, lorsqu'il publia : *Les Jésuites en France*, 1825, in-8, opuscule dans lequel il répond aux accusations dirigées contre cet ordre. Ayant obtenu la place de juge suppléant au tribunal de Châlons-sur-Marne, il donna sa démission en 1830 et revint à Paris où il publia, sous le nom de l'*abbé Tiberge*, un roman intitulé *Louisa*, dans lequel démentant les principes qu'il avait défendus jusqu'alors, il présente les membres du clergé sous des couleurs aussi fausses que détestables. Etant tombé malade peu de temps après, il témoigna un vif repentir du scandale qu'il avait pu donner par ses derniers écrits, et mourut dans des sentiments de piété le 23 septembre 1832, à peine âgé de 28 ans. Parmi ses ouvrages, dont aucun ne paraît destiné à lui survivre, les principaux sont : *Histoire du Clergé de France pendant la révolution*, 1828-29, 3 vol. in-12, ouvrage superficiel. Les *Septembriseurs*, scènes historiques, 1829, in-8; *Napoléon ou Schœnbrunn, et St.-Hélène*, 1830, etc.; *Charlotte Corday*, drame, 1831, in-8.

** REGNIER DE LA PLANCHE (Louis), gentilhomme Parisien, calviniste, et confident du maréchal de Montmorenci, a composé l'*Histoire de l'état de France, tant de la république que de la religion, sous le règne de François II*, 1574 et 1576, in-8. Cet ouvrage dont l'édition la plus récente était

de 1625, in-8, a été réimprimé, Paris, 1837, 2 vol. in-8, ou petit in-fol.; l'éditeur M. Ed. Menchet y a joint le *Discours de Michel Soriano Vénitien, touchant son ambassade de France;* et *le Livre des marchands ou du grand et loyal devoir, fidélité et obéissance de MM. de Paris envers le roi et couronne de France*, que plusieurs bibliographes attribuent à Regnier. Cet auteur est grave, sérieux, souvent théologien, et plus souvent encore moraliste. Il parle toujours par sentences; mais il ne prêche la modération ni de paroles, ni d'exemple. Peu d'auteurs ont écrit avec autant de passion. Il est cependant croyable sur les faits, parce qu'il était très-honnête homme, et qu'il a été lui-même employé dans les affaires dont il parle.

* REGUIS, curé dans le diocèse de Gap, est auteur de la *Voix du pasteur*, discours familiers d'un curé à ses paroissiens, pour tous les dimanches de l'année, 1766-73, 6 vol. in-12, réimprimés en 1805 dans le même format. Cet ouvrage, remarquable par la simplicité et l'onction qui y règnent, vient encore d'être perfectionné par un pasteur animé du même esprit que l'abbé Reguis, sous le titre d'*Instructions familières*, imprimées d'abord en 5 vol., puis en 6, et enfin en 8 vol. in-12. La 7ᵉ édition a paru en 1821. Ces instructions courtes et adaptées aux circonstances, sont bien propres à ranimer le zèle pour les intérêts de la religion, à combattre l'indifférence des chrétiens et leur lâcheté à en observer les préceptes.

REGUIS (Claire), dame LENOIR-la-ROCHE. *Voy.* la fin de l'article LENOIR LAROCHE.

RÉGULUS (Marcus-Atilius), consul romain avec Julius Libo, l'an 267 avant J.-C., réduisit les Salentins et se rendit maître de Brindes leur capitale. Consul une 2ᵉ fois avec Manlius Vulso, ils furent vainqueurs d'Amilcar et d'Hannon, dans un combat naval donné près d'Héraclée sur la côte de Sicile; ils leur prirent 64 galères et en coulèrent à fond plus de 30. Régulus, resté en Afrique après cette victoire sur mer, gagna une bataille sur terre, suivie de la reddition de plus de 200 places, et surtout de Tunis, ville à 3 ou 4 lieues de Carthage. Les Carthaginois demandèrent la paix; mais Régulus ne voulut pas la leur donner. Ebloui par ses succès, il oublia la vicissitude des choses humaines et l'issue incertaine des combats; il prescrivit aux vaincus des conditions cruelles et déraisonnables, et provoqua les ressources du désespoir. Xantippe, officier spartiate, arrivé à Carthage avec un renfort de troupes grecques, promit de rétablir les affaires. Il y eut un combat entre lui et le consul. Il tailla en pièces 30,000 Romains, fit 15,000 prisonniers, et prit Régulus, qui fut emmené à Carthage avec les compagnons de son infortune. On l'envoya bientôt à Rome, sous le serment d'un prompt retour, pour y annoncer les conditions de la paix et proposer l'échange des prisonniers; mais, loin de le solliciter, Régulus persuada au contraire au sénat de le rejeter avec fermeté, et retourna dégager sa parole et se livrer aux tortures qu'on lui préparait. Les Carthaginois, irrités, inventèrent pour lui de nouveaux supplices. On lui coupa les paupières et on l'exposa plusieurs jours aux ardeurs du soleil; on l'enferma dans un tonneau garni de pointes de fer, l'an 251 avant J.-C. La femme de Régulus ayant appris cet excès de cruauté, obtint du sénat les plus considérables prisonniers carthaginois, les fit mettre dans une armoire étroite, hérissée de pointes de clous, et les y laissa 5 jours sans nourriture; ils y périrent tous, hormis un, nommé Amilcar : vengeance aussi lâche que celle que les Carthaginois avaient tirée de Régulus. L'action de Régulus a été célébrée au XVIIᵉ siècle, dans une tragédie de Pradon, et de nos jours, par Dorat : mais rien n'égale la brièveté sublime avec laquelle Horace a chanté ce général dans la belle ode *Cœlo tonantem*, etc. Valère-Maxime rapporte que Régulus, faisant la guerre en Afrique, trouva, sur le bord du fleuve Bagrada, un serpent d'une grandeur si monstrueuse, qu'il fallut l'attaquer avec les machines de guerre, comme une citadelle : quoiqu'il y ait peut-être de l'exagération dans ce récit, la grandeur de quelques serpents d'Amérique lui donne de la vraisemblance. La mort de Régulus a encore été mise avec succès sur la scène française par M. Arnault fils, et par Métastase sur le théâtre lyrique italien.

REICHA (Antoine-Joseph), savant compositeur, né à Prague en 1770. Après avoir terminé ses études à l'université de Bonn, il fit exécuter dans cette ville ses premiers essais de composition qui furent accueillis. Encouragé par ce succès, il se livra exclusivement à l'étude de la musique avec son condisciple, le célèbre Beethoven. Les Français s'étant emparés, en 1794, de l'électorat de Cologne, Reicha qui appartenait depuis quelques années à la chapelle de l'électeur, alla se fixer à Hambourg. Deux ans après il vint à Paris, où il commença à se faire connaître par une symphonie à grand orchestre exécutée avec beaucoup de succès aux concerts de la rue de Cléry. En 1802, il se rendit à Vienne près de Haydn, dont les conseils le dirigèrent dans l'étude de l'art. De retour à Paris, il y donna des leçons de composition musicale, et acquit par cet enseignement une grande célébrité. En 1818, il remplaça Méhul comme professeur au conservatoire, et fit adopter une méthode beaucoup plus claire et plus précise que celle qui avait été suivie jusqu'alors. Nommé en 1835, membre de l'académie des beaux-arts, il mourut à Paris, le 28 mai 1836, à 66 ans. Indépendamment d'un grand nombre de morceaux, on lui doit : *Traité de mélodie, abstraction faite de ses rapports avec l'harmonie*, 1814, in-4, avec 77 pl. *Cours complet de composition musicale*, ou *Traité complet et raisonné d'harmonie pratique*, 1814; *Traité de haute composition*, 2 vol. Reicha est auteur de deux grands opéras : *Nathalie* (1816) *et Sapho* (1822), représentés à l'académie royale de musique; et de 24 *quintetti, pour instruments à vents.*

* REICHARD (Henri-Auguste-Ottocar), directeur de l'administration de la guerre de l'état de Saxe-Gotha, né en 1751 à Gotha, dut une brillante éducation à son beau-père, Rudolphe, conseiller intime de régence. Après avoir suivi des cours de jurisprudence dans les universités de Gœttingue, de Leipsig et d'Iéna, Reichard s'attacha plus spé-

cialement aux études littéraires et fit de rapides progrès sous la direction de Gotter et de Klupfel. Quelques *Poésies*, insérées dans les *Almanachs des muses*, et plusieurs articles qui parurent dans divers recueils périodiques, lui méritèrent d'être admis des premiers dans la société dramatique fondée à Gotha par Seyler. Plusieurs *Pièces* qu'il fit représenter avec succès accrurent sa réputation ; il devint directeur du théâtre ducal et bibliothécaire du duc Ernest, et publia : *l'Almanach du Théâtre* de Gotha et le *Journal dramatique*, qui conserve de l'importance pour l'histoire de l'art chez les Allemands. Plus tard il fonda la *Gazette scientifique de Gotha*, et s'associa à la rédaction du recueil intitulé : *Olla-Podrida*, puis à celle du *Nouveau Mercure de France*, du *Journal de lecture* et de la *Bibliothèque des romans*. Reichard parcourut avec sa jeune épouse l'intérieur de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et la France, et le fruit de ses excursions fut entr'autres : son *Guide des voyageurs en Europe* (en français), dont la 5e édit. parut à Weimar en 1807, 3 vol. gr. in-8, fig.; et la 15e à Vienne en 1830. Son *Passager en voyage* et ses *Petits voyages*, en allemand, ont eu aussi une très-grande vogue. Reichard s'était affilié à diverses sociétés secrètes, dont le duc lui-même faisait partie, notamment à celle des francs-maçons de Gotha, dans le sein de laquelle fut publié, en octobre 1825, un écrit sous le titre de *Jubilé de Reichard*. Quoiqu'il fût partisan des nouvelles doctrines, il était fermement attaché aux intérêts et aux prérogatives de la royauté ; il conserva toujours les bonnes grâces d'Emile-Léopold-Auguste, et fut aussi employé dans plusieurs affaires d'état sous Frédéric IV, son successeur. Reichard mourut en octobre 1828. La liste de ses nombreux ouvrages se trouve dans l'*Allemagne littéraire* de Meusel.

* REICHARDT (Jean-Frédéric), compositeur, né en 1752, à Kœnigsberg, apprit la musique dès sa plus tendre enfance, un peu plus tard étudia la philosophie sous Kant (1769-1770), et alla ensuite achever ses études à Leipsig. Appelé à Berlin en 1775, par Frédéric II, pour diriger l'opéra italien, il se voua tout entier à la musique. Il visita l'Italie en 1782, et trois ans après il donna des concerts à Londres et à Paris, dans lesquels il fit exécuter plusieurs morceaux de sa composition. Il retourna en Prusse pour mettre en musique la *Cantate* qui fut exécutée aux obsèques de Frédéric à Postdam. Le nouveau roi lui confia la direction de son orchestre; mais il se brouilla avec la cour et se retira dans une terre près de Halle; il en fut promptement rappelé. Mais à son retour d'un nouveau voyage qu'il fit à Paris en 1792, la manière dont il jugeait les événements qui se passaient en France l'ayant fait regarder comme un révolutionnaire, il perdit ses emplois. Cette injustice fut réparée et il revint à Berlin. Lors de l'invasion de l'Allemagne par les Français, il eut la direction des théâtres de Cassel qu'il ne conserva pas longtemps; il mourut dans sa terre près de Halle le 27 juin 1814. Comme compositeur il a donné plusieurs opéras, parmi lesquels on distingue : l'*Ile des esprits,* qu'il fit pour le sacre du roi Frédéric-Guillaume II, et comme écrivain : *Lettres familières écrites pendant un voyage en France* en 1792, 2 vol. in-8; *Nouvelles lettres familières écrites pendant un voyage en France* en 1803 et 1804, 3 vol. in-8, elles eurent beaucoup de succès; *Lettres familières sur Vienne,* qui furent aussi bien accueillies. Il a rédigé la *Gazette musicale* de Berlin, pendant les années 1804 et 1805. Il était correspondant de l'institut de France.

REICHSTADT (duc de). *Voy.* Bonaparte.

* REID (Thomas), célèbre métaphysicien, le chef de l'école écossaise, était né à Strachan, dans le comté de Kincardine. Sa vie n'offre aucun de ces événements remarquables qui excitent l'intérêt et la curiosité. Après avoir achevé ses premières études, il fut envoyé à l'université d'Aberdeen où il fit sa philosophie et dont il fut pendant quelque temps bibliothécaire. En 1736, il résigna cet emploi et fit un voyage en Angleterre, où il visita les deux universités d'Oxford et de Cambridge, et se lia avec leurs professeurs les plus distingués. L'année suivante, il fut nommé ministre de l'évangile à New-Machar, dans le comté d'Aberdeen, dépendant du patronage de l'université. Au lieu de composer des sermons, il se contentait de lire à ses paroissiens ceux de Tilotson et d'Evans. Les fonctions de son ministère ne l'empêchèrent pas de se livrer avec ardeur à l'étude des mathématiques, et en 1748, il fit insérer dans les *Transactions* de la société royale de Londres, un *Essai sur l'application des mathématiques à la morale;* morceau dans lequel il prouve, contre l'opinion de quelques auteurs, que les méthodes mathématiques ne peuvent nullement convenir à la morale. Il fit paraître, quelque temps après, une *Analyse de la logique d'Aristote*, qu'avait publiée Hume. Nommé en 1752 professeur de philosophie au collége d'Aberdeen, il fonda dans cette ville une association littéraire, dont les membres se soumettaient les fruits de leurs travaux, et qui paraît avoir eu d'heureux effets sur la direction des études philosophiques, dans le nord de l'Ecosse. Les Gregory, les Campbell, les Beattie et plusieurs autres hommes distingués en firent partie. Mais parmi les ouvrages publiés par quelques-uns de ses membres, il n'en est ni de plus original ni de plus profond que celui que fit paraître Reid en 1764, sous le titre de *Recherches sur l'esprit humain.* Il avait commencé par admettre avec Hume et Berkeley, que nous n'apercevons pas les choses extérieures, mais uniquement les images et les représentations des choses, et que tous les objets de nos connaissances sont des idées imprimées dans notre esprit. Mais bientôt étonné des conséquences qu'on pouvait tirer de ce système, il sentit la nécessité de le soumettre à une analyse exacte et sévère. Il pénétra jusqu'au fond de cette doctrine et chercha dans son livre à réfuter la *Théorie idéale*, généralement admise alors dans les écoles, et sur laquelle reposait toute la philosophie de Hume, et les raisonnements de Berkeley contre l'existence de la matière. La méthode employée pour parvenir à ce résultat, méthode qui consiste à poursuivre l'étude de l'esprit humain sur un plan analogue à celui qui fut si heureusement adapté aux sciences physiques par les disciples

de Bacon, n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage. Les travaux philosophiques de Reid firent bientôt apprécier dans le monde savant l'étendue et la profondeur de ses aperçus. L'université de Glascow s'empressa de l'appeler dans son sein en lui conférant la chaire de philosophie morale vacante par la résignation d'Adam Smith; à l'imitation de son prédécesseur, Reid divisa son cours en 4 parties. La première comprenait la métaphysique; la seconde, la morale proprement dite; la troisième traitait de la jurisprudence, ou du droit naturel, et la dernière du droit politique. Reid fit aussi un cours de rhétorique dans lequel il exposa ses idées sur le beau et sa Théorie de l'éloquence. De tout son enseignement, il ne nous reste que ses *Essais sur les facultés actives de l'homme*, publiés en 1788, et son premier ouvrage *sur les facultés intellectuelles* publié en 1785. Ces deux ouvrages que Dugald Stewart a réunis sous le titre de *Philosophie de Reid*, forment à eux seuls un traité complet de philosophie. Reid avait coutume de lire ses leçons, et la monotonie de son débit était peu propre à relever la simplicité un peu sèche de son style. Cependant telle était l'estime accordée à son talent que le nombre de ses auditeurs augmentait tous les jours. Parmi ses disciples figurent en première ligne Oswald, Beattie, et Dugald Stewart. En France Royer Collard, Jouffroy, et plusieurs autres savants ont adopté les idées fondamentales de Reid. M. Cousin, après avoir été partisan de cette école, paraît l'avoir abandonnée pour la métaphysique allemande. Outre les ouvrages dont nous avons parlé plus haut, Reid a composé quelques opuscules qui ont été insérés dans des recueils scientifiques, et parmi lesquels nous distinguerons : *Examen des opinions de Priestley sur l'esprit et la matière*; *Observations sur l'Utopie de Thomas More*; *Quelques réflexions physiologiques sur le système musculaire*. Ce dernier essai fut écrit par l'auteur quelques mois avant sa mort. Reid dans sa vieillesse était revenu à l'étude des mathématiques, qui avait été une des prédilections de son jeune âge. Il mourut à Glascow après quelques jours de maladie, le 7 octobre 1796, dans sa 87e année. *Les Recherches* de Reid *sur l'entendement humain d'après les principes du sens commun*, ont été trad. en franç., Amsterdam, 1768, 2 vol. in-12, et ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Th. Jouffroy, avec des *Fragments* de Royer-Colard, et une *Introduction* de l'éditeur, Paris, 1828, et ann. suiv., 6 vol. in-8. *Voy.* Jouffroy, Royer et Steward.

REIDANUS (Everard), né à Deventer, vers 1550, fut bourguemestre à Arnheim, député des états-généraux, et mourut à 51 ans. Il est auteur de l'*Origine et suite des guerres des Pays-Bas*, etc., depuis 1566 jusqu'en 1601, Amsterdam, 1644, in-fol., en flamand. Il y a assez d'exactitude dans les faits; mais on y souhaiterait plus d'impartialité. Il y en a cependant plus que dans les écrits des autres protestants qui ont écrit sur ces événements; il s'élève lui-même contre les impostures de Méteren. Cette histoire a été traduite en latin par Denys Vossius, Leyde, 1633, in-folio.

REIFFENBERG (Frédéric de), de l'illustre famille des barons de ce nom dans le pays de Trèves, où il naquit en 1719, entra chez les jésuites et se fit connaître par des pièces de littérature. Il étudia la théologie à Rome, et de retour en Allemagne, il s'appliqua à former les jeunes jésuites à la bonne latinité. On a de lui : la *Traduction latine* de l'ouvrage italien du célèbre Scipion Maffei, *sur la grâce, le libre arbitre et la prédestination*, divisé en 16 livres; les *Réponses* de ce savant aux réfutations que les jansénistes ont prétendu faire de son ouvrage, et une *Dissertation* sur ces matières, que le père de Reiffenberg y a ajoutée, Mayence et Francfort, 1756, in-fol. On trouve au commencement du volume la *Vie* de Maffei, et la liste de ses ouvrages, dont les titres occupent deux pages. Un *Recueil de poésies latines* de toute espèce, avec une *Dissertation* sur le style lapidaire, 1 vol. in-8; une *Apologie* en allemand in-8; en faveur des jésuites; des *Préceptes latins et grecs*, et *Exemples* tirés des meilleurs auteurs anciens et modernes, pour les colléges du Bas-Rhin et de Westphalie, 5 vol. in-8, rédigés avec beaucoup de méthode et de choix; l'*Histoire des jésuites de la province du Bas-Rhin* depuis 1550 jusqu'en 1626, 1 vol. in-fol. On y désirerait plus de critique, un style plus précis, plus noble. La mort qui l'enleva en 1764, à l'âge de 45 ans, l'empêcha de la continuer.

* REIFFENSTUEL (le P. Anaclet), savant cordelier de la province de Bavière, après avoir professé la théologie dans plusieurs maisons de son ordre avec le plus grand succès, fut revêtu de différents emplois dans lesquels il soutint la réputation qu'il s'était faite par ses ouvrages; le principal est un traité *De probabilismo*, en 2 vol. in-4, qui reçut l'accueil le plus favorable en Allemagne. Il a été réimprimé plus de vingt fois en Italie. Le P. Mansi, de l'ordre de la Mère de Dieu, l'enrichit d'un supplément. L'édition la plus récente est celle de 1765, donnée à Trente, dédiée au cardinal Léopold-Ernest di Firmiano. On doit encore au P. Reiffenstuel : *Jus canonicum universum, cum tractatu de regulis juris et repertorio generali*, 6 vol. in-fol., ouvrage qui n'eut pas moins de succès en Allemagne et en Italie. Il a été réimprimé à Rome en 1831, 6 tom. en 4 vol. in-fol.

REIGNY. (*Voy.* Beffroy.

REIHING (Jacques), né à Augsbourg en 1579, entra chez les jésuites, et enseigna les humanités, la philosophie et la théologie à Ingolstadt avec réputation. Il combattit avec zèle pendant plusieurs années les erreurs de Luther; mais ayant, par vanité ou par corruption du cœur, perdu l'esprit de son état, il perdit encore sa foi, se retira à la cour de Wurtemberg, se fit luthérien et se maria. On lui donna une chaire de théologie à Tubingen et la direction du collége. Il mourut en 1528 méprisé des deux partis, qui ne voyaient en lui qu'un homme lâche qui avait abandonné sa religion pour une femme. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, dont la doctrine est différente, selon les différents temps dans lesquels il les écrivit.

* REIL (Jean-Chrétien), médecin, né en 1759 à Rhanden dans l'Ost-Frise, fils d'un pasteur, fut voué à l'état ecclésiastique; mais il manifesta de bonne heure un goût particulier pour la médecine,

et reçu docteur en 1782, il se livra à la pratique jusqu'en 1787, qu'il fut nommé professeur en chef de clinique à l'université de Halle, et médecin des pauvres de la ville, double place qu'il remplit avec autant de zèle que de succès. A la création de l'université de Berlin en 1810, il y fut nommé professeur et soutint sa réputation. Il eut la direction générale des nombreux hôpitaux qui furent établis à la suite de la bataille de Leipsig; mais épuisé par l'étude et les veilles, il succomba aux attaques du typhus, le 12 novembre 1813. Reil a contribué par ses écrits à jeter un nouveau jour sur les phénomènes de la psychologie et à étendre les progrès de la médecine morale. On a de lui un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on distingue *Tractatus de polycholia*, Halle, 1783, in-8; *Histoire de la maladie du professeur Goldhagen*, 1788, in-8, en allemand; *Memorabilia clinica medico-practica*, 1790-93, 3 part. in-8; *Archives de physiologie*, ouvrage périodique en allemand, 1795-1815, 12 vol. in-8; *Exercitationum anatomicarum fasciculus primus de structurâ nervorum*, 1796, in-fol.; *Pensées détachées sur l'application de la méthode psychologique au traitement des aliénés*, 1803, in-8; *Pépinière pour l'instruction et la formation des routiniers en médecine, comme besoin de l'état dans la position actuelle*, 1804, in-8; différents *Mémoires* publiés à Vienne en 1811, et à Halle, en 1817.

* REIMARUS (Herman-Samuel), savant philologue, né à Hambourg, le 22 décembre 1694, s'appliqua, dans sa jeunesse, à l'étude des langues, et acquit une connaissance profonde du latin, du grec et de l'hébreu. Il obtint, en 1727, une chaire de philosophie, et épousa une fille du savant J. Alb. Fabricius, qu'il seconda dans ses travaux philologiques. Sur la fin de sa vie, Reimarus consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle, où il puisa de nouveaux motifs de reconnaissance et d'amour envers le Créateur. Il mourut le 1er mars 1768, avec la fermeté d'un philosophe chrétien. Il était membre de l'académie impériale de Saint-Pétersbourg, et de la plupart des sociétés littéraires de l'Allemagne. Ses principaux ouvrages sont : *Primitia Wismariensia*, Weimar, 1723, in-4. On y trouve entre autres choses une Dissertation dans laquelle l'auteur prouve que le génie de Socrate n'était autre chose que la prévoyance (*Animi præsagitio*) dont ce sage était doué, et une réfutation des principes irréligieux de l'auteur de la *Fable des Abeilles* (*Voy.* MANDEVILLE). *De vita et scriptis J.-Alb. Fabricii commentarius*, Hambourg, 1737, in-8; *Traité des principales vérités de la religion naturelle* (en allem.), Hambourg, 1754, et 1772, in-8; *Observations physiques et morales sur l'instinct des animaux, leur industrie et leurs mœurs*, Hambourg, 1760, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, qui obtint un très-grand succès en Allemagne, a été traduit en français, par Reneaume de la Tache, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12. Reimarus y combat les systèmes de plusieurs philosophes modernes sur les animaux, tels que Cudworth, Descartes, Leibnitz, Malebranche, Buffon, et soutient contre Condillac que l'industrie des animaux est innée, et que leurs opérations ne se perfectionnent point par l'exercice. On lui attribue les fameux *Fragments* publiés en 1774 et 1777, dans les nos 3 et 4 des *Mémoires hist. et litt. tirés de la Biblioth. de Wolfenbuttel* (*voy.* LESSING), qui excitèrent une si grande fermentation parmi les théologiens protestants d'Allemagne. — Son fils, Jean-Albert-Henri REIMARUS, né à Hambourg, en 1729, reçu docteur en médecine à Leyde, en 1753, se rendit à Edimbourg, où il fut un des fondateurs de la société médicale. De retour dans sa patrie, il y exerça son art avec succès, et y devint professeur de physique et d'histoire naturelle au gymnase. Il mourut à Ranzau en 1813, laissant plusieurs écrits : *Sur la foudre et les moyens naturels, offerts par l'expérience, de la détourner des édifices*, Hambourg, 1768, in-8; Langensalza, 1770, in-8; *De animalium inter naturæ regna statione et gradibus, oratio*, Hambourg, 1796, in-4; *Sur la formation du globe et la théorie de Deluc*, 1802, in-8, etc. Reimarus avait donné à Hambourg, en 1798, une édition des *Observations* de son père sur l'instinct des animaux.

** REIMONET (Gabriel-Bernard-Nazaire), vicaire apostolique dans les diocèses de Marseille, Aix, Toulon et Fréjus, pendant la persécution de l'église de France, naquit au Beausset (Var), le 28 juillet 1765, de parents sans fortune, mais pleins d'honneur et de probité, et sincèrement attachés à la religion. Il fit ses premières études classiques à Marseille où ses parents étaient allés s'établir. Ses progrès furent rapides, il entra en philosophie à l'âge de 14 ans. A l'aide de plusieurs personnes qui connaissaient ses heureuses dispositions et son désir ardent de se consacrer aux missions étrangères, il fit son cours de théologie, entra au séminaire, fournit son titre clérical et put être ordonné prêtre. La révolution, qui éclata bientôt après, suspendit son départ pour les missions. Il voulut rester en France pour se rendre utile aux enfants de l'Eglise dans les nouvelles conjonctures. Son refus du serment constitutionnel lui valut des persécutions; il fut embarqué pour Nice avec d'autres fidèles, par ordre de l'autorité locale, le 25 juillet 1793. De Nice il se rendit à Rome, où il reçut de Pie VI le titre de vicaire apostolique. L'archevêque d'Aix, les évêques de Toulon et de Fréjus lui donnèrent des lettres de vicaire-général pour leurs diocèses respectifs, et l'abbé Rémusat, vicaire-général de Marseille, lui délégua ses pouvoirs pour cette église. Il revint ensuite à Marseille où il exerça le saint ministère avec le zèle d'un apôtre. Vers 1795, il bénit dans cette ville le mariage de Joseph Bonaparte avec Mlle Julie Clary, en présence de Napoléon, de Lucien et de Bernardotte. Jusqu'au 18 brumaire, sa vie ne fut qu'une suite continuelle d'actions de charité, de zèle et de dévouement sacerdotal. Mais, à peine la persécution de l'église était-elle apaisée, qu'il se vit en butte à la calomnie. Il eut la douleur de se voir abandonner par quelques-uns de ses confrères, et regardé comme séditieux par son évêque, alors à Paris. Sa patience soutint avec courage ces épreuves d'où sa vertu sortit avec un nouvel éclat. Mgr. de Cicé, archevêque d'Aix et d'Arles, voulait l'appeler à de hautes fonctions ecclésiastiques, il préféra la vie obscure du simple prêtre. Il mourut à Marseille

le 24 mars 1804, à 37 ans, dans les sentiments de la plus édifiante piété. Toute la population manifesta les regrets qu'inspirait sa mort.

* REINA (François), littérateur, né vers 1770 à Malgrate, près de Côme, mort à Canato, dans le Mantouan le 12 novembre 1821, reçut une éducation distinguée et étudia le droit sans négliger la littérature. Ses études finies, il s'établit à Milan où il ne tarda pas à se faire une réputation au barreau. Les événements qui changèrent la face de l'Italie en 1776, le lancèrent dans l'arène politique. Nommé membre du grand conseil de la république cisalpine, la fermeté avec laquelle il s'opposa aux prétentions du directoire français lui valut son exclusion de ce corps. Il n'en fut pas moins arrêté, lors de l'entrée des Autrichiens à Milan, et envoyé dans la forteresse des bouches de Cattaro. La victoire de Marengo lui rendit la liberté; et il fit partie du conseil législatif de la république où il parla pour faire sentir la nécessité d'une amnistie générale. En 1801, il assista aux comices à Lyon, et de retour à Milan, devint membre du corps législatif. Voyant l'inutilité de ses efforts pour résister au despotisme qui pesait sur sa patrie, il donna sa démission et ne s'occupa plus que de la culture des lettres. Il fut l'éditeur des *Œuvres* de Parini (*voy.* ce nom), dont il avait été l'élève et qui lui avait légué ses manuscrits; et on lui doit de nouvelles éditions des *Œuvres* de Gelli; de l'*Orlando furioso*; du *théâtre* de Métastase, de la *Vérone illustrée* de Maffei, revues, améliorées, et la plupart ornées d'excellentes *Notices.* Il avait formé une bibliothèque précieuse qui a été vendue à Paris en 1834, et dont le *catalogue* est imprimé.

REINBECK (Jean-Gustave), né à Zell en 1682, mort à Berlin en 1741, âgé de 58 ans, fut pasteur des églises de Werder et de la Ville-Neuve, premier pasteur, prévôt de Saint-Pierre, inspecteur du collége de Coln (quartier de la ville de Berlin), conseiller du consistoire, et chapelain de la reine et de la princesse royale de Prusse. Nous avons de lui : *Tractatus de redemptione*, Halle, in-4; *La nature du mariage et la réjection du concubinage*, in-4, en allemand, contre Chr. Thomasius, qui avait eu l'impudence d'écrire en faveur de ce dernier état; *Considérations sur les vérités divines contenues dans la Confession d'Augsbourg*, en allemand, 4 vol. in-4 : ouvrage qui ne persuada pas même ceux de sa communion; car ils ont bien de la peine à croire à cette divinité de la confession d'Augsbourg, à laquelle ils ont tant de fois dérogé et dérogent encore tous les jours; plusieurs volumes de *Sermons*, dont quelques-uns ont été traduits en français : on n'y remarque ni l'orateur éloquent ni l'homme de goût; plusieurs *Traités de métaphysique* sur l'optimisme, la nature et l'immortalité de l'âme, en allemand. On y trouve quelques idées neuves.

REINECCIUS ou REINECK (Reinier), naquit en 1541, à Steinheim, dans le diocèse de Paderborn. Il fut élève de Mélanchthon et de Glandorp, et enseigna les belles-lettres dans les universités de Francfort et de Helmstadt jusqu'à sa mort, arrivée en 1595 dans cette dernière ville. On a de lui : un Traité de la méthode de lire et d'étudier l'histoire : *Methodus legendi historiam*, Helmstadt, 1583, in-fol. : ce n'est qu'une compilation assez mal digérée; *Historia julia*, 1594, 1595 et 1597, 3 vol. in-fol. : ouvrage savant pour les recherches des anciennes familles, et rare, surtout de l'édition que nous citons; *Chronicon hierosolymitanum*, in-4, peu commun; *Historia orientalis*, in-4; livre rempli d'une érudition profonde, etc., etc. Peu d'écrivains ont écrit aussi savamment que Reineccius sur l'origine des anciens peuples.

REINESIUS (Thomas), né à Gotha en 1587, devint bourguemestre d'Altenbourg et conseiller de l'électeur de Saxe. Il se retira ensuite à Leipsig, où il mourut en 1667, à 80 ans. On a de lui : *Syntagma inscriptionum antiquarum* : compilation utile, Leipsig, 1682, en 2 vol. in-fol. : c'est un supplément au grand recueil de Gruter; six livres de *diverses leçons*, 1640, in-4; des *Lettres*, 1667-1670, 2 vol. in-4, un grand nombre d'autres ouvrages en latin. Il fut un des savants qui eurent part aux libéralités de Louis XIV.

* REINHARD (François-Volkmar), prédicateur protestant, né en 1753 à Vohenstraus dans le duché de Sulzbach, était fils d'un ministre qui dirigea ses études jusqu'à l'âge de 16 ans. Envoyé alors au gymnase de Ratisbonne, il passa ensuite à l'université de Wittemberg, où il obtint bientôt la place de professeur de théologie qu'il remplit avec distinction. Nommé en 1772 premier prédicateur à la cour de Saxe, conseiller ecclésiastique et membre du consistoire suprême, il se servit de son influence pour introduire des améliorations dans toutes les branches de l'enseignement scolaire et religieux. Il consentit à présider les exercices pour la prédication, auxquels se livraient tour à tour les membres d'une *société homilétique* formée sous ses auspices. Reinhard mourut à Dresde le 6 septembre 1812. Ses principaux ouvrages sont : *Système de la morale chrétienne*, 1788-1815, 5 vol. in-8; *Essai sur le plan formé par le fondateur de la religion chrétienne pour le bonheur du genre humain*, 4e édit. 1791-1797, in-8; l'idée fondamentale de cet ouvrage est peut-être plus clairement exprimée dans le titre de sa dissertation latine, *Consilium bene merendi de universo genere humano, ingenii supra hominem elati documentum*, 1780, in-4; *Sermons*, 1786-1813, 11 vol. in-8; *Lettres sur ses études et sa carrière de prédicateur*, trad. par Monod, 1816, in-8; *De præsentia religionis christianæ in consolandis miseris*, trad. en allemand par J. S. Fest, 2e édit., 1798; *Leçons de théologie dogmatique*, 1801, 4e éd., 1818, in-8.

* REINHARD (Charles), diplomate distingué, naquit et fut élevé en Allemagne. Destiné par son père à la carrière ecclésiastique, il étudia la théologie aux séminaires de Denkendorf et de Tubingue. Quelques pièces de vers qu'il composa au sortir de l'école le firent remarquer par Gessner, Wieland, Schiller, et il fut nommé membre de l'académie des sciences de Goettingue. Ses connaissances à la fois solides et variées le firent appeler à Bordeaux, précepteur dans une famille protestante; il s'y trouva bientôt en relation avec plusieurs hommes qui jouaient alors un rôle à l'as-

semblée Législative. Ce furent eux qui le décidèrent à s'attacher au service de la France. Ses connaissances étendues en géographie le firent admettre à l'Institut dès sa formation. Dans un voyage qu'il fit aux eaux de Carlsbad, il se lia avec Goëthe, et dès lors il s'établit entre eux une correspondance littéraire qui a été imprimée en Allemagne. Entré dans la carrière diplomatique il fut successivement premier secrétaire de légation à Londres et à Naples, ministre plénipotentiaire près des Villes anséatiques, chef de la troisième division au département des affaires étrangères, ministre à Florence, ministre des relations extérieures, plénipotentiaire en Helvétie, consul général à Milan, ministre plénipotentiaire près le cercle de Basse-Saxe, résident dans les provinces turques au-delà du Danube, et commissaire général des relations commerciales en Moldavie, ministre plénipotentiaire près du roi de Wurtemberg, directeur de la chancellerie du département des affaires étrangères, ministre près de la diète germanique, et enfin à Dresde. Dans tous ces emplois, Reinhart déploya les qualités d'un habile diplomate. Ses rapports étaient écrits avec abondance, facilité et finesse. Mais ce même homme qui écrivait à merveille, s'exprimait avec difficulté. C'était la seule qualité qui lui manquât pour être un diplomate accompli. Après la révolution de juillet, il fut appelé à la chambre des pairs. Il mourut presque subitement, le 25 décembre 1837. Talleyrand prononca son éloge à l'académie des sciences morales et politiques.

* REINHOLD (Charles-Léonard), métaphysicien, né en 1758 à Vienne, faisait son noviciat chez les jésuites au collége de Saint-Ange, lorsque cet ordre fut supprimé en 1773. Il passa l'année suivante chez les barnabites, et fut chargé de l'enseignement de la philosophie; mais ayant formé des liaisons avec plusieurs savants de Vienne, il fut associé à la rédaction d'un journal philosophique qui s'y publiait. Ses nouvelles relations le dégoûtèrent de l'état ecclésiatique : il se rendit à Leipsig en 1783, et ce fut sans doute pour briser plus brusquement les liens qui l'attachaient à sa profession, qu'il y publia une *Apologie de la réformation*. Il alla ensuite à Weimar, où il se lia avec Wieland dont il devint le gendre, et avec lequel il partagea la direction du journal *le Mercure*. Appelé à Iéna pour y remplir une chaire de philosophie, il la quitta en 1794, pour s'attacher à l'université de Kiell où il fut attiré par le gouvernement danois. Il mourut dans cette ville en 1823. Il avait reçu la décoration de l'ordre de Danebrog et le titre de conseiller d'état. Parmi ses productions on distingue un *Essai pour concilier les discussions des philosophes* (en allemand), Iéna, 1792-94, 2 vol. in-8, et des *Lettres sur la philosophie de Kant*, dont il était l'admirateur enthousiaste, Leipsig, 1796, 2 vol. in-8. Une *Histoire de sa Vie et de ses travaux littéraires*, Iéna, 1825, in-8, a été publiée par son fils, ouvrage intéressant, particulièrement parce qu'il renferme des *Lettres* adressées à Reinhold, par Kant, Fichte, Jacobi, Lavater, et Ch. Villers. Ces dernières sont en français.

REINIE (Gabriel Nicolas, seigneur de la), né à Limoges d'une famille ancienne, fut envoyé à Bordeaux pour faire ses études. Il s'y établit et devint président au présidial de cette ville, jusqu'aux troubles arrivés en Guienne l'an 1650. Le duc d'Epernon, gouverneur de la province, le présenta à Louis XIV, qui le fit maître des requêtes en 1661. On créa pour lui, en 1667, une charge de lieutenant-général de police de la ville de Paris. C'est aux soins infatigables de ce magistrat que la France a été redevable des beaux réglements de police qui ont subsisté longtemps dans la capitale. Louis XIV, pour le récompenser, le fit conseiller d'état en 1680. La Reinie mourut en 1709, à 85 ans, universellement regretté pour sa vigilance, son intégrité, son amour pour le bon ordre, ses soins pour la sûreté publique, et surtout pour son équité et son désintéressement.

REINIER. *Voy.* Reynier.

REINOLD ou REINHOLD (Erasme), astronome, de Saalfeld dans la Thuringe, est auteur de quelques ouvrages de mathématiques. Il mourut en 1553 en prononçant le vers suivant, imité du 4e livre de l'Enéide :

Vixi, et quem dederas cursum mihi, Christe, peregi.

Son fils, qui porta le même prénom, a laissé comme son père des ouvrages sur l'astronomie; on estime sa *Géométrie souterraine*.

REISK (Jean), recteur du collége de Wolfenbuttel, mort en 1701, à 60 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages plus savants que méthodiques, sur la *corne d'Ammon*; sur les *oracles des Sybilles* et les autres anciens oracles; sur l'*Assuérus d'Esther*; sur la *maladie de Job*; sur les *images de J.-C.* et sur la *langue qu'il parlait*; sur les *glossopètres*; une édition du *Chronicon sarracenicum et turcicum* de Wolfgang Drechter, avec des notes et un appendix.

REISKE (Jean-Jacques), savant philologue et docteur en médecine, né en 1716 à Zoerbig, petite ville de Saxe, fit ses études à Halle, puis à Leipsig. En 1738 il passa en Hollande et se fixa à Leyde, où sa situation financière l'obligea de se faire correcteur d'épreuves, tout en suivant les leçons d'Albert Schultens qui professait dans cette ville les langues orientales. Il eut bientôt la facilité de prendre une connaissance exacte des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Leyde, fut chargé de les ranger, de les numéroter et d'en faire un nouveau catalogue manuscrit, plus approprié au service d'une bibliothèque publique. Une indemnité lui fut donnée pour ce travail. Son insouciance pour l'avenir et son caractère d'indépendance lui firent refuser en 1742, une chaire dans le collége de Campen; mais convaincu que la philologie ne pouvait, dans la position où il se trouvait, lui procurer une honnête existence, il résolut d'étudier la médecine et fut reçu docteur en 1746. Vers la fin de la même année, après huit ans de séjour dans la Hollande, il se fixa à Leipsig, où il reçut l'année suivante le titre de professeur dans la faculté de philosophie, et en 1748, il fut nommé professeur extraordinaire de langue arabe. Reiske était depuis 1758 recteur du collége de St.-Nicolas, lorsqu'il mourut en 1774 à 58 ans. Sa fin fut avancée par le travail forcé auquel il se livra dans ses dernières années, pour la publication de son édition des ora-

teurs grecs. On a de lui les ouvrages suivants : littérature orientale : *Abi Mohammed el Kasem Basrensis vulgo Hariri Consessus 26 rakdah seu variegatus dictus : è cod. ms. cum scholiis arabicis et versione latina*, Leipsig, 1737, in-4; *Tharaphæ Moallakah cum scholiis Nahas et versione latina*, Leyde, 1742, in-4; *Miscellaneæ observationes med. ex Arabum monumentis, disputat. pro gradu doctoris*, ib., 1746, in-4; réimprimé à Halle en 1776, in-8; *De principibus Muhammedanis qui aut ab eruditione aut ab amore litterarum et litteratorum claruerunt*, Leipsig, 1747, in-8; *De Arabum epocha vetutissima Sail ol Arem, id est, ruptura cataractæ Marebensis*, ibid., 1748, in-4; *Abilfedæ annales Moslemici*, ib., 1754, in-4; une *Traduction allemande* du poëme arabe de Tograï, intitulé : *Lamiat alarab*, Friederichstadt, 1756, in-4; *Abil Walidi Risalet seu epistolium arabice et latine cum notulis*, Leipsig, 1755, in-4; *Recueil de quelques proverbes arabes*, pris des *Bâtons et des verges* (en allemand), ibid., 1758, in-4; de *Actamo, philosopho-arabico*, ibid., 1760, in-4; *Morceaux de poésies arabes* (en allemand), ibid., 1765, in-4; *Abilfedæ geographicum*, inséré dans le *Recueil de Busching*; *Maraï, des sohns Josephs...*, c'est-à-dire, *Histoire des princes qui ont gouverné l'Egypte*, trad. de l'arabe, de Maraï, fils de Joseph, inséré également dans le *Recueil de Busching*; *Prodidagmata ad Hagji chalifæ librum memorialem rerum a Muhammedanis gestarum*, etc., inséré à la suite de la *Description de la Syrie*, d'Alboulféda, publiées par Koehler; *J. J. Reiske Conjecturæ in Jobum et proverbia Salomonis*, etc., Leipsig, 1779, in-8; *Lettres sur les monnaies arabe*, (en allemand), insérées dans le *Repertorium*, etc.. de Eichhorn. Les ouvrages de littérature grecque et latine sont : *Constantini Porphyrogenetæ libri duo de Cæremoniis aulæ Byzantinæ*, grec et latin, Leipsig, 1751-54, 2 vol. in-fol.; *Animadversiones ad Sophoclem*, ibid., 1753, in-8; *Animadversiones ad Euripidem et Aristophanem*, ibid., 1754, in-8; *Anthologiæ græcæ à Constant. Cephala editæ, lib. III*, ibid., réimprimé à Oxford en 1764; *Animadversiones ad Græcos auctores*, ibid., 1757, 59, 61, 63, 66, 5 vol in-8; *M. Tullii Ciceronis Tusculanarum disputationum libri V*, ibid., 1759, in-12; *De Zenobia, sophista Antiocheno*, ibid., 1759, in-4; *De quibusdam è Libanio repetitis argumentis*, etc., ibid., 1759, in-4; *De rebus ad scholam Nicolaitanam Lipsiensem pertinentibus expositio*, ibid., 1759, in-4; *De linguarum veterum scientia, maxime necessaria*, ibid., 1759; *Theocriti Reliquiæ cum scholiis græcis et commentariis integris*, etc., ibid., 1766, 2 vol. in-4; *Oratores græci*, ib., de 1770 à 1775, 12 vol. in-8 (1); *Apparatus critici ad Demosthenem*, vol. 1, 2, 3, etc, etc., ibid., 1775, in-8; *Indices operum Demosthenis*, ibid., 1775, in-8; *Plutarchi quæ supersunt omnia*, grec-latin, ibid., 12 vol. in-8, de 1774 à 1782; *Maximi Tyrii Dissertationes e recensione Davisii*, etc,. ib., 1774-75, 2 vol. in-8; *Dionysii Halicarnasensis opera omnia*, grec-latin, etc., ibid., 6 vol. in-8, de 1774 à 1777; *Libanii sophistæ orationes et declamationes*, Altenbourg, 1783 à 1787, 4 vol. in-8; *Dionis Chrysostomi Orationes*, etc., ibid., 1784, 2 vol. in-8. On a encore de Reiske des *Traductions allemandes*, des *Harangues tirées de Thucydide*, des *Discours de Démosthènes et d'Eschine*, etc.; un grand nombre d'*Articles* dans les *Acta eruditorum*, les *Miscellanea Lipsiensia*, et autres recueils allemands. La *Vie de Reiske* écrite par lui-même jusqu'en 1770, et continuée par sa veuve, a paru à Leipsig en 1783 en allemand.

(1) Les trois derniers volumes ont été publiés par madame Reiske.

* REJON DE SILVA (don Diego Antonio), littérateur, né en 1740, à Lorca, dans le royaume de Murcie, après avoir achevé ses études à Salamanque, visita l'Italie, et y puisa dans l'examen réfléchi des chefs-d'œuvre un goût très-vif pour les arts, dont il fut un zélé protecteur. Ses talents l'appelèrent à diverses places importantes, qu'il remplit avec honneur; conseiller et secrétaire du roi Charles III, il joignit à ce titre celui de chef des bureaux des affaires étrangères. Il avait formé une magnifique *collection de tableaux*, et il se plaisait à recevoir chez lui les articles auxquels il prodiguait les conseils et les encouragements. Dans ses loisirs, il cultivait les lettres et la poésie avec succès. Son poëme de *la Peinture*, Ségovie, 1786, in-8, est un ouvrage estimable pour lequel il a beaucoup profité, comme il le déclare lui-même, des poëmes de Lemierre, de Watelet et de Dufresnoy. On lui doit encore un *Dictionnaire des Beaux-Arts*, 1788, in-4; et de bonnes traductions enrichies de notes du *Traité de la Peinture* de Léonard de Vinci, et des trois livres d'Alberti, sur le même sujet. Il mourut à Madrid en 1798, âgé de 58 ans. Rejon était membre de l'académie des arts de Madrid.

RELAND (Adrien), né à Ryp, village de Nord-Hollande, en 1676, d'un ministre de ce village, fit paraître dès son enfance des talents extraordinaires pour les belles-lettres et pour les sciences. La chaire de philosophie de Hardewick ayant vaqué, il y fut nommé, quoiqu'il n'eût que 24 ans. Il la quitta ensuite pour une place de professeur des langues orientales et des antiquités ecclésiastiques à Utrecht. La petite vérole l'emporta le 5 février 1718, à 42 ans. Ses principaux ouvrages sont : une *Description de la Palestine*, très-savante et très-exacte. L'auteur considère cette province dans les différents états où elle a été. Il publia cet ouvrage sous le titre de *Palæstina ex monumentis veteribus illustrata*, Utrecht, 1714, 2 vol. in-4 : il a profité des observations que M. Lub avait faites sur les lieux pendant dix-sept ans; cinq *Dissertations sur les médailles* des anciens Hébreux, Utrecht, 1709, et plusieurs autres *Dissertations* sur différents sujets curieux et intéressants, 1706-1708, 4 vol. in-8 : elles décèlent une érudition profonde; une *Introduction à la grammaire hébraïque*, 1710, in-8; *Antiquitates sacræ veterum Hebræarum*, 1717 : cet ouvrage est écrit avec méthode, mais il est peu solide, on n'y trouve que les explications des talmudistes presque toujours destituées de fondement; *De religione muhamedicá*, traduit en français par Durand. La seconde édition, qui est la plus estimée, est d'Utrecht, 1717, in-8. Cet ouvrage est divisé en deux livres, dont le premier contient un abrégé de la croyance des mahométans, traduit d'un manuscrit arabe;

et le 2°, les accusations et les reproches qu'on leur fait, et sur lesquels il entreprend trop légèrement de les justifier. « C'est, dit un critique, une de ces » apologies dont il est difficile de deviner le but; » car l'auteur n'ignorait point qu'il ne persuaderait » pas les savants qui connaissaient l'Alcoran et le » mahométisme à fond; et il semble qu'il y a de » la mauvaise foi à vouloir persuader les autres. » Il demande comment, si cette religion était absurde, tant de nations l'auraient embrassée : le mode de la prédication de Mahomet et la nature de sa doctrine répondent suffisamment à cette question. Reland ne faisait sans doute pas attention que sa demande justifie tout autrement l'idolâtrie que le mahométisme; *De spoliis templi hierosolymitani in arcu titiano Romæ conspicuis*, Utrecht, 1716; une édition d'*Epictete*, pour lequel l'éditeur est beaucoup trop prévenu; *Petri Relandi fasti consulares*, Utrecht, 1715, in-8. Adrien ne fut que l'éditeur de cet ouvrage, composé par Pierre Reland son frère, mort vers 1714.

RELY (Jean de), l'un des orateurs les plus distingués du XVe siècle, né à Arras vers 1430, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat, devint successivement chancelier et archidiacre de l'église de Notre-Dame, professeur de théologie, recteur de l'université et docteur en Sorbonne. Ce fut lui qui, en 1461, rédigea les remontrances présentées par le parlement à Louis XI, pour le maintien de la *Pragmatique sanction*. Ces *Remontrances*, écrites avec une énergie remarquable, ont été réimprimées plusieurs fois en français et en latin. Député par le clergé de Paris aux états-généraux de Tours, en 1483, et chargé de présenter à Charles VIII le résultat des délibérations de l'assemblée, Rely plut au jeune prince par son éloquence, devint son aumônier, bénit son mariage avec Anne de Bretagne, l'accompagna dans son expédition à Naples, et fut chargé de plusieurs missions auprès du pape Alexandre VI. Il mourut évêque d'Angers en 1499. Ce prélat avait retouché, par ordre de Charles VIII, le style de la traduction des *livres historiaulx* de la Bible, par Guyart de Moulins, et la fit imprimer à Paris vers 1495.

REMACLE (Saint), né dans l'Aquitaine, fut disciple de saint Sulpice de Bourges, puis de saint Eloi, qui l'établit premier abbé du monastère qu'il fonda à Solignac, près de Limoges. Il se vit depuis obligé de prendre le gouvernement de l'abbaye de Congnon. Saint Amand ayant quitté le siége épiscopal de Tongres, en 650, saint Remacle fut contraint d'accepter cette dignité, qui donna un nouvel éclat à ses vertus. Sigebert, roi d'Austrasie, l'honora de toute sa confiance, et le saint en profita pour l'engager à fonder deux monastères dans les Ardennes (Stavelo et Malmédy), où des religieux seraient occupés à adresser des vœux au Seigneur pour la stabilité et la tranquillité du royaume. Saint Remacle en fut fait abbé en 652. La crainte de s'oublier lui-même au milieu des fonctions extérieures du ministère lui fit désirer la retraite. Il résigna son évêché à saint Théodard, du consentement de son clergé et du roi Childeric II, et alla se renfermer à Stavelo en 660 ou 661 (et non pas en 653), comme le prouvent les bollandistes. Sur le bruit de sa sainteté, qui se répandit de toutes parts, un grand nombre de personnes demandèrent à vivre sous sa conduite : on compte parmi ses disciples saint Théodard, saint Lambert, saint Hubert, qui occupèrent successivement son siége épiscopal, saint Tron et saint Hadelin. Il mourut l'an 675, dans un âge très-avancé.

REMBRANDT (Paul, dit VAN RYN), célèbre peintre et graveur, fils d'un meunier, naquit en 1606 dans un village situé sur le bras du Rhin qui passe à Leyde. Un petit tableau qu'il fit pendant son apprentissage, et qu'un connaisseur paya cent florins, le mit en réputation dans les plus grandes villes de Hollande. Il fut surtout employé dans les portraits; nous en avons de lui un grand nombre. Ses sujets d'histoire sont plus rares. Il mettait ordinairement des fonds noirs dans ses tableaux, pour ne point tomber dans des défauts de perspective, dont il ne voulut jamais se donner la peine d'apprendre les principes. On lui reproche aussi beaucoup d'incorrections. Mais ces défauts ne l'empêchèrent pas d'être compté parmi les plus célèbres artistes. Il est égal au Titien pour la fraicheur et la vérité de ses carnations, et possédait à un degré éminent le clair-obscur. Ses tableaux, à les regarder de près, sont raboteux; mais ils font de loin un effet merveilleux. Toutes les couleurs sont en harmonie, sa manière est suave, et ses figures semblent être de relief. Ses compositions sont très-expressives, ses demi-figures, et surtout ses têtes de vieillards, sont frappantes. Enfin il donnait aux parties du visage un caractère de vie et de vérité qu'on ne peut trop admirer. Les estampes en grand nombre que Rembrandt a gravées, sont dans un goût singulier. Elles sont recherchées des connaisseurs, et fort chères, particulièrement les bonnes épreuves. La plus considérable est la pièce de *Cent francs*, ainsi appelée parce qu'il la vendait ce prix-là; le sujet de cette pièce est *Notre-Seigneur guérissant les malades*. On a aussi gravé d'après lui. Rembrandt a fait quelques paysages, excellents pour l'effet. Il mourut à Amsterdam en 1668, ou, selon d'autres, en 1674. Comme il était avare, il amassa de grandes richesses, dont hérita son fils Titus. Rembrandt a beaucoup peint et gravé; on trouve de ses ouvrages dans presque toutes les collections d'arts qui existent en Europe, particulièrement en Hollande et en Angleterre. On a le *Catalogue des tableaux* de Rembrandt, Londres, 1836, in-8, en anglais, et celui de ses *Estampes* en anglais par D. Daulby, 1796, in-8, en français par Baruch, Vienne, 1797, in-8, et par le chev. de Claussin, Paris, 1824-28, 2 vol. in-8.

REMI (Saint), né dans les Gaules vers l'an 438 ou 439, d'une famille illustre dans les environs de Laon en Picardie, fut encore plus distingué par ses lumières et ses vertus que par sa naissance. Ses grandes qualités le firent mettre sur le siége pontifical de Reims à 22 ans. Il eut beau résister, il fallut qu'il sortit de sa solitude. Ce fut lui qui baptisa le roi Clovis, qu'il instruisit des maximes du christianisme, conjointement avec saint Godard de Rouen et saint Vaast. Rien n'est plus admirable que la dignité avec laquelle il parla à ce roi altier et victorieux, au moment qu'il courbait la tête pour

recevoir les eaux sacrées du baptême : *Adorez*, dit-il, *ce que vous avez brûlé, brûlez ce que vous avez adoré :* désignant par ce contraste frappant la croix et les idoles. « Le nouveau Samuel, dit Bossuet, appelé » pour sacrer les rois, sacra ceux de France en la » personne de Clovis, comme il dit lui-même, *pour* » *être les défenseurs de l'Eglise et des pauvres, qui* » *est le plus digne objet de la royauté.* Il les bénit et » leurs successeurs, qu'il appelait toujours ses en- » fants, et priait Dieu nuit et jour qu'ils persévé- » rassent dans la foi. Prière exaucée de Dieu, avec » une prérogative bien particulière, puisque la » France est le seul royaume de la chrétienté qui » n'ait jamais vu sur le trône que des rois enfants » de l'Eglise. » Il mourut en 535, dans la 94e année de son âge. Nous avons sous son nom 4 *Lettres* dans la *Bibliothèque des Pères.* On a aussi deux *Testaments* ; mais plusieurs savants doutent qu'ils soient de lui. Le P. Suyskens, dans les *Acta sanctorum*, parait avoir démontré que le plus ample de ces deux testaments est une pièce supposée. L'abbé Bye, savant bollandiste, a fortifié les preuves du P. Suyskens d'une dissertation intitulée : *Réponse aux mémoires de M. des Roches*, Bruxelles, 1780, in-8. L'abbé Ghesquière a démontré la même chose dans les *Acta sanctorum Belgii selecta. Voy.* Oudin, *in Suppl. ad Bellarm...*, pag. 113. Il existe un grand nombre de *Vies* de saint Remi ; on doit consulter principalement la *Bibliothèque littéraire de France*, la *Gallia christiana* et le *Recueil* de Godescard.

REMI (Saint), grand-aumônier de l'empereur Lothaire, succéda à Amolon dans l'archevêché de Lyon en 852. On croit que ce fut lui qui fit, au nom de cette église, la *Réponse aux trois lettres d'Hincmar de Reims, de Pardule de Laon, et de Raban de Mayence.* Il présida le concile de Valence en 855, se trouva à celui de Langres et à celui de Savonnières, près de Toul, en 859, et se signala dans toutes ces assemblées par un zèle peu commun. Cet illustre prélat termina sa vie glorieuse en 875, après avoir fait diverses fondations. On trouve son nom parmi ceux des saints dans le supplément au Martyrologe romain de Ferrari, et dans le Martyrologe de France par du Saussay ; mais il ne parait pas qu'il ait jamais été honoré d'un culte public. Outre la *Réponse* dont nous avons parlé, et dans laquelle il soutient la doctrine de saint Augustin sur la grâce et sur la prédestination, nous avons de lui : *Traité de la condamnation de tous les hommes par Adam, et de la délivrance de quelques-uns par J.-C.* : restriction qui ne doit s'entendre que de la délivrance efficace et effective. On trouve ce traité, ainsi que la réponse, dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans *Vindiciæ prædestinationis*, 1650, 2 vol. in-4.

REMI D'AUXERRE, ainsi nommé parce qu'il était moine de Saint-Germain d'Auxerre, fut appelé à Reims vers 882, par Foulques, archevêque de cette ville, pour y établir des écoles. Il mourut vers l'an 908. Il eut pour maître Henric ou Henri. Ses études, suivant le bon usage de ce temps-là, embrassèrent les sciences profanes et les sciences divines. On croyait alors, ce que les gens sages pensent encore aujourd'hui, que ces sciences bien étudiées se prêtent de mutuels secours. Il enseigna dans l'université de Paris, et s'y acquit quelque réputation. On a de lui : une *Exposition de la messe*, des *Commentaires* sur les petits prophètes, sur les Epîtres de saint Paul, sur le Cantique des cantiques ; sur l'Apocalypse (ces deux derniers commentaires ont été longtemps attribués à Haymon d'Alberstadt). Il en a aussi fait sur les *Psaumes*, Cologne, 1536, in-fol., et dans la *Bibliothèque des Pères.*

REMI (Abraham), en latin *Remmius*, dont le nom véritable était *Ravaud*, né en 1600, mort en 1646, professa l'éloquence au Collége-Royal ; Remi, village de Beauvoisis sa patrie, lui donna son surnom. Il est regardé comme un des meilleurs poètes latins de son temps. Ses productions virent le jour à Paris en 1645, in-12. On y remarque de l'esprit, une imagination vive, de l'invention, et une facilité peu commune. Il a fait sur Louis XIII un *Poème* épique divisé en quatres livres, sous le titre de *Borbonias*, 1627, in-8. Son *Mæsonium*, ou recueil de vers sur le château de Maisons, près Saint-Germain, est ce que cet auteur a fait de mieux.

REMI (Joseph-Honoré), né à Remiremont, en 1738, embrassa l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre par l'évêque de Toul, qui voulut le fixer dans son diocèse ; mais, dominé par l'amour de l'indépendance, et captivé par les coryphées de la secte philosophique, il préféra le séjour de Paris, où il s'appliqua à la littérature. Ce genre d'étude ne lui fournissant point de quoi subsister, il se livra au droit et se fit recevoir avocat. Il concourut pour plusieurs prix académiques, et les maximes qu'il eut soin de parer d'une éloquence verbiageuse et antithétique lui méritèrent les applaudissements de bien des gens. *L'Eloge de Fénélon* fut jugé digne d'un *accessit* en 1771, et celui *de Michel l'Hôpital* fut couronné en 1777 ; mais la faculté de théologie, offensée des paradoxes de l'auteur, flétrit ses lauriers par une censure bien motivée. Il se chargea ensuite de la rédaction de la partie de la jurisprudence dans la nouvelle édition de *l'Encyclopédie*, par ordre de matières ; il rédiga le premier volume, et était assez avancé dans le second, lorsqu'il mourut le 12 juillet 1782. Outre les ouvrages dont nous avons fait mention, on a de lui : *Le Cosmopolisme*, 1770 ; *Les Jours, pour servir de correctif aux Nuits d'Young*, 1770, où il critiqua fort mal à propos cet ouvrage admirable, plein de grandes idées et de sentiments profonds, chef-d'œuvre du genre sombre ; le *Code des Français*, 1771, 2 vol. in-12 ; plusieurs *Extraits* dans le *Mercure de France*, dont il a été un des rédacteurs depuis la fin de 1778. L'abbé Remi avait des dispositions heureuses pour réussir dans la culture des belles-lettres. Ses succès n'auraient pas été douteux, sans ce malheureux esprit philosophique, qui dessèche l'âme, qui éteint le sentiment et l'imagination, les deux grands ressorts de l'éloquence.

REMIGIO FIORENTINO, dominicain et littérateur italien du XVIe siècle, se fit connaître par plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : les *Traductions* d'Ammien Marcellin, de Cornélius Népos, et de l'Histoire de Sicile de Fazello. Il est aussi auteur de *Réflexions sur l'Histoire de Guichardin*, et sur quelques autres Histoires, Venise, 1582, in-4, assez es-

timées; et de *Poésies italiennes*, 1547, in-8, fort médiocres. Remigio passa presque toute sa vie à Venise; son nom de famille était Nanni. Il mourut à Florence, sa patrie, en 1580, à 62 ans.

* REMOND (François), jésuite, né à Dijon en 1558, fils d'un conseiller au parlement de Bourgogne, qui mourut empoisonné par les intrigues des ennemis de l'état, acheva ses brillantes études en Italie, et entra dans la société à Rome, en 1580, ayant alors 22 ans. Il y professa la philosophie et ensuite la théologie pendant 20 ans tant à Padoue qu'à Parme, et enfin à Bordeaux. De retour en Italie, il enseigna les saintes lettres à Mantoue, et fut chargé par le duc de surveiller les études à l'université de cette ville récemment fondée. Lors du siége de Mantoue par les Impériaux, il contracta la fièvre en administrant les secours spirituels aux soldats, et mourut le 14 novembre 1631. On a de lui : *Poemata et XXI orationes*; *Epigrammat. libri II*; *Elegiæ VIII de divinis amoribus*; *Alexias elegiæ VII* L'auteur, dans ce dernier ouvrage, introduit l'épouse abandonnée de saint Alexis, exprimant ses plaintes et ses douloureux regrets sur sa fuite. Colletet, a traduit l'*Alexiade* en vers, sous le titre de *Désespoir amoureux*; « expression trop libre peut-» être, pour une âme si dévote, » dit l'abbé de Maroles, qui, à propos du même poëme, n'hésite point de proclamer le père Remond l'*Ovide chrétien*. *Panegyricæ orationes XV in laudem S. Ignatii et S. Francisci Xaverii*, etc., Plaisance, 1626, in-4; *Orationes in funere Matthiæ Contarelli, Constantii Sarnani et Philippi Guastavillæi, cardinalium*, dans les *Orationes funebres*, Hanovre, 1613, in-4.

REMOND de SAINT-MARD (Toussaint), littérateur, né à Paris en 1682, se fit connaître par ses *nouveaux Dialogues des dieux*, Paris, 1711. Il ne fait qu'effleurer la surface des objets, ainsi que dans ses autres ouvrages; et il faut moins y chercher la morale évangélique que celle d'Epicure. Ses ouvrages sont : *Lettres galantes et philosophiques*, accompagnées de *l'Histoire de mademoiselle de ****, remplies de paradoxes, de maximes fausses et licencieuses; trois *Lettres sur la naissance, les progrès et la décadence du goût* : elles sont écrites avec plus de feu que tout le reste; elles ont même un petit ton satirique, qui n'est pas désagréable aux esprits malins, c'est-à-dire au plus grand nombre; différents *Traités* sur la poésie en général, et sur les différents genres de poésie, remplis de faux jugements; un petit poëme intitulé *La Sagesse*, et qui devrait être intitulé *La Démence*, fruit d'une philosophie très-corrompue, parut d'abord en 1712, et on le réimprima dans un recueil en 1715, sous le nom du marquis de la Fare, qui n'en était point l'auteur; une *Lettre sur le goût et le génie, et sur l'utilité dont peuvent être les règles*. Ces différents écrits ont été recueillis en 1742, à Paris, sous le titre de la Haye, en 3 vol. in-12; et depuis, en 1751, 5 vol. in-12, petit format. L'auteur mourut à Paris en 1757, à 75 ans. Sa santé avait toujours été extrêmement délicate, et il était sujet à plusieurs infirmités, fruit de sa morale spéculative et pratique. Il parlait comme il écrivait, d'une manière précieuse. Il s'était formé sur Fontenelle, quoiqu'il le regardât comme le corrupteur du goût, et qu'il ne cessât de lancer contre lui quelques traits dans ses livres et dans sa conversation.

REMOND de SAINTE ALBINE (Pierre), censeur royal, membre de l'académie des sciences et belles-lettres de Berlin, né à Paris en 1698, mort dans la même ville, le 9 octobre 1778, à 80 ans, a publié : *Abrégé de l'Histoire du président de Thou*, avec des remarques, 1759, 10 vol. in-12, livre écrit sèchement, et qui n'a pas eu de succès; *Le Comédien*, 1749, in-8, où il donne des leçons de déclamation.

REMOND. *Voy.* FLORIMOND de REMOND.

* REMONDINI (Balthasar-Marie), savant prélat italien, naquit en 1698, à Bassano, d'une famille patricienne et qui remplissait les premières charges de la magistrature. Il étudia les lettres grecques et latines au séminaire de Padoue, et suivi les cours de l'université de cette ville où il reçut le laurier doctoral dans la double faculté de droit. Instruit que le séminaire épiscopal de Vicence manquait de professeurs, il se chargea d'y enseigner gratuitement la rhétorique. Ayant été ordonné prêtre, il revint à Bassano, où il fit un cours de théologie aux jeunes clercs. Désirant se perfectionner dans les sciences, il se rendit à Rome où sa réputation l'avait devancé. En 1736, Clément XII, instruit de son mérite, le nomma aux siéges unis de Zante et de Céphalonie. Des tremblements de terre avaient presque entièrement détruit son église cathédrale : il la répara, l'enrichit d'ornements précieux, en accrut les revenus, et y rappela les chanoines dispersés. Il établit à ses frais un séminaire et y fonda un certain nombres de bourses en faveur des jeunes gens sans fortune, qui se destinaient à l'état ecclésiastique. Rien n'échappait à sa sollicitude pastorale. En 1747, il fit un second voyage à Rome, où il fut accueilli par Benoît XIV, avec la bienveillance et l'estime dues à ses services. Ce pontife lui offrit un des plus riches évêchés des états romains; mais attaché à une église où il avait fait tant de bien, il n'accepta pas cette offre brillante. Après avoir passé quelques jours dans sa famille, il retourna à Zante, où il continua de donner l'exemple de toutes les vertus épiscopales. Il y mourut saintement le 5 octobre 1777, âgé de 79 ans. La multitude de ses occupations ne l'empêchaient pas de cultiver les lettres. Il avait formé une collection précieuse de manuscrits grecs, dont il légua plusieurs à la bibliothèque du Vatican. On a de lui : *Discorso, ossia istruzione cristiana sopra el mutuo, nelle sue diæcesi*, Rome, 1748, in-8; *Invito pastorale al suo capitolo di rimettere la sacra cotidiana officiatura in quella sua moderna cattedrale*, Venise, 1752, in-8; *Sancti Marci, monachi, qui sæculo quinto floruit, sermones de jejunio et de Melchisedech qui deperditi putabantur, nunc primum cum latina interpretatione in lucem prolati*, Rome, 1745, in-8. Bellarmin a confondu cet écrivain avec un autre Marc cité par Zonaras, et qui vivait dans le xe siècle, en quoi il a été suivi par Le Mire, Labbe, Cave, Oudin, etc.; *De Zacynthi antiquitatibus et fortuna commentarius*, Venise, 1756, in-8. Remondini a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entr'autres

une traduction du syriaque des *Homélies* de saint Isaac, évêque de Ninive au ve siècle.

RÉMUS, frère de Romulus. Quelques-uns prétendent que, ne pouvant s'accorder avec son frère, il s'exila et passa dans les Gaules, où il fonda la ville de Reims; d'autres disent que son frère le tua pour se venger de ce qu'il avait sauté par mépris le fossé récemment tracé des murs de Rome, ou plutôt pour régner seul : mais tous ces faits sont fort incertains.

* RÉMUSAT (Claire-Elizabeth-Jeanne, comtesse de), petite nièce de M. de Vergennes (*voy.* Gravier), ministre de Louis XVI, née le 5 janvier 1780, fut mariée à 16 ans, au comte de Rémusat depuis préfet du palais impérial. Mme de Rémusat, nommée elle-même dame d'honneur de l'impératrice Joséphine, continua de lui rester attachée après son divorce. Depuis la restauration, elle suivit son mari dans les diverses préfectures (Haute-Garonne et Nord), où il fut appelé. Elle mourut à Paris le 16 décembre 1821, après avoir rempli tous ses devoirs religieux par le ministère de l'abbé Legris-Duval. Mme de Rémusat est auteur d'un *Essai sur l'éducation des femmes*, publié par son fils en 1824, in-8, auquel l'académie française a décerné une médaille d'or et qui a obtenu beaucoup de succès. Cependant cet ouvrage, trop souvent superficiel, écrit d'une manière quelquefois très-abstraite, contient plutôt des recherches et des discussions que des préceptes et des moyens pour diriger l'éducation des femmes. L'ouvrage d'ailleurs n'a pas été achevé, et l'éditeur lui-même convient qu'il ne renferme qu'environ la moitié du plan que l'auteur s'était tracé. Le contenu des chapitres ne répond guère au titre, par exemple dans celui qui est intitulé : *De l'éducation des filles dans la première enfance*, dès les premières lignes il est question de mariage. Il est vrai que dans ce chapitre l'auteur renvoie à Rousseau (*voy.* ce nom), qui s'est occupé du régime des enfants, et dont l'*Emile* lui semble très-propre à diriger les mères. Ainsi, les femmes chrétiennes qui ne veulent pas lire cet écrit si rempli de sophismes, ne trouvent rien pour les diriger dans les soins qu'exige la première enfance. Rousseau est souvent cité dans cet *Essai* d'éducation, avec éloge, ce qui n'est guère propre à inspirer la confiance. On aimerait mieux y trouver les conseils d'une femme qui a l'usage du monde, que les rêves d'un homme qui a mis ses enfants à l'hôpital. Le chapitre sur la religion parait aussi susceptible de beaucoup de reproches. On y trouve qu'on emploie la peur pour instruire le pauvre; qu'on n'apprend aux malheureux la religion que par la crainte; que les instructions, les sermons sont effrayants, et que ce qui trouble est toujours un mauvais moyen. On ignore où l'auteur a lu ou entendu de pareils discours, qu'elle a soin d'accompagner de réflexions ironiques. D'ailleurs son ouvrage n'est pas écrit pour l'éducation des pauvres, et alors à quoi bon censurer la méthode qu'elle prétend qu'on emploie à leur égard. Les chapitres intitulés : *De la destinée des femmes en France, sous le règne de Louis XIV; les Femmes du règne de Louis XV; les Femmes pendant la révolution; de la Destinée prochaine des femmes*, seraient mieux placés dans un *Essai sur les femmes*, que dans un *Essai d'éducation*, de 300 pages. Mme de Rémusat a publié une *Nouvelle* dans le tom. 5 du *Lycée-français*.

* RÉMUSAT (Jean-Pierre-Abel de), savant orientaliste, naquit à Paris le 5 septembre 1788, d'une famille originaire de Marseille. Destiné par ses parents à la médecine, il fit ses cours avec succès, ce qui ne l'empêcha pas de trouver du temps pour se livrer à l'étude des langues orientales vers lesquelles un goût prononcé l'entraînait dès son enfance. Le chinois, le tartare et le thibétain furent l'objet spécial de ses investigations. Les secours lui manquaient; mais il y suppléa par l'opiniâtreté de son travail. Ne pouvant parvenir à se procurer un dictionnaire chinois, il se fit un vocabulaire à son usage. Son zèle et ses heureuses dispositions excitèrent l'intérêt de l'académie des inscriptions qui parvint à le faire exempter de la conscription. Rémusat accepta ce bienfait comme une dette sacrée dont il s'acquitta plus tard en publiant l'*Essai sur la langue et la littérature chinoise*, qui parut en 1811. Cet ouvrage fixa sur lui l'attention des savants et lui valut des relations honorables avec plusieurs d'entr'eux. Quelques opuscules qu'il publia sur la même langue, à des intervalles rapprochés, achevèrent d'établir sa réputation. Cependant ses travaux sur les idiomes de l'Orient ne ralentirent point ses progrès dans l'art médical; il fut reçu en 1813, docteur à la faculté de Paris; mais il ne parait pas qu'il ait profité du titre qu'il venait d'obtenir pour exercer son art. A la création d'une chaire de chinois au collége de France, il y fut nommé le 29 novembre 1814. Ses leçons, dont on trouve un résumé dans sa *grammaire chinoise*, acquéraient un nouvel intérêt par les applications historiques et littéraires qu'il savait y mêler. Elu membre de l'institut (acad. des inscriptions), le 5 avril 1816, il devint en mars 1818, un des rédacteurs du *Journal des savants*, qui lui devait déjà plusieurs articles. Il contribua en 1822, à la fondation de la société asiatique de Paris, dont il fut secrétaire; il succéda en 1824 à Langlès comme conservateur des manuscrits orientaux de la bibliothèque du roi, et mourut à Paris du choléra, le 3 juin 1832, dans la 44e année de son âge. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur la langue et la littérature chinoise*, Paris, 1811, in-8, avec 5 pl.; ouvrage plus substantiel et plus utile que les deux vol. de Bayer, et les deux in-fol. de Fourmont; *Plan d'un Dictionnaire chinois*, 1814, in-8; *Le livre des récompenses et des peines*, trad. du chinois, avec des notes et des éclaircissements, 1816, in-8; l'*Invariable milieu*, ouvrage moral de Tseussé, en chinois et en mandchou, avec une version latine, une trad. française et des notes, etc., 1817, in-4; *Mémoire sur les livres chinois de la bibliothèque du roi*, 1818, in-8; *Description du royaume de Camboge*, trad. du chinois, 1819, in-8; *Mémoires et anecdotes sur la dynastie des Djogours, souverains du Japon*, 1820, in-8; *Histoire de la ville de Khotan*, trad. du chinois, 1820, in-8; *Recherches sur les langues tartares, ou mémoires sur différents points de la grammaire et de*

la littérature des mandchous, des mongols, des ouïgours, et des thibétains, 1820, in-4, tom. 1er; *Eléments de la grammaire chinoise,* 1822, in-8. C'est un des ouvrages qui ont le plus contribué à la haute réputation de Rémusat parmi les sinologues. *Deux Mémoires sur les relations politiques des premiers chrétiens, et particulièrement des rois de France avec les empereurs mongols*, 1822-1824, in-4; *Mémoire sur la vie et les opinions de Lao-Tseu, philosophe chinois du sixième siècle avant notre ère,* qui a professé les opinions *communément attribuées à Pythagore, à Platon*, et à leurs disciples, 1823, in-4; *Recherches chronologiques sur l'origine de la hiérarchie lamaïque,* 1824, in-4; *Mémoire sur plusieurs questions relatives à la géographie de l'Asie centrale,* 1825, in-4; Ju-Kiaoli, ou *les deux cousines, roman chinois,* 1826, 2 vol. in-12, fig. On lui doit en outre plusieurs articles et des mémoires remarquables, insérés dans les journaux scientifiques et les recueils de l'acad. des inscriptions, et un assez grand nombre d'articles dans la *biographie universelle.* L'auteur les a réunis sous ce titre : *Mélanges asiatiques,* 1825-26, 2 vol. in-8; et *Nouveaux mélanges asiatiques*, 1825, 2 vol. in-8, auquel on joint *Mélanges posthumes d'histoire et de littérature orientale*, (publiés par M. Félix Lajard), 1843, in-8. Silvestre de Sacy a prononcé son *éloge* à l'acad. des inscriptions.

* RENA (Côme de la), historien, né vers 1630 à Florence, était capitaine dans la garde civique. Versé dans les antiquités, et plus particulièrement dans les antiquités étrusques, il fit partie de l'académie florentine dont il fut consul ou président en 1673. Outre quelques opuscules insérés dans différents recueils, on lui doit : *la Chronologie des anciens ducs et marquis de Toscane*, ouvrage savant dont la 1re partie fut imprimée à Florence, 1690, in-fol., et plusieurs manuscrits dont on trouve la liste dans *Negri storia degli scrittori florentini.*

RENAU d'ELICAGARAY (Bernard), célèbre marin, né dans le Béarn en 1652, d'une famille ancienne de Navarre, fut placé, dès son enfance, auprès de Colbert du Terron, intendant de Rochefort. On lui fit apprendre les mathématiques : il y réussit, et devint de bonne heure l'ami intime du père Malebranche. La marine était son étude favorite. Quand il y fut assez instruit, du Terron le fit connaître à Seignelay, qui devint son protecteur. Il lui procura en 1679 une place auprès du comte de Vermandois, amiral de France qui lui donna une pension de mille écus. Louis XIV, voulant réduire à des principes uniformes la construction des vaisseaux, fit venir à la cour les plus habiles constructeurs. Après quelques discussions on se borna à deux méthodes, l'une de Renau, et l'autre de du Quesne, qui eut la générosité de donner la préférence à celle de son rival. Renau jouit de son triomphe en présence de Louis XIV, qui lui ordonna d'aller à Brest et dans les autres ports pour instruire les constructeurs. Il mit leurs enfants en état de faire, à l'âge de 15 à 20 ans, les plus grands vaisseaux, qui demandaient auparavant une expérience de 20 ou 30 ans. En 1680, Louis XIV résolut de se venger d'Alger; Renau proposa de le bombarder. Jusqu'alors il n'était venu dans l'idée de personne, que des mortiers pussent n'être pas placés à terre, et se passer d'une assiette solide. Il promit de faire des galiotes à bombes : on se moqua de lui dans le conseil; mais Louis XIV voulut qu'on essayât cette nouveauté funeste, qui eut un heureux effet. Après la mort de l'amiral (le comte de Vermandois), il alla en Flandre trouver Vauban, qui le mit en état de conduire les siéges de Cadaquiers en Catalogne, de Philisbourg, de Manheim et de Franckental. Le roi, pour récompenser ses services, lui donna une commission de capitaine de vaisseau, un ordre pour avoir entrée et voix délibérative dans les conseils des généraux, une inspection générale sur la marine, et l'autorité d'enseigner aux officiers toutes les nouvelles pratiques dont il était l'inventeur, avec 12,000 livres de pension. Cet habile homme fut demandé par le grand-maître de Malte pour défendre l'île; mais le siége n'ayant pas eu lieu, Renau revint en France. Il fut fait à son retour conseiller de marine et grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. Sa mort, arrivée en 1719, fut celle d'un religieux de la Trappe. Persuadé de la religion par sa philosophie, il regardait son corps comme un voile qui lui cachait la vérité éternelle, et la mort comme un passage des plus profondes ténèbres à une lumière parfaite. La valeur, la probité, le désintéressement, l'envie d'être utile, soit au public, soit aux particuliers, toutes ces qualités étaient chez lui au plus haut degré, et elles étaient soutenues par une piété aussi tendre que constante. Il avait été reçu membre honoraire de l'académie des sciences en 1699. On a de lui la *Théorie de la manœuvre des vaisseaux,* 1689, in-8; et plusieurs *Lettres* pour répondre aux difficultés de Huyghens et de Bernouilli contre sa Théorie. (*Voy.* PITOT.) On peut consulter pour plus de détails *l'Eloge de Renau* par Fontenelle, et le *Dictionnaire* de Chauffepié.

* RENAUD (Louis), dominicain, docteur de Sorbonne, prédicateur du roi, né en 1690 à Lyon, mort en 1771, est auteur d'un *Discours* latin prononcé à Beauvais à l'occasion de l'exaltation de Benoît XIII, en 1724; de l'*Oraison funèbre du maréchal de Villeroi,* imprimée dans la *Description de sa pompe funèbre*, Lyon, 1630, et de l'*Oraison funèbre du duc d'Orléans*, Paris, 1752, in-4. Les *Sermons* du P. Renaud n'ont point été imprimés.

RENAUD. *Voy.* AIMON.

* RENAUD (Jean-Baptiste-Lupicin), colonel d'artillerie, né en 1777 à Montigny (Jura), élève de l'école polytechnique, s'y distingua par ses progrès, fut employé successivement dans les différentes armées, et se signala sur les principaux champs de bataille dans les guerres de l'empire. Il remplit en outre avec succès plusieurs missions importantes à Berlin et ailleurs. Attaché au comité consultatif d'artillerie, il réunit à ces fonctions l'inspection des forges de cette arme. Il mourut à Paris le 29 novembre 1827. On lui doit un livre estimé *sur la fabrication de la poudre*, 1811, in-8.

** RENAUD DE LA GRELAYE, littérateur, né en 1737 à Dijon, mort en 1807 à Paris, membre de la société libre des sciences, lettres et arts et de plusieurs académies, est auteur de divers ouvrages qui ne lui ont pas fait une grande réputation,

parce qu'il a vécu étranger aux coteries; mais qui n'annoncent pas moins un homme estimable. Ce sont : *Les tableaux de la nature*, poème, Paris, 1775, in-8; réimprimés en 1781 sous le titre de *Promenades de Chloë*; *l'Ami des mœurs*, ib., 1788, in-8. C'est un recueil de poésies, dont le titre annonce le but. *Les soupers de Vaucluse*, ib., 1789, 3 vol. in-12; *Promenades de Vaucluse*, 1807, 3 vol. in-12; *Mémoire sur la mendicité et les moyens de l'éteindre*, 1804, in-18. On doit encore à cet écrivain une édition des *Œuvres* de Berquin, 1802, 28 vol. in-18, fig.

RENAUDIE (Jean (1) de Barri, sieur de la), dit *de la Forest*, chef de la conjuration d'Amboise, et second chef de la conjuration que les huguenots firent, en 1560, contre le roi Henri III, était d'une ancienne famille de Périgord. Condamné au bannissement pour le crime de faux, il passa le temps de son exil à Genève et à Lausanne, où il embrassa le calvinisme, et s'insinua dans l'esprit de plusieurs Français retirés en Suisse à cause de la religion. Depuis, il forma les mêmes cabales en France, où il ne fut connu d'abord que de ceux de son parti. La Renaudie avait de l'esprit, de la hardiesse, et était vindicatif. Il souhaitait effacer l'infamie de son bannissement par quelque action éclatante. Dans cette vue, il offrit ses services à ceux de la conjuration formée par les protestants. Il se chargea d'aller dans les provinces, et de gagner par lui-même et par ses amis ceux qu'il avait déjà connus, et leur donna jour au 1er février pour s'assembler à Nantes. L'assemblée se tint, et on résolut d'exécuter la conjuration à Amboise, où était la cour; mais ce dessein ayant été découvert par un avocat, nommé Pierre Avenelles, chez qui il était logé, La Renaudie, qui s'avançait avec des troupes, fut tué le 17 mars 1560, dans la forêt de Château-Renard, près d'Amboise, où son corps fut porté et pendu sur le pont à un gibet, ayant sur le front cette inscription : *Chef des rebelles*. Un de ses domestiques, nommé *La Bigne*, qui fut pris dans la même occasion, expliqua divers *Mémoires* écrits en chiffres, et découvrit tout le secret de la conjuration.

RENAUDOT (Théophraste), médecin, né à Loudun en 1584, s'établit à Paris en 1623. Il fut le premier qui commença, en 1631, à faire imprimer en France ces nouvelles publiques, si connues sous le nom de *Gazettes*. Depuis le xive siècle, il en existait déjà en Italie et en Espagne où on les appelait *Gazetta*, du nom de la pièce de monnaie qu'on payait pour les lire. Louis XIII donna à Renaudot un privilége, qui fut confirmé par Louis XIV, pour lui et pour sa famille. Ce médecin gazetier mourut à Paris, en 1653. Pour se donner une grande réputation en qualité de médecin, il s'avisa d'établir chez lui un bureau public de consultations gratuites pour les pauvres, et obtint du cardinal de Richelieu des lettres qui le nommaient *commissaire général des pauvres valides et invalides dans tout le royaume*. La faculté de médecine se récria contre ce privilége, qu'elle prétendit n'être qu'un manteau qui cachait un trafic vil et usuraire. Le parlement lui défendit par arrêt du 1er mars 1644, de se servir de ce privilége. Isaac Renaudot, son fils, médecin, a publié les *Pièces* de ce singulier procès, 3 vol. in-4. On a de Renaudot, père, outre ses *Gazettes* : une suite du *Mercure français*, depuis 1635, jusqu'en 1643. Comme il ne donna dans ce recueil que la seule relation des faits, sans y joindre les pièces justificatives, ainsi qu'avaient fait Jean et Etienne Richer, il fut obligé de le discontinuer. Il n'a donné que les six derniers volumes de cet ouvrage, qui est en 25 vol. in-8. Les siens sont les moins estimés. Un *Abrégé de la vie et de la mort de Henri de Bourbon, prince de Condé*, 1646, in-4; *La Vie et la mort du maréchal de Gassion*, 1647, in-4; la *Vie de Michel Mazarin*, cardinal, frère du premier ministre de ce nom, 1648, in-4. Ce fut Renaudot qui, le premier, établit à Paris un *bureau de prêt*, connu ensuite sous le nom de *Mont-de-Piété*.

(1) La *Biographie universelle* lui donne le prénom de Godefroi.

RENAUDOT (Eusèbe), petit-fils du précédent, naquit à Paris, en 1646. Après avoir fait ses humanités au collége des jésuites, et sa philosophie au collége d'Harcourt, il entra chez les Pères de l'Oratoire et n'y demeura que peu de mois. Il continua cependant de porter l'habit ecclésiastique; mais il ne songea point à entrer dans les ordres. Il se consacra d'abord aux langues orientales, et il en étudia ensuite plusieurs autres. Son dessein était de faire servir ses connaissances à puiser dans les sources primitives les vérités de la religion. Le grand Colbert avait conçu le dessein de rétablir en France les impressions en langues orientales. Il s'adressa à l'abbé Renaudot, comme à l'homme le plus capable de seconder ses vues; mais la mort de ce ministre fit abandonner ce projet. Le cardinal de Noailles mena l'abbé Renaudot avec lui à Rome en 1700, et le fit entrer dans le conclave. Son mérite lui attira les distinctions les plus flatteuses. Le pape Clément XI l'honora de plusieurs audiences particulières, et lui conféra le prieuré de Frossay en Bretagne. Il l'engagea à rester encore sept à huit mois à Rome, après le départ du cardinal, pour jouir plus longtemps de son entretien. Le grand-duc de Florence, auprès de qui il passa un mois, le logea dans son palais, le combla de présents et lui donna des felouques pour le ramener à Marseille. Ce fut à son retour en France qu'il publia la plupart des ouvrages qui ont illustré sa plume. Il mourut en 1720, à 74 ans, après avoir légué sa nombreuse bibliothèque aux bénédictins de Saint-Germain-des-Prés. L'abbé Renaudot avait un esprit net, un jugement solide, une mémoire prodigieuse. Homme de cabinet et homme du monde tout ensemble, il se livrait à l'étude par goût, et se prêtait à la société par politesse. Attentif à garder les bienséances, ami fidèle et généreux, libéral envers les pauvres, insensible à tout autre plaisir qu'à celui de converser avec les savants, il fut le modèle de l'honnête homme et du chrétien. Quelque lié qu'il fût avec quelques personnes de la *petite Eglise*, il ne sut pas les imiter dans les intrigues et les mouvements de parti, et ne fit pas de manifeste contre les décrets du saint Siége. Ses principaux ouvrages sont : deux vol. in-4, en 1711 et 1713, pour servir de continuation au livre de *la*

Perpétuité de la Foi; Historia patriarcharum, alexandrinorum, jacobitarum, etc., Paris, 1713, in-4: *Recueil d'anciennes liturgies orientales*, Paris, 1716, 2 vol. in-4, avec des dissertations très-savantes, réimprimés à Francfort en 1846; deux anciennes *Relations des Indes et de la Chine*, avec des observations, Paris, 1718, in-8. Cet ouvrage, traduit de l'arabe, renferme les voyages de deux mahométans du IXe siècle; *Défense de la perpetuité de la foi* in-8, contre le livre d'Aymon; plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des inscriptions; *Défense de son Histoire des patriarches d'Alexandrie*, in-12; une *Traduction* latine de la *Vie* de saint Athanase, écrite en arabe: elle a été insérée dans l'édition des *Œuvres* de ce Père par dom de Montfaucon, etc.; plusieurs ouvrages manuscrits. Le style de ces diverses productions est assez noble, mais il manque de légèreté et d'agrément. Renaudot fut reçu à l'académie française en 1689; deux ans après il remplaça Quinault à celle des inscriptions, et fut nommé en 1700 associé de celle de la Crusca.

* RENAZZI (Philippe-Marie), savant jurisconsulte, né à Rome en 1747, y professa le droit avec une grande réputation et y mourut en 1808 à 61 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, mais on ne connaît en France que ses *Eléments de droit criminel*, Rome, 1773, 3 vol. in-8, dont il se fit cinq éditions en peu d'années, et qui furent traduits et commentés dans presque toutes les langues de l'Europe, et son *Histoire du célèbre collége de la Sapience, depuis sa fondation au XIIIe siècle*, Rome, 1803-6, 4 vol. in-4. Parmi ses manuscrits, on cite une *Réfutation* du Contrat social de J.-J. Rousseau.

RENÉ, comte d'Anjou et de Provence, arrière-petit-fils du roi Jean, né à Angers le 16 janvier 1409, descendait de la seconde branche d'Anjou, appelée au trône de Naples par la reine Jeanne Ire. Ayant épousé en 1420 Isabelle de Lorraine, fille et héritière de Charles II, il ne put recueillir l'héritage de son beau-père. Antoine, comte de Vaudemont, qui le lui disputa les armes à la main, le chassa de Lorraine, le fit prisonnier, et le força de donner sa fille Isabelle en mariage à son fils Ferri de Vaudemont, dont les descendants régnèrent dans cette province. Louis, roi de Naples, son frère, et la reine Jeanne II qui l'avait fait son héritier, étant morts, il se rendit en 1435, dans le royaume de Naples; il n'y fut pas plus heureux qu'en Lorraine. Jean de Calabre, son fils, entreprit non moins inutilement la conquête du royaume d'Aragon, sur lequel René formait des prétentions du côté de sa mère Yolande. Le comte d'Anjou, n'ayant eu que des revers à la guerre, se retira en Provence, où il cultiva les arts de la paix. Il fit des vers, et peignit, comme un prince pouvait peindre dans un siècle et dans un pays alors à demi-barbare (1). On voyait un de ses tableaux aux Célestins d'Avignon. Le sujet n'est pas riant, mais peut provoquer des réflexions salutaires. C'est le squelette de sa maîtresse à moitié rongé des vers, avec le cercueil d'où elle sort. Il est le premier auteur de la fameuse procession d'Aix, où l'on voit les diables, mêlés avec différents personnages, représenter des scènes qui, aujourd'hui, ne paraîtraient que ridicules, mais qui, chez un peuple grossier, étaient des moralités mises en action. Plusieurs de ces scènes ne sont pas aisées à expliquer. On peut consulter l'abbé Papon, *Voyage de Provence*, tom. 1er, pag. 51, édit. de 1787. René mourut à Aix en 1480. On lui a attribué l'*Abusé en cour*, qu'on imprima dans un recueil d'anciennes poésies sans date, mais fort ancien, in-fol. et depuis Vienne, 1484, in-fol. On a encore de lui: *Les Cérémonies observées à la réception d'un chevalier*: manuscrit enrichi de belles miniatures. Jeanne de Laval, qu'il épousa en secondes noces, lui donna des enfants qui moururent avant lui. Walter-Scott a décrit la cour de René dans *Anne de Geierstein*. *Les Tournois du roi René* ont été publiés par M. Champollion Figeac d'après les manuscrits et les dessins originaux de la bibliothèque du roi, Paris, 1827, in-fol., et ses *Œuvres complètes*, par M. le comte de Quatrebarbes, Angers, 1845, 4 vol. gr. in-4. On a un *précis historique sur la vie de René d'Anjou*, par M Boisson de la Salle, Aix, 1820, in-8, et l'*Histoire de ce prince*, par le vicomte de Villeneuve Bargemont, 1825, 3 vol. in-8. Une statue en marbre a été érigée à Aix en 1823. On désigne encore sous le nom de *Cheminées du bon roi René* les endroits où il avait coutume de se promener.

RENÉ, duc de Lorraine, engagé par le roi de France à faire la guerre à Charles le Hardi, duc de Bourgogne, fut d'abord malheureux et perdit son duché; mais il le recouvra par les secours que lui fournirent les Suisses. Charles étant revenu avec une puissante armée assiéger Nancy, il s'y livra une sanglante bataille le 4 janvier 1477, dans laquelle Charles fut défait et tué (selon toute apparence) par Campo-Basso, un de ses généraux, gagné par René avec plusieurs autres. (*Voy.* CHARLES le HARDI.) René mourut en 1508.

RENEAULME (Paul-Alexandre de), chanoine régulier de Sainte-Geneviève de Paris, né à Blois vers 1672 d'une famille noble, originaire de Suisse, fut prieur de Marchenoir, et ensuite de Theuvy, où il mourut d'hydropisie en 1749. C'était un homme plein de vertus et surtout très-charitable. Il connaissait la botanique et servait de médecin aux pauvres de son canton. Il s'était formé une des plus belles bibliothèques qu'un particulier pût se procurer. En 1740, il publia un *Projet de Bibliothèque universelle*, pour rassembler dans un même corps d'ouvrage, par ordre alphabétique et chronologique, le nom de tous les auteurs qui ont écrit en quelque langue que ce soit; le titre de leurs ouvrages, tant manuscrits qu'imprimés, suffisamment étendu pour en donner une idée en forme d'analyse; le nombre des éditions, des traductions, etc. Une santé languissante dans les dernières années de sa vie l'a empêché d'exécuter cet ouvrage immense. Tous ses manuscrits, ainsi que sa bibliothèque, passèrent à la maison des chanoines réguliers de Saint-Jean, à Chartres. — Il ne faut pas le

(1) Dans ces derniers temps on a beaucoup exagéré les talents d'artiste de ce bon roi, il est certain que René d'Anjou entretenait autour de lui plusieurs peintres de mérite; et l'on peut conjecturer, sans crainte de se tromper, que tant de beaux tableaux attribués à René sont l'ouvrage de ces vieux maîtres ignorés.

confondre avec Reneaulme, Paul, médecin du xviie siècle, de qui on a : *Ex curationibus observationes*, Paris, 1606, in-8 : il y démontre que les remèdes chimiques sont quelquefois d'un grand secours; *Specimen historiæ plantarum*, avec fig., 1611, in-4; *La vertu de la fontaine de Médicis près de Saint-Denys-les-Blois*, 1618, in-8.

RENÉE de FRANCE, duchesse de Ferrare, née à Blois en 1510, de Louis XII et de la reine Anne de Bretagne, avait été accordée en 1515 à Charles d'Autriche, depuis empereur, et fut demandée quelques années après par Henri VIII, roi d'Angleterre. Ces projets n'eurent point de suite, pour quelques raisons d'état, et la princesse fut mariée, par François Ier, à Hercule d'Est, deuxième du nom, duc de Ferrare. C'était une femme d'un esprit inconstant et d'une curiosité inquiète. Calvin, ayant été obligé de quitter la France et de passer en Italie, porta facilement l'esprit de cette princesse à suivre ses opinions; et Marot, qui lui servait de secrétaire, la confirma dans cette disposition. Après la mort du duc son époux, en 1559, elle revint en France et s'occupa à augmenter les troubles du royaume. Elle parla pour le prince de Condé lorsqu'il fut mis en prison; mais leur amitié ne dura pas. Elle se brouilla avec lui, parce qu'elle désapprouva la guerre des prétendus réformés. Elle mourut dans l'hérésie, en 1575, dans le château de Montargis, âgée de 65 ans. Sa vie a été publiée par Catteau, Berlin, 1781, in-8.

* RENGGER (Albert), né en 1764 à Brugg, canton de Berne, où il reçut le doctorat en médecine et exerça sa profession avec succès. Lors des changements arrivés en Suisse sous l'influence française il remplit différentes fonctions importantes. En 1815 il fut député d'Argovie au congrès de Vienne. Il mourut en 1825 président de la société de physique de Lausanne. On lui doit plusieurs opuscules en français et en Allemand.—Son fils, médecin comme lui, né, en 1775, à Lausanne, s'embarqua le 1er mai 1818, pour l'Amérique, avec son ami le docteur Lonchamps. Ils débarquèrent à Buénos-Ayres, et arrivèrent au mois de juin 1819 à l'Assomption. Le docteur Rengger parcourut la plupart des contrées de l'Amérique méridionale, et séjourna plusieurs années au Paraguay. De retour en Suisse au mois de mars 1826, il continua de se livrer à son goût pour l'histoire naturelle et pour les voyages. Il se trouvait au commencement de 1832 à Naples, où il tomba malade : il ne put revenir qu'avec peine dans sa patrie et mourut à Arau le 9 octobre, n'ayant pas encore atteint sa 38e année. Rengger a laissé plusieurs ouvrages, entre autres un *Essai historique sur la révolution du Paraguay et le gouvernement dictatorial du docteur Francia*, Paris, 1827, in-8; réimprimé à Stuttgard en 1829 et trad. en Espagnol; une *Histoire des mammifères du Paraguay*, et une *Description* encore inédite des contrées américaines qu'il avait parcourues.

* RENNEL (James), savant géographe, né à Chudleigh dans le Devonshire, en 1742, descendait d'une ancienne famille française, dont un des chefs accompagna Guillaume-le-Conquérant en Angleterre. Il entra à quinze ans dans la marine comme *midshipman* (élève), et profita des loisirs que lui laissait son service pour étendre ses connaissances. Etant passé au service de la compagnie des Indes en 1761, il se distingua par sa valeur à la prise de Pondichéri. La guerre terminée, il s'empressa de revenir à ses études favorites, qu'il n'abandonna plus. Il entra dans le corps des ingénieurs militaires, y fut nommé capitaine, et peu après commissionné arpenteur-général du Bengale et du Bahar. Il leva des plans, dressa des cartes remarquables par leur exactitude, et la géographie de l'Inde anglaise et de ses mers lui dut en outre de notables perfectionnements. Ayant obtenu sa retraite avec le grade de major, il revint en 1777, en Angleterre où il fut accueilli de la manière la plus honorable. Il refusa un poste important et lucratif pour s'occuper exclusivement des travaux géographiques auxquels il doit une si grande et si juste réputation. Il mourut à Londres le 29 décembre 1830, et fut inhumé dans l'abbaye de Westminster. Membre des principales sociétés savantes de l'Europe, il était correspondant de l'Institut de France, où M. Walckenaer a prononcé son *Eloge*. Ses principaux ouvrages sont : *Carte de l'Indostan ou de l'empire mogol*, accompagnée d'une description historique, et précédée d'une introduction contenant un tableau des différentes révolutions que cette vaste contrée a éprouvées, 1782, in-4; 2e édit., 1788, avec un nouveau mémoire, et 3e édit., 1793, in-4; trad. en franç. par Bouche-Seiche sous le titre de *Description historique et géographique de l'Indostan*, 1800, 3 vol. in-8, et atlas in-4; *Atlas du Bengale*, 1781, in-fol.; *Système géographique d'Hérodote*, 1800, gr. in-4; 1830, 2 vol. in-8; l'*Histoire et l'expédition du jeune Cyrus, et la retraite des dix mille*, éclairées par la géographie, 1816, in-4. *Géographie comparée de l'Asie*, 1831, 2 vol. in-8; *Recherches sur les courants de l'Océan atlantique*, 1832, in-4. On recherche encore de ce géographe les ouvrages suivants: *Eclaircissements sur la géographie de l'Afrique*, 1793, in-4, trad. de l'anglais par Langlès dans son édition du *Voyage* de Fréd. Hornemann (*voy.* ce nom, IV, 446); *Mémoires sur la géographie de l'Afrique*, 1790-1798, in-4; *Observations sur la topographie de la plaine de Troie*, 1814, in-4.

RENNEQUIN ou RENKIN. *Voy.* Rannequin.

RENNES (le P. Brice de), capucin, missionnaire en Palestine, fut un de ceux qui, par ordre de la Propagande, travaillèrent à l'édition de la Bible arabe, imprimée en 1671 pour l'usage des églises orientales. Ce religieux a traduit dans la même langue l'*Epitome annalium ecclesiasticorum cardinalis Baronii*, 2 vol. in-4, et l'*Epitome annalium veteris Testamenti Jacobi Saliani ab Adamo usque ad Christum*, de l'imprimerie de la Propagande, 1653, 2 vol. in-4.

* RENNEVILLE (René-Auguste-Constantin de), écrivain moins connu par ses ouvrages que par ses malheurs, naquit à Caen vers 1650. Après avoir servi quelque temps dans les mousquetaires, il prit sa retraite; et par la protection de M. de Chamillart, obtint un emploi dans les domaines. Le désir de pratiquer librement la religion calviniste

qu'il avait embrassée le décida à passer en Hollande, où il resta quelques années. A son retour en France, il retrouva M. de Chamillart, toujours disposé à le protéger et qui lui laissa le choix de plusieurs emplois lucratifs. Quelques bouts rimés qu'il avait composés plusieurs années auparavant d'une manière injurieuse à la France, ayant été remis au marquis de Torcy, lui valurent de fortes réprimandes. Accusé bientôt d'une correspondance criminelle avec les puissances étrangères, il fut mis à la Bastille en 1702. Exilé, après une captivité de 11 ans, il alla en Angleterre, où il mourut vers 1724. On a de lui : *L'inquisition française ou l'Histoire de la Bastille*, 1724, 5 vol. in-12; cette édition est augmentée de beaucoup d'anecdotes suspectes. Le 5e vol. n'est que la reproduction de l'*Histoire de l'inquisition de Goa*, par Dellon (*voy.* ce nom, III, 284); *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie Hollandaise des Indes orientales*, Amsterdam, 1702-05, 5 vol.; et 1730, 10 vol. in-12.

* RENNEVILLE (Sophie de), dame auteur, née vers 1771, morte à Paris le 15 octobre 1822, a contribué avec Mesd. de Beaufort, d'Hautpoull, Dufresnoy, à l'*Athénée des dames*, et à l'ouvrage qui a pour titre : *Amusements de l'adolescence*, et a publié plusieurs ouvrages d'éducation qui ont eu du succès. Dans le nombre on distingue : *Lettres d'Octavie, jeune pensionnaire de la maison de Saint-Claire*, 1806, in-12; 4e éd., 1818, in-12; *Stanislas, roi de Pologne*, roman historique, suivi d'un *Abrégé de l'histoire de Pologne et de Lorraine*, 3e édit., 1812, 3 vol. in-12; *Galerie des femmes vertueuses*, ou *Leçons de morale à l'usage des jeunes demoiselles*, 1808, in-12; 3e édit., 1817, in-12; *Vie de sainte Clotilde, reine de France*, 1809, in-12; *Contes à ma petite fille*, 4e édit., 1817; *la Mère gouvernante*, 1812, 4 vol. in-12; *le Retour des vendanges*, contes moraux, 1812, 4 vol. in-12; 2e édit., 1820, 4 vol. in-18; *Zélie, ou la Bonne fille*, 1813, in-12; 4e édit., 1817, in-18; *la Fée gracieuse*, 1813, in-18; *la Fée bienfaisante*, 1814, in-12; 2e édit., 1817, in-18; *le Précepteur des enfants*, ou *le Livre du second âge*, 7e édit., 1818, in-12; *Coutumes gauloises*, 1819, in-12; *Galerie des jeunes vierges*, ou *Modèles des vertus qui assurent le bonheur des femmes*, 1819, in-12; 2e édit., 1822, in-12; *les Jeunes personnes*, 2e édit., 1822, 2 vol. in-12; *Nouvelle mythologie des demoiselles*, 1821, 2 vol. in-12.

* RENNIE (John), mécanicien et ingénieur anglais, né au comté de Lothian, dans l'Ecosse, le 7 juin 1761, d'un fermier qui le laissa orphelin en bas âge, ne reçut d'autre éducation que celle qu'on donnait dans l'école du bourg de Preston-Kirk qu'il habitait. Ayant souvent l'occasion d'aller dans une manufacture voisine, il eut le bonheur d'inspirer quelque intérêt au chef d'atelier, qui lui donna des instructions et lui prêta des outils. A 10 ans, il avait déjà construit des modèles de moulin à vent, et de machines à vapeur et à battre les pieux, remarquables par la perfection de la main d'œuvre. A 13, il alla étudier à Dunbar les sciences mathématiques et physiques, dans lesquelles il fit de très-grands progrès. Pour s'y perfectionner, il voulut aller suivre à Edimbourg le cours des professeurs Robison et Black. Le premier l'introduisit dans les ateliers de Soho, près Birmingham, et il y travailla pendant un an à exécuter diverses machines; enfin il alla à Londres, et il y fut employé par Watt et Bolton dans l'établissement connu sous le nom d'*Albion Mills*, où il continua à faire preuve d'une grande habileté. Calculateur et praticien, ses machines étaient remarquables par une précision de mouvement, une proportion, une harmonie entre les diverses parties, qui les faisaient regarder comme des chefs-d'œuvre. A ces qualités, il joignait le talent, plus essentiel encore, d'employer la force motrice avec un grand avantage. Il fit des sciences hydrauliques l'objet de ses méditations, et il exécuta plusieurs grandes constructions en ce genre, sous la direction du célèbre Smeaton, dont il devint bientôt l'émule, et qu'il fut jugé seul capable de le remplacer. Parmi les nombreux travaux de Rennie, on cite le canal de Lancastre, un des plus beaux monuments de ce genre; celui de Crinian en Ecosse, dont le creusement offrait les plus grandes difficultés; les magnifiques *docks* ou bassins d'entrepôts pour les vaisseaux marchands que Londres compte parmi ses ornements; la jetée ou *Breakwater* de Plymouth, l'une de ses plus belles conceptions; le pont en fer de Southwark, le premier où l'on ait conçu l'idée hardie d'employer le fer coulé en masses compactes, d'une étendue qui surpasse celle des massifs de pierre les plus considérables; celui du Strand ou Waterloo, exécuté en pierre aussi sur la Tamise, le plus grand, le plus régulier, et le plus hardi de tous ceux qui se trouvent dans le royaume britannique, et enfin, les arsenaux royaux de Portsmouth, Chatam et Sheerness. L'aspect de ce dernier, dont M. C. Dupin a publié la description dans son *Voyage de la Grande-Bretagne*, où il donne sur Rennie une *Notice* fort intéressante, frappe d'admiration les personnes les plus étrangères à l'architecture hydraulique. Ce grand ingénieur a été enlevé aux sciences et aux arts le 16 octobre 1821.

RENOMMÉE, divinité poétique, messagère de Jupiter. Elle se plaçait sur les lieux les plus élevés pour publier les bonnes et les mauvaises nouvelles. Les poètes la représentent sous la figure d'une jeune fille, avec des ailes remplies d'yeux et d'oreilles, autant de bouches et de langues, sonnant de la trompette, et ayant sa robe retroussée. Virgile en fait une description très-pittoresque dans le IVe livre de l'Enéide. Une de ses qualités distinctives est de raconter les mensonges avec la même contenance que les vérités.

Tam falsi fictique tenax quam nuncia veri.

* RENOU (Antoine), peintre et littérateur, né à Paris en 1731, obtint souvent des couronnes à l'université; cependant son goût pour le dessin le décida pour la peinture. Après avoir étudié sous Pierre et Vien, il concourut pour le grand prix, et obtint la seconde palme. Il allait rentrer dans la lice, lorsqu'en 1760 le roi Stanislas l'appela à la cour de Lunéville, dont jusqu'à la mort de ce bon prince il partagea les plaisirs. Son tableau représentant *Jésus parmi les docteurs* le fit agréger, en 1766, à l'académie de peinture, dont il fut reçu membre en

1781, sur un des tableaux du plafond de la galerie d'Apollon, représentant l'*Aurore*. L'académie ayant été supprimée, il fit partie des écoles spéciales de peinture avec le titre de secrétaire et de surveillant des études. Il mourut à Paris en 1806. Comme peintre, ses principales productions, outre celles qu'on a citées, sont : *Agrippine débarquant à Brindes, avec l'urne contenant les cendres de Germanicus;* une *Annonciation* qui se voyait dans une église à Saint-Germain-en-Laye, et un *plafond* pour l'hôtel des monnaies de Paris. Comme littérateur, on a de lui : *Térée*, tragédie jouée avec succès au Théâtre-Français en 1773; il l'entreprit à la suite d'une discussion élevée sur les difficultés de la poésie et celles de la peinture. Lemierre soutint la suprématie de la poésie; alors Renou le défie de faire un tableau, et s'engage à faire une tragédie; il composa *Térée*, et le tableau est encore à venir. On lui doit en outre une traduction en vers de *l'art de peindre*, Poëme de Dufresnoy, 1789, in-8, estimée surtout pour les *notes*, et une de la *Jérusalem délivrée*, dont on ne connait que des fragments où l'on trouve de beaux vers; et enfin des *Lettres* sur les expositions publiques du Louvre, aussi instructives pour les artistes que pour le public.

RENTI (Gaston-Jean-Baptiste, baron de), issu d'une ancienne maison d'Artois, naquit en 1611, au château de Beni, dans le diocèse de Bayeux. Il fit éclater, dès sa plus tendre jeunesse, une piété que son commerce avec le monde n'éteignit jamais. Il se proposa d'entrer chez les chartreux, mais ses parents s'y opposèrent. Il servit avec distinction dans les guerres de Lorraine, et Louis XIII l'honora de son estime. Il épousa, à l'âge de 22 ans, Elisabeth de Balzac, comtesse de Graville. Son occupation principale fut dès-lors de remplir tous les devoirs d'un chef de famille en vrai chrétien; il donna le spectacle de toutes les vertus que la religion peut inspirer. Insensible aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs et à tous les biens créés, il ne songea qu'à servir le souverain maître, et à le faire servir par ses vassaux, et surtout par ses enfants. Il mourut à Paris le 24 avril 1649, et fut enterré à sa terre de Citri, diocèse de Soissons. Il eut part à l'établissement des frères cordonniers. (*Voy.* BUCHE.) Le P. de Saint-Jure, jésuite, a donné sa *Vie*, 1651, in-4, réimprimée très-souvent in-12.

* RENZI (Antoine), littérateur, né dans le diocèse de Volterre, et mort à Florence en 1823, âgé de 43 ans, se fit remarquer par un écrit dans lequel il venge l'Italie des reproches que Mme de Staël lui adresse dans sa *Corinne.* On lui doit en outre de bonnes éditions du Dante et de l'Arioste, accompagnées de notes savantes. Enfin il a fourni des articles instructifs à l'*Anthologie* de Florence, l'un des meilleurs recueils périodiques de l'Italie.

* RENZOLI (César), jésuite, né en 1627, dans l'état de Modène, habita successivement les colléges de son institut à Ancône, Macerata et Lorette. Il se dévoua au ministère de la prédication et à l'œuvre des missions avec un zèle qui produisit d'heureux fruits. Il était rare que ceux qui allaient l'entendre n'en retirassent pas de grands avantages spirituels, et beaucoup de conversions furent dues à ses exhortations. On croit qu'il mourut à Pérouse au commencement du XVIIIe siècle. Il a publié : *Sermoni sopra la passione di N. S. Gesù-Christo*, 1687, 1702, 6 vol. in-8; *Panegirici e discorsi sacri*, Macerata, 1698, 3 vol.; *Nuova scelta di laudi spirituali per uso delle missioni*, Ancône, 1689.

** RÉPÉCAUD (François-Marie), né en 1768, à Salins (Jura), après avoir achevé ses études au collége de cette ville tenu par les oratoriens, entra dans cette congrégation et fut envoyé au Mans, où il professa la grammaire et les humanités avec succès. Lors de la suppression de tout enseignement en France, il revint dans sa ville natale; et, atteint par la réquisition, fut élu chef d'un des bataillons de volontaires que son département envoyait à la frontière. Après quelques campagnes sur le Rhin, il donna sa démission au moment où on lui offrait un grade plus élevé, et revint dans sa famille. Il y reçut bientôt une nouvelle preuve de l'estime de ses concitoyens par son élection à la place de président du département. Lors de la réouverture des colléges, il s'empressa de quitter l'administration pour prendre une chaire dans celui de Salins, qu'il remplit avec tout le zèle dont il était capable. A l'organisation de l'université, nommé inspecteur de l'académie de Besançon, il obtint sa retraite en 1821, et, revenu à Salins pour ne plus le quitter, y partagea son temps entre les soins qu'il devait à sa famille et la lecture des classiques latins qui avaient toujours fait ses délices. Il mourut le 31 décembre 1838, à 70 ans, laissant la réputation d'un homme instruit et d'un philosophe chrétien. On a de lui : *Eléments de la religion*, ou *Entretiens d'un père avec ses enfants*, 1820, in-12.

* REPNIN (Nicolas-Wasiliewitsch, prince), célèbre général russe, né en 1734 d'une famille distinguée, était fils d'un général qui commanda, sous Pierre le Grand, un corps d'armée contre Charles XII, et neveu du comte Panin, principal ministre de Catherine II. Il fit ses premières armes comme volontaire dans un corps français, pendant la guerre de Sept-ans. Envoyé ensuite par Pierre III à la cour de Berlin, il fut choisi en 1764 par Catherine pour aller en Pologne seconder l'élection de Stanislas Poniatowski; puis accrédité comme ambassadeur près du nouveau monarque, il seconda les projets de Catherine sur la Pologne, en faisant endurer à la noblesse tous les dédains d'un orgueil intraitable, et en fomentant dans le royaume l'anarchie et la guerre civile. Il quitta Varsovie pour se rendre à l'armée qui se préparait à agir contre les Turcs; et les succès qu'il obtint dans cette guerre le firent juger propre à entamer les négociations pour la paix. Nommé ambassadeur à Constantinople, il signa, en qualité de plénipotentiaire médiateur, le traité de Teschen, en 1779. (*Voy.* FRÉDÉRIC II et MARIE-THÉRÈSE, impératrice). Plus tard il continua de déployer une valeur brillante et des talents militaires peu communs dans la guerre contre les Turcs, notamment dans la campagne de 1791. Potemkin sous lequel il commandait, obtint la disgrace d'un rival qu'il commençait à redouter, et ce fut alors que Repnin, irrité de l'injustice de sa souveraine, forma cette société de

mécontents connus sous le nom de *martinistes*, et dont la plupart des membres furent exilés en Sibérie. Cependant Repnin fut traité avec les plus grands ménagements, et il obtint même le gouvernement de la Lithuanie, où se trouvait le malheureux Stanislas, dont il avait provoqué la ruine, après avoir été le premier instrument de son élévation. Lors de l'invasion qui eut pour résultat d'achever le démembrement de la Pologne, Repnin fut mis à la tête des armées russes. Mais son commandement lui ayant été enlevé par Souwaroff il accepta le titre de ministre de Catherine en Pologne, et ce fut d'après ses instructions, ou plutôt par ses ordres, que Stanislas signa son abdication. Elevé sous Paul 1er au rang de feld-maréchal, il fut envoyé à la cour de Berlin, pour y négocier la deuxième coalition contre la république française. Mais il ne put décider la Prusse à rompre sa neutralité, et il fut, dit-on, disgracié pour avoir échoué dans cette mission et avoir pris pour secrétaire un Français, nommé Aubert, qui s'esquiva, emportant une partie des papiers et des secrets de la légation. Repnin mourut à Moscou en 1801. Son fils, le prince Nicolas Repnin, qui s'est distingué dans la campagne de 1812, fut nommé, en 1814, administrateur-général de la Saxe, et depuis gouverneur-général de Pultawa.

* REQUENO Y VIVES (Vincent), savant littérateur et numismate, naquit en 1743 à Calatraho dans l'Aragon, et à l'âge de 14 ans, embrassa la règle de Saint-Ignace. Lors de la suppression des jésuites, il s'embarqua pour l'Italie avec un grand nombre de ses confrères, et s'établit à Rome, où il ne tarda pas à se faire connaître par son érudition et son goût pour les antiquités. Il profita de la permission accordée aux jésuites espagnols de rentrer dans leur patrie, et fut nommé membre de l'académie royale des sciences d'Aragon, et conservateur du cabinet de médailles de cette société. Informé du rétablissement des jésuites dans le royaume des Deux-Siciles, il se hâta de retourner en Italie, dans le dessein de se réunir à ses anciens confrères; mais il mourut à Tivoli, le 17 février 1811, à 68 ans. Outre un ouvrage ascétique (*Esercizj spirituali*, Rome, 1804), on a du P. Requeno : *Saggio sul ristabilimento dell' antica arte de' greci e de' romani pittori*, Venise, 1784, in-4. Sous le titre modeste d'essai, le savant auteur donne un traité complet de la peinture chez les anciens, et des divers procédés employés par les artistes grecs et romains. Cet ouvrage, plein de recherches et d'expériences curieuses, a été réimprimé avec des additions et des corrections, Parme, 1787, 2 vol. in-8. *Principi, progressi, perfezione, perdita et ristabilimento dell' antica arte di parlare da lungi in guerra*, etc., Turin, 1790, in-8; c'est un traité des signaux des anciens. Depuis la renaissance des sciences, un grand nombre de savants s'étaient occupés de recherches sur cet objet important; et plusieurs même avaient tenté des expériences dont le résultat a produit enfin la découverte du *Télégraphe*, qui fera passer avec honneur le nom de Chappe à la postérité (*voy.* CHAPPE, II, 517). *Scoperta della chironomia, ossia dell' arte di gestire colle mani*, Parme, 1797, in-8. La manière de se faire entendre par le moyen des doigts est fort ancienne. On trouve parmi les *Œuvres* de Bède (édit. de 1688), un opuscule : *De loquelá per gestum digitorum*, avec des gloses. Fabricius a rapporté, dans sa *Biblioth. latin.*, les éditions de ce traité; et à cette occasion, il indique tous les auteurs parvenus à sa connaissance, qui ont écrit sur l'art de parler avec les doigts. Cet art, perfectionné par Pereire, dans le siècle dernier (*voy.* PEREIRE, VI, 432), est presque sans utilité, depuis que l'abbé de l'Epée et Sicard ont trouvé une méthode bien supérieure pour instruire les sourds et muets (*voy.* l'ÉPÉE et SICARD). Toutefois cette méthode n'a acquis elle-même une véritable perfection qu'à l'aide du langage gesticulé qu'emploient naturellement entre eux de jeunes sourds-muets élevés ensemble; langage qu'ont dû finir par étudier les maîtres eux-mêmes, pour étendre celui de leurs élèves. Par-là disparaît, en grande partie, le merveilleux d'une méthode qui supposait des individus incapables, sans elle, de notions abstraites, parce qu'ils sont privés de l'idée des sons; *Saggi sul' ristabilimento dell' arte di dipingere all' encausto degli antichi*, 1798, 2 vol. in-8. Caylus s'était occupé le premier, avec succès, de la recherche des procédés qu'employaient les anciens pour peindre à l'encaustique; mais le P. Requeno a fait de nouveaux essais très-intéressants, qui rendent son ouvrage précieux pour les artistes. Il faut joindre aux deux volumes qu'on vient d'indiquer, un *Appendice*, Rome, 1806, in-8; *Saggio sul' ristabilimento dell' arte armonica de' greci e romani cantori*, ib., 1798, 2 vol. in-8, ouvrage curieux et plein de recherches, comme tous ceux de l'auteur; *Medallas ineditas antiquas existentes en el museo dela real sociedad Arayonesa*, Saragosse, 1800, in-4, imprimé aux frais de l'académie. Cet ouvrage est divisé en deux parties, dont la première contient des remarques sur les explications données par quelques numismates, et de nouvelles conjectures sur diverses médailles; *Tamburo, stromento di prima necessità per regolamento delle truppe perfezionato*, Rome, 1807, in-8. L'auteur y présente les moyens de changer le bruit du tambour en sons harmonieux, et propres à se marier avec la voix (*voy. le Magasin encyclopédique*, 1807, V, 185); *Osservazioni sulla chirotipografia, ossia antica arte di stampare a mano*, Rome, 1810, in-12. Dans cet opuscule, le P. Requeno cherche à prouver que l'imprimerie était connue et pratiquée bien avant le XVe siècle, quoiqu'elle n'eût pas atteint la perfection à laquelle l'ont portée Guttemberg et Schœffer. On trouve une *Notice* sur Requeno, dans le *Supplément* de Caballero à la *Biblioth. soc. Jesu*; mais elle est incomplète.

REQUESENS (Louis de ZUNIGA Y), d'une famille illustre d'Espagne, commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, fut gouverneur-général des Pays-Bas en 1574, après le départ du duc d'Albe. Il s'empara de la ville de Ziricée en Zélande; mais son administration ne fut pas heureuse. Son caractère n'avait pas l'énergie nécessaire pour les circonstances, et les mécontents en profitèrent. Cet qui a fait dire que *le duc d'Albe n'aurait pas dû*

venir aux pays-Bas, ou qu'il n'aurait pas dû en sortir. Requesens mourut à Bruxelles en 1576. Il avait été auparavant gouverneur du Milanais, et s'était conduit d'une manière peu convenable à l'égard de saint Charles Borromée, auquel il donna de cuisants chagrins; ce que des personnes ont regardé comme la cause de son peu de succès dans le gouvernement des Pays-Bas et de sa mort prématurée. Cependant il en avait fait demander pardon au saint prélat, qui avait promis de le demander à Dieu par ses plus ferventes prières.

* REQUIER (Jean-Baptiste), né à Pignans en Provence en 1715, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et débuta dans la carrière littéraire par une *Ode*, sur la convalescence de Louis XV, qui obtint un accessit à l'académie de Marseille. Inspecteur des études à l'école royale militaire de Paris, le gouvernement le chargea de la traduction des *Mémoires secrets* de Vittorio Siri, 1767-85, 24 vol. in-12. Il avait déjà publié du *Mercure* du même auteur, 1755, 18 vol. in-12. Sa vie privée mérita la parfaite estime de tous ceux qui le connurent: il vécut en sage dans sa modeste retraite, et termina sa longue carrière au commencement de 1799. On a de lui : *Recueil historique et critique de tout ce qui a été publié sur la ville d'Herculane*, Paris, 1757, in-12; *Vie de Peiresc*, 1770, in-12 ; l'*Esprit des lois romaines*, trad. du lat. de Gravina, 1776, 3 vol. in-12, etc.; *Les Hiéroglyphes* dit de Horapolle, trad. du grec, Paris, 1779, in-12, etc.

RESCIUS (Stanislas), chanoine de Warmie en Pologne, secrétaire du cardinal Hosius, fut député vers Henri, duc d'Anjou, élu roi de Pologne, et envoyé ensuite par Etienne Battori, en qualité d'ambassadeur à Rome. Ce prince lui avait donné l'abbaye d'Androw, ordre de Cîteaux. Nous avons de lui : *De rebus in electione regis Poloniæ gestis ad discessum ejus*, Rome, 1573, in-4; *Vita D. Stanislai Hosii, Poloni, S. R. E. cardin. majoris pœnitentiarii et episcopi warmiensis*, Rome, 1587; Munster, 1690, in-8; *Dissidium evangelicorum magistrorum ac ministrorum*, Cologne, 1592, in-8; *De atheismis et phalarismis evangelicorum.* Ce traité, qui n'est pas commun, fut imprimé en 1596, in-4, à Naples, où l'auteur mourut 2 ans après, en 1598.

RESENDE ou RÉESENDE, *Resendius* (André ou Lucius-André de), le restaurateur des lettres dans le Portugal, né à Evora en 1498, entra jeune dans l'ordre de saint Dominique, et étudia avec succès à Alcala, à Salamanque, à Paris et à Louvain. Le roi de Portugal, Jean III, lui confia l'éducation des princes ses frères, et ayant obtenu du pape la permission de lui faire quitter l'habit de religieux, il lui donna un canonicat d'Evora. Resende ne fut pas moins laborieux sous l'habit de chanoine que sous celui de dominicain. Il ouvrit une école de littérature, cultiva la musique et la poésie, et prêcha avec applaudissement. Il mourut en 1573, à 75 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. La plupart ont été recueillis à Cologne, en 1600, en 2 vol. Les principaux sont : *De Antiquitatibus Lusitaniæ*, Evora, 1593, in-fol., curieux et rare; *Deliciæ lusitano-hispanicæ*, 1613, in-8, bon et recherché; un vol. in-4 de poésies latines, Lisbonne, 1561; *De vita aulica*, in-4; une grammaire, sous ce titre : *De verborum conjuratione*, etc. Il était très-versé dans les langues grecque, latine et hébraïque, dans les antiquités sacrées et profanes. Ses poésies valent moins que ses ouvrages d'érudition. Il y a un autre Resende (Garcias de), auteur de l'*Histoire de Jean II*, en portugais, 1554 et 1622, in-fol., et l'éditeur d'un *Concioneiro*, Lisbonne, 1516, in-fol., recueil précieux et de la plus grande rareté.

RESENIUS (Pierre), professeur en morale et en jurisprudence à Copenhague, devint prévôt des marchands de cette ville et conseiller d'état. Ses ouvrages sont relatifs à l'histoire et au droit public d'Allemagne. On a de lui : *Jus aulicum norwegicum*, 1673, in-4; un *Dictionnaire islandais*, 1683, in-4; deux *Edda* des Islandais, 1665, in-4. M. Mallet en a donné la traduction dans son *Introduction à l'histoire de Danemarck*, Copenhague, 1756, in-4. Resenius poussa sa carrière jusqu'à soixante-trois ans, et mourut en 1688.

RESNEL du Bellay (Jean-François du), né à Rouen en 1692, fit voir dès sa jeunesse beaucoup d'esprit et de talent pour la poésie. Dès qu'il se fut montré à Paris, il trouva des amis et il méritait d'en avoir. On lui procura l'abbaye de Fontaine et une place à l'académie française et à celle des belles-lettres. L'abbé du Resnel a un rang marqué sur le Parnasse par ses traductions des *Essais sur la critique et sur l'homme* de Pope, in-12. Ses versions sont précédées d'une préface très-bien écrite. (*Voy.* Pope.) Il a prêté dans ses vers beaucoup de force et de grâce à des sujets arides. On y trouve de très-beaux morceaux, quoiqu'il y ait quelques vers prosaïques et languissants. On prétend que Pope était assez mécontent de son traducteur; on n'en voit pas trop la raison; car le copiste a souvent embelli son original. L'abbé du Resnel s'était aussi adonné à la chaire, et nous avons de lui un *Panégyrique de saint Louis.* Il mourut à Paris en 1761, à 69 ans. On lui doit dix *Mémoires* dans le Recueil de l'académie des inscriptions.

RESSIUS (Rutger), professeur de langue grecque à Louvain, naquit à Maseyck, dans la principauté de Liége, vers la fin du XVe siècle. Erasme rend un hommage flatteur à son érudition et à ses mœurs, dans une lettre qu'il écrivit à Jean Robin, doyen de l'église de Malines. *Doctior*, dit-il, *an inveniri possit nescio, certo diligentiorem ac moribus puriorem vix invenias.* La France tâcha de l'arracher à cette université par les offres les plus attrayantes, mais ce fut inutilement. Il mourut l'an 1545, après avoir donné des éditions : des *Institutions du droit des Grecs*, par Théophile, Louvain, 1536; des *Aphorismes* d'Hippocrate, 1533; des *Lois* de Platon.

RESSONS (Jean-Baptiste Deschiens de), né à Châlons en Champagne, vers 1660, d'une bonne famille, mourut à Paris en 1735. Son goût le porta dans sa jeunesse à prendre le parti des armes. Il servit dans l'artillerie, et fit de si rapides progrès dans les méthématiques, qu'il fut bientôt admis dans l'académie des sciences, dont il a enrichi le recueil d'un assez bon nombre de *Mémoires.*

RESTAUT (Pierre), grammairien français, né à

Beauvais en 1694, d'un marchand de draps de cette ville, vint de bonne heure à Paris où il fut chargé de quelque éducation particulière au collége de Louis-le-Grand. Il se livra ensuite à l'étude de la jurisprudence, fut reçu avocat au parlement, acheta en 1740 une charge d'avocat au conseil du roi, et mourut à Paris en 1764, à 70 ans. Tout le monde connaît ses *Principes généraux et raisonnés de la grammaire française*, 1730, in-12. Il y a eu une foule d'éditions de cette grammaire. « Cet auteur, » dit un habile critique, n'a fait que répéter ce » qu'avaient dit le père Buffier, l'abbé Regnier, » M. de la Touche, et tous ceux qui avaient écrit » avant lui sur cette matière, qu'il a embrouillée à » force d'exceptions aux règles qu'il établit; » on peut ajouter, et rendue insipide par la forme de demandes et de réponses, et par l'étalage d'une érudition spéculative aussi inutile que repoussante pour ceux qui apprennent une langue. « Pourquoi, con- » tinue le critique, ce livre a-t-il eu tant de vogue? » C'est que l'auteur était protégé par un parti qui » le prônait. » Restaut a revu le *Traité de l'orthographe en forme de dictionnaire*, Poitiers, 1764, in-8. On a encore de lui un *Abrégé* de sa grammaire, in-12; et la traduction de la *Monarchie des Solipses*, 1721, in-12, avec des notes contre les jésuites. *Voy.* INCHOFER.

* RESTIF de la BRETONNE (Nicolas-Edme), écrivain cynique et bizarre, naquit en 1734, à Sacy en Bourgogne. Son père, cultivateur, le destinait à son état; mais il montra dès son enfance un caractère inquiet et ardent, qui ne pouvait s'accommoder d'une vie honorable et paisible. Il fut envoyé par ses parents à Auxerre pour apprendre l'imprimerie. Ennuyé de sa place de prote, il revint dans son village, où il composa son premier ouvrage : *L'école de la jeunesse*, et se rendit à Paris, avec son manuscrit, pouvant dire comme Bias : *Omnia bona mea mecum porto*. L'indigence et des goûts licencieux lui firent contracter des liaisons et des habitudes avilissantes qu'il conserva toute sa vie, et qui pourtant ne l'empêchèrent pas de vouloir s'ériger en réformateur des mœurs. Le bruit tumultueux de la capitale, les différents objets qui frappaient ses yeux, exaltèrent encore plus son imagination déjà très-vive, et lui firent enfanter ce nombre prodigieux d'ouvrages qui prouvent en lui, sinon un grand talent, au moins une fécondité peu commune. Restif n'était qu'un écrivain spirituel; il étonnait souvent ses lecteurs, mais il ne leur laissait pas d'impression durable; et quoique tous ses romans paraissent avoir un but moral, ce but se perd souvent au milieu des sentiments exagérés, des passions extraordinaires, des tableaux qui blessent ou la pudeur, ou le bon goût, ou les convenances. Sa vie entière offre elle-même un roman trop long à décrire, et qui participe de ces défauts. Il était dans le fond ce qu'on appelle un *bon homme*; il se croyait dispensé de la modestie, et ne cachait pas la haute opinion qu'il avait de ses talents : ainsi il disait que souvent il ne prenait pas même la peine de rédiger en entier ses ouvrages. Comme il revenait par caprice ou par besoin à son premier état d'imprimeur, il en composait des passages entiers sans manuscrit, et était en même temps auteur et ouvrier; ses productions faites à la *casse* étaient, selon lui, « les meilleures, les mieux écrites » et les plus fortement pensées. » Le produit de ses livres aurait suffi à lui assurer une honnête existence; mais il aimait les plaisirs, et il se vit souvent privé du nécessaire. Il n'étalait cependant pas de luxe dans sa mise, qui était très-négligée. Il mourut à Paris en 1806, âgé de 72 ans. Restif se croyait au moins l'égal de Voltaire et bien supérieur à Buffon, qu'il appelle *une taupe*; il croyait pouvoir lutter victorieusement avec J.-J. Rousseau, dont il affectait d'ailleurs toutes les singularités : c'est ainsi qu'il fit paraître en 1772, en opposition avec l'*Emile*, les *Lettres d'une fille à son père*, qu'il regardait comme un *chef-d'œuvre de sensibilité, un tissu de lumières et de vertus*, en un mot *comme le plus beau présent qu'il pût faire à la postérité*. Il a écrit plus de 150 vol. de romans. Le style en est énergique, rapide, mais souvent incorrect et ampoulé. Ses principaux ouvrages sont : *L'école de la jeunesse*, qu'il ne rendit pas meilleur en le recomposant presque en entier, Paris, 1771, 4 vol. in-12; *Lettres d'une fille à son père*, ibid., 1772, 5 vol. in-12; *La femme dans les trois états de fille, d'épouse et de mère*, ibid., 1773, 3 vol. in-12; *Le ménage parisien*, ibid., 1773, 2 vol. in-12; *L'école des pères*, ibid., 1776, 3 vol. in-12; *Le paysan perverti*, ibid., 1776, 4 vol. in-12. C'est son meilleur ouvrage et le plus moral : il renferme des caractères fortement dessinés, des tableaux frappants, et les vices du peuple y sont bien rendus; le *Quadragénaire*, ou l'*Age de renoncer aux passions*, ib., 1772, 4 vol. in-12; *La dernière aventure d'un homme de 45 ans*, 1782, in-12; *Les métamorphoses*, ou *Les ressorts du cœur dévoilés*, 2 vol. in-12; *Le Mimographe, Le Pornographe, L'Antropographe, le Gynographe et le Thesmographe*, 1790, 5 vol. in-8; *Les contemporaines*, ou *Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent*, Paris, 1780-42, vol. in-12. C'est un recueil de plus de cent nouvelles, presque toutes vraies, sous des noms supposés, qui offrent des scènes licencieuses. Il avouait que dans cet ouvrage il avait souvent manqué de goût, et il ajoutait : « Ne passerez-vous rien au *génie?* » *La malédiction paternelle*, 1779, 3 vol. in-12; *Les Françaises*, ou *Trente-quatre exemples choisis dans les mœurs actuelles*, Neufchâtel, 1786, 4 vol. in-12; *La femme infidèle*, 1786, 4 vol., in-12. Ce roman contient le tableau le plus hideux des désordres de sa femme; *La vie de mon père*, ibid., 1787, 2 vol. in-12; *La prévention nationale*, 3 vol. in-12; *Les Parisiennes*, 4 vol. in-12; *Tableau des mœurs d'un siècle philosophe*, 2 vol. in-12; *Les nuits de Paris*, ou *Le spectateur nocturne*, 1788, Londres, 4 vol. in-12; *Le cœur humain dévoilé*, 1799, in-12, etc. C'est un tissu de sottises. Restif avait la manie bizarre ou la vanité de placer à la fin de chacun de ses ouvrages une critique de l'ouvrage même, en y ajoutant ce qu'il pensait de son caractère, de ses talents et de son esprit. Ce *modeste* auteur a été appelé quelque part le *Rousseau du ruisseau*.

RESTOUT (Jean), peintre ordinaire du roi, des académies de Caen et de Rouen sa patrie, naquit en 1692. Fils, petit-fils de peintres, et neveu de

Jouvenet, il hérita de ses pères et de son oncle le goût pour ce bel art, et la nature y ajouta un génie plus vaste. Il mourut à Rouen en 1768, directeur de l'académie de peinture, laissant, de la fille de Hallé, un fils héritier de ses talents. Il avait une piété éclairée et solide, des connaissances et de l'esprit. Comme peintre, il se distingua par une composition noble et mâle. Il entendait supérieurement ces balancements et ces oppositions que les grands maîtres font des masses, des formes, des ombres et des lumières. On lui a reproché un coloris un peu jaune, défaut qu'il tenait apparemment de Jouvenet, dont il avait été le disciple.

* RESTOUT (Jean-Bernard), fils du précédent, né à Paris vers 1740, reçut de son père les premières leçons de peinture, et ayant remporté le premier prix au concours de 1758, fut envoyé pensionnaire à Rome. Il ne profita pas de son séjour dans cette capitale des arts pour chercher par l'étude des chefs-d'œuvre, à se corriger des défauts qu'il tenait de ses premiers maîtres. Cependant il rapporta d'Italie son tableau d'*Anacréon*, la meilleure de ses productions, sur lequel il fut reçu à l'académie en 1756 et qui plus tard a été gravé par Asselin. Le *Philémon et Baucis*, qu'il produisit trois ans après est fort inférieur; enfin la *Présentation au temple* qu'il exposa au salon de 1771, eut moins de succès encore, et il ne put obtenir le titre de professeur qu'il sollicitait. Cet échec lui fut très-sensible et dès lors il cessa d'assister à l'académie, et ne s'occupa même plus guère de l'art pour lequel il n'avait jamais montré qu'un goût médiocre. Il se lança dans les affaires, dans les spéculations commerciales; et lorsque vint la révolution il se trouva tout prêt à figurer dans les assemblées électorales, et dans les clubs. Membre de la municipalité, du 10 août et nommé par Roland, conservateur du garde-meuble de la couronne, il fut peu de temps après dénoncé et jeté dans une prison, d'où, sans le 9 thermidor, il ne serait sorti que pour monter à l'échafaud. Une détention de vingt mois avait altéré sa santé, et il mourut subitement au mois de juillet 1796. Le musée conserve de cet artiste un morceau d'étude qui n'est pas sans mérite, saint Bruno priant dans le désert. Une *Notice* sur sa vie par Robin se trouve dans le *Magasin encyclopéd.*, 1797, VI, 443.

RÉTIF de la BRETONNE. *Voy.* RESTIF.

RETZ (Albert de GONDI, dit le maréchal de), était fils d'Antoine de Gondi, maître-d'hôtel de Henri II. Sa famille, établie à Florence, y brillait depuis les premiers temps de la république. Albert était né dans cette ville en 1522; il vint jeune à Lyon, où son père était banquier. Catherine de Médicis ayant nommé la mère d'Albert gouvernante des enfants de France, celui-ci vint à la cour, fut placé auprès du jeune Charles IX, et obtint un avancement rapide. Il fut employé dans les négociations et dans les armées. Il s'empara de Belle-Ile, qu'il fortifia; fut gouverneur de Provence, que les factions l'obligèrent de quitter. Charles IX le fit maréchal de France en 1574; Henri III le fit duc et pair. Il mourut en 1602, regardé comme un courtisan habile et un médiocre général, qui n'avait eu le bâton que par faveur. Au grade de maréchal, il réunissait d'autres distinctions; il était chevalier du Saint-Esprit, général des galères, duc de Belle-Ile, gouverneur de Provence, de Nantes et de Metz, et enfin généralissime. Il avait été le premier à se déclarer pour Henri IV, et c'est lui qui avait conseillé à Henri III de s'unir avec le roi de Navarre contre les entreprises de la ligue. — Son frère, Pierre de GONDI, fut évêque de Langres, puis de Paris. Le pape Sixte V l'éleva au cardinalat en 1587. Il mourut à Paris le 17 février 1615, à 84 ans. — Son neveu, le cardinal Henri de GONDI, lui succéda. Il mourut à Béziers, où il avait suivi Louis XIII qui marchait par son conseil contre les huguenots, le 3 août 1622, et eut pour successeur Jean-François de Gondi son frère, 1er archevêque de Paris, prélat vertueux, mort en 1654, à 70 ans. C'est à ce dernier que succéda le cardinal de Retz, qui suit. La postérité du maréchal de Retz finit en son arrière-petite-fille, Paule-Françoise-Marguerite de Gondi, qui épousa le duc de Lesdiguières, dont elle resta veuve en 1681, et descendit au tombeau en 1716, à 61 ans. Elle n'eut qu'un fils, qui mourut sans postérité en 1703.

RETZ (Jean-François-Paul de GONDI, cardinal de), petit-neveu du précédent, naquit à Montmirel en Brie, l'an 1614. Son père, Emmanuel de Gondi, était général des galères et chevalier des ordres du roi. On lui donna pour précepteur le célèbre Vincent de Paul. Il fit ses études particulières avec succès et ses études publiques avec distinction; prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1643, et fut nommé la même année coadjuteur de l'archevêché de Paris. L'abbé de Gondi sentait beaucoup de dégoût pour son état : son génie et son goût étaient décidés pour les armes. Il se battit plusieurs fois en duel, même en sollicitant les plus hautes dignités de l'église. Devenu coadjuteur, il se corrigea pendant quelque temps pour se gagner le clergé et le peuple. Mais dès que le cardinal Mazarin eut été mis à la tête du ministère, il se montra tel qu'il était. Il précipita le parlement dans les cabales et le peuple dans les séditions. Il leva un régiment qu'on nommait le *régiment de Corinthe*, parce qu'il était archevêque titulaire de Corinthe. On le vit prendre séance au parlement ayant dans sa poche un poignard, dont on apercevait la poignée. Ce fut alors qu'un plaisant dit : *Voilà le bréviaire de notre archevêque!* L'ambition lui fit souffler le feu de la guerre civile; l'ambition lui fit faire la paix. Il se réconcilia secrètement avec la cour, pour avoir un chapeau de cardinal. Louis XIV le fit nommer à la pourpre en 1651. Le nouveau cardinal ne cabala pas moins; il fut arrêté au Louvre, conduit à Vincennes, et de là dans le château de Nantes, d'où il se sauva. Après avoir erré pendant longtemps en Italie, en Hollande, en Flandre et en Angleterre, il revint en France l'an 1661, fit sa paix avec la cour en se démettant de son archevêché, et obtint en dédommagement l'abbaye de Saint-Denis. Il avait vécu jusqu'alors avec une magnificence extraordinaire. Il prit le parti de la retraite pour payer ses dettes, ne se réservant que 20,000 livres de rente. Il remboursa à ses créanciers plus d'un million, et se vit en état, à la fin de ses jours, de faire des pensions à ses amis. Il mourut le 24 août 1679, dans de grands

sentiments de piété, qu'il avait constamment manifestés dans sa retraite, et qui prouvèrent que les marques qu'il en avait données par intervalle dans le temps de ses incartades n'était pas l'effet du caprice, moins encore de l'hypocrisie. Cet homme audacieux et bouillant devint, sur la fin de sa vie, doux, paisible, sans intrigue, et fut aimé de tous les honnêtes gens; comme si toute son ambition d'autrefois n'avait été qu'une débauche d'esprit, des tours de jeunesse dont on se corrige avec l'âge. « Il parut sentir, dit un historien, que les honneurs » où il était parvenu ne valaient pas ce qu'il lui en » avait coûté pour y parvenir. Réduit, après tant » d'agitations et de troubles, à une situation paisible, avec un petit nombre d'amis, il signala les » dernières années d'une vie très-peu chrétienne, » par tous les procédés et la délicatesse même de la » vertu. Il demanda au roi la permission de renvoyer à Rome le chapeau de cardinal. Le souverain pontife, à la persuasion du roi, lui ordonna » de le conserver; mais on ne put l'empêcher d'aller ensuite se renfermer dans l'une de ses abbayes, » pour y méditer à loisir les grandes vérités du » christianisme, jusque-là si neuves pour lui. » A ce portrait du cardinal de Retz, si diversement jugé par ses contemporains et par la postérité, on pourrait ajouter ceux qu'en ont tracés la Rochefoucauld, Bossuet dans l'oraison funèbre de Le Tellier, le président Hénault et Laharpe. Il nous reste de ce cardinal plusieurs ouvrages : ses *Mémoires*, auxquels nous renvoyons nos lecteurs pour de plus amples détails, sont le plus agréables à lire. Ils virent le jour pour la première fois en 1717; on les réimprima à Amsterdam en 1731, en 4 vol. in-12. Cette édition passe pour la plus belle. On y joint ordinairement : *Mémoires de Guy Joly*, Amsterdam, 1738, 2 vol. in-8, et *Mémoires de la duchesse de Nemours*, imprimés aussi à Amsterdam, 1738, petit in-8. « Ces Mémoires (du cardinal de Retz), sont » écrits, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, avec » un air de grandeur, une impétuosité de génie et » une inégalité, qui sont l'image de sa conduite. » Il les composa dans sa retraite, avec l'impartialité d'un philosophe qui ne l'a pas toujours été. Il ne s'y ménage point, et il n'y ménage pas davantage les autres. On y trouve le portrait de tous ceux qui jouèrent un rôle dans les intrigues de la Fronde. « Portraits, dit le cardinal Maury, qui sont autant » de chefs-d'œuvre, à l'exception toutefois de celui » d'Anne d'Autriche, que l'écrivain trace en homme » de parti, aveuglé par la haine, et alors, selon » l'usage, privé par sa passion de toutes les forces » de son esprit. » On a encore de lui : *Conjuration du comte de Fiesque*, ouvrage composé à l'âge de 17 ans, et traduit en partie de l'italien de Mascardi. Musset-Pathay a publié : *Recherches historiques sur le cardinal de Retz*, 1807, in-8. *Voy.* Lezay-Marnezia (Adrien).

RETZ (François), né à Prague en 1672, entra chez les jésuites en 1689. Devenu général en 1730, il gouverna la société pendant 20 ans avec beaucoup de prudence, dans un calme parfait qui semblait annoncer des tempêtes prochaines, et mourut à Rome le 19 novembre 1750.

RETZ. *Voy.* Laval Gilles et André.

* RETZIUS (Anders-Jahan), naturaliste suédois, né en 1742 à Christianstadt, offre une nouvelle preuve qu'un homme de talent, avec le goût du travail et une bonne conduite, triomphe presque toujours des difficultés qui s'opposent à son avancement. La mort de son père le força d'interrompre ses études, et pour se procurer le nécessaire, il se fit garçon de pharmacie à Lund en Scanie, et suivit en même temps les cours de l'université. Reçu docteur en 1776, après quelques années de séjour à Stockholm où il donna des preuves de sa capacité, il revint à Lund avec le titre de démonstrateur de botanique, et reçut peu de temps après celui de professeur d'histoire naturelle. Il remplit cette chaire avec succès et mourut le 6 octobre 1821 à Stockholm, chevalier de l'étoile polaire et membre de toutes les sociétés scientifiques du Nord et de l'Allemagne. Outre des traductions en suédois d'ouvrages utiles et des éditions améliorées de la *Flore* et de la *Faune* suédoise de Linnée, son vénérable maître, on lui doit : *Observationes botanicæ, sex fasciculis comprehensæ*, Leipsig, 1779-91, in-fol.; *Floræ scandinaviæ prodromus*, Leipsig, 1795, in-8; *Genera et species insectorum*, ibid., 1783, in-8. C'est un résumé de l'important ouvrage de Geer, (*voy.* ce nom, IV, 62).

REUCHLIN (Jean), connu aussi sous le nom de *Fumée* et de *Kapnion* (parce que *reuch* ou *rauch* en allemand, et καπνὸς en grec, signifie *fumée*), naquit à Pfortzheim en Souabe, l'an 1455, et étudia en Allemagne, en Hollande, en France et en Italie. Il brilla par la connaissance des langues latine, grecque et hébraïque. Lorsqu'il était à Rome, il connut Argyropile et étudia sous lui. Ce savant ayant prié Reuchlin d'interpréter un passage de Thucydide, il le fit d'une façon si élégante et avec une prononciation si nette, qu'Argyropile dit en soupirant : *Græcia nostra exilio transvolavit Alpes.* Il enseigna le grec à Orléans et à Poitiers; puis il retourna en Allemagne, où il s'attacha à Eberard, prince de Souabe. Reuchlin fut nommé triumvir de la ligne de Souabe pour l'empereur et les électeurs, et fut envoyé quelque temps après à Inspruck, vers l'empereur Maximilien. Ses derniers jours furent empoisonnés par un démêlé qu'il eut avec les théologiens de Cologne. Pfeffercorn avait obtenu un édit de l'empereur pour faire brûler tous les livres des juifs. Ceux-ci ayant sollicité la révocation de cet édit, Reuchlin fut consulté sur cette affaire. Il distingua deux sortes de livres chez les descendants de Jacob : les indifférents, qui traitent de divers sujets, et ceux qui sont composés directement contre la religion chrétienne. Il fut d'avis qu'on laissât les premiers, qui pouvaient avoir leur utilité, et qu'on supprimât les derniers; mais il mêla à cet avis bien des hors-d'œuvre et des digressions, qui parurent répréhensibles. Pfeffercorn lui opposa un ouvrage qu'il intitula : *Miroir manuel*; Reuchlin y répondit par *Miroir oculaire*. Les théologiens de Cologne examinèrent cette réponse, et en tirèrent 44 propositions qu'ils accusèrent d'erreur et d'hérésie, et qui furent publiées en latin par Arnauld de Tongres, avec des notes. Les théologiens de Paris furent consultés, et 80 docteurs rendirent, en 1514,

une décision qui jugea le livre de Reuchlin digne du feu. Rome ne fut pas plus favorable à cet ouvrage, il fut mis dans l'*Index* du concile de Trente. Reuchlin se retira à Ingolstadt, où ses amis lui procurèrent une pension de 200 écus d'or pour enseigner le grec et l'hébreu. Ses ennemis voulurent l'envelopper dans l'affaire de Luther, mais ils n'y purent réussir. Il persista à demeurer dans la communion catholique, et il mourut à Stutgard en 1522, à 67 ans, épuisé par des études pénibles et constantes. Reuchlin avait beaucoup d'érudition et écrivait avec chaleur. L'Allemagne n'avait alors que ce seul homme qu'elle pût opposer aux savants d'Italie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés en Allemagne, parmi lesquels on distingue son traité *De arte cabalistica*, 1517, in-fol., et dans *Artis cabalisticæ scriptores*, 1587, in-fol. Cet ouvrage fut attaqué avec succès par le père Hochstrat, qui publia *Destructio cabalæ, seu cabalisticæ perfidiæ, adversus Reuchlinum*, Anvers, 1518, in-4. On a encore de Reuchlin : *De verbo mirifico libri tres*. Ces deux ouvrages ont été condamnés à Rome. On lui attribue les lettres connues sous le titre de *Litteræ obscurorum virorum* : satire amère contre les théologiens scolastiques; mais il n'est pas sûr que cet ouvrage soit de Reuchlin, et on l'attribue avec plus de raison à Ulric de Hutten; d'autres disent qu'ils y ont travaillé en société. (*Voy.* Gratius.) La *Vie* de Reuchlin a été écrite par Jean Henri Maius (ou Mai), 1687, in-8. Voy. *Contra dialogum de causa Reuchlini*, et *Apologiæ contra Reuchlinum*, par le père Hochstrat.

REUSS (Jérémie-David), savant philologue, né en 1750 dans le duché de Schleswich, fut admis en 1782 comme employé à la bibliothèque de Gœttingen, dont il fut nommé en 1814 conservateur en chef. De 1785 à 1827 il occupa dans la même ville la chaire d'histoire générale et spéciale de littérature. On lui doit un ouvrage d'une haute importance et qui lui valut une réputation européenne; c'est le *Repertorium commentationum à societatibus litterarum editarum*, Gœttingen, 1801-1820, 20 vol. in-4, les matières y sont rangées d'après une classification méthodique; en sorte que les recherches sont faciles. On a de lui en outre : *L'Angleterre savante de* 1770 *à* 1790, Berlin, 1791, 10 vol. in-8, espèce de bibliographie raisonnée dont il a publié plus tard la *continuation* jusqu'en 1803, ibid, 1804, 6 vol. in-8; *Description des manuscrits et des livres remarquables de la bibliothèque de l'université de Tubingen*, et plusieurs autres écrits bibliographiques. Son grand âge l'obligea de se démettre de ses fonctions, et il mourut en 1837, à 87 ans.

* REUTH (Bernard), historien, né vers 1760, à Mayence, acheva ses études dans les principales universités d'Allemagne, et fut attaché quelque temps à l'administration du département du Mont-Tonnerre. Il se rendit ensuite à Dorpat, où il remplit les fonctions de vice-directeur de l'institut pédagogique. Sur l'invitation du comte Stanislas Potocki (*voy.* ce nom), en 1804 il alla professer à l'université de Kharkof, l'histoire des états de l'Europe et leur statistique; il remplit cette chaire avec succès jusqu'à sa mort arrivée le 5 janvier 1823. Outre une traduction allemande de l'*histoire des guerres civiles en France* de Davila (*voy.* ce nom) et quelques autres moins importantes, on a de lui plusieurs ouvrages en allemand, entr'autres : *Lettres politiques, accompagnées d'un essai sur l'histoire de l'ancienne ville impériale de Mayence*, Manheim, 1789; *Histoire de la puissance des rois et de la révolution en France depuis la dissolution de la ligue*, 1796-97, 2 vol. in-8; *Specimen historiæ Russorum*, 1re part., Kharkof, 1811, in-8; *Esprit des productions littéraires de l'Orient et de l'Occident*, Kharkof, 1811, in-4. Reuth était un excellent critique; on lui reproche cependant d'avoir admis quelquefois des étymologies peu fondées.

REUTER (Jean), né dans la province de Luxembourg, en 1680, se fit jésuite à l'âge de 26 ans. Après avoir enseigné les humanités et la philosophie, il fut huit ans professeur de théologie morale dans l'université de Trèves. On a fait imprimer ses *Leçons* à Cologne en 1756, 4 vol. in-8. Il a encore donné *Neo confessarius practice instructus*, livre très-propre à former les jeunes ecclésiastiques à une sage administration du sacrement de pénitence. Il partagea son temps entre la prière, l'étude et les œuvres de charité. C'est dans ces exercices qu'il mourut à Trèves en 1762.

* REUVENS (Gaspard-Jacques-Chrétien), archéologue, né à Leyde en 1793, fit de très-bonnes études dans sa ville natale et à Amsterdam sous d'habiles professeurs, et venu en 1811 à Paris y suivit les leçons de M. Boissonnade, en même temps que les cours de la faculté de droit, où il reçut le grade de licencié. A la suite des événements de 1814 il retourna en Hollande, et nommé professeur à l'université de Leyde en 1818, prit possession de sa chaire par un *Éloge* de l'archéologie. Il concourut à la rédaction d'une revue archéologique, en hollandais, qui eut un grand succès dans un pays où les solides études sont en honneur. Toujours avide d'accroître ses connaissances il fit plusieurs voyages dans le but de visiter les cabinets ou les collections d'antiquités. C'est dans une excursion qu'il avait faite en Angleterre qu'il mourut à Londres le 22 juin 1835 à 42 ans. C'est à lui qu'est due la fondation du musée d'antiquités égyptiennes attaché à l'université de sa ville natale. On a de Reuvens : *Collecta litteraria sive conjecturæ in maximam partem ad Romanorum rem scenicam pertinentes*, Leyde, 1815, in-8; *Periculum animadversionum archæologicarum ad cippos punicos Humbertianos*, ib., 1822, in-4; *Lettres à M. Letronne sur les papyrus bilingues et grecs, et sur quelques autres monuments gréco-égyptiens du musée d'antiquités de Leyde*, 1830, in-4, avec atlas in-fol.

RÉVAI (Jean-Nicolas), né en 1751, religieux des écoles Pies, professeur de littérature à l'université de Pesth, est mort dans la même ville, le 1er avril 1807. Le recueil de ses ouvrages a paru à Raab, en 1787. Il était poète, philologue et grammairien; ses poésies sont inégales, et l'on n'y observe pas toujours ce génie qui caractérise le vrai poète. Parmi ses ouvrages en prose, on peut remarquer ses *Antiquités hongroises*, et sa grammaire hongroise, ou *Elaboratior grammatica hungarica, ad genuinam*

patrii sermonis indolem fideliter exacta, affiniumque linguarum adminiculis locupletius illustrata, Pesth, 1805, 2 vol. in-8. C'est Révai qui a principalement répandu en Hongrie l'esprit de recherches et de critique. *Voy.* un article de Beroni, dans le *Mercure étranger*, en 1815, n° 6.

REVELLIÈRE-LEPAUX. *Voy.* LAREVELLIÈRE.

* REVER (Marie-François-Gilles), archéologue, né en 1755 à Dol, en Bretagne, embrassa l'état ecclésiastique et professa la philosophie à Angers et à Dol. A la révolution, il était curé de Conteville, près de Pont-Audemer. Ayant prêté le serment, il fut nommé procureur syndic du département de l'Eure, puis en 1791, député à l'assemblée Législative. Sous le directoire il fut nommé bibliothécaire et professeur de physique de l'école centrale d'Evreux. Il n'attendit pas la réorganisation de l'instruction pour se démettre de ses emplois, et retiré dans sa propriété de Conteville, il s'y livra tout entier à son goût pour l'archéologie. C'est là qu'il mourut le 12 novembre 1828. Il était correspondant de l'académie des inscriptions, et membre des académies de Normandie et de Bretagne. Outre un assez grand nombre d'opuscules sur l'objet de ses études, imprimés dans les recueils des académies ou séparément, on a de lui : *Mémoire sur les ruines de Lillebonne, arrondissement du Havre, avec un appendice contenant la description de quelques cachets*, etc., Evreux, 1821, in-8, avec plans et fig.; *Mémoire sur les ruines du Vieil Evreux départ, de l'Eure*, 1827, in-8, avec 3 pl. Cet ouvrage qui remporta la gr. médaille d'or de l'institut au concours d'archéologie est recherché des curieux.

* REVERS (Louis-François), né vers 1728, à Carentan, fit ses études avec un grand succès à Paris au collége de Navarre. M. de Juigné, évêque de Châlons-sur-Marne, lui donna un canonicat de sa cathédrale et le chargea de rédiger pour son diocèse un nouveau *Rituel* qui parut en 1776, 2 vol. in-4. Ce prélat ayant été transféré en 1781 sur le siége de Paris, il emmena l'abbé Revers qui concourut avec les abbés Plunkett et Charlier (*voy.* ce nom), à la rédaction du *Pastorale Parisiense*, 1785, 3 vol. in-4. Cet ouvrage déplut surtout aux jansénistes, et bientôt il fut attaqué par Maultrot, Larrière et Clément, depuis évêque constitutionnel de Versailles. Déféré même au parlement par le conseiller Robert de Saint-Vincent, le 19 décembre 1789, il ne tint pas à lui que la distribution n'en fût arrêtée. Un avis plus modéré prévalut, et la dénonciation n'eut pas de suite. (*Voy.* JUIGNÉ). L'abbé Revers, nommé chanoine de St.-Honoré, perdit ce bénéfice à la révolution. Il mourut en mars 1798, laissant inédite une traduction en vers latins du *Poëme de la Religion* par Racine le fils. Elle a été revue et publiée par son ami l'abbé Charlier, Paris, 1804, in-12.

* REVILLERS (Claude), médecin, né à Mâcon en 1720, exerça son état avec honneur dans sa patrie, et entra ensuite dans les hôpitaux militaires, où il acquit une grande réputation. Il était excellent praticien, et avait un grand bonheur dans ses cures. Il mourut à Thionville en 1795, âgé de 75 ans. On a de lui : *Recherches sur les affections hypocondriaques*, Paris, 1779, 1786, in-8. L'auteur croit qu'elles sont le résultat de la suppression de la transpiration insensible. La seconde édition est augmentée d'un *Journal* de l'état du corps, en raison de la température et de la transpiration.

REVIUS (Jacques), né à Deventer l'an 1586, parcourut presque toute la France, fut ministre en divers lieux de son pays, principal du collége théologique de Leyde en 1642, et y mourut le 15 novembre 1658. Il assista au prétendu synode de Dordrecht, et fut nommé réviseur de la *Bible* qui porte le nom de cette ville. Il était versé dans les langues savantes et entendait presque toutes les langues vivantes de l'Europe. On a de lui : *Belgicarum Ecclesiarum doctrina et ordo*, grec et latin, Leyde, 1623, in-12; *Epîtres françaises des personnages illustres et doctes à Scaliger*, Harderwyck, 1634, in-12 : le principal mérite de ce recueil est sa rareté; *Historia pontificum romanorum*, Amsterdam, 1632, in-12, qui n'est pas estimée même chez les protestants; *Suarez repurgatus*, Leyde, 1644, in-4. C'est la métaphysique de Suarez qu'il prétend corriger; on a beaucoup ri de cette présomption de se mesurer avec le plus profond métaphysicien de son siècle. Il lui reproche des erreurs théologiques; mais elles consistent en ce que Suarez n'a pas été calviniste. *Histoire de Deventer*, en latin, 1651, in-4, et quelques ouvrages de peu d'importance.

** REVOIL (Pierre-Henri), peintre et littérateur, né en 1776 à Lyon, annonça de bonne heure des dispositions pour le dessin ; ses parents l'envoyèrent à Paris pour s'y perfectionner, et, admis dans l'atelier de David (*voy.* ce nom), il ne tarda pas à se faire remarquer de son maître qui lui prodigua ses conseils et ses encouragements. Le premier tableau qui le fit connaître était une composition allégorique représentant *La ville de Lyon relevée de ses ruines par le général Bonaparte*, qui a disparu. En 1809, à la création de l'école de dessin de Lyon, il en fut nommé professeur. Plusieurs tableaux exposés au Salon avaient déjà solidement établi sa réputation lors de la rentrée des Bourbons qu'il accueillit avec enthousiasme. Nommé peintre de Mme la Dauphine en 1822, il revint l'année suivante reprendre à l'école de Lyon sa place de professeur qu'il avait abandonnée pour pouvoir se livrer plus librement à la composition. Il l'abandonna de nouveau après 1830, mécontent et des événements et de l'injustice de ses concitoyens. Le chagrin lui fit négliger son art, et ce ne fut qu'en 1835, qu'appelé à Paris par un oncle, il sembla reprendre courage; il y mourut le 19 mars 1842. Correspondant de l'institut (classe des beaux-arts), il était aussi membre des académies de Lyon, d'Aix et d'autres sociétés savantes. On a de lui un grand nombre de tableaux, nous citerons les plus remarquables : l'*Anneau de Charles-Quint*; le *Tournoi de Du Guesclin*; la *Convalescence de Bayard*; *Henri IV jouant avec ses enfants*; *Jeanne-d'Arc prisonnière à Rouen*; *Marie Stuart conduite au supplice*; la *Prise de Bethléem par Tancrède*; *Philippe-Auguste prenant l'oriflamme à Saint-Denis, avant de partir pour la Terre-Sainte*; *Pharamond élevé sur le pavois*. Ces trois derniers tableaux lui avaient été demandés

pour le Musée de Versailles. Le dessin, la peinture et les recherches d'antiquités n'ont pas été les seuls objets des travaux de Revoil, il s'est occupé de littératnre, de poésie et de musique; il a composé des *Romans historiques*, des *Chants guerriers et chevaleresques*, qui sont restés inédits. Sa collection d'antiquités acquise par Charles X, a été déposée au Louvre. M. Martin d'Aussigny a publié en 1843, une *Notice* sur ce peintre distingué.

* REWBEL (Jean-Baptiste), un des membres du directoire exécutif de France, né en 1746 à Colmar, était bâtonnier de l'ordre des avocats lors de la convocation des états-généraux. Député à cette assemblée par le tiers-état de sa province, il s'y montra l'ennemi déclaré des riches, des nobles, des prêtres et des monarques. Il débuta par dénoncer des complots royalistes, et par essayer de prouver que, *pour le bien de la nation*, on ne devrait pas respecter le secret des lettres (*voy.* ROBESPIERRE). Il peignit les princes étrangers possessionnés en Alsace, et qui, avaient été ses clients les plus utiles, comme de petits tyrans dont il provoqua la spoliation. Il proposa ensuite la vente des cloches, la suppression des parlements; s'opposa à ce qu'on accordât au roi le droit de paix et de guerre, et pressa le remplacement des prêtres insermentés. Il présida l'assemblée le 5 avril 1791, et le 15 mai, il fit rendre un décret portant que les assemblées coloniales resteraient organisées telles qu'elles l'étaient; mais qu'à l'avenir les gens de couleur, nés de pères et de mères libres, auraient le droit d'y être admis à l'égal des blancs. On sait quelles furent dans nos colonies les suites désastreuses de cette mesure. La session finie, il devint procureur-syndic du Haut-Rhin, et réélu à la Convention, s'y rangea parmi les ennemis les plus acharnés de l'infortuné Louis XVI. Toutefois envoyé à Mayence peu avant l'époque du jugement de ce prince, il ne coopéra à ce crime que par son adhésion. Il s'enferma dans cette ville assiégée par les Prussiens, et après la capitulation, reçut du comité du salut public l'ordre d'accompagner la garnison de Mayence dans la Vendée. Quels que fussent les principes politiques de Rewbell, il recula devant le règne de *la terreur*, et se tint à l'écart pendant presque toute la durée de cette fameuse époque. Le 9 thermidor arriva enfin, et ce ne fut qu'alors qu'il osa se prononcer hautement contre les *jacobins*; il insista pour qu'on les éloignât du gouvernement, et demanda à plusieurs reprises qu'on fermât les clubs. Devenu membre du comité de *sûreté générale*, bientôt après président de la Convention, il fit ensuite partie du comité de *salut public*, et acquit une grande influence dans les affaires. Il s'en servit pour renouveler ses invectives contre les *royalistes*, les *prêtres réfractaires* et les *émigrés*, et fit décréter, le 17 avril 1795, la vente de leurs biens par voie de loterie, pour faciliter cette opération. Il passa en septembre au conseil des cinq-cents, dont il fut nommé secrétaire, puis devint membre du Directoire exécutif. Cependant Rewbell n'avait pas les talents d'un homme d'état; violent, emporté, il ne savait que menacer ses collègues auxquels il en imposait par son ton tranchant et par son assurance imperturbable. Il ne joua qu'un rôle très-secondaire dans le coup d'état du 18 fructidor. Ce fut lui qui fit décider l'invasion de la Suisse où il envoya son beau-frère Rapinat, pour faire la police du pays et surtout pour y lever des contributions. Sorti du directoire par le sort en 1799, il fut élu au conseil des Anciens. Imperturbable au milieu des accusations qui pesaient sur lui, il redoublait d'audace, à proportion qu'elles augmentaient; il osa se plaindre de la calomnie, et vanter sa probité. Après la révolution du 18 brumaire, il tomba dans une nullité absolue, et mourut ignoré en 1801, âgé de 55 ans.

REY (Jean), qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Jean Rey ou Ray (*voy.* ce dernier nom), vivait du temps du père Mersenne, et correspondait avec lui. Il était né vers la fin du XVIe siècle, à Bugue, petite ville du Périgord, et donna, en 1629, des *Essais sur la chimie*, réimprimés en 1782, avec des notes d'un M. Gobet, qui lui attribue la découverte de la gravité de l'air, objet si peu à portée de Rey, qu'il ignorait même la nature de l'air, qu'il croyait être un composé de terre et d'eau : sans doute que dès lors il dut le croire pesant, mais ce n'est pas ce qu'on appelle une découverte. Ce n'est sur aucun des effets de l'air que Rey en imagina la pesanteur, mais d'après l'absurde idée qu'il avait de sa composition.

REYD (Van). *Voy.* REIDANUS.

REYHER (Samuel), né à Schleusingen, dans le comté de Henneberg, le 19 avril 1635, mort en 1714, à Kiel, où il professa les mathématiques et ensuite la jurisprudence, était conseiller du duc de Saxe-Gotha, et membre de l'académie des sciences de Berlin. Il a traduit en allemand les ouvrages d'Euclide. On a encore de lui, en latin, un livre savant intitulé : *Mathesis Biblica*, 1678, in-4; *Monumenta landgraviorum Thuringiæ et marchionum Misniæ*, 1692, in-fol., reimprimée à la suite de la *Thuringia sacra*, Francfort, 1737, in-fol.; et une *Dissertation* fort curieuse sur les inscriptions de la croix de J.-C., et sur l'heure de son crucifiement, etc.

REYLOF (Olivier), trésorier de la ville de Gand, où il était né, vers 1670, mort le 13 avril 1742, cultiva avec succès les Muses latines, et en fit un usage fort louable. Nous avons de lui : *Poematum libri tres, continent : Effectus mirabiles divini amoris, Querelam animæ in inferis detentæ*, etc., Gand, 1711, in-8; *Poematum libri tres, continent : Eclogas sacras et profanas*, *Dissertationem de piscibus et de ranis*, Gand, 1732, in-8. On a recueilli ces différentes productions, sous le titre de *Opera poetica*, Gand, 1738. Il y a de la variété et de l'élégance, beaucoup de clarté.

* REYMOND (Henri), évêque de Dijon, né en 1737 à Vienne en Dauphiné, prit ses degrés en théologie à l'université de Valence, et, lors de l'expulsion des jésuites, y fut nommé professeur de philosophie. Devenu curé de St.-Georges dans sa ville natale, il eut à soutenir pour ses droits deux procès contre le chapitre noble de St.-Pierre, et de 1776 à 1781, publia plusieurs écrits dans lesquels il attaque vivement les priviléges du haut clergé. Il en vit donc avec plaisir la suppression, prêta le serment, fut élu second évêque de l'Isère, et sacré à

Grenoble le 15 janvier 1793. Pendant la terreur, il fut emprisonné, et devenu libre après le 9 thermidor, il fut quelque temps sans vouloir reprendre ses fonctions. Il assista cependant au concile de 1797, et prit part à quelques actes du comité dit des *Réunis*. A l'époque du concordat il donna sa démission comme tous ses collègues et fut promu, en 1802, à l'évêché de Dijon. Qu'il ait ou non signé la formule de rétractation demandée par le saint Père, son administration se ressentit de ses anciens principes jansénistes. A la rentrée des Bourbons, il refusa de faire chanter un *Te Deum*. Mais quand Bonaparte se fut échappé de l'île d'Elbe, il publia une *Lettre pastorale*, où l'on trouve cette phrase singulière : *Le sens de nos textes sacrés s'applique par la droite raison au rétablissement inattendu de l'illustre Napoléon.* Au second retour du roi, mandé à Paris, il essaya de se justifier dans un *Mémoire* qui fut inséré dans la *Chronique religieuse*. Revenu à Dijon, il fit paraitre, le 14 décembre 1818, une *circulaire*, pour dispenser ses diocésains de l'abstinence persisté par l'Eglise. Réymond mourut subitement le 20 février 1820. Outre plusieurs *Mandements et lettres pastorales*, on a de lui : *Droits des curés et des paroisses sous leur double rapport spirituel et temporel*, Paris, 1776, in-8, et 1791, 3 vol. in-12. Cet écrit fut supprimé par arrêt du parlement de Grenoble ; *Mémoire à consulter pour les curés à portion congrue du Dauphiné*, 1780 ; *Droits des pauvres*, 1781, in-12 ; *Analyse des principes constitutifs des deux puissances*, *avec une Adresse aux curés*.

REYNA (Cassiodore), né à la fin du XVI[e] siècle, a traduit toute la *Bible* en espagnol sur les originaux. Cette traduction calviniste est devenue si rare, que Gaffarel, qui la vendit à Carcavi pour la bibliothèque du roi de France, lui fit accroire que c'était une ancienne Bible des Juifs. Mais, outre que le nouveau Testament y est traduit aussi bien que le Vieux, on connait aisément, par la figure de l'ours qui est à la première page du livre, qu'elle a été imprimée à Bâle, et que l'auteur a caché son nom sous ces deux lettres C. R., qu'on voit à la fin du discours latin qui est au commencement. Elle est intitulée : *La Biblia*, *que es los sacros libros del viejo y nuevo Testamento*, *transladada en espanol*, 1569, in-4. Il y a à la tête un long discours en espagnol, pour prouver qu'on doit traduire les livres sacrés en langue vulgaire ; sentiment bien opposé à celui d'un des illustres compatriotes du traducteur (le cardinal Ximénès), « qui croyait, dit M. » Fléchier, que dans ces siècles si éloignés de la » foi et de la docilité des premiers chrétiens, rien » ne convenait moins que de mettre indifféremment » entre les mains de tout le monde ces oracles sa» crés, que Dieu fait concevoir aux âmes pures, et » que les ignorants, selon l'apôtre saint Pierre, » corrompent à leur propre perte ; qu'il était bon » de publier dans la langue du pays des catéchismes, » des prières, des explications solides et simples » de la doctrine chrétienne, des recueils d'exem» ples édifiants, et autres écrits propres à éclairer » l'esprit des peuples et à leur inspirer l'amour de » la religion ; mais que, pour plusieurs endroits de » l'ancien et du nouveau Testament, qui deman» daient beaucoup d'attention, d'intelligence et de » pureté de cœur et d'esprit, il valait mieux les » laisser dans les trois langues que Dieu avait per» mis qu'on eût comme consacrées sur la tête de » J.-C. mourant ; l'ignorance en abuserait, et que » ce serait un moyen de séduire les hommes char» nels qui *ne comprennent pas ce qui est de Dieu*, » et les présomptueux, qui croient entendre ce qu'ils » ignorent. On eût dit qu'il prévoyait dès lors l'a» bus qus les dernières hérésies devaient faire des » Ecritures. »

* REYNAUD (Marc-Antoine), prêtre *appelant*, né vers 1717, à Limoux, entra novice à l'abbaye de Saint-Polycarpe, réformée par le pieux La Fite-Maria ; mais des troubles survenus dans cette abbaye en ayant fait renvoyer les novices en 1741, Reynaud fut obligé de se retirer, et trouva un asile dans le diocèse d'Auxerre, où l'évêque, M. de Caylus, l'accueillit, lui fit achever ses études dans son séminaire, l'ordonna prêtre et en 1747 lui donna la cure de Vaux. Il consacra sa plume à la défense de ses principes ; mais sans tomber dans les excès et les absurdités de quelques écrivains du même parti, qu'au contraire il prit à tâche de combattre. A la révolution, privé de sa cure pour refus de serment, il fut mis en prison où il passa deux ans ; rendu à la liberté, il se trouva dans un tel état de misère, qu'il fut obligé de se retirer à l'hôpital d'Auxerre. Il mourut dans cette ville le 23 novembre 1796. On a de lui : *Le philosophe redressé par un curé de campagne*, ou *Réfutation du livre sur la destruction des jésuites en France*, par d'Alembert, 1765, in-12, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Mirasson, barnabite, qui porte le même titre ; *Traité de la foi des simples*, 1770, in-12 ; *Lettres aux auteurs du militaire philosophe et du Système de la nature*, 1769, in-12 ; *Errata de la Philosophie de la nature par un P. Picpus*, 1775, in-12 ; *Lettres aux cordicoles*, 1781, in-12 ; *Histoire de l'abbaye de Saint-Polycarpe*, *de l'ordre de Saint-Benoît*, 1779, in-12. L'auteur y loue beaucoup l'esprit qui régnait dans cette maison. Cinq *Lettres sur les secours violents* ou *les convulsions*, 1785, in-12. L'auteur y combat le *secourisme*, en démontre l'absurdité et les dangers, et révèle les folies, les cruautés et les turpitudes d'un parti qui se couvrait du manteau de la rigidité. Il a encore publié sur la même matière : *Le Secourisme détruit*, le *Mystère d'iniquité dévoilé*, et *Lamentations amères et derniers soupirs des écrivains secouristes*. On trouve sur le curé de Vaux une notice très-détaillée et très-intéressante dans l'*Ami de la religion*, tome 35, page 59.

** REYNAUD (Antoine-André-Louis, baron), mathématicien distingué, né à Paris en 1777, sortit de l'école polytechnique en 1798 pour entrer dans le génie des ponts-et-chaussées ; mais il fut bientôt désigné par ses maîtres eux-mêmes pour les aider dans l'enseignement. Répétiteur d'analyse en 1804, ses ouvrages élémentaires ne tardèrent pas à lui faire un nom dans la science qu'ils contribuaient à populariser, et qui adoptés dans les écoles de France, le furent également en Pologne et en Russie. Mommé examinateur, il remplit trente ans ces fonc-

tions honorables et difficiles. Le titre de baron fut la récompense de ses travaux; et après la restauration, conservé dans tous ses emplois, il fut nommé chevalier de Saint-Michel. Ce savant mourut à Paris, le 25 février 1844. Il était membre de plusieurs académies. Ses principaux ouvrages sont : *Cours de mathématiques à l'usage des écoles de marine* (avec M. Nicolet), 1830-38, 3 vol. in-8; *Traité d'arithmétique,* 21e édit. 1838, in-8; *Traité d'algèbre.* 10e édit. 1839, in-8; *Application de l'algèbre à la géométrie et à la trigonométrie,* 1819, in-8. *Traité élémentaire de Statique,* 1838, in-8.

REYNEAU (Charles-René), savant oratorien, et habile géomètre, né à Brissac en 1656, entra dans l'Oratoire à Paris, agé de 20 ans. Après avoir professé la philosophie à Toulon et à Pézénas, il fut appelé à Angers en 1683, pour y remplir la chaire de mathématiques. L'académie des sciences de Paris se l'associa en 1716 et le perdit le 24 février 1728. « Sa vie, dit Fontenelle, a été la plus simple » et la plus uniforme. L'étude, la prière, deux ou» vrages de mathématiques et un de logique, en » sont tous les événements. Il se tenait fort à l'é» cart de toute affaire, encore plus de toute in» trigue, et il comptait pour beaucoup cet avantage, » si précieux et si peu recherché, de n'être rien. » Il ne recevait guère de visites que de ceux avec qui il ne perdait pas son temps. Ses principaux ouvrages sont : *Analyse démontrée*, ou *manière de résoudre les problèmes* de mathématiques, Paris, 1708, 2 vol. in-4; réimprimée avec beaucoup d'additions, 1736, 2 vol. in-4; la *Science du calcul*, *des grandeurs en général*, ou *Eléments de mathématiques*, Paris, 1714-35, 2 vol. in-4 : ces deux ouvrages sont très-estimés; la *Logique* ou *l'Art de raisonner juste*, in-12, qu'on lui a quelquefois attribuée est du père Noel Regnault.

* REYNIE (La). *Voy.* Reinie.

* REYNIER (Jean-Louis-Antoine), né en 1762 à Lausanne, était fils d'un médecin, dont la famille originaire du Dauphiné s'était réfugiée en Suisse après la révocation de l'édit de Nantes. Il s'appliqua surtout à la botanique, à l'économie rurale, et après quelques voyages en Hollande et en France, s'établit à Garchy dans le Nivernais, où il avait acquis un domaine. Il rejoignit son frère (*voy.* l'art. suiv.) en Egypte, et peu de temps après obtint du général en chef le titre de directeur des revenus en nature et du mobilier national. Appelé à Naples par Joseph Bonaparte, il fut d'abord intendant des Calabres, puis surintendant-général des postes et enfin directeur-général des forêts. Privé de son emploi par les événements de 1814, il se retira dans le pays de Vaud, y accepta l'intendance des postes cantonnales et partagea dès lors son temps entre les devoirs de cette place et ses travaux scientifiques. Il est mort à Lausanne le 17 décembre 1824. Il avait formé un très-riche herbier et une belle collection de médailles dont il a publié le catalogue. On a de lui : le *Louvet*, *maladie du bétail*, *ses causes et ses remèdes*, 1782, in-12; du *Feu et de quelques-uns de ses effets*, 1787 et 1790; avec M. Struve, professeur de chimie à Lausanne, *Mémoires pour servir à l'histoire physique et naturelle de la Suisse,* 1788, in-8; le *Guide du voyageur en Suisse*, 1791, in-12; de l'*Egypte sous la domination des Romains,* Paris, 1807, in-8; de l'*Economie publique et rurale des Celtes, des Germains et d'autres peuples du nord et du centre de l'Europe,* Genève, 1818, in-8;—des *Perses et des Phéniciens,* 1819, in-8;—des *Arabes et des Juifs*, 1820, in-8;—des *Egyptiens et des Carthaginois*, 1823, in-8; —des *Grecs*, 1825, in-8. On trouve dans ces différents ouvrages des aperçus neufs et originaux. On lui doit en outre la section *Physique expérimentale* dans l'*Abrégé des transactions philosophiques de la société royale de Londres*; des *Considérations sur l'agriculture de l'Egypte et sur les améliorations dont elle est susceptible*, dans les *Annales d'agriculture* et reproduites dans le tom. 4 des *Mémoires sur l'Egypte*, et divers articles dans le *Dictionnaire d'agriculture* de l'*Encyclopédie méthodique*, dans la *Décade égyptienne*, dans la *Décade philosophique*, dans la *Revue Philosophique*, et enfin dans la *Feuille du canton de Vaud* de 1806 à 1824.

* REYNIER (Jean-Louis-Ebenezer), général de division, frère du précédent, né à Lausanne en 1771, porté par son goût à l'étude des sciences exactes, se préparait à entrer dans le génie civil, lorsque la révolution vint lui ouvrir une autre carrière. Il fit, comme simple canonnier, la campagne de France contre les Prussiens, mais ses talents lui valurent en peu de temps l'emploi d'adjoint à l'état-major, et ce fut en cette qualité qu'il fit celle de Belgique en 1792. Elevé au grade d'adjudant-général, il contribua aux succès de l'armée du Nord, en 1793, devint général de brigade pendant la conquête de la Hollande, et montra beaucoup de valeur et d'intelligence au passage du Wahal. Lors des préliminaires de la paix avec la Prusse, choisi pour fixer la démarcation des cantonnements, il laissa une bonne opinion de ses connaissances, même aux généraux prussiens. Chef d'état-major de Moreau, à l'armée du Rhin, il mérita les éloges de ce général aux divers passages du Rhin, et aux batailles de Rastadt, de Neresheim, de Friedberg et de Biberach. L'intrigue l'écarta quelque temps du service; il y rentra au moment de l'expédition d'Egypte et donna de nouvelles preuves de courage à la bataille des Pyramides. Dans la campagne de Syrie, il passa le premier le désert avec sa division, culbuta l'avant-garde ennemie, fit le siége d'El-Arisch, et battit complétement vingt mille Turcs qui venaient à sa rencontre. Envoyé par Kléber commander dans le Kelioubeth, après l'assassinat de ce général, il revint au Kaire, où commencèrent ses plaintes contre Menou dont il souffrait avec impatience l'autorité. L'approche des Anglo-Turcs, ne put même les réunir, et quoique il eût montré son intelligence et sa valeur accoutumées dans la sanglante bataille livrée sous les murs d'Alexandrie (20 mars 1800), elle fut perdue. Arrêté par ordre de Menou et conduit en France, il fut mal accueilli par le premier consul. L'ouvrage qu'il publia sur l'Egypte et un duel qu'il eut, en 1803, au bois de Boulogne, avec le général Destaing, qu'il tua, achevèrent sa disgrace. Exilé de Paris, il y revint en 1805, et fut appelé au commandement de la division de l'armée d'Italie, qui s'empara des Calabres.

Il fut ministre de la guerre du royaume de Naples jusqu'en 1809; mais ennemi du repos, il rejoignit Napoléon à Vienne, et eut sous ses ordres le corps des Saxons à la bataille de Wagram, où il cueillit de nouveaux lauriers. Il soutint sa réputation en Espagne, d'où il fut rappelé par Bonaparte, qui l'employa dans l'expédition de Russie. En 1813, il se distingua à la bataille de Bautzen, et s'empara de Gorlitz. La bataille de Leipsig où il fut abandonné par le corps saxon qu'il commandait, fut le terme de sa carrière militaire. Après cette affaire désastreuse, il revint à Paris où il mourut en 1814, le 27 février, à peine âgé de 43 ans. On a de lui : *De l'Egypte après la bataille d'Héliopolis*, et *Considérations générales sur l'organisation physique et politique de ce pays*, Paris, 1802, in-8, avec carte : cet ouvrage, dont il parut la même année une traduction anglaise, a été réimprimé sous le titre de *Mémoires de Reynier*, précédé d'une notice par M. Bulos, dans la seconde série des *Mémoires de la révolution française* ; *Conjectures sur les anciens habitants de l'Egypte*, Paris, 1804, in-8; *sur les Sphinx qui accompagnent les piramides*, ibid., 1805, n-8.

REYNOLD (Antoine de), né en 1611, d'une noble et ancienne famille du canton de Fribourg, distinguée par les emplois civils et militaires qu'elle a occupés dès la fin du XVe siècle en France et en Suisse, suivit la carrière des armes. Capitaine en 1638 et colonel en 1639, il se distingua au siége de Tortose, sous le maréchal de Schomberg, en 1648. Sa bravoure lui valut bientôt le grade de maréchal-de-camp et plusieurs distinctions honorables; entr'autres le droit de jouir pour lui et pour ses descendants de tous les droits des Français sans se faire naturaliser. Louis XIV voulant, en 1674, faire la conquête de la Franche-Comté, les Suisses à la demande des cours de Vienne et de Madrid, résolurent d'envoyer des secours à cette province; mais le roi connaissant la considération dont jouissait le colonel de Reynold, l'envoya auprès des confédérés, dont il parvint à faire révoquer la décision. En récompense de ce service important, le roi lui donna une compagnie franche qui devait appartenir à perpétuité à sa famille, et former la garnison du fort Barreaux, clef du Dauphiné contre le Piémont. Retiré plus tard dans sa patrie, il y devint conseiller d'état et capitaine général du pays. Honoré de l'amitié du duc Emmanuel de Savoie, il fut en correspondance avec ce prince, qui le chargea plusieurs fois de ses intérêts. Il mourut le 26 novembre 1686.

* REYNOLD (François de), fils d'Antoine, né le 27 mai 1642, en Dauphiné, fut capitaine aux gardes suisses, en 1657, à l'âge de 15 ans. Dès lors il fit toutes les campagnes de la glorieuse époque du règne de Louis XIV, et se distingua dans toutes les affaires, et particulièrement en 1678 à la bataille de St.-Denys en Flandre, où il commandait le 1er bataillon des gardes. Il en devint lieutenant-colonel, lors de la création de cette charge en 1689. Nommé brigadier en 1690, il se fit remarquer au siége de Namur et à la bataille de Steinkerque. Sa belle conduite fut récompensée par le don d'un régiment d'infanterie de son nom. Il conduisait une brigade à la bataille de Nerwinde en 1693; y fut blessé et y acquit beaucoup de gloire en contribuant à emporter ce village. Maréchal-de-camp en 1696, ses nouveaux services lui valurent le régiment des gardes, le 25 juin 1702, et le 22 décembre le grade de lieutenant-général. Sa place l'attacha dès lors à la cour, où il garda une position honorable au milieu des intrigues qui précédèrent et suivirent la mort du roi. Le duc de St.-Simon lui rend à cet égard la justice la plus complète. Les ministères ayant été remplacés par des conseils, Reynold fut nommé le 26 septembre 1715, membre du conseil de la guerre, et spécialement chargé des troupes suisses. Le 24 septembre 1718 il fut chargé de suppléer le duc de Maine dans les fonctions de colonel général des Suisses et Grisons, et en cette qualité de nommer aux places d'officiers dans les régiments. Comblé d'honneurs et de dignités, grand'croix de St.-Louis depuis longtemps et désigné pour être commandeur de l'ordre à la première promotion, il mourut quelques jours auparavant, le 22 décembre 1722, à Versailles, à 80 ans, dont plus de 60 de services.

REYNOLDS (sir Josué), un des peintres les plus célèbres du XVIIIe siècle, mort à Londres en 1792, dans la 69e année de son âge, joignait au goût le plus exquis, aux grâces, à une facilité heureuse, au mérite de l'invention, une richesse et une harmonie de coloris qui l'ont rendu presque l'égal des grands-maîtres d'Italie et de Flandre. Il est regardé comme le fondateur de l'école anglaise, et fut enterré avec beaucoup de pompe à Westminster à côté du Wren. Ses *Discours sur la pénitence*, trad. de l'anglais par Jansen, 1788, in-8, ont été réimprimés dans la traduction complète de ses *Œuvres* par le même, 1806, 2 vol. in-8.

REYRAC (François-Philippe de LAURENS de), chanoine régulier de Chancelade, prieur-curé de Saint-Maclou à Orléans, né au château de Longeville en Limousin, le 29 juillet 1734, mort à Orléans le 10 décembre 1782, s'est distingué par plusieurs ouvrages qui respirent les bons principes, les bonnes mœurs et le zèle pour la religion. Il se fit d'abord connaître par un *Panégyrique de saint Louis*, prononcé dans les chaires de Toulouse et de Bordeaux, et qui décelait un grand orateur. Le dernier de ses ouvrages, celui qui lui a fait le plus de réputation, est une *Hymne au soleil*, écrite en prose, et plusieurs fois imprimée depuis 1777. « Si cette prose, » dit un critique, sur la source de la lumière et du » feu, est dépourvue de verve et de chaleur, elle ne » l'est point de clarté, de correction, ni d'images » grandes et noblement exprimées, et célèbre digne- » ment ce bel astre, l'ornement et l'âme du monde » physique, appelé si justement dans l'Ecriture : » *Vas admirabile opus Excelsi*. » Ce petit ouvrage est précédé d'un discours préliminaire qui renferme d'excellents principes de morale et de goût. On a encore de lui : *Epître à M. le comte de Vareilles sur le vrai bonheur de l'homme*, 1758; *Ode sur la vertu, à M. le duc de Mortemart*, 1759; *Lettres sur l'éloquence de la chaire*; *Les charmes de la vie privée*, épître à un ami, Paris, 1761, in-12; *La Philoso-*

phie champêtre, ode, traduite de l'italien, avec des réflexions sur la poésie, 1762, in-8; *Discours* prononcé dans l'église de Pompignan; *Manuale clericorum; Odes sacrées*, 1757, in-12; *Discours sur la poésie des Hébreux*, 1760; *Poésies tirées des saintes Ecritures*, dédiées à Mme la dauphine, 1770. La poésie de cet auteur est en général assez froide; le langage sublime et figuré des prophètes n'a que faiblement échauffé sa verve. L'abbé de Reyrac possédait toutes les qualités qui pouvaient le rendre cher, une aménité de mœurs, une politesse, une honnêteté qu'il aurait été difficile de trouver réunies dans un degré plus éminent. Livré par devoir et par zèle aux fonctions importantes de son ministère, il faisait aimer, par l'innocence de ses mœurs et la douce onction de ses paroles, la religion sainte qui seule peut donner cette sérénité du juste empreinte sur son front. Sa présence apportait le courage aux pauvres, la consolation aux affligés, la concorde aux familles désunies; et l'on ne pouvait l'approcher sans partager en quelque sorte ce calme heureux, cette paix inaltérable, qui formait comme l'essence de son caractère. Son *Eloge*, par Laurent Bérenger, 1783, respire la plus douce sensibilité.

* REYRE (Joseph), ecclésiastique, né à Eyguières, en Provence, le 25 avril 1735, d'une honnête famille, après avoir achevé ses études chez les jésuites d'Avignon, y fit son noviciat, et fut envoyé régent dans les colléges de Roanne, Lyon et Aix. Les premiers arrêts du parlement contre les jésuites l'obligèrent de se retirer dans le Comtat, où il enseigna les belles-lettres à Carpentras. Après la dissolution de la société, il fit entendre la parole sainte dans plusieurs villes du midi. En 1788, le talent qu'il avait montré pour la chaire le fit appeler à Paris; il y prêcha le carême à Notre-Dame; mais les troubles, qui commençaient à agiter la capitale, l'empêchèrent de remplir la station suivante à Saint-Sulpice. Pendant les orages de la révolution, il se tint caché à Sault près Carpentras, chez un de ses amis; mais il y fut arrêté avec un de ses frères, et détenu quelque temps à Saint-Remi. Lorsque la paix eut été rendue à l'Eglise, il vint à Lyon pour y exercer le ministère. L'air de cette ville n'étant pas favorable à sa santé, il s'établit à Avignon, où il mourut le 5 février 1812. Prêtre édifiant et zélé, rempli de l'esprit de la société dont il avait été membre, il s'efforçait d'en suivre les devoirs en consacrant sa plume à l'instruction des fidèles et à l'éducation de la jeunesse. Ses ouvrages répandus dans les maisons d'éducation sont écrits avec aisance et facilité, mais un peu superficiels. Nous connaissons de cet estimable écrivain: l'*Ami des enfants*, réimprimé sous le titre de *Mentor des enfants*, 1 vol. in-12; l'*école des jeunes demoiselles*, 2 vol. in-12; *Bibliothèque poétique de la jeunesse*, 2 vol. in-12; *Fabuliste des enfants*, 4 vol. in-12; *Anecdotes chrétiennes*, 2 vol. in-12; *Prônes nouveaux*, en forme d'homélies. Ces deux derniers ouvrages réunis aux *Instructions sur les fêtes* ont été publiés sous le titre d'*Année pastorale*, 5 vol. in-12, et réimprimés plusieurs fois.

REYS (Antonio dos), littérateur portugais, né à Pernes, à trois lieues de Santarem, en 1690, se fit oratorien à Lisbonne. Il s'y distingua par ses prédications, et devint historiographe de sa congrégation, qualificateur du saint office, consulteur de la bulle de la croisade, examinateur synodal du patriarche de Lisbonne et des trois ordres militaires de Portugal, chronologiste de ce royaume en langue latine, censeur et académicien de l'académie d'histoire portugaise. Il refusa plusieurs évêchés, et mourut à Lisbonne en 1738. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, les uns imprimés et les autres manuscrits. Les principaux de ceux du premier genre sont des *Poésies latines*, élégantes; on estime surtout ses *Epigrammes*, dans lesquelles il a conservé toute la décence de son état; la *Vie de Ferdinand de Ménèzes*, en latin; une *Introduction* au *Recueil* des meilleurs poètes portugais, in-8; *Corpus illustrium poetarum lusitanorum qui latine scripserunt*, imprimé après sa mort, 1745-48, 7 vol. in-4, etc. Reys avait des connaissances très-étendues. Il savait les langues anciennes et modernes, et sa critique était assez exacte.

* REZZANO (François), poète italien, né à Côme en 1731, d'honnêtes parents qui ne lui laissèrent aucune fortune, embrassa l'état ecclésiastique et vint à Rome, où ses talents lui concilièrent la protection du cardinal Colonna, qui lui procura quelques petits bénéfices. A la mort de ce prélat, qui n'avait pas pu l'enrichir, il revint dans sa patrie et obtint un canonicat qui lui procura sinon l'aisance convenable, du moins le loisir nécessaire à ses travaux poétiques. Il mourut le 27 mai 1780, à l'âge de 49 ans, dans de grands sentiments de piété. On lui doit: *Il libro di Giobbe, esposto in poesia italiana con annotazioni*, Rome, 1760, in-4, et Nice, 1781. Les critiques d'Italie, en rendant compte de cette traduction, en font un grand éloge. *Dodici cantici sagri, latini e italiani*, 1772. L'ouvrage reparut à Lucques en 1776 sous ce titre: l'*Anima meditante*, augmenté de douze autres cantiques. Le 17e, sur les *misères de la vie*, est la peinture trop réelle de celle que mena l'auteur pendant plusieurs années. *Il Trionfo della Chiesa*, Venise, 1778, in-8, poème en 18 chants, dont les premiers surtout offrent de grandes beautés. Le comte Giovio, intime ami de Rezzano, fit l'acquisition de ses manuscrits et honora sa mémoire d'une *Notice* dans son recueil intitulé *Gli uomini illustri della Comasca diœcesi*, p. 208.

* REZZONICO (Aurelio), jésuite, issu de la noble famille de ce nom, et allié à une autre famille papale par sa mère, Thérèse *Odescalchi*, était né à Côme le 16 septembre 1723. Entré dans l'institut le 8 juin 1740, il s'y lia, le 15 août 1757, par les quatre vœux. Il prêcha dans les principales villes d'Italie, et recueillit partout des applaudissements. Clément XIII, qui, n'étant encore qu'évêque de Padoue, l'avait ordonné prêtre, l'appela près de lui à son avénement au souverain pontificat, et le mit à la tête du séminaire romain. C'était un emploi difficile dans les circonstances malheureuses où l'on se trouvait. Rezzonico le remplit avec toute la prudence et la sagesse qu'on pouvait désirer. A la suppression de la société, il se retira à Côme, où il fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale, et de la dignité de pénitencier. Il mourut vers la fin de 1777, âgé de

54 ans. On a de lui : *Orazione panegirica in lode di S. Catarina, vergine e martire*, Venise, 1762 ; *Orazione detta in Cremona per i felici successi dell' armi austriache*, Milan, 1764 ; *Orazione sagra detta nella sala del senato di Lucca*, Lucques, 1769. L'astronome Lalande, qui avait eu occasion de voir le P. Rezzonico, en parle avec éloge dans son *Voyage en Italie*.

* REZZONICO (Antoine-Joseph, comte DE LA TOUR), savant littérateur, né à Côme en 1709, de la même famille, embrassa la profession des armes et servit avec distinction en Espagne. Au milieu des camps, il conserva le goût des lettres, et il mit à profit ses voyages en recueillant des matériaux pour une nouvelle édition qu'il préparait de l'*Histoire naturelle* de Pline. La croix de Saint-Jacques et le grade de brigadier furent la récompense de ses services. A son retour en Italie, il fut nommé chambellan du duc de Parme, et quelques productions qu'il fit paraître lui ouvrirent les portes des académies et des sociétés littéraires. Le reste de sa vie fut employé à la publication de ses recherches sur Pline ; mais il mourut avant d'avoir terminé cet important ouvrage, le 16 mars 1785, dans la citadelle de Parme, dont il était gouverneur depuis 20 ans. On a de Rezzonico : *De supposititiis militaribus stipendiis Bened. Odescalchi, qui pontifex maximus anno* 1676, *Innocentii XI prœnomine fuit annunciatus*, Côme, 1742, in-fol. Le but principal de cette dissertation est de démontrer la fausseté des anecdotes rapportées par plusieurs historiens sur la jeunesse d'Innocent XI, et de venger ce pontife de leurs calomnies. *Ludovico adamato, Galliarum et Navarrœ regi christianissimo, ob minorem fortissimamque Balearium à Gallis expugnatam musarum epinicia*, etc., Parme, 1757, in-4. C'est un recueil de vers relatifs à la prise de Minorque, avec des notes historiques sur cette île, depuis les Romains. *Disquisitiones Plinianœ in quibus de utriusque Plinii patriâ, scriptis, codicibus, editionibus atque interpretibus agitur*, Parme, 1763-1767, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage intéressant et curieux est terminé par une lettre de Rezzonico au P. Jacquier, sur le fameux obélisque qu'Auguste fit élever par Manilius ou Manlius, mathématicien, à Rome, dans le Champ-de-Mars, pour servir de gnomon, (*voy.* l'*Histoire des mathématiques*, t. 1er, pag. 485-87.) *Discorsi accademici*, Parme, 1772, 2 vol. in-8 ; *Versi sciolti*, Parme, 1774, in-4, renfermant des sonnets, des odes anacréontiques, et quatre petits poèmes en vers blancs : le premier sur les progrès de l'art dramatique en Italie, dans lequel il promet à sa patrie des Corneille, des Racine et des Molière ; le second est consacré à la mémoire du P. Lesueur ; le troisième est une traduction du *Penseroso* de Milton, et le quatrième traite de l'astronomie. Rezzonico fut agrégé, en 1773, à l'académie de Berlin par Frédéric, qui lui écrivit à ce sujet une lettre que les journaux publièrent.

** REZZONICO (Charles-Gaston, comte de la Tour), fils du précédent, né en 1742 à Côme, après avoir achevé ses études au collége des nobles à Parme, fut placé dans les pages du roi de Naples. De retour à Parme à l'âge de 19 ans, il prit du service, parvint rapidement au grade de colonel et fut comblé de faveurs. Héritier de l'amour de son père pour les lettres, il se lia bientôt avec tous les hommes éminents dans tous les genres. En 1769, il remplaça comme secrétaire de l'académie des beaux-arts le poète Frugoni (*voy.* ce nom), et publia une édition de ses *Œuvres* dont le tort est d'être trop complète. Après la mort de son père, il visita les principaux états de l'Europe. Dans ses voyages il eut avec le trop fameux Cagliostro (*voy.* ce nom) des rapports plus ou moins intimes, qui dans la suite causèrent ses malheurs. Cagliostro, prisonnier à Rome en 1789, l'ayant nommé comme un de ses adeptes, il fut destitué de tous ses emplois et ne put jamais recouvrer la faveur de son souverain. Il alla demeurer à Naples et il y mourut peu de temps après de chagrin, le 20 juin 1796, à l'âge de 54 ans. Il était membre de la plupart des académies italiennes et de celle de Berlin. Le recueil de ses *Œuvres* a été publié en 1833, 10 vol. in-8 ; on y trouve des drames, de petits poèmes, des poésies légères, des discours académiques, des lettres et enfin la relation de ses voyages. Parmi ses ouvrages on distingue le drame d'*Alexandre et Timothée*, dont il existe une belle édition, Parme, 1782, in-4, et un petit poème *la Ruine de Côme*, ouvrage de sa jeunesse qui offre de vraies beautés de détail. Le comte J.-B. Giovio, son cousin, a publié en 1815 des *Mémoires sur* la vie et les ouvrages de Rezzonico.

RHABAN ou HRABAN-MAUR. *Voy.* RABAN-MAUR.

RHADAMISTE, fils de Pharasmanes, roi d'Ibérie, feignant d'être mal avec son père, se retira auprès de son oncle Mithridate, roi d'Arménie, dont il épousa la fille appelée Zénobie. Dans la suite, il leva une puissante armée contre Mithridate ; l'ayant attiré à une conférence, il le fit étouffer par trahison. Son crime ne demeura pas impuni ; car, ayant été vaincu par Artaban, roi des Parthes, il fut contraint de prendre la fuite, après avoir poignardé lui-même sa femme (*voy.* ZÉNOBIE), l'an 52 de J.-C. Son père, Pharasmanes, le fit ensuite mourir comme un traître.

RHASÈS. *Voy.* RASIS.

RHAY (Théodore), né à Raës, dans le duché de Clèves, en 1603, se fit jésuite en 1622, fut précepteur des jeunes ducs de Juliers et Neubourg, ensuite recteur du collége de Duren, où il mourut le 10 mars 1671, fort regretté. On a de lui des ouvrages estimés : *Descriptio regni Thibet*, Paderborn, 1658, in-4 ; *Relatio rerum mirabilium regni Mogol*, Neubourg, 1663, in-4 ; *Animæ illustres Juliæ, Cliviæ, etc., e monumentis redivivæ*, Neubourg, 1663, in-4 ; deux ouvrages de controverse en allemand.

RHÉA-SYLVIA ou ILIA, reine d'Albe, et fille de Numitor, fut enfermée avec les Vestales par Amulius son oncle, qui ne voulait point de concurrents au trône. Mais un jour, étant allée puiser de l'eau dans le Tibre, dont un bras passait alors à travers le jardin des Vestales, elle eut, dit-on, une aventure avec Mars, et fut mère de Rémus et de Romulus, d'après ce qu'en dit Virgile dans son *Enéide :*

Marte gravis geminam partus dabit Ilia prolem.

RHEITA (Antoine-Marie SCHYRLE de), théologien, prédicateur et mathématicien, né en Bohême vers la fin du XVIe siècle, entra dans l'ordre des capucins et s'appliqua, dans ses loisirs, aux mathé-

matiques et à l'astronomie. On lui est redevable de la lunette astronomique actuelle, à quatre verres convexes, et du télescope binocle que Montucla croit trop négligé. Il donna quelques ouvrages sur cette dernière science, l'astronomie, où il a mêlé avec la théorie des astres des vues ascétiques et morales, entre autres : *Oculus Enoch et Eliæ sive radius sidereo-mysticus*, etc. Cet ouvrage fut imprimé à Anvers en 1645, en 2 vol. A la tête du 2e, on trouve cet autre titre : *Theo-Astronomia, qua consideratione visibilium, per novos et jucundos conceptus prædicabiles ab astris desumptos, mens humana in invisibilia Dei introducitur*, ouvrage qui a quelque rapport avec la *Théologie astronomique* de Derham, quoique d'un style très-différent: l'auteur s'étend sur les réflexions et les sentiments qui naissent naturellement dans l'homme à l'aspect du ciel étoilé. Il a fait plusieurs observations astronomiques qui ont fait du bruit dans le temps. Il prétendit avoir découvert cinq nouveaux satellites autour de Jupiter, ce qui ne peut avoir été qu'une illusion de catoptrique ou de dioptrique. On a encore de lui un petit *Traité sur les indulgences*. Il vécut longtemps à Cologne, et mourut à Ravenne en 1660.

RHENANUS (Beatus), philologue, naquit à Schelestadt en 1485, d'où il vint à Paris, ensuite à Strasbourg, puis à Bâle où il contracta une étroite amitié avec Erasme, et où il fut correcteur de l'imprimerie de Froben. On lui a reproché d'avoir été luthérien dans l'âme, mais il est constant qu'il ne professa jamais ouvertement le luthéranisme. Ce fut lui qui publia le premier les deux livres de l'histoire de *Velléius Paterculus*. On a encore de lui : la *Préface* qui est la tête des *OEuvres d'Erasme*; des *Notes* sur Tertullien, sur Pline le naturaliste, sur Tite-Live et sur Tacite, etc.; une *Histoire d'Allemagne*, sous le titre de *Res germanicæ*, 1693, in-4, qui passe pour son chef-d'œuvre; *Illyrici provinciarum, utrique imperio, tum romano, tum constantinopolitano, servientis descriptio*; dans la *Notitia dignitatum imperii romani*, Paris, 1602, in-8 : ouvrage savant ainsi que tous ceux qui sont sortis de sa plume. Rhenanus mourut à Strasbourg, le 20 mai 1542, à 51 ans. On peut consulter sur Rhenanus le tom. 38 des *Mémoires* de Nicéron.

RHENFERD (Jacques), savant orientaliste, né à Mulheim en 1654, professa avec réputation pendant près de 30 ans les langues orientales et la philosophie à Franeker. Il mourut dans cette ville, en 1712, à 58 ans. On a de lui un grand nombre de *Dissertations* curieuses, imprimées à Utrech en 1712, in-4. Les principaux sont : *De antiquitate characteris hodierni judaici; De stylo novi Testamenti; Observationes ad loca novi Testamenti; Hebræa rudimenta grammaticæ harmonicæ linguarum orientalium; Periculum criticum in loco depravata perditi Eusebii cæsaræi, etc.* On en trouvera la liste dans les *Mémoires* de Nicéron, tome premier.

RHÉTICUS (Georges-Joachim). *Voy.* Joachim.

* RHIGAS, l'un des plus ardents promoteurs de l'insurrection grecque, né vers 1753, à Velestina dans la Thessalie, fit d'excellentes études dans les meilleurs colléges de sa patrie, et se rendit à Bukharest, où il resta jusqu'au commencement de la révolution française, partageant son temps entre des opérations de commerce et ses études favorites. Cette ville lui offrait des ressources pour étendre ses connaissances : l'ancienne littérature de la Grèce lui inspirait une sorte d'enthousiasme, et il s'était rendu familières les langues française, latine, italienne et allemande. Il était à la fois poète et musicien; mais la géographie comparée faisait son occupation la plus agréable. Passionné jusqu'à l'excès pour l'affranchissement de sa patrie, il conçut l'idée hardie de former une grande société secrète, dans le but de soulever la Grèce contre la Porte, et de délivrer ses compatriotes du joug des musulmans. Le talent de la parole qu'il possédait à un haut degré et la considération dont il jouissait, lui facilitèrent les moyens de réaliser ce projet, et il entraina dans son parti des évêques, des archontes, des savants, des officiers de terre et de mer, des négociants, ainsi que plusieurs étrangers de distinction. Rhigas, alla s'établir dans la capitale de l'Autriche, et de cette ville entretint une correspondance secrète avec les principaux affiliés, en Hellénie et en Europe. Il publiait un journal grec pour l'instruction de ses compatriotes; il fit une traduction du *Voyage du jeune Anacharsis*, dont il a paru quelques volumes; il mit au jour un *Traité de la tactique militaire*, et un *Traité élémentaire de la physique à l'usage des gens du monde*, etc. Il rendit surtout son nom populaire par la composition de poésies propres à enflammer l'imagination des jeunes Grecs, à leur inspirer la haine la plus énergique contre le despotisme du croissant. Son imitation de la *Marseillaise*, que les Grecs chantaient encore dans les derniers combats qu'ils ont livrés à leurs oppresseurs, sa belle chanson : *Héros! jusques à quand vivrons-nous sur les montagnes....?* produisirent un effet prodigieux sur la jeunesse de son pays. Vers le commencement du mois de mai 1798; un traître dénonça Rhigas et ses collaborateurs, au gouvernement autrichien, comme conspirateurs. L'empereur les fit arrêter et livrer à la Porte, à l'exception de trois, qui avaient été naturalisés autrichiens, et qui furent condamnés à un bannissement perpétuel. Quelque temps avant que la police de Vienne eût donné des ordres pour l'arrêter, Rhigas s'était éloigné; mais il fut pris à Trieste, où il tenta de se donner la mort d'un coup de poignard. Il demandait, ainsi que ses quatre compagnons, de n'être point livrés aux Turcs. Leurs gardes craignant que Paswan-Oglou ne leur arrachât ces victimes, leur épargnèrent le supplice qui les attendait en les précipitant dans le Danube. Ainsi périt l'infortuné, Rhigas, à l'âge de 45 ans. Sa mort donna lieu à quelques opuscules, dont le plus remarquables est celui qui porte le titre de *Nomokratia*. Outre les écrits dont nous avons parlé, Rhigas avait composé une grande *Carte de la Grèce*, en douze feuilles, gravée à Vienne, dans laquelle il désigne, par les noms actuels et les noms anciens, tous les lieux célèbres dans l'histoire. Cette carte contient un grand nombre de médailles antiques. Quoique ce travail ne soit pas exempt de fautes et d'incorrections, il a suffi pour fonder la réputation de l'auteur.

* RHO (Jacques), célèbre missionnaire, naquit en 1593 à Milan, d'une famille noble. Son père, savant jurisconsulte, s'était fait un nom par quelques ouvrages. Entré à 20 ans chez les jésuites, il fit de médiocres progrès dans ses études littéraires, mais il obtint des succès étonnants en mathématiques. Ordonné prêtre à Rome par le cardinal Bellarmin, il partit pour l'Orient (1620), avec le père Trigant, qui retournait en Chine avec 44 compagnons. Après avoir achevé sa théologie à Goa, il se rendit à Macao; les Hollandais étant venus assiéger cette ville, Rho apprit aux habitants à faire usage du canon, et les sauva d'une surprise. Ce service lui ouvrit l'entrée de la Chine. Aussitôt il mit tous ses soins à en étudier la langue, et la sut en peu de temps assez bien pour la parler et l'écrire. Un ordre de l'empereur l'appela à Pékin, pour y travailler à la réforme du *calendrier*. Ce n'était point une tâche facile. Les pères Rho et Schall l'entreprirent, et au bout de quelques années, l'ouvrage fut fini à la satisfaction de l'empereur. Ce prince offrit en récompense aux deux jésuites des titres et des emplois considérables; mais ils ne voulurent accepter qu'une somme d'argent pour bâtir une église. Telle était l'heureuse situation de la mission de Pékin, lorsque le père Rho mourut le 27 avril 1638, âgé de 45 ans. On lui fit d'honorables funérailles, auxquelles assistèrent beaucoup de mandarins et d'officiers de la cour. Outre deux *Lettres*, écrites en italien dans lesquelles il rend compte de son voyage, Milan, 1620, in-8, on a de lui un grand nombre d'ouvrages en chinois; entr'autres des *Traités pieux*, *du jeûne*, *de l'aumône*, *des bons conseils*, *des œuvres de miséricorde*, etc.

* RHO (Jean), jésuite, frère du précédent, né en 1590, à Milan, se fit une réputation par son talent pour la chaire et mourut à Rome en 1662. Il a laissé plusieurs écrits, soit en latin, soit en italien entre autres: *Achates ad Constantium Cajetanum adversus ineptias et malignitatem libelli Pseudo-Constantiani, de S. Ignatii constitutione atque exercitiis*, 1646. C'est une réfutation du livre de dom Constantin Cajetan (*voy.* ce nom II, 33), qui, par zèle pour la gloire de son ordre, prétendait que saint Ignace était bénédictin. *Ad J.-B. Castaldum interrogationes apologeticæ, in quibus S. Ignatii cum B. Cajetano Theatino colloquentis, atque ab eo theatinorum ordinem postulantis, rejicitur fabula*, 1690; des *Sermons*, des *Panégyriques*, etc., et d'autres ouvrages, dont on trouve la liste dans la *Biblioth. des Jésuites*, et dans celle des *Ecrivains de Milan* d'Argelati.

RHODE. *Voy.* RHODIUS.

RHODES (Alexandre de), né à Avignon en 1591, entra dans la société des jésuites à Rome en 1612, dans le dessein de se consacrer entièrement à l'instruction des infidèles. Il partit en 1618 pour Macao, où s'étant appliqué à l'étude des langues en usage dans ces diverses contrées, il se rendit au Tonquin, pour y répandre la foi chrétienne : ce qu'il fit avec le plus grand succès. Il y baptisa plus de 5000 habitants, dont plusieurs mandarins envoyés en exil. Il cultiva si bien, par ses catéchistes, cette chrétienté naissante, qu'en peu de temps le nombre des fidèles s'accrut jusqu'à 30,000. Il passa ensuite à la Cochinchine, où sa prédication produisit les mêmes fruits, et ayant été emprisonné, chassé du royaume, il eut la consolation d'apprendre que son principal catéchiste, nommé André, avait scellé ses instructions de son sang, et mérité le nom de proto-martyr de la Cochinchine. Envoyé par ses supérieurs à Rome, il demanda la permission d'établir une nouvelle mission en Perse; et l'ayant obtenue, il se rendit dans ce vaste royaume, où, après des travaux incroyables, il mourut en 1660. On a de lui : un *Dictionnaire annamitique*, langue en usage dans le Tonquin et provinces voisines, imprimé à Rome en 1651, in-4; un *Catéchisme*, en tonquinois et en latin, Rome, 1652; *Relation des progrès de l'Evangile dans le royaume de Tonquin*, en italien, Rome, 1650, in-4; en français et latin, Lyon, 1651 et 1652; son *Itinéraire*, in-4; et d'autres ouvrages où la piété, ainsi qu'une sage curiosité, trouve à se satisfaire. — Il ne faut pas le confondre avec Georges de RHODES, dont on a une *Théologie*, 2 vol. in-fol., également jésuite, né à Avignon, en 1597, et mort à Lyon en 1661. Il était, suivant toute probabilité, frère ou parent du précédent.

RHODIGINUS (Ludovicus COELIUS), dont le véritable nom était *Louis Ricchieri*, vit le jour à Rovigo, dans l'état de Venise, en 1450, se rendit habile dans le latin et dans le grec. Il vint en France pour perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savants, et retourna, l'an 1481, en Italie; il eut à souffrir bien des persécutions, et fut même contraint, pour vivre, de donner des leçons particulières. Après avoir professé à Milan, il alla enseigner à Padoue, où il mourut en 1525, à 75 ans. Son principal ouvrage est : *Antiquæ lectiones*, Venise, Alde, 1516, Bâle, 1566, et Francfort, 1666, in-fol. Jules-César Scaliger lui donne des louanges qui paraîtraient moins suspectes si Rhodiginus n'avait pas été son maître. Sa *Vie* a été écrite en italien par le comte Camille Silvestri.

RHODIUS (Ambroise), né à Kemberg près de Wittenberg, l'an 1577, alla en Danemarck, et s'acquit l'estime de Ticho-Brahé et de Képler. Il exerça la médecine à Anslo en Norwége, et devint professeur de physique et de mathématiques dans le collége de cette ville; mais s'étant mêlé des affaires publiques, il fut mis en prison, où l'on croit qu'il mourut en 1633. Ses ouvrages sont : *Disputationes de scorbuto*; une *Optique*, avec un *Traité des crépuscules*, en latin, Wittenberg, 1611, in-8; *De transmigratione animarum pythagorica, quomodo eadem concipi et defendi possit*. Cet ouvrage renferme plusieurs paradoxes.

RHODIUS ou RHODE (Jean), célèbre médecin, né à Copenhague vers l'an 1587, se rendit à Padoue en 1614. Le séjour de cette ville lui plut tellement qu'il s'y fixa. Uniquement jaloux de sa liberté, il lui sacrifia toutes les places. Il refusa en 1631 une chaire de professeur en botanique à Padoue, avec la direction du jardin des plantes, et une autre de physique à Copenhague, en 1640. Il était boiteux; mais ce défaut corporel était compensé par les lumières et la sagacité de son esprit. On a de Rhodius : *Notæ et Lexicon in Scribonium Largum de composi-*

tione medicamentorum, Padoue, 1633, in-4; trois *Centuries d'observations médicinales*, Padoue, 1657, in-8; un *Traité des bains artificiels*, 1659, in-8; et un grand nombre d'autres ouvrages en latin, remplis d'érudition. Il mourut à Padoue, en 1659, à 72 ans. On trouve une notice sur cet auteur dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. 38. Voyez aussi le tome 7e de la *Biographie médicale* publiée chez Panckoucke.

RHOÉ (Thomas), né dans le comté d'Essex, mort en 1644, à 64 ans, fut ambassadeur au Mogol, à Constantinople, dans le Nord, chancelier de l'ordre de la Jarretière, et conseiller du conseil privé du roi. Il s'illustra par son patriotisme et ses lumières. On a de lui : un *Voyage au Mogol*, dans Purchas et Thévenot; *Relation de la mort du sultan Otman*, en anglais, 1622, in-4.

RHOTENAMER (Jean), peintre, né à Munich, en 1564. Le séjour qu'il fit en Italie développa son goût. Il se fixa quelque temps à Venise, où il dessina d'après le Tintoret. Rhotenamer s'était fait une manière qui tenait du goût flamand et du goût vénitien. Il est gracieux dans ses airs de tête; son coloris est brillant, ses ouvrages sont très-finis. On lui reproche de manquer quelquefois de correction. On voit à Augsbourg plusieurs grands morceaux de ce peintre; on y admire entre autres son tableau de *tous les saints*. Nous ignorons l'année de sa mort.

RIAMBOURG (Jean-Baptiste-Claude), magistrat, né à Dijon en 1776, fut admis à l'école polytechnique, lors de sa formation, et ne craignit point de s'y montrer chrétien, sous des maîtres hostiles à la religion. Mais bientôt, ne pouvant supporter la direction toute matérialiste de l'enseignement qui prévalait alors, il donna sa démission. Il résolut alors d'étudier l'architecture, mais il s'en lassa comme des mathématiques, et suivit les cours de droit, science dans laquelle son esprit juste et solide trouvait de quoi se satisfaire. Reçu avocat en 1806, il devint deux ans après juge-auditeur au tribunal d'appel de Dijon, et en 1812 fut nommé conseiller à la cour impériale. Sous la restauration, procureur-général près la cour royale de Dijon, puis en 1818, président de chambre; ce fut alors que sans rien relâcher de ses devoirs, il consacra ses loisirs à l'étude de la philosophie. Après la révolution de juillet, il donna sa démission, vécut dès lors dans la retraite et mourut d'apoplexie à Dijon, le 16 avril 1836. On a de ce magistrat : *Principes de la révolution française définis et discutés*, 1820, in-8. L'auteur y remonte aux causes de la révolution et en examine les conséquences. Il s'y montre profondément religieux, et insiste sur la nécessité de rendre à la religion son influence, et de mettre des bornes à la liberté de la presse. L'*Ecole d'Athènes*, ou *Tableau des variations et contradictions de la philosophie ancienne*, Paris, 1830, in-8, ouvrage couronné par la société catholique des bons livres. Dans cet écrit remarquable par la sagesse des vues et par le mérite de l'érudition, l'auteur met à découvert avec une irrésistible évidence, l'impuissance radicale de toute philosophie proprement dite, pour constituer une croyance quelconque. De l'inanité de toutes les philosophies, il déduit victorieusement la nécessité d'une révélation, en pose les caractères, et démontre par des preuves toutes extérieures et palpables, où il faut chercher la seule révélation qui vienne du ciel : *Du rationalisme et de la tradition*, ou *Coup-d'œil sur l'état actuel de l'opinion philosophique et de l'opinion religieuse en France*, 1834, in-8. Ce livre est consacré en grande partie à faire voir le vide des systèmes philosophiques anciens et modernes. L'auteur examinant successivement les trois écoles qui partagent les rationalistes, l'éclectique, l'école écossaise et celle du progrès indéfini, en fait ressortir le faible. Il attaque surtout la théorie du progrès indéfini, et dévoile l'illusion funeste de quelques esprits ardents et superficiels, qui vont jusqu'à croire que c'est le christianisme qui s'oppose à ce progrès, et qu'il faut en finir avec la religion, pour donner au progrès tout son essor. « Aveugles, dit-il, ce serait bien alors que vous » pourriez dire : montagnes tombez sur nous; car » il y aurait à passer des jours d'angoisse, si les » vœux que vous formez étaient à la fin accom- » plis. En attendant, vous rêvez une ère de pros- » périté sans exemple, et vous ne remarquez pas » que votre état s'empire. Vous vous imaginez » avancer à grands pas vers ce but de perfectionne- » ment idéal dont on approche sans cesse, et qui » ne sera jamais atteint, et vous ne voyez pas que » vous avez déjà sensiblement rétrogradé dans le » chemin de la civilisation. Une nation qui admet » ce principe, que l'autorité vient d'en bas, que la » loi doit être athée, que le divorce peut avoir lieu, » a déjà fait bien des pas en arrière. C'est notam- » ment à ceux d'entre vous qui sont passionnés vi- » vement pour l'indépendance et la liberté, qu'il » appartient d'éprouver, si le christianisme se retire, » les plus cruels mécomptes. Le christianisme et la » liberté s'appellent l'un l'autre : hors du christia- » nisme, despotisme, anarchie; mais de vraie li- » berté, point. Si donc, l'Europe a véritablement » entrepris d'étendre la liberté, en même temps » qu'elle ferait abjuration du christianisme, c'est » un problème insoluble qu'elle s'est imposée la » tâche de résoudre, et elle périra dans les convul- » sions de l'anarchie, si elle ne subit point le joug » du despotisme le plus humiliant. » Ce livre plein d'idées sages et d'aperçus lumineux est sans contredit un des plus remarquables qui aient paru dans ces derniers temps, et il mériterait d'être plus connu. La jeunesse surtout y puiserait des idées saines, et apprendrait à se défier des théories creuses dont on la berce. Les *Œuvres philosophiques* de Riambourg ont été recueillies par M. Foisset, Paris, 1837, 3 vol. in-8, précédés d'une notice intéressante sur l'auteur.

RIBADENEIRA (Pierre), jésuite, né à Tolède, en 1527, fut reçu par saint Ignace au nombre de ses disciples, en 1540, avant même que sa compagnie eût été confirmée par le saint Siége. Il vint étudier à Paris, en 1542, passa de là à Padoue, d'où il fut envoyé à Palerme pour y enseigner la rhétorique, et se fit partout des amis illustres. Après avoir travaillé à la propagation de la société dans les Pays-Bas, en France et en Espagne, il mourut à Madrid en 1611, à 84 ans. C'était un homme d'un zèle in-

fatigable, savant, mais destitué des lumières de la critique. Il est principalement connu par ses *Fleurs des vies des saints*, imprimées à Madrid, 1599-1601, 2 vol. in-fol., et traduites en français par différents écrivains. Il y adopte sans discernement une infinité de choses douteuses, fausses et quelquefois révoltantes. L'ouvrage est d'ailleurs écrit purement en espagnol. Ses autres ouvrages sont : les *Vies de saint Ignace*, de *saint François de Borgia*, des *pères Lainez et Salmeron*, 1594, in-fol. Comme il avait connu beaucoup ces hommes célèbres, et vécu longtemps avec eux, ce qu'il en rapporte mérite toute la confiance que l'on peut donner à un auteur contemporain, si l'on excepte certaines choses extraordinaires qu'il rapporte sur des ouï-dire. Un *Traité du schisme d'Angleterre*, Valence, 1588, in-8, l'édition la plus récente est de Madrid, 1786, in-4; un autre, intitulé *le Prince*, où il traite des vertus du prince chrétien. Il y a quelques propositions qui ont prêté à la critique. On le traduisit d'espagnol en latin, Anvers, 1603, in-fol. La *Bibliothèque des écrivains jésuites*, Lyon, 1609, in-8. Ce livre contient un dénombrement assez curieux des provinces, des membres et des savants de la société. On y trouve aussi une liste de ses martyrs. (*Voy.* OUDIN François.) Un *Traité de la Tribulation.*

RIBALLIER (Ambroise) docteur de Sorbonne, et abbé commendataire de Chambon, diocèse de Poitiers, naquit à Paris en 1712, d'une bonne famille originaire de Bourgogne. Les places principales du collége des Quatre-Nations étaient affectées à des membres de la maison de Sorbonne. Le docteur Riballier fut nommé grand-maître de ce collége. Il était connu pour sage, modéré et conciliant. Il fallait ces qualités dans l'ecclésiastique appelé au syndicat de la faculté de théologie. La place ayant vaqué en 1765, il en fut pourvu. Enfin, lorsqu'en 1766 un arrêt du conseil du roi, du 31 juillet, créa une commission pour la réforme des ordres religieux, l'abbé Riballier en fut nommé membre, et chargé de différents travaux relatifs à cet objet. Il les entreprit; mais les vues dans lesquelles ils étaient ordonnés ne permirent pas à Riballier de faire le bien qu'il désirait. On a de l'abbé Riballier : *Lettre à l'auteur du Cas de conscience sur la réforme des réguliers*, 1768, in-12; *Essai historique et critique sur les priviléges et exemptions des régulières*, 1768, in-12; *Lettres d'un docteur à un de ses amis au sujet de Bélisaire*, 1768, in-12. Cet ouvrage de Marmontel, imprimé avec approbation et privilége obtenus un peu par surprise (1), avait paru dangereux à cause du chapitre 15, où se trouvaient des propositions répréhensibles. Le 2 mars 1767, l'abbé Riballier, en sa qualité de *syndic*, le dénonça à la faculté de théologie, qui nomma pour l'examiner une commission dont lui-même faisait partie. Néanmoins, avant de procéder à la censure, on crut devoir user de ménagements. Il y eut chez M. l'archevêque de Paris (de Beaumont), des pourparlers avec l'auteur. Comme il n'en résulta rien, la censure de la faculté parut émouvoir la bile de Voltaire. Il bafoua la censure et la Sorbonne dans une foule de libelles qui se succédaient rapidement et circulaient dans la capitale. Il s'y vengeait du syndic qui avait présidé la commission, par d'indécentes bouffonneries, par de basses allusions à son nom, par des injures grossières dignes des halles (1). L'abbé Riballier répondit par des raisons. Il n'en fut attaqué que plus vivement. Il se tut, et c'était le seul parti à prendre. Il eut d'autres affaires à débattre. En 1768, on soumit à son examen des Thèses qui avaient été soutenues en pays étrangers; il s'y trouvait des expressions dures et des principes qui lui parurent avoir besoin d'être modifiés. Il s'en expliqua dans des notes remplies de modération. Un parti, qui voulait trouver dans ces thèses un appui pour ses propres opinions, fut mécontent des notes, et les critiqua. Les docteurs Riballier et Le Grand répondirent à la critique par une lettre imprimée en 1769. Cette lettre ne demeura pas sans réplique, et elle fut suivie de deux autres du 15 janvier et du 12 septembre 1770, dans lesquelles les deux docteurs démontraient la différence qu'il y a entre les sentiments des *augustiniens* d'Italie, et ceux des *appelants* français. Un procès entre le chapitre de Cahors et les curés de cette ville donna lieu à un autre différend, dans lequel l'abbé Riballier se trouva impliqué. Les curés de Cahors avaient mis en avant la prétention d'être de droit divin, et d'avoir succédé dans l'ordre hiérarchique aux 72 disciples. Ils faisaient dériver de là des prérogatives qui choquaient les chanoines. Ceux-ci traitèrent leurs prétentions de chimériques; les curés les soutinrent, et rédigèrent à l'appui un *mémoire* qu'ils envoyèrent en Sorbonne. Deux docteurs, Xaupi et Billette, donnèrent droit aux curés. Les abbés Riballier et le Grand, dans une autre consultation du 14 avril 1772, en ne refusant point de reconnaître que les curés sont de droit divin, trouvèrent néanmoins que leurs prétentions étaient exagérées. La question fut portée à la faculté de théologie assemblée. Elle blâma la première consultation, et celle des docteurs Riballier et le Grand fut maintenue. L'abbé Riballier a eu des ennemis. Il dut en avoir parmi les philosophes du jour, parce qu'il combattait leur doctrine, et s'opposait à sa propagation. Il en eut aussi dans le parti qui refusait de se soumettre aux décisions de l'Eglise, parce qu'il en maintenait l'autorité de tout son pouvoir; mais il était généralement estimé dans le clergé, et il le méritait; il avait du talent, du savoir et les qualités convenables aux places qu'il occupait; il en remplissait les devoirs avec exactitude et dignité. A un caractère doux et facile il joignait de l'aménité dans les manières. Il était ennemi des voies rigoureuses et de l'éclat, et, autant qu'il était en lui, il les évitait. C'était en un mot, un homme de mérite, et qui n'emprunte point, quoi qu'en dise le *Dictionnaire universel*, sa célébrité de celle du *Bélisaire*. Il est mort en 1785.

(1) Voy. *Mémoires de Marmontel*, tom. 3, p. 55 et suiv.

(1) On se sert à regret de cette expression : malheureusement elle n'est que trop fondée. Personne n'ignore que c'était la manière de M. de Voltaire à l'égard de ceux qui lui déplaisaient. De quels termes outrageux ne s'est-il pas servi envers l'abbé Desfontaines? Les mots de *ribaud*, de *bouc*, de *cuistre*, de *polisson*, de *maraud*, de *faussaire*, de *coquin*, d'*escroc*, d'*apostat*, et pis encore, se trouvent dans ses écrits, associés à des noms qui ne sont pas sans gloire, dont la plupart avaient droit à des égards, et dont quelques-uns méritent du respect : tant la passion peut dégrader ce qu'ont de noble un grand talent et un beau génie.

RIBAS Y CARALQUILLAS (Jean de), prédicateur de l'ordre de Saint-Dominique, naquit en 1612 à Cordoue, et y mourut en 1687 à 75 ans, après avoir enseigné longtemps la philosophie et la théologie. C'est lui qui est auteur du fameux livre intitulé : *Teatro jesuitico*, Coïmbre, 1654, in-4, et non pas don Ildefonse de Saint-Thomas, dominicain et évêque de Malaga, auquel on l'avait d'abord attribué. C'est un recueil intéressant pour les ennemis des jésuites. On a encore du père de Ribas plusieurs autres écrits contre la société.

RIBEIRA. *Voy.* ESPAGNOLET.

RIBEIRO (Jean-Pinto), jurisconsulte portugais, mort en 1694, se fit un nom parmi ses compatriotes par sa science dans le droit. Ses *Œuvres* ont été recueillies et imprimées in-fol. à Lisbonne, en 1729. Elles sont précieuses aux Portugais, qui croient y voir une ample justification de la fameuse révolution de 1640.

RIBERA ou RIBEIRA (François de), pieux et savant jésuite, né en 1514, à Villacastin, dans le territoire de Ségovie en Espagne, étudia dans l'université de Salamanque, et y apprit les langues et la théologie. Il entra prêtre chez les jésuites, à l'âge de 33 ans. Il enseigna avec succès à Salamanque, où il mourut en 1591, aimé et estimé. On a de lui : de bons *Commentaires* sur les *douze Petits prophètes*, Cologne, 1599, in-fol.; sur l'*Evangile de saint Jean*, Lyon, 1623, in-fol.; — sur l'*Epître aux Hébreux*, Cologne, 1600, in-8; — sur l'*Apocalypse*, Anvers, 1603, in-8; un *Traité du temple de Salomon*, avec le précédent; la *Vie de sainte Thérèse*, 1620, in-8. Il avait été pendant quelque temps son directeur.

RIBERA (Anastase-Pantaléon de), poète espagnol, naquit à Saragosse en 1580. L'enjouement de son caractère et ses saillies ingénieuses le firent aimer à la cour du roi Philippe IV. Ses *Poésies*, imprimées à Saragosse, en 1640, in-8, et à Madrid, en 1648, in-12, sont dans un genre burlesque. On remarque dans plusieurs un tour agréable et de bonnes plaisanteries. Il mourut en 1629, à 49 ans. La nature de son talent pourrait le faire considérer comme le Scarron de l'Espagne.

* RIBEYRE (Paul de), évêque et seigneur de Saint-Flour, naquit en 1692, à Clermont-Ferrand, d'une des plus anciennes familles de la province. Peu touché des honneurs que sa haute naissance lui promettait dans le monde, il embrassa l'état ecclésiastique, et déjà il était chanoine au chapitre cathédral de Clermont, lorsque Massillon vint illustrer le siége épiscopal de cette ville. Ce prélat ayant bientôt apprécié ses rares dispositions le nomma son grand-vicaire et official. Le trait suivant prouvera l'estime qu'il faisait de ses talents : il lui avait envoyé, de sa maison de campagne, un mandement pour le faire imprimer. L'abbé de Ribeyre le lut, et s'étant permis quelques observations, les soumit à l'illustre auteur qui reconnut leur justesse, et lui écrivit : *Je vous renvoie, mon cher abbé, mon thème corrigé.* Ribeyre fut sacré évêque de Saint-Flour, le 7 août 1742. Une profonde ignorance et une grande misère pesaient sur le peuple qu'il était appelé à administrer. Des missionnaires, pleins de lumière et de zèle, allèrent porter partout la parole de vie, et le nouveau prélat fit paraître des statuts synodaux, que le premier sénat du royaume revêtit de son approbation. Tout en s'occupant de réprimer ou de prévenir les abus, le sage évêque pourvoyait aux besoins de ses diocésains : il réussit à détourner une famine dont l'Auvergne était menacée. Un vaste hôpital fut créé par ses soins, ainsi qu'un grand séminaire. Des routes et des places furent ouvertes, et les nécessiteux reçurent chaque année d'abondantes aumônes. Sa fortune ne pouvant suffire à l'excès de sa charité, il se dépouilla de son mobilier pour le donner aux pauvres. Aussi lorsqu'après trente-cinq années d'épiscopat, ce digne évêque mourut en 1776; les regrets furent universels. La ville de Saint-Flour fit placer ses armes sur sa porte d'entrée qui fut nommée *Porte-Ribeyre*, et au-dessus de laquelle fut gravée cette inscription, que fournit le poète du Belloy :

> De Ribeyre en ces lieux tu vois le moindre ouvrage :
> Compter nos monuments, c'est compter ses bienfaits.
> De l'église et du pauvre il accroît l'héritage,
> Et lègue à ses parents les heureux qu'il a faits.

La tourmente révolutionnaire a détruit ce que la Porte-Ribeyre avait de monumental : il ne reste plus que les deux pilastres.

* RIBIER (César), curé, né à Lyon en 1762, après avoir été ordonné prêtre, fut chargé de la paroisse de Farnay, annexe de Saint-Paul-en-Jarrets, et se fit chérir des habitants par son excessive charité. Ayant refusé le serment, il fut enfermé dans une maison de réclusion et peu de temps après déporté. Pendant son exil, il acquit des connaissances en médecine, persuadé qu'en travaillant à rendre la santé aux corps, il trouverait plus facilement les moyens de procurer le salut des âmes. En 1795 il revint à Lyon, et fut désigné secrétaire du conseil diocésain, dirigé par les vicaires-généraux pendant l'exil de M. de Marbeuf (*voy.* ce nom). A la nouvelle organisation ecclésiastique, en 1802, d'abord vicaire de la paroisse de Saint-Nizier, il fut cinq ans après nommé curé à Larajasse, dans les montagnes du Lyonnais. L'évêque de Belley, M. Devie, qui l'honorait d'une amitié particulière, voulut se l'attacher en qualité de son premier vicaire-général; mais cédant aux instances de ses paroissiens qui le regardaient comme un père, il resta au milieu d'eux. Ce vénérable pasteur leur fut enlevé le 14 mai 1826. On a de lui : *Le paradis sur la terre, ou le chrétien dans le ciel par ses actions; Méditations sur l'amour de Dieu pour tous les jours de deux mois, sur la communion, pour entendre la sainte messe, et divers autres exercices en forme de méditations*, précédé d'un *Abrégé de la vie de l'auteur*, Lyon, 1827, in-18; la 2e édit., 1828, est ornée de son portrait; ce sont des sujets détachés qui forment la matière d'amples réflexions pour celui qui veut entrer dans la vie spirituelle; *Conférences et sermons, suivis d'Avis et d'une Retraite de trois jours pour les premières communions, et d'un Plan de retraite pour les religieuses*, Lyon, 1829, in-12. Il a laissé un grand nombre de *Sermons* et d'*Instructions familières.*

RIBIER (Guillaume), président du bailliage de Blois, député aux états en 1614, fut fait conseiller

d'état, et mourut à Blois en 1663. Il a paru sous son nom : *Lettres et Mémoires d'état sur les règnes de François Ier, Henri II et François II,* Blois, 1666, 2 vol. in-fol. Comme cette compilation n'a paru qu'après sa mort, il s'y est glissé plusieurs fautes; elle est cependant encore assez recherchée. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques RIBIER, son frère, conseiller au parlement de Paris en 1591, qui a publié : *Mémoires des chanceliers et gardes-des-sceaux*, Paris, 1629, in-4, et un *Discours sur le gouvernement des monarchies,* 1630, in-4.

RIBOUTTÉ (Jean-Louis), auteur dramatique, né à Lyon vers 1770, achevait ses études lorsque la révolution commença. Quoique partisan des réformes il n'hésita pas à s'enrôler dans un des bataillons levés pour repousser l'armée de la Convention. (*Voy.* PRECY). Après le siége, il vint à Paris et s'y fit remarquer parmi les jeunes gens qui se réunirent pour s'opposer au retour du terrorisme. Il exerça la profession d'agent de change et vendit sa charge afin de s'occuper entièrement de littérature. De toutes les pièces qu'il a données au théâtre, deux seulement méritent d'être citées. *L'assemblée de famille*, comédie en cinq actes et en vers, 1808, dont le succès fut complet et qui, deux ans après, fut mentionnée honorablement dans le rapport sur le concours des prix décennaux; et *Le Spéculateur* ou *L'école de la jeunesse,* comédie en cinq actes et en vers, 1826, in-8, pièce moins gaie que l'*Agiotage* de Picard, et moins satirique que l'*Argent*, de M. Casimir Bonjour, et qui obtint un succès mérité. Riboutté mourut à Paris, le 22 janvier 1834. *L'assemblée de famille* a été réimprimée dans la suite du répertoire tom. 31.

RICARD (Jean-Marie), avocat au parlement de Paris, né à Beauvais en 1622, était un des premiers du palais pour la consultation et pour les arbitrages. Il fut choisi pour conseil par les premières maisons du royaume, et mourut en 1678, à 56 ans. On a de lui : un *Traité des substitutions;* un *Commentaire sur la Coutume de Senlis*; un excellent *Traité des donations*, dont la meilleure édition est celle de 1754, en 2 vol. in-fol. avec le précédent. Denys Simon, conseiller au présidial de Beauvais, a fait des additions aux ouvrages de cet avocat, un de ceux qui ont le mieux écrit et qui ont le plus mal plaidé.

* RICARD (Dominique), littérateur distingué, né à Toulouse en 1741, embrassa l'état ecclésiastique, et nommé professeur de rhétorique au collége d'Auxerre, remplit cette chaire avec le plus grand succès. A la suppression de cet établissement, il vint à Paris et se chargea de l'éducation du fils du président de Meslay; ses talents le mirent en rapport avec les savants les plus distingués : l'abbé Barthélemy, Pluquet, Larcher, Dacier, Pastoret, etc., étaient au nombre de ses amis. Ils le forcèrent de se présenter, en 1783, à l'académie des inscriptions où la mort de Burigny laissait une place vacante, mais il échoua malgré leur appui et n'en témoigna pas le moindre regret. L'année suivante il visita la Suisse avec le président de Meslay, et consigna ses impressions dans une suite de *lettres* que ses amis le pressèrent vainement de livrer au public. « On » y trouve, dit Villenave, d'agréables tableaux des » sites les plus pittoresques de l'Helvétie, et des » notions satisfaisantes sur le gouvernement, les » lois, les mœurs et les coutumes de ses habitants. » Alors il entreprit une *Traduction des œuvres de Plutarque,* travail immense auquel il consacra le reste de sa vie. Pendant la révolution, retiré à la campagne pour chasser ses chagrins et se délasser des recherches d'érudition, il composa un poème de la *Sphère*, qui lui assigne un rang honorable parmi les poëtes didactiques. A peine l'échafaud fut-il renversé, qu'il revint à Paris; alors il entreprit de concert avec l'abbé Sicard, son ami, un *Journal* destiné à rappeler les Français à la religion de leurs pères; ce journal, dont il a publié les douze premiers nos, fut continué par l'abbé de Boulogne (*voy.* ce nom). Ricard mourut à Paris, le 28 janvier 1803, à l'âge de 62 ans. Sa traduction de Plutarque, sans faire oublier celle d'Amyot qui sera toujours lue avec plaisir par les amateurs de notre vieille langue, a conquis dans l'estime publique une place qu'elle conservera; et comme Dusaulx le traducteur du *Juvenal* le lui avait prédit, on dit le *Plutarque de Ricard*, comme on dit le *Plutarque* d'Amyot. La nouvelle traduction est même très-supérieure à l'ancienne sous le rapport de l'exactitude et de la correction; sans parler des notes qui l'accompagnent et dans lesquelles les savants mêmes peuvent trouver à apprendre beaucoup de choses. Cette *Traduction* publiée d'abord in-12, les *Œuvres morales,* 1783-94, 17 vol., et les *Vies des Hommes illustres*, 1798-1803, 13 vol., a été réimprimée plusieurs fois en 10 vol. in-8, ou gr. in-12; il en existe aussi une édition grand in-4, imprimée avec un luxe que M. Brunet trouve aussi dispendieux que mal entendu (voy. le *Manuel du libraire* au mot Plutarque). Son poëme de la *Sphère*, en 8 chants, 1796, in-8, est enrichi de notes et d'une notice des poëmes grecs qui traitent de quelques parties de l'astronomie. Ricard fut l'éditeur des *Traités sur la superstition et sur l'enthousiasme*, de l'abbé Pluquet, qu'il a fait précéder d'une *Notice* sur cet auteur. Enfin il a laissé manuscrites plusieurs traductions du grec et du latin, et quelques opuscules en vers ou en prose.

** RICARD (Etienne-Pierre-Sylvestre), lieutenant-général, né en 1771 à Castres, venait d'achever d'excellentes études, lorsque s'ouvrit devant lui la carrière militaire, à laquelle il ne se destinait probablement pas. A 20 ans il obtint le brevet de sous-lieutenant, dans le 52e régiment d'infanterie, et rejoignit ce corps en Corse, d'où il revint bientôt avec lui à l'armée des Alpes. Après avoir fait honorablement les premières campagnes de la révolution, il était colonel aide-de-camp du maréchal Soult, lorsqu'en 1806, il fut nommé général de brigade. Dans la campagne contre l'Autriche en 1807, il se distingua en plusieurs rencontres, passa en Espagne en 1810, puis fit en 1812 partie de l'expédition de Russie, pendant laquelle il obtint le grade de général de division. En 1813, il combattit avec la plus grande valeur à Lutzen, ce qui lui valut le titre de comte et celui de grand-officier de la légion-d'honneur. Il concourut en 1814 à la défense du territoire,

et se fit remarquer à Montmirail et au village de Marchais, qui fut pris et repris plusieurs fois dans la même journée. Aussitôt après l'abdication de Bonaparte, il s'empressa d'envoyer son adhésion au rétablissement des Bourbons et leur resta fidèle; pendant les cent-jours il alla rejoindre Louis XVIII à Gand, et ne rentra en France qu'avec ce prince. Créé pair la même année, il fut en même temps chargé du commandement de la 18e division, et l'année suivante, il entra au comité de la guerre comme conseiller-d'état en service ordinaire. Il coopéra alors par ses lumières et son expérience à tous les travaux d'organisation, et fut l'un des huit lieutenants-généraux nommés dans le cadre du corps d'état-major. Appelé en 1823 au commandement d'une division de l'armée destinée à rétablir le roi Ferdinand sur son trône, il fit le blocus de Saint-Sébastien, et rendit un service important à toute la Catalogne par les sages mesures qu'il prit contre la fièvre jaune. Après la pacification de l'Espagne, il reçut le grand cordon de l'ordre de Saint-Ferdinand. En 1825, il eut le commandement de la 8e division, d'où il passa à celui de l'infanterie de la garde royale le 1er janvier 1829. L'ordonnance du 11 août 1830 qui licenciait ce corps, le mit en disponibilité, et sur sa demande, il fut admis à la retraite. Il continua jusqu'en 1841, à prendre part aux travaux de la chambre des pairs; mais à cette époque, sa santé l'exigeant, il quitta Paris pour fixer sa résidence au château de Varès, près de Milhau, où il mourut, le 6 décembre 1843. On lui attribue : *Fragments de la situation politique de la France au 1er floréal an V*, 1797, in-8, mais il n'est pas certain qu'il en soit l'auteur.

RICARDO (David), économiste célèbre, né à Londres en 1772, était fils d'un juif qui exerçait l'état lucratif de courtier de change. En même temps qu'il se livrait au commerce, il s'adonnait à une étude approfondie de l'économie politique, et toujours heureux dans ses spéculations, il acquit une fortune immense. Elu, en 1827, membre de la chambre des communes par le bourg de Portarlington en Irlande, il y acquit une grande considération par sa supériorité en matière d'économie politique; et bien qu'il siégeât sur les bancs de l'opposition, il était consulté par les ministres sur toutes les questions délicates. Il mourut à Catcomb-Park le 11 août 1823. On a de lui : *Essai sur le haut prix du lingot* (Bullion), *preuve de la dépréciation des billets de banque*, 4e édit. 1811; *Essai sur l'influence du bas prix du blé, sur les profits ou le cours des fonds publics*, 1815, in-8; *Projet d'un papier-monnaie économique et sûr*, 1816 et 1818, in-8; *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, 1817, in-8, 5e édit., 1821; trad. en franç., 1819, 2 vol. in-8, avec des *Notes* du J.-B. Say; *Sur les prohibitions en agriculture*, 1822, in-8. Il a inséré dans le *Supplément* de l'*Encyclopédie britannique* un article sur le *Système d'amortissement*. Ses *Œuvres complètes* ont été trad. en franç. par MM. Constancio et Alex. Fonteyrand, Paris, 1847, in-8. Il avait abandonné la religion de ses pères pour se faire chrétien anglican.

*RICARDOS-CARRILLO de ALBORNOS, (don Antonio), général espagnol, né en 1748 à Séville, d'une famille illustre, entra dès l'âge de 15 ans dans les gardes et obtint un avancement rapide. Colonel à 20 ans, il fit en 1762 la guerre contre le Portugal et y établit sa réputation de valeur. On lui dut l'organisation de l'école de cavalerie d'Ocana, et il fut nommé inspecteur de cette arme. Après avoir fait les campagnes d'Alger et de Gibraltar en 1775 et en 1782, il fut élevé au grade de capitaine-général de la province de Guipuscoa, puis de la Catalogne. Lorsque la guerre éclata contre la France en 1793, à la tête d'une armée rassemblée à la hâte, il pénétra sur le territoire français, prit le fort des Bains, et celui de Bellegarde, se signala au combat de Trullas, et arriva bientôt sous les murs de Perpignan, mais il n'osa attaquer cette place et revint à Madrid demander des renforts. Il y fut reçu au milieu des acclamations, et le roi le décora de la grand'croix de l'ordre de Charles III. Mais pendant ce temps le gouvernement français envoyait des forces imposantes vers les Pyrénées; et les Espagnols furent forcés de repasser les frontières. Cet échec mécontenta le peuple de Madrid, et fut attribué à la lenteur de Ricardos, qui pressait en vain un ministre tout-puissant de lui accorder des troupes. Il se rendit enfin à son armée, mais il n'arriva que pour la voir se retirer en désordre. Sa disgrace était préparée d'avance par Godoy; ce revers l'accéléra. Il fut remplacé par le comte de la Union, qui fut encore plus malheureux (*voy.* UNION). Ricardos se retira dans une de ses terres près de Séville, où il mourut oublié, en avril 1798. Ce général avait des talents militaires et du courage, mais il manquait de la flexibilité nécessaire pour captiver la bienveillance d'un favori.

RICAUT (Paul), chevalier anglais, fut d'abord secrétaire du comte Winchelsea, ambassadeur extraordinaire de Charles II auprès du sultan Mahomet IV. Il devint ensuite consul de la nation anglaise à Smyrne pendant 11 ans; et, dans ces postes différents, il fut très-utile aux négociants de sa nation établis en Turquie. De retour en Angleterre, le comte de Clarendon le nomma, en 1685, son premier secrétaire pour les provinces de Leinster et de Connaught en Irlande. Le roi Jacques II l'honora du titre de conseiller privé pour l'Irlande et de juge de l'amirauté. Après la révolution qui chassa le monarque du trône, il fit sa cour à Guillaume III, et obtint le caractère de résident d'Angleterre dans les villes anséatiques de Hambourg, Lubeck, Brême, etc. Il retourna en Angleterre en 1700, et y mourut la même année. Nous avons de lui : *Histoire de l'état présent de l'empire ottoman*, en anglais, Londres, 1669, un des ouvrages qui nous font le mieux connaître l'état de cet empire. Il fut d'abord traduit en français par Briot, dont la traduction parut à Paris en 1670, in-4 et in-12. Cette version est bonne : l'in-4, qui est rare et magnifique, est orné de belles figures gravées par Le Clerc. Bespier a aussi traduit le même ouvrage, Rouen, 1677, 2 vol. in-12, et accompagna sa version de remarques curieuses qui la font rechercher. *Histoire des trois derniers empereurs des Turcs*,

depuis 1623 *jusqu'en* 1679, Paris, 1682, 4 vol. in-12; Une *Histoire des Turcs* de 1679 à 1699, 3 vol. in-12, traduite par Briot, ouvrage exact; *Histoire de l'Etat présent des églises de la Grèce et de l'Arménie*, Londres, 1678, in-12, traduite par Rosemond, Middelbourg, 1692; Amsterdam, 1696, et 1710, in-12. Ricaut a aussi traduit en anglais l'*Histoire* du Pérou, de Garcilasso de la Vega, 1688, in-fol. et le *Criticon* de Gracian.

RICCATI (Vincent de), jésuite, né en 1707, à Castel-Franco, dans le territoire de Trévise, professa les mathématiques à Bologne jusqu'à la suppression de l'ordre en 1773. A cette époque, il se retira dans sa patrie, où il mourut d'une colique en 1775, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques: le plus recherché est son *Traité du calcul intégral*, 3 vol. in-4. Il travailla sur le cours des fleuves. La république de Venise fit frapper en son honneur en 1774 une médaille d'or, de la valeur de 1000 livres.

RICCHIERI. *Voy.* Rhodiginus.

RICCI (Matthieu), jésuite et fondateur de la mission de la Chine, né à Macerata en 1552, passa aux Indes, acheva sa théologie à Goa en 1578, et y enseigna la rhétorique. Ses supérieurs l'ayant destiné aux missions de la Chine, il apprit la langue du pays, et ne négligea point les mathématiques, qu'il avait étudiées à Rome sous le savant Clavius. Après bien des traverses, il arriva à Pékin, et y fut reçu avec distinction par l'empereur Chin-Tsong. Ricci n'oublia rien pour le rendre favorable à la prédication de l'Evangile. Parmi diverses curiosités d'Europe que le père lui présenta, il fut si touché de quelques tableaux du Sauveur et de la sainte Vierge, qu'il les fit placer dans un lieu élevé de son palais, pour y être honorés. L'empereur lui ayant demandé une *Carte* géographique, il évita de choquer les idées d'un peuple ignorant et vain, qui croit que la Chine est au milieu du monde, et disposa la carte de façon que la Chine se trouva réellement placée au milieu. Après des peines infinies et une longue patience, il parvint à bâtir une église, et à jeter les fondements d'une chrétienté qui devint très-florissante. Cet homme illustre mourut à Pékin en 1610, à 58 ans. Il laissa des *Mémoires* curieux sur la Chine, dont le P. Trigault s'est servi pour écrire son ouvrage: *De christiana expeditione apud Sinas*, Cologne, 1684, in-8. Le P. d'Orléans, jésuite, qui a donné en 1693 la *Vie de Ricci*, rapporte que ce père composa d'abord pour les Chinois un petit Catéchisme, « où il ne mit presque, » dit-il, que les points de la morale et de la reli» gion naturelle les plus conformes à la religion » chrétienne. » Les esprits étant ainsi favorablement disposés, il eut moins de peine à leur faire adopter la croyance des mystères. C'est ainsi que de tout temps le zèle des hommes vraiment apostoliques a toujours été accompagné de prudence et d'une sainte industrie. Le P. Ricci est le premier Européen qui ait écrit des ouvrages en langue chinoise; ils sont au nombre de quinze, dont nous citerons les suivants: *La véritable doctrine de Dieu; Les six premiers livres d'Euclide; Arithmétique pratique*, en 11 livres; *Géométrie pratique; Explication de la sphère terrestre et céleste*, etc.

RICCI (Barthélemi), célèbre littérateur de Lugo, dans le Ferrarais, vivait dans le XIVe siècle. On a de lui des *Harangues*, des *Epîtres*, des *Comédies*, etc., imprimées séparément. On en a donné une édition complète à Padoue en 1748, 3 vol. in-8.

RICCI (Joseph), natif de Brescia, et clerc régulier de la congrégation des Somasques, est connu par deux ouvrages médiocres, écrits en latin, et imprimés à Venise en 1649, in-4, 2 vol. L'un est l'*Histoire de la guerre d'Allemagne*, depuis 1618 jusqu'en 1648, que l'on appelle communément la *Guerre de trente ans*; le second est l'*Histoire des guerres d'Italie*, depuis 1613 jusqu'en 1653. Ces histoires sont des compilations écrites d'une manière languissante; mais on y trouve des particularités curieuses. Les retranchements des traits satiriques qu'on exigea de l'auteur dans la seconde, la rendirent moins agréable aux esprits malins.

RICCI (Michel-Ange), cardinal, né à Rome en 1619, aima les mathématiques et y fit de grands progrès, comme le prouve son traité, *De maximis et minimis...* Innocent XI lui donna le chapeau en 1681; mais il ne jouit pas longtemps de sa dignité, étant mort le 21 mai 1682. Ses vertus, ses lumières, son amour pour la vérité, et son zèle, le rendirent digne des éloges et de l'estime des souverains pontifes.

RICCI (Sébastien), peintre, né à Bellune, dans les états de Venise, en 1659, mourut à Venise en 1734. Les princes de l'Europe ont presque tous occupé son pinceau; Ricci fut appelé en Angleterre par la reine; il passa par Paris, y séjourna quelque temps, et se fit recevoir à l'académie de peinture. Après avoir satisfait à Londres à tout ce qu'on exigeait de lui, il revint à Venise, et s'y fixa. Ce peintre avait des idées nobles et élevées; son imagination était vive et abondante; son coloris est vigoureux, quoique souvent trop noir; ses ordonnances sont frappantes; sa touche est facile. Il y a plusieurs morceaux gravés d'après lui. Le musée de Paris conserve de ce peintre un tableau allégorique représentant *Les Amours servant la France, et un Génie portant le diadème.*

RICCI (Laurent), jésuite, né à Florence le 2 août 1703, d'une famille distinguée, fut élu général le 21 mai 1758. Le plus grand événement de son généralat fut la destruction de son ordre. Les jésuites ayant été chassés de Portugal en 1759, le furent quelques années après de France, d'Espagne et de Naples. Les ministres des cours de Bourbon se réunirent pour en demander l'extinction totale au pape Clément XIV. Ce pontife signa le bref qui supprimait la compagnie de Jésus, en date du 21 juillet 1773. (*Voy.* Clément XIV) (1). On transféra l'ex-général Ricci, accompagné de ses assistans et de plusieurs autres jésuites, au château Saint-Ange, après lui avoir fait signer une lettre circulaire à tous les missionnaires de son ordre pour leur en apprendre la suppression. L'explication de ces événements, de leur cause, et des effets qui en résultèrent, n'appartient pas à ce siècle; la postérité verra tout cela d'une manière plus calme et plus sûre. Cependant un voyageur philosophe, qui juge

(1) Voy. *l'Ami de la religion*, tome 17, page 241 et 273.

avec beaucoup d'impartialité, a cru pouvoir se permettre les réflexions suivantes : « De ces siècles où » la cour de Rome parut souvent abuser de son autorité, je passe à des temps où elle n'est plus occupée qu'à parer les traits qu'on lui lance. Elle » ne commande plus; elle ne fait qu'obéir. Les demandes des souverains sont des ordres pour elle. » Les sollicitations la font plier, les menaces l'intimident et l'effraient ; elle recule à pas de géant, » tandis que son intérêt lui conseille, le devoir » même lui ordonne de se raidir contre les obstacles, et d'avancer. Si elle parait de temps en » temps reprendre son ancienne vigueur, ce n'est » ordinairement que pour montrer bientôt plus de » faiblesse, et tomber avec plus d'éclat dans une situation qui excite la pitié : elle n'entend autour » d'elle que le frémissement des passions les plus » violentes. Fatiguée, elle prend des résolutions » extrêmes, et qui semblent inspirées par le désespoir. Privée d'une partie de ses ressources, elle » n'ose faire usage de l'autre, et se range quelquefois du côté de ceux qui la détestent et la » combattent, tandis qu'en même temps elle repousse ceux qui l'aiment et qui la soutiennent. » Armée du glaive, elle s'avance avec une contenance fière pour consommer un sacrifice qui » étonne l'univers. Sur un autel élevé par des mains » ennemies, elle immole des victimes dont elle » n'ignore pas le prix, et qui n'auraient jamais dû » tomber sous ses coups. » *Discours sur l'histoire*, etc., *par le C. d'Albon*. Ricci mourut dans sa prison le 24 novembre 1775. Il signa peu de temps avant sa mort une espèce de *Mémoire*, qu'on rendit public suivant ses intentions. Il y protestait : 1° que la compagnie de Jésus n'avait donné aucun lieu à sa suppression, et qu'il le déclarait en qualité de supérieur bien informé de ce qui se passait dans son corps; 2° qu'en son particulier, il ne croyait pas avoir mérité l'emprisonnement et les duretés qui avaient suivi l'extinction de son ordre; 3° enfin, qu'il pardonnait sincèrement à tous ceux qui l'avaient tourmenté et affligé, d'abord par les affronts faits à ses confrères, et ensuite par les atteintes portées à sa propre réputation. Un grand évêque, le plus éloquent prédicateur qu'eut alors la France, en prêchant peu de temps après la suppression de cet ordre devant une des plus illustres assemblées du monde, n'a pas fait difficulté de s'exprimer en ces termes : « Si une société fameuse par le crédit et la confiance dont elle avait joui si long» temps auprès des pontifes et des rois, et par les » services qu'elle avait rendus à la religion et » aux lettres (car quelle considération pourrait em» pêcher les âmes sensibles de rendre ce témoi» gnage à des hommes malheureux?) si cette so» ciété a été la victime, etc. » *Oraison funebre de Louis XV*, par M. de Beauvais, évêque de Senez. Caraccioli, auteur souverainement fécond en brochures de tous les genres, a donné la *Vie* du père Ricci, froide et incohérente compilation de gazettes.

* RICCI (Scipion), évêque de Pistoie et de Prato, né à Florence en 1741, neveu du précédent, fut élevé au séminaire romain. Auditeur du nonce à Florence, puis vicaire-général, il fut promu à l'évêché de Pistoie en 1780. Fauteur des réformes introduites dans les états autrichiens par l'empereur Joseph II, et par suite dans le grand-duché de Toscane, il fut longtemps en opposition avec le saint Siége, qui repoussait ses dangereuses innovations. Devenu conseil du grand duc Léopold II, on vit dès lors le gouvernement se mêler des affaires ecclésiastiques, vouloir régler le culte et les cérémonies, et s'emparer de l'enseignement spirituel. On faisait composer des catéchismes sans consulter les évêques; et l'on établissait dans les écoles des professeurs imbus des doctrines qu'on voulait accréditer. Le 18 septembre 1786, conformément aux désirs du grand-duc, Ricci ouvrit à Pistoie un synode pour procéder régulièrement aux réformes qu'on voulait faire. Il s'en fallait bien qu'elles fussent du goût de la majorité de son clergé; mais la nouvelle théologie avait pénétré dans l'université de Pavie. On fit venir Tamburini, privé de sa chaire par le cardinal Molino, évêque de Pavie, et Ricci le fit promoteur de son synode, quoiqu'il n'eût pas même le droit d'y assister. On y adopta toute la doctrine des *appelans* français. On y consacra le système de Baïus et de Quesnel sur les deux amours, sur l'efficacité et la toute puissance de la grâce, sur l'inefficacité et l'inutilité de la crainte; en un mot, sur des dogmes que l'Eglise n'a cessé de repousser. L'année suivante, une seconde assemblée, composée de tous les évêques de Toscane, se tint à Florence le 23 avril par ordre du grand-duc. Elle fut loin de se terminer au gré de Ricci, comme la première. Non-seulement il y trouva de l'opposition de la part de la majorité des évêques, mais encore il fut obligé de la dissoudre le 5 juin, après dix-neuf sessions. Pendant sa durée, une sédition avait éclaté dans Prato. On avait renversé et brûlé son trône épiscopal et ses armoiries, après avoir enlevé de son palais et de son séminaire les livres et les papiers qui s'y trouvaient. On fut obligé d'envoyer des troupes pour y rétablir l'ordre. Malgré ces échecs, Ricci, soutenu par le grand-duc, n'abandonna pas ses plans. A son instigation, de nouveaux édits calqués sur ceux de Vienne, se succédaient. La mort de Joseph II, en faisant passer Léopold sur le trône impérial, mit fin à ces funestes innovations. Après son départ de Toscane, tout rentra dans l'ordre. Une nouvelle émeute, qui eut lieu à Pistoie, contre Ricci, le détermina à donner sa démission de son siége. Pie VI en 1794, par la bulle *Auctorem fidei*, condamna la doctrine établie dans le concile de Pistoie. Cette condamnation ne suffit pas pour ouvrir les yeux à Ricci. Plus tard, en 1799, il subit un emprisonnement pour avoir approuvé les décrets de l'assemblée Constituante et s'être déclaré en faveur des Français qui avaient momentanément occupé la Toscane. Rendu à la liberté, il persista dans ses erreurs. Ce ne ne fut qu'en 1805 qu'il revint sur ses pas. Pie VII passait par Florence en revenant de France. L'heure du repentir était arrivée. L'ancien évêque de Pistoie vit le saint Père et lui remit une déclaration portant qu'il recevait les *constitutions apostoliques* contre Baïus, Jansénius et Quesnel, et notamment la bulle *Auctorem fidei*, qui

condamnait son synode. Ce prélat mourut le 27 janvier 1810. On a de lui quelques *Instructions pastorales*, tendant à appuyer ses prétendues réformes. La *Vie et* les *Mémoires de Scipion Ricci* ont été publiés par M. De Potter, Bruxelles, 1824, 4 vol. in-8. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris en 1825, mais avec des changements par l'abbé Grégoire et Lanjuinais.

RICCIARELLI (peintre). *Voy.*-VOLTERRE.

RICCIO. *Voy.* RIZZIO et CRINITUS.

RICCIOLI (Jean-Baptiste), jésuite, né à Ferrare en 1598, professa avec succès la théologie à Parme et à Bologne. Il se fit un nom par ses connaissances astronomiques et mathématiques. Ses principaux ouvrages sont : *Geographiæ hydrographiæ libri XII*, Bologne, 1661, et Venise, 1672, in-fol. Ce livre peut servir à ceux qui veulent travailler à fond sur la géographie; mais il faut prendre garde, en le lisant, aux inexactitudes, qui, dans le temps où écrivait l'auteur, étaient inévitables. *Chronologia reformata*, Bologne, 1669, in-fol. : livre où l'on trouve des choses communes, avec d'autres utiles et savantes; *Almagestum novum, astronomiam veterem novamque complectens, tribus tomis distinctum*, Bologne, 1551, in-fol. Fruit d'une étude profonde de l'astronomie, et un des traités les plus complets que nous ayons sur cette science : ceux qui ont eu le plus de succès dans ce siècle ne l'ont pas fait oublier. Il y a des fautes et des erreurs, mais peut-être en plus petit nombre que dans les ouvrages des astronomes les plus modernes. C'est la grande réputation de Riccioli et la considération qu'avaient pour lui les savants, qui a fait adopter généralement les dénominations qu'il donne aux taches de la lune, et rejeter celles qu'Hevelius a imaginées. Le P. Riccioli fit aussi des expériences curieuses sur la chutes des corps, de concert avec le P. Grimaldi, son confrère, qui le seconda dans tous ses travaux. Il mourut en 1671. L'abbé Barotti a inséré une bonne notice sur *la vie et les ouvrages du P. Riccioli* dans ses *Memorie istoriche de' letterati ferraresi*, Ferrare, 1793, tom. 2, pag. 270 et suiv.

RICCOBONI (Antoine), *Riccobonus*, naquit à Rovigo en 1541. Les célèbres Paul Manuce, Sigonius et Muret furent ses maîtres dans l'étude des humanités. Il professa lui-même les belles-lettres à l'université de Padoue, pendant trente années, et avec beaucoup d'honneur. Il y mourut en 1599. Il a laissé : *Commentaires historiques*, avec des fragments des anciens historiens; *Commentaires* sur les Oraisons et sur quelques autres ouvrages de Cicéron; *Rhétorique*, 1595, in-8; des *Commentaires* sur la Poétique et la Morale d'Aristote; in-4; *Histoire de l'université de Padoue*, Paris, 1592, in-4; *Paraphase sur la rhétorique* d'Aristote; cet ouvrage qui a joui d'une grande estime dans le XVIe siècle, conserve encore de nombreux partisans en Angleterre, où il a été réimprimé deux fois, il y a peu d'annés, à Oxford, en 1817, et à Londres, en 1822, in-8, etc.

RICCOBONI (Louis), né à Modène, en 1674 ou 1677, se consacra au théâtre, sous le nom de *Lelio*. Il effectua une réforme dramatique sur les théâtres de son pays, en bannissant les farces ignobles ou monstrueuses qui le déshonoraient, et en y donnant des pièces régulières, notamment des traductions ou imitations de Molière, et des autres auteurs français. Après avoir joué en Italie, il vint en France, où l'appelait le duc d'Orléans, alors régent (1716), et où il se distingua comme comédien. Il passa pour le meilleur acteur du théâtre italien de Paris (l'hôtel de Bourgogne) qu'il abandonna ensuite par principe de religion. Sa mort, arrivée en 1753, à 79 ans, excita les regrets des gens de bien. Ses mœurs n'étaient point celles de la profession qu'il avait embrassée et son caractère était aimable. On a de lui le *Recueil des comédies* qu'il avait composées pour le théâtre italien. Il y en a quelques-uns qui réussirent dans le temps. Mais on fait beaucoup plus de cas de ses *Pensées sur la déclamation*, in-8, et de son *Discours sur la réformation du théâtre*, 1743, in-12; ouvrage rempli de réflexions judicieuses. On le trouva trop sévère, et peut-être ne l'était-il pas encore assez. Nous avons aussi de lui de bonnes *Observations sur la comédie, et sur le génie de Molière*, 1736, in-12; des *Réflexions historiques et critiques sur les théâtres de l'Europe*, 1738, in-8, et l'*Histoire du théâtre italien*, publiée en 1730 et 1731, 2 vol. in-8.

** RICCOBONI (Antoine-François), fils du précédent, né en 1707, embrassa l'état de comédien à l'exemple de son père et joua les mêmes rôles; mais avec moins de succès. Il composa pour le théâtre italien un assez grand nombre de pièces qui furent presque toutes fort applaudies dans leur nouveauté, et dont l'une, *Les Caquets*, reprise en 1802, au théâtre Louvois, eut encore beaucoup de succès. Marié à une femme aimable et spirituelle, il ne la rendit pas heureuse, quoiqu'il fut forcé de l'estimer pour sa conduite et ses talents. Il mourut à Paris, le 15 mai 1772. Il est auteur de l'*Art du théâtre*, ouvrage agréable et rempli de réflexions ingénieuses; la 2e édit., 1752, in-8, est augmentée des *Pensées sur la déclamation*, que l'on doit à son père.

* RICCOBONI (Marie-Jeanne LABORAS de MÉZIÈRES), femme du précédent, s'est fait une juste réputation dans le genre du roman; née à Paris en 1714, d'une famille ruinée par la chute du système de Law, la nécessité l'obligea d'entrer au théâtre, mais avec infiniment d'esprit elle ne fût qu'une actrice médiocre. Le froid accueil du public et les tracasseries de ses camarades ajoutèrent encore au chagrin que lui causait la conduite de son mari. Ce fut pour se distraire qu'elle devint auteur; ses *Lettres de Fanny Buttler*, dans lesquelles on prétend qu'elle a raconté ses propres malheurs, et l'*Histoire du marquis de Cressy*, qui suivit de près ce premier ouvrage, la placèrent dès son début au premier rang parmi nos meilleurs romanciers. Le succès de ces deux romans et des *Lettres de Julie Catesby*, fut tel, que l'on doutât d'abord qu'une femme put en être l'auteur. Palissot qui, par quelques traits de sa *Dunciade* (*voy.* PALISSOT), n'avait pas peu contribué à répandre ce soupçon, se rétracta, et Mme Riccoboni put jouir de son triomphe. S'étant retirée du théâtre en 1761, elle vécut alors du produit de ses ouvrages et d'une petite pension

que lui faisait la cour. La révolution la priva de cette dernière ressource, et elle mourut dans l'indigence à Paris, le 6 décembre 1792, à l'âge de 78 ans. Parmi les autres ouvrages de Mme Riccoboni on distingue *Ernestine*, que Laharpe regarde comme le *Diamant* de l'auteur; les *lettres de la comtesse de Sancerre*; les *lettres d'Elisabeth Sophie de Vallière*; et enfin les *lettres de Milord Rivers*. Les *Œuvres* de Mme Riccoboni ont été publiées plusieurs fois, même de son vivant, mais sans sa participation. Les meilleures éditions sont celles de Paris, 1809, 14 vol. in-18, et 1818, 6 vol. in-8; une correspondance inédite de Mme Riccoboni avec Laclos, au sujet du roman, des *liaisons dangereuses* (*voy.* LACLOS), a été imprimée dans la *Nouvelle bibliothèque des romans*, 7e année, tom. 10.

* RICH (James-Claudius), résident d'Angleterre à Bagdad, en 1807, joignait à une connaissance approfondie des langues orientales le goût des recherches d'antiquité. Il avait formé une belle collection de manuscrits orientaux, de médailles précieuses, de cylindres, de pierres gravées et d'objets antiques de tous les genres, et particulièrement de monuments babyloniens qu'il avait recueillis lui-même dans les nombreuses visites qu'il fit sur l'emplacement de Babylone. Ses *Recherches*, insérées dans le tome 3 du *Recueil des mines de l'Orient*, Vienne, 1813, in-fol., ont été trad. en franç. par J. Raymond, sous ce titre : *Voyage aux ruines de Babylone*, 1818, in-8. Le même vol. du *recueil des mines* contient un *Catalogue de ses manuscrits arabes, persans et turcs*, et le tome 4, une traduction anglaise de l'Histoire, ou plutôt de la *Légende des sept dormans*, écrite en arabe. Le *Journal des savants*, mai 1821 et avril 1822 renferme des extraits intéressants de deux *Lettres* de ce savant à Sylvestre de Sacy. Rich, après plusieurs voyages et de nombreuses découvertes, poussa ses recherches jusques dans les cantons ses plus reculés du Kurdistan, et mourut à Schiraz du choléra le 5 octobre 1821, âgé seulement de 35 ans. Le *voyage* de Rich *aux ruines de Babylone* a été réimprimé en anglais, augmenté d'un voyage à Persépolis, Londres, 1839, in-8. La *Relation de son séjour dans le Kurdistan*, avec les recherches sur l'ancien emplacement du *Ninive*, etc., a été publié en 1836, 2 vol. in-8.

RICHARD Ier, roi d'Angleterre, surnommé *Cœur de Lion*, né à Oxford, en 1157, monta sur le trône après la mort de Henri II son père, l'an 1189. Sa mère était Eléonore de Guienne, répudiée par Louis VII, roi de France. Richard était devenu l'aîné par la mort de son frère Henri, dit *le Jeune*, en 1183. Il s'était réuni à Henri pour faire la guerre à son père. Saladin venait de prendre Jérusalem : cette nouvelle avait enflammé le courage du jeune Richard; mais les guerres qu'il excitait contre l'autorité paternelle empêchaient le départ des croisés : le légat du pape l'excommunia. Sur ces entrefaites, Henri II mourut de chagrin, en maudissant ses fils ingrats. Richard se repentit de sa conduite, et après son couronnement, qui eut lieu le 3 septembre 1189, il ne pensa plus qu'au voyage de la Terre-Sainte. Le désir de chasser les mahométans des belles provinces qu'ils avaient usurpées sur les chrétiens, et de repousser dans l'Arabie une puissance qui menaçait déjà l'Europe, animait alors tous les princes. Richard prit part comme tous les autres à cette entreprise dictée par la justice, la piété et la bonne politique, et se croisa avec Philippe-Auguste en 1190. Le rendez-vous des deux armées était à Messine : Guillaume II, roi de Sicile, venait de mourir. Sa veuve était sœur de Richard, qui exigea la restitution de la dot auprès de Tancrède, successeur de Guillaume. La querelle des deux monarques occasionna des disputes sanglantes entre les croisés et le peuple de Messine. Richard s'empara de la ville; mais Philippe-Auguste se déclara médiateur et rétablit la paix entre les deux monarques; mais de ce moment on vit cesser la bonne intelligence qui régnait entre les rois de France et d'Angleterre. Richard s'empara de l'île de Chypre en 1191, et contribua beaucoup à la prise d'Acre. C'est en ce voyage qu'il donna à Gui de Lusignan l'île de Chypre, en échange du titre de roi de Jérusalem. La division s'étant mise dans les armées, Philippe retourna en France. Richard, demeurant maître du champ d'honneur, déploya le courage le plus héroïque. Saladin, qui revenait vainqueur de la Mésopotamie, livra bataille aux croisés près de Césarée. Richard eut la gloire de le désarmer et de s'emparer de plusieurs places. Ayant fait une trêve de trois ans avec Saladin, il s'en retourna à la vérité avec plus de gloire que Philippe-Auguste, mais d'une manière moins prudente. Il partit en 1192 avec un seul vaisseau, et ce navire ayant fait naufrage sur les côtes de Venise, il traversa, déguisé, la moitié de l'Allemagne. Il avait offensé au siége d'Acre, par ses hauteurs, Léopold, duc d'Autriche, sur les terres duquel il eut l'imprudence de passer. Ce duc le chargea de chaines, et le livra au barbare et lâche empereur Henri VI, qui le garda en prison comme un ennemi qu'il aurait pris en guerre. Le pape pressé par les prières de la reine Eléonore, menaça le duc Léopold et Henri de les excommunier s'ils ne rendaient pas la liberté à Richard. Cependant le prince, traduit devant une diète, et accusé du meurtre de Conrad, marquis de Tyr, se justifia avec une éloquence si touchante, qu'il intéressa en sa faveur ses accusateurs. Mais l'empereur, en rendant la liberté au roi d'Angleterre, exigea, dit-on, 250,000 marcs d'argent pour sa rançon. Richard, de retour dans son royaume, l'an 1149, le trouva déchiré par la faction que Jean son frère y avait formée : il la dissipa, et tourna ses armes contre Philippe-Auguste; mais les succès de cette guerre ne furent pas décisifs. En 1199, après avoir pillé plusieurs églises, il apprit qu'il y avait un trésor renfermé dans Chalus, place du Limousin; il alla l'attaquer, et y reçut une blessure dont il mourut le 6 avril de la même année, à 42 ans. Un poète de ce temps a consigné cet événement dans un distique où, par un jeu de mots, il fait allusion aux vases sacrés enlevés et profanés par Richard :

Christe, tui calicis prædo fit præda Calucis :
Ære brevi rejicis qui tulit æra crucis.

Avant de mourir, il fit donner un assaut général à la place assiégée, qui fut emportée de vive force. Il

fit pendre tous les soldats qu'on avait faits prisonniers, à la réserve de celui qui avait tiré sur lui, qu'il destinait à un plus rigoureux supplice; mais il changea tout d'un coup de sentiment, et se voyant lui-même près de mourir, il renonça à sa vengeance. Etant dans cette disposition, il fit venir l'archer, à qui il demanda avec douceur quel mal il lui avait fait pour l'avoir obligé à lui ôter la vie : « Vous » avez, répondit-il bien fièrement, fait mourir mon » père et mes deux frères; et comme je me suis » vengé de vous, vengez-vous aussi de moi. Je » m'offre avec plaisir à tous les supplices que vous » me préparez, content de voir que vous ne me sur- » vivrez pas longtemps.—Et moi, répondit le roi, je » vous pardonne, et je veux que vous me surviviez » pour être un exemple de ma clémence. » Ce prince avait un orgueil qui lui faisait regarder les rois ses égaux comme ses sujets, et ses sujets comme des esclaves. Son avarice ne respectait ni la religion ni la pauvreté, et sa lubricité ne connaissait ni bornes ni bienséances. Il fut brave, mais féroce; entreprenant, mais inquiet; ferme, mais opiniâtre; passionné pour la gloire des armes, mais jaloux de tous ceux qui pouvaient la lui disputer. Richard était comte de Poitou et duc de Normandie. Jean-Sans-Terre, son frère, lui succéda. Sedaine et Grétry sont les auteurs du fameux opéra intitulé *Richard Cœur de Lion*, où il est question du dévoûment de Blondel, jadis attaché à Richard..... Les auteurs arabes célèbrent eux-mêmes la valeur de Richard, qui avait passé en proverbe dans l'Orient. Quand les enfants pleuraient, les mères musulmanes les faisaient taire en leur disant : *Paix-là, voici le roi Richard!* A Jaffa, avec 400 arbalétriers et dix chevaux, il attaqua et mit en fuite 15,000 cavaliers musulmans. Il revint de cette action, qui n'a point de pareilles dans l'histoire, tout couvert des flèches lancées contre lui, *semblable*, dit un historien, témoin oculaire, *à une pelote remplie d'aiguilles*.

RICHARD II, roi d'Angleterre, fils d'Edouard, prince de Galles, dit le *Prince Noir*, naquit à Bordeaux en 1366, succéda à son aïeul Edouard III, en 1377. Il était encore extrêmement jeune. Après avoir éprouvé divers troubles dans sa minorité, il calma ces orages pour porter la guerre contre les Français et contre les Ecossais. Il la fit aux uns et aux autres avec assez de bonheur; mais cette prospérité ne se soutint pas. Jean, duc de Lancastre, Edouard, duc d'York, et Thomas, duc de Glocester, tous trois frères de son père, étaient très-mécontents de l'administration de leur neveu. Le dernier conspira contre lui en 1397, et périt à Calais, où il fut étranglé dans sa prison. Le comte d'Arundel eut la tête tranchée, et le comte de Warwick fut condamné à un exil perpétuel. Quelque temps après, Henri, comte de Derby, fils du duc de Lancastre, voulant défendre la mémoire de son oncle, se vit banni du royaume, où il fut rappelé par quelques séditieux. Le comte de Northumberland, qui était dans ses intérêts, arrêta en 1399 le roi à Flint, dans la principauté de Galles, et le remit entre les mains de Henri, depuis peu de Lancastre, qui l'enferma dans une prison. La nation se déclara pour lui. Richard II demanda seulement qu'on lui laissât la vie et une pension pour subsister. Un parlement assemblé le déposa juridiquement. Richard, enfermé dans la Tour, remit au duc de Lancastre les marques de la royauté avec un écrit signé de sa propre main, par lequel il se reconnaissait indigne de régner. Il l'était en effet, puisqu'il s'abaissait à le dire. Le parlement d'Angleterre ordonna que, si quelqu'un entreprenait de le délivrer, dès lors Richard II serait mis à mort. Au premier mouvement qui se fit en sa faveur, huit scélérats allèrent l'assassiner dans sa prison, à Pontfract, où il avait été transféré de la Tour de Londres. Il défendit sa vie mieux qu'il n'avait défendu son trône; il arracha la hache d'armes à l'un des meurtriers, et il en tua quatre avant que de succomber. Enfin il expira sous les coups en 1400, à 33 ans. Ainsi périt ce malheureux prince, qui n'eut ni les vertus d'un chrétien, ni les qualités d'un honnête homme, ni les talents d'un grand roi. Il manqua également d'esprit, de cœur et de mœurs. C'est sous son règne que Wiclef commença à dogmatiser.

RICHARD III, roi d'Angleterre, auparavant duc de Glocester et frère d'Edouard IV, était né en 1452. Il se fit proclamer roi en 1483, après avoir fait mourir Edouard V et Richard duc d'York, ses neveux, héritiers légitimes du trône. Il ne jouit que deux ans et demi de son usurpation, et pendant ce court espace il assembla un parlement dans lequel il osa faire examiner son droit à la couronne. Il y a des temps où les hommes sont lâches, à proportion que leurs maîtres sont cruels. Ce parlement déclara que la mère de Richard III avait été adultère; que ni Edouard IV ni ses autres frères n'étaient légitimes; que le seul qui le fût était Richard; qu'ainsi la couronne lui appartenait, à l'exclusion des deux jeunes princes (étranglés dans la Tour, mais sur la mort desquels on ne s'expliquait pas). Il parut bientôt un vengeur de ces infortunés. Le duc de Buckingham s'éleva contre Richard III; mais il fut arrêté et décapité. Henri, comte de Richemont, le seul rejeton qui restât de la *Rose rouge*, parut après lui, et fut plus heureux. Tout le pays de Galles, dont ce jeune prince était originaire, arma en sa faveur. Richard III et Richemont combattirent à Bosworth, le 22 août 1485. Richard, au fort de la bataille, mit la couronne en tête, croyant avertir par-là ses soldats qu'ils combattaient pour leur roi contre un rebelle; mais le lord Stanlay, un de ses généraux, qui voyait depuis longtemps avec horreur cette couronne usurpée par tant de meurtres, trahit son indigne maître, et passa avec un corps de troupes du côté de Richemont. Richard, voyant la bataille désespérée, se jeta en furieux au milieu de ses ennemis, et y reçut une mort plus glorieuse qu'il ne méritait. Cette journée mit fin aux désolations dont la *Rose rouge et la Rose blanche* avaient rempli l'Angleterre. Le comte de Richemont, couronné sous le nom de Henri VII, réunit par son mariage les droits des maisons de Lancastre et d'York. Richard III fut le dernier roi de la race des princes d'York, ou Plantagenet. Shakespeare a fait une tragédie intitulée *Richard III*. On doit à M. J. Rey *des Essais historiques et critiques* sur Richard III, Paris, 1818, 1 vol. in-8.

RICHARD Ier, surnommé *Sans peur*, petit-fils de Rollon, premier duc de Normandie, succéda l'an 942 à son père Guillaume Longue-Epée, à l'âge de dix ans. Echappé par l'heureuse adresse d'Osmond son gouverneur, des mains du roi Louis d'Outremer, qui le retenait à Laon, il se vit à la veille d'être dépouillé de ses états; mais Aigrold, roi de Danemarck, et Hugues le Blanc, comte de Paris, appelés à son secours, battirent les troupes françaises, et firent Louis IV prisonnier. Othon Ier, roi de Germanie, et Thibaut, comte de Blois, armés contre ce jeune prince, n'eurent pas un meilleur succès : ils furent défaits, le pays Chartrain fut pillé; sa capitale brûlée. Après la mort de Louis, roi de France, le duc Richard fut un de ceux qui contribuèrent le plus à placer la couronne sur la tête de Hugues Capet, son beau-frère. Il mourut en 996 à Fécamp, dont il avait fait bâtir l'église, très-regretté pour la douceur de son gouvernement.

RICHARD II, dit le *Bon*, fils et successeur de Richard Ier, duc de Normandie, régna jusqu'en 1027, époque de sa mort. Le commencement de son règne fut troublé par le soulèvement du peuple, qui se plaignait des prétentions de la noblesse. Il eut depuis à combattre plusieurs princes puissants : Guillaume, comte de Hiesmes, son frère naturel, qui refusait de lui rendre hommage; le roi d'Angleterre, qui, étant descendu en Normandie, ramena à peine la moitié de ses gens dans son ile; enfin Eudes, comte de Chartres et de Blois, jaloux de sa puissance : celui-ci donna bientôt toute satisfaction au duc de Normandie, à la vue des troupes que Lagman et Olaüs, rois de Suède et de Danemarck, avaient amenées à son secours. Richard II eut pour successeur Richard III son fils, qui mourut un an après, non sans soupçon de poison.

RICHARD de SAINT-VICTOR, théologien écossais, vint étudier à Paris où il se fit chanoine régulier dans l'abbaye de Saint-Victor. Il fut prieur de ce monastère, en 1164, et y mourut en 1173, respecté pour ses vertus autant que pour ses lumières. Son tombeau, qui était dans le cloître, portait cette courte inscription : *Hic quiescit B. Richardus a sancto Victore, doctor celeberrimus*; mais on lisait à côté un éloge un peu plus ample. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il raisonne avec justesse et avec méthode. Sa dialectique est exacte, sa logique vigoureuse, et sa théologie parfaitement orthodoxe. Un chanoine de Trèves, nommé Oembs, a osé se servir d'un de ses passages pour établir le paradoxe sacrilége, que dans le XIIe siècle l'Eglise avait commencé à varier sur le dogme de la Trinité, et à donner dans l'hérésie de Sabellius; mais il fut vigoureusement réfuté dans le *Judicium theologorum coloniensium*, 1790. Effectivement, peu de théologiens ont traité ce dogme avec autant d'exactitude dans la doctrine et dans le langage que Richard de Saint-Victor. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de 1650, à Rouen, 2 vol. in-fol. Ses traités théologiques sont exacts, et ses ouvrages ascétiques sont pleins des règles les plus sublimes de la vie intérieure. Ses *Commentaires* sur l'Ecriture sainte sont un peu diffus, mais remplis de bonnes et solides explications.

RICHARD D'ARMAGH ou RADULPHE, nommé dans sa patrie *Fetz Ralph*, né à Dundalge en Irlande, étudia à Oxford, y devint professeur en théologie, et gagna les bonnes grâces d'Edouard III, qui le fit successivement doyen de Litchfield, et chancelier de l'université d'Oxford en 1333. Il devint ensuite archevêque d'Armagh l'an 1347. Il soutint la juridiction des évêques et des curés contre les religieux mendiants qui l'accusèrent d'hérésie. Il fut cité à Avignon, où il mourut le 16 novembre 1360, après un séjour de trois ans, sans avoir terminé les affaires pour lesquelles il avait été mandé. Il avait la réputation d'un homme versé dans la lecture de l'Ecriture sainte et des Pères. Ses principaux ouvrages sont : plusieurs *Sermons*; un écrit intitulé : *Defensio curatorum adversus mendicantes*, Paris, 1496, in-8. Il avait déclamé ce discours à Avignon. Roger de Conway lui opposa *Defensio mendicantium*; Un autre *De audientia confessionum*; un *Traité* curieux, Paris, 1512, in-8, *contre les erreurs des Arméniens*. L'auteur n'en est pourtant pas exempt lui-même; il incline quelquefois vers celles que Wiclef soutenait en ce temps.

RICHARD, *de Reims*, religieux de l'ordre de Saint-François d'Assise, florissait dans le XIVe siècle. Ecolâtre de Reims vers 1370, il se rendit célèbre par son éloquence et par son érudition. Il fit, pour satisfaire Jean de Craon, son archevêque, des homélies pour les dimanches et les fêtes des saints, et donna une édition des œuvres de saint François. Ses homélies ont pour titre : *Sermonum de tempore et de sanctis*, *lib. duo*. V. Wading, *scriptores ord. minorum*, p. 306. Trithème, qui le confond avec Richard Picque, archevêque de Reims (1), l'a mis au nombre des écrivains illustres.

RICHARD (Martin) peintre, natif d'Anvers, mourut en 1636, âgé de 45 ans. Il se sentit du goût pour le paysage, et fit toutes les études nécessaires pour y réussir. On estimait ses tableaux, qu'il ornait de belles fabriques. Le célèbre Van-Dyck faisait en particulier beaucoup de cas de ce maître, et voulut en avoir un portrait. Un jour que Richard s'approcha des fortifications de Namur pour les dessiner, il fut arrêté comme espion; mais il se fit connaître, et obtint sa liberté. Ce qu'il y a de singulier dans ce peintre, c'est qu'il vint au monde avec le bras gauche seulement. Son frère David Richard s'appliqua aussi à la peinture, mais avec moins de succès.

RICHARD (Jean), bachelier en théologie, né à Paris, fut nommé à la cure de Triel, diocèse de Rouen. Après l'avoir occupée pendant 18 ans, il fut arrêté et mis dans les prisons de l'officialité de Rouen, pour avoir écrit contre la signature du Formulaire. Il mourut à Paris en 1686, à l'âge de 65 ans. Il avait permuté sa cure pour le prieuré d'Avoie près Chevreuse. On a de lui plusieurs ouvrages qui furent lus dans le temps, mais qui ont été effacés par d'autres meilleurs : l'*Agneau pascal*

(1) Ce prélat mort en 1389 était de Besançon. La société des Bibliophiles de Reims a fait imprimer en 1842, *l'inventaire* des meubles trouvés à son décès dans ses différents château. C'est une pièce curieuse pour l'histoire des mœurs et des arts à cette époque.

ou *Explication des cérémonies que les Juifs observent dans la manducation de l'agneau de Pâques, appliquées dans un sens spirituel à la manducation de l'agneau divin dans l'eucharistie*, 1686, in-8; *Pratiques de piété pour honorer Jésus-Christ dans l'eucharistie*, 1683, in-12; *Sentiments d'Erasme conformes à ceux de l'Eglise catholique sur tous les points controversés*. Apologie un peu trop générale, et qui ne s'accorde que bien difficilement avec ce que l'histoire et les écrits d'Erasme nous en apprennent (*voy.* son article). *Aphorismes de controverses*, etc.

RICHARD (Jean), né à Verdun en 1639, se fit recevoir avocat à Orléans; mais ce fut moins pour en exercer les fonctions que pour avoir un titre. Quoique laïque et marié, il choisit un genre d'occupation que l'on prend très-rarement dans cet état. Il se fit auteur de sermons. Il prêcha toute sa vie de son cabinet, ou du moins il eut le plaisir de s'entendre prêcher. On a de lui : des *Discours moraux*, en 5 vol. in-12, *en forme de sermons*, qui furent bientôt suivis de cinq autres *en forme de prônes*, et de deux autres sur les *mystères* de Notre-Seigneur et sur les *fêtes* de la Vierge : ils sont solidement écrits, mais ils manquent de chaleur et de nerf; *Eloges historiques des saints*, 1716, 4 vol. in-12; *Dictionnaire moral*, ou *La Science universelle de la chaire*, 1700, en 6 vol. in-8. On trouve dans cet ouvrage, par ordre alphabétique, ce que les prédicateurs français, espagnols, italiens, allemands, ont dit de plus curieux et de plus solide sur les différents sujets. Il est l'éditeur des *Sermons* de Fromentières, des *Prônes* de Joly, des *Discours* de l'abbé Boileau. La vieillesse ne fut pas pour lui un temps de repos; il travailla jusqu'à sa mort, arrivée en 1719, à 81 ans.

RICHARD (René), historiographe de France, fils d'un notaire de Saumur, naquit en 1654. Il entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit, après avoir été employé dans les missions faites par ordre du roi dans les diocèses de Luçon et de La Rochelle. Il obtint un canonicat de Sainte-Opportune à Paris, et mourut doyen de ce chapitre en 1727. Il avait eu le titre d'historiographe de France. L'abbé Richard était un homme singulier, et la singularité de son caractère a passé dans ses écrits. Les principaux sont : *Parallèle du cardinal de Richelieu et du cardinal Mazarin*, Paris, 1704, in-12; réimprimé en 1716. Cet ouvrage pèche en bien des endroits, contre la vérité de l'histoire. L'auteur n'avait ni l'esprit assez profond, ni le jugement assez solide, ni une assez grande connaissance des affaires, pour faire des parallèles justes. Il avait promis de comparer aussi les deux derniers confesseurs de Louis XIV, La Chaise et Le Tellier; les deux archevêques de Paris, Harlai et Noailles, et quelques-uns des ministres de Louis XIV · mais ces ouvrages n'ont pas vu le jour; *Maximes chrétiennes*, et le *Choix d'un bon directeur*, ouvrages composés pour les demoiselles de Saint-Cyr; *Vie de Jean-Antoine Le Vacher, prêtre, instituteur des sœurs de l'union chrétienne*, in-12; *Histoire de la vie du père Joseph du Tremblay, capucin, employé par Louis XIII dans les affaires d'état*, in-12. L'abbé Richard peint dans cet ouvrage le père Joseph comme un saint, tel qu'il a dû être; mais peu de temps après, il en donna un portrait contradictoire dans le livre intitulé : *Le véritable père Joseph, capucin, contenant l'histoire anecdotique du cardinal de Richelieu*, Saint-Jean-de-Maurienne (Rouen), 1704, in-12, réimprimé en 1750, 2 vol. in-12. Et pour mieux se déguiser, il fit une critique de cette histoire, sous le titre de *Réponse au livre intitulé ; Le véritable père Joseph*, in-12, comme le précédent. Si effectivement tous ces ouvrages opposés les uns aux autres, sont de l'abbé Richard, ils prouvent un esprit inconstant, tortueux et faux, qui recherchait moins le vrai que la très-vaine gloire de revêtir le mensonge de toutes sortes de couleurs; *Dissertation sur l'indult*, in-8; *Traité des pensions royales*, in-12.

* RICHARD (le P. Charles-Louis), théologien, né en 1711 à Blainville-sur-Eau, en Lorraine, d'une famille noble, mais pauvre, à 16 ans embrassa la règle de Saint-Dominique, et envoyé par ses supérieurs à Paris y fit ses cours de théologie et fut reçu docteur en Sorbonne. Après s'être appliqué à la prédication, avec plus de zèle que de succès, il se consacra tout entier à la défense des principes religieux attaqués par les philosophes. Une brochure dans laquelle il censurait un arrêt du parlement de Paris, relatif au mariage d'un juif converti, lui ayant fait appréhender des poursuites, il se retira dans la maison de son ordre à Lille. Il y resta jusqu'à la révolution. S'étant alors prononcé contre le serment exigé des ecclésiastiques, il fut obligé de chercher un asile dans les Pays-Bas. Lors de l'entrée des Français à Mons, il y fut découvert et traduit devant une commission militaire, comme auteur d'un écrit intitulé : *Parallèle des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ avec les Français qui ont tué leur roi*. Condamné à mort, ce respectable vieillard marcha au supplice avec calme, appuyé sur le bras du père Sylvestre Tabon, récollet, son confesseur, récitant des prières, et tomba percé de balles le 16 août 1794, à 83 ans. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, dont voici la liste : *Dissertation sur la possession des corps, et l'infestation des maisons, par les démons*, 1746, in-8; *Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques*, 1760, 6 vol. in-fol., dont un de supplément. Il eut son confrère le P. Giraud pour collaborateur dans cette utile compilation. Elle a été réimprimée sous le titre de *Bibliothèque sacrée, ou Dictionnaire*, etc., avec des corrections et additions, pour une société d'ecclésiastiques, Paris, 1822-27, 29 vol. in-8; *Examen du libelle intitulé : Histoire de l'établissement des moines mendiants*, 1767, in-12; *Lettre d'un archevêque à l'auteur de la brochure intitulée : Du droit des souverains sur les biens-fonds du clergé et des moines*, Paris, 1770, in-8; *Dissertation sur les vœux*, 1771, in-12; *Lettre d'un docteur de Sorbonne à l'auteur de l'Essai historique sur les privilèges et les exemptions des réguliers*, 1771, in-12; *Analyse des conciles généraux et particuliers*, 1772-1777, 5 vol. in-4; ouvrage utile et très-bon à consulter quoiqu'il ne puisse pas dispenser en certains cas de recourir aux actes des conciles. « La netteté, l'ordre, la précision, ne sont pas les seules qualités qui caractérisent cet ouvrage; on y trouve tout ce qui peut intéresser le lecteur curieux et le savant : style, érudition, critique, intelligence

profonde du droit ancien et moderne, etc., etc. (1); » *La nature en contraste avec la religion et la raison, ou l'ouvrage qui a pour titre : De la nature, condamnée au tribunal de la foi et du bon sens*, 1773, in-8 (*voy.* ci-après Robinet); *Observations modestes sur les pensées de d'Alembert*, 1774, in-8; *Défense de la religion, de la morale, de la vertu, de la société*, 1775, in-8; *L'accord des lois divines, ecclésiastiques et civiles, relativement à l'état du clergé*, 1775, in-8; *Réponse à la lettre écrite par un théologien* (Condorcet) *à l'auteur du Dictionnaire des trois siècles*, 1775, in-12; *les Protestants déboutés de leurs prétentions*, 1776, in-12; *les Cent questions d'un paroissien au curé de* ***, 1776, in-12 (*voy.* Guidi, iv, 155); *Réponse à la diatribe de Voltaire contre le clergé de France*, 1776, in-8; *Le Préservatif nécessaire à toutes les personnes qui ont lu les lettres faussement attribuées au pape Clément XIV*, 1776, in-8 (*voy.* Caraccioli ii, 292); *Annales de la charité ou de la bienfaisance chrétienne*, Paris, 1785, 2 vol. in-12; *Réfutation de l'Alambic moral*, 1774, in-8; des *opuscules* et plusieurs brochures anonymes imprimées à Mons et à Lille, relatives au serment exigé des prêtres, et à la révolution, mais qu'il serait difficile aujourd'hui de trouver ailleurs que dans le cabinet de quelques curieux, les imprimeurs les ayant brûlées, dans la crainte d'être compromis. (Voy. *Dictionnaire des Anonymes*). L'auteur des *Martyrs de la Foi* a consacré une notice intéressante au P. Richard.

** RICHARD (l'abbé Jérôme), écrivain laborieux, né vers 1720, en Bourgogne, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Vezelay et profita des loisirs que lui laissait ce modeste bénéfice pour se livrer entièrement à la culture des lettres. Il s'occupa d'abord de l'histoire de sa province et publia le résultat de ses recherches de 1753 à 1760, sous le titre de *Tablettes historiques de Bourgogne*. Dans le même temps il communiquait à l'académie de Dijon des *Dissertations* qui sont mentionnées dans la *Biblioth. hist. de France* de Fontette. Le goût des arts et des lettres le conduisit en Italie, où il passa plusieurs années et dont il a donné une *Description*, 1766, ou 1770, 6 vol. in-12, un peu vieillie nécessairement, mais encore utile à consulter. A son retour de ce voyage, il s'établit à Paris où il avait déjà des amis; il y publia de 1770 à 1771, l'*Histoire naturelle de l'air et des météores*, 10 vol. in-12, ouvrage que l'auteur regardait comme une suite nécessaire de Buffon; mais qui eut peu de succès en France. Il a été traduit en allemand. En 1785, il donna la traduction des *Lettres* d'Alciphron, jugée bien sévèrement dans ce Dictionnaire (*voy.* Alciphron, i, 111), car leur traducteur en a retranché les passages les plus indécents; il y a joint des notes pleines d'érudition. Enfin l'abbé Richard a publié en 1788, 2 vol. in-12, l'*Histoire naturelle et civile de Tunkin*, rédigée sur les mémoires des missionnaires. Il mourut peu de temps après, heureux de ne pas voir les bouleversements dont l'approche troubla peut-être ses dernières années.

RICHARD (Jean-Pierre), prédicateur, né en 1743, à Belfort en Alsace, commença ses études au collége de sa ville natale et les continua dans celui de Colmar sous la direction des jésuites. En 1760 il prit l'habit de ses maîtres : et lors de la suppression de l'institut il se retira d'abord en Lorraine où le bon roi Stanislas avait offert un asyle à ces religieux; et se rendit ensuite à Liége où le prince-évêque l'appela pour soigner l'éducation de ses neveux. De retour en France vers 1786, il se livra dès lors à la prédication et se fit connaître très-avantageusement. En 1789, il prêcha le sermon de la Pentecôte à la cour. Les troubles qui suivirent l'arrêtèrent dans la carrière qu'il paraissait appelé à parcourir avec succès. Quoiqu'il n'eût point prêté le serment, il ne quitta point Paris, et dès qu'il le put il reprit le cours de ses prédications. Le cardinal de Belloy le nomma, en 1805, chanoine de Notre-Dame. En 1818, il fut chargé de la station du carême aux Tuileries; il devait y remplir, en 1820, celle de l'*Avent*, mais une rapide maladie l'enleva le 29 septembre, à 77 ans. Ses *Sermons*, au nombre de vingt-neuf, ont été imprimés en 1822, 4 vol. in-12; ils se font remarquer par l'ordonnance, l'esprit, la diction, la couleur générale, et une profonde connaissance des matières ecclésiastiques.

* RICHARD (Louis-Claude-Marie), botaniste, né à Versailles en 1754, était fils d'un jardinier du roi à Auteuil, homme instruit qui le destinant à l'état ecclésiastique l'envoya faire ses études au collége de Vernon; mais son goût pour la botanique l'emporta; il quitta la maison paternelle et vint à Paris pour se livrer sans contrainte à sa science favorite. Les dures privations auxquelles il fut soumis dans les premiers temps, loin d'ébranler sa vocation, ne firent pour ainsi dire qu'augmenter en lui l'ardeur du travail. D'après les conseil de ses amis il donna des leçons de dessin qui lui procurèrent de l'aisance et bientôt le mirent à même de faire des économies. Il poursuivit alors l'étude des sciences naturelles avec un tel succès, qu'en 1781 l'académie des sciences le proposa au roi pour un voyage à la Guiane et aux Antilles. Après huit ans, il revint réclamer la récompense promise à ses services; mais à son arrivée en France, on était en 1789, et il n'y trouva que des maux à déplorer. Ses ressources étant épuisées, il fut longtemps réduit à un état de gêne que le délabrement de sa santé rendait encore plus cruel. Cependant le calme s'étant rétabli, il fut nommé professeur de botanique à l'école de médecine, et quelques années après il fut élu membre de l'institut. Il s'acquit bientôt une grande réputation dans l'enseignement, et il publia plusieurs *Mémoires* qui ont puissamment contribué aux progrès de la botanique. Richard mourut le 7 juin 1821, honoré de l'estime des savants. Il était membre correspondant de la société royale de Londres. C'est à son zèle qu'on doit la création du jardin de botanique de la faculté de médecine. Il aimait la science pour elle-même; toutes ses recherches tendaient à créer une philosophie botanique qui pût remplacer celle de Linnée. Personne n'a poussé plus loin l'art d'observer la nature dans les plus petits détails : la difficulté que présentait un objet était pour lui une

(1) *Nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût*, tom. 3, pag. 237.

raison de s'en occuper; l'organisation la plus compliquée était celle qui l'intéressait le plus, et il passait des mois entiers à suivre une observation, lorsqu'elle lui paraissait devoir répandre de la lumière sur un point obscur. Possédant au plus haut degré l'art du dessin, toutes ses figures offrent les détails les plus minutieux avec une netteté et une exactitude admirables. Outre une édition entièrement refondue du *Dictionnaire élémentaire de botanique* de Bulliard, 1800, in-8, on lui doit : *Démonstrations botaniques* ou *Analyse du fruit considéré en général*, Paris, 1808, in-8; cet ouvrage remarquable par son extrême concision, et par les idées exactes qu'il renferme, a été traduit en plusieurs langues; *Commentatio botanica de coniferis et cycladeis*, 1826, in-4, fig., ouvrage posthume publié par son fils. Enfin, on a de lui plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'institut, dans les *Annales du Museum* et dans divers autres recueils scientifiques et il a fourni des articles au *nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, et rédigé la *Flore de l'Amérique septentrionale*, de Michaux (*voy.* ce nom, VI, 4.)

* RICHARD (Gabriel), missionnaire, né en 1764, à Saintes, descendait, dit-on, par sa mère de la famille de Bossuet. Après avoir fait ses études au séminaire d'Angers, il entra dans la congrégation de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1791, il passa l'année suivante aux Etats-Unis, pour enseigner les mathématiques au collége naissant de Baltimore; mais quelques mois après son arrivée, il fut envoyé par l'évêque, M. Carrol, dans le pays des Illinois, à Kaskaskia, colonie de Canadiens français. En 1798, il se rendit avec MM. Levadoux et Dilhet, dans le Michigan, et depuis il resta constamment chargé de cette mission, avec le titre de grand-vicaire de M. l'évêque de l'Ohio. L'église de la Ville-de-Détroit où il faisait sa résidence habituelle ayant été détruite en 1805, dans un incendie, il parvint à en construire une nouvelle en pierres, de 116 pieds de long sur 60 de large. En 1809 il se procura des caractères et une presse, qui, la seule du Michigan, servit longtemps sous sa direction à multiplier une foule d'utiles opuscules. Fait prisonnier par les Anglais dans la guerre de 1812, il fut envoyé à Sandwich dans le Bas-Canada; il y trouva l'occasion d'exercer son zèle infatigable. A son retour les habitants de la Ville-de-Détroit souffraient de l'extrême rareté des subsistances, il fit venir des blés d'une province voisine et les distribua gratuitement aux plus nécessiteux. En 1823, élu député au congrès américain, il accepta cette charge qui lui fournissait le moyen d'être plus utile à la religion; et consacra la totalité de son traitement à la construction d'une chapelle à St.-Anne, qu'il avait entreprise depuis quelques années. Il entretenait des relations avec les différentes tribus du Michigan, et leur envoyait des missionnaires. Le choléra ayant éclaté en 1832 à la Ville-de-Détroit, Richard mourut le 13 septembre victime de son zèle. On a de lui des *Lettres* dans les *Annales de la Propagation de la foi*, tome 3. *L'Ami de la religion* lui a consacré une *Notice* fort intéressante dans son numéro du 22 novembre 1832.

RICHARDOT (François), naquit en 1507, à Morey près de Vesoul en Franche-Comté, et se fit religieux augustin dans le couvent de Champlitte. Il devint ensuite professeur à Paris, au collége que les Granvelle venaient de fonder à Besançon et succéda au cardinal sur le siége épiscopal d'Arras, en 1561. Il préserva son diocèse des erreurs des protestants, parut avec éclat au concile de Trente, et eut beaucoup de part à l'érection de l'université de Douai. Sa mort, arrivée en 1574, à 67 ans, fut digne des vertus qui avaient illustré sa vie. On a de lui : des *Ordonnances synodales*, Anvers, 1588; un *Traité de controverse*; des *Sermons* en français, traduits en latin par François Schott, avocat de Saint-Omer, 1608, in-4; *Institution des pasteurs*, Arras, 1564, et d'autres ouvrages. — Jean RICHARDOT, son neveu, fut président du conseil d'Arras, puis du conseil privé de Bruxelles. Il se signala par sa fidélité et par sa capacité dans plusieurs négociations importantes, et surtout dans l'ambassade que l'archiduc Albert envoya, au nom du roi d'Espagne, à Vervins. Alexandre de Parme en faisait un cas tout particulier, et l'employa dans les occasions les plus importantes comme les plus délicates. Quand les mécontents demandaient à traiter avec lui, il les renvoyait au président Richardot. Cet habile négociateur mourut en 1609.

RICHARDSON (Jean), théologien anglican, natif de Chester, devint évêque d'Armagh, en Irlande, et mourut en 1653. On a de lui des *Observations choisies* sur l'*ancien Testament*, in-fol., en anglais, qui pèchent souvent contre leur titre.

RICHARDSON (Samuel), né près de Derby en Angleterre, en 1689, mort le 4 juin 1761, exerça longtemps la profession d'imprimeur, et composa plusieurs romans qui eurent de la vogue. Ses principaux ouvrages sont : *Paméla*, ou *La Vertu récompensée*, traduit en français, en 4 vol. in-12. Ce roman, qui eut cinq éditions dans la même année, est le premier fondement de la réputation de Richardson; il semble présenter des encouragements à la vertu, mais lui présente réellement des écueils et des illusions; *Lettres de miss Clarisse Harlowe*, traduites en français par l'abbé Prévôt, en 13 parties in-12, et depuis par le Tourneur, 10 vol. in-8, pleines de cette morale factice qui, par des couleurs empruntées, exalte l'imagination, et affecte dangereusement le cœur. C'est l'ouvrage de Richardson qui a eu le plus de succès en France, où cependant il est moins lu que vanté comme un des chefs-d'œuvre dont l'esprit humain doit s'honorer. Il a été réduit en 1846, à 2 vol. in-12, par M. J. Janin, qui est parvenu à rendre à ce roman un instant de vogue; *Histoire de sir Charles Grandisson*; traduite encore en français par l'abbé Prévôt, 8 parties in-12. C'est sur un fond tout différent; mais ce sont les mêmes défauts, du moins pour ceux qui n'aiment point qu'on allonge le récit des peines, des soins, des mouvements qui agitent les personnages d'un roman : cependant si une *saine morale* est considérée pour quelque chose, on la trouve répandue dans tout ce roman. Il a paru, en 1804, une *Correspondance de Samuel Richardson*, précédée d'une *Notice biographique et critique*, par Mistriss Barbauld. Celle que lui a consacrée Walter

Scott, dans sa *Biographie des romanciers célèbres*, est pleine de détails curieux. Diderot a donné un *éloge* de Richardson, morceau écrit avec chaleur; mais Laharpe a mieux apprécié ce célèbre romancier dans son *Cours de littérature*.

* RICHAUD (Hyacinhe), ancien maire de Versailles, né en 1757 à Faucon, Basses-Alpes, négociant à Châlon-sur-Saône, vint en 1787 à Versailles, prendre la direction de la maison de commerce de son oncle, et ne tarda pas à se faire remarquer par une probité sévère et par son esprit de justice. Devenu maire il s'exposa dans la journée du 9 septembre 1792, aux plus grands dangers pour s'opposer au massacre des prisonniers d'Orléans. Après avoir harangué les factieux, invoqué la loi et l'humanité, voyant les armes levées sur ces infortunés, il monte sur la première charrette, et se jette au devant des coups dont ils vont être atteints. Mais ne pouvant arrêter la fureur des factieux, il se couvre la tête de son écharpe et se confond avec ceux qu'il ne pouvait sauver. Un habitant de Versailles le reconnaît, voit son danger, l'enlève et le transporte dans une maison voisine, où il s'évanouit d'horreur et de fatigue : quand il reprit ses sens, le crime avait triomphé. Mais les suites de cette fatale journée réservaient à son courage d'autres épreuves; la géole et la maison d'arrêt deviennent, le soir, le théâtre des actes de la frénésie la plus sanguinaire de la part des mêmes hommes; déjà plusieurs détenus avaient été massacrés. Richaud y court, et au milieu de cette horrible boucherie, bravant la mort, il parvient à dissiper ces monstrueux attroupements et sauve la vie à douze de ces malheureuses victimes. Député de Seine-et-Oise à la Convention, il refusa de prendre part au jugement du roi. Plus tard envoyé en mission à l'armée de la Moselle, il prit sur lui de ne point exécuter le décret qui en bannissait les officiers nobles. Il vota la suppression du *maximum* et combattit la restriction proposée par Lecointre en faveur des grains. Réélu au conseil des Cinq-cents, il y fut adjoint au comité des finances et s'y occupa d'une meilleure assiette de l'impôt. A la création des administrations départementales, il fut nommé conseiller de préfecture, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, survenue en avril 1827. En 1816, la ville de Versailles ayant fait célébrer un service pour le repos de l'âme des martyrs de 9 septembre, Richaud occupa la 1re place à cette cérémonie, et quelques jours après il reçut du roi la croix d'honneur.

RICHE (Claude-Antoine-Gaspard), naturaliste et médecin, né en 1762 à Chamelet près de Lyon, était le frère cadet du célèbre ingénieur Prony (*voy.* ce nom plus haut, 72). Il fut destiné par ses parents à la magistrature; mais à la mort de son père, il alla étudier la médecine à Montpellier et sut, tout en suivant les cours avec une exactitude qui lui mérita bientôt l'affection de ses maîtres, trouver le loisir de faire de temps à autre des excursions dans les montagnes du Languedoc pour en étudier la flore et la géologie. La variété de ses connaissances lui valut une distinction rare et qui dut le flatter beaucoup. L'académie des sciences de Montpellier dérogeant à ses règlements, qui lui défendaient d'admettre aucun étudiant en médecine, lui décerna le titre de son associé correspondant. Reçu docteur en 1787, il vint l'année suivante à Paris où il fut accueilli par Vicq-d'Azir, qui s'empressa de l'associer à ses travaux. La même année il concourut à fonder la société philomatique dont il fut le premier secrétaire. En 1791, sur sa demande, il fit partie, comme naturaliste, de l'expédition à la recherche du malheureux La Peyrouse, commandée par d'Entrecasteaux (*voy.* ce nom, III, 390). Ce voyage lui fournit l'occasion d'enrichir l'histoire naturelle de découvertes précieuses. Mais à son arrivée à l'île de Java, ses collections furent saisies par le gouverneur Hollandais, sous le prétexte de la guerre de la Hollande avec la France, et malgré toutes ses demarches, jamais il ne put les recouvrer. Le chagrin qu'il éprouva de cette perte aggrava encore l'état de sa santé, déjà déplorable. Après quelque séjour à l'île de France, il revint dans sa patrie, si malade, qu'étant allé prendre les eaux au Mont-d'Or, il y mourut le 5 septembre 1797, à 35 ans. On a de lui des *Mémoires* sur la *classification des êtres naturels par leurs parties intérieures*; sur un *système naturel de larves;* sur *les animaux microscopiques et sur les coquillages pétrifiés des environs de Paris*, qui font partie du recueil de la société philomatique. L'éloge historique de ce jeune naturaliste dont la mort prématurée fut une perte pour la science, composé, d'après le journal de son voyage, par Cuvier, offre un grand intérêt. *Voy.* le *Supplément aux Eloges de Cuvier*.

RICHEBOURG. *Voy.* Bourdot et Porcher de Lisonay.

RICHELET (César-Pierre) naquit en 1631, à Cheminon en Champagne. La langue française fut son étude principale. L'abbé d'Aubignac l'admit dans son académie, en 1665. (*Voy.* Hedelin). Richelet habitait la capitale depuis 1660, et il s'y fit recevoir avocat. Il quitta ensuite Paris, et parcourut différentes villes de province, où son penchant pour la satire lui fit bien des ennemis. Il mourut à Paris en 1698, à 67 ans. Nous avons de lui : *Dictionnaire français, contenant l'explication des mots, plusieurs nouvelles remarques sur la langue française, les expressions propres, figurées et burlesques*, etc. La première édition de cet ouvrage est de Genève, 1680, in-4 (*voy.* Fabre); et la dernière est de Lyon, 1759, 3 vol. in-fol. On la doit à l'abbé Goujet, qui a donné en même temps un *Abrégé* de ce Dictionnaire, en 1 vol. in-8, réimprimé avec des augmentations par Wailly. On a beaucoup blâmé l'orthographe de Richelet; mais on a réprouvé avec encore plus de raison les inutilités et les grossièretés malignes dont son ouvrage fourmille. L'édition publiée par l'abbé Goujet est purgée des principales. Quelques curieux bizarres lui préfèrent la première, à cause des méchancetés qu'elle renferme. *Dictionnaire des rimes*. Une bonne édition de cet ouvrage, qui ne fera jamais un poète, est celle de Berthelin, 1760, in-8. L'éditeur l'a augmentée et mise dans un nouvel ordre. *Les plus belles lettres des meilleurs auteurs français*, avec des notes, recueil très-mé-

diocre : Bruzen de la Martinière en a donné une nouvelle édition en 1727, 2 vol. in-12 ; *Histoire de la Floride*, écrite en espagnol par Garcilaso de la Véga, traduite en français, plusieurs fois réimprimée. La dernière édition est celle de Leyde, en 1731, 4 vol. in-8, avec fig.

RICHELIEU. *Voy.* PLESSIS.

* RICHELIEU (Armand-Emmanuel-Sophie-Septimanie du PLESSIS, duc de), petit-fils du maréchal, président du conseil des ministres sous Louis XVIII, né à Paris en 1766, porta d'abord le nom de comte de Chinon, puis celui de duc de Fronsac jusqu'à la mort de son père en 1791. Elevé au collége du Plessis, fondé par le cardinal de Richelieu, son arrière grand-oncle, il y fit ses études avec un brillant succès. Pour terminer son éducation, on le fit voyager en Italie ; mais auparavant il fut marié, à 18 ans, à une riche héritière de l'ancienne maison de Rochechouart. A son retour, il remplit près de Louis XVI les fonctions de premier gentilhomme. Peu de temps après, il obtint du roi la permission de quitter la France, et se rendit à Vienne, où l'empereur Joseph II lui fit un accueil honorable. Il passa de là en Russie, prit de l'emploi dans les armées de Catherine II, se distingua au siége d'Ismaïl, (22 décembre 1790), et reçut de la csarine, en récompense de sa valeur, le grade de général-major, l'ordre de Saint-Georges de 4e classe et une épée à poignée d'or. Jouissant à Pétersbourg d'une grande faveur, il put y être utile aux princes Français exilés. Il devint leur négociateur près des diverses puissances; et nommé l'un des six commandants des corps d'émigrés à la solde de l'Angleterre, se trouva en cette qualité au siége de Valenciennes, en 1793; mais le succès n'ayant pas répondu à son attente, et son zèle devenant désormais superflu, il retourna en Russie, où régnait Paul Ier, et il obtint par la protection du grand duc Alexandre le commandement d'un régiment de cuirassiers. On le lui ôta bientôt après, sous le prétexte qu'il avait conduit ce régiment au secours d'un village incendié sans en avoir reçu l'ordre. Forcé de s'éloigner après cette disgrace, il ne revint à Pétersbourg qu'après l'avénement d'Alexandre Ier, qui se plut à le combler de marques de distinction. La paix de 1801 permit enfin au duc de Richelieu de revoir la France. Il vint y recueillir les débris de son ancienne fortune, qu'il distribua aux créanciers de son père et de son aïeul. Il retourna en Russie, et y fut nommé, en 1803, gouverneur d'Odessa, avec une autorité sans bornes, dont il ne se servit que pour le bonheur et la prospérité des peuples. A son arrivée à Odessa, cette ville ne renfermait que 4000 habitants; en 1805 elle en comptait déjà plus de 20,000 et en 1813 leur nombre s'élevait à plus de 35,000. Les plus sages mesures concoururent à faire fleurir cette contrée, où des habitations tristes et malsaines firent place à des constructions élégantes et commodes. Par les soins du duc de Richelieu un institut et un gymnase furent fondés à Odessa (*voy.* NICOLE, VI, 221), et le commerce y eut bientôt un port où affluent aujourd'hui les vaisseaux de toutes les nations. En un court espace de temps plus de cent villages s'élevèrent dans cette contrée déserte. Alexandre ayant en 1818 parcouru cette province, écrivit au duc de Richelieu : « En visitant ces pays » confiés autrefois à vos soins, j'y ai trouvé à chaque » pas, j'y ai admiré avec une satisfaction qui se re- » portait sans cesse vers vous, le fruit de vos travaux, » de vos intentions droites et pures, constamment » réalisées par une vigilance infatigable. » Richelieu, nommé pair de France en 1814, se hâta de venir reprendre ses anciennes fonctions auprès de Louis XVIII, qu'il suivit à Gand, en mars 1815. De retour à Paris, après la seconde abdication de Bonaparte, le roi le nomma ministre des affaires étrangères, avec la présidence de conseil. « Le sort » des armes, » dit M. de Bausset, « venait de mettre » la France à la merci de 7 à 800,000 hommes : » c'était l'Europe entière qui venait, les armes » à la main, non pas discuter des calculs et des » chiffres, mais commander impérieusement toutes » les interprétations qu'il lui plairait de donner » aux articles du traité de 1814. C'est dans cette » grande circonstance, que M. de Richelieu, se ser- » vant, pour le salut de la France, de l'honorable » ascendant que son caractère lui avait donné au- » près des principaux cabinets de l'Europe, sut » employer dans une juste mesure la plus noble » fermeté et une grande habileté. Il existe une lettre » de lui au principal ministre d'une grande puis- » sance, dans laquelle il l'invite à ne pas porter » au désespoir une grande nation qui venait sans » doute d'éprouver de grands revers, mais qui sen- » tait encore ses forces, et dont les ressentiments » pouvaient devenir terribles. Il lui déclarait en » même temps avec franchise, qu'il serait le pre- » mier à conseiller ce noble désespoir à son pays, » si l'on ne revenait pas à un système de modéra- » tion aussi conforme à la saine politique qu'à la » justice et à l'honneur. » Cette noble fermeté amena le traité du 20 novembre 1815, qui, bien que très-onéreux pour la France aurait pu l'être davantage sans l'habileté et l'influence du négociateur. Il apporta dans ses rapports avec les chambres, cette fermeté et cette modération qui formaient le trait principal de son caractère. Lors de la discussion du projet de loi d'*amnistie*, quelques députés ayant proposé de confisquer les biens des bannis : « Ce sont, » dit-il, les confiscations qui rendent irréparables » les maux des révolutions : en punissant les en- » fants, elles lèguent aux générations les haines et » les vengeances; elles désolent la terre comme des » conquérants à la suite desquels elles marchent. » A la réorganisation de l'institut, nommé par le roi membre de l'académie française, il en présida la séance d'installation. S'étant rendu au congrès d'Aix-la-Chapelle en 1818, il y fut l'objet des égards les plus marqués de la part des souverains et de leurs ministres ; mais ils lui proposèrent d'adopter quelques modifications au système politique qui régnait en France, et soit que sa sagesse ne crut pas devoir les adopter, ou soit que les difficultés de diverses natures qu'il trouva à son retour à Paris lui parussent insurmontables, il ne tarda pas à donner sa démission, et fut remplacé par M. Decazes. Plusieurs récompenses accompagnèrent la retraite de

Richelieu. Le roi le nomma grand-veneur, le décora du cordon du Saint-Esprit; et les deux chambres, interprètes des vœux de la nation, le gratifièrent d'un consentement unanime, à titre de *récompense nationale*, d'une rente annuelle de cinquante mille francs. Il accepta cette récompense par déférence pour la volonté du roi et pour le vote des chambres; mais il en consacra le produit à la fondation d'un hospice dans la ville de Bordeaux où il se trouvait alors. Déchargé du fardeau des affaires, il parcourut le midi de la France, la Suisse, l'Italie, et l'Allemagne, et revint à Paris vers la fin de 1819. Peu de temps après, le roi le chargea d'aller en Angleterre complimenter Georges IV sur son avénement au trône, et il était sur le point de partir lorsque dans la nuit du 14 février 1820, fut commis sur le duc de Berri (*voy.* ce nom), l'horrible attentat qui plongea la France dans le deuil. Cédant aux désirs du roi, il accepta de nouveau les fonctions de président du conseil, et réunit tous ses efforts pour lutter contre la gravité des circonstances. Cependant, à l'ouverture de la session de novembre 1821, les partis les plus opposés de la chambre s'étant réunis pour renverser le ministère, le duc de Richelieu n'hésita pas à donner sa démission. Cette retraite qui dérangeait tous ses plans pour la prospérité de l'état parut le contrarier. Cependant il continuait d'assister assidûment aux séances de la chambre des pairs, et de prendre part aux discussions. Le 15 mai 1822, il s'était rendu au château de Courteille, qu'habitait la duchesse de Richelieu, où elle se faisait chérir par ses vertus. Se sentant indisposé, il voulut revenir à Paris, et il expira dans la nuit du 16 mai, à l'âge de 55 ans. Le duc de Richelieu était simple dans ses goûts, généreux, noble et affable dans ses manières; sa franchise et l'élévation de ses vues le rendirent digne de la considération dont l'honoraient les souverains de l'Europe. Sa loyauté était si généralement connue, que l'on disait de lui : *La parole du duc de Richelieu vaut un traité.* Ce même homme qui, pendant 11 ans, avait exercé dans la Nouvelle Russie un pouvoir absolu, et qui occupa deux fois en France la place de premier ministre, *n'avait pour toute fortune qu'un revenu de 12,000 francs sur l'état.* Son *Eloge* fut prononcé à l'académie française par Dacier, son successeur; il l'avait été par le cardinal de Bausset à la chambre des pairs.

RICHEMONT (le connétable de). *Voy.* ARTUS III, dit le Justicier, et CHARLES VII.

RICHEMONT (Henri, comte de). *Voy.* HENRI VII, roi d'Angleterre.

** RICHEMONT (Philippe PANON-DESBASSAYNS, comte de), né en 1774 à St.-Paul (île de Bourbon), d'une famille ancienne et riche, fut envoyé de bonne heure en France pour y faire ses études. Il se destinait à l'artillerie; mais la révolution l'ayant arrêté dans son projet, il retourna dans les colonies, et s'y livra bientôt à des spéculations commerciales qui vinrent accroître sa grande et honorable fortune. Revenu en France en 1798, il fut chargé par le gouvernement consulaire de différentes missions en Angleterre, et parvint à sauver des pertes considérables au trésor, en démontrant l'injustice des réclamations de plusieurs maisons de Hambourg. En 1811, il eut le bonheur de réussir dans une négociation d'un autre genre; nos malheureux soldats retenus sur les pontons anglais lui durent la liberté. Après la restauration, nommé administrateur du conseil-général des établissements français dans l'Inde, il obtint la restitution de nos comptoirs à Madagascar et au Bengale, et, sans le retour de Napoléon, il nous aurait fait rendre la magnifique colonie de l'île de France. Après 1815, il fut nommé intendant à l'île Bourbon, qu'il a dotée d'utiles institutions, puis remplit dans l'Inde deux missions qui ont contribué puissamment à la prospérité de nos colonies orientales. A son retour, il fut récompensé de ses services par le titre de conseiller-d'état et de membre du conseil de l'amirauté. Dès-lors président de presque toutes les commissions nommées pour s'occuper des colonies, c'est sur ses propositions que, de 1825 à 1830, furent rédigées toutes les ordonnances relatives à ce service. Elu par le département de la Meuse membre de la chambre des députés, il cessa d'en faire partie après la révolution de juillet, et se retira dans sa terre de Cangé, où il se livra tout entier à l'amélioration des pratiques agricoles, et au soulagement des malheureux. Il mourut à Paris en septembre 1840, laissant par testament 140,000 fr. aux pauvres de sa paroisse, et faisant d'autres legs qui serviront à perpétuer le souvenir de cet homme de bien. M. David, son ancien collègue au conseil-d'état, prononça sur sa tombe un discours touchant, dont on s'est servi pour la rédaction de cet article.

RICHENET (Louis-François), né en 1760 à Petit-Noir, près Dol, entré jeune dans la congrégation de Saint-Lazare, fut envoyé professeur au séminaire de Saint-Pol-de-Léon. Ayant refusé de prêter le serment exigé des ecclésiastiques, il alla chercher un asile en Angleterre avec la plupart de ses confrères. Depuis la suppression des jésuites, les Lazaristes étaient restés chargés de fournir aux besoins des missions. Richenet ayant obtenu de ses supérieurs la permission de s'y rendre, partit de Londres en 1800 avec un de ses confrères, M. Dumazel. Après un long séjour, tant à Macao qu'à Canton, il leur fut permis en 1805 d'aller à Pékin; mais à quelques journées de cette capitale, un contre-ordre les força de rétrograder. La découverte de la correspondance d'un missionnaire, qui parut suspecte aux Chinois devint le prétexte d'une persécution. De retour à Macao, Richenet s'y appliqua avec ardeur à l'étude de la langue, des mœurs et des usages de la Chine. Doué d'autant d'intelligence que d'activité, il vint à bout de former une collection de manuscrits, de vêtements, de meubles, d'ornements, etc., qu'il apporta en 1815 en Europe. Son but était de se concerter avec ses supérieurs sur les moyens de perpétuer leur mission en Chine, où il se proposait de retourner promptement; mais il reçut une autre destination. Nommé directeur de la maison-mère des sœurs de la Charité à Paris, il mourut dans cette ville le 19 juillet 1836.

RICHEOME (Louis), jésuite, né à Digne en Provence, l'an 1544, défendit avec zèle la foi catholique contre les huguenots. Après avoir été deux

fois provincial, il devint assistant général de France en 1598. Il mourut à Bordeaux en 1625, à 87 ans, avec une grande réputation de piété. On a de lui plusieurs *Traités* de controverse, et des écrits ascétiques et théologiques, imprimés à Paris en 2 vol. in-fol., 1628. Quelques-uns lui attribuent le *Traité de l'origine des hérésies*, qui a paru sous le nom de Florimond de Rémond.

* RICHEPANSE (Antoine), général de division, né en 1770 à Metz, était fils d'un officier au régiment de Conti. Sous-lieutenant en 1791, au 1er régiment de chasseurs, l'émigration des officiers favorisa son avancement. Général de brigade en 1796, il contribua à la victoire de Siegberg par sa bravoure et son sang-froid, partagea la gloire de la journée d'Altenkirchen qui lui valut le grade de général de division et se distingua encore à la bataille d'Altendorf, où il reçut une blessure. L'année suivante employé à l'armée de Sambre-et-Meuse, il se signala au combat de Neuwied, combattit, avec sa valeur accoutumée, à Engen et sur les bords de l'Iller, et contribua, peu de jours après, à la victoire de Moesskirch. Dans la campagne de 1800 en battant les Hongrois, il décida la victoire de Hohenlinden (*voy.* Moreau). Nommé en 1807, commandant à la Guadeloupe, il était parvenu à rendre la tranquillité à cette colonie, lorsqu'atteint de la fièvre jaune, il y succomba, à l'âge de 37 ans. Le nom de ce général a été donné à une des rues de Paris.

RICHER, qui, à ce qu'on croit, était moine dans l'abbaye de Saint-Remi de Reims, naquit dans cette ville et florissait vers 992. Historien célèbre et digne d'être comparé à Flodoard, presque son contemporain, il se fit remarquer par ses connaissances dans les lettres sacrées et profanes, par son ardeur pour le travail et par le talent de bien écrire. Trithème, qui s'est servi utilement de ses écrits, dit qu'on avait de lui une *Histoire des Français* divisée en deux livres, et dédiée à Gerbert, alors archevêque de Reims, et depuis pape sous le nom de Silvestre II. Cette histoire allait jusqu'à l'année 995.

RICHER ou RICHERIUS, moine de l'abbaye de Sénones au XIIIe siècle, avait fait ses études littéraires et théologiques à Strasbourg; on ne sait si c'est aussi dans cette ville, qu'avant d'embrasser la vie religieuse, il apprit l'art de la sculpture. Mais devenu moine, il employa ses talents à décorer l'église de Sénones. Avec la permission de ses supérieurs il y plaça plusieurs tombeaux en marbre, entr'autres celui de l'abbé Rambert, mort en 1136, qu'il représenta sur sa tombe revêtu de ses habits pontificaux et tenant son bâton pastoral. Richer composa dans le même temps la *Chronique de Sénones* et des autres abbayes des Vosges; elle a été imprimée par d'Achery dans le tome III du *Spicilége*; mais l'éditeur en retrancha plusieurs chapitres. Dès le XVIe siècle il existait une traduction française de cette chronique, qui a été revue et publiée par M. J. Cayon, Nancy, 1843, in-4. Cette édition n'a été tirée qu'à cent exemplaires. On trouve dans cet ouvrage beaucoup de fables, mais aussi des faits curieux, et des détails qui peuvent servir à l'histoire de l'art français au XIIIe siècle. Richer mourut suivant Ducange, en 1267. Dom Calmet, abbé de Sénones, a consacré un long article à l'historien de cette abbaye, dans la *Bibliothèque de Lorraine*.

RICHER (Edmond), syndic de la faculté de théologie de Paris, né à Chaource, diocèse de Langres, en 1560, vint achever ses études dans la capitale et y fit sa licence avec distinction. Né avec un génie impétueux, il se distingua beaucoup dans le parti de la Ligue. Il eut la hardiesse, dans une de ses thèses soutenue au mois d'octobre 1591, d'approuver l'action de Jacques Clément. Il avait pris le bonnet de docteur en 1590, devint grand-maître du collége du cardinal Le Moine, puis syndic de la faculté de théologie de Paris le 2 janvier 1608. Il s'éleva avec force, en 1611, contre la thèse d'un dominicain qui soutenait l'infaillibilité du pape et sa supériorité sur le concile. Il publia la même année, in-4, un petit écrit intitulé : *De la puissance ecclésiastique et politique*, pour établir les principes sur lesquels il prétendait que la doctrine de l'église de France et de la Sorbonne, touchant l'autorité du concile général et du pape, était fondée. Mais il ne se borna pas là; il y établit presque tous les principes de Marc-Antoine de Dominis. (*Voy.* son article.) Sous prétexte d'attaquer la puissance du pape, il étalait des principes qui renversaient la puissance royale aussi bien que celle du souverain pontife et des évêques. Tel est celui-ci : « Chaque communauté a droit immé» diatement et essentiellement de se gouverner elle» même, c'est à elle et non à aucun particulier que » la puissance et la juridiction a été donnée. » Il ajoute : « Ni le temps, ni les lieux, ni la dignité des » personnes ne peuvent prescrire contre ce droit » fondé dans la loi divine et naturelle. » Ce petit livre souleva contre lui le nonce, les évêques et plusieurs docteurs. On voulut le faire déposer du syndicat, et faire anathématiser son livre par la faculté de théologie; mais M. de Verdun, premier président du parlement, eut assez de crédit pour parer ce coup. Le cardinal du Perron, archevêque de Sens, assembla tous les évêques de sa province, et, après plusieurs conférences, l'ouvrage de Richer fut condamné le 13 mars 1612. Son livre, proscrit à Rome, le fut encore par l'archevêque d'Aix et par les évêques de sa province, le 24 mai de la même année. On vit paraître alors de tous côtés une foule d'écrits pour le réfuter. Le cardinal de Richelieu, au génie duquel rien n'échappait, sentit le danger des principes de Richer, et en fut alarmé. L'habile ministre crut qu'il avait eu en vue d'attaquer les deux puissances par ses principes généraux, et il ne se trompa point. « Cet ouvrage, dit le cardinal du » Perron, est un levain de vieille doctrine qu'il a » couvée et soutenue dès longtemps, en laquelle, » encore qu'il ait changé de procédure, pour le fait » de l'Eglise, néanmoins il a conservé les mêmes » maximes qu'il tenait alors pour le fait de l'état. » Car l'an 1591, au mois d'octobre, il soutint pu» bliquement, en Sorbonne, que les états du royaume » étaient indubitablement par-dessus le roi, etc. » (Effectivement, lors de la révolution de 1789, on vit l'assemblée nationale, composée dans sa partie dominante de richéristes, régler sur le système du

vieux syndic toutes ses opérations, tant à l'égard de la constitution civile qu'à l'égard de la constitution ecclésiastique.) La cour défendit à Richer de rien écrire pour sa justification, et ordonna à la faculté de le dépouiller du syndicat. On élut un autre syndic en 1612; et, depuis ce temps, les syndics de la faculté ont été élus de deux ans en deux ans, au lieu qu'ils étaient perpétuels auparavant. Richer cessa d'aller aux assemblées de la faculté et se renferma dans la solitude, uniquement appliqué à l'étude; mais on l'accusait de continuer à dogmatiser. Il fut enlevé et mis dans les prisons de Saint-Victor. Il donna, en 1620, une déclaration par laquelle il protestait qu'il était prêt à rendre raison des propositions de son livre *De la puissance ecclésiastique et politique*. Il en donna une seconde, où il reconnait l'Eglise romaine pour *mère et maîtresse de toutes les Eglises*, et déclare que ce qu'il avait écrit « était contraire à la doctrine catholique, exposée fidèlement par les saints Pères; faux, hérétique, impie, et pris des écrits empoisonnés de Luther et de Calvin. » Enfin, pour ne laisser aucun doute sur la sincérité de ses rétractations, il en donna une troisième en 1630. L'historien du P. Joseph de Paris et l'abbé Racine disent qu'on la lui extorqua; mais cette violence, avec toutes ses circonstances, est victorieusement prouvée fausse dans le *Journal de Trévoux*, janvier 1703. Il mourut le 29 novembre 1631. Richer était un homme qui, à l'obstination des gens de son état, joignait une inflexibilité d'esprit particulière. Vieilli sur les bancs, au milieu de la chicane, endurci dès l'enfance à la misère, il brava la cour, parce qu'il ne lui demandait rien, et qu'il pouvait se passer de tout. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Vindiciæ doctrinæ majorum scholæ parisiensis contra defensores monarchiæ et curiæ romanæ*, Cologne, 1683, in-4; *de Potestate Ecclesiæ in rebus temporalibus*, 1692, in-4; une *Apologie de Gerson*, avec une édition des *Œuvres* de ce célèbre chancelier de l'université de Paris, où l'éditeur s'est permis plus d'une sorte d'altération; une *Histoire des conciles généraux*, en latin, 3 vol. in-4; l'*Histoire de son syndicat*, publiée en 1753, in-8; *Obstetrix animorum*, Leipsig, 1693, in-4, et quelques autres livres de grammaire; *de Optimo academiæ statu*, in-8; son plus fameux ouvrage : *de Potestate ecclesiastica*, avec une défense de sa doctrine et de sa conduite, Cologne, 1701, 2 vol. in-4. André Duval, Pelletier, Jean Boucher, qui autrefois s'étaient déclarés pour la Ligue, les PP. Eudœmon-Jean, Gautier et Sirmond, ont victorieusement réfuté les erreurs contenues dans cet ouvrage; ce qui n'a pas empêché de Dominis, Febronius et d'autres novateurs d'en faire la base de leurs diatribes contre l'Eglise. « Ce qu'il est bon de savoir, dit un savant moderne, c'est que les jansénistes sont devenus panégyristes du système de Richer, auquel ils ont donné des *lettres d'affiliation*. Le fameux patriarche de la secte, l'abbé de Saint-Cyran, pensait qu'il y a de la témérité à traiter les richéristes d'hérétiques ou de schismatiques. On devine ce que, dans le langage de Saint-Cyran, signifiait cette *orthodoxie* des richéristes. » M. de Sainte-Beuve, qui avait des relations avec le parti, écrivant au fameux docteur Saint-Amour, qui, comme on sait, avait été envoyé à Rome pour soutenir la cause des *cinq propositions*, s'exprimait en ces termes : « Si le jansénisme est condamné, ce sera une des choses les plus désavantageuses au saint Siége, et qui diminuera dans la plupart des esprits le respect et la soumission qu'ils ont toujours gardés pour Rome, et qui fera incliner beaucoup d'autres dans les sentiments des richéristes... Faites, s'il vous plait, réflexion sur cela, souvenez-vous que je vous ai mandé, il y a longtemps, que de cette décision dépendra *le renouvellement du richérisme en France*. » Les jansénistes eux-mêmes nous ont conservé cette lettre, qu'ils ont fait imprimer en 1662. Pour saisir le sens de la confidence de Sainte-Beuve au sujet de Saint-Amour, il faut se rappeler qu'à cette époque les jansénistes pressentaient la condamnation des cinq propositions à Rome. Pour amortir le coup, ils se disposaient à faire valoir le richérisme, qui ne donne au pape que le pouvoir *ministériel* ou *exécutif*, et qui, en cette qualité, ne peut, selon Richer, prononcer le décret *sans un concile général*. C'était d'avance une contre-batterie dont ils menaçaient Innocent X et sa bulle. — C'est encore une chose curieuse de voir, avant le jansénisme, le calvinisme enseigner le dogme de Richer. Sa doctrine est la confession de foi d'Anne du Bourg, qui, comme calviniste, fut condamné à mort sous Henri III. « Je crois, disait Anne du Bourg, la puissance de lier et de délier, qu'on appelle communément les clefs de l'Eglise, être donnée de Dieu, *non point à un homme ou deux, mais à toute l'Eglise*, *c'est-à-dire à tous les fidèles et croyants en J.-C.* » Cette assertion, comme on s'en aperçoit à la seule lecture, est la même que celle de Quesnel, et dérive de la maxime de Richer, que la juridiction appartient collectivement à la société entière. Ainsi on peut assurer, avec la plus exacte vérité, que le richérisme n'est qu'un système combiné des maximes des calvinistes et des jansénistes. La *Vie de Richer* a été imprimée à Amsterdam, 1715, in-12.

RICHER DE BELLEVAL (Pierre). *Voy.* Belleval.

RICHER (Henri), né en 1685, à Longueil, dans le pays de Caux, fut destiné par ses parents au barreau; mais un attrait plus puissant le tournait vers la littérature et la poésie. Il alla à Paris, et se livra entièrement à son goût. Il y mourut en 1748, à 63 ans. Nous avons de lui : une *Traduction* en vers des *Eglogues* de Virgile, 1717, in-12, et réimprimée en 1736, avec une *Vie* de ce prince des poètes latins, qui est assez bien faite. Sa version est fidèle, mais elle est faible et sans coloris. Un *Recueil de fables*, dont la dernière édition est de 1748, in-12. La morale n'y est ni vive ni frappante; le style en est froid et sans imagination, mais recommandable par la simplicité et la correction du langage, par la variété des peintures et par l'agrément des images. Les huit premières *Héroïdes* d'Ovide, mises en vers français, 1743, in-12. L'auteur a joint à sa version quelques autres poésies. La *Vie de Mécène*, en 1746, in-12, avec des notes. On y trouve des recherches et de l'érudition. — Il ne faut pas le confondre avec François Richer d'Aube, intendant de Caen, né à

Rouen, en 1686, dont nous avons un livre intitulé : *Essai sur les principes du droit et de la morale*, Paris, 1743, in-4, et qui mourut à Paris, le 10 octobre 1752, à 66 ans. Ce neveu de Fontenelle à la mode de Bretagne aurait été tout-à-fait oublié, quoiqu'homme d'esprit et savant jurisconsulte, sans ces vers de Rhulières :

> Auriez-vous, par hasard, connu feu monsieur d'Aube,
> Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube?

* RICHER (Adrien), historien, né en 1720, à Avranches, continua l'*Histoire moderne* de l'abbé de Marsy (*voy.* ce nom, v. 526), et consacra sa vie à d'utiles compilations, entre autres : les *Vies des hommes illustres, comparés les uns avec les autres, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours*, Paris, 1756, 2 vol. in-12. Dans cet ouvrage, l'auteur s'est proposé Plutarque pour modèle ; moins philosophe que l'auteur grec, il est plus impartial. Plutarque, en comparant les Romains avec les Grecs, cherche toujours à relever ces derniers. Richer, au contraire, n'oppose pas les hommes d'une nation à ceux d'une autre ; mais il compare homme à homme, et il est aussi juste critique avec ses compatriotes qu'avec les étrangers. *Nouvel Abrégé chronologique de l'histoire des empereurs*, 1754 ou 1769, 2 vol. in-8 ; *Essai sur les grands événements par les petites causes*, 1758, in-12 ; *le Théâtre du monde*, 1775-88, 4 vol. gr. in-8. L'auteur y a mis en opposition les vertus et les vices. *Vies des plus célèbres marins*, 1784-89, 13 vol. in-12 ; *Caprices de la fortune*, ou *Vies de ceux que la fortune a comblés de ses faveurs, et de ceux qui ont essuyé ses plus terribles revers dans les temps anciens et modernes*, 1786-1789, 4 vol. in-12. Richer mourut à Paris en 1798, âgé de 78 ans. — Son frère, François, avocat, né à Avranches en 1718, mourut en 1790, à Paris, où il s'était fait une réputation comme jurisconsulte. Outre un assez grand nombre d'éditions d'ouvrages de jurisprudence qui étaient devenus rares et qu'il a enrichis de notes et de préfaces, on lui doit entre autres : *Traité de la mort civile*, 1755, in-4, ouvrage estimé ; *Examen des principes d'après lesquels on peut apprécier la déclaration de l'assemblée du clergé de* 1760, in-12 ; *De l'autorité du clergé et du pouvoir du magistrat politique, sur l'exercice des fonctions du ministère ecclésiastique*, 1767, 2 vol. in-12. Cet auteur n'était pas favorable au pouvoir de l'Eglise. *Causes célèbres et intéressantes*, Amsterdam (Paris), 1772-88, 22 vol. in-12. (*Voy.* GAYOT DE PITAVAL.)

RICHER (Edouard), historien et poète, né à Noirmoutiers (Vendée), le 12 juin 1792, et mort à Nantes le 21 janvier 1834. On a de lui : *Précis de l'histoire de Bretagne*, Nantes, 1821, in-4 ; *Voyage pittoresque dans la Loire-Inférieure*, 1820-23, 2 vol. in-4 ; *Victor et Amélie*, poème, Paris, 1816, in-8 ; de la *Nouvelle Jérusalem*, 1832-36, 8 vol. in-8. Ses *Œuvres littéraires* ont été réunies, Nantes, 1838, 8 vol. in-8, avec une notice historique par M. Emile Souvestre, et une introduction aux mémoires sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par M. F. Piet.

** RICHER *du Bouchet* (l'abbé Claude), mathématicien et historien, né en 1680 à Auxerre, après avoir terminé ses humanités, étudia la théologie et vint à Paris, où il fut ordonné prêtre. Il y passa trente années dans l'exercice des fonctions ecclésiastiques, devint ensuite chanoine de la collégiale de Saint-Quiriace à Provins, puis doyen de l'église Notre-Dame de la même ville, où il mourut en 1756. On a de lui : *La gnomonique universelle, ou la science de tracer les cadrans solaires sur toutes sortes de surfaces, tant stables que mobiles*, 1701, in-8 ; *Discours de l'utilité du fragment de Manéthon sur les dynasties des rois d'Egypte*, etc., Provins, 1747, in-12. C'était l'exposition d'un travail immense dont il s'occupa sans relâche et au détriment de sa santé. Après avoir composé 2 vol. in-fol., intitulés *Dénouement du fragment de Manéthon*, il ne put les faire imprimer et en inséra seulement un *extrait* dans le supplément du *Dictionnaire* de Moréri de 1749, où l'on trouve aussi un *Ordre chronologique des rois d'Egypte* qu'il avait déjà donné, suivant le fragment de Manéthon. Le *Journal des savants*, février 1790, contient une analyse de cet *extrait*.

* RICHER-SERIZY (.....), né à Caen, vers 1764, vint jeune à Paris, où il travailla plusieurs années dans l'étude d'un procureur au parlement, tout en s'occupant de littérature. En 1789 il se prononça contre tout changement dans l'ordre de choses établi ; mais il n'en resta pas moins lié avec Camille-Desmoulins, dont il aimait l'esprit original. Il concourut à la rédaction des *Actes des Apôtres* (*voyez* PELTIER, VI, 424), et fut arrêté comme suspect pendant la terreur. Le 9 thermidor ouvrit les portes de sa prison, et peu de temps après il fit paraître l'*Accusateur public*, journal écrit avec une énergie et quelquefois avec une éloquence qui le font distinguer parmi les publications de cette époque. En butte aux dénonciations des républicains exaltés et toujours absous par le jury, le Directoire profita du 18 fructidor pour inscrire son nom sur la liste des journalistes qui devaient subir la peine de la déportation. S'étant réfugié en Suisse, il y fut arrêté sur la demande du Directoire et conduit à Rochefort. Il parvint à s'échapper de prison et vint à Bordeaux, où il fit imprimer le 35[e] et dernier numéro (1) de son *Accusateur public*. Il se rendit ensuite à Madrid, d'où il passa en Angleterre, et mourut à Londres en 1803.

** RICHERAND (Anthelme), célèbre chirurgien, né en 1779 à Belley, vint en 1796 à Paris, suivre les cours de cette école de santé, d'où sont sortis tant de praticiens habiles et de personnages distingués. Admis en 1799 à l'exercice de son art, il se livra dès-lors à l'enseignement de la physiologie, et sut attirer à ses leçons un grand nombre d'élèves par la clarté et la précision avec lesquels il décrivait les différentes fonctions des organes. Il n'avait que 22 ans lorsqu'il publia ses *Nouveaux éléments de physiologie*, qui obtinrent le plus grand succès, et qui successivement améliorés et maintenus à la hauteur de la science, sont restés un des meilleurs ouvrages sur la matière. Peu de temps après il fut attaché au service de l'hôpital St.-Louis ; et c'est alors qu'il entreprit sa *Nosographie chirurgicale*, ouvrage qui n'eut pas le même succès que

(1) Le 13[e] n° qui devait contenir les événements du 13 vendémiaire n'a point paru ; et l'on croit même que Richer-Serizy n'en a rien écrit.

la *Physiologie*, quoiqu'on y retrouve les qualités de l'auteur. En 1807 il remplaça Lassus (*voy.* ce nom) dans la chaire de pathologie interne à la faculté de médecine, où plus tard il obtint celle des opérations. En 1814 chirurgien en chef de l'hôpital St.-Louis, il déploya un zèle infatigable lors du typhus qui se déclara dans cet établissement, et fit preuve du dévouement le plus honorable. Plusieurs décorations et des titres honorifiques furent la récompense légitime de ses travaux; mais il eut des ennemis parmi ses confrères, entre autres Dupuytren (*voy.* ce nom), et l'on ne peut dissimuler qu'il ne se les fût attirés par des attaques trop vives contre tous ceux dont la réputation menaçait d'éclipser la sienne. Cet homme si violent dans la polémique, dès qu'il avait quitté la plume, était l'ami le plus serviable et le plus doux. Epuisé de fatigues, renonçant à sa clientelle des plus brillantes, il se retira dans une terre près de Paris pour y jouir de quelque repos. L'invasion du choléra en 1832 le rappela bientôt à l'hôpital St.-Louis. Dès que le danger fut passé, il reprit le chemin de la retraite. Richerand mourut à Paris, le 23 janvier 1840. Dans sa dernière maladie il fut visité par Mgr. l'archevêque d'Auch, son ancien condisciple, et reçut des mains de ce prélat les secours de la religion. Ses principaux ouvrages sont : *Nouveaux éléments de physiologie*, 1802, 10ᵉ édit. 1832, 3 vol. in-8; *Nosographie chirurgicale*, 1805, 5ᵉ édit. 1821, 4 vol. in-8, fig.; *Des erreurs populaires relatives à la médecine*, 1809, 2ᵉ édit., 1812, in-8; *De l'enseignement actuel de la médecine et de la chirurgie*, 1816, in-4, c'est une apologie de la faculté de Paris; *Histoire des progrès récents de la chirurgie*, 1825, in-8; *De la population dans ses rapports avec le gouvernement*, 1836, in-8; il y attaque les doctrines du XIXᵉ siècle, dont il prévoyait les suites, avec une verve et une causticité remarquable. Ces ouvrages scientifiques, écrits d'un style brillant, se distinguent moins par la nouveauté des faits, ou par la profondeur, que par la clarté et l'enchaînement des idées.

* RICHERY (Joseph de), contre-amiral, né à Alons (Basses-Alpes), le 13 septembre 1757, s'embarqua comme mousse à l'âge de 9 ans. Elève en 1774, il obtint en 1778 le grade d'enseigne, fit sur le vaisseau l'*Hector*, la campagne d'Amérique, et se distingua à la prise de Newport. Il fit ensuite la glorieuse campagne de l'Inde, sous les ordres du bailli de Suffren, fut chargé de diverses missions dans les mers d'Asie et de Chine, et à son retour remit au ministre de la marine des cartes, des plans et des mémoires intéressants sur les contrées qu'il avait parcourues. En récompense il obtint le grade de lieutenant, et fit, en cette qualité, trois autres campagnes dans l'Inde. Nommé capitaine de vaisseau, en 1793, il prit le commandement de la *Bretagne*, qu'il conserva jusqu'en 1794, époque où il fut destitué comme noble. Réintégré quelques mois après, il fut élevé au grade de contre-amiral, et reçut le commandement d'une escadre destinée à aller détruire les établissements anglais de Terre-Neuve. Ayant rencontré, près du cap Saint-Vincent, un riche convoi qui faisait route vers l'Angleterre, il l'attaqua, lui enleva un vaisseau de guerre et trente bâtiments, qu'il conduisit à Cadix, où il les vendit au profit de ses équipages et remit ensuite à la voile. Arrivé, le 28 août 1796, devant le grand-banc de Terre-Neuve, il ruina tous les établissements de pêche que les Anglais avaient dans la baie de Bull, aux îles de Saint-Pierre, de Miquelon et au Labrador, s'empara en outre de 80 bâtiments qu'il détruisit, après en avoir retiré ce qu'ils renfermaient de plus précieux, et rentra à Rochefort le 5 novembre de la même année. Bloqué dans ce port par les Anglais, il en sortit glorieusement, et arriva à Brest assez à temps pour faire partie de l'expédition d'Irlande, dans laquelle il eut le commandement d'une division. On connaît l'issue de cette expédition, dont les Anglais eux-mêmes ont dit que l'Irlande avait été sauvée par les éléments. De retour il obtint un congé dont il profita pour aller respirer l'air natal. Mais épuisé de fatigues, il mourut à Alons, en mars 1799, laissant la réputation d'un des officiers de mer les plus distingués.

* RICHERY (Charles-Alexandre de), archevêque d'Aix, né en 1759, à Alons, de la même famille que le précédent, fit sa théologie à Paris, au séminaire de St.-Sulpice, et ne tarda pas à être pourvu d'un canonicat de la métropole d'Aix. Sa fervente piété l'entraîna bientôt à la Trappe; mais, ses forces n'ayant pas répondu à l'excès de son zèle, il fut obligé de revenir au séminaire, puis à Aix, et il devint ensuite grand-vicaire de l'évêque de Senez. Pendant la révolution il se retira à Rome où il logea au couvent des Olivétains. Durant son séjour dans la capitale du monde chrétien, il eut des relations avec Mesdames de France, et en 1816 il fut choisi, avec M. l'abbé de Latour, pour accompagner leurs dépouilles mortelles à Paris. Dès 1801 il était revenu en France; mais il n'avait voulu acccepter aucune fonction. Nommé en 1817 à l'évêché de Fréjus, et sacré en 1823, il se dévoua tout entier au troupeau qui lui était confié. Appelé à succéder à M. de Bausset sur le siége d'Aix en 1829, il ne fit que paraître dans ce diocèse, et mourut le 25 novembre 1830, regretté de ses diocésains pour l'inépuisable charité dont il avait donné des preuves l'hiver précédent.

* RICHEY (Michel), né en 1678 à Hambourg, y suivit tous les cours du gymnase de sa ville natale et prit en outre des leçons particulières du célèbre Fabricius. Après avoir soutenu deux thèses sur les plus anciennes traductions allemandes de la Bible, il alla terminer ses études à Wittenberg, où il resta trois ans. Nommé, en 1704, recteur du gymnase de Stade, puis, en 1719, professeur d'histoire et de grec à Hambourg, où la guerre l'avait forcé de revenir, il y professa cinquante ans avec tant de succès, que la société patriotique de cette ville fit frapper une médaille d'argent à son effigie. Il ne fut pas moins heureux en cultivant la poésie allemande et le retour de Charles XII. La mort de sa femme lui inspirèrent deux pièces qui furent regardées comme des chefs-d'œuvre. La seconde lui valut, de la part de la comtesse de Lœwenhaupt, une couronne de laurier, une plume d'argent, une coupe ciselée et du vin de palmier. Richey, de concert avec

Weichmann, etc., entreprit, en Allemagne, un ouvrage dans le genre du *Spectateur* anglais : cette feuille, vivement critiquée, mais imitée depuis, est intitulée le *Patriote*. On a encore de Richey : *Gallorum quorumdam de Germanorum ingeniis judicia iniquitatis convicta*, Stade, 1705, in-4; *Polymnemonis seu memoriæ divinioris exempla plus centum ex variâ historiâ præsertim eruditorum deprompta*, 1706-1711, 4 part.; *De optimis subsidiis ad comparandam latinè scribendi facultatem*, Iéna, 1710. Cette partie de ses cours fut publiée par un de ses élèves à son insu. *Notitiæ auctorum veterum, ubi de rebus eorumdem scriptis ac editionibus disseritur*, 1700, in-8; *Idioticon Hamburgense seu glossarium vocum saxonicarum quæ populari nostra dialectico Hamburgi maximè frequentantur*, 1743, in-8; cet opuscule est fort rare. *Flavii Junii-Adriensis centum veneres seu lepores*, Hambourg, 1714, in-8. Richey est l'éditeur du 4ᵉ vol. des poésies de Brocke. — Son fils, RICHEY (Jean), né à Stade, le 14 décembre 1706, licencié en droit, soutint à Leipsig une Thèse : *Vindiciæ prætoris romani et juris honorarii*, Leyde, 1728; et une autre à Utrecht : *de Pactorum dotalium mutatione jure Hamburgensi restrictâ*. Il fit insérer dans le 9ᵉ tom. de la *Bibliothèque raisonnée*, une apologie de la ville de Hambourg contre l'*Histoire de Charles XII*, de Voltaire. Syndic de Hambourg, auprès de la cour d'Autriche, il mourut à Vienne, le 9 février 1738, âgé de 32 ans.

* RICHMANN (Georges-Guillaume), physicien, né en 1711 à Pernau, en Livonie, était fils d'un capitaine de cavalerie suédois, qui mourut de la peste peu de mois avant la naissance de son fils. Ayant fini ses études, il fut précepteur des enfants du comte d'Ostermann, en Russie, et dès l'âge de 24 ans, fut nommé adjoint de l'académie des sciences de Pétersbourg. Il obtint dans cette ville, en 1745, une chaire d'histoire naturelle, et ce fut en exerçant les fonctions de cette place, qu'il répéta les essais de Francklin, d'attirer la foudre le long d'une barre de fer, et de construire des paratonnerres. Le professeur avait dressé une longue barre dans un lieu élevé, et, à chaque orage, il ne manquait pas de se placer à côté : seulement il s'en éloignait, lorsqu'il jugeait que ce conducteur commençait à se trop charger de matière électrique. Mais, le 26 juillet 1753, la foudre tomba sur la barre, avant qu'il eût pu se retirer; le graveur Sokolow, témoin de ce triste événement, vit une boule de feu d'un blanc bleuâtre s'échapper de la barre, frapper le physicien au front et le renverser. Richmann était tombé raide mort, et Sokolow lui-même perdit quelques moments l'usage de ses sens. La mort singulière de Richmann donna lieu à une foule d'écrits, parmi lesquels on distingue : la *Notice* de Hanov, *sur la mort célèbre et mémorable du professeur Richmann*, et la dissertation de B. Hofmann : *De mortalitate circa electricitatis experimenta, præsertim fulmina*.

* RICHMIR (Saint), abbé, né en Touraine sous le règne de Thierry III, fils de Clovis II, c'est-à-dire vers l'an 670. Dès qu'il fut en âge de disposer de son bien, il se consacra tout entier à Dieu et bâtit un monastère dans son propre héritage sur les bords du Loir. Gilbert, évêque du Mans, lui ayant permis de prêcher dans son diocèse, il parvint à ranger sous sa discipline quarante religieux qui vécurent avec lui dans le monastère qu'il avait fondé et doté de son patrimoine. Sa carrière ne fut pas très-longue, car il paraît qu'il mourut, le 13 janvier de l'an 712, âgé d'environ 42 ans, et fut inhumé dans ce même monastère dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, et qui n'existe plus depuis fort longtemps. L'éclat de ses vertus le fit mettre après sa mort au nombre des Saints. Sa vie est insérée dans le 3ᵉ vol. des *Siècles bénédictins* du P. Mabillon.

* RICHMOND (Charles LENNOX, duc de), homme d'état, né en 1735, hérita en 1750 des biens et des titres de son père, et fut en 1756 admis à la chambre des pairs. Il s'attacha au parti wigh, qui avait alors pour chef le premier duc de Newcastle; mais il ne prit aucune part aux contestations politiques qui signalèrent la fin du règne de Georges II. Alors occupé uniquement de la gloire militaire, le duc de Richmond obtint un régiment d'infanterie, sur le continent, et se distingua en 1759 à la bataille de Minden. Rentré dans la carrière civile en 1763, il combattit avec autant de talent que de hardiesse les mesures adoptées par lord Bute, et par son successeur George Grenville. Il devint, en 1765, secrétaire d'état dans l'administration qui avait pour chef le duc de Rockingham, et lorsqu'elle fut renversée il lutta de nouveau contre celles qui lui succédèrent. Nommé en 1781 président des délégués de toutes les sociétés constitutionnelles, qui insistaient pour une réforme parlementaire, il montra, quoique sans succès, le zèle le plus ardent pour atteindre ce but. L'année suivante le duc de Rockingham, étant rentré au ministère, il fut créé grand-maître de l'artillerie, et remplit ce poste jusqu'en 1795. Il eut ensuite le commandement d'un régiment des gardes à cheval, se retira des affaires en 1803, et mourut le 29 décembre 1806, sans laisser de postérité.

RICHTER (Henri-Wenceslas), né à Prossnitz en Moravie en 1653, entra chez les jésuites en 1668, et fut envoyé dans les missions d'Amérique en 1684. Il signala son zèle chez les sauvages qui habitent les bords du fleuve des Amazones, jusqu'en 1696, qu'il fut tué par quelques-uns que ses exhortations irritèrent. Nous avons de lui diverses *Relations* très-curieuses, pleines d'observations savantes, recueillies dans le *Weltbote* de Stœcklein. Le P. Emmanuel de Boye a écrit sa *Vie*, Prague, 1772, in-8.

RICHTER (Christian), médecin saxon du XVIIIᵉ siècle, a pratiqué son art avec une réputation distinguée, et a donné au public des ouvrages parmi lesquels on distingue *Erkenntniss des Menschen*, ou Connaissance de l'homme, 1 vol. in-8, plein de bonnes observations physiques et morales. Il faut voir surtout ce qu'il dit, chap. 17, nº 36, sur l'effet de la vertu, de la piété, et des impressions spirituelles sur le corps, la santé, et la physionomie de l'homme; conformément à ces paroles de l'Ecclésiastique : *Timor Domini dans sanitatem et vitam et benedictionem*. On a, relativement au même ob-

jet, un discours de M. Boers, docteur et professeur en théologie dans l'université de Leyde, *De religione præclaro sanitatis subsidio*, 1785; et en sens contraire, mais toujours en preuve de la même thèse, un traité en allemand de Daniel Langshans, *sur les vices dont l'homme est puni par la perte de la santé*, Berne, 1774. *Voy.* Onan, Rivault.

* RICHTER (Auguste-Gottlob), chirurgien distingué, né en 1742 à Zoerbig dans la Saxe, étudia la médecine à Gœttingue, fut, à 22 ans, reçu docteur, et visita la France, l'Angleterre et la Hollande pour se perfectionner. A son retour, pourvu d'une chaire de chirurgie, il la remplit avec succès jusqu'à sa mort arrivée à Gœttingue en 1812. Il a publié plusieurs ouvrages qui jouissent en Allemagne d'une grande réputation. Les principaux sont : *Observationum chirurgicarum fasciculi III*, 1770-1780, 3 vol. in-8; *Bibliothèque chirurgicale*, en allemand, 1771-97, 15 vol. in-8; *Mémoires sur les fractures*, Gœttingue, 1777-83, 3 vol. in-8, trad. en franc. par Rougemont, Bonn, 1788, in-4; *Eléments de chirurgie*, Gœttingue, 1782-1804, 7 vol. in-8, dont L.-G. Morel a extrait et trad. en franç. le *Traité des plaies de tête*, 1797, in-8; *Observations médicales et chirurgicales*, 1790-1813, 2 vol. in-8; *Thérapeutique spéciale*, Berlin, 1813-1821, 7 vol. in-8, ouvrage posthume publié par son fils.

* RICHTER (Otto-Frédéric), voyageur russe, né à Dorpat, en 1792, se livra de bonne heure à l'étude des langues orientales et des antiquités. Après divers voyages en Allemagne, en Suisse et en Italie, il se rendit à Constantinople d'où il passa en Egypte avec M. Lidmann, secrétaire de l'ambassade suédoise. Tous deux pénétrèrent jusqu'en Nubie d'où ils rapportèrent une riche moisson de notes, de dessins, d'observations. S'étant embarqués pour Jaffa, ils se rendirent à Jérusalem, et M. Lidmann ayant été rappelé, Richter parcourut seul la Palestine, la Syrie et l'Asie mineure, et revint à Constantinople chargé de nouvelles collections. L'empereur de Russie l'ayant attaché à son ambassade de Perse, il se rembarqua pour l'Asie, mais il ne put supporter les fatigues de ce nouveau voyage, et il mourut en 1816, à peine âgé de 24 ans. Ses *Collections* et ses *manuscrits* furent envoyés à Ewers, son ancien maître, qui a publié : *Otto Friedrich Von Richters, Wallfahrten in Morgenlande*, Berlin, 1822, in-8, avec atlas in-fol.

* RICHTER (Guillaume-Michel de), professeur émérite de l'université de Moscou, sa ville natale, au sortir de ses cours (1786) voyagea en Allemagne, en France, en Angleterre et en Hollande et reçut en 1788 le doctorat à l'université d'Erlangen. Attaché deux ans après comme professeur à l'université de Moscou, il y enseigna jusqu'en 1819. Sa santé l'ayant forcé de prendre sa retraite, il passa les trois dernières années de sa vie dans un cruel état de souffrances, et mourut à Moscou, en 1822, à 74 ans, président de la société des sciences physico-médicales, médecin de l'empereur, conseiller d'état, et décoré de plusieurs ordres. Le plus remarquable de ses ouvrages est une *Histoire de la médecine en Russie*, écrite en Allemand, Moscou, 1813-1815, 2 tom. en 3 vol. in-8. Richter était surtout très-habile dans l'art des accouchements.

* RICHTER (Jean-Paul-Frédéric), littérateur allemand, connu sous ses prénoms de *Jean-Paul*, né en 1763 à Wunsiedel dans le pays de Bareuth, se distingua de bonne heure par ses facultés brillantes, et aussi par son penchant à se singulariser. Il étudia d'abord la théologie à l'université de Leipsig; mais il y renonça bientôt, entraîné par son goût pour les lettres. Il composa divers écrits qui font encore les délices d'une grande partie de la nation allemande, et qui lui valurent de puissants protecteurs. Wieland, en lisant ses essais, disait : « S'il peut s'assujettir aux règles du goût, il nous » effacera tous. » Mais il ne le voulut jamais; ses dernières productions comme les premières renferment des beautés du premier ordre et des pages ravissantes, à côté d'autres qui ne se distinguent que par l'enflure et l'extravagance. Chez lui l'érudition dégénère souvent en pédanterie, l'énergie en grossièreté, le comique en burlesque; et ses allusions continuelles font le désespoir de ses lecteurs même instruits, tant elles sont obscures; aussi Reinhold a-t-il publié un *Dictionnaire* pour en faciliter l'intelligence. Richter était revenu en 1784, dans sa famille à Schwartzenbach, où son père était pasteur. Ses succès le mirent en relation avec des personnes très-influentes, entre autres avec le duc de Hildburghausen. Il épousa à Berlin Mlle Caroline Meyer, fille d'un des principaux employés du gouvernement, et s'établit en 1798 à Weimar, et quelque temps après à Bareuth où il partagea son temps entre les plaisirs du travail, le commerce de l'amitié et le bonheur de la vie domestique. Le prince primat Dalberg lui avait assuré en 1802, une pension considérable, qui après la mort de ce protecteur des lettres lui fut continuée par le roi de Bavière. Dans les derniers mois de sa vie, Richter devint aveugle; il n'en continua pas moins ses occupations littéraires, et s'éteignit paisiblement le 14 novembre 1825. Ses principaux ouvrages sont : *Esquisses satiriques*, Berlin, 1783 et 1784, 2 vol. in-8; *Les modes Groenlandaises*, Berlin, 1783; *Extrait des papiers du diable, avec un avis du juif Mendel*, 1788; *Le vieillard jubilaire*; *Palingénésie*, 1798; *Ses lettres et son plan de vie future*, 1749; *Les années d'un écolier*, de 1803 *à* 1805, *et les petits voyages*, 4 vol. in-8; *Hesperus* ou 45 *jours de la peste aux chiens*, Berlin, 1795, in-8, 2e édit., 1798, une de ces productions les plus spirituelles; *Vie de Quintus Fixlein*, 1796, in-8, édit. augm., Berlin, 1800; *la Vallée campanienne* ou *de l'Immortalité de l'âme*, Erfurt, 1797, in-8; 2e édit., 1801; *Titan*, de 1800 à 1813, 6 vol. in-8, Berlin, 1800, un des ouvrages où il a montré le plus d'originalité; *Levana* ou *Science de l'éducation*, Brunswick, 1807, in-8. Il a publié en 1804 son premier ouvrage d'un genre sérieux : l'*Introduction à l'esthétique*, dont la 2e édition a paru en 1814. Il écrivit aussi sur l'*histoire politique du temps* (1814), et composa à la même époque ses *sermons sur la paix* et l'*échange du trône entre Mars et Phébus*. Son dernier *roman* est la *Comète* qui parut en 1821; peu de temps avant sa mort il fit une *Collection d'essais critiques*. On a pu-

blié l'*Esprit de Jean-Paul* ou *Choix des meilleurs morceaux de ses écrits*, Weimar, 1801, 3 vol., et en 1829, ses *pensées*, in-8. Ses *Œuvres complètes* ont été données pour la première fois à Berlin après sa mort et réimprimées de 1840 à 1842, 32 vol. in-12. M. Phil. Chasles en promettait une trad. dont il a paru, en 1834, 4 vol. in-8, mais qui n'a pas été continuée. De Lucenay lui a consacré une *Notice* dans la *Revue encyclopédique*, tom. 29, page 873.

RICIMER, patrice et général romain, était, par sa mère, petit-fils de Wallia, roi des Goths. Il vivait dans le vᵉ siècle ; il était né en Souabe et avait été élevé aux premières dignités de l'empire. Aucun particulier n'y avait plus de crédit et d'autorité que lui. Il s'en prévalut pour déposer des empereurs, qu'il faisait et défaisait à son gré. Il ne tenait qu'à lui de prendre la pourpre ; mais il craignait que la qualité d'étranger ne le rendît odieux. Après avoir assassiné l'empereur Majorien l'an 461, il fit proclamer à Ravenne Libius Severus, sans se mettre en peine du consentement de l'empereur d'Orient. Les Vandales d'Afrique qui descendirent en Sicile, en furent chassés ; et les Alains, qui étaient entrés en Italie, furent entièrement défaits par Ricimer. Libius Severus mourut l'an 464, et Ricimer continua à disposer de toutes choses en Italie, et la défendit de son mieux contre les Vandales. Anthémius, nouvel empereur, lui donna sa fille en mariage ; mais Ricimer se brouilla avec lui, le prit dans Rome, et le fit mourir l'an 472. Il mourut lui-même de maladie le 18 août suivant.

RICIUS (Paul), médecin et théologien, juif converti, florissait au xviᵉ siècle. Il était Allemand, et enseigna la philosophie à Pavie avec beaucoup de réputation. L'empereur Maximilien le mit au nombre de ses médecins ; mais ce ne fut pas de ce côté-là qu'il se distingua. Il dut sa principale gloire à son érudition. Quoiqu'on ait donné de grands éloges à sa politesse et à sa modération, il se fit plusieurs adversaires, entre autres Jean Eckius. Le sujet de leur dispute était : *Si les cieux étaient animés?* Ricius, qui tenait pour l'affirmative, avança à ce sujet des sentiments qui le firent passer pour un esprit singulier. On a de lui un grand nombre d'ouvrages contre les Juifs et sur d'autres matières. *De cœlesti agricultura*, Bâle, 1587, in-fol. : Erasme en parle avec éloge dans une de ses Epîtres. *Talmudica commentariola*, Augsbourg, 1519, in-4 ; *De LXXIII mosaïcæ sanctionis edictis*, Augsbourg, 1515, in-4 ; une *Harangue* pour animer les Allemands à entreprendre la guerre contre ses anciens confrères ; production indigne d'un savant chrétien.

** RICORD (Jean-François), conventionnel, né vers 1760 en Provence, était un des plus minces avocats du barreau d'Aix. Nommé député du Var à la convention, il s'y fit remarquer par son exaltation ; dans le procès du roi il vota pour la mort sans appel ni sursis et se lia ensuite intimement avec les Robespierre pour abattre les girondins. Après le 31 mai, il fut envoyé en mission avec Robespierre, jeune, à l'armée d'Italie ; il connut Bonaparte au siége de Toulon, dont il dirigea en partie les opérations, et après la soumission de cette ville contribua, dit-on, à son élévation au grade de général de brigade. Revenu à Paris au 9 thermidor, il ne partagea point le sort de ses amis, mais il eut à souffrir de leur chute. Plus tard accusé d'être un des chefs de l'insurrection de prairial, il fut décrété d'accusation, puis amnistié par la loi du 3 brumaire qui assura l'impunité de tous les crimes de la révolution. Mêlé à toutes les intrigues du parti qu'on appelait *la queue de Robespierre*, il fut impliqué dans la conspiration de Babeuf ; mais défendu par Réal devant la haute-cour de Vendôme, il fut acquitté. Après le 18 brumaire, Bonaparte ne fit rien pour son ancien protecteur ; mais il ne s'en débarrassa pas comme des autres démagogues qu'il envoya périr aux îles Séchelles ; ce ne fut qu'à son retour en 1815 que croyant avoir besoin des républicains, il nomma Ricord commissaire général de police à Bayonne. Le commissaire impérial ne garda cette place que quelques mois ; et atteint par la loi contre les régicides, se réfugia dans la Belgique, où il mourut après 1820.

RIDLEY (Nicolas), né en 1500 dans le comté de Northumberland, fut élevé, sous le règne d'Edouard VI, à l'évêché de Rochester, puis à celui de Londres. Mais à l'avénement de Marie à la couronne, il fut traduit en jugement pour son apostasie et son attachement aux nouvelles erreurs, dont il était un des plus fanatiques partisans, déposé et brûlé à Oxford, le 16 octobre 1555. On a de lui un traité *De cœna dominica*, et quelques autres livres contre la religion catholique.

RIDLEY (Thomas), jurisconsulte, né à Eli en Angleterre, mort en 1628, est auteur d'une *Idée des lois civiles et ecclésiastiques* : ouvrage savant.

RIDOLFI (Charles), auteur et peintre vénitien, né en 1602 à Lonigo dans le territoire de Vicence, mort en 1660, a composé à Venise plusieurs tableaux estimés. On lui doit une *Vie* en italien de Jacques Robusti, dit *Tintoret*, 1642, in-4. Cet ouvrage est estimé, et *Une* de Charles Cagliari, fils de Paul Veronèse, 1646, même format. Nous avons encore de lui une *Histoire des peintres vénitiens*, réimprimée avec des portraits, à Venise, 1648, 2 vol. in-4 : c'est la meilleure édition.

RIDOLPHO FIORAVANTI. *V.* ALBERTI (Aristotile).

RIEDESEL (Joseph-Herman de), baron d'Eisenbach sur Altenbourg, né en 1740, ministre du roi de Prusse à la cour de Vienne, s'est distingué dans la république des lettres par son livre intitulé : *Voyage dans la Sicile et la Grande-Grèce*, Zurich, 1771, Paris, 1773, in-12 ; réimprimé avec l'*Histoire de la Sicile par Le Nowaïri*, trad. de l'arabe par Caussin, Paris, 1802, in-8. Riedesel est encore connu comme ministre plénipotentiaire au congrès de la paix de Teschen. Il mourut dans sa campagne près de Vienne le 19 septembre 1785, à l'âge de quarante-cinq ans.

* RIEGELS, gouverneur des pages du roi de Danemarck, mort à Copenhague en 1804, dans sa 74ᵉ année, est auteur de la meilleure *histoire de ce royaume*. Il s'est composé une épithaphe remarquable, que l'on trouve dans le *Magazin encyclopédique*, 1805, tom. 1ᵉʳ, 168.

* **RIEGO Y NUNEZ** (dom Raphael del), le principal auteur de la révolution espagnole de 1820, naquit en 1785, à Tuna, dans les Asturies. Il s'enrôla en 1808 dans un des bataillons des milices qui s'organisèrent pour repousser l'agression de Bonaparte, et devint officier. Fait prisonnier et conduit en France, la lecture des pamphlets politiques l'initia aux idées libérales dont plus tard il devait être l'un des champions parmi ses compatriotes. Les événements de 1814 lui ayant rendu la liberté, il voulut visiter l'Allemagne et l'Angleterre avant de rentrer dans sa patrie. Il y reprit du service et obtint le grade de lieutenant-colonel dans le régiment des Asturies. Ce corps destiné à faire partie d'une expédition contre les colonies d'Amérique, ayant été dirigé vers Cadix pour s'y embarquer, Riégo profita du mécontentement des officiers et des soldats, et le 1er janvier 1820 il proclama, au village de Las-Cabezas-de-san-Juan, le rétablissement de la constitution des cortès. D'autres régiments suivirent le mouvement insurrectionnel, et pour ne pas laisser ralentir le premier élan d'enthousiasme, il dirigea sa marche vers Malaga ; mais défait complétement par le général O'Donnel, il ne s'échappa qu'avec une poignée d'hommes prêts à se disperser, lorsqu'il apprit que la Corogne et Madrid venaient de proclamer la constitution et qu'elle avait été acceptée par le roi. Alors il poursuivit sa route avec sa petite colonne, et il arriva à Madrid où il fut reçu avec une sorte de solennité triomphale. Créé maréchal-de-camp, puis capitaine général de l'Aragon, Riego se trouva bientôt en opposition avec le ministère qui le destitua et l'exila à Lérida ; mais cette disgrace augmenta sa popularité, et son nom devint, parmi les *Comuneros*, un cri de ralliement. Les élections de 1822 le portèrent aux Cortès, et il en fut nommé président. Lors du soulèvement de la garde royale, le 7 juillet 1822, il combattit dans les rangs des miliciens, et fit triompher le parti constitutionnel. A l'approche de l'armée française il vota, conformément à un article de la constitution, la suspension provisoire de l'autorité royale, et en même temps celle de l'assemblée des Cortès, qui furent l'une et l'autre remplacées par une régence durant la translation du roi et du gouvernement de Séville à Cadix. Envoyé pour remplacer le général Zayas dans le commandement des troupes stationnées à Malaga, il y débarqua le 17 août, réunit aussitôt 3000 hommes, qu'il conduisit vers les cantonnements de Ballesteros, et s'étant assuré que ce général trahissait la cause des *Cortès*, le fit arrêter ; mais l'arrivée d'une division française l'obligea de renoncer à ses projets. Alors il se retira sur Jaën, espérant gagner les montagnes ; mais il n'en eut pas le temps. Livré par ses propres guides, il fut conduit à Madrid, et condamné à mort, périt du supplice du gibet, le 5 novembre 1823, au milieu d'un grand concours de peuple. On a publié *Mem. of the life of Raphael del Riego, by a spanish officer,* Londres, 1823, in-8 ; *Proces du général Riego*, précédé d'une *Notice biographique*, 1823, in-8.

RIENZI. *Voy.* GABRINI. *Voy.* aussi l'art. PERTICARI.

* **RIES** (Ferdinand), compositeur, né en 1784, à Bonn en Prusse, était fils de François Ries, célèbre violon, qui en 1790 succéda à Reicha (*voy.* ce nom) comme maître de chapelle de l'électeur de Cologne. Son père l'adressa dès l'âge de quinze ans à son compatriote et ami Beethoven, alors à Vienne, qui lui donna des leçons d'harmonie. Il y débuta comme pianiste, avec un grand succès. En 1806 il se rendit à Saint-Pétersbourg où il donna des concerts dont le produit le mit en état de se livrer entièrement à la composition. En 1808, il s'établit à Londres, où pendant un séjour d'environ douze années, il acquit une fortune très-considérable. Il revint en 1821 dans sa ville natale pour y jouir de quelque repos ; mais la crise commerciale de 1825 ayant occasionné la faillite des maisons où il avait placé ses capitaux, il conçut le projet de solliciter une place de maître de chapelle. En 1828 il fit représenter à Berlin *Die Rauber-Braut* (la Fiancée du Brigand), grand opéra romantique en trois actes, qui fut reçu avec enthousiasme et se maintint au répertoire de tous les théâtres lyriques de l'Allemagne. En 1831, il fit un second voyage à Londres où il eut le bonheur de recouvrer ses placements, et où il composa un opéra-féerie *Leika*, ou *la Sorcière de Gyllensteen*, dont tous les airs sont devenus populaires. En 1832, il visita la Suisse et l'Italie, et l'année suivante se fixa à Francfort-sur-le-Mein où il a passé le reste de ses jours. Ries appartient au petit nombre de compositeurs qui ont obtenu des succès dans tous les genres. Ce qui caractérise son style, c'est une grande variété ; ses œuvres dépassent le nombre de six cents ; et la mort le surprit travaillant à un nouvel opéra.

* **RIETZ** (Mme), connue sous le nom de comtesse de LICHTENAU, fille d'un musicien nommé Henck, devenue la maîtresse de Frédéric-Guillaume II, joua sous son règne un grand rôle, et eut l'adresse d'attirer chez elle toute la cour ; la famille royale murmura plus d'une fois de la nécessité d'obéir à cette fantaisie du monarque. Elle s'était emparée exclusivement de l'esprit de ce prince, et ce fut avec une peine infinie que l'on parvint à empêcher cette femme de recueillir son dernier soupir. Aussitôt après la mort du roi, elle fut dépouillée de ses terres et de ses effets de banque. Sa vaisselle et ses diamants furent affectés à l'extinction de ses dettes qui étaient considérables. On lui laissa seulement, par bienveillance, son mobilier et la jouissance d'un revenu viager de quatre mille écus ; enfin, elle fut condamnée à être enfermée dans la forteresse de Glogau. Après 18 mois, elle obtint la permission de se retirer à Breslau. Plus tard, elle revint à Berlin, où elle vécut dans l'obscurité, et mourut presque oubliée, le 9 juin 1820, après avoir couru de nouvelles aventures qui prouvaient son peu de délicatesse, et lui attirèrent de nouveaux chagrins.

RIEUX (Jean de), maréchal de France, fit ses premières armes dans l'armée anglaise, par le secours de laquelle Pierre le Cruel, roi de Castille, reconquit une partie de son royaume. Il s'attacha depuis à la France, et servit glorieusement sous Charles VI. Nommé maréchal de France, en 1377, il défit les Anglais qui ravageaient la Bretagne en 1404. Des intrigues de cour le firent suspendre des fonctions de

sa charge en 1411, sans cependant être destitué, comme le disent la plupart des écrivains; mais il fut rétabli l'année d'après. Las des vicissitudes de la vie de courtisan, et accablé du poids des années, il se démit de sa dignité, le 12 août 1417, en faveur de son fils, et se retira dans ses terres où il mourut le 7 septembre de la même année, âgé de 75 ans.

RIEUX (Pierre de), seigneur de Rochefort, fils du précédent, fut fait maréchal de France en 1417, à la place de son père. Destitué en 1418 par la faction bourguignonne, il se jeta dans le parti du dauphin (depuis Charles VII) qu'il servit avec succès. Il défendit la ville de Saint-Denys contre les Anglais, en 1435, reprit sur eux Dieppe, et leur fit lever en 1437 le siége de Harfleur. Mais comme il revenait triomphant de cette expédition à Paris, Guillaume Flavi, capitaine de Compiègne, dévoué aux Anglais, l'arrêta, et le tint dans une dure prison en cette ville, où il mourut de misère, l'an 1439.

RIEUX (Jean de), petit-neveu du précédent, né en 1447, suivit François, duc de Bretagne, l'an 1464, dans la guerre du *bien public*. Il fut fait maréchal de Bretagne, en 1470, et lieutenant-général des armées du duché, en 1472. Les favoris du duc François le forcèrent à se joindre aux mécontents, en 1484; mais étant rentré dans le devoir, il fut nommé par ce prince tuteur de sa fille Anne de Bretagne. Il suivit Charles VIII dans la malheureuse expédition de Naples, fut nommé par Louis XII commandant en Roussillon, et mourut en 1518, à 71 ans.

* RIFFAUT-DES-HÊTRES (Jean-René-Denys), physicien, né vers 1754 à Saumur, fils d'un médecin, fut nommé commissaire des poudres et salpêtres, à Ripaut près de Tours, et porta cet établissement à un haut degré de prospérité par l'amélioration des divers procédés de fabrication. Il devint ensuite l'un des trois administrateurs généraux de la régie des poudres et salpêtres, place qu'il conserva jusqu'à sa suppression. Il utilisa ses loisirs en composant divers ouvrages de chimie ou en en traduisant de l'anglais; et mourut à Paris le 7 février 1827. On lui doit : *Manuel du commissaire des poudres et salpêtres*, Paris, an 8, in-4; *Système de chimie*, trad. de l'angl. de Thomson, enrichi d'observations par Berthollet, 1807, 9 vol. in-8; 2e édit., 1818, 4 vol. in-8; avec un *Supplément*, 1822; *Traité de l'art de fabriquer la poudre à canon*, Paris, 1812, in-4, avec Bottée de Toulmont; *l'Art du salpêtrier*, avec le même, 1813, in-4; *Traité pratique sur l'usage et le mode d'application des réactifs chimiques, fondé sur des expériences*, trad. de l'angl., 1819, in-8; *Chimie des gens du monde*, trad. de l'angl., de Samuel Parke, 1822, 2 vol. in-8; *Dictionnaire de chimie sur le plan de celui de Nicholson*, par André Uré, trad. de l'angl., 1822-24, 4 vol. in-8, avec 14 pl.; *Essai sur les affections calculeuses*, trad. de l'anglais d'Al. Marcet, 1823, in-8; *Manuel théorique et pratique du peintre en bâtiments, du doreur et du vernisseur*, 1824, in-18, 2e édit., 1825; *Manuel théorique et pratique du brasseur*, 1825, in-18; *Manuel de chimie*, 1825, in-18, 2e éd., augm. par A. D. Vergnaud, 1827, in-18; *Manuel de chimie amusante*, trad. de l'angl. d'Accum, 1825, 2e édit. revue par Vergnaud, 1827, in-18; *Manuel complet du teinturier et du dégraisseur*, 1825, in-18. M. C.-F. Vergnaud-Romagnési a publié une *Notice* sur Riffaut dans les *Annales de la société royale des sciences d'Orléans*, tome 7.

RIGA (Pierre de), poète, natif de Vendôme, fut d'abord chanoine et chantre de la métropole de Reims; il abandonna ces emplois pour se faire chanoine régulier de Saint-Denys dans la même ville, et mourut en 1209. (Quelques biographes reculent sa mort jusqu'en 1263.) Nous avons de lui un poème intitulé : *Aurora*, publié par D. Georges Galopin, moine de Saint-Guislain (1). C'est un abrégé de la Bible en vers élégiaques, assez bien faits pour le temps de l'auteur.

RIGANTI (Jean-Baptiste), né à Melfi, dans le royaume de Naples, l'an 1661, étudia en droit à Rome, en 1675, et y fit tant de progrès, qu'à l'âge de 22 ans le célèbre Bandinus Pancialicus cardinal prodataire, le prit pour son auditeur, emploi qu'il remplit avec honneur pendant 35 ans. Sa science et ses vertus lui méritèrent l'estime et la confiance de plusieurs cardinaux et des savants, entre autres du cardinal Lambertini, depuis pape sous le nom de Benoît XIV, qui honorait souvent Riganti de ses visites. Ce savant jurisconsulte mourut à Rome le 17 janvier 1735. Il avait laissé des *Commentaires sur les règles de la chancellerie apostolique*, qui ont été publiés avec des notes par Nicolas et Jean-Baptiste Riganti, ses neveux, Rome, 1745; Cologne, 1751, 4 vol. in-fol.

RIGAS. *Voy.* RHIGAS.

RIGAUD (Hyacinthe), peintre, né à Perpignan, le 25 juillet 1659, a été nommé, avec justice, le *Van-Dyck* de la France. Aucun peintre ne l'a surpassé pour le portrait. La ville de Perpignan, sa patrie, qui jouissait depuis 1479 du privilége de nommer tous les ans un noble, voulut donner à son citoyen une marque éclatante de son estime, en le nommant. Louis XV ajouta à cet honneur, en lui donnant de nouvelles lettres de noblesse, le cordon de Saint-Michel et des pensions. Rigaud parvint aussi à la place de directeur de l'académie de peinture, qui le perdit en 1743, à 84 ans. Ce maître a composé quelques tableaux d'histoire, mais en petit nombre. Il consultait toujours la nature avec discernement et avec choix; il a peint les étoffes avec un art qui va jusqu'à séduire le spectateur. Ses couleurs et ses teintes sont d'une vivacité et d'une fraîcheur admirables; ses ouvrages sont finis sans être peignés. On lui reproche d'avoir mis trop de confusion dans ses draperies, ce qui détourne l'attention due à la tête du portrait; et l'on remarque dans plusieurs tableaux de ses dernières années, des contours secs, et un ton de couleur qui tire sur le violet. On a beaucoup gravé d'après cet artiste. Le musée de Paris possède plusieurs de ses portraits, entre autres ceux de *Le Brun*, *de Mignard et de Bossuet*.

* RIGAUD (Antoine, baron), maréchal de camp,

(1) Feller se trompe; le poème de Riga est encore inédit à part des fragments imprimés dans divers auteurs notamment dans Leyser : *Historia poetarum medii ævi*

né en 1758, à Agen, entré simple cavalier dans un régiment, fit toutes les guerres de la révolution, et gagna tous ses grades par sa bonne conduite. Devenu colonel du 25e régiment de dragons, et s'étant signalé à la bataille d'Austerlitz, il fut fait baron et commandant de la légion d'honneur, puis général de brigade en janvier 1809. A la restauration, en 1814, il fut nommé commandant du département de la Marne. Initié au complot qui devait soumettre une seconde fois la France à Bonaparte, il y concourut de tout son pouvoir; et au moment où les troupes se rassemblaient à Châlons, pour marcher à sa rencontre, il détacha ses épaulettes et foula aux pieds le lis et la croix de St.-Louis, en ordonnant aux soldats de crier *vive l'empereur*. Craignant toutefois d'être arrêté, il prit la route d'Epernay, escorté de quelques régiments, et revint le même jour à Châlons, dans l'espoir d'y surprendre le maréchal Victor. Le 21 mars 1815 il fit proclamer l'installation de l'empereur et reprit en son nom le commandement. Au mois de juillet, attaqué par le général russe Czernitscheff, et obligé de céder au nombre, il fut fait prisonnier et conduit à Francfort. La capitulation de Paris lui rendit la liberté, mais il n'osa point rentrer en France. Au mois de mai 1816, condamné à mort par contumace, il se tint à Saarbruck, d'où il entretenait une correspondance avec les mécontents de l'intérieur. Le commandant prussien reçut l'ordre de le faire transporter à Wesel; mais il prévint cette mesure en se réfugiant à Deux-Ponts, puis dans les Pays-Bas, et enfin aux Etats-Unis. Il mourut à la Nouvelle-Orléans en 1821.

RIGAULT, en latin *Rigaltius* (Nicolas), savant philologue, né à Paris en 1577 d'un père médecin, fit ses études avec distinction chez les jésuites, et plut au président de Thou par son *Funus parasiticum*, pièce satirique contre les parasites, qu'il composa à 19 ans. Casaubon, chargé de mettre en ordre la bibliothèque du roi, s'étant retiré en Angleterre, Rigault, qui avait eu part à ses travaux, le remplaça. Le roi, content de ses services, le nomma procureur-général de la chambre souveraine de Nancy, conseiller au parlement de Metz, enfin intendant de cette province. Il mourut à Toul en 1654, à 77 ans. Ses principaux ouvrages sont : des *Editions* de saint Cyprien, 1648, in-fol., et de Tertullien, 1664, in-fol., enrichies d'observations, de corrections, de notes qui servent souvent moins à éclaircir le texte qu'à établir les opinions particulières du scoliaste. (*Voy.* VAVASSEUR.) Il prétendit prouver, dans une de ses remarques sur Tertullien, que « les laïques ont droit de consacrer l'eucharistie, » en cas de nécessité, lorsqu'ils ne peuvent recou» rir aux ministres ordinaires de l'Eglise. » Le savant l'Aubespine lui prouva la fausseté de cette assertion, et Rigault se rétracta. Il avait d'autres sentiments peu favorables à la croyance de l'Eglise romaine, et il remarquait avec plus de soin que de jugement dans les anciens ce qui lui paraissait contraire à cette croyance. Quelques *Traductions* d'auteurs grecs, sans élégance et sans correction. Ces auteurs sont : Onosandre (*De imperatoris institutione*), 1600, in-4.... Artémidore et Achmet (*De divinatione per somnia*), 1603, in-4; des *Notes* et des *Corrections* sur plusieurs auteurs grecs et latins; sur Phèdre, sur Julien, sur les écrivains *De re agrarid*, Amsterdam, 1674, in-4; une continuation de l'*Histoire du président de Thou*, en 3 livres : indigne de cet historien du moins pour l'élégance du style, mais bien assortie à ses préjugés; *De verbis quæ in Novellis Constitutionibus post Justinianum occurruut, glossarium*, en 1601, in-4; *De la prélation et retenue féoday*, en 1612, in-4; *Diatriba de satyrâ Juvenalis* dans l'édition de ce poète donnée par Robert Etienne, à Paris, en 1616, in-12; *De lege venditionis dicta, observatio duplex*, Toul, 1643 et 1644, in-4; *Funus parasiticum*, 1601, in-4; *Auctores finium regundorum*, Paris, 1614, in-4; *Observatio ad constitutionem regiam anni* 1643; *De modo fœnori proposito*, 1643; *Observatio de pabulis fundis*, etc., Toul, 1651, in-4. On trouve dans les *Hommes illustres qui ont paru en France pendant le* XVIIe *siècle* une *notice* sur Rigault, par Perrault et son portrait gravé par Edelinck.

* RIGAULT (Hugues), curé de Saint-Pierre de Naze, diocèse d'Auxerre, né à Paris en 1707, mort en 1785, cultivait la littérature dans les loisirs que lui laissait l'exercice du ministère. Elève des Coffin et des le Beau, à leur exemple il composait des vers latins qu'il se bornait à communiquer à ses amis. L'un deux M. Aug.-Et. Frappier, nous a conservé son poème intitulé : *Sanctæ Autissiodorensis ecclesiæ fastorum carmen libri XII*, 1790, in-8.

* RIGNOUX (Antoine baron), maréchal de camp, né en 1771, entra au service à 20 ans, et devint en 1809, chef de bataillon. Sa brillante conduite à Eylau le fit nommer sur le champ de bataille, colonel du 103e régiment. Il fit les campagnes de Prusse et de Pologne, passa en Espagne et se distingua particulièrement à la bataille d'Ocana (18 nov. 1809). Il surprit un jour les Espagnols dans les montagnes de Ronda, et fit mettre bas les armes à un corps nombreux dont il ramena 600 prisonniers. Au mois de juin 1815 il remplit les fonctions de chef d'état major du huitième corps de l'armée des Pyrénées. Mis à la demi-solde, puis à la retraite, il se retira dans ses propriétés à Villenave-d'Ormon à une lieue de Bordeaux et il y mourut le 4 septembre 1832. Il avait été nommé chevalier de la légion-d'honneur le 14 juin 1804, lors de la première promotion, officier en 1810, et commandeur en 1813. Louis XVIII lui donna la croix de St.-Louis en 1814.

RIGNY (Henri, comte de), vice-amiral, ministre de la marine, né à Toul (Meurthe), en 1782, était l'aîné de cinq frères. Son père, ancien capitaine au régiment de Penthièvre-dragons, s'était de bonne heure retiré du service pour se consacrer à l'éducation de sa nombreuse famille. Entré à l'école militaire de Pont-à-Mousson, il y resta jusqu'à la destruction de l'établissement, et revint au foyer paternel qu'il trouva désert. Son père était mort, et sa mère portée sur la liste des émigrés. Le vœu de son père mourant et sa propre vocation déterminèrent sa famille à le faire entrer dans la marine. Inscrit sur les contrôles comme vice-timonnier

en 1798, il subit un examen l'année suivante, et passé peu de temps après comme aspirant sur le vaisseau le *Muiron*, il prit part au glorieux combat d'Algésiras. Incorporé en 1805 dans les marins de la garde, il fit cinq campagnes avec ce corps en Allemagne, puis en Espagne, où il fut aide-de-camp du maréchal Bessières, et enfin en 1809 sur le Danube où il concourut très-efficacement à la construction des ponts de l'isle Lobau. Nommé capitaine de frégate, il alla en 1810 commander l'*Erigone* à Anvers, et il devait partir pour les Antilles quand il apprit la chute de l'empire. Fait capitaine de vaisseau en 1816, il fut envoyé l'année suivante dans le Levant, où il se conduisit avec toute la maturité d'un négociateur consommé, s'interposant entre les Turcs et les Grecs, toujours certains de sa généreuse protection, pour diminuer le nombre des victimes de la guerre. La France, l'Angleterre et la Russie avaient résolu d'imposer leur médiation aux parties belligérantes, et d'arrêter ainsi le cours d'odieux massacres. Déjà de Rigny avait officieusement proposé cette médiation, et ménagé une capitulation honorable à la garnison d'Athènes. Le grade de contre-amiral qui lui fut conféré, le 22 mai 1825, lui permit de prendre une part encore plus directe aux affaires. Dans les premiers jours de septembre 1827, les amiraux anglais et français, informés que la Porte refusait d'accéder à aucun arrangement favorable aux Grecs, songèrent à agir suivant les instructions qu'ils avaient reçues pour ce cas, qui avait été prévu. Dans la baie de Navarin était une flotte de cent-vingt bâtiments turcs ou égyptiens, commandée par Ibrahim-Pacha, portant des troupes et des munitions destinées à une expédition contre Hydra. Attaquée le 20 octobre, après deux heures de combat, la flotte turco-égyptienne n'existait plus : près de cent bâtiments avaient été brûlés ou coulés bas; le reste se jeta à la côte, où ils se brûlèrent eux-mêmes. La victoire de Navarin, à laquelle il avait pris une part glorieuse, valut à Rigny le grade de vice-amiral, et à son retour à Paris, en 1829, il reçut le titre de comte et fut nommé préfet maritime à Toulon. Il revint à Navarin au moment où les Russes et les Ottomans venaient de conclure la paix; et ce fut là qu'il apprit le renversement du trône de Charles X, et la nomination de son oncle, l'abbé Louis (*voy.* ce nom, v, 340), au ministère des finances. En 1831, nommé ministre de la marine, il accepta ensuite, mais non sans répugnance, le portefeuille des affaires étrangères qu'il ne garda que quelques mois; il reprit alors celui de la marine. Un changement complet dans le ministère amena sa retraite le 30 avril 1835. Sa santé dès lors fort altérée le détermina à se rendre aux eaux; mais les fatigues du voyage aggravèrent ses maux, et de retour à Paris, il y mourut le 6 novembre, dans sa 53e année. M. le duc de Broglie prononça un discours sur sa tombe, et son éloge retentit dans tous les journaux.

RIGOLEY DE JUVIGNY (Jean-Antoine), originaire de Bourgogne, était conseiller honoraire au parlement de Metz. Citoyen paisible et vertueux, savant appliqué et retiré, honnête homme, ami sûr et constant, défenseur des vrais principes en matière de littérature et de philosophie, il n'a cessé de travailler à des ouvrages utiles et agréables. Outre la nouvelle édition des *Bibliothèques Françaises de La Croix du Maine et de du Verdier* (1772, 6 vol. in-4), enrichie de remarques érudites et importantes, il a donné : une *édition des Œuvres de Piron*, à laquelle on ne peut reprocher que d'être trop *complète*; car il eût été à souhaiter que, constant dans ses principes, l'éditeur eût fait un choix, qui, pour être satisfaisant au jugement des vrais sages, supposait un certain degré de sévérité. (*Voy* PIRON). Plusieurs *Mémoires et Discours* sur diverses matières, parmi lesquels on distingue un *Discours sur les progrès des lettres en France*, in-8, et à la tête de la Bibliothèque de du Maine; et une plaisanterie ingénieuse sous le titre de *Mémoire pour l'âne de Jacques Féron de Vanvres*, 1750, in-12, plusieurs fois réimprimée : les philosophes n'y sont pas ménagés; *De la décadence des lettres et des mœurs*, 1786, in-8 et in-12. C'est surtout dans ce dernier ouvrage que l'auteur a peint son esprit et son cœur. (*Voy.* le *Journ. hist. et littér.* 1er juin 1787, pag. 219; 25 juillet, p. 393; 1er août, pag. 482.) Son zèle contre les erreurs du temps, contre la corruption du goût et l'oubli des vérités les plus essentielles, enflamme son éloquence, et produit des tableaux pleins de vigueur, qui frappent et instruisent par une éloquence mâle, noble, pleine de dignité et de force. Le philosophisme du jour en a été atterré. Le petit-maître aboyeur, que la secte a lâché contre le sage écrivain, pour opposer des sarcasmes et des platitudes à ses lumineux raisonnements, n'a fait que compléter son triomphe. On a aussi de lui quelques pièces de poésies fugitives. Il mourut le 21 février 1788. M. Lemaire lui a fait cette épithaphe :

De principes sacrés nourri dès son enfance,
Juvigny défendit et l'Eglise et les mœurs;
Du bon goût il peignit la triste décadence;
Et de ses ennemis méprisant les clameurs,
Son zèle l'enflamma du plus noble courage.
Vous, mortels vertueux, quand votre ami n'est plus,
A ses mânes vos pleurs seraient un faible hommage;
Cette tombe est l'autel dressé pour ses vertus,
Où doit brûler toujours le pur encens du sage.

RIGORD ou RIGOLD (en latin *Rigordus*, *Rigoltus* ou *Rigotus*, historien du moyen âge), né dans la Gothie (aujourd'hui le Languedoc), était médecin, historiographe du roi de France et clerc de l'abbaye de Saint-Denys; car à la tête de son ouvrage, il s'appelle *Beati Dionysii clericorum minimus*. Il mourut le 17 novembre 1207. Il a écrit en latin la *Vie* de Philippe-Auguste, dont il fut médecin. Ce fut lui qui le premier lui donna le surnom d'*Auguste*. Cette histoire, qui comprend l'intervalle de 1169 à 1209, sous ce titre : *Gesta Philippi Augusti Francorum regis*, est estimée, parce que l'auteur a été témoin de la plupart des faits qu'il raconte. Le style en est assez clair, et le latin n'en est pas mauvais. Il y a des particularités curieuses, mais trop de louanges, et quoique communément les médecins ne soient pas crédules, il ne laisse pas d'y avoir dans l'ouvrage de celui-ci, parmi bien

des choses vraies et décrites exactement, des contes dignes du peuple. Il dit, par exemple, « depuis » que la vraie croix eut été prise par les Turcs, les » enfants n'avaient plus que 20 ou 23 dents, au » lieu qu'ils en avaient 30 ou 32 auparavant. » L'histoire de Rigord a été continuée par Guillaume le Breton. On la trouve dans les *Historiæ Francorum scriptores* de Pithou, Francfort, 1596, in-fol.; dans la collection de Duchesne, t. 5 des *Scriptores coætanei*, dans le Recueil des historiens de France, par D. Brial, t. 17, et traduit en français dans le tom. 11ᵉ de la *Collection des mémoires relatifs à l'hist. de France* par M. Guizot; le tom. 8 du *Recueil de l'académie* des inscriptions contient un mémoire sur la vie de Rigord, par Sainte-Palaye.

* RIGORD (le P.) jésuite, né à Marseille d'une famille honorable et qui a fourni plusieurs hommes de mérite, mourut en 1739, laissant un ouvrage intitulé : *Connaissance de la mythologie par demandes et par réponses.* Cet ouvrage imprimé l'année même de sa mort reparut en 1743, avec des additions et corrections que l'on attribue à l'abbé d'Allainval et à C.-Franc.-Simon. La 3ᵉ édition, publiée par Alletz en 1748 avec de nouvelles corrections, a servi de modèle à celles qui ont suivi.

RIMINALDI cardinal. *Voy.* Metastase.

* RINCON (Antoine de), peintre, né à Guadalaxara vers l'an 1446, étudia son art à Rome, et se rendit fort habile dans l'histoire et le portrait. A son retour en Espagne ses talents lui méritèrent la protection du roi Ferdinand le Catholique qui le nomma peintre de sa chambre et plus tard le décora de l'ordre de Saint-Jacques. Cet artiste, que quelques auteurs regardent comme le fondateur de l'école espagnole, mourut en 1500 dans un âge avancé. Plusieurs de ses tableaux périrent en 1608, dans l'incendie du Palais de Pardo. Mais on voyait encore de lui naguères à Tolède, dans l'église de St.-Jean *de Los Reyes*, les portraits de Ferdinand et d'Isabelle, et sur le maître autel un tableau représentant le saint patron. Il avait un dessin correct, de la sagesse dans la composition, et une grâce particulière pour les draperies.

* RINGHIERI (le P. François-Ulysse), poète tragique, né à Bologne d'une famille noble d'Imola, embrassa la vie religieuse dans la congrégation du Mont-Olivet, où il enseigna longtemps les principes de la littérature. Il cultiva lui-même la poésie dramatique avec plus de zèle que de succès. Ses *tragédies*, écrites d'un bon style, manquent la plupart d'action et d'intérêt. Les sujets de presque toutes sont tirés de l'Ecriture sainte, comme *Salomon*, *Athalie*, *Esther*, *David*, etc. Elles furent représentées dans les colléges d'Italie et même sur quelques théâtres publics. On en a recueilli quinze, Bergame, 1778, 4 vol. in-8, qui, réunies à celles qu'il a faites depuis, ont eu plusieurs éditions à Bologne, Rome, Florence, etc. Le P. Ringhieri mourut à Imola le 7 octobre 1787, membre de l'académie des arcades de Rome et de plusieurs autres sociétés littéraires.

RINUCCINI (Ottavio), poète florentin, vint en France à la suite de la reine Marie de Médicis. Il est l'inventeur des *Opéras*, c'est-à-dire de la manière de représenter en musique, avec toutes sortes de machines et de décorations, des sujets tragiques et comiques. D'autres écrivains attribuent cet établissement à un gentilhomme romain, nommé *Emilio del Cavalero*, qui avait donné un opéra dès 1590. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'opéra ne tient en rien à la bonne littérature et n'est d'aucun genre. C'est un ensemble monstrueux, une espèce de farce parée, fruit de la décadence du goût. (*Voy.* Quinault.) Rinuccini mourut en 1621, à Florence, et ses *Œuvres* furent publiées en 1622, dans la même ville, in-8, par Pierre-François Rinuccini son fils; et il en a été donné une édition plus complète par Gaët Poggali, sous le titre de *Drammi musicali*, Livourne, 1802, in-8.

RIOJA (Pierre Soto de), poète espagnol, né à Grenade vers 1590, étudia le droit à Salamanque, où il reçut le bonnet de docteur. Pendant quelques années, il exerça la profession d'avocat à Valladolid et à Madrid; mais ayant pris les ordres, il quitta le barreau, et peu de temps après il obtint un canonicat. Il était très-lié avec Lope de Vega, qui fait l'*éloge* de ce poète dans son *Laurel de Apolo* (*le Laurier d'Apollon*). Outre ses *poésies* légères et imprimées séparément, on a de Rioja deux ouvrages publiés par les soins de Lope de Vega, et qui ont pour titre : *Desenganos de amor* (*Exemples pour fuir l'amour*), Madrid, 1623, in-8. Rioja a mis à la tête de ce recueil un discours ou traité sur la poésie en général, et plus particulièrement sur la poésie castillane, qui est justement estimé. *El Carro de Faetone*, poème (*le Char de Phaéton*), ibid., 1639, in-8. Ces deux ouvrages ont été réimprimés en Espagne, à Anvers et à Bruxelles. Rioja est mort à Madrid en 1658.

RIOLAN (Jean), médecin de la faculté de Paris, né en 1539, à Amiens, mort le 18 octobre 1605, fut un des plus zélés défenseurs de la doctrine d'Hippocrate contre les chimistes. On a de lui divers ouvrages de médecine et d'anatomie, recueillis en 1610, Paris, in-fol. Ce médecin avait une vaste littérature; il écrivait et il parlait avec une facilité admirable. Ses livres sont encore consultés aujourd'hui.

RIOLAN (Jean), fils du précédent, fut aussi docteur de la faculté de Paris; il naquit dans cette ville en 1577, et non pas en 1580, comme le dit la *Biogr. univers.*, et mourut en 1657. Il fut nommé, en 1613, professeur royal en anatomie et en botanique, et ensuite médecin de Marie de Médicis, mère de Louis XIII. Nous avons de Riolan un grand nombre d'écrits sur l'anatomie, science où il fit plusieurs découvertes très-utiles. Ils eurent beaucoup de cours dans leur temps et sont bien écrits. Riolan possédait les poètes grecs et latins, et faisait de leurs vers des explications fort heureuses. Il était un peu trop prévenu en faveur des anciens, et critiqua amèrement les anatomistes modernes. Ses principaux ouvrages sont : *Comparatio veteris medicinæ cum nova*, 1605, in-12; il s'y déclare contre les chimistes; *Schola anatomica*, 1604, in-8. Il l'augmenta et le publia à Paris, 1610, in-fol., sous le titre d'*Anatome corporis humani*; *Gigantomachie*, 1613, in-8. Il écrivit contre Habicot (*voy.* IV, 287), au sujet de la découverte des os du prétendu géant Teutobochus; ce livre

ayant été attaqué, il répondit et publia : *L'Imposture découverte des os humains supposés et faussement attribués au roi Teutobochus*, Paris, 1614; *Gigantologie* ou *Discours sur la grandeur des géants*, 1618, in-8. Ces ouvrages, avec ceux de Hans Sloane, n'ont pas peu contribué à corriger les idées populaires sur cette matière.

* RIOS (Charlotte-Marie de los), née à Anvers en 1728, d'une famille d'origine espagnole, reçut une très-bonne éducation; mais, privée de fortune, elle se vit contrainte de se faire institutrice. Distinguée par ses vertus et par ses connaissances, elle acquit une réputation, et mourut dans sa patrie en juillet 1802. Elle a écrit plusieurs ouvrages sur l'éducation, parmi lesquels on remarque : *Magasin des enfants*, 1774, in-8; *Abrégé de toutes les sciences*, 1776, in-12; *Encyclopédie enfantine*, 1780, in-8, trad. en anglais. Tous ces ouvrages sont écrits d'un style pur, mais simple, et à portée de l'intelligence des êtres intéressants pour lesquels ils ont été composés.

RIOU (de la HAIE de). *Voy.* MONTESSON (la marquise).

* RIOUFFE (Honoré), né en 1764, à Rouen, avant terme, embrassa la cause de la révolution, et s'étant prononcé pour les Girondins, partagea leur proscription au 31 mai. S'étant réfugié à Bordeaux, il y fut arrêté comme fédéraliste, et envoyé à Paris, à la Conciergerie; pendant le trajet, il fut traité avec la plus grande barbarie. Oublié dans son cachot, il recouvra la liberté après le 9 thermidor, et publia les *Mémoires d'un détenu*, in-8, ouvrage qui eut un grand succès. Après la révolution du 18 brumaire, membre du tribunat, il en fut élu président et plusieurs fois secrétaire, et il y fit quelques discours en faveur de Bonaparte, qui le nomma, en 1804, préfet de la Côte-d'Or. Après une courte disgrace, dont nous ignorons les motifs, il obtint la préfecture de la Meurthe. Sur la fin de 1813, le typhus s'étant manifesté dans les hôpitaux de Nancy, Riouffe, qui regardait comme un devoir de sa place d'aller porter des consolations aux soldats que le fléau avait frappés, en fut atteint et mourut le 30 novembre 1813. Outre l'ouvrage que nous avons cité, on a de lui : *Poëme sur la mort du duc de Brunswick*, 1787, in-8; *Quelques chapitres*, 1795, in-8; *Oraison funebre de J.-B. Louvet*, 1798, in-4; il s'y montre zélé républicain. Il a laissé en manuscrit quelques *Fragments de traductions de Platon et de Pope*; un *Commentaire sur le Verther de Gœthe*; des *Notes sur Aristote et Xénophon*, et quelques *Mémoires* particuliers. Berr a donné une *Notice sur le baron Riouffe*, on en trouve une autre de Pariset à la tête de ses *Mémoires d'un détenu*, dans la *Collection des mémoires relatifs à la révolution*.

RIPAMONTE (Joseph), né à Tignone, dans l'état de Milan, nommé historiographe du roi d'Espagne, fut prêtre du collége ambrosien. Son ouvrage le plus connu est une *Histoire de l'Eglise de Milan*, 1617 et suiv., 4 vol. in-4, en latin, qui est estimée à cause des recherches, quoiqu'elle manque quelquefois de critique. L'auteur mourut vers le milieu du XVIIe siècle.

* RIPAULT (Louis-Madeleine), savant philologue, neveu de l'historien Désormeaux (*voy.* ce nom), né à Orléans en 1775, fut pourvu à 15 ans d'un bénéfice; mais la révolution l'en priva, et forcé de renoncer à l'état ecclésiastique, quand le calme fut rétabli, il se fit libraire. Revenu à Paris, il concourut à la *Gazette de France*, dirigée alors par Fiévée, et qui fut supprimée au 18 fructidor. Sur la recommandation de Pougens, il fut admis comme savant à faire partie de l'expédition d'Egypte. A son retour, il devint bibliothécaire du 1er consul Bonaparte, et il s'acquittait de son emploi avec beaucoup de zèle; mais l'abbé Denina lui ayant été adjoint, il se dégoûta de ses fonctions, y renonça en 1807, et eut pour successeur A.-A. Barbier (*voy.* ce nom). Retiré dans sa famille, à La Chapelle-Saint-Mesnin, près d'Orléans, il y mourut le 12 juillet 1823, à 48 ans. Ses ouvrages les plus connus sont : *Description abrégée des principaux monuments de la Haute-Egypte*, 1800, in-8, trad. en allemand, Coblentz, 1801; *Marc-Aurèle*, ou *Histoire philosophique de l'empereur Marc-Antonin*, Paris, 1820, 4 vol. in-8; *Tite-Antonin-le-Pieux*, *résumé historique*; *Marc-Aurèle-Antonin*, *sommaire historique*, *etc.*, Paris, 1823, in-8. C'est un abrégé de l'ouvrage précédent. Il promettait une collection de 120 pl. in-fol. des *Monuments de l'histoire aurélienne*. Il avait étudié les langues sémitiques, l'arabe, l'éthiopien, le cophte, le syriaque, et les différents dialectes de l'hébreu pour arriver à l'explication des hiéroglyphes, et il a laissé sur ce sujet de nombreux manuscrits, fruits de ses laborieuses recherches.

RIPERT DE MONTCLAR (Jean-Pierre-François, marquis de), procureur-général au parlement d'Aix, est né dans cette ville en 1711. Il est connu par un *Mémoire* où il prétend établir la souveraineté du roi de France à Avignon et dans le comtat Venaissin, et par plusieurs *Plaidoyers* contre les jésuites. C'est un des suppôts de la robe qui ont le plus fait valoir les petites chicanes du barreau contre les décrets, la croyance et les droits de l'Eglise : l'*appel comme d'abus* était toujours un de ses grands moyens. Il prétendait, à l'imitation de tous les parlementaires jansénistes, concilier une opposition formelle, déguisée par un mot illusoire, avec le respect dû à la religion et à ses pontifes. « C'est » en vérité dommage, dit un auteur bien raison- » nable, que l'empereur Julien, à qui on ne re- » proche pas d'être un empereur Claude, ne se soit » pas avisé de cette excellente ressource. Affectant » un profond respect pour J.-C., et plutôt que d'in- » jurier Luc et Matthieu, il se serait contenté de » rendre le sénat appelant comme d'abus de l'exé- » cution de l'Evangile, et il aurait très-décemment » aboli le christianisme, sans essayer de se faire » débaptiser; mais Julien n'avait pas le mérite d'un » Montclar ni d'un Camus. » Ripert revint de ses erreurs, et mourut en 1772 dans de grands sentiments de piété, après avoir rétracté tout ce qu'il avait dit contre le saint Siége et les jésuites : rétractation qui, selon ce qu'il avait désiré, fut publiée en chaire par le vicaire de sa paroisse. C'est en vain que Voltaire a essayé de répandre des nuages sur un événement qui ne peut qu'honorer la mémoire du célèbre magistrat. M. de la Merlière, évêque

d'Apt, en fit dresser un procès-verbal, qu'il envoya au pape Clément XIV.

RIPPERDA (Jean-Guillaume, duc de), d'une famille noble de la province de Groningue, et d'origine espagnole, servit quelque temps les états généraux en qualité de colonel d'infanterie. Il était revêtu de ce grade, lorsqu'il fut nommé, en 1715, ambassadeur de Hollande à la cour d'Espagne. Son esprit adroit et insinuant ayant plu à Philippe V, il se fixa à la cour de Madrid, en 1718, et y parvint bientôt au faîte de la grandeur. On lui confia le détail de la guerre, de la marine, des finances. Enfin, il eut le pouvoir de premier ministre sans en avoir le titre. Disgracié en 1726, il fut renfermé au château de Ségovie. Il y resta jusqu'au 2 septembre 1728, qu'il trouva le moyen de s'évader en Portugal. De là il passa en Angleterre et ensuite en Hollande, où il connut l'ambassadeur de Maroc, qui l'engagea de se rendre auprès de Muley Abdallah, son souverain. Il se fit circoncire, prit le nom d'*Osman*, et affecta un grand zèle pour la religion mahométane. Cependant il méditait un nouveau système de religion, qu'il comptait faire goûter au peuple. Il prétendait que les chrétiens, les mahométans et les Juifs avaient été jusqu'alors dans une erreur presque égale; les premiers en attribuant trop à Jésus-Christ, les seconds à Mahomet, et les derniers en n'attribuant rien à l'un ni à l'autre. Selon son système, le Messie est encore à venir. Voilà du moins ce que raconte l'abbé Prévôt, dans le tom. 1[er] de son *Pour et contre*. Ripperda fut obligé de quitter Maroc en 1734, également méprisé des mahométans et des chrétiens. Il mourut à Tétuan en 1737. La *Vie* de Ripperda a été publiée en français, en espagnol et en anglais, par trois différents auteurs.

RIQUET ou RIQUETI (Pierre-Paul de), baron de Bon-Repos, né à Béziers en 1604, (d'une ancienne famille originaire de Florence, établie en Provence, et divisée en deux branches), forma l'utile projet du grand canal de Languedoc pour la communication des deux mers, et il eut la gloire de l'exécuter avec succès. Mais il n'en vit pas faire le premier essai; car il mourut à Toulouse en 1680. Cet essai ne se fit qu'au mois de mai de l'année suivante, par les soins de ses deux fils, Jean-Matthias de Riquet, mort président à Mortier au parlement de Toulouse en 1714, Paul de Riquet, comte de Caraman, mort lieutenant général des armées du roi, le 25 mars 1730. Ce canal, par lequel la Méditerranée communique avec l'Océan, ne fut achevé que sous Louis XIV. La révolution de 1789, qui a porté la hache dans tant de beaux ouvrages, n'a pas épargné celui-ci. *Voy.* Canal royal dans le *Dictionnaire géographique*, et Andréossy. — RIQUET (Victor-Marie-Joseph, duc de Caraman), lieutenant-général, pair de France, l'un de ses descendants, né à Paris en 1762, ambassadeur à Berlin, près du grand Frédéric, mourut à Montpellier, le 25 décembre 1839. M. le duc de Crillon a prononcé son *éloge* à la chambre des pairs, dans la séance du 16 mai 1840.

RIQUETI (Victor de), marquis de Mirabeau. *Voy.* MIRABEAU.

RISBECKI ou RIESBECH (Gaspard), né en 1750, à Hoechest près de Francfort, eut pour père un négociant assez riche, qui l'envoya dans cette dernière ville pour s'y appliquer au droit; mais une imagination brûlante et un caractère impétueux rendirent le jeune Risbeski peu propre à l'étude des lois. A cette époque régnait en Allemagne une secte dont les principes dangereux n'ont porté que trop de prosélytes : elle s'appelait la *Secte des génies par excellence* (Das Genie-Vesen). Ses principes fondamentaux étaient le mépris souverain des convenances sociales, l'éloignement pour toute affaire quelconque. Ses partisans regardaient comme au-dessous d'eux les emplois, les engagements politiques, les fonctions qui exigent un travail suivi; enfin la liberté était l'idole chimérique qu'ils encensaient, et à laquelle ils sacrifiaient toutes les réalités : espèce de *sans-culottisme* qui préludait à celui de France. Risbecki ne fut point des derniers à se rendre auprès de ces nouveaux Diogènes; mais il dissipa en peu de temps le bien dont il avait hérité, et se vit réduit, pour subsister, à se mettre aux gages des libraires. Il écrivit des *Lettres sur les moines*, telles qu'un homme passionné et fanatique pouvait en écrire; il répandit les mêmes fureurs contre les prêtres et les catholiques en général, dans son *Voyage d'Allemagne*, traduit en français, Paris, 1788, 3 vol. in-8. « Qu'on se représente, » dit un bibliographe, un jeune homme empreint » de tous les délires du philosophisme, et, de plus, » d'une forte dose de préjugés protestants, qui par- » court l'Allemagne à pied, dans un état à ne pou- » voir guère fréquenter que les dernières classes » de la société, et qui dans sa course prononce dé- » finitivement sur la politique, la religion, les » mœurs, les cours et les princes; et l'on aura une » idée juste de ce voyageur. Sa grande règle est de » trouver affreux tout ce qui est catholique, et de » porter jusqu'aux nues tout ce qui tient ou à l'es- » prit de secte ou à l'impiété dominante du siècle. » Il a consigné les mêmes écarts dans une prétendue *Histoire d'Allemagne*, qu'il laissa manuscrite. Réduit à la misère, il s'isola dans le village d'Arau en Suisse, où il ne connut plus d'autre société que celle des cabarets, et où il mourut le 5 février 1786. Dans ses ouvrages, il a pris, ou les éditeurs lui ont donné le titre de *baron*; mais il est certain qu'il n'était ni baron ni noble. (*Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 1[er] avril 1788, pag. 478.) Le prince Boris de Galitzin a publié, dans le *Mercure* d'août 1788, une *Notice* fort intéressante sur cet auteur.

RISCALTA (Pierre), historien, naquit à Pavie vers 1310, et fut un des hommes les plus éclairés de son temps. Il occupa plusieurs places, soit à Milan, soit dans d'autres villes de la Lombardie, et mourut en 1374. On lui doit une *Histoire de Pavie* jusqu'à l'année de la mort de l'auteur, publiée par Christophe Poggiali, en 1577, in-4, avec un grand nombre d'additions.

RISIUS (Sergius), savant maronite, archevêque de Damas, florissait dans le XVII[e] siècle. C'est par ses soins, et par ceux de Guadagnoli et de Pierre Golius qu'a été publiée la *Bible arabe*, Rome, 1671. *Voy.* GOLIUS, Pierre.

** RISSO (Antoine), naturaliste, né en 1777 à Nice, entra chez un apothicaire à 12 ans, et se livra avec une rare intelligence à toutes les manipulations du laboratoire, sans rien négliger de ce que la fréquentation de plusieurs cours gratuits et la lecture de quelques bons livres pouvaient ajouter à ses études pratiques. Reçu pharmacien en 1803, il cumula l'exercice de sa profession avec l'enseignement des sciences physiques au lycée impérial. En 1826, il céda son officine à l'un de ses élèves pour se livrer plus spécialement à ses études favorites. Lors de la formation des écoles préparatoires de médecine et de pharmacie à Nice, il obtint la chaire de chimie médicale. Les fonctions de professeur ne l'empêchèrent pas de consacrer une grande partie de son temps, comme il l'avait fait dans les diverses phases de sa carrière, à l'étude simultanée de toutes les branches de l'histoire naturelle, et plus spécialement de l'ichtyologie. Il mourut le 25 août 1845. Outre divers *Mémoires et opuscules* sur la caprification, sur les insectes nuisibles à l'olivier ou sur d'autres sujets d'économie agricole, insérés la plupart dans des recueils académiques ou dans les actes de la chambre d'agriculture de Nice, dont il dirigea le jardin de naturalisation, depuis son origine en 1828, on a de lui : *Ichtyologie de Nice, ou histoire naturelle des Poissons du département des Alpes-Maritimes*, Paris, 1810, in-8, avec 11 pl.; *Hitoire naturelle des crustacés de la mer de Nice,* Paris, 1813, in-8, avec fig.; *Histoire naturelle des Orangers*, Paris, 1818-22, in-4, avec 109 fig. dessinées et color. par Poiteau; *Histoire naturelle des principales productions de l'Europe méridionale, et particulièrement de celles des environs de Nice et des Alpes-Maritimes*, Paris, 1826, 5 vol. in-8, avec 2 cartes géologiques des Alpes-Maritimes; *Nouveau guide du voyageur dans Nice*, 1841, 2e édit. 1844, in-12; *Flore de Nice et des principales plantes exotiques naturalisées dans ses environs*, 1844, in-12, avec 27 pl. Il avait commencé l'impression d'une *Histoire naturelle des figuiers*, que sa mort a laissé inachevée.

RIST (Jean), né à Pinneberg en 1607, fut pasteur à Wedel sur l'Elbe, comte palatin impérial et conseiller ecclésiastique du duc de Meckelbourg, et mourut en 1667, après avoir fondé la société du Cygne. Ses principales *Œuvres* sont : *Hortus poeticus*; *Theatrum poeticum*; *Parnassus poeticus*; *Vindiciæ linguæ germanicæ*; *Musa teutonica;* un poème allemand, intitulé : *Galatée et Florabelle,* etc.

RISTAUD (Sophie). *Voy.* Cottin.

* RISTEAU (François), négociant, né en 1714 à Bordeaux, fut directeur de la compagnie des Indes et chargé par le roi en 1771 de négociations importantes auprès du gouvernement anglais, dont il s'acquitta avec honneur. Ami de Montesquieu, il opposa à ses censeurs : *Réponse aux observations sur l'Esprit des lois*, 1751, in-12. On y trouve des pensées justes, de l'éloquence et une logique pressante, mais il ne réfute pas toutes les objections. Risteau mourut en 1784.

* RITCHIE (Joseph), voyageur, né à Otley dans le Yorkshire, était secrétaire du consulat de sa nation à Paris, lorsqu'ayant appris que la compagnie anglaise d'Afrique se proposait d'envoyer dans cette contrée un homme en état de l'explorer, il s'offrit pour faire ce voyage dangereux. Il partit au mois de mars 1819 de Malte, accompagné d'un officier de marine M. Lyon; mais arrivé à Mourzouck, trompé par le Bey, manquant de ressources, et ne pouvant résister à l'influence maligne du climat, il y mourut le 20 novembre. Son compagnon, M. Lyon, de retour en Angleterre, y publia en 1821, in-4, le récit de cette *Expédition*, qui a servi à mieux faire connaître le Fezzan. Cette relation a été abrégée en français, par Edme Gauttier, Paris, 1821, 2 vol. in-18. On y trouve des détails intéressants.

RITHOVIUS. *Voy.* Balduin.

* RITSON (Joseph), savant critique anglais, né en 1752 à Stockton-Upon-Tees dans le comté de Durham, fut notaire au collége de justice de Gray, et se livra par goût à l'étude de l'ancienne littérature de son pays. Mais d'un caractère caustique et irascible, il montra dans l'exercice de la critique littéraire un malheureux esprit de dénigrement qui ne pouvait manquer de lui faire beaucoup d'ennemis. Il mourut en 1803 à Hoxton, dans une maison d'aliénés. Pour être plus juste à son égard qu'il ne l'était à celui des autres, on conviendra qu'il avait une instruction peu commune, et que sa critique, trop mordante, ne manque pas toujours de justesse. Parmi ses ouvrages on distingue : *Observations sur l'Histoire de la poésie anglaise de Warton*, 1783; *Bibliographie poétique*, catalogue des poëtes anglais du XIIe au XVIe siècle, avec de courtes notices; *Anthologie anglaise*, 1792-93, 3 vol.; *Chansons écossaises,* 1794, 2 vol. in-8; Son *Traité de l'abstinence de la chair des animaux,* est l'ouvrage d'un cerveau dérangé.

RITTANGELIUS (Jean-Etienne), de Forcheim, au diocèse de Bamberg, de catholique romain était devenu juif, et de juif il se fit luthérien, suivant quelques auteurs. On a de lui des *Notes* sur le livre intitulé *Jezirah* (*voy.* Abraham), où il soutient que la Paraphrase chaldaïque fournit des arguments contre les Juifs et contre les antitrinitaires. Cette proposition fut attaquée par un socinien Guillaume-Henri Vorstius, qui se cacha sous le nom d'*Irenopolita.* Rittangelius se défendit par un traité qu'il intitula *Libra veritatis*, 1698, et qu'il dédia à Jean Casimir, roi de Pologne. Il mourut vers 1652, professeur en langues orientales dans l'académie de Kœnigsberg. Nous avons de lui : un traité *de Veritate religionis christianæ*, Franeker, 1699; des *Lettres*; une *Traduction* allemande des prières que les Juifs font dans leurs synagogues le premier jour de chaque année, et d'autres écrits.

RITTENHOUSE (David), fameux mathématicien et mécanicien, né en 1732 à Germantown dans la Pensylvanie, mort en 1796 dans la 65e année de son âge, succéda à Francklin dans la présidence de la société philosophique américaine; depuis l'indépendance de l'Amérique il exerça la charge de trésorier de l'état. Il a imaginé un planisphère qui représentait les révolutions des corps célestes, plus exactement qu'aucun n'avait fait jusqu'alors. Ses instruments de mathématiques étaient regardés comme supérieurs à tous ceux qu'on apportait de

l'Europe. Il fut chargé d'observer dans la ville de Norton un passage de Vénus, annoncé pour le 3 juin 1769. Il constata aussi le passage de Mercure le 9 novembre suivant, et fut nommé en 1775 l'un des commissaires pour juger la dispute élevée entre la Pensylvanie et la Virginie, à l'occasion de la fixation des limites. Les travaux de ce savant sont insérés dans les *transactions de la société américaine :* son *Eloge* a été publié par Rush, Philadelphie, 1797, in-8.

* RITTER (Jean-Guillaume), physicien, né en 1776 à Samittz en Silésie, d'une famille pauvre, se consacra néanmoins à l'étude avec ardeur, et, malgré son peu de moyens pécuniaires, parvint à se faire recevoir médecin à Iéna; il s'occupa spécialement du *galvanisme* et de l'électricité et mérita par d'ingénieuses expériences l'honneur d'être admis en 1804 à l'académie de Munich. Mais entraîné par son imagination, il dépassa les bornes de la réalité et tomba dans des erreurs qu'il eut probablement fini par reconnaître lui-même, si une mort prématurée, suite de son intempérance, ne l'eut enlevé le 23 janvier 1810, à 34 ans. Outre des *Mémoires* dans les journaux scientifiques d'Allemagne, on lui doit : *Preuve que l'action de la vie est toujours accompagnée de galvanisme*, Weimar, 1798; *Contributions à la connaissance plus particulière du galvanisme*, Iéna, 1801, 2 vol. in-8; *Mémoires physico-chimiques*, Leipsig, 1806, 3 vol. in-8; *Fragments tirés de la succession d'un jeune physicien*, Heidelberg, 1810, 2 vol. in-8; c'est une espèce d'autobiographie où il fait connaitre la manière dont il se jugeait lui-même. — Ritter, Jérémie-Benjamin, né aussi en Silésie, à Hirschberg, en 1762, mort en 1807, fut directeur de la société pharmaceutique de Berlin, et attaché à la manufacture de porcelaine de cette ville. On lui doit : *Sur les nouveaux objets de la chimie*, Breslaw, 1791-1802, 2 cah. in-8; *Eléments de la stœchpométrie*, ou *l'Art de mesurer les éléments chimiques*, Breslaw, 1792-94, 3 vol. in-8. Il a rédigé les tomes 5 et 6, et le *Supplément du Dictionnaire de chimie*, commencé par Bourguet, et coopéré à plusieurs journaux de physique et de chimie.

RITTERSHUYS (Conrad), *Rittershusius*, jurisconsulte de Brunswick, est auteur et éditeur d'un grand nombre d'ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup de critique et d'érudition. Il mourut à Altorf, l'an 1613, où il était professeur en droit. — Son fils, Nicolas Rittershuys, né à Altorf, en 1597, s'appliqua à l'étude de l'histoire des généalogies, des mathématiques, de la littérature grecque et latine, et mourut en 1670, professeur de droit féodal. On a de lui un ouvrage intitulé : *Genealogiæ imperatorum, regum, ducum, comitum*, etc., Tubingen, 1664, 7 tom. in-fol.

RIUPÉROUX (Théodore de), né à Montauban en 1664, d'un avocat du roi de cette ville, porta d'abord le petit collet et obtint un canonicat à Forcalquier. Il quitta ensuite l'état ecclésiastique et obtint une charge de commissaire des guerres. Il mourut à Paris, en 1706, à 42 ans, laissant quatre *Tragédies*, dont les vers sont faciles et coulants, mais sans force et sans chaleur. On a aussi de Riupéroux quelques petites pièces de vers, telles qu'une *Epître*, le *Portrait du sage*, etc., répandues dans différents recueils. Il était secrétaire du marquis de Créqui. Ce seigneur, devant jouer avec le roi, avait conservé 1,000 louis pour cette occasion, qu'il mit en dépôt entre les mains de son secrétaire, afin de n'être point tenté de les dissiper ailleurs. Riupéroux les alla jouer, et les perdit. C'était cependant l'homme qui avait fait le *Portrait du sage*.

* RIVALS (Jean-Pierre), peintre et architecte, né à la Bastide d'Anjou, en 1625, d'une ancienne famille de Toulouse, reçut les premières leçons de dessin d'Ambroise Frédeau, religieux augustin, et se rendit à Rome, où il étudia les bons modèles. De retour à Toulouse, il fut employé à décorer l'hôtel de ville, où l'on a longtemps admiré ses ouvrages; mais ils ont été presque tous détruits par les Vandales de 1793. Il enrichit de ses productions différents cabinets, et c'est sur ses plans que fut construit le beau palais où résidait le grand prieur de Malte. Il est mort en 1706; son fils, dont l'art. suit, La Fage, Marc Arcis, furent ses élèves.

RIVALS (Antoine), peintre né en 1667, à Toulouse, mort dans la même ville, le 7 décembre 1735, à 68 ans, eut son père pour premier maître. Il vint à Paris pour s'y perfectionner et se rendit ensuite à Rome où il remporta le prix de peinture à l'académie de Saint-Luc, ce qui lui valut l'honneur d'être couronné au Capitole. Rappelé à Toulouse, il remplit avec distinction la place de son père. Il avait une touche ferme, vigoureuse; son dessin est correct, ses compositions sont ingénieuses.

RIVARD (Dominique-François), mathématicien, né à Neufchâteau en Lorraine, en 1697, fit ses études à Paris, et y obtint une chaire de philosophie au collége de Beauvais, qu'il quitta en 1749, à la mort de Coffin, principal de ce collége. Rivard mourut en 1778. On voit par ses ouvrages qu'il s'était entièrement dévoué à sa profession; tels sont : *Institutiones philosophicæ*, 1778, 4 vol. in-12; *Eléments de mathématiques*, Paris, 1740, in-4, 5e édit., revue et corrigée, 1753, aussi in-4; *Eléments de géométrie*, in-4; *Traité de la sphère*, in-8; une *Gnomonique*, in-8; *Table des sinus*, in-8; *Trigonométrie rectiligne*, in-8. Ces ouvrages sont écrits avec clarté, quoiqu'un peu diffus.

* RIVAROL (Antoine, comte de), l'un des écrivains les plus spirituels du XVIIIe siècle, naquit en 1753, à Bagnols, en Languedoc, où ses ennemis ont dit que son père était aubergiste. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses études à Avignon, au séminaire de Sainte-Barbe; mais son caractère inquiet, léger et satirique, ne pouvait guère s'accommoder de la vie sérieuse du séminaire. Il fut quelque temps précepteur sous le nom de de Parcieux, qu'un neveu de l'académicien (*voy.* Deparcieux, III, 20) le força bientôt de quitter. La *Lettre* qu'il publia, en 1783, sur les *aérostats*, les *têtes parlantes* (*voy.* Mical), confirma la réputation d'homme d'esprit qu'il s'était faite dans les salons. Sa traduction de l'*Enfer* du Dante parut la même année, et fut accueillie comme une *création*; enfin son *Discours sur l'universalité de la langue française*, couronné en 1784 par l'académie de Berlin, obtint un immense succès. Le roi

de Prusse lui écrivit plusieurs lettres pour le féliciter, et donna l'ordre de le recevoir dans son académie. Rivarol remercia ce prince par une *Epître* qui prouva qu'il n'écrivait pas moins bien en vers qu'en prose. S'abandonnant à son penchant pour la satire, il n'épargnait pas même ses amis. Non content d'avoir fait imprimer dans les journaux plusieurs *Lettres* contre le poème des *Jardins*, de l'abbé Delille, il s'égaya sur le compte de l'auteur dans le *Dialogue du chou et du navet*, qui eut beaucoup de vogue. L'humeur mordante de Rivarol lui avait fait une foule d'ennemis; mais loin de les craindre, il ne semblait occupé que d'en augmenter le nombre par de nouveaux pamphlets, dans lesquels il traite parfois très-légèrement les choses les plus respectables. La révolution vint lui ouvrir les yeux sur les dangers que d'imprudents réformateurs allaient faire courir à la société; il s'en déclara franchement l'adversaire : il en combattit les principes et en montra les terribles conséquences dans le *Journal politique et national*, où, s'élevant à la hauteur de l'historien, tout en retraçant les faits dont il était le témoin, il les jugea comme l'a fait la postérité. Dans le même temps, il concourut avec Peltier (*voy.* ce nom) aux *Actes des apôtres*, l'un des pamphlets les plus virulents du temps, dans lequel il versait à pleines mains le ridicule sur les partisans du nouvel état de choses. Obligé de s'expatrier, il se rendit à Bruxelles, puis à Londres, et enfin, en 1796, à Hambourg, où il fut contraint de se mettre aux gages d'un libraire. Il avait entrepris un *Dictionnaire de la langue française* sur un plan plus vaste que celui de l'académie; mais il n'en a terminé que la préface, qui, publiée en forme de *prospectus*, fait vivement regretter qu'il n'ait pas eu le loisir de composer l'ouvrage. Des tracasseries l'ayant obligé de quitter Hambourg, il se rendit à Berlin, où il fut bien accueilli du prince Henri. Quoiqu'il y vécut dans l'aisance, il ne pouvait s'empêcher de regretter sa patrie. « La vraie terre promise, écrivait-il à un de ses amis, est la terre où » vous êtes; je la vois de loin; je désire y revenir, » et je n'y rentrerai peut-être jamais. » Sa prédiction s'accomplit; il mourut à Berlin le 11 avril 1801, à 47 ans. Les *Œuvres* de Rivarol ont été publiées à Paris en 1808, 5 vol. in-8, précédées d'une *Notice* contre laquelle sa veuve a réclamé. Outre ceux déjà cités : L'*Enfer* du Dante, le *Discours sur l'universalité de la langue française*, etc., ses principaux ouvrages sont : le *petit almanach des grands hommes*, 1788, in-12; recueil d'épigrammes contre les littérateurs de l'époque, dont quelques-uns se vengèrent par des satires très-piquantes, entr'autres Chénier *dont le Dialogue entre l'anonyme et le public*, rappele la manière de Voltaire, dans son meilleur temps; *Discours sur les facultés intellectuelles et morales des hommes*, Hambourg, 1797, in-8, réimprimé sous le titre : *De l'homme et de ses facultés intellectuelles, et des idées premières et fondamentales*, Paris, 1800, in-4; c'est la *Préface* de son dictionnaire dont on a parlé; *Tableau de l'assemblée constituante*, 1798, in-8; c'est le recueil de ses articles dans le *Journal politique et national*; réimprimé dans la *Collection des mémoires sur la révolution*, précédé d'une *Notice* sur l'auteur, par M. Berville. On a publié : *Vie philosophique, politique et littéraire de Rivarol*, 1802, 2 vol. in-12, reproduite en 1808 sous le titre d'*Esprit* de Rivarol.

* RIVAROL (Jean-Etienne-Auguste, vicomte de), neveu du précédent. Sorti de l'école polytechnique en 1806, il entra lieutenant dans le régiment d'Isembourg avec lequel il fit la guerre dans la Calabre, et par ses talents se concilia l'estime de ses chefs. A la restauration, il passa capitaine dans la garde royale, et mourut adjudant-major, le 14 novembre 1825, à 37 ans. Cet officier qui donnait beaucoup d'espérance, a publié : *Notice historique sur la Calabre pendant les dernières révolutions de Naples*, Paris, 1817, in-8; *Discours sur la vie et les ouvrages de Rollin*, 1819, in-8; il a laissé inachevée une *Histoire de St.-Louis*.

** RIVAUD (François), né en 1754 dans le Limousin, fit un congé dans un régiment de cavalerie et revint dans sa province. Au commencement de la révolution, il s'en montra zélé partisan; mais nommé en 1792 député de la Haute-Vienne à la convention, il se réunit au parti modéré, et dans le procès du roi vota pour l'appel au peuple et la détention jusqu'à la paix. Compris dans les proscriptions qui suivirent le 31 mai 1793, il fut un des 73 que la montagne exclut de l'assemblée, et qui n'y rentrèrent qu'après la chute de Robespierre. Il passa par le sort au conseil des cinq-cents, en sortit deux ans après, et fut réélu en 1798 au conseil des anciens; mais il donna sa démission et fut envoyé par le directoire, commissaire civil en Italie, où ses opérations excitèrent de vives réclamations. Dénoncé à plusieurs reprises comme concussionnaire, toutes ces récriminations furent sans résultat et tombèrent dans l'oubli. Après le 18 brumaire, il entra dans la gendarmerie comme chef d'escadron à Limoges, et quelques années après passa colonel à Turin. Admis à la retraite, il vint habiter le département de la Creuse, et mourut à Guéret au mois de novembre 1837. Il a publié un écrit devenu rare, et dont aucun bibliographe ne fait mention, intitulé : *Les conspirateurs démasqués, ou cause de l'arrestation de plusieurs députés de la convention nationale*, Paris, 1795, in-8.

RIVAULT (David), sieur de Flurance, né à Laval en 1571, fut élevé auprès de Guy, comte de Laval. Après avoir voyagé en Italie, il accompagna en Hongrie le comte de Laval qui fut tué par les Turcs. Il revint en France, fut nommé gentilhomme du roi, sous-précepteur, puis précepteur de Louis XIII, et mourut à Tours en 1616, à 45 ans. Malherbe et plusieurs autres écrivains célèbres ont parlé de Rivault avec estime, et cela n'est pas étonnant, il était bien à la cour. Il nous reste de lui quelques ouvrages, qui ne justifient que faiblement leurs éloges. Les principaux sont : des *Eléments d'artillerie*, 1608, in-8, qui sont rares et assez curieux; *les Etats, esquels il est discouru du prince, du noble et du tiers-état, conformément à notre temps*, 1596, in-12; une *Edition* d'Archimède, in-4; *L'art d'embellir, tiré du sens de ce sacré paradoxe* : La sagesse de la personne embellit sa face (*Sapientia hominis lucet in vultu ejus, et potentissimus faciem illius com-*

mutabit, Eccles. 8); *étendu à toutes sortes de beautés, et ès moyens de faire que le corps retire en effet son embellissement des belles qualités de l'âme*, 1608, in-12. Cet art n'est pas une chimère, il est même le fondement vrai de la science physiognostique. « On croit, dit un philosophe (J.-J. Rousseau), que » la physionomie n'est qu'un simple développe- » ment des traits déjà marqués par la nature. » Pour moi, je penserais qu'outre ce développe- » ment, les traits du visage d'un homme viennent » insensiblement se former et prendre de la physio- » nomie, par l'impression fréquente et habituelle » de certaines affections de l'âme. Ces affections se » marquent sur le visage, rien n'est plus certain; » et quand elles tournent en habitude, elles y doi- » vent laisser des impressions durables. » L'auteur des *Etudes de la nature* appuie ces observations et les porte même beaucoup plus loin, sans qu'on puisse dire que l'expérience lui soit contraire. Après avoir parlé de la variété extrême et de la configuration très-bigarrée des physionomies, il ajoute : « Au reste, ceux qui ont été défigurés par » les atteintes vicieuses de nos éducations et de nos » habitudes, peuvent réformer leurs traits : et je » dis ceci surtout pour nos femmes qui, pour en » venir à bout, mettent du blanc et du rouge, et se » font des physionomies de poupées, sans caractère. » Au fond, elles ont raison; car il vaut mieux le » cacher que de montrer celui des passions cruelles » qui souvent les dévorent. Elles ont un moyen sûr » de devenir des beautés d'une expression touchante. » C'est d'être intérieurement bonnes, douces, com- » patissantes, sensibles, bienfaisantes et pieuses. » Ces affections d'une âme vertueuse imprimeront » dans leurs traits des caractères célestes, qui seront » beaux jusque dans leur extrême vieillesse. » *Voy.* RICHTER.

RIVAZ (Pierre-Joseph de), né à Saint-Gingoulph dans le Valais, en 1711, eut un goût et un talent décidé pour la mécanique. On lui doit plusieurs inventions utiles dans l'horlogerie, l'hydraulique, etc. Il discuta aussi avec sagacité quelques points d'histoire, entre autres le *Martyre de la légion thébéenne*, sur lequel il donna des *Eclaircissements*, Paris, 1779, in-8. (*Voy.* MAURICE, saint) On a encore de lui l'*Antiquité de la maison de Savoie*. Il mourut à Moutiers en 1772.

* RIVE (Jean-Joseph), savant bibliographe, né en 1730, à Apt, en Provence, fils d'un orfèvre, embrassa l'état ecclésiastique et professa la philosophie au collége de Saint-Charles d'Avignon. Pourvu ensuite de la cure de Mollèges, près d'Arles, il la résigna en 1767, et vint à Paris, où, placé par le duc de la Vallière, à la tête de sa riche bibliothèque, il l'augmenta d'un grand nombre de livres rares et précieux. Il avait des connaissances très-étendues, mais encore plus d'orgueil; et son caractère irascible et contrariant, le brouilla avec tous les savants qui s'occupaient comme lui de bibliographie, et qu'il stigmatisait d'épithètes injurieuses. A la mort de M. de La Vallière, son héritière, Mad. la duchesse de Châtillon chargea Debure et Vanpraet (*voy.* ces noms), de dresser le *catalogue* des livres rares de la bibliothèque, (*voy.* VALLIÈRE). Cette préférence blessa Rive qui s'en vengea par d'amères critiques contre ces deux savants; mais dont heureusement l'exagération empêcha l'effet. Le marquis de Méjanes ayant légué aux états de Provence une bibliothèque considérable, M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, proposa à Rive, au nom de ses compatriotes les Provençaux, d'être leur bibliothécaire. Rive accepta cette place; ses prétentions exorbitantes donnèrent lieu à d'interminables disputes, que sa présence à Aix, où il s'était transporté, rendait encore plus difficiles à terminer. Sur ces entrefaites, la révolution éclata; et, quoiqu'intérieurement il n'en approuvât peut-être pas les maximes, il se montra un des plus ardents démagogues. Il se déchaîna contre l'archevêque, qu'il appelait le *mitrophore* Boisgelin, compromit plusieurs citoyens estimables, poursuivit l'avocat Pascalis, dont on l'accuse même d'avoir causé la mort, et l'on ne sait où il se serait arrêté, si une attaque d'apoplexie ne l'eût conduit au tombeau, à Marseille, en 1792, à 62 ans. On a de Rive un assez grand nombre d'ouvrages projetés ou commencés. Parmi ceux qu'il a finis les principaux sont : *Eclaircissement sur les cartes à jouer*, Paris, 1780, in-12; il en attribue l'invention aux Espagnols; Dupuy a combattu cette opinion dans le *Journal des Savants*, août, 1780; *La Chasse aux bibliographes et antiquaires mal avisés*, Londres (Aix), 1789, 2 vol. in-8, ouvrage plein de recherches curieuses; mais aussi d'injures contre des hommes estimables, dont quelques-uns lui étaient supérieurs même comme érudits; *Chronique littéraire des ouvrages imprimés et manuscrits de l'abbé Rive*, 1791, in-8.

RIVE (La). *Voy.* LARIVE.

RIVERY (Claude-François-Félix BOULANGER de). *Voy.* BOULANGER.

RIVET (André), ministre calviniste, né à Saint-Maixent en Poitou, l'an 1572, s'acquit une grande réputation dans le parti des calvinistes, fut chargé de leurs affaires les plus importantes, et présida à plusieurs de leurs synodes. Il devint professeur de théologie dans l'université de Leyde, et mourut à Bréda en 1651, à 78 ans. On a de lui un traité intitulé : *Criticus sacer*, Dordrecht, 1619, in-8; *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture; *Instruction chrétienne touchant les spectacles publics, les comédies et tragédies, ou est décidée la question s'ils doivent être permis par les magistrats*, etc., La Haye, 1639, in-12, livre curieux et rare; divers *Traités de controverse*, et d'autres ouvrages, recueillis en 3 vol. in-fol. — Son frère, Guillaume RIVET, fut comme lui ministre en France. Il est auteur d'un *Traité de la justification*, et d'un autre *de la liberté ecclésiastique contre l'autorité du pape*, Genève, 1625, in-8 : livres qui n'ont eu cours que chez les protestants.

RIVET de la GRANGE (dom Antoine), de la même famille que les précédents, mais d'une branche catholique, naquit à Confolens, petite ville du Poitou, en 1683. Il prit l'habit de bénédictin à Marmoutier en 1704, et y fit ses vœux en 1705. Ses supérieurs l'appelèrent à Paris l'année suivante, pour travailler avec quelques autres religieux à l'*Histoire des hommes illustres de Saint-Be-*

nolt. Il ramassa une grande quantité de matériaux relatifs à cet objet ; mais cette entreprise échoua. Il se livra entièrement à l'*Histoire littéraire de la France*, dont il avait déjà conçu le dessein, et qui l'a occupé toute sa vie. Il s'associa dans ce travail trois de ses confrères, dom Joseph Duclou, dom Maurice Poncet et dom Jean Colomb. La tranquillité de sa vie fut troublée par son attachement à la mémoire et à la cause d'Arnault et de Quesnel. Il fit imprimer, en 1723, à Amsterdam, in-4, *le Nécrologe de Port-Royal-des-Champs*. La publication de cet ouvrage, jointe à la vivacité de son opposition à la bulle *Unigenitus*, dont il avait appelé, indisposa ses supérieurs. On l'obligea de se retirer dans l'abbaye de Saint-Vincent du Mans. Il y travailla pendant plus de 30 ans à l'*Histoire littéraire de la France*. Il en fit paraître en 1733, le 1er vol. in-4, et il finissait le 9e qui renferme les premières années du XIIe siècle, lorsqu'il mourut en 1749, à 66 ans. Dom Taillandier, son confrère, qui revit ce volume, l'a fait précéder de l'*Eloge* de Dom Rivet. Les tomes X et XI de l'*Histoire littéraire de la France* sont dus à Dom Clémencet, et le XIIe à Dom Clément (*voy.* ces noms). Ce grand ouvrage, interrompu par la révolution, a été repris en 1814 par une commission de l'institut, et se compose aujourd'hui de XXI volumes dont le dernier a paru en 1847 et termine le XIIIe siècle. On souhaiterait que les auteurs eussent mis plus d'élégance, plus de correction et plus de légèreté dans le style; qu'ils se fussent moins appesantis sur les écrivains inconnus, et qu'ils eussent rendu plus de justice à ceux qui, sur certaines matières, ne pensaient pas comme eux (1).

RIVET. *Voy.* PAPILLON.

RIVIÈRE (Lazare), professeur de médecine dans l'université de Montpellier, sa patrie, obtint cette place en 1622, et mourut vers 1655, âgé de 66 ans. Nous avons de lui : une Pratique de médecine (*Praxis medica*), Lyon, 1657, in-fol., souvent consultée. Il suit Sennert pas à pas, et souvent il en transcrit des pages entières sans le citer; mais ce qu'il écrit de lui-même prouve qu'il pouvait se passer de secours étrangers; *Observationes medicæ et curationes insignes*, Paris, 1646, in-4.

RIVIÈRE (Henri-François de la), fils d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, naquit à Paris, et prit le parti des armes. Il se trouva en 1664, au siége de Gigeri en Barbarie, avec le duc de Beaufort, dont il était aide-de-camp. Après s'être distingué en plusieurs occasions, il se retira dans une terre qu'il avait auprès de celle qu'habitait le comte de Bussy-Rabutin. Ce comte avait avec lui Françoise-Louise de Rabutin, sa fille, veuve du marquis de Coligni-Langeac. La Rivière sut lui plaire, et l'épousa à l'insu de son père en 1681. Le comte, devenu furieux à cette nouvelle, songea à faire rompre le mariage, et engagea sa fille à se déclarer elle-même contre son époux. Malgré l'arrêt en faveur de La Rivière, la marquise de Rabutin ne voulut pas habiter avec lui. La Rivière tâcha de la ramener ; mais n'ayant pu y réussir, il se retira à l'institution de l'oratoire à Paris, où il mena une vie exemplaire et édifiante, et où il mourut en 1734, à 94 ans. Ses principaux ouvrages sont: des *Lettres*, publiées par Michault, Paris, 1752, 2 vol. in-12, avec un *Abrégé de la vie* de l'auteur, et la *Relation de son procès*. Ces lettres sont écrites avec la légèreté et la délicatesse d'un homme qui a fréquenté le grand monde ; mais on y sent aussi le bel esprit précieux et maniéré, et l'on n'y apprend presque rien ; *Vie du chevalier Reynel*, 1706, in-12; *Vie de M. de Courville*, 1719, in-12.

RIVIÈRE (Mathias PONCET de la). *Voy.* PONCET.

* RIVIÈRE (Mercier de la), économiste, né vers 1720 d'une famille de finance, acquit en 1747 la charge de conseiller au parlement de Paris, et fut nommé peu après intendant de la Martinique. A son retour, il embrassa avec ardeur les opinions de Quesnay, et fut un des rédateurs du *Journal d'agriculture*. Témoin des malheurs de la révolution qu'il avait prédite, en indiquant les moyens qu'il croyait propres à la prévenir, il eut le bonheur d'échapper aux proscriptions, et mourut vers 1794. On a de lui : *L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, Paris, 1767, in-4, ou 2 vol. in-12. C'est l'exposé des principes des économistes; *L'intérêt général de l'état*, ou *la Liberté du commerce des blés, démontrée conforme au droit naturel, etc.*, 1770, in-12; *De l'instruction publique*, Paris, 1775, in-8; *Lettres sur les économistes*, in-12, sans date (1787), in-8. C'est une apologie de leurs principes ; *Lettre à MM. les députés composant le comité des finances dans l'assemblée nationale*, 1789, in-8; il y adopte le système de Necker; *Essai sur les maximes et les lois fondamentales de la monarchie française*, ou *Canevas d'un code constitutionnel*, 1789, in-8 ; *Palladium de la constitution politique*, ou *Régénération morale de la France*, 1790, in-8; *L'heureuse nation* ou *Relation du gouvernement des Féliciens, peuple souverainement libre et heureux sous l'empire absolu des lois*, 1792, 2 vol. in-8. Ces deux derniers ouvrages ainsi que la *lettre à MM. les députés* ont été quelquefois attribués par erreur à Henri de la Rivière (*voy.* ce nom, V, 141).

* RIVIÈRE (Charles-François de RIFFARDEAU, marquis puis duc de), né à La Ferté-sur-Cher en 1765, entra fort jeune dans les Gardes-Françaises. Il alla rejoindre le comte d'Artois à Turin, devint son premier aide-de-camp, suivit ce prince dans tous ses voyages, et fut chargé par lui de plusieurs missions délicates, dans la Bretagne et la Vendée. Arrêté en 1795, et conduit au château de Nantes, il parvint à s'évader. Il fut arrêté de nouveau en 1804 à Paris, avec Georges et Pichegru, et condamné à mort le 10 juin ; mais, sur les instances de l'impératrice Joséphine, sa peine fut commuée, et après une détention de 4 ans au fort de Joux il fut déporté. Rentré en France en 1814, il fut nommé maréchal de-camp et ambassadeur à Constantinople; et il se rendait à sa destination lorsqu'il apprit le débarquement de Napoléon. Alors il se plaça sous les ordres du duc d'Angoulême et tenta, mais sans succès, d'insurger la population, et fut obligé de s'embarquer avec ce prince pour l'Es-

(1) Cette réflexion critique de Feller ne peut s'appliquer qu'aux volumes publiés par les Bénédictins, les seuls dont il ait eu connaissance.

pagne, d'où il revint à Marseille après la nouvelle du désastre de Waterloo. Créé pair de France, et envoyé presqu'aussitôt commander en Corse où il courut les plus grands dangers : son intrépidité désarma les rebelles, et son esprit conciliateur acheva de les soumettre. Remplacé dans son commandement en 1816, il partit pour son ambassade de Constantinople. Le commerce de Marseille se plaignit qu'il eût souscrit un tarif qui lésait les intérêts des négociants français ; il fut mandé à Paris, mais il n'eut pas besoin de se justifier, et retourna à Constantinople d'où il fut rappelé en 1820. Quelque temps après il fut nommé capitaine des gardes de Monsieur, emploi qui fut changé à l'avénement de ce prince au trône, en celui de capitaine des gardes du corps du roi. Il avait été créé duc et nommé gouverneur du duc de Bordeaux, lorsqu'il mourut à Paris le 20 avril 1828, laissant la réputation d'un homme vertueux. Les *Mémoires posthumes touchant la vie et la mort de G.-F. duc de Rivière,* Paris, 1829, in-8, sont attribués à M. de Naylies, officier supérieur des gardes du corps. M. le comte de Marcellus a donné une *Notice sur le duc de Rivière*, dans l'*Ami de la religion* du 30 avril 1828, tome 55, p. 366.

RIVIÈRE (l'abbé de LA). *Voy.* BARBIER (Louis).

RIVIÈRE (la). *Voy.* BAILLI, I, 396.

RIVINUS (André), dont le vrai nom était *Bachmann*, né à Hall en Saxe, en 1600, fut médecin, professeur de poésie et de physiologie à Leipsig, et mourut le 4 avril 1656. Il s'est fait une réputation par ses *Remarques* sur les anciens poètes chrétiens, par des *Dissertations* sur diverses matières de littérature, et sur l'origine de l'imprimerie; et par des *Editions* de quelques auteurs anciens, qu'il a accompagnées de notes. Son *Commentaire* sur le *Pervigilium Veneris*, qu'on trouve dans l'édition de la Haye, 1712, in-8, ne fait pas l'éloge de ses mœurs. On a encore de lui : *Veterum bonorum scriptorum de medicina collectanea*, 1654, in-8; *Mysteria medico-physica*, 1681, in-12.

RIVINUS (Augustus-Quirinus), fils du précédent, né à Leipsig, professeur de médecine et de botanique en 1652, mourut en 1723 dans sa patrie, avec la réputation d'un médecin habile et d'un botaniste distingué. On lui doit la découverte d'un conduit salivaire, ainsi que l'invention d'une nouvelle méthode botanique. On a de lui : *Introductio ad rem herbariam*, Leipsig, 1690-99, 3 parties, in-fol. avec fig.; ouvrage estimé dont les exemplaires sont peu communs; il est ainsi divisé : *Ordo plantarum quæ sunt flori irregulari monopetalo*, 1690.... *Tetrapetalo*, 1691....; *Pentapetalo*, 1699; les figures rendent fidèlement les plantes : c'est dommage qu'il se soit borné à en faire graver les sommets; *Censura medicamentorum officinalium*, 1701, in-4 : c'est une critique des boutiques des apothicaires qui sont toujours surchargées de drogues inutiles; *Dissertationes medicæ*, 1710, in-4; c'est le recueil de ses thèses; *Manuductio ad chimiam pharmaceuticam*, Nuremberg, 1718, in-8; *Notitia morborum.*

RIVIUS (Jean), luthérien allemand, natif d'Altdorf, fut conseiller de Georges, duc de Saxe, puis précepteur d'Auguste qui fut dans la suite électeur. Il mourut étant recteur du collége de Meissen, en 1553, à 53 ans. On a de lui des ouvrages de controverse, et un traité de morale sous ce titre : *De stultitia mortalium in procrastina correctione vitæ*, Bâle, 1547, in-8, plein de réflexions judicieuses, mais communes. — Il ne faut pas le confondre avec RIVIUS, médecin allemand, dont on a une *Introduction aux sciences nécessaires à un architecte*, Nuremberg, 1547; une *Traduction* de Vitruve, avec des *Commentaires,* Nuremberg, 1548, et plusieurs ouvrages de médecine.

RIVIUS (Jean), religieux augustin, né à Louvain en 1599, fils de l'imprimeur Gérard Rivius, fut prieur et provincial dans son ordre, et mourut à Ratisbonne le 1er novembre 1665. On a de lui : une *Vie de saint Augustin*, qui a beaucoup servi à Tillemont. Rivius l'a puisée dans les écrits de ce Père et dans les auteurs contemporains. On le blâme cependant de ce qu'il a osé traiter (p. 519) de semi-pélagiens les théologiens qui admettent en Dieu, depuis la chute d'Adam, un décret de donner à tout homme des secours suffisants pour faire son salut. L'*Index,* d'accord avec la raison et la bonne théologie, désigne cette assertion comme devant être retranchée. On doute aussi très-fort qu'il ait réussi à prouver que saint Augustin savait le grec et l'hébreu. Les ouvrages de ce saint docteur déposent contre cette assertion ; on y voit qu'il n'avait qu'une connaissance médiocre du grec et aucune de l'hébreu; *Rerum Francicarum decades quatuor, imperii Belgarum exordium*, *progressus ad annum* 1500, Louvain, 1651, in-4. Il n'y flatte point les Français; *Poemata*, Anvers, 1629; *Diarium obsidionis lovaniensis*, *anno* 1635, Louvain, 1635, in-4, etc.

RIVO (Raoul), ou DU RUISSEAU, né à Brée, petite ville de la principauté de Liége, dans le XIIIe siècle, alla étudier les langues savantes à Rome. Sa science et ses vertus l'élevèrent à la dignité de doyen de l'église collégiale de Tongres. Il fonda le monastère de Corsendonc, et donna aux religieux de cette maison une règle conforme aux anciens canons. Il mourut l'an 1403. On a de lui : *Traité de l'observation des canons*, Cologne, 1568, Rome, 1590, dans la Bibliothèque des Pères, tome 6e, édition de Paris, et t. 14e, édition de Cologne; *Histoire des évêques de Liége*, depuis l'an 1347, jusqu'à l'an 1389, dans la collection de Chapeauville; *Calendrier ecclésiastique*, Louvain, 1568; *Martyrologe* en vers.

* RIVOIRE (Antoine), savant jésuite, membre de l'académie de Lyon, où il était né le 13 mars 1709, remplit dans son ordre les chaires de physique et d'histoire naturelle, et a laissé les ouvrages suivants : *Traité des aimants artificiels*, 1752, in-12; *Nouveaux principes de la perspective linéaire*, traduits de l'anglais, 1757, in-8; *Histoire métallique de l'Europe*, ou *Catalogue des médailles modernes du cabinet de M. Poulhariez*, 1767, in-8; *Vie de saint Castor*, évêque d'Apt, 1768, in-12. Après la suppression de la compagnie, il continua d'habiter Lyon, où il mourut vers 1789. M. Jars prononça son *Eloge* à l'académie de cette ville.

RIZZIO ou RICCIO (David), né à Turin en Piémont, vers 1520, était fils d'un joueur d'instruments, qui lui apprit la musique, et lui donna une



éducation au-dessus de son état. Il plut au comte de Moretto, nommé ambassadeur de Savoie en Ecosse, qui le mena avec lui. Marie Stuart régnait alors dans ce royaume. Moretto le lui présenta comme un excellent musicien, et la reine fut charmée de son jeu et de son chant. Rizzio avait reçu une bonne éducation. Il servit Marie Stuart par ses talents, qui ne se bornaient pas à celui de la musique; il entendait les affaires, et les conduisait avec beaucoup de prudence. Elle l'employa dans les négociations les plus importantes. Henri Stuart-Darnlei, ayant épousé Marie Stuart sa cousine, voulut se faire déclarer roi, comme mari de la reine. Cette princesse, éclairée par les bons avis de Rizzio, vit bien qu'on voulait lui enlever l'autorité, et que son mari, homme violent et ambitieux, étant déclaré roi, ne lui laisserait que le nom de reine; elle s'opposa à cette prétention. Darnlei, irrité contre Rizzio, résolut de s'en défaire. Il communiqua son dessein à quelques-uns de ses amis, alléguant des prétextes injurieux à la reine, que l'âge et la figure de Rizzio mettaient hors de tout soupçon. Quelques jours après, la reine étant à souper dans son cabinet, n'avait auprès d'elle que la comtesse d'Argille et Rizzio, qui lui parlait de quelque affaire; le duc de Rothsai y entra avec Retwein, armé, et suivi de cinq personnes. Rizzio reçut plusieurs coups d'épée devant Marie elle-même, et ayant été entraîné par les conjurés dans la chambre voisine, y fut tué, en 1566. La reine vengea cette mort sur quelques-uns des assassins, qui furent exécutés publiquement.

* RJEVOUSKI (le comte Adam), historien polonais, né en 1760, à Néwige, ville du gouvernement de Minsk, se fit remarquer aux diètes de 1782, 1784 et 1786, autant par la sagesse de ses vues que par son éloquence. Nommé, en 1788, ambassadeur près du roi de Danemarck, il entra deux ans plus tard, au sénat de Pologne, puis, en 1817, au sénat de Russie. Il mourut près de Lipovetz, le 24 janvier 1825, laissant un grand nombre d'ouvrages inédits, parmi lesquels on distingue : *Mémoires sur le règne de Stanislas-Auguste*, précieux, parce que l'auteur était par sa position à même de connaître les causes des révolutions qui ont agité son pays. *Réfutation des erreurs de Dumouriez*, sur la conférence de Bar; des *Remarques sur les lois de Pologne*; des *Dialogues des morts*; des *Géorgiques polonaises*; et des traductions en vers des *Elégies* de Tibulle, du *Polyeucte* de Corneille et de la *Mort de César* de Voltaire, etc.

ROA (Martin de), jésuite, né à Cordoue vers 1563, embrassa, dès l'âge de 15 ans, la règle de Saint-Ignace, professa successivement la rhétorique et les saintes Ecritures au collége de sa ville natale, et remplit avec distinction les principaux emplois de son ordre. Il fut recteur de différents colléges, provincial à Séville, et procureur-général à Rome. De retour en Espagne, il se démit de tous ses emplois, et ne s'occupa plus que de l'étude de l'histoire et des antiquités. Il mourut à Montillo le 5 avril 1637, à 74 ans. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque de la société*. Les principaux sont : *Singularum locorum et rerum S. Scripturæ libri VI, in duas partes distincti : item, de die natali sacro et profano, liber unus*, Lyon, 1667, in-8, édition recherchée; *De accentu et rectâ in græcis, latinis, barbaris pronunciatione*; *De Cordubæ principatu, et de auctoritate et antiquitate sanctorum martyrum cordubensium, ac de cordubensi breviario*, Lyon, 1617, in-4, traduit par l'auteur en espagnol. *Santos Honorio, Eutichio, Estevan, patronos de Xerès de la Frontera, nombre, sitio, antiguedad de ciudad, valor de ciudadanos*, Séville, 1617, in-4; *Dei estado, etc.*, ou *De l'état des âmes du purgatoire, d'après le livre des Machabées*, ibid., 1624, trad. en latin et en italien: ouvrage plus singulier qu'utile; il y avance plusieurs choses qu'il eût mieux valu laisser dans les secrets de Dieu. *Malaga, su fondacion, su antiguedad*, Malaga, 1627, in-4; *Historia de la muy antigua y noble ciudad de Ecija*, Séville, 1629, in-4.

ROALDES (François), d'une noble famille de la petite ville de Marcillac en Rouergue, professa le droit avec une grande réputation à Cahors et à Valence, devint ensuite professeur en droit à Toulouse, où il mourut en 1589, à 70 ans. On a de Roaldes : *Annotationes in notitiam utramque, tum Orientis tum Occidentis*; un *Discours des choses mémorables de la ville de Cahors.*

ROBBE (Jacques), ingénieur et géographe du roi de France, né à Soissons en 1645, fut maire perpétuel de Saint-Denis en France, avocat au parlement de Paris, et mourut à Soissons en 1721. C'était un homme d'un esprit cultivé, et savant dans les langues. On a de lui : *Méthode pour apprendre facilement la géographie*, 1678, en 2 vol. in-12, réimprimée plusieurs fois; assez bon ouvrage; il y a des jugements vrais et impartiaux sur les caractères des peuples, et autres objets sur lesquels l'esprit national égare souvent les géographes comme les historiens. On y trouve cette assertion aussi exactement vraie qu'honorable aux habitants de la Belgique : « C'est assurément l'endroit de toute l'Europe où la religion catholique soit professée avec » plus de pureté et de sincérité : » observation que l'événement confirma en 1792, par l'invincible résistance que ces peuples opposèrent à l'impiété des démocrates français, devenus les maîtres de leur pays; préservant ainsi par leur exemple, par une conduite ferme et conséquente, l'Europe d'une subversion qui eût pu devenir générale. *Emblèmes sur la paix*, présentés au roi le 29 mars 1679. L'allégorie de cet emblème est ingénieuse.

* ROBBE (Jacques), prêtre du diocèse d'Amiens, docteur et professeur en théologie de la maison et société de Sorbonne, et grand-maître du collége Mazarin, né en 1678, mort en 1742, à 64 ans, a laissé plusieurs ouvrages qui ont été publiés par les soins de MM. Lebel, ses neveux, l'un docteur en théologie, de la maison de Sorbonne, chanoine de Sainte-Oportune; l'autre, ancien recteur de l'université, mort le 19 octobre 1780, à 63 ans. Ce sont : *Tractatus de mysterio Verbi incarnati*, Paris, 1762, in-8; *De augustissimo Eucharistiæ sacramento*, Neufchâteau, 1772, in-8; *De gratia Dei*, 1780-81, 2 vol. in-8; *Dissertation* sur la manière dont on doit prononcer le canon et quelques autres parties de la messe, Neufchâteau, 1770, in-12. L'objet de cette dissertation pleine de recherches est de prouver que

le rit de la prononciation secrète du canon et de quelques autres parties de la messe a été universellement et continûment observé dans l'église grecque et latine, depuis les premiers siècles jusqu'à notre temps; et qu'un prêtre ne peut pas, sans pécher, prononcer à haute voix les parties de la messe où le concile prescrit une prononciation secrète.

* ROBBÉ DE BEAUVESET (Pierre-Honoré), poète satirique et licencieux, né à Vendôme en 1714, d'un marchand gantier, fit de bonnes études chez les oratoriens de sa ville natale, et se livra dès sa jeunesse à son goût pour la satire. Des vers contre le marquis de Rochambeau, gouverneur de la province, lui attirèrent quelques coups de bâtons : d'autres inconséquences l'obligèrent de quitter son pays; il vint à Paris, où il eut des démêlés avec Piron, au sujet d'un trait piquant que celui-ci lança contre Robbé dans la préface de sa *Métromanie*. La muse caustique de Robbé n'épargna pas Louis XV; mais il eut le temps de remplacer sa satire par une apologie: ce qui fit croire à ce prince qu'on avait calomnié le poète. Au lieu de le faire mettre à la Bastille, il lui donna une pension. On dit qu'il se jeta dans le *jansénisme*, et même dans les *convulsionnaires*, contre lesquels il fit néanmoins quelques épigrammes. On dit encore qu'il se repentit de sa mauvaise conduite; cependant il récitait ses vers devant madame du Barry, qui le protégeait. La duchesse d'Olonne, que ses vers avaient également amusée, lui laissa un legs de 15,000 francs. Robbé, méprisé de tous les honnêtes gens, mourut à Saint-Germain en 1794, à 80 ans. Parmi ses ouvrages, écrits d'un style dur et barbare, les seuls que l'on puisse citer sont : *Epître du sieur Rabot, maître d'école de Fontenoi* (sur cette bataille), 1745, in-8; *Satire sur le goût*, 1752, in-8; *Mon Odyssée*, ou *Journal de mon retour en Saintonge*, poème en quatre chants, 1767, in-12; *Satire au comte de...* (Bissy), 1766, où il se déchaîne contre Piron, Palissot, Voltaire, Sabattier, etc.

* ROBELOT (Denis), né en 1765, à Dijon, venait d'être pourvu d'un canonicat à la cathédrale de cette ville, quand la révolution éclata. Ayant refusé de prêter le serment exigé des prêtres, il fut obligé d'émigrer, et se réfugia en Westphalie, où il passa plusieurs années. Rentré en France sous le consulat, il fit quelques éducations particulières, et mourut à Saint-Dizier le 2 février 1825. On a de lui : *De l'influence de la réformation de Luther sur la croyance religieuse, la politique et le progrès des lumières*, Lyon, 1822, in-8; *De l'autorité qui, prévenant les écarts de l'indépendance dans la société religieuse, civile et domestique, devient le premier de nos intérêts et le plus indispensable des besoins sociaux*, ibid., 1824, in-8.

* ROBERJOT (Claude), conventionnel, né à Mâcon en 1753, était curé de sa ville natale, où il se montrait l'ami des pauvres et le consolateur des malheureux; mais aussitôt que la révolution eut éclaté, il en adopta les principes avec chaleur, puis quitta l'habit ecclésiastique, et finit par se marier. Nommé président de l'administration du département de Saône-et-Loire, il en fut élu député suppléant à la Convention, où il ne prit séance qu'après la mort du roi. Envoyé en mission à l'armée de Sambre-et-Meuse, il veilla à ses besoins et réchauffa son zèle; après la conquête de la Belgique, il y organisa les autorités publiques, rappela dans leurs domiciles les manufacturiers fugitifs, et chercha à y ranimer le travail par la confiance. A son retour, il fit plusieurs rapports sur la nécessité de reculer les frontières de la France jusqu'au Rhin, ce qui le fit considérer comme diplomate. Après la session, il passa au conseil des cinq-cents, d'où il sortit le 20 mai 1797. Il fut alors nommé ministre plénipotentiaire à Hambourg, où il rédigea, sur les établissements de charité de cette ville, un *Rapport* qui fut imprimé. On l'envoya au ministre plénipotentiaire auprès de la république batave, enfin au congrès de Rastadt, et fut assassiné avec Bonnier et Jean Debry, le 28 avril 1799. (*Voy.* BONNIER, II, 107.) On a de Roberjot des *Lettres* sur l'agriculture et l'industrie des Pays-Bas, dans le *Conservateur* de François de Neufchateau.

ROBERT (saint), premier abbé de la Chaise-Dieu, dans le diocèse de Clermont, était fils de Géraud, descendant de saint Géraud, baron d'Aurillac. Ayant fait un voyage à Rome, dans des vues de religion et de piété, il se retira avec deux compagnons dans une solitude où il releva les ruines d'une église, et fonda un monastère avec l'approbation de l'évêque et du pape Léon IX. En peu de temps il fut chef de plus de 300 religieux d'une ferveur extrême, qu'il gouverna avec la prudence des saints, et mourut le 24 avril 1067 ou 1068. — Il ne faut pas le confondre avec saint ROBERT, abbé de Molesme, de l'ordre de Citeaux, mort en 1108 ou 1110, qui fut canonisé par le pape Honorius III.

ROBERT, deuxième fils de Richard III, duc de Normandie, eut en apanage, l'an 989, le comté d'Evreux. Promu en même temps à l'archevêché de Rouen, dans cet âge où les passions ont plus d'empire, il se livra sans retenue à la dissolution. Il ne rougit pas d'épouser, en sa qualité de comte, une femme nommée Herlève, dont il eut trois fils. Ce fut lui qui baptisa, en 1004, Olaüs, roi de Norwége, appelé au secours du duc Richard II, contre la France. Ce comte-archevêque, dans sa vieillesse, revint de ses égarements et mourut en bon pasteur l'an 1037. Sa postérité conserva le comté d'Evreux jusqu'à Amaury V, qui le céda, en 1200, à Philippe-Auguste. Le roi Philippe III, dit le Hardi, le donna à son fils puîné Louis, mort en 1319. Celui-ci fut père de Philippe, qui devint roi de Navarre par sa femme Jeanne, fille de Louis X, et mourut en 1343. De leur union sortit Charles II, roi de Navarre, dont le fils, Charles III, mourut sans postérité masculine en 1425. L'an 1404, il avait cédé ce comté au roi de France, Charles VI. Il servit d'apanage à François, duc d'Alençon, fils de Henri II, en 1569. Mais ce prince étant mort sans enfants, en 1584, le comté d'Evreux fut réuni à la couronne. Enfin, il a été donné à la maison de Bouillon en échange de Sedan. *Voy.* l'*Histoire généalogique de France*, par le père Anselme, et l'*Abrégé chronologique des grands fiefs*, in-8.

ROBERT, roi de France, surnommé *le Sage* et *le Dévot*, parvint à la couronne en 996, après la

mort de Hugues Capet son père. Il fut sacré à Orléans, où il était né, puis à Reims, après l'emprisonnement de Charles de Lorraine. Il avait épousé Berthe, sa cousine, veuve d'Eudes Ier, comte de Blois; Grégoire V déclara nul ce mariage, et excommunia le monarque. Si nous en croyons le cardinal Pierre Damien, cet anathème fit en France tant d'effet, que tous les courtisans du roi et ses propres domestiques se séparèrent de lui. Il ne lui en resta que deux qui, pleins d'horreur pour tout ce qu'il avait touché, passaient par le feu jusqu'aux plats où il avait mangé, et jusqu'aux vases où il avait bu. Le même cardinal rapporte qu'en punition de cet inceste, la reine accoucha d'un monstre qui avait la tête et le cou d'un canard. (Des auteurs rapportent que la reine étant accouchée d'un enfant mort, on répandit le bruit qu'elle avait mis un monstre au monde.) On ajoute que Robert fut si frappé de cette espèce de prodige, qu'il se sépara de sa femme. Robert contracta un second mariage avec Constance, fille de Guillaume, comte d'Arles; mais l'humeur altière de cette princesse aurait bouleversé le royaume, si la sagesse du roi ne l'eût empêchée de se mêler du gouvernement de l'état. Henri, duc de Bourgogne, frère de Hugues Capet, mourut en 1002 sans enfants légitimes, laissant son duché à un fils que sa femme avait eu d'un premier mariage. Robert, assisté de Richard, duc de Normandie, déclara la guerre aux seigneurs bourguignons qui voulaient soutenir ce choix. Elle dura six ans, et Robert se vit enfin tranquille possesseur de la Bourgogne. Il investit de ce duché Henri, son second fils, qui depuis, étant devenu roi, le céda à Robert son cadet. (*Voy.* HENRI Ier, roi de France.) Le duc Robert fut chef de la première branche royale des ducs de Bourgogne, qui dura jusqu'en 1361. Ce duché fut alors réuni à la couronne par le roi Jean, qui le donna à son quatrième fils, Philippe-le-Hardi, chef de la deuxième maison de Bourgogne, qui finit en la personne de Charles-le-Téméraire, tué en 1477. Le roi Robert termina par sa médiation les longues querelles qui existaient entre le comte de Chartres et le duc de Normandie. Ce dernier avait appelé à son secours deux de ces rois du Nord*, encore païens, qui dévastaient alors l'Angleterre. Le roi Robert conclut la paix entre les deux adversaires, et paya sur son propre trésor les sommes nécessaires pour congédier les deux princes du Nord, prévoyant combien il serait difficile de les chasser dès qu'ils auraient été séduits par le pillage, récompense ordinaire de leurs services. Ce prince mérita par sa sagesse qu'on lui offrit l'empire et le royaume d'Italie; mais il les refusa, et, après avoir fait couronner à Reims son second fils, Henri Ier, il mourut à Melun en 1031, âgé de 60 ans. Robert bâtit un grand nombre d'églises, et fit restituer au clergé les dîmes et les biens dont les seigneurs laïques s'étaient emparés. La déprédation était telle que les séculiers possédaient les biens ecclésiastiques à titre héréditaire; ils les partageaient à leurs enfants; ils donnaient même les cures pour la dot de leurs filles ou la légitime de leurs fils. Robert cultiva les sciences et les protégea. On a de lui plusieurs *Hymnes* que l'on chante encore dans l'Eglise, et on lui a attribué l'hymne *Veni, sancte Spiritus.* Son règne fut heureux et tranquille. C'est sous ce même règne que la France éprouva, en 1010, une famine de quatre ans, suivie d'une peste qui parut une seconde fois en 1030 jusqu'en 1033. Robert régna 35 ans, et pendant près de 30 ans la France jouit d'une tranquillité parfaite.

ROBERT Ier, dit *le Magnifique*, duc de Normandie, deuxième fils de Richard II, succéda l'an 1028 à son frère Richard III, mort, dit-on, du poison qu'il lui avait fait donner. Il eut à réprimer*, dans les commencements, les fréquentes révoltes de plusieurs de ses grands vassaux. Il rétablit dans ses états Baudouin IV, comte de Flandre, que son propre fils en avait injustement dépouillé. Il força Canut, roi de Danemarck, qui s'était emparé de ceux d'Angleterre, à les partager avec ses cousins Alfred et Edouard. L'an 1035, il entreprit nu-pieds le voyage de la Terre-Sainte. Les mous et délicats philosophes, qui traitent les croisades de fanatisme, ne peuvent au moins se dispenser d'admirer une si endurante et si éclatante piété dans un grand prince, qu'on ne s'est jamais avisé de traiter d'esprit faible. A son retour, il mourut empoisonné à Nicée en Bithynie, laissant pour successeur Guillaume, son fils naturel, depuis roi d'Angleterre, et qu'il avait fait reconnaître avant son départ dans une assemblée des états de Normandie.

ROBERT, dit *Courte-Cuisse*, fils aîné de Guillaume-le-Conquérant, fut établi, l'an 1087, duc de Normandie par son père, qui donna la couronne d'Angleterre à son autre fils Guillaume-le-Roux (*voy.* ce nom). Ce fut un des plus vaillants princes de son siècle dans les combats, et un des plus faibles hommes dans la conduite. A la croisade de 1096, il fit des prodiges de valeur; l'armée chrétienne lui dut en grande partie les victoires qu'elle gagna sur les infidèles, notamment celle qui suivit la prise d'Antioche, l'an 1098, où ils perdirent, dit-on, cent mille cavaliers. Après la prise de Jérusalem, à l'assaut de laquelle il monta un des premiers, suivi de ses seigneurs, il revint en Europe, trouva le trône d'Angleterre occupé par Henri son jeune frère, après la mort de Guillaume-le-Roux, et tenta en vain de le recouvrer. Livré à l'indolence et aux plaisirs, il se laissa gouverner par ses courtisans, et perdit le duché de Normandie avec la liberté, ayant été pris, l'an 1106, à la bataille de Tinchebrai, par son frère Henri, qui l'enferma dans une prison en Angleterre, où il mourut en 1134.

* ROBERT de LUZARCHES, architecte, né en Normandie vers l'an 1180, fut un de ceux qui firent adopter en France le goût de l'architecture gothique. Il eut la principale part à la construction de la belle cathédrale d'Amiens, commencée en 1220, et achevée en 1288 par Renault. Nous croyons devoir transcrire ici l'inscription suivante, que cet artiste fit graver sur le pavé de la nef, et qui atteste un fait historique :

En l'an de grâce mil deux cent
Et vingt, fut l'œuvre de *Chéens*
Premièrement encommencié.
Adont iest de chest évêchié
Everard, évêque bénis,

Et le roi de France *Loys*,
Qui fust fils de *Philippe le Sage*.
Chil qui maistre était de l'ouvrage
Maistre Robert était nommé
Et de Luzarches surnommé.
Maistre Thomas fut après lui
De Cormon, et après cestui,
Son fils *maistre Renault*, qui mettre
Fit à chest point-chi cette lettre,
Que l'incarnation valoit
Treize cents ans, douze en falloit.

ROBERT, né à Thorigni en Normandie, et pour cela appelé *Robertus a Torineo*, abbé du mont Saint-Michel au diocèse d'Avranches, fut employé dans plusieurs affaires importantes par Henri II, roi d'Angleterre. Ses occupations ne l'empêchèrent pas de composer un grand nombre d'ouvrages, dont il ne nous reste que la continuation de la *Chronique de Sigebert*, et un *Traité des Abbayes de Normandie*, que D. d'Acheri a donné à la fin des *Œuvres* de Guilbert de Nogent. Il mourut l'an 1186.

* ROBERT d'Auxerre ou de Saint-Marion (*Robertus altissiodorensis*), florissait à la fin du XIIe siècle. Son nom de famille était *Abolant* ou *Abolanz*. Il était chanoine de la cathédrale d'Auxerre, sous l'épiscopat de Hugues Desnoyers, et revêtu de la dignité *de lecteur*, comme le prouvent plusieurs titres finissant par ces mots : *Datum per manum Roberti lectoris.* Pendant qu'il remplissait cette charge, il fit transcrire deux vol. d'*Actes des saints*, dont un était conservé à l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre. Sa passion pour les livres l'avait intimement lié avec Milon, abbé de Saint-Marien, qui en possédait une collection précieuse pour le temps : *Insignem bibliothecam quæsitis undequaque voluminibus cumulatam.* A sa sollicitation il compila les *Chroniques de Sigebert* et d'autres écrivains, en y ajoutant tout ce qu'il put tirer de faits intéressants, des archives de l'église de Sens et du livre intitulé *Gesta pontificarum Altissiodorensium.* Il conduisit d'abord son ouvrage jusqu'à l'an 1205, où il prit l'habit de l'ordre de Prémontré dans l'abbaye de Saint-Marien; il y continua sa chronique jusqu'en 1212, et mourut la même année. Un religieux de Saint-Marien, nommé Hugues, poussa le travail de Robert jusqu'à l'an 1227. Cette chronique, « d'un » meilleur goût que tant d'autres, » disent les auteurs de l'*Histoire littéraire de France* (t. IX, p. 127), peut être consultée avec confiance, quoiqu'elle ne soit point exempte de fautes. Robert était instruit dans l'histoire pour son temps. Les règles d'une sage critique, si peu connues dans ces siècles reculés, ne lui étaient pas étrangères, et il en trace de fort judicieuses pour les légendes. Elle fut imprimée par les soins de Nicolas Camusat (*voy.* II, 368) sous ce titre : *Chronologia ab orbis origine ad annum Christi* 1220, *cum appendice ad annum* 1223, Troies, 1608, in-4. M. Le Venier, pénitencier d'Auxerre, mort en 1669, avait eu le projet d'en donner une 2e édition sur un meilleur manuscrit; et plus tard, l'ordre de Prémontré annonça la même intention, mais sans plus de résultat. L'abbé le Bœuf a publié dans les *Preuves* de ses *Mémoires sur l'histoire d'Auxerre* le testament que fit Robert avant d'embrasser l'institut de Prémontré. — Un autre ROBERT d'Auxerre, religieux comme lui de Saint-Marien, prieur de Notre-Dame-là-d'hors, cure dépendante de cette abbaye, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Tradition de l'église d'Auxerre*, imprimé en 1719.

ROBERT de COURTENAI, empereur français d'Orient, succéda à son père Pierre de Courtenai sur la fin de l'an 1220, et fut couronné à Sainte-Sophie, le 25 mars 1221. Il s'adressa au pape pour prêcher une croisade contre Vatace, qui, après s'être fait déclarer empereur à Nicée, avait fait de rapides conquêtes sur les Français, et resserré leur empire jusque dans le territoire de Constantinople. Le pape arma plusieurs princes chrétiens pour son secours. Ils passèrent en Orient, sous la conduite de Guillaume de Monferrat; mais, ce général étant mort, ils retournèrent en Europe, et Robert fut obligé de demander la paix à Vatace. Robert épousa la fille d'un chevalier d'Artois; elle avait été promise à un gentilhomme bourguignon, qui, outré de voir qu'on lui préférât un empereur, enleva l'impératrice et sa mère, fit jeter celle-ci dans la mer, coupa le nez et les lèvres à la fille, et la laissa sur le rivage. Robert en mourut de douleur, l'an 1228. Ce prince n'avait aucun talent militaire : les divisions de ses ennemis l'appelaient aux conquêtes; mais son indolence et son goût pour les plaisirs le retinrent toujours. Il donna lieu, par sa négligence, à l'établissement de deux nouveaux empires, outre l'empire de Nicée, celui de Trébisonde et celui de Thessalonique. (*Voy.* COURTENAI.) Les seigneurs français appelèrent après sa mort Jean de Brienne, dépouillé de son royaume de Jérusalem, pendant la minorité de Baudouin II. On trouve la *Vie* de ce prince par Ducange, dans la 3e partie de l'*Histoire de Constantinople.*

ROBERT GROSSE-TESTE, en latin *Capito*, naquit en Angleterre dans le pays de Suffolk, de parents pauvres. Ses talents lui méritèrent l'archidiaconé de Leicester, et en 1235 l'évêché de Lincoln. Il eut de grands différends avec les moines, et un démêlé considérable avec Innocent IV, sur une dispense que ce pape avait accordée pour un canonicat de l'église de Lincoln. Il mourut en 1253. Outre son *Abrégé de la sphère*, ses *Commentaires sur les Analytiques d'Aristote*, et quelques *Lettres* renfermées dans le recueil de Brown, intitulé *Fasciculus rerum expetendarum*, nous citerons ses ouvrages : *de Cessatione legalium*, Londres, 1652; *Commentarius in Pseudo-Dionysii areopagitæ theologiam mysticam*, Strasbourg, 1502; et son *Testamentum XII patriarcharum*, *filiorum Jacob*, Haguenau, 1532, in-8, très-rare : ouvrage apocryphe, dont il n'est que l'éditeur ou le traducteur du grec en latin. A l'authenticité près, il a ce qu'il faut pour être un livre utile. On y trouve les mystères chrétiens si formellement exprimés, que les douze patriarches n'ont pu en parler de la sorte sans anachronisme, ou sans des révélations qu'on n'est pas fondé à supposer. Quelques critiques prétendent que ces *Testamenta* sont de la composition de Grosse-Teste, et que l'original hébreu, ni même la traduction grecque n'ont jamais existé. Dans ses autres écrits, il reprend avec liberté, et peut-être avec trop d'amertume, les vices et les déréglements des ecclésiastiques de son temps. Il y a une édition

de plusieurs de ses ouvrages faite à Venise en 1514.

ROBERT de FRANCE, né en 1216, surnommé le *Bon*, le *Vaillant*, troisième fils de Louis VIII, et frère de saint Louis qui érigea en sa faveur l'Artois en comté-pairie, l'an 1237. C'était dans le temps de la funeste querelle entre le pape Grégoire IV et l'empereur Frédéric II. Grégoire offrit à saint Louis l'empire pour Robert; mais sur l'avis des seigneurs français, assemblés pour délibérer sur cette proposition, elle ne fut pas acceptée : exemple rare, car les princes profitaient volontiers de la jurisprudence établie dans ce temps-là, qui donnait au pape le droit de déposer les rois. (*Voy.* MARTIN IV.) Robert suivit saint Louis en Egypte, et ce fut lui qui engagea, avec plus de bravoure que de prudence, la bataille de la Massoure, le 9 février 1250. Comme il poursuivait les fuyards à travers cette petite ville, il y fut assommé de pierres, bûches, et autres choses que l'on jetait par les fenêtres. C'était un prince intrépide, mais fougueux et opiniâtre.

ROBERT II, comte d'Artois, fils du précédent, surnommé *le Bon* et *le Noble*, fut de l'expédition d'Afrique en 1270. Il châtia les rebelles de Navarre en 1276. Après les Vêpres siciliennes, il mena un puissant secours à Charles Ier, roi de Naples, et fut régent de ce royaume pendant la captivité de Charles II. Il défit les Aragonais en Sicile l'an 1289, les Anglais près de Bayonne en 1296, les Flamands à Furnes en 1298. Mais l'an 1302, ayant voulu imprudemment forcer les mêmes Flamands retranchés près de Courtrai, il reçut trente coups de pique, et perdit la vie. Homme vaillant, et grand capitaine, mais emporté et violent, il n'était bon que pour un coup de main. Mahaud, sa fille, hérita du comté d'Artois, et le porta en mariage à Othon, comte de Bourgogne, dont elle eut deux filles : Jeanne, femme de Philippe le Long, et Blanche, femme de Charles le Bel. Cependant Philippe, fils de Robert II, avait un fils, Robert III, qui disputa le comté d'Artois à sa tante Mahaud. Mais il perdit son procès, par deux arrêts rendus en 1302 et 1318. Il voulut faire revivre ce procès en 1329, sous Philippe de Valois, à la faveur de prétendus nouveaux titres qui se trouvèrent faux. Robert fut condamné pour la troisième fois, et banni du royaume en 1331. Ayant trouvé un asile auprès d'Edouard III, roi d'Angleterre, il l'engagea à se déclarer roi de France : source des guerres longues et cruelles qui affligèrent ce royaume. Robert fut blessé au siége de Vannes en 1342, et mourut de sa blessure en Angleterre. Jean, fils de Robert, eut le comté d'Eu, fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers en 1356, et termina sa carrière en 1387. Son fils Philippe II fut connétable de France, fit la guerre en Afrique et en Hongrie, et mourut prisonnier des Turcs en 1397. Il eut un fils nommé *Charles*, mort en 1472, sans postérité.

ROBERT BRUCE, roi d'Ecosse, monta sur le trône en 1306, après l'expulsion de Jean Bailleul, ou Baillot, qui avait usurpé la couronne d'Ecosse, par le secours d'Edouard Ier, roi d'Angleterre. Robert se trouvait prisonnier à Londres, tandis que Cumyn, l'ennemi implacable du malheureux et noble Wallace, gouvernait l'Ecosse au nom d'Edouard. Voyant la position critique de Bruce, un seigneur anglais nommé Glower, ami de sa famille, lui envoya une paire d'éperons et une bourse d'or. Robert comprit ce langage, fit ferrer trois chevaux en sens contraire, de manière à marquer les traces d'une arrivée, au lieu de celles d'un départ. Il se fit suivre de deux amis sûrs, arriva en Ecosse, réunit ses partisans, fit mettre à mort Cumyn, et fut couronné roi à Scone. Il secoua le joug des Anglais, les chassa, et rendit l'Ecosse très-puissante et très-florissante. C'était un prince chéri de son peuple, quoiqu'il aimât la guerre; mais il ne la fit que pour tirer sa nation de l'esclavage, et pour la rendre heureuse. Il mourut en 1329, à 55 ans. Etant près d'expirer, il conjura Jacques Douglas, un de ses courtisans, de porter son cœur dans la Terre-Sainte, preuve attendrissante du motif religieux qui animait les braves de ce temps-là à arracher ce pays, si intéressant pour les chrétiens, aux barbares qui l'avaient envahi. Il laissa pour successeur David II, âgé de 5 ans, et une fille qui porta le sceptre d'Ecosse dans la maison de Stuart.

ROBERT d'ANJOU, dit *le Sage*, troisième fils de Charles le Boiteux, succéda à son père, dans le royaume de Naples, en 1309, par la protection des papes et par le désir des peuples, à l'exclusion de Charobert, fils de son frère aîné. Il fut un grand roi, juste, sage, vaillant. Il régna 33 ans 8 mois, et mourut le 19 janvier 1343, âgé de 64 ans. Philippe de Valois s'abstint de livrer bataille, en 1339, sur les avis réitérés que lui donna ce prince, grand ami de la France, par inclination et par intérêt, et qui d'ailleurs détestait la guerre entre les princes chrétiens.

ROBERT IV, comte d'Alençon, est peu connu dans l'histoire; mais il tient une place dans celle de France, parce qu'en lui finit la postérité masculine des comtes d'Alençon. Après sa mort, arrivée en 1319, sa sœur Alix donna le comté à Philippe Auguste, en 1320. Il a passé ensuite à différents princes qui en ont porté le nom. *Voy.* FRANÇOIS de FRANCE.

ROBERT ou RUPERT, dit *le Bref* et *le Débonnaire*, électeur palatin, fils de Robert *le Tenace*, naquit en 1352, et fut élu empereur d'Allemagne en 1400, après la déposition du barbare Wenceslas. Pour gagner les Allemands, il voulut rendre à l'empire le Milanais, que Wenceslas en avait détaché; mais ses efforts furent inutiles. Il ne fut pas plus heureux en tâchant, durant le grand schisme d'Occident, d'empêcher qu'on ne reconnût Alexandre V pour pape dans l'Allemagne, et de ramener les princes à Grégoire XII. Il mourut à Oppenheim, en 1410, après avoir partagé ses états entre ses quatre fils, qui sont les tiges des différentes branches de la maison palatine. Robert acheva d'établir la souveraineté des princes d'Allemagne. Les empereurs avaient conservé le droit de haute justice dans les terres de plusieurs seigneurs : mais il leur céda ce droit par des priviléges. Il est fondateur de l'université de Heidelberg.

ROBERT de BAVIÈRE, prince palatin du Rhin, duc de Cumberland, fils de Frédéric, prince élec-

teur palatin du Rhin, et d'Elizabeth, fille de Jacques Ier, roi d'Angleterre et d'Ecosse, se signala d'abord en Hollande, puis passa en Angleterre l'an 1642. Le roi Charles Ier, son oncle, le fit chevalier de la Jarretière, et lui donna le commandement de son armée. Le prince Robert remporta d'abord de grands avantages sur les parlementaires; mais il fut ensuite obligé de se retirer en France. Charles II, étant remonté sur le trône de ses pères, le fit membre de son conseil privé, en 1662, et lui donna le commandement de sa flotte contre les Hollandais, en 1664. Le prince Robert défit, l'année suivante, la flotte hollandaise, et fut fait amiral d'Angleterre, en 1675. Il se montra digne de cet emploi par son intelligence et par sa valeur, et mourut en 1682.

* ROBERT (Claude), né à Bar-sur-Aube, vers 1564, ou suivant Moréri, à Cheslai, près de Bar-sur-Seine, devint précepteur d'André Frémiot, depuis archevêque de Bourges, avec lequel il voyagea en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Les cardinaux Baronius, d'Ossat et Bellarmin lui donnèrent des marques de leur estime. De retour en France, il fut nommé archidiacre et grand vicaire de Châlons-sur-Saône. Ce savant mourut en 1636. Le plus important de ses ouvrages est le grand recueil intitulé *Gallia christiana*, qu'il publia en 1625, in-fol. MM. de Sainte-Marthe augmentèrent, dans la suite, cet ouvrage utile, dont les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur ont donné une nouvelle édition, qui est en 12 vol. in-fol., et qui n'est pas achevée.

ROBERT (Nicolas), peintre d'Orléans au XVIIe siècle, excellent dessinateur d'animaux et d'insectes, fit en ce genre, pour Gaston de France, une belle suite de miniatures, qu'on voit au cabinet des estampes du roi. Il travailla aussi aux 319 planches de plantes de l'académie des sciences de Paris : recueil parfaitement exécuté, et dont on recherche les anciennes épreuves. M. Anisson y a joint, vers 1780, un frontispice, un avertissement et une table en 20 pages, qu'il est bon de joindre aux exemplaires. G. Audran a publié : *Recueil d'oiseaux les plus rares, tirés de la ménagerie royale, dessinés et gravés par N. Robert*, Paris, 1676, in-fol. On a du même artiste *Divers oiseaux dessinés d'après le naturel*, Paris, 1773, in-fol. Il mourut en 1684, à 74 ans.

* ROBERT de VAUGONDY (Gilles), géographe ordinaire du roi Louis XV, né à Paris en 1688, et mort dans la même ville en 1766, a beaucoup contribué aux progrès de la géographie en France. Indépendamment d'une *Géographie sacrée et historique de l'ancien et du nouveau Testament*, Paris, 1747, 3 tom. en 2 vol. in-12, dont le fonds est de l'avocat Sérieux, et où Robert a inséré plusieurs *dissertations* de Nicolas et Guillaume Sanson son aïeul et son oncle, on a de lui un *Petit Atlas*, 1748, 2 vol. in-8, contenant 203 cartes; *Atlas portatif*, in-4, oblong, de 54 cartes; un *Grand Atlas universel*, 1758, in-fol., 108 cartes; on préfère les anciens exemplaires. *Atlas complet des révolutions du globe, offrant en 66 cartes les distributions géographiques du monde civilisé à autant d'époques différentes :* la dernière répond à l'an 1640 : cet ouvrage n'a pas été publié, et les cuivres n'existaient plus en 1773. On n'en connait qu'un exemplaire; mais on croit que cet Atlas a servi de modèle à Picaud de Nantes pour ses *Révolutions de l'univers*, publiées en 1763. — ROBERT DE VAUGONDY (Didier), fils du précédent, né à Paris en 1723, mort en 1786, fut associé de bonne heure aux travaux de son père, et n'avait que 19 ans quand il fit paraître une nouvelle édition des *Tables méthodiques* de Nicolas Sanson. Il obtint aussi la place de géographe ordinaire du roi, et reçut le même titre du roi Stanislas qui le fit admettre à l'académie de Nancy. Il fut nommé censeur royal, et obtint une pension sur la casette du roi. Outre plusieurs *Mémoires* lus à l'académie des sciences sur diverses questions géographiques; deux grands *globes*, l'un *céleste*, et l'autre *terrestre*, sur lesquels il ajouta, de 1764 à 1774, les découvertes des navigateurs; et diverses cartes pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, l'*Esprit des lois*, la *Bible* de Vence, l'*Histoire des terres australes* de de Brosses, le *Mémoire sur le voyage de Hannon* par Bougainville, le *Tacite* de Brotier, etc., on cite de lui : *Essai sur l'histoire de la géographie*, Paris, 1755, in-12 : c'est la préface du *grand Atlas universel* publié par son père, auquel il eut beaucoup de part; *Tablettes Parisiennes*, contenant le plan de la ville et des faubourgs de Paris, précédées d'une *description abrégée et historique*, ib., 1760, in-8; *Cosmographie* ou *description du ciel en deux hémisphères calculés et construits pour* 1763, ibid., 1764, in-4; *Institutions géographiques*, ib., 1766, in-8; *Description et usage de la sphère armillaire, suivant le système de Copernic*, 1771, in-4; *Mémoire sur les pays de l'Asie et de l'Amérique situés au nord de la mer du Sud*, 1774, in-4, de 32 pages, avec une carte. Le but de l'auteur est de concilier les travaux de Delisle et de Buache. *Mémoire sur une question de géographie pratique : Si l'applatissement de la terre peut être rendu sensible sur les cartes, et si les géographes peuvent le négliger sans être taxés d'inexactitude*, Paris, 1775, in-4. Bonne publia un *examen* de ce mémoire en 1777. Dès 1774, Robert travaillait à une *Géographie ancienne* dont il avait terminé l'Europe et l'Asie, et qui devait former 4 vol. in-8. Les deux premiers volumes furent approuvés par Gibert, censeur royal, mais Vaugondy en suspendit la publication, lorsque d'Anville annonça une *Géographie ancienne abrégée*. Puis ayant reconnu que le plan de ce géographe différait du sien, il reprit son travail qui cependant n'a point été terminé.

* ROBERT (Hubert), peintre, né à Paris en 1733, y fit ses études au collége de Navarre avec succès. Cependant on le voyait sans cesse un crayon à la main reproduire tous les objets qui le frappaient. L'un de ses professeurs, l'abbé Batteux, avait conservé un de ses dessins qui annonçait déjà les plus heureuses dispositions. Ses parents, qui le destinaient à l'état ecclésiastique, lui permirent enfin de suivre sa vocation pour la peinture. Il partit en 1755 pour l'Italie, dont pendant douze ans ses crayons reproduisirent les plus riches aspects et les plus précieux monuments. De retour à Paris, en 1767, il fut admis à l'académie, sur la présentation d'un tableau de *ruines* qui réunit tous les suffrages. Ses talents lui procurèrent différentes places, entre

autres celle de garde des tableaux du roi, dont la révolution le dépouilla. Enfermé à Ste.-Pélagie, il s'y consolait avec ses crayons. Ce fut lui qui dessina le portrait de Roucher que cet infortuné poète envoya la veille de sa mort à sa femme et à sa fille. (*Voy.* ROUCHER.) Rendu à la liberté après dix mois de détention, il reprit ses pinceaux. Nommé, en 1800, conservateur du musée, il projeta la réunion des galeries du Louvre aux Tuileries, et reproduisit cette idée dans un tableau. Son imagination se transportant à des siècles plus reculés, il présenta dans un autre tableau les ruines de ce monument, où, au milieu des débris d'édifices et d'arcs renversés, l'*Apollon du Belvédère*, actuellement rendu au musée du Vatican, était conservé tout entier, comme si le peintre eût voulu indiquer par-là que le temps n'avait pas d'empire sur ce chef-d'œuvre des arts. Robert était d'un caractère doux et modeste; sa vie fut heureuse et paisible, et il la termina à Paris, le 15 avril 1808, à 75 ans. Il a composé un grand nombre de tableaux, où l'on remarque, outre la majesté et la variété des sites, des groupes de figures parfaitement dessinées, toutes portant les costumes des différentes époques que représentent ces tableaux. Parmi ceux-ci on distingue une *Vue du pont du Gard*, le *Tombeau de Marius*, le *Temple de Vénus*, la *Maison carrée de Nîmes*, l'*Incendie de l'Hôtel-Dieu de Paris*, l'*Escalier de Bernin* au Vatican, les *Catacombes de Rome*, les *Ruines du château de Meudon*, des *Bains publics*, etc.

* ROBERT (François), ingénieur-géographe, né en 1737 à la Charmèle près de Châlons-sur-Saône, s'était fait connaître par quelques ouvrages utiles lorsque la révolution éclata. Il en embrassa la cause, et après le 31 mai, il devint maire de la commune de Besnote, puis administrateur du département de la Côte-d'Or, et en mars 1797 député au conseil des cinq-cents. Le 3 juin il parla de la nécessité de rendre à la morale, sa véritable base, la religion, et c'était alors un acte de courage. Le 29 juillet il combattit le projet de vendre les presbytères, soutenant que c'étaient des propriétés communales dont l'état ne pouvait disposer. Son élection fut annulée le 18 fructidor; mais il ne fut point inscrit sur la liste des déportés. Rendu à la vie privée il revint habiter la province et reprit ses études. Ayant fait un voyage en Allemagne, il y tomba malade à Heiligenstadt en Saxe, et il y mourut le 3 mai 1819, à 82 ans. On a de lui : *Géographie naturelle, historique, politique et raisonnée*, 1777, 3 vol. in-8; *Géographie élémentaire à l'usage des colléges*, 12e édit., 1817, in-12; *Voyage dans les treize cantons Suisse, les Grisons, le Valais*, 1789, 2 vol. in-8; *Description historique, physique et géographique de la France*, 1790, in-4; *Traité de la sphère avec l'exposition des différents systèmes astronomiques du monde et un précis du système physique de Descartes et de Newton*, 2e édit., 1801, in-12; *Mélanges sur différents sujets d'économie politique*, 1800, in-8; *Dictionnaire géographique, d'après le traité de Paris du 20 nov.* 1815, Paris, 1818, 2e édit., 1820, 2 vol. in-8. Robert a rédigé le *Dictionnaire de géographie moderne* dans l'*Encyclopédie méthodique*.

* ROBERT (Pierre-François-Joseph), conventionnel, né en 1763, à Gimnée près de Givet, était avocat à Paris, et y fit un cours de droit public qui n'eut pas un grand succès. A la révolution dont il embrassa les principes avec chaleur, il rédigea, de concert avec sa femme, née Kéralio (*voy.* ce nom, v, 20), *Le Mercure national*, qui malgré sa violence ne put se soutenir plus de quinze mois. Secrétaire de Danton, et poussé par ce puissant protecteur, il fut nommé député à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI, *en regrettant qu'il ne fût pas en son pouvoir de prononcer celle de tous les souverains*. Dénoncé comme accapareur, sa maison fut pillée et la populace s'empara de plusieurs tonneaux de liqueurs des îles; ce qui le fit désigner depuis par le sobriquet de *Robert-Rhum*. En 1795, il fut envoyé en mission à Liége; mais il fut rappelé presque aussitôt, comme entravant les opérations de l'administration de la Belgique. A la fin de la session il cessa de remplir des fonctions publiques. A la restauration, il s'établit liquoriste à Bruxelles, où il est mort en 1826. Entr'autres ouvrages il a publié : la *Reconnaissance publique*, ode, 1787, in-8; *Mémoire sur le projet de rétablissement d'une société de jurisprudence*, 1790, in-8; le *Républicanisme adapté à la France*, 1790, in-8; *Le droit de faire la paix et la guerre appartient incontestablement à la nation*, 1790, in-8.

ROBERT de GENÈVE. *Voy.* GENÈVE.

ROBERT GUISCARD. *Voy.* GUISCARD.

ROBERT LINDET. *Voy.* LINDET.

ROBERT SORBON. *Voy.* SORBONNE.

ROBERT (Léopold), peintre distingué, était né le 13 mai 1794, à la Chaux-de-Fonds, canton de Neuchatel. Destiné d'abord au commerce, il vint en 1810 à Paris, étudier la gravure en taille douce, et tout en apprenant à manier le burin, suivit les leçons de David. En 1814 il obtint le second grand prix de gravure; l'année suivante il concourut dans l'espérance d'obtenir le premier prix. Mais dans l'intervalle le comté de Neuchatel ayant été rendu à la Prusse, il n'avait plus le droit d'exposer son travail. Toutefois il ne perdit pas courage, et se remit à l'étude de la peinture avec une nouvelle ardeur. Lors de l'exil de David en 1816, Robert se hâta d'aller retrouver sa famille, et décidé à vivre désormais de son talent, il fit à Neuchatel un assez grand nombre de portraits qui fixèrent sur lui l'attention des amateurs. En 1818, il se rendit en Italie; la plupart des tableaux qu'il composa dès lors sont consacrés à la reproduction de quelques scènes de la vie italienne. L'*improvisateur napolitain*, exposé au salon de 1824, plaça Robert à un rang distingué. Sa *Madone de l'arc*, appréciée des connaisseurs, lui ouvrit les premiers salons de Rome et de Florence. En 1831, il envoya à Paris son tableau des *moissonneurs*, qui obtint un brillant succès, c'est la plus belle de ses compositions, et cependant elle laisse encore à désirer sous le rapport du dessin. Les *pêcheurs napolitains*, son dernier ouvrage, n'obtinrent pas le même succès. Cet ouvrage annonçait pourtant un progrès réel dans le talent du peintre; Robert avait composé ce tableau à Venise, où le retenait une passion vio-

lente. Ayant perdu l'espoir de s'unir à la personne qu'il aimait, il se donna la mort, le 20 mars 1835 : nouvel exemple ajouté à tant d'autres des désastreux effets que produisent les passions, lorsqu'elles ne sont pas tempérées par les croyances religieuses.

ROBERTI (Michel), historien, naquit à Florence en 1530, occupa plusieurs places dans cette république, et fut lié avec les plus grands hommes de son temps. On a de lui une *Histoire générale* qui s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'époque où il a vécu. Elle est conservée à Florence à la bibliothèque Magliabecchiana. Dans cette histoire, écrite en toscan très-pur, Roberti prouve avec beaucoup de sagacité, et par des raisons qui semblent convaincantes, que tous les changements ainsi que la décadence et la chute des royaumes ont été le résultat inévitable des fautes des gouvernants.

ROBERTI (Jean), jésuite, né à Saint-Hubert en Ardennes, l'an 1569, enseigna la théologie et l'Ecriture sainte à Douai, à Trèves, à Würtzbourg, à Mayence, et mourut à Namur le 14 février 1651. Ses ouvrages prouvent qu'il était versé dans les belles-lettres, la théologie, la controverse et dans l'histoire ecclésiastique. Les principaux sont : *Dissertatio de superstitione*, 1614; *Quatuor Evangelia, historiarum et temporum serie vinculata, græce et latine*, Mayence, 1615, in-fol.; *Tractatus de magnetica vulnerum curatione*, Louvain, 1616. Le P. Roberti y démontre les impostures de Goclenius, qui prétendait guérir toutes les maladies avec l'aimant. (*Voy.* Goclenius). Il fit suivre cette Dissertation de quatre ou cinq autres aussi solides que la première. Une *Dissertation* pour prouver que saint Barthélemi est le même que Nathanaël, Douai, 1619, in-4; *Historia sancti Huberti*, Luxembourg, 1621, in-4. Cette histoire est très-curieuse, et renferme plusieurs dissertations; la plus importante est celle où il parle des guérisons qui se font journellement à Saint-Hubert. Il y examine, d'après les règles de la plus sévère critique, si les cérémonies qui s'y observent renferment quelque chose de superstitieux, et il décide qu'elles ne contiennent rien de semblable. Ces cérémonies, traitées de pratiques superstitieuses par Gerson, par quelques docteurs en théologie de Paris et les médecins de la même université; l'an 1671, par M. Gillot, docteur de Sorbonne, par le P. Pierre le Brun, dans son *Histoire des pratiques superstitieuses*, ont été défendues, non-seulement par le P. Roberti, mais encore par le P. Marchant, par Jacques Boudart, et par un religieux de Saint-Hubert. (On trouve l'explication de ces cérémonies par ce religieux, dans l'*Histoire des pratiques superstitieuses* du P. le Brun.) Les docteurs de Louvain, entre lesquels était Martin Steyaerts, les approuvèrent par une déclaration du 6 septembre 1690, et les docteurs en médecine de la même université, le 17 juin 1691. Elles ont encore été approuvées en 1690 par les examinateurs synodaux de Liége, et par Jean-Louis d'Elderen, évêque de la même ville. M. Collet a remis sur le tapis cette question dans le 3ᵉ volume de son *Traité des dispenses*, où après avoir répondu aux plus fortes objections, et observé que les docteurs de Louvain ne sont pas gens à tolérer des usages superstitieux, il conclut en ces termes : « Voilà tout » ce que je puis dire au sujet de la neuvaine de » Saint-Hubert; pour moi je n'aurais point de » peine à la faire. Son adversaire le plus déclaré, » Gillot, et tous ses Gillotins avouent qu'elle n'est » pas évidemment mauvaise : *Aperta corruptela vacat*. Il dit de plus, qu'au moyen de la bonne foi » et de la piété avec laquelle on la fait, on peut » obtenir (il aurait pu ajouter, et l'on obtient tous les » jours de Dieu), par les mérites de son saint, le pré» servatif qu'on va lui demander. » Il est vrai cependant qu'on attache à ce qu'on appelle le *répit* (ou le délai qu'accordent ceux qui ont été taillés) des effets démentis par des exemples récents et incontestables, et qu'on ne saurait trop louer la prudence des religieux de Saint-Hubert, qui, dans ces dernières années, ont simplifié ou réformé plusieurs observances, dont l'explication n'était pas sans difficulté. Rien de plus sensé que ce qu'on lit à ce sujet dans l'excellent recueil des *Vies des Peres, des martyrs*, etc. tom. 10, pag. 605. « On doit implorer les secours » du ciel contre la rage, avec d'autant plus d'ar» deur qu'on ne peut avoir guère de confiance dans » les autres remèdes ordinaires. Le nouveau secret » qu'on a trouvé contre ce mal redoutable a réussi » quelquefois; mais ce n'est rien moins qu'un re» mède infaillible. Cependant, comme la supersti» tion se glisse facilement dans les pratiques les » plus respectables par leur objet, il est du zèle des » pasteurs de veiller avec le plus grand soin sur les » pèlerinages à Saint-Hubert, et sur les autres dé» votions semblables. » *Sanctorum quinquaginta jurisperitorum elogia, contra populare commentum de solo Ivone, publicata*, Liége, 1632. On est surpris d'y trouver au nombre des saints avocats plusieurs patriarches de l'ancien Testament, des rois, des papes, des docteurs de l'Eglise, etc. *Vita sancti Lamberti, episcopi tungrensis*, etc., *ex antiquis auctoribus et chartis collecta et edita*, Liége, 1633, in-12, peu commun.

ROBERTSON (Guillaume), théologien anglais, dont on a un *Dictionnaire hébreu*, Londres, 1680, et un *Lexicon grec*, Cambridge, 1695. Ces deux ouvrages sont in-4, et jouissent de l'estime des savants : l'auteur mourut en 1686.

* ROBERTSON (William), célèbre historien anglais, né en 1721 à Borthwick en Ecosse, après avoir achevé ses cours à l'université d'Edimbourg, fut pourvu d'une cure de campagne et se partagea entre l'étude et la prédication. Chef d'une nombreuse famille dont la mort de son père l'avait laissé l'unique soutien, il languit assez longtemps dans un état voisin de la misère. Mais ses succès comme prédicateur lui ayant fait un nom avant qu'il en eut un comme historien, il fut nommé chapelain du roi et vit ainsi son existence assurée. Plus tard il devint principal du collége d'Edimbourg et historiographe d'Ecosse. Il mourut le 11 juin 1793. On a de lui : une *Histoire de Charles-Quint*, Londres, 1769, 2 vol. in-4, où il y a des choses vraies et judicieusement dites, mêlées à d'autres qui sentent la passion et les préjugés; elle a été traduite en français par Suard, 1771, 2 vol. in-4; 1778, 6 vol. in-12;

1822 et 1828, 4 vol. in-8; une *Histoire d'Amérique*, Londres, 1777, 2 vol. in-4, remplie de faussetés et des erreurs de la philosophie anti-chrétienne. (*Voy.* PETRONE.) La traduct. franç. de Suard et Jansen, Paris, 1778, 2 vol. in-4, a été réimprimée en 1827, avec des *Notes* de MM. Humboldt et de la Roquette. Des *Recherches historiques sur l'Inde ancienne*, 1790, 1799, in-4; c'est le fruit d'une crédulité puérile et fanatique. Ce livre a été traduit en français, Paris, 1792, in-8. *Voy.* le *Journ. hist. et littér.*, 1er juin page 163; *Histoire d'Ecosse sous les règnes de Marie Stuart et Jacques VI*, Londres, 1759, in-4. Cette histoire, plus recherchée en Angleterre qu'en France, a été traduite en français par Besset de la Chapelle, Paris, 1772-1784, 3 vol. in-12, et par Campenon, 1821, 3 vol. in-8.

ROBERTSON (Joseph), littérateur anglais, né à Knipe, dans le comté de Westmoreland, en 1728, embrassa l'état ecclésiastique; reçut le bonnet de docteur en théologie, et fut nommé au vicariat de Herscard au comté d'Hamp. En 1752, il obtint une cure à Raleigh en Essex. Robertson était très-versé dans les sciences sacrées; il étudia les antiquités, et cultiva avec honneur les belles-lettres. Il vint à Londres, où il travailla depuis 1764 à 1785 au journal intitulé *Critical Review*. Il devint en 1770 recteur de Sulton, dans le comté d'Essex; en 1795, vicaire de Horn-Castle, au comté de Lincoln, et y mourut le 19 janvier 1802. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Introduction à l'étude de la belle littérature*, 1782, in-12 : ouvrage peu volumineux, mais très-utile et fort bien écrit : *Essai sur la ponctuation*, 1782, in-12, qui fut très-bien accueilli; *Dissertation sur la chronique de Paros*, 1788. On ne connut que quelques années après le mérite de cette dissertation. *Télémaque*, nouvelle traduction du français, avec des notes et la vie de l'auteur, 1795, 3 vol. in-8; *Essai sur la nature de la poésie anglaise*, 1798. Cet essai est un des meilleurs ouvrages de Robertson; il s'y montre littérateur profond et sage critique.

* ROBERTSON (Etienne-Gaspard), aéronaute, né à Liége en 1763, fut destiné à l'état ecclésiastique et fit ses études à l'université de Louvain; mais lorsqu'il les eut terminées, Vilette, un de ses compatriotes, et ami de l'abbé Nollet, fit naître en lui le goût des sciences, dans lesquelles il obtint de rapides succès. Lorsque la Belgique fut réunie à la France, il obtint la chaire de physique du département de l'Ourthe; dans le même temps il offrit à l'académie des sciences un miroir d'Archimède, perfectionné. Sa réputation lui mérita, lorsque Volta vint à Paris, pour y enseigner la véritable théorie de galvanisme, d'y être appelé pour faire une expérience qui prouvait l'identité du fluide électrique avec le fluide galvanique. L'aérostatique le compte aussi parmi ses plus ardents et ses plus heureux prosélytes, et il a exécuté dans les principales villes de l'Europe 59 ascensions, dont la plus remarquable est celle qu'il fit à Hambourg, le 18 juillet 1803; il monta jusqu'à 3,670 toises, point le plus élevé de l'atmosphère, auquel aucun être vivant soit parvenu. L'académie de St.-Pétersbourg le chargea, en 1804, d'exécuter avec Zacharof, l'un de ses membres, une ascension destinée à des recherches scientifiques, qui se prolongea une partie de la nuit. Il en fit une à Wilna, le 15 janvier 1809, par un froid de 18 degrés, dans le seul but d'augmenter ses connaissances. Lorsque le comte Galovin fut envoyé par la Russie ambassadeur à la Chine, Robertson l'accompagna pour offrir à Pékin une ascension aérostatique, et d'autres expériences qui devaient donner aux Chinois une haute idée des sciences et des arts de l'Europe. On trouve l'historique de ces diverses expériences dans ses *Mémoires récréatifs, scientifiques et anecdotiques*, 1830-34, 2 vol. in-8. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Russie, l'Espagne, le Portugal et les côtes d'Afrique, Robertson s'était retiré dans un faubourg de Paris pour y soigner sa santé délabrée; c'est là qu'il mourut le 2 juillet 1837.

ROBERVAL (Gilles PERSONE, sieur de), naquit en 1602 à Roberval, paroisse du diocèse de Beauvais. Il devint professeur de mathématiques au collége de Maître-Gervais à Paris; il disputa ensuite la chaire de Ramus et l'emporta. La conformité des goûts le lia avec Gassendi et Morin. Il succéda à ce dernier dans la chaire de mathématiques au collége royal, sans quitter néanmoins celle de Ramus. Il fit des expériences sur le vide, inventa deux nouvelles sortes de balance, dont l'une est propre à peser l'air, et lui mérita d'être de l'académie des sciences. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité de mécanique* dans l'*Harmonie* du père Marsenne; une *Edition* d'Aristarque de Samos, etc. Ils furent recherchés dans leur temps. Ce savant estimable mourut en 1675, à 73 ans. Il eut quelques disputes avec Descartes, lui contesta la gloire de ses inventions analytiques, et même son savoir géométrique.

* ROBESPIERRE (François-Maximilien-Joseph-Isidore), le chef de la tyrannie populaire la plus sanglante qui ait pesé sur l'espèce humaine, était fils d'un avocat d'Arras et naquit dans cette ville en 1759. Son père, ruiné par son inconduite, se réfugia à Cologne où il établit une école de langue française, et passa de là en Angleterre puis en Amérique d'où il ne revint pas. Sa mère, fille d'un brasseur, mourut jeune laissant plusieurs enfants dont l'aîné, qui devait acquérir un jour une si horrible célébrité, n'avait que neuf ans. Comme il annonçait des dispositions, l'évêque d'Arras, M. de Conzié, lui fit obtenir une bourse au collége de Louis-le-Grand, et pourvut à son entretien. L'abbé Proyart, alors principal de ce collége, fut le dispensateur des secours du prélat. Ainsi l'homme qui devait couvrir la France d'échafauds, fut redevable à deux vertueux ecclésiastiques d'une éducation dont il devait si étrangement abuser. Il se montra dans ses classes animé d'un enthousiasme sans mesure pour les institutions de la Grèce et de Rome. Un de ses professeurs, nommé Hérivaux, l'appelait le *romain*, et vantait son amour pour l'indépendance et la liberté. A sa sortie du collége, il suivit les écoles de droit et revint dans sa ville natale exercer la profession d'avocat. Un procès qu'il gagna, en 1783, contre les échevins de Saint-Omer, qui s'étaient opposés à l'érection des paratonnerres, commença à le faire connaître. Le plaidoyer qu'il

prononça dans cette circonstance, et qui fut imprimé, renferme un pompeux éloge du malheureux prince qu'il devait conduire à l'échafaud. L'année suivante, il remporta un prix à l'académie de Metz par un Discours dans lequel il examine l'origine de l'opinion, qui faisait rejaillir sur toute une famille l'infamie d'une condamnation. Peu de temps après il envoyait à l'académie d'Amiens un *Éloge de Gresset*, « qui respire les plus sages principes, l'a» mour du roi et des institutions religieuses. » Nul n'aurait alors pensé que, moins de dix ans plus tard, le même homme s'en montrerait l'ennemi le plus acharné. En 1789, député de sa province aux états-généraux, il se fit d'abord peu remarquer dans cette assemblée. Mais dès qu'il eut vu que la royauté désarmée était infailliblement destinée à périr sous le choc des passions populaires dont chaque jour augmentait la violence, il prit place parmi ses plus violents adversaires. Le 27 juillet, on le voit commencer sa carrière politique par un discours dans lequel il établit qu'il est des circonstances où le *secret des lettres doit être violé*. Courtisan assidu de Mirabeau, il s'en éloigna dès qu'il l'eut supplanté dans la faveur populaire, et devint alors l'oracle de la démagogie, qui lui décerna le titre d'*incorruptible*, comme à Péthion celui de *vertueux*. Pendant le reste de la session, il prit part à toutes les discussions, et prononça plusieurs discours, plus fougueux qu'éloquents, sur la liberté de la presse, sur les conspirations supposées de la cour, contre le marc d'or (1), la loi martiale, etc. Comme il n'avait aucun système arrêté, on le vit tour à tour caresser les jacobins, défendre le prince de Condé, et M. de Lautrec, et soutenir « que le » régime monarchique était le seul qui convînt à » un empire aussi grand que la France; » ce qui ne l'empêcha pas de refuser au monarque le droit de paix et de guerre, et le privilége de l'inviolabilité. Il parla des émigrés et des prêtres, mais avec modération; il proposa même d'augmenter le traitement des ecclésiastiques avancés en âge; et lorsqu'on discuta le Code criminel, il demanda l'*abolition de la peine de mort*, comme injuste et contraire à la nature. Ainsi l'homme qui devait deux ans plus tard envoyer à la mort tant de milliers d'innocents, débutait par proclamer les principes de philanthropie et de mansuétude judiciaire les plus absolus. Tous ses efforts n'augmentèrent pas son crédit dans l'assemblée. Mais il en acquérait un immense sur le peuple dont il savait à propos flatter les passions. Souvent il lui arrivait de soutenir seul ses opinions. Peu lui importait d'être repoussé par ses collègues; c'était la populace qu'il voulait émouvoir, et la populace lui savait gré de son opiniâtreté, et même de ses défaites. En mars 1791, il parla sur la législation des colonies, et combattit Barnave qui proposait de laisser l'initiative aux colons. Ce fut dans cette circonstance qu'il fit entendre cette horrible exclamation : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe*. Après l'arrestation de la famille royale à Varennes, Robespierre demanda des couronnes civiques pour ceux qui avaient empêché la fuite de l'infortuné monarque, et soutint qu'il devait être soumis, ainsi que la reine, aux formes ordinaires de la justice, la reine comme *simple citoyenne*, le roi comme *fonctionnaire responsable envers la nation*. Il demanda en outre que Monsieur fût poursuivi, et dès lors essaya, mais sans succès, de faire adopter cette monstrueuse maxime, que tout *citoyen peut être mis en accusation, sans preuve et sur de simples indices*. Il se prononça ensuite contre l'inviolabilité du roi qu'il dénonça comme un traître et comme un tyran. Dans plusieurs occasions, on le vit encourager les tumultes et les insurrections populaires; il soutint que les soldats révoltés de Nancy étaient de bons patriotes et que leurs chefs seuls méritaient un châtiment : les mesures proposées pour réprimer les émeutes étaient qualifiées par lui d'attentat à la liberté et à la souveraineté du peuple. Toujours déchaîné contre les ministres, quels qu'ils fussent, il demanda qu'aucun membre de l'assemblée ne pût faire partie du ministère, et cette motion très-applaudie fut décrétée comme article constitutionnel. Les discours de Robespierre lui valaient les louanges des journaux démagogiques qui attisaient déjà le feu de la discorde civile, et lui conciliaient les suffrages de la populace. Aussi à la fin de la session il fut porté en triomphe par une troupe de forcenés qui placèrent sur sa tête une couronne de chêne, en l'appelant *l'ami du peuple*, *le défenseur de la liberté*. Nommé accusateur public près le tribunal criminel de la Seine; secondé par Péthion et Danton, il remplit la capitale d'une foule d'aventuriers, et força les honnêtes gens à s'en éloigner. Les malfaiteurs, absous dès qu'ils étaient patriotes, trouvaient près de lui asile et protection; et c'est ainsi que se forma cette cohorte d'assassins qui devaient bientôt faire couler le sang des victimes désignées à ses fureurs. Toutefois Robespierre n'était pas sans inquiétude sur les résultats de la lutte engagée entre la monarchie et la révolte. Il conserva donc encore une sorte de retenue dans sa conduite, et exprima même des opinions presque modérées dans un journal intitulé *le Défenseur de la constitution*. Il prit peu de part aux apprêts de la journée du 10 août, et disparut au moment de l'attaque pour ne sortir de sa retraite que lorsque la victoire fut assurée. Trois jours après, il parut à la barre de l'assemblée législative, conduisant les sectionnaires de la place Vendôme, et demanda qu'on élevât un monument aux héros morts à l'attaque du château. Nommé président de l'affreux tribunal du 17 août, il se récusa par la raison qu'ayant dénoncé les conspirateurs, il ne pouvait pas être leur juge. Il laissa à Danton, à Billaud-Varenne et à la commune l'horrible gloire des massacres de septembre. (*Voy.* DANTON.) Elu premier député de Paris à la Convention, il ne prit point la parole dans la séance où, sur la proposition de Collot-d'Herbois, fut décrétée l'abolition de la royauté et l'établissement de la république. Cependant ses projets ne pouvaient échapper aux députés de la Gironde, parmi lesquels on comptait de grands orateurs et des talents distingués. Appuyé sur cette

(1) 45 fr. de contributions suffisaient pour être électeur et 50 pour être éligible. Voilà ce que Robespierre appelait le marc d'or.

partie de l'assemblée, Louvet le dénonça le 28 septembre, comme voulant s'élever à la dictature ; il s'engagea alors entre Robespierre et ses accusateurs une lutte terrible qui dura plusieurs séances; mais avec l'appui des Jacobins, il finit par l'emporter. Les attaques des Girondins avaient ébranlé sa puissance. La victoire lui rendit toutes ses forces. Dès ce moment il jura la perte du parti qui l'avait menacé. Mais avant de l'abattre il voulut s'en servir pour faire tomber la tête de Louis XVI. Il s'efforça donc de réunir contre l'auguste prisonnier du Temple des calomnies et des accusations de tout genre. Il demanda que Louis Capet fût jugé sur-le-champ, que sa *femme* fût traduite au tribunal criminel, et que leur fils restât enfermé jusqu'à la paix. Enfin il mit à poursuivre le malheureux roi un incroyable acharnement, et il influa plus que tout autre sur sa condamnation. S'apercevant que plusieurs des Girondins cherchaient à sauver ce prince, il parvint, uni à Danton, à les intimider en les faisant menacer par son parti ; il se déclara contre l'appel au peuple et le sursis, et dit, avec une ironie féroce « que c'était une cruauté que de » vouloir prolonger l'agonie de Louis Capet... » Puis se tournant vers les *Girondins* : « Vous ne » demandez un sursis que pour le sauver... » L'exécution du 21 janvier fut le signal d'une lutte nouvelle et plus acharnée entre les girondins et les montagnards. Secondé par Danton, ainsi que par les jacobins et la commune de Paris, Robespierre parvint à ameuter contre ses adversaires la plus vile populace, et les fit proscrire dans la journée du 31 mai. Dès-lors il domina la Convention et fonda ce régime sanguinaire qui ne finit qu'avec sa vie. Il était encore, ou, pour mieux dire, il feignait d'être l'ami de Danton ; aussi se joignit-il à lui pour proscrire les *fêtes* ridicules et impies dites *de la Raison*, inventées par Chaumette, qu'il envoya à l'échafaud, ainsi qu'Hébert, chef des athées, avec ses partisans. Sa puissance augmentait de jour en jour en s'élevant sur les ruines des différents partis qu'il terrassait. Danton, qui craignait que son tour n'arrivât, disait : « Tout ira bien tant » qu'on dira Robespierre et Danton ; mais malheur » à moi si l'on dit Danton et Robespierre! » L'un et l'autre commencèrent enfin à se regarder avec méfiance ; on chercha à les réunir ; mais leur entrevue ne fit qu'accélérer leur rupture définitive. Danton lui ayant représenté que, dans les nombreuses proscriptions qui désolaient la France, il ne fallait punir que les coupables : « Qui vous a » dit, lui répondit Robespierre, en fronçant le » sourcil, qu'on ait fait périr un innocent? » Ce fut comme l'arrêt de mort de son ancien collègue. Les amis de Danton lui conseillèrent de le prévenir, mais il temporisa et finit par succomber sous les coups d'un adversaire plus actif. Robespierre, délivré de Danton, se trouva maître absolu. Ayant sous ses ordres le terrible comité *de salut public*, il couvrit la France d'échafauds. Par les assassinats juridiques auxquels il présidait, il répandit une terreur si générale, que tout Français craignit de se confier à un ami, à un parent. Ses proconsuls, Carrier, Couthon, Collot-d'Herbois, etc., allaient par ses ordres inonder de sang les principales villes des départements ; la Vendée surtout fut le théâtre de leurs horribles expéditions. C'est alors que Robespierre put dire avec raison « que » la république s'était glissée en France au milieu » des cadavres et à l'insu des partis. » Sûr de la terreur qu'il avait inspirée à la France entière, on l'entendit, au club des jacobins, et même dans l'assemblée, dire : *Je veux*. Souvent il semblait parler comme par inspiration, et prenait le ton d'un illuminé. Infatigable dans sa tyrannie, il poursuivit avec un cruel acharnement les émigrés, que jadis il avait feint de ménager; mais à cette époque même il prit la défense des prêtres (*Voy.* VADIER) si indignement calomniés. Cependant, la nécessité d'établir son pouvoir sur des fondements solides lui suggéra l'idée de donner à la morale une sanction qui lui manquait, et ce fut alors qu'il fit décréter l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Peu de jours après la fête à l'*Etre suprême*, que Robespierre présida, fut célébrée au jardin des Tuileries. Après cette cérémonie, plus politique que religieuse, il prit l'attitude d'un souverain. La France, fatiguée de la lutte des factions, appelait de ses vœux le moment où un pouvoir fort s'élèverait sur les ruines des partis ; et tel était l'excès de ses maux que la tyrannie d'un seul lui semblait un état digne d'envie. Mais Robespierre sentit qu'il ne pouvait arrêter la terreur qu'après s'être débarrassé de ceux qui avaient été ses agents ou ses complices. Les plus fameux étaient déjà montés sur l'échafaud; et les autres comprirent que leur tour ne tarderait pas d'arriver. L'imminence du péril leur redonna du courage, et, certains de leur perte, ils voulurent au moins essayer de se sauver par un coup d'audace. Leur complot éclata d'une manière inattendue. Eloigné du comité de salut public, Robespierre avait passé quarante jours dans la retraite, occupé à tracer des plans, à composer des discours. Il reparut le 8 thermidor à la Convention, et lut un long discours dans lequel, en insistant sur la nécessité de maintenir le gouvernement révolutionnaire, il essaya de prouver qu'il fallait épurer le comité de salut public et renouveler le comité de sûreté générale entièrement composé de ses adversaires. Bourdon de l'Oise osa s'opposer à l'impression de ce discours qui fut repoussée. Cependant le jour même Robespierre le lut à la société des jacobins où il fut vivement applaudi, et le lendemain il reparut à la Convention, décidé à braver l'orage. Tallien, après avoir fait décréter la permanence de l'assemblée, demanda dans un discours véhément que Robespierre et Henriot fussent décrétés d'accusation. Billaud-Varenne appuya cette proposition et interpela Maximilien, lui reprochant sa conduite perfide envers ses collègues. Ce fut en vain qu'à plusieurs reprises Robespierre tenta de se faire entendre, sa voix était étouffée par les cris : *à bas le tyran?* « Un » mot, disait-il écumant de rage, un mot, prési- » dent des assassins! » « Tu n'as pas la parole, s'é- » criait-t-on de toutes parts; tu l'as refusée à Danton, » tu l'as refusée à Lacroix, c'est le sang de Danton » qui t'étouffe! » Tallien déclare qu'il poignardera le nouveau Cromwel, s'il n'est pas à l'instant dé-

crété d'arrestation ainsi que ses complices. Le décret mis aux voix est adopté. « Les brigands triomphent! » s'écrie Robespierre, et assis sur son banc il parcourt des yeux toutes les parties de la salle semblant réclamer tour-à-tour l'appui de la montagne, celui du centre et des tribunes. Enfin les huissiers l'entourent et le poussent jusque dans l'enceinte de la barre. On le conduisit à la prison du Luxembourg; mais le concierge qui était une de ses créatures, lui ouvrit les portes dès que l'escorte fut partie, et il se rendit à l'hôtel-de-Ville, où Fleuriot, Payan et d'autres amis jurèrent de le défendre. Il se crut un instant victorieux, et Robespierre se disposait à marcher contre la Convention, qui de son côté le mettait *hors de la loi* lui et les siens, et nommait Barras et six autres commissaires pour diriger la force armée. Bientôt de nombreuses colonnes marchèrent sur la maison commune. Henriot (*voy.* ce nom, IV, 372) réunit quelques cannoniers; mais il n'osa pas leur ordonner de faire feu. Alors Robespierre épouvanté et voyant tous ses amis en fuite, se tira un coup de pistolet qui lui fracassa la mâchoire. Transporté dans la salle du comité de salut public, il fut étendu sur la table où il avait signé tant d'arrêts de mort. En proie à d'horribles souffrances, ne pouvant se faire entendre et livré aux derniers outrages de ses ennemis, il rappela dans ce moment au peuple français qu'il avait opprimé, l'existence de cette justice providentielle qui apparaît au jour marqué pour apaiser la conscience publique en frappant les grands criminels par des coups terribles et inattendus. On le transporta dans les prisons de la Conciergerie, et le lendemain 10 thermidor (28 juillet 1794), à quatre heures du soir, il fut conduit au supplice entre Couthon et Henriot. Au moment où la charette passait devant la maison qu'il habitait, la populace la fit arrêter, et des femmes dansèrent devant la voiture. Quand il fut sur l'échafaud le bourreau ayant arraché brusquement l'appareil mis sur sa blessure, il jeta un cri douloureux; les deux mâchoires se séparèrent; le sang jaillit en abondance, et sa tête offrit le spectacle le plus hideux. Il avait 35 ans. Le lendemain 70 membres de la commune et du tribunal révolutionnaire, comme lui mis hors la loi, périrent sur le même échafaud. Il n'est pas inutile d'entrer dans quelques détails sur cet homme horriblement célèbre. Il était maigre et de petite taille. Sa démarche était vive, ses yeux mornes et éteints, et il portait souvent des conserves. Des mouvements brusques, quelquefois convulsifs, révélaient l'agitation de son âme; son teint livide, sa voix aigre et criarde, son regard sombre et équivoque, tout en lui annonçait la haine et l'envie. Il avait un grand soin de son extérieur, et était sobre, non par vertu, mais par politique ou par tempérament. Orateur médiocre, il s'élevait parfois dans les occasions importantes, et alors sa logique était plus adroite qu'éloquente; sa diction, remplie d'antithèses, d'ironie, de lieux communs, était âpre, sans ordre et souvent obscure et triviale. Il sut apprécier la puissance de la multitude, profiter des talents et des crimes des autres, les flatter pour les asservir, et les sacrifier quand ils voulaient s'attirer la faveur du peuple, dont il prétendait jouir exclusivement. Lié aux partis qui avaient renversé le trône, il en devint l'ennemi quand ils voulurent entrer en partage de l'autorité; c'est ce qui amena la proscription des girondins, ainsi que la mort de Danton, d'Hébert et de leur satellites. Profondément dissimulé, et froidement cruel, il n'eut aucun confident de ses arrière-pensées, et son âme vivait solitaire et inébranlable au milieu de toutes les ruines qu'il accumulait, et de tout le sang qu'il faisait couler. Maître de la municipalité de Paris dont il dirigeait les opérations, ayant sous sa main le comité de salut public et commandant aux départements, il parvint à exterminer les chefs des divers partis qui lui faisaient ombrage. C'est ainsi que, scélérat lui-même, il put décourager l'ambition de tous les scélérats qu'il fit périr, ou qu'il contraignit à se tenir au second rang, et à n'être que des valets assassins. Doué d'une grande présomption, il méprisait Pitt, et prenait presque pour des éloges les sarcasmes piquants du duc d'Yorck. Il fut au comble de la joie lorsqu'il apprit que les journaux anglais appelaient les armées françaises, *les troupes de Robespierre*. Tour à tour il protégea et opprima la Convention. Si un des membres faisait une proposition qui lui déplaisait, il le regardait d'un air menaçant, et souvent ce coup d'œil suffisait pour le condamner au silence. Il ne s'environna que de gens nourris dans le crime, soumis aveuglément à ses volontés, parce que, d'un seul mot, il pouvait les livrer à l'échafaud. Irritable et vindicatif, fourbe et audacieux, il sut profiter des circonstances, mais non les maitriser. Aussi fut-il terrassé presque sans résistance. On cita dans le temps une correspondance de Robespierre avec l'étranger, qui révélait ses projets de dictature. On ajoutait même qu'il avait un parti à Londres disposé à reconnaître sa puissance absolue, à certaines conditions. Quoi qu'il en soit de ces assertions, il paraît certain que Vadier, devenu possesseur de ces lettres, les montra aux ennemis de Robespierre et qu'elles accélérèrent sa chute. Un biographe a fait observer qu'on aurait tort de croire que Robespierre fut l'auteur de tous les crimes dont on a chargé sa mémoire : parmi ses collègues des comités, et surtout parmi ceux qui furent envoyés dans les départements, plusieurs portèrent la cruauté bien au-delà des instructions et des ordres qu'il leur avait donnés, et se hâtèrent de l'accuser de leurs crimes lorsqu'ils l'eurent renversé. On assure même que ce fut pendant qu'il s'éloigna des comités, quelques semaines avant sa mort, que la terreur fut portée au plus haut degré, et que son intention alors était de mettre fin aux exécutions. Il n'en est pas moins vrai que Robespierre fut le créateur de cet affreux système d'oppression et de massacre qui pesa si longtemps sur la France, et qu'il sera regardé par la postérité, comme la personnification la plus complète de la révolution française, dans sa période la plus terrible et la plus sanglante. Les principaux ouvrages de Robespierre sont : *Plaidoyer pour le sieur Vissery* (dans l'affaire des paratonnerres), 1783, in-8° (*Voy. le journal des savants*, mars 1784, page 180.) *Dis-*

cours couronné par la société royale de Metz, Amsterdam (Paris), 1785, in-8°. *Eloge de Gresset*, discours qui a concouru pour le prix proposé par l'académie d'Amiens, Londres (Paris), 1785, in-8. *Eloge de M. Dupaty*, président à mortier au parlement de Bordeaux, 1789, in-8°. *Discours sur l'organisation des gardes nationales*, 1790. *Le Défenseur de la constitution*, in-8°, journal dont il a paru 12 n^os depuis avril jusqu'à la fin d'août 1792. Le citoyen Laponneraie a publié en 1832 les *Œuvres choisies* de Robespierre; et depuis quelque temps son nom est redevenu le cri sinistre que poussent dans les émeutes les hommes animés des plus mauvaises passions. Parmi les ouvrages publiés sur Robespierre, nous citerons : *Conjuration de Robespierre*, par Montjoie, 1794, in-8. *La vie et les crimes de Robespierre*, par Désessarts, 1798, 2 vol. in-12. *La mort de Robespierre*, tragédie en 3 actes et en vers (par Sérieys), 1801, in-8. Les renseignements les plus exacts sur ses crimes se trouvent dans le *Rapport de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre et ses complices*, par Courtois in-8, et réimprimé dans les *Mémoires sur la révolution*. (*Voy.* LAYA).

* ROBESPIERRE (Augustin-Benoît-Joseph), frère du précédent, né en 1760, fut élevé comme lui au collége de Louis-le-Grand, où il fit de médiocres études. Nommé procureur de la commune d'Arras par l'influence de son frère, il le fit ensuite élire député de Paris à la Convention; il ne s'y fit guère remarquer, si ce n'est par sa soumission complète aux vues de son frère, qui n'avait pas une haute idée de sa capacité. Dans le procès du roi il vota la *mort* et contre l'appel et le sursis. Il dénonça le ministre Roland et les députés de la Gironde, et fit arrêter Laclos et Bonne-Carrère, comme agens de ce parti. Quand la commune de Paris fut accusée de vouloir renverser la Convention pour se mettre à sa place, il proposa de décréter qu'elle avait bien mérité de la patrie. Envoyé en mission dans le midi, il se trouvait à Toulon lors de la reprise de cette ville par les Anglais, et rendit compte des terribles exécutions qui eurent lieu, tant à Toulon qu'à Marseille. Renvoyé plus tard à l'armée des Alpes, en passant à Vesoul il fit mettre en liberté tous les *suspects* du département de la Haute-Saône, mesure qui provoqua de grandes plaintes de la part des jacobins. De retour à Paris peu de jours avant le 9 thermidor, quand il vit son frère décrété d'accusation, il demanda à partager son sort comme il avait partagé ses *vertus*, et fut mis hors de la loi comme lui. Voyant son frère blessé, il s'élança par une fenêtre de l'Hôtel-de-Ville, se cassa la jambe, et périt le lendemain sur l'échafaud. Il avait 34 ans. Son admiration pour son frère aîné tenait de la stupidité et du délire.

ROBICHON. *Voy.* GUÉRINIÈRE.

* ROBILANT (Esprit-Benoit NICOLIS de), général piémontais, né à Turin en 1724, d'une famille noble, était fils d'un militaire fort instruit à qui l'on doit un bon traité de *la Science de la guerre*, Turin, 1744, in-8. Elève de Bertola, le Vauban du Piémont, il apprit de lui l'architecture civile et militaire et de Vincenti la théorie et la pratique de l'artillerie. Il se distingua dans la guerre que son souverain entreprit, en 1742, de concert avec la reine de Hongrie, pour repousser les Espagnols qui voulaient envahir la Lombardie; il fut employé avec succès à la défense de plusieurs places, notamment de la forteresse de Demont, qu'il sauva par son courage et par sa présence d'esprit de l'explosion du magasin à poudre. Il alla ensuite recueillir en Allemagne les connaissances nécessaires à l'exploitation des mines du Piémont, dont il fut nommé à son retour inspecteur-gnéral. En cette qualité il rendit d'éminents services à sa patrie, et fut le créateur d'une nouvelle branche d'études, de recherches et de travaux qui exercèrent la plus heureuse influence sur le développement des richesses minérales. A la prière de Clément XIV il organisa aussi l'exploitation des mines dans les états romains. En 1786 il réforma le système monétaire du Piémont; et reçut en récompense de ce nouveau service la grand'croix de l'ordre des saints Maurice et Lazare, avec une commanderie. L'année suivante, nommé lieutenant-général d'infanterie, et commandant suprême du corps royal du génie militaire à la mort du comte Pinto, il lui succéda dans la place de premier ingénieur, et fut en même temps chef du corps civil des édiles. Les faveurs dont il était l'objet ne ralentirent point son zèle. Accompagné de son neveu (*voy.* l'art. suiv.), il visita toutes les places fortes et enfin pourvut à la défense des frontières. Une paralysie aux jambes l'empêcha de prendre une part active à la guerre de 1796 qui se termina par l'occupation du Piémont. (*Voy.* CHARLES-EMMANUEL IV, II, 564); mais il continua d'envoyer de son cabinet des ordres et des instructions. Le chagrin de voir l'envahissement de sa patrie accéléra la fin de ses jours. Il mourut le 1er mai 1801, dans les bras de sa famille et de son fils unique, fidèle aux sentiments religieux qu'il avait toujours professés. Membre de l'académie des sciences de Turin depuis sa fondation, il en a enrichi les *Mémoires* de plusieurs *travaux* importants : *Essai géographique*, suivi d'une *Topographie souterraine minéralogique*, et d'une *Docimasie des états du roi en terre ferme*, avec une carte géographique et topographique (t. VI, 191), *Expériences sur le platine*, (tom. VII, p. 123); *Description du duché d'Aoste*, suivie d'un *Essai sur deux minières des anciens Romains*, d'un *Supplément à la théorie des montagnes et des mines*, ibid.; p. 245; *Journaux des expériences et observations métallurgiques et docimastiques*, tom. VIII, p. 50; *Machine pour passer à la filière les lames d'épées, baïonnettes et couteaux*, tom. IX, p. 75. Il a publié séparément un *Mémoire sur les différents procédés employés à l'hôtel des monnaies, pour améliorer les traitements métallurgiques; De l'utilité et de l'importance des voyages dans son propre pays*, Turin, 1789, petit in-fol. avec pl.

* ROBILANT (Jean-Baptiste NICOLIS, comte de), neveu du précédent, entré au service en 1775, dans la légion des campements qu'avait créée et que commandait son père, passa dans le corps du génie, devint aide-de-camp et chef d'état-major du duc de Montferrat, et fit avec beaucoup de distinction les campagnes de 1792 à 1796. Ses services

furent récompensés par la croix de l'ordre militaire de Savoie, le grade de lieutenant-colonel, et les titres de premier écuyer et de gentilhomme de la chambre du duc de Montferrat. Pendant l'occupation du Piémont par les Français, il refusa tous les emplois qui lui furent offerts, et occupa ses loisirs à l'étude des langues dont il connaissait un grand nombre. A la rentrée du roi de Sardaigne dans ses états, il fut nommé colonel du régiment de Suse, puis général-major d'infanterie. Pendant les cent-jours, il commanda le cordon d'observation en Savoie, fut par *intérim* gouverneur de Grenoble, et reçut du roi de France la croix de Saint Louis, et de l'empereur d'Autriche celle de Saint-Léopold. La même année (1815), mis à la tête de l'académie royale, il fut fait ministre de la guerre en 1817, et, en 1820, lieutenant-général, inspecteur général du génie. Cet officier mourut le 20 janvier 1821, dans de grands sentiments de piété.

* ROBILLARD (...), savant précoce, né à Metz en 1722, fils d'un professeur à l'école d'artillerie, avait à peine 16 ans lorsqu'il adressa à l'académie des sciences un *Traité sur l'application de la géométrie ordinaire et des calculs différentiel et intégral à la résolution de plusieurs problèmes*, mentionné avec éloge dans ses *Mémoires* de l'année 1740, et qui fut imprimé à Paris, en 1753, in-4, avec 30 pl. par les soins de Saverien. L'auteur était mort en 1742, à l'âge de 20 ans.

* ROBIN (Jean), que Tournefort met au nombre des plus célèbres botanistes de son temps, naquit en 1550. Il établit à ses frais un jardin dans lequel il élevait des plantes rares, pour procurer des modèles nouveaux aux dames de la cour, qui faisaient leur passe-temps de la broderie. Il enrichit de quelques plantes le jardin des Tuileries, et fut le premier qui introduisit en France la *keturie* ou grande mauve, plante qui a les couleurs vives et très-variées; il y naturalisa aussi le faux acacia, dont il avait reçu les graines du Canada. Linnée, en mémoire de ce botaniste, a donné à cet arbre le nom de *robinia pseudo-acacia*. On a de Robin : *Description du jardin des Tuileries*, 1608, in-fol. Il mourut vers 1630.

ROBIN *de la Rochefuron* (Réné), né à Tours, n'est connu que par la publication d'un ouvrage de piété fort répandu, et qui est intitulé : *Quatrains moraux en vers français, suivis d'un livre d'oraisons, contenant les pieux et utiles moyens de s'entretenir devant Dieu une heure entière, sans ennui et sans distraction*, Tours, 1664. La dernière partie du livre est une traduction de l'ouvrage du P. C. Franciotti.

** ROBIN (Claude), antiquaire, né en 1715 à Saint-Florent le Vieux dans l'Anjou, après de bonnes et solides études, reçut le doctorat en théologie à l'université d'Angers, dont il prend le titre d'ancien recteur à la tête d'un de ses ouvrages. Il obtint la cure de Chêne-Hutte, village où se trouvent des ruines très anciennes, désignées dans le pays sous le nom du *Chatelier*. L'examen qu'il en fit lui inspira le goût des monuments antiques, et pour le satisfaire il se rendit en 1750 à Rome, où il passa plusieurs mois à en étudier les antiquités. Peu après son retour de ce voyage, il fut pourvu de la cure de St.-Pierre d'Angers; et par un hazard singulier, il trouva dans sa nouvelle paroisse un autre sujet d'aliment pour la curiosité, c'est le *camp de César*, à peine alors connu des savants; mais sur lequel il publia des remarques qui attirèrent l'attention des amateurs. Son ardeur pour l'étude ne lui faisait pas négliger ses devoirs envers ses paroissiens : ses soins paternels pour les pauvres lui avaient gagné tous les cœurs. On ne pouvait lui reprocher qu'un peu trop de familiarité dans ses manières, défaut qui n'aurait eu aucun inconvénient un siècle plus tôt, alors que les hommes et les mœurs étaient plus simples. Mais le curé Robin se sentait aimé, et il ne tenait point à imposer le respect. Par suite de son goût pour les antiquités, il fit bâtir en 1768 au village d'Empiré, dépendant de sa paroisse, une petite chapelle dans laquelle il voulait être enterré; à côté de son buste, il y avait placé celui de son père, bon et honnête marchand de Saint-Florent, pour lequel il conservait la plus vive tendresse; mais il eut la douleur de voir détruire en 1793 ce monument de la piété filiale; et l'année suivante, entassé, par l'ordre de l'infâme Carrier (*voy.* ce nom), avec une multitude de ses respectables confrères, dans un bateau à soupape, il fut englouti dans la Loire, au-dessous de Nantes, à l'âge de 79 ans. On a de Cl. Robin : l'*Ami des peuples*; ou mémoire intéressant pour l'Eglise et pour l'Etat, au sujet de l'administration des paroisses et des droits des pasteurs de provinces, in-12; *Le camp de César*, au village d'Empiré, paroisse de St.-Pierre d'Angers, avec une dissertation sur cette église, et des remarques sur d'autres ouvrages des Romains en Anjou et aux environs, Saumur, 1764, in-8. Dans sa dissertation sur Saint-Pierre, il prétend que cette église est l'ancienne cathédrale; mais cette opinion trouva des contradicteurs. *Le Mont-Glonne*, ou recherches historiques sur l'origine des Celtes, Angevins, Aquitains, Armoriques, etc., ibid., 1774, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, recherché des curieux, devait avoir une suite qui n'a point paru. Quelques-unes des assertions de l'auteur ont été combattues par la Sauvagère (*voy.* ce nom). Le curé de saint-Pierre avait composé d'autres ouvrages, quelques-uns imprimés, tels que le *Pieux Pèlerin*, et un plus grand nombre manuscrits ou même non terminés. On trouve dans les *Recherches* de J. F. Bodin (*voy.* ce nom), *sur Angers et le bas Anjou*, un chapitre sur le curé Robin qu'il est impossible de lire sans éprouver de la sympathie pour un si excellent homme, et sans être douloureusement ému de sa fin malheureuse.

* ROBIN (Vincent), médecin fameux de son temps, mais très-oublié du nôtre, né à Dijon, vivait en 1633; il est auteur de quelques opuscules, entr'autres : *Avis sur la peste reconnue en quelques endroits de Bourgogne, etc.*, Dijon, 1628, in-12; *Synopsis rationum Fieni et adversariorum, de tertia de fœtus animatione, ex quibus clare constabit celebratam antiquitate opinionem de fœtus formatione descendendam*, *Fieni vero novam complectendam*, Dijon, 1632, in-4.

** ROBIN (.....), prêtre, né en 1730 à Tonnerre,

acheva ses études à Paris avec succès et dut à de puissants protecteurs une position qui lui permit de cultiver son goût pour les lettres. D'abord secrétaire de la vénerie de M. le comte d'Artois, il accompagna Rochambeau (*voy.* ce nom), dans sa campagne d'Amérique. A son retour, il fut nommé chapelain du roi, et conçut le plan d'un grand ouvrage que les circonstances et peut-être aussi le défaut d'encouragement le forcèrent d'abandonner. Il vit dans la révolution l'époque de réformes utiles à l'humanité; mais les événements ne tardèrent pas à le détromper. On ignore la date de sa mort; cependant on peut conjecturer qu'il ne survécut pas longtemps à l'année 1791, date de son dernier écrit. On a de lui : *Recherches sur les initiations anciennes et modernes*, Paris, 1779, in-12, ouvrage superficiel, surtout en ce qui concerne les initiations anciennes; mais qu'on lit avec plaisir. Il a été attribué au fameux abbé Raynal. *Nouveau voyage dans l'Amérique septentrionale en l'année 1781 et campagne de l'armée de Rochambeau*, 1782, in-8, trad. en allemand et en hollandais. On y trouve des observations intéressantes sur les mœurs et les coutumes des Anglo-américains. *Vies des grands hommes du christianisme*, 1787, in-8. Ce 1er volume, le seul qui ait paru, contient la vie de Jésus-Christ, suivie de celles de St.-Pierre, des quatres évangélistes et de Saint-Paul; on trouve à la fin les vies de Simon le magicien et d'Apollonius de Thyane. On doit regretter que ce monument entrepris à la gloire de la religion n'ait pas été achevé. *Histoire de la constitution de l'empire français*, ou *Histoire des Etats-généraux pour servir à l'histoire de notre droit public,* 1790-91, 3 vol. in-8. On attribue à l'abbé Robin la traduction du *Traitement des insensés à l'hôpital de Bedlam à Londres,* 1787, in-8.

ROBINET (Urbain), pieux et savant docteur de Sorbonne, chanoine et grand-vicaire de Paris, abbé de Bellozane, né en Bretagne, mort le 29 septembre 1758, âgé de 75 ans. Il est le rédacteur du *Bréviaire* de Rouen, qui (si on en excepte la mutilation des Psaumes) est un chef-d'œuvre en ce genre, Rouen, 1736. Il publia en 1744 : *Breviarium ecclesiasticum clero propositum* ; ce bréviaire a été adopté par les évêques de Cahors et du Mans, et quelques autres. (*Voy.* QUIGNONES). On lui attribue les belles *Préfaces* de la messe des morts et de celles du Saint-Sacrement, de la dédicace de l'Eglise, de l'Avent, de la Toussaint, etc., qu'on chante dans la plupart des églises de France. (*Voy.* le *Journal historique et littéraire*, 1er août 1785, page 490.)

* ROBINET (Jean-Baptiste-René), écrivain laborieux, né à Rennes, en 1745, mort dans sa patrie le 24 mars 1820, embrassa d'abord la règle de St.-Ignace; mais regrettant bientôt sa liberté, il rentra dans le monde, se livra avec ardeur à la culture des lettres, et alla ensuite en Hollande faire imprimer un ouvrage intitulé : *De la nature*, qui fit dans le temps quelque bruit, à cause des opinions singulières qu'il renferme. De retour à Paris en 1778, il fut nommé censeur royal et secrétaire particulier du ministre Amelot. A la révolution il perdit tous ses emplois et se retira dans sa province où il vécut ignoré, ne s'occupant que de ses devoirs envers sa famille. Il avait été disciple des encyclopédistes, et s'était attaché aux principes de l'église constitutionnelle. Il eut le bonheur d'être ramené à la religion, et signa une rétractation de ses erreurs. Robinet a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, dont le plus connu est celui déjà cité : *De la nature,* 1761, in-4, 1766-68, 4 vol. in-8, auquel il faut joindre : *Considérations philosophiques sur la gradation naturelle des formes de l'être*, 1768, in-8. Une mauvaise physique, une métaphysique plus mauvaise encore, forment le fonds de ce livre, rempli de paradoxes. L'auteur peu d'accord avec lui-même, nie dans un endroit ce qu'il accorde dans l'autre, et accumule les contradictions, les hypothèses et les assertions les plus hardies. Il a été réfuté solidement par le P. Richard (*voy.* ce nom, ci-dessus, p. 231); et l'abbé Barruel a consacré plusieurs passages des *Helviennes* à l'examen de ses divers systèmes; *Essais de morale,* ou *Recherches sur les principes de la morale*, traduit de l'anglais de David Hume, Amsterdam, 1760, in-12. Ce volume fait partie de la collection des *Œuvres* philosophiques de Hume, traduites par Mérian. *Considérations sur l'état présent des littératures en Europe,* trad. de l'anglais de Hume, Londres, 1762, in-12; cet ouvrage a été faussement attribué à l'abbé Aubry ; *Parallèle des conditions et des facultés de l'homme avec la condition et les facultés des autres animaux,* Bouillon, 1769, in-12. L'auteur n'a pas pour but, comme on pourrait le supposer par son titre, de rabaisser l'homme au-dessous des animaux. Tout au contraire il relève les facultés de l'homme, du roi de la création auquel il reproche de ne pas tirer tout le fruit des avantages qu'il a reçus de son créateur; *Paradoxes moraux et littéraires*, 1769, in-12 ; *Dictionnaire universel des sciences morales, économiques*, etc., 1775-83, 30 vol. in-4, vaste compilation dont Robinet n'est que l'éditeur ; *Considérations sur le sort et les révolutions du commerce d'Espagne*, 1761, in-8 ; *Grammaire française, extraite des meilleurs grammairiens*, 1762, in-8; *Grammaire anglaise*, 1764, in-8; 1774, in-12; *L'homme d'état*, traduit de l'italien de Nic. Donato, 1767, 3 vol. in-12. Robinet a aussi travaillé à divers recueils, et a traduit des romans et des livres anglais. *Voy.* l'*Annuaire nécrolog.* de Mahul, tom. 1er, et l'*Ami de la religion,* tom. 24, p. 367.

** ROBINOT (Louis-Augustin), né en 1756 à Decize, petite ville du Nivernais, quitta la France pendant les premières années de la révolution, et ne put y rentrer qu'en 1798. Nommé successivement curé de Lucenay-les-Aix et de Marcigny, lors du rétablissement du diocèse de Nevers, il fut fait chanoine de la cathédrale. Placé, peu de temps après, à la tête du collége de cette ville, il ne tarda pas à devenir supérieur du petit séminaire. L'abbé Robinot mourut grand-vicaire honoraire, le 27 avril 1841, à 85 ans. On a de lui : *Discours dogmatiques et moraux sur différents points de la religion,* Lyon, 1824, 4 vol. in-12; *La religion démontrée et défendue*, Valence, 1836, 4 vol. in-8 et in-12, trad. de l'italien de Mgr. Alexandre Tassoni.

ROBINS (Benjamin), savant mathématicien, naquit à Bath en 1707 de parents quakers, à qui leur

peu de fortune ne permit pas de lui donner une éducation soignée; mais sans aide et sans secours, il acquit de vastes connaissances. Il cultiva plus particulièrement les mathématiques; et ses amis, l'ayant engagé à venir à Londres, en même temps qu'il s'instruisit dans les langues modernes, il lut les ouvrages des plus célèbres mathématiciens. Dès l'âge de 20 ans, il donna une *Démonstration* de la dernière proposition du traité des *quadratures* de Newton, qui fut insérée dans les *Transactions philosophiques* de 1727, et lui mérita son admission à la société royale. L'année suivante il osa se mesurer avec le célèbre géomètre J. Bernouilli (*voy.* ce nom, I, 585) sur la fameuse question des *forces vives*. A cette époque il renonça au costume et aux manières des quakers et consentit à donner des leçons. Son mérite lui valut bientôt un grand nombre d'élèves; mais ce genre de vie ne pouvait lui convenir. Il quitta donc son école pour aller en Flandres examiner les principales places fortes. De retour à Londres, il prit part à une discussion sur la *Méthode des fluxions* de Newton, et fut quelque temps employé comme secrétaire par un comité de la chambre des communes. En 1749, nommé ingénieur de la compagnie des Indes orientales, il y arriva le 13 juillet 1750. Il donna des plans pour les forts de Saint-David et de Madras; mais il ne put les voir exécuter. Le climat ayant altéré sa santé, il languit quelques mois, et mourut le 29 juillet 1751, âgé de 44 ans. Outre trois *Ecrits* sur des matières politiques, Londres, 1739, on a de lui: *Nouveaux principes d'artillerie*, 1742; cet ouvrage renferme le fruit de ses expériences sur la force de la poudre à canon et la résistance de l'air, relativement à la force et à la vitesse des projectiles. Il a été traduit en allemand par Euler, qui l'a enrichi d'un *commentaire* très-étendu, Berlin, 1740, et en français par Dupuy, 1771; et Lombard, 1783, in-8. Les *Ouvrages mathématiques et philosophiques* de Robins ont été recueillis et publiés, Londres, 1761, 2 vol. in-8, précédés d'une *Notice sur sa vie* par le D. Wilson. C'est Robins qui a rédigé le *Voyage autour du monde*, d'Anson (*voy.* ce nom, I, 226), sur le Journal de Walter, chapelain de vaisseau.

* ROBINS (James), ancien libraire à Londres, et auteur d'une *Histoire d'Angleterre* sous le règne de Georges III, qui a eu deux éditions sous le pseudonyme de *Robert Scott*, est mort à Lewisham au mois de novembre 1836.

* ROBINSON (Marie Darby), surnommée la *Sapho anglaise*, née à Bristol en 1758, d'une famille honnête, mais pauvre, à quinze ans épousa un étudiant du collége de Lincoln. Cette union ne fut pas heureuse. Ruinée par ses dépenses frivoles, elle se fit comédienne, eut d'éclatants succès dans les grands rôles tragiques, et captiva le cœur du prince de Galles, dont elle devint la maîtresse en titre. Des liaisons de cette nature ne sont ni heureuses, ni durables. Après avoir dissipé le fruit de sa honteuse conduite, poursuivie par ses créanciers, elle se réfugia sur le continent en 1783. Elle demeura longtemps à Paris; et, s'il faut l'en croire, sa maison y fut fréquentée par les personnes les plus distinguées. De retour en Angleterre en 1788, elle se livra entièrement aux lettres, qu'elle avait cultivées dès sa première jeunesse, et qui lui valurent des succès plus durables que ceux qu'elle avait dus à sa beauté. Elle mourut à Englefied-Green dans le comté de Surrey, le 25 décembre 1800, à l'âge de 42 ans. On lui doit des *Poésies*, 1775, 2 vol. in-8; des *Romans*, dont plusieurs ont été traduits en français, et enfin des *Mémoires* trad. également en français, qui peuvent passer pour un roman assez ingénieux et bien écrit.— Elle a laissé une fille qui s'occupe aussi de romans, et qui a donné entre autres *Le sanctuaire de Berthe*.

ROBINSON CRUSOÉ. *Voy.* Foé et Van-Effen.

** ROBIQUET (Pierre), chimiste, né en 1780 à Rennes, vint à Paris où il se forma sous Fourcroy et Vauquelin. Attaché comme pharmacien à l'armée d'Italie, il fut après la victoire de Marengo employé dans sa patrie à l'hôpital militaire de Rennes, puis rappelé à Paris à l'hospice du Val de grâce, et en 1811 nommé professeur à l'école de pharmacie, dont il devint plus tard administrateur. Admis en 1833 à l'institut, où il remplaça Chaptal, il renonça dès lors au professorat pour se livrer plus librement, dans son laboratoire, à la recherche de principes chimiques importants; c'est à lui qu'on doit la découverte de l'Asparagine, du Variolarin, de l'Orcine, de la Codéine, de la Purpurine et de l'Ulizarine qui ont enrichi à la fois la chimie et l'industrie. Il mourut à Paris, le 30 avril 1840, à 60 ans. Outre de nombreux articles dans le *Journal de Pharmacie*, et des notes dans la traduction de l'*Histoire naturelle* de Pline, publiée par Ajasson-de-Grandsagne (*voy.* ce nom, I, 87), etc., on a de lui: *De l'emploi du bicarbonate de soude dans le traitement médical des calculs urinaires*, 1826, in-8; *Nouvelles expériences sur les amandes amères et sur l'huile volatile qu'elles fournissent*, 1830, in-8; *Nouvelles expériences sur la semence de moutarde*, 1831, in-8; *Notices son André Laugier et Aug.-Arth. Plisson*, 1832, in-8.

* ROBISON (John), mathématicien écossais, né en 1739 à Boghall, dans le comté de Stirling, s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences. A l'âge de 19 ans, il s'embarqua pour le Canada, comme instituteur du fils aîné de l'amiral Knowles. Il suivit son élève sur le *Royal William* avec un grade équivalent à celui d'aspirant, rendit d'importants services pendant le siége de Québec, et dans assez peu de temps acquit des connaissances très-étendues dans la science et l'art de la navigation. Il fit dans la rivière Saint-Laurent des observations sur l'aiguille magnétique et il entreprit en 1762 le voyage de la Jamaïque, pour faire l'essai des montres marines d'Harrison. A son retour en Angleterre il apprit la mort de son élève chéri, qui avait péri sur le vaisseau le *Pérégrin*, et dégoûté de la carrière maritime, en 1767 accepta la chaire de chimie à l'université de Glasgow. Trois ans après il suivit l'amiral Knowles en Russie, en qualité de secrétaire; il y obtint, par ses talents, l'emploi d'inspecteur-général du corps des cadets de la marine. Quelques dégoûts qu'il éprouva dans sa position l'engagèrent à accepter l'offre de la chaire de philosophie à Edimbourg, et il la remplit avec distinction jus-

qu'à sa mort, arrivée en 1805. Outre les articles marine, la 3e édition de l'*Encyclopédie britannique*, contient de lui les articles *mathématiques* et *philosophiques* qui ont été imprimés séparément sous le titre de *System of mechanical philosophy*. La meilleure édition est celle de 1822, 4 vol. gr. in-8, ou petit in-4. On a encore de lui un ouvrage *contre la franc-maçonnerie*, qui a eu plusieurs éditions, et dont l'abbé Barruel a tiré parti pour ses *Mémoires sur le jacobinisme*. Il a aussi donné une édition des *Eléments de chimie*, de Black, 1803, 2 vol. in-4.

ROBOAM, roi de Juda, succéda à Salomon son père, l'an 975 avant J.-C. A peine fut-il monté sur le trône, que Jéroboam, à la tête du peuple, alla le prier de décharger ses sujets des impôts dont son père les avait accablés dans les dernières années de son règne. Roboam demanda trois jours pour lui faire réponse. Pendant ce temps, les plus anciens de son conseil furent d'avis de soulager le peuple; mais il préféra l'avis des jeunes seigneurs avec lesquels il avait été élevé, et ne répondit qu'en menaçant le peuple d'un traitement encore plus fâcheux. « Conduite, dit un politique, que les souverains » imprudents et orgueilleux ne cessent d'imiter, et » qui a toujours le même effet. » Cette dureté fit soulever dix tribus, qui se séparèrent de Roboam, et choisirent Jéroboam pour leur roi. Telle fut l'origine du royaume d'Israël. Roboam fit construire des forteresses pour conserver les deux tribus qui restaient; et quand il se crut à l'abri des entreprises de Jéroboam, il abandonna la loi du Seigneur pour suivre les penchants de son cœur corrompu. Il adora les idoles, et le peuple ne tarda pas à suivre les traces du maître. Sésac, roi d'Egypte, suivi d'une armée innombrable, entra dans le pays, et prit en peu de temps toutes les places de défense. Jérusalem, où le roi s'était retiré avec les principaux de sa cour, allait être assiégée. Pour leur ôter toute espérance, Dieu envoya le prophète Séméias, qui leur déclara de sa part que, puisqu'ils l'avaient abandonné, il les abandonnait aussi au pouvoir de Sésac. Cette menace les toucha; ils s'humilièrent sous la main de Dieu, et reconnurent la justice de ses jugements. Le Seigneur, fléchi par cette humiliation, adoucit la rigueur de l'arrêt par sa justice. Sésac se retira de Jérusalem, après avoir enlevé les trésors du temple du Seigneur et ceux du palais du roi. Roboam continua à vivre dans l'iniquité. Il mourut l'an 958 avant J.-C., après avoir régné 17 ans, laissant le royaume à Abias, un de ses fils.

ROBOREUS. *Voy.* ROVÈRE.

ROBORTELLO (François), né en 1516 à Udine, dans le Frioul, enseigna avec réputation la rhétorique et la philosophie morale à Lucques, à Pise, à Bologne et à Padoue; il y remplit aussi les chaires des langues grecque et latine, et mourut à Padoue en 1567. Robortello avait un grand savoir; mais il était d'un caractère irascible et envieux: il eut des querelles avec plusieurs hommes érudits de son temps, tels qu'Erasme, Paul Manuce, Muret, Henri Estienne, etc., et surtout avec Sigonius. On a de lui: un *Traité d'histoire* (*de historica facultate*), *etc.* très-superficiel, Florence, 1548, in-8; ce volume qui contient plusieurs autres morceaux est devenu rare. Toutes ces pièces ont été insérées par Gruter dans son *Thesaurus criticus*; des *Editions* de plusieurs poètes grecs et latins, avec des *Commentaires*; *De vita et victu populi romani sub imperatoribus Cæs. Augustis*, Bologne, 1559, in-fol.; ce volume devait être suivi de trois autres qui n'ont point paru; un grand nombre d'autres écrits, dans lesquels il y a quelquefois une critique trop âpre. On raconte que Jean-Baptiste Egnace fut si irrité de celle qui regardait un de ses ouvrages, qu'il le blessa d'un coup de poignard.

ROBUSTI. *Voy.* TINTORET.

ROCABERTI (Jean-Thomas de), né vers 1624, à Pérelada, sur les frontières du Roussillon et de la Catalogne, d'une maison illustre, entra jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Il devint provincial d'Aragon en 1666, général de son ordre en 1670, archevêque de Valence en 1676, et grand inquisiteur de la foi en 1695. Il s'acquit l'estime du roi catholique, qui le fit deux fois vice-roi de Valence. Il employa le temps que lui laissaient ces places à composer plusieurs ouvrages. Les principaux sont: un traité estimé, *De romani pontificis auctoritate*, 1693-94, 3 vol. in-fol.; ouvrage condamné par arrêt du parlement de Paris le 20 décembre 1695; *Bibliotheca pontificia maxima*: c'est un recueil de tous les traités composés par différents auteurs, en faveur de l'autorité et de l'infaillibité pontificale, imprimé à Rome en 1700 et ann. suiv., 21 vol. in-fol.; un livre intitulé: *Aliment spirituel*, etc. Il mourut à Madrid le 13 juin 1699.

ROCCA (Ange), né en 1545 à Rocca Contrata, dans la Marche d'Ancône, ermite de Saint-Augustin, fut fait docteur en théologie à Padoue en 1577, secrétaire de son ordre pendant 6 ans, président de l'imprimerie du Vatican en 1585, sacristain de Clément VIII en 1595, et enfin évêque de Tagaste en 1605. Il mourut à Rome le 8 avril 1620. Il a fait diverses remarques sur l'Ecriture sainte et sur les Pères; mais on ne lit plus ses commentaires. Il s'y sert indifféremment des bons et des mauvais auteurs, de monuments authentiques et de pièces douteuses. Il écrit nettement, mais sans élévation. Ses différents ouvrages parurent à Rome en 1719, 2 vol. in-fol. Cette édition a été reproduite, moyennant un nouveau frontispice, sous le titre de *Thesaurus pontificiarum antiquitatum, necnon rituum ac cæremoniarum*, 1745, les littérateurs font quelque cas de la *Bibliotheca vaticana illustrata* de cet auteur. On estime aussi son traité *De campanis*, Rome, 1612, in-4. On le trouve dans le 2e vol. du *Thesaurus antiquitatum romanarum* de Sallengre. Le P. Nicéron, dans le t. 21 de ses *Mémoires*, a donné les titres des ouvrages de Rocca, au nombre de quarante-un.

ROCH (saint), né en 1295 à Montpellier, d'une famille noble, portait en venant au monde une croix couleur de pourpre sur la poitrine. Il perdit son père et sa mère à l'âge de 20 ans; il alla à Rome en pèlerinage, y guérit un grand nombre de personnes affligées de la peste, et, à son retour, il s'arrêta à Plaisance, infectée de cette maladie. Roch en fut frappé lui-même, et, contraint de sortir de la ville, pour ne pas infecter les autres, il

se retira dans une forêt où le chien d'un gentilhomme voisin, nommé *Gothard*, lui apportait tous les jours un pain. Guéri de la contagion, il retourna à Montpellier. Sa patrie était alors en proie aux fureurs de la guerre : pris pour un espion, il fut jeté dans un cachot où il mourut le 12 août 1327. Cet article est composé d'après les traditions populaires, et sur des légendes de peu d'autorité; mais l'incertitude des actes d'un saint ne conclut point contre son existence, ni contre l'idée générale de ses vertus et de ses miracles. (*Voy.* Ste.-CATHERINE, II, 449.) Les altérateurs des légendes n'ont choisi que de vrais actes, de vraies histoires pour les embellir; ils eussent regardé comme une impiété l'audace d'en supposer pour le fond, et ils n'auraient pas réussi à les faire recevoir; ce n'est qu'en faveur des monuments et du culte déjà établi que ces impostures, qu'ils ont crues méritoires, ont pris faveur. Une excuse plus recevable est que, durant les dévastations des barbares, un grand nombre d'actes de martyrs, d'histoires édifiantes, etc., ont péri, et que la piété des moines a cru devoir les remplacer par d'autres, rédigés sur la tradition ou sur le souvenir qu'ils en avaient conservé; et comme ces sources n'étaient ni fort sûres ni suffisantes pour fournir à de grands détails, les nouvelles histoires ont été peu exactes et dirigées en partie sur les mémoires de l'imagination. On a une *vie* de saint Roch par F. Diedo. Les curieux préfèrent sa *légende* publiée en latin au commencement du XVIe siècle par J. D. Pins, évêque de Rieux. *Voy.* aussi le Recueil des bollandistes et les *Vies des saints* de Butler et Baillet.

* ROCHAMBEAU (Jean-Baptiste-Donatien de VIMEUR, comte de), maréchal de France, né en 1725 à Vendôme, dont son père était gouverneur, entra dès l'âge de 16 ans cornette dans le régiment de Saint-Simon cavalerie. Il s'y distingua pendant la guerre d'Allemagne, fut fait capitaine en 1744, l'année suivante aide-de-camp du duc d'Orléans, et en 1747 colonel du régiment de la Marche infanterie. Blessé à la bataille de Laufeldt, il fut présenté quelque temps après à Louis XV. Il se signala au siége de Maëstricht. Après l'expédition de Minorque il fut fait brigadier d'infanterie et chevalier de saint Louis, quoiqu'il n'eût que 15 ans de service. Dès l'année suivante (1757) il fut employé en Allemagne où il continua de se distinguer. Il fut blessé au combat de Clostercamp en 1760, obtint l'année suivante le grade de maréchal de camp, fut fait à la paix major général et inspecteur de l'infanterie d'Alsace, et reçut plus tard le cordon rouge ainsi que l'inspection de la Bretagne et de la Normandie. Nommé lieutenant-général en 1780, il eut quelque temps après le commendement d'un corps auxiliaire, envoyé aux Etats-Unis d'Amérique. Débarqué à Rhode-Island, il arrêta, de concert avec Washington, le nouveau plan de campagne, sut retenir à New-York le général anglais Clinton, et contribua à faire rétrograder lord Cornwallis, qui, cerné dans la ville d'York, fut réduit à signer la célèbre capitulation du 19 octobre 1781, où un corps de 8000 Anglais mit bas les armes, abandonnant 214 pièces de canon et 22 drapeaux. Cette journée amena la paix qui fut signée le 1er juin 1783. Le congrès américain témoigna sa reconnaissance à Rochambeau en lui donnant deux pièces prises sur l'armée anglaise. A son retour, Louis XVI le nomma gouverneur de la Picardie, et lui conféra le titre de chevalier de ses ordres. Lorsque l'Alsace fut agitée en 1789 par les troubles populaires, le roi l'envoya dans cette province, où il rétablit le calme. Il obtint en 1790 le commandement de l'armée du Nord, rétablit les fortifications de cette frontière, et forma trois camps retranchés, à Dunkerque, à Maubeuge, à Sedan, qui tinrent en respect l'ennemi. Créé maréchal de France, il refusa en 1791 le ministère de la guerre. Après l'arrestation du roi à Varennes, croyant la monarchie détruite, il se présenta à la barre de l'assemblée nationale pour y prêter serment d'obéissance. La guerre contre l'Allemagne ayant éclaté, Rochambeau présenta ses plans de campagne; mais ils furent désapprouvés. Pendant ce temps, Dumouriez qui n'aimait pas le maréchal, parvenu au ministère, trouva le moyen de le laisser à Lille, tandis qu'il employait des généraux moins anciens. Ce vieux guerrier se démit du commandement, et, après 50 ans de service, se retira dans sa ville natale. Emprisonné sous le règne de la terreur, il allait monter dans la fatale charrette qui conduisait Malesherbes au supplice, lorsque le bourreau, trouvant, dit-on, qu'elle était trop chargée, repoussa le vieux guerrier en lui disant : ton tour viendra plus tard. Le 9 thermidor le sauva; il alla achever tranquillement dans ses foyers son honorable carrière, et mourut le 10 mai 1807. Dans les dernières années de sa vie, il s'était occupé de la rédaction de ses *Mémoires* qui ont paru en 1809, 2 vol. in-8, avec une *préface* de Luce de Lancival. On trouve de curieux détails sur la campagne de Rochambeau aux Etats-Unis dans le *Voyage* de l'abbé Robin, (*voy.* ce nom).

* ROCHAMBEAU (Donatien-Marie-Joseph de VIMEUR, vicomte de), fils du précédent, né en 1750, embrassa l'état militaire dès l'âge de 12 ans, et colonel du régiment d'Auvergne en 1779, suivit son père en Amérique et eut part aux succès de l'expédition. Devenu maréchal-de-camp en 1791, il fut nommé lieutenant-général l'année suivante, et peu de temps après commandant des îles du Vent. Il soumit les Nègres révoltés de Saint-Domingue, et se rendit à la Martinique dont il força les Anglais de s'éloigner. Il déjoua également leurs tentatives sur la Guadeloupe et sur Sainte-Lucie, mais les secours sur lesquels il avait dû compter lui manquèrent; et en 1794 attaqué par des forces très-nombreuses il ne put, malgré la plus vive résistance, empêcher les Anglais de s'emparer de la Martinique et des autres possessions françaises dans les Antilles (*voy.* SAINT-VINCENT). Il revint en France l'année suivante, et en 1796 fut nommé gouverneur de Saint-Domingue. Arrivé dans cette colonie avec 400 hommes, il eut à souffrir des contrariétés, de ses généraux, et des commissaires civils; et destitué par ceux-là même qui devaient lui obéir, il fut renvoyé en France. Après l'établissement du gouvernement consulaire, il fut employé à l'armée d'Italie en 1800, et chargé de défendre la tête du Pont du Var. Il fit la campagne suivante sur la Piave et dans le Tyrol. En 1802, il

retourna à Saint-Domingue, avec l'expédition commandée par le général Leclerc, et remporta plusieurs avantages sur Toussaint-Louverture. Après la mort de Leclerc, il prit le commandement en chef à titre d'ancienneté; mais ne pouvant, avec une armée décimée par la fièvre jaune, faire tête à Dessalines, il dut se renfermer dans la ville du Cap. Là ne recevant pas de secours, il finit par capituler avec les Noirs et se remit le 30 novembre lui et les faibles restes de l'expédition à la disposition des Anglais. Conduit en Angleterre, il y resta jusqu'en 1811, qu'il revint en France par suite d'un échange. En 1813 il obtint le commandement d'une division du 5e corps de la grande armée, se distingua à Bautzen, ainsi que dans plusieurs autres actions, et fut tué à Leipsig, le 18 octobre 1813.

ROCHE (Jean de la), né dans le diocèse de Nantes, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Son talent pour la prédication se manifesta de bonne heure. Il remplit avec succès les principales chaires de la province et de la capitale. Cet orateur mourut en 1711, dans sa 55e année. On a de lui un *Avent*, un *Carême*, et des *Mystères*, en 6 vol. in-12; et 2 vol. in-12, de *Panégyriques*. C'est principalement dans ce dernier genre qu'il excellait. Ses *Panégyriques de saint Augustin* et de *saint Louis* furent applaudis, lorsqu'il les débita, et plaisent encore lorsqu'on les lit. Ses *Sermons* sont solides, et l'Evangile n'y est pas défiguré par le vernis de nos orateurs à la mode. Ils sont écrits avec noblesse et avec élégance.

ROCHE (Antoine-Martin), ex-oratorien, né dans le diocèse de Meaux, quitta l'Oratoire à raison de son opposition aux décrets de l'Eglise, et mourut à Paris en 1755, avant la 50e année de son âge. On a de lui un *Traité de la nature de l'âme et de l'origine de ses connaissances*, contre le système de Locke et de ses partisans, en 2 gros vol. in-12, qui ont paru en 1759. Cet ouvrage solide et bien écrit mérite d'être lu.

ROCHE (Jacques FONTAINE de la), prêtre du diocèse de Poitiers, grand partisan des convulsions, mort en 1761, vécut à Paris dans une obscurité prudente. Il eut, depuis 1731, la principale part aux feuilles qui paraissaient toutes les semaines, sous le titre de *Nouvelles ecclésiastiques*. Il avait été pourvu d'une cure dans le diocèse de Tours; mais il quitta la houlette pastorale en 1728, pour prendre la plume satirique et fanatique d'un *scélérat obscur*, selon l'expression d'un auteur très-connu. Comme ce libelle a été continué, et qu'il a été longtemps la trompette du mensonge et de la calomnie, il ne sera pas inutile de l'apprécier. En comparant les témoignages des jésuites, des jansénistes, et de ceux qui se moquent des uns et des autres, il sera aisé de déterminer au juste le mérite de la gazette et du gazetier. Si l'on pouvait s'en rapporter aux jésuites, le nouvelliste réunit tous les vices. « Il est impie dans sa morale, hérétique » dans sa doctrine, calomniateur dans ses imputa» tions, séditieux dans ses plaintes, imposteur dans » ses écrits, ridicule dans ses déclamations, for» cené dans ses invectives, téméraire dans ses » soupçons, absurde dans ses raisonnements, faus» saire dans ses citations, furieux dans ses satires, » fade dans ses éloges, insipide dans ses plaisan» teries... Son libelle périodique est un trésor de » mensonges grossiers, de blasphèmes horribles, » d'impostures atroces, de falsifications palpables, » de contradictions sans nombre, de platitudes » pitoyables. C'est là que des convulsions diabo» liques sont mises sur le compte du Tout-Puis» sant, et qu'on vomit contre les vicaires de J.-C. » et leurs décisions, contre les premiers pasteurs » et leurs instructions, contre les gens de bien et » leur soumission à l'Eglise, les calomnies les plus » atroces, assaisonnées de toutes les expressions » indécentes que peuvent suggérer la rage et la » fureur à un frénétique qui n'a ni âme ni éduca» tion. L'infernal gazetier, dans sa retraite obscure, » se nourrit de son infamie, il s'enveloppe de sa » noirceur, il s'applaudit de sa méchanceté. Il ne » s'humanise que lorsqu'il faut faire l'oraison fu» nèbre de quelque maître d'école, de quelque » servante, qui auront eu le bonheur de mourir » en disant des injures au pape, en faisant dé» créter leur pasteur, en se faisant porter *leur ju-* » *gement et leur condamnation* en vertu d'un exploit, » et sous l'escorte des huissiers. » En un mot, si l'on en croit les jésuites, la gazette ecclésiastique est contraire aux premiers principes de la foi, de la raison, de la charité et de la probité. Si l'on s'en rapporte aux écrivains qui ne sont ni jésuites, ni jansénistes, en particulier à d'Alembert, « le » gazetier est un *scélérat obscur*, qui se rend tous » les huit jours criminel de lèse-majesté, par des » libelles méprisés; qui est tombé dans un excès » d'avilissement auprès des gens sensés, en don» nant le nom de miracles à des tours de passe» passe dont les charlatans de la foire rougiraient; » en faisant l'éloge de ces filles séduites que des » imposteurs ont dressées dès l'enfance pour jouer, » à prix d'argent, cette farce abominable. C'est un » blasphémateur qui calomnie le vicaire de J.-C. » en citant l'Evangile; qui ne parle que de la cha» rité dont il viole toutes les lois; qui vend toutes » les semaines un libelle qui dégoûte aujourd'hui » les lecteurs les plus avides de satires; qui ne » respecte ni les oints du Seigneur, ni les premiers » pasteurs de l'Eglise, ni les ministres des souve» rains; qui distille, en un mot, son venin sur les » talents et les vertus qui honorent la religion, et » que la religion consacre. » Si l'on consulte enfin les jansénistes, dont il est le secrétaire et l'entrepôt, ils n'en font point un portrait plus flatteur. Le célèbre et modéré Duguet dit que *l'auteur inconnu des* Nouvelles ecclésiastiques *se rend coupable d'un attentat énorme*. Petitpied, appelant, le caractérise ainsi : « L'auteur insensé des *Nouvelles* » *ecclésiastiques*, abandonnant les voies de la cha» rité, n'a point trouvé celles de la vérité. C'est » un impudent... qui n'a aucun discernement. » C'est un historien partial... indigne de toute » créance... C'est un ingrat.... c'est un indocile.... » c'est un rebelle.... L'esprit de vertige s'est saisi » de lui... C'est un furieux qui attaque toutes les » puissances ecclésiastiques et séculières, tous les » corps et tous les particuliers. Abbés, évêques,

» archevêques, cardinaux, papes, ordres religieux, » magistrats, ministres, princes, rois, rien n'est » épargné par ce frénétique; le fiel coule de sa » plume, le noir sang qui bout dans ses veines se » répand... sur les personnes de tout état, de tout » sexe, de toute condition. C'est un convulsion- » niste... fanatique. En un mot, c'est un enragé, » qui déchire à belles dents depuis le simple clerc » jusqu'au souverain pontife, depuis Nentelet jus- » qu'à Louis XV, et tout ce qui est entre ces deux » extrêmes. » De ces trois portraits, on pourra choisir celui qui paraîtra le plus ressemblant et le plus flatteur. En voici un quatrième, tracé par une main respectable à tous égards, par un des plus grands prélats qu'il y ait eu en France. De Montillet, archevêque d'Auch, dans son Instruction vraiment pastorale du 24 janvier 1764, apprend ainsi à ses diocésains à se former une juste idée du gazetier ecclésiastique. « C'est un écrivain caché, » inconnu : on ne sait où il habite, cependant, du » fond de son repaire, il lance incessamment les » traits les plus envenimés contre tout ce qui lui » déplait; monstre déguisé sous les dehors d'un » défenseur du grand précepte de la charité, il en » viole toutes les règles; c'est un fourbe, un im- » posteur, un calomniateur décidé : vertu, mérite, » puissance, autorité, tout est en proie à la mali- » gnité de sa plume; vrai ou faux, tout lui est égal, » pourvu qu'il nuise, qu'il déchire, qu'il mette en » pièces; rien ne le décide que l'intérêt de la cause » à qui il a vendu sa plume, son honneur et son » âme; il est connu par les siens même sous ce » caractère : mais on a besoin d'un tel homme, » on le paie, on le méprise et on s'en sert. » Ecoutons encore d'Alembert (*Dict. encycl.*, art. *Nouvelles ecclésiastiques*). « *Nouvelles ecclésiastiques* » est le titre très-impropre d'une feuille ou plutôt » d'un libelle périodique, sans esprit, sans vérité, » sans charité et sans aveu, qui s'imprime clan- » destinement depuis 1723, et qui paraît régulière- » ment toutes les semaines. L'auteur anonyme de » cet ouvrage, qui vraisemblablement pourrait se » nommer sans être plus connu, instruit le public, » quatre fois par mois, des aventures de quelques » clercs tonsurés, de quelques sœurs converses, de » quelques prêtres de paroisse, de quelques moines, » de quelques convulsionnaires, appelants et réap- » pelants; de quelques petites fièvres guéries par » l'intercession de M. Pâris; de quelques malades » qui se sont crus soulagés en avalant de la terre » de son tombeau, parce que cette terre ne les a » pas étouffés, comme bien d'autres. Quelques per- » sonnes paraissent surprises que le gouvernement » qui réprime les faiseurs de libelles, et les ma- » gistrats qui sont exempts de partialité comme les » lois, ne sévissent pas efficacement contre ce ramas » insipide et scandaleux d'absurdités et de men- » songes. Un profond mépris est sans doute la seule » cause de cette indulgence : ce qui confirme cette » idée, c'est que l'auteur du libelle périodique » dont il s'agit est si malheureux, qu'on n'entend » jamais citer aucun de ses traits; humiliation la » plus grande qu'un écrivain satirique puisse rece- » voir, puisqu'elle suppose en lui la plus grande » ineptie dans le genre d'écrire le plus facile de » tous. » Après ces portraits divers, tracés par des mains non suspectes, ceux qui sont condamnés et calomniés dans ce libelle peuvent dire avec Tertullien : *Tali dedicatore damnationis nostræ etiam gloriamur*, Apolog., c. 5. Après avoir fait connaître l'ouvrage, ajoute ici un continuateur de Feller, nous allons faire connaître l'auteur. Chassé de sa cure, il vint à Paris en 1728, et fut accueilli par les frères Desessarts, dont la maison était ouverte à tous les appelants. Ils avaient commencé à envoyer dans les provinces des bulletins en faveur de l'appel; ils s'adjoignirent vers cette époque Fontaine, les frères Boucher, Troya, et quelques autres, qui travaillèrent à ces bulletins; mais Fontaine en demeura bientôt seul chargé. Il se condamna pour cet effet à une profonde retraite. Une dame Théodon, à ce que l'on croit, avait formé l'imprimerie secrète d'où partaient les écrits du parti, et c'était dans sa maison, près de la rue de la Parcheminerie, que s'imprimaient les *Nouvelles*, que le lieutenant de police de cette époque ne put jamais parvenir à arrêter. Fontaine mourut en 1761; mais sa mort ne fit point cesser le journal. Guénin, dit de Saint-Marc, lui succéda et continua les *Nouvelles* jusqu'en 1793. Il avait d'abord eu comme réviseurs, Gourlin, Mey, Maultrot, et dans les derniers temps, il était secondé par Larrière et Hautefage. Depuis 1793, les *Nouvelles* furent continuées à Utrecht par Jean-Baptiste-Sylvain Mouton, prêtre, né à la Charité-sur-Loire. Elles ne paraissaient plus que tous les quinze jours, et elles cessèrent totalement en 1803, l'abbé Mouton étant mort le 13 juin de la même année.

* ROCHE (Jean-Baptiste-Louis de la), docteur de Sorbonne, né vers 1700 à Paris ou dans le diocèse, y remplit différentes fonctions; il était en 1758 vice-gérant de la paroisse de Saint-Côme. Ses talents pour la chaire lui méritèrent le titre de prédicateur du roi. Dans ses loisirs il cultivait les lettres, mais sans grand succès. Il mourut à Paris en 1780, dans un âge avancé. On a de lui : *Les Psaumes de David*, distribués pour tous les jours du mois, 1725, in-12; *Office de saint Côme et de saint Damien*, 1728, in-12; *OEuvres mêlées*, avec un *discours* sur le but que s'est proposé Virgile dans la composition de ses *Bucoliques*, et une traduction en vers français de ses *Eglogues*, Paris, 1732, in-12, version faible et languissante; *Panégyrique de sainte Geneviève*, 1737, in-4; *Pensées de La Rochefoucauld*, avec des remarques, 1737, in-12; *La belle vieillesse*, ou *les anciens quatrains de Pibrac, Dufaur et Matthieu, sur la vie, la mort, et la conduite des choses humaines*, avec remarques, 1746, in-12; *Eloge funèbre de M. le duc d'Orléans*, 1753, in-4; *Règles de vie chrétienne*, pour conduire à Dieu les âmes dans tous les états, tirées principalement de St.-François de Sales, 1753, in-12; *Cosmographie pratique*, in-12; *Année dominicale*, 8 vol. in-12; *Heures nouvelles*, in-12; *Bréviaire de Cîteaux, à l'usage des religieux de la Trappe*, in-12; *Mélanges de maximes chrétiennes, sur la religion, la morale et la nature*, 1769, in-12.

* ROCHE (Sophie dame de la), née le 6 décem-

1730, à Kaufbeuren en Souabe, fille d'un médecin nommé Cuttermann, fut initiée dès son bas âge à la littérature par son père, et bientôt étonna tout le monde par l'étendue de ses connaissances et la sûreté de son goût. Le célèbre Wieland, son parent, alors fort jeune, lui donna des conseils et des leçons et fit une préface pour son premier ouvrage les *Mémoires de Mlle de Sternheim* dont le succès fut assez grand en Allemagne et qui a été trad. en franç. par Mme de La Fite, 1773, 2 vol. in-12. Elle épousa un conseiller de l'électeur de Mayence, Franck Lichtenfels, dont le nom avait été transformé par le ministre Stadion, en celui de la Roche; continua de se livrer à son goût pour les lettres, et publia plusieurs ouvrages estimables qui lui firent une réputation parmi ses compatriotes; mais qui sont moins connus en France. Cette dame mourut à Offenbach le 18 février 1807.

ROCHEBLAVE (Henri de), prédicateur de la religion prétendue réformée, né en 1665, fut ministre à Schaffhouse en Suisse, dès l'âge de 20 ans. Il passa ensuite en Irlande, et devint ministre de l'église française de Dublin, où il mourut en 1709. On a de lui un volume de *Sermons*.

ROCHEBLOND (Charles Hotman, dit la), bourgeois de Paris, fut l'auteur de la faction connue sous le nom des *Seize*, parce qu'ils avaient distribué à seize d'entre eux les 16 quartiers de Paris. Elle se forma en 1589, pendant la ligue, à laquelle elle se joignit; mais elle eut aussi ses intérêts particuliers, et ne seconda pas toujours les intentions du duc de Guise, ni celles du duc de Mayenne; ses procédés étaient en général moins réfléchis : c'était une espèce de démocratie qui tenait aux défauts de ce genre de gouvernement.

ROCHECHANDIEU. *Voy.* Chandieu.

ROCHECHOUART (René de), baron de Mortemart et seigneur de Vivonne, était d'une des plus anciennes familles du royaume, à laquelle la terre de Rochechouart, en Poitou, avait donné son nom. Il servit dès l'âge de 15 ans au siége de Perpignan, et s'y signala par sa valeur. Il se trouva à la défense de Metz, en 1552, et, après avoir acquis beaucoup de gloire dans diverses occasions importantes, il mourut en 1587, à 61 ans, laissant plusieurs enfants de Jeanne de Saulx, fille du maréchal de Tavannes. L'aîné, Gabriel de Rochechouart, mort en 1643, à 68 ans, fut le père de Gabriel de Rochechouart, duc de Mortemart, pair de France, et premier gentilhomme de la chambre, qui mourut en 1675.

ROCHECHOUART (François de), chevalier de Jars. *Voy.* Jars.

ROCHECHOUART (Louis-Victor de), duc de Mortemart et de Vivonne, prince de Tonnay-Charente, fils de Gabriel duc de Mortemart, né en 1636, servit de maréchal-de-camp à la prise de Gigeri en Afrique, l'an 1664, à celle de Douai en Flandre, en 1667, et au siége de Lille l'année d'après. Sa valeur le fit choisir pour conduire les galères du roi au secours de Candie, où il fut en qualité de *général de la sainte Eglise*, titre dont le pape Clément IX l'honora. Ce pontife, pénétré de reconnaissance pour les services qu'il avait rendus à cette occasion, lui permit de porter dans l'écusson de ses armes, lui et sa postérité, le gonfalon de l'Eglise. Il ne se distingua pas moins dans la guerre de Hollande, 1672, où il reçut une blessure dangereuse. Le bâton de maréchal de France, le gouvernement de Champagne et de Brie, et la place de général des galères, furent les récompenses de son courage, et le fruit de la faveur de la marquise de Montespan, sa sœur. Il mourut en 1688.

ROCHECHOUART (Françoise-Athénaïs de), marquise de Montespan, sœur du précédent, fut d'abord connue sous le nom de mademoiselle de Tonnay-Charente. Sa beauté la rendit moins célèbre que le caractère de son esprit, plaisant, agréable et naturel. Recherchée par les plus grands seigneurs, elle fut mariée au marquis de Montespan, qui lui sacrifia des partis considérables, et qui ne fit qu'une ingrate. La duchesse de la Vallière, maîtresse de Louis XIV, l'admit dans sa société, et le roi ne la regarda d'abord que comme une aimable étourdie. Elle agaçait sans cesse ce monarque, qui disait, en se moquant, à madame de la Vallière : « Elle voudrait bien que je l'aimasse, » mais je n'en ferai rien. » Il ne tint pas parole, et il fut bientôt épris de ses charmes. La marquise de Montespan régna avec empire. Ses fantaisies engagèrent ce prince dans des dépenses excessives et inutiles. Elle avait supplanté madame de la Vallière, et elle fut supplantée à son tour, d'abord par la duchesse de Fontanges, puis par la marquise de Maintenon. Louis XIV lui ordonna de quitter la cour vers 1680, et elle mourut en 1707, âgée de 66 ans, à Bourbonne, où elle avait été prendre les bains. A la fin de sa vie, elle se signala par de grandes aumônes, et tâcha de réparer les scandales qu'elle avait donnés. Elle fit plusieurs présents à l'Eglise, surtout à Notre-Dame des Ardilliers de Saumur, où l'on voit encore des traces de sa magnificence. « Peu à peu, » dit le duc de Saint-Simon dans ses *Mémoires*, « elle vint à donner tout ce qu'elle avait » aux pauvres. Elle travaillait pour eux plusieurs » heures par jour à des ouvrages bas et grossiers, » comme des chemises et autres choses semblables, » et y faisait travailler ce qui l'environnait; sa » table, qu'elle avait aimée avec excès, devint la » plus frugale; ses jeûnes furent fort multipliés; » sa prière interrompait sa compagnie, et le plus » petit jeu auquel elle s'amusait; et, à toutes les » heures du jour, elle quittait tout pour aller prier » Dieu dans son cabinet. Ses macérations étaient » continuelles; ses chemises et ses draps étaient de » toile jaune, la plus dure et la plus grossière, » mais cachés sous les draps et une chemise ordi» naire. Elle portait sans cesse des bracelets, des » jarretières et une ceinture à pointes de fer, qui » lui faisaient souvent des plaies; et sa langue, » autrefois si à craindre, avait aussi sa pénitence. » Ce qui a pu lui mériter ces grâces, c'est que dans le temps même de ses égarements, « elle n'avait » jamais, dit le même écrivain, perdu de vue la » religion; rien ne lui aurait fait rompre aucun » jeûne ni un jour maigre; elle fit tous les ca» rêmes, et avec austérité; quant aux jeûnes, lors» qu'elle était à la cour, elle y ajoutait des au-

» mônes abondantes ; jamais rien qui approchât du » doute et de l'impiété ; mais impérieuse, altière, » dominante, moqueuse, et tout ce que la beauté » et la toute-puissance qu'elle en tirait, entraîne » après soi. » La France parut lui pardonner ses torts, pour avoir introduit à la cour le grand Bossuet, le duc de Montausier et Mme de Maintenon.

* ROCHECHOUART-MORTEMART (Marie-Madeleine-Gabrielle-Adélaïde de), abbesse de Fontevrault, née à Paris en 1645, était sœur de la précédente. Nommée en 1670, chef et générale de l'ordre de Fontevrault, elle donna dans l'abbaye, chef-lieu de cet ordre, l'exemple de toutes les vertus. Parlant et écrivant en français de la manière la plus remarquable, elle possédait plusieurs autres langues vivantes. Elle mourut en 1704, laissant quelques opuscules, dont on ne connaît guère que le morceau intitulé : *Question sur la politesse, résolue par Mme l'abbesse de F....*, insérée dans le *Recueil de divers écrits*, de St.-Hyacinthe, Bruxelles (Paris), 1736. Cette dame avait traduit, entre autres ouvrages anciens, une partie du *Banquet de Platon*, nommément le *Discours d'Alcibiade*. L'abbé Anselme a publié l'*Oraison funèbre* de Mme de Rochechouart, Paris, 1705, in-4.

* ROCHECHOUART (Armand-Constant comte de), de la même famille, né vers 1765, à Paris, suivit la carrière des armes, et était parvenu au grade de maréchal-de-camp, lorsqu'il fut élu, en 1789, député de Paris aux états-généraux. Il fut un des sept membres de l'ordre de la noblesse qui se réunirent les premiers au tiers état. Il marqua d'ailleurs très-peu pendant le cours de cette session, et mourut dans les premiers jours de juillet 1791.

* ROCHECOTTE (Fortuné-Guyon, comte de), général royaliste, né en 1769, près de Langeais, dans la Basse-Touraine, fut élevé à l'école militaire de Paris, entra en 1786 comme officier dans le régiment du roi-infanterie, et fut en 1790 témoin des troubles de Nancy. Son régiment ayant été licencié, il rejoignit l'armée de Condé, et fit les campagnes de 1792, 93 et 94 dans la garde-noble à cheval. Il revint en France en 1795, dans l'intention de servir sous les ordres de Charette; mais ayant appris que ce général était en négociations avec le gouvernement républicain, il fit un voyage à Paris, où il eut une entrevue avec quelques agents du roi. Sur ces entrefaites la trêve fut rompue ; alors il revint dans le Maine, et rejoignit Charette en février 1796. Peu après il reçut une commission de commandant en chef dans le Maine, et, malgré l'opposition qu'il éprouva de quelques officiers, il organisa une troupe, avec laquelle il tenta une diversion ; mais il échoua et se jeta dans le Perche. Lors de la pacification de la Vendée, par le général Hoche, il refusa de déposer les armes, et reçut des commissaires du roi un brevet de commandant en chef des provinces du Maine, du Perche et du pays Chartrain. Il fit différents voyages à Paris dans l'intérêt des Bourbons et se rendit près de Louis XVIII, alors à Blankenbourg, pour lui rendre compte de la situation des esprits en France. De retour à Paris, il concourut à l'évasion de Sidney Smith (*voy.* ce nom) ; mais dénoncé par un traître qu'il venait d'admettre au nombre de ses officiers, le 29 juin 1798 il fut arrêté sur le Pont-Royal après avoir fait une vigoureuse résistance. Livré à une commission militaire, il fut fusillé peu de jours après, derrière le mur d'enceinte, près du Champ-de-Mars. Alph. de Beauchamp a publié les *Mémoires du comte de Rochecotte*, Paris, 1819, in-8.

ROCHE-FLAVIN (Bernard de la), né en 1552 à Saint-Cernin en Rouergue, fut d'abord conseiller à Toulouse, puis au parlement de Paris. Son savoir lui procura la place de premier président en la chambre des requêtes au parlement de Toulouse, puis celle de conseiller d'état. Il mourut en 1727, à 76 ans. On a de lui un excellent *Recueil des arrêts notables* du parlement de Toulouse, imprimé en cette ville, 1720, in-4. On y trouve : un *Traité des droits seigneuriaux*, très-consulté; un *Traité des parlements*, Bordeaux, 1617, in-fol., etc., plein de recherches et peu commun.

ROCHEFORT. *Voy.* MONTLHÉRI et RIEUX.

ROCHEFORT (Guy de), seigneur de Pleuvaut, d'une maison originaire du comté de Bourgogne, près de Dôle, s'appliqua à l'étude des belles-lettres, et se distingua à la guerre dans le conseil de Charles, duc de Bourgogne, qui le fit son conseiller et son chambellan ; mais sa faveur ne dura pas, soit qu'il eût mérité de la perdre, soit qu'il n'ait été qu'une nouvelle preuve de l'inconstance de l'amitié des grands. Louis XI lui ayant fait des offres avantageuses, il vint servir ce monarque, qui le fit premier président au parlement de Dijon en 1482. Charles VIII, son fils, l'appela auprès de sa personne, et l'honora de la charge de chancelier en 1497. Il mourut en 1507, après avoir soutenu la dignité de la couronne d'une manière qui rend sa mémoire immortelle. C'est lui qui fit créer le grand conseil en 1497. On trouve à la suite du recueil des *lettres* de Fauste Andrelin, un petit *poème latin*, à la louange de Guy de Rochefort. — Guillaume de ROCHEFORT, son frère, chancelier de France comme lui, mais moins célèbre, était mort en 1492. Il détourna Charles VIII de dépouiller Anne de Bretagne, et lui persuada de l'épouser, pour réunir plus sûrement et plus honorablement cette province à la couronne.

ROCHEFORT (Henri-Louis D'ALOIGNI de), se signala dans la guerre contre les Espagnols, et après la paix des Pyrénées, il suivit La Feuillade en Hongrie, et n'y montra pas moins de valeur. De retour en France, il servit avec distinction, et parvint à la dignité de maréchal de France en 1676. Il mourut la même année.

ROCHEFORT (Guillaume de), membre de l'académie des inscriptions, naquit à Lyon en 1731, et mourut à Paris en 1788. Il est avantageusement connu dans la littérature par une traduction en vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'Homère, 1765-76, 2 vol. in-4 ou 4 vol. in-8; une *Histoire critique des opinions des anciens et des systèmes des philosophes sur le bonheur*; des *Poésies diverses contre le système des matérialistes* ; un *Poème sur la mort de l'impératrice Marie-Thérèse*; deux tragédies, *Electre* et *Pénélope*. Il réunissait plus d'un genre d'érudition. A la connaissance du grec et du latin

il joignait celle de l'italien et de l'anglais. En général, il était plus disposé à estimer les beautés des anciens que celles des modernes. Il écrivait avec plus de pureté que de chaleur, et plus de facilité que de force. Son style en prose a de la correction et même de l'élégance; mais ces vers manquent souvent de vigueur. C'est à ce défaut peut-être qu'on doit attribuer la sévérité avec laquelle sa traduction d'Homère a été jugée par quelques lecteurs qui n'ont pas réfléchi, sans doute, à la prodigieuse difficulté d'une telle entreprise, et au courage constant et soutenu qu'elle demande. Une autre raison de cette sévérité, qui fait beaucoup d'honneur au traducteur, c'est qu'il s'est toujours tenu fort éloigné de la secte philosophique, et qu'il en a combattu les erreurs avec autant de force que de constance. De là les éloges très-flatteurs qu'il a reçus des critiques qui n'étaient pas enrôlés dans ce parti. Il est certain que sa version est supérieure à celle de Houdard de la Motte, le seul qui ait fait la même tentative; encore s'est-il borné à l'*Iliade*. (*Voy.* HOMÈRE, IV, 428.)

ROCHEFOUCAULD (François, comte de la), d'une maison illustre, fut chambellan des rois Charles VIII et Louis XII. Il fit admirer à la cour son caractère bienfaisant, généreux, droit et sincère. Il tint en 1494 sur les fonts baptismaux François Ier. Ce prince, ayant obtenu le sceptre, conserva beaucoup de considération pour son parrain. Il le fit son chambellan ordinaire; il érigea en 1515 la baronnie de la Rochefoucauld en comté. Le comte de la Rochefoucauld mourut en 1517, laissant une mémoire illustre et un nom respecté. C'est depuis lui que tous les aînés de sa famille ont pris le nom de François.

ROCHEFOUCAULD (François de la), évêque de Senlis et cardinal, né en 1558, de Charles de la Rochefoucauld, de la même famille que le précédent, se fit connaître avantageusement dès son enfance. Le roi Henri III l'éleva, en 1585, à l'évêché de Clermont, qu'il gouverna avec beaucoup de sagesse. Le pape Paul V, instruit de son zèle pour faire recevoir le concile de Trente en France, et pour détruire l'hérésie, lui envoya le chapeau de cardinal en 1607. Louis XIII, voulant l'avoir plus près de sa personne, lui fit quitter l'évêché de Clermont pour celui de Senlis, en 1613. Ce prélat travailla beaucoup pour la réforme des ordres de Saint-Augustin et de Saint-Benoît, et il eut le bonheur d'introduire la réforme dans son abbaye de Sainte-Geneviève-du-Mont. En 1625, on fit courir en France un petit livre qui avait pour titre : *Jugement des cardinaux, archevêques et évêques sur les libelles diffamatoires* (ces libelles étaient deux ouvrages où le cardinal de Richelieu était offensé). Le parlement fit défense de publier aucun autre écrit contre ces libelles, parce que peut-être il supposait que c'était la véritable censure des prélats, comme M. Dupin l'a soutenu dans son *Histoire ecclésiastique*; mais les prélats assemblés désavouèrent, le 27 février 1626, cet ouvrage, *comme n'ayant été lu ni vu par aucun des nommés au titre qu'il porte*. Le cardinal de la Rochefoucauld justifia leur conduite dans un assez gros ouvrage intitulé : *Raison pour le désaveu fait par les évêques*, etc., et l'adressa au roi. Il y montre que le livre désavoué est marqué au sceau du schisme. Il y a beaucoup d'érudition dans cet ouvrage. Il mourut en 1645, à 87 ans. Les vertus de cet homme illustre, sa piété et l'innocence de ses mœurs ne l'ont pas mis à l'abri des reproches et des injures des jansénistes, et surtout de l'abbé de Saint-Cyran; ils lui ont fait un crime d'avoir fait du bien aux jésuites, d'avoir agi avec zèle dans les querelles excitées par le docteur Richer. (*Voy.* sa *Vie*, 1646, par le père La Morinière, chanoine régulier, ou celle en latin du père Rouvière, jésuite) Il était frère d'Alexandre de la Rochefoucauld. *Voy.* BROSSIER.

ROCHEFOUCAULD (François, duc de la), prince de Marsillac, fils de François Ier, duc de la Rochefoucauld, naquit en 1613. Sa valeur et son esprit le mirent au premier rang des seigneurs de la cour qui mêlaient les lauriers de Mars à ceux d'Apollon. Il fut lié avec la fameuse duchesse de Longueville; et ce fut en partie par l'instigation de cette princesse qu'il entra dans les querelles de la Fronde. Il se signala dans cette guerre, et surtout au combat de Saint-Antoine, où il reçut un coup de mousquet, qui lui fit perdre quelque temps la vue. Après que ces querelles furent assoupies, le duc de la Rochefoucauld ne songea plus qu'à jouir des doux plaisirs de l'amitié et de la littérature. Sa maison était le rendez-vous de tout ce que Paris et Versailles avaient d'ingénieux. Les Racine, les Boileau, les Sévigné, les La Fayette, trouvaient dans sa conversation des agréments qu'ils cherchaient vainement ailleurs. La goutte le tourmenta sur la fin de ses jours. Il supporta les douleurs de cette maladie cruelle avec constance, et mourut à Paris en 1680, à 68 ans, avec les sentiments d'un bon chrétien. Quoique dans ses *Maximes* il ait représenté la mort comme le plus grand de tous les maux, quoiqu'il assure qu'on ne peut la voir telle qu'elle est sans trouver que c'est une chose épouvantable, il fit cependant paraître, dans ses derniers moments, une fermeté et un courage héroïques. « Je crains bien, dit madame de Sévigné, que » nous ne perdions cette fois M. de la Rochefoucauld; » la fièvre a continué; il reçut hier Notre-Seigneur; » mais son état est une chose digne d'admiration. » Il est fort bien disposé; pour sa conscience, voilà » qui est fait : du reste, c'est la maladie et la mort » de son voisin dont il est question; il n'en est pas » effleuré, il n'en est pas troublé. Il entend plaider » devant lui la cause des médecins, du frère Ange » et de l'Anglais, sans daigner quasi dire son avis... » Croyez-moi, ma fille, ce n'est pas inutilement » qu'il a fait des réflexions toute sa vie; il s'est ap» proché de telle sorte ces derniers moments, qu'ils » n'ont rien de nouveau ni d'étranger pour lui. » On a de lui des *Mémoires de la régence d'Anne d'Autriche*, 1662, Amsterdam (Trévoux), 1713, 2 vol. in-12, écrits avec l'énergie de Tacite : c'est un tableau fidèle de ces temps orageux, peint par un peintre qui avait été lui-même acteur; cet ouvrage a été souvent réimprimé, la 1re partie qui sert d'introduction a paru pour la première fois dans l'édition publiée par M. Renouard, Paris, 1817. Des

Réflexions et des *Maximes*, 1665, petit in-12, souvent réimprimées. Elles roulent sur un système qui en rend plusieurs fausses, et quelques autres outrées. Selon lui, l'amour-propre est le mobile universel de toutes les actions de l'homme. S'il entendait par amour-propre l'amour de nous-mêmes, qui ne saurait être vicieux tant qu'il est éclairé par de saines lumières et retenu dans de justes bornes, son principe ne serait pas défectueux; mais ce n'est pas ainsi qu'il l'entend. L'amour-propre sur lequel il établit tout, est la vanité ou l'orgueil; poison, selon lui, si universellement répandu sur toute l'humanité, que l'homme ne peut le détruire, malgré tous les efforts de sa raison. « Quand on ne saurait pas, dit un critique judicieux, que ce petit » livre est d'un homme de cour, on le devinerait » sans peine en le lisant. L'auteur juge le cœur humain d'après celui des courtisans. Il croyait apparemment que la nature n'avait fait l'homme que » pour être grand seigneur ou esclave des grands; » il a pris l'ouvrage de toutes les passions combinées dans la société corrompue, pour l'ouvrage de » la nature. Son livret, qui peut être bon pour connaître l'esprit du monde, ne saurait plaire aux » grandes âmes, et n'inspirera jamais une belle action. » Le reproche, que lui a fait l'abbé Trublet, de fatiguer par le changement des matières, par le peu d'ordre qui règne dans ses réflexions, et par l'uniformité du style, paraît également fondé. Une bonne édition de cet ouvrage est celle que nous en a donnée l'abbé Gabriel Brotier, avec des *Observations* intéressantes, Paris, 1789, 1 vol. in-8. Cette édition doit être d'autant plus précieuse aux amateurs de la littérature, que l'ouvrage de la Rochefoucauld a été étrangement maltraité par les éditeurs précédents. Les uns, sous le vain prétexte d'un rapprochement commode, ont fait de ce livre un triste et ennuyeux dictionnaire de morale. D'autres, plus téméraires, ont cité la Rochefoucauld à leur tribunal; ils ont rejeté plusieurs *Maximes* de la Rochefoucauld, et leur en ont substitué d'autres que l'auteur lui-même avait rejetées. Ce désordre a commencé en 1778, dans l'édition de Suard (*voy.* ce nom), et s'est renouvelé dans toutes les éditions suivantes. Pour rendre à cette production célèbre son ancien état, il a fallu que M. l'abbé Brotier déterrât, par le plus heureux hasard, dans des cabinets particuliers, la première et la dernière édition publiées par La Rochefoucauld lui-même, et qui ne se trouvaient pas dans les plus grandes bibliothèques, même dans celle du roi. Aimé-Martin a publié une édition des *Maximes de la Rochefoucauld*, 1822, in-8, avec des notes et un *Examen critique*, écrit dans les principes les plus purs, mais qui cependant n'a pas eu l'approbation générale. Les *Œuvres* de la Rochefoucauld publiées en 1818, avec une *notice* sur sa vie et ses ouvrages par M. Depping, l'ont été en 1825, précédées d'une *notice biogr. et littér.* par M. le comte Gaetan de La Rochefoucauld.

ROCHEFOUCAULD (Frédéric-Jérôme de Roye de la), de l'illustre maison des comtes de Rouci-Rochefoucauld, était fils de François de Roye de la Rochefoucauld, second du nom, lieutenant-général et commandant de la gendarmerie de France. Un naturel heureux, un caractère doux, un esprit conciliant, un grand sens, telles furent les qualités qui distinguèrent de bonne heure l'abbé de la Rochefoucauld, et qui lui mériterent l'archevêché de Bourges en 1729. Il se montra dans ce poste tout ce qu'il avait paru dès sa plus tendre jeunesse, ami de la vertu, de la paix, et surtout des indigents qui avaient besoin de sa générosité. Elu co-adjuteur de l'abbaye de Cluny, en 1738, il en devint abbé titulaire par la mort du cardinal d'Auvergne, en 1747. Ce fut cette même année qu'il fut honoré de la pourpre romaine. Il fut envoyé l'année d'après ambassadeur de France à Rome. De retour à Paris, il y fut accueilli comme il le méritait. Le roi le nomma à l'abbaye de Saint-Vandrille en 1755, et le chargea en même temps du ministère de la feuille des bénéfices. Il présida aux assemblées du clergé de 1750 et de 1755, et se servit de sa droiture et de ses lumières pour rétablir la paix dans l'église gallicane. Louis XV l'éleva en 1756 à la place de son grand-aumônier. Il n'en jouit pas longtemps; une fluxion de poitrine l'enleva à l'Eglise et à la patrie en 1757. Les malheureux dont il était le consolateur, et les indigents dont il était le père, le pleurèrent amèrement. Son cœur généreux et bienfaisant s'ouvrait de lui-même à la pitié, et les libéralités abondantes suivaient à l'instant les sentiments de compassion que l'indigence lui inspirait.

ROCHEFOUCAULD (Alexandre-Nicolas de la), marquis de Surgères, né en 1709, mort le 29 avril 1760. Il prit le parti des armes, et cultiva en même temps les lettres. On a de lui: une comédie intitulée: l'*Ecole du monde*; un abrégé de *Cassandre*, roman ennuyeux, qu'il a tâché de rendre agréable, 3 vol. in-12; un abrégé de *Pharamond*, 4 vol. in-12, dans le goût du précédent. M. Sérieys a publié, en 1804, *Œuvres de la Rochefoucauld, marquis de Surgères*, contenant ses traités sur la guerre, sur le gouvernement, sur la morale, etc., in-8.

ROCHEFOUCAULD-MOMONT (François-Joseph de la), et ROCHEFOUCAULD-BAYERS (Pierre-Louis de la), frères, tous deux évêques, éprouvèrent l'un et l'autre le même sort. *François-Joseph* naquit à Angoulême en 1735. Il embrassa l'état ecclésiastique, et portait le nom d'abbé de *Momont*. Après ses premières études, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, fit sa licence de 1762 à 1765, et s'attacha à la maison de Navarre. En 1772, il fut nommé évêque-comte de Beauvais, et sacré le 22 juin de la même année. Elu député aux états-généraux, en 1789, par le clergé du bailliage de Clermont en Beauvoisis, il siégea dans l'assemblée constituante, n'y parla pas, mais vota constamment avec le côté droit, et resta attaché aux intérêts de la monarchie et de son ordre. Il fut, ainsi que son frère, du petit nombre des évêques qui n'émigrèrent point, et tous les deux furent enfermés aux Carmes après le 10 août 1792. — *Pierre-Louis* de la *Rochefoucauld-Bayers*, né en 1744, était attaché comme son frère à la maison de Navarre. Pendant son cours de licence, qui eut lieu de 1768 à 1770, il fut pourvu du prieuré commendataire de Nanteuil, sur la nomination de M. le cardinal de la Rochefoucauld, en sa qualité d'abbé de Cluny. Nommé à l'agence du clergé en

1775, il fit, pendant les cinq années que dura cette commission, divers rapports au conseil d'état, et la termina honorablement en 1780. L'année précédente, il avait obtenu l'abbaye de Vaulnisant. Il était d'usage que l'agence finie, les agents du clergé passassent à un évêché. L'abbé de la Rochefoucauld eut celui de Saintes, et fut sacré le 6 janvier 1782. Il gouverna sagement son diocèse et s'y fit aimer. Vers la fin de l'assemblée constituante, il vint à Paris pour y concerter avec ses collègues les mesures à prendre relativement aux affaires de l'Eglise de France. En 1792, dans la séance de l'assemblée législative du 4 juin, l'évêque de Beauvais fut dénoncé par le capucin Chabot, comme prenant part au prétendu *comité autrichien*. Cette réunion, qu'on a toujours regardée comme imaginaire, eût-elle eu quelque réalité, ceux qui ont connu l'évêque de Beauvais savent que personne n'était moins propre à de pareilles affaires, et moins disposé à y entrer. Néanmoins, pour donner moins de prise à la malveillance, les deux frères résolurent de quitter Paris, et se retirèrent à Soissons chez leur sœur, abbesse de Notre-Dame. Un détachement de soldats révolutionnaires étant arrivé dans cette ville, ils surent que deux évêques étaient dans le couvent. Ils s'y présentèrent en force, et demandèrent qu'on les leur livrât. On parvint à dissiper cet attroupement; mais la nuit, MM. de la Rochefoucauld, pour ne point compromettre leur sœur et ses religieuses, quittèrent Soissons et revinrent à Paris. L'évêque de Beauvais ayant été arrêté, son frère demanda à partager sa prison, et ils furent conduits aux Carmes. Dans les derniers jours d'août, le valet-de-chambre de l'évêque de Saintes parvint à s'introduire dans cette maison, et annonça à son maître qu'il avait le moyen de l'en faire sortir, déguisé avec des habits qu'il apportait. L'évêque de Saintes lui demanda s'il pouvait aussi sauver son frère. Lui ayant été répondu que non, il refusa d'en faire usage. Tous deux furent massacrés le 2 septembre 1792. « C'est, dit Mathon de la Varenne, un » tailleur d'habits, nommé Berthelot, qui tua les » évêques la Rochefoucauld, et Martin Froment se » fit un atroce plaisir de mutiler leurs cadavres en » leur coupant le nez et les oreilles. »

* ROCHEFOUCAULD (Marie-Charlotte de la), sœur des précédents, née en 1732, prit le voile fort jeune. Abbesse du Paraclet (*voy.* ABAILARD), elle gouverna ce monastère pendant dix ans, et passa en 1778 à l'abbaye de Soissons. Elle y faisait tout le bien que peut inspirer la charité chrétienne à un cœur naturellement généreux. Elle n'en eut pas moins sa part des persécutions dont les personnes de son état et de son rang furent l'objet. On a vu, dans l'article qui précède, qu'on vint chez elle à main armée pour en arracher ses frères. On fit des visites et des perquisitions dans son couvent. Une petite imprimerie portative, dont l'évêque de Beauvais s'était servi pour imprimer quelques oraisons pour les religieuses, fut transformée par la société populaire en un instrument destiné à reproduire des libelles. Emprisonnée sous le règne de la terreur, infirme, réduite à l'indigence, elle fut un modèle de courage, de patience, de résignation chrétienne, et mourut le 27 mai 1806, âgée de 74 ans, dans le lieu même où elle avait fait un si saint et si noble usage de la richesse que la Providence avait mise entre ses mains.

* ROCHEFOUCAULD (Dominique de la), cardinal-archevêque de Rouen, né en 1713, à Saint-Elpis, près de Mende, était d'une branche pauvre et ignorée que M. de Choiseul, évêque de Mende, découvrit en faisant la visite de son diocèse. Ce prélat en instruisit l'archevêque de Bourges, Frédéric-Guillaume de la Rochefoucauld, qui se fit un devoir de retirer de l'obscurité cette portion de sa famille. Ayant appelé auprès de lui le jeune Dominique, il le plaça d'abord au séminaire de Saint-Sulpice, et le fit son grand-vicaire. L'abbé de la Rochefoucauld, nommé en 1747 à l'archevêché d'Albi, fut membre des assemblées du clergé de 1750 à 1755, abbé de Cluny en 1757, et transféré deux ans après sur le siége de Rouen. En 1778, il fut déclaré cardinal sur la présentation du roi, et il présida les assemblées du clergé de 1780 et 1782. Député aux états-généraux et président de la chambre du clergé, il vota avec la majorité de son corps pour la séparation des trois ordres, et ne se réunit au tiers que sur l'invitation expresse de Louis XVI. Il concourut à toutes les mesures que le clergé adopta, et dont le résultat fut l'*Exposition des principes*, etc. (*voy.* BOISGELIN, II, 62). Les maximes subversives de la révolution ne pouvaient qu'affliger ce vertueux prélat. Une *lettre* dans laquelle il épanchait son cœur dans celui d'un ami, fut interceptée et communiquée à l'assemblée. « Oui, Messieurs, dit M. de la Roche- » foucauld, j'ai écrit la lettre qu'on vous dénonce, » et j'ai dû l'écrire; elle renferme mes véritables » sentiments. » Il refusa de prêter le serment, et fut remplacé suivant les formes *constitutionnelles*, quoiqu'il eût écrit aux électeurs pour leur représenter combien leur opération était irrégulière, et publié une *Instruction pastorale* contre la *constitution civile du clergé*. Sorti de France en septembre 1792, il passa dans les Pays-Bas et demeura successivement à Maëstricht, à Bruxelles et à Munster, et bien qu'il refusât, assure-t-on, les offres de sa famille et celles de Pie VI, il trouvait les moyens d'être utile aux malheureux. Il mourut à Munster le 23 septembre 1800, à l'âge de 89 ans. L'abbé Jarry prononça son *Oraison funèbre*. Ce discours, qui fait bien connaître les vertus du prélat, est suivi de son *épitaphe*.

* ROCHEFOUCAULD (Louis-Alexandre de la), duc et pair de France, né à Paris vers 1733, se montra de bonne heure le protecteur des sciences et des arts, et les cultiva lui-même sans ostentation. Sa maison, ainsi que celle de la duchesse d'Enville, sa mère, était ouverte aux hommes les plus distingués dans la littérature et l'économie politique. Son immense fortune lui donnait une influence dont il ne se servait que dans des vues d'utilité publique. Malheureusement égaré par les systèmes d'une fausse philosophie, il crut aussi comme tant d'autres à la possibilité de réaliser sans secousse des plans qui devaient assurer le bonheur de l'humanité. Membre de l'assemblée des notables, et député de la noblesse de Paris en 1789, aux états-

généraux, il fut un des 47 premiers membres de son ordre qui se réunirent le 25 juin au tiers-état. Deux jours après il demanda qu'on s'occupât du sort des *Noirs*, et par cette question imprudemment soulevée donna le signal des troubles de St.-Domingue. Il aborda la plupart des grandes questions politiques et les traita d'une manière intelligente, mais sans éclat. Après avoir voté pour l'établissement d'une assemblée nationale unique, il tenta, mais vainement, de faire adopter le principe d'un pouvoir modérateur; et l'on sait ce qu'il en arriva. Il combattit, mais également sans succès, les deux propositions qui avaient pour but l'une d'exclure les constituants de l'assemblée législative, et l'autre d'interdire au gouvernement le droit de prendre les ministres parmi les députés. Il provoqua le décret de spoliation du clergé, et vota l'abolition des ordres religieux. Il défendit la conduite du général Bouillé à Nancy. Après la session, nommé président du département de Paris, il fit tous ses efforts pour le maintien de la constitution; mais il n'éprouva que des contrariétés et ne put empêcher le désordre. Il donna sa démission, et, après la catastrophe du 10 août, s'éloigna de Paris; mais il était trop connu pour être oublié; et des assassins envoyés à Gisors où il s'était retiré, le massacrèrent le 14 septembre 1792. Il avait 60 ans.

* ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT (François-Alexandre-Frédéric, duc de la), longtemps connu sous le nom de duc de LIANCOURT, né en 1747, était fils du duc d'Estissac, auquel il succéda dans la charge de grand-maître de la garde-robe de Louis XV, et remplit les mêmes fonctions auprès de Louis XVI. Député aux états-généraux par la noblesse du bailliage de Clermont en Beauvaisis, il n'accepta ce mandat qu'avec l'agrément du roi; et il attendit de même que ce prince eût ordonné la réunion des deux premiers ordres au tiers-état pour prendre place à l'assemblée constituante. Cédant à ses conseils, le roi rappela Necker au ministère, et se rendit à l'assemblée pour y annoncer la concession qu'il faisait à l'opinion dominante : l'attachement au roi, dont il donna des preuves dans plus d'une occasion, et la loyauté de son caractère ne permettent pas de douter qu'il crut que cet acte de condescendance de la part du monarque satisferait toutes les exigences. Il s'était laissé séduire par quelques-uns des principes de la philosophie moderne. Dans la fameuse séance du 4 août il vota pour l'abolition *des titres*, et quelques jours après, proposa d'en éterniser le souvenir par une médaille. En agissant ainsi, il croyait calmer l'effervescence populaire, et éloigner de plus grands dangers; mais les factieux ne voulaient, par toutes ces concessions, que se frayer un chemin pour arriver au trône et l'ébranler plus facilement. Il parut s'en apercevoir, lorsque, dans un discours éloquent qu'il prononça le 1er septembre sur la question du *veto*, il s'écria : « Disons » la vérité : le roi n'est bravé que par les factieux; » c'est à la royauté qu'on en veut; c'est le trône » qu'on veut renverser..... » Il voulait, en un mot, améliorer, mais non renverser. Cependant le duc de Liancourt n'oubliait pas ses habitudes de philanthropie et de charité. C'est sur son rapport que l'assemblée décréta que l'entretien des enfants-trouvés et des indigents serait à la charge de l'état. Mirabeau, raccommodé avec la cour, avait dit qu'*il combattrait les factieux de toutes les couleurs* : c'est sur cette déclaration (un peu tardive) que le duc de Liancourt demanda que l'assemblée assistât aux funérailles de ce grand orateur. Il n'avait point été mis dans la confidence du départ du roi; mais il n'en prit pas avec moins de vivacité la défense de son malheureux maître. La session terminée il fut nommé commandant à Rouen. Après l'attentat du 20 juin, il conseilla au monarque de venir en Normandie, où il s'engageait d'assurer sa retraite. Le 10 août arriva, et le duc de Liancourt destitué n'échappa que par une prompte fuite aux fureurs des anarchistes qui n'eussent pas manqué de lui faire expier son attachement au roi, s'embarqua au Hâvre, et parvint en Angleterre, d'où il se rendit aux Etats-unis. Il employa le temps de sa proscription à s'instruire de tout ce qu'il était possible d'emprunter aux divers états de l'Union, arts, industrie, agriculture, commerce, dans le but d'en faire jouir son pays. De retour en Europe en 1798, il visita, dans le même but, la Hollande, le nord de l'Allemagne et le Danemarck. Dès l'année 1780, il avait établi dans sa propriété de Liancourt une école *des arts et métiers* qui fut comme le germe et le noyau de celle qui, transférée successivement de Compiègne à Châlons, a été si florissante sous sa direction. Rentré en France après le 18 brumaire, et remis en possession de ses biens non vendus, il rétablit dans son château de Liancourt des manufactures qui devinrent bientôt très-importantes et répandirent l'aisance dans la contrée. C'est dans son château que furent faits les premiers essais de la vaccine, et c'est de là que se répandit dans toute la France cette précieuse découverte. Lors de la restauration, nommé pair le 6 juin 1814, il prit le titre de duc de la Rochefoucauld, qu'il avait hérité de son cousin, assassiné à Gisors. (*Voy.* plus haut). Au retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, il accepta les fonctions de membre de la chambre des représentants pour le collége d'arrondissement de Clermont, et l'année suivante il reprit sa place à la chambre des pairs, où il vota dans le sens libéral, ne prévoyant pas les conséquences de cette guerre constante aux ministres qui ne pouvait qu'affaiblir l'autorité et préparer de nouvelles révolutions. Membre de la société d'instruction élémentaire, il était directeur de l'*école des arts et métiers* à Châlons, où il introduisit d'utiles réformes. Le conseil spécial des prisons ayant reçu en 1823 une nouvelle organisation, M. de la Rochefoucauld en fut exclu. Comme il se plaignit de cette mesure, il fut destitué de toutes ses places également honorifiques. Cette disgrace ne fit qu'accroître sa popularité, comme il était facile de le prévoir. Cet homme respectable mourut à Paris le 27 mars 1827, à l'âge de 80 ans, vivement regretté de tous sans acception de parti. Dans ses derniers moments il fut assisté par M. Feutrier, évêque de Beauvais, et reçut tous les sacrements de l'Eglise avec l'expression de la foi la plus sincère. Ses funérailles sont tristement célèbres. Les élèves de l'école des arts et

métiers dont il doit être regardé comme le véritable fondateur se pressaient à son convoi. Ils voulurent porter en pompe ses restes jusqu'au cimetière; mais la police intervint et il en résulta un scandale déplorable. Ses principaux ouvrages sont : *Plan du travail du comité pour l'extinction de la mendicité, présenté à l'assemblée nationale*, 1790, in-4; *Des prisons de Philadelphie*, 1796, in-8; *Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique*, de 1795 à 98, Paris, 1800, 8 vol. in-8; *Etat des pauvres*, ou *Histoire des classes travaillantes de la société, en Angleterre*, extrait de l'*ouvrage* de Morton, 1800; *Note sur l'impôt territorial d'Angleterre*, 1801, in-8; *Notes sur la législation anglaise des chemins*, 1801, in-8. La pairie des ducs de la Rochefoucauld a passé à M. le duc d'Estissac, son fils aîné. Un de ses autres fils, M. le comte Frédéric Gaëtan, a publié en 1827 une *Vie du duc de la Rochefoucauld-Liancourt*, in-8.

ROCHE-GUYON (le duc de la). *Voy.* ROCHEFOUCAULD (Louis-Alexandre de la).

ROCHEJAQUELEIN. *Voy.* LA ROCHEJAQUELEIN.

ROCHEMAILLET (Gabriel-Michel de la), avocat de Paris, né à Angers en 1562, et mort en 1642, a donné de bonnes éditions de *Fontanon*, du *Coutumier général*, etc., et a fait un *Théâtre géographique de la France*, Paris, 1632, in-fol.

* ROCHER (Pierre-Jérôme), prêtre, né à Chinon, en 1751, orphelin de bonne heure, reçut les soins de deux ecclésiastiques, et acheva ses études à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1776, il fut successivement vicaire à Tours, puis à Chinon, où il obtint un canonicat du chapitre de Saint-Mexmes. Curé de Loches en 1790, il refusa le serment, et condamné à la déportation, il se retira dans l'île de Jersey, puis à Londres. Au mois d'août 1797, sur l'invitation de l'évêque de Saint-Pol de Léon, il alla remplir les fonctions d'aumônier près des Français prisonniers de guerre, au nombre de six à sept mille, à Normancross, et de retour à Londres, devint secrétaire de ce prélat. En 1808, Louis XVIII le choisit pour son confesseur; et il accompagna ce prince à son retour en France, et pendant les cent-jours il le suivit à Gand. Il continua de jouir de sa confiance et l'assista dans ses derniers moments. Ce vertueux ecclésiastique fut ensuite attaché à la paroisse de Saint-Roch, et mourut le 1er décembre 1828, à 77 ans.

ROCHERS. *Voy.* DESROCHERS.

* ROCHES (François de), théologien protestant, né à Genève en 1701, y remplit d'abord les fonctions de prédicateur, fut ensuite pourvu d'une chaire au gymnase, et mourut en 1769. C'était un homme instruit; aux connaissances de son état en joignant d'autres très-variées. Il concourut à la nouvelle trad. de la *Bible* en français, eut part à la révision de la *liturgie*, et fut également employé dans les affaires publiques. On a de lui : *Sermons* à l'occasion des divisions politiques de Genève, 1737; *Défense du christianisme*, ou *Préservatif contre un livre intitulé : Lettres sur la religion essentielle à l'homme*, Lausanne, 1740, 2 vol. in-8 (*voy.* HUBER, Marie, IV, 457). Une édition du *Catéchisme d'Osterwald*, avec des notes, 1752; une *Réponse à Mélines, dit Fléchier, sur son changement de religion*, 1755.

ROCHES (Jean des), membre de l'académie des sciences de Bruxelles, a donné une *Grammaire* et un *Dictionnaire flamand et français*, qui sont estimés. Il avait commencé une *Histoire des Pays-Bas*, qu'il ne put achever, étant mort en 1787, peu de temps après que le premier tome en eut paru. Si on en juge par ce commencement, la suite de l'ouvrage n'est pas à regretter : on voit que l'auteur écrivait à la hâte, et n'avait ni les connaissances ni l'impartialité nécessaires pour bien écrire les Annales belgiques. Il y a quelques-uns de ses *Mémoires* dans le *Recueil* de ceux de l'académie de Bruxelles, où l'on peut trouver quelques assertions qui prêtent à la critique; on y voit entre autres choses, qu'il ne rendait pas assez de justice à ces zélés religieux d'Angleterre, d'Irlande, qui ont converti à la foi une partie de la Belgique et des régions voisines (1).

ROCHES. (Mesdames des). *V.* PASQUIER (Etienne), PARTHENAY.

ROCHESTER (Jean WILMOT, comte de), poëte anglais, né à Ditchley, dans le comté d'Oxford en 1648, était fils de ce comte de Rochester, qui, toujours fidèle à la cause des Stuart, assura la fuite du jeune Charles II, après la perte de la bataille de Worcester, et qui mourut avant la restauration de 1660. Un gouverneur habile cultiva les talents du jeune Rochester avec tant de succès, que ce seigneur, à l'âge de 12 ans, célébra en vers le rétablissement de Charles II. Il voyagea en France et en Italie, prit le parti des armes, et servit sa patrie avec distinction. Enfin, il s'adonna tout entier à son goût pour les plaisirs et pour l'étude. Cette alternative fatigante ruina sa santé, et le fit mourir à la fleur de son âge, en 1680 (*voy.* la *Relation* de sa mort par Burnet, traduite en français, in-8.) Le comte de Rochester s'était attiré les faveurs de son roi par son zèle; il mérita son indignation par ses *Satires*, publiées à Londres en 1714, in-12. C'est le genre dans lequel il a principalement travaillé. Les passions y donnent souvent le ton, plus que le goût et le génie. Ses poésies sont la plupart d'une obscénité dégoûtante; cependant, dans ce tas d'ordures, il y a quelques traits sublimes, quelques pensées fortes et hardies. Plusieurs de ses *Satires* ont été traduites en français. De nombreux passages attestent qu'il fut loin de respecter toujours ce même monarque dont il avait chanté la restauration.

ROCHESTER (l'évêque de). *Voy.* ATTERBURY.

* ROCHON DE CHABANNES (Marc-Antoine-Jacques), auteur dramatique, né en 1730, mort à Paris le 15 mai 1800, avait déjà fait jouer différentes pièces à l'opéra comique, lorsqu'il débuta sur un théâtre supérieur, par le *Deuil anglais* (1757), comédie en deux actes qui n'eut que quelques représentations. Il réussit mieux au Théâtre-Français, où il fit représenter en 1762, *Heureusement*, petite pièce dont le dialogue est agréable et les caractères

(1) Les ouvrages de des Roches ont eu plus de succès que Feller ne le conjecturait. Sa *Grammaire* a été réimprimée plusieurs fois, in-12; et son *Dictionnaire français-flamand* a reparu avec des augmentations par A. Grange, Anvers, 1824, 2 vol. in-8; son *Historia belgica lib. VII*, Bruxelles, 1782, 2 vol. in-8, figura parmi les ouvrages qui méritent d'être consultés; ainsi que son *Histoire ancienne des Pays-Bas Autrichiens, avant et depuis l'invasion des Romains*, Anvers, 1787, gr. in-4, ou 2 vol. in-8. Ce dernier ouvrage n'est pas terminé.

bien tracés, mais le style trop négligé. Il donna depuis la *Manie des arts*, les *Valets maîtres*, les *Amants généreux*, le *Jaloux*, comédie en cinq actes, qui manque d'action et dont le dénouement est vicieux ; puis à l'opéra le *Seigneur bienfaisant* ; *Alcindor* ; et les *Prétendus*, dont le succès s'est longtemps soutenu. Outre son *Théâtre*, 1786, 2 vol. in-8, on a de Rochon ; *La Noblesse oisive*, 1756, in-12 ; opuscule composé lors de la discussion excitée par la *Noblesse commerçante*, de l'abbé Coyer (*voy.* ce nom) ; *Satire sur les hommes*, 1758, in-12 ; *Discours philosophique et moral, en vers*, 1758, in-12 ; ces deux morceaux sont imités de Juvénal ; *Observations sur la nécessité d'un second Théâtre-Français*, 1780, in-12, de 47 pages.

* ROCHON (Alexis-Marie de), astronome, né en 1741 au château de Brest, dont son père était aide-major, fut destiné à l'état ecclésiastique, et obtint même un bénéfice; mais entraîné par son goût pour les sciences et les voyages, il resta clerc tonsuré. Il fut nommé, en 1765, bibliothécaire de l'académie royale de marine établie à Brest, et l'année suivante, il obtint le titre d'astronome de la marine. Ce fut en cette qualité qu'il s'embarqua, en 1767, sur un vaisseau qui transportait à Maroc le général Breugnon, ambassadeur extraordinaire auprès de l'empereur, ainsi que le consul Chénier, qui allait y résider comme agent-général du gouvernement français. Dans ce voyage, il détermina plusieurs longitudes, par les distances de la lune au soleil et aux étoiles. En 1768 il fut chargé d'aller reconnaître les îles et les écueils qui séparent les côtes de l'Inde des îles de France et de Bourbon, et s'acquitta de cette mission avec succès. Après avoir reconnu l'île de Madagascar, il explora les rescifs, les écueils et les îles au nord de l'île de France, traversa les Maldives, et longea la côte de Malabar, prévint, dans les parages de Ceylan, la perte de la corvette sur laquelle il était embarqué, en indiquant la position de la *petite basse*, et en faisant connaître au capitaine le danger qu'il courait. En revenant en France, Rochon s'étant arrêté à la Corogne, reçut en présent du capitaine-général de la Galice un grand lingot de platine ; ce qui le mit plus tard à même de s'occuper de ce métal utile pour la fabrication des miroirs de télescopes et d'autres instruments nautiques. Enfin il accompagna, en 1771, Kerguelen (*voy.* ce nom), dans l'expédition qui lui était confiée; mais peu satisfait de ses procédés, il n'alla pas au-delà de l'île de France. De retour à Brest, en 1772, il obtint deux ans après la place de garde du cabinet de physique et d'optique du roi, au château de la Muette. Dans ce poste tranquille, il dirigea ses recherches sur les instruments d'optique. L'étendue de ses connaissances lui fit confier de nouvelles missions en Bretagne, dans le Berri et le Nivernois. En 1787, nommé astronome-opticien de la marine, il fut en 1790 envoyé à Londres au sujet du nouveau système des poids et mesures qu'on voulait introduire en France, puis en 1792, chargé d'examiner les différents projets pour le desséchement des eaux stagnantes de la Seine près de Neuilly. A cette époque, privé de toutes ses places, il se retira dans sa ville natale où il continua de consacrer tous ses moments à des travaux d'utilité publique. La marine ne pouvait se procurer pour la construction des fanaux de soute, d'entrepont et de combat, les feuilles de corne à lanterne qu'on tirait d'Irlande : il inventa des gazes métalliques, en fils de laiton et de fer, recouvertes d'un enduit solide et transparent fait avec des matières qu'il était facile d'obtenir à bon marché. Ces gazes réunissaient à l'avantage d'être incombustibles celui de donner une clarté double, et de pouvoir être employées au vitrage des vaisseaux. Il forma aussi en 1795 à Brest un atelier pour la fabrication des lunettes nécessaires à la marine. Compris lors de la création de l'institut au nombre de ses membres, il revint quelque temps après à Paris, et il y mourut le 5 avril 1817. On a de lui : *Opuscules mathématiques*, Brest, 1768, in-8; renfermant des mémoires sur le pilotage, sur la manière de tailler et de polir les verres, et les miroirs des télescopes dioptriques et catoptriques, etc.; *Recueil de mémoires sur la mécanique et sur la physique*, Paris, 1783, in-8 ; *Nouveau voyage à la mer du sud*, rédigé d'après les plans et les journaux de M. Croset, 1783, in-8; *Voyages à Madagascar et aux Indes-Orientales*, Paris, 1791, in-8; 3ᵉ édit., 1802, 3 vol. in-8, et nouvelle éd., dont on a retranché tout ce qui concerne Madagascar, sous ce titre : *Voyage aux Indes-Orientales et en Afrique... avec une Dissertation sur les îles de Salomon*, Paris, 1807, in-8. Ces voyages ont été traduits en allemand et en anglais; *Aperçu... des avantages qui peuvent résulter de la conversion du métal de cloches en monnaie moulée, pour faciliter l'échange des petits assignats*, Paris, 1791, in-8, de 23 pag.; *Compte rendu des expériences sur la monnaie coulée et moulée en métal de cloches*, suite du précédent, in-8, de 17 pag.; *Essai sur les monnaies anciennes et modernes*, 1792, in-8, avec six pl.; bon ouvrage, réuni quelquefois aux deux précédents; des mémoires lus à l'institut de 1800 à 1812; *Sur la construction des verres lenticulaires brûlans à échelons ; Sur les verres achromatiques adaptés à la mesure des angles*, etc.; *Sur les marées ; Sur la navigation intérieure ; Sur une lunette faite avec un prisme de cristal d'Islande; Sur la gaze de fil de fer; Sur la formation de la double image et sur sa disparition dans le spath d'Islande et dans le cristal de roche ; Sur l'art de multiplier les copies*. Camus en donne le précis dans son *Histoire du Polytypage*, p. 35-36 ; *Sur la construction d'un micromètre prismatique; Théorie générale des instruments servant à la mesure des angles; Sur l'emploi des gazes métalliques pour rendre les édifices incombustibles; Sur l'emploi du mica pour l'éclairage; Procédé pour connaître par la hauteur moyenne de l'homme, la distance à laquelle cet homme se trouve de l'observateur; Moyen de rendre potable l'eau de la mer*, etc. Delambre a lu une *Notice* sur Rochon dans la séance publique de l'académie des sciences du 16 mars 1818.

ROCHOW (Frédéric-Everard de), chanoine et dignitaire du grand chapitre de Halberstadt, né à Berlin en 1734, suivit d'abord la carrière militaire. Entré à 15 ans dans la cavalerie, il fit, en qualité d'officier, les deux premières campagnes de la

guerre de Sept ans; mais des blessures l'ayant obligé de quitter le service en 1757, il se retira dans ses terres, et se livra à l'étude qu'il avait négligée dans sa jeunesse. Il apprit sans maître le latin et plusieurs langues modernes, et acquit des connaissances étendues sur l'économie politique et rurale, l'histoire naturelle, etc. Occupé dans le même temps du bien-être de ses vassaux, il établit dans ses domaines des écoles et les pourvut de maîtres habiles auxquels il assura par son testament une existence honnête. Il eut le plaisir de voir son exemple suivi par ses voisins; et mourut béni des pauvres à Reckan, près de Postdam, le 16 mai 1805. Outre l'*Histoire de ses écoles,* Rochow a publié *Essai d'un livre d'école pour les enfants des paysans*, ou *Instructions pour les maîtres des classes inférieures*, Berlin, 1777, et plusieurs autres traités élémentaires, parmi lesquels on distingue l'*Ami des enfants*, traduit dans presque toutes les langues. Il a aussi donné plusieurs ouvrages sur les *pauvres*, le *crédit*, le *caractère national*, etc.

ROCHYSANA. *Voy.* ROQUESANNE.

ROCOLES (Jean-Baptiste de), historien français au-dessous du médiocre, quoique décoré du nom pompeux d'historiographe de France et de Brandebourg; né à Béziers, protestant à Genève, de nouveau catholique en France, de rechef protestant en Hollande, enfin il mourut catholique en France en 1696. On a de lui : *Description des empires du monde par Davity*, augmentée d'un vol., Paris, 1660, 6 vol., in-fol. Ce volume n'a fait qu'augmenter les fautes dont cet ouvrage fourmille; *Introduction générale à l'Histoire,* 1664; *Abrégé de l'histoire de l'empire d'Allemagne*, Cologne, 1679. C'est une mauvaise traduction du *Nucleus Hist. Germ. de Larcher,* ou *Sagittarius* (*voy.* ce nom); *Les imposteurs insignes qui ont usurpé la qualité d'empereurs*, Amsterdam, 1638 ou 1696, in-12, fig. rare, Bruxelles, 1729, en 2 vol. in-8; *Histoire véritable du calvinisme, opposée à l'histoire de M. Mainbourg*, Amsterdam, 1683, in-12; ouvrage dont les protestants, et en particulier Bayle, ont été peu contents, quoique l'auteur ait eu envie de leur plaire. *Ziska le redoutable aveugle*, capitaine général des Bohémiens évangéliques, ibid., 1685, in-12. Bayle dit que ce livre mérite d'être lu.

ROCQUES. *Voy.* MONTGAILLARD.

RODERIQUE (Jean-Ignace de), né à Malmédy en 1697, entra chez les jésuites, qu'il quitta au bout de huit ans, et alla s'établir à Cologne; il se distingua par son amour pour les lettres, et par les secours qu'il procura à ceux qui les cultivaient. Il rédigea longtemps la *Gazette de Cologne* avec un succès qui le rendit célèbre dans toute l'Europe, et qui tira pour quelque temps cette feuille de la foule des ouvrages périodiques. Ce n'était qu'un amusement pour lui. Ses vues portaient sur des objets plus graves; il fut employé et consulté par différents princes dans des affaires importantes, publia plusieurs dissertations savantes, et mourut à Cologne le 6 avril 1758. On voit à Malmédy une très-belle chapelle dont il ordonna la construction, et où l'on a placé un monument, avec son épitaphe très-bien rédigée en latin.

RODNEY (Georges BRIDGE), chevalier de l'ordre du Bain, amiral de l'escadre blanche, né à Londres en 1717, mort dans la même ville le 24 mai 1792, dans la 74e année de son âge, fut un des plus habiles marins d'Angleterre. Le 16 janvier 1780, il défit entièrement la flotte espagnole à la hauteur de Cadix; Langara, qui la commandait, y fut pris avec cinq vaisseaux de ligne. Les 15, 17 et 19 avril de la même année, il combattit la flotte française, commandée par le comte de Guichen : dans ces trois actions, la victoire fut balancée; mais le 12 avril 1782 elle se déclara ouvertement pour Rodney aux Antilles, à la hauteur de la Martinique, où la flotte française, sous les ordres du comte de Grasse, fut défaite avec perte de plusieurs vaisseaux de ligne, parmi lesquels *La Ville de Paris,* de 100 pièces de canon, montée par l'amiral, qui fut fait prisonnier. Le vainqueur continua à servir avec gloire jusqu'à la paix conclue l'année suivante. On l'appela l'*heureux Rodney*.

* RODOERIO (Jean-Leonard), célèbre jurisconsulte, né en 1620, à Montecorvino, dans le royaume de Naples, occupa plusieurs places distinguées dans la magistrature; il a laissé : *Observationes singulares cum additionibus ad quotidianum librum resolutionum Donati Antonii de Marinis*, Naples, 1666, in-fol. *Consiliorum sive juris responsorum cum novissimis decisionibus*, Naples, 1674, 1 vol. in-fol.

RODOGUNE ou RHODHOGUNE, fille de Phraates, roi des Parthes, fut mariée à Démétrius Nicanor, que Phraates tenait prisonnier, ce qui causa de grands malheurs, par la jalousie de Cléopâtre (*voyez* ce nom). La pièce de P. Corneille qui porte ce titre est un de ses chefs-d'œuvre.

RODOLPHE, comte de Rheinsfeld, duc de Souabe, époux de Mathilde, sœur de l'empereur Henri IV, fut élu roi de Germanie l'an 1077 par les Allemands, soulevés contre l'empereur son beau-frère. La fortune fut douteuse pendant quelque temps, se déclarant tantôt pour un parti, et tantôt pour un autre. Mais elle abandonna totalement Rodolphe, l'an 1080, à la bataille de Wolcksheim, où il périt. Il ne laissa qu'une fille, qui épousa Berthold, duc de Zeringhen.

RODOLPHE Ier de HABSBOURG, empereur d'Allemagne, surnommé *le Clément*, était fils d'Albert le Sage, comte de Habsbourg, château situé entre Bâle et Zurich. Né en 1218, il fut élevé dans les camps de l'empereur Frédéric II dont il était le parent, et excella de bonne heure dans tous les exercices militaires. Son père étant mort dans la Palestine, en 1240, il hérita seul, comme aîné, du Landgraviat de la Haute-Alsace, du bourgraviat de Rheinsfeld, et, concurremment avec ses deux frères, de quelques domaines dans la Souabe et le Brisgau, et du comté de Habsbourg. Cet héritage le mit à même de lever un corps d'aventuriers avec lesquels il fit la guerre à plusieurs seigneurs ses voisins. Il servit ensuite sous Ottocare, roi de Bohême, et fut engagé dans d'autres hostilités tant en Suisse qu'en Alsace. Plus tard les cantons d'Uri, d'Underwald et de Schwitz le choisirent pour protecteur et pour chef. La réputation qu'il s'était acquise fixa le choix des électeurs de l'empire germanique, et il fut élu

empereur le 29 septembre 1273, après un long interrègne et par décision de la diète de Francfort. Rodolphe ne voulut pas aller à Rome pour se faire couronner; mais il fit un traité en 1278 avec le pape Nicolas III, par lequel il s'engagea à défendre les biens et les priviléges de l'Eglise romaine. Son règne fut troublé par la guerre contre Ottocare, roi de Bohême, sur lequel il remporta une victoire signalée. Le vaincu fut obligé de céder au vainqueur l'Autriche, la Styrie et la Carniole. Il consentit à faire un hommage-lige à l'empereur dans une île au milieu du Danube, sous un pavillon dont les rideaux devaient être fermés, pour lui épargner une mortification publique. Ottocare s'y rendit couvert d'or et de pierreries. Rodolphe, par un faste supérieur, le reçut avec l'habit le plus simple. Au milieu de la cérémonie, les rideaux du pavillon tombent, et font voir aux yeux du peuple et des armées qui bordaient le Danube le superbe Ottocare à genoux, tenant ses mains jointes entre les mains de son vainqueur. Quelques écrivains ont traité cela de conte : mais ce fait est accrédité. La femme d'Ottocare, indignée de cet hommage, engagea son époux à recommencer la guerre. L'empereur marcha contre lui; la bataille se donna à Marckfeld, près de Vienne, le 26 août 1278, et Ottocare la perdit avec la vie. Rodolphe vendit la liberté aux villes d'Italie qui voulurent bien l'acheter. Florence donna 40,000 ducats d'or, Lucques 12,000, Gênes et Bologne 6,000. Cette liberté consistait dans le droit de nommer des magistrats, de se gouverner suivant leurs lois municipales, de battre monnaie, d'entretenir des troupes. Rodolphe mourut à Gemersheim, près de Spire, en 1291, à 73 ans, avec la réputation d'un des plus braves guerriers et des plus grands politiques de son siècle. On rapporte qu'étant encore comte de Habsbourg, il rencontra, étant à la chasse, un prêtre portant péniblement à travers les montagnes le viatique à un malade; il descendit de cheval, y fit monter le prêtre, l'accompagna chez le malade, et ne voulut plus reprendre le cheval. Quelques jours après, un pieux ermite lui prédit son élévation au trône impérial. C'est à cette occasion qu'on cite une espèce de prophétie consignée dans l'*Histoire de la décadence de l'empire*, par Maimbourg, t. II, p. 256. « Grand exemple (celui de Rodolphe » de Habsbourg) qui doit apprendre aux princes de » cette maison que comme les choses ne se conservent » que par les mêmes principes qui leur ont donné » l'être, aussi la grandeur à laquelle il a plu à Dieu » de les élever en ce monde en récompense de la » piété de l'empereur Rodolphe, leur chef, ne du- » rera que tandis qu'ils auront un vrai zèle pour la » religion; et que s'ils le perdent par une fausse » politique, pour ne songer qu'à leur agrandisse- » ment temporel et à leur intérêt, en abandonnant » celui de Jésus-Christ, ils périront. » Rodolphe s'était marié deux fois, et il est, suivant l'opinion du jésuite Barre (*Journal des savants*, mars 1752), la tige de toutes les maisons souveraines de l'Europe existantes au XVIIIe siècle. Il y a un *Recueil* de 140 *lettres* de cet empereur (1). On conserve précieusement ce manuscrit dans la bibliothèque impériale à Vienne. L'histoire de cet empereur a été bien éclaircie dans le recueil publié par l'abbé de Saint-Blaise, Gerbert, sous ce titre : *De translatis Habspurgo austriacorum principum*, etc., Saint-Blaise, 1772, in-4. Il existe un poème héroïque intitulé *Rodolphe de Habsbourg*, dont le P. Mogenigo a donné l'explication, Padoue, 1827. Adolphe de Nassau fut élu empereur après lui.

RODOLPHE II, né à Vienne en 1552, roi de Hongrie en 1572, roi de Bohême en 1575, élu roi des Romains à Ratisbonne le 27 octobre de la même année, était fils de Maximilien II et de Marie d'Autriche, fille de Charles-Quint. Il prit les rênes de l'empire en 1576, après la mort de son père, et les tint d'une main faible. La Hongrie presque entière fut envahie par les Turcs en 1598, sans qu'on pût les en empêcher. Les revenus publics étaient si mal administrés, qu'on fut obligé d'établir des troncs à toutes les portes des églises, non pour faire la guerre (comme le dit Voltaire), mais pour secourir dans les hôpitaux les malades et les blessés qui l'avaient faite. Rodolphe envoya en Hongrie une armée qui n'arriva qu'après la prise d'Agria et de plusieurs autres places importantes. Cette armée, ainsi que toutes celles qui, à cette époque, combattirent les Turcs, que la seule maison d'Autriche d'Allemagne n'était pas en état de repousser, était un composé de toutes sortes de nations, sans discipline et sans subordination, et dont par conséquent les défaites n'ont rien de merveilleux. Barthélemi Georgiewitz, dans un discours inséré dans sa *Chronique turque*, en parle de cette sorte : *Latrocinatur Hungarus, prædatur Hispanus, potat Germanus, stertit Bohemus, libidinatur Italus, Gallus cantat, Anglus lucratur, Scotus helluatur; militem qui moribus miles sit, vix ullum reperias.* Le duc de Mercœur, accompagné d'un grand nombre de Français, rétablit un peu les affaires de ce royaume en 1600. L'empereur eut d'autres chagrins à essuyer. Son frère Mathias s'étant révolté, il fut obligé de lui céder les royaumes de Hongrie et de Bohême. Les divisions de sa maison, jointes au vif ressentiment que lui causèrent les électeurs par la demande qu'ils lui firent de choisir un successeur à l'empire, tout cela hâta sa mort, arrivée en 1612, à 60 ans. Tycho-Brahé, qui se mêlait de prédire, lui avait conseillé de se méfier de ses plus proches parents : conseil que la révolte de Mathias justifia, et que Rodolphe ne suivit que trop, ne laissant pas approcher ses parents de sa personne. Il est vrai qu'il en usait à peu près de même envers les étrangers; ceux qui voulaient le voir étaient obligés de se déguiser en palefreniers pour l'attendre dans son écurie, quand il venait voir ses chevaux, dont il était fort curieux, et qu'il entretenait en grand nombre et d'un grand choix. C'était d'ailleurs un bon prince, ennemi du faste et de toute ostentation, juste, chaste, pieux, qui protégeait les savants et cultivait lui-même les sciences, particulièrement la physique, l'astronomie et la chimie. Il ne voulut jamais se marier. Il devait épouser Isabelle, fille de Philippe II; mais sa

(1) Les *Lettres* de Rodolphe ont été publiés par Gerbert, 1772, in-fol. Bodman en a donné un *nouveau Recueil*, Leipsig, 1805, in-8.

répugnance pour le mariage fit manquer ce projet, ainsi que cinq autres. L'histoire de Rodolphe a été publiée par le P. Brachel sous le titre de *Fama austriaca*, Cologne, 1627, in-fol., et par G. Londorp dans sa continuation de Sleidan (de 1555 à 1610), Francfort, 1619, in-fol., ou 3 vol. in-8. On a publié les *Lettres* de ce prince d'après un manuscrit conservé à la Bibl. impériale de Vienne, 1774, in-4.

RODON (David de), calviniste du Dauphiné, enseigna la philosophie à Die, puis à Orange et à Nîmes, fut banni du royaume en 1663, et mourut à Genève vers 1670. C'était un homme turbulent, plein de subtilités et d'idées bizarres. On a de lui un ouvrage rare, qu'il publia sous ce titre : l'*Imposture de la prétendue confession de foi de saint Cyrille*, Paris, 1629, in-8; un livre peu commun intitulé : *De supposito*, Amsterdam, 1682, in-12, dans lequel il entreprend de justifier Nestorius, et accuse saint Cyrille de confondre les deux natures en Jésus-Christ; un traité de controverse intitulé : *le Tombeau de la messe*, Francfort, 1655, in-8; c'est ce traité qui le fit bannir; *Disputatio de libertate et atomis*, Nîmes, 1662, in-8, assez rare; divers autres ouvrages imprimés en partie à Genève, 1668, 2 vol. in-4. Quoique ce recueil ne soit pas commun, il n'est pas beaucoup recherché.

RODRIGUE. *Voy.* Sancio.

RODRIGUEZ (Simon), jésuite, né à Voussella, dans l'évêché de Viseu en Portugal, fut disciple de saint Ignace de Loyola, et refusa l'évêché de Coïmbre. Il fut fait précepteur de don Juan, alla prêcher la foi aux sauvages du Brésil, et devint provincial des jésuites portugais. Il fut aussi provincial d'Aragon, et mourut à Lisbonne en 1579, avec de grands sentiments de religion.

RODRIGUEZ (Alphonse), jésuite, né à Valladolid en 1526, enseigna longtemps la théologie morale, et fut ensuite recteur de Monte-Rey en Galice, et instituteur des novices, parmi lesquels il eut l'honneur de compter le savant P. Suarez. Il mourut à Séville le 21 février 1616, à 90 ans, en odeur de sainteté. Ce pieux jésuite est principalement connu par son *Traité* intitulé : *Pratique de la perfection chrétienne*, Séville, 1614, in-4, ouvrage profond, qui décèle un homme supérieurement versé dans la connaissance du cœur humain, et des moyens de l'épurer, de le sanctifier et de le rendre digne de son auteur. Le P. Rodriguez fait un admirable usage de l'Ecriture sainte et des Pères, et c'est ce qui donne à son ouvrage un ton d'autorité et d'onction qu'on trouve dans peu de livres spirituels au même degré. Ce *Traité* a été traduit en français par les solitaires de Port-Royal, en 2 vol. in-4, et par l'abbé Regnier-Desmarais, 3 vol. in-4, 4 in-8 et 6 in-12. La première de ces versions est très-peu fidèle, et les traducteurs n'ont pas fait difficulté d'attribuer à l'auteur espagnol leurs sentiments particuliers. Cette version devient très-rare. On en conservait un exemplaire au collége de Louis-le-Grand, avec des notes de Regnier-Desmarais, Paris, 1674, 2 vol. in-4. Cet exemplaire fut enlevé pour cinq francs, quoique des curieux eussent donné commission de l'acheter à tout prix. Il en existe quatre autres versions françaises moins bonnes. (*Voy.* Moréri.) L'ouvrage de Rodriguez, excellent en son genre, serait encore meilleur si l'auteur ne l'eût rempli de plusieurs histoires qui ne paraissent pas trop bien appuyées. L'abbé Tricalet en a donné un *Abrégé* en 2 vol. in-12. Cet abrégé est trop resserré; l'on n'y trouve ni les lumières ni l'onction de l'ouvrage de Rodriguez.—Il ne faut pas le confondre avec un autre Alphonse Rodriguez, aussi jésuite, né à Ségovie le 25 juillet 1531, et mort à Majorque le 31 octobre 1617, à l'âge de 87 ans, considéré comme un homme apostolique, plein d'œuvres et de mérites, et dont des écrivains contemporains ont parlé comme d'un thaumaturge. Il était fils d'un marchand, et exerça lui-même le négoce. Des malheurs de tout genre vinrent l'accabler : il perdit son épouse et ses deux enfants. Enfin des revers de fortune l'ayant obligé de quitter le commerce, il se donna tout entier à la piété. Il entra en 1771 comme frère ou coadjuteur temporel dans la compagnie de Jésus, fit son noviciat à Valence, et fut envoyé dans l'île de Majorque, où il résida jusqu'à sa mort. Sa présence dans cette île fut un exemple continuel des plus hautes vertus, de ferveur, d'humilité, d'esprit de pauvreté et de mortification; elles lui valurent une réputation de sainteté que des miracles sont venus confirmer depuis. Après plusieurs procédures et plusieurs minutieuses informations, deux décrets furent donnés, l'un par Clément XIII, le 20 mai 1706, qui atteste l'héroïsme des vertus d'Alphonse; l'autre de Léon XII, du 31 juillet 1824, qui reconnaît l'existence de deux miracles opérés par ce religieux. Enfin Alphonse Rodriguez a été déclaré *bienheureux* le 12 juin 1825. Plusieurs écrivains ont publié sa vie. Nous citerons celle du P. de Boissieu, publiée à Lyon, celle du P. Janin, publiée aussi à Lyon en 1648 (en latin); enfin celle du P. Archangeli, réimprimée à Rome en 1825. Il en a paru une nouvelle, Lyon, 1828, in-12, dont l'*Ami de la religion* (N° 1460), a rendu un compte avantageux.

RODRIGUEZ (Emmanuel), religieux franciscain, d'Estremos en Portugal, mourut à Salamanque en 1619, à 68 ans. On a de lui : une *Somme des cas de conscience*, 1595, 2 vol. in-4; *Questions régulières, et canoniques*, 1609, 4 vol. in-fol.; un Recueil des *Priviléges des réguliers*, Anvers, 1623, in-fol., et d'autres ouvrages qui n'ont plus de cours.

* RODRIGUEZ (Antoine-Joseph), bénédictin, né en 1705 à Mérida dans l'Estramadure, après avoir terminé ses humanités embrassa la vie monastique, et obtint de ses supérieurs la permission de consacrer ses loisirs à l'étude. Il acquit bientôt des connaissances très-étendues dans la théologie, le droit et l'histoire, et surpassa la plupart de ses compatriotes dans les sciences physiques et naturelles, jusqu'alors trop négligées en Espagne. Nommé, par l'archevêque de Tolède, examinateur synodal, il fut, peu de temps après, honoré de la confiance de l'infant D. Louis, qui le choisit pour son directeur spirituel. Les académies de Séville et de Madrid s'empressèrent de l'admettre au nombre de leurs membres; et il obtint la permission de se fixer dans cette dernière ville, où il mourut en 1781, à 76 ans. On a de lui : *Palestra critico-medica*, Madrid, 1735 et ann. suiv., dans lequel il dévoila l'ignorance, le

charlatanisme et la mauvaise foi des empiriques; *Traité de théologie et de droit canonique*, 1760, in-4; *Démonstration des fondements de la religion*, 1762, in-8; *Dissertation sur le grand problème de la respiration*, 1763, in-8; *Dissertation sur la règle de saint-Benoît*, 1764, in-8; *Dissertation sur l'origine, la discipline et le gouvernement de l'ordre monastique*, 1766, in-8; *Traité de théologie morale et de droit civil*, 4 vol. in-4; l'édition la plus estimée est celle de 1788.

RODULPHE, né à Munster, sur la fin du XIe siècle, se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Tron au pays de Liége. Il en devint abbé; mais il eut la douleur de voir piller et brûler son monastère par Gislebert, comte de Duras, ce qui le contraignit de se retirer à Cologne, où l'archevêque le fit abbé du monastère de Saint-Pantaléon. Il rentra ensuite dans son abbaye de Saint-Tron, et y mourut l'an 1136. Nous avons de lui : une *Chronique* de ce monastère, depuis sa fondation jusqu'à l'an 1136; *Vie de saint Libert*, évêque de Cambrai : ces deux ouvrages se trouvent dans le tome 7e du *Spicilége* de dom d'Achéry; un *Traité contre la simonie*, en 7 liv., que dom Mabillon a trouvé dans la bibliothèque du monastère de Gemblours.

ROÉ (Thomas) et non RHOE, ou ROWE, voyageur et diplomate anglais, né vers 1560 à Low-Layton dans le comté d'Essex, fut envoyé par la compagnie anglaise des Indes (en 1614) en ambassade auprès du Grand-Mogol. De retour en Angleterre, il fut élu membre du parlement, et Jacques Ier le nomma ambassadeur à Constantinople en 1620. Il rapporta de ses voyages plusieurs manuscrits grecs, qu'il donna à la bibliothèque *Bodleyenne*, à Oxford. Il fut ensuite envoyé pour ménager la paix entre la Pologne et la Suède, et profita de cette occasion pour animer Gustave Adolphe à dévaster l'empire, pour soutenir les protestants. Il mourut en 1644. On a ses *Négociations à la Porte depuis* 1620 *jusqu'en* 1628, Londres, 1740, in-fol., en anglais, et la *Relation* de sa mission près du Grand-Mogol, dans le tome 1er du Recueil de Purchas : Thevenot en a inséré la traduction dans le 1er vol. de sa collection.

* ROEDERER (Jean-Georges), célèbre médecin, né à Strasbourg en 1726, acquit une grande réputation dans son art, et fut en 1754, appelé par Haller à Gœttingue pour y remplir la chaire des accouchements, partie à laquelle il s'était plus spécialement consacré. Il y forma d'habiles élèves et revint à Strasbourg où il mourut en 1763. Il était membre des académies de Pétersbourg, et de chirurgie de Paris, d'Upsal et de Gœttingue. On citera de lui : *Oratio de artis obstetriciæ præstantia*, Gœttingue, 1751, in-4; *Elementa artis obstetriciæ in usum prælectionum academicarum*, 1753, in-8, réimprimé en 1759, et à Cologne, 1763, in-8, traduit en français par Patris, Paris, 1765, in-8; *Icones uteri humani observationibus illustratæ*, 1759, in-fol.; recueil de planches anatomiques, fort estimé. *Opuscula medica, sparsim prius edita, nunc demum collecta, aucta et recensa*, 1764, in-4, etc., etc.; son *Traité de la maladie muqueuse*, ouvrage important qui n'a point encore été surpassé, a été traduit en français par le Prieur, 1806, in-8.

* ROEDERER (Pierre-Louis), pair de France, né en 1754 à Metz, d'une famille de robe, acquit une charge de conseiller au parlement. Député en 1789 aux états-généraux, il provoqua l'abolition des ordres religieux, s'opposa à ce que la religion catholique fût déclarée religion de l'état, et se prononça en toute occasion contre l'autorité royale. Il s'opposa au départ de Louis XVI pour Saint-Cloud, et le 22 juin 1791, provoqua la destitution du général Bouillé qui avait employé tous ses efforts pour faire évader le roi. Après les événements du champ de Mars (17 juillet), il passa d'abord au nouveau club des Feuillants, mais il n'y resta que peu de temps, et vint prudemment se réunir à celui des Jacobins, où siégeaient Péthion et Robespierre, dont il prévoyait le prochain triomphe. Après la session, il fut nommé procureur syndic du département de la Seine. Ce fut lui qui, dans la terrible journée du 10 août, lors de l'envahissement des Tuileries par la populace, engagea le roi à se retirer au sein de l'assemblée nationale. On l'a depuis accusé d'avoir trahi Louis XVI dans cette occasion; mais la Commune de Paris fit mettre les scellés sur ses papiers, et lança contre lui un décret d'arrestation, pour avoir trahi le peuple. Obligé de se dérober aux recherches des agents de la Commune, il osa, pendant les débats du procès de Louis XVI, publier dans le *Journal de Paris*, dont il était un des propriétaires, une suite d'articles favorables à l'auguste accusé qu'il ne tint pas à lui de sauver. Il se tut après le 31 mai, sentant qu'il n'était plus possible de faire entendre le langage de la modération. Après le 9 thermidor, il évita de se prononcer entre les différents partis, et à force d'habileté et de circonspection, il échappa à toute espèce de persécution. Au mois de juin 1796, il fut élu membre de l'institut dans la classe des sciences morales. Peu de temps auparavant, il avait été nommé professeur d'économie politique aux écoles centrales. Ayant concouru puissamment à la révolution du 18 brumaire, il fut nommé sénateur, conseiller d'état et président de la section de l'intérieur, chargé de la direction de l'instruction publique, poste dans lequel il fut bientôt remplacé par Fourcroy. En 1802, il présenta au corps législatif le projet de loi pour l'établissement de l'ordre de la Légion-d'honneur et en développa les motifs. Le sénat l'ayant député à Naples en 1806 pour féliciter Joseph Bonaparte sur son avénement au trône, il prit une grande part à la nouvelle organisation du royaume, et fut nommé ministre des finances. Rœderer quitta Naples avec Joseph, mais il ne voulut pas le suivre en Espagne. En 1810, il devint ministre du grand duché de Berg. En 1813, au moment de la première invasion, il fut envoyé en qualité de commissaire extraordinaire à Strasbourg pour y prendre les mesures que nécessitaient les circonstances. Resté sans emploi après la restauration, il fut, pendant les cent-jours, nommé membre de la chambre des pairs. Le second retour du roi le fit disparaître de la scène politique, et il fut rayé de l'institut. Il rentra, en octobre 1832, à la chambre des pairs, où il parut souvent à la tribune, puis à la réorganisation de la classe des

sciences morales, il y reprit sa place. Il mourut le 17 décembre 1835, à l'âge de 82 ans. Rœderer a été jugé sévèrement par l'abbé de Montgaillard, qui en a tracé le portrait suivant : « Rœderer, depuis » connu par son astuce, tête sans aplomb, comme » sans principes fixes, faiseur de galimatias poli- » tique, dissertateur à double face, ayant ordinai- » rement joué des rôles équivoques, en s'occupant » néanmoins avec toute l'habileté d'un homme mé- » diocre, mais attentif, des intérêts de sa vanité et » de sa fortune. » Mallet-du-Pan l'a accusé d'avoir introduit dans les discussions politiques ce *marivaudage* métaphysique, et ce galimatias étudié qui depuis quelque temps passe pour de la profondeur. Chénier a dit de lui : « Je lisais Rœderer et baillais » en silence. » Il a publié un très-grand nombre de brochures politiques dont quelques-unes assez remarquables, mais qui ont perdu tout l'intérêt qu'elles tenaient des circonstances. On se contentera de citer les principales : *Du gouvernement*, 1795, in-8; *Des institutions funéraires convenables à une république qui permet tous les cultes et n'en adopte aucun*, 1796, in-8; *Journal politique*, 1796, 5 vol. in-8; *Lettre à Adrien Lezai sur Chénier*, 1797, in-8; *De l'usage à faire de l'autorité publique dans les circonstances présentes*, 1797, in-8; *Des sociétés particulières, telles que clubs, réunions, etc.*, 1799, in-8; *De la philosophie moderne et de la part qu'elle a eue à la révolution française*, ou *Examen de la brochure publiée par Rivarol sur la philosophie moderne*, 1799, in-8; *Recueil des lois, etc., concernant la division territoriale de la république*, 1800, in-8; *Opuscules mêlés de littérature et de philosophie*, 1800-04, 3 vol. in-8; *La première et la seconde année du consulat de Bonaparte*, 1802, in-8; *Petits écrits concernant de grands écrivains du* XIX*e siècle*, ibid.; *De la propriété considérée dans ses rapports avec les droits politiques*, 1819, in-8; *Le marguillier de Saint-Eustache*, comédie en trois actes et en prose, 1819; *Comédies historiques*, Paris, 1827-30, in-8; *Mémoires pour servir à une nouvelle histoire de Louis XII*, 1820, in-8; réimprimés en 1825, sous ce titre : *Louis XII et François Ier, ou Mémoires*, etc. 2 vol. in-8; *Chronique de cinquante jours, du* 20 *juin au* 10 *août* 1792, Paris, 1832, in-8; *Mémoires pour servir à l'histoire d'une société polie*, 1835, in-8. Rœderer a donné une édition avec des notes du *Traité* de Beccaria *des délits et des peines*. Voy. Pilatre du Rozier.

ROELL (Herman-Alexandre), né en 1653 dans la terre de Doëlberg, dont son père était seigneur, dans le comté de la Marck en Westphalie, devint en 1704 professeur de théologie à Utrecht, et mourut à Amsterdam en 1718, à 66 ans. Il possédait les langues, la philosophie et la théologie. On a de lui : un *Discours* et de savantes *Dissertations philosophiques sur la religion naturelle et les idées innées*, Franeker, 1700, in-8; des *Thèses*, 1680, in-4; et plusieurs autres ouvrages peu connus.

ROEMER (Olaus), astronome danois, né à Copenhague, en 1644, se rendit très-habile dans les mathématiques, l'algèbre et l'astronomie. Picard, de l'académie des sciences de Paris, ayant été envoyé en 1671 par Louis XIV, pour faire des observations dans le Nord, conçut tant d'estime pour le jeune astronome, qu'il l'engagea à venir avec lui en France. Roëmer fut présenté au roi, qui le chargea d'enseigner les mathématiques au grand dauphin, et lui donna une pension. L'académie des sciences se l'associa en 1672, et n'eut qu'à se féliciter d'avoir un tel membre. Pendant dix ans qu'il demeura à Paris, et qu'il travailla aux observations astronomiques avec Picard et Cassini, il fit des découvertes dans les différentes parties des mathématiques. De retour en Danemarck, il devint mathématicien du roi Christiern V, et professeur d'astronomie, avec des appointements considérables. Ce prince le chargea aussi de perfectionner la monnaie et l'architecture, de régler les poids et les mesures, et de mesurer les grands chemins dans toute l'étendue du Danemarck. Roëmer s'acquitta de ces commissions avec autant d'intelligence que de zèle. Ses services lui méritèrent les places de conseiller de la chancellerie, et d'assesseur du tribunal suprême de la justice. Il fut nommé bourguemestre de Copenhague, conseiller d'état sous le roi Frédéric IV, et mourut en 1710. C'était un homme sage, un savant modeste, un observateur attentif et appliqué. Harrebow, son disciple, mais qui n'avait pas toutes les qualités de son maître, beaucoup plus léger et plus présomptueux que lui, fit imprimer à Copenhague en 1735, in-4, diverses observations de Roëmer, avec la méthode d'observer, du même, sous le titre de *Basis astronomiæ*. Condorcet a publié l'*Eloge de Roëmer* dans le *recueil* de ceux des membres de l'académie des sciences, tom. 1er, p. 167-177.

* ROENTGEN (David), ébéniste et mécanicien, né à Hernhut en 1743, d'une famille morave, s'établit à Neuwied. Sa réputation le fit appeler en Russie par Catherine II, et on voit encore, au palais de l'Ermitage, plusieurs meubles et pendules de cet artiste. Il savait donner au bois la dureté et le poli du marbre. La manière dont ses ouvrages sont exécutés est admirable; l'œil le plus fin ne peut y distinguer le moindre assemblage, et l'on croirait qu'ils ont été fondus d'un seul jet. Son chef-d'œuvre, d'après Castéra, est un bureau dont Catherine fit présent à l'académie des sciences de Pétersbourg. En l'ouvrant, on voit sur le devant un groupe en bronze, qui, dès qu'on presse légèrement un ressort, disparait, et est remplacé par une superbe écritoire; l'espace au-dessus de l'écritoire est occupé par un tiroir à secret. Si l'on y porte la main, on entend aussitôt la musique douce et plaintive d'un orgue caché sous le pupitre. L'artiste ne demandait de ce meuble que 20,000 roubles; mais l'impératrice le força d'en accepter 5,000 de plus à titre de gratification. Roentgen mourut à Neuwied le 12 février 1807. Plusieurs seigneurs russes possèdent des ouvrages de cet artiste.

ROFFIAC (Elie de) reçut l'habit religieux dans le monastère de Saint-Martial, des mains de Pierre Barry, qui en était le 25e abbé. Il fut le continuateur de l'ouvrage d'Adhemar de Chaboneix, intitulé : *Commemoratio abbatum Lemovicensium basilicæ Sancti Martialis*. Son catalogue finit par Pierre de Barry, qui décéda en 1174. On trouve la continuation de l'ouvrage d'Adhémar dans la biblio-

thèque nouvelle du P. Labbe, tom. 2. C'est un ouvrage estimé.

ROFFRED de Bénévent, appelé le *second Papinien*, enseigna le droit, premièrement à Bologne, ensuite à Arezzo, d'où il passa à la cour de l'empereur Frédéric II, qu'il accompagna à Rome en 1220, à l'occasion du couronnement de ce prince, pour lequel il prononça une apologie dans le Capitole, l'an 1227, lorsque Grégoire IX l'excommunia. Quelque temps après Roffred s'attacha au parti des Papes, contre lesquels il s'était déclaré dans ses écrits. Grégoire le créa clerc de la chambre apostolique. Après la mort de ce pontife, il se retira à Bénévent, où il se tint dans la neutralité, quoique Frédéric l'eût appelé de nouveau à sa cour. Il y mourut dans un âge avancé. Parmi ses ouvrages, on estime surtout le *Livre sur l'ordre que les juges doivent tenir dans le barreau civil et ecclésiastique*.

ROGAT (*Rogatus*), évêque donatiste d'Afrique, se fit chef d'un nouveau parti dans la Mauritanie césarienne, aujourd'hui le royaume d'Alger, vers l'an 372. Il donna à ceux qui le suivirent le nom de *Rogatistes*. Ils étaient autant opposés aux autres donatistes qu'aux catholiques; et les donatistes n'avaient pas moins de haine contre eux que contre les catholiques mêmes. Ils les firent persécuter par Firmus Maurus, roi de Mauritanie. L'évêque de Césarée, qui était rogatiste, lui livra lui-même sa ville. On a accusé Rogat d'avoir suivi les sentiments particuliers de Donat de Carthage, touchant l'inégalité des trois personnes divines. Sa secte dura quelque temps en Afrique, et il eut pour successeur Vincent Victor.

ROGER II, comte et premier roi de Sicile, né l'an 1097, était fils de Roger, dit le *grand comte*, conquérant de la Sicile, et neveu du fameux *Roger Guiscard*, petit-fils de Tancrède de Hauteville en Normandie. Le comte Roger son père le laissa en mourant sous la tutelle d'Adélaïde sa mère. Dès que ce prince fut en âge de gouverner ses états, il ne songea plus qu'à étendre les bornes du comté de Sicile, dont il avait hérité de son père. Il s'empara de la Pouille, après la mort du duc Guillaume son oncle. Le pape Honorius II, effrayé de ses progrès, tenta de l'arrêter : Roger dissipa les troupes qu'on lui opposait, contraignit le pape à lui donner l'investiture de la Pouille, de la Calabre et de Naples, et obligea Robert, comte de Padoue, de se reconnaître son vassal. L'an 1130, il embrassa le parti de l'antipape Anaclet; et celui-ci, en reconnaissance, lui accorda le titre de roi de Sicile, avec la suzeraineté sur la principauté de Capoue et du duché de Naples. Les princes ses voisins appelèrent à leur secours l'empereur Lothaire, qui enleva à ce nouveau roi une partie de ses conquêtes; mais à peine eut-il repris le chemin de l'Allemagne, que Roger s'en ressaisit avec la même facilité qu'elles lui avaient été ôtées. Il fit prisonnier Innocent II avec toute sa suite; et ce pape n'obtint sa liberté qu'en accordant au roi et à ses descendants le royaume de Sicile, le duché de la Pouille, et la principauté de Capoue, comme fiefs-liges du saint Siége. L'an 1146, il tourna ses armes contre Manuel, empereur des Grecs, prit Corfou, pilla Céphalonie, Négrepont, Corinthe, Athènes, s'avança jusqu'aux faubourgs de Constantinople, et revint chargé d'un immense butin. Ces expéditions furent suivies de la prise de Tripoli et d'autres places sur les côtes d'Afrique, et de la défaite d'une partie de la flotte de l'empereur grec. Enfin, après avoir assuré la paix dans ses états, s'être fait respecter de ses sujets et craindre de ses ennemis, ce prince illustre mourut l'an 1154, âgé de 57 ans. Il avait fait graver ce vers sur son épée :

Apulus et Calaber, Siculus mihi servit et Afer.

* ROGER (Eugène), religieux récollet et missionnaire du XVIIe siècle, passa sa jeunesse à voyager et séjourna pendant cinq ans dans la Terre-Sainte, dont il publia une relation sous ce titre : *La Terre-Sainte, ou description topographique des Saints-Lieux et de la terre de Promission, avec un traité de quatorze nations différentes qui l'habitent, leurs mœurs, croyance, cérémonies et police*, Paris, 1664, in-4, avec figures. Cet ouvrage renferme des renseignements exacts et curieux sur les peuples que l'auteur a vus.

* ROGER-DUCOS, membre du Directoire et troisième consul, né en 1747 à Dax, y exerçait la profession d'avocat. Ayant embrassé la cause populaire avec chaleur, à la réorganisation de l'ordre judiciaire il fut nommé président du tribunal criminel des Landes. Député de ce département à la Convention, il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Envoyé peu après dans la Belgique, à son retour de cette mission il se rangea parmi les adversaires des girondins : d'ailleurs il se fit assez peu remarquer dans cette terrible assemblée où il n'eut aucune influence. Après la session, il entra au conseil des anciens qu'il présida plusieurs fois; il occupait le fauteuil au 18 fructidor (1797); il convoqua la minorité à l'école de médecine, et fit rendre le décret, qui condamnait à la déportation une partie de ses collègues. A l'expiration de son mandat il fut réélu par la ville de Paris; mais sa nomination fut annulée, et il retourna dans son département reprendre la place de président du tribunal criminel; et il la remplissait lorsque Barras, désirant avoir des collègues qui ne lui donnassent aucun ombrage, le fit nommer membre du Directoire à la place de Merlin de Douay. Sans se séparer de Barras, qui se préparait à jouer le rôle de Monck (*voy.* BARRAS, I, 444), il s'unit plus étroitement à Siéyes dont les combinaisons politiques étaient plus d'accord avec ses sentiments, et concourut, dans la mesure de ses moyens, à la journée du 18 brumaire. Le jour du coup d'état de St.-Cloud il entra dans la salle du Directoire, où étaient réunis Barras, Gohier et Moulin, et leur demanda si les bruits qui couraient avaient quelque fondement. Ne pouvant recevoir de réponse positive, il rejoignit Siéyes et Bonaparte, et reçut le titre de troisième consul qu'il ne garda pas longtemps. Il passa au sénat conservateur, dont il fut 2e président. En 1804, il reçut une sénatorerie, puis fut nommé grand'croix de la légion-d'honneur. En 1814, il vota la création d'un gouvernement provisoire et la déchéance de son bienfaiteur. A son retour de l'Isle-d'Elbe, Napoléon lui pardonna son ingratitude et

le comprit dans sa création de pairs. Exilé en 1816, n'ayant pas obtenu la permission d'habiter Stuttgard, il se rendit à Ulm. Arrivé près de cette ville, ses chevaux s'étant emportés il voulut sauter de la voiture, tomba sur sa tête, et mourut des suites de cet accident au mois de mars 1816.

** ROGER (le P.) jésuite, né à Ornans (Doubs) en 1724, voué par ses supérieurs à l'enseignement, professa les humanités et la rhétorique avec succès dans différents colléges de l'institut. A sa suppression il se chargea de l'éducation d'un jeune seigneur anglais avec lequel il visita les différents états de l'Europe. Cette éducation terminée il s'établit à Paris où, accueilli par Suard et Desmeuniers (*voy.* ces noms), ses compatriotes, il trouva bientôt l'emploi de ses talents. Aussi modeste qu'instruit, il concourut à différentes entreprises littéraires, traduisit plusieurs ouvrages de l'anglais, fournit des articles aux journaux, et ne voulut jamais permettre qu'on mît son nom à aucun de ses ouvrages. La révolution arriva et il dut à son obscurité d'échapper aux persécutions que subirent alors tous les gens de bien. L'âge ne ralentit point son ardeur pour le travail; et il mourut en 1810 presque sans maladie, en chrétien qui n'a jamais regardé la vie que comme un passage à un monde meilleur. Le P. Roger a publié sous le pseudonyme de Mme D. L. R : *Dialogue entre un auteur et un receveur de la capitation*, 1767, in-12; il a revu la traduction de Suard de l'*Histoire de Charles-Quint*, par Robertson, et en a composé la *Table*. Il a laissé un grand nombre de manuscrits dont on a extrait des *Remarques inédites sur Molière*, qui ont été publiées dans le *Molière commenté* de Simonin, Paris, 1813, 2 vol. in-12.

* ROGER (Michel), dit *Loiseau*, né à Toul en 1770, émigré au commencement de la révolution, après avoir fait les campagnes de l'armée des princes, passa dans la Vendée, où Georges Cadoudal lui donna le commandement de sa cavalerie. A la pacification de la Vendée il alla en Angleterre; mais il ne tarda pas à rentrer en France, et prit part au complot dirigé contre la vie du premier consul, et qui éclata le 3 nivose (*voy.* BONAPARTE, II, 84). De retour en Angleterre, il se disposait à passer en Amérique, mais Cadoudal le retint à Londres, et le ramena à Paris pour le seconder dans ses nouveaux projets. Cette conspiration ayant été découverte, il fut arrêté, et condamné à mort le 24 juin 1804, à l'âge de 33 ans.

** ROGER (François), auteur dramatique, né en 1776 à Langres, fils du receveur-général des décimes du diocèse, était destiné à la profession d'avocat. En attendant qu'il fût dans l'âge de suivre les cours de droit, on l'envoya faire sa rhétorique à Paris; la gravité des événements qui se succédaient, déterminèrent ses parents à le rappeler dans sa famille, et il ne put revenir à Paris qu'en 1793. Mais pendant qu'on le croyait occupé de se mettre en état de débuter au barreau, il fréquentait assidûment les spectacles; et bientôt il fit jouer quelques pièces de sa composition, qui durent, comme il en convenait lui-même, la meilleure partie de leur succès au jeu des acteurs. La connaissance qu'il fit un peu plus tard de Maret, depuis duc de Bassano, lui valut une place dans les bureaux d'un ministère et lui procura les moyens de se livrer plus librement à son goût pour le théâtre. La comédie de l'*Avocat*, qu'il fit représenter en 1806, eut un immense succès et s'est soutenue. Député l'année suivante par le département de la Haute-Marne au corps législatif, il s'y lia bientôt avec un de ses collègues, Creuzé de Lesser (*voy.* ce nom, III, 90); leur association produisit, en 1809, *La Revanche*, jolie comédie qui fut aussi fort bien reçue du public; et en 1811, à l'opéra-comique, *le Billet de loterie*, *le Magicien sans magie*. Roger était devenu, par la protection de Fontanes, conseiller ordinaire de l'université; connu pour un bon administrateur, après la restauration il fut fait secrétaire-général des postes et continua d'être membre de la chambre des députés. En 1817, il remplaça Suard à l'académie française, où il lut plusieurs morceaux écrits avec goût et pleins d'intérêt. La révolution de 1830 le priva de sa place aux postes, et quoiqu'il n'eût point de fortune, il ne se plaignit pas; sa piété sincère l'avait habitué dès longtemps à la résignation. Il vit arriver sa fin sans faiblesse, et mourut à Paris, le 4 mars 1842, à 66 ans. Il eut pour successeur à l'académie française M. Patin. Ses *Œuvres diverses* avaient été publiées par Ch. Nodier, Paris, 1833, 2 vol. in-8, qui contiennent ses *pièces de théâtre* dont on a indiqué les principales, ses *Discours* à l'académie et à la société des bonnes lettres, et des *Mélanges littéraires*, où l'on distingue la notice sur J. Racine, qui présente des faits curieux et des appréciations qui avaient échappé à ses historiens ou à ses panégyristes. On lui doit encore : des *Excerpta, ou fables choisies de Lafontaine*, avec des notes, 1805, in-12, 4e édit. 1826, in-18; des éditions de l'*Appendix de diis*, etc. du P. Jouvency, 1806, 1824, in-18; du *Théâtre classique, ou Esther, Polyeucte et le Misanthrope commentés*, 1807, in-8. Enfin une traduction sous le titre de *Cours de poésie sacrée*, du traité sur la poésie des Hébreux de Lowth (*voy.* ce nom, V, 348). Roger a fourni quelques articles à la *Biographie universelle*.

ROGER. *Voy.* SCHABOL.

* ROGERS (Jean), ministre anglican, né en 1679 à Ensham, dans le comté d'Oxford, fit ses études au collége de *Corpus Christi*, dont il devint agrégé. Il prit part à la controverse de Bangor contre Hoadly, fut vicaire de Saint-Gilles, à Crippelegate, devint ensuite chanoine et sous-doyen de Wells, enfin chapelain du prince de Galles. Il mourut le 1er mai 1729. On a de lui : *Défense de l'établissement civil de la religion, contre Collins* (*voy.* ce nom); *La nécessité d'une révélation divine; et la vérité de la religion chrétienne démontrée; Discours sur l'Eglise visible et invisible du Christ*, 1719, in-8. Cet ouvrage acquit une grande réputation à son auteur. Des *Sermons*, 1727, in-8.

* ROGGE (Corneille), historien hollandais, ministre de l'église des *remontrants*, naquit à Amsterdam en 1761, et mourut à Leyde le 27 août 1806. On a de lui : *Mémoire sur la véritable nature du christianisme, selon les décisions de Jésus et des*

apôtres, Roterdam, 1794; *Tableau de l'histoire de la dernière révolution dans les Provinces-Unies des Pays-Bas*, 1796, in-8; *Histoire de la constitution du peuple batave* (suite du livre précédent), 1799, in-8; ces deux derniers ouvrages sont les seuls écrits de Rogge qui conservent encore des lecteurs, même parmi ses co-réligionnaires.

** ROGNIAT (Joseph, vicomte), lieutenant-général du génie, né en 1776 à Saint-Priest dans le Dauphiné, d'une famille honorable, entra au service dans les premières années de la révolution. Parvenu au grade de capitaine en 1795, et envoyé à l'armée du Rhin, il fut d'abord employé dans la division de Delmas, dont il justifia la confiance, et dans la glorieuse campagne de Moreau, se distingua le 26 juin 1800 à la bataille de Neubourg. Devenu chef de bataillon, il resta à l'armée du Rhin et concourut à la brillante victoire de Hohenlinden. Rentré en campagne en 1805, lors de la rupture avec l'Autriche, il se signala en 1807 au siége de Dantzig, à la suite duquel Napoléon le fit colonel. Envoyé l'année suivante en Espagne, il rendit les plus grands services au siége de Saragosse; récompensé par le grade de général de brigade, il fut appelé à la grande armée, où il fit la campagne de 1809, dont il a rendu compte dans ses *Considérations sur l'art de la guerre*, sans pouvoir plaire à Napoléon qui crut voir dans cet ouvrage le projet de rabaisser sa gloire, chose qui n'était nullement dans les intentions de Rogniat. Renvoyé en Espagne, il ouvrit la campagne de 1810 par les siéges de Tortose et de Tarragone, qui furent poussés avec une remarquable activité. Après la prise de ces deux places importantes, nommé général de division, il combattit sous les murs de Sagonte, dont le siége fut commencé et terminé au mois d'octobre 1811. Il eut aussi la plus grande part à la prise de Valence. Appelé en 1813 à la grande armée, il fut chargé de fortifier Dresde. Pendant la campagne de France, il commanda le génie à Metz. Au retour du roi il fut fait grand-officier de la légion-d'honneur, et nommé membre du comité de la guerre. En 1816, il présida le conseil qui prononça la peine de mort contre le général Brayer, à côté duquel il devait plus tard siéger à la chambre des pairs, et fut membre de celui qui acquitta Drouet. Inspecteur-général du génie, il devint, en 1820, membre du conseil de perfectionnement de l'école polytechnique, et plus tard reçut la commission de donner au duc de Bordeaux les premières leçons de l'art des fortifications. Admis à l'académie des sciences en 1829, il y lut plusieurs *mémoires*. Après la révolution de 1830, le titre de premier inspecteur-général du génie dont il était revêtu ayant été supprimé, il obtint un congé de plusieurs mois, et ne revint à Paris qu'après son élévation à la pairie. L'excès de travail affaiblit sa santé, et sentant arriver sa fin, en homme qui connait le néant de la vie, il remplit tous ses devoirs religieux, et après avoir reçu de ses amis un dernier adieu, s'éteignit le 10 mai 1840, laissant la réputation d'un excellent officier et d'un habile administrateur. On a de lui : *Relation des siéges de Saragosse et de Tortose, dans la dernière guerre d'Espagne*, 1814, in-4; *Considération sur l'art de la guerre*, 1816, 2e édit. 1817, in-8, ouvrage très-estimé des hommes du métier. Napoléon, dont les plans de campagne y sont discutés sévèrement, entreprit de le réfuter à Ste.-Hélène. Rogniat fit paraitre une *Réponse à ses notes critiques*, etc. 1823, in-8; *Situation de la France* en 1817, in-8; *Des gouvernements*, 1819, in-8, tom. 1er. Il n'a paru que ce volume; l'ouvrage devait en avoir quatre. Le comte Baudrand prononça son éloge dans la séance de la chambre des pairs du 22 février 1841.

** ROGUET (François, comte), lieutenant-général, né en 1770 à Toulouse, était entré au service, à 19 ans, comme simple soldat, dans le régiment de Guyenne (infanterie). Colonel en 1799, général de brigade en 1804, et général de division en 1811, il avait fait toutes les guerres de la république et de l'empire. Il commandait la vieille garde à Waterloo, et resta le dernier sur le champ de bataille, avec le dernier bataillon, lors même que tout avait disparu et qu'il n'y avait plus d'armée; il fut occupé le lendemain à en rallier tous les débris, et il commandait encore la garde devant Paris et à l'armée de la Loire. Mis à la retraite en 1815, il ne fut rappelé à l'activité qu'en 1830. Nommé pair de France en 1834, il eut en même temps le commandement de la division militaire dont Lyon est le chef-lieu, et resta au service aussi longtemps que sa santé, altérée par de nombreuses blessures, lui permit d'être utile à son pays. Il mourut à Paris, le 7 novembre 1846. Il se distinguait, non moins que par sa bravoure, par son talent à organiser et à discipliner les troupes.

ROHAN (Anne et Catherine de). *Voy.* PARTHENAY.

ROHAN (Pierre de), chevalier de Gié et maréchal de France, plus connu sous le nom de *maréchal de Gié*, était fils de Louis de Rohan, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons du royaume, originaire de Bretagne. Louis XI récompensa sa valeur par le bâton de maréchal de France, en 1475; il fut un des quatre seigneurs qui gouvernèrent l'état pendant la maladie de ce prince à Chinon, en 1484. Deux ans après, il s'opposa aux entreprises de l'archiduc d'Autriche sur la Picardie. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Fornoue, en 1495, où il se signala. Sa faveur se soutint sous Louis XII, qui le fit chef de son conseil, et général de son armée en Italie. Mais ayant encouru la disgrace de la reine Anne de Bretagne, il fut exilé de la cour et privé des fonctions de sa charge pendant 5 ans. Il mourut en 1513, entièrement désabusé des grands et de la grandeur.

ROHAN (Henri, duc de), pair de France, prince de Léon, naquit au château de Blain, en Bretagne, l'an 1579, de René II, vicomte de Rohan. Henri IV, sous les yeux duquel il donna des marques distinguées de bravoure au siége d'Amiens, à l'âge de 16 ans, l'aima avec tendresse. Après la mort de ce monarque, il devint chef des calvinistes en France, et chef aussi redoutable par son génie que par son épée. Il soutint, au nom de ce parti, trois guerres contre Louis XIII. La première s'alluma lorsque ce prince voulut rétablir la religion

catholique dans le Béarn; la deuxième à l'occasion du blocus que l'armée royale mit devant La Rochelle; et la troisième, lorsque cette place fut assiégée pour la seconde fois. (*Voy.* Louis XIII et Plessis Richelieu.) Le duc de Rohan s'apercevant, après la prise de cette place, que les villes de son parti cherchaient à faire des accommodements avec la cour, réussit à leur procurer une paix générale en 1629, à des conditions plus avantageuses. Le seul sacrifice un peu considérable que les huguenots furent obligés de faire, fut celui de leurs fortifications; ce qui les mit hors d'état de recommencer la guerre. Cette paix ayant éteint le feu de la guerre civile, le duc de Rohan, inutile à son parti, et désagréable à la cour, se retira à Venise. Cette république le choisit pour son généralissime contre les Impériaux. Louis XIII l'enleva aux Vénitiens pour l'envoyer ambassadeur en Suisse et chez les Grisons. Sous prétexte d'aider ces peuples à soumettre les habitants de la Valteline (*voy.* Rozière), protégés par les Espagnols et les Impériaux, Rohan espérait de s'y former un petit état; mais ce chimérique espoir ayant été déjoué, il se retira à Genève, d'où il alla rejoindre le duc de Saxe-Weimar. S'étant mis à la tête du régiment de Nassau, il enfonça les ennemis; mais il fut blessé le 28 février 1638, et mourut de ses blessures, le 13 avril suivant, dans sa 59e année. Il fut enterré le 27 mai dans l'église de Saint-Pierre à Genève.— Sa femme, Marguerite de Béthune, fille de Sully, qu'il avait épousée en 1605 (et dont il ne laissa qu'une fille mariée à Henri Chabot, qui prit le nom de Rohan), était protestante comme lui, et se rendit fameuse par son courage, quoique mal employé : elle défendit Castres contre le maréchal de Thémines, en 1625, et partagea les fatigues d'un époux dont elle captiva tous les sentiments. Elle mourut à Paris, le 22 octobre 1660. Le duc de Rohan fut un des plus grands capitaines de son siècle; mais son esprit exalté et romanesque, joint au fanatisme de secte, rendit ses talents militaires inutiles ou dangereux. Il avait eu dessein d'acheter l'île de Chypre, pour y introduire les familles protestantes de France et d'Allemagne. Le grand-seigneur devait la lui céder moyennant 200,000 écus, et un tribut annuel de 60,000 livres; mais la mort du patriarche Cyrille, favorable aux protestants, auquel il avait confié cette affaire, la fit échouer. Nous avons de lui plusieurs ouvrages : *Les intérêts des princes*, livre imprimé à Cologne, en 1666, in-12, dans lequel il apprécie à sa manière les intérêts publics de toutes les cours de l'Europe; *Le parfait capitaine*, ou *l'Abrégé des guerres des Commentaires de César*, in-12 : il fait voir que la tactique des anciens peut fournir beaucoup de lumières pour celle des modernes; un *Traité de la corruption de la milice ancienne*; un *Traité du gouvernement des 13 Cantons*; des *Mémoires*, dont les plus amples éditions sont en deux vol. in-12. Ils contiennent ce qui s'est passé en France depuis 1612 jusqu'en 1629. On pense bien que tout y prend le ton de son âme aigrie et vindicative. *Recueil de quelques Discours politiques sur les affaires d'état*, depuis 1612 jusqu'en 1629, in-8, Paris, 1644-1693-1755; et avec les *Mémoires et Lettres de Henri, duc de Rohan*; *sur la guerre de la Valteline*, Genève (Paris), 1757, 3 vol. in-12. C'est la première édition qu'on ait donnée de ces *Mémoires*. M. le baron de Zurlauben les a tirés de différents manuscrits authentiques. Il a orné cette édition de notes géographiques, historiques et généalogiques, et d'une *Préface*, qui contient une *Vie* abrégée du duc de Rohan. Nous avons la *Vie* du même duc, composée par l'abbé Pérau, continuateur de d'Auvigny. Elle occupe les tom. 21 et 22 de l'*Histoire des hommes illustres de France*.

ROHAN (Benjamin de), seigneur de Soubise, frère du précédent, porta les armes en Hollande sous le prince Maurice de Nassau, et soutint le siége de Saint-Jean-d'Angely, 1621, contre l'armée que Louis XIII commandait en personne. Cette place se rendit. Rohan promit d'être fidèle, et il reprit les armes six mois après. Il s'empara de tout le Bas-Poitou en 1622, et, après différents succès, il fut chassé, en 1626, de l'île de Ré, dont il s'était emparé, ensuite de celle d'Oleron, et fut contraint de se retirer en Angleterre. Il négocia avec chaleur, pour obtenir des secours aux Rochelois; et, lorsque, malgré ces secours, cette ville eut été soumise, il ne voulut pas revenir en France. Il se fixa en Angleterre, où il mourut sans postérité en 1641.

ROHAN (Marie-Eléonore de), fille de Hercule et de Rohan-Guémené, duc de Montbazon, prit l'habit de religieuse de l'ordre de Saint-Benoît, dans le couvent de Montargis, en 1645. Elle devint ensuite abbesse de la Trinité de Caen, puis de Malnoue, près de Paris. Les religieuses du monastère de Saint-Joseph, à Paris, ayant adopté, en 1669, l'office et la règle de Saint-Benoît, madame de Rohan se chargea de la conduite de cette maison. Elle y donna des *Constitutions*, qui sont un excellent *Commentaire* de la règle de Saint-Benoît. Cette illustre abbesse mourut dans ce monastère en 1681, à 53 ans. La religion, la droite raison, la douceur, formaient son caractère. On a d'elle quelques ouvrages estimables. Les principaux sont : la *Morale du Sage*, in-12; c'est une paraphrase des Proverbes, de l'Ecclésiastique et de la Sagesse; *Paraphrase des Psaumes de la pénitence*, imprimée plusieurs fois avec l'ouvrage précédent; plusieurs *Exhortations* aux vêtures et aux professions des filles qu'elle recevait; des *Portraits* écrits avec assez de délicatesse.

ROHAN (Armand-Gaston de), né en 1674, docteur de Sorbonne, évêque de Strasbourg, obtint le chapeau de cardinal en 1712. Il fut ensuite grand-aumônier de France en 1713, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, et proviseur de Sorbonne. Il eut part à toutes les affaires ecclésiastiques de son temps, et fit paraître beaucoup de zèle pour l'union de l'Eglise et la soumission à ses jugements. L'académie française et celle des sciences se l'associèrent et le perdirent en 1749. C'était un prélat magnifique, et il ne se signala pas moins par sa générosité que par la douceur de son caractère, par son affabilité, et par les autres qualités qui rendent les hommes aimables dans la société. On a sous son nom des *Lettres*, des *Mandements*, des *Instructions pastorales*, et le *Rituel de Strasbourg*. — Armand de Rohan, son petit neveu, né en 1717, connu sous

le nom d'*abbé de Ventadour* et de *cardinal de Soubise*, fut prieur et docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris, évêque de Strasbourg, abbé de la Chaise-Dieu, grand-aumônier de France, cardinal, commandeur des ordres du roi, et l'un des quarante de l'académie française. Il mourut à Saverne, en 1756, après s'être distingué par sa charité, son zèle, des mœurs douces et pures. Il avait fait d'excellentes études en Sorbonne, et profité de ses lumières pour sa conduite personnelle et celle de ses ouailles. Il marquait la plus grande considération aux ecclésiastiques qui remplissaient leur devoir, et c'est ce qui n'a pas peu contribué à multiplier les bons pasteurs dans son diocèse.— Armand Jules de ROHAN, cousin du cardinal Armand-Gaston, né en 1695, fut nommé archevêque de Reims en 1722, sacra Louis XV le 25 octobre de la même année, reçut le chapeau de cardinal, et mourut en 1762. — Louis-Constantin de ROHAN, frère du précédent, fut d'abord chevalier de Malte, puis capitaine de vaisseau (1720). Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint aumônier du roi, évêque de Strasbourg et cardinal (1761). Il mourut à Paris en 1779.

ROHAN (Marie de), duchesse de Chevreuse. (*Voy.* CHEVREUSE.)

ROHAN (le chevalier Louis de). *Voy.* TRUAUMONT.

* ROHAN-CHABOT (Louis-Antoine-Auguste, duc de), général et pair de France, né le 20 avril 1733, entra fort jeune au service, fit les campagnes de la guerre de sept ans en Allemagne et fut nommé lieutenant-général en 1781. Il suivit d'abord le parti de la révolution et devint aide-de-camp de La Fayette. Mais ayant bientôt reconnu le but réel des novateurs, il ne songea plus qu'au salut de la monarchie. On le vit, le 10 août 1792, voler auprès de Louis XVI, se rendre avec lui à l'assemblée, et demeurer à sa porte jusqu'au moment où ce malheureux monarque fut transféré au Temple avec sa famille. Arrêté quelques jours après et mis à l'Abbaye, il y périt dans les massacres du 2 septembre.

* ROHAN-GUÉMENÉ (Louis-René-Edouard, prince cardinal de), évêque de Strasbourg, né en 1734, devint en 1760 coadjuteur de son oncle, Louis-Constantin, au siége de Strasbourg. Sa naissance, ses talents, une belle figure, un esprit facile et des manières aimables, le firent réussir à la cour. Après la disgrace du duc de Choiseul il obtint l'ambassade de Vienne. Arrivé dans cette ville en janvier 1772, il fut froidement accueilli par Marie-Thérèse, et crut effacer l'impression de cette défaveur en déployant à la cour d'Autriche le plus grand luxe: ce vain éclat, pour le soutien duquel il contracta des dettes énormes, n'imposa point à l'impératrice, qui demanda même son rappel; toutefois il ne fut rappelé qu'après la mort de Louis XV. Quoique reçu froidement par Louis XVI et la reine Marie-Antoinette à son retour de cette ambassade, il n'en fut pas moins nommé successivement grand-aumônier de France, abbé de Saint-Waast (bénéfice de 300,000 livres de revenu), proviseur de Sorbonne et administrateur de l'hôpital des Quinze-Vingts. Il obtint à la même époque sur la demande du roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, le chapeau de cardinal. Ce prélat, écrasé de dettes, et dupe des intrigants qui l'entouraient, eut le malheur d'être gravement compromis dans la scandaleuse affaire du collier. (*Voy.* MOTTE Jeanne DE LA, VI, 129.) Arrêté par ordre du roi le 15 août 1785, il fut enfermé à la Bastille, et malgré les efforts des partisans et des amis du cardinal, le parlement, à qui l'affaire avait été renvoyée, n'en commença pas moins la procédure. L'instruction dura plus d'un an, et le 31 août 1786, intervint un arrêt qui, malgré les conclusions de l'avocat-général Joly de Fleury, déclara le cardinal déchargé de toute accusation. Quatre heures après sa sortie de la Bastille il reçut l'ordre de remettre au roi sa démission de la charge de grand-aumônier, la décoration de l'ordre du Saint-Esprit et de se rendre en exil à l'abbaye de la Chaise-Dieu, en Auvergne. Il avait obtenu la permission de retourner dans son diocèse, lorsqu'en 1789 il fut élu député du clergé du bailliage de Haguenau aux états-généraux. Son élection ayant été confirmée, il parut à l'assemblée dans la séance du 12 septembre, et la félicita sur ses travaux. Les révolutionnaires se flattaient qu'un esprit de vengeance le jetterait dans le parti opposé à la cour. Mais sa conduite ne tarda pas à les désabuser, et on ne put lui reprocher que son serment civique. Bientôt la marche des événements le décida à quitter l'Assemblée; retiré dans sa principauté sur la rive droite du Rhin, il y accueillit les émigrés, les prêtres et même les personnes dont il avait eu à se plaindre éprouvèrent sa bienfaisance. Il se démit de son évêché lors du concordat de 1801, et mourut à Ettenheim le 16 février 1803. Son abord était très-prévenant, son air noble, sa conversation spirituelle et animée; il parlait avec grâce, même avec éloquence. On peut consulter sur ce prélat les *Mémoires de* Besenval, de madame Campan et de l'abbé Georgel; l'*Histoire du* XVIII[e] *siècle* par Lacretelle, etc.

* ROHAN-MONTBAZON (Louis-Armand-Constantin, prince de), vice-amiral, né à Paris en 1730, était frère aîné du précédent. Etant entré fort jeune dans la marine, il était capitaine de vaisseau en 1758; fait prisonnier par les Anglais dans un combat où la valeur avait été forcée de céder au nombre, il fut bientôt échangé. Nommé chef d'escadre en 1764, deux ans après, commandant des îles sous le vent, et en 1769 lieutenant-général, il fit avec distinction toutes les campagnes de la guerre d'Amérique, et fut nommé vice-amiral en 1784. Il n'émigra point et fut d'abord ménagé par les révolutionnaires; mais lors de la *terreur*, enfermé comme *suspect* au Luxembourg, puis impliqué dans une conspiration des prisons, il fut condamné à mort le 23 juillet 1794, quatre jours avant la chute de Robespierre, événement qui l'eut sauvé; il était âgé de 64 ans.

* ROHAN-ROCHEFORT (la princesse de), née à Paris en 1750, fut accusée d'avoir tramé une conspiration avec Bertrand de Molleville, et décrétée le 9 novembre 1792. Cette accusation était d'autant plus mal fondée que M[me] de Rohan était connue pour être sujette à des aliénations mentales pendant une partie de l'année. Tallien et Chabot lui-même firent

valoir cette raison en sa faveur, et elle fut renvoyée. Mais l'année suivante, accusée de complicité avec Ladmiral, assassin de Collot-d'Herbois, elle fut condamnée à mort le 14 juin 1794, avec un de ses fils, âgé de 24 ans, et tous deux furent conduits à l'échafaud, vêtus d'une chemise rouge. Son autre fils, qui avait émigré, rentré imprudemment en France, fut arrêté en 1794 à Grenoble, et condamné à mort par une commission militaire.

* ROHAN-CHABOT (Louis-François-Auguste de), duc de Rohan, prince de Léon, cardinal du titre de la Sainte-Trinité, au Mont-Pincius, archevêque de Besançon, né à Paris le 29 février 1788, était fils d'Alexandre-Louis-Auguste de Rohan-Chabot, duc de Rohan et de Porroët, et d'Anne-Louise-Madeleine-Elizabeth de Montmorency. Dès son enfance il eut à pleurer sur la ruine de la monarchie, et sur les malheurs de sa propre famille. Il suivit pendant la terreur ses parents en Angleterre, et revint avec eux quand des jours plus calmes se levèrent pour la France. Une facilité étonnante et une application soutenue lui firent faire des progrès rapides dans ses études. Bonaparte dont la politique habile tendait à donner pour soutiens à sa dynastie, les anciennes familles qui avaient entouré le trône des Bourbons, jeta les yeux sur le jeune de Rohan, qui après avoir été attaché à la princesse Borghèse, devint successivement chambellan de la reine de Naples, et de l'empereur. Au milieu d'une cour licencieuse et guerrière sa piété ne se démentit pas, et toutes les séductions de la jeunesse et du monde ne purent lui faire oublier ses devoirs. La crainte de déplaire au pouvoir qui régissait la France ne l'empêcha jamais de suivre l'impulsion de sa conscience. Lorsque le duc de Polignac fut enfermé à Vincennes sous le poids d'une accusation capitale, on le vit presque chaque jour apporter à cet illustre détenu les consolations de l'amitié, et plus tard (1812), quand Pie VII vint expier à Fontainebleau sa courageuse résistance à des volontés despotiques, plus chrétien que courtisan, il alla déposer ses pieux hommages aux pieds du père commun des fidèles. Vers les derniers temps de l'empire, il fit un voyage en Italie d'où il ne revint qu'en 1814. La restauration ouvrait devant lui une carrière plus brillante. Chargé d'un commandement dans les compagnies rouges, à leur suppression, il obtint le grade de colonel. La perte d'une épouse chérie, M[lle] de Serent qui périt dans les flammes, le feu ayant pris à ses vêtements, au moment où elle se disposait à aller à un bal que donnait l'ambassadeur d'Autriche, le rapprocha encore de la religion qui seule pouvait adoucir une si cruelle blessure. Bientôt les malheurs de la monarchie vinrent le distraire de ses propres souffrances. Pendant les cent-jours, il suivit le duc d'Angoulème en Espagne. Peu après son retour, il eut la douleur de perdre son père (le 8 février 1816), auquel il succéda dans son titre de duc et pair. Sa famille cherchait à lui faire contracter de nouveaux liens; mais déjà une voix secrète lui révélait la carrière dans laquelle il devait entrer. Sa modestie seule le détournait encore du sacerdoce, qu'il regardait comme une mission sublime. Cependant des conseils pieux et éclairés fixèrent peu à peu son irrésolution, et après avoir passé plusieurs jours en prières, il se décida malgré toutes les remontrances de sa famille, à suivre la nouvelle route que la providence ouvrait devant lui. Entré à Saint-Sulpice le 29 mai 1819, il s'y distingua par sa ferveur, sa régularité, et son application aux études théologiques. Elevé à la prêtrise le 1[er] juin 1822, il fut nommé peu après grand-vicaire de Paris. En 1828 il fut appelé au siége archiépiscopal d'Auch, et passa en 1829 à celui de Besançon. Avant de venir prendre possession de son diocèse, il vendit le château de ses ancêtres, afin comme il le disait lui-même, de pouvoir faire plus de biens aux pauvres et à son église. Un de ses premiers soins fut d'embellir sa métropole, qu'il enrichit d'ornements de bon goût et de vitraux peints dans le genre gothique, dont l'effet est favorable au recueillement de la prière. Le duc de Rohan s'acquitta de ses augustes fonctions avec le zèle le plus fervent et ne quitta son diocèse que pour aller siéger à la chambre des pairs en 1829 et en 1830. Décoré du *pallium* par Léon XII, il fut promu au cardinalat dans le consistoire du 5 juillet 1830. La révolution le surprit à Paris, où il fut arrêté et maltraité par des furieux qui le prirent pour l'archevêque de Reims (*voy.* LATIL, v. 151). Douloureusement affecté de la chute du trône de Charles X, il se retira en Suisse, puis à Rome où il concourut à l'élection de Grégoire XVI (*voy.* ce nom). Le cardinal conservait le désir de revenir promptement dans son diocèse, et lorsqu'il eut appris que le choléra menaçait de l'envahir, il n'hésita plus. Un concours de circonstances malheureuses lui préparait pour son retour à Besançon une épreuve cruelle. Sous prétexte que sa rentrée en France coïncidait avec l'apparition de la duchesse de Berry dans la Vendée, des exaltés vinrent pendant les trois jours qui suivirent son arrivée, pousser sous ses fenêtres d'odieuses vociférations. Le soin de son diocèse lui offrit une distraction aux chagrins qui déchiraient son âme. On le vit, uniquement occupé des devoirs de l'apostolat, encourager les institutions pieuses, visiter les hôpitaux et les prisons, et porter la parole évangélique jusque dans les plus obscurs villages. Ses pieux travaux altérèrent sa santé naturellement débile. Après avoir prêché en plein air dans le village de Chénecey, il fut atteint d'un rhumatisme inflammatoire qui le conduisit au tombeau, après trois semaines de souffrances, le 8 février 1833. Sa charité, sa douceur et sa résignation chrétienne brillèrent d'un nouvel éclat dans ses derniers moments. L'avant-veille de sa mort il adressa les plus touchants adieux à son clergé, et comme s'il eût voulu expier par une humilité plus profonde sa magnificence passée, il répéta souvent sur son lit de mort : *Mes frères, priez pour moi, je ne suis rien, moins que rien!* Par son testament, monument de bienfaisance et de piété, il fit des legs considérables au séminaire de Besançon, à l'église métropolitaine et aux pauvres, et laissa son mobilier et sa chapelle à ses successeurs. Nul ne sut jamais rendre la piété plus aimable par sa bienveillante aménité et sa tolérance toute chrétienne. Ami des arts, il encouragea puissam-

ment les hommes qui les cultivaient. Zélé pour l'instruction du clergé, l'enseignement de son séminaire excita sa sollicitude, et il fonda une rente pour les améliorations qu'il avait projetées. Sa mort causa dans tout le diocèse une sensation profonde, et l'on vit couler des larmes sincères. Outre des *mandements* et des *Lettres pastorales*, il a publié, sous le titre de *manuel*, un livre de prières qui est un véritable chef-d'œuvre d'onction et de piété. M. l'abbé de Marguerye, aujourd'hui évêque de St.-Flour, prononça l'oraison funèbre de ce prélat, le 27 mars dans l'église métropolitaine de Besançon.

ROHAULT (Jacques), physicien, né en 1620 d'un marchand d'Amiens, fut envoyé à Paris pour y faire sa philosophie, et s'attacha aux opinions de Descartes. Il enseigna la physique 10 ou 12 ans à Paris, et mourut en 1675, à 55 ans. Rohault était tout à lui-même et à ses livres. Il ne sépara jamais la philosophie de la religion, et concilia l'une et l'autre dans ses écrits et dans ses mœurs. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité de physique*, 1671, in-4, et 1682, 2 vol. in-12 : il y a fait entrer une foule de questions physico-mathématiques et physico-anatomiques; des *Eléments de mathématiques*; un *Traité de mécanique*, dans ses *Œuvres posthumes*, 1682, 2 vol. in-12; des *Entretiens sur la philosophie*, 1671, 1673-1675, et d'autres ouvrages qui ont été utiles autrefois.

* ROISSARD (l'abbé), prédicateur du roi, est auteur d'un bon ouvrage intitulé : *La consolation du chrétien*, ou *Motifs de confiance en Dieu dans les diverses circonstances de la vie*, 1775, 2 vol. in-12, et depuis très-souvent réimprimé; il fait partie de la *Bibliothèque catholique*.

* ROLAND de la PLATIÈRE (Jean-Marie), ministre sous Louis XVI, né en 1732 à Villefranche près de Lyon, d'une famille distinguée dans la magistrature, mais déchue, ne voulant pas s'engager dans les ordres, ni entrer dans le commerce, à 19 ans, seul, sans protection, vint à Nantes dans l'intention de passer aux Indes; l'état de sa santé lui fit abandonner ce projet; et l'un de ses parents, inspecteur des manufactures, lui ayant procuré un emploi dans cette administration, il sut mériter l'estime de ses chefs, et fut récompensé de ses services par la place d'inspecteur-général à Amiens, puis à Lyon. Des voyages en Italie, en Suisse et en Angleterre lui firent acquérir des connaissances étendues sur différentes branches d'industrie, et divers ouvrages qu'il publia, en le faisant admettre dans plusieurs sociétés savantes, commencèrent sa réputation. D'un caractère ferme et d'une probité sévère, indigné des abus, il se prononça fortement pour la révolution qui devait en amener la réforme. Membre de la municipalité de Lyon, il fut envoyé en 1791 à Paris, solliciter de l'assemblée constituante des secours en faveur des fabriques qui se trouvaient dans un état de souffrance. Pendant son séjour à Paris où il avait mené sa femme, qui eut toujours sur lui une très-grande influence, il vit les coryphées du parti populaire et fréquenta la société des jacobins. Sa mission terminée d'une manière satisfaisante, il revint à Lyon et il y fonda un club qui ne tarda pas de devenir un foyer d'anarchie. Sa place d'inspecteur des manufactures ayant été supprimée, il revint à Paris pour faire valoir ses droits à une retraite, et travailler à la continuation du *Dictionnaire des manufactures*, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique*. Il renoua dès lors ses relations avec les députés de l'assemblée législative les plus opposés à la cour, et lorsque le roi intimidé crut pouvoir sortir d'embarras en prenant ses ministres dans le parti de l'opposition, Roland fut appelé au ministère de l'intérieur (mars 1792). Il parut au conseil les cheveux sans poudre, les souliers sans boucles, et le chapeau rond. Son ton tranchant et pédantesque, ses manières dont on n'avait pas alors l'habitude, déplurent au roi qui cependant consentit à travailler avec lui. Mais ce prince ayant refusé sa sanction au décret contre les prêtres et à celui qui ordonnait la formation d'un camp au-dessous de Paris, Roland lui adressa le 10 juin une lettre si insolente, que le roi lui redemanda son portefeuille. Cette disgrace accrut la popularité de Roland, au point qu'après la catastrophe du 10 août, il fut rappelé au ministère et fit partie du conseil exécutif provisoire; mais la rigidité de ses principes déplut bientôt aux hommes qui n'avaient renversé la monarchie que pour se baigner dans le sang et s'enrichir. Après les massacres de septembre, il poursuivit les membres de la commune de Paris, qu'il en regardait comme les auteurs, et demanda leur destitution avec énergie; mais cette démarche lui mit à dos tous les brigands du 10 août, et les révolutionnaires qui ne reconnaissaient plus pour chefs que Robespierre, Marat et Danton. Elu député de la Somme à la Convention, cette assemblée l'engagea à ne pas quitter le ministère. Il y fut bientôt en butte à un système de dénigrement qu'il crut pouvoir combattre efficacement en présentant le *compte* de son administration. Alors il redoubla de protestations de républicanisme, mais ce fut en vain. Quand il remit à la Convention les papiers trouvés aux Tuileries dans la fameuse armoire de fer, on l'accusa d'en avoir détourné les pièces qui pouvaient compromettre les députés *girondins*. Il tint ferme tant qu'il put espérer d'être soutenu par le parti modéré de l'assemblée; mais les *girondins* accusés de fédéralisme, c'est-à-dire de former une fédération pour détacher de Paris les départements, n'ayant plus la majorité; et Roland convaincu d'ailleurs que les honnêtes gens étaient perdus, parce qu'ils *ne savaient pas s'entendre*, offrit avec ses comptes sa démission qui fut acceptée; mais il lui fut défendu de sortir de Paris. Après la journée du 31 mai, prévenu que le comité révolutionnaire de la section allait le faire arrêter, il s'évada, et parvint à gagner Rouen où il trouva un asile sûr. Mais à la nouvelle du supplice de sa femme, il résolut de ne pas lui survivre. Il quitta sa retraite le 16 novembre 1793, à six heures du soir, suivit la route de Paris jusqu'au bourg Beaudouin, entra dans une avenue, s'assit contre un arbre, et s'enfonça dans la poitrine le fer qu'il avait dans sa canne. On trouva sur lui un billet ainsi conçu : « Qui que » tu sois qui me trouves gisant, respecte mes restes; » ce sont ceux d'un homme qui *consacra toute sa* » *vie à être utile*, et qui est mort comme il a vécu,

» *vertueux* et honnête. Puissent mes concitoyens » prendre des sentiments plus doux et plus hu- » mains! L'indignation me dicte cet avis : le sang » qui coule par torrents dans ma patrie en indique » assez la nécessité : je n'ai pas voulu rester plus » longtemps sur une terre souillée de crimes. » Roland avait fait de bonnes études, était instruit, possédait plusieurs langues, était obligeant ; mais son caractère et ses principes favorisèrent des bouleversements dont il ne connut pas d'abord le danger, et dont il finit par être victime. Ses ouvrages méritent plus d'éloges que sa conduite politique. En voici la liste : *Mémoire sur l'éducation des troupeaux et la culture des laines*, 1779-1783, in-4 ; *L'Art des fabricants d'étoffe de laine*; *celui du fabricant de velours sur coton, et celui du tourbier*, 1780-1783, dans le *Recueil des arts et métiers* publié par l'académie des sciences ; *Dictionnaire des manufactures et des arts qui en dépendent*, 3 vol. in-4 ; dans l'*Encyclopédie méthodique*; *Lettres écrites de Suisse*, *d'Italie, de Sicile et de Malte*, en 1776-1778, Amsterdam, 1782, 6 vol. in-12, réimprimées en 1801. Elles contiennent des vues et des notions intéressantes sur les manufactures de ces divers pays, et sont adressées à Mlle Phlipon, qu'il épousa peu de temps après. Plusieurs *lettres*, *opuscules*, *rapports*, etc. — ROLAND (Dominique), frère du précédent, chanoine et membre de l'académie de Villefranche, sa patrie, *aussi bon prêtre*, dit l'auteur des Martyrs de la foi, *que son frère était impie*, refusa le serment et fut guillottiné le 23 novembre 1793, comme *contre-révolutionnaire et fédéraliste*. Quoique l'ex-ministre eût quatre frères dans l'état ecclésiastique, il n'en poursuivit pas moins les prêtres opposés à la constitution civile du clergé ; et dans sa fameuse lettre à Louis XVI, il lui reproche d'avoir un aumônier insermenté.

* ROLAND (Manon-Jeanne PHLIPON, dame), femme du précédent, née à Paris en 1754, fille d'un graveur en taille-douce, reçut une éducation soignée, fit des progrès rapides dans le dessin, la musique et l'histoire, et montra de bonne heure un caractère décidé. A 9 ans, elle lisait les *Vies* de Plutarque, et c'est dans ce livre qu'elle puisa les idées qui la rendirent républicaine, « sans qu'elle son- » geât à le devenir un jour. » Les idées religieuses la dominèrent ensuite, et elle entra chez les dames de la congrégation au faubourg Saint-Marcel. De retour dans la maison paternelle, elle reprit ses premiers exercices et étudia la physique et les mathématiques. Ayant perdu sa mère, elle se chargea dès l'âge de 21 ans de tous les détails du ménage, partageant son temps entre ces soins domestiques et la lecture des ouvrages des philosophes. Elle lut aussi les orateurs chrétiens, fit une critique de Bourdaloue, et composa un *Sermon* et un *Discours* pour l'académie de Besançon, qui avait mis au concours cette question : *Comment l'éducation des femmes peut-elle contribuer à rendre les hommes meilleurs?* Une liaison fondée sur l'estime prépara son mariage avec Roland, qui l'épousa en 1780. Il était alors inspecteur des manufactures, et sa femme le suivit à Amiens, où elle cultiva la botanique, et composa un herbier des plantes de la Picardie. Mme Roland suivit ensuite son mari dans ses diverses résidences, lui fit obtenir celle de Lyon et l'accompagna dans des voyages en Angleterre et en Suisse. La révolution arriva, et Mme Roland en embrassa les principes avec ardeur. Elle prit part avec son mari à la rédaction du *Courrier de Lyon*, et y donna entr'autres articles, la *Description de la fédération lyonnaise* du 30 mai 1790, dont il fut vendu plus de 60,000 exemplaires. Ayant accompagné Roland à Paris en 1791 (*voy.* l'art. précédent), elle fréquenta les séances de l'assemblée législative et des jacobins, et reçut chez elle en soirée plusieurs fois la semaine les députés les plus influents du côté gauche, tels que Brissot, Vergniaud, Buzot, etc., sur lesquels les talents et les charmes de son esprit exercèrent bientôt une grande influence. Avec de tels amis, elle n'eut pas de peine à faire nommer son mari ministre ; mais Roland, conduit par sa femme, ne fit que des fautes et finit par être renvoyé. On savait que Mme Roland avait eu une grande part à tous les actes de son mari pendant son passage aux affaires ; et elle en convient elle-même dans ses *Mémoires* en disant : « S'il eût fait » des homélies, j'en aurais composé. » Aussi quand Roland, rappelé au ministère après le 10 août, fut invité de le garder par la Convention, Danton s'écria : « Si l'on fait une invitation à monsieur, il en faut » faire aussi une à madame......... Nous avons be- » soin d'hommes qui voient autrement que par » les yeux de leurs femmes. » Mme Roland s'attacha exclusivement au parti des *girondins*, et fit commettre à cet époux imprudent et docile de nouvelles fautes que ses ennemis ne tardèrent pas à relever. Dans les libelles qu'on lançait sur lui, on n'épargnait pas sa femme : elle fut même l'objet d'une dénonciation qui lui procura l'occasion d'un dernier triomphe. Elle parut le 7 décembre à la barre de la Convention, et confondit ses calomniateurs ; cependant les *girondins* ayant été vaincus au 31 mai (*voy.* l'art. précédent), elle fit évader son mari ; mais elle crut pouvoir rester à Paris, bravant la persécution et décidée à l'affronter. Arrêtée et conduite dans les prisons de l'abbaye, le jour même de la fuite de son mari, elle fut peu de temps après enfermée à Sainte-Pélagie. Accusée d'entretenir des correspondances avec les députés proscrits, après cinq mois de captivité elle fut transférée à la Conciergerie, le jour même de l'exécution de Brissot et des députés de la Gironde (1er octobre 1793). Chauveau-la-Garde, étant venu pour se concerter avec elle sur sa défense, elle lui présenta un anneau en lui disant : « Ne venez pas demain au tri- » bunal, ce serait vous perdre sans me sauver : ac- » ceptez ce seul gage que ma reconnaissance puisse » vous offrir..... demain je n'existerai plus. » Elle fut en effet condamnée, *comme ayant conspiré contre l'unité et l'indivisibilité de la république*. Elle entendit son arrêt avec un courage stoïque, et marcha au supplice avec l'ironie et le dédain sur les lèvres. Arrivée à la place Louis XV, elle s'inclina devant la statue de la liberté, et s'écria : « O li- » berté, que de crimes on commet en ton nom ! » Elle fut exécutée le 8 novembre 1793, à l'âge de 39 ans. Mme Roland, quoiqu'elle eût renoncé à tout

sentiment de religion, comme elle s'en vante dans ses *Mémoires*, passait pour avoir des mœurs pures, et souvent elle parle de l'innocence de sa vie. Sa conversation était spirituelle, son caractère insinuant. Elle avait beaucoup de sagacité dans l'esprit, un goût déterminé pour le sarcasme et la satire, et portait jusqu'à l'exagération ses idées d'indépendance. Elle voulut être à la fois écrivain, philosophe et publiciste; son ambition la perdit. Elle se jeta dans les partis, et ne vit dans les députés de la Gironde qu'autant de héros et d'hommes supérieurs dignes seuls de régénérer la France. On dit que Mme Roland avait un cœur sensible; cependant les malheurs de la famille royale la laissèrent indifférente et elle ne se plaignit que quand son parti devint victime de ses déplorables innovations. Sans être d'une beauté remarquable, elle avait une figure douce et pleine d'expression; de grands yeux noirs animaient une physionomie peu régulière, mais agréable; sa voix était sonore et flexible, et elle en parle avec complaisance. Ses *OEuvres* ont été publiées par Champagneux, Paris, 1800, 3 vol. in-8; dont le 3e contient différents *Opuscules* tirés de ses manuscrits, et ses *Voyages en Angleterre et en Suisse*. Les deux premiers renferment les *Mémoires* qu'elle écrivit en prison, et qui traitent de sa vie privée, du ministère de son mari et de son arrestation, etc.: Publiés par M. Bosc, sous le titre d'*Appel à l'impartiale postérité*, Paris, 1795, in-8; ils ont été reproduits dans la *Collection des mémoires sur la révolution*, précédés d'une *Notice* par F. Barrière, et suivis de pièces justificatives. En général, le style de Mme Roland est incorrect, quelquefois éloquent, souvent diffus, mais presque toujours énergique. Dans ses *Mémoires* elle parle politique avec un ton bien plus décidé que ne le faisaient Pitt, Fox, Burke et Mirabeau, et se plaît surtout à faire l'éloge de ses opinions et de son courage. Quoiqu'ils soient curieux et intéressants, ils laissent néanmoins une impression pénible par l'exagération des sentiments, et l'absence de cette délicatesse et de cette réserve qu'une femme ne méprise pas impunément.

* ROLAND (Philippe-Laurent), sculpteur, né en 1746, à Marck dans les environs de Lille, comme tant d'autres annonça dès son enfance des dispositions pour l'art dans lequel il devait se distinguer. A 15 ans il vint à Paris recommandé à Pajou (*voy.* ce nom, VI, 342), qui l'employa dans les travaux d'ornements du Palais-Royal et de la salle de spectacle de Versailles. Ayant amassé quelqu'argent par son travail, il se rendit à Rome, où il passa cinq ans à étudier les chefs-d'œuvre antiques. A son retour à Paris, Pajou, charmé de ses progrès, l'engagea à se présenter à l'académie; il y fut agréé en 1779 sur une figure de *Caton d'Utique* et reçu en 1781, sur une figure de *Samson*. Vers cette époque, il fut chargé par le directeur général, M. d'Angivilliers, de la statue du *grand Condé* qui établit sa réputation, et s'occupa de plusieurs autres travaux qui lui firent beaucoup d'honneur. En 1792, il exécuta le modèle colossal en plâtre de la statue de la *Loi* qui fut placée sous le péristyle du Panthéon. Lors de la création de l'institut, il en fut nommé membre. En 1799 il exposa le buste de *Pajou* son maître et son ami, et obtint pour ce beau travail un prix de première classe; il fut ensuite chargé d'une partie des sculptures intérieures des palais du Luxembourg et des Tuileries et il y travailla cinq ans; d'autres bustes et des statues lui furent commandées. Mais son chef-d'œuvre est la statue d'*Homère chantant sur sa lyre*, l'un des plus beaux morceaux de l'école française. Ce grand artiste mourut d'apoplexie le 11 juillet 1816, à l'âge de 70 ans. Il était professeur de l'académie royale de peinture et du sculpture. Ramey fut son successeur à l'institut.

* ROLDAN (Louise), née à Séville en 1654, fille d'un habile sculpteur, se distingua dans le même art que son père, et l'aida dans plusieurs de ses travaux. Sur sa réputation elle fut appelée par Philippe IV à Madrid où elle mourut en 1704, à 50 ans. Elle n'a traité que des sujets religieux: on admire d'elle un *crucifix*, à Sisante, dans la Manche, et dans l'église St.-Bernard à Séville, un groupe représentant la *Foi* entourée de *St.-Michel*, *St.-Augustin*, *St.-Thomas* et *St.-Jean l'évangéliste*. L'Escurial est decoré de plusieurs de ses ouvrages.

ROLEWINCK (Werner), nommé quelquefois *Laerius* ou *Larensis*, parce qu'il est né en 1425 à Laer, bourg du diocèse de Munster, se fit chartreux à Cologne en 1447, et se distingua par sa science et par sa régularité. Le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, imprimés et en manuscrits, prouvent son assiduité au travail. Il mourut l'an 1492, victime de sa charité envers des religieux de son ordre, infectés de la peste (1). Entre tous ses ouvrages on distingue: *Fasciculus temporum*, Cologne, 1474, 1475, Louvain, 1486, in-fol. traduit en français, par Pierre Farget, de l'ordre de Saint-Augustin, 1483, sous le titre de *fleurs des temps passés*. C'est une chronique qui va, dans l'édition de Louvain, jusqu'en 1480, et qui a été continuée par Jean Linturius jusqu'en 1514. Il y a des éditions où l'on ne trouve pas l'histoire de la résurrection du chanoine qu'on dit avoir occasionné la conversion de saint Bruno. (*Voy.* DIOCRE.) *Libellus de venerabili Sacramento*, Paris, 1513; *De regimine principum*, Munster, in-4; *Vita et miracula sancti Servatii*, Cologne, 1472; *Vita sancti Hugonis*; *Dissertationes de martyrologio paschalique luna*, 1472, in-4; des *Sermons*, des *Commentaires* sur quelques livres de l'Ecriture, etc. Quatre seulement des ouvrages de ce savant religieux subsistent dans nos bibliothèques, savoir: *Paradisus conscientiæ*, in-fol., Cologne, 1475; *Quæstiones theologices duodecim*, ib., 1475; *De laude Westphaliæ, sive de moribus et situ antiquorum Saxonum libri III*, in-4, sans date; 2e édition, Cologne, 1514; et *Fasciculus temporum*. Ce dernier ouvrage qui parut pour la première fois en 1474, comme il est indiqué ci-dessus, eut un grand nombre d'éditions. On en compte vingt-sept avant l'an 1501.

* ROLIN (Nicolas), chancelier de Bourgogne, né à Autun, originaire de Poligny (*voy.* les *Mémoires* sur cette ville par Chevalier), fut créé maître des requêtes en 1419, et chargé par le duc Philippe-le-

(1) La *Biographie universelle* place la mort de W. Rolewinck à l'année 1502, cette date paraît être en effet la véritable.

Bon, de poursuivre la punition des meurtriers de son père Jean-sans-Peur (*voy.* Jean-sans-Peur et Philippe-le-Bon). Le zèle qu'il mit dans cette affaire lui mérita la faveur de Philippe qui le fit chevalier, et lui confia, en 1422, les sceaux de Bourgogne. Le chancelier qui devait son élévation à ses talents et à la culture des lettres, en devint le protecteur, et prit toutes les mesures qui devaient assurer l'établissement d'une université à Dôle. Rolin avait une érudition et une éloquence peu communes pour son temps, et il donna dès preuves de sa fermeté en luttant contre les entreprises des grands vassaux : ce qui le rendit odieux à la noblesse. Jean de Granson, d'une des puissantes familles de Bourgogne, ayant donné le signal de la révolte, le chancelier le fit arrêter, et malgré les instances des parents du coupable et du comte de Charolais lui-même, il fut mis à mort. Rolin eut part à tous les traités de son temps ainsi qu'à la rédaction de la coutume de Bourgogne, et se maintint pendant quarante ans dans la plus haute faveur. Il mourut le 28 janvier 1461, à Autun, et y fut inhumé. Il amassa de grandes richesses dont il fit un noble usage : Autun lui dut la fondation de sa collégiale, et il dota celle de Poligny. En 1443, il établit à Beaune un hôpital pour les pauvres malades, et pourvut à leurs besoins (*voy.* l'*Histoire de Beaune*, par Gandelot). Il ne faut pas prendre à la lettre ce qu'on lit dans la relation d'un voyageur : « Mais de » tout ce que j'avais vu, dit-il, rien ne m'a plus » étonné que le magnifique hôpital fondé en 1443 » par Nicolas Rollin (Rolin) chancelier de Phi- » lippe le Bon, duc de Bourgogne. Je ne sais si le » fondateur avait réellement la conscience assez » chargée pour mériter ce bon mot de Louis XI : *Il » est juste qu'ayant fait tant de pauvres, il con- » struise un hôpital pour les loger*. S'il en était ainsi, » le chancelier aurait eu donc l'envie de ruiner et » son maître et Louis XI; car il avait eu soin d'y » faire construire une chambre pour le roi de » France, une pour le duc de Bourgogne et même » des logements pour des personnes de condi- » tion.... » Il vaut mieux s'en référer à ce que dit Paradin dans les *Annales de Bourgogne*, page 885 : « Rolin fut un digne exemple et archétype de tout » savoir, piété et honneur, dont il fit miraculeuse » preuve des affaires du bon duc Philippe, qui de » tout en tout se reposait sur la sagesse, savoir et » conduite de ce prudent chancelier. »

* ROLLAND D'ERCEVILLE (Barthélemi-Gabriel), né à Paris en 1734, d'une famille distinguée dans la magistrature, acquit une charge de conseiller au parlement. Dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions il continua de se livrer à l'étude de l'histoire et il a publié quelques ouvrages pleins de recherches. Lorsque les jésuites furent publiquement attaqués, il se fit remarquer par son acharnement contre un ordre qui avait rendu tant de services, et son zèle ardent pour sa destruction. Devenu président de la chambre des enquêtes, il partagea la disgrace du parlement en 1771, et reprit ses fonctions au commencement du nouveau règne. En 1790, il protesta, comme plusieurs de ses confrères, contre les opérations de l'assemblée nationale. Sa démarche n'eut d'abord aucun résultat funeste; mais les factieux, qui avaient désigné d'avance leurs victimes, le dénoncèrent, pendant le règne de la *terreur*, comme *suspect*; et traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort le 20 avril 1794, à 64 ans. On a de lui : *Lettres d'un magistrat à Morénas*, 1754, in-12 (*voy.* ce nom, VI, 113). *Lettre à l'abbé Velly sur l'autorité des états en France*, 1756, in-12; *Compte rendu des papiers trouvés chez les jésuites*, 1770, in-4. Leur expulsion lui avait coûté plus de 60,000 livres de son argent; mais il n'en fut pas moins déshérité par un de ses oncles jansénistes. Il s'en plaint dans un *Mémoire* dont on a rapporté un curieux passage à l'art. Nicole, VI, 222. *Plan d'études*, 1770, in-4, dans lequel au milieu de quelques vues utiles, il s'en trouve de singulières. *Dissertation si les inscriptions doivent être rédigées en français ou en latin*, 1782, in-8 : l'auteur se prononce pour le latin; *Recherches sur les prérogatives des dames chez les Gaulois*, etc., 1787, in-12; ouvrage savant; *Discours prononcé à l'académie d'Orléans*, 1787, in-4, etc.

ROLLE (Michel), né à Ambert en Auvergne, l'an 1652, mourut à Paris en 1719. Son inclination pour les mathématiques l'attira dans cette ville, où il fut associé à l'académie des sciences. Son mérite, sa conduite paisible et régulière, la douceur de sa société et sa probité exacte, furent ses seuls solliciteurs. Il a laissé un *Traité d'algèbre*, 1690, in-4, qui mérita l'attention des mathématiciens; et une *Méthode pour résoudre les questions indéterminées de l'algèbre*, 1699.

ROLLENHAGEN, allemand, né en 1542, mort en 1609, est auteur d'un petit poème épique dans le goût de la *Batrachomyomachie* d'Homère. Il a aussi laissé quelques *Homélies* et *Tragédies*, etc.

ROLLER (Joseph), né à Hohenstadt en Moravie, en 1704, entra chez les jésuites en 1720, et se distingua dans l'étude des belles-lettres. L'éloquence de la chaire l'occupa surtout; il l'enseigna pendant 9 ans avec un succès extraordinaire; il donna ensuite pendant un an des leçons sur l'éloquence profane. A la sollicitation de ses auditeurs, il publia son traité : *Eloquentia sacra et profana in geminos tractatus distributa*, Olmutz, 1752, in-8. C'est une excellente rhétorique, contenant les meilleurs principes et un bon choix d'exemples. L'auteur mourut à Waporzau en 1767.

ROLLI (Paul-Antoine), poète renommé, né à Todi, dans l'Ombrie, en 1687, d'un architecte, fut disciple de Gravina, qui lui inspira le goût des lettres et de la poésie. Un seigneur anglais (le lord Sembuch) l'ayant emmené à Londres, l'attacha à sa famille en qualité de maître de la langue toscane. Rolli demeura en Angleterre jusqu'à la mort de la reine Caroline, sa protectrice. Il revint l'an 1747 en Italie, se fixa à Rome et y mourut en 1767, laissant un cabinet très-curieux, et une bibliothèque riche et bien choisie. Ses principales productions poétiques virent le jour à Londres en 1735, in-8. Ce sont des *Odes* non rimées, des *Elégies*, des *Chansons*, et des *Hendécasyllabes*, dans la manière de Catulle. On a encore de lui un recueil d'*Epigrammes*, imprimé à Florence en 1776, in-8,

et précédé de sa *Vie*, par l'abbé Frugoni; et le *Paradis perdu* de Milton en vers italiens, Londres, 1735, in-fol.; les *Odes* d'Anacréon, aussi en vers italiens, Londres, 1739, in-8.

ROLLIN. *Voy.* Raulin et Rolin.

ROLLIN (Charles), historien et recteur de l'université de Paris, où il naquit le 30 janvier 1661, était fils d'un coutelier, et fut reçut maître dans la même profession dès son enfance. Un bénédictin de la maison des Blancs-Manteaux, dont il servait la messe, ayant reconnu dans ce jeune homme des dispositions heureuses, lui obtint une bourse pour faire ses études au collége du Plessis. Charles Gobinet en était principal; il devint le protecteur de Rollin, qui sut gagner l'amitié de son bienfaiteur par son caractère, et mériter son estime par ses talents. Après avoir fait ses humanités et sa philosophie au collége du Plessis, il fit trois années de théologie en Sorbonne; mais il ne poussa pas plus loin cette étude, et il n'a jamais été que tonsuré. Le célèbre Hersan, son professeur d'humanités, lui destinait sa place. Rollin lui succéda effectivement en seconde en 1683, en rhétorique en 1687, et à la chaire d'éloquence au Collége royal en 1688. A la fin de 1694, il fut fait recteur, place qu'on lui laissa pendant deux ans pour honorer son mérite. L'université prit alors une nouvelle face : Rollin y ranima l'étude du grec; il substitua les exercices académiques aux tragédies; il introduisit l'usage, toujours observé depuis, de faire apprendre par cœur une partie de l'Ecriture sainte aux écoliers. L'abbé Vittement, coadjuteur de la principalité du collége de Beauvais, ayant été appelé à la cour, fit donner cette place à Rollin, qui gouverna ce collége jusqu'en 1712. Ce fut dans cette année qu'il se retira, pour se consacrer à la composition des ouvrages qui ont illustré sa mémoire. L'université le choisit une seconde fois pour recteur en 1720. L'académie des belles-lettres le possédait depuis 1701, Rollin mourut à Paris le 14 septembre 1741. Il était principalement estimable par la douceur de son caractère, et par la simplicité de ses mœurs. Au lieu de rougir de sa naissance, il était le premier à en parler. *C'est de l'antre des Cyclopes,* disait-il dans une épigramme à un de ses amis, en lui envoyant un couteau, *que j'ai pris mon vol vers le Parnasse.* Ce n'est pas qu'il n'eût en même temps une sorte de vanité, surtout par rapport à ses ouvrages, dont les éloges emphatiques de ses partisans lui avaient donné une haute opinion. Il disait naïvement ce qu'il en pensait; et ses jugements, quoique trop favorables, étaient moins l'effet de la présomption que de la franchise de son caractère. C'était un de ces hommes qui sont vains sans orgueil. Rollin parlait bien; mais il avait plus de facilité à écrire qu'à parler, et on trouvait plus de plaisir à le lire qu'à l'entendre. Son nom passa dans tous les pays de l'Europe. Plusieurs princes cherchèrent à avoir des relations avec lui. Frédéric Ier, roi de Prusse, étant encore prince-royal, entretenait une correspondance avec lui. Quand il fut monté sur le trône, il lui écrivit pour lui annoncer son avénement. Rollin lui répondit par une longue lettre bien édifiante, où il lui détaillait les devoirs d'un roi chrétien. La réponse de Frédéric commençait ainsi : *M. Rollin, je trouve dans votre lettre les conseils d'un sage, la tendresse d'une nourrice, et l'empressement d'un bon ami.* Plus bas il disait : *Vos avis, mon cher et vénérable Rollin, me sont beaucoup plus utiles que les compliments faux et souvent insipides des flatteurs.* Cette phrase dorait un peu la pillule; mais Rollin ne put digérer *la tendresse d'une nourrice.* Il rompit toute correspondance avec le roi, et lui manda que, *comme il respectait ses occupations importantes, il n'aurait plus l'honneur de lui écrire.* Quant au mérite littéraire de cet auteur, on l'a trop exalté de son temps, et on le déprécie trop aujourd'hui. Ses principaux ouvrages sont : une *Edition* de Quintilien, 1715, 2 vol. in-12, à l'usage des écoles, avec des notes, et une préface très-instructive sur l'utilité de ce livre, tant pour former l'orateur que l'honnête homme. L'éditeur a eu l'attention de retrancher de son ouvrage quantité d'endroits qu'il a trouvés obscurs et inutiles. *Traité de la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres par rapport à l'esprit et au cœur,* 1726, 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimé. Cet ouvrage est recommandable par les sentiments de religion qu'il respire, par le zèle du bien public, par le choix des plus beaux traits des écrivains grecs et latins, par la noblesse et l'élégance du style : il ne peut être que très-utile aux instituteurs, et peut servir à former d'excellents élèves : déjà par lui-même une bonne réfutation de la pédagogie moderne, il l'est davantage encore par les fruits qu'il a produits et qu'il produira toujours quand on le prendra pour guide. L'*Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens*, etc., en 13 vol. in-12, publiés depuis 1730 jusqu'en 1738. Peu d'auteurs ont travaillé les annales du genre humain avec des intentions plus pures et plus sages, avec une dose plus marquée de cette simplicité et de cette bonhomie précieuse infiniment plus attachante que l'amphigourisme du bel-esprit. Si l'auteur a eu le malheur d'être surpris par une faction insidieuse, par d'imposants dehors, du moins il a su se défendre dans la composition de ses ouvrages historiques des impressions de l'erreur. On s'est plaint cependant avec raison que la chronologie n'est ni exacte, ni suivie; qu'il y a beaucoup d'inexactitudes dans les faits; que l'auteur n'a pas assez examiné les exagérations des anciens historiens; que son style n'est pas égal, et cette inégalité vient de ce que l'auteur a emprunté dans des ouvrages modernes des 20 et 30 pages de suite. Rien de plus noble et de plus épuré que ses réflexions, mais elles sont répandues avec trop peu d'économie (1). L'*Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium.* La mort l'empêcha d'achever cet ouvrage, que Crévier, son disciple, a

(1) L'auteur du *Genie du christianisme*, qui a consacré un chapitre de son ouvrage à Rollin, le termine ainsi : « Rollin est le Fénélon de l'histoire, et comme lui il embellit l'Egypte et la Grèce. Les premiers volumes de l'*Histoire ancienne* abondent du génie de l'antiquité. La narration du vertueux recteur est pleine, simple et tranquille; et le christianisme, attendrissant sa plume, lui a donné quelque chose qui remue les entrailles. Ses écrits respirent tous cet homme de bien, dont le cœur est une fête continuelle, selon l'expression merveilleuse de l'Ecriture. Nous ne connaissons pas d'ouvrage qui remue plus doucement l'âme. »

continué depuis le 9e volume. (*Voy.* CREVIER). L'*Histoire romaine* eut moins de succès que l'*Histoire ancienne*. On trouva que c'était plutôt un discours moral et historique qu'une histoire en forme. L'auteur ne fait qu'indiquer plusieurs événements considérables, tandis qu'il s'étend avec une sorte de prolixité sur ceux qui lui fournissent un champ libre pour moraliser. (*Voy.* BELLENGER.) La *Traduction* latine de plusieurs écrits théologiques sur les querelles du temps. L'auteur était un des plus zélés partisans du diacre Pâris; il ne rougissait pas de faire en son honneur un personnage parmi les convulsionnaires sur le cimetière de Saint-Médard. Il se glorifie lui-même de cette dévotion dans ses lettres. Il laissa par son testament 3,000 florins à la caisse destinée aux entreprises et à la dépense du parti. (*Voy.* NICOLE). *Opuscules, contenant diverses lettres, harangues, discours, compliments*, etc., Paris, 1771, 2 vol. in-12; recueil peu intéressant, et qui aurait eu besoin de plus de choix. L'abbé Tailhé a donné un abrégé de l'*Histoire ancienne*, imprimé avec des figures à Lausanne et à Genève en 5 vol. in-12. L'*Histoire ancienne*, l'*Histoire romaine*, et le *Traité des études*, ont été réimprimés en 16 vol. in-4, 1745. En 1782, Bassompierre, imprimeur de Liége, a donné au public une très-belle édition de l'*Histoire romaine*, avec la continuation, 16 vol. in-8. Letronne a donné une nouvelle édition des *Œuvres de Rollin*, accompagnée de *notes* et *d'observations historiques*, Paris, 1821, 30 vol. in-8, avec *atlas*, et précédée de son *Eloge* par M. Berville, couronné en 1818 par l'académie française. M. Lequien en a aussi publié une édition 1820-27, 30 vol. in-8, avec les notes sur les principales époques de l'*Histoire romaine* et de l'*Histoire ancienne* par M. Guizot; un *Essai sur la vie et les ouvrages* de Rollin, petit in-8, par M. Bousson de Mairet, se retrouve à la tête de l'*Histoire ancienne*, Besançon, 1826, 16 vol. in-12. Ch. Coffin, professeur de l'université de Paris, connu par des productions latines estimées (*voy.* COFFIN), et successeur de notre historien dans le principalat du collége de Beauvais, fit ces vers pour être placés au bas de son portrait :

Ille est formandæ solers cupidusque juventæ
  Assiduus morum cultor et ingenii.
Vivus adhuc hominum volitat regnatque per ora,
  Famæ idem testis spretor et ipse suæ.
Unica pertentat generosum gloria pectus,
  Spargere doctrinæ quas cumulavit opes.

ROLLON, ROLL, ROLF, ROU, RAOUL, ou HAROUL, ou ROBERT, premier duc de Normandie, était un des principaux chefs de ces Danois ou Normands qui firent tant de courses et de ravages en France dans les IXe et Xe siècles. Il était fils de Rogvald, prince ou seigneur établi dans la Norwége septentrionale, que l'étendue de ses états, ses richesses, son caractère belliqueux et fier, avaient rendu redoutable aux rois de Danemarck. (*Voy. les révolutions de Norwége* par Catteau Calleville, tom. 1er pag. 48.) Après plusieurs courses dans la Baltique, en Angleterre et en France, il s'empara de Rouen, dont il fit bâtir les murailles, puis vint assiéger Paris. Il vole ensuite en Angleterre secourir son ami, le roi Alfred, qui était alors en guerre avec ses propres sujets, revient en France, et partout où il passe il laisse la mort et l'incendie. Le roi Charles le Simple, pour avoir la paix avec lui, conclut à Saint-Clair-sur-Epte, en 912, un traité par lequel il donna à Rollon sa fille Gisle ou Giselle en mariage, avec la partie de la Neustrie appelée depuis de leur nom *Normandie*, à condition qu'il en ferait hommage, et qu'il embrasserait la religion chrétienne. Rollon y consentit, fut baptisé, et prit le nom de *Robert*, parce que, dans la cérémonie, Robert, duc de France et de Paris, lui servit de parrain. Mais lorsqu'il fallut rendre l'hommage, dont une des formalités était de baiser le pied du roi, le fier Rollon dédaigna de le faire en personne. L'officier qui le fit pour lui leva si haut le pied du monarque qu'il le fit tomber en arrière. La France était alors dans une si triste situation qu'on feignit de prendre cette insolence pour une maladresse dont il ne fallait que rire. Le nouveau duc de Normandie montra autant d'équité sur le trône qu'il avait fait éclater de courage dans les combats. Son nom seul prononcé faisait la loi, et obligeait de se présenter devant les juges. C'est, selon quelques-uns, l'origine du fameux cri de *Haro*, qui était encore en usage dans la Normandie avant la révolution, et dont il est fait mention dans tous les édits et déclarations des rois de France. Il est cependant des savants qui dérivent le mot de *haro* du mot tudesque *har*, qui signifie cri ou *clameur*, et qui annonçait en général la réclamation et le mécontentement des peuples contre quelque nouvelle loi. Mais les deux sentiments se concilient, en disant que ce cri populaire prenait une force et une considération particulière, lorsqu'il avait le suffrage du duc Rollon. On rapporte aussi à ce prince l'institution de l'*échiquier*, ou parlement ambulatoire, qui fut rendu sédentaire à Rouen l'an 1499. Epuisé de fatigues et d'années, Rollon abdiqua en 927 en faveur de Guillaume son fils, et vécut encore 5 ans après, suivant Guillaume de Jumiége. C'est donc une erreur manifeste dans Orderic Vital, de placer sa mort comme il fait, dans le courant de l'année 917.

ROLLWINCK (Wernerus). *Voy.* ROLEWINCK.

* ROMAGNOSI (Jean-Dominique), célèbre publiciste, né en 1761 à Salso-Maggiore, près de Plaisance, d'une famille patricienne, après avoir achevé ses études classiques, alla suivre les cours de droit à Parme où il reçut le doctorat en 1786. Doué d'un esprit vraiment philosophique, il en donna la preuve dans son *Origine du droit pénal*, ouvrage qui parut en 1791, mais dont le succès fut d'abord très-limité. Nommé, deux ans après, préteur à Trente, charge équivalente à celle de président du tribunal, il s'acquit dans ses fonctions l'estime générale, et la bienveillance du pieux évêque, qui lui donna le titre de conseiller aulique. Les changements qu'amena la domination française dans cette partie de l'Italie, devinrent pour Romagnosi la cause d'injustes persécutions. Lorsque l'ancien ordre de choses fut rétabli à Trente, il y exerça la profession d'avocat, et bien qu'il fût étranger aux partis politiques, dénoncé comme conspirateur, il fut traduit devant le tribunal d'Inspruck qui l'acquitta. La victoire

de Marengo ayant ramené les Français en Italie, Romagnosi fut nommé en 1802, professeur de droit criminel à l'université de Parme; eut quelque temps après le itrte de conseiller du ministère de la justice, fut en cette qualité chargé de la révision du code criminel; puis envoyé professeur de droit civil à Pise, et enfin rappelé à Milan pour y faire un cours de haute législation, chaire qu'il conserva jusqu'en 1817. A cette époque, toutes les chaires spéciales de droit ayant été supprimées, il fut mis à la retraite avec une pension si modique qu'il fut obligé de chercher des ressources dans l'exercice de la profession d'avocat. Ses liaisons avec les chefs de l'insurrection de 1821, achevèrent de le compromettre aux yeux de l'autorité autrichienne, qui ne le voyait déjà pas de bon œil; enfermé dans les prisons de Venise, ayant démontré son innocence, il fut relâché *faute de preuves*; et revint à Milan où il recommença à fournir aux *Revues* italiennes des articles d'économie politique, et à donner des consultations dont le produit formait la partie la plus claire de son revenu. C'est ainsi qu'il vécut dans l'isolement et la médiocrité, sans se plaindre, trouvant des ressources contre la mauvaise fortune dans sa haute intelligence et dans une parfaite résignation. Il mourut à Milan le 8 juin 1835. Le lendemain de ses funérailles, une souscription fut ouverte pour lui élever une statue que l'on voit maintenant dans la bibliothèque Ambrosienne; il était membre correspondant de l'institut de France. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Florence en 1834, en 5 vol. in-8. De tous ses ouvrages qui sont assez nombreux, les plus remarquables sont : l'*Origine du droit pénal*, qui a eu plusieurs éditions et qui sert encore de base à l'enseignement dans quelques universités d'Italie et d'Allemagne; et l'*Introduction à l'histoire du droit public universel*, Parme, 1805, 2 vol. in-8; 3e éd., Milan, 1836, 2 vol. in-16.

ROMAIN (saint), diacre de l'église de Césarée, né dans la Palestine, souffrit le martyr sous l'empereur Dioclétien. Comme il reprenait publiquement les chrétiens qui, pour éviter la rage des bourreaux, allaient dans les temples adorer les faux dieux, il fut pris et mené devant le juge, qui le condamna à être brûlé. Etant sur le bûcher, attaché au poteau, et voyant que les bourreaux attendaient que l'empereur ordonnât d'y mettre le feu, il les pressa et leur demanda hardiment où était le feu. L'empereur, en étant averti, le fit ramener devant lui pour le condamner à souffrir un autre supplice, et il ordonna qu'on lui coupât la langue, qu'il donna généreusement; il fut ensuite mené en prison et étranglé quelque temps après. — Il ne faut pas le confondre avec saint ROMAIN qui fut décapité à Rome, la veille du martyre de saint Laurent, qui l'avait instruit et baptisé; ni avec deux autres martyrs du même nom.

* ROMAIN (saint), *Romanus*, l'un des fondateurs de l'abbaye de Saint-Claude, né au 5e siècle, à Isernore dans le Bugey, vécut d'abord longtemps dans le monastère d'Ainay, à Lyon, où il était entré de bonne heure, puis obtint la permission de se retirer dans un désert placé au milieu des gorges du mont Jura. Il y construisit une cellule, et défricha et cultiva un petit terrain. Son frère Lupicin l'étant venu rejoindre quelques années après, leur réputation de sainteté leur amena en peu de temps un si grand nombre de disciples, qu'ils bâtirent dans le voisinage trois monastères et d'autres établissements, qui furent l'origine de la ville actuelle de Saint-Claude. Les deux frères gouvernèrent conjointement ces divers monastères avec la plus grande union, quoique leur caractère assez différent portât Romain à adopter les voies les puls douces, et Lupicin les plus rigides. Romain mourut vers l'an 460, et fut enterré au monastère de La Baume, couvent de femmes, où l'on observait la clôture la plus exacte, et qui devait également son origine à ces pieux solitaires. Le *Martyrologe* marque la fête de saint Romain au 28 février.

ROMAIN (saint), issu de la race des rois de France, fut nommé à l'archevêché de Rouen en 626. Sa vertu et sa naissance lui acquirent l'estime des peuples. Il mourut en 639. L'église de Rouen était dans l'usage de délivrer tous les ans un criminel le jour de l'Ascension. Ce droit, dont elle jouissait de temps immémorial, est fondé, dit-on, sur le privilége qui lui fut accordé par un des rois de France, en mémoire de ce que saint Romain avait délivré les environs de Rouen d'un horrible dragon qui dévorait les hommes et les bestiaux. On sait que ces dragons tués sont souvent le symbole et l'expression des fléaux et des maux publics arrêtés par le courage, l'industrie ou la sainteté de quelque bienfaiteur de l'humanité.

ROMAIN, pape après Etienne VII, en 897, cassa la procédure de son prédécesseur contre Formose, et mourut vers la fin de l'année où il avait été élu. On a de lui une *Epître*. Il eut pour successeur Théodore II. Son nom était Gallesin.

ROMAIN Ier, surnommé *Lécapène*, empereur d'Orient, né en Arménie d'une famille peu distinguée, porta les armes avec succès et sauva la vie à l'empereur Basile dans une bataille contre les Sarrasins. Ce fut là l'origine de son avancement rapide. Il devint premier ministre de Constantin Porphyrogénète, successeur de Léon le Philosophe, qui avait lui-même succédé à Basile, et fit épouser à Constantin sa fille Hélène. Ce prince le déclara son collègue à l'empire en 949. Bientôt Romain eut tout le pouvoir, et Constantin n'eut que le second rang. Né avec de grands talents, il cimenta la paix avec les Bulgares, tailla en pièces les Moscovites, qui s'étaient jetés sur la Thrace, et obligea les Turcs à laisser l'empire en repos. A ces qualités guerrières il joignit l'humanité, il soulagea ses peuples, et dans un temps de disette il eut toujours quelques pauvres à sa table. Romain voulut rendre par son testament, à Constantin X, son beau-père, le premier rang, dont il l'avait privé : Etienne, l'un des fils de Romain, fâché de cet arrangement, le fit arrêter et conduire dans un monastère où il finit ses jours, en 948.

ROMAIN II dit le *Jeune*, fils de Constantin Porphyrogénète, petit-fils du précédent, naquit en 939. Il succéda en 959 à son père, après l'avoir, dit-on, empoisonné. Il chassa du palais sa mère Hélène

et ses sœurs, qui se prostituèrent pour trouver de quoi vivre. Les Sarrasins menaçant de tous côtés l'empire, Nicéphore Phocas, grand capitaine, fut envoyé contre ceux de l'île de Crète en 961, et il se serait rendu maître de toute l'île, s'il n'avait été obligé d'aller descendre à Lepte contre d'autres barbares de la même nation. Il les vainquit dans deux journées consécutives, tandis que le lâche Romain se livrait à des débauches dont il mourut en 963, après un règne de trois ans et quelques mois.

ROMAIN III, surnommé *Argire*, fils de Léon, général des armées impériales, parvint à l'empire par son mariage avec Zoé, fille de Constantin le Jeune. Il commença de régner en novembre 1028. Il déshonora le trône par son indolence, et vit tranquillement les Sarrasins s'emparer de la Syrie. Zoé profita de sa nonchalance. Devenue amoureuse de Michel, nommé el *Paphlagonien*, trésorier de l'empire, elle résolut de lui mettre sur la tête la couronne impériale. Elle empoisonna Romain; et comme le poison était trop lent, elle le fit étrangler dans un bain en avril 1034, après un règne de cinq ans et quelques mois.

ROMAIN IV, dit *Diogène*, était un des plus braves officiers et l'homme le mieux fait de l'empire. Il régna en 1068, après Constantin Ducas, qui laissa trois fils sous la tutelle de l'impératrice Eudoxie. Cette princesse lui avait promis de ne pas se remarier, mais elle viola sa parole, et donna sa main à Romain IV. Les Sarrasins faisaient des ravages sur les terres de l'empire; il marcha contre eux, et les vainquit. Mais en 1071, il tomba entre les mains d'Asan, chef des infidèles. Ce général lui ayant demandé comment il l'aurait traité s'il avait été son prisonnier. Romain lui répondit : *Je vous aurait fait percer de coups.* — *Je n'imiterai point*, répliqua Asan, plus humain que ne l'étaient pour l'ordinaire ces chefs de brigands arabes ou turcomans, *une cruauté si contraire à ce que J.-C., votre législateur, vous ordonne*; et il le renvoya avec beaucoup d'honnêteté. A son retour à Constantinople, il lui fallut disputer son trône contre Michel, fils de Constantin Ducas, lequel avait été reconnu empereur pendant sa captivité. On en vint aux armes : Romain fut vaincu, et on lui creva les yeux. Il mourut des suites de ce supplice en octobre 1071, après trois ans et huit mois de règne.

ROMAIN (le cardinal). *Voy.* Blanche *et* Louis IX.

ROMAIN (Jules), peintre, dont le nom de famille était *Giulo Pippi*, né à Rome en 1492, était le disciple bien-aimé de Raphaël, qui le fit son héritier. Jules Romain fut longtemps occupé à peindre d'après les dessins de son illustre maître, qu'il rendait avec beaucoup de précision et d'élégance. Tant que Jules ne fut qu'imitateur, il se montra un peintre sage, doux, gracieux; mais se livrant tout-à-coup à l'essor de son génie, il étonna par la hardiesse de son style, par son grand goût de dessin, par le feu de ses compositions, par la grandeur de ses pensées poétiques, par la fierté et le terrible de ses expressions. On lui reproche d'avoir trop négligé l'étude de la nature pour se livrer à celle de l'antique, de ne point entendre le jet des draperies, de ne pas varier ses airs de tête, d'avoir un coloris qui donne dans la brique et dans le noir, sans intelligence du clair-obscur; mais aucun maître ne mit dans ses tableaux plus d'esprit, de génie et d'érudition. Jules était encore excellent architecte; plusieurs palais, qu'on admire en Italie, furent élevés suivant les plans qu'il en donna. Ce célèbre artiste fut fort occupé par le duc Frédéric Gonzague de Mantoue. Ce prince le combla de bienfaits, et sa protection lui fut très-utile contre les recherches qu'on faisait de lui pour les vingt dessins qu'il avait composés d'un pareil nombre d'estampes très-dissolues que grava Marc-Antoine Raimondi, et que Pierre Arétin accompagna de sonnets non moins abominables. Tout l'orage tomba sur le graveur, qui, sans la protection du cardinal de Médicis, aurait perdu la vie dans un temps où les mœurs étaient regardées comme la sauve-garde de l'état et le gage du bonheur public. Jules Romain mourut à Mantoue en 1546.

ROMAIN de HOOGUE. *Voy.* Hoogue.

ROMAIN (François), ou le *Frère Romain*, architecte. *Voy.* François Romain. iii, 630.

* ROMAN (l'abbé Jean-Joseph-Thérèse), littérateur, né à Avignon en 1726, fit son séminaire avec l'abbé Arnaud (*voy.* ce nom), qui fortifia son goût pour les lettres et avec lequel il forma une amitié durable. Venu à Paris à l'âge de 25 ans, il y fut attaché comme desservant à la paroisse de Saint-Méri, et profita des loisirs que lui laissait ce modeste bénéfice pour étudier les langues modernes dans lesquelles il fit de rapides progrès. Quelques opuscules en le faisant connaître lui avaient procuré d'utiles protecteurs, et il pouvait espérer un poste brillant quand il quitta Paris pour aller remplir les fonctions de vicaire-général du diocèse de Vence. Il acquit non loin de la fontaine de Vaucluse un petit domaine, où il allait de temps en temps se délasser de ses travaux par la culture des lettres. S'étant lié avec lord Fitz-William, il l'accompagna dans ses différents voyages en Italie, en Allemagne et en Danemarck, etc., et en rapporta de curieux documents sur les pays qu'il avait visités. « La mort ne » surprend point le sage, » celle de l'abbé Arnaud, son contemporain et son ami, l'affligea vivement. Il se disposa dès lors à terminer en chrétien une vie toute chrétienne, laissant à d'autres le soin de revoir et de publier ses ouvrages. L'abbé Roman mourut dans sa patrie en 1787, à 61 ans. Outre une traduction de *la mort d'Adam*, de Klopstock, (*voy.* ce nom, v, 36), ses principaux ouvrages sont : l'*Inoculation*, poème en 4 chants, Paris, 1773, in-8, où l'on trouve de la grâce et de la facilité; *Le Génie de Pétrarque*, ou *Imitation en vers français de ses plus belles poésies*, Parme (Paris), 1778, in-8. La *Vie* de Pétrarque qui est en tête, pleine de recherches curieuses, avec la traduction de la *lettre* de ce grand poète à la postérité, par Tissot de Mornas, a été réimprimée par les soins de Fortia d'Urban, Avignon, 1804, in-12; *Les Echecs*, poème en 4 chants, Paris, 1807, in-16. Ce poème est, mais seulement sous le rapport didactique, supérieur à ceux qui ont été composés sur le même sujet par Vida, en latin; par Ducchi, en italien; et par

Cérutti en français. L'éditeur Aug. Couvret l'a fait précéder de *Recherches historiques sur le jeu d'échecs; Mémoires historiques sur les révolutions arrivées en Danemarck et en Suède pendant les années 1770, 1771 et 1772, suivis d'anecdotes*, etc., 1807, in-8. Ce vol. précédé d'une *Notice* sur l'auteur par M. Couvret, contient une partie des notes recueillies par l'abbé Roman dans ses voyages. Le morceau le plus intéressant est le tableau de l'élévation et de la chute de Struensée, ministre de Danemarck (*voy.* MATHILDE, V, 556).

ROMAN (Jean-Baptiste-Louis), statuaire, membre de l'institut, né à Paris en 1793, et mort le 13 février 1835, à l'âge de 42 ans. Parmi ses ouvrages on cite avec distinction : Le groupe de *Nysus et Euryale*; la statue de l'*Innocence*; le *monument de Quiberon*; un *bas-relief* pour l'arc du Carrousel, et le grand *bas-relief* de la salle des séances de la Chambre des députés. Il terminait le modèle d'un *Caton* pour le jardin des Tuileries, et des *pendentifs* destinés à la Madeleine. Imbu des préjugés d'une secte depuis longtemps tombée en discrédit, Roman à son lit de mort manifesta le désir que son corps ne fût point porté à l'église, et ce triste vœu ne fut que trop exaucé par ceux qu'il appelait ses amis.

* ROMANA (don Pédro Caro y Sureda, marquis de la), général espagnol, né en 1761 à Palma dans l'île Majorque, d'une famille distinguée dans les armes, fit ses premières études au collége de l'Oratoire à Lyon, et les acheva au collége des nobles à Madrid. Entré en 1775 dans le corps des gardes marines, il fut fait officier en 1779, et se signala par sa valeur et son sang-froid au siége de Gibraltar, en 1782. Aimant l'étude, et doué d'une mémoire prodigieuse, il mit à profit les loisirs de la paix pour apprendre les principales langues de l'Europe. Il visita en 1785, la France, l'Italie, l'Allemagne, et s'arrêta quelques mois à Berlin pour assister aux revues du grand Frédéric, et se perfectionner dans l'art militaire. De retour en Espagne, il servit sous l'amiral Gravina, et, en 1790, fut nommé capitaine de frégate; mais il n'aimait pas, comme il le disait lui-même, le service de la marine, dans lequel il n'était entré que pour obéir aux ordres de son père. Aussi, lorsque l'Espagne eut déclaré la guerre à la France (en 1793), il demanda d'être employé dans l'armée de terre, et partagea les succès et les revers des Espagnols, montrant tour à tour le courage d'un soldat et l'expérience d'un habile capitaine. A la paix de Bâle, (22 juillet 1795), il fut fait gouverneur d'Alicante avec le grade de lieutenant-général. En 1800, nommé par interim capitaine général de la Catalogne, il sut se faire aimer et respecter des habitants et des soldats. Devenu membre du conseil suprême de la guerre, il fut en 1807 chargé de conduire dans le Hanovre l'armée que le roi d'Espagne avait mise à la disposition de Napoléon pour fermer aux Anglais les embouchures du Weser et de l'Elbe. La meilleure intelligence régna d'abord entre Bernadotte et la Romana; ils attaquèrent de concert la Poméranie suédoise, où les Espagnols se distinguèrent par leur courage et leur discipline. Après la paix de Tilsitt, (juillet 1807), Napoléon ayant résolu d'envahir la Suède, les Espagnols, qui devaient former l'avant-garde, furent cantonnés dans le Jutland et les îles de Seelande et de Fionie. La Romana était en Fionie, lorsque Bernadotte lui intima l'ordre de Napoléon, de prêter serment au nouveau roi Joseph. (*Voy.* BONAPARTE, II, 89.) Forcé de dissimuler, il ne prêta qu'un serment conditionnel et subordonné aux vœux de sa nation; mais, informé de l'état des affaires en Espagne, il se décida de voler à la défense de son pays. S'étant mis en rapport avec le contre-amiral Keats, commandant une flotte anglaise dans la Baltique, tout en feignant de se rendre aux raisons de Bernadotte, qui se plaignait du serment conditionnel prêté par les Espagnols, il fit connaître à ses troupes la situation réelle de leur pays, les invitant à se concentrer pour être prêtes à s'embarquer quand le moment serait venu. Le secret confié à tant de personnes fut admirablement gardé, et tous les régiments arrivèrent le même jour au rendez-vous, à part quelques bataillons qui s'étant révoltés, furent désarmés et renfermés dans l'arsenal de Copenhague. Après avoir occupé la place de Nyborg dans l'île de Fionie, il fit embarquer ses troupes, montant à 10,000 hommes, dans les chaloupes canonnières et les bâtiments caboteurs danois qui se trouvaient à Nybord et à Langeland. Laissant le commandement au comte de San-Roman, il les rejoignit avec son état-major à Gothenbourg, se rendit à Londres pour s'entendre avec les ministres au sujet des subsides, et n'arriva en Espagne qu'après la bataille d'Espinosa (11 novembre 1808), où les troupes venues de Danemarck avaient été presque toutes taillées en pièces. Nommé par la junte commandant en chef de la Biscaye, de la Galice et des Asturies, il obtint, en 1809, quelques avantages sur les Français; et lorsqu'il ne fut plus assez fort pour tenir la campagne, il fit la guerre en partisan. Croyant ne pas voir dans la junte des Asturies assez de zèle pour la défense du pays, il la remplaça. Cet acte d'autorité déplut à la junte suprême, qui lui ordonna de se rendre auprès d'elle. La Romana obéit pour éviter la guerre civile, et proposa de créer, jusqu'à la réunion des *cortès*, un conseil de régence; mais on n'eut point égard à cet avis. Mis, en 1810, à la tête de 25,000 hommes, il se porta sur l'Estramadure; mais, au moment qu'il espérait d'en chasser les Français, Wellington l'appela en Portugal. Arrivé à Cartajo, il mourut le 23 juillet 1811, à 52 ans. Lord Wellington, en annonçant au comte de Liverpool la mort de La Romana, en fit *l'éloge* le plus complet. « En lui, l'armée espagnole » a perdu son plus bel ornement; son pays, le pa» triotisme le plus pur; et le monde, le plus brave » et le plus zélé défenseur de la cause pour laquelle » nous combattons. Je reconnaîtrai toujours avec » gratitude l'assistance que j'en ai reçue, tant par ses » opérations que par ses conseils. » On trouve dans la *Collection complémentaire des mémoires relatifs à la révolution*, (Paris, 1824, t. 2, in-8), le *Journal* de la Romana, depuis le commencement d'août au 5 septembre 1808, avec les *Pièces justificatives*.

ROMANELLI (Jean-François), peintre, né à Viterbe en 1617, entra dans l'école de Pietro de Cortone. Les cardinaux Barberin et Filomarino le re-

commandèrent au pape, qui l'employa à plusieurs ouvrages considérables. Romanelli fut élu prince de l'académie de Saint-Luc. Le cardinal Barberin, ayant été obligé de se retirer en France, proposa ce peintre au cardinal Mazarin, qui le fit aussitôt venir, et lui donna occasion de faire éclater ses talents. Le roi le créa chevalier de Saint-Michel, et lui fit de grands présents. L'amour de sa patrie, et les sollicitations de sa famille avaient rappelé Romanelli deux fois à Viterbe, lieu de sa naissance; enfin il se préparait à revenir en France, lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge, en 1662. Il était grand dessinateur, bon coloriste; il avait des pensées nobles et élevées, qu'il rendait avec une touche facile, ses airs de tête sont gracieux; il ne lui a manqué que plus de feu dans ses compositions. Le Musée de Paris possède plusieurs tableaux de ce grand peintre.

* ROMANELLI (l'abbé Dominique), antiquaire, né en 1756, à Fossaseca, dans les Abruzzes, embrassa l'état ecclésiastique, et partagea son temps entre ses devoirs et l'étude de l'archéologie. Venu à Naples en 1805, pour y faire imprimer son premier ouvrage, il y obtint la modeste place de conservateur d'une bibliothèque, qui lui fournit les moyens de se livrer à ses goûts studieux; satisfait de son sort il mena une vie paisible et occupée, sans prendre part aux événements politiques. Il mourut à Naples en 1819, à 63 ans, regretté des voyageurs dont il était le guide et pour lesquels il a composé des *Manuels* utiles, et qui seront encore longtemps consultés. Parmi ses autres ouvrages les principaux sont : *Scoverte patrie di città distrutte 'e di altre antichità nella regione Frentana*, (l'Abruzze citérieure), 1805, 2 vol. in-8; *Memoria sopra alcuni porti antichi nella medisima regione*, 1807, in-8; *Voyage à Pompéi, à Pæstum, et à Herculanum*, Naples, 1811, in-8; 2e édit. augmentée d'un *Voyage à Pouzzoles*, 1817, 2 vol. in-8; *Ricerche sulla letteratura bibliografica de tempi barbari nelle provincie del regno di Napoli*, 1811, in-8; *Delle celle, de' vasi vinari, e del torculare usato degli antichi*, 1812, fig.; *Napoli antica e moderna*, 1815, 3 vol. in-12, fig.; *Antica topografia istorica del regno di Napoli*, Naples, 1815-18, 2 vol. in-4, cet ouvrage n'est pas terminé; *Isola di Capri*, 1816, in-8, fig.; *Viaggio da Napoli a Monte-Casino*, 1819, in-12, fig.

ROMANOWITSCH (Gabriel DERJAVIN). *Voy.* DERJAVIN.

ROMANS. *Voy.* HUMBERT.

* ROMANZOFF (Pierre-Alexandrowitsch, comte de), général russe, né vers 1730 à St.-Pétersbourg, d'une ancienne et illustre maison, embrassa jeune la carrière des armes, et débuta en 1761 par la prise de Colberg. Après avoir eu plusieurs corps d'armée sous ses ordres, en 1770 il remplaça le prince Galitzin dans le commandement en chef et remporta sur les Turcs et les Tartares deux victoires signalées, dont les résultats furent la reddition de plusieurs places très-importantes et la possession de toute la rive gauche du Danube. L'année suivante il prit Giurgewo. Les hostilités furent suspendues en 1772 et pendant les trois premiers mois de 1773, par suite des négociations entamées entre la Russie et l'Autriche, et plus tard la Turquie. Les deux congrès n'ayant point eu de résultats, Romanzoff repassa le Danube en juin, obtint quelques légers avantages, mais échoua dans son objet principal qui était la prise de Silistrie. Dans la campagne suivante il bloqua le grand visir dans son camp de Schumla, et le contraignit à venir demander la paix aux conditions qu'il prescrivit. Le traité fut signé sur un tambour dans la tente même de Romanzoff, le 21 juillet 1774. L'impératrice Catherine invita Romanzoff à venir partager avec elle les honneurs d'une entrée triomphale à Moscou; mais le modeste général remercia sa souveraine. La czarine le récompensa d'ailleurs magnifiquement : au don d'une terre avec 5000 paysans elle joignit celui de la plaque de l'ordre de Saint-Georges, et d'une épaulette en brillants, d'un chapeau, orné d'une branche de laurier en pierres précieuses, évaluées 30,000 roubles, et enfin d'un magnifique bâton de feld-maréchal. Elle voulut en outre qu'il prît le surnom de *Zadonaïskoi* (transdanubien). Peu après, Romanzoff partit pour son gouvernement d'Ukraine; mais Catherine le fit revenir pour accompagner à Berlin le grand-duc Paul Pétrowitz (depuis Paul Ier), qui allait y épouser la princesse de Wurtemberg. « Ce » n'est, lui dit-elle, qu'au zèle du plus illustre ap» pui de mon trône que je puis me résoudre à con» fier mon fils. » Lorsque Frédéric II aperçut le maréchal, il s'avança vers lui, et lui dit du ton le plus affable : Vainqueur des Ottomans, soyez le bien» venu : je suis charmé de voir celui dont le nom doit » passer à la postérité la plus reculée. » Dans les fêtes données au grand-duc, le roi de Prusse n'oublia pas Romanzoff; et, dans la manœuvre de la garnison de Postdam, il fit ranger ses soldats en bataillons carrés, à l'imitation des Russes à la bataille de Kagoul. Cependant son influence auprès de la czarine sembla diminuer, à mesure qu'augmentait le crédit de Potemkin. Lorsque la guerre recommença contre les Turcs en 1787, le maréchal, placé sous les ordres de l'orgueilleux favori, fut laissé dans l'inaction. Voyant que ses services étaient inutiles, il donna sa démission en 1789 et mourut en 1796. Paul Ier fit élever une pyramide en son honneur, sur la place du palais de marbre à St.-Pétersbourg, et l'empereur Alexandre lui a fait ériger une statue, avec cette inscription. *Aux victoires de Romanzoff*. On trouve des détails intéressants sur cet illustre maréchal, dans les *Mémoires secrets sur la Russie* par Masson (*voy.* ce nom).

* ROMANZOFF (le comte Nicolas de), fils du précédent, né vers 1750, débuta fort jeune dans la carrière diplomatique. Nommé plus tard conseiller privé, puis ministre, il donna une grande impulsion au commerce de la Russie; et concourut aux vues de l'empereur Alexandre pour la prospérité de ses états. Chargé du portefeuille des affaires étrangères, il parut adopter le système continental, et se montra disposé en faveur de la France. Lorsque Alexandre entra dans la coalition dont le but était de renverser Napoléon, il prit sa retraite, et dès lors s'occupa uniquement des arts et des sciences. Il fit, en 1817 et 1818, divers voyages dans l'intérieur de la Russie pour recueillir des manuscrits et

autres documents pour l'histoire. Il est mort à Saint-Pétersbourg le 26 janvier 1826. Protecteur des savants, il mettait à leur disposition sa nombreuse bibliothèque et ses diverses collections. C'est à sa libéralité qu'on doit la publication du *Voyage* du capitaine Kotzebue, *dans la partie septentrionale de l'océan pacifique* (*voy.* KOTZEBUE, v, 45). Il fit imprimer à ses frais, à Paris, comme spécimen du recueil des Historiens bizantins, *Leo Diaconus*, dont M. Hase a été l'éditeur. Peu de jours avant sa mort, il avait remis à M. Krug, académicien, 25,000 roubles, qu'il destinait à la publication d'anciennes chroniques russes, sous la surveillance et au choix de l'académie. Cette somme a été déposée à la banque de Russie, pour être employée suivant l'intention du testateur. Comme diplomate, il a concouru à l'érection du grand duché de Varsovie en royaume de Pologne.

* ROMAS (de), physicien, né vers le commencement du dix-huitième siècle, à Nérac, petite ville de Gascogne, annonça, dans sa jeunesse, des dispositions remarquables pour les sciences; mais obligé de choisir un état, il acquit une charge au présidial de sa ville natale. Il n'en continua pas moins de cultiver les sciences, principalement la physique. Il fit en mai 1753, l'essai du cerf volant électrique, et dans un mémoire très-intéressant, rendit compte à l'académie des sciences de cette expérience, qui était la première de ce genre exécutée en France. Romas ignorait que, l'année précédente, Franklin en avait fait une semblable à Philadelphie. Son expérience avait eu d'ailleurs de plus grands effets, parce qu'il avait garni la corde de son cerf-volant d'un fil de métal. L'académie de Bordeaux l'admit dans son sein, et celle des sciences de Paris le nomma son correspondant. Romas mourut, en 1776, lieutenant assesseur du présidial de Nérac. On a de lui : *Mémoire dans lequel on démontre que plus un corps électrisable, isolé, est élevé au-dessus de la terre, plus le feu de l'électricité est abondant*; dans le *Recueil* de l'académie des sciences, tom. 2 des *savants étrangers*. C'est celui dans lequel Romas rend compte de l'expérience du cerf-volant; *Mémoire sur les moyens de se garantir de la foudre dans les maisons*, où l'on trouve beaucoup d'observations curieuses, suivi d'une *Lettre* sur l'invention des cerfs-volants électriques, Bordeaux, 1776, in-12. Dans cette Lettre Romas établit ses droits à la découverte des cerfs-volants, contre Priestley et les autres physiciens qui en voulaient attribuer tout l'honneur à Franklin. Il a laissé plusieurs mémoires sur différents objets de physique, restés inédits ou publiés par extraits dans les Recueils de l'académie de Bordeaux.

ROMBAUD (saint). *Voy.* ROMUALD.

ROMBOUTS (Théodore), peintre, né à Anvers en 1597, possédait très-bien la partie du coloris; mais trop prévenu en sa faveur, il opposa toujours ses ouvrages à ceux du célèbre Rubens, son contemporain et son compatriote. Ce parallèle qu'il aurait dû prudemment éviter, ne pouvait pas être à son avantage. Il fit le voyage de Rome, où il fut bientôt connu avantageusement. Appelé par le grand-duc de Toscane, il passa à Florence, où il peignit plusieurs tableaux historiques. Après avoir peint des sujets graves et majestueux, il se délassait à représenter des assemblées de charlatans, de buveurs, de musiciens, etc. Il mourut à Anvers en 1537, suivant Houbraken; en 1640, selon Weyermans. Ses tableaux les plus remarquables sont : *Saint-François recevant les stigmates*, *Le Sacrifice d'Abraham*, *et Thémis avec ses attributs*, qui est dans la salle de justice de Gand, et qui frappa d'admiration Rubens lui-même.

ROME (Esprit-Jean de), sieur d'ARDENE, né à Marseille en 1687, fit ses premières études à Nancy, et après un assez long séjour à Paris, retourna dans sa patrie, où il mourut en 1748. On a publié en 1767 ses *Œuvres posthumes*, en 4 vol. petit in-12, parmi lesquelles on doit distinguer ses *Fables*, et le Discours judicieux dont il les a accompagnées. S'il n'a pas la naïveté de La Fontaine, on ne peut lui refuser beaucoup d'aménité, des images riantes, un goût de philosophie champêtre, et des tableaux agréables de la nature. On trouve encore dans ce recueil des *Discours* et des *Odes* qui furent couronnés par diverses académies. Il était membre de celle de Marseille. La plupart des autres pièces de ce recueil auraient pu rester dans le portefeuille de l'éditeur.

ROMÉ DE LISLE (Jean-Baptiste-Louis), physicien et minéralogiste, né à Gray en Franche-Comté, le 26 août 1736, mourut à Paris le 10 mars 1790. Il montra de bonne heure un goût décidé pour les observations et les recherches. Après avoir fait ses études à Paris, il partit pour les Indes, et fut fait prisonnier à Pondichéry par les Anglais. De retour en France en 1764, il étudia sous Sage l'histoire naturelle, et s'appliqua spécialement à la minéralogie dont il ouvrit ensuite un cours que suivirent de nombreux élèves. Romé de l'Isle publia sur cette science un grand nombre d'*Essais* et de *Mémoires* qui furent suivis en 1783 de la *Cristallographie*, ou *Description des formes propres à tous les corps du règne minéral, dans l'état de combinaison saline, pierreuse ou métallique, avec figures et tableaux synoptiques de tous les cristaux connus*, Paris, 4 vol. in-8. Ce grand ouvrage augmenta beaucoup sa réputation et attira l'attention des physiciens. Il y prétend que la cristallisation est l'effet d'une propriété commune à tous les corps du règne minéral, d'affecter une figure polyèdre, constante et déterminée dans chaque espèce; que c'est un des plus curieux phénomènes de la nature, et l'un de ceux dont on peut dire que la découverte semble ne pouvoir plus être contestée, à raison du grand nombre d'observations qui viennent à son appui. Il la définit ainsi : *Une loi fondamentale de la nature, en vertu de laquelle les parties intégrantes ou similaires d'un corps, atténuées, dissoutes et séparées les unes des autres par l'interposition d'un fluide, sont déterminées à se rejoindre et à former des masses solides d'une figure polyèdre, régulière et constante.* Le quatrième volume est formé de planches où sont plus de 500 figures : tous les genres de cristaux y sont classés par le nombre et la disposition de leurs angles. Rien ne prouve mieux que cet aspect les recherches immenses et pénibles de l'auteur, son

assiduité et sa patience à observer, à suivre la nature dans ses plus petits et plus secrets détails. On peut dire que c'est là que son grand principe, touchant la forme déterminée et invariable des cristaux, reçoit en quelque façon la sanction des sens et des yeux, plus propres à convaincre, surtout en physique, que les raisonnements les plus lumineux. Cependant, et l'auteur ne se le dissimule pas, son système, ou, si l'on veut, sa découverte, est combattue par de grands adversaires, et ce qu'il y a de plus remarquable, par des naturalistes célèbres, qui prétendent s'être convaincus par leurs propres yeux d'un état de choses tout contraire à celui que croit avoir vu Romé de l'Isle. L'année suivante, il donna son traité *Des caractères extérieurs des minéraux*, Paris, 1784, in-8 : espèce de supplément à l'ouvrage précédent. (*Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 1er juillet 1785, p. 349.) On a encore de lui : *Métrologie* ou *Table pour servir à l'intelligence des poids et mesures des anciens, et principalement à déterminer la valeur des monnaies grecques et romaines*, *d'après leur rapport avec les poids* ; *Lettre à M. Bertrand sur les polypes d'eau douce*, 1776, in-12 ; l'*Action du feu central bannie de la surface du globe, et le soleil rétabli dans ses droits*, 1779 et 1781, in-8. L'auteur s'écarte dans cet ouvrage de l'opinion de Buffon relativement au *feu central*. Il appuie la sienne sur des faits incontestables, sans cependant manquer au respect qu'on doit aux grands hommes : il combat Buffon, mais il ne lui refuse pas la justice dont ses talents sont dignes; Différents *Catalogues raisonnés* de plusieurs riches collections de minéraux, de cristallisations et de madrépores, parmi lesquels on distingue celui du cabinet de Davila; le tout 3 vol. in-8. C'était un de ses savants modestes et appliqués, pour lesquels l'étude a plus d'attraits que le bruit de la célébrité.

* ROMERO AL PUENTE (don Juan), chef du parti des *Descamisados*, né vers 1752 dans l'Aragon, lors de la révolution de 1820, se fit remarquer dans l'assemblée des cortès par ses fougueuses déclamations. Après la restauration d'Espagne, Romero ne prit plus aucune part aux événements politiques et mourut à Madrid, au mois de février 1835, dans un âge très-avancé.

ROMILLON (Elizabeth), de Lisle au comtat Venaissin, perdit son mari et ses enfants dans un âge peu avancé. Il ne lui resta de son mariage qu'une fille nommée *Françoise*, née en 1573, qui se joignit à elle pour établir des religieuses, sous la règle du tiers-ordre de Saint-François. Elle mourut en 1619, sans avoir eu la consolation de voir perfectionner cet établissement. Sa fille, Françoise de Barthelier, y mit la dernière main. Elle donna des constitutions à ses filles, et les nomma *Religieuses de sainte Elizabeth*. Après avoir fondé plusieurs couvents de son ordre, elle retourna à celui de Paris, où elle mourut en odeur de sainteté l'an 1645.

ROMILLY (Jean-Edme), pasteur, né en 1739 à Genève, mort dans la petite paroisse de Sacconai le 29 octobre 1779, âgé de 41 ans, a fourni divers articles à la compilation *encyclopédique*, entre autres les articles *tolérance* et *vertu*. Il a aussi publié des *Sermons sur divers textes de l'Écriture sainte*. Les grandes vérités y sont solidement établies. Nous ne sommes cependant pas de l'avis de l'éditeur, qui prétend en faire le manuel des catholiques : 1° parce que nous avons en ce genre des discours très-supérieurs, discours faits par les plus grands orateurs du siècle passé et de celui-ci; discours où la morale est unie au dogme qui lui donne la sanction, et parfaitement d'accord avec lui ; 2° parce que, se prévenant pour un auteur d'une manière quelconque, ne fût-ce que pour le style, on se prévient aisément pour la généralité de ses sentiments, même pour ceux que nous faisons profession d'ailleurs de rejeter. Cependant l'enchantement du style de M. Romilly n'ira pas jusque là. Sa manière négligée et froide présente en même temps, par un contraste assez singulier, des expressions recherchées et des prétentions au bel-esprit.

* ROMILLY (sir Samuel), jurisconsulte, de la même famille que le précédent, était né vers 1758 à Londres, où son père exerçait la profession de joaillier, et fut, pendant plusieurs années, celui de la cour. Après avoir achevé ses études, il se fit recevoir avocat, et bientôt ses talents et sa bonne conduite lui procurèrent une nombreuse clientèle. La faiblesse de sa santé le détermina à voyager sur le continent; se trouvant en France au commencement de la révolution, il se lia particulièrement avec Mirabeau. Après avoir parcouru la Suisse, il revint en Angleterre reprendre ses occupations au barreau, et il acquit une fortune considérable. Lorsque Fox et lord Grenville furent mis en 1806 à la tête du ministère, Romilly fut choisi pour occuper le poste de *Sollicitor* ou d'avocat général, puis élu membre de la chambre des communes. La mort de Fox, arrivée la même année, ayant entraîné la dissolution du ministère, Romilly perdit sa charge, et se plaça dans les rangs de l'opposition. Il s'occupa surtout de la réforme du code criminel, et dans la session de 1808, il proposa quelques changements dans les dispositions relatives aux vols ordinaires : il voulait aussi qu'on prît de nouvelles mesures pour améliorer le sort des accusés qui ne sont que prévenus. Depuis cette époque, il parla dans un grand nombre de circonstances, notamment dans les débats qui eurent lieu sur la question de l'émancipation des catholiques d'Irlande, en faveur de laquelle il se prononça fortement, ainsi que pour une réforme parlementaire, et il s'éleva plusieurs fois contre l'*Alien-bill*. En 1815, lors des troubles de Nîmes, il fit tous ses efforts pour déterminer le gouvernement anglais à intervenir en faveur des protestants du midi de la France; mais ces motions furent écartées par la majorité. Ayant perdu sa femme en 1818 il ne put résister à la vive affliction que lui causa cet événement; trois jours après (le 2 novembre), il se donna la mort. Sir Samuel Romilly a publié : *Observations sur les lois criminelles en ce qui concerne les peines capitales*, Londres, 1810, in-8; *Objections au projet de créer un vice-chancelier d'Angleterre*, ibid., 1812, in-8 (sans nom d'auteur); *Discours à la chambre des communes sur l'article du traité de paix relatif au commerce des esclaves*, ibid., 1814, in-8. Benjamin-Constant prononça l'*Eloge de sir Samuel Romilly*, à l'Athénée,

le 26 décembre 1818, et le fit imprimer in-8.

* ROMME (Charles), géomètre, né à Riom vers 1744, termina ses études à Paris, et reçut des leçons d'astronomie de Lalande qui lui procura la place de professeur de navigation à l'école de Rochefort. En 1771 il imagina une méthode pour mesurer les longitudes en mer, et fit plusieurs observations intéressantes. L'académie des sciences le nomma en 1778 son correspondant. Etranger aux événements de la révolution, il continua de faire son cours avec la même assiduité dans les moments les plus critiques. Associé de l'institut à sa création, il fut membre de la légion-d'honneur, et mourut en 1805 à Rochefort. Romme avait débuté avec succès par l'ouvrage suivant : *Méthode pour trouver les longitudes en mer*, La Rochelle, 1777, in-8. Il donna ensuite successivement : *L'Art de la mâture des vaisseaux*, avec Perrin, 1778, in-fol; *L'Art de la voiture*, 1781, in-fol.; la *Description des arts et métiers*; *L'Art de la marine*, ou *Principes et préceptes généraux de l'art de construire, d'armer, de manœuvrer et de conduire les vaisseaux*, La Rochelle, 1787, in-4, fig.; *Recherches faites par ordre de S. M. Britannique, en 1765 et 1771, pour rectifier les cartes et perfectionner la navigation du canal de Bahama*, trad. de l'anglais de Guill. de Brahm, 1787; *Dictionnaire de la marine française*, La Rochelle, 1792; Paris, 1813, in-8; *Dictionnaire de la marine anglaise*, Paris, 1804, 2 vol. in-8; *Tableaux des vents, des marées*, etc., Paris, 1806, 2 vol. in-8. Ces trois derniers ouvrages firent beaucoup d'honneur à Romme, ainsi que son *Modèle des calculs pour trouver en mer la longitude et la latitude*, 1800, in-4. Il combat la méthode établie par Borda, et en prouve les inconvénients dans plusieurs circonstances. Delambre, dans la *Connaissance des temps* de l'an 12 (1804), se range de son avis. L'académie ayant proposé, en 1789, d'expliquer les expériences faites sur la résistance des fluides en France, en Italie, en Suède et ailleurs, et le même sujet ayant été remis pour 1791, Romme partagea le prix avec M. Gerlach, professeur de philosophie à l'académie des ingénieurs à Vienne. Lalande a publié l'analyse et le résultat des expériences de Romme, dans l'*Histoire des mathématiques* de Montucla, tom. 4, pag. 454 et suiv.

* ROMME (Gilbert), frère du précédent, né à Riom en 1750, s'appliqua d'abord à l'étude des mathématiques. Après avoir professé pendant plusieurs années et avoir été en Russie instituteur du jeune comte Strogonoff, il revint en France; et il s'était retiré à Gimeaux, où il s'occupait à faire valoir ses terres, lorsque nos troubles politiques éveillèrent son ambition. Élu par le Puy-de-Dôme député à la législature, puis à la Convention, il se montra dans ces deux assemblées, l'ennemi déclaré des prêtres et de la monarchie, vota la mort de Louis XVI, et saisit toutes les occasions de défendre et de propager les principes les plus révolutionnaires. Sa voix rude, sa figure, ses formes grossières, ses manières brusques, le firent appeler par Mercier, dans son *Nouveau Paris*, le *Mulet d'Auvergne*. Ce fut lui qui fit supprimer la place de directeur de l'académie de France à Rome, et la maison d'éducation de Saint-Cyr. Au 31 mai il se prononça contre les *Girondins*, et fut envoyé à Cherbourg pour les surveiller; mais il fut arrêté et conduit à Caen pour servir d'otage aux députés proscrits (*voy.* Prieur-Duvernois). Son parti triomphant lui rendit la liberté, et en septembre 1793 il présenta et fit adopter le *Calendrier républicain*, dont il avait reçu le plan de l'astronome Lalande, mais qu'il voulut perfectionner avec Fabre d'Églantine. Au mois de novembre il présida la Convention; quelque temps auparavant il avait fait le rapport sur l'invention de Chappe (*voy.* Chappe), ainsi que plusieurs autres sur l'instruction publique, notamment contre l'école normale, qu'il accusa de charlatanisme et dont il provoqua la dissolution. Le 9 thermidor l'obligea de dissimuler ses sentiments; mais lors de l'accusation de Carrier, il essaya de justifier cet homme sanguinaire, et se prononça contre le système de *réaction*. Rapporteur de la commission des vingt-un chargée d'examiner la conduite de Carrier, il s'efforça sinon d'excuser, du moins d'atténuer ses crimes; et ce fut bien malgré lui qu'il conclut pour le décret d'accusation. Lié à tous les complots des *jacobins*, dans les journées de prairial il se prononça pour les insurgés qui vinrent attaquer la Convention (*voy.* Ferraud, iii, 522), en demandant du pain et la constitution de 1793. La populace ayant été chassée, Romme fut décrété d'arrestation; et livré avec plusieurs de ses collègues à une commission militaire. Condamnés à mort le 18 juin 1795, ils se poignardèrent; les cinq collègues de Romme étaient Duquesnoy, Goujon, Bourbotte, Duroy et Soubrany. On a de Romme l'*Annuaire du cultivateur*, Paris, an 3 (1795), in-8, devenu rare quoiqu'il en ait été fait un assez grand nombre d'éditions.

* ROMNEY (Georges) peintre, né le 26 décembre 1734, à Dalton dans le comté de Lancastre, annonça dès son enfance de grandes dispositions pour les arts. Il imitait tous les objets qui lui tombaient sous la main, il fabriqua un violon qu'il garda toute sa vie. Son père, fermier et chargé de famille, lui refusa longtemps la permission de se livrer à son goût pour la peinture; vaincu par ses instances, il le laissa libre enfin de suivre sa vocation. Il eut pour maître un artiste fort médiocre; mais il dut moins à ses leçons qu'à ses dispositions naturelles. Venu à Londres en 1762, il ne tarda pas à s'y faire connaître avantageusement comme peintre d'histoire et de portraits. Deux ans après il se rendit à Paris d'où il alla en Italie, étudier les modèles. De retour en Angleterre, il eut la vogue pour les portraits, et comme il les faisait payer fort cher, il eut bientôt une fortune considérable. Il en jouit peu; l'excès du travail avait altéré sa santé; épuisé de fatigues, il mourut à Kendal le 15 novembre 1802. On a de cet artiste plusieurs tableaux estimés, entr'autres le *Naufrage* tiré de la *Tempête* de Shakespeare et la *Cassandre* d'après le *Troïlus et Cressida* du même poète, etc.

ROMUALD (saint), fondateur et premier abbé de l'ordre des camaldules, naquit à Ravenne vers 952, de la famille ducale des Honesti. Séduit par les attraits de la volupté, il se livra à tous les charmes

trompeurs du monde. La grâce le toucha enfin, et il se renferma dans le monastère de Classe, près de Ravenne, où quelques moines peu réguliers, gênés par sa vertu, voulurent le précipiter du haut d'une terrasse. Il fut obligé de se retirer près d'un ermite, nommé *Marin*, qui demeurait aux environs de Venise. Ce solitaire récitait tous les jours le Psautier; et comme Romuald savait à peine lire, Marin, pour le rendre attentif et hâter les fruits des leçons, peut-être plus encore pour éprouver sa constance, lui donnait des coups de baguette sur la tête, du côté gauche. Le jeune solitaire, après l'avoir longtemps souffert, lui dit enfin *de le frapper du côté droit, parce qu'il n'entendait presque plus de l'oreille gauche.* Le vieillard admira sa patience, et le traita avec plus de douceur. Romuald bâtit plusieurs monastères, et envoya des religieux prêcher l'Evangile aux infidèles de Hongrie. Il partit lui-même pour cette mission; mais il fut arrêté en chemin par une langueur qui l'empêcha d'aller plus loin Saint Romuald fonda, l'an 1012, le monastère de Camaldoli en Toscane; c'est de là que son ordre a pris le nom de *camaldule.* Le saint fondateur rendit son âme à Dieu en 1027, à 75 ans, près de Val-de-Castro. Ses vertus lui avaient acquis une grande considération. L'empereur Henri II l'appela à sa cour en 1022, mais le pieux solitaire, après lui avoir donné de sages conseils, retourna dans sa chère retraite. Les censeurs du christianisme demandent si, pour se sanctifier, il est nécessaire de se retirer dans les déserts? Non, sans doute; « mais » ce goût, dit un auteur sage et équitable, que » Dieu a inspiré à des personnages très-vertueux, » n'a pas été inutile au monde. Ils ont défriché et » rendu habitables des lieux qui étaient sauvages; » la renommée de leurs vertus a souvent tiré du » désordre des hommes qui seraient morts impé- » nitents; la solitude est nécessaire à ceux pour » lesquels le monde est un séjour dangereux, et il » y aurait de l'injustice à gêner leur inclination. » Le B. Pierre Damien a écrit sa *Vie.* Jean-Benoît Mittarelli et Anselme Costadoni, religieux camaldules, ont donné les *Annales* de cet ordre en 9 vol. in-fol., Venise, 1755—1773. On voit à la tête le plan du monastère de Camaldoli dans une situation sauvage et pittoresque au haut de l'Apennin (*Voy.* RADOSSANYI).

ROMULUS, fondateur et premier roi de Rome, était frère de Rémus, et fils de Rhéa Sylvia, fille de Numitor, roi d'Albe. Ce dernier prince ayant été détrôné par son frère Amulius, sa fille fut mise au nombre des Vestales. On croyait l'empêcher d'avoir des enfants; mais elle se trouva bientôt enceinte, et pour couvrir son déshonneur, lorsqu'elle eut accouché de deux jumeaux, elle publia qu'ils étaient le fruit d'un commerce avec le Dieu Mars. Amulius les fit exposer sur le Tibre, où Faustule, intendant des bergers du roi, les trouva, et les fit élever par Laurentia son épouse. C'était une femme à qui sa lubricité avait mérité le nom de *Louve.* De là la fable qu'ils avaient été allaités par l'animal qui porte ce nom. Dès que les deux frères se virent en état de combattre, ils rassemblèrent des voleurs et des brigands, tuèrent Amulius, et rétablirent Numitor dans le royaume d'Albe. Romulus fonda ensuite la ville de Rome, vers l'an 752 avant J.-C. Comme ses sujets manquaient de femmes, il célébra des jeux, pendant lesquels il fit enlever les filles des Sabins et de plusieurs autres peuples. Les nations voisines coururent aux armes pour se venger de cette insulte; mais elles furent vaincues et contraintes de faire la paix. Romulus établit ensuite un sénat, fit des lois, et disparut en faisant la revue de son armée, près du marais de Caprée, pendant un grand orage, soit qu'il eût été tué par le tonnerre, soit que les sénateurs, qui commençaient à haïr et à redouter sa puissance, l'eussent mis à mort : c'était vers l'an 715 avant J.-C. Le fondateur de Rome avait fait faire le dénombrement de tous les citoyens de cette ville, quelque temps auparavant. Il ne s'y trouva que 3000 hommes de pied, et environ 300 cavaliers. Tel fut le berceau de l'empire romain. Jacques Gronovius publia en 1684 une *Dissertation* dans laquelle il entreprend de prouver que l'origine de Romulus, sa naissance, son éducation et l'enlèvement des Sabines, ne sont qu'un pur roman, inventé par un Grec nommé *Dioclès*. Cette opinion paraît assez vraisemblable. Les fables embellissent, ou plutôt déshonorent : et quoiqu'un historien sage ne les croie pas, il est obligé de les rapporter, parce qu'il est jugé très-souvent par les sots. Romulus eut les honneurs divins après sa mort. On l'appelle aussi *Quirinus,* comme fondateur des Romains, qu'il appela *Quirites.* On peut consulter les *Vies de Romulus et de Numa*, de Plutarque; l'*Incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine* par L. de Beaufort, etc.; la *Chronologie des anciens royaumes* corrigée par Newton, Palissot, Algarotti, Hook, Fergusson, Niebhur.

* RONCAGLIA (Constantin), théologien, né à Lucques, en 1677, entra dans la congrégation des servites où il acheva ses études, avec tant de succès, que ses supérieurs ne tardèrent pas à lui confier une chaire de philosophie et de théologie. Il la remplit plusieurs années avec un succès qui justifia toutes les espérances qu'il avait fait concevoir de ses talents. Après avoir passé par les places les plus importantes de l'ordre, il fut élevé à celle de vicaire-général, qui en était la plus éminente. Il mourut à Lucques, le 24 février 1737, laissant la réputation d'un homme aussi pieux qu'éclairé. Outre une édition corrigée et augmentée de savantes dissertations, de l'*Histoire ecclésiastique* du P. Noël Alexandre (*voy.* ce nom, I, 129), on lui doit plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Istoria delle variazioni delle chiese protestanti* (Histoire des variations des églises protestantes), Lucques, 1712, in-8; *Effeti della pretesa riforma di Lutero, di Calvino, et del gianzenismo*, 1714, in-8; *Lezioni sacre intornó alla venuta, costumi e monarchia dell' Anticristo*, 1718, in-8; *Universa moralis theologia*, Lucques, 1730, et Venise, 1736, 2 vol. in-fol. On trouve une *Notice* sur l'auteur, dans l'ouvrage de Sarteschi : *De scriptoribus congregationis clericorum regularium matris Dei*, page 278.

* RONCHETTI (l'abbé Joseph), littérateur, né à Bergame en 1758, assista en 1802, à la consulte de

Lyon et en 1811 au concile de Paris, et mourut dans sa ville natale au mois de février 1838, à 80 ans. On a de lui : *Mémorie istoriche della citta e chiesa di Bergamo*, 1805-19, 6 vol. in-8. Ouvrage important dans lequel l'auteur a rassemblé les documents les plus précieux pour l'histoire du diocèse de Bergame. Il a publié le second volume du *Codex diplomaticus civitatis et ecclesiæ Bergomatis*, 1799, in-fol., et y a joint un commentaire. Le premier avait paru en 1784, par les soins du chanoine Mario Lupi (*voy.* ce nom v, 366), où il est indiqué par erreur format in-4.

RONDEL (Jacques du), écrivain protestant, enseigna longtemps les belles-lettres à Sedan, où il se lia d'amitié avec le fameux Bayle, qui faisait cas de son savoir, et qui lui adressa le projet de son Dictionnaire. L'académie de cette ville ayant été détruite en 1681, il se retira à Maëstricht, où il mourut fort âgé en 1715. On a de lui : une *Vie d'Epicure*, Paris, 1679, in-12; un *Discours* sur le chapitre de Théophraste, qui traite de *la superstition*, Amsterdam, 1685, in-12, etc., etc.; deux ouvrages où il y a peu d'utile à recueillir.

RONDELET (Guillaume), né à Montpellier en 1507, y professa la médecine avec réputation. C'est à sa sollicitation que le roi Henri II fit bâtir le théâtre anatomique de sa patrie. Il s'appliquait à l'anatomie avec tant d'ardeur ou de fureur, qu'il fit lui-même l'ouverture du corps d'un de ses enfants : opération digne d'un cannibale, et qui porterait à croire que l'anatomie peut quelquefois rendre inhumain, surtout si l'on combine cette scène avec d'autres plus atroces encore, exercées dans le cours de ce siècle soi-disant philosophique, sur des enfants en vie, des pauvres et des étrangers. Ce père dénaturé mourut à Réalmont, dans l'Albigeois, en 1566, pour avoir trop mangé de figues. On a de lui : une *Histoire des poissons*, en latin, 1554, 2 vol. in-fol., et en français, 1558, in-fol. Le président de Thou dit qu'il a tiré cette histoire des *Commentaires* sur Pline de Guillaume Pélicier (*voy.* ce nom), évêque de Montpellier qui n'ont jamais vu le jour. Plusieurs ouvrages de médecine. Ils ne répondent point à la réputation qu'il s'était acquise. C'est lui que Rabelais a joué sous le nom de *Rondibilis*. Sa *Vie* se trouve dans les *Œuvres* de Laurent Joubert son élève.

* RONDELET (Jean), architecte, né à Lyon en 1743, y fit ses études au collége des jésuites. Les leçons de Loyer développèrent en lui le goût de l'architecture, et il devint l'un des élèves les plus distingués de Soufflot dont il fut le continuateur. Chargé par son maître d'inspecter les travaux de l'église Sainte-Geneviève, il fut ensuite désigné pour les achever : Soufflot n'avait pu faire construire que le portail, la nef, les bas côtés et les tours de cet édifice. Rondelet commença le dôme dont les critiques avaient décidé que l'exécution était impossible, et l'on vit s'élever par ses soins la double colonnade et la triple coupole qui couronnent si élégamment cette basilique consacrée à la patronne de Paris. En 1783, il fit sous les auspices du gouvernement un voyage en Italie dans le but de faire des recherches sur les divers modes de construction des anciens. Les observations qu'il recueillit pendant les deux ans que dura ce voyage, servent de base à son *Traité de l'art de bâtir*, qui lui assure une place distinguée parmi les écrivains qui ont expliqué les règles de l'architecture. De retour en France il fut employé à divers travaux dans lesquels il donna de nouvelles preuves de sa capacité. En 1789 il publia un *Mémoire* dans lequel il propose l'établissement d'une école pratique des arts. Chargé de la construction et de l'entretien des édifices publics, lors de la création de la commission des travaux civils en 1794, il en fut l'un des deux premiers membres et participa ainsi à la direction de tous les ouvrages qui s'exécutèrent à cette époque. Il concourut également à la création de l'école polytechnique dont il avait donné le premier l'idée. Professeur à l'école des beaux arts, il y enseigna pendant 30 ans la science de la construction avec un grand succès; il donna également des preuves de son rare savoir dans des discussions à l'institut, où il ne fut appelé qu'à sa réorganisation en 1816. Il mourut à Paris, le 28 septembre 1829 : MM. Vaudoyer et Baltart prononcèrent sur sa tombe des discours qui ont été recueillis. Son principal ouvrage est le *Traité théorique et pratique de l'art de bâtir*, Paris, 1802-17, 5 vol. in-4; 6e éd., 1830-32; on y joint un *Supplément* par M. Abel Blouet, 1847, 2 part. in-4, avec atlas, in-fol. On lui doit en outre *Mémoire* sur la *reconstruction de la coupole de la halle aux blés*, 1803, 2e édit., 1822, in-4, la traduction du *Commentaire* de Frontin (*voy.* ce nom, III, 662), *sur les aqueducs de Rome*. Il a fourni des articles au *Dictionnaire* d'architecture de l'*Encyclopédie méthodique*.

* RONDELLI (Geminiano), mathématicien, né en 1651, à Ronco Scaglia, dans les états de Modène, fit ses études à l'université de Bologne, où il occupa les chaires de mathématiques et de philosophie, forma d'excellents élèves, tel que Zanotti, Canterzani, Halcani, etc., qui devinrent à leur tour d'habiles maîtres, et mourut en 1735, âgé de 83 ans. On a de lui différents ouvrages dont on cite les suivants : *Aquarum fluentium mensura, nova methodo inquisita*, Bologne, 1691, in-4; *Planorum et solidorum Euclidis elementa facilioribus demonstrationibus explicata*, ibid., 1693, in-4; *Universale trigonometria lineare o logaritmica*, ibid, 1705, in-4.

RONDET (Laurent-Etienne), fils d'un imprimeur de Paris et petit-fils de Jean Boudot, dont nous avons un *Dictionnaire latin-français* très-connu, naquit le 6 mai 1717, et mourut le 1er avril 1785. Il s'est distingué particulièrement dans l'étude de la langue hébraïque, et a donné une édition de la *Grammaire hébraïque* de Fleury, professeur royal, sous le titre de *Grammaticæ hebraicæ compendiosum exemplar*, 1724, in-fol. (1). Rondet est principalement connu par l'édition de la Bible, qu'il publia sous le titre de *Sainte Bible, en latin et en français, avec des notes, des préfaces et des disser-*

(1) Cette grammaire, si elle existe, est parfaitement inconnue; la Bibliothèque royale ne la possède pas; et il n'en est pas fait la moindre mention dans le *Journal des savants*. Enfin le nom de *Fleury* ne figure pas dans la liste des professeurs au collége royal donnée par l'abbé Goujet.

tations, Paris, 1748-50, 14 vol. in-4, et qui est vulgairement connue sous le nom de *Bible* de l'abbé de Vence, quoiqu'il n'y ait eu aucune part, et que l'éditeur n'ait pris dans les ouvrages de ce savant docteur qu'un très-petit nombre de dissertations. Le plus grand nombre des préfaces et des dissertations sont de dom Calmet; elles sont conservées entièrement, mais revues, corrigées, et quelquefois plus développées. La traduction, avec une paraphrase littérale, en caractères italiques, intercalée dans la traduction, est, à peu de chose près, la même que celle du père de Carrières. Rondet donna une nouvelle édition de cette Bible, Avignon, 1767-74, en 17 vol. in-4; il la revit avec un nouveau soin, conféra ses notes avec celles du père Houbigant, et ajouta beaucoup de dissertations, qui sont le fruit de son travail. Cette édition a été reproduite plusieurs fois, notamment en 1828 à Paris, 25 vol. in-8, avec atlas in-4. Rondet a publié le premier volume d'un *Dictionnaire historique et critique de la Bible*. Il a encore donné une seconde *édition* de la Bible traduite sur les textes originaux par l'abbé le Gros, 1756, 5 vol. in-12; une autre *édition* du nouveau Testament traduit par Mésenguy, 1754, in-12; deux *éditions* de la Bible traduite par de Sacy, 1758 et 1776; des *éditions* du bréviaire de Carcassonne, du bréviaire de Cahors, du bréviaire du Mans, du rituel de Soissons, etc. Toutes ces éditions et les notes qui les accompagnent prouvent l'application, les recherches et le goût de Rondet pour les sciences ecclésiastiques; il est fâcheux que, dans plus d'un endroit on découvre des vues de parti, et des traces de ses liaisons avec les agents d'une secte qui porte le trouble dans la science théologique, en même temps qu'elle essaie de détruire la hiérarchie et l'union catholique. Un grand nombre de *Dissertations*, où l'auteur adopte presque toujours l'opinion la moins suivie, et la plus propre à nourrir des impressions désavantageuses au texte sacré. Celle qu'il a donnée *sur les sauterelles de l'Apocalypse* est le fruit du fanatisme le plus forcené, d'une fureur de haine, indigne d'un chrétien et même d'un homme sensé. (*Voy.* le *Journ. hist et litt.* 1er juin 1784, p. 173.) On l'a refondue dans *Les Sept âges de l'Eglise*, ou *Conjectures sur les prédictions de l'Apocalypse de saint Jean*, 1783, 2 vol. in-12. On remarque le même esprit dans la suite qu'il a donnée à la *Continuation de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, par Fabre. (*Voy.* ce nom.) Ce n'est d'ailleurs qu'une esquise informe qui n'est bonne à rien. Son *Précis de l'Histoire ecclésiastique* est peu estimé. Rondet a donné encore : la *Vie de M. Besogne*, panégyrique d'un homme de parti, fait par un homme du même parti. On peut consulter sur les ouvrages qu'il a publiés le *Journal ecclésiastique* de 1786.

RONSARD (Pierre de), poète français, né au château de la Poissonnière, dans le Vendômois, en 1524, d'une famille noble, fut élevé à Paris au collége de Navarre. Les sciences ne lui offrant que des épines, il quitta ce collége, et devint page du duc d'Orléans, fils de François Ier, qui le donna à Jacques Stuart, roi d'Ecosse, qui était venu épouser en France Marie de Lorraine. Ronsard demeura en Ecosse, auprès de ce prince, plus de deux ans, et revint ensuite en France, où il fut employé par le duc d'Orléans dans diverses négociations. Il accompagna Lazare Baïf à la diète de Spire. Ce savant lui ayant inspiré du goût pour les belles-lettres, il apprit le grec sous Daurat avec le fils de Baïf, et cultiva les Muses avec un tel succès, qu'on l'appela le *Prince des poètes* de son temps. (*Voy.* Saint-Gelais.) Henri II, François II, Charles IX et Henri III le comblèrent de bienfaits et de faveurs. Ronsard ayant mérité le premier prix des jeux floraux, on regarda la récompense qui était promise comme au-dessous du mérite de l'ouvrage et de la réputation du poète. La ville de Toulouse fit donc faire une Minerve d'argent massif, et d'un prix considérable, qu'elle lui envoya. Le présent fut accompagné d'un décret, qui déclarait Ronsard le *Poète français par excellence*. Marie-Stuart, reine d'Ecosse, aussi sensible à son mérite que les Toulousains, lui donna un buffet fort riche, où il y avait un vase en forme de rosier, représentant le Parnasse, au haut duquel était un Pégase avec cette inscription :

A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.

On peut juger, par ces deux traits, de la réputation dont ce poète a joui, et qu'il soutint jusqu'au temps de Malherbe (1). Il y a de l'invention et du génie dans ses ouvrages; mais son affectation à mettre partout de l'érudition, et à former des mots tirés du grec, du latin, des différents patois de France, a rendu sa versification dure, et souvent inintelligible. « Ronsard », dit Boileau,

> Par une autre méthode,
> Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode;
> Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
> Mais sa muse en français parlant grec et latin,
> Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
> Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Le poète a fait des *Hymnes*, des *Odes*, un poème intitulé *la Franciade*, des *Eglogues*, des *Epigrammes*, des *Sonnets*, etc. Il mourut au prieuré Saint-Cosme-lez-Tours, l'un de ses bénéfices, en 1585, à 61 ans. Il était singulièrement vain, ne parlait que de sa maison, de ses prétendues alliances avec des têtes couronnées. Il était né l'année que François Ier fut défait devant Pavie; *comme si le ciel*, disait-il, *avait voulu par-là dédommager la France de ses pertes*. Les *Poésies* de Ronsard parurent en 1567, à Paris, en 6 part. in-4, en 1604, 10 vol. in-12, en 1609 et en 1623, 2 vol. in-fol., cette dernière éd. est la plus complète. De tous ces volumes les auteurs des *Annales poétiques* n'ont pu recueillir que trois petites

(1) Charles IX adressa à Ronsard les vers suivants. On trouverait difficilement dans les œuvres du poète des vers meilleurs que ceux-ci du monarque :

> L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
> Doit être à plus haut prix que celui de régner.
> Tous deux également nous portons des couronnes :
> Mais roi, je les reçus; poète, tu les donnes.
> Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur
> Eclate par soi-même, et moi par ma grandeur.
> Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
> Ronsard est leur mignon et je suis leur image.
> Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
> Te soumet les esprits dont je n'ai que les corps;
> Elle t'en rend le maître et te sait introduire
> Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

pièces où il y aurait encore à retrancher (1). La vie de Ronsard par Cl. Binet a été réimprimée dans les *Archives curieuses* de l'*Histoire de France*, 1re série, x, 359.

* RONSIN (Charles-Philippe), général républicain, né en 1752 à Soissons, vint de bonne heure à Paris, où il cultiva la littérature. Dans les premières années de la révolution dont il se montra l'un des plus fougueux partisans, il donna plusieurs *Tragédies* composées dans l'esprit du temps, et qui n'eurent qu'un succès éphémère : ce sont *Louis XII*, la *Ligue des fanatiques et des tyrans*, *Arétophyle* ou *le Tyran de Cyrène*, pièce horrible qui fut néanmoins applaudie au Théâtre Français en octobre 1793. On n'en a retenu des vers que pour leur ridicule. Dès l'année 1791, Ronsin se lia avec Danton, Marat, et les autres chefs du parti populaire, dont il seconda les projets. Après la catastrophe du 10 août, les vainqueurs l'envoyèrent commissaire ordonnateur à l'armée des Pays-Bas. Quoiqu'il se fut très-mal acquitté de cette mission, il devint néanmoins sous Bouchotte adjoint au ministère de la guerre, et dans ses nouvelles fonctions il montra la même incapacité. Sans talent militaire, il n'avait que de l'audace et de la férocité. Elevé au grade de général de l'armée révolutionnaire, il se rendit à Meaux, et présida en quelque sorte aux massacres des prisons. Après la prise de Lyon où il seconda Collot-d'Herbois, il écrivit au club des cordeliers : « Nous allons employer des moyens prompts pour nous débarrasser en masse des contre-révolutionnaires ; et le Rhône, teint de leur sang, ira annoncer aux *fédératistes du midi leur destruction.* » Employé peu de temps après dans la Vendée, il s'y montra digne de figurer à côté de Westermann et de Rossignol. Quelqu'un lui ayant porté des plaintes sur la conduite de ses soldats, il répondit : « Je sais comme vous que c'est un ramas de brigands ; mais il me faut de ces coquins-là pour mon armée : trouvez-moi des honnêtes gens qui veuillent faire ce métier. » Il le faisait lui-même, et donnait le premier l'exemple du brigandage. De retour à Paris, il vint rendre compte de sa mission à la barre de la Convention : déclarant que *depuis que la terreur avait été mise à l'ordre du jour, le peuple s'était élevé à la hauteur de la révolution*, et traversa la salle à la tête de son horrible armée, au milieu des applaudissements universels. Ces révélations produisirent un tout autre effet que celui qu'il en attendait : il fut mis en arrestation avec son ami Vincent (*voy.* ce nom), et à la sollicitation de Collot-d'Herbois, Carrier et Danton, il fut mis en liberté. Mais Robespierre fit arrêter de nouveau Ronsin, sous le prétexte banal *qu'il avait voulu donner un tyran à la France*, et traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort le 24 mars 1794, à l'âge de 42 ans. On lui attribue une traduction de la *Chute de Rufin*, de Claudien, 1780, in-8. Le *Théâtre de Ronsin* contient trois tragédies : *Sédécias*; *Isabelle de Valois*; *Hécube et Polyxène*; *et le Fils cru ingrat*, comédie en un acte, Paris, 1786, in-12.

* RONTHO (Matthieu), poète latin moderne, né en Grèce de parents vénitiens, prit l'habit religieux chez les Olivétains, passa sa vie dans un couvent de cet ordre, à Sienne, et mourut en 1443. Il avait essayé de traduire en vers latins la *Divina comedia* du Dante, et l'on conserve des copies de cette version dans plusieurs bibliothèques d'Italie. On a encore de lui : une *Vie* du pape Alexandre V, en mauvais latin, dans le tome IV des *Miscellanea* de Lucques. *La storia dell' invenzione e traslazione de sacri corpi di san Maurelio e del beato Alberto*, tous les deux évêques de Ferrare.

* ROOKE (Laurent), astronome et géomètre, né à Deptford, dans le comté de Kent, en 1623, fit ses cours à Cambrigde et étudia l'astronomie à Oxford, au collége Wadham, où il eut pour maître Seth-Ward, auquel il fut adjoint quelque temps. Il avait aussi cultivé la chimie, et il aida Boyle dans ses expériences. Il obtint en 1652 la chaire d'astronomie au collége de Gresham ; il la changea contre celle de géométrie. Il se donna un soin particulier pour perfectionner les statuts de la société royale de Londres, dont il forma le premier noyau en 1660. Il mourut le 27 juin 1662 à l'âge de 40 ans. C'était un des hommes les plus silencieux de l'Angleterre; il évitait avec soin les discussions et les conversations un peu longues : voulant faire le docteur Ward, évêque d'Exeter, son légataire universel, il lui dit devant un notaire et des témoins : « Je vous laisse tout ce que j'ai. » On a de lui : *Description d'une expérience,* faite avec de d'huile dans un long tube où ce liquide baisse lorsque le soleil brille, et monte lorsqu'il est obscurci par quelque nuage ou qu'il incline vers son couchant ; *Avis aux gens de mer qui vont aux Indes orientales et occidentales ; Observations sur la comète de 1652 ; Méthode pour observer les éclipses de lune ; Discours sur l'Observation sur les éclipses des satellites du soleil*, etc.

* ROOKE (sir Georges), amiral anglais, né en 1650 à Kent, entra jeune dans la marine, et ne tarda pas à s'y distinguer par son habileté autant que par sa valeur. Sous les règnes de Guillaume et de la reine Anne, il fut chargé de plusieurs expéditions où il donna des preuves de courage et d'intelligence. En 1689 il commanda l'escadre destinée à soumettre l'Irlande. Devenu vice-amiral, il prit une part glorieuse à la bataille de la Hogue. La paix de Ryswick l'ayant ramené dans ses foyers, il fut envoyé à la chambre des communes par la ville de Portsmouth ; mais son caractère indépendant ne pouvait plaire aux ministres, et ils cherchèrent à le desservir près du roi Guillaume, sans y réussir. La guerre ayant été déclarée à la France, il eut le commandement d'une expédition contre Cadix, qui échoua par le peu d'accord entre les marins et les troupes des débarquements. En 1702 il s'empara dans le port de Vigo, de plusieurs galères espagnoles richement chargées. A son retour il fut nommé membre du conseil privé. Il concourut en 1704 à la prise de Gibraltar, qui depuis est resté aux Anglais, malgré tous les efforts qu'on a faits pour le leur enlever (*voy.* d'ARCON, I, 264). On ne lui sut aucun

(1) On s'est montré depuis moins difficile. M. Ste.-Beuve a donné un *Choix des poésies de Ronsard*, dans le tome 2 du *Tableau historique de la poésie française au* XVIe *siècle*; et le bibliophile Jacob, les *Œuvres choisies de Ronsard*, 1840, gr. in-18.

gré de cette conquête importante que les partis attribuèrent au hasard. Abreuvé de dégoûts, il se retira dans sa terre du comté de Kent où il mourut le 24 août 1708, âgé de 58 ans. On ne lui trouva qu'une très-modique fortune. « Le peu que je laisse, » dit-il, n'a pas coûté une larme à mes matelots, ni » un denier à mon pays. » Ces sentiments étaient dignes de son caractère, dont la probité ne se démentit jamais. Marié trois fois, il n'eut qu'un seul fils de sa seconde femme.

ROOSE. *Voy.* Liemacker.

* ROPER (Marguerite), fille du célèbre Thomas Morus (*voy.* vi, 123), née en 1508, possédait à fond les langues grecque et latine, et y joignit des connaissances étendues dans presque toutes les sciences cultivées de son temps. Mariée à William Roper, avocat général, ses occupations littéraires ne la détournèrent pas de ses devoirs domestiques. Aussi tendre fille que bonne épouse, elle eut la force de se trouver sur le passage de son père lorsqu'on le conduisait au supplice, et le tint longtemps serré dans ses bras. Elle racheta du bourreau la tête de son père qui, d'après la sentence, resta quinze jours exposée sur le pont de Londres, et l'enferma dans une boîte de plomb, qu'elle visitait plusieurs fois par jour. Ses regrets douloureux et continuels la conduisirent au tombeau, en 1544, âgée de 36 ans Elle fut enterrée, tenant dans ses bras la tête de son père. Mistriss Roper a laissé en latin : *Epître, Discours et poèmes*; *Discours en réponse à celui où Quintilien accuse un riche d'avoir empoisonné les abeilles d'un pauvre avec des fleurs vénéneuses plantées dans son jardin.* Marguerite sa fille, se rendit aussi très-habile dans le grec et le latin; elle a fait une traduction anglaise de l'*Histoire ecclésiatique d'Eusèbe*, restée manuscrite. Wil. Roper est auteur d'une *Vie de Thom. Morus*, son beau-père, imprimée pour la 1re fois en 1712.

ROQUE (Gilles-André de la), sieur de la Lontière, gentilhomme normand, savant héraldiste, né en 1597 dans le village de Cormelles, près de Caen, mort à Paris, en 1687, à 90 ans, s'est fait un nom par plusieurs ouvrages sur les généalogies et sur le blason. Les principaux sont : un *Traité curieux de la noblesse*, et ses diverses espèces, Rouen, 1734, in-4 (1); *Traité du ban*, in-12, qui est bon; la *Généalogie de la maison d'Harcourt*, 1662, 4 vol., in-fol., curieuse par le grand nombre de titres qu'il rapporte; *Traité des noms et surnoms*, in-12, superficiel; *Histoire généalogique des maisons nobles de Normandie*, Caen, 1654, in-fol. L'auteur avait une mémoire prodigieuse; il connaissait toutes les fraudes généalogiques dont on s'était servi pour illustrer certaines familles, et il se faisait un plaisir de les dévoiler.

ROQUE (Antoine de la), poète français, né à Marseille, en 1672, mort à Paris, en 1744, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, fut chargé, durant 23 années, de la composition du *Mercure*. Jean de la Roque, son frère, membre de l'académie des belles-lettres de Marseille, mort à Paris, en 1745, à 84 ans, avait fait plusieurs voyages dans le Levant. Il travailla au *Mercure* avec son frère, dont il partageait le goût et les talents. L'un et l'autre sont connus par des ouvrages. On a du premier les paroles de deux opéras, *Médée et Jason*, et *Théonoé*, tragédie, dont la musique est de Salomon; et du second : *Voyage de l'Arabie heureuse*, 1716, in-12; *Voyage dans la Palestine*, 1717, in-12; *Voyage de Syrie et du Mont-Liban*, avec un *Abrégé de la vie de du Chasteuil*, 1722 ou 1723, 2 vol. in-12.

(1) Cette édition n'est pas la première, mais elle est la meilleur; on y a joint différents opuscules de l'auteur, déjà rares à cette époque et qui sont maintenant à peu près introuvables.

ROQUE. *Voy.* Roques et Larroque.

** ROQUEFORT (J.-B.-Bonaventure), savant philologue et lexicographe, né, en 1777 à Lyon, y commença ses études, que la révolution vint interrompre. Placé dans une école militaire, il en sortit sous-lieutenant d'artillerie, fit quelques campagnes et vint à Paris où il débuta par donner des leçons de piano. Passionné pour la musique, il fit sur l'origine de cet art, sur les instruments anciens et modernes des différents âges, des recherches qui le conduisirent à s'occuper des langues et particulièrement de la vieille langue française; et comme il était très-laborieux il recueillit une immense quantité de matériaux qui lui servirent à composer plus tard les ouvrages auxquels il dut une réputation. Admis à l'académie celtique, il en devint un des membres les plus laborieux; ce fut lui qui fit substituer à ce titre un peu vague, celui de société des antiquaires de France qu'elle a conservé. Il remporta en 1815 un prix à l'académie des inscriptions par un curieux mémoire sur l'état de la poésie française dans le XIIe et le XIIIe siècles. Il donna ensuite de bonnes éditions de différents ouvrages modernes, et la première des *poésies* de Marie de France (née à Compiègne), le meilleur poète peut-être et certainement le plus gracieux du XIIIe siècle. Tous ses travaux et son incontestable savoir ne purent lui assurer une position honorable, parce qu'il manquait de dignité dans sa conduite. Besogneux et souffrant, il quitta Paris pour aller recueillir une succession à la Guadeloupe et il y mourut le 17 juin 1834 dans sa 57e année. Il a disséminé son érudition dans une foule d'opuscules insérés dans les journaux littéraires et dans les mémoires de la société des antiquaires; il a revu plusieurs ouvrages, et a coopéré à plusieurs autres que notre cadre ne nous permet par de mentionner; nous nous bornerons donc à citer ceux de ses écrits auxquels il a dû une réputation et qui paraissent devoir sauver son nom de l'oubli. *Glossaire de la langue romane*. Paris, 1808, 2 in-8, avec un supplément 1820, in-8, ouvrage utile et qui peut tenir lieu de celui que Ste. Palaye avait entrepris sur un plan beaucoup plus vaste, mais qu'il n'a pu terminer. (*Voy.* Palaye, vi, 344.) Il va sans dire que Roquefort a profité des travaux de son devancier. *L'Etat de la poésie française dans les* XIIe *et* XIIIe *siècles*, Paris, 1814, in-8. Il en existe des exemplaires avec un titre de 1821, auxquels est ajoutée une *Dissertation sur la chanson chez tous les peuples*; *Dictionnaire étymologique de la langue française*, où les mots sont classés par familles, Paris, 1829, 2 vol. gr. in-8, ouvrage bien fait et d'un usage commode.

ROQUELAURE (Antoine, baron de), né d'une

maison noble et ancienne en Armagnac, connue dans l'histoire depuis le XIIe siècle, fut destiné à l'état ecclésiastique, qu'il quitta pour prendre l'état militaire, lors de la mort de l'aîné de ses deux frères. Jeanne d'Albret, reine de Navarre, l'engagea dans le parti du prince son fils, qui le fit lieutenant de la compagnie de ses gardes. Le roi de Navarre, devenu roi de France sous le nom de *Henri IV*, récompensa ses services et sa fidélité par la place de grand-maître de sa garde-robe en 1589, par le collier du Saint-Esprit, en 1595, et par divers gouvernements, dont le plus considérable était celui de la Guyenne. Roquelaure osa l'un des premiers conseiller à Henri IV de se séparer de Gabrielle d'Estrées. Il se trouva dans le carrosse du roi quand ce grand prince fut assassiné par Ravaillac. Louis XIII ajouta à ces bienfaits le bâton de maréchal de France, en 1615. Roquelaure ne s'endormit pas sur ses lauriers, remit dans le devoir Nérac, Clairac, et quelques autres places. Il mourut subitement à Lectoure, en 1625, dans sa 82e année.

ROQUELAURE (Gaston-Jean-Baptiste, marquis, puis duc de), fils du précédent, né en 1617, se signala dans divers siéges et combats, fut blessé et fait prisonnier au combat de la Marfée en 1641, et à la bataille de Honnecourt en 1642. Il servit de maréchal-de-camp au siége de Gravelines, en 1644, et à celui de Courtrai, en 1646. Il devint ensuite lieutenant-général des armées du roi, et fut blessé au siége de Bordeaux. Le roi, aussi content de ses services que charmé de ses plaisanteries, le fit duc et pair de France en 1652, chevalier de ses ordres en 1661, et gouverneur de la Guienne en 1676. Ce seigneur mourut en 1683 à 66 ans. C'est à lui que le peuple attribue une foule de bons mots et de bouffonneries aussi plates que ridicules. On en a fait un recueil, sous le titre de *Momus français*, Cologne, 1727, in-12, qui est merveilleux pour amuser les laquais. — Son fils Antoine Gaston, duc de Roquelaure, mort à Paris en 1738, à 82 ans, commanda en chef en Languedoc, et fut élevé à la dignité de maréchal de France, en 1724. Sa maison fut éteinte par sa mort, n'ayant laissé que deux filles, la princesse de Ponts, et la princesse de Léon.

* ROQUELAURE (Jean-Armand de Bessuejouls de), archevêque de Malines, né en 1721, dans le diocèse de Rodez, d'une famille noble, fut destiné à l'état ecclésiastique, et reçu docteur en théologie en 1744, fut, en 1754, nommé évêque de Senlis; dix ans après, premier aumônier du roi; et en 1767 membre de la commission pour la réforme des ordres religieux. La même année il fut fait conseiller d'état; en 1770, il remplaça Moncrif à l'académie française; et en 1779, il fut nommé commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. A la révolution il refusa le serment et cependant ne quitta point la France, malgré les dangers qu'il avait à courir en y demeurant. Retiré à Arras, avec l'abbé Bertoud (*voy.* ce nom, I, 602), son grand-vicaire, ancien jésuite, et le compagnon fidèle de sa bonne et de sa mauvaise fortune, il y fut arrêté par ordre du féroce Joseph Lebon (*voy.* ce nom), qui chaque jour le faisait amener devant lui et l'accablait d'outrages. Le 9 thermidor lui sauva la vie. Rendu à la liberté, il s'établit à Crépy en Valois, petite ville de son diocèse, où il vécut dans une profonde retraite avec une nièce et un petit-neveu, dont il surveillait lui-même l'éducation. En 1797, il administra la confirmation à Senlis, dans sa cathédrale; mais le 18 fructidor qui suivit de près l'obligea de se condamner de nouveau à la retraite. A l'époque du concordat, il donna sa démission, et fut nommé en 1802 archevêque de Malines. Il s'appliqua à rétablir l'ordre et la discipline ecclésiastique dans ce diocèse, et le gouverna jusqu'en 1808, époque où il fut remplacé par l'abbé de Pradt (*voy.* ce nom). Nommé chanoine de St.-Denis, il vécut à Paris, fréquentant assidûment les séances de l'académie, quoiqu'il fût devenu sourd. Il mourut comme on s'endort, le 24 avril 1818, à l'âge de 97 ans accomplis. Ses obsèques eurent lieu le 27 à St.-Sulpice. Sa dépouille mortelle fut portée à Senlis, où il avait désiré d'être inhumé. Il avait gouverné ce diocèse pendant 47 ans, et comptait 64 ans d'épiscopat. Le *Discours* prononcé à ses funérailles par Daru, au nom de l'académie française, est inséré dans *les Annales encyclopédiques*, juin 1818, pag. 327. Outre un *Rituel*, 1764, in-4, on a de ce prélat: *Oraison funèbre de la reine d'Espagne*, 1761, in-4; *Sermon pour la profession de madame Louise aux Carmélites de Saint-Denys*, 1774, in-4; *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774, in-4; *Discours de réception à l'académie française*, 1771, in-4; il y avait été reçu par l'abbé de Voisenon. Le célèbre naturaliste Georges Cuvier y fut son successeur.

ROQUES (Pierre), théologien protestant, né à la Caune, petite ville du Haut-Languedoc, en 1685, de parents calvinistes, devint en 1710 ministre de l'église française à Bâle, où il s'acquit l'estime des honnêtes gens par sa probité et par ses écrits. Il y mourut en 1748. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages faits avec ordre, et pleins d'une érudition profonde, mais écrits d'un style un peu négligé; les principaux sont: *le Tableau de la conduite du chrétien*; *le Pasteur évangélique*, in-4, ouvrage estimé des protestants, et traduit en diverses langues; *les Eléments des vérités historiques, dogmatiques et morales que les écrits sacrés renferment*; *le Vrai piétisme*; des *Sermons* pleins d'une morale exacte, mais dont l'éloquence est peu pathétique et ne se ressent pas de cette chaleur pénétrante, de cette onction douce qui semblent être exclusivement attachées au langage de la vérité toute entière (*voy.* Kempis); *les Devoirs des sujets*; *Traité des tribunaux de judicature*; une édition augmentée du *Dictionnaire de Moréri*, Bâle, 1731, 6 vol. in-fol.; la première *Continuation* des discours de Saurin sur la *Bible*; la nouvelle édition de la *Bible* de Martin, en 2 vol. in-4; diverses pièces dans le *Journal helvétique* et dans la *Bibliothèque germanique*. Si on excepte ce qui, dans ces divers ouvrages, tient aux erreurs de la secte de Calvin, on ne peut qu'en faire l'éloge. La *Vie* de Pierre Roques a été écrite par Frey, Bâle, 1784, in-4.

ROQUESANE (Jean), ou plutôt Rockysana, sectateur des *hussites* et chef des *calixtins*, fut député en 1432, avec plusieurs de ses disciples, au concile

de Bâle, où l'on condamna les erreurs de Jean Huss. Il montra de la docilité aux décisions du concile, souscrivit et fit souscrire ses compagnons aux décrets de cette assemblée, sous la condition qu'on leur permettrait la communion sous les deux espèces; le concile y consentit, et le récompensa en le désignant pour archevêque de Prague. De retour dans cette ville, il affecta taut de vanité et de précipitation à exercer les prérogatives de sa dignité, que l'empereur, qui en fut choqué, lui fit refuser les bulles du saint Siége. Il s'exila lui-même de dépit, et recommença à semer le trouble et ses erreurs dans la Bohême jusqu'à sa mort, arrivée vers 1471.

RORARIO (Jérôme), littérateur, né en 1485, à Pordenone, dans le Frioul, nonce du pape Clément VII à la cour de Ferdinand, roi de Hongrie, s'est fait un nom par un traité intitulé : *Quod animalia bruta ratione utantur melius homine*, Amsterdam, 1666, in-12 (1). On peut l'envisager en quelque sorte comme un paradoxe moral, qui reproche aux hommes l'abus de la raison, tandis que les brutes remplissent leur destination sans s'écarter de la route que le Créateur leur a tracée. Il est vrai encore que l'instinct des bêtes est plus sûr et plus infaillible dans les opérations physiques que la raison de l'homme. Mais si les assertions de Rorario se prenaient à la lettre, elles seraient d'une absurdité repoussante; elles prouveraient que les astres, qui circulent avec une régularité si géométrique et si constante; que les plantes, qui s'arrangent avec tant de symétrie, qui poussent des fleurs et des fruits si agréables et si utiles, sont remplis d'intelligence. Son livre, du reste, n'est pas mal écrit, et l'on y trouve plusieurs faits singuliers sur l'industrie des bêtes et la malice des hommes. Il avait composé auparavant un *Plaidoyer sur les rats*, imprimé dans le pays des Grisons en 1648. On pouvait l'appeler l'*Avocat des bêtes*.

* ROSA (Salvator), peintre, graveur et poète, né le 20 juin 1615, à l'Arenella, village des environs de Naples, fut destiné par son père, pauvre arpenteur, à la carrière du barreau, et placé chez les pères Somasques pour y recevoir les premiers éléments de l'instruction. Il ne tarda pas à manifester un penchant irrésistible pour la peinture, et, sans soutien à la mort de son père, qui laissait dans l'indigence une nombreuse famille, il suivit sa vocation sous les plus fâcheux auspices. Après avoir reçu quelques leçons d'un oncle maternel, nommé Gréco, artiste très-médiocre, il travailla sous la direction de Ribera, Fr. Fracanzano et Aniello Falcone, et reçut d'utiles conseils de l'Espagnolet. L'état de gêne où il voyait ses parents sans pouvoir les en tirer, explique cette sombre mélancolie qu'il conserva depuis, et qui guida toujours ses pinceaux. Il travaillait depuis quelque temps pour les brocanteurs de Naples, lorsque le peintre Lanfranc (*voy.* ce nom, v, 125), appelé dans cette ville pour décorer l'église de *Gesù nuovo*, vit, avec surprise, en traversant une place, des tableaux qu'on y avait étalés, et qui, signés d'un nom inconnu, dénotaient un rare talent. Il acheta ces tableaux, en témoignant le désir d'en voir l'auteur, pour lequel il ne fut avare ni d'encouragements, ni de récompenses. Salvator, d'après ses conseils, vint à Rome en 1635, admirer les chefs-d'œuvre du génie ancien et moderne; les fatigues et les privations auxquelles il fut soumis lui causèrent une maladie qui l'obligea de retourner respirer l'air natal. Quelques années se passèrent avant qu'il pût revenir dans cette capitale des beaux-arts; il employa tout ce temps à peindre des batailles, genre qu'il aimait de prédilection, et qui convenait à son imagination ardente et chagrine. Enfin une place lui fut promise dans la maison du cardinal Brancaccio, et il revint à Rome avec un talent déjà mûr; lorsque son patron fut appelé au siége épiscopal de Viterbe, il le suivit dans cette ville, où, entre autres ouvrages, il exécuta pour l'église de la Mort, le tableau de *saint Thomas mettant le doigt dans les plaies du Sauveur*. Bientôt las de sa condition trop dépendante, il reparut à Naples, d'où il revint presque aussitôt à Rome. Ne s'étant point fait encore un nom, il conçut l'idée de tirer parti des divertissements du carnaval (1639) pour se faire connaître. Il parcourut les divers quartiers de Rome sous le nom de *Formica* et sous le masque de *Coviello*, distribuant aux curieux, groupés autour de lui, différents remèdes, c'est-à-dire des préceptes de morale, et le plus souvent de mordantes satires contre les vices du siècle, et acquit en peu de jours une célébrité que ses pinceaux n'avaient pu lui obtenir. Enhardi par ce succès, il réunit quelques jeunes gens, avec lesquels il débuta sur un petit théâtre de société, et en peu de temps ses représentations attirèrent ce qu'il y avait de mieux dans Rome. Lorsqu'il fut assuré des suffrages du public, il osa, dans un prologue qu'il avait composé pour une de ses meilleures pièces, mêler à de sages critiques sur le mauvais goût de la scène italienne, quelques sorties très-acerbes contre d'assez mauvaises farces représentées au Vatican, sous la direction du Bernin, alors le régulateur suprême des beaux-arts à Rome. Salvator s'exposait ainsi à de grands périls : on répliqua par de violentes injures à ses saillies, et le zèle seul de ses admirateurs le put soustraire à la vengeance des hommes puissants qu'il avait risqué d'irriter; mais dès lors il fut connu comme poète, musicien, acteur, et aussi comme peintre; il se vit recherché de toutes parts, et sa fortune ne resta pas en arrière de sa réputation. Bientôt, il lui prit fantaisie d'aller étaler son opulence dans la ville où naguère, obscur associé aux travaux de Falcone, il lui restait à peine, après avoir vendu un tableau, de quoi acheter une nouvelle toile. C'est pendant ce séjour à Naples qu'éclata l'insurrection populaire par laquelle le pêcheur Masaniello (*voy.* ce nom, v, 540), fut porté au pouvoir suprême. La chute de ce monarque éphémère força Salvator, qui s'était montré l'un de ses chauds partisans, à retourner à Rome. Encore sous l'influence de l'irritation que lui causèrent les événements dont il était une victime, il composa son fameux tableau de la *Fortune distribuant aveuglément ses faveurs* (aujourd'hui en Angleterre, chez le duc de Beaufort). Pour se soustraire aux persé-

(1) L'édition de Helmstadt, 1728, in-8, est la plus recherchée et la plus complète.

cutions que lui préparaient les ennemis qu'il avait soulevés contre lui, il se rendit à Florence, où il fut bien accueilli par le cardinal Jean-Charles de Médicis. Désormais fixé à Rome, il y jouit enfin sans traverse du rang que lui assignaient ses talents, et y mourut le 15 mars 1673. Il a principalement excellé à peindre des combats, des marines, des paysages, des sujets de caprice, des animaux et des figures de soldats. Sa touche est facile et spirituelle; son paysage, et surtout le feuiller de ses arbres est d'un goût exquis. Il peignait avec une telle rapidité, que souvent il commençait et finissait un tableau en un jour. On remarque dans ses ouvrages un génie bizarre, un talent qu'il s'était créé lui-même, des figures gigantesques, et quelques incorrections. On a plusieurs morceaux gravés de sa main; C. Antonini a gravé une collection de ses tableaux, Rome, 1780, in-fol. Salvator unissait le talent de la poésie à celui de la peinture. Il a composé des *Satires*, la *Musique*, la *Peinture*, la *Poésie* et la *Guerre* (Amsterdam, 1719, in-8, et Florence, 1770, in-8). Elles ont été souvent réimprimées, ainsi que son beau poème sur l'*Envie*. Un grand nombre de biographes (Baldinucci, Passeri, Salvini, Pascoli, etc.) ont consacré des *Notices* à Salvator, et lady Morgan a publié *Vie et siècle de Salvator Rosa*, 1824, 2 vol. in-8, trad. en franç. par Mme Sobry, 1825, 2 vol. in-8 ou in-12. Mais ce dernier ouvrage est plutôt un roman qu'une histoire, ainsi que lady Morgan en convient elle-même dans sa préface. On trouve à la suite des *Lettres* familières de ce grand peintre.

ROSALBA. *Voy.* CARRIERA.

ROSALIE (Ange de SAINTE-). *Voy.* ANGE.

ROSAMONDE. *Voy.* ROSEMONDE.

* ROSASCO (Charles-Dominique), né en 1708, à Frino, dans le Vercellais, prit le nom de *Jérôme* en entrant, en 1725, dans l'ordre des Barnabites. Après avoir enseigné pendant quelque temps la grammaire à Florence et à Milan, il fut nommé secrétaire-général de son ordre, et mourut au village de Montie-Beccarie vers 1791. Il était membre de l'académie de la Crusca. On a de lui : *Il Rimario toscano di voci piane idrucciole e tronche, tratte dal vocabolario della Crusca*, Padoue, 1763; *Della lingua toscana, dialoghi sette*, Turin, 1777, 2 vol. in-8; *la Grammatica italiana; Il fini mondo*, ouvrage très-curieux sur le système de la fin du monde. Tous les écrits de Rosasco sont très-estimés en Italie, où ils ont obtenu plusieurs éditions.

** ROSATI (Mgr. Joseph), pieux et zélé missionnaire, né en 1790, à Sora, dans le royaume de Naples, entra dans la congrégation de Saint-Lazare, et après avoir achevé les épreuves du noviciat, s'embarqua pour aller prêcher l'Evangile dans les contrées encore sauvages de l'Amérique septentrionale; c'est lui qui fonda le premier établissement de lazaristes aux Etats-Unis, où il passa 25 ans dans les travaux des missions. A l'érection de l'évêché de Saint-Louis, dans l'état de Missouri, il en fut nommé le pasteur, et ce nouveau diocèse lui dut bientôt, avec une cathédrale, tous les établissements nécessaires pour y faire fleurir la religion. Venu à Rome pour y rendre compte de l'état de son diocèse, il y mourut le 25 septembre 1843, vivement regretté du saint Pontife Grégoire XVI, qui, ayant apprécié tous ses mérites, l'honorait d'une bienveillance particulière.

ROSCELIN de COMPIÈGNE, ainsi nommé, parce qu'il était chanoine de Saint-Corneille de cette ville (le *Dictionnaire des hérésies* l'appelle simplement clerc de Compiègne, quoique breton de naissance), était un des docteurs les plus renommés de son temps, mais beaucoup plus versé dans la dialectique que dans la théologie. Il fut un grand partisan, et selon quelques auteurs, un chef zélé de la secte des nominaux, combattus par les réalistes avec une chaleur qui allait jusqu'à l'animosité. Saint Anselme, malgré sa modération naturelle, disait qu'ils étaient moins des philosophes que des hérétiques en matière de philosophie. Roscelin, voulant appliquer les subtilités de son école aux matières sublimes de la religion, donna véritablement dans l'erreur ou du moins dans cette nouveauté profane d'expressions qui produit d'une manière nouvelle et inadmissible le mystère de la sainte Trinité. Condamné au concile de Soissons vers 1093, il se retira en Angleterre, revint en France, habita Paris, et dogmatisa de nouveau. Ramené à la foi catholique, à ce qu'il paraît, par la charité d'Yves de Chartres, il mourut vers 1107, chanoine de Saint-Martin de Tours. C'est du moins ce que semblent croire les bénédictins auteurs de l'*Histoire littéraire* de France, tome IX.

ROSCIUS (Quintus), Gaulois de nation, né dans le territoire de Lanuvium, vers l'an de Rome 625, fut le plus célèbre acteur de son siècle pour la comédie. Cicéron a parlé de ses talents avec enthousiasme. Cet orateur dit « qu'il plaisait tant sur le » théâtre, qu'il n'aurait jamais dû en descendre; » et qu'il avait tant de vertu et de probité, qu'il » n'aurait jamais dû y monter. » Il prit sa défense contre Fannius Chéréa, et c'est à cette occasion qu'il fit son beau discours *pro Roscio*. La république lui faisait une pension de 20,000 écus, et quoiqu'on fût dix ans de suite sans la lui payer, il ne cessa pas de représenter. Le comédien Esopus, son contemporain, avait, selon Pline, un revenu annuel qui équivaut à environ 150,000 livres. Roscius aurait pu se procurer un bien autre revenu s'il eût voulu tirer parti de son talent, puisque Cicéron dit formellement dans sa harangue pour cet acteur, qu'il *pouvait gagner tous les ans près de* 1,650,000 *livres*, anecdote qui seule prouve jusqu'où la fureur des spectacles, l'oisiveté et la frivolité étaient montées chez les derniers Romains. « Les histrions et autres » baladins, dit un auteur moderne, prétendaient » partager la gloire des empereurs. Tout le monde » sait l'aventure du flûteur *Princeps*, qui, s'appli- » quant les éloges donnés à Auguste, en remerciait » le parterre avec des protestations dignes de la plus » profonde modestie. (*Voy.* PHÈDRE, liv. V, fab. 7.) » Une espèce de frénésie incompréhensible, mais » dont la reproduction se prépare, transportait dans » les coulisses les matrones les plus graves pour y » baiser, dans l'ivresse d'une luxurieuse folie, les » masques et les habits des farceurs. Ce paroxisme » d'une passion peu différente d'une rage décidée » ne se calma que lorsque le christianisme étendit

» sur la terre l'empire de l'innocence et des mœurs. » (*Voy.* Baron, Fresne, Esopus, Garrick.) C'est à tort qu'on a avancé que Roscius était le premier qui se fût servi du masque : il est vrai qu'il avait les yeux un peu de travers; mais cette difformité ne l'empêchait pas d'avoir bonne grâce en déclamant. Ce comédien mourut vers l'an 61 av. J.-C. Il avait composé un *Parallèle des mouvements du théâtre et de ceux de l'éloquence*; cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous. *Voy.* au t. iv des *Mémoires* de l'académie des inscriptions les recherches qu'a faites l'abbé Fraguier sur la *Vie de Roscius.* — Il ne faut pas le confondre avec Sextus Roscius Amérinus, accusé de parricide, dont Cicéron prit la défense, et pour qui il fit la belle harangue *pro Sexto Roscio Amerino.*

ROSCOMMON (Wentworth DILLON, comte de), d'une ancienne et illustre maison d'Irlande, où il naquit vers 1633. Pendant les troubles qui agitaient l'Angleterre, le comte de Strafford, son oncle, ayant été mis en accusation, Roscommon se rendit, en 1642, en France, et fit une partie de ses études à Caen, sous la direction du savant Bochart. De retour en Angleterre, il passa plusieurs années à la cour; mais une discussion d'intérêt qu'il eut avec le lord du sceau privé l'obligea de se retirer en Irlande. Le duc d'Ormond, vice-roi du pays, le fit capitaine de ses gardes. Il devint ensuite écuyer de la duchesse d'Yorck, qui lui fit épouser la fille du comte de Burlington. Les charmes de son esprit et de son caractère lui concilièrent l'amitié de Dryden et des autres hommes lettrés d'Angleterre. Il mourut en 1684. Ses ouvrages sont : une *Traduction,* en vers anglais, de l'*Art poétique* d'Horace; un poëme intitulé : *Essai sur la manière de traduire en vers.* Ces deux ouvrages ont été imprimés avec les *Poésies* de Rochester, Londres, 1731, in-12. Pope, dans son *Essai sur la critique*, parle de lui avec éloge :

> Tel était Roscommon, auteur dont la naissance
> Egalait la bonté, l'esprit et la science.
> Des Grecs et des Latins partisan déclaré,
> Il aimait leurs écrits, mais en juge éclairé;
> Injuste pour lui seul, pour tout autre équitable,
> Toujours au vrai mérite on le vit favorable.

ROSE (sainte), née à Viterbe, fut célèbre dans le xiiie siècle par ses vertus et par les grâces dont le ciel la combla. Elle entra dans le tiers-ordre de Saint-François, et y passa sa vie dans la prière et les austérités de la pénitence. Elle mourut en 1261. La ville de Viterbe conserve un vif souvenir de sa sainte vie et un grand respect pour sa mémoire. On voit sa statue sur une des portes de la ville.

ROSE (sainte), religieuse du tiers-ordre de Saint-Dominique, née en 1586, à Lima, dans le Pérou, fut la sainte Thérèse du Nouveau-Monde. Elle fut tantôt consolée par des ravissements, tantôt éprouvée par des peines intérieures. Sa mortification fut extrême : elle répandait du fiel ou de l'absinthe sur ce qu'elle mangeait : sa douceur, son humilité, sa charité, et ses autres vertus ne laissèrent aucun doute sur l'esprit qui la dirigeait dans ses austérités. Elle mourut le 24 août 1617, âgée de 31 ans, et fut canonisée en 1671. Sa *Vie* a été écrite par le P. Hausen, dominicain. Le P. Paul Oliva prononça son panégyrique à l'occasion de sa canonisation (par Clément X).

ROSE (Guillaume), prédicateur de Henri III, évêque de Senlis et le plus fameux ligueur qui fût en France, naquit en 1542, à Chaumont en Bassigny, d'une famille noble. Ses succès dans la chaire lui ayant valu les places de prédicateur et d'aumônier de Henri III, il poussa jusqu'au dernier point, envers ce prince, l'oubli du respect dont la personne royale doit toujours être entourée, surtout dans les solennités publiques. Lors du carême de 1583, Henri ne répondit que par un présent de 300 écus et une réprimande légère aux rudes sorties de son prédicateur. Rose fut nommé grand-maître du collége de Navarre, et l'année suivante évêque de Senlis. Il paraît que la rigidité du prélat ne s'exerça pas toujours sur ses propres mœurs. Quoi qu'il en soit, Rose contribua à maintenir la population de Paris dans la révolte contre Henri IV, et il fut du nombre de ceux auxquels ce prince fit enjoindre de sortir de cette capitale. Ses nouvelles menées pour ranimer la Ligue provoquèrent contre lui une enquête juridique, par suite de laquelle il fut condamné le 25 septembre 1598 à faire amende honorable à la grand'chambre, avec ses habits épiscopaux, qu'il ne voulut pas quitter. On lui attribue : *De justa reipublicæ christianæ in reges impios auctoritate*, Paris, 1590, in-8. C'est ce prélat que les auteurs de la *Satire Ménippée* mirent à la tête de la prétendue procession de la Ligue. Il mourut en 1602.

* ROSE (Louis), littérateur, né à Lille en 1704, et mort dans cette ville en 1776, a publié : *Le bon Fermier*, ou *l'Ami des laboureurs*, 1767, in-12, ouvrage estimable et qui a été réimprimé plusieurs fois. La *France littéraire,* qui le désigne comme ancien échevin de Béthune, lui attribue aussi *La bonne Fermière,* ou *Eléments économiques,* 1767, in-12; *Eraste*, ou *L'ami de la jeunesse*, 1773, in-8, enfin il a eu part à l'ouvrage de Filassier, qui fait honneur aux talents des auteurs; le style en est pur, élégant, clair, et la partie qui concerne l'histoire de France est fort bien rédigée. (*Voy.* Filassier, iii, 539.)

* ROSE (Jean-Baptiste), ecclésiastique, né en 1714 à Quingey, petite ville de Franche-Comté, fut reçu docteur en théologie, et pourvu d'un modeste bénéfice qui lui laissa le loisir de se livrer à ses goûts studieux. Dans sa retraite volontaire il cultiva l'histoire, la minéralogie, les mathématiques et l'astronomie. Il remporta en 1766 le prix proposé par l'académie de Dijon, et fit imprimer son ouvrage sous le titre de *Traité élémentaire de morale,* 1767, 2 vol. in-12. Attaché aux sentiments de Port Royal, il prêta le serment à la constitution civile du clergé et continua de vivre paisiblement dans sa famille à Quingey, où il mourut le 12 août 1805. On a de lui : *Mémoire sur une courbe à double courbure*, Besançon, 1779, in-4, approuvé par l'académie des sciences sur le rapport du célèbre géomètre Laplace; *La morale évangélique comparée à celle des différentes sectes de religion et des philosophes*, 1772, 2 vol. in-12; *Esprit des Pères, comparés aux plus célèbres écrivains sur les matières in-*

téressantes de la philosophie et de la religion, 1790, 3 vol. in-12; *Mémoire sur les états généraux des Francs et Bourguignons sous les différentes races de leurs souverains*, 1788, in-8; L'abbé Rose était correspondant de l'académie de Besançon où son *éloge* fut lu en 1810 par D. Grappin.

ROSELLI ou mieux ROSSELLI (Come), religieux dominicain, né à Florence vers 1540, fut, après l'Espagnol Ponce, le premier, parmi les modernes, qui fixa des règles à l'art de parler par le moyen des doigts, ce que les Romains appelaient *digitatio*. Il acquit en Italie beaucoup de réputation pour cette découverte, dont il parle fort au long dans son ouvrage intitulé: *Thesaurus artificiosæ memoriæ*, Venise, 1579, in-4. Ce livre est très-rare, et on ne le trouve que dans les principales bibliothèques d'Italie. La méthode qu'il y donne pour exercer la mémoire est claire et ingénieuse. Fabricius a oublié cet auteur dans le *Catalogue* qu'il donne de ceux qui ont traité ce sujet.

* ROSELLI (Joseph), aventurier napolitain, naquit en 1652 de parents pauvres et obscurs. Un oncle maternel eut soin de son éducation, et comme il voulait l'attacher à son couvent, il lui fit apprendre les sciences sacrées; mais les inclinations de Roselli étaient bien loin d'être celles que désirait son bienfaiteur. Il s'enfuit du couvent, et s'étant fait agréger aux principales loges maçonniques, parcourut l'Europe aux dépens de ses frères. Il avait l'effronterie et l'éloquence verbeuse que montra depuis le fameux Cagliostro. Ainsi que l'aventurier de Palerme, il se vantait de posséder des secrets merveilleux, mais il n'eut ou ne chercha que peu d'occasions d'en faire usage, aimant mieux passer pour savant que pour un homme extraordinaire. Après avoir mené plusieurs années une vie errante, il se rendit en Hollande, et fixé à la Haye, il demanda aux magistrats une chaire de langues ou d'histoire, de philosophie ou de théologie, ou bien l'autorisation d'ouvrir un café. Elle lui fut accordée et bientôt il vit son établissement très-fréquenté. Il était curieux de voir ce même homme servir la tasse de café, et disputer en même temps sur une thèse de philosophie, sur un problème, ou sur un passage des Epitres de saint Paul. Il conserva jusqu'à la fin, son goût pour les choses bizarres. Il mourut en 1719 à la Haye, laissant une grande fortune qu'il avait amassée dans son café. Il ordonna par son testament qu'on enfermerait son corps dans un cercueil de plomb, couvert de planches de chênes; qu'on le porterait à 18 lieues en mer, entre la Hollande et l'Angleterre, et que là on le précipiterait dans les flots. Cette disposition semble prouver que Roselli, quoique catholique, ne tenait à aucune religion; on assure qu'il était pythagoricien, et croyait à la métempsycose; il espérait ressusciter au bout de quelques années, transformé en poisson, en oiseau marin, ou sous toute autre forme quelconque. Ses aventures ont été publiées en français sous le titre de l'*Infortuné Napolitain*, 1709-22, 4 vol. in-12. C'est à peu de chose près un roman écrit d'un style affecté et monotone dans lequel les mœurs ne sont guère respectées.

** ROSELLINI (Hippolyte), antiquaire, né en 1800 à Pise, pendant qu'il étudiait en théologie trouva parmi ses maîtres un religieux servite, savant dans la numismatique, qui lui inspira le goût de l'archéologie. Il reçut cependant le laurier doctoral en 1821; mais il abandonna bientôt la théologie pour aller à Bologne étudier les langues orientales sous la direction du célèbre Mezzofante (1). S'étant fait connaître par une *dissertation* sur l'antiquité et l'authenticité des points massorétiques (*voy.* MASCLEF, v, 542), il obtint la chaire des langues orientales à Pise. Les découvertes de Champollion dans l'explication des hiéroglyphes piquèrent si vivement sa curiosité, qu'il abandonna toute autre étude pour se livrer à celle des hiéroglyphes. Il accompagna Champollion dans son voyage en Italie, revint avec lui à Paris, et ayant su que le gouvernement français devait envoyer ce savant explorer les monuments de l'Egypte, obtint une mission pareille du grand duc de Toscane. Les deux expéditions s'embarquèrent ensemble à la fin de juillet 1828 et employèrent quinze mois à visiter les antiquités de la terre du Nil. A son retour, Rosellini fit changer sa chaire de langues en une chaire d'archéologie, afin d'avoir le droit de parler de ses découvertes. Il devait en publier le résultat avec Champollion; mais la mort prématurée de ce savant le força de se charger seul de la publication; il y travaillait encore quand il mourut à Florence le 4 juin 1843. Ce grand ouvrage est intitulé: *I Monumenti dell'Egitto e della Nubia*, Florence, 1832-43, 10 vol. in-8 et atlas in-fol. Les deux derniers volumes ont été terminés par ses amis. Rosellini a beaucoup profité des travaux de Champollion; mais l'étude des monuments l'avait instruit, et ses explications diffèrent quelquefois de celles de son maître. Quant à ses *Elementa linguæ ægyptiacæ, vulgo copticæ*, Rome, 1837, in-4, ce n'est qu'une traduction de la grammaire de Champollion; et c'est également du savant français que sont les *explications* que le P. Ungarelli a insérées, sous le nom de Rosellini, dans son *Interpretatio obeliscorum urbis*, Rome, 1842, in-fol. Rosellini a légué tous ses manuscrits à l'université de Pise, dont il était depuis plusieurs années le bibliothécaire; dans le nombre se trouve un *dictionnaire hiéroglyphique*, non achevé, pour lequel on présume que celui de Champollion ne lui aura pas été inutile.

* ROSEMONDE, ROSAMONDE ou ROSMONDE, reine des Lombards, fille de Cunimond, roi des Gépides, reçut le jour vers l'an 560. Son père ayant été défait par Alboin, le vainqueur l'épousa malgré sa résistance à cette union. Elle ne pouvait oublier les malheurs ni la fin tragique de son père; Alboin s'en aperçut, et voulut l'en punir d'une manière digne de son cœur farouche. Il donnait un jour à Vérone une fête magnifique à ses officiers, lorsqu'il fit apporter un crâne, qu'il dit à Rosmonde être celui de son père, et la força de boire dans cette horrible coupe. Ce trait d'atrocité inouïe réveilla la vengeance de Rosmonde, qui résolut d'ôter la vie à son époux. A cet effet, elle fixa les yeux sur Almachilde, gentilhomme lombard, auquel elle pro-

(1) Elevé depuis au cardinalat, ce savant est mort à Naples, le 14 mars 1849.

mit, en récompense de ce funeste service sa main et la couronne des Lombards, dont elle devait hériter. Un jour qu'Alboin dormait dans ses appartements, des assassins introduits par la reine le poignardèrent. Rosmonde donna aussitôt sa main à Almachilde. Mais soit que celui-ci voulût régner en maître absolu, soit que la reine ne l'eût jamais considéré que comme l'instrument de sa vengeance, elle écouta les offres de Longin, gouverneur romain, qui promit à son tour de l'épouser si elle trouvait le moyen de faire périr Almachilde. Elle avait commis un premier crime, un second ne pouvait guère l'arrêter. Elle prépara du poison, et le donna elle-même à Almachilde lorsqu'il sortait du bain. Ce breuvage eut un effet trop subit pour qu'il n'y reconnût pas une trahison de Rosmonde; il la força d'avaler ce qui restait du poison, et tous les deux expirèrent dans d'horribles douleurs (573). Ce tragique événement a été reproduit plusieurs fois sur la scène, notamment par Alfieri, et plus récemment par M. Ampère, aujourd'hui membre de l'académie française.

ROSEN (Conrad de), comte de Bollwiller en Alsace, d'une ancienne maison originaire de Livonie, après avoir été trois ans cadet dans les gardes de la reine Christine, passa *incognito* en France, et servit d'abord comme simple cavalier dans le régiment de Brinon. Son mérite et sa naissance ayant été bientôt connus, il fut élevé de grade en grade, et obtint le bâton de maréchal de France en 1703. Jacques II le fit général de ses troupes. Il mourut en 1715, à 87 ans, après s'être distingué dans toutes les guerres où il fut employé. C'était un homme de tête et d'une bravoure reconnue.

* ROSEN de ROSENSTEIN (Nicolas), médecin suédois, né en 1706 près de Gothenbourg, commença ses études à Lund et n'ayant pas le moyen de les continuer, alla chercher à Stockholm une place d'instituteur. Il en trouva une dans la maison d'un habile médecin, dont il devint l'élève, et ayant terminé ses cours à Upsal, y fut nommé professeur adjoint à 22 ans. Il perfectionna ses connaissances dans des voyages en Allemagne, en France et en Hollande, et reçut le grade de docteur à Harderwyck. De retour à Upsal, en 1731, il obtint trois ans après le titre de médecin du roi, et remplaça Rudbeck dans la chaire d'anatomie. En 1740, les honneurs s'accumulèrent sur lui. Le roi de Suède lui accorda, en 1762, des lettres de noblesse, et le nomma chevalier de l'Etoile-Polaire; il mourut à Upsal le 16 juillet 1773, membre de plusieurs académies. On a de lui : *Manuel d'anatomie*, 1736; *Pharmacie domestique*, Stockholm, 1763, in-8; *Traité des maladies des enfants*, Stockholm, 1764, 1771, in-8, traduit en français par Lefèvre de Villebrune, Paris, 1780, in-8. Rosen contribua à propager en Suède la pratique de l'inoculation.

* ROSENMULLER (Jean-Georges), savant théologien, né en 1736, à Ummerstadt, où son père était fabricant de draps. Après avoir été quelque temps instituteur à Hildburghausen, il fut nommé, en 1772, prédicateur à Kœnigsberg, puis en 1773, professeur de théologie à Erlangen, où il prit le grade de docteur. Appelé en 1783, à Giessen, il y remplit avec distinction la place de premier professeur de théologie et de directeur des écoles; il passa en 1785, à Leipsig, où il fut pasteur de l'église Saint-Thomas, surintendant et premier professeur de théologie. Il mourut le 14 mars 1815, doyen de tous les professeurs en théologie des universités allemandes. Il fut l'auteur d'une réforme dans la liturgie, dont il supprima l'exorcisme, et dans laquelle il introduisit l'administration publique de la confirmation. Rosenmuller a laissé un grand nombre d'ouvrages de dévotion ou d'érudition. Nous citerons : *Quelques consolations pour le temps présent*, Leipsig, 1786; *Instructions pastorales*, 1788; *Réflexions sur les événements les plus remarquables du* XVIII*e* *siècle, sous le rapport de la religion et des mœurs*, 1801; *Examen des vérités les plus importantes de la religion*, 1801, 4 vol.; *Historia interpretationis librorum sacrorum in Eccles. Christ.*, Leipsig, 1795, 1814, 5 vol. in-8, ouvrage estimé des protestants; *Préceptes de sagesse tirés de Sénèque*, Leipsig, 1816, avec une préface de Dolz; *Histoire de la religion à l'usage des enfants.*

ROSENMULLER (Ernest-Frédéric-Charles), célèbre professeur de langues orientales, fils aîné du précédent, naquit le 10 décembre 1768 à Hessberg près de Hildburghausen, où son père était alors pasteur. Après avoir terminé ses humanités à Leipsig, il reçut en 1787 le grade de maître-ès-arts, en 1792 celui de docteur, obtint trois ans après une chaire extraordinaire de langue arabe, et fut en 1813 nommé professeur ordinaire de littérature orientale. Ses nombreux ouvrages sur les langues, sur la littérature et l'archéologie biblique, et son *Commentaire* sur l'ancien testament, lui ont fait une grande réputation. Ces écrits attestent en effet beaucoup de recherches et de savoir; mais il y a souvent trop de hardiesse dans son *Commentaire*. Quoiqu'il ait rétracté dans la 2e édition quelques explications téméraires qu'il avait insérées dans la première, il n'en faut pas moins le lire avec beaucoup de défiance, et on ne pourrait adopter bien d'autres passages qu'il a laissé subsister. Rosenmuller mourut à Leipsig le 17 septembre 1837. Ses principaux ouvrages sont : *Scholia in vetus testamentum*, Leipsig, 1788-1835, 23 vol. in-8; *Manuel de critique et d'exégèse biblique*, Gœttingen, 1797-1800, 4 vol. in-8; *Eléments de la langue arabe*, suivis d'un *Livre d'exercice* et d'un *Dictionnaire*, 1799. La partie prosaïque renferme une histoire des anciens Arabes et de leurs usages; la partie poétique est tirée de l'*Hamasa* et des *séances de Hariri. De versione Pentateuchi persicâ*, Leipsig, 1813; *L'orient ancien et moderne, ou éclaircissement sur les saintes Ecritures*, Leipsig, 1818-1820, 6 vol. in-8; *Manuel d'archéologie biblique*, 1829-31, 4 vol. in-8; *Institutiones ad fundamenta linguæ arabicæ*, Leipsig, 1818, in-4; ouvrage fait d'après la *grammaire arabe* de Sylvestre de Sacy. *Selecta quædam arabum adagia, nunc primum arabice edita*, Leipsig, 1797. Rosenmuller a traduit en allemand plusieurs ouvrages étrangers, tels que : *Remarques d'Herbert Marsh sur l'introduction* de J. D. Michaëlis, *aux ouvrages révélés de la nouvelle alliance*, Gœttingen, 1795-1803; *Mœurs des Bé-*

douins arabes, traduit du chevalier d'Arvieux (*voy.* ce nom, I, 312), avec des *observations* et un *supplément*, 1789. Enfin il a donné de bonnes éditions du *hierozoicon*, de Bochart, 1793-1796, 3 vol. enrichi de notes et de dissertations, et de l'ouvrage de Lowth, *De sacrâ hebræorum poesi*, Leipsig, 1815. Rosenmuller fut longtemps un des collaborateurs. de la *Gazette littéraire* de Leipsig.

* ROSENMULLER (Jean-Chrétien), célèbre anatomiste, frère du précédent, naquit en 1771, à Hessberg, et reçut une éducation très-soignée. Il termina ses études à Giessen et à Leipsig, et cultiva de bonne heure l'art du dessin avec un succès qu'attestent les figures dont ses ouvrages sont ornés, et qui pour la plupart, ont été dessinées par lui-même. Après avoir pris à Leipsig le grade de maître-ès-arts, il alla étudier la médecine à Erlangen, où il passa deux années, s'occupant beaucoup d'histoire naturelle. A cette époque il découvrit, près du village de Muggendorf, la caverne naturelle qui a conservé son nom. Attaché comme prosecteur, en 1794, au théâtre anatomique de Leipsig, il obtint, en 1797, le grade de docteur, et deux ans plus tard fut nommé médecin de la garnison. Devenu, en 1802, professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université, il conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 28 février 1820. On cite de lui : *Quædam de ossibus fossilibus animalis cujusdam, historiam ejus et cognitionem accurationem illustrantia*, Leipsig, 1794, in-4; trad. en allemand par l'auteur, Leipsig, 1795, in-8; *Dessins et description des cavernes remarquables aux environs de Muggendorf, dans le haut pays de Bayreuth*, Erlangen, 1796, in-fol.; *Organorum lachrymalium partiumque externarum oculi humani descriptio anatomica*, Leipsig, 1797, in-4; *Supplément à l'histoire physique de la terre*, 1799-1805, in-8; *Quædam de ovariis embryonum et fœtuum humanorum*, 1800, in-4; *Programma de nonnullis musculorum corporis humani varietatibus*, 1804, in-4; *Dissertatio de singularibus et nativis ossium corporis humani varietatibus*, 1804, in-4; *Objets remarquables des environs de Muggendorf*, Berlin, 1804, in-fol.; *Dessins et description des os fossiles de la Caverne aux Ours*, Weimar, 1804, in-fol.; *Planches anatomico-chirurgicales pour les médecins et les chirurgiens*, 1805-1812, in-folio. Cet ouvrage a été aussi publié en latin. Les planches dessinées par l'auteur ont été gravées par Schroeter. *Manuel d'anatomie*, Leipsig, 1808, ib., 1815, et 1819, in-8. *Partium externarum oculi humani, imprimis organorum lachrymalium, descriptio anatomica*, Leipsig, 1809, in-4; *Nervi obturatorii monographia*, Leipsig, 1814, in-folio. *De viris quibusdam qui in academiâ Lipsiensi anatomes peritiâ inclaruerunt*, Leipsig, 1815-1819, in-4; etc. Rosenmuller a traduit en allemand le *Traité des bourses muqueuses* de Monro, 1800, in-folio; et le *Traité d'anatomie* de Jean Bell, 1806-1807, 2 vol. in-8, traité qu'il a refondu entièrement de concert avec J.-C.-A. Heinroth. Enfin il a donné plusieurs articles dans le *Dictionnaire* de Pierer, les *Mémoires* de la société médicale d'Erlangen, et dans divers *Recueils* périodiques de l'Allemagne.

RESENROTH (Christian KNORR de) *Voy.* KNORR.

* ROSER (Mathias-Barthélemi), peintre, né en 1737, à Heidelberg, eut pour maître Loutherbourg : s'étant rendu à Rome, il y apprit l'art de restaurer les tableaux, et vint en 1765, à Paris, où il s'occupa exclusivement de l'exercice de son talent. Il était si habile qu'il a souvent ajouté à des tableaux de grands maîtres des portions entières sans qu'il fut possible de s'en apercevoir : c'est ce qu'il fit pour plusieurs grandes compositions du Corrége, du Titien, etc. Il excellait également dans les *copies*, et il en a fait plusieurs de David Teniers, Philippe Wouwermans, etc., qui ont circulé, comme des originaux, sans cependant que Roser y eût adhéré. Cet artiste est mort à Paris le 6 avril 1804, âgé de 67 ans.

ROSIERES (François de), archidiacre de Toul, naquit en 1534 à Bar-le-Duc, d'une ancienne famille, établie depuis le XVe siècle, dans la Lorraine et le Barrois, où elle subsiste encore. C'était un fort bel homme, qui joignait à des manières agréables, de l'érudition et de l'éloquence. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu de l'archidiaconé de Toul, et dut bientôt à la faveur du cardinal de Guise, outre plusieurs bénéfices, le titre de conseiller du duc de Lorraine. Engagé par la reconnaissance à soutenir les prétentions de la maison de Guise, il publia l'ouvrage intitulé : *Stemmata Lotharingiæ ac Barri ducum*, etc., dans lequel il cherche à prouver que les princes Lorrains descendent en ligne directe de Charlemagne, et même d'un fils de Clodion, sur lequel Mérovée avait usurpé la couronne de France. Cet ouvrage fut imprimé à Paris, en 1580, in-fol., avec privilége; mais on ne tarda pas à découvrir que Rosières avait fait usage de diplômes évidemment faux, qu'il en avait altéré d'autres, et qu'il s'était permis plusieurs allégations injurieuses à la famille régnante. En conséquence, son livre fut supprimé par arrêt, et l'auteur enfermé à la Bastille. Le crédit des Guises, et la protection de la reine Louise de Lorraine, le tirèrent d'affaire. Le 26 avril 1583, Rosières fut amené devant le roi dans son conseil, et, s'étant mis à genoux, avoua qu'il s'était rendu coupable d'un crime qui méritait la mort, et qu'il n'attendait son pardon que de la miséricorde de sa majesté. (*Voy.* le *procès-verbal* inséré dans les *Remarques sur la satire Ménippée*, édition de Godefroy, II, 406). Le roi le fit relever, et lui permit de retourner à Toul. Rosières, en 1587, fut l'un des commissaires chargés de dresser les statuts de l'université de Pont-à-Mousson. Il eut ensuite des démêlés avec son évêque, au sujet de la juridiction qu'il prétendait exercer dans le diocèse, en sa qualité de grand-archidiacre; et il fit le voyage de Rome pour soutenir ses droits. Le P. Benoît de Toul (*Histoire de Toul*, 705), dit que Rosières fut condamné par sentence du tribunal de la Rote; mais D. Calmet prétend, au contraire, qu'il plaida devant le pape d'une manière si pathétique, qu'il fut renvoyé absous (*Voy. Bibl. de Lorraine*, 841). Quoi qu'il en soit, Rosières revint à Toul, où il continua d'exercer ses fonctions d'archidiacre jusqu'à sa mort, arrivée le 29 août 1607. Il fut inhumé

dans la cathédrale, où l'on voyait naguère son tombeau de marbre noir, orné de seize quartiers, et d'une épitaphe, que D. Calmet nous a conservée. Outre son ouvrage prétendu généalogique, que sa suppression a rendu rare sans le faire rechercher, et sur lequel on peut consulter, indépendamment des bibliographes, tels que Vogt, Debure, Cailleau, etc., la *Biblioth. de la France*, n° 25903, et le *Mercure* du mois de juillet 1749, on a de Rosières : *Sommaire recueil des vertus morales, intellectuelles et théologales*, Reims, 1571, in-8; *Six livres de politique*, ibid., 1574, in-4; ouvrage loué par D. Calmet, mais mieux apprécié par Réal, dans le tome VII de la *science du gouvernement*. *Oratio panegyrica ad Clementem VIII in commendationem Camilli Burghesii, ordini patrum purpuraturá ascripti*, Rome, 1596, in-4; *Oratio panegyrica ad perpetuam memoriam assumptionis Pauli papæ V ad sacræ sedis apostolicæ culmen*, Pont-à-Mousson, 1605, in-4. Ces deux panégyriques, échappés aux recherches de D. Calmet, sont à la bibliothèque du roi. Rosières a laissé en manuscrit *six catéchèses* in-fol.

* ROSILY-MESROS (le comte François-Etienne de), vice-amiral, né en 1748, à Brest, fils d'un chef d'escadre, entra dès l'âge de quatorze ans dans la marine, parcourut rapidement les grades d'enseigne, de lieutenant, de capitaine de vaisseau, fut nommé contre-amiral le 1er janvier 1793, et obtint le 22 septembre 1796 le grade de vice-amiral. Son premier fait d'armes remonte à l'année 1778, où il prit une part glorieuse au mémorable combat de la *Belle-Poule*, contre la frégate anglaise, l'*Aréthuse*, et le cutter l'*Alerte*. Rosily commandait le lougre le *Coureur*, armé seulement de huit pierriers de deux ; avec une aussi faible embarcation il n'hésita pas à attaquer l'*Alerte*, armé de 14 canons de six ; et malgré l'inégalité des forces parvint à l'aborder, au moment où le *Coureur* coulait bas, et par cet acte de dévouement sauva la *Belle-Poule* d'une double lutte à laquelle elle eût certainement succombé. Cette action vraiment héroïque le couvrit de gloire et lui valut la croix de St-Louis. Vers la fin de 1782 il prit le commandement de la frégate la *Cléopâtre* à l'Ile-de-France, à laquelle Suffren confia, lorsqu'elle l'eut rejoint, le poste difficile d'éclaireur de l'escadre, dans lequel il la maintint jusqu'à la paix. Revenu en France à la paix, il ne tarda pas à prendre le commandement de la frégate la *Venus*, avec laquelle il alla explorer les mers de l'Inde et de la Chine, dans le but de corriger les cartes du *Neptune oriental*, où il avait reconnu de graves erreurs. Pendant les sept années que dura ce voyage, il recueillit les précieux matériaux de l'ouvrage qu'il publia plus tard, sous le titre de *Supplément au Neptune de l'Inde*. Lorsque les premières nouvelles des événements de la révolution arrivèrent à l'île de France, il eut besoin de tout l'ascendant qu'il avait acquis pour rétablir l'ordre dans la colonie et pour maintenir la subordination dans les équipages. Remplacé en 1791 dans le commandement de la station de l'Inde, il fut quinze mois plus tard élevé au grade de contre-amiral, puis destitué comme noble. Réintégré, il fut chargé de rédiger définitivement les cartes du *Neptune oriental*; et en 1795 nommé directeur du dépôt général de la marine et vice-amiral. Il remplit en cette qualité différentes missions importantes. En 1805, il eut avec le titre d'amiral le commandement de la flotte Franco-espagnole ; mais malgré sa diligence il n'arriva que le lendemain du combat de Trafalgar (*Voy.* NELSON); il rallia les débris de la flotte dans la baie de Cadix, où bloqué par les Anglais, et lors de l'insurrection de la péninsule, abandonné par les Espagnols qui finirent par se tourner contre lui, il fut obligé d'amener son pavillon le 14 juin 1808. Sa conduite dans cette circonstance difficile fut approuvée par Napoléon, qui, dit-on, lui offrit le ministère de la marine. Rosilly fut en 1813 nommé président du conseil des constructions navales. Et lors de la restauration, membre de la commission créée pour vérifier les titres des anciens officiers de marine. En 1826 il se démit de la place de directeur général du dépôt de la marine, et mourut à Paris, le 11 novembre 1832. Il était membre de l'académie des sciences, et du bureau des longitudes, grand'croix des ordres de Saint-Louis et de la Légion-d'honneur, et de l'ordre danois de Danebrog. C'est à lui qu'est due en 1804 l'organisation définitive des ingénieurs hydrographes qui ont exécuté à sa demande toutes la reconnaissance des côtes de France, publiées en 5 vol. in-fol. sous le titre de *Pilote français*.

ROSIN (Jean), en allemand *Roszfeld*, antiquaire, né à Eisenach en Thuringe, en 1551, fut ministre à Naumbourg, et mourut de la peste à Aschersleben, en 1626. Il est connu par son traité des *Antiquités romaines*, en latin. La première édition parut à Ratisbonne en 1581. Cet ouvrage reparut à Paris, 1613, in-fol., avec des additions de Thomas Dempster. En 1645, le père André Schott en donna une nouvelle édition à Cologne encore augmentée; enfin, la meilleure édition de ce savant ouvrage est celle d'Utrecht, 1701, in-4, ou d'Amsterdam, 1743, même format. C'est une source abondante, dans laquelle plusieurs auteurs ont puisé sans le dire. Rosin donna en outre des éditions des *Opuscules* de Luther, de la *Chronique* de Wolfg. Dreschler. La *Vie* de Rosin a été écrite en allemand par J.-G. Fischer à la suite de celle de J. Avenarius, Naumbourg, 1708, in-8.

* ROSINI (Charles-Marie), archéologue distingué, né à Naples en 1749, reçut sa première éducation chez les jésuites, et termina ses études tant au séminaire qu'au lycée archiépiscopal. Après avoir reçu les ordres sacrés, il fut chargé d'enseigner le grec et le latin au séminaire dont il devint préfet. Adjoint à son maître Ignarra (*voy.* ce nom, IV, 448) pour l'explication des *papyrus*, découverts dans les ruines d'Herculanum, plus tard il lui succéda dans la chaire d'écriture sainte et sut faire marcher de front l'enseignement et les travaux dont il fut chargé comme membre de l'académie d'archéologie héraclienne, depuis sa réorganisation. Mais il fut forcé de les interrompre lorsque, nommé en 1777 à l'évêché de Pouzzoles, il dut se consacrer entièrement à l'administration de son diocèse. Murat, devenu roi de Naples, lui témoigna beaucoup de bien-

veillance, et le fit grand-aumônier et conseiller d'état. Au retour de Ferdinand, il fut nommé successivement ministre de l'instruction publique, et président de la *consulte* d'état. Au milieu de ses nombreuses occupations, le vertueux prélat ne perdit jamais de vue un seul instant les besoins spirituels et temporels du diocèse confié à ses soins. Il mourut à Pouzzoles, le 11 février 1836, à 88 ans. On a de lui : *Nuovo metodo per imparare la lingua greca*, Naples, 1784, in-8; c'est une traduction augmentée de la grammaire grecque de Port-Royal : *De vero studiorum scopo*, ibid., 1787, in-4; *De litterarum utilitate nullo non tempore capienda*, ibid., 1766, in-4; *Dissertatio isagogica ad herculanensium voluminum explanationem*, Naples, 1797, in-fol.; *Herculanensium voluminum quæ supersunt*, ibid., 1793—1825, 3 vol. in-fol.

ROSMONDE. *Voy.* Rosemonde.

* ROSMINI (Jean-Charles-Jules, chevalier de), littérateur, né en 1758 à Rovérédo, d'une famille noble, reçut une éducation religieuse et fit ses études, partie dans la maison paternelle et partie à Inspruck, où il fréquenta l'école de droit. Son compatriote Vannetti tourna son esprit vers la littérature. Il débuta en 1782 par une *Lettre* sur l'opéra de Rezzonico (*voy.* ce nom ci-dessus, 220) : *Alessandro e Timoteo*, dans laquelle il fit preuve de connaissances très-étendues en musique. Quatre ans après il publia des *Considérations sur deux opuscules de d'Alembert relatives à la poésie*, qui commencèrent sa réputation. Il avait entrepris des travaux que l'invasion des Français en Italie le força d'interrompre; il les reprit, dès que les temps furent devenus plus calmes, et en 1803, il s'établit à Milan qui lui offrait plus de ressources pour ses recherches. Il y passa le reste de sa vie dans la retraite, partageant son temps entre l'étude et les devoirs religieux, donnant l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, et y mourut le 9 juin 1826, à 68 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Vie d'Ovide*, 1789, 2 vol. in-8, Milan, 1821, in-8; *Vie de Sénèque*, Rovérédo, 1793, in-8; *Idée d'un bon précepteur dans la vie de Victorin de Feltre et de ses disciples*, 1801, 4 vol. in-8; *Vie de Guarini de Vérone et de ses disciples*, 1805, 3 vol. in-8; *Vie de Franc. Philelphe*, Milan, 1808, 3 vol. in-8; *Les entreprises militaires et la vie de J. J. Trivulce dit le Grand*, 1815, 2 vol. gr. in-4; *Histoire de Milan*, 1820-21, 4 vol. in-4. Tous ces ouvrages sont pleins de recherches, de critique, de jugement et de sagesse, et quand l'auteur parle de la religion, c'est toujours dans des termes dignes d'un écrivain qui se faisait gloire de la respecter et de la pratiquer. Rosmini était membre d'un grand nombre d'académies qui s'empressèrent toutes de payer un tribut à la mémoire de cet écrivain distingué. Les gazettes d'Italie publièrent aussi des éloges et des notices parmi lesquelles on distingue celle de l'abbé Baraldi dans les *Mémoires de religion et de littérature*, qui s'impriment à Modène. On en trouve un bon extrait dans l'*Ami de la religion*, tome 62, page 68.

* ROSNY (Antoine-Joseph-Nicolas de), romancier et auteur dramatique, né à Paris en 1771, commença ses études à l'école militaire de Rebais, et suivit quelque temps la carrière des armes. Retiré jeune encore avec le grade de capitaine, il obtint un emploi dans les bureaux du ministère de l'intérieur. Avide à l'excès d'une célébrité pour laquelle il s'épuisa en vains efforts, il composa un grand nombre d'ouvrages dont il a donné lui-même la *Notice*; mais quoiqu'il se fût fait libraire pour vendre ses livres, et directeur d'un théâtre pour faire jouer ses pièces, il ne put obtenir ni la réputation ni la fortune, et mourut presque oublié à Paris en 1814. Parmi ses productions on citera : les *Infortunes de la Galetière pendant le régime décemviral*, Paris, 1796, in-8; 4e édit., 1800, 2 vol. in-18; *Vie de Florian*, 1797, in-18; *le tribunal d'Apollon*, an VIII (1800), 2 vol. in-18, ouvrage calqué sur le *Petit almanach* de Rivarol; le *Bonheur rural* ou *Tableau de la vie champêtre* en 12 liv., Paris, 1801, in-8; *Histoire de la ville d'Autun*, Autun, 1802, in-4, avec 8 pl.; *Tableau littéraire de la France pendant le treizième siècle*, Paris, 1809, in-8.

ROSSELI (Annibal), religieux italien, né en Calabre, vers le milieu du XVIe siècle, entra dans l'ordre de saint François, et enseigna la théologie d'abord à Todi, puis à Cracovie. Il est principalement connu pour avoir commenté en 2 vol. in-fol., Cologne, 1630, le *Poemander* ou Pasteur, ouvrage publié en grec sous le nom d'Hermès; ce commentaire est une espèce d'encyclopédie.

ROSNY. *Voy.* Sully.

ROSSELLI (Matthieu), peintre, naquit à Florence en 1578, et mourut dans la même ville en 1650. Il s'est particulièrement attaché à la peinture à fresque, genre dans lequel un travail raisonné, beaucoup de patience, un dessin pur, et un coloris d'une grande fraîcheur, l'ont fait exceller. Ses ouvrages se ressentent, pour l'ordinaire, de son caractère tranquille. Ses couleurs locales ne sont pas dans le vrai ton de la nature; mais il y a mis un accord qui plaît, et ses compositions gagnent à être détaillées. La *Naissance de J.-C.*, qu'on voit dans l'église de Saint-Gaetan, passe pour son chef-d'œuvre. Le musée du Louvre possède plusieurs de ses tableaux : *la Vierge et les anges apportant des fleurs et des fruits a l'enfant Jésus, assis sur les genoux de saint Joseph*; et le *Triomphe de David sur Goliath*.

ROSSELLI. *Voy.* Roselli.

ROSSET (François de), poète et romancier, né en 1570, en Provence, d'une famille noble, composa, presque au sortir de l'enfance, un grand nombre de *sonnets*, en l'honneur d'une dame qu'il nommait *Phyllis*. Plus tard il vint à Paris, croyant y faire une grande sensation; mais il ne fut guère remarqué, et il adressa vainement une *Epître* à Malherbe pour lui demander son amitié. Rosset se servit des connaissances qu'il avait dans les langues italienne et espagnole, pour faire passer dans la française quelques ouvrages écrits dans les premières; entre autres, *Roland le furieux* et *Don Quichotte*; mais les versions qui sont venues après ont effacé les siennes. Ses *Histoires tragiques arrivées de notre temps* ont longtemps fait la lecture d'un certain genre de curieux. Parmi ses romans on distingue : *Les Chevaliers de la gloire*, Paris, 1613, in-4; *L'Admirable histoire du chevalier du soleil*, tra-

duite du castillan par cet auteur et par Louis Donet, imprimée à Paris, 1620 et ann. suiv. 8 vol. in-8.

ROSSET du PONT (Joseph), sculpteur, né en 1706 à Saint-Claude, en Franche-Comté, est mort le 3 décembre 1786, à l'âge de 80 ans. Elève de la nature, il a prouvé que le génie seul, aidé d'une étude constante et d'un travail opiniâtre, peut atteindre à ce qu'il y a de plus grand, et produire des chefs-d'œuvre. Quelques bas-reliefs, quelques copies de bons modèles qu'il avait su se procurer, échauffaient son imagination, et lui faisaient deviner toutes les merveilles de l'antique. Ses ouvrages fins et gracieux sont remplis d'expression. Avec tous les avantages qui peuvent donner la célébrité, il ne lui était jamais venu dans l'esprit de penser à la gloire et aux académies. Il eût cru flétrir le génie des arts, en le mettant en ostentation. Il a traité beaucoup de sujets religieux, parce qu'on les lui demandait de toutes parts. Il imprimait un si beau caractère à ses têtes de Vierges, qu'elles inspirent la dévotion. Frédéric II, roi de Prusse, disait : *Il n'y a personne qui sache donner la vie à un buste comme le sculpteur de Franche-Comté*. Falconet, admirant un *saint Jérôme* sorti de ses mains, faisait observer que l'auteur avait certainement fait son tour d'Italie, et qu'il avait étudié au moins dix ans les grands maîtres : il ne voulut jamais croire qu'il n'était pas sorti de sa petite ville. Rosset maniait avec la même dextérité le bois, le marbre, l'albâtre; l'ivoire, si cassant et si dur, devenait entre ses mains une pâte amollie à sa volonté. M. de Villette a consacré à ce sculpteur une *Notice* que l'on trouve dans le *Journal de Paris* du 5 janvier 1787.

* ROSSET (Pierre-Fulcran de), magistrat, né à Montpellier en 1722, acquit en 1750, une charge de conseiller à la cour des aides dans sa ville natale, et consacra ses loisirs à la culture des lettres. Le premier il eut la hardiesse de composer un poëme sur l'*Agriculture*, dans notre langue, que l'on jugeait peu propre à rendre les détails d'un semblable sujet; et son ouvrage annonce un talent réel pour la versification. S'étant démis de sa charge en faveur de son fils, il vint habiter Paris où il mourut en 1788, le poëme de l'Agriculture, 1774-1783, in-4, a été imprimé, la 1re partie 1774, in-8 et 1777, in-12, et les deux parties, 1800, in-12; on y trouve des vers heureux, comme les suivants, relatifs à l'application de l'astronomie à l'agriculture :

Le ciel devint un livre où la terre étonnée
Lut, en lettres de feu, l'histoire de l'année.

On cite encore cette peinture du coq :

En amour, en fierté, le coq n'a point d'égal.
Une crête de pourpre orne son front royal;
Son œil noir lance au loin de vives étincelles,
Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes;
Doré son col superbe et flotte en longs cheveux.
De sanglans éperons arment ses pieds nerveux.
Sa queue, en se jouant du dos jusqu'à la crête,
S'avance et se recourbe en ombrageant sa tête.

Un des plus beaux chants est le second qui traite de la *vigne*. Le style de Rosset est correct, mais en général dépourvu d'élégance et d'harmonie; il a su cependant parfois embellir son sujet par des images neuves et brillantes; on lui reproche d'avoir un peu trop imité le père Vanière. Laharpe le traite sévèrement; Palissot lui rend plus de justice.

* ROSSET (Emmanuel), né à Annecy en 1785, fit ses études au collége de cette ville; à peine âgé de 18 ans, il avait déjà composé une tragédie de *Virginius*. La Savoie ayant été réunie à la France, il vint à Paris pour y suivre les leçons des meilleurs professeurs; et forcé de choisir un état ayant pris sa licence, alla débuter comme avocat au barreau de Grenoble. Les événements de 1814 le ramenèrent en Savoie. Nommé intendant du Genevois, il remplit les même fonctions dans plusieurs provinces du Piémont, et mourut à Saluces le 16 mars 1836. Sincèrement attaché à la religion catholique, Rosset la défendit dans ses écrits dont les plus importants sont : *Le dix-neuvième siècle*, épître à M. le comte Ferrand, Genève, 1817; c'est un tableau des travers de l'époque; *Lettre au peuple français sur la véritable conspiration du moment*, Paris, 1827, in-8 sous le nom de *Natalis*; *Considérations générales sur l'Europe et sur la France en particulier*, 1828; in-8; il y signale les sinistres projets des ennemis de la religion; *Théophile ou la philosophie du christianisme*, Lyon, 1831, in-8; *Épître à Théophile*, sur la translation des reliques de saint François de Sales, et de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, Turin, 1826; *Théodicée* ou *le Triomphe du christianisme*, poëme en 10 chants, 1833, in-12.

* ROSSETTI (Dominique), graveur, né à Venise vers 1650, fut directeur des coins des monnaies de la république. Il était très-habile dans la gravure sur cuivre et sur bois, et il publia un grand nombre d'estampes représentant des perspectives et des monuments d'architecture. Employé par plusieurs princes, entr'autres l'électeur palatin, ce fut d'après ses ordres qu'il grava les *triomphes d'Alexandre le Grand*, en 12 feuilles. De retour à Venise il y grava pour une trad. italienne de l'*Histoire* de l'*ancien et du nouveau Testament*, Venise, 1696, 35 pl., représentant les principaux événements des annales sacrées. Rossetti mourut en 1697.

* ROSSETTI (Donat), mathématicien, né à Livourne en 1634, fut successivement professeur de philosophie à l'université de Pise, et de mathématiques à l'académie de Turin. Il a donné un grand nombre de plans pour les fortifications et pour l'hydraulique du Piémont. Il se fit remarquer autant par ses talents que par ses disputes avec Géminiano Montanari, auteur de l'ouvrage intitulé : *Pensées Physico-mathématiques* (Bologne, 1667). Rossetti, qui, malgré ses connaissances, s'était toujours montré partisan des idées les plus nouvelles et souvent même les plus bizarres, combattit les opinions sages de Montanari dans son *Antignome fisico-matematico, con il nuovo orbe e sistema terrestre*, Pise, 1668, où l'on trouve beaucoup de profondeur, mais où Rossetti se livre parfois à une imagination trop vive et qui nuit à ses savantes observations. Il mourut à Pise, vers 1680.

* ROSSETTI (Jean-Baptiste), né à Padoue en 1697, fut dès sa première jeunesse attaché à l'imprimerie du séminaire où il exerça plusieurs années l'emploi de compositeur. Il se livra ensuite à l'étude du dessin et de la gravure, et acquit des connais-

sances très-étendues dans l'architecture, la sculpture et la peinture, ainsi que le prouve sa *Descrizione delle pitture, sculture ed architetture di Padova, con alcune osservazioni intorno adesse, ed altre curiose notizie*, Padoue, 1776; cet ouvrage qui a eu plusieurs éditions, est cité avec éloge par Lalande dans son *Voyage* en Italie. Rossetti est mort dans sa patrie, en 1780, à 83 ans.

* ROSSI (Jean-Baptiste), général de l'ordre des carmes, né en 1507, à Ravenne, d'une noble famille de Parme. Il avait reçu au baptême le nom de *Barthélemi*, qu'il changea, lorsqu'il embrassa la vie religieuse, contre celui du saint précurseur. Son talent pour la chaire lui ayant fait une grande réputation, Paul III qui occupait alors le trône pontifical, et qui s'était fait souvent un plaisir d'aller l'entendre, le nomma en 1564 professeur à l'archigymnase de la Sapience. La même année il fut élu général de son ordre en remplacement du P. Nicolas Odetti. Ayant résolu de faire la visite de tous les couvents de son ordre, après avoir vu ceux de l'Italie, il se rendit en Espagne, où il eut plusieurs entretiens avec sainte Thérèse. Elle lui fit part du projet qu'elle méditait pour faire refleurir parmi ses religieuses la rigueur de la première observance. Ces deux illustres personnages se quittèrent avec regret, et pleins d'estime l'un pour l'autre. Etant passé en Portugal, il reçut du souverain, ainsi que de la première noblesse, l'accueil le plus distingué. De retour à Rome en mai 1568, Pie V l'adjoignit aux cardinaux Jean Morone, Marc-Antoine Amulio et Guillaume Sirleti, chargés de confronter la Vulgate avec les textes originaux, pour en assurer la pureté. Cet ouvrage fini, Grégoire XIII l'envoya nonce au duc de Ferrare, chargé d'une mission spéciale qu'il remplit à la satisfaction du pontife. Ce religieux mourut à Rome en 1578, âgé de 71 ans. Il avait vécu sous douze papes, dont la plupart l'avaient honoré de leur bienveillance. Outre une édition très-estimée du *Doctrinale* de Thomas Waldensis, Venise, 1571, 3 vol. in-fol. (*voy.* NETTER, VI, 202), on a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue: *Compendium constitutionum B. Mariæ de Monte Carmelo*, Venise, 1568; *Breviarium Carmelitatum*, etc., ibid., 1568.

ROSSI (Jean-Victor), *Janus Nicius Erythræus*, noble Romain, né en 1577, mort en 1647, septuagénaire, avait été gentilhomme du cardinal Peretti. Après la mort de ce prélat, il se consacra tout entier à l'étude, mettant son unique plaisir à converser avec les gens de lettres. On a de lui un grand nombre d'écrits; les plus considérables sont : *Pinacotheca imaginum illustrium virorum*, ouvrage plusieurs fois réimprimé in-8, et dans lequel on trouve bien des singularités. On lui reproche de n'y pas distribuer avec discernement la louange et le blâme; *Epistolæ*, in-8; *Dialogi*, in-8; *Exempla virtutum et vitiorum*, in-8. Ce recueil eut les suffrages du public. Le nom de *Nicius Erithræus*, que l'auteur avait pris, signifie en grec la même chose que *Vittorio Rossi* en italien. Cet écrivain avait des sentiments d'honneur et de bonne philosophie; mais il se prévenait facilement pour ou contre; sa bile s'enflammait contre le vice et le ridicule.

ROSSI ou RUBEUS ou de RUBEIS (Jérôme), né en 1539 à Ravenne, fut médecin du pape Clément VIII, et mourut le 8 septembre 1607. C'était un homme d'une profonde érudition, comme il paraît par son *Histoire de Ravenne*, en onze livres, Venise, Alde, 1572, in-fol. Elle est bien écrite en latin. On a encore de lui : *De distillatione liquorum*, Venise, 1604, in-4; *De Melanibus*, 1607; in-4; *Annotationes in libros octo Cornelii Celsi, de re medica*, 1616, in-4. — Il ne faut pas le confondre avec Jean-Antoine Rossi ou RUBEUS, né à Alexandrie de la Paille, mort à Padoue, où il était professeur de droit en 1544, à 56 ans, laissant divers ouvrages de jurisprudence.

ROSSI. (*Voy.* SALVIATI (François de) *et* PROPERTIA.

* ROSSI (Jean-Antoine de), architecte, né en 1616, à Brembato près de Bergame, reçut quelques notions d'un maître des plus obscurs; et ce fut sans avoir appris à la dessiner qu'il parvint à faire de l'architecture. L'étude des beaux monuments de l'antiquité développa ses talents; il se fit bientôt une réputation et fut chargé de construire un grand nombre d'édifices, soit à Rome, soit dans d'autres villes. Il acquit ainsi une fortune considérable : n'ayant point d'enfants, il en fit trois parts, dont il donna l'une à l'hôpital de la consolation, l'autre à l'église appelée Sancta-Sanctorum; et il consacra la 3e à doter de pauvres filles. Son désintéressement égala sa fortune. La générosité, dit Quatremère de Quincy (*Dict. hist. d'architecture*), était en lui une qualité naturelle. Rossi mourut en 1695 à 79 ans. Parmi les nombreux monuments qu'a laissés cet artiste, on cite à Rome les palais *Altieri*, et *Rinuccini*. Un goût noble et mâle règne dans son architecture, sans qu'elle manque pour cela de grâce et d'élégance. — Il y a eu plusieurs artistes de ce nom, Angelo de Rossi, sculpteur, né à Gênes en 1671, mort à Rome en 1715, qui fut chargé par le cardinal Ottoboni de la sculpture du magnifique tombeau d'Alexandre VIII, dans l'église Saint-Pierre. Il exécuta ensuite les bas-reliefs du maître-autel de l'église de Saint-Ignace, qui représentent la vie de J.-C. — Jérôme Rossi, peintre et graveur né à Bologne en 1649, a gravé plusieurs estampes à l'eau-forte d'après Guerchin, Carrache, et les plus fameux peintres de Bologne, et a laissé de petits tableaux, remarquables par la pureté du dessin.

* ROSSI (Quirico), prédicateur et poète italien, né en 1696 à Lonigo près de Vicence, fit ses études à Bologne chez les Jésuites, dont il embrassa l'institut en 1731. Après avoir expliqué, pendant plusieurs années, le texte de l'écriture à Bologne, à Modène et à Parme, il s'adonna tout entier à la prédication, eut un tel succès, qu'il fut invité, dans cette dernière ville, pour prêcher un carême devant l'infant don Philippe, et Madame de France. Le P. Rossi mourut à Parme, le 14 mars 1760, à 64 ans. On a de lui : *Lezione sacre*, Parme, 1758, 4 vol. in-4; *Saggio di poesie italiane*, ib., 1761, in-4. Plusieurs de ces poésies ont été insérées dans les recueils de Ceva et de Mazzoleni, et reproduites dans le tome LII du *Parnasse italien*; *Prediche Quaresimali*, ib., 1762, in-4; *Panegirici*, *discorsi e*

quaresimale detto alla corte di Parma, ib., 1764, in-4. Tous ces ouvrages ont été réimprimés à Venise.

ROSSI (Jean-Baptiste), ecclésiastique italien, célèbre par sa piété et la sainteté de sa vie, était chanoine de Sainte-Marie *in Cosmedin*, à Rome, où il pratiquait avec une grande édification toutes les vertus de son état. Il ne se présentait aucune œuvre de charité à faire qu'il n'en saisît l'occasion avec empressement. C'est à ses sollicitations que l'hospice de Saint-Louis de Gonzague fut ouvert aux enfants abandonnés. Il mourut à Rome le 23 mai 1764, en odeur de sainteté; et déjà l'on a fait des informations pour sa béatification.

* ROSSI (Nicolas), savant bibliophile, et poète, né en 1711 à Florence, mort à Rome le 3 mai 1785, vint à Rome à vingt ans, y fut secrétaire du cardinal Falconieri qui lui fit embrasser l'état ecclésiastique, et dans la suite obtenir un riche bénéfice. Ses talents lui méritèrent d'occuper plusieurs places importantes, dont il employa les revenus à former une bibliothèque composée d'éditions rares et manuscrits précieux. Après sa mort elle fut achetée 40,300 livres par le duc Barthélemi Corsini qui la réunit à celle du cardinal Neri son oncle, pour en faire jouir le public. Rossi a composé des *Poésies*, que l'on dit très-agréables; mais sa modestie ne lui permit pas de les publier; et on ne connaît de lui que quelques pièces dans des *Raccolti*. On lui doit une bonne *édition des Œuvres de J. de la Casa*, Rome, 1759-63, 2 vol. in-8, avec deux *préfaces* et *diverses pièces* inédites; il avait aussi rassemblé des matériaux pour une édition de l'*Aminte* du Tasse. Il était membre de différentes académies, entre autres des *Appatisti* de Florence, des *Arcades* de Rome, etc. La vie de Rossi en latin, par P. Palearini, se trouve en tête du *Catalogue* de sa bibliothèque, Rome, 1786, in-8.

* ROSSI (Vincent), avocat, né en 1755 à Palmi près de Naples, d'une famille pauvre et obscure, dut à ses talents la place distinguée qu'il occupa dans le barreau napolitain. Partisan des idées nouvelles après l'entrée des Français à Naples, il fut un des premiers moteurs de la révolution qui s'opéra dans cette ville. Il haranguait le peuple dans les places publiques, et réunissait les hommes les plus exaltés, pour délibérer sur *la liberté de la patrie*. Nommé membre du corps législatif, il y figura parmi les plus zélés défenseurs du nouvel ordre de choses. Cette capitale ayant été reprise en 1799 par le cardinal Ruffo, il fut condamné à mort par l'une des commissions militaires instituées pour juger les vaincus. Dans le trajet de la prison au lieu du supplice il ne cessa de plaisanter avec ses compagnons d'infortune, et même avec l'ecclésiastique chargé de l'accompagner. S'adressant aux nombreux spectateurs, il leur dit d'une voix forte : « Citoyens, vengez-moi, je meurs pour la patrie ! » et tomba sous les balles à l'âge de 44 ans. La populace, dont il avait été l'idole, se jeta sur son cadavre, et le mit en pièces.

* ROSSI (Ignace de), jésuite, né à Viterbe en 1740, enseigna les humanités et la rhétorique dans différents colléges, jusqu'à la suppression de l'institut. Il revint alors à Rome où il s'appliqua pendant plusieurs années à l'étude des langues orientales. Nommé professeur d'hébreu à l'université grégorienne, il remplit 30 ans cette chaire avec beaucoup de succès, sans cesser de cultiver les autres branches de la littérature. Lors du rétablissement de la société par le pape Pie VII, il s'empressa de se réunir à ses confrères, et mourut au collége romain le 25 novembre 1824. On lui doit : *Commentationes Laertianæ*, Rome, 1788, in-8 : *Etymologiæ Ægyptiacæ*, Rome, 1808, in-4, et un *Recueil* de petites pièces en vers et en prose. Il a laissé en manuscrit un commentaire sur la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, et des éclaircissements sur des inscriptions antiques, ainsi que sur plusieurs auteurs grecs et latins, et enfin une interprétation latine d'un manuscrit en langue cophte, tiré de la bibliothèque angélique à Rome, contenant les *petits prophètes*, à laquelle il a ajouté des fragments de ces mêmes prophètes, en dialecte thébaïque qu'il traduisit en latin et enrichit de notes. On trouve sur ce savant philologue une *Notice* dans l'*Ami de la religion*, tom. 43, p. 309.

** ROSSI (Pellegrino-Louis-Edouard), économiste et habile diplomate, né en 1787 à Carrare, dans le duché de Modène, fut d'abord avocat à Bologne, où il professa en même temps à l'université le droit pénal et la procédure. Ayant quitté l'Italie en 1816, il s'établit à Genève; et bientôt il obtint à l'académie de cette ville une chaire de droit romain. En dehors de l'enseignement officiel, il fit des cours libres d'économie politique et d'histoire, dans lesquels l'exposition de plusieurs idées nouvelles fixa sur lui l'attention publique. A la même époque, il fournissait d'importants articles à la *Bibliothèque universelle*, et aux *Annales de législation et d'économie politique*. Trois fois le canton de Genève l'envoya son représentant à la diète fédérale; ce fut lui qui fut rapporteur de la commission du nouveau Pacte fédéral qu'on a appelé le *Pacte-Rossi*, et qui, après avoir été adopté par la diète, fut rejeté par la majorité des communes (1). Fatigué des tiraillements de la république helvétique en général, et de la ville de Genève en particulier, il se décida en 1833 à venir à Paris, où chargé d'abord du cours de droit constitutionnel, qui venait d'être fondé, il succéda peu de temps après à J.-B. Say (*voy.* ce nom), dans la chaire d'économie politique au collége de France, où ses leçons attirèrent de nombreux auditeurs. Il quitta cette chaire en 1840, pour entrer au conseil royal de l'instruction publique; et quatre ans plus tard, il reçut de grandes lettres de naturalisation, et fut nommé pair de France. Il parla rarement à la chambre, où sa présence fut à peine remarquée; mais il assistait régulièrement aux séances de l'académie des sciences morales et politiques, où il captivait l'attention de ses confrères par une conversation fine et piquante, et des aperçus pleins de sagacité et de profondeur. Nommé ambassadeur à Rome, en 1846, il s'occupa de la question Ita-

(1) M. John Huber a publié : *M. Rossi en Suisse*, de 1816 à 1833, Paris, 1849, in-8, ouvrage dans lequel il rend compte des travaux de l'illustre économiste à cette époque, avec autant d'impartialité que d'exactitude.

lienne et de la question Suisse avec une infatigable activité, et sut mériter la confiance du St. Siége. Après la révolution de février 1848, remplacé dans son ambassade, il continua d'habiter Rome, où le retentissement des événements qui se passaient en France venait d'obliger le Pape d'apporter des modifications importantes dans la forme du gouvernement. Elu membre de la chambre des députés par la ville de Bologne, il accepta peu de temps après de Pie IX le ministère des affaires étrangères. Dans ce nouveau poste, il travaillait avec une noble persévérance à tirer l'Italie de l'effrayante crise dans laquelle il la voyait engagée, lorsqu'il fut lâchement assassiné, d'un coup de poignard à la gorge, le 15 novembre 1848, au moment où il se rendait à la chambre. On a de lui : *Traité du droit pénal*, Paris, 1829, 3 vol. in-8. Il s'est attaché dans cet ouvrage à réfuter quelques-uns des principes de Bentham (*voy.* ce nom, et DUMONT, III, 312); *Cours de droit constitutionnel français*, ib., 1839, 2 vol. in-8; *Cours d'économie politique*, ib., 1840, 2 vol. in-8, ouvrage fort estimé, dont il a donné une nouvelle édition en 1843. M. Jos. Garnier a publié une *Notice sur la vie et les travaux de M. Rossi*, Paris, 1849, br. in-8.

ROSSI (Adélaïde-Hélène-Sophie-Charlotte CELLIEZ, comtesse de). *Voy.* CELLIEZ.

ROSSIGNOL (Antoine), maître des comptes, naquit à Alby le 1er jour de l'année 1590, fit dès son enfance de grands progrès dans les mathématiques, et se distingua par les connaissances des chiffres, qu'il devinait avec une rare facilité. En 1626, au siége de Réalmont, ville de Languedoc, occupée par les protestants, il déchiffra sur-le-champ la lettre qu'écrivaient les assiégés à leurs frères de Montauban, pour leur demander de la poudre. Cette découverte ayant été communiquée à la ville, elle se rendit le jour même. Le cardinal de Richelieu, instruit de son talent, l'appela au siége de la Rochelle, où il servit de manière à mériter les plus grandes récompenses. Louis XIII et Louis XIV répandirent leurs bienfaits sur ce citoyen utile. Le premier le recommanda en mourant à la reine; et le second lui fit une pension considérable, et lui donna des marques de l'estime la plus particulière. Ce vieillard respectable mourut peu de temps après, à 83 ans, après avoir servi l'état pendant 56 années avec un zèle ardent et une fidélité inviolable.

ROSSIGNOL, fameux maître écrivain de Paris, mort d'un excès de travail, dans un âge peu avancé, en 1736, fut employé du temps de la régence, à écrire les billets de banque. On a gravé d'après ce calligraphe, un des premiers et peut-être le premier de son art. Il a été du moins le plus grand peintre en écriture qu'il y ait eu en France. Maître de ses moindres mouvements, sa marche était toujours réglée; ses exemples étaient d'une sagesse, d'une simplicité, d'une grâce, qu'il est plus aisé de sentir que de décrire. Les Anglais ont enlevé une grande partie des pièces de Rossignol, pour lesquelles les Français, trop indifférents pour le bel art d'écrire, ne marquaient pas assez d'empressement.

ROSSIGNOL (Jean-Joseph), jésuite, né en 1726, à Val-Louise, diocèse d'Embrun, se distingua par des connaissances profondes et variées, un jugement solide, un esprit pénétrant, quoique quelquefois un peu trop subtil. Il enseigna successivement à Marseille, à Wilna, à Milan, à Turin, et revint occuper quelque temps l'observatoire de Wilna, où le P. Boscovich le retint pour l'aider dans la publication de ses *Œuvres*. Jeune encore, il soutint à Varsovie, où il se rendit après la destruction des jésuites en France, des thèses *de omni scibili*, avec un applaudissement extraordinaire : mais il n'en fut pas plus vain, convenant que ces sortes d'essais n'étaient jamais sans quelque charlatanerie, et ne s'y étant déterminé que sur les plus importunes instances de quelques illustres Polonais, étonnés de son savoir. (*Voy.* PIC.) Il se rendit plus tard à Milan, y professa pendant 10 ans les mathématiques et la physique au collége des nobles, et revint ensuite dans sa patrie; mais la vive opposition qu'il montra contre la constitution civile du clergé le força de quitter de nouveau la France; revenu en Italie, il y trouva un généreux protecteur dans le comte de Melzi, son ancien élève, depuis vice-président de la république italienne. L'abbé Rossignol vécut dès lors tranquille, ne s'occupant plus que d'écrire, jusqu'à sa mort arrivée à Embrun en 1807 : le nombre de ses *opuscules* s'élève à plus de 100. On a de lui un petit *Traité de botanique*, estimé, et réimprimé à Liége en 1784, chez Lemarié; des *Vues sur l'Eucharistie*, où il propose diverses manières de combattre des objections puisées dans de fausses notions de physique; des *Vues sur le mouvement*; un *Traité de l'Usure*, etc.

* ROSSIGNOL (Jean-Antoine), général des armées de la république, né à Paris en 1759, était ouvrier orfèvre lorsqu'il figura, au mois de juillet 1789, parmi les héros de la Bastille. Dès lors il parut dans tous les rassemblements populaires, et à la tête de toutes les émeutes. Au 10 août, l'un des agents les plus actifs du comité d'insurrection, ce fut lui qui réitéra le signal du meurtre de Mandat, commandant de la garde nationale; meurtre qui fut le prélude de l'attaque du château des Tuileries. Son énergie révolutionnaire éclata de nouveau dans la journée du 31 mai, qui plaça le pouvoir dans les mains des jacobins les plus forcenés. En récompense, nommé colonel de la gendarmerie à Niort, il se trouva placé sur le théâtre de la guerre de la Vendée. Biron (*voy.* ce nom, II, 21), indigné des concussions et des atrocités de tous genres auxquelles il se livrait, le fit arrêter, mais ne tarda pas à expier cet acte de rigueur envers un homme placé si haut dans la faveur des anarchistes. Rossignol le remplaça comme général en chef de l'armée dite *des côtes de La Rochelle*, et fut chargé de poursuivre la guerre de la Vendée. Ses rapines, ses vexations, et sa crapule dégoûtante révoltèrent même les commissaires de la Convention, qui le suspendirent de ses fonctions; mais les jacobins le firent réintégrer. Il reprit le commandement, et continua de se signaler par des massacres plus que par des victoires. Presque constamment battu par les royalistes, il s'en vengeait en portant partout

la destruction. Malgré tous ses échecs et son impéritie reconnue, il obtint à la fin de septembre 1793, le commandement en chef de l'*armée des côtes de Brest*; alors sa cruauté ne connut plus de bornes, et surpassa même celle de ses collègues, Westermann et Ronsin (*voy.* ces noms). Il fit mettre à l'ordre du jour « qu'il paierait 10 francs par chaque » paire d'oreilles de royalistes qu'on lui apporte- » rait. » Son incapacité le faisait mépriser de ses soldats, tandis que ses vols et ses profanations irritaient les républicains eux-mêmes. Tant de réclamations s'élevèrent contre lui, qu'il fut enfin contraint de quitter le commandement après le 9 thermidor. On poursuivit alors les principaux agents de la terreur et Rossignol ne fut pas épargné; cependant, soit qu'il n'y eût pas de charges suffisantes contre lui, soit pour d'autres motifs, il ne fut point arrêté dans ce moment; mais lors de l'insurrection de germinal (1er avril 1795), accusé d'y avoir pris une part très-active, il fut mis en prison. L'amnistie vint bientôt lui rendre la liberté; et il défendit la Convention qui, menacée par les sections de Paris, crut devoir appeler de nouveau les jacobins à son aide. Passant d'un complot à un autre, il conspira l'année suivante avec Babeuf (*voy.* ce nom) contre le Directoire, et put encore échapper à une condamnation. Il figura ensuite au 18 fructidor à la tête des troupes chargées d'arrêter les proscrits des deux conseils. Ennemi naturel de toute autorité régulière, il vit avec peine le succès de la révolution du 18 brumaire, qui mit le pouvoir aux mains de Bonaparte. Epié par la police, il fut arrêté après l'explosion de la machine infernale, et transporté d'abord aux îles Séchelles, puis à l'île d'Anjouan; il y mourut au mois d'avril 1802, dérobant ainsi sa tête à la justice des hommes. Rossignol se faisait gloire de sa férocité. Danican rapporte dans ses *Mémoires* qu'un jour dans un souper à Saumur, il lui entendit dire : *Regardez ce bras; il a égorgé 63 prêtres aux carmes de Paris.* Un autre jour donnant ses instructions à Grignon, employé sous ses ordres : *Ah ça! général de brigade*, lui dit-il : *te v'la prêt à passer la Loire; tue tout ce que tu rencontreras: c'est comme ça qu'on fait une révolution.* Dans la conjuration de Babeuf, il dit aux conspirateurs : *Je ne veux point me mêler de votre insurrection, si les têtes ne tombent comme la grêle, si le pavé n'est pas rougi de sang, et enfin si nous n'imprimons pas* une terreur *qui fasse frémir l'univers entier*. Ce trait achève de peindre un des monstres les plus sanguinaires qu'ait enfantés la révolution.

ROSSIGNOLI (Bernardin), jésuite piémontais, mort en 1613, s'appliqua à la critique sacrée. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Historia di San Maurizio*. Il y prouve jusqu'à l'évidence l'histoire du martyre de ce chef de la légion thébéenne. *Voy.* MAURICE.

* ROSSIGNOLI (Charles-Grégoire), jésuite, né en 1631 à Borgo-Manero, diocèse de Novare, mort le 5 janvier 1707, est particulièrement connu par son traité du *Choix d'un état de vie*, traduit de l'italien sur la 8e édit., Avignon, 1826, in-12. Il a aussi composé *Instruction pratique pour les nouveaux confesseurs*, et plusieurs autres *Ouvrages ascétiques*, qui ont été réunis par Baglioni, Venise, 1723, 3 vol. in-4, précédés de la *Vie* de l'auteur.

* ROSSLYN (Alexandre WEDDERBURN, comte de), grand chancelier d'Angleterre, naquit en 1733 à Edimbourg, d'une ancienne famille, et reçut une excellente éducation. Il vint en 1753 à Londres et parut avec éclat au barreau. Nommé dix ans après au conseil du roi, il obtint bientôt une place à la chambre des communes où il fut député par le comté de Richemont; il y figura d'abord dans les rangs de l'opposition; mais il se rapprocha du ministère, et fut fait en 1771 avocat-général. Dès lors il se montra le zélé défenseur de toutes les mesures de l'administration qui dirigeait la guerre d'Amérique. En juillet 1778, pourvu de l'office de procureur-général, il le remplit avec autant de douceur que de modération, et par ses sages mesures préserva Londres d'une grande crise en 1780. Il fut fait alors premier juge des plaids communs et appelé à la chambre des pairs avec le titre de baron de Lougborough. A l'époque de la coalition de lord North et de Fox, il vota avec eux dans l'opposition; mais en 1793, il regarda comme un devoir de se rallier autour du trône que l'exemple de la France mettait en danger, se réunit franchement à Pitt et le seconda dans toutes les mesures qu'il crut devoir prendre pour assurer le triomphe des principes d'ordre et de stabilité. Elevé cette même année au poste de grand chancelier d'Angleterre, il exerça ces hautes fonctions jusqu'en 1801, que ses infirmités l'obligèrent de les résigner. Il venait d'être créé comte de Rosslyn. Il vécut depuis, dans la retraite, et mourut subitement en 1805, à l'âge de 72 ans. On a de lui : *Observations sur l'état des prisons d'Angleterre et sur les moyens de l'améliorer*, 1793, in-8. Quoiqu'il soit assez peu ménagé dans les *Lettres de Junius*, il est un de ceux auxquels on a attribué ce fameux pamphlet.

ROSSO (Rosso del), nommé ordinairement *Maître Roux*, peintre, naquit à Florence en 1496. Son génie et l'étude des ouvrages de Michel-Ange et du Parmesan, lui tinrent lieu de maître. C'est en France qu'est la plus grande partie de ses ouvrages. François Ier, qui l'avait appelé auprès de lui, le nomma surintendant des ouvrages de Fontainebleau. La grande galerie de ce château a été construite sur ses dessins, et embellie par les morceaux de peinture, par les frises et les riches ornements de stuc qu'il y fit. Le roi, charmé de ses ouvrages, le combla de bienfaits, et lui donna un canonicat de la Sainte-Chapelle. Ce peintre ayant accusé injustement Pellegrin, son ami, de lui avoir volé une grande somme d'argent, et ayant été cause des tourments qu'il avait soufferts à la question, ne put supporter le chagrin que cet événement lui causa; et poursuivi d'ailleurs en réparation par l'accusé, il prit un poison violent qui le fit mourir le même jour, à Fontainebleau, en 1541. Maître Roux mettait beaucoup de génie dans ses compositions, réussissait parfaitement à exprimer les passions de l'âme, et donnait un beau caractère à ses têtes de vieillards, et beaucoup d'agréments aux figures des femmes qu'il représentait; il possédait bien le clair-obscur. Mais sa façon de dessiner, quoique sa-

vante, avait quelque chose de sauvage : il travaillait de caprice, consultait peu la nature, paraissait aimer ce qui avait un caractère bizarre et extraordinaire. Vasari a écrit sa *Vie*. Le musée de Paris conserve de ce peintre un excellent tableau représentant la *Vierge qui reçoit les hommages de sainte Elizabeth*, un *Christ au tombeau*, etc. (*voy.* PRIMATICE).

* ROSTAING (Just-Antoine-Henri-Marie GERMAIN, marquis de), lieutenant-général, etc., né en 1740 au château de Vauchette près de Montbrison, mort au même lieu en septembre 1826, avait fait ses premières armes en qualité de cornette dans le régiment de Caraman, sous les ordres du maréchal de Broglie, pendant la campagne de 1760 en Allemagne, et en 1769 il entra comme aide-major dans la première compagnie des mousquetaires. Nommé colonel du régiment de Gatinois (ou Royal-Auvergne) en 1778, Rostaing, qui s'était signalé quelques années auparavant à la prise de la Martinique et à l'attaque de Ste.-Lucie, trouva de nouvelles occasions de déployer sa valeur dans la guerre d'Amérique, et obtint le grade de maréchal-de-camp en récompense de sa belle conduite à la prise d'York. Député du Forez à l'assemblée constituante, peu de temps après il fut fait lieutenant-général. Improuvant les excès de la révolution, dont il avait d'abord goûté les principes avec une sage modération, il ne quitta point la France : retiré dans ses terres, il ne put que faire des vœux pour les princes que son âge et ses infirmités ne lui avaient point permis de suivre sur la terre étrangère ; mais c'était les servir encore que de s'occuper à soulager l'infortune des malheureux, dont il a emporté les regrets au tombeau.

ROSTAING (Juste-Antoine-Henri-Marie GERMAIN, marquis de).

* ROSTOPCHIN (le comte Fœdor), gouverneur de Moscow, né en 1763 à Livna dans le gouvernement d'Orel, d'une famille ancienne, était à 21 ans lieutenant de la garde impériale; il quitta peu après le service pour voyager, et séjourna quelque temps à Berlin, sous le patronage du comte Romanzoff, alors ambassadeur à la cour de Prusse. Porté à un haut degré de faveur au commencement du règne de Paul Ier, il subit dans la suite quelques disgraces, mais toujours de courte durée. A l'avénement d'Alexandre, il reparut à Pétersbourg, fut nommé lieutenant-général d'infanterie et peu après grand-chambellan. Cependant il ne fut pas employé d'une manière active dans les différentes guerres de la Russie contre la France; mais lors de l'invasion des Français en 1812, il fut nommé commandant de Moskow. Le 11 septembre, il adressa aux Moskowites une proclamation dans laquelle il les engageait au nom de la religion et de la patrie à quitter cette ville et à se réunir sur les *trois montagnes*. Le lendemain il sortit de Moskow, et quand les Français y entrèrent, deux jours après, les flammes l'avaient entièrement détruite. Rostopchin se démit de ses fonctions en 1814, et depuis ne prit aucune part aux affaires publiques. En 1817, il vint à Paris et il y passa huit ans, s'occuppant de littérature, fréquentant les spectacles et recherchant la société des hommes instruits. De retour à Moskow, il y mourut le 12 février 1826. Dans l'écrit qu'il a publié : *La vérité sur l'incendie de Moskow*, Paris, 1823, in-8 ; il cherche à prouver qu'il n'est pour rien dans ce grand événement qui eut des suites si importantes, et le rejette tout entier sur des malfaiteurs, dans un but de pillage, ou sur des soldats ivres qui auraient mis le feu par imprudence, mais personne n'a été dupe de cette tardive dénégation.

* ROSTRENEN (le P. François Grégoire de), prêtre et prédicateur capucin dont on ignore l'époque de la naissance, mais que l'on présume pourtant être né à Rostrenen (Côtes-du-Nord), mourut à Roscoff, vers le milieu du XVIIIe siècle. On a de lui : *Exercices spirituels de la vie chrétienne, suivis de pieux cantiques en langue bretonne;* imprimés à Saint-Pol-de-Léon, 1709, in-8, et qui ont eu dix éditions dans l'espace de 20 ans ; *Dictionnaire français-celtique ou français breton*, Rennes, 1732, in-4 (1) ; — *Grammaire française-celtique, ou française-bretonne*, ib., 1738, in-8; Brest, 1795, in-12.

ROSWEYDE (Heribert), jésuite, et savant agiographe, né à Utrecht, le 22 janvier 1569, enseigna la philosophie et la théologie à Douai et à Anvers avec réputation, et mourut dans cette dernière ville en 1629. La connaissance des antiquités ecclésiastiques brille dans tout ce que nous avons de lui. Ses ouvrages sont : une *Edition* de saint Paulin, avec des notes, 1621 ; une *Histoire des vies des Pères du désert*, Anvers, 1628, in-fol., estimée ; une *édition* du Martyrologe d'Adon, avec des notes sur l'ancien Martyrologe romain, Anvers, 1613, in-fol., estimée; *Fasti sanctorum*, Anvers, 1607, in-8 : c'est la publication des vies des saints dont il a trouvé les manuscrits aux Pays-Bas. L'auteur y donne le projet de l'immense compilation des bollandistes. (*Voy.* BOLLANDUS.) Une *Edition* de l'Imitation de J.-C., avec la *Vie de Thomas à Kempis, et les raisons invincibles qui doivent faire attribuer cet inestimable ouvrage à cet auteur*, etc., Anvers, 1617; *Disputatio de fide hæreticis servanda*, 1610, in-8 ; une *édition* du Pré spirituel de Jean Moschus, avec des notes, 1615, in-fol. Il a aussi publié quelques ouvrages en flamand, entre autres : *Vies des saints*, Anvers, 1641, 2 vol.; *Histoire ecclésiastique jusqu'à Urbain VIII*, et *Histoire de l'Eglise belge*, 1623, 2 vol. in-fol.; *Vies des saintes filles qui ont vécu dans le siècle*, 1642, in-8. *Voy.* ZYPÆUS.

ROSWITA de GANDESHEIM, ainsi nommée parce qu'elle était religieuse dans le monastère de ce nom, ordre de Saint-Benoît, près de Hildesheim, se distingua par son goût pour les belles-lettres. On a d'elle : six *Drames* en prose, sur des sujets pieux, qui ont été traduits en français par M. Ch. Magnin de l'institut; *Poème héroïque* sur la vie de l'empereur Othon Ier ; deux *Poèmes* à la louange de la Mère de Dieu ; des *Elégies* sur le martyre de sainte Agnès, de saint Denys, de saint Pélage de Cor-

(1) Ce Dictionnaire quoique vivement critiqué ne laissa pas que d'être utile particulièrement aux habitants de l'ancienne province de Bretagne ; il a été réimprimé à Guingamp en 1834, 2 vol. in-8, avec des corrections de M. Benj. Jollivet ; on regrette que cette édition soit mal exécutée.

doue, etc. Ces ouvrages, écrits en latin, ont été publiés par Conrad Celtes, l'an 1501, et par Henri Schurfleisch, Wittemberg, 1707, in-8. Roswita florissait vers l'an 970.

* ROTA (Martin), graveur, né dans la province de Sabine, ou, selon d'autres, à Sebénico dans la Dalmatie, vers 1520, vint à Venise étudier son art, et, jeune encore, acquit une réputation méritée. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages qui figurent dans les collections les mieux choisies. Les principaux sont : le *Jugement dernier*, d'après Michel-Ange, chef d'œuvre dont il a été fait plusieurs copies, entr'autres par Gaultier et Léonard (1), dont on estime le travail quoiqu'inférieur à l'original de Rota. Deux autres *Jugement dernier*, de son invention, l'un dédié à l'empereur Rodolphe, est tout entier de Rota ; le second, terminé par Anselme de Boo.lt, est inférieur au premier, mais cependant remarquable par deux figures de femmes qui se tiennent embrassées, et qui sont du fini le plus parfait (*voy.* SIGALLON); *La Madeleine pénitente*; *Le Martyre de saint Pierre* d'après le Titien ; *Prométhée déchiré par le vautour*; *différents morceaux* d'après Raphaël, Jules-Romain, etc. Rota mourut à Venise vers l'an 1580.

** ROTA (Vincent), poète italien, né en 1705 à Padoue, acheva ses études au séminaire de cette ville, et après y avoir reçu le laurier doctoral en théologie, embrassa l'état ecclésiastique. Trois ans après il alla professer la rhétorique au séminaire de Rovigo, puis à Serravalle où il eut le bonheur de compter parmi ses élèves des hommes qui depuis se sont distingués dans les lettres et dans les emplois publics. Il se rendit ensuite à Venisç, et s'étant chargé de l'éducation des fils du prince Gabrielli, il vint avec eux à Rome, où ses talents ne tardèrent pas à le mettre en rapport avec les littérateurs et les artistes les plus illustres de cette capitale du monde chrétien. Quelques opuscules qu'il mit au jour à cette époque, entre autres des *Dialogues* en prose dans le genre de Lucien, l'un de ses auteurs favoris (1741, in-8), vinrent bientôt ajouter à sa réputation que confirmèrent ses différents ouvrages en prose et en vers. Après avoir passé quelques années à Rome, au milieu d'une société choisie, le besoin d'une vie plus calme lui fit reprendre le chemin de Padoue, où il mourut, le 10 septembre 1785. Outre cinq *Comédies* écrites dit Lombardi (*Storia della letterat. ital.*), dans le pur toscan du XVIe siècle; mais qui bien accueillies ne sont pas restées au théâtre, parce que dans ce genre le style ne suffit pas pour assurer le succès d'un ouvrage, on a de lui un poème en six chants : *l'Incendio del tiempo di S Antonio del Padova,* Rome, 1749, in-4, et Padoue, 1755, in-8. Œuvre d'un vrai poète et qui suffira pour sauver de l'oubli le nom de Rota; c'est là son titre principal. Ses compatriotes citent encore avec éloge, sa traduction en *terzine* des *psaumes* pénitentiaux de David, dont l'édition de Venise, 1748, n'est pas la première; et celle du *Remède d'amour d'Ovide*, en vers *sciolti*, Venise, 1770, in-12. Un de ses compatriotes Fr. Fanzango a publié des *Memorie* sur sa vie et ses études, Padoue, 1798, in-8; et l'on trouve son éloge dans les *Vitæ virorum illustrium seminarii Patavini*, 1815, in-8.

* ROTA (Joseph), littérateur, né en 1720, à Bassano, embrassa l'état ecclésiastique, et obtint la cure de Saint-Sauveur à Bergame, ville dont sa famille était originaire. Versé dans les sciences sacrées, il se distingua comme prédicateur, et cultiva en même temps la littérature avec succès. Il mourut le 5 mai 1792, à 72 ans, laissant la réputation d'un bon poète et d'un homme vertueux. Indépendamment de *lettres critiques*, de *poésies fugitives*, de *discours académiques*, et de quelques ouvrages de *controverse*, on a de lui : l'*Art poétique* d'Horace, *in ottava rima*, Bergame, 1752, in-8. Cette traduction est très-estimée, autant par l'élégance que par la fidélité ; *Adamo, in canti VI*, 1778 ; ce poème, vrai pendant de la *Mort d'Abel* de Gessner, est écrit en octaves, mètre usité par les Italiens dans la poésie épique. Il suffit pour assurer à l'auteur la réputation d'un bon poète.

* ROTALIER (Pierre-Alexis, comte de), maréchal-de-camp, né en 1775 à Lons-le-Saunier, entra lieutenant dans les milices en 1754, passa trois ans après dans l'artillerie, et fut nommé capitaine en 1759. Envoyé en Corse en 1775, et plus tard aux Antilles, il commandait l'artillerie à l'île St.-Vincent; et chargé de mettre cette île en état de défense, il s'acquitta si bien de cette mission, que l'amiral Rodney (*voy.* ce nom) tenta vainement de s'en emparer le 16 décembre 1780, avec des forces bien supérieures. Cette belle conduite lui valut la croix de St.-Louis avec le grade de major. En 1789, il fut adjoint à la commission chargée de rédiger un nouveau règlement pour l'artillerie; et ensuite, d'organiser l'école militaire de Châlons. Vers la fin de 1791, il était adjudant-général d'artillerie à l'armée du Rhin ; mais dès qu'il vit la marche des événements, il n'hésita pas à quitter cette position brillante, et fit connaître les motifs de sa conduite dans une lettre énergique qui fut imprimée dans les journaux. Ayant rejoint l'armée du prince de Condé, il y fut nommé commandant d'une des trois divisions d'artillerie, et prit part à tous les combats de la campagne de 1795. Appelé l'année suivante, en Angleterre, pour y organiser un régiment d'artillerie française dont il eut le commandement, il fit partie avec ce corps de la malheureuse expédition de Quiberon (*voy.* PUISAYE, ci-dev. 91). Dans le combat du 16 juillet (1795), voyant tomber son fils cadet, à ses côtés, et le croyant blessé mortellement, comprimant sa juste douleur, il se contenta de dire : « Qu'on emporte » cet officier, » et continua de donner les ordres nécessaires. Lorsque l'armée royale fut obligée de se replier, il en assura la retraite, et montra jusqu'au bout une fermeté telle, que le général en chef crut devoir, par une exception honorable, le citer dans ses *Mémoires* : « Je remarquai alors la conduite » du colonel Rotalier, et je me promis de l'en récom-

(1) Cet artiste, né vers 1560, était très-laborieux; l'abbé de Marolles avait recueilli de lui plus de 800 pièces, la plupart de sa composition. Il a travaillé aussi d'après Raphaël dont il a reproduit les *Amours de Psyche*, en 32 estampes, petit format. Sa manière est celle de Crispin de Pas dont il a la précision et la netteté.

» penser; » il le nomma en effet maréchal-de-camp. Au moment de la capitulation conclue par l'infortuné Sombreuil (*voy.* ce nom), ne voulant pas y prendre part, il s'élança dans la mer avec son cheval et parvint à gagner l'embarcation anglaise. Ayant reçu le commandement des débris de l'expédition, il accompagna M. le comte d'Artois à l'Ile-Dieu avec l'intention d'aller combattre dans la Vendée. Ramené en Angleterre, il y réorganisa son régiment qu'il conduisit à St.-Domingue puis en Portugal, où il fit les campagnes de 1799 à 1800. Rentré en France, il s'établit à Paris, où il mourut en 1807, sans avoir cessé d'être l'objet d'une surveillance spéciale de la police.

* ROTARIO (Sébastien), en latin *Rotarius*, médecin, né à Vérone en 1678, adopta la méthode la plus simple dans le traitement des maladies. La plupart de ses ouvrages, qui trouvèrent beaucoup de partisans, ont pour objet de montrer l'inutilité et même quelquefois le danger des remèdes composés par les plus habiles pharmaciens. Les plus connus sont : *Il medico padre*, Vérone, 1719-1720, in-4, où il traite particulièrement de la pleurésie ; *Rimedio di non ispregiare nel mal caduco*, Vérone, 1722, in-8. Rotario cherche à prouver dans ce livre l'utilité des frictions mercurielles dans la cure de l'épilepsie. Il mourut en 1742, et deux ans après tous ses ouvrages furent imprimés in-fol.

ROTGANS (Luc), né à Amsterdam en 1645, se livra à la poésie hollandaise, dans laquelle il surpassa tous les poëtes qui l'avaient précédé. Il prit le parti des armes dans la guerre de Hollande, en 1672 ; mais après deux ans de service, il se retira dans une belle maison de campagne qu'il avait sur le Vight, où il goûta les charmes de la poésie. Ce littérateur mourut de la petite vérole, en 1710, à 65 ans. On a de lui : la *Vie de Guillaume III, roi d'Angleterre*, poëme épique en huit livres, estimé des Hollandais ; mais qui ne sera jamais mis, par les autres nations, au rang des ouvrages d'Homère, de Virgile, ni même de Lucain : d'autres *Poésies* hollandaises, imprimées à Leuwarden en 1715, in-4.

ROTH (Michel), né en 1721, à Illuxta, bourg de Courlande, entra chez les jésuites en 1737, exerça le ministère de la prédication à Dunebourg, et fit ensuite des missions dans la Lithuanie et la Livonie polonaise, aujourd'hui russe. Après de longs travaux couronnés d'éclatants succès, il finit sa vie laborieuse dans le village de Dagda, le 3 décembre 1785, jour où l'église célèbre la fête de saint François-Xavier, dont il avait constamment tâché d'imiter les vertus apostoliques. Peu de missionnaires ont instruit le peuple d'une manière plus suivie et plus solide : il n'admettait personne, pas même parmi les grands du royaume, à la confession pascale, qu'il n'eût assisté à toutes les exhortations qu'il faisait pendant le carême. Les établissements utiles qu'il forma, les pratiques religieuses qu'il introduisit, les bons ouvrages qu'il publia, surtout pour l'instruction du peuple, sont en très-grand nombre, et sont devenus une source abondante de fruits subsistants que les provinces qu'il arrosa de ses sueurs continuent à recueillir.

ROTHARIS, roi des Lombards, mort en 652, âgé de 47 ans, régna depuis 636. Il donna le premier des lois écrites à ses sujets, en 643. Ses successeurs l'imitèrent, et de leurs édits se formèrent insensiblement un volume qu'on appela les *Lois lombardes*. Ces lois, publiées par Lindenbrog, devinrent célèbres dans toute l'Europe, par leur équité, leur clarté et leur précision. Rotharis était arien ; mais il aimait la justice, et la rendait avec soin.

ROTHELIN (Charles D'ORLÉANS de), ecclésiastique, né à Paris en 1691, de Henri d'Orléans, marquis de Rothelin, descendait du brave Dunois. Charles accompagna le cardinal de Polignac à Rome, et visita les principales villes d'Italie. Son goût pour les antiquités et pour la littérature lui fit rassembler un riche cabinet de médailles antiques, et former une nombreuse bibliothèque. Il sacrifia tout, même les prélatures qui lui furent offertes, au plaisir de cultiver les lettres en paix. Les langues vivantes et les langues mortes lui étaient familières. Cet illustre littérateur mourut en 1744, dans sa 53e année. Il était de l'académie française et membre honoraire de celle des inscriptions. Le cardinal de Polignac lui ayant laissé en mourant son *Anti-Lucrece* encore imparfait, l'abbé de Rothelin le mit dans l'état ou nous le voyons, et le fit paraître avec une préface d'une latinité riche et harmonieuse, digne de l'ouvrage auquel elle sert d'introduction. Le *Catalogue* de sa riche bibliothèque, dressé par Gabriel Martin, est un des plus recherchés par les bibliographes. Il a laissé plusieurs manuscrits sur la théologie, une suite de *Dissertations* sur les différends entre l'église grecque et l'église latine, aussi en manuscrit, et a publié : *Observations et détails sur la Collection des grands et des petits voyages*, Paris, 1742, in-8 de 42 pages, et avec des additions, dans la *Méthode pour étudier la géographie* de Lenglet-Dufresnoy, éd. de 1768, tom. 1er, p. 324, 361. L'*Eloge de Rothelin* par Fréret se trouve dans le tom. 18 du recueil de l'académie des inscriptions.

ROTHMANN (Christophe), célèbre astronome de Wilhelm, landgrave de Hesse, mort en 1592. On a de lui un *Traité sur les comètes*, et quelques *Lettres* écrites à Tycho, qu'on voit dans le tome 1er des *Epitres astronomiques* de ce dernier. Rothmann, en défendant l'hypothèse de Copernic, et en l'employant pour expliquer les phénomènes célestes, disait que le défaut de parallaxe annuelle ne permettait pas de la regarder comme réalisée dans le fait. *Voy.* TYCHO.

* ROTIGNI (dom Constantin), bénédictin, né en 1696, à Trescorio, dans le pays de Bergame, après avoir fait ses études dans cette ville, prit l'habit dans le monastère de Sainte-Justine à Padoue. Doué d'un esprit vif, et d'heureuses dispositions, il s'appliqua aux saintes lettres, sous la direction du savant D. Benoit Bacchini (*voy.* ce nom, I, 382), et y fit de rapides progrès. Après avoir enseigné la philosophie dans les maisons de son ordre, à Padoue, Averse et Florence, et professé le droit canon à Ravenne et Rome, il fut chargé du soin des novices dans divers monastères, et nommé à différentes supériorités, jusqu'à ce qu'enfin il fut fait, en 1762, abbé et visiteur-général des provinces cisalpines,

C'était le temps où s'agitait avec feu la question du *probabilisme*; il intervint dans cette dispute, et s'y distingua par sa science et son zèle contre la morale relâchée. Dom Rotigni eut le malheur d'embrasser la doctrine de Port-Royal, et de ternir ses rares qualités par l'esprit de secte. On ne peut lui refuser beaucoup de science, le mérite d'une vie austère, les qualités d'un bon religieux. Le bruit courut qu'avant de mourir il avait rétracté quelques-unes de ses opinions, en présence de son supérieur, qu'il pria d'en instruire son évêque; on en publia même une relation. Quoi qu'il en soit, il est certain que ses derniers moments furent ceux d'un religieux édifiant et rempli de la piété la plus exemplaire. Il expira dans ces sentiments, le 20 avril 1776, âgé de 80 ans. On a de lui : *De canonibus vulgo apostolicis..., epistola critica ad P. Raymondum Missorium*, Venise, 1754; *Lo Spirito della Chiesa nell' uso de salmi, o ampia parafrasi di essi, in forma d'orazione e di esortazione*, 2 vol. in-12; la 4e édit., Padoue, 1750, a été revue et améliorée. *Trattato della confidenza christiana e dell' uso legitimo delle verite che riguardano la grazia di Giesu Christo*, etc., Venise, 1751 : c'est la traduction du *Traité de la confiance chrétienne* de Fourquevaux (*voy.* ce nom, III, 608); *Parafrasi de cantici, colla spiegazione del* Pater noster, Padoue, 1766; *Parafrasi degl' Inni secondo la loro letterale, mistica e morale intelligenza*, etc., Padoue, 1752; *Della necessita dell' amor di Dio per essere con lui riconciliati nel sacramento della penitenza*, etc., Roveredo, 1750. Ce livre essuya une critique de la part du P. Zaccaria, jésuite. L'auteur y répondit par *La Concordia della passione di N. S. con annotazioni*, Brescia, 1750. Ce savant bénédictin est auteur de beaucoup d'autres ouvrages, ou imprimés ou restés inédits. Il a écrit contre le P. Berruyer; il a traduit la *Genèse* de Duguet, et l'*Instruction pastorale* de l'archevêque de Tours, *sur la justice chrétienne*, il a donné un recueil d'opuscules spirituels, etc. — Joseph Rotigni, son frère, chanoine, non moins savant théologien et canoniste que prédicateur distingué, fut vicaire-général de l'évêque de Bergame, et mourut vers 1780.

ROTROU (Jean de), poète dramatique, un des créateurs du théâtre français régulier, naquit à Dreux, en 1609, d'une ancienne et honorable famille de Normandie. Il acheta la charge de lieutenant particulier au bailliage de cette ville, qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée le 27 juin 1650. Dès l'âge de 19 ans, il avait obtenu deux succès sur la scène dramatique. Rotrou s'était proposé dans ses pièces un but moral qu'il n'atteignit point dans l'exécution : il voulait purger le théâtre des situations hasardées, des facéties par trop grivoises, de la licence des mœurs qui régnait alors dans toutes les compositions de ce genre; mais sans le vouloir et presque sans le savoir, il se laissa entraîner sur les errements de ses devanciers. Le cardinal de Richelieu ayant eu l'occasion de connaître le talent naissant de ce jeune poète, voulut associer Rotrou aux écrivains qui étaient chargés de sa gloire littéraire : dans cette société était Corneille; le poète de Dreux ne tarda pas à reconnaître sa supériorité. A l'époque où parut *le Cid*, Rotrou était déjà connu par quelques pièces imitées de l'espagnol, par une tragédie imitée de Sophocle, et par trois comédies imitées de Plaute. Corneille, éminemment modeste, né trois ans avant Rotrou, l'appelait *son père*; et cependant les chefs-d'œuvre de ce dernier, *Chosroès* et *Venceslas*, furent précédés par les représentations du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna*, d'*Héraclius* et de *Rodogune*. Rotrou, plus noble que le poète Mairet, eut le courage de proclamer, sur la scène même de ses triomphes, toute la supériorité de Corneille, dans une tirade épisodique et de hors-d'œuvre de sa tragédie de *Saint-Genest*. Il se distingua de la foule des rimailleurs de son temps, par son génie véritablement tragique, par l'élévation de ses sentiments, par l'heureux contraste des caractères, par la force du style. Il ne lui manquait que la correction du langage et la régularité des plans. Rotrou a composé trente-six pièces de théâtre, tragédies ou comédies, une seule est demeurée au théâtre, c'est *Venceslas*. Marmontel et Colardeau ont pris soin de rajeunir cette tragédie; mais le premier a eu tort de remplacer le dénoûment par un autre qui est loin d'être dramatique. Quelques-unes de ses pièces se trouvent dans le *Théâtre français*, Paris, 1737, 12 vol. in-12. Rotrou mourut victime de son devoir. Une épidémie terrible affligeait la ville de Dreux; en sa qualité de magistrat, il y crut sa présence nécessaire; et, malgré les instances de ses amis, il se rendit à Dreux, où quatre jours après il cessa de vivre, à l'âge de 41 ans. On se procurait difficilement toutes les productions de Rotrou, qui n'avaient jamais été réimprimées en collection. Ses *Œuvres* ont été réunies pour la première fois, Paris, 1820-1822, 5 vol. in-8. On regrette que l'éditeur M. Viollet-Leduc, homme d'esprit et de goût, ait cru devoir supprimer les anciens *arguments* de chaque pièce, ainsi que les *Epîtres dédicatoires*, et qu'il n'ait pas toujours respecté le texte de l'auteur. En 1811, Millevoye remporta le prix de poésie à l'académie française, pour une ode sur la *Mort de Rotrou*.

ROTTIGNI. *Voy.* Rotigni.

* ROUARIE (Armand Taffin, marquis de la), gentilhomme breton, né en 1756, entra officier dans les gardes françaises, et s'y montra frondeur de la cour. Un duel qu'il eut au sujet d'une actrice dont il s'était épris le fit renvoyer. Après quelques mois de retraite à la Trappe, il rentra au service et fit avec distinction la dernière campagne de la guerre d'Amérique, sous le général Rochambeau. De retour en France, il fut un des douze députés bretons envoyés en 1787 près du roi, réclamer la conservation des priviléges de la province, et subit à la Bastille un emprisonnement qui lui valut une sorte de popularité. Lors de la convocation des états-généraux, il s'indigna de la double représentation accordée au tiers, et, prévoyant que les innovations qu'on projetait amèneraient infailliblement la chute du trône, il s'occupa des moyens de le sauver. Il alla, en 1791, à Coblentz, communiquer ses projets aux princes, qui les approuvèrent, et, de retour en Bretagne, il ne songea plus qu'à les réaliser. Devenu l'âme et le chef de la confédération bre-

tonne, il en convoqua les membres dans son château, leur distribua les différentes commissions des princes, et n'attendit plus qu'un moment favorable pour éclater; mais ses démarches avaient été connues des nouvelles autorités; son château fut fouillé, et il dut agir avec plus de circonspection. La funeste journée du 10 août vint encore le forcer d'ajourner l'exécution de ses plans. Il passa l'hiver dans l'inaction, et, errant de nouveau d'asile en asile, la fatigue l'obligea enfin de se réfugier au château de la Guyomarais, à une lieue de Lamballe, où il fut attaqué d'une maladie qui, en quatorze jours, le conduisit au tombeau, le 30 janvier 1793. Le commissaire Morillon, qui avait été envoyé en Bretagne pour arrêter la Rouarie, fit exhumer son cadavre et saisir les papiers de la conjuration, enfouis dans un bocal à six pieds de profondeur. Cette découverte donna lieu à plusieurs arrestations, et sur 27 accusés, 12 furent condamnés à mort. Cependant les efforts de la Rouarie ne furent pas sans effet, et, moins de six semaines après, éclata dans une grande partie de la Bretagne, de l'Anjou et du Poitou, une insurrection en faveur de la royauté, qui, plusieurs fois étouffée, se ranima dans des flots de sang jusqu'en 1815. (*Voy.* CHARETTE, LA ROCHEJACQUELEIN, etc.) On peut consulter, sur la conjuration de la Rouarie, l'*Histoire de la guerre de la Vendée*, par Alph. de Beauchamp, liv. II.

ROUAULT. *Voy.* GAMACHE.

* ROUBAUD (Pierre-Joseph-André), littérateur, né à Avignon en 1730, embrassa l'état ecclésiastique; venu à Paris, et, s'étant lié avec les chefs des nouveaux économistes, il concourut à la rédaction de leurs différents *journaux*, avec Dupont de Nemours, Quesnay, le marquis de Mirabeau, Ameilhon, etc. Il publia dans le même temps différents ouvrages d'économie politique, à peu près oubliés aujourd'hui; mais heureusement il en a composé d'autres qui lui assurent une réputation plus durable. Exilé en 1775 dans la Normandie pour avoir soutenu quelques opinions hasardées en matière de finances, il fut rappelé l'année suivante, et reçut en dédommagement une pension de 3,000 fr. sur les économats, qui lui permit de se livrer un peu plus à ses goûts littéraires. Roubaud mourut à Paris en 1792. Il est surtout connu par ses *Nouveaux synonymes français*, 1785, 4 vol. in-8. Cet ouvrage qui obtint en 1786 un prix de l'académie française, a été réimprimé plusieurs fois, et refondu avec celui de l'abbé Girard (*voy.* ce nom), dans le *Dictionnaire des synonymes*, publié par M. Guizot. On reproche à Roubaud quelques rapprochements un peu forcés, et des explications parfois obscures. Son *Histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, Paris, 1770 à 1775, 15 vol. in-12, ou 5 vol. in-4, est une véritable histoire moderne, bien supérieure à celle de l'abbé de Marsy (*voy.* ce nom, v, 526). Son dernier travail avait été un livre (*Questions politiques sur Avignon et sur le comtat*) pour la défense des droits du saint Siége; ouvrage qui supposait une intrépidité peu commune, et qui pouvait même devenir un titre de proscription. Le nonce Duguani ayant offert à l'auteur, de la part du pape, une tabatière en or avec une bourse de cent louis, Roubaud accepta la tabatière et refusa la bourse.

ROUBAUD (Joseph-Marie), frère du précédent, né en 1735, entra chez les jésuites, et, à la suppression de l'institut, rejoignit son frère à Paris, où ils travaillèrent quelque temps ensemble aux feuilles des économistes. Le privilége du *Journal d'Avignon* ayant été rétabli en 1776, il en obtint la rédaction, et revint dans sa patrie où il mourut le 26 septembre 1797. Il a traduit, en les embellissant, les *Vies des bienheureux Benoit Labre* et *Laurent de Brindes*, écrites en italien par l'abbé Marconi. Ses *Sermons* paraissent perdus.

* ROUBO (Jacques-André), habile menuisier, né à Paris en 1739, étudia le dessin et la géométrie qu'il sut appliquer utilement à l'art qu'il exerçait, et que pratiquait aussi son père. Le *Traité de l'art du menuisier*, qu'il présenta en 1769 à l'académie des sciences, fait partie de la *Description des arts et métiers*. Nommé lieutenant de la garde nationale parisienne, les fatigues qu'il éprouva en assistant à la fête de la fédération (juillet 1790) altérèrent sa santé, et il mourut au commencement de 1791, à 52 ans. Un décret de la Convention accorda un secours de 3,000 fr. à sa veuve. Ses ouvrages les plus remarquables sont la *coupole* de la halle aux blés, le *berceau* qui sert de couverture à la halle aux draps, et le *grand escalier* de l'hôtel de Marbœuf. Outre l'*Art du menuisier*, 1769-75, 4 vol. in-fol., précédé d'*Eléments de géométrie* mis à la portée des ouvriers et accompagné de planches d'après les dessins de l'auteur, on a de lui: *Traité de la construction des théâtres et des machines théâtrales*, Paris, 1777, in-fol. de 67 pag. et 10 pl., et l'*Art du layetier*, ibid., 1782, in-fol., avec 7 pl. dessinées et gravées par l'auteur.

* ROUCHER (Jean-Antoine), poète, né à Montpellier le 22 février 1745, fit ses études chez les jésuites, et résolut d'embrasser l'état ecclésiastique. Etant venu à Paris pour suivre les cours de la Sorbonne, les séductions du monde le firent renoncer à ce projet. Il se lia avec plusieurs littérateurs, et se fit connaître par quelques pièces fugitives qui eurent du succès. Un poème qu'il composa à l'occasion du mariage du dauphin, depuis Louis XVI, lui valut la protection du ministre Turgot; il en obtint une place de receveur à Montfort-l'Amaury. Le poète se montra digne de ce bienfait par sa reconnaissance pour le ministre, auquel, après sa disgrace, il adressa de beaux vers dans son poème des *Mois*. Il employa les loisirs que lui laissaient sa place à la culture des lettres et à l'étude de la botanique. Il vit dans la révolution la réforme des abus; mais il n'en adopta pas les principes dont il prévoyait trop les fatales conséquences. Dès qu'il vit les excès de 1792, il n'hésita point à manifester hautement sa répulsion avec un courage qui lui fait honneur; mais qui fut la cause de sa perte. Obligé de se cacher sous le régime de la terreur, il fut découvert; mais cette fois, un de ses amis obtint son élargissement. Plus tard, lorsque son domicile fut violé, la nuit du 4 octobre 1793, Roucher aurait pu s'enfuir; mais il aurait compromis l'ami qui avait répondu de lui, et il se laissa conduire à Sainte-Pélagie. Il conserva toujours le même calme sous les verroux,

et s'occupa de retoucher sa *traduction de la Richesse des nations*, d'A. Smith (*voy.* ce nom). Transféré à St.-Lazare, ayant appris qu'il allait être traduit au tribunal révolutionnaire comme impliqué dans la prétendue conspiration des prisons, il renvoya son fils, encore enfant, qu'il avait obtenu d'avoir près de lui, brûla ses papiers inutiles, recueillit les lettres de sa fille, et les remit aux mains d'un ami sûr, son compagnon de captivité. Le 6 thermidor il fit faire par Leroy (1), détenu comme lui, son portrait, au bas duquel il écrivit ces vers à sa femme et à ses enfants :

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelqu'air de tristesse obscurcit mon visage :
Quand un savant crayon dessinait cette image,
On dressait l'échafaud, et je pensais à vous.

Condamné à mort le 7 thermidor, 26 juillet, deux jours avant celui qui vit renverser les échafauds, il fut exécuté avec trente-sept autres victimes, à cinq heures du soir; il avait alors 49 ans. On remarquait avec lui, sur la fatale charrette, André Chénier, des magistrats, des généraux dont plusieurs étaient inconnus les uns aux autres, avant leur apparition au tribunal. On a de Roucher : *les Mois*, poème en 12 chants, 1779, 2 vol. in-4, et 4 vol. in-18. Cet ouvrage, prôné avec enthousiasme quand il était manuscrit, subit, lors de sa publication, les critiques les plus sévères. On y remarque cependant de belles descriptions, des tableaux bien tracés, des plaisirs champêtres, et des grands phénomènes de la nature, etc. Les morceaux sur le chant du rossignol, le voyage de la peste, la veillée de village, le dégel, etc., seraient dignes des poètes les plus distingués; mais ces beautés ne peuvent racheter les défauts, qui consistent dans une longueur excessive, que rend plus ennuyeuse encore la monotonie du sujet, dans un mélange confus de polythéisme, de mythologie, de philosophie irréligieuse, d'érudition allégorique, et dans un vide de pensées et de sentiments. On a donné une édition des *Mois* en 1826, avec une *Notice* par M. Brissot-Thivars, 2 vol. in-12, et en 1827, 2 vol. in-32; les lacunes qui se trouvaient dans les anciennes éditions sont en partie remplies dans les nouvelles. *Consolations de ma captivité*, Paris, 1797, 2 vol. in-8; c'est sa correspondance avec sa fille, depuis madame Guillois, pendant sa longue détention; elle est pleine de détails qui font aimer l'honnête homme, le père et le poète. Il a laissé manuscrits plusieurs ouvrages dont on promettait la publication. Roucher avait plus d'inspiration que de goût, et ses compositions poétiques pleines de chaleur manquent de correction. On trouve une *Notice* sur Roucher dans la *Décade philosophique* et dans le *Bulletin de la société des sciences, arts et lettres de Montpellier*, par M. Carrion de Nisas.

ROUELLE (Guillaume-François), né en 1703, à Matthieu, près de Caen, lieu natal du père du fameux Marot, mourut à Paris en 1770. Il était apothicaire dans cette capitale, démonstrateur en chimie au jardin royal des plantes, membre de plusieurs académies étrangères et de celle des sciences de Paris. Il forma divers élèves en chimie, science dont il étendit les bornes, et qu'il aimait avec passion. Les *Mémoires de l'académie des sciences* renferment divers écrits de lui, et il a laissé en manuscrit des *Leçons de chimie*. Sa société était douce et agréable, et son caractère franc et décidé. — Son frère puîné, Hilaire-Marin ROUELLE, s'est aussi distingué par ses connaissances, et succéda à son aîné dans la place de démonstrateur en chimie au jardin du roi. Il mourut le 1er avril 1779.

* ROUGANE (l'abbé), né vers 1740, en Auvergne, après y avoir administré quelque temps une paroisse, donna sa démission de ce bénéfice et vint à Paris pour s'y réunir aux écrivains qui s'occupaient alors de défendre la religion, hautement attaquée chaque jour dans une foule d'écrits livrés en lecture au peuple. Il avait de l'instruction, de la vivacité d'esprit, et beaucoup de zèle. Retiré au Mont-Valérien, il suivait de là les travaux de l'assemblée, qui venait de prendre le titre de constituante, et réfutait les faux principes qu'elle émettait sur les matières ecclésiastiques. Arriva le moment où la vérité n'eut plus le droit de se faire entendre, et l'abbé Rougane dut se taire; mais il ne voulut jamais quitter le costume ecclésiastique; et même, après le 10 août, il continua de porter publiquement la soutane. Arrêté par des furieux, il fut enfermé aux Carmes, et périt dans les odieux massacres de septembre 1792. On a de ce digne prêtre : *Les nouveaux patrons de l'usure réfutés, y compris le dernier défenseur de Calvin sur le même sujet, dédié aux états-généraux*, 1787, 2e édit., Paris, 1789, in-12 de 66 pages. L'auteur répond à La Forêt, à Rulié, à Ruel, à Beurrey. La 2e édit. est augmentée d'une réponse aux reproches qu'on lui avait adressés. *Observations* réfléchies sur différentes motions *de M. d'Autun et ses confrères; le Décret du 13 avril mal justifié par l'évêque d'Autun*, dans sa réponse au *chapitre; le Masque levé*, contre le rapport de Durand de Maillane, sur les empêchements et les mariages, in-8; *Réflexions sur le rapport de Massieu, touchant les congrégations séculières*, in-8, 8 pages; *Lettre à M. de Condorcet, écrite par son ordre*, in-8, 48 pag. C'est une réponse à son *Adresse aux Français*, et au *Rapport de M. de Neufchâteau* contre les *prêtres*, en novembre 1791; *Difficultés proposées à MM. Barruel et Fontenay*, in-8, 24 pages.

ROUGEMONT (François), né à Maëstricht en 1624, se fit jésuite, alla travailler au salut des âmes à la Chine, où il aborda l'an 1659. Pendant la cruelle persécution de 1664, il fut conduit à Pékin, chargé de chaînes, et de là à Canton, où il fut détenu dans une horrible prison, avec la plupart des missionnaires, jusque sur la fin de l'année 1671. Il mourut usé de travaux l'an 1676. Ce missionnaire, animé d'un saint zèle, ardent pour la propagation de la foi, s'était concilié l'affection des personnes les plus distinguées de la Chine par ses manières douces et persuasives. Il composa dans sa prison de Canton : *Historia tartarico-sinica, complectens ab anno 1660 aulicam bellicamque inter Sinas disciplinam; christianæ religionis prospera adversaque*, etc., Louvain,

(1) C'est par erreur qu'on a quelquefois attribué ce portrait au peintre Robert (*voy.* ce nom ci-dessus p. 266), l'un des compagnons d'infortune de Roucher à Ste.-Pélagie, et dont le poète parle souvent dans ses *Lettres* à sa fille; mais qui ne fut point transféré avec lui à St.-Lazare.

1673, in-12. Cette *Histoire*, qui va jusqu'à l'an 1668, est écrite avec beaucoup de sincérité; c'est un des meilleurs morceaux de l'histoire chinoise; il vaut seul plus que toutes les chimériques chroniques de cette vaine nation; il a été traduit en portugais par le P. Sébastien Magalhaens sur une copie manuscrite, Lisbonne, 1672, in-4. Le P. Rougemont a composé en outre deux ouvrages moraux et religieux en langue chinoise, et a eu part à la *Paraphrase latine des ouvrages de morale* de Confucius, publiée par le P. Couplet.

** ROUGEMONT (Michel-Nicolas Balisson de), auteur dramatique, né en 1781, à la Rochelle, entra dans la marine dès l'âge de 16 ans, et, fait prisonnier par une frégate anglaise, fut conduit à Lisbonne. Ayant été échangé, il revint en France, et servit dans l'armée royale de Vendée. Après la pacification, renonçant à la carrière militaire, il s'établit à Paris, et depuis il ne cessa de publier des romans et des pièces de théâtre, dont la plupart eurent du succès, mais qui ne paraissent pas destinées à lui survivre longtemps. Président de la société de Momus, et membre de l'Athénée des arts, du caveau moderne, etc., Rougemont eut beaucoup d'amis, et les mérita par son obligeance et la loyauté de son caractère. Il mourut à Paris en 1840. Parmi ses ouvrages on citera: *le Rôdeur français*, 1816-23, 6 vol. in-12; 6e édit., 1827; recueil des feuilletons qu'il avait publiés dans le *Journal général de France*. Il a composé près de 150 pièces de théâtre, dont les plus connues sont: *L'ours au sérail*; *M. et Mad. Denis*; *La femme innocente malheureuse et persécutée*, excellente parodie des drames niais qui attiraient alors la foule au théâtre de la porte Saint-Martin; *Le tailleur de J.-J. Rousseau; La laitière de Montfermeil*; *Mad. de Lavaubalière*, etc.

ROUGET-DE-LILLE (Joseph), l'auteur de la *Marseillaise*, né en 1760, à Lons-le-Saunier; ses études préparatoires terminées, entra dans l'arme du génie, et fut attaché comme lieutenant au fort de Joux. Envoyé, en 1791, capitaine à Strasbourg, son goût pour la musique le mit en rapport avec le maire de cette ville, M. Dietrich (*voy.* ce nom, III, 237), bon musicien lui-même, et qui donnait souvent des concerts. Rouget était connu de Dietrich pour s'occuper de littérature, et ce fut sur son invitation qu'il composa ce chant devenu fameux sous le nom de la *Marseillaise*, mais que l'auteur avait intitulé *Chant de guerre de l'armée du Rhin*, et dont le succès l'étonna lui-même. La journée du 10 août vint le surprendre à Huningue. Ayant refusé de prêter le serment que le nouveau pouvoir fit demander aux troupes (*voy.* Prieur, ci-dessus, 64), il fut suspendu de ses fonctions. Etant venu à Paris, il y fit jouer avec Gossec (*voy.* IV, 165), au Théâtre de la République, l'*Offrande à la Liberté*; mais pendant les représentations de cette pièce, quelques paroles imprudentes le firent arrêter, et, enfermé au château de Saint-Germain, converti en prison, il n'en sortit qu'après le 9 thermidor. S'étant lié avec Tallien (*voy.* ce nom), il l'accompagna dans sa mission à l'armée des côtes de l'Ouest, et prit part à l'affaire de Quiberon, où il fut légèrement blessé. De retour à Paris, il y passa quelques années, ne s'occupant que de musique et de littérature. Arriva le 18 brumaire: Bonaparte, qui l'avait connu chez Tallien, l'accueillit d'abord; mais, informé qu'il se permettait des propos plus qu'indiscrets sur sa conduite, il lui fit donner l'ordre de quitter Paris. Rouget n'y revint qu'après la restauration, et il y vécut dans une position très-gênée jusqu'en 1830, qu'il obtint enfin une pension du gouvernement. En 1834 il publia dans les *Mémoires de Tous* des souvenirs de *Quiberon*, où il nie qu'il y ait eu une capitulation (*voy.* Sombreuil); mais il a été victorieusement réfuté. Il mourut le 27 juin 1836, à Choisy-le-Roi, chez un ami qui lui avait donné l'hospitalité. On a de lui: *Essais en vers et en prose*, Paris, 1796, in-8, dédié à Méhul. L'auteur y a réuni tout ce qu'il avait publié précédemment. *Cinquante chants français*, 1825, in-4, grav., dont la *Marseillaise* est à peu près le seul connu, quoiqu'il y en ait plusieurs, tels que *Roland à Roncevaux*, qui ne sont pas sans mérite. *Macbeth*, tragédie lyrique, 1827, in-8; Rouget a laissé inédites un assez grand nombre de pièces de théâtre, dont une seule, l'*Ecole des mères*, jouée au théâtre Feydeau en 1798, obtint quelque succès. On a une médaille de Rouget-de-Lille, gravée sous la direction de David (d'Angers), avec la *Marseillaise* au revers.

* ROUGET, frère du précédent, né à Lons-le-Saunier le 3 avril 1770, atteint par la réquisition, entra dans le 6e bataillon de Paris dit de la *Bute des Moulins*, et fut élu lieutenant. Envoyé à l'armée du Nord, il prit part à la conquête de la Hollande. En 1807 il était général-major au service de Hollande, et il accompagna le général Daendels à Batavia. Rentré en 1810 comme général de brigade au service de France, il fit avec distinction les campagnes d'Espagne jusqu'au moment où les Français furent obligés d'évacuer la péninsule. Après 1814, il fut successivement commandant dans la Vendée, la Loire-Inférieure, le Rhône, la Côte-d'Or, et partout il se concilia l'affection des habitants. Il mourut à Dijon au mois d'octobre 1833, dans sa 63e année.

ROUGIER. *Voy.* Bergerie (la).

* ROUGNON (Nicolas-François), médecin, né en 1727 à Morteau, prit ses degrés à la faculté de Besançon, et se rendit ensuite à Paris pour y suivre les cours des plus habiles professeurs. Son zèle et son application lui méritèrent d'être admis parmi les élèves de l'Hôtel-Dieu. Lié avec Macquer et Lorry ses condisciples, à leur exemple, il cultiva dans ses loisirs l'anatomie et les sciences physiques. Après avoir exercé pendant quelque temps la médecine à Noyon, il revint en 1752 à Besançon, où il obtint en 1759 une des chaires de la faculté et la place de médecin en chef des hôpitaux. Sa réputation comme professeur et comme praticien se répandit en Allemagne et jusqu'en Angleterre, et attira de nombreux élèves à ses leçons. L'estime dont il jouissait ne put le mettre à l'abri des fureurs des révolutionnaires: privé de la chaire qu'il honorait depuis plus de trente ans, il fut également destitué de sa place de médecin des hôpitaux. Après le 9 thermidor, réintégré dans ses fonctions, il mourut à Besançon, le 13 juin 1799, à l'âge de 73 ans. On a de lui *Lettre à Lorry*, conte-

nant des observations sur les causes de la mort de M. Charles, ancien capitaine de cavalerie, Besançon, 1768, in-8; *Codex physiologicus*, ibid., 1776, in-8, qui n'est plus au niveau de la science; *Considerationes pathologico-semeioticæ de omnibus corporis humani functionibus*, ibid., 1786-87, 2 vol. in-4; ce traité peut être regardé comme un excellent commentaire des principales sentences d'Hippocrate. *Observations sur les divers avantages que l'on peut tirer de la pomme de terre*, ib., 1794, in-8; *Traité d'hygiène et de médecine pratique*, ib., 1799, 2 vol. in-8. Le docteur Marchant, son élève, a publié une *Notice historique sur Rougnon*, Besançon, in-4.

ROUILLÉ (Guillaume le), jurisconsulte célèbre, naquit à Alençon en 1494, de Louis le Rouillé, seigneur de Hertré et de Rozé. Il exerça pendant quelque temps la profession d'avocat dans sa patrie. Son mérite l'ayant fait connaître avantageusement de Fr. d'Alençon, duchesse de Vendôme, cette princesse lui donna la place de lieutenant-général de Beaumont-le-Vicomte, petite ville de son apanage. Le roi et la reine de Navarre (Charles d'Albret et Marguerite de Valois) le gratifièrent par la suite d'une charge de conseiller à l'échiquier d'Alençon; ils lui donnèrent aussi une place dans leur conseil. Nous ignorons l'année de sa mort. Le Rouillé est auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence qui ont eu autrefois beaucoup de réputation; il publia entre autres un *Commentaire sur la Coutume de Normandie*, en 1534, in-fol., et réimprimé en 1539, qui fut si bien accueilli, et qui donna une si haute idée de l'auteur, que le parlement de Normandie voulut le voir, et le fit prier de venir à Rouen : invitation honorable, à laquelle il ne manqua pas de se rendre. On a encore de lui un ouvrage d'un autre genre, intitulé : *Recueil de l'antiquité, préexcellence de la Gaule et des Gaulois*, imprimé à Poitiers, 1546, in-8, réimprimé à Paris en 1551; et une pièce de vers, qui a pour titre : *Les Rossignols du parc d'Alençon*, à l'occasion de l'arrivée de la reine de Navarre en cette ville, l'an 1544.

ROUILLÉ (Pierre-Julien), jésuite, né à Tours en 1681, professa successivement la théologie, les humanités, la philosophie, et montra un génie propre à plusieurs sciences. Ses supérieurs l'associèrent à la composition de l'*Histoire romaine* du P. Catrou, en 21 vol. in-4, à laquelle le P. Rouillé ne contribua que pour les *Dissertations* et les bonnes *Notes* dont cet ouvrage est rempli (*voy.* CATROU). Il eut aussi part, avec le P. Brumoy, à la révision et à la continuation des *Révolutions d'Espagne*, que le P. d'Orléans avait laissées imparfaites. Il avait travaillé au journal de Trévoux, depuis 1733 jusqu'en 1737. La 2e lettre de l'*Examen du Poème de Racine sur la Grâce* est de lui. Ce savant jésuite mourut à Paris en 1740, à 59 ans, aimé et estimé.

ROUJOUX (Prudence-Guillaume, baron de), né en 1779, à Landerneau, après avoir suivi les cours de l'école polytechnique, admis dans la marine, fut attaché, en 1800, à l'état-major du contre-amiral Lacrosse, et envoyé à la Guadeloupe pour y rétablir l'ordre. Pendant son séjour dans cette colonie, il en dressa une carte militaire, et fut à son retour en France chargé de quelques missions. Nommé en 1806 sous-préfet de Dole (Jura), il fut appelé, en 1811, à la préfecture du Ter, département formé d'une partie de la Catalogne, et en la quittant y laissa d'honorables souvenirs. Nommé pendant les cent-jours préfet des Pyrénées-Orientales, la seconde restauration le rendit à la vie privée, et il s'occupa dès lors exclusivement de littérature. Après la révolution de juillet, il fut nommé préfet du Lot; mais il conserva peu de temps cette place, et reprit ses travaux littéraires à Paris, où il mourut le 6 octobre 1836. Outre une traduction de l'*Histoire d'Angleterre*, du Doct. Lingard, 1825-26, 14 vol. in-8, les principaux sont : *Essai d'une histoire des révolutions des sciences et des arts depuis les temps héroïques jusqu'à nos jours*, Paris, 1811, 3 vol. in-8; *Dictionnaire classique italien-français et français-italien*, Paris, 1826, 2 vol. in-8; *Le monde en estampes*, ou *Géographie des cinq parties du monde, précédé d'un Précis de Géographie universelle*, 1828, 2 vol. in-8; *Histoire des ducs de Bretagne*, Paris, 1828, 3 vol. in-8. Roujoux était, en 1816, propriétaire et directeur du *Journal général de France*, qui prit plus tard le titre d'*Indépendant*, et qui fut depuis réuni au *Censeur*, puis à *La Renommée*, et enfin au *Courrier*.

ROULLET (Jean-Louis), graveur, né en 1645 à Arles en Provence, fit le voyage d'Italie, où ses talents lui donnèrent accès auprès des artistes et des curieux. Ciro-Ferri, peintre célèbre, s'attacha à cet illustre graveur, et lui procura plusieurs occasions de se signaler. Roullet quitta Rome pour parcourir les plus grandes villes d'Italie, et partout il trouva à exercer son burin. L'amour de la patrie le fit revenir en France, où ses talents ne furent point oisifs et sans récompense. On estime ses ouvrages, surtout pour la correction du dessin, pour la pureté et l'élégance de son burin. Il mourut à Paris en 1699. On voit au musée du Louvre une gravure de cet artiste, *Les trois Maries au tombeau de J.-C.*, d'après Annibal Carrache; elle est considérée comme son chef-d'œuvre.

ROULLIARD (Sébastien), avocat de Paris, né à Melun, fut plus connu dans la république des lettres que dans le barreau. On a de lui quelques écrits mal digérés, mais savants et singuliers. Les principaux sont : *Capitulaire de la virilité d'un homme né sans testicules*, 1600, in-8; *Histoire de l'église de Chartres*, in-8; *La Magnifique doxologie du festu*, 1610, in-8; *Les Gymnopodes*, ou *de la Nudité des pieds*, 1624, in-4; *Li Huns en Sang-ters*, 1626, in-4; *Histoire de Melun*, 1628, in-4; *Privilèges de la Sainte-Chapelle de Paris*, in-8; *Le Lumbifrage de Nicodeme Aubier, scribe, soi-disant le cinquième évangéliste et noble de quatre races*, pet. in-8, le plus rare et le plus recherché des ouvrages de l'auteur; des *Poésies* assez plates. Rouillard mourut à Paris en 1639.

ROUMANZOFF. *Voy.* ROMANZOFF.

ROUSSEAU (Gilbert), né en 1587 à Tours, entra dans la compagnie de Jésus, où il professa la rhétorique et l'écriture sainte. Il devint ensuite supérieur des collèges de Saintes, de Poitiers, de Bordeaux, et enfin provincial de son ordre pour la

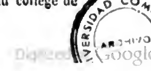
province d'Aquitaine. Le P. Rousseau s'était aussi depuis longues années livré à la prédication avec beaucoup de succès, lorsque le roi le chargea de dirigèr en chef les missions établies en Guyenne pour la conversion des protestants. Il mourut, le 17 janvier 1666, à 79 ans. On a de lui : *Les preuves de l'invocation des saints dans les premiers siècles de l'église*, Bordeaux, 1624, in-12.

* ROUSSEAU (l'abbé), né dans le XVIIe siècle, avait embrassé la vie religieuse, dans l'ordre des capucins; se destinant aux missions de l'Abyssinie, il résolut d'étudier la médecine et la pharmacie, dans l'espoir de se rendre utile à ses confrères. Son projet fut approuvé par la cour de Rome; et le ministre Colbert lui fit donner un logement au Louvre, où il eut toutes les facilités pour suivre ses études et préparer ses remèdes chimiques. Quelques-uns de ces remèdes, dont on ne manqua pas d'exagérer l'importance, mirent bientôt en vogue le *Capucin du Louvre*. Le roi lui fit expédier des patentes de médecin, et le brevet de son envoyé dans le Levant; mais ce religieux ne se souciait plus d'entreprendre des voyages de long cours. S'étant retiré dans un couvent de capucins, en Bretagne, il passa, peu de temps après, dans l'ordre de Cluni, et exerça la médecine, sous le nom d'abbé Rousseau. Il mourut en 1696. Son frère, qui se nommait Grangerouge, avocat au parlement, recueillit ses manuscrits, et les publia sous ce titre : *Secrets et remèdes éprouvés, avec plusieurs expériences nouvelles de physique et de médecine*, Paris, 1697, ib., 1708, in-12. Dans ce recueil, justement oublié, l'auteur raconte (chap. 10) qu'ayant voulu faire périr un crapaud dans un vase de verre, en le regardant, expérience que lui avait réussi plusieurs fois, l'animal s'avisa de le regarder à son tour, et qu'à l'instant il tomba dans une si grande faiblesse, qu'il serait mort, si on ne lui eût donné de prompts secours.

* ROUSSEAU (Jacques), peintre, né à Paris en 1630, se distingua par son art à peindre l'architecture, et à tromper la vue par l'illusion de la perspective. Louis XIV, informé de ses rares talents, sut les mettre à profit. Ce monarque le chargea des décorations de la salle des machines à Saint-Germain-en-Laye, où l'on représentait les opéras du célèbre Lulli. Cet excellent artiste fut encore employé dans plusieurs maisons royales, et l'on voit ses ouvrages dans quelques maisons de riches particuliers; mais ses perspectives, destinées pour l'ordinaire à décorer une cour, un jardin, ont beaucoup souffert de l'injure de l'air; cependant ce qui a été conservé suffit pour faire admirer la beauté de son génie, l'éclat, l'intelligence de son coloris. Ce maître a aussi excellé à toucher le paysage. Il mourut à Londres en 1693.

* ROUSSEAU (dom François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Savigny au diocèse du Mans, fit profession à l'abbaye de Vendôme en 1680; fut régent de rhétorique à Pont-le-Voy, et se distingua comme prédicateur. Il mourut dans le monastère de Saint-Michel de Tonnerre, le 1er août 1731. On a de lui l'*Oraison funèbre de Mme Polixène de Vibraye*, prononcée en l'église de cette ville, et imprimée à Vendôme.

ROUSSEAU (Jean-Baptiste), le premier de nos poètes lyriques, fils d'un cordonnier de Paris, naquit dans cette ville le 6 avril 1670. Son père lui procura une excellente éducation dans les meilleurs colléges de la capitale. Le jeune Rousseau s'y fit un nom par de petites pièces de poésie, pleines d'esprit et d'imagination. Il avait à peine 20 ans, qu'il était déjà recherché par des personnes du plus haut rang et du goût le plus délicat. Dès 1668 il fut reçu en qualité de page chez Bourepaux, ambassadeur de France en Danemarck. Le maréchal de Tallard le choisit pour son secrétaire, lorsqu'il passa en Angleterre. Ce fut à Londres qu'il lia une amitié étroite avec Saint-Evremont, qui sentit tout le mérite du jeune poète. Rouillé, directeur des finances, le prit auprès de lui. Une affaire fâcheuse le précipita dans les inquiétudes les plus cuisantes. Le café de la Laurent était alors le rendez-vous littéraire et politique des oisifs de Paris. La Motte et Rousseau étaient les chefs de ce Parnasse, lorsque l'opéra d'*Hésione* de Danchet vit le jour en 1708. Il parut, sur un air de prologue de cet opéra, cinq couplets contre les auteurs des paroles, de la musique et du ballet. Ces premiers couplets, qu'on croyait être de Rousseau, furent suivis d'une foule d'autres, où tout ce que le talent inspiré par la haine, par la vengeance et par la débauche, peut enfanter de plus monstrueux, se trouve réuni. Versailles, Paris, furent inondés de ces horreurs. Les tribunaux, fatigués par les plaintes des personnes outragées, recherchèrent l'auteur de ces infamies. Il y eut de grandes présomptions contre Rousseau; cependant ce poète n'eût jamais été condamné, s'il se fût borné à nier qu'il fût l'auteur des couplets. Mais, non content de vouloir paraître innocent, il voulut que le géomètre Saurin fût coupable du crime dont on l'accusait. Guillaume Arnould, jeune savetier, esprit faible, fut, dit-on, l'instrument que Rousseau mit en œuvre pour accabler son ennemi. Ce misérable déposa que Saurin lui avait remis les couplets, et les avait donnés à un petit décrotteur pour les faire passer en d'autres mains. Le procès porté au Châtelet passa au parlement, et le coup dont Rousseau voulait accabler le géomètre retomba sur sa tête. Saurin fit valoir le contraste de ses mœurs et de celles de son ennemi. Il l'attaqua comme suborneur de témoins, en particulier de ce Guillaume Arnould, auquel il avait donné de l'argent. Les preuves de cette subornation parurent évidentes; et le suborneur fut banni à perpétuité du royaume. Cet arrêt, rendu le 7 avril 1712, fut affiché à la Grève. Rousseau se retira en Suisse, où le comte du Luc, ambassadeur de France auprès du corps helvétique, lui rendit la vie douce et agréable. A la paix de Bade, conclue en 1714, le prince Eugène demanda Rousseau au comte, qui l'avait mené avec lui, et ce seigneur n'osa pas le lui refuser. Le poète français passa à Vienne avec le prince, auprès duquel il demeura près de trois ans. Enveloppé dans l'affaire du comte de Bonneval, et obligé de quitter la cour de Vienne, il se retira à Bruxelles. Ce fut dans cette ville que commencèrent ses brouilleries avec Voltaire. Rousseau avait connu ce poète naissant au collége de



Louis le Grand, et avait admiré sa facilité pour la poésie. Le jeune Arouet cultiva une connaissance qui pouvait lui être si utile; il lui faisait hommage de ses ouvrages, ne cessa de le consulter sur ses essais, et leur amitié fut de jour en jour plus vive. Ils se voyaient souvent à Bruxelles; Arouet lut à Rousseau son *Epître à Julie*, aujourd'hui *à Uranie*. Cet ouvrage fit horreur à celui-ci qui lui en marqua son indignation. Le jeune homme, piqué de ces reproches, tint des discours affreux contre celui qui les lui avait faits. Dans quelque considération que Rousseau fût à Bruxelles, il ne pouvait oublier Paris. Le duc d'Orléans, régent du royaume, sollicité par le grand prieur de Vendôme et le baron de Breteuil, lui accorda des lettres de rappel. Mais le poète, avant que d'en profiter, demanda qu'on revit son procès; il voulait être rappelé non à titre de grâce, mais par un jugement solennel. Sa demande fut rejetée. Pour se consoler de cette nouvelle disgrace, il se mit en voyage. En 1721, il passa en Angleterre, où il fit imprimer à Londres le *Recueil de ses Œuvres*, en 2 vol. in-4. Cette édition, publiée en 1723, lui valut dix mille écus. Il les plaça sur la compagnie d'Ostende; mais les affaires de cette compagnie s'étant dérangées, les actionnaires perdirent leurs fonds. Il trouva une ressource dans le duc d'Aremberg, qui lui donna sa table à Bruxelles. Ce seigneur ayant été obligé en 1713 d'aller à l'armée en Allemagne, lui assura une pension de 1500 livres; mais Rousseau eut encore le malheur de perdre les bonnes grâces de son bienfaiteur. Il eut l'imprudence de publier, dans un journal, que Voltaire l'avait accusé, auprès du duc d'Aremberg, d'être l'auteur des Couplets pour lesquels il avait été banni de France. Voltaire, qui aurait dû dédaigner cette imputation, aima mieux s'en plaindre à ce seigneur, qui priva Rousseau de ses bienfaits. La ville de Bruxelles devint pour lui, après cette disgrace, un séjour insupportable. Le comte du Luc et M. de Sénozan, receveur général du clergé, instruits de ses chagrins, le firent venir secrètement à Paris, dans l'espérance d'avancer la fin de son bannissement. Rousseau y fit un séjour de trois mois; mais ses protecteurs n'ayant pu obtenir un sauf-conduit pour un an, il retourna à Bruxelles, et mourut à Guette, hameau entre Mons et Bruxelles, le 17 mars 1741, dans de grands sentiments de religion. Avant que de recevoir le saint viatique, il protesta qu'il n'était pas l'auteur des Couplets qui avaient empoisonné sa vie. Cette protestation a paru aux hommes impartiaux une démonstration complète de son innocence. Est-il probable, disent-ils, que Rousseau en ait voulu imposer dans ces derniers moments où la vérité se fait jour! Piron a fait cette épitaphe à l'Horace français :

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau.
Le Brabant fut sa tombe et Paris son berceau
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié;
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

Il est plus facile de peindre dans Rousseau le poète que l'homme. Quelques personnes l'ont représenté comme inquiet, capricieux, imprudent, vindicatif, envieux, flatteur, satirique. D'autres l'ont peint comme un homme plein de candeur et de franchise, comme un chrétien pénétré de sa religion. Il est difficile de se décider entre deux portraits si différents. Il paraît que Rousseau ne peut être lavé sur l'accusation intentée contre lui, d'avoir attaqué ses bienfaiteurs. On peut le justifier plus facilement contre ceux qui l'accusèrent d'avoir renié son père. La plus grande noblesse d'un poète est de descendre d'Homère, de Pindare, de Virgile. Et quel besoin aurait eu Rousseau de cacher l'obscurité de sa naissance? elle relevait son mérite, et il avait trop de solidité d'esprit pour ne pas le comprendre. M. Séguy a donné une belle édition de ses *Œuvres*, conformément aux intentions que le poète lui avait marquées. Cette édition, publiée en 1743, à Paris, en 3 vol. in-4, et en 4 vol. in-12, ne contient que ce que l'auteur a avoué; elle renferme quatre livres d'*Odes*, dont le premier est d'Odes sacrées, tirées des Psaumes. « Rousseau, dit Fréron, sait retracer » à propos le beau désordre de Pindare, les grâces » d'Anacréon, la saine raison d'Horace et la pom- » pense majesté de Malherbe. » Quel feu! quel génie! quels éclairs d'imagination! quelle rapidité de pinceau! quelle abondance de traits frappants! quelle foule de brillantes comparaisons! quelle richesse de rimes! quelle heureuse versification! mais surtout quelle expression inimitable! Il y a des négligences, des mots impropres, des phrases incorrectes; mais l'enthousiasme du poète, qui passe dans l'âme du lecteur, fait qu'on ne les remarque guère. Deux livres d'*Epîtres* en vers. Quoiqu'elles ne manquent pas de beautés, il y règne un fond de misanthropie qui les dépare. Rousseau parle trop souvent de ses ennemis et de ses malheurs, il y étale des principes qui portent moins sur la vérité que sur les différentes passions qui l'animaient. La colère le jette dans le paradoxe. Des *Cantates*. Il est le créateur de ce poème, dans lequel il n'a point eu d'égal. Les siennes respirent cette poésie d'expression, ce style pittoresque, ces tours heureux, ces grâces légères, qui forment le véritable caractère de ce genre. Il est tantôt vif et impétueux, tantôt doux et touchant, suivant les passions qui animent les personnages qu'il fait parler. Des *Allégories*, dont plusieurs sont heureuses, mais dont quelques-unes paraissent forcées; des *Epigrammes* qui l'ont mis au-dessus de Martial et de Marot. On a eu soin de retrancher de cette édition celles que la licence et la débauche lui avaient inspirées. L'auteur en a témoigné dans la suite de vifs regrets. Un livre de *Poésies diverses*, qui manquent quelquefois de légèreté et de délicatesse; quatre *Comédies* en vers, et deux en prose. Le théâtre n'était pas son talent principal. Cependant, sa comédie intitulée *Le Café* fut représentée neuf fois; une autre, le *Flatteur*, fut jouée dix fois en 1696, et a été reprise avec succès. Un recueil de *Lettres* en prose. On n'a choisi dans cette édition que les plus intéressantes. Il y en a un recueil plus considérable en 5 vol., qui a fait tout à la fois tort et honneur à sa mémoire. Rousseau y dit le pour et le contre sur les mêmes personnes. Il paraît trop porté à déchirer ceux qui lui déplaisent. A cela près, on voit en lui un homme d'un caractère ferme et d'une âme élevée, qui ne veut

devoir son retour dans sa patrie qu'à sa pleine justification. On y trouve quelques anecdotes, et des jugements exacts sur plusieurs écrivains. Un libraire de Hollande a publié un ouvrage qui lui ferait plus de tort, si les auteurs devaient répondre des sottises qu'on met sous leur nom : c'est son *Portefeuille*. Il y a, à la vérité, dans ce misérable recueil, plusieurs pièces qui sont de Rousseau ; mais il faut moins l'en blâmer que ceux qui ont tiré ces ouvrages de l'oubli auquel ce grand poète les avait condamnés. On a donné, en 1741, à Paris, une fort jolie édition de ses *Œuvres choisies*, in-12. Celle de 1829, in-18, avec des notes de Lebrun, le lyrique (*voy.* ce nom), et des observations de Fontanes et de Bouchariat, a été admise au nombre des livres classiques. Ce sont ses *Odes* et son éminente supériorité dans la poésie lyrique qui lui ont mérité le nom de *grand Rousseau*, quoiqu'il soit à présumer qu'on le lui a donné pour le distinguer des autres écrivains du même nom. On peut consulter sur le mérite de cet écrivain *Rousseau vengé*, par l'abbé de Gourcy, Paris, 1772, in-12. Laharpe nous semble l'avoir jugé avec beaucoup d'impartialité. La première édition de ses *Œuvres* avouée par l'auteur est de Soleure, 1712, in-12. Les *Odes*, *Cantates* et *Poésies diverses* ont été publiées par Didot l'aîné, pour l'éducation du dauphin, 1790, gr. in-4. Amar a publié les *Œuvres completes avec un commentaire historique et littéraire précédé d'un nouvel essai sur la vie et les écrits de l'auteur*, Paris, 1820, 5 vol. in-8 ; cette édition renferme une partie de la *Correspondance* de Rousseau ; le même éditeur a donné les *Œuvres poétiques* avec un *Commentaire*, Paris, 1824, 2 vol. in-8, dans la *Collection des classiques français*, de Lefèvre. — Un des frères utérins de Jean-Baptiste Rousseau, carme déchaussé, sous le nom de P. *Léon de Saint-Joseph*, s'acquit de la réputation dans le ministère de la chaire, et mourut à Paris en 1750.

ROUSSEAU (Jean-Jacques), né à Genève le 28 juin 1712, d'un horloger, coûta en naissant la vie à sa mère. Son enfance n'en fut pas moins, dit-il, environnée des plus tendres soins ; son père, homme simple et bon, songea moins à cultiver les dispositions dont il le voyait doué, qu'à lui épargner les contrariétés de son âge, et Rousseau ne se rappelait pas comment il avait appris à lire ; mais il se souvenait que ses premières lectures avaient été des *Romans* ; et que les émotions que son enfance y puisa lui « donnèrent sur la vie humaine des notions bi- » zarres et romanesques, dont l'expérience et la ré- » flexion ne purent jamais bien le guérir. » Il lut néanmoins ensuite quelques bons livres, tels que les *Vies de Plutarque*. Son père, obligé de quitter Genève, le mit en pension à Bossey, chez le ministre Lambercier, d'où il sortit au bout de deux ans à peu près aussi ignorant qu'il y était entré. Un oncle maternel qui s'était chargé de lui, l'envoya copier des actes dans l'étude d'un greffier de Genève. Le peu de succès qu'il obtint l'ayant fait passer pour inepte et bon tout au plus pour pousser la lime, il fut placé dans l'atelier d'un graveur qui le maltraita et d'où il sortit bientôt. Il alla chercher un asile chez l'abbé de Pontverre, curé de Confignon, en Savoie : cet ecclésiastique l'envoya à Annecy où il vit pour la première fois madame Warens qui devint sa bienfaitrice, et dont il paya les bienfaits par l'ingratitude la plus noire. Ce fut par la médiation de cette dame et aux frais de l'évêque d'Annecy que Rousseau fut envoyé à Turin pour y être instruit dans la religion catholique. Après deux mois de séjour dans la maison des catéchumènes, il abjura le protestantisme. N'ayant retiré de sa prétendue conversion que 20 francs, il entra chez la comtesse de Vercellis, en qualité de laquais : il commit alors une faute honteuse, en volant un ruban, ou, comme d'autres que lui l'ont affirmé avec plus de vraisemblance, un diamant, et en chargeant de ce vol une jeune servante qui fut renvoyée ainsi que lui. Bientôt il trouva une nouvelle place ; il devint secrétaire du comte Gouvon, premier écuyer de la reine de Sardaigne ; son inconstance naturelle l'éloigna peu de temps après de cette maison. Il alla retrouver madame de Warens qui réveilla dans son âme quelques sentiments honnêtes. D'après ses conseils il entra au séminaire, avec le désir de se faire prêtre ; mais il fut renvoyé comme n'étant propre à rien : toutefois sa bienfaitrice lui donna quelques soins ; elle dirigea ses lectures et lui fit apprendre la musique. Séparé ensuite de sa seconde mère, il parcourut la Suisse avec un prétendu évêque grec qui faisait des collectes pour le St.-Sépulcre, et auquel il servait d'interprète ; mais ils furent arrêtés tous deux à Soleure. L'ambassadeur de France, à qui il raconta sa position, lui donna les moyens d'aller à Paris rejoindre celle qu'il appelle sa *chère maman*. Arrivé dans la capitale, il apprit que madame de Warens était partie : aussitôt il se rendit à Lyon où il sentit toutes les horreurs de la misère ; enfin il rejoignit sa bienfaitrice. Son séjour près d'elle fut consacré à des lectures sérieuses ; mais obligé d'aller à Montpellier pour cause de maladie, il trouva à son retour Mme de Warens engagée dans des liens indignes d'elle. Il alla prendre à Lyon une place de précepteur chez M. de Mably, grand-prévôt de cette ville. Après avoir fait ce métier pendant un an, il retourna à Paris où il arriva dans l'automne de 1741, avec 15 louis et l'espoir d'une rapide fortune fondée sur une nouvelle méthode de noter la musique. Cette méthode n'ayant pas réussi, il accepta l'emploi de secrétaire de M. de Montaigu, ambassadeur à Venise. Pendant son séjour en Italie, il se fortifia dans la musique. Il était de retour à Paris, lorsque, dans l'été de 1749, il allait visiter Diderot détenu à Vincennes à cause de sa *Lettre sur les aveugles*. Il avait emporté avec lui le *Mercure de France* ; en le lisant, pour se distraire pendant la route, il y vit que l'académie de Dijon proposait un prix sur cette question : *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs?* Il concourut, et son discours, qui soutenait la négative, fut couronné en 1750, et il devait l'être, non seulement à raison de l'éloquence forte et mâle dont l'auteur soutenait son assertion, mais parce que réellement, en prenant la chose dans sa généralité, il avait la vérité pour lui, quoiqu'il l'exagère alors comme il le fait si souvent. Plusieurs adversaires

se présentèrent pour l'attaquer : Rousseau se défendit ; il avait de son côté l'expérience des siècles et les lumières de l'histoire. L'état de notre littérature ne tarda point à venir à son appui. « S'il est » faux, dit un critique judicieux, que les lettres » cultivées selon les règles et les précautions que » le bien commun exige, soient capables de nuire » à la société, il est du moins très-certain qu'à en » juger par les désordres qui règnent aujourd'hui » parmi les littérateurs, elles sont sujettes à de » grands inconvénients. Quelle idée avantageuse » peut-on s'en former, quels fruits peut-on s'en » promettre pour la culture de l'esprit et la per- » fection des mœurs, quand on voit les vrais prin- » cipes attaqués, les règles méconnues, les bien- » séances violées, l'anarchie et la confusion établies » sur les débris du goût et de la raison ; quand la » religion, la morale, les devoirs, la vertu, de- » viennent la proie d'une philosophie extravagante, » qui outrage l'une, corrompt l'autre, prononce » sur ceux-ci, et défigure celle-là au gré de ses ca- » prices ou de ses intérêts? Quelle estime peut-on » avoir pour les littérateurs, à la vue des divisions » qui les aigrissent et les déshonorent? Est-ce en » les voyant se déchirer, se calomnier, se décrier » les uns les autres, intriguer dans les sociétés, » pour persécuter leurs rivaux ou prôner leurs ad- » mirateurs et leurs disciples ; employer, pour se » faire une réputation, un temps et des soins qui » seraient plus utilement consacrés à perfection- » ner leurs ouvrages ; se révolter contre les criti- » ques, et négliger des avis utiles ; repaître leur » vanité de suffrages mendiés, sans s'occuper » à en mériter de plus justes et de plus solides ; » substituer à l'élévation des sentiments qui de- » vraient être leur partage, les bassesses de l'ar- » tifice et de la flatterie, pour donner des appuis » à leur vanité ! Est-ce enfin au milieu d'une dé- » gradation sensible et journalière, qu'ils pourront » prétendre au respect et à la gloire destinés à payer » les travaux du génie et des talents? Il n'est donc » que trop tristement démontré par l'expérience que » l'abus des connaissances littéraires est le plus dan- » gereux de tous les maux qu'un état puisse éprou- » ver. Depuis ces prétendues lumières qu'on se vante » de nous avoir communiquées, la société est-elle » devenue plus heureuse et mieux réglée? La mau- » vaise foi, les perfidies, les haines, les mensonges, » les calomnies, les atrocités, les crimes, ont-ils » disparu parmi nous? Y a-t-on vu renaître la fran- » chise, la droiture, la générosité, le bonheur et la » paix ; ou plutôt, malgré ces cris hypocrites d'*hu-* » *manité*, de *bienfaisance* les cœurs ne paraissent-ils » pas s'être rétrécis, desséchés, et avoir perdu leur » énergie? Tout ce que nous avons gagné en deve- » nant plus instruits, c'est d'avoir appris à être » méchants avec art, et à conserver dans le mal » une sorte de décence qui le rend plus épidémi- » que et plus dangereux. S'il est vrai que les hom- » mes aient été méchants dans tous les siècles, on » ne peut nier qu'ils n'aient plus de facilité à l'être » dans les siècles éclairés. Les ressources de l'esprit » se tournent alors du côté de l'intérêt des passions. » Plus un méchant a de lumières, plus il est habile » à mal faire avec impunité. » (*Voy.* Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, Giraldi, Lilio-Gregorio.) Ce premier succès l'enivra et fixa sa destinée : il résolut d'être libre, de briser les fers de l'opinion ; et, pour préluder à ce nouveau rôle, il retrancha de sa table et de sa mise le peu de luxe qu'il s'était permis jusque-là. Renonçant à l'emploi de caissier qu'il avait obtenu chez M. Francueil, fils de M. Dupin, parce que la garde d'un trésor troublerait son sommeil, il se fit annoncer comme copiste de musique à dix sous la page. Son *Discours sur les causes de l'inégalité parmi les hommes et sur l'origine des sociétés*, plein de maximes fausses et d'idées bizarres, fut fait pour prouver que les hommes sont égaux, qu'ils étaient nés pour vivre isolés, et qu'ils ont perverti l'ordre de la nature en se rassemblant. L'auteur, panégyriste éternel de l'homme sauvage, déprime l'homme social ; s'efforçant, contre son intime conviction, de substituer au bonheur de la vertu, de la religion, d'une civilisation honnête et raisonnable, l'état de la dégradation la plus humiliante pour l'humanité. Car qu'est-ce qu'un sauvage tel que ceux de l'Amérique, et en général ceux que nous connaissons sur ce globe? « C'est, » répond l'auteur du *Système social*, qui mêle aussi de grandes vérités à de grandes erreurs, « c'est un enfant vigoureux, privé » de ressources, d'expérience, de raison, d'indus- » trie ; qui souffre continuellement la faim et la » misère, qui se voit à chaque instant forcé de » lutter contre les bêtes, qui d'ailleurs ne connaît » d'autres lois que son caprice, d'autres règles que » les passions du moment, d'autre droit que la » force, d'autre vertu que la témérité ; c'est un » être fougueux, inconsidéré, cruel, vindicatif, » injuste, qui ne veut point de frein, qui ne pré- » voit pas le lendemain, qui est à tout moment » exposé à devenir la victime, ou de sa propre fo- » lie, ou de la férocité des stupides qui lui res- » semblent. La vie du sauvage à laquelle des spé- » culateurs chagrins ont voulu ramener les hom- » mes, l'âge d'or si vanté par les poëtes, ne sont » dans le vrai que des états de misère, d'imbécil- » lité, de déraison. » Sa *lettre à d'Alembert* sur le projet d'établir un théâtre à Genève, publiée en 1757, renferme, à côté de quelques paradoxes, les vérités les plus importantes et les mieux développées. Cette lettre, si intéressante pour les mœurs en général et pour la république de Genève en particulier, fut la première source de la haine que Voltaire lui voua, et des injures dont il ne cessa de l'accabler. Ce qu'on trouvait de singulier, c'est que cet ennemi des spectacles avait fait imprimer une comédie, et qu'il avait donné au théâtre une pastorale, le *Devin du village*, qui certainement n'était pas faite pour produire des impressions de vertu. Il en fit lui-même la musique : car il avait cultivé cet art dès son enfance. Son *Dictionnaire de musique*, à quelques inexactitudes près, est un des meilleurs ouvrages que nous possédions en ce genre ; mais on s'aperçoit facilement qu'il a profité de celui de l'abbé Brossard : on est fâché seulement qu'il ne le dise pas ; et cette réticence fait croire qu'il n'était point en ce genre aussi riche de son

propre fonds qu'on le croyait communément. La *Nouvelle Héloïse*, 1761, 6 parties in-12, est un roman épistolaire, dont l'intrigue est mal conduite et l'ordonnance mauvaise; il est, comme toutes les productions de l'auteur, plein de beautés et de défauts. Il en parle lui-même avec des éloges révoltants, et toute la tendresse d'une aveugle paternité : on a de la peine à comprendre qu'il n'en ait pas aperçu les contradictions saillantes, ainsi que la morale fausse et inconséquente. Quelques-unes de ces lettres sont admirables par la force, par la chaleur de l'expression, mais l'auteur ne tarde pas à se livrer au goût des sophismes et à la manie d'ergoter contre les notions reçues; de là ces froides digressions, ces critiques insipides, et ces paradoxes révoltants. C'est dans cet ouvrage qu'il s'est le plus souvent abandonné à sa manie d'exposer le pour et le contre, de répandre de l'incertitude sur tous les principes. *Emile* fit encore plus de bruit que la *Nouvelle Héloïse*. On sait que ce roman moral, publié en 1762, roule principalement sur l'éducation. Rousseau veut qu'on suive en tout la nature, et qu'on laisse germer et prévaloir les passions sans leur opposer, sinon lorsqu'il n'en sera plus temps, l'impression des vérités religieuses, de la loi et de la crainte de Dieu. Tout ce qu'il dit contre les spectacles, contre les vices et les préjugés de son siècle, est digne tout à la fois de Platon et de Tacite. Il semble même en avoir la manière et le style. Mais ce qu'il est bon de savoir, pour apprécier les hommes et les moyens qui fondent leur célébrité, c'est que le style de Rousseau n'était ni dans son cœur ni dans son génie, et que tandis que l'honnête homme médiocrement lettré, parle et écrit avec énergie et un enthousiasme éloquent des droits de la justice et de la vertu, Rousseau ne pouvait former une ligne sans se mettre l'esprit à la torture. « Je méditais, dit-il lui-même, » dans mon lit, les yeux fermés, et je tournais et » retournais dans ma pensée mes périodes avec des » peines incroyables : puis, quand j'étais parvenu » à en être content, je les déposais dans ma mé- » moire, jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le » papier. Souvent j'oubliais tout en m'habillant. » Les quatre lettres à M. de Malesherbes sont peut- » être la seule chose que j'aie écrite avec facilité dans » toute ma vie. » Voilà, sans doute, ceux qui jugeaient de la force de l'âme de Rousseau par celle de ses expressions, bien loin de leur compte; et puis, la sublime philosophie qui achète par de telles contorsions la réputation de beau parleur! Quoiqu'il en soit du style, le fond de l'ouvrage est une source de corruption. Le 3e tome est rempli d'objections contre le christianisme. Il fait, à la vérité, un éloge sublime de l'Evangile, et un portrait touchant de son divin auteur; mais les miracles, les prophéties, qui établissent sa mission, sont attaqués sans ménagement. C'est un traité d'éducation le plus chimérique qu'un homme ait pu concevoir, un assemblage continuel de sublime et de subtilités, de raison et d'extravagance, d'esprit et de puérilité, de religion et d'impiété, de philanthropie et de causticité. (*Voy.* MUZARELLI.) Il habitait depuis 1756 une petite maison de campagne près Montmorency, connue sous le nom de l'Ermitage; solitude qu'il devait à la générosité d'un fermier-général. Sans adopter en tout la façon de vivre trop dure des anciens cyniques, il s'était retranché tout ce que peut fournir ce luxe recherché qui est la suite des richesses et qui en pervertit l'usage. Il aurait été heureux dans cette retraite, s'il avait pu oublier ce public qu'il affectait de dédaigner; mais le désir d'une grande réputation aiguillonnait son amour-propre, et c'est ce désir qui lui fit glisser dans son *Emile* tant de choses condamnables, et qu'il a lui-même plus d'une fois réfutées avec force. Le parlement de Paris condamna ce livre en 1762, et poursuivit criminellement l'auteur, qui fut obligé de prendre la fuite à la hâte. Il dirigea ses pas vers sa patrie, qui lui ferma ses portes. Proscrit dans la ville qui lui avait donné le jour, il chercha un asile en Suisse, et le trouva dans la principauté de Neufchâtel. Son premier soin fut de défendre son *Emile* contre le *Mandement* de Mgr. l'archevêque de Paris, qui avait anathématisé ce livre. Il publia en 1763 une *Lettre* où toutes ses erreurs sont reproduites avec la parure de l'éloquence et une espèce de morgue cynique. Les *Lettres de la Montagne* virent le jour bientôt après; mais ce livre, bien moins éloquent, et surchargé de discussions ennuyeuses sur les magistrats et les pasteurs de Genève, irrita les ministres protestants, sans le réconcilier avec les ministres de l'Eglise romaine. Rousseau avait abandonné solennellement cette dernière religion dans un voyage qu'il avait fait à Genève en 1753; ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il était résolu d'aller vivre en France, dans un pays catholique. Les pasteurs protestants ne lui surent aucun gré de ce changement; et la protection du roi de Prusse, à qui appartient la principauté de Neufchâtel, ne put le soustraire aux tracasseries que lui suscita le pasteur de Motiers-Travers, village où il s'était retiré. Il alla chercher un nouvel asile dans une saison rigoureuse et dans l'île de Saint-Pierre située au milieu du lac de Bienne; mais au bout de quelques semaines, un ordre du sénat de Berne vint l'arracher à cette solitude. Il prit le parti de passer en Angleterre, et il se brouilla bientôt avec le fameux Hume, qui l'avait amené avec lui dans cette île. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette bruyante querelle; elle prouve, ainsi que mille autres anecdotes, que ces gens qui se disent nés pour instruire, pacifier, rendre heureux tous les hommes, ne sauraient vivre deux jours ensemble sans faire éclater des passions que le plus froid chrétien aurait honte de ne pas réprimer. Hume appela Rousseau un *serpent réchauffé dans le sein de l'amitié;* celui-ci ne manqua pas de termes pour lui riposter. Le philosophe de Genève retourna en France, en 1767. En passant à Amiens, il vit Gresset, qui le sonda sur ses malheurs et sur ses disputes; il se contenta de lui répondre : « Vous avez » eu l'art de faire parler un perroquet; mais vous » ne sauriez faire parler un ours (1). » Le prince de Conti lui ayant offert un asile dans son château

(1) Suivant M. de Sévelinges il répondit à l'auteur de *Ver-Vert* : « Vous qui faites si bien parler les perroquets, il n'est pas » étonnant que vous sachiez apprivoiser les ours. »

de Trye près de Gisors, Jean-Jacques y vécut quelque temps, sous le nom de *Renou*; mais comme il s'y crut environné d'espions, il le quitta pour aller herboriser dans les environs de Lyon, de Grenoble, de Chambéry, et parut enfin vouloir se fixer à Monquin près de Bourgoin, où il épousa sa Thérèse en 1768. Ses protecteurs obtinrent en 1770 qu'il demeurerait à Paris, à condition qu'il n'écrirait ni sur les matières de la religion ni sur celles du gouvernement : il tint parole, il n'écrivit plus. Il se contenta de vivre dans la société de quelques amis, paraissant détrompé, sans pourtant l'être, de ses illusions. Il mourut à Ermenonville, terre de M. le marquis de Girardin, à 10 lieues de Paris, le 3 juillet 1778, non sans soupçon d'avoir avancé ses jours en prenant du poison. Un de ses amis, Corancez, a donné à cet égard des renseignements qui semblent exacts. Sa brochure est curieuse, et démontre l'état d'aliénation dans lequel le sage tombait parfois. La relation que MM. de Presle et Magellan ont donnée de sa mort pour dissiper ce soupçon, n'a fait que le fortifier : ils conviennent que la *vie lui était à charge*, et rapportent diverses circonstances, qui annoncent que le philosophe, sans aucun mal apparent, était instruit de sa fin prochaine. Tout cela est confirmé dans les *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau*, publiées en 1789 par madame la baronne de Staël. « On sera » peut-être étonné, dit-elle, de ce que je regarde » comme certain que Rousseau s'est donné la mort. » Mais le même Genevois dont j'ai déjà parlé reçut » une lettre de lui quelque temps avant sa mort, » qui semblait annoncer ce dessein. Depuis, s'étant informé avec un soin extrême de ses derniers moments, il a su que le matin du jour où » Rousseau mourut, il se leva en parfaite santé, » mais dit cependant qu'il allait voir le soleil pour » la dernière fois, et prit, avant de sortir, du café » qu'il fit lui-même. Il rentra quelques heures » après, et commençant alors à souffrir horriblement, il défendit constamment qu'on appelât du » secours et qu'on avertit personne. Peu de jours » avant ce triste jour, il s'était aperçu des viles » inclinations de sa femme pour un homme de » l'état le plus bas; il parut accablé de cette découverte, et resta huit heures de suite sur le » bord de l'eau, dans une méditation profonde. Il » me semble que si l'on réunit ces détails à sa » tristesse habituelle, à l'accroissement extraordinaire de ses terreurs et de ses défiances, il » n'est plus permis de douter que ce malheureux » homme n'ait terminé volontairement sa vie. » Et dans une réponse à madame de Vassy, elle ajoute : « Un Genevois, secrétaire de mon père » (M. Necker), et qui a passé la plus grande partie » de sa vie avec Rousseau; un autre, nommé » Mouton, homme de beaucoup d'esprit, et confident de ses dernières pensées, m'ont assuré ce » que j'ai écrit; et des lettres que j'ai vues de lui, » peu de temps avant sa mort, annonçaient le dessein de terminer sa vie. » On voit par-là, comme par bien d'autres anecdotes de ce fameux égoïste, ce que c'est que la prétendue force d'esprit dont font parade les hommes dont l'idole est l'opinion publique, et qui n'ont point dans eux-mêmes de quoi combattre les disgraces les plus légères, souvent même parfaitement imaginaires. Le caractère de Rousseau, ainsi que ses opinions, était certainement original; mais la nature ne lui en avait donné que le germe, et l'art avait beaucoup contribué à le rendre encore plus singulier. Il n'aimait à ressembler à personne, et comme cette façon de penser et de vivre extraordinaire lui avait fait un nom, il manifesta beaucoup de bizarrerie, soit dans sa conduite, soit dans ses écrits. Tout est devenu problématique sous sa plume. De là ces raisonnements pour et contre le duel, l'apologie du suicide et la condamnation de cette frénésie; la facilité à pallier le crime de l'adultère, et les raisons les plus fortes pour en faire sentir l'horreur. De là l'existence de Dieu attaquée par des sophismes, et les athées confondus par des arguments invincibles; la religion chrétienne combattue par des objections spécieuses, et célébrée par les plus sublimes éloges. Il tâchait de se rendre intéressant par la peinture de ses malheurs et de sa pauvreté, quoique ses infortunes fussent moins grandes qu'il ne le disait et ne le sentait, et quoiqu'il eût des ressources assurées contre l'indigence. Il était charitable, bienfaisant, sobre, se contentant du pur nécessaire, et refusant les moyens qui lui auraient procuré ou des richesses ou des places. Quoiqu'il affichât la philosophie, il n'aimait pas les philosophes; prévenu d'abord pour eux par l'emphase de ce nom illusoire, il les détesta dès qu'il les connut : « Je regardais, dit-il, tous ces graves » écrivains comme des hommes modestes, sages, » vertueux, irréprochables. Je me formais de leur » commerce des idées angéliques, et je n'aurais » approché de la maison de l'un deux que comme » d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjugé » puéril s'est dissipé, et c'est la seule erreur dont » ils m'aient guéri. » — « Fuyez, dit-il ailleurs, » ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, » sèment dans le cœur des hommes de désolantes » doctrines, et dont le scepticisme apparent est » cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que » le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, » de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent » nous donner, pour les vrais principes des choses, » les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans » leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes » respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux » riches le seul frein de leurs passons; ils arrachent du fond des cœurs les remords du crime, » l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être » les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le » crois comme eux; et c'est, à mon avis, une preuve » que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. » (*Voy.* Lucien.) On ne peut l'accuser, comme tant d'autres sophistes, d'avoir souvent répété avec une emphase étudiée le mot de *vertu*, sans en inspirer le sentiment. Quand il parle des devoirs

de l'homme, des principes essentiels à notre bonheur, du respect que nous nous devons à nous-mêmes et à nos semblables; c'est avec une abondance, un charme, une force qui semble ne pouvoir venir que du cœur. Mais tout cela est mêlé d'assertions si contradictoires dans leurs principes ou dans leurs conséquences, que si elles pouvaient être vraies, toute idée de devoir serait anéantie. Ses idées sur la politique étaient presque aussi extraordinaires que ses paradoxes sur la religion. Son *Contrat social*, que Voltaire appelait le *Contrat insocial de l'insociable J.-J. Rousseau*, est plein de sophismes, d'erreurs et de traits dignes d'un pinceau cynique; il est d'ailleurs obscur, mal digéré, et tellement rempli de contradictions, que les auteurs de la nouvelle constitution de la France en ont fait la base de leurs opérations, en même temps qu'elles y sont condamnées en cent endroits différents. On a encore de lui quelques autres petits ouvrages, qu'on trouve dans le recueil de ses *Œuvres*, publié tant de fois et en tant de formats. On a rassemblé les vérités les plus utiles et les plus importantes de cette collection dans ses *Pensées*, 1 vol. in-12, où l'on a fait disparaître le sophiste hardi et l'auteur impie, pour n'offrir que l'écrivain éloquent et le moraliste penseur (*voy.* l'abbé Sabatier). M. le comte de Barruel-Beauvert a donné sa *Vie* en 1789, amphigouri philosophique, rempli de faits romanesques, dont quelques-uns ne peuvent avoir été imaginés que par l'auteur. Il convient cependant que le philosophe s'est donné la mort lui-même. Rousseau avait laissé dans son porte-feuille des *Mémoires de sa vie*, dont on a publié une partie en 1782, sous le titre de *Confessions*. C'est le détail le plus circonstancié, non-seulement des plus petits événements de sa vie, mais encore de ses crimes et de ses bassesses. Extravagance inouïe, où la manie de faire parler de soi a conduit cet homme de génie, devenu, selon l'expression de saint Paul, réellement fou, en se croyant parfaitement sage. Il était parvenu à se persuader que les moindres détails de sa vie étaient des choses importantes et bien dignes d'occuper les regards de la postérité. Heureux si, au lieu de vivre un moment dans la pensée et les discours des hommes, il avait su renfermer dans ce sentiment précieux que produit la vertu, jouir en lui-même des fruits de la sagesse, faire le bien sans ostentation, l'enseigner sans prétention, substituer à une philosophie arbitraire et contradictoire l'invariable lumière de la religion! Beaucoup d'écrivains se sont attachés à réfuter les paradoxes de Rousseau. Nous nous contenterons de citer Bergier, le cardinal Gerdil, M. de Boulogne, etc. M. de Barante, *Tableau de la littérature française au* XVIIIe *siècle*, et M. Villemain dans son *Cours de littérature* ont donné l'analyse des principaux ouvrages de ce philosophe. Les restes de J.-J. Rousseau qui avaient été déposés dans l'île des Peupliers, à Ermenonville, en furent retirés le 11 octobre 1794, pour être transportés au Panthéon. L'édition la plus complète de ses *Œuvres* est celle que l'on doit à Musset-Pathay (*voy.* ce nom), son biographe.

* ROUSSEAU (dom Claude), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1722 à Reims, fit profession à Saint-Faron de Meaux, le 7 mars 1769. Il resta longtemps à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris, et mourut à Saint-Denis, le 1er mars 1787. Il a publié sous le voile de l'anonyme : *Le Cœnobitophile, ou lettres d'un religieux français à un laïc, son ami, sur les préjugés publics contre l'état monastique*, au Mont-Cassin et à Paris, 1768, in-12; *Mémoire pour la ville de Reims contre le chapitre*, in-4 (avec M. Merle); *Recueil de lettres adressées à M. Mille, auteur de l'abrégé chronologique de l'histoire de Bourgogne*, Paris, 1772, in-8.

* ROUSSEAU (Pierre), écrivain médiocre, né à Toulouse en 1725, quitta le petit collet pour cultiver la littérature, et vint à Paris, où il fut chargé de la rédaction du journal des *Affiches* et donna à différents théâtres des pièces dont le succès ne fut qu'éphémère. Les plus connues sont *le Berceau, les Méprises, la Coquette sans le savoir, l'Etourdi corrigé, l'Esprit du jour, la mort de Bucéphale*, tragédie burlesque, etc. En 1756, il fonda le *Journal encyclopédique*, dont le succès accrut sa fortune. Il mourut à Paris en novembre 1785, âgé de 65 ans.

* ROUSSEAU (Jean-François-Xavier), diplomate, né en 1738, à Ispahan, était fils d'un joaillier, cousin-germain de Jean-Jacques, qui ayant, en 1705, passé en Asie, à la suite de l'ambassade française, y était devenu chef des joailliers de la couronne de Perse. Elevé dans la religion catholique par les jésuites, il fit de bonnes études, et se familiarisa de bonne heure avec les langues de l'Orient; il apprit la plupart de celles de l'Europe, se livra ensuite à des opérations de commerce, puis remplit à Bassora les fonctions de sous-chef du comptoir de la compagnie française des Indes. Par ses connaissances variées et le crédit dont il jouissait dans l'Orient, il se rendit doublement utile. Chargé, en 1773, des affaires de France en Perse et dans le Pachalik de Bagdad, il secourut les malheureux Français venus de l'Inde et envoya, à ses frais, des vivres à la colonie de Mahé. Il rendit de grands services aux missions d'Ispahan, de Bassora et de Bagdad, et fut en récompense créé, par le pape Clément XIV, chevalier de l'Eperon d'or. Lors de la prise de Bassora par Sadek-khan, frère du régent de Perse, il sut maintenir la tranquillité des Français, protégea la liberté des habitants et sauva la vie au gouverneur turc. Mais obligé de quitter une ville successivement livrée à tous les fléaux, il se détermina à passer en France où il arriva au mois de décembre 1780, et fut accueilli à la cour avec beaucoup de distinction. Sa parenté avec le philosophe de Genève, et le costume oriental qu'il portait ainsi que sa femme, attirèrent sur lui l'attention générale, et le firent rechercher dans toutes les sociétés. En 1782, il repartit pour l'Asie, chargé des consulats réunis de Bassora et de Bagdad. Dans ces doubles fonctions, il donna de nouvelles preuves d'un zèle efficace. L'invasion de l'Egypte ayant, en 1798, allumé la guerre entre la France et la Porte-Ottomane, Rousseau fut retenu pendant onze mois dans la plus dure captivité. Nommé en 1802 par le gouvernement consulaire agent-général et diplo-

male à Bagdad, il ouvrit, en 1804, des communications avec la Perse, et prépara la mission de MM. Jaubert et Romieu, à la cour de Téhéran. Rousseau mourut le 12 mai 1808, doyen des consuls au Levant. On lui doit divers *Mémoires sur le commerce du golfe Persique et de Bassora*; sur *la peste de cette ville*, et sur *sa prise par les Persans*; sur *les révolutions de Perse*; sur *les Wahabis*. Dans son *Eloge historique* publié par son fils en 1810, in-8, on cite dix-sept de ses ouvrages restés manuscrits, parmi lesquels une *Traduction des chefs-d'œuvre de Racine*, en arménien.

** ROUSSEAU (Jean-Baptiste-Louis-Jacques), fils du précédent, né en 1780 sur le coche d'Auxerre, n'avait pas encore atteint sa deuxième année lorsque son père l'emmena à Bassora. Il l'y remplaça en 1805, dans le poste du consul de France; eut depuis les mêmes fonctions à Alep, à Bagdad; et, enfin nommé consul général et chargé d'affaires de France à Tripoli de Barbarie, y mourut en 1831. Il était correspondant de l'académie des Inscriptions, etc. Outre un *Eloge historique de son père* (*voy.* ci-dessus), on a de lui : *Description du pachalik de Bagdad*, suivie d'une notice historique sur les Wahabis, Paris, 1805, in-8; *Extrait d'un itinéraire en Perse par la voie de Bagdad*, ib., 1813, in-8, *Mélanges d'histoire et de littérature orientale*, 1817, in-8; *Mémoire sur les trois plus fameuses sectes du musulmanisme*, les *Wahabis*, les *Nozaïris* et les *Ismaelis*, 1818, in-8. (*Voy.* OUHAB, ABDEL-WAHAB, VI, 325); *Notice historique sur la Perse ancienne et moderne*, 1818, in-8. Il avait entrepris une *Encyclopédie orientale*, que la mort ne lui a pas permis d'achever.

* ROUSSEAU (Jean, comte), sénateur, né en 1740, était fils d'un riche propriétaire de vignes en Champagne. Après avoir fait ses études, il fut admis dans la congrégation de l'Oratoire, puis devint précepteur des enfants du duc d'Aiguillon et du comte de Chabrillant, à Nantes. Il travailla quelque temps au *Journal de Genève*, et rédigea le discours préliminaire du *Résumé général des cahiers des divers bailliages*, 1789, 3 vol. in-8. Député suppléant de Paris à la Convention, il n'y prit séance qu'après le procès de Louis XVI. Il partagea la proscription de plusieurs de ses collègues après le 31 mai, et fut longtemps détenu. Rentré à la Convention, il s'opposa, le 25 octobre 1795, à la mise en liberté de Rossignol et de Daubigney que réclamait Legendre, et vota constamment avec les républicains modérés. Après la session il passa au conseil des anciens, y fit plusieurs rapports sur les finances, et fut chargé de surveiller la comptabilité. Nommé secrétaire en 1796, il fit annuler les élections de Saint-Domingue; il appuya l'année suivante la proposition qui privait les nobles et les anoblis de l'exercice des droits politiques. Il fit imprimer au *Moniteur* du 30 germinal an 6, une lettre dans laquelle il prétend démontrer qu'il a existé des intelligences entre les chefs de l'émigration et les chefs du parti révolutionnaire qui a ensanglanté la France. Il se prononça pour la révolution du 18 brumaire, devint successivement sénateur, comte et commandant de la légion-d'honneur, et mourut à Châtillon près de Paris, le 7 novembre 1813, à l'âge de 73 ans.

ROUSSEAU (Jean-Denis), prêtre, né en 1776, à Mazères, dans la Touraine, était l'aîné de onze enfants et fut d'abord employé à la culture. Le curé de son village lui ayant trouvé de l'intelligence, le prit en affection, et lui procura les moyens d'entrer au collége de Tours. Les brillants succès qu'il y obtint lui valurent une bourse au collége de Louis-le-Grand. Nommé maître de conférences dans ce même collége, il venait de recevoir les ordres sacrés lorsque les persécutions dont le clergé était l'objet l'obligèrent à se réfugier à Tours, où pendant la terreur il remplit chez un imprimeur le modeste emploi de prote. A la réorganisation des études il rentra dans l'enseignement et remplit avec succès la chaire de philosophie à Liége, puis à Orléans. En 1815, nommé proviseur du collége de Bourges, et deux ans après de celui de Lyon, il donna une vie nouvelle à ces établissements. Il fut nommé inspecteur de l'académie de Caen, et enfin de Rouen, où il mourut le 12 novembre 1835. On a de lui quelques ouvrages d'éducation, entr'autres : *Abrégé de Géographie ancienne*, Paris, 1824, in-12; et l'*Art poétique* d'*Horace*, traduct. interlinéaire, 1828, in-12.

ROUSSEL. *Voy.* PARISIÈRE.

* ROUSSEL (Adrien), religieux minime, né vers la fin du XVIe siècle à Ornans, petite ville du comté de Bourgogne. Après avoir terminé ses études, il embrassa la vie monastique, et partagea ses loisirs entre la culture des sciences et les devoirs de son état. Ses talents l'ayant fait connaître, il fut appelé à Munich, par le P. Lallemandet, son confrère (*voy.* ce nom, V, 100), et fut chargé de professer, au collége de cette ville, la théologie et les mathématiques. Il remplit cette double chaire, de manière à se concilier l'estime des savants et celle du duc de Bavière, qui lui donna des preuves de sa satisfaction. Le P. Roussel, en quittant l'Allemagne, fut nommé provincial de son ordre en Savoie, et mourut à Thonon, le 26 juillet 1659. On a de lui : *Optica christiana, sive Verbi incarnati oculus in obscurioribus fidei divinæ mysteriis*, Munich, 1646, in-4. C'est une explication de différents passages de la vie de Jésus-Christ, par les règles de l'optique, *La Théologie mystique de saint François de Paule*, à faire le retour de l'âme à Dieu par le cercle de l'amour divin; plus, le portrait de Saint-François de Paule, en la personne du P. Balthaz. d'Avila, général de l'ordre des Minimes, ib., 1653, in-16; ce petit ouvrage est fort rare, sans être recherché; il est divisé en deux parties : la première contient une suite d'*Odes* en vers français à la louange du pieux fondateur des Minimes; dans la seconde on prétend faire voir que le P. Balthazar d'Avila a pris pour modèle saint François de Paule, dans toutes les actions qui l'ont fait mettre au nombre des saints (*voy. la Bibl. franc*, par l'abbé Goujet, XVI, 161); *Musurgia sacra, sive ad columnas Ferdinandi III, Aug. Cæsaris, immaculatæ Virginis conceptioni erectas applicata*, 2 vol. in-4. C'est une défense de l'immaculée conception, dans laquelle l'auteur a donné l'explication des Pyramides élevées à Vienne en l'honneur de la sainte Vierge. On conservait cet ouvrage dans la Bibliothèque des Minimes de Besançon. Le P. Roussel a laissé, en manuscrit, d'au-

tres ouvrages, parmi lesquels on cite un *Traité* de perspective, un autre des *Horloges*, et *l'art de fortifier les places*.

ROUSSEL (Guillaume), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, de Conches en Normandie, fit profession en 1680. Il alla à Paris, et son talent pour la chaire lui promettait des succès dans cette capitale ; mais quelques raisons l'empêchèrent d'y demeurer : il se retira à Reims, et mourut à Argenteuil en 1717, à 59 ans. On a de lui : une bonne *Traduction* française des *Lettres* de saint Jérôme, réimprimée en 1713, en 3 vol. in-8; un *Eloge* du P. Mabillon ; il avait entrepris l'*Histoire littéraire de France*; mais à peine en avait-il tracé le plan, et recueilli quelques Mémoires à ce sujet, que la mort l'enleva à ce travail. Son projet fut rempli par dom Rivet.

* ROUSSEL (Pierre), médecin littérateur, né en 1742, à Dax (ou plutôt Aqs) dans les Landes, fit ses études à Montpellier, où il prit le bonnet en 1770, et vint peu de temps après à Paris, où il se lia de l'amitié la plus intime avec Bordeu. Après y avoir pratiqué quelque temps son art avec succès, il crut devoir se borner à la théorie. Sa modestie était extrême. On disait de lui qu'il tremblait autant d'être illustre que les autres de rester obscurs; et souvent il répétait : « Deux siècles de renommée » ne valent pas deux jours de repos. » Il a été comparé à La Fontaine dont il avait, dit Alibert, l'ingénuité, la bonhomie, la grâce, la paresse, les distractions et l'innocente malice. La révolution l'ayant ruiné, le ministre Chaptal lui obtint une modique pension de 800 francs. Retiré depuis quelque temps à Châteaudun, il y mourut en 1802, âgé de 60 ans. On a de lui : *Eloge de Bordeu*, 1772, et réimprimé à la tête du principal ouvrage de ce médecin célèbre; différents *Mémoires* dans les journaux littéraires; *Système physique et moral de la femme*, 1777, in-12; 7e éd., 1820, in-8. Dans cet ouvrage qui établit sa réputation, il prouve que le tempérament des femmes a beaucoup d'analogie avec celui des enfants ; d'où il s'ensuit qu'ils ont les uns et les autres la même inquiétude, la même vivacité, et la même promptitude à s'affliger et à se consoler, à désirer et à se dégoûter. Laharpe en porte ce jugement dans sa *Correspondance* : « L'auteur écrit avec élégance et » intérêt, sans déclamation et sans fausse cha- » leur. Ses observations sont profondes, et son style » est à la fois celui d'un écrivain sage et d'un » homme paisible. Quoique le fond de son ouvrage » soit nécessairement un peu scientifique, il se fait » lire partout avec agrément. » L'édition de 1820 est augmentée de la 1re partie du *Système physique et moral de l'homme*, la seule que Roussel ait composée, et de quelques-uns de ses *Opuscules*. Blin de Sainmore a adressé une *Epître* à Roussel, qui avait soigné son épouse dans une maladie grave. Son *Eloge* par Alibert se trouve en tête de toutes les éditions récentes de son *ouvrage*.

* ROUSSEL (Pierre-Joseph-Alexis), avocat, né vers 1740, à Epinal, vint de bonne heure à Paris où il suivit le barreau plusieurs années : il embrassa les principes de la révolution ; mais il ne paraît pas qu'il y ait joué un rôle. Il fut depuis commis principal de la grande chancellerie de la légion-d'honneur et mourut à Paris en mars 1815. On a de lui : *Château des Tuileries*, 1802, 2 vol. in-8, ouvrage plein de détails romanesques; *Correspondance secrète de plusieurs grands personnages illustres à la fin du* XVIIIe *siècle*, 1802, in-8 ; *Annales du crime et de l'innocence*, ou *Choix des causes célèbres, anciennes et modernes, réduites aux faits historiques*, 1813, 20 vol. in-12, (avec Plancher-Valcourt); *Histoire secrète du tribunal révolutionnaire*, 1815, 2 vol. in-8; il est l'éditeur de la *Politique de tous les cabinets de l'Europe* (voy. FAVIER); de la *Correspondance du duc d'Orléans* et de *celle de Fabre d'Eglantine*. Il a laissé plusieurs manuscrits, parmi lesquels on cite des *Mémoires de Louis XVI*, 3 vol. in-8.

* ROUSSEL de LA BÉRARDIÈRE (J.-H.), jurisconsulte, né à Rouen en 1727, fut professeur en droit à l'université de Caen, et mourut dans sa terre de la Bérardière en décembre 1801, laissant les ouvrages suivants : *Discours sur les crimes et les moyens de les détruire*, couronné par l'académie de Mantoue en 1775, imprimé en italien et en hollandais; *Réponse aux questions proposées par l'impératrice de Russie* (Catherine II), *sur les lois criminelles*; *Institution au droit de Normandie*, 1782, in-8; *Plan de législation criminelle*, 1788, in-8. Il a laissé en manuscrit : *Institution générale au droit français, et en particulier au droit de Normandie*; une traduction du *Traité de la vieillesse* de Cicéron, et une imitation des *Epigrammes* d'Owen; plusieurs *Dissertations* sur divers sujets, lues à l'académie de Caen, dont il était membre, ainsi que de celle de Mantoue.

* ROUSSELET (François), médecin, né à Vesoul, s'appliqua particulièrement à l'alchimie, et a laissé l'ouvrage suivant, devenu très-rare, *Chrysospagyrie*, ou *de l'usage et vertu de l'or*, Lyon, 1582, in-8. Lenglet du Fresnoy en fait mention dans sa *Bibliothèque des alchimistes*; Lacroix du Maine et Duverdier le citent aussi. « L'or, dit Rousselet dans son » livre, est un corps doué de toute perfection, com- » posé d'une égalité de substance, proportionnément » mélangé, compris sur un tempérament égal, re- » cevant l'union et l'admirable texture de toutes » les vertus tant supérieures qu'inférieures, auquel » nul mixte ne peut être comparé. »

* ROUSSELET (Georges-Etienne), jésuite, né en 1582, à Vesoul, fut admis dans la société à l'âge de 25 ans, et, après avoir professé les humanités et rempli différents emplois dans son ordre, se distingua dans la carrière de la chaire. Il mourut à Valence, dans le Dauphiné, le 30 décembre 1634, à 52 ans. On a de lui : *le Lys sacré*, ou *Parallèle du lys de saint Louis et des autres rois de France*, Lyon, 1631, in-4.

* ROUSSELET (Gilles), graveur, né à Paris en 1614, se forma sur la manière de Corneille Bloemart, qu'il a même surpassé quelquefois. Il a publié un grand nombre d'estampes, entre autres : *la Sainte Famille*, *Saint Michel*, d'après Raphaël; *Eliézer abordant Rébecca*, *Moïse échappé à la mort*, d'après Poussin; *l'Annonciation*, *Quatre des travaux d'Hercule*, *David terrassant Goliath*, d'après le Guide; *le Christ au tombeau*, d'après le Titien; un autre *Christ*, d'après Lebrun, et différents *morceaux*

excellents d'après les plus fâmeux peintres anciens et modernes. Michel Huber et Rost, dans leur *Manuel des amateurs de l'art*, ont donné une liste des ouvrages les plus remarquables de Rousselet, dont on fait monter l'*Œuvre* à plus de 334 pièces. Cet artiste est mort en 1686.

* ROUSSELET (Claude-François), augustin réformé, né en 1725, à Pesme, bailliage de Gray, reçut, en embrassant la vie religieuse, le nom de P. Pacifique, professa la théologie dans différentes maisons de son ordre, et se fit ensuite un nom comme prédicateur. L'étude de l'histoire et la culture des lettres partageaient ses loisirs. Il fut l'un des premiers membres de la société d'émulation établie à Bourg, et il lut, dans ses séances publiques, plusieurs morceaux, parmi lesquels on cite un *Discours* sur les qualités de l'honnête homme, et une *Ode* à un ancien instituteur. A la suppression des ordres religieux, il se retira dans sa famille, à Besançon, où il mourut le 20 août 1807. On a de lui : *Histoire et description de l'église royale de Brou*, élevée à Bourg en Bresse par Marguerite d'Autriche, entre les années 1511 et 1536, Paris, 1767, 144 p.; Lyon, 1788, in-12. Ce petit ouvrage est plein de recherches curieuses. L'église de Brou, l'un des plus beaux édifices gothiques qui existent en France, a été construite sur les plans d'André Colomban, architecte de Dijon, qui mériterait d'être plus connu. Elle renferme les mausolées en marbre de Marguerite de Bourbon, de Philibert-le-Beau, duc de Savoie, son fils, et de Marguerite d'Autriche, épouse de ce prince. Ces tombeaux et les statues dont ils sont décorés ont été exécutés en grande partie par Conrad Meyl, habile sculpteur suisse, chargé de la direction des travaux. D'après les calculs du P. Rousselet, la dépense totale de l'église de Brou s'est élevée à plus de 220,000 écus d'or, formant environ 22 millions de notre monnaie; elle aurait éprouvé le sort de tant d'autres édifices, tombés sous le marteau des Vandales modernes, sans le zèle de quelques membres de la commission des arts, qui la firent déclarer monument national.

* ROUSSET de MISSY (Jean), publiciste et compilateur, né à Laon en 1686, partagea les malheurs de sa famille, atteinte par la révocation de l'édit de Nantes. Conduit à Paris, il y acheva ses études au collége du Plessis. Quelques désagréments qu'il eut à essuyer de sa belle-mère lui firent prendre la détermination de passer en Hollande. Il entra dans la compagnie des cadets français, à la suite des régiments des gardes des états-généraux. Il quitta le service après la bataille de Malplaquet, et ouvrit à La Haye une école pour la jeune noblesse. En 1723, il l'abandonna pour se livrer à l'étude de la politique, et devint bientôt le propriétaire du *Mercure* de Galien de Courtilz (*voy.* ce nom, III, 71). Quoiqu'il eut le travail extrêmement facile, il se fit aider dans la rédaction de son journal par des Français réfugiés, entre autres La Barre de Beaumarchais, qui paya les services qu'il lui avait rendus de la plus noire ingratitude. Rousset, naturalisé en Hollande par un long séjour, voulut prendre part aux affaires publiques, et se déclara pour le prince d'Orange. Les pamphlets qu'il publia pour démontrer la nécessité de rétablir le stathoudérat déplurent aux magistrats d'Amsterdam, qui le firent arrêter. Cette détention de quelques mois lui valut la faveur du prince d'Orange. Elu stathouder en 1747, ce prince le nomma conseiller ordinaire, et son historiographe. Mais Rousset, d'un caractère inquiet et turbulent, se mit, dès l'année suivante, à la tête d'une association appelée des *doelisten*, de Doel, nom d'un hôtel garni où elle tenait ses assemblées. Cette association, dont le but était, comme toujours, la réforme des abus, pouvant exciter des troubles, le prince d'Orange priva Rousset de ses dignités, et donna même l'ordre de l'arrêter. Ayant été averti à temps, il s'enfuit à Bruxelles, où sa plume fut sa principale ressource. Il y mourut en 1762, à l'âge de 76 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *les Batailles et l'histoire militaire du prince Eugène, du duc de Marlboroug, et du prince d'Orange*, La Haye, 1729-47, 3 vol. in-fol.; le prem. vol. est de J. Dumont : cet ouvrage n'est recherché que pour les estampes. *Supplément au corps diplomatique* de J. Dumont, La Haye, 1739, 3 vol. in-fol. (*Voy.* DUMONT, III, 311.) *Recueil historique d'actes et de négociations* depuis la paix d'Utrecht, La Haye, 1728-55, 21 t. en 25 vol. in-12; *Histoire des guerres entre les maisons de France et d'Autriche*, Amsterdam, 1742, 2 vol., 1748, 6 vol. in-12; *Mémoires* du règne *de Pierre-le-Grand, empereur de Russie*, sous le nom du baron Iwan Nesterusanoi; la meilleure édition est celle d'Amsterdam (Paris), 1740, 5 vol. in-12; elle est augmentée des *Mémoires de Catherine I*re; *Relation historique de la grande révolution arrivée dans la république des Provinces-Unies en* 1747, Amsterdam, in-4. Rousset se vantait d'être impartial, mais il détruit lui-même cette opinion par ses écrits; il ne garde aucune mesure envers la France, ni envers ceux qui ne sont pas de sa religion. Il ne se piquait d'aucune loyauté littéraire, faisait imprimer les mêmes morceaux dans plusieurs compilations, et devenait ainsi son propre plagiaire aux dépens des libraires et du public. Il avait des connaissances très-variées (1); mais son humeur turbulente et sa fécondité nuisirent également à sa fortune et à sa gloire.

* ROUSSIER (Pierre-Joseph), né à Marseille en 1716, et mort vers 1790, à Econis, où il était chanoine, est auteur de plusieurs ouvrages justement oubliés, à part un *Mémoire sur la musique des anciens*, 1776, plein d'érudition et de recherches satisfaisantes, et qui lui avait mérité le titre de correspondant de l'académie des inscriptions.

* ROUSTAN (Antoine-Jacques), ministre protestant, né à Genève en 1734, mort dans la même ville en 1808, fut successivement régent d'une des premières classes du collége de cette ville, et pasteur de l'église helvétique à Londres. On a de lui : *Défense du christianisme considéré du côté politique*; il y réfute quelques-uns des *paradoxes du contrat social* de J.-J. Rousseau dont il était néanmoins l'admirateur et l'ami. *Discours sur les moyens de*

(1) Il en a montré de très-remarquables en histoire naturelle dans une brochure qu'il publia pour rassurer les Hollandais sur l'état des digues : *Observations sur l'origine, la constitution et la nature des vers de mer qui percent les vaisseaux*, La Haye, 1733, in-8 de 32 pag., fig.

réformer les mœurs; *Examen des quatre beaux siècles de Voltaire*, (ceux d'Alexandre ou de Periclès, d'Auguste, de Médicis et de Louis XIV); *Dialogue entre Brutus et César aux Champs Elysées* : ces 4 opuscules furent réunis en 1764, sous le titre d'*Offrande aux autels et à la patrie*; *Lettres sur l'état présent du christianisme*, 1768, in-12. Cet ouvrage dans lequel les projets des philosophes sont dévoilés, déplut à Voltaire qui persiffla l'auteur dans ses *Remontrances du corps des pasteurs du Gévaudan, etc.*; *Examen critique de la 2e partie de la profession de foi du vicaire savoyard*, 1776, in-8; *Abrégé de l'Histoire universelle ancienne et moderne*, 1789-90, 9 vol. in-12. Les différentes parties de ces ouvrages qui n'ont pas eu de succès avaient déjà paru séparément.

ROUTH (Bernard), jésuite irlandais, né le 11 février 1695, s'est distingué par les ouvrages suivants : *Vers sur le mariage du roi*; *Lettres sur les Voyages de Cyrus*; *Lettres sur le Paradis perdu*; *Lettres à l'abbé Terrasson sur l'Histoire de Séthos*; *Recherches sur la manière d'inhumer chez les anciens*, Poitiers, 1738, in-12, rare. C'est de tous les ouvrages du P. Routh le seul qui soit recherché des curieux. Il a travaillé aux *Mémoires de Trévoux* pendant les années 1739-1743, et a donné un volume de l'*Histoire romaine*, après la mort des pères Catrou et Rouillé. Comme prêtre et directeur des âmes, il jouissait de la confiance de beaucoup de monde; Montesquieu et d'autres hommes célèbres sont morts entre ses bras. Après la destruction de la société en France, en 1762, il se retira à Mons, où il mourut confesseur de la princesse Charlotte de Lorraine, le 18 janvier 1768.

* ROUVIÈRE (Armand), avocat au parlement d'Aix, né dans cette ville en 1669, se distingua par son savoir et son éloquence, et donna les ouvrages suivants : *Traité sur la révocation des donations, par la naissance ou survenance des enfants*, etc., Paris, 1737, in-fol.; *Traité du droit de retour*, etc. Paris, 1737, 2 vol. in-12; *De la révocation des donations, legs*, etc. *par l'ingratitude et l'incapacité des légataires*, Toulouse, 1738, in-4. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. Rouvière mourut en 1742, à l'âge de 73 ans, laissant manuscrit un *Traité de la simonie et de la confidence, de l'aliénation des biens de l'Eglise*, etc.

* ROUVIÈRE (Joseph-Marie AUDIN), médecin, né à Carpentras, en 1764, fit d'excellentes études au collége de sa ville natale. Il alla ensuite suivre les cours de médecine à Montpellier, et, après avoir obtenu le grade de licencié, vint, en 1789, à Paris, dans l'intention de s'y faire recevoir docteur régent, mais la révolution l'en empêcha. Cependant il concourut pour le prix que la société royale de médecine avait offert, pour une *Topographie physique et médicale de Paris*, et sur le rapport de Hallé et Fourcroy, le comité d'instruction publique de la Convention lui accorda 1200 francs pour faire imprimer son ouvrage. A la fin de 1794, envoyé comme officier de santé à l'armée d'Italie, il fut attaché plus tard à l'hôpital de Milan. De retour à Paris, en 1797, il professa l'année suivante un cours d'hygiène au lycée des étrangers. En 1800, il retourna en Italie, et s'y lia avec le docteur Franck, qui lui vendit la propriété d'un médicament connu sous le nom de *Grains de santé*. En 1807, il fit un nouveau cours d'hygiène au lycée devenu l'Athénée, et parvint à se procurer un assez grand débit des *Grains* de Franck, pour exciter la jalousie des confrères, qui en assurèrent la vogue en voulant l'empêcher. Dans les dernières années de sa vie il habita Chaillot, et il y donna des consultations et mourut du choléra le 23 avril 1832, sans avoir eu le titre de docteur. Ses ouvrages sont : *Essai sur la topographie physique et médicale de Paris*, an 2 (1794), in-8; il a été traduit en allemand. *La médecine sans le médecin*, ou *Manuel de santé*, 1794; l'auteur a successivement revu, corrigé et augmenté les diverses éditions de ce livre, qui obtint un succès étonnant au grand déplaisir de ses confrères et a été traduit dans presque toutes les langues; *Plus de sangsues*, Paris, 1826 et 1827, in-8. Cette brochure, dans laquelle l'auteur attaquait le système du docteur Broussais, donna lieu à deux procès en police-correctionnelle, dont il perdit l'un et gagna l'autre; *Hygiène abrégée, ou Préceptes généraux pour conserver la santé et prolonger la vie*, 2e édit., 1827, in-8; *L'Oracle de la santé*, ou l'*Art de se bien porter*, 1829, in-8; c'est le même ouvrage, mais refondu et augmenté de nouveaux préceptes.

ROUVRE. *Voy.* ROVÈRE.

ROUX. *Voy.* Rosso et LEROUX.

ROUX (Augustin), de l'académie de Bordeaux, sa patrie, docteur en médecine dans l'université de cette ville, docteur régent à Paris, naquit en 1726, et mourut en 1776. Son caractère doux et honnête lui avait fait des amis, et ses connaissances en médecine et en littérature lui procurèrent des protecteurs. Il continua le *Journal de médecine*, commencé par Vander Monde, depuis le mois de juillet 1754 jusqu'en juin 1776. On a encore de lui : *Recherches sur les moyens de refroidir les liqueurs*, 1758, in-12; la *Traduction* de l'Essai sur l'eau de chaux de Whytt, pour la guérison de la pierre, 1767, in-12; *Annales typographiques*, depuis 1757 jusqu'en 1762 : ce journal était bien fait et utile; *Traité de la culture et de la plantation des arbres à ouvrer*, Paris, 1750, in-12; *Encyclopédie portative*, 1776, 2 vol. in-12; *Mémoires de chimie*, extrait de ceux d'Upsal, 1764, 2 vol. in-12. Il avait entrepris une histoire des trois règnes de la nature, qui n'était pas achevée à sa mort : on n'a publié que les *pierres et les minéraux*, 1781, in-4. *L'éloge de Roux*, par Darcet, parut dans le *Journal de médecine*, cahier de janv. 1777, et a été tiré à part à un très-grand nombre d'exemplaires.

* ROUX (Jacques), membre de la commune de Paris, était, en 1789, prêtre habitué de la paroisse Saint-Nicolas. Il ne tarda pas à se lier avec Marat, dont il devint un des auxiliaires, et prit le titre de *prédicateur des sans culottes*. Membre de la commune du 10 août, il fut désigné par ses collègues pour surveiller les augustes prisonniers du Temple, et se conduisit avec eux de la manière la plus atroce. Un jour le roi qui souffrait d'un violent

mal de dents, le pria de lui faire venir un dentiste : *Ce n'est pas la peine*, lui dit-il, en faisant un geste qui indiquait le supplice de la guillotine, *dans peu vos dents seront réparées*. Ayant brigué l'affreuse mission de conduire le roi au supplice, il refusa de se charger d'un paquet que ce prince adressait à la Convention, disant qu'il n'était *chargé que de le conduire à l'échafaud*, et vint se vanter à la Convention de *n'avoir pas quitté Capet des yeux qu'il n'eût vu tomber sa tête*. Accusé d'avoir dirigé le pillage des magasins d'épiceries, le 25 février 1793, la section des *Piques* lui retira sa confiance, et celle des Gravilliers, dont il faisait partie, censura sa conduite. Après le 31 mai la commune le chargea d'écrire l'*Histoire* de cette journée, et lui confia la rédaction des *Affiches*, destinées à répandre dans le peuple les idées révolutionnaires. Ayant prononcé le 25 juin à la Convention, au nom de la section des Gravilliers, un discours rempli des principes les plus odieux, il fut chassé de la barre. Désavoué par ses collègues, il fut expulsé de la commune. Accusé d'autres crimes, il fut traduit au tribunal de police correctionnelle; mais les juges s'étant déclarés incompétents, il fut renvoyé au tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort le 15 janvier 1794. Lorsqu'il entendit son arrêt il se frappa de cinq coups de couteau, et fut transporté, couvert de sang, à Bicêtre, où il expira.

* ROUX (Louis), conventionnel, né en 1753, était à la révolution curé dans le diocèse de Langres. Il prêta le serment, et devint vicaire de l'évêque constitutionnel de la Haute-Marne. Député de ce département à la Convention, il y vota la mort du roi sans appel et sans sursis; il renonça peu de temps après à ses fonctions sacerdotales, et, pour compléter son apostasie, se maria. Envoyé en mission dans le département des Ardennes, il y concourut avec Massieu (*voy.* ce nom, v, 349), à l'établissement du culte de la *raison*; puis s'étant brouillé avec son collègue, vint apporter le scandale de leurs débats à la tribune de la Convention. Au 9 thermidor, il se déclara pour le parti victorieux; et devenu membre du comité de salut public, provoqua l'arrestation de Massieu qu'il accuse d'avoir contribué à l'assassinat juridique de la municipalité de Sedan. Il se prononce vivement en prairial contre les jacobins qui ont figuré dans cette journée, et fait renvoyer les chefs devant une commission militaire; puis en vendémiaire, il provoque des mesures contre les sectionnaires de Paris. Réélu au conseil des cinq-cents, il s'y montra dévoué aux intérêts du Directoire; mais il faut lui tenir compte d'avoir demandé le rapport de la loi qui condamnait les prêtres à la déportation, et d'avoir dans une autre circonstance sollicité quelques adoucissements à la position des ecclésiastiques. Sorti du conseil en 1797, il devint sous-chef au ministère de l'intérieur, puis fut employé à la commission des émigrés, et enfin aux archives du ministère de la police. Il vécut longtemps oublié dans Paris; mais ayant figuré au champ de mai en 1815, il fut atteint par la loi contre les régicides, et se retira à Huy, près de Namur. Etant tombé malade, une femme qui avait soin de lui, fit venir un ecclésiastique, qui l'exhorta à recourir aux secours de la religion... « Ah! Monsieur, répondit le malade, » je m'en occupe plus qu'on ne pense. » Le repentir se faisant sentir dans son cœur, il témoigna le désir de revoir l'ecclésiastique, qui, loin de se rebuter quand il apprit ce qu'était Roux, au contraire redoubla de zèle. Enfin le pécheur converti se confessa, et, avant que les derniers sacrements lui fussent administrés, il demanda, d'après l'exhortation de son confesseur, pardon des scandales qu'il avait donnés. Il mourut en chrétien le 22 septembre 1817, âgé de 64 ans. La rétractation de ses fautes a été rendue publique. On a de Roux : *Relation des journées des* 8, 9 *et* 10 *thermidor*, réimprimée en 1795 sans la participation de l'auteur, sous le titre de *Liste des proscriptions des patriotes*, in-8.

* ROUX-FAZILLAC (Pierre), conventionnel, était chevalier de Saint-Louis à la révolution dont il embrassa les principes. Administrateur du département de la Dordogne, il fut ensuite élu à l'assemblée législative et à la Convention, où il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Envoyé en mission à l'armée du Nord, après la journée du 31 mai, il poursuivit avec acharnement les girondins et fit arrêter son collègue Valady (*voy.* ce nom), qu'il envoya périr sur l'échafaud à Périgueux. Après la session, nommé administrateur dans son département, le Directoire qui le redoutait en raison de ses rapports avec les jacobins du pays, crut devoir le destituer en l'an 6, à l'approche des élections. Un peu plus tard chef de division au ministère de l'intérieur, il perdit cet emploi au 18 brumaire et vécut paisiblement à Périgueux jusqu'en 1816, époque où atteint par la loi contre les régicides, il se réfugia en Suisse. Rentré en France après la révolution de juillet, il mourut à Nanterre près de Paris au mois de février 1833. Roux-Fazillac a publié : *Histoire de la guerre d'Allemagne pendant les années* 1756 *et suiv. entre le roi de Prusse et l'impératrice d'Allemagne et ses alliés*, 1784, in-4, 1803, 2 vol. in-8 ; elle est en partie traduite de l'anglais de Lloyd, et en partie composée sur la correspondance de M. de Montazet, lieutenant-général; *Recherches historiques sur l'homme au masque de fer, d'où résultent des notions certaines sur ce prisonnier*, 1801, in-8; malgré cette assertion de l'auteur, il n'éclaircit point le problème historique (*voy.* Masque de fer, v, 345).

ROUXEL. *Voy.* Grancey.

* ROUZET de FOLMON (Jacques-Marie), né à Toulouse en 1743, exerça longtemps l'état d'avocat avec distinction. Député à l'assemblée législative, il chercha par des voies conciliatrices à calmer l'effervescence des esprits. Envoyé à la Convention, il se prononça contre les mesures tyranniques. Lors du procès du roi, il soutint « que les principes constitutionnels le plaçaient hors *de la justice ordinaire*, » et que la Convention n'avait pas le droit de le » punir. » Conséquent, autant qu'il le pouvait, avec lui-même, il vota pour l'appel au peuple, la détention et le sursis. L'un des députés qui protestèrent contre la journée du 31 mai, il fut décrété d'arrestation avec 73 de ses collègues, et enfermé au Luxembourg. Il y connut madame la duchesse

d'Orléans (*voy.* VI, 301), à laquelle il rendit dans la suite d'importants services. Rentré à la Convention après le 9 thermidor, il fit tout ce qui dépendait de lui pour effacer les traces du monstrueux régime de la terreur. Lors de la discussion de la constitution de l'an 3, il combattit, mais vainement, *la déclaration des droits de l'homme*, en rappelant les maux qu'elle avait causés. Après la session, il passa au conseil des cinq-cents, où il s'occupa des contributions des finances, et de la loi sur les hypothèques. A la suite du 18 fructidor, Mme la duchesse d'Orléans ayant été exilée en Espagne, il y conduisit cette princesse, et après l'avoir déposée dans un lieu où elle était en sûreté, revint à Paris s'occuper de faire régler l'indemnité qui lui était due en compensation des biens immenses dont on l'avait dépouillée. Il rejoignit ensuite Mme la duchesse d'Orléans, qui lui avait accordé toute la confiance dont il était digne. Revenu en France en 1815, il continua de régir les intérêts de la princesse avec une rare intelligence; il mourut à Paris, le 25 octobre 1820, âgé de 77 ans, et fut inhumé dans la chapelle de la famille d'Orléans. On a de Rouzet : *Explication de l'énigme* du roman intitulé : *Histoire de la conjuration de L. P. J. d'Orléans*, Veredisthael, 4 vol. in-8, en réponse à l'ouvrage de Montjoie (*voy.* ce nom, VI, 32). Cet ouvrage, imprimé aux frais de Mme la duchesse d'Orléans, n'a pas été mis en vente et il est fort rare; *Analyse de la conduite d'un des membres de la célèbre Convention nationale*, Paris, 1814, de 12 pag., c'est son apologie. Sur la fin de sa vie, Rouzet portait le titre de comte que lui avait conféré le roi d'Espagne.

ROVÈRE (Jérôme de la), archevêque et cardinal, ou du ROUVRE, en latin *Ruvereus*, ou *Roboreus*, était de la famille de la Rovère de Turin, où il était né. Il fut évêque de Toulon en 1559, ensuite archevêque de Turin, et enfin il obtint la pourpre romaine, en 1564. Il n'avait que 10 ans lorsqu'on imprima à Pavie, en 1540, un recueil de ses *Poésies* latines, qui, étant devenu fort rare, fut réimprimé à Ratisbonne en 1683, in-8. Ses vers respirent la facilité et l'imagination d'un homme heureusement né pour la poésie. On ne peut lui passer quelques pièces de galanterie qu'en faveur de son extrême jeunesse. Il mourut au conclave où Clément VIII fut élu pape, le 26 février 1592, à 62 ans.

* ROVÈRE (Stanislas-Joseph-François-Xavier), conventionnel, né en 1744, à Bonnieux, village du comtat Venaissin, était fils d'un riche aubergiste qui lui fit donner une bonne éducation. Il paraît que son nom primitif était *Royères*, qu'il transforma en celui de *Rovère*, et s'enta sur la famille des *Rovère* qui a donné deux papes à l'Eglise (Sixte IV et Jules II). Il prit aussi le titre de *Marquis de Fonvielle*, d'un pré où son aïeul faisait paître les moutons, et servit quelque temps dans les mousquetaires. Ruiné par les folles dépenses qu'il fit pour soutenir son rang, pour se soustraire à ses créanciers, il acheta la charge de capitaine des gardes-suisses du vice-légat d'Avignon, mais il ne put pas la payer. Il était dans les plus grands embarras pécuniaires lorsqu'éclata la révolution. Après avoir cabalé, mais sans succès, pour se faire nommer député de la noblesse de Provence aux états-généraux, il vint à la fin de 1790, siéger, avec son frère l'abbé, à la soi-disant assemblée électorale de Vaucluse, dont la commune de Bonnieux les avait nommés membres. Bientôt sa qualité d'ancien militaire lui valut le titre de lieutenant de Jourdan *Coupe-tête*. Au siége de Carpentras, il fut un des députés de l'armée des *braves brigands de Vaucluse* qui signèrent, en 1791, la paix à Orange, avec les commissaires médiateurs de la France. Ceux-ci n'ayant pu rétablir la tranquillité dans Avignon, Rovère vint à la barre de l'assemblée Législative, faire l'apologie des massacres de la Glacière, et contribua beaucoup à l'amnistie des assassins. Ayant renoncé à ses titres de noblesse, et prouvé qu'il était fils d'un artisan et petit-fils d'un boucher, il fut élu député des Bouches du Rhône à la Convention, où il vint s'asseoir tout d'abord à côté des hommes les plus exagérés. Dans le procès de Louis XVI, il vota contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Il fut ensuite nommé membre du comité de sûreté générale, et oubliant les services que lui avaient rendus les girondins, se prononça contre eux au 31 mai. A la suite de cette journée, envoyé en mission dans le midi, il protégea les hommes de sang et persécuta les modérés. Mais de retour à la Convention, sa conduite ne fut plus la même; craignant de devenir la victime de Robespierre, il se déclara contre lui au 9 thermidor, et dès lors, persévérant dans ses nouveaux principes, il se montra le constant adversaire de la faction qui avait couvert la France de prisons et d'échafauds. Nommé secrétaire puis président de la Convention, il rentra au comité de sûreté générale, et fut à son tour dénoncé comme provocateur des réactions de Lyon et du Midi. Elu membre du conseil des anciens, il s'y montra toujours en opposition avec le Directoire. On l'accusa de s'être vendu aux puissances étrangères, et sous ce prétexte, compris dans la proscription du 18 fructidor, il fut déporté à la Guiane, et mourut en septembre 1798 dans les déserts de Sinamari. Rovère avait un esprit souple, adroit et ambitieux. Sans aucun respect pour les lois de la morale, il épousa une femme divorcée. — Son frère François Régis ROVÈRE, né en 1756, évêque constitutionnel d'Avignon, mort en 1820 dans un état complet de démence, avait été consul à Livourne.

ROVIGO. *Voy.* SAVARY.

ROWE (Nicolas), poète anglais, né l'an 1673 à Listle Bedford, d'une ancienne famille de Devonshire, fut créé poète lauréat, à l'avénement de Georges Ier, et quelque temps après secrétaire du conseil du prince de Galles. Il est mort à Londres en 1718, après avoir donné une *Traduction* de Lucain, des *Comédies* et des *Tragédies* assez estimées en Angleterre. Ses *Œuvres* parurent à Londres, en 1733, 3 vol. in-12, et furent réimprimées en 1764, 2 vol. in-12; cette édition est la plus estimée. Deux de ses pièces, *La belle Pénitente* et *Jane Shore*, ont été traduites en français. — ROWE, Thomas, de la

même famille que le précédent, né à Londres en 1687, mort en 1715, qui s'acquit de la réputation par ses *Poésies anglaises,* avait entrepris de donner la *Vie* des grands hommes de l'antiquité, omis par Plutarque, et en avait déjà composé huit lorsqu'il mourut. L'abbé Bellenger les a traduites de l'anglais en français, et les a fait imprimer en 1734, à la suite de la nouvelle édition des *Vies de Plutarque* par Dacier. Rowe avait ajouté celles d'Enée, de Tullus-Hostilius, d'Aristomène, de Tarquin l'Ancien, de L. Junius Brutus, de Gélon, de Cyrus et de Jason, publiées à Londres en 1728, in-8.—Elisabeth Rowe, sa femme, fille aînée de Gaultier Singer, gentilhomme anglais, née à Ilchester, dans la province de Sommerset, en 1674, et morte à Frome en 1737, réussissait dans la musique et dans le dessin; mais l'étude des langues et de la poésie eut pour elle plus d'attraits. Il y a dans ses écrits des images fortes, des sentiments nobles, une imagination brillante, et surtout beaucoup d'amour pour la vertu. On a d'elle : l'*Histoire de Joseph*, en vers anglais; *l'Amitié après la mort*; des *Lettres morales et amusantes,* et d'autres ouvrages mêlés de prose et de vers.

* ROWIN (Jean), centenaire, né à Zodova dans le district de Karansébès en Hongrie, fut appelé à la cour de l'empereur Charles VI, et mourut en chemin, âgé de 172 ans; sa femme *Sara* qui ne lui survécut que quelques jours, en avait 164, ils étaient mariés depuis 141 ans. Leur seule nourriture avait été du *cucurutz*, ou blé de Turquie. Rowvin est peut-être le seul homme qui depuis les temps voisins du déluge ait atteint un si grand âge. Valmont de Bomare parle d'un Pierre Zorten, paysan du même pays, âgé de 185 ans; mais ce fait est moins bien constaté que le premier. (*Voy.* Destemps et Drachenberg.)

ROXANE, fille d'Oxyarte, prince persan, était un prodige de beauté. Alexandre l'épousa après la défaite de Darius, et en mourant la laissa enceinte d'un fils, que l'on nomma *le jeune Alexandre*. Cassandre fit mourir l'enfant et la mère. Roxane est le sujet d'une *tragi-comédie,* imprimée sous le nom de Desmarets de Saint-Sorlin; mais à laquelle on croit que le cardinal de Richelieu eut beaucoup de part.

* ROXAS (Simon de), religieux de l'ordre de la Trinité, né en 1552 à Valladolid, se fit une grande réputation de vertus par ses bonnes œuvres et l'austérité de sa vie. Elizabeth de France, fille de Henri IV et femme de Philippe IV, l'ayant choisi pour son confesseur, le fit résider dans son palais, où il conserva scrupuleusement toutes les habitudes du cloître, et fut en grande vénération. Il mourut à Madrid en 1624, après y avoir fondé la maison que son ordre possède en cette ville. Clément XIII le béatifia en 1766.

* ROXBURGH (William), médecin naturaliste écossais, né en 1759, fut longtemps surintendant du jardin botanique de la compagnie des Indes orientales à Calcutta, et mourut à Edimbourg le 10 avril 1815. On lui doit une *Description des plantes de Coromandel,* en anglais, Londres, 1795-98, 3 vol. gr. in-fol. col., ouvrage parfaitement exécuté; *Description botanique d'une nouvelle espèce de Swietenia ou Mahogany* dont l'écorce peut remplacer le quinquina comme fébrifuge, 1797, in-4; *Essai sur l'ordre naturel des Scitamineæ,* Calcutta, in-4; *Flora indica;* cet ouvrage publié par les missionnaires anglais à Serampour, 1820, 2 vol. gr. in-8, a été réimprimé à Calcutta en 1832, 3 vol. in-8. Alexandre Beatson a dans sa *Description de l'île Sainte-Hélène*, donné la liste des plantes trouvées sur cette île par Roxburgh.

ROXELANE, sultane favorite de Soliman II, empereur des Turcs, était Russe d'origine, et joignait à une grande beauté beaucoup d'esprit et encore plus d'ambition. Soliman avait pour fils aîné Mustapha, né d'une autre femme que Roxelane, qui était mère de Bajazet et de plusieurs autres enfants. C'était un obstacle au désir qu'avait cette femme ambitieuse d'élever ses fils sur le trône. Elle feignit une passion extrême de bâtir une mosquée et un hôpital pour les étrangers. Le sultan était trop épris d'elle pour refuser son consentement; mais le mufti, gagné à force de présents, ayant déclaré que ce dessein ne pouvait être exécuté par la sultane tant qu'elle serait esclave, elle affecta une si grande mélancolie, que Soliman, craignant de la perdre, l'affranchit et l'épousa dans les formes. Alors l'adroite Roxelane, devenue femme de ce prince, agit avec tant d'artifice qu'elle fit périr Mustapha, l'an 1553, et ouvrit par cet attentat le chemin du trône à Bajazet, son fils aîné. Elle avait contribué, en 1548, à la mort du grand-visir Ibrahim; mais elle ne put jamais parvenir à faire disgracier l'inflexible Achmet, successeur d'Ibrahim. Roxelane mourut en 1557.

ROY (Pierre-Charles), parisien, né en 1683, employa son talent pour la poésie à faire des *Opéras*, et travailla en concurrence avec la Mothe et Danchet. Il a composé aussi un grand nombre de ses *Brevets de calotte* dont il existe une collection qu'on ne lit plus. Ce poète, non content d'avoir attaqué plusieurs membres de l'académie française en particulier, attaqua le corps entier par une allégorie satirique, connue sous le nom de *Coche*. Ce corps, qui a effectivement beaucoup dégénéré, et qui depuis s'est écarté absolument de l'esprit et du but de son institution, s'en vengea à sa manière ordinaire, en fermant pour toujours ses portes à l'auteur. Le célèbre Rameau préférait aux poèmes de Roy ceux de Cahuzac, dont les talents étaient inférieurs, mais qui avait peut-être plus de docilité pour se prêter aux caprices du musicien. Cette préférence anima la verve du poète Roy contre Rameau. Il enfanta cette allégorie sanglante où l'Orphée de la musique française est désigné sous le nom de *Marsyas*. Cet écrivain fut conseiller au Châtelet, élève de l'académie des inscriptions, trésorier de la chancellerie de la cour des aides de Clermont, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il mourut en 1764. Outre ses *Opéras*, on a encore de lui un *Recueil de poésies*, et d'autres ouvrages, publiés à Paris en 1727, 2 vol. in-8. Tout n'y est pas bon; mais il y a de temps en temps des vers heureux et des pensées tournées avec délicatesse. On connaît son *poème* sur la maladie du roi de

France, qui fit naître cette jolie épigramme :

Notre monarque, après sa maladie,
Était à Metz attaqué d'insomnie :
Ah! que de gens l'auraient guéri d'abord!
Roy, le poète, à Paris versifie.
La pièce arrive, on la lit, le roi dort...
De Saint-Michel la muse soit bénie.

Roy composa en outre deux comédies : les *Captifs*, imités de Plaute, et *Les anonymes*, qui eurent du succès. Parmi ses opéras, Laharpe loue beaucoup *Callirhoé* et *Sémiramis*, qui furent représentés le premier en 1712, et le second en 1748. Le *Nécrologe* de 1766 contient *l'Eloge de Roy* par Palissot.

* ROY (Nicolas), né le 12 mars 1726 du mariage de Claude Roy, avocat à Langres, et depuis conseiller du roi, juge garde de la juridiction des monnaies en Bourgogne, avec Mlle Marguerite Tardy, fut, pendant le cours de ses études, un modèle d'application et de piété. Dominé par la pensée que Dieu le destinait à porter le flambeau de la foi aux nations infidèles, il entra dans la compagnie de Jésus en 1743, et s'y concilia du premier abord le respect, l'estime, l'amour, et la confiance. « Il » avait, dit un de ses panégyristes, un esprit excel» lent, capable de toutes les sciences, aisé, péné» trant et étendu, un cœur droit, généreux et » compatissant. Des manières douces et engageantes, » un air de politesse simple et naturel, un abord » gracieux, un maintien tout angélique, préve» naient aisément et gagnaient à l'instant tous ceux » qui l'abordaient. Avait-il un moment au milieu » des affaires et des conversations, on le voyait » aussitôt recueilli, jouir dans une paix profonde » de ses entretiens avec Dieu. Aussi puisait-il dans » le sanctuaire de la divinité les réponses qu'il ren» dait si à propos, les avis et les conseils salutaires » qu'il donnait avec tant de sagesse, qu'on les re» gardait avec raison comme des oracles dictés par » l'esprit de Dieu. Quel discernement plus exquis » que le sien pour pénétrer jusqu'au fond des con» sciences, pour discerner les divers mouvements » de la grâce dans ceux qu'il conduisait! Car de» venu maître presqu'en même temps qu'il fut dis» ciple, la Providence lui adressa des âmes de choix » éprouvées en diverses manières, à qui il rendit » des services qui ne pouvaient venir que d'un di» recteur très-expérimenté. D'autres déjà à demi» gagnés par les exemples frappants de modestie, » de régularité et de recueillement qui paraissaient » jusque sur son visage tout angélique, vinrent » avec empressement se livrer à sa conduite; et » quel avantage n'en ont-ils pas retiré! » Le P. Roy s'embarqua pour la Chine le 29 décembre 1753. Il y passa 14 ans dans les fonctions les plus périlleuses et les plus pénibles de l'apostolat, et termina sa vie le 8 janvier 1767, à l'âge de 40 ans et 10 mois. Les *Lettres* qu'il avait adressées à ses parents ont été imprimées à Lyon, 1822, 2 vol. in-12. Tout y respire l'amour le plus pur envers Dieu, le zèle le plus héroïque pour le salut du prochain et l'abnégation la plus entière et la plus parfaite à l'égard de soi-même.

ROY (Louis le), *Regius*, né à Coutances en Normandie, mort en 1577, avait succédé en 1570 au célèbre Lambin dans la chaire de professeur en langue grecque au collége royal à Paris. C'était un homme d'une impétuosité de caractère insupportable. Il écrivait assez bien en latin. Ses ouvrages sont : la *Vie de Guillaume Budé*, en latin élégant, Paris, 1577, in-4; la *Traduction* française du Timée de Platon, in-4, et de plusieurs autres ouvrages grecs; des *Lettres*, 1560, in-4, etc.

ROY (Pierre le), aumônier du jeune cardinal de Bourbon, et chanoine de Rouen, publia, en 1593, *La vertu du catholicon d'Espagne*. Cet écrit passa, assez mal à propos, pour ingénieux lorsqu'il parut; sans le discrédit où tomba la ligue, on ne l'eût jamais considéré que comme une platitude. Il fit naître l'idée des autres écrits qui composent la *Satire Ménippée*, en 3 vol. in-8. *Voy.* Chrétien (Florent), Duchat, Gillot (Jacques), Rapin (Nicolas), Pithou (Pierre).

ROY (le). *Voy.* Gomberville et Lobineau.

ROY (Guillaume le), né à Caen, en Normandie, l'an 1610, fut envoyé de bonne heure à Paris, où il fit ses études. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé au sacerdoce. Ayant permuté son canonicat de Notre-Dame de Paris avec l'abbaye de Haute-Fontaine, il y vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1684, à 74 ans. Il était ami des Arnauld, des Nicole, des Pont-Château. On a de lui : des *Instructions recueillies des Sermons de saint Augustin sur les Psaumes*, en 7 vol. in-12; *La Solitude chrétienne*, en 3 vol. in-12; un grand nombre de *Lettres*, de *Traductions* et d'autres ouvrages.

ROY (Jacques le), baron du Saint-Empire, né à Bruxelles, mourut à Lierre en 1719, à 86 ans. Il s'est beaucoup occupé de l'histoire de son pays, et ses travaux nous ont procuré les ouvrages suivants : *Notitia marchionatus Sancti Imperii*, 1678, in-fol., avec fig. (Anvers et son district); *Topographia Brabantiæ*, 1692, in-fol.; *Castella et prætoria nobilium*, 1696, in-fol.; *le Théâtre profane du Brabant*, 1730, 2 vol. in-fol., avec fig.

ROY (Julien le), né à Tours en 1686, fit paraître dès son enfance tant de goût pour la mécanique, que, dès l'âge de 13 ans, il faisait de petits ouvrages d'horlogerie. A l'âge de 17 ans, il se rendit à Paris, où son talent fut employé, et où il fut admis dans le corps des horlogers, en 1713. Les Anglais excellaient alors dans ce bel art : Julien le Roy les égala bientôt par ses inventions et par la perfection où il porta les montres. Graham, le plus fameux horloger d'Angleterre, rendit justice à l'horloger français. Cet artiste mourut à Paris, en 1759. — Son fils aîné s'est distingué dans l'horlogerie, et a donné, dans les *Etrennes chronométriques* pour l'année 1760, le détail des inventions de son père. Il mourut à Paris, le 25 août 1785, à l'âge de 68 ans. — Son autre fils, Charles le Roy, se distingua dans la médecine, prit le bonnet de docteur à Montpellier, s'y établit, et y mourut en 1779, après avoir publié divers ouvrages : *Mélanges de physique et de médecine*, 1771, in-8 : c'est le recueil des Mémoires qu'il avait donnés à l'académie des sciences; *Usage et effet de l'écorce du garou*, 1767, in-12; *De aquarum mineralium natura et usu*, 1762, in-8. — * Jean-David le Roy, frère des précédents, architecte, mort à Paris, le 28 janvier 1803,

membre de l'institut, est auteur de plusieurs ouvrages utiles et qui sont fort estimés; *Les ruines des plus beaux monuments de la Grèce*, Paris, 1758, 2 tom. in-fol.; 2ᵉ édit., 1770, contenant des augmentations considérables; *Histoire de la disposition et des formes différentes que les chrétiens ont données à leurs temples*, 1764, in-8; *Observations sur les édifices des anciens peuples*, 1767, in-8; *La marine des anciens peuples expliquée*, 1777, in-8; *Les navires des anciens considérés par rapport à leurs voiles et à l'usage qu'on pourrait en faire dans notre marine*, 1783, in-8; *Recherches sur les vaisseaux longs des anciens*, 1785, in-8; *Mémoires sur les travaux qui ont rapport à l'exploitation de la mâture dans les Pyrénées*, 1773, in-4; *Canaux de la Manche à Paris pour ouvrir deux débouchés à la mer, et faire de la capitale une ville maritime*, 1791, in-8; *Nouvelle voiture proposée pour les vaisseaux de toute grandeur*, 1800, in-8; plusieurs *Mémoires* insérés dans ceux de l'institut.

* ROY (Alphonse-Vincent-Louis le), professeur à la faculté de Paris, né à Rouen en 1741, obtint beaucoup de succès dans le traitement des maladies des femmes et des enfants; néanmoins ses idées ont quelque chose de paradoxal, qui se fait trop apercevoir dans les nombreuses productions de sa plume. Les principales sont : *Maladies des femmes et des enfants*, 1768, 2 vol. in-8; *Recherches sur les habillements des femmes et des enfants*, 1772, in-12; *La pratique de l'art des accouchements*, 1776, in-8; *Essai sur l'histoire naturelle de la grossesse et de l'accouchement*, 1787, in-8; *Leçons sur les pertes de sang pendant la grossesse*, 1801-1803, in-8; *Manuel des goutteux*, 1803, in-18 : 2ᵉ édit., augmentée, 1805, in-8; *Médecine maternelle*, ou *l'Art d'élever et de conserver les enfants*, 1803, in-8; *Manuel de la saignée*, 1807, in-12; *De la conservation des femmes*, 1801, in-8. Alphonse le Roy fut assassiné dans son logement le 16 janvier 1816.

** ROY (Antoine, comte), ministre des finances, né en 1764 à Savigny en Champagne, fut reçu dès 1785 avocat au parlement de Paris et se fit connaître au barreau par des talents non moins précieux que ceux de l'orateur, une grande rectitude d'esprit et un jugement solide. Partisan des réformes, mais ennemi des excès, dans les temps les plus terribles de la révolution, il fit preuve de courage, en disputant à l'échafaud des victimes qu'il n'eût pas toujours le bonheur de sauver, et plus tard en réclamant pour leurs héritiers les domaines dont une loi atroce les avait dépouillés. Il quitta le barreau pour se livrer à d'importantes exploitations agricoles qui furent la première source de l'immense fortune qu'il dut aussi en partie à d'heureuses spéculations et à sa sévère économie. Cette fortune ne pouvait manquer de lui faire des envieux. Il fut dépouillé par Napoléon du magnifique domaine de Navarre qu'il avait acquis du dernier duc de Bouillon, et il lui en garda rancune. Pendant les cent jours, député de la Seine à la chambre des représentants, il y prit deux fois la parole, l'une à l'occasion du serment à l'empereur qu'il regardait comme inconstitutionnel, et l'autre pour lui disputer le droit de faire la guerre sans en avoir obtenu le consentement de la chambre. Au retour des Bourbons, son mandat lui fut continué par les électeurs de la Seine; et dans la session de 1817, nommé rapporteur de la loi des finances, il posa l'un des premiers le principe de la souveraineté parlementaire en matière d'impôt, traça les règles d'économie qui devaient présider au vote des subsides, et entreprit ce travail de centralisation financière qui, complété d'année en année, a fini par assurer une surveillance efficace sur l'emploi des deniers publics. Il provoqua en 1819 un dégrèvement de plus de 20 millions sur la contribution foncière et sur celle des portes et fenêtres, et nommé, la même année, ministre des finances en remplacement du baron Louis (*voy.* ce nom, v, 541), il diminua le même impôt de 29 millions. Pendant trois ans qu'il conserva le porte-feuille, il apporta de grandes améliorations à la fortune publique, et son dernier budjet se soldait par un excédant de 30 millions. C'est à lui qu'on dut la solution d'une question très-envenimée par les passions, il assura la libération définitive des acquéreurs des biens nationaux, des engagistes et des échangistes. Sorti du ministère en 1822, il fut élevé à la pairie, et prit une part active aux travaux de cette assemblée. Malgré son opposition au ministère Villèle, il fit partie de la commission chargée de préparer le code forestier, et il eut la plus grande part à sa confection. Rappelé aux finances en 1828, lors de la retraite de M. de Villèle, il quitta les affaires avec M. de Martignac. Après la révolution de 1830, il continua comme pair d'apporter à son pays le tribut de sa longue expérience et de ses lumières. Il n'est pas une question agitée depuis lors, dans laquelle il ne soit intervenu pour l'éclairer. Ses écrits, ses discours se font remarquer par la concision; son dernier rapport sur la conversion de la rente résume tout ce qu'on peut dire en faveur du principe qu'il soutenait. Aussi laborieux que capable, portant un ordre parfait dans l'administration de sa fortune privée, aussi bien que dans les finances de l'état, il était devenu un des plus riches particuliers de France. Il fit souvent un noble usage de sa richesse en secourant sans ostentation d'honorables infortunes. Il mourut à Paris, le 3 avril 1847, à 83 ans.

ROY. *Voy.* Regius.

* ROYARAN (de), d'une famille noble du Poitou, dès le mois de mars 1793 forma l'armée insurrectionnelle du centre, et se réunit à d'Elbée (*voy.* ce nom). Il contribua à la victoire de Fontenay, et fut après l'expédition de Nantes nommé membre du conseil militaire. Au commencement d'août il dirigea la première attaque contre Luçon; il se signala à Mortagne, à Cholet, et dans toutes les batailles qui eurent lieu pendant cette guerre malheureuse, et périt les armes à la main à la déroute du Mans.

ROYE (Guy de), archevêque de Reims, fils de Matthieu, seigneur de Roye, grand maître des arbalétriers de France, d'une illustre maison originaire de Picardie, fut chanoine de Noyon, puis de Saint-Quentin, et vécut à la cour des Papes d'Avignon, avec beaucoup d'agrément. Il s'attacha au

parti de Clément VII. Ce fut par leur crédit qu'il devint successivement évêque de Verdun, de Castres et de Dol, archevêque de Tours, puis de Lens, et enfin archevêque de Reims, en 1391. Il fonda le collége de Reims à Paris en 1399, tint un concile provincial en 1407, et partit deux ans après pour se trouver au concile de Pise. Arrivé à Voltri, bourg à 5 lieues de Gênes, un homme de sa suite prit querelle avec un habitant de ce bourg, et le tua. Ce meurtre excita une sédition. Roye voulut descendre de sa chambre pour apaiser ce tumulte; mais en descendant il fut frappé d'un trait d'arbalète par un des habitants, et mourut de cette blessure, le 8 juin 1409. Il laissa un livre intitulé : *Doctrinale sapientiæ*, traduit par un religieux de Cluni, sous le titre de *Doctrinale de la sapience*, in-4, en lettres gothiques. Le traducteur y a ajouté des exemples et des historiettes contées avec naïveté. Le nom de Gui de Roye doit rester dans la mémoire des hommes qui chérissent les vertus épiscopales. Il laissa sa bibliothèque, précieuse pour le temps, à son chapitre de Reims, auquel il fit plusieurs autres dons, ainsi qu'aux églises de Verdun, Dol, Tours et Sens.

ROYE (François de), professeur de jurisprudence à Anvers, sa patrie, mourut en 1686. Son livre *De jure patronatus*, Angers, 1667, in-4, et celui *De missis dominicis eorumque officio et potestate*, Angers, 1672, in-4, Leipsig, 1744, Venise, 1772, in-8, prouve beaucoup de recherches et de savoir. Non-seulement Roye se distingua comme écrivain, mais il contribua encore par son zèle à faire fleurir l'université d'Angers.

ROYER (Joseph-Nicolas-Pancrace), musicien célèbre, né en Savoie, en 1705. Il était fils d'un gentilhomme, capitaine d'artillerie de la régente de Savoie. Il alla s'établir à Paris, vers l'an 1725, s'y acquit beaucoup de réputation par son goût pour le chant et par son habileté à toucher de l'orgue et du clavecin. En 1753, Louis XV l'avait nommé inspecteur général de l'Opéra : il était en même temps chef de l'orchestre; il établit à Paris les *Concerts spirituels*, pendant le carême. Il mourut dans cette capitale, le 11 janvier 1755, dans la 57ᵉ année de son âge. Il est auteur d'un grand nombre de pièces de clavecin estimées; on n'en a gravé jusqu'à présent qu'un livre : il a laissé en manuscrit de quoi en former un second, et même un troisième.

** ROYER (Jérôme le), né en 1596 et mort en 1659, doit être placé au premier rang des bienfaiteurs de l'humanité; il consacra sa fortune et sa vie à soulager les malheureux. Il commença par établir dans la ville de la Flèche, sa patrie, la maison des religieux hospitaliers de Saint-Joseph, et il étendit ensuite ses bienfaits en divers lieux, en fondant d'autres hospices à Laval, à Moulin et jusqu'à Mont-Réal dans le Canada. Il consacra 50,000 écus à ce dernier établissement.

* ROYER (Jean-Baptiste), curé de Chavannes, diocèse du St.-Claude, fut élu en 1789 député-suppléant du clergé du bailliage d'Aval en Franche-Comté aux états-généraux. Il y remplaça bientôt le titulaire qui donna sa démission, et suivit le parti révolutionnaire, prêta le serment civique, et dans la séance du 14 novembre 1790, prononça un discours *sur les biens du clergé*, qui a été imprimé. Devenu peu de temps après évêque constitutionnel de l'Ain, il fut élu par ce département à la Convention, où, dans le procès de Louis XVI, il vota la détention du monarque et son bannissement à la paix. Ayant signé la protestation du 6 juin 1793 contre les événements du 31 mai, il fut un des 73 députés mis en arrestation, et qui ne furent réintégrés qu'après le 9 thermidor. A la fin de la session, il passa au conseil des cinq-cents, y dénonça un mouvement royaliste dans la Haute-Loire, et pour pouvoir reprendre ses fonctions ecclésiastiques, invoqua la liberté des cultes, il fit partie du comité des *réunis*, concourut aux *Annales de la religion*, et assista en 1797 au concile national; à sa sortie du conseil le 21 mai 1798, il fut nommé évêque constitutionnel de Paris. Au concordat de 1802, il donna sa démission comme tous ses confrères; fut fait par M. Lecoz (*voy.* ce nom) chanoine de sa cathédrale, et mourut à Besançon le 11 avril 1807, à 74 ans.

** ROYER-COLLARD (Pierre-Paul), philosophe et publiciste qui, par son noble caractère plus encore que par ses écrits, a mérité l'estime de ses contemporains sur lesquels il a exercé une grande influence, né en 1763 à Sompuis, près Vitry-le-Français, fut élevé chez les frères de la doctrine chrétienne, dont son oncle était supérieur. A vingt ans, reçu avocat au barreau de Paris, lorsque la révolution éclata, il prit parti pour les idées de réforme, et s'y attacha avec tout l'engouement de l'époque. Membre de la première municipalité organisée après la prise de la Bastille, il en demeura secrétaire jusqu'au 10 août 1792; ce fut alors seulement qu'il se sépara de la révolution pour entrer dans le parti des monarchistes modérés. En 1797, député du département de la Marne au conseil des cinq-cents, il s'y montra courageux, et défendit à la tribune les émigrés, les proscrits et les prêtres. Son élection fut annulée au 18 fructidor, et c'est alors que voyant l'impossibilité d'établir en France un gouvernement républicain, il entra en relation avec les membres du comité royaliste établi à Paris. Lorsque Napoléon fut élevé à l'empire, les agences royalistes disparurent; et Royer-Collard, renonçant à la politique, se livra tout entier aux études philosophiques. Voyant dans la doctrine du sensualisme la cause de tous les excès déplorables dont il avait été le témoin, il y substitua le spiritualisme écossais qui, ramenant l'homme à la connaissance de sa noble origine et de ses devoirs, le prépare à reconnaître la nécessité d'une religion. Les bons effets de son enseignement furent appréciés. En 1810, il fut nommé doyen de la faculté de Paris, puis professeur d'histoire et de philosophie à l'école normale, où il prononça, en 1813, un discours fort remarquable sur les études philosophiques. Royaliste par sentiments et par conviction, et persuadé que la légitimité est la meilleure garantie de la liberté, il rentra aux affaires en 1814. L'année suivante, élu de nouveau député de la Marne, il devint conseiller d'état et fut chargé successivement de différentes fonctions; directeur de la librairie, il

en fit disparaître les abus introduits sous le régime impérial; président de la commission d'instruction publique, il y introduisit d'importantes améliorations, notamment l'enseignement de l'histoire; à la chambre en 1819, il combattit vivement la loi d'aînesse, celle du sacrilége, etc. Pour être plus libre de ses actes, il donna sa démission de la présidence du conseil royal. Son opposition aux ministres lui valut une dangereuse popularité, et en 1827 sept colléges l'élurent à la fois député. Appelé à l'ouverture de la session à la présidence de la chambre, il remplit ses fonctions avec fermeté et impartialité, ce qui déjà n'était pas sans mérite à cette époque. Cette même année 1827, il fut nommé membre de l'académie française, où il succéda au grand géomètre Laplace (*voy.* ce nom, v, 137). Son discours simple, modeste, dans lequel il parla peu de lui, beaucoup de son prédécesseur, fut très-applaudi et méritait de l'être. Après la révolution de 1830, événement qu'il ne croyait pas possible, mais qu'il avait préparé par ses imprudentes résistances à l'autorité, il se tint à l'écart, toutefois il ne s'éloigna pas de la chambre, et en 1831, il fit en faveur de l'hérédité de la pairie un des plus beaux discours qu'il ait prononcé au palais législatif. Après avoir captivé l'attention de la chambre déjà fatiguée, il se résuma en ces termes, qu'il est bon de répéter: « L'hérédité de la pairie n'est pas une question de raison; c'est une question de révolution: car il s'agit de changer, au nom de la volonté populaire, non pas seulement la forme, mais le fond de notre gouvernement. Avec l'hérédité périt la pairie, avec la pairie peut-être la royauté héréditaire, et dans la république même le principe de la stabilité, de la dignité, de la durée. » Royer-Collard mourut à Châteauvieux près de Saint-Aignan (Loir-et-Cher), le 2 septembre 1845 à 82 ans, après avoir demandé les sacrements de l'Eglise, plein de calme et de résignation, et dans toute la plénitude de sa raison. Comme politique, Royer-Collard était partisan de la monarchie constitutionnelle: la royauté légitime sur le trône et l'élection libre des membres du corps législatif, avec une chambre haute héréditaire, lui paraissaient la forme politique la plus propre à concilier la force, la sagesse du gouvernement avec la liberté et le bonheur des peuples. Comme philosophe, il fit revivre en France le spiritualisme enseveli dans ce malheureux temps, sous les monstrueuses doctrines matérialistes. Il eut la gloire de porter, dans l'enseignement public et officiel, les premiers coups au sensualisme de Condillac. Comme littérateur, son style est simple, original et pittoresque. Il avait peu de goût pour la littérature moderne, qu'il traitait parfois avec dédain. Comme orateur, il se distingua par une éloquence mâle, où brillait surtout une dialectique puissante. Il fut le chef des *Doctrinaires*, mais cette faction porta plus loin que lui les conséquences de leurs principes communs. Il faut porter le même jugement sur les philosophes ecclectiques qui se disent de son école; les disciples ne ressemblent point au maître. On n'a imprimé de lui que quelques *Discours*, ses *opinions* à la chambre, et des *fragments philosophiques*, avec la *traduction* de Reid, par Jouffroy (*voy.* ce nom, IV, 610). M. de Rémusat fut son successeur à l'académie française. Une statue lui a été érigée à Vitry-le-Français, le 21 novembre 1847.

* ROYER-COLLARD (Antoine-Athanase), médecin, frère cadet du précédent, né en 1768, entra dans la congrégation de l'oratoire à Lyon, et y professa les humanités jusqu'à la suppression des colléges. En 1791 et 1792 il publia le *Surveillant*, journal qui obtint un grand succès. A l'époque des massacres de septembre, craignant qu'ils ne fussent répétés à Lyon, il alla chercher un asile à l'armée des Alpes, où il fut employé dans l'administration des vivres. En 1797, il vint suivre les cours de l'école de médecine à Paris, et reçut le doctorat en 1802. L'année suivante il fonda la *Bibliothèque médicale*, journal qui fut longtemps la meilleure publication de ce genre. En 1806, nommé médecin en chef de Charenton, il apporta d'importantes améliorations à cet établissement. Deux ans après, inspecteur-général de l'université, il fut chargé de plusieurs missions graves et difficiles, dont le but était d'organiser l'enseignement de la médecine. En 1816, il obtint la chaire de médecine légale à la faculté de Paris, et trois ans après fut chargé du cours de médecine mentale qu'il fit avec le plus grand succès. Ses leçons avaient pour objet la psychologie considérée dans ses rapports avec la physiologie, et il profita de cette circonstance pour substituer les notions d'une saine philosophie à la philosophie mensongère qui avait régné jusqu'alors, et par attaquer le matérialisme jusque dans ses fondements. Malheureusement par suite de la nouvelle organisation de la faculté de médecine en 1823, le cours fut supprimé, et Royer-Colard, obligé de se démettre de sa place d'inspecteur-général, ne conserva que la chaire de médecine légale. Cet habile professeur mourut à Paris le 27 novembre 1825. Outre sa *Thèse* inaugurale, imprimée sous le titre d'*Essai sur l'aménorrhée*, 1802, in-8, il a donné un grand nombre d'articles dans le *Bulletin de l'Athénée de médecine*, dans le *Grand Dictionnaire des sciences médicales*, etc. On lui doit encore *Rapport* sur les *ouvrages envoyés au concours sur le Croup*, Paris, 1812, in-4, réimprimé dans le *Précis analytique du Croup* par Brichetau, 1825, in-8, et traduit en allemand. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. Le *Journal des Débats* du 6 décembre 1825 contient une *Notice* sur Royer-Collard.

ROYER. *Voy.* PROST DE ROYER. ROYER (Jeanne le), sœur de la Nativité. *Voy.* NATIVITÉ.

* ROYERE (Jean-Marc de), évêque de Castres, naquit le 1er octobre 1727, au château de Bad, en Périgord, d'une famille noble, mais peu riche. Ses premiers pas dans la carrière ecclésiastique furent guidés par l'abbé de Bonneguise, aumônier de la Dauphine, qui lors de sa nomination à l'évêché de Cambrai en 1752, le fit un de ses grands-vicaires. En 1766, promu à l'évêché de Trégnier, il établit dans son diocèse la dévotion au sacré Cœur de Jésus, et fit un nouveau *Propre des saints*. Transféré sur le siége de Castres, en 1773, il continua de donner dans ce diocèse de nombreuses marques de son esprit de charité. Membre des assemblées du clergé de 1772 et de 1780, il prononça dans la première le-

discours d'ouverture, dans lequel il traita de l'union de l'Eglise avec l'autorité civile. Député par son clergé aux états-généraux, il signa les actes de la minorité, puis revint à Castres; mais chassé de son palais, il fut bientôt même obligé de quitter cette ville. La persécution l'obligea de se réfugier en Espagne, à Urgel, puis à Vich, et deux ans après, à l'approche des troupes françaises, il se rendit à Lisbonne, et résida dans l'abbaye d'Alcobaça où il mourut le 24 mai 1802, après avoir envoyé au pape sa démission qui lui avait été demandée. L'*Ami de la religion*, t. 60, p. 125, contient une *Notice sur ce prélat*, rédigée par le supérieur du séminaire de Castres.

ROYOU (Thomas-Marie), chapelain de l'ordre de Saint-Lazare, né à Quimper, vers 1741, professa pendant plus de 20 ans la philosophie au collége de Louis le Grand. Après la mort de Fréron, il fournit plusieurs articles à l'*Année littéraire*, et, en 1778, il dirigea le *Journal de Monsieur*, qu'on parvint à faire supprimer en 1783. Dès l'origine de la révolution, il se montra l'adversaire des changements et des innovations, et commença, en 1790, le journal l'*Ami du roi*. Un décret du corps législatif, du 3 mai 1792, supprima le journal, et ordonna que les auteurs seraient traduits à la haute cour d'Orléans. L'abbé Royou, atteint d'une maladie mortelle, se cacha chez un de ses amis, où il mourut le 21 juin de la même année. Outre ces journaux auxquels il a travaillé, nous connaissons de l'abbé Royou : *Le monde de verre réduit en poudre*, 1780, in-12. C'est une critique ingénieuse de l'hypothèse, de Buffon; *Mémoire pour madame de Valery*, 1763. Cette dame plaidait contre l'avocat Courtin, et n'avait trouvé aucun défenseur contre un adversaire si renommé. L'abbé Royou la défendit avec chaleur; *Etrennes aux beaux-esprits*, 1785, in-12.

* ROYOU (Jacques-Corentin), avocat et littérateur, frère du précédent, né à Quimper vers 1745, vint en 1791 à Paris pour l'aider à la rédaction de l'*Ami du roi*. En 1796, il fonda le *Véridique*, puis l'*Invariable*, l'un des journaux supprimés au 18 fructidor. Conduit à l'île de Ré, peu de temps après il obtint la permission de revenir à Paris où il se fit inscrire sur le tableau des avocats. Il fut l'un des défenseurs de Brotier et Lavilleheurnois (*voy.* ces noms) et contribua beaucoup à empêcher leur condamnation à mort. Dans les loisirs que lui laissait le travail du cabinet il composa des *Abrégés historiques* qui lui firent une réputation passagère. A la restauration, il fut nommé censeur dramatique, et obtint en 1821 une pension. Quelques années auparavant il avait fait représenter *Phocion*, tragédie restée au *répertoire*, et le *Frondeur*, comédie qui eut moins de succès. Royou est mort le 1er décembre 1828. On a de lui : *Précis de l'Histoire ancienne, d'après Rollin*, 1802, 4 vol. in-8, 3e édit., 1826; *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à Auguste*, 1806, 4 vol. in-8; 2e édit. 1826; *Histoire des empereurs romains, depuis Auguste jusqu'à Constance-Chlore*, 1808, 4 vol. in-8; 2e édit. 1824; *Histoire du Bas-Empire*, 1803, 4 vol. in-8; 2e édit. 1814, écrite dans un mauvais esprit. (*Voy.* Jarry Théoph. iv, 542); *Histoire de France depuis Pharamond jusqu'à la 25e année du règne de Louis XVIII*, 1819, 6 vol. in-8. Cette histoire n'est propre qu'à donner de fausses impressions aux jeunes gens. L'auteur ne laisse passer aucune occasion de grossir les abus qui avaient pu s'introduire dans le clergé; il se plait à signaler les torts des papes, des évêques et des prêtres : la justice exigeait qu'en disant le mal il racontât aussi le bien, et c'est ce qu'il ne fait guère; il ne dit rien des grandes vertus de saint Bernard, et des services qu'il rendit à son siècle. Sous le rapport littéraire, les faits présentés sans ordre, sont racontés d'une manière sèche; *Développement des principales causes et des principaux événements de la révolution, pouvant servir de suite et d'additions à* l'Histoire de France, *précédé d'un choix des apophthegmes des anciens, etc.*, 1823, in-8.

ROZE (Nicolas), musicien, né en 1745, à Bourneuf près de Châlons-sur-Saône, fut reçu comme enfant de chœur à la maîtrise de Beaune, et fit de si rapides progrès dans la composition, qu'à 10 ans il fit exécuter un *motet* à grand orchestre, qui obtint le suffrage de tous les connaisseurs. Se destinant à l'état ecclésiastique, ses études terminées, il fut admis au séminaire d'Autun. Pendant les deux ans qu'il y resta, il composa divers morceaux de plain-chant qui furent adoptés dans ce diocèse. De retour à Beaune, et placé à la tête de la maîtrise, il fit exécuter en 1769, une messe à grand orchestre dont le succès étendit sa réputation jusqu'à Paris. D'Auvergne, surintendant de la musique du roi, l'engagea à travailler pour le concert spirituel, et un *motet* qu'il y fit exécuter, n'eut pas moins de succès. Peu de temps après, appelé à la maîtrise d'Angers, il contribua puissamment à ranimer dans cette ville le goût de la musique. Il revint en 1775 à Paris, occuper la place de maître de chapelle des Saints-Innocents, mais il ne la conserva pas longtemps. Il partagea dès lors son temps entre la composition et les soins qu'il devait à ses élèves, dont plusieurs lui firent beaucoup d'honneur. Plus connu comme musicien que comme prêtre, l'abbé Roze traversa la révolution sans être trop inquiété; mais il eut à souffrir de la perte de ses élèves, sa seule ressource. En 1802, il fit exécuter à Saint-Gervais une messe qui rappela sur lui l'attention publique. Cinq ans après, il fut nommé bibliothécaire du conservatoire. En 1814, il présenta à l'institut une *Méthode de plain-chant* qui fut adoptée par les maisons d'éducation. La messe de *Requiem*, qu'il fit exécuter en 1818, le 21 janvier, est regardée comme un de ses chefs-d'œuvre. Il mourut à Saint-Mandé le 30 septembre 1819, à 74 ans, léguant au conservatoire ses *Œuvres*, dont plusieurs sont classiques.

* ROZIER (Jean), agronome distingué, né à Lyon le 24 janvier 1734, embrassa l'état ecclésiastique; mais son goût le portait vers les sciences naturelles, et, sorti du séminaire, il se mit à la tête d'une ferme que son frère possédait dans le Dauphiné. Il put alors mettre en pratique les préceptes qu'il avait recueillis dans les ouvrages de Columelle, de Varron et d'Olivier de Serres. Bourgelat (*voy.* ce nom), appelé à Paris, le désigna pour remplir la chaire qu'il laissait vacante à l'école vétérinaire de Lyon,

et, de concert avec La Tourette, son compatriote et son ami, il publia pour ses élèves les *Démonstrations élémentaires de botanique*, 1766, 2 vol. in-8, ouvrage utile qui a été réimprimé plusieurs fois. Ayant perdu sa chaire, il vint à Paris, et, d'abord collaborateur du *Journal de physique* (*voy.* Dagoty), en étant devenu propriétaire, lui donna une nouvelle forme et le titre d'*Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts*, sous lequel il obtint un succès mérité. Il jouissait enfin de quelque aisance, et il n'aspirait qu'au moment de pouvoir se retirer à la campagne pour y reprendre des travaux qu'il n'avait qu'ajournés, lorsque l'indépendance après laquelle il soupirait lui vint du fond de la Pologne. Le roi Stanislas-Auguste, que le Lyonnais Gilibert (*voy.* ce nom, IV, 115), avait intéressé pour son compatriote l'abbé Rozier, lui fit obtenir le prieuré de Nanteuil-le-Haudouin. Alors il abandonna la direction de son journal, et, retiré dans un petit domaine qu'il acquit près de Béziers, il s'occupa de la publication du *Cours d'agriculture*, dont les cinq premiers volumes parurent de 1781 à 1784. Quelques tracasseries qu'il éprouva le décidèrent à vendre son domaine, et il revint à Lyon en 1788. L'académie s'empressa de l'admettre dans son sein, et on créa pour lui la place de directeur de la pépinière de la province, avec l'établissement d'un cours verbal. Il reprit alors la publication de son grand ouvrage, et il venait d'en donner le huitième volume quand la révolution arriva. Quoiqu'elle l'eût ruiné en le privant de son bénéfice, il en adopta les principes, prêta le serment, et accepta la cure de Saint-Nizier. Pendant le siége de Lyon, il fut écrasé dans son lit par une bombe, la nuit du 29 septembre 1793. Le *Cours d'agriculture*, terminé par des nouveaux collaborateurs en 1798, forme 10 vol. in-4, auxquels on joint un supplément de 2 vol. imprimés en 1800. Malgré son incontestable utilité dans le temps où il a paru, cet ouvrage, que l'on consulte encore, a été surpassé (*voy.* Thouin). Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Mémoire sur la manière de se procurer les différentes espèces d'animaux, et de les envoyer des pays que parcourent les voyageurs*, Paris, 1774, in-4; *Nouvelle table des articles contenus dans les Mémoires de l'académie des sciences de Paris, depuis 1666 jusqu'en 1770*, 1775-76, 4 vol. in-4, et plusieurs *Mémoires* sur la manière de brûler et de distiller les vins; sur la culture de la navette, et sur celle du colza; sur les moulins et les pressoirs à huile d'olive, enfin sur le rouissage du chanvre. Ce dernier, couronné par l'académie de Lyon, a été réimprimé dans le recueil de *Mémoires* sur le même objet, publié par le chevalier de Pertuis en 1788.

* ROZIÈRE (Louis-François Carlet, marquis de la), né en 1733, au Pont-d'Arche, près de Charleville, d'une illustre famille originaire du Piémont, était, en 1748, lieutenant au régiment de Toulouse (infanterie); il fit ses premières armes en Italie et en Flandre, et se trouva au siége de Maëstricht. A la paix, il alla continuer ses études en mathématiques à Paris et à Mézières. En 1752, il accompagna l'abbé la Caille dans son voyage aux Indes orientales, comme ingénieur. A son retour nommé aide-de-camp du comte de Revel, puis aide-maréchal-général-des-logis, il suivit l'armée en Bohême, en 1757, et se fit remarquer, pendant la guerre de Sept-ans, par son courage et ses talents. En 1761, il fut décoré de la croix de Saint-Louis et nommé lieutenant-colonel des dragons du roi. Fait prisonnier quelque temps après dans la forêt de Sababord, il fut mené au quartier général du roi de Prusse, qui lui dit : « Je désirerais vous renvoyer à l'armée » française; mais lorsqu'on a pris un officier aussi » distingué que vous, on le garde le plus longtemps » possible : j'ai des raisons pour que vous ne soyez » pas échangé dans les circonstances présentes; ainsi » vous resterez avec nous sur votre parole. » Il passa trois semaines au quartier-général, et reçut des marques de bonté de ce monarque, et particulièrement du prince Ferdinand de Brunswick, qui dit un jour, en rappelant l'attaque de Frauenberg, où il manqua d'être fait prisonnier : « Voilà le Fran- » çais qui m'a fait le plus de peur de ma vie, et » même je crois la lui devoir. » D'après les ordres du roi, il alla en 1763 en Angleterre, puis en 1765 il visita les côtes de France pour en reconnaître les ports. En 1778, il dressa un plan de descente en Angleterre, et fut promu au grade de maréchal-de-camp en 1781. Il commanda de 1783 jusqu'en 1787 six bataillons employés aux travaux de la navigation intérieure de la Bretagne. Il émigra en 1791, avec son fils aîné, capitaine de dragons; il fut mis à la tête des bureaux de la guerre établis à Coblentz; fit la campagne de 1792 comme maréchal-général-des-logis de l'armée, et fut nommé commandeur de l'ordre de Saint-Louis. En 1794, il passa en Angleterre, sur l'ordre du comte d'Artois, et y resta quelque temps avec le grade de général-major au service de Russie, employé aux intérêts de l'émigration. Il passa en 1797 au service du Portugal, avec le grade de lieutenant-général et de quartier-maître-général de l'armée, et rendit de grands services à cette puissance. Il mourut à Lisbonne le 17 avril 1808. On a de lui : *Stratagèmes de guerre*, Paris, 1756, in-12, faible ouvrage de sa jeunesse: *Campagne du maréchal de Créqui en Lorraine et en Alsace, en 1677*, Paris, 1764, in-12; *Campagne de Louis, prince de Condé, en Flandre, en 1674*, ib., 1765; *Campagne du maréchal de Villars et de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, en Allemagne, en 1703*, Paris, 1766, in-12; *Campagne du duc de Rohan dans la Valteline, en 1635, précédée d'un discours sur la guerre des montagnes*, avec une carte, in-12; *Traité des armes en général*, ib., 1764, in-12. On a encore de la Rozière les *cartes* : 1° de la Hesse, 2° des Pays-Bas catholiques, 3° de la bataille de Senef. On conserve de cet officier, au dépôt de la guerre, des *Notices* très-intéressantes sur l'art militaire.

RUAR (Martin), socinien, né à Krempe, dans le duché de Holstein, vers l'an 1576, aima mieux perdre son patrimoine que de renoncer à sa secte. Il s'établit à Racovie, petite ville de Pologne, au palatinat de Sandomir où les sociniens avaient leur plus célèbre école; il y fut recteur de ce collége, passa de là à Strassin, près de Dantzick, où il fut ministre des unitaires, c'est-à-dire des sociniens

ou ariens; (car c'est en vain qu'un M. Schwartz a voulu mettre des distinctions essentielles entre ces noms). Chassé de là, il se retira à Amsterdam, où il mourut en 1657. On a de lui : des *Notes sur le catéchisme des églises sociniennes de Pologne*, imprimées avec ce catéchisme, 1665 et 1680; un volume de *Lettres*, publié et imprimé par David Ruarus, son fils, Amsterdam, 1681, in-8. Joachin et David ses fils, imbus des sentiments de leur père, ont publié un *Recueil de lettres* des chefs de leur parti, Amsterdam, 1677.

* RUBBI (André), jésuite, né en 1739 à Venise, professa les belles-lettres au collége des nobles à Brescia, et, à la suppression de son ordre, se retira dans sa patrie, où il s'occupa de travaux littéraires; il y mourut en 1810. On a de lui : *Interpretatio et illustratio epitaphii græci Ravennæ reperti*, Rome, 1765, in-4; *Rodi presa*, Venise, 1773, in-8, tragédie qui fut jouée par ses élèves à Brescia; *Elogi italiani*, Venise, 1781 et années suiv., 12 vol. in-8. C'est un choix d'éloges, parmi lesquels ceux de *Pétrarque*, *Léonard de Vinci*, *Galilée*, *Castiglione*, *Métastase et Ginanni*, sont de l'éditeur; *Ugolino*, tragédie insérée sans nom d'auteur dans le tome 5 du *Teatro italiano del secolo XVIII*, Florence, 1784, in-8; *Parnaso italiano*, Venise, 1784-91, 56 vol. in-8; *Parnaso de' poeti classici d'ogni nazione tradotti in italiano*, 1793 et suiv., 41 vol. in-8. Ces deux collections dont Rubbi est l'éditeur, sont de pures spéculations commerciales. *Il Genio nautico e militare, canti due*, in-4, petit poème composé à l'occasion de la mort d'Angelo Emo, célèbre amiral vénitien qui avait bombardé Tunis en 1774; *la Vainiglia* (la Vanille), *poemetto latino*, in-4, dans le tome VI de la *Raccolta ferrarese*. Compilateur infatigable, il a publié en outre quelques *Dissertations sur des questions d'antiquité*. On lui doit aussi un *Journal d'antiquités sacrées et profanes*, en italien, 1783, in-8; un recueil périodique sous le titre suivant : *Il genio lett. d'Europa*; un *Epistolario* ou *Choix de lettres inédites de divers auteurs*, 1795-96, 2 vol. in-4. Rubbi a surveillé des *éditions* des *Œuvres de Muratori et de Maffei*, à Venise. On peut consulter le tome 56 du *Parnaso italiano* dans lequel Rubbi a consigné lui-même les renseignements qui le concernent.

* RUBEIS (Jean-Bernard-Marie), dominicain, né vers 1686, d'une famille distinguée de Cividale-del-Friuli, à 16 ans entra dans la congrégation des frères prêcheurs dite de *Salomoni*, et vint étudier au couvent de San-Miniato en Toscane la philosophie qu'il alla professer ensuite au monastère des *Zattere*, à Venise. Rubeis suivit peu après, en qualité de théologien, une ambassade extraordinaire de la république en France. De retour à Venise, il passa le reste de sa vie à enseigner et à travailler sur des objets d'érudition. Il avait la direction de la bibliothèque de son couvent qu'il enrichit d'ouvrages précieux (*voy.* Apost. ZENO). Il était en correspondance avec les savants les plus renommés, tels que Lami, Muratori, Maffei, etc. Il eût pu aspirer aux dignités de l'Eglise : il leur préféra son cloître, sa humble cellule, ses livres, et la tranquillité de la retraite. Ayant été désigné par le cardinal Delfino, pour aller soutenir à Rome les droits du patriarchat d'Aquilée que ce cardinal possédait alors et que l'on voulait abolir, le père Rubeis ne put consentir à s'arracher à sa douce solitude. C'est à Venise qu'il termina sa longue vie le 2 février 1775, âgé de 88 ans, dont il en avait passé 72 en religion. Outre ses nombreux ouvrages restés *manuscrits*, ceux qu'il a publiés se montent au moins à 40 vol. Les principaux sont : *De fabula monachatús benedictini divi Thomæ Aquinatis*, Venise, 1724; 2e édit. augmentée, 1726, in-8; *De una sententia damnationis in Acacium episcopum constantinopolitanum, lata in synodo romana Felicis papæ III, dissertatio*, etc., 1729, in-fol.; *De schismate Ecclesiæ aquileiensis dissertatio historica; accedunt acta synodi mantuanæ, pro causa sanctæ aquileiensis Ecclesiæ*, etc., 1732; *Monumenta ecclesiæ aquileiensis, commentario historico-chronologico-critico illustrata*, etc., Venise, 1740, in-fol.; *Divi Thomæ Aquinatis opera theologica*, etc., Venise, 1745-60, 28 vol., in-4; *Dissert.* II, *de nummis patriarcharum aquileiensis Ecclesiæ*, Venise, 1747 et 1749, in-8; *De gestis et scriptis ac doctrina sancti Thomæ Aquinatis dissertationes criticæ et apologeticæ*, Venise, 1750, in-fol.; *De rebus congregationis sub titulo B. Jacobi, Salomonii, commentarius historicus*, Venise, 1751, in-4; *Georgii seu Gregorii Cyprii, patriarchæ constantinopolitani, vita*, etc.; *accedunt dissertationes duæ historicæ, cum binis epistolis ejusdem Cyprii*, etc., Venise, 1753, in-4; *De Theophylacti Bulgariæ archiepiscopi gestis, scriptis et doctrina*, etc., dans le tome 1er des *Œuvres* de ce Père, Venise, 1754, (*voy.* THEOPHYLACTE); *De peccato originali ejusque natura*, etc.; *tractatus theologicus*, etc., Venise, 1757, in-4; *Dissertationes variæ eruditionis*, etc., Venise, 1762, in-4; *De charitate, virtute theologica, ejusque natura*, Venise, 1758, in-4. Fabroni a publié la *Vie* du père Rubeis, dans le tome 2 des *Vitæ Italorum*, page 99, avec une nomenclature exacte de tous ses ouvrages.

RUBEN, fils aîné de Jacob et de Lia. Pendant que Jacob était dans la terre de Chanaan, auprès de la tour du troupeau, Ruben déshonora son lit, et abusa de Bala sa concubine; ce qui le priva du droit d'aînesse, lequel fut transporté à Juda. Lorsque ses frères résolurent de se défaire de Joseph, Ruben, touché de compassion, les en détourna en leur persuadant de le jeter plutôt dans une citerne : il avait dessein de l'en tirer secrètement pour le rendre à son père. Jacob, au lit de la mort, adressant la parole à Ruben son fils aîné, lui reprocha son crime, et lui dit que parce qu'il « avait souillé le » lit de son père, il ne croîtrait pas en autorité. » La tribu de Ruben éprouva les suites de cette imprécation. Elle ne fut jamais considérable ni nombreuse dans Israël. Elle eut son partage au-delà du Jourdain, entre les torrents d'Arnon et de Jazer, les monts Galaad et le Jourdain. Ruben mourut l'an 1626 avant J.-C., à 124 ans.

RUBENS (Philippe), originaire d'Anvers, né à Cologne en 1574 d'une famille noble, devint secrétaire et bibliothécaire du cardinal Ascagne Colonne, puis secrétaire de la ville d'Anvers, où il mourut en 1611, à 37 ans. Il est connu par des *Poésies* en

latin, adressées à Juste-Lipse; *Electorum libri II in queis ritus et censuræ; B. Asterii, Amasiæ episcopi, Homeliæ;* c'est une version latine, Anvers, 1615, in-4.

RUBENS (Pierre-Paul), frère du précédent, naquit à Cologne le 29 juin 1577. Son père le mit page chez la comtesse de Lalain; mais son goût le porta à la peinture : il partit pour l'Italie, après avoir pris des leçons d'Othon van Veen. (*Voy.* Venius.) Le duc de Mantoue, informé de son rare mérite, lui donna un logement dans son palais. Ce fut là que Rubens fit une étude particulière des ouvrages de Jules Romain. Les tableaux du Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret l'appelèrent à Venise. L'étude qu'il fit des chefs-d'œuvre de ces grands maîtres changea son goût, qui tenait de celui du Caravage, pour en prendre un qui lui fût propre. Ce célèbre artiste se rendit ensuite à Rome, et de là à Gênes. Enfin il fut rappelé en Flandre par la nouvelle qu'il reçut que sa mère était dangereusement malade. Ce fut vers ce temps-là que Marie de Médicis le fit venir à Paris pour peindre la galerie de son palais du Luxembourg. Rubens fit les tableaux à Anvers, et alla en 1625 à Paris pour les mettre en place. Il devait y avoir une galerie parallèle, représentant l'histoire de Henri IV : Rubens en avait même déjà commencé plusieurs tableaux; mais la disgrace de la reine en empêcha l'exécution. Rubens avait plus d'une sorte de mérite qui le faisait rechercher des grands lorsqu'ils avaient besoin de ses talents. Le duc de Buckingham, lui ayant fait connaître le chagrin que lui causait la mésintelligence des couronnes d'Espagne et d'Angleterre, le chargea de communiquer son dessein à l'infante Isabelle, veuve de l'archiduc Albert. Rubens montra en cette occasion qu'il y a des génies qui ne sont jamais déplacés. Il fut un excellent négociateur, et la princesse crut devoir l'envoyer au roi d'Espagne, Philippe IV, avec commission de proposer des moyens de paix et de recevoir ses instructions. Le roi fut frappé de son mérite, le fit chevalier, et lui donna la charge de secrétaire de son conseil privé. Rubens revint à Bruxelles rendre compte à l'infante de ce qu'il avait fait; il passa ensuite en Angleterre, avec les commissions du roi catholique; enfin la paix fut conclue au désir des deux puissances. Le roi d'Angleterre, Charles Ier, le fit aussi chevalier; il illustra ses armes en y ajoutant un canton chargé d'un lion, et tira en plein parlement l'épée qu'il avait à son côté pour la donner à Rubens; il lui fit encore présent du diamant qu'il avait à son doigt, et d'un cordon aussi enrichi de diamants. Rubens retourna de nouveau en Espagne, où il fut honoré de la clef d'or, créé gentilhomme de la chambre du roi, nommé secrétaire du conseil d'état dans les Pays-Bas. Enfin, comblé d'honneurs et de biens, il revint à Anvers, où il épousa Hélène Froment, célèbre par l'éclat de sa beauté. Il partageait son temps entre les affaires et la peinture. Il mourut à Anvers le 30 mai 1640. Ce peintre vécut toujours comme une personne de la première considération; il réunissait en lui tous les avantages qui peuvent rendre recommandable. Sa figure et ses manières étaient nobles, sa conversation brillante, son logement magnifique et enrichi de ce que l'art offre de plus précieux en tout genre. Il reçut la visite de plusieurs souverains, et les étrangers venaient le voir comme un homme rare. Son génie le rendait également propre pour tout ce qui peut entrer dans la composition d'un tableau. Il inventait facilement; et s'il fallait recommencer un même sujet plusieurs fois, son imagination lui fournissait aussitôt des ordonnances d'une nouvelle magnificence. Ses attitudes sont naturelles et variées, ses airs de tête sont d'une beauté singulière. Il y a dans ses idées une abondance, et dans ses expressions une vivacité surprenante. On ne peut trop admirer son intelligence du clair-obscur; aucun peintre n'a mis autant d'éclat dans ses tableaux, et ne leur a donné en même temps plus de force, plus d'harmonie et de vérité. Son pinceau est moëlleux, ses touches faciles et légères, ses carnations fraîches, et ses draperies jetées avec beaucoup d'art. Il s'était fait des principes certains et lumineux qui l'ont guidé dans tous ses ouvrages. On lui a reproché de n'avoir pas assez connu ou consulté le costume, d'avoir quelquefois un goût de dessin lourd et quelques incorrections dans ses figures. L'étonnante rapidité avec laquelle il peignait peut l'avoir fait tomber dans ce dernier défaut, qui ne se rencontre point dans les ouvrages qu'il a travaillés avec soin. Ses dessins sont d'un grand goût, d'une touche savante, la belle couleur et l'intelligence de tout l'ensemble s'y font remarquer. Ses peintures sont en grand nombre; les principales sont à Bruxelles, à Anvers, à Gand, en Espagne, à Londres, à Paris. On a beaucoup gravé d'après ce maître. On a de lui un *Traité de la peinture*, Anvers, 1622, et l'*Architecture italienne*, Amsterdam, 1754, in-fol. Il avait donné aux jésuites d'Anvers son portrait fait à la plume par lui-même : on le voyait encore dans la bibliothèque de la maison professe en 1775 (nous ignorons ce qu'il est devenu). On lisait au bas ce distique :

> Hæc Petri Pauli pictoris imago Rubeni est,
> Ejus quæ proprio facta fuit calamo.

La *Vie* de Rubens a été écrite par J.-F.-M. Michel, Bruxelles, 1771, in-8, et par André Van Hasselt, suivie du catalogue général et raisonné de ses tableaux, esquisses, dessins et vignettes, 1840, in-8. La même année M. Emile Gachet a publié *Lettres inédites sur Rubens*, précédées d'une introduction sur la vie de ce peintre, Bruxelles, in-8.

RUBENS (Albert), savant archéologue, l'un des fils du précédent, né à Anvers en 1614, jouit de l'estime de l'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays-Bas; il la mérita par ses connaissances et encore plus par ses belles qualités. Jamais il ne brigua les honneurs, et se contenta toujours d'une fortune médiocre. Il mourut l'an 1657 après avoir perdu son fils unique et ensuite sa femme. On a de lui : *De re vestiaria veterum, præcipue de lato clavo, libri II*, Anvers, 1665, in-4, publié par Grævius; *Diatribæ de gemma tibriana...; de gemma augustæa...; de urbibus Neocori... de natali die Cæsaris Augusti*, etc. : ces dissertations se trouvent dans le *Trésor des antiquités romaines* de Grævius, tome 6 et 11; *Regum et imperatorum romanorum numismata*, Anvers, 1654, in-fol. C'est une

description enrichie de notes du cabinet de médailles du duc d'Arschot, publiée par Gaspard Gevart, et ensuite à Berlin en 1700, avec de nouvelles notes par Laurent Béger; *De vita Flavii Manlii Theodori*, Utrecht, 1694, in-12.

RUBEUS (Jean-Baptiste), né à Ravenne d'une famille noble, se fit carme, et se signala tellement par sa science, que Paul III le nomma professeur en théologie au collége de la Sapience à Rome. Pie IV le chargea de diverses commissions importantes. Il fut fait vicaire-général l'an 1562, et prieur-général en 1564. Etant allé visiter les couvents de son ordre en Portugal et en Espagne, il vit sainte Thérèse à Avila, approuva la réforme qu'elle avait commencée à introduire dans son monastère, et entretint ensuite un commerce de lettres avec elle. Il fit difficulté de laisser introduire la même réforme dans les couvents d'hommes, et n'accorda cette permission que pour deux couvents. Pie V et Grégoire XIII ne lui donnèrent pas moins de marques d'estime que leurs prédécesseurs. Il mourut à Rome le 5 septembre 1578. On a de lui des *Sermons*, des *Commentaires* sur les *Œuvres* de Thomas Waldensis (*voy.* NETTER), Venise, 1571, 3 vol. in-fol. etc.

RUBEUS. *Voy.* ROSSI.

RUBINI (Pierre), médecin, né en 1760 à Parme, fils d'un simple forgeron, fut destiné à exercer le même état. Mais résistant à la volonté paternelle, il étudia la médecine avec ardeur, et reçu docteur, se forma au traitement des malades dans le grand hôpital de Parme, puis accepta la place de médecin d'un petit village nommé Compiano. Quelque temps après, chargé par le duc de Parme de visiter les principales universités de l'Europe pour en connaître l'enseignement, il se rendit d'abord à Pavie où il entendit le célèbre Franck, passa ensuite à Montpellier, à Lyon, à Paris, à Edimbourg, et se mit en relation avec les plus savants professeurs. A son retour, nommé professeur de clinique médicale à l'université de Parme, c'est dans cette chaire fondée pour lui qu'il développa son système, qui est une modification de ceux de Brown et de Rasori. En 1804, il concourut à la formation de la société de médecine et de chirurgie instituée dans cette ville sur le plan de celle d'Edimbourg. En 1816 l'archiduchesse Marie-Louise le nomma son médecin consultant. Il mourut le 15 mai 1819, laissant plusieurs ouvrages, dont quelques-uns sont insérés dans les *Mémoires* de la société italienne : nous citerons ses *Riflessioni sulle febbri chiamate gialle e su contagi in genere*, Parme, 1805, in-8; *Riflessioni sulla malattia communemente denominata crup*, 1813, in-8; *Discours sur les progrès de la vaccine dans le département du Taro*, en 1812, inséré dans la *Notice sur les progrès de la vaccine*, 1813, in-8. Il existe aussi de Rubini plusieurs ouvrages manuscrits parmi lesquels on cite des *Lezioni di clinica medica*; *De studiorum commodis atque periculis*, etc. Il était membre de plusieurs sociétés savantes. Son *Eloge historique* par Pezzana, bibliothécaire à Parme, inséré dans le tome 19 des *Mémoires* de la société italienne des sciences, a été imprimé séparément, 1822, in-8.

RUBRUQUIS (Guillaume de RUYS-BROECK, dit), cordelier du XIIIe siècle, dont on ignore la patrie : les uns le font anglais, les autres brabançon. Il fut envoyé en Tartarie l'an 1253 par saint Louis, pour travailler à la conversion de ces peuples, et parcourut toutes les cours des différents princes de ces contrées, mais sans y faire beaucoup de fruit. Il donna en latin une *Relation* de son voyage, et l'envoya à saint Louis. Il y en a différentes copies manuscrites. Richard Hakluyt en a publié une partie dans son *Recueil des navigations des Anglais*. Pierre Bergeron l'a donnée en français sur deux manuscrits latins, Paris, 1634 : et dans les *Voyages faits principalement en Asie*, la Haye, 1735, 2 vol. in-4.

RUBUS. *Voy.* BUISSON.

RUCCELLAI (Bernard), en latin *Oricellarius*, né à Florence en 1449, était allié des Médicis, et fut élevé aux plus belles charges de sa patrie. Il connaissait parfaitement les finesses de la langue latine et l'écrivait avec une grande pureté; mais personne, pas même Erasme, ne put jamais l'engager à la parler. Le père Mabillon l'accuse d'avoir écrit avec trop de partialité sur l'expédition du roi Charles VII en Italie, dans son *De Bello italico*, Londres, 1724, in-4. Mais peut-être ce reproche est-il lui-même le fruit de la partialité; car cette guerre était peu susceptible d'une relation avantageuse.

RUCCELLAI (Jean), quatrième fils du précédent, naquit à Florence en 1475. Il était neveu, du côté de sa mère, de Laurent de Médicis dit le *Magnifique*; il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, parut avec distinction à la cour de Rome, et fut envoyé nonce en France par Léon X, son parent. François Ier lui marqua beaucoup de bienveillance; mais le pape s'étant ligué avec l'empereur Charles-Quint contre ce prince, Ruccellai fut obligé de retourner en Italie. Clément VII le nomma protonotaire apostolique, gouverneur du château Saint-Ange. On s'attendait à le voir honoré de la pourpre, lorsqu'il mourut d'une fièvre ardente en 1525. Ruccellai cultiva avec succès les muses italiennes. On a de lui : la *Rosemonde*, 1525, in-8, tragédie représentée conjointement avec la *Sophonisbe* du Trissin devant le pape Léon X. Lorsqu'il passa en 1512 à Florence, ce pape visita l'auteur dans sa maison de campagne. Cette tragédie a été plusieurs fois réimprimée, et on y trouve des beautés qui doivent faire pardonner quelques imperfections. Les *Abeilles*, 1539, in-8, poème en vers non rimés, qui prouve de l'imagination et du style, Florence, 1590, in-8; ce poème a été traduit en français (*voy.* PINGERON); *Oreste*, tragédie longtemps manuscrite, et publiée par le marquis Scipion Maffei dans le 1er volume du *Théâtre italien*, Vérone, 1723, in-8. Les *Œuvres* de Ruccellai ont été réunies pour la première fois, Paderus *Canino*, 1772, in-8.

RUCHAT (Abraham), né dans le canton de Berne, vers 1680, a été longtemps professeur de théologie à Lausanne, où il mourut en 1750. On a de lui : *Délices de la Suisse*, Leyde, 1714, 4 vol. in-12, sous le nom de *Gottlieb Kypseler*; ouvrage curieux à raison du pays qui en fait l'objet, mais mal rédigé, sans jugement et sans goût : tout plein

des préjugés les plus grossiers de la secte, l'auteur oublie les *délices* de son pays pour en raconter les sottises. *Histoire de la réformation en Suisse*, Genève, 1727, 6 vol. in-12. Il a pu y donner mieux l'essor à son fanatisme que dans l'ouvrage précédent; avantage dont il a joui aussi dans l'*Abrégé de l'histoire ecclésiastique du pays de Vaud*, 1707, in-8. Sa *Grammaire hébraïque* et sa *Géographie*, publiées sous le nom d'*Abraham Dubois*, sont de pauvres compilations. On trouve dans le Journal helvétique, mai 1751, un *Eloge de Ruchat*, par J. Alph. Rosset, recteur de l'académie de Lausanne, avec une notice incomplète de ses ouvrages.

* RUCHS (Frédéric), historien, né en 1780 à Greifswald dans la Poméranie suédoise, mort en 1820 à Livourne, où il était allé pour rétablir sa santé, après avoir rempli la chaire d'histoire avec distinction dans sa patrie, vint à Berlin où il fut très-bien accueilli et nommé historiographe du roi de Prusse, charge qui lui laissa tout le loisir de se livrer à ses travaux; et l'on ne peut douter que sa mort prématurée à l'âge de 40 ans, n'ait privé le public d'un grand nombre de bons ouvrages. Outre son *Histoire de Suède*, Halle, 1808-10, 4 vol. in-8, qui a fondé sa réputation, on a de lui : *Essai d'une histoire de la religion, du gouvernement et de la civilisation de l'ancienne Scandinavie*, 1801, in-8; *de la Finlande et de ses habitants*, 1809; des *Lettres sur la Suède*, 1814. Il a laissé inachevée une *Histoire de Byzance*, d'après les anciens auteurs byzantins.

RUDBECK (Olaus), né à Arosen, dans la Westmanie, en 1630, d'une famille noble, fut professeur d'anatomie et de botanique à Upsal, où il mourut en 1702, dans sa 73e année. Ses principaux ouvrages sont : *Exercitatio anatomica*, Leyde, 1654, in-8. Il y publie la découverte anatomique des vaisseaux lymphatiques. Il prétend que cette découverte lui appartient, et que Thomas Bartholin la lui a dérobée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le docteur Jolife avait aperçu ces vaisseaux en Angleterre. Il y a apparence que la gloire de cette découverte leur appartient à chacun en particulier. *Atlantica vera Japheti posterorum sedes ac patria*, 1679, 1689 et 1698, 3 vol. in-fol. Il devait y avoir un 4e tome, qui est resté manuscrit. On y joint pour 4e tome un *Altas* de 43 cartes, avec deux tables chronologiques; le portrait de Rudbeck est à la tête. L'auteur prétend que la Suède, sa patrie, a été la demeure des descendants de Japhet; qu'elle est la véritable *Altantide* de Platon et que c'est de la Suède que les Grecs, les Romains et autres peuples sont sortis. Un de ses compatriotes, M. Baer, dans son *Essai historique et critique sur les Atlantides*, a mieux prouvé que l'Atlantide était la Palestine. Du reste, il y a dans l'ouvrage de Rudbek beaucoup d'érudition, et des observations qui ne sont pas à négliger. Il prouve assez bien que les anciens peuples du Nord avaient mieux conservé la tradition primitive que les Grecs et les Romains, que ceux-ci en ont pris beaucoup de notions et de mots (*Voy.* Goropius, Stevin.) *Leges Westro-Gothicæ*, Upsal, in-fol. rare; une *Description des plantes*, gravées en bois, 1701 et 1702, 2 vol. in-fol. : il devait y en avoir 12; un *Traité sur la Comète de 1667*; *Laponia illustrata et iter per Uplandiam*, Upsal, 1701, in-4. Il n'y donne que la description de l'Uplande; c'est probablement le commencement d'un ouvrage qu'il n'a point achevé. Quelques-uns attribuent cet ouvrage à son fils; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il n'en est que l'éditeur. *Dissertation sur l'oiseau* Selaï, *de la Bible*, 1705, in-4, ouvrage que quelques auteurs attribuent au fils. — Son fils, Olaus Rudbeck, a donné : *Dissertatio de hedera*, 1716; *Catalogue des plantes de la Laponie*, observées en 1695, dans les *Actes* de l'académie de Suède de l'an 1720, etc.; *Specimen linguæ gothicæ*, 1717, in-4.

RUDIUS (Eustache), médecin célèbre dans le XVIe siècle, né dans la Dalmatie, professa son art à Venise et puis à Padoue, où il fit des cures merveilleuses. Consulté dans les cas graves par les habiles médecins de l'Italie, il ne se trompait jamais, dit-on, sur le genre des maladies, quelque compliqués qu'en fussent les symptômes, et son pronostic était toujours certain; ce qui fit naître le proverbe : « Dieu te garde du pronostic du Rudius. » Il publia un grand nombre d'ouvrages, dont Van der Linden a donné le catalogue. Le premier qu'il fit paraître est un traité *de Virtutibus et vitiis cordis*, Venise, 1582, 1600, in-4. Rudius mourut en 1612.

RUE (Charles de la), né à Paris en 1643, entra chez les jésuites, et y devint professeur d'humanités et de rhétorique. Son talent pour la poésie brilla avec éclat dès sa jeunesse. Il se signala en 1667 par un *Poème* latin *sur les conquêtes de Louis XVI*, que le grand Corneille mit en vers français. L'auteur du Cid, en présentant la traduction au roi, fit de l'original et du jeune poète un éloge, qui inspira beaucoup d'estime à ce monarque. Le père de la Rue demanda instamment la permission d'aller prêcher l'Evangile dans les missions du Canada; mais il fut refusé. Ses supérieurs le destinaient à la chaire; il remplit avec applaudissement celles de la capitale et de la cour. Il aurait peut-être donné dans l'esprit, sans le propos que lui tint un courtisan : « Mon Père, lui dit-il, continuez à » prêcher comme vous faites; nous vous écoute- » rons toujours avec plaisir, tant que vous nous » présenterez la raison, mais point d'esprit. Tel » de nous en mettra plus dans un couplet de chan- » sons, que la plupart des prédicateurs dans tout un » carême. » Le père de la Rue était le prédicateur de son siècle qui débitait le mieux; cependant, avec un talent si distingué pour la déclamation, il fut d'avis d'affranchir les prédicateurs de l'esclavage d'apprendre par cœur. Il pensait qu'il valait autant lire un sermon que de le prêcher. (*Voy.* Massillon.) Cet illustre jésuite fut employé dans les missions des Cévennes. Il eut le bonheur de faire embrasser la religion catholique à plusieurs protestants, et de la faire respecter aux autres. Il mourut à Paris en 1725, à 82 ans. Le père de la Rue était aussi aimable dans la société qu'effrayant dans la chaire. Sa conversation était belle, riche, féconde. Son goût pour tous les arts lui donnait la facilité de parler de tout à propos. Il plaisait aux grands par son esprit, et aux petits par son affabilité. Au milieu du tumulte du monde, il savait

se préparer à la solitude du cabinet et à la retraite du cloître. On a de lui : des *Panégyriques* et des *Oraisons funèbres*, 3 vol. in-12, et des *Sermons* de morale, qui forment un Avent et un Carême, en 4 vol. in-8, Paris, 1719 : on les a réimprimés en 4 vol. in-12. L'ingénieuse distribution, le juste rapport des différentes parties, la véhémence du style et les grâces de la facilité, brillent dans ses ouvrages. Il anime tout ; mais son imagination le rend quelquefois plus poète que prédicateur. Ce défaut se fait moins sentir dans son Avent que dans son Carême. Son chef-d'œuvre est le *Sermon* des *calamités publiques*. Parmi ses Oraisons funèbres, celles du maréchal de Luxembourg et de Bossuet sont ce qu'il a fait de plus beau. Des pièces de théâtre. Ses tragédies latines intitulées *Lysimachus* et *Cyrus*, et celles de *Lysimachus* et de *Sylla*, en vers français, méritèrent l'approbation de Pierre Corneille. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne se préparaient secrètement à jouer cette dernière pièce ; mais le père de la Rue, en étant informé, les arrêta par son crédit, ne voulant pas que des pièces composées pour l'exercice des écoliers, dans des vues de zèle pour la bonne institution de la jeunesse, parussent avoir été destinées à un théâtre lubrique et corrompu. On était persuadé, de son temps, que l'*Andrienne*, imitée de Térence, et jouée le 16 novembre 1703, était de lui, et non de Baron, et l'on est porté à le croire, quand on a comparé cette pièce à celles de cet auteur. Quatre livres de *Poésies latines*, Paris, 1668, 1680, in-12, et Anvers, 1693 : ces poésies sont pleines de délicatesse et de sentiment, et l'auteur mérite un rang distingué sur le Parnasse latin ; une *édition de Virgile*, avec des *notes* claires et précises, à l'usage du dauphin, 1682, en 1 vol. in-4, et en 4 in-12 ; et une *édition d'Horace* avec des *notes* et une *interprétation*. On s'en servait pour l'ordinaire dans les colléges des jésuites.

RUE (D. Charles de la), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Corbie en Picardie, l'an 1684, fut l'élève du célèbre Montfaucon, et son rival pour la littérature grecque. Il se fit un nom par sa nouvelle *édition d'Origène*. Il en donna les deux premiers volumes, et il était prêt à publier le troisième, lorsqu'il mourut à Paris en 1739, à 55 ans. — Dom Vincent de la Rue, son neveu, bénédictin de la même congrégation, acheva, en 1752, cette édition, qui est en 4 vol. in-fol. Il avait partagé les travaux de son oncle et mérité son estime. Il mourut en 1762, après avoir publié l'ancienne *Version* latine de la *Bible* que l'on nomme *italique*, Reims, 1743-49, 3 vol. in-fol. *Voy.* Sabbathier (D. Pierre).

* RUE (Gervais de la), savant antiquaire, né en 1751, à Caen, montra dès sa jeunesse cet amour du travail et ce goût des recherches historiques auxquels il dut sa réputation. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé professeur d'histoire à l'université de sa ville natale, et remplit cette chaire avec distinction. Arriva le moment où la terreur l'obligea d'aller chercher un asile en Angleterre. L'étude des antiquités y charma pour lui les ennuis de l'exil ; il y recueillit dans les archives et les bibliothèques publiques un grand nombre de documents précieux sur l'histoire littéraire du moyen-âge, qui lui servirent plus tard à composer des ouvrages estimés. De retour en France, peu après le 18 brumaire, il ne voulut accepter aucune fonction, se contentant du titre de chanoine honoraire de Bayeux. Ses ouvrages, qui ne tardèrent pas à le faire connaître au loin, remplirent sa vie, et il mourut à Cambes, près de Caen, le 25 septembre 1835, à 85 ans. Outre plusieurs *Opuscules* imprimées dans les recueils des académies ou séparément, on a de lui : *Essais historiques sur la ville de Caen et son arrondissement*, 1820, 2 vol. in-8 ; il faut y joindre les *Nouveaux essais historiques*, etc., Caen, 1842, 2 vol. in-8 ; *Recherches sur la tapisserie représentant la conquête de l'Angleterre par les Normands, et appartenant à l'église cathédrale de Bayeux*, Caen, 1824, in-4 de 92 pag., avec 8 pl. ; réimpr., Caen, 1841, format in-8 ; *Essais historiques sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands*, ibid., 1834, 3 vol. in-8 ; production remarquable et qui atteste les vastes connaissances de l'auteur dans cette partie si intéressante de notre ancienne histoire littéraire. M. Vauthier a publié : *Notice historique sur la vie et les ouvrages de l'abbé de la Rue*, Caen, 1841, in-8, avec portrait. Il était correspondant de l'institut, membre de la société des antiquaires de Londres, etc.

RUEL (Jean), de Soissons, chanoine de l'église de Paris, et médecin de François Ier, mort en 1539, à 60 ans, signala son savoir par deux ouvrages peu recherchés : *De natura stirpium*, Paris, 1536, in-fol. ; ce n'est qu'une compilation ; *Veterinariæ medicinæ scriptores græci*, Paris, 1530, in-fol.

* RUELLE (Joseph-René), habile teneur de livres, né à Lyon en 1742, forma un grand nombre d'élèves, fut admis en 1801 à l'athénée de commerce, et mourut en 1803. On a de lui : *Traité des arbitrages en France*, 1769, in-8, réimprimé en 1792 ; *Nouvelle méthode pour opérer les changes de France avec toutes les places de la correspondance*, 1777, in-8 ; *l'Art de tenir les livres en partie double*, 1800 ou 1805, in-4.

RUEUS (François), médecin, natif de Lille, mort en 1585, est connu par un traité intitulé : *De gemmis, iis præsertim quarum D. Joannes in Apocalypsi meminit*, etc., Paris, 1547 ; on le trouve aussi avec le traité : *De occultis naturæ miraculis* de Lemnius. On voit par cet ouvrage qu'il avait fait une étude particulière de l'histoire naturelle, et qu'il était versé dans les belles-lettres.

RUF (saint), Romain de naissance, florissait dans le IIIe siècle, et fut le premier évêque d'Avignon. Le détail de ses actions est peu connu ; mais l'idée générale de ses vertus s'est conservée parmi les chrétiens. Il est nommé, sous le 12 novembre, dans le Martyrologe de Bède, d'Adon, d'Usuard, et dans le romain. On garde ses reliques dans la cathédrale d'Avignon. Une célèbre congrégation de chanoines réguliers a porté son nom ; mais dans ces dernières années, n'ayant plus le nombre suffisant de sujets pour soutenir la conventualité, elle a été supprimée.

RUFFI (Antoine de), conseiller dans la sénéchaussée de Marseille, où il naquit en 1607, s'acquitta de sa charge avec une grande intégrité. Ses

vertus, autant que son savoir, lui obtinrent une place de conseiller-d'état en 1654. Il mourut en 1689, à 82 ans. On a de lui une *Histoire de Marseille*, 1642, 1 vol. in-fol. Son fils en a publié une 2e édition, revue et augmentée, et enrichie d'inscriptions, sceaux et monnaies, 1696, 2 vol. in-fol.; *la Vie de Gaspard de Simiane*, connu sous le nom de *Chevalier de la Coste*, Aix, 1655, in-12; *Histoire* curieuse *des généraux des galères*, dans le *P. Anselme*; une *Histoire des comtes de Provence*, 1655, in-fol., ouvrage aussi exact que savant; *Histoire de saint Louis, évêque de Toulouse*. Le style de ses ouvrages est sec et décharné.

* RUFFIN (Pierre-Jean-Marie), diplomate français, né en 1742, à Salonique, où son père exerçait les fonctions de premier drogman de la nation française, vint de bonne heure à Paris, où il étudia les langues orientales sous Petis de la Croix, Cardonne, Legrand, etc. Envoyé à Constantinople en 1758, il y gagna bientôt l'estime du comte de Vergennes, alors ambassadeur, qui le recommanda vivement au ministère. Ruffin fut placé en qualité d'interprète à la suite du baron de Tott, chargé d'une mission auprès du khan de Crimée, Crym-Gueraï. Ce prince étant mort en 1770, Tott laissa la direction des affaires à son interprète, qui suivit le nouveau khan dans son expédition contre la Russie, fut fait prisonnier, et détenu quelque temps à la citadelle de Saint-Pétersbourg. Après son élargissement, il fut renvoyé à Constantinople avec le titre d'interprète du roi; il fut appelé à Paris en 1774 pour y remplir les fonctions de secrétaire interprète du roi pour les langues orientales, et, jusqu'en 1779, il fut chargé de toute la correspondance avec la Turquie, les régences de Barbarie et les puissances de l'Inde. La chaire de turc et de persan au collége royal en 1784, et des lettres d'anoblissement en 1787, furent la récompense de ses services. En 1794, il retourna à Constantinople comme premier secrétaire d'ambassade et premier secrétaire interprète. En l'an 6, il eut le titre officiel de chargé d'affaires; mais lors de l'expédition d'Egypte, il fut enfermé aux Sept-Tours par ordre du divan, et ne recouvra sa liberté qu'en 1801. Quoique sans caractère public, il rendit de grands services à ses compatriotes par son seul crédit, et fut même utile dans les négociations qui amenèrent le rétablissement de la bonne intelligence entre la Porte et la France. Nommé conseiller d'ambassade en 1804, et en 1805 premier secrétaire de légation, il contribua à obtenir du Reis-Effendi que les titres de *Padischah* et d'*Imperator* fussent employés par le divan à l'égard de Bonaparte. Ruffin, qui n'avait pas cessé d'être attaché à l'ambassade de France sous les divers ministres envoyés par le gouvernement impérial, se trouvait chargé d'affaires en l'absence de l'ambassadeur, lorsque Bonaparte revint de l'île d'Elbe; et, sur l'ordre qu'il en reçut, fit arborer le drapeau tricolore à l'hôtel de l'ambassade. Ce fut la cause de sa disgrace, qui dura jusqu'en 1818, où ses anciens titres lui furent rendus. Pendant le temps qu'il avait été éloigné des affaires, il était resté à Constantinople, environné de l'estime publique, et conservant toute son influence. Il y mourut en 1824, après 66 ans de services diplomatiques. Pour donner une idée de ses travaux, il faudrait passer en revue toutes les affaires que la France eut à traiter avec la Turquie pendant plus d'un demi-siècle. On ne connaît de lui que sa traduction en arabe de l'*Adresse de la Convention au peuple français du* 18 *vendémiaire an* 3, Paris, 1795, in-fol. de 24 pag.; mais on sait qu'il existe de lui, au dépôt des affaires étrangères, plusieurs *Mémoires* sur des sujets importants. M. Bianchi a publié une *Notice historique* sur M. Ruffin, Paris, 1825, in-8.

* RUFFINI (Paul), médecin et mathématicien, né en 1765, à Valentano, dans le duché de Castro, où son père exerçait la profession de médecin, s'adonna lui-même à la médecine, et fit ses cours à Modène, où il reçut le grade de docteur. La pratique de la médecine ne l'empêcha pas de s'appliquer aux sciences exactes, et il y fit de tels progrès, que le gouvernement de Modène le choisit pour remplir la chaire d'analyse, avec laquelle il eut ensuite celle des éléments de mathématiques. A l'arrivée des Français en Italie, il refusa de faire partie du conseil des *Juniori*, du corps législatif; il refusa également de prêter le serment civique, qui répugnait à ses sentiments religieux, et perdit ses places dans l'enseignement, qu'il ne reprit qu'en 1799, au retour des Autrichiens. Il les garda même après leur départ, et, en 1806, il devint professeur de mathématiques appliquées à l'école militaire. Le duc de Modène, en recouvrant ses états, le nomma recteur de l'université, où il occupait en même temps les chaires de clinique médicale, de médecine pratique et de mathématiques appliquées. Président de la société italienne des sciences, il fut associé aux principales académies de l'Italie. Le *typhus*, qui désola l'Italie, et notamment Modène, mit son zèle à l'épreuve. Bravant tous les dangers, il sembla se multiplier pour voler au secours des malades; atteint lui-même du redoutable fléau, il n'en guérit que pour traîner quelque temps encore une existence pénible, et mourut dans des sentiments vraiment chrétiens, le 10 mai 1822, âgé de 57 ans. Ses restes furent déposés dans l'église de Sainte-Marie-de-Pomposa, où on lui éleva un tombeau entre ceux de Sigonio et de Muratori. Ses principaux ouvrages sont (en italien): *Théorie générale des équations*, Bologne, 1798, 2 vol. in-8; *De la solution des équations algébriques déterminées, et au-dessus du quatrième degré*; *Mémoire sur la détermination des racines dans les équations numériques de tous les degrés*, Modène, 1804, in-4, couronné par l'institut de Milan, ainsi que le précédent; *De l'immatérialité de l'âme*, Modène, 1806, in-8. L'auteur y prouve *mathématiquement* l'immatérialité de l'âme, et combat le système métaphysique de Darwin. Il adressa cet ouvrage à l'académie de la *Religion catholique*, à Rome, et le dédia à Pie VII, qui lui fit remettre une médaille d'or. *Réflexions concernant la solution des équations algébriques en général*, Modène, 1813, in-4; c'est un de ses ouvrages les plus estimés. *Réflexions critiques sur l'Essai philosophique des probabilités, par La Place*, Modène, 1821, in-8. Ce livre est partagé en quatre parties : dans la première, l'auteur examine les

principes de la Place, tant par rapport aux actions morales et volontaires, que par rapport aux phénomènes physiques; dans la seconde, ses lois sur les rapports des causes et des effets; dans la troisième, son système sur l'origine des planètes et des comètes; et enfin dans la quatrième, ses principes sur les probabilités des témoignages. En passant, il combat La Croix, dont le *Traité élémentaire du calcul des probabilités* est non moins contraire à la religion que celui de La Place. Ruffini a laissé plusieurs ouvrages inédits qui méritent autant que les autres d'être mis au jour.

* RUFFO (Fabrice-Denis), cardinal, né à Naples en 1744, d'une famille ancienne, dont le chef porte le titre de Baranello, fut destiné, comme cadet, à l'état ecclésiastique; il se rendit à Rome, plut à Pie VI, qui le nomma son trésorier-général, et s'occupa de plusieurs parties de l'administration avec un succès plus ou moins contestable. Des envieux profitèrent de quelques-unes de ses fautes pour lui faire perdre la faveur du pontife, et il retourna à Naples, où le roi lui donna l'intendance du château de Caserta. Sa nomination au cardinalat l'ayant rassuré sur les sentiments de Pie VI à son égard, il revint à Rome, et il y resta jusqu'à l'approche de l'armée française. Le roi de Naples ayant été forçé de se retirer en Sicile, le cardinal l'y suivit. Il s'était opposé à la guerre, et les désastres de l'armée napolitaine avaient justifié ses craintes. Le premier ministre, Acton, craignant qu'il ne s'emparât de l'esprit de la reine, chercha à l'éloigner, et le proposa comme propre à déterminer une insurrection en Calabre, préparée depuis quelque temps par le parti royaliste. Le cardinal ne fut point la dupe de l'intrigant Acton; mais, doué de beaucoup d'énergie et d'un caractère belliqueux, il osa se charger de cette périlleuse mission. Muni de pleins pouvoirs, il parvint à former une armée de 25,000 hommes déterminés, avec lesquels il se porta d'abord sur Monte-Leone, où s'étaient enfermés les républicains des contrées environnantes. Cette ville, prise d'assaut, fut livrée au pillage. Cet exemple de sévérité remplit le pays de terreur, et le cardinal ne marcha plus que de victoire en victoire jusqu'aux portes de Naples, où il pénétra avec le secours des Russes, après avoir conclu avec la junte napolitaine une capitulation d'après laquelle les patriotes devaient être embarqués pour Marseille; il écrivit à la cour pour l'engager à des sentiments de modération; mais la capitulation ne fut point observée par Nelson (*voy.* ce nom), et il périt un grand nombre de personnes, victimes des haines politiques. Le cardinal voulut vainement s'opposer à ces exécutions: il tomba dans la disgrace de Ferdinand, qui lui donna un successeur. Cependant ce prince, revenu de ses préventions, nomma Ruffo ministre plénipotentiaire à la cour de Rome. Après l'enlèvement du saint Père, Bonaparte le fit venir à Paris, sembla le distinguer des autres cardinaux, et le nomma grand cordon de la Légion-d'Honneur; il assista au mariage de l'empereur; mais ne s'étant pas montré assez docile aux intentions du maître, il fut exilé à Bagneux, près de Sceaux. En 1814, il retourna à Rome, et Pie VII l'accueillit avec bienveillance; il revint ensuite à Naples, où il fut mal reçu du roi, qui lui devait sa couronne. Remis en possession de ses biens, il se livra à des opérations agricoles, et ne rentra au conseil qu'en 1821, après le rétablissement du pouvoir absolu. Il mourut à Naples le 13 décembre 1827, avec la réputation d'un homme habile et plein d'énergie. Ruffo ne fut jamais que cardinal-clerc, et ne reçut pas l'ordre de prêtrise. On lui a reproché des exécutions cruelles dans sa conquête du royaume de Naples: mais il faut plutôt les attribuer aux brigands qu'il avait été obligé d'admettre dans son armée; ce qui le prouve, c'est que depuis, il s'est toujours fait remarquer par sa modération. On a de lui divers ouvrages en italien *sur les manœuvres des troupes* et les *équipements* de la *cavalerie*; sur les *fontaines*, les *canaux*, et sur les *mœurs de différentes sortes de pigeons*.

RUFIN, ministre des empereurs Théodose et Arcadius, né de parents obscurs, vers le milieu du IVe siècle, à Eluse (aujourd'hui Eause), capitale de cette partie de l'Aquitaine qu'on nommait alors Novempopulanie, et aujourd'hui dans l'Armagnac (Gascogne), reçut de la nature un esprit rusé, souple, poli, propre à se faire aimer des princes. Il se rendit à Constantinople, à la cour de Théodose, et il lui plut. Il ménagea si bien ce commencement de fortune, qu'il parvint en peu de temps à des emplois considérables. L'empereur lui donna la charge de grand-maître de son palais, le fit entrer dans ses conseils, l'honora de son amitié et de sa confiance, et le fit enfin consul avec son propre fils Arcadius, à l'amitié duquel Rufin devait sa fortune. Cet adroit courtisan se maintint comme il s'était avancé, par son adresse plutôt que par sa vertu. C'était assez, pour être son ennemi, d'avoir un mérite extraordinaire. Il s'enrichit des dépouilles de ceux qu'il avait opprimés par ses calomnies, et se fit baptiser avec un grand faste, en 394. Après la mort de Théodose, ce ministre ambitieux, jaloux du crédit de Stilicon, supérieur au sien, résolut de se mettre sur le trône. Il appela les Goths et autres barbares dans l'empire, afin que, pendant cette désolation, il pût s'en saisir ou le partager avec eux; mais il fut puni de sa perfidie. L'armée, excitée par un capitaine goth, nommé *Gaynas*, que Stilicon avait gagné, tua Rufin en 397. Sa tête fut portée au bout d'une lance, pour l'exposer aux opprobres de la populace irritée contre ce ministre lâche, avare et insolent. Un soldat ayant coupé une de ses mains, et voyant que les nerfs qui font mouvoir les articles des doigts étaient pendants, s'avisa d'aller demander l'aumône au nom de Rufin, ouvrant et fermant cette main sanglante, selon ce qu'on lui donnait. Le poète Claudien se signala contre ce malheureux ministre par une invective remplie de traits fort piquants (*voy.* SY); mais il attendit, en bon politique, qu'il eût été la victime de sa perfidie et de sa révolte. On peut consulter sur Rufin les *lettres* de Symmaque et de saint Ambroise, Suidas, le livre V de Zozime, le livre XV de Nicéphore, etc.

RUFIN (Tyrannius), prêtre d'Aquilée, né vers le milieu du XIVe siècle, à Concorde, petite ville d'Italie. Il cultiva son esprit par l'étude des belles-

lettres et surtout de l'éloquence. Le désir de s'y rendre habile le fit venir à Aquilée, ville si célèbre alors, qu'on l'appelait communément la *seconde Rome*. Après s'être rendu habile dans les lettres humaines, il pensa aux moyens d'acquérir la science des saints, et se retira dans un monastère de cette ville. Saint Jérôme, revenant de Rome, passa par Aquilée, et se lia par une amitié étroite avec Rufin; mais il lui dit adieu pour parcourir les provinces de France et d'Allemagne, d'où il se retira en Orient. Rufin, inconsolable de l'éloignement de son ami, résolut de quitter Aquilée pour l'aller chercher. Il s'embarqua pour l'Egypte, et visita les solitaires qui en habitaient les déserts. Ayant entendu parler de la vertu et de la charité de sainte Mélanie l'ancienne, il eut la consolation de la voir à Alexandrie, où il alla pour écouter le célèbre Didyme. La piété que Mélanie remarqua dans Rufin l'engagea à lui donner sa confiance, qu'elle lui continua pendant tout le temps qu'ils restèrent en Orient, c'est-à-dire environ 30 ans. Les *ariens*, qui dominaient sous le règne de Valens, firent souffrir à Rufin une cruelle persécution. Il fut mis dans un cachot, chargé de chaînes, tourmenté par la faim et par la soif, et relégué dans les lieux les plus affreux de la Palestine. Mélanie, qui employait ses richesses à soulager les confesseurs qui étaient ou en prison ou exilés, racheta Rufin avec plusieurs autres, et se retira avec lui en Palestine. Saint Jérôme, croyant que Rufin irait aussitôt après à Jérusalem, écrivit à un de ses amis qui y demeurait, pour le féliciter du bonheur qu'il allait avoir de posséder un homme d'un si grand mérite: « Vous verrez, dit-il, briller en la » personne de Rufin des caractères de sainteté, au » lieu que je ne suis que poussière. C'est assez pour » moi de soutenir avec mes faibles yeux l'éclat de » ses vertus. Il vient de se purifier encore dans le » creuset de la persécution, et il est maintenant » plus blanc que la neige, tandis que je suis souillé » de toutes sortes de péchés. » Rufin, étant arrivé en Palestine, employa son bien à bâtir un monastère sur le mont des Oliviers, où il assembla en peu de temps un grand nombre de solitaires. Il les animait à la vertu par ses exhortations, et, outre ce travail, il était encore souvent appelé par les premiers pasteurs pour instruire les peuples; car il avait été élevé au sacerdoce par Jean, évêque de Jérusalem, vers l'an 388. Il convertit un grand nombre de pécheurs, réunit à l'Eglise plus de 400 solitaires qui avaient pris part au schisme d'Antioche, et engagea plusieurs macédoniens, et plusieurs ariens à renoncer à leurs erreurs. Son séjour en Egypte lui ayant donné la facilité d'apprendre la langue grecque, il traduisit de cette langue en latin divers ouvrages. Son attachement au parti d'Origène le brouilla avec saint Jérôme, qui non-seulement rétracta les éloges qu'il lui avait donnés, mais l'accabla de reproches. Leurs divisions furent un grand scandale pour les faibles. Théophile, ami de l'un et de l'autre, les raccommoda; mais cette réconciliation ne fut pas de longue durée. Rufin ayant publié à Rome une traduction des *Principes* d'Origène, fut cité par le pape Anastase; mais il allégua quelques prétextes pour se dispenser de paraître, et se contenta d'envoyer, en 400, à Anastase son Apologie, où il s'expliquait d'une manière orthodoxe sur les erreurs que l'on reprochait à Origène. Saint Jérôme écrivit contre la traduction des *Principes*, et Rufin fit une Apologie éloquente, dans laquelle il déclara qu'il n'avait prétendu être que simple traducteur d'Origène, sans être le garant de ses erreurs. Saint Chromace d'Aquilée et saint Augustin écrivirent à saint Jérôme pour l'exhorter à la paix, que la conduite indiscrète de Rufin avait troublée, en paraissant favoriser des erreurs. La plupart des historiens ecclésiastiques disent que Rufin a été excommunié par le pape Anastase; mais D. Ceillier, D. Coustant et Fontanini paraissent avoir prouvé le contraire. Il est vrai qu'il est fait mention de l'excommunication de Rufin dans quelques éditions de la lettre du pape Anastase à Jean, évêque de Jérusalem; mais il est visible que c'est une interpolation: ce passage contredit le reste de la lettre où Anastase déclare qu'il laisse à Dieu à juger de l'intention du traducteur. En 407, Rufin retourna à Rome; mais l'année suivante, cette ville ayant été menacée par Alaric, il passa en Sicile, où il mourut vers la fin de l'an 410. On a de lui une *Traduction* des *Œuvres* de l'historien Josèphe; celle de plusieurs écrits d'Origène; une *Version latine* de dix discours de saint Grégoire de Nazianze et de huit de saint Basile. Quand on compare sa traduction avec le texte grec, on voit combien il se donnait de liberté en traduisant. Saint Chromace d'Aquilée l'avait engagé à traduire l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, (Utrecht, 1474, in-fol., édition *princeps*, Rome, 1746, in-fol.) Ce travail fut achevé en moins de deux ans. Il fit plusieurs additions dans le corps de l'ouvrage d'Eusèbe, et le continua depuis la 20e année de Constantin, jusqu'à la mort du grand Théodose. Il y a plusieurs endroits qui paraissent écrits avec peu de soin, et des faits que Rufin semble n'avoir rapportés que sur des bruits populaires; il en a omis d'autres très-importants; mais on doit lui savoir gré d'avoir le premier composé l'Histoire suivie d'un temps où il s'était passé tant de choses remarquables. Un *Ecrit* pour la défense d'Origène; deux *Apologies contre saint Jérôme*; des *Commentaires sur les bénédictions de Jacob*, sur *Osée*, *Joel* et *Amos*; plusieurs *Vies* des Pères du désert; elles forment le second et le troisième livre des *Vies* des Pères du désert, publiées par Rosweyde; une *Explication du Symbole*; c'est de tous les ouvrages que Rufin a donnés celui qui lui a fait le plus d'honneur, et qui a été le plus utile à l'Eglise. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1580, in-fol., (1) par les soins de Laurent de la Barre (*voy.* sa *Vie* et son *Apologie* en 2 vol. in-12, par D. Gervaise, Paris, 1724). D. Ceillier, le cardinal Noris, Fontanini dans son *Histoire littéraire d'Aquilée*, et Cave, ont peint Rufin d'une manière fort intéressante. — Il ne faut pas le confondre avec Rufin, qui, étant venu de la Palestine à Rome en 399, inspira ses erreurs sur la grâce à Pélage et à Célestius. Ce Rufin, né en Syrie, survécut à Rufin d'Aquilée. On trouve sa *Profession de foi* dans les dissertations du P. Garnier sur *Marius*

(1) Dom Vallarsi a fait paraître en 1745, à Vérone, le 1er vol. d'une édit. complète des *Œuvres* de Rufin; mais cette entreprise n'a pas été continuée.

Mercator. Il avait été disciple de Théodore de Mopsueste, regardé comme le premier père du pélagianisme.

RUFUS, d'Ephèse, médecin de Cléopâtre, suivant Tzetzès, ou contemporain de Trajan, selon Suidas, se fit une haute réputation par ses talents. Du grand nombre de ses écrits cités par Suidas, il ne nous reste qu'un petit *Traité des noms des parties du corps humain*, Venise, 1552, in-4; un autre *des maladies des reins et de la vessie*, Paris, 1554, in-8; et *Fragments* sur les médicaments purgatifs. Guillaume Clinch les a recueillis et commentés, Londres, 1726, in-4.

* RUGENDAS (Georges-Philippe), peintre et graveur, né à Augsbourg en 1666, tient un rang honorable parmi les peintres de batailles. Il portait si loin l'amour de son art que pendant le siége de sa ville natale en 1704, il s'exposa plusieurs fois aux plus grand dangers pour examiner les effets des boulets et des bouches et les horreurs d'un assaut. Ses tableaux dont la plupart représentent des marches, des escarmouches et des bivouacs, sont d'un faire facile et d'une couleur séduisante. Rugendas s'est également exercé dans la gravure à l'eau forte et à la manière noire. Cet habile artiste mourut en 1742.

RUGGERI (Come), astrologue florentin, se rendit en France dans le temps que Catherine de Médicis y gouvernait. Ses horoscopes et ses intrigues lui obtinrent l'abbaye de Saint-Mahé en Basse-Bretagne. Accusé en 1574 d'avoir conspiré contre la vie du roi Charles IX, il fut condamné aux galères, d'où la reine-mère le tira peu de temps après. Il commença à publier des *Almanachs* en 1604, espèce d'ouvrage qui s'est étrangement multiplié en France. Cet astrologue mourut en 1615. Son corps fut traîné à la voirie, parce qu'il avait eu l'impiété de déclarer qu'il mourait en athée. On publia, la même année, l'*Histoire épouvantable de deux magiciens étranglés par le Diable.* Ruggeri était le premier, et un nommé César le second.

* RUHL (Philippe-Jacques), conventionnel, né en Alsace, étudia la théologie à Strasbourg, et occupa une place de recteur à Durkheim. Ayant eu l'occasion de faire un travail utile pour le comte de Linanges (Leiningen-Dachsbourg). Ce prince le fit conseiller aulique, le chargea de l'administration de ses finances et le mit à la tête de sa chancellerie; mais il ne put être retenu par ces faveurs sur un aussi petit théâtre. Lorsque la révolution éclata, il en embrassa la cause avec chaleur, et devint en 1790 un des administrateurs du département du Bas-Rhin. Il fut ensuite député à l'assemblée Législative, puis à la Convention, et il figura dans ces deux assemblées parmi les jacobins les plus exaltés. S'il ne figura pas dans le procès de Louis XVI, c'est qu'il se trouvait alors en mission. Il y fut envoyé à diverses reprises, et partout il se conduisit de la manière la plus révolutionnaire, commettant toutes sortes d'impiétés. A Reims, il brisa la sainte ampoule, destinée au sacre des rois (1), et en envoya les débris à la Convention. L'un des chefs de l'insurrection du 1er prairial (20 mai 1795), il fut décrété d'arrestation, et le 29, se tua d'un coup de pistolet pour éviter l'échafaud qui l'attendait. On a de lui : *Recherches historiques et généalogiques sur la maison de Linanges-Dabo*, Strasbourg, 1789, in-4.

(1) Ces débris recueillis dans le temps par des personnes pieuses, ont été replacés dans un magnifique reliquaire en vermeil, que l'on voit maintenant dans le trésor de la cathédrale de Reims.

* RUHNEKEN (David), *Ruhnkenius*, célèbre philologue, né le 2 janvier 1723, à Stolpe, dans la Poméranie prussienne, fréquenta d'abord l'université de Wittenberg où il étudia le droit, l'histoire, l'éloquence et les antiquités; puis celle de Leyde, où il apprit la langue grecque sous la direction de Tibère Hemsterhuys (*voy.* ce nom, IV, 349). Son maître, devenu bientôt son ami, le fit nommer son adjoint. Ruhneken, qui visitait alors les principales bibliothèques de l'Europe, pour en examiner et collationner les manuscrits, s'empressa de reprendre le chemin de la Hollande, et ouvrit son cours en 1757; il le continua quatre ans avec beaucoup de succès, et après la mort d'Oudendorp, en 1761, il fut élu à sa place professeur d'éloquence et d'histoire. La même année, les curateurs de l'académie de Gottingue le pressèrent d'accepter la chaire que Gesner laissait vacante; mais il la refusa, en désignant pour la remplir Heyne (*voy.* ce nom, IV, 401), qui l'obtint en effet. En 1767, il eut le malheur de perdre Hemsterhuys; et en qualité de recteur de l'académie, il prononça son *Eloge* regardé comme un chef-d'œuvre de sensibilité, ainsi que de style et de goût. Nommé bibliothécaire de l'université en 1774, il l'enrichit d'une collection complète des auteurs classiques, et d'un grand nombre de manuscrits précieux. Les troubles de la Hollande l'affligèrent, mais sans le détourner de ses occupations habituelles; il mourut à Leyde en 1798, âgé de 75 ans. La ville s'empressa d'acquérir sa riche bibliothèque, en assurant une pension à sa veuve et à ses filles. Ruhneken joignait à une mémoire prodigieuse, beaucoup d'esprit, de sagacité et de jugement. Son érudition était immense, et depuis la renaissance des lettres, personne n'a mieux écrit que lui en latin. Outre des notes sur plusieurs auteurs, on lui doit des éditions du *lexique* de Timée, de *celui* d'Hesychius, de Rutilius-Lupus, de Velleius Paterculus, etc., et des opuscules qui ont été recueillis sous ce titre : *Opuscula varii argumenti oratoria, philologica, critica*, Leyde, 1807, in-8; 2e édit., augment., ibid. 1823, 2 vol. in-8 et avec des notes de F. Th. Friedmann, Brunswik, 1828, 2 tom. in-8. *Les lettres* à L. Gasp. Valckenaer ont été publiées en 1832, in-8 (*voy.* VALCKENAER). La *Vie* de Ruhneken par Wyttenbach, Leyde, 1799, in-8, a été réimprimée à la suite de son *Eloge de Tib. Hemsterhuys*, Leyde, 1824, in-8. *Voy.* WYTTENBACH.

RUINART (dom Thierry), savant bénédictin, né à Reims le 10 juin 1657, entra fort jeune dans la congrégation de Saint-Maur, et fit profession en 1675. Il s'appliqua avec tant de succès à l'étude des Pères et des auteurs ecclésiastiques, qu'en 1682 le savant Mabillon le choisit pour l'aider dans ses travaux. Dom Ruinart fut un digne élève d'un tel maître. Il avait le même caractère de simplicité et de modestie, le même esprit de régularité, un

grand jugement, une exactitude scrupuleuse, une critique saine, un style net. De là les avantages qui ont distingué ses ouvrages de tant d'autres compilations. Les principaux sont : *Acta primorum Martyrum sincera et selecta*, Paris, 1689, in-4; Amsterdam, 1713, in-fol.; Vérone, 1731, in-fol., et Augsbourg, 1802-03, 3 vol. in-8. Il a enrichi ce livre de remarques savantes et d'une préface judicieuse. Il s'y attache particulièrement à réfuter Dodwel, qui avait avancé dans une de ses dissertations sur saint Cyprien, qu'il n'y avait que peu de martyrs dans l'Eglise, voulant anéantir la preuve de fait que forme, en faveur du christianisme, cette *nuée de témoins*. Indépendamment du grand nombre des actes authentiques que dom Ruinart oppose au sophiste anglais, un coup d'œil sur l'histoire ecclésiastique suffit pour le confondre. Les auteurs païens et chrétiens des trois premiers siècles ne parlent que des efforts que fit l'idolâtrie, soutenue de toute la puissance des empereurs, pour anéantir la religion de J.-C., et pour la noyer dans le sang de ses sectateurs. Si sous Trajan, prince d'un caractère assez doux, sous Antonin, sous Marc-Aurèle, les chrétiens furent indistinctement mis à mort, il est aisé de penser de quelle manière ils étaient traités sous les Néron, les Domitien, les Valérien, les Dioclétien, les Maximin, etc. Les rues et les places publiques étaient quelquefois toutes remplies d'échafauds sanglants, couverts de victimes et de cadavres. Eusèbe de Césarée nous dit qu'il a vu lui-même des trente, quarante et jusqu'à cent chrétiens tourmentés en même temps; et ces cruelles boucheries durèrent plusieurs années de suite sans interruption; il cite une ville d'Asie, où tout étant chrétien, noblesse, peuple, magistrats, on abrégea l'exécution en faisant brûler la ville avec tous ses habitants; il rapporte une lettre de Maximin aux magistrats de Tyr, par laquelle il les félicite d'avoir exterminé tous les chrétiens de leurs murs et de leur territoire. Les édits de Dioclétien et de ses prédécesseurs sont des pièces qu'on ne peut suspecter de supposition. Tacite, Suétone, Sénèque, Juvénal, ont parlé des chrétiens qui souffrirent sous Néron. Tacite dit que le nombre en était prodigieux (*multitudo ingens*); qu'ils souffrirent les supplices les plus cruels et les plus recherchés (*quæsitissimis tormentis*), etc. Si à la multitude des martyrs on ajoute leurs qualités; si on considère qu'il y avait parmi eux des sages, des philosophes, des magistrats, la plupart élevés dans les préjugés les plus contraires au christianisme; que les premiers martyrs étaient témoins oculaires des faits pour lesquels ils mouraient, etc., on conviendra que ce tableau présente une preuve que les chrétiens seuls peuvent réclamer en faveur de leur foi. Les *Acta*, traduits en français avec la préface par l'abbé Drouet de Maupertuy, ont été publiés pour la 1re fois en 1708, à Paris, en 2 vol. in-8, et réimprimés en 1739, 2 vol. in-12, et 1825, 3 vol. in-8; *L'Histoire de la persécution des Vandales*, composée en latin par Victor, évêque de Vitte en Afrique, 1694, in-4. Dom Ruinart a orné cette édition d'un commentaire historique latin, d'un grand nombre de remarques aussi savantes que solides, et de quelques monuments qui ont rapport à cette histoire; une nouvelle *Edition* des ouvrages de saint Grégoire de Tours, avec une excellente *Préface*, 1699, in-fol.; *Abrégé* de la *Vie* du père Mabillon, 1709, in-12; une longue *Vie* latine *du pape Urbain II*; une *Dissertation sur le pallium*, en latin; *Iter litterarium in Alsatiam et Lotharingiam*, imprimés dans les *Œuvres posthumes* de Mabillon et de dom Ruinart, publiées par dom Vincent Thuillier, 3 vol. in-4; un ouvrage contre le père Germon, pour prouver la sincérité des diplômes de dom Mabillon, qu'il intitula fort mal à propos : *Ecclesia parisiensis vindicata*, et dans lequel il paraît avoir eu tort autant pour la forme que pour le fond des choses : ce qu'il y a de positif, c'est que des juges impartiaux ont donné gain de cause à son adversaire. (*Voy.* GERMON *et* RAGUET.) Dom Ruinart mourut en 1709, dans l'abbaye de Haut-Villiers en Champagne.

RUISCH. *Voy.* RUYSCH.

RUISDAEL ou RUISDAAL (Jacques), peintre, né à Harlem en 1636, mort dans la même ville en 1681, est mis au rang des plus célèbres paysagistes. Ses tableaux sont d'un effet piquant. Il a représenté, dans la plupart, de belles fabriques, des marines, des chutes d'eau ou des tempêtes. Ses sites sont agréables, sa touche légère, son coloris vigoureux; les connaisseurs font aussi beaucoup de cas de ses dessins. Cet artiste avait coutume de faire peindre ses figures par Van Ostade, Vanden Velde, ou Wouwermans. Le Musée du Louvre conserve de ce peintre quatre tableaux : un *Coup de soleil*, un paysage dans lequel on voit un *Village situé près d'un bois*, une *Forêt coupée par une rivière* dans laquelle les bestiaux viennent s'abreuver, une *Tempête*.—Salomon, son frère, mort à Harlem en 1670, s'est pareillement distingué par ses paysages.

* RULHIÈRE (Claude-Carloman de), historien, né à Bondi, près de Paris, en 1735, d'une famille distinguée, au sortir du collége entra au service, et fut quelque temps aide-de-camp du maréchal de Richelieu. Il accompagna en 1760 à Pétersbourg le baron de Breteuil comme secrétaire d'ambassade. Témoin de la révolution (1762) qui arracha le sceptre à Pierre III (*Voy.* ORLOFF, VI, 304), et plaça Catherine sur le trône, il écrivit en peu de pages, et dans un style digne de Salluste, l'*Histoire* de cette sanglante catastrophe. Catherine II n'y est nullement flattée, et elle ne méritait pas de l'être. Quoique inédit, cet ouvrage alarma l'impératrice qui ne put en obtenir la suppression ni par les séductions, ni par les menaces. En 1768 il fut chargé d'écrire pour l'instruction du dauphin (Louis XVI) l'histoire des troubles qui agitaient la Pologne; et en 1771 il obtint pour ce travail une pension de 6000 livres dont il a joui jusqu'à sa mort. En 1776 il voyagea en Allemagne et visita les cours de Dresde, de Vienne et de Berlin, pour sa propre satisfaction. Quoiqu'il ne fut encore connu que par son *Epître sur les disputes*, il fut reçu en 1787, à l'académie française, à la place de l'abbé de Boismont (*voy.* ce nom). Son *discours* de réception fut très-applaudi, et parut justifier le choix de l'académie. Il était imbu des principes philosophiques; mais il tenait beaucoup aux faveurs des grands. Aussi

quoiqu'il eut désiré des réformes, il vit avec peine les changements opérés par la révolution, et mourut de chagrin le 30 janvier 1791. Il n'eut point alors de successeur à l'académie, et personne encore de ses nouveaux confrères n'a songé à lui payer le tribut d'éloges dont le malheur des temps l'a privé. Chamfort, qui avait été son ami, a fait de lui ce portrait : « Rulhière cachait un esprit très-délié » sous un extérieur assez épais, très-malicieux » avec le ton de l'aménité, très-intrigant sous le » masque de l'insouciance et du désintéressement. » Réunissant toutes les prétentions de l'homme » du monde et du bel-esprit, il faisait servir ses » galanteries à ses bonnes fortunes littéraires, et » les lectures mystérieuses de ses productions à » s'introduire chez les belles dames. Fort circons- » pect avec les hommes qui pouvaient l'apprécier, » il était extrêmement hardi, à tous égards, auprès » des femmes, qui ne doutaient point de son mé- » rite. Tout dévoué à la faveur et aux gens en » place, il n'évitait dans son manége que la bas- » sesse, qui l'aurait empêché de se faire valoir; » souple et réservé, adroit avec mesure, faux avec » épanchement, fourbe avec délices, haineux et » jaloux, il n'était jamais plus doux et plus miel- » leux que pour exprimer sa haine et ses préten- » tions. Superficiellement instruit, détaché de tous » principes, l'erreur lui était aussi bonne que la » vérité, quand elle pouvait faire briller la frivolité » de son esprit. Il n'envisageait les grandes choses » que sous les petits rapports, n'aimait que les tra- » casseries de la politique, n'était éclairé que par » des étincelles, et ne voyait dans l'histoire que ce » qu'il avait vu dans les petites sociétés, etc. » Si ce portrait était fidèle, il faudrait en conclure que Rulhière était un monstre; mais on sait assez ce que peut l'esprit de parti; et Chamfort n'en était pas exempt. On a de Rulhière : *Eclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes, et sur l'état des protestants en France, depuis le commencement du règne de Louis XIV*, Paris, 1788, 2 vol. in-8. Dans cet ouvrage, écrit d'un style clair et rapide, il embrasse ouvertement la défense des protestants. *Histoire ou anecdotes de la révolution de Russie en* 1762, Paris, 1797, in-8; *Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette république*, etc., Paris, 1807, 4 vol. in-8 et in-12. C'est l'histoire du premier partage de la Pologne. En peignant les malheurs du roi Poniatowski, et la courageuse mais inutile résistance des Polonais, Rulhière met tout en usage pour exciter l'indignation de ses lecteurs contre l'ambitieuse Catherine II. En même temps il dévoile les vices et les désordres du gouvernement de Louis XV, et semble pronostiquer l'anarchie qui peu d'années après désola la France. Le style est correct et élégant; mais on y reconnait toujours les principes d'un philosophe : *Les Jeux de mains*, poème en trois chants, avec l'*Epître sur les disputes*, l'*A-propos, des Epigrammes*, etc., Paris, 1808, in-8. Rulhière avait du talent comme poète; quand parut son *Epître sur les disputes*, Voltaire écrivit à ses amis : « Lisez cela, c'est du bon temps. » Laharpe porte ce jugement de Rulhière : « Bon plai- » sant dans les vers, il était loin d'être gai dans » la société; il y était au contraire lourd et impor- » tant. » Ses *ouvrages* ont été réunis par Anguis, Paris, 1819, 6 vol. in-8. Cette édition est augmentée de plusieurs opuscules inédits.

RULLAND ou RULAND (Martin), médecin de Freisingen en Bavière, fut professeur de médecine à Lawingen en Souabe, et médecin de l'empereur Rodolphe II. On a de lui : *Medicina practica*, Francfort, 1625, in-12. C'est un dictionnaire des maladies, avec des remèdes. Un petit livre *de la scarification et des ventouses, et des maladies qu'on peut guérir par leur moyen*, Bâle, 1596, in-8; *Appendix de dosibus, seu justa quantitate et proportione medicamentorum*; *Curationum empiricarum et historicarum centuriæ X*; *Thesaurus rulandinus*, Rouen, 1650. C'est une collection de quelques-uns de ses ouvrages. *Lexicon alchemiæ*, Nuremberg, 1671, in-4; *Hydriatica*, Dillingen, 1568, in-8 : c'est un traité des eaux minérales. La plupart des ouvrages de ce médecin sont calqués sur les principes de chimie. Il mourut à Prague en 1602, à 70 ans.

RULLAND (Martin), fils du précédent, né à Lawingen en 1569, médecin de l'empereur, mourut à Prague l'an 1611. Il a donné : *Histoire d'une dent d'or*, 1595. Il prétend prouver qu'il était venu une dent d'or à un enfant de Silésie, âgé de sept ans; mais il n'a réussi qu'à prouver sa crédulité. *De perniciosæ luis hungaricæ tecmarsi et curatione*, Francfort, 1600, in-8; *Propugnaculum chymiatriæ*, Leipsig, 1608, in-4.

RULMAN (Aulné). *Voy*. l'article Fléchier.

* RUMFORD (Benjamin Thomson, comte de), physicien célèbre, né en 1753 dans un petit canton des Etats-Unis d'Amérique, nommé autrefois Rumford et maintenant Concord, dépendant du New-Hampshire, manifesta de bonne heure de grandes dispositions pour les sciences exactes; mais il était pauvre, et la carrière pour laquelle il avait tant de vocation était alors bien stérile en Amérique. Son mariage avec une riche veuve lui permit de suivre ses goûts; mais la guerre de l'indépendance vint interrompre ses travaux. Obligé de prendre un parti, il crut devoir se jeter dans celui de la métropole et partagea les revers de l'armée anglaise. Au mois de mars 1776, chargé de porter à Londres la nouvelle de la reddition de Boston, il obtint un emploi dans les bureaux de Lord Georges Germain, et en 1780, il fut nommé sous-secrétaire d'état. Son séjour à Londres ne fut pas perdu pour les sciences, et depuis 1778 il était membre de la société royale, à laquelle il avait communiqué des expériences sur la force de la poudre à canon. Il retourna en Amérique avec le grade de chef d'escadron, et fut fait colonel. La paix l'ayant rendu à la vie civile, il résolut d'aller offrir ses services à l'empereur d'Allemagne, dans la guerre contre les Turcs. A son passage à Munich, il alla voir l'électeur, Charles-Théodore, qui le retint auprès de lui, l'éleva par degrés au rang de conseiller d'état, de lieutenant-général et enfin lui remit l'administration de la guerre et de la police. Il introduisit d'utiles réformes dans l'armée, et rendit son nom à jamais recommandable, par l'utile usage qu'il fit

de ses connaissances et de son pouvoir. Il s'occupa surtout de fournir du travail aux classes indigentes, et de leur offrir, avec le moins de frais possible, une nourriture saine, agréable et abondante. On lui doit le premier établissement des soupes économiques et des foyers qui portent son nom. L'électeur de Bavière ne fut point ingrat; il le créa comte de Rumford, et le nomma son ambassadeur à Londres (1798). D'anciens usages dont le ministère anglais ne voulut point se départir, ne lui permirent pas d'occuper le poste qu'il avait ambitionné; mais pendant son séjour à Londres, il fit connaître ses inventions économiques, contribua beaucoup à fonder l'institution royale de cette ville, et fit les fonds de deux prix, l'un en Angleterre, l'autre en Amérique, pour encourager de nouvelles recherches sur la chaleur. A la mort de l'électeur, il retourna à Munich pour régler ses affaires et pour rendre compte de son administration. Il vint, en 1799, se fixer en France, et veuf lui-même depuis longtemps, il épousa la veuve du célèbre Lavoisier. Il mourut dans sa maison d'Auteuil, le 21 août 1814, âgé de 61 ans. Il avait publié le résultat de ses travaux, de ses expériences et de ses recherches, en anglais, soit séparément, soit dans les *Transactions philosophiques*. M. de Courtivron a traduit les ouvrages de Rumford en français sous ce titre: *Essais politiques, économiques et philosophiques*, Genève, 1798-1806, 6 tom. en 4 vol. in-8, fig. Ce recueil contient 15 *Mémoires* ou *Essais*; il en a paru trois autres en 1812, qui ont été traduits par Pictet dans la *Bibliothèque britannique*. On doit en outre à Rumford: *Mémoires sur la chaleur*, Paris, 1804, in-8; *Recherches sur les bois et le charbon*, Paris, 1812, in-4; *Recherches sur la chaleur développées dans la combustion et dans la condensation des vapeurs*. Ces deux derniers ouvrages lus à l'institut, dont Rumford était associé, ont été imprimés dans le recueil de cette savante compagnie et tirés séparément à un petit nombre d'exemplaires. Une des promenades de Munich est ornée d'un monument à la mémoire de Rumford.

RUMOLD (saint), communément saint Rombaud, *Rumoldus*, patron de l'église de Malines, est un de ces zélés religieux anglo-saxons, établis en Angleterre et en Irlande, qui, dans le VIIIe siècle, quittèrent leur solitude pour porter la lumière de la foi à diverses nations d'Europe. Il s'associa aux travaux apostoliques de saint Willibrod, et fut sacré évêque *régionnaire*, c'est-à-dire sans avoir de siége fixe. Il convertit une multitude d'infidèles aux environs de Malines, de Lierre et d'Anvers, et mourut martyr de son zèle, pour s'être élevé contre les scandaleux désordres d'un habitant du pays, le 24 juin 775. Son corps, jeté dans l'eau, fut découvert miraculeusement, et enterré par les soins du comte Adon. Les principales actions de sa vie sont représentées par de beaux tableaux dans l'église cathédrale de Malines.

RUMPF ou RUMPHIUS (Georges-Everard), né en 1626 à Solm en Allemagne, docteur en médecine, dans l'université de Hanau, devint consul, puis marchand à Amboine, l'une des îles Moluques, où il était allé s'établir. La botanique eut pour lui un attrait singulier, et quoiqu'il n'eût jamais pris de leçons, il se rendit très-habile dans cette science, par ses propres recherches. Une chose étonnante, c'est que, malgré le malheur qu'il eut de devenir aveugle à l'âge de 43 ans, il savait parfaitement distinguer au goût et au toucher la nature et la forme d'une plante d'avec une autre. Il réunit en 12 livres ce qu'il avait ramassé de plantes, et les dédia, en 1690, au conseil de la compagnie des Indes. Ce recueil parut avec un supplément, par les soins de Jean Burman, sous le titre d'*Herbarium amboinense*, 1741-55, 7 vol. in-fol. On a encore de lui: *Imagines piscium testaceorum*, Leyde, 1711, la Haye, 1739, in-fol.: la première édition est recherchée pour les figures. Rumpf avait composé une *Histoire politique d'Amboine*, qui n'a pas été mise au jour: on en conserve deux exemplaires, l'un dans cette île d'Asie, l'autre au dépôt de la compagnie des Indes à Amsterdam. Rumpf est mort en 1693.

* RUNG (Philippe), littérateur, né en 1750, en Angleterre, s'appliqua fort jeune à l'étude des langues, et venu sur le continent pour se perfectionner dans la connaissance de l'allemand, fut nommé professeur d'anglais à l'université de Halle, où il mourut le 11 février 1824, à 70 ans. Entre autres écrits, il a publié: *Dictionnaire biographique des Juifs et des Juives qui se sont distingués dans la carrière des lettres, en y comprenant les patriarches, les prophètes et les rabbins célèbres*, Leipsig, 1817, in-8. En 1820 il avait donné la traduction anglaise d'une comédie allemande de Hell.

RUNGIUS (David), luthérien, né en Poméranie l'an 1564, mort en 1604, professa la théologie à Wittemberg avec beaucoup de réputation, et assista au colloque de Ratisbonne en 1601. On a de lui des *Commentaires* sur la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les deux Epîtres aux Corinthiens, l'Epître de saint Jacques, etc.

RUNGIUS (Jean-Conrad), savant littérateur protestant, né à Cappel, dans le comté de la Lippe, en Westphalie, le 22 janvier 1686, fit ses premières études dans la maison paternelle, où il apprit les langues latine, grecque, hébraïque, etc. Il s'appliqua aux hautes sciences, en conservant toujours un grand penchant pour les belles-lettres. En 1714, on lui confia la chaire d'histoire, d'éloquence et de littérature grecque et latine dans l'université de Harderwick; et en 1722, celle d'éloquence et d'histoire à Franeker: il y mourut le 17 janvier 1725, à 36 ans. Il a donné une édition du *Rationarium temporum* du P. Petau, avec une Continuation depuis 1633 jusqu'à l'an 1710, et des tables généalogiques, Leyde, in-8. On a encore de lui plusieurs *Oraisons* académiques, imprimées séparément. Il y en a une entre autres d'une excellente morale, d'une saine politique, et resplendissante des lumières de l'histoire: *Oratio de Romanorum luxuria et corruptissimis moribus, quibus rempublicam, libertatem et amplissimum imperium corrupuerunt et pessumdederunt*, Harderwick, 1718, in-4.

RUPELMONDE (comtesse de), carmélite de la rue de Grenelle à Paris, sous le nom de sœur *Marie-Thérèse-Thaïs-Félicité de la Miséricorde*, donna

l'exemple de toutes les vertus, qui prennent naturellement leur essor dans l'âme des grands du monde, convaincus de la frivolité des jouissances terrestres. Elle fut un modèle de piété, de charité et de pénitence, et mourut le 11 novembre 1784. On a présenté à l'édification des chrétiens le tableau de sa *Vie* dans une lettre imprimée à Paris en 1787, in-12. *Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 15 septembre 1787, p. 105.

RUPERT (saint) évêque de Worms, d'une famille illustre, alliée à la maison royale de France, prêcha la foi dans la Bavière, sur la fin du VIIe siècle, et y convertit Théodon, duc de Bavière, qu'il baptisa avec un grand nombre de personnes. Il annonça particulièrement l'Evangile à Lorch et à Juvave, et établit son siége dans cette dernière ville qui, presque ruinée, se releva par la religion qui vivifie tout; elle prit le nom de Saltzbourg. Il mourut le 25 mars 718. En Autriche et en Bavière, on fait sa fête le 25 de septembre, jour de la translation de ses reliques, que l'on honore à Saltzbourg, dans l'église qui porte son nom.

RUPERT, né dans le territoire d'Ypres, embrassa la règle de Saint-Benoît dans l'abbaye de Saint-Laurent, près de Liége. Il passa de là dans l'abbaye de Saint-Laurent d'Oostbourg, près d'Utrecht, et n'épargna ni veilles ni application pour s'avancer dans l'intelligence de l'Ecriture sainte. Son savoir et sa piété lui acquirent une si grande réputation, que Frédéric, archevêque de Cologne, le tira de son cloître de Liége, où il était retourné, pour le faire abbé de Deutz, vis-à-vis de Cologne, en 1113. Il mourut en 1135. Tous ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1638, en 2 vol. in-fol. et à Venise, 1748-52, 4 vol., in-fol.; cette édition donnée par P. Carroni contient des augmentations. On y trouve des *Commentaires* sur la plupart des livres de l'Ecriture sainte, dans lesquels il se propose de rapporter tout ce qu'ils renferment aux œuvres des trois Personnes de la Trinité. On lui reproche d'avoir donné dans des allégories bizarres, et d'avoir parlé peu correctement de l'eucharistie dans un endroit de cet ouvrage ; mais dans plusieurs autres, et en particulier dans ses *Lettres*, il s'explique sur ce mystère de la manière la plus orthodoxe et la plus exacte. Un *Traité des offices divins*, où il traite des cérémonies de l'Eglise, et en rend des raisons mystiques ; un *de la Trinité*, et plusieurs autres; des *Lettres*; *Histoire de l'incendie de Deutz*; *La Vie de saint Héribert*, etc. Ce qu'il a écrit touchant l'histoire des évêques de Liége et des abbés du monastère de Saint-Laurent a été inséré dans l'*Amplissima Collectio* des DD. Martène et Durand, tomes 4 et 9.

RUPERT (Christophe-Adam), né à Altorf en 1610, y fut pendant neuf ans professeur en histoire, et y mourut en 1647. On a de lui : des *Commentaires* sur Florus, Velleius-Paterculus, Salluste, Valère-Maxime, etc.; *Mercurius epistolicus et oratorius*; *Orator historicus*, etc.

RUPERT *Voy.* ROBERT *et* ROBERT de BAVIÈRE.

RUREMONDE (Jean-Guillaume de), fanatique allemand, né vers 1540, se crut inspiré de Dieu pour renouveler dans Munster, sa patrie, la *pure doctrine*, en rétablissant l'anabaptisme, dont il appelait les sectaires le peuple de Dieu. Il commença à prêcher ses fausses opinions en 1580, et assurait, entr'autres choses extravagantes, que le royaume de la nouvelle Jérusalem serait bientôt fondé, et que les anabaptistes s'empareraient des pays de ceux qui ne partageraient pas leurs opinions sur la divinité, comme autrefois les Israélites s'étaient rendus maîtres des terres des Chananéens. Il composa un livre dans lequel il s'efforçait de prouver « qu'à » l'exemple de Mahomet, on devait accorder la plu- » ralité des femmes ; et, afin qu'on put les nourrir, » il permettait les vols et les larcins, s'appuyant » sur ce que tous les biens de la terre appartenaient » à J.-C. et à ses disciples; que c'était lui que Dieu » avait envoyé pour en faire une répartition égale, » et qu'il lui avait confié pour cela l'épée de Gédéon. » Cette morale relâchée et ces principes de brigandage ne manquèrent pas de lui attirer beaucoup de prosélytes, qui pillèrent, sous ses ordres, les maisons des nobles et des riches, et devinrent si terribles, qu'ils portèrent la terreur dans plusieurs parties de l'Allemagne, dont les princes particuliers n'eurent pas assez de résolution ou de force pour arrêter leurs désordres, qui durèrent plus de cinq ans. Enfin on mit des troupes à la poursuite de Ruremonde, qui, se trouvant un jour avec ses femmes écarté des siens, fut pris et enfermé dans la forteresse de Durren au pays de Juliers. Il avait amassé, par ses vols, de grandes richesses dont il portait toujours sur lui la plus grande partie. Il put donc, à force de présents, corrompre ses gardes, qui lui permirent de communiquer avec ses femmes, et il vécut pendant longtemps dans le vice et l'abondance. Le duc de Clèves (Guillaume), l'ayant appris, fit resserrer plus étroitement Ruremonde, et ordonna qu'on instruisît son procès : il fut condamné au dernier supplice. Selon l'usage de ces temps, il fut brûlé à petit feu comme hérétique, et ses cendres dispersées au vent. Il ne donna aucune marque de repentir; deux de ses femmes subirent le même sort ; les autres abjurèrent leurs erreurs et obtinrent leur pardon. Peu à peu on vint à bout d'exterminer ou de disperser les partisans de ce fanatique, qui était plutôt chef de voleurs et d'assassins, qu'il ne l'était d'une secte.

RUSBROCH ou RUSBROECH (Jean), né vers l'an 1294, dans le lieu dont il porte le nom, et qui est placé entre Bruxelles et Halle, fut le premier des chanoines réguliers de Saint-Augustin, au monastère de Grunendal, (*vallis viridis*) dans la forêt de Soignies, près de Bruxelles, et y mourut en 1381, honoré des titres de *très-excellent contemplatif* et de *docteur divin*. Se réputation attira chez lui avec plusieurs personnes de marque de l'un et de l'autre sexe, une foule de docteurs, entre lesquels on compte Jean Taulère. Ce pieux et savant dominicain l'avait en grande vénération : et quoiqu'il fût bien plus théologien que Rusbroch, il disait avoir beaucoup avancé auprès de lui dans la science de la vie contemplative. On garde les *Œuvres* de Rusbroch au monastère de Grunendal, en manuscrit, 3 vol., sur vélin. Surius les a traduites du flamand en latin. La meilleure édition est celle de Cologne, 1692, in-4. On y trouve sa *Vie*, composée par Henri de

Pomère. Ces *Œuvres* ont été critiquées par Jean Gerson, Bossuet et Fleury, mais Denis le Chartreux, Sixte de Sienne, Lessius et plusieurs autres en ont fait l'apologie. Surius dit que Gerson n'a vu qu'une mauvaise copie. Si l'on joint à la lecture de ces ouvrages, et d'autres de ce genre, le Traité de Bossuet, *Mystici in tuto,* on ne sera point exposé à s'abandonner à une spiritualité trop subtile ou trop extraordinaire, pour que Dieu y appelle beaucoup d'âmes. On peut croire cependant que si d'un côté le langage des mystiques a quelquefois besoin d'une explication favorable, de l'autre le savant prélat veut le réduire à une exactitude qui semble exclure les voies particulières par lesquelles Dieu conduit quelquefois les hommes, en dérogeant aux règles ordinaires. Gerson disait lui-même qu'il ne fallait pas toujours exiger dans ces sortes d'ouvrages la précision rigoureuse du langage, ni même des notions communes de la morale. Il assure que *ceux qui n'ont pas l'expérience de la vie mystique n'en peuvent non plus juger qu'un aveugle des couleurs. Voy.* Armelle, Jean de la Croix, Fénélon, Malaval, Taulère, etc.

RUSCA (Nicolas), natif de Bedano, fut élevé dans le collége des jésuites à Milan, aux frais du cardinal Borromée, et fit des progrès si rapides dans ses études, qu'en 1589 il fut nommé principal de l'église de Sondrio, quoiqu'il ne fût encore que dans la 24e année de son âge. Il se signala aussitôt par son zèle contre les erreurs de Calvin et de Zuingle, et fut un de ceux qui défendirent la foi catholique contre les ministres protestants, dans deux conférences publiques tenues à Tirano, en 1595 et 1596. Les sectaires désespérant de dominer dans la Valteline, tandis que Rusca y combattait leurs erreurs, l'accusèrent d'être en correspondance avec l'Espagne et d'autres crimes imaginaires, et le firent mourir à Tunis en 1618, dans des tourments affreux. Le protestant Agrippa, dans son *Histoire de la* prétendue *réforme de l'Eglise des Grisons*, parle avec horreur de cet assassinat, et rend justice à l'innocence de Rusca. Ses compatriotes, irrités de la tyrannie des Grisons, secouèrent la tyrannie des protestants, et ont constamment conservé depuis la religion catholique.

RUSCA (Antoine), théologal de Milan, mort en 1645, fut placé par son mérite, avec Collius, Visconti et Ferrari, dans la bibliothèque ambrosienne par le fondateur de ce monument célèbre, Frédéric Borromée. Dans la distribution des matières que ce cardinal donna à traiter aux divers savants qu'il occupait, celle de l'enfer tomba à Rusca. Il remplit sa tâche avec beaucoup d'érudition dans un vol. in-4, divisé en cinq livres. Ce volume, imprimé à Milan en 1611, sous ce titre : *De inferno, et statu dæmonum, ante mundi exitium,* est savant, curieux et peu commun.

*RUSCA (Ernest), médecin, né à Milan en 1801, étudia la médecine à l'université de Pavie, où il fut reçu docteur et bientôt membre assistant à la clinique, puis répétiteur de pathologie et de matière médicale. En 1831 le gouvernement impérial le nomma membre de la commission des médecins lombards, établie pour arrêter la marche du choléra qui dévastait la Gallicie, la Hongrie et Vienne. Envoyé dans ces contrées pour étudier le traitement de cette terrible maladie, il publia son *Istruzione sul metodo di assistere coloro che venissero del cholera-morbus*, Milan, 1833-1834, in-8. Employé ensuite par le gouvernement au grand hôpital de Milan, il publia le *Manuel des infirmiers assistants,* 1833, in-8. Il venait de terminer la traduction de la *Clinique médicale* d'Andral, lorsqu'il mourut le 27 mars 1834.

RUSCONI (Jean-Antoine), célèbre architecte du XVIe siècle, né en Lombardie. On a de lui un ouvrage assez estimé, et qui a pour titre : *Regole di architettura, libri dieci,* Venise, 1590-1660, in-fol. L'auteur suit dans cet ouvrage les principes de Vitruve, et il s'y montre très-instruit dans la théorie de son art. Plusieurs biographes italiens assurent qu'il donna les plans d'un grand nombre d'édifices, qu'il dirigea la construction de plusieurs autres, mais ils ne les détaillent pas ; cependant le nom de Rusconi est encore cité avec éloge parmi les artistes italiens.

*RUSCONI (Camille), sculpteur, né à Milan vers 1670, se rendit à Rome, où il eut pour maîtres Hercule Ferrata et Charles Maratte. L'étude de l'antique lui donna ce style sévère, expressif et délicat qu'on remarque dans ses ouvrages. Les principaux sont le *Tombeau de Grégoire XIII,* dans l'église Saint-Pierre (1); celui de *Sobieski*, aux Capucins ; *Les Anges de la chapelle de Saint-Ignace*, à l'église de Jésus, etc. Le pape Clément XI qui faisait beaucoup de cas de cet artiste le combla de bienfaits. Il mourut à Rome en 1728.

RUSCELLI (Jérôme), *Voy.* Piemontois.

RUSHWORTH (Jean), compilateur, d'une bonne famille du Northumberland, né vers l'an 1607, devint en 1645 secrétaire de Thomas Fairfax, général des troupes du parlement, et eut divers autres emplois; mais, après la dissolution du dernier parlement, il vécut obscurément à Westminster, et mourut en 1690, à 83 ans, en prison, où il avait été mis pour dettes. On a de lui des *Recueils historiques* de tout ce qui se passa dans le parlement depuis 1618, jusqu'en 1644, en 6 vol. in-folio.

RUSSEL (Jean), comte de Bedfort, entra fort avant dans la faveur de Henri VIII, par son courage dans les armes, et par son habileté dans les affaires. Il accompagna ce roi à la prise de Térouanne et de Tournai, contribua à celle de Morlaix en Bretagne, et combattit à la bataille de Pavie pour Charles-Quint. Il fut employé dans diverses négociations auprès de cet empereur, en France, à Rome et en Lorraine. Henri VIII le nomma chevalier de l'ordre de la Jarretière, et conseiller du prince son fils. Edouard VI étant monté sur le trône, envoya Russel contre les rebelles de Devon qu'il défit au pont de Fennyton; il secourut Exeter, et mérita par ses services d'être créé comte de Bedfort. Il mourut en 1555. — Il y a eu un Russel,

(1) « Ce tombeau est au-dessous même de ce détestable artiste, grand homme dans son temps, et qui passait alors pour allier la correction et la majesté des anciens, à l'expression et au charme des modernes, jugement aujourd'hui ridicule, et qui prouve la fragilité de toutes ces réputations de circonstance dans les arts comme dans les lettres. » Valery, *Voyages en Italie*, IV, 11.

évêque de Lincoln, mort vers 1484, qui a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus considérables sont : *In Cantica Canticorum*; *De potestate pontificis et imperatoris*. — Russel, célèbre amiral anglais, se distingua par plusieurs actions d'éclat, et surtout par la victoire signalée remportée à la Hogue en 1692, sur la flotte de France commandée par M. de Tourville.

RUST (Georges), fut élevé au collége du Christ à Cambridge, et devint ensuite doyen de Connor, puis évêque de Dromore en Irlande, et mourut jeune l'an 1670. On a de lui quelques ouvrages sur des matières ecclésiastiques, traitées suivant les maximes anglicanes; un *Traité sur la préexistence des âmes*, et un autre *de la vérité*, qu'il méconnaissait cependant lui-même, Londres, 1682, in-8.

RUSTICI (Jean-François), sculpteur florentin, vint en 1528 à Paris, où François I[er] l'employa à des ouvrages considérables. André Verrochio lui montra les principes de son art. Léonard de Vinci, qui était alors dans la même école, lui donna une vive émulation, ce qui contribua beaucoup à perfectionner ses talents. Ses statues sont la plupart en bronze. Il est mort, à ce qu'on croit, à Paris, vers 1540.

RUSTIQUE (saint), *Rusticus*, célèbre évêque de Narbonne dans le cinquième siècle, fut en correspondance avec saint Jérôme, qui lui écrivit une belle Lettre sur les devoirs de la profession monastique que Rustique avait embrassée. Tiré de son monastère par son évêque, qui l'ordonna prêtre, il fut placé sur le siége de Narbonne vers 427. Il consulta le pape Léon sur diverses difficultés, et ce pontife satisfit à ses doutes dans une lettre où il le dissuade en même temps de quitter son évêché, comme il avait résolu de le faire par humilité et par amour de la solitude. Il mourut en 462. — Il ne faut pas le confondre avec saint Rustique, évêque d'Auvergne, en 423, qui mourut vers la fin du règne de Valentinien III.

RUTGERS (Janus), littérateur, né à Dordrecht en 1589, mort à la Haye en 1625, est connu par des *Poésies* latines, imprimées avec celle d'Heinsius son neveu, Elzévir, 1653, in-12, et 1618, in-8; par les *Notes* dont il a éclairci plusieurs auteurs anciens, tels qu'Horace, Martial, Apulée, Quinte-Curce, etc.; par ses *Variæ lectiones*, 1628, in-4, par sa *Vie* écrite par lui-même, publiée par Guillaume Goes, Leyde, 1646, in-4. Il avait été conseiller de Gustave-Adolphe, roi de Suède.

RUTH, femme moabite, qui épousa Mahalon, un des enfants de Noémi et d'Elimélech, et ensuite Booz, vers l'an 1254 avant J.-C. Elle fut mère d'Obed, père d'Isaï et aïeul de David. Le livre de Ruth qui contient l'histoire de cette pieuse femme, est placé entre le livre des *Juges* et le premier des *Rois*, comme une suite de celui-là, et une introduction à celui-ci. Il n'est particulièrement intéressant qu'autant qu'il concourt à établir la généalogie de Jésus-Christ, sur laquelle l'origine de Ruth, qui était étrangère, aurait pu jeter quelque obscurité. Il sert encore à prouver que le Seigneur, en faisant des Juifs son peuple choisi, n'a pas rejeté les autres nations. On ne sait pas précisément en quel temps est arrivée cette histoire; elle ne peut avoir été écrite que sous David, dont l'auteur parle à la fin de son livre, et il y a apparence qu'elle est du même qui a écrit le premier livre des *Rois*. On n'est pas d'accord non plus sur l'auteur de ce livre qui est la peinture la plus fidèle des mœurs champêtres de ces temps reculés. A ne considérer que le style dont ce morceau est écrit, il peut passer pour un des plus beaux dans ce genre de narration. Les actions, les sentiments, les mœurs, tout y est peint au naturel, et avec une simplicité si naïve, qu'on ne peut le lire sans en être touché. Jahn, dans son *Introduct. ad lib. sacr. vet. fœd.* p. 238, place la composition du livre de Ruth sous les derniers rois de Juda; et Richard Bernard a écrit sur les événements racontés dans ce livre un traité curieux, intitulé : la *Récompense de Ruth*, Londres, 1628, in-12; *Ruth*, églogue sainte, par Florian, a remporté en 1784, le prix de poésie de l'académie française. *Voy.* Noémi. On trouve dans la *Grammaire celtique* de M. Legonidec, une traduction du livre de Ruth en bas-breton. M. l'abbé La Bouderie en a donné une en patois auvergnat avec le texte hébreu, Paris, 1825, et M. Amanton en patois bourguignon, Dijon, 1831, in-8.

RUTH D'ANS (Paul-Ernest), ecclésiastique, né à Verviers, ville du pays de Liége, en 1653, d'une famille ancienne, se rendit à Paris, et s'attacha à Arnauld, qui fut depuis son conseil et son ami. Il assista à la mort de ce docteur en 1694, et apporta son cœur à Port-Royal-des-Champs. Ruth d'Ans ayant été exilé par une lettre de cachet, en 1704, se retira dans les Pays-Bas. Précipiano, archevêque de Malines, toujours zélé pour l'orthodoxie, connaissant le tort qu'il pouvait faire à ses ouailles, tâcha de l'éloigner. Ruth eut ordre de sortir des Pays-Bas catholiques. Il alla à Rome, où il eut l'adresse de déguiser ses sentiments, et fut assez bien reçu du pape Innocent XII : mais Clément XI l'ayant mieux connu, le déclara, par un bref spécial, inhabile à posséder des bénéfices et des dignités ecclésiastiques. Il parvint cependant, à force d'intrigues, à être chanoine de Sainte-Gudule, à Bruxelles; et en 1708, envahit la dignité de doyen de l'église de Tournai, par la protection des Hollandais, alors maîtres de cette ville. Le chapitre, qui refusa de le reconnaître et de l'admettre, fut l'objet de sa haine et de ses persécutions : l'illustre Fénélon prit part à la douleur des chanoines de Tournai; la lettre que ce grand prélat écrivit à ce sujet est rapportée dans l'*Histoire de Tournai*, in-4, par Poulain. Ruth étant tombé malade à Bruxelles, le cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, n'en fut pas plus tôt informé, qu'il s'y transporta pour ramener au bercail cette brebis égarée; il sollicita pendant une heure à la porte l'entrée de la maison, et ne put l'obtenir. Ruth mourut en 1728, sans avoir reçu les sacrements de l'Eglise. Son cadavre fut enlevé furtivement pendant la nuit. C'est lui qui a composé le dixième et le onzième volume de l'*Année chrétienne* de Le Tourneux. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages oubliés aujourd'hui. Nous avons puisé les principales circonstances de sa vie

dans un écrit imprimé sur les lieux, avec approbation, l'année même de sa mort. *Voy.* aussi *Flandria illustrata* de Sanderus, dernière édition, où il est parlé des *doyens* de Tournai.

RUTHERFORTH (Thomas), ministre anglais, né en 1712 à Papworth-Everard, dans le comté de Cambridge, fut élevé au collége de Saint-Jean à Cambridge, et ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint recteur de Schenfield, en Essex, et de Barley, dans le comté d'Hertford : il s'était occupé de philosophie, de théologie, et même de mathématiques, et avait beaucoup d'instruction. On a de Rutherforth : *Essai sur la vertu, sa nature, et les obligations qu'elle impose*, etc., in-8; *Système de philosophie naturelle*, 1748, 2 vol. in-4; *Lettres à Middleton, en faveur de Sherlock, sur les Prophéties*, 1750, in-8; *Discours sur les miracles*, 1751, in-8; *Adresse au clergé d'Essex*; deux *Lettres à Kennicott*; *Preuve du droit des églises protestantes, d'exiger du clergé une profession de foi et de doctrine*; *Lettre à Blackburne, sur le même sujet*; des *Sermons*. Il est auteur d'une *correction curieuse* d'un passage de Plutarque, où cet écrivain décrit les instruments mis en usage pour renouveler le feu de la déesse Vesta. Rutherforth mourut en 1771.

RUTILIUS RUFUS (Publius), consul romain, l'an 105 avant J.-C., s'attira l'inimitié des chevaliers romains, par son amour pour la justice. Ayant été accusé de péculat, et banni de Rome, il se retira en Asie, et demeura presque toujours à Smyrne. Sur son passage d'Italie en Asie, toutes les villes s'empressèrent à l'envi de lui dépêcher des ambassadeurs, chargés de lui offrir une retraite sûre et honorable. Sylla voulut le rappeler; mais Rutilius refusa de revenir dans son ingrate patrie. Il employa le temps de son exil à l'étude. Il composa l'*Histoire de Rome*, en grec, celle de sa *Vie* en latin, et plusieurs autres ouvrages. C'était un homme laborieux, savant, d'une conversation agréable, et habile jurisconsulte; c'est ainsi que le peint Cicéron. Il se piquait d'une probité exacte. Ayant refusé d'accorder une chose injuste à un de ses amis, celui-ci lui dit avec indignation : « Qu'ai-je besoin » de ton amitié, si tu ne veux point faire ce que je » te demande? — Et, répondit Rutilius, qu'ai-je » besoin de la tienne, s'il faut que je fasse quelque » chose contre l'honnêteté pour l'amour de toi? »

RUTILIUS-NUMATIANUS (Claudius), fils de Lachanius, né à Toulouse ou à Poitiers, à ce qu'on croit, florissait dans le ve siècle. Il parvint aux premières dignités de Rome; mais il quitta cette capitale pour voler, en 416, au secours de sa patrie affligée, et tâcha de réparer, par sa présence, son crédit et son autorité, les maux que les barbares venaient d'y causer. Il était païen, et ennemi ardent des chrétiens. On a de lui, en vers élégiaques, un *Itinéraire* qui ne donne que des lumières médiocres sur la géographie, mais qui ne laisse pas d'être une pièce intéressante, et où il y a des choses curieuses. On y remarque l'aveu que fait l'auteur de la multiplication prodigieuse des chrétiens, durant les persécutions affreuses qu'ils avaient eu à souffrir; il parle aussi des austérités des pieux solitaires de l'île de Capraia et de celle de Gorgonne, lesquelles il condamne en bon épicurien. Cet Itinéraire, qui est de l'an 416, a été imprimé à Bologne, 1520, in-4, à Amsterdam, en 1687, in-12, avec les notes de plusieurs savants; et dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-12. On cite encore les éditions de Damm, Brandebourg, 1760, de Kapp Erlang, 1786, de J.-G. Gruber, Nuremberg, 1804, in-8. Il a été traduit en français, avec des notes par Le Franc de Pompignan, et plus récemment par M. F. Z. Collombet, Paris, 1842, in-8.

* RUTLIDGE, ou RUTLEDGE (le chevalier James), irlandais, né vers 1742, servit dans le régiment de Fitz-James; ce corps ayant été réformé en 1762, il vint à Paris où il cultiva la littérature avec assez de succès, et s'étant lié avec les économistes, à leur exemple il s'occupa de la réforme des impôts et des différentes questions financières sur lesquelles le gouvernement avait eu l'imprudence d'appeler l'attention publique. Il eut à ce sujet une vive querelle avec Necker qu'il poursuivit de ses pamphlets. A la révolution il figura parmi les démagogues les plus exaltés. On le voyait presque toujours au milieu des groupes séditieux. Interpellé par un commissaire de police qui lui demanda son nom, il répondit : « Je m'appelle moitié l'un, moitié » l'autre, » faisant allusion au nom de *Motier la Fayette*. En 1795, ayant pris part à un complot contre la Convention, il fut mis en prison et y mourut l'année suivante. Outre quelques traductions de l'anglais, entr'autres du *Village abandonné*, de Goldsmith, et des *romans*, justement oubliés, on a de lui : *Observations à MM. de l'académie française, au sujet d'une lettre de M. de Voltaire*, 1776, in-8. C'est une apologie de Shakespear, et l'un des meilleurs écrits de Rutlidge; *Essai sur le caractère et les mœurs des Français, comparés à ceux des Anglais*, Londres, 1776, in-12; *Essai politique sur l'état de quelques puissances*, Genève, 1777, in-8; *Le Babillard*, journal littéraire, janvier-août, 1778, 4 vol. in-8 : on y trouve quelques bons morceaux; *La Vie de M. Necker, directeur général des finances*, ib., 1789, in-8. Rutlige a donné en outre deux comédies satiriques; *Le Bureau d'esprit*, en cinq actes, Londres, 1777, in-8; où les philosophes du jour sont tournés en ridicule, et *Les Comédiens*, ou *Le Foyer*, pièce en un acte, dans laquelle il peint au naturel la vanité, les sottes prétentions et les autres défauts des acteurs.

* RUTY (Charles-Etienne-François, comte), lieutenant-général, né à Besançon en 1774, d'une famille honorable, fit ses études au collége de cette ville avec distinction. Admis en 1792 à l'école de Châlons, il en sortit l'année suivante lieutenant au 2e régiment d'artillerie; sa belle conduite lui valut bientôt le grade de capitaine. Il fit partie de l'expédition d'Egypte, et reçut après la bataille des pyramides avec un sabre d'honneur, le grade de chef de bataillon. Colonel en l'an 10, général de brigade en 1807, il prit part à toutes les campagnes de la grande armée. Envoyé en Espagne, il donna l'idée d'un nouveau genre d'*obusier* qui a été employé avec succès dans la guerre de montagnes. Général de division en 1813, il fit la campagne de

Saxe : et les services qu'il y rendit lui valurent le titre de comte. L'année suivante, il commandait en chef l'artillerie de la grande armée. Nommé en 1817 directeur général des poudres et salpêtres, il y introduisit d'heureuses améliorations, et fut créé pair de France en 1819. Il devint aussi conseiller d'état, vice-président du comité de la guerre, et président de la commission chargée du contrôle et de l'inspection des finances. Nommé membre du conseil supérieur de la guerre, il ne put prendre part à ses travaux, et mourut le 24 avril 1828, après avoir rempli d'une manière très-édifiante tous ses devoirs de religion. C'était un homme de bien et d'une haute capacité, plein de modestie et d'un désintéressement antique. Son *éloge* fut prononcé à la chambre des pairs, par M. Dode de la Brunerie ; son buste, coulé en bronze, a été donné par sa famille à la bibliothèque de Besançon.

RUVIGNY (Henri, marquis de), gentilhomme français, né en 1647, était agent général de la noblesse protestante en France, lorsqu'à la révocation de l'édit de Nantes il passa en Angleterre, où il se fit naturaliser, et prit le titre de comte de Galloway, qu'il porta depuis. Après la mort du maréchal de Schomberg, il fut fait colonel du régiment de cavalerie légère qui n'avait été composé que de religionnaires français sous le règne du roi Guillaume. Ce prince lui donna le commandement des troupes anglaises en Piémont, avec le caractère d'ambassadeur plénipotentiaire auprès du duc de Savoie, avant qu'il eût fait sa paix particulière en 1696. La reine Anne le fit aussi généralissime de ses troupes en Portugal, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Il perdit l'an 1707 la bataille d'Almanza en Espagne, et l'an 1709 celle de Gudina en Portugal. Ces mauvais succès le firent rappeler en Angleterre, et on le priva de la qualité de vice-roi d'Irlande. Il fut pourtant établi depuis lord justicier de ce royaume avec lord Grafton, et mourut en 1720, à 73 ans.

RUYSBROCK. *Voy.* RUSBROCK.

RUYSBROECK. *Voy.* RUBRUQUIS.

RUYSCH (Frédéric), célèbre anatomiste, né à la Haye en 1638, pratiqua la médecine avec beaucoup de succès. C'est à lui que l'on doit l'art de conserver les corps par le moyen des injections. Il faisait entrer une liqueur colorée jusque dans les ramifications des artères et des veines les plus petites. Il préparait les plantes avec le même succès que les cadavres. Lorsque le czar Pierre passa en Hollande pour la première fois en 1698, il rendit visite à Ruysch, et fut étonné autant qu'enchanté en voyant le cabinet de cet illustre physicien. A son second voyage en 1717, il acheta le cabinet, et l'envoya à Pétersbourg. Dès l'an 1665, Ruysch avait été professeur de médecine et d'anatomie à Amsterdam. L'académie des sciences de Paris choisit Ruysch, en 1727, pour être un de ses associés étrangers. Il était aussi de la société royale d'Angleterre. Il mourut le 22 février 1731, âgé de près de 93 ans, et n'ayant eu dans une si longue carrière qu'environ un mois d'infirmités. Outre l'édition de la *Description du jardin des plantes d'Amsterdam*, par Commerlin, 1697 et 1701, 2 vol. in-fol., on a de lui divers ouvrages qui ont été recueillis, Amsterdam, 1737, 4 vol. in-4. Les principaux sont : *Dilucidatio valvularum in vasis lymphaticis et lacteis ; Observationum anatomico-chirurgicarum centuria*, Amsterdam, 1691, in-4, avec figures; *Epistolæ problematicæ sexdecim ; Responsio ad Godefredi Bidloo libellum vindiciarum ; Adversariarum anatomico-medico-chirurgicarum, decades tres*, Amsterdam, 1717, in-4 ; *Thesaurus animalium primus ; Thesauri anatomici decem ; Musæum anatomicum ; Curæ posteriores, seu Thesaurus omnium maximus ; Responsio de glandulis ad Cl. Boerhaave ; De musculo in fundo uteri observato, et a nemine antehac detecto*, Amsterdam, 1728, in-4. Plusieurs médecins ont combattu l'existence de ce muscle. — Son fils, Henri RUYSCH, se distingua aussi dans l'histoire naturelle, dans l'anatomie et dans la botanique, et a donné une édition des traités de Jean Jonston, *sur les poissons, les oiseaux*, etc., avec des augmentations sous le titre de *Theatrum animalium*, 1718, 2 vol. in-fol. Il mourut en 1727.

RUYTER (Michel-Adrien), célèbre amiral hollandais, né en 1607 à Flessingue, ville de Zélande, n'avait que 11 ans lorsqu'il commença à fréquenter la mer. Il s'y signala dans divers emplois qu'il y exerça successivement. Après avoir été matelot, contre-maître et pilote, il devint capitaine de vaisseau. Il repoussa les Irlandais qui voulaient se rendre maîtres de Dublin et en chasser les Anglais. Huit voyages dans les Indes occidentales, et deux dans le Brésil lui méritèrent en 1641 la place de contre-amiral. Ce fut alors qu'il fut envoyé au secours des Portugais contre les Espagnols. Il s'avança jusqu'au milieu des ennemis dans le combat, et donna tant de preuves de bravoure, que le roi de Portugal ne put lui refuser les plus grands éloges. Il acquit encore plus de gloire devant Salé, ville de Barbarie. Malgré cinq vaisseaux corsaires d'Alger, il passa seul à la rade de cette place. Les maures de Salé, spectateurs de cette belle action, voulurent que Ruyter entrât en triomphe dans la ville, monté sur un cheval superbe, et suivi des capitaines corsaires qui marchaient à pied. Une escadre de 70 vaisseaux fut envoyée l'an 1653, contre les Anglais, sous le commandement de l'amiral Tromp. Ruyter seconda habilement ce général dans trois combats qui furent livrés aux ennemis. Il alla ensuite dans la Méditerranée vers la fin de 1655, et y prit quantité de vaisseaux turcs, parmi lesquels se trouva le fameux renégat Armand de Dias ; qu'il fit pendre. Envoyé en 1659 au secours du roi de Danemark contre les Suédois, il soutint son ancienne gloire et en acquit une nouvelle. Le monarque danois l'annoblit lui et sa famille, et lui donna une pension. En 1661, il fit échouer un vaisseau de Tunis, rompit les fers de quarante esclaves chrétiens, fit un traité avec les Tunisiens, et mit à la raison les corsaires d'Alger. Les places de vice-amiral et de lieutenant amiral-général furent la récompense de ses exploits. Il mérita cette dernière dignité, la plus haute à laquelle il pût aspirer, par une victoire signalée, qu'il remporta en 1672 contre les flottes de la France et de l'Angleterre. La puissance réunie des deux rois n'avait pu mettre en

mer une armée navale plus forte que celle de la république. Après cette journée il fit entrer dans le Texel la flotte marchande des Indes, dont les ennemis s'étaient flattés de s'emparer. Il y eut trois batailles navales l'année suivante, entre la flotte hollandaise et les flottes française et anglaise. L'amiral Ruyter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'Estrées, vice-amiral des vaisseaux français, écrivit à Colbert : « Je voudrais » avoir payé de ma vie la gloire que Ruyter vient » d'acquérir. » Ruyter n'en jouit pas longtemps : il fut blessé devant la ville d'Agousta en Sicile dans un combat qu'il livra aux Français, et mourut dix jours après, à Syracuse, le 26 avril 1676. Son corps fut porté à Amsterdam dans la grande église, où les états-généraux lui élevèrent un monument digne de la reconnaissance publique; mais ce qui n'est pas également louable, c'est que ce monument occupe le fond du chœur, la place de l'autel où les catholiques offraient à Dieu le sacrifice éternel. « Ce qui n'a cependant rien d'étonnant, dit un » voyageur, pour ceux qui ont vu à Schevelinge » une tête de baleine, et à Sardam le tableau d'une » femme qui s'accouche, occuper la même place, » pour vérifier sans doute le mot de Saumaise : » *Nostri resecuerunt religionem usque ad vivum.* »

RUZANTE (le). *Voy.* BEOLCO.

RUZE. *Voy.* EFFIAT.

RYCKEL. *Voy.* DENYS le CHARTREUX.

RYCKIUS (Théodore), philologue, né en 1640, à Arnheim, capitale de la Gueldre, fut avocat à la Haye, puis professeur d'histoire à Leyde. Il a donné une *Edition* de Tacite, Leyde, 1687, 2 vol. in-12, très-estimée; ... de Stephanus Byzantinus, 1684, in-fol. On trouve dans ce livre sa dissertation *De primis Italiæ colonis*, pleine de recherches qui ont été utiles aux historiens et aux géographes. Il mourut en 1690.

RYCKE ou RYCQUIUS (Just), né à Gand en 1587, s'appliqua avec succès aux belles-lettres et à l'étude des antiquités. Il voyagea en Italie et s'arrêta à Rome pendant plusieurs années. De retour dans son pays, il devint chanoine de Gand. Les ouvrages qu'il y publia lui procurèrent le titre de *citoyen romain*, et l'y firent rappeler en 1624. Le pape Urbain VIII lui donna une chaire d'éloquence à Bologne, où il mourut en 1624. Il a publié un grand nombre de poésies qui sont estimées. Son ouvrage *Il Capitolio romano*, Gand, 1617, in-4, montre qu'il était très-versé dans les antiquités profanes. Jacques Gronovius en a donné une édition à Leyde en 1696, avec des notes.

RYCKEWAERT (Augustin-Joseph), né en 1771, à Poperinghe, fit avec succès ses études de théologie à Douai et à Louvain. L'invasion des Français ne le détourna point de sa vocation. Ordonné prêtre à Malines, en 1797, il parcourut en missionnaire le diocèse d'Ypres; et après avoir rempli les fonctions de vicaire à Poperinghe, fut nommé professeur de théologie au séminaire de Gand. Les affaires de l'Eglise sous Bonaparte lui donnèrent occasion d'exercer son zèle. Après l'arrestation de M. de Broglie, il contribua beaucoup à la résistance que le clergé opposa aux prétentions du gouvernement impérial. Demeuré secrètement à Gand, il y fit imprimer sous le titre de *Quæstio momentosa*, in-12, un écrit anonyme dans lequel il prouve que l'élection faite par le chapitre de Gand, était nulle. Une prétendue réfutation de cet ouvrage ayant paru, il y répondit par : *Observationes auctoris quæstionis momentosæ*, in-8; et *Monitum christianum auctoris, quæstionis momentosæ ad obtrectatorem suum*, in-8, de 25 pages. Ces divers opuscules prouvent non moins de savoir que de courage. Au retour de M. de Broglie dans son diocèse, il fut nommé examinateur synodal, puis président du séminaire. Il mourut le 16 mai 1836. On doit à ce savant écrivain : une bonne édition des *Institutions canoniques* de Devoti, des améliorations notables à la *théologie* de Dens, 1828, et une suite à l'*Abrégé d'histoire ecclésiastique* de Berti, supérieure peut-être à l'ouvrage. Enfin un bon recueil d'*ouvrages choisis* des Pères de l'Eglise, en dix vol. in-12, terminé en 1835. Il a fourni des matériaux au *Spectacteur belge*, et composé une *Dissertation sur l'Herméneutique de Janssens.*

* RYE (Ferdinand de), archevêque de Besançon, né en 1556, de l'ancienne maison de Longwy, servit quelque temps dans les Pays-Bas, puis quitta la profession des armes pour entrer dans l'état ecclésiastique. Il se rendit à Rome et fut pourvu par Sixte-Quint de l'archevêché de Besançon, vacant par la mort du cardinal de Granvelle. Le diocèse lui dut beaucoup d'établissements utiles. Chargé, de concert avec le parlement, du gouvernement du comté de Bourgogne, il contribua à la défense de Dole assiégée en 1636 par le prince de Condé, et mourut le 20 août, au village de Courtefontaine, épuisé par les fatigues qu'il avait éprouvées pendant ce siége. Ce fut pendant l'épiscopat de ce prélat qu'arriva en 1608, dans l'église de l'abbaye de Faverney, le miracle de la double hostie conservée au milieu des flammes qui la respectèrent. L'une des hosties fut apportée à Dole, alors capitale de la province, et placée dans une chapelle construite sur les plans du président J. Boyvin (*voy.* ce nom, II 191). Quoiqu'elle ait été détruite en 1794, par l'ordre d'un des commissaires de la convention, on continue d'en célébrer la fête à Dole, le mardi après la Pentecôte.

RYER (André du), sieur de Malezair, né à Marcigny, dans le Mâconnais, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi et chevalier du Saint-Sépulcre, séjourna longtemps à Constantinople, où le roi de France l'avait envoyé. Il fut consul de la nation française en Egypte, et mourut en France vers le milieu du XVII[e] siècle. Il possédait parfaitement les langues orientales. On a de lui une *Grammaire turque*, Paris, 1630, in-4; une *Traduction* française de l'Alcoran, Elzévir, 1649, in-12; quoique négligée et d'un langage qui vieillit, elle est préférée par les vrais connaisseurs à celles de Sale et de Savary (*voy.* ces noms), parce que du Ryer ne cherche qu'à traduire, et non pas à donner de belles idées de l'original. On lui a faussement reproché d'avoir surchargé le tableau de la croyance ou des rêveries mahométanes, en ajoutant à l'Alcoran les idées des commentateurs. M. Porter, homme profondément instruit de cette matière, en convient : « La version de du Ryer,

» dit-il, est peut-être infidèle quant à l'idiome; » mais elle est assez exacte quant à la doctrine. » Observations sur les Turcs, t. 1, p. 125 : une *Version* française du Gulistan, ou l'empire des roses, composée par Saadi, prince des poètes turcs et persans, Paris, 1634, in-8. Gentius a traduit le même livre en latin sous le titre de *Rosarium politicum*. Cette dernière traduction est préférée à celle de du Ryer.

RYER (Pierre du), historiographe de France, né à Paris l'an 1605, reçu à l'académie française en 1646, mort en 1658, fut secrétaire du roi puis de César, duc de Vendôme. Un mariage peu avantageux dérangea sa fortune, et il voulut la réparer par son esprit. Il travailla à la hâte, pour faire subsister sa famille du produit de ses ouvrages. On rapporte que le libraire Sommaville lui donnait un écu par feuille de ses traductions, qui sont en très-grand nombre. Le cent des grands vers lui était payé quatre francs, et le cent des petits quarante sous. C'est ce qui fait qu'on a de lui une multitude d'ouvrages, mais tous négligés; et l'on peut dire de lui : *Magis fami quam famæ inserviebat*. Il a composé 18 pièces de théâtre. Celles qui lui ont fait le plus d'honneur sont les tragédies d'*Alcyonée*, de *Saül* et de *Scévole*. La tragédie de *Scévole* paraît emporter le prix sur les autres (1). Le style de du Ryer est assez coulant; il écrivait avec facilité en vers et en prose; mais la nécessité de fournir aux dépenses de sa maison ne lui laissait pas le temps de mettre la dernière main à ses ouvrages. Son père Isaac du RYER, mort vers 1631, avait fait quelques *Poésies pastorales* peu connues.

RYLANCE (Ralph), écrivain anglais, né à Bolton dans le Lancashire, passa les premières années de sa vie à Liverpool, où il se lia d'amitié avec Roscoe. Il publia ou traduisit un très-grand nombre d'ouvrages; mais les seuls auxquels il ait attaché son nom sont une *Explication des dogmes du christianisme*, et une *Exposition de l'oraison dominicale*. Il mourut à Londres le 6 juin 1834, au moment où il préparait un ouvrage sur l'affinité des langues.

RYMER (Thomas), savant anglais du XVIIe siècle, né vers 1650 dans le nord de l'Angleterre, s'appliqua à l'étude du droit public et de l'histoire. Nous devons à son travail le commencement d'une collection curieuse et d'un grand prix, par la quantité de volumes et la beauté de l'exécution. Il la mit au jour par les ordres de la reine Anne, sa souveraine, et elle fut continuée par Robert Sanderson. Elle contient tous les actes publics, traités, conventions, et lettres missives des rois d'Angleterre à l'égard de tous les autres souverains, sous ce titre : *Fœdera, conventiones, et cujuscumque generis acta publica*, etc., Londres, 1704 et années suivantes, en 17 vol. in-fol. Sanderson l'augmenta de trois autres vol. en 1726. Ce vaste et utile recueil fut réimprimé l'année d'après à Londres en 20 vol. in-fol., et contrefait avec des augmentations, à la Haye, 1739, 10 vol. in-fol., d'un plus petit caractère que l'édition originale. Rapin-Thoyras a donné l'*Abrégé historique des 20 volumes des Actes de Rymer*, in-fol., sans nom d'imprimeur ni date.

(1) Cette pièce compose avec la *Sophonisbe* de Mairet et le *Venceslas* de Rotrou, le vol. publié par Marmontel sous le titre de *Chefs-d'Œuvre dramatiques*; elle est précédée d'une *Vie* de Ryer qui mérite d'être lue.

RYSSEN (Léonard), théologien hollandais du XVIIe siècle, se servit des lumières qu'il avait puisées dans l'étude de la théologie, pour donner divers *Traités*, sur les matières qui la concernent. Le meilleur est celui qu'il fit paraître contre Béverland. Ce traité de Ryssen n'est pas commun; il est intitulé : *Justa detestatio libelli Beverlandi, de peccato originali*, 1680, in-8. C'est une bonne refutation de l'indécent et absurde paradoxe que Béverland avait répété d'après Corneille Agrippa, contraire non-seulement, comme nous l'avons observé, à l'ordre établi pour la reproduction et la perpétuité de l'espèce humaine (*voy.* AGRIPPA Henri-Corneille), mais à la croyance constante de l'Eglise catholique, qui a toujours pris dans le sens littéral ce que la *Genèse* nous apprend de la prévarication du premier homme; comme elle s'en explique dans toute sa liturgie, et particulièrement dans la messe de la Passion : *Salutem humani generis in ligno crucis constituisti; ut unde mors oriebatur, inde vita resurgeret; et qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur.*

* RZACINSKI (Gabriel), historien polonais du XVIIIe siècle, et que ses compatriotes considèrent comme leur Pline, était issu d'une noble famille, et est auteur d'une *Histoire naturelle de la Pologne*, écrite en latin et estimée, Sandomir, 1721, in-4. Il donna une addition à son ouvrage, sous le titre : d'*Auctarium historiæ naturalis regni Poloniæ*, 1738, 1742, in-4. Son histoire renferme des détails très-curieux. Il y appelle sa patrie le *grenier de l'Europe*, et elle mérite ce nom d'après les faits suivants. La Pologne fournit en 1792 du blé à trois cents navires de France et d'Angleterre; en 1415 elle en approvisionna les états d'Allemagne; en 1491, elle nourrit Gênes, Rome et la Toscane; enfin, en 1626, l'ambassadeur d'Espagne s'offrit à acheter tout l'excédant des grains nécessaires à la Pologne. Les révolutions, les partis, les guerres, l'invasion des puissances alliées, et surtout le démembrement de ce royaume en 1793, ont beaucoup nui à sa fertilité et au progrès de son agriculture.

S

SA ou SAA (Emmanuel), jésuite, né en 1530 à Villa-do-Condé en Portugal, prit l'habit de saint Ignace en 1545. Après avoir enseigné à Coïmbre et à Rome, il se consacra à la chaire, et prêcha avec succès dans les principales villes d'Italie. Pie V l'employa à une nouvelle édition de la Bible. Il

mourut en 1596, dans sa 66e année, à Arone, au diocèse de Milan, où il s'était rendu pour se délasser de ses travaux. Nous avons de lui : *Scholia in quatuor Evangelia*, Anvers, 1596, in-4; Lyon, 1610, Cologne, 1620; *Notationes in totam sacram Scripturam*, Anvers, 1598, in-4; Cologne, 1610. Ses notes sur la Bible sont courtes et littérales. Il y en a un grand nombre qui, dans leur brièveté, jettent plus de jour sur le texte sacré, et terminent mieux de grandes difficultés que de longs commentaires. *Aphorismi confessariorum*, Barcelonne, 1609; Paris, 1609; Douai, 1627, édition corrigée; Lyon, 1612; Anvers, 1615; Rouen, 1617. On assure qu'il fut 40 ans à composer ce livre, quoique ce ne soit qu'un vol. in-12. Les confesseurs y trouvent d'excellentes règles, fruits de l'expérience, du jugement, et de la solide piété de l'auteur. L'ouvrage n'est pas d'abord sorti de sa main exactement tel que nous le voyons, le maitre du sacré palais en ayant fait changer ou retrancher un certain nombre de décisions qui lui paraissaient s'éloigner des opinions communément reçues parmi les théologiens.

SA (CORRÊA de) *Voy.* CORRÊA.

SAA do MIRANDA (François), célèbre poète portugais, chevalier de l'ordre de Christ en Portugal, né à Coïmbre en 1495, fut d'abord professeur en droit de l'université de sa patrie. Il ne s'était adonné à la jurisprudence que par complaisance pour son père. Dès qu'il l'eut perdu, il se livra entièrement à la philosophie morale et à la poésie. Après un voyage fait en Espagne et en Italie, il retourna en Portugal avec des connaissances très-étendues. Le roi Jean III et l'infant Jean l'honorèrent de leurs bontés; mais Saa n'eut pas le bonheur de les conserver. Il quitta la cour, et se confina dans une maison de campagne jusqu'à sa mort, arrivée en 1558, à 63 ans. Ses ouvrages poétiques consistent en *Epîtres*, en *Sonnets*, en *Pastorales* et en *Chansons*. Ils ont été imprimés en 1614, à Lisbonne, in-4 (1). Saa do Miranda est le premier poète de sa nation qui ait eu un nom. « Dans ses pastorales, » dit un biographe, Miranda se rapproche par le » ton et par le rhythme tantôt de la *Canzone* ita- » lienne, tantôt de l'ode latine, et même de l'é- » popée. Malgré ce défaut, on y trouve des tableaux » pleins de grâce et de naturel et des descriptions » ravissantes. » Mais plus soigneux de réformer les vices du cœur que de procurer du plaisir à l'esprit, il s'attachait à mettre en vers des maximes de morale, qui ne prêtaient pas toujours à la poésie; la sienne offre des leçons utiles.

SAADI ou SADI, surnommé *Moslih-Eddin*, célèbre poète persan, naquit dans la ville de Schiraz, capitale de la province de Farsistan en Perse, l'an 1194 de Jésus-Christ. Il fut fait esclave par les Francs dans la Terre-Sainte, et travailla en cette qualité aux fortifications de Tripoli. Un marchand d'Alep le racheta pour le prix de dix écus d'or, et lui en donna cent autres pour la dot de sa fille, qu'il lui fit épouser. Mais cette femme lui donna tant de peine, qu'il n'a pu s'empêcher d'en faire connaitre son chagrin dans ses ouvrages, et principalement dans son *Gulistan*, qui parut en vers et en prose l'an 1258. Quelque temps après, il publia son *Bostan*, qui est tout en vers, aussi-bien qu'un autre de ses ouvrages, qui porte le titre de *Molamâat*. Le mot *Gulistan* signifie en langue persane un *jardin* ou *parterre de fleurs*, et celui de *Bostan* se prend pour un *jardin de fruits*; celui de *Molamâat* signifie en arabe des *étincelles*, des *rayons*, des *échantillons*. Il mourut l'an 1296, à l'âge de 102 ans. Voltaire faisait peu de cas de ses poésies; mais comme il ignorait la langue persane, son sentiment n'est peut-être pas fondé. Si on en juge par les vers qu'il en rapporte lui-même, on ne peut s'empêcher de reconnaitre dans le poète persan beaucoup d'énergie et d'élévation. Voici comme il parle de Dieu :

Il sait distinctement ce qui ne fut jamais :
De ce qu'on n'entend pas son oreille est remplie.
De l'éternel burin de sa prévision
Il a tracé nos traits dans le sein de nos mères.
De l'aurore au couchant il porte le soleil,
Il sème de rubis les masses des montagnes;
Il prend deux gouttes d'eau : de l'une il fait un homme,
De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.
L'être, au son de sa voix, fut tiré du néant.
Qu'il parle, et dans l'instant l'univers va rentrer
Dans les immensités de l'espace et du vide :
Qu'il parle, et l'univers repasse, en un instant,
De l'abîme du rien dans les plaines de l'être.

On peut remarquer aisément combien étaient justes les idées du poète persan sur la Divinité. (*Voy.* KANG-HI.) Gulistan a été traduit en français par l'abbé Gaudin, 1791, et plus anciennement par du Ryer. (*Voy.* ce nom.)

SAADIAS-GAON, célèbre rabbin, né en 892, mort en 942 à 50 ans, fut le chef de l'académie des Juifs, établie à Sora, près de Babylone. On a de lui : un traité intitulé *Sepher Haëmaunoth*, dans lequel il traite des principaux articles de la croyance des Juifs; une *Explication du livre Jézira*; un *Commentaire* sur Daniel; une *Traduction*, en arabe, de l'ancien Testament, et d'autres ouvrages.

* SAARSFIELD général espagnol, né vers 1785, descendait du célèbre comte de Lucan, qui, par dévouement pour Jacques II, sacrifiant une fortune considérable, le suivit sur le continent, après la bataille de Limerick. Saarsfield fit ses premières armes avec distinction dans la guerre de l'indépendance, et ne tarda pas à se faire remarquer du duc de Wellington. Devenu général il fut aussi distingué du roi Ferdinand VII qui, en 1827 et en 1832, lui confia le commandement d'un corps d'observation sur les frontières de Portugal. A la mort de ce prince, on s'attendait généralement à le voir se déclarer pour don Carlos; mais un message que lui avait adressé ce prince, ne lui ayant point été remis, Saarsfield considéra l'infant comme ayant fait cession de ses droits, et se rangea sous les drapeaux de la reine Christine. Chargé par le nouveau gouvernement de comprimer une insurrection qui venait d'éclater à Bilbao et à Vittoria, il réussit dans cette double expédition, et cependant, par suite d'une intrigue de cour, il fut éloigné presque immédiatement du commandement. Outré d'une disgrace si peu méritée, il se retira à Pampelune, et refusa depuis de rentrer au service. Mais la soli-

(1) La 1re édit. des œuvres de ce poète est de Lisbonne, 1595, in-4, et la plus récente, de 1784, 2 vol. petit. in-8, avec sa vie.

tude dans laquelle il vivait, ne put le soustraire à une fin tragique; il périt au mois d'août 1837, assassiné par les soldats dans une de ces sanglantes insurrections si communes en Espagne depuis quelques années.

SAAS (Jean), né en 1703, à Saint-Pierre de Franqueville au diocèse de Rouen, fut membre de l'académie de cette ville et mourut en 1774, âgé de près de 72 ans. Après avoir été secrétaire de l'archevêque, et garde de la bibliothèque du chapitre de Rouen, il fut pourvu de la cure de Darnetal en 1742, puis d'un canonicat à la métropole en 1751. Une application constante à l'étude lui acquit des connaissances étendues dans la littérature et le rendit un des plus habiles bibliographes de son temps. Mais, plus jaloux de la gloire des lettres que de la sienne propre, il n'employa jamais plus d'activité que lorsqu'il s'agit d'être utile aux autres, soit par des recherches longues et pénibles, soit par la révision de leurs ouvrages. Outre des manuscrits intéressants qu'il a laissés, il a fait imprimer plusieurs écrits sans nom ou sous des noms empruntés, entre autres : *Catéchisme de Rouen*; *Nouveau Pouillé de Rouen*, 1738, in-4; *Notice des manuscrits de l'Eglise de Rouen*, 1746, in-12; *Lettre sur le catalogue de la bibliothèque du roi*, 1749, in-12; plusieurs *Lettres critiques* sur le *Supplément* de Moréri, 1735; sur l'*Encyclopédie*, sur le *Dictionnaire* de l'abbé Ladvocat, Douai, 1762, in-8. Ces lettres sont remplies d'observations sages, de corrections importantes, et décèlent beaucoup de jugement et de savoir; l'auteur est un des premiers qui aient apprécié avec justesse la massive compilation de l'Encyclopédie : il montre non-seulement les erreurs grossières, mais la mauvaise foi et les vues sinistres des rédacteurs. *Voy.* DIDEROT. L'*éloge de Saas* par Cotton Deshoussayes a été imprimé à Paris, 1776, in-8 de 35 pages.

SAAVEDRA. *Voy.* CERVANTES.

SAAVEDRA FAXARDO (Diégo de), littérateur et diplomate, d'une famille noble du royaume de Murcie en Espagne, naquit en 1584, à Algezarès, bourg de Murcie. Après avoir été secrétaire de chiffres du cardinal Borgia, vice-roi de Naples, il devint ambassadeur à Rome, et fut employé pendant trente-quatre ans en différentes négociations, en Italie, en Allemagne et en Suisse. Nommé au conseil suprême des Indes en 1646, il se retira ensuite dans le couvent des augustins et mourut en 1648. On a de lui : l'*Idée d'un prince politique*; la *Couronne gothique*, Anvers, in-fol.; la *République littéraire*, ouvrage de critique, où il y a quelques bonnes plaisanteries. Il a été traduit en français, à Lausanne, 1770, in-12. Ses *Œuvres* ont été recueillies, Anvers, 1677-78, in-fol. et réimprimées plusieurs fois; la meilleure édition est de Madrid, 1789-90, 11 vol. in-8. Saavedra était chevalier de l'ordre de St.-Jacques.

SABADINO DEGLI ARIENTI (Jean), Bolonais, contemporain de Boccace, qui fit tant de mauvais imitateurs de ses contes à la fois frivoles et lubriques. Sabadino fut de ce nombre. Il composa soixante-dix *Nouvelles*, où il n'y a rien à gagner ni pour l'esprit ni pour le cœur : ce qui n'a pas empêché qu'elles ne fussent imprimées d'abord à Bologne, 1483, in-fol., et ensuite à Venise en 1504 et 1510.

SABACOS, Ethiopien, s'empara, dit-on, de l'Egypte, et fut père de Tharaco qui vint au secours d'Ezéchias, comme il est dit au quatrième livre des Rois, chapitre 19. Son histoire, telle qu'elle est rapportée par Hérodote, ne mérite aucune croyance. Il paraît que c'est un roman fabriqué sur l'histoire de Salomon, mal entendue et ridiculement défigurée par ce Grec, ainsi que l'ont prouvé assez bien l'auteur de l'*Histoire des temps fabuleux*, et celui d'*Hérodote historien du peuple hébreu sans le savoir*.

SABAS (saint), Goth de nation, né sous le règne de Constantin le Grand, se distingua dans les armées par son courage et sa vie chrétienne. Les Goths ayant embrassé l'arianisme, il demeura ferme dans la foi catholique. Athanaric, roi des Goths, qui était païen, ayant donné un édit contre les chrétiens, Sabas fut arrêté, en 372, et noyé après plusieurs traitements cruels.

SABAS (saint), abbé et supérieur-général des monastères de Palestine, naquit en 439 à Mutalloscue, bourg situé près de Césarée en Cappadoce. Des querelles domestiques le dégoûtèrent du monde; il se confina dans un monastère à une lieue de sa patrie, et il en fut l'ornement. Il défendit avec zèle la foi du concile de Chalcédoine, sous le règne d'Anastase, et mourut en 531, à 92 ans, plein de vertus et de jours. Sa *Vie* a été écrite avec beaucoup d'exactitude par Cyrille, moine de Palestine, et publiée par Bollandus sous le 20 janvier. La *Vie* du même saint, donnée par Métaphraste, est interpolée.

SABATAIL-SEVI. *Voy.* ZABATHAI.

* SABATIER (André-Hyacinthe), littérateur, né en 1726 à Cavaillon, fut chargé de l'éducation du fils du prince de Soubise, et après la suppression des jésuites, remplit au collége de Tournon, la chaire de rhétorique qu'il quitta pour revenir à Paris, où il obtint une pension du roi. En 1789, il se laissa entraîner par les opinions du jour, et il accepta la chaire de professeur de belles-lettres à l'école centrale du Var. Après la réunion d'Avignon et du comtat à la France, il fut nommé à l'école centrale de Carpentras : mais n'ayant pu conserver cette place au milieu des orages révolutionnaires, il se retira dans sa famille, à Avignon, et y mourut le 14 août 1806, âgé de 80 ans. Sabatier était membre de l'académie de Marseille. Il a publié un grand nombre d'*Odes* et d'*Epîtres*, qui ont eu du succès dans le temps; mais qui maintenant sont à peu près oubliés. On lui doit aussi plusieurs *Discours* où l'on trouve des observations judicieuses, et des préceptes utiles. L'édition la plus complète de ses *Œuvres* est celle d'Avignon, 1779, 2 vol. in-12. Le 1er renferme les poésies parmi lesquelles on distingue : l'*Epître à l'abbé Poulle sur la méthode de diviser les discours*, et *L'Enthousiasme*, ode, dont plusieurs strophes ne seraient pas indignes de J.-B. Rousseau; le second, les discours académiques, dont les plus remarquables sont : *Sur les avantages et les désavantages des belles-lettres, relativement aux provinces*; *Sur le préjugé qui note d'infamie les pa-*

rents des suppliciés, avec une lettre sur l'éloquence, imprimé avant le concours proposé par l'académie de Metz. (*Voy.* LACRETELLE, v, 69.)

* SABATIER (Raphael-Bienveuu), chirurgien, né à Paris en 1732, fut reçu maître ès-arts, à 17 ans, et membre de l'académie de chirurgie à 20. Il n'en avait que vingt-cinq, lorsque Morand, chirurgien en chef des invalides, le demanda pour son adjoint et lui donna sa nièce en mariage. Peu de temps après il fut nommé démonstrateur royal de chirurgie. Ses travaux et son érudition lui ouvrirent en 1773, les portes de l'académie des sciences; et la même année il succéda à Morand dans la place de chirurgien en chef des Invalides. A la restauration de l'école de santé, en 1794, il en devint un des professeurs, et il fut compris dans la liste des membres de l'institut lors de sa création. Sa vie était simple, et consacrée uniquement à ses travaux. Il était humain avec ses malades, et notamment avec les soldats; lorsqu'ils devaient souffrir une opération douloureuse, on l'entendait leur dire : « Pleurez, » épanchez votre cœur; plus vous me ferez connaître » vos souffrances, et plus je me rendrai attentif à » les abréger. » Dans sa dernière maladie, il s'évanouit dans les bras de son fils; on le crut expiré, mais étant revenu à lui : « Contemplez, mon cher » enfant, lui dit-il, l'état d'anéantissement où je » viens d'être plongé, et apprenez à mourir. » Après avoir langui plusieurs mois, il mourut dans sa campagne près de Versailles, le 19 juillet 1811, à 79 ans. Outre de bonnes éditions de l'*Abrégé d'anatomie* de César Verdier (*voy.* ce nom), et du *Traité de chirurgie*, de la Motte, avec des notes, 1771, 2 vol. in-8, on a de lui : *Traité complet d'anatomie*, Paris, 1775, 2 vol. in-8, 3ᵉ édit., 1791, 3 vol. in-8. Ce traité a été plusieurs années le seul ouvrage classique sur cette science; *De la médecine opératoire* ou *des Opérations de chirurgie qui se pratiquent le plus fréquemment*, 1796, 3 vol. in-8, 1810, 3 vol. in-8, et avec des additions et des notes par L. J. Sanson et Begin, 1822-24, ou 1832, 4 vol. in-8. On trouve une bonne *Notice* sur Sabatier par Sauvo, dans le *Moniteur* nᵒ 221 et dans le *Magasin encyclopédique* IV, 333. Percy, son élève le plus distingué, a publié l'*Eloge historique de Sabatier*, 1812, in-4 et in-8.

* SABATIER de Castres (l'abbé Antoine, connu sous le nom de), littérateur, né en 1742, termina ses études à Paris et prit l'habit ecclésiastique; mais il ne fut jamais que clerc tonsuré. Il se rangea d'abord sous la bannière des encyclopédistes et des philosophes; mais il ne tarda pas à les abandonner et devint même l'un de leurs adversaires les plus déclarés. Le zèle qu'il montrait contre cette secte redoutable fut encouragé par le ministère et récompensé par des pensions qui ne cessèrent de lui être payées qu'à la révolution. Il dut alors sortir de France où sa vie n'aurait pas été en sûreté. Après avoir habité quelque temps l'Angleterre il vint en Allemagne, où obligé de se faire une ressource de sa plume, sa conduite avec les libraires ne fut pas toujours très-délicate. Fatigué de la vie qu'il menait à l'étranger, il sollicita la permission de rentrer en France, et pour l'obtenir n'épargna pas les flatteries au nouveau pouvoir; mais ce fut en vain. Il ne revint à Paris qu'en 1814. Une pension de 3500 fr. qui lui fut accordée lui paraissant un prix trop modique de ses services, il se mit à déclamer contre ses anciens *maîtres*. Il mourut à Paris, le 15 juin 1817, dans la maison des sœurs de la Charité de la paroisse Saint-Etienne, dans un état voisin de la misère, et dans un oubli auquel ne devait pas s'attendre un auteur qui avait quelque temps occupé la renommée. On convient qu'il avait du savoir, de l'esprit et une prodigieuse facilité pour le travail. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages, trad., compilations, etc., mais on doit se borner à indiquer ceux qui lui ont survécu : *Dictionnaire des passions, des vertus et des vices*, 1769, 2 vol. in-12; *Dictionnaire de littérature*, 1770, 3 vol. in-8; les *Trois siècles de la littérature française*, ou *Tableau de l'esprit de nos écrivains depuis François Iᵉʳ jusqu'en* 1772, Paris, 1773, 3 vol. in-8, 1781, 4 vol. in-12. Cette édition, la 5ᵉ de cet ouvrage auquel Sabatier dut toute sa réputation, est la meilleure et la plus recherchée des amateurs. Il n'y ménage pas les coryphées du parti philosophiste, et les juge avec sévérité. Plusieurs articles sont dictés par la passion; mais hors ces cas-là, les jugements sont conformes aux lois du goût. Quand cet ouvrage parut on répandit qu'il était d'un abbé Martin, vicaire de Saint-André-des-Arcs, et quelques biographes ont persévéré dans cette opinion. Les critiques souvent acerbes qu'il se permet de plusieurs écrivains alors vivants ne pouvaient manquer de lui attirer une foule d'ennemis; mais son ouvrage ne s'en vendit que mieux. Parmi les adversaires des *Trois siècles*, on ne se rappelle plus que Condorcet qui, dans une *Lettre* supposée écrite par un *théologien*, maltraite Sabatier; mais il eut aussi des défenseurs, notamment le P. Richard (*voy.* ci-dev. p. 233); les *Siècles païens*, ou *Dictionnaire mythologique, historique, politique, littéraire et géographique de l'antiquité païenne*, 1784, 9 vol. in-12; *Le véritable esprit de J.-J. Rousseau*, 1804, 3 vol. in-8. C'est le recueil de ce que ce philosophe a écrit en faveur de la religion, de la morale et du gouvernement monarchique, avec des notes.

* SABBATHIER (dom Pierre), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Poitiers en 1682 d'une famille originaire de Languedoc, vint faire ses études à Paris, au collége des Quatre-Nations. Après les avoir achevées, il entra dans l'abbaye de Saint-Faron, de Meaux, et y prononça ses vœux, le 30 juin 1700. Ses supérieurs l'envoyèrent à Saint-Germain-des-Prés faire ses cours de philosophie et de théologie. Dom Ruinart et ensuite dom Massuet l'associèrent à la publication du 5ᵉ vol. des *Annales bénédictines*. (*Voy.* MABILLON.) Libre de diriger ses occupations, il s'occupa de recueillir l'ancienne *Version* de l'Ecriture sainte, appelée *italique* ou commune, que saint Augustin préférait à toutes les autres. Il en annonça la publication en 1724, mais les querelles du jansénisme le firent exiler à Reims où il acheva son travail. La munificence du duc d'Orléans, retiré alors à Sainte-Geneviève (*voy.* LOUIS, v, 359), lui permit d'en commencer l'impression à Reims; et le 2ᵉ vol. était presque achevé lorsqu'il mourut à

l'abbaye de Saint-Nicaise, le 24 mars 1742, à l'âge de 60 ans. Dom Vincent de la Rue, et dom Charles Ballard surveillèrent l'impression du reste de l'ouvrage qui parut sous ce titre : *Bibliorum sacrorum latinæ versiones antiquæ, seu vetus Italica et cœteræ quæcumque in codicibus manuscriptis et antiquorum libris reperiri potuerunt, quæ cum Vulgatâ latinâ ac cum textu græco comparantur*, Reims, 1743, 3 vol. in-fol. L'ouvrage, comme il était juste, est dédié au duc d'Orléans, par une *Epître* de la composition de dom Clémence. Les deux premiers vol. contiennent l'*Ancien*, et le 3e vol. le *Nouveau* testament. On doit à dom Sabbathier le *Catalogue* resté manuscrit, de la bibliothèque de Saint-Nicaise de Reims, dressé sur un plan vaste mais commode. A la suite des titres des livres, rangés par ordre alphabétique, vient la table des auteurs, avec la liste chronologique de leurs ouvrages, et le dépouillement général des matières qui y sont traitées.

* SABBATHIER (dom Jean), bénédictin, né vers 1670 à Montpellier, fit sa profession en 1691 dans l'abbaye de la Daurade à Toulouse, et donna dès lors à ses confrères l'exemple de toutes les vertus. Mais il se signala par le courage vraiment chrétien avec lequel, pendant la peste qui désolait la Provence en 1721 (*voy.* BELSUNCE, I, 344), il offrit avec quelques autres religieux, ses services à M. de Vintimille, archevêque d'Aix, pour soigner les personnes atteintes de cet horrible fléau. Trois de ses compagnons en furent victimes : dom Sabbathier échappa. Madame d'Orléans, abbesse de Chelles, frappée d'admiration pour son héroïque dévouement, témoigna le désir de le voir. Elle entendit avec intérêt de sa bouche le récit de tout ce qui s'était passé pendant cette désastreuse époque, et exigea qu'il en écrivît la *relation*. Elle a été imprimée à Aix, 1722, et à Paris, 1723, in-12. On y lit que, le 21 mars, fête de Saint-Benoît, fut le seul jour depuis le commencement de la peste jusqu'au mois de juin, que ce fléau cessa, où il ne mourut aucun malade dans les infirmeries, et où l'on n'y en apporta point de la ville. Dom Sabbathier ne donne pas ce fait pour un miracle, mais comme une chose qui lui a paru singulière et digne de remarque, et c'est pour le même motif que nous le mentionnons. Ce charitable religieux mourut le 9 janvier 1734, à Nîmes, où il était prieur du monastère de Saint-Bauzil.

* SABBATHIER (François), littérateur, né en 1735 à Condom, professa pendant 16 ans les humanités au collége de Châlons-sur-Marne. Admis à l'académie de cette ville, il en devint secrétaire perpétuel. Ses travaux et son économie lui avaient procuré non de la fortune, mais une honnête aisance; il voulut établir une fabrique de papiers dans le genre des papiers de Hollande et se ruina complétement. Vint ensuite la révolution qui l'obligea de suspendre l'impression du grand *Dictionnaire* auquel il travaillait depuis trente ans. Alors il se retira dans un village aux environs de Châlons, et il y mourut le 11 novembre 1807. Il était correspondant de l'institut. On a de lui les ouvrages suivants : *Essai critique et historique sur l'origine de la puissance temporelle des papes*, 1764, in-12, ouvrage couronné par l'académie de Berlin, et qui lui valut une lettre flatteuse du roi de Prusse dont il avait ménagé les préjugés contre la cour de Rome; *Manuel des enfants*, ou *les Maximes des Vies des hommes illustres de Plutarque*, 1769, in-12; *Recueil de dissertations sur divers sujets de l'histoire de France*, 1770, in-12 ; ce sont les mémoires qu'il avait adressés à diverses académies, mais sans succès; *Les Mœurs, coutumes et usages des anciens peuples, pour servir à l'éducation de la jeunesse*, Châlons, 1770, in-4; 1771, 3 vol. in-12; trad. en allemand, 1777, 2 vol. in-8, misérable compilation; *Les Exercices du corps chez les anciens*, Paris, 1772, 2 vol. in-8, celle-ci est meilleure et assez recherchée; *Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins, tant sacrés que profanes, contenant la géographie, l'histoire, la fable et les antiquités*, Châlons, 1766, 1815, 37 vol. in-8; le 36e qui finit avec la lettre R, est le dernier qu'ait publié Sabbathier; le 37e a été tiré de ses manuscrits par Sericys (*voy.* ce nom), dont le travail est à peu près inutile, à raison de sa trop grande éxiguïté. Le défaut contraire est celui de Sabbathier, trop long, trop diffus, trop prolixe. Ce Dictionnaire a cela d'utile qu'il renvoie aux sources et notamment aux *Mémoires* de l'académie des inscriptions. Sabatier de Castres, qui d'abord avait loué cette compilation, en fit une critique passionnée, dans ses *Siècles païens*, mais c'était affaire de rivalité.

* SABBATI (Liberato), botaniste italien, exerçait la chirurgie à Rome, lorsqu'il fut nommé conservateur du jardin botanique de cette ville. Il fit connaître les plantes qui y étaient cultivées par un catalogue qu'il publia sous ce titre : *Synopsis plantarum quæ in agro romano luxuriantur*, Ferrare, 1745, in-4, et avec un nouveau frontispice, Rome, 1754. Ce catalogue est rangé d'après la méthode de Tournefort, avec quelques changements. De concert avec le médecin Bonelli, il entreprit un ouvrage plus considérable intitulé : *Hortus romanus juxta systema Tournefortianum*, 1772-84, 7 vol. gr. in-fol., contenant chacun environ 30 pages de texte et 100 figures. Les deux derniers volumes sont de Constantin Sabbati, et l'ouvrage n'est pas terminé; car il n'est qu'aux deux tiers de la méthode de Tournefort. Le papier et l'impression sont très-communs, les planches d'une médiocre exécution, sans aucun détail de fructification, et d'un format plus petit que celui du volume; le texte est encore plus imparfait. On y trouve cependant quelques remarques assez justes de Bonelli, sur la classification de Tournefort; et l'auteur a placé, dans le discours préliminaire, une *Notice abrégée* du jardin de Rome, qui est curieuse.

* SABBATINI (Julien), évêque de Modène, né à Fanano en 1684, fit ses études chez les jésuites, et sortit des mains de ses maîtres pourvu d'une instruction solide. Etant entré à Florence chez les clercs réguliers des écoles pies, il s'y distingua par l'étendue de ses connaissances; et chargé de divers emplois importants, la manière dont il les remplit lui valut l'estime d'illustres personnages. Il prêcha dans les principales villes d'Italie avec beaucoup

de succès, et comme il ne réussissait pas moins dans la poésie que dans l'art oratoire, les plus célèbres académies s'empressèrent de se l'associer. En 1725, le duc de Modène, Renaud Ier, le nomma conseiller du prince Jean-Frédéric, son fils puîné, qui se rendait à Vienne, et plus tard le déclara son ministre près de l'empereur Charles VI. Sacré en 1726 évêque d'Apollonie, le nouveau duc de Modène le fit son conseiller privé, et en 1741, l'envoya son ambassadeur en France où il passa quatre ans. En 1745, il fut nommé évêque de Modène, et pendant douze ans qu'il gouverna cette église, il donna l'exemple de toutes les vertus épiscopales. Il mourut le 3 juin 1757, avec la réputation d'un pasteur aussi sage et aussi pieux qu'il était savant. On a de ce prélat des *Sermons*, des *Panégyriques*, des *Homélies*, et divers *Opuscules* en vers et en prose, qui ont été recueillis à Venise en 1765, 5 vol. in-4. On trouve dans les *Annali letterarie d'Italia*, un long éloge de cet évêque, en latin, dont une copie fut enfermée dans son cercueil.

* SABBATINI (Joseph), religieux augustin, né à Ravenne, professa la théologie dans les principaux couvents de son ordre, et fut ensuite *custode* ou conservateur de la bibliothèque Saint-Ange, à Rome. On a de lui : *Monachatus D. Aurelii Augustini, et originis familiæ eremitarum vindiciæ*, Vienne, 1650; *Requesenius ad examen, seu contritio et attritio, pro Lupo libellus apologeticus*, Aquilæ, 1675, sous le nom d'*Anania Cainet; Vita Christiani Lupi*, Louvain, 1682, et à la tête des *Œuvres* de cet écrivain, Venise, 1724.

* SABBATINI (le P. Louis-Antoine), dit *Sabbatini de Padoue*, franciscain, fut élève du P. Martini pour le contre-point, et devint maître de chapelle de Saint-Antoine à Padoue. Il mourut à Rome le 29 janvier 1809. Sa musique sacrée, dont il reste un grand nombre de morceaux en manuscrit, a un caractère noble et sublime, et ses ouvrages sur la théorie de la musique, sont très-estimés, quoiqu'ils aient eu beaucoup de contradicteurs :*Elementi teorici e pratici di musica*, Rome, 1790, in-4; *Vera idea delle musicali numeriche segnature*, Venise, 1795, in-4 ; *Trattato delle fughe musicali*, Venise, 1802, 2 vol. in-4, fig. Il a aussi dirigé l'*édition des psaumes* de Marcello, donnée par le P. Valle en 1804 : c'est la plus belle et la plus exacte.

SABELLICUS (Marcus-Antonius-Cocceius), historien, né à Vicovaro, sur le Teverone, en 1436, d'une famille honnête. Lorsqu'il fut couronné poète, il prit le nom de *Sabellicus*, de ce qu'il était né sur l'ancien pays des Sabins. Il alla à Rome fort jeune, s'y appliqua à l'étude avec une ardeur incroyable sous les plus savants maîtres, et en particulier sous Pomponius-Lœtus et sous Domitius de Vérone. Ses talents lui procurèrent la chaire de professeur des belles-lettres à Udine, où il s'acquit une grande réputation. Le sénat de Venise l'enleva à cette ville en 1484, pour lui confier la bibliothèque de saint Marc; mais ses débauches lui causèrent une maladie dont il mourut en 1508, à 72 ans. Comme il n'avait pas suivi les maximes de sagesse qu'il étalait dans ses ouvrages historiques, Latomus lui fit une épitaphe dans laquelle il disait :

Quid juvat humanos scire atque evolvere casus,
Si fugienda facis, si facienda fugis?

On a de lui : une *Histoire universelle*, depuis Adam jusqu'en 1503, en latin, sous le titre de *Rhapsodiæ historiarum enneades*, 1498 et 1504, en quatre-vingt-douze livres, in-fol.; l'*Histoire de la république de Venise*, aussi en latin, in-fol., 1487; et dans le recueil des historiens de Venise, 1718, 10 vol. in-4. Il y a bien des exagérations et des éloges outrés. La traduction en italien par Matthieu Visconti de San Canciano, est rare; *Epistolæ familiares*, *nec non orationes et poemata*, Venise, 1502, in-fol.; *De Venetis magistratibus*, Venise, 1488, in-4. Le recueil complet de ses ouvrages en vers et en prose fut imprimé à Venise en 1560, en 4 volumes in-folio.

SABELLIUS, fameux hérésiarque du IIIe siècle, né à Ptolémaïde en Libye, disciple de Noëtus de Smyrne, était aussi entêté que son maître. Il ne mettait d'autre différence entre les personnes de la Trinité que celle qui est entre les différentes opérations d'une même chose : lorsqu'il considérait Dieu comme faisant des décrets dans son conseil éternel, et résolvant d'appeler les hommes au salut, il le regardait comme Père; lorsque ce même Dieu descendait sur la terre dans le sein de la Vierge, qu'il souffrait et mourait sur la croix, il l'appelait Fils; enfin, lorsqu'il considérait Dieu comme déployant son efficace dans l'âme des pécheurs, il l'appelait Saint-Esprit. Selon cette hypothèse, il n'y avait aucune distinction entre les personnes divines. Les titres de Père, de Fils et de Saint-Esprit n'étaient que des dénominations empruntées des actions différentes que Dieu avait produites pour le salut des hommes. Saint Augustin remarque que la condamnation de cette hérésie ainsi que de celle d'Arius, est admirablement contenue dans ces paroles de Jésus-Christ : EGO ET PATER UNUM SUMUS. « Non dicit, *Ego et Pater unum sum*; « sed *Ego et Pater unum sumus*. Quod dico *unum*; » audiat Arianus; quod dico *sumus*, audiat Sabel- » lianus : non dividat Arianus *unum*, non deleat » Sabellianus *sumus*. » Les erreurs de Sabellius, anathématisées dans plusieurs conciles, et en particulier dans celui d'Alexandrie en 261, ne laissèrent pas de se répandre en Italie et en Mésopotamie. Saint Denys d'Alexandrie composa d'excellents *Traités* contre Sabellius, dont les sectateurs furent appelés *Sabelliens*. Saint Jérôme a exprimé énergiquement la nature de cette hérésie, en disant dans une de ses épîtres à Marcelle : *Nos Patrem et Filium et Spiritum sanctum in sua unumquemque persona ponimus; illi Trinitatem in unius personæ angustias cogunt*. Comme l'esprit d'erreur se jette toujours dans les extrêmes, il enfanta quelques temps après l'hérésie des trithéistes, diamétralement opposée à celle de Sabellius. *Voy.* FAYDIT et JEAN PHILOPONOS.

SABEO (Fauste), *Sabæus*, né près de Brescia dans l'état de Venise, se fit connaître dès sa jeunesse par son talent pour la poésie latine. Un voyage qu'il fit à Rome dans la maturité de l'âge, lui inspira le goût des antiquités ecclésiastiques. Il s'appliqua à l'étude des Pères, et ne regarda plus la

poésie que comme un délassement. On a de lui un *Recueil d'épigrammes latines*, imprimé à Rome en 1536, in-8, rare. On en trouve un grand nombre qui sont pleines de sel. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est l'*Edition* d'Arnobe, Rome, 1542, in-fol. : elle est recherchée par les bibliomanes. Henri II, auquel il dédia ses épigrammes, lui fit présent d'une chaîne d'or. Il mourut vers l'an 1558, âgé de 80 ans.

SABIN (Georges), né dans la Marche de Brandebourg en 1508, fut élevé avec un soin extrême par Mélanchthon, qui lui donna sa fille en mariage. Son poème intitulé *Res gestæ Cæsarum germanicorum*, qu'il mit au jour âgé seulement de 20 ans, lui concilia les éloges des savants et la protection des princes. Il devint professeur de belles-lettres à Francfort-sur-l'Oder, puis recteur de la nouvelle académie de Kœnigsberg, et conseiller de l'électeur de Brandebourg. Ce prince l'employa en diverses ambassades, dans lesquelles Sabin fit admirer son éloquence et sa capacité dans les affaires. Il fut anobli, à la diète de Ratisbonne, par l'empereur Charles-Quint, en 1540, et mourut à Francfort-sur-l'Oder en 1560. On a de lui diverses poésies latines, 1597, in-8, parmi lesquelles on distingue ses *Elégies*.

SABINE (Julia Sabina), femme de l'empereur Adrien, était petite nièce de Trajan et fille de Matidia. L'impératrice Plotine, qui favorisait Adrien, la fit épouser à ce prince. Ce mariage fut très-malheureux. Adrien, devenu empereur, traita son épouse comme une esclave. Sabine cependant avait des grâces et de la dignité; mais elle mettait trop d'aigreur dans les reproches qu'elle faisait à son époux. Elle se vanta de n'avoir pas voulu lui donner des enfants dans la crainte de mettre au monde des monstres plus odieux que leur père. La mésintelligence augmenta tellement, qu'Adrien frappé de la maladie qui le conduisit au tombeau, la contraignit de s'ôter la vie pour qu'elle n'eût pas le plaisir de lui survivre. D'autres disent qu'il l'empoisonna l'an 138 de J.-C., après 38 ans de mariage. Satisfait de l'avoir ravie à la terre, il la fit placer dans le ciel.

SABINIEN, diacre de l'église romaine et nonce de saint Grégoire le Grand à Constantinople auprès de l'empereur Maurice, succéda à ce pontife le 13 septembre 604, et mourut le 22 février 606. Il avait, quoique dans un degré moins éclatant, les vertus de son prédécesseur. Quelques-uns lui attribuent l'usage des cloches; mais il paraît qu'ils se trompent, et que cette invention se fit avant lui à Nole en Campanie. (*Voy.* Nole, dans le *Dict. géogr.*) Cependant les grandes cloches ne sont guère plus anciennes; car en 610, Loup, évêque d'Orléans, étant à Sens, lorsque Clotaire assiégait cette ville, répandit la terreur dans le camp et mit en fuite toute l'armée en faisant sonner les cloches de l'église de Saint-Etienne : ce qui prouve que ce n'était pas une chose fort connue. Quoi qu'il en soit, si Sabinien n'inventa pas les cloches, il ordonna qu'on distinguât les heures canoniales, et qu'on appelât le peuple à l'église par le son des cloches.

SABINUS (Titurius), lieutenant de Jules-César, fut défait par Ambiorix, roi des Eburons. *V.* Cotta.

SABINUS, intendant d'Auguste en Syrie, voulut, après la mort d'Hérode le Grand, qu'on lui donnât le trésor de ce prince. Cette prétention excita une révolte. Les Juifs livrèrent bataille aux Romains, furent repoussés, et le trésor fut pillé. Les vaincus s'étant assemblés en plus grand nombre, repoussèrent à leur tour Sabinus dans le palais, où ils l'assiégèrent. L'intendant demanda du secours à Varus, gouverneur de Syrie. Les Juifs allèrent au-devant de celui-ci, se justifièrent et se plaignirent de la conduite de Sabinus, qui disparut pour éviter la punition qu'il méritait.

* SABINUS (Aulus), poète latin, ami d'Ovide, suivant lequel il aurait fait différents ouvrages que sa mort précoce ne lui permit pas d'achever. C'est ainsi qu'en parle l'auteur des Métamorphoses :

Quique suam Trœzena, imperfectumque dierum
Deseruit celeri morte Sabinus opus.
(*Epist. ex Ponto*, lib. IV 16.)

Il avait composé des réponses aux héroïdes d'Ovide; de ces pièces il ne reste que l'*épître* d'Ulysse à Pénélope, de Démophoon à Phyllis et de Pâris à Œnone. Il mourut avant l'âge de 25 ans.

SABINUS. *Voy.* Julie *et* Aquilius.

SABINUS (Julius), seigneur gaulois, né dans le pays de Langres, prit le titre de *César* au commencement du règne de Vespasien. Ayant offert la bataille à l'empereur, il fut vaincu et mis en déroute. Pour se dérober à la poursuite du vainqueur, il alla dans une de ses maisons de campagne, et feignit de livrer son corps aux flammes. Il congédia tous ses domestiques, et ne retint que deux affranchis en qui il avait confiance. Ensuite il mit le feu à la maison et se retira dans un souterrain, inconnu à tout autre qu'à lui et à ses confidents. La nouvelle de sa mort s'étant répandue, la douleur de sa femme Eponine servit à la confirmer. Mais lorsque Sabinus apprit, par un de ses affranchis, que cette tendre épouse avait déjà passé trois jours et trois nuits sans prendre de nourriture, il lui fit savoir le lieu de sa retraite. Elle s'y rendit, le consola dans cette espèce de tombeau, et y mit au monde deux fils jumeaux. Après être resté caché ainsi pendant neuf ans, les fréquentes visites de la femme découvrirent la retraite du mari. Il fut saisi et conduit à Rome, chargé de chaînes, avec sa femme et ses deux enfants. En vain Eponine sollicita la compassion de Vespasien en se jetant à ses pieds et lui présentant ses deux enfants nés dans le souterrain; il la fit mourir avec Sabinus; c'est un des traits les plus odieux de cet empereur, qui affectait d'ailleurs de montrer des sentiments humains. La tendre union et les infortunes de ces deux époux ont fourni un sujet de tragédie à divers poètes; mais il a été traité sans un grand succès.

* SABLIER (Charles), littérateur, né à Paris en 1693, était fils d'un contrôleur des trésoriers de la maison du roi. Placé chez un procureur pour y apprendre la pratique, il passait son temps à composer des vers. Ses parents ayant été ruinés par le système de Law, il fut obligé d'accepter un emploi dans les bureaux de la compagnie des Indes, qu'il quitta peu de temps après pour se consacrer à la littérature. Il avait déjà publié de concert avec son

ami Lachaussée, une critique des *fables* de la Motte, intitulée *Lettres de mad. la marquise de* ***, Paris, 1716. Il travailla pour le théâtre et donna quelques *comédies* qui n'eurent pas un grand succès. A cinquante ans il se chargea de l'éducation du fils du duc d'Aumont, dont la reconnaissance le mit pour toujours à l'abri du besoin. Il mourut le 10 mars 1786, à l'âge de 93 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Variétés sérieuses et amusantes*, 1764, 2 vol. in-12, et 1769, 4 vol. in-12 ; *Essai sur les langues en général ; et en particulier sur la langue française*, Paris, 1779 ou 1781, in-8, estimé. On lui doit encore une traduction libre d'un *choix de Lettres de Sénèque*, et une bonne *édition* des *Œuvres* de son ami Lachaussée, précédée d'une *Vie* de l'auteur, 1763, 5 vol. in-12.

SABLIÈRE (Antoine RAMBOUILLET de la), secrétaire du roi de France, était fils d'un riche financier nommé seulement *Rambouillet*, et n'appartient pas à la famille des d'Angennes de Rambouillet. Il est mort à Paris, sa patrie, en 1680, âgé de soixante-cinq ans. La Sablière se distingua par un esprit aisé, naturel et délicat. Nous n'avons de lui que des *Madrigaux*, publiés in-12, après sa mort, par son fils. Ils ont eté réimprimés souvent notamment, en 1825, in-12, dans la *Collection des petits classiques français*, avec une *Notice* sur l'auteur par Ch. Nodier. Ces petits poèmes lui ont fait beaucoup d'honneur par la finesse des pensées et par la délicate naïveté du style : on peut les proposer pour modèles en ce genre. Son épouse, HASSELIN de la SABLIÈRE, était en liaison avec les beaux-esprits de son temps. La Fontaine, qui, pendant près de vingt ans, trouva dans sa maison un asile paisible, l'a célébrée dans ses vers. Quelques *Pensées chrétiennes* qu'elle avait écrites ont été imprimées plusieurs fois à la suite des *Pensées* de La Rochefoucauld.

SABOUREUX de la BONNETERIE (Charles-François-Louis), avocat, né vers 1725, exerça peu cette profession, et s'occupa de littérature. Il a donné la *Traduction des anciens ouvrages latins relatifs à l'agriculture et à la médecine vétérinaire*, avec des notes, 1771-75, 6 vol. in-8. Ce recueil qui renferme les ouvrages attribués à Caton, Varron, Columelle, Palladius et Végèce, est assez estimé. On lui doit en outre la *traduction des Constitutions des jésuites*, 1762, 3 vol. in-8 et in-12. C'est par erreur que quelques bibliographes lui attribuent le *Manuel des inquisiteurs*, ouvrage de l'abbé Morellet. Saboureux mourut à Paris en 1781.

* SABUCO (Oliva NANTEZ de), savante espagnole, née vers 1560, à Alcaraz dans la nouvelle Castille, était fille d'un médecin qui lui inspira le goût des sciences. Elle étudia sous les meilleurs maîtres de l'université d'Alcala, alors l'une des plus florissantes de l'Europe, et acquit des connaissances dans presque toutes les sciences. Plusieurs années avant Descartes, elle plaça dans l'étendue du cerveau le siége de l'âme; mais elle ne la renferma pas précisément dans la glande pinéale. Son système sur le sang fut généralement adopté par les médecins anglais. Suivant Oliva, ce n'est pas ce fluide qui nourrit les corps, entretient leur souplesse et leur conservation : c'est le fluide qui passe du cerveau aux parties nerveuses. D'après ces principes, elle offrit de démontrer publiquement que la physique et la médecine qu'on enseignait dans les écoles étaient pleines d'erreurs ; elle condamnait surtout les saignées trop fréquentes, qui en effet étaient devenues un abus de l'art, notamment en Espagne. Le bruit de sa réputation arriva jusqu'à Philippe II, qui voulut la connaître et lui fit un bon accueil, ce qui ne lui arrivait pas souvent, même avec ceux qui le méritaient le mieux. Ce monarque lui accorda une pension. Elle a composé plusieurs ouvrages en espagnol et en latin, dont quelques-uns ont été imprimés (*voy.* la *Bibl. Hisp. nov.* de Nicol. Antonio). Elle mourut en 1622.

* SACCHERI (Jérôme), mathématicien, né à Rome vers 1670, fit ses études chez les jésuites avec éclat. A neuf ans il connaissait l'arithmétique, l'algèbre et la géométrie. On le voyait toujours un Euclide à la main, même pendant les récréations. Admis dans l'institut il y enseigna les mathématiques dans plusieurs colléges et fut ensuite pourvu de cette chaire à Pavie. On raconte qu'il disposait trois jeux d'échecs, et, que sans même voir les échiquiers, il les dirigeait avec une telle adresse qu'il donnait en même temps échec et mat à ses trois adversaires : le P. Saccheri renouvela plusieurs fois cette épreuve et toujours avec succès. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite plus particulièrement : *Neostatica*, Milan, 1708 ; *Euclides ab omni ævo vindicatus*, ibid., 1733, in-4. Il mourut à Milan dans un âge très-avancé.

SACCHETTI (François de BENCI), né à Florence en 1335, passa ses premières années dans le commerce et remplit plusieurs charges dans sa république. Il écrivait facilement en vers et en prose; ses *Nouvelles* (*Novelle*), publiées à Florence en 1724, 2 vol. in-8, prouvent qu'il avait une partie du génie de son compatriote Boccace, et qu'il n'en faisait pas un meilleur usage. Il mourut en 1408. La vie de Sacchetti se trouve en tête de la 1re édition de ses *Novelle*, publiée par Bottari.

SACCHETTI (Jean-Baptiste), célèbre architecte, né à Turin au commencement du XVIIIe siècle, a laissé différents ouvrages où l'on remarque du goût et un style mâle et sévère. Le palais royal de Madrid ayant été consumé par les flammes, il en continua la reconstruction, qui avait été commencée par Juvara, dont il était élève. Il suivit exactement les plans de son maître, et ce palais est un des plus magnifiques de l'Europe, soit par son étendue, soit par la beauté de l'architecture; mais par malheur les deux artistes oublièrent de choisir un lieu convenable pour y pratiquer l'escalier principal. Il a été reconstruit quatre fois, deux sous Ferdinand VI, et successivement sous Charles III et Charles IV.

SACCHI (André), peintre, né à Rome en 1598, se perfectionna sous l'Albane, après que son père lui eut donné les premiers principes de son art. On retrouve dans ses ouvrages les grâces et la tendresse de coloris qu'on admire dans les tableaux de son maître. Il l'a même surpassé par son goût de dessin; ses figures ont une expression admirable, ses draperies une belle simplicité ; ses idées sont nobles, et sa touche finie, sans être peinée. Il a réussi surtout

dans les sujets simples ; et l'on remarque qu'il n'a jamais dessiné une seule fois sans avoir consulté la nature. Ses principaux ouvrages sont à Rome, où il mourut en 1661.

* SACCHI (Juvénal), savant religieux barnabite, né à Milan, en 1726, était très-versé dans les belles-lettres, et les mathématiques, et possédait à fond la théorie de la musique. Jeune encore, il fut nommé professeur de rhétorique à Lodi, ensuite à Bologne, et enfin il occupa la chaire des mathématiques au collége des nobles de Milan, où il professa pendant 40 ans, et mourut le 27 septembre 1789. Il était membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Italie. Le P. Sacchi s'est occupé de concert avec le P. Martini (*voy.* ce nom v, 537), de perfectionner la musique ecclésiastique, et sous ce rapport il a rendu de grands services. On a de lui : *Del numero e delle misure*, etc., ou *Du nombre, de la mesure, et de la correspondance des cordes musicales*, Milan, 1761, in-8 ; *Della natura e perfezione dell' antica musica de Greci*, 1778, in-8 ; *Delle quinte successive nel contrappunto, e delle regole degli accompagnamenti*, 1780, in-8 ; *Vita di Farinelli*, Venise, 1784, in-8 ; *Dialogo, ove cercasi se lo studio della musica al religioso convenga, o disconvenga*, Pise, 1786, in-8 ; *Vita di Benedetto Marcello*, Venise, 1789, trad. du latin de Fontana, avec quelques observations, etc. Son buste est dans la galerie de l'institut (*La Specola*) de Bologne, avec les vers suivants :

En tibi, quem sacræ extinctum flevere Camænæ,
Ille animo Saccus purus ut eloquio.

SACCHI. *Voy.* PLATINE.

SACCHINI (François), jésuite, né en 1570 à Paciono près de Pérouse, mort à Rome en 1625, à 55 ans, fut professeur de rhétorique dans cette ville pendant plusieurs années, et pendant sept ans secrétaire de son général Vitteleschi. Ses principaux ouvrages sont : la *Continuation* de l'*Histoire de la société des jésuites*, en 4 vol. in-fol. écrite avec une grande pureté de langage, un style noble, élevé et sonore, plein de vivacité et d'intérêt : elle reprend sur celle d'Orlandin, en poursuivant le généralat de saint François de Borgia, et comprend celui d'Everard Mercurien, et une partie de celui de Claude Aquaviva, achevé par Jouvency (*voy.* ce nom) ; *De ratione libros cum profectu legendi*, in-12, à la fin duquel on trouve un discours : *De vitanda librorum moribus noxiorum lectione*, que le père Sacchini prononça à Rome dans sa classe de rhétorique en 1603. Ces deux traités offrent des réflexions sensées et utiles. Sa *Paræenesis ad magistros* est pleine d'excellentes vues pour l'instruction de la jeunesse, bien propre à réunir les leçons de religion, de sciences et de vertu ; moins étendue que le traité du père Jouvency sur le même sujet, elle est écrite avec plus de rapidité et de nerf.

SACCHINI (Antoine-Marie-Gaspard), compositeur, né à Naples en 1735. Après avoir parcouru l'Europe et charmé toutes les oreilles, il mourut à Paris le 7 octobre 1786. Un de ses admirateurs enthousiastes a fait placer son buste dans l'église de Notre-Dame de la Rotonde, à Rome, avec une inscription amphigourique. « Cette espèce de paganisme, dit un auteur chrétien, qui place dans les » églises des monuments qui n'ont aucun rapport » avec la sépulture, n'a fait que trop de progrès en » Italie ; mais ce sont pour l'ordinaire de grands » personnages dont on veut conserver la mémoire » (encore c'est un abus), comme on voit à Padoue » le buste du cardinal Bembo ; et non pas des castrats ou des joueurs de violon. » L'*OEdipe à Colonne* de Sacchini est le chef-d'œuvre du musicien comme du poète (*voy.* GUILLARD). Il ne se distinguait pas moins dans la musique sacrée, et l'on conserve de lui des *messes*, des *oratorio* et des *motets* du plus grand mérite. On peut voir son *Eloge* par Framery, dans le *Journal encyclopédique*, 15 décembre 1786.

SACCO (Joseph-Pompée), professeur de médecine à Parme, sa patrie, puis à Padoue. Son souverain le rappela en 1702 dans sa capitale, et l'y retint par l'emploi de premier professeur; il pratiqua et écrivit avec succès. Ses principaux ouvrages sont : *Medicina theorico-practica*, Parme, 1707, in-fol.; *Novum systema medicum ex unitate doctrinæ antiquorum et recentium*, 1693, in-4 ; *Medicina rationalis practica Hippocratis; Nova Methodus febres curandi*, Venise, 1705, in-8. Ses ouvrages ont été recueillis à Venise en 1730, in-fol. Ce médecin, défenseur de la doctrine de l'acide et de l'alcali, avait établi les fondements de sa pratique sur ces deux principes. Il poussa sa carrière jusqu'à 84 ans, et mourut en 1718.

SACHEWEREL (Henri), théologien anglais, né à Marlborough, vers 1672, fit ses études sur les mêmes bancs qu'Addison à Oxford, au collége de la Madeleine, où il fut agrégé et où il prit le bonnet de docteur, en 1709. Placé en qualité de ministre dans le comté de Strafford, et nommé prédicateur de Saint-Sauveur dans Southwark; deux de ses *Sermons* dans lesquels on prétendit qu'il attaquait lord Godolfin, sous le nom de Volpone, donnèrent lieu à des plaintes de la part de la chambre des communes. Déclaré coupable, il lui fut défendu de prêcher pendant trois ans, et ses deux discours furent brûlés par la main du bourreau. Il subit la punition qui lui était infligée, et employa le temps de sa suspension à se faire des partisans, et à acquérir de la popularité. Les trois ans étaient à peine expirés, qu'il fut nommé à un bénéfice près de Shrewsbury, et presque aussitôt au riche rectorat de Saint-André, à Holborn. Le premier sermon qu'il prêcha après avoir été rendu à ses fonctions lui fut acheté, dit-on, cent livres sterling, et il s'en vendit quarante mille exemplaires. Voici le portrait que fait de Sachewerell le docteur Burnet, au jugement duquel on peut s'en rapporter : « C'était, dit-il, un homme audacieux et » insolent, sans instruction, sans bon sens, également dépourvu de piété et de religion ; ses » railleries contre les dissidens et le clergé du » second ordre, dans des libelles sans pudeur, lui » procurèrent une popularité passagère et une » grande fortune. » Sachewerell mourut le 5 juin 1724.

SACHS (Philippe-Jacques), médecin de Breslau, de l'académie des curieux de la nature, se fit un nom de son temps par divers ouvrages savants et

singuliers : *Consideratio vitis viniferæ*, Leipsig, 1661, in-8; *Gammarologia, sive Gammarorum, vulgo cancrorum, consideratio*, 1665, in-8; *Oceanus macro-microcosmicus, seu Dissertatio epistolica de analogo motu aquarum ex et ad oceanum, sanguinis ex et ad cor*, Breslau, 1664, in-8; *De miranda lapidum natura*, ibid. Sachs mourut en 1672, à 44 ans.

SACHS (Jean), de Fraustadt en Pologne, secrétaire de la ville de Thorn, puis envoyé de Hollande en sa patrie, est célèbre par un traité contre Herman Conringius, sous le nom de *François Marinius*. Il est intitulé : *De scopo reipublicæ polonicæ*, 1665. Cet auteur mourut à l'âge de 30 ans, vers l'an 1670, comme il se préparait à passer dans l'île de Ceylan, par où il voulait commencer ses voyages qui faisaient toute sa passion.

SACHSE. *Voy.* Hans-Sachse.

SACKVILLE. *Voy.* Dorset.

SACRATO (Paul), *Sacratus*, chanoine de Ferrare, sa patrie, et neveu du cardinal Sadolet, fut l'un des meilleurs écrivains du XVIe siècle. On a de lui un vol. in-12 de *Lettres* latines, écrites avec élégance et dans le style cicéronien.

SACROBOSCO (Jean de), appelé aussi *Holywood*, d'un bourg d'Angleterre de ce nom, qui était le lieu de sa naissance, dans la province d'York, étudia dans l'université d'Oxford. Il alla à Paris, où il s'acquit un nom célèbre par ses talents pour les mathématiques. Il mourut en 1256, laissant deux ouvrages estimables, surtout dans son siècle; l'un, *de Sphæra mundi*, l'autre, *de Anni ratione*, *sive de Computo ecclesiastico*. On les trouve réunis dans un vol. in-8, Paris, 1560.

SACY. *Voy.* Maistre (le).

SACY (Louis de), avocat au parlement, et l'un des quarante de l'académie française, né à Paris en 1654, mort dans la même ville en 1727 à 73 ans, parut dans le barreau avec un succès distingué, et cultiva en même temps les lettres. On a de lui : une bonne *Traduction française* des *Lettres de Pline le jeune*, 1699-1701, 2 vol. in-12, et du *Panégyrique de Trajan*, 1709, en 1 vol. in-12, revue par M. Jules Pierrot, et réimprimée dans la *Bibliothèque lat.-franç.* de Panckoucke; un *Traité de l'amitié*, in-12; un *Traité de la gloire*, in-12; enfin, un *Recueil de factums* et d'autres pièces, 2 vol. in-4. Son style est pur et élégant; il y a beaucoup de finesse dans ses pensées et de noblesse dans ses sentiments. On lui a reproché d'affecter un ton épigrammatique, et de donner trop dans l'antithèse; mais ce défaut du siècle est bien allé en croissant depuis, et c'est le caractère de ce qu'on appelle aujourd'hui éloquence. Il eut pour successeur à l'académie, Montesquieu (*voy.* ce nom).

* SACY (Antoine-Isaac-Sylvestre de), célèbre orientaliste, était né à Paris le 21 septembre 1758. Orphelin dès l'âge de sept ans, il fut élevé dans la maison maternelle sous la direction d'un précepteur. Ayant terminé ses cours classiques, il se livra à l'étude des langues orientales dans lesquelles il fit de rapides progrès; et joignit à cette étude celle des langues modernes avec non moins de succès. Alliant à la culture des lettres l'esprit des affaires, il fut en 1784 pourvu d'une charge de conseiller à la cour des monnaies; et déjà connu comme savant, il fut l'année suivante compris au nombre des associés libres de l'académie des inscriptions. Peu de temps après il fit partie du comité chargé de la publication des *Notices des manuscrits de la bibliothèque du roi*; et il en fut un des membres les plus laborieux. Nommé en 1791 un des commissaires généraux des monnaies, il se démit de cette place l'année suivante; et renonçant à toute fonction publique, se retira pendant les orages révolutionnaires, à la campagne, où il vécut dans une retraite absolue, partageant son temps entre les travaux scientifiques et la culture de son jardin. Admis à l'institut, lors de sa formation, il donna sa démission pour ne point prêter le serment de haine à la royauté que l'on exigeait alors de tous les fonctionnaires publics. Le même serment lui ayant été demandé en 1795, en sa qualité de professeur d'arabe à l'école des langues orientales vivantes, il déclara qu'il ne le prêterait pas; mais comme il était difficile de le remplacer, on le laissa continuer ses leçons. A la réorganisation de l'institut en 1803, il y reprit sa place dans la classe d'histoire et de littérature ancienne. Trois ans après il obtint la chaire de persan au collége de France. En 1808, il fut élu par le département de la Seine membre du corps législatif. Il adhéra en 1814 à la déchéance de Napoléon, et prit une part très-active à la discussion des projets de lois soumis à la chambre. Nommé censeur royal, il devint en février 1815, recteur de l'université de Paris, et au mois d'avril suivant, membre de la commission, puis du conseil royal de l'instruction publique, que des raisons de santé le déterminèrent à quitter quelques années après. A la dernière organisation de l'institut en 1816, il fut maintenu à l'académie des inscriptions, et plus tard, à la mort de Dacier, il l'y remplaça dans les fonctions de secrétaire perpétuel. Le *Journal des savants* ayant été rétabli il en devint un des directeurs. En 1822 il fut avec Abel Rémusat (*voy.* ce nom), l'un des fondateurs de la *société asiatique*, dont tant qu'il vécut il garda la présidence. Nommé en 1823 administrateur du collége de France, il succéda l'année suivante à Langlès dans la place d'administrateur de l'école des langues orientales vivantes. Ces différentes fonctions ne l'empêchèrent jamais de faire ses cours de persan et d'arabe avec autant de zèle que d'exactitude; et il eut la gloire de former un grand nombre d'élèves dont les noms sont devenus célèbres. Après la révolution de 1830, il fut appelé à la chambre des pairs, où chargé de différents rapports il donna de nouvelles preuves de ses talents administratifs. Parvenu à une vieillesse avancée, il avait conservé toute l'activité de son zèle, aussi bien que toute l'énergie de ses facultés. Dans sa 80e année, âge où l'on peut à peine compter sur le lendemain, il publiait un de ses plus beaux ouvrages, un livre qui suffirait à fonder une renommée, le *Traité de la religion des Druzes*. Le jour de sa mort, arrivée subitement le 23 février 1838, il avait fait sa leçon accoutumée au collége de France; il s'était rendu à la bibliothèque royale dont il était un des administrateurs

et y avait examiné des manuscrits orientaux, avait pris part aux travaux de l'académie des inscriptions, et enfin avait siégé et parlé dans la chambre des pairs. Par l'étendue de ses facultés comme par la variété de ses connaissances, on peut le proposer comme le parfait modèle du savant et de l'homme de bien. Ses travaux avaient étendu sa réputation dans tous les pays civilisés. Il était membre de la société des sciences de Gœttingue, de la société des antiquaires de Londres, des académies royales de Copenhague, Berlin, Munich et Naples, de l'académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, de la société asiatique de Calcutta, de l'université de Casan, de la société royale asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse et sur les médailles de la dynastie des Sassanides*, suivis d'une *Histoire de cette dynastie, traduite du persan de Mirkhond*, 1793, in-4, avec 9 pl. et un *supplément* imprimé en 1797, extrait du *Journal des savants*; *Principes de grammaire générale*, 1799, 1804 et 1815, in-12; *Lettre au C. Chaptal au sujet de l'inscription égyptienne du monument trouvé à Rosette*, 1802, in-8, avec 2 pl.; *La colombe messagère plus rapide que l'éclair, plus prompte que la nue, par Michel Sabbagh*, trad. de l'arabe en français, 1805, in-8; *Chrestomathie arabe*, 1805, 3 vol. in-8; 2me édition fort augmentée, 1825-27, 3 forts vol. in-8. Cet ouvrage contient divers morceaux inédits, offrant les exemples de toutes les difficultés, pour en donner la solution. On y trouve à la fois exactitude, correction, critique historique et littéraire, érudition, analyse grammaticale et l'explication d'un grand nombre de mots ou d'acceptions de mots négligés par tous les lexicographes. *Traduction latine de l'histoire des Arabes avant Mahomet, par Aboul-Féda*, avec le texte arabe à la suite du specimen de Pococke, Oxford, 1806, in-4; *Relation de l'Egypte, par Abdallatif*, traduite de l'arabe et enrichie de *notes*, 1810, in-4; c'est un de ses plus importants ouvrages. *Grammaire arabe*, 1810, 2 vol. in-8, avec 8 pl.; le 1er comprend la théorie de la langue arabe; le 2e en donne la syntaxe distribuée suivant l'ordre de la grammaire générale, et ensuite d'après le système des grammairiens arabes. Il en a paru une 2e édit., 1831, 2 vol. in-8, augmentée d'un traité de la prosodie et de la métrique des Arabes. *Calila et Dimna*, ou *Fables* de Bidpaï en arabe, précédées d'un *Mémoire sur l'origine de ce livre et sur les diverses traductions qui en ont été faites dans l'Orient*, et suivies de la *Moallaka de Lebid*, en arabe et en français, 1816, in-4; *Mémoires d'histoire et de littérature orientale*, 1818, in-4, avec 2 pl.; *les Séances de Hariri*, avec un *commentaire perpétuel*, 1822, in-fol.; *Anthologie grammaticale arabe*, ou *Morceaux choisis de divers grammairiens et scholiastes arabes*, avec traduction et notes, 1829, in-8; *Exposé de la religion des Druzes, tiré des livres religieux de cette secte*, etc. 1838, 2 vol. in-8. Il a été, avec Abel Rémusat, l'éditeur de la *Chronique de P. Gaubil*, et du tome XVI des *Mémoires concernant les sciences et les arts des Chinois*, par les missionnaires de Pékin; on lui doit en outre des éditions des *Recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme*, par de Sainte-Croix (*voy.* ce nom); de l'*Essai sur les mystères d'Eleusis*, par M. Ouvaroff; de la *Description du Pachalik de Bagdad*, par Rousseau; du *Mémoire sur les trois plus fameuses sectes du musulmanisme*, par le même, etc. Son *Eloge* par Daunou est imprimé dans le tom. XII des *Mémoires* de l'académie des inscriptions 2e série.

* SADE (Hugues de), dit *le Vieux*, chef d'une ancienne famille de Provence, n'est connu que par la beauté de sa première femme, Laure de Noves, et par son opulence qui lui permit de donner, en 1355, 200 florins d'or pour la réparation du pont que Saint-Bénézet avait fait construire à Avignon en l'an 1177. — Son fils Paul de Sade, fut ministre de la reine Yolande d'Aragon et évêque de Marseille, et mourut en 1433. — Hugues III ou Hugonin de Sade, 3e fils de Hugues-le-Vieux, est la souche des trois branches de la maison de Sade connues sous le nom de *Mazan*, *d'Eiguières* et *Tarascon*. — Jean de Sade, fils de Hugues III, fut un habile jurisconsulte, et vivait dans la première moitié du XVe siècle. — Pierre de Sade exerça le premier l'emploi important de viguier triennal de Marseille (1565-1568); celui qui l'occupait marchait escorté de vingt archers. — Jean-Baptiste de Sade-Mazan, mort en 1707, à 75 ans, évêque de Cavaillon, a laissé entre autres ouvrages des *Réflexions chrétiennes sur les Psaumes*, Avignon, 1698, in-8. — Hippolyte, comte de Sade-Tarascon, nommé chef d'escadre, se distingua au combat d'Ouessant en 1778, et mourut sur mer vers la fin d'octobre 1780, en revenant de la guerre d'Amérique.

* SADE (Jacques-François-Paul-Alphonse de), de la même famille, né en 1705, embrassa l'état ecclésiastique, obtint l'abbaye d'Ebreuil, et fut vicaire-général de l'archevêque de Toulouse, puis de celui de Narbonne. Les états de Languedoc le chargèrent d'une mission à la cour, ce qui fut l'occasion de son séjour à Paris, où il demeura plusieurs années. Il se retira ensuite à Saumane, près de Vaucluse, et il y mourut en 1778. Il est plus particulièrement connu par ses *Mémoires sur la vie de Pétrarque*, 1764, 3 vol. in-4; cet ouvrage est, à proprement parler, un *tableau* exact de l'histoire civile, ecclésiastique et littéraire du XIVe siècle. L'auteur n'y a oublié aucun événement important, et parfois il les développe avec autant de précision que de clarté; il y rappelle aussi les hommes les plus célèbres qui fleurirent dans ce siècle; et, en critique habile, il rectifie plusieurs fautes dans lesquelles sont tombés ses prédécesseurs. Son livre serait parfait s'il n'eût souvent interrompu sa narration par des traductions en vers médiocres de plusieurs morceaux de Pétrarque. — Son frère aîné, Jean-Baptiste-François-Joseph, comte de Sade, gouverneur héréditaire des villes et château de Vaison pour le pape, fut chargé par le cardinal de Fleury de plusieurs missions diplomatiques. Il abandonna les charges qui l'attachaient au pape pour se fixer en France, et fut nommé lieutenant-général des provinces de Bresse, Gex, Bugey, etc. Il mourut en 1767, laissant un *Recueil* d'anecdotes curieuses et de documents précieux sur la guerre de 1741 à 1746.

* SADE (Donatien-Alphonse-François, marquis de), l'un des hommes les plus vicieux des temps modernes, fils du précédent, entra dès l'âge de 14 ans dans les chevau-légers, d'où il passa sous-lieutenant au régiment du roi, puis lieutenant dans les carabiniers, et devint enfin capitaine de cavalerie. Après avoir fait la guerre de sept-ans, il revint en 1766 à Paris, où il épousa la fille d'un président à la cour des aides. Imbu des doctrines du matérialisme, il se livra sans remords à ses passions et tomba dans de tels excès de libertinage, que, malgré sa naissance et le crédit de sa famille, il ne tarda pas d'être poursuivi par les tribunaux. Enfermé d'abord au château de Saumur, puis à Pierre-Encise, il obtint des lettres d'abolition, et recommença bientôt son horrible genre de vie. Sur de nouvelles plaintes, en 1772, le parlement d'Aix le condamna à mort, avec son valet-de-chambre, compagnon de ses débauches; mais il se sauva à Gênes, puis à Chambéry, où une lettre de cachet du roi de Sardaigne le fit enfermer à Miolans, mais il trouva moyen de s'évader. Il erra longtemps en France et en Italie, fut arrêté de nouveau, et passa 13 années dans différentes prisons, et en dernier lieu à la Bastille. La prise de cette forteresse lui ayant rendu la liberté dont il faisait un si pernicieux usage, il se prononça hautement pour les principes révolutionnaires, et parvint à se faire nommer secrétaire de la section des Piques; mais, dénoncé comme *modéré*, d'ailleurs suspect comme noble, il fut arrêté par ordre du comité de sûreté générale, et ne recouvra sa liberté qu'au mois d'octobre 1794. Il en fut privé de nouveau le 5 mars 1801, pour avoir donné une nouvelle édition de ses infâmes écrits, dont nous nous abstiendrons de citer les titres. Il est mort à Charenton le 2 décembre 1814. — L'aîné de ses fils, Louis-Marie de SADE, né en 1767, à Paris, se montra, par sa conduite, bien digne d'un autre père. Entré jeune au service, il donna des preuves de courage et d'humanité en se jetant dans la mer pour sauver un malheureux qui lui dut la vie. Il émigra en 1791, et fit les campagnes du corps de Condé. Rentré en France, il y exerça quelque temps l'état de graveur, à Paris, pour vivre avec sécurité. Il reprit du service en 1806, et se trouvait lieutenant au régiment d'Isembourg, lorsqu'il fut assassiné sur une grande route le 9 juin 1809. Il avait publié le premier vol. de l'*Histoire de la nation française*, Paris, 1805, in-8, comprenant la première race, et renfermant des recherches neuves et curieuses; cet ouvrage valut à l'auteur son admission à l'académie celtique.

SADELER (Jean), graveur, né à Bruxelles en 1550, apprit d'abord le métier de fondeur et de ciseleur, que son père exerçait; mais l'âge développant ses inclinations, il s'attacha au dessin et à la gravure. Il parcourut la Hollande pour travailler sous les yeux des meilleurs maîtres. L'électeur de Bavière répandit ses bienfaits sur cet artiste. Sadeler, animé par la reconnaissance, fit pour son protecteur des ouvrages qui ajoutèrent à sa réputation. Il partit pour l'Italie, et perfectionna ses talents par l'étude qu'il fut à portée de faire des magnifiques morceaux que cette riche contrée renferme. Il présenta quelques-unes de ses gravures à Clément VIII; mais ce pape ne paraissant pas disposé à remplir ses espérances, Sadeler se retira à Venise, où il mourut peu de temps après son arrivée, en 1610. Il eut un fils nommé *Juste* ou *Justin*, dont on a aussi quelques estampes qui ne sont pas sans mérite. — Son frère et son disciple, Raphaël SADELER, né à Bruxelles en 1555, mort à Venise en 1616, se distingua par la correction du dessin et par le naturel qu'il répandait dans ses figures. Il accompagna son frère à Rome, à Venise, et mourut dans cette ville. On trouve des estampes de lui dans un traité *De opificio mundi*, 1617, in-8.

SADELER (Gilles), graveur, né à Anvers en 1570, mort à Prague en 1629, neveu et disciple de Jean et de Raphaël, fit quelque séjour en Italie, où il se perfectionna par ses études d'après l'antique. Ses talents distingués le firent désirer en Allemagne par l'empereur Rodolphe II, qui lui accorda une pension annuelle. Les empereurs Mathias et Ferdinand II, successeurs de Rodolphe, continuèrent d'honorer ses talents. Ses *Vestigi delle antichita di Roma*, Rome, 1660, in-fol., sont recherchés.

SADI. *Voy.* SAADI.

SADLER ou SADELER (Jean), d'une ancienne famille de Shropshire en Angleterre, se livra à l'étude du droit, et eut des emplois considérables sous le ministère de Cromwell. Il mourut en 1674, à 59 ans, après avoir publié un ouvrage intitulé : *les Droits du royaume*, et un autre qui a pour titre *Olbia*.

SADOC, fils d'Achitob, grand-prêtre de la race d'Eléazar, exerça les fonctions essentielles du pontificat tour à tour, d'année en année, avec Achimélech, fils du grand-prêtre Abiathar, de la race d'Ithamar. Lorsque Adonias voulut se prévaloir du grand âge de son père pour se faire déclarer roi, Sadoc donna, par ordre de Dieu, l'onction royale à Salomon. Ce prince le déclara seul souverain pontife après la mort de David, l'an 1014 avant J.-C., et dépouilla Abiathar III de sa dignité et le relégua à Anathot. (*Voy.* ABIATHAR.) — Il ne faut pas le confondre avec SADOC II, grand-prêtre des Juifs vers l'an 670 av. J.-C., du temps du roi Manassès.

SADOC, fameux docteur juif, et chef de la secte des saducéens, vivait, suivant le Talmud, vers l'an 248 avant J.-C., et eut pour maître Antigone, qui enseignait « qu'il fallait pratiquer la vertu pour » elle-même, et sans la vue d'aucune récompense. » Sadoc en tira ces mauvaises conséquences, qu'il n'y avait ni récompenses à espérer, ni peines à craindre dans une autre vie : comme si dans cette hypothèse il pouvait y avoir des vertus. (*Voy.* EPICURE.) Cette doctrine impie eut bientôt un grand nombre de sectateurs, qui, sous le nom de *saducéens*, formèrent une des principales sectes des Juifs. Ils niaient la résurrection et l'immortalité de l'âme, et ne reconnaissaient ni anges ni esprits; ils rejetaient aussi toutes les traditions, et ne s'attachaient qu'au texte de l'Ecriture; mais il est faux qu'ils niassent les prophéties et les miracles, puisqu'ils admettaient par une inconséquence inconcevable et une contradiction manifeste avec leurs dogmes les livres de l'ancien Testament; qu'ils pratiquaient la loi de

Moïse et le culte religieux des Juifs. Leurs mœurs, si l'on en croit l'historien Josèphe, étaient sévères; mais il est à croire que, dans la pratique, ils suivaient des principes qui les mettaient fort à l'aise. Il est vrai que Jésus-Christ, qui les reprend de ne pas entendre l'Ecriture, ne leur fait aucun reproche sur l'article des mœurs, au lieu qu'il en fait beaucoup aux pharisiens; mais c'est que ces derniers, qui défendaient les vrais principes, affichaient la vertu et prétendaient être irréprochables, au lieu que les désordres des saducéens découlaient naturellement de leur croyance. La mauvaise doctrine des saducéens ne les empêcha point d'être élevés aux plus grands emplois, et même à la souveraine sacrificature; et c'est ce qui prouve mieux que toute autre chose à quel point de corruption et d'abandon le peuple juif et la synagogue étaient enfin parvenus. La secte de ces juifs épicuriens subsiste encore en Afrique et en divers autres lieux.

SADOLET ou SADOLETO (Jacques), cardinal, né à Modène en 1477, d'un savant professeur en droit à Ferrare, eut son père pour précepteur. Après avoir appris sous lui le grec et le latin, il étudia en philosophie sous Nicolas Léonicène. Pour multiplier ses connaissances, il se rendit à Rome, où le cardinal Olivier Caraffe, protecteur des gens de lettres, le prit chez lui. Léon X, non moins ardent à rechercher le mérite qu'à l'employer, le choisit pour son secrétaire. Sa plume élégante et facile se prêtait à toutes les matières : théologie, philosophie, éloquence, poésie. Il joignait à un rare savoir une modération et une modestie plus rares encore; il fallut que Léon X usât de toute son autorité pour lui faire accepter l'évêché de Carpentras. Après la mort de ce pontife, il se rendit dans son diocèse, où il partagea son temps entre les travaux de l'épiscopat et les plaisirs de la littérature. Clément VII le rappela à Rome; mais Sadolet ne s'y rendit qu'à condition qu'il retournerait dans son évêché au bout de trois ans. Il y retourna en effet; mais Paul III l'ayant fait revenir à Rome en 1538, il accompagna le pape à Nice, où devait s'effectuer une entrevue entre le roi de France et l'empereur. Quelque temps après, ce même pontife l'envoya nonce en France, pour engager François Ier à faire la paix avec Charles-Quint. Le monarque français goûta beaucoup les charmes de son esprit, et le pontife romain, non moins satisfait de sa négociation, l'honora de la pourpre en 1536. Cet illustre cardinal mourut à Rome en 1547, à 70 ans, également regretté des catholiques et des protestants. Il s'attacha dans sa jeunesse à la poésie latine avec un succès peu commun; mais il y renonça entièrement sur la fin de ses jours. Son style, en vers et en prose, respire l'élégance et la pureté des anciens écrivains romains. Il s'était formé sur Cicéron; on pourrait même lui reprocher de s'être trop attaché à l'imiter. De tous ceux qui ont fait revivre dans le XVIe siècle la belle latinité, il est celui qui a le mieux réussi. Ses ouvrages ont été recueillis à Vérone en 1738, 4 vol. in-4. Les principaux écrits de ce recueil sont divers *Discours*, dont tout le mérite est dans le style; dix-sept livres d'*Epîtres*, les unes intéressantes, les autres moins agréables; une *Interprétation* des Psaumes et des Epîtres de saint Paul, et d'autres ouvrages de théologie écrits avec plus d'élégance que de profondeur; des *Traités* de morale philosophique sur l'éducation des enfants, sur les consolations dans les malheurs, et quelques autres écrits de ce genre dont on fait cas, quoique ses raisonnements soient quelquefois trop subtils et embarrassés; plusieurs *Poèmes*, parmi lesquels son *Curtius* et son *Laocoon* tiennent le premier rang. L'auteur copie quelquefois dans ses vers les phrases de Virgile, ainsi que dans sa prose celles de Cicéron; mais, à travers cette imitation, il laisse échapper des traits d'esprit qui lui sont propres. Ses écrits théologiques sont d'un ton de douceur et de modération qui était l'expression de son caractère. Il avait quelques sentiments particuliers, mais il tenait fortement à l'orthodoxie. On sait de quelle manière, en écrivant au cardinal Contarini, il s'est justifié de n'être pas en tout du sentiment de saint Augustin, qu'il croyait avoir poussé quelquefois trop vivement et trop loin la défense de la vérité : *Nec tamen, si non cum Augustino, idcirco ab Ecclesia catholica dissentio, quæ, tribus tantum Pelagii capitibus improbatis, cœtera libera ingeniis disputationibusque reliquit*. Pour avoir les ouvrages complets de Sadolet, il faut ajouter aux trois volumes déjà cités ses *Lettres* et *celles* des savants avec lesquels il était en correspondance, publiées à Rome en 1764, in-12, 3 vol.; ainsi qu'un autre *Recueil* imprimé en 1759, in-12, qui contient ses *Lettres* écrites au nom de Léon X, Clément VII et Paul III, avec un abrégé de la *Vie* de l'auteur, écrite par Fiordbello, son contemporain.

SAENREDAM (Jean), célèbre graveur, vivait à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe. Les estampes de ce maître sont très-goûtées des curieux. Il a surtout travaillé d'après Goltzius, et il a su allier la douceur avec la fermeté dans sa touche. On désirerait plus de correction dans ses dessins; mais c'est un reproche qu'il doit partager avec la plupart des peintres qu'il a copiés.

SAGARI ou SÉGAREL (Gérard), né à Parme, fut le fondateur de la secte des *apostoliques*, qui fit grand bruit dans le XIIIe siècle. Il exigeait que ses disciples allassent de ville en ville, vêtus de blanc, avec une longue barbe, les cheveux épars et la tête nue. Cet enthousiaste publia que toute l'autorité que Jésus-Christ avait donnée à saint Pierre et à ses successeurs avait pris fin, et qu'il en avait hérité; que Dieu étant partout, il n'y avait pas besoin d'église ni de service divin; qu'il ne fallait point faire de vœux, et que l'attachement à sa doctrine sanctifiait les actions les plus criminelles. Cette doctrine fanatique et impie le fit condamner au feu à Parme en 1300. « Lorsque les protestants, » dit l'abbé Bergier, déclament contre les supplices » que l'on fait subir à ces sectaires, ils devraient faire » attention qu'on ne les a pas punis pour leurs » erreurs, mais parce qu'ils troublaient la tran- » quillité publique et l'ordre de la société. Une er- » reur innocente, qui ne peut porter préjudice à » personne, est graciable sans doute; mais une » doctrine séditieuse, qui échauffe les esprits, cor- » rompt les mœurs, alarme les gouvernements, » et qui est suivie d'émotion parmi le peuple, est

» un crime d'état; on a droit d'en punir les auteurs » et les sectateurs opiniâtres. »

SAGAX LANDULPHUS. *Voy.* PAUL, diacre d'Aquilée.

SAGE (David le), de Montpellier, mort vers 1650, eut des mœurs dépravées et quelque talent. Il s'est fait de la réputation par ses poésies gasconnes. On a de lui un recueil intitulé *Les Folies du sieur Le Sage*, 1650, in-8. Ce sont des *sonnets*, des *élégies*, des *satires* et des *épigrammes*, dignes du titre de cette collection.

SAGE (Alain-René le), célèbre écrivain français, né à Sarzeau, près de Vannes, le 8 mai 1668, étudia chez les jésuites de Vannes, et occupa ensuite pendant plusieurs années une place dans les fermes en Bretagne. Etant venu à Paris en 1692, il s'y fit recevoir avocat au parlement; bientôt il abandonna cette carrière pour se livrer uniquement à la littérature : c'est ainsi qu'il vécut pendant 45 ans du produit de ses ouvrages et d'une pension de 600 livres qui lui fut assurée par l'abbé de Lyonne, son ami; en 1745 il se retira à Boulogne-sur-mer, où il mourut le 17 novembre 1747, âgé de 79 ans, chez son second fils, chanoine de cette ville. Son premier ouvrage fut une traduction paraphrasée des *Lettres d'Aristenète*, auteur, grec, 2 vol. in-12. Il apprit aussi l'espagnol, et goûta beaucoup les écrivains de cette nation, dont il a donné des traductions, ou plutôt des imitations qui ont eu un grand succès. Ses principaux ouvrages en ce genre sont : *Gusman d'Alfarache*, 1732, 2 vol. in-12 : ouvrage où l'auteur fait passer le sérieux à travers le frivole qui y domine; *Le Bachelier de Salamanque*, 1738, 2 vol. in-12 : roman bien écrit, et semé d'une critique utile des mœurs du siècle; *Gil-Blas de Santillane*, 1715-1724-1735, en 4 vol. in-12. On y trouve des peintures vraies, des choses ingénieuses et amusantes, des réflexions judicieuses. Il y a du choix et de l'élégance dans les expressions, de la netteté et de la gaieté dans les récits. C'est un tableau fidèle de toutes les conditions et le meilleur roman moral qu'aucune nation ait produit. Ce livre a été traduit dans presque toutes les langues. On en a donné une édition, Lyon, Rusand, d'où l'on a retranché quelques détails de mœurs un peu libres, qui rendaient la lecture de ce livre dangereuse à la jeunesse. *Voy.* les articles ISLA et LLORENTE.) *Nouvelles aventures de don Quichotte*, en 2 vol. in-12. Ce nouveau don Quichotte ne vaut pas l'ancien; il y a pourtant quelques plaisanteries agréables. *Le Diable boiteux*, Paris, 1707, 2 vol. in-12; ouvrage qui renferme des traits propres à égayer l'esprit et à corriger les mœurs. (*Voy.* GUEVARA.) Il eut d'abord un si grand débit que l'on rapporte que deux seigneurs mirent l'épée à la main pour avoir le dernier exemplaire de la 2ᵉ édit. *Mélanges amusants de saillies d'esprit et de traits historiques des plus frappants*, in-12 : ce recueil est, ainsi que tous ceux de ce genre, un mélange de bon et de mauvais; *Roland l'amoureux*, 2 vol. in-12; *Estévanille*, ou *le Garçon de bonne humeur*, 2 vol. in-12 : ouvrage dans lequel on retrouve toujours l'esprit de l'agréable auteur de *Gil-Blas*. On a encore de Le Sage des Comédies et des Opéras-comiques. Parmi les premières, on cite *Turcaret*, pièce du premier ordre, et *Crispin rival de son maître*; on les joue encore au Théâtre-Français. Ses *Opéras* sont tout-à-fait oubliés. Cet auteur avait peu d'invention; mais il avait de l'esprit et du goût, et l'art d'embellir les idées des autres, et de se les rendre propres. On a imprimé à Paris, en 1783, ses *Œuvres choisies*, en 15 vol. in-8, fig. et elles ont été réimprimées depuis. Une des meilleures éditions est celle de M. Renouard, Paris, 1821-22, 12 vol. in-8, avec *fac simile*. On trouve en tête une *Notice* sur l'auteur par Audiffret. Son *Eloge* a été mis au concours par l'académie française, et le prix a été partagé en 1822 entre MM. Patin et Malitourne. — Le Sage eut deux fils qui embrassèrent la carrière du théâtre, et qui ont laissé quelques comédies. L'aîné, connu sous le nom de *Montménil*, excellait dans les rôles de valet, de paysan, de financier, etc.

* SAGE (Georges-Louis Le), littérateur, né en 1676 à Conches, en Bourgogne, établit à Genève une pension d'où sont sortis de bons élèves. Il consacra toute sa vie à l'instruction de la jeunesse, pour laquelle il publia différents ouvrages, qui furent bien accueillis du public. Les principaux sont : *Le mécanisme de l'esprit*, ou *La morale naturelle dans ses sources*, 4ᵉ édit., 1718, in-8; *Aphorismata philosophica*, 3ᵉ édit., 1721, in-8; *Pensées hasardées sur les études*, etc. Il mourut à Genève, en 1759, à 83 ans. — Son fils, nommé comme lui Georges-Louis, né à Genève en 1724, et mort dans la même ville en 1803, dans sa 80ᵉ année, fut un savant physicien et a joui d'une grande réputation, cependant il ne reste de lui que quelques mémoires ou des ouvrages de peu d'étendue, indiqués dans la *Notice* sur sa vie, par P. Prevost, à Genève, 1805, in-8. Il était membre de la société royale de Londres, et correspondant de l'académie des sciences de Paris; il est connu surtout par des découvertes sur la pesanteur et par sa théorie des fluides élastiques.

* SAGE (Bernard-Marie Le), député d'Eure-et-Loir à la Convention, s'attacha au parti des Girondins. Dans le procès du roi, il se prononça pour l'appel au peuple, mais vota la mort sans sursis par suite de l'extrême mobilité de ses principes et de la faiblesse de son caractère. Le 10 mars 1793, il présenta un projet de décret pour l'organisation d'un tribunal révolutionnaire. Il ne s'attendait pas alors qu'il serait lui-même menacé d'en être une des victimes. Proscrit avec les Girondins, et mis hors la loi à la suite du 31 mai, il put se soustraire aux poursuites dirigées contre lui, et rentra dans la Convention, après le 9 thermidor. Il s'y prononça vivement contre les terroristes, et dénonça Fouché dont il avait à se plaindre plus particulièrement. Il attaqua la loi du 17 nivôse, relative au partage des successions et prouva qu'elle était contraire à la déclaration des droits. Nommé membre du comité de salut public, il eut part à la rédaction de la constitution dite de l'an III, et en fut avec Daunou un des rapporteurs. Le 23 juin 1795, il fit décréter que les habitants de Paris étaient garants envers la nation de la sûreté des membres de la

Convention. Il fut réélu au conseil des cinq-cents, et mourut le 9 juin 1796, dans un âge peu avancé.

* SAGE (Balthasar-Georges), chimiste, né à Paris le 7 mai 1740, était fils d'un apothicaire, qui lui fit faire ses études au collége des Quatre-Nations. Il suivit ensuite les leçons de physique de l'abbé Nollet, et de chimie de Rouelle, et devint bientôt en état d'ouvrir lui-même des cours publics et gratuits, dont le succès lui valut de puissants protecteurs. En 1770 il remplaça son maître Rouelle à l'académie des sciences; en 1778, une chaire de minéralogie expérimentale fut créée pour lui à l'hôtel des Monnaies de Paris, et en 1783 il fut encore nommé, par le ministre de Calonne, directeur de l'école des mines, dont il avait sollicité la création; mais arriva la révolution dont il vit avec peine les empiétements sur le pouvoir royal; il ne cacha pas son mécontentement et fut persécuté. Sage eut le tort de ne pas vouloir reconnaître les progrès de la chimie, parce que ceux qui étaient à tête de la science, étaient aussi ses adversaires politiques. Son opposition à la nouvelle chimie et son refus de se servir de la nomenclature adoptée par tous les savants, lui fit perdre ces places. Pendant la terreur il fut jeté dans les prisons. Replacé sous le Directoire à la tête du cabinet minéralogique, dont il était le créateur et qu'il ne cessa d'enrichir même à ses frais, il montra pour les nouvelles théories de Haüy les mêmes dédains que pour les découvertes de la chimie. En 1805, il perdit la vue par l'effet d'une opération chimique; mais il n'en continua pas moins ses leçons, et quoiqu'il restât le seul de son avis sur la théorie de la science, il poursuivit ses travaux avec le même zèle. Chevalier de Saint-Michel en 1817, il mourut le 9 septembre 1824, après plus de 50 ans de professorat. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages ou opuscules. Les principaux sont : *Eléments de minéralogie docimastique*, 1772 et 1777, 2 vol. in-8, trad. en allemand et en italien; *Expériences propres à faire connaître que l'alcali volatil-fluor est le remède le plus efficace dans les asphyxies*, 1777, in-8; 3e édit., 1778, traduit en allemand, en espagnol et en anglais; *Description méthodique du cabinet de l'école royale des mines*, 1784, in-8; *Supplément*, 1787, in-8; *Analyse chimique de la concordance des trois règnes de la nature*, 1786, 3 vol. in-8; *Institutions de physique*, 1811-12, 4 vol. in-8; *Opuscules de physique*, Paris, 1813, in-4; *Traité des pierres précieuses*, 1814, in-8. Il a fourni des articles au *Journal de physique* et des *Mémoires* aux recueils de l'académie des sciences et de l'institut. Il a donné lui-même sa *Notice biographique*, Paris, 1818, 1820, 1824, in-8.

* SAGE (Hervé-Julien le), religieux prémontré, né en 1757, à Usel, près de Loudéac, à l'âge de 20 ans, entra dans l'abbaye de Beauport, et fut, en 1785, nommé prieur-curé de Boqueho. En 1789 il se déclara contre toutes les innovations; et lorsque le serment fut exigé des ecclésiastiques, il fit connaître ses sentiments dans la *Lettre d'un curé qui ne jurera pas à un curé qui a juré*, adressée à son confrère M. Delaunay, prieur-curé de Chatelaudren, et membre de l'assemblée Constituante. Obligé de quitter la France, il passa en Belgique, où il trouva un refuge parmi ses confrères à l'abbaye de Tongerloo. Les victoires des armées françaises le contraignirent de fuir en Allemagne, et il alla jusqu'en Silésie, où il passa le reste de l'émigration, s'occupant d'études utiles, en même temps que d'exercices de piété. Rentré en France en 1802, il reprit la direction de son ancienne paroisse de Boqueho, et plus tard fut nommé chanoine de Saint-Brieuc. Il prêcha avec succès dans la plupart des villes de la Bretagne, et en 1808, à Bordeaux. Il mourut en 1832, du choléra. Il avait fait imprimer en 1805, un *Discours* pour l'établissement du séminaire de Saint-Brieuc. Son *Exposition de la morale chrétienne*, trad. de l'allemand du P. Hammer, bénédictin, parut en 1817, sans nom d'auteur, en 2 vol. in-12. Un passage en faveur du prêt de commerce ayant été attaqué par M. l'abbé Pagès, dans sa *Dissertation sur le prêt*, il y répondit par des *Observations modestes*, in-8, de 19 pages, où l'on regrette de ne pas trouver la gravité que semblait commander l'importance du sujet. Il fit paraître, en 1830, une *Notice sur M. Le Clec'h*, curé de Proua, son ami, et a laissé sur l'état du diocèse de Saint-Brieuc des *mémoires* écrits d'un ton satirique qui leur ôte beaucoup de l'intérêt qu'ils pourraient offrir, et des *Lettres* sur la révolution et ses causes avec des détails sur son émigration.

SAGITTARIUS (Gaspard), théologien luthérien, historien du duc de Saxe, et professeur en histoire dans l'université de Hall, naquit à Lunebourg en 1643, et mourut en 1694. Les langues savantes, l'histoire, les antiquités, lui étaient très-familières. Sa mémoire était un vaste dépôt, où s'étaient rassemblées les connaissances les plus étendues; mais elles n'y étaient pas toujours dans l'ordre le plus clair. Ses principaux ouvrages sont : des *Dissertations* sur les *oracles*, sur les *souliers*, in-4, et sur les *portes* des anciens, in-8; *Nucleus historiæ germanicæ*, Iéna, 1675, 1682, in-12, trad. en franç. par Rocoles (*voy.* ci-dev. p. 288); *La succession des princes d'Orange jusqu'à Guillaume III*; l'*Histoire de la ville d'Harderwick*, in-4; l'*Histoire de saint Norbert*, qu'il publia en 1683; *Historia antiqua Noribergæ*, savante et judicieuse; les *Origines des ducs de Brunswick*, in-4; *Histoire de Lubeck*, in-4; *Les Antiquités du royaume de Thuringe*, in-4 : ouvrage plein de recherches, ainsi que tous les écrits de cet auteur, dont on peut avoir la liste dans sa *Vie*, composée en latin, par Schmidius, Iéna, 1717, in-8; une *Histoire des marquis et des électeurs de Brandebourg*, in-4; et un grand nombre d'autres.

SAGREDO (Jean), historien, né à Venise vers 1616, fut ambassadeur en Angleterre sous Cromwell, en France sous Louis XIV, et en Allemagne; de retour à Venise, il devint procurateur de Saint-Marc. Il était d'une des plus anciennes familles nobles de Venise, et qui a produit de grands hommes. Il fut élu doge de la république en 1675; mais son élection n'ayant pas été agréable au peuple, il se démit volontairement. En 1691, il fut provéditeur général dans les mers du Levant. Cet habile homme publia, 1677, in-4, à Venise, une histoire de l'empire ottoman, sous ce titre : *Memorie is-*

toriche de monarchi ottomani. L'auteur commence à l'an 1300, et continue son histoire jusqu'en 1646, sous le règne d'Ibrahim Ier, qui monta sur le trône en 1640. Cet historien est sage, impartial, et très-instruit de la matière qu'il avait entrepris de traiter. Son style est serré, dans le genre de Tacite; et l'auteur sème, selon les circonstances, des réflexions solides et judicieuses. Nous n'avons pas de meilleure histoire de l'empire ottoman, relativement à l'espace du temps embrassé par l'auteur : elle a été traduite en français par Laurent, et imprimée à Paris en 1724, en 6 vol. in-12. On ignore l'époque de la mort de Sagredo.

* SAGUNDINO (Nicolas), littérateur grec, né à Négrepont vers 1390, accompagna l'empereur Jean Paléologue à Ferrare, et servit d'interprète aux Pères du concile assemblé dans cette ville l'an 1438, et transféré à Florence à cause de la peste. Il se rendit ensuite à Venise, où il s'embarqua pour l'île de Chypre avec sa famille ; mais le vaisseau qu'il montait fut englouti dans une tempête à la vue du Port, et il ne s'échappa qu'avec peine avec quelques-uns de ses enfants. Rentré à Venise, il fut nommé secrétaire d'état. Il passa ensuite au service de Pie II, et mourut à Rome le 23 mars 1463. On a de lui : des *Lettres*, quelques *Traductions* des classiques grecs et un traité *De origine Turcarum*, que Léon Allatius se proposait de publier.

* SAHUC (Louis-Michel-Antoine, baron de), né dans le Beauvoisis en 1755, entra dès l'âge de 17 ans simple cavalier dans le régiment de royal-Lorraine et passa dans les chevau-légers où il était adjudant-porte-étendard en 1785. S'étant prononcé pour la révolution, il fut fait chef d'escadron dans le premier régiment de chasseurs à cheval, et parvint bientôt au grade de colonel de ce corps. Il se distingua dans les guerres de la république aux avant-gardes des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, et fut nommé général de brigade en 1801. L'année suivante, il fut élu membre du tribunat, où il fit différents rapports sur des questions militaires et vota pour la création de l'empire. En 1805 nommé général de division, il concourut à la victoire d'Austerlitz. En 1809 il fut envoyé à l'armée d'Italie; de là en Allemagne, puis en Hongrie et signala son courage à la bataille de Raab et à celle de Wagram, où il fut blessé ; enfin nommé membre du corps législatif, il y siégea jusqu'à sa mort arrivée en 1813. A la bravoure il joignait de véritables talents militaires et passait pour un de nos meilleurs officiers de cavalerie.

SAHUGUET. *Voy.* Espagnac (d).

* SAILLANT (le comte du), né dans le Gévaudan, d'une famille noble, fut d'abord placé dans les pages, d'où il passa au service et s'y distingua. Fidèle à son roi et prévoyant le sort qui le menaçait, il essaya en 1792 d'opérer une contre-révolution ; pour cet effet, il réunit dans les environs du château de Jalès, près de Mende, sous prétexte d'une fédération, 20,000 gardes nationaux dévoués à la cause royale, c'est ce que l'on a nommé *camp de Jalès*. Il voulait avec cette armée marcher sur Paris, mais une partie des fédérés l'abandonnèrent. Manquant d'argent et d'armes, il fut fait prisonnier et conduit aux Baux, où Du Saillant et ses compagnons furent massacrés dans les premiers jours de juillet 1792.

SAILLY (Thomas), jésuite, né à Bruxelles vers l'an 1553, accompagna le P. Possevin en Russie. De retour dans sa patrie, il jeta les fondements d'une mission militaire, se donna tout entier à cet emploi, dans lequel il eut infiniment à souffrir, passa presque toute sa vie parmi les soldats et dans les hôpitaux, et mourut à Bruxelles en 1623. Ses travaux continuels ne l'empêchèrent pas de publier un grand nombre d'ouvrages de controverse et de piété.

SAINCTES (Claude de), *Sanctesius*, né en 1525 dans le Perche, se fit chanoine régulier dans l'abbaye de Saint-Cheron, près de Chartres, en 1540, à l'âge de 15 ans. Le cardinal de Lorraine le mit dans le collége de Navarre où il fit ses humanités, sa philosophie et sa théologie. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1555, et entra dans la maison du cardinal son bienfaiteur qui l'employa au colloque de Poissy en 1561, et le fit envoyer par le roi Charles IX au concile de Trente, avec onze autres docteurs. C'est lui et Simon Vigor, depuis archevêque de Narbonne, qui disputèrent contre deux ministres calvinistes chez le duc de Nevers, en 1566. Leur triomphe fut complet, et de Sainctes fit imprimer, deux ans après, les *Actes* de cette conférence. Ses écrits, ses sermons, et son zèle contre les hérétiques lui méritèrent l'évêché d'Evreux en 1575. Il assista l'année suivante aux états de Blois, et au concile de Rouen en 1581. Son zèle pour la ligue le jeta, dit-on, dans des travers. Il fut pris à Louviers par les gens du roi Henri IV. On prétendit avoir trouvé dans ses papiers un écrit où il justifiait l'assassinat de Henri III, et excitait à commettre le même forfait sur le roi de Navarre. Ces accusations, intentées par les calvinistes, ne furent pas prouvées. Il n'en fut pas moins conduit prisonnier à Caen, où il aurait souffert le dernier supplice, si le cardinal de Bourbon et quelques autres prélats n'eussent intercédé pour lui : ils ne purent cependant empêcher qu'il ne fût enfermé dans le château de Crèvecœur, au diocèse de Lisieux, où il mourut de poison, dit-on, en 1591. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable et le plus rare est un *Traité de l'Eucharistie*, en latin, in-fol., plein d'érudition, et qui irrita particulièrement les ministres huguenots contre lui. Nous avons encore de lui : *Liturgiæ Jacobi Apostoli, Basilii Magni, Joannis Chrysostomi*, etc., Anvers chez Plantin, 1560, in-8, et la même année à Paris, in-fol.; ouvrage recherché à cause des choses curieuses et importantes qu'il contient touchant la messe : on le joint ordinairement à la *Missa latina antiqua* de Francowitz (*voy.* ce nom).

SAINJURE. *Voy.* Saint-Jure.

* SAINT-ADON (François Picard de), docteur de Sorbonne, né dans le Rouergue, devint doyen du chapitre royal de Sainte-Croix d'Etampes; c'était un ecclésiastique pieux et savant, que M. Languet, archevêque de Sens, avait en grande estime. Il mourut en 1775. Outre quelques opuscules ascétiques, on a de lui : *Histoire suivie et complète de la pas-*

sion de J.-C., Paris, 1738, in-12; *Histoire suivie et chronologique des voyages de J.-C.*, 1740, in-12; *Histoire des voyages de St.-Paul et de ses compagnons*, 1742, in-12; *Recueil de vérités pratiques concernant le dogme de la morale*, 1734, in-12; *Vérités sensibles de la religion*; *Maximes d'un philosophe chrétien*; *Gémissements d'un jeune solitaire sur les désordres de la plupart des chrétiens*; ces trois opuscules ont été réunis, Paris, 1768, in-12; *Traité des moyens de reconnaître la vérité dans l'Ecriture*, 1739; ouvrage que M. Languet recommanda par un mandement à ses diocésains.

SAINT-AIGNAN. *Voy.* Beauvilliers.

* SAINT-ALLAIS (Nicolas Viton de), généalogiste, né en 1773 à Langres, où il fit d'assez bonnes études, vint à Paris au commencement de la révolution, dont il se déclara partisan. Après avoir porté quelque temps les armes, il quitta le service pour ne plus s'occuper que de recherches historiques, et de la composition d'ouvrages consacrés à la science héraldique, et mourut à Paris, le 20 février 1842. Son cabinet de titres et de généalogies lui avait attiré une nombreuse clientelle. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire chronologique, généalogique et politique de la maison de Bade*, 1807, 2 vol. in-8;—*De la maison royale de Wurtemberg*, 1808, 2 vol. in-8; *Histoire générale des ordres de chevalerie civils et militaires existant en Europe*, 1811, in-4; *Histoire généalogique des maisons souveraines de l'Europe*, (comprenant la maison d'Autriche), 1812, 2 vol. in-8 et atlas; *Dictionnaire encyclopédique de la noblesse de France*, 1816, 3 vol. in-8; *Nobiliaire universel de France*, 1814-43, 21 vol. in-8; cet ouvrage fait suite au *Dictionnaire de la noblesse*, par M. de Courcelles. Les derniers volumes sont de MM. de Courcelles et Duval; *De l'ancienne France, contenant l'origine de la royauté, celle de la nation et de ses différentes classes*, 1833-34, 2 vol. in-8; *Annuaire historique de l'ancienne noblesse de France*, etc., 1835-36, 2 vol. in-8. On doit en outre à Saint-Allais une traduction française du *Martyrologe universel*, 1823, in-8 (*Voy.* Chastelain, ii, 575). Il avait commencé en 1819 une nouvelle édition de l'*Art de vérifier les dates*, mais il ne put mettre à fin cette entreprise, qui a été terminée par Fortia d'Urban.

SAINT-AMAND. *Voy.* Tristan (Jean).

SAINT-AMANT (Marc-Antoine Gérard de), fils d'un chef d'escadre, naquit en 1594 à Rouen. Il passa sa vie à voyager et à rimer, deux métiers qui ne mènent pas à la fortune. Ses productions ont été recueillies en 3 vol. in-12. La plus fameuse est son *Moyse sauvé*, poème que Boileau avait en vue dans ces vers de son *Art poétique* :

N'imitez pas ce fou qui, décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer, des poissons aux fenêtres,
Peint le petit enfant, qui va, saute, revient.
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.

Il ne faut cependant pas juger absolument tout ce poème d'après la censure sévère du poète satirique. La meilleure pièce de Saint-Amant est son ode intitulée la *Solitude*; il y a des images et du sentiment. Il mourut en 1660, âgé de 67 ans, de chagrin, dit-on, de ce que Louis XIV n'avait pu supporter la lecture de son poème de *la Lune*, dans lequel il louait ce prince de savoir bien nager; mais il est au moins douteux que cette aventure ait influé sur sa mort. Il avait été l'un des premiers membres de l'académie française, où il eut pour successeur l'abbé Cassaignes, qui fut aussi une des victimes de Boileau. (*Voy.* Cassagnes.)

SAINT-AMOUR. *Voy.* Amour.

SAINT-ANDRÉ. *Voy.* Jean-Bon-Saint-André.

* SAINT-ANGE (Ange-François Fariau de), poète, né en 1747, à Blois, d'un ancien officier de l'élection, y commença ses études sous les jésuites, et à leur suppression obtint une bourse à Paris au collége de Sainte-Barbe. En 1768, il offrit au roi de Danemarck une Ode où se révélait d'heureuses dispositions. Ovide fut l'auteur sur lequel il s'exerça d'abord au sortir du collége, et ses premiers essais furent loués par Laharpe. Turgot devint le protecteur du jeune poète, lui fit obtenir au contrôle général une place qui fut convertie en une pension sur l'Almanach royal. A la révolution, il se trouva sans ressource et sans appui, et il dut peut-être à son dénuement de n'être point enveloppé dans les proscriptions. Après le 9 thermidor, il fut nommé à un emploi dans l'agence de l'habillement des troupes; et plus tard à une chaire de grammaire générale, puis de belles-lettres, dans une école centrale. Lors de l'établissement de l'université, Fontanes s'empressa de joindre le nom de Saint-Ange à ceux de Delille, de Larcher, etc., sur le tableau des professeurs de l'académie de Paris. Successeur de Domergue à l'académie française, en 1810, il mourut le 8 décembre de la même année, des suites d'une chute. On a de lui : *Epître à Daphné*, qui concourut pour le prix de l'académie française, 1774, in-8; la traduction du commencement de l'*Iliade*, qui concourut aussi pour le prix, 1776, in-8; mais le principal titre de ce poète est celle qu'il a donnée d'Ovide, dont il a traduit en vers français *Les métamorphoses*, les *Fastes*, *l'Art d'aimer*, le *Remède d'amour*, et un choix d'*Héroïdes* et d'*Elégies* (*voy.* Ovide); ces diverses traductions, imprimées d'abord séparément, ont été réunies sous le titre d'*Œuvres complètes* de Saint-Ange, Paris, 3 vol. in-12. Le tom. 1er qui contient les *Mélanges de poésies* de l'auteur, est précédé d'une curieuse *Notice* sur sa vie et ses ouvrages. On doit encore à Saint-Ange : l'*Ecole des pères*, comédie en trois actes et en vers, 1782, in-8. Il est l'éditeur des *Mémoires de Chabanon* son ami, imprimés en 1795 sous le titre de *Tableau de quelques circonstances de ma vie*, in-8. (*Voy.* Pirault des Chaumes, vi, 573.)

* SAINT-AUBIN (Augustin de), graveur, né en 1736, à Paris, fut un des derniers élèves de Laurent Cars, et se fit une réputation dans le genre du portrait. Il en a gravé plus de 300, la plupart d'hommes célèbres contemporains, parmi lesquels on remarque ceux de *Necker*, de *Lekain*, d'*Helvétius*, de *Fénélon*. Il avait une grande finesse de burin. On lui doit aussi beaucoup de *vignettes* traitées avec goût et esprit, et la *Collection des pierres gravées* du cabinet d'Orléans (*voy.* Crozat, iii, 101). L'ancienne académie de peinture l'avait reçu en

1771; il fut nommé, vers 1804, graveur de la bibliothèque nationale. Il mourut à Paris en 1807.

SAINT-AULAIRE (François-Joseph de Beaupoil, marquis de), né dans le Limousin, en 1643, porta les armes pendant sa jeunesse et les quitta dans un âge plus avancé, pour être tout entier à la société et à la littérature. La duchesse du Maine l'appela à sa cour, dont il fit l'amusement pendant 40 ans, par son esprit et sa conversation. Nous citerons, comme témoignage de la grâce qu'il mettait dans ses reparties, l'impromptu suivant par lequel il éluda l'explication du système de Newton, que lui demandait un jour la princesse, zélée cartésienne :

Bergère, détachons-nous
De Newton, de Descartes;
Ces deux espèces de fous
N'ont jamais vu le dessous
Des cartes
Des cartes
Des cartes.

Ce poète fut reçu à l'académie française en 1706, et mourut à Paris, le 17 décembre 1742, âgé de 98 ans. Boileau lui refusa son suffrage pour la place d'académicien d'une manière assez dure. Il fondait son refus sur la pièce même qui le fit admettre :

O muse légère et facile....

Il répondit à ceux qui lui représentaient qu'il fallait avoir des égards pour un homme de cette condition : « Je ne lui dispute pas ses lettres de noblesse; mais je lui dispute ses titres du Parnasse. » Les poésies de cet Anacréon nonagénaire sont répandues dans différents recueils, et n'ont jamais été réunies.

* SAINT-CLOST (Perros de), ou *Pierre de Saint-Cloud*, vivant au commencement du XIIIe siècle, est connu par son *Roman du renard*, poème allégorique et critique, composé d'environ 2000 vers et traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Debure et Van Praët dans le *Catalogue de la Vallière*, tom. 2, et Le Grand d'Aussy, dans la *Notice des manuscrits de la Bibl. du roi*, en ont donné l'analyse. Ce *Roman* a été traduit ou imité dans presque toutes les langues. La *traduction* ou l'imitation française la plus récente, Bruxelles, 1739, in-8, fig., a été reproduite sous le titre des *Intrigues du cabinet des rats*, Paris, 1786, in-8, avec 22 pl. Jacquemars Giélée a donné une suite ou une imitation de ce *roman* : d'autres écrivains y ont fait des additions connues sous le nom de *Branches*. Le *Roman du Renard* a été publié pour la 1re fois en original avec ses diverses *branches* par Méon, Paris, 1826, 4 vol. in-8. (*Voy.* Méon, v, 610.)

SAINT-CYR (Tannegui du Bouchet, dit), gentilhomme poitevin, et l'un des plus fameux capitaines des calvinistes sous le règne de Charles IX, fut un des chefs de la conspiration d'Amboise, et devint gouverneur d'Orléans après la bataille de Dreux. Il fut tué à celle de Moncontour, en 1569, à 85 ans.

* SAINT-CYR (Odet-Joseph de Vaux-du-Giry de), né en 1694 à Bagnols, entra dans l'état ecclésiastique et fut pourvu de bonne heure d'un canonicat de la collégiale de Saint-Just à Lyon, ce qui ne l'empêcha pas de venir à Paris terminer ses études théologiques. Il passa deux ans au grand séminaire de Saint-Sulpice, et fit son cours de licence dans la maison de Navarre. Ayant été reçu docteur en théologie, il s'attacha à M. de Rastignac, archevêque de Tours, qui le fit son grand-vicaire et chanoine de sa cathédrale. Toujours soumis aux décisions du saint Siége, il montra son zèle pour ramener la paix dans l'église et s'empressa d'adhérer au décret de la Sorbonne, pour l'acceptation de la bulle *Unigenitus*. Ses talents lui procurèrent un emploi aussi honorable que difficile. En décembre 1735, il fut nommé sous-précepteur du dauphin, fils de Louis XV; le jeune prince, dans sa septième année, fut mis le 15 janvier 1736 entre les mains de ses maîtres (1). L'abbé de Saint-Cyr gagna la confiance de son élève, non en flattant ses caprices, mais en lui parlant toujours le langage de la raison et de la vérité. Il joignait, dit Proyart, à une âme solidement vertueuse un esprit orné de toutes les connaissances utiles. Ferme et bon, il était surtout uniforme dans sa conduite avec l'enfant; il l'accoutumait à raisonner juste, et en lui prescrivant le travail, il savait le lui rendre plus facile. Quand son éducation fut terminée, le dauphin voulant acquérir de nouvelles connaissances conserva l'abbé de Saint-Cyr, qui eut alors plus de peine à modérer son ardeur qu'il n'en avait eu autrefois à l'exciter. Il l'admettait à sa familiarité la plus intime, et son cabinet lui était toujours ouvert. L'abbé Proyart nous a conservé quelques-unes de leurs lettres; celles du prince sont sur le ton de la confiance et de l'amitié, et celles de l'abbé de Saint-Cyr sont pleines de sagesse et de sens. Quoiqu'il aimât et cultivât les lettres, il fut le premier à faire observer au dauphin qu'il ne devait point s'attacher trop à la littérature, et qu'il est des connaissances plus nécessaires à un roi. Il lui inspira surtout le respect et l'amour de la religion et un grand éloignement pour les systèmes des incrédules. Il avait su apprécier les écrivains qui prenaient à cette époque le titre de philosophes, et essayé de faire connaître leur doctrine dans le *Catéchisme et décisions de cas de conscience, à l'usage des Cacouacs*, Cacopolis, 1758, in-8 de 107 pages; c'est un recueil de maximes et de pensées tirées des livres des modernes incrédules. L'abbé de Saint-Cyr n'y mit pas son nom, et il paraît que c'est le seul écrit qu'il ait publié. Cet homme estimable mourut le 13 janvier 1761, à 67 ans. Il était conseiller d'état et aumônier ordinaire de la dauphine. Il avait été nommé abbé de Val-Benoîte en 1726, de la Clarté-Dieu en 1735, et de Saint-Martin de Rouen en 1741. En 1749, il remit ces abbayes, et eut celle de Troarn, au diocèse de Bayeux. Il avait été reçu à l'académie française, en 1742, à la place du cardinal de Polignac. Son discours de réception est aussi sage que modeste. L'orateur y amène naturellement l'éloge du prince son élève, et quelques détails sur son heureux caractère. Il le termine ainsi : « Mais, quelque autorité que les lettres aient sur les esprits et sur les mœurs, c'est d'un principe plus sublime que nous attendons l'accomplissement d'un si grand ouvrage. Vous le savez,

(1) Le comte, puis duc de Châtillon, était gouverneur : l'évêque de Mirepoix, Boyer, précepteur : les comtes de Muy et de Polastron, sous gouverneurs, et l'abbé de Marbeuf, lecteur.

» messieurs, c'est à la religion seule qu'il appar- » tient de donner au monde des rois selon le cœur » de Dieu, et selon le cœur des hommes. Puissent » ces salutaires maximes, *jusqu'à présent reçues » avec docilité*, s'imprimer de plus en plus, et ne » s'effacer jamais ! » Destouches lui répondant comme directeur, loua dans le récipiendaire la *douceur de son caractère, la délicatesse de son esprit, sa vaste érudition et sa profonde connaissance des lettres grecques et romaines*. L'abbé de Saint-Cyr fut remplacé dans le même corps par l'abbé Batteux, qui dans son discours de réception fit sentir combien la philosophie de son prédécesseur avait été sage, raisonnable et religieuse, et le duc de Nivernais, dans sa réponse, dit que l'éloge le plus frappant de l'abbé de Saint-Cyr était le succès de ses soins auprès de son auguste élève, et parle des *vifs et honorables regrets* de l'académie. L'abbé de Saint-Cyr a sa place dans l'*Histoire des membres de l'académie*, par d'Alembert. Mais le secrétaire perpétuel s'est bien gardé de louer un homme qui avait apprécié à leur juste valeur les vues des philosophes : l'*Eloge* qu'il en fait est d'un bout à l'autre un persifflage ; il suppose que l'abbé de Saint-Cyr n'avait pas cherché à inspirer au dauphin de l'éloignement pour la philosophie, *cette sauvegarde la plus assurée des rois*, dit-il : la suite a montré si *cette sauvegarde* était bien *sûre*. D'Alembert prétend que le dauphin *se plaignait souvent d'avoir été mal élevé ;* et en effet un prince élevé par un prêtre attaché à la religion, un prince qui lui-même faisait profession de piété, et qui n'avait pas dissimulé son peu de penchant pour les principes de d'Alembert et de ses amis, ne pouvait à leurs yeux qu'*avoir été mal élevé*. D'ailleurs le propos qu'on prête au dauphin est suffisamment démenti par la confiance, l'estime et l'amitié qu'il témoigna toujours à son ancien maître. Il lui rendait compte de ses lectures et lui demandait ses conseils. Le suffrage d'un prince si vertueux, si juste appréciateur du mérite, doit avoir au moins autant de poids que celui du partial académicien. Les *Mémoires de Trévoux*, dans le peu de mots qu'ils consacrent à l'abbé de Saint-Cyr, disent « qu'il cultiva les lettres et la phi- » losophie, comme s'il avait voulu que personne » ne lui sût gré de son mérite, de ses talents et de » ses travaux, et qu'il conserva dans le tourbillon » même de la cour cette égalité de mœurs, d'é- » tudes, de procédés, qui exclut les désirs et con- » damne les prétentions. »

SAINT-CYR. *Voy.* GOUVION.

SAINT-CYRAN. *Voy.* VERGER de HAURANNE.

SAINT-EVREMONT (Charles MARGUETEL de SAINT-DENYS, seigneur de), né à Saint-Denys-le-Guast, à 3 lieues de Coutances, en 1613, d'une maison noble et ancienne de Basse-Normandie, fit ses études à Paris. Après avoir donné une année au droit, il prit le parti des armes, et servit au siége d'Arras en 1640, comme capitaine d'infanterie. Le prince de Condé, charmé de sa conversation, lui donna la lieutenance de ses gardes, afin de l'avoir toujours auprès de lui. Des propos imprudents lui firent perdre cette place et les bonnes grâces du prince. Continuant à donner l'essor à son humeur caustique, il fut mis trois mois à la Bastille pour quelques plaisanteries faites à table contre le cardinal Mazarin, avec lequel il se réconcilia bientôt après. La guerre civile s'étant allumée, Saint-Evremont fut fidèle au roi, qui le fit maréchal-de-camp, avec une pension de 3000 livres. Le traité des Pyrénées, qui mit fin à toutes les hostilités, déplut à beaucoup de gens : Saint-Evremont écrivit à ce sujet au maréchal de Créqui, et sa lettre était la satire de ce traité. Le roi ayant, dit-on, des sujets secrets de se plaindre de lui, prit occasion de cette lettre pour ordonner qu'on le mît à la Bastille (1662). Il en fut prévenu dans la forêt d'Orléans, et se retira en Angleterre, où Charles II l'accueillit. Plusieurs personnes s'employèrent à obtenir son rappel ; mais leurs sollicitations n'eurent aucun succès. La duchesse de Mazarin s'étant brouillée avec son mari quitta la cour de France, et passa en Angleterre. Saint-Evremont la vit souvent, ainsi que plusieurs gens de lettres qui s'assemblaient dans sa maison. C'est à cette dame qu'il adressa une grande partie de ses ouvrages. Il mourut en 1703, à 90 ans, et fut enterré dans l'église de Westminster, au milieu des rois et des grands hommes d'Angleterre. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une imagination vive et une mémoire heureuse. Il était très-sensible aux plaisirs de la table, et il se distingua par son raffinement dans la bonne chère ; mais il cherchait moins la somptuosité et la magnificence, que la délicatesse et la propreté. Il ne se piquait point d'une morale rigide, cependant il avait des qualités estimables. Il était équitable, généreux, reconnaissant, plein de douceur et d'humanité. Quant à ses sentiments sur la religion, il a toujours fait profession de la religion romaine, dans laquelle il était né. Bien des gens cependant l'ont représenté comme un esprit fort, fondés sur ce que, dans sa dernière maladie, ne se croyant peut-être pas en danger, il avait refusé de voir des prêtres. Mais si l'on peut juger de sa façon de penser sur une matière de cette importance par ses conversations ordinaires, cette opinion ne paraîtra pas admissible. Il ne lui échappait jamais rien de licencieux contre la religion, et il ne pouvait souffrir qu'on en fît un sujet de plaisanterie. On trouve dans ses écrits divers passages très-peu favorables à l'incrédulité, et sa réponse à la critique de Cotolendi (*voy.* ce nom) ne donne certainement pas l'idée d'un esprit égaré par système ; ce qui nous porte à croire que c'est par erreur qu'on lui attribua un livre peu religieux qui a pour titre : *Examen de la religion, dont on cherche de bonne foi l'éclaircissement*. On voit par ses ouvrages qu'il avait de l'érudition : mais c'était une érudition légère, peu approfondie et d'un résultat fort indécis. Cet auteur n'avait que de l'esprit ; car on ne peut lui accorder ni du génie, ni du sentiment, ni peut-être un vrai talent, si ce n'est celui d'écrire. C'est le jugement qu'en porte Deleyre, rédacteur de l'*Esprit de Saint-Evremont*, ouvrage imprimé en 1761, in-12. Cependant ses productions avaient un succès si étonnant, que le libraire Barbin payait des auteurs pour lui *faire du Saint-Evremont*. Ses *Poésies*

consistent principalement en Stances, Elégies, Idylles, Epigrammes, Epitaphes. Elles ont été recueillies, ainsi que ses Comédies, ses Lettres, etc., à Londres, 1709, 3 vol. in-4; à Paris, 1740, 10 vol. in-12, et 1753, 12 vol. Dessessarts a publié : *Œuvres choisies de Saint-Evremont*, 1804, in-12.

SAINT-FARGEAU. *Voy.* LEPELLETIER.

* SAINT-FÉLIX (Gaspard de), né en 1741 à Toulouse, d'une famille de magistrature, embrassa l'état ecclésiastique, et entra dans la congrégation de Saint-Sulpice. Après avoir été directeur et professeur de théologie dans plusieurs séminaires, notamment à Lyon, il devint supérieur de la communauté des Robertins à Paris, puis du seminaire Saint-Charles à Toulouse, établi pour les clercs des diocèses voisins qui venaient y suivre les cours de l'université. La révolution le força de se retirer en Espagne. Après le concordat il fut mis à la tête du séminaire diocésain de Toulouse qu'il dirigea jusqu'en 1811, où MM. de Saint-Sulpice perdirent momentanément la direction des séminaires. Retiré à Paris, il y mourut le 1er janvier 1832, âgé de près de 91 ans, ayant été jusqu'au dernier moment l'exemple de la communauté, par sa piété et par son assiduité à tous les exercices.

SAINT ou SAINTE-FOIX (Germain-François POULLAIN de), gentilhomme breton, né à Rennes en 1698 ou 1703, mort à Paris en 1776, avait la vivacité et la bravoure de son pays. Après avoir porté quelque temps les armes, il vint cultiver les muses dans la capitale, et s'ouvrit une nouvelle carrière sur la scène comique. Il étudia en même temps l'histoire de France, et ses connaissances en ce genre lui méritèrent la place d'historiographe de l'ordre du Saint-Esprit. On a recueilli ses ouvrages, Paris, 1778, 6 vol. in-8, avec un *Eloge historique*. Ils contiennent les *Lettres turques*, 1 vol. in-12 : espèce de roman épistolaire dans le goût des Lettres persanes, qui a donné matière à plus d'un genre de critique; *Essais historiques sur Paris*, 7 vol. in-12, ouvrage d'une lecture assez agréable, mais sans ordre, et dans lequel l'auteur a fait entrer plusieurs choses hasardées et fausses, et d'autres qui n'ont aucun rapport avec son titre. Saint-Foix n'ignorait pas combien peu de vérités se trouvaient dans ses *Essais*; mais par une bravoure gasconne, il effrayait les critiques qui osaient relever ses bévues ou ses impostures; il les menaçait, les citait devant les tribunaux civils, et faisait enfin tout ce qu'il fallait pour rester en paisible possession de bavarder impunément; ce qui ne lui a que trop réussi. L'ouvrage est terminé par des discussions historiques sur le fameux Masque de Fer, que l'auteur conjecture être le duc de Monmouth; ses preuves ne sont pas démonstratives. (*Voy.* MASQUE DE FER.) Ces *Essais* ont été continués en 1786 par le chevalier du Coudray. Les partisans de Saint-Foix ont paru mortifiés de voir la continuation de son ouvrage en de telles mains; mais peut-être le bavardage du bon chevalier est-il plus assorti qu'on ne pense à une compilation de ce genre. *Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*, compilation de faits et d'anecdotes sur les grands seigneurs honorés du cordon de cet ordre; 4 vol. in-12; des *Comédies*, remplies des prestiges de la féerie. L'*Oracle* seul, joué quelque temps avec succès, a été inséré dans le *Répertoire du Théâtre-Français*. (*Voy.* PETITOT, VI, 460.) Saint-Foix était d'un caractère droit, mais difficile, exigeant, inquiet, aisé à offenser. Il ne fallait pas louer en sa présence les auteurs qu'il n'aimait point; et quand ces éloges auraient regardé les premiers écrivains de la nation, il n'aurait pu s'empêcher de témoigner de l'humeur. Si les *Lettres turques*, et quelques passages de ses autres écrits, ont fait naître quelques doutes sur sa religion, il est certain que ce n'était pas un égarement de système, et qu'il n'a pas tardé à connaître et à apprécier la nouvelle philosophie. « Petits aigles, dit-il, qui planez si dédaigneusement » au-dessus de vos chétifs compatriotes, nouveaux » phénomènes dans la littérature, je prends la liberté de vous considérer dans votre apogée, et je » crois m'apercevoir que les rayons de votre gloire » ne sont composés que de paradoxes, d'idées singulières, de traits contre votre nation, et d'un » vernis d'irréligion... Ne serait-il pas plaisant qu'en » blutant, ressassant et commentant des ouvrages » méprisables de toute façon, on s'imaginât que la » philosophie des mœurs fait, depuis quelques années, de grands progrès parmi nous.....? Il me » semble que la vieille morale de l'Evangile vaut » bien celle de la nouvelle philosophie. » *Essais sur Paris*, tome IV.

SAINT-FOND (Barthélemi FAUJAS de). *Voy.* FAUJAS.

SAINT-GELAIS (Octavien de), évêque d'Angoulême, né à Cognac vers 1466, de Pierre de Saint-Gelais, marquis de Mont-Lieu et de Saint-Aulaye, fit ses études à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra à la galanterie. Ayant été introduit de bonne heure à la cour, il acquit les bonnes grâces du roi Charles VIII, qui le fit nommer, par le pape Alexandre VI, à l'évêché d'Angoulême en 1494. Octavien de Saint-Gelais alla résider dans son diocèse en 1497, et ne s'occupa plus que des fonctions de son ministère, et de l'étude de l'Ecriture sainte et des saints Pères. Il mourut en 1502, à 36 ans. On a de lui des *Poésies* et d'autres ouvrages en français. Le *Vergier d'honneur* fut imprimé séparément, in-8, in-4 et in-fol. Le *Château de Labour* le fut en 1532, in-16. Une traduction des six comédies de Térence vit le jour en 1538, in-fol.; et les *Héroïdes* d'Ovide, aussi traduites, furent insérées dans le *Vergier d'honneur*. — Mellin de SAINT-GELAIS, que quelques-uns disent être son fils naturel, né en 1491, mort à Paris, l'an 1558, abbé de Péclus, aumônier et bibliothécaire du roi, se fit un nom parmi les poètes, et fut appelé, assez mal à propos, l'*Ovide français*. Ses *Poésies* sont des Elégies, des Epîtres, des Rondeaux, des Quatrains, des Sonnets et des Epigrammes. Il a aussi composé *Sophonisbe*, tragédie en prose. La dernière édition de ces différents ouvrages est celle de Paris, in-12, en 1719.

SAINT-GENIEZ (Jean de), né à Avignon en 1607, d'une famille noble, cultiva de bonne heure les fleurs du Parnasse latin. Il vint à Paris et s'y fit des amis illustres. De retour à Avignon, il fut élevé au sacerdoce et obtint un canonicat à Orange, où il mourut en 1663, à 56 ans. On a de lui des poésies pleines de feu et de génie, et remplies d'excellents

vers. Elles ont été recueillies à Paris, in-4, 1654. On y trouve quatre *Idylles*, dont la 3e et la 4e contiennent une défense de la poésie; huit *Satyres* remplies d'excellents avis et d'une critique judicieuse, sans fiel et sans passion; sept *Elégies*, toutes sur des sujets utiles; un livre d'Epigrammes; un livre de Poésies diverses.

* SAINT-GEORGE (le chevalier de), né en 1745, à la Guadeloupe, fils de Boulogne, fermier-général, et d'une négresse, fut amené très-jeune en France, et fit preuve de beaucoup de dispositions pour les arts d'agrément, qu'il cultiva sans négliger les études sérieuses. Il entra dans les mousquetaires, et devint écuyer de Mme de Montesson, puis capitaine des gardes du duc de Chartres. Ses talents pour la musique, et son adresse dans l'art de l'escrime, lui firent une grande réputation. Il embrassa la cause de la révolution, et prit part à toutes les intrigues dont le Palais-Royal était le foyer. En 1792, il leva un corps de chasseurs à cheval, dont il fut colonel, et le conduisit à l'armée du Nord, où il montra beaucoup de valeur. Après la défection de Dumouriez, étant revenu à Paris, il y fut arrêté comme suspect. Remis en liberté après le 9 thermidor, il vécut dans la retraite, et mourut presque oublié en 1799. Il a composé la musique de quelques opéras, où l'on trouva plus de délicatesse que d'imagination. Plusieurs de ses *Œuvres légères* ont eu de la vogue, entre autres le *Menuet* qui porte son nom. La Boessière le fils a donné une *Notice historique sur Saint-George*, en tête de son *Traité de l'art des armes*. On peut consulter aussi la *Correspondance de Grimm*, années 1776, 1777 et 1778.

SAINT-GÉRAN. *Voy.* GUICHE.

SAINT-GERMAIN (Claude-Louis de). *Voy.* GERMAIN (comte de SAINT-).

* SAINT-GERMAIN (le comte de), aventurier fameux, dont on n'a jamais su le véritable nom ni l'origine, avait de l'esprit et une mémoire prodigieuse qui lui tenait lieu d'instruction. Il prétendait avoir vécu dans les temps reculés et posséder des secrets merveilleux. Sa fortune mystérieuse consistait en pierreries et en argent comptant. Lié avec les hommes de la cour les plus distingués, il fut même admis dans l'intimité de Louis XV. Il passa les dernières années de sa vie auprès du prince de Hesse-Cassel, et mourut entouré de ses admirateurs, à Sleswig, en février 1784. Les *Mémoires* de madame du Hausset, ceux du baron de Gleichen, Grosley dans ses *Œuvres inédites*, donnent des détails curieux sur ce personnage. On croit que les ressources de cet aventurier consistaient dans les sommes considérables qu'il recevait des ministres de différentes cours dont il était l'espion.

SAINT-GERMAIN. *Voy.* MOURGUES *et* VERGNE.

SAINT-GILLES. *Voy.* GILLES.

SAINT-HAOUEN. *Voy.* LECOAT.

SAINT-HEREM (le comte MONTMORIN.) *Voy.* MONTMORIN.

* SAINT-HILAIRE (Vincent LEBLOND, comte de), général, né en 1776 à Ribemont, entra fort jeune au service, et, à la révolution, était sous-officier dans un régiment d'infanterie. Parvenu au grade de capitaine il eut un avancement rapide et fut employé comme adjudant-général au siége de Toulon, où Bonaparte le remarqua, et l'ayant retrouvé en 1796 à l'armée d'Italie, le fit général de brigade, après la bataille de Castiglione. Il continua de servir en Italie jusqu'au 18 brumaire; alors Bonaparte qui ne l'avait point oublié le nomma général de division, et l'envoya commander à Marseille. Il passa ensuite dans la Vendée, puis au camp de Boulogne, et fit la brillante campagne que termina la victoire d'Austerlitz, à laquelle il prit une part glorieuse. Il soutint sa réputation à Iéna, Eylau, Heilsberg, et se signala de nouveau dans la plupart des grandes batailles. A Essling, dans l'une des dernières attaques il fut blessé grièvement et transporté à Vienne, il y mourut le 22 mai 1809. Un décret ordonna que sa statue serait placée sur le pont Louis XV; mais il n'a point été exécuté.

* SAINT-HILAIRE (BARAUD de), d'une famille noble, était à la révolution officier dans un régiment d'infanterie. En 1793, il rejoignit l'armée royale de la Vendée, et montra dans toutes les occasions autant de zèle que de bravoure. Etant passé dans l'île de Noirmoutier, à la tête d'un détachement, il tomba entre les mains des républicains, et fut mis à mort le 7 janvier 1794.

* SAINT-HUBERT (Dominique de), avocat, né à Béziers le 5 août 1699, et mort vers 1778, a publié: une *Histoire abrégée de Montpellier*, écrite d'un bon style, et contenant des notices très-intéressantes; *Relation du voyage de Mesdames en Lorraine*; Plusieurs *Mémoires* sur la nécessité d'augmenter les portions-congrues, remplis de vues sages, et qui eurent beaucoup de succès. Il a travaillé aussi à un *Dictionnaire topographique et historique de la France*.

* SAINT-HURUGE (le marquis de), agent révolutionnaire, né en 1750, dans le Mâconnais, d'une famille noble, entra dans la carrière militaire et voyagea dans diverses parties de l'Europe. Il dissipa bientôt la plus grande partie de sa fortune, et épousa une actrice, qui, fatiguée de son inconduite et des mauvais traitements qu'elle éprouvait chaque jour, obtint contre lui une lettre de cachet en vertu de laquelle il fut enfermé à Charenton. Relâché en 1784, il se réfugia en Angleterre. De retour en France au moment des troubles de 1789, il devint un des principaux chefs d'émeutes du Palais-Royal. Il figura aussi le 5 octobre à Versailles, le 20 juin et le 10 août 1792, aux Tuileries. Appartenant au parti de Danton, après la chute de son chef il fut enfermé au Luxembourg. Relaché à la suite du 9 thermidor, il se borna depuis à pérorer dans les cafés, et mourut vers 1810, méprisé de tous les partis.

SAINT-HYACINTHE (Thémiseuil de), dont le vrai nom est *Hyacinthe Cordonnier*, naquit à Orléans le 27 septembre 1684, de Jean-Jacques Cordonnier, sieur de Belair, et d'Anne-Marie Mathé. D'autres donnent à son père le nom d'*Hyacinthe de Saint-Gelais*, et le font maître cordonnier. Bossuet, évêque de Troyes, l'ayant eu quelque temps chez lui, la calomnie répandit qu'il était fils de son oncle le grand Bossuet; mais le public sensé n'y fit point attention. Après avoir été militaire, il parcourut une partie de l'Europe; puis il se fixa à Bréda, où il épousa une demoiselle de condition. Il mourut dans cette ville en 1746. Voltaire, son ennemi, dit qu'il

avait été moine, soldat, libraire, marchand de café, et qu'il vivait du profit du biribi (*Lettres secrètes*, lettre 50e)... « Il n'a guère vécu à Londres, dit-il » ailleurs, que de mes aumônes et de ses libelles. » On sait que les injures les plus grossières, ainsi que les contes les plus calomnieux, ont constamment été l'arme favorite du philosophe de Ferney; on ne doit donc pas s'arrêter à l'essor qu'il donne à sa bile contre un adversaire qui l'avait mortifié; mais on doit convenir que Saint-Hyacinthe fut un aventurier qui avait l'esprit porté à l'intrigue. Nous avons de lui : *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, la Haye, 1714, en 2 vol. in-8 et in-12 (1). C'est une critique des commentateurs qui prodiguent l'érudition et l'ennui; mais elle est elle-même très-ennuyante, et ne forme qu'une espèce de commentaire bouffon d'une petite chanson qui n'est point décente. Quoique cet ouvrage ne mérite peut-être pas tout le mépris que Voltaire en a témoigné, on ne conçoit pas comment il a pu obtenir le succès dont il a joui. Les traits ingénieux y sont noyés dans un verbiage assommant par sa prolixité, pétri de grossièretés, de licence. La *Déification du docteur Aristarchus Masso*, qui est dans le second volume, mérite encore mieux ces reproches. Voltaire l'appelle une *infamie*; c'est plutôt une platitude; *Mathanasiana*, la Haye, 1740, 2 vol. Ce sont des mémoires littéraires et historiques, d'un faible intérêt. Plusieurs *Romans* très-médiocres. M. de Burigny a écrit une *Lettre* sur les démêlés de Voltaire avec Saint-Hyacinthe, 1780, 1 vol. in-8. La matière y est discutée avec candeur et impartialité. L'origine de la querelle n'est pas défavorable à l'auteur du *Mathanasius*. « Il est entré avec » moi, dit M. de Burigny, dans des détails que je ne » rapporterai point, parce qu'ils peuvent avoir été » exagérés. Quoi qu'il en soit, Saint-Hyacinthe » fit dire à Voltaire que s'il ne changeait de con- » duite, il ne pourrait s'empêcher de témoigner » publiquement qu'il la désapprouvait : ce qu'il » croyait devoir faire pour l'honneur de la nation » française, afin que les Anglais ne s'imaginassent » pas que les Français étaient ses complices, et » dignes du blâme qu'il méritait. On peut bien s'i- » maginer que Voltaire fut très-mécontent d'une » pareille correction. Il ne fit reponse à Saint- » Hyacinthe que par des mépris; et celui-ci de son » côté blâma publiquement et sans aucun ménage- » ment la conduite de Voltaire. »

SAINT-IGNACE (Henri de), religieux carme, né à Ath, au comté de Hainaut, professa pendant plusieurs années la théologie dans les couvents de son ordre; il est connu par un livre intitulé *Ethica amoris*, ou *Cours complet de théologie morale*, qui fut prohibé à Rome en 1714 et 1722. Il est auteur de quelques *pamphlets*, notamment du *Molinisme renversé*, dans lequel il se déclare contre les jésuites. En général, ses ouvrages ne se recommandent ni par le fond ni par la forme. Ce religieux, né dans le XVIIe siècle, termina sa carrière vers 1720.

* SAINT-JEAN (l'abbé de), mort à Toulouse, le 12 mai 1828, dans sa 80e année, était professeur émérite de l'université. Il est auteur du *Nouveau Manuel ecclésiastique*, 1827, in-12 (*voyez* le no 1377 de l'*Ami de la Religion*), auquel il donna la même année une suite sous ce titre : *Lettres sur divers sujets relatifs au saint ministère et à l'exercice de ses fonctions*, in-12 de 80 pages. On lui doit en outre : *Esquisse d'un nouveau code moral, religieux et pratique*, etc., 1824, in-12. Il remporta un prix en 1801, à l'académie de Châlons-sur-Marne, *sur les moyens de rendre les spectacles utiles aux mœurs*; enfin il a composé un assez grand nombre de pièces de *Vers* pour l'*Académie des jeux floraux*, dont il était membre ainsi que de celle des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse. Il avait fondé une bourse au séminaire diocésain de cette ville, et il a laissé par son testament 4000 fr. aux pauvres de l'hôtital Saint-Joseph de la Grave.

SAINT-JOSEPH. *Voy.* JOSEPH (Pierre de Saint-), et ANGE de Saint-Joseph (le P.).

SAINT-JULIEN de BALEURRE (Pierre de), né en 1520 aux environs de Tournus, d'une famille noble, fut chanoine et doyen de Châlons-sur-Saône. On a de sa plume : *De l'Origine des Bourguignons*, Paris, 1581, in-fol.; *Mélanges historiques*, 1589, in-8. Ces deux productions offrent des recherches savantes, mais mal digérées : il en est de même de la suivante : *Histoire des antiquités de la ville de Tournus*. Cet écrivain mourut en 1593.

SAINJURE (Jean-Baptiste). *Voy.* JURE.

* SAINT-JUST (Antoine-Louis-Léon de), fameux Conventionnel, né en 1768, à Blerancour près de Noyon, d'une famille noble, venait à peine de terminer ses études lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes avec enthousiasme, et s'étant fait remarquer, fut, ayant à peine 24 ans, député à la convention par le départment de l'Aisne. Robespierre, avec lequel il était déjà en relation, le fit son principal confident. Avant la mise en jugement de Louis XVI, Saint-Just, dans un discours violent, demanda la prompte et sanglante punition « de ce qu'il appelait ses crimes : prétendant que ce malheureux prince devait être jugé non comme *citoyen*, mais comme *ennemi*, comme *rebelle*, et que tout Français avait sur lui le droit que Brutus avait eu sur César. » Pendant toute la durée de ce funeste procès, il montra le même acharnement à l'égard de l'auguste prisonnier, dont il vota *la mort* sans appel et sans sursis. Il proposa ensuite ou appuya les mesures les plus violentes, ne montant à la tribune que pour dénoncer des conspirations ou pour envoyer de nouvelles victimes au supplice. Dans le même temps ce législateur imberbe y discutait les questions les plus importantes et les plus difficiles de la politique et de l'administration. Il avait un plan formé comme on le voit par ses discours, et jugeant mieux la situation que la plupart de ses collègues, il voulait concentrer le pouvoir dans la convention, et en imposer à l'Europe par la terreur. Ce fut lui qui leur proposa de diriger eux-mêmes les opérations militaires, ou du moins de s'en faire rendre compte par le ministre de la guerre. Il appuya le projet présenté par Dubois-Crancé sur

(1) L'édition la plus récente et la plus complete de cet ouvrage est celle qu'a donnée P. X. Leschevin, Paris, 1807, 2 forts vol. in-8 ou in-12, précédés d'une *Notice apologétique de Saint-Hyacinthe et de ses ouvrages*.

l'organisation de l'armée, en s'efforçant toutefois de soumettre le militaire au pouvoir législatif. Il contribua beaucoup à la journée du 31 mai où succombèrent les Girondins. Après la chute de ce parti, il fut souvent chargé de missions; et, digne lieutenant de Robespierre, se montra partout très-sévère observateur des lois républicaines. Lors de la prise des lignes de Weissembourg par les Autrichiens, envoyé en Alsace avec Lebas, il adopta des mesures si rigoureuses que les paysans eux-mêmes, effrayés, crurent devoir se réfugier de l'autre côté du Rhin. En rendant compte de cette mission, Robespierre dit : « Saint-Just a rendu les services les » plus éminents, en créant une commision populaire » qui s'est élevée à la hauteur des circonstances, en » envoyant à l'échafaud tous les aristocrates, mu- » nicipaux, judiciaires et militaires: ces opérations » patriotiques ont réveillé la force révolutionnaire. » De retour à Paris, Saint-Just se lia de plus en plus avec Robespierre. Il fut nommé président de la Convention, le 19 février 1794, et dès lors il acquit la plus grande influence dans le gouvernement. *Osez*, dit-il un jour dans un rapport au nom du comité de salut public, *osez: ce mot renferme toute la politique de notre révolution. Ceux qui font des révolutions à moitié, ne font que se creuser des tombeaux.* Ce fut lui qui fit les rapports contre Danton, La Croix, Hérault de Séchelles, Camille Desmoulins, etc. (1). Les décrets qu'il provoquait ne donnaient pas lieu à la moindre discussion, même dans les comités auxquels il les soumettait. A la fin d'avril 1794, il fut envoyé à l'armée du Nord et il y mit, comme à l'armée du Rhin, la terreur à l'ordre du jour. Voyant un complot se former contre Robespierre, il lui conseilla à plusieurs reprises de prévenir ses adversaires; mais sur ces entrefaites arriva le 9 thermidor (27 juillet). Dans cette séance mémorable, Saint-Just monta le premier à la tribune; et, au milieu des cris, des vociférations, s'exprima ainsi : « La tribune dût-elle devenir pour moi la » roche Tarpéienne, je n'en dirai pas moins mon » opinion : *je ne suis d'aucune faction*. Je viens vous » dire que les membres du gouvernement ont » quitté la route de la justice. Les comités de salut » public et de sûreté générale m'avaient chargé de » faire un rapport sur les causes qui, depuis quel- » que temps, semblent tourmenter l'opinion pu- » blique... mais je ne m'adresse qu'à vous... On a » voulu répandre que le gouvernement était di- » visé... Il ne l'est pas... » Les cris ne lui permirent pas de continuer. Tout le temps que dura la grande lutte, qui finit par la chute du tyran et de ses complices, il se tint dans un coin de la tribune, jetant des regards de mépris sur ceux qui invectivaient Robespierre. Décrété d'arrestation, il put néanmoins se rendre à l'hôtel-de-ville où, s'étant constitué le chef du comité d'exécution, il se préparait à prendre des mesures lorsqu'il fut arrêté en même temps que Robespierre. Il n'opposa aucune résistance, et pria seulement ceux que le saisirent de ne lui pas faire de mal, n'ayant pas l'intention de s'évader. Le lendemain, il fut conduit au supplice couvert des malédictions de la populace. Il ne perdit rien de son impassibilité ordinaire; et ce grand coupable mourut avec le calme de l'homme vertueux. Il avait alors 26 ans. Outre un poème licencieux intitulé : *Organt*, justement oublié, on a de lui des *discours* et des *rapports* à la Convention, et les *fragments* d'un ouvrage sur les *institutions républicaines*, qui, publiés séparément, ont été réunis sous le titre d'*Œuvres de Saint-Just*, Paris, 1834, in-8. Ce volume est précédé d'une notice dans laquelle sont exaltés les vertus et les mérites d'un fanatique dont les études mal digérées avaient dérangé le cerveau au point qu'il prétendait faire de la France une autre Sparte, et que pour atteindre à ce but il ne recula devant aucun crime.

(1) Desmoulins, qu'il haïssait particulièrement, avait dit dans son *Vieux Cordelier* faisant usage d'une comparaison peu respectueuse, que *Saint-Just portait sa tête comme un Saint-Sacrement*; à quoi le cruel triumvir répondit. *Je lui ferai porter la sienne comme saint Denis.*

SAINT-JUST. *Voy.* DUGAS DE BOIS-SAINT-JUST.

* SAINT-LAMBERT (Charles-François, marquis de), poète, né à Nancy le 16 décembre 1717, fit de très-bonnes études au collége des jésuites de Pont-à-Mousson. Son éducation terminée, il entra dans les gardes lorraines; mais à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, il s'attacha au roi Stanislas et se lia bientôt intimement avec la marquise du Châtelet, une des dames les plus distinguées de la cour de Lunéville. Après la mort de cette dame, il vint à Paris; et ayant obtenu un brevet de colonel au service de France, fit en cette qualité les campagnes de 1756 et 1757. Renonçant alors à l'état militaire où il s'était peu fait remarquer, il se consacra exclusivement aux lettres. Les lectures qu'il fit dans plusieurs cercles de poésies fugitives vraiment originales le mirent dès lors au nombre des poètes à la mode; mais quand en 1769 parut son poème des *Saisons*, ce fut de la part des belles dames qui donnaient alors le ton un enthousiasme que l'on ne voit guère maintenant. Admis, l'année suivante, à l'académie française, il se montra fort assidu à ses séances jusqu'à sa destruction. Pendant l'orage révolutionnaire il se retira dans la vallée de Montmorency, à Eaubonne, où il possédait une habitation voisine de celle de madame d'Houdetot, avec laquelle il avait contracté depuis longtemps une liaison intime. Il sortit en 1800 de cette retraite pour assister aux réunions qui eurent lieu dans le but de reconstituer l'académie française, et mourut, le 9 février 1803, deux jours avant La Harpe, dans un état voisin de l'enfance. Il eut pour successeur à l'académie, Maret, duc de Bassano. On a de lui : *Les Saisons*, 1769, in-8, réimprimé plusieurs fois. « Ce poème, beaucoup trop loué même par La Harpe dans son *Lycée*, est sans intérêt; la composition en est froide, la versification souvent médiocre, les sentiments et les principes dangereux. Les mœurs n'y sont pas plus ménagées que la religion. (MARCELLUS, *poésies* 152.) » *Fables orientales*, 1772. in-12. Elles sont extraites en partie de la *Bibliothèque* de d'Herbelot et font honneur au talent de l'auteur. Plusieurs *articles* dans l'Encyclopédie, entr'autres ceux de *Génie*, *Luxe* et *Législateurs*; des *Pièces fugitives* dont celle qui a pour titre *Les Consolations de la vieillesse*, est pleine d'images gracieuses; *Principes*

des mœurs chez toutes les nations, ou *Cathéchisme universel*, 1798, 3 vol. in-8, et sous le titre d'*Œuvres philosophiques*, 1801, 5 vol. in-8. Quoique cet ouvrage auquel il travaillait depuis quarante ans n'eût eu qu'un fort médiocre succès, le *Catéchisme* de Saint-Lambert fut désigné comme digne du grand prix de morale par le juri institué pour les prix décennaux; et ce choix ne contribua pas peu à jeter du ridicule sur cette distribution de prix à laquelle l'empereur renonça.

* SAINT-LEU (Hortense-Eugénie de BEAUHARNAIS), reine de Hollande, duchesse de), née à Paris le 10 avril 1783, était fille d'Alexandre de Beauharnais (*voy.* ce nom), et de Joséphine Tascher de la Pagerie. Conduite dans son enfance par sa mère en Amérique, elle ne revint en France au commencement de la révolution, que pour être témoin des désastres de sa famille. Le 9 thermidor lui rendit sa mère, et le mariage de mad. de Beauharnais avec Bonaparte lui assura un nouveau protecteur. Elevée dans l'établissement de Mme Campan, elle orna son esprit de toutes les connaissances propres à son sexe, et acheva de s'y former aux manières du grand monde. Bonaparte devenu empereur lui fit épouser son frère Louis qu'elle n'aimait pas et pour lequel elle n'eut jamais de sympathie. Hortense quitta Paris malgré elle pour suivre son époux que la volonté de Napoléon venait de faire roi de Hollande. Dès ce moment commença pour elle une série d'infortunes sans interruption. A la perte de son fils aîné vint se joindre bientôt le divorce de sa mère qu'elle alla rejoindre à Navarre, puis à la Malmaison. Elle y reçut, en 1813, la visite de l'empereur Alexandre et lui inspira un tel intérêt qu'il voulut lui assurer un sort indépendant. Ce fut à l'influence de ce prince qu'elle dut l'érection, par Louis XVIII, de son apanage en duché de Saint-Leu. Napoléon, à son retour de l'isle d'Elbe, lui fit un crime d'être restée à Paris et refusa d'abord de la voir; cependant il ne tarda pas à être éclairé sur sa conduite, et lui rendit toute son affection. Hortense n'usa de son retour à la faveur que pour être utile. Après le désastre de Waterloo, elle resta fidèle à Napoléon, et lui prodigua tous les soins de la fille la plus tendre, sans s'inquiéter de compromettre son avenir. Obligée de sortir de Paris, elle passa à Genève, puis à Aix en Savoie où elle avait fondé un hôpital. Pendant qu'elle attendait la décision des princes alliés sur son sort, un envoyé de son mari parut avec l'ordre de réclamer et d'emmener son fils aîné. Elle obtint enfin la permission de se fixer sur les bords du lac de Constance, où pendant l'hiver de 1816 elle s'occupa de rédiger ses *Mémoires*. L'année suivante elle acquit dans le canton de Thurgovie le château de Arenenberg, qu'elle se plut à embellir, et où depuis elle passa presque tous les étés. A la révolution de 1830, elle conçut l'espoir de revenir en France avec ses deux fils dont elle ne voulait pas se séparer; mais elle ne conserva pas longtemps cette illusion. Ses fils signalés comme les chefs des mouvements insurrectionnels qui se préparaient, reçurent l'ordre de s'éloigner d'Italie. Elle forma le projet de les conduire en Angleterre en passant par la France. Sur ces entrefaites, l'aîné, Napoléon mourut de la rougeole à Pesaro. Arrivée à Paris, la maladie de son second fils Louis l'obligea d'y prolonger son séjour. Elle était de retour en Suisse à la fin d'aout 1831. A la nouvelle de la tentative de ce fils chéri pour se faire proclamer empereur à Strasbourg (10 octobre 1836), elle partit sur-le-champ quoique souffrante, pour solliciter sa grâce qui lui fut accordée aussitôt qu'elle l'eut demandée. Elle voulait le suivre en Amérique, mais elle n'avait pas assez de force ni de vie pour entreprendre un si long voyage. Elle mourut à Arenenberg, le 5 octobre 1837. Comme elle l'avait demandé par son testament, son corps a été transporté en France, et inhumé près de sa mère, dans l'église de Ruel. Le prince Louis, seul fils d'Hortense, a été élu le 10 décembre 1848, président de la république française.

SAINT-MARC (Charles-Hugues le FEBVRE de), né à Paris en 1698, embrassa le parti des armes; mais en 1718 il prit le petit collet, et s'attacha à l'histoire ecclésiastique du siècle dernier, et débuta dans la littérature par le *Supplément au Nécrologe de Port-Royal*, qui parut en 1735 (*voy.* DESMARES, Toussaint); il travailla ensuite à l'*Histoire de Pavillon*, évêque d'Aleth, ouvrage qui marque assez ses liaisons avec les gens du parti. Après avoir quitté l'habit ecclésiastique, et vu échouer plusieurs projets sur lesquels il fondait sa fortune, il s'occupa à donner des éditions de plusieurs ouvrages, qu'il a chargés de beaucoup de pièces et de remarques inutiles. Les 17e et 18e tomes du *Pour et contre*, et partie du 19e, sont encore de lui, et n'ont ni la variété, ni les agréments des volumes donnés par l'abbé Prévôt. Il a donné aussi la *Vie de Philippe Hecquet*, et un *Abrégé chronologique de l'histoire d'Italie*, dont le 1er volume parut en 1761, in-8, et qu'il a continué jusqu'au 6e, qui parut en 1770, après la mort de l'auteur arrivée à Paris en 1769. Cette histoire est d'une lecture fatigante, par la singularité de l'orthographe, le grand nombre de colonnes dont elle est chargée, enfin à raison des efforts pénibles que fait l'auteur pour contourner les faits au profit de la petite église. On a aussi de lui quelques pièces de poésie française.

SAINT-MARC (l'abbé de). *Voy.* GUENIN.

SAINT-MARD. *Voy.* REMOND.

* SAINT-MARTIN (Joseph), jurisconsulte, né vers 1710 à Bordeaux, y remplit plusieurs années avec succès la chaire de droit romain. Il composa un excellent *Cours* de jurisprudence, à l'usage des étudiants de l'université, qu'il publia sous le titre de *Scholastico-forenses Justiniani institutiones*, Bordeaux, 1771, in-4. Il a été l'éditeur de l'ouvrage de Lapeyrère, *Décisions du parlement de Bordeaux*, 1749, où il a inséré plusieurs observations qui ne font que rehausser le mérite de ce livre. Il donna aussi des *Mémoires* sur des questions importantes, et mourut dans sa patrie en 1780.

* SAINT-MARTIN (Louis-Claude de), dit le *Philosophe inconnu*, né à Amboise le 18 janvier 1743, d'une famille noble, fit de bonnes études au collége de Pont-le-Voy; et lorsqu'il les eut terminées, son père qui le destinait à la magistrature, le fit recevoir avocat au présidial de Tours; mais préfé-

rant au barreau la carrière des armes, qui devait lui laisser plus de loisir pour s'occuper de ses méditations philosophiques, à 22 ans il entra lieutenant dans le régiment de Forêt. C'est alors qu'il se fit initier à la secte dite des *Martinistes*, du nom de Martinez-Pasqualis qui en était le chef (1). Il n'en adopta point entièrement les doctrines, mais ce fut par-là qu'il entra dans les voies du spiritualisme. Au bout de six ans il quitta l'état militaire, peu conforme à ses inclinations; et après avoir visité la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie, il revint à Lyon, où il demeura trois ans, ne voyant qu'un petit nombre d'amis. Il mena la même vie obscure et paisible à Paris, où il vint ensuite. Reconnaissant dans la révolution un effet des *desseins terribles de la Providence*, comme il vit plus tard, dans Bonaparte, un *grand instrument temporel*, il n'émigra point. Son titre de noble l'obligea de quitter Paris en 1794, il revint alors en Touraine, où il passa les temps les plus difficiles sans être inquiété pour ses opinions, et fut désigné par le district d'Amboise, élève de l'école normale. De retour à Paris, il y publia successivement un grand nombre d'ouvrages qui ont été commentés et traduits en partie, principalement dans les langues du nord. Il mourut le 14 octobre 1804 au village d'Aunay, près de Paris, chez le sénateur Lenoir La Roche son ami. Parmi ses écrits, nous citerons : *Des Erreurs et de la Vérité, ou les hommes rappelés au principe universel de la science*, par un philosophe inconnu, Edimbourg (Lyon), 1775, in-8. Ce livre fit beaucoup de bruit dans le temps, quoiqu'il soit et peut-être parce qu'il est inintelligible. Quelle est la *science?* Selon lui, c'est la révélation naturelle; et cette même révélation, qu'est-elle en substance? C'est ce que Saint-Martin n'a pas su concevoir, ou ce qu'il a mal expliqué. « Son système, dit M. Tourlet, a pour but d'expliquer tout par l'homme. » L'homme, selon Saint-Martin, est la clef de toute » énigme et l'image de toute vérité : prenant ensuite à la lettre le fameux oracle de Delphes, » *nosce te ipsum*, il soutient que pour ne pas se » méprendre sur l'existence et l'harmonie des êtres » composant l'univers, il suffit à l'homme de se » bien connaître lui-même, parce que le corps de » l'homme a un rapport nécessaire avec tout ce » qui est visible, et que son esprit est le type de » tout ce qui est invisible; que l'homme doit étudier, et ses facultés physiques dépendantes de » l'organisation de son corps, et ses facultés intellectuelles, dont l'exercice est souvent influencé » par les sens ou par les objets extérieurs, et ses » facultés morales ou sa conscience, qui suppose en » lui une volonté libre; c'est dans cette étude qu'il » doit chercher la vérité, et il trouvera en lui-» même tous les moyens nécessaires pour y arriver. » Voilà ce que Saint-Martin appelle *la révélation* » *naturelle*. Par exemple, la plus légère attention » suffit, dit-il, pour nous apprendre que nous ne » communiquons, et que nous ne formons même » aucune idée, qu'elle ne soit précédée d'un tableau ou d'une image engendrée par notre intelligence; c'est ainsi que nous créons le plan d'un » édifice ou d'un ouvrage quelconque. Notre faculté » créatrice est vaste, active, inépuisable; mais en » l'examinant de près, nous voyons qu'elle est secondaire, temporelle, dépendante, c'est-à-dire » qu'elle doit son origine à une faculté créatrice, » supérieure, indépendante, universelle, dont la » nôtre n'est qu'une faible copie. L'homme est donc » un *type* qui doit avoir son *prototype*; c'est une » effigie, une monnaie qui suppose une matrice, et » *le Créateur ne pouvant puiser que dans son propre* » *fonds*, a dû se peindre dans ses œuvres, et retracer en nous son image et sa ressemblance, » base essentielle de toute réalité. Malgré le rapport et la tendance que nous conservons vers ce » centre commun, nous avons pu, en vertu de » notre libre arbitre, nous en approcher ou nous » en éloigner. La loi naturelle nous ramène constamment à notre première origine, et tend à » conserver en nous l'empreinte de l'image primitive; mais notre volonté peut refuser d'obéir à » cette loi; et alors la chaîne naturelle étant interrompue, notre type ne se rapporte plus à son » modèle, il n'en dépend plus, et se place sous l'influence des êtres corporels qui ne doivent servir » qu'à exercer nos facultés créatrices, et par lesquelles nous devons naturellement remonter à la » source de tout bien et de toute jouissance. Cette » disposition vicieuse, une fois contractée par notre » faute, peut, comme les autres facultés organiques, se transmettre par la voie de la génération : » ainsi nous héritons des vices de nos parents. Mais » la vertu, mais l'étude et la bonne volonté pourront toujours diminuer ou détruire ces affections » dépravées, et corriger en nous ces altérations » faites à l'image de la Divinité; nous pouvons en » un mot nous régénérer, et seconder ainsi les vues » réparatrices de l'*Homme-Dieu* » Malgré cette analyse que nous avons rapportée en entier, on ne voit pas bien clairement quelle était la doctrine de Saint-Martin. « Je me suis permis, disait-il, d'user » de réserve dans cet écrit, et de m'y envelopper » souvent d'un voile que les yeux les moins ordinaires ne pourront pas toujours percer, d'autant » que j'y parle quelquefois de toute autre chose que » de ce dont je parais traiter. » Avec une pareille explication on peut être obscur et inintelligible tout à son aise. Toutefois, au milieu d'un grand nombre de maximes erronées, on en trouve quelques-unes de vraies. Telle est celle-ci : *Il est bon de jeter continuellement les yeux sur les sciences, pour ne pas se persuader qu'on sait quelque chose; sur la justice, pour ne pas se croire irréprochable; sur toutes les vertus, pour ne pas penser qu'on les possède.* Le livre de Saint-Martin a trouvé beaucoup de partisans en Angleterre, et on en a imprimé une

(1) Martinez Pasqualis, chef de la secte des *Martinistes*, était, à ce qu'on présume, portugais de naissance, et même juif. En 1754, il introduisit dans quelques loges maçonniques de France, notamment à Marseille, à Bordeaux et à Toulouse, un rite cabalistique d'élus, dits *choens*, en hébreu *prêtres*. Il prêcha aussi sa doctrine à Paris, puis quitta soudain cette ville, et s'embarqua, vers 1778, pour Saint-Domingue, où il termina, en 1779, au Port-au-Prince, sa carrière théurgique. — On a lieu de croire, d'après ses écrits et ceux de ses élèves, que sa doctrine est cette cabale de Juifs, qui n'est autre que leur métaphysique, ou la science de l'être, comprenant les notions de Dieu, des esprits et de l'homme dans ses divers états.

suite en anglais à Londres, 1785, 2 vol. in-8; mais elle s'éloigne des principes de l'auteur français qui n'y eut aucune part; *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*, Edimbourg, (Lyon, 1782, in-8); *L'homme de désir*, Lyon, 1790, in-8, nouv. édit., 1802, in-12; *Ecce Homo*, Paris, an 4 (1796), in-12; *Le Nouvel Homme*, 1792, in-8; *De l'esprit des choses* ou *Coup-d'œil philosophique sur la nature des êtres*, etc., Paris, an 8 (1800), 2 vol. in-8; *Lettre à un ami*, ou *Considérations politiques, philosophiques et religieuses sur la révolution française*, Paris, an 3 (1795), in-8; *Eclair sur l'association humaine*, au 5 (1797), in-8. Il y cherche les fondements du pacte social dans le régime théocratique; et les communications entre Dieu et l'homme; *Réflexions d'un observateur sur la question proposée par l'institut* : Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple, an 6 (1798), in-8; *Discours en réponse au citoyen Garat, professeur d'entendement humain aux écoles normales, sur l'existence d'un sens moral*, etc., dans la *Collection des Débats*, des écoles normales, tome 3; *Essai sur cette question proposée par l'institut* : Déterminer l'influence des signes sur la formation des idées, an 7 (1799), in-8; *le Crocodile* ou *la Guerre du bien et du mal arrivée sous le règne de Louis XV*, poème épico-magique en 102 chants, Paris, 1799, in-8. Cet ouvrage le plus obscur qu'ait enfanté l'imagination ténébreuse de l'auteur, ne fait nul honneur à ses talents poétiques. On y voit figurer un *Jof* (la foi), un *Sédir* (le désir), et un *Ourdeck* (le jeu), qui sont la clef de tout le poème, sans que cela le rende ni plus intelligible ni moins ennuyeux. Saint-Martin a traduit de l'allemand de Bœhm (*voy.* ce nom, n, 51), *le Ministère de l'homme d'esprit*, 1802, 3 part. in-8; les *Trois Principes de l'Essence divine*, 1802, 2 vol. in-8; et *l'Aurore naissante* ou la *Racine de la philosophie*, etc., 1800, in-8. Il avait, dit-on, un caractère doux, bienfaisant; ses connaissances étaient très-variées; il aimait les arts, et surtout la musique. Ses auteurs favoris étaient Burlamaqui et Rabelais; il lisait le premier pour s'instruire, et c'est de lui, dit-il, qu'il prit le goût de la méditation; il lisait le second pour son amusement. Cependant on convient qu'il y a assez de ces deux écrivains pour se gâter l'esprit et se corrompre le cœur. Les *Œuvres posthumes* de Saint-Martin, Tours, 1807, 2 vol. in-8, renferment un *Journal* qu'il tenait depuis 1782, et dans lequel il rapporte ses entretiens, ses relations, etc.; ce morceau est intitulé : *Portrait de Saint-Martin fait par lui-même*. Plusieurs biographes l'ont confondu avec Martinez-Pasqualis qui fut son maître. Gence a publié en 1824, une *Notice biographique* sur Saint-Martin, in-8, de 28 pages.

* SAINT-MARTIN (Jean-Didier de), missionnaire, né en 1743, à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et devint directeur du séminaire de Saint-Louis. Reçu docteur en théologie, en 1772, il partit la même année pour les missions étrangères. Arrivé à Macao, il fut employé par ses supérieurs dans la province de Sse-Tchouan. Il y apprit assez bien l'idiôme du pays pour prêcher en Chinois, et publia dans la même langue une traduction du livre de l'*Imitation*. En 1784, il fut nommé coadjuteur du vicaire apostolique de la province, et sacré évêque de Caradre *in partibus*. Après avoir partagé l'année suivante la persécution qu'essuyèrent différents missionnaires, et qui le força de se retirer quelque temps à Manille, il revint en 1789 dans la province de Sse-Tchouan, dont trois ans après il devint vicaire apostolique. C'est dans ce poste difficile que ce savant et vertueux missionnaire a terminé sa vie, en 1801. Il a composé ou traduit en chinois plus de trente ouvrages de piété, entre autres le *Catéchisme de Montpellier*. On trouve dix-huit *lettres* de lui dans les *Nouvelles lettres édifiantes*, et M. l'abbé Labouderie en a publié 23 autres sous ce titre : *Lettres de M. de Saint-Martin, évêque de Caradre, à ses père et mère, et à son frère, religieux bénédictin*, etc., avec une *Notice biographique* et des *Notes*, Paris, 1822, in-8. On y a joint un *Essai sur la législation chinoise* par M. Dellac, avocat.

* SAINT-MARTIN (Louis-Pierre de), né à Paris, en 1753, embrassa l'état ecclésiastique, et acquit en 1781 la charge de conseiller-clerc au Châtelet. S'étant fait connaître par ses talents pour la chaire, il fut choisi, en 1784, pour prononcer le *Panégyrique de St.-Louis* devant l'académie française, et en 1787 il prononça *celui de St.-Vincent de Paul*, dans une assemblée des dames de la charité. Il adopta les principes de la révolution avec beaucoup de chaleur et fut nommé, dès la fin de 1789, aumônier de la garde nationale parisienne. Entraîné par l'exemple, ou cédant à la peur, il abjura ses fonctions ecclésiastiques en 1793, et bientôt après épousa une femme divorcée qu'il ne tarda pas à répudier. En 1797, il fut fait secrétaire de la commission chargée d'aller recueillir les monuments des arts en Italie. A l'organisation judiciaire des départements de la rive gauche du Rhin, nommé juge du tribunal d'appel à Trèves, il passa ensuite conseiller à la cour de Liége, et maintenu dans ce poste par le roi des Pays-Bas, mourut dans cette ville le 13 janvier 1819 à 66 ans. Le clergé Liégeois lui ayant refusé la sépulture ecclésiastique, la société des francs-maçons, dont il était un des chefs, lui rendit les derniers devoirs avec une pompe extraordinaire. Outre les deux *Panégyriques*, dont on a parlé et qui ont été imprimés séparément, et quelques opuscules de circonstance aujourd'hui sans intérêt, on a de l'abbé de St.-Martin : *Réponse aux réflexions de l'abbé d'Espagnac sur Suger et son siècle*, 1780, in-8; *Les établissements de St.-Louis, suivant le texte original*, suivis du Panégyrique du St. Roi, etc., 1786, in-8. Cet ouvrage, réimprimé in-12, pour faire suite à l'*Histoire de France* de Velly, est fort estimé; *Messe pour les jours solennels et anniversaires de la confédération des Français*. Cet opuscule, composé en 1790, n'a été imprimé qu'en 1834, in-8, de 24 pages; *Considérations sur l'organisation judiciaire et améliorations dont elle peut être susceptible*, 1801, in-8.

* SAINT-MARTIN (Jean-Antoine), orientaliste, né à Paris, en 1791, s'appliqua, dès sa sortie du collége, à l'étude des langues orientales, et, après avoir suivi les cours de Silvestre de Sacy, s'attacha spécialement aux langues arménienne et géor-

gienne, qui lui offraient moins de concurrents. En 1814, lorsque l'académie celtique prit le nom de société royale des antiquaires, il en fut nommé secrétaire; mais il donna sa démission au bout de quelques mois. Le courage qu'il montra, en 1815, en refusant de signer l'acte additionnel, l'aurait peut-être obligé de quitter la France, sans le retour des Bourbons. Il avait fait imprimer les motifs de son vote négatif. Quelques fragments d'histoire et de géographie arménienne, qu'il traduisit et publia en 1818, lui ouvrirent, en 1820, les portes de l'académie des inscriptions. Dès la fondation de la société asiatique, en 1822, il fit partie du conseil, et fut chargé de la rédaction du journal, et en janvier 1824, il fut nommé sous-conservateur de la bibliothèque de Monsieur (l'Arsenal); il obtint aussi l'inspection de la typographie orientale à l'imprimerie royale (1825), et la décoration de la légion-d'honneur. Après la révolution de 1830, il perdit sa place de bibliothécaire, ainsi qu'une pension; et présenté pour une chaire au collége de France, il se vit repoussé. L'année suivante il ne fut pas plus heureux lorsqu'il demanda la place laissée vacante aux manuscrits, par la mort d'Abel Rémusat (*voy.* ce nom), son ami; mais il ne lui survécut que six semaines, et mourut du choléra, le 10 juillet 1832. Saint-Martin aimait à obliger; lorsque, sous les premières années de la restauration, Daunou, Andrieux et Thurot, étaient sur le point de se voir privés de leurs chaires, il plaida leur cause auprès du ministre de l'instruction publique, et Thurot seul fut l'objet d'une suspension momentanée. Parmi les écrits de ce savant, nous citerons : *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, etc., 1818-1819, 2 vol. gr. in-8. Le premier contient la description de l'Arménie, d'après les auteurs grecs, latins et orientaux, un précis de son histoire, et des tables chronologiques. Le second la traduction, avec le texte en regard, de l'Histoire des Orpélians, de la Géographie attribuée à Moïse de Khoren, de celle de Vartan, etc., et des tables géographiques; *Nouvelles recherches sur l'époque de la mort d'Alexandre et sur l'ère des Ptolémées*, 1820, in-8. C'est un examen critique des *Annales des Lagides*, ouvrage de M. Champollion-Figeac; *Notice sur le Zodiaque de Denderah*, 1822, in-8. L'auteur y réfute avec beaucoup de sagacité les conjectures de Dupuis (*voy.* ce nom, III, 325); *Notice sur la vie et les ouvrages de Tochon d'Annecy* (qu'il remplaça à l'académie des inscriptions), 1822, in-8; *Histoire de Palmyre*, où l'on discute tout ce que les auteurs orientaux nous ont transmis sur cette cité fameuse, 1823, in-8, avec une carte; *Choix de fables de Vartan* (arménien et français), 1825, gr. in-8; *Relation d'un voyage fait en Europe et dans l'Océan atlantique à la fin du XVe siècle, sous le règne de Charles VIII, par Martyr, évêque d'Arzendjan*, traduit de l'arménien, avec le texte, 1827, in-8; *Recherches sur l'histoire et la géographie de la Misène et de la Charasène*, 1828, gr. in-8, publ. par M. Lajard, ainsi que l'*Histoire d'Arménie*, par le patriarche Jean VI, dit Jean *Catholicos*, trad. de l'arménien, 1841, in-8. Saint-Martin a donné une édition de l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau, 1824-36, corrigée et augmentée d'après les auteurs orientaux, 21 vol. in-8, et atlas; excellent travail plein de recherches neuves. Enfin il a fourni divers mémoires au *Recueil* de l'académie et des articles à la *Biographie universelle*, etc. Silvestre de Sacy prononça sur sa tombe l'éloge de Saint-Martin, son élève et son ami.

SAINT-MARTIN (Léandre de). *Voy.* JONES (John).

SAINT-MARTIN. *Voy.* JUGE SAINT-MARTIN (Jacques-Joseph).

SAINT-MAURICE. *Voy.* MONTBARREY (le prince de).

* SAINT-MAURIS (Jean de), jurisconsulte, né à Dole sur la fin du XVe siècle, d'une famille dont on trouve la généalogie dans l'*Histoire de l'université du comté de Bourgogne*, professa le droit dans sa ville natale, et fut appelé au conseil d'état de Bruxelles par Charles-Quint qui le nomma, en 1544, son ambassadeur en France. Saint-Mauris mourut à Dole en 1555. On a de lui : *Utilissima simul ac doctissima repetitio legis unicæ, Cod., quo loco mulieres munera subire soleant*, Lyon, 1538, in-4; *Tractatus de restitutione in integrum*, Paris, 1548, in-4, réimprimé plusieurs fois, et inséré dans le tom. V des *Tractatus illustr. juris consultor.* de Zilet. Dunod a fait son *Eloge* dans la Préface du *Traité des prescriptions*. Les *Mémoires de son ambassade* sont conservés à la bibliothèque de Besançon.

** SAINT-MAURIS-CHATENOIS (Charles-Emmanuel-Polycarpe, marquis de), né en 1754, d'une très-ancienne famille de Franche-Comté, entra jeune au service, et avait à la révolution le rang de colonel. Ayant émigré l'un des premiers, il fit la campagne de 1792 dans l'armée des Princes, et après son licenciement, continua d'être employé sous les ordres du prince de Condé qui le chargea de diverses missions dans l'intérêt de la cause royale. Rentré en France après le 18 brumaire (1800), il fut nommé, en 1814, inspecteur commandant des gardes nationales de la Haute-Saône, et, l'année suivante, maréchal-de-camp. Elevé à la dignité de pair de France en 1827, sa nomination fut annulée en 1830. Rentré dans la vie privée, il ne s'occupa plus qu'à mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis depuis longtemps pour un grand ouvrage, qu'il publia sous ce titre : *Généalogie historique de la maison de St.-Mauris, du comté de Bourgogne*, Vesoul, 1832, in-fol., avec fig. et blasons. Une 2e partie inédite contient l'inventaire raisonné des chartes, cartulaires et titres originaux analysés dans l'ouvrage. On lui doit encore : *Aperçu succinct sur l'ordre des chevaliers de St.-George, suivi de ses statuts et règlements*, Vesoul, 1834, in-8. M. de St.-Mauris en était gouverneur depuis 1823. Il mourut dans son château de Colombier, près de Vesoul, au mois de mars 1839. Il était chevalier de St.-Louis, de St.-Jean de Jérusalem, etc., et membre de l'académie de Besançon.

SAINT-MÉARD. *Voy.* JOURGNIAC.

SAINT-MÉRY. *Voy.* MOREAU-SAINT-MÉRY.

* SAINT-MICHEL (Alexis de), littérateur, né à Lorient le 17 décembre 1795, débuta par une pièce de vers couronnée à l'académie d'Orléans, et fit paraître en 1816 un petit poëme intitulé : *La guerre de Rhura*; en 1820, il en donna un autre intitulé : *Fingal*, dont quelques fragments ont été insérés

dans l'*Almanach des Muses*, et cités avec éloge dans les feuilles publiques. On a encore de lui : *la Vierge de Groa*, poème, 1822, et plusieurs autres pièces de poésie. Il mourut à la fleur de l'âge vers 1817. Son principal ouvrage est une traduction en vers des *Poésies d'Ossian*, restée manuscrite.

* SAINT-MORYS (Etienne Bourgevin Vialart comte de), maréchal-de-camp, né à Paris en 1772, fils d'un conseiller au parlement, suivit son père dans l'émigration, fit les campagnes de l'armée de Condé, et après le licenciement, voyagea en Suède et en Angleterre, s'occupant des sciences naturelles. De retour à Paris en 1803, il fut compromis dans la conspiration de Georges Cadoudal, et renfermé quelque temps à la Force. A la restauration il entra dans la maison militaire du roi, et le suivit à Gand. A son retour il eut, avec le colonel Barbier-Dufay, une contestation assez vive pour des affaires d'intérêt, et succomba dans le duel qui en fut la suite le 21 juillet 1817. Sa veuve a publié un *Mémoire en consultation* de cette affaire, qui a fait beaucoup de bruit, sans toutefois donner lieu à des poursuites judiciaires. Outre quelques brochures aujourd'hui sans intérêt, on a de lui : *Voyage pittoresque de Scandinavie*, Londres, 1802, in-4; *Tableau littéraire de la France au* XVIIIe *siècle*, 1809, in-8, production fort médiocre, où il se montre partisan exalté du philosophisme; *Description d'un monument trouvé à Paris, rue Vivienne*, en 1806, et quelques autres morceaux dans le tome 2 des *Mémoires de l'académie celtique; Aperçu sur la politique de l'Europe et l'administration intérieure de la France*, 1815, in-8; l'auteur y montre une grande admiration pour la constitution anglaise; *Mémoire sur les moyens de rendre utiles les friches et côtes incultes en les plantant*, 1810. Il a fourni quelques articles à la *Biographie universelle*.

SAINT-NON (Jean-Claude-Richard, abbé de), amateur zélé des arts, né à Paris en 1727, fils d'un receveur-général des finances, embrassa l'état ecclésiastique, et acquit une charge de conseiller-clerc au parlement. Lors des discussions sur la bulle *Unigenitus*, exilé à Poitiers, il charma les ennuis de cette retraite par la culture des arts. Devenu libre par la démission de sa place, il voyagea en Angleterre, puis en Italie, séjourna quelque temps à Rome, et visita le royaume de Naples et la Sicile, en compagnie de Robert et Fragonard (*voy.* ces noms). Le fruit de ses excursions fut le *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, Paris, 1781-86, 5 vol. in-fol. (*Voy.* Denon). Cet ouvrage, qui eut beaucoup de succès, valut à l'auteur le titre de membre honoraire de l'académie de peinture. Il mourut à Paris le 25 novembre 1791, à l'âge de 64 ans. On trouve dans le *Manuel des curieux* par Hubert et Rost le *Catalogue des eaux fortes*, gravées par l'abbé de Saint-Non, et de ses *estampes* d'après Robert, au lavis, en noir et en brun. Brizard a donné une *Notice* sur Saint-Non, Paris, 1792, in-8 de 36 pag.: elle est assez rare, n'ayant jamais été dans le commerce.

* SAINT-OURS (...), peintre renommé, né à Genève en 1762, reçut les premières leçons de dessin de son père. A 16 ans, il vint à Paris, où il remporta en 1771 la première médaille à l'académie, et en 1780, le grand prix de peinture pour le tableau de *l'Enlèvement des Sabines*, sujet traité depuis par David. Il alla se perfectionner à Rome, où admis dans l'école de Vien, il fit de rapides progrès par l'étude des chefs-d'œuvre et y exécuta divers ouvrages, entre autres : *Le combat de la lutte aux jeux olympiques*, qui obtint les suffrages de tous les connaisseurs. Les troubles de la révolution le forcèrent de revenir en 1792 dans sa patrie, où il fit de nouveaux ouvrages. Son tableau représentant un *Tremblement de terre*, passe pour un des plus beaux de l'école moderne. Cet artiste mourut à Genève en 1809.

* SAINT-PART (Pierre-Nicolas Van Blotaque, plus connu sous le nom de), jésuite, né le 9 février 1734 à Givet-Saint-Hilaire, diocèse de Liége, entra dès l'âge de 10 ans au collége de Dinant, et en voyant sur le portail de l'église des jésuites une inscription qui annonçait que cet institut était destiné à travailler au salut des âmes, forma la résolution d'y entrer. Il fit son noviciat à Paris, et professa suivant l'usage dans plusieurs colléges; il se trouvait à Vannes lors de la suppression de la société. Revenu à Paris, il prit pour pouvoir exercer son ministère le nom de Saint-Pard, que depuis il a toujours conservé, et fut placé par l'archevêque M. de Beaumont, dans la paroisse de Saint-Germain-en-Laye. Vers 1775, nommé directeur des religieuses de la Visitation de la rue Saint-Antoine, il conserva ce poste jusqu'à la suppression des monastères. Il ne sortit point de France, et caché dans divers asiles, se tint toujours prêt à remplir les fonctions de son ministère; sous le Directoire il fut détenu pendant six mois à Versailles, et peu après, il subit encore un emprisonnement à Paris. A l'époque du concordat (1801), M. de Belloy, archevêque de Paris, le nomma chanoine honoraire, et dès lors attaché à la paroisse de Saint-Jacques, il se livra à la prédication et à la direction. Il mourut le 1er décembre 1824, âgé de 90 ans. On lui doit : *le Livre des élus* ou *Jésus crucifié*, *par le P. de Saint-Jure*, revu et corrigé, avec l'éloge de l'auteur et la liste de ses ouvrages, Paris, 1771, in-12; l'éd. de 1825 est augmentée d'une notice sur l'abbé de Saint-Pard, extraite de l'*Ami de la religion*, tome 42, page 198; *de la Connaissance et de l'amour de J.-C., pour servir de suite au livre des élus*, par le P. de Saint-Jure, revue et corrigée, 1772, in-12 (*voy.* St.-Jure, IV, 638); *Retraite de 10 jours à l'usage des ecclésiastiques et des religieux*, 1773, in-12; *l'Ame chrétienne formée sur les maximes de l'Evangile*, 1774, in-12; *la Vie et la doctrine de J.-C., rédigées en méditations pour tous les jours de l'année*, trad. du latin du P. Avancin, Paris, 1775, 2 vol. in-12; *le Jour de la communion*, ou *J.-C. considéré sous les différents rapports qu'il a avec l'âme fidèle dans l'Eucharistie*, 1778, in-12, ib., 1819; *Conduite intérieure du chrétien*, 1779, in-24; 1819, in-32; *Exercices de l'amour pénitent*, *suivi d'un essai sur l'ordre considéré comme vertu*, 1819, in-16. Il a laissé manuscrites des *Lettres spirituelles* et des *Lectures pieuses tirées des psaumes*.

SAINT-PAVIN (Denys Sanguin de), poète français,

né à Paris au commencement du XVIIe siècle, était fils d'un président aux enquêtes, homme de mérite, qui fut aussi prévôt des marchands. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé à l'abbaye de Livri, qui fut pour lui une retraite voluptueuse où il faisait ce qu'il voulait et disait ce qu'il pensait. Il poussait la liberté de l'esprit jusque sur les matières les plus respectables; c'est ce qui engagea Boileau à mettre sa conversion au nombre des choses impossibles :

Saint-Sorlin janséniste, et Saint-Pavin bigot.

Saint Pavin, indigné contre le satirique, lui répondit par un sonnet qui finissait ainsi :

S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

Boileau s'en vengea par l'épigramme :

Alidor assis dans sa chaise,
Médisant du ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi;
Je ris de ses discours frivoles;
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

On a dit qu'il s'était converti au bruit d'une voix effrayante, qu'il avait cru entendre à la mort du poète Théophile, son maître. Quelques-uns cependant prétendent qu'il persévéra dans le délire de son impiété jusqu'à sa mort, arrivée le 8 avril 1670, dans un âge avancé. Nous avons de Saint-Pavin plusieurs pièces de *poésie*, recueillies avec celles de Charleval, 1759, in-12. Ce sont des *sonnets*, des épigrammes, des épîtres, des rondeaux, la plupart fruits de la licence et de la débauche. Il était parent de Claude Sanguin. *Voy.* ce nom.

* SAINT-PERN (J.-B.-M.-B. de), né à Rennes, d'une famille qui a fourni un grand nombre d'hommes distingués dans les armes, avait à peine atteint sa seizième année, qu'il fut arrêté, « comme ennemi » du peuple et de la liberté, et comme complice des » attentats de Louis XVI contre la nation française, » dans la journée du 10 août. » Sur cette absurde accusation, il fut livré avec sa mère et sa sœur, accusées du même crime, au tribunal révolutionnaire, qui les condamna tous les trois à mort, le 19 juillet 1794, huit jours avant la chute de Robespierre.

SAINT-PHILIPPE (le marquis de). *V.* BACCALAR.

SAINT-PIERRE (Eustache de), le plus notable bourgeois de Calais, mort en 1371, se signala par son généreux dévouement, lorsque cette ville fut, en 1347, assiégée par Edouard III, roi d'Angleterre. Ce prince, irrité de la longue résistance des assiégés, ne voulait point les recevoir à composition, si on ne lui en livrait six des principaux pour en faire ce qu'il lui plairait. Comme leur conseil ne savait que résoudre, et qu'ainsi toute la ville demeurait exposée à la vengeance du vainqueur, Eustache s'offrit pour être une des six victimes. A son exemple il s'en trouva aussitôt d'autres qui remplirent le nombre, et s'en allèrent, la corde au cou et nus en chemises, porter les clefs à Edouard. Ce prince voulait absolument les faire mourir; il avait déjà fait mander le bourreau pour l'exécution, et il fallut toutes les larmes et les prières réitérées de son épouse pour les arracher à sa fureur. Du Belloy a tiré de ce sujet sa tragédie intitulée : *Le Siége de Calais*. « Nos historiens, dit Voltaire, s'extasient » sur la grandeur d'âme des six habitants qui se » dévouèrent à la mort. Mais au fond ils devaient » bien se douter que si Edouard III voulait qu'ils » eussent la corde au cou, ce n'était pas pour la » faire serrer. Il les traita très-humainement, et » leur fit présent à chacun de six écus d'or, qu'on » appelait *Nobles à la rose*. » Eustache de Saint-Pierre, dans la suite, devint l'homme de confiance d'Edouard, qui estima en lui le patriotisme et le courage. Voilà ce qu'on lit dans la *Chronique de Froissard*; des biographes de nos jours regardent cette histoire comme une fable, et prétendent que cet Eustache ne fut qu'un homme au moins pusillanime, qui s'opposa de toute son influence à une dernière défense de la ville : on ne peut, disent-ils, se refuser de croire à ses intelligences secrètes avec le roi d'Angleterre, Edouard, qui le combla de biens et d'honneurs, jusqu'à le déléguer comme surveillant de ses intérêts auprès des Calaisiens fidèles à la France. Hume et Lévêque avaient déjà élevé des doutes sur le dévouement d'Eustache. Le président Hénault a gardé sur ce fait un silence qui a été expliqué par M. Walkenaer dans la dernière édition de cet historien. *Voy.* sur ce sujet les *Mémoires de l'académie des Inscriptions et belles-lettres*, tom. 37. Quoi qu'il en soit, le gouvernement a envoyé en 1819 à la ville de Calais le buste d'Eustache de Saint-Pierre par Cortot.

SAINT-PIERRE (Charles-Irénée CASTEL de), né au château de Saint-Pierre-Eglise, en Normandie, l'an 1658, embrassa l'état ecclésiastique. Ses protecteurs lui procurèrent la place de premier aumônier de Madame et l'abbaye de la Sainte-Trinité de Tiron, en 1702. Dès 1695, il avait eu une place à l'académie française. Le cardinal de Polignac l'emmena avec lui aux conférences d'Utrecht. Après la mort de Louis XIV, il fut exclu de l'académie française, pour avoir exalté dans sa *Polysynodie* la manière de gouverner du régent, en blâmant celle de Louis XIV, et pour quelques autres raisons plus dignes encore d'animadversion. Cette exclusion fut unanime, il n'y eut que l'indifférent Fontenelle qui s'y refusa; mais le duc d'Orléans ne voulut pas que la place fût remplie. Elle demeura vacante jusqu'à sa mort, arrivée en 1743, à 86 ans. Boyer, ancien évêque de Mirepoix, empêcha qu'on ne prononçât à l'académie l'éloge d'un homme dont la mémoire n'était pas à l'abri du reproche d'irréligion. L'abbé de Saint-Pierre n'était pas brillant dans la conversation; mais il se rendait justice et ne s'empressait pas de parler. Il craignait d'ennuyer, et il aurait voulu plaire. Ses principaux ouvrages sont : *Projet de paix perpétuelle entre les potentats de l'Europe*, Utrecht, 1713, en 3 vol. in-12; projet dont le fameux citoyen de Genève a fait un extrait. L'abbé de Saint-Pierre, pour appuyer ses idées, prétend que la diète européenne qu'il voulait établir pour pacifier les différends avait été approuvée et rédigée par le dauphin, duc de Bourgogne, et qu'on en avait trouvé le plan dans les papiers de ce prince. Il se permettait cette fiction pour mieux faire goûter son projet; mais cet artifice était peu digne d'un homme délicat, puisqu'il tendait à faire passer

un prince sage et judicieux, s'il en fut jamais, pour un esprit visionnaire et exalté. Le cardinal de Fleury, en répondant à ses propositions, lui dit entre autres choses : « Vous avez oublié, mon- » sieur, pour article préliminaire, de commencer » par envoyer une troupe de missionnaires, pour » disposer le cœur et l'esprit des princes : » *Mémoire pour perfectionner la police des grands chemins; Mémoire pour perfectionner la police contre le duel*; *Mémoire sur les billets de l'état; Mémoire sur l'établissement de la taille proportionnelle*, in-4 : ouvrage qui contribua à délivrer la France de la taille arbitraire; *Mémoire sur les pauvres mendiants*, 1724, in-8; *Projet pour réformer l'orthographe des langues de l'Europe*, dans lequel il y a beaucoup d'idées bizarres. Il y propose un système d'orthographe qu'il suivait lui-même, et qui rend la lecture de ses ouvrages insoutenable. *Réflexions critiques sur les travaux de l'académie française*; un très-grand nombre d'autres *Ecrits*, parmi lesquels un traité de l'*Anéantissement futur du mahométisme*, où il y a plusieurs traits contre cette fausse religion, que l'auteur semble vouloir faire rejaillir sur la véritable; et les *Annales politiques de Louis XIV*, en 2 vol. in-12 et in-8, 1757, dans lesquelles l'auteur déchire de la manière la plus outrageante la mémoire de ce grand monarque, trop religieux sans doute et trop zélé contre toutes sortes d'erreurs pour avoir le suffrage de la froide philosophie. L'abbé de Saint-Pierre faisait imprimer ses ouvrages à ses dépens, pour les donner à ceux qui étaient en état de contribuer à la réussite de ses projets. Il affectait la singularité en tout. Sa manière d'écrire était aussi extraordinaire que sa manière de penser. Il écrivait *néglijence*, *sonjer*, *enquore*, *dicsionnaire*, *péisan*, *Fransés*, etc. « On dirait, dit un auteur, que ses systèmes poli- » tiques ayant été sifflés, son courroux est tombé » sur l'orthographe. » Alletz a publié un extrait des différents écrits de l'abbé de Saint-Pierre, sous le titre de : *Rêves d'un homme de bien*, 1775, in-12. On connait ces vers de Voltaire au sujet d'un buste fort ressemblant de cet abbé :

N'a pas longtemps, de l'abbé de Saint-Pierre
On me montrait un buste tant parfait,
Qu'onc ne sut voir si c'était chair ou pierre,
Tant le sculpteur l'avait pris trait pour trait!
Si que restai perplexe et stupéfait,
Craignant en moi de tomber en méprise;
Puis dis soudain : Ce n'est là qu'un portrait :
L'original dirait quelque sottise.

Tous ses contemporains ont loué sa *bienfaisance*, mot qu'il mit en usage ainsi que celui de *gloriole*, et qui était oublié depuis Balzac. Quoique d'abord il n'eût qu'un revenu de 1800 fr., il en céda 500, par contrat, en faveur du mathématicien Varignon, son ami... « Riche, avec une fortune médiocre (dit » un bibliographe), parce qu'il n'avait pas de be- » soins, il employait presque tous ses revenus à » soulager les malheureux, et à faire apprendre à » des orphelins des métiers vraiment utiles... Il ne » connaissait d'autre passion que celle du bien pu- » blic. »

* SAINT-PIERRE (Jacques-Henri Bernardin de), célèbre écrivain, né au Hâvre en 1737, d'une famille qui se disait issue d'Eustache de Saint-Pierre (*voy.* plus haut), avait à peine douze ans lorsqu'il fit avec un de ses oncles, capitaine de navire, un voyage à la Martinique. Sa santé délicate ne pouvant résister aux influences du climat, il revint en France, et reprit ses études au collége de Caen. Il y fit des progrès si rapides, et montra des dispositions si heureuses, que les jésuites firent tous leurs efforts pour acquérir un sujet aussi distingué. L'élève aurait volontiers cédé à leurs instances; mais son père s'y opposa : et, en le retirant du collége, le fit entrer à l'école des ponts-et-chaussées. Ayant obtenu un brevet d'ingénieur militaire, il fut envoyé à l'armée d'Allemagne (1760); mais malgré sa capacité et quoiqu'il eut fait preuve de courage dans différentes circonstances, il fut renvoyé en France pour son insubordination. Il se rendit alors à Malte menacée par les Turcs, et en revint bientôt abreuvé de dégoûts. Alors il partit pour la Russie, où, recommandé à l'impératrice Catherine II, il obtint avec une gratification le brevet de capitaine dans le génie. Ayant pénétré les desseins du cabinet de Pétersbourg, il envoya en France, aux bureaux des affaires étrangères, un *Memoire*, dans lequel il annonçait le futur partage de la Pologne. Ennuyé du service de la Russie, il donna sa démission, et se rendit à Varsovie dans le dessein de se consacrer à la défense des Polonais; il alla ensuite à Dresde, puis à Berlin, offrant partout ses services dont on ne voulait qu'à des conditions qu'il ne croyait pas pouvoir accepter. Fatigué de cette vie errante, il revint à Paris, et le baron de Breteuil lui fit obtenir un brevet d'ingénieur pour l'Ile-de-France. Mais son caractère ne lui permettait de trouver de repos dans aucune contrée, et en 1771 il se retrouvait à Paris sans argent, mais riche d'observations et résolu de chercher des consolations et des ressources dans la culture des lettres. Admis chez Mlle de Lespinasse et affilié à la secte philosophique, il ne tarda pas à s'y trouver déplacé. Un libraire auquel il avait été recommandé par d'Alembert était convenu de lui donner mille francs du manuscrit de son *Voyage à l'Ile-de-France*; mais quand il vint pour toucher cette somme, il ne reçut que des injures grossières. Quoiqu'il fût déjà revenu de bien des illusions, cet excès de mauvaise foi l'indigna, et l'affermit dans la résolution qu'il avait prise de vivre loin des hommes. Lié, depuis 1772, avec l'auteur d'*Emile*, dont le caractère sympathisait avec le sien, après le départ de Rousseau pour Ermenonville, resté seul, il travailla sans interruption aux *Etudes de la nature*; mais son *Voyage* ayant eu peu de débit, il eut beaucoup de peine à trouver un imprimeur qui voulût se charger de son nouvel ouvrage (*voy.* Bailly, I, 398). Le succès des *Etudes* surpassa son attente; et celui de *Paul et Virginie*, qu'il donna quatre ans après (1788), fut encore plus éclatant. Il y joignit dans la suite la *Chaumière indienne*, et le *Café de Surate*, deux petits chefs-d'œuvre de grâce, de style et de sensibilité, dont l'un est un traité de tolérance, et l'autre la critique des académies qui refusaient d'admettre ses théories scientifiques. Placé dès lors au rang des premiers écrivains, il aurait pu jouer un rôle parmi les réformateurs qui se disposaient à faire à la France une

application si funeste de leurs doctrines; mais son caractère mobile et inquiet ne lui permettait pas de figurer dans une grande assemblée. Il le comprit et se contenta de donner au roi et à la nation, dans les *Vœux d'un Solitaire*, des conseils qui partent sans doute d'un cœur honnête, mais qui prouvent que l'auteur n'avait pas la moindre idée de la situation politique, et surtout qu'il était bien éloigné de prévoir les résultats des premières mesures adoptées par l'assemblée constituante. En 1792, peu de jours avant le 10 août, le roi qui lui avait déjà donné plusieurs fois des marques d'intérêt, le nomma intendant du jardin des plantes : en lui annonçant sa nomination, ce prince lui dit : « J'ai lu vos ouvrages, ils sont d'un honnête » homme, et je donne en vous un digne successeur » à M. de Buffon. » Marié depuis quelque temps, à la suppression de sa place il alla s'établir avec sa famille dans la délicieuse retraite d'Essone, et il y vivait oublié, lorsqu'en 1794 il fut nommé professeur à l'école normale par un décret de la convention. Chargé du cours de morale, il y réussit faiblement. Cependant ayant osé se prononcer en faveur de l'existence de Dieu, cet acte de courage, car c'en était un alors, excita l'enthousiasme de son auditoire et lui valut d'unanimes applaudissements. Admis l'année suivante à l'institut, il brava l'animadversion de plusieurs de ses collègues, en continuant à manifester, dans toutes les circonstances, ses principes religieux. Cependant on lui reproche avec raison de n'avoir fait nulle part une déclaration expresse en faveur de la religion catholique dans laquelle il était né. Après le 18 brumaire, il n'eut qu'à se louer du premier consul, admirateur de son beau talent; et les autres membres de la famille Bonaparte (surtout Joseph), ne se montrèrent pas moins disposés en faveur de ce grand écrivain. Des pensions jointes à son traitement et au produit de ses ouvrages lui assurèrent enfin cette aisance qu'il avait tant désirée, se montrant plus spéculateur qu'homme de lettres, et plus sensible à la fortune qu'à la gloire. Parvenu à la vieillesse, mais exempt d'infirmités, il s'occupait de terminer les *Harmonies de la nature*, lorsque des attaques réitérées d'apoplexie l'avertirent de sa fin prochaine. Il se hâta de quitter Paris pour jouir encore une fois de l'aspect de la campagne, et mourut dans sa maison d'Eragny sur l'Oise, le 21 janvier 1814, à 76 ans. Aignan (*voy.* ce nom, I, 82), son successeur à l'académie française, y prononça son éloge. Il avait été marié deux fois, la 1re avec Mlle Didot, et la 2e avec Mlle de Pelleport. Aimé Martin, l'un des admirateurs de ses talents, épousa sa veuve, et donna une édition complète de ses *Œuvres*, Paris, 1818-1820, 12 vol. in-8, ou 19 vol. in-18, enrichie de notes et de la *Vie* de l'auteur. Outre les ouvrages déjà cités, cette édition renferme un grand nombre d'opuscules inédits, tels que l'*Eloge de mon ami* (c'est celui de son chien), le *Voyage de Codrus* et le *Vieux Paysan polonais*; *Essai sur J.-J. Rousseau*; *Discours sur l'éducation des femmes*; la *Mort de Socrate*, etc. On a comparé Bernardin de Saint-Pierre à Rousseau, mais il a plus de rapport avec Fénélon, par le caractère tendre et affectueux que l'on remarque dans tous ses écrits. On ne peut s'empêcher d'aimer l'auteur des *Etudes de la Nature* de la même manière que l'on s'attache à l'auteur de Télémaque. Son *éloge* ayant été mis au concours par l'académie de Rouen en 1816, M. Patin remporta le prix.

SAINT-POL. *Voy.* CHATILLON, FRANÇOIS, LUXEMBOURG *et* LOUIS XI.

SAINT-PREUIL (François de JUSSAC D'EMBLEVILLE, seigneur de), gouverneur d'Arras et maréchal de camp, était un seigneur plein de bravoure. Ce fut lui qui fit prisonnier de guerre le duc de Montmorency, à la journée de Castelnaudari. Cette action lui valut la protection du cardinal de Richelieu et les récompenses de la cour. Il signala son courage à Corbie, qu'il défendit en 1636 contre les Espagnols; et il facilita en 1640 la prise d'Arras, dont il fut gouverneur. L'année suivante, il rencontra la garnison espagnole qui sortait de Bapaume par capitulation, et allait à Douai. Il l'attaqua sans la connaître, à ce qu'il prétendit, et la pilla; cette démarche odieuse le fit arrêter. Dès qu'on fut maître de sa personne, on l'accusa de concussion, et on lui reprocha un grand nombre de violences : entre autres, d'avoir enlevé une jeune meunière à son époux, qui se déclara son accusateur. Saint-Preuil fut conduit à la citadelle d'Amiens, où des commissaires nommés par la cour lui firent son procès, et le condamnèrent à être décapité. Cette sentence fut exécutée à Amiens le 9 novembre 1641 : il était dans sa 40e année.

* SAINT-PRIEST (François-Emmanuel GUIGNARD, comte de), ministre, né à Grenoble en 1735, entra jeune dans la maison du roi, et fit les campagnes de 1760 à 1763. A la paix, il fut nommé ministre à Lisbonne, et après deux ans de résidence, n'ayant pas pu obtenir le changement qu'il avait demandé, revint à Paris. En 1767 nommé à l'ambassade de Constantinople, il occupa 15 ans ce poste important et donna de fréquentes preuves de sa capacité et de ses vues pour l'accroissement du commerce et de la prospérité de la France. C'est à cette époque qu'il conçut, et rédigea le projet d'une expédition en Egypte, qui, dit-on, a été fort utile à Bonaparte. Remplacé par Choiseul-Gouffier, en 1784, il fut pendant quelque temps chargé de l'ambassade de Hollande, et revint ensuite siéger au conseil d'état. Après la prise de la Bastille, Louis XVI lui confia le ministère de l'intérieur. Ce choix fut approuvé d'abord, mais l'opinion publique, si mobile alors, se prononça bientôt contre lui. Lafayette lui ayant annoncé les projets hostiles de la populace de Paris, il fit venir à Versailles le régiment de Flandre, et dans les fameuses journées des 5 et 6 octobre, engagea le roi à envoyer la famille royale à Rambouillet et à repousser la force par la force. Son avis ne fut point écouté; dès lors sans influence au conseil, il n'en fut pas moins regardé comme un des chefs du parti de la cour, et des attaques furent dirigées contre lui, même dans le sein de l'assemblée constituante. En 1790, il donna sa démission et depuis on le vit, tour à tour en Prusse, en Suède, en Russie, en Autriche, solliciter des secours pour les Bourbons. En 1795, Louis XVIII

l'appela près de lui en qualité de principal secrétaire d'état, et le conserva dans ce poste jusqu'en 1800. Il accompagna ce prince à Vérone, à Blankenbourg, à Mittau, et ce fut lui qui rédigea le contrat de mariage de la fille de Louis XVI avec le duc d'Angoulême. Il ne rentra en France qu'en 1814, et l'année suivante il fut créé pair de France. Il mourut octogénaire dans une terre aux environs de Lyon en 1821, laissant des *Mémoires* que l'on dit importants. Son *Eloge*, prononcé à la chambre des pairs par de Sèze, est inséré au *Moniteur* du 14 juin. *Voy.* LOUIS XVIII, v, 355.

** SAINT-PROSPER (Antoine-Jean CASSE de), publiciste, né en 1790 à Paris, après avoir fait quelques études et commencé son cours de droit, atteint par la conscription, entra secrétaire dans un état-major, et ne fut libéré du service qu'en 1814. Il ne s'occupa plus dès lors que de littérature et de politique, et ayant embrassé la cause de la restauration avec ardeur, fournit des articles à plusieurs journaux royalistes. S'étant chargé de rédiger la *Gazette du Dauphiné*, il vint à Grenoble, et il y mourut en février 1841. Indépendamment de plusieurs ouvrages de circonstance, qui obtinrent plus ou moins de succès à leur apparition, mais qui sont aujourd'hui tombés dans l'oubli, on a de lui : *Essai sur la comédie*, etc., Paris, 1812, in-8; l'*Observateur au XIXe siècle*, etc., 1819, in-18; 3e édit. 1832-33, 3 vol. in-8; *Notice sur Fréd. Ancillon, ministre des affaires étrangères en Prusse*, Paris, 1835, in-8.

** SAINT-RAMBERT (Gabriel de), philosophe cartésien, était né dans le XVIIe siècle à Pontarlier, d'une famille originaire du Bugey. Admis dans les pages du marquis de Léganès, gouverneur du Milanais, il entra ensuite au service dans l'armée espagnole, et fit plusieurs campagnes en Allemagne et en Flandre. Lorsqu'il prit sa retraite, le prince d'Aremberg le nomma son intendant à Bruxelles; et il employa ses loisirs à l'étude de la philosophie. Il était lié avec J.-B. Rousseau qui, dans une de ses *Lettres* à l'abbé d'Olivet, en donne une idée bien avantageuse : « C'est un homme que j'aime, et il » est estimable, parce qu'il est honnête homme. » Il mourut après 1725, probablement à Bruxelles, dans un âge avancé. On ne connait de lui que les *Nouveaux essais d'explications physiques du premier chapitre de la Genèse*, Utrecht, 1713, in-8, dont le but est de montrer que les principes de Descartes sont d'accord avec le récit de Moïse de la création. Cet ouvrage estimable, mais peu connu, eut dans le temps l'approbation de Rousseau, de d'Olivet et d'autres juges compétants.

SAINT-RÉAL. *Voy.* RÉAL.

SAINT-SIMON (Louis de ROUVROY, duc de), naquit à Paris le 16 juin 1675. Il descendait des comtes de Vermandois, et fut tenu sur les fonts de baptême par Louis XIV et la reine son épouse. Ayant embrassé la carrière militaire, il servit en 1692 sous le maréchal de Luxembourg, et montra beaucoup de courage au siége de Namur, aux batailles de Fleurus et de Nerwinde. Il fut nommé l'année suivante capitaine de cavalerie, puis colonel, et enfin mestre de camp. Son père étant mort dans l'année 1693, Louis de Rouvroy hérita de ses titres de duc et pair, et de son gouvernement de Blaye. Le duc de Saint-Simon se livra ensuite à la diplomatie, pour laquelle il avait des talents distingués. Le régent faisait beaucoup de cas de lui, le consultait dans les affaires les plus difficiles; mais n'ayant pas la fermeté de caractère du duc de Saint-Simon, il ne suivit pas toujours ses conseils. En 1721, ce prince le nomma ambassadeur auprès de la cour d'Espagne où il alla faire la demande de la main de l'infante pour Louis XV, alors dans sa minorité. De retour à Paris, il demeura encore quelques années à la cour de Philippe d'Orléans; mais, dégoûté du spectacle scandaleux qu'elle offrait, il se retira dans ses terres, où il ne s'occupa que de l'étude et du bonheur de ses vassaux, et mourut le 2 mars 1755, dans un âge assez avancé. Il composa dans la retraite ses *Mémoires*, connus dans toute l'Europe. Ils restèrent longtemps manuscrits, et on en publia un abrégé incomplet en 1788, 3 vol. in-8, qui fut suivi, l'année d'après, d'un supplément en 4 vol., un peu moins tronqué. Enfin l'abbé Soulavie annonça le véritable original sous le titre d'*Œuvres complètes de Saint-Simon, duc et pair de France, chevalier des ordres du roi*, Strasbourg, 1791, 13 vol. in-8, renfermant : les *Mémoires d'état et militaires du règne de Louis XIV*; *Mémoires secrets de la régence de Philippe d'Orléans*; *Histoire des hommes illustres des règnes de Louis XIV et de Louis XV*, jusqu'à la mort de l'auteur; *Mémoires relatifs au droit public de la France*. Cet ouvrage est écrit d'un style mâle, concis, mais souvent obscur et incorrect. On y remarque cette sévérité de mœurs et de morale et enfin ce fond de jansénisme qui caractérisent l'auteur. Le duc de Saint-Simon voyait tout en noir; sa méfiance naturelle lui faisait regarder les hommes comme des méchants, astucieux, prompts à tout sacrifier pour satisfaire leur avidité ou leur ambition. La cour dans laquelle il avait vécu ne servit qu'à le raffermir dans cette opinion, et il ne le cache pas dans tout le cours de son ouvrage. Il n'y met aucune modération, n'épargne aucun des personnages dont il trace le portrait, et va jusqu'à accuser d'artifice le vertueux Fénélon. Extrêmement jaloux de la pairie et de la noblesse de sa race, il conserve cette jalousie même dans sa retraite. D'un esprit ombrageux, il voit des empoisonnements dans des morts naturelles, des motifs d'ambition et de cupidité dans des intentions honnêtes, et de la dissimulation et de la fausseté dans ce qui n'était que réserve et prudence. L'éditeur des Mémoires n'en fait pas un grand éloge; il convient « qu'il ne faut pas adopter toutes les réflexions » de Saint-Simon; que ce duc était né avec un » caractère jaloux, soupçonneux, plein d'ambi- » tion, porté à la critique et même à la satire la » plus amère, que ses écrits portent l'empreinte » de la passion, et que si sa plume distille le fiel, » ce qu'elle a de trop hardi, de trop douteux, de » faux même, oblige de ne croire le reste qu'avec » beaucoup de précaution. » Marmontel lui-même, quoiqu'il n'ait guère fait que copier Saint-Simon en le mettant en meilleur français, avoue que la haine dans ses *Mémoires* distille le plus noir

venin. Il le peint « avec cette partialité qui exa-
» gère tout à ses yeux et lui fait tout louer ou » blâmer sans mesure, avec cette vanité si faible, » avec ce caractère souvent si passionné, avec cette » bile envenimée qu'il répand à grands flots sur » tous les objets de sa haine ou de ses fiers ressen-» timents, avec cet intérêt personnel qui le do-» mine, etc. » Un biographe impartial s'exprime en ces termes sur l'auteur des Mémoires : « Ce que » Saint-Simon a dit de l'élève de Fénélon (le duc » de Bourgogne), la manière touchante dont il a » raconté sa mort et celle de la dauphine, n'est » pas moins remarquable par le sentiment, l'é-» nergie des traits et surtout par une admiration, » un enthousiasme pour la vertu, que l'on ne trou-» verait pas dans les moralistes les plus sévères. » Les portraits qu'il a tracés de Catinat, de Vau-» ban, de Saint-Aignan et de tous les hommes » vertueux de ce temps-là ne sont pas moins exacts » et moins ressemblants, et ils témoignent du » même zèle, du même respect pour la morale et » la vérité. Mais quand il s'agit de faire connaître » les ridicules de Villeroi, les concussions de Vil-» lars; quand il est question de peindre tous les » vices honteux de Vendôme et de Dubois, les scan-» daleuses débauches du duc d'Oorléans et de la » duchesse de Berri, ces mémoires deviennent sans » doute plus sombres, mais ils ne cessent d'être » vrais (*Voy.* Neufville (Fr. de), duc de Villeroy). » Une réimpression plus méthodique de l'édition de Soulavie a été donnée par M. F. Laurent, Paris, 1818, 6 vol. in-8; mais *Les mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon* ont paru pour la première fois, Paris, 1820-30, 21 vol., dont le dernier contient la table; nouvelle éd., Paris, 1840, 40 vol. in-8, dont deux de tables avec 38 portr.

* SAINT-SIMON (Charles-François Vermandois de Rouvroy Sandricourt de), de la même famille, né à Paris en 1727, y fit d'excellentes études au collége d'Harcourt, et prit ses degrés en théologie dans la maison de Navarre. Nommé bientôt à l'abbaye de Conches, il devint grand-vicaire de l'évêque de Metz, son parent. Il visita l'Italie pour perfectionner les connaissances qu'il avait acquises dans ses études, et à son retour fut nommé évêque d'Agde (1759). Son premier soin fut de procurer à son diocèse un nouveau *Bréviaire* et un nouveau *Missel*, à la tête desquels il a placé des mandements pleins de savantes recherches sur la liturgie. Dans le même temps il se formait une bibliothèque composée de livres ecclésiastiques, des meilleures éditions des auteurs grecs et latins, et d'une suite nombreuses d'ouvrages d'antiquités, principalement sur les peuples du Nord. Son érudition le fit admettre en 1785 à l'académie des inscriptions. Persécuté pendant la révolution, il vint chercher un asile à Paris; mais il ne put échapper aux proscriptions. Détenu comme suspect pendant plusieurs mois, il fut traduit au tribunal révolutionnaire et condamné à mort le 8 thermidor (25 juillet 1794), la veille même du jour où les bourreaux de la France furent renversés. Sa bibliothèque rendue à sa famille, fut acquise par le médecin Barthez, qui l'a léguée à l'école de médecine de Montpellier. Lié avec les savants auxquels il s'empressait de rendre tous les services qui dépendaient de lui, plusieurs, entr'autres, Larcher, Anquetil-Duperron, Guys, etc., ont rendu hommage à son savoir et à sa bienveillance. On trouve une *Notice* sur ce prélat, dans le *Magasin encyclopédique*, 1808, tome 5, page 377-84.

* SAINT-SIMON (Maximilien-Henri marquis de), écrivain estimable, né en 1730, suivit la carrière des armes, et fut aide-de-camp du prince de Conti dans les guerres d'Italie. Il se livra ensuite à son goût pour les lettres, se retira, en 1758, dans une terre près d'Utrecht, et y mourut en 1799. On a de lui : *Des jacinthes, de leur anatomie, reproduction et culture*, Amsterdam, 1768, in-4 : l'auteur en avait réuni deux mille variétés; *Histoire de la guerre des Alpes*, ou *Campagne de* 1744, Amsterdam, 1769, in-fol., et 1770, in-4; *Histoire de la guerre des Bataves et des Romains, d'après César, Tacite*, etc., 1770, gr. in-fol. avec fig.; *Essai de traduction litterale et énergique de l'Essai sur l'homme*, de Pope, et d'une partie du 2ᵉ livre de la *Pharsale*, Harlem, 1771, in-8. Il y a dans cette traduction des morceaux fort bien rendus; *Temora*, poème épique d'Ossian, traduit d'après l'édition anglaise de Macpherson, Amsterdam, 1774, in-8; les *Nyctologues de Platon*, Utrecht (1784), 2 part. in-4, ouvrage tiré à un petit nombre d'exemplaires pour être donné en présent; *Absurdités spéculatives* (sans date), gr. in-4, faisant suite au précédent. Le style de cet auteur est facile et parfois élégant; il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

* SAINT-SIMON (Claude-Henri, comte de), fondateur de l'école politico-philosophique dite *industrielle*, né à Paris en 1760, de la même famille que les précédents, se montra de bonne heure partisan des idées libérales qui avaient pénétré jusque dans la cour de Louis XVI. Entré au service en 1777, il fit la guerre d'Amérique, sous M. de Bouillé, puis sous Washington, et fut fait prisonnier en 1782 avec M. de Grasse. De retour en France l'année suivante, il fut nommé colonel du régiment d'Aquitaine. En 1789 il quitta la carrière militaire et se jeta dans des spéculations sur les domaines nationaux. Mais il ne prit d'ailleurs aucune part aux événements politiques. Cependant sous la terreur, par suite d'une ressemblance de nom, un mandat fut lancé contre lui, et pour ne pas compromettre son hôte, il se constitua prisonnier, et ne recouvra la liberté qu'au 9 thermidor, après onze mois de détention. En 1807, après avoir liquidé ses opérations commerciales, Saint-Simon entreprit d'établir une nouvelle doctrine sociale dont il exposa les idées fondamentales, dans son *Introduction aux travaux scientifiques du* XIXᵉ *siècle*, in-4. La destinée de l'homme sur la terre, selon ce nouvel apôtre, étant de produire par le travail, elle est nécessairement circonscrite dans le cercle matériel de l'*utile*, d'où il suit que l'industrie étant le but définitif de la société humaine, les *industriels* en forment la classe supérieure : en d'autres termes son système n'est qu'un quakérisme sans spiritualité et sans pratiques. Après avoir réalisé les débris de sa fortune, il voulut refaire, comme il le disait,

son éducation, et passa dix ans à se mettre au courant des diverses branches de la science, nouant dans ses voyages en Angleterre, en Allemagne, en Suisse et en Italie, de nombreuses relations avec les savants les plus renommés. En 1810 il fit paraître le prospectus d'une *Nouvelle Encyclopédie*, ouvrage dont la bizarrerie fit présumer que l'auteur dès lors n'avait pas la tête bien saine : il y prétend descendre de Charlemagne qu'il dit avoir vu en songe. On peut consulter sur cet écrit l'*Ami de la religion*, tome 65, page 274. Sa doctrine fut peu goûtée, et Saint-Simon en ressentit un dépit difficile à exprimer. C'est sans doute à cette cause qu'il faut attribuer le parti désespéré qu'il prit de se tirer un coup de pistolet, mais il en fut quitte pour la perte d'un œil. En 1817 il publia un recueil intitulé l'*Industrie*, dans lequel il déclarait la guerre à la monarchie comme à la religion : aussi fut-il désavoué par ceux qui avaient mis leurs noms sur la liste des souscripteurs. Après s'être vu plusieurs fois poursuivi pour ses publications qui étaient d'une hardiesse que l'on peut difficilement concevoir, il mourut à Paris le 19 mai 1825 ; son corps ne fut point présenté à l'église, et ce fut un de ses disciples qui fit les frais de ses funérailles. On trouve des détails sur la doctrine Saint-Simonienne qui, malgré la date récente de son établissement, a subi déjà bien des révolutions, dans l'*Ami de la religion*, tome 65, page 339 ; tome 66, page 209 ; tome 68, page 257, etc. L'amélioration du sort des classes inférieures de la société paraît être l'objet particulier de la sollicitude des Saint-Simoniens ; suivant eux la hiérarchie sociale doit être basée sur les capacités respectives ; les sentiments de famille, les idées de propriété sont détruits par eux, etc. On trouvera aussi quelques détails dans la *Revue encyclopédique*, t. 30, et dans le tom. 6 de l'*Annuaire nécrologique de Mahul*. Les principaux ouvrages de St.-Simon sont : *De la réorganisation de la société européenne*, 2e éd., 1814, in-8 ; l'*Industrie*, ou *Discussions politiques, morales et philosophiques, dans l'intérêt de tous les hommes livrés à des travaux utiles et indépendants*, 1817-18, 4 vol. in-8 ; *Du système industriel*, 1821-22, 2 part. in-8 ; *Catéchisme des industriels*, ibid., 1824, 3 cahiers, in-8 ; le 3e est de M. Auguste Comte ; le *Nouveau christianisme, dialogue entre un conservateur et un novateur*, 1825, in-8. Dans tous ces écrits, on voit briller quelques idées bien conçues, avec des paradoxes, des opinions exagérées, sans ordre et sans suite. Il paraît que Saint-Simon écrivait de *première inspiration* ; mais elle n'était pas toujours heureuse. M. Augustin Thierry, qui depuis s'est fait une grande et juste réputation par ses travaux historiques, a eu part à quelques ouvrages de Saint-Simon, qui devinant ses talents avait conçu pour lui une vive affection.

SAINT-SORLIN (Jean DESMARETS de). *Voy.* MARETS.

SAINT-VINCENS ou SAINT-VINCENT. *Voyez* FAURIS.

* SAINT-VINCENT (le vicomte John JERVIS de), amiral anglais, né en 1734, à Medford, fils de sir John Jervis, conseiller de l'amirauté, entra dès l'âge de 10 ans dans la marine, fit ses premières armes sous lord Hawke, et quitta le service en 1748 pour venir passer quelque temps à Paris. Lorsque les hostilités recommencèrent en 1756, il rentra dans la marine, fut nommé capitaine de vaisseau en 1760, et employé dans les Indes-Occidentales. Il commandait le *Foudroyant*, au combat d'Ouessant (27 juillet 1778), gagné par le comte d'Orvilliers, et il prit la défense de l'amiral Keppel, traduit par suite de cette affaire devant un conseil de guerre. En avril 1782, il s'empara du *Pégase*, qui escortait une flotte française, et cette action lui valut le collier de l'ordre du Bain. Il obtint, en 1787, le grade de contre amiral ; peu après nommé membre du parlement, il se rangea du côté de l'opposition ; mais la guerre ayant éclaté de nouveau, il reprit du service, et le 10 mars 1794, il s'empara de la Martinique, malgré l'opiniâtre résistance de Rochambeau. (*Voy.* ce nom.) Ayant remplacé l'amiral Popham dans le commandement de la flotte de la Méditerranée, il remporta, le 14 février 1797, une victoire signalée sur l'amiral Cordova, auquel il prit 14 vaisseaux de ligne. Comblé des plus honorables distinctions, il reçut du roi le titre de comte de Saint-Vincent, nom du cap où il avait défait les Espagnols. Il échoua devant Cadix, par la belle défense de l'amiral Massaredo. Il envoya Nelson avec une partie de ses forces à la recherche de la flotte française qui transportait une armée en Egypte. (*Voy.* NELSON.) Le mauvais état de sa santé l'obligea de remettre, à plusieurs reprises, le commandement à d'autres amiraux. Lorsqu'en 1801 une insurrection éclata sur la flotte mouillée à la hauteur de Cadix, il la comprima, en faisant saisir, juger et exécuter dans le plus bref délai les promoteurs de la sédition. Au moment où Pitt reprit la direction du ministère en 1803, il résigna le poste d'amiral ; mais l'année suivante il remplaça lord Cornwallis dans le commandement de la flotte du canal. Peu après, accusé de négligence dans ses fonctions de premier lord de l'amirauté, il se justifia sans peine et fut comblé de témoignages d'approbation. En 1810, il blâma l'expédition dirigée contre le Danemarck par l'amiral sir John Moore, et il conclut en annonçant que l'Angleterre était dans une situation qui rendait la paix avec la France inévitable. Il mourut le 13 mai 1823, entouré de la considération que ses brillants services lui avaient méritée.

** SAINT-VICTOR (J.-B. BINS de), littérateur distingué, né en 1772 à St.-Domingue, fut envoyé fort jeune en France, où, malgré les circonstances, il fit d'excellentes études et se familiarisa promptement avec les chefs-d'œuvre anciens et modernes. Témoin des dévastations sacriléges de Carrier, à Nantes (1), il en conserva un souvenir ineffaçable et qui eut une grande influence sur la direction de ses idées. Venu à Paris, après le 18 brumaire, il y publia le joli poëme de l'*Espérance*, qui lui valut de flatteurs encouragements. Le *Voyage du poëte* qu'il fit paraître en 1806, soutint sa réputa-

(1) Saint-Victor a longtemps habité Nantes. Quelques biographes en ont conclu qu'il était né dans cette ville. Mais l'auteur du *Dictionnaire des anonymes*, le savant Barbier dont on connaît l'exactitude, le fait naître au Cap-Français ; et nous avons préféré son sentiment.

tion ; et l'opéra d'*Uthal*, dont il avait tiré le sujet d'Ossian, représenté la même année, fut pour lui l'occasion d'un nouveau succès. Il avait fait jouer précédemment l'*habit du chevalier de Gramont*, petit acte très-agréable. Enfin la traduction d'*Anacréon* qu'il donna en 1810, et qui est regardée comme la plus parfaite qu'il y ait dans notre langue, acheva de le placer parmi les littérateurs les plus estimables de l'époque. Depuis dix ans il concourait à la rédaction du *Journal des Débats*, et fournissait des articles aux feuilles destinées à propager les bonnes doctrines, en morale et en littérature. Ayant rempli, vers la fin de 1813, une mission politique en Bretagne, dans le but de préparer le retour des Bourbons dont l'avénement semblait prochain, il y fut arrêté et ramené à Paris où il resta enfermé au Temple jusqu'à la restauration. Le souvenir de sa récente captivité le rendit injuste envers Napoléon, dont il a méconnu les talents supérieurs et les immenses services dans deux *Odes*, d'ailleurs très-belles, qu'il publia en 1814. Elles furent pour lui le chant du cygne. Des circonstances fâcheuses de fortune le forcèrent dès lors à renoncer à la poésie pour se livrer à des travaux plus lucratifs ; et il mourut vers 1840, âgé d'un peu plus de 70 ans. Ses *Œuvres poétiques* ont été recueillies en 1822, in-18. La meilleure édition de sa *traduction* d'Anacréon est celle de Paris, 1810, in-8, ornée de jolies vignettes d'après les dessins de Girodet. Parmi ses ouvrages en prose, on distingue : *Tableau historique et pittoresque de Paris*, 1808-12, 3 vol. in-4, fig.; 2ᵉ édit. revue et augmentée, 1822-27, 8 vol. in-8, avec atlas in-4. C'est de Saint-Victor qu'est le texte du *Musée des antiques*. (*Voy.* BOILLON, II, 151).

SAINT-YVES (Charles), habile oculiste, né en 1667 à la Viette, près de Rocroy, entra dans la maison de Saint-Lazare à Paris en 1686, et s'y appliqua à la médecine des yeux. Ses succès en ce genre l'obligèrent de quitter cette maison ; il se retira chez son frère, et eut bientôt une foule de malades. Son *Traité des maladies des yeux*, 1722, Amsterdam, 1736, in-8, était très-estimé. Saint-Yves mourut en 1736. Le traité de Saint-Yves fut attaqué par Mauchard, qui fit paraître dans le Mercure une *Lettre* critique de cet ouvrage, et une *Apologie* de sa critique.

SAINTE-ALBINE. *Voy.* REMOND de SAINT-ALBINE.

SAINTE-ALDEGONDE. *Voy.* MARNIX.

SAINTE-AULAIRE. *Voy.* SAINT-AULAIRE.

SAINTE-BEUVE (Jacques de), né à Paris en 1613, fut en 1638 reçu docteur en théologie. Cinq ans après, il fut choisi pour remplir une des chaires de théologie de Sorbonne : place qu'il perdit, pour n'avoir pas voulu souscrire à la censure contre Arnauld, et parce que sa doctrine avait beaucoup d'affinité avec celle du parti. En 1656, on lui défendit de prêcher; mais ayant ensuite montré plus de soumission pour les décisions de l'Eglise, et ayant souscrit au formulaire d'Alexandre VII, il fut choisi pour théologien du clergé, et obtint 1000 livres de pension annuelle. Il fut depuis continuellement appliqué à la lecture ou occupé à répondre aux consultations qui lui étaient faites sur les cas de conscience, de morale ou de discipline. Son frère Jérôme, appelé le *Prieur de Sainte-Beuve*, recueillit après sa mort (arrivée en 1677, à 64 ans) ses *Décisions*, en 3 vol. in-4 et in-8. Cette collection décèle beaucoup de savoir, de jugement et de droiture. On a encore de lui deux *Traités* en latin, l'un de *la confirmation*, et l'autre de *l'extrême onction*, imprimés en 1686, in-4, par les soins de son frère. *Voy.* la fin de l'article RICHER.

* SAINTE-CROIX (Guillaume-Emmanuel-Joseph GUILHEM de CLERMONT-LODÈVE, baron de), savant écrivain, né à Mormoiron, dans le comtat Venaissin, le 5 janvier 1746, d'une famille très-ancienne, après avoir fait ses études au collége des jésuites à Grenoble, obtint un brevet de capitaine de cavalerie et suivit en Amérique son oncle, illustré par la défense de Belle-Isle, et nommé commandant des Antilles. La mort de ce parent l'obligea de revenir en France, et il entra avec son grade dans le corps des grenadiers royaux. Son amour pour l'étude lui fit renoncer à une carrière où tout lui faisait espérer de réussir; et il remporta successivement plusieurs prix à l'académie des inscriptions, qui l'admit en 1777 au nombre de ses associés libres étrangers. A la réunion du comtat à la France, il fut obligé de fuir avec toute sa famille devant l'armée des brigands sortis d'Avignon ; en 1792, il fut jeté dans une prison d'où il eut le bonheur de s'échapper au moment où se faisaient déjà les apprêts de son supplice, et sous un déguisement il parvint à gagner Paris. L'amitié courageuse de Sylvestre de Sacy lui procura un asile sûr où il passa les orages de la révolution. La perte de ses enfants vint ajouter encore à ses chagrins ; mais il puisa dans les lettres et surtout dans la religion la force dont il avait besoin pour supporter tant de revers. A la réorganisation de l'institut en 1802, il vint y prendre place dans la classe où l'appelait le genre de ses travaux. Il mourut le 11 mars 1809. Dacier a lu son éloge à l'académie des inscriptions. Ses principaux ouvrages sont : *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre le Grand*, Paris, 1775, in-4. Cette 1ʳᵉ édition d'un ouvrage couronné en 1772, peut être regardée comme un essai ; mais celle que l'auteur a donnée en 1804, restera comme le principal monument de son érudition. L'EZOUR-VEDAM, ou *Ancien commentaire du* VEDAM, contenant l'exposition des *opinions religieuses et philosophiques des Indiens*, Yverdun, 1778, 2 vol. in-12. Sainte-Croix, en publiant ce livre, mit à la tête des observations dans lesquelles il montre combien est douteuse l'antiquité si vantée des dogmes religieux et des livres sacrés des Indiens; mais depuis qu'on a reconnu que cet ouvrage est apocryphe, il ne peut être d'aucun poids dans cette question. *De l'état et du sort des colonies des anciens peuples*, Philadelphie (Paris), 1779, in-8 ; *Observations sur le traité de paix conclu en 1773 entre la France et l'Angleterre*, Amsterdam, 1780, in-12; *Histoire des progrès de la puissance navale en Angleterre*, 1786, 2 vol. in-12 ; *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion secrète des anciens peuples*, etc., Paris, 1784, in-8. D'Ansse de Villoison, éditeur de cet ouvrage, s'était permis d'y insérer, sans l'aveu de l'auteur, un morceau dans

lequel il envisageait la question sous un point de vue très-différent; il a disparu de l'édition publiée en 1817 par Sacy, sous le titre de *Recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme*, 2 vol. in-8; *Des anciens gouvernements fédératifs, et de la législation de la Crete*, Paris, 1798, 2 vol. in-8. Ce vol. est composé de deux *Mémoires* lus à l'académie. Le premier montre que la Grèce n'eut pas de constitution fédérative avant la ligue des Achéens; et le second traite de l'origine des Crétois, de leur législation, et du rapport de leurs institutions avec celles de Sparte. On lui doit encore des *Dissertations* dans le *Recueil* de l'académie, dans le *Magasin encyclopédique*, et dans les *Annales catholiques*; enfin il a publié des *éditions* du Traité de l'*Evidence de la religion chrétienne*, de Jennyngs; des *Œuvres diverses de J. J. Barthélemi*. On peut consulter la *Notice sur sa vie et ses ouvrages*, par Silvestre de Sacy, et celle que Boissonnade lui a consacrée dans le *Journal de l'empire*, 6 avril 1809.

SAINTE-CROIX (baronne de Mandelot). *Voy.* MANDELOT.

* SAINTE-MARGUERITE (la comtesse Olympe de), née en 1799, à Aix en Provence, morte dans cette ville vers la fin d'août 1836, livrée tout entière à l'éducation, composa plusieurs ouvrages dont les plus estimés sont : le *Manuel de l'enfance; les méditations sur l'enfance de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, et *Instructions sur les évangiles des dimanches et fêtes*. On y remarque une instruction solide jointe aux sentiments de la piété la plus tendre.

* SAINTE-MARIE (François ANNET de MIOMANDRE de), né dans la Marche, garde du corps dans la compagnie de Luxembourg, fut un de ceux qui se signalèrent par leur dévouement dans la nuit du 5 au 9 octobre 1789. Quelques-uns des forcenés qui dans la journée étaient venus de Paris à Versailles, ayant pénétré dans le château, cherchaient la reine en poussant des cris de mort. Un des gardes (M. Durepaire), qui était en faction à la porte de l'appartement de cette princesse, est menacé; Sainte-Marie le remplace et entr'ouvrant la porte qu'il barre avec son mousqueton, crie : *Sauvez la Reine*. Au même instant il est terrassé par les assassins. « L'un d'eux, dit M. Hue, écartant la foule, » et mesurant froidement la distance, déchargea sur » ce garde du corps un coup de crosse si violent, » que le chien du fusil resta enfoncé dans sa tête. Il » demeura sans connaissance. Les bandits le cru- » rent mort, et l'abandonnèrent après l'avoir volé. » Aucune de ses blessures n'était mortelle; lorsqu'il fut rétabli, il eut l'honneur d'être présenté au roi, qui détachant sa croix de Saint-Louis, l'en décora. Emigré en 1791, il fit la campagne suivante dans les gardes du roi, et après leur licenciement, passa comme officier dans le régiment de Castries, à la solde de l'Angleterre. Il mourut en 1796 à Jersey, de suite de blessures.— Son frère, M. de MIOMANDRE de Saint-Pardoux, rentré en France comme agent des princes, devint en 1815 conseiller à la cour d'Angers : il occupait encore cette place en 1828.

SAINTE-MARIE. *Voy.* HONORÉ de SAINTE-MARIE.

SAINTE-MARTHE, nom d'une famille illustre par le grand nombre de ses membres, qui ont marqué dans la théologie, les sciences, les lettres et tous les emplois publics. Dreux du Radier, dans sa *Bibliothèque du Poitou*, en mentionne 45. Voici les principaux : Sainte-Marthe (Gaucher de), trésorier de France dans la généralité de Poitiers, plus connu sous le nom de *Scévole de Sainte-Marthe*, naquit en 1536 d'une famille féconde en hommes de mérite. Il exerça des emplois considérables, sous les règnes de Henri III et de Henri IV, qui l'honorèrent de leur estime, et fut intendant de l'armée de Bretagne, sous le duc de Montpensier. Il parut aux états de Blois, en 1588, où Henri III l'avait appelé. Ce prince l'envoya en Poitou, pour y désarmer la ligue et le calvinisme par son éloquence, et il eut le bonheur d'y réussir. Aussi fidèle à Henri IV qu'à Henri III, il fit rentrer la ville de Poitiers sous l'obéissance de ce monarque, dont il défendit les intérêts dans l'assemblée des notables tenue à Rouen. Il mourut à Loudun, sa patrie, en 1623. Le fameux Grandier prononça son oraison funèbre; le Parnasse français et latin se joignit à lui pour jeter des fleurs sur son tombeau. On a de Scévole de Sainte-Marthe : des éloges intitulés *Gallorum doctrina illustrium, qui sua patrumque memoria floruere, elogia*, Isenaci, 1622, in-8. Colletet les traduisit assez platement en français, 1644, in-4. Un grand nombre de *Poésies latines*; 3 livres de la *Pædotrophie*, ou de la manière de nourrir et d'élever les enfants à la mamelle; 2 livres de poésies lyriques; 2 de sylves; 1 d'élégies; 2 d'épigrammes; des poésies sacrées; plusieurs *Pièces de vers français*, qui sont fort au-dessous des latines. Celles-ci eurent tous les suffrages, sans avoir l'imagination de Virgile, l'auteur avait quelque chose de la pureté et de l'élégance de son style. Ses Œuvres furent recueillies en 1632 et 1633. in-4.

* SAINTE-MARTHE (Abel de), fils aîné du précédent, chevalier, seigneur d'Estrepied, conseiller d'état et garde de la bibliothèque de Fontainebleau, mort en 1652, à 82 ans, avait un génie facile et heureux pour la poésie latine; il est cependant inférieur à son père. Ses poésies sont le *Laurier*, la *Loi salique*, des élégies, des odes, des épigrammes, des poésies sacrées, des hymnes; elles ont été imprimées in-4, avec celles de son père. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages, moins connus que ses vers. — Il a laissé un fils nommé Abel comme lui, qui donna, en 1698, une traduction française de la *Pædotrophie*, et mourut en 1706.

SAINTE-MARTHE (Gaucher de, plus connu, ainsi que son père, sous le nom de *Scévole*, et Louis de), frères jumeaux, fils de Gaucher de Sainte-Marthe, naquirent à Loudun le 20 décembre 1571. Ils se ressemblaient parfaitement de corps et d'esprit; leur union fut un modèle pour les parents et pour les amis. Ils furent l'un et l'autre historiographes de France, et travaillèrent de concert à des ouvrages qui ont rendu leurs noms célèbres. Gaucher, chevalier, seigneur de Méré-sur-Indre, mourut à Paris en 1650, à 79 ans; et Louis, conseiller du roi, seigneur de Grelay, mourut en 1656, à 85 ans. On a de ces deux savants l'*Histoire généalogique de la maison de France*, 1647, 2 vol. in-fol.; une conti-

nuation de la *Gallia christiana*, qui avait été entreprise par Claude Robert, Paris, 1666, 4 vol. in-fol.; l'*Histoire généalogique de la maison de Beauveau*, in-fol., etc.

SAINTE-MARTHE (Claude de), fils de François de Sainte-Marthe, avocat au parlement de Paris, et petit-fils de Scévole de Sainte-Marthe, dont il est parlé dans l'article précédent, naquit à Paris en 1620. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut pendant longtemps directeur des religieuses de Port-Royal. Exilé deux fois par ordre du roi, il se retira à Courbeville en 1679, et y mourut en 1690. On a de lui une *Lettre* à l'archevêque de Paris, Péréfixe, où il exprime son attachement au parti de Jansénius; *Traités de piété*, en 2 vol. in-12; un *Recueil de lettres*, en 2 vol. in-12, où l'on trouve peints au naturel son esprit et son caractère; un *Mémoire* sur l'utilité des petites écoles, etc.; deux *Défenses des religieuses de Port-Royal*.

SAINTE-MARTHE (Denys de), fils de François de Sainte-Marthe, seigneur de Chandoiseau, et général des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, où il était entré en 1667, naquit à Paris en 1650, et mourut en 1725, à 75 ans. Il fit honneur à son corps par sa vertu et par ses ouvrages. Les principaux sont: un *Traité de la confession auriculaire*; *Réponse aux plaintes des protestants*, qui se disaient persécutés en France; *Entretiens touchant l'entreprise du prince d'Orange;* quatre *Lettres* à l'abbé de Rancé; la *Vie de Cassiodore*, 1705, in-12; l'*Histoire de saint Grégoire-le-Grand*, in-4; ces deux ouvrages sont savants et curieux; une *Edition* des *Œuvres* de saint Grégoire, 4 vol. in-fol. Il avait entrepris, à la prière de l'assemblée du clergé de 1710, une nouvelle édition de la *Gallia christiana*, in-fol., et il en fit paraître 3 vol. Cet ouvrage fut continué après sa mort, et le 13e vol. parut en 1785. Il manque quatre métropoles, Tours, Vienne, Besançon et Utrecht; beaucoup de matériaux avaient été rassemblés pour terminer cet important ouvrage, quand la révolution vint les disperser. (*Voy.* D. BRICE et ROBERT, Claude.)

SAINTE-MARTHE (Abel-Louis de), général des Pères de l'Oratoire, se démit de cet emploi en 1696, et mourut l'année d'après, à 77 ans, à Saint-Paul-au-Bois, près de Soissons. Il a laissé divers ouvrages manuscrits de théologie et de littérature. Ce Père peut être regardé comme une des principales causes de la décadence de la congrégation de l'Oratoire, par son adhésion aux sentiments de Jansénius et d'Arnauld, et par la confiance qu'il avait dans le P. Quesnel. Il était fils de Scévole de Sainte-Marthe, mort en 1650. — Son frère aîné, Pierre-Scévole de SAINTE-MARTHE, historiographe de France, mort en 1690, marcha sur les traces de ses ancêtres. Le roi récompensa son mérite par une charge de conseiller et de maître-d'hôtel. On a de lui un livre peu exact, intitulé: l'*Etat de l'Europe*, en 4 vol. in-12; un *Traité historique des armes de France*, in-12, dans lequel on trouve des recherches; l'*Histoire de la maison de la Trimouille*, 1688, in-12.

SAINTE-MAURE (Charles de), duc de MONTAUSIER, pair de France, chevalier des ordres du roi et gouverneur de Louis, dauphin de France, d'une ancienne maison de Touraine, se distingua de bonne heure par sa valeur et par sa prudence. Durant les guerres civiles de la Fronde, il maintint dans l'obéissance la Saintonge et l'Angoumois, dont il était gouverneur. Son austère probité le fit choisir pour présider à l'éducation du dauphin. Il parla toujours à ce prince en philosophe chrétien et en homme vertueux, qui sacrifiait tout à la vérité et à la raison. Lorsqu'il eut cessé de faire les fonctions de gouverneur, il dit au dauphin: « Monseigneur, si vous » êtes honnête homme, vous m'aimerez; si vous » ne l'êtes pas, vous me haïrez, et je m'en conso- » lerai. » Lorsque ce prince eut pris Philisbourg, le duc lui écrivit: « Monseigneur, je ne vous fais » pas de compliment sur la prise de Philisbourg; » vous aviez une bonne armée, une excellente ar- » tillerie, et Vauban. Je ne vous en fais pas non » plus sur les preuves que vous avez données de » bravoure et d'intrépidité, ce sont des vertus hé- » réditaires dans votre maison. Mais je me réjouis » avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, » humain, faisant valoir les services d'autrui et » oubliant les vôtres. C'est sur quoi je vous fais » mon compliment. » Ce seigneur mourut en 1690, à 80 ans, regretté des honnêtes gens dont il était le modèle. On a donné sa *Vie*, Paris, 1731, in-12. L'académie française proposa son *Eloge* en 1780; et le prix fut remporté par Garat (*voy.* ce nom, IV, 35).

SAINTE-PALAYE. *Voy.* PALAYE.

SAINTE-SOPHIE (Marsile de), célèbre médecin, naquit à Padoue vers l'an 1340, d'une famille distinguée. Il avait été élève de son père, Nicolas, qui avait professé avec distinction dans l'université de Padoue, depuis 1311 jusqu'à sa mort arrivée en 1350. Marsile fut aussi pendant plusieurs années professeur de l'université de Paris, d'où Jean-Galéas, premier duc de Milan, l'appela en Lombardie, et il enseigna successivement à Plaisance, et ensuite à Bologne, où il mourut en 1045. On a de lui un *Traité des fièvres*, Venise, 1454; Lyon, 1517. — Jean de SAINTE-SOPHIE, son frère, enseigna à Padoue et à Bologne; il laissa une *Pratique de médecine* et des *Commentaires* sur Avicenne. — SAINTE-SOPHIE (Galéas de), fils de Jean, médecin; il occupa la chaire de logique à Bologne, et fut ensuite appelé à Vienne en Autriche pour y professer la médecine. Il enseigna quelques années après à Padoue, sa patrie, où il mourut vers l'an 1440.

SAINTRAILLES (Jean-POTON de), grand-sénéchal du Limousin, né d'une famille noble de Gascogne, se signala par ses services sous Charles VI et Charles VII. Il fit prisonnier le fameux Talbot, l'an 1429, à la bataille de Patay, et le comte d'Arondel, à celle de Gerberoy, en 1435. Il travailla avec ardeur dans toutes les expéditions qui enlevèrent la Normandie et la Guyenne aux Anglais. Il eut le bâton de maréchal de France en 1454. Il en fut destitué en 1461, par Louis XI, et mourut deux mois après au Château-Trompette, dont il avait le gouvernement. Son courage était, comme son caractère, franc, noble et décidé.

* SAJANELLI (Jean-Baptiste), religieux hiéronymite, de la congrégation du B. Pierre de Pise, né à Crémone le 5 octobre 1700, après avoir fait

ses humanités chez les jésuites, embrassa la vie religieuse en avril 1716, à Venise. Il n'avait que 22 ans lorsque ses supérieurs le chargèrent d'enseigner la philosophie. Son bon esprit lui fit apercevoir que les cours étaient chargés de questions oiseuses, et il fut le premier qui osa les écarter. Il passa, en 1729, à Padoue, pour y professer la théologie, emploi qu'il exerça 9 ans avec beaucoup de réputation. Il prêchait en même temps, et ses occupations ne le détournaient pas de ses études particulières. Ses supérieurs cherchèrent à tirer parti de ses veilles laborieuses pour la gloire de leur institut. Jusque-là, on n'avait point songé à en écrire l'histoire : ils crurent que personne ne s'en acquitterait mieux, et la suite prouva qu'ils ne s'étaient pas trompés. En 1758, élu général de sa congrégation, il se servit de l'autorité que lui donnait cette place pour faire exécuter divers travaux littéraires honorables à son ordre. Le P. Augustin Bajomez recueillit tout ce qui concernait le B. Pierre de Pise, et composa l'*Histoire de sa vie*, publiée depuis en français (1772); et le P. J.-B. Gobatti rassembla en un corps les bulles, brefs, diplômes et priviléges accordés à la congrégation par les papes, et les publia à Padoue en 1775. Le P. Sajanelli mourut à Ferrare le 28 avril 1772, à l'âge de 77 ans. On a de lui : *Historica monumenta ordinis Sancti Hieronymi*, *B. Petri de Pisis documentis nunc primum editis illustrata*, Venise, 1758-62, 3 vol. in-fol. Il a laissé inédit : *Cronica di tutti i dogi e delle famiglie patrizie di Venezia, colla loro origine, e gli uomini celebri dalle medesime usciti*; *Biblioteca del teatro italiano profano non musicale*; *Biblioteca del teatro italiano sacro non musicale*. On trouve son éloge dans le *Giornale di Modena*, tome XIV, p. 66.

* SALA (Ange), médecin, né à Vicence vers 1570, joignit un des premiers l'étude de la chimie à celle de la médecine. Il quitta sa patrie pour cause de religion, et pratiqua successivement son art à Zurich, à la Haye et à Hambourg. Bien supérieur à la plupart des médecins de son temps, il attaqua avec les armes de l'ironie les adeptes de la science occulte aussi bien que les galénistes. La chimie avait alors pour objet principal la transmutation des métaux, et la recherche d'une panacée universelle. Néanmoins, il enrichit cette science de plusieurs remarques importantes. Il n'employait guère que les simples dans le traitement des maladies. Sa réputation s'étendit dans toute l'Europe, et les plus habiles médecins le consultaient dans les cas embarrassants. Le duc de Mecklembourg le nomma son *Physicien*, et l'appela à Gustrow, où l'on croit qu'il mourut vers 1645. Ses ouvrages ont été publiés sous le titre d'*Opera medico-chimica quæ extant omnia*, Francfort, 1647, 1680, 1712, in-4; Rotterdam, 1650, in-4. Boerhaave le cite comme très-exact dans le choix et la préparation des médicaments.

* SALA (Jean-Dominique), médecin, né à Padoue en 1585, professa la médecine avec distinction dans sa ville natale, de 1607 à 1644, époque de sa mort. On a de lui : *Ars medica, in qua methodus et præcepta omnia medicinæ curatricis et conservatricis explicantur*, Padoue, 1614, 1641, 1659, in-4; Venise, 1620, in-4; *De natura medicinæ libellus*, Padoue, 1628, in-4; *De alimentis et eorum recta administratione liber*, ibid., 1628, in-4.

* SALA (Vitale), peintre, né en 1803, à Cernusco, dans la Lombardie, fut envoyé dès l'âge de 14 ans à Milan, pour y cultiver, sous la direction d'habiles maîtres, les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. Il remporta en 1822 la grande médaille d'or pour le dessin, et l'année suivante, le premier prix de composition. Il ne tarda pas d'être employé dans un pays, où tout homme qui a de la fortune en consacre une partie à l'encouragement des arts; et quoiqu'il eut déjà marqué sa place parmi les bons peintres contemporains, on attendait encore de lui des travaux plus importants, lorsqu'il mourut de la petite vérole à Milan, en juin 1835, à 32 ans. Outre quelques tableaux d'église, on en cite de lui trois : *l'Arrestation de Barnabé Visconti*; *le Départ de Régulus pour Carthage*, et *la Bataille de Landviano*.

SALA (l'abbé Manuel la). *Voy.* LASSALA.

SALABERGE ou SALEBERGE (sainte), abbesse de Saint-Jean de Laon, dans le VII[e] siècle, était née en Champagne. Mariée contre son inclination, et ayant perdu son mari au bout de deux mois, elle épousa Blandin, avec lequel elle vécut d'une manière très-édifiante, consacra ses enfants à Dieu, et, du consentement de son mari, se retira dans un monastère qu'elle avait fondé dans les Vosges; mais ce lieu étant trop exposé aux courses des gens de guerre, elle transporta son monastère à Laon, en 640, et le gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 655. Ce monastère fut donné, en 1112, aux religieux de Saint-Benoît. (*Voy.* sa *Vie*, par un auteur contemporain, avec les notes du P. Clé, dans les *Acta sanctorum*, septembre, t. VI.)

** SALABERRY (Charles-Marie d'*Yrumberry*, comte de), membre de la chambre des députés, né en 1776, à Paris, d'une famille originaire de Navarre, émigra en 1790, et, après avoir visité l'Allemagne, la Turquie et l'Italie, se rendit à l'armée de Condé, qu'il quitta pour rentrer en France, et aller combattre avec les royalistes du Maine, sous les ordres du comte de Bourmont. En 1800, il revint dans sa famille, à Blois, et partagea ses loisirs entre la culture des lettres et l'exploitation de son domaine de Fossé. Au retour du roi, il fut nommé colonel de la première légion des gardes nationales de l'arrondissement de Blois, et pendant les cent jours, il abandonna sa famille pour rejoindre l'armée royale de la Vendée. A la seconde restauration, député de Loir-et-Cher à la chambre que les historiens révolutionnaires ont nommée *introuvable*, il s'y fit remarquer par le courage, car il en fallait dès-lors, avec lequel il défendit les vrais principes de la monarchie. Après la fameuse ordonnance du 5 septembre, il y fut renvoyé, et il continua d'y siéger jusqu'en 1830, appuyant toutes les mesures que l'on supposait devoir consolider le gouvernement, mais qui malheureusement ne firent que hâter sa chute. Retiré dans son château de Fossé, il ne pensa plus qu'à faire le bonheur de ceux qu l'entouraient, et c'est là qu'il mourut, dans les sentiments d'un chrétien, le 7 janvier 1847, à 81 ans,

laissant la réputation d'un homme loyal, et emportant l'estime même de ses adversaires politiques. Outre quelques *Romans* imités ou traduits de l'anglais, des *Discours* à la chambre des députés, dont plusieurs annoncent les talents d'un orateur, on a de lui : *Voyage à Constantinople par l'Allemagne, la Hongrie, les îles de l'Archipel*, Paris, 1799, in-8; *Mon voyage au Mont-d'Or*, 1802, nouv. édit., 1805, in-8; *Histoire de l'empire ottoman, depuis sa fondation jusqu'à la prise d'Yassi, en 1792*, Paris, 1813, 4 vol. in-8, l'un des meilleurs ouvrages que l'on ait sur cette contrée; *Développements des principes royalistes*, 1819-20, in-8; *Essais sur la Valachie et la Moldavie*, etc., 1821, in-8; *la Première... la dixième aux hommes de bien*, 1828, in-8. Ce sont dix lettres sur des matières politiques et religieuses. Il concourut de 1818 à 1820 au *Conservateur*, avec M. de Châteaubriand, et fut l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle*.

SALADIN ou SALAH-EDDYN (Malek-Nasser-Youssouf), sultan d'Egypte et de Syrie, Curde d'origine, naquit à Tekrit, sur le Tigre, l'an 1137 de J.-C. (532 de l'hégire), d'une famille de guerriers au service des princes de Mésopotamie et d'Alep. Ses premières années se passèrent dans une vie licencieuse, et il ne se distingua que vers l'âge de 30 ans. Alors il était gouverneur de sa ville natale, et se mit avec son frère au service de Noradin, souverain de la Syrie et de la Mésopotamie. Ils se signalèrent tellement par leur valeur, qu'Adad, calife des Fatimes en Egypte, ayant demandé du secours à Noradin, ce prince crut ne pouvoir mettre à la tête de l'armée qu'il envoyait en Egypte, de plus habiles généraux que ces deux capitaines curdes. Saladin obtint, en arrivant, les charges de visir et de général des armées. Adad étant mort quelque temps après, il se fit déclarer souverain de l'Egypte, et fut le chef de la dynastie des Mameluks qui régna dans ce pays. Il se fit ensuite déclarer tuteur du fils de Noradin, qui ne survécut pas longtemps à Adad. Il conquit la Syrie, l'Arabie, la Perse et la Mésopotamie, et conçut le projet d'expulser de la Palestine tous les Francs. Renaud de Châtillon, seigneur de Karak, avait enlevé une riche caravane musulmane qui passait en pleine paix sur ses terres. Saladin demanda satisfaction, et ne fut pas écouté; et comme il n'attendait qu'un prétexte pour reprendre les armes, il se dirigea contre Jérusalem et livra bataille aux chrétiens, dont le nombre s'élevait à plus de 50,000 (1187), auprès du lac de Tibériade. Il eut la gloire de vaincre et de faire plusieurs illustres prisonniers, parmi lesquels était Gui de Lusignan, roi de Jérusalem. Le grand-maître des Templiers, Renaud de Châtillon, et même le bois de la vraie croix, tombèrent au pouvoir des infidèles. Le monarque captif fut bien traité par le vainqueur, qui lui présenta une coupe de liqueur rafraîchie dans la neige; mais le roi, après avoir bu, ayant voulu donner sa coupe à Renaud de Châtillon, Saladin abattit à celui-ci la tête d'un coup de sabre. Saladin marcha quelques jours après vers Jérusalem, qui se rendit par capitulation le 2 octobre de la même année; il permit à la femme de Lusignan de se retirer où elle voudrait. Il n'exigea aucune rançon des Grecs qui demeuraient dans la ville. Lorsqu'il fit son entrée dans Jérusalem, plusieurs femmes vinrent se jeter à ses pieds, en lui redemandant, les unes leurs maris, les autres leurs enfants ou leurs pères qui étaient dans les fers. Il les leur rendit avec une générosité qui n'avait pas encore eu d'exemple parmi ces barbares. Mais sa férocité et son fanatisme le dominaient à leur tour. Il fit laver avec de l'eau de rose, par les mains mêmes des chrétiens, la mosquée qui avait été changée en église. Il y plaça une chaire à laquelle Noradin, soudan d'Alep, avait travaillé lui-même, et fit graver sur la porte ces paroles : *Le roi Saladin, serviteur de Dieu, mit cette inscription, après que Dieu eut pris Jérusalem par ses mains.* Pour ne pas faire un désert de sa conquête, il rendit aux chrétiens orientaux l'église du Saint-Sépulcre; mais il voulut en même temps que les pèlerins y vinssent sans armes, et qu'ils payassent certains droits. Le bruit de ses victoires avait répandu l'épouvante en Europe. Le pape Clément III engagea la France, l'Angleterre, l'Allemagne, à armer contre lui. Les chrétiens, qui s'étaient retirés à Tyr, ayant reçu des secours, allèrent assiéger la ville de Saint-Jean-d'Acre, battirent les musulmans, et s'emparèrent de cette ville, de Césarée et de Jaffa, à la vue de Saladin, en 1191. Ils se disposaient à mettre le siége devant Jérusalem; mais la dissension s'étant mise entre eux, Richard Ier, roi d'Angleterre, fut contraint, en 1192, de conclure avec le sultan une trêve de trois ans et trois mois, par laquelle Saladin s'obligea de laisser jouir les chrétiens des côtes de la mer, depuis Tyr jusqu'à Joppé. Le sultan ne survécut pas longtemps à ce traité, étant mort un an après, à Damas, âgé de 57 ans, après en avoir régné 24 en Egypte, et environ 19 en Syrie. Il laissa 17 fils, qui partagèrent entre eux ses états. Détrompé, mais trop tard, des grandeurs humaines, il voulut qu'on portât dans sa dernière maladie, au lieu du drapeau qu'on élevait devant sa porte, le drap qui devait l'ensevelir. Celui qui tenait cet étendard de la mort criait à haute voix : *Voilà tout ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.* Marin a donné, en 1758, 2 vol. in-12, une *Histoire* de Saladin, où ce guerrier est peint avec des couleurs un peu romanesques, l'admiration et l'enthousiasme ayant dirigé la plume de l'auteur. Il faut convenir cependant qu'il avait plus d'humanité, de justice et de lumières qu'aucun conquérant de la secte de Mahomet. On peut consulter sur ce prince, à la vie duquel les historiens de son époque ont donné les couleurs brillantes du roman, l'ouvrage de M. Reynaud, *Extraits d'auteurs arabes*, etc., dans le 2e vol. de la *Bibliothèque des Croisades*, qui fait suite à l'*Histoire* de Michaud.

* SALAMON (Louis-Siffren-Joseph), évêque de Saint-Flour, naquit à Carpentras, en 1759, d'une famille noble, et vint très-jeune à Paris, où il acheta une charge de conseiller-clerc au parlement. En 1790, après le départ du nonce du pape en France, il fut nommé par Pie VI son internonce près de Louis XVI, et il remplit ces fonctions jusqu'au 10 août 1792. Arrêté quelques jours après et conduit à l'abbaye, il dut à son courage et à son sang-froid le bonheur d'échapper aux massacres de sep-

tembre. Poursuivi de nouveau par les terroristes, il vécut longtemps aux environs de Paris, caché dans le bois de Boulogne. Arrêté sous le Directoire et menacé de la déportation, il fut néanmoins acquitté. En récompense de ses services le pape Pie VII le nomma, en 1806, évêque *in partibus* d'Orthosia en Carie, et le roi le désigna, en 1814, auditeur de rote à Rome. Mais le souverain Pontife pensa que Mgr. Isoard (*voy.* ce nom, IV, 511), qui remplissait cette place, ne pouvait être révoqué. Après un séjour de 3 ans à Rome, il revint à Paris, fut nommé, en 1817, évêque de Belley, en 1820, évêque de Saint-Flour, et mourut le 11 juin 1829, léguant tout ce qu'il possédait aux pauvres et aux établissements publics du diocèse. On a publié, en 1815, pendant les cent-jours, une *Lettre* attribuée à ce prélat et adressée à M. de Talleyrand-Périgord, grand aumônier, curieuse par les détails qu'elle contient sur la disposition des esprits à Rome, à la nouvelle du débarquement de Bonaparte.

** SALANDRI (l'abbé Pellegrino), né en 1723 à Reggio, de parents pauvres, dut le bienfait d'une bonne éducation à un charitable ecclésiastique qui le fit admettre au séminaire. Il en sortit après avoir reçu le laurier doctoral en théologie, et se livrant à son talent naturel pour la poésie, ne tarda pas à se faire connaître. Le comte Cristiani, administrateur du duché de Modène, le choisit pour précepteur de ses enfants, et l'emmena depuis comme secrétaire à Milan et de là dans les cours de Vienne, de Turin et de Parme. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il fut admis à l'académie arcadienne. Son protecteur lui fit obtenir en 1758 la place de premier employé à la secrétairie royale de Mantoue; et lors de la fondation de l'académie de cette ville en 1767, il en fut élu secrétaire perpétuel. Il mourut d'un accident, le 17 août 1771, à 48 ans. Ses *Poésies*, qui consistent principalement en sonnets, ont été imprimées plusieurs fois. L'édition la plus complète est celle de Reggio, 1824, in-16, avec portrait. Les Italiens font beaucoup de cas des ouvrages de Salandri. Tiraboschi, dans la *Bibliothèque modenese*, le place au premier rang des poètes qui ont illustré l'Italie au XVIIIe siècle.

* SALAS (Grégoire-François de), poète espagnol, né en 1738 à Badajoz, fit ses études à Salamanque et s'appliqua surtout au droit civil et canonique. Il reçut les ordres en 1763. Son érudition était très-étendue, et il acquit une grande réputation comme poète et comme jurisconsulte, mais son esprit caustique nuisit à son avancement dans la carrière ecclésiastique. Ayant obtenu en 1780 la chaire du droit des gens à l'université de Salamanque, il y professa des principes d'indépendance qui déplurent au gouvernement. La chaire fut supprimée, et Salas fut appelé à Madrid, où on lui fit son procès. Il sortit de prison, à condition qu'il ne quitterait pas la capitale, et ne donnerait pas de leçons particulières. Ses traits satiriques, lancés sur quelques personnages en faveur, éveillèrent de nouveau l'attention des magistrats : quelques propos libres, et peu convenables à son état, lui attirèrent en même temps de justes réprimandes de la part des chefs de l'inquisition. Appelé devant ce tribunal, il présenta sa défense en vers; mais, malgré leur mérite, il fut condamné à quelques mois de prison. On avait pour lui toutes sortes d'égards, et on ne lui imposait pour tout châtiment que sa rétractation : Salas la fit encore en vers; ce qui prolongea sa détention. Enfin, plusieurs seigneurs puissants s'étant intéressés en sa faveur, il obtint sa liberté, après avoir rétracté ses erreurs, non plus en vers, mais en prose. Il menait à Madrid une vie aussi originale que solitaire et pauvre. La nourriture la plus grossière prise tantôt à une heure, tantôt à une autre, la conversation avec ce qu'il y avait de plus bas dans le peuple, une promenade continuelle, telles étaient ses habitudes : c'est en marchant qu'il composa la plupart de ses ouvrages. Un des plus piquants est celui où il peint, en *dizains*, les mœurs de Madrid depuis la haute société jusqu'à la plus basse. Il donne à chaque quartier de cette ville des mœurs et des habitudes particulières, et il les renferme souvent dans le court espace de dix vers, sans qu'il manque rien à l'exactitude et à l'énergie du portrait. Plusieurs personnes distinguées avaient voulu venir au devant des besoins de Salas; mais il refusa toujours le moindre service, en disant : « Quand on vit pour mourir, il suffit de » végéter. » Un grand parvint à l'attirer dans sa maison, où il lui céda un appartement; mais il en sortit au bout de quelques jours, « parce que, » disait-il, son lit somptueux, son bel appartement, et surtout son excellente table, le maigrissaient à vue d'œil. » Il retourna à sa vie favorite, et on le voyait dans les rues de Madrid, un vieux chapeau sur la tête, des habits presque déchirés, toujours rêveur, prêt à lancer un trait piquant à la moindre interrogation, et mangeant un morceau de pain ou quelques fruits. Ce nouveau cynique avait un abord distingué, et des manières polies. L'évêque de Madrid le manda plusieurs fois pour le faire désister d'une vie aussi peu convenable à son caractère de prêtre : « Monseigneur, » lui répondit-il, je vous l'ai déjà dit, je ne puis, » sans altérer ma santé, renoncer à mes habitudes : puisqu'elles vous déplaisent, faites-moi » enfermer, et avec du pain, des légumes ou des » fruits, une cour pour me promener, et ce qu'il » faut pour écrire, je vivrai et je mourrai content. » Vers la fin de ses jours, il corrigea sa causticité, renonça aux vers, et sortait rarement de sa maison. Il mourut dans des sentiments religieux au mois de septembre 1808, âgé de 70 ans. On ne lui trouva pour tout argent qu'un réal et demi (à peu près sept sous) : il était très-charitable, et donnait tout aux pauvres. Salas était membre de l'académie de Madrid, et correspondant de plusieurs sociétés savantes. Avant d'être nommé professeur à Salamanque, il avait passé quelque temps à la campagne, où il composa les deux ouvrages suivants : *Observatoire rustique*, ou *Description de la vie de la campagne et de ses avantages*, Madrid, 1772; Valence, 1773; Madrid, 1777, 1779. Cet ouvrage est un peu trop didactique. *Dalmire et Silvain*, églogue en faveur de la vie de la campagne, Madrid, 1780, in-8. Cette églogue ne serait pas désavouée par Melendez lui-même. Ses autres

ouvrages sont : *Songes poétiques adressés aux académies royales et des beaux-arts*, ibid., 1775, in-8; *Poésies nouvelles, contenant les éloges des grands hommes espagnols, morts dans le siècle présent*, Madrid, 1776, 1779; *Hymne à la Paix*, 1787, in-8. L'auteur le composa à l'occasion de la paix conclue entre l'Espagne et l'Angleterre, après le siége de Gibraltar. Salas y prend un vol tout-à-fait pindarique, qu'il soutient du commencement à la fin. En général, ses poésies réunissent à la fois la pureté et l'élégance du style; on y trouve partout de la force, de la chaleur, beaucoup de coloris, une verve inépuisable, qualité qui le place à côté des meilleurs poètes de son époque, et l'égalent souvent aux anciens classiques de sa nation. On a publié en 1827 à Madrid, in-12, le *Recueil de ses épigrammes et de ses autres poésies critiques, satiriques et joyeuses*.

SALATHIEL, fils de Jéchonias et père de Zorobabel, prince des Juifs, qui, après la captivité de Babylone, présida au rétablissement de la ville et du temple de Jérusalem. Salathiel mourut à Babylone.

SALDEN (Guillaume), né à Utrecht, exerça le ministère dans plusieurs églises de Hollande, et enfin dans celles de la Haye, où il mourut en 1694. Ses ouvrages sont : *Otia theologica*, in-4; ce sont des dissertations sur différents sujets de l'ancien et du nouveau Testament; *Concionator sacer*, in-12; *De libris, varioque eorum usu et abusu*, Amsterdam, 1668, in-12. Cet auteur avait du jugement et du savoir.

SALE. *Voy.* SALLE.

SALE (Georges), savant littérateur anglais, né vers 1680, était un des principaux membres de la société qui a entrepris de nous donner une *Histoire universelle*, sur laquelle on peut voir diverses observations dans le *Journal historique et littéraire*, 15 janvier 1781, p. 93. Il mourut à Londres en 1736. On a de lui une *Traduction anglaise de l'Alcoran*, imprimée à Londres en 1734, in-4. Il a mis à la tête de cette version une *Introduction* qui a été traduite en français, in-8 : on la trouve aussi dans l'édition de l'*Alcoran* en français, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12. (*Voy.* MAHOMET *et* MARACCI.) Le caractère des écrits de Sale est celui de la société dont il était membre, beaucoup de recherches, mais peu de jugement, peu de goût, peu d'élégance, peu de précision, et souvent de droiture et de franchise. C'est de Maracci qu'il a emprunté toute son érudition arabique; et, pour déguiser son plagiat, il entreprend, selon la coutume des savants modernes, de le critiquer; ce qu'il fait toujours très-gauchement. On croit même que sa traduction est faite sur la version latine de Maracci, à cela près des fautes et des infidélités qu'elle présente.

SALEL (Hugues), de Casals dans le Quercy, s'acquit l'estime du roi François Ier, et fit, par ordre de ce prince, une *Traduction* en vers français des douze premiers livres de l'Iliade d'Homère, 1574, in-8; il mourut à Saint-Chéron, près de Chartres, en 1553, à 50 ans. On a encore de lui un recueil de poésies (Paris, 1539, in-8), qui ont été beaucoup louées par ses contemporains. Son style est cependant embarrassé, louche et traînant.

* SALÉON (Jean d'Yse de), archevêque de Vienne, né en 1669, se distingua par son attachement à la bulle *Unigenitus*. M. de Soanen, évêque de Sénez, ayant été déclaré suspens au concile d'Embrun en 1727, l'abbé de Saléon fut nommé par le concile vicaire-général et administrateur de ce diocèse. C'était une commission d'autant plus pénible, que l'évêque de Sénez ne manquait point de partisans, mais il n'eut pas longtemps à soutenir cette lutte. Nommé l'année suivante à l'évêché de Digne, il fut transféré, sans avoir pris possession de ce siége, à celui d'Agen, et sacré le 16 avril 1729. En 1735, une nouvelle translation le porta à celui de Rhodez, où il trouva l'occasion d'exercer son zèle pour la constitution. Le père Vion, dominicain, y professait la théologie dans le couvent de son ordre. L'évêque, par un *mandement*, condamna les cahiers que dictait ce religieux, comme contenant les erreurs de Jansénius. Vion, avant la condamnation, avait remis au prélat, pour sa défense, un *Mémoire* qui n'avait pas été trouvé satisfaisant. Il crut qu'il se défendrait avec moins de risque et plus d'avantages sur un terrain qui ne serait point soumis à la juridiction de son adversaire. Retiré au Puy, il lança contre le mandement de l'évêque un *écrit*, qui fut supprimé comme injurieux à l'épiscopat, et porta sa cause à Rome. De son côté, l'évêque de Rhodez écrivit au pape, le 25 avril 1742. Benoit XIV, qui occupait alors le siége pontifical, lui répondit par un bref du 5 juillet suivant. Ce pontife prudent, sans traiter le fond de la question, se contenta de tracer quelques règles à suivre dans de pareilles circonstances, et en donnant des éloges au zèle de l'évêque, il lui recommandait la réserve et la circonspection. La conduite du père Vion n'en parut pas moins blâmable à ses supérieurs, qui par un décret du 15 mars 1743, l'exclurent de l'ordre, avec défense de le recevoir dans aucun couvent. Il en appela au parlement, qui jugea que pour le présent il n'y avait pas lieu à l'appel. Cependant, M. de Saléon poursuivait le jansénisme partout où il croyait l'apercevoir. Il publia et adressa au souverain pontife deux écrits intitulés : *Le baïanisme et le jansénisme ressuscités*, contre les pères Belelli et Berti, augustins italiens, et théologiens distingues. Il avait joint à cet envoi une lettre par laquelle il pressait le pape de condamner les ouvrages, on ne jugea pas à propos de déférer à cette demande. Il paraît que M. de Saléon confondait la doctrine de Jansénius avec le système *augustinien*, qui en est très-différent, et qui se concilie parfaitement avec la doctrine de la bulle *Unigenitus*; système soutenu de l'aveu de l'Eglise par l'école de saint Thomas, et par les écoles de tous les ordres religieux qui vivaient sous la règle de saint Augustin. M. de Saléon fut nommé à l'archevêché de Vienne en 1746, et mourut le 1er février 1751, âgé de 82 ans, laissant la réputation d'un des plus saints et des plus savants prélats de son siècle. Outre les écrits cités, on a de lui des *Instructions pastorales sur l'usure et sur l'autorité de l'église*, 1738, in-4, où il

soutient l'ancienne doctrine contre l'opinion nouvelle qui s'est introduite sur le *prêt à intérêt*.

SALERNE (François), médecin d'Orléans, s'appliqua particulièrement à l'histoire naturelle, et travailla avec Arnault de Nobleville à la continuation du traité de la *Matière médicale* de Geoffroi. Ils donnèrent le *Règne animal*, ensuite l'*Histoire naturelle des animaux*. La description anatomique occupe la plus grande partie de ce dernier ouvrage. On a encore de Salerne une traduction du *Synopsis avium* de Ray, sous le titre d'*Essai sur l'histoire naturelle des oiseaux*, ou *Traduction du* Synopsis avium *de Ray, augmenté de recherches critiques et d'observations curieuses sur les oiseaux de nos climats*, Paris, 1766, 2 vol. in-12. Ce médecin mourut en 1760.

* SALES (Louis, comte de), frère aîné de saint François, né le 3 juillet 1577, au château de Brens, dans le Chablais, fut envoyé au collége d'Annecy, où il fit de grands progrès dans les lettres et dans les vertus chrétiennes. Dans sa jeunesse il cultiva la poésie française, et ses essais reçurent les éloges des connaisseurs; mais il renonça de bonne heure à cette occupation, qui pouvait le détourner de ses études sérieuses. Il accompagna en Italie le président Ant. Favre, chargé d'une négociation avec le saint Siége; et à son retour, désigné pour veiller sur la frontière de Savoie menacée par les troupes espagnoles stationnées en Franche-Comté, il préserva la ville d'Annecy d'une surprise et fut ensuite employé dans les négociations avec les Suisses. Le prince Thomas de Savoie s'empressa de l'appeler dans son conseil de guerre, où il obtint une grande influence. Le duc de Nemours l'avait nommé chevalier du conseil de Genevois, et dans cette place il rendit d'importants services à son pays. Il força les Espagnols d'évacuer plusieurs villages dont ils s'étaient emparés sans déclaration de guerre, et il négocia le traité de Dole qui mit fin aux troubles. Il fit aussi réparer à ses frais les fortifications d'Annecy, et défendit cette ville, en 1630, contre Louis XIII qui vint l'assiéger en personne. La paix lui ayant permis de retourner dans sa retraite, il passa le reste de sa vie dans la prière et dans les exercices de la piété. Après avoir partagé lui-même ses biens entre ses enfants, il mourut le 24 novembre 1654, dans les bras de son fils aîné, depuis évêque d'Annecy, qui lui avait administré les derniers sacrements. Sa *vie* forme la seconde partie de la *Maison naturelle de saint François de Sales*, par Nicolas de Hauteville, Paris, 1669. Il en existe une autre par le père Buffier, Paris, 1718 et 1737, in-12. Elle a été traduite en italien par le marquis Orsi, Padoue, 1720, in-8. — Son fils, Charles de Sales, né à Thorens en 1625, joignit la bravoure d'un guerrier à la simplicité de mœurs d'un chrétien. Entré dans l'ordre de Malte, il se signala dans plusieurs guerres contre les Turcs et les barbaresques. Il contribua à la défense de Candie en 1650; ensuite il fut nommé par son ordre gouverneur de Saint-Christophe, l'une des Antilles. Ces îles ayant été cédées à la France, Louis XIV lui en continua le commandement, en 1655, avec le titre de vice-roi. Il fut tué l'année suivante après avoir repoussé les Anglais dans plusieurs combats particuliers. *Voy.* François de Sales (saint).

SALES. *Voy.* Isoard Delisle de Sales.

* SALFI (François), littérateur, né en 1759, à Cosenza, dans la Calabre inférieure, s'appliqua de bonne heure à l'étude des lettres et de la philosophie. Il débuta par un *Essai de phénomènes anthropologiques*, relatifs aux tremblements de terre qui désolèrent la Calabre en 1783; son but était de faire connaître l'homme soumis à l'influence de ces terribles phénomènes. La hardiesse de ses opinions faillit le rendre suspect au gouvernement; d'un autre côté, cet ouvrage le mit en rapport avec quelques savants de Naples, et s'étant établi dans cette ville, il y publia, depuis 1788, divers écrits, notamment sur les démêlés de la cour de Naples avec le saint Siége, au sujet de l'hommage de la haquenée, qui lui valurent une commanderie. Dans le même temps il travaillait pour le théâtre, mais quoiqu'il flattât dans ses pièces les préjugés populaires, elles n'eurent pas un grand succès. La révolution française avait eu du retentissement à Naples, et Salfi qui en avait embrassé les principes, craignant d'être inquiété par la police, s'enfuit secrètement à Gênes, puis vint à Paris, où il fut assez bien accueilli. Il retourna en Italie à la suite de l'armée française; et lorsque le royaume de Naples eut été transformé en république par Championnet, il y fut appelé pour remplir les fonctions de sécretaire général du nouveau gouvernement. Lorsque les Français furent obligés de quitter Naples, il parvint à s'évader sous un déguisement, et rentra en Italie avec l'armée de réserve qui conquit une seconde fois la Lombardie. Nommé, en 1801, professeur d'histoire à l'université de Brera, il eut en 1807 la chaire de diplomatie, et deux ans après, celle de droit public. A cette époque, Salfi publia quelques opuscules, et des traductions en vers italiens du *Fénélon* de Chénier, et des *Templiers* de Raynouard; enfin un petit poème en trois chants, intitulé : *Iramo*. En 1814, rappelé par le roi Murat à Naples, il y obtint une pension et un emploi dans l'université; mais les événements l'obligèrent bientôt de revenir en France. Accueilli à Paris comme il l'avait été la 1re fois, il s'occupa exclusivement de littérature. Il y mourut le 3 septembre 1832. Outre un grand nombre d'articles dans la *biographie universelle* et dans la *revue encyclopédique* dont il fut un des plus laborieux collaborateurs, on a de lui un assez grand nombre d'opuscules, mais qui ne présentent pas un grand intérêt. Son principal titre est la continuation de l'*Histoire littéraire d'Italie* par Ginguené, (*voy.* ce nom), dont il fit 4 vol. qui ont été publiés en 1834-35. Nous citerons encore de lui : *Résumé de l'histoire de la littérature italienne*, Paris, 1826, 2 vol. in-18; qui fait partie de l'*encyclopedica scelta di opere italiane*, Naples, 1833.

SALIAN ou SALLIAN (Jacques), jésuite d'Avignon, né en 1557, enseigna avec beaucoup de réputation. Il devint recteur du collége de Besançon, et mourut à Paris le 23 janvier 1640, à 82 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages de piété, et des *Annales de l'ancien Testament*, Paris, 1625, 1641, 6 vol. in-fol, en latin, dans lesquelles il a répandu beaucoup d'érudition.

* SALICET (Guillaume), *de Saliceto* ou *Placentinus*, médecin, né à Plaisance, au commencement du XIIIe siècle, embrassa l'état ecclésiastique sans renoncer à la pratique de la médecine, ce qui était alors autorisé par les canons. Il est regardé comme l'un des premiers praticiens qui se soient servi de remèdes tirés de la chimie, science dans laquelle il était très-versé pour son temps. A l'exemple des Grecs et des Arabes, il employa le fer et le feu dans les cas de chirurgie, au lieu des topiques alors en usage. Il trouva une nouvelle méthode pour l'extraction de la pierre, et décrivit le premier la maladie des enfants, connue sous le nom de *Lactescence* ou *croûte lactée*. Sa réputation le fit appeler dans les principales villes d'Italie; il professa longtemps l'art de guérir à Vérone, et l'on croit qu'il y mourut en 1280. On a de lui : *Summa conservationis et curationis*, Plaisance, 1475, in-fol.; *Cyrurgia*, ibid., 1476, in-fol. Ce sont les 1res éditions de ces deux ouvrages qui ont été réimprimés plusieurs fois ensemble dans le XVe siècle. La *chirurgie de Salicet* a été traduite en français par Nicole Prévost, Lyon, 1492, in-4. On y remarque des vues sages et une méthode préférable à celle des auteurs qui l'ont précédé.

* SALICETI (Christophe), né en 1757 à Bastia, d'une des premières familles de cette ville, acheva ses études à l'université de Pise, où il se fit recevoir docteur en droit, et devint avocat au conseil supérieur de Corse. En 1789, élu député du tiers-état aux états généraux, il sollicita et obtint l'incorporation de la Corse à la France, et fit décréter que cette île formerait un département. Après la session, il en fut procureur général-syndic. Renvoyé à la Convention, il y vota la *mort* de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Envoyé, à plusieurs reprises, en mission dans la Corse, puis à l'armée du Midi, il concourut à toutes les mesures prises par ses collègues, tant à Marseille qu'à Toulon. Après le 9 thermidor, il fut rappelé et plus tard décrété d'arrestation; mais l'amnistie de brumaire arrêta les poursuites. Le Directoire l'envoya commissaire près de l'armée d'Italie, chargé de surveiller le général Bonaparte, et prit une part active aux négociations dont le résultat fut un armistice avec le pape. Elu en 1797, député au conseil des Cinq-cents, sa conduite équivoque au 18 brumaire le fit inscrire sur la liste des proscrits; mais il en fut rayé par le 1er consul lui-même, qui ne tarda pas à l'envoyer en Corse, et de là ministre extraordinaire à Lucques puis à Gênes. En 1806, Joseph Bonaparte ayant été placé sur le trône de Naples, il l'y suivit comme ministre de la police générale, et fut aussi chargé quelque temps du portefeuille de la guerre. Murat ne voulant point se soumettre à l'influence qu'il exerçait sur son prédécesseur, le laissa sans emploi. Mais Bonaparte le fit conserver dans les conseils de son beau-frère, qu'il surveillait, ne pouvant le diriger. Saliceti s'était fait à Naples un si grand nombre d'ennemis, qu'une conjuration se forma pour faire sauter son hôtel, et ce fut une circonstance fortuite qui le fit échapper à l'explosion. Il mourut à Naples, le 23 décembre 1809; on crut qu'il avait été empoisonné, mais l'ouverture de son corps prouva que ces soupçons n'étaient pas fondés.

SALIER (Jacques), religieux minime, professeur en théologie, provincial et définiteur, mourut à Dijon en 1707, âgé de 92 ans. La théologie scolastique fut sa principale occupation. Nous avons de cet auteur : *Historia scolastica de speciebus eucharisticis*, Lyon, 1687, 3 vol. in-4; Dijon, 1692 et 1704; *Cacocephalus sive de Plagiariis opusculum*, 1694, in-12; des *Pensées sur l'âme raisonnable*, in-8. Il y a dans tous ses écrits du savoir et de la métaphysique.

* SALIERI (Antoine), célèbre compositeur, né en 1750, à Legnano dans les états de Venise, obtint, en 1775, la place de maître de chapelle de la chambre impériale et du théâtre de Vienne. Venu en France en 1784, il fit représenter plusieurs *opéras* avec le plus grand succès. De retour à Vienne en 1788, il donna *Assur, roi d'Ormus*; cette pièce plut beaucoup à l'empereur Joseph II, qui lui fit présent de 200 ducats, et lui assura une pension de 300. Peu de temps après, Salieri fit un riche mariage, devint directeur de l'école de chant, et mourut à Vienne le 7 mai 1825. Il était associé de l'institut de France et correspondant du conservatoire. Il a composé un assez grand nombre d'*opéras* en italien, en allemand et en français. Parmi ces derniers, ceux qui ont eu le plus de vogue sont les *Danaïdes*, 1784, remis avec des changements en 1817; *Tarare*, 1787, et remis au théâtre à diverses reprises et avec différents changements. Il a composé en outre un grand nombre de sérénades, symphonies, concerto pour le forte-piano et autres instruments, et plusieurs morceaux de musique d'église.

* SALIG (Chrétien-Auguste) théologien protestant, né en 1692 à Domersleben, près de Magdebourg, était fils du pasteur de ce village. Elevé sous les yeux de son père, homme instruit, il fit de rapides progrès dans les lettres. A 12 ans, il lisait et entendait les originaux de l'ancien et du nouveau Testament. Après avoir achevé ses études à Halle et à Iéna, il fut appelé à Wolfenbutel, où il trouva dans la bibliothèque du duc de Brunswick d'utiles ressources pour les travaux qu'il méditait. Bientôt il fournit des articles à divers journaux, et publia une dissertation touchant *l'immortalité de l'âme*. Voulant donner une *Histoire de l'eutychianisme*, il y préluda par un traité *de l'eutychianisme plus ancien qu'Eutichès*, dans lequel il essaya de prouver que le nestorianisme et l'eutychianisme sont des opinions indifférentes, de vraies disputes de mots, où l'on n'est point du même avis, faute de s'entendre; d'où l'on devait conclure qu'en combattant ces deux hérésies, l'Eglise n'avait poursuivi que des chimères : cette opinion fit perdre à Salig les bonnes grâces du duc de Brunswick. Jablonski, le fils, partageait le même sentiment, et le consigna dans un ouvrage sur le *nestorianisme*. Salig et lui furent combattus par Hoffmann, dans une dissertation académique. Salig acheva son *Histoire de l'eutychianisme*, et l'annonça en 1727 en 4 vol. in-4; mais elle n'a point été imprimée. Il a donné au public : un ouvrage sur les *diptyques des anciens*, 1731, in-4; une *Histoire de la confession d'Augsbourg*, en allemand, 1730-45, 4 vol. in-4; une *Histoire*

du Concile de Trente, 1741-45, 3 vol. in-4; *Nodus prædestinationis solutus*, ouvrages posthumes. Salig mourut en 1739.

* SALIN ou SALLIN (Maurice), sculpteur, né dans la Savoie en 1760, venu à Lyon comme ramoneur, s'essaya dans les arts du dessin pour lequel il se sentait une vocation particulière. Encouragé par quelques amateurs auxquels il avait montré ses premiers ouvrages, il entra chez un maître pour étudier les principes de la sculpture. Il travaillait avec une grande vitesse, et conservait de son premier état le goût d'une vie frugale et de l'économie. Il acquit quelque fortune, se fit aimer par sa bonne conduite, et mourut à Lyon, le 22 juin 1809, à 49 ans.

SALINAS ou SALINES (François de), natif de Burgos, perdit la vue à l'âge de 10 ans. Cet accident ne l'empêcha pas de se rendre habile dans les langues grecque et latine, dans les mathématiques, dans la musique. Il compta parmi ses protecteurs le Pape Paul IV, et le duc d'Albe, qui lui fit donner un bénéfice. Il mourut en 1590. On a de lui : un excellent *Traité de musique*, en latin, Salamanque, 1592, in-fol.; une *Traduction*, en vers espagnols, de quelques épigrammes de Martial.

SALINGUERRA, chef de la faction des Gibelins, s'empara de la principauté de Ferrare, l'an 1195. Il devint si puissant qu'il méprisa l'autorité du légat du pape et du marquis d'Azzon d'Est, chef des Guelfes, et qu'il chassa de Ferrare tous ceux qui étaient de leur parti. Le marquis d'Est voulant s'en venger, leva une armée et assiégea Ferrare. Salinguerra parla de faire la paix, et le laissa entrer dans la ville; mais le marquis d'Est, n'ayant pas voulu accepter les conditions de la paix, en fut chassé avec ceux qui l'avaient accompagné. Cependant il y entra depuis, et Salinguerra, chassé à son tour, trahi par Ramberti, son lieutenant, mourut prisonnier à Venise l'an 1240, âgé de 80 ans.

* SALIO (Joseph), littérateur, né en 1700 à Padoue, d'une famille noble, n'avait que 23 ans lorsqu'il publia une élégie sur le couronnement de l'empereur Charles VI, comme roi de Bohême; cette pièce devenue très-rare, commença sa réputation. Lors de l'établissement de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, il en fut nommé le premier secrétaire perpétuel. Il mourut à la fleur de son âge, le 24 avril 1737. On a de lui cinq *Elégies*; trois tragédies, *Pénélope*, 1724, la *Temisto*, 1728, (sujet tiré de la mythologie), et *Othon*, 1736; *Examen critique des opinions de quelques écrivains sur la poésie dramatique*, 1738, et quelques discours (*Orazione*).

* SALIS, ancienne famille qui jouissait de quelque droit de souveraineté dans le pays des Grisons, et dont la généalogie a été imprimée sous ce titre : *Stemmatographia rhæticæ familiæ salicæorum*, *vulgo* A Salis *ex authenticis*, *documentis deducta*, Coire, 1782, in-fol., (tiré à 36 exemplaires.) Cette maison a produit plusieurs personnages distingués dans les sciences et dans les armes. — Ulysse, baron de Salis, surnommé par Haller (*Bibl. helv.*) le *Polybe des Grisons*, né en 1594, obtint pendant les troubles de la Valteline, le grade de colonel, et se fit remarquer en plusieurs occasions par sa bravoure, sa droiture et sa fidélité. Il se distingua au siége de La Rochelle puis à l'armée des Pays-Bas, où il reçut le brevet de maréchal-de-camp, et fut ensuite employé en Italie. Nommé gouverneur de Coni, par le comte d'Harcourt, qui venait de prendre cette forteresse sur le prince Thomas de Savoie, il assura ses communications par la réduction des places voisines, et quoique malade, il se signala encore aux siéges de Nice, Tortonne, etc. Il obtint sa retraite en 1645, et mourut en 1674. Ses *Mémoires*, qu'il écrivit en italien, sont conservés dans sa famille, et forment 2 vol. in-fol.—Charles-Ulysse de Salis, né à Marschlins, en 1728, obtint la place de podestat ou de maire à Tirano dans la Valteline, et se fit ensuite nommer chargé d'affaires de France près des Grisons, place qu'il occupa pendant 24 ans avec une grande autorité. Enthousiaste du nouveau système d'éducation de Basedow (*voy.* ce nom, I, 461), il voulut établir d'après son plan une école normale dans son château de Marschlins; mais il fut obligé d'abandonner cette entreprise, qui lui avait coûté une partie de sa fortune. Cette tentative d'innovation ne fit qu'augmenter le nombre de ses ennemis, qu'accrut encore la division des esprits au moment où éclata la révolution française. Salis, dont la famille était attachée au gouvernement royal, fut accusé d'avoir fait arrêter l'ambassadeur Sémonville, et de l'avoir livré aux Autrichiens. On lui fit son procès, il fut condamné à mort et ses biens furent confisqués. Sachant ce dont ses ennemis étaient capables, il avait pris la fuite. Retiré à Vienne, il y mourut le 6 octobre 1800. On a de lui : *Mémoires pour servir à la connaissance de l'histoire naturelle et de l'économie domestique des Deux-Siciles*, Zurich, 1790, 2 vol. in-8; *Fragments de l'histoire politique de la Valteline*, etc., 1792, 4 vol. in-8; *Voyage en diverses provinces du royaume de Naples*, 1793. L'auteur s'y étend beaucoup sur l'agriculture et l'histoire naturelle, et compare les écrits des agriculteurs anciens avec la pratique d'aujourd'hui. *Journal pour les ligues des Grisons*, principalement sous le rapport de l'histoire naturelle et de l'agriculture, 1799, 6 cah. in-8; *Archives historico-statistiques pour les Grisons*, 1799, 3 vol. in-8; *Œuvres posthumes*, 1803, 2 vol. in-8; *Galerie des malades souffrant du heimweh* (mal du pays), 2e éd., 1804, 3 vol. in-8. — Rodolphe-Antoine-Hubert baron de Salis, né en 1732, entra au service de France, fut créé maréchal-de-camp en 1780, et obtint la grand-croix du mérite militaire. Sur l'invitation du ministre Acton il se rendit à Naples, pour y travailler à réorganiser l'armée, et se retira dans sa patrie, en 1790; il leva pour l'Autriche, en 1799, un régiment à la solde de l'Angleterre, et il mourut en 1807. — Rodolphe de Salis, baron de Zitzers, né en 1736, entra au service de France; aide-major du régiment des gardes-suisses, il se trouvait aux Tuileries à la fatale journée du 10 août, et accompagna Louis XVI à l'assemblée Législative. Arrêté quelques jours après, il fut conduit à la prison de l'Abbaye, et massacré le 2 septembre. —Jean-Gaudence, baron de Salis, né en 1762, entra d'abord capitaine dans la garde Suisse, au

service de France et passa ensuite dans la ligne, fit la campagne de 1792 en Savoie sous le général Montesquiou, et se retira l'année suivante dans sa patrie. Il fut nommé en 1798 inspecteur-général des milices de la Suisse; mais il se fit peu remarquer dans les événements militaires de cette époque. Il mourut vers 1804. On a de lui des *Poésies* estimées, Zurich, 1793, souvent réimprimées; l'édition de Vienne, 1815, contient plusieurs pièces nouvelles et de nombreuses améliorations. — Le baron de SALIS SAMADE, né vers 1755, était en 1790 major du régiment de Château-Vieux, en garnison à Nancy. Le départ de M. de Malseigne, qui allait rejoindre les carabiniers de Lunéville, étant devenu le prétexte d'une insurrection, les soldats de Château-Vieux y prirent part et désarmèrent leurs officiers; un des plus emportés s'avançant près du major : « N'approchez pas, lui dit-il; ce » n'est qu'avec ma vie qu'on aura mon épée. » Sa contenance ferme étonna d'abord les soldats; mais, excités par les agitateurs, ils allaient se jeter sur lui, lorsque son colonel lui cria : « Que faites-vous, » major? nous sommes ici tous prisonniers; rendez » votre épée. — Vous êtes mon chef, répondit Sa» lis; vous me le commandez, mais je ne la re» mettrai qu'à vous. » Aussitôt mille voix s'écrièrent : « Il est trop brave, qu'il garde son épée! » En effet, il fut le seul qui la conserva. Une conduite si courageuse le fit nommer lieutenant-colonel dans le régiment de Diesbach, en garnison à Lille. Il eut une nouvelle occasion de déployer sa fermeté, lors du massacre du général Théobald Dillon, en avril 1792. Les régiments suisses au service de France ayant été licenciés, il se retira dans son pays. Il revint en France en 1803, recueillir les débris de sa fortune, et mourut à Montargis, d'une maladie épidémique.

SALISBURI. *Voy.* SARISBERY.

SALLE (Jean-Baptiste de la), fondateur des écoles chrétiennes, né à Reims en 1651, se distingua dès son enfance par sa piété, embrassa l'état ecclésiastique, prit le bonnet de docteur en théologie, à Paris, et se dévoua dans sa patrie à l'éducation de la jeunesse. Il y établit en 1679 des écoles gratuites, logea les maîtres dans sa maison, dirigea ce nouvel institut, auquel il donna de sages règlements. On sentit bientôt l'utilité de cet établissement; plusieurs villes s'empressèrent de demander de ses instituteurs. Il établit un noviciat d'abord à Reims, puis à Paris, ensuite à Rouen. En 1684, il distribua son patrimoine aux pauvres, et se livra tout entier à consolider sa congrégation naissante, qui s'étendit avec rapidité. En 1717, il se démit de la place de supérieur, et ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Il mourut à Rouen, en 1719. L'abbé de la Salle a laissé plusieurs ouvrages à l'usage des écoles et des frères. Son institut fut approuvé par Benoît XIII, sous le nom de *Frères des écoles chrétiennes*. Sa *Vie* a été publiée à Rouen, en 1733, 2 vol. in-4. Le P. Garreau en a publié une autre, Paris, 1760, in-12, et l'abbé de Montis en 1785, également in-12. L'abbé Carron en a laissé une manuscrite.

SALLE (Simon-Philibert de l'Etang de la), naquit à Reims vers 1700, fut député par le conseil de ville à Paris, et y mourut le 20 mars 1765. On a de lui : *Des Prairies artificielles*, Paris, 1756, petit vol. in-8, qui a été réimprimé plusieurs fois, 1758, 1762, etc.; *Manuel d'agriculture pour le laboureur, le propriétaire et le gouvernement*, Paris, 1764, in-8; ouvrage dicté par l'amour du bien public, et par une expérience constante de 30 années. Delamarre a essayé de le réfuter dans l'écrit qui a pour titre : *Défense de plusieurs ouvrages sur l'agriculture*, ou *Réponse au livre intitulé :* Manuel d'agriculture, etc. — Il ne faut pas le confondre avec un M. de la SALLE, dont on a deux ouvrages singuliers, remplis de vues profondes, et en même temps de pensées fausses et hasardées, intitulés : *Le Désordre régulier*, et *La Balance naturelle*. Dans le dernier surtout, l'athéisme est péremptoirement réfuté, tandis que l'auteur paraît çà et là lui fournir des armes. *Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 15 février 1789, pag. 243.

* SALLE (Philippe de la), dessinateur et machiniste, né en 1723 à Seissel, apprit le dessin à l'école d'un peintre lyonnais, nommé Sarrabat, et prit ensuite des leçons de Boucher. Fixé à Lyon, il introduisit de nombreux perfectionnements dans les manufactures. Il réussissait particulièrement à peindre les fleurs sur étoffe; il exécutait à la navette d'admirables tableaux d'animaux; il réussissait même à faire le portrait en broché, d'une grande ressemblance : on cite surtout ceux de Louis XV et de l'impératrice de Russie. On lui dut l'idée des étoffes en soie pour meubles. C'est lui qui inventa la navette volante, pour la fabrique des gazes et autres étoffes de toute grandeur, et il en fit l'essai au château des Tuileries en présence de Louis XVI. Turgot lui fit accorder en 1775 le cordon de Saint-Michel, avec une pension de six mille livres, et en 1783 il reçut la grande médaille d'or, destinée à récompenser les plus utiles découvertes. Ses ateliers ayant été pillés et ses machines détruites pendant le siége de Lyon, il vendit ses meubles et ses effets précieux pour reconstruire ses machines. Dans les dernières années de sa vie, il perfectionna le tour et le moulin à soie. Salle mourut à Lyon le 27 février 1804. Le *Moniteur* du 2 avril contient une *Notice* sur cet artiste.

SALLE. *Voy.* SALE.

* SALLÉ (Jacques-Antoine), jurisconsulte, né le 4 juin 1712 à Paris, de parents qui avaient acquis quelque fortune dans le commerce, fut reçu avocat en 1736. Une trop grande timidité le força de renoncer à la plaidoirie, et il se borna dès lors au travail du cabinet. A 26 ans il avait déjà terminé ses *Commentaires sur les ordonnances de* 1731 *et* 1735, *touchant les donations et testaments*; il continua le même travail sur les Ordonnances qui parurent successivement, sans négliger les devoirs de la profession d'avocat. Il s'occupait en outre de travaux littéraires, et il a eu part à quelques ouvrages critiques, sur la peinture et la sculpture, qui parurent en 1749. Il mourut d'une hydropisie, le 14 octobre 1778. On a de lui : l'*Esprit des ordonnances de Louis XV*, Paris, 1752-54, 3 vol. in-12, ou 1771, 1 vol. in-4, ouvrage qui fut placé aussitôt au rang

des livres classiques de notre droit français; l'*Esprit des ordonnances de Louis XIV*, Paris, 1758, 2 vol. in-4; *Traité des fonctions des commissaires du Châtelet*, Paris, 1760, 2 vol. in-4; *Nouveau code des curés*, Paris, 1780, 4 vol. in-12; en tête du 4e se trouve l'*Eloge* de Sallé. On remarque dans tous ces ouvrages un ordre méthodique et lumineux qui était propre à l'auteur. Il a donné, mais sans se faire connaître, des éditions nouvelles de plusieurs ouvrages de droit qu'il a enrichis de ses observations, entr'autres du *Recueil de jurisprudence* de Guy du Rousseau de la Combe.

* SALLÉ de CHOUX (le baron Etienne-François), avocat du roi à Bourges, fut député du tiers-état du Berri aux états-généraux, où il débuta par proposer de priver les religieux du droit de cité : sa proposition, combattue par Regnauld de St.-Jean-d'Angely, ne fut point adoptée. Peu de jours après il fit une sortie véhémente contre les brigands qui incendiaient les châteaux, et demanda qu'on les poursuivit, mais que toutes les procédures de ce genre fussent soumises à l'assemblée avant l'exécution des jugements. Il reparut encore une fois à la tribune pour faire un rapport sur les troubles de Hesdin. Après la session, il rentra dans la vie privée et traversa sans trop de dangers les orages de la révolution. Nommé en 1800 président du tribunal d'appel du Cher, il devint en 1811 premier président de la cour impériale de Bourges, place qu'il conserva sous la restauration, et mourut le 29 décembre 1832, doyen de la magistrature française.

SALLENGRE (Albert-Henri de), conseiller du prince d'Orange, naquit à la Haye, en 1694, d'une famille française réfugiée en Hollande pour cause de religion. Après avoir étudié l'histoire et la philosophie à Leyde, il s'appliqua au droit et soutint publiquement une *thèse contre la coutume de donner la question aux coupables qui s'obstinent à nier leurs crimes*; thèse à laquelle on peut applaudir, s'il s'agit de la question donnée pour compléter les preuves, mais qu'il faut rejeter, quant à la question donnée précisément pour avoir l'aveu du coupable, après sa pleine conviction; aveu toujours nécessaire pour absoudre les arrêts de la justice aux yeux de la multitude, pour mettre les criminels dans la situation où il faut pour subir leur sentence, pour en tirer les informations nécessaires à la sécurité publique, etc. (*Voy.* diverses observations et traités sur cette matière dans le *Journ. hist. et litt.*, 15 mars 1786.) Il alla à Paris après la paix d'Utrecht, voyagea en Angleterre, et y fut reçu membre de la société de Londres, en 1719. De retour à La Haye, il fut attaqué de la petite-vérole, et en mourut à l'âge de 29 ans, le 27 juillet 1723. Ses principaux ouvrages sont : l'*Histoire de Montmaur, professeur royal de langue grecque à Paris*, 1715, 2 vol. in-8 : c'est le recueil des satires enfantées contre ce fameux parasite; *Mémoires de littérature*, 1715-17, 2 vol. in-12, continués depuis par le P. Desmolets; *Novus thesaurus antiquitatum romanarum*, 1716-1719, 3 vol. in-fol. : recueil contenant beaucoup de pièces fugitives qui avaient échappé aux recherches de Grævius; l'*Eloge de l'ivresse*, 1714, in-12; jeu d'esprit, qui ne doit donner aucune mauvaise idée de ses mœurs; il a été réimprimé avec des additions par Miger, et des changements qui en font un nouveau livre, Paris, 1798, in-12; une *Edition* des poésies de La Monnoye.

* SALLES (J.-B.), médecin, né en 1760 à Vésclize, fut député par le tiers-état de Nancy aux états-généraux, et s'y montra partisan de toutes les réformes qui pouvaient, dans son opinion, s'allier avec le système monarchique dont il fut le constant défenseur. Cependant il se prononça contre le *veto* absolu et contre le système des deux chambres qui aurait pu rendre un peu de force à l'autorité royale déjà trop affaiblie. Mais après le malheureux voyage de Varennes, il fut un de ceux qui défendirent avec le plus d'énergie le principe de l'inviolabilité royale. Dans le discours qu'il prononça sur cette matière, on remarqua ces mots : « On me » poignarderait plutôt que de me faire souffrir que » le gouvernement passe entre les mains de plu» sieurs. » Ce fut sur son rapport que l'assemblée décréta qu'un tribunal serait institué pour juger les auteurs de la pétition du Champ-de-Mars, demandant la déchéance de Louis XVI. Nommé à la Convention, il fit les plus grands efforts pour l'engager à rapporter le décret par lequel elle s'était constituée juge du roi : n'y pouvant réussir, il demanda que la ratification du jugement fût renvoyée au peuple réuni en assemblées primaires. Il vota ensuite pour la détention et pour le sursis. Il combattit constamment les anarchistes, Marat leur chef et les assassins de septembre. Votant avec les *Girondins*, il fut proscrit avec eux au 31 mai, s'enfuit à Evreux, passa en Bretagne, et se rendit à Bordeaux, où ne se croyant pas en sûreté, il changea souvent d'asyle. Arrêté chez le père de Guadet (*voy.* ce nom), le 19 juin 1794, il fut exécuté le lendemain. Il avait 34 ans.

SALLIER (Claude), prêtre, garde de la bibliothèque du roi, membre de l'académie française et de celle des inscriptions, né en 1685 à Saulieu, diocèse d'Autun, mourut à Paris en 1761, âgé de 76 ans. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il vint à Paris et y fit une éducation particulière. En même temps il chercha à se rendre familière la connaissance des langues anciennes de l'Europe et de l'Asie, sans toutefois négliger les langues modernes. Membre de l'académie des inscriptions en 1715, professeur d'hébreu au collége royal en 1719, secrétaire-interprète du duc d'Orléans, pour l'hébreu et le syriaque, il remplaça, en 1721, Boivin dans la place de garde des manuscrits de la bibliothèque du roi, et fut élu en 1729 membre de l'académie française. On a de lui : l'*Histoire de saint Louis*, par Joinville, avec un *Glossaire*, 1761, in-fol., en société avec Melot; *Examen critique de la Vie de Castruccio par Machiavel* : il y dévoile les mensonges et les faux principes de cet écrivain, et montre que son héros n'était qu'un détestable brigand : de savantes *Dissertations* qui enrichissent les *Mémoires de l'académie des belles-lettres*; des recherches utiles et curieuses, soutenues d'une critique exacte; des réflexions solides, ornées d'un style convenable au sujet : voilà ce qu'on trouve dans les ouvrages de l'abbé Sallier. Il a travaillé

aussi au *Catalogue* raisonné de la bibliothèque du roi, dont nous avons 10 vol. in-fol.; 4 sur les manuscrits, 3 des ouvrages théologiques, 2 des belles-lettres, 1 pour la jurisprudence (*voy.* SAAS). On trouve dans let. 31 du *Recueil* de l'académie des inscript. *l'Eloge de Sallier* par Le Beau.

** SALLIER-CHAMONT (Gui-Marie), petit neveu du précédent, né vers 1750 à la Roche-en-Breny, dans la Bourgogne, vint de bonne heure à Paris, et y fit ses études de droit. Devenu conseiller au parlement, il se lia intimement avec d'Eprémenil, Sabatier, Robert de Saint-Vincent, et se joignit à ces fougueux orateurs dans toutes les circonstances où il fut question de s'opposer aux vues de la cour, conduite qui finit pas amener la révolution et ses désastreuses conséquences. Echappé aux massacres, Sallier s'occupa dans sa retraite de composer des ouvrages qui renferment de précieux renseignements pour l'histoire contemporaine. En 1815 il fut nommé maître des requêtes et chevalier de la légion-d'honneur. Il mourut vers 1840, dans un âge avancé. On a de lui : *l'Ane au bouquet de Roses, renouvelé de l'Ane d'or d'Apulée,* Paris, 1802, 2 vol. in-18; *Essais historiques pour servir d'introdution à l'histoire de la révolutian française*, 1802, nouv. édit., 1819, in-8; *Annales françaises* de 1774-1789, Paris, 1813, in-8; *suite* de 1789-1790, ib., 1832, 2 vol. in-8.

SALLO (Denys de), seigneur de la Coudraye, né à Paris en 1626, reçu conseiller au parlement de Paris en 1652, est l'inventeur des journaux littéraires. Il conçut le projet du *Journal des savants*, qu'il donna au public en 1665, sous le nom du sieur d'Hédonville, l'un de ses domestiques. A peine les premières feuilles de cet ouvrage périodique parurent, qu'on vit éclater des plaintes qui firent proscrire le journal. Sallo, obligé d'interrompre son travail, en laissa le soin à l'abbé Gallois, qui se borna à de simples extraits, sans censurer ni les auteurs ni les ouvrages. Sallo mourut à Paris en 1669, à 42 ans. Outre son *Journal* dont il n'a publié que 13 n^{os}, on a encore de lui : *Traité des légats à latere*, 1665, 1669, in-12; *Traité des noms et surnoms; Mémoire sur la question de savoir si l'on doit nommer la reine Marie-Thérèse d'Espagne, ou bien Marie-Thérèse d'Autriche*, inséré au tome 3 du *Recueil de pièces d'histoire et de littérature*, par Granet. Sallo a laissé un recueil manuscrit de *notes et d'extraits*, formant 9 volumes in-fol., dont 7 sur l'histoire et 2 de mélanges. Nous rapporterons le trait suivant qui prouve la bonté de cœur de ce conseiller. Attaqué pendant la famine de Paris, en 1662, dans une rue détournée, par un malheureux qui lui demanda sa bourse, Sallo la lui donna; mais il fit suivre le voleur par son laquais qui le vit acheter un pain chez un boulanger et le porter ensuite à ses enfants affamés : le lendemain Sallo se présente au domicile de cet homme qui, en le voyant, se croit perdu : c'était un pauvre cordonnier sans ouvrage, chargé d'une nombreuse famille. *Rassurez-vous*, lui dit Sallo, *je ne viens pas pour votre perte : voilà 30 pistoles, que je vous donne; achetez du cuir et travaillez pour donner du pain à vos enfants.*

SALLUSTE (Caius-Sallustius-Crispus), historien latin, était né l'an de Rome 668, 82 avant J.-C., sous le 7e consulat de Marius et le 2e de Cornélius Cinna : il était d'Amiterne, ville du pays des Sabins, nommée aujourd'hui *San Vittorino*, dans l'Abruzze. Il fut élevé à Rome, où il parvint aux premières dignités. Ses mœurs étaient si dépravées, qu'il fut noté d'infamie et dégradé du rang de sénateur. Surpris par Milon en adultère avec Fausta, sa femme, fille du dictateur Sylla, il fut fouetté et condamné à une amende. Il consuma tout son bien par ses débauches. Jules-César, dont il avait embrassé le parti, le fit rentrer dans l'ordre des sénateurs, et lui donna le gouvernement de la Numidie, où il amassa des richesses immenses par les injustices les plus criantes. Il fit bâtir à Rome une maison magnifique, et des jardins qu'on croit être ceux qu'on appelle encore aujourd'hui les *Jardins de Salluste.* Jamais personne ne s'est élevé plus fortement que lui contre le luxe, l'avarice et les autres vices de son temps; mais sa vertu ne répondait pas à la justesse de sa censure. « Salluste, » dit M. de Brosses, fut élevé dans une capitale où » le luxe triomphait; son cœur en prit toute la » mollesse; les exemples de corruption dont sa » jeunesse fut entourée le séduisirent sans l'a» veugler. Il eut toujours des lumières très-justes » sur le bien et sur le mal; réservant toute sa » sévérité pour ses discours, il mit une entière » licence dans ses mœurs; censeur impitoyable des » vices d'autrui, il se permettait à lui-même des » choses très-malhonnêtes. » Telle était l'inconséquence de tous ces anciens moralistes, dont la philosophie moderne a entrepris de faire l'apothéose, convaincue qu'elle n'avait comme eux, de la vertu, que son nom souvent répété et son emphatique éloge. Il mourut l'an 35 avant J.-C., haï et méprisé. Salluste avait composé une *Histoire romaine* qui commençait à la fondation de Rome; mais il ne nous en reste que des fragments, que M. de Brosses a publié, en liant ces fragments, et les suppléant de manière à faire un corps d'ouvrages, Paris, 1777, 4 vol. in-4. Nous avons de lui deux ouvrages entiers : l'*Histoire de la conjuration de Catilina*, et celle des *guerres de Jugurtha, roi de Numidie.* Ce sont deux chefs-d'œuvre; Martial les goûtait tant, qu'il appelait l'auteur *le premier des historiens romains.* Il composa aussi des *lettres à César sur le gouvernement de l'Etat :* tout y respire la flatterie, l'esprit de parti et la passion. Eusèbe Salverte les a publiées séparément avec une traduction, 1798, in-18. Son style est concis, plein de dignité et d'énergie. « Il pense fortement et noble» ment, dit Rollin, et il écrit comme il pense. On » peut le comparer à ces fleuves qui ayant leur lit » plus resserré que les autres, ont aussi leurs eaux » plus profondes. » Les meilleures éditions de Salluste sont celle d'Elzévir, 1634, in-12, *Cum notis variorum*, Amsterdam, 1674 et 1690, in-8; *ad usum Delphini*, 1679, in-4; Cambridge, 1710, in-4; Paris, Barbou, 1744 et 1761, in-12; celle de M. Burnouf, Paris, 1821, in-8, qui fait partie de la *Bibliothèque classique* de Lemaire, enfin celle de M. Planche, Paris, 1825. Le P. Dotteville de l'Oratoire, Beauzée de l'académie française, et l'abbé

Paul, l'ont traduit en français, in-12. Dureau de la Malle (1808), Mollevaut Lebrun, juge en la cour d'appel de Paris, et enfin Ch. Durozoir, en ont publié de nouvelles traductions.— Il avait un neveu nommé aussi Salluste, auquel Horace adressa la seconde *Ode* de son deuxième livre.

SALLUSTE (Secundus-Sallustius-Promotus), capitaine gaulois, se distingua par sa valeur. Julien, déclaré Auguste en 360, le fit préfet des Gaules, et en 363, le prit pour collègue dans le consulat. On ne sait en quelle année il mourut. On lui attribue un *Traité des Dieux et du monde*, Rome, 1638, in-12, grec et latin, Leyde, 1639, in-12, et dans les *Opuscula mythologica-physica*, de Th. Gale, Cambridge, 1671, et Amsterdam, 1688, in-8. M. Formey en a donné une traduction, 1748, in-8, rare et dans son *Philosophe païen*, 1759, 3 vol. in-12.

SALMANASAR, fils de Teglath-Phalasar, succéda à son père dans le royaume d'Assyrie, l'an 728 ou 730 avant J.-C. Ce prince détruisit Samarie jusque dans ses fondements, chargea Osée, roi d'Israël, de chaînes, et l'envoya en prison. (*Voy.* Osée.) Après cette expédition, le roi d'Assyrie entreprit la guerre contre les Tyriens et s'empara de presque toutes les villes de Phénicie. Mais ayant été battu dans un combat naval, il laissa une partie de son armée pour resserrer la ville de Tyr, reprit le chemin d'Assyrie, et mourut l'année d'après, 714 avant J.-C.

** SALM (Constance-Marie de Théis, princesse de), née en 1767 à Nantes, reçut dans sa famille une éducation aussi solide que brillante, et se livra dans sa jeunesse à la culture des lettres, des arts et particulièrement de la poésie. A 18 ans, elle confia ses premiers *Essais* à l'*Almanach des grâces* et à d'autres recueils. Mariée en 1789 à M. Pipelet, fils d'un secrétaire du roi, elle vint habiter Paris, et dès lors avide de célébrité ne tarda pas à se lier, autant que les circonstances le permettaient, avec les littérateurs, les artistes et les savants les plus distingués. Reçue en 1795 au *Lycée des arts*, qui venait de s'établir sur les ruines des anciennes académies, elle y lut dans les séances publiques des *Poésies*, des *Eloges*, et dans le même temps fit des lectures au *Lycée des étrangers* ainsi qu'à *l'Athénée*. C'était en France une nouveauté que de voir une femme membre d'une académie, et quoique l'élection de Mme Pipelet fût justifiée par d'incontestables talents, elle n'en fut pas moins attaquée par des épigrammes. On en vint même bientôt à contester aux femmes le droit, sinon d'écrire, du moins de faire imprimer leurs ouvrages, et l'on vit paraître une foule de pamphlets contre les femmes auteurs. Mme Pipelet ne prit d'abord aucune part à cette discussion; mais bientôt elle ne put résister au désir de soutenir les droits de son sexe, et elle le fit avec un rare talent. Son *Epître aux femmes* et celle sur les *Divisions des gens de lettres*, sont les morceaux les plus remarquables qu'elle publia sur ce sujet, et les seuls à peu près qui, avec les épigrammes de Lebrun, aient survécu à cette querelle. Veuve de bonne heure, elle épousa en secondes noces, au commencement de 1802, le prince de Salm-Dyck. Sa nouvelle et brillante position ne changea rien à ses habitudes littéraires, ni à ses opinions; elle continua de publier des *Poésies*, qui ont été réunies en 1811, in-8, et quelques autres ouvrages, parmi lesquels on remarque des *Pensées*, 1828, in-8. Cette femme aimable et spirituelle conserva jusqu'au dernier moment ce goût ardent pour l'étude qui avait été l'occupation et le charme de sa vie. Une courte maladie l'enleva à ses nombreux amis, à Paris, le 13 avril 1845, à 78 ans. Elle était membre d'un grand nombre de sociétés académiques françaises et étrangères. Indépendamment des ouvrages déjà cités, nous indiquerons *Sapho*, tragédie lyrique; *Mes soixante ans, ou mes souvenirs politiques et littéraires*, 1833, in-8. Ses *Œuvres complètes* ont eu deux éditions en 1835, 4 vol. in-12, et en 1842, 4 vol. in-8. Elle a laissé plusieurs écrits inédits, entr'autres : *Les Allemands comparés aux Français dans leurs mœurs, leurs usages, etc.*, et des *Mémoires littéraires*. On a sur la princesse de Salm plusieurs *Notices* biographiques, parmi lesquelles on doit citer celles de MM. de Pougerville, de Ladoucette, Albert de Montémont et Villenave. *Voy.* Sedaine.

* SALM-KIRBOURG (Frédéric III, wild et rhingrave de), personnage singulier, né vers 1746, à Limbourg, de l'ancienne maison des comtes du Rhin, se fixa de bonne heure à Paris, où il se fit construire un hôtel magnifique, qui est devenu le palais de la Légion-d'Honneur. A la révolution de Hollande, en 1787, il se rangea du côté des patriotes. Dans un voyage qu'il fit à Versailles, il sut persuader à M. de Calonne qu'il jouissait d'un grand crédit à la Haye, et qu'il était tout dévoué aux intérêts de la France. Ce ministre lui fit obtenir un brevet de maréchal-de-camp, avec 40,000 livres d'appointements; il eut l'attention de faire réaliser aussitôt le capital, et on eut la faiblesse de lui compter 400,000 livres. De retour en Hollande, il se rendit bientôt suspect à tous les partis. Chargé de défendre Utrecht avec 8,000 hommes, il rendit cette place aux Prussiens sans coup férir, et revint à Paris occuper le bel hôtel qu'il avait construit. Il se montra grand partisan des principes révolutionnaires, et fut nommé commandant d'un bataillon de la garde nationale; mais, arrêté pendant la terreur, il fut enfermé aux Carmes et impliqué dans la prétendue conspiration des prisons. Il fut condamné à mort le 23 juillet 1794, à 48 ans. Après le 9 thermidor, sa sœur, la princesse Amélie de Hohenzollern, fit faire d'inutiles recherches pour retrouver ses restes; cette action touchante a fourni à Treneuil le sujet d'un poème élégiaque intitulé : *Amélie*, ou *l'Héroïsme de la piété fraternelle* (*voy.* Treneuil). Ses biens furent rendus à sa famille en vertu d'un décret du 17 septembre 1795.

SALMERON (Alphonse), théologien, né à Tolède en 1515, vint à Paris pour y achever ses études. Il s'y joignit à saint Ignace de Loyola, et fut l'un des premiers disciples de ce célèbre fondateur. Salmeron fut chargé par plusieurs souverains pontifes d'affaires importantes en Allemagne, en Pologne, dans les Pays-Bas et en Irlande. Il parut avec éclat au concile de Trente, où il assista en qualité de théologien du saint Siége; et il contribua beaucoup à l'établis-

sement du collége de Naples, où il mourut en 1585, à 69 ans. Ce jésuite laissa un nom célèbre par son zèle et par ses ouvrages. On a de lui des *Questions* et des *Dissertations* sur les Evangiles, sur les Actes des apôtres et sur les Epîtres canoniques, imprimées en 16 vol. in-fol., dont les huit premiers parurent à Madrid en 1601 et 1602, et les huit autres à Cologne en 1604. Son savoir est étendu, mais mal digéré; son style facile, mais verbeux. Il est un des défenseurs de la suffisance de l'intention extérieure dans l'administration des sacrements. (*Voy.* Catharinus.)

SALMON (François), docteur et bibliothécaire de la maison et société de Sorbonne, né en 1677, à Paris, d'une famille opulente, se rendit habile dans les langues savantes et surtout dans l'hébreu, et mourut subitement à Chaillot en 1736, à 59 ans. On a de lui un *Traité de l'étude des conciles*, imprimé à Paris en 1724, in-4. Ce traité, généralement estimé pour l'érudition qu'il renferme, a été traduit en latin par un allemand, et imprimé en cette langue à Leipsig en 1729. On a le *catalogue* de la bibliothèque de Salmon, 1737, in-12; en tête se trouve son *Eloge*.

SALMON (Thomas), historien anglais, mort à Londres en 1743, est auteur de l'*Examen désintéressé sur l'histoire du temps de Gilbert Burnet*, Londres, 1724, 2 vol. in-8. Il y prouve que Burnet hasardait souvent en histoire, et altérait la vérité des faits. Salmon a été un des membres qui ont travaillé à la compilation frivole et indigeste de l'*Histoire universelle*. — Il ne faut pas le confondre avec Nathanael Salmon, son frère aîné, qui a donné: *Les stations des Romains en Angleterre*, 1731, 2 vol. in-8; *Histoire du comté d'Hertford*, 1728, in-fol.; *les Antiquités de Surrey*, 1736.

* SALMON (Robert), mécanicien, né en 1763, à Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick, était fils d'un charpentier. Il ne reçut qu'une éducation très-imparfaite, et commença par être copiste chez un homme de loi. Employé à la restauration du palais de Carlton-House, il fut ensuite chargé des grandes réparations que le duc de Bedford fit exécuter à Woburn-Abbey; ce seigneur l'attacha à cette résidence en qualité d'architecte et de mécanicien. On y avait fait venir de France un ouvrier pour pratiquer, dans ce pays qui manque de pierres, le mode de construction usité dans certaines parties du continent, et qui consiste en un mélange de terre et de paille hâchée. Salmon perfectionna cette méthode et parvint, au moyen d'un peu de chaux détrempée et étendue à l'intérieur, à égaler, en solidité et en belle apparence, les constructions faites avec la meilleure pierre. On trouve un exposé de sa méthode dans le 27e vol. du *Recueil de la société des arts*. Le duc de Bedford fut si charmé de son travail, qu'il lui donna la direction de ses vastes domaines. Salmon, qui s'occupait constamment de nouvelles améliorations, constata, contre un préjugé fort accrédité qui portait à ne point élaguer les hautes futaies, qu'une élagation bien entendue est favorable aux intérêts du propriétaire, et qu'elle améliore et embellit la qualité du bois par les nœuds qu'elle y multiplie. Il a publié sur ce sujet, dans le même recueil, un *Mémoire* avec planches. Salmon est mort à Woburn-Abbey le 9 octobre 1821. Ses principales inventions sont: un *piége* pour prendre les braconniers et autres déprédateurs des bois sans les maltraiter grièvement; un procédé pour transporter sur une toile neuve les tableaux peints sur les murs ou les boiseries endommagées; ce procédé est décrit dans les *Transactions de la société des arts*; une *balance* qui marque les degrés de poids sur un cadran semblable à celui des montres; une machine à pêcher les objets tombés au fond des eaux les plus hautes; un nouveau bandage pour les hernies, pour lequel il obtint un brevet d'invention, et qu'il a décrit dans *Analysis of the general construction of trusses*, 1807, in-8. L'agriculture lui doit encore un *hâche-paille*, dont les lames sont droites au lieu d'être recourbées, ce qui lui donne une force uniforme; un *semoir* qui suit toujours la ligne directe, quelles que soient les déviations du cheval qui le traîne, et plusieurs autres inventions ingénieuses. Quelques-unes de ses machines sont décrites dans l'*Encyclopédie* de Rees.

SALMON. *Voy.* Macrin.

SALMONÉE, fils d'Eole, et roi d'Elide, non content des honneurs de la royauté, voulut se faire rendre ceux de la divinité. Pour imiter Jupiter, il faisait rouler avec rapidité son char sur un pont d'airain, et dans ce fracas, semblable au bruit du tonnerre, il lançait de tous côtés des foudres artificiels. Le dieu dont il usurpait la puissance, indigné de son audace, l'écrasa d'un coup de véritable foudre, et le précipita dans les enfers. On connait la belle description que fait Virgile de cet événement au 6e livre de l'Enéide, et qui commence par ces vers:

> Vidi et, crudeles dantes Salmonea pœnas,
> Dum flammas Jovis et sonitus imitatur Olympi.

SALNOVE (Robert de), page de Henri IV et de Louis XIII, né sur la fin du XVIe siècle, fut lieutenant de la grande louveterie, et écuyer de madame Christine, depuis duchesse de Savoie; il devint aussi gentilhomme de la chambre de Victor-Amédée, duc de Savoie. Sa *Vénerie royale*, dédiée à Louis XIV, 1655 et 1665, in-4, est un livre curieux et assez recherché. L'auteur mourut quelques années après la publication de son ouvrage (1670).

SALOMÉ, sœur d'Hérode-le-Grand, non moins cruelle que son frère, eut un empire absolu sur son esprit. Ce fut par ses pernicieux conseils qu'il fit périr Mariamne, sa femme, qu'il aimait passionnément, et les deux fils qu'il en avait eus, Aristobule et Alexandre. Salomé étant devenue veuve de deux maris, Joseph et Costobare, que ce prince barbare avait immolés à son ressentiment, tenta vainement d'épouser Sylleus, ministre d'Obodas, roi d'Arabie. Hérode la maria en troisièmes noces à Alexas. Elle survécut peu au roi son frère. — Il ne faut pas la confondre avec Salomé, sa nièce, qu'Hérode avait eue d'Elpide, sa neuvième femme.

SALOMÉ (Marie), femme de Zébédée, mère de saint Jacques-le-Majeur et de saint Jean l'Evangéliste, avait coutume de suivre le Sauveur dans ses voyages, et de le servir. Elle demanda à Jésus-Christ

que ses deux fils, Jacques et Jean, fussent assis l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, lorsqu'il serait arrivé à son royaume. Salomé accompagna Jésus au Calvaire, et ne l'abandonna point à la croix. Elle fut aussi du nombre de celles qui achetèrent des parfums pour l'embaumer, et qui vinrent le dimanche dès le matin au sépulcre. C'est tout ce que l'Evangile nous apprend de Salomé, et ce que l'on ajoute de plus est apocryphe.

SALOMON, ou *le Pacifique*, fils de David et de Bethsabée, naquit l'an 1033 avant J.-C. Le Seigneur l'aima, et lui fit donner par le prophète Nathan le nom de *Jedidiah*, c'est-à-dire *aimé de Dieu*. Son père le fit couronner roi de Juda et d'Israël de son vivant, et il donna dès lors des preuves d'une sagesse consommée. Après la mort de David, il s'affermit sur le trône par la mort d'Adonias, qui ne cessait d'y aspirer, et de Joab, esprit inquiet et turbulent, qui regardait ses services comme un titre de commander aux rois. Il épousa la fille d'un Pharaon d'Egypte. Quoique ces sortes d'alliances fussent défendues en général, il ne paraît pas que le Seigneur improuvât celle-ci, et l'on doit la considérer comme une exception approuvée, la princesse ayant embrassé le culte du vrai Dieu et pouvant contribuer à le faire adorer en Egypte. Il est vrai que dans le troisième livre des Rois, la fille de Pharaon est nommée avec les femmes étrangères que Salomon épousa contre la loi; mais le but de l'historien étant de donner la liste des femmes de ce prince, il n'a pu omettre la première, quoiqu'elle ne fût pas dans le cas des autres. Peu de temps après, Dieu apparut à Salomon en songe, et lui ordonna de lui demander tout ce qu'il souhaitait. Salomon le pria de lui donner un cœur docile, disposé à écouter et à suivre les bons conseils. Dieu, touché de la demande de ce jeune prince, lui donna non-seulement plus de sagesse qu'à tous les autres hommes, mais le rendit le plus riche et le plus magnifique de tous les rois. Salomon fit connaître cette sagesse extraordinaire dans le jugement qu'il rendit pour découvrir quelle était la véritable mère d'un enfant que deux femmes se disputaient. Salomon, jouissant d'une paix profonde, entreprit de bâtir un temple au Seigneur et un palais pour lui. Il fit alliance avec Hiram, roi de Tyr, dont il obtint des cèdres et des sapins nécessaires pour remplir dignement son projet. Il employa plus de deux cent cinquante mille hommes à la construction de ce temple, qui surpassait en beauté et en magnificence tous ceux qui avaient été élevés jusqu'alors à l'Etre suprême. Après sept ans de travail, l'ouvrage fut achevé, et Salomon en fit la dédicace avec solennité. Les anciens d'Israël et tout le peuple furent invités à cette magnifique cérémonie. Salomon, ayant achevé le temple, fit bâtir un superbe palais pour lui et pour ses femmes; il restaura les murs de Jérusalem; il agrandit la place de Mello, qui était entre le palais royal et le temple; il embellit plusieurs villes dans toute l'étendue de ses états, et en fit fortifier beaucoup d'autres. Non content d'embellir le dedans de son royaume, il se fit respecter au dehors. Il obligea les Amorrhéens, les Héthéens, les Phéréséens, les Hévéens et les Jébuséens à lui payer le tribut. Il étendit les frontières de ses états jusqu'à l'Euphrate, et équipa à Asiongaber une flotte qu'il envoya à Ophir, d'où elle rapporta une grande quantité d'or. Son empire s'étendait sur tous les royaumes, depuis l'Euphrate jusqu'au pays des Philistins, et jusqu'à la frontière d'Egypte. Ses revenus annuels montaient à 666 talents d'or, sans compter les subsides que fournissaient les Israélites, et les droits que payaient les marchandises. Le luxe de sa cour, la somptuosité de sa table, la multitude innombrable de ses officiers, la richesse de leurs habits, la magnificence de son palais, la sagesse de son gouvernement, lui firent un nom célèbre dans les pays étrangers. La reine de Saba vint lui rendre hommage comme au plus sage des hommes et au plus magnifique des rois. Salomon ne soutint pas la réputation qu'il s'était acquise. Son cœur s'ouvrit à tous les vices. Il eut jusqu'à 700 femmes et 300 concubines. Il bâtit des temples à Astarté, déesse des Sidoniens; à Moloch, dieu des Ammonites; à Chamos, idole des Moabites. Quelques saints Pères croient qu'il fit pénitence de ses désordres avant sa mort; mais l'Ecriture s'explique clairement sur sa chute, et ne dit point s'il s'est relevé. Quelques-uns prétendent qu'il composa l'*Ecclésiaste* (*Coheleth*) pour être un monument éternel de sa conversion; il est vrai que ce livre est d'un homme désabusé de toutes les erreurs où son esprit et son cœur ont pu s'engager, et qui ne trouve de béatitude que dans la loi de Dieu; mais il ne semble pas que ce soit l'ouvrage d'un pénitent vivement affligé de ses fautes. Cependant, dans le dernier chapitre, il parle si formellement de la faiblesse et des dangers de l'homme dans sa vieillesse, de la chute des forts, de l'inconstance des chefs et des gardiens du peuple, qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'il parle de lui-même; il indique la crainte de Dieu comme le seul moyen de se garantir de tout cela : *Memento Creatoris tui in diebus juventutis tuæ antequam veniant dies afflictionis et appropinquent anni de quibus dicas : Non mihi placent. Quando commovebuntur custodes domus et nutabunt viri fortissimi* (1). On peut consulter la

(1) On dit que la jeunesse est l'âge des passions, surtout de celle qui s'attache à la fois au corps et à l'âme. Mais l'observation nous apprend que celle-là même est plus redoutable encore à la vieillesse. Si alors elle est moins violente, si elle est moins environnée de ses appareils et de ses moyens, elle est d'une impression plus assidue, plus exclusive et plus fatigante. La jeunesse a pour elle la docilité, la dissipation, la multitude, la variété, l'instabilité de ses mouvements et de ses objets; cet orgueil de la vertu qui se déploie tout autrement quand elle est attaquée ou dans le cas de l'être, que lorsque inquiétée dans elle-même elle n'a plus de sacrifice à faire au-dehors, et que sa victoire n'aboutit qu'à des privations nécessaires. Le vieillard isolé, inactif, n'ayant plus que la compagnie de son imagination, humilié de voir réduire en nécessité une vertu longtemps volontaire, est réellement dans une situation plus critique. Fort de réflexions, d'expérience, et du respect qu'il se doit, il serait encore très-faible, si la religion n'avait jeté dans son cœur des racines profondes, et qu'il ne pût en rappeler les pensées et produire les sentiments avec promptitude et vivacité; si dans l'âge de la force et de la jouissance, il ne s'était préparé des armes contre un monde plus dangereux encore lorsqu'il fuit que lorsqu'il vient au-devant de nous. Ajoutons que le physique subjugue les vieillards quand ils n'ont pas bien appris à se faire la loi, jusqu'à devenir crapuleux, et à s'abréger les jours par l'intempérance du manger, et que dans cet état ils ne sont guères propres aux combats de la vertu. Ils deviennent présomptueux, altiers, difficiles, indociles, négligents dans les devoirs religieux, se reposant, pour ainsi dire, sur leurs œuvres et leur vie passée; tout cela ouvre

dissertation de D. Calmet sur le salut de Salomon, et un petit ouvrage latin du P. Gilles Martin, prémontré dans l'abbaye de Bonne-Espérance : *Salomon pœnitens*, Mons, 1727, in-12. « Sans contrarier, dit » un auteur ascétique, des idées consolantes, il faut » convenir que la conversion d'un homme qui, avec » d'aussi grandes lumières et de si prodigieuses » grâces, a fait une chute si profonde et si durable, » marquée par tant d'abominations publiques et con» tagieuses, n'est pas dans l'ordre ordinaire de la » Providence, quoiqu'elle soit toujours au-dessous » de sa miséricorde, et qu'elle semble tenir à cette » grande dificulté que saint Paul considérait comme » une espèce d'impossibilité, non pas quant à la » divine clémence, mais quant à la corruption, » l'aveuglement et l'incorrigibilité d'un cœur ras» sasié, pour ainsi dire, blasé et dégoûté des sen» timents et des pensées qui peuvent le ramener à » Dieu : *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati, » gustaverunt etiam donum cœleste, et participes facti » sunt Spiritûs sancti, gustaverunt nihilominus bo» num Dei verbum, virtutesque sæculi venturi, et » prolapsi sunt, rursum renovari ad pœnitentiam.* » Quoi qu'il en soit de la pénitence de Salomon, Dieu, irrité, lui fit annoncer qu'il allait diviser son royaume, et qu'il donnerait dix tribus à Jéroboam. Salomon mourut l'an 975 av. J.-C., à 58 ans, après en avoir régné 40. Il nous reste de lui, outre l'*Ecclésiaste* dont nous venons de parler, et qui est en 12 chapitres, deux ouvrages reçus entre les livres canoniques : les *Proverbes* (*Misle*), en 31 chapitres, recueil des plus excellentes maximes de religion et de morale, auquel quelques auteurs joignent le livre de la *Sagesse*, comme un recueil des maximes de Salomon et l'expression de sa doctrine, quoique l'auteur du livre soit inconnu. On y trouve, comme dans les Proverbes, une force et une onction que les moralistes profanes ne peuvent donner à leurs leçons. « En lisant légèrement, dit un théologue, » les maximes du livre de la Sagesse, les Proverbes, » l'Ecclésiaste, on serait porté à les considérer pré» cisément comme des moralités judicieuses et » utiles, pour lesquelles l'inspiration n'est pas re» quise, et qui sont le fruit naturel d'un esprit droit. » Mais en les approfondissant, en les appréciant » dans les replis du cœur avec la lumière de l'ex» périence, et surtout en les comparant avec les » sèches et superficielles maximes des philosophes, » on comprend sans peine qu'elles viennent de plus » haut. » Le *Cantique des cantiques* (*Sir Hasirim*), en 8 chapitres, ouvrage mystérieux, rempli d'expressions tendres, naïves et touchantes, qui, sous le voile de la métaphore, présente, selon quelques Pères, l'union de J.-C. avec son Eglise, et selon d'autres, l'union de l'âme juste avec Dieu. Parmi le grand nombre de commentaires qu'il a produits, il faut distinguer celui de Bossuet, de Pierre Nanni, et un ouvrage allemand publié à Brême en 1776, par M. Runge, d'après les manuscrits d'un protestant célèbre. Chez les Hébreux, la lecture de ce livre n'était permise qu'à ceux qui avaient atteint l'âge de 30 ans. La luxurieuse imagination des libertins en a souvent abusé; mais de quoi n'abuse pas la corruption de l'esprit et du cœur? « Ce livre, » dit un auteur, exprime les sentiments d'une âme » sainte pour l'auteur de son être; ces sentiments » ne sauraient être ni trop vifs, ni trop tendres : » ceux qui en ont l'expérience ne sont pas offensés » de cette lecture, et ceux qui n'y connaissent rien » peuvent se dispenser de la faire. » Une des meilleures preuves que l'on puisse apporter en faveur de ce livre, c'est que les Juifs, si disposés dans tous les siècles de leur existence à donner des interprétations charnelles aux divines Ecritures (témoin leurs pensées sur le Messie), conviennent avec nous de la spiritualité du Cantique des cantiques. Il faut ajouter que les expressions qui, dans les langues modernes, paraissent répréhensibles, ne le sont pas dans les anciennes, et que c'est *l'imagination*, comme dit le président de Brosses, *qui a corrompu les langues*. (*Voy.* Ezéchiel.) L'Ecriture marque que Salomon avait aussi composé 3,000 *Paraboles* et 1,005 *Cantiques* (1), et qu'il avait fait des Traités sur toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope, et sur tous les animaux de la terre, les oiseaux, les reptiles et les poissons; mais ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. On regarde comme étant de Salomon une *Prière* dans le 3e livre des Rois, chap. 8, vers. 23-53, et les *Psaumes* 72 et 127. Les autres livres qu'on attribue à Salomon ne sont point de lui, et ont été composés dans des temps postérieurs. Les plus recherchés des ouvrages publiés sous son nom sont : les *Clavicules de Salomon*, dont on recherche les manuscrits anciens; *De Lapide Philosophorum*, dans le recueil de Rhenanus, Francfort, 1625, in-8; *Les Dits de Salomon avec les Réponses de Marcon*, petit ouvrage licencieux, en rimes françaises, in-16, sans date, gothique, en 7 feuillets, rare. Indépendamment de ces livres, les rabbins ont mis la plupart de leurs rêveries sous le nom de ce roi si sage. De savants critiques pensent que le fameux Locman des Arabes n'est autre que Salomon, et leurs preuves sont de

bien des portes au tentateur. Ils repoussent l'idée de la mort, et luttent contre cette raisonnable nécessité avec une dureté que la jeunesse ignore dans la brillante saison de la vie. Un ancien a bien eu raison de dire : *Multa senem circumveniunt incommoda.* C'est la vieillesse qui présente l'exemple des grandes chutes, chutes étonnantes et inexplicables dans les hommes nourris si longtemps de toutes les lumières de la religion, et des doux sentiments de la vertu. Oui, c'est l'âge fatal où l'on a vu tomber un Salomon, un Tertullien, un Osius, un Libère, et, s'il faut un exemple de notre siècle, un Pompignan. Il ne faut pas être surpris si des philosophes chrétiens ont redouté cette période de la vie, et désiré bien sincèrement de ne pas l'atteindre. « Je commençais dès-lors, dit » l'un d'eux, à craindre tout cela; et, jeune encore, je désirais » mourir avant cette époque, où les forces de tout genre me man» queraient peut-être. Mais me reposant de cette inquiétude, » comme de toutes les autres, sur la divine bonté, je répétais la » prière de ce roi que la même crainte tourmentait : *Ne projicias » me in tempore senectutis, cùm defecerit virtus mea, ne de» relinquas me. Et usque in senectam et senium, Deus, ne de» relinquas me.* Psal. 70. Avec cela je m'affligeais de voir ma car» rière se prolonger, et de ne pouvoir la finir au temps, où tout » entier encore, revêtu de mes forces et de mes moyens, je pou» vais éprouver, en renonçant à la vie, le plaisir d'un sacrifice volon» taire, et sortir de ce monde avec droit et puissance d'en user en» core. Mais outre que la divine volonté me faisait la loi, je me » consolais de devenir *ut Paulus senex*, et disais avec David : *Ju» venes et virgines, senes cum junioribus laudent nomen Do» mini.* »

(1) Les Septante portent 5,000; mais les textes hébreu et chaldéen sont conformes à la Vulgate.

nature à ne laisser guère de doute sur cet article. (*Voy.* LOCMAN.) On a de l'abbé de Choisy une *Vie de Salomon* tant soit peu romanesque, Paris, 1687, in-8. Parmi les *histoires* ou plutôt les *romans*, tant en prose qu'en vers, qu'on a trouvés chez les Orientaux sur ce prince, le type de la sagesse asiatique, nous citerons le fameux livre composé par Ferdoucy, et intitulé *Soliman-Nameh*. On pourra consulter avec fruit le *Tableau général* de l'empire ottoman, par M. d'Ohsson, t. 1, p. 184, si l'on veut avoir une idée de la vénération de toute l'Asie pour celui qu'ils appellent le glorieux *Soleimam* ou *Soliman-ben-Daoud*.

SALOMON BEN VIRGA, rabbin espagnol et savant médecin, au commencement du XVI[e] siècle, est auteur d'un ouvrage curieux, intitulé : *Schebet Juda*. On y trouve une *Histoire des Juifs*, depuis la destruction du temple de Jérusalem jusqu'au temps de ce rabbin. David Ganz, autre rabbin, lui a reproché quelques infidélités. Il s'est fait plusieurs éditions de cette histoire des Juifs à Mantoue, à Venise, à Constantinople, à Salonique et à Amsterdam; *item*, en allemand à Cracovie, en 1591; à Prague, en 1619; et à Amsterdam, en 1640; et enfin en Portugais à Amsterdam, en 1656. Gentius en a donné une traduction latine imprimée à Amsterdam, en 1651, in-4 : et Basnage en a fait usage dans sa savante Histoire des Juifs.

SALOMON. *Voy.* MACRIN.

SALOMONI (Pierre-Marie), savant physicien, né à Verzolo, le 29 avril 1696, entra chez les Pères de la compagnie de Jésus, où il se consacra particulièrement aux sciences naturelles. Il enseigna la philosophie à Pistoie, à Florence et à Prato, où il mourut en 1763, âgé de 67 ans. Il a laissé : *Dissertationum compendia de fontium origine*, Florence, 1747; *Selectæ theses ex logica et physica*, ibid., 1748; *Compendiaria dissertatio de coloribus*, ibid., 1740; *Selecta problemata ex cosmographiæ elementis*, ibid., 1753; un grand nombre de *Dissertations* sur l'astronomie et les mathématiques.

SALONIN (Publius-Licinius-Cornelius-Saloninus), fils aîné de l'empereur Gallien et de Salonine, fut fait César par Valérien son aïeul, en 255. On l'envoya un an après dans les Gaules avec Albinus son gouverneur, pour y être élevé dans l'art militaire. Son séjour dans ces provinces les maintint dans l'obéissance jusqu'en 261. Posthume, à la tête d'une armée victorieuse, s'étant fait déclarer empereur, obligea les habitants de Cologne à lui livrer Salonin, qu'il fit mourir. Ce jeune prince n'avait qu'environ 10 ans.

SALONINE (Publia-Licinia-Julia-Cornelia), femme de l'empereur Gallien, vers l'an 243, accompagnait ce prince dans ses expéditions militaires, et peu s'en fallut qu'elle ne fût faite prisonnière par les Goths, lorsque Gallien les chassa d'Illyrie. S'étant arrêtée auprès de Milan, où le tyran Auréole avait levé l'étendard de la révolte, elle fut enveloppée dans une conjuration formée contre Gallien, et elle périt dans la même nuit que son époux et les princes de sa famille furent mis à mort. Ce fut le 20 mars 268. Salonine, dont l'esprit romanesque saisissait avec ardeur les projets philosophiques, avait obtenu à Plotin la permission de bâtir une ville qui se gouvernerait selon les lois de Platon. Elle devait s'appeler *Platonopolis*. Ce projet eut le succès qu'il devait avoir.

SALONIUS, fils de saint Eucher, qui devint évêque de Lyon, fut élevé dans le monastère de Lérins, avec son frère Véran, et la Providence les en tira tous deux pour les faire évêques. Véran le fut de Vence; mais on ne sait pas bien quelle église gouverna Salonius; on conjecture que ce fut celle de Vienne ou de Genève. Il assista au concile d'Orange, en 441. Nous avons de cet illustre évêque deux ouvrages : une *Explication* morale sur les Proverbes, en forme de dialogue entre les deux frères; un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*; l'un et l'autre imprimés à Haguenau, 1532, in-4, et dans la Bibliothèque des Pères.

SALUS ou SANITAS, c'est-à-dire conservation, santé. Les Romains en avaient fait une divinité, et lui avaient élevé des temples. Elle avait pour cortége ordinaire la Concorde, le Travail, la Frugalité : société symbolique, qui présente une observation physique et morale, constamment vérifiée.

SALVAGIO. *Voy.* PORCHETTI.

SALVAN DE SALIEZ (Antoinette de), née à Albi en 1638, de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, morte à 91 ans en 1730, dans le lieu de sa naissance, s'est distinguée par son goût pour les belles-lettres, dont elle n'abusa point. On a d'elle des *Paraphrases* sur les psaumes de la pénitence, diverses *Lettres* et *Poésies*, dont une grande partie est imprimée dans la *Nouvelle Pandore* ou *les Femmes illustres du règne de Louis le Grand*. Nous avons encore de cette muse l'*Histoire de la comtesse d'Isembourg*, 1678, in-12, qui a été traduite en plusieurs langues.

SALVATOR ROSA. *Voy.* ROSA.

SALVEMINI de CASTILLON (Jean-François). *Voy.* CASTILLON.

** SALVERTE (Anne-Joseph-Eusèbe BACONNIÈRE), né en 1771 à Paris, fit au collége de Juilly d'assez bonnes études, et fut, à l'âge de 18 ans, nommé avocat du roi au chatelet. Cette charge ayant été supprimée à l'établissement du nouvel ordre judiciaire, il obtint, en 1792, un emploi au ministère des affaires étrangères; mais bientôt, dénoncé comme modéré, il fut forcé de donner sa démission et donna des leçons d'Algèbre à l'école des Ponts-et-chaussées. Après le 9 thermidor, il se signala parmi les jeunes gens dont les manifestations avaient pour objet d'empêcher le retour de la terreur; et plus tard il figura dans les sections de Paris qui voulaient empêcher la convention de se perpétuer en décrétant la réélection des deux tiers de ses membres. Condamné à mort à la suite du 13 vendémiaire, il se tint caché quelque temps, et lorsqu'il se présenta pour purger sa contumace, fut acquitté. Ayant obtenu une place dans l'administration du cadastre, il profita des loisirs qu'elle lui laissait pour se livrer à son goût pour les lettres. En 1807, il répondit à l'appel de l'académie française, qui avait demandé le *Tableau littéraire de la France au* XVIII[e] *siècle*. Victorin Fabre remporta le prix (*voy.* ce nom, III, 463), mais le travail de Salverte obtint une mention. La lecture des ouvrages des philosophes, entre

autres de Diderot et de Rousseau, l'avait amené à partager leurs principes, et dans ses loisirs il s'occupait sérieusement des moyens de donner à la France un gouvernement qui pût assurer enfin le règne de cette liberté dont on parle tant sans savoir au juste en quoi elle consiste. Il en était là de ses rêves quand arriva la restauration sur laquelle il n'avait pas compté. Retiré à Genève, il y passa cinq ans à méditer sur les grandes questions de la politique; et de retour à Paris, publia plusieurs brochures qui furent remarquées et qui le mirent en rapport avec les principaux chefs de l'opposition parlementaire. Elu député de Paris en 1826, il apporta dans les discussions de la tribune une violence qui surprit dans un homme connu par la douceur de ses mœurs et la sincérité de ses opinions. Il était absent au moment où éclata la révolution de Juillet; mais dès qu'il en fut averti, il s'empressa d'accourir pour y prendre part. Réélu par le 5e arrondissement, dès que la chambre fut constituée, il proposa la mise en accusation des anciens ministres, et dans la session suivante, il se montra l'un des plus acharnés contre la famille exilée, et demanda la mise en accusation de la duchesse de Berry. En 1834, il échoua aux élections. Plus tard, cependant, il revint à la chambre. Son opposition ne fut ni moins vive ni moins acerbe; il parla sur toutes les questions, le plus souvent à tort et à travers, avec une volubilité incroyable. Salverte mourut à Paris, le 27 octobre 1839, sans avoir rempli aucun devoir religieux. Il était membre libre de l'académie des inscriptions. Indépendamment de beaucoup de brochures de circonstance sur différentes questions, et des articles dans les *Mémoires de l'académie celtique*, dont il était membre; le *Mercure et l'Esprit des journaux*; la *Bibliothèque française* de Pougens; la *Revue encyclopédique*, etc., on a de lui : *Entretiens de L. Jun. Brutus et de C. Mutius*, Paris, 1793, in-8; *Du droit des nations*, ib., 1799, in-8; *Tableau littéraire de la France au* XVIIIe *siècle*, ib., 1809, in-8; *De la civilisation depuis les premiers temps historiques jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle*, ib., 1813, in-8; *Essai histor. et philos. sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux, considérés dans leurs rapports avec la civilisation*, ib., 1823, 2 vol. in-8; *Horace et l'empereur Auguste, ou Observations qui peuvent servir de complément aux commentaires sur Rome*, ib., 1823, in-8; *Des sciences occultes, ou essai sur la magie, les prodiges, les miracles*, ib., 1829, 2 vol. in-8. *Voy.* SALLUSTE.

SALVI (Nicolas), né à Rome, en 1690, étudia l'art de l'architecture, sous Antoine Cannevari, et le surpassa. On voit à Rome beaucoup de monuments de sa science. Le plus considérable est la *fontaine de Trévi*, faite par ordre de Clément XII. C'est dans ce genre le monument le plus noble et le plus grand de Rome. Salvi mourut en 1751.

SALVIANI (Hippolyte), né en 1514 à Citta-di-Castello, dans l'Ombrie, d'une famille noble, professa et pratiqua la médecine à Rome, et y mourut en 1572. On a de lui un *Traité* latin *des Poissons*, avec des figures, Rome, 1554, 1593, in-fol. On y trouve des détails plus propres à amuser les curieux qu'à éclairer les physiciens. On en a donné une édition à Venise sous ce titre : *De aquatilium animalium curandorum formis*, 1600, 1602, in-fol.; un autre intitulé : *De Crisibus ad Galeni censuram*, Rome, 1558, in-8, et 1589, in-4; on y trouve quelques réflexions judicieuses. On a encore de lui plusieurs *Poëmes* et des *Comédies italiennes*.

SALVIATI (François ou CECCO ROSSI de), peintre, né à Florence en 1510, mort à Rome en 1563, s'attacha au cardinal Salviati, d'où lui est venu le surnom sous lequel il est connu. Cet artiste inventait facilement et mettait beaucoup d'agrément dans ses idées; mais il peignait de pratique : l'on désirerait que ses contours fussent plus coulants. Ses meilleurs ouvrages sont : *Les Batailles et le triomphe de Camille*, dans le salon du Palais Vieux, à Florence; *La déposition de la Croix*, dans l'église de ce nom de la même ville, etc.

SALVIATI (Bernard), cardinal, d'une des plus illustres familles de Florence, où il naquit vers la fin du XVe siècle, fut chevalier de Malte, et devint prieur de Capoue, puis grand prieur de Rome, et amiral de son ordre. Il signala son courage, et rendit son nom redoutable à l'empire ottoman. Il ruina le port de Tripoli, entra dans le canal de Fagiera, et réduisit en poudre tous les forts qui s'opposèrent à son passage et à ses armes. Devenu général de l'armée de la religion, il prit l'île et la ville de Coron, courut jusqu'au détroit de Gallipoli et brûla l'île de Scio. Paul Jove dit que le grand prieur Salviati était *constanti compositoque ingenio, vir militiæ maritimæ assuetus*. Salviati embrassa l'état ecclésiastique, et oblint l'évêché de Saint-Papoul en France, et celui de Clermont, en 1561. La reine Catherine de Médicis, sa parente, le choisit pour son grand aumônier, et lui procura le chapeau de cardinal, dont le pape Pie IV l'honora en 1562. Cet illustre prélat mourut à Rome, en 1568. Il avait été un des députés du clergé aux états-généraux de 1567. Sa famille a produit plusieurs autres personnes distinguées par leurs talents et par les dignités éminentes qu'elles ont occupées.

* SALVIATI (Léonard), philologue, né en 1540, à Florence, de la même famille que le précédent, fut confié dans son enfance aux soins de Varchi (*voy.* ce nom), et fit sous cet habile maitre des progrès si rapides dans les lettres, qu'à 26 ans il fut jugé digne de présider l'académie de *la Crusca*, dont il devint un des plus fermes appuis. Il porta plusieurs fois la parole au noms de ses confrères dans des occasions solennelles, et s'en acquitta de manière à se faire la réputation d'orateur. Mais Salviati eut le tort de se ranger parmi les ennemis du Tasse, malheureux, et de l'attaquer avec autant d'aigreur que d'injustice dans plusieurs écrits, justement oubliés. Son but était, dit-on, de gagner la faveur des princes de la maison d'Est et d'obtenir un établissement à la cour de Ferrare; il n'obtint pas tous les avantages qu'il s'était promis, et revint à Florence où il mourut au mois de septembre 1589, sans avoir reconnu ses torts envers le grand poète qu'il avait si vivement attaqué, et sans avoir pu voir terminer la rédaction du Vocabulaire de *la Crusca*, dont il avait été l'un des plus actifs



collaborateurs. Les *ouvrages* de Salviati ont été recueillis à Milan, en 1809, 3 vol. in-8, dans la collection des classiques italiens. Les principaux sont : *Awertimenti della lingua soprà il Decamerone*, Venise, 1584, et Florence, 1586, 2 vol. in-4. Cet ouvrage estimé a été réimprimé à Naples en 1712, même format. *Orazioni*, Florence, 1575, in-4. Cette édition contient quatorze harangues de Salviati, imprimées toutes séparément. Deux *Comédies; il Granchio e la Spina*, Florence, 1606, in-8. Cette édition contient en outre son *Dialogue de l'amitié*. Son *Oraison funèbre* par Pier Francesco Cambi, Florence, 1590, in-4, dans les *Notizie dell' accademia fiorentina*, contient tous les détails que l'on peut désirer sur sa vie et ses ouvrages.

SALVIEN (*Salvianus*), prêtre de Marseille, devait le jour à des parents illustres de Cologne, ou de Trèves, ou des environs. Il garda la continence avec sa femme Palladie, même avant sa prêtrise, et la traita comme si elle eût été sa sœur. Elevé au sacerdoce, vers 430, il déplora avec tant de douleur les déréglements de son temps, qu'on l'appela le *Jérémie du ve siècle*. Ses lumières et ses vertus le firent aussi nommer le *Maître des évêques*. Il mourut à Marseille, vers l'an 484. Il nous reste de lui : un *Traité de la providence de Dieu*, plein de réflexions solides, d'idées touchantes et vraies; un autre *contre l'avarice*; quelques *Epîtres*; ces ouvrages sont écrits d'un style net, orné, pathétique, agréable. On en a donné plusieurs éditions, dont la première est de Bâle, 1530, in-fol.; celle de Rome, Paul, Manuce, 1564, même format, est rare; mais la meilleure de toutes est celle de Baluze, 1684, in-8, avec les *Opuscules* de saint Vincent de Lérins. Nous avons trois traductions françaises des *Œuvres* de Salvien, du P. Mareuil, Paris, 1734, in-12, par le P. Bonnet de l'Oratoire, 1700, 2 vol. in-12, et par MM. Grégoire et Collombet, Lyon, 1833-34, 2 vol. in-8. Il ne paraît pas par ses écrits que Salvien ait été évêque, comme quelques auteurs l'ont prétendu.

SALVINI (l'abbé Antoine-Marie), laborieux philologue, né en 1653, à Florence, fut nommé professeur de grec à 23 ans, et se rendit promptement familiers les anciens auteurs; mais il ne réussit pas à en faire passer les beautés dans les traductions qu'il en a données et qui par cette raison sont oubliées. Membre des académies des *Apatisti* et de *la Crusca*, il en devint l'oracle et y prononça beaucoup de *Discours* et des *Sonnets*, qui sont plus estimés de ses compatriotes que ses autres ouvrages. Chargé par ses confrères de la *Crusca* de travailler à la continuation du *Vocabulaire*, il eut la permission d'y rapporter des exemples tirés de ses propres écrits, distinction qu'il dut à l'estime dont il jouissait. Il termina sa vie laborieuse à Florence, le 17 mai 1729, à 76 ans. Outre des traductions en vers taliens d'Homère, d'Hésiode, d'Anacréon, de Callimaque, de Perse, etc., on a de lui plusieurs vol. in-4, de *Discours académiques*, dont un sous le titre de *Prose toscane*, et un autre sous celui de *Prose sacre*, et enfin des *Sonetti*, dont l'édition de 1728, in-4, est ornée du portrait de l'auteur. A ce premier recueil il faut joindre celui qu'a publié le chanoine Moreni en 1823, in-4. Salvini a beaucoup travaillé à l'édition du *Dictionnaire de la Crusca*, Florence, 1729, 6 vol. in-fol. Lami, *Memorabilia Ital.*, t. 1er, donne des détails sur sa vie et sur ses ouvrages.

SALVINI (Salvino), frère du précédent, né à Florence en 1667, fit sous sa direction de grands progrès dans les lettres. Admis à l'académie de la *Crusca*, il en fut élu plusieurs fois censeur, consul et même archi-consul, et mourut dans un âge avancé, le 29 novembre 1751. On a de lui : *Fasti consolari dell' academia fiorentina*, 1717, in-4; c'est l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur; *Vite di Lorenzo Magalotti*, de *Benedetto Migliorucci*, d'Apostol. Zeno, etc., dans le *Journal des littérateurs d'Italie*; *Componimenti poetici*, 1750, in-8. (*Voy. le* tom. IV, *des Elogi degli uomini illustri toscani*).

*SALVINO DEGLI ARMATI, inventeur des lunettes, né en 1245 à Florence, mort en 1313, d'une famille depuis longtemps honorée des emplois publics. Il aimait l'étude, et son application assidue lui affaiblit les yeux dans un âge peu avancé. En cherchant à remédier à cet inconvénient, il parvint à trouver, en 1292, deux verres, qui d'après un certain degré d'épaisseur, grossissaient les lettres et reposaient la vue. Alexandre-Spina (*voy.* ce nom), son compatriote et son ami, devina son secret et le rendit public. Les anciens ne connaissaient pas l'usage des lunettes, et l'on peut seulement inférer de certains passages, qu'ils se servaient pour lire de petites bouteilles sphériques de verre remplies d'eau, ou d'un morceau de cristal qu'on plaçait sur les lettres pour les agrandir. C'est ce que proposa de faire l'ingénieux Roger Bacon, auquel on a fait injustement l'honneur de la découverte de Salvino. L'abbé de Fontenai prétend que, dès la fin du XIe siècle, les lunettes étaient connues en France; mais il n'apporte pas de preuves convaincantes à l'appui de cette assertion. La découverte qui a fait la célébrité de Salvino lui ayant été contestée, plusieurs dissertations ont été publiées à ce sujet; nous citerons : *Trattato degli occhiali da naso*, par Manni, Florence, 1738, in-4; et *Lettera intorno all' invenzione degli occhiali*, tom. 2, des *Œuvres* de Redi, Venise, 1742, in-4.

**SALVOLINI (François), orientaliste, né en 1809 à Faenza, fit ses premières études à l'université de Bologne, et plus tard s'occupa, sous la direction du célèbre Mezzofante, de la littérature orientale, où il fit de rapides progrès. Il était déjà connu des savants par d'intéressantes publications, et il en préparait de plus importantes, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée, en février 1838, à peine âgé de 29 ans. On a de lui : *Des principales expressions qui servent à la notation des dates sur les monuments de l'ancienne Egypte*, d'après l'inscription de Rosette, Paris, 1832, in-8. C'est une suite de *lettres* adressées au savant abbé Costanzo Gazzera, secrétaire de l'académie de Turin; *Notice sur un manuscrit hiératique-égyptien, contenant le récit de la campagne de Ramsès-le-Grand* (Sesostris), ibid., 1835, in-8, pl.; *Analyse grammaticale raisonnée de différents textes anciens égyptiens*, ib., 1836, in-4, c'est le 1er vol. d'un ouvrage important que la mort

de l'auteur l'empêcha de terminer; *Traduction et analyse grammaticale des inscriptions sculptées sur l'obélisque égyptien de Paris* (le Louqsor), 1837, in-4.

* SAMANIEGO (dom Félix-Maria), poète, né à Bilbao en 1742, mort à Madrid en 1806, à 65 ans, cultiva la littérature avec succès. Il s'était déjà fait connaître par quelques poésies légères, lorsqu'il publia ses *Fables* en vers, d'abord imprimées à Bilbao, puis à Madrid, en 1787, 2 vol. in-8. Ce recueil qui lui a valu le glorieux surnom de *La Fontaine espagnol*, renferme quelques fables imitées d'Esope, de Phèdre, de La Fontaine, Moore et Gay, mais le plus grand nombre sont de son invention, et celles-là ont un mérite réel.

SAMARITAINE (la), c'est sous ce nom qu'est connue la femme à qui J.-C. demanda à boire, comme il passait par Sichem, ville de Samarie, en s'en retournant en Galilée. Les disciples de cet Homme-Dieu étant allés dans la ville acheter des provisions, pressé de soif, il s'arrêta auprès d'un puits où il vit une femme qui puisait de l'eau. Etonnée de ce qu'un Juif osât lui parler (car les Juifs fuyaient tout commerce avec les Samaritains), elle en marqua au Sauveur sa surprise. J.-C. en eut pitié; il l'éclaira par sa grâce vivifiante, et la convertit à lui. Rien de plus touchant, de plus digne de la simplicité sublime de l'Esprit saint, que le récit de cette conversation telle qu'elle est rapportée en saint Jean, ch. 4.

SAMBUCUS (Jean), médecin, né l'an 1531, à Tirnau en Hongrie, fréquenta les universités d'Allemagne, d'Italie et de France. Il se rendit très-habile dans la médecine, les belles-lettres, la poésie, l'histoire et les antiquités. Ses talents le firent jouir de beaucoup d'agréments à la cour des empereurs Maximilien II et Rodolphe II, dont il devint conseiller et historiographe. Il mourut d'apoplexie à Vienne en Autriche, en 1584, à 53 ans. On a de lui : les *Vies des empereurs romains*, Strasbourg, 1552, des *Traductions* latines d'Hésiode, de Théophylacte, et d'une partie des *Œuvres* de Platon, de Xénophon et de Thucydide. Elles sont plus fidèles qu'élégantes; des *Commentaires* sur l'*Art poétique* d'Horace, et des *Notes* sur plusieurs auteurs grecs et latins; une *Histoire de Hongrie*, qui fait suite à celle de Bonfinius. On y trouve une partie du règne d'Uladislas, un abrégé de celui de Louis II, et d'autres fragments considérables. Elle est exacte et écrite d'une manière intéressante; Istuanfi l'a continuée; *Emblemata*, 1576, in-16; *Icones medicorum*, Leyde, 1603, in-fol. Ce recueil contient 67 portraits de médecins et de quelques philosophes, avec un abrégé de leurs vies. Sambucus s'était fait à grands frais un riche cabinet de médailles, et s'était donné beaucoup de peines pour déterrer d'anciens auteurs. Dans tous ses ouvrages on reconnait l'homme savant et l'homme de bien, le littérateur sage et chrétien. On peut consulter l'excellente *Histoire littéraire de Hongrie*, par le P. Alexis Horanyi, tom. 3, p. 196, Presbourg, 1777. Sa manière de voyager était singulière. Il parcourut une grande partie de l'Europe, toujours seul, à cheval, accompagné de deux dogues, dont il fait l'éloge dans ses *Emblèmes*.

SAMERIUS (Henri), jésuite, né près de Marche dans le duché de Luxembourg, fut confesseur de l'infortunée Marie-Stuart, puis missionnaire zélé dans sa patrie. Il mourut à Luxembourg en 1610, à 70 ans. Il était versé dans l'histoire ecclésiastique, et surtout dans la chronologie. On a de lui : *Chronologia sacra ab orbe condito, ad Christum natum*, Anvers, 1608, in-fol. Il y relève une infinité de fautes, échappées à différents auteurs.

SAMOSATE (Paul de). *Voy.* PAUL.

* SAMPIERI (Dominique), savant prélat, naquit à Bologne, le 23 avril 1739, d'une famille illustrée depuis le XIIe siècle, par les places qu'elle avait occupées. Après avoir fini son cours de philosophie dans les écoles de sa ville natale, il vint à Rome achever son cours de droit sous la direction d'habiles professeurs. En 1764, il fut nommé avocat consistorial, et prit l'habit de la prélature. Clément XIV le nomma promoteur de la foi, et l'on peut conjecturer qu'il aurait été élevé à de plus hautes dignités, si une mort prématurée ne l'eût enlevé le 12 janvier 1784, à 45 ans. On a de lui : *Dissertatio de emancipatione*, Rome, 1767, in-4; *Allocuzione detta nel teatro anatomico di San-Spirito*, Rome, 1781; *Animadversioni nella causa del venerabile D. Giovanni di Palafox*, Rome, 1772. On y joint 4 vol. de *Suppléments* publiés par le P. Faure, jésuite, en 1774. Sampieri a laissé *manuscrits* plusieurs vol. conservés dans la bibliothèque de l'institut de Bologne, concernant les affaires qu'il avait eues à traiter pendant qu'il était promoteur de la foi. *Fantuzzi* fait une mention honorable de ce prélat dans ses *Scrittori bolognesi*.

SAMSON, c'est-à-dire *Soleil*, fils de Manué, de la tribu de Dan, naquit d'une manière miraculeuse d'une mère qui d'abord était stérile, vers l'an 1155 avant J.-C. L'esprit de Dieu parut bientôt en lui, par la force extraordinaire dont il fut doué, après qu'il eut été consacré au Seigneur à la manière des Nazaréens. Il n'avait que 18 ans, lorsqu'étant allé à Thamnata, il y vit une fille qui lui plut, et il pria son père de lui permettre de l'épouser. Manué et sa femme, après s'être opposés à son dessein, allèrent avec lui en faire la demande. Dans la route, Samson, qui était un peu éloigné d'eux, vit venir à lui un lion furieux, qu'il saisit, quoiqu'il fût sans armes, et le mit en pièces. Il obtint la fille qu'il souhaitait; et quelque temps après, retournant à Thamnata pour célébrer son mariage, il voulut revoir le corps du lion qu'il avait tué, et il trouva un essaim d'abeilles et un rayon de miel. Il tira de cette découverte l'énigme suivante : *La nourriture est sortie de celui qui mangeait, et la douceur est sortie du fort.* Les habitants de Thamnata, auxquels il la proposa, s'adressèrent à la femme de Samson, qui, vaincu par ses larmes, lui apprit le sens de l'énigme. Cette femme infidèle l'alla sur-le-champ découvrir aux jeunes gens, qui s'en firent honneur auprès du héros Juif. Aussitôt il se rendit à Ascalon, ville des Philistins, nation la plus acharnée contre les Hébreux, où il tua 30 hommes, dont il donna les habits à ceux qui avaient expliqué l'énigme, ainsi qu'il leur avait promis. Il continua à fatiguer cette

nation inquiète, perfide et féroce, par divers exploits, où la force unie à l'industrie était toujours couronnée de succès, et dont le merveilleux, en donnant aux Israélites un gage visible de la bonté infinie de Dieu, leur laissait en même temps l'impression salutaire de sa puissance et des effets redoutables de sa colère. « Ces actions, dit un théologien, nous paraissent bien extraordinaires; mais » il fallait qu'elles le fussent pour frapper les yeux » d'un peuple grossier. Dieu, pour confondre l'orgueil des Philistins, jugea à propos de n'opposer » à un peuple entier qu'un seul homme, qu'il doua » d'une force surnaturelle : c'était dans les circonstances le moyen le plus propre à humilier les ennemis de son peuple, et à faire éclater sa providence particulière à l'égard de ce même peuple. » (*Voy.* GÉDÉON *et la fin de l'article* LOTH.) Les Philistins, n'osant plus attaquer Samson ouvertement, cherchèrent à le surprendre. Un jour qu'il était allé dans la ville de Gaza qui leur appartenait, les habitants fermèrent les portes et y mirent des gardes pour l'arrêter. Samson se leva au milieu de la nuit, enleva les portes avec les gonds et les verroux, et les porta sur une haute montagne vis-à-vis d'Hébron. La force n'avait pu le terrasser, l'amour le vainquit. Dalila, femme philistine, qu'il aimait éperdument, ayant tiré de lui le secret de sa force, lui fit couper les cheveux tandis qu'il dormait, et le livra aux Philistins. On lui creva les yeux, et on l'employa à tourner la meule d'un moulin. Sa force revenant avec ses cheveux, 3000 Philistins assemblés dans le temple de Dagon le firent venir pour se moquer de lui. Mais s'étant approché des deux plus fortes colonnes qui soutenaient le temple, il les ébranla, et le temple par sa chute l'écrasa avec les Philistins, l'an 1117 avant J.-C. Par une inconséquence ordinaire à l'esprit de parti et d'erreurs, on a vu des philosophes rejeter les exploits de Samson, attestés par l'autorité la plus respectable, et ne former aucun doute sur ceux de Milon de Crotone, plus incroyables en eux-mêmes et destitués de témoignages dignes de confiance. (*Voy.* ATHANATUS et MILON.) On a gravé l'*Histoire de Samson* en 40 feuilles, dessinées par François Verdier.

SAMSON (saint), évêque de Dol, était né vers l'an 490 de parents nobles, dans la partie du pays de Gales, connue aujourd'hui sous le nom de comté de Glamorgan. Dès l'âge de 7 ans, il fut mis sous la conduite d'un saint abbé nommé Illut ou Hellut (1), que l'on croit avoir été disciple de Saint-Germain d'Auxerre, fit de grands progrès dans la piété et les lettres, et fut ordonné prêtre par saint Dubrice, sacré évêque de Landaff par saint Germain, et ensuite évêque de Caërléon. En 512 il se retira dans une île où il mena la vie érémitique, sous la direction d'un saint prêtre nommé *Pyron*, et devint abbé d'un monastère fondé par saint Germain En 516, il fit un voyage en Irlande, pour visiter de saints personnages, et s'édifier par leur exemple. On dit qu'à son retour il se retira dans une caverne, pour s'y livrer plus librement à la prière et aux austérités d'une vie pénitente. Saint Dubrice l'ayant appelé à un synode qui se tint à Caërléon en 520, l'y sacra évêque, sans toutefois l'attacher à aucune église. Son zèle pour la conversion des âmes l'engagea à passer dans l'Armorique (la Bretagne française), où il y avait encore beaucoup d'idolâtres. Il en convertit un grand nombre, et bâtit un monastère près d'un château nommé *Dol*, à l'entour duquel s'est formée par la suite la ville de ce nom. Le pape Pélage Ier, du consentement des évêques de Bretagne, érigea le monastère en évêché; et, à la prière de Jutwal, roi du pays, à qui Samson avait rendu des services signalés, envoya le *pallium* au nouvel évêque de Dol (1). Samson assista au 2e concile de Paris, tenu en 557, et en souscrivit les actes. Après avoir gouverné quelques années l'église de Dol, et y avoir été un modèle de piété et de pénitence, il mourut saintement en 564 ou 565. Moréri fixe sa mort à l'an 607, et dit qu'il était âgé de 112 ans, ce qui mettrait sa naissance à l'année 495. Les dates de l'abbé Fleury nous ont paru préférables. On lui attribue divers miracles. Le Martyrologe romain fait mention de saint Samson au 28 juillet. Lors de l'irruption des Normands en Bretagne, au IXe siècle, les évêques de Dol et de Saint-Malo apportèrent ses reliques et celles des saints Maclou ou Malo, et Magloire à Paris, où elles furent déposées dans l'église Saint-Barthélemi, alors chapelle du Palais. Hugues le Grand l'ayant donnée aux bénédictins, ces religieux passèrent successivement dans les rues Saint-Denys et Saint-Jacques, emportant ces reliques qui, placées définitivement à Saint-Magloire, y ont été l'objet de la vénération des fidèles jusqu'à la suppression de cette église.

SAMUEL (*qui est établi de Dieu*), fils d'Elcana et d'Anne, de la tribu de Lévi, naquit dans la petite ville de Ramatha sur la montagne d'Ephraïm. Il fut prophète et juge d'Israël, pendant plusieurs années. Anne, sa mère, était stérile depuis longtemps, lorsque, par une faveur singulière de Dieu, elle conçut et mit au monde cet enfant, vers l'an 1155 avant J.-C. Quand elle l'eut sevré, elle le mena à Silo, à la maison du Seigneur, et le présenta à Héli pour accomplir le vœu qu'elle avait fait de le consacrer au service du tabernacle. Cependant les menaces du Seigneur ayant été exécutées sur Héli et sur ses enfants, Samuel fut établi pour juger le peuple de Dieu : il avait alors 40 ans. Il fixa sa demeure à Ramatha, lieu de sa naissance; mais il allait de temps en temps dans différentes villes pour y rendre la justice. Ce saint homme, étant devenu vieux, établit Joël et Abia ses fils, pour juges sur Israël. Ils exerçaient cette charge dans Bersabée, ville située à l'extrémité méridionale du pays de Chanaan. Au lieu de marcher sur les traces de leur père, ils laissèrent corrompre leur équité par l'avarice. Leur gouvernement aliéna les esprits. Les anciens d'Israël allèrent trouver Samuel à Ramatha,

(1) *Moréri* le nomme *Hidulphe*. Le martyrologe romain ne cite aucun saint du nom d'Hidulphe; mais il est mentionné dans les calendriers de France, d'Allemagne, et de l'ordre de St.-Benoît. Saint-Hidulphe fut archevêque de Trèves, fondateur et abbé du monastère de Moyen-Moutier dans les Vosges. Il ne peut avoir rien de commun avec saint Samson. *Voy.* HIDULPHE, *Dict.*

(1) Quelques écrivains, suivis par Moréri, font de saint Samson un archevêque d'York, avant son passage dans la Bretagne, et expliquent par-là pourquoi il avait le *pallium* réservé aux archevêques; mais Fleury et d'autres historiens se taisent sur cette circonstance, qui aurait valu la peine d'être rapportée.

pour lui demander un roi ; Samuel sacra Saül par ordre de Dieu, après leur avoir fait sentir qu'ils ne savaient pas ce qu'ils demandaient. *Voici*, leur dit-il, *le roi qui régnera sur vous : il prendra vos enfants, et les emploiera à son service ; il se saisira de vos terres et de ce que vous aurez de meilleur pour le donner à ses serviteurs*, etc. Sur quoi Bossuet reprend : « Est-ce qu'il aura le droit de faire tout cela » licitement ? A Dieu ne plaise, car Dieu ne donne » pas de tels pouvoirs ; mais il aura le droit de le » faire impunément à l'égard de la justice hu» maine. » Dieu montra bientôt que la sienne ne s'endormait pas sur le nouveau roi. Les désobéissances de ce prince irritèrent le Seigneur, qui le rejeta du trône, et commanda à Samuel d'aller oindre David pour roi. Samuel fut sensiblement touché du malheur de Saül, le pleura le reste de ses jours, et lui apparut longtemps après sa mort, arrivée l'an 1057 avant J.-C., à 98 ans, lorsque la pythonisse évoqua son ombre : il lui prédit qu'il mourrait avec ses enfants dans la bataille qu'il livra aux Philistins sur la montagne de Gelboé. L'abbé de la Chapelle a cru trouver dans le discours de Samuel un artifice de ventriloque : moyen d'explication trop semblable à ceux qu'on a employés en diverses occasions pour rendre compte des événements surnaturels, et qui est ici absolument insoutenable, non-seulement parce qu'il n'explique pas l'apparition, mais parce qu'il est formellement en opposition avec l'historien sacré, qui nous apprend que Samuel apparut en personne, non pas sans doute par quelque effet de l'art magique, mais par une volonté particulière de Dieu. Ceux qui croient que la pythonisse ne fit que produire un spectre ressemblant au prophète, sont également contraires au récit des livres saints. Quand même on pourrait éluder la force de ces paroles du premier livre des Rois : *Cum autem vidisset mulier Samuelem... Dixit autem Samuel ad Saül* (c. 28), on ne pourrait répondre à ce passage de l'Ecclésiastique (c. 46) : *Et post hoc dormivit : et notum fecit regi et ostendit illi finem vitæ suæ, et exaltavit vocem suam de terra in prophetia delere impietatem gentis.* Le gouvernement de Samuel fut celui de la justice et de la sagesse, de la modération et du désintéressement : rien de plus touchant que l'espèce d'adieu qu'il fit à la nation, en lui rappelant tout ce qu'il avait fait, et donnant le défi à tous de l'inculper d'un seul fait qui supposât de l'ambition ou de l'intérêt. « Voyez, disait» il, si vous avez quelque chose à me reprocher de» puis que je suis avec vous ; dites hautement de» vant le Dieu qui nous écoute, si je vous ai fait » quelque dommage, si j'ai lésé l'honneur de quel» qu'un, si j'ai opprimé le faible, si j'ai accepté » quelques présents des riches : que celui qui m'a » donné quelque chose parle, et je le lui restitue » sur l'heure. » Les cris et les larmes du peuple furent un témoignage non équivoque de la pureté de son administration, qui fut la dernière de cette admirable théocratie sous laquelle les Hébreux avaient vécu jusque-là. On attribue assez communément à Samuel le *Livre des Juges*, celui de *Ruth* et le *premier des Rois*, du moins les vingt-quatre premiers chapitres de ce dernier, qui ne contiennent rien qu'il n'ait pu écrire, à quelques additions près, lesquelles paraissent y avoir été insérées depuis sa mort. Pour les derniers chapitres, il ne peut les avoir écrits, puisque sa mort y est marquée, ainsi que l'apparition dont nous venons de parler.

SANADON (Noël-Etienne), jésuite, né à Rouen en 1676, professa avec distinction les humanités à Caen. Ce fut là qu'il connut Huet, évêque d'Avranches, avec lequel le goût de la littérature et de la poésie l'unit étroitement. Le père Sanadon fut chargé de la rhétorique au collége de Paris, et de l'éducation du prince de Conti, dans laquelle il fut remplacé par le père du Cerceau. En 1728, il devint bibliothécaire de Louis le Grand, place qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1733, à 57 ans. La douceur et la pureté de ses mœurs le firent rechercher et estimer. Il joignait aux qualités d'un bon religieux celles d'un littérateur aimable. On a de lui : des *Poésies latines*, 1715, in-12, et réimprimées à Paris, 1754, in-8. Le père Sanadon a fait revivre dans ses vers le goût des plus célèbres poètes qui ont paru dans le beau siècle d'Auguste. Ses poésies n'auraient pas été peut-être désavouées par ces grands maîtres, pour la force et la pureté de l'expression, le tour et l'harmonie du vers, le choix et la délicatesse des pensées ; mais elles manquent d'imagination. Il a fait des Odes, des Elégies, des Epigrammes et d'autres poésies sur différents sujets : une *Traduction des Œuvres d'Horace*, avec des remarques, en 2 vol. in-4, Paris, 1728. Les exemplaires qui portent Amsterdam sur le titre n'ont pas été corrigés ; il y en a une édition en 8 vol. in-12. Le traducteur écrit avec élégance et avec goût ; s'il n'est pas égal à l'original, c'est qu'aucune traduction ne peut l'être, par rapport à des ouvrages de ce genre. Plusieurs savants ont blamé la liberté qu'il a prise de faire des changements considérables dans l'ordre et dans la structure même des odes. On n'a pas moins été choqué de son orthographe singulière, et ce qu'il dit pour en faire l'apologie n'a pas satisfait : ces innovations ne peuvent avoir de bons effets, et ne servent qu'à entraver les belles-lettres et les sciences ; des *Discours* prononcés en différents temps, et dont on a un recueil. Ils prouvent qu'il n'était pas moins orateur que poète. On lui attribue *Prières et Instructions chrétiennes*, Lyon, 1752, in-12 et in-8, remplies d'onction et d'une piété solide ; ouvrage qui n'est pas de lui, mais de son oncle, jésuite de la maison professe de Paris. On trouve son *Eloge* dans le *Mercure* de décembre 1733.

SANADON. *Voy.* NOE (Marc-Ant. de).

* SAN-CARLOS (don Joseph-Michel de CARVAJAL Y VARGAS, duc de), grand d'Espagne de 1re classe, né à Lima en 1771, descendait en ligne directe de l'illustre famille de Carvajal à qui Charles-Quint accorda tant d'honneurs. Il vint à l'âge de 14 ans en Espagne, où entré au service comme colonel en second du régiment de Majorque, il se distingua au siége d'Oran ; il fit en 1793 la guerre de Catalogne, et l'année suiv. assista comme volontaire à la prise de Toulon par les Anglais. Son courage lui valut le grade de colonel titulaire, et le brevet de brigadier. Il fit en cette qualité la guerre dans le Roussillon,

et servit sous les ordres du comte de La Union son oncle, qui repoussait les attaques de Dugommier. Nommé maréchal-de-camp, et chambellan du prince des Asturies, il devint à l'âge de 23 ans, gouverneur de ce prince et des infants. Plus tard majordome de la reine et en 1805 grand maître de la maison du roi Charles IV, il fut fait deux ans après vice-roi de Navarre. Ferdinand monté sur le trône le fit grand-maître de sa maison et membre de son conseil privé; il accompagna ce prince à Bayonne, puis à Valençay; mais les voyages fréquents qu'il fit alors à Paris alarmèrent la police impériale, et il fut relégué à Lons-le-Saulnier, où il resta cinq ans, charmant les ennuis de son exil par l'étude, qui déjà lui avait ouvert les portes de l'académie de Madrid. Il annonça le premier à Ferdinand VII qu'il était libre, et le roi lui remit les insignes de la Toison d'or qu'il portait. A son arrivée en Espagne, il fut fait premier ministre. Mais quoiqu'il eût fait séparer le trésor de la couronne de celui de l'état, qu'il eût ordonné la continuation des travaux commencés, et le rétablissement des académies et de la banque St.-Charles, il se vit contraint de donner sa démission, et fut nommé ambassadeur à Vienne, puis à Londres. Pendant les troubles qui agitèrent l'Espagne en 1821, il vint chercher un asile à Bordeaux, et ensuite à Genève; lorsque Ferdinand eut été rétabli sur son trône, il obtint l'ambassade de France. Envoyé en Russie, pour assister au sacre de l'empereur Nicolas, il avait repris depuis un an ses fonctions d'ambassadeur auprès du roi de France, lorsque la perte d'une de ses filles, Mme la comtesse de l'Espine, lui causa un chagrin si profond, qu'il mourut à Paris le 19 juillet 1818, à 57 ans, après avoir demandé et reçu tous les secours de la religion.

SANCASSANI (Denys-André), né dans le Modénois en 1659, s'appliqua avec succès à l'étude de la médecine, et en donna des preuves en exerçant sa profession dans plusieurs villes d'Italie, où il s'acquit une grande réputation. En 1727 il se fixa à Spolette, et mourut à Comacchio l'an 1739. On a de ce médecin : *Dilucidazioni fisico-mediche*, Rome, 1731-1738, 4 vol. in-fol. Ces éclaircissements sont d'une prolixité rebutante. *Aphorismes généraux de la manière de guérir les plaies selon la méthode de Magatus*, Venise, 1713, in-8, en italien; et plusieurs autres ouvrages où il déploie toute la vivacité de son zèle pour rappeler aux chirurgiens les sages conseils de César Magatus. Eloy, dans son *Dictionnaire* de médecine, et Mazzuchelli, dans les *scrit. d'Italia*, ont donné le *catalogue* des ouvrages de ce médecin, et sa *Vie* a été écrite plusieurs fois en Italie.

SANCERRE (Louis de Champagne, comte de), seigneur de Charenton, etc., maréchal de France en 1368, et connétable en 1397, naquit vers 1342 d'une illustre maison; il rendit de grands services au roi Charles V, remporta plusieurs avantages sur les Anglais, contribua beaucoup au succès de la journée de Rosbeck, et mourut en 1402, à 60 ans, considéré comme un des trois grands généraux du règne de Charles V : les deux autres étaient du Guesclin et Clisson. On a remarqué que Sancerre était borgne, ainsi que ce dernier.

SANCHA (Dona) *Voy.* Ogna Sancha.

SANCHE II, dit *le Fort*, roi de Castille, ne put voir sans envie le partage que son père Ferdinand avait fait de ses autres états à ses frères et sœurs. Il dissimula pendant quelque temps; mais après la mort de la reine, sa mère, il fit éclater ses desseins ambitieux en 1067. Garcias était roi de Galice, et Alphonse roi de Léon : l'impitoyable Sanche détrôna le premier, et contraignit le second à s'enfermer dans un monastère. Après avoir dépouillé ses frères, il entreprit d'enlever à ses sœurs les places qui leur avaient été données pour dot. Il enleva la ville de Toro, à Elvire, la cadette, et tourna ensuite ses armes vers Zamora, qui appartenait à l'aînée. Mais ce prince téméraire et sans frein au lieu d'un succès qu'il ne méritait pas, y trouva le terme de ses attentats et de sa vie en 1072, ayant été tué en trahison, pendant qu'il faisait le siége de cette ville.

SANCHE d'Avila. *Voy.* Thomas de Jésus, carme.

SANCHEZ (François), *Sanctius*, de Las-Brozas, en Espagne, fut regardé comme *le père de la langue latine*, et le *docteur de tous les gens de lettres*. C'étaient les titres dont les exagérateurs l'honoraient dans son pays. On a de lui : un excellent traité, intitulé : *Minerva sive de causis linguæ latinæ*, Amsterdam, 1714, in-8. Messieurs de Port-Royal ont beaucoup profité de cet ouvrage dans leur *Méthode de la langue latine* (*voy.* Garcias *et* Lancelot); il a été réimprimé à Leipsig, 1801-1804, 2 vol. in-8. L'*Art de parler, et de la manière d'interprêter les auteurs*; plusieurs autres savants ouvrages sur la grammaire. Tous ces ouvrages, excepté le premier, ont été recueillis en 4 vol. in-8, Genève, 1766, avec une *Vie* détaillée de l'auteur, par Grég. Mayans. Sanchez mourut en 1601, à 78 ans. — Il doit être distingué d'un autre François Sanchez, médecin, mort à Toulouse, âgé de 70 ans, en 1632. Ce dernier, successivement professeur en philosophie et en médecine à Toulouse, était chrétien et né à Brague de parents juifs. On a recueilli ses ouvrages sous ce titre : *Opera medica. His juncti sunt tractatus quidam philosophici non insubtiles*, Toulouse, 1636. Son traité intitulé : *Quòd nihil scitur liber*, Francfort, 1618, in-8, Rotterdam, 1649, est le seul fruit d'un triste pyrrhonisme. Ulric Widdius en a donné une bonne réfutation, Leipsig, 1661.

SANCHEZ (Gaspard) ou *Sanctius*, jésuite, né en 1544, à Cienpoçuelos, village ou petit bourg de la Nouvelle-Castille, à quelque distance d'Aranjuez, fut professeur d'Ecriture sainte à Alcala et en plusieurs autres villes d'Espagne. Il mourut à Madrid le 16 novembre 1628. On a de lui des *Commentaires* excellents sur Job, Isaïe, sur les Livres des Rois et les Paralipomènes, les Actes des Apôtres, etc. Le sens littéral y est solidement développé, en même temps que l'auteur ne néglige ni le sens mystique, ni le sens allégorique. Son commentaire sur Isaïe est incontestablement un des meilleurs que nous ayons sur ce prophète.

SANCHEZ (Thomas), né à Cordoue en 1551, entra chez les jésuites à l'âge de 16 ans, y remplit divers postes, et mourut à Grenade en 1610, avec la réputation d'un homme de mœurs austères. On a de lui : quatre vol. in-fol. sur le *Décalogue*, sur

les *Vœux monastiques*, et sur plusieurs questions de morale et de jurisprudence, traitées d'une manière diffuse; un traité *De matrimonio*, imprimé la première fois à Gênes en 1592, in-fol. (1). L'auteur a recueilli dans cet ouvrage toutes les questions qui peuvent naître sur ces matières scabreuses; il n'écrivait que pour les confesseurs et les directeurs des âmes, et, sous ce point de vue, son travail n'a rien que de raisonnable, quoiqu'il fût à souhaiter qu'il eût été plus réservé et dans les détails et dans les décisions. (*Voy.* Busenbaum, Escobar, Pascal.) Ce qu'il y a de vrai, mais ce qui n'a rien d'étonnant pour ceux qui connaissent par expérience l'effet d'une intention pure et d'un saint zèle, c'est que des détails si délicats ne firent jamais la moindre impression sur ses mœurs. C'est aux pieds du crucifix qu'il écrivait ses livres. L'édition la plus recherchée de cet ouvrage est celle d'Anvers en 1607, après laquelle vient celle de 1614. Ce qui tient de bien près à l'hypocrisie de la secte philosophique, à ce zèle factice que le crime et le vice affichent pour la vertu, ce sont les injures de tous les genres, accumulées contre le jésuite espagnol par des gens dont la corruption de l'âme a détruit jusqu'aux ressorts du corps, qui alimentent leur luxure par des lectures et des estampes où les raffinements de la plus brutale lubricité sont exprimés avec les traits d'une impudence dégoûtante pour les libertins même les plus décidés.

* SANCHEZ (Antoine-Nunez Ribeiro y), médecin, né en 1699, à Pegnamecor, en Portugal, fit ses cours de médecine à Coimbre et à Salamanque, où il reçut le doctorat en 1724. Il se rendit ensuite à Londres, puis à Leyde où il étudia sous le célèbre Boërhaave, qui, charmé de son mérite, lui procura un emploi honorable en Russie. Premier médecin de l'hôpital de Moscou, puis de l'armée impériale et enfin de l'impératrice avec le titre de conseiller-d'état, il obtint sa retraite en 1744; et en quittant Pétersbourg, fit don de sa bibliothèque à l'académie, dont il était membre honoraire. Après un séjour de trois ans en Portugal, il vint, en 1747, s'établir à Paris, où ses talents ne tardèrent pas à être appréciés. Deux ans après l'établissement de la société royale de médecine (1776), il y fut admis dans la classe des associés étrangers. Il mourut à Paris le 11 septembre 1785, léguant ses manuscrits formant 27 vol. in-fol., à son ami le docteur Andry (*voy.* ce nom, I, 206), qui a publié une *Notice* sur Sanchez à la tête du *Catalogue* de sa bibliothèque. Ce médecin était doué d'une vaste érudition, et toutes les langues de l'Europe lui étaient familières. Pendant son séjour en Russie, il entretint une correspondance active avec les jésuites français établis à la Chine, et il en reçut divers objets d'histoire naturelle, dont il avait formé un cabinet fort curieux. C'est lui qui répandit en Europe la vraie rhubarbe, dont il envoya les premières racines à Pierre Collinson. Il a publié quelques opuscules de médecine; et Andry a fait imprimer ses *Observations sur la maladie vénérienne*, 1785, in-12, fruit d'une pratique de quarante ans.

* SANCHEZ (Thomas-Antoine), savant bibliographe, né à Burgos en 1732, mort à Madrid en 1798, avait été bibliothécaire des rois Charles III et Charles IV. Outre de bonnes *éditions* des classiques espagnols, enrichies de *notes* curieuses et instructives, on lui doit: *Collection de poésies castillanes antérieures au* XVe *siècle*, précédées de mémoires relatifs à la vie du premier marquis de Santillane, Madrid, 1775-90, 5 vol. in-8. Cette collection fort bien faite et d'une belle exécution typographique a été réimprimée à Paris, 1842, en un gr. vol. in-8 à deux colonnes, avec un *Vocabulario de voces anticuadas*; *Apologie de Cervantes*, ib., 1788, in-8; *Lettre adressée à D. Joseph Berni, sur sa dissertation en faveur de Pierre le cruel*, ib., 1788, in-8.

** SANCHEZ (Pierre-Antoine), théologien, né en 1740 à Vigo dans la Galice, professa plusieurs années la théologie à l'université de St.-Jacques de Compostelle, et fut récompensé de ses services par un riche canonicat de la cathédrale de cette ville; il en consacra les revenus à soulager ses malheureux compatriotes, et ne bornant pas là son zèle, il alla en 1782 à Madrid, plaider la cause d'une population laborieuse, que des impôts mal établis forçaient chaque année à s'expatrier; et il eut le bonheur d'obtenir quelque soulagement à la misère des Galliciens, en faisant supprimer en partie les coutumes abusives qui étaient un obstacle aux progrès de l'industrie dans cette province. Ce véritable ami de l'humanité mourut en 1806, ne laissant pas de quoi payer ses funérailles, quoiqu'il jouît d'un revenu de 80,000 livres, sur lequel il ne prélevait pour lui que le plus strict nécessaire. Il fut pleuré des Galliciens et son nom est encore béni dans un pays où il avait mérité d'être appelé le père des malheureux. D. Sanchez jouissait d'une grande réputation comme prédicateur; et il a publié plusieurs ouvrages savants dont les principaux sont: *Annales sacri*, Madrid, 1784, 3 vol. in-4; *Histoire de l'église d'Afrique*, 1784, in-8; *Traité de la tolérance*, 1785, 3 vol. in-4; *Summa theologiæ sacræ*, 1789, 4 vol. in-4.

* SANCHONIATON, historien de Phénicie, né à Béryte, vivait sous le règne de Sémiramis, selon les uns; peu de temps après Moïse, selon les autres; du temps de la guerre de Troie ou peu auparavant, suivant d'autres encore. M. de St.-Martin a cru trouver dans le petit nombre de fragments qui nous sont restés de cet historien, des raisons suffisantes d'affirmer qu'il vivait au XIVe siècle avant notre ère. Il écrivit en phénicien une *Histoire* dans laquelle il rendait compte de la théologie et des antiquités de son pays. Philon de Biblos, contemporain d'Adrien, en fit, dit-on, une version grecque, dont il nous reste quelques fragments dans Porphyre et dans Eusèbe (1). Dodwel et Dupin rejettent ces fragments comme supposés; mais Fourmont et quelques autres les adoptent comme authentiques.

(1) Suivant M. Brunet la 1re édit. de cet ouvrage est de Madrid, sous la rubrique de Gênes, 1602, in-fol.; ainsi l'édition de 1592 ne doit son existence qu'à quelqu'inadvertence de copiste, ou à quelque faute d'impression.

(1) Ces *Fragments* de Sanchoniaton, publiés avec une trad. anglaise et des notes, Londres, 1720, in-8, l'ont été avec une version latine par J. C. Orell, Leipsig, 1826; et par F. Wagenfeld, Brême, 1836, in-8.

» Un grand nombre de savants, dit l'abbé Para du » Phanjas, pensent que l'historien Sanchoniaton est » un être fictif et supposé, qui n'a pas plus existé » que don Quichotte et Sancho Pança; et que son » Histoire phénicienne, qui était totalement incon- » nue avant le temps où l'irréligieux philosophe » Porphyre commença à la citer et à l'accréditer, » est un ouvrage fabriqué par les partisans de l'i- » dolâtrie et de l'irréligion, dans les premiers siè- » cles du christianisme. Mais sans nous donner la » peine d'examiner si Sanchoniaton est ou n'est pas » un auteur supposé, il est certain que l'ouvrage » qu'on lui attribue, et que l'on suppose tiré des » livres de Thaut et des archives sacrées des Egyp- » tiens et des Phéniciens, vers le temps de Josué » ou de David, est une spéculation des petites mai- » sons. » Cette opinion de l'abbé Para paraîtra bien hasardée, si l'on se rappelle qu'Eusèbe dans sa *Préparation évangélique* (l. 1er, c. 9 et 10, et l. 10,) croit Sanchoniaton le plus ancien écrivain *après Moïse.*

SANCIO ou plutôt SANCHO (Rodrigue), né à Santa-Maria da Nieva, dans le diocèse de Ségovie, en 1404, se fit connaître de bonne heure par son goût pour la piété et pour les lettres. Son mérite le fit élever à l'évêché de Zamora, à celui de Calahorra et à celui de Palencia; mais abandonnant à ses grands-vicaires le soin de ses diocèses, il passa sa vie à Rome, où il fut gouverneur du château Saint-Ange. Il se distingua par ses négociations, et par divers ouvrages historiques et ascétiques. Les principaux sont : *Historia hispanica*. Elle comprend tout ce qui s'est passé dans cette monarchie depuis son origine jusque vers le milieu du XVe siècle. On l'a mise dans la *Collection des historiens d'Espagne* de Schot, 4 vol. in-fol.; *Speculum vitæ humanæ*, Rome, 1468. in-fol. C'est un des premiers monuments de l'art de la typographie, et pour cette raison il est infiniment recherché, fort cher et rare. (Il ne faut pas confondre le *Speculum vitæ humanæ* avec le *Speculum humanæ salvationis*, in-fol., sans date, de 63 feuillets.) Il y en a deux trad. franç., l'une de Julien Macho, Lyon, 1477, in-folio; l'autre du père Farget, Lyon, 1482, in-fol. Sancio mourut à Rome en 1470.

SANCTÈS-PAGNIN, né à Lucques en 1470, entra à l'âge de 16 ans dans l'ordre de Saint-Dominique. L'étude des langues, la théologie, la controverse, la prédication, occupèrent tous les instants de sa vie, qu'il termina à Lyon en 1541, à 70 ans. Son zèle et ses sermons tirèrent beaucoup de pécheurs et d'hérétiques de la voie de perdition. On a de lui : *Thesaurus linguæ sanctæ*, dont les plus belles éditions sont celles de Robert Etienne, Paris, 1548, in-fol.; et Genève, 1614, in-fol., avec des notes de Jean Mercier, et d'Antoine Cavallerius. Cette dernière édition n'est pas la meilleure, parce que l'éditeur a corrompu le texte; elle est à l'*Index* des livres défendus. *Veteris et novi Testamenti translatio*, Lyon, 1545, in-fol., avec des notes de Servet. M. Contant de la Molette, dans le savant *Discours sur la littérature orientale*, inséré dans le premier tome de son *Explication du Lévitique*, préfère la version de Sanctès-Pagnin, après la Vulgate, à toutes les autres versions qui ont paru depuis. Plusieurs *ouvrages* sur la Bible.

SANCTORIUS. *Voy.* SANTORIUS.

* SAND (Charles-Louis), l'assassin de Kotzebue, né en 1795 à Wunsiedel, dans le pays de Bayreuth, était fils d'un ancien conseiller de justice prussien, et fit ses études à l'école de Hof, puis au gymnase de Ratisbonne. En 1815, il suivait les cours de théologie à l'université de Tubingen; le retour de Napoléon à Paris le fit enrôler dans un corps de volontaires. Au rétablissement de la paix, il alla continuer ses études à Erlangen. Jusqu'alors il s'était montré doux, studieux et rangé; mais fortement préoccupé par les idées politiques qu'il avait adoptées, il s'émut d'indignation à la lecture des ouvrages de Kotzebue qu'il accusait de tous les malheurs de l'Allemagne. Résolu de se dévouer pour ce que son imagination exaltée lui faisait envisager comme une vengeance de l'honneur national, il se rendit à Manheim, et le 23 mars 1811 il exécuta son horrible dessin. (*Voy.* KOTZEBUE.) L'assassin se frappa ensuite lui-même à plusieurs reprises avec l'arme encore fumante du sang de Kotzebue. L'espoir de connaître ses complices fit donner les plus amples informations à son procès, mais elles restèrent sans résultat. Un arrêt du 5 mai 1820, rendu par le tribunal supérieur de Manheim, le condamna à avoir la tête tranchée, et la sentence reçut son exécution le 20 du même mois. Il marcha au supplice avec fermeté, et ses restes furent inhumés à côté de ceux de sa victime. On peut consulter la notice sur SAND, dans les *Annales biographiques*, 1826, 2e partie, p. 278.

SANDÆUS (Maximilien), né à Amsterdam en 1578, se fit jésuite à Rome en 1597, enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs universités d'Allemagne, passa les dernières années de sa vie à Cologne, et y mourut le 21 juin 1656. Il a donné au public une grande quantité d'ouvrages ascétiques et polémiques, tous écrits en latin, avec ordre, aisance et netteté, mais en trop grand nombre pour être toujours exacts et solides. On estime ce qu'il a écrit contre les calvinistes. On a publié le catalogue de ses ouvrages, Cologne, 1655, in-4.

SANDE (Frédéric), célèbre jurisconsulte, né à Arnheim vers l'an 1577, bourgmestre de cette ville, conseiller au conseil de Gueldre, avocat fiscal, curateur de l'académie de Harderwick, ambassadeur de la république de Hollande en plusieurs cours, et enfin député à l'assemblée des états-généraux à la Haye, lorsqu'il mourut en 1617. On a de lui : *Commentarius in Geldriæ et Zutphaniæ consuetudines feudales*, 1637, in-4; *Commentatio in consuetudinem Geldriæ de effestucatione*, Arnheim, 1638. — Son frère, Jean SANDE, né en 1579, professeur de Pandectes à Franeker, conseiller à Leuwarden, mourut en 1638. Ses ouvrages sur le droit, qui avaient d'abord paru séparément, ont été réunis et imprimés avec ceux de son frère Frédéric, Anvers, 1674, in-fol. Nous avons encore de lui un *Abrégé de l'histoire belgique*, en flamand, Amsterdam, 1650; traduit en latin, Utrecht, 1652, in-12. Il serait plus estimé, si l'auteur s'était plus constamment tenu en garde contre les préventions et les rivalités nationales. Ses ouvrages de jurispru-

dence sont, jusqu'à un certain point, soumis à la même observation.

* SANDEN (Bernard de), théologien luthérien, né en 1636 à Insterbourg, en Prusse, étudia dans diverses universités d'Allemagne, et prit ses grades dans celle de Kœnigsberg. Il voyagea en Suisse, en Hollande, en France et en Angleterre, toujours occupé du soin de perfectionner son instruction. De retour dans sa patrie, il fut fait doyen dans le Lobenicht, et se mit à prêcher. Il le fit avec talent et commença ainsi sa réputation. Il était en 1667 chapelain de la Vieille-Ville, et en 1682 professeur ordinaire en théologie. Devenu en 1688 premier pasteur de la cour, et suprême surintendant en Prusse, il fit en cette qualité, et conjointement avec l'évêque Ursinus, le 25 février 1701, la cérémonie du couronnement de Frédéric, 1er roi de Prusse. Il reçut à cette occasion le titre d'évêque, et on lui envoya de Berlin des habits épiscopaux; mais il mourut avant qu'ils arrivassent. Il avait eu le plaisir, en 1696, de voir ses trois fils reçus le même jour docteurs dans les trois facultés. Il a laissé : *Theologia homilitica*; *Theologia symbolica*; *Theologia positiva*, réimprimée en 1720, in-4, avec des *additions* de son fils dont l'art. suit; *Formula catechisandi*; *Des Dissertations* en latin, et divers *ouvrages* en allemand. — SANDEN (Bernard de), l'un des fils du précédent, né en 1666, à Lobnitz, étudia à Kœnigsberg et à Leipsig, où il prit en 1687 le degré de maître-ès-arts. Il voyagea en Allemagne, en Italie, fut associé à l'académie des *Ricovrati* à Padoue, revint par la Hollande et l'Angleterre, et arriva dans sa patrie après avoir visité dix-sept universités. Il reçut le bonnet de docteur en théologie, en 1696, des mains de son père, devint pasteur de Lobnitz, prédicateur de la cour, premier professeur en théologie, et mourut en 1721. Il est auteur de plusieurs ouvrages en allemand et en latin. Parmi ceux-ci, les principaux sont : *Theologiæ controversæ spicilegium*, 1706, in-4; *Prima fundamenta theologiæ positivæ*, 1713, in-4; *Quæstionum biblicarum e Genesi illustrium fasciculi*, 1716, in-4.

* SANDERS (Robert), littérateur, né en 1727, à Breadalbane en Ecosse, d'une famille pauvre et obscure, n'en reçut pas moins une éducation soignée. Son premier état fut celui de fabricant de peignes; mais ayant essuyé des pertes, il tâcha de mettre à profit ses connaissances et vint s'établir à Londres, où il se lia avec les gens de lettres. Forcé de se mettre aux gages des libraires qui le payaient mesquinement, ou de vendre ses ouvrages aux littérateurs en crédit parmi lesquels on cite Guthrie (*voy.* ce nom, IV, 279), il vécut pauvre, et mourut au mois de mars 1783. Il a laissé : *Le complet voyageur anglais*, Londres, 1761, in-fol. Cet ouvrage, que plusieurs personnes se sont attribué, écrit d'un style un peu négligé, renferme des détails assez intéressants. *Calendrier de Newgate*, ou *Mémoires des malheureux qui ont expié à Tyburn l'atteinte dont ils se sont rendus coupables envers les lois de leur pays*, 1764, 5 vol. in-8, avec fig. Cet ouvrage indigeste, dont la lecture ne saurait être supportée que par le peu de gens qui se plaisent au récit des crimes les plus bas et les plus odieux, contient cependant quelques observations d'une morale très-pure. *Histoire romaine en forme de lettres d'un père à son fils*, 2 vol. in-12; le style en est naturel, et ne manque pas de précision. *Gaffer Grey-Bear*, 4 vol. in-12. Cette satire, dirigée contre les théologiens non-conformistes, est son ouvrage le plus important, et celui qui lui donna de la réputation, sans cependant le tirer de la misère.

SANDERSON (Robert), théologien casuiste, né à Sheffield dans le comté d'York, en 1587, mort en 1662, devint chapelain ordinaire du roi Charles Ier, chanoine de l'église de Christ, et professeur de théologie à Oxford. Il fut privé de ses bénéfices, et eut beaucoup à souffrir pendant les guerres civiles d'Angleterre; mais peu de temps après le rétablissement de Charles II, il eut l'évêché de Lincoln. Ce prélat, également recommandable par la pureté de ses mœurs, par la douceur de son caractère et par la modération de son esprit, avait lu les Pères et les scolastiques, et était détrompé de la plupart des erreurs des protestants, quoiqu'il n'ait point entièrement ouvert les yeux à la vérité. Il savait l'histoire de sa nation, était bon antiquaire, et passait surtout pour un excellent casuiste. Ses principaux ouvrages sont : *Logicæ artis compendium*, Oxford, 1618, in-8; des *Sermons*, in-fol.; neuf cas de conscience, *De juramenti obligatione*, Londres, 1647, in-4; *Physicæ scientiæ compendium*, Oxford, 1671, in-8; *Pax Ecclesiæ*, etc.; L'*Histoire de Charles Ier*, in-fol., en anglais, etc. Il ne faut pas le confondre avec un autre Robert SANDERSON, huissier de la chancellerie d'Angleterre, mort en 1741. Celui-ci a continué le *recueil des Actes de Rymer*. *Voy.* ce nom.

SANDERSON. *Voy* SAUNDERSON.

SANDERUS ou SANDERS ou SAUNDERS (Nicolas), théologien, né à Charlewood, dans le comté de Surrey en Angleterre, parvint par son mérite à la place de professeur royal en droit canon dans l'université d'Oxford. La religion catholique ayant été bannie de ce royaume par Elisabeth, il se retira à Rome, où il fut élevé au sacerdoce. Le cardinal Hosius l'emmena avec lui au concile de Trente et dans son ambassade de Pologne. A son retour il obtint la chaire de professeur de théologie à Louvain, d'où le pape Pie V le rappela pour l'employer dans des affaires importantes. Grégoire XIII l'envoya nonce en Espagne, et ensuite en Irlande, pour consoler les catholiques qui, dans leur désespoir, avaient pris les armes. La crainte de tomber entre les mains des Anglais le fit errer pendant quelque temps dans les bois, où il mourut en 1583, de faim et de misère. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de la Cène du Seigneur, et de sa présence réelle dans l'eucharistie*, en anglais, imprimé à Louvain en 1566, in-4; *Traité des images*, contre les iconoclastes, sous ce titre : *De typica et honoraria imaginum adoratione*, Louvain, 1569, in-8; *De schismate anglicano*, Cologne, 1628, in-8 : triste et trop vrai tableau des horreurs de ce schisme sanglant. Maucroix l'a traduit en français, Paris, 1678, 2 vol. in-12; *De Ecclesia Christi*, Louvain, 1571, in-fol.; *De martyrio quorumdam sub Elisabeth regina*, in-4; *De explicatione missæ ac partium ejus*, in-8; *De*

visibili monarchia Ecclesiæ, Wurtzbourg, 1592, in-fol., dans lequel, si on excepte quelques opinions indécises et assez indifférentes, il ne fait que démontrer l'autorité, la visibilité et l'infaillibilité de l'Eglise; trois *Oraisons latines*, sur la transsubstantiation, les langues liturgiques, et la pluralité des messes à célébrer dans la même église, dédiées au cardinal Hosius, et imprimées à Anvers, 1566, in-12.

SANDERUS ou SANDER (Antoine), historien belge, naquit en 1586 à Anvers, où ses parents se trouvèrent par hasard, car ils étaient de Gand. Il fut curé dans le diocèse de Gand, puis chanoine d'Ypres, écolâtre et pénitencier de Térouane. Il abandonna ces emplois en 1657, pour vaquer plus tranquillement à l'étude. Après avoir mené une vie pure et appliquée, il mourut à Affilghem en 1664, à 78 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose. Les principaux sont : *Flandria illustrata*, Cologne (Amsterdam), 2 vol. in-fol., 1641 à 1644, réimprimée à la Haye en 1730 ou 1735, 3 vol. in-fol. La première édition de Cologne fut consumée par les flammes avec l'imprimerie de Jean Blaeu : le peu d'exemplaires échappés sont fort recherchés. Van Lom, qui a donné la seconde édition, y a ajouté le *Hagiologium Flandriæ*; *De Gandavensibus*.......; *De Brugensibus eruditionis fama claris; De scriptoribus Flandriæ*; ouvrages de Sanderus qui avaient été imprimés séparément; *Chorographia sacra Brabantiæ*, Bruxelles, 1659, 2 vol. in-fol., et augmentée, la Haye, 1726, 3 vol. in-fol.; *Bibliotheca belgica manuscripta*, Lille, 1641, 1643, 2 vol. in-4. Ce sont les catalogues des manuscrits de la plupart des abbayes de Flandre, de Brabant, de Hainaut et du pays de Liége; *Opuscula minora*, Louvain, 1651. C'est un recueil de ses poésies, oraisons, etc.; *Elogia cardinalium*, Louvain, 1626, in-4; *Dissertationes biblicæ*, Bruxelles, 1650, in-4. Ces ouvrages prouvent que Sandérus était très-laborieux. Il possédait les langues grecque et latine, et était bon poète et orateur. Il a répandu beaucoup de jour sur l'histoire de sa patrie. L'auteur a fait imprimer à ses frais la plupart de ses ouvrages, et ruiné sa bourse après avoir ruiné sa santé.

SANDEUS (Felinus), jurisconsulte de Ferrare, mort l'an 1503, est auteur d'une *Vie d'Alphonse, roi d'Aragon*, et d'un traité *De jure patronatus*.

SANDHAGEN (Gaspard), théologien luthérien, et surintendant des églises du duché de Holstein, est auteur d'une *Introduction à l'histoire de Jésus-Christ et des Apôtres*, tirée des quatre Evangiles, des Actes des apôtres et de l'Apocalypse; ouvrage rempli d'érudition et de préjugés. Il y a joint un *Discours* sur le temple de Jérusalem.

SANDINI (Antoine), né dans le Vicentin, le 13 juin 1692, fut bibliothécaire et professeur d'histoire ecclésiastique dans le séminaire de Padoue, où il mourut subitement le 23 février 1751. Il était très-estimé du cardinal Rezzonico, alors son évêque, et depuis pape sous le nom de Clément XIII. Nous avons de lui : *Vitæ pontificum romanorum*, dont la meilleure édition est celle de Ferrare, 1748; l'évêque d'Augsbourg la fit réimprimer la même année sous le titre de *Basis historiæ ecclesiasticæ*. Cet ouvrage est profond et plein de recherches; *Historia familiæ sacræ; Historia sanctorum apostolorum*; dans la seconde édition de ces ouvrages, il réfute le P. Serry, qui les avait attaqués; *Disputationes XX ex Historia ecclesiastica ad vitas pontificum romanorum*, ouvrage qui finit à l'année troisième du pontificat de Benoît XIV, continué par un écrivain fanatique et ignorant. Sandini mérite d'autant plus d'éloges, qu'il n'avance rien dans ses ouvrages historiques qu'il n'appuie de témoignages authentiques.

SANDIUS (Christophe), fameux socinien, né en 1644, à Kœnigsberg dans la Prusse, et mort à Amsterdam en 1680, était plus versé dans l'histoire ecclésiastique que les autres *antitrinitaires*, et abusa de ses connaissances pour composer divers ouvrages qui eurent beaucoup de cours dans sa secte. Les principaux sont : la *Bibliothèque des antitrinitaires ou sociniens*, en latin, 1684, in-8, livre recherché par ceux qui veulent connaître les erreurs des disciples de Socin; *Nucleus historiæ ecclesiasticæ*, Cosmopoli, c'est-à-dire Amsterdam, 1669, in-8; et *ibidem* 1676, in-4, augmenté. Sandius s'efforce d'y montrer que tous les Pères des trois premiers siècles ont cru que le Verbe n'était point consubstantiel à Dieu, ni éternel, etc. Il a été réfuté par Samuel Gardiner, Jean Schertzer, Etienne le Moine (*voy.* ce nom), le docteur Bull, et par le P. Petau, qu'il avait osé associer à son erreur. *Interpretationes paradoxæ quatuor evangeliorum*, telles qu'on doit les attendre d'un socinien, Amsterdam, 1670, in-12; *De origine animæ*, réfuté par Balthasar Bebellus; *Scriptura sanctæ Trinitatis revelatrix; Notæ et animadversiones in Gerardi Vossii libros De Historicis latinis*, Amsterdam, 1677. Quelques-unes de ces notes ont de la justesse; mais la plupart sont parasites et pédantesques.

* SANDOVAL (Fray Prudentio de), historien espagnol, né dans Valladolid vers 1560, embrassa la vie monastique dans l'ordre de Saint-Benoît, et s'attacha particulièrement à la recherche des antiquités civiles et religieuses de l'Espagne. Ses talents et son application au travail lui méritèrent l'estime de ses confrères, qui le pourvurent d'une riche abbaye à leur nomination (Saint-Isidore de Cuenca). Prudentio visita les principales bibliothèques de l'Espagne, et en tira une foule de documents historiques encore inédits. Le roi Philippe III le chargea de continuer la *Coronica general*, publiée par Ambr. Moralès, et le récompensa de son zèle par l'évêché de Tuy, dans la Gallice; il fut transféré, vers 1612, sur le siége épiscopal de Pampelune, et mourut le 17 mars 1621. Les ouvrages de Sandoval, quoique rares, sont peu recherchés en France. On se contentera de citer les principaux : *Chronica del inclito emperador de Espana don Alonso VII, sacada de un libro muy antiguo escrito de mano con letras de los Godos*, Madrid, 1600, in-fol.; *Las fundaciones de los monasterios del orden de S. Benito que los reyes de Espana fondaron del anno 540 hasta el de* 714, ib., 1601, in-fol. Cet ouvrage, savant et curieux, devait avoir une suite, mais elle n'a point paru. *Historia de la vida y hechos del imperador Carlos V*, Valladolid, 1604, 2 vol. in-fol.; Pampelune, 1618, 1634; Anvers,

1681 ; il existe plusieurs autres éditions de cette histoire de Charles-Quint; mais on a dû se borner à citer celles dont les curieux font le plus de cas; elle a été abrégée et traduite en anglais par John Stevens, 1703, in-8. Adam Ebert, professeur en droit à Francfort, l'avait traduite en latin ; mais il n'a publié de cette version que deux fragments, l'un relatif à la captivité de François Ier, et l'autre à l'abdication de Charles-Quint et à sa retraite dans le monastère de Saint-Just, Milan, 1715, in-8. Cette histoire, qui fit la réputation de Sandoval, pèche par une partialité marquée et par le défaut de critique. L'auteur n'hésite pas d'adopter les récits les plus fabuleux quand il les juge propres à relever la gloire des Espagnols et à rabaisser celle des autres peuples. C'est ainsi, par exemple, que, pour établir la prééminence de la maison royale d'Espagne, il donne la généalogie de Charles-Quint depuis Adam, de père en fils, sans la moindre lacune ; qu'il rejette le sac de Rome, en 1527, sur le connétable de Bourbon, comme si ce prince n'eût pas exécuté les ordres de l'empereur, etc. La Mothe Le Vayer a signalé les défauts et les erreurs de Sandoval dans son *Discours sur l'histoire* (*voy.* les *Œuvres* de Le Vayer, édition de 1669, in-12, t. II, 139-243). L'ouvrage est d'ailleurs écrit avec beaucoup de détails, d'exactitude et de simplicité. Robertson l'a consulté presque exclusivement. Une traduction de l'*Histoire* de Sandoval ferait mieux connaitre Charles-Quint et l'époque où il a régné, que l'élégant et philosophique abrégé de l'auteur anglais. *Historias recogidas et con notationes varias*, Pampelune, 1614; 2e édit., 1634, in-fol. C'est le recueil des chroniques latines d'Idace (*voy.* ce nom, IV, 484); d'Isidore, évêque de Badajoz; de Sébastien, évêque de Salamanque; de Sampiro, évêque d'Astorga, et de Pélage, évêque d'Oviedo, dans la première partie du XIIe siècle. *Antiguedad de la ciudad y iglesia cathedral de Tuy, y de sos obispos*, Braga, 1620, in-4, très-rare; *Catalogo de los obispos de la iglesia de Pamplona*, Pampelune, 1614, in-fol.; *Historia de los reyes de Castilla y de Leon, sacada de libros y memorias antiguas*, ibid., 1634, in-fol. Cette histoire est la continuation de la *Coronica*, par Ambr. Moralès (*voy.* ce nom, VI, 104): elle commence à la réunion des royaumes de Léon et de Castille, en 1037, et finit avec le règne d'Alphonse VIII, en 1134. Sandoval a laissé plusieurs ouvrages manuscrits dont on trouve les titres dans la *Bibliothèque de l'ordre de Saint-Benoît* (par dom Jean François), t. III.

SANDRART (Joachim), peintre, né à Francfort-sur-le-Mein en 1606, mourut à Nuremberg en 1683. Il est plus connu par les *Vies des plus célèbres artistes* qu'il a données, et par l'académie qu'il a érigée à Nuremberg, que par ses ouvrages de peinture. Il parait néanmoins qu'on le mit, de son vivant, au rang des meilleurs artistes. Le roi d'Espagne ayant souhaité 12 tableaux des plus célèbres peintres qui florissaient à Rome, Sandrart fut un de ceux qui y travaillèrent. Il se trouva en concurrence avec le Guide, le Guerchin, Josepin, Massini, Gentileschi, Pierre de Cortone, Valentin, André Sacchi, Lanfranc, le Dominiquin et le Poussin. On connaît de ce peintre les *douze mois de l'année*, qui ont été gravés en Hollande avec des vers latins pour en donner la description. Sandrart a encore traité de grands sujets d'histoire, et a fait beaucoup de portraits. On ne peut témoigner plus d'amour pour la peinture que cet artiste en a montré pendant le cours d'une longue vie. — Son neveu, Jacob SANDRART, s'est distingué dans la gravure des portraits, qu'il a rendus avec beaucoup de ressemblance et de naïveté. Son burin est très-gracieux. — Joachim eut une fille nommée Susanne SANDRART, qui s'est distinguée par le même talent que son père. Les principaux ouvrages que Joachim Sandrart a donnés touchant sa profession sont : *Académie d'architecture, de sculpture et de peinture*, en allemand, 2 parties in-fol.; Nuremberg, 1675 et 1679; *Academia artis pictoriæ*, etc., traduction latine de l'ouvrage précédent, 1683, in-fol.; *Admiranda sculpturæ veteris*, 1680, in-fol.; *Romæ antiquæ et novæ theatrum...*, 1684, in-fol.; *Romanorum fontinalia*, 1685, in-fol.; *Iconologie des dieux et des métamorphoses d'Ovide*, 1680, in-fol., en allem. Tous ces ouvrages prouvent que cet auteur avait étudié les principes de son art; ils sont recherchés de ceux qui veulent en acquérir la connaissance. On ne les trouve que difficilement rassemblés.

SANDRAS. *Voy.* COURTILZ.

SANDWICH. *Voy.* MONTAGU.

SANDYS (Georges), poète anglais, second fils d'Edwin Sandys, archevêque d'York, naquit à Worcester en 1577. Après avoir fait ses études à Oxford, il voyagea dans les différentes parties de l'Europe. De retour dans sa patrie, il fut employé par le roi Jacques Ier dans diverses affaires importantes, dont il s'acquitta avec succès. Il déplut à ce monarque en 1621, en s'opposant aux volontés de la cour en plein parlement, et Jacques Ier lui ordonna la prison pour un mois. Sandys mourut en 1643, après avoir fondé une chaire de métaphysique à l'université d'Oxford. On a de lui : *Europæ speculum*, ou *Description de l'état de la religion dans l'Occident*, pleine des idées que les nouvelles sectes avaient fait éclore. La meilleure édition de ce livre est celle de 1635, in-4. — Georges SANDYS, le plus jeune de ses frères, mort en 1641, laissa une *Description de la Terre-Sainte*, en anglais, in-fol., et d'autres ouvrages en vers et en prose. Il publia encore une *traduction*, en vers, des métamorphoses d'Ovide. *Paraphrase des psaumes de David, et des cantiques de l'ancien et du nouveau Testament*, 1636, qui eut une grande vogue; la *Passion du Christ* (traduite du latin, de Grotius), 1640, in-12; 1688, in-8; *Paraphrase métrique du Cantique des cantiques*, 1641, in-12, 1648. Dryden dit que Sandys fut le meilleur versificateur de son temps.

SANGALLO (Antoine), né dans les environs de Florence, fut d'abord destiné au métier de menuisier; mais s'étant rendu à Rome auprès de deux oncles architectes qu'il avait dans cette ville, il s'appliqua sous leur conduite à l'architecture. Il fut aussi disciple du Bramante, et parvint bientôt à se faire un nom dans son art. Les papes Léon X, Clément VII et Paul III l'employèrent. Il fut architecte de l'église de Saint-Pierre après le Bramante, et chargé de la fortification de plusieurs places, partie

de l'art qu'il entendait très-bien. Cet artiste se distingua par la solidité de ses constructions. Il mourut en 1546. On voit à Rome un modèle en bois qu'il avait fait pour l'église de Saint-Pierre, qu'on dit avoir coûté 4,184 écus romains. Mais Michel-Ange, qui eut après lui la surintendance de cet édifice, ne jugea pas à propos de l'exécuter.

* SAN-GIORGIO (Benvenuto da), chroniqueur, né dans le Montferrat vers 1450, d'une ancienne et illustre famille, fut admis dès l'enfance dans l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, porta quelque temps les armes, et se signala à la défense de Rhodes, assiégée par les Turcs (*voy.* MAHOMET II). Il abandonna cette carrière pour la culture des lettres, et se fit recevoir docteur en droit. Elevé à la présidence du sénat de Casal, après la mort de Boniface IV, marquis de Montferrat, il partagea la régence avec sa veuve, fut chargé de diverses ambassades, créé comte par Charles V, en 1525, et mourut le 8 septembre 1527. Outre quelques harangues, on a de lui : *Series Montisferrati marchionum et principum*, Asti, 1519, in-4, et en italien sous le titre de *Cronica del Monferrato*, Casal, 1639, in-fol.; avec la *Vie* de l'auteur, par J. Vernazza, Turin, 1780, in-4; *De origine Guelphorum et Gibelinorum*, Bâle, 1519; c'est son meilleur ouvrage.

SANGUIN (Antoine), dit le *Cardinal de Meudon*, parce qu'il était seigneur de ce lieu, dont il fit commencer le château, naquit vers la fin du XVe siècle, fut évêque d'Orléans et archevêque de Toulouse, grand-aumônier de France (c'est le premier qui ait porté ce titre), et enfin fut décoré de la pourpre romaine. Il jouit d'une grande faveur sous le règne de François Ier, qui lui donna le gouvernement de Paris.

SANGUIN (Claude), natif de Péronne, de la famille du précédent, fut maître d'hôtel du roi et du duc d'Orléans. Il consacra son talent pour la versification française à la religion, et fit paraître des *Heures en vers français*, Paris, 1660, in-4. Tout le Psautier y est trad. et assez mal. Il mourut à la fin du XVIIe siècle.

SANLECQUE (Louis de), fils de Jacques de Sanlecque, très-habile dans l'art de graver des poinçons, et petit-fils de Jacques de Sanlecque, qui s'est distingué dans la même profession, naquit à Paris l'an 1652, entra fort jeune dans la congrégation des chanoines de Sainte-Geneviève, et devint professeur d'humanités dans leur collège de Nanterre, près de Paris. Il s'attacha ensuite au duc de Nevers, qui le nomma à l'évêché de Bethléem ; mais le roi, sollicité par des personnes pieuses, choquées de ses poésies, et surtout de sa *Satire contre les directeurs*, s'opposa à l'enregistrement de ses bulles, et l'empêcha de jouir de sa nouvelle dignité. Sanlecque se retira dans son prieuré de Garnai, près de Dreux, et y mourut en 1714, à 66 ans. La meilleure édition de ce qu'on a pu recueillir de ses Poésies, est celle de Lyon, sous le nom supposé de Harlem, en 1726, in-12. Elle contient deux épîtres au roi, cinq satires, trois autres épîtres, un poëme *sur les mauvais gestes des prédicateurs*; plusieurs épigrammes, des placets et des madrigaux ; et un poëme latin *sur la mort du père Lallemant, chanoine régulier de Sainte-Geneviève*. Les vers du père Sanlecque offrent quelques saillies, mais ils sont négligés; il y a peu d'imagination, et le style nuit souvent aux pensées. On trouve la plupart de ses poésies à la fin des *Œuvres* de Boileau, Paris, 1765, in-8.

SANNAZAR (Jacques), célèbre poète latin et italien, né à Naples en 1458, tirait son origine d'une famille espagnole établie à Saint-Nazaire, dans le territoire de Lamosso, entre le Pô et le Tésin. Les grâces de son caractère plurent à Frédéric, roi de Naples, qui lui donna plusieurs marques de son estime. Ce prince, désespérant de remonter sur le trône, passa en France, où Sannazar l'accompagna et demeura avec lui jusqu'à sa mort, arrivée en 1504. De retour en Italie, il partagea son temps entre la volupté et la poésie. Son caractère le portait tellement à la galanterie, que, même dans sa vieillesse, il se produisait sous les habits, et avec les airs et le ton d'un jeune courtisan. Il conçut tant de chagrin de ce que Philibert de Nassau, prince d'Orange, général de l'armée de l'empereur, avait ruiné sa maison de campagne, qu'il en contracta une maladie dont il mourut en 1530, à 72 ans. Il fut enterré dans la chapelle d'une de ses campagnes; il avait fait placer son tombeau derrière l'autel, quoique orné des statues d'Apollon et de Minerve. Pour remédier à cette profanation, on mit au-dessous de la statue d'Apollon le nom de David, et au-dessous de celle de Minerve, celui de Judith. On a de lui des *Poésies latines et italiennes*. Les latines ont été imprimées par les Aldes, à Venise, en 1535, in-8; Amsterdam, 1728, in-8. On trouve dans ce recueil : trois livres d'*Elégies* ; une *Lamentation sur la mort de Jésus-Christ* ; des *Eglogues* ; un poëme *De partu Virginis*, traduit par Colletet, 1634, in-12, sous ce titre : *Couches sacrées de la Sainte-Vierge*, etc., par l'abbé Delatour, 1830, in-18, et par de Valori, 1838, in-8. C'est sur ce dernier ouvrage qu'est fondée sa réputation d'excellent poète latin; mais on le blâme d'avoir profané la sainteté de son sujet par le mélange monstrueux des extravagances du paganisme avec les mystères augustes de notre religion. Tout y est rempli de dryades et de néréides. Il met entre les mains de la sainte Vierge, non les psaumes, mais les vers des Sybilles. Ce n'est pas David ni Isaïe, c'est le Protée de la fable qui prédit le mystère de l'incarnation. Le nom de JÉSUS-CHRIST ne s'y trouve pas une seule fois, et la Vierge Marie y est appelée l'*Espoir des Dieux*. Voilà le défaut capital de ce poëme, qui est admirable d'ailleurs par l'élégance et la pureté du style, par l'harmonie des vers, par une multitude d'images brillantes et de belles pensées; et c'est sous ce rapport qu'il lui mérita les éloges des savants, et même des brefs honorables de la part de Léon X et de Clément VII. Parmi ses pièces italiennes, dont on a une bonne édition, Padoue, 1723, in-4, la plus célèbre est son *Arcadie*, traduite en français par Pecquet, 1737, in-12. Les vers et la prose de cet ouvrage charment par la délicatesse et par la naïveté des images et des expressions. Il fut imprimé en 1504, in-4, à Naples (1), et depuis

(1) Cette édition de Naples n'est pas la première, mais c'est celle qui a servi de modèle à toutes les autres.

séparément un grand nombre de fois, in-8. Le Duchat dit que Sannazar était Ethiopien de naissance; mais c'est une idée romanesque, comme la plupart de celles de cet écrivain. Elle est suffisamment réfutée par la couleur de Sannazar, qu'on n'a jamais dit être celle d'un nègre. Sa *Vie* a été écrite en latin par Crispo, J. A. Volpi, etc., et en italien par Fr. Colangelo, Naples, 1819, in-8.

SANPIETRO, ou SAMPIÉTRO, dit BASTELICA, ainsi surnommé du lieu de sa naissance, fameux capitaine corse au service de François Ier et Henri II, naquit à Bastelica vers 1501. Il se fit connaître par divers exploits, et plus encore par les troubles qu'il excita en Corse et par sa haine contre les Génois. Son caractère romanesque et féroce le porta à des scènes étranges, jusqu'à étrangler sa femme, Vanina d'Ornano, d'une des plus illustres maisons de Corse, parce qu'elle avait sollicité sa grâce à Gênes, où il avait été proscrit. Il fut assassiné par un de ses officiers, dans une rencontre avec les Génois, le 17 janvier 1566, à l'âge de 65 ans.

SANREY (Ange-Bénigne), né à Langres de parents pauvres, garda les moutons d'un boucher jusqu'à l'âge de 14 ans. Après avoir surmonté tous les obstacles que la fortune opposait à ses études, il fut fait prêtre à Lyon. Il prêcha dans cette ville, en présence de la reine Anne d'Autriche, qui lui donna un brevet de prédicateur ordinaire de S. M. Ayant été nommé à une des chapellenies de Saint-Martin de Langres, il quitta Beaune où il était théologal, et retourna dans sa patrie. Il y mourut en 1659, à 70 ans. Il était habile, non-seulement dans les belles-lettres grecques et latines, mais aussi dans l'histoire et la théologie. Il avait lu tous les saints Pères, et fait une étude particulière de saint Augustin, qu'il savait presque par cœur. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres un traité curieux et rare, intitulé: *Paracletus, seu de recta illius pronuntiatione*, Paris, 1643, in-8. Ce traité, fait pour prouver que la véritable prononciation de ce mot, est *Paracletus*, fut attaqué en 1669 par M. Thiers, qui voulait que ce fût *Paraclitus*. Il paraît néanmoins que Sanrey a raison, et les grammairiens exacts prononcent suivant son sentiment.. *Voy.* à ce sujet *Fragments d'histoire*, in-12, pag. 49, etc. « Cet ouvrage est curieux, dit M. Brunet, quoique son titre semble n'annoncer qu'une dissertation d'un intérêt bien faible. »

SANSAC (Louis Prevot, baron de), d'une maison noble de l'Angoumois, naquit à Cognac en 1486. Après avoir été page du connétable Anne de Montmorency, il commença à servir en Italie sous l'amiral de Bonnivet, et se trouva, en 1525, à la bataille de Pavie, où il fut fait prisonnier; mais il eut l'adresse de s'échapper, et revint en France, d'où il fut envoyé plusieurs fois par la reine mère en Espagne, où François Ier était prisonnier. Sansac ayant accompagné le maréchal Strozzi en Italie, fut chargé, en 1554, de défendre la Mirandole contre les Espagnols et les troupes du pape. Il soutint un siége de 8 mois, que les ennemis furent enfin contraints de lever. A son retour, il fut fait chevalier par Henri II, qui le nomma gouverneur de ses enfants. Sur la fin de ses jours, il quitta la cour, et mourut en 1566 à Cognac, âgé de 80 ans. Il s'était trouvé à 15 siéges et à 11 batailles rangées.

SANSON (Jacques), né à Abbeville, en 1596, se fit carme-déchaussé en 1618, sous le nom d'*Ignace-Joseph de Jesus-Maria.* Son talent pour la direction lui fit donner l'emploi de confesseur de Madame royale en Savoie. Il mourut à Charenton le 19 août 1664. Il est auteur de l'*Histoire ecclésiastique d'Abbeville*, Paris, 1646, in-4, et de celle des *comtes de Ponthieu*, 1657, in-fol.; ouvrages savants, mais mal écrits.

SANSON (Nicolas), de la même famille que le précédent, né à Abbeville en 1600, s'adonna pendant quelque temps au commerce; mais ayant fait des pertes considérables, il quitta les affaires, et alla à Paris, en 1627, où il se distingua en qualité d'ingénieur et de mathématicien. Ce fut Melchior Tavernier qui le mit principalement en vogue. Louis XIV l'honora du titre de son ingénieur et de son géographe, avec 2000 livres d'appointements. Ce monarque, passant à Abbeville, l'admit à son conseil, et lui donna un brevet de conseiller d'état; mais le modeste géographe ne voulut jamais prendre cette qualité, *de peur d'affaiblir*, disait-il, *l'amour de l'étude dans ses enfants.* Il était regardé à la cour de France comme un grand homme. Il eut l'honneur de montrer pendant plusieurs mois la géographie à Louis XIV. Le prince de Condé, qui l'aimait, allait souvent chez lui pour s'y entretenir sur les sciences. Cet homme illustre, miné par ses travaux, mourut à Paris en 1667, à 67 ans, laissant après lui une mémoire respectable. Il eut une dispute fort vive avec le père Labbe, qui l'avait attaqué dans son *Pharus Galliæ antiquæ*, publié à Moulins en 1644, in-12. Sanson lui répondit par ses *Disquisitiones geographicæ in Pharum Galliæ*, etc., 1647 et 1648, en 2 vol. in-12. Outre cet écrit, on a de lui plusieurs morceaux sur la géographie ancienne et moderne, et un nombre infini de *Cartes.* On peut voir la liste de ces différents ouvrages dans la *Méthode pour étudier la géographie* de l'abbé Lenglet du Fresnoy. Il eut trois fils: l'aîné, Nicolas, fut tué aux barricades en 1648, en défendant le chancelier Séguier. Les deux autres, Guillaume et Adrien, mirent au jour un grand nombre de cartes. Guillaume mourut en 1703, et Adrien en 1718. « La » géographie, dit dom Vaissette, a de grandes obli- » gations aux Sanson, qui ont commencé à la dé- » brouiller, et à fixer les positions sur des règles » plus assurées que celles que leurs prédécesseurs » avaient suivies; mais elle a fait de grands progrès » depuis leur mort. »

** SANSON (Louis-Joseph), chirurgien, né en 1790 à Paris, n'avait que 13 ans quand Dupuytren l'accueillit à l'Hôtel-Dieu. Nommé élève externe, au concours de 1805, il devint bientôt prosecteur, et deux ans après interne. C'est dans cette position que la conscription l'arracha à ses travaux pour l'envoyer à l'armée; mais grâce à la protection de Richerand (*voy.* ce nom), il fut incorporé dans la garde de Paris, et put continuer son service à l'Hôtel-Dieu. Pour sortir de cette position précaire, il sollicita une commission de chirurgien militaire, et

après avoir été quelque temps employé à l'hospice du Gros-Caillou, il fut appelé aux ambulances de la garde impériale à la grande armée. Rentré dans la vie civile en 1815, il revint à l'Hôtel-Dieu, et s'y livra avec un grand succès à la pratique et à l'enseignement, employant le peu de temps qui lui restait à compléter, autant que possible, sa première éducation que les circonstances avaient prématurément interrompue. En 1817, il soutint sa thèse pour le doctorat. Nommé ensuite successivement à différents emplois, il obtint enfin en 1836, après trois concours, la chaire de clinique chirurgicale vacante par la mort de Dupuytren. Dès lors il ne manqua rien à son ambition ni à sa gloire. Il n'occupa cette place éminente que cinq ans, et mourut à Paris le 1er août 1841. Il était membre de l'académie de médecine depuis 1833. Indépendamment de nombreux *Mémoires*, dans les divers recueils consacrés aux sciences médicales, et d'une édition augmentée de la *Médecine opératoire* de Sabatier (*voy.* Dupuytren, III, 326), on a de lui : *Nouveaux éléments de pathologie médico-chirurgicale*, Paris, 1825-28, 4 vol. in-8; 3e édit. revue et augmentée, 1833, 5 vol. in-8, en société avec L.-Ch. Roche. Il a en outre terminé avec L.-J. Bégin l'ouvrage de Dupuytren *sur une nouvelle manière de pratiquer l'opération de la pierre*, Paris, 1836, gr. in-fol. avec 10 pl.

SANSOVINO (Jacques Tatti, dit), sculpteur et architecte, né à Florence en 1479, se rendit célèbre dans ces deux arts. Rome et Venise sont les villes où il a le plus exercé ses talents. La *Monnaie*, la *bibliothèque de Saint-Marc*, le *palais Cornaro* et l'*église de Saint-Sauveur*, à Venise, sont des édifices magnifiques, qui lui ont fait beaucoup d'honneur. Il jouissait dans cette ville, où il passa la plus grande partie de sa vie, d'une telle considération, que dans une taxe générale, imposée par le gouvernement, le Titien et lui furent les seuls que le sénat jugea à propos d'en exempter. Il y mourut en 1570, à 91 ans. On a la vie de cet artiste par Vasari. Le savant abbé Morelli, bibliothécaire de Saint-Marc, en a publié une édit., Venise, 1789, in-4, accompagnée de notices intéressantes pour l'histoire des arts.

SANSOVINO (François), fils du précédent, né à Rome en 1521, après avoir étudié les belles-lettres à Venise, prit ses degrés en droit à Padoue; mais la jurisprudence n'étant pas de son goût, il se livra entièrement à sa passion pour la poésie, l'histoire et les belles-lettres, et établit une imprimerie à Venise, où il imprima ses ouvrages et ceux des autres. Les siens sont : *Traduction* en italien des *Vies des hommes illustres* de Plutarque, dont la seule édition, 1564, 2 vol. in-4, est fort rare; *Chronologie du monde* jusqu'à l'an 1582; *Annales de l'empire ottoman*; *Orthographe italienne*; *le Secrétaire*; *Les principales familles d'Italie*; *Description de Venise*; *Abrégé de l'histoire de Guichardin*, avec la *Vie* de cet auteur; *Description du gouvernement des républiques de Gênes, de Lucques et de Raguse*; des *Lettres*; *de l'Art oratoire*; *Concetti politici*; des *Notes* assez inutiles sur le Décaméron de Boccace, l'Arioste, le Dante, etc.; et des *Nouvelles* où des lecteurs sages ne trouvent rien à recueillir. Sansovino mourut à Venise en 1586.

SANTACILIA. *Voy.* Juan (don Georges).

SANTA-CRUZ de Marzenado (don Alvaro de Navia-Osorio, vicomte de Puerto, marquis de), chef de la maison de Navia-Osorio, l'une des plus illustres de la principauté des Asturies, prit le parti des armes dès l'âge de 13 ans. Il se distingua dans plusieurs combats, et fut envoyé en 1727 au congrès de Soissons, où il s'acquit l'estime et la confiance de tous les négociateurs. Son mérite ayant été récompensé par le grade de lieutenant-général, il fut envoyé à Ceuta contre les infidèles. Il s'y signala et remporta sur eux divers avantages; mais il fut blessé à la cuisse d'un coup de fusil, et renversé de cheval, dans une sortie, le 21 novembre 1732. Les Maures, entre les mains desquels il avait été laissé, lui coupèrent la tête, et mirent le reste de son corps en pièces. On a de lui des *Réflexions politiques et militaires*, en 10 vol. in-4. M. de Vergi en a donné une traduction française, Paris, 1735, 11 vol. ou La Haye, 1771, 12 vol. in-12. A travers une foule de citations, d'exemples et de traits de morale assez communs, on y trouve de bonnes leçons de politique, et des choses utiles aux militaires et aux négociateurs.

* SANTANDER (Charles-Antoine Laserna de), savant bibliographe, né en 1752, à Colindre dans la Biscaye, d'une famille ancienne, vint à l'âge de 20 ans à Bruxelles près de son oncle, *don Simon de Santander*, ancien secrétaire du roi d'Espagne, qui cultiva ses dispositions naturelles, et, en mourant, lui légua sa riche bibliothèque. Nommé, en 1795, conservateur de la bibliothèque de Bruxelles, il n'épargna ni frais, ni soins pour l'enrichir, et contribua beaucoup à la rendre une des plus belles de l'Europe. Bruxelles lui dut aussi un jardin botanique et un musée de tableaux. Il mourut dans cette ville en novembre 1813. Il était correspondant de l'institut de France. On a de lui : *Catalogue des livres de sa bibliothèque*, Bruxelles, 1792, 4 vol. in-8, ou 1803, avec de nouveaux frontispices et un supplément, contenant différentes pièces utiles pour l'histoire de l'imprimerie ; *Note additionnelle à l'extrait de l'instruction sur la manière d'inventorier les dépôts littéraires*, 1794, in-8; *Dictionnaire bibliographique des éditions les plus recherchées du* xve *siècle*, Paris, 1805-07, 3 vol. in-8; avec un *Essai sur l'origine de l'imprimerie*, ouvrage estimable, mais dont le *Repertorium bibliographicum* de Hain a diminué l'importance; *Mémoire historique sur la bibliothèque de Bruxelles*, 1809, in-8. On y trouve des détails sur Marguerite d'Autriche, et la protection que cette princesse accordait aux savants.

SANTAREL, *Sanctarellus*, (Antoine), jésuite italien, né à Adria en 1569, enseigna les belles-lettres et la théologie à Rome, où il mourut en 1649. Ce fut dans cette ville qu'il publia, en 1625, in-4, un traité *De hæresi, schismate, apostasia, sollicitatione in sacramento pœnitentiæ; et de potestate summi pontificis in his delictis puniendis*. Santarel, selon la jurisprudence alors communément reçue en Italie et ailleurs, y donne au pape un pouvoir qui s'étend jusque sur le trône des souverains. La Sorbonne censura son ouvrage en 1626, et le parlement de

Paris le condamna, le 13 mars de la même année, à être lacéré et brûlé. Les jésuites de France donnèrent une déclaration formellement opposée au sentiment de Santarel. Le fameux docteur Edmond Richer (qui était cependant alors occupé à dénaturer et à démocratiser toutes les puissances) publia en 1629, in-4, la *Relation* et le *Recueil* des pièces que cette affaire produisit. « Si quelques théolo- » giens, dit un auteur équitable, ont soumis à quel- » ques égards les rois au pape, les philosophes les » soumettent aux caprices et aux fureurs d'un peu- » ple mutiné. C'est ce que je lis dans les écrits, et » ce que je vois dans les scènes horribles ourdies et » dirigées par eux. Il paraît après cela que le zèle » qu'ont montré les philosophes contre la doctrine » de ces théologiens avait un tout autre objet que » la dignité et l'indépendance des trônes. » *Voy.* JOUVENCY.

* SANTA-ROSA (Sanctorre, comte de), l'un des chefs de la revolution du Piémont en 1821, né en 1783 à Savigiano, soldat à 11 ans, parvint en peu de temps à un grade supérieur, auquel il renonça pour entrer dans la carrière de l'administration, où il occupa des emplois distingués. Après la proclamation de la constitution à Turin, le roi Victor-Emmanuel ayant abdiqué et déclaré le prince de Carignan régent du royaume, un nouveau ministère fut constitué, et Santa-Rosa nommé ministre de la guerre. Mais l'entrée des Autrichiens en Piémont ayant rétabli l'ancien ordre de choses, tous les conjurés furent obligés de prendre la fuite. Santa-Rosa, condamné à mort, gagna Gênes avec ses compagnons d'infortune, s'embarqua pour Barcelonne et prit le chemin de Paris, où il arriva dans le courant d'octobre 1821. Arrêté par la police, et mis en surveillance, il obtint un passeport pour Londres, où il vécut du produit des leçons qu'il donnait et des articles qu'il fournissait aux journaux. Enfin il partit pour la Grèce et fut tué sur un champ de bataille, le 9 mai 1825, dans l'île de Sphactérie, près de Navarin. On a de lui : de *La Révolution piémontaise*, 1821, in-8, réimprimée l'année suiv. avec des additions.

SANTE (Gilles-Anne-Xavier de la), jésuite, né près de Redon en Bretagne, le 22 décembre 1684, mort au mois de juillet 1762, professa les belles-lettres avec distinction au collége de Louis le Grand. Nous avons de lui des *Harangues latines*, 1741, 1 vol. in-12, où il y a de très-beaux morceaux, et un recueil de vers intitulé *Musæ rhetorices*, en 2 vol. in-12; réimprimés plusieurs fois et notamment en 1805, par les soins de M. Amar. « On y voit partout, » dit M. l'abbé des Fontaines, le savant et ingénieux » père de la Sante. C'est toujours sa précision épi- » grammatique, sa vivacité antithétique, ses pein- » tures, quelquefois burlesques, et toujours spiri- » tuelles. Ceux qui aiment encore les vers latins » modernes, liront ceux-ci avec plaisir. Ils y trou- » veront quelquefois la noblesse de Virgile, et plus » souvent la facilité d'Ovide. »

SANTEN (Laurent van), poète latin moderne, naquit à Amsterdam en 1746. Il était fils d'un riche négociant de cette ville, et eut pour maître Burmann qui dirigea son goût pour la poésie latine. Son talent dans ce genre fut très-précoce, et dès son plus jeune âge il composait, à l'imitation d'Ovide et de Virgile, des vers, qui décelaient en lui un latiniste consommé. On imprima à Paris en 1776, un recueil de ses poésies, sous le titre de *Carmina juvenilia*, où l'on admire autant la pureté du style que l'harmonie et la concision des vers. Il se disposait à donner une édition de Térentius Maurus, lorsqu'il fut surpris par la mort à Leyde en 1798. Ses *Poésies latines* ont été recueillies et publiées par son ami Hœufft, Leyde, 1801, in-8, précédées d'une *Notice biographique* très-étendue.

SANTERRE (Jean-Baptiste), peintre, né à Magny, près de Pontoise, en 1651, mort à Paris en 1717, s'est acquis une réputation distinguée. Il n'a point fait de grandes compositions, son imagination n'était point assez vive pour ce genre de travail : il se contenta de peindre de petits sujets d'histoire, et principalement des têtes de fantaisie et des demi-figures. Il avait un pinceau séduisant, un dessin correct, une touche fine, et donnait à ses têtes une expression gracieuse. Ses teintes sont brillantes, ses carnations d'une fraîcheur admirable, ses attitudes d'une grande vérité : le froid de son caractère a passé quelquefois dans ses ouvrages.

* SANTERRE (Claude), brasseur du faubourg Saint-Antoine, était né en 1743 à Paris, d'une famille obscure. Une jactance naturelle et une honnête fortune lui avaient donné quelque prépondérance dans son quartier. Dès le commencement de la révolution, il joua dans les émeutes le même rôle que le marquis de Saint-Huruge (*voy.* plus haut). Il commença à figurer à la prise de la Bastille, et devint bientôt après commandant d'un bataillon de la garde nationale. Il dirigea la populace sur le château de Vincennes; et La Fayette l'accusa d'avoir dans cette occasion, tiré sur un de ses aides-de-camp. Ayant pris part à l'émeute du Champ-de-Mars, qui avait pour but de demander la déchéance du roi, il fut décrété de prise de corps, parvint à s'échapper, et reparut bientôt au milieu des factieux. Au 20 juin, il marcha à la tête d'une partie de son faubourg au château des Tuileries. Après avoir dit au roi : « Sire, soyez tranquille; vous êtes au milieu de » vos enfants, qui *se sacrifieraient tous pour vous*; » vous ne serez en sûreté qu'avec le peuple, » il permit que cette populace effrénée abreuvât d'outrages Louis XVI et sa famille. Au 10 août, nommé par la commune commandant général de la garde nationale, c'est en cette qualité qu'il mena le roi prisonnier au Temple. Chargé d'aller passer une revue à Versailles, il ne revint à Paris qu'après les massacres; mais le 18 septembre, il osa dire à l'assemblée Législative, que « ces mesures rigou- » reuses provenaient des derniers efforts de l'aris- » tocratie expirante. » Il conduisit Louis XVI à la barre de la Convention, et, le 21 janvier, à l'échafaud. Quand l'auguste victime voulut essayer de parler, il fit couvrir sa voix par un roulement de tambours. Quelqu'un lui reprochant cette action inhumaine : « Ma foi, répondit-il, je commençais » à perdre courage. » Peu de temps après, il obtint un commandement dans la Vendée; mais au lieu des victoires qu'il s'était vanté de remporter, il fut

continuellement battu (1) : ces échecs le firent traiter de *modéré*, et comme tel il fut mis en prison. Il recouvra sa liberté après le 9 thermidor, mais il cessa d'être employé. Au 18 fructidor, il offrit ses services au Directoire contre les *royalistes*. S'étant prononcé contre le 18 brumaire, il fut sur le point d'être arrêté; enfin il obtint sa retraite comme général et retomba dès lors dans la plus complète obscurité. Au lieu de s'enrichir, comme tant d'autres il avait perdu la plus grande partie de sa fortune; des débris qu'il en put sauver, il acheta dans l'enclos du Temple, un vaste terrain à bâtir. Il mourut en 1808, regrettant, non l'heureuse tranquillité de son premier métier, mais ses grandeurs passées. *La vie politique et privée de Santerre* a été publiée d'après les documents qu'il avait laissés par A. Carro, Paris, 1847, in-8.

SANTEUL (Jean de), généralement appelé *Jean-Baptiste Santeuil*, né à Paris le 12 mai 1630, fit ses études d'abord au collége de Sainte-Barbe, et ensuite à celui de Louis-le-Grand. Quand il fut en rhétorique, l'illustre père Cossart, son régent, étonné de ses heureuses dispositions pour la poésie latine, prédit qu'il deviendrait un des plus grands poëtes de son siècle : il jugeait surtout de ses talents par une pièce qu'il fit dès lors sur la *Bulle de savon*. Son amour pour l'étude le fit entrer, à l'âge de 20 ans, chez les chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Victor. Son nom fut bientôt parmi les plus illustres du Parnasse latin. Il chanta la gloire de plusieurs grands hommes, et il enrichit la ville de Paris de quantité d'inscriptions, toutes agréables et heureuses. Bossuet l'ayant sollicité plusieurs fois d'abjurer les muses profanes, il consacra son talent à chanter les mystères et les saints du christianisme. Il fit d'abord plusieurs *Hymnes* pour le bréviaire de Paris. Les clunistes lui en demandèrent aussi pour le leur, et cet ordre en fut si content, qu'il lui donna des lettres de filiation, et le gratifia d'une pension. Quoique Santeul eût consacré ses talents à des sujets sacrés, il ne pouvait s'empêcher de versifier de temps en temps sur des sujets profanes. La Quintinie ayant donné son livre intitulé *Instructions pour les jardins*, Santeul l'orna d'un poëme, dans lequel les divinités du paganisme jouaient le principal rôle. Bossuet, à qui il avait promis de n'employer jamais les noms des dieux de la fable, le traita de parjure. Santeul, sensible à ce reproche, s'excusa par une pièce de vers, à la tête de laquelle il fit mettre une vignette en taille-douce. On l'y voyait à genoux, la corde au cou et un flambeau à la main, sur les marches de la porte de l'église de Meaux, y faisant une espèce d'amende honorable. Ce poëme satisfit le grand Bossuet; mais le poëte eut dans une autre occasion une querelle qui fut plus difficile à éteindre. Le docteur Arnauld étant mort en 1694, plusieurs poëtes s'empressèrent de faire son épitaphe; et Santeul ne fut pas le dernier. Les gens qui n'étaient pas du parti, et surtout les jésuites, en parurent mécontents. Pour se réconcilier avec eux, il adressa une lettre au père Jouvency, dans laquelle il donnait de grands éloges à la société, sans rétracter ceux qu'il avait donnés à Arnauld. Cela ne satisfit point; il lui fallut donner une nouvelle pièce, qui parut renfermer encore quelque ambiguité. L'incertitude et la légèreté du poëte firent naître plusieurs pièces contre lui. Le père Commire donna son *Linguarium*; un janséniste, dans son *Santolius pœnitens*, ne l'épargna pas davantage. Malgré ces petites humiliations, Santeul jouit de la gloire dont les muses latines étaient environnées, dans un temps où les bonnes études et les langues savantes, étaient en honneur, même parmi les grands. Les deux princes de Condé, père et fils, étaient au nombre de ses admirateurs; presque tous les grands du royaume l'honoraient de leur estime, et Louis XIV lui donna des marques sensibles de la sienne, en lui accordant une pension. Le duc de Bourbon, gouverneur de Bourgogne, le menait ordinairement aux états de cette province. Santeul y trouva la mort, le 3 août 1697, à 67 ans. « Un » soir, dit le duc de Saint-Simon, à l'un de ces sou- » pers, on se divertit à pousser Santeul de vin de » Champagne; et de gaieté en gaieté, on trouva » plaisant de verser une tabatière pleine de tabac » d'Espagne dans un grand verre de vin, et de le » faire boire à Santeul, pour voir ce qui en arrive- » rait. On ne fut pas longtemps à en être éclairci. » Les vomissements et la fièvre le prirent : en deux » fois vingt-quatre heures, le malheureux mourut » dans des douleurs horribles; mais les sentiments » d'une grande pénitence, avec lesquels il reçut les » sacrements, édifièrent autant qu'il fut regretté » d'une compagnie peu susceptible d'édification, » mais qui détesta une aussi cruelle expérience. » Son corps fut transporté de Dijon à Paris dans l'abbaye de Saint-Victor, où l'on voyait son tombeau dans le cloître, avec cette épitaphe composée par Rollin :

Quem superi præconem, habuit quem sancta poetam
    Relligio, latet hoc marmore Santolius.
Illi etiam heroas fontesque et flumina et hortos
    Dixerat : at cineres quid juvat iste labor?
Fama hominum merces fit versibus æqua profanis;
    Mercedem poscunt carmina sacra Deum.

Lorsqu'on démolit, en 1800, l'abbaye Saint-Victor, les restes de Santeul, renfermés dans un cercueil de plomb, furent portés aux Jésuites de la rue Saint-Antoine, et laissés dans un bûcher. Ce ne fut qu'en 1818, le 16 février, qu'on les transféra dans l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où se lit cette épitaphe : *Hic jacet J.-B. Santeul, qui sacros hymnos piis æque ac politis versibus ad usum Ecclesiæ concinnavit*. On a tant dit de mal et de bien de Santeul, qu'il est difficile de le peindre au naturel; La Bruyère en a fait ce portrait : « Voulez- » vous quelque autre prodige? Concevez un homme » facile, doux, complaisant, traitable; et tout d'un » coup violent, colère, fougueux, capricieux. Ima- » ginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, » badin, volage, un enfant en cheveux gris; mais » permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se » livrer à un génie qui agit en lui, j'ose dire, sans » qu'il y prenne part, et comme à son insu; quelle » verve! quelle élévation! quelles images! quelle

(1) Le bruit courut même qu'il avait été tué; c'est alors qu'on lui fit cette épitaphe :

Ci-gît le général Santerre,
Qui n'avait de Mars que la bière.

» latinité! Parlez-vous d'une même personne? me » direz-vous. Oui, du même, de Théodas, et de » lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, » il se relève, il tonne, il éclate; et du milieu de » cette tempête, il sort une lumière qui brille et » qui réjouit. Disons-le sans figure, il parle comme » un fou, et pense comme un homme sage. Il dit » ridiculement des choses vraies, et follement des » choses sensées et raisonnables. On est surpris » de voir éclore le bon sens du sein de la bouf-» fonnerie, parmi les grimaces et les contorsions. » Qu'ajouterai-je davantage? Il dit, et il fait mieux » qu'il ne sait. Ce sont en lui comme deux âmes » qui ne se connaissent point, qui ne dépendent » point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, » ou leurs fonctions toutes séparées. Il manquerait » un trait à cette peinture si surprenante, si j'ou-» bliais de dire qu'il est tout à la fois avide et insa-» tiable de louanges, prêt à se jeter aux yeux de » ses critiques, et dans le fond assez docile pour » profiter de leurs censures. Je commence à me » persuader moi-même que j'ai fait le portrait de » deux personnages tout différents; il ne serait pas » même impossible d'en trouver un troisième dans » Théodas, car il est bon-homme. » Le duc de Saint-Simon le peint d'une manière plus simple, mais également juste : « Plein de feu, d'esprit, de » caprices les plus plaisants, qui le rendaient de » la plus excellente compagnie, bon convive, sur-» tout aimant le vin et la bonne chère, mais sans » débauche; et qui, avec un esprit et des talents » aussi peu propres au cloître, était pourtant dans » le fond aussi bon religieux, qu'avec un tel esprit » il pouvait l'être. » Santeul ne recevait pas toujours les avis avec docilité, et y répondait quelquefois avec emportement. Bossuet, lui ayant fait quelques reproches, finit en lui disant : « Votre vie est peu » édifiante; et si j'étais votre supérieur, je vous » enverrais dans un petit couvent dire votre bré-» viaire. — Et moi, reprit Santeul, si j'étais roi » de France, je vous ferais sortir de votre Germi-» gny, et vous enverrais dans l'île de Pathmos » faire une nouvelle Apocalypse. » Santeul n'attendait pas qu'on louât ses vers; il en était toujours le premier admirateur. Il répétait souvent dans son enthousiasme : « Je ne suis qu'un atome, je ne » suis rien; mais si je savais avoir fait un mauvais » vers, j'irais tout-à-l'heure me pendre à la Grève. » Quelques-uns de ses rivaux ont prétendu que l'invention de ses poésies n'était point riche; que l'ordre y manquait, que le fond en était sec, le style quelquefois rampant; qu'il y avait beaucoup d'antithèses puériles, de gallicismes, et surtout une enflure insupportable. Mais quoi qu'en aient dit ces censeurs, Santeul est vraiment *poète* suivant toute la signification de ce mot. Ses vers se font admirer par la noblesse et l'élévation des sentiments, par la hardiesse et la beauté de l'imagination, par la vivacité des pensées, par l'énergie et la force de l'expression. Dans son enthousiasme, il saisissait d'une manière heureuse et sublime les vérités de la religion. Un jour entrant dans une ancienne église d'une belle architecture gothique, et y voyant partout des objets condamnés par les sectaires modernes, il embrassa un pilier en s'écriant : *Cela est trop vieux pour être faux.* — Un page étant venu, dans ses derniers moments, s'informer de son état, *de la part de son* ALTESSE *monseigneur le duc de Bourbon*, Santeul levant les yeux au ciel, s'écria : *Tu solus* ALTISSIMUS! Il a fait des poésies profanes et sacrées. Ses poésies profanes renferment des *inscriptions*, des *épigrammes*, et d'autres pièces d'une plus grande étendue. Ses poésies sacrées consistent dans un grand nombre d'*hymnes* dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre de poésie. Plusieurs de ces pièces ont été mises en vers français. Ces traductions ont été recueillies dans l'édition de ses *Œuvres*, en 3 vol. in-12, Paris, 1729. Ses *Hymnes* forment un 4e vol. in-12, qui se vend à part. L'abbé Dinouart a publié, sous le nom de *Santoliana*, ses aventures et ses bons mots. La Monnoye a fait aussi un recueil du même genre. Les religieux de Saint-Victor se sont récriés contre cet ouvrage, qui met sur le compte de Santeul plusieurs anecdotes scandaleuses et ridicules, auxquelles il n'a pas eu la moindre part. Il refusa de se faire ordonner prêtre, demeura toute sa vie sous-diacre. Son frère, Claude SANTEUL, né à Paris en 1628, et mort en 1684, demeura longtemps au séminaire de Saint-Magloire en qualité d'ecclésiastique séculier, ce qui lui fit donner le nom de *Santolius Maglorianus*. Il a fait aussi des *Hymnes*, que l'on conserve en manuscrit dans sa famille, en 2 vol. in-4, et une pièce de vers, imprimée avec les ouvrages de son frère. — Un autre Claude SANTEUL, parent des précédents, marchand et échevin à Paris, mort vers 1729, a fait des *Hymnes*, imprimées à Paris, 1723, in-8.

SANTHONAX. *Voy.* SONTHONAX.

* SANTI (Charles), jésuite, né en 1708, au château de Lama, en Corse, acheva ses études à Rome, et professa la rhétorique au séminaire de Sobiaco, ensuite fut préfet des exercices spirituels au collége Germanique, et puis au collége Romain. Nourri de la lecture des classiques latins et italiens, il n'avait que 22 ans, lorsqu'il publia un poëme intitulé *Constantin*. On lui doit en outre plusieurs *compositions lyriques*, et des *poésies latines*. Il mourut à Rome, le 3 mai 1762, à 54 ans.

* SANTI (Georges), naturaliste, né à Pienza, petite ville de Toscane, fut pendant l'occupation française inspecteur des études et chef du jury médical à Florence. Il obtint ensuite la chaire de chimie et d'histoire naturelle à l'université de Pavie, et mourut dans sa patrie, le 29 décembre 1822. On a de lui : *Voyage au Montamiata et dans le Siennois*, Pise, 1795, in-8, trad. en français par Bodard, Lyon, 1802, 2 vol. in-8; un *Mémoire* sur le *Laurus nobilis*; une *Analyse* chimique des eaux thermales de Santo-Juliano, près de Pise; un *Mémoire sur les chameaux de Pise*, dans le 17e vol. des *Annales du muséum*.

* SANTINELLI (le P. Stanislas), religieux somasque, né en 1672, à Venise, sut allier aux devoirs de son état le goût des lettres et acquit la réputation d'un savant laborieux. Il fut élevé aux premières dignités de son ordre, et mourut dans sa ville natale le 8 novembre 1748, à 74 ans. Il était membre de l'aca-

démie des Arcades, sous le nom pastoral d'*Opalgo*. Indépendamment de deux vol. de *Sermons*, 1739, on a de ce savant un recueil de ses œuvres littéraires contenant des *Dissertations*; des *Discours*; des *Oraisons funèbres*; des *Lettres* et des *Poésies*, Venise, 1734, in-4. De toutes les pièces qui composent ce volume, les plus importantes sont les deux dissertations, l'une sur la *noblesse*, et l'autre sur l'état des *femmes* chez les Romains. L'auteur en les composant a eu pour but de faciliter l'intelligence de la 10e et de la 6e *Satire* de Juvénal, auteur qu'il expliqua quelque temps dans un des colléges de Venise; le *Journal des savants* de 1736 en contient l'analyse. Le P. Paitoni, son neveu, a publié *Memorie e storiche per la vita del P. D. St. Santinelli*, etc., Venise, 1749, in-8.

SANTIS. *Voy.* DOMINICO.

** SAN-TOMMASO (Félix-Carone, marquis de), né vers 1805 à Turin, et mort en 1842, consacra toute sa vie à la culture des lettres. Membre de la plupart des sociétés savantes de l'Italie, il fit aussi partie de la *junte* de statistique et de la commission établie pour la recherche des monuments historiques. On a de lui : *Essai sur les révolutions de la philosophie depuis Thalès*, ib., 1837, in-8; *Considérations sur la Pharsale de Lucain*, ib., in-8; *Généalogie de la royale maison de Savoie*, ib., in-4, avec 18 pl.; *Notice sur la vie de Bonne de Savoie, femme de Galeazzo-Marie Sforza, duc de Milan*, ib., 1838, in-8; deux *Nouvelles*, ib., 1839, in-12. Ses *Œuvres choisies* forment le 416e vol. de la *Biblioteca scelta*, Milan, 1840, in-12.

SANTORINI (Jean-Dominique), né à Venise vers 1680, fut professeur de médecine et démonstrateur d'anatomie dans cette ville. Il s'est distingué au commencement du XVIIIe siècle par ses découvertes anatomiques. Il a poussé ses recherches, surtout sur les muscles, à un point auquel les plus habiles anatomistes n'ont pu atteindre. Ses ouvrages sont : *Opuscula medica de structura et motu fibræ, de nutritione animali*, etc., 1705, réimprimé à Venise, 1740, in-8; *Observationes anatomicæ*, Venise, 1742, in-4; Leyde, 1739, in-4, avec figures. Haller, qui parle avec éloge de Santorini, appelle ses observations *minutas, doctas et divites*. Il mourut à Venise le 7 mai 1736. Un de ses fils a inséré sa vie dans le *Diarium* du P. Orteschi.

SANTORIUS, professeur de médecine dans l'université de Padoue, était né à Capo-d'Istria en 1561. Après avoir longtemps étudié la nature, il reconnut que le superflu des aliments étant retenu dans le corps, produisait une foule de maladies : vérité incontestable, aussi amie de la sobriété que de la santé. La transpiration par les pores lui parut le plus grand remède que la médecine pût employer dans ces occasions. C'est ce qui l'engagea à faire des expériences pour convaincre les esprits de cette vérité. Il se mettait dans une balance, après avoir pesé les aliments qu'il prenait, et par ce moyen il crut pouvoir déterminer le poids et la quantité de transpiration insensible. Son système ne se vérifie point aussi généralement qu'il a voulu le persuader, parce que la diversité des climats et des températures, des saisons, des aliments, différencie extrêmement la transpiration insensible; et par là les conséquences qu'il tire de ses observations ne sont pas exactes. Il en résulte cependant des conclusions très-remarquables; par exemple, qu'un corps est plus léger après qu'avant le repas, parce que l'augmentation de la matière est compensée et effacée par un accroissement d'activité et de promptitude dans le mouvement organique (ce qui ne doit s'entendre que de l'homme qui se contente du nécessaire, et n'intercepte pas les esprits vitaux par un excès de nourriture). Il exposa ses principes dans un petit traité intitulé *de medicina statica aphorismi*, Venise, 1614, in-12. On en a donné un très-grand nombre d'éditions; mais on estime principalement celle de Padoue, 1713, in-12, avec les commentaires de Lister et de Baglivi, et celle de Paris, 1725, 2 vol. in-12, avec des augmentations par Noguez. On estime aussi celle de 1770, in-12, par M. Lorry. Il a été traduit en français par le Breton, sous ce titre : *La Médecine statique de Santorius*, ou *l'Art de conserver la santé par la transpiration*, et imprimé à Paris en 1722, in-12. Il a été aussi traduit en italien, en anglais et en allemand. On a encore de ce médecin : *Methodus vitandorum errorum qui in arte medica contingunt*, etc., Venise, 1630, in-4, et plusieurs autres ouvrages dont le recueil a été donné à Venise en 1660, 4 vol. in-4. Cet auteur mourut à Venise en 1636, après avoir légué un revenu considérable au collége des médecins de Venise, qui, par reconnaissance, fait prononcer tous les ans un discours à sa louange.

* SANUTO (Marin), dit *Torsello* ou l'*Ancien*, d'une famille noble de Venise, florissait au commencement du XIVe siècle. Après avoir fait cinq voyages en Orient, dans le but de rechercher les moyens d'arracher aux infidèles le pays où s'est accompli le mystère de notre rédemption, il présenta en 1321, au pape Jean XXII, avec les *Cartes* des lieux qu'il avait parcourus, un ouvrage intitulé : *Liber secretorum fidelium crucis super Terræ sanctæ recuperatione et conservatione*. Cet ouvrage a été publié par Bongars, dans le 2e vol. des *Gesta Dei per Francos*, 1611, Hanau, in-fol. Sanuto expose les motifs et la manière de conquérir la Terre-Sainte, et en fait la description. Encouragé par le bon accueil qu'il avait reçu du pontife, il continua d'inviter par ses *Lettres* les princes à tenter une nouvelle croisade dont il garantissait le succès; mais tous ces efforts furent inutiles. On conjecture que Sanuto mourut peu après 1330, date de la dernière de ses lettres.

SANUTO (Marin), dit le *Jeune*, de la même famille que le précédent, né en 1466, à Venise, mort en 1535, obtint la charge d'historiographe de la république, et s'en acquitta avec honneur. Il était membre de la première académie vénitienne qui s'assemblait chez Alde *Manuce*, l'ancien. La plupart de ses ouvrages sont restés manuscrits. Ses *Vies des doges de Venise*, depuis 421 jusqu'en 1493, ont été publiées seulement en 1733, par Muratori dans les *Rerum italicar. scriptores*, tome XXII, d'après un manuscrit de la bibliothèque d'Est, et précédées d'une courte notice sur l'auteur.

* SANUTO (Livio), géographe vénitien, était fils

d'un sénateur, qui l'envoya en Allemagne terminer ses études sous les meilleurs maîtres. A son retour il se livra entièrement à la cosmographie, et mourut à l'âge de 56 ans, sans avoir pu mettre la dernière main au grand ouvrage qui l'avait occupé toute sa vie. Cet ouvrage a pour titre : *Géographie divisée en douze livres, dans lesquels outre les éclaircissements sur beaucoup d'endroits de Ptolémée, sur la boussole, sur l'aiguille aimantée, on fait connaître les provinces, les peuples, les royaumes, les villes, les ports, les montagnes, les fleuves, les lacs, et les usages de l'Afrique*, avec douze cartes gravées sur cuivre, et trois index, ajoutés par Jean-Ch. Saraceni, Venise, 1588, in-fol. On lui doit encore une *Traduction*, en vers libres de l'*Enlèvement de Proserpine*, par Claudien, ibid., 1551 et 1553, in-8; l'*Histoire d'Afrique*, qu'on lui attribue, n'est autre chose que la géographie qui ne contient en effet que la description de l'Afrique, mais traitée avec une exactitude à laquelle les géographes modernes ont rendu justice.

SANVITALI (Frédéric), savant mathématicien, né le 19 mai 1704 à Parme, étudia chez les jésuites, chez lesquels il entra. Il a écrit ou improvisé des discours très-éloquents sur les points les plus difficiles des sciences sacrées et profanes, et s'est distingué surtout par son savoir dans toutes les branches relatives à la philosophie et aux mathématiques. Il était en outre un des meilleurs *poëtes* de son temps, écrivait avec facilité en prose ou en vers, en italien comme en latin, et passait pour un excellent helléniste. Après avoir occupé la chaire de mathématiques au collége de Sainte-Marie, à Brescia, il fut nommé bibliothécaire de l'institut de la compagnie, dont il remplit ensuite les premières dignités. Parmi ses nombreux ouvrages on cite les suivants : *Arithmeticæ elementa, adolescentium matheseos studium ingredientium commodo, explicata et demonstrata*, Brescia, 1750, in-8; *Compendiaria arithmeticæ et geometriæ elementa*, ib., 1756, in-8; *Angeli Mariæ Quirini cardinalis*, etc. : *Epistolæ tres ex italico sermone in latinum conversæ*, Brescia, 1753. Ces lettres ont pour objet le savant ouvrage du procurateur Marco Foscarini *sur la littérature vénitienne*; *Oraison funèbre de S. Em. le cardinal Angelo Maria Quirini*, Brescia, 1755; *Dissertazione sopra il modo d'insegnare ai muti il parlare*; *Elementi d'architettura civile*, Brescia, 1765, in-4. Le P. Sanvitali mourut à Brescia en 1761. Son père, Louis Sanvitali, ayant perdu son épouse en 1697, prit l'habit de jésuite en 1729, et mourut en 1753. — Sanvitali (Jacques), autre jésuite, né à Parme en 1688, est auteur de *Vies des saints* et de divers ouvrages de théologie et de spiritualité. Il mourut en 1763.

SANZ (le P.), dominicain espagnol, se consacra aux missions, arriva à la Chine en 1715, y prêcha l'Evangile pendant 19 ans, fut fait évêque de Mauricastre, puis élu vicaire apostolique pour la province de Fokien. L'empereur ayant banni les missionnaires en 1732, le P. Sanz se retira à Macao; il sortit de sa retraite en 1738, et travailla de nouveau avec beaucoup de zèle à la vigne du Seigneur. Il fut arrêté par ordre du vice-roi avec quatre autres dominicains, et, après avoir été maltraités d'une manière inouïe par une nation dont les ignorants ne cessent de vanter la civilisation et l'humanité, ils furent condamnés à perdre la tête. L'évêque fut exécuté le 26 mai 1747. Benoît XIV fit un touchant discours sur sa mort précieuse, dans un consistoire tenu le 16 septembre 1748.

SANZAY. *Voy.* Aviau Dubois de Sanzay (Charles-François).

SANZIO. *Voy.* Raphael.

SAPHIRA. *Voy.* Ananias.

SAPHO ou SAPPHO de Mitylène, ville de l'île de Lesbos, cultiva la poésie lyrique, et fut surnommée la *Dixième Muse*. D'un assez grand nombre de pièces qu'elle avait composées, il ne nous en reste que deux, qu'on imprime ordinairement avec les *Poésies* d'Anacréon, et qui ont paru séparément à Hambourg, 1733, in-4, avec les *notes* de Chrétien Wolfius, et à Leipsig, 1810, in-8, revues par H.-F.-M. Vogler. On rapporte qu'ayant trouvé dans Phaon, jeune homme de Lesbos, une opiniâtre résistance à ses désirs, elle se précipita dans la mer, du haut du promontoire de Leucade, dans l'Acarnanie. C'est de Sapho que le vers saphique a tiré son nom. Ses concitoyens, pour exprimer l'admiration qu'ils avaient conçue pour ses talents, firent graver son image sur leur monnaie. Sapho a été accusée d'avoir porté l'immoralité à un excès à peine concevable, et c'est vainement que madame Dacier a voulu la justifier. Il a paru en 1829 un *Recueil* in-fol., *de compositions* tirées de Sapho, Bion et Moschus, dessinées par Girodet et gravées par Châtillon son élève : elles sont accompagnées de la traduction par Girodet, de quelques-unes des poésies de Sapho et de Moschus, avec une *Notice* sur la vie et les *Œuvres* de Sapho, par M. P.-A. Coupin.

* SAPINAUD (Charles-Henri, comte de), le *Nestor des preux de la Vendée*, né en 1760, au château de Sourdy, en Bas-Poitou, était officier au régiment de Foix. Ses frères, aussi officiers, allèrent servir dans l'armée de Condé; mais il se rendit dans la Vendée et prit part un des premiers à l'insurrection sous les ordres de son oncle le chevalier de Sapinaud de la Verrie. Ils enlevèrent les Herbiers après un combat meurtrier, le 12 mars 1793, Mortagne le 24, et le 29, gagnèrent la bataille de Saint-Vincent. Le chevalier de la Verrie, tué quatre mois après à la tête de son avant-garde, près le Pont-Charron, fut remplacé par son neveu. Sapinaud, investi du commandement à Savenay, en luttant contre les difficultés de sa position, vit périr son père à ses côtés. Bientôt il reçut de Monsieur, qui avait débarqué sur les côtes du Poitou, des armes d'honneur et le brevet de lieutenant-général. Confirmé dans son grade en 1814, il réunit une seconde fois, en 1815, les Vendéens, combattit avec eux et rentra dans sa retraite après le retour des Bourbons sans avoir jamais rien sollicité. Membre du conseil-général de son département, puis de la chambre des députés, et enfin pair de France, il mourut le 10 août 1829 à son château de Sourdy, après avoir reçu les consolations de la religion. On trouve une Notice sur lui dans le *Moniteur* du 20 août 1829. Cinq de ses frères et deux de ses cousins-germains,

officiers avant la révolution et portant le même nom, servirent la même cause. L'un d'eux, Sapinaud de Bois-Huguet, est avantageusement connu dans la littérature. On a de lui : Les *Psaumes*, trad. en vers français, Paris, 1818, 2 vol. in-8; 4e éd., 1823, in-8; *Elégie sur la mort du duc de Berry*, le Mans, 1820, in-4; *Elégies Vendéennes*, dédiées à Mme la marquise de Larochejacquelein, 1820; 2e éd., 1823, in-8; *Dies iræ*, 1822, in-8; *A l'auteur du poème des Plantes*, (Castel), 1822, in-8; Le *Cimetière* et le *Printemps* de Gray, 1822, in-8; on lui doit en outre des *Notices* sur les généraux Vendéens et un *Voyage dans la Vendée*, à la suite des *Mémoires historiques sur la Vendée*, par Mme de Sapinaud de Bois-Huguet, sa mère, Paris, 3e éd., 1824, in-12.

SAPOR ou SCHAPOUR Ier, roi de Perse, successeur d'Artaxerxès son père, l'an 238 de Jésus-Christ, ravagea la Mésopotamie, la Syrie, la Cilicie, et diverses autres provinces de l'empire romain; et, sans la vigoureuse résistance d'Odenat, capitaine, puis roi des Palmyréniens, il se serait rendu maître de tout l'Orient. L'empereur Gordien le Jeune le contraignit de se retirer dans ses états; mais Philippe, qui se mit sur le trône impérial après avoir assassiné Gordien en 244, fit la paix avec Sapor. L'empereur Valérien, sous lequel il recommença ses hostilités, marcha contre lui, et eut le malheur d'être vaincu et fait prisonnier, en 260. Le féroce vainqueur le traita avec la plus grande cruauté. (*Voy.* Valerien). Odenat, instruit de ses barbaries, joignit ses forces à celles des Romains, reprit la Mésopotamie, Nisibe, Carrhes et plusieurs autres places sur Sapor qu'il mit en fuite. Il poursuivit son armée, la tailla en pièces, enleva ses femmes et son trésor, et le poursuivit lui-même jusque sous les murs de Ctésiphon. Sapor ne survécut guère à cette défaite. Il fut assassiné par les satrapes, en 269, après un règne de 32 ans, laissant une mémoire odieuse. Son fils Hormisdas lui succéda.

SAPOR II, roi de Perse, et fils posthume d'Hormisdas II, fut déclaré en 310 son successeur avant que de naître. Il fit des courses dans l'empire romain, et prit la ville d'Amide, en 359. Après avoir défait l'armée romaine, il suscita une horrible persécution contre les chrétiens. Les mages et les païens lui persuadèrent qu'ils étaient ennemis de l'état; et, sous ce prétexte, il abandonna ces innocentes victimes à leur cruauté. Cependant ce barbare faisait toujours des incursions sur les provinces de l'empire romain. Constance arrêta ses progrès. Julien l'Apostat le poursuivit imprudemment jusque dans le centre de ses états, et y périt misérablement. Jovien fut obligé, en faisant la paix avec lui, de lui laisser Nisibe et plusieurs autres villes. Le roi de Perse renouvela la guerre en 370, se jeta dans l'Arménie, et défit l'empereur Valens; enfin il mourut sous l'empire de Gratien, en 380, redouté et détesté. Son frère Artaxerxès ou Ardesebir lui succéda.

SAPOR III, fils du précédent, succéda en 384 à son oncle Artaxerxès, roi après Sapor II. Il n'eut ni la barbarie ni la prospérité de ses prédécesseurs, et fut obligé d'envoyer des ambassadeurs à Théodose le Grand, pour lui demander la paix. Ce prince mourut en 389, après 5 années et 4 mois de règne.

SAPRICE. *Voy.* Nicéphore (Saint).

SARA était nièce d'Abraham et petite-fille de Tharé. Elle naquit vers l'an 2000 avant J.-C. Son oncle l'épousa à l'âge de 20 ans. Sa beauté extraordinaire l'exposa à être déshonorée par deux rois puissants, l'un d'Egypte, l'autre de Gérare; mais Dieu la protégea, et ne permit pas que ses ravisseurs lui fissent le moindre outrage. Le Seigneur ayant envoyé trois anges sous la forme d'hommes à Abraham, pour lui renouveler ses promesses, ils lui dirent que Sara aurait un fils : cette promesse s'accomplit; quoiqu'elle fût âgée de 90 ans elle mit au monde Isaac. Sa mort arriva quelques années après la fameuse épreuve que Dieu fit de la foi d'Abraham, en lui commandant d'immoler son fils unique. Elle était âgée de 127 ans. Abraham l'enterra dans un champ qu'il avait acheté d'Ephron l'Amorrhéen, à Arbée, où depuis fut bâtie la ville d'Hébron. Il y avait dans ce champ une caverne dont il fit un sépulcre pour lui et sa famille. Quelques auteurs ont avancé que Sara était demi-sœur d'Abraham, se fondant sur ce qu'Abraham dit aux Egyptiens que c'était sa sœur; mais en hébreu le même terme désigne une sœur et une proche parente, une nièce ou une cousine; les Hébreux n'avaient pas des termes propres pour désigner les divers degrés de parenté. Dans le temps où vivait Abraham, de pareils mariages étaient déjà censés incestueux; ils ne pouvaient plus être excusés par la nécessité, parce que le genre humain était déjà suffisamment multiplié. D'ailleurs, la conduite d'Abraham, qui, pour cacher son mariage avec Sara, l'appelle sa sœur, semble prouver que les peuples au milieu desquels il vivait ne croyaient pas qu'un frère pût épouser sa sœur. Abraham a sans doute pu dire : *Filia patris mei, sed non filia matris meæ*: Sara était effectivement *fille de son père*, puisqu'elle en était *petite-fille*. Il y a sur cette question une dissertation dans les *Mémoires de Trévoux*, en 1710, juin, page 1053. D'Herbelot a recueilli, dans sa *Bibliothèque orientale*, les traditions des Musulmans sur Sara.

SARA, fille de Raguel et d'Anne, de la tribu de Nephtali, avait été mariée successivement à sept maris, que le démon avait tués l'un après l'autre, lorsqu'ils allaient se livrer à l'action conjugale dans le transport de la luxure, perdant de vue l'auteur de toute génération, et le but qui rend le mariage respectable. Elle épousa Tobie, auquel l'Ange qui le préserva, donna des avis bien dignes d'être médités par ceux qui s'engagent dans cet état : *Hi qui conjugium ita suscipiunt, ut Deum a se et a sua mente excludant, et suæ libidini ita vacent sicut equus et mulus quibus non est intellectus, habet potestatem dæmonium super eos*. Ce mariage fut heureux, et suivi d'une nombreuse postérité. *Voy.* Tobie.

SARASA (Alphonse-Antoine de), né à Nieuport, en Flandre, d'une famille espagnole, en 1618, jésuite en 1633, mort à Anvers en 1667, laissa deux ouvrages pleins de bonne philosophie et de sentiment, intitulés : *Ars semper gaudendi, demonstrata*

ex sola consideratione divinæ Providentiæ, Anvers, 1664-67, in-4; un anonyme en a tiré *L'art de se tranquilliser dans tous les événements de la vie*, Strasbourg, 1782, in-8; *De lætitiæ perfectæ artificio in conscientia recta invento*, Anvers, 1667, in-4.

SARASIN ou plutôt SARRASIN (Jean-François), poète et littérateur, né en 1604 à Hermanville sur la mer, dans le voisinage de Caen, avait une imagination brillante et beaucoup de facilité. Il gagna les bonnes grâces du prince de Conti, qui le fit son secrétaire; mais s'étant mêlé d'une affaire qui déplut à ce prince, il encourut sa disgrace. On prétend qu'il en mourut de chagrin à Pézénas, en 1654, à 51 ans. On a de lui des *Odes*, parmi lesquelles on distingue les deux sur la bataille de Lens et sur la prise de Dunkerque; des *Eglogues*, des *Elégies*, des *Stances*, des *Sonnets*, des *Epigrammes*, des *Vaudevilles*, des *Chansons*, des *Madrigaux*, des *Lettres*; un *Poème* en 4 chants, intitulé : *La défaite des bouts rimés*. On a aussi de lui quelques ouvrages mêlés de prose et de vers, comme la *Pompe funèbre de Voiture*, production qu'on a beaucoup vantée autrefois, et qui ne paraît aujourd'hui que bizarre. En général, il y a de la facilité dans ses poésies, et quelquefois de la délicatesse; mais elles manquent de correction, de goût et de décence. Laharpe le met bien au-dessous de Racan et de Maynard. Quelques-unes de ses pièces, telles que le *Directeur*, l'*Epigramme sur le curé*, etc., respirent la licence et la débauche. Il faut convenir que les fragments de grande poésie, rapportés par M. Clément dans ses *Lettres à M. de Voltaire*, offrent de vraies beautés, et respirent le bon goût de l'antique. Ses ouvrages en prose sont : l'*Histoire de la conspiration de Walstein*; production chargée d'antithèses et pleine d'esprit, mais dénuée de cette simplicité noble, qui est le premier ornement du genre historique; un *Traité du nom et du jeu des échecs*, dans lequel on trouve des recherches; *Histoire du siége de Dunkerque par Louis de Bourbon, prince de Condé*. Ses *Œuvres* ont été recueillies par Ménage, Paris, 1657, in-4, et 1685, 2 vol. in-12. Le discours préliminaire est de Pellisson. Ses *Poésies* ont été réimprimées à Caen, 1824, in-8, par M. Trébutien; et ses *Œuvres choisies* en 1826, 1 petit in-12, avec une *Notice* par M. Ch. Nodier, dans sa collection des *petits classiques français*.

SARAVIA (Adrien), né à Hesdin en Artois vers 1530, fut prédicant à Anvers, où il travailla un des premiers à la confession de foi des nouvelles églises belgiques, à laquelle il ne croyait cependant pas trop, comme on le voit par une lettre qu'il écrivit à Jean Uyltenbogaert. Il eut ensuite une chaire de théologie à Leyde, qu'il ne conserva que pendant quatre ans, parce que la conjuration pour livrer cette ville à Robert de Leicestre, dans laquelle il avait trempé, ayant été découverte, il n'eut que le temps de se sauver en Angleterre, où il ne tarda pas d'épouser avec chaleur les sentiments de l'église anglicane. Il s'éleva alors contre Calvin et Bèze, et reçut en récompense de la cour d'Angleterre un canonicat de Cantorbéry, où il mourut l'an 1612. Ses ouvrages ont été recueillis en un vol. in-fol., Londres, 1611, sous ce titre : *Diversi tractatus theologici*. Il y a bien de l'animosité et de la mauvaise humeur, sans parler des erreurs et des préventions de l'auteur; mais il y a aussi des observations saines et justes, surtout dans son traité *de Locis theologicis*, auxquelles des critiques outrés n'ont pas rendu justice. Pierre Burman, ardent calviniste, le représente comme un homme avare, ambitieux, inconstant et brouillon : mais son témoignage est fort suspect; si Saravia fût resté dans la secte huguenote, peut-être en eût-il fait un grand homme.

SARAZIN (Jacques), sculpteur, né à Noyon en 1598, se rendit à Paris et ensuite à Rome pour se perfectionner dans son art. Le cardinal Aldobrandini, neveu de Clément VIII, l'occupa dans sa *Villa* de Frascati, et c'est pour lui que Sarazin exécuta les deux belles statues colossales d'*Atlas* et de *Polyphème* qui jettent une prodigieuse quantité d'eau. Il y connut le Dominiquin qui l'aida de ses avis et de ses modèles. De retour en France, il décora plusieurs églises de Paris des fruits de sa palette et de son ciseau. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a faits pour Versailles, on cite le magnifique *groupe* de Rémus et de Romulus, allaités par une chèvre, et celui qu'on voyait à Marly, représentant *deux enfants* qui jouent avec une chèvre. Sarazin mourut à Paris en 1660.

SARBIEWSKI (Mathias-Casimir), *Sarbievius*, né dans le duché de Masovie en 1595 de parents illustres, se fit jésuite en 1612. Envoyé à Rome, il s'y livra à l'étude des antiquités et à la poésie. Quelques odes latines qu'il présenta à Urbain VIII le firent choisir pour corriger les hymnes que le saint Père voulait employer dans le nouveau Bréviaire qu'il faisait faire. De retour en Pologne, Sarbiewski professa successivement les humanités, la philosophie et la théologie à Wilna. Quand il s'y fit recevoir docteur, Ladislas V, roi de Pologne, qui y assistait, tira l'anneau qu'il avait au doigt, pour le lui donner, et le choisit peu de temps après pour son prédicateur. Ce prince prenait tant de plaisir à sa conversation, qu'il le mettait de tous ses voyages. Ce jésuite mourut en 1640, à 45 ans. Nous avons de lui un recueil de *Poésies latines*, Anvers, 1632, in-4. On voit à la fin une collection de vers faits par plusieurs poètes à la louange de Sarbiewski. On en a donné une édition élégante, Paris, *Barbou*, 1759, in-12 (1), qui contient 4 livres d'Odes, un livre d'Epodes, un de Vers dithyrambiques, un autre de Poésies diverses, et un d'Epigrammes. On estime surtout ses vers lyriques, pleins d'élévation et de chaleur, quoique le style n'en soit pas toujours correct. Le célèbre Grotius trouvait Sarbiewski quelquefois supérieur à Horace : *Horatium assecutus est, imo aliquando superavit*. Il avait commencé un poème épique, modelé sur Virgile; mais il n'eut pas le temps de l'achever. Une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages par L.-G. Langbein, a été publiée à Dresde, 1753, in-8, et 1754, in-4, à la tête des *Elegia itineraria* de Sarbiewski, *ex mss. edita*. Cette pièce ayant été

(1) Cette édition a été reproduite en 1791; et les *Poésies* de Sarbiewski ont encore été réimprimées, Strasbourg, 1803, in-8, et Leipsig, 1842, in-16.

supprimée est devenue rare. Le comte Zaluski promettait une édition complète des *Œuvres* de ce grand poète, et c'est probablement ce seigneur qui a publié le vol. suivant : *Poemata Sarbievii olim ab auctore, simulato nomine, editis, in unum collecta; quibus accedit oratio ab eodem in translatione corporis. D. Casimiri ; item Epistolæ ad Stan. Lubienki, episcop. Ploceus*, Wilna, 1757, in-4, rare.

SARCER (Erasme), théologien luthérien, né à Anneberg en Saxe l'an 1501, et mort en 1559, fut surintendant et ministre de plusieurs églises. On a de lui : des *Commentaires* sur une partie de l'ancien Testament; Un *Corps du droit matrimonial*, et plusieurs autres écrits. — Guillaume SARCER, son fils, pasteur à Eisleben, et Reinier SARCER, recteur à Utrecht, mort en 1597, à 57 ans, auteurs l'un et l'autre de quelques ouvrages oubliés, doivent être distingués d'Erasme Sarcer.

SARDANAPALE, fameux roi d'Assyrie, est, selon quelques-uns, le même prince que Phul, dont il est parlé dans l Ecriture sainte. Son nom est encore consacré pour caractériser les princes uniquement occupés de leurs plaisirs. Arbaces, gouverneur de Médie, ayant vu Sardanapale dans son palais, au milieu d'une foule d'eunuques ou de femmes débauchées, habillé et paré lui-même comme une courtisane, tenant une quenouille entre ses mains, fut si indigné de cet infâme spectacle, qu'il forma contre lui une conspiration. Bélésis, gouverneur de Babylone, et beaucoup d'autres avec lui entrèrent dans ses vues. Le roi, obligé de prendre les armes, remporta d'abord quelques avantages sur les rebelles; il fut enfin vaincu et se sauva dans Ninive, qui fut bientôt assiégée par les révoltés. Dans ce même temps, les débordements du Tigre renversèrent une partie des murs de cette ville. Sardanapale, réduit à la dernière extrémité, s'enferma dans son palais, et fit élever un grand bûcher, où il se précipita avec ses femmes, ses eunuques et ses trésors, l'an 817 avant J.-C., après un règne de vingt années. Voilà à peu près ce que les anciens racontent de Sardanapale. On connait ces vers de Juvénal, et la bonne morale qu'ils renferment :

Nesciat irasci, cupiat nihil, et potiores
Herculis ærumnas credat sævosque labores
Et venere, et cœnis et plumis Sardanapali.

Quelques savants modernes révoquent en doute les circonstances de l'histoire de ce prince. On trouve, dans les *Observationes Hallenses*, une dissertation en son honneur intitulée : *Apologia Sardanapali*; cette apologie ne doit pas prévaloir contre la persuasion générale appuyée de tous les témoignages de l'histoire. On sait que c'est une des manœuvres de la philosophie moderne, de réhabiliter la mémoire des monstres, tandis qu'elle calomnie les grands hommes qui paraissent avoir brillé par trop de religion et de vertu. Des débris de l'empire de Sardanapale se formèrent les royaumes des Mèdes, de Ninive et de Babylone; mais toutes ces époques de l'histoire ancienne, très-obscure, sont défigurées par des fables et des contradictions.

* SARDI (Gaspard), né à Ferrare, en 1480, remplit plusieurs emplois honorables à la cour de son souverain; consacra ses loisirs à l'étude avec plus de zèle que de succès, et mourut en 1564. On a de lui : *Epistolarum liber, variâ reconditâque historiarum cognitione refertus*, et *De triplici philosophia commentariolus*, Florence, 1549, in-8; cet opuscule est adressé à la célèbre Olympe Morata (*voy.* ce nom, VI, 406); *Histoire de Ferrare*, en 12 livres (en italien), Ferrare, 1556, in-4, et réimprimée en 1646, même format. Cette édition est augmentée de 4 livres. Il a laissé manuscrit un ouvrage intitulé *Toponomasie* ou *Lexicon* de la géographie ancienne, en 18 livres, conservé dans la bibliothèque de Modène, et dont on annonçait la publication.

* SARDI (Alexandre), littérateur, fils du précédent, né à Ferrare en 1520, avait autant d'érudition et plus de critique que son père, dont il continua les travaux historiques. Il mourut le 28 mars 1588, avec la réputation d'un bon archéologue. On a de lui : *De moribus ac ritibus gentium, libri III*, Venise, 1557, in-8; réimprimé avec deux autres livres : *De inventoribus rerum*, Mayence, 1577; *De nummis tractatus*, ibid., 1579, in-4, ouvrage réimprimé à Padoue en 1648, in-8, et inséré dans le *Thesaurus* de Grævius, tom. XI (*voy.* SELDEN); *Si Discorsi*, ou *six Discours sur la beauté et la noblesse de la poésie de Dante*, Venise, 1586, in-8; *Antiquorum numinum et heroum origines* Rome, 1775, in-4, avec la *Vie* de l'auteur, par Ferri. Parmi ses ouvrages inédits on cite une *Histoire universelle*, en 40 livr., et l'*Histoire d'Italie de 1534 à 1559*, en 7 livres.

SARISBÉRY, SALISBURI ou SARISBURI (Jean de), *Sarisberiensis*, né en Angleterre, vers l'an 1110, alla en France à l'âge de 16 à 17 ans. Le roi son maître l'envoya à la cour du pape Eugène III, pour ménager les affaires d'Angleterre. Rappelé dans son pays, il reçut de grandes marques d'estime du célèbre Thomas Becquet, grand chancelier du royaume. Ce ministre ayant été fait archevêque de Cantorbéry, Jean le suivit et l'accompagna dans ses voyages. Lorsque ce prélat fut assassiné dans son église, l'an 1170, Sarisbéry, voulant parer un coup qu'un des assassins portait sur la tête du prélat, le reçut sur le bras (*voy.* S. THOMAS DE CANTORBÉRY). Quelques années après, il fut élu évêque de Chartres, s'y acquit une grande réputation par sa vertu et sa science, et y mourut l'an 1181 ou 1182. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages. Le principal est un traité intitulé : *Polycraticus, sive de nugis curialium et vestigiis philosophorum*, Leyde, 1639, in-8. Cet ouvrage, plein de réflexions sages et vraiment philosophiques, a été traduit en français, in-4, sous le titre de *Vanités de la cour*, par Mézeray. Sarisbéry était un des plus beaux esprits de son siècle, et de plus c'était un homme sage, érudit et judicieux. Il avance cependant quelquefois des faits fabuleux, adoptés légèrement d'après quelques écrivains ignorants ou mal intentionnés. *Voy.* la fin de l'article GRÉGOIRE LE GRAND.

* SARIUS ou SARIO (dom Grégoire), bénédictin, né en Angleterre, dans le seizième siècle, après avoir fait ses études à Rome fut chargé par ses supérieurs d'enseigner la théologie au fameux monastère du Mont-Cassin; il habita depuis le monas-

tère de Saint-Georges à Venise et y mourut le 30 octobre 1602. Parmi ses ouvrages imprimés, on distingue : *De sacramentis in communi, opus theologicum tripartitum, ac plane aureum; Casuum conscientiæ, sive theologiæ moralis thesaurus, tomus I; Flores decisionum, seu casuum conscientiæ ex doctrina conciliorum Navarri, collecti libri V; Epitome conciliorum Navarri; Clavis regia sacerdotum; Summa sacramenti pœnitentiæ ex Navarro*, etc.

SARLOVÈSE (François-Fournier). *Voy.* FOURNIER.

* SARMIENTO (le P. Martin), savant bénédictin espagnol, né à Ségovie en 1692, embrassa la vie religieuse à Madrid, et alla ensuite suivre les cours de l'université d'Alcala, où il fut reçu docteur dans la double faculté de droit. De retour à Madrid, il y remplit successivement les chaires de philosophie, de morale et de théologie, et se distingua en même temps dans la prédication. Lorsque parut le *Théâtre critique* de son confrère le P. Feijoo (*voy.* ce nom, III, 495), cet ouvrage dans lequel est censuré le charlatanisme de toutes les conditions, devint l'objet de telles attaques que le gouvernement crut devoir le faire examiner. Chargé de ce soin, Sarmiento eut le courage de lui donner son approbation, et en publia même une *apologie*. Les adversaires du P. Feijoo se déchaînèrent alors contre son apologiste, et il se vit en butte aux critiques et même aux injures d'auteurs presque tous sans aveu. Il les confondit dans une *réponse* qu'il daigna leur adresser, et parvint à leur imposer silence. Ce savant religieux mourut à Madrid en 1770, âgé de 78 ans. Ses ouvrages les plus connus sont l'*Apologie* du P. Feijoo, sous ce titre : *Demonstracion critico-apologetica del theatro critico-universale*, Madrid, 1732, réimprimée plusieurs fois; l'édition de Madrid, 1779, 2 vol. in-4, est la 5e. *Mémoires pour l'histoire de la poésie espagnole*, Madrid, 1775, in-4; cet ouvrage intéressant porte le titre d'*Œuvres posthumes*, tom. 1er.

SARNELLI (Pompée), né à Polignano dans la terre de Bari, en 1649, docteur en droit et en théologie, protonotaire apostolique, abbé de Saint-Homobon, évêque de Bisceglia, s'est fait un nom par des ouvrages écrits en italien, sur les antiquités ecclésiastiques et la discipline, tels sont : *Le clergé séculier dans sa splendeur*, ou *de la vie commune des clercs*, Rome, 1688; *Lettres ecclésiastiques*, 3 vol. in-4, plusieurs fois imprimées. Sarnelli mourut en 1724.

SARON (J.-B.-G. BOCHART de). *Voy.* BOCHART.

SARPÉDON, roi de Lycie, fils de Jupiter et de Laodamie, fille de Bellérophon, se distingua dans le siége de Troie, où il porta du secours à Priam, et fut tué par Patrocle. Les Troyens, après avoir brûlé son corps par ordre de Jupiter, en gardèrent précieusement la cendre. Virgile l'appelle *Ingens Sarpedon*.

SARPI (Pierre-Paul), plus connu sous le nom de *Fra-Paolo* ou de *Paul de Venise*, naquit dans cette ville en 1552. Un religieux servite le fit entrer en 1564 dans son ordre, où il ne tarda pas à être élevé aux principales charges, comme à celle de provincial qu'on lui confia en 1579, quoiqu'il n'eût que 27 ans, et qu'il eût des dispositions de cœur et d'esprit qui auraient dû l'en exclure. Les différends de la république de Venise avec le pape Paul V fournirent l'occasion au père Sarpi de faire éclater ses sentiments. Le pape lui ordonna en 1606 de venir à Rome, et, sur son refus, il l'excommunia. Ce coup n'étonna pas ce moine, qui commençait à se croire un grand homme, parce que les grands s'occupaient de lui, et qui, tandis qu'il *morguait* le pape, irritait par son insolence et sa vanité les citoyens de toutes les classes. Il fut, dit-on, un jour attaqué sur le pont de Saint-Marc par cinq assassins qui le percèrent de trois coups de stylet. Ceux qui ont attribué cette attaque, supposée ou réelle, à la cour de Rome, n'ont consulté ni la vraisemblance ni la décence, et semblent ignorer que par ses emportements, par son caractère caustique et dangereux, ce moine apostat s'était fait des ennemis de tous les genres. Il mourut en 1623, à 71 ans. La populace, excitée contre la cour romaine, fit des vœux sur son tombeau, comme sur celui d'un saint (1). Il est certain cependant que, loin d'être saint, il n'était pas même chrétien catholique. Quand on ne serait pas convaincu par ses propres lettres qu'il cachait sous son habit de servite la façon de penser des ministres de Genève, on l'apprendrait par la lecture de son *Histoire du Concile de Trente*, publiée d'abord à Londres en 1619, par de Dominis, sous le nom de *Pietro Soave Polano*. On y voit à découvert tout le fanatisme des protestants. Ce moine ambitieux et fanatique se réjouissait, à ce qu'il disait, de voir à Venise l'ambassadeur d'une république (la Hollande), laquelle soutenait avec lui que le pape était l'antechrist. Il travailla à introduire les nouvelles erreurs dans sa patrie, et peut-être que, sans la découverte que fit Henri IV de ses intrigues, il y aurait réussi. Ce prince, sincèrement attaché à la religion catholique depuis sa conversion, apprit la trame du moine et de son ami Fra-Fulgenzio, par une lettre qu'un ministre de Genève écrivit à un huguenot de Paris des plus considérables de la réforme. Cet homme mandait à son ami que « dans peu d'années on recueillerait » les fruits des peines que lui et Fra-Fulgenzio » prenaient pour introduire l'évangile à Venise, où » plusieurs sénateurs et le doge même, successeur de Donato, avaient ouvert les yeux à la » vérité; qu'il ne restait désormais qu'à prier Dieu » que le pape fît quelque nouvelle querelle aux » Vénitiens, pour avoir lieu d'introduire la réfor» mation dans toutes les terres de la république. » Henri IV intercepta cette lettre, et par son ordre, M. de Champigny, son ambassadeur à Venise, en communiqua la copie d'abord à quelques-uns des principaux sénateurs qu'il savait être bien intentionnés pour la religion de leurs pères, et ensuite au sénat assemblé, après en avoir retranché le nom du doge par respect pour sa dignité. Le sénat re-

(1) A la mort de Frà-Paolo, les Vénitiens n'osèrent pas lui élever un monument que le peuple réclamait, mais son corps retrouvé au mois de juillet 1828, dans la démolition d'un autel de l'ancienne église des ermites, a été replacé *Decreto publico*, dans l'église St.-Michel *in Musano* sous une tombe de marbre blanc avec une inscription. VALERI, *voyages en Italie*, t. 168.

mercia le roi de l'avis important qu'il avait bien voulu lui donner; Fra-Fulgenzio eut défense de prêcher, et Fra-Paolo, plus homme d'esprit, et aussi corrompu que lui, se tint un peu plus sur ses gardes. Le protestant Morhof confirme ces anecdotes en parlant du projet de Fra-Paolo de se retirer chez les prétendus réformés: *Spargebatur fama quod abitum ad reformatos meditaretur, quæ non omnino de nihilo est: scio enim superesse epistolas manu ejus scriptas ad Isaacum Casaubonum, quibus sollicitat ipsum de gratia regis Angliæ ipsi conciliandа, si forte illuc fortuna iniquior ipsum abigeret.* Le père le Courayer, apostat comme lui de la religion de ses pères, a traduit en français sa prétendue *Histoire du Concile de Trente*, 1736, 2 vol. in-4, réimprimés en 3, et y a ajouté des notes encore plus emportées que le texte. Pour apprécier cet ouvrage, il faut lire en même temps l'Histoire de ce concile par le cardinal Pallavicini. Cet auteur reproche à Sarpi plus de 360 erreurs dans les dates, dans les noms et dans les faits. Le style ne vaut pas mieux que les choses: un de ses plus zélés partisans (Ant. Landi dans ses notes sur l'*Histoire de la littérature ital.* par Tiraboschi), avoue qu'*il est dur, embrouillé, vicieux*, et que l'auteur *n'a jamais su bien écrire même dans sa propre langue.* Après cela il ne doit pas être difficile de deviner la cause des éloges qu'on ne cesse de faire de cet ouvrage. On y découvre partout, selon la remarque de Bossuet, le moine apostat qui cache sous le froc l'esprit de Luther et de Calvin. On a encore de ce servite: *Opinione, come debba governarsi la republica*, etc., Venise, sans date (1681), in-12, réimprimé à Londres, 1788, in-8, et traduit par l'abbé de Marsy sous ce titre: *le prince de Fra-Paolo*, ou *Conseils politiques*, etc., Berlin, 1751, in-12. Cet écrit, extrêmement vanté par quelques Italiens, fait voir que ce moine se piquait d'entendre la politique; mais on est fort étonné de voir un prêtre débiter des maximes dans le goût de celle de Machiavel. « S'il se trouve, dit-il, » parmi les habitants de terre-ferme des chefs de » parti, qu'on les extermine; mais s'ils sont puis- » sants, qu'on ne se serve point de la justice ordi- » naire, et que *le poison fasse plutôt l'office du » glaive.* » Doit-on être surpris qu'on ait attenté sur la vie d'un homme qui donnait de telles leçons? *Considérations sur les censures du pape Paul V contre la république de Venise*; *Traité de l'Interdit*, Venise, 1606, in-4, traduit en français par Amelot de la Houssaie dans son *Histoire du gouvernement de Venise*; l'*Histoire* de ce même différend. On comprend que Sarpi y raconte tout à sa mode. *De jure asylorum; Traité de l'inquisition*, 1638, in-4, etc.; un *Traité des bénéfices*, qui a été traduit en français, in-12. On y trouve la proposition suivante: « Les plus » grandes persécutions suscitées à l'Eglise sont ve- » nues uniquement de ce que les princes ayant be- » soin d'argent, voulurent s'emparer de ses biens. » On ne peut disconvenir qu'une pareille observation de la part d'un apostat ne soit remarquable, et ne justifie pleinement l'église catholique sur tous les reproches qu'on a fait servir aux persécutions qu'elle a essuyées. Un philosophe chrétien a développé la même observation avec énergie. « Nouveaux » Héliodores, dit-il, si ce sont les biens de l'Eglise » qu'il vous faut, prenez-les sans détour et sans » prétexte. N'avez-vous pas assez de satellites pour » exécuter sans raisonnement vos plus absurdes ca- » prices? qu'est-il besoin d'ajouter le mensonge à la » rapine, puisque personne ne vous dispute la » puissance de vous souiller de nouveaux crimes? » Si ce n'est que de l'argent qu'il vous faut pour » multiplier vos soldats, vos chiens, vos chevaux et » vos maîtresses, pillez le sanctuaire; mais laissez » là la doctrine, les rites, les usages et la discipline » de l'Eglise; votre ignorante impiété travaillerait » vainement à y substituer quelque chose de » mieux. » Des *Lettres*, au nombre de 123, imprimées à Helmstadt, sous le titre de Vérone; la plupart sont en italien, quelques-unes en latin: c'est sa correspondance avec les protestants. C'est faussement que des critiques superficiels ont accusé ceux-ci de les avoir altérés; elles rendent parfaitement les dispositions de l'auteur. Ses ouvrages en général presque tous recueillis à Helmstadt (Vérone), 1761 à 1768, 8 vol. in-4, et à Naples, 1790, 24 vol. in-8, donnent une idée avantageuse de ses connaissances; mais ils laissent de fâcheuses impressions sur son esprit tortueux et faux, sur son cœur et sur son caractère plein d'aigreur et de méchanceté. Faut-il être surpris que dans ce siècle, où l'on fouille avec tant de soin dans tous les dépôts d'erreurs, un tel homme soit devenu le héros et le garant de cette fourmilière d'écrivains qui s'élèvent contre le siége de Rome, et surtout de ce compilateur intrépide qu'on a vu dans le sein même du sacerdoce déclarer la guerre à tous les ordres de la hiérarchie, écraser l'état de la jurisprudence ecclésiastique par une production effroyable d'un latin barbare et dégoûtant, composé de lambeaux tirés des wicléfites, hussites, luthériens, calvinistes, jansénistes, et dont le résultat n'est qu'une suite de paralogismes, de contradictions, d'inepties et d'indécences? (*Voy.* Hontheim.) Ce qu'il y a de singulier, c'est que le même homme qui a tant pillé Sarpi, l'appelle *Osorem papatûs ac pontificum, qui Lutherum et Calvinum habuit doctores* (tom. 1, Append. I, p. 777). Des admirateurs enthousiastes, ou plutôt des gens de secte et de parti, ont attribué à Fra-Paolo des connaissances astronomiques et physiques qu'il n'eut jamais, et des découvertes auxquelles il n'eut point de part. S'il est vrai que Galilée l'appelait *le Père et le maître universel*, ce ne peut avoir été que pour mortifier ceux qui l'avaient mortifié lui-même. Sa *Vie* attribuée au frère Fulgence Micanzio, son compagnon, a été publiée en latin, Leyde, 1646, in-12, traduite en français, Leyde, Elzévir, 1662, et Amsterdam, 1664, in-12.

* SARRABAT (Nicolas), jésuite, né à Lyon, en 1698, annonça de bonne heure des dispositions pour les sciences. Il remporta trois prix à l'académie de Bordeaux: en 1727 pour une *Nouvelle hypothèse sur les variations de l'aiguille aimantée*; et les deux années suivantes, pour un mémoire *sur la cause de la salure de la mer*, et pour une *Dissertation sur la cause de la variation des vents.* Invité après ces trois triomphes à ne plus paraître dans la lice, afin de ne pas décourager les autres concurrents, il ne lui en

adressa pas moins, sous le nom supposé de *La Baisse*, une *Dissertation sur la Circulation de la seve dans les plantes*, mais le véritable auteur fut reconnu et le sujet du prix retiré. Dans l'intervalle il avait été nommé professeur de mathématiques au collége royal de Marseille. Etant venu à Paris pour les affaires de sa compagnie, il y mourut le 27 avril 1737, à Paris. Ce fut le P. Sarrabat qui découvrit le premier à Nîmes la comète de 1729; on trouve de lui plusieurs articles dans les *Mémoires de Trévoux*.

** SARRAN (Jean-Raimond-Pascal), né vers 1780 à Montpellier, fit de très-bonnes études dans cette ville et se destinait à la carrière du barreau lorsqu'arrivèrent les événements de 1814. A cette époque, embrassant avec chaleur la cause de la restauration, il vint à Paris et y concourut à la rédaction de plusieurs recueils et journaux, entre autres *le Conservateur, la Bibliothèque royaliste*, et enfin *le Drapeau-Blanc*. Après 1830, fidèle à ses convictions, il fut chargé de diverses missions, soit auprès de la Duchesse de Berry, soit auprès de Ferdinand VII, qui le décora de l'ordre de Charles III. A la même époque, compromis dans différentes affaires, il subit plusieurs mois de prison. Sur la fin de sa vie, il parut abandonner entièrement la politique, et mourut à Paris en juin 1844. Parmi ses nombreux ouvrages qui n'avaient eu qu'un succès de circonstance, on citera : *Notice sur le vicomte de Châteaubriand*, 1817, in-8; *Du ministère Villèle et de ses œuvres*, 1825, in-8; *Le mal et le remède*, Paris, 1827, in-8; *De l'insurrection et de la légitimité, appel à la raison sur l'état présent de la France*, ib., 1832, in-8.

SARRASIN. *Voy.* SARAZIN.

* SARTI (Maur), savant camaldule, né à Bologne en 1709, fit profession à Ravenne en 1728, et, suivant l'usage de l'institut, prit alors le nom de *Maur*, sous lequel il est connu. Envoyé au collége de St.-Grégoire à Rome, il y acheva ses études; s'étant voué à l'enseignement, il fut chargé de professer la philosophie dans différents monastères et s'occupait en même temps de recherches d'histoire et d'antiquités. Rappelé en 1749 à Ravenne pour y professer la théologie, quatre ans après il fut nommé chancelier de son ordre, et en 1755, abbé de ce même monastère de Saint-Grégoire où il avait étudié. Chargé par Benoit XIV, puis par Clément XIII, qui le déclara consulteur des rites en 1764, de composer l'*Histoire de l'université de Bologne*; il n'avait pas pu mettre la dernière main à cet ouvrage, lorsqu'il mourut subitement le 23 août 1766. Il avait enrichi la bibliothèque de son monastère de livres précieux, et d'inscriptions grecques et latines, qui ont été publiées avec des explications par le P. Gasp. Oderico (*voy.* ce nom, VI, 270), son confrère. On a de Sarti : *De claris archigymnasii Bononiensis professoribus, a sæculo XI ad sæculum XIV*, Bologne, 1769-71, 2 vol. in-fol. Le P. Maur Fattorini, acheva cet ouvrage, dont Tiraboschi parle avec éloge. *De antiquâ Picentum civitate Cupra Montana, deque Massatio oppido agri Æsini*, Pesaro, 1748, in-8; *La Vita di san Giovani di Lodi, vescovo di Gubbio, scritta da un monaco anonimo, volgarizzata ed illustrata*, etc, Iesi, 1748; *De veteri capsula diptycha dissertatio*, Faenza, 1753; *De episcopis Eugubinis; præcedit de civitate et ecclesia Eugubina dissertatio*, Pésaro, 1757, in-4, fig. Fabroni fait un bel *Eloge* du P. Sarti, dans la *Vie du P. Mittarelli*, (*Vitæ Italorum*, etc., tom. 5, p. 387.)

* SARTI (Joseph), compositeur, né à Faenza en 1730, était, en 1782, maitre de chapelle du dôme à Milan. Appelé en Russie par Catherine II, son opéra d'*Armide* lui valut la place de directeur du conservatoire de musique à Ekatherinos-law. Il mourut à Saint-Pétersbourg en 1802. Ses nombreuses compositions, remarquables par un style tour-à-tour énergique et tendre, furent très-applaudies en Italie; mais les Allemands, à l'exception de Haydn, en faisaient peu de cas. Parmi ses opéras, on distingue son *Giulio Sabino*, qu'il composa en 1781, pour le théâtre de Venise. Cette pièce démontra cependant aux vrais connaisseurs, qu'avec une harmonie faible et défectueuse, Sarti n'avait alors d'autre art que celui de donner aux chanteurs une mélodie agréable.

* SARTIGES (Bertrand de), né vers 1260, au château de ce nom, près de Mauriac en Auvergne, fut reçu chevalier de l'ordre du Temple en 1279, et se distingua dans plusieurs guerres contre les infidèles. Pour prix de ses services, il obtint la riche commanderie de Carlat, qui était en outre une place très-forte. Lors du procès des templiers, interrogé par Aubert Aysselin, évêque de Clermont, le 4 juin 1309, Bertrand qualifia de faux et controuvés tous les faits de l'accusation. Conduit à Paris, il fut l'un des quatre principaux chevaliers désignés, le 28 mars 1310, pour défendre l'ordre devant la commission nommée par le pape Clément V; il assista, en cette qualité, à toutes les séances de cette commission, ne se désista de la défense qu'après avoir été abandonné de la plupart de ses confrères, et renouvela l'appel précédemment fait au pape et au saint Siége. Aucune charge ne pesant sur lui personnellement, il ne put être condamné. On croit qu'il passa en Allemagne, et qu'il termina sa carrière dans l'ordre teutonique.

* SARTIGES (Charles-Gabriel-Eugène, vicomte de), de la même famille, né au château de Sourniac, près de Mauriac, le 26 décembre 1772, entra fort jeune à l'école militaire d'Effiat. Reçu élève de marine en 1787, il fit, sur la frégate la *Méduse*, plusieurs campagnes d'observation sur les côtes de Malabar, de Coromandel, d'Afrique, etc., etc. De retour en France le 9 octobre 1791, il se rembarqua le 30 sur la frégate *la Fidele*, en qualité d'enseigne. Il se trouvait à Pondichéry le 10 juin 1793, lorsqu'il reçut du gouverneur-général l'ordre de prendre le commandement des canonniers et des matelots, destinés à être employés pendant le siége dont cette ville était menacée. Le 13 juin la place fut effectivement investie, et ne se rendit que le 23 août. Trois jours auparavant, sa brillante conduite lui avait mérité le brevet de capitaine. Il resta prisonnier des Anglais jusqu'en 1803. A sa rentrée en France, il quitta le service de la marine et fut nommé sous-préfet de Gannat, en 1807. Le 16 juin 1814, le roi le nomma préfet de la Haute-Loire; le

23 juillet il reçut la croix de Saint-Louis et le brevet de capitaine de vaisseau honoraire. La nouvelle du débarquement de Bonaparte le surprit au milieu des préparatifs qu'il faisait pour recevoir le duc d'Angoulême. Au second retour du roi, il reprit ses fonctions; mais il fut révoqué en 1817. Il jouissait paisiblement de sa retraite lorsqu'une maladie grave le força de se rendre aux bains de Balaruc. Il ne put aller que jusqu'à Lyon, où il mourut le 9 juillet 1827, à l'âge de 55 ans, montrant jusqu'au dernier moment le courage d'un loyal chevalier, et les sentiments d'un vrai chrétien.

* SARTINE (Antoine-Raymond-Jean-Gualbert-Gabriel de), ministre, né à Barcelonne en 1729, d'une famille française, fut d'abord conseiller au Châtelet de Paris, lieutenant-criminel et maître des requêtes. Il remplaça Bertin en 1759 comme lieutenant-général de police, et se fit aimer par sa prudence, son humanité, et ses vues d'intérêt public; plus d'une fois par l'emploi intelligent des moyens qui étaient à sa disposition, il sauva l'honneur des familles. On lui dut (1768) l'établissement du mode d'éclairage par réverbères en remplacement d'ignobles lanternes. Il fit construire la halle au blé, et son nom a été donné à une des rues qui environnent ce monument. Il fonda une école gratuite de dessin en faveur des ouvriers. Ce fut avec de bonnes intentions qu'il laissa s'établir des maisons de jeux publiques, plus facilement surveillées que les maisons clandestines. Enfin l'assainissement et la salubrité de la capitale furent l'objet constant de sa sollicitude. En 1775, remplacé à la police par Lenoir (*voy.* ce nom), il fut nommé conseiller d'état, et l'année suivante, ministre de la marine. Il y apporta de l'ordre et de la probité; mais il n'avait peut-être pas les qualités propres à remplir ce nouveau poste, dont une disgrace le fit descendre, et en 1780, le marquis de Castries lui succéda. Il vivait dans la retraite, lorsque la révolution éclata : il se retira en Espagne, et mourut en 1801 à Tarragone. Outre les *Discours* qu'il prononça comme magistrat, il a laissé son nom au *Règlement* de 1780 sur la salubrité des vaisseaux. — Son fils, maître des requêtes, périt sur l'échafaud en 1794, à l'âge de 34 ans.

SARTO (VANNUCCHI dit André del), peintre célèbre, naquit à Florence en 1488 d'un tailleur d'habits. François Ier, sous le règne duquel il vint en France, voulut s'attacher cet artiste qu'il visitait souvent dans son atelier; mais sa femme le rappelait en Italie. François Ier lui fit promettre de revenir avec sa famille, lui donna de l'argent pour acheter des tableaux; mais André, l'ayant dissipé, n'osa plus reparaître. On loue son coloris, les agréments de ses têtes, la correction de son dessin, la délicatesse de ses draperies; on lui reproche seulement un air froid et uniforme. Il mourut en 1530, âgé de 42 ans. Un des principaux talents d'André del Sarto était de copier si fidèlement les tableaux des grands maîtres que tout le monde s'y trompait. La copie du portrait de Léon X par Raphaël fut prise pour l'original par Jules Romain, quoique ce peintre en eût fait les draperies.

SAS (Corneille), né à Turnhout au quartier d'Anvers, l'an 1593, fut successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de Malines et professeur en théologie dans le séminaire de cette ville, et enfin chanoine-official et vicaire-général d'Ypres. Il mourut le 8 novembre 1656, après s'être distingué également par sa piété et par ses connaissances dans les matières ecclésiastiques. Nous avons de lui : un traité très instructif, intitulé : *Œcumenicum de singularitate clericorum, illorumque cum feminis extraneis vetito contubernio, judicium*, Bruxelles, 1655, in-4. Il prétend que les ecclésiastiques ne peuvent ni ne doivent prendre de femmes dans leur maison pour les servir, fussent-elles vieilles; *Epitome praxeos virtutum theologicarum*, etc., Rome, 1652, in-12.

SASBOUTH (Adam), cordelier, né à Delft, en 1516, d'une famille noble et ancienne, mort à Louvain en 1553, était savant dans la théologie et dans les langues grecque et hébraïque, et les enseigna dans son ordre. Ses ouvrages ont été imprimés à Cologne en 1568, in-fol., et 1575. Le plus considérable est un *Commentaire* sur Isaïe et sur les Epîtres de saint Paul. Michel Vosmerus, son neveu, a écrit la *Vie* de ce savant et pieux religieux, et a publié une *Apologie* contre ceux qui ont assuré que les *Commentaires* que Sasbouth a publiés sont les leçons qu'avait dictées Jean Hasselius, son professeur.

SASSI. *Voy.* SAXI.

SATIRUS et PHENIX, architectes, florissaient sous Ptolémée-Philadelphe, et ils construisirent un canal en pierre pour transporter à Alexandrie un obélisque qui avait été exécuté par l'ordre de Nectenabo, roi d'Egypte.

SATIRUS et PITTÉE, célèbres architectes grecs, qui florissaient 360 ans avant J.-C., se rendirent fameux par le tombeau qu'ils élevèrent, par ordre de la reine Artémise, à Mausole, son époux. Au-dessus de l'édifice, Pittée éleva une pyramide de 11 marches, surmontée du char du soleil.

SATURNE, autrement appelé le *Temps*, fils du Ciel et de Vesta. Ne voulant plus souffrir d'autres héritiers que lui et Titan son frère, il mutila son père d'un coup de faulx. L'envie qu'il eut de régner lui fit accepter la couronne de Titan son frère aîné, à condition qu'il n'élèverait pas d'enfants mâles, et qu'il les dévorerait aussitôt après leur naissance. Cependant Rhée sa femme trouva le moyen de soustraire à sa cruauté Neptune et Pluton. Titan ayant su que son frère avait des enfants mâles, contre la foi jurée, arma contre lui, et l'ayant pris avec sa femme, il les enferma dans une étroite prison. Jupiter, qu'on élevait dans l'île de Crète, étant devenu grand, alla au secours de son père, défit Titan, rétablit Saturne sur le trône, et s'en retourna en Crète. Quelque temps après, Saturne ayant appris que Jupiter avait le dessein de le détrôner, voulut le prévenir; mais celui-ci en étant averti, se rendit maître de l'empire et en chassa son père. Saturne se retira en Italie, et le temps de son règne fut appelé l'âge d'or. On le représente sous la figure d'un vieillard tenant une faulx, pour marquer que le temps détruit tout, ou d'un serpent qui se mord la queue, comme s'il retournait d'où il vient, pour

montrer le cercle perpétuel et la vicissitude du monde. Quelquefois aussi on lui donne un sablier ou un aviron, pour exprimer cette même vicissitude. Les Romains lui dédièrent un temple, et ils célébraient en son honneur les fêtes appelées *saturnales*. Il n'était pas permis de traiter d'aucune affaire pendant ces fêtes, ni d'exercer aucun art, excepté celui de la cuisine; toutes les distinctions de rang cessaient, et la licence prenait un essor digne des mœurs du paganisme.

SATURNIN (saint), premier évêque de Toulouse, appelé vulgairement *saint Sernin*, fut envoyé avec saint Denys pour prêcher l'Evangile dans les Gaules, vers l'an 245. Placé sur le siége de Toulouse, en 250, il fut illustre par ses vertus, ses lumières et ses miracles, et engendra le plus d'enfants qu'il put à l'Eglise par la semence de la parole divine, et par celle de son sang, qu'il répandit sous le fer des bourreaux, l'an 257.

SATURNIN (Publius-Sempronius-Saturninus), empereur, était d'une famille ignorée; il embrassa le parti des armes, et fut élevé par Valérien au rang de général. Il était un des trente tyrans qui disputèrent l'empire à Gallien, successeur de Valérien. Devenu célèbre par ses nombreuses victoires sur les Barbares, Saturnin fut proclamé empereur vers la fin de l'an 263. Comme il traitait ses troupes avec sévérité, elles lui ôtèrent la vie vers l'an 267.

SATURNIN (Sextus-Julius-Saturninus), empereur, Gaulois d'origine, cultiva d'abord la littérature et ensuite les armes. Aurélien le regardait comme le plus expérimenté de ses généraux. Il pacifia les Gaules, délivra l'Afrique du joug des Maures et rétablit la paix en Egypte. Le peuple d'Alexandrie salua Saturnin empereur en 280, la 4e année du règne de Probus. Il refusa d'abord la pourpre impériale; mais il fut contraint de l'accepter. Probus fit marcher contre lui un corps de troupes, qui l'assiégea dans le château d'Apamée, où il fut forcé et tué, peu de temps après son élection.

SATURNIUS, LAZARONEUS, auteur du XVIe siècle, né à Bueno, petite ville du Val-Camonica dans le Bressan, composa, sous le titre de *Mercure*, dix livres d'institutions grammaticales, imprimées à Bâle, en 1546, et à Lyon, en 1556. C'est un ouvrage bien écrit et plein de bonnes observations sur la langue latine. Laurent Valla, que Paul Jove appelle avec raison le réparateur de la langue de l'ancienne Rome, avait donné en six livres les *Elégances de la langue latine*. Cet ouvrage, excellent pour le fond, resserrait dans des bornes trop étroites les lois de la saine latinité. Saturnius s'attacha principalement à remettre ceux qui feraient usage de cette langue, en possession d'une liberté que l'exemple des plus célèbres auteurs de l'antiquité leur assurait, et que Valla, trop scrupuleusement asservi aux idées de Priscien, grammairien du IXe siècle, cherchait à leur ravir. Lancelot a fait un grand usage de ce *Mercure* dans sa *Méthode latine*.

SAUBERT (Jean), savant critique et bon antiquaire du XVIIe siècle, est auteur d'un *Traité* latin, assez estimé, *sur les Sacrifices des anciens*, et d'un autre *sur les prêtres et les sacrificateurs hébreux*. Ces deux Traités offrent des recherches et de l'érudition. Thomas Crenius en donna une bonne édition corrigée, augmentée et éclaircie, sous ce titre: *De sacrificiis veterum, et de sacerdotibus Hebræorum, commentarium*, Leyde, 1699, in-8.

SAUCEROTTE. *Voy.* RAUCOURT.

SAUL, premier roi d'Israël, fils de Cis, homme riche et puissant de Gabaa, dans la tribu de Benjamin, fut sacré roi d'Israël par le prophète Samuel, l'an 1095 avant J.-C., suivant l'ordre que ce prophète avait reçu de Dieu. Sa taille et sa bonne mine le rendirent respectable au peuple, et prévinrent la multitude en sa faveur. Jabès ayant été assiégée par les Ammonites, le peuple s'assembla en foule pour secourir les habitants. Saül, avec cette armée nombreuse, fondit sur les Ammonites, les tailla en pièces, et délivra la ville. Ensuite Samuel tint une assemblée à Galgala, où il fit confirmer l'élection de Saül, qui, deux ans après, marcha contre les Philistins. Ces ennemis du peuple de Dieu irrités de quelques succès que Jonathas, fils de Saül, avait eus sur eux, vinrent camper à Machmas avec 30,000 chariots, 6,000 chevaux, et une multitude innombrable de gens de pied. Le roi d'Israël marcha contre eux et les vainquit. Saül fut victorieux de divers autres peuples; mais il perdit le fruit de ses victoires par sa désobéissance. Dans une guerre contre les Philistins, il offrit un sacrifice sans attendre Samuel, et il conserva ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux des Amalécites, avec Agag leur roi, contre l'ordre exprès du Seigneur. Son sceptre passa dans les mains de David, qui fut sacré par Samuel, et qui épousa ensuite Michol, fille de Saül. Ce mariage n'empêcha point le beau-père de persécuter son gendre, ni de chercher tous les moyens possibles de le perdre. Saül consulta la pythonisse pour savoir quelle serait l'issue du combat qu'il allait livrer aux Philistins, et Samuel lui apparut pour lui annoncer sa défaite. (*Voy.* SAMUEL.) Peu après, son armée fut taillée en pièces: croyant alors la mort inévitable, il pria son écuyer de le tuer; mais cet officier ayant refusé de commettre une action si barbare, Saül saisit lui-même son épée; et s'étant laissé tomber sur la pointe, il mourut ainsi misérablement, l'an 1055 avant J.-C. Les Philistins, ayant trouvé le corps de ce prince, lui coupèrent la tête, qu'ils attachèrent dans le temple de Dagon, et pendirent ses armes dans le temple d'Astaroth. Son histoire, qui est racontée dans le premier livre des Rois, a été le sujet d'un grand nombre de compositions dramatiques, parmi lesquelles on distingue la tragédie de Soumet (*voy.* ce nom).

* SAULI (le B. Alexandre), apôtre de la Corse, naquit le 15 février 1533, à Milan, d'une famille patricienne originaire de Gênes. La tendre piété dont il fit profession dès sa jeunesse fut loin de ralentir son goût pour l'étude. A 17 ans il prit l'habit des clercs réguliers de la congrégation de saint Paul, autrement *Barnabites*, et dès lors joignit à ses autres études celle de la théologie. Dès qu'il eut reçu la prêtrise, l'évêque de Pavie le nomma son théologien; il assista en 1565 au synode de Milan, et mérita que saint Charles Borromée le choisit pour son confesseur. Il devint, en 1567, supérieur-général de sa congrégation. Nommé trois ans après

évêque d'Aleria en Corse, il prêcha l'évangile à cette population ignorante et demi-barbare, avec un zèle et une charité qui lui méritèrent le glorieux surnom d'*Apôtre de la Corse*. En 1591, il fut transféré sur le siége de Pavie; l'année suivante, dans une visite qu'il faisait de son diocèse, il mourut le 21 octobre à Cazzoli. Brûlant de zèle pour le salut des âmes, c'était surtout la conversion des pécheurs qu'il avait en vue. Il usait de toutes sortes de moyens pour les ramener à Dieu. Il allait les chercher, les exhortait, les priait. Son éloquence était si persuasive, la charité animait tellement ses paroles, que rarement elles étaient sans fruit. Il avait établi des réunions ou congrégations, auxquelles un grand nombre de fidèles assistaient. Il les instruisait, les engageait à la fréquentation des sacrements, et les y préparait. Ces exercices parurent si utiles à plusieurs prélats, qu'ils les adoptèrent pour leurs diocèses. Benoit XIV mit Sauli en 1751 au rang des *bienheureux*. Ses *Lettres pastorales*, ses *statuts synodaux*, ses *Opuscules mystiques*, sont mentionnés dans la *Biblioth. script. mediolan*, d'Argellati. Moréri n'a point consacré d'article à ce saint religieux; mais il en fait mention au mot Barnabites. Le P. Branda, de la même congrégation, a écrit sa *Vie*, Milan, 1748.

* SAULNIER (Charles), chanoine régulier de Prémontré, né à Nancy en 1690, entra dans la congrégation en 1707, et fit profession dans l'abbaye de Sainte-Marie à Pont-à-Mousson, le 10 mars 1709. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie pendant plusieurs années à ses jeunes confrères, il fut nommé prieur d'Estival, par le chapitre de sa congrégation, et l'abbé Hugo qui voyait en lui le continuateur des travaux qu'il avait entrepris (*voy.* Hugo, iv, 463), le fit élire son coadjuteur; mais une mort prématurée l'enleva le 4 janvier 1738, un peu avant l'abbé Hugo, à peine âgé de 40 ans. On a de lui : une très-belle *édition* des *statuts* de l'ordre de Prémontré, Estival, 1725, in-4, avec des notes et des commentaires. A la tête se trouvent les *bulles confirmatives* de l'ordre et la *règle de saint Augustin*, qui régit tant d'associations religieuses de l'un et de l'autre sexe; *Scriptorum ordinis Præmonstratensis series chronologica, cum notis criticis et dissertationibus, ab exordio ordinis ad nostram ætatem*, 1729. Le manuscrit autographe mais incomplet des derniers cahiers est au séminaire de Nancy.

* SAULNIER (Louis-Sébastien), conseiller d'état, naquit en 1788 dans l'ancienne Lorraine. Son père avait été secrétaire général de la police. A 20 ans, auditeur au conseil d'état, il fut deux ans après chargé par Napoléon d'une mission administrative en Pologne; nommé en 1815 directeur général de la police à Lyon, et enfin préfet de Tarn-et-Garonne pendant les cent-jours. Des études d'économie politique, et des investigations sur les travaux de la presse anglaise le conduisirent en 1825 à fonder la *Revue britannique*, recueil justement estimé qui a jeté dans la circulation une masse prodigieuse de documents scientifiques, industriels et littéraires. Le premier de tous les économistes français, Saulnier émit le vœu de voir l'armée appliquée aux travaux publics, vœu réalisé en partie il y a quelques années. Appelé en 1851 à la préfecture du Loiret, il mourut à Orléans le 25 octobre 1835, à 47 ans. Il était correspondant de l'académie des sciences morales et politiques. On lui doit plusieurs *Opuscules*, qu'il est assez inutile de mentionner ici; mais qui auraient dû, ce semble, lui mériter une place dans la *Bibliographie des économistes* de M. Blanqui.

* SAULT (Jean-Paul du), religieux de la congrégation de St.-Maur, né l'an 1650 à Saint-Sever-Cap-de-Gascogne, d'une famille noble, prit l'habit à Toulouse le 21 novembre 1667, et nommé professeur de théologie, s'acquitta de cet emploi avec zèle. Il était à Saint-André d'Avignon, lorsqu'il lui vint à l'esprit de faire un testament spirituel, dans lequel il se donnait entièrement à Dieu, lui consacrant ses désirs, ses pensées et ses actions. Il signa cet acte de son sang et le déposa sur l'autel le jour de la fête de l'Epiphanie, jour auquel, dans la congrégation, se fait la cérémonie du renouvellement des vœux. Directeur du noviciat, après avoir exercé ces fonctions pendant 9 ans, il fut prieur de plusieurs monastères où il ranima le goût des bonnes études et l'amour de la discipline : le monastère de la Daurade lui fut en particulier redevable d'une riche bibliothèque. Elu visiteur de sa province, il mourut exténué de jeûnes et épuisé de travail, au monastère de St.-André de Villeneuve-lès-Avignon, le 16 janvier 1724, âgé de 74 ans. Il a laissé : *Entretiens avec Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement de l'autel*, Toulouse, 1701 et 1703, 3 vol. in-12. Le P. d'Authun, jésuite, en a censuré quelques propositions; *Abrégé des Entretiens avec Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement de l'autel*, Toulouse, 1706, in-12, ouvrage souvent réimprimé, et récemment à Avignon en 1824; *Avis et réflexions sur les devoirs de l'état religieux, pour animer ceux qui l'ont embrassé*, Toulouse, 1708; 2e édit., Avignon, 1711, 2 vol. in-8, et retouchés par D. Guill. Rousset, Paris, 1714, 1717, 1737, 3 vol. in-12; *Le religieux mourant*, ou *Préparation à la mort, pour les personnes qui ont embrassé l'état religieux*, Avignon, 1718, 2 vol. in-8; *Abrégé du Traité de la préparation à la mort*, Toulouse, 1725, in-12.

SAULX de TAVANES. *Voy.* Tavanes.

SAUMAISE (Claude de), savant littérateur, naquit le 15 avril 1588, à Semur, en Auxois, d'une famille distinguée dans la robe. Sa patrie fut brûlée et presque réduite en cendres la même année qu'il vit le jour. « Cet incendie, dit un de ses froids panégyristes, fut un présage de ses vastes lumières, » de même que l'incendie du temple d'Ephèse l'avait été du courage d'Alexandre. » Le père de Saumaise fut son premier maître pour les langues grecque et latine. Antoine Clément, son plus ancien biographe, dit qu'à l'âge de 10 ans le jeune élève expliquait Pindare, et faisait des vers dans l'une et l'autre langue, genre d'exercice par lequel il se délassa souvent de travaux plus graves. Après avoir fait sa philosophie à Paris, il alla en 1606 à Heidelberg, où il fit son droit sous le savant Godefroi. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, son père, lieutenant particulier au bailliage

de Semur, voulut lui résigner sa charge; mais la profession que le fils faisait du calvinisme l'empêcha d'en obtenir les provisions. Il avait été élevé dans cette religion par sa mère, et s'y était affermi pendant son séjour à Heidelberg. Saumaise se retira à Leyde, où il fut professeur honoraire en 1632. Pendant un voyage qu'il fit à Paris, en 1635, le roi lui accorda un brevet de conseiller d'état, le fit chevalier de Saint-Michel; et depuis, étant en Bourgogne, il fut gratifié par ce prince d'une pension de 6,000 livres. Saumaise se signala en 1646, par son *Apologie de Charles Ier, roi d'Angleterre* (*voy.* MILTON). Il soutenait une cause excellente; mais il l'affaiblit par le ton ridiculement ampoulé qu'il donna à son ouvrage. Voici comme il le commence: « Anglais, qui vous renvoyez les têtes des rois » comme des balles de paume, qui jouez à la » boule avec les couronnes, et qui vous servez des » sceptres comme de marottes. » L'année d'après il fit un voyage en Suède, où la reine Christine l'appelait depuis longtemps. Après un séjour d'un an, il revint en Hollande, et mourut aux eaux de Spa, en 1653. On l'enterra sans cérémonie et sans épitaphe dans l'église de Saint-Jean à Maestricht, qui appartient aux calvinistes. Saumaise fut le héros des littérateurs de son siècle; mais sa réputation ne s'est pas soutenue. On le regarde généralement comme un critique bizarre, aigre et présomptueux. Son érudition était immense, mais elle était mal dirigée. Quoique Saumaise ait écrit avec beaucoup d'emportement et d'orgueil, il était doux et modeste avec ses amis. L'esprit de secte ne l'empêcha pas de faire des aveux bien favorables à la croyance catholique, comme nous l'apprenons par ce passage d'une lettre de Richard Simon (*Lettres choisies*, livre 1, page 247): « Vous autres puritains, » vous vous mettez peu en peine de ce qui regarde » l'office ecclésiastique. Cependant permettez-moi » de vous dire que vos gens ont si fort raffiné pour » épurer la religion chrétienne, qu'ils en ont fait » un squelette, et c'est ce que témoignait autrefois » Saumaise à la Peyrère, auteur des préadamites. » Celui-ci, comme je l'ai appris de lui-même, ayant » marqué à Saumaise que, dans le livre qu'il (Saumaise) avait composé, touchant la transsubstantiation contre Grotius, il avait trouvé bien des » choses qui établissaient l'antiquité des cérémonies » de l'Eglise romaine, ou plutôt de toutes les » églises du monde: *Nostri*, répondit Saumaise, » *resecuerunt religionem usque ad vivum.* » Ses principaux ouvrages sont: *Nili, archiepiscopi Thessalonicensis, de primatu papæ romani, libri II*, avec des remarques qui décèlent son enthousiasme de secte, Hanau, 1608, in-8; Heidelberg, 1608 et 1612; Leyde, 1645, in-4. Ce Nil était un Grec aussi zélé pour le schisme de Photius, que Saumaise pour la doctrine de Calvin. Le livre de l'un et les remarques de l'autre ont été solidement réfutés par Jean Dartis, dans son traité *De ordinibus et dignitatibus ecclesiasticis*, Paris, 1648, in-4; *Flori rerum romanarum libri IV, cum notis Gruteri; nunc primum accesserunt notæ et castigationes Cl. Salmasii*, Paris, 1609, in-8; et 1636, in-8; *Historiæ Augustæ scriptores VI*, Paris, 1620, in-fol., et depuis à Leyde, en 1670 et 1671, in-8; *Plinianæ exercitationes in Caii Julii Solini Polyhistor. Item Caii Julii Solini Polyhistor, ex veteribus libris emendatus*, Paris, 1629, 2 vol. in-fol.; et à Utrecht, 1689, 2 vol. in-fol.; *De usuris*, Leyde, 1636, in-8. Ce livre, dans lequel il veut justifier les usures modérées, fut attaqué avec succès par Cloppenburch, Heinsius et Fabrot. *Dissertatio de fœnore trapezitico in III libros divisa*, Leyde, 1640, in-8, qui, au jugement de Grotius, fut pulvérisée par Petau; *Dissertationum ecclesiasticarum libri II*, Paris, 1641, in-8; *Simplicii commentarius in Enchiridion Epicteti, ex libris veteribus emendatus*; *De re militari Romanorum liber, opus posthumum*, 1657, in-4; *De hellenistica*, Leyde, 1643, in-8; plusieurs autres ouvrages, dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, par Papillon.

SAUMAISE (Claude de), parent du précédent, né à Dijon en 1603, entra dans l'Oratoire en 1635, et fut chargé d'écrire l'*Histoire de sa congrégation*. Il recueillit plusieurs matériaux; mais l'ouvrage est demeuré imparfait: le père Saumaise mourut à Paris avant de l'avoir achevé, en 1680, à 77 ans. On a de lui une Traduction française des *Directions pastorales* de don Jean de Palafox, 1671, in-12, et quelques pièces de vers latins et français.

* SAUMAREZ (sir James), amiral anglais, né en 1757 dans l'île de Guernesey, fils d'un médecin, entra dès l'âge de quatorze ans dans la marine. Au commencement de la guerre d'Amérique, nommé lieutenant en récompense de sa belle conduite à l'attaque de Sullivan, il accompagna plus tard sir Hyde Parker dans son expédition dans la mer du Nord, et prit une part remarquable à la brillante affaire qui eut lieu près de Dogger-Bank. Nommé capitaine il ne tarda pas d'aller rejoindre l'amiral Hood, et se signala dans le combat qui eut lieu entre l'amiral Rodney et le comte de Grasse, le 12 avril 1782. Placé ensuite sous les ordres de sir John Jervis, il se trouva au blocus de Cadix, et à la bataille donnée près du cap Saint-Vincent, au mois de février 1797. Associé à l'expédition de Nelson, il assista à la bataille d'Aboukir. Nommé vice-amiral, et en dernier lieu général du corps royal de l'artillerie de marine, il mourut en octobre 1836, dans l'île de Guernesey où il s'était retiré. On a en anglais *Mémoires et correspondance* de l'amiral Saumarez, Londres, 1838, 2 vol. in-8.

SAUMERY (Pierre-Lambert de), français de nation, se fit franciscain dans sa patrie. Ayant apostasié en passant à Menin, il se retira en Angleterre, et partit de Londres au commencement de janvier 1719, pour aller dans le Levant. Il fit à Constantinople un séjour de plus de trois ans, parcourut ensuite l'Allemagne, l'Italie et la Hollande, où il se présenta deux ou trois fois pour être ministre; mais, manquant de témoignage, il fut rejeté. Après cela, il vint à Liége, où il abjura le calvinisme, et vécut de sa plume pendant environ quinze ans. Sa mauvaise conduite l'ayant fait chasser de cette ville, il retourna en Hollande, se fit de nouveau calviniste, et mourut, dit-on, à Utrecht. On a de lui: *Mémoires et aventures secrètes et curieuses d'un voyage au Levant*, Liége, 1731, 5 vol. in-12; l'*Anti-Chrétien*,

ou l'*Esprit du calvinisme opposé à* Jésus-Christ *et à l'évangile*, ibid., 1751, in-12, dédié à messieurs les bourgmestres et conseil de Liége; *Réplique à la lettre d'un soi-disant officier de la garnison de Namur*, contre le livre précédent. La lettre de ce prétendu officier a reparu avec quatre autres, sous le titre de *Quatre lettres à Messieurs les bourgmestres et conseil de Liége, au sujet du livre de M. Saumery..., avec une lettre à M. le baron de H***, sur les susdites lettres*, Amsterdam, 1745, in-12; les *Délices du pays de Liége*, 1738-1754, 5 vol. in-fol. Saumery a rédigé cette informe compilation avec plusieurs autres faméliques écrivains qui avaient aussi besoin de jugement que de pain. On n'en estime que les figures.

SAUNDERSON (Nicolas), aveugle célèbre, né en 1682, à Thurlston dans la province d'York, n'avait qu'un an lorsqu'il perdit, par la petite vérole, l'usage de la vue et les yeux mêmes. Ce malheur ne l'empêcha point, au sortir de l'enfance, de faire très-bien ses humanités. Après avoir employé quelques années à l'étude des langues, il s'appliqua à la géométrie avec tant de succès, que s'étant rendu à Cambridge, il y expliqua les ouvrages de Newton, et même les traités que ce philosophe a publiés sur la lumière et sur les couleurs. Ce fait pourrait paraître incroyable, si l'on ne considérait que l'optique et toute la théorie de la vision s'explique entièrement par le moyen des lignes, et qu'elle est soumise aux règles de la géométrie. Whiston ayant abdiqué sa chaire de professeur en mathématiques dans l'université de Cambridge, Saunderson fut nommé pour lui succéder en 1711. La société royale de Londres se l'associa, et le perdit en 1739, à 57 ans. Ses mœurs ne répondaient pas à ses talents : il aimait passionnément le vin et les femmes. Ses dernières années surtout furent déshonorées par les plus honteux excès. Naturellement méchant et vindicatif, il déchirait cruellement ses ennemis et même ses amis. Des jurements affreux souillaient tout ce qu'il disait. La haine qu'il avait vouée à la religion ne pouvait qu'être un nouvel argument en faveur de la sagesse des maximes de l'Evangile. Il prétendait ne pas devoir connaître Dieu, parce qu'étant aveugle il ne voyait pas ses ouvrages. *Mettez la main sur vous*, lui dit un jour le docteur Holmes; *l'organisation de votre corps dissipera une erreur si grossière.* On a de lui des *Eléments d'algèbre*, en anglais, imprimés à Londres après sa mort en 1740, aux dépens de l'université de Cambridge, en 2 vol. in-4. Ils ont été traduits en français par M. de Joncourt, en 1756, 2 vol. in-4. Il avait inventé pour son usage une *Arithmétique palpable*, c'est-à-dire une manière de faire les opérations de l'arithmétique par le seul sens du toucher. C'était une table dont les bords étaient divisés par des entailles, etc.; on en voit la description à la tête du premier volume de ses *Eléments d'algebre*.

SAURIN (Elie), ministre de l'église wallone d'Utrecht, vit le jour en 1639, à Usseaux, dans la vallée de Pragelas, frontière du Dauphiné. Son père, ministre de ce village, l'éleva avec soin, et le jeune Saurin ne tarda pas à se distinguer. Ses talents le firent choisir en 1661 pour ministre de Venterol, puis d'Embrun. L'année suivante il était sur le point de professer la théologie à Die, lorsqu'il fut obligé de quitter le royaume, pour avoir refusé d'ôter son chapeau en passant auprès d'un prêtre qui portait le saint Viatique. Il se rendit en Hollande, où il devint ministre de l'église wallone de Delft. Il y eut des démêlés très-vifs avec le ministre Jurieu, dont il se tira avec avantage. Il mourut à Utrecht en 1703, âgé de 64 ans, sans avoir été marié. On a de lui : *Examen de la Théologie de Jurieu*, la Haye, 1694, 2 vol. in-8, dans lequel il discute diverses questions de théologie; des *Réflexions sur les droits de la conscience*, Utrecht, 1697, in-8, contre Jurieu, et contre le *Commentaire philosophique* de Bayle; un *Traité de l'amour de Dieu*, ibid., 1704, in-8, dans lequel il soutient l'amour désintéressé; un *Traité de l amour du prochain*, ibid., 1704, in-8, etc.

SAURIN (Jacques), né à Nîmes en 1677, d'un habile avocat protestant de cette ville, fit d'excellentes études, qu'il interrompit quelque temps pour suivre le parti des armes. Il eut un drapeau dans le régiment du colonel Renault, qui servait en Piémont; mais le duc de Savoie ayant fait la paix avec la France, Saurin retourna à Genève, et reprit ses études de philosophie et de théologie, qu'il acheva avec un succès distingué. Il alla en 1700 en Hollande, puis en Angleterre, où il se maria en 1703. Deux ans après il retourna à la Haye. Il s'y fixa, et y prêcha avec un applaudissement extraordinaire. Il avait de grands talents extérieurs, un air prévenant, une physionomie gracieuse, un ton de voix net et insinuant. Son élocution n'était pas exactement pure; mais comme il prêchait dans un pays étranger, on y faisait peu d'attention, et son auditoire était toujours fort nombreux. Il mourut en 1730, peu regretté des calvinistes, qui ne lui trouvaient pas assez de zèle ou d'emportement contre les catholiques. Ses ennemis firent beaucoup valoir ses intrigues galantes, et quelques autres aventures où sa vertu s'est démentie. Les ouvrages de ce ministre sont : des *Sermons*, en 12 vol. in-8 et in-12, dont quelques-uns sont écrits avec beaucoup de force, de génie et d'éloquence, et dont quelques autres sont négligés et faibles. On n'y trouve point ces imprécations et ces fureurs, que les calvinistes font ordinairement paraître dans leurs sermons contre l'Eglise romaine; mais il ne laisse pas d'en combattre les dogmes d'une manière insidieuse, quoique sa logique ne soit pas redoutable. Il attaque, par exemple, la présence réelle par des raisons qui se tournent également contre le mystère de la Trinité, qu'il défend dans ce même endroit. (*Voy.* le *Catéch. philos.* t. 3, nº 447.) Il avait publié les 5 premiers vol. pendant sa vie, depuis 1708, jusqu'en 1725; les derniers ont été donnés après sa mort; des *Discours sur l'ancien Testament*, dont il publia les 2 premiers vol. in-fol. Beausobre et Roques ont continué cet ouvrage et l'ont augmenté de 4 vol., 1720 et années suivantes. Une *Dissertation* du 2e volume qui traite du *mensonge officieux*, fut vivement attaquée par la Chapelle, et suscita de fâcheuses affaires à Saurin; un livre intitulé : *L'Etat du christianisme en France*, 1725, in-8, dans le-

quel il traite de plusieurs points de controverse, et combat le miracle opéré sur la dame la Fosse à Paris; *Abrégé de la théologie et de la morale chrétienne, en forme de catéchisme*, 1722, in-8. Saurin publia, deux ans après, un Abrégé de cet Abrégé; l'un et l'autre sont faits avec méthode, mais ils ne peuvent servir qu'aux protestants. On a publié plusieurs compilations sous les titres d'*Esprit de Saurin*, etc.; *Principes*, etc.; *Extraits*, etc.; la plus récente est intitulée *Chefs-d'œuvre* ou *sermons choisis de Saurin, recueillis par J.-J. Chenevière*, Genève, 1824, 4 vol. in-8.

SAURIN (Joseph), membre de l'académie des sciences, frère d'Elie Saurin, né en 1659, à Courtaison, dans la principauté d'Orange, fut reçu ministre fort jeune à Eure en Dauphiné. S'étant emporté, dans un de ses Sermons, contre la religion et le gouvernement, il fut obligé de quitter la France en 1683, et se retira à Genève, d'où il passa dans le canton de Berne, qui lui donna une cure considérable dans le bailliage d'Yverdun. Il était bien établi dans ce poste, lorsqu'il s'éleva contre lui un orage qui le fit passer en Hollande. Il se rendit de là en France, et se mit entre les mains de l'illustre Bossuet, qui lui fit faire son abjuration en 1690. On douta toujours de la sincérité de cette conversion. L'*Histoire* qu'il en a donnée est une espèce de roman. Saurin fut bien accueilli par Louis XIV, eut des pensions de la cour, et fut reçu à l'académie des sciences en 1707, avec des distinctions flatteuses. La géométrie faisait son occupation et son plaisir. Il enrichit de plusieurs extraits le *Journal des savants*, auquel il travaillait, et les *Mémoires de l'académie des sciences*, de quelques morceaux intéressants. Ce sont les seuls ouvrages que l'on connaisse de lui. On lui a attribué le *Factum* qu'il publia contre Rousseau, lorsqu'il fut enveloppé dans la triste affaire des *Couplets*; mais ce *Factum* est de Houdart de La Motte, auquel il avait eu recours. Il se répandit en 1707, dans le café où Saurin allait tous les jours, des chansons affreuses contre tous ceux qui y venaient. On soupçonna Rousseau d'en être l'auteur. Celui-ci rejeta ces horreurs sur Saurin, qui fut absous par un arrêt du parlement, rendu en 1712, tandis que Rousseau était banni du royaume, non pas à la vérité comme auteur des *Couplets*, mais pour avoir succombé dans ses preuves contre Saurin. Richer, dans un des volumes des *Causes célèbres*, tâche de prouver que Saurin et la Motte fabriquèrent les *Couplets* d'après certains traits échappés à Rousseau, qu'ils y insérèrent adroitement pour faire retomber sur lui avec plus de vraisemblance le soupçon de les avoir faits; ce sentiment a pris faveur. Cependant, quant à la Motte, il faut convenir que l'atrocité des *Couplets* n'était point dans son caractère, et il paraît certain qu'il n'a eu d'autre part à cette affaire que d'avoir composé le *Factum* dont nous avons parlé. Saurin mourut à Paris en 1737 d'une fièvre léthargique. Sa mémoire a été attaquée après sa mort, comme sa réputation l'avait été pendant sa vie On fit imprimer, dans le *Mercure suisse*, une Lettre, écrite de Paris à un ministre, dans laquelle il s'avouait coupable de plusieurs crimes qui auraient mérité la mort. Quelques ministres calvinistes ont depuis fortement soutenu que cette Lettre avait existé. Voltaire a essayé de prouver le contraire, cependant ce poète philosophe, en voulant défendre Saurin dans son *Histoire générale*, a laissé de fâcheuses impressions sur son caractère. Il insinue que ce géomètre sacrifia sa religion à son intérêt, et qu'il se joua de « Bossuet, qui crut avoir converti un mi» nistre et qui ne fit que servir à la petite fortune » d'un philosophe! » Cela peut être vrai; mais c'est un aveu singulier de la part d'un homme qui fait l'apologie d'un autre.

SAURIN (Bernard-Joseph), fils du précédent, poète dramatique, avocat, et membre de l'académie française, né en 1706 à Paris, mort dans la même ville en 1781, est connu surtout par des drames dont le succès, si l'on excepte son *Spartacus*, ne prouve autre chose que la corruption des idées et du goût du XVIII[e] siècle. Dans un autre temps on eût rejeté avec horreur ces caractères outrés et démoniaques, qu'on ne porte à l'excès que par l'impossibilité de saisir et de peindre les passions dans le juste point de vue où l'on doit les présenter. (*Voy.* BELLOY.) Ses *Œuvres complètes* parurent en 1783, en 2 vol. in-8. Ce n'est pas une réimpression; c'est un recueil de différents exemplaires que le libraire avait encore en grand nombre dans sa boutique et qu'il a réuni sans même retrancher le frontispice de chaque pièce. On y trouve, outre ses ouvrages dramatiques, quelques *Epîtres*, en vers guindés, à la manière académique; un conte de fées pour servir à l'instruction des rois et des reines, et par conséquent tout bouffi de grande morale et d'axiomes philosophiques, dont il n'y a guère de profit à espérer; plusieurs poésies légères sans légèreté et sans poésie; enfin des chansons bachiques où la bonhomie tient lieu de verve et de gaieté. Sentant peut-être qu'il n'arriverait point à la célébrité par ses ouvrages, il prit le parti de se jeter dans la cabale philosophique pour s'assurer d'un bon nombre de louangeurs. D'autres disent qu'il y fut entraîné contre son gré, par reconnaissance pour Helvétius, qui lui faisait une pension de mille écus, et qui, par le droit de bienfaiteur, le jeta au milieu de ce *tripot*, selon l'expression de Voltaire, dans le compliment qu'il en fit à Saurin au moment de cette initiation. Il avait eu longtemps des liaisons d'amitié avec des hommes de mérite qui ont toujours montré pour cette clique une aversion cordiale; mais la vanité et l'intérêt sont des choses auxquelles, dans un siècle d'égoïsme, on ne résiste guère. On a conservé au théâtre les pièces suivantes de Saurin: *Spartacus*, *Blanche et Guiscard*, tragédies, *Beverley*, et la comédie intitulée les *Mœurs du Temps*. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées avec une *Notice* par Fayolle, 1812, in-18.

* SAURINE (Jean-Pierre), évêque constitutionnel, né en 1733, à Saint-Pierre d'Eysus, Basses-Pyrénées, était vicaire à Sainte-Marie d'Oléron, lorsqu'il fut élu, en 1789, député aux états-généraux par le clergé du Béarn. Il fit partie de la coalition des curés qui se réunirent au tiers-état, adhéra aux mesures prises dans la nuit du 4 août, et applaudit à la vente des biens ecclésiastiques. Le 27 septembre 1790 il



prêta le serment à la constitution civile du clergé; et peu de temps après fut élu évêque des Landes. Appelé en 1792 à la Convention, il y vota pour la détention de Louis XVI et de sa famille jusqu'à la paix, pour le sursis et pour l'appel au peuple. Par suite de son opposition à la journée du 31 mai, il fut enfermé quelque temps dans les prisons de la terreur, et après le 9 thermidor fut rappelé à la Convention avec ses collègues qui en avaient été exclus comme lui. Après la session il entra au conseil des Cinq-cents. En 1795, il fit partie du comité des *évêques réunis*, qui s'occupèrent de rassembler les membres dispersés de l'église constitutionnelle. Il coopéra aux *Annales de la religion*, de Desbois (*voy.* ce nom), et assista aux deux *Conciles* de 1797 et de 1801, mais sans s'y faire remarquer. Après le concordat, sa nomination inattendue à l'évêché de Strasbourg excita des plaintes, et son début dans son diocèse ne fut pas heureux. Il adressa une instruction menaçante à son clergé, favorisa les prêtres assermentés, et força, par ses exigences, des curés respectables à se démettre de leurs fonctions. Il mourut subitement dans une tournée pastorale à Soultz, le 8 mars 1813. On trouve une *Notice* sur Saurine dans l'*Ami de la religion*, tom. 33, p. 91.

SAUSSAY (André du), docteur en droit et en théologie, curé de Saint-Leu à Paris, sa patrie, official et grand-vicaire dans la même ville, et enfin évêque de Toul, naquit vers 1589 de parents pauvres, qui le firent élever dans un établissement de charité. Il s'acquit l'estime du roi Louis XIII, dont il fut prédicateur ordinaire, et qui l'honora de la mitre en 1647. Il gouverna son diocèse avec beaucoup de zèle et de sagesse, et mourut à Toul en 1675, à 80 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages et du *Martyrologium gallicanum*, 1638, 2 vol. in-fol. dans lequel on remarque beaucoup d'érudition, mais pas assez de critique et d'exactitude. Il entreprit cet ouvrage par ordre de Louis XIII. Une *Notice* lui a été consacrée dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. 40.

SAUSSAYE (Charles de la), né en 1565 d'une famille noble, fut chanoine d'Orléans, sa patrie, jusqu'en 1614, qu'il accepta la cure de Saint-Jacques de la Boucherie à Paris. Le cardinal de Retz le nomma chanoine de l'église de Paris, ce qui ne l'empêcha pas de conserver sa cure. Il mourut en 1621, à 56 ans. On a de lui : *Annales Ecclesiæ aurelianensis*, Paris, 1615, in-4; ouvrage plein de recherches savantes.

* SAUSSOIS (du), ou plutôt DUSAUSSOIS (quelques-uns écrivent *Dussaussoir*), né vers 1687, curé de Haucourt, diocèse de Rouen, mort en octobre 1727, agé d'environ 40 ans, n'est connu que par un ouvrage intitulé : *La vérité rendue sensible à tout le monde* ou *Entretien familier d'un curé avec un marchand, sur les contestations dont l'Eglise est agitée, et en particulier sur la constitution* Unigenitus, 1719, in-12. Ce livre, en faveur de l'appel, eut plusieurs éditions. La 5e est de 1724. Une autre édit. de 1745, 2 vol. in-12, fut donnée par Jean-Joseph Grillot, chanoine de Chablis. C'était un simple clerc tonsuré, imbu dès sa jeunesse des principes de Port-Royal. Pieux d'ailleurs et menant une vie austère, il avait cru méritoire de se vouer entièrement au service du parti, et de s'exposer à tous les dangers pour le faire triompher. Sachant qu'on recherchait et qu'on punissait sévèrement ceux qui contribuaient à répandre les écrits jansénistes, il ne craignit pas de se livrer à cette œuvre dangereuse. Il fut découvert et condamné au carcan. Il souffrit cette humiliation avec une résignation digne d'une meilleure cause. Errant et banni du royaume, il se retira en Hollande près des réfugiés. Il lui fut cependant permis de revenir en France, où il mourut en 1749.

* SAUSSOL (Alexis), né en 1759, à Dourgne, diocèse de Lavaur, vint terminer ses études à Paris chez les Robertins dont l'enseignement était alors en réputation, et remplit ensuite trois ans au séminaire de Saint-Nicolas les fonctions de directeur et de grand préfet. Rappelé à Lavaur par l'evêque de cette ville, M de Castellane, il devint l'aumônier ou peut-être le secrétaire de ce prélat. A la révolution, il le suivit en Espagne, et pendant son séjour au célèbre monastère du Mont-Serrat y recueillit les matériaux d'un ouvrage qu'il publia vers 1801 à Florence, où il avait suivi son évêque. Cet ouvrage intitulé : *Traité de la conduite à tenir après la persécution*, lui mérita un bref de la part de Pie VII. Vers le même temps, l'infante d'Espagne, devenue reine d'Etrurie, lui confia l'éducation de son fils le duc de Lucques. Les vicissitudes auxquelles la vie des princes était alors exposée, le sépara de son élève dont il avait à peine commencé l'éducation. Il reçut néanmoins de la reine d'Etrurie avec la croix de Saint-Etienne le brevet d'une pension de 12,000 francs. Rentré en France à la restauration, il exerça son zèle aux environs de Lisieux, prêchant, donnant des retraites, et se livrant à toutes les fonctions du ministère. En 1817, nommé a l'évêché de Séez, les obstacles que rencontra l'exécution du nouveau concordat retardèrent son sacre, et il ne prit possession de son diocèse qu'au mois d'octobre 1819. Le nouvel évêque remplit avec zèle toutes les fonctions de l'épiscopat; mais son attention se porta spécialement sur les établissements ecclésiastiques. Il reçut les élèves du séminaire à l'évêché en attendant qu'il leur eût fait préparer une habitation convenable, et fit don au diocèse de l'ancienne abbaye de Saint-Martin de Séez qu'il avait acquise et restaurée à ses frais. Il mourut le 17 février 1836, à l'âge de 77 ans. M. l'abbé Maillard, directeur au séminaire de Séez, prononça son oraison funèbre.

* SAUSSURE (Nicolas de), agronome, né à Genève en 1709, mort dans cette ville à 80 ans, membre du conseil des Deux-cents, s'est fait connaître par les ouvrages suivants, tous relatifs à l'agriculture : *Manière de provigner la vigne sans engrais*, 1775, in-8; *Essai sur les causes de la disette du blé en Europe, et sur les moyens de la prévenir*, 1776; *Essai sur la taille de la vigne et sur la rosée*, 1780; *Feu, principe de la fécondité des plantes et de la fertilité des terres*, 1785, in-8; *Mémoire sur la manière de cultiver les terres*, adressé à la société économique d'Auch, etc.

* SAUSSURE (Horace-Bénédict de), célèbre na-

turaliste, fils du précédent, né à Genève en 1740, dès l'âge de vingt ans fut en état de concourir pour une chaire de mathématiques à l'académie de Genève, et à 22 ans y obtint celle de philosophie. Le célèbre Bonnet (*voy.* ce nom), son oncle par alliance, lui inspira le goût de l'histoire naturelle. Ami et compagnon de Haller, il fournit de bonne heure à la botanique d'importantes découvertes. Comme physicien, ses observations sur l'état et les variations de l'atmosphère l'amenèrent à inventer ou rectifier des instruments dont on se sert pour mesurer la température, et les services qu'il a rendus par là sont inappréciables. Ses voyages en Angleterre, en France, en Allemagne et en Italie, et surtout ses divers et courageux séjours sur les sommets glacés des hautes montagnes de l'Europe, dont il a le premier décrit d'une manière exacte l'ordre et la disposition, ont fait faire d'immenses progrès à la minéralogie. Il visita 20 fois les volcans éteints du Vivarais, du Forez, de l'Auvergne. Il était à Paris en 1768, et il parcourut ensuite la Belgique, la Hollande et l'Angleterre. En 1772, il alla voir les mines de fer de l'île d'Elbe, et passa à Naples où il connut lord Hamilton, avec lequel il monta jusqu'au cratère du Vésuve. De Reggio il passa à Palerme, visita les parties les plus intéressantes de la Sicile, où il fit d'abondantes récoltes de plantes rares, notamment à Catane, et sur l'Etna qu'il gravit jusqu'à son sommet le plus élevé. Tant que sa santé le lui permit, il fit chaque année un voyage dans les Alpes, qu'il traversa quatorze fois par huit passages différents. Il gravit le premier, en 1774, le Mont-Carmont, dont il fixa la hauteur à 1500 toises. Le 21 juillet 1788, sur les traces du docteur Paccard, et de Jacques Balmat, il parvint au sommet du Mont Blanc, l'objet constant de ses désirs depuis 20 ans. Sa dernière course et la plus instructive pour la théorie de la terre fut celle du Mont-Rose dans les Alpes-Pennines, qu'il exécuta en 1789. Saussure n'eut jamais d'autre emploi que celui de professeur qu'il remplit jusqu'en 1786. Honoré de l'estime de l'Europe, chéri de ses compatriotes, sa vie ne fut troublée que par la perte d'une partie de sa fortune, qu'occasionna la révolution de France. Genève lui doit l'établissement de la société d'encouragement pour les arts. Cet illustre savant mourut le 22 janvier 1799. Il était associé de l'académie des sciences de Paris et de plusieurs autres. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'hygrométrie*, 1783, in-4 et in-8; *Voyages dans les Alpes*, 1779-96, 4 vol. in-4, fig. Ses *Opuscules* imprimés séparément et ses *Mémoires* insérés dans le *Journal de physique* ou dans d'autres recueils scientifiques sont très-nombreux : on en trouve la liste détaillée à la suite de son *Eloge* par Senebier, Genève, 1801, in-8. Cuvier a fait aussi l'*Eloge* de Saussure à l'institut en 1810.

** SAUSSURE (Nicolas-Théodore de), fils du précédent, né en 1767 à Genève, l'élève puis le compagnon et l'aide de son père, se livra particulièrement à l'étude de la physiologie végétale, et consacra toute sa vie à éclaircir le mode de nutrition des plantes. Nommé plusieurs fois membre du conseil représentatif de la république de Genève, il s'acquitta toujours de cette charge avec zèle, et mourut dans cette ville le 18 avril 1845, à 78 ans, professeur honoraire de minéralogie et de géologie, et correspondant de l'institut de France (académie des sciences); il était en outre membre des académies de Naples, de Munich, de Londres, etc. Indépendamment de ses *Recherches chimiques sur la végétation*, Paris, 1804, in-8, fig., on a de lui dans différents recueils scientifiques vingt-cinq *Mémoires* sur des questions de chimie, qui ont attiré l'attention des savants.

SAUTEL (Pierre-Just), jésuite, né à Valence en Dauphiné l'an 1613, mort à Tournon en 1662, poète latin. Cet auteur rend les petits sujets intéressants par la manière ingénieuse et délicate dont il les décrit. Il suffit pour s'en convaincre de lire la première élégie de ses *Jeux allégoriques*, sur une *mouche tombée dans une terrine de lait*. Les autres sujets de ces *jeux allégoriques* sont : un *Essaim d'abeilles distillant du miel dans le carquois de l'amour*; la *Querelle des mouches*; un *Oiseau mis en cage*; le *Perroquet qui parle*, etc. On a encore de lui des *Epigrammes* sur tous les jours de fêtes de l'année, qu'il a intitulées : *Annus sacer-poeticus*; ouvrage imprimé à Paris, 1665, in-16. Ces épigrammes, fort inférieures aux autres poésies de l'auteur, sont hérissées de mauvaises pointes, et contiennent beaucoup de faits apocryphes. Les *Jeux allégoriques* imprimés à Lyon, l'an 1656, in-12, avec une autre production qui a pour titre les *Jeux sacrés* et les *Pieuses larmes de la Madeleine*, l'ont été séparément, 1667 et Paris 1724. La latinité en est pure; mais les pensées n'en sont pas toujours naturelles.

SAUVAGE (Jean) ou WILT ou FERUS, cordelier, natif de Souabe, prêcha avec applaudissement dans la métropole de Mayence pendant 24 ans, et mourut en 1554, à soixante ans. On a de lui des *Sermons* imprimés plusieurs fois, et un *Commentaire* sur saint Jean, imprimé à Anvers et à Mayence, qui fut attaqué par Dominique Soto et Corneille Loos. Le père Sauvage, ayant passé presque toute sa vie parmi les hérétiques, s'était accoutumé peu à peu à leur façon de s'exprimer. On peut cependant lire sans danger ce Commentaire, de même que celui sur saint Matthieu du même auteur, de l'édition de Rome. Ses Commentaires ont été mis à l'*index*, et ont trouvé un apologiste dans Dupin.

SAUVAGE (Denys), seigneur de Fontenailles en Brie, autrement dit le *sieur du Parc*, était Champenois et historiographe du roi Henri II. Il a traduit en français les *Histoires* de Paul Jove, et a donné des *Editions* d'un grand nombre d'histoires et de *chroniques*, entr'autres *des mémoires* de Philippe de Comines, 1552; cette édition a servi de modèle à toutes les autres. Son édition de Froissart à Lyon, 1559, en 4 vol. in-fol. et celle de Monstrelet, à Paris, 1572, en 2 vol. in-fol. sont ce qu'il a fait de mieux en ce genre. On estime aussi l'édition d'une *chronique* de Flandre qu'il publia en 1562. Elle s'étend depuis 792 jusqu'en 1383. Sauvage l'a continuée jusqu'en 1435; mais il n'a presque fait que copier Froissart et Monstrelet. Son style est barbare, et il était plus propre à compiler qu'à écrire.

Comme historiographe, il n'a laissé que le projet d'un traité sur la manière d'écrire l'histoire; comme grammairien, il tenta quelques innovations de peu d'importance. On prétend que la langue lui doit le mot *jurisconsulte*. Il mourut vers 1587.

* SAUVAGÈRE (Félix-François Le Royer d'Artezet de la), né à Strasbourg (1) en 1707, d'une famille de Touraine, mort le 26 mars 1781, servit d'abord dans le régiment de Champagne; mais son goût pour les sciences le détermina bientôt à entrer dans le génie militaire. Envoyé à Marsal, il y reconnut des restes d'une chaussée romaine en briques, et fit part de cette découverte à Caylus et à dom Calmet qui l'encouragèrent à poursuivre le travail qu'il avait entrepris sur cette construction. Ses *Recherches sur le briquetage de Marsal, avec un abrégé de l'histoire de cette ville et une description de quelques antiquités qui se trouvent à Tarquinpole*, Paris, 1740, le firent connaître des savants. Employé depuis sur les côtes de Bretagne, il fit des *Recherches sur les antiquités de Vannes*, qui d'abord insérées dans le *Journal de Verdun* (nov. 1735, p. 377), furent ensuite imprimées séparément, puis par extraits dans les *Mémoires* de l'académie de la Rochelle. Dans cet opuscule, il cherche à éclaircir plusieurs passages des *Commentaires* de César, qui concernent la guerre des Vénètes, et donne des détails, accompagnés de dessins, sur le prodigieux monument celtique de Carnac. Transporté à la Rochelle, il profita du voisinage pour étudier les nombreux restes d'antiquités romaines de la ville de Saintes, et les décrivit dans une dissertation intitulée : Les *Ruines romaines de Saintes et de ses environs, avec les particularités les plus remarquables sur cette ville.* Il la réunit aux précédentes et à d'autres dont nous allons parler, sous ce titre : *Recueil d'antiquités dans les Gaules*, Paris, 1770, in-4. S'étant marié en Touraine et parvenu au grade de colonel, il quitta le service pour se retirer sur sa terre des Places située vers le confluent de la Loire et de la Vienne, canton assez remarquable, qu'on nomme le Verron. Ayant remarqué, au château d'Ussé, au confluent de l'Indre et de la Loire, deux sarcophages de momies couverts d'hiéroglyphes, dont Kircher, qui les avait vus à Marseille lors de leur débarquement, avait déjà hasardé l'explication en 1676, il en fit le sujet d'une *Lettre* à Court de Gébelin, en l'accompagnant d'une figure exacte. Celui-ci répondit qu'on pouvait espérer de parvenir à déchiffrer les hiéroglyphes, et indique la méthode qui lui paraissait la plus propre à cette opération; cette réponse, datée de 1769, termine le Recueil; elle est précédée de : *Recherches sur quelques antiquités des environs de Tours*, dans lesquelles il cherche à prouver que l'emplacement de *Cæsarodunum* (Maillé), est sur la rive droite de la Loire où l'on trouve les ruines d'un aqueduc considérable, et donne de nouveaux détails sur le monument connu sous le nom de l'île Saint-Mars. Ces explications furent vivement critiquées par l'abbé Robin (*voy.* ce nom ci-dessus 273) dans l'ouvrage intitulé : le *Mont Glonne*. La Sauvagère lui répondit en publiant un *Recueil de Dissertations*, Paris, 1776, in-8, qui contient des recherches sur le temps où vivait le solitaire saint Florent au mont Glonne, en Anjou; sur quelques ouvrages des anciens Romains nouvellement découverts dans cette province et en Touraine; sur l'ancien lit de la Loire, de Tours à Angers, et sur celui de la rivière de Vienne; sur le prétendu tombeau de Turnus à Tours (la ville de *Cæsarodunum*, première capitale des Turones sous Jules-César) : les ponts de Cé et le camp près d'Angers attribués à cet empereur, et celui de Chenehutte, à trois lieues au-dessous de Saumur; de Nouvelles assertions sur la végétation spontanée des coquilles du château des Places; des Dessins d'une collection de coquilles fossiles de la Touraine et de l'Anjou; de Nouvelles idées sur la falunière de Touraine.

(1) Dreux du Radier (*Tables du Journal de Verdun*), le fait naître près de Chinon.

SAUVAGES DE LA CROIX (François Boissier de), né en 1706, à Alais dans le Bas-Languedoc, se consacra à la médecine. Il fit les plus grands progrès dans cette science, devint professeur royal de médecine et de botanique en l'université de Montpellier, et membre de plusieurs académies. Il était consulté de toutes parts, et on le regardait comme le Boerhaave de Languedoc. On prétend cependant que ses vues eussent été plus sûres et d'une utilité plus générale, s'il avait eu moins de penchant pour certains systèmes, et en particulier pour celui de Stahl, touchant le pouvoir de l'âme sur le corps. C'est ce système qui, selon Zimmermann, a entraîné Sauvages dans les erreurs ou du moins dans les opinions singulières qu'il a soutenues avec beaucoup de feu. Dans sa *Theoria febris*, Montpellier, 1738, in-12, il prétend que la cause de la fièvre consiste dans les efforts que fait l'âme pour lever les obstacles qui s'opposent à la liberté des mouvements du cœur. On trouve cette idée répandue dans plusieurs de ses Dissertations. « On conviendra, » dit Zimmermann, que le corps est subordonné à » l'empire de l'âme dans tous les mouvements que » nous appelons communément volontaires; mais » l'âme paraît, au contraire, lui être subordonnée » dans ceux où elle est dans un état de passibilité : » c'est ce que l'expérience journalière peut prouver » à un homme qui ne prend pas les mots pour les » choses. » Du reste, on peut croire que l'opinion de Sauvages se vérifie par des modifications qui démentent également la manière absolue avec laquelle il la soutient, et avec laquelle son adversaire la nie. (*Voy.* Stahl). Sauvage était profond dans les mathématiques, mais il en fit un usage ridicule et dangereux dans la médecine, en soumettant cet art aux calculs d'algèbre les plus rigoureux et aux démonstrations de la plus sublime géométrie. Nouvelle preuve des travers que donne l'étude opiniâtre des mathématiques, surtout quand on y attache trop d'importance. (*Voy.* Wolff.) Parmi les ouvrages qu'il a donnés sur la médecine, on distingue sa *Pathologia*, in-12, plusieurs fois réimprimée; et sa *Nosologia methodica*, Amsterdam, 1763, 5 vol. in-8. Antoine Cramer, médecin, en a donné une édition dans la même ville, en 1768, 2 vol. in-4, enrichie de nouvelles Des-

criptions de maladies, que Sauvages avait recueillies dans les trois dernières années de sa vie. Ce livre a été traduit en français par Nicolas, Paris, 1771, 3 vol. in-8, sous ce titre : *Nosologie méthodique dans laquelle les maladies sont rangées par classes, suivant le système de Sydenham et l'ordre des botanistes*, avec un éloge historique de Sauvages. M. Gouvion, médecin, en publia une autre version infiniment supérieure, à Lyon, 1772, en 10 vol. in-12; la *Nosologie* méritait cet honneur. On y trouve tout à la fois un *Dictionnaire* universel et raisonné des maladies, et une introduction générale à la manière de les connaître et de les guérir. Quoique ce livre soit assez généralement estimé, on reproche cependant à l'auteur d'avoir trop grossi le nombre des maladies, parce qu'il les définit par les symptômes plutôt que par les causes. On a encore de Sauvages : *Physiologiæ mechanicæ elementa*, Amsterdam, 1755, in-12; *Methodus foliorum*, etc., la Haye, 1751, in-8. On y trouve le catalogue d'environ 500 plantes qui manquent dans le *Botanicon Monspeliense*, publié par Magnol; un grand nombre de *Dissertations* et de *Mémoires*. Ceux qui ont été couronnés par des académies ont été recueillis sous le titre de *Chefs-d'œuvre de M. de Sauvages*, Lyon, 1770, 2 vol. in-12. (*Voy.* GILIBERT). *Traduction* de la Statique des animaux de Halles, Genève, 1744, in-4 (celle des végétaux a été traduite par Buffon). Cet habile médecin, mort à Montpellier, en 1767, à 61 ans, conserva avec une réputation très-étendue, une grande simplicité de mœurs. Il fut aimé de ses disciples, et mérita de l'être. Il leur communiquait avec plaisir ce qu'il savait; ses connaissances passaient sans faste et sans effort dans ses conversations. Son *Eloge* par de Ratte a eu plusieurs éditions.

SAUVAL (Henri), historien et avocat au parlement de Paris, né dans cette ville vers 1620, mort en 1670, est auteur d'un ouvrage en 3 vol. in-fol., intitulé : *Histoire des antiquités de la ville de Paris*. L'auteur mourut sans avoir eu le temps de le finir. Rousseau, auditeur des comptes, y mit la dernière main, y rectifia et suppléa beaucoup de choses. La mort le prévint aussi, et l'ouvrage ne fut donné au public qu'en 1724. On le réimprima en 1733.

* SAUVEBOEUF (Louis-François), comte de Ferrières, voyageur, né le 29 juin 1762 d'une famille distinguée du Limousin, entra d'abord au service, et était capitaine de cavalerie, lorsqu'il fut envoyé en Perse en 1782, pour démêler les vues de la Russie sur cet empire. Il y fut témoin des désordres affreux qui suivirent la mort imprévue d'Aly-Mourad, et qui facilitèrent à Aga Méhémed l'établissement de sa dynastie. Connu par la promptitude de ses voyages, il fut encore chargé de porter des dépêches au comte de Choiseul-Gouffier, alors à Constantinople, dont le silence inquiétait dans les circonstances de la guerre qui allait éclater; mais il eut plusieurs altercations avec cet ambassadeur; et ayant voulu partir à son insu et sans réponse, il fut arrêté sur la route et faillit plusieurs fois perdre la vie. Enfin il rentra en France en 1789; son enthousiasme pour la révolution ne l'empêcha pas d'être enfermé pendant la terreur, et il ne dut la vie, dit-on, qu'à ses liaisons avec Robespierre. Chargé par le Directoire, en 1799, d'une mission secrète en Italie, il y fut arrêté par l'ordre de Scherer et à son retour à Paris, il fut encore enfermé au Temple, d'où il écrivit à Merlin de Douai des lettres dont il publia le *précis*. Après le 18 brumaire, resté sans emploi, il alla habiter sa terre de Montmort, près Epernai, et il y fut tué en 1814 pendant l'invasion des alliés. On a de lui : *Mémoires historiques, politiques et géographiques de ses voyages en Turquie, en Perse et en Arabie, depuis 1782 jusqu'en 1789*, Paris, 1790, 2 vol. in-8; ce ne sont guère qu'un long factum contre le comte de Choiseul Gouffier. La préface contient une critique virulente du *voyage* du Volney. Les événements dont il a été le témoin, s'y trouvent confondus avec les récits et les descriptions qu'il a pris dans différents ouvrages.

SAUVEUR (Joseph), célèbre géomètre, né à la Flèche en 1653, fut entièrement muet jusqu'à l'âge de 7 ans. Les organes de sa voix ne se débarrassèrent qu'à cet âge lentement et par degrés, et ils ne furent jamais bien libres. Il se consacra tout entier aux mathématiques, enseigna la géométrie dès l'âge de 23 ans, et eut pour disciple le prince Eugène. Le jeu appelé *la bassette* était alors à la mode à la cour. Le marquis de Dangeau lui demanda, en 1678, le calcul du banquier contre les pontes. Le mathématicien satisfit si pleinement à cette demande, que Louis XIV voulut entendre lui-même l'explication de son calcul. En 1680, il fut choisi pour enseigner les mathématiques aux pages de madame la Dauphine, qui faisait beaucoup de cas du talent de Sauveur. Le grand Condé prit aussi du goût pour lui, et ce goût fut bientôt suivi de l'amitié. Le dessein de travailler à un *Traité de fortifications* l'engagea d'aller, en 1691, au siége de Mons, où il monta tous les jours à la tranchée. Il visita ensuite toutes les places de Flandre, et, à son retour, il devint le *Mathématicien ordinaire de la cour*. Il avait déjà eu, en 1686, une chaire de mathématiques au collége royal, et il fut reçu de l'académie des sciences en 1696. Enfin Vauban ayant été fait maréchal de France, en 1703, le proposa au roi pour son successeur dans l'emploi d'*examinateur des ingénieurs*; le roi l'agréa et l'honora d'une pension. Sauveur en jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1716, à 63 ans. Ce savant était officieux, doux et sans humeur, même dans l'intérieur de son domestique. Quoiqu'il eût été fort répandu dans le monde, sa simplicité et son ingénuité naturelles n'en avaient point été altérées. Il était sans présomption, et il disait souvent que *ce qu'un homme peut en mathématiques, un autre le peut aussi*. On a de lui plusieurs ouvrages dans les *Mémoires* de l'académie des sciences. Les principaux sont : des *Méthodes abrégées des grands calculs*; des *Tables pour la dépense des jets d'eau*; le *Rapport des poids et des mesures de différents pays*; une *Manière de jauger avec beaucoup de facilité et de précision toutes sortes de tonneaux*; un *Calendrier universel et perpétuel*. On a encore de lui les *Cartes des côtes de France*, qui forment le premier volume du *Neptune français*; une *Géométrie*, in-4, et plusieurs manuscrits concernant les mathématiques.

* **SAUVIGNY** (Edme-Louis BILLARDON de), littérateur, né vers 1730, à La Rochelle, obtint à 20 ans une lieutenance de cavalerie, puis fut admis dans les gardes du roi Stanislas. Après la mort de ce prince, il vint à Paris, et dut à la protection de la duchesse de Chartres, une place de censeur royal. Après avoir déclaré la guerre aux philosophes, il se rangea sous leur drapeau; et le même homme qui avait, en 1757, publié une *Critique de la Religion naturelle, de Voltaire* (voy. plus bas), fit représenter, en 1763, la *Mort de Socrate*, tragédie en 3 actes, où, sous le nom d'Aristophane, il prodigue des injures à Palissot; et permit, comme censeur, en 1788, la publication de l'*Almanach des honnêtes gens*, de Silv. Maréchal (voy. ce nom, v. 487). Une lettre de cachet exila Sauvigny à 30 lieues de Paris. Il adopta les principes de la révolution, mais en homme modéré, qui veut la réforme des abus. Après la terreur, il fut employé dans les bureaux du ministère de l'intérieur, fit partie du lycée républicain et disparut de la scène longtemps avant sa mort, arrivée en 1809. Il était âgé de près de 80 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages; mais nous n'indiquerons que ceux qui méritent encore d'être lus ou consultés. De toutes ses productions dramatiques, on ne se rappelle plus que la *mort de Socrate*, dont le succès peut être attribué en partie aux allusions vraies ou prétendues à Palissot (voy. ce nom); et *Hirza* ou *les Illinois*, tragédie en 5 actes, 1767. Parmi ses poésies on distingue *La Religion révélée, poème en réponse à celui de la Religion naturelle*, par Voltaire, *avec un poème sur la cabale Anti-encyclopédique au sujet du dessein qu'ont eu les encyclopédistes de discontinuer leurs travaux*, Genève (Paris), 1758, in-8; et des *Odes anacréontiques*, Paris, 1762, in-12, qui ont eu plusieurs éditions. Plus heureux écrivain en prose, il a donné l'*Histoire de Pierre le Long et de sa très-honorée dame Blanche Bazu*, Londres (Paris), 1765, in-8; ibid., 1768; 3e édition, sous le titre de l'*Innocence du premier âge en France, etc.*, précédée d'un *Discours* sur la langue française, ibid., 1778, in-8; 1795, in-12. Nous citerons encore de lui: *Le Parnasse des dames*, ou *Choix de poésies des femmes de toutes les nations*, Paris, 1773, 10 vol. in-8; *Essais historiques sur les mœurs des Français*, ibid., 1785-92, 10 vol. gr. in-8 ou in-4, fig. Le 1er contient la vie de saint Grégoire de Tours, extraite de ses écrits, avec l'examen de Lévêque de la Ravallière; la division des Gaules; la généalogie des rois de France; l'épitome de l'histoire des Francs. Les deux suiv. contiennent la traduction de l'histoire de Grégoire de Tours, et sa continuation par Frédégaire. Le 4e et le 5e, les gestes des rois de France; ceux de Dagobert; des extraits d'Aimoin et de Roricon; la Chronique de Saint-Denys, avec l'analyse comparée de cinquante autres chroniques et de deux cent cinquante-cinq vies de saints, avec une table raisonnée de tout l'ouvrage. Le 6e et le 7e la traduction des *Œuvres* de Sidoine Apollinaire. Le 8e et le 9e, les lettres des rois, reines, papes, évêques, se rapportant à l'histoire de la première race. Le 10e, enfin, les constitutions des rois de France, première dynastie, les lois des ripuaires, avec leur traduction. Sauvigny montra plus de talent dans ces derniers ouvrages que dans ses productions théâtrales, pour lesquelles, néanmoins, il eut toujours, en dépit du public, une prédilection toute particulière.

SAUVIGNY (Berthier de). *Voy.* BERTHIER.

SAVARON (Jean), historien et magistrat, naquit vers 1550 à Clermont-Ferrand en Auvergne. Il sortait d'une bonne famille de cette province. Il fut président et lieutenant-général en la sénéchaussée et siége présidial de sa patrie. Il se trouva aux états-généraux tenus à Paris en 1614, en qualité de député du tiers-état de la province d'Auvergne, et y soutint avec zèle et avec fermeté les droits du tiers-état, qu'on semblait ne vouloir pas admettre dans cette assemblée. Il plaida ensuite avec distinction au parlement de Paris, parvint à une extrême vieillesse, et mourut en 1622. On a de lui un grand nombre d'écrits, dont la liste se trouve dans les *Mémoires de Nicéron*, tom. 17. Les principaux sont: *Sidonii Apollinaris opera*, 1609, in-4, avec des notes; *les Origines de Clermont, ville capitale d'Auvergne*, in-8. Pierre Durand a donné une plus ample édition, in-fol., 1662, de cet ouvrage aussi savant qu'exact. *Traité contre les duels*, etc., 1610, in-8; *Traité de la souveraineté du roi et de son royaume*, aux députés de la noblesse, 1615, in-8, ouvrage curieux et peu commun; *Chronologie des états-généraux, depuis 422 jusqu'en 1605*, Paris, 1605, in-8, réimprimée en 1788, in-8. L'auteur a eu pour but de montrer que, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à Louis XIII, le tiers-état a toujours été convoqué par le roi aux états-généraux, et y a eu entrée, séance et voix opinante.

** **SAVART** (Félix), physicien, né en 1791 à Mézières, d'une famille d'artistes attachée à l'école du génie de cette ville, montra dès son enfance une rare aptitude pour la construction des instruments de physique et pour les recherches expérimentales. Il acheva ses études à Metz avec distinction, et, arrivé à l'âge de choisir un état, il se décida pour la médecine, et fit pendant plusieurs années à l'hôpital militaire le service de chirurgien sous-aide. En 1810, il s'enrôla dans le 1er bataillon de mineurs, où il fut bientôt employé comme élève-chirurgien, et lors du licenciement de ce corps en 1814, il se rendit à Strasbourg pour y prendre ses grades. De retour à Metz avec l'intention de s'y livrer à la pratique de la médecine, son penchant pour les sciences ne tarda pas à se ranimer, et, négligeant sa profession, il se mit à étudier la physique et la chimie. Venu à Paris pour y présenter à l'académie des sciences un *Mémoire* qu'il avait rédigé sur la construction des instruments à corde, il hésitait encore sur la carrière qu'il devait suivre; mais l'accueil qu'il reçut de M. Biot fixa sa vocation, et dès lors il se voua entièrement à l'acoustique. Son protecteur le fit à la fin de 1820 entrer comme professeur de physique dans une institution particulière. Admis en 1827 à l'académie des sciences, dans le même temps M. Biot fit créer en sa faveur la place de conservateur du cabinet de physique au collége de France, dont il fit un des plus beaux de l'Europe, et dès lors, libre de tout souci, il se

livra avec une ardeur incroyable à l'étude de l'acoustique dont il recula les limites d'une manière inespérée. A la mort d'Ampère en 1836, il le remplaça dans la chaire de physique générale au collége de France; mais il ne la remplit que peu de temps, une affection de poitrine l'enleva, le 16 mars 1841, à 50 ans. M. Becquerel et Letronne prononcèrent à ses obsèques des *Discours* imprimés. On n'a de Savart d'autres ouvrages que des *Mémoires* dans les recueils de l'académie. Il a laissé en manuscrit une traduction de l'ouvrage de *Celse* sur la médecine.

SAVARY (Jacques), natif de Caen, mort en 1670, âgé de 63 ans, poète latin, a fait quatre poèmes : sur la *Chasse du lièvre*, 1655, in-12; *du renard et de la fouine*, 1658, in-12; *du cerf*, etc., 1659, in-12; sur le *manége*, 1662, in-4, où l'on remarque de l'invention. On a encore de lui l'*Odyssée* en vers latins; les *Triomphes de Louis XIV, depuis son avénement à la couronne*, et un volume de *Poésies* mêlées, dans lequel il y a plusieurs pièces faibles.

SAVARY (Jacques), négociant célèbre, né à Doué, en Anjou, l'an 1622, fit une fortune assez considérable dans le commerce à Paris. Il avait dessein d'acheter une charge de secrétaire du roi, mais Fouquet lui donna la ferme des domaines de la couronne; la déchéance de son protecteur entraina la sienne. Il fut cependant nommé en 1670, pour travailler au *Code marchand*, qui parut en 1673, et eut beaucoup de part à cet ouvrage. On a aussi de lui : *le Parfait négociant*, dont il y a eu un grand nombre d'éditions, d'abord en un seul vol., ensuite en 2 vol. in-4, dans lesquels on a fait entrer les *Avis et conseils sur les plus importantes matières du commerce*. Cet habile négociant mourut en 1690, à 66 ans.

SAVARY (Jacques), sieur des Brulons, fils du précédent, né en 1657, fut inspecteur-général de la douane de Paris, et travailla conjointement avec Philémon-Louis SAVARY, l'un de ses frères, chanoine de l'église de Saint-Maur-des-Fossés, au *Dictionnaire universel de commerce*, qui parut en 1723, 2 vol. in-fol. Jacques mourut d'une fluxion de poitrine en 1716, à 59 ans, et son frère en 1727, à 73 ans. On a de celui-ci un 3e vol. imprimé en 1729, pour servir de supplément au *Dictionnaire du commerce*, qui, malgré quelques inexactitudes, est une des compilations les plus utiles que nous ayons sur cette matière. Il a été réimprimé en 1748, 3 vol. in-fol., et avec des *additions* de Cl. Philibert, Copenhague, 1759-66, 5 vol. in-fol.; c'est l'édition la plus complète de cet ouvrage aujourd'hui fort arriéré.

SAVARY (Claude-Etienne), voyageur et antiquaire, né en 1750, à Vitré en Bretagne, est connu par une *Traduction du Koran*, la *Morale de Mahomet*, des *Lettres sur l'Egypte*, 1785, 3 vol. in-8 (1), et des *Lettres sur la Grèce*. Auteur facile et fécond, quelquefois éloquent, mais dominé par son imagination, par l'attrait des paradoxes, par le désir d'être singulier plutôt que vrai, il n'a pu jouir que du suffrage des lecteurs superficiels qui ne s'informent de rien dès qu'on les amuse. On peut voir diverses observations sur ses ouvrages, dans le *Journal hist. et litt.* du 1er août 1785, pag. 507; 15 février 1787, pag. 248; 15 octobre 1787, pag. 238. Sa traduction de l'*Alcoran*, faite sur celle de Sale (1), est aussi infidèle (2). Il y a à la tête une *Vie de Mahomet*, où cet imposteur n'est pas faiblement flatté. On y fait un grand éloge de son courage et de sa prétendue politique, et on glisse sur ses fourberies et ses superstitions, sur son fatanisme féroce et sanguinaire. Quant aux *Lettres sur la Grèce* qui ont paru vers le temps de sa mort, à Paris, 1788, in-8, et réimprimées en 1798, nous n'y avons vu qu'une chose de remarquable; c'est que M. Savary y prêche avec beaucoup de courage la croisade contre les Turcs, non pas pour rétablir le christianisme dans les vastes contrées qu'ils ont usurpées, moins encore pour reconquérir les lieux saints, oh non! la philosophie n'approuve pas les conquêtes faites par de tels motifs, mais précisément pour remédier à la peste, au despotisme, au mépris des arts. « A la vue de ces tristes spectacles, » dit-il, mon cœur s'indigne et gémit, ma bile » s'allume; et je voudrais conjurer toute l'Europe » contre ces Turcs qui, descendus des monts de » l'Arménie, ont écrasé les nations sur leur passage, » et se sont frayé, à travers des flots de sang, une » route jusqu'au trône de Constantinople. Les beaux » pays qu'ils habitent n'ont point adouci la férocité » de leur caractère; la force est leur loi, le sabre » leur justice. » Malheureusement, un ou deux ans après la publication de ces *Lettres*, les Français à qui tout cela s'adressait particulièrement, sont devenus, à l'égard des sciences et des arts, tout autrement Turcs que ceux qui ont chagriné Savary. On a publié après sa mort, arrivée à Paris le 4 février 1788, un ouvrage qu'il avait laissé presque inachevé. C'est un conte traduit de l'arabe, où il n'y a rien de solide à recueillir. Savary a encore laissé une *Grammaire* arabe (1813, in-4), qui ne peut être comparée à celle de Sacy. Il s'était aussi occupé d'un *Dictionnaire* arabe qui n'a jamais vu le jour.

** SAVARY (Félix), astronome, né en 1797 à Paris, était petit-fils du célèbre voyageur; à sa sortie en 1817 de l'école polytechnique, il entra dans le corps des ingénieurs géographes, et le quitta en 1821 pour remplir la place de secrétaire du bureau des longitudes; il y joignit plus tard la chaire de Géodésie à cette école polytechnique dont il avait été l'un des brillants élèves. Nommé membre de l'académie des sciences, une mort pré-

(1) Ces lettres furent d'abord accueillies avec la plus grande faveur; mais la publication du *Voyage* de Volney qui sembla prendre à tâche de le contredire sur tous les points, fit changer l'opinion; et Savary, déjà souffrant, mourut accablé de chagrin. Ferrieres de Sauvebœuf met les lettres de Savary fort au-dessus du Voyage de Volney; mais le sentiment contraire a prévalu.

(1) Cette assertion serait difficilement prouvée, puisqu'il est certain que Savary avait fait une étude spéciale de la langue arabe, dont il a même composé une *Grammaire* et un *Dictionnaire*, ainsi qu'on le voit à la fin de l'*Article*.

(2) La trad. du *Coran* par Savary, Paris, 1783, 2 vol. in-8, a été reimprimée plusieurs fois in-8 et in-18. De toutes ces éditions la plus estimée est celle de 1829, 3 vol. in-18, augmentée de la *Doctrine et des devoirs de la religion musulmane*, ainsi que de l'*Eucologe musulman*, trad. de l'arabe par M. Garcin de Tassy.

maturée l'enleva, le 15 juillet 1841, à 44 ans. Ses travaux sont consignés dans le *Journal de physique*, les *Annales de chimie*, et la *Connaissance des temps*. Deux seuls de ses écrits ont été tirés à part : *Mémoire sur l'application du calcul aux phénomènes électro-dynamiques*, 1823, in-4, avec une pl.; *Mémoire sur la détermination des orbites que décrivent autour de leur centre de gravité deux étoiles très-rapprochées l'une de l'autre*, 1829, in-8.

* SAVARY (Anne-Jean-Marie-René), duc de Rovigo, né en 1774, au village de Marcq, en Champagne, à peine âgé de 16 ans, fut nommé sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Normandie, cavalerie, et faisait, en 1795, partie de l'état-major de l'armée du Rhin. Il se trouvait au passage de ce fleuve sous les ordres de Moreau, et s'y distingua par sa bravoure. A la bataille de Friedberg, chargé de conduire la colonne de droite de notre infanterie, il tourna la gauche de l'ennemi, et contribua puissamment au succès de cette journée. L'année suivante, Desaix le mit à la tête des troupes de sa division, qui devait de nouveau tenter le passage du Rhin, et sa valeur fut récompensée par le grade de lieutenant-colonel. Il suivit Desaix en Egypte, en qualité d'aide-de-camp, acquit dans cette expédition de nouveaux titres à sa confiance, et l'accompagna, en qualité de colonel, en Italie. Après la bataille de Marengo, Bonaparte le fit un de ses aides-de-camp. Il eut peu de temps après le commandement d'une légion d'élite de la gendarmerie, chargée de la garde du premier consul. Nommé général en 1805, il fut envoyé à l'empereur Alexandre, avant et après la bataille d'Austerlitz. En 1806, il accompagna Napoléon en Prusse; fit, après la bataille de Iéna, capituler un régiment de hussards, et commanda les troupes qui soumirent Hameln et Nienburg sur le Weser, et rejoignit l'empereur à Varsovie. En 1807, à la bataille d'Eylau, il eut le commandement du 5e corps, à la place de Lannes, alors malade. La bataille d'Ostrolenka qu'il gagna le 16 février sur les Russes lui valut le grand cordon de la légion-d'honneur. Il combattit à Heilsberg et à Friedland, à la tête d'une brigade de la garde; et ses nouveaux services furent récompensés par le titre de duc de Rovigo et le gouvernement de la Vieille-Prusse. Il fut en 1808, après la paix de Tilsitt, chargé des intérêts politiques de la France à Pétersbourg; sa mission dura sept mois. Il rejoignit ensuite Napoléon, qu'il accompagna en Espagne, où, après l'avénement du roi Joseph, il commanda en chef l'armée française et présida la junte de Madrid. Il suivit le maître aux conférences d'Erfurt, retourna avec lui en Espagne et le suivit encore pour l'ouverture de la campagne de 1809 contre l'Autriche. Il réussit à porter au maréchal Davoust des ordres d'où dépendait le succès des opérations, et la bataille d'Eckmulh fut gagnée. La paix de Vienne l'ayant ramené à Paris en 1810, il fut nommé ministre de la police. Quelque active que fût sa surveillance, il ne connut point le complot du général Malet, dont il fut un instant le prisonnier (*voy.* MALET, v, 437). En 1814, il fit partie du conseil de régence; et après l'abdication de Napoléon, il vécut éloigné des affaires jusqu'au retour de l'isle d'Elbe. Alors, il fut nommé pair et premier inspecteur de la gendarmerie. Il voulut suivre Bonaparte à Sainte-Hélène, mais on ne le lui permit pas. Conduit par les Anglais à Malte, il parvint à s'évader et se réfugia à Smyrne, où il apprit qu'il avait été condamné à mort par un conseil de guerre à Paris. En 1819, il se présenta pour purger sa contumace, et fut acquitté à l'unanimité. Mis à la retraite, il fut, à la fin de 1831, nommé gouverneur général de l'Algérie, où son administration a laissé d'honorables souvenirs. Atteint d'une maladie cruelle, il revint à Paris où il mourut le 2 juin 1833, à 59 ans, après avoir rempli avec ferveur ses derniers devoirs de religion. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire de l'empereur Napoléon*, Paris, 1828, 8 vol. in-8, réimprimés la même année. Il en avait publié plusieurs extraits, entr'autres un concernant la *Catastrophe* de M. le duc d'Enghein, 1823, in-8, qui donna lieu dans le temps à beaucoup de réclamations.

*SAVERIEN (Alexandre), mathématicien, né à Arles le 16 juillet 1720, d'abord garde de l'étendard à Marseille, reçut, à vingt ans, le brevet d'ingénieur de la marine, consacra toute sa vie à des travaux utiles qui restèrent sans récompense et mourut presque inconnu à Paris, le 28 mai 1805, à 85 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Discours sur la navigation et la physique expérimentale*, 1742, in-4; *Nouvelle théorie de la manœuvre des vaisseaux* 1745, in-4; *Recherches historiques sur l'origine et les progrès de la construction des navires des anciens*, 1747, in-4; *Traité des instruments pour observer les astres sur mer*, 1752, in-8; *Dictionnaire universel de mathématiques et de physique*, 1753, 2 vol. in-4, que l'on peut encore consulter; *Histoire critique du calcul des infiniment petits*, 1755, in-4; *Dictionnaire historique et pratique de la marine*, 1758, 2 vol. in-8., 2e éd. 1781; *Histoire des philosophes modernes*, 1760-1769, 8 parties en 4 vol. in-4., ou 8 vol. in-12, *avec leurs portraits gravés dans le goût du crayon*; *Histoire des philosophes anciens*, 1771, 5 vol. in-12; *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences exactes et dans les arts qui en dépendent*, etc., 1775-78 4 vol. in-8, etc.

SAVERY (Roland), peintre, né à Courtray en 1576, mort à Utrecht en 1639, fut élève de Jacques Savery, son frère, et travailla dans son genre de peinture et dans sa manière. Roland a excellé à peindre le paysage; et, comme il était patient et laborieux, il mettait beaucoup de propreté dans ses tableaux. L'empereur Rodolphe II, bon connaisseur, occupa longtemps cet artiste, et l'engagea à étudier les vues riches et variées qu'offrent les montagnes du Tyrol. Savery a souvent exécuté, avec beaucoup d'intelligence, des torrents qui se précipitent du haut des rochers. Il a encore très-bien rendu les animaux, les plantes, les insectes. Ses figures sont agréables, et sa touche est spirituelle, quoique souvent un peu sèche. On lui reproche aussi d'avoir trop fait usage en général de la couleur bleue. On a gravé plusieurs morceaux d'après lui, entre autres un *saint Jérôme dans le désert*; *une forêt remplie de chevaux sauvages*; *Adam et Eve dans le Paradis terrestre*; *un paysage avec*

des scènes de bois ; la Création, des *sites*, des *rochers*, des *chutes d'eau*, etc.

* SAVI (Pierre), jésuite, né dans le Piémont en 1728, mort à Milan en 1782, a traduit en italien : *Conjuration de Catilina*, de Salluste, Turin, 1763, et les principaux ouvrages de son confrère le P. Gui Ferrari (*voy.* ce nom, III, 521.)

* SAVIGNY (Christophe de), né vers 1540, au château de ce nom, dans le Rethelois, est regardé comme le premier auteur *encyclopédique*. L'ouvrage qui lui a mérité cet honneur est intitulé : *Tableaux accomplis de tous les arts libéraux, contenant une partition desdits arts, amassés et réunis en ordre pour le soulagement et profit de la jeunesse*, 2e éd., Paris, Libert, 1619, in-fol. de 37 pages; dont dix-huit imprimées, et les dix-neuf autres ornées de dessins de J. Cousin, sont autant de tableaux gravés en bois, qui peuvent se réunir de manière à n'en former qu'un seul. *Les arts* dont Savigny donne l'explication, sont la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, l'optique, la musique, la cosmographie, l'astrologie, la géographie, la physique, la médecine, l'éthique, la jurisprudence, l'histoire et la théologie. Papillon et Delisle de Sales ont prétendu que c'est dans cet ouvrage, *Traité de la gravure en bois*, que Bacon a pris l'idée de l'arbre encyclopédique ; mais ce serait plutôt, suivant M. Brunet (*Manuel du libraire*), dans l'*Arbre universel de la suite et liaison de tous les arts et sciences* de Nicolas Bergeron, mort en 1584, dont Sauvigny lui-même a profité. La Croix du Maine cite de cet auteur l'*Onomasticon des mots* et *dictions de chacune chose, mis par lieux communs*; ouvrage qui n'a pas été publié. On a le portrait de Savigny, présentant son livre au duc de Nevers dont il était maître de la garde-robe.

SAVILLE (Henri), théologien anglais, né à Bradley dans la province d'York, le 30 novembre 1549, chevalier peu avantagé de la fortune, prévôt du collége d'Eaton près de Windsor, mort le 19 février 1622, à Oxford, fut un des principaux ornements de l'université de cette dernière ville. On doit à ses travaux des *Commentaires* sur Euclide et sur Tacite, et une *Edition* en grec des *Œuvres de saint Jean Chrisostôme*, Eaton, 1612, 9 vol. in-fol. Cette édition est belle et exacte. On a avancé que Fronton du Duc, qui publia dans le même temps que lui ce père de l'Eglise, donna son édition sur les feuilles qu'on lui fournissait furtivement d'Angleterre ; mais il serait pour le moins aussi raisonnable de prétendre que Saville *donna son édition sur les feuilles qu'on lui fournissait furtivement* de France. On a encore de lui : *Rerum anglicarum scriptores post Bedam*, Londres, 1596, in-fol ; ouvrage savant et plein de recherches. C'est lui qui publia en 1618 le *Traité* de Bradwardin contre les pélagiens. *Voy.* BRADWARDIN.

SAVILE. *Voy.* Halifax.

SAVINE (Charles la Font de). *Voy.* Font de Savines.

SAVOIE (Jacques et Henri de). *Voy.* Nemours.

SAVOIE (Thomas-François de), prince de Carignan, fils de Charles-Emmanuel duc de Savoie, et de Catherine d'Autriche, naquit en 1596. Il donna, dès l'âge de 16 ans, des preuves de son courage, et montra beaucoup d'empressement pour s'établir en France. L'aversion que le cardinal de Richelieu avait pour sa maison l'ayant empêché de réussir, il s'unit avec l'Espagne. Il prit Trèves en 1634, sur l'archevêque-électeur, qu'il fit prisonnier, et qui fut conduit à Namur en 1635. Mais il perdit, le 20 mai de la même année, la Bataille d'Avein (*Alventium* voyez *Dict. géographique*, édition de 1791), contre les Français. Le prince Thomas, pour effacer la mémoire de cette journée, fit lever le siége de Bréda aux Hollandais, en 1636, et entra en Picardie, où il se rendit maître de plusieurs places. Il passa dans le Milanais pendant la minorité du prince son neveu, pour obtenir la régence, et déclara la guerre à la duchesse de Savoie sa belle-sœur. Il emporta Chivas, et plusieurs autres villes, et fit ensuite son accommodement avec la France en 1640 ; mais ce traité ayant été rompu, il s'engagea de nouveau avec l'Espagne. Il fit un second traité avec la duchesse de Savoie en 1642, et un autre avec Louis XIII. Il fut déclaré généralissime des armées de Savoie et de France en Italie, où il fit la guerre avec divers succès. Il mourut à Turin, en 1656, à 70 ans, avec la réputation d'un prince inconstant, mais actif et impétueux. L'intérêt eut autant de part à ses changements, que son inconstance. Il eut deux fils. L'aîné, Emmanuel, a continué la branche de Carignan. Le cadet, Eugène-Maurice, lieutenant-général en France, mort en 1673, fut père du fameux prince Eugène, qu'il eut d'Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin, morte en 1708.

SAVOIE (le prince Eugène de). *Voy.* Eugène et Tende, Amédée, Victor-Amédée.

SAVOIE-CARIGNAN. *Voy.* Lamballe.

SAVOIE-ROLLIN. *Voy.* Savoye-Rollin.

SAVONAROLA (Jean-Michel), médecin italien, naquit à Padoue en 1384, d'une famille illustre. Il entra dans l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem ; mais son amour pour l'étude lui fit abandonner cette carrière. De retour dans sa patrie, il se livra à la médecine, et fut reçu docteur. Savonarola voyagea en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, etc. Il fut nommé lecteur à l'université de Padoue, et il y expliquait, en 1436, les ouvrages d'Avicenne, le seul auteur qui servit alors de base à l'enseignement médical. Vers la fin de ses jours, il se fixa à Ferrare, où il occupa la chaire de médecine pratique ; il y mourut en 1462. On a de lui : *De balneis et thermis naturalibus omnibus Italiæ, sicque totius orbis, proprietatibusque eorum*, Ferrare, 1485, in-fol. ; Venise, 1592, in-4 ; *Practica de ægritudinibus a capite usque ad pedes*, Colle (petite ville de Toscane), 1479, Pavie, 1486, in-fol. ; réimpr. avec ce titre : *Practica major*, Venise, 1498 et 1560, in-8 ; *Speculum physiognomiæ; De magnificis ornamentis Paduæ; In medicinam practicam introductio*, 1533, in-4.

SAVONAROLA (François), né à Padoue, de la même famille que le précédent, fut un des meilleurs poètes latins modernes, et a laissé un livre d'*épigrammes* latines qui ont eu plusieurs impressions. Scaldéon en fait beaucoup d'éloges dans son ouvrage intitulé *De antiquitate urbis Patavii*. François Savonarola mourut en 1539.

SAVONAROLA (Jérôme), petit-fils de Jean-Michel Savonarola, né à Ferrare en 1452, d'une famille noble, prit l'habit de Saint-Dominique, et se distingua dans cet ordre par le talent de la chaire. Florence fut le théâtre de ses succès : il prêchait, il confessait, il écrivait, et dans une ville libre, pleine de factions, il n'eut pas de peine à se mettre à la tête d'un parti. Il embrassa celui qui était pour la France contre les Médicis. Il prédit que l'Eglise serait renouvelée, et en attendant cette réformation, il déclama beaucoup contre le clergé et contre la cour de Rome. Alexandre VI l'excommunia et lui interdit la prédication. Après avoir cessé de prêcher pendant quelque temps, il recommença avec plus d'éclat que jamais. Alors le pape et les Médicis se servirent contre Savonarola des mêmes armes qu'il employait; ils suscitèrent un franciscain contre le jacobin. Celui-ci ayant affiché des thèses qui firent beaucoup de bruit, le cordelier s'offrit de prouver qu'elles étaient hérétiques. Il fut secondé par ses confrères, et Savonarola par les siens. Les deux ordres se déchainèrent l'un contre l'autre. Après bien des scènes peu raisonnables et peu édifiantes, le peuple, soulevé contre Savonarola, se jeta dans son monastère : on ferma les portes pour empêcher ces furieux d'y entrer; mais ils y mirent le feu, et se firent un passage par la violence. Pour les satisfaire, le magistrat fut obligé de poursuivre Savonarola comme un imposteur. Il fut appliqué à la question, et son interrogatoire, tel qu'il fut rendu public, parut prouver qu'il était à la fois fourbe et fanatique. Il est certain qu'il s'était vanté d'avoir eu de fréquents entretiens avec Dieu, et qu'il l'avait persuadé à ses confrères. Il prétendait aussi avoir soutenu de grands combats avec les démons. Jean-François Pic de la Mirandole, auteur de sa *Vie*, assure que les diables qui infestaient le couvent des dominicains, tremblaient à la vue de frère Jérôme. Le pape Alexandre VI envoya le général des dominicains et l'évêque Ramolino, qui le dégradèrent des ordres sacrés et le livrèrent aux juges séculiers, avec deux de ses plus zélés partisans. Ils furent condamnés à être pendus et brûlés : sentence qui fut exécutée le 23 mai 1498. A peine eut-il expiré, qu'on publia sous son nom sa *Confession*, dans laquelle on lui prêta bien des extravagances, mais rien qui méritât le dernier supplice, et surtout un supplice cruel et infâme. Il mourut avec constance, à l'âge de 46 ans. Pic de la Mirandole, auteur de la *Vie* dont nous venons de parler (publiée par le P. Quetif, avec des notes et quelques écrits du jacobin de Ferrare, Paris, 1674, 3 vol. in-12), en fait un saint. Il assure que son cœur fut trouvé dans la rivière, qu'il en possède une partie, et qu'elle lui est d'autant plus chère qu'il a éprouvé qu'elle guérit les maladies et qu'elle chasse les démons. Il observe qu'un grand nombre de ceux qui persécutèrent ce dominicain moururent misérablement. Il met de ce nombre le pape Alexandre VI. Savonarola a trouvé bien d'autres apologistes. Les plus célèbres sont, après le P. Quetif, Ambroise Catharin, Bzovius, Baron, Alexandre, Néri, religieux dominicains, auxquels on doit joindre Marsile Ficin, Matthieu Toscan, Flaminius, etc. Il a laissé des *Sermons* en italien, un Traité intitulé *Triumphus crucis*, réimpr. à Paris en 1843 dans le *Pantheon ecclesiasticon*, in-8; des Commentaires sur l'*Oraison dominicale* et sur quelques *Psaumes*; un Traité *De simplicitate christiana*, publiés par Balesdens, Leyde, 1633, 6 vol. in-12.

SAVORGNANO (Marius), comte de Belgrado, florissait vers l'an 1507. Il se distingua dans la profession des armes, et fut honoré par la république de Venise de plusieurs emplois distingués. Le bruit des armes ne l'empêcha pas de s'appliquer aux belles-lettres. On a de lui l'*Art militaire terrestre et maritime, selon la raison et l'usage des vaillants capitaines anciens et modernes*; ouvrage écrit en italien, et divisé en 4 parties; *Traduction* de l'histoire de Polybe en italien.

SAVOT (Louis), né à Saulieu, petite ville de Bourgogne, vers l'an 1579, s'appliqua d'abord à la chirurgie. Pour mieux y réussir, il vint à Paris, où il ne tarda pas à prendre des degrés en médecine. Il mourut dans cette ville médecin de Louis XIV, vers l'an 1640. C'était un homme respectable par sa vertu, et dont l'air était simple et mélancolique. Ses principaux ouvrages sont : un *Discours sur les médailles antiques*, Paris, 1627, 1 vol. in-4, ouvrage qui peut être de quelque utilité aux commençants; l'*Architecture française des bâtiments particuliers*; les meilleures éditions de ce livre estimable sont celles de Paris, avec les notes de François Blondel, 1673 et 1685, in-8. Le livre de Gallien, *De l'art de guérir par la saignée*, traduit du grec, 1603, in-12; *De causis colorum*, Paris, 1609, in-8. Tous ces ouvrages prouvent beaucoup de sagacité et d'érudition.

* SAVOYE-ROLLIN (Jacques-Fortunat, baron de), né à Grenoble vers 1763, d'une famille de magistrature, était avocat-général au parlement de cette ville, et s'était acquis une grande popularité par sa résistance aux édits de Brienne (*voy.* Lomenie, v, 282). A l'époque du premier renvoi de Necker, on l'obligea de présider l'assemblée qui se forma soudainement pour demander le rappel de ce ministre. Il échappa aux orages de la révolution, et fut, après le 18 brumaire, appelé au tribunat. Il appuya le projet de fermer la liste des émigrés, vota pour l'établissement des tribunaux spéciaux, pour le mode d'élection par les listes de notabilité, et plus tard il parla contre l'institution de la Légion-d'Honneur, dont il devint ensuite un des membres. Ayant appuyé l'établissement de l'empire, il fut nommé l'un des substituts du procureur-général près la haute-cour impériale, et successivement préfet de l'Eure, de la Seine-Inférieure et des Deux-Nèthes. Resté sans fonction à la première restauration, il s'en tint volontairement éloigné pendant les cent-jours. A la fin de 1815, il fut élu député par le département de l'Isère, et mourut à Paris le 31 juillet 1823. Outre ses *opinions législatives*, notamment sur le *Projet de loi concernant la Légion-d'Honneur* (séance du 28 floréal an 10), on a imprimé quelque chose de lui dans le volume intitulé : *Recueil intéressant de plaidoyers dans la cause d'une femme protestante* (par Jolly, Falconet et Savoye fils), Genève, 1778, in-8.

* SAX ou SAXIUS (Christophe), savant Saxon, né en 1714, à Eppendorf, avait une érudition aussi vaste que profonde, et fut, pendant plusieurs

années, professeur d'histoire et d'antiquités à l'université d'Utrecht; il résigna ses fonctions en 1796, et mourut le 3 mai 1806, à 92 ans. On a de lui : *Onomasticon litterarium, sive Nomenclator historico-criticus præstantissimorum scriptorum, ab orbe condito usque ad sæculi quod vivimus tempora digestus, editio nova*, Utrecht, 1775, 1803, 8 vol. in-8, dont le dernier est un *Supplément*. Il a publié lui-même un abrégé des deux premiers volumes, sous le titre d'*Epitome onomastici litterarii* jusqu'en 1500, ibid., 1792, in-8. L'ouvrage entier eut un grand succès, et il est encore très-estimé; *Museum nummarium Milano-Viscontianum*, avec Bondam, ibid., 1786, in-8; une édition avec préface des *Dionysii Catonis Disticha, melius digesta, etc.* ibid., 1778.

SAXE (ducs de). *Voy.* Albert *et* Weimar.

SAXE (électeurs de). *Voy.* Frédéric *et* Maurice.

SAXE (Maurice, comte de), fameux général, naquit à Dresde le 19 octobre 1696. Il était fils naturel de Frédéric Auguste Ier, électeur de Saxe, roi de Pologne, et de la comtesse de Kœnigsmarck, suédoise. Il fut élevé avec le prince électoral, depuis Frédéric-Auguste II, roi de Pologne. Il servit en 1709 et 1710 dans l'armée des alliés commandée par le prince Eugène et par Marlborough, fut témoin de la prise de Lille en 1709, se signala au siége de Tournay, à celui de Mons, à la bataille de Malplaquet. Le roi de Pologne assiégea l'année d'après Stralsund, la plus forte place de la Poméranie. Le jeune comte servit à ce siége, et y montra la plus grande intrépidité. Il passa la rivière à la nage, à la vue des ennemis, et le pistolet à la main. Sa valeur n'éclata pas moins à la sanglante journée de Gadebusch, où il eut un cheval tué sous lui, après avoir ramené trois fois à la charge un régiment de cavalerie qu'il commandait alors. Après cette campagne, la comtesse de Kœnigsmarck le maria à la comtesse de Lobin; mais cette union ne dura pas. Le comte, inconstant et capricieux dans ses amours, comme dans le reste de sa conduite, fit dissoudre son mariage en 1721, et se repentit plusieurs fois de cette démarche. Son épouse ne l'avait quitté qu'avec beaucoup de regret; mais ses regrets ne l'empêchèrent pas de se remarier peu de temps après; les luthériens, depuis la fameuse décision de leur fondateur, ne faisaient point difficulté d'avoir deux maris ou deux femmes à la fois. Le comte de Saxe s'était rendu en Hongrie l'an 1717. L'empereur y avait alors une armée de 100,000 hommes sous les ordres du prince Eugène, la terreur des Ottomans. Le guerrier saxon se trouva au siége de Belgrade, et à une bataille que ce prince gagna sur les Turcs. De retour en Pologne l'an 1718, il fut décoré de l'ordre de l'Aigle-Blanc. L'Europe, pacifiée par les traités d'Utrecht et de Passarowitz, n'offrant au comte aucune occasion de se signaler, il se détermina en 1720 à passer en France, où le duc d'Orléans le fixa par un brevet de maréchal-de-camp. En 1722, ayant obtenu un régiment, il le forma et l'exerça suivant une méthode qu'il avait imaginée lui-même dans sa jeunesse. Tandis que la France croyait se l'être attaché, le comte, travaillé par l'ambition d'être souverain autant que par son inconstance naturelle, intriguait pour se faire choisir duc de Courlande, et il se forma dans les états du pays un parti qui le proclama en 1726. La Pologne et la Russie se déclarèrent contre lui. La czarine voulut faire tomber ce duché sur la tête de Menzikow, cet heureux aventurier qui, de garçon pâtissier, était devenu général et prince. Ce rival du comte de Saxe envoya à Mittau 800 Russes, qui investirent le palais du comte et l'y assiégèrent. Le comte, qui n'avait que 60 hommes, s'y défendit avec le plus grand courage. Le siége fut levé, et les Russes obligés de se retirer. La Pologne armait de son côté. Maurice, n'ayant pas assez de forces pour se soutenir, fut obligé de se retirer l'an 1729, en attendant une circonstance favorable. On prétend que la duchesse de Courlande douairière, Anne Iwanowna (2e fille du czar Ivan Alexiowitz, frère de Pierre le Grand), qui l'avait soutenu d'abord, dans l'espérance de l'épouser, l'abandonna ensuite, désespérant de pouvoir fixer son inconstance et l'engager à régler ses mœurs. Si cela est, ses défauts lui firent perdre non-seulement la Courlande, mais encore le trône de Moscovie, sur lequel cette princesse monta depuis. La mort du roi de Pologne alluma le flambeau de la guerre en Europe, l'an 1733. L'électeur de Saxe offrit au comte le commandement-général de toutes ses troupes. Celui-ci aima mieux servir en France en qualité de maréchal-de-camp, et se rendit sur le Rhin à l'armée du maréchal de Berwick. Ce général, sur le point d'attaquer les ennemis à Ettingen, voit arriver le comte de Saxe dans son camp. *Comte,* lui dit-il aussitôt, *j'allais faire venir 3000 hommes; mais vous me valez seul ce renfort.* Ce fut dans cette journée qu'il pénétra, à la tête d'un détachement de grenadiers, dans les lignes des ennemis, et décida la victoire par sa bravoure. Non moins intrépide au siége de Philisbourg, il fut chargé d'un grand nombre d'attaques, qu'il exécuta avec autant de succès que de valeur. Le grade de lieutenant-général fut, en 1734, la récompense de ses services. La mort de Charles VI replongea l'Europe dans les dissensions que la paix de 1736 avait éteintes. Après les désastres essuyés par les Français en Bohême, il ramena l'armée du maréchal de Broglie sur le Rhin, il y établit différents postes, et s'empara des lignes de Lauterbourg. Devenu maréchal de France en 1744, il commanda en chef un corps d'armée en Flandre. L'année 1745 fut remarquable par la victoire de Fontenoy, qui fut suivie de la prise de Tournay, de celle de Bruges, de Gand, d'Oudenarde, d'Ostende, d'Ath et de Bruxelles. Les batailles de Rocoux et de Lawfeld augmentèrent sa gloire militaire. Le roi le créa maréchal de toutes ses armées en 1747, et commandant-général des Pays-Bas nouvellement conquis en 1748. Cette année fut marquée par la prise de Maëstricht, et la conclusion de la paix, signée le 18 octobre. Le maréchal de Saxe se retira au château de Chambord, que le roi lui avait donné pour en jouir comme d'un bien propre. Il ne quitta sa retraite que pour faire un voyage à Berlin. De retour en France, il se délassa de ses fatigues par un genre de vie que des hommes sévères regardèrent comme un sibaritisme, et mourut (à ce que l'on a prétendu, blessé mortel-

lement dans un duel), le 30 novembre 1750, à 54 ans. Cet homme, dont le nom avait retenti dans toute l'Europe, compara en mourant sa vie à un rêve : *M. de Senac*, dit-il à son médecin, *j'ai fait un beau songe.* Effectivement ce n'était pas autre chose : de tous ses exploits il ne reste plus de vestiges, et aucune de ses conquêtes n'est restée à la France. Il avait été élevé et il mourut dans la religion luthérienne. « Il est bien fâcheux, dit une » grande princesse en apprenant sa mort, qu'on » ne puisse pas dire un *De profundis* pour un homme » qui a fait chanter tant de *Te Deum!* » Son corps fut porté avec la plus grande pompe à Strasbourg, pour y être inhumé dans l'église luthérienne de Saint-Thomas. Un beau mausolée en marbre, ouvrage du célèbre Pigalle, fut placé dans cette église en 1777 : on y voit, non sans quelque scandale pour les bonnes âmes, un Cupidon en pleurs (car c'en est un, quoique des voyageurs superficiels aient voulu le transformer en Mars) dans la place même où les catholiques offraient autrefois le sacrifice éternel. (*Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 1er octobre 1778, p. 182.) On a sous son nom *mes Rêveries*, revues et publiés par l'abbé Perau, Paris, 1757, 2 vol. in-4, fig., ouvrage où, parmi des observations instructives pour le général et pour le soldat, on trouve des idées fort étranges, et que sans doute ce guerrier célèbre n'a pas proposées sérieusement. Quoique le titre justifie bien des choses, il est douteux qu'il puisse excuser toutes celles que l'auteur raconte : on les appellerait plutôt des *Rêves*, encore ne pourraient-ils être que les rêves d'un homme dont l'imagination, même durant la veille, ne serait pas bien réglée. « Ce livre, dit un critique, » a eu un grand cours par la perversité du cœur » humain, qui s'attache à tous les genres de romans » où la religion et la morale sont compromises. Les » idées creuses dont il est rempli ont fait plus d'un » mauvais singe parmi les princes dont quelques- » uns ont payé cher cet essai d'imitation. » L'*Eloge du comte de Saxe*, par M. Thomas, Paris, 1761, in-8, a été couronné par l'académie française ; son *Histoire*, par M. d'Espagnac, 2 vol. in-12, tient beaucoup de la nature de l'éloge ; l'auteur fait cependant observer que, dans les trois batailles sur lesquelles est particulièrement fondée la réputation du comte de Saxe, il fut tellement secondé par tout ce qui peut donner la victoire, qu'il est difficile d'isoler ses talents militaires pour en porter un jugement précis. « Il faut convenir que jamais » général ne fut mieux aidé dans ses moyens. Ho- » noré de la confiance du roi, il n'était gêné dans » aucun de ses projets. Il avait toujours sous ses » ordres des armées nombreuses, des troupes bien » tenues, et des officiers d'un grand mérite ; aidé, » pour la conduite des marches et des détails, par » des sujets d'une expérience et d'une habileté » consommée ; ayant les vivres dirigés par des » hommes uniques, etc. » A cela, M. d'Espagnac pouvait ajouter que le comte de Saxe n'a combattu que des armées inférieures en nombre, composées de plusieurs nations et de troupes rassemblées à la hâte, dont les généraux, indépendants les uns des autres, avaient des vues et des ordres très-différents ; que le maréchal combattait sur les frontières de la France, et que les alliés, si on excepte les Hollandais, combattaient dans les pays éloignés ; que dans les circonstances les plus critiques, comme à Fontenoy, la présence du roi ranima le courage du soldat qui commençait à fuir. Tout cela doit entrer sans doute dans l'appréciation des victoires et des vainqueurs. Grimoard a publié : *Lettres et Mémoires choisis parmi les papiers originaux du maréchal de Saxe, depuis* 1733 *jusqu'en* 1750, Paris, 1803, 5 vol. in-8.

* SAXE GOTHA, branche de la maison de Saxe, dont plusieurs princes se sont rendus recommandables par des vertus et de grands talents. ERNEST II, né le 30 janvier 1745, succéda en 1772 à son père, et gouverna avec sagesse son petit état composé des duchés de Gotha et d'Altenbourg. Son premier soin fut de restaurer ses finances, qui se trouvaient dans l'état le plus déplorable par suite de la guerre de Sept-ans, et par une sage économie, il trouva moyen de faire face à tout sans augmentation d'impôts. Lors de la guerre d'Amérique, il refusa l'appât des énormes subsides que lui offrait le roi d'Angleterre pour la levée d'un corps de Saxons ; il préféra tenir ses peuples en paix, et lorsqu'il dut fournir son contingent à la confédération germanique pour agir contre la France, il n'épargna aucun sacrifice pour éloigner la guerre de ses états et diminuer les fléaux qu'elle entraîne après elle. Il se montra aussi le protecteur des sciences, et prit sur ses économies personnelles pour fonder, dans son château de Seeberg, un observatoire astronomique regardé par Lalande comme le plus beau et le plus utile de l'Allemagne. Ce bon prince mourut le 20 avril 1804. — EMILE-LÉOPOLD-AUGUSTE, son fils, né en 1772, suivit son système de politique. Il refusa d'entrer dans la ligue de l'Autriche et de la Prusse contre la France, et se trouva ainsi à l'abri des malheurs qu'eurent à déplorer les autres princes d'Allemagne pendant l'invasion. Ami des arts et des lettres, il les cultiva avec succès ; on lui doit diverses compositions littéraires et musicales, qui font honneur à son goût et à ses talents. On cite particulièrement son livre intitulé : *Kyllenion*, contenant 12 idylles et d'autres petites poésies. Quelques-unes ont été mises en musique par lui-même, d'autres par Himmel et Weber. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrit. On dit qu'il réussissait surtout dans le style épistolaire, et qu'il a écrit sous cette forme plusieurs *romans*. Il mourut à Gotha le 18 mai 1822. Marié deux fois, ce prince n'eut qu'une fille du premier lit, Louise, femme de Charles-Auguste, grand-duc de Saxe-Weimar : sa succession a passé à Frédéric IV, son frère.

* SAXE-WEIMAR et EISENACH (Charles-Auguste, grand-duc de), né en 1757, mort au mois de juin 1828 à Gralitz près de Torgau, avait succédé à son père Ernest-Auguste en 1758, sous la régence de sa mère. Ce ne fut qu'en 1815 qu'il prit le titre de grand duc. Son administration paternelle fut occupée à rendre ses états florissants, et Weimar, lieu de sa résidence, devint le rendez-vous des hommes de lettres et des savants les plus distingués de l'Allemagne, qu'il y fixa par sa munificence et les hono-

rables distinctions qu'il leur accordait. Ce prince a eu pour successeur son fils CHARLES-FRÉDÉRIC, auparavant lieutenant-général au service de Russie.

SAXE-WEIMAR. *Voy.* WEIMAR.

SAXI (Pierre), chanoine de l'église d'Arles, mort en 1637, s'est acquis une réputation bien fondée par plusieurs ouvrages, entre autres : *Pontificium Arelatense, sive Historia primatum Arelatensis Ecclesiæ*, Aix, 1629, in-4 ; *Entrée du roi* (Louis XIII) *dans la ville d'Arles, le* 9 *octobre* 1622, Avignon, 1623, in-fol., recherchée à cause des faits historiques.

SAXI ou SASSI (Joseph-Antoine), né à Milan en 1675, enseigna pendant quelque temps les belles-lettres dans sa patrie, remplit ensuite avec zèle les fonctions de missionnaire, fut fait docteur au collége Ambrosien en 1703, et huit ans après directeur de ce collége et de la riche bibliothèque qui y est attachée. Il mourut le 21 avril 1751, et fut enterré dans l'église du Saint-Sépulcre à Milan. On a de lui : *Dissertatio apologetica ad vindicandam Mediolano sanctorum corpora Gervasii et Protasii possessionem*, Bologne, 1719, et Milan, 1721, in-4. Cette Dissertation est contre le père Papebroch, qui avait soutenu que les corps de saint Gervais et de saint Protais avaient été transférés à Brisach en Alsace. Le père Papebroch, alors âgé de 89 ans, en fit remercier l'auteur par le père Janning son confrère, et se rétracta dans le *Supplément* de juin des *Acta sanctorum ; Vie de saint Jean Népomucène*, Milan, in-12, en italien ; *Epistola apologetica pro identitate corporis sancti Augustini reperti in Confessione Sancti Petri in cœlo aureo Papiæ, anno* 1695, Milan, in-folio ; *De studiis Mediolanensium antiquis et novis prodromus ad historiam litterario-typographicam*, Milan, 1729 ; *Epistola pro vindicanda formula in ambrosiano canone ad missæ sacrum præscripta :* Corpus tuum frangitur, Christe ; *Epistola ad card. Quirinum, de litteratura Mediolanensium*, in-4 ; *Sancti Caroli Borromæi Homiliæ, præfatione et notis illustratæ*, Milan, 1747, 5 vol. in-fol. ; *Noctes vaticanæ, seu Sermones habiti in academia a sancto Carolo Borromæo Romæ in palatio vaticano instituta, cum notis et præfatione*, in-fol. ; *Vindiciæ de adventu Mediolanum sancti Barnabæ apostoli ; Archiepiscoporum mediolanensium series critico-chronologica*, Milan, 1756, in-4 ; des *Editions* de divers auteurs, qu'il a enrichies de notes, entre autres : de l'*Historia Gothorum* de Jordanès ou Jornandès ; des *Actes du Concile* de Pavie de l'an 876 ; de l'*Historia mediolanensis* de Landulphe ; de l'*Historia rerum Lodensium* de Morena, etc. Muratori a inséré ces productions avec les notes de Saxi, dans sa collection *Rerum italicarum*. Saxi écrit avec autant de modération et de sagesse que d'érudition. Il n'a jamais le ton d'un homme qui, à tout prix, veut avoir raison, mais bien celui que donne un désir sincère de trouver et de dire ce qui est vrai.

SAXIUS. *Voy.* SAX.

SAXO, surnommé, à cause de la pureté de son style, *le Grammairien* (*Saxo grammaticus*), Danois, né dans l'île de Séeland, prévôt de l'église de Rothschild en Danemarck, dans le XII[e] siècle, fut envoyé à Paris l'an 1177, par Axel ou Absalon, archevêque de Lunden, pour en emmener des religieux de Sainte-Geneviève en Danemarck. Il mourut en 1204, laissant une *Histoire* en latin *des anciens peuples du Nord*, qu'il dédia à André, évêque dans le même royaume ; elle est divisée en 12 livres et s'arrête à l'année 1186. Cet ouvrage contient dans les premiers livres plusieurs faits absolument fabuleux ; mais il est écrit d'un style vif et élégant, entremêlé de poésies, et qui étonne dans un auteur de son siècle. Stéphanius en a donné une très-bonne édition à Soroë en 1644, in-fol., avec des notes où règne une grande profusion de savoir. Stéphanius publia encore à Soroë, en 1645, 1 vol. in-fol. de notes sur cette Histoire : *Notæ uberiores*, ouvrage peu commun et fort estimé. Il a été traduit plusieurs fois en danois ; la dernière traduction est de 1819, in-4. Nyerup a donné une longue *notice* sur Saxo et sur son ouvrage dans le tome 2 de son *Tableau historique et statistique de l'Etat du Danemarck*, etc.

* SAXONIA (Hercule), médecin, né à Padoue en 1551, après avoir exercé avec succès sa profession à Venise, fut rappelé en 1590, dans sa ville natale, pour y professer la médecine pratique et y mourut en 1607. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite celui qui est intitulé *Pantheon medicinæ*, Francfort, 1603, in-fol. Saxonia jouit, de son vivant, d'une grande réputation ; et on grava sur son tombeau l'épitaphe suivante :

Herculis ossa jacent, qui nomen, ab arte medendi
 Ante omnes clarum, sparsit in orbe suum.
Et quis erit qui non doleat, Morsque improba dicat
 Durior heu ! saxo, Saxoniam abripuit ?

* SAY (Jean-Baptiste), né à Lyon en 1767, d'une famille honorable du commerce, fut d'abord destiné à suivre la même carrière ; mais son esprit méditatif l'en détourna, et de bonne heure il cultiva les lettres. Venu jeune à Paris, Mirabeau en fit son collaborateur au *Courrier de Provence*, et Clavières, devenu ministre des finances, le choisit pour secrétaire. Sous le régime de la terreur, il fonda, de concert avec Chamfort et Ginguené, la *Décade philosophique*. A peine cette entreprise était-elle commencée, que ses deux collaborateurs furent proscrits. Say remplaça Ginguené par Amaury Duval, Chamfort par Andrieux, et continua son journal, le seul monument scientifique et littéraire de cette déplorable époque. Bonaparte, à son départ pour l'Egypte, le chargea de réunir les livres qui lui devenaient nécessaires. Devenu premier consul, il voulut que Say fît partie du tribunat ; mais fidèle à ses convictions politiques, il vota contre l'empire et fut éliminé de ce corps en 1804. Le pouvoir ne lui tint pas longtemps rigueur : il fut nommé directeur des droits réunis dans le département de l'Allier ; mais il ne voulut pas accepter cette place, disant qu'il ne voulait pas aider à dépouiller la France. Dès lors il s'occupa uniquement d'économie politique, science dont Quesnay (*voy.* plus haut, 115), est en France le père, et qui a pour but la formation et la distribution des richesses. Say, disciple d'Adam Smith (*voy.* ce nom), développa les principes de l'économiste anglais dans un *Traité* qui eut un grand succès et qui, perfectionné d'édition en édition, est resté son premier titre de gloire. Mais il ne s'en tint pas là : désirant populariser une

science qui paraît destinée à jouer dans l'avenir un rôle fort important, il en donna des leçons à l'athénée royal, puis fut nommé professeur d'économie industrielle au conservatoire des arts et métiers, et enfin d'économie politique au collége de France. Il compta, en 1822, au nombre de ses élèves, le roi actuel de Denemarck (Christiern VIII), vit ses cours suivis successivement par les hommes que leur position, leur fortune et leurs talents semblent appeler à diriger la société dans de nouvelles voies, et mourut à Paris le 14 novembre 1832, avec la réputation de l'économiste français le plus distingué. Ses principaux ouvrages sont : *Traité d'économie politique*, 1803, 2 vol. in-8; 6e édit., 1841, gr. in-8; *Cours complet d'économie politique pratique*, 1828-30, 6 vol. in-8; 2e édit., 1840, 2 vol. gr. in-8; *Catéchisme d'économie politique*, 1815, in-12; 3e éd., 1833; *Mélanges et correspondance d'économie politique*, 1833, in-8, ouvrage posthume publié par son gendre, Ch. Comte (*voy.* ce nom, II, 716). *Quelques aperçus des hommes et de la société*, 3e édit., 1839, gr. in-32. De tous les ouvrages de Say, le plus rare et le moins connu est une nouvelle allégorique intitulée : *Olbie*, ou *Essai sur les moyens de réformer les mœurs d'une nation*, 1800, in-8; il est aujourd'hui complétement oublié (1). Cet ouvrage avait été composé pour un concours proposé par l'institut, sur cette question : *Quels sont les moyens les plus propres à fonder la morale d'un peuple?* (*Voy.* Williams, Hél.-Marie.)

* SAY (Thomas), naturaliste américain, naquit à Indiana en 1788, et mourut à New-Harmony le 20 octobre 1834. L'académie des sciences naturelles de Philadelphie, dont il fut l'un des fondateurs, lui est principalement redevable de sa réputation. Ses travaux sur l'histoire naturelle occupent plus de 800 pages dans le *Journal* de cette société; il en fournit également un grand nombre aux *Transactions de la société américaine*, aux *Annales du lycée de New-York*, au *Journal de Siliman*, etc. Son ouvrage intitulé : *Entomologie américaine ou Description des insectes de l'Amérique du Nord*, Philadelphie, 1824-28, 3 vol. in-8, n'est pas entièrement terminé. L'auteur l'avait annoncé en 5 vol.

* SBARAGLIA (Jean-Jérôme), anatomiste et médecin distingué, né à Bologne en 1641, donna d'abord des leçons de philosophie, puis obtint une chaire de médecine, qu'il remplit pendant 40 ans avec une grande réputation. Il avait pris sa retraite depuis quelque temps, lorsqu'il mourut dans sa ville natale, qu'il n'avait presque pas quittée, le 8 juin 1710. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le plus important est intitulé : *Oculorum et mentis vigiliæ ad distinguendum studium anatomicum et ad praxim medic. dirigendam*, etc., Bologne, 1704, in-4. Il y combat quelques opinions du célèbre Malpighi. — Sbaraglia (le P. Jean-Hyacinthe), mineur conventuel, né à Forli, et mort en 1770, a publié : *Disputatio de sacris pravorum ordinationibus*, Florence, 1750; *Germana S. Cypriani et Afrorum, nec non Firmiliani et Orientalium opinio de hæreticorum baptismata ad rectum criticarum vindicis Cyprianorum disputationum intelligentiam exposita*, Bologne, 1741, in-4. L'auteur y défend l'authenticité des actes du concile d'Afrique, où fut décidée la question sur la nécessité de réitérer le baptême donné par les hérétiques (*voy.* saint Cyprien, III, 116).

SCACCHI. *Voy.* Schacchi.

SCÆVOLA. *Voy.* Mutius.

SCALA (Barthélemi), homme d'état et littérateur, né à Colle de Valdelsa, en Toscane, l'an 1430, d'une famille de meuniers, se distingua dans les belles-lettres et dans les négociations. Il se fit estimer de plusieurs princes, entre autres de Côme, duc de Toscane, de François Sforce, duc de Milan, et du pape Innocent VII. Il fut fait gonfalonier, sénateur et chevalier dans sa patrie. On avait tant de confiance dans sa probité, qu'on le fit dépositaire des secrets de la république pendant 20 ans. Il mourut en 1495. On a de lui des *Lettres* en latin, intéressantes pour l'histoire de son temps; *Apologia contra vituperatores civitatis Florentiæ*... *Apologicentum ad Laurentium Medicem*; *De Florentina historia ab origine ejusdem urbis*, dans le *Thesaurus Antiquit.* de Burman, t. 8, et Rome, 1677, in-4; *Vita Vitaliani Borromæi*, dans le même *Thesaurus*; *Eclogæ III*.

SCALA. *Voy.* Escale.

SCALCKEN (Godefroi), peintre, né en 1643, à Dordrecht, ville de Hollande, mort à La Haye en 1706, excellait à faire des portraits en petit et des sujets de caprice. Ses tableaux sont ordinairement éclairés par la lumière d'un flambeau ou d'une lampe. Les reflets de la lumière, qu'il a savamment distribués, un clair-obscur dont personne n'a mieux possédé l'intelligence, des teintes parfaitement fondues, des expressions rendues avec beaucoup d'art, donnent un grand prix à ses ouvrages. Scalcken était de ces hommes bizarres qui se laissent trop aller à leur humeur libre. On rapporte que, faisant à Londres le portrait du roi Guillaume III, il eut la témérité de lui faire tenir la chandelle. Le prince eut la complaisance de s'y prêter, et de souffrir patiemment que le suif dégouttât sur ses doigts.

SCALIGER (Jules-César), célèbre philologue, né en 1484, au château de Riva, dans le territoire de

(1) « Ce prix était une affaire de parti, dit l'*Ami de la religion* » (24 novembre 1832). L'école philosophique voulait absolument » trouver quelque belle théorie propre à remplacer la religion. » Mais les efforts mêmes qui furent faits ne prouvèrent que l'impossibilité de réussir. Seize *Mémoires* furent envoyés sur la » question proposée : aucun ne parut digne du prix. Alors l'institut changea un peu la question, qui fut ainsi posée : *Quelles* » *sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un* » *peuple?* Sur cette question, il y eut huit *Mémoires*, dont cinq » furent mis au rebut, comme ne méritant aucune attention. Say » était l'auteur de l'un des trois autres, et il publia le plan de son » travail dans la brochure intitulée *Olbie*. Il supposait que le » peuple olbie ne connaissait d'autre code que des monuments, » des jeux moraux, des fêtes nationales, des récompenses patriotiques, un tribunal de vieillards, etc., et il ne voulait point pour » son peuple de religion, ni même de lois. Il demandait plaisamment *ce que sont ces nations que la religion a si bien endoctrinées*, sans penser que l'on aurait pu lui demander aussi ce » qu'étaient ces nations avant que la religion les eût *endoctrinées*, » et ce qu'elles deviendraient si la religion cessait de les *endoctriner*. On aurait pu lui demander encore ce qu'était devenue la » nation que la *philosophie* avait si bien endoctrinée, et ce qu'elle » avait gagné à tous les efforts faits pour détruire la religion. » Nous nous sommes arrêtés un instant sur *Olbie*, parce qu'il fait » connaître l'esprit qui animait l'auteur, et le but où il tendait. » C'étaient de ces philosophes spéculatifs, qui s'épuisent à résoudre un problème déjà résolu d'avance, mais qui repoussent » une solution admise par tous les peuples, et qui aiment mieux » manquer de base pour l'édifice social que d'admettre la base de » la religion. »

Vérone, se disait descendu des princes de la Scala, souverains de Vérone. Augustin Niphus lui donne une origine différente : il prétend qu'il était fils d'un maître d'école appelé *Benoît Burden* ou *Bordoni*. Ce maître d'école étant allé demeurer à Venise, y changea le nom de *Burden* contre celui de *Scaliger*, parce qu'il avait une échelle pour enseigne, ou parce qu'il habitait la rue de l'Echelle. Scioppius prétend qu'il était né dans une boutique d'enlumineur, qu'il fut *frater* sous un chirurgien, puis cordelier, qu'il quitta ensuite le froc pour se faire médecin. Quoi qu'il en soit, Scaliger porta les armes avec honneur dans sa jeunesse, et s'acquit ensuite une grande réputation dans les belles-lettres et dans les sciences. Il exerça longtemps la médecine avec succès dans la Guyenne, et mourut à Agen en 1558, âgé de 75 ans. On a de lui un traité de l'*Art poétique*, 1561, in-fol. ; un livre des *Causes de la langue latine*, Lyon, 1540, in-4 ; *De subtilitate libri XXI*, Paris, 1557, in-4 ; *Exercitationum exotericarum libri XV, de subtilitate ad Cardanum*, Paris, 1557, in-8 ; *In libros II Aristotelis qui inscribuntur*, De plantis, *commentarii*, Amsterdam, 1644, in-fol. ; *Aristotelis historia de animalibus, cum commentariis*, Toulouse, 1619 ; *Commentarii et animadversiones in VI libros Theophrasti de causis plantarum*, Genève, 1566, in-fol. ; *Animadversiones in historias Theophrasti*, Amsterdam, 1644, in-fol. ; des *Problèmes* sur Aulu-Gelle ; des *Lettres*, Leyde, 1600, in-8 ; des *Harangues* ; des *Poésies*, in-8, et d'autres ouvrages en latin. On remarque dans ces différents ouvrages de l'esprit, beaucoup de critique et d'érudition ; mais sa vanité et son esprit satirique lui attirèrent un grand nombre d'adversaires, parmi lesquels Augustin Niphus et Cardan se signalèrent. On a reproché à Scaliger d'avoir montré du penchant pour les nouvelles erreurs ; mais plusieurs prétendent que ce reproche est mal fondé, que les calvinistes ont interpolé ses écrits, et qu'ils ont supprimé des poèmes qu'il avait faits à l'honneur des saints. Il est certain qu'il est mort en bon catholique. Sa *Vie*, écrite par son fils, Leyde, 1594, in-4, n'est qu'un tissu de fables. En 1806, Briquet remporta à l'académie d'Agen le prix pour l'*Eloge* de Scaliger.

SCALIGER (Joseph-Just), célèbre philologue, dixième fils du précédent, et d'Audiette de Roques-Lobejac, né à Agen l'an 1540, embrassa le calvinisme à l'âge de 22 ans, et vint achever ses études dans l'université de Paris, où il fit des progrès dans la chronologie, les belles-lettres, le grec, sans même négliger la langue hébraïque. Appelé à Leyde, il s'occupa à écrire divers ouvrages pendant 16 ans, et y finit ses jours en 1607, à 69 ans. Il légua à l'université de Leyde sa bibliothèque, dont la plupart des ouvrages grecs et latins sont commentés et enrichis de notes de sa main. Joseph Scaliger, semblable à son père, avait la vanité la plus déplacée et l'humeur la plus caustique et la plus insupportable. Ses écrits sont un amas de choses futiles, et d'invectives grossières contre tous ceux qui ne le déclaraient point le phénix des auteurs. Ebloui par la sottise de quelques compilateurs qui l'appelaient *abîme d'érudition*, *océan de science*, *chef-d'œuvre*, *miracle*, *dernier effort de la nature*, il s'imaginait bonnement qu'elle s'était épuisée en sa faveur. C'était un tyran dans la littérature. Il se glorifiait de parler treizes langues, c'est-à-dire qu'il n'en savait aucune à fond ; mais il les connaissait assez pour y trouver des termes insultants et grossiers. Auteurs morts et vivants, tous furent également immolés à sa critique. Il leur prodigua plus ou moins les épithètes de *fou*, de *sot*, d'*orgueilleux*, de *bête*, d'*opiniâtre*, de *plagiaire*, de *misérable esprit*, de *rustique*, de *méchant*, de *pédant*, de *grosse bête*, d'*étourdi*, de *conteur de sornettes*, de *pauvre homme*, de *fat*, de *fripon*, de *voleur*, de *pendard*. Il appelle tous les luthériens *barbares*, et tous les jésuites *ânes*... Origène n'est, selon lui, qu'un *rêveur* ; saint Justin, un *imbécile* ; saint Jérôme, un *ignorant* ; Rufin, un *vilain maraud* ; saint Chrysostome, un *orgueilleux vilain* ; saint Basile, un *superbe* ; et saint Thomas, un *pédant*. On prétend que c'est dans ce répertoire d'injures que Voltaire a puisé les siennes. Une si grande déraison faisait dire : « qu'assurément le diable » était auteur de son érudition. » Il méritait de rencontrer quelqu'un encore plus emporté que lui. Le champion qu'on désirait se présenta. Joseph Scaliger ayant donné, en 1594, une *Lettre sur l'ancienneté et sur la splendeur de la race scaligérienne* (*De origine gentis scaligeræ*, in-4), Scioppius, indigné du ton de hauteur qu'il prenait, publia les bassesses et les infamies, vraies ou prétendues, de sa famille, et on sent bien que Scaliger ne se tut pas sur celle de Scioppius. (*Voy* ce nom.) On peut voir aussi le *Menagiana*, p. 326, t. 2, édition de Paris, 1715. Scaliger se mêla de poésie, comme son père ; mais le plus grand service qu'il ait rendu à la littérature, est d'avoir travaillé avec succès à trouver un fil dans le labyrinthe de la chronologie, et des principes pour ranger l'histoire dans un ordre méthodique. Ses ouvrages sont : des *Notes* sur les tragédies de Sénèque, sur Varron, sur Ausone, sur Pompéius Festus, etc. Il y a souvent trop de finesse dans ces commentaires, et en voulant donner du génie à ses auteurs, il laisse échapper leur véritable esprit ; des *Poésies*, 1607, in-12 ; un traité *De emendatione temporum*, savant, quoiqu'il y ait des inexactitudes. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Genève, 1669, in-fol. Le père Petau le redresse souvent dans son livre *De doctrina temporum*. La *Chronique* d'Eusèbe, avec des notes, Amsterdam, 1658, 2 vol. in-fol. ; *Canones isagogici* ; *De tribus sectis Judæorum*, Delft, 1703, 2 vol. in-4 ; édition augmentée par Trigland ; *Epistolæ*, Leyde, 1627, in-8, publiées par Daniel Heinsius ; *Annotationes in Evangelia*, etc., dans les critiques sacrées de Pearson ; *De veteri anno Romanorum*, dans le *Trésor des antiquités romaines* de Grævius, t. 8 ; *De re nummaria*, dans les *Antiquités grecques* de Gronovius ; *De notitia Galliæ*, avec les *Commentaires de César*, Amsterdam, 1661, et dans le *Recueil des écrivains français* de du Chesne ; divers autres ouvrages, dans lesquels on voit qu'il avait beaucoup plus d'étude, de critique et d'érudition, que Jules-César Scaliger son père, mais moins d'esprit Les *Scaligerana* (imprimés avec d'autres *Ana*, Amsterdam, 1740, en 2 vol. in-12) ont été

recueillis des conversations de Joseph Scaliger.

SCALIGER de LIKA (Paul), marquis de Vérone, Croate de nation, descendait, si on l'en croit, des princes de la Scala. Elevé à la dignité du sacerdoce, il fut pendant quelque temps aumônier de l'empereur Ferdinand; il alla ensuite faire profession du calvinisme en Prusse; obtint par des voies iniques un canonicat de l'église de Munster, s'y montra catholique, et réfuta lui-même ce qu'il avait écrit contre le pape. S'étant insinué dans les bonnes grâces d'Albert, duc de Prusse, et s'étant emparé de toute sa confiance, il l'engagea à casser son conseil pour en former un nouveau; mais Albert, duc de Mecklenbourg, beau-frère du prince de Prusse, fit bientôt changer la face des affaires. Quatre des nouveaux conseillers furent mis à mort le 28 octobre 1566, et Scaliger ne trouva son salut que dans la fuite. Il vécut depuis dans l'obscurité, de manière qu'on ne sait rien de plus de sa vie. On a de lui : plusieurs Opuscules contre la religion catholique, pleins de fiel, Bâle, 1559, in-8; *Judicium de præcipuis sectis nostræ ætatis*, Cologne; *Miscellaneorum tomi II, sive catholici Epitemonis, contra depravatam Encyclopediam*, Cologne, 1572, in-4. C'est la réfutation d'un ouvrage qu'il avait fait étant protestant, intitulé : *Encyclopedia, seu orbis disciplinarum tam sacrarum quàm profanarum Epitemon*; *Satyræ philosoph. et genealogiæ præcipuorum regum et principum Europæ*, Kœnigsberg, 1563, in-8. Il y a dans tout cela une certaine dose d'érudition, mais peu de jugement.

SCALIGER (Pacifique), de l'ordre des mineurs conventuels, né vers l'an 1640, passa comme missionnaire en Orient, d'où il rapporta le *Diplôme testamentaire* de Mahomet, où, dit-on, il accordait aux chrétiens établis dans ses états la liberté de conscience, et l'entière jouissance de leurs possessions et de leurs avantages temporels. On éleva des doutes, peut-être bien fondés, sur ce fameux *diplôme*. Il fut publié en arabe et en latin, à Paris, 1630; en latin, par Habneiry, en 1638; et par Hinckelman en 1669. Cette version est très-estimée, et elle passe pour exacte.

SCAMOZZI (Vincent), né à Vicence en 1552, mort à Venise en 1616, fut un des plus excellents architectes et des plus employés de son temps. Il voyagea beaucoup, non-seulement en Italie, mais en France, en Allemagne, en Hongrie, pour perfectionner ses talents et ses connaissances. Il travailla à Vicence, sa patrie, à Padoue, à Gênes, à Florence, et fit pour différents pays quantité de projets, qui lui furent demandés par des princes ou de grands seigneurs. C'est sur ses dessins que fut construite l'importante citadelle de Palma-Nova, dans le Frioul vénitien. Ces occupations ne lui permirent pas de mettre la dernière main à un grand ouvrage qu'il avait entrepris, sous le titre d'*Idea dell' architettura universale*, qui devait contenir dix livres, mais dont il n'a publié que six, à Venise, 1615, en 2 vol. in-fol. Le 6e, qui traite des différents ordres d'architecture, et qui est un chef-d'œuvre, a été traduit par Daviler. Les autres l'ont été par S. Dury; et la traduction complète a paru sous le titre d'*Œuvres d'architecture*, Leyde, 1713, ou La Haye, 1736, in-fol. Ces deux éditions sont également estimées.

* SCANDELLARI (Ignace-Augustin), général des barnabites, né vers 1757, à Bologne, prit l'habit à 17 ans, et professa tour à tour la philosophie, la théologie et l'Ecriture sainte dans différents colléges. Il était également estimé des savants pour ses connaissances, cher à ses amis pour ses excellentes qualités, et à l'Eglise pour ses grandes vertus. Elu supérieur général de sa congrégation, l'amour de la retraite et de l'étude lui faisant désirer de quitter ce poste, le souverain Pontife y consentit, et de retour à Bologne, il y partagea dès lors son temps entre les exercices de piété et des travaux littéraires. Il mourut le 19 décembre 1832, à 75 ans.

SCANDER-BEG ou BEY c'est-à-dire *Alexandre Seigneur*, est le surnom de *Georges Castriot*, roi d'Albanie, appelé par Pouqueville le *dernier des héros de la Macédoine*. Il naquit en 1404, et fut donné en otage, par son père, Jean Castriot, au sultan Amurat II, avec ses trois frères, Ropose, Stonise et Constantin. Ces trois princes périrent d'un poison lent, que le sultan leur fit donner. Georges dut la vie à sa jeunesse, à son esprit et à sa bonne mine. Amurat le fit circoncire, l'éleva avec soin, et lui donna le commandement de quelques troupes, avec le titre de *sangiac*. Scanderbeg devint en peu de temps le premier capitaine parmi les Turcs. Son père étant mort, en 1432, il forma le dessein de rentrer dans l'héritage de ses ancêtres, et de secouer le joug musulman. L'empereur, ayant envoyé une puissante armée en Hongrie, voulut que Scanderbeg y jouât un rôle. Dès qu'il y fut arrivé, il se lia secrètement avec Huniade-Corvin, un des plus redoutables ennemis de l'empire ottoman. Il assura ce général qu'à la première bataille il chargerait les Turcs, et se tournerait du côté des Hongrois. Il exécuta fidèlement sa promesse. Les Turcs furent obligés de plier, et il en demeura 30,000 sur le champ de bataille. Scanderbeg, profitant du désordre où étaient les ennemis, se saisit du secrétaire d'Amurat, le met aux fers, et le force d'écrire et de sceller un ordre au gouverneur de Croie, capitale de l'Albanie, de remettre la ville et la citadelle à celui qui porterait cet ordre expédié au nom de l'empereur. Scanderbeg fait massacrer le secrétaire et tous ceux qui avaient été présents à l'expédition de ces fausses lettres, afin qu'Amurat n'en pût avoir aucune connaissance. Il se transporte aussitôt à Croie, et après s'être emparé de la place, il se fait reconnaître à ses peuples qui le proclament leur souverain. Il remonta ainsi sur le trône de ses pères, en 1443, et s'y soutint par les armes. Son parti lui gagna toute l'Albanie. En vain Amurat arma contre lui, et mit deux fois le siége devant Croie; il fut obligé de le lever. Scanderbeg sut tirer tant d'avantage de l'assiette d'un terrain âpre et montagneux, qu'avec peu de troupes il arrêta toujours de nombreuses armées turques. Mahomet II, fils et successeur d'Amurat, continua la guerre pendant onze ans par ses généraux, qui furent souvent battus, sans que leurs pertes fussent compensées par aucun avantage. Enfin, las de la guerre, Mahomet rechercha la paix, et l'obtint

en 1461. Le héros albanais alla aussitôt en Italie, à la prière du pape Pie II, pour secourir Ferdinand d'Aragon, assiégé dans Bari. Il fit lever le siége, et contribua beaucoup à la victoire que ce prince remporta sur le comte d'Anjou. L'empereur turc ne tarda pas à recommencer la guerre; mais ses généraux étant toujours repoussés, il voulut tenter la fortune lui-même. Croie fut encore assiégée deux fois en deux campagnes consécutives, et deux fois aussi le siége fut levé. Enfin Scanderbeg, couvert de gloire, mourut en 1467, à 63 ans. Etant au lit de la mort, il mit ses enfants sous la protection des Vénitiens. Les musulmans le regardaient comme un perfide; mais il ne trompa que ses ennemis, et des ennemis qui avaient détrôné son père, et tué ses frères avec autant de perfidie que d'injustice et de barbarie. S'il fut cruel dans quelques occasions, il fut contraint de l'être. Sa mort fut une véritable perte pour la chrétienté, dont il avait été le rempart. Les Albanais, trop faibles après la perte de leur chef, subirent de nouveau le joug de la domination turque. Scanderbeg peut être mis au premier rang des guerriers les plus heureux, puisque, s'étant trouvé à vingt-deux batailles, et ayant tué, dit-on, près de 2000 Turcs de sa propre main, il ne reçut jamais qu'une légère blessure. Sa force était si extraordinaire, que Mahomet, étonné des coups prodigieux qu'il portait, lui fit demander son cimeterre, s'imaginant qu'il y avait quelque chose de surnaturel; mais il le renvoya bientôt comme une arme inutile dans les mains de ses généraux. Alors Scanderbeg lui fit dire qu'*en lui envoyant le cimeterre, il avait gardé le bras qui savait s'en servir*. Marinus Barletius, ou Barlesio, prêtre d'Epire, qui était contemporain, a donné sa *Vie* en latin, Strasbourg, 1537, in-fol.; elle a été traduite en français par Jacques de Lavardin, seigneur du Plessis-Bourrot, Paris, 1597, in-8, ibid, 1621, in-4, et en allemand par Pincianus, 1561, in-4, avec figures en bois. Le père du Poncet, jésuite, publia aussi, en 1709, in-12, la *Vie* de ce grand homme; elle est curieuse, intéressante, et judicieusement écrite. L'auteur l'a entreprise particulièrement pour réfuter, par une preuve de fait éclatante, le paradoxe calomnieux de Machiavel, renouvelé depuis par Helvétius, que *l'esprit du christianisme étouffe la vertu des héros*, proposition dont la contradictoire est exactement vraie. *Voy.* Fénélon, Gabriel, saint Ferdinand, Gustave-Adolphe, Laudon, Tilli.

SCANTILLA (Manlia), femme de Didius-Julianus. Ce fut par son conseil que son époux alla offrir ses trésors aux soldats romains, qui avaient mis l'empire à l'encan, après la mort de Pertinax, massacré le 28 mars 193. Julianus fut en effet proclamé empereur; mais Scantilla paya cher le titre d'impératrice. Elle passa les 66 jours du règne orageux de son époux dans des alarmes continuelles; et elle le vit au bout de ce temps exécuter par la main du bourreau, tel qu'un vil scélérat. Septime-Sévère la dépouilla du nom d'*Auguste* que le sénat lui avait donné. Toute la grâce qu'elle obtint fut de faire inhumer le corps de son époux; après quoi elle rentra dans la vie privée: vie plus heureuse que celle du trône, si le souvenir de ses grandeurs et celui de ses infortunes n'avaient point troublé sa tranquillité.

* SCAPINELLI (Louis), poète et philologue, naquit en 1585, à Modène, privé de l'organe de la vue. Doué d'une mémoire heureuse et d'une extrême facilité, il acquit des connaissances très-étendues dans les belles-lettres et la philosophie. Le duc de Modène n'hésita pas à lui confier l'éducation de son fils. En 1609, il fut nommé professeur d'éloquence à l'université de Bologne. Revenu en 1617 à Modène, il y enseigna les belles-lettres, fut ensuite appelé à l'université de Pise, et enfin nommé premier professeur d'éloquence à Bologne. Il mourut, en 1634, à Modène, à peine âgé de 50 ans. Il a laissé des *Poésies* italiennes inférieures à ses *Poésies* latines, où l'on remarque autant de correction dans le style que de sublimité dans les idées; des discours sur différents sujets et des dissertations très-savantes sur l'*histoire* de Tite-Live. Ses œuvres (*opere*) ont été recueillies pour la première fois, Parme, Bodoni, 1801, 2 vol. in-8; précédées de sa *Vie* par le docteur Pozetti.

* SCAPPI (Antoine), jurisconsulte, né à Bologne vers 1540, d'une famille noble, fit ses cours à Ferrare, où il reçut le laurier doctoral, et exerça quelques années la profession d'avocat à Bologne. Appelé à Rome pour y remplir une chaire de droit, il se concilia la bienveillance du cardinal Boncompagni, qui le chargea, en 1577, d'aller prendre possession du marquisat de Vignola, que le duc de Ferrare venait de céder au saint Siége. Il y demeura plusieurs années en qualité de gouverneur. De retour à Rome, il occupa plusieurs places importantes à la cour pontificale, et jouit constamment de la protection des papes sous lesquels il vécut. L'excès du travail lui causa une maladie grave, et après avoir langui longtemps, il mourut vers 1610. On a de lui: *Tractatus juris non scripti*, Venise, 1586, in-fol.; *De personis et rebus ecclesiasticis*, ibid., 1586; *De bireto rubeo dando cardinalibus regularibus*, Rome, 1572, 1604, in-4.

SCAPULA (Jean), après avoir fait ses études à Lausanne, fut employé dans l'imprimerie de Henri Etienne. Pendant que cet habile homme imprimait son excellent *Trésor de la langue grecque*, son correcteur en faisait en secret un abrégé. Il prit du *Trésor* ce qu'il jugea être plus à la portée des étudiants, et en composa un *Dictionnaire grec*, qu'il publia en 1580. Ce *lexicon*, réimprimé à Leyde par les Elzévirs, 1652, in-fol., empêcha la vente du grand *Trésor*, et causa la ruine de la fortune de Henri Etienne.

* SCARAMUCCI (Jean-Baptiste), médecin, né en 1650, au château de Lapidio, dans la Marche d'Ancône, étudia la médecine à l'université de Ferrare, pratiqua son art dans plusieurs villes d'Italie, acquit une grande réputation et mourut en 1726 à 66 ans. En correspondance avec Magliabecchi, Malpighi, Ramazini, etc., il était membre de plusieurs sociétés littéraires, entre autres de l'académie des curieux de la nature sous le nom de *Phaéton*. On a de lui: *Observatio de flagri funiculo*, etc., Todi, 1681; *De motu et circuitu sanguinis*, Fermo, 1677; *De*

motu cordis mechanicum theorema, Sienne, 1689; *Del scheleto elephantino*, Urbin, 1696; *Theoremata familiaria de physico-medicis lucubrationibus juxta leges mechanicas*, Urbin, 1695; *Lettera sopra un' idrofobo*. Macerata, 1702.

* SCARAMUCCIA (Louis-Pellegrini), peintre, né à Pérouse en 1616, reçut de son père les premières leçons, et admis à l'école du Guide, se montra bientôt digne d'un tel maître dont la manière ne le séduisit pas cependant au point qu'il n'y ait mêlé quelques-unes des qualités de Guerchin. Quand il se crut suffisamment instruit il parcourut l'Italie, laissant dans toutes les villes des preuves de son talent. Ses plus beaux ouvrages sont à Milan où il travailla beaucoup; il y mourut en 1680, à l'âge de 64 ans. Parmi ses chefs-d'œuvre on cite la *sainte Barbe entourée de saints*, dans l'église Saint-Maur. Il a gravé à l'eau-forte d'après le Titien et Louis Carrache. Enfin on a de lui: *Le finesze de' penni italiani*, (l'Excellence des pinceaux italiens), Pavie, 1674, in-4.

* SCARDEONE (Bernardin), né à Padoue en 1478, ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale et consacra ses loisirs aux études historiques; son ouvrage intitulé: *De antiquitate urbis Patavinæ, et claris ejus civibus; Appendix de sepulcris insignibus exterorum Patavii jacentium*, Bâle, 1560, in-fol., manque de critique, mais est plein de recherches érudites. L'édition originale est devenue rare; l'ouvrage a été réimprimé dans le *Thesaurus antiquitat., et historiarum Italiæ* de Grævius et Burmann. On a en outre de Scardeone: *De castitate libri VII*, Venise, 1542, in-4; *la Nave evangelica*, Venise, 1551; *Lettera colla traduzione del* Dies iræ, etc.; *Avvertimenti monacali*. Ce savant mourut en 1594, à l'âge de 96 ans.

SCARELLA (Jean-Baptiste), théatin, né à Brescia en 1711, mort en 1779, fut un des premiers partisans de Newton en Italie, et publia: *Physica generalis methodo mathematica tractata*, Brescia, 1754-1757, 3 vol. in-4; *Commentarii XII de rebus ad scientiam naturalem pertinentibus*, 1766, 2 vol. in-4; *De Magnete lib. IV*, 1759, in-4, etc.

* SCARFANTONI (Jean-Jacques), célèbre canoniste, né à Pistoie en 1674, fit ses premières études dans sa ville natale, d'où il passa à Pise, pour y faire ses cours de droit civil et canonique. Après avoir reçu le bonnet de docteur, il se rendit à Lucques et à Florence, pour y conférer avec les savants de ces deux villes, qui passaient pour les plus habiles et les plus consommés dans la science des lois. Il se montra lui-même, pendant son séjour à Florence, si profondément versé dans les matières canoniques, que les personnages qui approchaient du grand-duc, Côme III, crurent devoir parler de lui à ce prince, comme d'un des ecclésiastiques de ses états les plus propres à remplir un siége épiscopal en Toscane. Ce n'est pas la seule fois qu'il fut question de lui pour l'élever à cette haute dignité; que sa modestie, ou la crainte d'un fardeau qui n'est pas sans une grande responsabilité, lui fit constamment décliner. Revenu à Pistoie, il y fut pourvu d'un canonicat à la cathédrale, et, peu de temps après, de la dignité de prévôt. Le désir, toujours croissant, d'acquérir de nouvelles connaissances, lui fit entreprendre le voyage de Rome. Il s'y rendit en 1702, et y passa cinq ans dans la société des hommes les plus instruits, qui eux-mêmes admirèrent son savoir. Il revint dans sa patrie, où l'évêque Cortigiani l'employa dans le gouvernement du diocèse, en qualité de chanoine-visiteur, dignité qu'il conserva, avec celle de vicaire-général, sous les prélats successeurs de cet évêque. Il mourut le 27 décembre 1748, à l'âge de 74 ans. On a de lui: *Dissertatio, an cuncti regulares non habentes indultum sedis apostolicæ, post editionem sacri concilii Tridentini, possint, extra tempora à jure statuta, sacris ordinibus initiari*, Lucques, 1716; *Animadversiones ad lucubrationes canonicales Francisci Coccapani*, Lucques, 1737, 3 vol., ouvrage important, réimprimé à Venise; Benoit XIV le cite avec éloge dans son bel ouvrage *De Synodo*. *Apologia dissertationis*, etc., Pistoie, 1747; des ouvrages inédits mentionnés honorablement dans la *Storia letteraria d'Italia*, tom. 3, page 312.

* SCARFO (Jean-Chrysostôme), religieux, de l'ordre de saint Basile, né en 1685 à Mammola dans la Calabre citérieure, dès l'âge de 9 ans possédait assez bien le grec, le latin et l'italien pour être en état d'expliquer à livre ouvert tous les auteurs qu'on lui présentait. Les sciences sacrées auxquelles il s'appliqua ne l'empêchèrent pas de cultiver la littérature et l'histoire; et ses travaux lui ouvrirent les principales académies d'Italie et d'Allemagne. Mais s'étant rendu coupable du plus insigne plagiat en publiant sous son nom les *tragédies* et les *comédies* latines de Martirano de Cosenza auxquelles il joignit quelques poésies de Flaminio; il tomba dans le mépris, et mourut peu de temps après de honte et de regret. Ce Recueil a paru sous ce titre: *Poesie latine è volgari, con in fine alcune notizie storiche*, Venise, 1737, in-4. On a de Scarfo: *Due opuscoli, l'uno de SS. Basiliani, l'altro è la chronichetta della chiesa regina*, Naples, 1721, in-8. *Lettera in cui vengono dilucidati varj antichi monumenti*, Venise, 1739, in-4., fig.; *Il Neosofo, dialogo ave vien stabilito un nuovo sistema filosofico*. Venise, 1740, in-4; *Sermones geographici*: dans la *Prima raccolta calogeriana*, t. 14, p. 141.

SCARGA (Pierre), jésuite polonais, né en 1536, mort à Cracovie en 1612, fut recteur du collége de Wilna, et prédicateur aulique de Sigismond III. On a de lui un *Abrégé* peu connu des *Annales* de Baronius, et un grand nombre d'ouvrages théologiques imprimés en 4 vol. in-fol.

* SCARPA (Antoine), célèbre anatomiste, né en 1747 à Castello-Motta dans le Trévisan, après avoir achevé ses cours scientifiques à Padoue, alla suivre à Pavie les leçons de Morgagni (*voy.* ce nom, vi, 114) dont il devait être l'heureux successeur. Il commença de bonne heure sa réputation par des cours brillants de clinique, et par d'importantes opérations. Praticien habile, il contribua puissamment par ses travaux aux progrès de la chirurgie. C'est lui qui remit en honneur l'*opération de la cataracte*, par la méthode de l'abaissement, et la méthode d'Anel, improprement dite de Hunter, pour le traitement

des anévrismes. On lui dut aussi des remarques importantes sur les causes des tumeurs et des fistules lacrymales; une méthode nouvelle pour l'opération de la pupile anormale; des descriptions anatomiques très-fidèles de diverses espèces de hernies; enfin l'ingénieux procédé de la ligature des artères par l'aplatissement. Lors de l'établissement de la république cisalpine, ayant refusé le serment exigé des fonctionnaires, il fut privé de la chaire qu'il occupait à l'université de Pavie; mais Bonaparte, en se faisant couronner roi d'Italie, la lui fit restituer, disant : « Qu'importent les serments et les » opinions politiques : Scarpa honore l'université et » mes états ! » Il continua à se livrer à l'enseignement de la science dont il avait reculé les bornes, et mourut le 31 octobre 1832. Ses nombreux ouvrages, répandus dans toute l'Europe, sont devenus classiques. Nous citerons les principaux : *Commentarius de penitiori ossium structura*, Leipsig, 1779, in-4, réimprimé avec une préface et des notes par Léveillé, dans ses *Mémoires de physiologie et chirurgie pratique*, Paris, 1804, in-8; *Anatomicæ disquisitiones de auditu et olfactu*, 1789, in-fol.; *Tabulæ nevrologicæ ad illustrandam historiam cardiacorum nervorum*, Pavie, 1794, in-fol.; *Trattato delle principali malattie degli occhi*, trad. en français par Léveillé, Paris, 1802, 2 vol. in-8, et d'après la 5ᵉ édit. Pavie, 1816; par MM. Bousquet et Bellanger; et par Fournier-Pescay et Begin. Ces deux traductions ont paru presqu'en même temps, Paris, 1821, 2 vol. in-8; *Riflessioni ed osservazioni anatomico chirurgiche sull' anevrisma*, Pavie, 1804, in-fol., trad. en français par Delpech, Paris, 1809, in-8, avec atlas petit in-fol. *Sull' ernie memorie anatomico-chirurgiche*, Milan, 1809-1810, in-fol., Pavie, 1819, gr. in-fol., traduit en français par M. Cayol sous le titre de *Traité pratique des hernies*, Paris, 1812, in-8, et atlas in-fol.; il faut y joindre : *Supplément au traité pratique des hernies*, Paris, 1823, in-8.; *Opuscoli di chirurgia*, Pavie, 1825-32, 3 vol. gr. in-4; *De anatome et pathologia ossium commentarii*, ib., 1827, in-4; une édit. des *Œuvres* de Scarpa en italien a été publiée à Florence, gr. in-8, à deux colonnes.

** SCARPELLINI (Félicien), habile astronome, né en 1762, à Foligno, ayant embrassé l'état ecclésiastique, s'établit à Rome, où, tout en se livrant à l'étude des sciences, il remplit diverses fonctions. Professeur de physique sacrée à la Sapience en 1802, il fut envoyé aux comices de Lyon, et plus tard, lorsqu'une partie des états de l'Eglise fut réunie momentanément au grand empire qui devait durer si peu, il fut député de Rome au corps législatif, et profita de cette occasion pour se lier avec les savants de Paris les plus distingués. Lorsque les événements de 1814 lui firent perdre ses fonctions temporaires, il se hâta de regagner son cabinet au Capitole, et de reprendre ses études qui avaient fait le charme et l'honneur de sa vie simple et modeste. C'est à lui qu'est dû l'établissement d'un observatoire au Capitole et la restauration de l'académie des *Lincei*, dont il fut le secrétaire perpétuel. Il avait formé un riche cabinet de physique, et en avait confectionné lui-même les principaux instruments. Il mourut le 1ᵉʳ décembre 1840. On a de lui : *Tableau des opérations faites à Rome pour l'établissement du système métrique*, 1811; *Memoire sur quelques nouveaux réflecteurs en cuivre pour les grands télescopes*. Une *Notice* très-détaillée sur sa vie et ses ouvrages a été publiée par Benoil, Pise, 1841, in-8.

SCARRON (Paul), poète français, fils d'un conseiller au parlement, d'une famille ancienne de robe, naquit à Paris à la fin de 1610, ou au commencement de 1611. Son père, marié en secondes noces, le força d'embrasser l'état ecclésiastique : il obéit, et vécut en mondain. Il fit à 24 ans un voyage en Italie, où il se livra à tous les plaisirs. De retour à Paris, il continua la même vie; mais des maladies longues et douloureuses l'avertirent de l'affaiblissement de sa complexion. Enfin une partie de plaisir lui ôta subitement, à l'âge de 27 ans, ces *jambes qui avaient bien dansé, ces mains qui avaient su peindre et jouer du luth.* Il était allé passer, en 1638, le carnaval au Mans, dont il était chanoine. Un jour, s'étant masqué en sauvage, cette singularité le fit poursuivre par tous les enfants de la ville. Obligé de se réfugier dans un marais, un froid glaçant pénétra ses veines, une lymphe âcre se jeta sur ses nerfs et le rendit (comme il le disait lui-même) *un raccourci de la misère humaine.* Gai en dépit des souffrances, il se fixa à Paris, et attira chez lui, par ses plaisanteries, les personnes les plus distinguées et les plus ingénieuses de la cour et de la ville. La perte de sa santé fut suivie de celle de sa fortune. Son père étant mort, il eut des procès à soutenir contre sa marâtre. Il plaida burlesquement une cause où il s'agissait de tout son bien, et il la perdit. Madame d'Hautefort, son amie, sensible à ses malheurs, lui obtint une audience de la reine Anne d'Autriche. Le poète lui demanda la permission d'être son malade en titre d'office. Cette princesse sourit, et Scarron prit ce sourire pour un brevet; depuis, il prit le titre de *Scarron, par la grâce de Dieu, malade indigne de la reine.* Il tâcha de se rendre utile cette qualité. Il loua Mazarin, qui lui donna une pension de 500 écus; mais ce ministre ayant reçu dédaigneusement la dédicace de son *Typhon*, et le poète ayant lancé contre lui la *Mazarinade*, la pension fut supprimée. Il s'attacha au prince de Condé, dont il célébra les victoires, et au coadjuteur de Paris, auquel il dédia la première partie du *Roman comique.* Son mariage, en 1651, avec mademoiselle d'Aubigné, connue depuis sous le nom de madame de Maintenon, n'augmenta pas sa fortune, mais lui donna une compagne vertueuse. Madame de Neuillant lui présenta mademoiselle d'Aubigné, qui devait alors son existence à une dame charitable, mais dont l'humeur acariâtre lui faisait payer cher ses faveurs. Scarron, en compatissant à sa situation pénible, lui tint un discours fort sage, qu'il termina par ces mots : « ...Si vous » voulez être religieuse, je vous paierai votre dot; » si vous voulez vous marier, je n'ai à vous offrir » qu'une très-laide figure et une fortune excessive- » ment bornée. » Mademoiselle d'Aubigné accepta ce dernier parti. Scarron n'avait alors de mouvement libre, que celui de la main, de la langue et des yeux. La bonne compagnie n'en fut que plus

ardente à se rassembler chez lui; mais elle changea de ton. Scarron réforma ses mœurs et ses saillies indécentes, et peu à peu la société s'habitua à une bienséance qui, sans bannir la gaieté excessive du maître de la maison, en adoucissait les traits. Cependant Scarron vivait avec si peu d'économie, qu'il fut bientôt réduit à quelques rentes viagères, et à son *marquisat de Quinet* (c'était ainsi qu'il appelait le revenu de ses livres, du nom du libraire qui les imprimait). Il demandait des gratifications à ses supérieurs, avec la liberté et l'assurance d'un poète burlesque. Dans l'abondance, Scarron dédiait ses livres à la levrette de sa sœur; et dans le besoin, à quelque monseigneur qu'il louait autant, et qu'il n'estimait pas davantage. Une charge d'historiographe vint à vaquer: il la demanda et ne l'obtint point. Enfin Foucquet lui donna une pension de 1,600 livres. La reine Christine passant à Paris, voulut voir Scarron. « Je vous permets, lui dit-elle, » d'être amoureux de moi; la reine de France vous » a fait son malade, et moi, je vous crée mon Ro» land... » Scarron ne jouit pas longtemps de ce titre: il mourut en octobre 1660, à 51 ans. Ses ouvrages ont été recueillis par Bruzen de la Martinière, en 10 vol. in-12, Amsterdam, 1737, et en 7 vol. in-8, Paris, 1786. On y trouve l'*Enéide travestie*, en 8 livres. On ne peut s'empêcher d'y admirer la comique et joviale imagination de l'auteur; mais il est difficile d'en lire quelques pages de suite sans sentir l'ennui et le dégoût; elle a été continuée depuis par Moreau de Brazey. *Typhon, ou la Gigantomachie*; plusieurs *Comédies*, et quelques petites pièces de vers; son *Roman comique*, ouvrage en prose, sur la vanité, la ridicule importance des histrions et leur vie corrompue; des *Nouvelles espagnoles*, traduites en français; un volume de *Lettres*, des *Poésies* diverses, des *Chansons*, des *Epîtres*, des *Stances*, des *Odes*, des *Epigrammes*. Tout respire dans ce recueil l'enjouement et une gaieté pleine de vivacité et de feu. Scarron trouve à rire dans les sujets les plus sérieux; mais il tombe presque toujours dans le bas et le trivial. On lui a fait cette épitaphe:

> Pallida regna petens non exorabilis Orci,
> Venerat ad stygias Scarro facetus aquas.
> Solvuntur risu mœstissima turba silentum;
> Hic Jocus et Risus, hic lacrymant Veneres.

De nos jours, MM. Barré, Radet et Desfontaines ont fait jouer au Vaudeville une jolie pièce intitulée: *le Mariage de Scarron*.

SCARUFFI (Gaspard), écrivain italien du XVIe siècle, est peu connu, quoiqu'il ait composé un ouvrage très-rare sur les monnaies, intitulé: *l'Alitinonfo, per far ragione et concordanza d'oro e d'argento*, etc., Reggio, 1582, in-fol., 63 feuillets. On doit trouver ensuite 10 feuillets qui ont pour titre: *Breve istruzione sopra il discorso di Scaruffi*. Ce livre est recherché par les curieux.

* SCATI (le P. Léopold), barnabite, né à Acqui en 1750, d'une famille noble, entra dans la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, et fit profession, à Monza, le même jour que le P. Fontana, depuis cardinal (*voy.* ce nom, III, 576). Après avoir étudié les lettres et les sciences à Milan, et la théologie à Rome, il professa la philosophie et la géométrie à Final et à Lodi, et remplit ensuite cinq ans, à Novare, la chaire d'Ecriture sainte. Appelé en 1791 à Turin, par le roi Victor-Amédée III, il fut nommé recteur du collége des Nobles, confié aux barnabites, et plus tard conseiller-d'état. Devenu provincial des colléges de Piémont et de Savoie, il fut postulant dans les causes ayant pour objet la béatification du vénérable Antoine-Marie Zacharie, fondateur des barnabites, et la canonisation du B. Alexandre Sauli (*voy.* ce nom). En 1800, il avait été désigné pour l'évêché de Pignerol: l'invasion des Français l'empêcha de prendre possession de ce siége. Le cardinal Gerdil (*voy.* ce nom), contraint de se retirer en Piémont après la prise de Rome, en 1798, l'honora de sa confiance, le choisit pour son confesseur, l'emmena au conclave à Venise, et, à sa mort, en 1802, lui confia ses ouvrages manuscrits, qui, publiés d'abord séparément, ont été réunis à l'édition complète des *Œuvres de Gerdil*, commencée à Rome en 1806, par les soins de Scati et de son ami le P. Fontana (*voy.* GERDIL, IV, 96). Lorsque les événements de 1814 permirent au souverain pontife de rentrer dans ses états, le cardinal Fontana, qui avait conservé le titre de général des barnabites, nomma le P. Scati son vicaire. Pie VII le choisit pour examinateur des évêques. Ce digne religieux, après une vie aussi pieuse qu'active, mourut le 10 décembre 1816, âgé de près de 67 ans.

* SCAURUS (M. Æmilius), consul, né l'an 163 avant J.-C., descendait de la noble famille Æmilia, retombée depuis longtemps dans l'obscurité. Il était naturellement éloquent, et plaida quelques causes non sans succès. Après avoir fait deux campagnes en Espagne et en Sardaigne, il obtint la charge d'édile qui lui donnait l'intendance des jeux publics; mais trop pauvre pour pouvoir en augmenter la magnificence, il dut se borner à y maintenir une police sévère. Peu de temps après, nommé préteur, charge dont il s'acquitta avec un égal honneur, puis gouverneur de l'Achaïe, il parvint au consulat, l'an 637, (115 avant J.-C). Il fit des lois contre le luxe de la table et sur les droits des affranchis; entreprit la conquête de la Ligurie (1), fit celle du pays des *Gaulois-Carniques*, et à son retour à Rome, reçut les honneurs du triomphe. Désigné prince du sénat, il fut élu chef de l'ambassade envoyée à Jugurtha (*voy.* ce nom, IV, 627), pour le détourner de ces projets contre Aderbal, roi de Numidie. Il ne fit rien pour remplir sa mission; et plus tard corrompu par l'or de Jugurtha, fit avec ce prince une paix honteuse; mais loin que son crédit en fût ébranlé, il fut nommé censeur, et pour faire oublier sa faute, il fit bâtir le pont *Milvien*, et paver le chemin qu'on appelle encore de son nom la *voie Emilienne*. Il avait composé divers ouvrages, mais il ne nous reste que quelques fragments de ses *Mémoires*, recueillis par Valere-Maxime et le grammairien Diomède. Il mourut dans un âge très-avancé.

(1) C'est à cette époque qu'il fit creuser de Parme à Plaisance, un canal navigable qui rendit toute cette contrée agréable et fertile, au lieu que les inondations de la Trebia y formaient auparavant un marécage impraticable et très-insalubre.

* SCAURUS (M. Æmilius), fils du précédent, dissipa les biens immenses qu'il tenait de son père, en donnant aux peuples des jeux d'un magnificence extraordinaire. Il se rendit fameux par sa passion pour le luxe en bâtiments. Il fit construire un théâtre le plus beau qu'on ait jamais vu, dont Pline l'ancien nous a laissé la description (liv. xx, ch. 24), et un palais qu'un habile architecte moderne a essayé de reconstruire. (*Voy.* Mazois, v, 585).

* SCEPEAUX (Marie-Paul-Alexandre-César de Boisguignon, vicomte de), chef vendéen, né en 1769 d'une ancienne et noble famille de Poitou, était officier de cavalerie. L'un des chefs de l'insurrection de la Vendée en 1793, avec Bonchamp, son beau-frère, il eut une grande part aux succès de Vihier et de Saumur et continua de servir la cause royale jusqu'au désastre de Quiberon. Alors il déposa les armes et par une proclamation invita sa troupe à en faire autant. Rayé de la liste des émigrés et rétabli dans ses biens par le gouvernement, il prit du service dans l'armée impériale où il parvint au grade de général de brigade. A la restauration nommé colonel de l'un des régiments des chasseurs royaux, il se tint à l'écart pendant les cent jours, reparut au second retour du roi et mourut maréchal de camp à Angers le 21 octobre 1821.

* SCEVOLA (Louis), littérateur, né à Brescia en 1770, y fut dès l'âge de 17 ans nommé professeur de rhétorique. Lors des changements arrivés en Italie en 1797, il devint secrétaire d'un comité d'instruction publique et rendit un grand service à sa ville natale en empêchant la dispersion des livres appartenant aux bibliothèques des couvents supprimés. En 1807, il fut nommé sous-bibliothécaire à Bologne; place qu'il perdit pour s'être, en 1815, prononcé en faveur de Murat. Retiré à Milan, il y mourut en 1819. Scévola était entré sans vocation dans la carrière ecclésiastique. On a de lui des tragédies : *la Morte di Socrate*, *Annibal in Bitinia*, *Saffo*, *Erode*, *Aristodemo*, *Giulietta e Romeo*, Milan, 1815, in-12. Les deux premières obtinrent le prix de l'académie de Brescia en 1804 et 1805.

SCÉVOLA. *Voy.* Mucius.

SCÉVOLE. *Voy.* Sainte-Marthe.

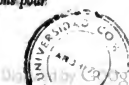
SCHAAF (Charles), né en 1646 à Nuys, ville de l'électorat de Cologne, était fils d'un major dans les troupes du landgrave de Hesse-Cassel. Il perdit son père dès l'âge de huit ans. Sa mère l'accompagna à Duisbourg, où il enseigna les langues orientales. Trois ans après il fut appelé à Leyde pour y exercer le même emploi. Il y mourut en 1719 à 73 ans d'une attaque d'apoplexie. Ses principaux ouvrages sont : *Grammatica chaldaica et syriaca*, 1686, in-8; *Novum Testamentum syriacum*, Leyde, 1708, in-4, avec une traduction latine; *Lexicon syriacum, concordantiale*, Leyde, 1708; *Epitome grammaticæ hebrææ*, 1716, in-8.

SCHABOL (Jean-Roger), diacre du diocèse de Paris, licencié en Sorbonne, né en 1690, était fils d'un sculpteur qui lui donna une éducation supérieure à sa naissance. La nature lui avait donné une espèce de passion pour le jardinage; il s'en occupa toute sa vie, qui fut longue. On a de lui trois ouvrages pleins de bonnes choses : le *Dictionnaire du jardinage*, 1767, in-8; la *Théorie* et la *Pratique du jardinage*, Paris, 1774, 3 vol. in-12; deux parties qui, bien qu'imprimées séparément, doivent être réunies. Cette édition a été donnée par Dezallier d'Argenville fils, élève de Schabol, qui en a changé la distribution, modifié plusieurs articles et retouché le style. La mort enleva l'auteur en 1768, à l'âge de 77 ans.

SCHACCI, ou Schacchi ou Scacchi (Fortunat), religieux augustin, né à Trau en Dalmatie vers 1560, enseigna la théologie, l'hébreu et l'Ecriture dans plusieurs villes d'Italie, avec beaucoup de réputation. Il devint ensuite maître de la chapelle du pape Urbain VIII, qui lui ôta cette charge, parce qu'il s'en acquittait mal. Le père Schacci en conçut tant de chagrin qu'il vendit sa nombreuse bibliothèque, et se retira à Fano, où il mourut en 1633. On a de lui un livre intitulé *Myrothecium*, Rome, 1625, 1627 et 1637, en 3 vol. in-4, et Amsterdam, 1701, 1 vol. in-fol.; ouvrage savant. Il y traite de toutes les onctions dont il est parlé dans l'Ecriture-Sainte, comme de celles des rois, des prêtres, des choses saintes, et même de l'huile des lampes et de l'huile des parfums. On a encore de lui : une *Traduction* latine de la *Bible* faite sur l'hébreu, le grec de Septante et la Paraphrase chaldaïque, Venise, 1609, 2 vol. in-fol.; *De cultu sanctorum*, Rome, 1639, in-4; des *Sermons* en italien, Rome, 1636, in-4. La vie de Schacci fut fort agitée, il était naturellement bilieux et inquiet. La vivacité avec laquelle il s'éleva contre les abus qui régnaient dans son ordre, et le peu de ménagement avec lequel il reprenait la conduite de ses supérieurs, lui attirèrent des chagrins cuisants. Il avait d'autant plus mauvaise grâce de censurer les autres, que ses mœurs n'étaient point irréprochables.

SCHAEDER ou SKYTTE (Jean), ministre d'état en Suède, né de parents obscurs à Nikoeping, mort à Stockholm en 1645, avait été précepteur de Gustave-Adolphe, qui le créa baron, et l'employa en diverses ambassades. On a de lui des *Harangues* et d'autres ouvrages.

* SCHAEFFER (Jacob-Christian), savant et laborieux naturaliste, né à Querfurt en 1718, eut à lutter contre tous les embarras que fait naître une excessive indigence. Son zèle et son désir de s'instruire lui firent tout surmonter, et il fut nommé successivement maître à la faculté de Tubingue, docteur à celle de Wittenberg et surintendant du consistoire de Ratisbonne. Il composa beaucoup d'ouvrages utiles, multiplia les inventions profitables à la société, et se montra toujours dépourvu de toute ambition personnelle. Il mourut à Ratisbonne le 5 janvier 1790, à 72 ans. Ses ouvrages, très-recherchés lorsqu'ils parurent, ont perdu beaucoup de leur importance, depuis que la science a fait d'incontestables progrès. Les principaux sont : *Opuscula varia ad historiam naturalem spectantia*, Ratisbonne, 1752-70, 3 vol. in-4, fig.; *Fungorum qui in Bavaria..... nascuntur icones et descriptiones*, ib., 1762-1770, 4 tom. in-4 avec 330 pl.; on y joint le *Commentaire* de Persoon, Erlang, 1800, in-4; *Botanica expeditior*, ibid., 1762, 3 part. in-8, fig. *Nouvelle invention* (en allemand) *et échantillons pour*



faire le papier de toutes sortes d'étoffes et écorces de bois, ib., 1765-71, 3e part. in-4; *Icones insectorum circa Ratisbonam indigenorum*, ib., 1766, 3 tom. in-4, avec 220 pl.; *Elementa entomologica*, Ratisbonne, 1766, in-4, lat. et allem.; 3e édit., ibid., 1780, in-4; *Elementa ornithologica*, ib., 1774, ou 1779, in-4, fig.; *Museum ornithologicum*, ib., 1778, in-4. M. Walckenaer a fait l'*Eloge* de ce savant naturaliste. — Son frère Jean-Gottlieb Schaeffer, né en 1720 à Querfurt, mort à Ratisbonne en 1795, fut un pharmacien distingué. On lui doit un traité sur l'*usage des lavements de fumée de tabac*. Il y a plusieurs médecins allemands du même nom.

SCHAH-ABBAS, surnommé *le Grand*, et 7e roi des Perses, de la race des Sophis, monta sur le trône en 1586. Les Turcs et les Tartares avaient enlevé plusieurs provinces à son père Kodabendi; il se les fit rendre. Les Portugais s'étaient emparés depuis 1507 de l'île et de la ville d'Ormus; il les reprit en 1622. Il se préparait à de plus grands exploits, lorsqu'il mourut à la fin de 1628, après un règne de 44 ans. Ce conquérant fut le restaurateur de l'état par ses armes, et le bienfaiteur de la patrie par ses lois. Il commença par détruire une milice aussi insolente que celle des janissaires. Il transporta des peuples d'un pays dans un autre; il construisit des édifices publics; il rebâtit des villes; il fit des fondations utiles; Ispahan devint sous lui la capitale de la Perse; l'ordre fut rétabli partout. Mais en travaillant pour le bien public, Schah-Abbas s'abandonna souvent à la cruauté de son caractère. Il existe à la bibliothèque du roi et à celle de l'arsenal une Histoire de ce prince, extrêmement curieuse, écrite en persan. *Voy.* Shirley Antoine.

SCHAH-ABBAS, arrière-petit-fils du précédent, fut le 9e roi de Perse de la race de Sophis. Il commença à régner en 1642, à l'âge de 13 ans, et reprit à 18 la ville de Candahar, que son père avait cédée au Mogol, qui tenta en vain de la reprendre. Le jeune monarque amassait de grandes sommes d'argent pour étendre les bornes de son empire; mais la maladie vénérienne l'enleva au monde au milieu de ses projets, en 1666, à 37 ans. Son nom doit avoir une place parmi ceux des princes justes. Il protégeait ouvertement le christianisme convaincu que c'était la religion la plus assortie au bonheur des peuples et à la sécurité des états.

SCHAH-ISMAEL. *Voy.* Ismael.

SCHAH-SOPHI. *Voy.* Karib.

SCHALL de Bell (Jean-Adam), né à Cologne en 1591, d'une bonne famille, se fit jésuite à Rome en 1611, s'appliqua avec succès aux mathématiques, et s'embarqua pour les missions de la Chine en 1620. Il fit construire une belle église à Siganfu par la libéralité des païens mêmes, dont il avait gagné la bienveillance par sa science dans les mathématiques, et fut appelé ensuite à la cour de Pekin, pour travailler à corriger le calendrier chinois. Il mérita les bonnes grâces de l'empereur, et fut fait chef des mathématiciens, et mandarin, emploi qu'il exerça pendant 23 ans. L'empereur Xum-Chi le décora du titre de *maître des secrets du ciel*, et l'honora d'une telle confiance, que, contre les premières règles de l'étiquette chinoise, il lui laissa un libre accès auprès de sa personne, et lui rendit chaque année quatre visites. Le père Schall profita du crédit qu'il avait auprès de ce prince, pour le bien de la religion. Il en obtint un édit par lequel il était permis aux missionnaires de bâtir des églises, et de prêcher l'évangile dans ce vaste empire; et, dans l'espace de 14 ans, les missionnaires firent plus de 100,000 prosélytes; mais après la mort de ce prince, les choses changèrent bien de face. Les administrateurs du royaume, pendant la minorité de son successeur, jaloux du crédit dont il avait joui, le firent jeter dans un affreux cachot, et condamner enfin, comme chef de ce qu'ils nommaient la *secte infâme*, et pour avoir omis les rites chinois à la sépulture d'un fils de l'empereur, à être hâché et découpé par morceaux : sentence et genre de mort qui contrastent étrangement avec la prétendue humanité chinoise, tant exaltée par des philosophes ignorants ou de mauvaise foi. Le feu ayant consumé le palais impérial, et des tremblements de terre ayant renversé un grand nombre de maisons, le peuple regarda ces événements comme des châtiments du ciel, et demanda l'élargissement du père Schall, et celui des autres pères qui étaient renfermés avec lui. Il sortit de prison; mais il ne tarda pas à y être renfermé de nouveau. Enfin, consumé de souffrance et de travaux, il mourut le 15 août 1666, après avoir exercé pendant 44 ans, les pénibles fonctions de missionnaire. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages en langue chinoise sur l'astronomie, la géométrie et les mathématiques, faits en société avec le père Jacques Rho (*voy.* ce nom). Le père Prosper Intorcetta en a apporté 14 vol. in-4, qu'il présenta, en 1671, au pape Clément X, et qui furent placés à la bibliothèque du Vatican. Outre les ouvrages déjà indiqués, le père Schall a publiés aussi en chinois les traités de Lessius : *De providentia Dei* et *De octo beatitudinibus*, une *Explication des images représentant la vie de Notre-Seigneur*. Maximilien, duc de Bavière, avait envoyé ces images à la Chine pour être présentées à l'empereur. C'est principalement sur ses Lettres qu'on a rédigé l'*Histoire de la mission de la Chine*, publiée en latin à Vienne en 1665, in-8.

SCHANNAT (Jean-Frédéric), d'une famille de Franconie, naquit le 23 juillet 1685, à Luxembourg, d'un père de médiocre fortune, étudia la jurisprudence à Louvain, et fut avocat au conseil de Malines. Le succès qu'eut son *Histoire du comte de Mansfeld*, imprimée à Luxembourg, en 1707, l'attacha à ce genre d'étude. Il embrassa l'état ecclésiastique. Constantin, prince et abbé de Fulde, ayant entrepris d'écrire l'*Histoire de Fulde*, Schannat, pour lui faciliter ce travail, publia plusieurs ouvrages, dont il tira les matériaux des archives de ce monastère : *Vindemiæ litterariæ, hoc est, veterum monumentorum ad Germaniam sacram præcipue spectantium, collectio prima*, Fulde et Leipsig, 1723, in-fol.; *Corpus traditionum fuldensium*, 1724; *Recueil d'anciens documents, pour servir à l'histoire du droit public national des Germains*, en allemand, 1726, in-fol.; *Diœcesis fuldensis cum annexa hierarchia*, 1727, in-fol. Ce dernier ouvrage fut attaqué par Eckard (ou

Eccard) dans ses *Animadversiones historicæ et criticæ*, Wurtzbourg, 1727. Schannat opposa à cette critique, *Vindiciæ quorumdam archivi fuldensis diplomatum*, 1728, in-fol. Un autre ayant pris la plume pour soutenir quelques droits des landgraves de Hesse, Schannat lui répondit dans l'*Historia fuldensis in tres partes divisa, cum codice probationum annexo*, 1729, in-fol. Après la mort de Constantin, abbé de Fulde, François-Georges, électeur de Trèves, et évêque de Worms, de la maison des comtes de Schœnborn, invita Schannat à écrire l'*Histoire de Worms*, qui parut l'an 1732 en 2 tomes. La même année, l'archevêque de Prague, comte de Manderschied-Blanckenheim, souhaita que Schannat écrivît sur l'histoire ancienne d'Eiffel, qui est en partie dans l'archevêché de Trèves, et en partie dans le duché de Juliers. Il se chargea de cette tâche; et il aurait été en état de faire imprimer l'histoire de 22 familles de ce pays, au printemps de l'an 1739, si la mort ne l'eût prévenu, étant décédé à Heidelberg le 6 mars de cette année-là. Il avait aussi formé le dessein de donner la collection des conciles de l'Eglise d'Allemagne, et avait amassé des matériaux qui la conduisaient jusqu'au IIIe siècle. (*Voy.* Hartzeim). On a imprimé à Francfort-sur-le-Mein, en 1740, son *Histoire abrégée de la maison palatine*. M. de la Barre de Beaumarchais y a joint l'*Eloge historique* de l'auteur. L'abbé Schannat était lié avec les cardinaux Albani, Quirini et Passionei, et avec plusieurs autres personnes illustres. Il avait autant de modestie que d'érudition.

SCARD ou SCHARDIUS (Simon), né en Saxe l'an 1535, assesseur de la chambre impériale à Spire, mourut le 20 mai 1573. On doit à cet auteur : un recueil des *Ecrivains de l'histoire d'Allemagne*, Bâle, 1574, en 4 tomes in-fol. (1); l'*Idée d'un conseiller*; *Dictionnaire du droit civil et canonique*; des *Harangues*, des *Elégies*, etc. Tous ces ouvrages sont en latin.

SCHATTEN (Nicolas), jésuite, célèbre historien de la Basse-Allemagne, mourut vers la fin du XVIIe siècle, en 1676, à l'âge de 68 ans. On lui doit : *Historia Westphaliæ*, Neuhaus, 1690, in-fol.; *Annales Paderbonenses*, Neuhaus, 1693, in-fol. « Ouvrage, » selon un critique peu suspect, fort estimé, exact, » plein de grandes recherches. » *Carolus Magnus romano-catholicus*, Neuhaus, 1674, in-4; Schatten réfute victorieusement Nifanius, auteur luthérien, qui prétendait que Charlemagne avait établi dans l'Eglise des usages que Luther n'a fait que rétablir par sa prétendue réformation.

SCHAWENBURG (Adolphe, comte de), d'une illustre famille de Cologne, fut prévôt de l'église de Liége, chanoine de celle de Cologne et coadjuteur d'Adolphe Herman de Wède, archevêque de Cologne, qui fut déposé en 1546, à cause de son attachement aux nouvelles erreurs. Schawenburg, élu à sa place, fut inauguré le 24 janvier 1547. Son premier soin fut de rétablir l'antique religion dans tous ses droits, et de lui rendre son lustre primitif. Il travailla avec beaucoup de zèle à la réforme de son clergé, assista avec éclat au concile de Trente en 1551. De retour dans son diocèse en 1552, il raffermit dans la foi catholique trois de ses évêques suffragants, qui paraissaient chanceler, et mourut le 20 septembre 1556. On a les *Actes*, imprimés en 1544, de huit synodes qu'il tint pour remédier aux maux que l'hérésie avait causés dans son diocèse. *Voy.* Gropper.

SCHEDIUS ou SCHEDE (Elie), né en Bohême, le 12 juin 1615, figure au nombre des enfants célèbres. A l'âge de 12 ans, il faisait des vers et des discours grecs et latins. Il mérita, n'étant encore âgé que de 18 ans (en 1633), la couronne de laurier que les empereurs avaient coutume de donner à ceux qui se distinguent dans la poésie. Il fut aussi comblé d'honneurs dans les cours étrangères. Nous avons de lui : *De Diis germanicis, sive veteri Germanorum religione Syntagmata IV*, 1648, Halle, 1728, in-8. Il mourut à Varsovie le 2 mars 1641. L'*Eloge* de *Schedius* se trouve dans le recueil de quelques enfants précoces par Goeze, Lubech, 1708, in-8.

SCHEDONE. *Voy.* Schidone.

* SCHEELE (Charles-Guillaume), l'un des créateurs de la chimie moderne, né le 19 décembre 1742, à Stralsund, dès l'âge de 14 ans étudia la pharmacie chez un apothicaire de Gothenbourg où il resta six ans; il travailla ensuite seul avec une persévérance soutenue, et fut employé dans diverses pharmacies à Malmoë, à Stockholm et à Upsal; en 1775 il devint directeur, et deux ans après propriétaire de celle de Pohler à Koeping. Il mourut le 24 mai 1786, âgé de 44 ans. Scheele s'était fait connaître d'abord par un *Mémoire sur le spathfluor*, qu'il présenta à l'académie de Stockholm. On lui doit la découverte de l'*oxygène*, du *chlore*, du *manganèse*, du *molybdène*, de l'*hydrogène arseniqué*, de l'*hydrure* de *soufre*, du *principe doux des huiles*, des *acides arsénique*, *urique*, *lactique*, *mucique*, *gallique*, *oxalique*, *hydrocianique*, et *malique*, etc. Il confirma les découvertes de Lavoisier et de Cavendish sur la composition de l'eau et sur la production de ce liquide par l'inflammation d'un mélange d'oxigène et d'hydrogène, etc. L'académie royale de Stochkolm, dont il était membre, lui allouait une somme considérable pour les expériences dont elle le chargeait. Le ministère anglais chercha, mais sans succès, à l'attirer à Londres. On a de Scheele un excellent *Traité de l'air et du feu*, Upsal, 1777, traduit en franç. avec un *Supplément* in-12, par Dietrich, 1786, in-8. Toutes ses *Œuvres* ont été recueillies et publiées par Hermbstaedt, Berlin, 1793, 2 vol. Vicq-d'Azir a fait son *Eloge* à l'académie royale de médecine en 1787.

SCHEELSTRATE (Emmanuel), successivement chanoine et chantre d'Anvers sa patrie, garde de la bibliothèque du Vatican, chanoine de Saint-Jean de Latran et de Saint-Pierre à Rome, mourut dans cette dernière ville en 1692, à 44 ans. Il y jouit de la considération que méritaient ses talents et l'usage qu'il en faisait. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont : *Antiquitates ecclesiæ illustratæ*, Rome, 1692 et 1697, 2 vol. in-fol.; *Ecclesia africana sub primate Carthaginensi*, Anvers, 1679, in-4; *Acta Constantiensis concilii*, in-4; vigou-

(1) Une 2e édit. augmentée d'un double *Index* des auteurs et des matières, a été publié, Giessen, 1673 : elle est plus commode mais moins belle que la première.

reusement défendu contre Maimbourg et un anonyme, par dom Matthieu Petit-Didier, dans sa *Dissertation historique et théologique* sur le concile de Constance; *Acta Ecclesiæ orientalis contra Calvini et Lutheri hæreses*, Rome, 4 vol. in-fol.; *De disciplina arcani ; Dissertatio de auctoritate patriarchali et metropolitana.* Il avait une grande connaissance de l'antiquité ecclésiastique, une sévère orthodoxie, des vues saines et pures. Scheelstrate a aussi publié sur l'assemblée du clergé de France en 1682 un écrit dont la 2ᵉ édition de 1740 est particulièrement recherchée.

SCHEFFER (Jean), antiquaire, né à Strasbourg en 1621, fut appelé en Suède par la reine Christine, qui le fit professeur d'éloquence et de politique à Upsal. Il devint bibliothécaire de l'université de cette ville, où il mourut le 26 mars 1679. On a de lui : un traité *De militia navali veterum libri IV*, 1654, in-4, Upsal, 1659, in-4; *Upsalia antiqua*, 1666, in-8, rare et curieux; *Laponia*, Francfort, 1673, in-4, avec figures, traduit en français par le P. Lubin, Paris, 1678, in-4; *Suecia litterata*, dans la *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, Leipsig, 1699, in-8; *De re vehiculari veterum*, Francfort, 1671, in-4, rare, et un grand nombre d'autres ouvrages pleins d'érudition. On peut voir la liste de ses *Thèses*, *Harangues*, *Eloges*, *et Dissertations* dans Nicéron, t. 39 de ses *Mémoires*. On doit aussi à Scheffer des *éditions* avec *Commentaires* de *Phèdre*, d'*Arrien*, d'*Elien*, de *Pacatus*. Le société d'éducation d'Upsal proposa en 1781 pour l'*Eloge* de Scheffer un prix qui fut décerné au *mémoire* de Faut, Stockholm, 1783, in-8.

SCHEFFMACHER (Jean-Jacques), jésuite de la province de Champagne, naquit à Kientzheim en Haute-Alsace, de parents distingués, le 27 avril 1668. Il fut nommé en 1715 à la chaire de controverse fondée dans la cathédrale de Strasbourg par Louis XIV. Par les talents et le zèle qu'il y déploya, il parvint à réunir au giron de l'Eglise grand nombre de luthériens. Les écrits qu'il publia successivement depuis 1716 jusqu'à sa mort, et surtout ses 12 savantes lettres, procurèrent la conversion de quantité d'autres. Pfaff, chancelier de l'université de Tubingen, et Armand de la Chapelle, pasteur à la Haye, tâchèrent d'y répondre; mais il paraît que leurs réponses ne firent point fortune. Celle du premier est moins mauvaise que celle de l'autre, quoique plus mal écrite. Les lettres du P. Scheffmacher parurent d'abord successivement et séparément; mais on les réunit, et on en fit trois éditions en 2 vol. in-4; la 1ʳᵉ en 1733, la 2ᵉ en 1747, et la 3ᵉ en 1750 et 1751. Il y en a aussi une en 3 vol. in-12, Rouen, 1769, à laquelle l'éditeur a ajouté une treizième lettre sur la présence réelle contre les calvinistes. On a donné un abrégé de ces lettres, 1 vol. in-8. Le P. Scheffmacher mourut à Strasbourg, recteur du collége royal et de l'université catholique de cette ville, le 18 août 1733. (*Voy.* Sinsart).

SCHELSTRATE. *Voy.* Scheelstrate.

SCHEGK ou SCHEGKIUS (Jacques), né en 1511 à Schorndorf, dans le duché de Wurtemberg, professa pendant 13 ans la médecine à Tubingen, après y avoir enseigné pendant quelque temps la philosophie. Il devint aveugle, et fut si peu sensible à la perte de sa vue, qu'un oculiste lui en promettant la guérison, il le refusa *pour n'être pas obligé de voir tant de choses qui lui paraissaient odieuses ou ridicules.* Cet accident ne l'empêcha pas de continuer ses occupations jusqu'à sa mort, arrivée en 1587. On a de lui : un dialogue, *De animæ principatu, an cordi, an cerebro tribuendo*, Tubingen, 1542, in-8; un traité *De una persona et duabus naturis in Christo, adversus anti-trinitarios; Refutatio errorum Simonii*, Tubingen, 1573, in-fol., et beaucoup d'autres livres de philosophie, de médecine et de théologie.

SCHEINER (Christophe), astronome, jésuite, né en 1573 à Schwaben, dans le pays de Mindelheim en Souabe, mort à Nice le 8 juillet 1650, fut mathématicien et confesseur de l'archiduc d'Autriche. Il soutint, ainsi que Longomontan, un système moyen entre celui de Copernic et de Tycho, et prétendit que la terre, par une révolution journalière, produisait le jour et la nuit, tandis que le soleil, par son cours annuel, causait la vicissitude des saisons. (*Voy.* Longomontan, Copernic, Tycho, etc.) Il observa le premier les taches du soleil. (*Voy.* son ouvrage, *ad M. Velserum de maculis solaribus tres Epistolæ*, Augsbourg, 1612, in-4, réimprimé à Rome, 1613, in-4.) Découverte que d'autres attribuent sans fondement à Galilée. Scheiner publia en 1630, in-fol., son ouvrage intitulé : *Rosa ursina sive sol ex admirando facularum et macularum suarum phænomeno varius*, dans lequel il traite de ces taches, ainsi que des points particulièrement brillants qu'on remarque dans le soleil. Lorsqu'il communiqua cette découverte à son provincial, celui-ci craignant qu'il ne se donnât un ridicule, lui conseilla de mettre de la prudence et de la lenteur dans la publication d'un écrit qui frondait les idées reçues; mais il ne tint pas le discours impertinent et imbécile qu'on lui fait tenir *ordinairement*. *Censuerunt superiores mei*, dit Scheiner lui-même, *procedendum esse cautè et pedetentim, donec phænomenum, ipsa aliorum quoque experientia accedente, corroboraretur, neque a tritis philosophorum semitis sine evidentia contraria recedendum*, Rosa Ursina, lib. 1, cap. 2. Il fallut donc que Scheiner tînt pendant quelque temps sa découverte secrète : il la communiqua cependant à Welser, qui la publia longtemps avant que Galilée en eût parlé; et lorsque Scheiner, devenu plus libre ou plus hardi, revendiqua sa découverte, Welser eut l'honnêteté de ne pas la lui contester. On a encore de ce jésuite : *Oculus, hoc est, fundamentum opticum*, Inspruck, 1619, in-4. Cette description de l'œil est exacte, surtout quant aux nerfs optiques. Le célèbre Wolf faisait grand cas de ces deux ouvrages de Scheiner. Il appelle le premier un chef-d'œuvre : *Opus de maculis solaribus absolutissimum*; et il conseille la lecture du second à tous ceux qui veulent apprendre ce qui a rapport à la vision directe. Il est faux que Scheiner se soit donné pour accusateur de Galilée. L'abbé de Lignac a fait à ce sujet un conte de roman, que Bergier a inconsidérément répété. (*Voy.* le *Journal hist. et littér.*, 1ᵉʳ mai

1782, pag. 32.) Le jésuite combattit le système de l'astronome florentin, comme les autres qu'il ne trouvait pas d'accord avec ses opinions, et faisait en cela ce que font tous les écrivains.

SCHELHAMMER (Gonthier-Christophe), né à Iéna, en 1649, mort en 1716, à 73 ans, devint successivement professeur de médecine à Helmstadt, à Iéna et à Kiel, où il fut aussi médecin du duc de Holstein. On a de lui plus de 50 ouvrages sur la médecine, dont Nicéron a donné le catalogue dans le tom. 33 de ses *Mémoires*. Nous citerons *Ars medendi universa*, Leipsig, 1732, 3 vol. in-4, ouvrage posthume, et un grand nombre d'écrits utiles sur cette science, mais remplis d'injures que son humeur atrabilaire lui a fait prodiguer à ses contemporains. *Voy.* sa *Vie* par Scheffelius, à la tête des *Lettres* qui lui ont été écrites par divers savants, Wismar, 1727, in-8.

SCHENCK (Martin) se distingua dans les guerres par un grand nombre d'actions d'éclat, en combattant tantôt pour le roi Philippe II, et tantôt pour les Hollandais : car rien de plus vénal que ses talents et ses travaux militaires. Il périt dans le Rhin en 1589, après avoir vainement tenté de se rendre maître de Nimègue. Il ne se battait jamais avec plus de prudence et de succès que lorsqu'il avait bien bu, et n'était jamais plus sûr de garder son secret que lorsqu'il était ivre. *Arma nunquam accuratius tractabat quàm cùm effuse potus ac vino amens : imo ebrietate ipsa, quæ resignare ac aperire occulta quæque consuevit, illum ad arcana occultanda uti solitum ferunt.* Strada de Bell. Belg. Dec. 2, lib. 10.

SCHENCK (Jean), dit de *Graffenberg*, né à Fribourg le 20 juin 1531, fut reçu docteur en médecine à Tubingen, en 1554, et obtint la charge de physicien de sa ville natale, où il mourut le 12 novembre 1598. On a de lui : *Observationum medicarum, rararum, novarum, admirabilium et monstrosarum volumen, tomi VII de toto homine institutum*, 1er vol. Bâle, 1584, 2e, Fribourg, 1594; 3e, ibid., 1595-6; 4e et 5e, ibid., 1596; 6e et 7e, ibid., 1597 : réimprimé depuis, Francfort, 1600, 2 vol. in-8; 1609, in-fol.; Fribourg, 1604, in-8; Lyon, 1644, in-fol., par les soins de Charles Spon, et Francfort, 1665, in-folio, par Laurent Strauss, avec des augmentations. — Son fils, Jean-Georges Schenck, exerça la médecine à Haguenau avec succès, et publia plusieurs ouvrages, entre autres : *De formandis medicinæ studiis*, Bâle, 1607, in-12; *Hortus patavinus*, Francfort, 1608; *Monstrorum historia mirabilis*, Francfort, 1609, in-4, etc.

SCHENCK ou SCHENCKIUS (Frédéric), archevêque, baron de Tautenburch, né dans les Pays-Bas, en 1505, conseiller intime de Charles-Quint, président de la chambre impériale de Spire, quitta le barreau, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine et prévôt du chapitre de Saint-Pierre à Utrecht, et enfin archevêque de cette ville. Toute son application fut de remédier aux maux de son diocèse. Il tint à cet effet deux synodes, l'un en 1562, l'autre en 1565 : dans le second, il sollicita l'acceptation du concile de Trente; mais ce ne fut qu'en 1568 qu'il vint à bout de le faire accepter. Le chagrin qu'il eut de voir les progrès que l'hérésie faisait dans son diocèse abrégea ses jours. Il mourut le 25 août 1580. On de ce respectable prélat : *De vetustissimo sacrarum imaginum usu*, Anvers, 1567, in-12, solide et savant; *Enchiridion veri præsulis*, Anvers; *Acta concilii provincialis trajectensis*, et plusieurs ouvrages sur la jurisprudence.

SCHENCKIUS (Jean-Théodore), savant professeur en médecine à Iéna, mort en 1671, dans sa 52e année, enseigna et pratiqua avec succès. On a de lui : *Medicinæ generalis novo antiquæ synopsis*, 1671, in-4; *De sero sanguinis*, 1671, in-4; le *Catalogue des plantes du jardin médicinal d'Iéna*, 1659, in-12, etc. On a encore de lui plusieurs ouvrages; mais la plupart n'ont exigé d'autre peine à Schenckius que celle de les extraire mot à mot de différents auteurs. (*Voy.* la *Biographie du dictionnaire des sciences médicales.*)

* SCHÉRER (Barthélemi-Louis-Joseph), général, né à Delle, près de Belfort, en 1735, était fils d'un boucher qui le fit élever avec soin. Entraîné par le goût du plaisir il s'enfuit de la maison paternelle pour aller prendre du service en Autriche. Étant en garnison à Mantoue, il déserta et vint à Paris, auprès de son frère, maître d'hôtel du duc de Richelieu. A la révolution, il était major dans la légion de Maillebois. Successivement aide-de-camp des généraux Desprez-Crassier, Eikmeier et Beauharnais (1792-1793), il fut un instant éloigné de l'armée comme *aristocrate;* il y reparut en qualité d'adjudant-général, et fut nommé dans l'espace de quelques semaines général de brigade, puis de division. Employé à l'armée de Sambre-et-Meuse, il reprit Landrecies, Quesnoy, Valenciennes et Condé, débusqua les Autrichiens du poste de la Chartreuse (17 septembre 1794), et contribua au succès du combat d'Aldenhoven (2 octobre), en forçant le passage de la Roër. L'année suivante il eut le commandement de l'armée des Pyrénées occidentales. La paix avec l'Espagne ayant été signée, il fut envoyé par le directoire en Italie, où il débuta par la victoire de Loano; mais il ne sut pas profiter de ses avantages. Remplacé par Bonaparte il revint à Paris, et quelques mois après fut par l'influence de Rewbel (*voy.* ce nom), nommé ministre de la guerre. Il ne montra pas dans cette place les talents et la capacité d'un administrateur. Des plaintes et même des accusations violentes s'étant élevées contre lui, pour le soustraire aux poursuites dont il était menacé, le directoire le renvoya commander l'armée d'Italie. Ses échecs, et de nouvelles dilapidations dont il se rendit coupable, lui attirèrent la haine de toute l'armée. Retiré dans Lodi il y fut attaqué subitement par les Russes et se replia sur Milan d'où il envoya sa démission au directoire. Il obtint alors le titre d'inspecteur des troupes en Hollande; mais poursuivi par les clameurs de ses ennemis, il donna sa démission, annonçant qu'il allait présenter ses comptes. Menacé d'un décret d'accusation, il prit la fuite; le 18 brumaire arrêta les poursuites, et Schérer se retira dans sa terre de Chauny, où il mourut en août 1804. On a de lui un mémoire justificatif in-

titulé : *Précis des opérations militaires du général Schérer en Italie*, 1798, in-8.

SCHERTLIN (Sébastien), né en 1495, à Schorndorff, dans le duché de Wurtemberg, d'une famille honnête, fit ses premières armes en Hongrie et dans les Pays-Bas. Il passa en Italie, et signala tellement son courage à la défense de Pavie, que le vice-roi de Naples le créa chevalier. Il ne se distingua pas moins à la prise de Rome, à celle de Narni, et au secours de Naples en 1528. Plusieurs princes lui offrirent des pensions; mais il aima mieux s'attacher au service du sénat d'Augsbourg. En 1546, il épousa ouvertement le parti de la ligue de Smalkalde contre l'empereur, et servit ce parti de toutes ses forces. La ville d'Augsbourg, menacée d'un siége, lui confia sa défense. Schertlin déploya alors toute sa bravoure; mais cette ville ayant fait la paix, il fut exclu du traité, obligé d'abandonner Augsbourg et de se retirer à Constance. Il passa au service de France, et aida en 1551 à conclure l'alliance entre le roi Henri II et Maurice électeur de Saxe. Il accompagna Henri II dans ses expéditions du Rhin et des Pays-Bas. Charles-Quint et son frère Ferdinand lui accordèrent sa grâce en 1553, et lui rendirent ses emplois. Il servit depuis avec zèle l'empereur Ferdinand Ier, fut anobli en 1562, et mourut fort âgé en 1577, avec la réputation d'un général habile et d'un politique entreprenant.

SCHETZEL, SCHETZELON ou SCHTZELIUS, ermite célèbre, habitait au XIIe siècle la forêt de Grunwald, près de Luxembourg, dans laquelle on voit une grotte et une fontaine qui portent son nom. L'auteur de la *Vie* de saint Athard, disciple de saint Bernard, en raconte des choses admirables, et plusieurs de ces singularités qui sortent des règles ordinaires des vertus chrétiennes, mais qui, dans l'ordre de la providence, tiennent aux circonstances et à la nature des temps. (*V.* saint PATRICE, saint SIMÉON STYLITE, etc.) Le Martyrologe belgique en fait mention au 6 août sous le nom de Gisilain. Berth. *Hist de Luxemb.*, tom. 4, p. 97.

SCHEUCHZER (Jean-Jacques), docteur en médecine, et professeur de mathématiques et de physique à Zurich, naquit dans cette ville en 1672, et y mourut en 1733. Le czar Pierre Ier avait voulu l'attirer en Russie; mais le conseil de Zurich le retint par sa générosité. Scheuchzer laissa à sa famille une bibliothèque bien choisie, un beau médailler et un riche cabinet d'histoire naturelle. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Le principal est sa *Physique sacrée*, ou *Histoire naturelle de la Bible*, en 4 gros vol. in-fol., qu'on relie souvent en 8. L'édition originale de ce livre est de 1725, en allemand. La traduction en latin parut à Augsbourg, 1732-33, en 4 ou 8 vol. in-fol.; elle est de l'auteur même. Sa latinité est élégante, énergique, abondante, quoiqu'elle ne soit pas toujours correcte. On en publia une version française à Amsterdam, 1734, 8 vol. in-fol. L'édition allemande est préférée à toutes les autres, à cause de la beauté des épreuves de 750 planches dont elle est ornée (*voy.* PFEFFEL); et l'édition latine est préférée à la française. Cet ouvrage savant, curieux et d'une lecture attachante, est trop diffus, et contient des choses qu'on eût pu retrancher sans conséquence; mais c'est blesser les règles d'une critique décente et raisonnable, que de dire, avec M. de Buffon, que ce livre n'est *fait que pour amuser les enfants*. On y trouve plus de faits constatés, et moins d'idées purement systématiques que dans l'éloquente *Histoire naturelle*. Un des grands partisans de M. de Buffon (l'abbé Soulavie) a rendu plus de justice à Scheuchzer : *Ses descriptions*, dit-il, *véritables copies de la nature, dureront autant que la nature même*. On a encore de lui : *Itinera per Helvetiæ alpinas regiones facta*, Leyde, 1723, 4 tom. en 2 vol. in-4, avec fig.* C'est une description de tout ce que les Alpes offrent de curieux aux yeux d'un habile observateur de la nature. *Piscium querelæ*, 1708, in-4, fig.; *Herbarium diluvianum*, Zurich, 1709; Leyde, 1723, in-fol. On a ajouté à cette édition un catalogue des plantes dont les empreintes se trouvent sur différentes pierres. Cet ouvrage est disposé selon la méthode de Tournefort. *Musæum diluvianum*, Zurich, 1716, in-8; *Homo diluvii testis*, 1726, in-4. On trouve dans ces deux ouvrages des monuments incontestables du déluge, et diverses observations qui détruisent le roman physique intitulé : *les Époques de la nature* (*voy.* BUFFON); *Historiæ Helveticæ naturalis prolegomena*, 1700; *Sciagraphia lithologica, seu lapidum figuratorum nomenclator*, Dantzig, 1740, in-4, avec fig.; *Nova litteraria helvetica*. C'est un journal de la littérature suisse, depuis l'an 1701 jusqu'à l'an 1714. Un ouvrage sur les eaux minérales de la Suisse en allemand, Zurich, 1732, in-4. C'était un homme modeste, paisible et droit, ami des catholiques, qui s'exprimait franchement sur plusieurs préjugés de sa secte, quoique ses yeux ne se soient jamais entièrement ouverts à la vérité. Nous citerons pour exemple la manière dont il s'exprime sur les cérémonies du culte catholique, d'abord si brusquement rejetées, et ensuite si sagement regrettées par les protestants. *Verbis et gestibus nullas esse vires persuasi sumus, et tamen legimus veteris Testamenti prophetas usos esse miris gesticulationibus, quas derideremus hodie et superstitiosis adscriberemus ritibus. His in resuscitatione filii unici Sareptani admensus est sese Elias ad puerum ter. Ita et maximi prophetæ maximus discipulus Elisæus Sunamitidis filium*, etc. Phys. Sac., tom. 4, p. 189. — Son fils, Jean-Gaspard SCHEUCHZER, mort assez jeune à Londres en 1729, a donné une traduction en anglais de l'*Histoire du Japon* de Kempfer, 1727, 2 vol. in-fol. L'oncle de celui-ci, frère de Jean-Jacques, Jean SCHEUCHZER, premier médecin du canton de Zurich, mort dans cette ville en 1738, a publié : *Agrostographia seu graminum, juncorum, etc., historia*, Zurich, 1719, in-4, avec fig., ibid., 1775, même format. Cette édition augmentée est la plus recherchée.

* SCHIARA ou SCIARA (Pie-Thomas), dominicain, né en 1691, à Alexandrie, était bibliothécaire de la Casanate et secrétaire de l'*Index*, lorsqu'il fut revêtu par le pape Pie VI de la dignité de maître du sacré palais; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur, et mourut en 1781, âgé de près de 91 ans. On a de lui : *Parere sopra il libro intitolato :* Vindiciæ Maupertuisianæ, Venise, 1765, in-4. Une

contestation qui s'était élevée entre Zanotti et le père Ansaldi, sur un point de philosophie, donna lieu à cet ouvrage. Schiara s'y range du côté de Zanotti, contre Maupertuis.

SCHIARA (Antoine-Thomas), né dans le XVIIe siècle, à Asti, entra dans la congrégation des clercs réguliers, fut chargé de l'enseignement de la théologie et du droit, et mourut à Rome vers 1720. On a de lui : *Theologia bellica, omnes fere difficultates ad militiam tum terrestrem, tum maritimam pertinentes complectens et dilucidans, atque in octo libros distributa*, Rome, 1705; Augsbourg, 1707, 2 vol. in-fol. C'est un recueil de cas de conscience par rapport à la guerre. Parmi les questions qu'examine l'auteur, il en est de singulières. *Romanus pontifex omnium jurium dispositione propugnandus christianæ reipublicæ exhibetur*, Rome, 1712, in-fol.; *Raggionamenti sacro-regali intorno al purgatorio*, Rome, 1706, in-4.

SCHIAVONE (André MEDULA, dit le), peintre, né l'an 1522, à Sébénico en Dalmatie, mourut à Venise (1) en 1585. La nécessité lui fit apprendre la peinture, et cette dure nécessité ne lui permit pas d'étudier toutes les parties de son art. Son dessin est incorrect; mais ce défaut n'empêche point qu'il ne soit mis au rang des plus célèbres artistes. Il avait un bon goût de draperie, une touche facile, spirituelle et gracieuse; ses attitudes sont d'un beau choix et savamment contrastées. Le Tintoret avait toujours un tableau de Schiavone devant les yeux lorsqu'il peignait. Le musée du Louvre possède de cet artiste une *Tête de saint Jean-Baptiste, dont les yeux sont baissés.* Tel est le mérite de ce tableau dont la forme est ovale, que beaucoup de personnes l'ont attribué à Raphaël.

* SCHIAVONETTI (Louis), graveur, né à Bassano en 1764, fit, malgré la médiocrité de son premier maître, de grands progrès dans le dessin. Employé dans l'établissement chalcographique du comte Remondini, à Bassano, il étudia sous Bartolozzi et Volpato, suivit le premier à Londres, et y acquit bientôt une grande réputation. Il mourut à Brompton le 16 juin 1810. Il a exécuté un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue la *Mater dolorosa*, d'après Vandick; *Juliette et Roméo;* quatre *estampes* représentant l'histoire de la dernière année de Louis XVI, d'après Benazeck; l'*Apothéose* de ce monarque; la *Naissance de Jésus-Christ*, tableau connu sous le nom de la *Nuit du Corrége; le Fils du doge Foscari*, priant son père de faire révoquer l'arrêt qui le bannit à perpétuité de Venise; le *Pèlerinage de Cantorbéry*, eau forte, d'après Stothard; *le Débarquement des Anglais en Egypte*, d'après Loutherbourg; *le Corps de Tipoo-Saïb*, reconnu par sa famille, d'après Singleton. On remarque dans tous ses ouvrages une force de dessin, un éclat, un mouvement qui décèle plutôt le génie d'un peintre que l'effort d'un graveur. Blair a fait l'*Eloge* de Schiavonetti, dans le poème du *Tombeau*, Londres, 1813, in-4, ouvrage pour lequel il a gravé une belle suite d'eaux fortes.

SCHICKARD (Guillaume), professeur d'hébreu dans l'université de Tubingen, né en 1592 à Herrenberg, mort de la peste en 1635, à 43 ans, est auteur d'un petit abrégé de grammaire hébraïque, intitulé : *Horologium Schickardi*, in-8, et de quelques autres ouvrages, où l'on trouve beaucoup d'érudition. Les plus estimés sont : *De jure regio Judæorum*, Leipsig, 1674, in-4; et *Series regum Persiæ*, Tubingen, 1628, in-4. (*Voy.* sur ce savant, Schnurrer, *Notice Biogr. sur les hébraïsans de Tubingen*, Ulm, 1792.)

(1) La Biographie universelle dit à Vicence.

SCHIDONE ou SHEDONE (Barthélemy), peintre, né dans la ville de Modène vers l'an 1570, mort à Parme en 1615, s'attacha principalement à imiter le style du Corrége. Personne n'a plus approché de ce grand maître. Le duc de Parme le fit son premier peintre, et lui fournit plusieurs fois l'occasion de se procurer un état honnête; mais sa passion pour le jeu le réduisit au point de mourir de douleur et de honte de ne pouvoir payer ce qu'il perdit en une nuit. Ses tableaux sont très-rares. Ceux qu'on voit de lui sont précieux pour le fini, pour les grâces et la délicatesse de sa touche, pour le choix et la beauté de ses airs de tête, pour la tendresse de son coloris et la force de son pinceau.

SCHILDER (Louis de), né à Bruges en 1606, entra chez les jésuites en 1636, enseigna à 19 ans la philosophie et la théologie, et mourut dans sa patrie en 1667, après avoir publié un traité *sur les sacrements*, in-fol., et un petit ouvrage judicieux et utile, *De principiis formandæ conscientiæ.* Les auteurs de la compilation informe et calomnieuse, intitulée *Extraits des assertions*, etc., lui reprochent le probabilisme, tandis qu'il enseigne formellement le sentiment contraire. *Voy.* ESCOBAR, LA CROIX, MEDINA, MOYA.

* SCHILLER (Jean-Frédéric-Christophe) poète et historien illustre, naquit le 10 novembre 1759, à Marbach où son père, ancien capitaine de hussards, était surintendant de *la Solitude*, château de plaisance du duc de Wurtemberg. Sa première éducation chez un pasteur de village, et un penchant très-prononcé le portaient vers l'état ecclésiastique. Mais le sort en ordonna autrement; le duc de Wurtemberg qui l'avait distingué, le fit entrer dans une école militaire qu'il venait d'établir à Ludwigsbourg. Schiller se vit avec regret détourné de la carrière vers laquelle le portait son premier penchant, mais tout ce qu'il put obtenir fut de ne point être forcé d'embrasser la profession des armes. Il étudia d'abord la jurisprudence à laquelle il renonça bientôt pour la médecine, dont il fit à Stuttgard un cours de deux années. La bienveillance du duc le fit nommer, à peine âgé de vingt ans, chirurgien d'un régiment de grenadiers. Mais cette nouvelle carrière était peu propre à satisfaire une âme ardente, exaltée par le double enthousiasme de la religion et de la poésie. A l'âge de 9 ans il avait assisté pour la 1re fois à une représentation théâtrale, et dès cette époque sa jeune tête n'avait pas cessé de faire des plans de compositions dramatiques. Les ouvrages de Lessing, de Shakespeare, et surtout *le Berlichingen de Goethe* qu'il eut occasion de lire dans le cours de ses dernières études, achevèrent de déterminer la direction quelque temps incertaine de son talent. Jusqu'en 1780, Schiller n'avait produit que des essais poétiques médiocres. Plus maître de ses loisirs il acheva sa

tragédie, des *Brigands*, qui, jouée en 1782 sur le théâtre de Manheim, avec quelques changements que l'auteur avait lui-même jugé nécessaires, obtint un succès éclatant. Ne pouvant faire accepter sa démission, il quitta furtivement les états de Wurtemberg, et se retira sous un nom emprunté chez un de ses condisciples dans les environs de Bauerbach. Il acheva dans cette retraite la *Conjuration de Fiesque*, et composa le drame de *Cabale et amour*. On retrouve dans ces deux pièces à peu près les qualités et les défauts des *Brigands*, appliqués à des genres différents. Le manque des connaissances que donne l'expérience du monde s'y fait sentir; son génie n'avait pu les deviner, et nul talent ne peut les suppléer. En septembre 1783, il s'établit à Manheim, et lié bientôt avec plusieurs hommes distingués, leurs avis et l'habitude du théâtre lui furent très-utiles, pour ses nouvelles compositions. Schiller accompagna le baron Dalberg à Mayence où il s'arrêta quelque temps. Il visita ensuite Iéna et Leipsig, où il commença la publication de la *Thalie du Rhin*, feuille littéraire, dans laquelle il inséra des scènes entières de *don Carlos* qu'il venait de terminer. Il les lut à la cour du landgrave de Hesse-Darmstadt, en présence du duc de Weimar qui lui donna le titre de son conseiller. Schiller se rendit vers la fin de 1785, à Dresde, où il acheva *don Carlos* qui fut imprimé à Leipsig en 1787. Il visita cette même année Weimar où Wieland et Herder lui firent un accueil très-distingué, et vit l'année suivante à Rudolstadt, Goëthe, avec lequel il ne tarda pas à se lier, et qui obtint pour lui du duc de Weimar, la place de professeur extraordinaire d'histoire à Iéna. Schiller fit en 1788 à la pièce de *don Carlos* les changements nécessaires pour qu'elle pût être représentée et la publia sous sa nouvelle forme. *Don Carlos* est une des productions les plus remarquables de la littérature allemande. On y trouve un grand nombre de situations fortes; les caractères, à part ceux de Posa et de Carlos, sont tracés avec talent, et le langage a une noble simplicité dont les premiers essais de l'auteur ne donnaient pas l'idée. Toutefois c'est avec raison qu'on a reproché à cette pièce de nombreuses invraisemblances, et la faiblesse de quelques inventions. Les lettres que Schiller se crut obligé d'écrire pour expliquer la conduite étrange de Posa, prouvent assez que ce caractère est manqué. Pour composer *Don Carlos*, l'auteur avait fait une étude particulière de l'époque, et il se servit de ses recherches pour écrire l'*Histoire de la défection des Pays-Bas*, qui parut en 1788, Leipsig, in-8. Cet ouvrage dont le style a été critiqué, et où le talent de Schiller ne se révèle que par un certain nombre de réflexions judicieuses et de portraits bien tracés, n'a pas été achevé. En 1789, Schiller composa pour l'ouverture de son cours, un discours sur cette question : *Qu'est-ce que l'histoire universelle et quel est le but de cette étude?* Ce morceau réunit à un style brillant, rapide et pur, des pensées profondes et de nobles sentiments. Vers le même temps Schiller commença la *Collection générale de mémoires, depuis le douzième siècle jusqu'aux temps modernes*, Iéna, 1790-1801, 12 vol. in-8. Il ne traduisit lui-même que la moitié du 1er volume; l'entreprise fut continuée sous son nom par Paulus et Woltmann. A l'étude du théâtre et de l'histoire, Schiller avait joint celle de la philosophie. Il suivit alternativement les principes de Garve et de Kant, et adopta même pour un instant les erreurs de Spinosa. Rangé parmi les plus grands écrivains de l'Allemagne, il jouissait enfin d'une existence honorable et sûre; il trouva le bonheur domestique dans une union contractée en 1790, avec Mlle de Lengeld, qu'il avait souvent vue à Rudolstadt. Cependant les études continuelles auxquelles il se livrait avaient déjà gravement altéré sa santé, lorsqu'en 1791, il fut atteint d'une maladie de poitrine dont il ne devait jamais guérir complétement. Dans son *Histoire de la guerre de trente ans*, on trouve à la fois des preuves frappantes de l'élévation toujours croissante du talent de Schiller et de l'affaiblissement de ses forces physiques. Il semble en effet qu'elles lui aient manqué pour achever cet ouvrage qu'il a poussé jusqu'au 4e livre avec tant de verve, de chaleur et de vie. C'est après cette publication et pendant qu'il se trouvait contraint de ralentir ses travaux que Schiller reçut presque simultanément du prince héréditaire de Holstein-Augustenbourg, et du comte de Schimmelmann, ministre de Danemarck, une double pension de mille thalers (4,000 fr.). La révolution française occupait l'Europe avant de la bouleverser. Le procès de Louis XVI indigna Schiller; et il voulut rédiger en faveur de cet infortuné monarque un mémoire, persuadé que l'écrit d'un étranger ferait plus d'impression sur les juges que celui d'un français. En se livrant à des recherches historiques sur l'époque si dramatique de la guerre de trente ans, Schiller avait conçu l'idée de faire de *Gustave-Adolphe* le héros d'un poème épique. Il y renonça pour s'occuper de *Wallenstein* dont il fit le sujet d'une tragédie représentée en octobre 1798. Cette pièce, divisée en trois parties, présente avec de grandes irrégularités, des beautés d'un ordre supérieur, et c'est peut-être celle dans laquelle le talent de Schiller brille avec le plus de variété. Elle produisit à la représentation un effet prodigieux (1). L'affaiblissement de Schiller l'avait forcé de renoncer à ses fonctions de professeur. Néanmoins plusieurs gouvernements se disputaient l'avantage de le posséder. En 1795, il fut appelé à l'université de Tubingen, et en 1804 à Berlin où des avantages considérables lui étaient offerts. De son côté le duc de Weimar lui prodiguait les marques de la plus flatteuse distinction; et l'empereur d'Autriche, à la recommandation de ce prince, donna des lettres de noblesse à l'auteur de *Wallenstein*. Dès 1799, Schiller cédant à la reconnaissance et à l'amitié, avait irrévocablement fixé son séjour à Weimar, pour y jouir de la société de Goëthe, et se livrer sans distraction à des compositions dramatiques. On vit en effet sortir de sa plume et se succéder comme par enchantement une suite de tragédies admirables par la pureté du style, la fraicheur du coloris et la force des situa-

(1) Benjamin-Constant en a donné une imitation quelquefois heureuse. L'ouvrage français est précédé d'une préface qui contient des aperçus très-ingénieux sur la littérature dramatique des allemands.

tions. *Marie-Stuart* fut jouée à Weimar en 1800. On s'aperçoit en la lisant, combien l'âge et les réflexions sur l'art dramatique avaient mûri le talent de Schiller. Marie et Elisabeth sont habilement dessinées. La délibération entre Elisabeth, Schewsbury, Burleigh et Leicester, les transports d'allégresse que cause à Marie la jouissance de la nature, l'entrevue des deux reines, les adieux de Marie, sont des scènes touchantes que M. Le Brun a fait heureusement passer sur notre théâtre. La tragédie de *Jeanne d'Arc*, représentée en 1801 avec un succès d'enthousiasme, renferme un très-grand nombre de beautés de détail; mais il est à regretter que le poëte ait cru devoir altérer, en y mêlant des ressorts étrangers, la simplicité, le caractère poétique et religieux de l'histoire de Jeanne d'Arc. A cette tragédie, succéda la *Fiancée de Messine*, dont la première représentation eut lieu en 1803, et qui a le grave défaut de présenter la doctrine de la fatalité alliée à un sujet moderne. *Guillaume Tell*, représenté l'année suivante, obtint un succès qui rappela celui de *Jeanne d'Arc*. Cette tragédie peut être critiquée sous le rapport de l'unité d'intérêt; mais elle offre un tableau fidèle des mœurs de la Suisse, et la littérature allemande ne possède rien de plus naïf, de plus gracieux, que les chants du pêcheur, du berger et du chasseur qui ouvrent la pièce. Schiller jouissait de la gloire littéraire au sein de sa famille dont il faisait le charme par la douceur et la simplicité de son caractère. Sa santé seule mêlait quelques inquiétudes à son bonheur. Il revenait de Berlin, où il était allé diriger la représentation de *Guillaume Tell*, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre dont il mourut le 9 mai 1805, dans sa 46e année. Schiller, dans ses compositions dramatiques, ne suivit aucune marche fixe; d'abord imitateur de Shakespeare, il essaya plus tard la tragédie historique et le drame bourgeois, se lança sans mesure dans l'idéal, essaya de se plier à la régularité française et à la simplicité grecque, fit un mélange bizarre de l'histoire, de l'idéal et du romanesque, et finit par revenir à l'histoire. Cependant, malgré ses défauts, il est incontestablement à la tête du théâtre allemand. Ses pièces fugitives sont remarquables par la verve et l'inspiration; Schiller enrichit le *Mercure allemand* de plusieurs pièces telles que les *Dieux de la Grèce*, *les artistes*, etc. et les *Horen*, autre recueil périodique, d'une *dissertation sur la poésie naïve et sentimentale*, de quelques autres morceaux de théorie littéraire, et de plusieurs pièces de vers. Il publia de 1795 à 1801 *l'Almanach des muses*, recueil dans lequel il inséra en 1797, les fameuses *Xénies*, distiques épigrammatiques composés en commun avec Goëthe et dirigés contre plusieurs écrivains de l'Allemagne (*voy.* SCHLICHTE GROLL). La plupart de ses écrits ont été réimprimés plusieurs fois, et des éditions complètes de ses *œuvres* ont été publiées, Tubingen, Cotta, 1812-15, 12 vol. in-8; Vienne, Strauss, 1816, 26 vol. in-12; Carlsruhe, 1816-17, 18 vol.; Leipsig, 1824, 18 vol. in-8. Sa *correspondance* avec Koerner a été publiée, Berlin, 1847, 4 vol. in-8. Plusieurs des ouvrages de Schiller ont été trad. en franç. L'*Histoire de la guerre de trente ans*, par M. Champfeu, 1803 in-8, 2 vol., et par M. Mailher de Chassat, 1820, 2 vol. in-8. L'*Histoire du soulèvement des Pays-Bas* par M. de Châteaugiron, 1827, 2 vol. in-8; Ses *œuvres dramatiques* par M. de Barante, Paris, 1821, 6 vol. in-8, et dans *le répertoire des théâtres étrangers* (1). La tragédie de *don Carlos* a été traduite par Lezay-Marnezia (*voy.* ce nom), et *Marie-Stuart* par La Touche, 1820, in-8. Mad. Morel a traduit en vers un *choix de ses pièces fugitives*, 1825, in-8.

SCHILLING (Diebold), historien, né à Soleure en Suisse, fut fait greffier de l'un des tribunaux de la ville de Berne, dans le XVe siècle. Il a laissé une *Histoire* en allemand, *de la Guerre des Suisses contre Charles le Téméraire, duc de Bourgogne*, publiée pour la première fois à Berne, en 1743, in-folio. L'auteur s'était trouvé à presque toutes les batailles et actions de guerre qu'il décrit.

SCHILTER (Jean), jurisconsulte, né à Pégau en Misnie l'an 1632, exerça des emplois honorables à Iéna. Il obtint les places de conseiller et d'avocat de Strasbourg, et de professeur honoraire de l'université de cette ville, où il mourut en 1705. On a de lui : *Codex juris allemanici feudalis*, 1696, 3 vol. in-4; *Thesaurus antiquitatum teutonicarum*, 1728, 3 vol. in-fol.; des *Institutions canoniques*, 1721, in-8, dans lesquelles il se propose d'accommoder le droit canon aux usages des églises protestantes; *Analyse de la vie de Pomponius Atticus*, imprimée à Leipsig en 1654, in-4; *Institutiones juris publici*, 1696, 2 vol. in-8, ouvrage savant et méthodique; *De pace religiosa*, in-8, petit traité judicieux, où il ne parait pas être fort zélé pour sa secte, qu'il ne croyait sans doute point enseigner l'unique et indivisible vérité.

*SCHIMMEL-PENNINCK (Rutger-Jean), né à Deventer en 1761, de parents riches et considérés, fit d'excellentes études à l'université de Leyde, où il prit en 1784 le grade de docteur en droit. Sa thèse latine sur le *pouvoir populaire sagement dirigé*, fut traduite en allemand par M. Swart. Il s'établit à Amsterdam, où il ne tarda pas à jouir, comme avocat, de la confiance générale. Lors de l'invasion des Français, en 1794, il devint président de la municipalité d'Amsterdam, passa à la Convention batave et fut nommé ambassadeur en France. Dans ces divers postes, il se distingua par l'étendue de ses connaissances, ses talents oratoires, son zèle et sa fermeté. En 1801, il représenta sa nation au congrès d'Amiens, et à la paix de 1802 il obtint l'ambassade d'Angleterre. Prévoyant qu'une nouvelle guerre était imminente, il fit tous ses efforts pour obtenir la neutralité de la Hollande. Rappelé de Londres, il se retira dans ses terres avec l'espoir d'y mener une vie tranquille; mais il fut forcé de retourner à Paris reprendre ses premières fonctions. A peine y fut-il arrivé que Bonaparte, proclamé empereur, voulant donner à la Hollande un gouvernement plus fort, l'en nomma le chef, sous le titre de *grand pensionnaire*. Cette dignité qui devait être inamovible, cessa quinze mois après,

(1) Depuis la traduction de M. de Barante, il en a paru deux autres, par M. Mayer, 1835, gr. in-8, et par M. X. Marmier, 1841, 2 vol. gr. in-18.

par l'élévation de Louis Bonaparte sur le trône de Hollande. Lorsque ce trône fut renversé par celui qui l'avait élevé, et la Hollande réunie au grand empire, Schimmel-Penninck fut nommé sénateur et reçut les titres de comte et de grand-trésorier d'un nouvel ordre des *Trois-Toisons-d'Or*. Il eût préféré rester dans sa retraite; mais aussitôt que sa patrie eut recouvré son indépendance, il s'empressa de donner sa démission. A la création du royaume des Pays-Bas, il fut nommé membre de la première chambre des états-généraux et grand cordon de l'ordre du Lion-Belgique. Mais privé de la vue, il rentra bientôt dans une retraite absolue et mourut le 15 février 1825, regardé comme un des plus illustres citoyens dont la Hollande puisse s'honorer. Aimant et cultivant les lettres, et doué d'une mémoire très-étendue, il citait des morceaux choisis des poètes italiens, allemands, anglais, qui lui étaient aussi familiers que ceux de sa nation ou des anciens.

* SCHINDERHANNES (Jean Buckler), surnommé fameux voleur, c'est-à-dire *Jean l'écorcheur*, né en 1779 à Nastetten, dans le comté de Catzen-Ellenbogen, s'étant fait chef d'une bande de jeunes garçons, enlevait, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, des vivres des fourgons de l'armée française; il entra plus tard au service du bourreau de Bærenbach, et puni par la bastonnade d'un vol qu'il avait commis, alla s'enrôler dans la troupe des garotteurs ou chauffeurs qui désolaient les deux rives du Rhin. Son audace, l'adresse qu'il mit à s'échapper des prisons de Saarbruck et de Simmern où il avait été renfermé, lui acquit de la célébrité. Elu capitaine d'une troupe qui avait déclaré la guerre aux juifs, il en devint la terreur. Son nom était si redouté, qu'il lui suffisait souvent d'une sommation pour faire comparaître en sa présence de riches fermiers qu'il voulait mettre à contribution. Satisfait de leur générosité, il leur donnait un passeport pour circuler librement dans le pays. L'organisation de la police et de la gendarmerie sur la rive française du Rhin le força de se rejeter en Allemagne. Il y fut arrêté par le grand bailli de Limbourg, conduit à Francfort, de là à Mayence, où il fut condamné à mort et exécuté le 21 novembre 1803. Il mourut avec courage ayant à peine 24 ans. On a sa *Vie* par de Sevelinges, Paris, 1810, 2 vol. in-12.

* SCHLEGEL, nom d'une famille allemande qui a fourni un grand nombre de personnages célèbres dans la littérature et les sciences. Paul-Marquart Schlegel, médecin, né à Hambourg en 1605, reçu docteur à Padoue, professa la médecine à l'université d'Iéna de 1638 à 1642, et mourut en 1653, ayant publié un grand nombre de *Dissertations*. — Jean-Chrétien-Traugott Schlegel, médecin, né en 1746 à Langen-Eichstaedt, exerça son art à Langen-Salza, puis fut conseiller et médecin du prince de Schauenbourg-Waldenbourg. On lui doit plusieurs ouvrages dont les plus importants sont : *Collectio opusculorum selectorum ad medicinam forensem spectantium*, Iéna, 1791-93, 6 vol. in-8; et *Neue medic. Litteratur.* (avec Harnemann), 1787-94, 4 vol. in-8. — Jean-Elie Schlegel, poète, né en 1718 à Meissen en Saxe, était encore élève à la célèbre école de Pforte, lorsque ses condisciples représentèrent ses tragédies d'*Oreste* et d'*Hécube*. Il fit plus tard des changements à cette dernière pièce qu'il publia sous le titre des *Troyennes*. Obligé de choisir un état, il étudia le droit; mais il n'en continua pas moins à cultiver les lettres. Sa réputation s'étant accrue, il concourut à la rédaction de divers recueils, notamment la *Bibliothèque* de Gottsched et les *Amusements de l'esprit* de Schwabe. Il s'annonça aussi de bonne heure par des *Traductions des Géorgiques* de Virgile, des *Epîtres* d'Horace, de la *Cyropédie* de Xénophon, et enfin par des *imitations* de Sophocle et d'Euripide. En 1743 il accompagna Spener en Danemarck comme secrétaire d'ambassade, et devint dès la même année un des collaborateurs du célèbre recueil intitulé : *Fragments de Brême*. La création à Copenhague d'un théâtre allemand et français, le ramena bientôt à des compositions dramatiques, et en 1746 il fit imprimer le recueil de ses *Œuvres* en ce genre. Deux ans après il accepta la place de professeur extraordinaire à l'université de Soroé, mais la multiplicité de ses travaux acheva d'altérer sa santé délicate, et il y mourut en 1749 dans sa 31e année. Ses *Œuvres dramatiques* ont été recueillies par son frère (Jean-Henri), Copenhague, 1766-70, 3 vol. in-8. — Jean-Henri Schlegel, professeur d'histoire à Copenhague, né en 1724 à Meissen, et mort à Copenhague en 1780, a publié une *Histoire des rois de Danemarck de la maison d'Oldenbourg jusqu'en* 1729, in-fol. trad. en franç. par le ch. de Champigny, Amsterdam, 1776, 3 vol. in-4; et un *Recueil de traités sur l'histoire, la numismatique, l'économie et la langue du Danemarck*, Copenhague, 1771-76, 2 vol. in-8, etc.

SCHLEGEL (Auguste-Guillaume), poète et critique célèbre, né à Hanovre en 1767, neveu du précédent, était fils du surintendant ecclésiastique de Lunebourg, homme d'un rare mérite. A l'étude des langues anciennes, il joignit de fort bonne heure celle de l'anglais, du français, de l'italien et de l'espagnol. Après avoir passé quelques années au lycée de Hanovre, il étudia la théologie à Gœttingue; mais bientôt son goût le porta vers les recherches philologiques. Lorsqu'il eut pris ses grades, il entra précepteur chez un banquier qui l'emmena en Hollande. Plus tard, il devint professeur à Iéna, où il fut chargé de donner des leçons d'esthétique, et prit une grande part à la rédaction de la *Gazette littéraire générale*. De 1798 à 1800, il rédigea avec son frère l'*Athenæum*, revue littéraire, où il consigna d'utiles préceptes, mais dont le ton parut trop décidé et trop amer. En 1802, il publia avec Tieck, l'*Almanach des muses* où prédomine le mysticisme, et où la poésie prend le plus souvent un caractère religieux. Plus tard il se rendit à Berlin, et y fit un cours sur la littérature et les arts, qui fut très-fréquenté. Mme de Stael, qui se trouvait alors à Berlin, charmée des talents de Schlegel, lui offrit la place d'instituteur de ses enfants; il accompagna cette femme célèbre à Coppet, puis en Italie, en France, en Autriche et en Suède. Pendant son séjour à Paris en 1807, il publia sa *Com-*

paraison de la Phèdre d'Euripide, et de celle de Racine qui produisit un grand scandale et lui fit en même temps une réputation extraordinaire. A Vienne, l'année suivante, il exposa ses idées sur l'*Art dramatique*, qui n'obtinrent pas moins de succès. Ces leçons ont été trad. en français, et sont précédées d'un parallèle entre le genre classique et le genre romantique, dont chacun a un mérite propre, et qui peuvent exister l'un à côté de l'autre sans contradiction. Le classique produit une poésie et des formes dans l'esprit des Grecs et des Romains; le romantique, fruit des temps modernes, a son principe dans le moyen âge, ainsi que l'indique le mot *roman*, nom sous lequel on désigne les langues formées par le mélange du latin avec les dialectes allemands. Schlegel s'appuyant sur ce fait incontestable, selon lui, que les modernes sont supérieurs aux anciens pour la méthode et la critique, s'efforce de prouver qu'il est ridicule d'aller demander à Aristote des théories littéraires; il va plus loin, et il essaie d'établir que les unités dramatiques proclamées dans cent traités de littérature ne se trouvent même pas dans la *Poétique* d'Aristote, livre dont l'authenticité peut d'ailleurs être contestée. Schlegel publia, en 1800, 1 vol. de *poésies* qui fut réimprimé dès l'année suivante. C'est, après Bürger, lui qui a le mieux réussi dans le sonnet, et a le plus contribué à faire goûter cette forme de poésie dans son pays. Dans ces divers ouvrages, l'auteur, mettant en pratique ses théories, s'efforce d'unir et de concilier le classique et le romantique. Schlegel mérite aussi d'être cité pour ses traductions allemandes de *Shakespeare*, et d'un choix des pièces de *Caldéron*, que ses compatriotes regardent comme de vrais chefs-d'œuvre. En 1812, il suivit à travers l'Europe Mme de Staël, obligée de quitter Coppet; et arrivé à Stockholm, y fut accueilli par Bernadotte, qu'il accompagna en Allemagne et fit partie de son quartier général dans les campagnes de 1813 et 1814. Il revint en France à la suite de sa protectrice, en 1815, fit un second voyage en Italie où il s'occupa d'antiquités romaines et étrusques; et après la mort de Mme de Staël, revint à Paris où il publia en 1818, son *Essai sur la langue et la littérature provençales*, ouvrage que Raynouard (*voy.* ce nom), bon juge en cette matière, trouva assez remarquable pour en donner l'analyse dans le *Journal des savants* (mois d'octobre). Nommé la même année professeur à l'université de Bonn, dès ce moment il porta toute son activité vers l'érudition orientale, commença la publication de la *Bibliothèque indienne*, et en 1823, fit imprimer à Bonn le texte du *Bhagavadgeta*, premier livre sanskrit qui ait été publié en Europe, avec une version latine et un commentaire. Le désir de nouer des relations avec les indianistes, et d'examiner les manuscrits de *Ramayana* dont il donna plus tard (1829-36) une édition, lui fit faire plusieurs voyages à Paris, à Londres et ailleurs. Au printemps de 1828, dans un séjour de quelques mois qu'il fit à Berlin, il donna un *cours* d'histoire générale des beaux arts. Schlegel mourut en mars 1845, ayant eu le chagrin de voir diminuer sa réputation, et même d'être oublié au point qu'à la nouvelle de sa mort répétée par les journaux, bien des gens s'écrièrent : Quoi il était encore vivant! Aux ouvrages de ce grand critique indiqués dans le cours de cet article, il faut joindre · *Nouveau recueil de poésies*, Heidelberg, 1811-15, 2 vol. in-8; *Cours de littérature dramatique*, trad. par Mme Necker-Saussure, 1812, 3 vol. in-8; *Le couronnement de la Sainte Vierge et des miracles de Saint-Dominique*, en 15 pl. dessinées par Guill. Ternite, d'après Jean de Fiesole, 1817, in-fol.; *Leçons sur l'histoire de la théorie des beaux arts*, trad. en fr. par Centurier, 1830, in-8; *Essais littéraires et historiques*, Bonn, 1842, gr. in-8.

* SCHLEGEL (Charles-Guillaume-Frédéric de), frère du précédent, né en 1772 à Hanovre, était destiné au commerce; mais il abandonna le comptoir pour aller étudier à Gœttingue, et, dès 1793, s'essaya par des morceaux de critique dans la *Revue mensuelle* et plus tard dans le *Lycée des arts* de Berlin. Dans le même temps il publiait un écrit remarquable, intitulé : les *Grecs et les Romains*; puis l'*Histoire de ces deux peuples*, ouvrage qui annonce un penseur profond, mais qu'il n'acheva jamais. En 1778, il entreprit avec son frère l'*Athenæum* (*voy.* l'art. précéd.) S'essayant à tous les genres, il donna ensuite *Alarcos*, tragédie, jouée à Berlin, à Weimar, mais qui ne pouvait être goûtée du public; et aussi un roman qu'il ne prit pas la peine de terminer. Il quitta la Prusse en 1800, et s'établit à Iéna, où il donna des cours particuliers de littérature. Après un examen approfondi des doctrines religieuses qui divisent l'Allemagne et qui feront toujours le plus grand obstacle à cette unité politique qu'elle désire, il n'hésita pas à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. Son abjuration eut lieu solennellement à Cologne (1); et cette démarche éclatante l'ayant brouillé avec la plupart de ses amis, il vint passer quelques années à Paris où il étudia le sanskrit. Quoiqu'à peu près dépourvu de secours il ne laissa pas de faire des progrès dans cette langue alors négligée, et il fonda un nouveau recueil périodique (l'*Europe*), dont ses articles sont les plus remarquables. Il rejoignit son frère à Coppet, revit avec lui Cologne et quelques autres villes d'Allemagne, toujours occupé de recherches sur les langues et la littérature du moyen-âge; éditant de vieilles poésies chevaleresques, et recueillant des matériaux pour un drame historique dont *Charles-Quint* devait être le héros. Accueilli à Vienne par M. de Metternich, il fut en 1809 nommé secrétaire aulique, et en cette qualité rédigea des proclamations, puis composa des *Sonnets* diplomatiques. Cette vie n'allait pas au poète, il la quitta dès qu'il le put, et de 1811 à 1813, donna des leçons d'histoire et de littérature avec un plein succès. Les événements le ramenèrent malgré lui au métier de diplomate qui lui convenait si peu. En 1819, il obtint sa retraite avec son traitement pour pension, et dès lors il put se livrer tout entier à ce goût pour l'étude que le temps avait encore augmenté. En 1827 il entreprit à Vienne un cours

(1) Sa femme *Dorothée*, fille du juif Mendelshon, abjura en même temps que lui; elle avait aussi beaucoup d'esprit et on lui doit plusieurs des articles de l'*Europe*, journal fonde par son mari, auquel elle survécut dix ans, étant morte au mois d'août 1839.

sur la philosophie de la vie, qui eut de succès en Allemagne; et il le continua l'année suivante à Dresde; mais il n'avait pas achevé la série de ses leçons quand il mourut le 12 janvier 1829, emporté par une attaque d'apoplexie. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur la langue et la philosophie des Indous*, trad. en franç. par Manget, 1809, in-12, et par Mazure, 1833, in-8; *Histoire de la littérature ancienne et moderne*, Vienne, 1815, trad. en fr. par W. Ducliett, 1829, 2 vol. in-8; *Tableau de l'histoire moderne*, trad. par Cherbuliez, 1830, 2 vol. in-8; *Lectures sur la philosophie de l'histoire*, Vienne, 1729, trad. en franç. par l'abbé Lechat, 1836, 2 vol. in-8; *Philosophie de la vie*, trad. en fr. par l'abbé Guenot, 1837, 2 vol. in-8. On a donné à Vienne une édition a peu près complète de ses *Œuvres*, 1821-23, 10 vol. in-8.

SCHLEIERMACHER (Frédéric-Daniel-Ernest), célèbre théologien protestant, né en 1768 à Breslau, acheva ses études à l'université de Halle avec un grand succès; et chargé d'abord de l'éducation des enfants d'une famille puissante, obtint ensuite quelques modestes bénéfices, entr'autres celui d'aumônier d'un hospice à Berlin. Il s'y lia très-intimement avec les Schlegel et devint leur collohorateur dans la rédaction de l'*Athenæum* (*voy.* SCHLEGEL, Aug.-Guill.). Un peu plus tard il fut nommé professeur de théologie et de philosophie à l'université de Halle; mais l'invasion française de 1806 en ayant amené la suppression, il revint à Berlin où il fut pourvu en 1810 de la chaire de théologie, créée cette même année. Dès la suivante, il fut admis à l'académie des sciences dont trois ans après il devint secrétaire pour la classe de philosophie, fonctions qu'il remplit avec beaucoup de zèle, et mourut le 12 février 1834. Quoique remarquable comme philosophe, c'est surtout comme théologien que ce savant conserve une grande réputation en Allemagne, où son système divise encore les écoles. Mais ces subtilités métaphysiques n'ont pas la même importance en deçà du Rhin, et aucun de ses ouvrages n'a été traduit en français. Schleiermacher, pendant son premier séjour à Berlin, avait entrepris avec Fréd. Schlegel une trad. allemande de *Platon*, il la continua seul lentement et la fit paraître à Berlin de 1817 à 1828, 3 tom. en 6 vol. in-8; cette traduction est estimée. On lui doit encore des *Discours* et des *Dissertations* dans les mémoires de l'académie de Berlin; et des *Sermons*, 1806-20, 4 vol. in-8. On a une édition complète de ses *Œuvres*, Berlin, 1834-42, 19 vol. in-8.

* SCHLICHTEGROLL (Adolphe-Henri-Frédéric de), savant biographe, né en 1764 à Gotha, où son père était conseiller à la cour féodale, après avoir fait ses études au gymnase de sa ville natale, en devint un des professeurs. Il fut ensuite l'un des conservateurs de la bibliothèque publique, puis de la bibliothèque particulière du duc Ernest, adjoint et conservateur du cabinet de médailles de ce prince, président de l'académie de Munich, et enfin (1807) secrétaire-général de cette même académie, dont il a publié les huit premiers volumes de *Mémoires*. Sa retraite qu'il demanda en 1821 ne précéda que de quelque temps sa mort qui eut lieu le 4 décembre 1822. On a de lui : le *Nécrologe des Allemands*, 1790-1806, 34 vol. in-4, ouvrage utile pour ceux qui veulent connaitre l'histoire politique et littéraire de ce temps, mais qui pèche souvent par les éloges de complaisance prodigués à des hommes qui venaient de mourir, et dont le nom, pour la plupart, fera peu de bruit dans la postérité. Il n'a paru de cet ouvrage que le tome 1[er] et un cahier du second, daté de 1806. L'*Almanach des muses* de Schiller, pour 1798, contient quelques épigrammes contre le trop complaisant *Nécrologe*; *Choix des principales pierres gravées de la collection qui appartenait autrefois au baron de Stosch, qui se trouvent maintenant dans le cabinet du roi de Prusse, accompagné de notes et d'explications*, Nuremberg, 1798, in-fol. fig.; *Annales numismatiques*, qu'il commença en 1804, il n'en a paru qu'un 1[er] vol. et un cahier du 2[e].

SCHLICHTING (Jonas de Bukowiec), écrivain socinien, né en Pologne l'an 1596, exerça le ministère jusqu'à ce qu'il fut chassé en 1647 par la diète de Varsovie, où l'on fit brûler sa *Confessio fidei christianæ*. Il se retira en Moscovie, parcourut plusieurs villes d'Allemagne, et se fixa enfin à Zullichau, où il mourut en 1661 à 65 ans. C'était un homme inquiet, remuant, toujours en guerre avec les catholiques et les protestants. Son attachement au socinianisme lui attira de fâcheuses affaires. On a de lui plusieurs productions. La plupart sont des Commentaires sur divers livres de l'Écriture sainte. Ils ont été imprimés à Amsterdam, en 1666, in-fol., et ils se trouvent dans la *Bibliothèque des Frères Polonais*.

* SCHLOETZER ou SCHLOEZER (Auguste-Louis de), historien, né en 1737, à Jagstadt, orphelin dès l'âge de 4 ans, fut placé par son aïeul au gymnase de Wahlheim, et se rendit, en 1751, à Wittenberg pour y faire son cours de théologie. Il étudia ensuite deux ans à Gœttingue les langues orientales et la philologie sacrée, et accepta la place d'instituteur. Après trois ans de séjour à Stockholm et à Upsal, il revint, en 1757, à Gœttingue, étudier l'arabe sous Michaëlis, et la médecine sous Rœderer. Il allait se faire recevoir docteur, lorsque l'historiographe Muller l'engagea à venir à Pétersbourg pour l'aider à mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis sur l'histoire de Russie. Schloetzer apprit en peu de temps le russe, le slavon, le polonais et le bohémien; la connaissance de ces langues ainsi que du suédois que Muller ignorait, le rendit pour lui un précieux collaborateur, mais ils ne purent vivre longtemps en bonne intelligence; et Schloetzer, dégoûté de plus en plus du séjour de la Russie, quoiqu'adjoint à l'académie de Saint-Pétersbourg, avec un traitement de 360 roubles, accepta en 1764, à Gœttingue, le titre de professeur sans appointement. On obtint de l'impératrice un ordre qui lui défendit de sortir de l'empire; au bout de quelques mois Catherine, jugeant plus sage de gagner par des bienfaits un homme dont on redoutait les connaissances historiques, le nomma professeur à l'académie, en lui confiant la rédaction de l'histoire ancienne de la Russie, et lui accorda un congé de trois mois. A son retour, il travailla

avec beaucoup de zèle jusqu'en 1767, époque où il obtint un nouveau congé. Alors nommé professeur de philosophie et de politique à Gœttingue, il y consacra le reste de sa vie à la rédaction de ses ouvrages. Ayant eu, en 1793, l'imprudence d'accuser de concussion un fonctionnaire, poursuivi en calomnie il fut condamné à une amende et astreint à faire examiner ses manuscrits par deux de ses collègues, avant de les livrer à l'impression. L'invasion des armées françaises le fit souffrir cruellement. Ce grand écrivain mourut en 1807. Ses principaux ouvrages sont : *Introduction à l'histoire du Nord*, 1771, in-4 ; elle forme le 31e vol. de l'*Histoire universelle* des Anglais, traduite en allemand ; *Histoire de la Lithuanie jusqu'à sa réunion définitive à la Pologne, en* 1569, 1776, dans l'*Histoire universelle*, t. 50 ; *Echantillon d'annales russes*, Brème, 1768, in-8 ; *Tableau de l'histoire de Russie*, en russe, français, allemand, 1768, in-12 ; *La Russie nouvellement changée*, 1767, 1768, 1777, 4 vol. in-8 ; *Oskold et Dir*, Gœttingue, 1775, in-8 ; *Recherches historiques sur les lois fondamentales de la Russie*, ibid., 1777, in-12 ; *Histoire des monnaies et mines de la Russie*, de 1700 à 1789, 1791, in-8 ; *Louis-Ernest, duc de Brunswick et de Lunebourg, feld-maréchal de S. M. I. et du saint-empire*, 1786, in-8 ; trad. en français, Gotha, 1788 ; La *Correspondance*, recueil dont il changa le titre en celui d'*Indicateur politique*, 1776-94, 28 vol. in-8. Schloetzer est en outre l'éditeur *Des lois rendues dans le* XIe *siècle par le grand duc de Jaroslaf et ses fils* ; *des Annales russes de Nicon, et de la Chronique du moine Nestor* (*voy.* ce nom, VI, 201). Schloetzer est compté parmi les meilleurs historiens modernes. Son style est loin d'être classique, mais il subjugue le lecteur par la force de ses raisonnements, la lucidité de son exposition et la sûreté de sa critique.

* SCHMALZ (le comte), conseiller intime du roi de Prusse, né à Hanovre en 1757, mort en 1831, à Berlin, s'est rendu célèbre en Allemagne par les pamphlets qu'il publia depuis 1815. Le premier intitulé : la *Ligue de la vertu et les Sociétés secrètes*, est dirigé contre le *Tugend-Bund* et autres associations pareilles. Selon lui, le feld-maréchal Blücher, Justus Gruner, et beaucoup d'autres personnages plus ou moins marquants qui en faisaient partie, n'étaient que des révolutionnaires. Le roi de Prusse, à qui l'auteur fit hommage de cet écrit, l'en récompensa par une décoration, mais en même temps il s'éleva contre lui une foule d'adversaires qui le provoquèrent de toutes les manières et auxquels il se contenta de répondre par de nouveaux pamphlets. Schmalz avait professé le droit à Rinteln, Kœnigsberg, Halle et Berlin ; mais on reprochait à son enseignement d'être plus agréable que solide, défaut bien rare parmi nos voisins d'Outre-Rhin. Ses travaux d'économie politique qui n'ont pas été sans utilité pour l'Allemagne, reposent sur les principes de Quesnay, dont il fut le constant disciple. Ses principaux ouvrages sont : *Le droit des gens européen*, trad. en franç. par le comte Léopold de Bohm, Paris, 1823, in-8 ; *Economie politique*, traduit par Henri Jouffroy, Paris, 1826, 2 vol. in-8 ; enfin une *Collection de cas judiciaires remarquables de la faculté de Halle*.

SCHMEITZEL (Martin), historien, naquit en 1679 à Brassau, qu'on nomme aussi *Cronstadt*, en Transylvanie. Après plusieurs voyages dans le Nord et en Hollande, il enseigna la philosophie à Iéna, et fut fait bibliothécaire de cette université. En 1731, le roi de Prusse lui donna le titre de conseiller aulique, et le fit professeur en droit et en histoire à Hall. Il mourut dans cette ville en 1747. Ses principaux ouvrages latins sont : *Commentatio de coronis tam antiquis quam modernis*, 1712, in-4 ; *Schediasma de electivis regni Hungariæ, et ritu inaugurandi reges Hungariæ*, 1713, in-4 ; *Præcognita historiæ civilis*, Iéna, 1730, in-4 ; *Præcognita historiæ ecclesiasticæ*, 1720, in-4 ; *Dissertatio de natura et indole artis heraldicæ*, Iéna, 1721 ; un grand nombre d'ouvrages historiques et polémiques en allemand. Il a encore laissé plusieurs écrits qui n'ont pas vu le jour quoiqu'ils soient plus intéressants que les autres : *Bibliotheca hungarica* ; *Anecdota ad Hungariæ et Transylvaniæ statum* ; *Notitia principatus Transylvaniæ, geographice, historice et politice adornata* ; *Antiquitates Transylvaniæ ex lapidum inscriptionibus, nummisque antiquis Romanorum erutæ*, etc. Son *Eloge* fut prononcé par Maupertuis, à l'académie de Berlin, dont il était curateur.

SCHMID (Erasme), natif de Delitzch en Misnie, professa avec distinction le grec et les mathématiques à Wittenberg, où il mourut le 22 septembre 1637, à 77 ans. On a de lui une édition de *Pindare*, 1616, in-4, avec un commentaire chargé d'érudition.

SCHMID (Sébastien), professeur en langues orientales à Strasbourg, mort en 1697, ne doit pas être confondu avec Jean-André SCHMID, abbé de Mariendal, et professeur luthérien en théologie, mort en 1726. L'un et l'autre ont enfanté un grand nombre de livres peu connus. On distingue parmi ceux du dernier : *Compendium historiæ ecclesiasticæ*, 1701, in-8 ; *De bibliothecis*, 1703, in-4 ; *Lexicon ecclesiasticum minus*, 1714, in-8.

SCHMID (Georges-Frédéric), graveur, né en 1712 à Berlin, fut élève de Busch ; il vint ensuite à Paris pour se perfectionner dans son art, et eut pour maître le fameux Larmesin. Ses premières productions furent tellement applaudies que par une exception honorable il fut admis en 1742 à l'académie royale de peinture, quoiqu'il fût protestant. A la même époque Frédéric II, son souverain, le gratifia d'une pension de 1,000 écus. Schmid, pour son morceau de réception, grava le portrait de Mignard, d'après Rigaud, et fit d'autres chefs-d'œuvre. Il voyagea successivement en Saxe, en Pologne, en Russie, etc., et il reçut partout l'accueil le plus honorable. Catherine I le retint à sa cour, lui assigna une pension de 1,500 roubles, et il y resta jusqu'à la mort de cette impératrice. De retour à Berlin, le roi le chargea de graver les portraits de ses ancêtres, dont lui-même avait écrit l'histoire. Il mourut dans sa patrie en 1775, à l'âge de 63 ans. On cite parmi ses ouvrages le portrait du prince d'Anhalt, ceux de la Tour, de l'abbé Pré-

vost, et un grand nombre d'autres chefs-d'œuvre qui font l'admiration des connaisseurs. Son *Œuvre diversifié* n'est pas moins digne d'éloges : il renferme une suite de 60 dessins, gravés à l'eau forte, d'après les maîtres les plus célèbres. Le conseiller Crayen de Leipsig a donné le catalogue de son *Œuvre*.

* SCHMIDT (Michel-Ignace), historien, né en 1736 à Arnstein, dans l'évêché de Wurtzbourg, élevé chez les jésuites, embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir administré la cure de Rassfurth, il se chargea de l'éducation du fils du baron de Rotenhan, grand-maître de la cour de Bamberg. Pendant la guerre de Sept-ans, il le suivit dans ses terres près de Stuttgard, et à la paix revint dans sa patrie. L'évêque de Wurtzbourg le nomma assesseur de la faculté de théologie, et professeur d'histoire de l'empire d'Allemagne. Sa conduite et ses talents lui gagnèrent la bienveillance de ce prince, qui lui accorda un bénéfice, et le titre de conseiller ecclésiastique, avec voix délibérative dans le collége des affaires spirituelles. Membre de la commission établie pour réformer l'instruction publique, on lui dut l'établissement d'un séminaire pour les maîtres d'école. La publication du 1er vol. de son *Histoire des Allemands*, lui fit perdre la confiance de l'évêque; mais l'empereur Joseph II le fit venir à Vienne, lui assigna une pension, le nomma directeur des archives avec le titre de conseiller aulique, et le chargea de donner des leçons d'histoire à l'archiduc François, depuis empereur, il continua dès lors son grand ouvrage qu'il poussa jusqu'au 11e volume, ou à l'année 1686, qui parut en 1793, Schmidt mourut le 1er novembre de l'année suivante. On trouva dans ses papiers les matériaux des autres volumes; et Jos. Milbiller, écrivain distingué, se chargea de les mettre en ordre : le tome 22e, allant jusqu'en 1806 et renfermant la table, a été publié en 1808. Une partie de cette histoire a été traduite en français par J. Ch. Laveaux, 1784 et années suiv., 9 vol. in-8. Outre l'*Histoire des Allemands* (*voy.* OTHON Ier, ou le Grand, VI, 318), on a de lui : *Plan de réforme de l'instruction publique*, en latin, 1769; *Plan d'étude*, 1774; *Histoire du sentiment moral de l'homme*, 1772.

* SCHMIDT (Christophe de), jurisconsulte et littérateur, surnommé *Phiseldeck*, naquit en 1740 à Nordheim. Son père, qui était chambellan, l'envoya à l'université de Gœttingue, où il apprit le droit. Il entra ensuite instituteur chez un conseiller russe, alors à Gœttingue, et passa avec lui en 1762 à Saint-Pétersbourg, où il resta quelques années. De retour à Gœttingue, il y reçut le grade de docteur et professa quelque temps à Helmstadt la jurisprudence. Appelé à Brunswick, il y remplit successivement, au collége *Carolinum*, les chaires d'histoire, de droit public et de statistique. En 1779, nommé conseiller archiviste à Wolfenbuttel, il remplit cette charge avec une telle distinction, que le duc le décora, en 1784, du titre de conseiller aulique. Il mourut en décembre 1801. On a de lui : *Lettres sur la Russie*, 1770, 2 part.; *Matériaux pour servir à la connaissance de la constitution et du gouvernement de la Russie*, 1772; *Essai d'une nouvelle introduction à l'histoire de la Russie*, 1787 ; *Matériaux pour servir à l'histoire de la Russie*, 1777; *Mélanges historiques*, 1783-1784 ; *Hermæa*, 1786; *Manuel des sciences historiques*, 1782, in-8, rempli d'érudition et d'une saine critique; *Répertoire de l'histoire et de la constitution d'Allemagne*, depuis 1789 jusqu'en 1794, etc., etc.

** SCHMIDT (Isaac-Jacques), orientaliste, né en 1779, d'une famille allemande, étant venu en Russie, sa connaissance des langues de l'Inde le fit attacher comme interprète au ministère des relations extérieures. Ses services furent récompensés par le titre de conseiller d'état, et en 1829 il fut nommé membre de l'académie impériale. Il mourut à Saint-Pétersbourg, le 10 septembre 1847, à 68 ans. Indépendamment d'une traduction allemande de l'*Histoire des Mongols*, par Ssanany-Ssetsen-Chungtaïdschi, et d'une traduction tibétaine de la *Bible*, qui, dit-on, a beaucoup contribué à la propagation du christianisme dans le Tibet, on a de lui : des *Recherches* (en allemand) *dans le domaine de l'ancienne histoire religieuse, politique et littéraire des peuples de l'Asie centrale et principalement des Mongols et des Tibétains*, 1824, gr. in-8; *Une grammaire mongole pour les allemands et les Russes*, 1831, in-4, et des *Dictionnaires mongol*, 1835, in-4, et *Tibétain* 1841, in-4, à l'usage des deux nations. Ces différents ouvrages ont été imprimés aux frais du gouvernement russe.

SCHMITH (Nicolas), né à Oedenbourg en Hongrie, se fit jésuite, enseigna les belles-lettres et la théologie avec distinction dans son ordre, et mourut recteur du collége de Tirnau en 1767, aimé et estimé pour l'égalité et la douceur de son caractère. On a de lui : *Traités de théologie* ; *Series archiepiscoporum strigoniensium*, Tirnau, 1754, 2 vol. in-8; *Episcopi Agrienses, fide diplomatica concinnati*, Tirnau, 1768, in-8; *Imperatores ottomanici, a capta Constantinopoli, cum epitome principum Turcarum, ad annum* 1718, Tirnau, 1760, 2 vol. in-fol. Ces ouvrages, pleins d'érudition, sont écrits d'un style pur, aisé et souvent élégant. On estime surtout son *Histoire des empereurs ottomans*, qui est peut-être la meilleure que nous ayons. C'est une suite de celle du P. Kéri (*Voy.* ce nom, v, 20). Nous n'avons pas encore une histoire turque complète (1). Celle de Cantémir passe pour être assez exacte; mais elle est trop peu étendue pour l'espace de temps qu'elle embrasse. Celle de l'abbé Mignot ne peut être considérée que comme une compilation. Ricaut en a donné une histoire en anglais; mais elle ne comprend que le XVIIe siècle. L'histoire des Turcs ne peut être connue que par celles de leurs ennemis. Ces relations peuvent être suspectes; mais elles n'ont pas un caractère de fausseté comme les annales turques. Les Turcs, si on veut les en croire, ont été des conquérants invincibles. La Porte, dans ces actes, représente les princes chrétiens implorant à genoux la clémence du vainqueur. On retrouve dans l'histoire, dans les diplômes turcs, le faste oriental, qui n'est qu'un étalage ridicule.

(1) Ce qui était vrai au temps où écrivait Feller ne l'est plus maintenant. *Voy.* SALABERY.

* SCHNEIDER (Euloge ou plus exactement Jean-Georges), écrivain allemand, moins connu en France par ses ouvrages que par ses excès démagogiques, né en 1756 à Wipfeld, village de l'évêché de Wurtzbourg, eut, dans sa jeunesse, une conduite peu régulière et passa ses premières années dans une extrême misère occasionnée en partie par son inconduite. Fatigué d'une aussi déplorable existence, il embrassa la vie religieuse chez les récollets à Bamberg, où il passa neuf ans. Ses supérieurs ayant cru remarquer en lui quelques talents pour la chaire l'envoyèrent à Augsbourg Mais il y prêcha dans le sens des innovations que Joseph II venait d'exécuter, et qui avaient été réprouvées par la cour de Rome, et il finit par se séparer de ses chefs à l'occasion d'un sermon qu'il fit sur la tolérance. Appelé à Stuttgard par le duc Charles de Wurtemberg, qui le nomma son prédicateur, après avoir été admis dans la maçonnerie, il fut initié dans les secrets du nouvel ordre des *Illuminés* (*voy.* WEISSHAUPT), qui devaient plus tard contribuer au bouleversement de l'Allemagne. A la nouvelle de la révolution qui venait d'éclater en France, il vint à Strasbourg, où il fut d'abord nommé vicaire général de l'évêque constitutionnel; mais cet emploi était bien loin de contenter son avidité et son ambition. Nommé commissaire civil près de l'armée du Rhin, il fut ensuite élu maire d'Haguenau, puis accusateur public près le tribunal criminel à Strasbourg. On le vit alors à la tête d'une bande de misérables, et suivi de l'instrument du supplice, parcourir l'Alsace, envoyant à l'échafaud toutes les personnes riches ou pauvres, qui avaient le malheur de lui déplaire. Ne voulant pas rester en arrière de ses modèles, il voulut *faire des opérations en masse*, et il avait accumulé dans les prisons de Strasbourg un grand nombre de victimes. Dans le même temps il se maria; il fit sa rentrée à Strasbourg avec sa nouvelle épouse sur une voiture de paysan, attelée de six chevaux, précédée de gardes le sabre nu. Les conventionnels Saint-Just et Lebas, qui avaient juré sa perte, feignirent d'être effrayés de sa marche triomphale. Il fut arrêté par leurs ordres et le 15 décembre 1793, exposé quatre heures en public sur un échafaud. Transféré à Paris, il resta quelques mois en prison, et traduit enfin devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort et exécuté le 1er avril 1794, convaincu d'être *prêtre autrichien* de Wurtzbourg, *émissaire de l'ennemi*, etc. On a de Schneider une Traduction allemande des *Homélies de saint Chrysostome sur l'évangile de saint Matthieu*, Augsbourg, 1786, 4 vol. in-8; et *Sur l'évangile de saint Jean*, ibid., 1787, 3 vol. in-8. Il a laissé en outre un vol. de *Poésies*, 1790, imprimé plusieurs fois; un de *Sermons*, Breslau, 1790, in-8; et enfin une *Théorie des Beaux-Arts*, Bonn, 1790, in-8.

* SCHNEIDER (Jean-Gottlob), célèbre philologue et naturaliste, né en 1750 au village de Kolm, près de Hubertsbourg, s'appliqua avec succès à l'étude des langues anciennes, et alla ensuite à l'âge de 18 ans étudier le droit à Leipsig; mais la connaissance qu'il y fit de Reiske, Fischer et Reiz, le décida à se consacrer à la littérature classique. Il se rendit d'abord à Gœttingue, où il vécut quelques années dans la détresse; en 1776, il suivit à Strasbourg Brunck, qui l'associa à ses travaux philologiques; et il sut trouver du temps pour étudier la botanique et la zoologie. En 1779, il fut nommé professeur de philologie à Francfort-sur-l'Oder; et l'université ayant été transférée à Breslau en 1811, il continua d'y occuper la même chaire. Il obtint en 1816 la place de premier bibliothécaire qui convenait mieux à ses goûts, et mourut en 1822. Ce qui constitue le mérite véritable de Schneider, c'est d'avoir remarqué que les ouvrages des anciens sur les sciences physiques sont précisément ceux dont la critique et l'interprétation ont été le plus négligées par les philologues et les critiques, et d'avoir réparé cette négligence en donnant de bonnes éditions, accompagnées d'excellentes notes. Dans le nombre on cite les suivantes : *Traité* de Plutarque *sur l'éducation*, avec les *fragments* de Marcellus de Side, 1775; *Démétrius de Phalère*, 1779, in-8; *Scriptores rei rusticæ veteres latini*, 1794, 4 vol. in-8; *Vitruve*, 1807, 3 vol. in-8; *Politique d'Aristote*, 1809, 2 vol. in-8; *Histoire des animaux d'Aristote*, 1811, 4 vol. in-8, elle est dédiée à Cuvier; des *Œuvres de Théophraste*, Leipsig, 1818-1821, 6 vol. On lui doit en outre; un *Dictionnaire critique grec-allemand*, 1797, 2 vol. in-8, fort estimé. Il a été réimprimé en 1805 et 1819, 2 vol. gr. in-4; à la 3e édit. on doit joindre un *Supplément*. Parmi ses écrits d'histoire naturelle on distingue : *Specimina aliquot zoologiæ veterum ex hist. nat. piscium sumpta*, Francfort, 1782, in-4; *Ichtyologiæ veterum specimina*, 1782, in-4; *Recueil de divers traités pour l'éclaircissement de la zoologie et de l'histoire du commerce*, en allemand, Berlin, 1784, in-8; *Analecta ad historiam metallicam veterum*, 1788, in-4; *Synonymia piscium græca et latina, sive historia piscium naturalis et litteraria*, Leipsig, 1789, in-4; *Eclogæ physicæ* (en allemand), 1801, 2 vol. in-8. Une *Notice nécrologique* par son collègue M. Manso, a été insérée dans la Gazette d'état de Berlin du 19 février 1822.

** SCHNEIDER (Antoine-Virgile), lieutenant-général, né en 1780 à Bouquenon (Bas-Rhin), suivit comme externe les cours de l'école polytechnique, et ayant rédigé sur l'importance de l'isle de Corfou un *mémoire* qui fut présenté à Bonaparte, reçut un brevet de lieutenant-adjoint dans le génie. Il fit ses premières armes à Marengo et fut ensuite attaché comme aide-de-camp à différents généraux. Dans l'expédition d'Espagne, il se signala notamment au siége mémorable de Saragosse et plus tard à celui de Figuières. Envoyé à Paris avec une mission pour le duc de Feltre (*voy.* CLARKE), ce ministre le fit son aide-de-camp et le chargea d'un travail sur les isles ioniennes. Nommé major, il commanda une-demi brigade d'infanterie dans la campagne de Russie, et fit partie de la vaillante garnison de Dantzig (*voy.* RAPP, ci dess. 165), dont il partagea le sort. Rentré en France par suite des événements de 1814, il fut fait colonel; mais ayant, pendant les cent jours, accepté la place de chef d'état-major de Rapp, il resta sans emploi jusqu'en 1819 qu'il obtint de nouveau un régiment, avec lequel

il fit la campagne d'Espagne en 1823, et contribua beaucoup à la prise de Pampelune. Nommé maréchal-de-camp en 1825, il fut trois ans après employé dans le corps d'observation envoyé en Morée, sous les ordres du maréchal Maison, qu'il remplaca dans le commandement en chef. Après le révolution de 1830, il reçut l'ordre de ramener ce corps en France, fut fait lieutenant-général et attaché par le maréchal Soult au ministère de la guerre. Elu en 1834 membre de la chambre des députés par l'arrondissement de Sarreguemines, il y fit preuve d'indépendance et de modération. Il accepta le portefeuille de la guerre en 1839, ne s'occupa, tant qu'il le garda, que de mesures utiles à l'armée, et fit rendre la loi sur l'organisation de l'état-major. Il avait cessé depuis quelque temps d'être employé d'une manière active, lorsqu'il mourut à Paris, le 12 juillet 1847, laissant la réputation d'un homme de bien. On a de lui : *Description des îles ioniennes, etc., avec* un *Discours* préliminaire par Bory de Saint-Vincent, Paris, 1723, in-8 et atlas in-4. C'est le meilleur ouvrage qui existe sur cet archipel. *Résumé des attributions et des devoirs de l'infanterie légère en campagne*, 1823, in-32, avec 3 pl. Ce livre fait partie de la *Bibliothèque de l'officier*. Shneider a fourni un grand nombre d'articles au *Spectateur militaire*, dont il était un des rédacteurs.

SCHNORRENBERG (Anne), chanoine prémontré, né à Cologne l'an 1667, fut fait prieur du monastère de Steinfeld, docteur en théologie en 1698, examinateur-synodal à Cologne l'an 1707, et mourut le 11 décembre 1715. On a publié après sa mort : *Institutiones juris canonici cum brevi commentario in reg. juris*, Cologne, 1729, in-4. Mais les religieux de Steinfeld désavouèrent cet ouvrage, et dans une édition qu'ils en donnèrent sur le manuscrit véritable de leur confrère, à Cologne en 1740, in-4, ils montrèrent combien il avait été défiguré dans la première édition.

* SCHNURRER (Christian-Frédéric), orientaliste, né en 1742 à Canstadt, dans le royaume de Wurtemberg, entra dans la carrière du ministère évangélique. Un vif besoin de s'instruire l'ayant déterminé à voyager, il quitta Tubingen en 1766, et n'y revint qu'au bout de 5 ans, après avoir visité l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et la France. De retour à Tubingen, il fut nommé professeur à l'université, et quelques années après admis à la faculté de philosophie avec le titre de professeur ordinaire. Placé en 1777 à la tête du séminaire de théologie, il remplit ces dernières fonctions pendant 29 ans. Devenu chancelier de l'université (1806), il obtint en même temps la première chaire de théologie et la prélature de Lorch. Au commencement des troubles politiques qui agitèrent le Wurtemberg, il se prononça pour la monarchie ; plus tard il changea d'opinion, et se déclara en faveur de la réforme. Il fit partie des états du royaume en 1815, et ayant déplu au nouveau souverain (1817), il fut privé de ses places. Schnurrer se retira à Stuttgard, et y mourut en 1822. Cet habile professeur a composé un assez grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Bibliotheca arabica*, 1797-1806, 7 part. in-8 ; 2ᵉ édit. augmentée, 1811, in-8. Cet ouvrage comprend la liste des livres publiés en langue arabe et de ceux qui ont été faits pour faciliter l'étude de cette langue, depuis la grammaire imprimée à Grenade en 1505, jusqu'à celle de Sylvestre de Sacy, 1810. On regrette de n'y pas trouver une table alphabétique des auteurs pour la facilité des recherches. Le même défaut existe dans l'ouvrage suivant : *Eclaircissements sur l'histoire de la réformation ecclésiastique et de la littérature dans le Wurtemberg*, 1798, in-8, en allemand, ouvrage plein de recherches ; *Vindiciæ veritatis christianæ revelatæ ab insultibus libelli*, 1765, in-4 ; *de Codicum hebræorum V. T. Mss. ætate difficulter determinanda*, Tubingen, 1772, in-4 ; *Dissertations philologiques* sur les Proverbes, sur Job, sur divers psaumes, etc., in-4 ; *de Pentateucho arabico-polyglotto*, 1780, in-4 ; *Dissertationes philologico-criticæ*, Gotha, 1790, in-8 ; *Notices biographiques et littéraires sur les hébraïsans de Tubingen*, Ulm, 1792, in-8, en allemand, où l'on trouve des détails curieux sur Reuchlin et Schickard. Schnurrer était zélé partisan de la révélation, et en cela il était loin de partager les écarts de plusieurs de ses compatriotes. Comme orientaliste, il est au premier rang parmi ceux de l'Allemagne. On trouve quelques morceaux de lui dans le *Répertoire de la littérature biblique et orientale* de Eichhorn, et dans le *nouveau Répertoire* de Paulus.

SCHODELER (Wernher), avoyer de la ville de Bremgarten en Suisse, engagea ses concitoyens, l'an 1532, à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. On a de lui une *Chronique de Suisse*, en allemand, estimée pour son exactitude.

SCHOEFFER ou SCHOIFFER (Pierre), de Gernsheim, dans le pays de Darmstadt, doit être regardé comme l'un des premiers inventeurs de l'imprimerie, avec Guttemberg et Fust. (*Voy.* ces deux articles.) Le premier il imagina de remplacer les caractères en bois par d'autres en métal et mobiles, jetés dans des moules. Il perfectionna aussi l'encre d'imprimerie. Il avait exercé d'abord le métier de copiste à Paris, où il se trouvait encore en 1449. Il se rendit à Mayence vers 1450, et fut d'abord le subordonné puis l'associé et le gendre de Fust. On remarque son nom dans la souscription du *Psautier* de 1457. La société de Guttemberg et Fust se servait de lettres fondues qu'elle obtenait par le moyen de matrices fondues elles-mêmes. Ce fut Schoeffer qui inventa les poinçons et compléta ainsi la découverte de l'art typographique. Le premier ouvrage imprimé avec les caractères obtenus par ce procédé est le *Durandi Rationale divinorum officiorum*, 1459, in-folio. Son beau-père étant mort en 1466, Schoeffer devint seul possesseur de l'imprimerie qu'il continua d'exploiter jusqu'à sa mort arrivée en 1502.

* SCHOELL (Frédéric), publiciste, né en 1766 dans un village de Nassau-Sarbruck, après avoir fait de bonnes études à l'université de Strasbourg se chargea de l'éducation d'un jeune livonien qu'il accompagna en Russie, et de retour fréquenta quelque temps le barreau ; mais voyant sa vie menacée dans les temps de troubles et d'anarchie, il

se retira en Suisse, et associé d'une maison de librairie, qui avait plusieurs établissements en Allemagne, les dirigea avec succès. En 1804, il s'établit à Paris où, par suite des circonstances, il ne fit pas d'aussi bonnes affaires. En 1812 il entra au service du roi de Prusse qui le nomma conseiller de légation à Paris, et en 1817 le décora de l'ordre de l'aigle-rouge. Schœll mourut le 6 août 1833 à 66 ans. Il était très-versé dans le droit public de l'Europe. Outre la publication et la continuation de plusieurs ouvrages de Koch (*voy.* ce nom, v, 40) dont il avait suivi les leçons à Strasbourg, on lui doit : *Collection des actes, pièces officielles, règlements et ordonnances, relatifs à la Confédération du Rhin*, 1808, in-8 ; *Répertoire de littérature ancienne* ou *Choix d'auteurs classiques grecs et latins*, 1808, 2 part. in-8; *Tableau des peuples de l'Europe classés d'après leur langue*, 1810, in-18; 1812, in-8; *Précis de la révolution française*, 1810, in-18; *Description abrégée de Rome ancienne*, d'après Ligorius, 1811, in-18, fig.; *Eléments de chronologie*, 1812, 2 vol. in-18; *Histoire abrégée de littérature grecque, depuis son origine jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs*, 1813, 2 vol. in-8; *Histoire abrégée de la littérature romaine*, 1815, 4 vol. in-8; *Recueil de pièces officielles destinées à détromper les Français sur les événements qui se sont passés depuis quelques années*, 1814-1816, 9 vol. in-8; *Congrès de Vienne*, 1816, 2 vol. in-8 ; c'est un recueil des pièces officielles; *Cours d'histoire des états européens depuis la chute de l'empire romain d'Occident jusqu'en* 1789, Paris, 1830-34, 46 vol. in-8. Schœll a fourni plusieurs articles à la *Biographie universelle*.

SHŒNBERG (Mathias), jésuite de la province de Bavière, écrivain aussi fécond que judicieux, dont les ouvrages, la plupart écrits en allemand, et joliment imprimés ont produit de grands fruits dans la plupart des provinces de l'empire, particulièrement son *Abrégé historique de la Bible, destiné à l'instruction publique*, avec des figures, très-supérieur au sec et ennuyeux Royaumont; *les Vérités fondamentales de la religion, exposées dans leur ordre naturel et leur dépendance réciproque*; *le Philosophe chrétien dans l'adversité*; *la Vraie parure de la jeunesse*, etc.; *Règles puisées dans la religion pour conserver la santé*, etc. Tous ces ouvrages sont écrits élégamment, d'une manière naturelle et attachante, et tous empreints des beautés aimables et convaincantes de la vertu. Il vivait encore en 1786 (1).

SCHOENFELD (François), né à Prague en 1747, d'une famille distinguée, entra chez les jésuites, y enseigna les sciences et les belles-lettres, et s'occupa en même temps de la composition d'un grand nombre d'ouvrages en allemand et en français, où règnent la saine raison, l'esprit solide, quelquefois brillant, le zèle pour la religion et les sentiments d'une vraie piété. On distingue le traité *De amore veritatis et veritate amoris*, Prague, 1770; et quatre discours qui ont pour titre : *Religio catholica ferventer est prædicanda, propugnanda prudenter*, 1783. Parmi ses ouvrages allemands il se trouve des poésies où il y a de l'élévation et de la chaleur, et quelques dissertations théologiques et d'érudition, entre lesquelles l'*Influence des bons et des mauvais esprits sur l'homme* a eu beaucoup de vogue. Après la destruction de la société, il devint doyen de Reichstadt, dans le cercle de Bunzlau. Il vivait encore en 1784. On ignore l'époque de sa mort.

(1) Né en 1732, dans le diocèse de Constance, admis dans la société, il fit partie de la province de Bavière. Il était en 1773, préfet de la bibliothèque de Munich. A la suppression de l'institut, il devint conseiller ecclésiastique de l'électeur et mourut le 20 avril 1792. *Voy.* Caballero, *Supplém. Bibliot. soc. Jesu.*

* SCHOENING ou SCHIŒNING (Gerhard), historien, né en 1722 dans le district de Lofoden, province de Northland, fit ses premières études à l'école de Drontheim, et alla les continuer à l'université de Copenhague, où tout en donnant des leçons particulières pour vivre, il étudia les langues anciennes et modernes, la philosophie et la théologie avec beaucoup de succès. Son premier maître le demanda pour son successeur à l'école de Drontheim. En 1765, nommé professeur à l'académie de Soroé, il fit, de 1773 à 1775 par ordre du roi de Danemarck, un voyage archéologique en Norwége et revint à Copenhague, remplir la place d'archiviste. Membre de la société instituée pour publier les manuscrits islandais recueillis par Arnas Magnæus, il fut, de concert avec Gunner, évêque de Drontheim et Suhm, le fondateur de la *société royale* de *Norwége*. Plusieurs académies savantes telles que celles de Copenhague, de Goettingue, etc., le reçurent dans leur sein. Il mourut le 18 juillet 1780, âgé de 58 ans. Outre un grand nombre de dissertations et de programmes académiques très-savants, on a de lui en danois : *Essai d'une géographie de l'ancienne Norwége*, Copenhague, 1751, in-4, ouvrage estimé; mais resté malheureusement incomplet; *Description de la cathédrale de Drontheim*, ibid., 1762, in-4; *Histoire d'Harold, Haardraede, rois de Norwége, et d'Augustin, archevêque de Drontheim, pour servir de supplément à l'histoire ancienne de Danemarck et de Norwége* (avec Suhm), ib., 1757, in-4; *Voyage en Norwége*, ib., 1778, in-4; *Histoire de Norwége*, jusqu'à l'an 995, ib. 1771-1781, 3 v. in-4; c'est un des meilleurs ouvrages que nous ayons sur la Scandinavie. Le dernier vol. a été publié par Suhm avec une *Notice* sur l'auteur. (*Voy.* SNORRO-STURLESON).

SCHOEPFLIN (Jean-Daniel), savant critique, né à Sultzbourg dans le Brisgau, en 1694, fut avant l'âge de 26 ans professeur d'histoire et d'éloquence dans l'université luthérienne de Strasbourg. Quelques années après il obtint l'autorisation de faire aux frais de cette ville un voyage en France et en Italie. La 50e année de son professorat fut célébrée en 1770, comme une fête publique, à Strasbourg. Il est mort en 1771; il était conseiller et historiographe de France, associé des académies de Pétersbourg, de Florence, de la société royale de Londres, correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris. Indépendamment des *Mémoires* que cette dernière société conserve de lui dans les 9, 10, 15, 17, 18 et 23e vol. de son recueil, il s'est fait connaître par des ouvrages pleins de recherches : *Alsatia illustrata, celtica, romana, francica*, Colmar, 1751-62, 2 vol. in-fol.

Quelque savante que soit la critique de l'auteur, on a cru qu'il rejetait quelques faits d'une manière trop tranchante, tandis qu'il en adopte quelques autres trop légèrement. Cet ouvrage, qui semblait devoir effacer l'*Histoire générale d'Alsace* du père Laguille, n'a point eu cet effet. *Alsatia diplomatica*, Manheim, 1772-75, 2 vol. in-fol., que l'ont joint ordinairement à l'*Alsatia illustrata*. C'est Koch (*voy.* ce nom), élève de Schoepflin qui en fut l'éditeur; *Vindiciæ celticæ*, Strasbourg, 1756 et 1760, in-4, sur l'origine et la dispersion des peuples qui, dans l'antiquité, portaient le nom de Celtes; trad. en franç. dans l'*Hist. des Celtes* de Pelloutier; édit. donnée par de Chiniac tome 1. *Vindiciæ typographicæ*, Strasbourg, 1750, in-4. Il y fait tous ses efforts pour assurer l'invention de l'imprimerie à la ville de Strasbourg. (*Voy.* GUTTEMBERG.) *Historia Zæringo bandensis*, Carlsruhe, 1763-66, 7 vol. in-4, (*voy.* KOCK). Divers autres ouvrages savants et des *Dissertations* réunies in-4. Ving, un de ses élèves, a donné sa *Vie* en latin, 1769, in-4; on en trouve un extrait par J. G. S. dans les *Archives littéraires* tome 2, 227, et dans le *Moniteur* du 2 messidor an 12. *Voy.* OBERLIN.

SCHOLARIUS (Georges), l'un des plus savants Grecs du xv[e] siècle, fut juge au tribunal présidé par l'empereur de Constantinople, et son prédicateur ordinaire. Il embrassa depuis l'état monastique, et prit le nom de *Gennade*. N'étant encore que laïque, il assista au concile de Florence, où il se déclara hautement en faveur de l'union des Grecs avec les Latins; il fit, à son retour à Constantinople, une excellente *Apologie* des articles contenus dans le décret du concile de Florence. Il y dépeint, avec l'éloquence la plus touchante, l'état ou cette malheureuse ville de Constantinople se trouvait; mais Marc d'Ephèse l'ayant depuis fait changer de sentiment, il devint un des plus grands adversaires de la réunion. Après la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, Gennade fut élu patriarche de cette ville. Le sultan Mahomet II lui donna l'investiture, suivant la coutume des empereurs grecs, et lui mit en main le bâton pastoral; mais voyant les troubles s'augmenter, sans espérance de pouvoir les apaiser, ce patriarche abdiqua en 1458, et se retira dans un monastère de la Macédoine, où il mourut vers 1460. Ses principaux ouvrages (qu'on trouve dans les *Conciles* du père Labbe et dans la *Bibliothèque des Pères*) sont : une *Lettre* adressée aux évêques grecs touchant l'union; trois *Discours*, prononcés dans le concile de Florence, sur les moyens de procurer la paix; un *Traité de la procession du Saint-Esprit contre Marc d'Ephèse*, un *de la prédestination*, traduit en latin avec de bonnes notes par Charles Libertinus, Prague, 1673, in-8, et plusieurs autres, dont l'abbé Renaudot nous a donné le catalogue dans la *Créance de l'église orientale sur la transsubstantiation*. Ce savant a publié aussi une *Homélie* de Scholarius, dans laquelle il reconnaît la transsubstantiation. Quelques critiques ont prétendu que Scholarius, patriarche et zélé schismatique, était différent de celui qui avait défendu si vivement l'union avec l'église romaine.

SCHOLASTIQUE (sainte), vierge, sœur de saint Benoît, né à Nursie, ville d'Italie, sur la fin du v[e] siècle, suivit la vie ascétique, et établit une communauté de religieuses. Elle allait visiter son frère tous les ans; la dernière année qu'elle lui rendit ce devoir, elle prédit sa mort prochaine, qui arriva vers l'an 543. Rien de plus intéressant et d'une naïveté plus touchante, que la relation que fait saint Grégoire d'une de ces entrevues de la sainte avec son frère, où Benoit fut obligé, par une pluie survenue à la demande de Scholastique, de passer la nuit avec elle dans des entretiens animés de tout le feu d'une charité céleste. Elle mourut trois jours après.

SCHOLL (Herman). *Voy.* HARTZHEIM.

SCHOMBERG (Pierre de), né à Wurtzbourg d'une ancienne et noble famille, fut chanoine de Bamberg, ensuite évêque d'Augsbourg et cardinal en 1439. Le pape Eugène IV et l'empereur Frédéric III faisaient beaucoup de cas de ses lumières, et le consultaient dans les affaires importantes. Il fut chargé de plusieurs négociations qui avaient pour objet la paix entre l'Angleterre et la France, et la pacification des querelles élevées entre les princes allemands. Il mourut à Dillingen en 1467. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas de SCHOMBERG, aussi cardinal, issu de l'ancienne maison de Schomberg, dans la Misnie. Ayant étudié le droit à Pise, il fut si touché d'un discours de Savonarole, qu'il se mit sous sa conduite, et entra dans l'ordre de Saint-Dominique en 1497. Son mérite le fit élever en 1520 sur le siége de Capoue. Envoyé en France par Clément VII, il contribua beaucoup à faire conclure la paix de Cambrai entre Charles-Quint et François I[er]. Paul III le décora de la pourpre en 1535. Peu s'en fallut qu'il ne fût élu pape dans les conclaves où furent proclamés Adrien VI et Clément VII. On a de lui cinq *Sermons* qu'il prononça devant Jules II en 1505, et quelques *Lettres* dans le Recueil de celles des princes. Il mourut à Rome le 9 septembre, à l'âge de 65 ans.

SCHOMBERG (Henri de), de la même famille que le cardinal dont nous venons de parler, naquit à Paris en 1583, d'une branche qui s'était établie en France, et servit en 1617 dans le Piémont, sous le maréchal d'Estrées, et sous Louis XIII, en 1621 et 1622 contre les huguenots. Après s'être distingué en diverses occasions, il fut, en 1625, honoré du bâton de maréchal de France. Il prouva qu'il en était digne par la défaite des Anglais au combat de l'île de Ré en 1627, et en forçant le Pas de Suse en 1629. Dans cette dernière journée il fut blessé d'un coup de mousquet aux reins; et dès qu'il fut guéri, il se rendit maître de Pignerol en 1630, et secourut Casal. Envoyé en Languedoc contre les rebelles, il gagna, en 1632, la victoire de Castelnaudary, où le duc de Montmorency fut blessé et fait prisonnier. Cette victoire valut le gouvernement de Languedoc au maréchal de Schomberg, qui mourut d'apoplexie à Bordeaux, le 17 novembre de la même année, à 49 ans. On a de lui la *Relation de la guerre d'Italie*, expédition à laquelle il eut tant de part. Elle fut imprimée en 1630, in-4, et réimprimée en 1669 et 1682. — Son

fils, Charles de SCHOMBERG, était duc d'Halluin (et ordinairement désigné sous ce nom), par sa femme, Anne, duchesse d'Halluin. Il naquit en 1601 à Nanteuil, fut gouverneur du Languedoc, et reçut le bâton de maréchal de France en 1637, après qu'il eut remporté une victoire sur les Espagnols, près de Leucate en Roussillon. Il eut plusieurs autres avantages sur eux dans le cours de cette guerre, et prit d'assaut la ville de Tortose en 1648. Il mourut à Paris en 1656, à 55 ans. Le maréchal de Schomberg fut le premier protecteur de Bossuet, et contribua beaucoup à le faire connaître à la cour.

SCHOMBERG (Frédéric-Armand de), maréchal de France, né vers 1619 d'une famille illustre, mais différente de celle des précédents, porta les armes sous Frédéric-Henri, prince d'Orange, et ensuite sous son fils le prince Guillaume. Son nom avait pénétré en France; il passa au service de cette monarchie, et obtint les gouvernements de Gravelines, de Furnes et des pays circonvoisins. En 1661, il fut envoyé en Portugal, et y commanda si heureusement, que l'Espagne fut contrainte de faire la paix en 1668, et de reconnaître la maison de Bragance légitime héritière du royaume de Portugal. Schomberg, ayant combattu avec autant de succès en Catalogne en 1672, obtint, quoique protestant, le bâton de maréchal de France en 1675. Il passa ensuite dans les Pays-Bas, où il fit lever les siéges de Maestrich et de Charleroi. En 1685, année de la révocation de l'édit de Nantes, il se retira en Portugal, d'où il passa bientôt après en Allemagne, puis en Angleterre avec Henri-Guillaume, prince d'Orange, qui allait s'emparer de ce royaume. Ce prince l'envoya commander en Irlande en 1689; et s'y étant rendu l'année d'après, il y eut un combat contre l'armée du roi Jacques, campée au delà de la rivière de la Boïne. Schomberg remporta la victoire, mais il y fut tué. Ses descendants sont restés au service de l'Angleterre. On a l'*Abrégé de la vie de Schomberg*, par Lusancy (Matthieu Beauchâteau), Amsterdam, 1690, in-12. Dumouriez a publié : *Campagnes du maréchal Schomberg en Portugal de* 1662 *à* 1668, Londres, 1807, in-8.

SCHOMBERG (Jeanne de), duchesse de Liancourt. *Voy.* LIANCOURT.

SCHOMER (Just-Christophe), né à Lubeck en 1648, mort en 1696, était professeur de théologie à Rostock. Il publia en 1690 sa *Theologia moralis sibi constans*. Le titre fait allusion aux révolutions que la morale comme le dogme avait essuyées chez les protestants, et que l'auteur tâchait d'arrêter. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1707. On a de Schomer des *Commentaires* sur les Epîtres de saint Paul, en 3 vol. in-4.

SCHONÆUS ou de SCHOONE (Corneille), né en 1541 à Gouda en Hollande, poète latin, a composé des *Elégies*, des *Epigrammes*, etc. Mais ce qui l'a fait connaître, ce sont des *Comédies sacrées*, dans lesquelles il a saisi le style de Térence; ouvrages plus estimables encore par l'intention de l'auteur et la sagesse de ses vues, que par l'élégance et la pureté de l'expression. Ceux qui savent quels dégâts l'histrionisme ancien et moderne a faits dans les mœurs, ne peuvent qu'estimer un travail qui donne à l'esprit et au cœur des jeunes gens une espèce de change qui les attache à des objets innocents, et prévient la recherche ou les regrets des spectacles licencieux. (*Voy.* CYGNE.) La réputation qu'il acquit, jointe à la régularité de sa conduite, lui procura le rectorat de l'école de Harlem, emploi qu'il exerça avec beaucoup de succès pendant 25 ans. Il y mourut le 23 novembre 1611, ayant conservé un attachement inviolable à la religion de ses pères, dans un temps où les nouvelles hérésies agitaient toutes les têtes. Schonæus a été loué par les meilleurs écrivains de son temps. On a donné un grand nombre d'éditions de ses *Comédies sacrées*, sous le titre de *Terentius christianus*. Les plus estimées sont celles d'Amsterdam, 1629; Cologne, 1652, et Francfort, 1712, 2 vol. in-8.

SCHONER (Jean), mathématicien, né à Carlstadt, en Franconie, l'an 1477, mort en 1547, occupa une chaire de mathématiques à Nuremberg. Ses *Tables astronomiques* (Wittemberg, 1588, in-4), qu'il publia après celles de Régiomontanus, qui furent appelées *Resolutæ*, à cause de leur clarté, lui firent un nom célèbre. On a encore de lui le recueil de ses *Œuvres mathématiques*, Nuremberg, 1551, in-fol.

SCHONLEBEN (Jean-Louis), né à Laybach, en Carniole, étudia l'histoire avec succès, et mérita d'en être nommé professeur dans sa patrie. Ses souverains qui l'honorèrent, en furent honorés à leur tour. Il composa une histoire savante de leur maison, intitulée : *Dissertatio de prima origine domus Hapsburgo-Austriacæ*, in-fol. Après avoir rendu cet hommage littéraire à ses maîtres, il en rendit un pareil à son pays; il en fit l'histoire sous ce titre : *Carniola antiqua et nova*, jusqu'à l'an 1000, 3 tom. in-fol. Cet auteur mourut au commencement du XVIIIe siècle.

SCHOOCKIUS (Martin), né à Utrecht en 1614, fut successivement professeur de langues, d'éloquence et d'histoire, de physique et de logique, à Utrecht, à Deventer, à Groningue, et enfin à Francfort-sur-l'Oder, où il mourut en 1669, à 55 ans. On a de lui un nombre prodigieux d'ouvrages de critique, de philosophie, de théologie, de littérature, d'histoire, etc., in-12 et in-8, dans lesquels il n'a fait que compiler. Les principaux sont : *Exercitationes variæ*, 1663, in-4, qui ont reparu avec ce titre : *Martini Themidis exercitationes*, 1688, in-4; des *Traités sur le beurre; sur l'aversion pour le fromage;* sur *l'œuf et le poulet;* sur *les inondations; Des harengs, seu halecibus; De signaturis fœtus; De ciconiis; De scepticismo; De sternutatione; De cervisia; Tractatus de truffis; De statu reipublicæ fœderati Belgii; De imperio maritimo; De natura soni; De nihilo; De lingua hellenistica; Admiranda methodus novæ philosophiæ*, contre Descartes; des écrits de controverse, qui prouvent qu'il entendait mieux les matières de beurre et de fromage que celles de la religion. Vossius, offensé de son humeur satirique, l'appelle *impudentissima bestia*.

SCHOONHOVIUS ou SCHOONHOVEN (Florent), né à Gouda, en Hollande, en 1594, s'appliqua à la poésie. Les démêlés des différentes sectes de son

pays lui ayant fait reconnaître la nécessité d'un juge visible, il se fit catholique et mourut vers 1648, après avoir publié *Poemata*, Leyde, 1613; ce sont des pastorales et des odes; *Emblemata*, Amsterdam, 1618, in-4. Ces ouvrages lui ont assuré une place parmi les poëtes de la classe moyenne.

SCHOPP. *Voy.* SCIOPPIUS.

SCHOREL (Jean), peintre, natif d'un village nommé Schorel, en Hollande, étudia quelque temps sous Albert Durer. Un religieux qui allait à Jérusalem engagea Schorel à le suivre. Ce voyage lui donna occasion de dessiner les lieux sanctifiés par la présence de Jésus-Christ, et les autres objets qui peuvent intéresser la curiosité ou la piété. Il parcourut ensuite l'Europe. S'étant arrêté pendant quelque temps en Italie, le pape Adrien VI lui donna l'intendance des ouvrages du bâtiment du Belvédère; mais la mort de ce pontife, qui survint un an après, engagea Schorel à s'en retourner dans sa patrie, et, dans sa route, il passa par la France, où François Ier voulut inutilement le retenir. Ce peintre, recommandable par la connaissance de la poésie, de la musique, des langues, et par l'intégrité de ses mœurs, mourut en 1572, à 76 ans. Le roi de Suède, pour lequel il avait fait un tableau de la *Vierge*, lui fit présent d'un anneau d'or.

SCHORUS (Antoine), grammairien, natif d'Hoohgstraten, en Brabant, embrassa la religion protestante, et mourut à Lausanne en 1552. On a de lui plusieurs bons ouvrages de grammaire, dont les humanistes venus après lui ont souvent profité sans les citer. Les principaux sont: *Thesaurus ciceronianus*, Strasbourg, 1570, in-4; *Phrases linguæ latinæ e Cicerone collectæ*, Bâle, 1550, in-8, et Tubingen, 1728; *Ratio discendæ docendæque linguæ latinæ ac græcæ*, in-8; une comédie latine intitulée: *Eusebia, sive Religio*, qu'il fit représenter par ses écoliers, en 1550, à Heidelberg, où il était professeur de belles-lettres; et comme dans cette pièce satirique il voulait prouver que les grands méconnaissaient la religion, et qu'elle n'était accueillie que par le peuple, l'empereur le fit chasser de la ville. — On croit que Henri SCHORUS, mort vers l'an 1590, connu aussi par divers ouvrages de grammaire imprimés à Strasbourg, était le fils d'Antoine Schorus.

SCHOT ou SCOT (Réginald), gentilhomme anglais, est auteur d'un livre latin, où il a entrepris de prouver que tout ce que l'on dit des magiciens et des sorciers est fabuleux, ou se peut expliquer par des raisons naturelles. Il parut en 1584, in-4, et fut condamné au feu en Angleterre. (*Voy.* DELRIO, de HAEN, MEAD.)

SCHOTANUS (Christian), ministre protestant, né à Scheng, village de Frise, né en 1603, fut professeur de langue grecque et d'histoire ecclésiastique, et prédicant à Franeker. Il y mourut l'an 1671, après avoir donné: *Description de la Frise*, avec fig., 1656, in-4; *Histoire de la Frise jusqu'en* 1558, in-fol. Ces deux ouvrages sont en flamand. Il y parle des catholiques avec la partialité si ordinaire aux protestants. *Continuatio historiæ sacræ Sulpitii Severi*, Franeker, 1658, in-12; *Bibliotheca historiæ sacræ veteris Testamenti, sive exercitationes sacræ in historiam sacram Sulpitii Severi et Josephi*, 1664, 2 vol. in-fol. A voir le titre, on croit que c'est un commentaire pour éclaircir le texte de ces historiens suivant les règles de la critique, et dans la réalité, ce n'est que le résultat informe des leçons de l'auteur. — Schotanus eut un fils nommé JEAN, qui fut professeur de philosophie à Franeker, et qui mourut en 1699. Il a fait des *Paraphrases* en vers sur les *Méditations* de Descartes, où il entre en lice avec le savant Huet, et attaque, mais bien faiblement, l'ouvrage de ce prélat sur la philosophie cartésienne.

SCHOTT (André), né à Anvers en 1552, fit ses études à Louvain, puis à Paris, où il fut lié d'amitié avec Busbecq et plusieurs savants. Il alla en Espagne, et emporta au concours une chaire de langue grecque à Salamanque. Antoine Augustin, archevèque de Tarragone, voulut l'avoir auprès de lui; il vécut quelque temps avec ce prélat, se fit jésuite en 1586, et fut nommé professeur d'éloquence à Rome. Il retourna à Anvers, où il enseigna le grec avec réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1629, dans sa 77e année. C'était un homme laborieux, franc, généreux, poli, officieux. Les hétérodoxes l'ont autant loué que les catholiques. On a de lui: *Traduction* de Photius, imprimée à Paris en 1606, in-fol.; elle manque d'exactitude et de précision; la première *Edition* de l'*Historia Augusta* de Sextus Aurelius, 1579; des *Editions* de Cornélius-Népos, Francfort, 1600, in-fol.; de Pomponius Méla, Anvers, 1582, in-4; de Sénèque l'orateur, avec des *Suppléments* où il y avait des lacunes, Paris, 1606, in-fol.; de saint Basile-le-Grand, avec des *notes*, 1616, in-fol.; des *Commentaires* sur le Pentateuque, de saint Cyrille, grec et latin; des Epîtres de saint Isidore de Peluse, grec et latin, Rome, 1629; première édition; des *Antiquités romaines*, de Rosin, avec des additions, Cologne, 1645, in-4; des *Epîtres* de Paul Manuce, Cologne, 1624; des *Œuvres* de Louis de Grenade, 1628; de la *Sicilia*, *Magna Græcia*, etc., de Hubert Goltzius, avec des notes, 1617, in-fol.; des *Fasti romani*, du même auteur, 1618, in-fol.; des *Œuvres* d'Ennodius, de Claudien Mamert, avec des *notes*, etc., Tournai, 1610; *Vitæ comparatæ Aristotelis et Demosthenis*, Augsbourg, 1603, in-4; *Eloge funèbre d'Antoine Augustin, archevêque de Tarragone*, 1586, avec les *Dialogues* de ce prélat, publiés avec des notes par Etienne Baluze; *De bono silentii religiosorum et sæcularium*; *De sacris et catholicis sanctæ Scripturæ interpretibus*, Cologne, 1618, in-4; *Adagialia sacra novi Testamenti græce et latine*, Anvers, 1629, in-4; *Litteræ japonicæ*; *Tabulæ rei nummariæ*, 1615, in-8. Cet ouvrage est tiré de Budé, Agricola et Ciaconius. *Hispania illustrata, seu rerum urbiumque Hispaniæ, Lusitaniæ scriptores*, Francfort, 1606-1608, 4 vol. in-fol.; *De prisca religione ac diis gentium*, dans l'édition qu'il a donnée des *Dialogues* d'Antoine Augustin, Anvers, 1617, in-fol., etc. On lui attribue encore la *Bibliothèque d'Espagne*, in-4, en latin; mais cet ouvrage a été fait seulement sur ses Mémoires. Tous ces écrits sont remarquables par un grand fonds de savoir. — François SCHOTT, son frère, membre de la régence d'Anvers, mort en 1622, est connu par son *Itinerarium Italiæ, Germaniæ, Galliæ, Hispaniæ*, Vienne, 1601, in-8.

SCHOTT (Gaspard), physicien et jésuite, né à Kœnigshofen, dans le diocèse de Wurtzbourg, en 1680, entra chez les jésuites en 1627, et fut envoyé pour enseigner la physique et les mathématiques à Palerme en Sicile ; ce qu'il fit pendant plusieurs années avec un succès éclatant. Il alla ensuite à Rome, et se lia avec le célèbre père Kircher, d'une amitié que la conformité de goûts pour les sciences rendait intime. Il retourna dans sa patrie, où après avoir enseigné les mathématiques, il mourut le 20 mai 1666. On a de lui divers ouvrages qui prouvent beaucoup d'érudition. Les plus connus sont : sa *Physica curiosa, sive Mirabilia naturæ et artis*, 1667 ou 1697. Cet ouvrage curieux est en 2 vol. in-4. L'auteur y a compilé beaucoup de singularités sur les hommes, sur les animaux, sur les météores. On y trouve des recherches sur les monstres et sur les divers phénomènes où la nature semble s'écarter de ses lois. L'auteur montre dans quelques endroits autant de crédulité que de savoir ; il dit que les animaux qui ont peuplé l'Amérique, y ont été vraisemblablement transportés par les anges. La partie qui contient les *mirabilia artis* est la plus estimée ; *Magia naturalis et artificialis*, 1657-59, 4 vol. in-4, plein de recherches et de connaissances physiques et statiques; *Technica curiosa*, Nuremberg, 1664, in-4; *Machina hydraulico-pneumatica*, 1657, in-4; *Pantometrum kircherianum, sive instrumentum geometricum novum*, 1660; *Itinerarium staticum kircherianum*, 1660; *Encyclopedia*, 1661. C'est un cours de mathématiques; *Mathesis Cæsarea*, 1662, 2 vol. in-4; *Anatomia physico-hydrostatica fontium et fluminum*, 1663, in-8; *Arithmetica practica generalis et speculativa*, 1663, in-8; *Schola steganographica*, 1664, in-4; *Organum mathematicum*, 1668, in-4. La physique usuelle et expérimentale fut le principal objet de ses recherches et de ses travaux. On fait peu d'expériences maintenant dont on ne trouve la marche, le résultat et l'application dans les écrits du père Schott; cependant il n'est presque cité nulle part : on en sent facilement le motif. M. Mercier, abbé de Saint-Léger de Soissons, a donné une *Notice raisonnée des ouvrages du père Schott*, Paris, 1785, in-8. Il y démontre que ce savant s'est occupé ou plutôt amusé de ces découvertes qui font aujourd'hui tant de bruit : telles que les têtes parlantes, l'instruction des sourds et muets, la palingénésie des plantes, la marche sur les eaux, les écritures cachées, etc. L'ignorance où l'on est généralement de ces secrets dans un siècle où on ne lit que les brochures du jour, a enhardi des écrivains trop confiants à se les attribuer. En restituant ces larcins au vrai propriétaire, si M. Mercier a excité les plaintes des charlatans modernes, il n'a pu manquer d'obtenir les suffrages du public juste et impartial. Le célèbre Bayle, plus honnête et plus vrai que ces plagiaires, avoue que le père Schott lui a donné les premières idées de la machine pneumatique. *Voy.* KIRCHER (Athanase).

* SCHOUWALOFF (Pierre Jean, comte), feld-maréchal russe, l'un des premiers favoris d'Elizabeth, mort en 1762, est l'inventeur des obus qui portent son nom.— Son fils, le comte Jean, chambellan de l'impératrice Elisabeth, visita toutes les contrées de l'Europe et fit un assez long séjour à Paris où il rechercha de préférence la société des savants et des littérateurs. De retour en Russie, il contribua beaucoup à la fondation de l'université de Moscou ; c'est lui qui engagea Voltaire à écrire l'*Histoire de Pierre le Grand*, et qui lui adressa des mémoires pour cet ouvrage. En correspondance depuis 1757 avec ce grand écrivain, il vint le visiter à Ferney en 1773 et en reçut des témoignages de la plus vive affection.— SCHOUWALOFF (André), neveu du précédent, chambellan de l'impératrice Cathérine, cultiva la littérature française avec beaucoup de succès ; il est l'auteur de l'*Epître à Ninon*, qui lorsqu'elle parut, fut trouvée assez bonne pour être attribuée à Voltaire ; et on a de lui plusieurs pièces de vers très-agréables que La Harpe a insérées dans sa *Correspondance littéraire*, ainsi que plusieurs lettres adressées au comte qui lui avait procuré l'emploi de correspondant du grand duc de Russie depuis Paul Ier. Il mourut en 1789.—SCHOUWALOFF (Paul, comte de), fils du précédent, servit d'abord sous les ordres de Souvarow, et reçut la croix de Saint-Georges à l'assaut de Praga. Il fit avec lui la campagne d'Italie, et eut le genou fracassé au passage du Saint-Gothard ; il se signala en 1809, dans la guerre de la Russie contre la Suède et fut fait lieutenant-général. Aide-de-camp de l'empereur Alexandre, il accompagna son souverain dans les dernières campagnes contre les Français ; et chargé de conduire Bonaparte à l'île d'Elbe, eut beaucoup de peine à défendre l'ex-empereur de la fureur du peuple dans différentes villes du midi. Il mourut à Saint-Pétersbourg le 12e décembre 1823, laissant sur cette mission et sur d'autres événements politiques, des *Mémoires* qui n'ont pas été imprimés.

SCHRÆDER ou SKYTTE, (Jean), ministre d'état en Suède, né de parents obscurs à Nicoping, mort à Stockholm en 1645, avait été précepteur de Gustave-Adolphe qui le créa baron et l'employa en diverses ambassades. On a de lui des *Harangues* et d'autres ouvrages.

* SCHREBER (Jean-Chrétien-Daniel de), naturaliste, né en 1739 à Weissensée en Thuringe, fut un des élèves les plus distingués de Linnée, dont il contribua beaucoup à consolider les doctrines. Ce fut sous sa présidence qu'il reçut en 1760 à l'université d'Upsal le doctorat en médecine. A son retour en Allemagne, il fit des cours à l'école de Butzow, qu'il quitta en 1764 pour aller habiter Leipsig, où il venait d'être nommé membre de la société économique dont il fut bientôt secrétaire. En 1769, il fut appelé à l'université d'Erlangen comme professeur ordinaire de médecine, d'histoire naturelle, de botanique et d'administration financière, avec le titre de conseiller aulique ; en 1791 il fut nommé président de l'académie impériale des naturalistes, conseiller impérial, et il reçut de l'empereur des lettres de noblesse. Il mourut le 10 décembre 1810. Peu de savants ont joui en Allemagne d'une aussi grande célébrité. Il était membre de 40 sociétés savantes. On a de lui : *Icones plantarum minus cognitarum decas*, Halle, 1766, in-fol.; *Beschreibung der Græser*, (description des graminées), Leipsig, 1769-1810, 2 vol. in-fol. avec 54 pl. col., offrant les dessins de

70 graminées; *De phaseo observationes*, Leipsig, 1770, in-4; *Spicilegium floræ Lipsicæ*, Leipsig, 1771, in-8; *Plantarum verticillatarum unilabiatarum genera et species*, 1774, in-4; *Ueber die sæugthiere*, (sur les mammifères), Erlang, 1775, in 4, ouvrage continué par G. A. Goldfuss et A. Wayner, et dont en 1842 il avait paru 110 cah. avec 866 pl. col., le texte a été trad. en franc. par Isenflamm; *Mantissa editionis 4 materiæ medicæ Linnæi*, 1782, in-8; *De persæa Ægyptiorum*, 1787-88, in-fol.; une 8e édit. du *Genera plantarum* de Linnée, Francfort, 1789, in-8, qui est très-estimée en Allemagne; un grand nombre de *Dissertations*, dans les *Actes de l'académie des curieux de la nature*.

* SCHREIBER (Jean-Godefroi), minéralogiste, né en 1746, à Roberschau, près de Marienberg en Saxe, le 9e enfant d'un simple ouvrier mineur, fut à 24 ans jugé digne d'être envoyé à l'académie des mines de Freyberg pour y perfectionner son instruction. Il étudia dix ans dans cette école, et s'acquit l'estime et l'amitié de ses maitres et des chefs de l'administration. En 1771, il fut envoyé en France, pour diriger l'exploitation des mines argentifères du Dauphiné; ses talents et ses qualités personnelles lui firent des protecteurs qui le décidèrent à s'y établir. Nommé inspecteur des mines en 1794, il fut élu la même année correspondant de l'institut; et en 1802, mis à la tête de l'école pratique des mines à Pesey (Mont-blanc). Inspecteur-divisionnaire en 1813, il eut, selon son désir, l'inspection de la 4e division minéralogique, dont le chef-lieu est Grenoble. En 1820, il obtint, avec la croix d'honneur, des lettres de naturalisation, et fut peu après envoyé dans le département de la Loire pour y développer la nouvelle industrie métallurgique. Il fit encore plusieurs voyages en Savoie; enfin, affaibli par l'âge, sa retraite lui fut accordée avec le brevet d'inspecteur-général honoraire, et qui lui conservait voix délibérative au conseil des mines. Il est mort à Grenoble le 10 mai 1827. On a de lui : la traduction du *Traité sur la science de l'exploitation des mines par théorie et pratique*, de F. Delius, 1778, 2 vol. in-4, et plusieurs *Mémoires* dans le *Journal de physique* et dans le *Journal des mines*.

SCHREVELIUS (Corneille), philologue, né à Harlem en 1615, fut recteur des écoles d'humanités à Leyde en 1642, et remplit cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée le 11 septembre 1664. Schrevelius a travaillé plus qu'aucun autre aux *éditions* d'auteurs classiques faites en Hollande, et connues sous le nom de *Variorum*, qui sont fort belles et correctes, mais souvent chargées de notes qui manquent de goût et de discernement. On a de lui un *Lexicon manuale græco-latinum*, Leyde, 1645, in-8, augmenté par Joseph Hill, 1676, in-4. Les meilleures éditions sont celles d'Amsterdam, 1710; Paris, 1752, et Dresde, 1762: une plus récente a été donnée à Paris par M. Fleury-Lécluse, 1820, in-8. C'est le meilleur ouvrage de Schrevelius; on s'en servait dans plusieurs collèges. On aurait bien fait d'en ôter une fade raillerie du purgatoire : mais tel est l'esprit de secte, il infecte tout ce qu'il touche; il faut qu'il dogmatise, même dans les ouvrages de grammaire. — Son père, Théodore Schrevelius, se distingua aussi dans les belles-lettres, fut recteur des colléges d'humanités de Harlem et de Leyde, et donna une *Histoire de la ville de Harlem*, en latin, Leyde, 1647, in-4.

* SCHRŒCKH (Jean Mathias), historien, né à Vienne en 1733, était petit-fils de Mathias Bel, auteur de l'*Apparatus ad historiam Hungariæ*, et, comme lui, se consacra exclusivement à l'étude de l'histoire. Après avoir terminé ses études à Leipsig, il y remplit quelque temps la place de professeur surnuméraire de philosophie : en 1767, il obtint, à Wittenberg, la chaire d'éloquence puis celle d'histoire, et joignit à cet emploi celui de bibliothécaire de l'université. Il mourut dans cette ville le 1er août 1808. On a de lui beaucoup d'ouvrages, dont les plus remarquables sont : *Biographie universelle*, 1771-91, 8 vol. in-8; on y distingue les vies de Sixte V et de la reine Christine; *Histoire universelle à l'usage de la jeunesse*, 1779-1784, 6 vol. in-8; 2e édit., 1796-1804 : cet ouvrage a été traduit en français; *Histoire ecclésiastique*, Leipsig, 1768-1803, 35 vol. in-8; *Histoire de l'église chrétienne depuis la réformation*, ib., 1804-1819, 8 vol. Le style de cet auteur est noble, simple, sans pédantisme et sans affectation.

SCHRŒDER (Jean), né en Westphalie l'an 1600, s'appliqua à la médecine, exerça sa profession dans les armées suédoises, et fut nommé physicien de la ville de Francfort, où il mourut le 30 janvier 1684. On a de lui : *Pharmacopœa medico-chymica*, Francfort, 1677, in-4, et en allemand, Nuremberg, 1685, in-4. Boërhaave parle avec éloge de cet ouvrage dans son *Methodus studii medici*; mais Haller, dans ses notes sur le *Methodus*, en parle moins avantageusement.

* SCHRŒTER (Jean-Samuel), ministre protestant, né en 1735 à Rastenbourg en Thuringe, acquit une grande réputation d'habileté dans la minéralogie et la conchyliologie, et mourut à Bukstaedt le 24 mars 1808. On lui doit plusieurs ouvrages, écrits en allemand, sur les diverses branches de l'histoire naturelle. *Dictionnaire lithologique*, Berlin, 1772-88, 8 vol. in-8; *Journal pour les amateurs du règne minéral et de la conchyliologie*, Weimar, 1773-80, 6 vol. in-8; *Introduction complète à la connaissance et à l'histoire des pierres et des pétrifications*, Altenbourg, 1774-84, 4 vol. in-8; *Dissertations sur différents objets d'histoire naturelle*, Halle, 1776, 2 vol. in-8; *Introduction à la conchyliologie*, d'après Linnée, Halle, 1783-86, 3 vol. in-8; *Remarques et observations sur l'histoire naturelle*, principalement sur les coquilles et les fossiles, Leipsig, 1784-87, 4 vol. in-8, et un grand nombre d'articles dans différents recueils périodiques. On a encore de lui : *La Vieillesse*, ou *Moyen infaillible d'arriver à un âge avancé*, nouv. édit., Berlin, 1805, in-8, où l'on trouve des observations intéressantes et utiles.

* SCHTSCHERBATOF (le prince Michel Michaelovitsch), homme d'état et littérateur russe, né en 1733, mort à Moscou en 1792, quitta la carrière des armes pour celle de l'administration dans laquelle il s'éleva aux premiers emplois. Il

eut sous Catherine II beaucoup de part à l'organisation de l'instruction publique et de l'ordre judiciaire. Outre plusieurs opuscules tels que : *Traité des anciens degrés de noblesse en Russie*, Moscou, 1784, et *Dissertation historique sur la généalogie des princes russes descendant de Rurik*, ibid., 1785, il est auteur d'une *Histoire de Russie*, 1770 et années suiv. 5 vol. in-4, qui s'arrête au règne du tsar Michel Theodorovitsch. Cette histoire a été vivement critiquée. Comme éditeur, il a publié : *Histoire abrégée des usurpateurs russes*, Pétersbourg, 1774 : les *Annales royales*, ibid., 1772; *Annales des troubles de la Russie*, ibid., 1771 ; *Vie de Pierre le Grand, avec le texte original*, imprimé à Venise, et des notes, ibid., 1771, 2 vol.; *Journal de Pierre le Grand*, 1770-1771, 2 vol.; *Cahiers et notes de Pierre le Grand, pour les années* 1704-5-6, ibid., 1774; le *Livre royal*, ibid., 1769; *Tableau du règne de Monomaque*, ibid., 1774, etc.

* SCHUBART DE KLEEFELD (Jean-Chrétien), agronome, né à Zeitz, en 1734, mort le 1er mai 1787, fut d'abord domestique du ministre de Saxe, près la cour de Vienne, et finit, après avoir passé par plusieurs autres emplois, par devenir conseiller-aulique de Hesse-Darmstadt, puis conseiller intime de Saalfeld-Cobourg. Son système tend à faire de la culture des herbes fourragères le but principal de l'agronomie, et c'est à son zèle pour propager la culture du trèfle en particulier, qu'il doit son nom de baron de *Kleefeld* (champ de trèfle). Ses vues sont consignées dans son recueil d'*Ecrits d'économie rurale et domestique*, Leipsig, 1786, 6 vol. in-8, et dans sa *Correspondance économique*, 4 cah. in-8, fig.

* SCHUBERT (Frédéric-Théodore), astronome, né en 1758 à Helmsted, dans le duché de Brunswick, fit ses études à Greifswald, puis à Gottingue, et donna ensuite des leçons particulières à des jeunes gens. Il se rendit, en 1785, à Saint-Pétersbourg, où il fut attaché comme géographe, à l'académie des sciences, qui le reçut en 1789 au nombre de ses membres. Alors il ouvrit des cours d'astronomie pratique qui eurent beaucoup de succès. Depuis il publia chaque année le *Calendrier de l'académie*, un grand nombre d'articles remarquables dans ses *Mémoires*, et plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : *Traité d'astronomie théorique*, 1798, 3 vol. in-4, qu'à la demande du célèbre La Place, il traduisit de l'allemand en français, Pétersbourg, 1822, 3 vol. in-4 ; *Astronomie populaire*, 3 vol. in-8; *Opuscules variés*, Stuttgard, 1823, in-8. Il mourut le 22 octobre 1825, décoré de plusieurs ordres, et conseiller d'état.

* SCHUCHHARD (Louis-Henri), né en 1795, près d'Amorbach en Bavière, vint de bonne heure en France, et nommé professeur de langue allemande à l'école de La Flèche, y mourut le 26 janvier 1824 laissant inédite : une *Grammaire allemande*, qui jugée par MM. Hase et Letronne supérieure à toutes celles qui existaient, a été imprimée, Paris, 1825, in-8, et sur leur rapport adoptée dans tous les établissements publics.

* SCHUDT (Jean-Jacques), théologien protestant, né en 1664 à Francfort-sur-le-Mein, était fils d'un pasteur, qui ne négligea rien pour faire de lui un savant, et qui eut la satisfaction de le voir répondre à ses soins. Etant à Wittenberg en 1680, il y soutint des thèses avec beaucoup de succès. En 1684 il alla à Hambourg étudier les langues orientales, et s'y rendit fort habile. De retour à Francfort, il se livra à la prédication avec succès. En 1691 il fut nommé premier professeur du collége, associé au rectorat en 1695, recteur en 1717, et mourut le 14 février 1722, à 58 ans. On a de lui : *Trifolium hebræophilologicum*; *Compendium historiæ judaicæ*; *Deliciæ Hebræorum philologiæ*; *Vita Jephtæ*; *Funiculus græcus*; *Judæus Christicida*; *Genius et indoles linguæ sanctæ*; *Commentarius in psalmos*; *Memorabilia judaica*; *Monita paterna ad filium*; *De probabili mundorum pluralitate*; *Vita Hugonis Grotii*; *Elias corvorum in deserto alumnus*. On reconnaît, dans ses ouvrages, un homme habile dans les langues orientales et exercé dans l'art d'écrire.

SCHULEMBERG (Jean de), comte de Mondejeu, après avoir servi longtemps contre les Espagnols, fut fait gouverneur d'Arras, en 1652. Deux ans après, il en soutint le siége avec tant d'habileté, qu'il força les Espagnols de le lever, avec perte de leurs bagages, munitions et artillerie. Ce service lui valut le baton de maréchal de France en 1658. Il mourut 10 ans après, sans postérité, après avoir été décoré du titre de chevalier des ordres du roi, en 1661.

SCHULEMBOURG (Jean-Mathias, comte de), général habile, né en 1661 à Cendan, près de Magdebourg, se consacra à la guerre dès sa plus tendre jeunesse. Il fit ses premières campagnes sous les drapeaux du Danemarck ; mais les exploits de Sobieski ayant excité son émulation, il entra en 1679 comme simple volontaire au service de la Pologne. Il se distingua dans la campagne pour la conquête de la Moldavie. Il obtint ensuite un commandement sous le général Flemming, et lors de l'irruption de Charles XII dans la Livonie, il sauva, le 19 juillet 1700, les débris de l'armée saxonne battue à la bataille de Riga. Cet exploit lui mérita le grade de lieutenant-général. Frédéric-Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, lui confia, en 1704, les troupes saxonnes dans la grande Pologne. Schulenbourg, poursuivi par le roi Charles XII, et se voyant à la tête d'une armée découragée, songea plus à conserver les troupes de son maître qu'à vaincre. Ayant été attaqué avec son petit corps le 7 novembre de cette année, près de Pilnitz, par le roi de Suède, fort de 1000 hommes de cavalerie, il sut se poster si avantageusement, qu'il déconcerta toutes ses mesures. Après cinq attaques, Charles fut obligé de se retirer, laissant les Saxons maîtres du champ de bataille. Cette action fut regardée comme un coup de maître, et Charles XII ne put s'empêcher de dire : *Aujourd'hui Schulembourg nous a vaincus*. Ce héros fut battu l'année d'après, mais sans que ses défaites altérassent sa gloire. En 1708, il obtint le commandement de 9000 hommes, que le roi Auguste donna à la solde des Hollandais, et il se trouva l'année d'après à la bataille de Malplaquet. Le prince Eugène, témoin de son courage, conçut pour lui l'estime la plus sincère. Schulembourg ayant quitté

le service polonais en 1711, pour passer à celui de Venise, ce prince le recommanda en termes si forts, que la république lui donna 10,000 sequins par an, et le commandement de toutes ses forces de terre. Son courage fut bientôt nécessaire aux Vénitiens. Les Turcs tournèrent leurs regards, en 1716, sur l'île de Corfou, qui est comme l'avant mur de Venise. Ils abordèrent dans cette île avec trente mille hommes, munis d'une nombreuse artillerie, et les firent avancer vers la forteresse, qu'ils commencèrent à assiéger vigoureusement. Schulembourg qui s'y était renfermé de bonne heure soutint avec tant de courage les assauts, et fit des sorties si vives, que les Turcs furent obligés, la nuit du 21 août, de lever le siége de cette place. Ils abandonnèrent leur camp, leur artillerie, plusieurs milliers de buffles et de chameaux, et laissèrent un nombre considérable de morts sans sépulture. Schulembourg fit rétablir tout ce qui avait été endommagé; il forma des projets pour mieux fortifier l'île de Corfou, et mit une garnison dans l'île de Maura, que les Turcs avaient abandonnée. Après avoir fait tout ce qu'on peut attendre d'un général expérimenté, il s'en retourna vers la fin de l'année à Venise, où il fut reçu avec les marques d'estime qu'il méritait. On augmenta sa pension. On lui fit présent d'une épée enrichie de diamans. On lui fit dresser une statue dans l'île de Corfou, et un monument dans l'Arsenal de Venise. En 1726, il fit un voyage en Angleterre, pour aller voir sa sœur, qui était comtesse de Kendale; George Ier l'accueillit avec distinction. Après avoir été comblé d'honneurs, il s'en retourna à Vérone, où il mourut en 1747. Schulembourg fut pendant plus de 28 ans général au service de la république. Sa *vie* a été écrite par Varnhagen, dans un ouvrage publié à Berlin, sous le titre de *Monuments biographiques*, 1824, in-8.

SCHULTENS (Albert), le restaurateur de la littérature orientale dans le XVIIIe siècle, né en 1686 à Groningue, montra beaucoup de goût pour la littérature arabe. Il devint ministre de Wassenaer, et deux ans après professeur des langues orientales à Franeker. Enfin on l'appela à Leyde, où il enseigna l'hébreu et les langues orientales avec réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1750, ou, selon d'autres, en 1741. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui sont aussi remarquables par la justesse de la critique que par la profondeur de l'érudition. Les principaux sont : un *Commentaire* sur Job, 2 vol. in-4; un *Commentaire* sur les Proverbes, in-4; un livre intitulé : *Vetus et regia via hebraïsandi*, in-4; une *Traduction* latine du livre arabe d'Hariri; un traité des *Origines hébraïques*, 1724-38, 2 vol. in-4, réimprimé en 1761; plusieurs écrits contre le système de Gousset. Il y soutient que, pour avoir une parfaite intelligence de l'hébreu, il faut y joindre l'étude de l'arabe. La *Vie de Saladin*, traduite de l'arabe, Leyde, 1732, in-fol.; *Animadversiones philologicæ et criticæ ad varia loca veteris Testamenti*; une bonne *Grammaire hébraïque*; *De palma ardente*, Franeker, 1729.

* SCHULTET (Daniel-Severin), fils d'un ministre de l'Evangile, né vers 1645 à Hambourg, s'appliqua aux langues savantes, et parcourut les principales universités d'Allemagne, pour suivre les leçons des plus célèbres professeurs en théologie. De retour à Hambourg, il refusa tout emploi pour se livrer plus librement à son goût pour la controverse. Il attaqua toutes les communions, écrivit contre les catholiques, les réformés, les anabaptistes, les sociniens, etc., et eut affaire, en même temps, à Bossuet, à Jurieu, à Pictet, etc. Il avait conçu l'idée d'un plan de réunion entre les églises luthérienne et réformée, projet qui s'est effectué de nos jours, pour quelques-unes, et qui vraisemblament n'aurait pas eu lieu si l'on eût employé le moyen qu'il proposait. C'était de soumettre les points controversés à une dispute publique, avec la condition que le vaincu embrasserait la croyance du vainqueur. L'expérience prouve qu'alors chacun se retire plus affermi dans sa propre opinion. On a de Schultet un grand nombre d'ouvrages, dont les suivants sont les principaux : *Antididagma quo probatur doctrinam à J.-B. Bossueto, episcopo Condomensi, expositam, et ab Innocentio, pontifice romano, egregie laudatam, admitti non posse*, etc., 1684, in-4; *Epicrisis ad articulos argentinenses nuperos unionem Ecclesiæ evangelicæ et romano-catholicæ concernentes*, 1686, in-8; *Diagraphice rerum fidei inter evangelicos reformatos et romano-catholicos controversarum*, 1686, in-8; *Animadversiones ad nuperum scriptum Petri Juriæi unionem Ecclesiæ evangelicæ et reformatæ concernentes*, 1687, in-8; *Judicium supremum à Deo luculentissime atque uberrime factum in scripturis prophetarum atque apostolorum, de causa evangelicam inter reformatamque Ecclesiam disceptata*, 1689, in-8; *Panoplia sacra*, 1691; *Stereoma doctrinæ evangelicæ*, 1692, in-8, *Iterata Ecclesiæ reformatæ invitatio ad pium in doctrina fidei consensum*, 1697; *Disceptatio amica cum Benedicto Picteto, theologo genevensi*, 1699; *Assertio amplissima divinæ gratiæ*, 1701; *Universalissimi reformati discussio*, 1703; *Paraphrasis continua in novum Testamentum, a Ven. Mich. Borcholto, gymnasii luneburgensis professore, cum observationibus*, 1720, in-fol., etc. Schultet est encore auteur de beaucoup d'ouvrages en allemand. Il mourut à Hambourg le 29 décembre 1712, âgé de 68 ans. C'était un homme d'une vaste érudition.

SCHULTING (Corneille), né à Steenwyck, dans l'Over-Yssel, vers l'an 1540, chanoine de Saint-André à Cologne, mort le 23 avril 1604, a donné plusieurs ouvrages, dans lesquels il montre beaucoup de savoir et assez de critique pour le temps où il vivait. Les principaux sont : *Confessio Hieronymiana ex omnibus germanis B. Hieronymi operibus*, Cologne, 1585, in-fol.; *Bibliotheca ecclesiastica, seu commentaria sacra de expositione et illustratione missalis et breviarii*, Cologne, 1599, 4 vol. in-fol. Il y fait voir l'antiquité des offices de l'Eglise, et combat les liturgies des protestants. Cet ouvrage, qui a demandé des recherches infinies, n'est pas commun; *Bibliotheca catholica contra theologiam calvinianam*, Cologne, 1602, 2 vol. in-4; *Hierarchica anacrysis*, Cologne, 1604, in-fol. Il y donne une liste raisonnée des colloques que les différentes sectes des protestants ont tenus entre eux, et montre

combien ils sont différents des synodes de l'Eglise catholique.

SCHULZE (Jean-Henri), médecin célèbre, né à Colbitz, dans le duché de Magdebourg, l'an 1687, fut professeur à Halle, et mourut en 1744. Il avait beaucoup de connaissances surtout dans l'anatomie, et possédait bien les langues grecque et arabe. On a de lui : *Historia medicinæ a rerum initio ad annum urbis Romæ 535 deducta*, Leipsig, 1728, in-4. On y trouve beaucoup de choses, mais écrites d'après des mémoires peu sûrs, sur la médecine des Chinois, des Malabares et des Egyptiens. L'*Histoire de la médecine* de Daniel le Clerc lui a été d'une grande utilité; *Physiologia medica*, Halle, 1746, in-8. Il s'y éloigne de tout ce qui a l'air de système; *Pathologia generalis et specialis*, 1747; *De materia medica; Dissertationes medicæ et historicæ, etc.*

* SCHULZE (Gottlob-Ernest), naquit en 1761, à Heldrungen en Thuringe. Depuis 1810 il enseignait à l'université de Gœttingue, où il est mort le 14 janvier 1833. Philosophe indépendant, Schulze ne se mit sous la bannière d'aucune des philosophies dominantes de l'époque, et opposa à toutes une critique redoutable. Adversaire du dogmatisme, il le combattit avec les armes d'un savant scepticisme dans son *Enésidéine*, 1792, et dans sa *Critique de la philosophie théorique*, 1801, 2 vol. in-8; cependant son scepticisme reconnaissait les faits de la conscience et s'adoucit avec le temps. Shulze se rapprocha même un peu de la philosophie de Jacobi. Son *Encyclopédie des sciences philosophiques* a eu trois éditions, dont la dernière est de 1824, succès rare en Allemagne pour ce genre d'ouvrage. On estime son *Anthropologie psychique*, 3e édition, 1826. En 1832, il a publié un dernier ouvrage sur la *connaissance humaine* (*Ueber die menschliche Erkenntniss*), Gottingen, in-8, qui peut être regardé comme son testament philosophique.

SCHUPPACH (Michel), médecin, né à Biglen, dans le canton de Berne, en 1707, mort en 1781, se rendit célèbre par l'usage qu'il fit des simples de son pays, et par le talent de juger des maladies à la vue des urines, ce qui lui a fait donner par Voltaire le nom de *Médecin des urines*. Il est constant qu'il opéra un grand nombre de guérisons, que sa manière de raisonner sur les maladies était juste, qu'il en saisissait très-bien les indications, que ses remèdes n'avaient rien d'inquiétant ni de hasardé, et qu'il parut rappeler la médecine à sa notion primitive, en la rapprochant de la marche et du vœu de la nature. Bernard Palissy fait mention d'un médecin du Poitou qui se fit une grande réputation par l'inspection des urines, en tâchant d'ailleurs de connaître l'état des malades par un petit stratagème indigne d'un homme instruit. Mais il est certain que le bon Schuppach n'y mettait aucun artifice de ce genre.

SCHUPPIUS (Jean-Balthasar), né à Giessen en 1610, fit des voyages littéraires, et occupa différentes places, entre autres celle de pasteur à Hambourg en 1661. On a de lui des ouvrages de littérature et de philosophie imprimés à Francfort en 1701, en 2 vol. in-8. On estime ses *Oraisons latines*, et un petit traité intitulé : l'*Ami au besoin*. Il avait de l'esprit, des connaissances, mais trop de penchant à la satire.

SCHURMANN (Anne-Marie de), née à Cologne en 1607 de parents calvinistes, montra un génie précoce. Ses parents allèrent en Hollande pour y faire fréquenter les écoles de leur religion à leurs enfants. Elle s'appliqua à la musique, à la sculpture, à la peinture, à la gravure, et y réussit parfaitement. Elle était surtout habile à peindre en miniature, et à faire des portraits sur verre avec la pointe d'un diamant. Le latin, le grec, l'hébreu, lui étaient si familiers, que les plus habiles en étaient surpris. Elle parlait facilement le français, l'italien, l'anglais, et savait la géographie. En 1669, Labadie s'étant insinué auprès d'elle, lorsqu'elle était à Utrecht, lui inspira toutes ses rêveries. Elle vendit ses biens, abandonna les lettres, et se retira à Wyvert, où elle mourut en 1678, à l'âge de 71 ans. Jamais les protestants ne purent la ramener à leurs principes; elle voulut être l'architecte de sa foi, comme Luther et Calvin. Contre l'esprit de la secte dans laquelle elle avait été élevée, elle avait fait vœu de chasteté; cependant quelques auteurs lui font épouser Labadie, mais il paraît que c'est sans fondement. On dit qu'elle aimait beaucoup à manger des araignées. On a d'elle divers ouvrages, qui ne justifient pas l'enthousiasme qu'elle inspira. Les principaux sont : des *Opuscules*, dont la meilleure édition est celle d'Utrecht, 1652, in-8; deux *Lettres*, que madame de Zouteland a traduites du flamand en français, Paris, 1730, in-12 : l'une roule sur la prédestination, l'autre sur le miracle de l'Aveugle-né; des *Poésies latines;* une *Dissertation latine* sur cette question : *Si les femmes doivent étudier*, Leyde, 1641, in-8, traduite en français par Guillaume Colletet. On comprend qu'elle soutient l'affirmative; mais sa conduite et l'état de sa tête sont une preuve de fait en faveur de la négative. Elle avait connu, à Wyvert, dans la Frise, le fameux Guillaume Penn, qui parcourait alors l'Europe, et lui inspira la plus grande admiration pour ses talents et ses pratiques religieuses, assez conformes à celles de quaker. Mademoiselle Schurmann sculpta, en bois de palmier, son buste et ceux de ses père et mère. Le peintre Hontorst offrit deux mille florins pour le premier. Elle en fit un *modèle* en cire, au bas duquel on lisait ces vers :

Non mihi propositum est humanam eludere sortem
Aut vultus solido sculpere in ære meos :
Hæc nostra effigies, quam cera expressimus ecce
Materia fragili, mox peritura, damus.

SCHURTZFLEISCH (Conrad-Samuel), né en 1641 à Corbac, dans le comté de Waldeck, docteur de Wittenberg, obtint dans cette université une chaire d'histoire, puis celle de poésie, et enfin celle de la langue grecque. Ces emplois ne l'empêchèrent point de faire des voyages littéraires en Allemagne, en Angleterre, en France et en Italie. De retour à Wittenberg en 1700, il devint professeur d'éloquence, conseiller et bibliothécaire du duc de Saxe-Weimar, et mourut en 1708. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages d'histoire, de poésie, de critique, de littérature, etc. Les

plus connus sont : *Disputationes historicæ civiles*, Leipsig, 1699, 3 vol. in-4; 3 vol. in-8 de *Lettres;* une *continuation* de Sleidan jusqu'en 1678; un grand nombre de *Dissertations* et d'*Opuscules* sur divers sujets, dans lesquels il a mis plus de citations que de raisonnements. Il écrivait avec facilité et avec netteté. — Il ne faut pas le confondre avec son frère Henri-Léonard Schurtzfleisch, dont on a aussi quelques ouvrages, entre autres *Historia ensiferorum ordinis teutonici*, Wittenberg, 1701, in-12.

SCHUT (Corneille), peintre, élève de Rubens, naquit à Anvers en 1600. Ses tableaux sont estimés, et d'une composition ingénieuse. Il en a orné plusieurs églises d'Anvers. Ce maître a gravé quelques sujets à l'eau-forte. On a aussi gravé d'après lui. — Il ne faut point le confondre avec Corneille Schut, son neveu, peintre en portraits, mort à Séville en 1676.

* SCHWAB (Jean - Christophe), littérateur, né en 1743, à Ilsfeld dans le Wurtemberg, fit d'abord quelques éducations particulières, et fut ensuite attaché, comme professeur, au gymnase de Stuttgard. Après y avoir enseigné la philosophie, les mathématiques et le criticisme, il devint secrétaire intime du duc de Wurtemberg, puis conseiller aulique, et enfin président du conseil secret. Après la mort du duc son protecteur, il reprit ses travaux scientifiques, et reçut en 1816 la place de conseiller royal de l'instruction publique. Il mourut à Stuttgard, le 15 avril 1821, à 78 ans, membre des académies de Saint-Pétersbourg et de Berlin, et de la société des sciences de Harlem. Ses principaux ouvrages sont : *Mélanges poétiques*, 2e édit., 1782; *Dissertation sur les causes de l'universalité de la langue française et la durée vraisemblable de son empire*, Stuttgard, 1784, trad. en franç. par Robelot, Paris, 1803, in-8. L'académie de Berlin, qui avait mis ce sujet au concours, partagea le prix entre Schwab et Rivarol (*voy.* ce nom). Ce dernier est plus brillant, mais l'écrivain allemand est plus profond ; sa logique est plus rigoureuse, et il a sur son rival l'avantage de l'érudition ; *Examen de l'influence des littératures étrangères sur la littérature allemande*, Berlin, 1788, couronné par la même académie ; *Progrès de la métaphysique en Allemagne depuis Leibnitz et Wolf*, Berlin, 1796, qui partagea le prix double proposé par l'académie. Il remporta plusieurs autres palmes dans les académies de Leyde et de Harlem, et ne craignit pas de se déclarer l'adversaire de la philosophie de Kant, qui jouissait alors d'une grande vogue.

** SCHWAB (Gustave), poète lyrique, fils du précédent, né en 1792, à Stuttgard, y remplit depuis 1822 la chaire de littérature grecque et latine au Gymnase, et mourut le 16 février 1847, à 55 ans. Outre une traduction en vers des *Poésies* de M. de Lamartine, et de *Napoléon en Egypte*, de Barthélemi et Méry, on a de lui des *Poésies* originales qui jouissent dans toute l'Allemagne d'une grande popularité.

SCHWARTZ (Berthold), fameux cordelier de la fin du XIIIe siècle, originaire de Fribourg, en Allemagne, passe pour l'inventeur de la poudre à canon et des armes à feu. Quelques auteurs ont attribué cette découverte à Roger Bacon (*voy.* ce nom); mais elle appartient avec plus de vraisemblance à Schwartz, comme le prouve le baron de Bielfeld (*Progrès des Allemands dans les sciences*, etc., 1752, page 40). M. Koch, dans son *Tableau des révolutions*, Strasbourg, 1790, a traité cette matière d'une manière leste et arbitraire. Les Vénitiens se servaient du canon dès 1300, les Anglais peu de temps après, et les Français dès 1338, comme l'observe du Cange d'après des registres de la chambre des comptes. On a beaucoup disputé sur la nature de cette découverte, que les uns regardent comme un des plus grands malheurs de l'humanité, et d'autres comme un moyen moins destructeur que ceux qui servaient à la guerre des anciens. On peut croire effectivement qu'il périssait autrefois plus de monde dans les batailles ; mais une bataille décidait du sort des peuples, au lieu que le genre de tactique que la poudre a produit multiplie les batailles, les siéges et toutes les opérations de la guerre, immole durant une longue suite d'années les peuples, tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, et n'est presque jamais suivi d'une tranquillité durable; à cela on doit ajouter qu'elle a détruit les ressources de la valeur, du courage personnel, les avantages de la force et du génie des subalternes et du soldat, en commettant à la masse plus ou moins grande du bronze foudroyant la décision d'une victoire que les individus ne peuvent plus fixer. Par la même raison, elle a renversé les murs de la liberté ; le despotisme seul a trouvé chez elle la garantie de ses lois, parce qu'il possède seul les moyens de la mettre en action. (*Voy.* Poli, Martin.)

SCHWARTZ (Christophe), peintre, né à Ingolstadt vers l'an 1550, mourut à Munich en 1594. L'excellence de ses talents le fit nommer le Raphaël d'Allemagne. Il travailla à Venise sous le Titien, et l'étude particulière qu'il fit des ouvrages du Tintoret le porta à imiter la manière de cet illustre artiste. Schwartz réussissait dans les grandes compositions; il avait un bon coloris et un pinceau facile. Il a peint tant à fresque qu'à l'huile. L'électeur de Bavière le nomma son premier peintre, et l'occupa beaucoup à orner son palais.

SCHWARTZ (*Ignatius*), né en Souabe en 1690, entra chez les jésuites, enseigna la morale et l'histoire dans l'université d'Ingolstadt, et mourut à Augsbourg en 1763, après avoir publié : *Collegia historica*, 1734-1737, 9 vol. in-8, ouvrage très-estimé, plein de recherches et de bonne critique, qu'on peut regarder comme un des derniers fruits du génie de l'histoire, abandonné depuis aux caprices et aux préjugés des petits écrivains qui s'en sont universellement emparés. *Institutiones historicæ*, 2 vol. in-8, 1729 ; c'est comme l'introduction à l'ouvrage précédent ; *Institutiones juris universalis*, Augsbourg, 1743, etc.

* SCHWARZEL (Charles), théologien allemand, né en 1746, se montra fort attaché aux projets de réforme de l'empereur Joseph II, et, nommé successivement professeur de théologie à Inspruck et à Fribourg, où il était en même temps curé, s'efforça de faire adopter la même doctrine dans son école. Il encourut le blâme des personnes sages et

pieuses; mais il était soutenu par la cour de Vienne, qui désirait et favorisait les nouveautés. En 1798, il donna, sur la validité des sacrements administrés en Alsace par des prêtres assermentés, une consultation favorable, mais qui pourtant ne satisfit pas pleinement les constitutionnels. De son côté, le gouvernement autrichien, dont le système était changé depuis la mort de Joseph II, blâma la consultation et fit réprimander Schwarzel. Cet ecclésiastique mourut en 1812. On a de lui : *Elenchus sanctorum Patrum*, 1779; *Prælectiones theologico-polemicæ*, 1781 ; *Introduction à la théologie pastorale*; une *Catéchétique*; une *Traduction* des psaumes en vers allemands; une *Traduction latine* des Actes de l'assemblée de Florence, en 1787, (*voy.* RICCI, plus haut, 229); une *Traduction* de la lettre pastorale de l'archevêque de Tours, *sur la justice chrétienne par rapport aux sacrements de pénitence et d'eucharistie.* (*Voy.* CHAPT de RASTIGNAC.)

* SCHWARZENBERG (Charles-Philippe, prince de), feld-maréchal autrichien, né à Vienne le 15 avril 1771, d'une ancienne et illustre famille, entra de bonne heure au service, et parcourut rapidement tous les grades de l'armée. Après avoir fait deux campagnes contre les Turcs, il fut employé contre la France dès le commencement de la longue guerre qu'alluma la révolution, et qui ne finit qu'en 1815. En 1793, il commanda une partie de l'avant-garde sous le prince de Cobourg, et reçut l'année suivante, sur le champ de bataille, l'ordre de Marie-Thérèse. En 1796, il était major-général, et trois ans plus tard, lieutenant-général. A la mort de Paul I[er], en 1801, la cour de Vienne l'envoya féliciter Alexandre sur son avénement au trône de Russie, et rétablir les relations amicales, suspendues depuis deux années entre les deux gouvernements. En 1805, employé sous les ordres de Mack (*voy.* ce nom), il réussit à se soustraire à la capitulation d'Ulm, avec une partie de la cavalerie autrichienne, dont l'archiduc Ferdinand lui confia le commandement. Il combattit à la bataille d'Austerlitz, qui fut livrée, contre son avis, avant l'arrivée des renforts qu'on attendait. Nommé de nouveau ambassadeur à Saint-Pétersbourg, en 1809, sur la demande d'Alexandre, il quitta ce poste pour venir reprendre un commandement dans l'armée, où il arriva peu de temps avant la bataille de Wagram. Après la paix de Vienne, envoyé ambassadeur à Paris, Napoléon l'accueillit avec une distinction particulière, et, lors des fêtes qu'il donna à l'occasion du mariage de Napoléon avec Marie-Louise (juillet 1810), le feu prit dans la salle de bal, et la princesse Pauline d'Aremberg, sa belle-sœur, y périt victime de son amour maternel. En 1812, il eut le commandement du corps de 30,000 hommes que l'Autriche s'était engagée à fournir à la France dans la guerre contre la Russie, et se tint concentré dans le duché de Varsovie, où il occupait la position de Pultusk. Il reçut alors de son souverain le bâton de feld-maréchal. Lorsque, l'année suivante, il fut renvoyé à Paris, Napoléon lui dit en souriant : *Vous avez fait une belle campagne, vous, vous...!!!* en appuyant sur ce dernier mot. De retour à Vienne, il fut investi du commandement en chef des armées alliées contre la France. Ce fut lui qui conçut et fit adopter le vaste plan des opérations de la campagne de 1814, notamment celui de la marche sur Paris, qu'on lui a vainement contesté. Le succès lui valut les distinctions les plus flatteuses. Lors de l'évasion de Napoléon de l'île d'Elbe, il commanda de nouveau une grande partie des armées alliées. De retour à Vienne, il fut nommé président du conseil aulique de guerre; mais il ne remplit que bien peu de temps cette place éminente. Frappé, en 1817, d'une apoplexie qui lui paralysa tout le côté droit, il conserva bien nominativement ses fonctions, mais on sent qu'il dut abandonner à d'autres la direction des affaires. Deux ans après, il vint à Leipsig, d'après le conseil des médecins, et le voyage parut d'abord favorable à sa santé; mais sa maladie ne tarda pas à reprendre son cours, et il mourut le 15 octobre 1820, à 48 ans. M. Prokesch, officier autrichien, a publié en allemand une biographie de ce prince, Vienne, 1823.

SCHWEDENBORG. *Voy.* SWEDENBORG.

* SCHWEDIAUR, ou plus exactement SCHWEDIAUER (François-Xavier), médecin, né en 1748 à Steyer dans la haute Autriche, étudia les diverses branches de la science médicale à Vienne où il suivit trois ans la clinique du docteur Haen. Il parcourut ensuite une partie de l'Europe dans le dessein d'étendre ses connaissances; il fit un assez long séjour en Angleterre où il exerça son art avec un très-grand succès, se rendit en Ecosse en 1784, et cinq ans plus tard vint s'établir à Paris. Il se fit naturaliser français, soutint la réputation qu'il s'était acquise d'habile praticien, eut une grande clientèle et mourut le 27 août 1824. Outre sa thèse pour le doctorat, qui contient *la description du musée anatomique de Vienne,* 1773, in-8, ses principaux ouvrages sont : *Méthode médicale usitée dans les hôpitaux de Londres,* (en latin), Vienne, 1777, in-8; *Observations pratiques sur les maladies vénériennes les plus opiniâtres et les plus invétérées* (en anglais), Londres, 1784, in-8; trad. en franç. par Gibelin, 1785, et en allemand par l'auteur, Vienne, 1786; *Traité complet sur les maladies syphilitiques*, 7[e] édit. 1817, 2 vol. in-8; *Pharmacopœa medici pratici universalis*, 1803, in-12, *cum additamentis* Von-Mons Bruxelles, 1817, 3 vol. in-8; *Novum nosologiæ methodicæ systema,* Paris, 1811-12, 2 tom. en 3 vol. in-8. Schwediaur, pendant son séjour à Londres, avait entrepris, de concert avec deux de ses condisciples de Vienne, les docteurs Nooth et Milman, un journal médical (*Foreing med. Review*), dont il partagea deux ans après la rédaction avec le docteur Simmons, et qui prit alors le titre de *London medical journal.* Schwediaur s'est spécialement occupé des maladies que le libertinage entraîne à sa suite, et il est triste d'ajouter que dans les divers pays où il exerça, sa clientelle fut très-lucrative.

* SCHWEIGHŒUSER (Jean), célèbre philologue, né en 1742, à Strasbourg, où son père était chanoine et pasteur à Saint-Thomas, annonça dès son enfance cette passion de savoir, ce goût pour l'érudition qui devait lui mériter un jour une place si éminente parmi les savants. Après avoir terminé le cours de ses études de la manière la plus brillante, il s'essaya dans la prédication; et dans le même

temps voulut joindre à ses autres connaissances celle de l'astronomie, de la botanique et de l'anatomie. En 1767, il soutint une thèse sur l'*ordre moral de l'univers*, où l'on trouve en germe tous les principes développés depuis par l'école écossaise (*Voy.* REID, ci-dess. 192). La même année il alla suivre à Paris les leçons de de Guignes, puis à Gœttingue et à Leipsig celles de Michaelis et de Reiske (*voy.* ces différ. noms); il se rendit ensuite en Angleterre, et s'en revint par les Pays-Bas, ayant amplement profité des bibliothèques et de la conversation des savants de ces différents pays. De retour dans sa patrie, il fut en 1770 nommé professeur suppléant de philosophie, et sept ans après, à la mort du titulaire, il lui succéda dans une chaire qui faisait alors l'unique objet de son ambition. Il avait jusque-là publié des thèses, des programmes, des discours où l'on reconnaissait l'homme de mérite; mais ce n'était point comme philosophe qu'il devait s'illustrer. Brunck (*voy.* ce nom, II, 258) le ramena par bonheur à la philologie; il échangea sa chaire pour celle des langues grecque et orientales, et ne tarda pas à se faire connaître par les excellentes *éditions* qui ont rendu son nom célèbre dans toute l'Europe. Il préparait celle de *Polybe*, chef-d'œuvre de critique érudite, quand arriva la révolution qui le força d'interrompre ses travaux. Il fit partie du conseil municipal pendant la mairie de Dietrich (*voy.* ce nom); mais éloigné du conseil, puis mis en prison comme *suspect* de ne pas approuver toutes les folies qui se succédaient chaque jour, il s'estima très-heureux de voir sa prison changée en un exil dans une petite ville de Lorraine où il put revenir à son édition de *Polybe* qu'il acheva en 1795. La terreur passée, il revint à Strasbourg et s'occupa de donner une édit. d'*Epictète*, revue sur les manuscrits et corrigée d'après les meilleurs textes. A la création de écoles centrales il fut nommé professeur de langues anciennes à celle du Bas-Rhin; et dans le même temps il reçut le titre de correspondant de l'institut. Il avait presque achevé son édition d'*Athénée*, quand il succéda en 1806 à son rival Oberlin (*voy.* ce nom) dans la place de bibliothécaire. Trois ans après, nommé professeur de littérature grecque à la faculté de Strasbourg, il en fut en même temps doyen. En 1810, ayant entrepris de donner une édition d'*Hérodote*, il obtint l'autorisation de se faire suppléer par son fils (*voy.* l'art. suiv.) dans la chaire de grec à l'académie et à la faculté protestante; et plus tard en 1824, quand il eut résigné le décanat, il fut assez heureux pour pouvoir faire passer à ce fils chéri sa place de bibliothécaire. Cet illustre savant mourut à Strasbourg le 19 janvier 1830. A ses éditions déjà citées il faut ajouter celles d'un choix de *Pièces* de Sophocle et d'Euripide d'*Appien*, de *Cébes* et des *épîtres* de Sénèque. Il a donné des *Observations* sur Suidas, 1689, 2 part. in-8, et un *Lexique* d'Hérodote, 1824, 2 vol. in-8; enfin un *Eloge* latin d'Oberlin, vrai chef-d'œuvre du genre. On lui doit en outre des *opuscules académiques*, 1806, 2 part. in-8, où il a rassemblé ses dissertations qui ont rapport à la philosophie et à la philologie. On a plusieurs éloges de Schweighœuser, en latin par Dalher, son successeur à la chaire d'hébreu au séminaire protestant, et par M. Cuvier professeur, et M. Stievenart alors suppléant à la faculté de Strasbourg. Enfin l'année même de la mort de ce grand philologue M. Schnitzler, son ancien disciple, publia dans la *Revue encyclopédique*, tom. XLVII, une notice intéressante sur Schweighœuser.

** SCHWEIGHŒUSER (Jean-Geoffroi), fils du précédent, né en 1776 à Strasbourg, avait déjà donné des preuves de son goût pour les lettres et en particulier pour la philologie, lorsque atteint par la première réquisition, il fut enrôlé dans un corps destiné à défendre le Rhin; mais dès qu'il put se dégager du service militaire, il alla collationner à Paris les manuscrits grecs de la bibliothèque royale, dans l'intérêt des éditions que préparait son père (*voy.* l'art. précéd.). En 1796, il lut à l'institut une *Notice* sur un passage important de Simplicius découvert par son père (*voy.* SIMPLICIUS), et auquel les circonstances donnaient encore un intérêt particulier. Ayant consenti peu de temps après à se charger de l'éducation des enfants de M. Voyer d'Argenson, il y employa douze années. Après cette longue absence, il revint à Strasbourg et fut en 1810 adjoint à son père pour la chaire de littérature grecque, et plus tard il lui succéda comme professeur et comme bibliothécaire. Le séminaire protestant, où, dès 1812, il professait la littérature latine, lui confia les mêmes fonctions. En 1823, il fut nommé correspondant de l'académie des inscriptions; l'année précédente il avait reçu de ce corps savant une médaille d'or pour un *Mémoire* sur les antiquités romaines de la ville de Strasbourg. Atteint en 1832 d'une paralysie, qui le força de garder la chambre sans toutefois l'empêcher de travailler: cependant il ne put dans une pareille situation entreprendre d'ouvrage de longue haleine. Il mourut, le 14 mars 1844, à 68 ans, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Indépendamment d'une édition des *Caractères de Théophraste*, traduits par la Bruyère (Paris, 1802, 3 vol. in-12), avec des notes intéressantes, et de plusieurs articles disséminés dans le *Magasin encyclopédique*, les *Archives littéraires*, les *Mémoires* de la société des sciences de Strasbourg, et de la société des antiquaires de France, on a de lui: *Vie de Christ.-Guil. Kock* (*voy.* ce nom, V, 40); *Antiquités de l'Alsace*, 1825-28, in-fol., avec M. de Golbéry; *Explication du plan topographique de l'enceinte antique appelée le mur païen, située autour de la montagne de Sainte-Odile*, 1825, in-8, avec pl. Schweighœuser a contribué à l'*Annuaire du Bas-Rhin*, et il s'était essayé quelquefois dans la poésie: on cite de lui entre autres un *Poème* sur la marche de la civilisation, dont le 1er chant a été imprimé à Brunn en 1821.

SCHWENCKFELD (Gaspard de), né l'an 1490, dans son château d'Ossig, au duché de Lignitz en Silésie, soutint d'abord le parti des protestants; mais peu après il les attaqua dans un *Traité de l'abus qu'on fait de l'Evangile en faveur de la sécurité charnelle*. Cet ouvrage l'engagea dans une conférence avec Luther en 1525. Ses erreurs particulières le firent également rejeter des catholiques, des luthériens et des calvinistes. Devenu odieux à tous les partis, il fut chassé de la Silésie, où il avait déjà

fait un grand nombre de partisans. Il erra d'un endroit dans un autre, sans être presque nulle part en sûreté, et mourut à Ulm en 1561, à 71 ans. Toutes ses *Œuvres* ont été recueillies et imprimées en 1564, in-fol., et en 1592, en 4 vol. in-4. Luther disait que c'était le diable qui les avait vomies. On trouve encore aujourd'hui dans quelques villages de Silésie des sckwenckfeldiens. Son traité *De statu, officio et cognitione Christi*, 1546, in-8 de 22 pages, est très-rare et recherché des curieux. Jean Milan a publié un excellent ouvrage, sur les erreurs de ces sectaires, et sur les moyens de les ramener, sous ce titre : *Quinque demonstrationes ex principiis a quolibet christiano admissis, neminem sanæ mentis et salutis amantem in secta schwenckfeldiana perseverare posse*, Neiss, 1720, in-8, avec la *Défense* de cet ouvrage, Prague, 1721.

SCHWENCKFELT (Gaspard), médecin de Greiffenberg, en Silésie, exerça sa profession à Gorlitz, en 1609. On a de lui : *Thesaurus pharmaceuticus*, Francfort, 1680, in-8 ; *Stirpium et fossilium Silesiæ catalogus*, Leipsig, 1600, in-4 ; *Theriotropheum Silesiæ*, Lignitz, 1603, in-4. C'est une description des quadrupèdes, oiseaux, reptiles, insectes, etc., de la Silésie ; *Descriptio et usus thermarum hirsbergensium*, Gorlitz, 1607, in-8.

SCHWENTER (Daniel), natif de Nuremberg, professa pendant 28 ans à Altdorf les mathématiques, jusqu'en 1636, époque à laquelle il mourut dans sa 51ᵉ année. Sa femme l'avait devancé de quelques jours dans ce fatal passage, ainsi que deux jumeaux dont elle était nouvellement accouchée. Un même tombeau les réunit tous les quatre. On a de Schwenter : des *Récréations philosophiques et mathématiques*, intitulées : *Deliciæ physico-mathematicæ* ; une *Géométrie pratique*, etc.

SCHWERIN (Christophe, comte de), gouverneur de Neiss et de Brieg, général feld-maréchal au service du roi de Prusse, né le 26 octobre 1684, dans la Poméranie suédoise, s'éleva par son mérite, et gagna la bataille de Molwitz, le 10 avril 1741, dans le temps que les Prussiens la croyait perdue. Frédéric II lui-même, dans son ouvrage intitulé : L'*Histoire de mon temps*, dit positivement que, dans son armée, il n'y avait alors que le maréchal Schwerin *qui fût un homme de tête et un général expérimenté*. On sait que cette victoire assura aux Prussiens la possession de la Silésie. Schwerin se signala dans tous les combats qui se donnèrent depuis contre les Autrichiens, et fut tué à la bataille de Prague, en 1757. Le roi de Prusse lui fit dresser, en 1769, une statue de marbe sur la place Guillaume à Berlin, et l'empereur Joseph II, un monument en 1783, dans l'endroit où il mourut.

SCHWILGUÉ (C.-J.-A.), médecin, né en 1774, à Schelestadt, de parents peu aisés, qui lui donnèrent cependant une bonne éducation, entra, en 1793, dans les hôpitaux militaires, comme élève en pharmacie ; puis il suivit les cours de médecine à Strasbourg, et vint à Paris en 1797, pour y perfectionner ses études. Il dut à l'affection que lui portait Pinel, l'avantage d'être attaché à la Salpêtrière, et, en 1802, reçu docteur, il donna des leçons de matière médicale, puis de nosographie interne, et se livra à des recherches d'anatomie pathologique. Une fièvre l'enleva, au mois de février 1808, au moment où ses talents commençaient à être appréciés. On a de lui : *Essai sur le croup aigu des enfants*, Paris, 1802, in-8 ; c'est la reproduction de sa thèse inaugurale ; un *Traité de matière médicale*, 1805, 2 vol. in-8, où les médications des fonctions du système nerveux sont traitées d'une manière ingénieuse et plus précise qu'elles ne l'avaient été précédemment ; Nysten en a donné une éd. augmentée, 1809 ; *Manuel médical*, 1807, in-8, qui n'est plus au niveau de la science.

SCINA (Dominique), littérateur, né à Palerme en 1765, fit ses études dans un collége de piaristes, embrassa l'état ecclésiastique, et nommé professeur suppléant de mathématiques à l'académie depuis université de Palerme, y obtint quelques années après la chaire de physique expérimentale, dont il donna le premier un cours complet. Devoué aux intérêts de ses compatriotes, il leur rendit des services autant qu'il le put, surtout en concourant à repandre l'instruction et à lui donner une meilleure marche. Il mourut à Palerme du choléra le 13 juillet 1837. Ses principaux ouvrages sont : *Introduction à la physique expérimentale*, Palerme, 1803, in-8 ; *Eléments de physique générale et particulière*, 1828-29, 4 vol. in-8, et Milan, 1832, même format ; *Topographie de Palerme et de ses environs*, 1818 ; *Biographie de Maurolico* (*voy.* ce nom, V, 568), Palerme, 1808, gr. in-8 ; *Mémoire sur la vie et les ouvrages d'Empédocle*, Palerme, 1813, 2 vol. in-12 ; *Biographie d'Archimède*, 1823 ; *Essai sur l'histoire littéraire de la Sicile dans le* XVIIIᵉ *siècle*, 1824-28, 6 vol. in-8 ; elle est très-estimée.

SCIOPPIUS (Gaspard SCHOPP, plus connu sous le nom latin de), né dans le Haut-Palatinat en 1576, étudia dans les universités de sa patrie, avec tant de succès, qu'à l'âge de 16 ans, il avait déjà la réputation d'un bon auteur. Son cœur ne répondit pas à son esprit ; il était naturellement emporté et méchant. Il abjura la religion protestante, et se fit catholique vers l'an 1599, mais sans changer de caractère. Il devint l'Attila des écrivains ; il avait tout ce qu'il fallait pour bien jouer ce rôle : de l'imagination, de la mémoire, beaucoup de littérature, et une présomption démesurée. Les mots injurieux de toutes les langues lui étaient connus, et il les employait fréquemment. Il joignait à cette belle érudition une ignorance complète des usages du monde ; il n'avait ni décence dans la société, ni respect pour les grands. C'était un frénétique d'une espèce nouvelle, débitant de sang-froid les calomnies les plus atroces. Joseph Scaliger fut surtout l'objet de sa fureur et de ses satires. Cet homme vain ayant donné une prétendue histoire de sa famille, alliée selon lui à des princes, Scioppius détruisit toutes les prétentions de Scaliger qui, à son tour, découvrit toutes les taches de la famille de son adversaire. Son libelle, intitulé : *La Vie et les parents de Gaspard Scioppius*, nous apprend la généalogie de ce Cerbère de la littérature. Mais les horreurs publiées sur la famille de Scioppius ne lui semblèrent qu'une invitation à mieux faire. Il ramassa toutes les médisances, toutes les calomnies

répandues contre Scaliger, et il en fit un gros vol. sous lequel il s'efforça de l'écraser. Baillet dit que *Scioppius y passa les bornes d'un correcteur de collége, et d'un exécuteur de la haute-justice.* Personne n'entendait comme lui les représailles. Il traita avec le dernier mépris Jacques Ier, roi d'Angleterre, dans son *Ecclesiasticus*, Hartberg, 1611, in-4; et ses deux plus zélés partisans, Casaubon et du Plessis-Mornay, parce qu'ils l'avaient contredit sur un point d'érudition. On fit brûler publiquement son libelle à Londres. Son effigie fut pendue dans une comédie représentée devant le monarque, qui lui fit donner des coups de bâton par le moyen de son ambassadeur en Espagne, et porta la vengeance au point de balancer les sottises de son adversaire. On sait que le roi d'Angleterre, que Henri IV appelait *maître Jacques*, aurait pardonné plus facilement un crime de lèse-majesté que la moindre attaque contre son savoir. Dans ses démêlés avec les jésuites, Scioppius publia contre la société plus de trente libelles diffamatoires dont on a la liste. Il s'occupa sur la fin de ses jours de l'explication de l'*Apocalypse*, et mourut à Padoue en 1649, âgé de 73 ans. On a de lui 104 ouvrages, dans lesquels on remarque de la littérature et quelque esprit. Les principaux sont : *Verisimilium libri IV*, 1596, in-8; *Commentarius de arte critica*, 1662, in-8; *De sua ad catholicos migratione*, 1600, in-8; *Notationes criticæ in Phædrum*, *in Priapeia*, Padoue, 1664, in-8, qu'on peut joindre aux *Variorum; Suspectarum lectionum libri V*, 1664, in-8; *Classicum belli sacri*, 1619, in-4; *Collyrium regium*, 1611, in-8, bon ouvrage, qui aurait pu effectivement dessiller les yeux du roi Jacques Ier, si l'humeur dogmatisante ne l'avait empêché de les ouvrir à la lumière; *Grammatica philosophica*, 1664, in-8; *Relatio ad reges et principes de stratagematibus, etc., societatis Jesu*, 1641, in-12. Il publia ce libelle sous le nom d'*Alponse de Vargas*. Il avait été d'abord très-lié avec les jésuites; mais ces pères n'ayant pas été favorables à une requête qu'il avait présentée à la diète de Ratisbonne en 1630, pour obtenir une pension, requête renvoyée aux jésuites, confesseurs de l'empereur et des électeurs, Scioppius tourna toute son artillerie contre eux. Bellarmin avait cependant loué en lui : *Peritiam Scripturarum sacrarum*, *zelum conversionis hæreticorum*, *libertatem in Thuano reprehendendo*, etc.; mais Scioppius oublia ces éloges, pour ne s'occuper que du refus qu'il leur attribuait.

SCIPION (Publius Cornelius) surnommé l'*Africain*, fils de Publius Cornelius Scipion, consul l'an 218 avant J.-C., n'avait pas encore 18 ans lorsqu'il sauva la vie à son père à la bataille du Tésin. Après celle de Cannes, il empêcha la noblesse romaine d'abandonner Rome. Son père et son oncle ayant perdu la vie en combattant contre les Carthaginois, il fut envoyé en Espagne à l'âge de 24 ans. Il en fit la conquête en moins de 4 années, battit l'armée ennemie, et prit Carthagène en un seul jour. La femme de Mardonius et les enfants d'Indibilis, qui étaient des principaux du pays, s'étant trouvés parmi les prisonniers, le généreux vainqueur les fit mener honorablement à leurs parents. Cette conduite contribua autant à ses victoires que son courage. Il mit fin à la guerre d'Espagne, par une grande bataille qu'il donna dans la Bétique, où il défit plus de 50,000 hommes de pied et 4,000 chevaux. Il fut fait consul l'an 205 avant J.-C. Scipion porta la guerre en Afrique. Il battit Asdrubal, un des meilleurs généraux carthaginois, et vainquit Syphax, roi de Numidie, l'an 203 avant J.-C. Il surprit d'abord son camp pendant la nuit, y mit le feu, et ensuite il le défit en bataille rangée. Les suites de cette victoire furent étonnantes, et peut-être elles l'auraient été davantage, si Scipion eût marché droit à Carthage. Le moment paraissait favorable; mais il crut, comme Annibal aux portes de Rome, qu'avant de faire le siége d'une capitale il fallait s'établir solidement. L'année suivante il y eut une entrevue entre ces deux fameux capitaines, pour y parler de paix; mais ils se séparèrent sans convenir de rien, et ils coururent aux armes. La bataille de Zama fut donnée; elle décida entre Rome et Carthage. Annibal, après avoir longtemps disputé le terrain, fut obligé de prendre la fuite. Vingt mille Carthaginois restèrent sur le champ de bataille, et autant furent faits prisonniers. Cette victoire produisit la paix la plus avantageuse pour Rome. Scipion fut honoré du triomphe, et du surnom d'*Africain*. On accorda à chacun de ses soldats deux arpens de terre pour chaque année qu'ils avaient porté les armes en Espagne et en Afrique (ce qui prouve combien l'Italie était encore peu peuplée à cette époque). L'an 194 avant Jésus-Christ il obtint une seconde fois le consulat; mais les intrigues de ses concurrents affaiblirent son crédit. Las de lutter contre eux à Rome, il passa en Asie, où, de concert avec son frère, il défit Antiochus, l'an 189 avant Jésus-Christ. Revenu à Rome après qu'Antiochus se fut soumis aux conditions qu'on voulut, il fut traduit devant le peuple par les deux Pétilius. Ces tribuns l'accusèrent de péculat à la sollicitation de Caton, qui croyait que les victoires ne devaient pas couvrir les délits des généraux. Ils prétendirent qu'il avait tiré de grandes sommes d'Antiochus, pour lui faire accorder une paix avantageuse. Il fallut que le vainqueur d'Annibal, de Syphax et de Carthage, se réduisit à soutenir le triste rôle d'accusé. Il se contenta le premier jour de faire le récit de ses exploits et de ses services. Cette défense fut reçue avec applaudissement. Le second jour fut encore plus glorieux pour lui : « Tribuns du peuple, dit-il, et vous, citoyens, c'est à » pareil jour que j'ai vaincu Annibal et les Carthaginois : venez, Romains, allons dans les temples » rendre aux dieux de solennelles actions de grâces. » On le suivit en effet, et les tribuns restèrent seuls avec le crieur qu'ils avaient amené pour citer l'accusé. L'affaire fut agitée une troisième fois; mais Scipion n'était plus à Rome, il s'était retiré à sa maison de campagne à Linterne, où il mourut peu de temps après, l'an 180 avant Jésus-Christ, avec la réputation d'un général qui joignait à de grandes vues une exécution prompte. On sait l'exemple de continence qu'il donna pendant la guerre d'Espagne. A la prise de Carthagène, ses soldats lui amenèrent une jeune Espagnole trouvée dans la ville. Sa beauté surpassait l'éclat de sa naissance, et elle était éper-

dument aimée d'un prince celtibérien, nommé *Allutius* (*voy.* ce nom), auquel elle était fiancée. Scipion vit sa prisonnière, et la remit entre les mains de son père et de son amant. Cette action ravit les Espagnols d'admiration; ils firent faire pour Scipion un bouclier d'argent, où elle était représentée en bas-relief. Ce bouclier, retrouvé en 1656 dans le Rhône, près d'Avignon, se voit à la bibliothèque royale. Les autres nations, et les auteurs de tous les siècles suivants, ont mis ce trait de continence entre les actions les plus héroïques de l'antiquité. Elle était néanmoins dans Scipion une espèce d'inconséquence, car ce Romain n'était rien moins que chaste. Il était extrêmement adonné aux plaisirs sensuels, et n'y mettait pas grande délicatesse. Il dérogea en cette occasion à ses principes ou à sa coutume: soit que la gloire qu'il prévoyait devoir être le fruit d'une continence d'éclat, lui parût préférable à une jouissance passagère et vulgaire, soit que la satiété, effet de quelque débauche récente, l'eût rendu en ce moment insensible à un nouvel objet d'amour. Si on s'en rapporte au récit de Plutarque, ce n'est que par considération pour son caractère public, que Scipion rejeta cette occasion de lubricité. *Perlibenter accepissem si privatus neque cum imperio essem.* Un illustre orateur a fait avec l'action de Scipion et celle que ferait en pareil cas le dernier soldat chrétien le parallèle suivant. « Quelque grande que soit votre action, dit-il, en » adressant la parole à ce Romain, quelque sublime » que soit la vertu qui l'a produite, la vertu du » chrétien est encore plus noble et plus pure. Les » soins d'une guerre importante dont vous étiez » chargé ont pu distraire votre grande âme des plai- » sirs vulgaires; les ennemis de votre nom qu'il » fallait réduire au silence; deux illustres rivaux; » un oncle et un père, qu'il fallait atteindre et sur- » passer; des peuples qu'il fallait vaincre par les » armes, gagner par les bienfaits, étonner du moins » par votre générosité, étaient autant de motifs qui » pouvaient vous animer à ce sacrifice. Mais ce chré- » tien obscur, ce soldat perdu dans les derniers » rangs de sa légion, qui n'a rien à espérer ni à re- » douter de la part des hommes, qui ne sera ni » puni de son crime ni loué de sa vertu, ne se » montrera ni moins pur ni moins retenu dans le » tumulte et le désordre qui favoriseront sa licence, » dans le silence et les ténèbres qui cacheront sa » retenue, que si l'univers avait les yeux fixés sur » lui pour applaudir à sa réserve, et que la re- » nommée se tînt prête à la publier. » L'abbé Séran de la Tour a donné, en 1738, une *Histoire* estimée de ce célèbre Romain, pour servir de suite aux *Hommes illustres* de Plutarque, avec les observations du chevalier Folard sur la bataille de Zama, Paris, in-12. — Publius-Cornelius Scipion, son fils, fut fait prisonnier dans la guerre d'Asie, et adopta le fils de Paul Emile, qui fut nommé le *jeune Scipion l'Africain*, qui est le sujet de l'article qu'on lit ici, après le suivant.

SCIPION (Lucius-Cornelius), surnommé l'*Asiatique*, frère de Scipion l'Africain, le suivit en Espagne et en Afrique. Ses services lui méritèrent le consulat, l'an 190 avant J.-C. On lui donna la conduite de la guerre d'Asie contre Antiochus, auquel il livra, de concert avec son frère, une sanglante bataille dans les champs de Magnésie, près de Sardes, où les Asiatiques essuyèrent une très-grande perte. Le triomphe et le surnom d'*Asiatique* furent la récompense de sa victoire; mais à son retour à Rome, Caton le censeur fit porter une loi pour informer des sommes d'argent qu'il avait reçues d'Antiochus, et Lucius Scipion fut condamné à une amende pour le même crime de péculat dont on avait accusé son frère. Ses biens furent vendus, et leur modicité parut le justifier; cependant cette même accusation, intentée contre les deux frères, a laissé des impressions fâcheuses sur leur désintéressement.

SCIPION (Publius-Æmilianus), surnommé *Scipion l'Africain le Jeune*, était fils de Paul Emile, et fut adopté par Scipion, fils de l'Africain. Après avoir porté les armes sous son père, il alla servir en Espagne en qualité de tribun légionnaire. Quoique âgé seulement de 30 ans, il annonça par ses vertus et par sa valeur ce qu'il serait un jour. Un Espagnol d'une taille gigantesque ayant donné le défi aux Romains, Scipion l'accepta et fut vainqueur. Cette victoire accéléra la prise d'Intercatie. Le jeune héros monta le premier à l'assaut, et obtint une couronne murale. De l'Espagne il passa en Afrique et y effaça tous ses concurrents. Phaméas, général de la cavalerie ennemie, le redoutait tellement, qu'il n'osait paraître quand c'était son tour d'aller en parti. Pénétré d'estime pour ce grand général, il passa enfin au camp des Romains pour vivre sous sa discipline. Le roi Massinissa ne lui donna pas une moindre marque de sa considération: il le pria, en mourant, de régler le partage de ses états entre ses trois fils. Scipion ayant brigué la charge d'édile, on le désigna consul l'an 148 avant J.-C., quoiqu'il n'eût pas l'âge requis pour cette charge; mais Rome savait faire des exceptions, et certainement Scipion les méritait. Il eut, comme son aïeul adoptif, l'avantage d'être chargé de la guerre d'Afrique, avec la permission de choisir son collègue; et, par un nouveau trait de ressemblance entre eux, il se fit accompagner dans ces expéditions par Lélius, son intime ami, fils de cet autre Lélius qui avait autrefois si bien secondé la valeur du grand Scipion. Le général romain trouva le siége de Carthage moins avancé qu'il ne l'était à la fin de la première campagne: les lignes des assiégeants n'étaient pas assez resserrées; pour remédier à ce défaut, il établit son camp sur une langue qui formait une communication entre les terres et la presqu'île dans laquelle Carthage était située. Par ce moyen, il ôtait aux assiégés toute espérance de recevoir des vivres de ce côté-là; mais ils pouvaient en faire venir par mer, attendu que les vaisseaux romains n'osaient s'approcher jusqu'à la portée des machines de guerre, qui les auraient accablés. Scipion leur enleva cette dernière ressource, en faisant fermer l'entrée de leur port par une longue et large digue de pierre; cette digue avait, dit-on, 24 pieds de large par le haut, et 92 par la base: travail immense et presque inconcevable. Les Carthaginois cependant en firent un encore plus surprenant.

Leur ville contenait (à ce que disent les calculs toujours exagérés des anciens), 700,000 habitants, qui tous à l'envi, hommes, femmes et enfants, s'employèrent à creuser un nouveau port, et à construire une flotte. Les Romains eurent tout lieu d'être surpris, lorsque, du milieu des dunes, ils virent sortir 50 galères qui s'avançaient en bel ordre, toutes prêtes à livrer bataille, et à soutenir les convois qu'on leur amènerait. On croit que les Carthaginois firent une grande faute de ne point attaquer les vaisseaux romains dans cette première surprise ; ils ne donnèrent bataille que 3 jours après, et elle ne fut pas à leur avantage. Le consul s'empara d'une terrasse qui dominait la ville du côté de la mer, s'y retrancha, et y établit 4,000 soldats pour y passer l'hiver. La suite de ces manœuvres fut la prise de Carthage, qui fut livrée aux flammes. De retour à Rome, il eut les honneurs du triomphe, et se rendit propre le surnom d'*Africain*, qu'il portait déjà par droit de succession. Le consulat lui fut décerné pour la deuxième fois l'an 134 avant J.-C. : il l'avait obtenu la première fois pour aller détruire Carthage ; il l'eut celle-ci pour aller détruire Numance. Il eut le bonheur de la prendre, et d'obtenir un second triomphe et le nom de *Numantin*. Quelque temps après, Scipion ayant aspiré à la dictature, les triumvirs le firent étrangler dans son lit. Ainsi périt le second Africain, qui égala, ou même surpassa le vainqueur d'Annibal, par sa valeur, par son activité, par son zèle pour la discipline militaire ; mais qui ternit ses qualités par son ambition. Scipion avait senti de bonne heure l'importance du danger où les richesses excessives exposeraient sa patrie. Célébrant le lustre en qualité de censeur, le greffier, dans le sacrifice ordinaire de ce jour solennel, lui dictait le vœu par lequel on conjurait les dieux de rendre les affaires du peuple romain meilleures et plus brillantes : « Elles » le sont assez, dit-il, et je les prie de les conserver » toujours dans le même état. » Il fit aussitôt changer le vœu de cette manière. Les censeurs, par respect, s'en servirent depuis dans la cérémonie des lustres.

SCIPION-NASICA, fils de Cnéius-Scipion-Calvus, et cousin de Scipion, premier *Africain*, vécut toujours en homme privé, et n'en fut que plus heureux. Les qualités de son cœur le firent chérir du peuple romain. Il eut un fils non moins estimable, et qui mérita d'être surnommé les *Délices des Romains*.

SCOCCO (Ferrand le). *Voy.* CALA.

SCOPAS, architecte et sculpteur de l'île de Paros, où il naquit vers l'an 460 ou 462 avant J.-C., peu de temps après la mort de Phidias. Il construisit le temple de Minerve à Tégée, et le fameux mausolée qu'Artémise fit ériger à son mari dans la ville d'Halicarnasse, et qui était réputé pour l'une des sept merveilles du monde. Il fit aussi à Ephèse une colonne, célèbre par les beautés dont ce savant artiste l'avait enrichie. Mais, parmi ses ouvrages, on fait surtout mention d'une *Vénus*, qui fut transportée à Rome, et que Pline (*Hist. Nat.*, liv. 36, chap 4) jugeait être supérieure à celle de Praxitèle, quoiqu'elle fût moins admirée à Rome que l'autre à Gnide, à raison de la multitude de chefs-d'œuvre que renfermait la capitale du monde ; car c'est là bien certainement le sens du passage de Pline, auquel Falconet et de Lalande ont trop légèrement reproché une contradiction, et que le père Brotier et l'abbé le Blond, en tâchant de le justifier, n'ont pas mieux compris. *Voy.* le *Journal hist. et litt.*, 15 avril 1783, p. 591.

SCOPPA (l'abbé Antoine), littérateur, né en Sicile vers 1762, se passionna de bonne heure pour la langue française, et parvint à se rendre familiers nos auteurs classiques tant poètes que prosateurs. Après avoir donné des leçons de langue française à Rome, il vint en France et s'établit d'abord à Versailles où il donna des leçons de langue italienne. Son *Traité de la poésie italienne rapportée à la poésie française*, 1803, in-8, obtint assez de succès pour l'engager à approfondir ce sujet. C'est ce qu'il fit dans un ouvrage où il s'évertue à prouver que la langue française est aussi harmonieuse, aussi musicale que la langue italienne. Ce travail devint l'objet d'un rapport à l'institut et lui valut une gratification. En 1815, son mémoire *Des beautés poétiques de toutes les langues considérées sous le rapport de l'accent et du ryhthme* fut couronné par l'académie française. A la restauration il reprit le chemin de Naples où il fut très-bien accueilli par le roi Ferdinand qui le chargea d'établir des écoles d'enseignement mutuel. Il mourut à Naples le 13 octobre 1817. Outre une *Grammaire italienne pour les dames* et quelques *Opuscules*, on a de lui : *Les vrais principes de la versification développés par un examen comparatif entre la langue italienne et la langue française*, 1811-14, 3 vol. in-8.

** SCORBIAC (Bruno-Casimir de), prédicateur, né en 1796 à Montauban, reçut dans sa famille une éducation toute chrétienne. Il avait fait des études préparatoires pour l'école polytechnique, mais il renonça tout-à-coup à cette carrière et se présenta en 1815 au séminaire de Saint-Sulpice. Cinq ans après il entra dans la maison des missionnaires fondée par l'abbé de Rauzan (*voy.* ce nom), et ne tarda pas à se faire remarquer par son talent pour la chaire. Le succès de ses prédications suggéra l'idée de créer pour lui l'emploi d'aumônier de l'université, spécialement chargé de donner des retraites dans les collèges ; et le peu de temps qu'il le remplit lui suffit pour connaître à fond les principaux établissements universitaires. Comprenant tout le besoin que la jeunesse a d'une bonne direction, il s'occupa, de concert avec l'abbé de Salinis, de rendre au collège de Juilly son ancienne splendeur, et il y parvint très-promptement. En 1841, obligé de renoncer à ce collège, il vint habiter Bordeaux, et il continua de réunir chez lui à des soirées littéraires l'élite de la jeunesse. Dans un pèlerinage qu'il fit à Rome, il fut accueilli avec une bienveillance toute particulière par le pape Grégoire XVI. Appelé près de son frère, gravement malade, il était à peine arrivé à Montauban qu'il fut obligé de s'aliter, et mourut peu de jours après, le 1er octobre 1846. On lui doit une *Histoire de la philosophie*, Paris, 1836, in-8, ouvrage pour lequel il eut pour collaborateur son ami M. de Salinis. L'un des fon-

dateurs de l'*Université catholique*, il s'occupa beaucoup plus de la direction que de la rédaction de cette revue. Ses *Sermons* sont encore inédits.

SCORZA (Sinibaldo), peintre et graveur de Voltaggio dans le territoire de Gênes, mourut dans cette dernière ville en 1631, âgé de 41 ans. Né avec un goût singulier pour le dessin, il copiait à la plume les estampes d'Albert Durer, d'une manière à tromper les connaisseurs, qui les croyaient gravées ou qui les prenaient pour des originaux mêmes. Il excellait aussi à peindre des animaux, des fleurs et des paysages.

SCOT (Jean). *Voy.* Duns.

SCOT (Jean), appelé aussi *Erigène*, du nom d'Erin que portait anciennement l'Irlande sa patrie. Après avoir fait quelques progrès dans les belles-lettres et la philosophie, il passa en France sous le règne de Charles le Chauve; ce prince, qui aimait les siences, conçut pour lui une grande estime. Il goûta son caractère enjoué, au point de l'admettre à sa table, et de s'entretenir familièrement avec lui. Erigène, appuyé de la protection du roi, se crut tout permis. Un jour, que Charles lui demanda quelle était la distance qui se trouvait entre un Scot (Ecossais) et un sot : « Seigneur, répliqua-» t-il, il n'y a entre eux d'autre distance que celle » de la table. » C'était un esprit vif et hardi, mais peu versé dans les matières de religion : malgré cela, il voulut se mêler de questions théologiques; et, en se livrant à son génie sophistique, il fronda l'Ecriture et la tradition, et tomba dans plusieurs erreurs. Ses écrits ne tardèrent pas à soulever tous ceux qui étaient attachés à la religion. Le pape Nicolas Ier en porta ses plaintes au monarque protecteur de ce téméraire écrivain : on ne sait pas si elles firent effet sur l'esprit de Charles le Chauve; ce qui paraît constant, c'est que Jean Scot termina ses jours en France quelques années avant ce prince, qui mourut en 877. Ainsi c'est une erreur de dire qu'il soit retourné en Angleterre, et qu'il ait été tué l'an 883 à coups de canifs par ses écoliers. Nous n'avons plus le *Traité* qu'il composa *sur l'Eucharistie contre Paschase Ratbert*. Cet ouvrage, qui contenait, à ce qu'on prétend, le premier germe de ce qui a été écrit depuis contre la transsubstantiation et la présence réelle, fut proscrit par plusieurs conciles, et condamné au feu l'an 1059 par celui de Rome. Mais nous avons le *Traité de la prédestination divine*, qu'il fit à la prière de Hincmar de Reims et de Pardule de Laon; il se trouve dans *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, 1650, en 2 vol. in-4. Ceux qui voudront avoir des renseignements plus détaillés, et savoir quel jugement on doit porter de Jean Scot, pourront lire *Acta sanct. ord. S. Bened.*, in præfat., sect. 4, Paris, 1680.

SCOTT (Walter). *Voy.* Walter-Scott.

* SCOTT (Jean), poète anglais, né à Londres en 1730, était fils d'un marchand de draps, de la secte des quakers, qui lui fit donner une éducation soignée. Ce fut à l'âge de 17 ans, au milieu des douceurs de la vie champêtre, qu'il sentit les premières impulsions de son génie poétique, et ce fut d'un maçon, homme de sens et de goût, qu'il reçut des avis sur ses premières compositions. Dans la suite par reconnaissance il épousa sa fille. Il passa ses vingt premières années à Amwel, village du comté d'Hertford, où son père s'était établi; et ses études durent souffrir de son isolement. A dater de 1760, il fit de temps à autre de courtes visites à Londres, où il publia quatre *Elégies descriptives et morales*, qui furent assez bien accueillies. Il s'y lia plus tard avec le fameux Johnson. Il donna plusieurs autres ouvrages qui eurent aussi du succès, et mourut à Radcliff, près de Londres, le 12 décembre 1783, à 54 ans. Il avait donné l'année précédente une édition de ses *poésies*, in-8, où l'on distingue son poème d'*Amwel*, par lequel il a voulu immortaliser son village chéri. Peu satisfait de quelques articles de Johnson sur les *Vies des poètes*, il avait recueilli des détails et des observations sur Denham, Milton, Pope, Dryden, Goldsmith et Thompson, et son travail fut publié, en 1785, par les soins de M. Hoole, sous le titre de *Critical-Essays*, avec une vie de l'auteur. La *Vie de Dryden* a été réimprimée séparément, Londres, 1808, in-4. On a quelques autres ouvrages de Scott dont l'utilité augmenta sa réputation en Angleterre, mais qui sont sans intérêt pour les lecteurs du continent.

SCOTTI (Jules-Clément), ex-jésuite, quoique profès des quatre vœux, enseigna la philosophie et la jurisprudence canonique à Padoue. On lui attribue *Monarchia Solipsorum*, 1648, in-12; traduite en français par Restaut, 1721, in-12, sous le titre de la *Monarchie des Solipses*; livre peu lu aujourd'hui, quoique fort recherché avant la suppression des jésuites (*Voy.* Inchofer.) Ses autres ouvrages sont : *De potestate pontificis in societatem Jesu*, 1657, in-4; *De obligatione regularis*, etc., 1647, in-4. Cet auteur mourut à Padoue, en 1669, âgé de 67 ans.

* SCOTTI (l'abbé), né à Milan en 1752, n'était pas ecclésiastique; mais, selon l'usage ou l'abus établi en Italie, il en avait adopté le costume. Il ne manquait pas de talents pour la poésie lyrique et dramatique; mais il fut toujours poursuivi par la mauvaise fortune. On applaudissait à ses sonnets et à ses pièces de théâtre, et on le laissait languir dans la misère. Croyant améliorer son sort, il adressa une *ode* à l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie, mais l'auteur n'en obtint que de stériles éloges. Désabusé du monde, il entra dans un couvent de mineurs franciscains, à quelques lieues de Milan, et y mourut vers 1799. Il a laissé des *Poésies*, des *Tragédies*, parmi lesquelles on remarque *Les princes d'Este* (1), jouée à Milan en 1784; des *Lettres* et des *Discours* sur divers sujets littéraires.

* SCOTTI (Come-Galéas), littérateur italien, né en 1759 à Mérate, village du Milanais, se fit connaître d'abord par quelques poésies légères, et s'exerça ensuite avec succès dans l'art dramatique. A 32 ans, il renonça à la carrière dans laquelle il avait débuté d'une manière si heureuse, pour entrer chez les barnabites, qui l'envoyèrent professer la rhétorique à Milan. Il y resta jusqu'en 1801, et fut appelé à Crémone pour y occuper la chaire d'éloquence; il la quitta pour celle d'histoire, nouvellement fondée et il la remplissait encore lorsqu'il

(1) Cette tragédie paraît être de son homonyme dont l'art. suit.

mourut le 13 juillet 1821. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Giornate del Brembo*, *colle veglie di Belgiojoso*, Crémone, 1806, 6 vol. in-8 ; l'*Academia Borromea*, dont la première partie seulement a été publiée. Ces deux ouvrages renferment des contes qui sont estimés.

SCOUVILLE (Philippe), jésuite, né à Champion, près de Marche, dans le duché de Luxembourg, en 1622, se dévoua entièrement à l'instruction des peuples de cette province et des pays voisins. Doué à un degré supérieur des lumières, du zèle et de la mortification nécessaires à cette importante fonction, sa maxime spéciale était que les prédicateurs et les pasteurs des âmes ne s'appliquaient pas assez à frapper les esprits et à pénétrer les cœurs de l'idée de la divinité ; que, faute d'être appuyé sur cette base, tout l'édifice de l'instruction et de la sanctification des hommes portait à faux. « On se fatigue, disait-il, à inculquer que Dieu » ordonne, que Dieu défend telle chose, qu'il » faut craindre et apaiser son courroux par la pé- » nitence ; et en même temps on oublie à donner » au peuple une connaissance de Dieu, telle qu'il » la faut pour rendre efficaces les leçons qui doi- » vent le rendre meilleur. » C'est de cette grande idée de Dieu, sans cesse répétée et inculquée, gravée en traits vifs et profonds, imprimée par des images vastes et sublimes, qu'il faisait l'âme et le grand mobile de sa prédication, l'appui et la sanction des dogmes et de la morale chrétienne. (*Voy.* Moyse.) Aussi ses succès furent-ils immenses, et l'époque de ses courses apostoliques devint celle d'une révolution morale parmi les peuples qui étaient l'objet de ses travaux. Il mourut le 17 novembre 1701, après des fatigues et des peines incroyables, avec plus de satisfaction et de véritable gloire que les conquérants des nations ; voyant, au lieu de ruines, le vice et l'ignorance bannis, des hommes instruits et devenus plus chrétiens. Ce qu'il avait de loisir, il l'employa à la composition d'un grand nombre d'ouvrages solides et édifiants, qui ont assuré et qui soutiennent encore les fruits de ses travaux. Tels sont : un *Catéchisme* en allemand, Cologne, 1685, 7 vol. in-8. C'est un abrégé de théologie dogmatique et morale d'un excellent usage pour les missionnaires et les curés ; *Abrégé du Catéchisme* ; il fut longtemps le catéchisme du diocèse de Trèves, et il serait à souhaiter qu'il le fût encore, à l'exclusion de ceux que l'empirisme de la nouveauté y a substitués ; c'est incontestablement un des meilleurs qu'il y ait pour la clarté, l'ordre, la dignité dans l'exposition du dogme, et surtout une judicieuse proportion avec l'intelligence des enfants et du peuple. On voudrait seulement qu'on y eût mieux distingué les choses absolument certaines de celles qui peuvent être contestées. *Sancta sanctorum sanctè tractanda*, etc. On a publié sa *Vie* en latin, Coblentz, 1703, in-4 ; elle est simplement mais bien écrite.

SCRIBANI (Charles), jésuite, né à Bruxelles en 1561, mort en 1629, fut professeur, puis recteur de Bruxelles et d'Anvers, et enfin provincial de Flandre. Pendant 40 ans qu'il vécu Anvers, on le regarda comme l'arbitre de tous les différends de cette ville. C'est à ses soins qu'on a dû la maison professe d'Anvers, le collége et le noviciat de Malines, etc. Le P. Scribani parlait avec facilité presque toutes les langues vivantes. Plusieurs princes, entre autres Ferdinand II, Philippe IV, l'archiduc Albert, lui donnèrent des marques distinguées de leur estime. Il a laissé plusieurs ouvrages. Celui qui a fait le plus de bruit est son *Amphitheatrum honoris adversus calvinistas*, Namur, 1605, in-4, qu'il publia sous le nom de *Clarius Bonarscius*, qui est l'anagramme de son nom. Il n'est pas étonnant qu'on ait dit tant de mal de ce livre. Les artifices et les procédés des calvinistes y sont mis dans un trop grand jour, pour ne pas les avoir irrités. Casaubon dit que ce livre aurait pu être intitulé : *Amphiteatrum horroris* ; et cela est vrai, mais dans un autre sens qu'il ne l'entendait. On sollicita vivement Henri IV de faire brûler ce livre ; mais quelle fut la surprise des adversaires de Scribani, quand ils surent que Henri IV avait écrit une lettre d'éloge à l'auteur, accompagnée de lettres de naturalisation ! On a encore de lui : une *Histoire des guerres civiles des Pays-Bas*, en latin, 1627, in-8 ; *Antverpia*, 1610, in-4. C'est un éloge des citoyens d'Anvers ; *Origines Antuerpiensium*, in-4, bien écrit ; l'auteur s'est éloigné des vieilles fables qui regardent la naissance de cette ville. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec les *Origines Antuerpiana* de Goropius ; *Orthodoxæ fidei controversa*, Anvers. Rocaberti en a inséré une partie dans sa *Bibliotheca maxima pontificia*, tom. 7 ; *Ars mentiendi calvinistica*. C'est la réfutation des calomnies des calvinistes contre la société, et de plus un tableau des maux causés par la prétendue réforme : on y trouve, comme il est dit dans le titre, *Belli civilis apud Gallos*, *apud Belgas*, *sanguinis causas*, *auctores*, *initia*, *progressus* ; *Meditationes sacræ*, latin et flamand, 1615, 2 vol. in-8 ; *Medicus religiosus*, 1619. Il y parle des maladies de l'âme et de leur guérison ; *Superior religiosus*, 1619, in-12 ; *Cœnobiarcha*, 1624, in-8. Ces trois ouvrages offrent d'excellents avis, fruit d'une expérience longue et réfléchie, et devraient être le manuel des supérieurs religieux ; *Politico-Christianus*, 1624, in-4, plein de vues sages qui rendraient les états et les particuliers heureux, si elles étaient suivies ; *Defensio Lipsii posthuma*, élégamment et judicieusement écrite.

SCRIBONIUS-LARGUS, médecin du temps de l'empereur Claude, a donné au public un recueil de remèdes, qu'il dédia à Julius-Callistius, affranchi de Claude. Cet ouvrage fut bien accueilli, quoiqu'il ne contînt que des formules de remèdes la plupart vains et superstitieux. Freind peint l'auteur comme un empirique, et M. Portal en a parlé dans le même sens. Ce recueil a été publié sous le titre : *De compositione medicamentorum liber*. Paris, 1529, et parmi les *Medicæ artis principes* Ibid., 1567, in-fol. ; Padoue, 1655, in-4, avec notes de Jean Rhodius. Quelques critiques ont prétendu que ce traité avait été écrit en grec, et que le latin que nous avons n'est qu'une traduction faite dans des temps postérieurs, parce qu'il ne répond pas à la pureté que cette langue conservait au temps

de Claude; mais M. Goulin a prouvé invinciblement que ce traité a été écrit en latin et qu'il est original.

SCRIMGER (Henri), savant écossais, né à Dondée, d'une ancienne famille, mort à Genève, en 1571, à 65 ans, passa en Allemagne, où il s'attacha à Ulric Fugger, bienfaiteur des gens de lettres, qui lui procura beaucoup de manuscrits grecs et latins. Il alla à Genève pour les faire imprimer par Henri Etienne, ainsi que les *Novelles* de Justinien. Après avoir professé la philosophie deux ans dans cette ville, il fut le premier qui y enseigna le droit. On a de lui une *Histoire d'Ecosse*, imprimée sous le nom de *Henri d'Ecosse.*

SCRIVERIUS ou SCHRYVER (Pierre), poète, historien et philologue, né en 1576 à Harlem, mort en 1660, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages, tels que : *Batavia illustrata,* Leyde, 1609, in-4; c'est un recueil d'écrits sur les Provinces-Unies. Il l'a donné, considérablement augmenté, sous le titre d'*Inferioris Germaniæ provinciarum unitarum antiquitates*, 1611, in-4; *Chronique de la Hollande*, etc., Amsterdam, 1663, in-4, en hollandais; *Des anciens Bataves,* Leyde, 1606, in-8, sous le nom de *Saxon le grammairien*; *Principes Hollandiæ*, avec figures, Harlem, 1650, in-fol. On lui doit aussi plusieurs *Editions* d'auteurs latins avec des *Notes*, et plusieurs *Poésies* latines, insérées dans le *Parnassus latino-belgicus*, Amsterdam, 1819, in-8.

SCRODER (...), orientaliste allemand, né vers l'an 1670, étudia les langues savantes, et s'appliqua surtout à l'arménienne, non moins difficile que l'arabe et l'hébraïque. Elle s'écrit, comme la première de ces langues, de gauche à droite, est composée de trente-huit lettres, et se divise en quatre sortes d'écriture, savoir : *erghatachir* (écriture de fer), *polovrchir* (écriture ronde), *noderchir* (écriture des notaires), et enfin la quatrième est uniquement composée de majuscules. Scroder publia une grammaire, encore estimée, de cette langue, avec le titre de *Thesaurus linguæ armenicæ antiquæ et hodiernæ*, Amsterdam, 1711, in-8.

SCUDÉRI (Georges de), écrivain, naquit au Havre-de-Grâce en 1601, d'une famille noble, originaire d'Apt en Provence. Après avoir passé quelque temps au Havre, il embrassa le parti des armes qu'il quitta vers 1630 pour venir cultiver les lettres dans la capitale, et travailla pour le théâtre. L'académie française lui donna une place dans son corps en 1650. Il était alors gouverneur de Notre-Dame de la Garde en Provence, gouvernement de peu d'importance, mais dont il faisait grand cas. Il en fit dans un poème une description magnifique, quoique, suivant Chapelle et Bachaumont, il n'y eût pour toute garde qu'un suisse peint avec sa hallebarde sur la porte. Il ne faut cependant pas s'en tenir au ridicule que ces deux voyageurs, ainsi que Boileau, ont tâché de donner à Scudéri. Il avait des travers sans doute, était beaucoup trop prévenu en faveur de son mérite, et ne rendait pas assez de justice à celui des autres; mais il avait aussi de bonnes qualités, et quoiqu'il ne fût pas à son aise, on cite de lui des traits de désintéressement et de générosité dont ses adversaires ne se fussent peut-être pas piqués dans les mêmes circonstances. L'on ne peut aussi lui refuser de l'esprit, mais il abusa de sa facilité; et il s'en faut de beaucoup qu'il soit irrépréhensible du côté du style et même du côté du jugement. Voici comment il parle de lui dans une de ses préfaces : « Tu couleras aisément, lecteur, sur les fautes que je n'ai point remarquées, si tu daignes apprendre que j'ai employé la plus grande partie de l'âge que j'ai, à voir la plus grande partie de l'Europe, et que j'ai passé plus d'années dans les armes que d'heures dans mon cabinet, et beaucoup plus usé de mèches en arquebuses qu'en chandelles; de sorte que je sais mieux ranger les soldats que les paroles, et mieux carrer les bataillons que les phrases. » Ce poète mourut à Paris en 1667, à 66 ans. Ses ouvrages sont : *Seize Pièces de théâtre*, représentées depuis 1629 jusqu'en 1643. Elles sont défigurées par des intrigues de ruelle, et aussi platement que maussadement écrites. *Le Cabinet* ou *Mélanges de vers sur des tableaux, des estampes*, etc.; *Recueil de Poésies diverses*, dans lequel, outre 101 sonnets et 30 épigrammes, on trouve des odes, des stances, des rondeaux, des élégies, etc.; *Alaric* ou *Rome vaincue*, poème héroïque en 10 livres, que Boileau a jugé digne de la *Pucelle* de Chapelain; *Le Temple*, poème, in-fol.; des *Observations sur le Cid,* que Labarpe appelle d'une impudence extrême; *Apologie du Théâtre*; des *Discours politiques*; des *Harangues* qui marquent plus de fécondité que de génie.

SCUDÉRI (Madeleine de), sœur du précédent, née, comme lui, au Havre-de-Grâce en 1607, fut auteur par nécessité. Elle vint de bonne heure à Paris, et tout concourut à y faire parler d'elle : les agréments de son esprit, la difformité de son visage, et surtout les romans dont elle inonda le public, sous le nom de son frère, et que le satirique Despréaux appelait une *boutique de verbiage.* La plupart de ceux qu'elle a composés ne sont que le tableau de ce qui se passait à la cour de France. Elle mourut en 1701, à 94 ans. Son *Discours sur la gloire* remporta en 1671 le premier prix d'éloquence que l'académie française ait donné. La reine Christine de Suède, le cardinal Mazarin, le chancelier Boucherat, et Louis XIV, lui firent des pensions. On ne peut nier qu'elle n'ait répandu de la délicatesse et des agréments dans ses vers; sa prose n'en offre pas moins quelquefois. Ses principaux ouvrages sont : *Clélie*, histoire romaine, 10 vol. in-8, 1656, 1658, 1660, 1666, 1731. Ce roman rappelle ces vers de Boileau :

> Gardez-vous de donner, ainsi que dans Clélie,
> L'air ni l'esprit français à l'antique Italie;
> Et sous des noms romains faisant notre portrait
> Peindre Caton galant et Brutus dameret.

Artamène ou le grand Cyrus, 1650, 1651, 1654, 1655, 1656, 1658, 10 vol. in-8; *La Promenade de Versailles*, 1698, in-12; *Ibrahim*, ou *l'illustre Bassa*, 1641, 4 vol. in-8; *Almahide*, ou *l'Esclave reine*, 1660, 8 vol. in-8; *Celinthe*, in-8; *Mathilde d'Aguilar*, in-8; des *Conversations* et des *Entretiens*, en 10 vol., etc. C'est ce qu'elle a fait de meilleur. Autrefois on les lisait pour se former aux belles manières et à la politesse; mais le ton de la société

ayant bien changé depuis, on n'y apprendrait aujourd'hui qu'à se rendre ridicule. On a publié en 1766, in-12, l'*Esprit de mademoiselle de Scudéri*. Les princes et les princesses de la famille royale lui faisaient beaucoup d'amitié; et elle était très-liée avec Pellisson (*voy.* ce nom), dont l'extrême laideur s'alliait bien avec la sienne : il paraît qu'elle convenait de la difformité de ses traits, et on cite quelques vers où elle en parle avec grâce :

Nanteuil en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir :
Je hais mes traits dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

SCULTET (Abraham), né à Grumberg, en Silésie, l'an 1566, se signala par son talent pour la chaire. Nommé professeur de théologie à Heidelberg, il fut envoyé au synode de Dordrecht, où il travailla en vain à mettre la paix entre les protestants. Il était naturel que ceux qui avaient rejeté l'autorité de l'Eglise universelle ne s'en tinssent point à la décision de leurs égaux. On a de lui un livre intitulé : *Medulla Patrum*, 1634, in-4, et plusieurs autres ouvrages de théologie. Il mourut à Embden en 1626. Son amour pour le travail lui avait fait placer sur la porte de son cabinet cette inscription, qui était à la fois une invitation pour les savants et un épouvantail pour les oisifs :

Amice, quisquis huc venis,
Aut agito paucis, aut abi,
Aut me laborantem adjuva.

SCUOPOLI (le P. Laurent), né à Otrante, dans le royaume de Naples, vers 1530, se distingua dans la congrégation des clercs réguliers, dits vulgairement *théatins*, par sa régularité, sa mortification, son zèle et ses lumières, et mourut en odeur de sainteté à Naples en 1610, à l'âge de 80 ans. On lui attribue assez communément le *Combat spirituel*, excellent traité de la morale et de la perfection chrétienne, traduit en latin par Lorichius, professeur dans l'université de Fribourg en Brisgau, et en français par le P. Olympe Massoti, théatin, le P. Jean Brignon, (*voy.* ce nom et le *Journ. hist. et litt.*, 15 avril 1783, p. 578.) et par Saint-Victor, dans la *Bibliothèque des dames chrétiennes*, 1820, in-24. Saint François de Sales portait continuellement sur lui ce livre, qui a cela de commun avec l'*Imitation de J.-C.*, que l'on a beaucoup disputé pour en connaître l'auteur. Les bénédictins et les jésuites l'ont revendiqué. On peut voir sur ce démêlé une Dissertation latine, par le P. Contini, théatin, imprimée à Vérone en 1747. Quelques dévots ont cru pouvoir le préférer à l'inimitable ouvrage *De imitatione Christi*; en quoi ils n'ont pas montré beaucoup de discernement, ni témoigné le goût de la véritable piété; car, quoique l'ouvrage du théatin soit solide et propre à former les âmes à la sainteté, il est très-inférieur à celui de Thomas à Kempis. Voici le parallèle qu'un écrivain impartial a fait des deux ouvrages : « L'un conduit à la vertu par la théorie des guerres et des » combats, qui constituent, pour ainsi dire, la vie » du chrétien sur la terre; l'autre, par la contem» plation du plus excellent modèle et les leçons du » plus grand maître. L'un est plus raisonné, plus » méthodique; l'autre, par une impression lumi» neuse et rapide, prévient l'effet de tous les rai» sonnements et de toutes les méthodes. L'un tient » plus du travail et de l'art; l'autre est l'ouvrage du » cœur, de l'onction et de la lumière de Dieu, dont » les mouvements ne connaissent ni règles ni calculs, » L'auteur de l'un a peut-être plus réfléchi, l'autre » plus senti. » (*Voy.* KEMPIS.) Les meilleures éditions des *Opere spirituali*, du P. Scuopoli, sont celles que l'on doit à Gaët. Volpi, Padoue, 1724, 1737, ou 1750, in-8.

SCYLAX, mathématicien et géographe de l'île de Cariande, dans la Carie, florissait sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe, vers l'an 522 avant J.-C. Ce prince l'envoya à la découverte de l'Inde, dont il voulait faire la conquête. Scylax, après un voyage de 30 mois, aborda en Egypte, et lui rendit un compte exact de ses observations. Plusieurs savants lui attribuent l'invention des *Tables géographiques*. Nous avons, sous son nom, un *Périple*, publié par Hœschelius avec d'autres anciens géographes, Leyde, 1697, in-4; quelques critiques prouvent que cet ouvrage est d'un auteur beaucoup plus récent. (On peut lire les *Observations géographiques et chronologiques sur le périple de Scylax*, données par Sainte-Croix, dans le tome 42 du *Recueil de l'académie des inscriptions*, 350-80.)

SCYLITZÈS (Jean), dit *Curopalate*, grand-maître de la maison de l'empereur de Constantinople, composa en grec, dans le XIe siècle, l'*Histoire* abrégée de cet empire, depuis les premières années du IXe siècle jusqu'à l'an 1081, auquel vivait cet écrivain. Cedrenus a copié, comme il l'avoue lui-même dans sa préface, une partie de cette Histoire dans la sienne, imprimée à Paris en 1647, 2 vol. in-fol. L'ouvrage entier de Scylitzès parut traduit en latin par P.-J.-B. Gabio, à Venise en 1570.

SEABURG (Samuel), premier évêque de l'Eglise des Etats-Unis, mort en 1796, a laissé des *Sermons*, 3 vol., y compris un vol. publié en 1798; le *Devoir de considérer les routes que nous suivons*; un *Discours* prononcé à Portsmouth, à l'ordination de Robert Fowle.

SÉBA, de la tribu de Benjamin, était un des complices de la révolte d'Absalon contre son père. Loin de détester son crime après la mort de ce fils rebelle, il empêcha onze des tribus d'Israël de reconnaître David pour leur roi. Il eut lieu de s'en repentir. Etant allé se renfermer dans la ville d'Abela pour se soustraire aux poursuites de Joab, général de David, les habitants alarmés lui coupèrent la tête vers l'an 1023 avant l'ère chrétienne, et la jetèrent par-dessus les murailles, à la vue de Joab, qui leva aussitôt le siége de cette ville.

SEBA (Albert), pharmacien, né en 1665, à Eetzel, en Ost-Frise, membre de l'académie des Curieux de la nature, est auteur de la *Description* d'un immense recueil sur l'*histoire naturelle*, qu'il fit imprimer et graver à Amsterdam en 1734 et années suivantes, en 4 vol. in-fol. : tome 1er, Amsterdam, 1734, 111 pl.; t. 2, ibid., 1735, 114 pl.; t. 3, ib., 1761, 116 pl.; t. 4, ibid., 1765, 108 pl. Les explications sont en latin et en français. L'ouvrage est intitulé : *Locupletissimi rerum naturalium thesauri*

accurata descriptio, et iconibus artificiosissimis expressio, etc. La plus grande partie du mérite de ce livre est dans les gravures, quoiqu'on cite comme ayant travaillé au texte Gaubius, Musschenbroeck, le chevalier de Jaucourt, Massuet et Artedi. Séba avait fait son apprentissage chez un pharmacien de Neustadt-Goedens, grand bourg des environs de son lieu natal. Il exerça ensuite son art dans les principales pharmacies d'Amsterdam, puis sur des vaisseaux de commerce, et fit ainsi plusieurs voyages dans les deux Indes. Ces différentes courses lui fournirent l'occasion de faire une belle collection d'histoire naturelle, qui fut achetée par Pierre-le-Grand. Séba en forma une nouvelle beaucoup plus riche, qui, vendue après sa mort à l'enchère, a été entièrement dispersée. Il était venu se fixer à Amsterdam, où il fit une fortune considérable, et où il mourut en 1736. On a publié en 1827 et années suiv. une nouvelle édition des *Planches de Séba*, en 45 livraisons; malheureusement le texte explicatif que devait y joindre M. E. Guérin n'a pas paru.

* SÉBASTIANI-DELLA-PORTA (Louis), né en 1745, à la Porta-d'Ampugnani, d'une famille ancienne, et qui, depuis la réunion de la Corse à la France, a produit plusieurs hommes distingués. Oncle du général Sébastiani, il fut nommé en 1802 à l'évêché qui, d'après la bulle du concordat, comprenait toute l'île de Corse. La cérémonie de son sacre eut lieu le 24 juin. Il assista en 1811 au concile de Paris, et mourut à Ajaccio le 9 décembre 1831, doyen de l'épiscopat français. Le jour de ses obsèques, deux *Oraisons funèbres* furent prononcées: l'une par M. Ceratti, principal du collége, l'autre par M. Molledo, curé de Vico.

* SÉBASTIAN-LATRE (D. Thomas), conseiller-d'état espagnol, mort en 1804, âgé d'environ 64 ans, a publié une *Histoire du théâtre des grecs et des romains*; un *Essai sur le théâtre espagnol*; une *Dissertation* sur la littérature arabe; les *Vies de Lopez de Vega, Calderon et Moreto*, avec un jugement sur leurs ouvrages.

SÉBASTIEN (saint) se signala tellement par son zèle pour la foi chrétienne, et par le grand nombre d'hommes illustres qu'il gagna à Jésus-Christ, que, s'étant attiré la haine des païens, il fut mis à mort le 20 janvier 288. Les Actes de son martyre portent qu'il fut d'abord percé de flèches et laissé pour mort; qu'il en guérit, et fut ensuite assommé à coups de bâton. Ces Actes ne sont pas d'un auteur contemporain, et paraissent être du IVe siècle. Bollandus les attribue à saint Ambroise. Il est certain qu'ils sont antérieurs à l'an 403, puisqu'il y est parlé des gladiateurs, qui furent abolis cette année-là, par un décret de l'empereur Honorius.

SÉBASTIEN, frère cadet de Jovin, tyran dans les Gaules, fut associé à la puissance souveraine par son frère, vers l'an 412; mais le roi Ataulphe, qui était venu d'Italie pour partager les Gaules avec Jovin, ne put souffrir un pareil concurrent. S'étant raccommodé avec Honorius, il jura la perte des deux frères. Il poursuivit d'abord Sébastien, qui fut pris et décapité à Narbonne en 413, et Jovin subit peu de temps après le même sort... Sébastien, l'un des plus puissants seigneurs gaulois, vivait heureux; mais il perdit la félicité dont il jouissait dès qu'il se fut livré aux desseins d'un frère ambitieux. Les têtes des deux frères furent exposées comme celles des deux plus vils scélérats.

SÉBASTIEN del PIOMBO, peintre, est encore connu sous les noms de *Sébastien de Venise*, et de *Fra-Bastiano*. Il naquit à Venise en 1485, et mourut en 1547. Sa réputation naissante le fit appeler à Rome, où il s'attacha à Michel-Ange. Sébastien travaillait difficilement, et son irrésolution lui fit commencer beaucoup d'ouvrages à la fois, sans en terminer aucun. Le portrait est le genre qui lui convenait le mieux; aussi en a-t-il fait un grand nombre, qui sont tous excellents. Il employait quelquefois le marbre et autres pierres semblables, faisant servir leurs couleurs naturelles de fond à ses tableaux. L'office que le pape Clément VII lui donna, de scelleur dans la chancellerie, le fit entrer dans l'état ecclésiastique, et le mit dans un état d'opulence, qui lui fit quitter la peinture. Les dessins de Sébastien, travaillés à la pierre noire, sont dans le goût de ceux de Michel-Ange. Le musée du Louvre possède trois de ses tableaux qui sont d'un grand prix : le *portrait de Baccio Bandinelli, sculpteur florentin*; la *Visitation de la Vierge*; des *Anges apportant les objets nécessaires pour coucher l'enfant Jésus*.

SÉBASTIEN (dom), roi de Portugal, fils posthume de l'infant Jean, et de Jeanne fille de l'empereur Charles-Quint, naquit en 1554. Il monta sur le trône en 1557, après Jean III, son aïeul. Son courage et son zèle pour la religion lui firent entreprendre, en 1574, un voyage en Afrique contre les Maures; mais cette course n'eut qu'un médiocre succès. Quelque temps après, Muley-Mohammed, fils d'Abdalla, roi de Maroc, lui demanda du secours contre Muley-Abdelmelek, son oncle, qui s'était emparé du royaume. Dom Sébastien lui mena l'élite de la noblesse de Portugal, et aborda à Tanger le 29 juillet 1578. Il se donna le 4 août suivant une grande bataille, dans laquelle presque toute la noblesse resta sur la litière. Mohammed périt dans un marais, et Sébastien fut tué dans la 25e année de son âge. Comme on ne trouva pas son corps, et qu'il s'était répandu un bruit qu'il s'était sauvé de la bataille pour aller faire pénitence de ses péchés dans un désert, le Portugal vit à la fois deux faux Sébastiens; celui qui se donna pour tel à Venise a fait le plus de bruit, et il ne tient pas aux détracteurs de Philippe II, qu'on ne le considère encore aujourd'hui pour le vrai Sébastien. Pour en juger sainement, il n'y a qu'à entendre le récit qu'en fait Matthieu dans le 4e livre de son *Histoire de Henri IV*. « Comme les fables, dit-il, rencontrent » volontiers plus de créance et d'applaudissement » que la vérité, les Portugais donnèrent incontinent » cours à ce bruit, savoir que dom Sébastien n'était » pas mort. C'était athéisme entre eux de ne le » croire, inhumanité aux principes et républiques » de l'Europe de ne le secourir, et injustice de ne » le traiter en roi. Il y avait 20 ans que les amis et » créatures de ce jeune roi avaient pleuré son mal- » heur; les Maures s'en étaient réjouis; le royaume » de Portugal en avait fait les funérailles, après la

» nouvelle reçue que son corps ayant été trouvé, il » fut porté en la ville de Septe; le roi d'Espagne » avait donné cent mille écus pour le recouvrer; » quatre rois avaient régné depuis, en comptant » l'élection de dom Antoine : et néanmoins il se » trouva un homme dont le front était si rompu, » qu'il voulut rompre la tête à tout le monde pour » lui faire accroire qu'il était le vrai roi dom Sé- » bastien. » *Voy.*, pour plus de détails, l'*hist. des Espagnes* de Vasconcellos; *l'Histoire de Portugal* de Herrera, et les *Mémoires* de Machado sur Sébastien.

SÉBASTIEN de Saint-Paul, né à Enghien, en 1630, carme de l'ancienne observance, mort à Bruxelles le 2 août 1706, est connu par quelques ouvrages où il attaque les bollandistes, qui avaient rejeté quelques opinions touchant l'ordre des carmes, qui ne paraissaient pas trop d'accord avec la saine critique. Le père Côme de Villiers, son confrère, dans sa *Bibliothèque*, convient qu'il a violé les règles de la modération et l'honnêteté qui doivent assaisonner ces sortes de disputes. *Voy.* Papebroch et saint Albert.

SÉBASTIEN (le P.) *Voy.* Truchet.

SEBIZIUS ou SEBISH (Melchior), né en 1578, fut professeur en médecine à Strasbourg, sa patrie, chanoine de Saint-Thomas dans la même ville; il devint ensuite doyen de son chapitre en 1657, et enfin prévôt en 1668. Sa réputation en qualité de médecin l'avait fait élever par l'empereur Ferdinand II à la dignité de comte palatin en 1630. Il mourut en 1674. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, où il y a beaucoup d'érudition, si l'on en croit Haller, mais peu à recueillir pour un médecin. Les principaux sont : *Exercitationes medicæ*; *Miscellaneæ quæstiones medicæ*; *Speculum medicinæ practicum*, 1661, 2 vol. in-8; des *Commentaires* sur presque tous les ouvrages de Galien; un grand nombre de *Dissertations* académiques.

SEBONDE (Raymond), philosophe espagnol du xve siècle, professeur en médecine, en théologie et en Ecriture sainte à Toulouse, où il enseignait en 1436, s'est fait connaître par un *Traité* latin, peu commun *sur la théologie naturelle*, Strasbourg, 1496, in-fol., en lettres gothiques. Il contient plusieurs erreurs qui plurent aux philosophes de ce temps, et furent répétées par ceux du siècle suivant. Montaigne le trouva en beaucoup d'endroits conforme à ses idées, et en fit une *Traduction*, imprimée à Paris, 1581, in-8.

* SECCHI (Nicolas), en latin *Siccus*, littérateur, né à Brescia, d'une famille originaire de Milan, se distingua dans plus d'un genre. Employé dans les armées de Charles-Quint en Italie, il reprit Verceil sur les Français, sauva Casal, en y faisant entrer des secours, et fit le siége de Sienne. Il se délassait des fatigues de la guerre dans sa retraite à Montechiaro, lorsqu'il fut envoyé par Ferdinand, roi des Romains, en ambassade près de Soliman, et il s'acquitta de cette mission en habile négociateur. A son retour il fut nommé capitaine en chef de justice à Milan, emploi qu'il remplit un grand nombre d'années à la satisfaction générale, trouvant, au milieu de ses occupations, des loisirs pour cultiver les lettres. Sur la fin de sa vie il fut appelé à Rome, et l'on croit qu'il allait être fait cardinal lorsqu'il mourut vers 1560, suivant Argellati (*Bibl. scrip. mediolan.*), mais vraisemblablement quelques années plus tard (1). On a de lui quatre comédies : *il Beffo*; *la Cameriera*; l'*Interesse et gli Inganni*. Cette dernière pièce fut jouée en 1549 à Milan, en présence de Philippe d'Autriche, depuis Philippe II, roi d'Espagne. On cite encore de lui : *De origine Pilæ majoris*, poème dont il existe une édition in-8, qui a été l'objet d'une discussion entre les bibliographes; des *Poésies latines*, dont on trouve quelques-unes dans les *Carmina illustr. poetar. italor.* tom. IX. Le card. Quirini dans son *Specimen litter. Brixianæ*, rapporte de longs fragments des épîtres de Secchi au card. Madrucci, président du concile de Trente, et à l'évêque d'Arras, Ant. Perrenot, depuis cardinal de Granvelle, dont Secchi avait éprouvé particulièrement la protection.

SECKENDORF (Gui-Louis de), né à Herzogen-Aurach, près de Nuremberg, en 1626, d'une maison ancienne, conseiller privé de l'électeur de Brandebourg, et chancelier de l'université de Halle, a publié : une *Histoire du luthéranisme*, Francfort, 1686-1692, 3 vol. in-fol., réimprimée en 1694, écrite en latin, d'une manière embarrassée, dans laquelle ce sujet est traité avec autant d'étendue que de prévention. C'est une prétendue réfutation de l'*Histoire du luthéranisme*, par le père Maimbourg. *Etat des princes d'Allemagne*, in-8; *Description de l'empire germanique*, in-8. Ces deux ouvrages sont en allemand, et passent pour être assez exacts. Une *Dissertation contre la messe*, telle qu'on devait l'attendre d'un sacramentaire. Il aurait dû se souvenir que, de toutes les controverses, celles qui regardent la messe ont toujours le plus mal tourné aux hérétiques. Le fameux du Plessis-Mornay en avait fait une terrible expérience, qui consterna toute sa secte, et qui pouvait être un avis pour Seckendorf. On cite de lui plusieurs autres ouvrages, et entre autres son *Jus publicum romano-germanicum*, Francfort, 1687, in-8. Seckendorf mourut en 1692, à 66 ans.

SECKENDORF (Frédéric-Henon, comte de), général des armées de l'empereur Charles VI, né en 1673 à Kœnigsberg en Franconie, défit les Français à Clausen, en 1735, commanda l'armée chrétienne durant la malheureuse guerre de 1737 contre les Turcs, et mourut quelque temps après. Il était luthérien, d'un caractère brusque et quelquefois emporté, qui nuisit beaucoup aux affaires de son maître. Une *Vie* de ce feld maréchal, tirée de ses papiers, a été publiée par son petit neveu, en 1790, sous le voile de l'anonyme, 4 vol. in-8.

SECOND (Jean), *Secundus*, poète latin, né à La Haye en Hollande l'an 1511, d'une famille qui portait le nom d'*Everard*, étudia en droit à Bourges, alla à Rome, où il devint secrétaire de Paul IV, exerça ensuite le même emploi auprès de Jean Tavera, cardinal et archevêque de Tolède, suivit Charles-Quint à l'expédition de Tunis, revint dans sa patrie, eut la confiance de Georges Egmont,

(1) Argellati, qui fixe d'abord sa mort à 1560, dit ensuite que l'époque en est incertaine.

évêque d'Utrecht, abbé de Saint-Amand, qui le nomma son secrétaire; charge qu'il ne remplit pas étant mort en 1536, à 25 ans. Il fut enterré à Saint-Amand. Son tombeau ayant été ruiné en 1546 par la fureur des hérétiques, Charles de Par, abbé de Saint-Amand, le fit rétablir. Second a laissé quantité d'ouvrages, où l'on remarque de la facilité et de la délicatesse. Nous avons de lui trois livres d'élégies, un d'épigrammes, deux d'épîtres, un d'odes, un de sylves, un de pièces funèbres, et des poésies galantes qui ne donnent pas une grande idée de ses mœurs et qui occasionnèrent ces vers :

Non bene Johannem sequeris, lascive Secunde?
Tu Veneris cultor, Virginis ille fuit.

Ses *Juvenilia* ont été recueillis dans la *Collection* de Barbou, avec les *Poésies de Bèze, de Muret*, etc., 1757, in-12. Le *recueil des poésies* de Jean Second parut à Leyde en 1612 et 1613, in-12; il a été réimprimé à Leyde en 1821, 2 vol. in-8, par les soins de M. Bosscha fils. Ces poésies ont été traduites en français, en prose et en vers, par différents auteurs. Second était frère de Nicolas Grudius et d'Adrien Marius, distingués l'un et l'autre par leurs poésies. (*Voy.* leurs articles.) Leur père, Nicolas Everard, président du conseil souverain de Hollande et de Zélande, mort à Malines, en 1532, à 70 ans, est auteur de deux ouvrages in-fol., intitulés, l'un *Topica juris*, Louvain, 1552; l'autre *Consilia*, Anvers, 1643.

SECONDAT (Charles de). *Voy.* Montesquieu.

SECONDINS, *Secundini*, étaient une famille romaine établie dans la Gaule belgique, et qui n'est guère connue aujourd'hui que par le monument sépulcral qui existe dans le village d'Igel sur la Moselle, entre Luxembourg et Trèves, un des plus beaux restes de l'antiquité romaine qui soit en deçà des Alpes. Jean Hérold (*De Germaniæ primæ antiquitatibus*), et l'auteur d'une dissertation imprimée en 1769, prétendent que ce monument marque la naissance de Caligula, né, selon eux, dans ce même village d'Igel. Il est vrai que Pline le Jeune fait naître Caligula dans le pays de Trèves; mais Suétone réfute cette assertion, qui, si elle était vraie, ne prouverait rien en faveur d'un système contraire à l'inscription du monument et à une multitude d'observations décisives. On peut voir une Lettre insérée dans le *Journ. histor. et litt.*, décembre 1770, page 407. — Réfutation d'une autre opinion, qui en fait un monument dressé en l'honneur de Constance Chlore, *ibid.*, 1er janvier 1785, page 27. — L'histoire fait mention de plusieurs Secondins, entre autres d'un orateur dont Quintilien fait l'éloge, d'un consul en 511 de l'ère chrétienne, et d'un ambassadeur de Théodebert; mais rien ne prouve qu'ils aient été de la même famille que ceux dont la mémoire nous est transmise par le monument d'Igel. Brower a trouvé le même nom sur divers débris de tombeaux.

SECOUSSE (Denys-François), historien, né à Paris en 1691 d'une bonne famille, fut l'un des premiers disciples du célèbre Rollin, avec lequel il lia une étroite amitié. Après avoir plaidé quelques causes avec assez de succès, il quitta le barreau, pour lequel il ne se sentait aucun goût, et se livra tout entier à l'étude des belles-lettres et de l'histoire de France. L'académie des inscriptions l'admit dans son sein, en 1723, et le chancelier d'Aguesseau le chargea, en 1728, de continuer le *Recueil des ordonnances des rois de France*, commencé par Laurière. Secousse remplit toutes les vues de ce magistrat. Sa vue s'éteignit peu à peu, pendant les deux dernières années de sa vie, et il mourut à Paris en 1754, à 63 ans. Ses ouvrages sont : la *Suite* du *Recueil des ordonnances des rois de France*, depuis le 2e vol. jusqu'au 9e inclusivement. M. de Villevaut, conseiller à la cour des aides, publia ce dernier volume en 1755, l'enrichit de l'éloge de l'auteur, et a donné une suite à cet ouvrage; *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles le Mauvais*, 1755-58, 2 vol. in-4; plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des inscriptions. On y trouve des recherches, de la méthode et une élégante simplicité. Bougainville a fait son *Eloge*.

* SEDAINE (Michel-Jean), auteur dramatique, né à Paris, le 4 juin 1719, était fils d'un architecte, qui, ayant dissipé toute sa fortune, se vit dans l'impossibilité de lui donner une éducation soignée. Ayant à pourvoir à l'entretien de sa mère et de deux frères dont il était l'aîné, il tailla la pierre pour les soutenir; et devint maître maçon, puis architecte. Plus libre, il s'adonna davantage à son goût naturel pour la littérature et se lia avec plusieurs poètes. Quelques pièces de vers et surtout l'*Epître à mon habit*, commencèrent à le faire connaître. Il débuta dans la carrière dramatique en 1766, par *le Diable à quatre*, opéra comique, dont le succès, en lui révélant le genre de son talent, détermina sa vocation. Personne n'a mieux connu les effets de la scène et n'a mieux su faire parler à ses personnages le langage qui leur convenait. Ce double mérite, très-rare, assura sa réputation et le mit au-dessus du besoin. Il obtint ensuite la place de secrétaire de l'acad. d'architecture, et en 1786, il remplaça Watelet (*voy.* ce nom) à l'académie française. Le discours qu'il y prononça le jour de sa réception est un de ceux qui ont été recueillis (1). Vint la révolution qui le ruina comme tant d'autres. Comme on le supposait riche, il n'eut point de part au secours que la convention, revenue à des idées d'ordre, accorda, dans un jour de munificence, aux savants et aux gens de lettres; il crut devoir réclamer et sa demande fut accueillie. Il ne fut pas aussi heureux lors de la formation de l'institut, dont quelques hommes, oubliés même de leur vivant, lui interdirent l'entrée, sous le prétexte qu'il n'écrivait pas correctement. Cette fois il ne réclama point; mais de concert avec quelques amis, il fonda le *Lycée des arts*, où les talents modestes s'empressèrent d'accourir. Sedaine mourut à Paris le 18 mai 1797, à 78 ans. Son *éloge* fut lu la même année au lycée des arts par Mme Pipelet (depuis comtesse de Salm, *voy.* ce nom). Outre un recueil de *Poésies*, 2e éd. Paris, 1760, 2 vol. in-12, on a de lui un grand nombre de pièces de théâtre ; dont nous ne citons que les principales: *le Philosophe sans le savoir*, comédie en cinq actes, et *La Gageure imprévue*, en un acte, qui font partie

(1) *Choix de Discours de réception à l'académie française*, par Boudou, 1808, 2 vol. in-8.

du répertoire du théâtre français (*voy.* Petitot). Parmi ses opéras-comiques, ceux que l'on a revus le plus longtemps avec plaisir, sont *Rose et Colas*; *Aucassin et Nicolette*; *le Roi et le Fermier*, le *Déserteur*; *Félix* ou *l'Enfant trouvé*; *Richard, Cœur de Lion*; le *comte d'Albert* et sa *Suite*. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées avec une *notice biographique* par Auger, Paris, 1813, 3 vol. in-18. Ducis, son ami, a laissé une *Vie* de Sedaine, intéressante, mais où l'on regrette de ne pas trouver plus de détails. (*Voy.* Monsigny.)

* SÉDANO (don Juan-Joseph Lopez de), né à Alcala de Hénarès en 1729, mort à Madrid en 1801, fit ses études à Salamanque, puis dans la capitale de l'Espagne où il fut employé à l'université de Saint-Isidore; il le fut ensuite à la bibliothèque royale, où il eut la garde du cabinet des médailles. Il cultiva toute sa vie les lettres, et rédigea pendant plusieurs années le journal intitulé : *El Balianis literario*. On lui doit le *Parnasse espagnol, ou collection des meilleurs morceaux des plus célèbres poètes de cette nation*, avec une *Notice* sur leur vie et leurs portraits, Madrid, 1768-78, 9 vol. in-8, entreprise qui fit beaucoup d'honneur à son zèle et à son érudition. *Dissertation sur les médailles et les monuments anciens trouvés en Espagne*, Madrid, 1789, in-4; l'*Explication des inscriptions et des médailles trouvées dans les villes de Carthagène, et de Valence*, ibid., 1794, in-8.

SEDECIAS, nommé auparavant *Mathatias*, fils de Josias et d'Amital. Nabuchodonosor le mit sur le trône de Juda à la place de son neveu Jéchonias, l'an 599 avant J.-C. Ce prince avait alors 21 ans, et il en régna onze dans l'impiété et dans la débauche. Il méprisa les conseils de Jérémie, et oublia les bienfaits de Nabuchodonosor, qui, pour punir sa mauvaise foi, entra avec une puissante armée en Judée, où il mit tout à feu et à sang; et, après avoir saccagé toutes les places, il vint assiéger la capitale. La ville fut prise, et les Chaldéens y entrèrent en foule. Sédécias, ne voyant point d'espérance d'arrêter l'ennemi, chercha son salut dans la fuite; mais il fut bientôt atteint, chargé de chaînes, et mené à Nabuchodonosor qui était à Réblatha, au pays d'Emath. Après qu'il eut vu égorger ses deux fils, on lui arracha à lui-même les yeux, et il fut conduit dans la capitale d'Assyrie. Il y mourut dans les fers, et c'est en lui que finit le royaume de Juda, l'an 588 avant J.-C.

SÉDÉCIAS, fils de Chanana, faux prophète de Samarie, un de ceux qu'Achab, roi d'Israël, consulta sur la guerre que Josaphat et lui voulaient aller faire à la ville de Ramoth en Galaad. Ces imposteurs prédirent au roi un heureux succès. Sédécias, qui s'était fait faire des cornes de fer, imitait l'action d'un taureau furieux qui renverse avec ses cornes tout ce qu'il trouve en son chemin. Ce prophète de mensonge eut la douleur de voir arriver précisément le contraire de ce qu'il avait prédit. — Il ne faut pas le confondre avec Sédécias, fils de Maasias, faux prophète que Nabuchodonosor fit frire dans une poêle ardente. *Voy.* Achab, fils de Cholias.

* SEDILLOT (Jean-Jacques-Emmanuel), orientaliste, né à Montmorency en 1777, entré à l'école polytechnique, fut un des premiers élèves de l'école instituée en 1795 pour l'enseignement des langues orientales vivantes. Il y fut bientôt attaché pour aider les professeurs dans leurs travaux scientifiques, et plus tard devint professeur adjoint de langue turque, place que des motifs d'économie firent supprimer. Dès 1814, il avait été adjoint au bureau des longitudes pour l'histoire de l'astronomie, particulièrement chez les Arabes et les Persans. Ses travaux appréciés par les Delambre, les Laplace, ont contribué aux succès de leurs recherches. Sa traduction *du traité des instruments astronomiques des arabes* par Aboul-Hasan, jugée digne d'être couronnée par le jury des prix décennaux, a été imprimée, Paris, 1834, 2 vol. in-4. On lui doit encore: *Notice de la partie littéraire des recherches asiatiques*, t. 1 et 2, *Moniteur de* 1807, nos 219, 220 et 315; *Notice de la grammaire arabe de Sylvestre de Sacy*, ibid., 1810, no 245; *Notice de la relation d'Egypte*, par Abdallatif, dans le *Magasin encyclopédique*, 1812, tom. 1, pag. 175. Sédillot était secrétaire de l'école spéciale des langues orientales à la bibliothèque du roi lorsqu'il mourut le 9 août 1832. Sylvestre de Sacy lui a consacré une *Notice* dans le journal des *Débats*, 12 août 1832.

* SEDLEY (sir Charles), poète anglais, né vers 1639 à Aglesford, dans le Kentshire, vécut dans l'obscurité jusqu'à la restauration des Stuarts, où il parut à la cour de Charles II, et fut admis dans la société des gens d'esprit qui entouraient le monarque. Ses premières productions, soit lyriques, soit dramatiques, lui acquirent tant de réputation, qu'aucun ouvrage n'avait de succès s'il n'obtenait l'approbation de Sedley. On le regardait comme un oracle parmi les poètes. Lord Rochester le cite comme le meilleur juge de poésie qui existât de son temps. Il obtint la même faveur de Jacques II que de son prédécesseur. Cependant, malgré la munificence de ce monarque, il était toujours dans un état de gêne. S'étant jeté dans la politique, il réussit à se faire nommer membre de la chambre des communes pour une petite ville du comté de Kent, et ses relations précédentes le maintinrent longtemps dans le parti de la cour. Mais irrité contre Jacques II qui l'avait offensé dans son honneur, il lui jura une haine implacable et contribua de tout son pouvoir à la révolution de 1688. Il mourut en 1720. Ses *Œuvres*, qui consistent en *poésies*, *pièces de théâtre* et *discours*, ont été publiés par M. Ayloff, Londres, 1722, in-8.

SEDULIUS (Caius-Cælius ou Cœcilius), prêtre et poète du ve siècle, n'est guère connu que par son poème latin de la *Vie de J.-C.* intitulé : *Paschale carmen*, publié d'abord sans date in-4, à Utrecht vers 1473, puis à Leipsig, 1499, in-4. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais il offre des vers heureux. On le trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Les Aldes en ont donné une belle édition dans un recueil in-4, 1502, qui renferme ceux de Juvencus, d'Arator et de plusieurs auteurs sacrés. Cellarius en a donné une bonne édition, à Halle, 1704, in-12, à l'aide d'un manuscrit qu'il tira de la bibliothèque Pauline à Leipsig, et des variantes que lui fournit

Théodose Jansson van Almeloveen. On le trouve aussi dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

SEDULIUS (Henri), savant récollet, né à Clèves vers 1547, fut élevé aux premiers emplois de sa province, et mourut à Anvers en 1621, après avoir publié : *Historia sancti Francisci illustriumque virorum et feminarum*, etc., Anvers, 1613, in-fol., avec fig. Ce sont les actes originaux des vies de saints et de plusieurs martyrs de son ordre, accompagnés de commentaires. *Vie de saint François d'Assise*, par saint Bonaventure, avec des commentaires, Anvers, 1597, in-8; *Apologeticus adversus Alcoranum Franciscanorum, pro libro conformitatum*, Anvers, 1607, in-4. Sedulius aurait mieux fait de ne point entreprendre cette Apologie. (*Voy.* ALBIZZI, I, 105); *Præscriptiones adversus hæreses*, Anvers, 1606, in-4; *Martyria FF. Minorum Alcmariensium, Gorcomiensium*, etc., Anvers, 1613, in-4, avec fig. C'est l'histoire des religieux de son ordre, mis à mort par les hérétiques des derniers siècles en Hollande. *Imagines religiosorum ord. sancti Francisci in œre incisœ cum elogiis*, 1602; *Commentarius in vitam sancti Ludovici, episcopi Tolosani*, 1602.

SÉEDORFF (François), né à Fribourg en Suisse, d'une famille noble, jésuite de la province du Haut-Rhin, confesseur de Charles-Philippe, et ensuite de Charles-Théodore, électeur palatin, mourut à la résidence électorale de Schwetzingen, le 10 juillet 1758, âgé de 66 ans. On a de lui douze *Lettres de* controverse, imprimées pour la deuxième fois à Manheim en 1749, 2 vol. in-8. Elles furent composées pour l'instruction du prince Frédéric, comte palatin, avant qu'il se fût réuni à la religion catholique; ouvrage solide. Le pape Benoît XIV lui en témoigna sa satisfaction. L'auteur nous apprend lui-même qu'il a beaucoup profité de la lecture des Lettres du père Scheffmacher. M. Pfaff, qui avait écrit contre celui-ci, écrivit aussi contre le père Seodorff, en latin, dans une thèse de théologie; et en français, dans un gros volume de *Réflexions*, imprimé à Tubingen, in-8, en 1750. Le père Sédorff lui répondit, sous le nom d'un *docteur en théologie de l'université d'Ingolstadt*, par un volume d'égale grosseur, en 1752 et 1753, Manheim, in-8. Les personnalités qui s'y trouvent en rendent la lecture moins utile que celle des 12 Lettres.

SÉGAUD (Guillaume de), prédicateur, né à Paris en 1674, mort dans la même ville en 1748, prit l'habit de jésuite à l'âge de 18 ans. Ses supérieurs le choisirent pour enseigner les humanités au collége de Louis le Grand à Paris, puis à Rennes et à Rouen. Une des places de régent de rhétorique à Paris étant venue à vaquer, les jésuites balancèrent entre Porée et Ségaud. Le premier l'emporta, et le second fut destiné à la chaire. Quelque envie qu'il eût d'aller annoncer l'Évangile aux infidèles, ce fut à Rouen que le père Ségaud fit l'essai de son talent. Il commença à prêcher à Paris en 1729. On ne tarda pas à l'y admirer. Appelé à la cour pendant trois carêmes, il satisfit tellement le roi, qu'il lui fit une pension de 1200 livres. Le père Ségaud vivait d'une manière conforme à la morale de ses sermons : fidèle à tous les exercices de piété, dur à lui-même, il ne connaissait point d'autres délassements que ceux qui étaient prescrits par sa règle. Au sortir d'un avent ou d'un carême, il courait avec zèle faire une mission dans le fond d'une campagne. Ses manières douces, simples et unies, son air affable, lui attiraient les cœurs de tout le peuple. Les plus grands pécheurs accouraient à lui dans le tribunal de la pénitence. Il était également recherché des grands et des petits, surtout aux approches de la mort : on s'estimait heureux de mourir entre ses mains. On trouve dans ses *Sermons* un grand fond d'instruction, beaucoup d'élégance et d'énergie, et surtout cette onction qui pénètre l'âme et qui la dispose à profiter des vérités évangéliques. Ils ont été imprimés à Paris en 1750 et 1752, en 6 vol. in-12, par les soins du père Berruyer, si connu par son *Histoire du peuple de Dieu*. Le père Ségaud a aussi composé plusieurs petites *pièces de vers*, qui ont eu le suffrage des connaisseurs : la principale est son poëme latin sur le camp de Compiègne, *Castra compendiensia*.

SEGHERS (le P. Daniel), peintre, naquit à Anvers en 1590, et mourut dans la même ville en 1660. Il ne fit pas, comme son frère, un état de la peinture; mais il la choisit comme un amusement : il était jésuite. Il excellait à peindre les fleurs; on ne peut trop admirer l'art avec lequel il saisissait le coloris brillant, propre à ce genre de peinture. Sa touche était d'une légèreté et d'une fraîcheur singulière. Ses ouvrages sont précieux, et ils étaient d'autant plus recherchés, qu'on ne pouvait se les procurer à prix d'argent.

SEGHERS (Gérard), frère du précédent, né à Anvers en 1589, mort dans la même ville en 1651, imita le goût de Rubens et de Van-Dyck. Ses premiers tableaux sont d'un coloris vigoureux : les ombres y sont très-fortes, et ses figures presque rondes. Il quitta cette manière pour en prendre une plus brillante et plus gracieuse. Les ouvrages qu'il a faits dans ces différents genres sont tous également estimés. Il a peint beaucoup de sujets de dévotion : il a aussi représenté des assemblées de joueurs et de musiciens.

SEGLA (Jeanne de). *Voy.* MONTÉGUT.

SEGNERI (Paul), le réformateur de la chaire en Italie, né en 1624, à Nettuno dans le Latium, d'une famille originaire de Rome, montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour l'état religieux. Il entra dans la société des jésuites, et y brilla par la sainteté de ses mœurs et par le succès de ses prédications. Il joignit à l'emploi de prédicateur celui de missionnaire, et il remplit l'un et l'autre avec un zèle vraiment apostolique pendant 27 ans. Les Italiens le regardent comme le Bourdaloue de leur pays; mais il n'eut ni l'éloquence, ni le jugement du jésuite français. Ses discours sont plus remplis de paroles que de choses; à des vérités graves et à d'excellents raisonnements il mêle des réflexions triviales et des contes populaires. Le pape Innocent XII l'appela à Rome, pour y remplir les places de son prédicateur ordinaire et de théologien de la pénitencerie; mais il ne les exerça pas longtemps. Ce saint religieux, ce directeur infati-

gable, usé par ses travaux et par ses austérités, tomba dans une langueur qui l'emporta en 1694, à 70 ans. Tous ses ouvrages ont été réunis, Parme, 1714 ou 1720, 3 vol. in-fol. Outre ses *Sermons* traduits en français, sous le titre du *Chrétien instruit dans sa loi*, Lyon, 1713, 7 vol. in-12, et en latin, Augsbourg, 1702, nous avons de lui : des *Méditations*, trad. en franç., 5 vol. in-12, réimpr. plusieurs fois; l'*Incrédulité sans excuse* (*voy.* PICENINI); la *Manne céleste*, ou la *Nourriture de l'âme*. C'est un cours de méditations, dont un de ses confrères a donné une traduction libre en 1737. La *Pratique des devoirs des curés*, ouvrage important, plein d'onction, de zèle et de lumière, traduit par le P. Buffier, Lyon, 1702; cette trad. a été reprod. par l'abbé Delvincourt en 1782 avec quelques légers changements. Le *Confesseur instruit*; le *Pénitent instruit*; l'*Accord de l'action et du repos dans l'oraison*; les *illusions des quiétistes* (*voy.* MOLINOS); le *Serviteur de Marie*; l'*Exposition du* Miserere, trad. en franç. par l'abbé Laugier, divers autres *Opuscules* de piété. On en a traduit quelques-uns en français. Joseph Massei a donné sa vie en Italien, Venise, 1717, in-12. *Voy.* Le P. SERRA, capucin.

SEGNERI (Paul), neveu du précédent. *Voy.* l'art. du P. NEPVEU. Muratori a donné sa *Vie* en italien, Modène, in-8, et Venise, 1743, in-12, à la tête de quelques-uns de ses *Opuscules spirituels*.

* SEGNI (Jean-Baptiste), chanoine régulier de la congrégation du Saint-Sauveur, né à Bologne au XVIe siècle, était profond dans la théologie, qu'il professa d'abord à Ferrare puis à Urbin. Il avait étudié avec soin les antiquités sacrées et profanes, et possédait un fonds d'érudition qui lui mérita l'estime des savants. Après avoir occupé plusieurs emplois honorables dans sa congrégation, il mourut à Ferrare en 1610. On a de lui : *De ordine ac statu canonico libri quatuor*, Bologne, 1601 et 1611; *Peregrinatio bonorum spirituum ad impetrandam confirmationem veri statûs religiosi ac præcipue canonici*, Ferrare, 1592; *Reliquiarum, sive de reliquiis et veneratione sanctorum liber unus*, etc., Bologne, 1610; *De optimo episcopo*, ibid., 1606; *Il vero studio christiano contra l'arte planetaria, cabalistica, lunaria, clavicola di Salomone, ed altre superstizioni*, Ferrare, 1592; *Trattato de' sogni*, Urbin, 1591. Il faut ajouter à cela divers écrits restés inédits.

* SEGNI (Bernard), historien, né vers 1500, à Florence, d'une famille ancienne, fit ses études à Padoue, et se rendit très-habile dans les langues grecque et latine. Il devint secrétaire des archives de la république, qui l'employa dans diverses missions, à Rome, près de Charles-Quint, etc., dont il s'acquitta avec honneur. En 1545, il fut nommé consul de l'académie de la *Crusca*, alors très-florissante, et mourut dans sa patrie en 1558. Il a laissé des *Traductions* de différents *Traités* d'Aristote, et de l'*Œdipe* de Sophocle que la *Crusca* range parmi les *textes* de langue; mais il doit surtout sa réputation à son *Histoire de Florence*, 1527-1555, Augsbourg, 1723, in-fol., Palerme, 1778, 2 vol. in-4, et Milan, 1805, 3 vol. in-8, ouvrage remarquable par l'exactitude des faits, et l'élégance du style.

SEGRAIS (Jean REGNAULD ou RENAUD de), né l'an 1624, à Caen, d'une famille noble, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il n'avait que 20 ans lorsque le comte de Fiesque, éloigné de la cour, se retira dans cette ville. Ce courtisan, charmé de son esprit, l'emmena à Paris et le plaça chez mademoiselle de Montpensier, qui lui donna le titre de son aumônier ordinaire, avec la chantrerie de la collégiale de Mortain, et depuis la qualité de son gentilhomme ordinaire. Segrais, n'ayant pas approuvé le mariage de cette princesse avec Lauzun, fut obligé de la quitter. Il se retira chez madame de La Fayette, et prit part à la composition de *Zaïde* et des autres romans publiés sous le nom de cette dame. Enfin, lassé du grand monde, il se retira dans sa patrie, où il mourut en 1701, à 76 ans, après avoir fait son testament, où sont empreints les sentiments de religion dont il était pénétré. Il s'est rendu célèbre par ses *Eglogues* (Amsterdam, 1723, in-12), dans lesquelles il a su conserver la douceur et la naïveté propres à ce genre de poésie; plus judicieux que Fontenelle, qui a fait de ses bergères des petites-maîtresses qui débitent des sentences galantes sous des expressions recherchées. Sa *Traduction* des Géorgiques et celle de l'Enéide de Virgile en vers français, l'une et l'autre in-8, ont eu un grand succès. Celle-ci parut en 1681. Il y a des morceaux très-bien rendus; mais sa versification est en général lâche et traînante. La traduction des Géorgiques, qui parut en 1712, in-8, vaut mieux; mais elle a été effacée par celles de Pompignan et de Delille. On a encore de Segrais des *Poésies diverses*, et son poème pastoral d'*Athis*, dans lequel il a atteint quelquefois la simplicité noble des pastorales des anciens (1). Ses ouvrages en prose sont : les *Nouvelles françaises*, Paris, 1722, in-12, en 2 vol. C'est un recueil de quelques historiettes racontées à la cour de mademoiselle de Montpensier; *Segraisiana*, ou *Mélanges d'histoire et de littérature*, Paris, 1722, in-8, sous le titre de la Haye; et à Amsterdam, 1723, in-12 : cette dernière édition est beaucoup plus belle. Parmi quelques faits singuliers et curieux, on en trouve un grand nombre de minutieux et de faux.

SÉGUENOT (Claude), né à Avallon en 1596, entra dans l'Oratoire, après avoir brillé dans le barreau à Dijon et à Paris. Il fut supérieur de plusieurs maisons; mais ayant publié en 1638, in-8, une *Traduction française* du livre de la Virginité de saint Augustin, avec des notes, la Sorbonne censura l'ouvrage, et l'auteur fut mis à la Bastille. Il y déprime la pauvreté évangélique, sape les fondements de la vie religieuse, et en ruine tout le mérite. Condamnant les vœux monastiques, il prétend qu'il est plus louable de faire le bien librement que de s'y astreindre par vœu, comme si ce vœu n'était pas libre, et par conséquent ne rendait pas libre tout ce qui en est l'effet. Séguenot, ayant obtenu sa liberté, fut élevé à la place d'assistant du général, et mourut à Paris en 1676, à 80 ans, après avoir essuyé quelques nouvelles disgraces qu'il dut

(1) Les *Poésies* de Segrais ont été réimprimées à Caen en 1823, in-8, précédées d'une *Notice* historique, et d'un *Essai sur les poëtes bucoliques* par un professeur de l'académie de Caen.

à ses liaisons avec les solitaires de Port-Royal. On a de lui plusieurs autres écrits.

SÉGUI (Joseph), né à Rhodez, en 1689, se consacra de bonne heure à l'éloquence et à la poésie. Il remporta le prix de vers à l'académie française en 1732, et il remplit les chaires de la cour et de la capitale avec distinction. Cet auteur mourut en 1761, à 72 ans, après avoir publié le recueil de ses *Panégyriques*, 2 volumes in-12; ses *Sermons*, en 2 vol., et des *Discours académiques*, en 1 vol. L'académie française se l'était associé. L'abbé Ségui écrivait avec assez de noblesse et de pureté; mais il ne faut pas chercher chez lui ces peintures saillantes, ces coups de génie, ces traits frappants qu'on trouve dans Bossuet et dans Bourdaloue. Il était fait pour marcher dans les routes battues, et non pas pour se tracer une carrière nouvelle.

SEGUIER (Pierre), président à mortier au parlement de Paris, né en 1504, d'une ancienne famille illustre dans la magistrature et dans les armes, rendit des services importants aux rois François I[er], Henri II et Charles IX. Ces monarques l'employèrent dans diverses négociations : il fit briller dans toutes une éloquence et une intelligence peu communes. Il mourut en 1580, à 76 ans, comblé d'honneurs et de biens. On a de lui des *Harangues* et un traité sous le titre de *Rudimenta de cognitione Dei et sui*.

SÉGUIER (Antoine), fils du précédent, occupa successivement les places de maître des requêtes, de conseiller d'état, d'avocat-général au parlement de Paris, et enfin de président à mortier. Il fut envoyé à Venise, l'an 1598, en qualité d'ambassadeur, place qu'il remplit avec succès. Sa mort, arrivée en 1624, fut une perte sensible pour les gens de bien. Il fonda, par son testament, l'hôpital des Cent-Filles, au faubourg Saint-Marcel à Paris.

SÉGUIER (Pierre), né à Paris en 1588, de Jean Séguier, fils de Pierre, remplit les charges de conseiller au parlement, de maître des requêtes, de président à mortier, et enfin de garde des sceaux et de chancelier de France en 1635. Des émotions populaires s'étant élevées en Normandie, il passa dans cette province en 1639, et y ramena la paix. Il ne se signala pas moins dans les troubles des Barricades, et il osa résister au parlement soulevé contre le gouvernement. Les sceaux lui furent enlevés en 1650 et en 1652; mais ils lui furent rendus en 1656, et il les garda jusqu'à sa mort, arrivée à Saint-Germain-en-Laye en 1672, à 84 ans. Il ne laissa que deux filles : Marie, qui épousa le marquis de Coislin, et ensuite le marquis de Laval, qui mourut en 1710; et Charlotte, d'abord duchesse de Sully, puis duchesse de Verneuil, morte en 1704. Mais les branches collatérales de sa maison ont produit d'autres magistrats illustres, entre autres, Antoine Séguier, avocat général au parlement de Paris (*voy.* plus bas).

SÉGUIER (Jean-François), né à Nîmes, en 1703, s'appliqua d'abord à la jurisprudence; mais, en admirant le jardin des plantes rares de son compatriote Pierre Baux, il prit goût pour la botanique, et réussit dans cette science, de manière que l'abbé Bignon, bibliothécaire du roi de France, le chargea de mettre en ordre les précieuses collections de botanique de cette magnifique bibliothèque. C'est en exécutant cette commission qu'il travailla à l'ouvrage qui a pour titre : *Bibliotheca botanica*, la Haye, 1740, in-4, Leyde, 1769, in-4, publié par les soins de Laurent-Théodore Gronovius qui y a ajouté un *Supplément*. Cet ouvrage contient un catalogue des auteurs et des ouvrages qui traitent de la botanique (*voy.* MONTALBANI). Il avait fait plusieurs voyages pour augmenter ses connaissances. Le champ fertile du Véronèse fixa longtemps ses recherches, et lui fit publier : *Plantæ Veronenses*, 1745-54, 3 vol. in-8, ouvrage estimable et que l'on trouve rarement complet.

SÉGUIER (Antoine-Louis), avocat-général, né à Paris le 1[er] décembre 1726, arrière petit-neveu du chancelier, fut élevé par les jésuites de La Flèche et du collége de Louis-le-Grand à Paris. Il montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour l'art oratoire. Sa mémoire était prodigieuse : après avoir entendu un discours dont le manuscrit était perdu, il le rétablit tout entier dans l'espace d'une nuit. Il fut pourvu, dès 1748, d'un office d'avocat du roi au Châtelet, devint en 1751 avocat-général au grand-conseil, et en 1755 au parlement. Dans cette place il se montra le digne successeur des Talon et des d'Aguesseau, ces grands modèles de l'éloquence judiciaire. Deux ans après il remplaça Fontenelle à l'acad. française, et son *Discours* de réception est resté comme un modèle du genre. Obligé par sa place de combattre les doctrines pernicieuses que favorisaient hautement ses confrères à l'académie, il demeura fidèle à son devoir. Son réquisitoire de 1770 contre les livres irréligieux et anti-monarchiques, fut imprimé par ordre de Louis XV. Le magistrat y signale l'origine de la fausse philosophie, et les efforts d'un parti puissant pour pervertir les esprits, affaiblir l'empire de la religion, tourner ses pratiques en ridicule, et soulever les peuples au lieu de les éclairer. Ce n'est pas la seule fois que Séguier eut l'occasion de montrer son zèle contre la licence de la presse (*voy.* D'HOLBACH, MONTAZET, RAYNAL). Lorsque des hostilités éclatèrent entre la cour et le parlement, il en prévit tous les dangers et fit ce qu'il put pour les prévenir; mais après l'installation de la nouvelle magistrature, appelée par dérision le parlement *Maupeou*, il donna sa démission et s'éloigna. En 1774, il rentra avec l'ancienne compagnie, et fidèle à ses principes, il continua de combattre avec un courage que le danger semblait accroître. Au lit de justice de 1788, il fit entendre quelques accents de douleur, et à la rentrée du parlement qui devait être la dernière, il choisit pour sujet de sa mercuriale : *La stabilité de la magistrature* : les vœux qui la terminent ne furent point exaucés! La place de maire de Paris lui fut offerte par le parti dominant; mais convaincu qu'il ne pouvait point faire le bien et ne voulant point s'associer au mal qu'il ne pouvait empêcher, il se renferma dans sa famille. Enfin, signalé par un libelle intitulé : *Séguier traité comme il le mérite*, il se retira à Tournay, où il mourut d'apoplexie le 25 janvier 1792. Son fils aîné (*voy.* l'art. suiv.) a fait graver sur sa tombe une épitaphe terminée

ainsi : « Il fut juge intègre, magistrat éloquent, » défenseur éclairé de la religion, sujet fidèle à son » roi : *Non habebis ossa ejus, ingrata patria.* » On a de Séguier des *plaidoyers*, des *comptes rendus aux assemblées des chambres*, des *réquisitoires*, des *mercuriales* qui l'honoreront à jamais; mais ses productions sont difficiles à réunir. Parmi ses nombreux réquisitoires, où la dignité du langage, la clarté, le choix et l'exactitude des expressions sont pour l'ordinaire si bien d'accord avec la justesse et la force des raisonnements, on distingue celui du 18 août 1770, dans lequel les causes et le tableau de la révolution sont présentés avec tant de vérité, près de 20 ans avant l'événement. *Voyez* le *Journal. histor. et litt.*, 15 février 1791, page 264. On peut consulter sur ses autres discours, 1er janvier 1778, page 55;— juillet 1781, page 382; — 1er août 1781, page 541; — 15 juillet 1785, page 472; 1er octobre 1786, page 209; — 15 décembre 1786, page 617. Séguier n'ayant point eu de successeur immédiat à l'académie française, n'avait pu recevoir le tribut d'éloges que tout récipiendaire est dans l'usage de payer à son prédécesseur. Mais peu de temps après la réorganisation de cette compagnie, Portalis (*voy.* ce nom) y lut le 2 janvier 1806, l'*Eloge* de ce magistrat qui eut deux éditions dans la même année et a été réimprimée dans le tome 1er du *Recueil des Discours, etc., lus à l'académie française.*

** SÉGUIER (Antoine-Jean-Mathieu), 1er président de la cour royale de Paris, né en 1768, fils du précédent, était destiné à lui succéder, et il venait d'être nommé substitut du procureur-général, lorsqu'un décret de l'assemblée constituante supprima les parlements. Il suivit son père dans l'émigration à Tournai, et rentré en France, peu de temps après le 9 thermidor, alla habiter Montpellier, où il fut accueilli dans la famille de Cambacérès. Après le 18 brumaire, la protection de l'ancien magistrat devenu 2e consul lui valut la place de commissaire du gouvernement près des tribunaux. Deux ans après, il obtint la présidence de la cour d'appel de Paris en remplacement de Treilhard; et en 1810, fut fait 1er président de la cour impériale, créé baron et commandeur de la légion-d'honneur. Les événements de 1814 ayant amené la chute de l'empire, le souvenir du dévouement et des services de son père le maintint dans la place de 1er président de la cour royale, et en 1816 il fut élevé à la dignité de pair de France. Doué d'une grande capacité et d'une intelligence rare, il montra constamment dans l'exercice de ses hautes fonctions toutes les qualités qui font le magistrat; mais on eut à lui reprocher sa causticité qui s'exerçait sur tout le monde indifféremment. Plaideurs, avocats, ses collègues mêmes, personne n'était à l'abri de ses bons mots ou de ses boutades; mais le cœur n'était pour rien dans ces intempérances de langue, et il lui arrivait souvent d'en exprimer son repentir, sauf à recommencer le lendemain. Le coup de main de février, qui renversa du trône la branche cadette des Bourbons, priva Séguier de toutes ses fonctions; mais il ne survécut guère à cette catastrophe, et il mourut à Paris, le 5 août 1848, à 79 ans. Ce magistrat a laissé sur *Horace*, son auteur favori, un travail dont les personnes qui en ont eu connaissance désirent vivement la publication. *Voy.* la *France littéraire* de Quérard.

SEGUIN (Joseph), avocat, né à la Ciotat, mort en 1694, est auteur des *Antiquités de la ville d'Arles*, Arles, 1687, in-4; ouvrage savant, où les historiens et les antiquaires trouvent des lumières à recueillir, cette ville étant une des plus anciennes et des plus célèbres des Gaules.

* SÉGUIN (Charles-Antoine), jurisconsulte, né en 1708 à Vaivres, près de Vesoul, après s'être distingué comme avocat, obtint en 1748, au concours, une chaire de droit à l'université de Besançon, et la remplit d'une manière brillante. A la création de l'académie de cette ville en 1752, il fut un des membres nommés par le roi, et se montra digne de cet honneur par des dissertations sur des points d'histoire encore obscurs. La découverte qu'il fit de ruines romaines dans une terre qu'il avait acquise à Jallerange près de Besançon, fournit un nouvel aliment à son érudition; mais il faisait passer ses devoirs de professeur avant ceux d'académicien et s'occupait surtout de former de bons élèves, et il eut le bonheur d'en compter plusieurs qui firent honneur à ses soins. Il mourut subitement pendant les vacances à Jallerange le 19 septembre 1790. A la rentrée de l'université, l'avocat Courvoisier (*voy.* ce nom, III, 73), l'un de ses élèves, devenu son confrère, prononça un discours dans lequel il fit entrer l'éloge de son maître qu'il termine ainsi : *Nemo in virtute colenda tempus illud felicius consumpsit, quod in virtute quærenda philosophi terunt.* On a de lui : *In D. Justiniani institutiones Commentarii*, Besançon, 1805, in-8 L'éditeur de cet ouvrage est un autre de ses élèves, le célèbre Proudhon (*voy.* ce nom), regardé comme l'un des plus grands jurisconsultes de France. Les autres ouvrages de Séguin sont conservés dans les registres de l'académie de Besançon; ses *Dissertations* les plus intéressantes sont : *sur le nombre des rois Bourguignons antérieurs à Gondebaud*, 1752; *et sur le véritable auteur des lois des Bourguignons.* On a son *éloge*, par Genisset, 1809, in 8.

* SEGUIN (Armand), né en 1768, est moins connu maintenant par les progrès que lui doit la chimie appliquée aux arts, que par son immense fortune, ses brochures sur les finances et ses longs démêlés avec le munitionnaire Ouvrard (*voy.* ce nom). Seguin avait fait des gains considérables dans des fournitures de cuir qu'il préparait par de nouveaux procédés beaucoup plus expéditifs que les anciens. Sa fortune lui fit des envieux, et, à diverses reprises, il éprouva des vexations du gouvernement, qui tira sur lui de fortes sommes. Voyant que ces avanies se renouvelaient, il prit à la fin le parti de rester en prison sans vouloir rien donner. Lorsque le blocus continental força, en 1808, de chercher des subrogats aux denrées coloniales, il proposa, pour remplacer le quinquina, une composition de gélatine qui eut quelque succès, comme méthode perturbatrice, auprès des malades qui purent surmonter le goût désagréable de cette solution de colle-forte, qu'il fallait prendre à de grandes doses. Seguin mourut à Paris le 24 janvier 1835. On a de

lui un grand nombre d'opuscules sur des questions financières, et qui, tous de circonstances, sont oubliés; mais il a publié de bons *Mémoires*, notamment sur le tannage des cuirs, dans le *Journal de physique* et dans les *Annales de chimie* dont il était un des rédacteurs depuis 1800. Il était correspondant de l'académie des sciences depuis l'organisation de l'Institut en 1796.

SÉGUR (Jean-Charles de), frère du suivant, né à Paris en 1695, fut quelque temps dans les gardes du roi, puis entra dans la congrégation de l'Oratoire, et comme la plupart de ses confrères appela de la bulle *Unigenitus*. La grande faveur où était sa famille lui inspira de l'ambition. Il révoqua son appel, et fut pourvu de l'abbaye de Vermand. Il quitta l'Oratoire, devint grand-vicaire de l'évêque de Laon, et enfin évêque de Saint-Papoul. Il édifia quelque temps ses ouailles par sa piété et sa soumission aux décisions de l'Eglise; mais en 1735 il rétracta par un mandement tout ce qu'il avait fait en faveur de la constitution, et donna sa démission de son évêché. Il vécut dans la retraite depuis son abdication et mourut à Paris en 1748, à 53 ans. On a l'*Abrégé de sa Vie*, Utrecht, 1749, in-12. Les jansénistes en font presque un saint. Son *Eloge* se trouve dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, des 4, 18 et 25 décembre 1748.

* SÉGUR (Henri-François, comte de), officier-général, né en 1689, était fils du marquis de Ségur, colonel d'un régiment de son nom, et lui succéda dans le commandement de ce corps. Il servit en Espagne, dans les Pays-Bas, en Italie, fut blessé à la bataille de Guastalla, servit en Lorraine sous le comte de Belle-Isle, et commanda un corps d'armée avec distinction en Allemagne et en Flandre. Fait lieutenant-général en 1738, il mourut commandant à Metz en 1751.

* SÉGUR (Philippe-Henri, marquis de), maréchal de France, fils du précédent, né le 20 janvier 1724, se fit remarquer très-jeune dans les guerres de Bohême, d'Italie et de Flandre. Ayant eu le bras fracassé à Lanfeld, il ne quitta son poste qu'après la victoire. Nommé maréchal-de-camp puis lieutenant-général, il continua de se signaler dans les campagnes de Hanovre, sauva un corps d'armée à Varburg, et fut fait prisonnier à Clostercamp. A la paix il fut inspecteur d'infanterie, et quelque temps après obtint le commandement de la Franche-Comté; en 1781 il reçut le porte-feuille de la guerre, et fut créé maréchal de France. Il s'occupa d'améliorer le sort des soldats, et fit pour le service des hôpitaux, un règlement regardé comme un modèle. L'ordonnance qui attribuait à la noblesse seule les emplois d'officiers dans l'armée fut rendue sous son ministère, mais contre son avis. Il donna sa démission lors de l'entrée aux affaires du cardinal Loménie de Brienne. Il vécut dès lors obscur et paisible dans le sein de sa famille. La révolution le priva de sa fortune qui consistait dans une pension, prix de ses services. Jeté dans les cachots de la terreur, il y fut oublié et mourut à Paris, le 8 octobre 1801.

* SÉGUR (Louis-Philippe, comte de), fils du précédent, né à Paris le 11 décembre 1753, fut capitaine en 1771, et, en 1776, colonel des dragons d'Orléans. Il utilisa ses loisirs en étudiant le droit public à Strasbourg. En 1783, à son retour d'Amérique, où il était allé combattre pour la cause des indépendants, il abandonna les armes pour la diplomatie et fut envoyé ministre plénipotentiaire à la cour de Russie. Il jouit d'une grande faveur auprès de l'impératrice Catherine. En 1787, il accompagna cette princesse dans son voyage en Tauride. Cinq jours avant son départ (le 11 janvier), il obtint un traité fort avantageux au commerce français, et de plus eut l'adresse d'empêcher la Russie d'en conclure un nouveau avec l'Angleterre. Lorsqu'en 1789 la guerre éclata entre la Turquie et la Russie, il fit accepter la médiation de la France, et eut la promesse d'une quadruple alliance entre la France, la Russie, la Prusse et l'Espagne. Rappelé par suite de la révolution, il fut nommé maréchal-de-camp en 1790, et il allait se rendre à Rome comme ambassadeur, lorsque les différends qui s'élevèrent entre le saint Siége et le gouvernement français mirent obstacle à son départ. A cette époque on lui offrit le portefeuille des affaires étrangères, mais il ne crut pas devoir l'accepter. En 1792 envoyé par Louis XVI à Berlin, il fut reçu en audience par le roi; mais les mauvaises dispositions de la cour le déterminèrent à revenir promptement sans avoir accompli sa mission. Pendant son absence on l'avait inscrit, ainsi que son père et un de ses frères, sur la liste des émigrés; et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à se faire rayer. Après le 10 août, désigné par le sort pour monter la garde à la porte du Temple, il refusa; et traduit devant un tribunal, dit à ses juges : « Je fus l'ambassadeur de ce malheureux prince, j'ai été comblé de ses bontés : je ne devais point resserrer sa chaîne... » Sa noble franchise produisit dans l'auditoire une explosion d'enthousiasme, et il fut absous. Il se tint à l'écart pendant la terreur et fut assez heureux pour échapper à ses agents (1). De retour à Paris, il se trouvait à la Convention le jour où Boissy d'Anglas (*voy.* ce nom, II, 67), menacé par la populace, courut les plus grands dangers; ne consultant que son courage, il s'élança dans la salle le sabre à la main, et eut le bonheur de contribuer à sauver son ami. Ruiné par la révolution, il supporta la perte de sa fortune en homme supérieur et trouva des ressources dans ses travaux littéraires. Convive assidu des dîners du vaudeville, il y paya sa contribution poétique en chansons spirituelles, dont plusieurs se retrouvent dans les recueils de ce genre à une place très-honorable. Après le 18 brumaire, nommé membre du corps législatif, il vota pour le consulat à vie, fut appelé, en 1803, au conseil d'état et prit une part active aux discussions du code civil. Sous l'empire, il obtint la charge de grand-maître des cérémonies, fut fait en 1813 sénateur, et en 1814, commissaire

(1) Cependant on lit dans la chanson que M. de Ségur a intitulée *mon Histoire*, et qu'il a recueillie dans ses *Mélanges*.

De Louis et d'Antoinette
J'ai partagé les revers,
Et lorsqu'on frappa leur tête
On me jeta dans les fers.

extraordinaire dans la 18e division militaire. Créé par le roi pair de France, ayant pendant les cent-jours repris les fonctions de grand-maître des cérémonies, il fut privé quelques mois de son siége à la chambre haute, où il vota constamment avec l'opposition. Il termina, le 27 août 1830, une vie soumise à bien des vicissitudes. Membre de l'académie française depuis sa réorganisation, en 1803, il y a eu pour successeur M. Viennet. M. de Ségur a donné lui-même une édition de ses *Œuvres complètes*, Paris, 1824-30, 33 vol. in-8. Elle est ainsi divisée : *Mémoires, souvenirs et anecdotes*, 3 vol.; sous le titre de *Décade historique*; l'*Histoire des principaux événements du règne de Frédéric-Guillaume II*, 3 vol.; *Politique des cabinets de l'Europe*, 3 vol.; *Galerie morale et politique*, 3 vol. On lui doit encore; *Mélanges*, 1 vol. On y trouve *Coriolan*, tragédie en 5 actes et un vaudeville; *Histoire ancienne*, 3 vol.; *Histoire romaine*, 4 vol.; *Histoire du Bas-Empire*, 4 vol.; *Histoire de France*, 9 vol.; elle finit avec le règne de Louis XI. *Recueil de famille*, dédié à sa femme madame la comtesse de Ségur, 1826, in-8, et imprimé à un petit nombre d'exemplaires. Le comte Philippe de Ségur, son fils, est aujourd'hui membre de l'académie française. — Madame de Ségur (Antoinette-Elizabeth-Marie), née à Paris en 1756, morte le 5 mars 1828, à 72 ans, était petite-fille du chancelier d'Aguesseau. Douée de toutes les vertus domestiques, elle se fit chérir de son époux, dont elle était en quelque sorte secrétaire. Elle écrivit sous sa dictée, pour ménager la faiblesse de sa vue, plusieurs gros volumes de l'*Histoire universelle*, et le comte de Ségur a légué ce manuscrit à ses enfants, comme *un legs pieux, honorable et sacré*.

* SÉGUR (Joseph-Alexandre, vicomte de), dit *le jeune*, littérateur, frère du précédent, né à Paris en 1752, à quinze ans entra dans le corps des gendarmes, et fut successivement colonel des dragons de Noailles, de Lorraine, et enfin du régiment de son nom. Fait maréchal-de-camp en 1790, il prit alors sa retraite pour se livrer exclusivement à son goût pour les lettres. Il composa des romans, et travailla pour tous les théâtres avec plus ou moins de succès. La seule de ses pièces restée au *Répertoire* est *Le Retour du Mari*, petit acte en vers joué en janvier 1792. Alors il ne dut plus songer qu'à se faire oublier : il y réussit pendant la terreur; mais compromis dans les journées de *Vendémiaire*, il fut mis en prison et y passa dix mois sans rien perdre de sa philosophie et de sa bonne humeur; sa conversation était très-animée; il avait des reparties très-piquantes. Un jour un assez médiocre acteur lui parlant d'une manière peu honnête : « Vous » oubliez, lui dit-il, que depuis la révolution nous » sommes égaux, et que je suis autant que vous. » Il mourut aux eaux de Bagnères, le 27 juillet 1805, âgé de 53 ans. Parmi ses ouvrages dont presque aucun ne lui a survécu, nous citerons : *Essai sur l'opinion, considérée comme une des principales causes de notre révolution*, Paris, 1790, in-8. On y lit ces mots remarquables : « La véritable cause de nos » malheurs actuels est l'étonnante médiocrité qui » égalise tous les individus. Si un homme de génie » paraissait, il serait le maître. » *Correspondance entre Ninon de Lenclos, le marquis de Villarceaux et madame de M...* (*Maintenon*), Paris, 1790, in-8, ou 2 vol. in-12; *les Femmes; leur condition et leur influence dans l'ordre social, etc.*, 1802, 3 vol. in-12. Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois, notamment en 1820, 2 vol. in-8, fig. avec une préface de Nodier. Ségur a été l'éditeur des *mémoires du baron de Besenval*.

* SEID-MUSTAPHA, ingénieur turc, né à Constantinople, montra, dès son enfance, de grandes dispositions pour les sciences. Il dévora les *Eléments* d'Euclide et tous les fragments d'anciens écrivains traduits en arabe qu'il put se procurer, fréquenta ensuite les écoles des maîtres turcs, apprit de l'un d'eux le calcul des logarithmes, puis résolut d'étudier la langue française. Bientôt il put lire les ouvrages de Wolf, d'Ozanam, de Bélidor et se rendit familiers les éléments de l'algèbre. Le sultan Sélim III ayant fondé une nouvelle école de mathématiques, Séid-Mustapha, dont l'aptitude était déjà connue, y fut placé en qualité d'élève permanent et salarié. En 1803, il fit imprimer, en français, dans l'établissement typographique de Scutari, un ouvrage intitulé : *Diatribe de l'ingénieur Séid-Mustapha sur l'état actuel de l'art militaire, du génie et des sciences à Constantinople*, réimprimée à Paris, en 1810, in-8, par Langlès, avec une préface et des notes. « Les sciences et les arts, dit Séid-Mustapha, » dans cette curieuse brochure, font le tour du » monde : les nations de l'Europe, aujourd'hui si » éclairées, ont eu pour maîtres les Latins; ceux-ci » avaient été les disciples des Grecs; et c'est dans » la Perse, l'Egypte et l'Inde qu'était autrefois le » foyer des lumières. Dans les premiers temps, les » Ottomans n'avaient pas besoin de connaître la tri- » gonométrie pour vaincre des ennemis aussi igno- » rants qu'eux. Plus tard, les nations chrétiennes » de l'Europe perfectionnèrent leur tactique et leurs » armes, tandis que les Musulmans sont restés pres- » que stationnaires, et ils ont éprouvé des revers. » Le sultan Sélim a voulu faire cesser cet état de » choses, et mettre ses sujets au niveau des autres » nations. » On croit que Séid-Mustapha périt, en 1807, dans la révolution qui renversa du trône Sélim III.

* SEILER (Georges-Frédéric), né à Creussen près de Bairenth, en 1733, mort le 13 mai 1807, professeur à l'université d'Erlangen, laissant la réputation d'un savant théologien et d'un bon prédicateur. La liste de ses ouvrages, se monte à 170, dont quelques-uns ont été tirés à 300 mille exemplaires. Nous citerons seulement : La *Religion des enfants*, 1778, qui a eu 18 éditions. *Lectures pour l'habitant des villes et des campagnes*, 14 éditions. Ces deux ouvrages ont été traduits en diverses langues.

SEJAN Ælius), né à Bolsena (*Vulsinium*), en Toscane, d'un chevalier romain, suivit d'abord la fortune de Caïus-César, petit-fils d'Auguste. Il s'attacha ensuite à Tibère, auquel il se rendit agréable par la souplesse de son caractère, et par l'enjouement de son esprit. Endurci au travail, audacieux, habile à cacher ses vices et à faire éclater ceux des autres, tour-à-tour insolent et flatteur, mo-

deste au dehors, mais dévoré au dedans de la soif de régner, il employait, dans cette vue, tantôt le luxe et les largesses, tantôt l'application et la vigilance. Il mit en œuvre tant d'artifice auprès de Tibère, que ce prince, caché pour tout le monde, était pour lui sans secret et sans défiance. Séjan abusa cruellement de son crédit : dès qu'il voulait faire périr quelqu'un qui lui faisait ombrage, il ne rougissait pas, dit Phèdre, de faire le rôle d'accusateur, de témoin et de juge :

Quod si accusator alius Sejano foret,
Si testis alius, si judex alius denique,
Dignam existimarem me tantis malis.

Tibère l'éleva à la dignité de chef des cohortes prétoriennes, le nommant partout *le compagnon de ses travaux*, et souffrant que les statues de son favori fussent placées sur les théâtres et dans les places publiques. Un péril que courut Tibère augmenta encore la faveur de Séjan. Il soupait avec l'empereur dans une grotte, lorsque l'entrée s'écroula et écrasa plusieurs domestiques. Séjan fit alors de son corps une voûte à Tibère, et le sauva d'une mort presque certaine; quant à lui, il ne reçut que des blessures fort légères. Séjan, parvenu au plus haut degré de puissance sans avoir assouvi son ambition, aspirait au trône impérial. Il fit périr, par les artifices les plus odieux, tous les fils et tous les petits-fils de Tibère. Drusus, fils de ce prince, lui ayant donné un soufflet, il ne trouva point de moyen plus sûr, pour se venger, que de corrompre Livie, sa femme, qui empoisonna son mari. Alors il voulut épouser Livie; mais Tibère la lui refusa. Outré de colère, il se vanta « qu'il était empereur de Rome, et que » Tibère n'était que prince de l'île de Caprée, où il » était alors. » Il osa le faire jouer sur le théâtre. Une telle audace ne pouvait rester longtemps impunie. Tibère donna ordre au sénat de lui faire son procès. Cet ordre fut bientôt exécuté, et dans le même jour il fut arrêté et étranglé en prison, l'an 31 de J.-C. Le peuple déchira son cadavre, et en jeta dans le Tibre les misérables restes. Ses enfants périrent aussi par le dernier supplice, et Tibère enveloppa dans sa perte tous ceux qui lui étaient suspects, et dont il voulait se venger.

* SEJAN (Nicolas), né en 1745 à Paris, obtint au concours à l'âge de 15 ans l'orgue de Saint-Méry, fut ensuite organiste de Notre-Dame et du roi, puis professeur au conservatoire de musique, etc., et mourut en 1819, laissant quelques *Sonates*, *Rondeaux*, etc. Delille lui a consacré quelques vers des *Trois règnes*. — Louis Séjan, fils du précédent, hérita des heureuses dispositions de son père pour la musique, et après avoir été pendant 40 ans organiste à Saint-Sulpice, aux invalides et à la chapelle de Charles X, mourut à Paris, le 17 avril 1849.

SELDEN (Jean), publiciste anglais, né à Salvington, dans le Sussex, en 1584, fit ses études à Chichester, puis à Oxford, et s'y dévoua principalement à la connaissance du droit et de l'antiquité sacrée et profane. Après avoir mené une vie douce et appliquée, il mourut en 1654, à 70 ans. Il avait pris pour devise : *La liberté sur toutes choses*. Cette liberté, qu'il mettait dans ses propos comme dans sa conduite, le brouilla quelquefois avec Jacques Ier et Charles Ier. Mais comme le zèle plutôt que l'esprit de satire animait ses discours, on les lui pardonnait plus facilement qu'à tout autre. On a de lui : *De successionibus in bona defuncti, secundum Hebræos*; *De jure naturali et gentium, juxta disciplinam Hebræorum*; ouvrage fort estimé par Puffendorff, qui n'est pas d'accord en cela avec le Clerc et Barbeyrac. Il paraît qu'il s'était un peu entêté des écrits des rabbins, et qu'il a voulu y puiser des connaissances qu'il aurait pu prendre ailleurs. *Uxor hebraica seu de nuptiis et divortiis*; *De anno civili veterum Hebræorum*; *De nummis*, 1675. C'est l'ouvrage d'Alexand. Sardi (*voy.* ce nom, VII, 450), qu'un éditeur publia sous le nom de Selden par ignorance ou par spéculation. *De diis Syris*, Amsterdam, 1680, in-8 : ouvrage plein de recherches; *Uxor hebraica*; *De laudibus legum Angliæ*; *Jani Anglorum facies altera*; *Mare clausum*, 1636, in-12. L'auteur y donne l'empire des quatre mers à sa nation. Grotius lui a opposé *Mare liberum*. *Analecton Anglo-britannicum*, etc., livre curieux, dans lequel on trouve l'histoire du gouvernement d'Angleterre jusqu'au règne de Guillaume le Conquérant; *De synedriis Hebræorum*; traité savant et estimé; une *Explication des marbres d'Arundel*, in-4, en latin, avec des notes peut-être plus pleines d'érudition que de vérité historique : elle a été continuée par Prideaux, qui en a expliqué le plus grand nombre (*voy.* ce nom); un *Traité des dîmes*, qui offensa beaucoup le clergé d'Angleterre; un autre de l'*origine du duel*. C'est lui aussi qui a publié le livre d'Eutychius d'Alexandrie. Tous les ouvrages de Selden, tant latins qu'anglais, ont été imprimés à Londres en 1726, 3 vol. in-fol. Ce recueil est recherché, quoiqu'on reproche à l'auteur un style plein d'obscurité. On a imprimé en anglais un recueil des paroles remarquables de cet habile jurisconsulte, sous le titre de *Seldeniana*.

SELEUCUS Ier, *Nicanor*, (c'est-à-dire *Victorieux*), roi de Syrie, fils d'Antiochus, né vers l'an 354 avant Jésus-Christ, avait été l'un des principaux généraux d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce conquérant, il s'établit à Babylone; mais il en fut chassé par Antigone, et se retira en Egypte, près de Ptolémée. Pour se venger de son ennemi, il se ligua avec Ptolémée, Cassandre et Lysimachus, contre Antigone, qui fut tué à la bataille d'Ipsus, l'an 301 avant J.-C. Séleucus ayant partagé avec les vainqueurs les provinces qui furent le fruit de leur victoire, commença le royaume de Syrie, qui, de son nom, fut appelé *le royaume des Séleucides*. Tranquille sur le trône, il fit la guerre à Démétrius, arma contre Lysimachus, et le tua dans une bataille, l'an 282 avant Jésus-Christ. Il allait tomber sur la Thrace et sur la Macédoine, lorsque Ptolémée Céraune, un de ses courtisans, conspira contre lui, et le tua à Argon, la même année, à 78 ans, dont il avait régné 34. Ce prince aimait les sciences; il renvoya aux Grecs les livres et les monuments précieux que Xerxès leur avait enlevés; il leur rendit entre autres les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, ces ardents défenseurs de

la liberté. Les Grecs, par reconnaissance, placèrent sa statue à l'entrée du portique de leur académie. Ce roi fit bâtir jusqu'à 34 villes dans l'Asie, et les peupla de colonies grecques, qui apportèrent dans cette partie du monde leur langage, leurs mœurs et leur religion.

SELEUCUS IV, fils d'Antiochus le grand, succéda à son père l'an 187 avant J.-C., et fut surnommé *Philopator*. Ce prince, par le respect qu'il eut pour le prêtre Onias, fournissait tous les ans ce qu'il fallait pour les sacrifices du temple; mais comme c'était un prince faible, ses flatteurs l'engagèrent à envoyer Héliodore piller le temple de Jérusalem. Quelque temps après, le même Héliodore l'empoisonna. Son règne fut de 12 ans.

SELEUCUS V, qui ne fit que paraître sur le trône de la Syrie, était fils de Démétrius *Nicator*. Cléopâtre, sa belle-mère, femme ambitieuse et dénaturée, voulait régner seule, et une nuit, s'étant introduite dans les appartements du jeune prince, elle le poignarda dans son lit, l'an 124 avant J.-C. Ce crime ne resta pas sans punition. Son autre beau-fils, Antiochus *Crypus*, l'empoisonna elle-même, quelque temps après, et rentra dans les droits de ses pères. — SÉLEUCUS VI, fils de ce monarque, auquel il succéda, s'étant attiré, à juste titre, la haine de ses sujets, ceux-ci le chassèrent du trône. Il erra longtemps inconnu, et se réfugia enfin en Cilicie; mais l'animadversion générale le poursuivant partout, le peuple de cette contrée brûla le palais qu'il avait choisi pour asile, et ce prince périt au milieu des flammes.

SELEUCUS, roi d'Egypte, dernier prince de la race des Séleucides, montra dès sa première jeunesse des inclinations basses, une extrême avarice, et beaucoup de penchant pour la cruauté. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il s'appropria le cercueil d'or où était enfermé le corps d'Alexandre le Grand. Cette action commença à le rendre odieux à ses peuples; et, au lieu de la faire oublier par une sage administration et une conduite digne du rang qu'il occupait, Séleucus ne mit plus de frein à son avarice et se livra à tous les excès. Il accabla ses sujets d'impôts, exerça sur eux toutes sortes de vexations, et finit enfin par devenir l'objet de leur haine et de leur mépris; il mérita aussi ces sentiments de la part de sa femme Bérénice. Cette reine, entraînée par son ambition, punit les crimes de son époux par un autre non moins affreux: elle le fit étrangler l'an 55 avant l'ère chrétienne.

SÉLIM Ier, neuvième empereur des Turcs, 2e fils de Bajazet II, naquit en 1467. Il voulut détrôner son père; mais il perdit, l'an 1511, la bataille qu'il lui livra. Cette défaite ne le découragea point: il revint à la charge, et Bajazet fut obligé de lui céder l'empire l'année suivante, au préjudice d'Achmet, son aîné. Après s'être défait par le poison de ce père malheureux, il ôta la vie à Achmet, et à Korkud, son puîné, prince paisible et ami des lettres. Affermi sur le trône par ses forfaits, il porta les armes en Egypte contre Kansou, souverain de ce royaume. Il lui livre bataille près d'Alep en Syrie, l'an 1516, et remporte une victoire longtemps disputée par le soudan qui périt dans le combat. Cependant les Mamelucks se préparèrent à résister aux Ottomans; mais Sélim, entrant dans leur pays en 1517, attaqua, près du Caire, Touman-Bay, qu'ils avaient créé nouveau sultan, et le défit successivement dans deux batailles. Ce prince infortuné, ayant été trouvé dans un marais où les Arabes l'avaient caché, fut pendu par l'ordre de Sélim. Ce barbare se rendit maître du Caire, d'Alexandrie, de Damiette, de Tripoli, et de tout le reste de l'Egypte, qu'il réduisit en province. C'est ainsi que finit la domination des Mamelucks en Egypte, où elle avait duré plus de 260 ans, à compter de la mort du sultan, qui avait fait saint Louis prisonnier. Quelque temps auparavant, Sélim avait remporté une victoire signalée à Tchaldéran contre les Persans, et leur avait enlevé Tauris. Il se préparait à faire la guerre aux chrétiens; mais en retournant à Constantinople, il fut attaqué d'un charbon pestilentiel à l'épine du dos. Il voulut se faire porter à Andrinople, croyant que l'air de cette ville le rétablirait; mais il mourut à Tchourlou, sur la route de cette ville, l'an 1520, dans le lieu même où il avait fait empoisonner son père. Il était dans sa 54e année, et en avait régné huit. Ce prince était courageux, infatigable, sobre, libéral. Il se plaisait à la lecture de l'histoire, et faisait assez bien des vers dans sa langue; mais, malgré ces qualités, il fut l'horreur de ses sujets. Il trempa ses mains dans le sang de son père, de ses frères, de huit de ses neveux, et d'autant de pachas qui l'avaient servi fidèlement. Il se signala encore par un autre acte de cruauté stupide. A peine monté sur le trône, deux grands visirs lui demandèrent de quel côté la tente impériale devait être tournée, c'est-à-dire vers quelle contrée il voulait porter ses armes; il les fit mettre à mort. Un troisième visir fit dresser les tentes vers les quatre points du monde, et il devina la pensée du tyran, qui lui dit: « Voilà comme je veux être servi. »

SÉLIM II, empereur des Turcs, fils de Soliman II, et petit-fils de Sélim Ier, monta sur le trône après son père, en 1566. Il fit l'année suivante une trêve de 8 ans avec l'empereur Maximilien II. Vers le même temps il confirma le traité de paix que son père avait fait avec les Vénitiens. Mais en 1570, au mépris de sa parole, il tourna ses armes contre eux et leur prit l'île de Cypre par son général Mustapha, qui y exerça des cruautés inouïes, surtout après la prise de Famagouste, rendue par capitulation le 1er août 1571. (*Voy.* BRAGADIN.) Il en fut bientôt puni: le 7 octobre suivant, il perdit la célèbre bataille de Lépante. (*Voy.* don JUAN.) Cette victoire jeta la consternation dans Constantinople, et hâta la paix avec Venise. Dès que Sélim l'eut conclue, il posa le glaive et le sceptre pour aller s'ensevelir au fond de son sérail avec ses femmes. Il se plongea dans la débauche jusqu'à sa mort arrivée en 1574, à 52 ans. La mort de ses frères, Mustapha et Bajazet, lui avait ouvert le chemin du trône dont il se rendit indigne par ses vices. Sans talents et sans courage, il n'aima que les femmes et le vin, et ne dut l'éclat passager de ses conquêtes qu'à la valeur de ses généraux.

* SÉLIM III, 28e empereur des Turcs, né en 1761

ou 1762, était fils unique de Mustapha III : Abdul-Hamid, frère de Mustapha, succéda à cet empereur en 1774. Elevé dans le sérail, il put voir de près la faiblesse de son oncle et la corruption des ministres ottomans, et il conçut dès cette époque le projet de régénérer son pays. Cherchant à acquérir les lumières qui lui manquaient, il entretint du fond de sa retraite, une correspondance suivie avec d'anciens serviteurs de Mustapha, avec plusieurs membres de l'administration d'Abdul-Hamid, et même avec Louis XVI, chose qui semblerait presque incroyable à ceux qui connaissent les usages de l'empire ottoman. Il monta sur le trône, le 7 avril 1789, après la mort de son oncle et signala les premiers jours de son règne par quelques mesures généreuses et d'une politique adroite, mais aussi par des actes d'une sévérité excessive, qui le rendirent bientôt un objet de terreur pour les habitants de Constantinople. Les circonstances étaient alors très-critiques. Depuis deux ans, la Porte soutenait une guerre malheureuse contre l'Autriche et la Russie. Il refusa d'écouter les sages avis de la France, pour se livrer entièrement aux conseils intéressés de l'Angleterre, de la Prusse et de la Suède. Il ne parut pas à l'armée, quoiqu'il en eût manifesté l'intention avec beaucoup d'énergie. Les Turcs eurent d'abord, sous le commandement du visir Jussuf pacha, quelques avantages dans une rencontre; l'empereur Joseph II et son neveu, (depuis François II) furent sur le point d'être faits prisonniers, et ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs chevaux. Mais les Ottomans furent constamment battus dans la suite, et par terre et par mer, par les généraux autrichiens Laudon, Cobourg et Repnin, et par les Russes, commandés par Potemkin, Souwarow et Nassau. Sélim se vit contraint de faire une levée de 150,000 hommes, pour réparer les pertes considérables qu'avaient souffertes son armée. Cette guerre fut très-glorieuse pour les Austro-Russes. Le célèbre Laudon prit Belgrade et Orsowa; Souwarow s'empara d'Izmaïlow, où, après la plus opiniâtre résistance, 15,000 Turcs furent tués. Ils se battirent avec le même courage à Oczakow, assiégé par Potemkin; et cette place ne se rendit qu'après la destruction presque totale de ses défenseurs : 25,000 Turcs périrent les armes à la main. Le vieux Hassan, capitan-pacha, le soutien de l'empire ottoman, s'étant laissé battre par le prince de Nassau, eut la tête tranchée par l'ordre de l'injuste et ingrat Sélim. Heureusement pour la Porte que Joseph II vint à mourir. Son successeur Léopold II signa en 1790 des préliminaires de paix qui furent convertis l'année suivante en un traité définitif. Catherine seule continua la guerre; les Russes furent toujours heureux. Enfin, après tous ces désastres, le Sultan, par la médiation de l'Angleterre et de la Prusse, qu'il avait su faire entrer dans ses intérêts, conclut, le 9 janvier 1792, le traité d'Yassy, qui ne lui imposa d'autres sacrifices que la perte définitive d'Oczakow et du territoire entre le Bog et le Dniester. Trois ans après, il fit avec la Russie un nouveau traité, par lequel il accordait aux vaisseaux de guerre de cette nation le libre passage des Dardanelles, qui n'était permis qu'aux navires marchands. Sélim résolut de garder une exacte neutralité entre la France révolutionnaire et les puissances coalisées contre elle : il est vrai qu'en 1792 il refusa de recevoir Sémonville comme ambassadeur; mais plus tard il reçut Descorches comme envoyé extraordinaire, et fit venir de France des ouvriers, des sous-officiers instructeurs, des lamineurs, des fondeurs de bombes, des officiers de terre et de mer, des artistes de tout genre. Le Directoire français, en 1795, envoya le général Aubert-Dubayet ambassadeur à Constantinople : il y fut très-honorablement reçu; et Sélim fit partir pour Paris, Méhémet-Ali-Effendi, qui obtint à son tour un accueil distingué. La bonne intelligence qui régnait entre le Directoire et la Porte fut interrompue par l'invasion de l'Egypte, en 1799. Sélim fit arrêter tous les agents français; et son ambassadeur à Paris, qui, peut-être gagné par le Directoire, ne l'avait pas averti de cette expédition, encourut sa disgrace. La conquête de l'Egypte par les Français força le sultan à s'allier avec les Anglais et les autres puissances. Le 24 janvier 1801, il signa le traité d'El-Arish, dont le principal article portait que les Français évacueraient l'Egypte et seraient transportés en France avec armes et bagages. Le refus que fit Sidney-Smith, ambassadeur à Constantinople, d'adhérer à ce traité, obligea Kléber à reprendre les armes. Il se vengea de cet affront par des victoires, battit le grand visir à Héliopolis, prit son camp d'El-Hanka, le poursuivit, et tout en s'emparant du fort de Belbeys, le força à se retirer dans le désert, laissant à Salahieh tous ses bagages et un butin immense. La mort tragique de Kléber mit fin à ses succès, et l'armée française, sous les ordres du général Menou, n'éprouva plus que des revers. Pendant ce temps Bonaparte, élevé au consulat, avait entamé des négociations avec la Porte, et le traité d'Amiens rendit aux Turcs l'Egypte. Sélim y envoya un gouverneur; mais, sous le règne de ce sultan, l'empire ottoman perdit beaucoup de sa puissance. Les beys d'Egypte se révoltèrent, tandis qu'en Asie les pachas de Bassora, de Bagdad, d'Alep, de Saint-Jean-d'Acre se déclarèrent indépendants, et que les Wahabis se mirent dans un état alarmant d'insurrection. Paswan Oglou, en Europe, et Czerni-Georges, prince des Serviens, furent aussi en pleine révolte. Le soulèvement de la Morée n'était pas moins à craindre. C'est la Russie qui l'avait fomentée, en même temps que ses troupes envahissaient successivement la Géorgie, le mont Caucase, les bords du Phase et de la mer noire. Bonaparte de son côté avait cherché à renouer les anciennes liaisons de la Porte avec la France; il réitéra envers elle ses invitations après qu'il fut proclamé empereur, et envoya le général Brune, en 1804, à Constantinople, en qualité d'ambassadeur. Il fut accueilli avec distinction; mais comme la Porte voulait terminer ses différends avec le cabinet de Pétersbourg, on n'eut aucun égard aux remontrances du général français sur le passage des troupes russes par le détroit des Dardanelles. On apporta même beaucoup de résistance à reconnaître Napoléon comme empereur des Français. Brune fut obligé de revenir sans avoir re-

tiré aucune utilité remarquable de sa mission. En 1805, Bonaparte fit parvenir à Sélim III une copie du traité de Presbourg, et en février 1806, le divan fit paraître une déclaration, par laquelle la Porte reconnaissait l'empereur Napoléon, et fixait le protocole à suivre envers la cour de France. Sélim III devint alors un des enthousiastes de Bonaparte, et sous sa protection il chercha à secouer le joug de l'Angleterre et de la Russie. La malheureuse expédition de l'amiral Dukworth, qui osa passer les Dardanelles et se présenter devant Constantinople, sembla lui donner quelques espérances. Dans cette occasion, des artilleurs français et espagnols, qui se trouvaient dans cette capitale, rendirent aux Turcs d'importants services, et le feu continu de leurs batteries, dressées sur le port, força la flotte anglaise à quitter les Dardanelles. Cependant les pertes que les Turcs avaient essuyées sous le règne de Sélim III leur rendirent ce sultan presque odieux. Une nouvelle tactique qu'il avait voulu introduire dans le corps des janissaires fit éclater contre lui la révolution qui se préparait à Constantinople, suscitée, dit-on, par une puissance européenne. Le 27 mai 1807, les janissaires (aussi insolents que la garde prétorienne des Romains, qui ôtait et donnait l'empire) se portèrent en foule au sérail. On les vit observer, pendant leur marche, la plus exacte discipline. Un d'entre eux s'étant permis, en passant devant un marchand de comestibles, de prendre un fruit, fut aussitôt haché à coups de sabre par ses camarades. Les janissaires, maîtres du sérail, forcèrent Sélim à abdiquer et proclamèrent à sa place son cousin Mustapha IV, né le 7 septembre 1779 et fils d'Abdul-Hamid. Quelques ministres et d'autres chefs attachés à Sélim voulurent s'opposer à cette révolution; mais ils furent arrêtés et livrés à la fureur du peuple. L'ex-empereur, poursuivi lui-même par les révoltés, allait se poignarder avec son canjar; ce fut Mustapha qui arrêta le coup, en l'assurant qu'il aurait pour lui toutes sortes d'égards. Il le relégua néanmoins au fond du palais, où quelques mois après, en 1808, il le fit étrangler : son corps fut jeté par-dessus les murs du sérail. Sélim III avait alors 47 ans. Le tort de Sélim fut d'avoir trop précipité les réformes auxquelles les esprits n'étaient point préparés, et de n'avoir pas employé à propos la sévérité nécessaire.

* SELIS (Nicolas Joseph), littérateur distingué, né à Paris en 1737, fit ses premières études comme boursier au collége de Montaigu. Envoyé professeur de rhétorique à Amiens en même temps que l'abbé Delille (*voy.* ce nom), ils s'y lièrent d'une amitié durable et qui les honore l'un et l'autre. Quelques pièces de vers, parmi lesquelles on distingue une *Epître sur les pédants de société*, lui méritèrent des éloges et les encouragements de Gresset, dont plus tard il épousa la nièce. Il n'écrivait pas moins bien en prose qu'en vers; et la *Relation de la maladie, de la confession et de la fin de M. de Voltaire*, genre de plaisanterie dont Voltaire avait donné lui-même l'exemple, eut trois éditions dans la même année (1761), et fut louée par Laharpe dans la *Correspondance Russe*. Dans les loisirs que lui laissaient ses devoirs, il préparait une *traduction* de Perse, regardé comme le plus obscur de tous les poètes latins; et quelques fragments qui en parurent dans les journaux accrurent encore l'idée qu'il avait donnée de ses talents. Rappelé à Paris sur les instances de Delille, il fut nommé professeur d'éloquence au collége de Louis-le-Grand, et fit paraître en 1776 sa traduction de Perse (*voy.* ce nom, VI, 447), dont le succès lui attira quelques démêlés avec l'abbé Le Monnier, traducteur estimable du même auteur. Le public, juge de cette *Petite guerre*, se déclara pour Sélis. Suppléant de Delille depuis 15 ans à la chaire de poésie du collége de France, il défendit ce bel établissement contre Laharpe en 1790, dans une *lettre* pleine de raison et de convenances. A la création de l'institut, membre de la classe des lettres, il fut nommé la même année (1796), professeur à l'école centrale du Panthéon, puis titulaire de la chaire que l'éloignement de Delille laissait vacante au collége de France : mais il s'empressa de déclarer publiquement qu'il la lui remettrait *avec joie* et l'on ne peut en douter. Depuis quelque temps tombé dans une mélancolie profonde dont on ignore la cause, il ne prit qu'une faible part aux travaux de l'institut. Il n'existe de lui dans les *Mémoires* de sa classe, que la mention de quelques rapports et la fable la *Sirène et le Passant*. Il mourut le 9 février 1802. Outre la *Traduction* des *Satires* de Perse, 1776, in-8, enrichie d'une préface et de notes intéressantes, on citera de lui : *Epîtres en vers sur divers sujets*, 1776, in-8; *Petite guerre entre le Monnier et Sélis*, 1778, in-8, modèle d'une critique modérée et décente, la seule que les gens de lettres devraient se permettre dans leurs discussions; *Lettre à M. de Laharpe sur le collége de France*, 1790; elle a été réimprimée par Barbier, dans le *Nouveau supplément au Cours de littérature*; *Lettres écrites de la Trappe, par un novice*, 1790, in-12. Sélis a eu part à l'édition du *Dictionnaire* de l'académie française, Paris, 1798, 2 vol. in-4. Il annonçait le projet de continuer le *Commentaire* de Champfort *sur les fables* de Lafontaine.

SELKIRK (Alexandre), né à Lasgo, dans la province de Fife, au royaume d'Ecosse, vers l'an 1680, s'appliqua aux mathématiques et à la navigation. Il remplissait en 1705 l'office de maître sur un vaisseau commandé par le capitaine Pradling, avec lequel il eut quelques différends. Celui-ci le déposa et l'abandonna dans l'île de Juan-Fernandez, alors entièrement déserte, après néanmoins lui avoir fait donner son lit, ses hardes, son fusil, quelques livres de poudre, des balles, etc. Selkirk, dans une île fertile, peuplée de chèvres, et baignée par une mer poissonneuse, se forma une habitation qui ne manquait de rien d'essentiel, et réalisa le roman de Robinson Crusoé. Les sentiments de religion qu'il y avait portés, le temps qu'il donnait à la prière et aux cantiques chrétiens, le rendaient content dans sa solitude, lorsqu'en 1709, le capitaine Woods-Rogers aborda dans cette île et le ramena dans sa patrie. Les détails de sa vie dans ce séjour lointain et isolé sont décrits, mais assez négligemment et avec quelques préjugés nationaux,

à la fin du 4e tome des *Aventures de Robinson Crusoé*, édition de Liége, 1785. Nous ignorons ce qu'il est devenu après son retour en Angleterre. Depuis le départ de Selkirk, l'île de Fernandez se peupla insensiblement, et quand Anson la visita, il y trouva toutes les commodités nécessaires à la vie. Ce navigateur en a fait une description magnifique.

SELLIER (Osmont du), capucin, nommé en religion le père *Tranquille de Bayeux*, embrassa les principes de Port-Royal. Son attachement à cette cause lui fit quitter son ordre en 1725, pour aller en Hollande se réunir aux appelants qui s'y étaient réfugiés, projet qu'il exécuta en 1727. Il est auteur de divers ouvrages, dont voici les titres : *Instruction théologique, en forme de catéchisme, sur les promesses faites à l'Eglise*, Utrecht, 1733, in-12; *Eclaircissement de plusieurs difficultés touchant les conciles généraux*, Amsterdam (Rouen), 1734, in-12. La France littéraire attribue cet ouvrage à du Sellier, l'abbé Ladvocat le donne au chanoine Legros. *Justification des discours de l'Histoire ecclésiastique* de Fleury, 1736, 2 vol. in-12; *Réponse à la bibliothèque janséniste*, avec des *remarques sur la réfutation des critiques de M. Bayle*, Nancy (Paris), 1740, in-12; *Examen de l'instruction pastorale de M. l'archevêque de Cambrai*. Il mourut vers 1770.

SELLIUS (Godefroi), né à Dantzick, membre de l'académie impériale et de la société royale de Londres, passa une partie de sa vie en France, où il cultiva les lettres avec succès. Il mourut en 1767. Nous en avons des traductions et d'autres ouvrages. Les plus connus sont : *Description géographique du Brabant hollandais*, in-12; *Voyage de la baie d'Hudson*, in-8; *Dictionnaire des monogrammes*, in-8; *Histoire naturelle de l'Irlande*; *Histoire des anciennes révolutions du globe terrestre*, in-12, pleine d'idées systématiques et romanesques (*Voy.* Sépher.) *Traduction* des *Satires* de Rabener, avec M. du Jardin, 4 vol. in-12; *Histoire des Provinces-Unies*, 1757-70, en 8 vol. in-4, avec le même, compilation assez mal rédigée.

* SELLIUS (Adam-Burckhardt), connu sous le nom de *Nicomède Sellii*, moine du couvent de Saint-Alexandre-Nefski, à Saint-Pétersbourg, était né en Danemarck, et étudia dans plusieurs universités d'Allemagne. Il vint, en 1722, à Saint-Pétersbourg où il se fixa, et vingt-deux ans après, il embrassa la religion russe. Il mourut dans cette capitale en 1746. On cite de lui les ouvrages suivants : *Schediasma litter. de script. qui hist. politico-ecclesiast. Russiæ scriptis illustrarunt*, Revel, 1736, trad. en russe, Moscow, 1815; *Miroir des souverains russes, depuis Rurick jusqu'à Elizabeth*, en vers; *De Russorum hierarchia*, 3 vol.; c'est le meilleur ouvrage de Sellius.

SELLUM, meurtrier de Zacharie, roi d'Israël, usurpa la couronne l'an 771 avant J.-C.; mais au bout d'un mois il fut mis à mort par Manahem, général des troupes de Zacharie, qui fut lui-même proclamé roi par son armée.

* SELVES (Jean-Baptiste), magistrat, né en 1737 à Montauban, mort à Paris le 16 juillet 1823, fut reçu avocat au parlement de Toulouse, et remplit ensuite les fonctions de juge au présidial de sa ville natale. Vers 1793, nommé président du tribunal criminel du Lot, il rendit d'importants services à plusieurs proscrits. Elu, en 1797, député de son département au conseil des cinq-cents, son élection fut annulée après la journée du 18 fructidor. Bonaparte devenu premier consul le nomma juge au tribunal criminel de Paris. Dans le procès de Moreau, il fut un des cinq magistrats qui opinèrent à la peine capitale contre le vainqueur de Hohenlinden. En 1811, n'ayant pas été compris dans la réorganisation judiciaire, il commença ses longs travaux de chicane qui lui ont valu une certaine célébrité. Il attaqua avec emportement et passion, mais quelquefois avec justice, les avoués et les juges, dans une foule d'écrits. Il intenta des procès de toute espèce à ses fermiers, aux journalistes, aux agents du fisc, à tous ceux dont il était mécontent. Selves a déclaré, dans un *Mémoire*, que ses procès lui coûtaient plus de 400,000 fr. Des amendes, et même l'emprisonnement furent le résultat de ses chicanes. Sa famille voulut l'interdire, mais il se défendit et ses juges ne purent le condamner. Parmi ses écrits, qui roulent pour la plupart sur des matières personnelles, on remarque : *Explication de l'origine et du secret du vrai jury, et comparaison entre le jury anglais et le jury Français*, Paris, 1811, in-8; *Tableau des désordres dans l'administration de la justice, et des moyens d'y remédier*, ibid., 1812, 1813, in-8; *Au roi : la vérité sur l'administration de la justice*, ib., 1814, in-8; *Plan d'une nouvelle organisation judiciaire pour le criminel et le civil*, ibid., 1818, in-8.

SEM, fils de Noé, né vers l'an 2476 avant J.-C., couvrit la nudité de son père. Noé à son réveil lui donna une bénédiction particulière. Sem mourut âgé de 600 ans, laissant cinq fils, Elam, Assur, Arphaxad, Lud, Aram, qui eurent pour partage les meilleures provinces de l'Asie. D'Arphaxad descendirent en ligne directe Salé, Héber, Phaleg, Reu, Sarug, Nachor, et Tharé, père d'Abraham.

SÉMEI, parent du roi Saül, imita et servit ce prince dans sa haine pour David. Voyant ce père infortuné contraint de s'enfuir par la rébellion de son fils Absalon, il profita de cette calamité pour le poursuivre, et lui lança des pierres avec les injures les plus outrageantes. David ayant été vainqueur, Séméi se jeta à ses pieds, et demanda pardon. David réprimant tout mouvement de vengeance, lui fit grâce; mais il recommanda en mourant à son fils Salomon de ne pas perdre de vue un rebelle dont l'impunité pouvait produire des effets funestes à l'état. Ce prince, devenu roi, fit venir Séméi, et lui défendit sous peine de la vie de sortir de Jérusalem, lui donnant ainsi la ville pour prison. Le coupable ayant violé cette défense trois ans après, fut arrêté et condamné à avoir la tête tranchée.

SÉMÉIAS, enthousiaste de la ville de Néhélèle, voulut se mêler de composer des prophéties, et envoya à Sophonias, fils de Maasias, un livre de prétendues révélations, où il disait que Dieu ordonnait à Sophonias de prendre soin du peuple qui restait à Jérusalem. Le prophète Jérémie avertit, de la part de Dieu, Sophonias de ne pas croire ce fourbe,

qui en serait puni par une captivité éternelle pour lui et sa postérité. — Il ne faut pas le confondre avec le prophète SEMÉIAS, qui vivait sous Roboam, roi de Juda, et qui défendit à ce prince, de la part du Seigneur, de faire la guerre aux tribus qui s'étaient séparées de lui. — Il y a un 3ᵉ SEMÉIAS, dit *Noadias*, qui se laissa corrompre par les présents du gouverneur de Samarie, pour susciter des obstacles au saint homme Néhémie, qui voulait rebâtir Jérusalem.

SÉMÉLÉ, mère de Bacchus, fut une des quatre filles de Cadmus et d'Harmonie. Jupiter, épris de ses charmes, la séduisit bientôt. Junon, instruite de cet amour, emprunta la taille, les formes de la vieille Béroé, nourrice de la princesse, alla trouver Sémélé, laissa percer dans la conversation des soupçons sur le véritable séducteur, et lui conseilla d'exiger de son amant qu'il lui apparût dans tout l'éclat de sa gloire. Sémélé obéit, et Jupiter ayant juré par le Styx de lui accorder la première grâce qu'elle lui demanderait, fut forcé d'apparaître à ses yeux armé de la foudre, ceint d'éclairs, et dardant au loin des traînées de flammes. Sémélé, consumée, expira sur-le-champ; elle était enceinte. Le dieu désolé arracha de son sein le tendre fœtus et l'enferma dans sa cuisse. Sémélé, après sa mort apparente, monta aux cieux, et quelques mythographes donnent à la couronne d'Ariadne le nom de couronne de Sémélé. Une tradition fameuse la montre allant d'abord aux enfers; mais là Bacchus vient la délivrer et lui ouvre le chemin de l'Olympe. Des légendes, pélasgiques sans doute, racontent autrement la mort de cette princesse. Cadmus, dit-on, s'étant aperçu de sa grossesse, la fit jeter à l'eau dans un coffre; les eaux portèrent ce fragile batelet sur la plage de Brasies, en Laconie. Les habitants de cette bourgade l'ouvrirent et y trouvèrent, près d'une femme morte dans les douleurs de l'enfantement, Bacchus, à peine âgé de quelques heures. Très-rarement on voit Sémélé amoureuse d'Actéon, son beau-frère; Jupiter la foudroie en punition de son infidélité. — Sémélé, dans les cultes mystérieux de la Grèce, fut une haute déesse. Un hymne orphique la qualifie de reine universelle, de belle, de nymphe aux boucles gracieuses, etc., etc. Dans Pindare, elle règne sur les ombres, et une grande autorité lui a été concédée par Jupiter. Elle règne dans les cieux, converse avec Diane et Minerve, et mange à la même table que Mars, Vénus, Mercure et Jupiter. — Une pierre gravée, décrite par Beger, contient ces mots : *Les génies tremblent au nom de Sémélé*. On lui donne quelquefois le nom de Thioné, qui rappelle Dioné, etc. Ajoutons que ces trois sœurs figurent comme nourrices du dieu dont elle est la mère, et que Thèbes, capitale de la Béotie, Thèbes, si profondément pélasgique, leur sert à toutes de berceau. En allant plus loin, on verra que ces sœurs de Sémélé sont toutes les trois des bacchantes, et toutes les trois de furieuses exterminatrices : sous leurs coups périt Penthée. D'autre part, Ino, l'unes d'elles, est victime à son tour : elle va mourir sous les coups d'Athamas, et alors elle se précipite dans la mer, dont elle devient une divinité.

SEMÉLIER (Jean-Laurent le), prêtre de la doctrine chrétienne, né en 1660, à Paris, d'une bonne famille, enseigna la théologie dans son ordre avec un succès distingué. Ses talents lui méritèrent la place d'assistant du général. Il mourut à Paris en 1725, à 65 ans. On a de lui d'excellentes *Conférences sur le mariage*; l'édition la plus estimée est celle de Paris en 1715, 5 vol. in-12, parce que cette édition fut revue et corrigée par plusieurs docteurs de la maison de Sorbonne; des *Conférences sur l'usure et sur la restitution*, dont la meilleure édition est celle de 1724, en 4 vol. in-12; des *Conférences sur les péchés*, 3 vol. in-12. Le père le Semélier s'était proposé de donner de semblables conférences sur tous les traités de la morale chrétienne; mais la mort l'empêcha d'exécuter un si louable dessein. On a cependant trouvé dans ses papiers de quoi former 10 vol. in-12, qui ont été publiés en 1755 et en 1759, et qui ont soutenu la réputation de ce savant et pieux doctrinaire. Il y en a six sur la Morale et quatre sur le Décalogue.

* SEMERY (André), jésuite, né à Reims en 1630, entra dans la société à Rome en 1652, et après ses années de probation, y enseigna les humanités suivant l'usage de l'institut. Ce cours d'enseignement achevé, il fut chargé de professer la philosophie à Fermo, et ensuite au collége Romain. De là il passa à une chaire de théologie morale, qu'il remplit pendant 30 ans. Il devint ensuite censeur des livres pour l'*assistance* de France, et théologien du R. P. général. Il mourut au collége Romain le 25 janvier 1717, à l'âge de 87 ans. Il a laissé divers ouvrages, dont les principaux sont : *Triennium philosophicum*, Rome, 1682, 3 vol. in-4, mis au jour par J. B. Passori, l'un de ses disciples, et Venise, 1723, avec des augmentations et des corrections. *Difesa della vera religione contro il grosso volume di Giacomo Picenino, apologista dei pretesi riformatori e riformati*, Brescia, 1710, in-4. Cette *défense* a pour objet de réfuter une *Apologie des réformés*, par Picenini (*voy.* ce nom, VI, 509), en réponse à l'*Incredulo senza scusa* du père Paul Ségneri.

SÉMIRAMIS, reine d'Assyrie, née à Ascalon, ville de Syrie, épousa un des principaux officiers de Ninus. Ce prince, entraîné par une forte passion, que le courage de cette femme et ses autres grandes qualités lui avaient inspirée, l'épousa après la mort de son mari. Le roi laissa en mourant le gouvernement de son royaume à Sémiramis, qui gouverna comme un grand homme. Elle fit, dit-on, construire Babylone, dont on a tant vanté les murailles, les quais, et le pont sur l'Euphrate, qui traversait la ville du nord au midi, et d'autres ouvrages, dont Hérodote raconte des merveilles. Sémiramis, ayant embelli Babylone, parcourut son empire, laissant partout des marques de sa magnificence. Elle s'appliqua surtout à faire conduire de l'eau dans les lieux qui en manquaient, et à construire de grandes routes. Elle fit aussi plusieurs conquêtes dans l'Ethiopie. Sa dernière expédition fut dans les Indes, où son armée fut mise en déroute. Cette reine avait de Ninus un fils nommé *Ninias*. Avertie qu'il conspirait contre sa vie, elle abdiqua volontairement l'empire en sa faveur.

Quelques autres rapportent qu'elle se déroba à la vue des hommes, dans l'espérance de jouir des honneurs divins; d'autres disent que Ninias lui donna la mort. Quelques savants prétendent, avec assez de vraisemblance, que son histoire n'est qu'une corruption de celle de Nabuchodonosor. (Voy. *Hérodote, historien du peuple hébreu, sans le savoir*, et l'*Histoire des temps fabuleux*, tome 3, page 364.) L'auteur de ce dernier ouvrage ayant observé que, dans les livres orientaux, Raham était le nom propre de *Nabuchodonosor*, dont l'Ecriture parle si souvent, fait voir que ce nom de Raham est entré dans la composition de celui de la fameuse Sémiram ou Sémiramis; car *is* est la terminaison grecque. Hérodote, liv. 1, 184, rapproche beaucoup de l'époque de Nabuchodonosor le règne de Sémiram ou Sémiramis; et ailleurs on la fait exister du temps de la construction de Babel, peu après le déluge. Il est impossible que Sémiramis ait régné tout à la fois à deux époques aussi distantes l'une de l'autre; et comment cette contradiction s'est-elle glissée dans l'histoire? Rien de plus facile à concevoir dans le système des altérations de l'Ecriture faites par les païens. (*Voy.* Hérodote, Lavaur, Ophionée, etc.) Ayant vu que Raham, le vrai Nabuchodonosor, régnait à Babylone, bâtie sur les ruines de Babel, et trouvant dans l'Écriture la construction de cette tour de Babel, ils n'ont pas hésité de placer leur prétendue Sémiram ou Semiramis à Babylone et à Babel en même temps, quoique le règne de Nabuchodonosor et le fait de Babel fussent à deux dates infiniment éloignées. Cette double existence de Sémiramis suffirait pour faire croire que cette reine est un personnage travesti. « Ainsi, » dit un critique qui a impartialement pesé ces observations, « ainsi sera anéantie pour toujours l'existence, entre autres, de la célèbre Sémiramis. » Toutes ses conquêtes, et ses jardins si renommés » que l'art avait suspendus en l'air, seront restitués » à Nabuchodonosor, véritable auteur de ces expé- » ditions glorieuses et de ces monuments fastueux. »

* SÉMONVILLE (Charles-Louis Huguet, marquis de), né en 1739 à Paris, d'une famille de magistrature, fut reçu conseiller au parlement à l'âge de 18 ans. Il resta dix ans étranger aux affaires publiques agitées dans sa compagnie; mais il se prononça pour l'assemblée des états-généraux, et y fut nommé député suppléant. Après la suppression des parlements, chargé par le ministre des affaires étrangères d'aller à Bruxelles examiner la nature des mouvements qui venaient de se manifester dans la Belgique, il fut à son retour nommé ministre plénipotentiaire à Gênes, puis à Turin. Sur le refus de la cour de Sardaigne de le reconnaître comme ambassadeur, il fut désigné pour remplacer Choiseul-Gouffier à l'ambassade de Constantinople. Diverses circonstances s'opposèrent à son départ; mais lorsqu'au mois de juillet 1793, il reçut du comité de salut public l'ordre de se rendre à la destination qui lui avait été précédemment assignée, il fut arrêté en Italie par des commissaires autrichiens et conduit à Mantoue, puis à Kufstein, où il resta trente mois prisonnier au secret. Echangé plus tard contre Mad. la duchesse d'Angoulême, il vint à Paris et se présenta au conseil des cinq-cents, dont le président l'invita aux honneurs de la séance. L'un des fondateurs du cercle constitutionnel qui s'assemblait à l'hôtel de Salm, il continua, comme il l'avait fait dès le principe, à se montrer partisan de la révolution; mais lors de la journée du 18 brumaire, il suivit la fortune de Bonaparte, dont il avait connu la famille en Corse, et fut récompensé de son zèle par le titre de conseiller d'état. Nommé ambassadeur en Hollande par le 1er consul, il fut fait en 1805, sénateur et commandant de la légion-d'honneur. Il ne se fit guère connaître au sénat que comme rapporteur de différentes commissions, notamment de celles qui furent chargées de proposer la réunion à l'empire de la Toscane, puis de la Hollande. Napoléon, lors de son mariage avec Marie-Louise, le fit titulaire de la sénatorerie de Bourges, et plus tard le nomma commissaire extraordinaire de la 21e division militaire. En 1814 Sémonville s'empressa d'adhérer à la déchéance de Napoléon, et fit reconnaître l'autorité royale dans les cinq départements sur lesquels s'étendait son autorité. Nommé pair de France par Louis XVIII, et grand référendaire de la chambre, dignité de création nouvelle, il dut s'éloigner de Paris au second retour de Napoléon. Il reprit ses fonctions quelques mois plus tard, et vota constamment avec la partie de la chambre qui, sans être opposée au ministère, ne se croyait pas forcée d'être toujours de son avis. Le 29 juillet 1830, il se rendit à St-Cloud auprès de Charles X pour l'engager à retirer ses ordonnances et à nommer un nouveau ministère. Chargé de pleins pouvoir par le prince pour négocier avec les vainqueurs, il prévit que toute tentative serait inutile, et s'excusant sur son grand âge, laissa à MM. d'Argout et de Vitrolles l'embarras de mener à fin leur mission commune. Continué par Louis-Philippe dans ses fonctions de grand-référendaire, il fut quelque temps après remplacé par suite d'une intrigue de cour; il cessa dès-lors d'assister régulièrement à la chambre, et mourut à Paris, le 12 avril 1839, à 80 ans. M. le baron Mounier a prononcé son *éloge* à la chambre des pairs, dans la séance du 7 février 1840.

SÉNAC (Jean-Baptiste), né en 1693, dans le diocèse de Lombez en Gascogne, mort à Paris le 20 décembre 1770, avec les titres de premier médecin du roi, de conseiller d'état, et de surintendant général des eaux minérales du royaume, mérita ces places par des talents distingués et par des ouvrages utiles. Les principaux sont : la *Traduction* de l'*Anatomie* d'Heister, avec des *Essais de physique sur l'usage des parties du corps humain*, Paris, 1724, 1735, 1753, 3 vol. in-12, avec fig. Les réflexions de Sénac rendent cet ouvrage très-intéressant; *Traité des causes, des accidents et de la cure de la peste*, 1744, in-4; *Traité de la structure du cœur*, 1748, 2 vol. in-4, réimprimé en 1777 et 1783, avec les additions et corrections de l'auteur, publiées par M. Portal. C'est le chef-d'œuvre de cet habile médecin (*voy.* Louver); *De recondita febrium natura et curatione*, 1759, in-8, plein de connaissances profondes et utiles. Tissot, dans une lettre

à Zimmermann, assure que ce traité est réellement de Sénac, ce que d'autres révoquent en doute; *Discours touchant l'opération de la taille*, 1727, in-12; et dans les Mémoires de l'académie des sciences dont il était membre, *Réflexions sur les noyés*, 1725. Il y combat beaucoup de préjugés populaires; *Mémoire sur le diaphragme, etc.*

* SÉNAC de MEILHAN (Gabriel), fils du précédent, né à Paris en 1736, fut destiné à la magistrature. Ses talents, plus encore que la faveur dont jouissait son père, lui firent obtenir la place de conseiller au grand conseil. Il fut ensuite nommé maître des requêtes, puis intendant dans l'Aunis, la Provence et le Hainaut. Distingué par son esprit et par ses connaissances en administration, il désirait arriver à la place de contrôleur général des finances, et quoiqu'il se fût fait à la cour des ennemis puissants, il avait l'espérance d'y parvenir tôt ou tard. Mais survint la révolution à laquelle il n'avait pas pensé et qui renversa tous ses plans. Il émigra en 1790, visita plusieurs cours d'Allemagne où il fut bien accueilli, et se rendit en Russie où l'appelait Catherine II, qui avait lu avec plaisir ses ouvrages. Cette princesse le chargea d'écrire les annales de son empire, et lui assigna un traitement considérable. A l'avénement de Paul Ier dont il redoutait les caprices, il quitta Pétersbourg, fit un voyage à Venise et revint à Vienne, où il mourut le 16 août 1803. Ses principaux ouvrages sont : *Considérations sur les richesses et le luxe*, Paris, 1786, in-8; *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, Londres (Paris), 1787, in-8; *Des principes et des causes de la révolution française*, Paris, 1790, 1792, in-8; *Du gouvernement, des mœurs et des conditions en France avant la révolution*, Hambourg, 1795, in-8; *Portraits et caractères des personnages distingués de la fin du XVIIIe siècle, suivis de pièces sur l'histoire et la politique*, imprimés à la suite de l'ouvrage précédent; et Paris, 1813, in-8, précédé d'une notice sur l'auteur par M. le duc de Levis. Tous ces ouvrages sont écrits d'un bon style, cependant parfois un peu maniéré; on y trouve en général plus d'agrément que de profondeur. Sénac était un de ces observateurs qui s'arrêtent aux premières impressions, sans s'occuper à examiner les véritables causes d'où elles dérivent. On lui doit encore trois romans, qui ne manquent pas d'intérêt; *Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse palatine*, Paris, 1786, in-8 : c'est son premier ouvrage; 2e édit., 1789; *Les deux Cousins*, 1790, in-8; *l'Emigré*, roman historique, Hambourg, 1797, 4 vol. in-8. On trouve une *Notice* sur Senac de Meilhan dans les *Essais sur la littérature française*, par Craufurd, 1803.

** SÉNANCOURT (Etienne PIVERT de), écrivain moraliste, né en 1770 à Paris, était fils d'un conseiller au parlement. Quoique d'un tempérament maladif, il fit de bonnes études; à 7 ans il savait la géographie d'une manière qui surprit beaucoup Mentelle (*voy.* ce nom). Entré en 1785 au collége de la Marche, il y fit ses humanités, lisant dans ses loisirs les ouvrages des philosophes et surtout de Rousseau qui lui inspira le goût de la vie sauvage. Son père exigeait qu'il passât deux années à St.-Sulpice; pour échapper à ce qu'il regardait comme un malheur, d'accord avec sa mère, il quitta Paris, le 14 août 1789, avec l'intention d'aller à la découverte de quelques-unes de ces îles délicieuses dont il avait lu la description dans les voyages. Il s'arrêta en Suisse; y étant tombé malade, il vint habiter dans le canton de Fribourg un village où il se mit en pension chez un patricien du pays, dont il épousa la fille en 1790. Proscrit en France comme émigré, il revint cependant furtivement plusieurs fois à Paris pour revoir sa mère. Il profita du séjour qu'il y fit en 1799 pour faire imprimer ses *Réveries sur la nature primitive de l'homme*, ouvrage dans lequel on reconnait un écrivain imbu des idées chimériques de Rousseau et des penseurs allemands dont la mélancolie devait exercer plus tard une si triste influence sur notre littérature. Etabli définitivement à Paris en 1804, il y donna son *Obermann*, roman dans le genre du *René* (1) de Châteaubriand auquel on l'a comparé, mais qui n'eut pas à beaucoup près le même succès. Au milieu de Paris il y vécut dans l'isolement le plus complet, rêvant ou se livrant à des travaux fastidieux que lui imposait sa pauvreté; mais ne montrant d'ailleurs nul souci de sa réputation, et ne faisant rien pour ses ouvrages. Il fut inconnu tant que dura l'empire, si ce n'est de quelques jeunes gens. A la restauration il écrivit plusieurs brochures pour engager les puissances alliées à ne point abuser du pouvoir que venait de leur donner la fortune; ses vœux ne furent point écoutés. Il concourut alors, non par goût mais par suite de sa position, à la rédaction de différents journaux. En 1819 parurent les *Libres méditations d'un philosophe inconnu*, dans lesquelles, détrompé de bien des préjugés philosophiques, il revient à des idées pratiques et même aux principes religieux qu'il avait jusqu'alors méconnus ou repoussés. Le besoin le fit se charger de la rédaction de quelques *Résumés*, spéculation de librairie, bien digne de notre siècle ignorant et vaniteux. Son *Résumé de l'histoire des traditions morales et religieuses*, fut condamné par les tribunaux en 1827. Depuis il s'occupa de revoir et de réimprimer ses trois principaux ouvrages que nous avons désignés. Il mourut à Paris, le 15 janvier 1846, à 76 ans, presque inconnu, quoique plusieurs critiques le placent au rang des profonds penseurs et des grands écrivains de ce siècle.

SENAULT (Jean-François), né à Anvers en 1599 ou 1604, (l'abbé Fromentière, dans son *Oraison funèbre*, le dit né à Douai, et Paquot, *Notio temporum*, à Paris, d'un secrétaire du roi de France, et zélé ligueur). Le cardinal de Bérulle, instituteur de l'Oratoire, l'attira dans sa congrégation naissante, comme un homme qui en serait un jour la gloire par ses talents et par ses vertus. Après avoir professé les humanités, il se consacra à la chaire, livrée alors au phébus et au galimatias : il sut lui rendre la dignité et la noblesse qui conviennent à

(1) Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, ce grand écrivain témoigne le regret d'avoir publié un ouvrage qui ne devait faire aucun bien, et qui n'a pu, au contraire, qu'accroître le penchant d'une jeunesse maladive à la rêverie et à l'exaltation.

la parole divine. Ses succès en ce genre lui firent offrir des pensions et des évêchés; mais sa modestie les lui fit refuser. Ses confrères l'élurent supérieur de Saint-Magloire; et il s'y conduisit avec tant de douceur et de prudence, qu'ils le mirent à leur tête en 1662. Il exerça la charge de général pendant dix années, avec l'applaudissement et l'amour de ses inférieurs, et mourut à Paris le 3 août 1672. L'abbé Fromentière, depuis évêque d'Aire, prononça son oraison funèbre. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on distingue : un traité de l'*Usage des passions*, Paris, 1641, imprimé plusieurs fois in-4 et in-12, et traduit en anglais, en allemand, en italien et en espagnol : ouvrage où l'érudition est unie à la sagesse des principes. L'auteur prouve l'utilité et la nécessité des passions; mais il en montre en même temps la direction et l'objet; il fait admirablement servir la philosophie à la morale, et les arides leçons des anciens sages à la gloire des maximes de l'Evangile, qui seules peuvent leur donner une sanction et de la consistance. Une *Paraphrase sur Job*, Rouen, 1667, 9e édition qui, en conservant toute la majesté et toute la grandeur de son original, en éclaircit les difficultés; *l'Homme chrétien*, 1648, in-4; et *l'Homme criminel*, 1644, aussi in-4; *le Monarque*, ou *les Devoirs du souverain*, in-12, ouvrage estimé : Trois volumes in-8 de *Panégyriques des saints*, Paris, 1655, 1657 et 1658; plusieurs *Vies de personnes illustres par leur piété*.

* SENEBIER (Jean), naturaliste et bibliographe, né à Genève au mois de mai 1742, était fils d'un riche négociant qui lui permit de se livrer à son goût pour l'étude. Obligé de choisir un état, il se décida pour le ministère évangélique qui s'accordait plus qu'aucun autre avec ses penchants studieux. Les fonctions du pastorat ne l'empêchèrent pas de cultiver l'histoire naturelle, science dans laquelle il fit de rapides progrès. Devenu en 1773 bibliothécaire de Genève, il s'occupa de classer la collection confiée à ses soins; prit part à la rédaction du catalogue par ordre de matières des livres imprimés, et fit connaître les manuscrits par une *Notice* raisonnée. Dans le même temps il suivait les cours de chimie de Tingri (*voy.* ce nom), traduisait les ouvrages de Spallanzani (*voy.* ce nom), et faisait ou répétait de nombreuses expériences dont il publiait les résultats. A la révolution de Genève, il se retira dans le pays de Vaud, et charma son exil par de nouveaux travaux. Il put revenir dans sa patrie en 1799, et il y mourut en 1809, âgé de 67 ans. Sénebier était membre de l'institut de France et de la plupart des sociétés savantes de l'Europe. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires physico-chimiques sur l'influence de la lumière solaire pour modifier les êtres des trois règnes de la nature, et surtout ceux du règne végétal*, Genève, 1782, 3 vol. in-8; *Recherches sur l'influence de la lumière solaire*, pour métamorphoser l'air fixe en air pur, par la végétation, 1783, in-8; *Recherches analytiques sur la nature de l'air inflammable*, 1784, in-8; *Physiologie végétale*, ibid., 1800, 5 vol. in-8 : l'auteur y a rassemblé dans un ordre méthodique les divers systèmes des botanistes, dont il signale avec impartialité les lacunes et les défauts; *Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences*, Genève, 1802, 3 vol. in-8; *Rapport de l'air atmosphérique avec les êtres organisés*, ibid., 1807, 3 vol. in-8. Cet ouvrage est extrait en partie des manuscrits de Spallanzani; *Catalogue raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Genève*, 1779, in-8; *Histoire littéraire de Genève*, 1786, 3 vol. in-8; *Eloges historiques* d'Albert Haller avec un catalogue de ses ouvrages, 1788, in-8, et d'Horace-Benéd. de Saussure, 1801, in-8. On a un *Eloge* de Sénebier, par M. Maunoir, Genève, 1809, in-8.

SENEÇAI ou SENECÉ (Antoine BAUDERON de), poète et littérateur, né à Mâcon en 1643, était arrière-petit-fils de Brice Bauderon, médecin, connu par une des plus anciennes *Pharmacopées*. Il suivit quelque temps le barreau, moins par inclination que par déférence pour ses parents. Son humeur querelleuse lui ayant suscité de mauvaises affaires, il fut obligé de s'enfuir d'abord en Savoie, et ensuite à Madrid. Il revint en France et acheta, en 1673, la charge de premier valet-de-chambre de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. A la mort de cette princesse, arrivée en 1683, la duchesse d'Angoulême le reçut chez elle avec toute sa famille, qui était nombreuse. Cette princesse étant morte en 1713, Seneçai retourna dans sa patrie, où il mourut le 1er janvier 1737, à 94 ans. Il a fait des *Epigrammes*, 1717, in-12, publ. par le P. Ducerceau; des *Nouvelles* en vers, 1695, in-12; des *Satires*, 1695, in-12, etc. Parmi ses ouvrages, on distingue le poème intitulé : *les Travaux d'Apollon*, dont Rousseau, le poète, faisait cas. En 1805, on a publié les *Œuvres de Senecé*, in-12, avec une *Notice* sur l'auteur, par Auger. Elle a été reproduite en 1826 dans la *Collection des petits classiques français* de Ch. Nodier. « Seneçai, dit Laharpe, écrit avec » beaucoup d'esprit et d'élégance, malgré quelques » inégalités; » et Palissot prétend qu'il n'a pas une célébrité proportionnée à son mérite.

* SENEFELDER (Aloys), inventeur de la lithographie, naquit à Prague en 1771. Cédant aux désirs de ses parents, qui le destinaient au barreau, il commença l'étude du droit à Gœttingue, bien qu'il ne se sentît aucune vocation pour le barreau. A la mort de son père, il quitta l'université pour entrer dans une troupe de comédiens, et débuta sur le théâtre de Munich en 1791. Froidement accueilli du public, il ne tarda pas à se dégoûter de son nouvel état; il y renonça pour se faire auteur, et composa deux comédies qu'il fit imprimer en 1792 et 1793. En allant à l'atelier pour en surveiller l'impression, il apprit les procédés de l'art typographique, et éprouva bientôt l'envie d'imprimer ses ouvrages lui-même; mais la médiocrité de sa fortune ne lui permettant pas de se procurer le matériel nécessaire, il s'appliqua dès lors à chercher un moyen moins coûteux. Une longue suite d'expériences et de découvertes amenèrent enfin le résultat qu'il désirait, et qui depuis est devenu si populaire. Ses premiers essais lithographiques furent des œuvres de musique et des dessins d'Albert Dürer. On lui doit : *L'art de la lithographie*, ou *Description des différents procédés à suivre pour dessiner, graver et imprimer sur*

la pierre, Munich, 1819, in-4. Senefelder mourut dans cette ville au mois de mars 1834.

SÉNÈQUE, père (Marcus-Annæus-Seneca), orateur, né à Cordoue, en Espagne, vers l'an 58 av. J.-C., vint à Rome à l'âge de 15 ans, y professa la rhétorique pendant un grand nombre d'années, et retourna dans sa patrie à l'âge de 52 ans; il épousa Helvia, qui lui donna trois fils (Marcus Novatus, Lucius Annæus et Annæus Mela), et revint à Rome, où il mourut l'an 32 de J.-C. Il nous reste de lui des *Déclamations* que l'on a faussement attribuées à Sénèque le philosophe, son fils. Ce sont deux ouvrages intitulés : *Suasoriarum liber I*, et *Controversiarum libri X*; il y traite les questions d'école que traitaient aussi les rhéteurs les plus célèbres, comme, par exemple : *Alexandre s'embarquera-t-il sur l'Océan? Agamemnon consentira-t-il au sacrifice de sa fille? Cicéron fera-t-il des excuses à Marc-Antoine? Une vestale précipitée de la roche Tarpëienne a conservé sa vie, sera-t-elle mise à mort?* etc., etc. Les défauts du style de Sénèque l'orateur sont les mêmes que ceux de Sénèque le philosophe, dont il est question dans l'article qui suit. Sénèque le père était lié avec les hommes de lettres les plus distingués de Rome, tels que Porcius Latro, Cassius Severus, Montanus, etc. Les *Œuvres* de Sénèque ont été souvent imprimées à la suite de celles de son fils le philosophe. On trouve, sur cet orateur, une *Notice* estimée dans les *Jugements des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, par Gibert.

SÉNÈQUE, le philosophe (Lucius-Annæus-Seneca), fils du précédent, naquit à Cordoue vers l'an 2 ou 3 av. J.-C. Il fut formé à l'éloquence par son père, par Hygin, par Cestius et par Asinius Gallus; et à la philosophie, par Socion d'Alexandrie, et par Photin, célèbres stoïciens. Après avoir pratiqué pendant quelque temps les abstinences de la secte pythagoricienne (c'est-à-dire s'être privé dans ses repas de tout ce qui a vie), il se livra au barreau. Ses plaidoyers furent admirés; mais la crainte d'exciter la jalousie de Caligula, qui aspirait aussi à la gloire de l'éloquence, l'obligea de quitter une carrière si brillante et si dangereuse sous un prince bassement envieux. Il brigua les charges publiques, et obtint celle de questeur. On croyait qu'il monterait plus haut, lorsqu'un commerce illicite avec Julie, sœur de Caligula, et non comme le dit gratuitement Saint-Evremond, avec Julie Agrippine, veuve de Domitius, l'un de ses bienfaiteurs, le fit reléguer dans l'île de Corse. C'est là qu'il écrivit ses livres *de la Consolation*, qu'il adressa à sa mère. Agrippine ayant épousé l'empereur Claude, rappela Sénèque pour lui confier l'éducation de son fils Néron, qu'elle voulait élever à l'empire. Tant que ce jeune prince suivit les instructions et les conseils de son précepteur, il fut l'amour de Rome; mais après que Poppée et Tigellin se furent rendus maîtres de son esprit, il devint la honte du genre humain. La vertu extérieure de Sénèque lui parut être une censure continuelle de ses vices; il ordonna à l'un de ses affranchis, nommé Cléonice, de l'empoisonner. Ce malheureux n'ayant pu exécuter son crime par la défiance de Sénèque, qui ne vivait que de fruits et ne buvait que de l'eau, Néron l'enveloppa dans la conjuration de Pison (dont, selon quelques auteurs, il était réellement coupable); il fut dévoué à la mort comme les autres conjurés, et l'exécution fut à son choix. Le philosophe demanda de pouvoir disdisposer de ses biens : on le lui refusa. Alors il dit à ses amis : « Que, puisqu'il n'était pas en sa puis- » sance de leur faire part de ce qu'il croyait pos- » séder, il laissait au moins sa vie pour modèle, et » qu'en l'imitant exactement, ils acquerraient, » parmi les gens de bien, une gloire immortelle. » Paroles pleines de faste et de petitesse. L'horreur de la mort, malgré sa sécurité apparente, l'affecta si fort, qu'il ne coula point de sang de ses veines ouvertes. Il eut recours à un bain chaud, dont la fumée, mêlée à celle de quelques liqueurs, l'étouffa. Tacite en parle assez favorablement, quoiqu'il convienne de ses monstrueuses amours, et de ses perfides conseils dans la mort d'Agrippine et de quelques autres Romains. Mais Dion et Xiphilin ne l'ont pas ménagé, et le portrait qu'ils en font est assez conforme à ce qui paraît de plus certain sur ce moraliste fameux, qui a vécu d'une manière très-opposée à ses écrits et à ses maximes, et dont la mort peut passer pour une punition de son hypocrisie. Elle arriva l'an 65 de J.-C., et la 12ᵉ année du règne de Néron. Pompéia Paulina, son épouse, voulut mourir avec lui : Sénèque, au lieu de l'en empêcher, l'y exhorta, et ils se firent ouvrir les veines l'un et l'autre en même temps; mais Néron, qui aimait Paulina, donna ordre de lui conserver la vie. On ne peut nier que Sénèque ne fût estimable par quelques vertus; mais sa sagesse était plus dans ses discours que dans ses actions. Il se laissa corrompre par l'air contagieux de la cour. Comment accorder avec sa philosophie ces richesses immenses, ces magnifiques palais, ces délicieuses maisons de campagne, ces ameublements précieux, cette multitude de tables de cèdre soutenues sur des pieds d'ivoire, etc.? Comment excuser les rapines usuraires qui le déshonorèrent pendant qu'il était questeur? Que n'aurait-on pas à dire de ses lâches adulations envers Néron? Qui ne sait qu'il flatta ce prince sur l'empoisonnement de Britannicus, sur le meurtre d'Agrippine sa mère, et qu'il accepta le don qu'il lui fit du palais et des jardins de Britannicus, après la mort injuste de ce Romain? Il se montra en mourant un apologiste enthousiaste du suicide. Enfin, il serait bien difficile de prouver qu'il ne trempa point dans la conspiration de Pison. Si on considère Sénèque comme auteur, il avait toutes les qualités nécessaires pour briller. A une grande délicatesse de sentiment, il unissait beaucoup d'étendue dans l'esprit; mais l'envie de donner le ton à son siècle le jeta dans des nouveautés qui corrompirent le goût. Il substitua à la simplicité noble des anciens le fard et la parure de la cour de Néron; un style sentencieux semé de pointes et d'antithèses; des peintures brillantes, mais trop chargées; des expressions neuves, des tours ingénieux, mais peu naturels. Enfin il ne se contenta pas de plaire, il voulut éblouir, et il y réussit. Ses ouvrages peuvent être lus avec fruit par ceux qui auront le goût formé. Ils y trouveront des leçons de morale utiles, des idées rendues avec vivacité et avec finesse. Mais

pour profiter de cette lecture il faut savoir discerner l'agréable d'avec le forcé, le vrai d'avec le faux, le solide d'avec le puéril, et les pensées véritablement dignes d'admiration d'avec les simples jeux de mots. La première édition de ses ouvrages est celle de Naples, 1475, in-fol.; les plus recherchées sont celles d'Amsterd. Elzevire, 1640, 3 ou 4 vol. in-12; et *cum notis varior.*, 1672, 3 vol. in-8; on y distingue les traités : *De Ira*; *De Consolatione*; *De Providentia*; *De Tranquillitate animi*; *De Constantia sapientis*; *De Clementia*; *De Brevitate vitæ*; *De Vita beata*; *De Otio sapientis*; *De Beneficiis*; *Naturalium quæstionum libri VII*, et un grand nombre de *Lettres morales*. Ces divers traités contiennent d'excellentes choses : dans quelques endroits l'on s'aperçoit sans peine que les maximes de l'Evangile, déjà répandues partout, ne lui étaient pas inconnues; mais dans d'autres il s'abandonne à des erreurs étranges et ne se défend pas même des délires du matérialisme. Telle est la mobilité fatale de ces prétendus sages qui parlent de la vérité sans la rechercher sincèrement, et de la vertu sans la pratiquer, qui s'érigent en pédagogues par vanité, et donnent à l'ostentation ce que l'homme de bien se contente de faire et renferme dans le secret du cœur. Malherbe et du Ryer ont traduit en français ces différents ouvrages, 1659, in-fol., et en plusieurs vol. in-12. D'autres écrivains se sont exercés sur cet auteur; mais la seule traduction complète qu'on estime, à quelques inexactitudes près, est celle de la Grange, Paris, 1777, 6 vol. in-12. Nous avons sous le nom de Sénèque dix *Tragédies* latines, *Médée*, *Œdipe*, la *Troade*, *Hippolyte*, *Octavie* et la *Thébaïde*, *Agamemnon*, les *Troyennes*, *Hercule*, *Thyeste*. Mais quelques savants doutent avec raison qu'elles soient de lui. Ils les attribuent à un autre Sénèque; et c'est pour cela qu'on les cite quelquefois sous le nom de *Sénèque le Tragique*. On y trouve des pensées mâles et hardies, des sentiments pleins de grandeur, des maximes de politique très-utiles; mais l'auteur est guindé, il se jette dans la déclamation, et ne parle jamais comme la nature. Au reste, il respecte partout les mœurs, et ne présente pas aux spectateurs des scènes voluptueuses et lubriques, comme quelques-uns des tragiques modernes. L'abbé de Marolles les a traduites en français. On a *Senecæ sententiæ cum notis Variorum*, Leyde, 1708, in-8, qui ont été traduites en partie dans les *Pensées* de Sénèque par la Beaumelle, 2 vol. in-12. On voit à la fin de : *Flores utriusque Senecæ*, Paris, 1574, in-12, publié par Haton du Mans, 14 épîtres, tant de Sénèque à saint Paul, que de saint Paul à Sénèque, qui ont fait croire à quelques-uns que Sénèque avait été chrétien; mais ces épîtres sont reconnues pour être des pièces supposées, et malgré le témoignage de saint Jérôme, personne ne croit aujourd'hui que Sénèque ait été chrétien. Tacite dit qu'avant de mourir, il prit de l'eau du bain, en arrosa les spectateurs, en disant qu'il *faisait ces libations à Jupiter le libérateur*. D'ailleurs les paroles pleines de faste que nous avons rapportées, son exhortation à Paulina, pour l'engager à se tuer elle-même, contrastent étrangement avec la mort d'un chrétien. « Quel chré» tien, dit le continuateur de Rollin, qui mettait » son sage au-dessus de Dieu, par la raison que » Dieu tire sa perfection de sa nature, et que le sage » ne doit la sienne qu'à son choix libre et volon» taire! » *Est aliquid quo sapiens antecedat Deum : ille naturæ beneficio non timet, suo sapiens*, épître 53. On trouve plusieurs passages de Sénèque, qui renferment la même impiété, recueillis par M. Duguet, *Jésus-Christ crucifié*, t. 2, ch. 3, page 106. M. Jennyngs a eu raison de dire, dans son excellent traité *de l'Evidence du christianisme*, que des criminels publics et avérés sont moins éloignés des lumières de l'Evangile, que ces hommes vains et présomptueux qui affectent le nom de *sages*. (*Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 15 septembre 1779, page 103.) On a encore l'*Esprit de Sénèque*; le philosophe y est trop flatté. L'auteur de la *Vie* de Sénèque (l'abbé Ponçol), qui est à la tête de la traduction de ses Traités *de la clemence* et *des bienfaits* (Paris, 1776), est tombé dans le même défaut. *Voy.* Collius, Lucien, Socrate, Zenon, etc. La traduction des *Œuvres completes de Sénèque*, avec le texte en regard par Lagrange, a reparu en 1819, 14 vol. in-12, avec les *Notes* inédites de Naigeon. Les *Tragédies* ont été traduites par Coupé, 1795, 2 vol. in-8, par Levée, Paris, 1822, 3 vol. in-8, dans le *théâtre des Latins*, et par Greslou, 1833-34, 3 vol. in-8, dans la *Bibl. lat. franç.* de Panckoucke. Vernier a donné un *Abrégé des Œuvres et de la vie de ce philosophe*, Paris, 1812, in-8. Tristan a composé une tragédie intitulée la *Mort de Sénèque*, 1645, in-4.

* SENFFT-PILSACH (Louise-Claire-Julie-Félicité), née en Saxe dans la religion luthérienne, à l'exemple de son père, rentra dans le sein de l'Église, et habita longtemps la France, où son esprit vif et élevé, son caractère généreux, sa piété vraie l'avaient fait universellement estimer. Elle accompagna son père à Turin, lorsqu'étant entré au service d'Autriche, il fut nommé ambassadeur à la cour de Sardaigne. Elle y mourut en 1830, à l'âge de 24 ans. Son éducation avait été très-soignée; elle a fourni plusieurs articles aux *Mémoires de la religion*, de Modène, un entre autres, *Sur les derniers moments du comte de Stolberg* (*voy.* ce nom).

SENKENBERG (Henri-Chrétien, baron de), né à Francfort-Sur-le-Mein, le 19 octobre 1704, fut fait, en 1730, chef du conseil du rhingrave Charles de Daulin, professeur en droit et syndic de l'université de Gœttingue en 1735, professeur en droit à Giessen en 1738. Chargé ensuite de différentes commission honorables, il résida à Francfort en qualité de député de plusieurs princes. L'empereur François I[er] l'honora de la charge de conseiller aulique en 1745, le créa baron en 1751, et le députa en 1764 à Francfort, pour assister à l'élection et au couronnement de Joseph II. Il mourut à Vienne le dernier jour de mai 1768, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages, dont son fils a donné le catalogue au public. On y distingue : *Selecta juris et histor.*, 1734-42, 6 vol. in-8; *Dissertatio de montibus pietatis*, Giessen, 1739, in-4; *De restitutione in integrum*, Giessen, 1739, in-4; *Introduction à la jurisprudence de l'Allemagne*, en latin;

Juris feudalis primæ lineæ ex Germanicis et Longobardicis et fontibus deductæ; Methodus jurisprudentiæ. On ne peut que rendre hommage à la modération, à l'équité de l'auteur lorsqu'il y parle des pontifes romains et des catholiques : on ne dirait pas que c'est le langage d'un protestant. *Oportet*, dit-il, *ordinem aliquem esse inter christianos ; oportet esse caput quod eum regat : non alius huic regimini magis aptus quam Christi vicarius, beatum Petrum continuò successione referens. Is ab omni ævo ea fuit æquitate, ut oves suas balantes exaudiret, ut gravaminibus mederetur*. Et après avoir parlé des différends qu'il y a eu entre les papes et les empereurs, il ajoute : *Et jure affirmari poterit, ne exemplum quidem esse in omni rerum memoria, ubi pontifex processerit adversus eos, qui juribus suis intenti, ultra limites vagari in animum non induxerunt suum*. (Meth. jurisp. addit. 4 de libertate Ecclesiæ german., § 3.)

SENNACHÉRIB, appelé aussi SARGON dans le livre d'*Isaïe*, fils de Salmanasar, succéda à son père dans le royaume d'Assyrie, l'an 714 avant J.-C. Ezéchias, qui régnait alors sur Juda, ayant refusé de payer à ce prince le tribut auquel Téglath-Phalassar avait soumis Achaz, Sennachérib entra sur les terres de Juda avec une armée formidable. Il prit les plus fortes places de Juda, qu'il ruina, et dont il passa les habitants au fil de l'épée. Ezéchias se renferma dans sa capitale, où il se prépara à faire une bonne défense. (*Voy.* EZÉCHIAS.) Sennachérib s'étant retiré dans ses états, fut tué à Ninive, dans un temple, par ses deux fils aînés, vers l'an 710 avant J.-C. Assarhaddon, le plus jeune de ses enfants, monta sur le trône après lui.

SENNAMAR, architecte arabe, vivait dans le v[e] siècle, sous Noman-Alaouvar, 10[e] roi des Arabes. Il construisit par ordre de ce prince, deux magnifiques palais, l'un appelé *Sédir*, et l'autre *Khaovarnhack*. D'après le rapport des historiens arabes, la structure entière de ces édifices n'est enchaînée que par une seule pierre, et les murs, enduits d'une teinte ou plâtre composé par Sennamar, varient de couleur plusieurs fois par jour par l'action de la lumière progressive du soleil. Noman-Alaouvar récompensa généreusement l'habile architecte, mais il le fit ensuite précipiter dans une basse fosse, craignant qu'il n'allât vendre son secret chez les autres peuples. Cet acte de froide barbarie est d'autant plus étonnant, qu'à cette époque les Arabes passaient pour être la nation la plus policée du monde, et que leurs souverains, en général, cultivaient et protégeaient les sciences et les arts.

SENNEL (Jean-Antoine), Hongrois de nation, naquit en 1622, et s'engagea de bonne heure dans l'ordre des capucins, où il prit le nom d'Eméric. Pendant la peste qui ravagea Prague en 1649, il rendit aux citoyens de cette ville des services incroyables au péril de sa propre vie, et convertit en 1651 près de quatre mille hérétiques. Vienne devint ensuite pendant 26 ans le théâtre de ses vertus et de son zèle ; l'empereur Ferdinand III l'obligea de demeurer à la cour ; et son successeur Léopold lui donna toute sa confiance : il le nomma à l'évêché de Vienne, et sollicitait pour lui un chapeau de cardinal, lorsque la mort l'enleva, en l'an 1685.

SENNERT (Daniel), né l'an 1572, à Breslau, d'un cordonnier, devint docteur et professeur en médecine à Wittenberg. La manière nouvelle dont il enseignait et pratiquait son art, lui fit un nom célèbre ; mais sa passion pour la chimie, jointe à la liberté avec laquelle il réfutait quelques anciens, lui suscita beaucoup d'ennemis. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, imprimés à Venise en 1645, en 3 vol. in-fol., et réimprimés, en 1676, à Lyon, en 6 vol. in-fol. On y remarque beaucoup d'ordre et de solidité : il suit en tout la théorie galénique. Les principes fondamentaux de la médecine y sont savamment établis, les maladies et leurs différences exactement décrites, et les indications pratiques très-bien déduites ; quelques critiques lui reprochent cependant d'avoir mis trop de subtilité dans la distinction des maladies. Haller regarde les ouvrages de Sennert comme le résultat de ce qu'il y avait de mieux dans ceux des anciens sur la cure des maladies ; et, sous ce point de vue, ils doivent être considérés comme une bibliothèque complète dont un médecin ne saurait se passer : ils valent d'ailleurs infiniment mieux que beaucoup de livres modernes fort vantés. Cet habile médecin mourut de la peste en 1637, à 65 ans, *regardé*, dit un auteur, *comme le Galénus de l'Allemagne*. On trouvera le détail de ses écrits dans les *Mémoires* de Nicéron, et dans le *Dictionnaire* d'Eloy. — André SENNERT, son fils, mort à Wittenberg, en 1689, à 84 ans, enseigna les langues orientales pendant 51 ans, et publia plusieurs livres sur la langue hébraïque.

SENSARIC (Jean-Bernard), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, prédicateur du roi, né à la Réole, diocèse de Bazas, en 1710, mort le 10 avril 1756, se distingua autant par son éloquence et par ses talents, que par les qualités qui forment le religieux et le chrétien. On a de lui : des *Sermons*, 1771, 4 vol. in-12. Des vues neuves dans le choix des sujets, une sage économie dans les plans, une composition soignée, un style abondant : telles sont les qualités de dom Sensaric, à qui l'on pourrait désirer plus de nerf, de force et de profondeur ; L'*Art de peindre à l'esprit*, ouvrage dans lequel les préceptes sont confirmés par les exemples tirés des meilleurs orateurs et poètes français, en 3 vol. in-8, Paris, 1758 ; 2[e] édition, 1771, revue par Wailly.

* SÉPHER (Pierre-Jacques), savant bibliophile, né à Paris vers 1710, embrassa l'état ecclésiastique. Il fut reçu docteur en Sorbonne et peu après pourvu d'un canonicat de Saint-Etienne-des-Grès, et obtint le titre de vice-chancelier de l'université. Quoique très-instruit, par une modestie rare il ne voulut pas augmenter le nombre des auteurs qui commençait dès lors à se multiplier outre mesure ; et se chargea des fonctions plus pénibles que brillantes d'éditeur. Il mourut le 12 octobre 1781, très-regretté pour son obligeance qui lui avait fait de nombreux amis. Homme de goût et connaisseur, il avait formé une bibliothèque de 30,000 vol., dont la plupart étaient annotés de sa main. Le *Catalogue* qui en a été publié est recherché des curieux. Outre une traduction de l'*Office pour la fête de saint Pierre*

exorciste, 1747, in-12, on a de lui : des éditions corrigées et enrichies de notes de la *Vie de saint Charles Borromée* de Godeau, 1747, 2 vol. in-12; des *Histoires édifiantes* de Duché, 1756, in-12; de l'*Histoire des anciennes révolutions du globe terrestre*, de Sellius, 1752, in-12; des *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande* par Aubery-du-Maurier (*voy.* ce nom I, 338), 1754, 2 vol. in-12; des *Mémoires sur la vie de Pibrac*, par Lépine de Grainville, avec les pièces justificatives, 1758, in-12; des *Maximes et libertés de l'Eglise gallicane*, 1755, in-12; des *Madrigaux* de la Sablière, 1758, in-16. L'abbé Sepher a travaillé à l'*Europe ecclésiastique*.

SÉPHORA, fille de Jéthro, prêtre du pays de Madian. Moïse, obligé de se sauver d'Egypte, arriva au pays de Madian, où il se reposa près d'un puits. Les filles de Jéthro étant venues à ce puits pour y abreuver les troupeaux de leur père, des bergers les en chassèrent; mais Moïse les défendit. Jéthro l'envoya chercher, et lui donna en mariage Séphora une de ses sept filles, dont il eut deux fils, Gersam et Eliézer.

* SEPMANVILLE (François-Cyprien-Antoine, LIEUDÉ, baron de) (1), contre-amiral, né en 1762 à Roman, en Normandie, entra, à 17 ans, aspirant dans la marine royale à Brest, fit la campagne de Cadix en 1780, et l'année suivante celle d'Amérique. En 1784, il fut chargé d'opérations géographiques, qu'il continua jusqu'à la révolution. Emigré en 1791, avec le corps des officiers de marine, il fit la campagne des princes, puis se rendit en Angleterre. Il rentra dans sa patrie en 1801; il fut nommé peu de temps après correspondant de l'institut, section d'astronomie, et retiré dans une terre près d'Evreux, s'occupa des sciences et de l'agriculture, et remplit diverses fonctions gratuites d'administration et de bienfaisance. A la restauration, il fut nommé capitaine de vaisseau, et membre de la légion-d'honneur; peu après, admis à la retraite avec le grade de contre-amiral, il renonça à sa pension au profit du trésor royal, et mourut à Evreux en 1817. On lui doit : *Manuel des marins*, ouvrage élémentaire qui a été approuvé par le bureau des longitudes. On a un *Précis de la vie du baron Sepmanville*, par Aug. Gady, 1817, in-8.

SEPTANTE. C'est sous ce nom qu'on désigne les soixante-dix ou soixante-douze interprètes qui traduisirent l'ancien Testament de l'hébreu en grec. Ptolémée-Philadelphe, roi d'Egypte (monté sur le trône l'an 285 avant Jésus-Christ), voulant composer la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, écrivit, disent les historiens grecs et Josèphe, au grand-prêtre Eléazar, le chargeant de lui envoyer le livre de la loi. Afin de l'obtenir plus facilement, il fit affranchir par un décret tous les esclaves qui étaient dans ses états. Les ambassadeurs dépêchés à Eléazar lui apportèrent de riches présents; le grand-prêtre leur fit un bon accueil, choisit six Hébreux de chaque tribu et les fit partir pour Alexandrie avec une copie des lois de Moïse écrite en lettres d'or. Ptolémée s'étant assuré de leur capacité, les envoya dans un palais solitaire de l'île de Pharos, et l'ouvrage fut terminé en soixante-douze jours. On le remit à Démétrius, qui le fit lire dans l'assemblée des Juifs d'Alexandrie, et qui reçut leur approbation. Cette traduction fut transcrite par des copistes grecs, et déposée dans la bibliothèque royale, qui renfermait, à la mort de Ptolémée, 200,000 volumes, et que ses successeurs portèrent au nombre de 700,000. Cette même traduction servit pour les synagogues d'Egypte, quand les Juifs de ces contrées n'entendirent plus leur propre langue. Le roi Ptolémée renvoya les interprètes comblés de dons pour eux-mêmes, pour le grand-prêtre et pour le temple, et vécut toujours en bonne intelligence avec les Juifs.

(1) Son père amateur des lettres, ami de Gresset, a publié plusieurs opusc. les en vers et en prose.

* SEPTCHÊNES (LECLERC de), littérateur, né à Paris, fils d'un premier commis des finances, se livra par goût à des travaux d'érudition et à l'étude des langues. Il voyagea en Angleterre, en Hollande, en Italie et en Suisse, et à son retour fut attaché comme secrétaire au cabinet de Louis XVI. Il mourut d'une maladie de poitrine le 9 juin 1788, à Plombières. On lui doit : un *Essai sur la religion des anciens Grecs*, avec des notes, Lausanne, 1787, 2 vol. in-8; et la trad. des trois premiers volumes de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, de Gibbon. (*voy.* ce nom, IV, 109). Cette traduction a été attribuée par erreur à Louis XVI.

* SEPTIER (Armand), né en 1744 à Toulouse, chanoine régulier de l'abbaye royale de St.-Victor, en fut nommé bibliothécaire, place qu'il remplit quelques années avec zèle. Bientôt après promu à la dignité de procureur-général de la congrégation, il apporta dans l'exercice de cette charge une capacité qui lui valut le Prieuré de Bucy-le-Roi, diocèse d'Orléans. Privé de ce bénéfice par la révolution, il n'en adopta pas moins les principes; mais sa conduite fut constamment celle d'un homme loyal et modéré. La réorganisation de la bibliothèque d'Orléans l'occupa les dernières années de sa vie. Il mourut en 1824. On a de lui : *Manuscrits de la Bibliothèque d'Orléans, ou Notices sur leur ancienneté, etc.*, Orléans, 1820, in-8.

SÉPULVEDA (Jean GINÈS de), surnommé le *Tite-Live Espagnol*, né à Cordoue en 1491, devint théologien et historiographe de l'empereur Charles-Quint. Il eut un démêlé très-vif avec Barthélemi de Las-Casas, au sujet de la manière dont les Espagnols traitaient les Indiens. Sépulveda, trop affecté du récit qu'on faisait des vices monstrueux, de la barbarie, de la perfidie, de l'anthropophagie et des horribles superstitions des Américains, croyait qu'on pouvait les traiter comme les Chananéens; mais il ne réfléchissait pas que ceux-ci avaient été anathématisés par Dieu même, et que les Juifs avaient un ordre de les détruire comme abominables et incorrigibles. D'ailleurs l'esprit du christianisme obligeait à tout tenter avant d'en venir à cette extrémité. Sépulveda, qu'il ne faut pas juger sur les injures de quelques enthousiastes, était, malgré cette erreur, un homme de mérite et d'une conduite irréprochable, il est prouvé d'ailleurs que Las-Casas avait des torts dans cette contestation. Sépulveda mourut en 1573, dans sa

83e année, à Salamanque, où il était chanoine. On a de lui plusieurs traités : *De regno et regis officio; De appetenda gloria; De honestate rei militaris; De fato et libero arbitrio contra Lutherum;* des *Lettres latines*, des *Traductions* d'Aristote, avec notes, que Naudé estimait, et dont Huet faisait peu de cas; l'*Histoire de Charles-Quint*, l'*Histoire de la guerre des Indes*, et le *Commencement de celle de Philippe II*. Les membres de l'académie d'histoire ont donné une magnifique édition des *Œuvres de Sépulveda*, Madrid, 1780, 4 vol. in-4, précédée d'une *Dissertation* sur la vie et les ouvrages de l'auteur. Mylius et André Schott avaient donné auparavant à Cologne, en 1602, in-4, une édition de plusieurs ouvrages de Sépulveda, accompagnée d'une *Notice* sur l'auteur.

* SERAIN (Pierre-Eutrope), médecin, né à Saintes, en 1748, mort au château de Canon, près de Croissanville, département du Calvados, au mois de février 1821, a publié plusieurs ouvrages d'agriculture, de médecine, d'économie domestique et d'utilité publique : *Instruction pour les personnes qui gardent les malades*, 1777, in-12; 8e éd. 1803, in-12; *Nouvelles recherches sur la génération des êtres organisés*, Paris, 1788, in-12; *Instruction sur la manière de gouverner les abeilles*, 1802, in-8; des *Mémoires* dans les journaux de médecine et de physique. Serain était membre correspondant des sociétés d'agriculture de Lyon et de Caen.

* SERAN DE LA TOUR (l'abbé), littérateur estimable, né à Paris, connut dans sa jeunesse l'abbé de Saint-Pierre qui lui conseilla de s'appliquer à l'étude de l'histoire; ce fut par son avis que prenant Plutarque pour modèle, il écrivit d'abord les *Histoires* de *Scipion l'Africain* (*voy.* ce nom plus haut, p. 508), d'*Epaminondas*, de *Philippe de Macédoine* et de *Catilina*. Elles sont écrites avec noblesse et intérêt, et forment autant d'ouvrages séparés, imprimés de 1738 à 1749, in-12. On lui doit en outre : *Les amusements de la raison*, 1747, 2 vol. in-12; 1752, 2 vol. in-8; ouvrage supérieur encore à ses histoires; *Parallèle de la conduite des Carthaginois à l'égard des Romains dans la seconde guerre punique, avec la conduite de l'Angleterre à l'égard de la France, dans la guerre déclarée par ces deux puissances en* 1756, 1757, in-12; l'*Art de sentir et de juger en matière de goût*, 1762, 2 vol. in-12; 2e édit., 1790, in-8. On y trouve des idées neuves; mais le style en est quelquefois obscur et traînant. On ignore la date de la mort de cet écrivain; mais il ne vivait plus à l'époque de la réimpression de cet ouvrage.

SERAO. *Voy.* SERRAO.

SERARIUS ou plutôt SERRARIUS (Nicolas), savant jésuite, né à Rambervillers, en Lorraine, l'an 1555, s'appliqua à l'étude des langues savantes avec un succès peu commun. Il enseigna les humanités, la philosophie et la théologie à Wurtzbourg et à Mayence. C'est dans cette dernière ville qu'il finit ses jours, en 1609. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible, Mayence, 1611, in-fol.; des *Prolégomènes* estimés sur l'Ecriture sainte, Paris, 1704, in-fol.; *Opuscula theologica*, en 3 tomes in-fol.; un *Traité des trois plus fameuses sectes des Juifs* (les Pharisiens, les Saducéens et les Esséniens). On en donna une édition à Delft, 1703, en 2 vol. in-4, dans laquelle on a joint les traités sur le même sujet de Drusius et de Scaliger; un savant traité *De rebus Moguntinis*, 1722-27, 3 vol. in-fol., dont un du supplément. Tous ces ouvrages, recueillis en 16 vol. in-fol., décèlent un homme consommé dans l'érudition. Baronius, dans ses *Annales*, l'appelle la *Lumière de l'église d'Allemagne*.

SERASSI (Pierre-Antoine), savant biographe, né à Bergame en 1721, fut d'abord professeur de belles-lettres dans sa ville natale. Mandé à Rome par le cardinal Furietti, dont il devint secrétaire, il remplit ensuite les mêmes fonctions près de deux autres prélats romains, et mourut en 1791. Occupé spécialement de recherches sur la langue et la littérature italiennes, il surveilla la réimpression de plusieurs auteurs, et recueillit des matériaux sur l'*Histoire littéraire* de Bergame, qu'il n'eut pas le loisir de terminer. On lui doit de bonnes éditions des *Stanze* d'Ange Politien; des *Rime* de Bern. Cappello; des *Rime* et de l'*Amadigi* de Bern. Tasse; des *Rime* de Bembe; et de Dom. Veniero; de la *Divine comédie* de Dante; des *Rime* de Pétrarque; des *opere* de Balt. Castiglione, etc., toutes précédées de la vie des différents auteurs; mais son principal ouvrage est la *Vita di Torquato Tasso*, Rome, 1785, in-4, et avec des additions, Bergame, 1790, 2 vol. in-4.

SERBELLONI (Gabriel), fameux général, chevalier de Malte, grand prieur de Hongrie, était d'une ancienne maison de Milan, où il naquit en 1508. Après avoir donné des preuves de sa valeur en défendant Strigonie, place forte en Hongrie, il devint lieutenant-général dans l'armée de l'empereur Charles-Quint en 1547, lorsque ce prince triompha du duc de Saxe, qui était à la tête des protestants d'Allemagne. Sous les ordres du duc d'Albe, et à la tête d'une division, Serbelloni força le passage de l'Elbe, et décida la victoire qui fut gagnée le lendemain. S'étant rendu en Italie en 1549, il défit, secondé par le général Marignan, l'armée du rebelle Strozzi qui défendait Sienne; et, après un siége mémorable, Serbelloni se rendit maître de cette ville. Il passa en 1560 au service de Pie IV, frère du marquis de Marignan, enleva Ascoli aux Plaisantins, et rebâtit Civita-Vecchia. Son courage éclata surtout à la journée mémorable de Lépante en 1571. On le fit vice-roi de Tunis; mais cette ville ayant été prise, et son défenseur fait prisonnier, il fallut rendre 36 officiers turcs pour obtenir sa liberté. Serbelloni gouverna ensuite le Milanais, en qualité de lieutenant-général en 1576. Il avait pour l'architecture militaire de grands talents, dont il se servit pour fortifier plusieurs places importantes. Ce héros finit sa brillante carrière en 1580. On trouve une *Notice* étendue sur sa vie dans l'ouvrage de Gualdo Priorato, intitulé : *Scelta d'uomini illustri d'Italia*, 1659.

* SERCEY (Pierre-César-Charles-Guillaume, marquis de), vice-amiral, né en 1753, au château du Pec, près d'Autun, à 13 ans entra dans la marine royale, fit ses premières campagnes dans les mers

de l'Inde, et deux voyages de découvertes aux terres australes. Nommé enseigne en 1772, la croix de Saint-Louis et une lieutenance devinrent la récompense des services qu'il rendit au siége de Pensacola où il commandait une corvette. Capitaine de vaisseau, il se trouvait en 1790 à Saint-Domingue, lors des premiers troubles, et secourut les colons de tous ses moyens. En 1793, il reçut avec l'avis de sa nomination au grade de contre-amiral, l'ordre de ramener tous les bâtiments en France. Il en avait réuni plus de cinquante richement chargés, lorsque éclata la révolte des noirs. Forcé d'évacuer la rade, il ne mit à la voile qu'après avoir reçu sur ses bâtiments six mille colons qui étaient venus implorer sa générosité. La guerre avec les Anglais et sa faible escorte, ne lui permettant pas de gagner les côtes de France, il dirigea son convoi sur les Etats-Unis où il arriva sans la perte d'un seul bâtiment. Rentré en France, sur la fin de 1793, il fut exclu du service comme noble. Deux ans après, il reçut le commandement des forces navales destinées à la station de l'Inde. Quelques indiscrétions échappées aux commissaires civils embarqués sur sa flotte, lui ayant fait connaître que le but de leur mission était d'opérer le bouleversement de l'île de France, il en donna secrètement avis aux principaux habitants : les commissaires ne furent point reçus, et de Sercey facilita les moyens de les renvoyer. De 1796 à 1802 il sut faire respecter le pavillon français dans les mers de l'Inde. De retour en France, il fut accueilli avec distinction par le premier consul, et nommé commandeur lors de la création de la légion-d'honneur. Admis à la retraite, il fut néanmoins, en 1814, chargé de la consolante mission d'aller délivrer les infortunés qui gémissaient sur les pontons anglais. Cette mission lui valut le titre de vice-amiral. Il mourut à Paris, le 10 août 1836.

SERENUS SAMMONICUS (Q.), médecin du temps de l'empereur Sévère et de Caracalla, vers l'an 210 de J.-C., écrivit divers *Traités sur l'histoire naturelle.* Il ne nous est parvenu qu'un poème *de la médecine et des remedes*, poème assez plat, dont il y a un grand nombre d'éditions. Les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1662, in-8; Padoue, 1722; Leyde, 1731, in-4. La plupart des remèdes qu'il propose sont superstitieux. On le trouve aussi dans le *Corps des poètes latins* de Maittaire, et dans les *Poetæ latini minores.* Serenus périt dans un festin par ordre de Caracalla. Il avait une bibliothèque de 62,000 volumes. On sait que ces vol. étaient des rouleaux qui contenaient beaucoup de place sans contenir beaucoup de choses. (*Voy.* PTOLÉMÉE *Philadelphe.*) Il faut le distinguer de SERENUS *Antissensis*, qui a écrit *sur les sections coniques un Traité* en deux livres, publié par le célèbre Halley. *V.* son article.

SERGARDI (Louis), patrice de Sienne, poète latin, né en 1660, s'appliqua avec le plus heureux succès aux belles-lettres, et lia une étroite amitié avec le cardinal Ottoboni, qui, devenu pape sous le nom d'Alexandre VIII, lui continua ses bonnes grâces et son estime; il se servait de sa plume lorsqu'il voulait écrire des lettres à des savants. Après la mort d'Alexandre, son Mécène, Sergardi fut chargé d'en faire l'éloge funèbre. Mabillon, Ruinart et d'autres savants entretinrent correspondance avec lui. Il fut lié aussi avec Jean-Vincent Gravina; mais leurs principes n'étant pas les mêmes, ils furent bientôt brouillés, et cette brouillerie produisit des *Satires* en vers latins, où Sergardi a su allier le badinage d'Horace à la sévérité de Juvénal et à la mordacité de Perse. Gravina y répondit; mais Sergardi conserva toujours la supériorité dans ce combat. On fit plusieurs éditions de ces *Satires*; la meilleure est celle de Lucques, 1783, 4 vol. in-8, publiée par Léonard Giannelli, de la congrégation de la Mère de Dieu, avec un ample commentaire. Sergardi se retira sur la fin de ses jours à Spolette, où il mourut l'an 1726.

* SERGEANT (John), prêtre catholique anglais, né en 1621, à Barrow dans le comté de Lincoln, de parents protestants, avait été lui-même élevé dans les principes de la réformation. Il fit ses études à l'université de Cambridge, et devint ensuite secrétaire d'un évêque anglican qui l'employa à faire des extraits des ouvrages des saints Pères. Il apprit dans ce travail à connaître les erreurs des nouveaux réformés, et ayant embrassé la religion catholique, il alla en 1642 faire sa théologie à Lisbonne, et y fut ordonné prêtre. Dix ans après, il revint en Angleterre où il remplit pendant 40 ans les fonctions de missionnaire, et composa un grand nombre d'ouvrages de polémique. Il eut un différend avec Talbot, archevêque catholique de Dublin, qui l'accusait d'avoir dans un de ses ouvrages avancé quelques propositions contestables; mais Bossuet, la Sorbonne et même la congrégation du saint Office, déclarèrent qu'elles n'étaient pas susceptibles de censure. L'histoire de ses controverses écrite par lui-même, à la prière de lord Pètre, a été imprimée en 1816 dans le Recueil intitulé *Catholicos.* Il mourut vers 1707, dans un âge très-avancé.

** SERGENT (Antoine-François), né en 1751 à Chartres, annonça de bonne heure des dispositions pour les arts du dessin, et élève de Saint-Aubin (*voy.* ce nom) s'était fait une réputation dans le genre du portrait gravé en couleur, quand arriva la révolution. Il en embrassa les principes avec ardeur, devint l'un des premiers membres de la société des Jacobins, dont il fut élu secrétaire, et prit une part plus ou moins active à toutes les manifestations qui finirent par renverser le trône et plonger la société dans cette effroyable anarchie qui ne lui a pas encore permis, après soixante ans, de se rasseoir sur ses véritables bases. Officier municipal, et chargé spécialement de la police en 1791 et 1792, il connut d'avance tous les projets des conspirateurs qu'il seconda de son mieux; ce qui ne l'empêcha pas de rendre d'importants services et de sauver la vie à un grand nombre de personnes surtout après la journée du 10 août et lors des massacres de septembre. Elu député de la ville de Paris à la convention, il y vota la mort du roi sans appel et sans sursis; et se prononça contre les Girondins avec lesquels il avait pourtant été lié sous le ministère de Roland (*voy.* ce nom). Pendant le reste de la session, il parut revenir à des sentiments moins violents, et ne s'occupa plus que de sauver

les établissements scientifiques ou les monuments de la débacle générale; il fit mettre le Jardin des plantes sous la sauve-garde des invalides. C'est sur sa proposition que fut décrété l'établissement du *Musée* du Louvre, et l'érection d'une statue à Rousseau; il demanda que P. Bayle fût mis au rang des martyrs de la liberté. Après le 9 thermidor, il garda un silence prudent, annonçant qu'il ne prendrait aucune part aux délibérations, tant que l'on ne pourrait pas exprimer son opinion sans danger; mais plus tard accusé d'avoir en septembre 1792 signé une circulaire qui invitait le municipalités des départements à imiter l'exemple de la commune de Paris en faisant massacrer les prisonniers, et d'avoir profité du désordre pour s'approprier divers effets précieux, il fut décrété d'arrestation. Amnistié par la loi de brumaire au IV, il revint à son atelier et grava le portrait du général Marceau (*voy.* ce nom), son compatriote, dont il avait épousé la sœur. Après avoir passé quelque temps en Allemagne et en Suisse, de retour à Paris, Bernadotte, alors ministre de la guerre, le nomma commissaire du gouvernement près des hôpitaux militaires. Il perdit cette place au 18 brumaire, et ayant reçu l'ordre de quitter Paris, il vint à Turin où il obtint un petit emploi à la bibliothèque de l'université. Depuis il habita plusieurs villes d'Italie, Venise, Milan, publiant des recueils d'estampes et la traduction française de divers *ouvrages* du célèbre Visconti (*voy.* ce nom). Il mourut à Nice, au mois de juillet 1847, à 96 ans, dans un état voisin de la misère. On citera de lui : *Portraits des grands hommes, femmes illustres et sujets mémorables de France*, gravés et imprimés en couleur, Paris, 1787-89, in-fol. *Costumes des peuples anciens et modernes*, Brescia et Milan, in-4, et différents articles relatifs à l'histoire de la révolution, dans la *Revue rétrospective*, 1re et 2e série.

SERGIUS-PAULUS, proconsul, et gouverneur de l'île de Chypre pour les Romains, fut converti par saint Paul. Ce proconsul, homme d'ailleurs raisonnable et prudent, avait auprès de lui un magicien nommé *Bar-Jesu*, qui s'efforçait d'empêcher qu'on ne l'instruisît; mais Paul l'ayant frappé d'aveuglement, Sergius, étonné de ce prodige, embrassa la foi de J.-C. Quelques auteurs ont prétendu que c'est en mémoire et à la prière de cet illustre prosélyte, que l'apôtre avait changé son nom de *Saul* contre celui de *Paul*.

SERGIUS Ier, pape, originaire d'Antioche, et né à Palerme, fut mis sur la chaire de saint Pierre après la mort de Conon, le 15 décembre 687. Son élection avait été précédée de celle d'un nommé *Paschal*, qui se soumit de bon gré à Sergius, et de celle de Théodore, qui se soumit aussi, mais malgré lui. Sergius ne voulut jamais souscrire au concile connu sous le nom de *in Trullo* ou de *Quini-Sexte*, parce que le pontife de Rome n'avait eu aucune part à sa convocation, et n'y avait assisté ni en personne ni par ses légats. Ce refus le brouilla avec l'empereur Justinien le Jeune. C'est ce pape qui ordonna que l'on chanterait l'*Agnus Dei* à la messe, et c'est à lui que l'on doit l'institution de la procession le jour de l'Assomption et de la Présentation, qui était autrefois la fête de saint Simon, nommé par les Grecs *Hippapante*. Il mourut le 8 septembre 701, avec une réputation bien établie. Jean VI lui succéda.

SERGIUS II, Romain, fut pape après la mort de Grégoire IV, le 10 février 844, et mourut le 27 janvier 847. Léon IV succéda à Sergius II.

SERGIUS III, prêtre de l'église romaine, fut élu par une partie des Romains pour succéder au pape Théodore, mort l'an 898; mais le parti de Jean IX ayant prévalu, Sergius fut chassé, et se tint caché pendant sept ans. Il fut rappelé ensuite et mis à la place du pape Christophe, le 9 juin 905. Sergius regarda comme usurpateur Jean IX, qui lui avait été préféré, et les trois autres qui avaient succédé à Jean : il se declara aussi contre la mémoire du pape Formose, et approuva la procédure d'Etienne IV, en quoi il eut certainement des torts graves. Si on en croit Luitprand, qui rapporte souvent des bruits populaires, Sergius déshonora le trône pontifical par ses vices, et mourut comme il avait vécu, en 911. Flodoart, au contraire, fait l'éloge de son gouvernement. Il fut remplacé par Anastase III.

SERGIUS IV (appelé *Os Porci* ou *Bucca Porci*), succéda l'an 1009 au pape Jean XVIII. Il était alors évêque d'Albane. On le loue surtout de sa libéralité envers les pauvres. Il mourut l'an 1012.

SERGIUS Ier, patriarche de Constantinople en 610, syrien d'origine, se déclara, l'an 626, chef du parti des monothélites; mais il le fit plus triompher par la ruse que par la force ouverte. L'erreur de ces hérétiques consistait à ne reconnaître qu'une volonté et qu'une opération en J.-C. Il persuada à l'empereur Héraclius que ce sentiment n'altérait en rien la pureté de la foi, et le prince l'autorisa par un édit qu'on nomma *Ecthèse*, c'est-à-dire *Exposition de la foi*. Sergius le fit recevoir dans un conciliabule de Constantinople, et en imposa au pape Honorius (*voy.* ce nom). Cet homme artificieux mourut en 639, et fut anathématisé dans le 6e concile général, en 681. — Un autre patriarche de Constantinople, nommé *Sergius II*, soutint, dans le XIe siècle, les schismes de Photius contre l'église romaine. Il mourut l'an 1019, après un gouvernement de 20 ans.

* SERIEYS (Antoine), littérateur, né en 1755, à Pont-de-Cyran dans le Rouergue, fut envoyé à Paris en 1779 par sa famille pour y suivre la carrière du barreau; mais l'année suivante il accepta la place de professeur de mathématiques que d'Alembert lui fit obtenir dans un pensionnat à Passy. Il quitta cet emploi pour faire un voyage en Italie, et à son retour, ayant tenté vainement de former un établissement d'instruction, Bailly, maire de Paris, le plaça dans un dépôt littéraire. Il fut nommé en 1794 bibliothécaire et professeur d'histoire et de morale, à l'institution des Boursiers, qui devint le Prytanée français. Il remplit ensuite les fonctions de censeur des études à Douai et à Cahors. Ayant perdu cette place, il revint à Paris, où il publia une foule de livres, tantôt sous son nom, tantôt sous des noms célèbres et tantôt enfin sous le voile de l'anonyme, en les annonçant comme revus et publiés par l'abbé Sicard. Il mourut à Paris le 7

août 1819. Ses principaux ouvrages sont : les *Décades républicaines*, ou *Histoire de la république française*, 1795, 4 vol. in-12, ou 7 vol. in-18; *Mémoires historiques, politiques et militaires, pour servir à l'histoire secrète de la révolution française*, 1798, 2 vol. in-8; *Anecdotes inédites de la fin du* XVIIIe *siècle*, 1801, in-8; *Dictionnaire généalogique, historique et critique de l'Ecriture sainte*, 1804, in-8; *Bibliothèque académique*, ou *Choix de différents mémoires des académies françaises et étrangères*, 1810-1811, 12 vol. in-8; *Vie publique et privée de Joachim Murat*, 1816, in-8; *Fouché de Nantes, sa vie privée, politique et morale*, 1816, in-12; *Carnot, sa vie politique et privée*, 1816, in-12; *Entretiens historiques et politiques de plusieurs grands personnages*, 1816, 2 vol. in-18. Il est l'éditeur des *Lettres de madame la marquise du Châtelet*, 1819, in-8; et de la *Correspondance de l'abbé Galiani*, Paris, 1818, 2 vol. in-8. *Voy.* Barthélemy (l'abbé), Paciaudi et Sabbathier.

SERINI. *Voy.* Zrini.

SERIONNE. *Voy.* Accarias.

* SERIO ou SERIUS (Marc), né à Palerme, docteur en théologie, et protonotaire apostolique, mort en 1663, est auteur des ouvrages suivants : *De Officio et parochi potestate*; *De restitutionis onere*; *In sanctæ cruciatæ bullam*, *tractatus*; *In ecclesiæ censuras*, *tractatus*; *In D. Thomæ Summam brevis expositio, etc.*

SERIPANDO (Jérôme), cardinal et archevêque, né en 1493, à Troja dans la Pouille, qu'on nomme quelquefois *Neapolis Troja* (la nouvelle ville de Troie, ce qui a induit en erreur plusieurs lexicographes qui le disent né à Naples, se fit religieux de l'ordre de Saint-Augustin. Il devint ensuite docteur et professeur en théologie à Bologne et général de son ordre en 1539. Son mérite lui procura les dignités d'archevêque de Salerne, de cardinal et de légat du pape Pie IV au concile de Trente, où il mourut en 1563, regardé comme un prélat aussi pieux qu'éclairé. On a de lui : un *Traité* latin *de la justification*; des *Commentaires* latins sur les Epîtres de saint Paul et sur les Epîtres catholiques, Naples, 1601; un *Abrégé* en latin des Chroniques de son ordre; des *Sermons* en italien sur le Symbole, Rome, 1586.

* SERLIO (Sébastien), architecte, né en 1475 à Bologne, élève de Balthazar Peruzzi (*voy.* ce nom VI, 450), quitta sa patrie à une époque où elle était agitée par des troubles intérieurs, et après avoir visité les principales villes d'Italie, les états de Venise, la Dalmatie, vint sous le pontificat de Paul III à Rome, où il étudia l'antiquité, et put ainsi perfectionner son style. Sur sa réputation, François Ier, qui voulait reconstruire le Louvre, le fit venir en France, et lui assigna de riches appointements. Le vieux château du Louvre, bâti sous le règne de Philippe-Auguste, avait été réparé sous celui de Charles V, dit le *Sage*. Ce monarque avait aussi fait faire des réparations à la tour, nommée *de la Librairie*, parce qu'on y avait déposé *cinquante* volumes, qui ont été le noyau de la bibliothèque du roi. En arrivant à Paris, Serlio se trouva en concurrence avec le fameux Pierre Lescot (*voy.* ce nom, V, 228). Ayant présenté un projet, il eut la générosité peu commune de conseiller de préférer celui de son rival. Quoi qu'il en soit, François Ier ne tarda point d'employer Serlio à d'autres ouvrages et il lui donna la conduite des bâtiments qu'il faisait construire à Fontainebleau. Les guerres civiles qui troublèrent le royaume après la mort de son protecteur, l'obligèrent de se retirer à Lyon, où n'étant point payé de ses appointements, il se vit réduit à vendre pour subsister quelques-uns de ses dessins. Dans des temps plus calmes, il revint à Fontainebleau, où il mourut en 1552. Les sept livres d'architecture de Serlio, publiés d'abord séparément, ont été réunis sous le titre de *Tutte le opere di architettura*, Venise, 1584, 1618 ou 19, in-4, et avec la traduction latine, 1663, in-fol. *Voy.* sur Serlio et ses ouvrages les *Memorie degli architetti*, par Milizia, et les *Scrittori Bolognesi* de Fantuzzi. Le marquis Amorini a fait un *Eloge* de Serlio, Bologne, 1823, in-fol. M. Quatremere de Quincy lui a consacré un excellent article dans son *Dictionnaire d'architecture*.

SERLON, moine bénédictin de Cerisi, né à Vaubadon, près de Bayeux, passa avec Geoffroi son maître d'études, par le motif d'une plus grande perfection, dans la célèbre abbaye de Savigny, au diocèse d'Avranches, et en devint abbé l'an 1140. Sept ans après, s'étant rendu au chapitre général de Citeaux, il réunit entre les mains de saint Bernard, en présence du pape Eugène III, son abbaye à l'ordre de Citeaux, et la lui soumit, avec tous les autres monastères qui en dépendaient, tant en France qu'en Angleterre. Cet abbé, recommandable par son talent pour la parole, et encore plus par sa sagesse et sa piété, se retira dans l'abbaye de Clairvaux après avoir abdiqué, et vécut cinq ans en simple religieux. Il mourut saintement l'an 1158. On a de lui un recueil de *Sermons* dans le *Spicilége* de dom d'Achery, tome 18e; un écrit de *Pensées morales*, dans le 6e volume de la *Bibliothèque de Citeaux*, et quelques autres ouvrages manuscrits.

* SERMENT (Louise-Anastasie), femme poète, née à Grenoble en 1642, vint habiter Paris; elle y vécut au milieu des écrivains les plus distingués et y mourut en 1692, âgée de 50 ans. Elle était membre de l'académie des *Ricovrati* de Padoue. Pavillon, Corneille et Quinault, la consultaient sur leurs ouvrages. Elle a laissé quelques *Poésies françaises et latines*, insérées par Guyonnet de Vertron dans la *Nouvelle Pandore*, Paris, 1698, 2 vol. in-12. On y trouve de la facilité et du sentiment; mais elles manquent de force et chaleur. Nous citerons un de ses meilleurs morceaux, qu'elle composa dans sa dernière maladie, et qui mériterait des éloges sans restriction, si l'on y trouvait une foi plus vive à l'immortalité chrétienne.

Bientôt, quitte envers la nature,
J'irai, dans une nuit obscure,
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil :
Je ne me verrai plus, par un triste réveil,
Exposée à sentir les tourments de la vie.
O vous, qui commencez ici-bas votre cours,
Je ne vous porte point envie ;
Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours

Viens, favorable mort, viens briser les liens
Qui malgré moi m'attachent à la vie,
Frappe, seconde mon envie :
Ne plus souffrir est le plus grand des biens.
Dans ce long avenir j'entre l'esprit tranquille.
Pourquoi ce dernier pas est-il tant redouté?
Du maître des humains l'éternelle bonté
Des malheureux mortels est le plus sûr asile.

SERNA. *Voy.* SANTANDER.

SERON, général d'Antiochus Epiphanes, ayant appris la déroute des troupes d'Apollonius, crut avoir trouvé une belle occasion de s'illustrer par la défaite de Judas Machabée. Il s'avança dans la Judée jusqu'à la hauteur de Béthoron, suivi d'une armée nombreuse. Judas, qui n'avait qu'une poignée de soldats, courut aux ennemis, qu'il renversa et mit en déroute, et après en avoir tué 800, il chassa le reste sur les terres des Philistins.

SERPILIUS (Georges) né à Oedenbourg en Hongrie, l'an 1668, fut surintendant de l'église protestante de Ratisbonne, et mourut dans cette ville vers l'an 1723. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, entre autres : *Catalogus bibliothecæ ministerii Ratisbonensis*, 1700-1707, 2 vol. in-fol.; *Epitaphia theologorum suevorum*, 1707, in-8; *Personalia Mosis, Samuelis, Esdræ, Nehemiæ, Esther*, imprimés séparément; *Personalia Jobi cum supplemento Spanheimii et Chemnicii*, Ratisbonne, 1709, in-8; *Carmina varia latina et germanica*; plusieurs ouvrages polémiques, historiques, ascétiques, etc., en allemand. Si on excepte quelques préjugés de secte, il y a de l'érudition et de bonnes observations.

SERRA (Michel). *Voy.* SERRE.

* SERRA (Jean-Ange), capucin, né à Césène, professa les humanités avec succès dans sa patrie où il mourut vers 1775. Parmi la grande quantité d'ouvrages qu'il a publiés, nous nous bornerons à citer les suivants : *Opera analitica sopra le orazioni di Marco Tullio Cicerone*, Faenza, 1739; Venise, 1749 et 1761; *Cause civili agitate dal card. Giambattista di Lucca, ed esaminate*, etc., Venise, 1762, 4 vol. in-4; *Prima et secunda risposta alle critiche riflessioni publicate dal dottor Francesco Tadini*, etc. Bologne, 1753; *Controversie oratorie che riguardano piu da vicino le materie legali*, Faenza, 1744; *Lettere legali*, ib., 1754; *Fiume Rubicone difezo dalle ingiuste pretenzioni delle due communita di Rimino e Sant Archangelo*, ibid., 1755; *Lettera d'un letterato bolognese scritta all' autore delle Mémorie letterarie stampate in Venezia*, etc., ibid., 1753; *Lettere scritte al P. Zaccaria, autore della Storia letteraria d'Italia*, ibid., 1754 et 1758; *Analisi sopra di alcune piu scelte prediche del P. Paolo Segneri*, ibid., 1755; *Risposta del letterato bolognese, data alla lettera del dottor Domenico Vandelli di Modena, sopra il vero fiume Rubicone degli antichi*, ibid., 1756; *Lettere d'un letterato bolognese, scritte al dottor Giovani Lami*, ibid., 1757; *Le controversie oratorie*, ibid., 1764; *Compendio della retorica publicata da Gaetano Maradi*, ibid., 1760, etc.

* SERRA-CAPRIOLA (Antoine-Maresca Donnorso, duc de), diplomate, né à Naples le 3 février 1750, fut confié, après la mort de ses parents, aux soins d'un oncle qui lui fit épouser une dame étrangère, et, envoyé à la cour de Russie en qualité de ministre, sut gagner la confiance de l'impératrice Catherine II, et celle de Paul Ier qui lui conféra l'ordre de Saint-André. Devenu veuf, il épousa la fille du prince Wiasemski, ministre des finances et de la justice de l'empire. Louis XVIII habitait alors Mittau : le duc crut qu'il était de son devoir de servir ce prince malheureux; il devint donc le conseil de ses agents et correspondit personnellement avec lui. Le duc de Serra-Capriola perdit sa fortune à l'occupation de Naples; il repoussa néanmoins les offres brillantes qui lui furent faites de la part de Bonaparte pour lui et son fils; et, quoique la paix de Tilsitt eût fait reconnaître Murat pour roi de Naples, et qu'il se trouvât sans mission, il ne cessa pas de jouer un rôle important. Devenu le chef d'une opposition prévoyante, éclairée, ferme et prudente, il dirigea les agents publics ou secrets de la Sardaigne, de l'Espagne, du Portugal, de la Prusse; en même temps il entretenait des relations avec l'Angleterre et l'Autriche; et quand la Russie se vit à son tour menacée, il concourut puissamment à lui faire faire alliance avec l'empire britannique, la Perse, la Turquie, la Suède et l'Espagne. Après le premier traité de Paris il défendit vivement au congrès de Vienne les droits de son maître, et il parvint à y ménager son rétablissement. Il revint alors dans sa patrie dont il était éloigné depuis 32 ans; mais n'ayant pu éclairer le gouvernement sur ses dangers, il retourna en Russie, pénétré de la funeste idée que Naples devait être livrée à de nouveaux troubles. En 1820, appelé à prêter serment à la nouvelle constitution, il écrivit au roi qu'il ne reconnaissait que lui seul, et ne pouvant juger de loin les événements qui venaient de se passer à Naples, il lui envoyait sa signature pour en faire l'usage qu'il croirait convenable. Ferdinand donna de la publicité à cette lettre qui acquit des partisans au duc de Serra-Capriola, mais il ne profita de sa faveur que pour inviter tous les partis à la modération, à l'union, à une confiance mutuelle et à un profond respect pour le souverain. En même temps il usait de son crédit auprès du ministère russe pour faire éviter à sa patrie une guerre étrangère, et pour tirer son souverain de la pénible situation où il se trouvait. Il n'eut pas la satisfaction de voir l'entière réussite de ses efforts, mais il vit les maux provoqués par la révolution adoucis par les puissances alliées, et il mourut le 27 novembre 1822, vivement regretté de tous ceux qui l'avaient connu, et particulièrement de son roi, qui écrivit à son fils de la manière la plus touchante, et de l'empereur Alexandre, qui adressa une lettre à sa veuve pour lui témoigner la part qu'il prenait à sa douleur.

SERRANO (Joseph-Franco), écrivain juif, professeur de langue hébraïque dans la synagogue portugaise d'Amsterdam, a donné une *Traduction* espagnole des livres de Moïse, accompagnée de notes marginales tirées du Talmud, et des principaux rabbins qui l'ont commenté, Amsterdam, 1695, in-4. Ce rabbin a beau protester, dans sa préface, qu'il a rendu le texte avec toute la fidélité possible, sa mauvaise foi et son ignorance, qui se

font sentir en plusieurs endroits, déposent contre la sincérité de cette protestation.

* SERRANO (Thomas), jésuite, né en 1715, à Castalla, dans le royaume de Valence, se distingua d'abord comme prédicateur. Il professa ensuite les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans différents colléges de la société. Décoré du titre d'historiographe du royaume de Valence, il reçut un diplôme d'associé de l'académie de Roveredo. A la suppression de l'institut, il se retira en Italie, et s'établit à Bologne où il mourut le 1er février 1784. Ses principaux ouvrages sont : *Super judicio Hieronymi Tiraboschi de Valerio Martiale, L. Annæo Seneca, M. Antonio Lucano et aliis argenteæ ætatis Hispanis, epistolæ duæ*, Ferrare, 1776, in-8; *Carminum libri IV, opus posthumum; accedit de auctoris vitæ et litteris Michaelis Garciæ commentarium*, Foligno, 1788, in-8. On lui doit en outre des *Discours* latins prononcés dans des solennités littéraires, des *Opuscules* et quelques pièces de vers en espagnol, et la *Description des fêtes* célébrées à Valence, en 1762, pour la troisième année séculaire de la canonisation de saint Vincent-Ferrier. On trouvera la liste complète de ses ouvrages dans le *Suppl. Biblioth. Soc. Jesu* de *Caballero*, pag. 259 et suiv.

SERRAO (Jean-André), évêque de Potenza, né en 1731 à Castel-Monardo, entra dans la congrégation de l'Oratoire à Naples; et lors de l'expulsion des jésuites, obtint une chaire de morale au collége de Gesu-Vecchio. Il avait publié, vers 1765, le commencement d'un ouvrage qu'il ne parait pas avoir terminé : *De Locis theologicis*, et peu d'années après il donna son écrit *De claris catechistis*, dans lequel on trouve des éloges pompeux des catéchismes jansénistes, et des déclamations contre les souverains pontifes (*voy.* Mesenguy). En 1782, le roi de Naples nomma Serrao à l'évêché de Potenza; mais la cour de Rome refusa de lui expédier ses bulles avant qu'il eût donné des explications satisfaisantes sur sa doctrine; une liste de questions fut dressée, auxquelles on l'invita à répondre devant l'auditeur Campanelli : mais le chatouilleux oratorien s'y refusa. Le premier ministre prit la défense de l'évêque, et une commission composée de deux prêtres et de deux magistrats fut d'avis que les questions proposées étant insultantes, le roi pouvait remettre en vigueur l'ancien droit ecclésiastique, en faisant sacrer Serrao par le métropolitain. Cependant une congrégation de cardinaux, chargée de terminer cette affaire, proposa des arrangements, et il fut convenu que, sans entrer dans des questions particulières, Serrao signerait une lettre où il protesterait de son obéissance au pape, et de son attachement aux constitutions apostoliques; qu'à l'avenir il soumettrait ses écrits au saint Siége, et déférerait au jugement qui en serait porté. Il consentit à cet arrangement, et fut sacré en 1783. Mais les bienfaits de la cour de Naples ne rendirent pas Serrao plus dévoué à ses intérêts. Après l'occupation de Naples par les Français en 1798, il se déclara partisan de la révolution, excita le peuple à suivre son exemple. L'année suivante, les Français ayant été forcés de se retirer (*voy.* Ruffo, cardinal), Potenza fut repris par les Napolitains et l'évêque massacré dans son lit, comme traître à son roi. Outre les écrits déjà cités, on lui en attribue quelques-uns où la cour de Rome est traitée avec la dernière inconvenance; nous nous contenterons de citer une *Dissertation sur l'autorité des métropolitains, de sacrer leurs suffragants; De la monarchie universelle des papes, discours adressé au roi Ferdinand et à tous les souverains*. Serrao s'était occupé de littérature, et avait été secrétaire de la classe des belles-lettres de l'académie de Naples. On lui doit *Commentarius de vita et scriptis Jani Vincentii Gravinæ*, Rome, 1758, in-4; *De rebus gestis Mariæ Theresiæ Austriacæ Commentarius*, 1781, in-8, etc. M. M. F. D. (Mgr. Dominique Forges-Davanzati) a publié, à Paris, en 1806, in-8, la *Vie*, ou plutôt le panégyrique de Serrao.

SERRARIUS. *Voy.* Serarius.

SERRE (Jean Puget de la), né à Toulouse vers l'an 1600, mort en 1665, fut d'abord ecclésiastique et se maria ensuite. Il a beaucoup écrit en vers et en prose; mais ses ouvrages sont le rebut de tous les lecteurs. La Serre se connaissait lui-même : ayant un jour assisté à un mauvais discours, il alla, comme dans une espèce de transport, embrasser l'orateur en s'écriant : « Ah ! monsieur, depuis vingt ans j'ai bien débité du galimatias; mais vous venez d'en dire plus en une heure que je n'en ai écrit en toute ma vie. » Ses livres sont au nombre de plus de 100 volumes; les plus connus sont : le *Secrétaire de la cour*, qui a été imprimé plus de cinquante fois, et qui ne méritait pas de l'être une seule; sa tragédie de *Thomas Morus*, qui eut un succès infini dans le temps. Cet écrivain est bien plus connu aujourd'hui par les vers de Boileau, qui le tournent en ridicule, que par ses nombreux écrits. Lui-même avouait qu'il préférait les pistoles qui le faisaient vivre dans l'aisance, à la chimère d'une vaine gloire qui le laisserait misérable. Sa fécondité lui valut en effet une honnête fortune, et même le titre d'historiographe de France et de conseiller d'état. Mais il ne put jamais obtenir l'une des pensions que Colbert faisait donner aux gens de lettres : on a supposé que Chapelain s'y était opposé, et tel a été le fondement de la plaisanterie du *Chapelain décoiffé*, qu'on trouve à la suite de presque toutes les éditions de Boileau.

SERRE ou plutôt SERRA (Michel), peintre espagnol, né en Catalogne en 1658, commençait à apprendre le dessin, sur les modèles du célèbre Joanès, lorsque les mauvais traitements de son beau-père lui firent quitter sa patrie. Etant venu en France, où il se fit bientôt connaître par ses bonnes dispositions, il se fixa à Marseille; il fit ensuite un voyage à Rome, où il se perfectionna : il fut admis comme membre de l'académie royale. Serre fit plusieurs bons élèves, parmi lesquels on cite le père Imbert. Il se distingua par l'invention et le coloris. Ses plus beaux ouvrages sont à Valence, à Aix, à Marseille. Il mourut dans cette dernière ville en 1728.

* SERRE (Jean-Antoine de la), chanoine de Nuits, né à Paris en 1731, entra dans la congrégation de l'Oratoire, y professa les belles-lettres et

la rhétorique avec succès, et remporta plusieurs prix dans diverses académies. Il sortit de l'Oratoire en 1770, et s'établit à Lyon où il mourut le 2 mars 1781, membre de l'académie de cette ville. On a de lui : *Discours* sur cette question : *Combien il serait dangereux de préférer les talents agréables aux talents utiles*, Paris, 1770, in-8; *Elite de poésies décentes*, avec M. Bérenger, Lyon, 1772, 3 vol. in-12; *Nouveaux discours académiques*, Nîmes, 1769, in-8; *Poétique élémentaire*, Lyon, 1771, in-12; *Quelles sont les sources de la décadence du goût?* Nîmes, 1768, in-8; l'*Eloquence*, poème en six chants, 1778, in-12 : c'est son meilleur ouvrage; des *Comédies* et des *Tragédies*, jouées dans les colléges. Il a travaillé à l'*Encyclopédie* de Genève.

* SERRE (le comte Hercule de), ministre de la justice, né en 1777 à Pagney-sous-Pressy près de Toul, d'une famille honorable de Lorraine, émigra bien jeune encore, et servit dans l'armée de Condé. L'amnistie de 1802 lui ayant permis de rentrer en France, il vint habiter Metz, où il se fit recevoir avocat, et bientôt il tint au barreau de cette ville un rang distingué. Nommé premier avocat général à la cour impériale de Metz, à la réorganisation des tribunaux, en 1811, il passa premier président à Hambourg, où il gagna l'affection de toutes les classes, en allégeant autant qu'il le pouvait les nombreuses charges qui pesaient sur les habitants, et obtint à la restauration la présidence de la cour de Colmar. Au retour de Bonaparte de l'ile d'Elbe, il suivit le roi à Gand. Député à la chambre de 1815, il s'y lia tout d'abord avec Camille Jordan et Royer-Collard dont les opinions s'accordaient avec les siennes, et se fit bientôt une grande réputation en défendant le ministère contre d'imprudents amis du trône. Lorsque l'ordonnance du 5 septembre eut amené des élections dans un sens opposé, il prit place dans la nouvelle majorité et fut porté à la présidence qu'il conserva dans la session suivante, (1817). Ce fut alors qu'ayant dévelpppé une proposition très-sévère pour la réforme du règlement de la chambre, il la vit rejetée au milieu des murmures de l'assemblée; il fut lui-même à la session de 1818 écarté de la présidence; mais, à la fin de la même année, lors de la retraite du duc de Richelieu, il entra dans la nouvelle administration comme ministre de la justice. Il débuta par défendre avec la plus grande énergie la loi des élections du 5 février 1817, que menaçait une proposition déjà adoptée par la chambre des pairs, et présenta trois lois sur la presse dont une renvoyait au jury l'examen de tous les délits commis par voie de publication. Plus tard, dans la séance où fut traitée la question du rappel des bannis, il parla avec force contre les régicides, et fit passer à l'ordre du jour sur leur demande. Le 20 novembre les ministres qui voulaient conserver intacte la loi des élections, furent contraints d'abandonner leur portefeuille. De Serre conserva le sien, et quoiqu'à son avénement au ministère il se fût prononcé avec chaleur en faveur de cette loi, il la combattit non moins vigoureusement après l'attentat du 13 février 1820. (*Voy.* Berry, le duc de.) En 1821, la demande qu'il fit de la continuation de la censure fut le prétexte ou l'occasion de sa chute. Les efforts réunis de la droite et de la gauche le firent éloigner du ministère. Le lendemain de sa disgrace il alla s'asseoir au centre droit, et prit encore une fois la parole pour défendre les droits du jury sur les questions relatives aux délits de la presse. L'année suivante il fut nommé ambassadeur à Naples, et il mourut sur une terre étrangère le 21 juillet 1824. La nature l'avait fait orateur. Sa méthode de discuter était nette, bien ordonnée; son style correct, sagement hardi, et il n'accordait rien à la période et à la déclamation. Ses *Discours* se trouvent dans le *Moniteur*; quelques-uns ont été imprimés séparément.

SERRES, *Serranus* (Jean de), calviniste, né, vers 1540, à Villeneuve-de-Berg, se livra d'abord à l'étude de la philosophie et de la théologie, et devint pasteur. A l'époque de la St.-Barthélemy, il se retira à Lausanne. Plus tard il fut ministre à Nîmes (en 1582), et fut employé, par le roi Henri IV, en diverses affaires importantes. Ce prince lui ayant demandé si on pouvait se sauver dans l'église romaine, il répondit qu'on *le pouvait*. Cette réponse ne l'empêcha pas d'écrire avec emportement, quelque temps après, contre les catholiques. Il entreprit ensuite de concilier les deux communions dans un grand traité qu'il intitula : *Apparatus ad fidem catholicam*, 1797, in-fol., et qui a été réimprimé sous ce titre : *De fide catholica, sive de principiis religionis christianæ, communi omnium christianorum consensu semper et ubique ratis*, 1607, in-8. Cet ouvrage fut méprisé par les catholiques, et reçu avec tant d'indignation par les calvinistes de Genève, que plusieurs auteurs les ont accusés d'avoir fait donner à Jean de Serres du poison. On prétend qu'il en mourut, à Genève, en 1598, à 50 ans. Cet écrivain était d'un emportement insupportable dans la société et dans ses écrits. Tout ce qui nous reste de lui est rempli de contes faux, de déclamations indécentes, de réflexions frivoles et triviales. Ses principaux ouvrages sont : une édition de *Platon* en grec et en latin, avec des notes, 1578, 3 vol. in-fol. Cette version bien imprimée, était pleine de contre-sens; mais Henri Etienne la corrigea avant qu'elle fût livrée au public. Un traité de l'*immortalité de l'âme*, in-8; *Inventaire de l'histoire de France*, en 5 vol. in-12, dont la meilleure édition est en 2 vol. in-fol., 1660. Elle fut retouchée par des gens habiles, qui en retranchèrent les traits faux ou hasardés, l'aigreur et la partialité : il n'y reste plus que la platitude. *De statu religionis et reip. in Francia*; *Mémoires de la troisième guerre civile et des derniers troubles de France sous Charles IX, en 4 livres*, 3 vol. in-8; *Recueil des choses mémorables advenues en France sous Henri II, François II, Charles IX et Henri III*, in-8. Ce livre est connu sous le titre de l'*Histoire des cinq rois*, parce qu'il a été continué sous le règne de Henri IV, jusqu'en 1597, in-8. Quatre *Antijesuita*, 1594, in-8, et dans un recueil qu'il intitula *Doctrinæ jesuiticæ præcipua capita*. L'inexactitude, l'incorrection, la grossièreté, caractérisent non-seulement son style, mais toute la teneur de

sa narration. Dupleix a fait un gros volume de ses erreurs.

SERRES (Olivier de). *Voy.* OLIVIER.

SERRIE (François-Joseph de la), amateur des lettres et des arts, né en 1770 au château de La Serrie, près de Nantes, a publié successivement un grand nombre de petits ouvrages écrits d'un style naturel et facile, remarquables par une teinte douce et mélancolique. Il est mort le 6 février 1819. Ses *Œuvres* se composent de 22 vol. petit in-18, imprimés sur papier vélin, et ornés de 122 vignettes dessinées par l'auteur, ils n'ont pas été mis dans le commerce; le *Recueil* de l'académie de Nantes (1819) contient quelques détails sur cet écrivain.

SERRONI (Hyacinthe), premier archevêque d'Albi, fut pourvu, dès l'âge de 8 ans, de l'abbaye de Saint-Nicolas, à Rome, où il était né en 1617. Il prit l'habit de dominicain, et lui fit honneur par sa vertu et par les progrès qu'il fit dans les sciences ecclésiastiques. Il reçut, en 1644, le bonnet de docteur. Le P. Michel Mazarin, frère du cardinal-ministre, l'emmena en France pour lui servir de conseil. Ses talents le firent bientôt connaître à la cour, qui le nomma à l'évêché d'Orange. Quelque temps après, le roi le fit intendant de la marine, et, en 1648, il l'envoya en Catalogne en qualité d'intendant de l'armée. Il se signala dans ces différentes places; mais son esprit parut surtout à la conférence de Saint-Jean-de-Luz. Ses services furent récompensés par l'évêché de Mende et par l'abbaye de la Chaise-Dieu; enfin il fut transféré en 1676 à Albi, qui fut érigé en archevêché en 1678. Cet illustre prélat finit sa carrière à Paris, le 7 janvier 1687, à 77 ans. Il était fort zélé pour la discipline ecclésiastique. Mende et Albi lui doivent des séminaires et d'autres établissements utiles. Nous avons de lui des *Entretiens affectifs de l'âme*, Paris, 1689, 3 vol., livre de piété aujourd'hui oublié; et une *Oraison funèbre de la reine-mère*, qui n'est pas du premier mérite.

SERRURIER. *Voy.* SERURIER.

SERRY (Jacques-Hyacinthe), fils d'un médecin de Toulon, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Après avoir achevé ses études à Paris, où il reçut le bonnet de docteur en 1697, il alla à Rome, et enseigna la théologie au cardinal Altiéri. Il devint consulteur de la congrégation de l'*Index*, et professeur de théologie dans l'université de Padoue, où il mourut en 1738, à 79 ans. Ses principaux ouvrages sont une grande *Histoire des congrégations de Auxiliis*, dont la plus ample édition est celle de 1709, in-fol., à Anvers. La première édition est de 1699. *On peut appeler son livre un roman théologique, tant il y a de faussetés, de calomnies et de mensonges débités avec une audace incroyable*, dit l'auteur du *Dictionnaire* des livres jansénistes; mais on sent bien que tout le monde n'en a pas porté un jugement si sévère. Ce fut le P. Quesnel qui revit le manuscrit, et qui se chargea d'en diriger l'édition. L'ouvrage parut sous le nom d'*Augustin le Blanc*. Le P. Germon a donné des *Lettres* remplies de questions intéressantes touchant cette *Histoire*, à laquelle le P. Livinus Meyer (*voy.* ce nom) en a opposé une autre; *Divus Augustinus, summus prædestinationis et gratiæ doctor, a calumnia vindicatus*, contre Launoy, Cologne, 1704, in-12; *Schola thomistica vindicata*, contre le P. Daniel, jésuite, Cologne, 1706, in-8; un traité intitulé *Divus Augustinus divo Thomæ conciliatus*, dont la plus ample édition est celle de 1724, Padoue, in-12; *De romano Pontifice*, etc., Padoue, 1732, in-8, mis à l'*Index* par un décret du 14 janvier 1733 (*voy.* LUCINI); *Theologia supplex*, Cologne, 1736, in-12; trad. en franç., 1756, in-12. Cet ouvrage concerne la constitution *Unigenitus*. *Exercitationes historicæ, criticæ, polemicæ, de Christo ejusque Virgine Matre*, Venise, 1719, in-4. Il y attaque particulièrement l'*Historia familiæ sacræ*, de Sandini. Il y a de l'érudition, mais des sentiments singuliers, et des choses injurieuses aux plus saints et plus célèbres écrivains de l'Eglise; ce qui a fait mettre l'ouvrage à l'*Index*. Sandini y a répondu dans une nouvelle édition de la *Familia sacra*, dans des notes marginales. *De fabula monachatus benedictini divi Thomæ Aquinatis*, etc., pour prouver que saint Thomas d'Aquin n'a jamais été moine au Mont-Cassin, avant d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, Venise, 1727, in-8.

* SERTOR (l'abbé Gaetano), poète italien, né en 1741, à Cento, près de Bologne, fit ses études avec éclat, et fut nommé professeur de philosophie dans sa ville natale. Excellent logicien, bon métaphysicien, il obtint beaucoup de réputation par ses cours sur l'analyse *des idées*. Venu à Rome en 1774, au moment où le conclave était assemblé pour l'élection d'un pontife, il se permit de mettre en scène les principaux membres du sacré collége dans une pièce satyrique intitulée *le Conclave*, qui fit beaucoup de bruit alors, mais qui depuis longtemps est oubliée. On en connut bientôt l'auteur, qui fut contraint d'éviter par la fuite les conséquences d'une pareille action. Il voyagea quelque temps en Italie, et écrivit plusieurs *opéras* dont le succès le fit appeler à Vienne, où il fut attaché comme poète au théâtre impérial italien. Il y trouva l'abbé Casti, qui marchait sur ses traces (*voy.* ce nom) dans la carrière satirique. Sertor composa sous son inspection plusieurs *opéras* qui furent applaudis. Sa versification est facile, soutenue et poétique. Dans sa vieillesse, il revint à Cento, où il mourut le 14 mai 1805, léguant sa bibliothèque à la ville et le reste de sa succession aux pauvres. Sertor est auteur de *Poésies lyriques* estimées, et d'un ouvrage *contre les philosophes*, trad. en franç. par Chassanis (*voy.* ce nom).

SERTORIUS (Quintus), capitaine romain, de la ville de Norcia, dans le pays des Sabins, né vers l'an 121 avant J.-C., d'une famille plébéienne, se signala d'abord dans le barreau, qu'il quitta pour suivre Marius dans les Gaules, où il fut questeur, et où il perdit un œil à la première bataille. Il rejoignit ensuite Marius, et prit Rome avec lui, l'an 87 av. J.-C. Il fit ensuite la guerre contre les Cimbres, fut nommé questeur dans la Gaule cisalpine, et, quand il reparut à Rome, il fut reçu par les acclamations du peuple qui honorait sa probité. Mais au retour de Sylla, il se sauva en Espagne. On dit que, dans un accès de mélancolie, il songea à se retirer dans les îles Fortunées pour y passer le reste de ses jours au sein d'une vie privée et tranquille; mais ce projet ne l'occupa pas longtemps. Il entra en

Lusitanie, où il se mit à la tête des rebelles. Il eut bientôt une nombreuse cour, composée de ce qu'il y avait de plus illustre parmi les Romains, que les proscriptions de Sylla avaient obligé à s'expatrier. Il donnait des lois à presque toute l'Espagne, et il y avait formé comme une nouvelle Rome, en établissant un sénat et des écoles publiques, où il faisait instruire les enfants des nobles dans les arts des Grecs et des Romains. Le bas peuple lui était aussi dévoué que la noblesse. Sertorius lui avait persuadé qu'il était en commerce avec les dieux, et qu'ils lui donnaient des avis par l'organe d'une biche blanche qu'il avait élevée et qui le suivait partout, même dans les batailles. Les Romains, alarmés des progrès de Sertorius, envoyèrent contre lui Pompée, dont les armes ne furent pas d'abord fort heureuses. Il fut obligé de lever le siége de la ville de Laurone, dans l'Espagne citérieure, après avoir perdu 10,000 hommes. La bataille de Sucrone, donnée l'année d'après, demeura indécise entre les deux partis. Sertorius y perdit sa biche; mais elle fut retrouvée quelques jours après par des soldats qu'il engagea au secret. Il feignit d'avoir été averti en songe du prochain retour de cet animal favori, et aussitôt on lâcha la biche, qui vint caresser son maître au milieu des acclamations de toute l'armée. Métellus, autre général romain envoyé contre Sertorius, se réunit avec Pompée et le battit auprès de Ségontia. Ce fut alors que Sertorius fit un traité avec Mithridate. Ces deux guerriers donnaient beaucoup d'alarmes à Rome, lorsque Perpenna, un des principaux officiers de Sertorius, lassé d'être subalterne d'un homme qui lui était inférieur en naissance, l'assassina dans un repas, l'an 73 avant J.-C. Sertorius, devenu voluptueux et cruel sur la fin de ses jours, ne s'occupait plus que des plaisirs et de la vengeance, et avait perdu les qualités qui l'avaient illustré, sa générosité, son affabilité, sa modération. Sertorius a fourni à Corneille le sujet d'une *tragédie*.

* SERULLAS (Georges-Simon), naquit en 1774, à Poncin près de Toisset. Fils d'un notaire estimé, il fut destiné par son père au notariat; mais en 1793, la France tout entière fut appelée à prendre les armes. Sérullas voulut répondre à cet appel, et il suivit à Bourg quelques cours de pharmacie, et fut bientôt nommé pharmacien militaire. Il fit ainsi toutes les guerres d'Italie et d'Allemagne, et plus tard, la malheureuse campagne de Russie. En sortant de Torgau (1814), Sérullas fut nommé pharmacien de l'hôpital militaire de Metz, et tel était son zèle, qu'il eut à 42 ans le courage de commencer l'étude des mathématiques et de la langue grecque. De tels efforts furent récompensés par le succès. Ses premiers travaux suffirent pour révéler en lui un chimiste distingué. En 1825, il fut nommé au Val-de-Grâce avec le titre qu'il avait à Metz. Il venait d'être appelé, comme professeur de chimie, au jardin du roi, quand il fut emporté par le choléra, le 24 mai 1832. Sérullas avait remplacé Vauquelin à l'institut et il eut pour successeur M. Dumas. Ses travaux comme chimiste, qui ont eu principalement pour objet l'iode, le chlore, le brôme, le cyanogène, l'éther sulfureux, attestent qu'il joignait à une grande sagacité, le génie des méthodes nouvelles d'expérimentation et d'analyse. Les résultats en sont consignés dans les journaux scientifiques et dans les recueils des sociétés savantes. On a un *Eloge de Sérullas* par M. Lodibert, Paris, 1837, in-8.

* SERURIER (Jeanne-Matthieu-Philibert, comte), né en 1742, à Laon, entra au service en 1755 comme lieutenant de milice, et fut ensuite enseigne dans le régiment de Beauce. Il fit ses premières armes dans la guerre de Hanovre, et fut blessé à l'affaire de Warbourg : plus tard il fit la campagne de Portugal (1762), et celle de Corse (1771); en 1789 il était major du même régiment. Ayant adopté les principes de la révolution, il obtint un avancement rapide : nommé colonel puis général de brigade, il était général de division en 1794. Employé l'année suivante à l'armée des Alpes, il se fit remarquer sous les ordres de Kellermann et de Schérer; en 1796, dans la fameuse campagne d'Italie, il se signala dans diverses occasions, et notamment à la bataille de Final, puis en 1797 au blocus de Mantoue, au passage du Tagliamento, et à l'affaire de Gradiska. On lui confia ensuite le commandement de Venise, et il s'y conduisit avec adresse et fermeté. Lors des défaites qu'éprouva Schérer, il fut enveloppé près de Peschiera, et ne se tira de ce mauvais pas que par son habileté. Moins heureux en 1799 à Verderin, après une défense opiniâtre sa division fut obligée de capituler. Souwarow lui fit un accueil distingué et lui permit de rentrer en France sur parole. Il se trouvait à Paris lorsque Bonaparte revint d'Egypte, et il le seconda puissamment au 18 brumaire. Nommé sénateur, il obtint bientôt la place de gouverneur des Invalides et la dignité de maréchal. En 1814, il fut nommé par le roi pair de France et commandeur de l'ordre royal de St.-Louis. Il perdit le titre de pair en 1815 pour l'avoir accepté de Bonaparte dans les cent-jours. Il fut remplacé, dans le gouvernement des Invalides, par le duc de Coigny, et mourut à Paris le 21 décembre 1819.

SERVAGI, est le nom du fondateur de l'empire des Marattes, établi dans la presqu'île de l'Indostan. De l'audace, du courage et une certaine éloquence lui firent beaucoup de partisans, et il devint chef d'une horde guerrière d'Indiens. A cette époque, le farouche conquérant Aureng-Zeb portait la désolation dans l'Inde, où il s'efforçait de détruire les anciennes souverainetés de l'Asie. Servagi, à la tête de sa horde, eut d'abord sur lui divers avantages, et fut considéré par les Indiens comme le libérateur de sa patrie. Il prit le titre de roi, en 1674. Son discours inaugural contenait ces mots : « Je suis roi par la vertu de ce cimeterre, » qu'Aureng-Zeb n'a pu briser. J'y joints le consentement de ces braves qui ont jusqu'à présent » partagé mon sort. » Il consacra son couronnement par des cérémonies religieuses, afin de s'attirer le respect des peuples. Après avoir passé un mois à se faire purifier par les brames, il se fit peser publiquement contre de l'or : on trouva qu'il pesait 16,000 pagodes qui furent aussitôt distribuées aux brames qui l'avaient purifié. Il continua la guerre avec Aureng-Zeb, et ne fit qu'étendre son

empire ; aussi ce dernier disait : « Mes armes ont » été employées contre Servagi pendant 19 ans, et » cependant ses états ont toujours augmenté. » Il mourut vers 1700.

SERVAIS (saint), évêque de Tongres, transporta son siége épiscopal de cette ville en celle de Maëstricht, où ce siége resta jusqu'au VIIIe siècle, qu'il fut transféré à Liége. Il assista, l'an 347, au concile de Sardique, où saint Athanase fut absous, et au concile de Rimini, en 359, où il soutint la foi de Nicée ; mais surpris par les ariens, il signa une confession de foi énoncée d'une manière insidieuse. Dès qu'il connut la fourberie de ces hérétiques, il détesta sa facilité (*voy.* PHÉBADE). Il mourut en 384. Il avait composé, dit-on, contre les hérétiques Valentin, Marcion, Aétius, etc., un ouvrage que nous n'avons plus. Quelques critiques prétendent que le siége de Tongres ne fut jamais transporté à Maestricht, quoique, par diverses raisons, les évêques aient fait leur résidence dans cette ville. L'abbé Ghesquière, dans ses *Acta sanctorum Belgii*, tome 1er, 1783, combat cette opinion, que la nature de cet ouvrage ne nous permet pas d'approfondir. Il suffit de savoir que les successeurs de saint Servais, jusqu'à saint Hubert, sont nommés indifféremment évêques de Maëstricht ou de Tongres.

* SERVAN (Joseph-Michel-Antoine), avocat général au parlement de Grenoble, né en 1737 à Romans, n'avait que 27 ans lorsqu'il fut pourvu de la charge dans laquelle il devait se faire une réputation aussi brillante que rapide. Doué de talents naturels fortifiés par de bonnes études, faites à Lyon et à Paris sous d'habiles maitres, il se montra dès le début avec éclat. A peine fut-il installé qu'il courut à Ferney rendre hommage à Voltaire dont il reçut un bienveillant accueil. Son discours de rentrée (1766) sur l'administration de la justice criminelle, accueilli avec enthousiasme, répandit son nom dans toute l'Europe. Mais aveuglé par une fausse philantropie, il dépassait le but : en cherchant des garanties pour l'innocent contre les erreurs des juges, il laissait la société sans défense contre le criminel en demandant l'abolition de la peine de mort. Il porta l'année suivante la parole dans la cause d'une femme protestante, abandonnée par son mari, et réunit tous les suffrages. Tant qu'il flatta les préjugés philosophiques il ne compta que des succès; mais dans la cause d'un grand seigneur indignement trompé par une courtisane, ayant pris la défense de celui qu'on dépouillait, il se vit poursuivi par d'absurdes calomnies. Interrompu par des marques d'improbation, il s'arrêta, déclarant qu'il terminait son discours et sa carrière publique (1772). Sa retraite lui épargna les persécutions que le chancelier Maupeou fit essuyer à la haute magistrature. Dans ses loisirs il continua de s'occuper de l'examen de la législation pénale, et il eut la gloire d'indiquer le premier les utiles réformes qui depuis ont été faites dans l'administration de la justice. Député de la ville d'Aix aux états généraux il s'excusa sur sa santé, malgré les instances de Mirabeau, jaloux de l'avoir pour collègue ; partageant les illusions de beaucoup de gens de bien, il écrivit en 1789 plusieurs pamphlets dans l'esprit des réformateurs; mais il ne tarda pas d'être détrompé. Avant l'époque de la terreur qu'il prévoyait, il alla chercher un asyle en Suisse où il eut tout le loisir de déplorer ses erreurs passées. Après le 18 brumaire il revint en Provence, et peu de temps après, nommé membre du corps législatif, il refusa d'y siéger, et continua d'habiter près de St.-Remy un modeste domaine où il mourut le 4 novembre 1807, à 70 ans. Servan est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages. Ses *Œuvres judiciaires* ont été réunies, Limoges, 1818, 2 vol. in-8 ; et ses *Œuvres choisies* ont été publiées par M. X. De Portets, Paris, 1825, 5 vol. in-8, dont les deux derniers contiennent les œuvres inédites; on y distingue : *Discours sur l'administration de la justice criminelle*, 1767, in-8 ; *Plaidoyer dans la cause d'une femme protestante*, in-12, chef-d'œuvre d'éloquence judiciaire ; *Discours sur les mœurs*, 1769, Lyon, 1772, in-8 et in-12; *Plaidoyer dans la cause du comte de* *** (Suze) *et de la Dlle* *** (Bon), *actrice de l'Opéra*, Lyon, 1772, in-12 ; *Réflexions sur quelques points de nos lois*, 1781, in-8 ; *Discours sur les progrès des connaissances humaines*, 1781, in-8 ; *Réflexions sur les* Confessions *de J.-J. Rousseau*, Paris, 1783, in-12 ; il y réfute en passant quelques opinions de ce philosophe qu'il avait connu personnellement et auquel il avait rendu tous les services qui avaient dépendu de lui pendant son séjour dans le Dauphiné, service que Rousseau paya de la plus noire ingratitude; *Apologie de la Bastille* par un homme en pleine campagne, Lausanne, 1784, in-8 ; c'est une réponse aux *Mémoires* de Linguet (*voy.* ce nom, V, 260) ; *Adresse aux amis de la paix*, 1789, in-8, écrit dirigé contre Mirabeau ; *Des assassinats et des vols politiques* ou des proscriptions et des confiscations (1795). Servan publia cet opuscule sous le nom de l'abbé Raynal. *De l'influence de la philosophie sur l'instruction criminelle* ; *Commentaires* historiques et critiques sur les deux 1ers livres des *Essais* de Montaigne; des *Révolutions dans les grandes sociétés civiles*, considérées dans leurs rapports avec l'ordre général. Ces trois ouvrages font partie des *Œuvres posthumes*. M. de Portets a donné une *Notice* sur la vie et les ouvrages de Servan.

SERVAN (Joseph), frère du précédent, né en 1741 à Romans, suivit la carrière des armes, entra dans le corps du génie, et fut ensuite sous-gouverneur des pages de Louis XVI. Malgré la reconnaissance qu'il devait à ce monarque, il embrassa les principes de la révolution, et fut successivement nommé colonel, et maréchal-de-camp. Le parti dominant le porta au ministère de la guerre à une époque où le roi n'était plus maitre de ses choix. Il remplaça M. de Grave (*voy.* ce nom, IV, 95), le 11 mai, et ne conserva le portefeuille que jusqu'au 2 juin. Un décret déclara qu'il emportait les regrets et l'estime de la nation ; et il fut réinstallé dans son ministère après la funeste journée du 10 août. Lorsque les Prussiens pénétrèrent dans la Champagne, il montra son indécision accoutumée ; il se rendit justice en offrant sa démission, et peu de jours après obtint le commandement en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales. Accusé

d'intelligence avec Dumouriez et les *Girondins*, il crut en se retirant se soustraire au coup qui le menaçait; mais trompé dans son attente, il fut traduit devant une commission militaire à Lyon, et transféré dans les prisons de l'Abbaye. Le 9 thermidor lui rendit la liberté, et plus tard il fut nommé inspecteur-général des troupes stationnées dans le Midi. Sous le gouvernement consulaire, il devint président du comité des revues et commandant de la légion-d'honneur. Il est mort en 1808. On a de lui : *le Soldat citoyen*, 1780, in-8; *Projet de constitution pour l'armée française* (avec Cessac), 1790, in-8; *Histoire des guerres des Gaulois et des Français en Italie depuis Bellovèse jusqu'a la mort de Louis XII*, 1805, tom. 2 à 7, in-8; l'*Introduction* est du général Jubé.

** SERVAN de SUGNY (Pierre-Marie-François-Jules), naquit à Lyon, le 24 décembre 1796, d'une famille tenant au célèbre avocat-général Servan. Après de brillantes études au lycée de Lyon, il commença à Grenoble son cours de droit qu'il acheva à Paris. Son goût pour les lettres se manifesta dès lors par quelques publications qui témoignaient de ses connaissances classiques : ce furent d'abord des *Fragments de Gessner traduits en vers latins*, puis vint l'*Almanach des Muses latines*, œuvre plus considérable, et qui lui valut les suffrages de tous les amis de la langue d'Horace. Bientôt après, il mit au jour *Mes Rêveries*, opuscule qu'il donna comme traduit de l'allemand; c'était, sous une forme orientale, la critique de plusieurs poètes de l'époque. Tous ces ouvrages furent imprimés à Grenoble en 1817. L'année suivante, il publia à Paris un second vol. de l'*Almanach des Muses latines*, qui fut également bien accueilli. Il avait composé un *Récit des événements arrivés à Lyon en 1817*, mais la police, craignant de fâcheuses révélations, en opéra la saisie chez l'imprimeur. Cette excursion dans le domaine de la politique fut la seule que se permit Servan, et il se hâta de rentrer dans le champ plus calme de la littérature. En 1822, parurent les *Idylles de Théocrite en vers français, précédées d'une notice sur les poètes bucoliques et suivis de notes*, Paris, in-18. Fruit d'un travail long et consciencieux, cette traduction lui assigne un rang distingué parmi les versificateurs et les hellénistes du commencement de ce siècle, et peut être considérée comme la meilleure qui ait paru jusqu'à ce jour du poète Syracusain. Dans la seconde édition Paris, (1829, in-8), il s'étudia, non sans succès, à serrer de plus près l'original dans certains passages que la critique avait signalés s'en écartant un peu trop. Cédant, en 1824, à l'entraînement général, il fit paraître *la famille Grecque, ou l'affranchissement de la Grèce, poème dialogué suivi de poésies diverses*, Paris, in-18. Il y a du mouvement et de belles images dans cette composition dont les quatre vers suivants furent particulièrement remarqués :

LE JEUNE GREC.

Ah! sans doute qu'enfin cette Europe chrétienne
Pense que notre cause est désormais la sienne?

LE VIEILLARD.

Non, mon fils; jusqu'ici lente à nous secourir
L'Europe nous regarde et nous laisse mourir!...

Vers la fin de cette année, il sembla vouloir revenir à la carrière que son père s'était flatté de lui voir embrasser, et il débuta avec distinction au barreau de Lyon; mais les séductions littéraires reprirent bientôt leur empire sur son esprit et le restituèrent à son premier penchant. Indépendamment des ouvrages cités plus haut, on a de lui *un Discours en vers sur la culture des lettres en province*, Lyon, 1825; *les Noces de Pélée et de Thétis, poème de Catulle, traduit en vers français*, Lyon, 1829; *Clovis à Tolbiac, tableau historique en quatre parties et en vers*, Paris, 1830; *le Réveil de la liberté, Ode dédiée aux Polonais*, Paris, 1831; *Epître à M. le prince Metternich*, Paris, 1831; enfin *la Chaumière d'Oullins*, Paris, 1830, in-8, roman moral dans lequel l'auteur montre par des exemples frappants, aux habitants de la campagne, le danger qu'il y a pour eux à rechercher le séjour des grandes villes où se perdent à la fois leur innocence et leur bonheur. Servan était membre de l'académie et de la société littéraire de Lyon, ainsi que de la société philotechnique de Paris. Il a écrit nombre d'articles soit dans la *Revue encyclopédique*, soit dans le *Mercure de France*, soit enfin dans la *Gazette universelle de Lyon*. Sa mémoire était prodigieuse et il possédait presque toutes les langues de l'Europe. Dans l'été de 1831, Servan, qui habitait Paris avec sa femme et un enfant, se sentit atteint d'un mal qui fit de rapides progrès, et qui, de l'avis des médecins, exigea l'air plus pur de la campagne. Il se transporta donc chez un de ses amis près d'Orléans, où, malgré tous les soins qui lui furent prodigués, il expira le 12 octobre 1831 dans sa 35e année. M. Bignan a publié ses *Œuvres inédites* sous ce titre : *Satires contemporaines et Mélanges*, Paris, 1832, in-8. En tête se trouve une *Notice* sur l'auteur dont il existe un *Eloge* par M. Alphonse de Boissieu, Lyon, 1832, in-8.

SERVANDONI (Jean-Jérôme), peintre et architecte, né à Florence en 1695, s'est signalé par son goût pour ces deux arts, et a travaillé dans presque toute l'Europe. Il avait, pour la décoration, les fêtes et les bâtiments, un génie plein d'élévation et de noblesse. En Portugal, il fut décoré de l'ordre royal de Christ. En France, il fut architecte, peintre et décorateur du roi. Il eut les mêmes titres auprès des rois d'Angleterre, d'Espagne, de Pologne, et du duc de Wurtemberg. Il mourut à Paris le 19 janvier 1766. Inépendamment de plusieurs édifices particuliers, tels que le grand portail de l'église de St.-Sulpice, à Paris, et une partie de la même église, on a de lui plus de soixante décorations aux théâtres de Paris, un grand nombre à ceux de Dresde, et de Londres, etc., etc. Il fut reçu à l'académie de peinture en 1731, sur un tableau représentant un *Temple et des ruines*. On a donné son nom à la rue qu'il habitait à Paris, près de Saint-Sulpice.

SERVET (Michel), antitrinitaire, né à Villanueva, en Aragon, l'an 1509, fit ses études à Paris, où il obtint le bonnet de docteur en médecine, son goût pour les nouvelles erreurs l'ayant engagé à mettre les Pyrénées entre l'inquisition et lui. Sans ce tribunal, si on en croit un historien moderne, il eût causé les mêmes troubles en Espagne

que Luther et Calvin en Allemagne. Son humeur contentieuse lui suscita une vive querelle, en 1536, avec les médecins de Paris. Il fit son *Apologie*, qui fut supprimée par arrêt du parlement. Les chagrins que ce procès lui causa, et sa mésintelligence avec ses confrères, le dégoûtèrent du séjour de la capitale. Servet passa à Lyon, où il fut quelque temps correcteur d'imprimerie, et fit ensuite un voyage à Avignon, puis retourna à Lyon; mais il ne fit qu'y paraître. Il alla s'établir en 1540 à Charlieu, où il exerça la médecine pendant 4 ans. Ses insolences et ses bizarreries l'obligèrent de quitter cette ville. Il trouva à Lyon Pierre Palmier, archevêque de Vienne en Dauphiné, qu'il avait connu à Paris. Ce prélat aimait les savants et les encourageait par ses bienfaits : il le pressa de venir à Vienne, où il lui donna un appartement auprès de son palais. Servet aurait pu mener une vie douce et tranquille à Vienne, s'il se fût borné à la médecine et à ses occupations littéraires; mais toujours rempli de ses premières idées contre la religion, il ne laissait échapper aucune occasion d'établir son malheureux système. Il s'avisa d'écrire à Calvin sur la Trinité. Il avait examiné ses ouvrages; mais ne trouvant pas qu'ils méritassent les éloges emphatiques que les réformés en faisaient, il consulta l'auteur, moins pour l'avantage de s'instruire que pour avoir le plaisir de l'embarrasser. Il envoya de Lyon trois questions à Calvin. Elles roulaient sur la divinité de J.-C., sur la régénération et sur la nécessité du baptême. Calvin lui répondit. Servet réfuta sa réponse avec beaucoup de hauteur. Calvin répliqua avec vivacité. De la dispute il passa aux injures, et des injures à la haine la plus implacable. Il eut par trahison les feuilles d'un ouvrage que Servet faisait imprimer secrètement. Il les envoya à Vienne avec les lettres qu'il avait reçues de lui, et son adversaire fut arrêté. Servet, s'étant échappé peu de temps après de la prison, se sauva à Genève, où Calvin fit procéder contre lui avec toute la rigueur possible. A force de presser les juges, d'employer le crédit de ceux qu'il dirigeait, de crier et de faire crier que *Dieu demandait le supplice de cet antitrinitaire*, il le fit brûler vif en 1553, âgé de 44 ans. « Comment les magistrats » de Genève, dit l'auteur du *Dictionnaire des hérésies*, qui ne reconnaissaient point de juge in» faillible du sens de l'Ecriture, pouvaient-ils con» damner au feu Servet, parce qu'il y trouvait » un sens différent de Calvin? Dès que chaque par» ticulier est maître d'expliquer l'Ecriture comme » il lui plait sans recourir à l'Eglise, c'est une » grande injustice de condamner un homme qui » ne veut pas déférer au jugement d'un enthou» siaste, qui peut se tromper comme lui. » (*Voy.* Lentulus Scipion, Mélanchthon.) Cependant Calvin osa faire l'apologie de sa conduite envers Servet. Il entreprit de prouver qu'il fallait faire mourir les hérétiques. Cet ouvrage, traduit par Colladon, l'un des juges du téméraire Aragonais (Genève, 1560, in-8), a fourni aux catholiques un argument invincible, *ad hominem*, contre les protestants, lorsque ceux-ci leur ont reproché de faire mourir les calvinistes en France. Grotius convient de bonne foi qu'à cet argument il n'y a rien à opposer. Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que les ministres de Zurich, Bâle, Berne et Schaffouse, consultés sur cette affaire, après la détention de Servet et avant sa condamnation, répondirent unanimement que l'accusé méritait la mort. Bèze, dans la vie de Calvin, a prétendu justifier cet hérésiarque, sur ce que Servet était un impie, et non pas simplement un hérétique : « Mais toute hérésie, dit » l'abbé Bérault, n'est-elle pas une impiété, en ce » qu'elle s'attaque à Dieu et aux choses saintes? » Et, sans parler de bien des articles où erre Calvin » sur la Divinité même, fut-il jamais hérésie plus » féconde que le calvinisme en impiétés, en blas» phèmes, en sacriléges, en attentats de toute » énormité contre les mystères les plus révérés » dans tous les âges de l'Eglise? » Servet a composé plusieurs ouvrages contre le mystère de la Trinité; mais ses livres, ayant été brûlés à Genève et ailleurs, sont devenus fort rares. On trouve surtout très-difficilement l'ouvrage publié sous le titre *De Trinitatis erroribus libri VII per Michaelem Servet, alias Reves, ab Aragonia Hispanum*. L'original de cet écrit impie fut imprimé à Haguenau, en 1531, in-8, mais sans marquer la ville. Servet y attaque la Trinité, et suit à peu près l'hérésie de Paul de Samosate, de Photin, etc., en distinguant J.-C. du Verbe divin; mais il s'exprime là-dessus d'une manière obscure et embarrassée. Ce volume, qui est imprimé en caractères italiques, fut suivi de deux autres traités sous ce titre : *Dialogorum de Trinitate libri II*, 1532, in-8; *De justitia regni Christi, capitula quatuor, per Michaelem Servetum, alias Reges, ab Aragonia Hispanum, anno* 1532, in-8. Dans l'avertissement qu'il a mis au devant de ses *Dialogues*, il rétracte ce qu'il avait dit dans ses sept livres de la Trinité. Ce n'est pas qu'il eût changé de sentiment, car il le confirme de nouveau dans ses *Dialogues*; mais parce qu'ils étaient mal écrits, et qu'il s'y était expliqué d'une manière barbare. Servet paraît dans tous ses livres un pédant opiniâtre, qui fut la victime de ses folies et la dupe d'un prétendu réformateur cruel. On a encore de lui : une *Edition* de la Version de la Bible de Santès-Pagnin, avec une *Préface* et des *Scholies*, sous le nom de *Michael Villanovanus*. Cette Bible, imprimée à Lyon en 1542, in-folio, fut supprimée, parce qu'elle est marquée au coin de ses autres ouvrages. On y voit un homme qui n'a que des idées confuses sur les matières qu'il traite. Un passage de la description de la Judée, qui se trouvait dans la 1re édition à la tête de la douzième carte, forma un chef d'accusation contre lui dans le procès qui lui fut intenté à Genève. Il tâche d'infirmer tout ce que l'Ecriture a dit sur la fertilité de la Palestine; et cela parce qu'aujourd'hui ce pays n'a plus le même air de fertilité et d'abondance : comme si les terres les plus fécondes, devenues désertes et incultes, devaient produire les mêmes richesses, et que les montagnes dépouillées du sol végétal pussent être autre chose que des masses de pierre. (*Voy.* une Dissertation sur cette matière dans le *Journ. hist. et litt.* 1er avril 1779, page 488; l'article Judée da[ns]

le Dict. géog., et les *Lettres de quelques Juifs*, par l'abbé Guénée.) Ces progrès de l'erreur qui par degrés portèrent Servet à se soulever ouvertement contre les Livres saints, dont il avait réclamé l'autorité en faveur de ses premières opinions, sont bien propres à vérifier l'observation que des philosophes, non suspects, ont faite sur l'impossibilité de fixer ses idées en matière de dogme, quand une fois on s'est soustrait au joug de l'Eglise, et détaché du corps des fidèles. « La religion catholique, » apostolique et romaine est incontestablement la » seule bonne, la seule sûre et la seule vraie. Mais » cette religion exige en même temps de ceux qui » l'embrassent la soumission la plus entière de la » raison. Lorsqu'il se trouve dans cette communion » un homme d'un esprit inquiet, remuant et dif» ficile à contenter, il commence d'abord à s'établir » juge de la vérité des dogmes qu'on lui propose à » croire; et ne trouvant point dans cet objet de la » foi un degré d'évidence que leur nature ne com» porte pas, il se fait protestant. S'apercevant » bientôt de l'incohérence des principes qui carac» térisent le protestantisme, il cherche dans le so» cinianisme une solution à ses doutes et à ses » difficultés, et il devient socinien. Du socinianisme » au déisme il n'y a qu'une nuance très-imper» ceptible, et un pas à faire; il le fait. Mais comme » le déisme n'est lui-même qu'une religion incon» séquente, il se précipite insensiblement dans le » pyrrhonisme : état violent, et aussi humiliant » pour l'amour-propre qu'incompatible avec la » nature de l'esprit humain. Enfin il finit par » tomber dans l'athéisme. » *Dict. encyc.*, art. *Unitaires*, t. 17, p. 200, édit. de Neuchâtel, 1765. (*Voy.* MELANCHTHON, LENTULUS, Scipion, VORSTIUS, Conrad.) *Christiani restitutio*, Vienne, 1553, in-8. Cet ouvrage rempli d'erreurs sur la Trinité, et dont on ne connaît qu'un exemplaire, qui était dans la bibliothèque de M. le duc de la Vallière, renferme les trois traités publiés en 1531 et 1532, avec quelques traités nouveaux. Sa propre *Apologie* en latin, contre les médecins de Paris, laquelle fut supprimée avec tant d'exactitude, qu'on n'en trouve plus d'exemplaires. Postel, aussi fanatique que lui, a pris sa défense dans un livre singulier et peu commun, qui est resté manuscrit, sous ce titre : *Apologia pro Serveto, de anima mundi*, etc. *Ratio Syruporum*, Paris, 1537, in-8. Servet n'était pas sans mérite, considéré comme médecin. Il remarque, dans un des traités de sa *Christianismi restitutio*, que toute la masse du sang passe par les poumons, par le moyen de la veine et de l'artère pulmonaires. Cette observation fut le premier pas vers la découverte de la circulation du sang, que quelques auteurs lui ont attribuée; mais cette vérité, confusément connue par Servet, ne fut bien développée que par le père Fabri et par Harvey. (*Voy.* ces noms.) Mosheim a écrit en latin l'*Histoire* de ses délires et de ses malheurs, Helmstadt, 1728, in-4; elle se fait lire avec plaisir, par les détails curieux qu'elle renferme. On trouvera d'amples détails sur la vie et les écrits de Servet dans les ouvrages suivants : *Servetianismus*, par Vigand, Kœnigsberg, 1575, in-8; *Bibliotheca antitrinitarum*, de Sand, Freistadt (Amsterdam), 1684, in-8; *Historia Serveti*, par Boysen, Wittenberg, 1712, in-4; *Hist. impartiale de Michel Servet*, Londres, 1724, in-8, en anglais; *Historia Serveti*, par Allwoerde, Helmstad, 1727, in-4; *Essai d'une Histoire complète et impartiale des hérétiques*, par Mosheim, ibid., 1748, in-4, en allemand; *Recherches sur le célèbre médecin espagnol Michel Servet*, par le même, ibid., 1750, in-4, en allemand, réimprimé in-8, avec plusieurs pièces. *Voyez* aussi *Bibliotheca Bunaviana*, t. 1, partie 2, et l'*Histoire des sectes religieuses* de l'abbé Grégoire.

* SERVI (Constantin de'), et architecte peintre, né en 1554 à Florence, d'une ancienne et illustre famille, se fit connaître dans sa jeunesse comme bon peintre, surtout dans le genre du portrait. Il parcourut ensuite l'Europe, et fut bien accueilli des souverains, qui le chargèrent de différents ouvrages, et lui assignèrent de riches appointements. Sa renommée arriva jusqu'au sophi de Perse, qui lui envoya des présents magnifiques, et l'invita à venir dans ses états. Il s'y rendit, fit le portrait de ce jeune prince et de sa famille, et partit d'Ispahan comblé de nouveaux dons. De retour dans sa patrie, il obtint la surintendance de la manufacture de mosaïque en pierres dures, fondée depuis quelques années par le grand-duc François Ier, avec la direction des travaux de la galerie et de la chapelle de Saint-Laurent. Il fut ensuite attaché au service du grand-duc, en qualité de vicaire de la commune de Lucignano, et avec le titre de conseiller aulique de l'empereur. Il y mourut en 1622, à l'âge de 68 ans. On trouvera de plus amples détails sur cet artiste dans les *Notizie de professori del disegno*, etc. par Baldinucci.

SERVIEN (Abel), marquis de Sablé, né en 1595, à Grenoble, d'une ancienne famille du Dauphiné, fut d'abord procureur-général au parlement de sa ville natale (1616). Appelé l'année suivante à l'assemblée des notables qui se tint à Rouen, il obtint en 1618 la place de conseiller-d'état, et en 1624 celle de maître des requêtes de l'hôtel du roi. En 1627, il fut envoyé en Guyenne, en qualité d'intendant de justice, police et finances. Après l'avoir chargé de diverses missions dont il s'acquitta avec habileté, Louis XIII lui donna la place de secrétaire d'état de la guerre, après la mort de Beauclerc d'Achères, et le chargea, avec le maréchal de Thoyras, de négocier avec l'empereur Ferdinand II le rétablissement de la paix en Italie. Dès que cette affaire fut terminée, il reprit les fonctions de sa charge; mais, contrarié par le cardinal de Richelieu, il donna sa démission et se retira dans sa terre de Sablé en Anjou. A la mort du cardinal, il fut rappelé pour régler quelques points en contestation dans les Provinces-Unies, fut envoyé à Munster avec le comte d'Avaux, et prépara le *traité de Westphalie*, qui fut signé en 1648. En 1649 on lui conféra le brevet de ministre, en 1661, le titre de trésorier et de chancelier de l'ordre du Saint-Esprit. Plus tard il obtint la charge de surintendant des finances qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée à Meudon en 1659 : Servien était âgé de 75 ans. Dans toutes ces négociations, il montra beaucoup

de fermeté et de caractère. On lui reproche même d'avoir porté sa fermeté jusqu'à l'opiniâtreté. On a de lui des *Lettres*, imprimées avec celles du comte d'Avaux, en 1650, à Cologne, in-8. On trouvera de grands détails sur la dernière mission de Servien, dans les deux *Histoires des négociations de Westphalie*, dont l'une est du P. Bougeant, français et catholique; l'autre de Schiller, protestant et allemand.

* SERVILIUS-ISAURICUS, d'une ancienne famille originaire d'Albe, établie à Rome sous Numa, fut élevé au cousulat l'an 78 avant J.-C.; l'année suivante il fit la guerre aux pirates qui infestaient les côtes de la Grèce, et après les avoir battus dans plusieurs rencontres, s'empara de leurs villes les plus importantes, entre autres d'Isaure, qui lui mérita le titre d'*Isauricus*. De retour à Rome, on lui accorda les honneurs du triomphe, et peu de temps après il fut nommé censeur. Il jouissait de la considération due à ses vertus et à ses services, et sa présence inspirait le respect. Valère-Maxime et Dion en rapportent un trait qui mérite d'être cité : il passait sur la place publique, au moment où on instruisait le procès d'un accusé. Servilius s'avance et dit aux juges : « Je ne connais point » cet homme, et j'ignore la nature de son affaire; » tout ce que je sais de lui, c'est que je le rencon- » trai un jour dans un chemin étroit, lui à che- » val, moi à pied; non-seulement il ne descendit » pas de cheval, mais passa outre, sans me donner » le moindre signe d'attention. C'est à vous à voir » si ce fait mérite que vous y ayez égard. » Sur cela seul les juges daignèrent à peine entendre la défense de l'accusé : et le condamnèrent d'une voix unanime, jugeant que celui qui avait manqué de respect à un magistrat aussi vénérable était capable de tout. Voilà un exemple des mœurs républicaines de Rome. Servilius mourut l'an 44 avant J.-C., à 90 ans.

SERVILIUS ou KNAEP (Jean), grammairien du XVIe siècle, natif de Weert, dans le comté de Horn, au pays de Liége, se fixa à Anvers. Il vivait encore l'an 1545. Nous avons de lui : *De mirandis antiquorum operibus*, Lubeck, 1600, in-4, ouvrage superficiel et d'un style pédantesque; *Geldro-Gallica conjuratio in Antverpiam*, Anvers, 1542, et dans les *Scriptores rer. germ.* de Freher; *Dictionarium triglotton*, latin, grec et flamand, Amsterdam, 1600, in-12.

SERVIN (Louis), avocat-général au parlement de Paris, sous Henri IV, et conseiller d'état, se fit connaître de bonne heure par ses talents et par un zèle qui alla quelquefois jusqu'au fanatisme. On recueillit à Paris, 1640, in-fol., ses *plaidoyers* et ses *harangues*, qui sont remplis d'une érudition indigeste, sans choix et sans but. On y trouve digressions sur digressions, et une foule de citations inutiles. Les injures et les calomnies dont ils sont farcis leur ont mérité la censure de la Sorbonne. Il s'opposait souvent aux volontés les plus expresses de son souverain. « Le roi (dit Dupleix dans l'*His-* » *toire de Henri le Grand*, pag. 349) en ayant eu » avis, le manda au Louvre, le tança âprement de » son obstination, et lui commanda de se compor- » ter tout autrement, sous peine d'encourir son in- » dignation et sa disgrace. » Louis XIII ayant tenu un lit de justice le 6 mars 1626, pour faire enregistrer quelques édits bursaux, l'avocat-général, après avoir parlé fortement contre ces édits, commença une digression sur les jésuites, objet de sa haine et de sa caustique éloquence. Ce morceau avait été annoncé avec bruit, et fixait l'attention de tout le monde : « Mais à peine y fut-il, dit d'Avrigny, » qu'on cessa de l'entendre, tant sa langue em- » barrassée embrouillait la parole. Un moment » après il tomba aux pieds du procureur-général, » frappé d'un apoplexie qui ne lui laissa que bien » peu de moments pour se disposer à aller paraître » devant celui qui juge les juges de la terre, si » même il n'expira pas sur-le-champ, comme le » marquent quelques relations. » Outre ses plaidoyers qui ont pour titre : *Actions notables et plaidoyers accompagnés de quelques autres pièces curieuses*, 1631, in-4, et 1640, in-fol. on a de lui : *Vindiciæ secundum libertatem ecclesiæ gallicanæ*, et *Defensio regii status*, etc., (en faveur de Henri IV), Tours, 1590; Genève, 1593, in-8; *Pro libertate status et reipublicæ Venetorum*, 1606, etc.

SERVIUS-TULLIUS, sixième roi des Romains, l'an 578 avant J.-C., était fils d'Ocrisia, esclave qui sortait d'une bonne famille d'Ocriculum au pays latin. Ses talents donnèrent de bonne heure des espérances qui ne furent pas trompeuses. Il devint gendre de Tarquin l'Ancien, dans le palais duquel il avait été élevé. Après la mort de son beau-père, il monta sur le trône, l'an 577 avant J.-C., et le nouveau monarque se signala comme guerrier et comme législateur. Il vainquit ensuite les Véiens et les Toscans, institua le dénombrement des Romains, dont le nombre se trouva, dit-on, alors de 84,000 (mais il faut se souvenir que tous ces anciens dénombrements sont exagérés). Il établit la distinction des rangs et des centuries entre les citoyens, régla la milice, et augmenta l'enceinte de la ville de Rome, en y enfermant les monts Quirinal, Viminal, et Esquilin. Il fit bâtir un temple de Diane sur le mont Aventin, et donna sa fille Tullia en mariage à Tarquin le Superbe, qui devait lui succéder. Ce prince, impatient de régner, fit assassiner Servius-Tullius, l'an 533 avant J.-C., et monta sur le trône. Tullia, loin d'être touchée d'un attentat si horrible, fit passer son char sur le corps de son père, encore sanglant et étendu au milieu de la rue : c'était la rue Cyprienne, qui porta depuis le nom de rue Scélérate, ou mieux du Crime. Servius fut d'autant plus regretté, qu'il avait toutes les qualités d'un grand prince. Il fut le premier des rois de Rome qui fit marquer la monnaie à un certain coin. Elle porta d'abord l'image d'une brebis, d'où vint, dit-on, (*a pecude*) le mot de *pecunia*. On voit encore à Rome, sur le penchant de la colline, un bâtiment qu'il avait fait construire pour prison, et qui sert maintenant de chapelle souterraine à une petite église.

SERVIUS (Honoratus-Maurus), grammairien latin du VIe siècle, laissa de savants *Commentaires* sur Virgile imprimés dans le *Virgile* d'Etienne, 1532, in-fol. Les commentateurs modernes y ont

beaucoup puisé. Quelques savants prétendent que nous n'en avons plus que des extraits. Il avait composé d'autres ouvrages moins importants.

* SERVOIS (Jean-Pierre), prêtre, né en 1761, à Coisne-sur-Loire (diocèse d'Auxerre), étudia d'abord à Bourges, puis à Paris au collége Mazarin, prit la tonsure en 1781, et obtint un petit bénéfice. Ordonné prêtre en 1788, il fut attaché à la paroisse de St.-Barthélemy-en-l'Ile, et ayant prêté le serment en 1791, devint vicaire de la paroisse des Petits-Pères (St.-Augustin). Lors de la suppression du culte catholique, il obtint un modeste emploi dans l'administration des domaines. En 1795, le parti constitutionnel ayant établi une imprimerie-librairie chrétienne, dans le but de propager les ouvrages de la secte, Servois en fut l'un des directeurs et concourut à la rédaction des *Annales de la Religion*. (*Voy.* DESBOIS, III, 206.) Il continua de prendre part à tous les efforts faits par le parti pour relever ses affaires en décadence; il assista au concile, dit *national*, de 1797, en qualité de procureur fondé de Nogaret, évêque de la Lozère, puis au concile métropolitain tenu à Paris le 16 juin 1801, et au 2e concile *national*, ouvert le 29 du même mois. En 1802, M. Belmas, évêque de Cambrai, le nomma chanoine, et l'année suivante son vicaire-général. Il vint à Paris après la révolution de 1830, solliciter l'évêché de Cambrai, qui fut sur le point d'être vacant, par la nomination de M. Belmas à l'archevêché d'Avignon, mais ce prélat refusa de quitter son siége. De retour à Cambrai, il y mourut le 6 juin 1831, après avoir déclaré qu'il voulait mourir dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Outre une traduction des *Voyages* de Chandler (*voy.* ce nom, II, 512), on connaît de Servois : *Observations sur le soleil d'or offert par Fénélon à son église*, 1816, in-8, 15 pages; cet écrit a été réfuté (par M. l'abbé Gosselin), dans une *Dissertation sur l'ostensoir d'or*, 1827, in-8; *Notice sur la vie et les ouvrages de Samuel Johnson*, 1825, in-8; *Dissertation sur le lieu où s'est opérée la transfiguration*, 1829, il prétend que c'est sur le Liban, et non sur le Thabor. Grégoire le cite dans son compte rendu au concile de 1797, comme ayant préparé une *Traduction de l'apologie de la Bible*, par Watson, évêque de Landaff, contre les objections de Payne : il est douteux que cet ouvrage ait vu le jour. Servois était l'un des fondateurs de la société d'émulation de Cambrai, membre de la société des antiquaires et de la société de géographie. On trouve une *Notice* sur Servois dans l'*Annuaire du département du Nord pour* 1832 : mais elle renferme de nombreuses erreurs qui ont été relevées dans l'*Ami de la Religion* du 2 octobre, même année.

** SERVOIS (Jean-François), mathématicien, né en 1767, à Mont-de-Laval, bailliage d'Ornans, après avoir achevé ses études au séminaire de Besançon, embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé en 1791 vicaire-général du diocèse de St.-Claude. Mais la haine contre la religion ayant bientôt éclaté dans toute la France avec une fureur qui ne laissait à ses ministres de perspective que l'exil ou l'échafaud, Servois déposa, non sans regret, l'habit qu'il avait revêtu, et se présenta pour soutenir ses examens devant la commission instituée à cet effet : ses examens furent brillants, et nommé lieutenant d'artillerie, il fit toutes les campagnes sur le Rhin et en Italie, jusqu'à la paix d'Amiens. Il put alors suivre son goût pour les études scientifiques, et remplit successivement la chaire de mathématiques aux écoles de Besançon, de Châlons et de Lafere. En 1810, il remporta un prix à l'académie de Turin, pour un mémoire écrit en latin *sur le Principe des forces virtuelles*, et cette savante compagnie s'empressa de le nommer son correspondant. Après la restauration, il fut appelé à Paris et chargé d'organiser le *Musée d'artillerie*, dont il fut le premier conservateur. Quand l'âge de la retraite arriva pour lui, il revint dans sa famille à Mont-de-Laval, où il est mort en 1847, après avoir demandé et reçu les secours de la religion qu'il avait aimée et pratiquée toute sa vie. Outre le mémoire cité, on a de lui : *Solutions peu connues de différents problèmes de géométrie*, 1805, in-8; *Essai sur un nouveau mode d'exposition des principes du calcul différentiel*, 1814, in-4. Il a fourni plusieurs articles aux *Annales mathématiques* de Gergonne; et il a laissé manuscrit un ouvrage sur la *Rabdologie*, méthode inventée par Neper (*voy.* ce nom, VI, 194) pour abréger les multiplications et les divisions; et un *Mémoire de chronologie*, ouvrage curieux dans lequel l'auteur cherche à démontrer que plusieurs siècles ont été entièrement omis dans l'histoire.

SÉSAC, roi d'Egypte, donna retraite dans ses états à Jéroboam qui fuyait devant Salomon. Ce prince fit ensuite la guerre à Roboam. (*Voy.* ce nom.) L'histoire ne nous apprend pas ce qu'il fit, ou ce qui lui arriva dans la suite.

SÉSOSTRIS, roi d'Egypte, vivait (à ce que l'on dit) quelques siècles avant la guerre de Troie. Son père ayant conçu le dessein d'en faire un conquérant, fit amener à la cour tous les enfants qui naquirent le même jour. On les éleva avec le même soin que son fils. Ils furent surtout accoutumés, dès l'âge le plus tendre, à une vie dure et laborieuse. Ces enfants devinrent de bons ministres et d'excellents officiers; ils accompagnèrent Sésostris dans toutes ses campagnes. Ce jeune prince fit son apprentissage dans une guerre contre les Arabes, et cette nation, jusqu'alors indomptable, fut subjuguée. Bientôt il attaqua la Libye, et soumit la plus grande partie de cette vaste région. Sésostris, ayant perdu son père, osa prétendre à la conquête du monde. Avant que de sortir de son royaume, il le divisa en 36 gouvernements, qu'il confia à des personnes dont il connaissait le mérite et la fidélité. L'Ethiopie, située au midi de l'Egypte, fut le premier objet de son ambition. Les villes placées sur le bord de la mer Rouge, et toutes les îles, furent soumises par son armée de terre. Il parcourt et subjugue l'Asie avec une rapidité étonnante; il pénètre dans les Indes plus loin qu'Hercule et que Bacchus, plus loin même que ne fit depuis Alexandre. Les Scythes, jusqu'au Tanaïs, l'Arménie et la Cappadoce, reçoivent sa loi. Il laissa une colonie dans la Colchide; mais la difficulté des vivres l'arrêta dans la Thrace et l'empêcha de pénétrer plus avant dans l'Europe. De retour dans ses états, il

eut à souffrir de l'ambition d'Armaïs, régent du royaume pendant son absence : mais il tira vengeance de ce ministre insolent. Tranquille alors dans le sein de la paix et de l'abondance, il s'occupa à des travaux dignes de son loisir. Cent temples fameux furent les premiers monuments qu'il érigea en actions de grâces aux dieux. On construisit dans toute l'Egypte un nombre considérable de hautes levées, sur lesquelles il bâtit des villes pour servir d'asile durant les inondations du Nil. Il fit aussi creuser des deux côtés du fleuve, depuis Memphis jusqu'à la mer, des canaux pour faciliter le commerce, et établit une communication aisée entre les villes les plus éloignées. Enfin, devenu vieux, il se donna lui-même la mort. Au reste, le temps où l'on place Sésostris est si éloigné de nous, qu'il est prudent de ne rien assurer et de ne rien croire légèrement sur les établissements et les conquêtes de ce monarque. L'abbé Guérin du Rocher a rapproché en détail le règne de Sésostris de la vie de Jacob, père des Israélites, dans son *Histoire des temps fabuleux*. Il prouve, par tous les moyens que peut fournir une érudition vaste, profonde et lumineuse, que ces deux noms désignent un seul et même homme, et que la fable de l'un est greffée sur l'histoire de l'autre. On peut consulter encore un ouvrage intitulé : *Hérodote, historien du peuple hébreu, sans le savoir*, Liége, 1790, in-8, et le *Journ. hist. et litt.*, 1er décembre 1790, page 521, où l'on trouve un long parallèle composé des rapprochements les plus remarquables. *Voy.* LAVAUR. Fénélon, dans son *Télémaque*, et Bossuet dans sa *Politique sacrée*, ont tracé les principaux traits du règne de Sésostris.

SESSA ou SHEHSA, philosophe indien, qu'on croit avoir vécu dans le XIe siècle, passe pour le premier inventeur des échecs. Voici ce qui donna lieu à la découverte de ce jeu ingénieux et savant. Ardschir, roi des Perses, ayant imaginé le jeu de trictrac, s'en glorifiait. Scheram, roi des Indes, fut jaloux de cette gloire : il chercha quelque invention qui pût équivaloir à celle-là. Pour complaire au roi, tous les Indiens s'étudièrent à quelque nouveau jeu. Sessa, l'un d'eux, fut assez heureux pour inventer le jeu d'échecs. Il présenta cette invention au roi son maître, qui lui offrit pour récompense tout ce qu'il pourrait désirer. Toujours ingénieux dans ses idées, Sessa lui demanda seulement autant de grains de blé qu'il y a de cases dans l'échiquier, en doublant cette quantité à chaque case, c'est-à-dire 64 fois. Le roi, choqué, méprisa une demande qui semblait si peu digne de sa munificence. Sessa insista, et le roi ordonna qu'on le satisfît. On commença à compter les grains en doublant toujours ; mais on n'était pas encore au quart du nombre des cases, qu'on fut étonné de la prodigieuse quantité de blé qu'on avait déjà. En continuant la progression, le nombre devint immense, et on reconnut que, quelque puissant que fût le roi, il n'avait pas assez de blé dans ses états pour la finir. Vérité arithmétique bien propre à étonner l'imagination, mais qui n'a rien de nouveau pour ceux qui connaissent l'énorme résultat de ces sortes de combinaisons : c'est ainsi que le nombre 24 multiplié par le précédent (déjà multiplié par celui qui le précède, et ainsi jusqu'à l'unité), donne la somme suivante : 620,448,401,733,239,439,360,000. *Voy.* PRESTET.

* SESTINI (Barthélemy), improvisateur, né vers 1788, à Pistoie, s'était fait parmi ses compatriotes une assez grande réputation, par la facilité avec laquelle il traitait en vers les sujets qu'on lui indiquait. Ayant, sur la demande d'imprudents spectateurs, composé différents morceaux propres à exciter un soulèvement, le nouveau Tyrthée fut obligé de chercher un asile en France. Il se fit entendre à Marseille et à Paris, où il mourut, le 11 novembre 1822, à peine âgé de 34 ans. Le dernier sujet de ses vers fut *Pythagore*, au moment où saisissant l'accord des marteaux d'une forge, il conçoit les lois de l'harmonie On a de Sestini *La Pia leggenda romantica*, Rome, 1822, in-8. C'est un poème en trois chants et en octaves, dont le sujet est tiré du cinquième chant du *Purgatoire*, où Dante a conservé le souvenir de cette jeune et vertueuse femme qui périt victime de l'injuste jalousie de son mari. Salfi a consacré une courte *Notice* à son compatriote dans la *Revue encyclopédique*, 14, et a rendu compte de son *Poème*, dans le volume suivant.

* SESTINI (Dominique), savant numismate, né à Florence en 1750, fit ses études aux écoles de St.-Marc, et entra dans la carrière ecclésiastique. En 1774, il visita Rome, Naples et la Sicile. De Catania, où le prince de Biscari lui ouvrit sa maison et son musée, il alla à Malte, à Smyrne et à Constantinople, alors ravagé par la peste. Dans la relation de son voyage, il rendit compte du fléau, et attaqua plusieurs pratiques oppressives pour le commerce. Il entreprit ensuite diverses excursions en Europe et en Asie. Sir Robert Ainslie, ambassadeur d'Angleterre près de la Porte, occupé de la formation d'un médailler, s'attacha Sestini, qui consacra seize années à des voyages pour rassembler des médailles, dont il fit graver les plus curieuses. Il voulut ensuite examiner les principales collections numismatiques de l'Europe, parcourut l'Allemagne, où le roi de Prusse lui accorda la place d'intendant de son musée; vint à Paris en 1810, et deux ans plus tard reçut sa nomination d'antiquaire et de bibliothécaire de la princesse Elisa, qui gouvernait alors la Toscane. Le grand duc Ferdinand III, en remontant sur le trône, le confirma dans ces emplois, et y ajouta le titre de professeur honoraire de l'université de Pise. Il mourut à Florence en 1832. Il était correspondant de l'académie des inscriptions de Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertazione intorno al Virgilio di Aproniano*, Florence, 1774, in-4; *Della peste di Constantinopoli del* 1778, Yverdun (Florence), 1779, in-12; *Lettere odeporiche, osia viaggio per la penisola di Cisico*, etc., Livourne, 1785, 2 vol. in-8, trad. en français; *Viaggio di Constantinopoli a Bassora*, Yverdun, (Livourne), 1768, in-8, trad. en français; *Viaggio di ritorno da Bassora a Constantinopoli*, ib., 1788, in-8, trad. en français; *Viaggio curioso scientifico-antiquario per la Valachia, Transilvania e Ungheria fino a Vienna*, Florence, 1815, in-8; *Disser-*

tazione sopra alcune monete armene de' principi rupinesi, Livourne, 1790, in-4, fig.; *Descriptio nummorum veterum*, etc., Leipsig, 1796, in-4, fig.; *Catalogus nummorum veterum musæi Arigoniani*, Berlin, 1805, in-fol.; *Descriptio numismatum e musæo olim abbatis de Camps, postea marechalii d'Estrees, etc.* ib., 1808, in-4, fig.; *Illustrazione d'un vaso antico di Vetro*, Florence, 1812, in-4, fig.; *Dissertazione sopra le medaglie antiche relative alla confederazione degli Achei*, Milan, 1817, in-4, fig.; *Descrizione degli stateri antichi*, Florence, 1817, in-4, fig.; *Descrizione delle medaglie Ispane e Celtibere del museo Heden*, ib., 1818, in-4; *Descrizione di alcune medaglie greche del museo del principe di Danimarca*, ib., 1821, in-4; *Systema geographicum numismaticum*. Cet ouvrage, fruit de 50 années de soins et de recherches, forme 16 vol. in-fol., entièrement écrits de la main de l'auteur.

SETH, 3e fils d'Adam et d'Eve, naquit l'an 587 avant J.-C. Il eut pour fils Enos, à l'âge de 105 ans, et vécut en tout 912 ans. On a débité sur ce saint patriarche bien des choses qui ne sont pas appuyées sur l'Ecriture. Josèphe parle de ses enfants, qui se distinguèrent dans la science de l'astronomie, et qui gravèrent sur deux colonnes, l'une de brique et l'autre de pierre, des avis importants touchant les révolutions que la terre devait essuyer. Scipion Maffei a écrit contre la réalité de ces deux colonnes; mais le père Troilo (*Philos. Instit. Mutinæ*, 1774) l'a défendue avec force. M. Bailly la regarde également comme incontestable. « Les anciens, dit-il, » avaient appris d'Adam que le monde périrait par » l'eau et par le feu; la peur qu'ils eurent que cette » science ne se perdît avant que les hommes en » fussent instruits, les porta à bâtir deux colonnes, » sur lesquelles ils gravèrent les connaissances qu'ils » avaient acquises, etc. » *Hist. de l'astron. anc.*, l. 1. — Il y a eu des hérétiques nommés *séthéens*, qui prétendaient que Seth était le Christ, et que ce patriarche, après avoir été enlevé du monde, avait paru de nouveau d'une manière miraculeuse sous le nom de Jésus-Christ.

SETTALA (Manfred), savant italien du XVIIe siècle, fils de Louis *Septalius*, célèbre médecin, dont il nous reste quelques ouvrages, naquit à Milan en 1600. Il étudia successivement à Pavie, à Sienne et à Pise, et fit de si rapides progrès, qu'à sa 18e année il passait déjà pour un prodige de savoir. Ferdinand II, grand-duc de Toscane, voulut le connaître, lui accorda son estime, et lui offrit une place honorable et lucrative dans ses états. Settala, désirant voyager pour s'enrichir de nouvelles connaissances, ne put accepter les offres de ce prince. Il visita la Sicile, Chypre, Candie, Constantinople, parcourut l'Egypte, l'Asie mineure, etc., et revint à Milan en 1630. Il reprit alors l'étude avec plus de chaleur, et à 31 ans il savait la philosophie, les mathématiques, les antiquités, la chimie, la musique, les langues latine, grecque, arménienne, le français, l'espagnol et l'anglais. Il embrassa l'état ecclésiastique, et le cardinal Borromée, qui le protégeait, le pourvut d'un canonicat dans l'église de Saint-Nazaire. Il mourut le 16 février 1680. Ce savant estimable avait un musée très-curieux, enrichi de médailles rares, ainsi que d'instruments de physique, et de machines ingénieuses faites par lui-même. Il l'a laissé à la bibliothèque ambrosienne.

SEVE (Maurice de), ou mieux SCEVE, que le *Promptuaire des médailles* place parmi les plus illustres protecteurs des lettres, naquit à Lyon vers 1510. Ses compatriotes le choisirent pour diriger les fêtes données à Henri II : on en a imprimé la relation en 1548. Il a laissé des *poésies* qui ne sont pas sans mérite, et où l'on remarque beaucoup de grâce et de naturel. On connaît de lui : *Arion*, églogue sur le trépas du Dauphin; *Délie, objet de plus haute vertu*, Lyon, 1544, petit in-8, fig., très-rare; *Saulsaye*, églogue de la vie solitaire, 1547, pet. in-8; *Le Microcosme*, ou *le petit Monde*, 1562, pet. in-4. Ce poème en vers alexandrins est le meilleur ouvrage de l'auteur. *Le Blason du front et du sourcil*, etc.

* SEVELINGES (Charles-Louis de), littérateur, né à Amiens en 1768, d'une famille du Beaujolais, fit ses études au collége de Juilly, et fut admis dans les gendarmes de la maison du roi. En 1790, il rejoignit les princes à Coblentz, et fit les campagnes de l'armée de Condé. Rentré en France en 1802, il ne s'occupa plus que de littérature, prit part à la traduction du *Code prussien*, devint un des collaborateurs de la *Nouvelle Bibliothèque des romans*, et fournit des articles au *Mercure*, etc. La constance avec laquelle il défendit les principes monarchiques ne pouvait manquer de lui mériter l'animadversion des écrivains, que la sanglante expérience de la révolution n'avait point désabusés de leurs vaines et dangereuses théories; mais il méprisa leurs injures et ne s'écarta pas un instant de la règle du devoir. Il mourut à Paris, le 15 mai 1831, à 63 ans. Outre des traductions, entre autres du *Wilhelm Meister* et du *Werther* de Goëthe (*voy.* ce nom, IV, 148); de l'*Histoire de la campagne de* 1800, par Bulow, avec une *Introduction* dans laquelle il examine et réfute l'auteur; et de l'*Histoire de la guerre de l'indépendance américaine*, de Botta (*voy.* ce nom, II, 135), on citera de lui : *Mémoires inédits et correspondance secrète du cardinal Dubois*, 1814, 2 vol. in-8, avec un *Précis de la paix d'Utrecht*, une *Notice* sur le prétendant (le chevalier de Saint-Georges); une *autre sur les whigs et les torys*. *Histoire de la captivité de Louis XVI et de la famille royale*, 1817, in-8. *Mémoires sur la maison de Condé, imprimés sur les manuscrits autographes*, 2e édit., 1820, 2 vol. in-8. La *Vie* du dernier prince de Condé, qui forme le deuxième vol., est de Sevelinges. (*Voy.* SCANDERHANNES.)

SEVERA (Julia-Aquilia), deuxième femme d'Héliogabale, était une vestale, qu'il épousa malgré les lois de la religion romaine. Son père, qui se nommait Quintus-Aquilius Sabinus, avait été deux fois consul. Quoique Severa fût d'une figure touchante et pleine de grâces, elle ne put fixer le cœur inconstant de son époux. Il la renvoya à sa famille, et, ayant éprouvé de nouveaux dégoûts avec d'autres femmes, il la reprit et la garda jusqu'à sa mort, arrivée l'an 222 de l'ère chrétienne.

SEVERA (Valeria), première femme de Valentinien Ier et mère de Gratien, se déshonora par son

avarice. Elle mit à prix toutes les grâces de la cour. Valentinien, instruit de ses exactions, la répudia, et se maria. L'exil de Severa dura jusqu'à la mort de ce prince, qui arriva en 375 de J.-C. Gratien, son fils, la rappela à la cour, et la rétablit dans les honneurs de son rang : il se fit un devoir de la consulter; et comme elle avait de l'esprit et un jugement sain, ses avis lui furent salutaires. C'était d'après son conseil que Valentinien, au lieu de commencer par donner à Gratien la qualité de César, suivant l'usage observé par ses prédécesseurs, l'avait fait reconnaître empereur, dès qu'il eut passé par d'autres dignités. Ainsi l'empire fut assuré à Gratien, qui le méritait d'ailleurs par ses talents et ses vertus.

SÉVÈRE Ier (Lucius-Septimius), empereur romain, naquit à Leptis en Afrique, l'an 146 de Jésus-Christ, d'une famille illustre. Il y eut peu de grandes charges chez les Romains qu'il n'exerçât avant que de parvenir au comble des honneurs : car il avait été questeur, tribun, proconsul et consul. Il s'était acquis une grande réputation à la guerre, et personne ne lui contestait la valeur et la capacité. On remarquait en lui un esprit étendu, propre aux affaires, entreprenant, et porté aux grandes choses. Il était habile et adroit, vif, laborieux, vigilant, hardi, courageux et plein de confiance : au reste fourbe, dissimulé, menteur, perfide, parjure, avide, rapportant tout à lui-même, prompt, colère et cruel. Sévère fut disgracié sous Commode, après la mort de Marc-Aurèle; mais bientôt il fut élevé au consulat et eut le commandement des légions de l'Illyrie. Pertinax succéda à Commode : le premier ayant été assassiné par les prétoriens, l'empire fut mis à l'encan; le plus riche acheteur fut Didier-Julien, et il monta sur le trône. Sévère prétendit vouloir venger Pertinax, alors gouverneur de l'Illyrie; il fit révolter ses troupes, l'an 193 de J.-C. Arrivé à Rome, il se défit de Julien et de Niger ses compétiteurs, fit mourir plusieurs sénateurs qui avaient suivi leur parti, en relégua d'autres, et confisqua leurs biens. Il alla ensuite assiéger Bysance par mer et par terre, et s'en étant rendu maître, il la livra au pillage; de là il passa en Orient, en soumit la plus grande partie, et punit des peuples et les villes qui avaient embrassé le parti de Niger. Il se proposait d'attaquer les Parthes et les Arabes; mais il pensa que tant qu'Albin, qui commandait dans la Grande-Bretagne, subsisterait, il ne serait pas maître absolu de Rome. Il le déclara ennemi de l'empire, marcha contre lui, et le rencontra près de Lyon. La victoire fut longtemps indécise; mais Sévère la remporta, l'an 197 de J.-C., et Albin fut tué. Le vainqueur vint voir le corps de son ennemi, et le fit fouler aux pieds par son cheval. Cet usage de la victoire prouve qu'il n'était pas digne de vaincre. Peu après il fit mourir la femme et les enfants d'Albin, et fit jeter leurs cadavres dans le Tibre. Il lut les papiers de cet infortuné, et fit périr tous ceux qui avaient embrassé son parti. Les premiers personnages de Rome et quantité de dames de distinction furent enveloppés dans ce massacre. Il marcha ensuite contre les Parthes, prit Séleucie et Babylone, et alla droit à Ctésiphon, qu'il prit vers la fin de l'automne, après un siége très-long et très-pénible. Il livra cette ville au pillage, fit tuer tous les hommes qu'on y trouva, et emmena prisonniers les femmes et les enfants. Il se fit donner, pour cette victoire, le nom de *Parthique*, Le barbare vainqueur marcha alors vers l'Arabie et la Palestine, et pardonna à ce qui restait de partisans de Niger. Il excita une cruelle persécution contre les chrétiens; c'est la cinquième dont il soit fait mention dans les fastes de l'Église. Il y eut un grand nombre de martyrs dans toutes les provinces de l'empire; mais les progrès du christianisme n'en furent que plus rapides. Il passa ensuite en Egypte, visita le tombeau du grand Pompée, accorda un sénat à ceux d'Alexandrie, se fit instruire de toutes les religions du pays, fit ôter tous les livres qui étaient dans les temples, et les fit mettre dans le tombeau d'Alexandre le Grand, qui fut fermé pour que personne ne vit dans la suite ni le corps de ce héros, ni ce que contenaient ces livres. Les peuples de la Grande-Bretagne ayant de nouveau pris les armes l'an 208, Sévère y vola pour les réduire. Après les avoir domptés, il y fit bâtir, en 210, un grand mur, qui traversait l'île, dont il reste encore, dit-on, des vestiges. Cependant il tomba malade au milieu de ces conquêtes. Les uns attribuèrent cette maladie aux fatigues qu'il avait essuyées; les autres, au chagrin que lui avait causé son fils aîné Caracalla, qui, étant à cheval derrière lui, avait voulu le tuer d'un coup d'épée. Ceux qui les accompagnaient, voyant Caracalla lever le bras pour frapper Sévère, poussèrent un cri qui l'effraya et l'empêcha de porter le coup. Sévère se retourna, vit l'épée nue entre les mains de son fils parricide, et s'aperçut de son dessein; mais il ne dit rien, et finit ce qu'il avait à faire. Lorsqu'il fut rentré à la maison où il logeait, il fit venir Caracalla dans sa chambre, et lui dit, en lui présentant une épée : « Si vous voulez me tuer, exécutez votre dessein, à » présent que vous ne serez vu de personne. » Les légions ayant proclamé son fils peu de temps après, il fit trancher la tête aux principaux rebelles, excepté à son fils; ensuite portant la main à son front, et regardant Caracalla d'un air impérieux : « Ap» prenez, lui dit-il, que c'est la tête qui gouverne » et non pas les pieds; » faisant allusion à la goutte dont il était tourmenté. Comme sa mort approchait il s'écria : « J'ai été tout ce qu'un homme peut » être; mais que me servent aujourd'hui ces hon» neurs? » Les douleurs de la goutte augmentant, sa fermeté ordinaire l'abandonna. Aurelius-Victor rapporte, qu'après avoir vainement demandé du poison, il mangea exprès si avidemment des mets indigestes, qu'il en mourut à York, l'an 211, à 66 ans. Il avait écrit lui-même l'histoire de sa vie, dont il ne nous reste rien. Ce siècle était si déréglé, que sous le seul règne de cet empereur, on fit le procès à 300 personnes accusées d'adultère. Caracalla et Géta, ses fils, lui succédèrent.

SÉVÈRE II (Flavius-Valerius-Severus), empereur romain, d'une famille inconnue de l'Illyrie, était adonné au vin et aux femmes; sa passion pour le vin fut la cause de son élévation. Valère Maximilien, qui avait le même vice, le fit nommer César, en

305, par Maximilien-Hercule. Maxence ayant pris le titre d'empereur à Rome, en 307, Sévère marcha contre lui; ayant été abandonné d'une partie des siens, il fut obligé de se renfermer dans Ravenne. Maximilien-Hercule, qui, après avoir abdiqué l'empire, l'avait repris, vint l'y assiéger. Sévère se rendit à lui, espérant qu'on lui conserverait la vie; mais le barbare vainqueur lui fit ouvrir les veines, en avril 307. Il laissa un fils, que Licinius fit mourir.

SÉVÈRE III (Livius Severus), empereur romain, d'une famille de Lucanie, fut salué empereur d'Occident, dans Ravenne, après la mort de Majorien, en novembre 461. Le général Ricimer, qui ne voulait pour maîtres que des princes qu'il pût gouverner, fit élire Sévère. Le sénat approuva cette élection, avant d'avoir eu le consentement de Léon, empereur d'Orient; mais le nouveau César n'eut pas le temps de rien entreprendre. Le général Ricimer, qui, pour régner sous son nom, lui avait fait donner la couronne, le fit, dit-on, empoisonner. Sévère ne fut qu'un fantôme qui viola la justice et les lois, et qui se plongea dans la mollesse, tandis que Ricimer avait réellement l'autorité suprême.

SÉVÈRE (Lucius-Cornélius), poète latin, sous le règne d'Auguste, l'an 24 avant J.-C., fut distingué de la foule des poètes médiocres. Il a paru, en 1715, Amsterdam, in-12, une belle édition du poème l'*Ætna* et de quelques fragments. Elle avait été précédée par un autre in-8, en 1703. Ce *Poème* a été traduit en franç. par Accarias de Serionne, Paris, 1736, in-12.

* SÉVERGUINE (Basile), naturaliste, né vers 1764, mort à Saint-Pétersbourg le 17 novembre 1826, à 62 ans s'occupa spécialement de minéralogie, de chimie et de technologie. Membre de l'académie des sciences, il a publié en russe: *Principes élémentaires de botanique*, 1791, 3 vol; *Premiers éléments de minéralogie*, 1798, 2 vol.; *Moyen d'éprouver les eaux minérales*, 1800; *Principes chimiques des métiers et fabriques*, ibid., 1803, 2 vol.; *Esquisse abrégée de minéralogie*, 1804; *Dictionnaire détaillé de minéralogie*, 1807; *Nouveau système de classement des minéraux*, 1816. On lui doit en outre les *Résultats de ses voyages dans les parties occidentales de la Russie*, 1803-1805, 3 vol., et ceux de *son voyage en Finlande*, 1 vol. 1804. Il était le principal rédacteur du *Journal technologique*.

SEVERIN (saint), abbé et apôtre de la Norique, dans le ve siècle, mourut le 8 janvier 482, après avoir édifié et éclairé les peuples barbares. Son corps a été transporté à Naples. On a sa *Vie* écrite par Eugippe, son disciple, qui avait été présent à sa mort.

SEVERIN (saint), abbé d'Agaune, ou de Saint-Maurice, en Valais, avait le don des miracles. Le roi Clovis étant tombé malade, en 504, le fit venir à Paris, afin qu'il lui procurât la guérison. Le saint l'ayant obtenue du ciel, le prince lui donna de l'argent pour distribuer aux pauvres, et lui accorda la grâce de plusieurs criminels. Saint Séverin mourut sur la montagne de Château-Landon, en Gâtinais, le 11 février 507. — Il ne faut pas le confondre avec un autre saint SEVERIN, solitaire, et prêtre de Saint-Cloud.

SEVERIN (saint), évêque de Cologne, se distingua par son zèle à extirper l'arianisme de son diocèse et des pays circonvoisins. Lorsqu'il jugea que ses ouailles étaient affermies dans la foi, il alla à Bordeaux, sa patrie, travailler à y rétablir l'orthodoxie, et y mourut au commencement du ve siècle. Il connut, au rapport de saint Grégoire de Tours, par révélation, la mort de saint Martin, à l'heure même où ce saint évêque entrait en possession de la bienheureuse immortalité. Quelques critiques soutiennent que saint Severin de Cologne est différent de celui qui est mort à Bordeaux; cependant les deux églises en font la fête le même jour, 23 octobre, et les anciens martyrologes ne les distinguent pas.

SEVERIN, Romain, élu pape après Honorius Ier, au mois de mai 640, ne tint le siége que 2 mois et 4 jours, étant mort le 1er août de la même année. Il se fit estimer par sa vertu, sa douceur et son amour pour les pauvres.

SEVERINE (Ulpia Severina), femme de l'empereur Aurélien, était fille d'Ulpius-Crinitus, grand capitaine, qui descendait de Trajan, dont il avait la figure, la valeur et les talents. Sa fille avait, comme lui, les inclinations guerrières. Elle suivit Aurélien dans ses expéditions, et s'acquit le cœur des soldats par ses bienfaits. Son époux exigeait d'elle qu'elle eût soin de sa maison comme une bourgeoise, et ne voulut jamais lui permettre les robes de soie. Severine survécut à Aurélien, dont elle eut une fille qui fut mère de Sévérien, sénateur distingué sous le règne de l'empereur Constantin.

* SEVERO-LOPEZ (D. Joseph), médecin, né vers 1740, à Madrid, y professa la clinique avec succès, et fut honoré de la confiance du roi Charles III, qui le nomma son médecin consultant. Il passe pour avoir eu cet esprit observateur qui caractérise les grands médecins. Il réforma la médecine-pratique en Espagne, et substitua des principes fondés sur l'expérience à l'esprit de système et de routine. Il l'exprimait avec éloquence. Ses talents soulevèrent contre lui des persécuteurs auxquels il n'opposa que le silence. Il mourut d'apoplexie en 1804. Les principes fondamentaux de sa doctrine sont consignés dans le *Dictionnaire de médecine*, d'Antoine Wallam, 7 vol.

SEVERUS-SANCTUS. *Voy.* ENDELECHIUS.

** SEVESTRE (Achille), conventionnel, né en 1753, à Rennes, était avocat au barreau de cette ville lorsque la révolution éclata; comme la plupart des membres de son ordre, il en adopta les principes avec chaleur, et fut député d'Ile-et-Vilaine à la convention. Dans les débats qui précédèrent le jugement de Louis XVI, il s'opposa à ce que cet infortuné monarque pût choisir un conseil; il vota ensuite la mort sans appel ni sursis. Envoyé peu de temps après en mission près de l'armée des côtes de Brest, il prit des mesures pour apaiser les soulèvements de la Bretagne, et, après le 31 mai, poursuivit les Girondins proscrits qui étaient allé chercher un asile dans cette province. De retour à la convention, il se tint à l'écart et n'éleva guère la voix que pour empêcher qu'on ne déclarât *suspects* les marchands de comestibles qui ne se conformaient pas stricte-

ment à la loi du *maximum*, ou pour signaler la conduite d'un député qui avait imposé arbitrairement quelques personnes. Mais après le 9 thermidor, il se déclara franchement contre l'odieux régime que la France venait de subir, et, envoyé dans les départements de l'Est, fit tout ce qu'il put pour réparer les maux qu'y avait causés la terreur. Il fit partie de la commission chargée d'examiner la conduite de Carrier (*voy.* ce nom), et cita des faits à sa charge. Nommé membre du comité de sûreté générale, s'il ne put empêcher en prairial la populace d'entrer à la convention (*voy.* Boissy d'Anglas), il signala les députés qui avaient pris part à cette insurrection, et quelques jours après les fit décréter d'accusation et traduire devant une commission militaire. Dans le même temps, il eut à faire le rapport sur la mort du dauphin (*voy.* Louis XVII). Il rendit ensuite compte des mesures prises pour prévenir de nouvelles insurrections, fit changer la dénomination de *comités révolutionnaires* en celle de *comités de surveillance*, et se montra constamment partisan de l'ordre. Après la session, n'ayant point été réélu aux conseils, celui des Cinq-cents le choisit pour l'un de ses messagers d'état. Il continua d'occuper ce poste auprès du corps législatif jusqu'au 1er juillet 1814. Atteint par la loi d'amnistie, il se retira à Bruxelles, où il ouvrit une maison d'éducation. Rentré en France après 1830, la chambre des députés lui fit payer l'arriéré de son traitement et régler sa pension de retraite. Il mourut au château de Liverdy, près de Tournan (Seine-et-Marne), le 16 avril 1846, à 93 ans.

SÉVIGNÉ (Marie de Rabutin, dame de Chantal et marquise de), fille de Celse-Bénigne de Rabutin, baron de Chantal, Bourbilly, etc., chef de la branche aînée de Rabutin, et de Marie de Coulanges, naquit, non pas au château de Bourbilly, en Bourgogne, comme on l'a cru longtemps, mais à Paris, le 5 février 1626. Elle perdit son père l'année suivante, à la descente des Anglais dans l'île de Ré, où il commandait l'escadron des gentilshommes volontaires. Elle épousa, en 1644, Henri, marquis de Sévigné, qui fut tué en duel l'an 1651, par le chevalier d'Albret; elle en eut un fils et une fille. La tendresse qu'elle porta à ses deux enfants lui fit sacrifier à leur intérêt les partis les plus avantageux. Sa fille ayant été mariée en 1669 au comte de Grignan, commandant en Provence, qui emmena son épouse avec lui, elle ne se consola de son absence que par de fréquentes lettres. Elle mourut le 18 avril 1696. Madame de Sévigné est principalement connue par ses *Lettres*; elles ont un caractère si original, qu'aucun ouvrage de cette espèce ne peut lui être comparé. Ce sont des traits fins et délicats, formés par une imagination vive, qui peint tout, qui anime tout. Elle y met tant de ce beau naturel qui ne se trouve qu'avec le vrai, qu'on se sent affecté des mêmes sentiments qu'elle. On ne peut disconvenir cependant que son affection pour sa fille, quoique exprimée d'une manière très-variée, n'y soit ramenée jusqu'à la plus accablante satiété. Il est vrai encore qu'elle fait quelquefois la femme docteur, qu'elle prononce sur des matières qu'elle n'entend pas, que ses éloges et ses censures ne sont pas toujours exempts de l'esprit de parti; mais quoiqu'elle ait paru s'intéresser à celui qui, dès lors, portait le trouble dans l'Eglise, il s'en faut de beaucoup qu'elle en approuvât les maximes et l'absurde doctrine de la prédestination. « Je lis, dit-elle dans » une de ses lettres, l'Ecriture sainte, qui prend » l'affaire depuis Adam. J'ai commencé par cette » création du monde que vous aimez tant : cela » conduit jusqu'après la mort de Notre-Seigneur; » c'est une belle suite. Pour moi, je vais plus loin » que les jésuites, et, voyant les reproches d'ingra- » titude, les punitions horribles dont Dieu menace » et afflige son peuple, je suis persuadée que nous » avons notre liberté toute entière, que par consé- » quent nous sommes très-coupables, et méritons » bien le feu et l'eau dont Dieu se sert quand il lui » plait. » Nous allons citer les jugements de quelques critiques sur madame de Sévigné. « Si le plus grand éloge d'un livre est d'être beaucoup relu, qui l'a été plus que les *Lettres de madame de Sévigné?* Elles sont de toutes les heures : à la ville, à la campagne, en voyage, on les lit partout. N'est-ce pas un livre précieux que celui qui vous amuse, vous intéresse, et vous instruit presque sans demander aucune attention? Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de ses expressions. Elle est toujours affectée de ce qu'elle dit et de ce qu'elle raconte; elle peint comme si elle voyait, et l'on croit voir ce qu'elle peint. Voyez dans ses *Lettres* la mort de Turenne, personne ne l'a pleuré de si bonne foi, mais aussi personne ne l'a tant fait pleurer (Laharpe). » « Madame de Sévigné, avec des lettres écrites au hasard, a fait, sans y penser, un ouvrage enchanteur. Dans son style plein d'imagination, elle crée presque une langue nouvelle; elle jette à tout moment de ces expressions que l'esprit ne fait pas, et qu'une âme sensible seule peut trouver; elle donne aux mots les plus communs une physionomie et une âme. Tous ses tours de phrases sont des mouvements, mais des mouvements abandonnés, et qui n'en ont que plus de grâce. Comme elle s'accuse, se loue, se plaint! comme sa joie est douce et sa tristesse a de charmes! comme elle intéresse toute la nature à sa tendresse (Thomas)! » A ces jugements, on peut ajouter ceux de Marmontel, de Suard et de l'abbé de Vauxelles. La meilleure édition des *Lettres* de cette femme illustre est celle qu'a publiée M. de Montmerqué, Paris, 1818, 10 vol. in-8, ou 12 vol. in-12. Elle est précédée d'une *Notice bibliographique* très-étendue, et d'une *Notice*, par M. de Saint-Surin, sur madame de Sévigné, sur sa famille et sur ses amis. On joint à cette excellente édition les *Mémoires de Coulanges*, etc., 1820, in-8, et de nouvelles *Lettres* inédites de madame de Sévigné, 1827, in-8. Nous nous bornons à citer cette édition; les précédentes sont moins complètes, et celle qu'a donnée Grouvelle (*voy.* ce nom, IV, 255), est parsemée de réflexions philosophiques. L'abbé de Barral publia en 1756, sous le titre de *Sévigniana,* un recueil des pensées ingénieuses, des anecdotes littéraires, historiques et morales qui se trouvent répandues dans ses *Lettres*, 1 vol. in-12; ce recueil, réimprimé en 1788, est fait sans choix et sans ordre. Il y a mis des notes satiriques, sou-

vent calomnieuses, propres à corrompre l'histoire et à dénaturer des faits avérés. « L'esprit de secte, » dit un auteur moderne, s'attache à tout; théolo- » gie, histoire, poésie, lettres, ouvrages d'hommes, » de femmes, de filles, tout lui est bon, dès qu'il » dogmatise et séduit. » M. J.-Ad. Aubenas a publié l'*Histoire de madame de Sévigné, de sa famille et de ses amis*, etc., Paris, 1842, in-8. Ouvrage, dit un critique judicieux, bien écrit et digne de former le complément de toutes les éditions des *Lettres* de cette femme célèbre.

SÉVIN (François), philologue, né en 1682, à Villeneuve-le-Roi, dans le diocèse de Sens, membre de l'académie des belles-lettres, et garde des manuscrits de la bibliothèque du roi, entreprit, avec l'abbé Fourmont, en 1728, par ordre de Louis XV, un voyage à Constantinople, pour y chercher des manuscrits; il en rapporta environ 600. On a de lui une *Dissertation* curieuse sur *Ménès*, premier roi d'Egypte, 1703, in-12, et plusieurs écrits dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions, qui le perdit en 1741. Serieys (*voy.* ce nom), a publié en 1802, sous le titre de *Lettres sur Constantinople*, quatre lettres de Sevin, et y a joint avec la relation de son voyage tirée des mêmes *Mémoires*, différentes pièces de poésies qui n'y ont aucun rapport. Son *Eloge*, par de Boze, se trouve dans le 16ᵉ vol. des *Mémoires* de l'académie.

SEVIN. *Voy.* QUINCY.

SEVOY (François-Hyacinthe), naquit à Jugon, en Bretagne, en 1707, entra l'an 1730 dans la congrégation des eudistes, à l'âge de 23 ans, et s'y distingua par une grande application à l'étude. Après qu'il eut professé avec succès la philosophie et la théologie dans plusieurs maisons de sa congrégation, on le chargea de la conduite du séminaire de Blois, qu'il gouverna quelque temps. Mais ce genre d'occupation ne s'accommodant pas avec ses goûts, il obtint d'être dispensé de toutes sortes d'emplois, et préféra l'état de simple particulier pour se consacrer entièrement à l'étude. Nous devons à ses veilles un ouvrage intitulé : *Devoirs ecclésiastiques*, Paris, 4 vol. in-12 (1). C'est le résultat des conférences et des instructions qu'il donnait de temps en temps aux jeunes ecclésiastiques. Le 1ᵉʳ volume, 1760, est une introduction au sacerdoce, les 2ᵉ et 3ᵉ vol., 1762, contiennent une retraite pour les prêtres; le 4ᵉ traite des vices que les ministres doivent éviter, et des vertus qu'ils doivent pratiquer. Ce dernier ne parut qu'après la mort de l'auteur, arrivée au séminaire de Rennes le 11 juin 1763. En général, les matières y sont traitées avec exactitude et solidité. Le style en est concis, nerveux et plein de chaleur.

* SEWEL (Guillaume), historien et lexicographe, naquit à Amsterdam en 1654, de parents quakers, d'origine anglaise. Il étudia la chirurgie, et l'exerça dans sa ville natale. Sewel avait en outre un esprit très-cultivé, possédait le latin et la plupart des langues de l'Europe. Il mourut à Amsterdam vers l'an 1720, et a laissé les ouvrages suivants : *Grammaire et Dictionnaire anglais et hollandais*, 1691, in-4; des traductions en hollandais de l'*Histoire des Juifs de Josèphe*, Amsterdam, 1704, in-fol.; et des *Antiquités Romaines, de Denys d'Halicarnasse*, etc. Mais son principal ouvrage est son *Histoire de la formation et des progrès de la société des quakers*, Amsterdam, 1717, traduit en anglais, Londres 1719, in-fol.

(1) Cet ouvrage a été réimprimé à Besançon, 1830, 2 vol. gr. in-8.

* SEWELL (Georges), poète et médecin, né à Windsor vers 1660, passa jeune à Leyde, où il étudia la médecine sous Boherhaave, et revint exercer cet art à Londres, puis à Hampstead; mais son goût pour la littérature nuisit à ses succès dans l'état qu'il avait embrassé; aussi vécut-il pauvre. Il n'avait pas d'habitation, mangeait chez ses amis et ses voisins, s'occupant fort peu de son existence, et ne songeant qu'à la gloire littéraire. Pendant son séjour à Londres, il fit connaissance avec Addison et Steele, qui l'associèrent à la rédaction du *Parleur* et du *Spectateur*, dirigés par ces deux célèbres écrivains. Il mourut à Hampstead en 1726. On a de lui : *Vie de John Philips*, 1713; *Défense du théâtre anglais*; *Défense du Caton* d'Addisson, 1716; *Essai sur le gouvernement de la pensée et sur la mort*, ouvrage rempli de sages maximes; *Poésies* contenant des odes, des chansons, etc.; *Les Métamorphoses d'Ovide*, trad. en anglais; *Sir Walter Raleig*, tragédie jouée à Londres en 1719, et qui eut beaucoup de succès. Cette pièce renferme des beautés; mais elle pèche du côté du plan et de l'intrigue. On a imprimé, en 1720, des fragments d'une autre tragédie, *Richard Iᵉʳ*, qu'il n'a point achevée. Il a aussi écrit des *Pamphlets* politiques, etc. Le style de Sewell est correct, et sa versification a de l'élégance et de l'harmonie.

SEWERGIN. *Voy.* SEVERGUIEN.

* SEXTIUS-CALVINUS (Caïus), fonda la ville d'Aix en Provence, l'an 629 de Rome, 124 ans avant J.-C. Cette ville reçut le nom d'*Aquæ Sextiæ*, des eaux chaudes que l'on y découvrit et qui ont été longtemps en réputation. Sextius chassa les barbares de toute la côte depuis Marseille (*Massilia*), jusqu'à la Ligurie, et mourut accablé de fatigues et d'infirmités.

SEXTUS-EMPIRICUS, philosophe pyrrhonien, sous l'empire d'Antonin le Pieux : il était médecin de la secte des *empiriques*. On ignore l'histoire de sa vie. Nous avons de lui un ouvrage en dix livres, où il dispute contre toutes les sciences, et un en trois livres qui contiennent les sentiments des pyrrhoniens; ce dernier a été traduit en français par Huart, sous le titre de *Hipotiposes* (sic), ou *Institutions pyrrhoniennes*, avec des notes, 1725, in-12. C'est à tort qu'on a accusé le savant Huet d'avoir puisé dans cet ouvrage ses *Quæstiones alnetanæ*. La meilleure édition des ouvrages de Sextus-Empiricus est celle de Fabricius, en grec et en latin, in-fol., Leipsig, 1718 (1). La version est de Henri-Etienne. On lui attribue encore *Sexti Platici vel Platonici, de medicina animalium, bestiarum, pecorum et avium, liber*, Bâle, 1539, in-4, avec les notes de Gabriel Humelberg; d'autres le donnent à SEXTUS

(1) Les éditions gr. rev. par Emm. Bekker, Berlin, 1842, in-8; et gr. et lat., Leipsig, même année, 2 vol. in-8, sont estimées des savants.

de Chéronée, philosophe platonicien, neveu de Plutarque, et précepteur de Marc-Aurèle.

SEXTUS, XYSTUS ou SIXTUS, philosophe qui semble avoir vécu dans le IIe ou IIIe siècle, n'est connu que par ses *Sentences*, que nous n'avons qu'en latin (hors quelques fragments grecs que Stobée nous a conservés). Rufin d'Aquilée en est le traducteur, et les attribuait au pape Sixte II. Saint Jérôme l'a repris de cette attribution, *Comment. in Jerem.* c. 22; item, *in Ezech.*, c. 18; item, *Epist. ad Ctesiphontem.* Saint Augustin avait d'abord adopté le sentiment de Rufin, mais il le rejette dans ses *Rétractations.* Beatus Rhenanus publia la version de Rufin sur un ancien exemplaire qu'il trouva à Schelestadt, *Apud divam Fidem*, sous ce titre : *Xysti philosophi Enchiridion, seu sententiæ piæ et christianæ cum præfatione B. Rhenani*, Basileæ, 1516, in-4 ; on les a souvent réimprimées depuis. Si effectivement toutes ces sentences sont de *Xystus*, on ne peut guère douter qu'il n'ait été chrétien, à moins que, comme d'autres philosophes, il ne se soit paré des maximes et du langage de l'Evangile, sans en prendre l'esprit. M. Sieber en a donné une édition à Leipsig, en 1725, sous le nom de Sixte II, pape et martyr, et soutient, comme Rufin, qu'il en est le véritable auteur.

* SEYBOLD (David-Christophe), philologue, né en 1747 à Brackenheim dans le Wurtemberg, obtint, en 1771, la chaire de belles-lettres à Iéna, et l'année suivante il fut nommé recteur du gymnase de Spire. En 1776, il eut la même place à Grünstadt, dans le comté de Linanges, et plus tard à Bouxwiller où il forma plusieurs élèves distingués, entr'autres Bast, célèbre helléniste et l'historien Schoëll (*voy.* ce nom ci-dev.) La révolution française occasionna la chute de cet établissement florissant, et Seybold se trouva quelque temps dans une situation assez critique (1); il finit par obtenir la place de professeur de littérature ancienne à Tubingue ; il y mourut le 16 février 1804. Outre une *Anthologie* et une *Chrestomatie* gr. et lat. on lui doit des traductions allemandes d'*Achille Tatius, de Philostrate*, et une *Mythologie grecque et romaine*, ouvrage important, mais qui a perdu beaucoup de son mérite, depuis les nouveaux travaux des Allemands en ce genre.

SEYDLIZ (Frédéric-Guillaume, baron de), né à Clèves en 1722, se fit un grand nom au service du roi de Prusse, où il parvint au grade de général de cavalerie. Dès la première guerre de Silésie il se distingua; mais la guerre de Sept-ans fut le théâtre de ses exploits les plus brillants. Il couvrit la retraite avec habileté, après la défaite des Prussiens à Kolin, le 18 juin 1757. Il commandait toute la cavalerie à la fameuse bataille de Rosbach, le 5 novembre de la même année, et c'est à ces dispositions, faites avec une audace alliée à la prudence, qu'on dut principalement la déroute des Français dans cette journée mémorable. A Zorndorf, le 25 août 1758, s'étant rendu avec la cavalerie, l'épée à la main, maître de plusieurs batteries de canon, il parvint à rendre douteuse la victoire que les Russes croyaient déjà tenir, et prévint par-là les suites étranges dont l'issue de ce combat menaçait le Brandebourg et la Silésie. Après la bataille, Frédéric II embrassa ce général, et le remercia du zèle extraordinaire et du courage qu'il avait employés dans ce combat. La fortune ne le favorisa pas de même à Kunersdorf, le 12 août 1759 : obligé d'emporter une batterie d'assaut, il y fut blessé, et contraint de quitter le combat. Le roi l'honora de la plus grande confiance et d'une estime particulière jusqu'à sa mort, arrivée en 1773, et lui fit ériger une statue sur la place Guillaume, à Berlin.

(1) Pour combattre le chagrin qui l'accablait, ce grave professeur a publié un recueil de jeux de mots, dans le genre des *Bigarrures* d'Etienne Tabourot, sieur des Accords, intitulé : *Lusus ingenii et Verborum in animi remissionem*, Strasbourg, 1792, in-16.

SEYMOUR (Anne, Marguerite, et Jeanne), trois sœurs, étaient filles d'Edouard Seymour, protecteur du royaume d'Angleterre sous le roi Edouard VI, et duc de Sommerset, etc., qui eut la tête tranchée en 1552. Elles étaient nièces de Jeanne Seymour, épouse du roi Henri VIII, laquelle perdit la vie en la donnant au prince nommé depuis Edouard VI. La poésie fut un de leurs talents : elles ont composé 104 *distiques* latins sur la mort de la reine de Navarre, Marguerite de Valois, sœur de François Ier, lesquels furent traduits en français, en grec, en italien, et imprimés à Paris en 1551, in-8, sous le titre de *Tombeau de Marguerite de Valois, reine de Navarre.* Il y en a quelques-uns d'heureux, mais en général ils sont très-faibles.

SEYSSEL (Claude de), natif d'Aix en Savoie, ou, selon d'autres, de Seyssel, petite ville du Bugey, professa le droit à Turin avec un applaudissement universel. Son savoir lui obtint les places de maître des requêtes et de conseiller de Louis XII, roi de France, l'évêché de Marseille en 1510, puis l'archevêché de Turin en 1517. Il publia un grand nombre d'ouvrages. Son *Histoire de Louis XII père du peuple*, Paris, 1615, in-4, n'est qu'un panégyrique historique. On a encore de lui un traité peu commun et assez singulier, intitulé *la grande monarchie de France*, 1519, in-8, dans lequel il fait dépendre le roi du parlement. (*Voy.* Sleidan). Ce prélat mourut en 1520.

SÈZE (le comte de). *Voy.* Desèze.

SFONDRATI ou SFONDRATE (François), cardinal sénateur de Milan et conseiller d'état de l'empereur Charles-Quint, naquit à Crémone en 1495. Ce prince l'envoya à Sienne, qui était déchirée par des divisions intestines ; il s'y conduisit avec tant de prudence, qu'on lui donna le nom de *Père de la patrie.* Il embrassa l'état ecclésiastique après la mort de son épouse Anne Visconti. Le pape Paul III, instruit de son mérite, l'éleva à l'évêché de Crémone, et à la pourpre romaine. Il mourut en 1550, à 56 ans. On a de lui un poème intitulé : l'*Enlèvement d'Hélène*, imprimé à Venise en 1559. Il a laissé deux fils, Paul et Nicolas. Ce dernier, venu au monde par le moyen de l'opération césarienne, obtint la tiare sous le nom de *Grégoire XIV.* — Il ne faut pas le confondre avec Paul-Emile Sfondrati : celui-ci, né en 1561, était neveu de Grégoire XIV, mérita par ses vertus le chapeau de cardinal, et mourut à Rome en 1618.

SFONDRATI (Célestin), célèbre cardinal, petit-neveu du précédent, né à Milan, entra dans l'ordre des bénédictins, professa les saints canons dans l'université de Saltzbourg, et fut ensuite abbé de Saint-Gall. Son savoir et sa naissance lui procurèrent la pourpre romaine en 1695. Il mourut à Rome, le 4 septembre 1696, âgé de 47 ans. Ce cardinal est fort connu par plusieurs ouvrages savants, entre autres par le *Gallia vindicata*, qu'il composa, en 1687, contre les décisions de l'assemblée du clergé de France de 1682, sur l'autorité du pape. On y trouve des choses intéressantes et curieuses, entre autres les lettres de quelques évêques de l'assemblée, qui écrivirent au pape pour s'excuser par les motifs de crainte grave qui les avaient fait adhérer à la déclaration, et la réponse du pontife qui leur dit : *Metu suasore nunquam sacerdotes Dei esse solent in ardua et excelsa, pro religione et ecclesiastica libertate, vel aggrediendo fortes, vel perficiendo constantes* (*Voy.* INNOCENT XII et SOARDI). En 1688, il en publia un autre contre la *Franchise des quartiers des ambassadeurs de Rome*. C'était au sujet de l'ambassade du marquis de Lavardin, et dans son différend avec le pape Innocent XI. Il fait voir les abus de ces franchises, et combien elles sont contraires à la sécurité publique : il est difficile de justifier Louis XIV d'avoir voulu les maintenir, après que l'empereur, le roi d'Espagne et tous les princes catholiques y avaient renoncé. Celui de tous les ouvrages de ce cardinal le plus connu est le traité intitulé : *Nodus prædestinationis dissolutus*, Rome, 1696, in-4. On y trouve sur la grâce, sur le péché originel, et sur l'état des enfants morts avant le baptême, des opinions qui ont déplu à quelques théologiens. Bossuet, le cardinal de Noailles et d'autres prélats écrivirent à Rome, pour y faire condamner cet ouvrage; mais Innocent XII et Clément XI refusèrent de le censurer. Cependant le premier de ces pontifes fit examiner l'ouvrage avec soin, et avec d'autant plus de liberté, que, l'auteur étant mort, il ne pouvait rien pour sa défense. Quelques censeurs s'adressèrent au clergé de France, mais sans plus de succès. On a fait une apologie de ce livre sous ce titre : *Dispunctio notarum quadraginta quas scriptor anonymus Sfondrati libro, cui titulus* : Nodus, etc. *inussit*. La manière de raisonner de ce cardinal sur les matières de la prédestination et de la grâce est presque entièrement conforme à celle de Lessius (*voy.* ce nom). On a encore de lui : *Regale sacerdotium romano pontifici assertum*, imprimé au monastère de Saint-Gall, 1693, in-4, et *Nepotismus theologice expensus*, in-12.

SFORCE ou SFORZA (Jacques ou Giacomuzzo), surnommé *le Grand*, est la tige de l'illustre maison des Sforce, qui a joué un si grand rôle en Italie dans le XVe et dans le XVIe siècle. Elle a eu six ducs de Milan, et s'est alliée avec la plupart des souverains de l'Europe. Jacques Sforce vit le jour en 1369, à Cotignola, petite ville de la Romagne, entre Imola et Faënza, d'un laboureur, ou selon Commines, d'un cordonnier. Une compagnie de soldats ayant passé par Cotignola, il jeta le coutre de sa charrue, et s'enrôla sur-le-champ. Il passa par tous les degrés de la discipline militaire et parvint jusqu'à commander 7000 hommes. Le héros italien combattit longtemps pour Jeanne II, reine de Naples, fut fait connétable de ce royaume, gonfalonier de la Sainte-Eglise, et créé comte de Cotignola par le pape Jean XXIII, en dédommagement de 14,000 ducats que la cour de Rome lui devait. Ses exploits devinrent de jour en jour plus éclatants. Il obligea Alphonse, roi d'Aragon, de lever le siége de devant Naples, et reprit plusieurs places qui s'étaient révoltées dans l'Abruzze et le Labour. Mais en poursuivant les ennemis il se noya au passage de la rivière d'Aterno, aujourd'hui Pescara, en 1424 à 54 ans. Son vrai nom était *Giacommuzzo* ou *Jacques Attendolo*, qu'il changa en celui de Sforza.

SFORCE (François-Alexandre), duc de Milan, était fils naturel du précédent; il naquit en 1401. Elevé par son père dans le métier des armes, il n'avait que 23 ans lorsque son père périt au passage du Pescara. Il succéda à tous ses biens, quoiqu'il fût illégitime. Après la mort de la reine Jeanne, arrivée en 1435, il s'attacha à Réné, duc d'Anjou, qu'elle avait fait son héritier. Il se rendit maître de plusieurs places dans la Marche d'Ancône, d'où il fut chassé par les troupes du pape Eugène IV. Sforce rétablit bientôt ses affaires par une victoire. Le pape, les Vénitiens et les Florentins l'élurent pour leur général dans la guerre contre le duc de Milan. Il avait déjà commandé l'armée des Vénitiens, contre ce prince, et il en avait épousé la fille; c'était Philippe-Marie Visconti. Ce duc étant mort en 1447, les Milanais appelèrent François Sforce son gendre, pour être leur général contre les Vénitiens. Mais après plusieurs belles actions à leur avantage, il tourna ses armes contre eux-mêmes, assiégea Milan, et les força en 1450 à le recevoir pour duc, malgré les droits de Charles, duc d'Orléans, fils de Valentine de Milan. Le roi Louis XI, qui n'aimait pas le duc d'Orléans, transporta, en 1464, à François Sforce tous les droits que la France avait sur Gènes, et lui donna Savone, qu'il tenait encore. Sforce, avec cet appui, se rendit maître de Gênes. Ce vaillant capitaine mourut en 1466, avec la réputation d'un homme qui vendait son sang à qui le payait le plus cher, et sur la parole duquel on ne devait pas compter. Jean Simoneta a écrit l'*Histoire de François Sforce*, Milan, 1479, in-fol. : c'est plutôt un modèle pour les guerriers que pour les citoyens justes et équitables.

SFORCE (Galéas-Marie), fils du précédent et de Blanche Visconti, né à Fermo en 1444, succéda à son père dans le duché de Milan en 1466; mais ses débauches et son extrême férocité le firent assassiner en 1476, dans l'Eglise de Saint-Etienne, au milieu de la multitude assemblée. De son mariage avec Bonne, fille de Louis duc de Savoie, il eut Jean-Galéas-Marie (*voy.* l'article qui suit), et Blanche-Marie, femme de l'empereur Maximilien. Il eut aussi une fille naturelle qui épousa le prince de Forli, puis Jean de Médicis. Elle soutint un siége à Rimini et à Forli, fut enfermée quelque temps au château Saint-Ange, et mourut peu de temps après avoir été mise en liberté.

SFORCE (Jean-Galéas-Marie), fils du précédent, fut laissé sous la tutelle de sa mère et du secrétaire d'état Cecco Simoneta. Mais Ludovic-Marie Sforce, son oncle, surnommé *le Maure*, obligea la duchesse de s'enfuir de Milan, et fit trancher la tête à Simoneta, malgré son âge de septuagénaire. S'étant emparé du gouvernement, il fit donner à son neveu un poison lent, dont il mourut à Pavie, en 1494, peu de jours après l'entrée du roi Charles VIII en cette ville. Le crime de Ludovic le Maure ne demeura pas impuni. Louis de la Trémouille s'étant rendu maître de sa personne, il fut amené en France, et Louis XII le fit enfermer à Loches, où il mourut en 1510. Jean-Galéas Sforce avait épousé Isabelle d'Aragon, fille d'Alphonse, roi de Naples. Ses enfants furent : 1° François Sforce, qui, pour être soustrait à la fureur de son grand-oncle, fut envoyé en France par la duchesse sa mère auprès du roi Louis XII, et qui mourut abbé de Marmoutier en 1511 ; 2° Bonne, mariée à Sigismond, roi de Pologne.—Ludovic-Marie Sforce, surnommé *le maure*, leur grand oncle, avait épousé Béatrix d'Est, fille d'Hercule, marquis de Ferrare. De ce mariage naquirent : 1° Maximilien Sforce, qui fut rétabli duc de Milan par l'empereur Maximilien en 1512, mais qui, ne pouvant s'y soutenir, céda la ville de Milan au roi François Ier. Il vint en France avec une pension de 30,000 écus d'or, et mourut à Paris en 1530. 2° François Sforce, troisième du nom, qui fut aussi rétabli en 1529 par l'empereur Charles-Quint. Il mourut le 24 octobre 1535, sans laisser de postérité; et le duché de Milan, comme fief de l'empire, resta à Charles-Quint, et passa aux successeurs de cet empereur.

* SFORCE (Catherine), fille naturelle de Galéas-Marie (*voy.* ci-dev.), fut mariée en 1484 à Jérôme Riario qui avait acheté la seigneurie d'Imola et usurpé celle de Forli. En 1488, Jérôme ayant été assassiné dans une conspiration, Catherine et son fils Octavien tombèrent au pouvoir des conjurés, qui lui permirent d'entrer dans la forteresse, en leur laissant son fils pour otage, espérant qu'elle déterminerait le commandant à leur en ouvrir les portes. Aussitôt que Catherine fut entrée dans le château, elle monta sur les remparts et commanda aux rebelles de mettre bas les armes, les menaçant du dernier supplice s'ils n'obéissaient pas. Son courage réveilla celui de plusieurs habitants de Forli, qui se rangèrent du parti de la princesse, et les conjurés ne recevant pas les secours qu'ils attendaient, furent obligés de capituler. Octavien fut reconnu comme seigneur sous la tutelle de sa mère. Dans la suite Catherine épousa secrètement Jean de Médicis, aïeul de Côme le Grand. En 1499, attaquée par César Borgia, elle se renferma dans la forteresse de Forli et s'y défendit jusqu'à la dernière extrémité. Prise sur la brèche, l'année suivante, au milieu de ses soldats qui se firent massacrer jusqu'au dernier, elle fut renfermée au château-Saint-Ange, mais elle fut mise en liberté peu de temps après, à la sollicitation du roi Louis XII, et rejoignit son fils à Florence, où elle mourut vers 1506. Ses états, après la mort du pape Alexandre VI, furent réunis au domaine du saint Siége.

* SFORCE (Gabriel), archevêque de Milan, fils de Jacques, surnommé *le Grand* (*voy.* ci-dev.), et frère de François, duc de Milan, entra en 1442 dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin, au monastère de Lecceto, et l'année suivante, en y prononçant ses vœux, prit le nom de *Gabriel* au lieu de celui de *Charles* qu'il avait reçu au baptême. Par la suite il devint général de son ordre. En 1454, Nicolas V lui donna l'archevêché de Milan. Parvenu à cette haute dignité, il ne changea rien à sa manière de vivre, observant sa règle comme s'il eût été dans son couvent. Il mourut saintement l'an 1457, laissant un grand nombre d'ouvrages sur la *Grammaire* et la *Rhétorique*, des *Lettres*, des *Discours*, des *Traités* de morale et de spiritualité, enfin les *Chroniques de la ville de Milan*.

* SFORCE (Isabelle), qui florissait dans le XVIe siècle, se fit remarquer par sa vaste érudition ; elle est auteur d'un ouvrage très-estimé : *Della verà tranquillità dell' animo*, Venise, Alde, 1544, in-4.

SHADWELL (Thomas), poète anglais, né en 1640 à Stanton-Hall, en Norfolk, mort en 1692, à 52 ans, étudia d'abord le droit, puis il travailla pour le théâtre. On a de lui, outre ses dix *Pièces dramatiques* (1), une *Traduction* en vers des *Satires* de Juvénal, et d'autres *Poésies*, qui n'eurent pas le suffrage des gens de goût. Dans le temps de la révolution il fut fait poète lauréat et historiographe du roi Guillaume, à la place de Dryden. La meilleure édition de ses *Œuvres* qui ont été souvent imprimées est de 1724, 4 vol. in-12.

* SHADY-ILAND, méthodiste, né en Irlande vers 1730, étant allé à Boston, y ressuscita la doctrine apportée en Amérique par Whitefield (*voy.* ce nom), et prêcha « qu'on doit suivre en tout l'inspiration » sainte, et que par l'esprit contemplatif on dompte » les révoltes de la chair. » Il interdisait la lumière dans les prières et dans la contemplation, et n'officiait qu'après le coucher du soleil, et dans l'obscurité la plus profonde. Mais toute doctrine qui craint le grand jour, entraine nécessairement des abus. Celle que proclamait Shady en amena d'assez grands : et l'absence de la lumière matérielle produisit un grand nombre d'inconvénients au désavantage des propriétés et de l'honneur des familles. Shady se vit obligé de fuir Boston, où sa doctrine tomba dans un entier discrédit. On ignore le lieu, ainsi que l'époque de sa mort. M. L'abbé de Labouderie a publié *Précis historique du méthodisme*, 1818, in-8.

SHAFTESBURY (Antoine Ashley-Cooper, comte de), petit-fils d'un grand-chancelier d'Angleterre, vit le jour en 1671 à Winborne-Saint-Giles dans le comté de Dorset. Après avoir fait ses études il voyagea dans les principales cours de l'Europe. De retour en Angleterre, il prit des leçons de Locke, et passa en Hollande en 1698, pour voir Bayle et les autres philosophes qui pensaient comme lui. La reine Anne, ne croyant pas pouvoir donner sa confiance à un homme qui se déclarait ennemi de toute religion, le priva de la vice-amirauté de Dorset qui était dans sa famille depuis trois générations.

(1) L'*Avare* est la seule qui ait été trad. en français par du Bocage, 1752.

Ce philosophe mourut à Naples en 1713, où il s'était rendu pour changer d'air. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve presque toutes les erreurs qui forment le fond de la philosophie du jour. Les principaux sont : les *Mœurs* ou *Caractères*, Londres, 1732, 1737 et 1773, 3 vol. in-8. Cette dernière édition est la meilleure, et trad. en franç. 1771, 3 vol. in-8. Il prétend que le mal de chaque individu compose le bien général, et qu'ainsi, à proprement parler, il n'y a point de mal. On sait que, dans tous les temps, les philosophes n'ont fait qu'embrouiller cette matière; Shaftesbury n'a fait qu'ajouter aux erreurs de ceux qui l'ont précédé. Dans ce qu'il dit contre les vertus chrétiennes, il ne montre que trop qu'il ne les a jamais pratiquées, et qu'il connaît très-mal les grands motifs qui les animent. Il pousse l'extravagance jusqu'à prétendre que la foi de l'immortalité et l'espérance des biens éternels produisent de mauvais effets; en même temps que par une contradiction digne d'une philosophie si absurde, il assure que, « l'athéisme » (inséparablement lié avec l'erreur de la mortalité de l'âme) « retranche toute affection à ce qu'il y a » de plus aimable et de plus digne de l'homme; » que l'on est peu sensible à l'ordre moral quand » on envisage l'univers comme un chaos; qu'un » athée ne peut respecter sincèrement les lois et » les magistrats; que rien n'est plus capable d'exciter à la vertu et de détourner du vice que la » présence de l'Etre suprême, témoin et juge de » tout ce qui se passe dans l'univers; qu'il y a une » relation essentielle entre la vertu et la piété; que » la perfection et le mérite de la vertu sont dus à » la croyance d'un Dieu rémunérateur et vengeur, » etc. » *Essai sur l'usage de la raillerie et de l'enjouement dans les conversations qui roulent sur les matières les plus importantes*, trad. en franç., la Haye, 1707, in-8. Ce sont des leçons que les libertins de ce siècle ne pratiquent que trop. Une *Lettre sur l'enthousiasme*, trad. en français par Samson, la Haye, 1708, in-8. On y découvre des traces bien claires d'athéisme, que l'auteur, dans des moments d'une humeur opposée, a si bien réfuté. Car on sait que c'est le pur caprice qui règle la foi ou l'incrédulité des philosophes, suivant l'observation d'un grand orateur du siècle passé : « Chaque libertin » se fait, selon son caprice, une créance à sa mode, » et qui n'est que pour lui seul, suivant en aveugle » toutes ses idées, raisonnant tantôt d'une façon, » tantôt d'une autre, selon l'humeur présente qui » le domine. » Bourdaloue, *Panég. de saint Thomas*. Aveu remarquable de Montaigne, dans son article. Les *ouvrages* de Shaftesbury trad. en franç. (par Van-Effen et Samson), Genève, 1769, 3 vol. in-8,

SHAKESPEARE (William), célèbre poète anglais, né le 23 avril 1564 à Stratford sur l'Avon, dans le comté de Warwick, d'un gentilhomme qui était marchand de laine. Une famille de dix enfants à nourrir et peu de succès dans son commerce de laine réduisirent son père à un état voisin de la misère, et il dut se démettre des fonctions de bailli de sa corporation; il fit même, selon quelques traditions, le métier de boucher. William, l'aîné de ses fils, étudia quelque temps à l'école de Stratford, et fut placé ensuite chez un procureur. Il se maria à l'âge de 16 ans avec Anne Hathaway, fille d'un riche paysan. Après avoir dissipé le peu de bien qui lui restait et celui de sa femme, il ne trouva d'autre ressource que celle de se faire comédien ; mais se sentant un génie fort au-dessus de son état, il composa des tragédies, dont le succès fit sa fortune et celle de ses camarades. Quant aux talents du comédien, ils n'étaient pas à beaucoup près aussi grands dans Shakespeare que ceux du poète. Le rôle où il brillait le plus était celui de spectre dans *Hamlet*. Shakespeare quitta le théâtre vers l'année 1610. Il se retira à Stratford, où il vécut encore quelque temps, jouissant d'une fortune assez considérable. Il mourut le jour anniversaire de sa naissance en 1616, dans la 52[e] année de son âge. On plaça sur son tombeau ce distique latin :

Judicio Pylium, genio Socratem, arte Maronem,
Terra tegit, populus mœret, Olympus habet.

La nature s'était plu à rassembler dans la tête de ce poète ce qu'on peut imaginer de plus fort et de plus grand, avec ce que l'ignorance peut avoir de plus bas et de plus détestable. Des Français anglomanes ont certainement eu tort de le regarder comme le premier génie dans l'art dramatique; les Anglais eux-mêmes n'en portent pas un jugement si avantageux. « Si le génie de Shakespeare » eût été bien cultivé, dit le comte de Chesterfield, ces beautés que nous admirons si justement en lui n'auraient pas été défigurées par ces » absurdités et ces extravagances qui les accompagnent si fréquemment. » Mais s'il y a du ridicule à exalter Shakespeare au-dessus de ce qu'il vaut, il est plus révoltant encore d'entendre Voltaire appeler *faquins, impudents, imbéciles, monstres*, etc., ceux qui en portent un jugement trop favorable; de les regarder comme une source de *calamité* et d'*horreur*, et d'assurer qu'il n'y a *pas assez de piloris en France* pour punir un tel crime (*Lettre à M. le comte d'Argental, le* 19 *juillet* 1776). N'est-ce pas là faire du paisible empire des muses un empire de rage et de fureur? Celles des pièces de Shakespeare qu'on estime le plus, sont *Othello*, *les Femmes de Windsor*, *Hamlet*, *Macbeth*, *Jules César*, *Henri IV*, et *la Mort de Richard III* (1). La meilleure édition des *Œuvres* du Sophocle anglais est celle que Louis Théobald a donnée en 1740, et qui a été réimprimée en 1752, 8 vol. in-8. On estime aussi les corrections et les notes critiques faites sur ce poète par le savant Guillaume Warburton. Nous pouvons encore citer les éditions de Thomas Haumer, 1744, 6 vol. in-4, et de Boswel, 1821, avec des notes, 21 vol. in-8. On trouve dans les dernières éditions de Shakespeare, outre ses *Tragédies*, des *Comédies* et des *Poésies mêlées*. Les unes et les autres offrent des traits de génie, mais sans bienséance et sans régularité. M. de la Place a donné en français la *Vie* de Shakespeare, et a traduit plusieurs de ses pièces dans son *Théâtre anglais*, 1745. M. le Tourneur en a donné une traduction complète, commencée en 1775, et finie en

(1) Ducis (*voy.* ce nom) a transporté sur la scène française la plupart des chefs-d'œuvre du grand poète anglais, en les accommodant au goût de sa nation.

1783, 20 vol. in-8 (1). C'est cette traduction et les louanges que le traducteur donne à Shakespeare qui ont provoqué la diatribe de Voltaire dont on vient de parler. En condamnant les exagérations du panégyriste, le public équitable n'a pas épargné les transports colériques de l'antagoniste. On s'est souvenu de l'épigramme de Piron :

De Corneille et de Crébillon
Le réformateur téméraire,
Que prône à triple carillon
Thirio le thuriféraire,
Le prince des badauds, Voltaire,
Du haut de son trône bourgeois,
Va sur moi vider son carquois :
Du mien ne tirons qu'une fleche
Dont la douce pointe n'ébrèche
L'honneur ni l'intérêt d'autrui :
Malheur à lui seul s'il en sèche.....
Louons quelque autre auteur que lui.

On a érigé à Shakespeare, en 1742, un monument dans l'abbaye de Westminster. Madame de Montagu a publié une *Apologie* de ce poëte ; il en a paru une traduction française, Londres, 1777, in-8 (*voy.* KEATE).

SHARP (Jean), l'un des meilleurs prédicateurs que l'Angleterre ait produits, né à Bradford en 1644, mourut en 1714, dans sa 70e année. Il devint doyen de Norwich, occupa plusieurs autres places importantes, et fut placé sur le siége d'York, qu'il occupa pendant 22 ans. On a de lui 7 vol. de *Sermons* estimés.

* SHAW (Thomas), voyageur, né en 1692 à Kendal dans le Westmoreland, embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé chapelain du comptoir d'Alger. Après un séjour de 12 ans en Afrique, qu'il mit à profit pour visiter une partie de l'ancienne Numidie, la Syrie et l'Egypte, il revint en Angleterre rapportant des médailles, des fragments d'antiquités, et beaucoup d'objets d'histoire naturelle. Reçu en 1742 docteur en théologie et en médecine, il devint président d'un collége d'Oxford, puis professeur de grec et fut nommé recteur de Bramley dans le Hampshire. Il y mourut le 15 août 1751 membre de la société royale de Londres. On a de lui : *Voyages en divers lieux de la Barbarie et du Levant*, Oxford, 1738-1746, 2 vol. in-fol., traduits en français, la Haye, 1743, 2 vol. in-4 ; l'auteur s'étend beaucoup sur les eaux thermales, la description des animaux, des plantes, etc. La 3e édit. anglaise, Edimbourg, 1808, 2 vol. in-8, est précédée d'une notice sur l'auteur. J. Mac-Carty (*voy.* ce nom, v, 385), en a tiré le *Voyage dans la régence d'Alger*, Paris, 1830, in-8. — Pierre SHAW, premier médecin du roi d'Angleterre, a publié sur la médecine et la chimie des ouvrages écrits avec simplicité, et qui annonçent à la fois un homme modeste et instruit ; l'*Histoire de la cure des maladies*, Londres, 1738, 2 vol. in-8 ; *Leçons de chimie, propres à perfectionner la physique, le commerce et les arts*, Londres, 1734, trad. en français par Mme d'Arconville. (*Voy.* I, 265), Paris, 1759, in-4, avec des notes du traduct. *Les secrets et les fraudes de la chimie et de la pharmacie modernes dévoilées*, trad. par la même dame, La Haye, 1760, in-8, rare ; *Méthode générale d'analyse des eaux minérales*, trad. par Coste, 1767, in-12.

(1) Elle a été réimprimée en 1821, 13 vol. in-8, précédée d'une notice biographique et littéraire sur Shakespeare par M. Guizot.

* SHAW (Stebbing), historien, né en 1762 à Stone, au comté de Stafford, embrassa l'état ecclésiastique, et fut précepteur du célèbre sir Francis Burdett. Il succéda en 1799 à son père dans la cure de Harlsthorn, et mourut en 1802 laissant incomplète une *Histoire du comté de Stafford*, 1798-1801, 2 vol. in-fol. Il a rédigé avec un de ses amis, le *Topographe*, extrait des livres et manuscrits curieux du Muséum britannique.

* SHEA (Daniel), né à Dublin en 1775, professeur de langues orientales au collége d'Haileybury, après être demeuré quelque temps à Malte où il apprit non-seulement la langue arabe, mais ses principaux dialectes ainsi que le persan, nommé membre de la société asiatique de Londres, il s'occupa de la traduction de l'*Histoire des premiers rois de Perse* par Mirkhond, 1834, in-8. Il avait entrepris une tâche plus difficile, la traduction du Dabistan, quand il mourut le 30 mai 1836.

* SHÉE (Henri comte), pair de France, né en 1739 à Landrecies, d'une famille irlandaise, entra cadet à 16 ans au régiment de Clarke, et fut en 1785 nommé colonel du régiment de Colonel-Général. Mis à la retraite pour cause d'infirmités il reprit du service sous le Directoire, fut fait général de brigade, et concourut au projet de descente en Irlande, tenté en 1796 par Hoche et Brueix. Après un service effectif de près de 47 ans, dont onze campagnes, il entra dans les emplois civils. En 1797 nommé président d'une commission établie à Bonn pour l'administration des Pays du Rhin, il devint ensuite préfet du Mont-Tonnerre, puis du Bas-Rhin ; fut appelé au sénat en 1810, et nommé membre de la chambre des pairs en 1814. Il mourut le 3 mars 1820. Son *Eloge*, prononcé par le maréchal Mortier, a été imprimé dans le *Moniteur* du 27 juillet 1820. Son petit-fils M. d'Alton-Shée lui a succédé à la pairie.

SHEFFIELD (Jean), duc de Buckingham, ministre d'état du roi d'Angleterre naquit vers 1646. Il servit sur mer contre les Hollandais, et fit ensuite une campagne en France sous Turenne. La réputation de sa valeur lui fit donner le commandement de la flotte que les Anglais envoyèrent contre Tanger. Le roi Guillaume et la reine Marie l'honorèrent de leur confiance. Il refusa la place de grand-chancelier d'Angleterre, sous le règne de la reine Anne. Sa seule ambition était de cultiver, dans un doux repos, l'amitié et la littérature. On a de lui des *Essais sur la poésie et sur la nature*, et plusieurs autres ouvrages en vers et en prose, imprimés en 2 vol. in-8, Londres, 1729, qui sont très-estimés des Anglais. Ses *Essais sur la poésie* ont été traduits en français : il y donne, sur chaque genre, des préceptes qu'il embellit de traits ingénieux, de réflexions fines et de comparaisons brillantes. Cet écrivain mourut en 1721, à 75 ans.

SHELDON (Gilbert), archevêque de Cantorbéry, naquit dans le Staffordshire en 1598, et mourut à Lambeth en 1677, âgé de 80 ans. Il est le fondateur de la fameuse imprimerie connue sous le nom

de *Théâtre sheldonien*. *Voy*. OXFORD dans le *Dict. géog.*) Quoique dans un moment d'ostentation philosophique il n'ait paru regarder la religion que comme un *mystère d'état*, il était convaincu qu'elle n'est pas moins nécessaire aux particuliers; il en a suivi les impressions dans plus d'une rencontre; car on dit qu'il employa plus de 37,000 livres sterling en œuvres de piété.

* SHENSTONE (Guillaume), poète anglais, né en 1714 à Hales-Oven, dans le Shropshire, apprit à lire d'une vieille dame, sa voisine, qu'il a immortalisée dans son poème *La maîtresse d'école*, et manifesta dès sa plus tendre enfance un goût très-vif pour la lecture. Placé au collége Pembroke à Oxford, il s'y distingua parmi les élèves les plus studieux, et se plut tellement à cette vie de labeurs réguliers, qu'il y demeura dix ans, sans prendre aucun grade. En 1737 il fit paraître un vol. de *Poésies*, destiné seulement à ses amis (1). Il avait vécu jusque-là sans aucune espèce de souci; mais la mort de ses proches l'ayant forcé de se mêler de ses affaires, il les administra si mal qu'il se trouva bientôt réduit à un triste état. Ses amis étaient occupés de solliciter pour lui une pension sur la cassette du roi, lorsqu'il mourut le 11 février 1763, à 49 ans. Dodsley, son ami, recueillit et publia ses Œuvres en 1764, 3 vol. in-8. Le 1er renferme les *poésies*, le 2e les ouvrages en *prose*, et le 3e les *lettres* à ses amis : il en existe plusieurs éditions; celle de 1777 est la cinquième.

* SHERBURNE (lord), irlandais, après avoir visité toutes les cours de l'Europe, se retira dans ses terres, et employa ses loisirs à composer une *Topographie d'Irlande*, 3 vol. in-fol.; on en conserve le manuscrit à la bibliothèque royale à Paris.

* SHÉRIDAN (Thomas), littérateur, né en 1721, à Quilca, en Irlande, était fils d'un ministre anglican, homme d'esprit, et lié d'une étroite amitié avec Swift (*voy*. ce nom), qui reporta sur l'enfant l'affection qu'il avait pour le père. Ses études terminées, il se disposait à entrer dans la carrière de l'enseignement; mais persuadé que l'art oratoire doit être la base de toute bonne éducation, il eut la malheureuse idée de se faire comédien, pour pouvoir donner à ses élèves des leçons de déclamation. Les succès qu'il obtint au théâtre l'y retinrent plus qu'il n'aurait voulu. Il l'abandonna et il y revint à plusieurs reprises, sans perdre de vue son *plan d'éducation*, qu'il essaya de réaliser, mais inutilement. Après une vie pleine d'aventures et de déceptions, il mourut en 1788, à Margate, dans le Kentshire, à 67 ans. Les seuls de ses ouvrages qui méritent d'être cités sont : un bon *Dictionnaire anglais*, Londres, 1780, 2 vol. in-4, et une *Vie du docteur Swift*, Dublin, 1785, in-8, pleine de détails intéressants; son *Traité de la prononciation anglaise*, partie dont il s'était fort occupé, a été trad. en français, Paris, 1803, in-8.

* SHÉRIDAN (Françoise), femme du précédent, née en 1724, en Irlande, d'une bonne famille anglaise, morte à Blois en 1766, est auteur de *Sidney Bidulph*, un des meilleurs romans anglais; il a été traduit en français par l'abbé Prévot, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu*, (*voy*. PREVOT, VII, 61) et par Robinet, 1762-68, 5 vol. in-12; on lui doit encore *Nourjahad*, conte, traduit en français, 1769, in-12, et inséré dans le *Cabinet des fées*. Mme de Genlis en a tiré son *Règne d'un jour;* et deux comédies, la *Découverte* et la *Dupe*, jouées en 1763.

* SHÉRIDAN (Richard BRINSLEY), célèbre orateur et auteur dramatique, fils des précédents, né à Dublin le 4 novembre 1751, eut sa mère pour première institutrice. Envoyé à l'école, il y montra peu de dispositions. Forcé de se créer des ressources, il hasarda quelques essais dramatiques, qui furent assez mal accueillis. Il en était là, quand, épris d'une célèbre cantatrice, miss Linley, il l'épousa, malgré l'opposition des deux familles. Un arrangement avec Garrick (*voy*. ce nom), l'ayant rendu un des propriétaires du théâtre de Drury-Lane, il se serait trouvé dans l'aisance, si ses prodigalités et sa funeste passion du jeu n'eussent absorbé tous ses revenus. Elu à la chambre des communes, en 1780, il se montra l'un des membres les plus redoutables de l'opposition, et lorsque lord Rockingham parvint au ministère en 1782, il vit ses services récompensés par la place de sous-secrétaire d'état des affaires étrangères. Il ne la garda pas longtemps; mais en 1783, il fut nommé secrétaire de la trésorerie, place qu'il perdit également au bout de quelque temps. Rentré dans les rangs de l'opposition, il s'y fit remarquer par ses sarcasmes contre Pitt. Mais ce fut surtout dans le fameux procès de Hastings, qu'il montra un véritable talent parlementaire. A l'époque de la révolution française, il en défendit les principes avec une exaspération qui le déconsidéra même aux yeux de ses amis. Cependant, lorsqu'il vit son pays menacé d'une invasion, il reconnut la nécessité de seconder le gouvernement, et appuya les mesures proposées par le ministère. Après la mort de Pitt (1806), il fut pourvu par Fox de l'office très-lucratif de trésorier de marine, qu'il ne garda que quelques mois. Réduit pour la troisième fois à ses propres ressources, il s'appliqua tout entier à l'administration de son théâtre, mais sans grand succès. Son intempérance le conduisit au tombeau le 7 juillet 1816; il fut inhumé à Westminster. Dans la société, c'était un des hommes les plus aimables de l'Angleterre. Sa conversation abondait en comparaisons ingénieuses, en allusions plaisantes, en reparties vives et enjouées. Ses *Œuvres dramatiques* ont été recueillies avec une préface de Moore, Londres, 1821, 2 vol. gr. in-8, et trad. en franç. par F. Bonnet, 1836, 2 vol. in-8; on y distingue l'*Ecole de la médisance*, imitée en franç. par Chéron (*voy*. ce nom, II, 591), et trad. plusieurs fois, notamment par Merville, dans les *Chefs-d'œuvre* des théâtres étrangers, précédée d'une notice sur l'auteur et son ouvrage, par M. Villemain. Ses *Discours parlementaires et ses pamphlets* avaient été recueillis, Londres, 1816, 5 vol. in-8. Thomas Moore a publié des *Mémoires sur la vie de Shéridan*, Londres, 1826, 2 vol. in-8, trad. en français par M. Th. Parisot.

(1) Ce volume est devenu fort rare, parce que l'auteur en a retiré et détruit les exemplaires autant qu'il a pu.

* SHÉRIDAN (Charles-François), frère aîné du précédent, entra jeune dans les affaires. Attaché comme secrétaire à l'ambassade d'Angleterre en Suède, il fut témoin de la catastrophe qui précipita du trône la reine Mathilde (*voy.* ce nom, v, 556), et se procura facilement, par l'entremise de l'ambassadeur, des notes officielles sur cet événement déplorable. Plus tard il obtint la place de sous-secrétaire de la guerre en Irlande, et devint membre du parlement. On lui doit : *Histoire de la dernière révolution de Suède sous Gustave III*, 1772. Lescène-des-Maisons en a publié un *Extrait*, Paris, 1781, in-12. L'ouvrage entier a été traduit par Bruyset, 1783, in-8.

SHERLOCK (Guillaume), théologien anglais, né en 1641, mort en 1707, eut plusieurs places considérables dans le clergé et devint doyen de Saint-Paul de Londres. On a de lui plusieurs ouvrages de morale et de métaphysique, parmi lesquels on distingue le *Traité de la mort et du jugement dernier*, et celui de l'*Immortalité de l'âme et de la vie éternelle*. Ils ont été traduits en français, le 1er en 1696, in-8, par Mazet; le 2e en 1708, in-8, par Marmande. On a encore du même auteur d'autres ouvrages, entr'autres des *Sermons*, (Londres, 1754, 4 vol. in-8), dont les Anglais font un grand cas. Guillaume est le père de Thomas dont l'article suit.

SHERLOCK (Thomas), célèbre prélat anglais, né à Londres en 1678, mort vers 1740, âgé d'environ 78 ans, fit des études brillantes à l'université de Cambridge. Après avoir pris ses degrés de théologie, il fut successivement doyen de Chichester, maître du temple, et enfin évêque de Bangor. Les Livres scandaleux que l'incrédulité produisit contre la religion en Angleterre attirèrent son attention. Il réfuta solidement les *Discours* impies *sur les fondements et les preuves de la religion chrétienne*, dans six sermons pleins de lumière, qu'il prêcha au temple lorsqu'il en était le maître. Abraham le Moine les a traduits en français sous ce titre : *De l'usage et des fins de la prophétie*, 1729, in-8. Le traducteur y a joint trois Dissertations savantes du même auteur. Sherlock ayant triomphé de l'auteur des *Discours*, attaqua Woolston. Il prouva contre lui la vérité du fait de la résurrection de Jésus-Christ, dans un traité intitulé : *Les Témoins de la résurrection de J.-C. examinés selon les règles du barreau*. Le Moine a aussi traduit cet ouvrage, qui a été réimprimé plusieurs fois in-12, ainsi que le précédent, tant en anglais qu'en français. Cet honneur leur était dû pour la justesse et la profondeur qui y règnent. On a encore de Sherlock des *Sermons*, traduits en français par le P. Houbigant, Lyon, 1768, in-12. Ses *Œuvres* ont été recueillies, Oxford, 1812, 4 vol. in-8, et Londres, 1826, 5 vol. pet. in-8.

SHIRLEY (Thomas), voyageur anglais, né en 1564, frère aîné d'Antoine (*voy.* l'article suivant), le suivit en Perse, où il plut à Schah-Abbas. Ce prince lui fit épouser une circassienne de son sérail, parente de la reine. Il l'envoya aussi en ambassade dans les diverses cours d'Europe; mais il eut le désagrément de voir en Angleterre un nouvel ambassadeur persan le traiter d'imposteur. Jacques 1er ne sachant quel était le véritable envoyé de Perse, les renvoya tous les deux sur une flotte de six vaisseaux avec Dodmer Cotton, auquel il donna la qualité d'ambassadeur. Le Persan s'empoisonna sur les côtes de Surate; mais Shirley, n'ayant pu obtenir une satisfaction authentique, mourut de chagrin le 23 juillet 1627, âgé de 63 ans. Sa veuve revint en Europe, et alla se fixer à Rome. Il publia une *Relation de ses voyages*.

SHIRLEY (Antoine), frère du précédent, né à Wiston, dans le comté de Sussex, l'an 1565, montra de bonne heure beaucoup de sagacité et d'intelligence pour les affaires. Dans sa jeunesse, il fit un voyage aux Antilles, dont la *relation* se trouve dans le recueil de Hakluit, Londres, 1600, tom. 3. A son retour la reine Elizabeth l'envoya en Italie. L'objet de cette dernière mission était de secourir les Ferrarais, soulevés contre le pape. Mais ayant appris en chemin qu'ils avaient fait leur paix, il passa en Perse avec les fondeurs de canons. Schah-Abbas, à qui ces ouvriers manquaient, l'accueillit favorablement. Il l'envoya en 1599, avec un Persan, en ambassade vers les princes chrétiens d'Europe, pour les engager à armer contre les Turcs, tandis qu'il les attaquerait lui-même d'un autre côté. Shirley se fixa à la cour d'Espagne, où il fut nommé amiral des mers du Levant, et ne retourna plus en Perse. Il vivait encore en 1631. La *Relation de ses voyages* se trouve dans le recueil de Purchas, Londres, 1625-26, 5 vol. en anglais.

* SHORE (Jane), née à Londres vers le milieu du XVe siècle, était mariée à un riche orfèvre. Sa beauté que relevait encore les avantages d'une brillante éducation, séduisit Edouard IV, qui l'enleva à son mari. Toute puissante sur l'esprit de ce monarque, elle n'abusa jamais du crédit dont elle jouissait. Après la mort d'Edouard, en 1482, elle s'attacha, selon Thomas Morus, à lord Hastings, et fut enveloppée dans l'accusation que Richard III lança en plein conseil contre Hastings. Traduite devant le conseil comme *sorcière*, aucune preuve n'ayant pu être donnée pour motiver sa condamnation, elle fut renvoyée devant une cour ecclésiastique, qui la condamna pour ses adultères et ses débauches, à faire amende honorable, en chemise, devant l'église de St.-Paul, en présence de tout le peuple. Les traditions populaires la font mourir de faim; mais il paraît qu'elle ne mourut que sous le règne de Henri VII. Ses malheurs ont fourni à Rowe le sujet d'une tragédie, traduite par Andrieux, et imitée par M. Liadières et Népomucène Lemercier. Ces deux pièces ont été imprimées en 1824, in-8.

SHUCKFORD (Samuel), pasteur de Shelton, dans la province de Norfolk, puis chanoine de Cantorbéry, et chapelain ordinaire du roi d'Agleterre, consacra sa vie à l'étude. Ses mœurs étaient celles d'un savant que le commerce du grand monde n'a pas corrompu. On a de lui : une *Histoire du monde, sacrée et profane*, 3 vol. in-12, pour servir d'introduction à l'*Histoire des Juifs* par Prideaux; ce livre, dont le 1er volume parut en 1728, a été traduit en français, et ne va que jusqu'à la mort de Josué. Il est écrit pesamment, mais avec beaucoup d'érudition. La mort de l'auteur, arrivée en 1754, l'empêcha de pousser son *Histoire* jusqu'à l'an 747 avant

Jésus-Christ, temps auquel Prideaux a commencé la sienne. Un ouvrage imprimé en 1753, qui n'a pas encore été traduit en français, et qui est intitulé: *La création et la chute de l'homme*, pour servir de supplément à la préface de son *Histoire du monde*. Il y a dans ce livre des choses singulières.

SIBA. *V.* MIPHIBOSETH, fils de Jonathas.

SIBBALD (sir Robert), médecin et littérateur écossais, naquit dans le comté de Fife, vers 1643. Il étudia à l'université de Saint-André, où il occupa la première chaire de médecine, et voyagea en France et en Italie, où il visita les hôpitaux et les établissements de médecine. De retour dans la capitale de l'Ecosse, il y donna un plan pour un collége royal qui fut consacré à cette faculté; il y établit en outre un jardin botanique. Ses talents lui gagnèrent la bienveillance de Charles II qui le fit chevalier, le nomma son médecin et son géographe, et le chargea d'écrire l'histoire de sa patrie. Sibbald mourut à Edimbourg, en 1720, et a laissé: *Scotia illustrata, seu Prodromus hist. naturalis*, Edimbourg, 1684 ou 1696, in-fol., avec fig.; *Histoire ancienne et moderne des comtés de Fife et de Kinross*, avec leur description et la notice des productions naturelles, Londres, 1710, in-fol.; *Phalainologia nova, sive observationes de rarioribus quibusdam balænis, in Scotiæ littus nuper ejectis*, Londres, 1773, in-8; des *Mémoires* qui ont été insérés dans les *Transactions philosophiques*, années 1696, 1698 et 1700.

SIBELIUS (Gaspard), théologien calviniste, né à Elberfeld, dans le duché de Berg, en 1567, fut successivement ministre à Juliers, Deventer, Campen, etc. Le prétendu synode de Dordrecht le choisit en 1619, pour être réviseur de la *Version flamande* du nouveau Testament, que ce conciliabule avait ordonnée. Il mourut le 1er janvier 1658. On a de lui: *Opera theologica, seu loci communes theologici practici*, Amsterdam, 1644, 6 vol. in-fol. Cette collection renferme des sermons, des commentaires, des discours historiques et moraux sur l'Ecriture sainte: ils sont réunis dans cette édition.

SIBER (Urbain-Godefroy), professeur d'antiquités ecclésiastiques à Leipsick, né à Schandau, près de l'Elbe, en 1669, mourut en 1742. Il est auteur de plusieurs savants ouvrages en latin. Les principaux sont: une *Dissertation sur les tourments qu'on faisait souffrir aux anciens martyrs*; une autre sur l'*usage des fleurs dans les églises*.

SIBERUS (Adam), poète latin, né à Kemnitz en Misnie, mort en 1583, âgé de 68 ans, a composé des Hymnes, des Epigrammes et d'autres poésies, imprimées en 2 vol. et dans les *Deliciæ Poetarum germanorum*. Ses vers sont languissants; mais il y a de l'élégance et de la douceur.

SIBILET (Thomas), né à Paris en 1512, se fit recevoir avocat au parlement de Paris; mais il s'appliqua plus à la poésie française qu'à la plaidoirie. Il mourut l'an 1589, à l'âge de 77 ans. On a de lui: l'*Art poétique français*, Paris, 1548 et 1555, in-12. Il y fait l'énumération des poètes de son temps qui avaient acquis le plus de réputation. *Iphigénie*, traduite d'Euripide, ibid., 1549, recherchée pour la variété des mesures dans les vers; des ouvrages divers.

* SIBYLLE, marquise de Mont-Ferrat, sœur de Baudouin IV, lui succéda dans le royaume de Jérusalem, en 1186. Son mariage avec Guy de Luzignan avait excité l'envie de plusieurs chevaliers du Temple, qui lui conseillèrent de se séparer de son mari. Elle feignit d'accéder à leur demande; quelque temps après, elle fit jurer à ces mêmes chevaliers qu'ils reconnaîtraient pour souverain celui qu'elle prendrait pour époux. Sibylle déclara que c'était Guy de Luzignan qu'elle préférait. Les chevaliers du Temple, liés par leur serment, n'osèrent plus opposer de résistance, et Luzignan fut couronné roi de Jérusalem.

SIBYLLES. *Voy.* AMALTHÉE.

SICARD (Claude), jésuite, né à Aubagne, près de Marseille, en 1677, enseigna les humanités et la rhétorique dans sa société. Ses supérieurs l'envoyèrent en mission en Syrie, et de là en Egypte. Il mourut au Caire en 1726 avec la réputation d'un voyageur exact et d'un observateur intelligent. On a de lui une *Dissertation* sur le passage de la mer Rouge par les Israélites, et plusieurs écrits sur l'Egypte, dans lesquels il y a des choses savantes et agréables. On les trouve dans les *Nouveaux Mémoires des missions*, 8 vol. in-12, et dans les cinq premiers volumes des *Lettres édifiantes*, nouv. édit., Paris, 1780, 26 vol. in-12.

* SICARD (Roch-Ambroise CUCURRON, l'abbé), instituteur des sourds-muets, né le 20 septembre 1742, au Fousseret, près de Toulouse, embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Paris apprendre la méthode de l'abbé de l'Epée (*voy.* ce nom), qu'il mit en pratique à l'école que l'archevêque de Bordeaux, Champion de Cicé, venait de fonder dans cette ville. Les succès qu'il obtint lui valurent, avec le titre de vicaire-général de Condom, un canonicat de Bordeaux, et les académies s'empressèrent de se l'associer. A la mort de l'abbé de l'Epée, en 1789, l'opinion publique le désignait comme son successeur. Toutefois il n'obtint la direction de l'école de Paris qu'après un concours public (1). En 1791, on ne lui demanda pas le serment à la constitution civile du clergé, qu'il n'avait pas paru disposé à prêter; mais, l'année suivante, il ne vit aucun inconvénient à prêter celui de *liberté* et d'*égalité*, qui n'engageait point sa conscience. Malgré cette concession à l'esprit du temps, il n'en fut pas moins arrêté après le 10 août, et malgré la touchante réclamation des sourds-muets, à l'assemblée, pour redemander leur maître, il aurait péri dans les horribles massacres de septembre, sans le noble dévouement d'un horloger, nommé Monnot, qui le couvrit de son corps (2). A la création des écoles normales, Sicard fut nommé professeur de grammaire générale (1795): il était en même temps professeur au Lycée national et coopérait à la rédaction du *Magazin*

(1) L'abbé Salvan, instituteur à Riom en Auvergne, le père Perrenet, religieux augustin, et l'abbé Masse, à qui la commune de Paris avait confié provisoirement la direction, furent ses concurrents.

(2) L'abbé Sicard a donné, dans les *Annales religieuses*, tom. 1, p. 13 et 72, une *Relation* des dangers qu'il courut: on la trouve aussi dans la *Collection des Mémoires relatifs à la révolution française*.

encyclopédique. Il fit partie de l'institut lors de sa formation en 1796. Il concourut dans le même temps avec Ricard et Jauffret (*voy.* ces noms) à la rédaction des *Annales religieuses*, dont, à partir du nº 19, ils abandonnèrent la direction à l'abbé de Boulogne. (*Voy.* ce nom.) Cependant il fut, au 18 fructidor, compris dans le décret de déportation des journalistes que le Directoire envoyait mourir dans les déserts de Sinamari. Il échappa à cette proscription, en se tenant caché dans le faubourg Saint-Marceau, d'où il adressa des protestations de soumission au gouvernement établi, expliquant dans le sens de la république les paroles de saint Paul sur la soumission aux puissances (*Epître aux Romains*, chap. 13). Le 18 brumaire le rendit enfin à ses élèves; et dès lors il put se livrer tout entier à leur éducation. On établit aux sourds-muets une imprimerie, d'où sont sortis la plupart des ouvrages de leur maître. Les exercices publics qu'il donnait tous les mois augmentèrent sa réputation. Pie VII honora de sa présence l'établissement des sourds-muets en 1805, et le 28 février, en bénit la chapelle. En 1805, l'abbé Sicard fut nommé chanoine de la cathédrale de Paris. Sobre, et naturellement économe, mais d'un caractère facile et confiant, il souscrivit des billets de complaisance, et fut poursuivi pour des dettes qu'il n'avait pas contractées. Il fut obligé, pour les acquitter, de s'imposer des privations, qu'il supporta sans se plaindre. Le nom du savant instituteur était connu dans toute l'Europe; aussi reçut-il en 1814, du roi et des souverains alliés, des marques d'estime et d'intérêt. En 1817 il fit, avec quelques-uns de ses élèves, un voyage en Angleterre où il reçut l'accueil le plus distingué. L'un des membres de la commission du *Dictionnaire*, il était très-assidu à ses réunions ainsi qu'aux assemblées de l'académie. Il jouissait de la plus belle vieillesse, et rien ne faisait présumer sa fin prochaine, lorsqu'il mourut le 10 mai 1822, à 80 ans. On ne peut lui refuser le mérite d'avoir perfectionné un art oublié depuis la mort de ses premiers inventeurs (*voy.* Ponce et Bonet); mais il faut convenir que sa méthode, quelque ingénieuse qu'elle soit, exige dans ses élèves une intelligence peu commune. On a de lui : *Deux Mémoires sur l'art d'instruire les sourds-muets de naissance*, Bordeaux, 1789, et Paris, 1790, in-8; *Catéchisme* ou *Instruction chrétienne à l'usage des sourds-muets*, 1796, in-8; *Manuel de l'enfance, contenant des éléments de lecture et des dialogues instructifs et moraux*, 1796, in-12; *Eléments de grammaire générale appliquée à la langue française*, 1796, 2 vol. in-8; 1808, 2 vol. in-8; *Cours d'instruction d'un sourd-muet de naissance, pour servir à l'éducation des sourds-muets*, ibid., 1800, 1803, in-8, fig.; ouvrage jugé digne d'une mention honorable dans le rapport sur les prix décennaux; *De l'homme et de ses facultés physiques et intellectuelles; de ses devoirs et de ses espérances*, trad. de l'angl. de Hartley, 1802, 2 vol. in-8; *Journée chrétienne d'un sourd-muet*, 1805, in-12; *Théorie des signes pour l'instruction des sourds-muets*, Paris, 1808, 2 vol. in-8. Il a donné en outre des éditions du *Dictionnaire généalogique de l'Ecriture sainte*, des *Sermons inédits de Bourdaloue*, etc., etc. L'évêque d'Hermopolis, M. Frayssinous, remplaça Sicard à l'académie française et y prononça son éloge, morceau digne de la réputation du panégyriste. On trouve l'*Eloge* de Sicard, par Paulmier, dans la *Revue encyclopédique*, tom. 14, page 454.

SICCAMA (Sibrand), né à Bolswerd, dans la Frise, vers 1570, était versé dans le droit, dans l'histoire de sa patrie, et dans les antiquités romaines. Nous avons de lui : *De judicio centumvirali*, lib. 11, Franeker, 1596, in-12, et dans les *Antiquités romaines* de Grævius, tom. 2; *De veteri anno romano Romuli et Numæ Pompilii antitheses; Fastorum Calendarium libri II ex monumentis et numismatibus veterum*; ouvrage d'une grande érudition, imprimé à Amsterdam, 1600, in-4, et de même que le précédent, dans les *Antiquités romaines* de Grævius, tome 8; *Antiquæ Frisiorum leges*, avec des notes, Franeker, 1617, in-4.

SICHARD (Jean), professeur en droit à Tubingen, né en 1499, mort en 1552, publia le premier l'*Abrégé* latin d'Anien, des huit premiers livres du *Code théodosien*, qu'il trouva par hasard en manuscrit. On lui doit encore les *Institutes* de Caïus, et une édition des *Sententiæ receptæ* de Julius-Paulus. Son *Commentaire* latin sur le Code eut beaucoup de cours autrefois.

SICHEM, fils d'Hémor, prince des Sichimites, étant devenu passionnément amoureux de Dina, l'enleva et la déshonora. L'ayant ensuite demandée en mariage à Jacob et à ses fils, il l'obtint à condition que lui et tous ceux de Sichem se feraient circoncire. Le 3ᵉ jour, lorsque la plaie était la plus douloureuse, et que les Sichemites étaient hors de défense, Siméon et Lévi entrèrent dans la ville et massacrèrent ce qu'ils trouvèrent d'hommes, enlevèrent les femmes et les enfants, qu'ils réduisirent en servitude. Jacob, leur père, eut horreur de cette exécution barbare, et en conserva un souvenir si profond, qu'il le reprocha encore à ses fils au lit de la mort. *Voy.* Siméon.

SICINIUS-DENTATUS (Lucius), nommé l'*Achille romain*, tribun du peuple, est un des guerriers les plus célèbres de l'antiquité. D'après le rapport de Denys d'Halicarnasse, il porta les armes quarante ans, et se trouva à cent vingt-un combats ou batailles; il avait reçu quarante-cinq blessures, dont douze à la reprise du Capitole sur les Sabins; il gagna quatorze couronnes civiques, trois murales, huit d'or, quatre-vingt-trois colliers du même métal, soixante bracelets, dix-huit lances et vingt-trois chevaux avec leurs ornements militaires, qui étaient le prix d'autant de combats singuliers. Sicinius aimait sincèrement son pays, et gémissait de le voir asservi au joug des décemvirs, dont il blâmait hautement la tyrannie. Appius Claudius, pour s'en venger, et craignant son influence sur le peuple, l'envoya à l'armée avec le titre de légat. Arrivé au camp, on le détacha, selon l'avis secret d'Appius, avec un parti de cent hommes qui avaient ordre de le tuer. Quand ils eurent atteint un lieu solitaire, les assassins se jetèrent sur lui; mais il se défendit avec une intrépidité qui tient du merveilleux. Le même historien que nous avons déjà cité, assure que le vaillant Sicinius en tua quinze, en blessa trente, qu'il

mit en fuite les autres, et ceux-ci furent obligés de l'accabler, au loin, à force de traits et de pierres. Cet événement eut lieu l'an 405 avant J.-C. Sicinius avait alors cinquante-huit ans. Appius ne survécut pas longtemps à cet assassinat : la mort de Virginie, tuée par son père pour la dérober à la passion criminelle du tyran, excita contre lui le peuple, qui l'immola à sa fureur. Sicinius était doué d'une éloquence naturelle. Lorsque se renouvelèrent les débats de la *loi agraire,* il prononça dans l'assemblée du peuple un discours que Denys d'Halicarnasse a conservé. (*Voy.* les *Antiq. rom.* XI, 4.) Après avoir rappelé sommairement et avec une admirable simplicité ses services depuis quarante ans qu'il servait comme soldat ou comme officier : « Voilà ce que » j'ai fait, dit-il; et cependant, Romains, Sicinius » ne possède pas, non plus que vous, compagnons » de mes travaux, la moindre partie des terres que » votre valeur a conquises sur les ennemis de la » république. »

SIDNEY (Philippe), d'une illustre famille d'Irlande, naquit en 1554 dans le comté de Kent. Il fit ses études à Oxford avec distinction, et voyagea ensuite dans toute l'Europe. Le comte de Leicester, son oncle, le rappela à la cour, où il devint un des plus grands favoris de la reine Elizabeth. Cette princesse l'envoya en ambassade vers l'empereur. Une querelle que Sidney avait eue avec le duc d'Oxford, le fit exiler de la cour : sa disgrace ne fut pas longue. Le trône de la Pologne étant resté vacant, la diète choisit Sidney pour son roi; mais il aima mieux rester sujet d'Élisabeth, qui ne voulait pas, disait-elle, se laisser enlever le plus beau fleuron de sa couronne. Il fut envoyé ensuite en Flandre au secours des Hollandais. Il y donna des preuves de valeur, surtout à la prise d'Axel, en 1586. Mais dans une rencontre qu'il eut avec les Espagnols près de Zutphen, il reçut une blessure à la cuisse, dont il mourut peu de temps après en 1586 à 32 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, outre son *Arcadie*, Londres, 1591, 1662, in-fol., qu'il composa à la cour de l'empereur. Il ordonna en mourant de brûler cet ouvrage, comme Virgile avait prié de jeter au feu l'*Enéide*; mais quoique la production du poète anglais valût infiniment moins que celle du poète latin, on ne lui obéit point. Hardouin a donné une mauvaise traduction de l'*Arcadie*, 1624, 3 vol. in-8, et il en existe une autre, par Mlle Geneviève Chappelais. On a des *Mémoires sur la vie et les écrits de sir Philippe Sidney*, par Thomas Zouch, 1808, in-4.

SIDNEY (Algernon), cousin-germain du précédent, né à Londres, vers 1617, fut ambassadeur d'Angleterre sous Cromwell, auprès de Gustave, roi de Suède. Après le rétablissement de Charles II, Sidney, qui s'était signalé contre la famille royale, quitta sa patrie. Il eut l'imprudence d'y revenir, à la sollicitation de ses amis. La cour lui fit faire son procès, et il eut la tête tranchée en 1683. (*Voy.* DALRYMPLE (John.) On a de lui des *Discours sur le gouvernement*, 1698, 1704, in-fol., et 1773, in-4, qui ont été traduits en français par Samson, et publiés à la Haye en 1702, en 4 vol. in-12. On y trouve des erreurs, des paradoxes et des idées qui ne sont pas assez développées.

SIDONIUS APOLLINARIS ou SIDOINE APOLLINAIRE (*Caius Sullius*), était fils d'Apollinaire, qui avait eu les premières charges de l'empire dans les Gaules. Il naquit à Lyon vers l'an 430, et fut parfaitement instruit des lettres divines et humaines; ses écrits en vers et en prose font voir la beauté de son esprit. Il fut successivement préfet de la ville de Rome, patrice et employé dans diverses ambassades. Il avait les qualités du cœur qui font l'homme et le chrétien. Il était humble, détaché du monde, aimait tendrement l'Eglise et compatissait aux misères du prochain. Il fut élevé, malgré lui, en 472, sur le siége de la ville d'Auvergne, Augustonemetum, qui a pris dans la suite le nom de Clermont, qu'elle porte encore. Dès ce moment il s'interdit la poésie qu'il avait tant aimée, et fut encore plus sévère à l'égard du jeu. Il se défit aussi d'un certain air enjoué qui lui était naturel. Il renonça à toutes les dignités séculières qu'il laissa à son fils Apollinaire, et se sépara de sa femme d'un consentement mutuel. Saintement avare de son temps, il étudia continuellement l'Ecriture sainte et la théologie, et il y fit de grands progrès. Quoiqu'il fût d'une complexion délicate, toute sa vie fut une pénitence continuelle. Dans un temps de famine, il nourrit, avec le secours de son beau-frère Edicius, non-seulement son diocèse, mais aussi plus de 4000 personnes que la misère y avait attirées. Il mourut le 21 août 489, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. Il nous reste de lui 9 livres d'*Epîtres* et 24 *pièces de poésies*. Jean Savaron a donné une édition des *Œuvres* de ce prélat, avec sa vie et de bonnes notes, Paris, 1609, in-4; le père Sirmond en a donné une plus complète, qui a été réimprimée par les soins de Ph. Labbe, in-4, en 1652, avec la Vie du saint (1). Les notes qui accompagnent cette édition sont judicieuses et annoncent autant de goût que d'érudition. Les pensées de Sidonius sont ingénieuses et délicates; son style est serré, vif et agréable; il est cependant quelquefois boursoufflé et chargé d'expressions qui montrent que le latin n'était plus dans sa pureté primitive. Son imagination est brillante, et il excelle dans les descriptions. Son panégyrique de l'empereur Majorien, en vers, est intéressant; il y décrit la manière dont les Français de son temps combattaient et s'habillaient. Son éloge du sénateur Avitus, qui devint empereur, dont il avait épousé la fille, fut récompensé par une statue couronnée de lauriers, que le sénat lui fit élever sur la place Trajane.

SIDOTTI (l'abbé), ecclésiastique sicilien, d'une naissance distinguée, était un de ces hommes à qui rien ne coûte, et que rien ne rebute, quand il s'agit des intérêts du ciel. Apprenant les vains efforts qu'avaient faits plusieurs missionnaires pour entrer

(1) La 1re édition des *Œuvres* de Sidoine Apollinaire est un in-fol. S. D., que l'on croit sortie des presses de Nic. Ketelaer et Ger. de Leempt, à Utrecht, vers 1473; il en existe une seconde du XVe siècle, Milan, 1498, in-fol. Ces deux éditions sont recherchées des curieux par leur rareté; mais les personnes qui ont des livres pour étudier préféreront celles qui sont indiquées par Feller dans le corps de l'article. Les *Œuvres* de Sidoine ont été trad. en franç. par Sauvigny (*voy.* ce nom), et plus récemment, avec le texte en regard et des notes, par MM. Grégoire et Collombet, Lyon, 1836, 3 vol, in-8.

dans le Japon, consoler et instruire les fidèles de cette Eglise désolée, il espéra d'être plus heureux, et partit d'Italie en 1702 pour cette œuvre apostolique. Il n'arriva à Pondichéry qu'en 1704, et au Japon qu'en 1709. On ne sait positivement ce qu'il devint; mais l'opinion générale dans les Indes est qu'il fut reconnu d'abord et mis à mort, sans avoir recueilli d'autre fruit de son voyage, de son zèle, que sa propre sanctification. « Une si grande obstination dans ce peuple aveugle, dit le père » Charlevoix, et une aversion si marquée du christianisme dans ceux qui le gouvernent, devait, ce » semble, persuader les missionnaires que cette » nation ayant mis le comble à son endurcissement, » s'était absolument fermé le retour aux miséricordes du Seigneur. Mais un cœur apostolique ne » sait pas désespérer du salut des âmes que le Fils » de Dieu a rachetées de son sang, et croyant pouvoir dire avec ce divin Sauveur ce que lui-même » représenta à son père, en priant pour les bourreaux : *Seigneur, ils ne savent ce qu'ils font*, il attend toujours le moment de la grâce. » *Voy.* Xogunsama II.

SIDRACH *Voy.* Ananias.

SIDRONIUS. *Voy.* Hosschius.

SIENNES (Antoine de), né en 1439 à Guimaraens, en Portugal, entra dans l'ordre des dominicains, enseigna la philosophie à Lisbonne, fut créé docteur à Louvain, en 1571, fut banni des états du roi d'Espagne, pour s'être déclaré en faveur de dom Antoine de Beja, qui se donnait pour roi de Portugal, mena ensuite une vie errante, et mourut à Nantes, en 1585. On a de lui : une *Chronique* de son ordre en latin, Paris, 1585, in-8; *Bibliothèque des écrivains* de son ordre : ouvrages pleins de fautes et écrits sans goût. On a encore de lui des notes sur les ouvrages de saint Thomas, etc. *Voy.* le P. Quétif, *des Ecrivains dominicains.*

** SIESTRZENCEWICZ (Stanislas), savant prélat polonais, né en 1731 à Zabludow, diocèse de Wilna, embrassa d'abord la profession des armes, et devint officier dans un régiment prussien. Il profita de son séjour en Allemagne, et des loisirs de la vie de garnison pour perfectionner ses études par la lecture des classiques et la fréquentation des savants. Ennuyé du service il donna sa démission, revint en Pologne, et ne tarda pas à se dévouer à l'état ecclésiastique. Après avoir passé plusieurs mois au séminaire de Wilna, il reçut les ordres sacrés en 1762 et fut aussitôt pourvu d'un canonicat de la cathédrale. Lors du premier partage de la Pologne, il fut fait évêque de Mallo *in partibus*, et vicaire apostolique pour la Russie-Blanche. Ce fut en cette qualité, qu'en 1779, il autorisa les jésuites à continuer de recevoir des novices. Peu après, Mohilow ayant été érigé en archevêché, il fut placé sur ce siége, dont la juridiction s'étendit sur tous les catholiques des nouvelles possessions de la Russie. Il visita ces provinces en pasteur, et, dans les cours loisirs que lui laissaient ses fonctions, il recueillait et mettait en ordre les matériaux des ouvrages qu'il se proposait de publier plus tard. Membre de diverses sociétés littéraires, il prenait un vif intérêt au progrès des sciences et des lettres, et ne négligeait rien pour les encourager. Ses talents furent récompensés par des honneurs. Nommé métropolitain des catholiques Russes, il vint habiter Saint-Pétersbourg, et il y mourut, le 13 décembre 1826, dans un âge très-avancé, léguant toute sa fortune à des établissements d'instruction. Ce grand prélat a fait construire à ses frais deux églises, l'une à Pétersbourg, et l'autre à Malatyeze sur le modèle de St.-Pierre de Rome, mais dans de plus petites proportions (*voy.* l'*Histoire de Pologne* de Chodzko, 401). Ses principaux ouvrages écrits en français sont : *Histoire de la Tauride*, Brunswick, 1800, 2 vol. in-8, réimprimée sous le titre d'*Histoire de la Chersonèse taurique*, Pétersbourg, 1824, in-4; *Recherches historiques sur l'origine des Sarmates et des Slaves, et sur les époques de la conversion de ces peuples au christianisme*, ib., 1812, 3 vol. in-8, réimpr. en 1833, 4 vol. in-8; *Précis des recherches historiques sur l'origine des Esclavons ou Slaves et Sarmates*, ib., 1824, in-4.

* SIEYES (Emmanuel-Joseph), était né le 3 mars 1748, à Fréjus, où son père était directeur de la poste. Envoyé à Paris pour y achever ses études ecclésiastiques, il fut attaché à la chapelle de Mesdames de France. Il devint plus tard grand-vicaire de Chartres, et en cette qualité assista aux assemblées du clergé, de 1785 et 1786. Membre des assemblées provinciales qui furent réunies pour aviser aux moyens de combler le déficit, il s'y montra partisan des réformes, alors réclamées de toutes parts, et se fit bientôt la réputation d'un grand publiciste. Lorsque la convocation des états-généraux fut résolue, il publia successivement plusieurs pamphlets également remarquables par le fonds des idées et par la forme insolite. Son *Essai sur les priviléges*, et sa brochure : *Qu'est-ce que le tiers-état? Tout. Qu'a-t-il eté jusqu'à présent? Rien. Que demande-t-il? A devenir quelque chose,* produisirent surtout une vive sensation. Quoiqu'appartenant à l'ordre du clergé, il fut élu député du tiers-état de la ville de Paris aux états-généraux; il eut la plus grande part à l'attitude que prit cette assemblée dès ses premières séances. Ce fut lui qui proposa de sommer les deux autres ordres de se réunir au tiers pour la vérification des pouvoirs, et sur leur refus de passer outre en se déclarant assemblée nationale. Après la séance royale du 23 juin 1789, lorsque les députés reçurent l'ordre de se séparer, il fut de l'avis, aussi bien que Mirabeau, de continuer les délibérations : « Eh, messieurs, » dit-il, ne sentez-vous pas que vous êtes aujourd'hui ce que vous étiez hier? » Nommé membre du comité de constitution, il présenta le 20 juillet une *exposition des droits de l'homme et du citoyen.* Peu de jours après, il se prononça contre le projet de s'emparer des biens du clergé, et, lorsqu'on eut déclaré les dîmes abolies : « Ils veulent être libres, » dit-il, et ils ne savent pas être justes. » Il prononça, le 7 septembre, un discours qui fut imprimé sous le titre de : *Dire de l'abbé Sieyès sur la question du veto royal,* dans lequel il repousse comme une absurdité le *veto* absolu que Mirabeau lui-même voulait accorder au roi. Il présenta dans le même temps son projet de constitution qui n'obtint l'assen-

timent de personne, et ne fut même pas mis en discussion, parce qu'il fut jugé trop démocratique. En 1790, il travailla beaucoup dans les comités. Le 20 janvier, il présenta un *Projet de loi contre les délits de la presse,* dont il propose de renvoyer la connaissance au jury. Au mois de mars, il donna son aperçu d'une nouvelle organisation de la justice et de la police, qui, lu par le marquis de Bonnay, ne fut point discuté. Voyant diminuer son influence, il parut renoncer aux affaires. C'est en déplorant son inaction que Mirabeau dit ce mot connu : « Le » silence de M. l'abbé Sieyès est une calamité pu» blique. » Porté peu de temps après à la présidence de l'assemblée, il remercia, mais ses excuses ne furent pas agréées. En 1791, le 7 mai, il parla en faveur des catholiques qui refusaient de reconnaître l'église constitutionnelle, et se plaignit du comité ecclésiastique qui *semblait,* dit-il, *n'avoir vu dans la révolution qu'une superbe occasion de relever l'importance théologique de Port-Royal, et de faire enfin l'apothéose de Jansénius sur la tombe de ses ennemis.* Après l'arrestation du roi à Varennes, il fut nommé membre du comité chargé de réviser la Constitution; il y soutint qu'on est plus libre dans une monarchie que dans une république, combattit le système municipal; et ne pouvant se mettre d'accord avec presqu'aucun de ses collègues, il donna sa démission. Il avait été élu membre du département de Paris; mais après la session il se retira dans une campagne où il vécut quelque temps à peu près oublié. Député de la Sarthe à la Convention, il y siégea parmi ces membres immobiles et silencieux qui semblaient étrangers à tout ce qui se passait autour d'eux, attendant les ordres des plus forts. Dans le procès du roi, il vota la mort, mais sans ajouter, ainsi qu'on l'a prétendu, les mots *sans phrase.* Son projet sur la réorganisation de l'instruction publique ayant été adopté par le comité, il le fit présenter par Lakanal, ne voulant pas qu'on l'en soupçonnât l'auteur. Mais Robespierre qui l'avait deviné, le fit rejeter, en s'écriant : « Citoyens, on » vous trompe; cet ouvrage n'est pas de celui qui » vous le présente; je me méfie beaucoup de son » véritable auteur. » Au mois de novembre 1793, époque où se firent tant de déplorables abjurations, Sieyès en faisant l'abandon de sa pension ecclésiastique, dit ces mots : « Mes vœux appelaient depuis » longtemps le triomphe de la raison sur la supers» tition et le fanatisme. Ce jour est arrivé; je m'en » réjouis comme d'un des plus grands bienfaits de » la révolution française...; je ne reconnais d'autre » culte que celui de la liberté et de l'égalité; d'autre » religion que l'amour de l'humanité et de la pa» trie. » Depuis, jusqu'à la fin de la terreur, il se renferma dans un silence prudent. Après le 9 thermidor, il monta plusieurs fois à la tribune pour attaquer les partisans de Robespierre, et fut nommé membre du comité de salut public. Le 31 mars 1795, il fit prononcer la rentrée à la Convention des députés proscrits au 31 mai, comme Girondins. Lors de la formation du Directoire exécutif, il refusa d'en faire partie et d'accepter la place de ministre des relations extérieures. Devenu membre du conseil des cinq-cents, une tentative d'assassinat faite sur lui, le 12 avril 1794, par un ancien moine, nommé Poulle, lui rendit un peu de popularité. Au 18 fructidor, il fut adjoint à quatre de ses collègues pour rédiger le décret de proscription qui frappa plusieurs des membres les plus influents des deux conseils. En 1797, il fut envoyé ambassadeur près du roi de Prusse, mais il ne resta pas longtemps à Berlin. Élu l'année suivante membre du Directoire pour remplacer Rebwel, il en devint le président, et, en cette qualité, lors de la fête anniversaire du 10 août, prononça un discours où l'on remarqua le passage suivant : « La royauté ne se » relèvera jamais : on ne verra plus ces hommes » qui se disaient délégués du ciel pour opprimer » avec plus de sécurité la terre, et qui ne voyaient » dans la France que leur patrimoine, dans les » Français que leurs sujets, et dans les lois que » l'expression de leur bon plaisir. » Cependant on assure qu'il fit parvenir à Bonaparte, alors en Égypte, un mémoire dans lequel, après lui avoir peint l'état déplorable de la France, il l'engageait à presser son retour pour la sauver de l'anarchie. Il concourut de tout son pouvoir au succès de la journée du 18 brumaire. Nommé l'un des trois consuls, il s'était flatté de marcher l'égal de Bonaparte; mais il s'aperçut bientôt qu'il s'était trompé dans ces calculs, et consentit à échanger son titre de consul contre celui de sénateur. Sa docilité fut récompensée par une riche dotation, et lors de l'établissement de l'empire, il reçut le titre de comte, et successivement les décorations de plusieurs ordres. Il ne paraît pas, quoi qu'on ait dit, qu'il ait fait de l'opposition dans le sénat. Napoléon, pour flatter son amour-propre, lui témoignait beaucoup d'égards dans toutes les circonstances et affectait de s'entretenir particulièrement avec lui. Dans les premiers jours d'avril 1814, il ne parut point aux séances du sénat; mais il envoya plus tard son adhésion à la déchéance de l'empereur et au rappel des Bourbons. Il fut compris néanmoins dans la liste des pairs pendant les cent-jours; mais il refusa de signer l'acte additionnel. En 1816, la loi contre les régicides le força de chercher un asile en Prusse. Il rentra en France après la révolution de 1830, et reprit sa place à l'académie des sciences morales et politiques. Depuis longtemps sa santé avait souffert de graves altérations. Il mourut à Paris, le 20 juin 1836, à 88 ans, sans avoir rétracté aucune de ses erreurs. Les *Œuvres politiques* de Sieyès ont été trad. en allemand par Œlsner, 1796, 1 vol. in-8. Quelques-uns de ses pamphlets ont été réimprimés après 1830 et 1848. M. Mignet a lu une *Notice historique* sur Sieyès à l'académie des sciences morales. Sieyès a publié lui-même une *Notice sur sa vie,* Paris, 1794, in-8, qui mérite d'être lue.

SIFFRID ou SIFFRIDUS de Misnie, prêtre du XIVe siècle, a donné des *annales* depuis la création du monde jusqu'à l'an 1307. Pistorius en a publié une partie, l'an 1583, depuis l'an 458, jusqu'à l'an 1587. George Fabricius en a donné des extraits dans ses *Res misnicæ,* et ses *Origines saxonicæ.*

* SIGALON (Xavier), né en 1790 à Uzes, de parents pauvres, manifesta de bonne heure une

grande aptitude pour la peinture. Les faibles ressources qu'il dut à ses premiers travaux lui permirent enfin de venir à Paris où il entra dans l'atelier de Guerin. Ses débuts annoncèrent un talent original et hardi. Le premier tableau important qu'il exposa, la *Courtisane*, fut acheté par le gouvernement et placé au Luxembourg. En 1824 la *Locuste* fut l'objet de longues discussions et lui valut des critiques et des éloges exagérés. Ses autres principaux ouvrages sont : *Athalie faisant égorger les enfants du sang royal*, vaste conception qui souleva le même enthousiasme frénétique et la même fureur de réprobation ; *La Vision de saint Jérôme*, et un *Calvaire* qui date de 1851, obtinrent un succès moins contesté. Exclusivement préoccupé de sa réputation, il négligea trop ses intérêts et devint la victime de son désintéressement. Réduit à la misère, après vingt années de travaux assidus, il fut contraint de se retirer à Nimes pour donner des leçons de dessin et peindre le portrait. Il y languissait depuis quelque temps, lorsqu'il fut choisi en 1833 par le gouvernement pour aller à Rome copier le *Jugement dernier* de Michel-Ange. Après quatre années, il venait de terminer son œuvre grandiose avec une rare perfection, lorsqu'il mourut à Rome, du choléra, le 16 août 1837, à 47 ans. Sa copie du chef-d'œuvre de Michel-Ange a été rapportée depuis à Paris, où elle orne l'une des nouvelles salles du musée du Louvre.

* SIGAUD-DE-LAFOND (Jean-René), célèbre physicien, né à Dijon en 1740, après avoir fait ses études au collége des jésuites de cette ville, vint à Paris où il fréquenta les leçons de l'abbé Nollet, en même temps que l'école de Saint-Côme. Reçu maître en chirurgie, il se livra principalement à la pratique des accouchements, et le premier fit l'opération de la symphise avec succès. Il exerça son art et donna des cours de physique dans différentes villes. A la création des écoles centrales, nommé professeur à celle du Cher, il devint ensuite proviseur du lycée de Bourges, puis professeur à la faculté des sciences de cette ville où il mourut en 1810. Sigaud était correspondant de l'institut, depuis la formation de ce corps en 1796. Parmi ses ouvrages qui bien accueillis dans le temps ne sont plus au niveau de la science, on citera : *Leçons de physique expérimentale*, 1767, 2 vol. in-12, trad. en allemand, Dresde, 1775, in-8 ; *Leçons sur l'économie animale*, 1767, 2 vol. in-12 ; *Traité de l'électricité*, 1771, in-12 ; *Lettres sur l'électricité médicale*, ibid., in-12 ; deux *Opuscules sur la section de la symphise des os du pubis*, 1777 et 1779, in-8 ; *Description et usage d'un cabinet de physique expérimentale*, 1775, 2 vol. in-8 ; *Eléments de physique théorique et expérimentale*, faisant suite à l'ouvrage précédent, 1787, 4 vol. in-8, trad. en espagnol par Taddeo-Lope, 1782-89, 5 vol. in-4 ; *Dictionnaire de physique*, 1780, 4 vol. in-8, avec un *Supplément*, 1782 ; *Précis historique et expérimental des phénomènes électriques*, 1781, 1785, in-8 ; *Dictionnaire des merveilles de la nature*, 1781, 2 vol. in-8, trad. en allemand par C.-G.-F. Webel, Leipsig, 1782-83, 2 vol. in-8 ; l'*Ecole du bonheur*, ou *Tableau des vertus sociales*, Paris, 1782, in-12 ; 1802, 2 vol. in-12 ; *La religion défendue contre l'incrédulité du siècle*, contenant un *Précis de l'histoire sainte*, ibid., 1785, 6 vol. in-12 ; et sous le titre *De l'économie de la Providence dans l'établissement de la religion*, 1787, 8 vol. in-12 ; *Physique particulière*, 1792, in-12 ; *Examen de quelques principes erronés en électricité*, 1795, in-8.

SIGEBERT, roi des Est-Angles, ou de l'Angleterre orientale, appelé par le vénérable Bède, *roi très-éclairé et très-chrétien*, travailla à faire fleurir la foi dans ses états, fonda des églises, des monastères et des écoles, et descendit ensuite du trône pour se faire moine à Knobersburg, aujourd'hui Burg-Castle, dans le comté de Suffolk. Il fut assassiné, en 642, avec Egrich, son cousin, qu'il avait mis sur le trône en sa place. On fait la fête de Sigebert dans plusieurs églises d'Angleterre et de France.

SIGEBERT, troisième fils de Clotaire Ier, eut, pour son partage, le royaume d'Austrasie, en 561, et épousa Brunehaut, qui d'arienne s'était faite catholique. Les commencements de son règne furent troublés par une irruption des Huns dans ses états ; mais il en tailla une partie en pièces, et chassa le reste jusqu'au-delà du Rhin. Il tourna ensuite ses armes contre Chilpéric, roi de Soissons, qui, profitant de son absence, s'était emparé de Reims et de quelques autres places de la Champagne. Il reprit ces villes, et étant entré dans le royaume de Soissons, il se rendit maître de la capitale, et força son frère à accepter la paix aux conditions qu'il voulut lui prescrire. Au bout de quelques années, il la rompit, à la sollicitation de la reine Brunehaut, pour venger la mort de Galsuinte, sœur de cette princesse et femme de Chilpéric. Les succès de Sigebert furent rapides, et la victoire le suivait partout, lorsqu'il fut assassiné, l'an 575, par les gens de Frédégonde, la source des malheurs de Chilpéric, qui l'avait épousée après Galsuinte. Sigebert fut pleuré de tous ses sujets, dont il faisait les délices par son affabilité, sa douceur et sa générosité. — Il ne faut pas le confondre avec SIGEBERT, dit *le Jeune*, fils de Dagobert, et son successeur dans le royaume d'Austrasie, l'an 658. Ce prince, mort en 656, a mérité par sa piété d'être mis au nombre des saints ; on fait sa fête à l'église primatiale, aujourd'hui cathédrale de Nancy, où l'on conserve son corps. Sigebert de Gemblours a donné la *Vie* de ce roi. On la trouve dans le tome Ier du mois de février des *Acta sanctorum*.

SIGEBERT, moine de l'abbaye de Gemblours, dans le Brabant, né vers l'an 1050, enseigna pendant plusieurs années dans le monastère de St.-Vincent à Metz, et mourut à Gemblours en 1112. Il passait pour un homme d'esprit, pour un savant universel et un bon poète, et c'est sans doute la vanité que lui inspiraient ses talents et les éloges qu'ils lui attiraient, qui lui fit oublier l'esprit de son état, au point de prendre le parti du simoniaque et schismatique Henri IV, contre les saints pontifes Grégoire VII, Urbain II et Pascal II. Sigebert est auteur : d'une *Chronique*, dont on conserve l'original dans la bibliothèque de Gemblours, et dont la meilleure édition est celle d'Aubert le Mire, Anvers, 1608, in-8. Pistorius l'a insérée dans

ses *Scriptores germanici*, tom. 1. Elle commence à l'an 381, où finit celle d'Eusèbe, et va jusqu'à l'an 1113. Elle a été continuée par plusieurs auteurs. Il ne faut nullement ajouter foi à ce qu'il raconte des papes qui ont eu des démêlés avec l'empereur Henri IV. *Illa*, dit Valère André, *non tam facta quam à Sigeberte conficta*. Saint Anselme, dans sa lettre 8, l'a réfuté, de même que Baronius, t. 11e de ses *Annales*, Bellarmin, *De scriptoribus eccl.* et dans ses *Controverses*. (*Voyez* les jugements de plusieurs auteurs sur cette *Chronique*, dans la *Bibliothèque* du père le Long, n° 11983.) *Vie de saint Théodéric*, évêque, fondateur du monastère de Saint-Vincent à Metz. Leibnitz l'a insérée dans ses *Scriptores rerum brunswicensium*. *Vie de saint Sigebert, roi*, dans *Surius* et dans le 1er vol. des *Acta sanctorum*, du mois de février; *Vie de saint Guibert*, fondateur du monastère de Gemblours, dans *Surius*, dans les *Acta sanctorum* et les *Acta* de Mabillon; *Gesta abbatum gemblacensium*, continués par un disciple de Sigebert jusqu'à l'an 1136, dans le *Spicilége* de D. d'Achéry; *De viris illustribus*, Anvers, 1639, in-fol., avec des notes par Aubert le Mire, et dans la *Bibliothèque* de Fabricius, Hambourg, 1718, in-fol. On conserve plusieurs ouvrages manuscrits de Sigebert à Gemblours : *Passio sanctæ Luciæ*, poème; *Passio Thebæorum*, poème; *Vita et passio sancti Lamberti*; *De jejunio quatuor temporum*; *Ecclesiastes versu heroico descriptus*, etc. Dans son ouvrage *de Viris illustribus*, il donne le catalogue de ses productions : il y en a une intitulée *Apologia ad Henricum imperatorem contra eos qui calumniabantur missas conjugatorum presbyterorum*; ouvrage qui a disparu et qui n'aurait pas dû paraître.

SIGÉE (Louise), *Aloysia Sigea*, née à Tolède, morte en 1560, était fille de Diégo Sigée, qui l'éleva avec soin, et qui la mena avec lui à la cour de Portugal. Alphonse Cueva, de Burgos, l'épousa. On a d'Aloysia Sigéa un poème latin intitulé *Sintra*, du nom d'une montagne de l'Estramadure, où l'on a vu, suivant le peuple, des tritons jouant du cornet. Le livre infâme *De arcanis Amoris et Veneris*, qui porte son nom, n'est point d'elle. Ceux qui le lui ont attribué ont fait un outrage à la mémoire de cette dame illustre. C'est une production digne de l'esprit corrompu de Chorier. (*Voy.* ce nom.) Outre la *Sintra*, elle publia, *Trente Epîtres latines*; *Dialogus de differentia vitæ rusticæ et urbanæ*. Louise fut une des institutrices de Marie de Portugal, fille de Jean III, et depuis épouse de Philippe II. Elle écrivit au pape Paul III une lettre en cinq langues, latin, grec, hébreu, syriaque et arabe.

SIGISMOND (saint), roi de Bourgogne, succéda l'an 516 à Gondebaud, son père, qui était arien. Le fils, instruit dans la véritable religion par saint Avit, évêque de Vienne, abjura cette hérésie. En 516, il fonda le célèbre monastère de Saint-Maurice, à Agaune, en Valais. Il purgea ses états du poison des vices et de l'hérésie. C'est à son zèle que l'on doit la convocation du concile d'Epaone, où présida saint Avit. Après la mort de sa femme Amalberge, dont il avait eu un fils nommé *Sigeric*, il se remaria. Le jeune prince encourut l'indignation de sa belle-mère, qui l'accusa d'avoir formé le projet d'ôter la vie et la couronne à son père. C'était une calomnie; cependant le père donna dans le piége, et fit mourir son fils. Il ne tarda pas à reconnaître son erreur, et se retira dans le monastère d'Agaune, pour y expier sa crédulité et sa précipitation par les larmes de la pénitence. Il y établit les acémètes (1), pour laisser dans l'Eglise un monument durable de sa douleur et de son repentir. Clodomir, fils de Clovis, lui déclara la guerre : Sigismond fut défait, pris prisonnier, et envoyé à Orléans. Il fut ensuite massacré et jeté avec sa femme et ses enfants dans un puits du village de Saint-Père-Avy-la-Colombe, à 4 lieues d'Orléans, l'an 523. On gardait ses reliques à Agaune; mais l'empereur Charles IV les fit transporter à Prague. On lui a donné quelquefois le nom de martyr, comme à d'autres hommes vertueux de ce temps-là, qui mouraient d'une mort violente. Sa *Vie* écrite par Grégoire de Tours se trouve dans le Recueil des Bollandistes.

SIGISMOND de Luxembourg, empereur d'Allemagne, fils de Charles IV et frère de l'empereur Wenceslas, naquit en 1366. Il épousa Marie, reine de Hongrie, fille de Louis le Grand, et fut élu roi de ce pays en 1386. Les Turcs faisaient des progrès journaliers en Europe; et la Bulgarie, dont ils venaient de s'emparer, les rapprochait des frontières de la Hongrie. Ils commençaient déjà à infester la Servie, la Bosnie et la Valachie, dont les princes, feudataires de la couronne de Hongrie, avaient droit de recourir à la protection du roi. Le plan combiné de conquêtes affecté par ces infidèles, et qui semblait menacer la Hongrie et toute la chrétienté, réveilla l'attention de Sigismond. Il s'allia avec l'empereur de Constantinople, et sollicita des secours dans différentes cours de l'Europe, pour se trouver en état de repousser de si redoutables ennemis. Le comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, lui amena une nombreuse noblesse et un corps de dix mille Français, tous gens d'élite. Une armée de 130,000 hommes se rassembla sous les drapeaux de Sigismond, qui, désirant de reprendre la Bulgarie, pénétra, en 1396, dans cette province, et vint mettre le siége devant Nicopolis. Bajazet étant arrivé à la tête de toutes ses forces pour dégager cette place, gagna une victoire complète. Sigismond, ayant été coupé dans sa retraite, prit le parti de s'embarquer sur le Danube, et de se sauver par Constantinople. La longue absence de ce prince, jointe à l'aversion que les Hongrois avaient pour lui, accrédita le bruit de sa mort et occasionna de nouveaux troubles dans la Dalmatie. A son retour il acheva de révolter tous les esprits par la rigueur extrême dont il usa à l'égard des moteurs de la sédition. Les états le firent arrêter et enfermer au château de Ziklos, en 1399. Ladislas ou Lancelot vint de Naples pour lui enlever sa couronne; mais cette entreprise n'eut pas de succès. Sigismond recouvra sa liberté et le trône.

(1) Mot grec qui signifie *ne dormant point*. On a ainsi appelé les moines chez qui les exercices pieux duraient jour et nuit sans interruption.

et fut choisi empereur, en 1410. Après avoir fait différentes constitutions pour rétablir la tranquillité en Allemagne, il s'appliqua à pacifier l'Eglise et à terminer le schisme qui la désolait. A cet effet, il passa les Alpes et se rendit à Lodi, où il convint avec le pape Jean XXIII de convoquer un concile. La ville de Constance fut choisie pour être le lieu où se tiendrait cette auguste assemblée qui commença, en 1414, composée d'une multitude extraordinaire de prélats et de docteurs. L'empereur y fut presque toujours présent, et son zèle y éclata dans plusieurs occasions. Pierre de Lune, qui avait pris le nom de Benoît XIII, continuant de braver l'autorité du concile, Sigismond fit le voyage du Roussillon pour l'engager à se démettre de la papauté. N'ayant pu y réussir, il se rendit à Paris, puis à Londres, pour concerter avec les rois de France et d'Angleterre les moyens de rendre la paix à l'Eglise et à la France; mais il revint à Constance sans avoir pu faire réussir son entreprise. Cependant ses soins contribuèrent beaucoup à la fin du schisme (*voy.* Jean XXIII *et* Martin V); mais, en donnant la paix à l'Eglise, il se mit sur les bras une guerre cruelle. Jean Huss et Jérôme de Prague avaient été dégradés par le concile et livrés au bras séculier, qui les condamna au feu, après qu'on eut épuisé tous les moyens de vaincre leur obstination (*voy.* Huss). Les hussites, voulant venger la mort de ces deux hérétiques, armèrent contre l'empereur. Ziska était à leur tête. Il remporta une pleine victoire en 1419 sur Sigismond, qui put à peine en seize années réduire la Bohême avec les forces de l'Allemagne et à l'aide des croisades. Ce prince mourut à Znaïm en 1437, à 70 ans, après avoir apaisé le reste des troubles de Bohême, et fait reconnaître Albert d'Autriche, son gendre, pour héritier du royaume. Depuis lui, l'aigle à deux têtes, employé d'abord comme symbole des deux empires d'Orient et d'Occident, a toujours été conservé dans les armoiries des empereurs. Ce prince était bien fait, libéral, affable et fort instruit. Il parlait bien plusieurs langues, et régnant avec éclat en temps de paix, il fut malheureux en temps de guerre, quoiqu'il ne manquât ni d'activité ni de courage. La couronne impériale rentra après sa mort dans la maison d'Autriche, d'où elle ne sortit plus jusqu'à son extinction, en 1740.

SIGISMOND Ier, roi de Pologne, surnommé *le Grand*, fils de Casimir IV, né en 1466, parvint au trône en 1507, par les suffrages des Lithuaniens et des Polonais. Il employa les premières années de son règne à corriger les abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement par la faiblesse de ses prédécesseurs, Jean-Albert, et Alexandre, ses frères. Il remit la république dans son ancien lustre au dedans et au dehors. Il battit les Moscovites, et les chassa de la Lithuanie en 1514. Il reprit sur les chevaliers teutoniques quelques villes qu'ils avaient enlevées à la Pologne, tailla en pièces, l'an 1531, les Valaques, qui avaient fait une irruption dans ses états, et assura par ses victoires la paix à la Pologne. Ce prince mourut en 1548, à 82 ans, aimé de ses sujets, et respecté de toutes les nations de l'Europe. C'était un sage sur le trône, souverain bienfaisant, juste appréciateur du mérite. Il s'attacha à polir les mœurs des Polonais, à faire fleurir les sciences et les arts, à fortifier les places de guerre, à embellir les principales villes, à préserver son royaume des nouvelles hérésies. Cependant on lui reproche d'avoir partagé tout l'odieux de son neveu Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre teutonique, à qui il donna illégitimement l'investiture de la Prusse ducale, et qui par-là se vit en état de protéger puissamment le luthéranisme, et de le propager. Il avait une force extraordinaire, qui le fit regarder comme l'Hercule de son temps.

SIGISMOND II, surnommé *Auguste*, fils du précédent, né en 1520, lui succéda en 1548. Aussitôt qu'il se vit maître du trône, il fit rendre à Barbe Radziwil, sa maîtresse, qu'il avait épousée en secret, les honneurs qui lui étaient dus en qualité de reine. La nation délibéra dans une diète, si elle ne casserait point un mariage si disproportionné : il ne trouva de l'appui que dans ceux qui avaient embrassé ou qui favorisaient les nouvelles erreurs; en reconnaissance, il permit d'envoyer les enfants dans les universités hérétiques d'Allemagne, ce qui avait été défendu jusques alors. Ce fut par-là que l'hérésie pénétra dans la Pologne. Dans la suite son zèle se réveilla, il travailla à faire cesser les troubles causés par l'hérésie ; mais il n'y opéra pas de grands fruits : « Il est bien plus aisé, dit un politique » chrétien, de prévenir ces sortes de maux que de » les réparer, ou d'en circonscrire les effets : une » prudence active suffit pour arrêter l'erreur dans » ses commencements; le courage uni à la puis- » sance ne suffit pas toujours à la réprimer quand » elle a pris son essor. » Sous son règne, la Lithuanie, déjà unie à la Pologne sous Jagellon (*voy.* Jagellon), y fut solennellement incorporée, à la diète de Lublin, en 1569. Il acquit la Livonie à la couronne, donna un décret solennel contre les *Sociniens* en 1566, et mourut en 1572, après un règne de 24 ans, sans laisser de postérité. En lui finit la ligne masculine des Jagellons. Le duc d'Anjou, depuis roi de France, sous le nom de Henri III, lui succéda. Sigismond-Auguste était brave, quoiqu'il aimât la paix, lent dans le conseil, et vif dans l'exécution. L'amour des femmes et l'appui inconsidéré qu'il donna d'abord à des sectaires inquiets et dangereux furent presque les seules taches de sa vie. L'auteur de l'*Histoire teutonique* lui reproche encore d'avoir suivi le mauvais exemple de son père, en enlevant les immenses possessions qu'avait l'ordre teutonique en Livonie, et en détruisant l'archevêché de Riga. « On voit bien, » ajoute-t-il, que les usurpations prospèrent rare- » ment. De tant d'immenses possessions que la Po- » logne a ravies à l'ordre teutonique, tant en Prusse » qu'en Livonie, il ne lui en reste rien aujour- » d'hui, sinon quelques droits sur les villes de » Thorn et de Dantzick, et la suzeraineté sur la » Courlande ; et ce dernier droit, quoique très- » réel, a été si contre-balancé par l'influence de » la Russie, qu'on serait presque tenté de le ranger » au nombre de ses pertes. » Mencke fit imprimer la *Vie* de Sigismond II, en 1703, Leipsig, in-8, et

les *Lettres* et les *Réponses* attribuées à ce monarque, en latin. Ce recueil contient aussi les *Lettres* attribuées au roi Battori.

SIGISMOND III, fils de Jean III, roi de Suède, né en 1566, monta sur le trône de Pologne en 1587, et fut couronné à l'exclusion de Maximilien d'Autriche, qui avait été élu par quelques seigneurs. Après la mort de son père, il alla recevoir le sceptre des Suédois en 1594. Ce roi était zélé catholique; il ne tarda pas à déplaire à ses nouveaux sujets, attachés aux erreurs de Luther. Charles, prince de Sudermanie, oncle du roi, se servit de cette conjoncture, et se fit mettre la couronne de Suède sur la tête en 1604. Cette usurpation fut la semence d'une guerre très-longue, dans laquelle Sigismond ne fut pas heureux. Il eut d'autres démêlés avec les Tartares et les Moscovites, sur lesquels il fit quelques conquêtes; mais Gustave-Adolphe lui faisait essuyer des pertes d'un autre côté. Consumé d'inquiétudes, il mourut en 1632, à 66 ans. La piété, la justice, la clémence, formaient le caractère de ce prince. Il perdit la couronne de Suède en se déclarant pour les intérêts de la religion catholique. Ce fut encore ce même zèle qui le priva de l'empire de Moscovie. Il aimait trop la vérité pour la sacrifier à quelque intérêt que ce fût; la plus légère dissimulation lui paraissait une espèce d'apostasie. Son fils aîné lui succéda sous le nom de Wladislas VII.

SIGLERUS (Michel), syndic de la ville de Hermanstadt en Transylvanie, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Chronologiæ rerum Hungaricarum, Transilvanicarum*, etc., *libri II*. Il narre avec sincérité les troubles dont il a été témoin. Cet ouvrage, resté longtemps manuscrit, a été publié dans l'*Apparatus ad historiam Hungariæ, sive Collectio miscella in decades distributa*, Presbourg, 1735, in-fol.

SIGNORELLI (Luc), peintre, né vers 1440 à Cortone, mort en 1521, âgé de 81 ans, a travaillé à Orviette, à Lorette, dans sa ville natale et à Rome. Il était allié à la famille Vasari d'Arezzo, et fut un des premiers qui, en Toscane, dessinèrent le corps humain avec la véritable intelligence de l'anatomie. *La Communion des apôtres* (à Cortone); *le Voyage de Moïse avec Sephora*, et la *Promulgation de l'ancienne loi* (à la chapelle Sixtine, à Rome), sont ses meilleurs tableaux. La partie dans laquelle il excellait le plus était le dessin. Il mettait beaucoup de feu et de génie dans ses compositions. Michel-Ange en faisait un cas singulier, et n'a point dédaigné de copier quelques traits de cet habile artiste.

SIGONIO (Charles), d'une famille ancienne de Modène, où il naquit vers 1520, fut destiné par son père à la médecine; mais son génie le portait à la littérature. Sigonio occupa d'abord une chaire dans sa patrie, et obtint la protection du cardinal Grimani. La jalousie de Bandinelli, autre savant renommé, lui fit quitter Modène. Il occupa d'autres chaires à Venise, à Bologne, et ensuite à Rome où il fut chargé, en 1578, par le pape Grégoire XIII, de continuer l'*Histoire ecclesiastique*, commencée par Panvinio, et obtint une pension de la république de Venise. Il alla mourir dans sa patrie en 1584, à 64 ans. Ce savant avait de la difficulté à parler; mais il écrivait bien, et sa latinité est assez pure. Il refusa d'aller auprès d'Etienne Battori, roi de Pologne, qui voulait le fixer à sa cour. Il ne voulut jamais se marier; et quand on lui en demandait la raison, il répondait : *Minerve et Vénus n'ont jamais pu vivre ensemble*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *De republica Hebræorum*, traité méthodique, et qui renferme dans un petit espace bien des choses utiles; *De republica Atheniensium libri IV*, savant et recherché; *Historia de Occidentis imperio*, livre nécessaire pour connaître l'histoire de la décadence de l'empire romain, et la formation des principautés d'Italie; *De regno Italiæ libri XX*, depuis l'an 679 jusqu'à l'an 1300, traité plein de recherches, d'exactitude, et éclairé par une sage critique; une *Histoire ecclésiastique*, imprimée à Milan en 1734, en 2 vol. in-4, dans laquelle on trouve beaucoup d'érudition. On a encore de lui des *Notes* sur Tite-Live, de savants *Traités* sur le droit romain, etc. Ses *Œuvres* ont été recueillies par Argellati, et publiées à Milan, 1732-37, 6 vol. in-fol. avec une vie de l'auteur par Muratori, etc. La liste complète des écrits de Sigonio, avec une *Notice* sur ce savant, se trouve dans Tiraboschi. Sigonio avait eu de violents démêlés avec Robortello.

* SIGORGNE (Pierre), né en 1719, à Rambercourt-les-Pots, en Lorraine, vint faire ses études à Paris, et après sa licence fut nommé professeur de philosophie au collége du Plessis. Il substitua dans son enseignement la philosophie de Newton à celle de Descartes qui, repoussée si longtemps par l'université, dominait alors dans les écoles, et ne craignit pas d'attaquer Privat de Molières (*voy.* ce nom, VI, 46) qui en faisait la base de ses leçons au collége royal de France. Une dispute s'engagea entre les deux physiciens, et la chute des tourbillons en fut l'issue. Cette victoire, remportée sur un homme qui jouissait d'une célébrité méritée, fit connaître Sigorgne d'une manière avantageuse, et il fut pourvu de quelques bénéfices. En quittant l'enseignement, il vint à Mâcon, précédé d'une réputation honorable. Nommé chanoine de la cathédrale et grand-vicaire, il montra dans l'administration de ce diocèse autant d'habileté que de sagesse. La part qu'il y prit n'absorba pas tellement son temps qu'il ne s'occupât encore de sciences et d'ouvrages relatifs à la morale et à la religion. Il mourut à Mâcon le 10 novembre 1809, à 90 ans; dans cet âge avancé il avait conservé toutes les facultés de son esprit, et écrivait encore avec une vigueur qu'on aurait admirée dans un jeune homme. On a de lui : *Examen et réfutation des leçons de physique données au collége royal* par Privat de Molieres, 1740, in-12; *Réplique à M. de Molieres*, ou *Démonstration physico-mathématique de l'insuffisance et de l'impossibilité des tourbillons*, 1741, in-12; *Institutions newtoniennes*, ou *Introduction à la philosophie de Newton*, 1747, 2 vol. in-8; *De la cause de l'ascension et de la suspension de la liqueur dans les tuyaux capillaires*, dissertation couronnée par l'académie de Rouen en 1748; *Institutions leibnitziennes*, ou *Précis de monadologie*, Lyon et Paris, 1764, in-4

et in-8 ; *Astronomiæ physicæ juxta Newtoni principia breviarium ad usum studiosæ juventutis*, Paris, 1748, in-12; *Prælectiones astronomiæ newtonianæ*, 1769, in-8; *Dissertation sur le prêt à jour; Lettres écrites de la plaine, en réponse à celles de la montagne* (de J. J. Rousseau), Amsterdam, 1765, in-12; *Le philosophe chrétien*, ou *Lettres à un jeune homme entrant dans le monde, sur la vérité et la nécessité de la religion*, 1765, in-12, nouv. édit., 1776, in-8; *Oraisons funèbres du Dauphin*, 1766, in-4 et *de Louis XV*, 1774, in-4; *Défense de la première des vérités*, 1806 : l'abbé Sigorgne avait alors 87 ans. Lorsque le *Spectacle de la nature* parut, il adressa à l'abbé Pluche une *Lettre critique*, sous le nom d'un officier de cavalerie. Il en résulta une liaison intime entre les deux savants, faits pour s'estimer. L'abbé Sigorgne n'approuvait point la *nouvelle chimie*; il écrivit contre elle, d'une manière assez solide pour obtenir le suffrage et l'assentiment de plusieurs hommes instruits. En 1805, il fut nommé correspondant de l'institut comme il l'avait été de l'académie des sciences; il était membre de celle de Nancy, de la société des sciences et des arts de Mâcon, etc.

SIGRAIS. *Voy.* Bourdon.

SILAS (saint), un des 72 disciples, fut choisi avec Jude pour aller à Antioche porter le décret fait dans le concile de Jérusalem sur l'observation des cérémonies légales. Silas s'attacha à saint Paul, et le suivit dans la visite qu'il fit des églises de Syrie et de Cilicie, d'où ils vinrent en Macédoine Il fut battu de verges avec lui par l'ordre des magistrats de Philippes, en haine de la foi chrétienne, et eut beaucoup de part aux autres souffrances et travaux de cet apôtre. On célèbre la fête de saint Silas le 13 juin. Saint Jérôme (épître 143) dit que Silas est le même que Silvain, dont il est fait mention au commencement de l'Epître de saint Paul aux Thessaloniciens; mais les Grecs les distinguent, et Dorothée et saint Hippolyte, martyrs, disent que Silas a été évêque de Corinthe, et Silvain évêque de Thessalonique.

SILENCE, divinité allégorique. On la représentait sous la figure d'un homme tenant un doigt sur sa bouche : ou sous la figure d'une femme, et alors on l'appelait *Muta* chez les Latins, c'est-à-dire *Muette*. « C'était, dit un mythologiste, une des plus » raisonnables divinités du paganisme, à qui l'on ne » pouvait faire d'autre reproche que d'être une divi- » nité. Que de chrétiens et surtout de chrétiennes, » sans l'adorer, feraient très-bien de l'imiter. » *Voy. Muette et Harpocrate.*

SILÈNE : c'était un vieux satyre qui avait été le père nourricier et le compagnon de Bacchus. Il monta sur un âne pour accompagner ce dieu dans la conquête qu'il fit des Indes. A son retour, il s'établit dans les campagnes d'Arcadie, et ne passait pas un jour sans s'enivrer.

SILHON (Jean), conseiller d'état ordinaire, et l'un des premiers membres de l'académie française, naquit à Sos en Gascogne. Il mourut étant directeur de cette compagnie, en 1667. Le cardinal de Richelieu l'employa dans plusieurs affaires importantes, et lui obtint des pensions. On a de lui un *Traité de l'immortalité de l'âme*, Paris, 1634, in-4, et quelques ouvrages de politique, entr'autres le *Ministre d'état*, 1631-43, 2 vol. in-4, réimprimé par les Elzévirs, 1641-43, 2 vol. in-12, auquel on en joint un 3e imprimé en 1662, contenant un autre ouvrage de Silhon : *De la certitude des connaissances humaines*.

SILHOUETTE (Etienne de), né à Limoges en 1709, devint contrôleur-général et ministre d'état. Il remplit cette place dans des temps difficiles : la guerre ruineuse de 1756 avait épuisé les coffres du roi et les ressources des particuliers; il voulut y remédier par l'économie et la réforme, ce qui lui ayant attiré un grand nombre d'ennemis, il ne garda cette place que huit mois. Il se retira dans sa terre de Brie-sur-Marne, où il vécut en philosophe chrétien, répandant des bienfaits sur ses vassaux, et profitant de toutes les occasions de faire le bien. Il mourut en 1767, à 58 ans. Les ouvrages qui l'ont fait connaître dans la république des lettres, sont : *Idée générale du gouvernement chinois*, 1729, in-4; 1731, in-12; *Réflexions politiques sur les grands princes*, traduites de l'espagnol de Balthasar Gracian, 1730, in-4 et in-12; une *Traduction* en prose de l'*Essai de Pope sur l'homme*, in-12. Cette version est fidèle, le style en est concis; mais on y désirerait quelquefois plus d'éloquence et de clarté. Il est à croire qu'il se fût occupé d'un autre ouvrage s'il avait jugé celui-ci avec une sévérité convenable. (*Voy.* Pope.) *Mélanges de littérature et de philosophie*, de Pope, 1742, 2 vol. in-12; *Traité mathématique sur le bonheur*, 1741, in-12; *L'union de la religion et de la politique*, de Warburton, 1742, 2 vol. in-12 : ouvrage excellent, où l'on réfute le reproche fait à la doctrine de l'Evangile, de ne s'accorder pas avec les moyens de la politique; et où l'on montre que la vraie politique est un résultat tout naturel des maximes chrétiennes : ce que Bossuet avait déjà démontré dans son *Traité de la politique de l'Ecriture sainte* (1). Silhouette s'occupait volontiers de ces sortes d'ouvrages et cherchait à les répandre. Son zèle pour la religion était actif et éclairé, sa piété tendre et agissante; *Lettres sur les transactions publiques du règne d'Elizabeth, avec quelques réflexions critiques* sur Rapin *relativement à l'histoire de ce règne*, Amsterdam, 1736, in-12.

SILIUS ITALICUS (Caius), homme consulaire, né l'an 25 de notre ère, mort au commencement du règne de Trajan, âgé de 75 ans, se laissa mourir de faim, n'ayant pas le courage de supporter la maladie qui le tourmentait. Silius avait d'abord fait le métier de délateur; il effaça cette tache dans la suite. Sa fortune était assez considérable. Il possédait une maison qui avait été à Cicéron, et une autre où était le tombeau de Virgile; mais il n'avait ni l'éloquence du premier ni la verve du second.

(1) « Le rempart le plus sûr d'un état, dit Fénélon, est la justice, » la modération, la bonne foi, et l'assurance où sont vos voisins » que vous êtes incapables d'usurper leurs terres. » Stanislas *le Bienfaisant* goûtait beaucoup cette maxime, et ajoutait : « Rien » n'est plus propre à faire échouer la finesse et l'artifice, que » la candeur et la simplicité. La finesse avilit la politique, comme » l'hypocrisie dégrade la dévotion ; et toute la dissimulation d'un » roi ne doit aller que jusqu'au silence. » — « L'amour de la justice, » a dit un homme très-sensé, épargne bien de l'esprit. »

Silius est connu par un *Poème* latin sur la deuxième guerre punique. Cette production ressemble à une gazette, par la faiblesse de la versification, et par l'exactitude et l'ordre qu'il a mis dans les faits. Il y a cependant des tirades pleines de noblesse et de grandeur: il est écrit avec assez de pureté. Ce poème fut trouvé par le Pogge, dans une tour du monastère de Saint-Gall, durant la tenue du concile de Constance. La Ire édition de *Silius Italicus* est de Rome, 1471, in-fol. Daniel Heinsius en a donné à Leyde une édition avec de savantes notes, et Lefèvre de Villebrune à Paris, avec une trad. française, 1781, 3 vol. in-12. Une nouv. trad. de Silius par MM. Corpet et Dubois, 1837, 3 vol. in-8, fait partie de la *Bibl. lat. franç.* de Panckoucke.

SILLERI. *Voy.* Brulart.

SILVA. On cite de ce nom quatre artistes habiles, savoir: François, peintre et statuaire, mort en 1641; Augustin, sculpteur renommé; François, dit le *Jeune*, petit-fils du précédent, et sculpteur lui-même, mort à Bonn, dans l'électorat de Cologne, en 1737; Charles-François, sculpteur et architecte, né en 1663, et mort à Milan en 1726.

SILVA (Jean-Baptiste), né à Bordeaux en 1684 d'un médecin, prit le même état que son père. Après avoir reçu le bonnet de docteur à Montpellier, à l'âge de 19 ans, il vint à Paris, et obtint le même grade dans la faculté de médecine de cette ville en 1712. Plusieurs cures importantes lui ayant donné une grande réputation, il fut recherché dans les maisons les plus distinguées. Son nom pénétra dans les pays étrangers. La czarine Catherine lui fit proposer la place de son premier médecin, avec des avantages considérables; mais Silva ne voulut pas abandonner le pays auquel il devait sa naissance, sa réputation et sa fortune. Il mourut à Paris en 1744, à 60 ans, avec les titres de premier médecin du prince de Condé et de médecin-consultant du roi. Il a laissé un *Traité de l'usage des différentes sortes de saignées, et principalement de celle du pied,* 1727, 2 vol. in-12, et des *Dissertations et consultations médicinales*, Paris, 1744, 2 vol. in-12. C'est de lui que parle Voltaire dans ces beaux vers sur la formation du sang:

Demandez à Silva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé;
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines.

SILVA. *Voy.* Sylva et Rejon.

SILVAIN (Flavius-Silvanus), fils de Bonitus, capitaine gaulois, fut élevé, sous le règne de Constance, au grade de commandant de la cavalerie, et ensuite à la place de général de l'infanterie dans les Gaules. Il combattit avec succès les Barbares; mais s'étant laissé proclamer *Auguste* par ses soldats en 355, il fut poignardé par Ursicin, que Constance avait envoyé contre lui, et qui, pour mieux réussir dans ce dessein, avait fait semblant de le reconnaître pour son prince légitime.

* SILVANI (Ghérardo), célèbre architecte et sculpteur de Florence, où il naquit en 1579, a embelli sa patrie de plusieurs monuments, parmi lesquels on cite la *chapelle* de Saint-Pierre-Majeur, les *palais Riccardi* et *Capponi*, la *façade du palais Strozzi*, l'*église* et le *couvent des Théatins*, celle des *Stigmates*, celle de *Saint-François de Paule*, hors de Florence, etc. Il mourut dans sa ville natale en 1675, avec la réputation d'un des plus habiles artistes italiens. M. Quatremère de Quincy lui a consacré une excellente *Notice* dans son *Dictionnaire historique d'architecture.* — Pierre-François, son fils et son élève, vint à Paris, où son nom fut changé en celui de *Silvain.* On compte parmi ses principaux ouvrages l'*église des Pères de l'Oratoire.*

SILVATICIS. *Voy.* Porchetti.

SILVÈRE (saint), natif de Campanie, fils du pape Hormisdas, qui avait été engagé dans le mariage avant de s'attacher au service de l'Eglise, monta sur la chaire de saint Pierre après le pape Agapet Ier, en 536. Théodat, roi des Goths, le plaça par violence sur le trône pontifical; mais cette intronisation ne fut regardée comme canonique que quand le clergé de Rome eut consenti à son élection. Peu de temps après, Bélisaire, général de l'empereur Justinien, s'empara de Rome. L'impératrice Théodora résolut de profiter de cette occasion pour étendre la secte des acéphales, branche de l'eutychianisme. Elle tâcha de faire entrer Silvère dans ses intérêts; mais voyant ses efforts inutiles, elle résolut de le faire déposer. On l'accusa injustement d'avoir des intelligences avec les Goths; on produisit une lettre qu'on prétendait qu'il avait écrite au roi ennemi; mais il fut prouvé qu'elle avait été forgée par un avocat nommé *Marc;* cela n'empêcha pas qu'il ne fût envoyé en exil à Patare, en Lycie, et qu'on n'ordonnât à sa place Vigile, le 22 novembre 537. L'évêque de Patare prit hautement la défense de Silvère, alla trouver l'empereur à Constantinople, le menaça des jugements de Dieu, s'il ne réparait le scandale, et lui dit: *Il y a plusieurs rois dans le monde, mais il n'y a qu'un pape dans l'Eglise de l'univers.* Justinien, instruit du véritable état des choses, ordonna qu'on rétablit Silvère sur son siége. En revenant en Italie, il fut arrêté de nouveau par Bélisaire, à la sollicitation de sa femme, qui par là voulait faire sa cour à Théodora. Il fut relégué dans l'île de Palmaria, vis-à-vis de Terracine, où, selon Libérat, il mourut de faim en juin 538. Procope, qui était alors en Italie, dit qu'il fut massacré à l'instigation d'Antonia, épouse de Bélisaire. Après sa mort, Vigile fut reconnu pour pape légitime. *Voy.* Libérat, *Breviarium*, cap. 22; *Acta sanctorum,* junii, tom. 4, pag. 13; et les *Annales d'Italie*, par Muratori.

SILVESTRE Ier (saint), pape après saint Melchiade, en janvier 314, envoya des députés au concile d'Arles pour l'affaire des donatistes, et en tint lui-même plusieurs à Rome. Il envoya aussi Vitus et Vincent, prêtres de l'Eglise de Rome, avec Osius, évêque de Cordoue, au concile général de Nicée, en 325, pour y assister en son nom. Sa mort, qui arriva en décembre 335, fut celle d'un saint. C'est sous son pontificat que commença d'éclater l'hérésie d'Arius, qui déchira si longtemps l'Eglise. Les *Actes* de ce saint sont apocryphes. On dit qu'il fut envoyé en exil sur le mont Soracte du temps de Constantin, et qu'à son retour il baptisa ce prince et le guérit

en même temps de la lèpre ; mais les hagiographes d'Anvers, au 21 mai, Baronius, et surtout Noël Alexandre, sec. 4, page 18, prouvent que ce récit est faux dans tous ses détails.

SILVESTRE II, pape, appelé auparavant *Gerbert*, né en Auvergne d'une famille obscure, fut élevé à Aurillac, dans le monastère de Saint-Gérauld, et devint par son mérite abbé de Bobio, dans la Lombardie. Il se retira ensuite à Reims, où il fut chargé de l'école de cette ville, et où il eut pour disciple Robert, fils de Hugues Capet. Son savoir lui fit tant d'admirateurs, qu'il fut élevé sur la chaire archiépiscopale de cette ville en 992, après la déposition d'Arnoul. Mais celui-ci ayant été rétabli en 998, par Grégoire V, Gerbert se retira près de l'empereur Othon qui avait été son disciple. Ce prince lui obtint l'archevêché de Ravenne. Enfin, le pape Grégoire V étant mort, le savant bénédictin obtint la papauté, par la protection du même prince, en 999, et en jouit jusqu'en 1003, année de sa mort. Gerbert était un des plus savants hommes de son siècle. Il était habile dans les mathématiques et dans les sciences les plus abstraites. Il nous reste de lui 149 *Epîtres*, la *Vie de saint Adalbert*, archevêque de Prague, et quelques ouvrages de mathématiques qui déposent en faveur de son érudition (*voy.* Mabillon, *Analect.*, tome 2, page 215). Quelques-uns lui attribuèrent la construction de l'horloge de Magdebourg, l'an 996 ; mais cela n'est pas constaté : on croit que l'inventeur des horloges à roues est Richard Waligford, abbé de Saint-Alban, en Angleterre, lequel florissait l'an 1326. Bennon, cardinal du parti de l'antipape Guibert, qui écrivait un siècle après la mort de Silvestre, ne rougit pas de dire que ce pape s'est adonné à la magie et à la nécromancie : calomnie qui a été répétée par Martin de Pologne et par les hérétiques des derniers temps. Elle a été démentie par tous les historiens contemporains, et réfutée solidement par Gretser. Gerbert fut le premier Français qui monta sur la chaire de saint Pierre. On s'est occupé récemment de lui élever un monument dans sa patrie, et de faire des recherches pour connaître le lieu de sa naissance et le venger de ses détracteurs.

SILVESTRE (François), pieux et savant général des dominicains, était d'une illustre famille de Ferrare, ce qui l'a fait appeler *Franciscus Ferrariensis*. Il mourut à Rennes dans le cours de ses visites, en 1528, à 54 ans, après avoir gouverné son ordre avec beaucoup de prudence. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont de bons *Commentaires* sur les livres de saint Thomas, *contre les Gentils*, dans le tome 9e des *Œuvres* de ce saint docteur; une *Apologie contre Luther*; la *Vie de la bienheureuse Osanna de Mantoue, religieuse.*

* SILVESTRE (Israël), célèbre graveur, né à Nancy en 1621, était neveu, par sa mère, d'Israël Henriet (*voy.* ce nom, IV, 370), profita des leçons de cet artiste, et vint à Paris, où il ne tarda pas à se faire connaître. Louis XIV ayant vu de ses ouvrages, le chargea de dessiner et de graver les *maisons royales*. Ces travaux lui valurent le titre de maître de dessin du dauphin, une pension et un logement au Louvre. Il fit deux fois le voyage d'Italie, où il reçut un accueil digne de son talent. Il mourut à Paris en 1691, à 70 ans. Son œuvre se compose de plus de 1,000 pièces, parmi lesquelles on distingue les *Fêtes du Carrousel de* 1662, en 101 pl.; les *Plaisirs de l'île enchantée*, en 7 pl.; les *Vues de Paris*, et notamment celle prise du Pont-Neuf; une grande *Vue de Rome*, en 4 pl.; celles *du Campo-Vaccino et du Colisée*, etc., etc. — Louis, peintre, né à Paris en 1675, fils du précédent, élève de Lebrun et de Boullanger, orna de ses ouvrages Saint-Roch, Notre-Dame, etc., et, sur sa réputation, fut appelé à Dresde par le roi de Pologne, Auguste II, qui le nomma son premier peintre et lui donna des lettres de noblesse. De retour à Paris, il y mourut en 1760. — Alexandre, son frère, a gravé à l'eau forte quelques paysages. — Nicolas-Charles, petit-fils d'Israël, né en 1700, fut maître de dessin de Louis XV et des enfants de France, et mourut en mai 1767. Il a gravé quelques estampes d'après Le Moine et Oudry.

SILVESTRE de PRIERIO. *Voy.* Mozzolino.

SILVESTRE de SACY. *Voy.* Sacy.

SILVESTRE de Villeneuve. *Voy.* Villeneuve.

* SILVESTRI (le comte Camille), archéologue, né en 1645 à Rovigo, reçut avant l'âge de 20 ans le laurier doctoral en droit à Padoue, et de retour dans sa ville natale partagea sa vie entre la culture des lettres et l'étude de l'antiquité; il forma un riche cabinet d'inscriptions et de médailles qui le mit en réputation dans toute l'Italie; contribua beaucoup au rétablissement de l'académie des *Concordi*, et mourut en 1715 à 64 ans, regardé comme un homme très-savant. Outre quelques dissertations imprimées et quelques voyages manuscrits, entr'autres une *Chronologie* depuis la création au règne de l'empereur Constant II, on lui doit une traduction en vers des *Satires* de Juvénal et de Perse, avec des notes, Padoue, 1711, in-4, et réimprimée dans le 18e vol. de la *Raccoltà de poeti lat. colla loro vers. ital.*, Milan, 1729, in-4. Cette version est peu estimée; mais on fait beaucoup de cas des notes. (*Voy.* Lombardi, *Storia della letter. ital.* IV, 62.)

SILVESTRI (le comte Charles), fils du précédent, né à Rovigo en 1681, cultiva et protégea les arts à l'exemple de son père dont il enrichit le cabinet d'antiquités, et mourut dans sa patrie le 14 avril 1754. On lui doit des *Dissertations* insérées dans la *Raccoltà Calogeriana*; les *Vies* de Louis Cœlius Rhodiginus, et de Dominiq. Giorgi, ses compatriotes, dans le même recueil; et enfin il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits dont le savant P. Zaccaria désirait la publication.

SILVIUS. *Voy.* Sylvius.

SIMÉON, chef de la tribu du même nom, et second fils de Jacob et de Lia, naquit vers l'an 1757 avant J.-C. Il vengea avec Lévi l'enlèvement de sa sœur Dina, en égorgeant tous les sujets de Sichem (*voy.* ce nom) : action atroce, par laquelle on fit périr une foule d'innocents pour punir un seul coupable. Etant allé dans la suite, durant la famine, avec ses frères en Egypte, pour acheter du blé, Joseph le retint en otage jusqu'à ce que ses autres frères eussent amené Benjamin. Jacob, au lit de la mort, témoigna son indignation contre la vio-

lence que Siméon et Lévi avaient exercée envers les Sichimites. Il leur prédit qu'en punition de leur crime, Dieu les séparerait l'un de l'autre et disperserait leurs descendants parmi les autres tribus. L'événement justifia la prédiction d'une manière frappante. Lévi n'eut jamais de lot ni de partage fixe dans Israël ; et Siméon ne reçut pour partage qu'un canton que l'on démembra de la tribu de Juda, et quelques terres. Fage dit que les Siméonites, dépourvus des ressources communes aux autres tribus, se consacrèrent à l'éducation des enfants dans toute la Judée pour gagner leur pain ; il s'appuie sur l'autorité des anciens rabbins : si cette tradition est bien fondée, elle vérifie la prédiction à la lettre. Le crime de Zambri attira aussi la malédiction sur la tribu de Siméon, et c'est la seule que Moïse ne bénit point en mourant.

SIMÉON, homme juste et craignant Dieu, vivait à Jérusalem dans l'attente du rédempteur d'Israël. Il demeurait presque toujours dans le temple, et le Saint-Esprit l'y conduisit dans le moment que Joseph et Marie y présentèrent J.-C. Alors ce vieillard prenant l'enfant entre ses bras, rendit grâce à Dieu, et lui témoigna sa reconnaissance par un cantique, qui exprime admirablement l'arrivée du Fils de Dieu sur la terre, l'ardent désir avec lequel il était attendu, et les lumières que sa venue devait répandre chez toutes les nations du monde. C'est une espèce de tradition populaire que Siméon était grand-prêtre, et on le voit souvent représenté dans ce costume : il ne parait pas cependant que cette opinion soit fondée; le récit évangélique ne dit rien qui la favorise.

SIMÉON (saint), dit le frère de J.-C., c'est-à-dire son cousin-germain, était fils de Cléophas, autrement *Alphée*, et de Marie sœur de la sainte Vierge. Les plus habiles interprètes pensent qu'il est le même que ce Simon, frère de saint Jacques le Mineur, de saint Jude et de Joseph, dont il est parlé dans l'évangile de saint Matthieu, chap. 13. Il fut disciple du Seigneur, et élu évêque de Jérusalem après la mort de Jacques son frère. Trajan ayant fait faire des recherches de ceux qui se disaient descendus de David, les Juifs déférèrent Siméon à Atticus, gouverneur de Syrie, comme issu de David. Après avoir été longtemps tourmenté, il fut enfin crucifié l'an 107 de J.-C., âgé de 120 ans, dont il avait passé environ 44 dans le gouvernement de son église.

SIMÉON STYLITE (saint), né vers l'an 390 à Sisan, sur les confins de la Cilicie, était fils d'un berger et fut berger lui-même jusqu'à l'âge de 13 ans. Il entra alors dans un monastère, d'où il sortit quelque temps après pour s'enfermer dans une cabane. Après y être resté trois ans, il alla se placer sur une colonne fort élevée sur le haut d'une montagne de Syrie, où il fit la pénitence la plus austère jusqu'à sa mort, arrivée en 459 ou 60, à 69 ans. Il y a des choses si surprenantes dans l'histoire de ce héros de la mortification, que quelques écrivains les ont révoquées en doute; mais ils ne faisaient pas attention que Théodoret, qui en a donné une relation, 15 ans avant la mort de saint Siméon, en parle comme témoin oculaire ; que ces mêmes faits ont été écrits par Antoine son disciple (dans les *Acta sanctorum*) ; que nous avons la *Vie* de ce saint écrite en chaldaïque, 15 ans après sa mort, par le prêtre Cosmas, publiée par Etienne Assemani (*Act. mart.*, tome 2, *Append.*, page 1229); qu'il en est fait mention dans Evagre, Théodore Lecteur, dans les anciennes *Vies* de saint Euthyme, de saint Théodose, de saint Auxence, de saint Daniel Stylite, etc. Nous avons de lui une *Lettre* et un *Sermon* dans la Bibliothèque des Pères. — Il y a eu un autre saint SIMÉON STYLITE, qu'on surnomma le *Jeune*, parce qu'il vivait près d'un siècle après l'ancien, c'est-à-dire vers 522. Il mourut en 595. Cette manière de se mortifier a quelque chose de singulier sans doute; mais ce n'est pas sur nos goûts et nos mœurs, ni même sur les règles communes de la vie chrétienne, qu'il faut juger les actions extraordinaires des saints (*voy.* une réflexion de M. Fleury, à la fin de l'article PATRICE). Les peuples ne pouvaient concevoir qu'une bien grande idée de l'Etre que des gens sages et vertueux adoraient d'une manière si constante et si pénible. Ces saints prêchaient d'ailleurs du haut de leurs colonnes, et opéraient de grandes conversions, et sous ce point de vue combiné avec l'impossibilité physique que l'on croit apercevoir dans la durée d'une telle attitude, quelques auteurs ont regardé leur pénitence comme miraculeuse et élevée au-dessus des forces de la nature. *Voy.* saint DANIEL.

SIMÉON (saint), célèbre dans les annales de l'église de Trèves du XIe siècle, naquit à Constantinople de parents chrétiens et distingués. Après avoir passé sa jeunesse à cultiver les lettres, dans lesquelles il fit de très-grands progrès, il se fit d'abord anachorète, puis moine du mont Sinaï. Crevin et Richard, abbés de Trèves, eurent occasion de le connaitre dans le voyage qu'ils firent à la Terre-Sainte, et, touchés de ses vertus, ils l'amenèrent avec eux à Trèves, d'où il se retira dans l'abbaye de Tholey. L'archevêque Poppon ne l'y laissa pas longtemps; car, ayant résolu de faire lui-même un voyage en palestine, il engagea saint Siméon à l'accompagner dans ce pèlerinage. A son retour, Poppon lui accorda un petit coin de la Porte-Noire, monument de la plus haute antiquité qu'il venait de convertir en église. Le saint s'y tint enfermé jusqu'à sa mort. L'abbé Crevin, qui l'assista dans ses derniers moments, écrivit sa *Vie* et l'envoya à Benoît IX, qui le mit au rang des saints en 1047. L'église auprès de laquelle il se retira, et qui possède son tombeau, porte aujourd'hui son nom.

SIMÉON, fameux rabbin du IIe siècle, est regardé par les Juifs comme le prince des cabalistes. C'est à lui qu'on attribue le livre hébreu intitulé : *Zohar*, c'est-à-dire *la lumière*, Crémone, 1560, 3 vol. in-fol. On sait que la cabale est devenue chez les Juifs modernes une abondante source d'erreurs, *latus errorum fons*, comme dit l'auteur de la *Physica sacra*. Il semble que, s'étant trompés sur le sens des prophéties, surtout de celles qui regardent le Messie, ils cherchent à mieux connaitre l'avenir par un moyen qui n'est point du tout assorti à cet effet. Il est vrai cependant que

l'Esprit saint a quelquefois exprimé des vérités secrètes par l'emblème des lettres et de leurs divers rapports ; ce qui fait une espèce d'énigme cabalistique, telle que celle qu'on lit au chap. 13 de l'Apocalypse, où le nom de la bête est désigné par le nombre 666. Mais cela est très-différent de l'espèce de divination que les rabbins prétendent exercer par des combinaisons de lettres et de chiffres, sorte de jonglerie que les philosophes du dernier siècle n'ont pas hésité de mettre en usage, tout comme ils ont voulu goûter de la magie (*voy.* la note de l'art. FAUSTUS). Il est certain que si de pareils moyens avaient quelque résultat, il ne pourrait être naturel. C'est la remarque d'un homme qui n'adopte et ne rejette pas légèrement les opinions qu'il examine. *Aliquid ex futuris contingentibus ac liberis, determinate, sciri ac dici ope cabalæ posse, nisi magia et impliciti cum orco pacti vinculum intercesserint, nemo sensatus crediderit.*

SIMÉON MÉTAPHRASTE, né au XIe siècle, à Constantinople, s'éleva par sa naissance et par son mérite aux emplois les plus considérables. Il fut secrétaire des empereurs Léon le Philosophe et Constantin Porphyrogénète, et eut le département des affaires étrangères. Ce prince l'ayant exhorté à faire le recueil des *Vies des saints*, il ne se contenta pas de compiler les faits, il les broda d'une manière romanesque. Il rassembla tout à la fois des exemples des vertus les plus héroïques, et des prodiges les plus ridicules. On a traduit plusieurs fois son ouvrage en latin, et on le trouve dans le recueil des *Vies des saints* par Surius ; mais il serait à souhaiter qu'on l'imprimât en grec : car, quoiqu'il soit rempli de fables, il renferme des monuments anciens et authentiques qu'un habile critique discernerait. Cet écrivain fut nommé *Métaphraste*, parce qu'il paraphrasait les récits en amplificateur (*voy.* saint ROCH). On a encore de lui des vers grecs dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

** SIMÉON (Joseph-Jérôme), l'un des orateurs les plus distingués de nos assemblées législatives, naquit en 1749 à Aix. Son père, jurisconsulte éminent et professeur à l'université, lui inculqua de bonne heure les principes de la religion, l'habitude du travail et l'amour du bien. Il répondit fidèlement à ses soins, et le remplaça bientôt au barreau et dans sa chaire ; il fut même nommé (en 1783) à la charge importante d'*Assesseur de Provence*, comme l'avait été son père en 1768. Partisan des réformes annoncées en 1789, il ne tarda pas à blâmer les excès de la révolution. Il refusa d'adhérer à la *Constitution civile du clergé*, dans laquelle il voyait un schisme dangereux entre l'Église et l'état. Après la journée du 31 mai, qui proscrivit les Girondins, il prit une part active à la résistance des départements contre le pouvoir central de la Convention. Mais il profita de son influence pour empêcher autant qu'il le put les excès de la guerre civile. La Convention triompha de toutes les résistances, et mis hors la loi, il trouva un asile en Italie, où il resta jusqu'après le 9 thermidor. Il ne rapporta de l'exil que des sentiments de paix et de concorde, réprimant, autant qu'il était en lui, la réaction qui succédait au régime de la terreur. Pour être plus utile à son pays, il consentit à remplir dans son département les fonctions de procureur-général syndic. Bientôt ses compatriotes le nommèrent député au conseil des cinq-cents. Sa modération naturelle, son désir de rasseoir la société sur les bases de l'ordre, l'associèrent au parti qui passait alors pour réactionnaire. Président de l'assemblée au 18 fructidor, il vit la salle envahie par les soldats du directoire, et malgré ses courageuses protestations, il fut obligé de fuir. Pendant 18 mois il échappa aux recherches de la police ; mais pour éviter d'être traité en émigré, il se décida à se rendre à l'Isle d'Oléron où il fut rejoint par plusieurs de ses collègues. Le 18 brumaire lui rouvrit les portes de la France. Nommé d'abord préfet, puis substitut à la cour de cassation, il entra peu de temps après au tribunat, où il prit une part active à la discussion et à la rédaction du code civil ; on doit aussi principalement à son éloquence persuasive l'adoption par le tribunat du Concordat de 1801, dont la philosophie anti-religieuse de cette époque faisait un crime au premier consul. Convaincu de la nécessité de protéger l'ordre social en France par l'unité et la force du pouvoir, il ne fit aucun obstacle à l'établissement de l'empire. Quelque temps après le tribunat le désigna pour son président perpétuel ; mais le nouvel empire le nomma membre du conseil d'état, où ses lumières devaient être plus utiles. Il prit part aux grands travaux de cette assemblée jusqu'en 1807, époque où il fut envoyé dans le nouveau royaume de Wesphalie, d'abord avec le titre de régent, ensuite avec la charge de diriger les deux ministères de l'intérieur et de la justice en même temps que de présider le conseil d'état. Il suffit à cette vaste tâche et sut se concilier, par sa douceur autant que par ses lumières, l'estime des Wesphaliens. Rentré dans sa patrie pour y assister à la chute de l'empire, il remplissait les fonctions de préfet du Nord, lorsque Louis XVIII se retira dans cette ville. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il donna sa démission et fut envoyé par le départ. des Bouches du Rhône à la chambre des représentants. Après la seconde restauration, il continua de défendre les grands principes d'ordre, de justice, de liberté qu'il avait soutenus toute sa vie. En 1820 il accepta le ministère de l'intérieur au milieu de circonstances difficiles et périlleuses ; sa modération ne lui permit pas d'y rester longtemps. Nommé en 1821 à la chambre des pairs, il y porta le même esprit de sagesse et de conciliation dont il avait donné tant de preuves dans l'autre chambre. La révolution de 1830 lui laissa son siège. Il aurait voulu que la chambre haute restât héréditaire pour se maintenir indépendante ; son opinion ne prévalut point : il fut plus heureux contre le rétablissement du divorce ; ses efforts contribuèrent à l'empêcher de reparaître dans notre législation. En 1832, nommé membre de l'*académie des sciences morales et politiques*, il prit une part active à ses travaux comme à ceux de la chambre des pairs. En 1837, il fut nommé premier président de la cour des comptes, et son activité suffit à ses nouveaux devoirs. Il sor-

tait d'une séance de la chambre des pairs lorsqu'il fut frappé de la maladie qui l'emporta le 19 janvier 1842, à 92 ans. Il vit arriver sa fin avec le calme du sage et la tranquillité d'âme que donne la foi religieuse. En lui s'éteignit le dernier représentant de cette génération de jurisconsultes et d'hommes d'état qui ont exercé une si puissante action sur les nouvelles destinées de la France. Il a publié lui-même le *Choix de ses discours et de ses opinions*, prononcés dans les différentes assemblées dont il a fait partie depuis 1795 à 1824, vol. in-8. Son *éloge* par M. Mignet est imprimé dans le tom. 5 des *Mémoires* de l'acad. des sciences morales.

** SIMÉON (Joseph-Balthazar), fils du précédent, né en 1781 à Aix, entra jeune encore dans la diplomatie, et fut attaché, comme secrétaire, à la mission confiée près du grand-duc de Toscane au général Clarke, à l'époque du consulat. Plus tard, il suivit le frère du 1er consul au congrès de Lunéville. Il fut ensuite chargé d'affaires à Rome. Successivement ministre plénipotentiaire à Darmstadt et à Dresde, il ne quitta les fonctions diplomatiques que lorsque les puissances rhénanes se séparèrent de la France. En 1815, il fut appelé à la préfecture du Var, et en 1818 à celle du Pas-de-Calais, qu'il administra pendant six ans. Nommé à la direction des beaux-arts au ministère de l'intérieur, par M. de Martignac, il remplit cette mission honorable, mais délicate, avec zèle et intelligence. Ses fonctions cessèrent à la chute du ministre qui les lui avait confiées, et le titre de membre libre de l'académie des beaux-arts fut un hommage de la reconnaissance bien légitime qu'il avait méritée. Entré au conseil d'état, dont il avait déjà fait partie à plusieurs reprises, puis, en 1834, appelé à la chambre des pairs, il s'y fit remarquer par la solidité de son jugement, la variété et l'étendue de ses connaissances, le zèle qu'il ne cessa d'apporter à ces doubles fonctions. Sa santé l'obligea de quitter le conseil d'état en 1842, et l'empêcha plus tard de suivre aussi assidûment qu'il l'eût voulu les travaux de la chambre des pairs. Il revenait d'Italie, où les médecins l'avaient envoyé passer l'hiver, lorsqu'il mourut à Dieppe, le 14 septembre 1846. Outre quelques *rapports* à la chambre des pairs, on a de lui différents morceaux dans les *Mémoires* de la société des antiquaires de France, entr'autres *Notice sur les usages et le langage des habitants de Haut-Pont, faubourg de St.-Omer,* dont il a été fait un tirage à part, 1821, in-8.

SIMEONI ou de SIMEONIBUS (Gaspard), d'Aquila, dans le royaume de Naples, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, et secrétaire du pape Innocent X, brilla à Rome par ses poésies latines et italiennes. Il a conservé dans les unes et dans les autres, et surtout dans les premières, le goût de l'antiquité, qui semblait être banni de l'Italie. Ses vers ne manquent ni de force, ni d'harmonie, ni de grâces, et prouvent que la langue romaine, depuis qu'elle est morte, sert le génie aussi-bien que du temps d'Auguste; elle a gagné d'ailleurs un grand avantage qu'elle n'avait pas comme langue vivante, savoir l'immutabilité.

SIMIANE (Charles-Emmanuel-Philibert-Hyacinthe de), marquis de Pianèze, né en 1608, ministre du duc de Savoie, et colonel-général de son infanterie, servit ce prince avec zèle dans son conseil et dans ses armées. Il signala son intelligence et sa valeur dans les guerres du Montferrat, et du pays de Gênes, etc. Nommé ambassadeur extraordinaire à la cour de Vienne, il fut nommé plus tard président du conseil de la princesse régente, veuve du duc Victor-Amédée Ier, mort en 1637. Sur la fin de ses jours il quitta la cour et se retira à Turin, chez les prêtres de la mission, où il ne s'occupa que de son salut. Sa solitude n'était troublée que par les conseils qu'on lui demandait comme à l'oracle de la Savoie. Il finit saintement ses jours en 1677. On a de lui : un *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, en italien, dont le père Bouhours a donné une traduction française, in-12; *Piissimi in Deum affectus, ex Augustini Confessionibus delecti*, in-12, etc.

SIMIEN. *Voy.* DESPREAUX.

* SIMIOLI (Joseph), théologien, né à Naples, en 1712, embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé professeur de théologie, par le cardinal Spinelli, qui l'emmena ensuite à Rome. Le pape Benoît XIV l'employa dans les congrégations, et on dit qu'il eut part à *l'encyclique* de ce pontife; il fut en outre chargé de composer un plan d'instruction pour les élèves des missions étrangères. Après la mort du cardinal Spinelli (1763), il fut rappelé à Naples; et le cardinal de Sersale, qui en était archevêque, le fit de nouveau professeur de théologie, puis chanoine de la métropole, et principal du collége archiépiscopal. La faveur que lui accordait le ministre Tanucci (*voy.* ce nom), fait conjecturer qu'il partageait ses préventions contre la cour de Rome. Il était d'ailleurs lié avec les théologiens d'Italie, qui sous le prétexte de poursuivre la morale relâchée, faisaient aux jésuites une guerre dans laquelle ceux-ci finirent par succomber, au grand préjudice de la saine morale elle-même, des principes religieux, et de l'éducation publique. Il mourut subitement le 21 janvier 1799, en travaillant avec son archevêque. Il avait, dit-on, refusé un évêché. On a de lui : un *Cours de théologie*, ou *Institutions théologiques*, Naples, 1790, adopté par plusieurs évêques; *Dissertations sur divers points d'histoire, de critique et de discipline ecclésiastique*; *Avis aux évêques pour bien gouverner leur diocèse*, traduit en espagnol; divers *ouvrages* restés inédits. Simioli prit part à une édition de la Bible, avec des notes contre la *Bible expliquée* de Voltaire.

SIMLER (Josias), ministre de Zurich, né en 1530, mourut dans cette ville en 1576, à 45 ans. On a de lui : plusieurs ouvrages de théologie et de mathématiques; un *Abrégé* de la *Bibliothèque* de Conrad Gesner, estimé, quoiqu'il y ait quelques inexactitudes. Cet abrégé parut à Zurich en 1574, in-fol., et Frisius en a donné une édition augmentée en 1583; *De Helvetiorum republica*, Paris, 1577, in-8; Elzévir, 1624, in-24, traduit en français, 1579, in-8; *De Alpibus commentarius*, Leyde, 1633, in-24; on y trouve un catalogue des plantes qui croissent sur les Alpes; *Vocabula rei nummariæ, ponderum et mensurarum, græca, latina, hebraica,*

arabica, Zurich, 1584, in-8; *Vie de Conrad Gesner,* Zurich, 1566, in-4.

SIMNEL (Lambert). *Voy.* Edouard Plantagenet.

SIMON I[er], grand-prêtre des Juifs, surnommé le *Juste*, était fils d'Onias I[er], auquel il succéda dans la grande sacrificature. Il répara le temple de Jérusalem qui tombait en ruine, le fit environner d'une double muraille, et y fit conduire de l'eau par des canaux pour laver les hosties. On en voit un bel éloge dans le livre de l'*Ecclésiastique*, chap. 50.

SIMON II, petit-fils du précédent, succéda à Onias II, son père. C'est sous son pontificat que Ptolémée Philopator vint à Jérusalem. Ce prince ayant voulu entrer dans le Saint des Saints, malgré les oppositions de Simon, Dieu étendit sur lui son bras vengeur, et punit sa profanation, en le renversant par terre sans force et sans mouvement.

SIMON-MACHABÉE, fils de Mathatias, surnommé *Thasi*, fut prince et pontife des Juifs l'an 143 avant J.-C. Il signala sa valeur en plusieurs occasions, sous le gouvernement de Juda et de Jonathas, ses frères. Le premier l'ayant envoyé avec 3,000 hommes dans la Galilée, pour secourir les Juifs de cette province contre les habitants de Tyr, de Sidon et de Ptolémaïde, Simon défit plusieurs fois les ennemis. Il battit Apollonius, conjointement avec Jonathas: et celui-ci ayant été arrêté par Tryphon, Simon alla à Jérusalem pour rassurer le peuple qui, ne voyant personne plus digne que lui d'être à la tête des affaires, l'élut tout d'une voix. Simon, devenu chef de la nation par ce choix unanime, fit d'abord assembler tous les gens de guerre, répara avec diligence les murailles, les fortifications de Jérusalem, et s'appliqua à fortifier les autres places de la Judée. Il envoya ensuite des ambassadeurs à Démétrius, qui avait succédé dans le royaume de Syrie au jeune Antiochus, et le pria de rétablir la Judée dans ses franchises. Ce prince lui accorda tout ce qu'il demandait. La liberté étant rendue aux Juifs, Simon renouvela l'alliance avec les Spartiates, et envoya un bouclier d'or à la république romaine. Il battit ensuite les troupes d'Antiochus Evergètes, roi de Syrie, qui s'était déclaré son ennemi, et sur la fin de ses jours il visita les villes de son état. Lorsqu'il arriva au château de Doch, où demeurait Ptolémée, son gendre, cet ambitieux, qui voulait s'ériger en souverain du pays, fit inhumainement massacrer Simon et deux de ses fils, au milieu d'un festin qu'il leur donna, l'an 134 avant J.-C. Jean Hyrcan, son fils, lui succéda. On voit l'éloge de ses vertus, de sa sage et heureuse administration dans le premier livre des Machabées, chap. 14.

SIMON (saint), apôtre du Seigneur, fut surnommé *Cananéen*, c'est-à-dire *Zélé*. On ignore le motif de ce surnom. Son zèle pour J.-C. le lui fit-il donner, ou était-il d'une certaine secte de zélés? On est aussi peu instruit sur les particularités de sa vie, sur sa prédication, et le genre de sa mort. Quelques-uns le font aller dans l'Egypte, la Libye, la Mauritanie; d'autres lui font parcourir la Perse, mais avec aussi peu de fondement que les premiers. *Voy.* la fin de l'article de saint Jacques le Majeur. Sa fête réunie à celle de saint Jude se célèbre le 28 octobre.

SIMON le CYRÉNÉEN, père d'Alexandre et de Rufus, était de Cyrène, dans la Libye. Lorsque J.-C. montait au Calvaire et succombait sous sa propre croix, les soldats contraignirent Simon, qui passait, de la porter avec lui. Cependant le mot *angariaverunt* semble dire qu'on l'y engagea par voie de persuasion. Il est vraisemblable que Simon était connu pour disciple de J.-C., et que c'est ce qui donna l'idée de lui faire porter sa croix, charge qui, selon toute apparence, aura été pour lui une source précieuse de grâce. Il est le seul qui ait porté littéralement la croix du Sauveur, et qui ait rendu sensible aux yeux ce grand moyen de salut.

SIMON le MAGICIEN, du bourg de Gitton ou Gitthon, dans le pays de Samarie, séduisait le peuple par ses enchantements et ses prestiges; une multitude incroyable s'attacha à lui en l'appelant *la grande vertu de Dieu.* Le diacre Philippe étant venu prêcher l'Evangile dans cette ville, Simon, étonné des miracles qu'il faisait, demanda et obtint le baptême. Les apôtres, quelque temps après, vinrent pour imposer les mains aux baptisés. Simon, voyant que les fidèles qui recevaient le Saint-Esprit parlaient plusieurs langues sans les avoir apprises, et opéraient des prodiges, offrit de l'argent pour acheter la vertu de communiquer ces dons. Alors Pierre, indigné, le maudit avec son argent, parce qu'il croyait que les dons de Dieu pouvaient s'acheter. C'est de là qu'est venu le mot *simoniaque*, qu'on applique à ceux qui achètent ou vendent les choses spirituelles. Après le départ des apôtres, Simon tomba dans des erreurs grossières, et se fit des prosélytes. Il quitta Samarie et parcourut plusieurs provinces qu'il infecta de ses impiétés. Il attirait beaucoup de monde après lui par ses prestiges, et se fit surtout une grande réputation à Rome, où il arriva avant saint Pierre. Les Romains le prirent pour un dieu, et le sénat lui-même fit ériger à cet imposteur une statue dans l'île du Tibre, avec cette inscription : *Simoni Deo Sancto.* Valois et le P. Pagi contestent ce fait, et prétendent que cette statue était consacrée à Semô-Sachus, qui était une divinité adorée parmi les Romains; mais d'habiles critiques, au nombre desquels sont les Bollandistes (*Acta SS.* 29 junii, Tillemont, t. 2, p. 482), sont d'un avis contraire, et soutiennent la réalité de la statue élevée à Simon. Quoi qu'il en soit, les illusions de ce fourbe fascinèrent les yeux des habitants de Rome, et furent l'objet de la curiosité de Néron; mais le charme ne dura pas. Saint Pierre ruina sa réputation par un coup d'éclat que quelques savants révoquent en doute, mais qui se trouve admirablement d'accord avec les anecdotes rapportées par les historiens profanes sous le règne de ce même Néron. Le magicien se disait fils de Dieu, et se vantait comme tel de pouvoir monter au ciel. Il le promit à Néron lui-même. Au jour indiqué, en présence d'une foule de peuple qui était accouru à ce spectacle, il se fit élever en l'air par le démon; mais, à la prière de Pierre, Simon, qui était à une certaine hauteur, tomba à terre et se rompit les jambes. Ceux qui nient ce fait pris à la lettre, l'expliquent d'une manière métaphorique, de la grande réputation que s'était faite Simon à Rome, et de la rapidité avec

laquelle saint Pierre la détruisit; mais il paraît qu'il est très-peu nécessaire de recourir à cette allégorie. Le vol de Simon est rapporté comme réel et physiquement vrai par Justin, Ambroise, Cyrille de Jérusalem, Augustin, Philastre, Isidore de Péluse, Théodoret, etc. Dion Chrysostome, auteur païen, assure, *or.* 21, que Néron retint longtemps à sa cour un magicien qui lui promit de voler dans les airs. On lit dans Suétone, *in Ner.*, c. 12, qu'aux jeux publics un homme entreprit de voler en présence de Néron, mais qu'il tomba dès qu'il eut pris son essor, et que le balcon où était l'empereur fut teint de son sang. Baronius, Tillemont, Ceillier et Orsi entendent cette histoire de Simon le magicien. Et puisque les dates et les époques historiques s'accordent ici avec le témoignage direct et formel des plus illustres auteurs chrétiens, et le témoignage moins développé, mais si analogue et si évidemment applicable des auteurs païens, l'on ne voit pas quelle raison peut faire révoquer ce fait en doute.

SIMON, fils de Gioras, l'un des plus grands seigneurs d'entre les Juifs, fut en partie cause de la ruine de Jérusalem et de sa nation. Les Juifs l'avaient reçu dans Jérusalem comme un libérateur; ils l'avaient appelé pour les délivrer de la tyrannie de Jean de Giscala (*voy.* ce nom); mais il fut encore plus cruel que ce tyran, avec lequel il se lia. Rien n'égale les scènes d'horreur qui accompagnèrent la ruine d'un peuple autrefois chéri de Dieu, alors l'objet de ses malédictions, se déchirant lui-même les entrailles, tandis que les Romains répandaient autour de lui, et déjà dans son sein, la dévastation et la mort. Quand la ville fut prise par les Romains, il se cacha dans les souterrains avec des ouvriers munis d'outils nécessaires pour creuser. Mais il manqua bientôt de provisions, retourna sur ses pas, fut pris par les ennemis, attaché au char de triomphe de Titus, puis exécuté sur la place publique de Rome.

SIMON, moine d'Orient dans le XIIIe siècle, passa en Europe, où il se fit dominicain, et composa contre les Grecs, sur *la procession du Saint-Esprit*, un *Traité* qu'on trouve dans *Allatius*.

SIMON (saint), jeune enfant de Trente, cruellement assassiné et découpé par les Juifs en haine de Jésus-Christ, l'an 1474. Le martyrologe romain en fait mention le 24 mars. Wagenseil et Basnage ont nié l'assassinat de cet enfant; mais la vérité de ce crime a été mise dans le plus grand jour par un anonyme, dont l'ouvrage, vraiment démonstratif, a pour titre : *De cultu sancti Simonis, pueri Tridentini, et martyris apud Venetos*, et se trouve inséré dans la *Raccolta d'opuscoli scientifici*, etc., du P. Calogera, t. 48, p. 406, 472. *Voy.* l'instruction du procès dans les *Acta sanctorum*, avec des notes, par Henschenius; *l'Amplis. collect. vet.* de D. Martenne, t. 2, p. 1516; et Benoît XIV, *De canonis.*, lib. 1, cap. 14, p. 105. C'est avec tout aussi peu de raison que Schoepflin, dans son *Alsatia illustrata*, a révoqué en doute le martyre de l'enfant dont on voit le monument dans l'église de Weissembourg en Alsace. Ce fanatisme des Juifs a produit autrefois plusieurs atrocités de ce genre; on en a vu encore dans le dernier siècle des exemples incontestables; ceux qui en douteraient peuvent consulter le *Journ. hist. et litt.*, 15 janvier 1778, page 88, 15 octobre 1778, page 258.

SIMON (Richard), savant hébraïsant, né à Dieppe en 1638, entra dans la congrégation de l'oratoire à 21 ans, et en sortit peu de temps après. Il y rentra ensuite vers la fin de 1662, la mémoire enrichie d'une partie des langues orientales. Quelques chicanes qu'on lui fit sur cette étude lui donnèrent l'idée de quitter de nouveau l'oratoire pour les jésuites; mais il en fut détourné par le P. Bertad, supérieur de l'institution. Il fut employé bientôt à dresser un catalogue de livres orientaux de la bibliothèque de la maison de Saint-Honoré, et s'en acquitta avec succès. Le président de Lamoignon ayant eu occasion de le voir, fut si satisfait de son érudition, qu'il engagea ses supérieurs de le retenir à Paris; mais, comme il ne pouvait pas payer sa pension, on l'envoya à Juilly pour y professer la philosophie. Ce fut alors qu'il commença à publier ses différents ouvrages. La hardiesse de ses sentiments, la singularité de ses opinions et de son caractère, l'obligèrent de quitter l'oratoire en 1678, pour se retirer à Belleville en Caux, dont il fut curé pendant quatre ans. On a de lui une satire amère de cette congrégation dans la *Vie* du P. Morin, insérée dans les *Antiquitates Ecclesiæ orientalis* de ce savant. Simon répétait souvent : *Alterius ne sit, qui suus esse potest.* Il abandonna sa cure, se retira à Dieppe, vécut pendant quelque temps à Paris, et alla enfin mourir dans sa patrie en 1712. On ne peut lui refuser une érudition très-vaste et une littérature très-variée. Sa critique n'est pas toujours modérée ni exacte, et il règne dans tout ce qu'il a écrit un esprit de singularité et de nouveauté qui lui suscita bien des adversaires. Les plus célèbres sont Veil, Spanheim, le Clerc, Jurieu, le Vassor, du Pin, Bossuet, etc. Simon ne laissa presque aucun de leurs ouvrages sans réponse : la hauteur et l'opiniâtreté dominent dans tous ses écrits polémiques. Son caractère mordant, satirique et inquiet ne fit que s'aigrir dans sa vieillesse. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont une *Edition* des *Opuscules* de Gabriel de Philadelphie, avec une traduction latine et des notes, 1686, in-4; *les Cérémonies et coutumes des Juifs*, traduites de l'italien de Léon de Modène, avec un *supplément* touchant les sectes des caraïtes et des samaritains, 1681, in-12, ouvrage estimable; *l'Histoire critique du texte, des versions et des commentateurs du vieux Testament*, dont la meilleure édition est celle de Rotterdam, in-4, 1689; *Histoire critique du texte du nouveau Testament*, Rotterdam, 1689, in-4, qui fut suivie, en 1690, d'une *Histoire critique des versions du nouveau Testament*, et en 1692, de *l'Histoire critique des principaux commentateurs du nouveau Testament*, etc., avec une *Dissertation critique sur les principaux actes manuscrits cités dans ces trois parties*, in-4. Tous ces écrits respirent l'érudition; mais une critique souvent téméraire les a fait placer dans l'*Index* des livres défendus de Rome; ce qui n'a point empêché les moines dogmatisants, dont l'Allemagne fourmillait à la fin du XVIIIe siècle, de suivre son exemple, et de couvrir leur ignorance par les plagiats faits à cet homme

d'ailleurs érudit et estimable, mais qui, par un excès de liberté dans ses interprétations, a paru dénaturer l'Ecriture sainte et la livrer à la mobilité de l'imagination. *Réponse* au livre intitulé *Sentiments de quelques théologiens de Hollande*, 1686, in-4; *Inspiration des livres sacrés*, 1687, in-4; *Nouvelles observations sur le texte et les versions du nouveau Testament*, Paris, 1695, in-4; *Lettres critiques*, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, en 1730, 4 vol. in-12, dans lesquelles il y a des choses curieuses et intéressantes; une *Traduction française* du nouveau Testament, avec des remarques littéraires et critiques, 1702, 2 vol. in-8. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, et Bossuet, condamnèrent cet ouvrage. « Il semble, dit Bossuet, que » l'auteur n'a eu dans l'esprit que le dessein de ra- » vilir les idées de l'Ecriture. Sous prétexte de con- » descendre à la capacité du vulgaire, il le plonge, » pour ainsi parler, jusque dans la fange des ex- » pressions les plus basses. » *Histoire de l'origine et du progrès des revenus ecclésiastiques*. Cet ouvrage parut en 1709, 2 vol. in-12, sous le nom supposé de *Jérôme Acosta*. C'est, dit-on, le résultat d'un mécontentement de Simon contre une communauté de bénédictins; or, on sait que la colère n'est pas propre à conduire à la vérité, ni à répandre des lumières sur un objet quelconque. *Créance de l'Eglise orientale sur la transsubstantiation*, 1687, in-12; *Bibliothèque critique*, sous le nom de *Saint-Jore*, avec des notes, 1708 et 1710, 4 vol. in-12. Ce livre fut supprimé par arrêt du conseil; il est devenu rare. On y trouve des pièces qu'on chercherait vainement ailleurs. *Bibliothèque choisie*, 2 vol. in-12; *Critique de la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques de M. du Pin, et des Prolégomènes sur la Bible*, du même, 1730, 4 vol. in-8, avec des éclaircissements et des remarques du P. Souciet, jésuite, qui est l'éditeur de cet ouvrage; *Histoire de la croyance et des coutumes des nations du Levant*, sous le nom de *Moni*, etc., livre intéressant et instructif, 1693, in-12; *Traduction* de l'italien en français du *Voyage au Mont-Liban*, du P. Dandini, avec des *notes* critiques.

SIMON (Jean-François), né à Paris en 1654, d'un habile chirurgien, fut élevé avec soin par son père, prit l'habit ecclésiastique et se fit recevoir docteur en droit canon. Il devint ensuite contrôleur des fortifications, et associé de l'académie des inscriptions et belles-lettres. L'abbé de Louvois l'ayant choisi, en 1719, pour garde des médailles du cabinet du roi, il quitta l'habit ecclésiastique, parce que Louis XIV, prince ennemi de l'innovation, qui n'avait vu que des laïques dans cette place, ne voulut jamais la donner à d'autres. Simon la remplit dignement. Il excellait surtout dans les devises et les inscriptions. On a de lui plusieurs savantes *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions. Il mourut en 1719, à 65 ans.

SIMON (Denys), conseiller du présidial et maire de la ville de Beauvais, mort en 1731, possédait l'histoire et la jurisprudence. On a de lui : une *Bibliothèque des auteurs de droit*, 1692 et 1695, 2 vol. in-12; un *Supplément a l'Histoire de Beauvais*, par Louvet, 1706, in-12.

SIMON (Claude-François), imprimeur de Paris, mort dans cette ville en 1767, à 55 ans, joignait aux connaissances typographiques celle de la littérature. On a de lui : *Connaissance de la Mythologie*, Paris, 1753, in-12; c'est la meilleure édition. Les journalistes de Trévoux, dans le second volume d'avril 1746, soutiennent que cette production est l'ouvrage du P. Rigord, jesuite, mort en 1739, et que Simon n'y a fait que quelques additions, parmi lesquelles il y en a de peu modestes et dangereuses pour les enfants. Ces anecdotes scandaleuses ont été retranchées dans l'édition que nous indiquons. Deux comédies, et les *Mémoires de la comtesse d'Horneville*, 2 vol. in-12, roman faiblement écrit et sans aucun intérêt solide dans son résultat.

* SIMON (Antoine), membre de la commune de Paris, né à Troyes en 1736, exerçait l'état de cordonnier, lors de la révolution dont il embrassa la cause avec fureur. Il parvint à se faire remarquer de Robespierre, et, sous le règne de la *terreur*, il devint officier municipal. Après la mort de Louis XVI, ce fut à cet homme grossier et à sa femme que fut confiée la garde du jeune roi (*voy.* Louis XVII), et ces deux monstres, loin d'être touchés du sort de cet auguste et malheureux enfant, ne s'occupèrent qu'à l'aggraver encore. L'innocente victime succomba bientôt à des traitements si barbares, si révoltants, que la plume se refuse à les retracer. Mais le 9 thermidor (27 juillet 1794), Simon, remplacé dans ses fonctions, mis hors la loi par la Convention, suivit le lendemain Robespierre à l'échafaud : il avait 58 ans.

* SIMON (Edouard-Thomas), littérateur, né à Troyes en 1740, fils d'un notaire de cette ville, étudia la médecine et la chirurgie, et vint en 1786 à Paris. Il fut nommé, en 1790, secrétaire-général du conseil de salubrité, et successivement de ceux de mendicité et de secours publics. Accusé, en 1792, de conspirer pour la royauté, il se déroba aux persécutions, en accompagnant le conventionnel Bouret, son ami, dans sa mission. A la formation d'une bibliothèque pour les Conseils, il en fut nommé conservateur, et devint ensuite bibliothécaire du tribunat. Ayant perdu cette place en 1807 par la suppression du tribunat, il entra dans l'instruction publique, et obtint la place de censeur au lycée de Nancy, puis celle de professeur d'éloquence latine à l'acad. de Besançon, et il mourut dans cette ville, le 4 avril 1818. Ses principaux ouvrages sont : *Choix de poésies traduites du grec, du latin et de l'italien*, 1786, 2 vol. in-18; *Les Muses provinciales*, ou *Recueil des meilleures productions du génie des poètes des provinces de France*, 1788, petit in-12, fort rare; *Contes moraux à l'usage de la jeunesse, trad. de Fr. Soave*, 1790, in-12; 2e édit. sous le titre de *Nouvelles Morales*, 1803, 2 vol. in-12; *Essai politique sur les révolutions inévitables des sociétés civiles*, trad. de l'italien de A. de Giulani, 1791, in-8; *Mutius Scévola*, tragédie, 1802, in-16; *Saint Louis*, poème héroïque, 1816, in-8, abrégé du P. le Moine (*voy.* ce nom, VI, 40); *Epigrammes de Martial*, traduction complète, 1819, 3 vol. in-8.

SIMON. *Voy.* Siméon.

* SIMOND (Philibert), prêtre, né en 1755, à Rumilly, dans la Savoie, embrassa les principes de

la révolution, et pour ce motif renvoyé de son pays, vint en Alsace où il fut nommé vicaire-général de l'évêque de Strasbourg. Son ardeur à proclamer les nouvelles idées le fit élire député du Bas-Rhin à la Convention. La Savoie réunie à la France avait envoyé des députés porter à la Convention les vœux du pays. Simon gagna leur confiance et fut un des commissaires nommés pour organiser le département de Mont-Blanc. Lors du procès de Louis XVI, il était encore à Chambéry, d'où il écrivit à la Convention de hâter la condamnation du *roi parjure*. A son retour, il vint s'asseoir parmi les membres les plus exaltés, insulta le président Isnard qu'il trouvait trop modéré, et dénonça Custine. Au 31 mai il se prononça contre les *Girondins*, et provoqua l'arrestation des suspects. Promoteur des mesures les plus arbitraires, il proposa en juin de déclarer les villes anséatiques ennemies de la république; de rendre le comité de salut public seul juge des taxes imposées par les tribunaux de la France. Quand il vit Robespierre dominer la Commune et la Convention, il se rapprocha de Danton, dont la chute entraîna la sienne. Arrêté le 7 mars 1794, il fut traduit au tribunal révolutionnaire avec Chaumette, Gobel, et exécuté le 13 avril 1794. Outre quelques pamphlets oubliés aujourd'hui, on a de lui : *Sur l'Education des filles*.

** SIMOND (Louis), né à Lyon en 1767, s'était retiré depuis plusieurs années à Genève, où il mourut en juillet 1831. On a de lui : *Voyage en Angleterre*, Paris, 1816; 2e édit., 1817, 2 vol. in-8, ornés de 15 pl. et 13 vignettes; *Voyage en Suisse*, ib., 1822 et 1823, 4 vol. in-8; *Voyage en Italie et en Sicile*, ib., 1827; 2e édit., 1828, 2 vol. in-8. Ces trois voyages sont estimés, quoique l'auteur y laisse percer trop-souvent quelques-uns de ces traits d'une philosophie misantrhopique qui portent le découragement dans l'esprit du lecteur, et quoiqu'il fasse preuve, surtout dans son *Voyage en Italie*, d'une absence totale du sentiment des beaux arts.

SIMONEAU (Charles), graveur habile, naquit à Orléans en 1639. Il fut envoyé très-jeune à Paris chez le célèbre Noël Coypel, et y devint un de ses meilleurs élèves dans le dessin. Il prit ensuite des leçons de gravure sous Guillaume Château : secondé par cet excellent maître, il fit des progrès si rapides, qu'il n'eut plus besoin de guide pour se faire remarquer. Il grava pour son morceau de réception à l'académie le beau portrait de *Mansart*. Il a laissé un grand nombre de chefs-d'œuvre, dont les principaux sont : l'*Adoration des bergers*, la *Samaritaine*, le *Passage du Rhin*, *le tombeau du cardinal de Richelieu*, la *Conquête de la Franche-Comté*, le *Voyage de la reine au pont de Cé*. Ce dernier ne serait pas indigne de Volpato, de Bartolozzi, ou même de Morghen. Une grande précision de burin, un dessin correct, et une nuance expressive et délicate sont les qualités qui distinguent cet artiste. Il obtint le titre de graveur du roi avec une pension, et mourut à Paris en 1728, âgé de 89 ans. — Il ne faut pas le confondre avec son frère Louis SIMONEAU, qui a gravé l'*Histoire de l'imprimerie et de la gravure*, en 1694, et l'*Histoire des autres arts et métiers*, depuis 1694 jusqu'en 1710, 2 vol. in-fol., en 168 planches. Ces deux recueils, dont on n'a tiré qu'un petit nombre d'exemplaires pour faire des présents, sont peu communs.

SIMONET (Edmond), né à Langres en 1662, se fit jésuite en 1681. Ses supérieurs le chargèrent de professer la philosophie à Reims et à Pont-à-Mousson, où il enseigna ensuite la théologie scholastique. Il mourut dans cette ville en 1733. On a de de lui un cours de théologie sous ce titre : *Institutiones theologicæ ad usum seminariorum*, Nancy, 1721-1728, 11 vol. in-12; et à Venise, 1731, 3 vol. in-fol.

SIMONETTA (Boniface), né dans l'état de Gênes, selon quelques-uns, et selon d'autres à Milan, entra chez les cisterciens, fut abbé du monastère de Cornu, dans le diocèse de Crémone, et mourut vers 1490, après avoir rempli les devoirs de son état et tourné ses études du côté de l'histoire ecclésiastique. On doit à ses soins un ouvrage relatif à cet objet, sous ce titre; *De persecutionibus christianæ fidei et romananorum pontificum*. Il fut imprimé d'abord à Milan, en 1492, et à Bâle en 1509, in-fol. Cet ouvrage où l'auteur a inséré plusieurs lettres, a été traduit en français par Octavien de Saint-Gelais. Il y a beauçoup d'érudition; mais la critique n'ayant pas encore répandu les lumières qu'on a recueillies depuis, il ne faut pas être surpris s'il s'y trouve quelques fautes. — Son neveu, Jean SIMONETTA, se distingua dans l'étude des belles-lettres, et a donné *De rebus gestis Francisci Sfortiæ, mediolanensium ducis, libri XXXI*, bien écrit, Milan, 1480, in-fol., 1re édition la seule recherchée de cet ouvrage; il a été traduit en italien par Chr. Laudino, Milan, 1490, in-fol., et réimprimé à Venise, 1544, in-8.— Jean eut un fils nommé Jacques SIMONETTA, né à Milan, qui mérita la confiance de Jules II et de Léon X, et fut chargé de plusieurs commissions importantes. Clément VII le fit évêque de Pesaro; Paul III le plaça sur le siége de Perouse, et le créa cardinal. Il mourut à Rome en 1539. On a de lui : *Tractatus reservationum beneficiorum*; *Epistolæ*, etc.

SIMONI (Simon ou Simos), médecin de Lucques dans le XVIe siècle, passa de l'Eglise catholique dans le parti des calvinistes, et de là dans celui des sociniens. Il finit par n'être d'aucune religion : sort commun des esprits inquiets et raisonneurs, qui, ayant quitté la vraie croyance, ne trouvent plus nulle part où se fixer. (*Voy.* SERVET.) Marcel Squarcia Lupi, socinien, le peint comme un homme formellement athée. La pièce où ce sectaire est si maltraité, parut à Cracovie en 1588, in-4, sous ce titre : *Simonis Simonii summa religio*; elle a été supprimée avec tant d'exactitude qu'elle est d'une rareté extrême. On a de Simoni plusieurs ouvrages de médecine, et d'autres qui ne lui ont guère survécu.

SIMONIDE (Simon), poète latin, né à Léopold en Pologne, fut secrétaire de Jean Zamoski. La couronne poétique dont Clément VIII l'honora, prouve la réputation qu'il s'était faite par son talent. Ses *poésies* ont été recueillies à Varsovie, 1772, in-8. L'auteur mourut en 1629, à 72 ans.

SIMONIDES, né l'an 538 avant J.-C., à Joulis dans l'île de Céos, aujourd'hui connue sous le nom

de Zéa, île de la mer Egée, florissait du temps de Darius, fils d'Hystaspe. La poésie fut son principal talent, il excella surtout dans l'élégie. Jeune encore il vint à Athènes où il s'acquit la faveur d'Hipparque, fils de Pisistrate. Il avait longtemps voyagé dans l'Asie-Mineure, et demeura dans Athènes jusqu'à la mort de son protecteur tué par Harmodius et Aristogiton. Il passa en Thessalie auprès du roi Alenas, puis vint à Athènes d'où Hippias, frère et successeur d'Hipparque, venait d'être chassé (l'an 511 avant Jésus-Christ), et il célébra dans ces vers les meurtriers d'Hipparque. Deux ans après la bataille de Marathon, il disputa à Eschyle et remporta sur lui le prix proposé pour la plus belle élégie sur cette victoire. Hiéron, roi de Syracuse, l'appela à sa cour, où il débita des apophthegmes de morale; car il se piquait aussi de philosophie, mais ses maximes pratiques n'en étaient pas plus sages. (*Voy.* Thémistocle.) Hiéron lui demanda la définition de Dieu; Simonides lui dit qu'il lui fallait un jour pour méditer cette réponse : ce jour passé, il en demanda un second et plusieurs de suite; enfin il répondit : Que plus il méditait, plus l'espérance de pouvoir le définir s'éloignait : *Quia quanto diutius considero, tanto mihi res videtur obscurior* (Cicéron, *De natura deorum*, lib. 1, n. 22) : tant ces prétendus sages étaient inférieurs aux enfants des chrétiens! « L'Evangile, comme » dit un auteur moderne, ayant mis plus de lu- » mière dans les esprits ordinaires, que le Por- » tique et le Lycée n'avaient tâché d'en mettre dans » les têtes philosophiques des anciens temps! » Si néanmoins Simonides parlait d'une définition proprement dite, *per genus et differentiam*, il n'avait pas tort; mais ces sortes de définitions sont moins propres à faire connaître un objet qu'à servir elles-mêmes de matière aux disputes philosophiques. A l'âge de 80 ans, il lutta pour le prix des vers, et remporta la victoire. Ce poète mourut à Siracuse l'an 468 avant J.-C., à 89 ans, méprisé pour son avarice et la vénalité de sa plume. Il avait écrit en dialecte dorique les batailles de Marathon et de Salamine, et composé des odes, des tragédies, etc.; mais il ne nous reste que des fragments de ses poésies, dont Léo Allatius a donné les titres. Saint Jérôme en portait un jugement avantageux, puisqu'en parlant des Psaumes, il appelle David le Simonides des chrétiens : *David Simonides noster, Pindarus, Alcæus, Flaccus quoque.* Fulvius Ursinus les a recueillis, avec des notes, Anvers, 1598, in-8; et dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. Phénix, général des Agrigentins, ayant pris Syracuse, fit démolir le tombeau de Simonides. Callimaque fit à cette occasion une pièce de vers ou il introduisit Simonides, se plaignant de ce que ce général n'avait pas pour ses cendres les mêmes égards que Castor et Pollux qui l'avaient sauvé d'une maison près de tomber. Cette dernière anecdote a été bien rendue dans les fables de Phèdre et de La Fontaine. Simonides avait, dit-on, une mémoire prodigieuse, et on lui attribue l'invention de la mémoire locale et artificielle. *Voy* Cicéron, *De oratore*, lib. 2, n. 86, et *De fine*, lib. 2, n. 32. On trouvera un intéressant résumé de sa doctrine philosophique dans le 76e chapitre du *Voyage d'Anacharsis*. On lui attribue l'invention de quatre lettres de l'alphabet grec. (*Voy.* Boissy, II, 67.)

SIMONIS (Pierre), né à Thielt en Flandre, licencié en théologie, fut successivement curé à Courtray, chanoine et premier archiprêtre de Gand, second évêque d'Ypres en 1585, et mourut en 1605, à 66 ans. Il ne dut son élévation qu'à ses vertus et à sa science. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart contre les calvinistes : ils ont été recueillis et publiés à Anvers, 1609, in-fol., par Jean David, son successeur dans la cure de Courtrai, et ensuite jésuite. On distingue entre les écrits de ce prélat : *De veritate*; *Apologia pro veritate catholica*; *de hereseos hæreticorumque natura*; des *Harangues* et des *Sermons*, bien écrits en latin; *Instruction pastorale* sur la manière dont les curés doivent se comporter relativement aux exorcismes, et aux personnes qui les demandent pour cause de maléfice. (*Voy.* Spé.) — Il ne faut pas le confondre avec François Simonis, auteur d'un savant ouvrage : *De fraudibus hæreticorum ad orthodoxos tractatio*, imprimé à Mayence en 1678, in-8. Il en a paru une traduction libre sous ce titre : *Artifices des hérétiques*, Paris, 1681, in-12. Il a aussi été traduit en flamand et en italien. Nicéron dit que François Simonis est un nom emprunté, et attribue l'ouvrage à un jésuite.

SIMONIUS. *Voy.* Simoni.

SIMONNEAU. *Voy.* Simoneau.

SIMONS (Joseph), né dans le comté de Hampton, en Angleterre, vers 1594, se fit jésuite à Rome, fut professeur de théologie et d'Ecriture sainte, et mourut à Londres le 23 juillet 1671. On a de lui des *Tragédies* en latin, estimées pour l'élégance et la pureté du style. Elles ont été imprimées à Liége en 1657.

** SIMONY (Jules-François de), évêque, né en 1770, à Toulon, d'une ancienne famille originaire de Toscane, dès l'âge le plus tendre entendit une voix intérieure qui l'appelait au sacerdoce. Admis au séminaire d'Issy en 1787, ses études furent bientôt interrompues par la révolution. En 1808, il rentra au séminaire de Saint-Sulpice, et trois ans après, fut ordonné prêtre. Il devint en 1821 grand-vicaire titulaire du diocèse de Chartres, et, en 1823, aumônier du comte d'Artois. L'année suivante, nommé à l'évêché de Soissons, pendant les 24 ans qu'il fut à la tête de ce diocèse, il se consacra entièrement à ses devoirs avec un dévouement absolu. Affaibli par l'âge et les travaux apostoliques, il venait de se démettre de ses fonctions pastorales, lorsqu'il mourut à Soissons le 24 février 1849, à 79 ans.

SIMPLICIUS (saint), natif de Tivoli, pape après saint Hilaire, le 25 février 468, suivant Lenglet-Dufresnoy et le P. Pagi, et en 467, suivant Fleury, gouverna avec beaucoup de prudence dans des temps très-difficiles. Il fit tous ses efforts pour faire chasser Pierre Monge du siége d'Alexandrie, et Pierre le Foulon de celui d'Antioche. Il sut démêler tous les artifices dont Acace de Constantinople se servit pour le surprendre. Il nous reste de lui 18 *Lettres*, dont plusieurs sont très-importantes; elles sont imprimées dans le *Recueil* du P. Labbe. Il mourut le 27

février 483, après 15 ans d'un pontificat glorieux. On célèbre sa fête le 2 mars. Félix III lui succéda.

SIMPLICIUS, philosophe péripatéticien du ve siècle, était de Phrygie ou de Cilicie. Nous avons de lui des *Commentaires* sur Aristote et sur Epictète, Leyde, 1640, in-4, dans lesquels il y a des choses curieuses et intéressantes, et d'autres minutieuses. Le *Commentaire* sur Aristote, dont la première édition grecque est de Venise, 1499, in-fol., a été réimprimé plusieurs fois en grec et en latin dans le xvie siècle. L'autre, publié avec le *Manuel d'Epictète*, Venise, 1528, in-8, est réuni aux principales éditions de ce philosophe, dont la meilleure est celle de Schweighœuser (*voy.* ce nom, VII, 505), Leipsig, 1799-1800, 4 vol. in-8. Cet habile critique, en la préparant, découvrit dans un manuscrit de la bibliothèque du roi, qui lui avait été confié, un passage échappé à tous ses devanciers, et qui devint l'objet d'une *notice* lue par son fils à l'institut, et imprimée dans le 1er vol. des *Mémoires* de cette compagnie. Ce passage, relatif à la conduite que le sage doit tenir dans les gouvernements corrompus, tirait des circonstances un intérêt particulier. « Alors, dit Simplicius, il *s'abstiendra* des affaires publiques, n'étant point fait pour plaire à de mauvais citoyens, et ne pouvant lui-même ni se plaire avec eux, ni seconder ceux qui règnent, sans compromettre sa probité et son honneur. Alors ne se proposant pas des choses impossibles, il se *transportera*, s'il y a lieu, dans un autre état, etc. » *Mém. de l'institut*, littérature anc., I, 475.

SIMPSON (Thomas), habile mathématicien anglais, naquit à Bosworth, dans la province de Leicester, en Angleterre, le 20 août 1710. Son père, artisan très-pauvre, le plaça chez un ouvrier en soie, chez lequel il profita très-peu. Un astrologue du voisinage lui enseigna un peu d'arithmétique pour servir à faire des horoscopes. Ces premiers commencements lui donnèrent du goût et du courage. Il alla à Londres en 1732, et fut obligé de travailler au métier de soie, en attendant qu'il eût des écoliers de mathématiques. Ce n'était qu'avec peine qu'il trouvait des moments de loisir pour composer son *Traité des fluxions*, qui parut en 1737, mais qui a été réimprimé, avec beaucoup d'augmentations, en 1750. Il donna ensuite 3 volumes d'*Opuscules* en anglais, qui parurent en 1740, 1743, 1757. On y trouve 37 mémoires intéressants, dont plusieurs sont relatifs à l'astronomie. En 1742, il mit au jour son livre *sur les Annuités*, ouvrage qui lui occasionna une dispute avec le célèbre Moivre. En 1743, il fut nommé professeur de mathématiques à l'école militaire de Woolwich, avec des honoraires de 2,700 livres de France. Il fut reçu de la société royale de Londres, et de l'académie des sciences de Paris en qualité d'associé. Il orna le recueil de la société royale de plusieurs bons *Mémoires sur le calcul intégral*, et donna au public des *Eléments* clairs et méthodiques de *géométrie*. La traduction française de ces *Eléments* a été imprimée à Paris en 1755, in-8. Il mourut à Bosworth d'une maladie de langueur, le 14 mai 1761, dans la 51e année de son âge. — Il ne faut pas le confondre avec Robert SIMPSON ou SIMSON, aussi très-habile mathématicien, dont on a une bonne traduction avec un commentaire des *Eléments* d'Euclide (*voy.* ce nom).

SIMSON (Archimbaud), théologien écossais, est connu par un *Traité des hiéroglyphes des animaux* dont il est parlé dans l'Ecriture, Edimbourg, 1622, in-4, ouvrage savant et recherché; un *Commentaire* anglais sur la seconde Epître de saint Pierre, imprimé à Londres en 1632, in-4, fort inférieur au précédent.

SIMSON (Edouard), théologien anglais, publia en 1652 une *Chronique universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'à J.-C. On en a donné une belle édition à Leyde en 1739, in-fol., et on l'a réimprimée dans le même format, à Amsterdam, en 1752. Quoiqu'il y ait bien des fautes, elle est méthodique, et on la cite quelquefois. La *Vie* de l'auteur est à la tête, avec la liste de ses ouvrages.

* SIMSON (Thomas), médecin, né vers 1690, à Edimbourg, fut professeur de médecine et d'anatomie à l'université de Saint-André, en Ecosse, et mourut après 1750. On a de lui : *De re medica dissertationes IV*, Edimbourg, 1726, in-8. Les deux premières, qui roulent sur les erreurs des médecins et sur la manière dont les anciens pratiquaient la médecine, sont très-curieuses. Des *Observations* dans les *Essais* de médecine de la société d'Edimbourg, dont il était membre.

* SIMSON (Robert), mathématicien écossais, né en 1687, fut nommé à 22 ans professeur de mathématiques au collège de Glascow, occupa cette chaire avec distinction pendant près de 50 ans, et mourut en 1768. On a de lui : *Deux propositions générales de Pappus, où sont renfermés plusieurs desporismes d'Euclide*, 1723; *Transactions philosophiques*, T. XXX, 11. — *Sur l'extraction des racines approximat. des nombres par séries infinies*, ann. 1753. — *Des sections coniques*, 1735, in-4; *Les loci plani d'Apollonius rétablis*, 1749, in-4; — *Eléments d'Euclide*, trad. en anglais, 1756, in-4, et 1767, in-8. Quelques autres de ses ouvrages ont été publiés après sa mort par le comte de Stanhope.

SINCLAIR (sir John), agronome écossais, né en 1754, à Ullester, dans le comté de Caithness, termina son éducation aux universités de Glascow et d'Oxford, et, de retour en Ecosse, devint membre de la société des avocats. Entré de bonne heure au parlement, il se déclara d'abord pour le ministère, et se rangea ensuite dans l'opposition. Fondateur et président de la société d'agriculture d'Edimbourg, il rendit à cet art les plus éminents services, et contribua beaucoup à ses progrès dans la Grande-Bretagne. Il mourut à Edimbourg vers la fin de décembre 1835. Ses principaux ouvrages sont : *Agriculture pratique et raisonnée*, trad. en français par Mathieu de Dombasle, 1825, 2 vol. in-8; *Histoire du revenu public de l'empire britannique*, 1785, in-4, 3e édit., 1803; *Statistique sur l'Ecosse, extraite des communications faites par les ministres des différentes paroisses*, Edimbourg, 1791-99, 21 vol. in-8; il n'existait aucun pays en Europe dont on eut une statistique aussi détaillée. *Code de santé et de longévité*, ou *Vue concise des principes calculés pour la conservation de la santé et pour atteindre une longue vie*, 1807, 4 vol. in-8. Odier en a donné, dans la

Bibliothèque britannique, des extraits qu'il a réunis sous le titre de *Principes d'hygiène*, Genève, 1823, in-8.

SINGLIN (Antoine), ecclésiastique, fils d'un marchand de Paris, renonça au commerce par le conseil de saint Vincent de Paul, et embrassa l'état ecclésiastique. L'abbé de Saint-Cyran lui fit recevoir la prêtrise, et l'engagea à se charger de la direction des religieuses de Port-Royal. Singlin fut leur confesseur pendant 26 ans, et leur supérieur pendant 8. Pascal lui lisait tous ses ouvrages avant de les publier, et s'en rapportait à ses avis. Singlin eut beaucoup de part aux affaires de Port-Royal, et aux traverses que ce monastère essuya. Craignant d'être arrêté, il se retira dans une des terres de la duchesse de Longueville. Il mourut en 1664, dans une autre retraite. On a de lui un ouvrage intitulé : *Instructions chrétiennes sur les mystères de Notre-Seigneur et les principales fêtes de l'année*, Paris, 1671, en 5 vol. in-8, réimprimé depuis en 1736, 12 vol. in-12. Cette édition est précédée d'une *Vie* de Singlin, par l'abbé Goujet. Il a aussi laissé quelques *Lettres*.

SINHOLD (Jean-Nicolas), théologien allemand et professeur d'éloquence à Erfurt, mort en 1748, continua l'*Erfordia litterata*, commencée par Motschman.

SINNICH (Jean), Irlandais, né à Corck, docteur-professeur de théologie, président du grand collége à Louvain, chanoine de Bruges et de Turnhout, un des ardents défenseurs des écrits de Jansénius, fit le voyage de Rome pour aller plaider la cause de ce fameux prélat, et mourut à Louvain en 1666, après avoir publié : *Saül ex-rex*, Louvain, 1662-1667, 2 vol. in-fol.; *Goliathismus profligatus*, Louvain, 1667, in-fol., contre les luthériens de la confession d'Augsbourg; plusieurs écrits en faveur de Jansénius, dont les titres sont fort bizarres, comme *Consonantiarum dissonantia*; *Vulpes capta*, etc. Ils ont été condamnés à Rome. L'esprit de parti où il se laissa engager ne l'empêcha pas d'être désintéressé, charitable, et de faire plusieurs fondations utiles et édifiantes.

* SINSART (D. Benoit), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Sedan en 1696, fit profession à l'abbaye de Senones en 1716. Après avoir professé la philosophie et la théologie avec distinction dans plusieurs monastères, il fut nommé prieur de Munster, en Alsace, et en devint abbé en 1745. Les loisirs que lui laissaient cette place lui permirent de se consacrer à la défense des vérités attaquées par les jansénistes et les protestants; il publia dans ce but plusieurs ouvrages, et mourut à Paris le 25 juin 1776, à 80 ans. On a de lui *les Vrais sentiments de saint Augustin sur la grâce, et son accord avec la liberté*, Rouen (Bâle), 1739, in-8. Il y prouve que de la doctrine de Jansénius résulte l'extinction du libre arbitre, par rapport à ses actions méritoires et aux mouvements de la grâce efficace. *La Vérité de la religion catholique démontrée contre les protestants, et mise à la portée de tout le monde*, Strasbourg, 1746, in-8, avec une *Réfutation* de la réponse de M. Pfaff à la 2ᵉ *Lettre* du P. Scheffmacher à un gentilhomme protestant, et des *Remarques* sur un sermon de M. Ibbas, docteur anglais; *Défense du dogme catholique sur l'éternité des peines*, 1748, in-8; *Essai sur l'accord de la foi et de la raison touchant l'eucharistie*, 1748, in-8; *Chrétiens anciens et modernes*, ou *Abrégé des points les plus intéressants de l'histoire ecclésiastique*, Londres, 1754, in-12; un petit ouvrage *sur l'utilité des moines*; *Recueil de pensées diverses sur l'immatérialité de l'âme*, ou *Réfutation du matérialisme, avec une réponse aux objections de M. Cuentz et aux arguments du philosophe Lucrèce*, Colmar, 1756. Il a aussi travaillé à un nouveau *Rituel* pour le diocèse de Bâle. Il avait approuvé le traité théologique de D. Petit-Didier, *sur l'autorité et l'infaillibilité du pape*, Luxembourg, 1724, in-12; ouvrage supprimé la même année par les arrêts des parlements de Metz et de Paris.

SIONITE. *Voy.* GABRIEL.

* SIRANI (Elizabeth), peintre, née à Bologne, en 1638, reçut des leçons de son père, qu'elle surpassa bientôt. S'appliquant à imiter la manière du Guide, elle fut, à 18 ans, un des ornements de l'école de Bologne. Dans un concours ouvert par l'académie de cette ville, elle remporta le prix par un tableau de trente pieds, représentant le *Baptême de Jésus-Christ*. Elizabeth avait un dessin correct, un coloris frais et gracieux. On trouve ces deux qualités réunies dans son *Amour endormi*, tableau qu'on voyait avant 1815 à Paris au musée. Le caractère aimable et modeste d'Elizabeth ne put la sauver de l'envie. Une main perfide lui fit avaler du poison, et elle mourut au milieu des douleurs les plus cruelles à 26 ans, généralement regrettée.

SIRÈNES, monstres marins, filles de l'Océan et d'Amphitrite, chantaient avec tant de mélodie, qu'elles attiraient les passants, et ensuite les dévoraient. Ulysse se garantit de leurs piéges, en bouchant les oreilles de ses compagnons, et en se faisant attacher au mât de son vaisseau. Moralité typique, qui exprime la manière dont il faut se défendre de la volupté, qui charme ses imprudentes victimes pour les dévorer; ce qui a donné lieu à ces vers remarquables par un ingénieux choix d'épithètes :

> Sirenas hilarem navigantium pœnam,
> Blandasque mortes, gaudiumque crudele,
> Quas nullus unquam deserebat auditas,
> Fallax Ulysses dicitur reliquisse.

Les Sirènes étaient au nombre de trois, qu'on représentait communément comme de belles femmes dans la partie supérieure du corps, jusqu'à la ceinture, ayant le reste en forme d'oiseaux avec des plumes, ou la queue de poissons. Les physiciens ont disputé sur l'existence réelle ou fabuleuse des sirènes. Il est certain qu'il y a en une espèce de poisson qu'on appelle *homme marin*, parce qu'il a quelque rapport grossier et informe avec la figure humaine; mais cela n'a rien de commun avec les tableaux qu'on fait des anciennes sirènes. (*Voy.* le *Catéchisme philosophique*, nº 54.) Un savant a prétendu que les sirènes n'étaient pas des poissons, mais des oiseaux. (*Voy.* NICAISE.)

* SIRET (Louis-Pierre), né à Evreux, le 30 juillet 1745, fit son cours de droit à l'université de Caen; et dès qu'il l'eut achevé, entraîné par son goût pour les arts, se rendit en Italie pour y admirer les

chefs-d'œuvre de la peinture, et entendre la musique des grands compositeurs. De retour en France, le gouvernement le chargea de plusieurs missions en Angleterre, dont il s'acquitta avec honneur. Revenu à Paris, il fournit au *journal anglais* des articles intéressants sur les plus célèbres écrivains du pays qu'il venait de visiter. Il se tint caché à Bordeaux pendant le règne de la terreur, et après le 9 thermidor établit une imprimerie à Paris; mais il la garda peu de temps et se retira à Vitry, sur les bords de la Seine, où il est mort le 25 septembre 1798. On lui doit : *Eléments de la langue anglaise*, 1775, ouvrage qui a eu de nombreuses éditions; *Grammaire italienne*, 1797, également estimé; *Grammaire française et portugaise*, 1799, in-8, avec un *Précis de la vie de l'auteur* par Cournand.

** SIRET (Pierre-Hubert-Christophe), génovéfain, né en 1754, professa la théologie dans son ordre, et devint ensuite prieur de l'abbaye du Val-des-Ecoliers, puis prieur-curé de Sourdrun. Pendant la révolution, il se tint dans la retraite la plus absolue; mais peu après le concordat, il prêcha dans plusieurs églises de Paris, et fut nommé vicaire de Saint-Merry. En 1808 il prononça, dans l'oratoire de la maison de Ste.-Barbe, l'*Eloge funèbre* du cardinal de Belloy, archevêque de Paris, et en 1814 celui de Louis XVI, à Saint-Germain l'Auxerrois. Ces deux discours sont imprimés. En 1820, il remplaça, dans la cure de Saint-Séverin, l'abbé Baillet qui venait d'être révoqué. Sa modération et son esprit conciliant parvinrent à triompher des préventions qu'avait fait naître l'attachement d'une portion de la paroisse à la personne et aux opinions de son prédécesseur. Ce digne ecclésiastique mourut à Paris, le 18 mai 1834, à 80 ans. Outre quelque opuscules, on a de lui : *Le Mémorial de la chaire, ou Manuel du jeune prédicateur*, Paris, 1828, in-12.

** SIREY (Jean-Baptiste), jurisconsulte, né en 1762 à Sarlat (Dordogne), était engagé dans les ordres; mais il obtint des dispenses pour se marier, et épousa une nièce du fameux Mirabeau. Malgré une telle alliance, il fut accusé de royalisme et subit une longue détention dans les cachots de la terreur. Dès qu'il fut libre, il attaqua l'existence du *Tribunal révolutionnaire* (1797, in-8), dans un écrit, où il se montre à la fois homme d'état éloquent et légiste profond. En 1799, défenseur à la cour de cassation, récemment organisée, il entreprit, dès l'année suivante, avec Denevers, le *Recueil mensuel des lois et arrêts en matière civile, criminelle, etc.* (1), répertoire immense qui, devenu le manuel de tous les gens de loi, a été réimprimé sous différents titres. Sirey mourut à Paris en 1845. Indépendamment de sa collaboration au journal cité, on lui doit : les divers *Codes annotés*, la *Jurisprudence du conseil-d'état, depuis* 1806 à 1820, Paris, 1818-23, 6 vol. in-4; *Lois civiles intermédiaires, ou collection des lois sur l'état des personnes et les transmissions de biens*, 1806, 4 vol. in-8; *Notices annales de législation et de jurisprudence*, 1816, in-4, et il a eu part aux *Annales de législation et de jurisprudence*.

(1) Ce Recueil connu sous le titre de *Journal des arrêts de la cour de cassation*, continué de 1800 à 1842, forme 49 vol. in-4, y compris les tables et la continuation par L. M. Villeneuve.

SIRI (Vittorio), historiographe du roi de France, et ancien abbé de Vallemagne, naquit à Parme en 1608. Ayant été envoyé à Venise pour y occuper une chaire de mathématiques, il y connut l'ambassadeur de France. Il s'agissait alors de la succession aux duchés de Mantoue et de Montferrat, pour l'investiture desquels la France soutenait le duc de Nevers contre l'Autriche et l'Espagne. Siri publia à cette occasion quelques écrits historiques et s'attira la protection du cardinal de Richelieu, et la bienveillance de Mazarin. Il vint s'établir à Paris, où il se fit un nom par son *Mercurio*, qui contient l'histoire du temps, depuis 1635 jusqu'en 1655 : il y en a 15 tomes reliés en 21 vol. in-4. On a encore de lui un ouvrage, dont son *Mercure* n'est qu'une continuation : ce sont ses *Memorie recondite*, en 8 vol. in-4. Ces ouvrages sont précieux par le grand nombre de pièces originales qu'on y trouve. Les faits sont appuyés sur les instructions secrètes de plusieurs princes et ministres; mais il faut se méfier de la manière dont l'auteur les rend. Il était payé pour écrire, et il aimait mieux l'argent que la vérité. Requier a publié 24 volumes du *Mercure*, en français; ouvrage le plus intéressant de l'abbé Siri. C'est moins une traduction complète qu'un choix fait avec goût de morceaux curieux répandus dans ce *Mercure*. Le même auteur a traduit les Mémoires de Siri, sous ce titre : *Mémoires secrets tirés des archives des souverains de l'Europe, depuis Henri IV*, en 18 vol. in-12. L'abbé Siri mourut à Paris en 1685, à 77 ans.

SIRICE (saint), Romain, monta sur la chaire de saint Pierre après Damase Ier, en décembre 384, à l'exclusion d'Ursicin, et mourut en novembre 398. On a de lui plusieurs *Epîtres* intéressantes, dans le *recueil* de dom Coustant; entre autres une à Himère évêque de Tarragone, dans laquelle il répond à diverses questions importantes de ce prélat. Elle passe, parmi les savants, pour la première épître décrétale qui soit véritable. Le père Papebrock prouve que les épîtres de ce pape ont été au moins interpolées. (*Voy.* le *Propylæum.*) Il condamna Jovinien et ses sectateurs. On trouve son nom dans plusieurs anciens Martyrologes, entre autres dans celui de saint Jérôme : cependant Baronius l'a omis dans le sien, parce qu'il a cru que la vie de ce pontife prêtait à quelques critiques; mais Florentinius, auteur d'un commentaire sur le Martyrologe de saint Jérôme, réfute savamment Baronius, et s'appuie principalement sur un passage de saint Ambroise.

SIRIQUE. *Voy.* MÉLÈCE.

SIRLET (Guillaume), cardinal, né en 1514 à Guardavalle, dans la Calabre, de parents pauvres, se distingua par son érudition et sa piété, et posséda l'estime des papes Marcel II et Pie IV, dont le dernier le fit bibliothécaire du Vatican, et cardinal, à la sollicitation de saint Charles Borromée. Il mourut en 1585 à 71 ans. Ce cardinal possédait bien les langues savantes. Il a travaillé à la réforme du *Bréviaire* et du *Missel romain*, et à la correction

de la *Version Vulgate de la Bible*; c'est en partie à ses soins que l'on doit le *Catéchisme du concile de Trente*. Il avait encore fait plusieurs ouvrages; mais il ne voulut pas permettre qu'on les publiât, excepté les *Variæ lectiones,* qu'il avait rassemblées pour être insérées dans la *Bible Polyglotte* de Plantin d'Anvers.

SIRLET (Flavius), graveur en pierres fines, mort à Rome en 1737, avait une finesse de touche et une pureté de travail admirables. On a de lui beaucoup de portraits, et il a donné, sur des pierres fines, les représentations en petit des plus belles statues antiques qui sont à Rome.

SIRMOND (Jacques), savant jésuite, né à Riom en 1559, d'un magistrat de cette ville, entra chez les pères de Jésus, et s'y distingua par son érudition. Aquaviva, son général, l'appela à Rome en 1590, et Sirmond lui servit de secrétaire pendant 16 ans. Le savant jésuite profita de son séjour à Rome; il rechercha les monuments antiques, visita les bibliothèques, et enrichit son esprit de toutes sortes de connaissances. Les cardinaux d'Ossat et Barberin furent ses protecteurs et ses amis; il jouit aussi de l'estime du cardinal Baronius, auquel il ne fut pas inutile pour la composition de ses *Annales*. On voulait le retenir à Rome; mais l'amour de la patrie le rappela en France en 1608. Louis XIII, pour mieux l'attacher à sa personne, le choisit pour son confesseur l'an 1637; et cela, comme dit Henri de Valois, dans l'*Eloge* qu'il a fait du père Sirmond, *Ne tantus vir ad illustrandam ecclesiæ gallicanæ antiquitatem natus, Galliæ eriperetur*. Il remplit longtemps ce poste délicat avec l'estime du public et la confiance du roi, et il ne cessa de l'occuper que quelques années avant sa mort, arrivée en 1651, à 92 ans. Le père Sirmond avait les vertus d'un religieux et les qualités d'un citoyen. Lorsqu'il était à Rome, il s'employa fort utilement pour les intérêts de la France. La ville de Clermont ayant voulu enlever à Riom, sa patrie, le bureau des finances, il obtint une déclaration du roi qui l'y fixait pour toujours. Quoique d'un caractère doux dans la société, il était assez vif dans ses écrits polémiques. Il a rendu les plus grands services à l'histoire de l'Eglise par ses nombreux écrits. Débrouiller la chronologie, faire revivre plusieurs auteurs ignorés, commenter des ouvrages obscurs, les rendre intelligibles, faire naître, pour ainsi dire, l'ordre et la lumière du sein du chaos, voilà l'idée qu'on doit se former des travaux de cet auteur. Voici ses principaux ouvrages : d'excellentes *Notes* sur les capitulaires de Charles le Chauve, et sur le code théodosien; une *Edition* des conciles de France, avec des *Remarques*, Paris, Cramoisi, 1629, 3 vol. in-fol. Pour la compléter, il faut y joindre le *Supplément* du père de Lalande, Paris, 1666, in-fol., et les *Concilia novissima Galliæ* d'Odespun, Paris, 1646, in-fol., etc.; des *Editions* des *Œuvres* de Théodoret et d'Hincmar de Reims; la première *Edition* de *Facundus d'Hermiane,* avec des notes savantes, Paris, 1629, in-8; un grand nombre d'*Opuscules* sur différentes matières, imprimés à Paris en 1696, en 5 vol. in-fol., et Venise, 1728, 5 vol. in-fol., très-belle édition. Il y en a plusieurs contre Godefroy, Saumaise, Richer et Saint-Cyran. L'érudition y est ménagée à propos, et son style peut servir de modèle à ceux qui traitent les matières théologiques : son latin est pur et élégant. Cependant, quelques éloges qu'on ait donnés au père Sirmond, il est certain que l'on a publié depuis des éditions supérieures aux siennes; mais cela était aisé à ceux qui avaient celles-ci sous les yeux. Les jansénistes, et même quelques autres savants, se sont beaucoup récriés contre son *Histoire prédestinatienne*, et celle de la *Pénitence publique;* mais il ne paraît pas que leurs plaintes fussent fondées sur des motifs bien solides; elles n'attirèrent pas l'attention de l'autorité ecclésiastique.

SIRMOND (Jean), neveu du précédent, membre de l'académie française et historiographe de France, naquit à Riom vers 1589, et mourut en Auvergne, en 1649. Il était regardé par le cardinal de Richelieu comme un des meilleurs écrivains de son temps; mais le public n'en porta pas un jugement si flatteur, quoiqu'il eût des connaissances et un style aisé et agréable. On a de lui : la *Vie du cardinal d'Amboise*, imprimée en 1631, in-8, sous le nom du sieur *des Montagnes* : elle tient un peu trop de l'éloge; des *Poësies latines*, 1654, qui ne sont pas sans mérite.

SIRMOND (Antoine), jésuite, né à Riom en 1591, et frère du précédent, mourut à Paris en 1643. Il avait publié, deux ans auparavant, un ouvrage intitulé : *Défense de la vertu*, in-8, dans lequel il osait avancer qu'on ne peut marquer précisément aucun temps de la vie où l'on soit tenu de faire un acte d'amour de Dieu, et que l'accomplissement du précepte consiste à ne rien faire de contraire à son amour. Ses propositions furent désavouées par ses confrères, et l'auteur fut mis en pénitence. Nicole n'a pas laissé de leur en faire un crime dans ses Notes sur la dixième *Lettre provinciale*. « Une pareille injustice, dit un critique, ne » contribue pas peu à faire connaître les écarts » dans lesquels l'esprit de parti est capable de se » précipiter. » On a de lui aussi un traité *De immortalitate animæ*, et un autre intitulé, l'*Auditeur de la parole de Dieu*. L'auteur des *Provinciales* confond ce Sirmond avec le célèbre Jacques Sirmond, sans doute pour donner plus d'importance à sa critique. Ce n'est pas, à beaucoup près, la seule bévue ou méchanceté de ce genre qui se trouve dans ces fameuses *Lettres*.

SISARA, général de l'armée de Jabin, roi d'Azor, que son maître envoya contre Barac et Débora, qui avaient une armée de dix mille hommes sur le Thabor. Sisara ayant assemblé toutes ses troupes, et neuf cents chariots armés de faux, vint de Haroseth au torrent de Cison. Barac marcha contre lui, et le vainquit. Sisara alla se réfugier dans la tente d'Haber le Cinéen. Jahel, femme d'Haber, le voyant épuisé de fatigue, lui donna à boire du lait, le fit coucher et le couvrit d'un manteau; mais Sisara s'étant endormi, elle lui enfonça dans la tête un grand clou, dont il mourut sur-le-champ, vers l'an 1285 avant Jésus-Christ. *Voy.* JAHEL *et* DÉBORA.

SISINNIUS, Syrien de nation, succéda au pape

Jean VII le 19 janvier 708, et mourut subitement le 7 février suivant, après 20 jours de pontificat.

SISMONDI (Jean-Charles-Léonard SIMONDE de), né en 1773 à Genève, était d'une famille originaire de Pise, réfugiée en France dans les premières années du XVIe siècle. Elevé sous les yeux de son père, il apprit le grec et le latin dans le collége et l'*auditoire* de sa ville natale; et lorsqu'il eût achevé ses études, envoyé à Lyon pour s'y former au commerce, il ne revint dans sa patrie qu'en 1792. Obligé peu de temps après, par suite des événements, de passer en Angleterre, il profita de son séjour dans ce pays, pour en étudier la langue, la littérature, les institutions, l'industrie, l'agriculture et les mœurs. De retour à Genève en 1794, il fut bientôt contraint de se retirer en Toscane. C'est là que, sauf de courts emprisonnements que lui infligèrent les partis alternativement vainqueurs en Italie, il vécut heureux pendant cinq années. C'est là qu'il fit aussi son premier ouvrage, son *Tableau de l'agriculture Toscane*, qu'il poursuivit son travail sur la *Constitution des peuples libres*, et qu'il se prépara à écrire l'*Histoire des républiques italiennes*. Rentré à Genève en 1800, il fut nommé secrétaire de la chambre de commerce du *Léman*, mais il ne prit aucune part sérieuse aux affaires publiques, tant que cette ville demeura incorporée à l'empire français. Son ouvrage sur la *Richesse commerciale* commença en 1803 sa réputation, et peu de temps après on lui offrit la chaire d'économie politique de l'université de Wilna, avec un traitement considérable. Une offre aussi avantageuse pouvait le séduire, et tenter sa pauvreté; mais il la refusa, pour rester indépendant. Il accompagna Mme de Staël dans ses voyages en Italie (1804) et en Allemagne (1808). Préoccupé dès cette époque de son travail sur les *Littératures du Midi de l'Europe*, il en fit, en 1811, à Genève le sujet d'un cours public qui eut beaucoup de succès. Au commencement de 1813, il vint à Paris pour publier les quatre vol. de son cours. C'était la première fois qu'il visitait cette ville, où il vit les hommes les plus distingués, et forma des amitiés durables. Les événements de 1814 ayant rendu Genève à son ancienne indépendance, il fut élu membre du conseil souverain. Pendant les cent-jours, quoiqu'il n'aimât pas le gouvernement de Napoléon, il quitta son rôle d'opposant, et consigna dans un écrit intitulé : *Examen de la constitution française*, son acquiescement à l'acte additionnel, et dans une série d'articles, insérés au *Moniteur*, défendit la cause et les actes de Bonaparte, qui pour le récompenser de son zèle lui offrit la croix de la légion-d'honneur. Il refusa cette distinction pour rendre son approbation plus puissante, en la conservant désintéressée. Après 1815, il devint membre du conseil représentatif de Genève, et continua de se livrer aux laborieuses études qu'il n'avait jamais interrompues. En 1818, il entreprit l'*Histoire des Français*, qui commence à la formation de l'ancienne monarchie, et finit à la mort de Louis XV, en 1774; il se proposait de la continuer jusqu'en 1789, mais l'âge et les infirmités l'en empêchèrent. En 1819, il fit paraitre ses *Nouveaux principes d'économie politique*, dans lesquels il met en avant l'absurde axiome adopté depuis par tous les révolutionnaires, que tous les membres de la société ont droit au travail et au *bonheur*, comme si le bonheur était un droit. Pendant les vingt dernières années de sa vie, sauf quelques voyages en France, en Angleterre et en Italie, il résida constamment en Suisse, occupé de ses travaux. Nommé, en 1833, associé étranger de l'académie des sciences morales et politiques de France, deux ans après, le conseil d'état de Genève lui offrit le titre de professeur spécial d'histoire, et en 1841, il fut élu membre de l'assemblée constituante de Genève. Sismondi mourut à sa campagne de Chênes, près de Genève, le 25 juin 1842, à 69 ans. Indépendamment d'une foule d'articles dans des recueils périodiques, on a de lui : *De la richesse commerciale*, etc., 1803, 2 vol. in-8; *Histoire des républiques Italiennes du moyen âge*, Paris, 1809-18, 16 vol. in-8; 3e édition, 1840-41, 10 vol. in-8, traduit en italien par Ticozzi, Milan, 1810-20, ou 1818-20, 16 vol. in-8 ou in-12. On peut ajouter à cette histoire celle *De la renaissance de la liberté en Italie, de ses progrès, de sa décadence et de sa chute*, 1831, 2 vol. in-8. Elle se recommande par l'érudition et les recherches; mais on y trouve des vues fausses et une pensée toujours hostile à l'église et à la religion. *De la littérature du Midi de l'Europe*, Paris, 1813, 3e édit., 1829, 4 vol. in-8; *Nouveaux principes d'économie politique*, 1819, 2e édit., 1826, 2 vol. in-8; *Histoire des Français*, Paris, 1821-43, 31 vol. in-8. Cet ouvrage, terminé par M. Amédée Rénée, est un exposé aussi complet que possible des évènements de l'histoire de France, mais il manque d'impartialité. De Sismondi n'était ni catholique, ni Français; il avait même contre la France et surtout contre le catholicisme d'anciens préjugés, une haine mal dissimulée. Delà, dans son livre, un grand nombre de jugements erronés et passionnés, des accusations graves et injustes, ainsi qu'une tendance fâcheuse à prendre toujours le mauvais côté des choses, et à faire ressortir le mal plutôt que le bien. Aussi cet ouvrage, utile pour ceux qui font de l'histoire de France une étude sérieuse et approfondie, ne saurait être mis sans danger entre les mains du grand nombre des lecteurs peu instruits qui, portés naturellement à accepter les opinions toutes faites, recevraient de cette lecture des impressions funestes. *Histoire de la chute de l'empire romain et du déclin de la civilisation, de l'an 250 à l'an 1000*, Paris, 1835, 2 vol. in-8. La cause de la chute de cet empire est, selon l'auteur, dans l'organisation politique des Romains, dans le pouvoir quel qu'il fût, dans les mutations violentes des empereurs qui ne délivraient d'une tyrannie que pour conduire à une autre souvent plus odieuse. *Etudes sur les constitutions des peuples libres*, 1835-37, 3 vol. in-8; *Etudes des sciences sociales*, 1836-38, 3 vol. in-8. M. Mignet, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences morales et politiques, y a lu une *Notice* fort curieuse *sur la vie et les travaux de Sismondi*.

SIXTE Ier ou XISTE (saint), Romain, pape

après Alexandre Ier, l'an 119, fut martyrisé vers la fin de 127. Il ordonna que les vases sacrés ne pourraient être touchés que par les ministres des autels. On lui attribue mal à propos deux *Décrétales*. Saint Télesphore lui succéda.

SIXTE II (saint), Athénien, pape après Etienne Ier, en 257, souffrit le martyre trois jours avant son fidèle disciple saint Laurent, le 6 août 258, durant la persécution de Valérien. Rufin attribuait à ce pape le *Recueil des sentences* du philosophe SEXTUS. (*Voy.* ce nom.) Saint Denys fut son successeur.

SIXTE III (saint), prêtre de l'Eglise romaine, obtint la chaire de saint Pierre après le pape Célestin Ier, en 432. Il trouva l'Eglise victorieuse des hérésies de Pelage et de Nestorius, mais déchirée par la division des Orientaux. Il réussit à éteindre cette espèce de schisme en réconciliant saint Cyrille avec Jean d'Antioche. On a de ce pape plusieurs *Epîtres* dans le *recueil* de dom Coustant, et quelques *Pièces de poésies* sur le péché originel, contre Pélage, dans la bibliothèque des Pères. On place sa mort en juillet 440. Léon le Grand lui succéda.

SIXTE IV, appelé auparavant *François d'Albescola de la Rovère*, fils d'un pêcheur du village de Celles, à 5 lieues de Savone, dans l'état de Gênes, embrassa la règle des cordeliers, professa la théologie à Padoue et dans les plus célèbres universités d'Italie, et devint général de son ordre. Paul II l'honora du cardinalat. Après la mort de ce pontife, en 1471, il fut élevé sur la chaire de saint Pierre. Il accorda le chapeau de cardinal à deux de ses neveux, quoique fort jeunes encore, et ce fut un sujet de mécontentement pour les anciens. Il était si facile qu'il ne pouvait rien refuser : il arriva souvent qu'il avait accordé une même grâce à plusieurs personnes. Il fut obligé, pour éviter cet inconvénient, de charger un de ses officiers de tenir un registre des requêtes qu'on lui présentait. Un de ses premiers soins fut d'envoyer des légats chez les princes chrétiens, pour les exciter à la guerre contre les infidèles; mais son zèle n'eut pas beaucoup de succès. Cependant il fit partir, en 1472, le cardinal Caraffe à la tête d'une flotte de 29 galères, qui, s'étant jointe à celle des Vénitiens et des Napolitains, se saisit de la ville d'Attalie en Pamphylie, et obligea l'armée des Turcs à se retirer sans avoir rien fait. Le légat prit ensuite Smyrne, aidé des Vénitiens seuls, et y fit un riche butin. Après cette expédition, il rentra à Rome comme en triomphe, menant avec lui 25 Turcs montés sur de beaux chevaux, 12 chameaux chargés de dépouilles, avec beaucoup d'enseignes prises sur les ennemis, et une partie de la chaîne de fer qui fermait la porte d'Attalie. Sixte donna tous ses soins à l'embellissement de la ville de Rome, fit construire sur le Tibre un beau pont qui porte son nom, fit bâtir et réparer des palais, des églises, paver les rues, etc. L'année 1476 fut signalée par une bulle dans laquelle Sixte IV accorda à ceux qui célébreraient avec dévotion la fête de l'immaculée Conception de la sainte Vierge, les mêmes indulgences qui avaient été accordées par les papes pour la fête du Saint-Sacrement. Il eût été plus sage de mettre quelque différence entre ces indulgences, comme il y en avait certainement entre les sujets et les motifs. Ce décret, le premier de l'Eglise romaine touchant cette fête, ayant souffert des contradictions, il donna une nouvelle bulle en 1483, pour réprimer les excès de quelques ecclésiastiques, qui prêchaient que tous ceux qui croyaient la conception immaculée de la sainte Vierge, péchaient mortellement et étaient hérétiques; tandis que d'autres, par un autre excès, taxaient d'hérésie ceux qui ne la croyaient pas. Les hérétiques qui ont blâmé l'Eglise d'avoir institué une fête pour célébrer une chose qu'elle n'a pas voulu décider, ne songent pas que la conception de la Vierge, ne fût-elle pas immaculée, est néanmoins, comme l'observent les cardinaux Bellarmin et Gotti, un événement assez important au christianisme pour le célébrer. D'ailleurs une opinion pieuse, aussi fondée que celle-là et aussi ancienne (*voy.* MAHOMET *et* DUNS), suffit pour instituer une fête, quand l'objet direct et absolu du culte (qui est ici la sainte Vierge) est bien certainement réel et digne des honneurs d'une solennité chrétienne. Il faut convenir du reste, que les religieux de Saint-François et ceux de St.-Dominique se sont trop vivement déclarés les uns pour, les autres contre un sentiment qui, de sa nature, n'était pas susceptible d'une décision dogmatique. (*Voy.* PAUL V.) Une autre dispute aussi vive, mais moins grave, divisait ces deux ordres. Les cordeliers niaient que sainte Catherine de Sienne eût eu des stigmates, et prétendaient que ce privilége n'avait été accordé qu'à saint François, leur patriarche. Le pape, qui avait été de leur ordre, et qui d'ailleurs ne trouvait pas les raisons des dominicains satisfaisantes, défendit, sous peine des censures ecclésiastiques, de peindre les images de cette sainte avec les stigmates. Une contestation non moins frivole agitait alors les chanoines réguliers de Saint-Augustin et les ermites du même nom : ils voulaient les uns et les autres être enfants de Saint-Augustin. (*Voy.* WIMPHELINGE.) Le pape se préparait à terminer cette affaire, lorsqu'il mourut en 1484, âgé de 71 ans. Ce pontife ternit sa gloire par la confiance aveugle qu'il eut pour ses neveux, et par la passion qu'il montra contre la maison de Médicis et contre les Vénitiens. On lui attribue la rédaction des *Regulæ cancellariæ romanæ*, 1471, in-4, traduites en français par du Pinet, 1564, in-8; livre qui a fourni aux protestants, qui ne s'arrêtaient ni à l'esprit ni au but de la chose, l'occasion de déclamer beaucoup contre la cour de Rome. Nous avons de lui plusieurs *Traités* en latin : un sur le *sang de Jésus-Christ*, Rome, 1473, in-fol.; un autre sur la *puissance de Dieu*; une *Explication* du *Traité* de Nicolas Richard, touchant les indulgences. Innocent VIII fut son successeur.

SIXTE V ou SIXTE-QUINT naquit en 1521, dans un village de la Marche d'Ancône, appelé les *Grottes*, près du château de Montalte. Son père, qui était vigneron, ne pouvant le nourrir, le donna fort jeune à un laboureur, qui lui fit garder ses moutons, ensuite ses pourceaux. *Félix Peretti* (c'est ainsi qu'il s'appelait) s'acquittait de cet emploi, lorsqu'il vit un cordelier conventuel qui était en

peine du chemin qu'il devait prendre pour aller à Ascoli. Il le suivit, et témoigna une si grande passion pour l'étude, qu'on l'instruisit. Ses talents répondant aux soins qu'on prenait de lui, on le revêtit de l'habit de cordelier. Le frère Félix devint en peu de temps bon grammairien et habile philosophe. Il fut fait prêtre en 1545, peu de temps après docteur et professeur de théologie à Sienne, et il prit le nom de *Montalte*. Il s'acquit une si grande réputation par ses sermons, à Rome, à Gênes, à Pérouse, et ailleurs, qu'il fut nommé commissaire à Bologne et inquisiteur à Venise; mais s'étant brouillé avec le sénat et avec les religieux de son ordre, il se retira à Rome. A peine fut-il arrivé dans cette capitale du monde chrétien, qu'il devint l'un des consulteurs de la congrégation, puis procureur-général de son ordre. Il accompagna en Espagne le cardinal Buoncompagno, en qualité de théologien du légat, et de consulteur du saint office. Le cardinal Alexandrin, son disciple et son protecteur, ayant obtenu la tiare sous le nom de *Pie V*, se souvint de Montalte, et lui envoya en Piémont un bref de général de son ordre. Il l'honora ensuite de la pourpre romaine. Le cardinal Buoncompagno ayant succédé à Pie V, en 1572, sous le nom de *Grégoire XIII*, frère Félix aspira, si l'on en croit Grégorio Leti, au trône pontifical, et, pour mieux y parvenir, il cacha ses vues. Il renonça volontairement à toutes sortes de brigues et d'affaires, se plaignit des infirmités de sa vieillesse, et vécut dans la retraite, comme s'il n'eût travaillé qu'à son salut. Grégoire XIII étant mort, les cardinaux, après avoir été quelque temps divisés, se déterminèrent en sa faveur et l'élurent le 24 avril 1585. A peine eut-il la tiare sur la tête, qu'étant sorti de sa place, il jeta le bâton sur lequel il s'appuyait, leva la tête droite et entonna le *Te Deum* d'une voix si forte, que la voûte de la chapelle en retentit. Voilà ce que raconte Leti, dont l'imagination romanesque et satirique rend les récits très-suspects. Dès qu'il fut élevé sur le saint Siége, il s'appliqua à purger les terres de l'Eglise des brigands qui y exerçaient impunément toutes sortes de violences. Il montra une rigueur extrême dans les moyens qu'il employa pour procurer la sûreté publique. Il arrêta la licence, qui était sans bornes sous le dernier pontificat. Il faisait dresser des potences, pour punir à l'instant ceux qui commettraient quelque insolence pendant le divertissement du carnaval. Il fit des édits très-sévères contre les voleurs, les assassins et les adultères. Il entreprit de relever le fameux obélisque de granit que l'on voit actuellement sur la place Saint-Pierre à Rome. (*Voy.* FONTANA.) Après avoir achevé ce grand ouvrage, il fit déterrer trois autres obélisques, et les fit placer devant d'autres églises. Il fit encore bâtir à grands frais, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, une chapelle superbe de marbre blanc, et deux tombeaux, un pour lui, et un autre où il fit transporter le corps de Pie V, par reconnaissance des bienfaits qu'il en avait reçus. Au commencement de l'année suivante, 1586, il donna une bulle pour défendre l'astrologie judiciaire, qui était alors en vogue à Rome. Quelques personnes de condition, s'étant amusées à cette science absurde, furent condamnées aux galères. Par une autre bulle, il défendit aux cordeliers de se faire capucins, sous peine d'excommunication : ces sortes de changements arbitraires, sous prétexte d'embrasser un ordre plus austère, étaient sujets à de grands inconvénients. Il fixa le nombre des cardinaux à 70, par une bulle du 3 décembre 1586, qui a été observée par ses successeurs. Il entreprit de changer en ville le village des Grottes, où il avait pris naissance, mais le terrain rendant l'exécution de ce projet impossible, il se contenta de faire bâtir cette nouvelle ville à Montalte même, dont il avait porté le nom étant cardinal, et il l'érigea en évêché. Sixte-Quint donna une nouvelle forme à la congrégation du saint Office, établie par Paul IV pour juger les hérétiques. On le regarde, en quelque sorte, comme l'instituteur de la congrégation des rites. La dernière année de son pontificat, il voulut réparer la célèbre bibliothèque du Vatican, à laquelle le dernier sac de Rome avait causé un grand dommage. Il résolut de n'épargner ni soins ni dépenses pour la rendre la plus riche et une des plus belles de l'univers. Il fit bâtir, dans la partie du Vatican, appelée *Belvédère*, un superbe édifice pour l'y placer, et fit orner ce lieu de belles peintures qui représentaient les principales actions de son pontificat, les conciles généraux, et les plus célèbres bibliothèques de l'antiquité. Il fit des règlements fort sages, pour empêcher qu'elle ne fût dissipée dans la suite par la trop grande facilité à communiquer les livres. Il fit encore bâtir près de cette bibliothèque une très-belle imprimerie, destinée à faire des éditions exactes et correctes de beaucoup d'ouvrages altérés par la mauvaise foi des hérétiques, ou par l'ignorance des catholiques. Ces monuments de son savoir et de sa magnificence ne l'empêchèrent pas de veiller sur les intérêts de l'Eglise dans les pays les plus éloignés, et surtout dans les royaumes d'Europe, dévastés par les nouveaux sectaires. Henri III s'étant joint au parti protestant, et ayant fait lâchement assassiner le cardinal et le duc de Guise, Sixte le frappa d'excommunication. La crainte de voir périr la religion catholique en France lui fit aussi donner une bulle contre Henri IV, qu'il estimait cependant beaucoup, et qu'il aurait sans doute accueilli avec empressement s'il eût été encore en vie lors de la conversion de ce prince. Un travail excessif le minait peu à peu ; sa dernière maladie ne put le lui faire interrompre. Il mourut en 1590, à 69 ans. Le peuple romain brisa la statue qu'on lui avait élevée : la sévérité de Sixte le lui avait rendu odieux. Ce fut néanmoins à cette sévérité que Rome dut l'avantage de voir le libertinage exclu de ses murs. Avant Sixte, les lois, trop faibles contre les grands, ne mettaient pas les jeunes filles à l'abri des entreprises de la témérité et de l'impudence ; mais sous le règne de ce nouveau pape, elles purent jouir en sûreté de leur vertu, et se promener dans les rues de Rome avec autant de tranquillité que dans l'enceinte d'un couvent. L'adultère connu était condamné au dernier supplice. Il ordonna même « qu'un mari qui n'irait pas se » plaindre à lui des débauches de sa femme, serait » puni de mort. » Il avait coutume de dire, comme

Vespasien, qu'*un prince doit mourir debout* : sa conduite ne le démentit point. Aussi grand prince que grand pape, Sixte-Quint fit voir qu'il nait quelquefois sous le chaume des gens capables de porter une couronne et d'en soutenir le poids avec dignité. Il sut licencier les soldats, les gardes même de ses prédécesseurs, et dissiper les bandits par la seule force des lois, sans avoir de troupes; se faire craindre de tout le monde par sa place et par son caractère; renouveler Rome, et laisser le trésor pontifical très-riche : telles sont les marques de son règne, et marques qui n'appartiennent qu'à lui. On peut voir la *Vie de Sixte-Quint* par Leti, traduite en français en 2 vol. in-12, par Jean le Pelletier (1); mais il faut bien se garder de croire tout ce que l'auteur raconte (*voy.* Leti.) « Sixte-Quint en » place, dit un historien, ne montra plus qu'une » gravité, une force et une grandeur parfaitement » assortie à la dignité suprême dont il était revêtu. » Il se montra constamment ennemi du vice et pro- » tecteur de la vertu, pénétrant et juste, vigilant » et sévère observateur de l'ordre, magnifique dans » tout ce qui regarde la splendeur de l'état et la » gloire de la religion; ami des lettres et de tous » les arts, très-appliqué lui-même à l'étude, où il » passait une partie de la nuit, après avoir donné » le jour aux affaires. Enfin, soit qu'on le considère » dans le règlement de sa maison, ou dans l'admi- » nistration publique et les démêlés qu'il eut avec » différents princes, on ne peut disconvenir qu'il » n'ait été l'un de ces hommes rares qui font hon- » neur à l'humanité. » On travailla, par ordre de Sixte-Quint, à une nouvelle *Version* latine de la Bible, qui parut en 1590, 3 parties en 1 vol. in-fol. Les fautes dont on la trouva chargée, obligèrent Clément VIII d'en faire faire, en 1592, une nouvelle édition dans laquelle furent corrigées les inexactitudes répandues dans la première. Urbain VII lui succéda.

SIXTE de SIENNE, né en 1520 dans la ville dont il porte le nom, fut converti du judaïsme à la religion chrétienne, et se fit cordelier. Convaincu d'avoir enseigné des hérésies, et refusant avec opiniâtreté de les abjurer, il fut condamné au feu. La sentence allait être exécutée, lorsque le pape Pie V, alors cardinal et inquisiteur de la foi, vainquit son obstination, et le fit passer de l'ordre de Saint-François dans celui de Saint-Dominique. Sixte s'y consacra à la chaire et à l'étude de l'Ecriture sainte. Il réussit dans ces différents travaux l'un et l'autre si importants. Le pape Pie V, charmé de ses vertus et de son savoir, lui donna des marques d'une estime distinguée. Sixte termina sa carrière à Gênes en 1569, à 49 ans. Son principal ouvrage est sa *Bibliothèque sainte*, dans laquelle il disserte sur les livres et les versions de l'ancien Testament, et donne les moyens de les expliquer. On y trouve aussi d'excellentes remarques pour l'intelligence des Pères. Cet ouvrage est savant, curieux et utile ; il y a cependant des jugements faux, et l'auteur manque quelquefois de critique. La meilleure édition est celle de Naples, 1742, en 2 vol. in-fol., avec des remarques pleines d'érudition. On a encore du pieux dominicain : des *Notes* sur différents endroits de l'Ecriture sainte; des *Questions astronomiques géographiques*, etc.; des *Homélies sur les Evangiles*, etc., plus remplies de citations que d'éloquence.

SIXTE de HEMMINGA, né à Bolcum, dans la Frise occidentale, en 1532, d'une famille ancienne, et mort vers 1586, s'est fait connaître par un traité judicieux contre l'astrologie judiciaire, intitulé : *De astrologia ratione et experientia refutata*, Anvers, 1583, in-8. *Voy.* Morin, Jean-Baptiste.

SIXTUS. *Voy.* Sextus.

* SKELTON (Philippe), théologien irlandais, né en 1707, près de Lisburn, dans le comté d'Antrim, fut, en 1750, pourvu de la cure de Peltigo, dans le comté de Donégal. Il s'y montra pasteur aussi vigilant que charitable. Une disette étant survenue, il aida ses paroissiens de son argent et de ses provisions. Il vendit même ses meubles et jusqu'à sa bibliothèque, à laquelle il était fort attaché. Il prêchait d'une manière si persuasive, qu'il ramena un assez grand nombre de dissidents à la communion anglicane. L'évêque de Clogher le nomma en 1759, à la cure de Déoenish, au comté de Fermanagh; et à celle de Fintona, au comté de Tryone, en 1766. Cet ecclésiastique mourut à Dublin en 1787. On a de lui : *Le Déisme révélé*, 2 vol. in-8; livre qui eut un grand succès et qui le méritait; des *Sermons*, des *Pièces fugitives*; divers *Traités*. On a le recueil de ses *Œuvres*, Londres, 1824-6, en 6 vol. in-8, précédé de la vie de l'auteur par Sam. Burdy.

SKYTTE ou SCHRODERUS. *Voy.* Schrœder.

SLAUGHTER (Edouard), jésuite anglais, enseigna avec réputation la langue hébraïque, les mathématiques et la théologie au collége de sa nation à Liége. Il y mourut dans un âge avancé, le 21 janvier 1729. On a de lui : *Grammatica hebraica*, Amsterdam, 1699 : elle est estimée; *Arithmetica*, Liége, 1725, in-12.

SLEIDAN (Jean Philipson), historien renommé, né à Schleide, petite ville, capitale du comté de ce nom, dans le duché de Luxembourg, en 1506, de parents obscurs, passa en France l'an 1517. Ses talents le lièrent avec les trois illustres frères de la maison du Bellay. Le cardinal de ce nom le prit en amitié, l'emmena avec lui à la diète de Haguenau, et l'employa dans des affaires importantes. Sur ces entrefaites parut, en 1542, l'édit de François I[er], contre les partisans de Luther. Le penchant de Sleidan pour les nouvelles erreurs l'obligea de se retirer à Strasbourg, où son ami Sturmius lui procura un établissement avantageux. Sleidan fut député en 1545 par les protestants vers le roi d'Angleterre, puis envoyé au concile de Trente. Il fut une des colonnes de son parti. Il avait embrassé la secte de Zuingle en arrivant à Strasbourg; mais il la quitta dans la suite et mourut luthérien en 1556. On a de lui : une Histoire en 26 livres, sous ce titre : *De statu religionis et reipublicæ Germanorum sub Carolo V, ab anno* 1517, *ad annum* 1555, Strasbourg, 1556, in-8. Le Courayer a traduit cet ouvrage en français, Leyde, 1767, 3 vol. in-4. Henri Pantaléon en a donné une version en allemand, et a continué en latin cette histoire jusqu'en 1562. Londorpius y

(1) Casimir Tempesti a publié : *Storia della vita e geste di Sisto Quinto*, Rome, 1754, 2 vol. in-4, ouvrage estimé.

a ajouté trois volumes et une Apologie de cette histoire, Francfort, 1610. Personne n'a su mieux que Sleidan donner un air de vraisemblance aux mensonges les plus révoltants. On voit combien il avait en horreur Charles-Quint, dont il dénature toutes les actions. C'est néanmoins ce détracteur fanatique d'un si grand prince qu'ont suivi l'abbé Bérault dans son *Hist. ecclés.*, Linguet dans la continuation de l'*Hist univ.* de Hardion, et presque tous les écrivains de ce siècle, où l'histoire est devenue le jouet des préventions et des petites vues de tous les genres. Cependant, à travers les mensonges de Sleidan, la vérité réclame de temps en temps ses droits, et l'on s'aperçoit que l'esprit de secte ne l'a pas entièrement étouffée. Il y a des passages très-favorables aux catholiques, ce qui a beaucoup déplu aux protestants; et ces témoignages, d'autant plus précieux qu'ils sortaient d'une plume stipendiée par les hérétiques, ont disparu dans les éditions données après la mort de l'auteur. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à comparer l'édition de 1556 avec celle de 1653. (*V.* Roverus PONTANUS *et* Laur. SURIUS). *De quatuor summis imperiis*, 1711, in-8. C'est un assez médiocre abrégé de l'*Histoire universelle*. Gilles Struchius, Conrad-Schurtzfleisch, professeur de Wittenberg, l'ont continué jusqu'en 1678, et Christian Junker l'a poussé jusqu'à la fin du XVII[e] siècle. Il a été traduit en français, Paris, 1757, in-8. Une *Traduction* en latin des Mémoires de Philippe de Comines, qui n'est pas toujours fidèle, Strasbourg, 1545, in-8; *Abrégé* en latin de la Chronique de Froissard, Paris, 1562; *Traduction* de la Grande monarchie de Claude de Seyssel. Charles-Quint appelait Paul Jove et Sleidan *ses menteurs*, parce que le premier avait dit trop de bien de lui, et le second trop de mal.

SLINGELANDT (Pierre van), peintre, né à Leyde en 1640, mourut en 1691. Elève du célèbre Gérard Dow, il suivit de près son maître. Ses ouvrages sont d'un fini admirable; mais sa lenteur à opérer a répandu un peu de froid et de roideur dans ses figures; un tableau l'occupait des années entières.

SLOANE (sir Hans), naquit à Killyleagh, dans le comté de Down en Irlande, l'an 1660, de parents écossais. Dès l'âge de seize ans, il avait fait des progrès considérables dans l'histoire naturelle et dans la physique. Il se perfectionna par le commerce de Ray et de Boyle, et par un voyage en France où Tournefort, du Verney et Lémery lui ouvrirent le riche trésor de leurs richesses. De retour en Angleterre, le fameux Sydenham se fit gloire de l'avancer dans la médecine. Le duc d'Albermale ayant été nommé, en 1687, vice-roi de la Jamaïque, Hans Sloane l'y suivit en qualité de son médecin. Il revint à Londres en 1688, rapportant avec lui environ 800 plantes curieuses. Peu de temps après, on lui donna l'importante place de médecin de l'hôpital de Christ, qu'il remplit avec un désintéressement sans exemple. Il recevait ses appointements, en donnait quittance, et les rendait sur-le-champ pour être employés aux besoins des pauvres. Il établit le dispensatoire de Londres, où les pauvres, en achetant toutes sortes de remèdes, ne paient que la valeur intrinsèque des drogues qui y entrent. Le roi Georges II le choisit, en 1727, pour son premier médecin, et la société royale pour son président à la place de Newton. Ce digne citoyen se retira en 1740, âgé de 80 ans, dans sa terre de Chelsea, où il s'occupait à répondre à ceux qui venaient le consulter, et à publier des remèdes utiles. Il mourut dans cette terre en 1753, à 93 ans. Il était grand et bien fait. Ses manières étaient aisées et libres, sa conversation gaie, familière et obligeante. Lorsqu'il était appelé auprès des malades, rien n'était égal à l'attention avec laquelle il observait jusqu'aux moindres symptômes de la maladie. C'était par ce moyen qu'il se mettait en état d'en porter un pronostic si sûr, que ses décisions étaient des espèces d'oracles. A l'ouverture des cadavres de ceux qui mouraient, on trouvait presque toujours la cause de mort qu'il avait indiquée. On lui doit d'avoir étendu l'usage du quinquina, non-seulement aux fièvres réglées, mais à un grand nombre de maladies, surtout aux douleurs dans les nerfs, aux gangrènes qui proviennent de causes internes, et aux hémorragies. On a de lui : un *Catalogue* latin *des plantes de la Jamaïque, de Madère, de la Barbade, de Nevis et de Saint-Christophe*, 1696, in-8; un *Voyage aux îles de Madère, la Barbade, Saint-Christophe et de la Jamaïque, avec l'histoire naturelle de ces îles*, 2 vol. in-fol., en anglais, dont le 1[er] tome parut en 1707, et le 2[e] en 1725. Cet ouvrage, aussi exact que curieux et intéressant, est orné de 274 figures. Une *Gigantologie*, ou *Discours sur les géants*, qui a beaucoup contribué à détruire les contes qu'on débitait sur cette matière, et à décréditer les prétendues dépouilles de géants qu'on montre en tant d'endroits. (*Voy.* GOROPIUS.) Plusieurs *Pièces* dans les *Transactions philosophiques*, et dans les *Mémoires* de l'académie des sciences de Paris. Sa bibliothèque était d'environ 50,000 volumes, presque tous livres de physique et de médecine, dont 347 contiennent des estampes coloriées avec soin, et 3516 manuscrits. Le *Catalogue* de son cabinet de curiosités, qui est en 3 vol. in-fol., et 8 in-4, contient 69,352 articles, avec une courte description de chaque pièce. Il laissa cette riche collection au public, moyennant une somme que le parlement d'Angleterre donna en dédommagement à ses enfants.

SLODTZ (René-Michel), sculpteur, né à Paris en 1705, et originaire d'Anvers, eut beaucoup de goût pour la sculpture, dont le talent paraissait héréditaire dans sa famille. Après avoir, à l'âge de 21 ans, remporté le second prix de ce bel art à l'académie de Paris, il fut envoyé à Rome en qualité de pensionnaire. De retour à Paris, il fut reçu à l'académie, et nommé dessinateur de la chambre du roi, en 1758. Le roi de Prusse, qui voulait l'attirer à Berlin, lui fit faire les propositions les plus avantageuses; mais rien ne fut capable de l'enlever à sa patrie, qui le perdit peu de temps après, en 1764, à 69 ans. Cet habile artiste s'était fait une manière pleine de vérité et de grâces; les attitudes de ses figures étaient souples, ses contours coulants, ses draperies vraies, ses dessins excellents. Les qualités qui font aimer l'homme ornaient chez lui les talents qui font estimer l'artiste. Il eut des amis même parmi ses rivaux, par ses mœurs simples,

par sa probité exacte, par son caractère égal, doux et enjoué. Dans le nombre de ses ouvrages, on distingue : *saint Bruno* refusant la mitre, dans l'église de Saint-Pierre de Rome ; le *Tombeau* du marquis Capponi, dans l'église de Saint-Jean des Florentins ; le *Tombeau* du cardinal d'Auvergne, à Vienne, en Dauphiné ; le *Tombeau* de M. Languet, curé de Saint-Sulpice, dont la figure est à tous égards de la plus grande beauté. — Sébastien SLODTZ, son père, né à Anvers, mort à Paris en 1728, à 71 ans, et élève de Girardon, s'était distingué dans le même art, ainsi que son frère PAUL-AMBROISE, qui avait été comme lui dessinateur de la chambre du roi, et qui mourut en 1758.

SLUSE (René-François WALTHER ou GUALTIER, baron de), de Visé, petite ville du pays de Liége, était frère du cardinal de Sluse, et du baron de ce nom, conseiller d'état de l'évêque de Liége. Il devint abbé d'Amay, chanoine et chancelier de Liége, et se fit un nom célèbre par ses connaissances théologiques, physiques et mathématiques. La société royale de Londres le mit au nombre de ses membres. Cet illustre érudit mourut à Liége, en 1685, à 62 ans. On a de lui un ouvrage intitulé : *Mesolabium et problemata solida*, Liége, 1668, in-4 ; et *Dissertatio de sancto Servatio episcopo Trajectensi*, Liége, 1684, in-8.

SLUSE (Jean Walther, baron de), cardinal, frère du précédent, né à Visé, l'an 1626, fut appelé à Rome par Jean Walther, son oncle, secrétaire des brefs. Il s'y attira d'abord l'estime des personnes les plus distinguées. Clément IX le reçut au nombre de ses prélats domestiques ; il succéda ensuite à l'emploi de son oncle. Le pape l'honora de la plus intime confiance, et le consulta dans les affaires les plus importantes. Innocent XI l'éleva au cardinalat l'an 1686. Sa trop grande application aux devoirs de sa charge et à l'étude, jointe à sa complexion faible, avança la fin de ses jours. Il mourut le 7 juillet 1687. Quelque recommandable qu'il fût par les qualités de l'esprit, il l'était encore davantage par celles du cœur. Détaché des richesses, il se contenta de son patrimoine et des revenus de sa charge, et refusa constamment tout bénéfice. Les brefs qu'il a dressés sont d'un style vif, et montrent combien il était versé dans la discipline de l'Eglise, l'Ecriture sainte et les saints Pères. Il avait amassé une bibliothèque immense, dont on a imprimé le catalogue en latin, Rome, 1690, in-4, avec le portrait du cardinal.

SMALCIUS (Valentin), fameux socinien, né en Thuringe, mort à Cracovie, le 14 décembre, en 1622, est auteur d'un traité contre la divinité de Jésus-Christ, intitulé : *De divinitate Jesu Christi*, 1608, in-4, traduit en polonais, en allemand et en flamand, et plusieurs fois réfuté, particulièrement par Jean Cloppenburch, dans son ouvrage *Anti-Smalcius*, Franeker, 1652, in-4.

SMELLAERTS ou SNELLAERTS (Dominique), né à Anvers, en 1650, fit ses études avec un succès distingué dans l'université de Louvain, où il enseigna la philosophie et les langues ; il devint chanoine de la cathédrale de Gand et ensuite d'Anvers, et mourut dans cette dernière ville, le 3 mars 1720. Son principal ouvrage est *Annotationes in sanctum Jesu Christi Evangelium*, Anvers, 1724, in-4 : commentaire écrit d'un style un peu pesant mais assez pur. Il y a de fort bonnes choses, mais presque rien qu'on ne trouve ailleurs. Il a laissé beaucoup de manuscrits, nommément un Traité en faveur de la validité des ordinations anglaises, matière qu'il n'avait pas bien approfondie, et dont en mourant il avait défendu l'impression. *Voy.* COURAYER.

SMERDIS, fils de Cyrus, fut tué par ordre de Cambyse, son frère, qui mourut quelque temps après, vers l'an 524 avant Jésus-Christ. Alors un mage de Perse prit le nom de Smerdis, et faisant accroire qu'il était frère de Cambyse, parce qu'il lui ressemblait beaucoup, il se mit sur le trône ; mais les précautions qu'il prit pour cacher sa fourberie, servirent à la faire découvrir. Il se forma un complot contre lui, environ six mois après son usurpation ; le complot était dirigé par sept des principaux seigneurs de Perse, au nombre desquels était Darius, fils d'Hystaspe, qui régna après la mort de Smerdis. Cet usurpateur fut tué par les conjurés, et sa tête fut exposée au bout d'une lance.

* SMETIUS (Jean SMITH van der KETTEN), né vers 1580 à Nimègue, y remplit les fonctions du pastorat, fut ensuite pourvu d'une chaire de philosophie, et mourut le 30 mai 1651. On a de lui : *Oppidum Batavorum seu Noviomagum, liber singularis*, Amsterdam, 1644, in-4 ; *Antiquitates noviomagenses*, 1678, in-4 ; c'est la description du cabinet qu'il avait formé et qui passait alors pour l'un des plus amples qu'il y eût au monde. Jean SMÉTIUS, son fils, qui fut l'éditeur de cet ouvrage, a laissé en outre une *Chronique de Nimègue*, in-12, en hollandais et d'autres ouvrages moins importants.

SMIT. *Voy.* SCHMIT, SCHMITH, SCHMIDT *et* SMITS.

SMITH (sir Thomas), né en 1514 à Saffron Walden dans la province d'Essex, et mort en 1577, fut secrétaire d'état sous le règne d'Edouard VI, et sous celui de la reine Elizabeth, qui l'employa en diverses ambassades et négociations importantes. Cette princesse le réinstalla dans les places qu'il avait perdues sous le règne de Marie, qui lui avait accordé néanmoins une pension de cent livres sterling. On a de ce politique : un *Traité* touchant la *république d'Angleterre*, in-4, qu'on ne lit guère ; *Inscriptiones græcæ Palmyrenorum*, in-8 ; *De moribus Turcarum*, Oxford, 1672, in-12 ; *De Druidum moribus*, in-8 ; *De recta et emendata linguæ græcæ pronunciatione*, Paris, Robert Etienne, 1568. Tous ces ouvrages sont remplis d'érudition.

SMITH (Richard), théologien anglais, né en 1566 dans le Lincolnshire, fut élevé à l'épiscopat par le pape Urbain VIII, sous le titre d'évêque de Chalcédoine, et envoyé en Angleterre en 1625. N'ayant pas assez ménagé les religieux qui étaient dans ce royaume, il souleva contre lui les catholiques. Smith fut obligé, l'an 1628, de se retirer en France. Deux jésuites, Knot et Floïd, publièrent deux *Ecrits contre le droit que les évêques prétendaient avoir d'approuver les réguliers*, droit que Smith avait vainement réclamé en Angleterre. Ces deux livres fu-

rent censurés par M. de Gondi, archevêque de Paris, par la Sorbonne, et par le clergé de France, qui manda les jésuites et les obligea de les désapprouver. Malgré ce désaveu, le père Floïd opposa deux autres ouvrages à ces censures. C'est à cette occasion que l'abbé de Saint-Cyran fit, avec l'abbé de Barcos, son neveu, le gros livre intitulé *Petrus Aurelius*. Richard Smith, qui avait occasionné ces disputes, mourut à Paris en 1655. — Il y a eu un autre Richard SMITH, qui publia, en 1550, contre Pierre Martyr, un écrit intitulé : *Diatriba de hominis justificatione*, in-8.

SMITH (Jean), un des premiers et des plus excellents graveurs en manière noire, était Anglais et mourut à Londres en 1719, à 65 ans. On a de lui beaucoup de *Portraits* et des *Effets de nuit*, propres à son genre de gravure, rendus avec beaucoup d'intelligence. *La Madeleine à la lampe*, d'après Scalken, est un de ses plus beaux ouvrages. Scalken était son peintre favori.

* SMITH (Robert), physicien, né en Irlande en 1689, mort en 1768, étudia à Edimbourg et ensuite à Cambridge, où il obtint au collége de la Trinité la double chaire d'astronomie et de physique expérimentale. Il concourut avec Cotes, son cousin et son ami inséparable, à propager la philosophie de Newton. On lui doit un *Cours complet d'optique*, 1728, traduit en franç. par le père Pezenas, Avignon, 1767, 2 vol. in-4, et la même année, par Duval-le-Roy, Brest, in-4, avec des augment. considérables. On lui doit encore un *Traité philosophique sur les sons* (harmonics, or the philosophy of the musical sounds), 1760, in-8. (*Voy.* COTES.)

* SMITH (Adam), célèbre économiste, né à Kirkaldy en Ecosse, le 5 juin 1723, continua ses études à Glascow, et à Oxford, où il s'appliqua plus particulièrement aux mathématiques. Il sembla d'abord pencher pour l'état ecclésiastique ; mais, après un mûr examen, ne se sentant pas capable d'en remplir les devoirs difficiles, il ne s'occupa plus que de cultiver les sciences, où, jeune encore, il acquit une réputation. Nommé, en 1751, professeur de logique à Glascow, l'année suivante il y obtint la chaire de philosophie morale. Ses leçons furent très-suivies, et il compta parmi ses auditeurs des hommes remarquables par leurs talents. Vers la fin de 1763 on lui proposa d'accompagner le duc de Buccleugh dans ses voyages; il y consentit et se démit de sa chaire. Il fit un assez long séjour en France, où sa réputation l'avait précédé, et se trouva sur le champ en rapport avec les philosophes, et particulièrement les économistes. De retour en Angleterre, il passa dix ans dans la retraite à Kirkaldy, occupé d'études sérieuses. C'est là qu'il composa le grand ouvrage qui a immortalisé son nom. En 1778 le duc de Buccleugh son élève obtint pour lui la place de commissaire des douanes en Ecosse, qui le fixa à Edimbourg, où il mourut le 8 juillet 1790. Ses œuvres complètes ont été publiées par Dugald-Stewart, Edimbourg, 1812, 5 vol. in-8. On y trouve : *Théorie des sentiments moraux*, 1759, in-8, dont la meilleure trad. est celle de Mme Condorcet (*voy.* ce nom, III, 9). *Dissertation sur l'origine des langues et sur les diverses syntaxes de celles qui sont originales et composées*, trad. par Boulard, 1796, in-8; et par Mme Condorcet à la suite de l'ouvrage précédent; *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1776, 2 vol. in-4; trad. en français, par l'abbé Blavet, par Roucher, et par Germain Garnier, dont la traduction, supérieure à celle de ses devanciers, a été réimprimée en 1822, 6 vol. in-8. (*Voy.* WIL. PLAYFAIR, VI, 595). Smith fait consister la richesse publique uniquement dans le travail : selon lui, l'un des moyens qui augmentent le plus la puissance productive du travail, c'est sa division, qui donne au producteur le moyen de faire *plus, mieux et à meilleur marché*, et procure par conséquent au consommateur la facilité d'appliquer à son usage, avec le même revenu, les produits d'un plus grand nombre d'industries. Une autre vue qui lui est particulière, c'est que l'intervention des gouvernements produit un effet opposé à celui qu'ils attendent, et ils doivent en conséquence éviter de se mêler des affaires des particuliers, en se bornant à les protéger, et en laissant à la concurrence une libre carrière, au commerce intérieur et extérieur une liberté complète, sans l'entraver par un système de douanes, de prohibitions et même de primes, etc.; *Essais philosophiques*, traduits par Prévost, 1797, 2 vol. in-8, précédés d'un précis de la vie et des écrits de l'auteur par Dugald Stewart. Ces deux vol. contiennent des *Fragments* d'un ouvrage sur les principes qui suscitent et qui dirigent les recherches philosophiques et différents morceaux, entr'autres une critique du fameux *Dictionnaire* de Johnson, dont il relève les inexactitudes et les nombreuses erreurs.

** SMITH (sir William SIDNEY), amiral anglais, né en 1764 à Westminster, fils d'un officier distingué par ses talents, entra dès l'âge de 13 ans dans la marine militaire, et dut à son courage un rapide avancement. En 1783 il était commandant en second de la frégate *la Némésis*. A la paix, il alla servir en Suède, où il se distingua dans plusieurs combats contre les escadres russes, et obtint le grand cordon de l'ordre de l'Epée. Il se rendit en 1790 à Constantinople, et servit quelque temps sur la flotte Turque; mais la guerre ayant éclaté entre l'Angleterre et la France, il rejoignit l'escadre de l'amiral Hood devant Toulon, et, après la prise de cette ville, fut chargé d'incendier l'arsenal et les vaisseaux français dans le port. Nommé commandant de la frégate le *Diamant*, il tenta diverses expéditions incendiaires sur les ports de France, et fit éprouver au commerce des pertes considérables. Fait prisonnier en 1800 sur un corsaire dont il venait de s'emparer, il fut conduit à Paris et enfermé à l'Abbaye, puis au Temple, dont les ennemis du Directoire (*voy.* ROCHE-COTTE, VII, 281) parvinrent à le tirer, au moyen d'un ordre supposé du ministre de la guerre. A son retour à Londres, nommé commandant du vaisseau *le Tigre*, il se rendit à Constantinople, où son frère, Spencer Smith, était ambassadeur, et contribua beaucoup à conclure le traité entre la Porte et la Grande-Bretagne, ayant pour but l'expulsion des Français de l'Egypte. Après avoir bombardé Alexandrie, il s'empara de la flottille française, mouillée à Caïffa, et, se portant

devant Saint-Jean-d'Acre, força Bonaparte d'en lever le siége. Après la sortie des Français de l'Egypte, il revint en Angleterre, où il fut accueilli par le peuple de Londres avec enthousiasme. Elu en 1802 membre de la chambre des communes, par la ville de Rochester, il prononça dans cette session plusieurs discours remarquables, et proposa diverses mesures pour repousser l'invasion dont la France menaçait l'Angleterre. Renvoyé l'année suivante en Egypte, il obtint, à la reprise des hostilités, le commandement d'une escadre légère, avec laquelle il attaqua, mais sans succès, la flottille française, dans les ports d'Ostende et de Flessingue. Elevé en 1805 au grade de contre-amiral, il rejoignit l'escadre anglaise dans la Méditerranée, et fut chargé d'inquiéter les Français dans le royaume de Naples, dont ils venaient de s'emparer. En 1807 il vint avec une escadre croiser à l'embouchure du Tage, pour favoriser les projets du cabinet Portugais, et lorsque le prince royal eut pris la résolution de se rendre au Brésil, il l'accompagna jusqu'à Rio-Janeiro. L'intérêt qu'il montra dans diverses circonstances à la princesse de Galles fut, à ce que l'on présume, la cause de sa disgrace; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il cessa d'être employé. En 1814, il parut au congrès de Vienne, pour y demander, au nom de plusieurs sociétés philanthropiques, l'abolition de la traite des noirs et l'extirpation des Pirates barbaresques. Peu de temps après, il s'établit à Paris, où il fonda la société nommée *Anti-Pirate*, et ne cessa de prendre une part très-active à tous les projets qui se sont exécutés pour l'amélioration des prisons, l'instruction primaire, l'établissement des caisses d'épargne, des salles d'asile pour l'enfance, des secours à domicile pour les malades et les infirmes, etc. Sidney-Smith mourut le 22 mai 1840. Jullien, de Paris, prononça son *Eloge* dans une réunion de la société philanthropique.

** SMITH (John SPENCER), frère du précédent, entra dans la diplomatie, fut envoyé en ambassade à Constantinople (*voy.* l'art. précédent), et ne cessa d'être employé dans différentes cours qu'à l'époque de la paix générale. Sans négliger ses devoirs, il cultivait la littérature et s'occupait particulièrement de la recherche des antiquités du moyen-âge. Ce fut ce goût qui le détermina vers 1818 à s'établir dans la Normandie, province si riche en souvenirs historiques. Etabli à Caen, il se lia bientôt avec M. de Caumont et concourut avec lui à fonder la société française pour la conservation des monuments. Il mourut dans cette ville en juin 1845, membre de plusieurs sociétés littéraires dont les *Mémoires* contiennent de lui un grand nombre d'*Opuscules archéologiques;* quelques-uns ont été tirés à part.

SMITS (Guillaume), né à Kevelaer dans la Gueldre prussienne, en 1704, se fit récollet, et s'appliqua avec le plus grand succès à l'étude de l'Ecriture sainte, sur laquelle il publia d'excellents *Commentaires* en plusieurs volumes in-8. On y remarque, outre une grande connaissance des langues, une critique judicieuse et orthodoxe, beaucoup de zèle contre les faux herméneutes, les mesquineries grammaticales des Buxtorf et d'autres massorettes, un talent distingué pour venger les anciennes versions des atteintes de la témérité ou de l'ignorance. Afin de perpétuer dans son ordre une étude si importante, il établit à Anvers un *Musée de philologie sacrée*. (*Voyez* van HOVE.) Il mourut dans cette ville, le 1er décembre 1770, âgé de 67 ans.

SMOLLETT (Tobie), écrivain anglais, né en 1720, à Dalquhurn, en Ecosse, s'appliqua d'abord à la médecine, exerça fort peu de temps cette profession, et ne publia en ce genre qu'un *Traité sur les eaux de Bath*, 1752. Il écrivit beaucoup sur l'histoire, la littérature; fit des romans et des pièces de théâtre: *Histoire complete d'Angleterre; depuis l'invasion de Jules César, jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle, en* 1748, Londres, 1757, 4 vol. in-8, traduit en français par M. Targe, Orléans, 1759, 1764, 19 vol. in-12. Le traducteur l'a enrichi de notes instructives, où il redresse souvent les erreurs et les préventions de l'auteur. Il a même donné une *Continuation* jusqu'au traité de Paris 1763, Londres, 1768, 5 vol. in-12. Smollett ne sait point dissimuler sa haine contre l'Eglise catholique, il l'étend jusqu'à l'apôtre saint Augustin, auquel l'Angleterre doit les lumières du christianisme et l'abolition des mœurs barbares; *Recherches critiques*, Journ. litt., depuis 1755 jusqu'en 1763 (1); *Abrégé de l'histoire des voyages*, par ordre chronologique; 7 vol. in-12. L'ouvrage, dont celui-ci est l'abrégé, avait été publié en anglais à Londres, par une société de gens de lettres; Des romans, *Roderick Random*, 1748, 2 vol. in-12; *Aventures de Peregrine Williams Pickle*, 1751, 2 vol. in-12; c'est un roman des plus licencieux: ils ont été traduits l'un et l'autre en français; *Ferdinand, comte de Fathom*, et plusieurs autres; le *Régicide* (Charles Ier), tragédie; les *Représailles*, comédie; *les Larmes de l'Ecosse*, poème, 1746. Il a aussi traduit en anglais *Télémaque, Gil-Blas, Don Quichotte, etc.* Tobie Smollett mourut à Livourne le 21 octobre 1771.

SNELL DE ROYEN (Rodolphe), *Snellius*, philosophe hollandais, né à Oudewater en 1547, fut professeur en hébreu et en mathématiques à Leyde, où il mourut en 1613. On a de lui, sur la géométrie et sur toutes les parties de la philosophie, plusieurs ouvrages qui ne sont plus d'aucun usage. — Son fils, Willebrord SNELL DE ROYEN, né à Leyde en 1591, succéda à son père, en 1613, dans la chaire des mathématiques, et mourut à Leyde en 1626, à 35 ans. C'est lui qui a découvert le premier la vraie loi de la réfraction, découverte qu'il avait faite avant Descartes, comme Huyghens nous l'assure. Il entreprit aussi de mesurer la terre par une suite de triangles, semblable à celle qu'ont employée depuis Picard et Cassini; mais on sait que tous ces mesurages ont jusqu'ici assez mal réussi: la terre ne peut être mesurée sans que l'on sache l'étendue de chaque

(1) Smollett fit un *Voyage* en France en 1763, et après quelques mois de séjour à Paris, se rendit à Nice d'où il fit quelques excursions en Italie. De retour en Angleterre, il y publia en 1766 la relation de ses voyages, 2 vol. in-8, où il montre le plus profond mépris pour les hommes et les choses qu'il venait de voir. Suard en rendit compte dans la *Gazette littéraire*, où il s'égaie aux dépens du morose anglais de la manière la plus fine et la plus spirituelle.

degré dans la direction du méridien; or, cela ne se sait pas : les voyages de divers mathématiciens, leurs calculs et leurs raisonnements opposés n'ont fait que constater l'incertitude où nous sommes sur ce point. (*Voy.* les *Observ. philosoph.*, p. 29, et l'art. CONDAMINE.) Snell est l'auteur d'un grand nombre de savants ouvrages de mathématiques, dont les plus connus sont : l'*Eratosthenes Batavus, sive de terræ ambitu, ejusque vera quantitate*, Leyde, 1617, in-4; le *Cyclometricus, sive de circuli dimensione*, 1621, in-4; *Typhis Batavus, sive de navium cursibus et re navali*, 1624, in-4, etc.; *Traduction* en latin des ouvrages de Stevin, Amsterdam, 1608, in-fol. Ils prouvent beaucoup en faveur de ses talents, et l'on y découvre des vues dont des savants plus bruyants que lui se sont fait honneur sans le citer.

SNELLAERTS. *Voy.* SMELLAERTS.

SNEYDERS. *Voy.* SNYDERS.

** SNIADECKI (Jean-Baptiste), astronome, né en 1756, dans le palatinat de Gnesne, fit de bonnes études dans différentes universités d'Allemagne, et fut nommé, en 1781, professeur d'astronomie à l'université de Cracovie. Dès 1798, il fournissait des observations aux *Ephémérides* de Vienne et au *Journal* mensuel du baron de Zach. En 1803, il fit imprimer un *Discours sur Copernic*, couronné par la société littéraire de Varsovie, et qui fut traduit en français. L'année suivante, il se trouvait à Paris lorsque l'ouvrage de Villers (*voy.* ce nom), *Sur l'influence de la réformation de Luther*, fut couronné par l'institut. Peu satisfait de quelques allégations de l'auteur relatives à la Pologne, il publia des *Réflexions* sur cet ouvrage en français. En 1806, il occupait la chaire d'astronomie à l'université de Wilna, et l'année suivante, il en fut nommé recteur. A la rentrée des Français dans la Lithuanie, en 1812, il se prononça en leur faveur; mais dès lors étranger à la politique, il ne s'occupa que de la science qu'il était chargé d'enseigner. Après 33 ans de professorat, il obtint sa retraite et mourut à la fin de 1830. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Wilna en 9 vol. in-8, dont 5 pour la partie littéraire. Il passe pour un des meilleurs prosateurs de la Pologne. Il était correspondant de l'académie de Pétersbourg, et décoré de plusieurs ordres de Russie, etc.

SNORRO STURLESON, illustre Islandais, d'une ancienne famille, fut ministre d'état du roi de Suède et de trois rois de Norwége. Une sédition l'obligea de se retirer en Islande, dont il fut gouverneur; mais, en 1241, Gyssur, son ennemi, le força dans son château et le fit mourir. On a de lui : *Historia regum norvegorum*, qui est utile pour cette partie de l'Europe; elle a été publiée en islandais avec une double traduction suédoise et latine, Stockholm, 1697, 2 vol. in-fol., et avec une version danoise, 1777-1826, 6 vol. in-fol. Ger. Schwering a eu part à la publication des premiers volumes. On doit encore à Snorro le *Nouvel Edda*, paraphrase en prose des poésies héroïques et mythologiques des vieux Scaldes, publiée par Rask, in-8 (*voy.* VII, 163). Mallet a donné une trad. franç. des *Edda* dans son introduction à l'*Histoire de Danemarck* (*voy.* MALLET, V, 442), et elle a été réimprimée séparément, Genève, 1787, in-12.

SNOY (Renier), né à Ter-Gouw, en Hollande, vers l'an 1477, alla étudier la médecine à Bologne, où il prit le bonnet de docteur. De retour dans sa patrie, il exerça la médecine. Charles-Quint le chargea de quelques commissions auprès de Christiern II, roi de Danemarck, retiré en Zélande, et à la cour de Jacques IV, roi d'Ecosse. Il mourut à Ter-Gouw, le 1er août 1537. On a de lui : *Psautier* de David, avec des paraphrases en latin. Cet ouvrage, quoique imprimé plusieurs fois, et traduit en plusieurs langues, est une preuve que Snoy n'entendait rien dans la critique, ni dans l'antiquité sacrée. Une *Histoire de Hollande*, en 13 livres, en latin, Rotterdam, 1620, in-fol. Swertius l'a insérée dans ses *Annales rerum belgicarum*. C'est une chronique qui ne renferme guère que des séditions, des batailles et des siéges. Elle finit à l'an 1519. Renier Snoy a encore fait quelques ouvrages sur la morale et la médecine. — Il ne faut pas le confondre avec Lambert SNOY, né à Malines en 1574, mort vers l'an 1638, et qui a beaucoup travaillé à l'histoire généalogique des Pays-Bas. Butkens en a profité dans ses *Trophées du Brabant*; — ni avec Théodoric SNOY ou SONOI. (*Voy.* ce dernier nom.)

SNYDERS ou plutôt SNEYDERS (François), peintre et graveur, né à Anvers en 1579, mort dans la même ville en 1657, s'était d'abord consacré à peindre uniquement des fruits; son goût le porta ensuite à représenter des animaux : personne ne l'a surpassé en ce genre. Ses chasses, ses paysages et ses tableaux où il a représenté des cuisines, sont aussi fort estimés. Sa touche est légère et assurée, ses compositions riches et variées, et son intelligence des couleurs donne un grand prix à ses ouvrages. Quand les figures étaient un peu grandes, Snyders avait recours au pinceau de Rubens ou de Jacques Jordaens. Rubens, à son tour, recourait quelquefois à Snyders, pour peindre le fond de ses tableaux. Les touches de ces grands maîtres se confondent et paraissent être de la même main. Snyders a gravé un *livre d'animaux* d'une excellente manière; on a aussi gravé d'après lui. Le musée du Louvre possède de ce peintre neuf tableaux : la *Chasse au cerf;* la *Chasse au sanglier*; l'*Entrée des animaux dans l'arche; divers animaux*, etc.

SOAN (Jean), jésuite japonais, nommé communément Jean de *Gotto*, parce qu'il était de ce royaume, fut mis à mort pour la foi chrétienne avec Paul Miki et Jacques Kisai, également japonais et jésuites, sous la persécution de Taïcosama, l'an 1596. Un enfant de 12 ans, qui voulut participer à la même couronne, et plusieurs religieux de l'ordre de Saint-François, moururent également étendus en croix et percés avec des lances. Ils furent canonisés en 1597, par le pape Clément VIII. Ce furent là les prémices de cette multitude incroyable de martyrs qui illustrèrent par leur foi et leur sang cette nouvelle église : *Primitiæ martyrum apud Japoniæ gentes*, comme dit l'Eglise dans l'office des trois premiers.

SOANEN (Jean), fils d'un procureur au présidial de Riom, en Auvergne, et de Gilberte Sirmond, nièce du savant Jacques Sirmond, jésuite, naquit à Riom en 1647. Il entra en 1661 dans la congrégation de l'Oratoire, à Paris, où il prit le P. Quesnel pour

son confesseur. Au sortir de l'institution, il enseigna les humanités et la rhétorique dans plusieurs villes de province. Consacré au ministère de la chaire, pour lequel il avait beaucoup de talent, il prêcha à Lyon, à Orléans, à Paris et à la cour les carêmes de 1686 et de 1688. On récompensa ses succès par l'évêché de Senez, en 1695. Son économie le mit en état de faire beaucoup de charités. Un pauvre s'étant présenté, et l'évêque ne se trouvant point d'argent, il lui donna sa bague, action qui fit du bruit, et qu'une charité circonspecte eût peut-être évitée. La bulle *Unigenitus* lui ayant paru un *décret monstrueux*, il en appela au futur concile, et publia une *Instruction pastorale*, dans laquelle il s'élevait avec force contre cette constitution. Le cardinal de Fleury, voulant faire un exemple d'un prélat quesnelliste, profita de cette occasion pour faire assembler le concile d'Embrun, tenu en 1727. Le cardinal de Tencin y présida. Soanen y fut condamné (*voy.* Saleon), suspendu de ses fonctions d'évêque et de prêtre, et exilé à la Chaise-Dieu, en Auvergne, où il mourut en 1740, âgé de 93 ans. Les quesnellistes en ont fait un saint. Sa retraite fut fort fréquentée; on le visitait et on lui écrivait de toutes parts. Il signait ordinairement: *Jean, évêque de Senez, prisonnier de Jésus-Christ*, ignorant sans doute que la première vertu des disciples de J.-C. est une humilité d'esprit et une soumission sincère aux décisions de son Eglise. On a de lui: *Instructions pastorales;* des *Mandements;* des *Lettres*, imprimées avec sa *Vie*, 1750, en 2 vol. in-4, ou 8 vol. in-12. Ce recueil aurait dû être élagué pour l'honneur du prélat, même considéré comme écrivain; mais ceux qui le faisaient croyaient tout précieux. On a imprimé sous son nom, en 1767, 2 vol. in-12 de *Sermons;* mais quelques-uns doutent qu'ils soient de lui.

SOARDI (Victor-Amédée), né d'une famille distinguée de Turin, dont son père était gouverneur, eut pour parrain le roi Victor-Amédée, et reçut une excellente éducation qui le fit entrer dans le monde avec beaucoup de connaissances et d'avantages. Il excellait dans plusieurs arts, surtout dans les exercices militaires, et se trouvait de toutes les compagnies brillantes, où il était estimé et recherché. Un jour, fatigué des divertissements du carnaval, de retour chez lui, il réfléchit sur la frivolité et la pénible jouissance de ces plaisirs, fit une retraite chez les Pères de la mission, et, pour se soustraire à la sollicitation de ses parents, il alla s'engager à Paris, dans la congrégation de Saint-Lazare, en 1735. Il tourna dès lors tout l'essor de son génie vers la religion, et enseigna la théologie au séminaire de Saint-Firmin, travaillant en même temps à un ouvrage profond et très-important à la hiérarchie de l'Eglise, intitulé: *De suprema romani pontificis auctoritate, hodierna Ecclesiæ gallicanæ doctrina*, Avignon, 1747, in-4, dont M. de Buininck, conseiller de l'électeur palatin, a donné une nouvelle édition, Heidelberg, 1793, avec une préface intéressante et une épître dédicatoire au pape Pie VI. Dans ce livre plein d'érudition et d'une sage critique, Soardi montre que la doctrine actuelle du clergé de France n'est point du tout opposée, mais au contraire très-favorable à l'autorité du pape, et que, dans la pratique surtout, ce clergé semble regarder la fameuse déclaration de 1682 comme non-avenue. Un observateur, rapprochant l'époque de la déclaration avec celle de la révolution, voit dans les événements un contraste qui prête plus d'une matière à des réflexions utiles. Il voit, après la révolution d'un siècle, le respectable clergé du royaume très-chrétien, persécuté, dépouillé, exilé par les suites de ce même richérisme, auquel, peut-être sans le vouloir et sans s'en douter, il avait cru devoir accorder quelque chose dans des temps difficiles, par déférence pour les volontés d'un monarque absolu, et les instances d'une magistrature qui n'avait pas encore dévoilé tout le plan de ses opérations. Il voit ce même clergé se jeter sans réserve entre les bras du chef de l'Eglise; demander, attendre ses décisions, les accepter comme des décrets irréfragables, les prendre pour fondement des instructions adressées aux peuples, et de la juste réclamation de leurs siéges envahis, promener la profession pratique de cette doctrine dans toutes les régions de l'Europe; confondre, par les paroles, les écrits, l'exemple et l'aspect seul de leurs personnes, les richéristes des pays étrangers; effacer, ou, si l'on veut, expier toutes les traces d'une déclaration qui, peut-être avec d'autres causes, a concouru pour sa part à préparer la démocratie acéphale qui a désolé l'Eglise de France. (*Voy.* Innocent XII et Sfondrati.) Le parlement de Paris, puissamment sollicité par les amis d'un prélat accusé par l'auteur d'avoir altéré la *Défense de la déclaration du clergé*, par Bossuet, supprima l'ouvrage de Soardi par un arrêt du 25 juin 1748; mais il n'a sans doute pas prétendu déroger par-là aux très-bonnes raisons de l'auteur. (*Voy.* le *Journal hist. et litt.*, 1er décembre 1790, page 541.) « En général, dit un critique, on ne » peut regarder comme étant réellement et totale- » ment de Bossuet, que les ouvrages imprimés de » son vivant, parce que les papiers de ce grand » homme ont passé par les mains des bénédictins » jansénistes des Blancs-Manteaux, qui les tenaient » de l'évêque de Troyes, dévoué à la secte. » (*Voy.* Le Queux.) Le style de Soardi est clair, pur, attachant. Il mourut à Avignon en 1752.

SOARÉ (Cyprien), *Soarius*, jésuite espagnol, mort à Placentia en 1593 à 70 ans, est auteur d'une *Rhétorique* en latin, à l'usage des colléges, pleine de bonnes règles et d'exemples cités avec choix. On en a un *Abrégé*, Paris, Cramoisi, 1674, in-12.

SOAREZ (Jean), évêque de Coïmbre et comte d'Arganel, de l'ordre des augustins, parut avec éclat au concile de Trente, et mourut en 1580. On a de lui des *Commentaires* sur les évangiles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc.

SOAVE. *Voy.* Sarpi.

* SOAVE (François), né à Lugano, en 1743, entra chez les pères somasques, et fit son noviciat à Milan et à Rome. Appelé à Parme comme instituteur des pages, il obtint ensuite une chaire de littérature à l'université de cette ville et publia une *Anthologie latine*, une *Grammaire italienne*, et diverses traductions du grec, du latin, de l'anglais et de l'allemand. L'académie de Berlin ayant proposé un prix sur la question de l'origine des sociétés et des

langues, son *Mémoire* obtint l'accessit. La chaire qu'il occupait ayant été supprimée, il professa la philosophie aux écoles de Bréra à Milan, traduisit l'*Essai* de Locke *sur l'entendement humain*, et la *Rhétorique* de Blair, rédigea un Cours de logique, de métaphysique et de morale, devenu classique en Italie, et composa divers livres élémentaires. A la formation de l'institut national d'Italie, Soave en fut un des trente premiers membres. Il réorganisa, en 1802, le lycée de Modène, et il occupait à Pavie la chaire d'idéologie, lorsqu'il mourut, le 17 janvier 1816. Ses principaux ouvrages sont: *Ricerche intorno all' istituzione naturale di una societa e di una lingua*, Milan, 1772, in-8; *Riflessioni intorno l'istituzione d'una lingua universale*, Rome, 1774, in-12; l'auteur en convenant de l'utilité d'une langue universelle, démontre l'impossibilité de la faire adopter; *Novelle morali*, trad. en français, par E. T. Simon (*voy.* ce nom, VII, 583). Des traductions en vers blancs d'Hésiode, de l'*Odyssée* et de la *Batrachomyomachie* d'Homère; des *Bucoliques* et des *Georgiques* de Virgile; des *Satires*, des *Épîtres* et de l'*Art poétique* d'Horace; des *Idylles* de Gessner. Les *Œuvres* de Soave ont été imprimées à Milan, 1815-1817.

SOBIESKI (Jean III), roi de Pologne, et l'un des plus grands guerriers du XVIIe siècle, naquit en 1629, au château d'Olesko, petite ville du Palatinat de Russie. Il était petit-fils de Marc Sobieski, palatin de Lublin, fameux capitaine, et fils de Jacques Sobieski, qui fut quatre fois maréchal de la diète, et que les Polonais appelaient *le bouclier de leur liberté*. Jean voyagea en Europe, s'arrêta quelque temps à Paris, et retourna en Pologne lors de la guerre contre les Cosaques. Il obtint les places de grand-maréchal et de grand-général du royaume (1667), il les illustra par ses conquêtes sur les Cosaques et sur les Tartares, et par ses victoires sur les Turcs. Il gagna sur eux la célèbre bataille de Choczim, le 11 novembre 1673. Les ennemis perdirent 28,000 hommes. Ses grandes qualités lui méritèrent, en 1674, la couronne de Pologne. Son courage parut avec gloire au siége de Vienne en 1683. (*Voy.* CHARLES V de Lorraine.) Il répandit tellement la terreur dans le camp ennemi, que le grand-visir se retira précipitamment avec son immense armée, sans presque livrer de combat. Sobieski, avant de descendre la montagne de Calenberg, avait mis son armée en prière, et servit lui-même la messe dans l'église des camaldules, priant tout le temps les bras étendus en forme de croix. *C'est là*, a dit un guerrier chrétien, *que le grand-visir a été battu*. Les Turcs abandonnèrent leurs tentes, leurs bagages et jusqu'au grand étendard de Mahomet, que le vainqueur envoya au Pape. Il écrivit à la reine sa femme qu'il avait trouvé dans les tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. On connait assez cette lettre, dans laquelle il lui dit: « Vous ne » direz pas de moi ce que disent les femmes tar- » tares quand elles voient entrer leurs maris les » mains vides: » *Vous n'êtes pas un homme, puisque vous revenez sans butin*. Le lendemain, 13 septembre, Sobieski fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, et l'entonna lui-même. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon, dont le prédicateur prit pour texte: *Il fut un homme envoyé de Dieu, nommé Jean*, paroles qui avaient été déjà appliquées à un empereur de Constantinople, et à don Juan d'Autriche, après la victoire de Lépante. Ce prince mourut en 1696, regretté des chrétiens, dont il était un des plus heureux défenseurs. Il avait cependant plutôt cette ardeur de guerre qui étourdit et renverse l'ennemi consterné, que ce courage réfléchi qui se joue de l'art et de la force. A la journée de Parkani, peu après le siége de Vienne, ayant attaqué les Turcs sans vouloir attendre les Impériaux, ses troupes furent très-maltraitées, et eussent été entièrement défaites sans le duc de Lorraine, qui rétablit l'ordre et ramena la victoire. Il parlait presque toutes les langues de l'Europe, et avait autant d'esprit que de bravoure et de zèle pour la religion, qu'il aimait et pratiquait avec ardeur. L'abbé Coyer a écrit son *Histoire* en 3 vol. in-12. L'auteur en faisait plus de cas que les lecteurs; il y avait cependant de quoi la rendre intéressante pour tout le monde. Les *Lettres* de ce prince à la reine Marie-Casimire, sa femme, pendant la campagne de Vienne, ont été publiées en franç., Paris, 1826, in-8, par M. de Salvandy qui a donné aussi l'*Histoire de la Pologne et de J. Sobieski*, 1829, 3 vol. in-8.

* SOBRY (Jean-François), né en 1743 à Lyon, se destina d'abord à l'architecture; mais forcé de renoncer à la carrière des arts, il étudia le droit et se fit recevoir avocat à Paris. Il obtint, dans les finances, une place qu'il perdit à la révolution, et revint à Lyon, où il fut nommé juge de paix, puis, en 1794, secrétaire-greffier de la commune. De retour à Paris, il eut un emploi dans les bureaux du ministère de l'intérieur, et se montra un des plus zélés partisans de la secte des *théophilanthropes*. (*Voy.* LAREVELLIERE, V, 140.) Après le 18 brumaire, il fut nommé commissaire de police du 10e arrondissement de Paris, et c'est dans cet emploi qu'il mourut le 3 février 1820, âgé de 77 ans. Il n'avait jamais cessé de cultiver la littérature, et il a publié un assez grand nombre d'ouvrages, entre autres: *de l'Architecture*, 1776, in-8; *Le mode français*, ou *Discours sur les principaux usages de la nation française*, 1786, in-8; cet ouvrage est, dit-on, un de ceux qui font le mieux connaître le mécanisme de l'ancienne administration; l'édition fut saisie presque toute entière; *Le Nouveau Machiavel*, ou *Lettres sur la politique*, 1788, in-8; *Lettre à Rivarol sur la critique*, 1789, in-8; *Poëtique des arts*, ou *Cours de peinture et de littérature comparée*, Paris, 1810, in-8. C'est le meilleur ouvrage de Sobry.

SOCIN (*Marianus*) naquit à Sienne en 1401, et professa le droit canon dans sa patrie avec un succès qui lui mérita l'estime de Pie II. Il mourut en 1467. — Son fils, Barthélemi SOCIN, mort en 1507, à 70 ans, professa le droit dans plusieurs universités d'Italie, et laissa des *Consultations*, imprimées à Venise avec celles de son père, en 1579, en 4 vol. in-fol.

SOCIN (Lélie), auteur de la secte *socinienne*, ou, si l'on veut, restaurateur de la secte *arienne*, arrière petit-fils de Marianus Socin, naquit à Sienne en 1525, et fut destiné par son père à l'étude du droit. Le système des protestants, qui réduisait tout à

l'Ecriture sainte expliquée par l'*esprit privé*, enhardit Socin à pousser la réforme plus loin, et quelque tort qu'il eût dans la chose même, il faut convenir que, le principe supposé, il raisonnait juste. (*Voy.* Kaprinai, Lentulus, Melancthon, Servet, Vorstius.) Il assista, en 1546, à une conférence tenue à Vicence, où la destruction du christianisme fut résolue (*voy.* Ochin), et concentra ses efforts à renouveler l'arianisme, et à saper la religion par ses fondements, en attaquant la Trinité et l'Incarnation. Il soutint néanmoins la préexistence du Verbe et son éternité, ainsi que celle du Saint-Esprit, contre lesquelles son neveu (*voy.* l'article suivant) ne tarda pas à s'élever. Du reste, il dogmatisa d'abord avec réserve. Calvin lui donna de bons conseils à ce sujet, en 1552. Socin profita de cet avis, et plus encore du supplice de Servet. Il ne découvrit ses erreurs qu'avec beaucoup d'artifice et de précautions. Il fit un voyage en Pologne vers 1558, et mourut à Zurich le 16 mars 1562. On a de lui quelques écrits pleins de subtilités dialectiques. (*Voy.* Cellius.) A l'entendre, le dogme de la Trinité ne serait qu'un assemblage de mots sans idées, tandis que la foi chrétienne ne présente pas de mystère qui soit défini d'une manière plus précise et plus assurée contre toutes les erreurs. On ne peut rien dire de plus ou de moins, sans qu'on n'aperçoive l'écart. Si l'hérétique veut se déguiser, s'il cherche à s'envelopper, le théologien catholique le poursuit dans tous les faux-fuyants, le serre de près, et ne quitte pas prise qu'il ne se soit expliqué nettement pour ou contre la vérité révélée. La doctrine de la Trinité n'est donc pas un composé de mots, mais un assemblage de vérités bien exprimées, dont il résulte des idées précises, malgré la profondeur du mystère qu'elles représentent.. « Il ne faut pas demander toujours, dit le » célèbre Leibnitz, ce que j'appelle des *notions* » *adéquates*, et qui n'enveloppent rien qui ne soit » expliqué; puisque même les qualités sensibles, » comme la chaleur, la lumière, la douceur, ne » nous sauraient donner de telles notions. Ainsi » convenons que les mystères reçoivent une expli- » cation; mais cette explication est imparfaite. Il » suffit que nous ayons quelque intelligence analo- » gique d'un mystère, tel que la Trinité et l'In- » carnation, afin qu'en les recevant nous ne pro- » noncions pas des paroles destituées de sens. Mais » il n'est pas nécessaire que l'explication aille aussi » loin qu'on pourrait le souhaiter, c'est-à-dire qu'elle » aille jusqu'à la compréhension et au comment. » *Discours sur la conformité de la foi avec la raison.* On a attribué à Socin plusieurs ouvrages; mais il n'est pas certain qu'ils soient de lui.

SOCIN (Fauste), neveu du précédent, un des grands promoteurs de la secte qui porte ce nom, naquit à Sienne en 1539. Il fut gâté de fort bonne heure, aussi bien que plusieurs de ses parents, par les lettres de son oncle; et, pour éviter les poursuites de l'inquisition, il se retira en France; nouvelle preuve que c'est à ce tribunal que l'Italie et l'Espagne doivent la tranquillité dont elles ont joui, tandis que l'état politique et religieux du reste de l'Europe était ébranlé par les nouvelles sectes. Lorsqu'il était à Lyon, n'étant âgé que de vingt ans, il apprit la mort de son oncle, et alla recueillir ses papiers à Zurich. De là il passa en Italie, où il demeura 12 ans à la cour du duc de Florence, quitta ce séjour et se fixa à Bâle pendant 3 ans, publia peu après son ouvrage *De Jesu Christo servatore*; se retira en 1597, en Pologne, y composa le livre *De magistratu*, contre Jacques Paléologue, ce qui lui attira des affaires qui l'obligèrent à quitter Cracovie, et de se réfugier chez un seigneur polonais. Il se maria et perdit sa femme en 1587, retourna ensuite à Cracovie, où le peuple, irrité contre lui, pilla en 1598 ses manuscrits et son mobilier, et ne lui eût pas fait un sort bien favorable, s'il n'eût eu le bonheur de s'échapper. Il se retira enfin à Luclavie, et dogmatisa avec une liberté sans frein, renchérissant même sur les erreurs de son oncle. Il prétendait que les ariens avaient trop donné à J.-C., et nia nettement la préexistence du Verbe. Il était forcé d'avouer que l'Ecriture donne le nom de Dieu à J.-C.; mais il disait que ce n'était pas dans le même sens qu'au Père, et que ce terme, appliqué à J.-C., signifie seulement que le *Père*, seul Dieu par essence, lui a donné une puissance souveraine sur toutes les créatures, et l'a rendu par-là digne d'être adoré des anges et des hommes. Ceux qui ont lu ses écrits, savent quelle violence il a été contraint de faire à l'Ecriture pour l'ajuster à ses erreurs, et détruire un mystère sur lequel reposent tous les dogmes des chrétiens, et dont la connaissance, bien loin de tyranniser l'esprit par l'impossibilité de l'expliquer par des idées humaines, devient une source de lumières, en nous instruisant plus particulièrement de l'essence et des propriétés de la nature divine. « Si en Dieu il n'y avait qu'une » personne, dit un théologien de ce siècle, peut- » être qu'on disputerait davantage, et que les es- » prits contentieux s'accommoderaient moins de ce » dogme que de celui de la Trinité. Les juifs, qui » ne reconnaissent pas la Trinité, ne peuvent ex- » pliquer un grand nombre de passages de l'ancien » Testament, sur lesquels ils se tourmentent beau- » coup. Philon dit que Dieu seul peut comprendre » le sens de cette espèce de consultation qu'on lit » dans la Genèse : *Faciamus hominem ad imaginem* » *et similitudinem nostram.* Quelques auteurs ont » observé que l'ignorance de ce mystère a produit » plusieurs contestations et un grand nombre d'er- » reurs parmi les philosophes de l'antiquité. Ces » raisonneurs ne pouvaient se figurer que Dieu, de » toute éternité, ait pu être heureux sans rien » produire, et sans chercher une diversion à sa so- » litude et à son prétendu ennui. Cette idée était » ridicule, sans doute ; mais la connaissance de la » Trinité les en aurait guéris; Aristote n'aurait » point placé la complaisance de Dieu dans l'éter- » nité du monde, ni Démocrite dans des courses » continuelles après les atomes, ni Héraclite dans » les différents plans de la création, ni Pythagore » dans une multitude infinie d'amours transformés » en unité simple, ni Hermogène dans l'éternité » d'une matière préexistante, ni les talmudistes, » dans la production et l'anéantissement successifs » de plusieurs mondes. Toutes ces imaginations

» s'évanouissent par les leçons de la foi, qui nous » apprend que le Fils fait de toute éternité l'objet » des complaisances du Père, que le Saint-Esprit » est le lien qui les unit, et en même temps une » personne subsistante : que, malgré l'unité de la » nature, la multiplicité des personnes forme en » Dieu une espèce de société essentielle, indivisible, » ineffable, aussi intime que lui-même. De là l'at- » tachement que Platon a marqué pour ce dogme » sublime, dont il paraît néanmoins n'avoir pas » eu des idées fort précises. » Socin anéantit la rédemption de J.-C., et réduit ce qu'il a fait pour sauver les hommes, à leur avoir enseigné la vérité, à leur avoir donné de grands exemples de vertu, et à avoir scellé sa doctrine par sa mort. Le péché originel, la grâce, la prédestination, passent chez cet impie pour des chimères; il regarde tous les sacrements comme de simples cérémonies sans aucune efficace. Il prend le parti d'ôter à Dieu les attributs qui paraissent choquer la raison humaine, et il forme un assemblage d'opinions qui lui semblent plus raisonnables, sans se mettre en peine si quelqu'un a pensé comme lui depuis l'établissement du christianisme. Il mourut en 1604, dans le village de Luclavie, près de Cracovie, où il s'était retiré pour se dérober aux poursuites des catholiques et des protestants réunis contre un ennemi commun. Il était dans sa 65ᵉ année. La secte socinienne, bien loin de mourir ou de s'affaiblir par la mort de son chef, devint considérable par le grand nombre de personnes de qualité et de savants qui en adoptèrent les principes. Les sociniens furent assez puissants pour obtenir dans les diètes de Pologne la liberté de conscience; mais divers excès qu'ils commirent contre la religion et l'état les firent enfin chasser en 1658. Les cendres de Socin furent déterrées, menées sur les frontières de la petite Tartarie, et mises dans un canon, qui les envoya dans le pays des infidèles. Les sociniens fugitifs se retirèrent en Transylvanie. Ils sont fort déchus; en 1778 toute la secte, concentrée dans cette province, ne passait pas 600 têtes. Mais si on considère que le déisme est une branche très-naturelle de cette hérésie, que l'athéisme moderne (si on en croit le *Dictionnaire encyclopédique*) en découle d'une manière également sûre (*voy.* SERVET), on croira que cette hérésie est une des plus fécondes et des plus redoutables qui aient jamais existé : d'ailleurs, Lélie Socin et le fameux Ochin assistèrent avec d'autres sociniens à la fameuse conférence de Vicence, en 1546, où se forma contre le christianisme une conjuration dont nous ne voyons que trop les effets. Avant que l'on eût fait les recueils des livres qui sont dans la *Bibliothèque des frères polonais* (nom donné aux sociniens, en Pologne), il était difficile de recouvrer les ouvrages de Fauste Socin. Mais ils ont été imprimés à la tête de cette *Bibliothèque*, qui est en 9 tomes in-fol., 1656 et suiv.

SOCOLOVE (Stanislas), théologien polonais, chanoine de Cracovie, et prédicateur du roi Etienne Battori, mourut en 1619, avec la réputation d'un savant. On a de lui des *Commentaires* sur les trois premiers évangélistes, et d'autres ouvrages de controverse et de morale. Le plus estimé de tous est une *Traduction* de Jérémie, patriarche de Constantinople, sous ce titre : *Censura Ecclesiæ orientalis de præcipuis nostri sæculi hæreticorum dogmatibus, e græco in latinum conversa, cum annotationibus,* Cracovie, 1582, in-fol.

SOCRATE, fils d'un sculpteur nommé Sophronisque, et d'une sage-femme appelée Panagerète, naquit à Athènes, au mois de mai (*Thargelion*), l'an 470 avant J.-C. Il s'appliqua d'abord à la profession de son père, et l'histoire fait mention de trois de ses statues représentant les Grâces. Criton, ravi de la beauté de son esprit, l'arracha de son atelier pour le consacrer à la philosophie, qu'il apprit sous le célèbre Archélaüs. Le jeune philosophe porta les armes comme tous les Athéniens, et se trouva à plusieurs actions. Il est difficile de pousser plus loin qu'il le fit l'affectation du mépris des richesses. Voyant la pompe et l'appareil que le luxe étalait dans certaines cérémonies, et la quantité d'or et d'argent qu'on y portait : *Que de choses*, disait-il, en se félicitant lui-même fastueusement sur son état, *Que de choses dont je n'ai pas besoin !* car les vertus et les actions des philosophes ne sont rien à leurs propres yeux, s'ils n'en parlent avec emphase et si elles ne servent à constater leur supériorité sur les autres hommes. *Si j'avais de l'argent,* dit-il un jour dans une assemblée de ses amis, *j'aurais acheté un manteau.* Il se piquait cependant d'être propre sur lui et dans sa maison. Il dit un jour à Antisthène, qui affectait de se distinguer par des habits sales et déchirés, qu'*à travers les trous de son manteau et de ses vieux haillons on entrevoyait beaucoup de vanité.* Une des qualités par lesquelles Socrate cherchait le plus à s'illustrer, était une grande tranquillité d'âme. Un esclave ayant excité en lui quelque émotion : *Je te frapperais,* lui dit-il, *si je n'étais pas en colère.* Un brutal lui ayant donné un soufflet, il se contenta de dire en riant : *Il est fâcheux de ne pas savoir quand il faut s'armer d'un casque.* Une autre fois, ses amis étaient étonnés de ce que, sans rien dire, il avait souffert un coup de pied d'un insolent : *Quoi donc,* leur dit-il, *si un âne m'en donnait autant, le ferais-je citer en justice.* Un jour Xantippe, sa femme, après avoir vomi contre lui toutes les injures dont sa colère était capable, finit par lui jeter un pot d'eau sale sur la tête : il ne fit qu'en rire, et il ajouta : *Il fallait bien qu'il plût après un si grand tonnerre.* Il ne faut pas douter, au reste, que ces reparties n'aient été accompagnées d'un secret dépit très-vif. (*Voy.* ÉPICTÈTE.) Le désir de se distinguer le portait quelquefois à des actions ridicules. Comme le peuple sortait un jour du théâtre, Socrate forçait le passage pour y entrer : quelqu'un lui demandant la raison de cette conduite : *C'est*, répondit-il, *ce que j'ai soin de faire dans toutes mes démarches, de résister à la foule ;* espèce de calembourg mis en action, qui annonce une tête peu saine. Il se tenait debout des jours entiers, dans l'attitude d'un homme rêveur, immobile, sans fermer les paupières et sans détourner les yeux du même endroit. Il marchait en plein hiver nu-pieds sur la neige. Après avoir gagné la soif par les fatigues et les mouvements qu'il

se donnait, il ne buvait point qu'il n'eût versé dans le puits la première cruche d'eau qu'il en tirait. Parmi ses disciples, on distingue Alcibiade, Xénophon, Platon, etc. Ce ne serait pas bien connaître Socrate, que d'oublier son démon, ou ce génie qu'il prétendait lui servir de guide : il en parlait souvent à ses disciples. Des hommes superficiels, admirateurs stupides de tout ce qui vient des philosophes, ont voulu ici rechercher des métaphores aussi ridicules que mal fondées. Ce démon était, selon Socrate, un génie très-réel, dont il connaissait, au rapport de Galaxidore, les avis par des éternuments qui le prenaient, lui ou ses amis, à droite ou à gauche. C'était adopter les contes des augures et des aruspices. (*Voy.* le traité anglais de Nares, *Essai sur le démon de Socrate*, Londres, 1782) (1). Quant aux principes de sa philosophie, il ne se piqua pas d'approfondir les mystères de la nature, et c'est en quoi il montra de la prudence ; car plus on approche des secrets de la nature, plus elle devient impénétrable. Il tourna ensuite toutes les vues de son esprit vers la morale, et la *secte ionienne* n'eut plus de physicien. Socrate prouve que l'homme ne peut être heureux que par la justice et par une vie pure ; mais cette notion générale, pour être bien développée, et produire des effets proportionnés à son importance, demandait des lumières que le philosophe n'avait pas. Il lui arriva cependant de dire des choses fort raisonnables : mais, dans le temps qu'il instruisait les autres, il ne veillait pas sur lui-même ; il s'expliquait sur la religion et sur le gouvernement de son pays, avec une indiscrétion qui tenait à la révolte. Sa passion dominante était de régner sur les esprits, et d'aller à la gloire en affectant la modestie. Cette conduite lui fit beaucoup d'ennemis ; ils engagèrent Aristophane à le jouer sur le théâtre. Le poète leur prêta sa plume, et sa pièce, pleine de plaisanteries fines et saillantes, accoutuma insensiblement le peuple à mépriser le philosophe. Anitus et Mélitus l'accusèrent d'athéisme et de corrompre la jeunesse au lieu de l'instruire : quant à la première de ces accusations, *voy.* MÉLITUS ; et, pour ce qui est de l'autre, il faut convenir qu'elle n'est que trop analogue aux mœurs de ces anciens sages (*voy.* le chap. 1er de l'*Epît. aux Rom.*, et divers articles des philosophes dans ce Dict.). Lysias, qui passait pour le plus habile orateur de son temps, lui apporta un discours travaillé, pathétique, touchant et conforme à sa situation, pour s'en servir auprès de ses juges. Socrate, plein d'orgueil, et d'une suffisance ridicule, répondit que *ce discours était peu convenable à la grandeur d'âme et à la fermeté digne d'un sage.* Il défendit sa cause d'une manière insultante : il répondit à ses juges, qui lui laissaient le choix de la peine qu'il croyait mériter : « Qu'il méritait d'être » nourri le reste de ses jours dans le Prytanée, aux » frais de la république, » honneur qui, chez les Grecs, passait pour le plus distingué. Cette réponse révolta tellement tout l'aréopage, que l'on résolut sa perte comme celle d'un homme dangereux par un fanatisme d'orgueil capable de plus d'un excès.

(1) M. Lélut, membre de l'académie des sciences morales, a publié récemment un opuscule sur le même sujet.

Quelqu'un étant venu lui annoncer qu'il avait été condamné à mort par ses juges : *Et eux*, répliqua-t-il, *l'ont été par la nature*. On ordonna qu'il boirait du jus de ciguë. Il but la coupe avec l'ostentation d'indifférence dont il avait fait parade dans les différents événements de sa vie ; ce fut l'an 400 avant J.-C. Il était alors âgé de 70 ans. Ses dernières paroles, malgré la présomptueuse application qu'il en faisait à lui-même, sont remarquables, et ne plairont pas aux philosophes de nos jours. » Au sortir de cette vie s'ouvrent deux routes, dit-il : » l'une mène à un lieu de supplices éternels les » âmes qui se sont souillées ici-bas par des plaisirs » honteux et des actions criminelles ; l'autre conduit » à l'heureux séjour des dieux celles qui se sont » conservées pures sur la terre, et qui, dans des » corps humains, ont mené une vie divine. » Après ces belles paroles, Socrate, oubliant sa gravité et sa constance, qui chez tous les philosophes n'ont qu'un temps, ordonna à ses amis de sacrifier un coq à Esculape. Malgré ce dénoûment, tout au moins ridicule, et tant d'autres anecdotes de sa vie, Socrate a passé pour un modèle de vertu ; mais l'illusion n'a pas été générale. Platon l'accuse d'inconstance, Cicéron d'avarice, d'autres de friponnerie et d'adultère ; Aristophane nous apprend qu'il marchait avec autant d'orgueil que d'ostentation, lançant de tous côtés des regards menaçants. Il répétait sans cesse, jusqu'à fatiguer tout le monde, qu'il ne savait rien ; cependant il voulait qu'on eût recours à lui comme à un oracle, semblable à ceux dont parle l'Ecriture, *qui malignement s'humilient, et dont le cœur est rempli de mensonge.* Que dire de son libertinage jamais assouvi ? Quoiqu'il eût deux femmes (1), il voyait des courtisanes, et principalement une certaine Théodora. Il s'enivrait fréquemment. Son attachement pour Alcibiade, l'homme le plus libertin de son siècle, le rendait méprisable aux yeux des gens les moins délicats sur l'article des mœurs. L'abbé Fraguier a fait de vains efforts pour le justifier sur ce point. Après cela, il faut convenir que si Socrate a été déclaré *l'homme le plus sage de la Grèce*, par l'oracle d'Apollon, il n'a pu être déclaré tel que par l'oracle du mensonge, ou qu'il n'y avait point un vrai sage dans toute la Grèce. (*Voy.* COLLIUS, EPICTÈTE, LUCIEN, SÉNEQUE, SOLON, STILPON, ZÉNON, etc.) Cependant les Athéniens, toujours volages, et agités par l'amour de la nouveauté, se tournèrent bientôt contre les accusateurs de Socrate (révolution ordinaire chez ce peuple, *voy.* ARISTIDE, PHOCION, etc.), et, joignant la folie à l'inconstance, lui élevèrent une statue de bronze, et lui dédièrent une chapelle comme à un demi-dieu. On a de lui quelques *Lettres*, recueillies par Allatius, avec celles des autres philosophes de sa secte, Paris, 1637, in-4.

SOCRATE, le *Scolastique*, naquit à Constantinople, au commencement du règne du grand Théodose, vers l'an 380. Il étudia la grammaire sous deux fameux professeurs païens, et fit des progrès

(1) Xanthippe et Myrto. Quelques écrivains parlent de cette dernière. Mais Platon n'en fait aucune mention, et le silence de ce philosophe à cet égard est une des raisons qui portent M. J. Luzac (*De bigamiâ Socratis*, p. 1-100.) à rejeter la bigamie de Socrate.

qui annonçaient beaucoup de talents. Il s'appliqua à l'histoire ecclésiastique, et entreprit de continuer celle d'Eusèbe de Césarée, en reprenant l'arianisme, qu'Eusèbe n'avait touché que fort légèrement. L'Histoire de Socrate, divisée en sept livres, commence à l'an 306, et finit en 439; ainsi elle renferme ce qui s'est passé pendant 134 ans. Son style n'a rien de beau ni de relevé. Quoiqu'il proteste qu'il s'est donné beaucoup de peine pour s'instruire exactement de tous les faits qu'il rapporte, il y en a néanmoins plusieurs auxquels on ne peut ajouter foi (*voy.* Paphnuce). Il n'était que laïque, et peu versé dans les matières de théologie; il parle souvent des novatiens d'une manière avantageuse. Ce n'est pas qu'il fût engagé dans leur schisme, mais il faisait trop de cas de leurs belles qualités apparentes. « Socrate, dit Tillemont, ne semble » pas avoir assez connu les coutumes et la doc- » trine de l'Eglise; ce qui serait peut-être tolérable » dans un laïque, s'il n'avait voulu parler si sou- » vent des choses sur lesquelles il n'était pas assez » instruit, et même en parler sur le ton d'un cen- » seur et d'un juge. C'est pour cela que Photius » assure qu'il n'était point exact dans le dogme.... » Socrate, dit encore le même auteur, ne semble » pas avoir su distinguer les personnes qui méri- » taient sa confiance. C'est pour cela qu'il se trouve » tant de faussetés dans son Histoire. » On ne dit pas en quelle année il mourut. On trouve son *Histoire* dans le recueil des historiens ecclésiastiques de Valois, Cambridge, 1720, 3 vol. in-fol. Christophorson l'a traduite en latin, et Cousin en français. *Voy.* Sozomène.

* SODEN (Frédéric-Jules-Henri, comte de), diplomate et écrivain, né en 1754, à Anspach, mort à Nuremberg le 13 juillet 1832, fut d'abord nommé conseiller privé de régence par la maison de Brandebourg, puis conseiller intime, et en 1790, comte de l'empire. Envoyé à Nuremberg, en qualité d'ambassadeur, il y publia plusieurs écrits qui le firent connaître avantageusement. Son *Esprit des lois pénales* en 3 vol. répandit beaucoup de lumières sur cette partie de la législation. Il cultivait en même temps les lettres, et plusieurs ouvrages dramatiques (1) qui figurent dans les répertoires allemands, attestent son talent dans cette partie de la littérature. Non content d'être auteur, il fit construire à Wurtzbourg un théâtre qu'il dirigea et entretint pendant plusieurs années, et plus tard celui de Bamberg ressentit les effets de sa protection. Rentré dans la vie privée en 1796, il se voua dès lors à l'économie politique; son *Traité sur les finances de* Nuremberg, etc. et une *Esquisse de la politique administrative des Etats*, précédèrent l'*Economie politique nationale*, en huit vol., l'ouvrage le plus complet en ce genre que possède l'Allemagne. En 1825, à 71 ans, député à la deuxième chambre du royaume de Bavière, il y défendit les opinions constitutionnelles.

SOÉMIAS (Julie), fille de Julius-Avitus, et mère de l'empereur Héliogabale, était d'Apamée en Syrie. Julie Mammée, sa sœur, épousa l'empereur Septime-Sévère, et Soémias fut mariée à Varius-Marcellus. Elle devint veuve de bonne heure, ainsi que sa sœur; Masa, leur mère, les emmena, l'an 217, à Emèse. Ce fut par les intrigues de ces trois femmes qu'Héliogabale fut élu empereur en 218. Soémias et sa mère furent admises au sénat, où elles donnaient leur voix comme les autres sénateurs. Peu satisfaite de dominer dans cette assemblée auguste, Soémias forma un sénat composé de femmes, pour décider sur les ajustements des dames romaines. Ses folies et celles de son fils irritèrent les citoyens de Rome; on encouragea les prétoriens à se soulever, et ils tranchèrent la tête à l'un et à l'autre en 222 avant J.-C.

SOGDIEN, deuxième fils d'Artaxerxès-Longuemain, ne put voir sans jalousie Xerxès, son frère aîné, sur le trône de Perse; il le fit assassiner l'an 425 avant J.-C., et s'empara de la couronne. Il ne jouit pas longtemps du fruit de son crime : son règne ne fut que d'environ sept mois. Darius-Ochus, son frère, le fit étouffer l'an 424 avant J.-C.

SOHÈME, frère de Ptolémée, roi d'Iturée, fut élevé à la cour d'Hérode le Grand, qui lui avait donné toute sa confiance. Ce roi, en partant pour aller faire sa paix avec Auguste, après la bataille d'Actium, lui remit sa femme Mariamne, avec ordre de la tuer en cas qu'on le fît mourir à Rome. Il avait donné un pareil ordre, dans une circonstance semblable, à Joseph, son beau-frère. Sohème ne garda pas son secret, et il eut le même sort que Joseph. (*Voy.* ce nom.)

SOISSONS. *Voy.* Bourbon.

SOISSONS (Louis de Bourbon, comte de), grand-maître de France, fils de Charles, comte de Soissons, né à Paris en 1604, se distingua d'abord contre les huguenots, et au siége de la Rochelle. Il commanda en Champagne, les années 1635, 1636 et 1637, et défit au combat d'Yvoi les Croates, qui entraient en France. Ayant résolu de tuer le cardinal de Richelieu, et le coup ayant manqué, il se retira à Sedan, traita avec la maison d'Autriche contre la France, et défit le maréchal de Châtillon en 1641, à la bataille de la Marsée. Il y fut tué d'un coup de pistolet, en poursuivant sa victoire avec trop d'ardeur. C'était un prince plein de feu et de courage, mais d'un esprit médiocre et défiant, et facilement irritable.

* SOISSONS (Eugène-Maurice de Savoie, comte de), né à Chambéri en 1633, était fils puîné de Thomas-François de Savoie, prince de Carignan, et de Marie de Bourbon, comtesse de Soissons. Il épousa en 1657 Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin, et dut à cette alliance la charge de colonel-général des Suisses et Grisons, avec le gouvernement de Champagne. Il se signala l'année suivante à la bataille des Dunes, où, à la tête des gardes suisses, il attaqua et rompit l'infanterie espagnole. Dans un combat qui eut lieu quelques jours après, il fut blessé au visage d'un éclat de grenade. Il fut envoyé à Londres en 1660 pour complimenter Charles II sur son rappel au trône. Créé lieutenant-général en 1672, il se trouvait au

(1) Trois pièces de Soden : l'*Illuminé ou le nouveau Cagliostro; Celestine ou Amour et innocence; Aurore ou la fille de l'Enfer*, jouées a Paris, avec succes en 1807, font partie du *théâtre des variétés étrangères*, tome 2.

passage du Rhin, immortalisé par Boileau, et il allait rejoindre l'armée commandée par Turenne, quand il mourut à Unna en Westphalie, en 1673, à 38 ans. De son mariage il avait eu trois filles et cinq fils, dont l'un est le fameux prince Eugène. (*Voy.* ce nom.) On a sa *Vie*, Paris, 1677, ou 1680, in-12. — Son frère Emmanuel-Philibert-Amédée de Savoie-Carignan, comte de Soissons, né à Chambéri en 1630, était complétement sourd : cependant il parvint à parler un peu, mais avec beaucoup de difficulté. Il s'acquit une grande réputation par son intelligence, son adresse et son courage, et mourut en 1703.

SOLANDER (Daniel), docteur en médecine, membre de la société royale de Londres, né en 1736, dans le Nordland, en Suède, où son père était prédicant, fit à Upsal ses études, après lesquelles il alla à Archangel par la Laponie, et de là jusqu'à Pétersbourg, d'où il revint à Upsal auprès de Linnée, son maître, qui conseilla à son père de l'envoyer en Angleterre. En 1768, Banks l'engagea à faire avec lui le tour du monde, moyennant une rente viagère de 400 livres sterling, outre la promesse que sa place au musée lui serait conservée pendant le voyage. Après une absence de trois ans, il revint en 1771, et mourut à Londres en 1781. Il employait tous les jours une partie de son temps à mettre en ordre la collection des plantes de son ami Banks, et à les décrire. Il doit y avoir mille planches de figures de plantes rapportées de la mer du Sud, desquelles il n'y a encore que 600 de gravées. Excepté quelques petits écrits épars dans les *Mémoires* de sociétés savantes, il n'a rien donné que la *Description* imprimée in-4, avec fig., à Londres en 1766, de la collection des pétrifications trouvées dans la province de Hampshire, et dont Gustave Brander fit présent au musée britannique. Il paraît que Solander était le plus modéré et le plus réservé de tous ces bruyants voyageurs qui, dans ces dernières années, ont visité l'île d'Otaïti et d'autres plages, et dont les habitants n'ont pas eu à se louer. Il est à croire que les mœurs suédoises, une éducation dure et mâle, dans un pays où la corruption du siècle a fait peu de progrès, ont contribué à éloigner Solander de la violence et de la lubricité de ses covoyageurs.

* SOLANGE (sainte), née au village de Villemond, près de Bourges, était chargée du soin des troupeaux et passait pour un modèle d'innocence et de piété. Elle fut mise à mort (vers l'an 880) par un seigneur du pays qui n'avait pu la faire consentir à sa passion. Le culte de cette sainte est très-répandu dans le Berri, où une église, qui lui est dédiée, a donné naissance à un village assez considérable. Ses reliques ont été détruites pendant la révolution. M. Odoul, curé de Reuilly, près d'Issoudun, a publié en 1827, in-12, la *Vie de sainte Solange*, vierge martyre, à la suite de *celle* de saint Ursin, évêque, apôtre du Berri.

* SOLARI (Marguerite), née en 1493, à Asti, dans le Piémont, annonça dès sa première enfance de rares dispositions; à 10 ans elle savait le latin, et s'exprimait dans cette langue avec une facilité surprenante. En 1503, elle eut l'honneur de haranguer Charles VIII, roi de France, qui passait par Asti. Son discours se trouve dans l'ouvrage intitulé : *Louanges du mariage*, par un nommé Lesnanderie. Elle ne se distingua pas moins dans la poésie que dans l'éloquence, et mourut vers 1570.

* SOLARI (Benoît), théologien, né à Gênes en 1742, embrassa la règle de Saint-Dominique, et professa dans diverses maisons de son ordre. Ses talents l'ayant fait connaître, il fut tiré du cloître et placé sur le siége de Noli en 1778; les devoirs de l'épiscopat ne l'empêchèrent pas de continuer à se livrer à l'étude. En 1789, il fit imprimer à Gênes un écrit dans lequel il soutenait une opinion opposée à celle des théologiens les plus accrédités sur la nature du mariage. Il s'était précédemment déclaré en faveur de Ricci (*voy.* ce nom), évêque de Pistoie. Lorsque la révolution éclata en Italie, il en embrassa les principes, devint membre d'une commission législative, et fit des mandements patriotiques. Il publia une lettre en faveur des jansénistes, et correspondit avec le clergé constitutionnel de France, qui l'invita au second concile tenu en 1801; cependant il n'y assista point. Le célèbre cardinal Gerdil fit imprimer, en 1802, un écrit dans lequel il réfute les motifs de l'opposition de Solari à la bulle *Auctorem fidei* (*voy.* GERDIL). Solari répliqua par une apologie dont Eustache Dégola (*voy.* ce nom, III, 171), docteur de Pise, donna le *précis* sous ce titre : Le *Clergé constitutionnel jugé par un évêque*; *Abrégé analytique de l'apologie du savant évêque de Noli, en Ligurie, avec des notes historiques et critiques*, Lausanne, 1804, in-8. Solari mourut le 13 avril 1814.

* SOLARI (Joseph-Grégoire), poëte génois, né à Chiavari en 1737, entra de bonne heure dans la congrégation des piaristes, et, après avoir professé les mathématiques à Sienne, fut promu par Pie VI au poste d'examinateur et de théologien de son ordre. Lors de la création de la république romaine, ayant accepté la place de commissaire dans un département, à la chute de ce gouvernement éphémère, il fut arrêté et conduit à Livourne; mais sa détention fut de courte durée. En 1804, il obtint la chaire de grec à Gênes, et fut nommé membre de la Légion-d'honneur. Il mourut en 1814. On a de lui des traductions italiennes en vers de l'*Enéide*, Gênes, 1810, 2 vol. in-8; des *Eglogues* et des *Georgiques de Virgile*, ibid., 1810, in-8; des *Poésies d'Horace*, 1811, 2 vol. in-8; des *Métamorphoses d'Ovide*, 1814, 3 vol. in-8; de quelques *Psaumes et Cantiques*, Turin, 1816, in-12. Il avait aussi traduit *Perse*, *Juvénal*, les quatre premiers livres de la *Thébaïde de Stace*, et plusieurs morceaux d'Homère, de Catulle, etc. Mais ces derniers essais n'ont point été publiés. Ce qui distingue les traductions de Solari, c'est une extrême concision due tant aux ellipses fréquentes qu'à la multiplicité des élisions. Il y avait été en quelque sorte forcé par la loi qu'il s'était imposée de ne point dépasser le nombre de vers du texte. Mais ce tour de force a nui à l'élan, à la chaleur et à la richesse qu'il aurait pu déployer dans ces ouvrages, s'il ne se fût chargé volontairement d'entraves bizarres et puériles. On loue aussi l'adresse avec laquelle il manie des rythmes rares et difficiles.

* SOLARIO (Antoine), dit *le Zingaro*, grand

peintre, né à Civita, près de Chieti, dans l'Abruzze, en 1382, était fils d'un pauvre chaudronnier. La passion qu'il conçut pour la fille d'un peintre lui fit quitter l'enclume pour le pinceau. Il alla chercher un maître à Bologne, et, après dix ans d'études opiniâtres, dont trois furent employés en voyages, il revint à Naples et obtint la main de celle qu'il aimait. Cet artiste possédait un vrai talent. On voit de lui à Rome le tableau du grand autel de l'église de Saint-Pierre *ad Aram*, et celui de saint François d'Assise, dans la chapelle de la Croix-de-Saint-Laurent; mais c'est à Naples que sont ses principaux chefs-d'œuvre, parmi lesquels on ditingue la belle fresque du cloître de Saint-Séverin représentant la vie de Saint-Benoit. Solario mourut en 1455, à Naples.

SOLDANI (Jacques), poète et sénateur de Florence, où il était né en 1579, cultiva la poésie avec beaucoup de succès, et mourut dans cette ville le 11 avril 1641. On cite parmi ses ouvrages sept *Satires*, Florence, 1751, in-8, avec un *Discours préliminaire* de Gori et des *notes;* l'auteur s'attache uniquement à poursuivre les travers et les vices, mais il ne se permet aucune personnalité; ses *Satires* pour cela n'en ont pas moins de mérite; elles sont intitulées : *la Cour; l'Hypocrisie*; contre *les péripatéticiens*; *la Satire;* contre *le luxe*; sur *l'inconstance de l'homme dans ses désirs*; contre *l'avarice et le luxe*. L'académie de la Crusca, dont il était membre, les cita avant qu'elles fussent publiées, parmi les *Testi di lingua*.

SOLEIL. Les païens distinguaient cinq soleils, ou plutôt ils avaient donné au soleil cinq générations différentes; la plus raisonnable était celle qui le faisait fils de Jupiter, étant effectivement le plus bel ouvrage du Créateur; mais ce Jupiter ne créait point. Les païens attribuaient au soleil du sentiment et des connaissances. De là ces beaux vers de Virgile :

> .... Solem quis dicere falsum
> Audeat? ille etiam cæcos instare tumultus
> Sæpe monet, fraudemque et operta tumescere bella.

La plus excusable idolâtrie est celle qui avait le Soleil pour objet : c'était celle des Sabaïtes. (*Voy.* Tharé.) On a un très-bel *Hymne au soleil* par l'abbé de Reyrac (*voy.* ce nom).

SOLEISEL, plus exactement SOLLEYSEL (Jacques de), gentilhomme du Forez, naquit en 1617, dans une de ses terres nommée *le Clapier*, proche de la ville de Saint-Etienne, et mourut en 1680, à 63 ans, après avoir formé une célèbre académie pour le manége. On a de lui quelques ouvrages : le plus estimé est intitulé *le Parfait maréchal*, 1754, in-4. Il y traite de tout ce qui concerne les chevaux, et surtout de leurs maladies, et des remèdes qu'on peut y apporter. Il a donné aussi une édition de la *Méthode de dresser les chevaux*, de Cavendisch, augmentée et perfectionnée.

* SOLIÉ (Jean-Pierre Soulier, dit), acteur et compositeur, né à Nîmes en 1755, après avoir donné des leçons de musique vocale et de guitare dans différentes provinces, s'enrôla comme acteur et reçut en 1782 un ordre de début pour le Théâtre-Italien; mal accueilli, il retourna en province et ne revint à Paris qu'en 1789. Bientôt il se fit connaître comme compositeur, et, en 1792, donna un assez grand nombre d'opéras-comiques, parmi lesquels on distingue : *le Secret; le Jockei; le Chapitre second; Mademoiselle de Guise*, et *le Diable à quatre*, etc. Il mourut à Paris le 6 août 1811.

SOLIGNAC (Pierre-Joseph de la Pimpie, chevalier de), né à Montpellier en 1687, d'une famille distinguée, alla de bonne heure à Paris, et se fit connaître à la cour, qui lui donna une commission honorable pour la Pologne. Il eut occasion d'être connu du roi Stanislas, qui le prit chez lui, moins comme secrétaire que comme son ami. Il suivit ce prince en France lorsqu'il vint prendre possession de la Lorraine; il devint secrétaire de cette province et secrétaire-perpétuel de l'académie de Nancy. Il mourut en 1773. Le chevalier de Solignac est connu dans la république des lettres par divers ouvrages. Les principaux sont : *Histoire de Pologne*, 1751, 5 vol. in-12. Cet ouvrage, qui n'est point achevé, est bien écrit; mais l'auteur, dont les vues sont parfaitement sages, équitables, impartiales, ne semble pas avoir eu les documents nécessaires pour remplir cette tâche avec un plein succès. Des *Eloges* de Fontenelle, de Montesquieu, de Tercier et *du roi Stanislas*. L'auteur avait composé la *Vie* de ce prince; mais l'abbé Proyart en a prévenu la publication en donnant l'histoire de ce monarque. Divers morceaux de littérature, dans les *Mémoires* de l'académie de Nancy.

SOLIMAN Ier, surnommé TCHELÉBI, fils de Bajazet Ier, s'étant sauvé de la bataille d'Ancyre, s'enfuit en Europe. Il fut, en 1402, proclamé empereur des Turcs à la place de Bajazet son père, par les troupes qui étaient restées à Andrinople. Il releva l'empire ottoman, dont il reconquit une partie, du vivant même de Tamerlan. Son amour pour les plaisirs ternit sa gloire et causa sa perte. Il fut détrôné en 1410 par son frère Musa, et tué en allant implorer la protection de l'empereur de Constantinople, dans un village entre cette ville et Andrinople.

SOLIMAN II (1), empereur turc, dit *Grand*, *le Magnifique*, *le Conquérant*, *le Législateur*, naquit en 1490 : il était fils unique de Sélim Ier, auquel il succéda en 1520. Gazali-Beg, gouverneur de Syrie, se révolta au commencement de son règne, et entraîna une partie de l'Egypte dans sa rébellion. Après l'avoir réduit par ses lieutenants, Soliman acheva de détruire les Mamelucks en Egypte, et conclut une trève avec Ismaël, sophi de Perse. Tranquille du côté de l'Egypte et de la Syrie, il résolut de tourner ses armes contre les chrétiens. Il assiégea et prit Belgrade en 1521. L'année suivante, il conçut le dessein d'assiéger l'île de Rhodes, qui était, depuis 212 ans, entre les mains des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Résolu à cette entreprise, il leur écrivit une lettre très-fière, dans laquelle il les sommait de se rendre, s'ils ne voulaient tous passer par le fil de l'épée. Cette conquête lui coûta beaucoup de monde; mais enfin la ville réduite aux dernières extrémités, fut obligée de se

(1) Plusieurs écrivains ne comptant point au nombre des sultans le Soliman, fils de Bajazet Ier, lui donnent conformément aux meilleurs historiens turcs, le nom de Soliman Ier.

rendre en 1522. Le vainqueur tourna ensuite ses armes contre la Hongrie, où il remporta, le 29 août 1526, la fameuse bataille de Mohacz sur les Hongrois : Louis II, leur roi, y périt. (*Voy.* son article). Le conquérant turc prit Bude en 1529, et alla ensuite attaquer Vienne, qui soutint vingt assauts pendant l'espace de vingt jours, au bout desquels il fut obligé d'en lever le siége, avec une perte de 40,000 hommes. L'an 1534, il passa en Orient, et prit Tauris sur les Perses; mais ceux-ci le défirent bientôt après. En 1565 son armée eut, devant l'île de Malte, le même sort qu'elle avait eu devant Vienne; mais il se rendit maître, en 1566, de l'île de Chio, possédée par les Génois depuis 1346. Ce guerrier infatigable termina ses jours en Hongrie, au siége de Szgeth, le 8 septembre 1566, à 76 ans, trois jours avant la prise de cette place par les Turcs. Ce prince était aussi propre aux affaires de la paix qu'à celles de la guerre, et d'une activité surprenante dans l'exercice des armes. Plus guerrier que Charles-Quint, il lui ressembla par de grands exploits et des voyages continuels. C'est le premier des empereurs ottomans qui ait été l'allié des Français. Soliman ternit l'éclat de sa gloire par sa cruauté. Après la victoire de Mohacz, 1500 prisonniers, seigneurs pour la plupart, furent placés en cercle par ordre du sultan, et décapités en présence de l'armée victorieuse. Cependant l'exact et sincère Isthuanfi ne parle pas de cette exécution, ce qui semble pouvoir la rendre douteuse, quoique parfaitement assortie au naturel de Soliman. On l'a vu après la prise de Belgrade, de Bude et d'autres villes, ordonner le massacre de la garnison un moment après qu'il eut juré la capitulation. Cependant il était assez fidèle observateur de sa parole, quand la colère ou le fanatisme de l'Alcoran ne le dominait pas. Un air hautain et inflexible, un naturel farouche et barbare, ne l'empêchèrent pas de démontrer en bien des occasions un esprit sain et judicieux. Qui croirait qu'il connaissait le caractère des nouvelles sectes qui de son temps ravageaient les états chrétiens, mieux que tous les princes de l'Europe ne les connaissaient? Il écrivit à la reine de Hongrie, veuve de Jean Zapolski ou de Zapol : « Qu'elle ne devait pas souffrir dans sa religion » toutes ces nouveautés, qui entraîneraient sa » ruine et celle du royaume; qu'elle avait devant » les yeux les meurtres, les séditions, les guerres » civiles, que cette secte malheureuse causait en » Allemagne; que si elle n'arrêtait pas ces nou- » veautés, en rétablissant la religion de ses pères, » il la priverait de sa protection et se déclarerait » son ennemi. » (*Voy.* Louis XIV, Mornay, Soulier.) Sélim II, son fils, lui succéda. On trouve des détails curieux sur Soliman II dans les *Lettres* du baron de Busbec.

SOLIMAN III, empereur turc, fils d'Ibrahim, fut placé sur le trône en 1687, à l'âge de 48 ans, après la déposition de Mahomet IV, et il mourut le 22 juin 1691. C'était un prince indolent, et presque imbécile, qui se laissait entièrement gouverner par le ministre Mustapha Koproli.

SOLIMÈNA (François), peintre, né en 1657 à Nocéra de Pagani, petite ville proche de Naples, mourut dans une de ces maisons de campagne en 1747. Il avait été destiné par son père à l'étude des lois, dont il s'occupa pendant quelque temps; mais la nature le détermina à s'attacher à la peinture. Il réussissait également dans tous les genres. Une imagination vive, un goût délicat et un jugement sûr présidaient à ses compositions; il avait le grand art de donner du mouvement à ses figures; il joignait à une touche ferme, savante et libre, un coloris frais et vigoureux. On a de lui quelques *Sonnets*, qui peuvent le placer au rang des poètes médiocres en ce genre. En 1702, Soliména avait été appelé du Mont-Cassin, où il se trouvait, à Naples pour exécuter le portrait de Philippe V. Ce même monarque le chargea de continuer les douze tableaux que Giordano avait esquissés pour la chapelle royale de Madrid, et que la mort l'avait empêché de terminer (1705). Il avait fait bâtir à Naples un beau palais qui contenait plusieurs de ses chefs-d'œuvre; mais ce palais fut brûlé en 1799, lors de l'entrée des Français à Naples.

SOLIN (Caïus-Julius-Solinus), grammairien latin, vivait sur la fin du premier siècle ou au commencement du second. On a de lui un livre intitulé *Polyhistor;* c'est pourquoi, en lui associant le nom de son livre, on l'appelle quelquefois *Solinus Polyhistor*. C'est une compilation de remarques historiques et géographiques sur les choses les plus mémorables de divers pays : il y a des choses curieuses et utiles, mais beaucoup d'inexactes qui tromperaient des lecteurs peu instruits. On croit qu'il était Romain, parce qu'il parle souvent de Rome, comme de sa patrie. On l'a surnommé *le Singe de Pline*, parce qu'il copie souvent ce naturaliste. La plus ancienne édition de son *Polyhistor* est de Venise, 1473. Il a paru avec des Commentaires de Saumaise, Paris, 1629; Utrecht, 1689, 2 vol. in-fol.

SOLIS (dom Antonio de), historien espagnol, né le 18 juillet 1616 à Placencia, dans la vieille Castille, mort en 1686, fut secrétaire de Philippe IV, et historiographe des Indes. Il a composé : *neuf Comédies*, Madrid, 1681, in-4, dont le plan est confus, mais où les mœurs sont respectées; des *Poésies*, 1716, in-4, qui sont animées par les charmes de l'imagination, mais dont le bon goût n'a pas su écarter l'emphase et les images incohérentes; une *Histoire de la conquête du Mexique*, Bruxelles, 1704, in-fol., et Madrid, 1748, dont nous avons une traduction en français par Citri de la Guette, in-4, avec figures, ou 2 vol. in-12. Cet ouvrage est écrit avec feu et avec élégance, et on ne peut guère lui reprocher que quelques exagérations touchant la splendeur et la puissance des nations du Nouveau-Monde; défaut qui lui est commun avec d'autres écrivains de sa nation, qui les premiers ont parlé de l'Amérique, sans qu'on puisse pour cela les accuser de mauvaise foi. « Les inexactitudes de ces » historiens, dit un critique, viennent moins de » l'envie de défigurer la vérité, que d'un défaut de » grammaire et de l'abus des mots. Pour détruire » la police imparfaite ou les arts grossiers des Mexi- » cains, ils employèrent des termes qui ne sont » applicables qu'à des nations infiniment plus avan-

» cées dans la civilisation : or, il n'y a pas de » source d'erreurs plus commune et plus féconde » que d'appliquer à la description des mœurs sau- » vages les noms et les expressions dont on se sert » pour désigner les institutions des peuples polis. » Dès qu'on a donné au chef d'une petite peuplade » le nom de roi ou d'empereur, le séjour qu'il ha- » bite doit s'appeler palais, et son petit cortége » prend le nom de cour. De pareilles expressions » donnent aux choses une importance qu'elles n'ont » pas; et l'imagination, égarée par la conformité » des noms, confond des objets qui cependant n'ont » entre eux aucune ressemblance. Les écrivains » postérieurs ont imité le style des premiers : lors- » que Solis, faisant le portrait de Montézuma, dé- » crit la splendeur de sa cour, les lois et la police » de son empire, on croirait qu'il parle du plus » grand monarque et de la nation la plus civilisée » de l'Europe. » Robertson et Paw, en voulant le redresser, ont donné dans des erreurs beaucoup plus graves. Solis avait embrassé l'état ecclésiastique, et ne reçut l'ordre de la prêtrise qu'à 56 ans. En tête des éditions de l'*Histoire de la conquête du Mexique*, on trouve une vie de l'auteur par Goyenèche. Nicéron (t. 9 de ses *Mémoires*), en donne un extrait qui a été complété depuis par Goujet, t. 10, p. 185.

SOLLERIUS ou SOLLIER (Jean-Baptiste), né à Herseau, village du territoire de Courtray, le 28 février 1669, se fit jésuite, et mourut le 27 juin 1740, après avoir travaillé à l'immense collection des *Acta sanctorum*. On a de lui un *Traité des patriarches d'Alexandrie*, et plusieurs autres ouvrages.

SOLLEYSEL. *Voy.* SOLEISEL.

* SOLMINIHAC (Alain), évêque de Cahors, né en 1593 d'une ancienne famille du Périgord, se destinait à l'état séculier; mais son oncle, abbé de Chamelades, s'étant démis de son bénéfice en sa faveur, Alain changea de résolution, et prit l'habit de chanoine régulier. Il remplit avec édification les devoirs du noviciat, prononça ses vœux, et forma le projet de réformer son abbaye. Il étudia à Paris la philosophie et la théologie, et eut pour maîtres dans cette dernière science Gamaches et Duval, professeurs célèbres. Il reçut la bénédiction abbatiale le 6 janvier 1625. Tous les religieux de son abbaye s'étant retirés, excepté un seul, il prit des novices, et introduisit dans la maison une réforme sévère, tant pour le spirituel que pour le temporel. Chargé de faire la visite de divers couvents, il s'acquitta de cette mission avec zèle, et introduisit une salutaire réforme dans plusieurs maisons qui se donnèrent à lui. Le roi Louis XIII, instruit de son mérite, le nomma à l'évêché de Lavaur; mais le modeste Alain refusa. Cependant l'évêché de Cahors étant venu à vaquer, il fut contraint de l'accepter, en conservant toutefois son abbaye, et fut sacré le 27 septembre 1637. Il établit un séminaire, qu'il confia aux lazaristes, tint des synodes, fit donner de fréquentes missions, et censura les maximes relâchées de quelques casuistes. Il fonda à Cahors une maison de chanoines réguliers, un Hôtel-Dieu, une maison de la Providence pour les orphelines, une autre pour les orphelins, rebâtit plusieurs églises, et fournit pour ces divers établissements plus de 300,000 francs, somme énorme à cette époque. Aussi pieux que bienfaisant, il était chéri et respecté de ses diocésains. Ce vertueux prélat mourut pendant le cours d'une visite pastorale, le 31 décembre 1659, âgé de 66 ans. Sa *Vie* a été écrite et publiée par le P. Chassenet, Paris, 1817, in-8. (*Voy. l'Ami de la religion*, tom. 12, pag. 129 et suiv.)

SOLON, le second des sept sages de la Grèce, naquit à Salamine vers l'an 669 avant J.-C. Pour acquérir les connaissances qu'il croyait propres à un philosophe et à un politique, il se mit à voyager dans toute la Grèce. De retour dans sa patrie, il la trouva déchirée par la guerre civile. Les uns voulaient le gouvernement populaire, les autres l'oligarchique. En flattant le petit peuple, Solon parvint à se faire nommer archonte et souverain législateur. Revêtu de cette dignité, il entreprit de prendre aux uns pour enrichir les autres. Il défendit qu'*aucun citoyen ne fût obligé par corps pour dettes civiles*; et, par une loi expresse, il remit une partie des dettes, violation manifeste de la propriété. Ces anciens sages ne faisaient presque jamais du bien d'un côté sans faire du mal d'un autre. Il cassa toutes les lois de Dracon, à l'exception de celle contre les meurtriers. Il procéda ensuite à une nouvelle division du peuple, qu'il partagea en 4 tribus. Il mit dans les 3 premières les citoyens aisés, donna à eux seuls les charges et les dignités, et accorda aux pauvres, qui composaient la 4e tribu, le droit d'opiner avec les riches dans les assemblées du peuple; droit qui par la suite les rendit maîtres de toutes les affaires de la république, y mit la confusion et le trouble. Il fit des changements au sénat de Prytanée. Il fixa le nombre de juges à 400, et voulut que toutes les affaires qui devaient être portées devant l'assemblée du peuple, auquel seul appartenait le pouvoir souverain, fussent auparavant examinées devant ce tribunal. C'est à ce sujet qu'Anacharsis, attiré du fond de la Scythie par la réputation des sages de la Grèce, disait à Solon : *Je suis surpris qu'on ne laisse aux sages que la délibération, et qu'on réserve la décision aux fous.* Anacharsis avait raison, et sa réflexion prouve combien Solon, qui, en dérogeant à toutes les anciennes lois, avait laissé subsister cet absurde privilége du peuple, est au-dessous de l'opinion qu'on veut nous donner de sa sagesse. Après ces différents règlements, Solon publia ses lois, parmi lesquelles est celle qui ordonnait que la mémoire de ceux qui seraient morts au service de l'état, fût honorée par des oraisons funèbres. La peine d'infamie était décernée contre ceux qui avaient consumé leur patrimoine, qui n'avaient point voulu porter les armes pour la patrie, ou qui avaient refusé de nourrir leur père et leur mère. Quoique ces lois n'eussent rien de fort profond, rien qui passe les lumières et l'équité d'un homme ordinaire, on les a beaucoup admirées; parce que, dans les ténèbres du paganisme, parmi des nations vicieuses, les traits de justice et de raison sont des espèces de phénomènes; et surtout parce qu'elles contrastaient avec des lois absurdes et infâmes qui

se trouvaient dans le code du même Solon, telles que celle qui établit les lieux de prostitution, celle qui décerne des peines contre ceux qui n'auraient qu'une femme, etc. « Solon, dit un critique moderne, n'était au fond qu'un bon marchand, un » peu plus philosophe qu'on ne l'est communément » dans cette profession, aimant le vin et les femmes, composant des vers moraux et galants tout » à la fois, et qui conserva, jusque dans sa vieillesse, le goût des plaisirs; car il était déjà fort » avancé en âge lorsqu'il disait dans un de ses petits poèmes : *Je ne fais plus la cour qu'à Vénus,* » *à Bacchus et aux Muses, qui sont les seules sources* » *de tous les plaisirs des mortels.* Ce langage n'est » pas trop convenable à un vieux législateur. Il y » a dans ses lois quelques détails sages; mais sa » vue était trop bornée pour embrasser l'ensemble » du corps politique : il a négligé les objets les plus » essentiels à toute bonne administration, l'éducation et les mœurs; lui-même fut toujours d'une » morale fort relâchée, et Plutarque convient qu'en » général il y a beaucoup d'absurdités dans les lois » qu'il a faites concernant les femmes. Le même » Plutarque trouve, avec raison, ridicule et impertinente la loi qui permettait à *une riche héritière* » *dont le mari était impuissant, de chercher à se* » *consoler avec tel des parents de son mari qu'elle* » *voudrait choisir.* Il était aussi contre le bon sens » et la justice de permettre, comme le fit Solon » dans une autre loi, de tuer un adultère pris sur » le fait, tandis qu'il ne condamnait qu'à une légère amende celui qui avait enlevé et violé une » femme libre. En général, tout est inconséquence » et contradiction dans ses vieux codes de législation philosophico-grecque. » Les Athéniens s'étant obligés par serment d'observer ces lois pendant 100 ans, Solon obtint d'eux un congé de 10 ans. Le prétexte de son voyage était le désir de trafiquer sur mer (beau motif pour un législateur); mais la véritable raison était, dit-on, d'éviter les importunités de ceux qui venaient se plaindre, pour obtenir des interprétations en leur faveur; car toutes ces lois n'étaient ni absolument claires, ni généralement praticables. Il alla d'abord en Egypte, ensuite à la cour de Crœsus, roi de Lydie. C'est là, dit-on, que dans un entretien qu'il eut avec ce prince, il dit qu'*il ne fallait donner à personne le nom d'heureux avant sa mort.* (*Voy.* Crœsus). Solon étant revenu dans sa patrie, y trouva de grands changements. Pisistrate s'était emparé du gouvernement, et régnait en homme qui voulait avoir toute l'autorité. Après lui avoir reproché son ambition, le philosophe alla chez le roi Philocypre, l'an 559 avant J.-C., à l'âge de 80 ans. Pisistrate lui écrivit une lettre pour justifier sa conduite, et l'engagea à revenir dans sa patrie; et il paraît qu'il y revint en effet, puisque Plutarque assure qu'il se réconcilia avec Pisistrate, et qu'il fut même de son conseil, se prêtant aux circonstances avec la lâcheté ordinaire des philosophes aussi impérieux et vains, lorsqu'ils se croient les maîtres, que vils et rampants, quand ils ont affaire à de plus forts qu'eux. (*Voy.* la fin de l'article Antonin le Pieux.) Un jour qu'il reprochait à Thespis, poète tragique, l'usage qu'il faisait du mensonge dans ses pièces, Thespis répondit « qu'il » n'y avait rien à craindre de ces mensonges et » de ces fictions poétiques; » donnant à entendre que l'ambition et les intrigues du philosophe étaient plus dangereuses que ses fictions. Cet homme qui, par des lois arbitraires, ravissait la propriété des citoyens, auquel les historiens reprochent des amours contre nature, qui instituait des lieux de débauche, qui éleva un temple à Vénus *la prostituée*, qui voyageait pour *trafiquer sur mer,* ne rougissait pas de débiter cette fastueuse leçon : *Laissons en partage au reste des mortels les richesses : mais que la vertu soit le nôtre.* (*Voy.* Lycurgue, Collius, Lucien, Zenon, etc.) Condillac, en faisant le parallèle des deux législateurs spartiate et athénien s'exprime ainsi : « Lycurgue a donné aux Spartiates des mœurs » conformes à ses lois, et Solon a donné aux Athé» niens des lois conformes à leurs mœurs. L'en» treprise du premier demandait plus de courage, » et celle du second plus d'art. Peut-être que la » différence de leur caractère eut beaucoup de part » à la différence des plans qu'ils se firent. Lycurgue » était dur et austère; Solon était doux et même » voluptueux. Quoi qu'il en soit, tous deux réus» sirent. Lycurgue voulait faire des soldats, et il en » fit. Solon voulut réunir les talents aux vertus » militaires, et il fit des hommes dans tous les » genres..... Lacédémone conserva plus longtemps » ses mœurs et ses lois; mais Athènes survécut » même à la perte de sa liberté. Toute la Grèce fut » assujétie; et les Athéniens triomphèrent de leurs » vainqueurs, par la supériorité de leurs talents. » Tous ces talents auraient été perdus si Solon avait » fait à Athènes ce que Lycurgue fit à Sparte. » On consultera avec intérêt le recueil intitulé : *Solonis Atheniensis carminum quæ supersunt; præmissa commentatione de Solone poeta, etc.,* Bonn., Weber, 1825, in-8.

** SOLVET (Pierre-Louis), libraire, né à Paris en 1772, avait fait d'excellentes études, et consacra les loisirs que lui laissait son commerce à la culture des lettres. On lui doit des éditions d'ouvrages rares avec des additions; aussi modeste qu'instruit, il n'a mis son nom à aucune de ses publications. Après avoir passé une vie paisible au milieu de ses livres et de ses amis, dont il avait su faire un bon choix, il mourut, le 16 avril 1847, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Son principal ouvrage est intitulé : *Etudes sur la Fontaine, ou notes et excursions littéraires sur ses fables précédées de son éloge inédit*, par Gaillard (de l'académie française), 1812, in-8. Ce volume dans lequel on trouve beaucoup de recherches curieuses, mérite d'être réuni aux *fables,* dont il forme un très-bon commentaire. Il y a une *notice* sur Solvet dans les *Annales maritimes;* le *Catalogue* de sa bibliothèque est imprimé.

* SOMBREUIL (François-Charles Vérot de), maréchal de camp, né en 1727 à Ensisheim, en Alsace, s'était distingué dans les armées, et commandait à Lille lorsqu'il fut appelé en 1786 au gouvernement de l'Hôtel des Invalides. Connu par son dévouement à la cause royale, après le 10 août il fut en-

fermé à l'Abbaye, où il aurait péri dans les massacres de septembre, si sa fille, apprenant le danger qui le menaçait, ne fût accourue à la prison. Elle se jette au cou du vieillard, le serre dans ses bras, et au milieu des sanglots, conjure les assassins d'épargner l'auteur de ses jours. Ce dévouement filial émut les juges, qui le déclarèrent innocent. Sombreuil et sa fille furent portés en triomphe jusqu'à l'Hôtel des Invalides, où on les laissa quelque temps en repos. Mais, sous la terreur, il fut arrêté de nouveau avec son fils aîné *Stanislas*, ex-capitaine de hussards, âgé de 26 ans. Traduits, au tribunal révolutionnaire, et condamnés à mort, convaincus d'avoir participé à la conspiration de l'étranger par l'assassinat, tous deux furent conduits à l'échafaud, revêtus de chemises rouges, et exécutés le 17 juin 1794. Le père avait 67 ans. M[lle] de Sombreuil, que sa piété filiale a immortalisée, quitta la France dès qu'elle le put, épousa dans l'émigration son parent M. le comte de Villelume, et ne revit sa patrie qu'en 1815. Elle mourut à Avignon en 1823.

* SOMBREUIL (Charles Vérot de), le second fils du gouverneur des Invalides, manifesta dès les premiers troubles un caractère noble et courageux. Dans une des scènes tumultueuses du palais royal, il arracha le jeune prince de Polignac des mains de la populace. Au bout de quelques mois il émigra, fit la campagne de 1792 dans l'armée prussienne, et reçut pour une action d'éclat, sur le champ de bataille, l'ordre du mérite militaire. Il continua de se distinguer dans les deux campagnes suivantes, sur les bords du Rhin et en Hollande. Après l'évacuation de ce pays il passa en Angleterre, et se montra très-empressé de participer à la descente qu'on projetait en Bretagne. Chargé du commandement de la 2[e] division, il arriva le 7 juillet 1795 dans la rade de Quiberon; d'Hervilly (*voy.* ce nom, IV, 395), qui commandait la 1[re] division, avait pris terre sur cette même côte depuis neuf jours. Sombreuil n'arriva guère que pour être le témoin du désastre de l'expédition. Forcé de capituler, il demanda la vie pour ses compagnons d'armes : « Pour moi, dit-il, je » m'abandonne à mon sort. » Il fut conduit à Vannes, et jugé par une commission militaire. Il ne voulut pas se laisser bander les yeux, et montra jusqu'au dernier moment la plus grande énergie; il n'avait que 26 ans. *Voy.* Tallien et Rouget-de-Lille.

SOMMALIUS (Henri), pieux et savant jésuite, né à Dinant, dans la principauté de Liége, vers l'an 1534, mourut à Valenciennes le 30 mars 1619, après avoir travaillé avec beaucoup de zèle au salut des âmes en Allemagne et dans les Pays-Bas. Il s'appliqua à rechercher les ouvrages de piété pour en donner de bonnes éditions, tels que *De Imitatione Christi*, *Soliloquia sancti Augustini*, *Libri confessionum* du même saint, et plusieurs autres.

* SOMMARIVA, né à Milan, où il fit ses études avec distinction, acquit de bonne heure une réputation comme avocat, et fut à 22 ans nommé membre d'une députation envoyée à l'empereur Joseph II, pour défendre auprès de ce prince les intérêts du pays. A l'époque de la conquête d'Italie, il se déclara pour les Français, et devint successivement secrétaire de la commission du gouvernement, membre de l'administration municipale et centrale de la Lombardie, et enfin secrétaire-général du directoire de la république Cisalpine. Il rendit alors des services importants à sa patrie, et aux Français. Lors du triomphe momentané des Austro-Russes en 1799, il vint chercher un asile en France. Après la bataille de Marengo, il rentra dans sa patrie, et fut élevé au rang des premiers magistrats de la république. Jusqu'alors il avait rêvé une nouvelle ère de liberté pour les Italiens; mais quand Napoléon ceignit la couronne de fer, n'attendant plus les institutions qu'il désirait pour l'Italie, et sentant que l'opposition serait impuissante, il vint s'établir à Paris. Possesseur d'une grande fortune, il en faisait le plus noble usage. Sa collection de tableaux a eu une célébrité européenne. Un de ses plus grands plaisirs était d'encourager les artistes; et il achetait non des tableaux faits, mais des tableaux à faire. Généreux sans faste, il savait mettre le prix aux ouvrages, et honorer les auteurs dont il payait les travaux d'une manière digne d'eux. Il est mort à Milan le 6 janvier 1826.

SOMMEIL, fils de l'Erèbe et de la Nuit, a son palais dans un antre écarté et profond, où les rayons du soleil ne pénètrent jamais. Un poète moderne l'a célébré par cette épigramme :

Somne levis, quanquam certissima mortis imago,
Consortem cupio te tamen esse tori.
Alma quies optata, veni! nam sic sine vita
Vivere quam suave est, et sine morte mori.

SOMMIER (Jean-Claude), Franc-Comtois, curé de Champs, conseiller d'état de Lorraine, archevêque de Césarée, et grand prévôt de l'église collégiale de Saint-Diez, né en 1661, à Vanvillers, publia divers ouvrages où il montra du zèle et des connaissances. L'*Histoire dogmatique de la religion*, 1708 et 1711, en 6 vol. in-4; celle du *saint Siége*, 7 vol. in-8. Il mourut en 1737, à 76 ans.

SOMNER (Guillaume), né à Cantorbéry en 1598, fut très-attaché au roi Charles I[er], et publia, en 1648, un *Poème* sur les souffrances et sur la mort de ce prince infortuné. Il mourut en 1669, avec la réputation d'un savant très-habile dans le saxon, et dans presque toutes les langues de l'Europe, anciennes et modernes. Ses principaux ouvrages sont : une édition du *Dictionnaire saxon* d'Aelfricus, Oxford, 1659, in-fol.; les *Antiquités de Cantorbéry*, en anglais, Londres, 1640, in-4, 1703, in-fol. édit. plus complète; *Dissertation* sur le *Portus Iccius*, 1694, in-8.

* SONNERAT (Pierre), voyageur, né vers 1745 à Lyon, entra dans l'administration de la marine, ayant déjà des connaissances en histoire naturelle et dessinant avec facilité. Il partit de Paris en 1768 pour l'île-de-France, où Poivre, son parent, exerçait les fonctions d'intendant. De ce moment, toute sa vie fut employée en voyages, d'où il a rapporté une foule d'observations curieuses. On peut lui reprocher de manquer d'ordre dans ses écrits et de se montrer quelquefois crédule. Du reste son zèle était infatigable : lorsqu'il rencontrait un arbre ou une plante utile, il les envoyait dans nos colonies

pour les y multiplier. Les îles de France et de Bourbon lui doivent l'arbre à pain, le cacao, le mangoustan et d'autres arbres à fruit ou à résine, qui y sont devenus communs. Il mourut à Paris en 1814. On a de lui : *Voyage à la Nouvelle-Guinée, dans lequel on trouve la description des lieux, des observations physiques et morales, et des détails relatifs à l'histoire naturelle dans le règne animal et le règne végétal*, Paris, 1776, in-4, avec 120 fig.; *Voyage aux Indes orientales et à la Chine*, fait de 1774 à 1781, Paris, 1782, 2 vol. in-4, avec beaucoup de figures. Sonnini en publia une nouvelle édition, Paris, 1806, 4 vol. in-8, avec un atlas et plusieurs additions au texte, fournies par le fils de l'auteur.

* SONNET (François-Charles), jurisconsulte, né à Vesoul dans le XVIe siècle, partagea son temps entre les exercices du barreau et la culture des lettres. On lui doit : *Conseil sur les donations réciproques des pupilles et mineurs*, etc., Besançon, 1602, in-4.

* SONNET (Claude-François), neveu du précédent, et l'un des savants hommes de son temps, obtint au concours la chaire de théologal du chapitre de Besançon, et mourut en cette ville vers 1630. — SONNET de COURVAL (T.-H.) a publié des *Œuvres satiriques*, 2e édit., Paris, 1622, in-8.

* SONNINI de MANONCOURT (Charles-Nicolas-Sigisbert), naturaliste, né à Lunéville en 1751, annonça de bonne heure le goût des sciences naturelles, et favorisé par Buffon, y fit de grands progrès. Aussi, quoique reçu docteur en philosophie et avocat à la cour souveraine de Nancy, il embrassa le parti des armes qui devait lui fournir l'occasion de satisfaire son désir de voyager. A peine entré dans le génie de la marine, il demanda à être envoyé à Cayenne, pays alors peu connu et très-mal sain; et pendant les trois ans qu'il y passa, il rendit d'importants services à cette colonie. Il revint en France donner des détails sur ses travaux, et retourna l'année suivante (1775) à Cayenne, et s'y occupa surtout de recherches d'histoire naturelle, qui sont toutes consignées dans le *Journal de physique* de l'abbé Rozier. Il quitta la colonie malade de la fièvre, et passa l'hiver de 1776 à 1777 à Montbard, où Buffon le chargea de rédiger, pour son *Histoire des oiseaux*, les articles d'ornithologie étrangère. Ayant obtenu par le crédit du grand naturaliste une mission pour la Grèce et l'Egypte, il parcourut ces contrées en observateur et remonta le Nil jusque près de ses cataractes. De retour en France (1780), il se livra, dans sa petite ferme de Manoncourt, à des essais qui eurent pour résultat d'introduire dans notre système agricole plusieurs végétaux exotiques d'une utilité reconnue. Mais il fut enlevé à ses jardins par la révolution, qui l'investit de fonctions administratives qui faillirent lui être funestes, et dont il fut destitué ensuite comme noble et frère d'émigrés. Le discrédit des assignats l'avait ruiné; il chercha une ressource dans des travaux littéraires et publia diverses éditions. Mis par Fourcroy, en 1805, à la tête du collége de Vienne, il fut contrarié dans ses plans de réforme, et abreuvé de dégoûts, quitta, au bout de deux ans, le poste où l'avaient appelé des talents réels et la confiance du gouvernement. De retour à Paris, il se chargea de l'éducation du fils d'un prince moldave ; mais à peine arrivé à Yassi il s'aperçut qu'on l'avait trompé; il ne voulut pas rentrer en France sans avoir visité la Moldavie et la Valachie : mais dans cette course imprudente, il fut atteint d'une fièvre pernicieuse, et, de retour à Paris, il y mourut le 29 mai 1812, âgé de 61 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Vœu d'un agriculteur*, Paris, 1788, in-8; *Voyage dans la haute et basse Egypte*, Paris, 1799, 3 vol. in-8, avec atlas, trad. en anglais; *Voyage en Grèce et en Turquie*, ibid., 1801, 2 vol. in-8, atlas. Il continua, du 23 octobre 1802 au mois de mai 1812, la *Bibliothèque physico-économique*, commencée en 1788 par Parmentier, et rédigée depuis 1817 par M. Thiébaut de Berneaud. On lui doit en outre des éditions *de l'Histoire naturelle* de Buffon (1) avec les continuations, 1799-1808, 127 vol. in-8, du *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, 1803-04, 24 vol. in-8, et *Cours complet d'Agriculture*, de Rozier, 1810, 7 vol. in-8. Sonnini était membre de la société d'agriculture de Paris, et de plusieurs sociétés savantes nationales et étrangères. On a l'*Eloge historique de Sonnini* par M. Thiébaut de Berneaud, 1812, in-8.

SONNIUS (François), nommé aussi *de Campo* ou *Vanden Velde*, natif d'un petit village de la Campine brabançonne, nommé *Son*, d'où il prit le nom de *Sonnius*, reçut le bonnet de docteur à Louvain en 1539. Il fut ensuite nommé chanoine d'Utrecht et inquisiteur de la foi, assista au concile de Trente et au colloque de Worms en 1557. Il fut envoyé à Rome par Philippe II, roi d'Espagne, pour l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas, et il s'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour il fut nommé évêque de Bois-le-Duc en 1562, et ensuite évêque d'Anvers (il fut le premier qui occupa ce siége). Il mourut en 1576, après avoir rempli toutes les fonctions d'un vrai et zélé pasteur. On a de lui : *Christianæ institutionis formulæ*, Anvers, 1571, in-12; un *Catéchisme flamand*, Anvers, 1562, in-8, traduit en latin sous le titre de *Demonstrationum religionis christianæ libri III*, Anvers, 1564, in-4. Après la mort de l'auteur on y ajouta un quatrième livre *des Sacrements*, 1577. Il y a de l'érudition, et il y montre beaucoup de zèle pour l'orthodoxie. *Confutatio calvinianæ confessionis*, Cologne, 1567; *Statuta synodalia*, Anvers, 1576. Il parut en 1570 un ouvrage intitulé : *Divisio totius Belgicæ urbium*, etc. *ad opprimendum per novos episcopos evangelium*, *auctore Sonnio*, etc. Mais personne n'y a été trompé, le titre et les notes ont décelé la fourberie des calvinistes. Les vrais *Actes* de Sonnius *pour l'érection des nouveaux évêchés aux Pays-Bas* ont été insérés dans le *Supplément* à la Collection de diplômes belgiques par Foppens, t. 3, p. 515, Bruxelles, 1734.

SONOI ou SNOY (Théodoric), lieutenant du prince d'Orange dans la province de Frise, se rendit odieux et exécrable aux protestants mêmes par sa cruauté

(1) Cette édition dans laquelle il mêle les idées de ce grand naturaliste avec celles de tout le monde, est fameuse par son absurdité. (*Histoire des travaux de Buffon* par M. Flourens, 270.)

envers les catholiques. Son fanatisme sanguinaire lui fit inventer des supplices auxquels les Busiris et les Phalaris n'avaient pas songé. (*Voy.* ALBE le duc d'.) Ce monstre mourut dans la province de Groningue, en 1597, à l'âge de 68 ans.

* SONTHONAX (Léger-Félicité), né en 1763, à Oyonnax dans la Bresse, exerçait à Paris la profession d'avocat au commencement de nos troubles politiques. L'un des commissaires envoyés par l'assemblée législative à Saint-Domingue, pour y faire exécuter les décrets sur les hommes de couleur, il trouva la colonie en insurrection. De concert avec ses deux collègues, Polverel et Ailhaud, il se hâta de reconnaître deux classes distinctes à Saint-Domingue, celle des hommes libres sans distinction de couleur, et celle des esclaves : mais les commissaires ne surent pas achever le rapprochement commencé par cette déclaration entre les colons : ils se séparèrent pour gouverner chacun un département de la colonie, et ne cherchèrent plus guères à s'appuyer que sur les hommes de couleur. Alors recommença la guerre contre les noirs révoltés. Sonthonax assura la soumission du Port-au-Prince, et revint au Cap, où il reçut un accueil triomphal. Mais le parti des commissaires menacé de nouveau et près d'être écrasé, arma les esclaves, et proclama par un acte formel l'affranchissement des noirs dans la partie française. Cette résolution excita le soulèvement de tous les hommes libres qui appelèrent à leur secours les Anglais de la Jamaïque, et la trahison leur ayant livré Port-au-Prince (1793), Sonthonax qui, dans ces circonstances difficiles, avait fait preuve d'un grand courage, s'embarqua pour la France. Décrété d'accusation pendant son absence, comme girondin il parvint à faire suspendre l'exécution de ce décret, et après le 9 thermidor le fit annuler aisément. En 1796, renvoyé par le Directoire à Saint-Domingue, il y trouva Toussaint-Louverture déjà puissant, et fut obligé de lui céder le commandement en chef de la colonie ; alors Toussaint lui intima l'ordre de retourner en France. Pressentant qu'il n'aurait bientôt plus aucune influence, il profita de son reste de crédit pour se faire élire député de St.-Domingue au corps législatif, où il arriva peu de temps après le 18 fructidor. Admis au conseil des cinq-cents, il y rendit compte de son administration et prit plusieurs fois la parole dans les questions sur les colonies. Au 18 brumaire, compris dans une liste de déportés, il fut arrêté et enfermé à la Conciergerie ; mais il n'y resta que peu de jours. Ayant, en 1803, manifesté son improbation de la conduite qu'on tenait à Saint-Domingue, il fut exilé à Fontainebleau. De là il revint à Oyonnax, où après avoir mené une vie paisible, il mourut en juillet 1813, à 50 ans.

SOPHOCLE, célèbre poète grec, surnommé l'*Abeille* et la *Sirène attique*, naquit à Colonos ou Colone, bourg aux portes d'Athènes, l'an 495 avant J.-C., 2e année de la 71e olympiade. Il se distingua de bonne heure par ses talents pour la poésie et pour le gouvernement. Elevé à la dignité d'archonte, il commanda en cette qualité l'armée de la république, et signala son courage en diverses occasions. Il partagea avec Euripide les suffrages des Athéniens. Ces deux poètes étaient contemporains et rivaux, et leur rivalité a paru dégénérer en inimitié, quoiqu'un auteur moderne en ait jugé plus favorablement, du moins par rapport à Sophocle. « La rivalité de Sophocle, dit-il, était celle » d'un homme de génie, d'un grand homme qui » ne rougit point de trouver des égaux, et qui ne » fait consister son orgueil que dans la gloire de » les combattre et de les vaincre. » L'auteur de la *Vie d'Euripide* rend également justice aux sentiments généreux de Sophocle, « qui, apprenant la » mort de son émule au moment même où il était » prêt à monter sur le théâtre, et que le spectacle » allait commencer, prit sur-le-champ un habit de » deuil, et ordonna à ses acteurs d'ôter leurs cou- » ronnes. » Les pièces de Sophocle sont plus conformes aux règles de l'art dramatique que celles de son concurrent, quoiqu'il les viole aussi dans les points essentiels. L'ingratitude des enfants de Sophocle est fameuse. Ennuyés de le voir vivre, et impatients de s'emparer de son héritage, ils le déférèrent aux magistrats comme incapable de pouvoir régir ses biens. Quelle défense oppose-t-il à ses enfants dénaturés? Il montre aux juges son *Œdipe*, tragédie qu'il venait d'achever, et ses enfants perdent à l'instant leur procès et leur honneur. Dans le sein du paganisme, Sophocle avait des idées justes sur l'unité de Dieu. Athénagore et Eusèbe en rapportent les vers suivants, qui sont une réfutation énergique du polythéisme :

Impietas templis tollet et urbe Deum :
Unus, profecto unus est tandem Deus,
Qui cœlum et amplum condidit terræ globum,
Marisque fluctus, vimque ventorum gravem.
Plerique nostrûm, mente sed capti, Deum
Simulacra nobis, ceu mali solatium,
Cum saxea atque acerna consecravimus,
Sive aureas eburneasque imagines,
Sacris et istos colimûs, his festos dies
Agimus : pios hoc esse nos remur modo.

On dit qu'ayant remporté le prix aux jeux olympiques, malgré son grand âge, il en mourut de joie, l'an 405 avant J.-C. D'autres le font mourir en récitant des passages de son *Antigone*. Il avait été couronné vingt fois et avait composé un grand nombre de tragédies. L'auteur anonyme de sa vie lui en attribue cent treize, Suidas cent vingt-trois, et Samuel Petit soixante-six. Nous avons les titres et des fragments d'environ cent deux, recueillis par Brunck dans sa belle édition. Il ne nous en reste que sept entières, *Ajax*, *Electre*, *Œdipe*, *Antigone*, *Œdipe à Colonne*, *les Trachiniennes* et *Philoctète*. Nous avons un grand nombre d'éditions des tragédies de Sophocle ; celle de Richard Brunck est une des plus estimées, Strasbourg, 1789, 4 vol. in-8 ou 2 vol. in-4. *Voy.* pour connaître les diverses éditions de Sophocle, celle que nous venons de citer. On peut aussi consulter *l'Histoire de la littérature grecque* par M. Schœll. Dacier a donné en français *Electre* et *Œdipe*, avec des remarques, 1692, in-12. Le père Brumoy a traduit ou analysé les pièces de Sophocle dans son Théâtre des Grecs. Louis Dupuy, de l'académie des belles-lettres, en a traduit quatre, que le père Brumoy n'avait fait qu'analyser. Rochefort, de la même académie, et La-

harpe, ont donné en vers français, le premier *Electre*, et le second *Philoctète*. On fait assez de cas de la traduction en prose de Rochefort, 1788, 2 vol.; mais elle a été surpassée par celle que M. Artaud a donnée 2e édit. 1841, in-12. La vie de Sophocle, traitée par Lessing (en allemand) 1790, est un morceau de critique admirable; malheureusement il est resté incomplet.

SOPHONIE, *Sophonias*, le 9e des petits prophètes, fils de Chusi, commença à prophétiser sous le règne de Josias, vers l'an 624 avant J.-C. Ses *prophéties* sont en hébreu, et contiennent trois chapitres. Il y exhorte les Juifs à la pénitence; il prédit la ruine de Ninive, et après avoir fait des menaces terribles à Jérusalem, il finit par des promesses consolantes sur le retour de la captivité, l'établissement d'une loi nouvelle, la vocation des gentils, et les progrès de l'Eglise de Jésus-Christ. Les prophéties de Sophonie sont écrites d'un style véhément et assez semblable à celui de Jérémie, dont il paraît n'être que l'abréviateur.

SOPHONISBE (A.) naquit à Crémone vers l'an 1530, et acquit un grand renom dans la peinture. Elle excellait surtout dans le genre du portrait, et on admirait dans tous ses ouvrages la grâce des figures et la beauté du coloris. Elle a laissé en outre des *dessins* très-estimés : l'un d'entre eux fut célèbre, il représentait *une femme riant en voyant pleurer un petit garçon pincé par une écrevisse*. Philippe II l'appela à sa cour, lui accorda de riches appointements, et fut si satisfait de ses talents et de sa bonne conduite, qu'il lui donna rang parmi les dames de la reine. Il existe à Madrid et à l'Escurial plusieurs tableaux de cette dame artiste : elle avait fait les portraits de la famille royale. Elle mourut à Madrid dans un âge assez avancé.

SOPHRONE (saint), célèbre évêque de Jérusalem en 634, natif de Damas en Syrie, fut l'un des plus illustres défenseurs de la foi catholique contre les monothélites. Immédiatement après sa promotion il assembla un concile, où il foudroya une hérésie. De là il envoya une lettre synodale au pape Honorius, et à Sergius, patriarche de Constantinople : cette lettre fut depuis approuvée par le sixième concile général. Il députa à Rome Etienne, évêque de Dore, et lui dit : « Allez vous présenter au siége » apostolique où sont les fondements de la sainte » doctrine. Informez les saints personnages qui y » sont de tout ce qui se passe ici, et ne cessez de » les prier jusqu'à ce qu'ils jugent cette nouvelle » doctrine, et la condamnent canoniquement; » mais il paraît qu'Etienne n'arriva à Rome qu'après la mort du pape Honorius (*voy.* ce nom). Les monothélites furent condamnés sous le pontificat de Martin Ier dans le premier concile de Latran en 649. Ce prélat, plein de zèle et de vertus, finit sa sainte carrière en 638 ou 644. On a de lui la *Vie de Sainte Marie Egyptienne*, et des *Sermons*, qui, selon Photius, respirent une tendre piété, mais dont le style n'est pas correct.

SORBAIT (Paul du), né dans le Hainaut, fut professeur de médecine à Vienne pendant 24 ans, et médecin de la cour impériale. Il mourut en 1691, dans un âge avancé. On a de lui : *Commentaires* sur les aphorismes d'Hippocrate, en latin, Vienne, 1680, in-4; *Médecine universelle théorique et pratique*, en latin, Nuremberg, 1672, in-fol.; Vienne, 1680 et 1701, in-fol. Cet ouvrage passe généralement pour être utile et solide, quoiqu'il y ait des choses qui, aujourd'hui, paraîtraient au moins singulières. *Concilium medicum, sive Dialogus de peste Viennensi*, Vienne, 1679, in-12. Cette année est remarquable par la peste qui y emporta, selon Sorbait, 76,921 personnes.

* SORBIER (Jean-Barthélemé, comte), lieutenant général, né dans le Nivernais en 1762, embrassa fort jeune la carrière des armes, et passa par tous les grades. Colonel d'artillerie en 1805, il commanda une des trois divisions de cette armée à la bataille d'Austerlitz, et fut envoyé à l'armée de Dalmatie. En 1807, il fut chargé de porter au grand visir les conditions de l'armistice entre les Turcs et les Russes. Général de brigade, il fit en 1809 la campagne d'Italie après laquelle il fut élevé au grade de général de division. Commandant de l'artillerie de la garde, en 1811, il eut part aux brillantes journées de Smolensk et de la Moskowa (1812), se signala aux batailles de Vachau et de Leipsick (1813), et fut nommé à la restauration inspecteur-général de l'artillerie. Pendant les cent-jours il fut député de la Nièvre à la chambre des représentants. Mis à la retraite, il accepta les fonctions de maire de la commune de St.-Sulpice, et mourut dans son château de la Motte, le 23 juillet 1827. Aux titres de grand-officier de la légion-d'honneur et de grand-dignitaire de la couronne de fer dont il était revêtu, le roi avait ajouté ceux de grand-cordon de la légion-d'honneur et de commandeur de l'ordre de Saint-Louis.

SORBIÈRE (Samuel), né à Saint-Ambroix, petite ville du diocèse d'Uzès, en 1615, de parents protestants, vint à Paris en 1639, et quitta l'étude de la théologie pour s'appliquer à la médecine. Il passa en Hollande l'an 1642 et s'y maria en 1646. De retour en France, il fut fait principal du collége de la ville d'Orange 1650, et se fit catholique à Vaison en 1653. Le pape Alexandre VII, Louis XIV, le cardinal Mazarin et le clergé de France lui donnèrent des marques de leur estime, et lui accordèrent des pensions. Il était en commerce de lettres avec le cardinal Rospigliosi, qui fut élevé sur la chaire de saint Pierre, sous le nom de *Clément IX*. Ce pape lui ayant fait quelques présents de peu d'importance pour un homme intéressé, Sorbière dit plaisamment qu'il *envoyait des manchettes à un homme qui n'avait point de chemises*. Le caractère de son esprit était de répandre sur tous ceux qui le connaissaient le sel de la satire, pour laquelle il avait plus de goût que de vrais talents en aucun genre. En 1663 il se rendit en Angleterre, et devint membre de la société royale de Londres; mais son esprit satirique le fit bientôt chasser de cette île. Il se retira à Nantes, où il mourut le 9 avril 1670. Il n'était pas savant; il cherchait à avoir commerce de lettres avec tous ceux dont la réputation était étendue, pour donner de l'éclat à la sienne. On a de lui : une *Traduction française* de l'Utopie de Thomas Morus, 1647, in-12; une autre de la Politique de Hobbes, Amsterdam,

1649, in-12; des *Lettres* et des *Discours* sur diverses matières curieuses, Paris, 1660, in-4; une *Relation* d'un voyage en Angleterre, Paris, 1664, in-12, et 1694. C'est ce livre qui le fit chasser de l'Angleterre. *Discours de Sorbière sur sa propre conversion*, Paris, 1654, in-8. On a donné un *Sorberiana*, Toulouse, 1691, in-12. On la trouve à la tête des *Mémoires* pour servir à sa *Vie*, par Graverol, avocat de Nimes. Les louanges y sont mêlées de critiques et de censures qu'il méritait.

SORBONNE ou plus exactement SORBON (Robert de) naquit en 1201 à Sorbon, petit village du Rhételois, dans le diocèse de Reims, d'une famille obscure. Après avoir été reçu docteur à Paris, il se consacra à la prédication et aux conférences de piété. Il s'y acquit en peu de temps une si grande réputation, que le roi saint Louis voulut l'entendre. Ce prince, charmé de son mérite, l'honora du titre de son chapelain, et le choisit pour son confesseur. Robert de Sorbonne, devenu chanoine de Cambrai vers 1251, réfléchit sur les peines qu'il avait eues pour parvenir à être docteur, et résolut de faciliter aux pauvres écoliers le moyen d'acquérir les lauriers doctoraux. Il s'appliqua donc à former une société d'ecclésiastiques séculiers, qui, vivant en commun, et ayant les choses nécessaires à la vie, enseignassent gratuitement. Tous ses amis approuvèrent son dessein, et offrirent de l'aider de leurs biens et de leurs conseils. Robert de Sorbonne, appuyé de leurs secours, fonda, en 1253, le collége qui porte son nom. Il rassembla d'habiles professeurs, et choisit entre les écoliers ceux qui lui parurent avoir plus de piété et de dispositions. Telle est l'origine du collége de Sorbonne, qui a servi de modèle à tous les autres colléges; car, avant ce temps-là, il n'y avait en Europe aucune communauté où les ecclésiastiques séculiers vécussent en commun et enseignassent gratuitement. Robert de Sorbonne, après avoir solidement établi sa société pour la théologie, y ajouta un autre collége pour les humanités et la philosophie. Ce collége, connu sous le nom de *collége de Calvi* et de *petite Sorbonne*, devint très-célèbre par les grands hommes qui y furent formés. Il subsista jusqu'en 1646, que le cardinal de Richelieu le fit démolir pour y bâtir la chapelle de Sorbonne. Le célèbre fondateur, devenu chanoine de Paris dès l'an 1258, s'acquit une si grande réputation, que les princes mêmes le prirent pour arbitre en quelques occasions importantes. Il termina saintement sa carrière en 1274, âgé de 73 ans, après avoir légué à la société de Sorbonne ses biens, qui étaient considérables. On a de lui plusieurs ouvrages en latin; les principaux sont : un *Traité de la conscience*, un autre de la *confession*; et un livre intitulé *Le chemin du paradis*. Ces trois morceaux sont imprimés dans la Bibliothèque des Pères. De petites *Notes*, sur toute l'Ecriture sainte, imprimées dans l'édition de Menochius, par le père Tournemine, elles n'occupent que l'espace de 13 pages; les *Statuts* de la maison et société de Sorbonne, en 38 articles; un livre *du Mariage*; un autre *Des trois moyens d'aller en paradis*; un grand nombre de *Sermons*, etc. Ils se trouvaient en manuscrit, dans la bibliothèque de Sorbonne; et l'on remarquait dans tous assez d'onction, malgré la barbarie du style. La maison et société de Sorbonne était une des quatre parties de la faculté de théologie de Paris. Elle a été une source féconde en habiles théologiens, et jusqu'à ses derniers moments elle montra encore du savoir et du zèle; la déclaration qu'elle donna, conjointement avec les autres parties de la faculté, à l'archevêque de Paris, pour le reconnaître véritable et légitime pontife, à l'exclusion de l'intrus, prouve sa fermeté et son orthodoxie. On y lit entre autres ces expressions énergiques et touchantes : *Nunc elapsis lætitiæ diebus, tibi a nobis exuli exiguum luctus ingentis solatium Facultas offerre satagit. Tuo perculsa mœrore, suum tibi mœrorem significat. Avitæ fidei tenax, cathedræ Petri consociata, Patrumque doctrinis inhærens, te in legitimum pastorem habet habebitque semper.*

SOREL ou SOREAU (Agnès), dame de Fromenteau, village de la Touraine, au diocèse de Bourges, vit le jour dans cette terre vers 1409, et devint une des plus belles personnes de son temps. A l'âge de 15 ans, elle fut placée, en qualité de fille d'honneur, auprès d'Isabeau de Lorraine, duchesse d'Anjou; et puis en cette même qualité, auprès de la reine. Le roi Charles VII en devint amoureux, et lui donna le château de Beauté-sur-Marne, et plusieurs autres terres. Ce prince, par la passion qu'il avait pour elle, en vint jusqu'à quitter le soin de son royaume et les affaires publiques. Mais Agnès lui reprocha vivement son indolence, et l'engagea à pousser les Anglais avec vigueur. On raconte qu'un astrologue s'étant présenté à la cour, prédit à Agnès qu'elle fixerait le cœur d'un grand roi. « Alors, dit Agnès, en se levant, à » Charles VII, je vous demande la permission de » me retirer à la cour du roi d'Angleterre, pour y » remplir ma destinée; car c'est lui sans doute que » regarde la prédiction, puisque vous allez perdre » votre couronne, et que bientôt Henri va la réunir » à la sienne. » — « Ces paroles, dit Brantôme, » piquèrent si fort le cœur du roi, qu'il se mit à » pleurer; et de là, prenant courage, quittant la » chasse et ses jardins, il fit si bien pour son bon» heur et sa vaillance, qu'il chassa les Anglais du » royaume. » Agnès gouverna ce prince jusqu'à sa mort, arrivée en 1450, au château de Mesnil, à un quart de lieue de Jumièges. Plusieurs historiens prétendent qu'on l'avait empoisonnée par ordre du Dauphin (Louis XI); mais c'est une conjecture qui n'a d'autre fondement que le caractère cruel et vindicatif de ce prince.

SOREL (Charles), sieur de Souvigni, né à Paris en 1599, était fils d'un procureur, et neveu de Charles Bernard, historiographe de France, à qui il succéda en 1635. Il continua la *Généalogie de la maison de Bourbon*, que son oncle avait fort avancée; cet ouvrage est en 2 vol. in-fol. On a encore de lui : une *Bibliothèque française*, in-12. On estime la seconde partie, parce qu'il y donne des jugements assez exacts sur plusieurs historiens; tout le reste est très peu de chose; L'*Histoire de la monarchie française*, etc., 2 vol. in-8; abrégé peu exact, et plein de fables et de minuties ridicules, surtout quant aux premiers temps; *Abrégé du règne*

de Louis XIV, 3 vol. in-12; aussi négligé que le précédent; *Droits des rois de France*, etc., in-12; *Nouvelles françaises*, 1623, in-8; *Le berger extravagant*, 3 vol. in-8; *Francion*, 2 vol. in-12, fig. Tous ces ouvrages sont écrits d'un style négligé et lourd. L'auteur mourut en 1674.

SORETH (Jean), était de Caen, où il naquit en 1420. S'étant soumis à la règle des carmes à l'âge de 16 ans, il devint provincial en 1451, et ensuite général de cet ordre. Il refusa constamment le chapeau de cardinal et l'évêché que le pape Calixte III voulut lui donner. Il mourut saintement à Angers, en 1471. Ses principaux ouvrages sont : des *Commentaires* sur le Maître des sentences; des *Commentaires* sur les règles de son ordre, Paris, 1625, in-4.

* SORIA (Jean de), né à Livourne en 1700, d'une famille originaire d'Espagne, fit ses études à l'université de Pise, devint professeur de physique à l'université de Pavie, y obtint la place de bibliothécaire, et mourut à Calvi le 16 août 1767. On lui doit différents ouvrages, dont les plus connus sont : *Rationalis philosophiæ institutiones*, Amsterdam, 1741; Venise, 1746, in-8; *Raisonnements métaphysiques sur l'existence de Dieu*, etc., Lucques, 1745, in-8; *Recueil d'opuscules philosophiques et philologiques*, Pise, 1766, 3 vol. in-8.

* SORNET (dom Claude-Benoit), bénédictin de Saint-Vannes, né en 1739 à Salins, termina ses études au collége de cette ville, et, s'étant voué à la vie religieuse, fit profession à l'abbaye de Luxeuil. Son mérite le fit parvenir aux premiers emplois de sa congrégation, et il se servit de son influence pour y ranimer le goût des études sérieuses. Il s'était fait connaître par des succès dans la chaire avant de s'occuper de littérature. Arraché au calme du cloître par la révolution de 1789, il vécut dans la retraite jusqu'en 1801, époque où il accepta la cure de Sellières, dans l'arrondissement de Lons-le-Saunier. Il se consacra dès lors tout entier à ses nouveaux devoirs, et mourut en 1815, laissant les ouvrages suivants : *Dissertation sur l'origine, la forme et le pouvoir des états de Franche-Comté*, couronnée en 1764, par l'acad. de Besançon; *Recherches historiques sur les princes et seigneurs du comté de Bourgogne qui se sont distingués dans les croisades*, couronnées en 1767 par la même académie; *Eloges de Jean de Vienne*, amiral de France;—de *Nicolas Perrenot de Grandvelle*, chancelier de l'empereur Charles-Quint; — d'*Antoine Brun*, ministre d'Espagne au congrès de Munster. De ces trois Eloges, le premier obtint un accessit, en 1770; et les deux autres furent couronnés en 1775 et en 1786. Tous ces écrits sont conservés dans les *Recueils* de l'académie.

SOSIGÈNES, habile astronome égyptien, que César fit venir à Rome pour réformer le calendrier. Il le chargea de déterminer avec exactitude l'étendue de l'année solaire. C'est ce que fit Sosigènes. Il trouva que cette année était de 365 jours et six heures. D'après cette détermination, Jules-César ne songea qu'à régler l'année civile. De l'avis de son astronome, il fixa l'année à 365 jours qu'on appelle l'*année Julienne*, et qui commença l'an 45 avant J.-C.; et, pour comprendre les six heures qu'on négligea, il fut arrêté qu'on y aurait égard tous les quatre ans, en faisant cette quatrième année de 366 jours, parce que quatre fois six heures font un jour. On arrêta aussi qu'on ferait cette intercalation le 24 février qu'on nommait *bissexto calendas martii*, c'est-à-dire le second sixième avant les calendes de mars : de là est venu le nom de *bissextile*, qu'on donne à cette 4e année. Sosigènes fit d'autres additions à son calendrier, et quoiqu'il ne fût pas sans erreur, cette réforme prouvait beaucoup de génie. *Voy.* César, Auguste, Grégoire XIII.

SOSTRATE, célèbre architecte de l'antiquité, natif de Gnide, fut chargé de faire construire dans sa patrie des promenades ou terrasses soutenues sur des arcades, qui donnaient lieu d'admirer la hardiesse de son génie et la puissance de l'art. C'est encore cet architecte qui éleva le magnifique fanal dans l'île de Pharos, proche d'Alexandrie, regardé comme une des sept merveilles du monde. Il florissait l'an 273 avant J.-C., sous Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, qui faisait beaucoup de cas de ses talents.

SOTADE, ancien poète grec, natif de Maronée dans la Thrace, inventa une sorte *de vers iambes* irréguliers, qu'on appela de son nom *vers sotadiques*. Ce poète, aussi licencieux dans sa conduite que dans ses vers, employa cependant quelquefois la satire contre le vice; il en fit une violente contre Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, à l'occasion de son mariage avec Arsinoé, sa propre sœur. Pour éviter la colère de ce prince, il se sauva d'Alexandrie; mais Patrocle, officier de Ptolémée, le fit enfermer dans un coffre de plomb et jeter dans la mer.

SOTELO (Louis), de l'ordre de Saint-François, alla faire des missions au Japon d'où il fut envoyé vers Paul V, en qualité d'ambassadeur d'un roi catéchumène. Le pape le reçut avec distinction, le nomma évêque au Japon, et l'y renvoya; mais en y arrivant, il fut mis en prison à Omura, ville du Japon, et fut honoré peu de temps après de la couronne du martyre, en 1624. On a de lui une *Lettre* qu'il écrivit de sa prison à Urbain VIII, sur l'état de l'église du Japon : elle est curieuse et intéressante.

SOTER (saint), natif de Fondi, monta sur la chaire de Saint-Pierre après le pape saint Anicet, l'an 168 de J.-C. Il souffrit le martyr l'an 177 durant la persécution de Marc-Antonin le philosophe. Ce pontife était le père des pauvres, le modèle du clergé, et la consolation de l'Eglise dans ces temps de souffrances. Sa mémoire est honorée le 2 avril. Il eut pour successeur saint Eleuthère.

* SOTHEBY (William), littérateur anglais, né en 1768, à Bath, était estimé à cause de son talent et de l'amabilité de son caractère. Il publia, à peine âgé de 22 ans, son poème intitulé : *Voyage au pays de Galles*, in-4, qui fut accueilli avec la plus grande faveur. Sotheby partagea sa vie entre les voyages et la culture des lettres; et après avoir parcouru la France, l'Allemagne et la Hollande, il se retira à London-Lodge, dans le comté de Surrey, où il mourut, le 30 décembre 1833. Son poème d'*Obéron*,

ou *Huon de Bordeaux*, 1798, 2 vol. in-8, est un ouvrage parfait, et ses traductions détachées d'Homère, sont peut-être ce qu'il y a de plus distingué dans cette branche de la littérature anglaise.

SOTO (Dominique), théologien, naquit à Ségovie l'an 1494. Son père, qui était un pauvre jardinier, le destina d'abord au même travail, mais le jeune homme obtint qu'on lui apprendrait à lire et à écrire. Il se retira dans un petit bourg près de Ségovie, où il fit, dans l'église de ce lieu, les fonctions de sacristain. Il consacrait à l'étude le temps qui lui restait : il se rendit capable d'aller étudier la philosophie dans l'université d'Alcala. De là il vint étudier à Paris. Il retourna en Espagne, et entra dans l'ordre de Saint-Dominique. Il professa avec beaucoup d'éclat dans l'université de Salamanque. Sa grande réputation porta l'empereur Charles-Quint à le choisir, en 1545, pour son premier théologien au concile de Trente. Ce savant religieux se fit généralement estimer dans cette auguste assemblée, et fut un de ceux à qui on donnait le soin de rédiger ce qui avait été décidé et de former les décrets. Il publia en même temps ses deux livres, *De la nature et de la grâce*, Paris, 1549, in-4, en latin, qu'il dédia aux Pères du concile. Il refusa l'évêché de Ségovie: et se démit de l'emploi de confesseur de l'empereur Charles-Quint, qu'il n'avait pu se dispenser d'accepter. Il mourut à Salamanque en 1560, à 66 ans. Ses ouvrages les plus connus sont : des *Commentaires* sur l'épitre aux Romains, 1530, 1550, in-fol., et sur le Maître des sentences, in-fol.; des traités *De justitia et jure*, in-fol.; *De tegendis secretis*, in-8; *De pauperum causa*; *De cavendo juramentorum abusu*; *Apologia contra Ambrosium Catharinum, de certitudine gratiæ.*

SOTO (Fernand de), gentilhomme espagnol, naquit à Villanueva de Barca-Rota, dans l'Estramadure, passa en Amérique vers 1520, conquit une partie de la Floride, découverte par Narvaes. Soto fut un des plus illustres compagnons de François Pizarre, conquérant du Pérou. Il le servit beaucoup par son intelligence et par son courage, et en 1532 partagea les trésors de ce pays avec le vainqueur. Quelques-années après, l'empereur Charles-Quint lui ayant donné le gouvernement de l'île de Cuba, avec la qualité de *général de la Floride*, et le titre de *marquis* des terres qu'il pourrait acquérir, il partit en 1538, pour l'Amérique, avec une bonne flotte. Arrivé à Cuba, six semaines après son départ, son premier soin fut de rebâtir la ville de la Havane, que des corsaires français avaient ruinée, puis il se prépara à la conquête de la Floride. Nous ne le suivrons pas dans tous les événements de son entreprise; nous dirons seulement qu'après avoir parcouru toutes les parties occidentales de ce pays, et l'intérieur de ce qu'on appelle aujourd'hui la Géorgie, jusqu'à une distance de 300 lieues du point de débarquement, il mourut le 25 juin 1552. Après sa mort, personne ne continua son entreprise. On peut en lire la relation dans l'*Histoire de la Floride*, par Garcilaso de la Vega, et dans le petit ouvrage qui a pour titre : *Histoire de la conquête de la Floride par les Espagnols, sous Fernand de Soto*, traduite en français par Citri de Laguette, Paris, 1685, in-12. Ces deux relations ne sont pas entièrement d'accord.

SOTO (Pierre de), pieux et savant dominicain de Cordoue, fut envoyé en Allemagne pour rétablir les études dans l'université de Dillingen, fondée par Othon Truchsès, évêque d'Augsbourg. Il professa dans cette université jusqu'en 1553, qu'il alla en Angleterre pour rétablir la catholicité dans les universités d'Oxford et de Cambridge. Après la mort de la reine Marie, arrivée en 1558, il retourna à Dillingen, et y demeura jusqu'en 1561. Il se rendit cette année, par ordre du pape, au concile de Trente; les Pères l'écoutaient avec admiration, ainsi que Dominique Soto, et on les considérait tous deux comme de grands théologiens. Soto, épuisé de fatigue et de travail, tomba malade, et mourut en 1563. Le père du Chesne, jésuite, dans son *Histoire du baïanisme*, parle de quelques assertions de Soto favorables aux erreurs de Baïus; mais si effectivement ces assertions sont de cette nature, il est à croire qu'elles n'ont pas été telles dans l'intention de l'auteur, qui d'ailleurs n'eût pas manqué de les rejeter, si de son temps le saint Siége en avait porté un jugement défavorable, et ne se fût point amusé à ergoter sur le fait et le droit. On a publié à ce sujet son *Apologie* en 1758. Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones christianæ*; *Methodus confessionis*; *Doctrinæ christianæ compendium*; *Tractatus de institutione sacerdotum qui sub episcopis animarum curam gerunt*, Lyon, 1587, in-8. C'est calomnieusement que quelques écrivains de mauvaise foi lui ont attribué l'erreur de Launoy et de Dominis sur le mariage, erreur qu'il combat d'une manière formelle, en établissant bien expressément la doctrine contradictoire. *Voy.* le *Journ. hist et litt.*, 1er juillet 1793, page 338.

SOTO de RIOJA. *Voy.* Rioja.

SOTWEL ou SOUTWELL (Nathanael), né à Norfolk, en Angleterre, se fit jésuite en 1624, fut choisi pour secrétaire de son ordre en 1649, exerça cet emploi pendant 17 ans, et publia à Rome en 1676, année de sa mort, une *Continuation* estimée, depuis 1642 jusqu'en 1673, de la Bibliothèque des écrivains de la société de Jésus, in-fol. Cet ouvrage, qui avait été commencé par Ribadeneira, et continué par Philippe Alegambe, est en latin. Le P. Caballero en a publié un *Supplément*, Rome, 1814-16, in-4. *Voy.* Oudin, Gusta Fr.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

